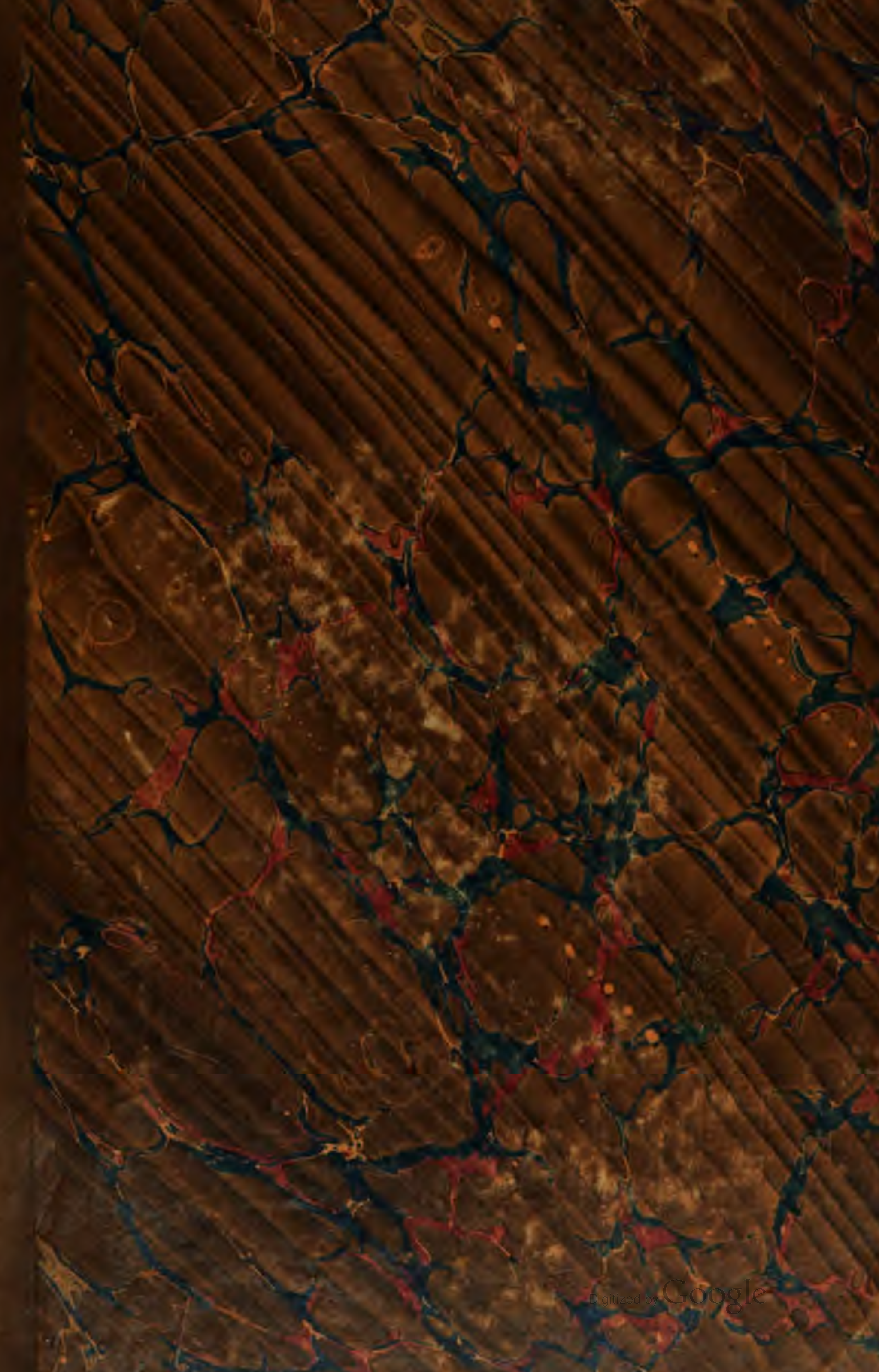




DICTIONNAIRE

CLASSIQUE

DE L'ANTIQUITÉ

SACRÉE ET PROFANE.

DICTIONNAIRE
CLASSIQUE
DE L'ANTIQUITÉ
SACRÉE ET PROFANE,

CONTENANT

L'EXPLICATION DE TOUS LES NOMS MYTHOLOGIQUES, HISTORIQUES, GÉOGRAPHIQUES, AINSI QUE DES NOMS D'USAGES, DIGNITÉS, ETC., QUE L'ON RENCONTRE DANS LA LECTURE DES ÉCRIVAINS GRECS, ROMAINS ET HÉBREUX;

AVEC LA CITATION DES PASSAGES ORIGINAUX OU CES NOMS SE TROUVENT MENTIONNÉS;

PRÉCÉDÉ

De Tables Chronologiques, des Fastes consulaires de la série des Archontes et des Empereurs;

ET SUIVI

DE TABLEAUX SYNOPTIQUES DES POIDS, MONNAIES ET MESURES DE TOUTE ESPÈCE, DE LA SÉRIE DES CHIFFRES ET DES CALENDRIERS DES ANCIENS;

PAR M. N. BOUILLET,

Ex-professeur de philosophie au collége de Sainte-Barbe, proviseur du collége Bourbon.

TOME SECOND.

M — Z.

QUATRIÈME ÉDITION.

Ouvrage adopté par le Conseil royal de l'Instruction publique.



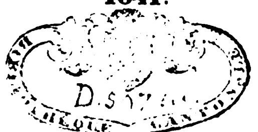
PARIS,

A LA LIBRAIRIE CLASSIQUE-ÉLÉMENTAIRE

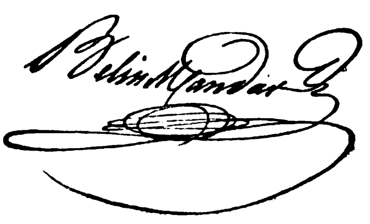
DE BELIN-MANDAR,

RUE CHRISTINE, 5.

1841.



Cet ouvrage étant ma propriété, tout exemplaire non revêtu de ma griffe sera réputé contrefait.



SAINT-CLOUD. — IMPRIMERIE DE BELIN-MANDAR.

[redacted]CTIONNAIRE

CLASSIQUE

DE L'ANTIQUITÉ SACRÉE ET PROFANE.

M. Chez les Grecs M′ ou μ′, avec un accent aigu au-dessus, vaut 40; avec l'accent au-dessous M, ou μ, 40,000. Dans les anciens chiffres grecs M, initiale de μυριοι, valait 10,000; |M|, 50,000. Chez les Romains M vaut 1,000; MM, 2,000, et dans les abréviations M. signifie *Marcus*, *Mutius*, *Martius*, *Magistratus*, *Maximus*. M'. signifie *Manius*.

1. MA, nom sous lequel Rhéa fut adorée chez les Lydiens.

2. — suivante de Rhéa, chargée par Jupiter du soin d'élever Bacchus.

1. MAACHA, *hist.*, fille de Nachor et de Roma, sa concubine. *Genèse*, *c.* 22, *v.* 24.

2. — fille de Tholmaï, roi de Gessur, fut une des femmes de David, qui la rendit mère d'Absalon et de Thamar. *Rois*, 2, *c.* 3, *v.* 3; *c.* 13, *v.* 1.

3. — père d'Achis, roi de Geth, contemporain de Salomon. *Rois*, 3, c. 39.

4. — fille d'Abessalom et mère d'Asa, roi de Juda après Abia. *Rois*, 3, *c.* 15, *v.* 10, 13.

5. — autre fille d'Abessalom, femme de Roboam, roi de Juda, et mère d'Abia. *Rois*, 3, *c.* 15, *v.* 10, 13.

MAACHA, *géog.*, ou BETH-MAACHATH, contrée de la Syrie comprise dans la demi-tribu de Manassé, au-delà du Jourdain. *Rois*, 2, *c.* 10, *v.* 6; *c.* 20, *v.* 14.

MAAGRAMMUM (*Candy*), v. métropole de l'île de Taprobane, au centre de l'île, sur le Gange.

MAAHA, roi de Geth, secourut Hanon contre David; Joab les défit l'un et l'autre. *Rois*, 2, *c.* 10.

MAASIAS, fille d'Achaz, roi d'Israël. *Paral.*, 2, *c.* 28, *v.* 7.

MABARTHA, ancien nom de Sichem. V. ce mot.

MABOG ou BAMBYCE. V. HIERAPOLIS, n° 1.

MABSAM, fils d'Ismaël, dont les descendans se répandirent dans l'Arabie. *Genèse*, *c.* 25, *v.* 13.

1. MACÆ ou MACETÆ, peuple qui occupait les côtes d'Afrique propre, vers la grande Syrte. *Ptol.*, 6, *c.* 5. — *Strab.* — *Pline.*

2. — peuple de l'Arabie dans le golfe Persique, près du cap Macéta.

1. MACAIRE (S.), surnommé *l'Ancien*, d'Alexandrie, passa soixante ans dans un monastère de la montagne de Sété, au quatrième siècle, et mourut à l'âge de quatre-vingt-dix ans. On lui attribue cinquante homélies en grec, que l'on trouve dans la Bibliothèque des Pères. Toutes ses œuvres ont été imprimées à Leipsick, 1698 et 1699, 2 vol. in-8°.

2. — *le Jeune*, d'Alexandrie. On lui attribue les règles des moines en trente chapitres. Tollius a fait imprimer dans ses *Insignia itinerarii italici* un discours de S. Macaire sur la mort des Justes.

MACALLA. V. MACELLA.

MACANITÆ. V. MACENNITÆ.

MACAR. V. MACARÉE.

MACARA, île de la mer Egée, sur la côte de Lycie.

1. MACARÉE, *-reus*, *myth.*, fils de Jason et de Médée. D'autres l'appellent Mermerus.

2. — Lapithe, tua le Centaure Erygdupus aux noces de Pirithoüs.

3 — fils de Criasius ou Crinacus, conduisit le premier une colonie grecque à Lesbos. Ses quatre fils prirent possession de quatre îles voisines, qui furent appelées le séjour des Macares ou du bonheur (μάκαρ, bonheur). *Il.* 24, *v.* 544. — *Ovide*, *Mét.*, 3, *c.* 7. — *Diod.*, 5.

4. — un des fils du Soleil et de Rhode, après avoir participé à la mort de son frère Ténages, se réfugia dans l'île de Lesbos, à laquelle il donna le nom de Macaria.

5. — fils d'Eole, séduisit sa propre sœur Canacé, et en eut un fils. Son père ayant voulu le faire périr, il s'enfuit à Delphes, où il devint prêtre d'Apollon. *Ov.*, *Héroïde*, 11; *Ibis*, 563.

6. — compagnon d'Ulysse, s'établit à Caiète en Italie, où Enée le trouva. *Mét.*, 14, *v* 159.

7. — fils de Lycaon, donna son nom à une ville d'Arcadie, dont il fut le fondateur. *Apol.*, 3, c. 3. — *Paus.*, 8, c. 3.

MACARÉE, *-rea*, *géog.*, v. de l'Arcadie, chez les Mégalopolitains, au S. O., près de l'Alphée.

MACARIE, *-ria*, *myth.*, fille d'Hercule et de Déjanire, se dévoua pour assurer la victoire aux Athéniens contre Eurysthée. Pour conserver le souvenir de cette action, les Athéniens donnèrent le nom de *Macarie* à la fontaine de Marathon. *Paus.*, 1, *c.* 32.

1. MACARIE, *géog.*, ancien nom de l'île de Cypre, de Macar ou Macarée, n° 3. *Paus.*

2. — île du golfe Arabique. *Ptol.*, 4, *c.* 8.

3 — v. de l'île de Cypre, au N. de Chytrus, sur la côte septent., entre Aphrodisium et Céraunie.

4. — fontaine de Marathon. (V. MACARIE, *myth.*)

MACARIS, ancien nom de l'île de Crète.

MACARON-NESOS (νῆσος, île; μακάρων, des heureux), nom de la citadelle de Thèbes en Béotie, que l'on donna quelquefois à la ville entière.

MACARRÆ, peuple de la Mauritanie césarienne, au pied des monts Garaphi.

1. MACARTATUS, ancien héros grec, tué dans

une bataille contre les Lacédémoniens et les Béotiens, et dont le tombeau était à Athènes. *Paus.*

2. — Athénien, fils de Théopompe, contre lequel Démosthène fit une harangue.

MACCHABÉE. V. MACHABÉE.

MACCELLOTH, commandait vingt-quatre mille hommes sous Dudia d'Ahobi, du temps de David. *Paral.*, 1, *c.* 27, *v.* 4.

MACEDA, v. de Palestine, dans la tribu de Juda, à l'E. d'Eleuthéropolis, fut prise et détruite par Josué. *Jos.*, *c.* 10, *v.* 10; *c.* 16, *v.* 41. — *Jos.*, *Ant.Jud.*

MACEDNUS, *myth.* V. MACÉDON.

MACEDNUS, *géog.*, lieu de la Grèce sur le mont Pinde. *Herod.*, *l.* 1, *c.* 56.

1. MACÉDOINE, *-donia*, *géog.*, contrée célèbre de la Grèce sept., avait pour bornes au N. la Mésie et la Thrace, au S. la Thessalie, à l'O. l'Epire, et à l'E. la mer Egée, qui formait sur ses côtes les golfes Thermaïque, Toronaïque, Singitique et Strymonique. Dans la suite, Philippe recula ses limites naturelles en y joignant une portion de la Thessalie, de l'Epire et de la Thrace. Elle se divisait en trois régions, l'une au N. E., le long du fleuve Strymon, l'autre au N. O., le long du fleuve Axius; la troisième vers le S., le long de l'Erigon et de l'Haliacmon. La première contenait cinq provinces, l'Edonide, la Bisaltie, la Sintique, la Médique et l'Odomantique; dans la seconde étaient la Chalcidique, la Pélagonie, la Mygdonie et la Péonie. Dans la troisième étaient l'Emathie, la Piérie, la Lyncestide et l'Elymiotide. Pella était capitale de tout le pays.

La Macédoine était un pays montueux et peu fertile. Des chaînes de montagnes, parmi lesquelles les plus remarquables étaient les monts Bennus, Citius et Cambutiens traversaient les provinces de la Macédoine, ou la séparaient des états voisins. Trois grands fleuves, l'Axius, l'Astrée et le Strymon, auxquels on peut joindre l'Haliacmon et l'Erigon, l'arrosaient de l'O. à l'E.

La Macédoine portait dans les livres hébreux le nom de terre de Céthim; ce qui a fait présumer que les Macédoniens tiraient leur origine de Céthim, fils de Javan et petit-fils de Japhet. Au reste une obscurité profonde voile le berceau de ce peuple. On sait seulement que, vers l'an 814, Caranus, de la race des Héraclides, vint s'y établir, et y jeta les fondemens d'un royaume, qui subsista sans éclat jusqu'à l'avénement de Philippe II, en 360. Jusque là les autres Grecs avaient même refusé le titre de Grecs aux Macédoniens. Le génie de Philippe les soumit tous les uns après les autres, et jeta les fondemens d'un vaste empire, que la vaillance d'Alexandre étendit des côtes occidentales de la Grèce européenne au cours de l'Indus. A sa mort cette vaste monarchie fut démembrée, et le nom de Macédoine fut conservé à un empire européen, composé de l'ancienne Macédoine, de la Thessalie, de la Grèce proprement dite et du Péloponèse.

Divers efforts furent tentés par les Grecs pour rompre le joug macédonien, et causèrent des luttes sanglantes jusqu'à ce qu'enfin les Romains parussent au milieu des combattans, et missent fin à leurs débats en s'emparant de la Macédoine et bientôt de toute la Grèce, et en la réduisant en province romaine, en 147 ans av. J. C. (V. GUERRE DE MACÉDOINE.)

Voici la liste chronologique des rois de Macédoine.

Années avant J. C.		Années avant J. C.	
814	Caranus.	729	Perdiccas Ier.
786	Cœnus	678	Argée.
774	Thurimas.		(*Quelques rois inconnus*).

640	Philippe Ier.	324	Aridée.
602	Erops ou Eropas.	316	Cassandre.
576	Alcétas.	298	Philippe III.
547	Amyntas Ier.	297	Antipater et Alex.
497	Alexandre Ier	294	Démét. Poliorcète
457	Perdiccas II.	287	Pyrrhus.
413	Archélaüs.	286	Lysimaque.
399	Amyntas, selon d'autres Oreste ou Æropas.		(Arsinoé six mois.)
		281	Ptolémée Céraunus.
398	Pausanias.	279	Méléagre.
397	Amyntas II.		Antipater.
392	(Argée, tyran 391.)		Sosthène.
371	Alexandre II.	277	Antigone Gonatas.
370	Ptolémée Alorités.	243	Démétrius II.
366	Perdiccas III.	232	Antigone Doson.
360	Philippe II.	221	Philippe IV.
336	Alexandre le-Grand.	179	Persée.

Il y a entre les historiens quelques légères différences sur les noms de ces rois et sur l'époque ou la durée de leur règne. *Q. C.*, 3, 4, etc. — *Just.*, 6, c. 9; 7, *c.* 1, 8, etc. — *T. L.*, 31, c. 1; 32, *c.* 3; 33, c. 3; 35, *c.* 22; 36, *c.* 1; 39, c. 23; 40, c.3, etc.

2. — (DIOCÈSE DE), *-niæ diœcesis*, diocèse de l'empire romain sous Constantin, avait été formé de l'ancien royaume de Macédoine, auquel on avait joint une portion de l'Illyrie, l'Epire, la Thessalie, la Grèce propre et le Péloponèse. Il avait pour bornes à l'O. les mers Adriatique et Ionienne, à l'E. la mer Egée, et au N. les diocèses d'Illyrie, de Dacie et de Thrace, et comprenait neuf provinces, savoir : la Macédoine propre, la Macédoine salutaire, l'Epire nouvelle, l'Epire ancienne, la Thessalie, l'Achaïe, le Péloponèse, la Crète, les îles.

3. — SALUTAIRE, *-nia-taris*, prov. septentrionale du diocèse de Macédoine, entre la Dardanie et la Thrace au N. et la Macédoine propre au S.

MACÉDOINE (GUERRE DE), *-nicum bellum*, *hist.*, nom commun à quatre guerres qui eurent lieu entre les Macédoniens et les Romains. L'alliance de Philippe IV avec Annibal, 215 ans av. J.C., fit décréter la première. Une seule affaire importante la signala; ce fut le combat d'Apollonie (214 ans av. J.C.), où le consul Lævinus demeura vainqueur. Des négociations et l'activité de la lutte entre Rome et Annibal remplirent un espace de dix ans, jusqu'en 204, où la paix se proclama entre la Macédoine et les Romains. Mais ces deux puissances se haïssaient, et à peine la seconde guerre punique fut-elle achevée que cette haine éclata à propos des attaques de Philippe contre les Achéens, nation alliée des Romains. Cette seconde guerre de Macédoine s'alluma 200 ans av. J.C. La victoire d'Athènes, remportée par Galba, l'alliance des Achéens avec les Romains, enfin le génie de Flamininus, qui battit Philippe près de l'Aoüs (198 ans av.J.C.) et à Cynocéphale (197), détruisit sa flotte, et s'empara de l'Eubée, y mit un terme de la manière la plus avantageuse aux Romains (196). Cette paix ne dura que vingt-cinq ans, et en 171 une troisième guerre eut lieu contre le jeune Persée, successeur de Philippe et héritier de sa haine contre les Romains. Battu d'abord auprès du Pénée, et ensuite à Pydna, il fut dépouillé de l'empire et conduit en triomphe à Rome par Paul Emile, son vainqueur (168 av. J. C.). La Macédoine fut alors déclarée province indépendante sous la protection de Rome. Andriscus, aventurier qui voulut se faire passer pour le fils de Persée, se révolta contre le protectorat romain, et ralluma les feux de la guerre en 148. Une campagne suffit pour le mettre en déroute, et la Macédoine fut enfin réduite en province romaine par Métellus, 147 ans av. J. C. *T. L.* (V. les citations de Macédoine, *géog.*)

1. MACÉDON ou MACEDNUS, un des fils de Thyia

et père de Piérus, conduisit le premier une colonie grecque dans la partie méridionale de la Thrace, qui prit de lui le nom de Macédoine.

2. — fils d'Osiris, participa aux honneurs divins qu'on rendit à son père. On le représentait couvert d'une peau de loup; c'est pour cela que les Egyptiens avaient tant de vénération pour cet animal. *Diod.*, 1. — *Plut.*, *Isis.*

3. — prince qui, selon quelques-uns, donna son nom à la Macédoine. Les uns le croient fils ou seulement général d'Osiris, d'autres petit-fils de Deucalion par sa mère. *Diod.*

MACEDONIA, fille de Jupiter et de Thyia.

MACÉDONIENS, habitans de la Macédoine. V. pour leur histoire MACÉDOINE.

MACÉDONIQUE, *-nicus*, surnom de Métellus, qui mit fin à la guerre de Macédoine.

MACEDONIUM MARE, nom donné à la partie N. O. de la mer Egée qui baigne les côtes de la Macédoine. *T. L.*, 54, *c.* 11.

1. MACEDONIUS, patriarche de Constantinople, déposé au concile de cette ville en 360, pour avoir nié la divinité du Saint-Esprit.

2. — autre patriarche de Constantinople, défendit avec zèle le concile de Chalcédoine contre l'empereur Anastase, et mourut en 518.

MACELLA ou MACALLA, v. du Brutium, dans la partie la plus orientale, au N. de Crotone. D'autres la placent en Sicile. *T. L.*, 26, *c.* 21. — *Ptol.*, 3, *c.* 4.

MACENNITES ou MACANNITES, peuple de la Mauritanie Tingitane, au bord de la mer.

MACEPRACTA (*Kara-gol*), v. de Mésopotamie, à l'O, sur la rive gauche de l'Euphrate.

1. MACER (LICINIUS), historien du second siècle av. J. C. Tite-Live se servit beaucoup de ses ouvrages. *T. L.*, 4, *c.* 7, 20, 23; 7, *c.* 9.

2. — (EMILIUS), poète latin, natif de Vérone, florissait vers l'an 17 av. J.C. Il fut l'ami de Tibulle et d'Ovide. Il écrivit un poème sur les oiseaux et un autre sur la ruine de Troie, pour servir de supplément à l'Iliade : tous ses ouvrages sont perdus. *Ov.*, *Trist.*, 4; *el.* 10. *v.* 44; *Pont.*, 2, *ep.* 18. — *Quintil.*, 10, *c.* 1.

3 — (L. CLODIUS), propréteur d'Afrique sous Néron. Cédant aux conseils de Galvie Crispinille, sa femme, il essaya d'affamer l'Italie pour la faire révolter, et ensuite prit la pourpre vers le commencement du règne de Galba. Celui-ci le fit tuer l'an de J. C. 68. *Tac.*, *Hist.*, 1, *c.* 7, 37, 73; 4, *c.* 49.

MACES, *myth.*, Buthrotien, fit quatre fois le saut de Leucade, et chaque fois fut guéri de son amour.

1. MACES, *-cæ*, *geog.*, peuple de l'Arabie heureuse, vers le N. E., sur le golfe Persique. *Ptol*, 6, *c.* 7.

2. — peuple de la Libye intérieure, près des Nasamons. *Herod.*, 4, *c.* 175; 5, *c.* 42. — *Ptol.*, 4, *c.* 3.

MACESTE, *-tus* (*Sousougherli*), petite riv. de la Mysie, qui se jetait dans le Rhyndacus.

MACETA (*cap Mocan*), cap de l'Arabie heureuse, à l'entrée du golfe Persique.

MACETÆ. V. MACES.

1. MACHABÉE (JEAN), *Joannes Machabæus*, Juif de la race des sacrificateurs, est illustre comme père de Matathias. *Mac.*, 1, *c.* 3, *v.* 1.

2. — (MATATHIAS), fils du précédent, premier auteur de la résistance qu'opposèrent les Juifs aux rois de Syrie pendant le 2ᵉ siècle av. J. C. Il quitta Jérusalem lorsque les envoyés d'Antiochus Epiphane voulurent contraindre les Juifs à sacrifier aux idoles, et s'enfuit à Modin, sa patrie. Les émissaires d'Antiochus Epiphane ayant aussi pénétré dans cette ville, Matathias tua aux yeux de la multitude, selon les uns, l'officier du roi de Syrie, selon les autres un Juif qui allait offrir de l'encens aux idoles; renversa l'autel, et appela hautement le peuple à l'indépendance. Ses fils le suivirent dans les montagnes voisines, ainsi que quelques autres Juifs, et après quelques échecs de peu d'importance, ils chassèrent les Syriens, massacrèrent ou contraignirent à la fuite tous les Israélites infidèles, et relevèrent les autels du vrai Dieu. Il mourut sur ces entrefaites, 167 ans av. J. C, après avoir été un an à la tête des troupes d'Israël, laissant le commandement à Judas, le troisième de ses fils. Il en avait encore quatre autres, Jean, Simon, Eléazar et Jonathas. On a, mais à tort, prétendu que Matathias fut revêtu de la grande sacrificature, dont jouissait alors Ménélas. *Machab.*, 1, *c.* 2, etc.

3. — (JEAN), surnommé GADDA, l'aîné des fils de Matathias, fut tué en trahison par les fils de Zambri, en conduisant le bagage de ses frères chez les Nabathéens, leurs alliés. *Mach.*, 1, *c.* 9, *v.* 36.

4. — (SIMON), surnommé THASI, second fils de Matathias, était le plus remarquable des cinq par sa prudence. Il fit aussi remarquer sa valeur en diverses occasions, surtout dans les batailles contre Apollonius et Nicanor. Jonathas, son frère, ayant été tué en trahison par Tryphon, usurpateur du trône de Syrie, le peuple le nomma pontife, chef et prince, 143 ans av. J. C. C'est de cette époque que date le règne des Asmonéens. Dès l'année suivante Simon proclama l'indépendance absolue de la Judée, prit Gaza et la forteresse de Jérusalem, dont il fit sa résidence, et reconnut roi de Syrie, au lieu de Tryphon, Démétrius Nicanor. Il obtint de ce prince en reconnaissance la liberté de la Judée et la possession des places fortes, auparavant occupées par l'etranger. Peu après il reconnut Antiochus Sidétès, frère de Démétrius, et lui donna des secours pour faire le siége de Dora, dernier asile de Tryphon. Antiochus ne montra que de l'ingratitude, redemanda les places fortes ou en échange mille talens, et sur le refus de Simon, envoya Ceudébée ravager la Judée. Simon opposa à ce général ses deux fils Jean et Hyrcan, qui le battirent complètement. Trois ans après il fut tué par Ptolémée, son gendre, qui espérait par ce meurtre se faire revêtir de la grande sacrificature. Il avait régné dix ans. L'administration de Simon avait été sage et juste; les dix ans de son gouvernement guérirent presque entièrement les blessures qu'avait souffertes la Judée pendant les persécutions et les guerres précédentes. *Machab.*, 1, *c.* 11, 12, 13, etc.

5. — (JUDAS), troisième fils de Matathias, et le plus célèbre de tous, succéda à son père dans le commandement, 167 ans av. J. C. Antiochus Epiphane persécutait toujours les Juifs. La première expédition de Judas fut contre Apollonius, général de ce prince, qu'il battit complètement (165 ans av. J. C.), et dont, après l'avoir tué lui-même, il prit l'épée pour remplacer la sienne. Un autre chef syrien, Séron, voulut venger la défaite de son compatriote, et fut défait de même. L'année suivante (164), trois capitaines illustres, Nicanor, Gorgias et Ptolémée, marchèrent ensemble contre lui Judas battit le premier à Maspha, et effraya tellement les deux autres qu'ils n'osèrent l'attaquer. Alors Lysias, régent du royaume de Syrie en l'absence d'Antiochus, parut lui-même en Judée à la tête de soixante-dix mille hommes d'élite. Défait ainsi que les autres, il s'enfuit précipitamment à Antioche, et Judas, au comble de la gloire, put enfin purifier le temple, et en faire de nouveau la dédicace. Achevant en même temps de détruire les ennemis de la Judée, il battit les Iduméens, les Ammonites, les Galaadites et deux capitaines syriens, Timothée et Bacchide. Antiochus Epiphane, irrité de tant de

revers, marcha en personne vers la Palestine; mais une maladie imprévue et terrible le priva de la vie au milieu de la route. Eupator, son fils, poursuivit faiblement ses projets pendant deux ans, et fut toujours repoussé par Judas, avec lequel il fit enfin un traité de paix. Démétrius Soter, son successeur, le rompit sur les sollicitations d'Alcime, qui, pour être nommé grand-sacrificateur, accusa auprès du roi Judas et ses frères. Nicanor, le premier de ses généraux, qu'il chargea de leur faire la guerre, perdit la vie dès la seconde bataille; Alcime et Bacchide furent plus heureux. Alors ils gagnèrent une dernière bataille. Judas avait rompu l'aile droite, qui était la plus forte, et l'avait poursuivie jusqu'à la montagne; mais l'aile gauche l'enveloppa. Après des prodiges de valeur, il fut tué par derrière, l'an 161 av. J. C. Il est probable qu'il mourut sans postérité. *Machab.*, 1, *c.* 3, etc.

6. — (ELÉAZAR), quatrième fils de Matathias. Dans une bataille contre les troupes syriennes, ayant aperçu un éléphant revêtu d'ornemens magnifiques, et soupçonnant qu'il portait le général, il se glissa sous son ventre, et le perça à diverses reprises; il périt écrasé sous le poids de l'animal expirant.

7. — (JONATHAS), surnommé APPHUS, le plus jeune des fils de Matathias. Nommé, après la mort de Judas (161 av. J. C.), grand-sacrificateur et général des Israélites, il remporta sur Bacchide une victoire décisive, et le força à quitter la Judée (158 av. J. C.). Peu après des discordes éclatèrent en Syrie; Alexandre Bala et Démétrius Soter le sollicitèrent chacun à prendre leur parti. Jonathas se rangea du côté du premier, qui le combla de bienfaits, le revêtit de la pourpre, et le fit paraître à sa cour (154 av. J.C.). A la mort de ce prince il embrassa le parti de Démétrius Nicanor: mais, ce prince n'ayant payé ses services que d'ingratitude, Jonathas se déclara pour le jeune Antiochus, fils d'Alexandre Bala, que Tryphon venait de couronner roi de Syrie. Tryphon, ayant ensuite résolu de faire périr le jeune prince, afin d'usurper la couronne, s'assura avant tout de la personne de Jonathas, et le fit mourir, 143 ans av. J. C. *Mach.*, 1, *c.* 2, *v.* 5; *c.* 9, *v.* 1, etc.

1. MACHABÉES, famille illustre de la Judée, décida, par le courage et l'adresse de ses membres, l'indépendance de la Judée, attaquée par Antiochus Epiphane et ses successeurs. V. ci-dessus MACHABÉE, n° 2, 3, etc.

2. — nom de sept frères qui souffrirent le martyre avec leur mère, sous Antiochus Epiphane, 168 ans av. J. C. On leur coupa les pieds et les mains en présence même de leur mère, qui supporta courageusement ce spectacle, et qui subit après eux le même supplice. Il existe un poëme latin sur ce sujet de Marius Victorinus Africanus. *Mach.*, *l.* 1.

3. —(LIVRE DES), ouvrage canonique de la Bible, en deux livres, contient l'histoire des guerres des Juifs contre les rois de Syrie, successeurs d'Alexandre, dans lesquelles les Machabées jouèrent le principal rôle. V. MACHOCHÉE, 2, 3, etc.

MACHANIDAS, tyran célèbre de Lacédémone, usurpa l'autorité, 210 av. J. C. Il épiait l'occasion d'assujettir tout le Péloponèse lorsqu'il fut vaincu et tué à Mantinée par Philopémen, l'an 208 av. J. C. *T. L.*, 27, *c.* 30; 28, *c.* 5, 7. — *Paus.*, 8.

MACHAON, un des fils d'Esculape, frère de Podalire, accompagna les Grecs au siége de Troie en qualité de médecin, et y fut tué par Eurypyle. Après sa mort les Messéniens lui élevèrent un temple. *Il.*, 2, 239, 240. — *Paus.* — *En.*, 2, *v.* 264, 426.

MACHÈRE, *machaera*, *myth.*, pierre qui se trouvait sur le mont Bérécynthe, rendait fou celui qui la ramassait au temps des mystères de Cybèle.

MACHÈRE, *machæra*, *archéol.*, épée espagnole courte et renforcée, avec laquelle on faisait des blessures extrêmement dangereuses. Les Romains l'adoptèrent après leur entrée en Espagne.

MACHARÈS, fils de Mithridate-le-Grand et roi du Bosphore Cimmérien, se tua lui-même, afin d'échapper au courroux de son père, qu'il avait abandonné pour se joindre à Lucullus, 70 av. J. C.

MACHATI, v. de la Palestine, dans la demi-tribu de Manassé, à l'E. du Jourdain.

MACHÉRONTE, *-chærus*, v. de la Palestine, dans la tribu de Ruben, au N. E. du lac Asphaltite. Il y avait une citadelle très-forte. C'est là qu'avait été décapité S. Jean-Baptiste.

MACHÉROPHORE (μάχαιρα, machère; φέρω, porter), surnom des Thraces, qui habitaient les montagnes, à cause de l'espèce d'armes qu'ils portaient.

MACHINE DE GUERRE. Les machines qui tenaient lieu d'artillerie aux Grecs et aux Romains, soit pour les siéges, soit pour faire la guerre en pleine campagne, étaient des assemblages de plusieurs pièces que l'on portait sur des chariots, les unes montées, les autres démontées, selon leur grosseur. On les employait à lancer des pierres ou des traits, à battre les murailles et les remparts pour les renverser. Les machines les plus connues pour les siéges étaient la tortue, la catapulte, la balisto, la grue, les béliers, les tours mobiles, l'hélépole. V. ces mots.

Outre les machines ci-dessus indiquées, les anciens en avaient aussi sur leurs vaisseaux de guerre, tels que les dauphins, les mains de fer et les corbeaux.

Les Romains se servaient en outre de cordes et de leviers (*vectibus*), pour retirer de l'eau un bâtiment, sous lequel on plaçait des rouleaux. On distinguait surtout la machine appelée *hélice*, qu'Archimède inventa pour cet usage.

Les machines de guerre ne furent connues des Grecs qu'après l'époque de la guerre de Troie; quelques-uns cependant prétendent qu'on employa des échelles dans la guerre de Thèbes. (*Diod. de Sic.*) Les autres machines sont d'une date postérieure, excepté le bélier, dont on fait remonter l'invention à l'époque du siége de Troie. Il paraît cependant que les principales machines ne remontent pas plus haut que la guerre du Péloponèse. L'hélépole ne fut inventée que plus tard par Démétrius Poliorcète.

MACHLÉENS, *-clæi*, peuplade des Indes, sur la rive gauche de l'Indus, et près de la mer. *Lucien.*

MACHLYES, peuple d'Afrique, voisin des Lotophages, habitait le long du lac Triton, près des Auses et des Nasamones. *Hérod*, 4, *c.* 178, 180.

MACHMAS (*Barra ou Bira*), v. de la tribu d'Ephraïm, au S. *Rois*, 13, *v.* 6; *Isaie*, *c.* 10, *v.* 28.

MACHMÉTATH, v. de la demi-tribu occid. de Manassé, au nord de Sichem. *Jos.*, 17, *v.* 7.

MACHURÈBES, *-rebi*, peuple de la Mauritanie Césarienne, dans l'intérieur des terres, près du mont Phruræsus.

MACHUSE. V. MAGUSE, n° 1.

MACISTE, *myth.*, fils d'Athamas, donna son nom à la ville de Maciste, dans la Triphylie.

MACISTE, *-tus*, *géog.*, petite v. de la Triphylie, au S. E., entre Lepreum et les monts Lapithos.

MACOMADA (*Fort*), lieu des Maces (n° 2), sur la grande Syrte, au S. O., et près de Rhéna.

MACORABA (*la Mekke*), v. située dans la partie septentr. de l'Arabie heureuse, près de la mer

Erythrée. Cette ville a quelquefois le nom de Mariaba et de Marsiabæ. C'est la patrie de Mahomet.

1. **MACRA** (*Magra*), petite riv. d'Italie, prenait sa source chez les Apuani, dans la Ligurie, qu'elle sé parait de l'Etrurie, et se jetait à Luna, dans la mer de Tyrrhène. *T. L.*, 39, *c.* 32. — *Pline*, 3, *c.* 1.

2. — (Come), v. de la Grèce ; dans la Macédoine ou la Thessalie, dont le territoire fut ravagé par les Etoliens, l'an 198 av. J. C. *T. L.*, 32, *c.* 13.

MACRALLA, fleuve. V. Macra, n° 1.

MACRÈNES, *-ni*, peuple corse, vers la côte orientale de l'île, borné au N. et à l'O. par le Tavola, et au S. par les Morini.

1. **MACRÈS**, *-cræ*, lieu de la Sicile, vers le S. E., près de Syracuse. *Plut.*

2. — lieu de l'Attique, près d'Athènes, où fut englouti Erichthonius, selon Euripide.

1. **MACRI** Campi, c'est-à-dire *Champs longs*, plaine de la Gaule cisalpine, voisine du fleuve Gabellus. *T. L.*, 41, c. 18.

2. — plaine voisine de Mantoue.

MACRIA, promont. de l'Ionie. *Paus.*

1. **MACRIEN**, *-anus*, l'un des trente tyrans de l'empire romain. Né en Egypte d'une famille obscure, il devint, de simple soldat, général et favori de Valérien; et c'est par ses conseils que cet empereur décréta la huitième persécution. Dans la suite, Valérien ayant été fait prisonnier par Sapor, roi des Perses, l'an 260 de J. C., Macrien assembla le conseil, et se fit proclamer en orient à l'instant où Gallien, fils de l'empereur captif, prenait la pourpre en occident. Voulant combattre son rival avant qu'Odenat, alors occupé à faire la guerre aux Perses, pût tourner les armes contre lui, il marcha à la hâte en Illyrie avec l'aîné de ses fils, qu'il avait associé à l'empire ; mais il y rencontra Auréole, qui le défit complètement. Abandonné de presque tous ses soldats, il se fit donner la mort, ainsi qu'à ses deux fils, par ceux qui lui restaient fidèles, afin d'échapper au supplice, 262 de J C. Macrien était laid, difforme et adonné à la magie.

2. — fils aîné de Macrien, qui l'associa à l'empire. Il suivit son père en Illyrie, et y éprouva le même sort. V. Macrien, n° 1.

MACRIN, *-nus* (M. Opilius Severus), empereur romain, natif de Césarée en Mauritanie (*Alger*), fut d'abord gladiateur, et ensuite s'adonna à l'étude des lois. Caracalla le nomma chevalier, puis avocat du fisc, enfin préfet du prétoire Il montra beaucoup de justice dans cette charge; mais, sa lâcheté et sa mollesse lui attirant souvent des railleries et même des menaces de l'empereur, il résolut, pour se soustraire à la mort, de prendre la pourpre, et le fit tuer, 217 de J. C. Il fut proclamé empereur le jour même de l'anniversaire de la naissance de Sévère, dont il prit le nom, afin de cacher l'obscurité de sa naissance. Le sénat nomma Diadumène, son fils, prince de la jeunesse, et le proclama César. Les commencemens de son règne se firent remarquer par sa douceur, l'abolition des taxes et la punition de quelques délateurs des plus célèbres, mais il perdit la confiance du peuple par une paix honteuse avec Artabane, roi des Parthes, et l'amour des soldats par son excessive sévérité. Une légion d'Emèse ayant salué Héliogabale empereur, toutes les troupes qu'il envoya contre lui se rangèrent du parti de son adversaire. Lui-même fut battu près d'Antioche le 7 juin 218. Il s'enfuit, et fut arrêté dans sa fuite à Archélaïde en Cappadoce, où il fut tué à l'âge de 54 ans, après un règne de quatorze mois. Son fils, âgé de 10 ans, fut aussi mis à mort.

MACRINE (Sainte), sœur de S. Grégoire de Nysse, qui a écrit sa vie.

MACRIS *myth.*, fille d'Aristée, reçut Bacchus, après que Mercure l'eut tiré des flammes.

1. Macris, *geog.*, nom qu'ont porté les îles d'Eubée, d'Icare et de Chio. *T. L.*, 37, *c.* 13, 28.

2. — îles de la Méditerranée, sur les côtes de la Lycie *Pline.*

MACROBE, *-bius* (Aurelius Ambrosius Theodosius), florissait dans la première moitié du 5ᵉ siècle sous Théodose le Jeune. La plupart des critiques s'accordent à croire qu'il était Grec, quoiqu'il ait écrit en latin. On croit aussi qu'il avait occupé la charge de chambellan impérial (*præfectus sacri cubiculi*) ; mais cette opinion est peu plausible, parce que cette charge était confiée à des chrétiens, et qu'il est probable que Macrobe ne l'était pas. On croit qu'il mourut l'an 415 de J.C. Il nous reste de cet auteur trois ouvrages, savoir : 1° un Commentaire sur le songe de Scipion ; 2° un Traité de l'analogie et des différences des langues grecque et latine ; 3° les Saturnales en sept livres. Ce dernier ouvrage, le plus vaste et le plus important des trois, est une compilation de matières diverses, dans le genre des Nuits attiques d'Aulu-Gelle. Macrobe lui a donné la forme d'un dialogue tenu à table pendant la fête des Saturnales. On y trouve beaucoup de digressions historiques et mythologiques, beaucoup de citations et d'explications d'auteurs anciens. Le style de Macrobe est dur et peu correct; il a tous les défauts de son siècle. Les meilleures éditions de Macrobe sont celles de Zeune, Leipsick, 1776, et de Deux-Ponts, 1788.

MACROBIENS, *-bii* (μακρὸς, long ; βίος, vie), peuple d'Ethiopie, sur le bord de l'Océan atlantique, qui était d'origine phénicienne. Ce peuple est célèbre par sa justice et par l'innocence de ses mœurs. Ils vivaient jusqu'à un âge très-avancé, et même, selon Onomacrite, jusqu'à mille ans. *Her.*, 3, *c.* 17. — *Pline*, 7, *c.* 48. — *Méla*, 3, *c.* 9.

MACROCEPHALES, peuple de la Colchide, près de Cérasus.

MACROCHIR (μακρὸς, long ; χείρ, main) ou longuemain), surnom qui fut donné à Artaxerce Iᵉʳ à cause de la longueur de ses bras.

MACROCOLON, sorte de fronde en usage chez les habitans des îles Baléares.

1. **MACRON** (Ptolomée). V. Ptolémée.

2. — (Nævius Sertorius), favori de Tibère, présida, par ordre de ce prince, à l'arrestation et au supplice de Sejan, et reçut en récompense la charge de préfet du prétoire, l'an 31 de J. C. Dans cette charge il se rendit odieux par ses intrigues, ses délations et sa cruauté. Six ans après, lorsque Tibère sortait de la léthargie dans laquelle on l'avait cru mort, Macron l'étouffa, afin de complaire à Caligula, qui venait d'être nommé empereur. Il conserva quelque temps la faveur de ce dernier en lui prostituant sa femme Ennia. Cependant Macron s'attira bientôt la disgrâce de Caligula ; l'an 38 de J. C. L'empereur le força à se donner la mort, ainsi que son epouse. *Tac.*, *Ann.*, 6, *c.* 15, 29, 38, etc.

1. **MACRONES**, peuple barbare qui habitait dans les montagnes de la partie orientale du Pont, sur les frontières de la Colchide et de l'Arménie. *Her.*, 3, *c.* 94; 7, *c.* 78.

2. — peuple du Pont, vers le fleuve Sidène.

1. **MACRONTICHOS**, c'est-à-dire longue muraille (μακρὸν τεῖχος), muraille d'une lieue de long qui joignait la ville d'Athènes au Pirée. Elle était formée de deux murs qui partaient chacun d'une des extrémités de ce port, et qui se réunissaient à un quart de lieue de là.

2. — muraille de Thrace qui se prolongait au N. O. de Constantinople, depuis la Propontide jusqu'au Pont-Euxin.

3. — v. de Thrace, près de la Propontide, sur l'isthme qui joignait la Chersonèse au continent, tire son nom de la grande muraille auprès de laquelle elle était située. V. ci-dessus, 2.

MACROSIRIS, géant dont le corps fut trouvé près d'Athènes, dans un tombeau de cent pieds de long.

MACTORIUM, v. de la Sicile méridionale, au S. E. de Géla. *Hér.*, 7, *c.* 53.

MACTUS (abrév. de *magis auctus*), terme que les Romains employaient pour désigner la victime qui avait reçu la préparation nécessaire pour être favorable à la divinité. Cette préparation consistait à jeter sur la tête de la victime du vin, du sel, de l'encens et de la fleur de farine. On disait alors, par exemple, si c'était un taureau, *mactus est taurus*, c'est-à-dire le taureau est prêt.

MACULONUS, Romain dont la richesse et l'avarice étaient passées en proverbe. *Juv.*, 7, *v.* 40.

MACYNIA, v. des Locriens Ozoles, au S., sur la mer, et près des confins de l'Etolie.

MADABA ou MÉDABA, v. de la Palestine orientale, dans la tribu de Ruben.

MADAI, un des fils de Japhet. *Gen.*, *c.* 10, *v.* 2.

1. MADATE, *tes*, officier perse sous Cyrus. *Xén.*

2. — général de Darius, commandait les Uxiens lorsqu'Alexandre arriva dans leurs contrées. Il se défendit courageusement, et ne se rendit qu'à la dernière extrémité. Le vainqueur voulait le faire mourir; mais il lui pardonna à la prière de Sisygambis. *Quinte-Curce*. 5, *c.* 3.

MADAURE, *-rus* ou *-ra*, v. de l'Afrique propre, vers le centre, sur le Bagradas, à l'E. et près de Tagastes. C'est la patrie d'Apulée.

MADELAINE (SAINTE MARIE), *Maria Magdalene*, Galiléenne de grande naissance, mais de mœurs dissolues, se convertit à la vue des miracles de J. C. Elle vint lui laver les pieds chez Simon le Lépreux, et le suivit assidument depuis cet instant. Elle assista à sa Passion, porta des parfums à son tombeau pour l'embaumer, et apprit une des premières la nouvelle de la résurrection. On prétend qu'après la Passion elle s'embarqua, et vint à Marseille, où elle passa ses jours dans une grotte. On la confond quelquefois avec la sœur de Lazare et de Marthe. *S. Matth.*

MADIA ou MATIUM (*Mais*), v. de la Colchide, sur les bords du Pont Euxin, près de l'embouchure du Phase.

MADIAN, *hist.*, quatrième fils d'Abraham et de Céthura, fut père des Madianites. *Gen.*, *c.* 25, *v.* 2.

MADIAN, *géog.* ou MODIANA (*Mégar* ou *Louaïb*), v. de Palestine, sur l'Arnou, au S. d'Areopolis, à l'E. de la mer Morte. V. MADIANITES.

1. MADIANITES, *-tæ*, peuple de l'Arabie pétrée, dont le pays était borné à l'O. par des montagnes qui le séparaient du lac Asphaltite, au N. par les Ammonites, et au S. par la rivière de Zéreg. Les Madianites, quoique descendans d'Abraham et pratiquant la circoncision, étaient idolâtres, et immolaient des victimes humaines. Ils menaient une vie pastorale; leurs principales richesses étaient leurs troupeaux. Ils furent souvent en guerre avec les Israélites, qui ne purent jamais les soumettre entièrement; ils portèrent même souvent leur domination dans des pays éloignés. Ils furent tantôt gouvernés par des rois, tantôt en république; c'est chez eux que parla, dit-on, l'âne de Balaam. Le nom de Madianites subsista jusqu'au 3ᵉ siècle de J. C., et depuis ils furent confondus sous la dénomination générale d'Arabes. *Gen.*, 36, *v.* 35; *Nomb.* 22, *v.* 4; 25, *v.* 1, etc.

2. — peuple d'Arabie, à l'E. de la mer Rouge, que l'on distingue du précédent. *Exod.*, 2, *v. v.* 15; *Habac.*, 3, *v.* 7.

MADINÉENS, *-næi*, peuple de Sicile, qui embrassa le parti de Dion l'an 357 avant J. C. *Diod.*

MADISANITES, baie formée par le golfe Persique, sur la côte de l'Arabie heureuse.

MADON, v. du pays de Chanaan, dont le roi Jobab, s'opposa à Josué. *Jos.*, 12., *v.* 1.

MADUATÉNIENS, *-teni*, peuples de Thrace. *T. L.*, 38, *c.* 40.

MADYÈS, prince scythe, poursuivit les Cimmériens en Asie, et vainquit Cyaxare, l'an 623 av. J. C. L'Asie mineure fut pendant quelque temps soumise à sa puissance. *Herod.*, 8, *c.* 103.

MADYTOS (*Maïtos*), port de mer de la Chersonèse de Thrace, sur l'Hellespont, en face d'Abydos, au S. O. de Sestos. *Hér.*, 7, *c.* 53. — *Tite-Live*, 31, *c.* 16; 33, *c.* 38.

MÆANDER, etc. *Cherchez par* MÉ... *tous les mots qui commencent par* MÆ....

MAGADATE, *-tes*, vice-roi de Syrie pour Tigrane, vers l'an 83 av. J. C., gouverna ce royaume pendant quatorze ans. *Appien.*

MAGADINS, *-dini*, peuple d'Asie, soumis à Cyrus. Ce nom n'est peut être qu'une corruption. *Xénoph.*

MAGADIS, instrument de musique qui avait vingt cordes, qui, étant réunies deux à deux, ne formaient que dix sons. Le Magadis fut inventé par Timothée de Milet. *Athén.*

MAGALA, *géog.*, lieu où les Israélites campèrent lorsque David combattit contre Goliath. *Rois*, *l.* 1. *c* 17, *v.* 20.

MAGALUS, roi des Boïens, allié d'Annibal. *T. L.*, 21, *c.* 29.

MAGARSE, *-sus*, v. de la Cilicie, près de Tarse et de Malles.

1. MAGAS, né d'un premier mariage de Bérénice, épouse de Ptolémée Soter. Nommé gouverneur de la Cyrénaïque et de la Libye, il se révolta contre Ptolémée Philadelphe, son frère utérin, et se fit déclarer roi de ces provinces. Il régna cinquante ans, et mourut l'an 257 av. J. C. Il avait épousé Apamée, fille d'Antiochus Soter, roi de Syrie, qui l'excita à la révolte. *Just.*, 36, *c.* 3.

2 — frère unique de Ptolémée Philopator, fut mis à mort par ordre de ce prince.

MAGDALA, v. de Palestine sur le bord occidental du lac Tibérias.

MAGDALEL, v. de la tribu de Nephtali. *Jos.*, *c.* 19, *v.* 38.

MAGDALGAD, v. de Palestine dans la tribu de Juda. *Jos.*, *c.* 15, *v.* 38.

MAGDAL-SENNA, v. de Palestine, à sept lieues au N. de Jéricho.

MAGDELEINE. V. MADELAINE.

MAGDIEL, de la race d'Esaü, succéda à Mabsar, prince des Iduméens.

MAGDOLE ou MAGDOLUM, v. de la basse Egypte, sur la branche Pélusiaque du Nil, près de la mer. Néchao, roi d'Egypte, y remporta une victoire considérable sur les Syriens. *Hérod.*, 2, *c.* 159. — *Exod.*, *c.* 14, *v.* 1.

MAGEDDO, v. de Palestine, dans la demi-tribu occid. de Manassé. C'est dans les environs de cette ville que Josias fut tué par Néchao, roi d'Egypte. *Josué*, *c.* 12, *v.* 21; 17, *v.* 11; *Jug.*, *c.* 1, *v.* 27; *c.* 5, *v.* 19; *Rois*, 1, *c.* 4 et 9; *Zach.*, *c.* 12, *v.* 11.

MAGÉE, *-gæus*, frère de Pharnabaze, fut un de ceux qui donnèrent la mort à Alcibiade.

MAGELLA, v. située vers la pointe mérid. de la Sicile, à quelque distance de la mer.

MAGELLES, peuple de l'Etrurie sept., entre les Apennins et l'Arnus. Fésule semble avoir été leur ville principale.

MAGES, *-gi*, ordre de prêtres qui, chez les Perses, jouissaient de la plus haute considération. On les consultait sur tout, et leurs réponses étaient regardées comme des oracles; non seulement on leur confiait l'éducation des princes; mais il fallait même que le roi pour être couronné eût subi une espèce d'examen devant eux; souvent ils abusaient de leur pouvoir au point de se rendre redoutables même aux souverains.

Les mages reconnaissaient Zoroastre pour leur maître; ils adoraient le feu, et l'on présume que ce sont eux qui les premiers ont reconnu les deux principes du bien et du mal. Ils étaient profondément versés dans les mathématiques et l'astronomie. Les mages croyaient que les âmes étaient contraintes de passer par sept portes avant d'arriver au soleil, le séjour des bienheureux, passages qui duraient plusieurs millions d'années. Chaque porte était composée d'un métal différent, et Dieu l'avait placée dans la planète qui préside à ce métal; la première se trouvait dans Saturne et la dernière dans Vénus. Ils ne voulaient ni temples ni autels, et faisaient leurs sacrifices religieux sur les montagnes les plus élevées. Il y avait un jour dans l'année où il n'était pas permis aux mages de paraître en public, à cause de l'usurpation de Smerdis, l'un d'eux; le peuple avait ce jour-là le droit de tuer tous ceux qu'il rencontrerait. *Hérod.*, 3, *c.* 62.

Cette religion subsiste encore aujourd'hui chez les Guèbres, dont on trouve quelques restes en Asie.

Mages de Cappadoce. C'est ainsi qu'on a appelé des hérétiques qui s'élevèrent parmi les anciens Perses, et corrompirent la pureté de leur culte. L'hommage que les Perses rendaient au feu était purement religieux. Ils construisaient en l'honneur du feu des temples appelés *Pyrées* (πῦρ, feu), faisaient des images qui représentaient cet élément, les portaient en procession, et leur offraient des sacrifices. Ils se servaient d'un maillet de bois pour assommer les victimes qu'ils leur sacrifiaient. Leurs temples n'étaient qu'une vaste enceinte, au milieu de laquelle il y avait une espèce d'autel ou de foyer, où les prêtres ou mages entretenaient un feu continuel avec une grande quantité de cendres. C'était devant ce feu qu'ils récitaient leurs prières, et pratiquaient les exercices de leur religion. Ils avaient la tête couverte d'une mitre, dont les larges cordons leur cachaient la bouche et presque tout le visage: ils avaient en main une poignée de verges. Ces mages, contre la coutume des Perses, enterraient leurs morts.

MAGETES, *-tæ*, ou Maces. V. ce nom.

MAGETH, peut-être la même que Machati, ville de Palestine, au-delà du Jourdain, fut prise par Judas Machabée. *Mach.*, *l.* 1, *c.* 5, *v.* 36.

MAGICIENS. Les païens étaient persuadés que les magiciens exerçaient leur empire dans le ciel, sur la terre et dans les enfers; qu'ils pouvaient à volonté faire tomber la grêle, le tonnerre, exciter la tempête, aller partout au milieu des airs, faire descendre la lune sur la terre, et transporter les fruits et les moissons d'un lieu dans un autre. La puissance des magiciens ne se bornait pas à faire du bien ou du mal aux vivans, ils mettaient les ombres aux prises les unes avec les autres. Il y avait deux sortes de divinités à qui les magiciens pouvaient avoir recours, les unes bienfaisantes, et les autres malfaisantes. Cette différence constituait deux espèces de magie; l'une ne renfermait que des opérations religieuses, et l'autre des prestiges qu'on attribuait à l'artifice des mauvais démons.

La magie religieuse passait pour un art divin. Il fallait que les magiciens qui l'exerçaient fussent irréprochables dans leurs mœurs; que tous ceux qui avaient part aux opérations fussent purs; qu'ils n'eussent point mangé de choses qui eussent eu vie; dans cette espèce de magie on n'invoquait que des dieux bienfaisans, pour procurer du bien aux hommes et les porter à la vertu.

L'appareil des cérémonies qu'employaient ceux qui se mêlaient de la seconde magie ou sorcellerie augmentait encore la terreur qu'on en avait. Les lieux souterrains, les cimetières étaient leur demeure; l'obscurité de la nuit, des victimes noires, des ossemens de morts ou des cadavres entiers répondaient à la noirceur de leur art.

Les magiciens ou sorciers avaient pour l'ordinaire une figure de cire (*Virgile*, *Eg*. 8) qui ressemblait à peu près à ceux à qui ils en voulaient; et l'on croyait que tout ce qu'ils appliquaient sur cette figure ne manquait pas de faire son effet sur la personne qu'elle représentait. Ils employaient dans leurs opérations certaines paroles, et joignaient la vertu de certaines herbes tristes et funèbres. Le temps des sacrifices, les jours, les nuits, les heures, les aspects des astres, le nombre, la couleur des victimes, tout était essentiel, comme tout était mystérieux. Les sorciers de Rome s'assemblaient ordinairement aux Esquilies, à cause des ossemens et des tombeaux dont ce lieu était rempli. Quelquefois ils égorgeaient des enfans, et cherchaient dans les entrailles des victimes la connaissance de l'avenir; ou bien ils employaient le foie et le cœur à composer des philtres et des breuvages qui ensorcelaient les malheureux objets de leurs enchantemens. Les magiciens étaient pour la plupart les Chaldéens et Babyloniens. V. ces noms. *Od.*, 5, *l.* 5.

MAGIDE, *-dus*, v. de la Cilicie Campestris, au S. O., près de l'embouchure du fleuve Sarus.

MAGIE. V. Magiciens

MAGISTE, v. du Péloponèse. *Hér.*, 4, *c.* 148.

MAGISTER Equitum. V. Maître de la cavalerie.

MAGISTRATS. V. les noms des principaux magistrats, dictateur, consul, préteur, censeur, tribun, etc.; archonte, éphore, aréopage, juges, etc.

1. **MAGIUS** (Cn.) Atellanus, premier magistrat de Capoue l'an de Rome 538, se montra toujours opposé aux Romains, et arma contre eux jusqu'aux esclaves. *T. L.*, 25, c. 19

2. — (Decius). V. Decius, n° 6.

3. — (Munatius) d'Asculum, partisan de Pompée, trisaïeul de l'historien Velleius Paterculus, leva une légion dans le pays des Hirpini, et se joignit (vers l'an 92 av. J. C.) aux Romains, auxquels il fut toujours attaché. *Vell. Pat.*, 2, *c.* 15.

4. — (Q.) ou plutôt Manlius Chilon. V. Manlius, n° 39.

5. — (P) Chilon, assassina à Athènes M. Claudius Marcellus, son ami, et se tua lui-même ensuite. *Cic.*, 4, *ép. fam.*, 2; 13, *à Att.*, 10.

6. — Celer Velleianus, frère de Velleius Paterculus, servit en qualité de lieutenant dans la guerre contre les Dalmates. *V. Pat.*, 2, *c.* 115.

7. — Cecilianus, accusé du crime de lèse majesté sous Tibère, l'an de J. C 21, fut absous, et vit punir ses accusateurs. *Tac.*, *Ann.*, 3, *c.* 37.

MAGNENCE, *-tius*, ambitieux Romain qui se rendit célèbre par sa perfidie et sa cruauté. Il conspira contre Constant, l'assassina dans son lit, et prit la pourpre à Augustodunum (350 de J. C.). Constance lui déclara la guerre. Voyant qu'il ne pouvait échapper à la punition de son crime, il massacra sa propre mère et toute sa famille, et se tua ensuite lui-même d'un coup d'épée, à Lyon, l'an 353 de J. C.

1. MAGNÈS, *myth.*, berger qui, en menant paître ses troupeaux, se trouva, dit-on, attaché à une mine d'aimant par les clous de ses souliers. D'autres disent que ce fut un esclave que Médée changea en pierre d'aimant. *Orph.*, *Poème des pierr.*

2. — fils d'Eole et d'Anarète, épous Naïs, dont il eut Piérus. *Apollod.*, 1, *c.* 7.

3. — fils d'Argus et de Périmèle.

MAGNÈS, *hist.*, poète et musicien de Smyrne, contemporain de Gygès, roi de Lydie.

1. MAGNÉSIE (*Zagora* et *Macrinitsa*), contrée orientale de la Thessalie, s'étendait du N. au S , le long de la mer Egée, était bornée à l'O. par la Thessaliotide, la Phthiotide et la Pélasgiotide, et se terminait au S. par une presqu'île, qui s'avançait vers l'Eubée. Démétriade en était la ville principale. *Il.*, 2, *v.* 263. — *T. L.*, 33, *c.* 32, 34, etc.

2. — v. de la Magnésie (n° 1), près de l'extrémité méridionale des monts Pélions, sur la mer.

3. — (*Cabo San-Gregorio*), promont. de la province de même nom, au S.

4. — sur le MÉANDRE, *-sia ad Mæandrum*, v mérid. de la Lydie, à l'O. de Tralles, sur le Méandre, dont elle tirait son nom. C'était une colonie des Magnésiens de Thessalie, fondée après le siége de Troie. *Hérod.*, 3, *c.* 90.—*Corn. Nep.*, *Thémist.*, *c.* 10. — *Tit. L.*, 37, *c.* 10, 11 et 45. — *Ptolém.*, 5, *c.* 2.

5. — du SIPYLE, *Sipyli* (*Magnésie*), grande v. de Lydie, au N., au confluent de l'Hermus et de l'Hyllus, au pied du mont Sipyle, ce qui lui fit donner le nom de Magnesia Sipyli. Cette ville fut fondée par une colonie de Thessaliens. Ce fut près de cette Magnésie qu'Antiochus fut défait par P. Scipion, l'an 187 de J. C. *T. L.*, 36 et 27.

MAGNÉTARQUE (Magnète, et ἄρχειν, commander), souverain magistrat des Magnésiens. *T. L.*, 35, *c.* 31.

MAGNOPOLIS, *-is*, v. du Pont, au confluent de l'Iris et du Lycus, avait été commencée par Mithridate Eupator sous le nom d'*Eupatorie*, et fut achevée par Pompée-le-Grand sous celui de *Magnopolis*.

1. MAGNUM PROMONTORIUM, ou grand promontoire (*cap Trapani*), prom. de l'Inde au-delà du Gange, formait l'entrée occid. du *Magnus sinus*.

2. — (*Roca di Sintra*), promont. de Lusitanie, sur la côte occid., à l'O. de l'embouchure du Tagus.

1. MAGNUS PORTUS ou *Grand port* (*Corogne*), port de la Tarraconaise, au N. O., près de Brigantium.

2. — PORTUS (*Portsmouth*), port de la Grande-Bretagne, sur la côte mérid., près de l'île de Victis.

3. — SINUS (*golfe de Siam*), golfe de l'Océan Indique, s'enfonce entre les deux péninsules qui terminent au midi l'Inde au-delà du Gange. Les anciens connaissaient à peine ce golfe de nom.

MAGODES, *-di*, bouffons des spectacles mimiques des anciens. Tantôt vêtus en femmes, et tantôt contrefaisant les hommes ivres, ils exécutaient les danses les plus indécentes.

MAGOG. V. GOG.

1. MAGON, *-go, hist.*, amiral de la flotte carthaginoise en Sicile, l'an 396 av. J. C., remporta sur Denys l'Ancien la bataille navale de Catane, qui coûta à ce prince cent vaisseaux et plus de vingt mille hommes. Quelques années après il fut de nouveau envoyé en Sicile avec une armée nombreuse; mais, après une courageuse défense il fut tué dans un combat, l'an 383 av. J. C. Les Carthaginois lui firent des funérailles magnifiques, et donnèrent à son fils le commandement de l'armée. *Diod. de Sic.*

2. — fils du précédent, nommé amiral en remplacement de son père, l'an 383 av. J. C., battit Denys l'Ancien, et le força à accepter la paix, et à payer mille talens aux Carthaginois. Long-temps après il vint à la tête de cent-cinquante voiles et de soixante mille soldats occuper Syracuse, que jamai Carthage n'avait possédée jusque là. Mais il se déshonora en fuyant devant Timoléon sans avoir combattu, et en abandonnant ainsi la conquête de la Sicile. Arrivé à Carthage, on lui fit son procès : mais il prévint son supplice par une mort volontaire. *Plut.* — *Diod. de Sic.*

3. — aïeul du grand Annibal, succéda à Malée dans le commandement de la flotte carthaginoise, et établit parmi les troupes une sévère discipline. Carthage, craignant que Pyrrhus ne quittât l'Italie pour envahir la Sicile, l'envoya, vers 300 av. J. C., avec cent vingt vaisseaux, au secours des Romains, afin d'alimenter ainsi la guerre; mais Rome rejeta l'offre qui lui était faite. Ses deux fils, Asdrubal et Amilcar, lui succédèrent. *Just.*, 18, *c.* 2, 7; 19, *c.* 1.

4. — fils du grand Amilcar et frère d'Annibal, se trouva à la bataille de Cannes, l'an 216 av. J. C., et fut chargé d'aller annoncer à Carthage la nouvelle de la victoire. Envoyé en Espagne avec Asdrubal, fils de Giscon, contre les deux Scipion, il fut d'abord vainqueur; mais ayant été totalement défait dans une seconde bataille, il tourna ses armes contre les îles Baléares, les soumit, et donna son nom à une des principales villes de ces îles, qui le conserve encore aujourd'hui. (V. MAGON, *geog.*) Il conduisit ensuite une armée dans l'Italie septentrionale, et s'empara d'une partie de l'Insubrie; mais, ayant livré bataille au consul Quintilius Varus, il fut blessé mortellement au milieu de l'action; ses troupes prirent la fuite à cette vue, et lui-même expira quelques jours après à Gènes, au moment où Carthage l'appelait à sa défense, l'an 203 av. J. C. Selon Cornélius Népos, Magon périt dans un naufrage, ou fut assassiné par ses esclaves. *T. L.*, 21, *c.* 47, 54; 22, *c.* 46; 23, *c.* 12; 24 etc. — *Corn. Nép.*, *Ann.*, 7, 8.

5. — Carthaginois, député à Philippe l'an 215 av. J. C. pour confirmer l'alliance qu'Annibal avait faite avec ce prince. *T. L.*, 23, *c.* 34.

6. — parent d'Annibal, fut pris par les Romains en Sardaigne, l'an 215 av. J. C. *T. L.*, 23, *c.* 41.

7. — commandant de Carthagène, défendit avec vigueur la place contre les Romains; mais enfin il fut pris et emmené à Rome, 210 ans av. J. C. *T L.*, 26 *c.* 44, 46, 51.

8. — Carthaginois, auteur de vingt-huit livres sur l'Agriculture. A la prise de Carthage Scipion recueillit ses écrits, et les présenta au sénat romain, qui les fit traduire en latin ; ils furent aussi traduits en grec par Cassius Dionysius d'Utique. *Colum.*

MAGON, *-go*, *géog.*, (*port Mahon*), v. de l'île Balearis minor, ainsi nommée de Magon (n° 4), frère d'Annibal, qui y relacha avec sa flotte.

MAGONTIACUM (*Mayence*). V. MOGUNTIACUM.

MAGOPHONIE, *-nia* (μάγος, mage ; φονεῖν, tuer), fête que les Perses célébraient en mémoire du massacre des mages après la chute de Smerdis.

1. MAGORUM SINUS (*golfe de Katif*), golfe de l'Arabie heureuse, dans le golfe Persique.

2. — INSULA (*Dahlak*), île du golfe Arabique, à l'entrée du golfe Sabaïtique, près de la côte occid.

MAGRADA (*Bidassoa*), petite riv. qui séparait la Novempopulanie dans les Gaules de l'Espagne.

MAGRAMMUM. V. MAAGRAMMUM.

MAGRON, v. de Palestine, près de Gabaa. *Rois*, *l.* 1, *c.* 14, *v.* 2.

MAGUS, Rutule, tué par Enée. *En.*, 10, *v.* 521.

1. **MAGUSE** ou **Maghuse**, *-sa*, v. de la Mésopotamie, sur le Chaboras entre Tigubis et Circésium.

2. — (*Megarish-Ussis*), v. de l'Arabie déserte.

MAHALATH, femme de Roboam, roi de Juda. *Paral.*, *l.* 2, *c.* 11, *v.* 18.

MAHALLOT, v. de la tribu de Nephtali.

MAHALON, fils de Noémi et époux de Ruth. *Ruth*, 1, *v.* 2.

MAHANAÏM ou **Manaïm**, v. de la tribu de Juda, sur le torrent de Jabok, où David se réfugia lors de la révolte d'Absalon. *Genèse*, *c.* 32, *v.* 2; *Josué*, *c.* 13, *v.* 30; *Rois*, 2, *c.* 2, *v.* 9.

MAHARBAL ou **Maherbal**, fils d'Himilcon, chef de la cavalerie carthaginoise à Cannes, voulait que l'on marchât sur Rome, en sortant du champ de bataille. L'avis contraire prévalut; Annibal, dit-il alors, vous savez vaincre, mais non profiter de la victoire. *T. L.*, 21, *c.* 12, 45; 22, *c.* 6, 55; 23, *c.* 18.

MAHAZIOTH, musicien et poète de la cour de David. *Paral.*, 1, *c.* 25, *v.* 4 et 5.

MAHELETH, fille d'Ismaël, fut une des femmes d'Esaü. *Genèse*, *c.* 28, *v.* 9.

MAHUZZIM ou **Maozim**, dieu des Chaldéens, dont Antiochus voulut établir le culte parmi les Juifs. Les interprètes sont partagés sur la nature et les fonctions de ce dieu. Les uns y voient l'Antechrist, les autres le dieu Mars, d'autres les aigles romaines, que la superstition avait aussi divinisées, et quelques-uns Jupiter Olympien, dont Antiochus avait fait mettre la statue dans le temple de Jérusalem.

MAI, *maius*, cinquième mois de l'année romaine, ainsi nommé, dit-on, en l'honneur des sénateurs et des nobles de la ville qui s'appelaient *Majores*. Ce mois était consacré à Apollon, et les anciens le regardaient comme malheureux pour le mariage.

1. **MAIA**, fille d'Atlas et de Pléione et mère de Mercure, qu'elle eut de Jupiter, fut la nourrice d'Arcas, fils de Callisto. *Virg.*, *Géorg.*, 1, *v.* 225; *En.*, 1, 301; 8, *v.* 138.

2. — fille de Faune et femme de Vulcain.

3. — Arcadienne à laquelle Jupiter confia l'éducation d'Arcas. On la confond avec Maia, n° 1.

MAIS ou **Goaris** (*Mahy*), riv. de l'Inde, en-deçà du Gange, se perdait à l'extrémité occidentale du golfe de Barygaza.

MAISON Dorée, palais immense et magnifique, que fit bâtir Néron après l'incendie de Rome. L'emplacement de cet édifice occupait non seulement tout le mont Palatin, mais encore les vallées qui le séparaient des monts Esquilin et Coelius, et une partie même de l'Esquilin contenait des montagnes, des forêts, des lacs, des plaines, des maisons de campagne fastueuses. Le nom de *Domus aurea*, palais doré, lui fut donné en raison de la prodigieuse quantité d'or, d'argent, de tableaux, de statues et de pierres gravées qu'on y avait accumulée. Ce monument fut dépouillé d'une partie de ses richesses par Othon et Vitellius, afin de satisfaire l'avidité des cohortes prétoriennes, qui leur avaient donné le trône.

MAISONS. Les Lacédémoniens avaient des maisons simples et sans faste. Lycurgue leur avait défendu d'employer pour bâtir d'autres instrumens que la hache et la scie. Il faut excepter les temples des dieux et les édifices publics, qui demandaient nécessairement de la grandeur et de la noblesse.

A Athènes, pendant plusieurs siècles, les maisons ne furent que de bois, et couvertes de boue. Mais sous Solon on commença à élever des murailles de brique et de pierre, et à les couvrir de bois et de tuile. Enfin, dans le siècle de Périclès, les maisons devinrent à la fois plus régulières, plus belles et plus commodes; celles des marchands, des artisans et des simples citoyens n'offraient rien de bien remarquable; mais celles des grands ou des riches étaient des palais, dont la grandeur et la magnificence égalaient ceux des rois et des princes. L'or, l'argent, l'ivoire et les sculptures, les dorures, les marbres les plus rares y brillaient de toutes parts.

Les maisons étaient ordinairement divisées en deux parties, l'une pour la femme, l'autre pour le mari. Dans l'une et l'autre était un vaste péristyle; au devant du vestibule, et à droite et à gauche du péristyle s'élevaient des portiques où l'on prenait le frais. Aux deux côtés du vestibule de la maison de la femme étaient le thalame ou chambre à coucher, et l'amphithalame ou salle de visite: chez les hommes le vestibule était entre les salles de bibliothèque et de travail. Des salles de bain, des étuves se trouvaient tantôt chez le mari, tantôt chez la femme, quelquefois chez tous les deux. Enfin il y avait aussi deux ou plusieurs salles à manger; mais le plus souvent la salle ordinaire faisait partie de l'appartement des femmes, et la salle des festins de celui du mari. V. Péristyle, Portique, Thalame, Vestibule, Triclinium.

A Rome les premières maisons furent construites en bois, et couvertes de chaume ou de paille. Après l'incendie de la ville par les Gaulois, elles furent rebâties d'une manière plus commode et plus solide. Cependant on ne les couvrait encore que de lattes ou de planches minces. Elles s'embellirent peu à peu pendant les siècles suivans, surtout pendant le règne d'Auguste. Mais ce ne fut qu'après l'incendie de Rome par Néron que les constructions devinrent belles et riches tout à la fois. On força les particuliers à bâtir en pierre d'Albe ou de Gabie; chaque maison avait un portique sur la rue, et était isolée des deux voisines; on prodigua au dehors les plus beaux ornemens de l'architecture, et au dedans les matières les plus précieuses. La distribution et l'arrangement intérieur des habitations varièrent dans les différens temps, et selon le goût des propriétaires. (V. Vestibule, Atrium, Impluvium, Triclinium, Gynécée, Thermes, Laconicum, Solarium.) *Pline*, 36, *c.* 15.

Maisons de Campagne. Les auteurs n'ont rien transmis concernant les maisons de campagne des Grecs; quant à celles des Romains, les descriptions qu'ils en ont faites attestent que le luxe et la magnificence y éclataient encore plus que dans leurs maisons de ville. La maison de campagne de M. Scaurus fut évaluée à une somme d'environ 19,375,000 francs. *Pline*, 36, *c.* 15. La plupart étaient d'une grandeur et d'une étendue surprenantes. Elles renfermaient plusieurs familles d'artisans et d'autres gens de service, en sorte qu'elles ressemblaient à de petites villes. Ces maisons n'étaient généralement point élevées, et communément n'avaient que le rez-de-chaussée et un étage. Cependant, dans les plus grandes, il y avait une grosse tour, beaucoup plus élevée que le reste, dont le toit était en plate-forme, au haut de laquelle était une salle à manger, afin que les convives prissent le plaisir de la table et de la vue en même temps. Ces maisons étaient ordinairement situées, ou près de la mer, ou dans quelque paysage agréable. On en voyait un grand nombre à Baies; mais l'emplacement en était tellement disputé que toutes étaient assez petites en comparaison de celles du reste de l'Italie. Les jardins et les parterres faisaient un des principaux ornemens de ces maisons. Dans les premiers temps on cultivait principalement dans les jardins des arbres à fruit et des herbes potagères; mais sous les empereurs on ne chercha plus que l'agrément et

l'ornement. On y voyait des fontaines, des cascades, des pièces d'eau, des allées couvertes, des bois et des volières remplies des oiseaux les plus rares. Les arbres étaient taillés en diverses figures par des esclaves qui avaient fait de cet art une étude particulière, et les bosquets étaient peuplés de statues magnifiques. *Pline.* — *Mart.* — *Tacite*, *Ann.*

1. MAITRE DE LA CAVALERIE (*magister equitum*), commandant de la cavalerie romaine, soumis immédiatement aux ordres du dictateur. C'était quelquefois le sénat et le peuple qui le choisissaient parmi les consulaires ou les anciens préteurs; mais le peuple seul, avec l'agrément du sénat, pouvait le destituer et le remplacer. On croit que le maître de la cavalerie avait pour marque distinctive de ses fonctions six licteurs et la robe prétexte. Il avait aussi la prérogative d'avoir un cheval, tandis que le dictateur allait toujours à pied. *T. L.*, 7, 8 et 22.—*Diod. de Sic.*, 42. *c.* 27.

2. — DE LA MILICE, *magister militiæ*, officier qui avait l'autorité militaire dans un département, en remplacement du préfet du prétoire. Ce fut Constantin qui institua cette fonction.

MAIUMA ou MAJUMAS, bourg de Phénicie, servait de port à Gaza.

MAJESTA, divinité allégorique des Romains, fille de l'Honneur et de la déesse Reverentia, avait, selon quelques-uns, donné son nom au mois de mai. *Ov.*, *Fast.*, 5.

MAJOR (*Majorque*), île de la Méditerranée, sur les côtes d'Espagne. V. BALÉARES.

MAJORIEN, *Julius Valerius Majorianus*, empereur d'Occident, monta sur le trône l'an 457 de J. C., et se rendit célèbre par ses vertus. Il fut tué l'an 460, après un règne de quatre ans, par un de ses généraux, jaloux de sa gloire.

MAJUMA, jeux ou fêtes que les peuples des côtes de la Palestine célébraient, et que les Grecs et les Romains adoptèrent dans la suite. La fête n'était d'abord qu'un divertissement sur l'eau; dans la suite ce fut un spectacle régulier que les magistrats donnaient au peuple à certains jours. Ces spectacles ayant dégénéré en fêtes licencieuses, les empereurs chrétiens les défendirent; mais ils ne purent obtenir leur entière abolition.

MAJUMES, *-mæ*, fête que les Romains célébraient le premier jour de mai, en l'honneur de Maia ou de Flora. Cette fête durait sept jours, et se solennisait avec beaucoup de somptuosité. C'est peut-être la même que les Majuma.

1. MALACA (*Malaga*), v. de la Bétique, chez les Bastules, au S. O., sur le bord de la Méditerranée, avait été fondée par des Phéniciens. Elle était renommée par l'excellente qualité de ses fruits et de son vin.

2. — (*Guadalquivirejo*), petite riv. qui se jette dans la Méditerranée, près de Malaca.

MALACHBÉLUS, nom sous lequel les Palmyréniens adoraient la lune.

MALACHIE, *-chias*, le dernier des douze petits prophètes, prophétisait du temps d'Artaxerce Longue-Main, vers l'an 440 av. J. C. Il n'est connu que par les trois chapitres de ses prophéties, où il annonce la venue de S. Jean-Baptiste et l'avénement du sauveur, et une loi nouvelle qui abolira l'ancienne.

MALACON d'Héraclée, soldat dans les troupes de Séleucus, tua Lysimaque d'un coup de javelot.

MALA FORTUNA, *la mauvaise fortune*, déesse qui était adorée chez les Romains. *Cic.*, *nat. des D.*, 3.

MALALÉEL, fils de Caïnan, de la race de Seth, père de Jared, mort à 895 ans. *Gen.*, *c.* 5, *v.* 12.

MALAMANTUS (*Cameh*), fleuve dans la partie occident. de l'Inde, se perdait dans le Cophène.

MALANA, lieu de la Gédrosie, à l'embouchure du Tomerus, terminait le territoire des Orites.

MALAO, v. d'Ethiopie, sur la côte méridionale du golfe Avalite.

MALCHUBII, peuple de la Mauritanie césarienne, près des Machurèbes.

1. MALCHUS, prince arabe, envoya à Vespasien un secours de cinq mille fantassins et de mille cavaliers. *Josèphe*, *Ant. Jud.*

2. — serviteur de Caïphe, eut l'oreille coupée par S. Pierre, parce qu'il voulut porter la main sur Jésus. *Luc*, 22, *v.* 51; *Jean*, 18, *v.* 10.

MALÉE, *-æus*, *hist.*, général carthaginois, conquit une partie de la Sicile; mais il fut exilé vers l'an 300 av. J. C., pour avoir perdu une bataille dans l'île de Sardaigne. Il eut pour successeur Magon, n° 4. *Just.*, 18, *c.* 7.

1. MALÉE, *-lea*, *géog.* (*Zeitin-Bouroun*), promontoire de l'île de Lesbos, près de Mitylène.

2. — (*cap Malio* ou *Saint-Ange*), promontoire du Péloponèse à l'extrémité de la presqu'île située entre les golfes Laconique et Argolique. Strabon rapporte un proverbe qui fait connaître combien ce promontoire était dangereux : *Oubliez votre maison lorsque vous doublez le promontoire de Malée. Hér.*, 1, *c.* 824, 179. — *En.*, 1, 5, *v.* 193. — *T. L.*, 31, 34 et 36. — *Strab.*, 8 et 9. — *Phars.*, 6, *v.* 58.

3. — (*Pic-d'Adam*), mont. située au centre de l'île de Taprobanes.

MALÉFICES, *-cia*, opérations magiques qui se faisaient par l'intervention des mauvais esprits, et dont le but était de nuire à un ennemi. V. MAGICIEN.

MALÈNE, *-na*, v. de Lydie, auprès d'Atarnée. *Hérod.*, 6, *c.* 29.

MALÉTHUBALE, *-lus*, mont. de la Mauritanie césarienne, au S. E. de l'embouchure du Chinalaph.

MALEVENTUM. V. BENEVENTUM.

MALHO ou MATHO, général des soldats mercenaires au service de Carthage, 258 ans av. J. C.

1. MALIE, v. de la Phthiotide, au S. E., voisine du mont OEta et des Thermopyles, célèbre par ses eaux minérales. Elle donna son nom au golfe de Malée ou Maliaque, situé entre la Thessalie et l'une des pointes de l'île d'Eubée. (V. MALIAQUE.) *Paus.*, 1, *c* 4.

2. — petite v. de la Tarraconaise, dans le territoire de Numance.

1 et 2. MALIACHI, nom de deux îles du golfe Arabique, situées sur la côte d'Arabie.

MALIAQUE (GOLFE), *-acus sinus* (*golfe de Zeitoun*), golfe de la mer Egée, près des Thermopyles et de la ville de Lamia, vis-à-vis de l'Eubée, avait reçu son nom de la petite ville de Malie, qui était sur ses bords. *Hér.*, 4, *c.* 33; 7, *c.* 196, 198. — *T. L.*, 31, *c.* 46; 32, *c.* 4; 42, *c.* 40.

MALIARPHA (*Maliapour*), v. de l'Inde.

MALICHUS, fit empoisonner Antipater, beau-père d'Hérode, et fut poignardé par ses propres soldats. *Josèphe*, *Ant. Jud.*

MALICIOSA SYLVA, forêt d'Italie au pays des Sabiens. Sous le règne de Tullus Hostilius il se donna près de cette forêt un combat sanglant, où les Romains eurent l'avantage. C'est sans doute par les vaincus qu'elle fut nommée *Maliciosa*, funeste.

MALIENS, *-lei*, peuples de Thessalie, au S. E., donnèrent leur nom au golfe Maliaque.

MALIS, suivante d'Omphale, fut aimée d'Hercule. On la regarde comme la mère des Héraclides, qui régnèrent en Lydie.

1 MALLE (*Multan*), v. principale des Malli, dans l'Inde. V. MALLES.

2. — v. de Cilicie. V. MALLUS.

MALLÉE, *-læa*, v. de la Grèce, dans la Perrhébie, se rendit aux Étoliens dans la guerre qu'ils firent à Philippe. Elle fut prise par Ménippe, capitaine d'Antiochus, puis reprise par Philippe et enfin par les Romains, qui la pillèrent, l'an 171 av. J. C. *T. L.*, 31, *c.* 41 ; 36, *c.* 10, 13 ; 42, *c.* 67.

MALLEN, v. de Judée, au-delà du Jourdain, fut prise et incendiée par Judas Machabée.

1. MALLEOLUS (PUBLICIUS), subit le supplice des parricides pour avoir tué sa mère pendant la guerre des esclaves. *Cic.*, *ad Heren.*, 1, *c.* 13.

2. — (C.), questeur de Cn. Dolabella, fut tué en Asie. Verrès s'empara de sa succession. *Cic.*, *Verr.*, 3, *c.* 64.

MALLES, *Malli*, peuple de l'Inde septentrionale, au-delà du fleuve Acésine, sur les bords de l'Hydraote, était voisin des Oxydraques. Alexandre les soumit. *Q. Curce*, 9, *c.* 4.

MALLIANA (*Meliana*), v. de la Numidie, près de Césarée, au N. O. du mont Garaphi.

1. MALLIUS (CN.) MAXIMUS, consul l'an de Rome 649, 105 ans av. J. C., commanda dans la Gaule, et fut défait par les Cimbres.

2. — ce nom s'emploie quelquefois pour Manlius et Manilius. V. ces noms.

MALLORUM OPPIDUM, c'est-à-dire ville de Malle, capitale des Malles, au confluent de l'Acésine et de l'Hydraote.

MALLOS. V. MALLUS.

1. MALLUS ou MALLOS (*Mello*), v. de la Cilicie Campestris, au *S.*, près de l'embouchure du Pyrame. *Q. C.*, 3, *c.* 37.— *Ptolém.*, 5, *c.* 8.

2. — petit fleuve d'Arcadie, coulait au N. E. de Mégalopolis, et se jetait dans l'Alphée.

MALORIX, chef des Frisons, qui, sous Néron, s'emparèrent des terres situées sur les bords du Rhin, alla à Rome avec Verritus pour solliciter le maintien de leur établissement. Néron les fit tous deux chevaliers romains. *Tac.*, *Ann.*, 13, *c.* 54.

MALOVENDE, *-dus*, chef des Marses de Germanie, se soumit aux Romains sous Tibère. *Tac.*, *Ann.*, 2, *c.* 25.

1. MALTHINUS, surnom d'une branche des Manlius. V. MANLIUS, n° 33.

2. — nom sous lequel Horace tourne en ridicule un de ses ennemis. *Hor.*, 1, *Sat.* 2, *v.* 27.

MALTHO, nom de la partie du Gymnase d'Olympie qui était ouverte aux enfans pendant les jeux olympiques. *Paus.*

1. MALUGINENSIS (L. CORNELIUS), consul, fut chargé de la défense de Rome contre les attaques des Eques, 457 ans av. J. C. *T. L.*, 3, *c.* 22, etc.

2. — (M. CORN.), frère du précédent, décemvir 448 ans av. J. C. *T. L.*, 3, *c.* 55, 40 et 41.

3. — (M. CORN.), consul l'an de Rome 318, 436 ans av. J. C. *T. L.*, 4, *c.* 21.

4. — (P. CORN.), tribun militaire avec puissance consulaire 401 et 394 ans av. J. C. *T. L.*, 4, *c.* 61 ; 5, *c.* 16.

5. — (SER. CORN.), censeur l'an 389 av. J. C. *T. L.*, 5, *c.* 31 ; 9, *c.* 34.

6. — (SER. CORN.), sept fois tribun militaire avec puissance consulaire dans l'espace de 32 ans, de l'an 387 à l'an 355 av. J. C. *T. L.*, 5, *c.* 36; 6, *c.* 6, 18, 22, 27, 36 et 38.

7. — (M. CORN.), tribun militaire avec puissance consulaire, 366, et 364 av. J. C. *T. L.*, 6, *c.* 36 et 42.

8. — (SER. CORN), maître de la cavalerie 358 ans av. J. C. *T. L.*, 7, *c.* 9.

9. — (SER. CORN), flamine diale, sollicita vainement de Tibère, l'an 22 de J. C., la préfecture d'Asie, quoique la loi et l'usage interdissent formellement au flamine de s'absenter de Rome deux nuits de suite. *Tac.*, *Ann.*, 3, *c.* 58.

MALUS, fils d'Amphictyon, donna son nom à la ville de Malie.

MALVA et MULVIA. V. MULUCHA.

MALVALES, fêtes célébrées par les dames romaines en l'honneur de Matula. V. ce nom.

MAMAUS, fleuve du Péloponèse.

MAMBARI REGNUM, royaume de l'Inde, près du golfe Barygazenus : c'est là que commençait l'Inde.

MAMBRÉ, *hist.*, Amorrhéen, ami d'Abraham, combattit en sa faveur contre les Assyriens, qui avaient fait Loth prisonnier. *Genèse.* 14, *v.* 13.

MAMBRÉ, *géog.*, vallée de Palestine, entre Hébron et Jérusalem, où Abraham résida long-temps. *Gen.*, 13, *v.* 18 ; 14, *v.* 13; 18, *v.* 1;23, *v.* 17; 35, *v.* 27.

MAMBRÈS, un des magiciens opposés à Moïse par Pharaon, en Egypte. *Ep. à Timoth.*, 2, *c.* 3, *v.* 8.

MAMBRI, fort de la Syrie *Euphratensis*, près de Zénobie, fut bâti par Dioclétien, afin de mettre les Romains à l'abri des incursions des Perses.

MAMÉE. V. MAMMÉE.

1. MAMERCINUS (MAN. EMIL.), tribun militaire en 350, 352 et 354 de Rome. *T. L.*, 4, *c.* 61, 5, *c.* 10.

2. — (L. EMIL.), consul en 389 et 391 de Rome, maître de la cavalerie l'an 403. Dans son second consulat il porta la loi Æmilia. *T. L.*, 7, *c.* 1, 3 et 21.

3. — (L. EMILIUS), maître de la cavalerie l'an de Rome 413; consul les années 414 et 426; dictateur l'an 421. *T. L.*, 7, *c.* 39; 8, *c.* 1, 2, 16; 9, 21.

4. — (TIT. EMILIUS), consul l'an 416 de Rome, défit avec son collègue les Latins dans les plaines de Ferentinum. *T. L.*, 8, *c.* 12.

5, etc. — On confond quelquefois les Mamercinus avec les Mamercus. V. MAMERCUS.

1. MAMERCUS, tyran de Catane, se ligua d'abord avec Timoléon, puis le trahit pour faire alliance avec les Carthaginois. Timoléon le battit, le fit prisonnier, et le conduisit à Syracuse, où il devait être jugé par le peuple. Mamercus, voyant que l'on ne voulait pas l'entendre, essaya inutilement de se donner la mort en se frappant la tête contre des degrés ; n'ayant pu y parvenir, il subit le dernier supplice, 340 ans av. J. C. *C. Nép.*, *Timol.*, 2.

2. — (EMILIUS), célèbre Romain, fut nommé trois fois dictateur. Dans sa première dictature, 316 de Rome, il défit les Fidénates; dans la seconde, 326 de Rome, il réduisit à un an et demi le terme de la censure, qui était de cinq; dans la troisième il défit les Véiens, les Falisques et les Fidénates ligués. *T. L.*, 4, *c.* 16.

3. — pour les autres, V. les Emilius, dont les Mamercus étaient une branche et les Mamercinus, dont on confond souvent le nom avec celui de Mamercus.

MAMERS, nom de Mars chez les Osques.

MAMERTHÈS, Corinthien, tua son neveu pour s'emparer de sa couronne, mais fut tué lui-même bientôt après par son père. *Ov*, *Ibis.*

MAMERTIN, *-tinus*, orateur du 4e siècle, élevé au consulat par Julien, l'an 352. On a de lui un panégyrique latin qu'il prononça pour remercier ce prince.

MAMERTINS, *-tini*, habitans de Mamertium. — On a donné particulièrement ce nom à des soldats mercenaires, natifs de Mamertium, qui passèrent en Sicile à la prière d'Agathocle. Lorsqu'ils furent entrés au service de ce général, ils réclamè-

rent le droit de voter dans l'élection des magistrats de Syracuse, et soutinrent leur prétention par la force des armes. La sédition ayant été apaisée par l'autorité de quelques chefs, ils eurent ordre de sortir de la Sicile. La ville de Messine les reçut dans ses murs avec beaucoup d'humanité; mais ils ne reconnurent ce bienfait que par la perfidie; ils égorgèrent une partie des habitans, épousèrent leurs femmes, s'emparèrent de tous leurs biens, et demeurèrent maîtres de cette ville importante, à laquelle ils donnèrent leur nom. Menacés par les Carthaginois, ils appelèrent les Romains à leur secours, et furent ainsi cause de la première guerre punique, vers l'an 180 av. J. C.

MAMERTIUM (*Oppido*), v. du Brutium, vers la source du Métaurus, à douze lieues S. d'Hipponium.

1. MAMILIA, famille plébéienne de Rome, qui faisait remonter son origine jusqu'à Télégone, fils d'Ulysse et de Circé, quitta Tusculum pour s'établir à Rome. *T. L.*, 3, *c.* 29.

2 — loi romaine décrétée sous le tribun C. Mamilius (Limetanus) l'an de Rome 642, qui ordonna de laisser cinq ou six pieds de terre incultes entre les propriétés. *Cic.*, *Lois*, 1, *c.* 21.

1. MAMILIUS OCTAVIUS, gendre de Tarquin l'Ancien, marcha sur Rome à la tête des Antemnates et des Camériens, pour y rétablir Tarquin le Superbe, 494 ans av. J.C.; mais il fut tué à la bataille de Regille, par Herminius. *T. L.*, 1, *c.* 49; 2, *c.* 15.

2. — (L.), dictateur de Tusculum, l'an de Rome 295, 458 av. J. C, secourut les Romains contre Ap. Herdonius, et reçut en récompense le droit de cité. *T. L.*, 3, *c.* 18 et 29.

3. — (C. VITULUS), le premier plébéien qui fût nommé chef des Curions l'an 545 de Rome, 209 ans av. J C Préteur deux ans après, il eut la Sicile pour département. Depuis on l'envoya en députation vers Philippe, roi de Macédoine, avec C. Terentius Varron et M. Aurelius. *T. L.*, 27, *c* 8 et 35; 30, *c.* 26.

4. — (Q. THURINUS), édile plébéien et ensuite préteur, l'an 546 de Rome. *T. L.*, 28, *c.* 10.

5. — (C. LIMETANUS), tribun du peuple, proposa d'informer contre ceux qui avaient porté Jugurtha à mépriser les décrets du sénat. Il fut aussi l'auteur de la loi Mamilia. (V. ce mot.) *Sall*, *Jugurtha*, *c.* 28.

6. — (L.), secrétaire de Cicéron en Sicile. *Cic.*, *Verr.*, 5, *c.* 157.

MAMMÉE, *-maa* (JULIA), fille de Julius Avitus et de Julia Moesa et mère d'Alexandre Sévère. Elle se livra entièrement à l'éducation de son fils, et veilla surtout à le soustraire aux coups d'Héliogabale, qui cherchait à le faire périr par le poison. Lors de l'élévation de son fils à l'empire, elle était au camp des gardes prétoriennes, où elle les animait en faveur de son fils. Mammée ternit l'éclat de ses brillantes qualités par son caractère impérieux et son avidité pour les richesses Elle fut tuée ainsi que son fils par les soldats révoltés, l'an 235 av. J. C. Le sénat romain lui fit décerner les honneurs divins. Quelques auteurs prétendent que cette princesse s'était convertie à la religion chrétienne.

MAMMON, dieu des richesses chez les Syriens.

MAMORTHA, puis NEAPOLIS. V. ce mot.

1. MAMMULA (A. CORN.), propréteur de Sardaigne 216 ans av. J. C. *T. L.*, 23, *c.* 21.

2. — (A. CORN.), préteur 191 av. J. C. *T. L.*, 35, *c.* 24; 36, *c.* 2.

3. — (M. CORN.), un des ambassadeurs envoyés à Persée, 180 ans av. J. C. *T. L.*, 42, *c.* 6.

MAMPSARIENS, *-rii*, peuple de l'Afrique propre, dans la partie orientale, vers la source du Bagradas.

MAMURIUS VETURIUS, artiste qui vivait sous le règne de Tarquin. Ce prince lui ordonna de faire onze boucliers semblables à celui qui était tombé du ciel, afin qu'on ne pût le d[illegible]er de ceux qui étaient l'ouvrage des hommes; il ne demanda d'autre récompense de son travail que l'honneur d'être nommé dans les légendes que les prêtres saliens chantaient à la fête des Ancilies. On lui accorda sa demande *Ov.*, *Fast.*, 3, *v.* 392.

MAMURRA, chevalier romain, de Formies, accompagna César dans la Gaule, et y acquit des richesses immenses; à son retour il fit bâtir sur le mont Cœlius un palais magnifique. Catulle a fait contre lui plusieurs épigrammes. La ville de Formies, dont la famille de Mamurra était originaire, est souvent appelée *Mamurrarum urbs*. *Pline*, 36. — *Cic.*, *à Att.*, 7, *ép.* 7, *c.* 6.

MANA, déesse des Romains, qui présidait aux maladies des femmes. On lui offrait en sacrifice de jeunes chiens. On la confond quelquefois avec Mania.

MANAHAÏM, v. de la tribu de Gad, où David fit transporter l'Arche.

1. MANAHEM, seizième roi d'Israël, fils de Gadi, fit mourir Sellum, qui avait usurpé le trône, et s'empara de la couronne, l'an 771 av. J. C. Il régna dix ans, et eut pour successeur Phacias. *Rois*, 4, *c.* 15, *v.* 14. — *Josèphe*, *Ant. Jud.*

2. — docteur de la loi, prophète et frère de lait d'Hérode Antipas. *Act. des Ap.*, *c.* 13, *v.* 1.

3. — fils de Judas Galiléen, se fit reconnaître roi de Jérusalem. Le peuple s'étant soulevé contre lui, il fut pris et puni du dernier supplice. *Jos.*, *G. des J.*

MANAPIA (*Vexford* ou *Wicklow*), v. de l'Hibernie, chez les Manapii.

MANAPII, peuple de l'Hibernie, dont la ville de Manapia était la capitale.

1. MANASSE ou MANASSÈS, *-ssès*, fils aîné de Joseph et d'Aséneth et petit-fils de Jacob, vint au monde 1710 ans av. J. C. Jacob à l'instant de sa mort le bénit, ainsi que son frère Ephraïm, et voulut que tous deux fussent regardés comme ses fils, et devinssent chacun chef d'une tribu particulière. V. MANASSÉ (TRIBU DE) *Gen.*, 41, *v.* 50; 48, *v.* 1, 2, 3, etc. *Nombr.*, 2, *v.* 20.

2. — roi de Juda, avait douze ans lorsqu'il succéda à son père Ezéchias, 694 ans av. J. C. Il s'abandonna avec fureur à toutes les superstitions de l'idolâtrie, rétablit les hauts lieux détruits par son père, éleva des autels à Baal et autres dieux des Gentils, fit passer son fils par le feu en l'honneur de Moloch, appela à la cour des augures, des mages, des devins, et força son peuple à imiter son exemple. A tant de crimes il ajouta celui de la cruauté, et fit couler dans Jérusalem des flots de sang innocent. Isaïe osa, de la part de Dieu, lui reprocher sa tyrannie. Le monarque irrité le fit scier en deux. Enfin, après vingt-deux ans d'impiété et de barbarie, il fut puni par le ciel. Les armées assyriennes (sans doute celles d'Assaraddon) inondèrent la Judée, emportèrent de vive force Jérusalem, et traînèrent pieds et poings liés le prince juif à Babylone. Sa chute, sa captivité, sa détresse lui inspirèrent enfin le repentir: il reconnut ses fautes, et en implora le pardon du ciel. Trois ans après, Saosduchin ayant remplacé Assaraddon, Manassé remonta sur le trône de ses pères; dès lors sa vertu égala celle d'Ezéchias, son père, et de David: il anéantit les pratiques du paganisme, et ne s'occupa que du bonheur de son peuple. Il fortifia Jérusalem, organisa avec force l'administration militaire de son royaume. Ce fut au milieu de ces soins qu'il mourut, 639 ans av. J. C., ayant régné trente ans, depuis sa conversion, et en tout cinquante-deux, ou, si l'on compte les trois ans de sa captivité, cinquante-cinq. Amon, son fils, lui succéda. Quelques auteurs placent sous le règne de ce prince le siége de Béthulie par Holopherne et sa délivrance par

Judith. *Rois*, 4, *c*, 20, 21, 33, etc.; *Paral.*, 2, *c.* 33, *v.* 1, 2, 3, 4, 11, 13, 14, etc.; *Isaie*, 1, *v.* 1. — *Orig.*, *Math.*, 23. — *Tertul.*, *Tr. de la patience*, 14. — *S. August.*, *C. de D.*, 18, c. 24. — *S. Jerôme*, *Comm. sur Isau.*, 3, *c.* 20; 15.

3. — époux de Judith, mourut trois ans avant le siége de Béthulie, et laissa à sa femme tout ce qu'il possédait. *Judith*, 8, *v.* 2, 3.

4. — grand-sacrificateur, succéda à Eléazar, son grand-oncle, et eut pour successeur Onias II, son neveu, après vingt-six ans de pontificat.

MANASSÉ (TRIBU DE), *géog.*, la plus grande province de la Judée, était bornée au N. E. par la tribu d'Issachar, au N par la Syrie, au S. par les tribus d'Ephraïm et de Gad, à l'E. par l'Arabie, à l'O. par la Méditerranée. Elle comprenait les pays nommés depuis, Auranitide, Gaulonitide, Galaaditide et Batanée septentrionale. Elle se divisait en deux parties, l'une en-deçà et l'autre au-delà du Jourdain. On les désigne quelquefois sous le nom de demi-tribu orientale, demi-tribu occidentale de Manassé. *Nomb.*, 32, *v.* 33, 34, etc.; *Jos.*, 13, *v.* 7, 16, 17.

MANASTABAL, fils de Masinissa et père du célèbre Jugurtha et de Ganda. *Sall.*, *Jug*, c. 3, 45.

MANCHUS, roi des Arabes, envoya des secours à M. Antoine. *Plut.*

1. MANCINUS (A. HOSTILIUS), préteur l'an de Rome 572, consul l'an 582, commanda une armée en Thessalie; il fut battu par Persée, roi de Macédoine. *T. L.*, 40, *c.* 55; 9.

2 — (C. HOSTILIUS), lieutenant de Calpurnius Pison en Afrique, l'an de Rome 604, puis consul en 615. Envoyé en Espagne contre les Numantins, il se laissa battre, quoiqu'il eût trente mille hommes sous ses ordres, par quatre mille ennemis. Pour sauver son armée, il fit un traité ignominieux. Le sénat et le peuple indignés ne voulurent pas confirmer ce traité, et l'on proposa de le livrer aux ennemis. Lui-même eut la générosité d'appuyer cette proposition. En conséquence il fut chassé du sénat et livré tout nu, pieds et mains liés, aux ennemis, qui ne voulurent pas le recevoir. Par suite il fut réintégré dans ses droits. *Cic.*, *p. Céc.*, 70, 71; *Republ.*, 1.

MANCIPATION, espèce d'aliénation volontaire, par laquelle le propriétaire transférait à un autre la propriété d'une chose, en observant certaines formalités. Cet acte se faisait en présence de cinq témoins, et celui qui recevait la chose à titre de mancipation donnait au vendeur une pièce de monnaie, en employant une formule prescrite. Les objets dont on pouvait transférer la propriété par l'acte de mancipation s'appelaient *res mancipii*.

MANCIPIA (*manu capere*, prendre avec la main), nom que l'on donnait aux esclaves pris à la guerre.

MANCUNIUM ou MANUCIUM (*Manchester*), lieu de la Grande-Bretagne, dans la Bretagne 1re, vers le N.

MANDAGORE (*Dabul*), v. de l'Inde, en-deçà du Gange, sur la côte occidentale, au S. E. du golfe Barygazenus et de Balipatna.

1. MANDANE, *-ne*, fille d'Astyage, roi des Mèdes, épousa Cambyse, dont elle eut Cyrus. V. ASTYAGE, CYRUS. *Hérod.*, 1, *c.* 207.

2. — *-nes*, prince et philosophe indien, refusa de se rendre à un banquet que donnait Alexandre comme fils de Jupiter, quoique les ambassadeurs de ce prince le menaçassent de le faire mourir.

MANDELA, lieu du Samnium, près de la Digentia et de l'Anio.

MANDONIUS, prince espagnol, frère d'Indibilis, qui, après avoir été favorable aux Romains, profita du temps où Scipion était malade pour exciter des troubles en Espagne. *T. L.*, 29.

MANDORE, sorte d'instrument de musique, très en vogue chez les anciens, était composé de quatre cordes, et ressemblait à un luth. *Athén.*

MANDRACIUS PORTUS, port de la Byzacène, près de Carthage.

MANDRÆ, lieu maritime de Thrace, près de Constantinople.

MANDRALÆ, peuple de l'Inde, en-deçà du Gange, sur le bord de ce fleuve.

1. MANDROCLES, général d'Artaxerce II. *Corn. Nep.*, *Dat.*

2. — célèbre peintre et architecte, construisit sur l'Hellespont le pont de bateaux où l'armée de Darius passa tout entière; pour conserver la mémoire de cet ouvrage, Mandroclès peignit le Bosphore et Darius assis sur son trône au milieu du pont, voyant défiler son armée.

MANDRON, roi des Bébryces. *Polyen*, 8.

MANDROPOLIS, v. de Phrygie, près de Cibyre et de Termesse. *T. L.*, 38, *c.* 15.

MANDUBIENS, *-bii*, peuples de la Lyonnaise 1re, chez les Eduens, au N., sur les confins des Lingones. Ils avaient pour capitale Alesia. *Cés.*, *Com.* 7, c. 78.

MANDUBRATIUS, fils d'Imanuentius, roi des Trinobantes, vint joindre César dans les Gaules, après que son père eut été mis à mort par l'ordre de Cassivellaunus. *Cés.*, *G. des Gaul.*, 5.

MANDURIE, *-ria* (*Casal nuovo*), v. d'Italie, dans la Messapie, sous la dépendance des Tarentins. Elle fut détruite par Fabius Maximus lors de la première guerre punique. *Plin.*

MANDYAS, la même que la CHLAMYDE.

MANEI, peuple de l'Hispanie, vers l'embouchure du Bétis.

MANES (DIEUX), génies ou âmes des morts ou, selon d'autres, divinités infernales. Ces deux opinions, contradictoires en apparence, se concilient aisément en songeant que les âmes des morts ont pu être divinisées, et faire partie des déités infernales. Les Perses, les Egyptiens, les Phéniciens, les Assyriens et toutes les nations de l'Asie honoraient les Ombres. Les Bithyniens, en inhumant leurs morts, les suppliaient de ne pas les abandonner, et de revenir quelquefois parmi eux. Orphée fut le premier qui apporta parmi les Grecs l'usage d'évoquer les Mânes. Les Thesprotes lui dédièrent un temple à l'endroit où l'on croyait qu'il avait su rappeler au jour l'ombre d'Eurydice. Le culte des dieux Mânes se répandit dans le Péloponèse, et on leur adressait des vœux dans les malheurs publics. Les Athéniens célébraient une fête solennelle en l'honneur des Mânes dans le mois Anthestérion, pendant laquelle on ne pouvait se marier. V. IALÈME.

Les Mânes étaient honorés dans toute l'Italie. Les autels qu'on leur élevait dans la Lucanie, l'Etrurie et la Calabre étaient toujours au nombre de deux, et placés l'un près de l'autre. On les entourait de branches de cyprès, et dans les sacrifices qu'on leur offrait l'on avait soin de n'immoler la victime que lorsqu'elle avait les yeux fixés vers la terre. Ses entrailles, traînées trois fois autour de l'enceinte sacrée, étaient ensuite jetées dans les flammes. Il fallait consumer tout l'animal, et même les liens qui l'avaient attaché; la cérémonie ne devait commencer qu'à l'entrée de la nuit. Ceux qui voulaient conserver quelque commerce particulier avec les Mânes s'endormaient auprès des tombeaux.

Le cyprès était consacré à ces dieux. Le nombre neuf leur était dédié, comme le dernier terme de la première progression numérique, ce qui le faisait regarder comme l'emblème du terme de la vie. Les fé-

ves, dont la forme ressemblait, suivant les anciens, à celle des portes infernales, leur étaient aussi consacrées. Le bruit et le son de l'airain et du fer leur était insupportable, et les mettait en fuite; mais la vue du feu leur était agréable : aussi tous les peuples d'Italie renfermaient dans les tombeaux des lampes tétragones. Les riches chargeaient des esclaves du soin de les allumer et de les entretenir. C'était un crime que de les éteindre, et les lois romaines punissaient avec rigueur ceux qui violaient ainsi la sainteté des tombeaux.

Les Romains rendaient aux Mânes un culte, et croyaient qu'ils veillaient à la garde des tombeaux. Les augures avaient coutume de les invoquer dans leurs cérémonies. Les uns dérivent leur nom de la déesse Mania, qu'ils font mère de ces divinités, d'autres de *manis*, vieux mot qui signifie *bon* ou *propice*. Les Romains avaient coutume de mettre ces mots *Diis Manibus* ou *D. M.* en tête des épitaphes, pour avertir de respecter les tombeaux.

On distinguait des Mânes bons et méchans. Ceux-ci se nommaient spécialement Larves, Lémures. V. ces mots. *Hérod.*, 4, *v* 469. — *Properce*, 1, *el.* 17. — *En.*, 3. — *Hor.*, 1, *sat.* 8, *v.* 28.

MANÈS, *myth.*, roi de Méonie, fils de Jupiter et de Tellus, épousa Calliroé, fille de l'Océan, qui le rendit père de Cotys. Selon quelques historiens, Manès est le même que Méon, premier roi de Lydie, et il eut pour fils Atys. On place son règne 1580 ans av. J. C.

MANÈS, *hist.*, hérésiarque du 3ᵉ siècle, fondateur de la secte des Manichéens, s'appela d'abord Curbicus, et naquit en Perse, dans l'esclavage. Une veuve qu'il servait le prit en amitié, l'adopta, et le fit instruire par les mages dans la philosophie des Perses. Il se qualifiait d'apôtre de J. C., et se disait le Saint-Esprit qu'il avait promis d'envoyer. Sa renommée parvint jusqu'à la cour de Sapor, roi de Perse, qui lui confia le soin de guérir un de ses fils; mais, le jeune prince étant mort entre les bras de Manès, Sapor le fit mettre aux fers, et résolut de le faire mourir. Il s'échappa de sa prison, et fut repris peu de temps après par les gardes du roi de Perse, qui le fit écorcher vif. V. MANICHÉENS.

1. MANÉTHON, *-tho*, célèbre historien, grand-prêtre d'Héliopolis en Egypte, florissait vers l'an 300 av. J.C. Il composa en grec par l'ordre de Ptolémée Philadelphe (vers 250 av. J. C.) l'histoire d'Egypte, ouvrage souvent cité par les anciens, et surtout par Josèphe. Il l'avait tirée des écrits de Mercure et des annales que les prêtres conservaient dans l'intérieur des temples. Il ne nous reste de cet ouvrage précieux que des extraits de Jules Africain, qui en avait fait un abrégé, et transcrits par Georges le Syncelle. Il comptait trente dynasties de rois d'Egypte, et donnait à ce pays environ 6,000 ans d'antiquité avant Alexandre. Nous avons de Manéthon un poëme sur le pouvoir des astres qui président à la naissance des hommes, imprimé à Leyde en 1698.

2. — surnommé Mendésien, parce qu'il était de Mendès, prêtre égyptien, différent du précédent, auteur d'un ouvrage sur les parfums.

1. MANIA, *myth.*, divinité romaine, qui passait pour la mère des dieux Mânes ou Lares. On lui offrait des figures en laine, en pareil nombre qu'il y avait de personnes dans chaque famille.

2. — (μανία, folie), déesse des fous.

MANIA, *hist.*, femme de Zénis Dardanien, auquel elle succéda dans le gouvernement de l'Eolie, sous l'autorité de Pharnabaze. *Xénoph.*

MANIATH, v. située aux confins de la Palestine et du pays des Ammonites.

MANICIUS, Prénestin, commandait à Casilinum lorsqu'Annibal en forma le siége, 216 av. J. C. Il fut forcé de se rendre. *T. L.*, 23, *c.* 19.

MANICHÉENS, nom que portaient les sectateurs du manichéisme, secte fondée par Manès (V. ce mot). Les Manichéens admettaient deux principes, l'un bon, l'autre mauvais, Arimane et Oromaze, mais indépendans l'un de l'autre; l'homme avait aussi deux âmes, l'une bonne, l'autre mauvaise. La chair, selon eux, était l'ouvrage du mauvais principe, et c'était un crime à leurs yeux de donner la vie à son semblable. Les Manichéens défendaient de donner l'aumône, traitaient d'idolâtrie le culte des reliques, et ne croyaient pas que Jésus-Christ se fût incarné. Le manichéisme est de toutes les hérésies celle qui a subsisté le plus long-temps, et qui s'est reproduite sous le plus grand nombre de formes diverses. S. Augustin, qui avait été d'abord de la secte des manichéens, est celui de tous les Pères qui les a combattus avec plus de force.

MANICHÉISME. V. MANICHÉENS.

MANIES, *myth.* (μανία, folie, fureur), divinités que l'on croit les mêmes que les Furies. *Paus.*

MANIES, *géog.*, canton du Péloponèse, dans l'Arcadie. *Paus.*

1. MANILIA, loi décrétée l'an de Rome 686, 68 av. J. C., sous les auspices du tribun C. Manilius, en vertu de laquelle Pompée fut chargé de la conduite de la guerre contre Mithridate. On connaît la belle harangue que Cicéron prononça en faveur de cette loi. *Den. d'Hal.*, 36, *c.* 26.

2. — loi proposée l'an 686 de Rome, 68 av. J.C., par le tribun C. Manilius, nº 8, distribuait les affranchis dans chaque tribu, et leur donnait par là un grand crédit dans les assemblées populaires.

3. — autre loi qui admit aux fonctions publiques les enfans de ceux qui n'avaient occupé aucune place.

MANILIANÆ LEGES, réglemens faits 151 ans av. J.C. par le jurisconsulte M. Manilius, alors consul, fixaient certaines formalités à suivre dans l'achat et la vente, pour éviter la fraude.

1. MANILIUS (SEXT.), l'un des deux tribuns auxquels leurs collègues conférèrent l'autorité suprême, l'an de Rome 305 (av. J. C. 449), quand le peuple se retira sur le mont Aventin. *T. L.*, 3, *c.* 51.

2. — (P.), un des cinq commissaires qui furent envoyés en Illyrie, 169 ans av. J. C., pour régler les affaires de cette province. *T. L.*, 55, *c.* 17.

3. — député par le sénat à Antiochus, fit rendre justice aux Juifs. *Mac.*, 2, *c.* 11, *v.* 34.

4. — (M.), consul 149 ans av. J. C., l'année où commença la troisième guerre punique.

5. — (TITUS), savant historien, contemporain de Marius et de Sylla. Cicéron en fait un grand éloge dans son discours pour Roscius, 25, 26.

6. — (MARCUS), jurisconsulte et orateur célèbre. *Cic.*, *orat.*, 1, *c.* 48.

7. — (L.), proconsul d'Aquitaine, fut battu par les Gaulois. *Ces.*, *guer. des G.*

8. — (C.), tribun du peuple l'an de Rome 686, 68 av. J. C., proposa plusieurs lois populaires. Il chercha à s'assurer une protection puissante en proposant une loi qui donnait à Pompée le commandement de la guerre contre Mithridate et Tigrane, avec des pouvoirs immenses. Cette loi fut appuyée par Cicéron, qui prononça à cette occasion le discours connu sous le nom de *Pro lege Manilia.*

9. — (M. ou C.), auteur d'un poëme didactique sur l'astronomie ou pour mieux dire sur l'astrologie. La diction est généralement remarquable par l'énergie et même par la pureté et l'élégance, ce qui a engagé quelques critiques à le placer parmi les poëtes du siècle d'Auguste; mais

dureté de sa versification et la bizarrerie assez fréquente de ses constructions doit faire douter fortement de cette hypothèse. On ignore de même quelle était sa patrie ; deux vers de son poème, (le 41 et le 776) donneraient à entendre qu'il était de Rome ; mais il est possible que ces vers aient été interpolés. Au reste aucun auteur ancien ne fait mention de ce poète ni de ses ouvrages. Dans un petit nombre de manuscrits il est nommé MANLIUS ou MALLIUS. Les meilleures éditions des astronomiques de Manilius sont celles de Scaliger, Leyde, 1600, et de Bentley, Londres, 1738.

10. — (L.), poète épigrammatique. *Varr.*

11. — secrétaire d'Avidius Cassius, offrit à Commode de lui découvrir beaucoup d'anciens complices de la rébellion de son maître. Commode refusa de l'écouter. *Hérodien.*

12. — sénateur qui se déshonora sous Caracalla par ses délations. Il fut exilé sous Macrin.

MANIMES, *-mi*, peuple de Germanie, faisait partie des Lygiens. *Tac.*, *Mœurs des Ger.*, 43.

MANIOLES, *-læ* (*îles Condaman*), groupe d'îles situé dans le golfe Gangétique, au S. et vis-à-vis de la Chersonèse d'or.

MANIPULE, *-pulus* (*manipulus*, petite botte de foin, parce qu'originairement les armées romaines n'avaient pour enseigne qu'une botte de foin qu'on portait au bout d'une perche), corps de troupes romaines, était le tiers de la cohorte et la trentième partie de la légion. Il était composé de deux compagnies ou centuries. L'officier qui les commandait s'appelait *ducentaire*. Le nombre de soldats dont se composait le manipule varia de même que la légion. Originairement il était de cent vingt hommes ; depuis la bataille de Cannes il fut de cent soixante, cent soixante-dix, ou même de deux cents. Il paraît qu'à partir de Marius la division de l'armée en manipules cessa d'exister, et que ce mot ne désigna plus que ce que nous appelons *une poignée de soldats*.

MANITÆ. V. RHAMANITÆ.

MANIUS, prénom de plusieurs familles romaines, particulièrem. des Glabrion, s'écrit en abrégé M'.

MANLIA (FAMILLE), maison patricienne de Rome, descendait d'Octavius Manlius Tusculanus, gendre de Tarquin le Superbe. Ses branches principales étaient les Vulso, les Capitolinus et les Torquatus. Cette dernière existait encore du temps de Caligula.

MANLIA SCANTILLA, femme de Didius Julianus, fut décorée par le sénat du titre d'Augusta.

1 MANLIA (LEX), loi romaine décrétée 357 ans av. J.C., sous les auspices de Manlius Capitolinus (n. 14), en vertu de laquelle le maître qui affranchissait un esclave était obligé de verser dans le trésor public le vingtième du prix de l'esclave. V. MANLIUS, n. 14.

2. — loi romaine décrétée 197 ans av. J. C., sous les aupices du tribun Manlius, en vertu de laquelle on rétablit les Epulons.

3. — loi qui assigna la province de Numidie au consul C. Marius.

MANLIANA, v. de l'Etrurie, au milieu de la côte, vis-à-vis de l'île d'Ilva et au S. de Vétulonie.

MANLIANES (LOIS), *-næ leges*, lois d'une sévérité égale à celle des Manlius. *Cic.*, *Orat.*, 1, c. 128.

MANLIUS, nom commun à un grand nombre de Romains ; les plus célèbres sont Manlius Capitolinus, n° 7, et Torquatus, n° 12.

1. MANLIUS (OCT.) TUSCULANUS, tige de la maison Manlia, était de Tusculanum. Il devint gendre de Tarquin le Superbe, et donna un asile à ce roi lorsqu'il fut chassé de Rome.

2. — (CN.) CINCINNATUS, consul 480 ans av. J. C., fut tué dans une bataille contre les Toscans. . *L.*, 2, c. 34.

3. — (A.) VULSO CINCINNATUS, consul 474 ans av. J. C., fit la guerre aux Véïens ; mais ensuite il leur accorda une trêve de quarante ans, moyennant une somme d'argent et une certaine quantité de blé, qu'ils livrèrent aux Romains. Manlius fut un des députés que le sénat romain envoya à Athènes pour y recueillir les meilleures lois de Solon, l'an 300 de Rome, 454 av. J. C. *T. L.*, 2, c. 54 ; 3, c. 31, 33.

4. — VULSO, tribun militaire avec puissance consulaire, l'an 422 av. J. C. *T. L.*, 4, c. 42.

5. — (M.), tribun militaire avec puissance consulaire, 420 ans av J. C. *T. L.*, 4, c. 44.

6. — (A.) VULSO, tribun militaire avec puissance consulaire, en 349, 352 et 357 de Rome, 405, 402 et 397 av. J. C. *T. L.*, 4, c. 61 ; 5, c. 8, 16 et 18.

7. — (M.) CAPITOLINUS, le plus célèbre de ceux qui ont porté ce nom, fut le sauveur du Capitole. Consul l'an de Rome 362, av. J. C. 392, il remporta une victoire sur les Eques, sur le mont Algide, et reçut les honneurs du triomphe. Deux ans après, lorsque Rome fut prise par les Gaulois, il se réfugia dans le Capitole, à la tête de quelques soldats et de quelques sénateurs : l'ennemi ayant tenté de surprendre cette forteresse à la faveur de la nuit, Manlius se réveilla au cri des oies, et renversa les Gaulois des murailles et de la citadelle. Cette action lui fit donner le surnom de Capitolinus. Dans la suite, mécontent du sénat, qui élevait Camille, son rival de gloire, aux premières dignités, et le laissait dans l'oubli, il passa dans le parti de la multitude, et proposa d'abolir les taxes qui pesaient sur les citoyens. Le dictateur Cornelius Cossus le fit arrêter comme rebelle ; mais le peuple, qui le regardait comme son père, prit le deuil, et lui rendit la liberté. Cet événement ne fit qu'augmenter l'ambition de Manlius ; il excita des troubles, et conçut le projet d'usurper la souveraine puissance. Alors les tribuns du peuple eux-mêmes devinrent ses accusateurs ; il fut cité dans le Champ-de-Mars ; mais le peuple, qui voyait de là le Capitole, qu'il avait sauvé, ne put se résoudre à le condamner. On convoqua l'assemblée dans un autre endroit, et, Manlius ayant été condamné à mort, on le précipita de la roche Tarpéienne, l'an de Rome 370. Sa maison fut abattue, et l'on défendit à ses descendans de prendre le prénom de Marcus. *T. L.*, 5, c. 31, 47 ; 6, c. 5, 11, etc. — *Flor.*, c. 13, 26. — *Val. Max.*, 9, c. 3. — *En.*, 6, v. 825.

8. — (A.) CAPITOLINUS, tribun militaire, 389, 385, 383 et 371 ans av. J. C. *T. L.*, 4, c. 18, 38 et 42.

9. — (C.) CAPITOLINUS, tribun militaire l'an de Rome 375, 379 av. J. C. *T. L.*, 6, c. 30.

10. — (P.) CAPITOLINUS, tribun militaire l'an de Rome 375, dictateur et tribun militaire l'an 367 av. J. C. *T. L.*, 6, c. 30, 38, 42.

11. — (L.) IMPERIOSUS, père de Manlius Torquatus, fut nommé dictateur l'an 363 av. J.C. Il fut obligé d'abdiquer la dictature, les tribuns du peuple s'étant soulevés contre lui à cause des levées qu'il entreprit de faire, afin de livrer la guerre aux Herniques. Son despotisme lui fit donner le nom d'Imperiosus, et ses violences le rendirent odieux au peuple romain. Il fut sur le point d'être accusé en sortant de charge. (V. ci-dessus MANLIUS, n° 12.) *T. L.*, 7, c. 3.

12. — (L.) TORQUATUS, fils de Manlius Imperiosus. Comme il avait une grande difficulté à parler, son père regardant ce défaut comme un obstacle qui empêcherait son fils de parvenir, le relégua à la campagne, où il resta quelque temps enfermé avec les esclaves, occupé aux travaux les plus vils. Vers ce temps son père ayant été cité en justice par le tribun

Marcus Pomponius, Manlius Torquatus résolut de sauver son père, malgré son injustice envers lui ; il alla secrètement chez le tribun, et, le poignard à la main, lui fit jurer qu'il abandonnerait son accusation. Cette action généreuse toucha le peuple, qui le nomma l'année d'après tribun des soldats. La guerre que les Romains faisaient à cette époque contre les Gaulois fournit à Manlius l'occasion de signaler sa valeur. Un Gaulois d'une taille gigantesque ayant défié au combat le plus brave des Romains, Manlius demanda la permission de le combattre, le tua, et s'empara de ses dépouilles. C'est à cette occasion qu'il fut surnommé Torquatus, de *torques*, espèce de collier qu'il enleva à son ennemi. Quelques années après il fut créé dictateur, et eut la gloire d'être le premier Romain élevé à cette dignité avant d'avoir été consul. Il fut ensuite nommé consul, 347, 344 et 340 ans av. J.-C. Cette dernière année il fut envoyé contre les Latins. Le jeune Manlius, son fils, accepta dans le cours de cette guerre un défi qui lui fut présenté par un des chefs des ennemis. Les généraux romains avaient fait défense d'en accepter aucun ; mais le jeune héros, animé par le souvenir de la victoire que son père avait remportée dans une pareille occasion, attaqua et terrassa son adversaire. Victorieux, mais désobéissant, il revint au camp, où il reçut par ordre de son père une couronne et la mort. Cette sévérité le rendit odieux au peuple, et, quoique le sénat lui eût décerné les honneurs du triomphe, la jeunesse romaine lui refusa les hommages qu'elle avait coutume de rendre aux généraux vainqueurs. On offrit quelque temps après la censure à Torquatus ; mais il refusa cette charge, en disant que le peuple ne pourrait souffrir sa sévérité, ni lui les vices du peuple. La sévérité de son caractère fit donner aux édits rigoureux le nom de *Manliana edicta*. *T. L.*, 7, *c.* 4, 10, etc. — *Val. Max.*, 6, *c.* 9.

13. — (T.) fils de Manlius Torquatus, fut mis à mort par ordre de son père. V. l'article précédent.

14. — (Cn.) Capitolinus Imperiosus, consul 359 et 357 ans av. J. C., interroi en 356, et censeur en 350. Il fit porter (359 av. J. C.) par ses soldats assemblés hors de Rome et sans participation du sénat une loi statuant que quiconque affranchirait un esclave remettrait au trésor le vingtième du prix de l'esclave. *T. L.*, 7, *c.* 12. 16, 17, etc.

15. — (Cn.) Capitolinus, maître de la cavalerie sous le dictateur L. Furius, 345 ans av. J. C. *T L.*, 7. *c.* 28.

16 — (L.) Torquatus, consul 299 av. J. C., fut chargé de la guerre d'Etrurie ; mais il ne fut pas plus tôt entré dans sa province qu'il mourut d'une chute de cheval. *T. L.*, 10, *c.* 9 et 11.

17. — (L.) Vulson Longus, consul l'an 498 de Rome, 256 av. J. C., remporta une victoire importante sur les Carthaginois, et reçut à son retour l'honneur du triomphe naval. *T. L.*, 10, *c.* 26.

18. — (T.) Torquatus, deux fois consul, 235 et 224 av. J. C. Pendant son premier consulat il soumit la Sardaigne tout entière aux Romains, et reçut le triomphe. Rome se trouva alors sans guerre, ce qui ne s'était pas vu depuis Numa, et le temple de Janus fut fermé pour la seconde fois. Après la bataille de Cannes Torquatus s'opposa à ce qu'on relachât les prisonniers romains que les Carthaginois avaient faits. L'année suivante il remporta une victoire célèbre sur les Carthaginois et les Sardiens, où Magon et Hannon furent faits prisonniers. L'an 212 av. J. C. il refusa le consulat. Il fut cependant, l'an 208 av. J. C., nommé dictateur et ensuite député en Grèce. *T. L.*, 22, 23. 25, 26 et 27.

19. — (L.), préteur 220 av. J. C., fut envoyé dans la Gaule Cisalpine contre les Boïens. A l'occasion d'une révolte qui s'était élevée parmi les soldats, Manlius fit vœu de bâtir un temple à la Concorde. *T. L.*, 21, *c.* 17, 25 et 26; 23, *c.* 33 et 35.

20. — (L.) Acidinus, préteur de la ville 212 ans av. J. C., commanda ensuite dans l'Ombrie et en Espagne. Il obtint quelques succès dans cette seconde province. *T. L*, 26, 27, 28, 29 et 32.

21. — (P.) Vulson, préteur 218 ans av. J. C., chassa les troupes carthaginoises d'Olbia, en Sardaigne. *T. L.*, 25, *c.* 23, 28 ; 27, *c.* 6

22. — (A.), tribun des soldats, tué dans un combat 210 ans av. J. C. *T. L.*, 27, *c.* 27.

23. — (L.) Torquatus, pontife de Rome, mort 204 ans av. J. C. *T. L.*, 30, *c.* 39.

24. — (Cn.) Vulson, édile curule 199 ans av. J. C. avec P. Cornélius Scipion. Ces deux magistrats firent représenter dans le cirque et sur le théâtre les jeux romains, dans lesquels ils déployèrent une magnificence jusque là sans exemple à Rome. Consul 191 ans av. J. C., il prit le commandement de l'armée de L. Scipion en Asie, fit la guerre aux Gallo-Grecs, et les subjugua. A son retour il reçut les honneurs du triomphe, après une forte opposition. Manlius Vulson distribua alors quarante-deux deniers par tête aux soldats, et quatre-vingt-quatre aux centurions; il doubla la paie des fantassins, et tripla celle des cavaliers. *T. L.*, 33, 34, 35, 37, 38 et 39.

25. — (L.), Vulson, préteur en Sicile 199 ans av. J. C., et ensuite lieutenant de son frère (Manlius n° 24) en Asie. Il eut beaucoup de part aux avantages que ce dernier obtint sur les ennemis. *T. L.*, 32, *c.* 27, 28 ; 38, *c.* 20.

26. — (P.), préteur dans l'Espagne citérieure 197 ans av. J C., combattit avec succès les Turdetains et les Celtibères. Envoyé dans l'Espagne ultérieure environ vingt-quatre ans après, il battit les Lusitaniens à diverses reprises, et mourut à Rome peu de temps après. *T. L.*, 33, 34, 39 et 40.

27. — sénateur romain chassé du sénat par Caton le censeur, pour avoir donné un baiser à sa femme en plein jour devant ses filles. *Plut.*

28. — (L.), fut livré par les féciaux aux Carthaginois, 190 ans av. J. C. pour avoir maltraité leurs ambassadeurs. *T. L*, 38, *c.* 42.

29. — (L.) Acidinus Fulvianus, préteur dans l'Espagne citérieure 190 ans av. J. C., remporta quelques avantages sur les Celtibériens, et reçut à son retour les honneurs de l'ovation. Il fut nommé consul 179 ans av. J. C. *T. L.* 38, *c.* 35 ; 39 et 40, *c.* 21, 29, 34.

30. — (A.) Vulson, consul 178 ans av. J. C., eut la Gaule pour département, et fit avec succès la guerre aux Istriens *T. L.*, 40, *c.* 5, 9; 41, *c.* 1.

31. — (T.) Torquatus, consul 165 ans av. J.C.

32. — (A.) Torquatus, consul 164 ans av. J.C.

33. — Torquatus, sénateur, père de Silanus, gouverneur de la Macédoine. Celui-ci ayant été accusé de concussion par sa province, Manlius Torquatus obtint du sénat la grâce de juger lui-même son fils ; après avoir entendu les plaintes, il condamna son fils, et lui défendit de paraître jamais devant lui. Silanus se pendit de désespoir. *Val. Max.*, 5, *c.* 8.

34. — Maltinus, fut envoyé en Asie par les Romains pour rétablir Nicomède sur le trône de Cappadoce, dont il avait été dépouillé par Mithridate. *Just.*, 38, *c.* 3 et 4.

35. — (T.), préteur, conduisit une colonie à Agrigente. *Cic.*, *Verr.*, 4, *c.* 84.

36. — (A.), lieutenant de C. Marius en Afrique. *Sal.*, *Jug.*, *c* 59, 60.

37. — (C.), servit d'abord avec distinction dans l'armée de L. Sylla, et devint par la suite un des plus zélés partisans de Catilina. Ce dernier l'envoya en Etrurie, où il parvint à former une armée d'an-

cians soldats de Sylla, d'esclaves et de brigands. Catilina alla le rejoindre peu de temps après ; mais tous deux furent battus par Pétinus à Pistorie, 63 ans av. J. C. *Cic.*, *Catil.*, 1, *c.* 4.—*Sal.*, 4, *c.* 15.

38. — (Chilon), autre complice de Catilina. *Cic.*, *Cat.*, 3, *c.* 14.

39. — (L.), préteur qui dans la guerre civile suivit le parti de Cn. Pompée. *Cés.*, *G. civ.*, 1.

40. — corrupteur de Varilie, petite-nièce d'Auguste, fut exilé l'an 17 de J. C. *Ann.*, 2, c. 50, 51.

41. — Patruitus, fit condamner à mort par le sénat de Rome des habitans de Sienne, qui l'avaient insulté. *Tac.*, *hist.*, 4, *c.* 45.

42. — Valens, commanda dans la Grande-Bretagne sous Claude une légion, qui fut battue par les Silures. Dans la suite il se déclara en faveur de Vitellius. *Tac.*, *Ann.*, 12, *c.* 40; *Hist*, 1, *c.* 64.

43. — Statianus, sénateur romain qui fit au sénat l'éloge de Probus, proclamé par l'armée, et demanda pour lui les noms de César et d'Auguste.

44. — peintre romain, imitait si bien la nature, qu'on dit que des araignées furent trompées par la représentation qu'il fit d'une mouche.

MANNE, *-na*, nourriture que Dieu donna aux Israélites dans le désert pendant quarante années. La manne était un petit grain blanc, rond et gros. Elle tombait tous les matins, excepté le jour du sabbat, avec la rosée, et, lorsque celle-ci était dissipée par la chaleur du soleil, elle demeurait seule sur la terre. *Exod.*, c. 16, *v.* 4, etc. ; *Nomb.*, *c.* 11, *v.* 6 ; *Psaume* 77, *v.* 15.

MANNIUS, tribun de légion l'an 256 av. J. C., refusait de s'embarquer pour l'Afrique ; mais les menaces de Régulus l'y firent consentir.

MANNUS, fils de Tuiston, passait parmi les Germains pour être un des fondateurs de leur nation. Mannus eut trois fils, dont le premier donna son nom aux Ingévones ; le second aux Herminones ; le troisième aux Istémones. Les Germains l'honoraient comme un dieu. *Tac.*, *Mœurs des Germ.*, c. 2.

MANOLLI Sinus, golfe du Bosphore de Thrace, sur la côte de l'Asie mineure, au N. E. du promontoire Hermæum.

MANSIONES Saliorum, maison où les prêtres Saliens déposaient leurs boucliers pendant le temps de la fête de Mars.

MANSUETUS, officier de Vitellius Son fils, ayant été élevé en grade par Galba, se battit contre un détachement dans lequel était son père, et le blessa de sa propre main. *Tac.*, *hist.*, 3, *c.* 25.

MANTALA ou Mantanæ (*Montailleu*), v. de Viennaise, chez les Allobroges, au N. O., sur les confins des Alpes Grecques et Cottiennes, sur l'Isara.

MANTELETS (*plutei*, *vineæ*, *crates*), machines de guerre destinées à protéger les soldats dans l'assaut et dans les travaux des siéges. Les mantelets étaient faits de bois ou d'osier. Ils étaient à deux étages, couverts l'un de planches et l'autre de claies, avec les côtés d'osier, et revêtus en dehors de terre et de cuirs trempés dans l'eau ou de quelque autre matière peu susceptible de brûler. Ils avaient ordinairement huit ou neuf pieds de hauteur sur seize de long, et étaient suspendus sur des roues, à l'aide desquelles on les transportait d'un endroit à un autre. On en mettait quelquefois sur les béliers, et toujours sur l'hélépole.

MANTHYRÉE, *-rea*, village de l'Arcadie, dont les habitans furent transportés à Tégée.

MANTICLUS, *myth.*, nom sous lequel Hercule avait un temple près de Messine. V. Manticlus, *hist.*

Manticlus, *hist.*, chef d'une colonie de Messéniens, vers l'an 664 av. J. C., s'établit dans la Sicile septentrionale, et bâtit à Hercule un temple sous son nom.

MANTIÈNES (Les Monts), *-tieni montes*, montagnes d'Asie, où le Gyndès avait sa source. *Hérod.*, 1, *c.* 189 et 202.

MANTINÉE, *-nea*, *géog.* (*Gritsa* ou *Paléopolis*), v. du Péloponèse, dans l'Arcadie, à l'E., sur l'Ophis, près de la frontière de l'Argolide, à égale distance de Tégée et d'Orchomène: Cette ville est surtout célèbre par la bataille qu'Epaminondas, général thébain, y livra aux armées combinées du Péloponèse, de l'Achaïe et d'Athènes, l'an 364 avant J. C. Ce grand homme y fut tué au sein de la victoire. Philopémen y remporta aussi une victoire sur Machanidas, 206 av. J. C. Mantinée fut prise par Antigone, qui la nomma Antigonie. L'empereur Adrien y bâtit un temple, et y institua des jeux quinquennaux en l'honneur de son favori Antinoüs. *Corn. Nép.*, *Epam.*, *c.* 9. — *Diod.*, 15. —*Strab.*, 8. — *Ptol.*, 3, *c.* 16.

MANTINEUS, fils de Lycaon et père d'Ocalie, fonda Mantinée en Arcadie.

MANTINORUM Oppidum (peut-être *Bastia*), v. de la Corse, dans la péninsule qui forme l'extrémité septentrionale de l'île, au S. de la côte orientale.

MANTIUS (*μάντις*, devin), troisième fils de Mélampe, le devin, eut deux fils, Clytus et Polypide. (*Hom.*, *Odys.*, 15, *v.* 242, 243, etc.) Pausanias lui en donne un troisième, Oïclée, père d'Amphiaraüs.

MANTO, prophétesse fameuse, fille de Tirésias. Prise à Thèbes par les Epigones, elle fut envoyée à Delphes comme un présent digne du dieu qui y résidait, et séjourna quelque temps dans le temple, où elle rendit des oracles en qualité de prêtresse. Elle alla ensuite à Claros en Ionie, où elle fonda un oracle d'Apollon. Elle épousa Rhacius, souverain de cette contrée, et en eut un fils nommé Mopsus. De là étant allée en Italie, elle épousa Tibérinus, roi d'Albe, ou dieu du Tibre. De ce mariage naquit Ocnus, qui bâtit une ville, et la nomma Mantoue en l'honneur de sa mère. Selon une ancienne tradition, Manto avait été si affligée des malheurs de Thèbes, sa patrie, qu'elle succomba à sa douleur, et les dieux la changèrent en fontaine. On voyait son tombeau à Mégare, près du temple de Bacchus. Quelques-uns croient que ce fut elle qui conduisit Énée aux enfers, et qui vendit les livres sybillins à Tarquin le Superbe. Elle reçut, après sa mort, les honneurs divins. Quelques-uns supposent qu'il y eut plusieurs Manto, et distinguent celle d'Italie de celle de Grèce. *En.*, 10, *v* 199.—*Métam.*, 6, *v.* 157.—*Diod.*, 4.— *Apollod.*, 3, *c.* 7. — *Strab.*, 14, 16. — *Paus.*, 7, *c.* 3; 9, *c.* 10 et 33.

MANTOUE, *-tua* (*Mantoue*), v. de la Gaule Transpadane, au-delà du Padus, sur le Mincius, fut fondée, 300 ans avant Rome, par Bianor et Ocnus. Cette ville fut prise par Auguste, qui dépouilla les habitans de leurs biens. C'est la patrie de Virgile. Lorsque Crémone, qui avait embrassé le parti de Brutus, devint la proie des soldats d'Octave, Mantoue eut le même sort, quoiqu'elle fût du parti d'Auguste. La plupart des habitans furent dépouillés de leurs biens. Virgile ne fut pas épargné; mais Auguste lui rendit son patrimoine en considération de ses talens. *Virg.*, *egl.* 1; *Géorg.*, 3, *v* 12; *En.*, 10, *v* 180. — *Ovid.*, *Am.*, 2. c. 15.

MANTUA (*Madrid*), v. de la Tarraconaise, vers le S., chez les Carpetans. C'est aujourd'hui la capitale de l'Espagne.

MANTURNA (*manere*, demeurer), déesse qu'on invoquait à Rome, pour que la nouvelle épouse se plût dans la maison de son mari, et y demeurât.

MANTUS ou Manus, nom de Pluton chez les Etrusques.

1. MANUEL Bryenne, écrivit en grec, vers le

commencement du 4e siècle, un traité de musique intitulé *Harmonica*.

2. —Caléca, patriarche de Constantinople en 1333, écrivit en faveur des Latins contre les Grecs.

3. — Moschopulus, Paléologue, Philes. V. Moschopulus, etc.

MAOCH, père d'Achis, roi de Geth. *Rois*, 1, *c*. 27, *v*. 2.

1. MAON, v. de la tribu de Juda. *Jos*., 5, *c*. 55.

2. — désert voisin de la ville du même nom. David y demeura long-temps caché pendant sa persécution. *Rois*, 1, *c*. 23, *v*. 24; *c*. 25, *v*. 2.

MARACANDA (*Samarkand*), v. de la Sogdiane, vers le centre, dans la Nauva, près du Polytimète, fut détruite par Alexandre. Elle se releva avec des accroissemens considérables, et devint la capitale de cette province. *Strab*., 2.—*Q. C*., 7, *c*. 6; 8, *c*. 1. —*Ptol*., 6, *c*. 11.

MARACES, -*ci*, peuple de l'Etolie. *Pline*.

MARACLEA, v. maritime de la Phénicie, vers le N., et près d'Antaradus.

MARAGDE, -*dus*, Arabe qui commandait, 401 av. J. C., dans l'armée d'Artaxerce, cent mille hommes de cavalerie et cent mille chars. *Xénoph*.

MARANTIUM (*Marant*), v. de la Médie. Une ancienne tradition porte que Noé y fut enterré.

1. MARATHA, petite v. de l'Arcadie méridionale, au S. E. et près de Buphagium.

2. — v. de Phénicie. V. Marathonte.

MARATHÉSIUM, v. de l'Asie mineure, sur les confins de la Carie et de la Lydie, entre Ephèse et Magnésie.

MARATHON, *myth*., fils d'Epopée, roi de l'Attique, donna son nom au bourg de Marathon. Il fut père de Sicyon et de Corinthus. *Paus*., 2, *c*. 1.

Marathon, *géog*., bourg de l'Attique, au N. E., et à dix milles d'Athènes, dont il était séparé par le mont Pentélique, est célèbre dans la fable par le sanglier qui en ravageait le territoire, et que Thésée terrassa, et dans l'histoire par la bataille où Miltiade, à la tête de l'armée des Athéniens et des Platéens, vainquit les Perses, 490 av. J. C. *Hérod*., 1, c. 62; 7, c. 107. —*Corn. Nép*., *Milt*., 4, 6; *Thém*., 2, 5, 6. — *Just*., 2, *c*. 9. V. Miltiade.

MARATHONTE, -*thus* (*Merakin*), v. de Phénicie, au N. de l'Eleuthère, entre Balanée et Antarade. Elle fut rasée par les habitans d'Arade.

MARATHUS, *myth*. V. Marathon, *myth*.

1. MARATHUSA, île de la mer Egée, sur les côtes de l'Asie mineure, entre Ephèse et Clazomènes. *Pline*.

2. — v. de l'île de Crète. *Pline*. — *Méla*.

3. —(*Mérakin*), v. de Phénicie. V. Marathonte.

MARBELLA. V. Barbesola.

MARBRES de Paros. V. Paros.

1. MARC (S.), auteur d'un des Evangiles, était disciple de S. Pierre et parent de S. Barnabé, avec lequel il accompagna S. Paul jusqu'à Perge en Pamphylie. Il paraît que dans la suite cet apôtre le députa vers les Colossiens. La tradition de l'Eglise ajoute qu'il fut l'interprète de S. Pierre à Rome; qu'il alla prêcher l'Evangile en Egypte, et qu'il fut massacré par la populace d'Alexandrie à la fin du règne de Claude ou sous celui de Néron, vers 68 de J. C. Son vrai nom était Jean; il le changea en celui de Marc lorsqu'il accompagna les apôtres dans les pays habités par les païens. On croit qu'il composa son évangile à Rome d'après ses entretiens avec S. Pierre; quelques commentateurs cependant ont voulu qu'il l'ait rédigé en Egypte; quelques-uns croient aussi qu'il fut écrit originairement en latin; mais on pense plus généralement qu'il fut écrit en grec. L'évangile de S. Marc n'est guère que l'évangile de S. Mathieu un peu resserré et, à l'exception de quelques remarques fort courtes sur les usages juifs, de la traduction de quelques mots hébreux, on y trouve peu de choses qui ne se lisent dans les autres Evangiles. *Act. des Ap*., 12 et 13; *Ep. aux Coloss*.

2. — hérétique, disciple de Valentin, admettait quatre personnes en Dieu.

3.—(S.), évêque de Rome après Sylvestre Ier, mort en 336. On lui attribue une épître adressée à S. Athanase et aux évêques d'Egypte; mais les critiques la croient supposée.

4.—surnommé l'Ascétique, a composé neuf traités que l'on trouve dans la Bibliothèque des Pères.

MARC-ANTOINE. V. Antoine.

MARC-AURÈLE Antonin, surnommé le Philosophe (*M. Ælius Aurelius Verus Antoninus philosophus*), successeur d'Antonin à l'empire et le plus parfait des empereurs romains. Il s'appelait originairement Catilius Severus; adopté par son grand-père maternel, il changea ce nom en celui de M. Aurelius Vérus. Ses talens et surtout ses vertus le firent ensuite adopter par Antonin le Pieux, conjointement avec Lucius Vérus. Après la mort d'Antonin, en 161, on proclama unanimement Marc-Aurèle. Quoiqu'il pût régner seul, il s'associa Lucius Vérus, et lui donna en mariage Lucille, sa fille. Mais Vérus mourut au bout d'un an, en Orient, et laissa à son collègue seul le poids du gouvernement.

Marc-Aurèle avait dès sa jeunesse pris le manteau de philosophe, et adopté la doctrine rigide des stoïciens: au lieu des vaines études de l'astrologie, ou des subtilités sophistiques si en vogue dans son siècle, ses maîtres lui avaient appris à pratiquer la vertu. Aussi la porta-t-il sur le trône, et justifia-t-il le mot célèbre de Platon. « Heureux les peuples où des philosophes sont rois et où les rois sont philosophes! »

Marc-Aurèle régla l'intérieur de l'état, et le fit respecter au dehors. Il rendit au sénat la plus grande partie de son ancienne autorité, et assista régulièrement à ses assemblées comme un simple sénateur. Il mettait un soin spécial à connaître ceux à qui il confiait les places, surtout dans les provinces que la rapacité des proconsuls avait jusque là épuisées. En même temps il mit un frein au luxe et à la chicane, et réforma un grand nombre de lois. Lui-même il donnait l'exemple de l'obéissance aux lois: « Je vous donne cette épée, dit-il un jour en armant un préfet du prétoire, pour me protéger si je reste fidèle à mon devoir, pour me punir si je m'en écarte. » Une peste générale ravagea l'empire sous son règne; des inondations, des tremblemens de terre, une cruelle famine se succédèrent; enfin les Germains, les Sarmates, les Marcomans et les Quades (167 de J. C.) passèrent le Danube, et parurent aux portes de l'Italie. Sans l'empereur c'en était fait de l'empire; son génie comprima les barbares, ses libéralités et son économie soulagèrent la détresse publique. La paix se rétablit en peu de temps; mais elle ne fut pas de longue durée; de nouvelles irruptions de barbares (170 de J. C.) effrayèrent l'empire, et forcèrent Marc-Aurèle à marcher contre eux en personne. Pour ne point accabler le peuple d'impôts, il fit vendre les plus riches meubles de son palais, les statues, les tableaux, la vaisselle d'argent et d'or, les pierreries mêmes de l'impératrice.

Il eut bientôt repoussé l'ennemi, et porté le théâtre de la guerre dans la Pannonie, et de là dans la Germanie intérieure. Ce fut vers cette époque que, resserrée dans les gorges du pays des Marcomans, et prête à périr de soif, son armée fut sauvée par une pluie abondante qui tomba tout à coup. Cette délivrance merveilleuse fut attribuée par le

chrétiens à la légion Mélitine, toute composée de chrétiens, et par les païens à Jupiter Pluvieux. Quoi qu'il en soit, ce prodige fit annuler un édit de persécution que des conseillers malveillans avaient arraché à Marc-Aurèle. Enfin (174 de J. C.) les Barbares demandèrent la paix.

A peine tranquille de ce côté, Marc-Aurèle vit éclater une révolte à l'intérieur. Avidius Cassius se fit proclamer empereur en Egypte; mais peu après il fut tué par un centurion de son armée; sa tête fut envoyée au prince, qui refusa de la voir, brûla toutes ses lettres, et pardonna aux villes qui avaient embrassé son parti. Il passa ensuite à Athènes, où il établit des professeurs publics. De retour à Rome (175 de J. C.) après huit ans d'absence, il donna à chaque citoyen huit *aurei*, leur fit une remise générale de tout ce qu'ils devaient au trésor, et brûla en présence du peuple tous les actes qui les constituaient débiteurs. Il se retira ensuite à Lavinium, chargeant momentanément son fils Commode de l'administration de l'empire. De nouvelles tentatives des peuples du Nord le tirèrent de sa solitude : il courut dans la Germanie, et remporta de grands avantages sur les Barbares; mais au bout de deux ans il tomba malade à Sirmium, et y expira le 17 mars 180. Sa mort fut attribuée, mais sans fondement, à des médecins séduits par Commode.

Marc-Aurèle possédait toutes les qualités qui font le grand roi et l'homme de bien. L'histoire ne peut lui reprocher que deux fautes ; sa persécution contre le christianisme et la faiblesse qui lui fit désigner Commode pour le remplacer sur le trône. Il éprouva de violens chagrins dans son particulier. Les déréglemens de Faustine, sa femme, et de Lucille, sa fille, et le caractère feroce de son fils empoisonnèrent ses jours.

Ce prince a laissé un ouvrage philosophique en douze livres et écrit en grec, intitulé *A moi-même*. Cet ouvrage, composé au milieu du tumulte des affaires et des camps, n'est qu'un recueil sans ordre des pensées morales et des réflexions philosophiques que les événemens faisaient naître en lui. C'est un monument admirable de la sagesse de l'esprit et de la pureté du cœur. On est étonné d'y trouver des maximes toutes chrétiennes; on en a dit : « C'est le plus beau code de morale qui soit sorti de la main de l'homme, puisque l'Evangile est d'un Dieu. » Les meilleures éditions de cet ouvrage sont celles de Woll, Leipsick, 1729; Morus, Leipsick, 1775; et Schulz, Sleswik, 1802. Il en existe une traduction française déjà ancienne.

1. **MARCEL** (S.), Romain, évêque de Rome après la mort de Marcellin, en 308, fut exilé de cette ville par Maxence.

2. — évêque d'Ancyre l'an 314, assista au concile de Nicée en 325; s'opposa à la condamnation de S. Athanase, et s'éleva contre Arius. Il mourut dans un âge très-avancé, l'an 374. Il reste de Marcel une *Lettre*, deux *Confessions de foi*, et quelques fragmens.

MARCELLA, fille de C. Marcellus et d'Octavie, sœur d'Auguste, fut mariée à M. Agrippa, qui la répudia, et ensuite à Jules-Antoine, fils du triumvir, dont elle eut un fils nommé L. Antoine.

MARCELLÉES, *-læa*, nom d'une fête que les Syracusains instituèrent en l'honneur de Marcellus, qui avait sagement gouverné la Sicile.

MARCELLIANA, v. de la Lucanie, au N. E., dans l'intérieur des terres, près des sources de l'Hélès.

1. **MARCELLIN**, *-nus* (AMMIEN). V. AMMIEN. 2, 3, etc. — V. ci-dessous MARCELLINUS.

1. **MARCELLINUS**. V. LENTULUS.

2. — grand-père de l'empereur Adrien, fut le premier sénateur de sa famille.

3. — commandait dans la Mésopotamie pour Aurélien quand les habitans de Palmyre lui offrirent le titre d'empereur; il se refusa à leurs sollicitations.

4. — officier de l'empire et comte d'Illyrie sous Justinien, auteur d'une Chronique de 379 à 534, qui se trouve dans la Bibliothèque des Pères. L'édition la plus correcte est celle que le père Sirmond donna en 16 volumes in-8°.

MARCELLUS, branche de la maison Claudia plébéienne, commença à devenir célèbre l'an de Rome 423 (331 av. J. C.), et s'éteignit 23 ans av. J. C., dans la personne du jeune Marcellus, neveu et gendre d'Auguste. Les plus célèbres sont Marcellus n° 2, 11 et 15.

1. MARCELLUS (M. CLAUDIUS), consul 331 ans av. J. C. fit condamner plusieurs femmes accusées d'empoisonnement. Il fut nommé dictateur quelques années après pour présider aux assemblées consulaires; mais il fut obligé à se démettre. *T. L.*, 8, *c.* 18, 23.

2. — (MARCUS CLAUDIUS), célèbre général romain, fils du précédent. Consul pour la première fois en 222 av. J. C., il fit la guerre avec succès contre les Gaulois, les défit complètement à Clastidium, tua de sa main leur roi Viridomare, s'empara de Milan et fit réduire en province romaine la Ligurie et l'Insubrie sous le nom de Gaule cisalpine. Il fit la guerre en Italie contre Annibal, et remporta à Noles une victoire sur ce général, la première qu'aient remportée les Romains après la bataille de Cannes, 216 av. J. C. Consul pour la seconde fois en 215, il remporta encore à Noles une seconde victoire sur Annibal; continué dans le consulat l'année suivante, il passa en Sicile, assiégea Syracuse par terre et par mer; mais ne se rendit maître de la ville qu'après trois ans de siége. (V. ARCHIMÈDE.) Marcellus emporta de la Sicile les statues, les tableaux, les meubles précieux et les autres curiosités dont les arts de la Grèce avaient enrichi Syracuse, et il en décora Rome. Il apprit le premier aux Romains à estimer les beautés et les grâces de ces chefs-d'œuvre, et fit naître chez eux l'amour des beaux-arts.

Les Romains opposèrent une seconde fois Marcellus à Annibal, 210 av. J. C., en le nommant consul pour la quatrième fois. Cette nouvelle campagne fut encore plus glorieuse que la première. Il remporta une nouvelle victoire à Canusium, reprit la plupart des villes samnites qui s'étaient révoltées, et fit trois mille Carthaginois prisonniers. Dans une dernière campagne, 208 ans av. J. C., s'étant imprudemment éloigné de son camp, il fut tué dans une embuscade à l'âge de soixante ans et dans son cinquième consulat. Le vainqueur lui fit des obsèques magnifiques, déposa ses cendres dans une urne d'argent, et les envoya à son fils. Marcellus n'est pas moins célèbre par ses vertus publiques et privées que par son courage; on le vit répandre des larmes en pensant aux maux auxquels l'avidité des soldats allait exposer les habitans de Syracuse. *T. L.*, 22, *c.* 35, 57; 23, *c.* 14; 24, *c.* 9, 21, 27; 25, *c.* 3, 23; 26, *c.* 21; 27, *c.* 1, 2, etc. — *Corn. Nép.*, *Annib.*, 5, 13.

3. — (M. CLAUDIUS), fils du grand Marcellus, fut blessé le même jour où son père fut tué. (V. MARCELLUS, n° 2.) Il servait alors en qualité de tribun militaire. Dans la suite il fit la dédicace du temple de la Vertu, voué par son père, et fut nommé tribun du peuple. *T. L.*, 27, *c.* 26, 27; 29, *c.* 11, 20.

4. — (M. CLAUDIUS), édile curule l'an 200 av J. C., préteur en Sicile en 198, consul en 196, fut

battu par Corolame, roi des Boiens. Peu après il tua quarante mille hommes, et prit cinq cent soixante étendards aux Insubriens, près de Côme. Purpureo, son collègue, vint ensuite se joindre à lui, et tous deux réunis remportèrent une victoire éclatante sur les Liguriens. On leur décerna le triomphe, et quelques années après Marcellus fut pontife et censeur. *T. L.*, 31, 32, 33, 35, 38 et 41.

5. — (M. Claudius), préteur 180 ans av. J. C. *Tit. L.*, 39, c. 22.

6. — (M. Claudius), préteur en Espagne 71 ans av. J. C. *T. L.*, 43, *c.* 11, 14, 15.

7. — (M. Claudius), préteur de la ville 188 ans av. J. C. et consul cinq ans après, eut pour département la Ligurie. *Tit. L.*, 38, *c.* 35, 42; 39, *c.* 44, 45, 54.

8. — (M. Claudius), consul 166, 155 et 152 ans av. J. C. Il avait fait la guerre avec succès contre les Gaulois. Envoyé ensuite en Espagne, il passa l'hiver à Cordoue, agrandit et fortifia cette ville, qui l'en fit regarder comme le fondateur. Il se noya en Afrique. *Cicér.*, *Pis.*, *c.* 34.

9. — (Claudius), lieutenant de Marius, eut beaucoup de part à la défaite des Teutons, près de Aquæ Sextiæ, l'an 102 av. J. C. *Plut.*, *Mar.*

10. — (C.) Æserninus, rendit d'importans services à la Sicile. Les Tyndaritains en particulier, pour lui témoigner leur reconnaissance, lui firent ériger une statue. *Cic.*, *Verr.*, 6, *c.* 6, etc.

11. — (M. Claudius), consul 51 ans av. J. C., fit le premier acte d'hostilité contre Jules César en proposant au sénat de lui retirer le gouvernement des Gaules. César, vainqueur à Pharsale, exila Marcellus. Quoiqu'il fût très-irrité contre ce sénateur, il le rappela à la prière du sénat; ce fut pour lui rendre grâces de ce décret que Cicéron prononça son oraison *pro Marcello*. Mais Marcellus ne put jouir du bienfait de César; il fut assassiné par un de ses esclaves, qui se tua lui-même ensuite. Marcellus était cité pour sa naissance, sa vertu, son courage et son éloquence. Lors de son exil il s'était retiré à Mitylène, et s'y livrait à l'étude de l'éloquence et de la philosophie sous Cratippe. *Cic.*, *p. Marc.* — *Dion Cass.*

12. — (C. Claudius), frère du précédent, consul 50 ans av J. C., fut un des ennemis les plus prononcés de Jules César. *César*, *G. des Gaules*, 8.

13. — (C. Claudius), consul avec Lentulus Crus 49 ans av. J. C. Ce fut sous leur consulat qu'un sénatus-consulte priva César de son gouvernement, et ce fut Marcellus qui, suivi des consuls désignés, remit à Pompée seize épées au nom de la patrie, pour les tirer contre César. *Dion Cass.*

14. — (M. Claudius) Æserninus, consul 22 ans av. J. C., épousa Octavie, sœur d'Auguste, et fut père du jeune Marcellus. *Dion Cass.*

15. — (M. Claudius), connu sous le nom de *jeune Marcellus*, était fils du précédent et d'Octavie. Auguste, son oncle, lui donna sa fille en mariage, le nomma édile et le désigna pour être son successeur; mais il mourut subitement à l'âge de dix-huit ans, universellement regretté à cause de ses vertus et de son affabilité. Agrippa, Livie et même Auguste furent soupçonnés d'avoir contribué à sa mort. Mais ces présomptions, assez déraisonnables même quant à Livie, sont dénuées de toute vraisemblance quant aux deux autres. Virgile a fait à la fin du sixième livre de l'Enéide un éloge si touchant de ce jeune prince qu'Octavie, en l'entendant lire au poëte, s'évanouit de douleur. *Tac.*, *Ann.*, 1, *c.* 3; 2, *c.* 21. — *Virg.*, *En.* 6, *v.* 885. — *Vell. P.*, 2, *c.* 93. — *Dion Cass.*

16. — Æserninus, petit-fils de C. Asinius Pollion, qui prit plaisir à l'instruire lui-même. Il fut, très-jeune encore, compté parmi les orateurs; mais il mourut de bonne heure.

17. — Æserninus, orateur, refusa de défendre Pison, lorsqu'il fut accusé d'avoir pris part à la mort de Germanicus. *Tac.*, *Ann.*, 3, *c.* 2.

18. — (Cornelius), sénateur accusé, sous Néron, de complicité avec L. Silanus, fut épargné par ce prince; mais Galba le fit mettre à mort en Espagne. *Tac.*, *Ann.*, 16, *c.* 8.

19. — (Eprius), délateur fameux du temps de Néron, déshonora un beau talent oratoire par des dénonciations vénales. La condamnation de Thraséa lui valut cinq millions de sesterces. Il fut ensuite ministre de Vespasien; mais, étant entré dans une conspiration contre l'empereur, il fut condamné par le sénat, et se coupa la gorge l'an 79 de J. C.

20. — Pamphylien, contemporain de M. Aurèle, composa deux poëmes, l'un sur la *Lycanthropie*, ou changemens des hommes en loup, en vingt-six chants; l'autre sur *les poissons*. On trouve des fragmens du premier dans le *Corpus poetarum* de Maittaire.

21. — (L.) Ulpius, jurisconsulte célèbre. V. Ulpius.

MARCHÉ, *Forum*. Il y avait à Athènes et à Rome de grandes places environnées de beaux édifices, où se tenaient les marchés. A Rome les marchés étaient ornés de magnifiques bâtimens, qui contenaient les boucheries et les greniers publics. C'étaient à ces places que se tenaient tous les neuf jours à Rome des foires nombreuses, appelées *nundinæ*, où se rendaient les habitans de la campagne pour y vendre leurs denrées, et pour s'instruire en même temps de tout ce qui concernait la religion et le gouvernement.

MARCHESVAN, un des mois des Hébreux. V. à la fin du dictionnaire le *Tableau des mois juifs*.

MARCHUBII ou Malchubii, peuple situé dans la partie occidentale de l'Afrique propre.

MARCI (*Marquise*), lieu de la Gaule, dans la Belgique 2ᵉ, près du Fretum-Gallicum.

1. MARCIA, loi romaine décrétée sous Marcius Censorinus pour interdire la censure à ceux qui l'avaient déjà exercée. *Plut.*, *Coriol.*

2. — *de Statiellatibus* ou *Statielles*, fit nommer un commissaire pour informer sur les injures dont se plaignaient les Statiellates, peuple de la Ligurie. *T. L.*, 42, *c.* 21.

1. Marcia, *hist.*, femme de Regulus, se vengea des cruautés exercées en Afrique sur son mari, en faisant souffrir d'affreux tourmens aux prisonniers carthaginois qu'on lui avait livrés.

2. — fille de Marcius Philippus et femme de Caton le censeur. *Plut.*

3. — fille de Caton le censeur, célèbre par sa vertu.

4. — femme de Caton d'Utique, qui la céda à Hortensius, quoiqu'il en eût eu plusieurs enfans, et qui la reprit après la mort de son ami, fort enrichie.

5. — femme de Fulvius, un des favoris d'Auguste. Son mari ayant encouru la disgrâce de l'empereur pour avoir laissé transpirer un secret important, en le lui confiant, et étant résolu à se donner la mort, « C'est, lui dit-elle, mon indiscrétion qui « est cause de ton malheur; je dois mourir la pre- « mière. » Et à l'instant même elle se poignarda.

6. — Marcia Furnilla, seconde femme de l'empereur Titus, qui la répudia par amour pour Berénice, reine de Judée.

7. — maîtresse favorite de Commode, profita de sa grande autorité sur ce prince pour l'empêcher de tyranniser les chrétiens. Ayant été portée, ainsi qu'Electus, préfet du prétoire, sur une liste des gens que

Commode destinait à la mort, elle l'empoisonna, et ensuite fit étrangler ce prince au sortir du bain.

9. — première femme de l'empereur Sévère.

10. — OTACILIA SEVERA, femme de l'empereur Philippe, était chrétienne. Ayant participé au meurtre de Gordien, assassiné par son époux, elle subit une pénitence publique à Antioche.

1. MARCIA, *géog.*, un des noms de l'île de Rhodes.

2. — fontaine du Latium. V. MARTIA AQUA.

MARCIANA, sœur de Trajan, reçut de son frère le titre d'Augusta, et mourut l'an 113 de J. C. Elle était citée comme un modèle de vertu et de grandeur d'âme. Elle eut une fille nommée Matidie.

MARCIANOPOLIS (*Preslaw*), v. de la Mésie inférieure au S., près du mont Hémus, sur le Panysus, reçut son nom de Marciana, sœur de Trajan.

1. MARCIANUS (GENESIUS), père d'Alexandre Sévère, qu'il eut de Mammée (Julie).

2. — beau-père d'Alexandre Sévère, conspira contre son gendre, qui le fit mourir, et répudia sa fille. Pour les autres. V. MARCIEN et MARTIANUS.

3. — CAPELLA. V. MARTIANUS CAPELLA.

1. MARCIEN, *-ianus*, officier auquel Gallien confia le commandement de l'Illyrie, conjointement avec Claude. Ces deux capitaines soumirent les barbares, et revinrent rejoindre Gallien, qu'ils assassinèrent, l'an 390.

2. — fils d'Anthémius, empereur d'Occident, épousa Léontie, fille de l'empereur Léon, et tenta d'enlever la couronne à Zénon, qu'il assiégea dans son palais, 474; mais il fut obligé de le sauver et de se retirer dans un couvent. Zénon, l'ayant découvert dans cet asile, l'exila à Tarse en Cilicie, où il se fit prêtre.

3. — empereur d'Orient après Théodose II, naquit en Thrace d'une famille obscure. Enrôlé dans la milice, il parvint de grade en grade aux premières dignités de l'empire. A la mort de Théodose II, l'an 450 de J. C, la célèbre Pulchérie, sœur du dernier empereur et maîtresse de l'empire, lui offrit le diadème, à condition qu'il consentirait à l'épouser sans violer cependant son vœu de chasteté. L'Orient changea de face dès qu'il fut sur le trône. Attila ayant envoyé demander au nouvel empereur le tribut annuel auquel Théodose II s'était soumis, Marcien lui répondit : « Je n'ai de l'or que pour mes amis, et je garde le fer pour mes ennemis. » Il publia une loi rigoureuse contre les hérétiques, rappela les évêques exilés, et fit assembler en 451 un concile œcuménique à Calcédoine. Les impôts furent abolis, les vices punis, la vertu récompensée, et son règne fut regardé comme un nouvel âge d'or. Il se préparait à marcher contre Genséric lorsqu'il mourut en 457, dans la 66e année de son âge et la 6e de son règne. V. PULCHÉRIE.

MARCION, hérésiarque du 2e siècle, chef de la secte des marcionites. Chassé de Sinope, sa patrie, par son père, évêque de Pont, il se retira à Rome, où il embrassa le manichéisme. Il composa, dit-on, un livre intitulé *les Antithèses*, pour établir les contrariétés qu'il trouvait entre les deux Testamens. Les marcionites professaient à peu près la même doctrine que les manichéens.

1. MARCIUS (M.) SABINUS, chef de la famille des Marcius, était Sabin. Il conseilla à Numa d'accepter la couronne, et vint à Rome avec lui. Il disputa le trône à Tullus Hostilius, et, ayant échoué, il se tua. *Plut.*, *Numa*.

2. — (NUMA), épousa une fille de Numa Pompilius, et fut créé grand-pontife par son beau-père. Il fut père d'Ancus Marcius *T. L.*, 1, c. 20. — *Tac.*, *Ann.*, 6, c. 11. — *Plut.*, *Numa*.

3. — (ANCUS). V. ANCUS MARCIUS.

4. — (Q.) CORIOLANUS. V. CORIOLAN.

5. — (C.), tribun du peuple l'an de Rome 365, appela en jugement Q. Fabius, qui s'était mis à la tête des Clusiens contre les Gaulois. *T. L.*, 6, *c.* 1.

6. — (C.) RUTILUS, consul l'an de Rome 397 (av. J. C. 357), triompha des Privernates. L'année suivante il fut nommé dictateur, quoique plébéien ; il gagna une victoire sur les Toscans réunis aux Tarquiniens et aux Falisques, et obtint le triomphe. L'an 402 Marcius fut créé de nouveau consul avec Valerius Publicola ; tous deux diminuèrent les dettes du peuple. Après avoir été nommé censeur avec Cn. Manlius, il fut encore élevé au consulat en 410 et en 412 de Rome. Il apaisa une révolte qui avait éclaté parmi les soldats romains, qui voulaient s'emparer de Capoue. *T. L.*, 7, *c* 16.

7. — (C.) RUTILUS, tribun du peuple l'an de Rome 311 (av. J C. 443), fit porter une loi par laquelle le peuple nommait seize tribuns militaires sur les vingt-quatre. *T. L.*, 9, *c.* 30.

8. — (C.) RUTILUS, consul l'an de Rome 444 (310 av. J. C.), fut battu par les Samnites. Huit années après il fut créé pontife et depuis censeur, l'an 459. *T. L.*, 9, c. 33, 38; 10, c. 9, 47.

9. — (Q.) TREMULUS, consul l'an de R. 448 (306 av. J. C.), combattit les Herniques avec avantage, et reçut le triomphe. Il fut consul une seconde fois, l'an 466 de Rome (288 av. J.C.). *T L.*, 9, *c.* 42 et 43.

10. — (C.), l'un des cinq augures plébéiens l'an 454 de Rome (300 av. J. C.). *T. L*, 10, c. 9.

11. — (Q.) PHILIPPUS, consul l'an de Rome 473.

12. — (C.) RUTILUS CENSORINUS, ayant été nommé deux fois de suite censeur, assembla le peuple, et lui reprocha de l'avoir porté de nouveau à une magistrature dont leurs pères avaient abrégé la durée, parce que l'autorité en était trop grande. On défendit alors de conférer deux fois à une même personne la charge de censeur. Cette conduite lui fit donner le surnom de *Censorinus*.

13. — fameux devin, prédit, dit-on, la défaite de Cannes. Les Romains conservaient soigneusement les livres de Marcius. *T. L.*, 25, *c.* 12.

14. — (L.), chevalier romain, qui, après la déroute des armées romaines en Espagne, l'an de Rome 540, ramassa tous les soldats de P. Scipion, dispersés par la fuite, et remporta une victoire complète sur les Carthaginois, auxquels il tua trente-sept mille hommes. *T. L.*, 25, *c.* 37; 26, *c.* 2, 20; 28, *c.* 17.

15. — (M.) RALLA, préteur de la ville l'an de Rome 550, 204 av. J. C. Il servit depuis en Afrique, sous Scipion l'Africain, et fut un des députés que ce général fit partir pour Rome avec les ambassadeurs carthaginois qui allaient demander la paix au sénat. *T. L.*, 29, *c.* 11, 13; 30, *c.* 38.

16. — (Q.) REX, tribun du peuple l'an de Rome 557, 197 av. J. C., fit confirmer la paix qui avait été faite avec Philippe, roi de Macédoine. *T. L.*, 33, c. 25.

17. — (Q.) RALLA, triumvir l'an de Rome 560, fit la dédicace d'une chapelle de la Fortune Primigénie, que P. Sempronius avait vouée pendant la guerre de Carthage. *T. L.*, 34, *c.* 53; 35, *c.* 41.

18. — (M.), tribun des soldats, fut tué l'an de Rome 561 dans un combat contre les Boiens. *T. L.*, 35, *c.* 5.

19. — (Q.) PHILIPPUS, préteur en Sicile l'an de Rome 566. Deux ans après il fut créé consul, et marcha contre les Liguriens Apuaniens, qui le battirent. Consul pour la seconde fois en 585, il fut chargé de la guerre contre Persée, qu'il battit complètement près de Dium. Il exerça depuis la censure avec Paul Emile. *T. L.*, 38, 39, 40, 42, 43 et 44.

20 et 21. — (M.) SERMO et (Q.) SYLLA, tribuns du peuple 172 av. J. C., déclarèrent qu'ils condamneraient les consuls à l'amende s'ils tardaient à se rendre à la tête de leurs armées *T. L.*, 42, *c.* 21.

22. — (C.) Figulus, préteur l'an de Rome 585, commanda la flotte dans la guerre de Macédoine. *T. L.*, 43, *c.* 11; 44, *c.* 1, etc.

23. — (Q), fils de Q. Marcius Philippus, servit sous son père contre Persée. *T. L.*, 44, *c.* 3.

24. — (C.) Figulus, consul l'an 162 et 156 av. J. C.

25. — (L.) Censorinus, consul 149 av. J. C, l'année où commença la troisième guerre punique, fut chargé de détruire Carthage; mais l'année expira avant qu'il eût mis fin à l'entreprise.

26 — (Q.) Rex, consul l'an 118 av. J. C.

27. — (Q.) Philippus, consul 91 ans av. J. C., s'opposa aux lois agraires, que le tribun M. Livius Drusus voulait faire passer. Il parvint quelques années après à la censure avec M. Perpenna. Marcius s'attacha au parti de Cn. Pompée. Il était habile orateur, et le disputait à M. Crassus et M. Antoine.

28. — (Q.) Rex, consul l'an 68 av. J. C., eut le gouvernement de la Cilicie. Catilina tâcha vainement de le corrompre. *Sal.*, *Catil.*, *c.* 17.

29. — (C. Figulus), consul l'an 64 av J. C.

30. — (L.) Philippus, consul l'an 56 av. J. C., épousa Atia, mère d'Auguste.

31. — (L.) Philippus, fils du précédent et d'Atia, fut mis à mort par Caligula.

32. — (Q.), tribun militaire qui, après avoir suivi le parti de Cn. Pompée, passa dans celui de Jules César.

33. — (L.) Censorinus, consul 39 av. J. C.

34. — ou Marcus, philosophe qui, vers le 3e siècle, fut pour un instant nommé empereur. Il mourut au bout de quelques jours *Zosim.*

MARCODURUM (*Duren*), lieu de la seconde Germanique, chez les Ubiens, à l'O. *Tac.*, *H.*, 4, *c.* 28.

MARCOLICA, v. d'Hispanie. *T. L.*, 54, *c.* 4.

MARCOMAGUS (*Marmagen*), v. de la Germanique 2e, chez les Ubiens, au S.O. de Colonia-Agrippina.

MARCOMANS, *-mani* (*Bohéme*), peuple de la Germanie, qui habitait originairement entre deux branches des monts Hercyniens. Les Hermundures les bornaient au S., et les Quades à l'E. L'Albis traversait leur pays. Ils combattirent vaillamment contre les empereurs. Auguste leur accorda la paix; par la suite ils furent subjugués par Antoine et Trajan. *V. Pat.*, 2, *c.* 109. — *Tac.*, *Ann.*, 2, *c.* 46, 62

MARCOPOLIS, v. de l'Osroëne, près d'Édesse.

MARCURA, petite v. de l'Inde, au-delà du Gange, sur le fleuve Sabaracus.

MARCUS ou Marcius, prénoms de plusieurs familles romaines. V les noms.

1. — père de Numa Marcius. V. Marcius, 1 et 2. *T. L.*, *l.* 1, *c.* 20.

2. — Carynensis, général de la ligne des Achéens, l'an 255 av. J. C.

3. — (Atilius), préteur 215 ans av. J. C., servit ensuite sous Q. Fulvius Flaccus, et prit part à la prise de Capoue. *T. L.*, 24, *c.* 43, 44; 25, *c.* 1; 26, *c.* 6, 33; 27, *c.* 4.

4. — (Atinius), commandait dans Thurium, durant la seconde guerre punique, 214 ans av. J. C. Il fut battu par les Carthaginois, et obligé d'abandonner la ville, que les habitans livrèrent aux vainqueurs. *T. L.*, 25, *c.* 15.

5. — Aper. V. Aper, 1.

1. MARDES, *-di*, peuple de Perse, sur les confins de la Médie et de la Susiane. Ce peuple était très-pauvre, et se nourrissait de bêtes fauves. *Hér.*, 1 et 3 — *Q. Curce*, 5, *c.* 6 et 21.

2. — ou Amardi, peuple sarmate, établi sur la côte septentrionale du Pont Euxin.

3. — peuple de la Margiane, habitait depuis Marginie jusqu'à la Bactriane septentrionale.

4. — (*Marida*), v. d'Assyrie, sur la droite du Tigre.

MARDIE, *-dia*, lieu de la Thrace, entre Philippopolis et Andrinople, où Constantin livra bataille à Licinius, l'an 315 de J. C.

MARDOCHÉE, *-æus*, Juif mené captif à Babylone par Nabuchodonosor, vers l'an 595 av. J. C., fit épouser Esther, sa nièce, à Assuérus, et découvrit une conspiration à ce prince. Ayant refusé de s'agenouiller devant Aman, ministre favori du monarque, celui-ci voulut le faire mourir; mais Esther fit connaître au roi le sort qui menaçait son oncle. Le roi donna la place d'Aman à Mardochée, et fit pendre le ministre, supplice que celui ci avait réservé à son ennemi. *Esth.*, *c.* 12. — *Josèphe*, *Ant. Jud.* V. Esther, Aman.

MARDONIUS, gendre de Darius et beau-frère de Xerxès. L'an 496 av. J. C il vint à la tête d'une armée de Perses au secours des villes grecques de l'Asie mineure, dont il détruisit les tyrans, et auxquelles il rendit le gouvernement démocratique; de là il passa en Europe, où il soumit au joug persan la Thrace, la Macédoine et quelques contrées voisines. Dans la suite il commanda les armées de Xerxès contre les Grecs aux Thermopyles et à Salamine. Il fut vaincu et tué à la bataille de Platée. *Hérod.*, 6, *c.* 43; 7, *c.* 10, 82; 9, *c.* 60. — *Corn. Nep.*, *c.* 2.

MARDUS, fleuve de la Médie, coulait du N. au S., et se rendait dans la mer Caspienne.

MARDYENES, peuple de la Sogdiane, près de l'Oxus, au pied des montagnes.

MARE Suevicum. V. Codanus sinus.

MARÉADE, *-des*, général romain, livra Antioche aux Perses, qui le punirent eux-mêmes de sa perfidie, vers l'an 256 de J. C.

MARÉE, *-rea* (*Marion*), v. de l'Egypte inférieure, dans une île du lac Mareotis.

MARÉOTE ou Maréotide (Nome), *-tes*, contrée d'Afrique, à l'extrémité de la Libye et de l'Egypte, près d'Alexandrie. *Pline*, 2, 1.

MARÉOTIS, grand lac de l'Egypte inférieure, à l'O. du Delta, au S. et près d'Alexandrie. Ce lac communiquait au Nil par plusieurs canaux, et à la mer par la branche Canopique. Les environs donnaient un vin très-estimé, connu sous le nom de Maréotique. *Hor.*, 1, *ode* 31, *v.* 14. — *Q. C.*, 4, *c.* 7, 8.

MARÈS, Maris ou Maristos, mesure asiatique, valait six cotyles selon Pollux (1, 4, 10) et selon Aristote (*Hist. des Anim.*, 8, 9). Selon Polyen, elle valait dix conges.

MARESA, v. de la tribu de Juda, à deux milles d'Eleuthéropolis. Asa battit près de là Zara, roi de Chus. *Jos.*, 15, *v.* 44.

MARGANA, v. du Péloponèse, dans l'Elide, fut prise par les Arcadiens, l'an 365 av. J. C. *Xenoph.*

MARGARA, v. de l'Inde en-deçà et près du Gange.

MARGIANE, *-na*, contrée de la Bactriane, près de l'Oxus, au N. de la Bactriane propre. Sa ville principale était Marginie, autrement Antioche; elle était arrosée par le Margus. Elle produisait des vins très-estimés; et les ceps de vigne y étaient si gros que deux hommes, dit-on, pouvaient à peine en embrasser un. *Q. C.*, 7, *c.* 10. — *Ptol.*, 6, *c.* 10. — *Just.*, 41, *c.* 1.

1. MARGINIE, *-nia*, ou Antioche (*Margis hah*), capitale de la Margiane, sur le Margus.

2. — (*Meimarg*), v. de la Sogdiane, dans une vallée.

MARGITÈS, homme qui savait beaucoup, mais

qui savait tout mal. Homère le tourne en ridicule dans une pièce de vers. Démosthène appelait Alexandre un autre Margitès. *Plut.*

1. **MARGUS** (*Marghab*), fleuve de la Margiane, à laquelle il donnait son nom, prenait sa source dans les monts Paropamisus, passait à Marginie, et allait se perdre dans l'Oxus.

2. — ou Brongus, riv. de Thrace, qui prend sa source au N. du pays des Agrianes, coule du S. au N. à travers les Triballes, et se joint à l'Angrus.

1. **MARIA**, village d'Egypte, près duquel Apriès fut vaincu. *Diod.*

2. — v. de la Vénétie, sur le Padus, au S. E. et près d'Adria.

1. **MARIABA** (*Mareb*). v. de l'Arabie heureuse, près de la mer Erythrée.

2. — peut-être la même que Macoraba.

MARIAGE, *Matrimonium*. 1° *En Judée et en Asie*. Chez les Hébreux le mariage était une obligation rigoureuse ; celui qui ne mariait pas ses enfans était déshonoré. Cependant une fille mariée avant l'âge de douze ans et demi pouvait quitter son mari si elle le désirait. Dans les premiers temps, les mariages des Hébreux ne consistaient que dans le consentement mutuel de ceux qui s'y engageaient, et l'union n'en était pas moins regardée comme indissoluble. Les festins nuptiaux duraient sept jours.

Les Assyriens et quelques autres nations assemblaient tous les ans dans un même lieu toutes les filles qui étaient en âge d'être mariées ; un crieur public les mettait à prix les unes après les autres, en commençant par les plus belles. Les plus riches citoyens achetaient à l'enchère celles qui leur plaisaient. Cet argent servait à marier les moins jolies, ou celles qui étaient tellement disgraciées de la nature que personne n'en aurait voulu. Quand le crieur offrait les laides, il avait soin de demander si quelqu'un voulait en prendre une moyennant telle somme qu'il indiquait ; le marché se faisait au rabais, et on l'adjugeait à celui qui se contentait du prix. De cette manière toutes les filles trouvaient à se marier.

2° *En Grèce*. A Lacédémone les hommes ne se mariaient point avant trente ans, et les filles avant vingt. Les filles ne portaient à leurs maris d'autre dot que l'honneur et la vertu. Ainsi les femmes n'étaient point recherchées pour leurs richesses, mais seulement pour leur beauté, leur agilité et leurs mérites. Le jour marqué le jeune époux venait le soir enlever, comme de force, sa fiancée d'entre les bras de sa mère, et la conduisait à sa maison, accompagnée d'une seule femme, que les Latins appelaient *pronuba*. Aussitôt que la jeune épouse était entrée chez son époux, cette femme qui l'avait suivie lui coupait les cheveux fort près de la peau, en présence des parens du mari ; ensuite elle lui ôtait ses habits et sa chaussure de fille, et lui faisait prendre un habit et une chaussure d'homme. Ainsi travestie, on la conduisait sans lumière au lit nuptial, où on la laissait seule. Il n'y avait point de festin de noce. Après la cérémonie le jeune marié allait souper dans les salles communes avec ceux de son âge, et se couchait seul comme à l'ordinaire ; mais vers le milieu de la nuit, il se levait sans bruit, et allait furtivement trouver sa nouvelle épouse, puis revenait se coucher avec ses compagnons.

Dans le reste de la Grèce c'était aux pères que l'on demandait les filles en mariage ; les mères n'avaient aucune autorité sur ce point. Lorsqu'on était convenu de la dot, et que le contrat était signé, on fixait le jour du mariage, en prenant garde que ce jour ne fût du nombre de ceux que l'on regardait comme malheureux. Les cérémonies étaient à peu près les mêmes partout, à quelques différences près.

Les Béotiens conduisaient la nouvelle épouse à la maison de son mari dans un charriot, dont on brûlait l'essieu devant la porte aussitôt qu'elle en était descendue, pour lui faire entendre qu'elle ne devait plus quitter sa nouvelle demeure.

Dans l'île de Cos le fiancé s'habillait en femme le jour de ses noces.

Chez les Macédoniens on faisait manger aux mariés du pain coupé avec une épée. Chez les Galates ils buvaient pendant le festin dans la même coupe.

Les Athéniens se mariaient ordinairement en hiver, surtout pendant le mois appelé *gamélion*, de γαμεῖν, se marier. Le quatrième jour du mois était le plus heureux pour cette cérémonie. (*Hés.*, *OEuvres et Jours*, *v.* 35.) Le mariage était toujours précédé de sacrifices, dans lesquels les aruspices consultaient la volonté des dieux. Le jour du mariage on faisait au fiancé une espèce de coiffure composée de figues, de fruits de palmier et de légumes. Avec cet ajustement il se présentait dans la maison du père de la fiancée, où il l'enlevait, pour ainsi dire, d'entre les bras de sa mère, et la conduisait chez lui. Alors la mère précédait les époux portant devant eux une torche de pin. Elle était ordinairement accompagnée de jeunes garçons, qui chantaient des chansons en l'honneur de l'hyménée. Après un grand festin, qui se donnait aux parens des époux, on conduisait la nouvelle mariée au lit nuptial. La compagnie retirée, deux troupes de jeunes garçons et de jeunes filles chantaient l'épithalame à la porte de l'appartement.

Tous les mariages en Grèce se faisaient le soir à la clarté des flambeaux ; il y avait un flambeau plus gros que les autres, et qu'on nommait le flambeau nuptial.

Une cérémonie du mariage qui paraît avoir été en usage dès les premiers temps était de mettre la main de la fille dans la main de celui qui l'épousait. Elle était regardée chez les Grecs comme la plus essentielle.

3° *Chez les Romains*. A Rome le mariage légal se contractait de trois manières différentes ; 1° par confarréation ; 2° par coemption ; 3° par cohabitation. (V. ces mots.)

L'âge fixé par les lois pour se marier était à quatorze ans pour les garçons et douze pour les filles. Cependant, pour se soustraire aux charges imposées aux célibataires, on prit la coutume de se fiancer à des enfans ; mais Auguste annula par une loi tout engagement contracté avant l'âge légal.

Ainsi que chez les Grecs, c'était au père seul qu'on faisait la demande. Quand le contrat était dressé, on le scellait du cachet des parens qui étaient présens. On donnait ordinairement une fête, et le mari présentait à son épouse un anneau, qu'elle mettait au dernier doigt de sa main droite. (*Juv.*, 6, 27. — *Macrob.*, *Sat.* 7, 15.) Outre les préliminaires des fiançailles, on ne faisait jamais aucun mariage sans avoir consulté les auspices et fait des sacrifices au Ciel et à la Terre, que l'on regardait comme les premiers époux. On en faisait un aussi à Minerve, déesse de la virginité, et un à Junon, comme présidant au mariage ; ensuite à toutes les divinités qu'on voulait se rendre favorables. On ôtait le fiel des animaux qu'on immolait dans ces sacrifices. On évitait surtout de se marier un des jours qui étaient considérés comme malheureux. Les noces étaient aussi défendues les jours de fêtes publiques, et pendant tout le mois de mai (*Plut.*, *Quest. Rom.*, 25, 86 *et* 105.) Cette défense

ne regardait que les filles ; car on permettait aux veuves de se remarier les jours de fêtes, afin qu'elles fussent vues de moins de monde. Le jour des noces on coiffait la mariée, en observant de séparer ses cheveux avec la pointe d'une pique ; on la couronnait avec de la verveine qu'elle avait cueillie elle-même, et on lui mettait une ceinture de laine tenue par un nœud appelé *nodus herculeus*, que son mari lui ôtait après la cérémonie. Outre cela la nouvelle épouse était revêtue d'une grande robe flottante, et on lui couvrait la tête d'un grand voile blanc ou de couleur safran, appelé *flammeum*. Ce voile était quelquefois garni de diamans. (*Ov.*, *fast.*, 2.) Dans les premiers siècles de Rome on mettait sur la tête des fiancés une espèce de joug de charrue, pour leur apprendre que le mariage était un joug. C'est de là qu'on a appelé cet engagement *conjugium*, et les époux *conjuges*. Le mariage se célébrait dans la maison du père de l'épouse ou du plus proche parent. Au moment de sortir de la maison paternelle pour aller dans celle de son mari, l'épouse se jetait dans les bras de sa mère ou de sa plus proche parente, d'où on l'arrachait avec une sorte de violence, pour qu'elle ne parût pas s'être ennuyée de l'état de fille. En sortant de la maison paternelle, elle était conduite par deux jeunes garçons, qui la tenaient par la main ; un troisième portait devant elle le flambeau de l'hymen, qui était d'épine blanche. Derrière on portait une quenouille et un fuseau garnis de laine, et des corbeilles, dans lesquelles étaient ses bijoux, sa toilette et des jouets d'enfans pour ceux qui devaient naître. Lorsqu'elle était arrivée à la porte de la maison de son mari, on lui demandait qui elle était, et elle répondait à son mari : *Ubi tu Caius, ibi ego Caia*, formule qui revenait à dire où vous serez maître, je serai maîtresse, et qui faisait sans doute allusion à deux époux célèbres dont le souvenir s'est perdu. La porte était ornée par les mains de l'époux de bandes frottées d'huile ou de graisse de porc ou de loup. On croyait par là détourner les maléfices. La mariée ne montait pas sur le seuil de la porte ; mais on l'enlevait par-dessus. On regardait comme un mauvais augure si elle le touchait avec le pied. Quand elle était dans la maison, on lui en donnait les clefs, pour lui marquer qu'elle devait avoir soin du ménage, et on la faisait asseoir sur la toison d'une brebis immolée, pour l'avertir de l'obligation où elle allait être de travailler les étoffes pour habiller son mari et ses enfans. Les deux époux touchaient le feu et l'eau, comme principes de toutes choses. Toutes ces cérémonies, ainsi que le festin des noces, étaient accompagnées de chansons et de cris de joie, où l'on faisait entrer le nom de Thalassius, parce que ce Romain avait vécu heureusement et fort long-temps avec sa femme, qui avait été du nombre des Sabines enlevées. Après le souper les femmes appelées *pronubæ* conduisaient l'épouse dans la chambre de son mari, et la mettaient au lit. Le mari jetait, avant de fermer la porte, des noix aux jeunes gens, annonçant par là qu'il abandonnait les amusemens puérils ; alors une troupe de garçons et de jeunes filles chantaient l'épithalame ; ensuite on renvoyait les convives avec de petits présens. (*Mart.*, 14, 1. — *Juv.*, 6, 202.) Lorsque c'était une veuve qui se remariait, on avait grand soin d'ôter de la chambre nuptiale non seulement le lit des premières noces, mais aussi tous les meubles qui avaient servi au défunt. On changeait même la porte de la chambre, pour détourner les mauvais présages qui avaient annoncé la mort du premier mari. (*Virg.*, *Egl.* 8, *v.* 30.) Les parens faisaient des présens à la nouvelle mariée la veille, le jour et le lendemain des noces. Le dernier jour le mari donnait à ses parens et à ses amis un grand repas, que les Latins appelaient *repotia*, et pendant lequel la jeune mariée, assise à son côté sur le même lit, tenait des propos si peu retenus que pour désigner en général des discours où régnait une licence outrée on disait que c'étaient des discours de jeune mariée. Après le festin du lendemain le nouveau marié faisait des sacrifices à Jupiter, à Junon, à Vénus et aux dieux domestiques. (*Juvén.*, *sat.* 2.) Ces cérémonies avaient lieu dans les mariages par *confarréation* et *coemption* ; jamais pour les mariages par *cohabitation*.

Dans toutes les classes on ne pouvait contracter de mariage légal qu'entre citoyens romains, à moins d'une permission spéciale, qu'on ne pouvait obtenir que du peuple romain ou du sénat et, sous l'empire, des empereurs. L'ancien usage ne permettait pas à un citoyen romain d'épouser une affranchie. (*T. L.*, 39, *c.* 19.) La loi Poppéenne défendit seulement aux sénateurs, à leurs fils ou petits-fils d'épouser une affranchie, une actrice ou la fille d'un acteur. (*Diod.*, 16.) Mais les mariages avec les étrangers ne se contractèrent réellement qu'après le décret de Caracalla, qui accorda les droits de citoyen à toutes les nations de l'empire. (*Tac.*, *Ann.*, 12, *c.* 4, 5, 6, 7 et 8. Jusque là on avait regardé comme bâtards les enfans nés d'un Romain avec une etrangère ou d'une Romaine avec un étranger. Les lois romaines défendaient la polygamie. *Virg.*, *Géorg.*, 1, 31.— *Tacite. Mœurs des Germ.*, 18. — *Strab.*, 3, *c.* 165.

1. **MARIAMNE**, *-na*, princesse de Judée, fille d'Alexandre, fils du roi Aristobule, et d'Alexandra, et première femme d'Hérode-le-Grand, passait pour la plus belle princesse de son siècle. Hérode l'aimait éperdument ; mais elle n'avait pour lui que de l'horreur, parce qu'il avait fait mourir son père et son frère. Sa beauté et la faveur dont elle jouissait excitèrent l'envie, et ses ennemis vinrent à bout de la perdre dans l'esprit d'Hérode, qui, la croyant infidèle, la fit mourir, l'an 28 av. J. C. Il en eut ensuite tant de regret qu'il en perdait quelquefois l'esprit, au point de dire à ses officiers de lui amener Mariamne, comme si elle eût encore vécu. *Josephe*, *Ant. Jud.*

2. — fille de Simon d'Alexandrie, seconde femme d'Hérode-le-Grand, qui la chassa de son palais pour avoir conspiré contre lui. *Josèphe*, *Ant. Jud.*

MARIANA, v. de la Corse, sur la côte mérid., ainsi nommée de Marius, qui y conduisit une colonie.

MARIANÆ FOSSÆ, v. de la Narbonnaise 2ᵉ. ainsi nommée des canaux que Marius y fit ouvrir jusqu'à la mer. *Pline*, 3, *c.* 4. — *Strab.*, 4.

MARIANDYNES, *-ni*, un des peuples principaux de la Bithynie, s'étendait depuis le fleuve Sangarius jusque chez les Caucones. *Xen.* — *Ptol.*, 5, c. 1.

MARIANDYNUM, lieu de la Bithynie, chez les Mariandynes, où les poètes feignent qu'Hercule amena Cerbère après l'avoir arraché des enfers. *Ptol.*, 5, *c* 1. — *Mela*, 1, *c.* 12, 19 ; 2, *c.* 7.

MARIANUM PROMONT., promont. de l'île de Corse, sur la côte mérid, près de Mariana.

MARIANUS (*Sierra d'Aracena*, *de Pandrosa* et *de Morena*), grande chaîne de mont. de la Tarraconaise méridionale et de la Lusitanie, partait de chez les Turdetani, et se prolongeait entre l'Anas et le Bétis, presque parallèlement à ces deux fleuves.

MARICA, *myth.*, nymphe du fleuve Liris, épousa Faunus, dont elle eut Latinus. Elle fut appelée dans la suite Fauna ou Fatua, et honorée comme

une divinité. On donna son nom à une ville de Campanie. Quelques auteurs confondent cette nymphe avec Circé. *Enéide*, 7, *v.* 4, 7. — *T. L.*, 27, c. 37.

MARICA, *géog.*, forêt de la Campanie, vers l'embouchure du Liris et près de Minturnes. La nymphe Marica y était honorée particulièrement. *T. L.*, 27, *c.* 57. — *Hor.*, 3, *od.* 17, *v.* 7.

MARICÆ SALTUS. V. MARICA, *géog.*

MARICUS, Gaulois qui, sous Vitellius, excita ses compatriotes à la révolte. Fait prisonnier, il fut exposé à la fureur d'un lion. L'animal épargna sa victime; néanmoins Vitellius le fit tuer sous ses yeux à coups de lance. *Tac.*, *hist.*, 2, *c.* 61.

MARIDUNUM ou MARIDUSCUM (*Caer-Marten*), v. de la Grande-Bretagne et capitale des Démètes.

1. MARIE, *-ria*, sœur aînée de Moïse, contribua à le sauver des eaux. Elle l'accompagna dans le désert, et y mourut. *Exod*, 2, *v.* 4; 15, *v.* 20, 21; 17, *v.* 10.

2 — mère de Jésus-Christ, fille de Joachim et d'Anne, était de la tribu de Juda. Elle épousa Joseph, qui, suivant l'Ecriture, ne fut que le gardien de sa virginité. Un ange apparut à Marie lorsqu'elle priait en particulier, et lui annonça la naissance du fils de Dieu, qui devait s'incarner en elle par l'opération du Saint-Esprit. Elle alla ensuite passer trois mois chez sa cousine Elisabeth, pour lors enceinte de S. Jean-Baptiste. A son retour Joseph, s'étant aperçu de la grossesse, eut quelque soupçon sur la vertu de son épouse, et résolut de se séparer secrètement d'avec elle. Mais un jour, pendant son sommeil, un ange lui apparut, lui annonça le fils qui devait naître, et lui ordonna de donner à l'enfant le nom de *Jésus*. Auguste ayant rendu un édit par lequel il était ordonné à tous les Juifs de s'aller faire enregistrer dans l'endroit de leur patrimoine, Joseph et Marie se rendirent à Bethléem, lieu de la naissance et du patrimoine de David. Faute de logement, Marie y accoucha, dans une pauvre étable, de Jésus-Christ, le sauveur du monde. Lorsque Jesus, à l'âge de douze ans, alla à Jérusalem, son père et sa mère, l'ayant perdu de vue, allèrent le chercher, et le trouvèrent à la fin dans le temple, disputant au milieu des docteurs. Marie assista à la mort de son fils sur le Calvaire. Jésus-Christ, en mourant sur la croix, lui donna Jean pour fils, et à Jean Marie pour mère. Elle se trouva avec les apôtres le jour de la Pentecôte, lorsque le Saint-Esprit descendit sur eux. L'Ecriture ne dit pas ce qu'elle devint après ce dernier événement. V. JOSEPH, JÉSUS-CHRIST. *Matt.*, 1, *v.* 16; 2, *v.* 11; *Luc*, 1, *v.* 27; 3, *v.* 1; *Jean*, 19, *v.* 25.

3 — mère de Jean surnommé Marc. Elle avait une maison dans Jérusalem, sur le mont Sion. Ce fut chez elle que les apôtres se retirèrent après l'Ascension, et qu'ils reçurent le Saint-Esprit. *Act. des Ap.*, *c.* 12, *v.* 12.

4. — DE CLÉOPHAS, ainsi nommée parce qu'elle épousa Cléophas, fut mère de Jacques le mineur, de Jude et de Simon. Elle accompagna Jésus-Christ dans ses voyages pour le servir, le suivit au Calvaire, et fut présente à sa sépulture. Les anges lui apprirent la résurrection de Jésus-Christ; et, le Seigneur lui ayant apparu en chemin, elle lui baisa les pieds, et l'adora. *Matt.*, 13, *v.* 55; 27, *v.* 56; 28, *v.* 1; *Marc*, 6, *v* 3; 15, *c.* 40; *Luc*, 23, *v.* 56; 24, *v.* 1; *Jean*, 19, *v.* 25.

5. — (MADELAINE). V. MADELAINE.

6. — sœur de Marthe et de Lazare, était de Béthanie. C'est elle qui oignit les pieds de Jésus, et les essuya avec ses cheveux lorsqu'il était chez Simon le Lépreux. Quelques écrivains la confondent avec Marie Madelaine et avec la femme pécheresse qui oignit les pieds de Jésus chez Simon le Pharisien. *Matt.*, c. 26, *v.* 6.; *Marc*, 14, *v* 3; *Luc*, *c.* 7, *v.* 37; 10, *v.* 38; *Jean*, 11, *v.* 1; 12, *v.* 1.

MARINA, *myth.*, surnom de Vénus, comme née des flots de la mer.

MARINA, *hist.*, fille de l'empereur Arcadius.

MARINE. V. NAVIGATION, VAISSEAUX.

MARINIENNE, *-niana*, seconde femme de l'empereur Valérien et mère de Valérien le jeune et d'Egnatius, suivit son époux en Asie l'an 258, et fut faite prisonnière en même temps que ce prince par Sapor, roi de Perse. Elle mourut de douleur dans sa prison.

1. MARINUS (JUL.), intime ami de Tibère, qu'il suivit dans son exil à Rhodes et dans sa retraite à Caprée. Tibère le fit cependant mourir.

2. — (P. SERVILIUS), prit la pourpre impériale dans la Mésie, vers 248 de J. C., à la fin du règne de Philippe l'Arabe Les soldats, indignés de sa conduite, le massacrèrent dans le temps même où Philippe envoyait une armée pour dissiper son parti.

3. — de Flavia Néapolis en Espagne, disciple et ensuite successeur de Proclus en 485, écrivit la vie de son maître sous le titre de *Proclus ou la Felicite*, Son but était de prouver que par la réunion de toutes les vertus Proclus avait atteint le suprême bonheur. M. Boissonnade a donné de cet ouvrage une excellente édition, Leipsick, 1814.

MARIOS, v. de Laconie, au N. de Géronthres.

MARIS, *myth.*, capitaine troyen, tué sous les murs de Troie par Thrasymède. *Il.*, 6, *v.* 317.

MARIS, *géog.* V. MARUS.

MARIS, *archéol.* V. MARÈS.

MARISE, *-sus*, fleuve de la Dacie Trajane, sort des monts qui coupent cette contrée par le milieu, coule à l'O., et se jette dans le Tibisque.

MARISSA, v. de Judée, dans la tribu de Juda.

MARITA, loi romaine sur le mariage. V. JULIA.

MARITIMA ou MARITIMA COLONIA (*Marignane*), v. de la Viennaise chez les Cavares, vers le S., au milieu de la côte.

MARIUS, nom commun à beaucoup d'hommes célèbres de Rome et du reste de l'Italie.

1° *Magistrats, généraux, etc.*

1. MARIUS (C.), célèbre général romain, né d'une famille obscure dans le territoire d'Arpinum, embrassa de bonne heure l'état militaire, et parvint aux premiers emplois. Il épousa une Julie, de la maison des Césars, et cette union lui acquit une grande considération. Marius se signala au siége de Numance sous Scipion l'Africain, qui vit en lui un grand homme de guerre. Sa valeur et ses brigues l'élevèrent bientôt aux premières dignités de la république. Il suivit Métellus en Afrique en qualité de son lieutenant. Après s'y être fait aimer du soldat, et avoir suscité des ennemis à ce général, qui était son bienfaiteur, il revint à Rome, et brigua le consulat. Il parvint à cette dignité (107 av. J. C.) en faisant au peuple des promesses extravagantes et en blâmant la conduite de Métellus. Chargé dès lors de soutenir à sa place la guerre en Numidie, il se montra digne de succéder à cet habile capitaine. Jugurtha fut défait, et livré par trahison au général romain (106 av. J.C.). Marius fut élevé à de nouveaux honneurs, et remporta de nouvelles victoires. Une armée de 300,000 barbares étant venue fondre sur le territoire de la république, les Romains lui continuèrent le consulat pendant cinq ans (104-99 av. J. C.), honneur que personne n'avait reçu avant lui. Marius livra aux Ambrones et aux Teutons deux grandes batailles, dans lesquelles il tua 200.000 de ces barbares, et fit 90,000 prisonniers L'année suivante (102 av. J. C.) il défit près d'Aquæ Sextiæ (*Aix*) l'armée des Cimbres, qui laissèrent 140,000

hommes sur le champ de bataille et 60,000 dans les fers. Après ces mémorables victoires Marius entra en triomphe à Rome avec Catulus, son collègue, et mérita par tant d'importans services le surnom de troisième fondateur de Rome. Plutarque rapporte qu'ayant eu d'abord quelques désavantages contre les Cimbres, Marius fut averti en songe d'immoler aux dieux sa fille Calpurnie, et qu'il accomplit ce barbare sacrifice.

Son ambition ne trouvant plus d'aliment au dehors, il fomenta des troubles dans l'état. La guerre civile fut le triste résultat de ces intrigues. Sylla avait été chargé de la guerre contre Mithridate; Marius ambitionnait ce commandement, et se le fit confier par le peuple, quoique son rival fût déjà à la tête des troupes. Sylla, loin de remettre son armée à Marius, résolut de combattre à force ouverte les auteurs d'une demande qui lui paraissait injuste. Il marcha droit à Rome. Marius, obligé de prendre la fuite pour sauver sa vie, voulut passer en Afrique. Les vents contraires l'ayant empêché d'exécuter ce projet, il fut abandonné sur la côte de Campanie, et se trouva réduit, pour échapper aux émissaires de Sylla, à se cacher dans un marais, d'où, ayant été découvert, il fut conduit à Minturnes, dont les magistrats, dévoués à Sylla, résolurent de le faire mourir. On envoya un Gaulois pour lui couper la tête dans sa prison; mais le barbare laissa tomber le fer de sa main lorsqu'il entendit Marius lui dire : *Malheureux! oseras-tu bien tuer Caius Marius!* Cette aventure extraordinaire inspira des sentimens de commisération aux habitans de Minturnes; ils mirent Marius en liberté, et favorisèrent sa fuite. Il fit voile pour l'Afrique, où son fils avait disposé en sa faveur les princes du pays : étant débarqué près de Carthage, le gouverneur d'Afrique lui envoya l'ordre de sortir de sa province; Marius dit à l'officier qui était porteur de cet ordre : « Retourne dire à ton maître que tu as vu Marius fugitif assis sur les ruines de Carthage. » Il se retira dans une île voisine, où il apprit que Cinna s'était déclaré pour lui. Cette nouvelle ranima son courage : il s'embarqua avec mille hommes pour l'Italie; ayant grossi son armée dans sa marche, il entra dans Rome sans résistance, remplit cette ville de sang, immola tous ses ennemis, en parcourant les rues avec ses satellites, qui massacraient ceux à qui il ne rendait pas le salut. Après avoir assouvi son ressentiment, il se fit proclamer de nouveau consul (86 av. J. C.), et prit Cinna pour collègue. C'était pour la septième fois qu'il parvenait à cette dignité. Mais il n'en jouit que quinze ou seize jours. Une maladie causée par la grande quantité de vin qu'il prenait pour s'étourdir sur ses craintes et ses remords l'emporta l'an 86 av. J. C. Les Romains se réjouirent de la mort d'un homme dont l'ambition avait causé la ruine d'un nombre infini de citoyens.

Marius, élevé parmi des pâtres et des laboureurs, conserva toujours quelque chose de sauvage et même de féroce. Il haïssait les gens éclairés à cause de l'ignorance où il était lui-même. Il avait le regard austère, le ton ferme et impérieux, et l'abord repoussant. Il montrait une grande timidité dans les assemblées publiques, parce qu'il n'avait jamais cultivé l'éloquence. Le seul talent que Marius possédât dans un degré éminent est celui de général. Il ne parvint à une si grande puissance que parce qu'il était le seul qui par sa férocité pût résister aux barbares du nord. Dès qu'il ne marcha plus contre des Cimbres et des Teutons, il parut toujours déplacé, développa un caractère féroce, qui le rendit le fléau de sa patrie et de l'humanité. S'il se montra sobre, austère dans ses mœurs, il le dut à la rusticité de son caractère; s'il méprisa les richesses, s'il préféra les travaux aux plaisirs, c'est qu'il sacrifiait tout à la passion de dominer, et ses vertus prirent leur source dans ses vices. Les historiens ont élevé des doutes sur le genre de sa mort; quelques-uns pensent qu'il termina sa vie par un suicide. On cite l'anecdote suivante pour preuve de sa fermeté. Souffrant d'un mal qui lui était survenu à la jambe, le chirurgien lui déclara qu'il fallait lui faire l'amputation; Marius tendit aussitôt la jambe, et souffrit l'opération sans pousser un soupir. *Sall.*, *Jug.*, *c.* 37. — *César*, *G. des Gaul.*, 1. — *Paterc.*, 2, *c.* 9 — *Plut.*, *vie de Mar.* — *Tac.*, *Ann.*, 1, *c.* 60.; *Hist.*, 2, *c.* 38. — *Luc.*, *Phars.*, 2.

2 — (C.), fils du précédent, avait la même férocité dans le caractère. Il partagea la fuite et la puissance de son père. Après avoir usurpé le consulat à l'âge de 27 ans, l'an 82 av. J. C., il assiégea le sénat, qui s'opposait à ses entreprises, et fit périr tous ceux qu'il croyait ses ennemis. Battu peu après par Sylla, il s'enfuit à Préneste, où il se tua de désespoir; sa tête fut porté à Sylla, qui la fit exposer sur la tribune aux harangues. Il fut soupçonné d'être l'auteur de la mort de L. Porcius Caton. *Corn. Nép.*, *Attic.*, 1. — *V. Pat.*, 2, *c.* 26, 27. — *Plut.*, *Mar.*

3. — (M.) Gratidianus, neveu du fameux Marius; nommé préteur l'an de Rome 666, il rendit avec ses collègues un décret pour fixer définitivement la valeur de la monnaie que l'on avait souvent altérée; puis s'attribua auprès du peuple tout le mérite de cette mesure, ce qui pour quelque temps le mit en grande faveur. Il fut proscrit par Sylla; Catilina fut chargé de son supplice, et lui fit souffrir les plus horribles tourmens. *Cic.*, *Off.*, 3, *c.* 80.

4. — (Faux-). V. Amatius.

5. — (M.), proconsul l'an 75 av. J. C., fut envoyé par Sertorius au secours de Mithridate. Fait prisonnier deux ans après par L. Licinius Lucullus, on le fit mourir comme traître à sa patrie. *Plut.*

6. — Romain qui fit mourir sa maîtresse nommée Hellade, et ensuite se jeta dans le Tibre. *Hor.*, 2, *Sat.* 3, *v.* 275.

7. — (Népos), sénateur chassé du sénat sous Tibère pour ses déréglemens. *Tac.*, *Ann.*, 2, *c.* 48.

8. — (Sext.), riche Espagnol, qui possédait des mines d'argent et d'or extrêmement productives Tibère le fit précipiter du haut de la roche Tarpéienne comme coupable d'une liaison incestueuse avec sa propre fille, mais dans le fait pour s'emparer de ses biens. *Tac.*, *Ann.*, 6, *c.* 19.

9. — partisan de Galba, à qui Othon fit grâce de la vie. *Tac.*, *Hist.*, 1, *c.* 65.

10. — (P.), consul l'an 62 de J. C.

11. — Priscus, gouverneur d'Afrique, fut accusé de concussion par Pline le jeune et condamné à l'exil. *Pline*, 2, *ep.* 11.

12. — (L.) Maximus, consul sous Alexandre Sévère, l'an 223 av. J. C.

13. — (M.) Aurelius, usurpa l'empire dans les Gaules sous Gallien. Il avait d'abord été armurier.

2° *Hommes de lettres, etc.*

1. Marius Marullus. V. Marullus.

2. — Maximus, écrivain qui vivait sous Alexandre Sévère, composa une histoire des empereurs romains, qui commençait à Trajan, et finissait à Héliogabale. Cet ouvrage, qui n'est point parvenu jusqu'à nous, avait le mérite de l'exactitude et de la fidélité. Quelques uns accusent néanmoins son auteur d'avoir mêlé beaucoup de fables à ses récits.

3. — Mercator, un des antagonistes les plus fougueux de Célestius et de Nestorius, florissait entre les années 425 et 450. Il a laissé en latin un grand nombre d'ouvrages ou plutôt de traductions du grec en latin, toutes y sont relatives aux hérésies de

son temps. Ces ouvrages ont été imprimés à Paris en 1673 et 1688.

4. — AVENTICENSIS, ainsi nommé parce qu'il fut en 575 évêque d'Aventicum (*Avenche*), continua la chronique de Prosper depuis 465 jusqu'en 521.

5. — PLOTIUS, grammairien d'une époque incertaine, a laissé un traité sur les mètres.

MARMACUS, père de Pythagore. *Diog. Laer.*

MARMAREE, *-reus*, prince scythe, que les Mèdes sous Cyaxare massacrèrent avec un grand nombre de ses sujets.

MARMARÉENS, *-renses*, peuple de l'Asie mineure, que les uns placent dans la Lycie, les autres dans la Cilicie orientale. Les Marmaréens ayant attaqué Alexandre, et se voyant sur le point d'être forcés à se rendre, mirent le feu à leurs maisons. *Diod. de Sic.*

MARMARIDES, *-dæ*, peuple peu nombreux qui habitait la Marmarique en Afrique. Les Marmarides étaient très-habiles à la course, et possédaient, dit-on, un remède infaillible contre la morsure des serpens. *Diod. de Sic.*—*Phars.*, 4, *v.* 680; 9, *v.* 691. — *Sil. Ital.*, 3, *v.* 300; 11, *v.* 182.

MARMARINUS, surnom d'Apollon, pris d'un temple qu'il avait à Marmarium. *Strab.*, 10.

MARMARION ou MARMARIUM, petite v. d'Eubée, où Apollon était honoré sous le nom de Marmarinus. *Strab.*, 10.

MARMARIQUE, *-rica*, contrée d'Afrique, bornée au N. par la Méditerranée, à l'E. par l'Egypte, à l'O. par la Cyrénaïque. Du côté du S. on ne peut guère lui assigner de bornes précises. Quelques auteurs ont compris dans cette contrée la Cyrénaïque; d'autres au contraire l'ont extrêmement resserrée, et ne l'étendent pas au-delà de la Cyrénaïque à l'O., et de la Libye inférieure, à l'E. Selon Ptolémée cette contrée renfermait vingt-sept villes, dont onze sur le bord de la mer, et les seize autres dans l'intérieur des terres. *Ptol.*, 4, *c.* 5.

MARMAX, un des poursuivans d'Hippodamie, fut tué par OEnomaüs.

MARMESSUS. V. MAMERS, *myth.*

MARO. surnom de Virgile. V. VIRGILE.

MAROBODUENS, *-bodi*, peuple de la Germanie intérieure. *Tac.*, *Mœurs des G.*, 42.

MAROBODUUS, Marcoman, élevé à Rome dans sa jeunesse, s'éleva par la suite dans son pays à la souveraine puissance, et soumit de plus à son empire les Boiohemi, les Semnones, les Burgundiones et les Longobardes. Enfin Auguste, craignant un tel accroissement de puissance, envoya Tibère contre lui. Mais une révolte qui éclata dans la Pannonie et l'Illyrie engagea le prince romain à faire la paix avec Maroboduus. Quelque temps après, la puissance de ce chef ayant encore pris de nouveaux accroissemens dans la Germanie, les nations occidentales de cette contrée se liguèrent contre lui. Arminius, chef des Chérusques, était à la tête de la coalition. Après un premier combat, où les armées eurent un succès égal, Maroboduus n'osa offrir de nouveau la bataille, et se retira dans le Boiohemum, d'où il envoya demander des secours à Tibère, qui les lui refusa d'abord, et qui plus tard, craignant Arminius, y consentit, l'an 17 de J. C. Peu de temps après, Maroboduus s'étant rendu odieux par la dureté de son gouvernement, ses sujets rappelèrent Catualda, qu'il avait exilé chez les Gothons, et Maroboduus, abandonné de tout le monde, fut obligé de se réfugier sur les terres de l'empire, d'où il implora la protection des Romains. Tibère lui accorda une retraite à Ravenne l'an 19 de J. C., et lui assigna une pension. Il se servit souvent de son nom pour contenir les Hermandures. Ce dernier survécut dix-huit ans à sa disgrâce, et perdit par son attachement à la vie la réputation qu'il avait acquise par son habileté. *Tac. Ann.*, 2, *c.* 26, 44; 3, *c.* 11; *Mœurs des G.*, 12.

1. MARON, *myth.*, Egyptien, qui accompagna Osiris dans ses conquêtes, et bâtit en Thrace une ville à laquelle il donna son nom (V. MARONÉE, *géog.*). Après sa mort il fut honoré comme un dieu par les Egyptiens. *Diod. de Sic.*, 1.— *Méla*, 2, *c.* 2.

2. — fils d'Evanthe, était grand-prêtre d'Apollon à Ismare quand Ulysse y aborda. *Odyss.*, 9, *c.* 179.

1. MARON, *Maron*, *hist.*, de Lacédémone, capitaine qui mourut avec Léonidas aux Thermopyles. *Hér.*, 7, *c.* 227.

2. — *Maro*, surnom de Virgile. V. ce nom.

MARONÉE, *-neus*, *myth.*, surnom de Bacchus, pris de Maronée, ville de Thrace et, selon d'autres, de Maréotis, vignoble célèbre près d'Alexandrie.

1. MARONÉE, *-nea*, ville célèbre de la Thrace méridionale, chez les Cicones, sur les bords de la mer Egée, entre le fleuve Schœnos et Scornus, devait, dit-on, sa fondation à l'Egyptien Maron. Cette ville était fameuse surtout par ses vins. *Hom.*, *Od.*, 9, *v.* 197. — *Hor.*, 7, *v.* 109. — *T. L.*, 31, *c.* 16; 37, 33, 38, 41, *etc.* — *Tibul*, 4, *El.* 1, *v.* 57. — *Pline*, 14, *c.* 4 — *Méla*, 2, *c.* 2.

2. — lieu de l'Attique peu connu.

3 — v. du Samnium prise par Marcellus. *T. L.*, 27, *c.* 1.

1. MARPÈSE ou MARPESSE, *-sus*, v. de la Mysie dans la Troade, sur le mont Ida, à quelque distance d'Alexandria Troas.

2. — mont de l'île de Paros. V. MARPESSE.

MARPESIA CAUTES, nom qui fut donné au mont Caucase, en mémoire de Marpésie. (V. ce nom.) *Virg.*, *En*, 6, *v.* 171.

MARPÉSIE, *-sia*, reine des Amazones, soumit les habitans du Caucase, ce qui a fait nommer cette montagne *Marpesia cautes*. *Just.*, 2, c. 4.

MARPESSE, *-ssa*, *myth.*, fille d'Evénus, roi d'Etolie, fut recherchée à la fois par Apollon et par Idas, fils d'Apharée. Celui-ci l'enleva sur le char de Neptune, l'emmena à Messène, et l'épousa peu après. Il en eut Cléopâtre, qui épousa Méléagre. Apollon s'empara d'elle à son tour; mais Idas le poursuivit, et le força à combattre. Jupiter sépara les deux adversaires, et permit à Marpesse de choisir entre son amant et son époux. Marpesse se décida en faveur d'Idas. *Hom.*, *Iliade*, 9, *v.* 9. — *Ov.*, *Mét.*, 8, *v.* 305. — *Apollod.*, 1, *c.* 9. — *Paus.*, 4, *c.* 2; 5, *c.* 8.

1. MARPESSE, *-ssus*, *géog.*, mont. de l'île de Paros. C'est de cette montagne que les Grecs tiraient le marbre blanc qui décorait leurs monumens, et dont les Egyptiens mêmes ornèrent la façade de leur labyrinthe. Les voyageurs modernes ont découvert les carrières ouvertes par les anciens. *En.*, 6, *v.* 471. — *Pline*, 4, *c.* 12; 36, *c.* 5.

2. — v. de la Troade. V. MARPÈSE.

MARRA, v. de Syrie, sur la rive orientale de l'Oronte, au N. E. d'Apamée, au S. de Chalcis.

MARRÈS, roi d'Egypte, dressa une corneille à porter ses dépêches. Cet oiseau étant mort, il lui éleva un beau monument près de Crocodilopolis. *Elien*, *Anim.*, 6, 7.

MARRUBIUM. V. MARRUVIUM, *géog.*

MARRUCINIENS, *-cini*, peuples de l'Italie orientale, bornés au S. par les Peligues, à l'O. par les Marses et au N. par les Vestins, dont ils étaient séparés par le fleuve Aterne. Leurs villes principales étaient Aterne, Réate et Corfinium. *T. L*, 8, 9; 22 et 28. — *Sil. Ital.*, 15, *v.* 564.

MARRUVIUM ou MARRUBIUM (*San Benedetto*), capitale des Marses, située sur le bord oriental du lac Fucin *En.*, 7, *v.* 750. — *Sil. Ital.*, 8, *v.* 497.

MARS, dieu de la guerre, était, selon Hésiode, fils de Jupiter et de Junon. Bellone, sa sœur, conduisait son char; la Terreur et l'Effroi, ses deux fils, l'accompagnaient.

Selon les poètes latins, Junon, jalouse de ce que Jupiter avait fait sortir Pallas de son cerveau, résolut d'aller en Orient chercher les moyens de devenir mère sans le secours de son mari. Fatiguée de la route, elle se reposa près du temple de la déesse Flore, qui lui demanda le sujet de ses voyages. L'ayant appris, elle lui montra une fleur, qui croissait dans les champs d'Olène, et dont le seul attouchement produisait l'effet merveilleux qu'elle produisait. Junon fit élever son fils par Priape, un des Titans ou des Dactyles idéens, dont il apprit la danse et les autres exercices qui sont les préludes de la guerre. C'est pour cela, dit Lucien, qu'en Bithynie on offrait à Priape la dîme des dépouilles consacrées à Mars.

Tout le monde connaît d'après Homère, 1° le jugement de Mars au conseil des douze dieux pour la mort d'Hallyrothius, fils de Neptune : Mars se défendit si bien qu'il fut renvoyé absous; 2° la mort de son fils Ascalaphe, tué au siége de Troie, et qu'il courut venger lui-même; mais Minerve le ramena du champ de bataille, et le fit asseoir malgré sa fureur; 3° la blessure qu'il reçut de Diomède, dont la même déesse conduisait la pique. Le médecin de l'Olympe mit sur sa blessure un baume qui le guérit sans peine; 4° enfin les amours de Mars et de Vénus, chantés dans l'Odyssée et dans Ovide, et découverts par le dieu du jour; les rets invisibles tendu par Vulcain, et les captifs mis en liberté par l'époux déshonoré, et s'envolant l'un en Thrace et l'autre à Paphos. A cette occasion Mars changea en coq Alectryon, son favori, pour le punir de ne l'avoir pas averti de l'approche du Soleil, et Vénus se vengea en persécutant les enfans d'Apollon. A ces quatre aventures principales il faut joindre sa défaite dans la guerre de Jupiter et des Titans, où il fut fait prisonnier par Otus et Ephialte, et ne fut délivré par Mercure qu'après quinze mois de captivité.

Les poètes donnent à Mars plusieurs femmes et plusieurs enfans. Il eut Hermione de Vénus; Rémus et Romulus de Rhéa; et de Thébé Evadné, femme de Capanée. Il avait un grand nombre de surnoms, dont les principaux étaient Gradivus, Mavors, Quirinus, Salisubsulus, Arès, Enyalus, Camulus et Mamers. Il semble que son culte a été peu répandu chez les Grecs. Pausanias ne parle d'aucun temple de Mars, et ne nomme que deux ou trois de ses statues, en particulier celle qu'il avait à Sparte, qui était liée et garrottée, afin que le dieu ne les abandonnât pas dans les guerres qu'ils auraient à soutenir. Mais son culte dominait chez les Romains, qui regardaient ce dieu comme le protecteur de leur empire. C'était la coutume, lorsque les consuls se disposaient à ouvrir la campagne, qu'après avoir offert des vœux et des prières dans le temple de Mars ils touchassent solennellement la lance du dieu, en s'écriant : « *Mars, vigila*, que Mars veille au salut de l'empire ! »

Parmi ses temple à Rome, celui qu'Auguste lui dédia après la bataille de Philippes, sous le nom de Mars vengeur, passait pour le plus magnifique.

Les Saliens, prêtres de Mars, formaient à Rome un collége sacerdotal très célèbre. Ils portaient de petits boucliers nommés *Anciles* (V. ce mot). On immolait à Mars le taureau, le verrat et le bélier; quelques peuples lui sacrifiaient des chevaux; les Lusitaniens des boucs, des chevaux et même des prisonniers de guerre; les Cariens, des chiens; les Scythes et les Saracores, des ânes. Le vautour et le coq parmi les animaux, le chiendent parmi les plantes, lui étaient consacrés. On le mettait quelquefois dans la classe des divinités infernales. On représentait Mars sous la figure d'un vieillard armé d'un casque, d'une lance et d'un bouclier, tantôt nu et sans barbe, et tantôt couvert d'une robe flottante. Il était généralement assis sur un char attelé de deux coursiers, appelés par les poètes la Fuite et la Terreur. Les anciens Scythes représentaient Mars sous la forme d'un vieux sabre à demi rongé par la rouille. Ils immolaient en son honneur un de leurs ennemis, et arrosaient de son sang cette divinité meurtrière. Ils lui sacrifiaient aussi chaque année des bœufs et des chevaux. Les Gaulois avaient admis ce dieu au nombre de leurs divinités inférieures. Ils l'adoraient sous la forme d'une épée nue, déposée sur un autel dans un de leurs bocages. Ils vouaient à ce dieu les dépouilles de leurs ennemis, les rassemblaient en monceaux, et les laissaient exposées dans la campagne.

Les mythologues et les historiens anciens ont distingué plusieurs Mars. Le premier est le même que Bélus, à qui Diodore de Sicile fait honneur de l'invention des armes et de l'art de ranger les troupes en bataille. Hygin nous apprend qu'on donna à cet ancien roi de Babylone le nom de Bélus pour avoir le premier fait la guerre aux animaux (βέλος, trait). Le second Mars était un roi d'Egypte; le troisième un roi des Thraces, nommé Odin, qui se distingua tellement par sa valeur et ses conquêtes qu'il mérita parmi ce peuple belliqueux les honneurs du dieu de la guerre, et c'est celui qu'on nomme Mars Hyperboréen. (V. ODIN, THÉRO). Le quatrième est le Mars grec, nommé en grec Arès. Le cinquième et dernier est le Mars des Latins, qui rendit Rhéa Sylvia mère de Rémus et de Romulus, et que l'on croit le même qu'Amulius, frère de Numitor. Enfin on donna le nom de Mars à la plupart des princes belliqueux, et chaque pays se fit un honneur d'en avoir un ainsi qu'un Hercule. On le trouve en effet parmi les Gaulois sous le nom d'Hésus, ainsi que parmi les Scythes et les Perses, qui l'honoraient, les premiers sous la figure d'une épée (*acinaces*), et les seconds sous le nom d'Orion. Enfin l'empereur Julien fait mention d'un Mars d'Edesse, surnommé Azizus. Les Grecs ont chargé l'histoire de leur Mars des aventures de tous ceux que nous venons de nommer. *Odys.*, 1; *Il.*, 5. — *Virg.*, *Géorg.*, 4; *En.*, 8. — *Ov.*, *Fast.*, 5, *v.* 231. — *Hyg.*, 148. — *Juv.*, 9, *v.* 102. — *Paus.*, 1, *c.* 21 et 28.

MARS (MOIS DE). Ce mois était sous la protection de Minerve, et passait pour être malheureux pour les mariages. Avant la réformation de l'année par Numa, le mois de mars en était le premier. Aux calendes de mars on allumait du feu nouveau sur l'autel de Vesta, et l'on célébrait les Matronales. Ce jour était aussi consacré à Mars, et c'est sans doute de là que le mois prit son nom.

MARS (CHAMP DE). V. CHAMP-DE-MARS.

MARSANA, seigneur de la cour d'Assuérus. *Esth.*, 1, *v.* 14.

MARSCHESVAN, second mois de l'année civile et le huitième de l'année sainte des Hébreux. Il n'a que vingt-neuf jours, et répond à la lune d'octobre.

MARSÉ, une des filles de Thestius.

MARSEILLE, MARSEILLAIS. V. MASSILIE, MASSILIENS.

MARSÉLA, v. de la Sicile, vers l'O.

MARSES, *-si*, nation nombreuse et guerrière d'Italie, dans l'Apennin, sur le bord méridional du lac Fucin, était, dit-on, originaire de la grande Germanie, où effectivement se trouve un peuple de ce nom. Les Marses furent soumis avec peine par les

armes romaines. Ils se révoltèrent à diverses reprises (V. Guerre sociale), et ne cessèrent d'être à craindre que quand les Romains leur eurent accordé le droit de bourgeoisie. Dans la suite le nom de Marses devint un nom générique sous lequel on désignait ordinairement les Vestini, les Peligni, les Marrucini et les Frentani. *T. L.*, 8, 9, 10, 22. 28.

2. — peuple germain, habitait au S. des Frisons, au N. de la Lippe et à l'O. du Rhin. Germanicus, les ayant surpris une nuit où ils étaient livrés à la débauche, en massacra une partie, et incendia cinquante milles de terrain, n'ayant aucun égard ni pour le sexe ni pour l'âge. *Strab.* — *Tac.*, *Ann.*, 1, *c.* 50.

MARSIABA, *géog.* V. Macoraba.

MARSIGNES, *-ni* (*Silésie*), peuple de la Germanie intérieure, sur le penchant des montagnes des Marcomans. *Tac.*, *M. des Germ.*, 4, c. 3; *Ann.*, 1, 50.

MARSUS, *fils* de Circé, était roi des Toscans 300 ans avant la fondation de Rome. Il était regardé comme auteur de la science des augures; les Marses prétendaient tirer de lui leur origine.

1. **MARSYABA** ou Mariaba, v. de l'Arabie déserte sur le golfe Arabique.

2. — V. Macoraba.

MARSYAS, *myth.*, musicien célèbre par son habileté à jouer de la flûte et par sa dispute avec Apollon, était de Célènes en Phrygie, et avait eu pour père Olympus, ou Hyagnis, ou OEagrus. Les poëtes en ont fait un Silène ou un Satyre. Il jouait de la flûte avec tant de perfection qu'il passa pour l'inventeur de cet instrument. Epris des charmes de Cybèle, il suivit cette déesse à Nysa, où il eut l'imprudence de faire à Apollon un défi, dont la condition fut que le vaincu serait écorché tout vif par le vainqueur. Les Muses ou selon Diodore les habitans de Nysa furent pris pour arbitres. Les deux champions firent briller tout leur talent, et ce ne fut pas sans peine qu'Apollon remporta la victoire. Le dieu lia aussitôt son rival à un arbre, et l'écorcha tout vif. La mort de Marsyas causa un deuil universel. Les Faunes, les Satyres et les Dryades le pleurèrent, et de leurs larmes naquit un fleuve de Phrygie qui fut nommé Marsyas. Les villes libres avaient dans la place publique une statue de Marsyas, qui était comme un symbole de leur liberté, à cause de la liaison intime de Marsyas avec Bacchus, surnommé *Liber*. Il y avait à Rome dans le forum une de ces statues avec un tribunal dressé tout auprès, où l'on rendait la justice. Les avocats qui gagnaient leurs causes avaient soin de couronner cette statue de Marsyas, comme pour le remercier du succès de leur éloquence, et pour se le rendre favorable en qualité d'excellent joueur de flûte; car on sait combien le son de cet instrument influait alors dans la déclamation, et combien il était capable d'animer les orateurs et les acteurs. On voyait de plus à Rome, dans le temple de la Concorde, un Marsyas garrotté, peint de la main de Zeuxis. Plusieurs monumens le représentent attaché à un arbre, les mains liées derrière le dos; devant lui est Apollon, une lyre à la main. On conservait à Célènes la peau de ce musicien. Toutes les fois qu'on jouait de la flûte elle s'agitait et répondait, dit-on, au lieu qu'elle ne produisait ni son ni mouvement quand on jouait de la lyre. *Hyg.*, *fab.* 6, *v.* 707. — *Mét.*, 6, *fab.* 7. — *Diod.*, 3. — *Paus.*, 10, *c.* 39. — *Apollod.*, 1, *c.* 4.

1. Marsyas, *hist.*, Syracusain mis à mort par Denys le Tyran.

2. — frère d'Antigone, auteur d'une histoire de la Macédoine, qui partait du commencement de cet empire, et finissait au règne d'Alexandre.

3. — Egyptien qui commanda l'armée que Cléopâtre opposa à son frère Ptolémée Evergète II ou Physcon, vers l'an 131 av. J. C. Il fut battu. *Just.*, 3, 9, *c.* 1, 2.

1. Marsyas, *géog.*, fleuve de la Phrygie occidentale, se jetait dans le Méandre, au-dessous de la ville de Célènes. Il était ainsi appelé en mémoire du fameux joueur de flûte de ce nom, qui avait vécu sur ses bords. *Mét.*, 2, *v.* 265. — *T. L.*, 38, *c.* 13.

2. — fleuve de Syrie, traversait la ville d'Apamée. *Pline.* — *Ptol.*, 5, *c.* 15.

MARTEA (Hérès), *myth.* V. Hérès.

MARTEM (Ad), petite v. du Picénum méridional dans les Apennins, à l'E. de Phalacrine.

MARTHA, prophétesse syrienne que C. Marius menait à sa suite, et dont, soit par charlatanisme, soit par superstition, il prenait les ordres. On la portait en litière avec le plus grand respect. Elle était vêtue d'un grand manteau de pourpre qui s'attachait avec des agrafes, et portait à la main une pique environnée de bandelettes et de fleurs. *Plut.*, *Mar.*

MARTHE, *-tha*, sœur de Lazare et de Marie. C'était elle qui recevait ordinairement Jésus-Christ à Béthanie. *Luc.*, 10, *v.* 36; *Jean*, 11, *v.* 1; 12, *v.* 1.

MARTHÉSIE, *-sia*, fameuse reine des Amazones, régna avec Lampéto, et l'accompagna dans ses expéditions. V Lampéto.

MARTHULA, v. du Pont occidental, sur la mer, à l'embouchure d'une petite rivière.

MARTIA. Junon avait à Rome un temple sous le nom de *Juno Martia*, comme mère de Mars.

Martia, *hist.* V. Marcie.

Martia (Aqua), fontaine de Rome, ainsi nommée d'Ancus Martius, qui la fit construire. Ses eaux étaient pures et salubres, et arrivaient à Rome par le moyen d'un aquéduc de trente milles de long. *Tibul.*, 3 *et* 7, *v.* 26. — *Pline*, 31, *c.* 3; 36, *c.* 15.

1. **MARTIAL** (M. Valérius), *-lis*, célèbre poète épigrammatiste latin, florissait vers la fin du 1er siècle de J. C. Né à Bilbilis en Espagne, d'une famille peu illustre, il fut d'abord destiné à la jurisprudence; mais il montra peu de goût pour cette carrière. A vingt ans il fut envoyé à Rome pour y achever ses études, et s'y livra exclusivement à la poésie. Il paraît que ce fut deux ans après qu'il se fixa dans cette capitale, où il demeura trente-cinq années, vivant du fruit de ses talens poétiques. Titus et Domitien faisaient de lui beaucoup de cas, et le dernier le créa chevalier et tribun, et lui accorda les prérogatives du père de famille chargé de trois enfans. Martial reconnut ses bienfaits par des adulations emphatiques et exagérées, aussi contraires à la vérité qu'au bon goût. Sous Trajan, soit dépit de voir ses ouvrages peu estimés du prince, soit désir de revoir sa patrie, il quitta Rome, et retourna en Espagne, où il épousa une femme riche nommé Marcella. Il vécut encore quelques années; car il envoya de là à Rome, en l'année 100, un livre d'épigrammes. On ignore la date précise de sa mort.

Il nous reste de ce poète quinze livres d'épigrammes, dont le premier, qui est intitulé *Spectacula*, est un recueil de petites pièces sur les spectacles donnés au peuple par Titus et par Domitien; et dont les deux derniers sont appelés *Xenia* ou *Apophoreta*, parce qu'ils ne contiennent que des espèces de devises à placer sur les cadeaux (*Xenia*) que l'on distribuait à la fête des Saturnales ou dans d'autres occasions.

La publication du recueil des épigrammes de Martial forme presque une époque dans l'histoire de l'épigramme; ces petites pièces fugitives ne sont plus, comme dans Catulle, quelques vers isolés et sans saillie; presque toutes au contraire se terminent par une pointe, un trait, pour lequel l'auteur réserve tout le sel et le mordant de son génie. Ce

n'est point cependant que Martial égale Catulle; celui-ci avait le génie de l'épigramme, l'autre n'en avait que l'esprit; assez souvent on voit qu'il cherche en vain un trait qui lui échappe. Il a quelque chose de maniéré et d'énigmatique dans quelques pièces, ce qui a été remarqué surtout à la fin du troisième livre, dans le septième et le onzième; de plus, beaucoup de ses traits, de ses allusions, n'ayant rapport qu'à des circonstances éphémères ou locales, à des ridicules du jour, du moment, à des individus qui n'existent plus, ont perdu pour nous de leur sel. Il juge ainsi lui-même son recueil :

Sunt bona, sunt quædam mediocria, sunt mala plura
Quæ legis hic....

Ce qu'on peut reprendre à juste titre chez Martial, c'est l'exagération dégoûtante avec laquelle il prodigue à Domitien les noms de père de la patrie, de dieu, et la lâcheté avec laquelle il le poursuivit après sa mort; c'est la licence effrénée qui fait le fond d'un grand nombre de ses épigrammes, et qui en rend la lecture vraiment dangereuse.

Les meilleures éditions de Martial sont celles de Colusson, *ad usum Delphini*, Paris, 1680, et des Deux-Ponts, 1780. Outre les épigrammes contenues dans le recueil de Martial, on en trouve quelques-unes sous le nom de ce poëte, dans l'Anthologie de Burman, *vol.* 1, *p.* 137, 240, 470, 471.

2, 3, etc. — V. MARTIALIS.

1. MARTIALES LABINI, ministres publics du dieu Mars. *Cic., pro A. Cluentio, c.* 32.

2. — LUDI, jeux célébrés à Rome le premier août en l'honneur de Mars. On y faisait des courses à cheval et des combats d'hommes contre les bêtes. Germanicus, dit-on, y tua deux cents lions.

MARTIALES, nom donné aux soldats d'une légion nommée Martia.

1. MARTIALIS (CORN.), *hist.*, fut dépouillé de la charge de tribun par Néron, auquel il était opposé. *Tac., Ann.*, 15, *c.* 71.

2. — partisan d'Othon, fut tué dans le Capitole par les Vitelliens, l'an 69 de J.C. *Tac., Hist.*, 3, *c.* 70.

3. — (M. VALERIUS), poëte. V. MARTIAL.

4. — centurion, qui tua Caracalla, par les ordres de Macrin.

5 — (GARGILIUS), historien qui écrivit la vie de quelques empereurs. *Lampride.—Vopisc.*

6. — (GARGILIUS), auteur de quelques ouvrages sur l'agriculture et sur l'art vétérinaire.

7. — (S.) auteur ecclésiastique du 3e ou 4e siècle, composa deux épîtres adressées, l'une aux habitans de Burdigalie, l'autre à ceux de Tolosa. La légende le fait à tort disciple des apôtres et missionnaire de l'évangile dans les Gaules

MARTIALIS, *géog.* V. VOLVICUM.

1. MARTIANUS, nom donné par Galba à son affranchi Icélus. V. ce mot.

2. — MINEUS FELIX CAPELLA, né à Madaure en Afrique, vers la fin du 5e siècle, fut élevé à Carthage. On ignore s'il fut chrétien. Il parvint à la dignité de proconsul. Il nous reste de Capella un ouvrage en neuf livres, intitulé *Satyricon*, qui n'est qu'une espèce de recueil de *mélanges*. Les deux premiers livres forment un ouvrage allégorique détaché et particulier; c'est l'apothéose de la philosophie, et son mariage avec Mercure ou l'Eloquence. Les sept livres suivans traitent de sept sciences qui alors formaient le cercle des études, savoir : la grammaire, la dialectique, la rhétorique, la géométrie, l'astrologie, l'arithmétique et la musique. Cet ouvrage, écrit en style barbare, fut en grande vogue dans les écoles du moyen âge. Gors a donné une bonne édition des trois premiers livres, Nuremberg, 1794. 3, 4, etc. — V. MARCIANUS et MARCIEN.

MARTIAUX (JEUX). V. MARTIALES, n° 2.

1. MARTIN (S.), *-tinus*, évêque de Tours, célèbre par sa piété et ses vertus, vivait vers l'an 375. On lui attribue un morceau très-court, intitulé Confession de foi sur la Trinité.

2. — archevêque de Braccara, chez les Callaïques, en 580, composa un grand nombre d'ouvrages ecclésiastiques qui le distinguent de la foule des écrivains de son temps. On a aussi de lui une collection des canons orientaux, en quatre-vingt-quatre chapitres, recueil précieux pour l'étude de l'histoire de l'Eglise.

3. — DE DUME, évêque en 567, et père de l'Eglise, laissa plusieurs ouvrages, entre autres le *Traité des quatre vertus cardinales*, adressé à Myron, roi de Galice.

MARTINE, *-na*, empoisonneuse, célèbre par ses liaisons avec Plancine, fut arrêtée en Syrie et envoyée à Rome; mais elle mourut subitement à Brindes. *Tac., Ann.*, 2, *c.* 69; 3, *c.* 7.

MARTINIEN, *-nianus*, officier distingué que Licinius décora du titre de César. Constantin le fit mettre en pièces par ses soldats, après la défaite de Licinius à Chalcédoine, l'an 324.

MARTIS ou ULTIUM (*Oulx*), v. de la Gaule orientale, dans la province des Alpes maritimes, sur les confins de l'Italie.

MARTIUS, *myth.*, surnom de Jupiter, sous lequel les guerriers l'invoquaient au commencement des combats.

MARTIUS, *hist.* (Ce nom est souvent confondu avec Marcius.) V. MARCIUS, pour ceux qui ne sont pas ici.

1. — (P.), magicien qui fut battu de verges et décapité sous l'empire de Tibère. *Tacite, Ann.*, 2, *c* 12.

2. — (FESTUS), chevalier romain, complice de la conspiration de Pison, l'an de J. C. 65. *Tac., Ann.*, 15, *c.* 50.

3.— (MACER), officier qui, à la tête de deux cents gladiateurs, remporta une victoire sur les partisans de Vitellius, l'an 69 de J. C. Ayant ensuite éprouvé un échec, ses soldats se révoltèrent contre lui, et il échappa difficilement. *Tac.*, *Ann.*, 2, *c.* 23, 35, 36 et 71.

4.—(TURBO), général de Trajan, soumit les Juifs révoltés en Egypte, en Mésopotamie et en Mauritanie. Adrien le nomma gouverneur de la Dacie et préfet du prétoire; cependant il lui retira plus tard ses faveurs pour un motif inconnu. *Dion Cass.*

5. — (VERUS), accompagna L. Vérus dans son expédition contre les Parthes, contint la ville de Cénépolis, prête à se révolter, prit Tiridate et remit Sohême en possession du trône d'Arménie. Nommé à la fin de la guerre gouverneur de la Cappadoce, il apprit le premier à Marc-Aurèle la révolte d'Avidius Cassius, et fut chargé de le réduire. Les papiers des rebelles tombèrent entre ses mains; mais il les brûla pour ne compromettre personne. *Suid.*

MARTYRIUS, un des huit jurisconsultes qui travaillèrent au code sous Théodose Ier.

MARTYROPOLIS (*Meia Farekin*), v. de l'Arménie, au N. E. d'Amida, était arrosée par les sources du Tigre.

MARUCA (*Meron Erroud*), v. de la Margiane, vers les sources du Margus, chez les Marucéens.

MARUCÉENS, *-cæi*, peuple de la Margiane septent. entre l'Oxus et le Margus, à l'E. d'un grand desert. Maruca était leur ville principale.

MARUCINIENS. V. MARRUCINIENS.

1. MARULLUS (EPIDIUS), tribun du peuple, qui (l'an 44 av. J. C.) arracha les guirlandes que l'on avait mises sur les statues de César, et fit mettre

en prison ceux qui l'avaient salué du nom de roi. César le déposa de sa charge. *Vel. Pat.*, 2, c. 68.

2. — (POMPEIUS), grammairien de Rome, osa reprendre Tibère sur un mot qu'il avait laissé échapper, et, comme un des courtisans de ce prince soutenait par flatterie que ce mot était latin, Marullus lui dit : « L'empereur peut donner le droit de cité aux hommes, mais non pas aux mots. »

3. — gouverneur de Jérusalem après la prise de cette ville par Titus.

4. — (MARIUS), auteur de mimes, est placé par Jul. Capitolinus sous Antonin.

5. — (TACITUS), poète de Calabre, au 5e siècle, offrit à Attila un poème dans lequel il le faisait descendre des dieux. Attila ne répondit à ses flatteries qu'en ordonnant qu'on brûlât le livre et l'auteur. Mais ensuite il commua la peine.

MARUS (*Morava*, *Marish* ou *Maros*), riv. de la grande Germanie, chez les Quades, dont elle traversait le pays du N. au S., se jetait dans le Danube à l'O. du Cusus, à Cornutum. *Tac.*, *Ann.*, 2, c. 63.

MARUVIUM. V. MARRUBIUM.

MARYANDINES. V. MARIANDYNES.

MARYANDYNE ou MARIANDYNE, *-nus*, chef des Maryandynes, qu'il conduisit en Bithynie. Les uns lui donnent pour père Phryxus ou Phinée, les autres Cimmérius.

MARYAS, roi de Tyr, contemporain d'Alexandre.

MARZANA, nom de Vénus chez les Sarmates.

MASAL ou MISCHAL, v. de la Palestine, dans la tribu d'Aser, près du mont Carmel, sur la mer. *Jos*, c. 21, *v.* 31 ; *Paral.*, 1, *c.* 6, *v.* 74.

MASALOTH, v. de Palestine, dans la tribu de Juda, fut prise et saccagée par les Syriens.

MASARA, v. de la petite Arménie, sur l'Euphrate.

MASARIS, surnom de Bacchus chez les Cariens.

MASCA, riv. de la Mésopotamie mérid., coulait vers le S., et se jetait dans l'Euphrate entre Corsote et Bélési-Biblada.

MASCAS, fleuve de l'Arabie déserte. *Xénoph.*

MASCHALA ou MESCHÉLA, v. d'Afrique, fut soumise par Archagathus, vers l'an 307 av. J. C. *Diod.*

MASDORANES ou MAZORANES, *-ni*, peuple de l'Arie, dans la partie voisine de la Parthie.

MASEPHA, v. de la tribu de Juda, au S. de Jérusalem, au N. d'Hebron. *Jos.* 15, *v.* 38.

MASÈS, v. de l'Argolide orient., dans l'Hermionide, au S. O. d'Hermione, sur la mer, et près des monts Coccygiens. Elle était d'abord sous la dépendance d'Argos, mais les Hermioniens s'en emparèrent, et en firent leur port. *Hom.*, *Il.*, 2, *v.* 69.

MASÉSYLES. V. MASSESSYLES.

MASIANI, peuple de l'Inde, entre l'Indus et le Cophène.

MASINISSA, célèbre roi des Numides et allié des Romains, était fils de Gala, roi de la Numidie Massylienne. Il prit d'abord le parti des Carthaginois contre les Romains; mais après la défaite d'Asdrubal, Scipion l'Africain (le premier des deux) ayant trouvé parmi les prisonniers un neveu de Masinissa, et le lui ayant renvoyé comblé de présens, ce trait fit tant d'impression sur le roi que de l'aversion la plus forte il passa tout à coup à une admiration sans bornes. Il joignit ses troupes à celles des Romains, et contribua beaucoup par sa valeur à la victoire qu'ils remportèrent sur Asdrubal et Syphax. Après le combat il épousa Sophonisbe, femme de Syphax et fille d'Asdrubal, que le sort des armes avait faite sa prisonnière, et aux larmes et à la beauté de laquelle il ne put résister; mais Scipion n'ayant pas approuvé ce mariage, il envoya du poison à son épouse, afin de la soustraire au pouvoir des Romains, qui voulaient la faire paraître au triomphe du vainqueur. (V. SOPHONISBE.) Pour le récompenser de ce sacrifice, P. Scipion accorda à Masinissa, en présence de l'armée, le titre et les honneurs de roi. A la bataille de Zama Masinissa contribua puissamment à la défaite d'Annibal. Scipion lui donna alors les états de Syphax et une partie du territoire de Carthage. Ce prince montra en mourant l'estime qu'il avait pour les Romains en chargeant le second Africain de faire le partage de son royaume entre ses enfans. Il régna soixante ans, et mourut dans la quatre-vingt-dix-septième année de son âge, l'an 149 av. J. C. A l'âge de 90 ans, il faisait tous les exercices d'un jeune homme, et il se tenait à cheval sans selle. Il était très sobre, et le lendemain d'une victoire qu'il avait remportée contre les Carthaginois on le trouva dans sa tente faisant son repas d'un morceau de pain bis. Il avait éprouvé des revers au commencement de son règne; mais depuis son alliance avec les Romains jusqu'à sa mort ce fut une suite continuelle de prospérités. Il laissa cinquante-quatre enfans, dont trois seulement étaient légitimes, Micipsa, Gulussa et Manastabal. Scipion divisa son royaume entre ces derniers, et fit aux autres de riches présens, qui leur tinrent lieu d'apanage. La mort de Gulussa et de Manastabal, qui arriva peu de temps après, laissa Micipsa maître de tous les états de son père. *Strab.*, 17. — *Sall.*, *Jug.* — *Ov.*, *Fast.*, 6, *v.* 769. — *Just.*, 33, c. 1; 38, c. 6. — *T. L.*, 24, 25, 28, 29, 30, 31, 32, 34, 36, 40, 42, 54. — *Val. Max.*, 8.

MASIS, ancien nom du mont Ararat.

MASISTE, *-tes*, fils de Darius et d'Atossa et frère de Xerxès, fut un des généraux qui commandèrent l'armée perse dans la première expédition en Grèce. Xerxès conçut pour sa femme une passion criminelle, et le fit mourir. *Hér.*, 7, *c.* 82; 9, *c.* 106.

MASIUS MONS (*Karadgeh day*), chaîne de montagnes de la Mésopotamie septent., dans la Mygdonie, se prolongeait de l'O. à l'E. parallèlement au Tigre, entre la Cornée et la Zabdicène.

MASO (PAPIRIUS), consul l'an 231 av. J. C.

MASPHA. V. MASEPHA.

MASPHAT ou MASPHE, v. de Judée dans la tribu de Benjamin. Les Israélites tenaient quelquefois dans cette ville leurs assemblées générales.

MASPIENS, *-pii*, nation de la Perside.

MASQUES, *personæ*. Les anciens se servaient de masques non seulement afin de se déguiser, mais encore dans une foule de circonstances solennelles ou publiques. Ainsi les représentations dramatiques, les triomphes, les fêtes des dieux, surtout les Bacchanales, quelquefois même les funérailles étaient autant d'occasions où les principaux personnages portaient des masques. Mais c'était surtout pour la représentation des ouvrages dramatiques que les masques devenaient nécessaires. En effet les prodigieuses dimensions des théâtres anciens forçaient à donner à toutes les parties de l'acteur des proportions colossales. De là ces vases d'airain qui répercutaient et grossissaient la voix; de là ces costumes qui haussaient la taille de près d'un pied; de là enfin ces masques qui donnaient aux héros et aux demi-dieux cet air de grandeur et de majesté qu'on supposait qu'ils avaient eu pendant leur vie. De plus, dans les pièces satiriques, on voyait souvent apparaître sur la scène non seulement les Faunes, les Pans, les Satyres, mais encore les Cyclopes, les Centaures et tous les monstres et les animaux de la fable, et dès lors l'usage des masques devenait nécessaire. Enfin les mêmes acteurs se trouvaient obligés de représenter des personnages de différens genres, de différens caractères, et surtout de différens âges et de différens sexes, attendu qu'il n'y avait point d'actrices

chez les anciens, et que c'étaient des hommes qui jouaient tous les rôles de femmes qui se trouvaient dans leurs pièces. De plus, ces masques empêchaient que l'on ne reconnut sur-le-champ la figure d'un acteur de sa connaissance, ce qui nuit à l'illusion.

Ces masques ne ressemblaient point du tout aux nôtres : c'était une espèce de casque qui couvrait toute la tête, et qui, outre les traits du visage, représentait encore la barbe, les cheveux, les oreilles et jusqu'aux ornemens que les femmes employaient dans leurs coiffures. Les premiers masques furent faits de feuilles d'airain. Dans la suite on les fit de cuir, doublé de toile ou d'étoffe; mais ensuite on les fit tous de bois. C'étaient les sculpteurs qui les exécutaient d'après l'idée des poètes. Les masques variaient selon la différence des pièces tragiques ou comiques, et selon le sexe et l'âge des personnes qu'on avait à représenter. Les masques tragiques étaient affreux; car, outre leur grandeur énorme, et une grande bouche ouverte, la plupart avaient encore l'air furieux, le regard menaçant, le poil hérissé, et une espèce de tumeur sur le front, qui ne servaient qu'à les rendre encore plus terribles. Les masques tragiques ne commencèrent à être en usage que du temps d'Eschyle. Ce fut ce poète, créateur véritable de la tragédie, qui, portant son génie sur la décoration de la scène et sur le costume des acteurs, en conçut la première idée. Auparavant on se barbouillait le visage de lie, ou l'on paraissait sans aucune espèce de déguisement.

Les masques comiques devaient être ridicules. Il n'y en avait point qui n'eussent quelque difformité, afin d'exciter la gaîté. Ceux des pièces satiriques étaient les plus absurdes de tous; car, comme ce genre n'était fondé que sur l'imagination des poètes, il n'y avait point de figures si extravagantes que leurs masques ne représentassent.

Les danseurs de l'orchestre avaient aussi des masques, mais sans aucune difformité. Ils représentaient les personnages au naturel. Les Grecs appelaient cette espèce de masques *προσωπεῖον*, au lieu que ceux de la tragédie, qui représentaient les ombres des morts, s'appelaient *μορμολυκεῖον*, et ceux qui représentaient les gorgones ou furies *γοργόνειον*.

MASSA Veternensis, petite v. de l'Etrurie occid., à l'O., et près de Vétulonie.

MASSADE, *-da*, la plus forte place de la Judée, dans la tribu de Juda, à l'O. du lac Asphaltite. Hérode-le Grand fit tellement fortifier ce lieu qu'on n'y pouvait monter qu'un à un, encore en s'appuyant sur les mains. Eléazar, chef des Sicaires, se retira dans ce château. Mais se voyant prêt à être pris d'assaut, il persuada aux habitans de se tuer les uns les autres. Le dernier homme qui resta mit le feu au château, et se tua. Deux femmes qui s'étaient cachées avec cinq enfans, racontèrent cette horrible histoire au général romain. *Josèphe*, *G. des Juifs*, 4, *c.* 16 et 17.

MASSÆSYLI. V. Massessyles.

MASSAGA (*Achnagar*), v. de l'Inde en-deçà du Gange, capitale des Assacènes, vers la source la plus septentrionale de l'Indus, au N. de Peucela. Elle fut prise et saccagée par Alexandre.

MASSAGÈTES, *-ta*, peuple de la Scythie, qui, selon l'opinion la plus probable, occupait de grandes plaines, à l'E. de la mer Caspienne, au N. du Iaxarte. Quelques auteurs cependant les placent au N. du Danube, et d'autres les confondent avec les Gètes. Ce peuple avait à peu près les mêmes mœurs, les mêmes usages que les autres Scythes. (V. ce mot.) On dit pourtant que chez eux les femmes étaient communes. Les Massagètes étaient braves, combattaient avec adresse soit à pied, soit à cheval. Aussi Cyrus tenta-t-il vainement de les subjuguer; ils restèrent toujours indépendans. Ils vivaient, dit Hérodote, de leurs troupeaux et des poissons de l'Araxe; ils n'ensemençaient point leurs terres. Le lait était leur boisson ordinaire. Ils faisaient mourir leurs vieillards, et se nourrissaient de leur chair. Les Massagètes adoraient exclusivement le soleil, et lui sacrifiaient particulièrement des chevaux. *Hér.*, 1, *c.* 104; 4, 172. — *Corn. Nép.*, *Reg.*, 1. — *Strab.* — *Q. Cur.*, 4, *c.* 12; 8, *c.* 1. — *Ptol.*, 6, *c.* 10. — *Pline.*

MASSALA, v. de l'Arabie heureuse, chez les Homérites.

1. MASSALIE, *-lia*, riv. de l'île de Crète, avait son embouchure sur la côte méridionale, près de la ville de Phéniconte.

2. — (*Marseille*) V. Massilie.

MASSALIOTICUM ou Massiliense Ostium, nom que l'on donnait à celle des bouches du Rhône qui se trouvait le plus près de Marseille (*Massilie.*)

MASSANE. V. Messane ou Messine.

MASSANIENS, *-ni*, peuple de l'Inde, qui habitait vers l'embouchure et le long de l'Indus. *Diod.*

MASSASSYLI, *géog.* V. Massessyles.

MASSAVA (*Mesves*), lieu de la Gaule, dans la Lyonnaise 4e, au S. E., sur le Ligeris, entre Brivodurum et Nevirnum.

MASSESSYLLES, *-li*, nation numide, qui habitait le côté occidental de la Numidie. Il ne faut point confondre les Massessyles avec les Massyles. Ceux-ci étaient à l'E. du côté de l'Afrique propre, ceux-là à l'O. et près de la Mauritanie; ceux-ci obéissaient à Syphax, et ceux-là à Masinissa, lors du commencement de la seconde guerre punique.

MASSIE, *-ssia*, v. de la Bétique méridionale, chez les Tartessiens. Selon Pline, on y fabriquait des briques qui nageaient sur l'eau quand elles étaient froides.

MASSICE, v. de Babylonie, sur le bord oriental de l'Euphrate, au N. de Babylone.

MASSICUS, *myth.*, prince étrusque, qui vint au secours d'Enée, à la tête de mille guerriers de Clusium et de Cosa. *Enéide*, 10, *v.* 166.

Massicus Mons, *géog.*, mont. de la Campanie, vers le N., dans le voisinage de Sinuesse et de Minturnes, était renommée pour ses vins. Le vignoble de Massique n'était séparé de celui de Falerne que par un petit fleuve. *Virg.*, *Géorg.*, 2, *v.* 14.—*Hor.*, 1, *od.* 1, *v.* 19, etc. — *Pline*, 14, *c.* 6.

MASSILIE, *-lia*, (*Marseille*), grande v. de la Gaule, dans la Viennaise, chez les Cavares, au S. E., sur la Méditerranée, était une des plus célèbres de la Gaule par son commerce, ses richesses, par la politesse de ses habitans et leur goût pour les beaux-arts. Son enceinte était forte et entourée de bonnes murailles. Son port était commode et vaste : il s'appellait Lacydon ou Alcydon.

Cette ville dut son origine à une colonie phocéenne, qui vint de l'Ionie s'y fixer 600 ans av. J.C. (V. Phocée). Ces premiers colons établirent le gouvernement de la cité naissante sur le modèle de celui de leur ancienne patrie. Bientôt la colonie fut augmentée d'une foule de fugitifs qui venaient trouver leurs frères, et qui fuyaient une domination étrangère. Marseille acquit dès lors une importance qui ne fit que s'augmenter dans la suite. Son commerce prit des accroissemens tels qu'il embrassait toutes les parties du monde connu. Elle les dut surtout aux chutes successives de Tyr et de Carthage, dont elle sut profiter pour établir partout des colonies et des comptoirs. Elle fut, dès ces deux époques, une république puissante, et dès l'an 340 elle fut admise à l'alliance des Romains, à qui elle rendit les services les plus importans pendant les guerres puniques;

mais lors des guerres civiles de César et de Pompée, s'étant déclarée pour ce dernier, César en fit le siége; et, malgré la bonté avec laquelle il la traita, elle perdit un peu de sa splendeur. Cependant il laissa aux habitans la liberté de vivre selon leurs lois. Auguste lui continua la même faveur. Elle se gouverna ainsi près d'un siècle en république sous la protection de l'empire. Il paraît cependant que les empereurs y avaient une garnison, et que le vicaire général des Gaules et les autres officiers de l'empire y établirent leur siége. La religion chrétienne y fut introduite vers l'an 150 de J. C.

Marseille était une des villes les plus belles des Gaules. Elle était bâtie en amphithéâtre, et presque toutes les maisons étaient décorées d'ornemens d'architecture, empruntés de la ville de Cyzique en Mysie. Elle possédait beaucoup de beaux édifices, dont il ne nous reste plus aucun vestige. Les plus célèbres étaient deux temples consacrés à Apollon et à Diane. Elle avait aussi un gymnase et des écoles fameuses. Les sciences y furent cultivées avec de grands succès, surtout après la chute de la Grèce. Les Romains envoyaient leur jeunesse dans ses écoles. Elle a donné le jour à Pythéas et à Euthymène, géographes célèbres, à l'historien Eratosthène, à Démosthène et Chermis, médecins distingués, à Pétrone, poète et courtisan de la cour de Néron, aux orateurs Pacatus, Agrotas et Oscus, et à plusieurs autres. *Hérod.*, 1, *c.* 164. — *Pline*, 3, *c.* 4. — *Just.*, 37. — *Strab.*, 1. — *T. L.*, 5, c. 3. — *Hor.*, *ép.* 16. — *Flor.*, 4, c. 2. — *Tac.*, *Ann.*, 4, c. 44.

MASSILIENS (*Marseillais*), nation célèbre de la Gaule, ainsi nommée de Massilie (*Marseille*), sa capitale. Ce fut surtout la sagesse de leur gouvernement qui rendit les Marseillais fameux. L'état était gouverné par un sénat composé de six cents membres nommés *Timuques* (τιμοῦχοι), c'est-à-dire honorables; leur charge était inamovible. Dans ce nombre on en choisissait quinze, qui formaient un conseil chargé de rendre la justice, et trois pour présider aux assemblées en qualité de premiers magistrats; les autres composaient l'assemblée chargée de délibérer sur les affaires d'état. Les lois étaient gravées sur des tables exposées sur les places publiques : elles furent long-temps religieusement observées. La religion y était extrêmement respectée. Diane Ephésienne était la déesse protectrice de la république, et dans toutes les colonies qu'ils établissaient ils lui érigeaient une statue semblable à celle du temple d'Ephèse. Les mœurs s'y conservèrent aussi dans toute leur pureté pendant plusieurs siècles. On avait banni les arts qui énervent. On punissait les oisifs. Le luxe était proscrit. Une dot ne pouvait jamais passer cent pièces d'or, dont cinq seulement étaient consacrées aux vêtemens. Les femmes étaient modestes, les hommes sobres et économes. Le mensonge même était inconnu. Le suicide ne pouvait avoir lieu que précédé de l'assentiment des magistrats, qui alors délivraient du poison mis en réserve par la république; et sans doute ce cas n'arrivait que fort rarement. L'hospitalité était un devoir religieux. Les beaux-arts et les sciences étaient une des occupations favorites des Marseillais, et leur ville fut nommée l'Athènes des Gaules. (V. MASSILIE.) Dans la suite les richesses que les Marseillais acquirent, engendrèrent le luxe, et le luxe les corrompit. La licence qui y régna même passa en proverbe.

MASSILIENSE OSTIUM. V. MASSALIOTICUM.

MASSIQUE (MONT). V. MASSICUS, *géog.*

MASSIVA, prince numide, fils de Gulussa et neveu de Masinissa, fut élevé par Gala, qui l'adopta après la mort de son père. Ayant été fait prisonnier par P. Scipion, ce général le renvoya à son oncle avec des présens et une escorte. Massiva se montra toujours opposé à Jugurtha, qui le fit assassiner, afin d'empêcher qu'il n'obtînt le royaume de Numidie, qu'il sollicitait du sénat. *T. L.*, 27, *c.* 19. — *Sall.*, *Jug.*, *c.* 25.

MASSUGRADE, -*da*, de la famille de Masinissa, fut le père de Dabar. *Sall.*, *Jug.*, *c.* 70.

MASSYLES ou LIENS, -*li* ou -*lienses*, peuples numides qui habitaient toute la partie orientale de la Numidie propre, avaient coutume de monter à cheval sans selle et sans bride. Ils étaient belliqueux, simples dans leurs mœurs, et passionnés pour la liberté. Quelques auteurs les confondent à tort avec les Massæsyliens. V. ce mot. *T. L.*, 24, c. 48; 28, c. 17.

MASSYLIE, -*lia*, contrée de l'Afrique, dans la Numidie, au pied du mont Atlas. V. MASSYLES.

MASTE (peut-être *Gondar*), v. de l'Ethiopie, au-dessus de l'Egypte, dans l'intérieur de l'île de Méroé.

MASTERA, femme de Leucanor, roi du Bosphore. *Lucien.*

MASTIA, v. d'Afrique, dans la Mauritanie Césarienne, sur la mer, près du Fretum Gaditanum.

MASTIGOPHORES (μαστίξ, fouet; φέρω, porter), huissiers des Hellanodiques ou Agonothètes, ainsi nommés parce qu'ils étaient armés de verges, dont ils frappaient les athlètes qui entraient en lice hors de rang ou avant le signal, ou ceux qui, quoique exclus des jeux, osaient y paraître.

1. **MASTOR**, *myth.*, de Cythère, père de Lycophron. *Iliade*, 15, *v.* 340.

2. — père du devin Halitherse. *Odyss.*, 2, 158.

MASTOR, *hist.*, Iazyge de nation, par qui, dit-on, Adrien, dégoûté de la vie, voulut se faire tuer.

MASTRAMELA STAGNUM ou ASTROMELA (*étang de Berre*), étang de la Narbonnaise seconde, chez les Cavares, près des embouchures du Rhône. Il avait quatre ou cinq lieues de long, et communiquait à la mer. *Pline*, 3, *c.* 4.

MASUÆ, peuple de l'Inde, en-deçà du Gange, au N., entre les Moruntes et les Paguntes.

MASURIUS SABINUS, jurisconsulte du siècle d'Auguste et de Tibère, laissa divers traités. Sa pauvreté était aussi grande que ses connaissances étaient profondes. *Pers.*, 5, *v.* 90.

MASYLES, MASYLIE. V. MASSYLES, MASSYLIE.

MATAVONIUM (*Cabasse*), v. de la Narbonnaise seconde, entre les Albiœci et les Commoni, au N. E. et près de Forum-Vocontii.

MATÉOLE ou MATÉOLES, -*la* ou -*læ*, petite v. de l'Iapygie, dans la Messapie, vers le centre.

MATERA, *myth.*, un des surnoms de Minerve, sous lequel les piques (*matera*) lui étaient consacrées.

MATERA, *archéol.*, espèce de trait ou de pique en usage chez les Gaulois.

MATERENSE OPPIDUM (*Matter*), v. d'Afrique, à peu de distance au S. O. du Sisara Palus.

MATERES (μάτερες, dorien pour μήτερες, mère), déesses révérées à Engyum en Sicile. On croit que ce sont les trois nymphes Thisoa, Néda, Hagno, qui prirent soin de l'enfance de Jupiter, et par là devinrent en quelque sorte ses mères.

MATERINE, -*na*, petite contrée de l'Ombrie. *T. L.*, *c.* 41.

1. **MATERNUS**, un des interlocuteurs du Dialogue sur la corruption de l'éloquence. L'auteur lui attribue une tragédie dont Caton était le héros.

2. — rhéteur ou sophiste que Domitien fit mettre à mort pour avoir déclamé contre les tyrans. C'est peut-être le même que le précédent. *Dion Cass.*

3. — déserteur et brigand, qui, étant parvenu à former une armée assez considérable dans les Gaules, projeta de tuer Commode dans les fêtes de Cybèle, et de se faire proclamer empereur en sa place. Quel-

ques-uns de ses soldats le dénoncèrent par jalousie, et Commode le fit sur-le-champ condamner à mort avec la plupart de ses complices. *Hérodien*.

1. MATHAN, prêtre de Baal, fut tué devant l'autel de ce dieu, par ordre du grand prêtre Joïada, vers l'an 876 av. J. C. *Rois*, 4, *c*. 11 et 18.

2. — fils d'Eléazar, aïeul de Joseph, époux de la Vierge. *Matth*., 1, *v*. 15, 16; *Luc*, *c*. 3, *v*. 23.

MATHANA, *géog*. V. MATTHANA.

MATHANIAS, plus communément SÉDÉCIAS. V. ce nom. *Paral*., 1, *c*. 25, *v*. 16.

MATHAT, fils de Lévi et père d'Héli, que l'on croit être le même que Joachim, père de Marie.

1. MATHATHIAS. V. MACHABÉE, n° 2.

2 — fils de Simon Machabée et petit-fils du précédent, fut tué en trahison avec son père et un de ses frères, par Ptolémée, son frère, l'an 135 av. J. C. *Machab*., 1, *c*. 16, *v*. 14.

MATHIAS (S.), un des apôtres de Jésus-Christ, remplaça Judas Iscariote. On lui attribue un *Evangile* et un *Livre de traditions*, reconnus apocryphes par toute l'église.

MATHIEU. V. MATTHIEU.

MATHO, délateur protégé par Domitien, et dont Juvénal raille l'embonpoint. *Juv*., 1, *v*. 31; 7, *v*. 129; 11, *v*. 34.

MATHUSALA ou MATHUSALEM, patriarche, fils d'Hénoch, engendra Lamech à l'âge de 187 ans, et eut deux filles à l'âge de 782 ans. Il mourut, l'an 1344 av. J. C., âgé de 969 ans. *Gen*., *c*. 5, *v*. 21.

MATIANE, -*na*, une des subdivisions principales de la Médie, avait pour bornes au N. l'Atropatène, au S. le Chiliocomum, à l'E. l'Assyrie, dont elle n'était séparée que par le mont Zagros. *Hérod*., 1, *c*. 189. 202; 5, *c*. 52. — *Strab*.

1. MATIANES ou MATIÈNES, -*ani*, -*eni*, peuple de la Matiane.

2. — petite peuplade de l'Asie mineure, à l'E. des Phrygiens, sur la droite de l'Halys. *Hérod*., 1, *c*. 72.

MATIANI MONTES, dénomination vague de toutes les chaînes partielles de montagnes qui se prolongent dans la Matiane, et vont unir le Zagros au Caucase.

MATIANIQUE (LAC), -*nicus*, ou lac SPANTA (lac d'*Ormiak*), grand lac de la Médie, entre la Matiane et l'Atropatène. Il y avait sur ses bords un grand nombre de villes, dont la principale était Thélarma.

1. MATIDIE, -*dia*, nièce de Trajan et fille de Marciana. Elle eut une fille nommée Sabine, qui épousa l'empereur Adrien.

2. — fille de la précédente et sœur de Sabine.

MATIENA, *geog*. V. TIORA.

1. MATIENUS (P.), tribun des soldats l'an de Rome 547, fut battu de verges par ordre de Q. Pléminius, et expira sous les coups. *T. L*., 29, *c*. 6, 9.

2. — (M.), préteur dans l'Espagne ultérieure l'an de Rome 579. Accusé à son retour des crimes les plus atroces, il s'exila volontairement à Tibur. *T. L*., 41, *c*. 28; 42, *c*. 1; 43, *c*. 2.

MATILICA, lieu d'Ombrie, au N. E de Nucérie.

MATINI, peuple de l'Apulie, voisin du mont Matinus. *Hor*, *ode* 23, *v*. 3.

MATINUS, petite mont. d'Apulie, abondante en ifs et en abeilles. *Hor*., 4, *ode* 2, *v*. 27. — *Phars*., 9, *v*. 184.

MATISCO (*Mâcon-sur-Saône*), v. de la Lyonnaise 1re, chez les Eduens, au S. E., sur l'Araɛ, à égale distance de Cabillonum et de Lugdunum. *Cés*., *G. des Gaul*., 7.

MATIUS (CN.), poète romain, ami de César. Il composa des poésies sous le nom de *Mimiambes*, et fit une traduction latine de l'Iliade. Cicéron lui a écrit quelques lettres, *l*. 6, *ep*. 12; 7, *ép*. 15; 11, *ép*. 27, 28.

MATRALES, -*lia*, fête qu'on célébrait à Rome le 11 juin, en l'honneur de Matuta ou Ino. Les dames romaines pouvaient seules participer aux cérémonies de la fête, et entrer dans le temple. Une seule esclave y était admise, et on la renvoyait après l'avoir légèrement souffletée en mémoire de la jalousie qu'Ino avait conçue contre une de ses esclaves. Les Romaines n'offraient des vœux à cette déesse que pour les enfans de leurs frères ou de leurs sœurs, parce que Matuta avait été trop malheureuse pour les siens propres. Le sacrifice qu'elles offraient consistait en un gâteau de farine, de miel et d'huile. *Ovide*, *Fast*., 6. V. INO.

MATRES (*mater*, mère), nom que les Italiens et les Gaulois donnaient aux Parques, soit en raison du soin qu'elles prenaient pour favoriser le passage de l'homme à la vie, soit en reconnaissance des secours que les femmes croyaient en obtenir dans les douleurs de l'enfantement.

MATRINUM, v. du Picenum, chez les Prætutii au S. E., près d'Adra, et sur l'Adriatique.

MATRONA (*la Marne*), fleuve de la Gaule, prenait sa source chez les Lingones, près d'Andomaturum, traversait les Lyonnaises première et quatrième en arrosant le pays du Catalauni, des Rémi, des Suessiones, des Meldes, et se jetait un peu au-dessus de Lutèce dans la Sequana. *Cés*., *G. des G*., 1.

MATRONALES, -*nalia*, fêtes solennisées par les dames romaines aux calendes de Mars. Ovide (*Fast*., 3) assigne cinq causes à l'institution de cette fête; 1° la manière dont les Sabines terminèrent la guerre entre les Sabins et les Romains; 2° le désir d'obtenir de Mars la même félicité qu'il avait accordée à ses enfans Rémus et Romulus; 3° le vœu que la fécondité que la terre éprouve en mars fût accordée aux dames romaines; 4° la dédicace d'un temple à Junon Lucine sur le mont Esquilin, faite aux calendes de ce mois; 5° parce que Mars était fils de la déesse qui présidait aux noces et aux accouchemens. La magnificence et la joie présidaient à la célébration de cette fête. Les femmes se rendaient le matin au temple de Junon, lui présentaient des fleurs, et s'en couronnaient elles-mêmes. De retour chez elles, elles y passaient le reste du jour extrêmement parées, et y recevaient les félicitations et les présens que leurs amis ou leurs maris leur envoyaient en souvenir de l'heureuse médiation des Sabines. Dans la matinée du même jour les hommes mariés se rendaient au temple de Janus, pour lui faire aussi leurs sacrifices. La solennité finissait par de somptueux festins que les maris donnaient à leurs épouses. Dans cette fête les dames accordaient à leurs servantes les priviléges dont les esclaves jouissaient aux Saturnales.

MATTHANA, lieu situé dans le désert de Cadémoth, à l'E. du torrent d'Arnon et de Médaba. Les Israélites y campèrent. *Nomb*., *c*. 21, *v*. 18 et 19.

MATTHIAS. V. MATHIAS.

1. MATTHIEU, -*thæus*, surnommé Lévi, évangéliste et l'un des douze apôtres. Tout ce qu'on sait d'authentique sur sa vie, c'est qu'il était publicain, exerçant un emploi subalterne au bureau de péage romain à Capharnaüm. Lorsque Jésus-Christ lui dit de le suivre Matthieu quitta tout, et le mena en sa maison, où il lui fit un festin, et ne le quitta plus. Une tradition le fait naître à Nazareth. Ce qu'on rapporte de ses voyages apostoliques en Macédoine, en Ethiopie, en Parthe et dans les Indes, ainsi que du martyre qu'il souffrit, selon les uns en Arabie, selon les autres en Ethiopie, et de sa sépulture à Hiérapolis, est fabuleux. Toute l'antiquité chrétienne s'accorde à lui attribuer un Evangile en langue hébraïque et syrochaldéenne. Nous n'en avons qu'une traduction en grec. Quant à l'époque où il fut com

posé, on varie de l'an 57 à l'an 60. L'Evangile de S. Matthieu est regardé comme celui qui contient le plus de détails historiques. On donne à cet évangéliste un ange pour symbole. *Marc*, 2, *v.* 14; *Luc*, 5, *v.* 17.

2. — moine de Constantinople, composa vers l'an 385 un tableau alphabétique des particularités les plus remarquables dans les canons des conciles et dans les décrets des empereurs; et deux poèmes en vers politiques sur les offices de l'église et de la cour. Dans le premier de ces deux ouvrages il a inséré la fameuse donation de Constantin.

3. — écrivain ecclésiastique, florissait vers la fin du 5e siècle, en Albanie. On a de lui un *Commentaire* sur la Genèse et un autre sur la prophétie de Job, ainsi qu'un traité sur les rites de l'église d'Arménie.

4. — Cantacuzène, frère de l'empereur Jean Cantacuzène, laissa un Commentaire sur le Cantique des cantiques.

MATTIACUM ou Mattiacæ Aquæ (*Marpura*), v. de la Germanie, chez les Mattiaques, près du Rhin, entre Badoris et Artaunum. Il ne faut pas la confondre avec Mattium, qui était beaucoup plus à l'E. *Ptolém.*, 2, *c.* 11.

MATTIAQUES, *-cia* (à peu près *Nassau*), nation belliqueuse et puissante de la Germanie, était bornée au S. par les Sedusii, au N. par les Teuctères, les Marses et les Sicambres, à l'E. par les Cattes, et à l'O. par le Rhin. On trouvait dans leur territoire des sources d'eaux chaudes. Les mœurs et les usages de ce peuple étaient entièrement conformes à ceux des Bataves. *Tac.*, *Ann.*, 1, *c.* 56; 11, *c.* 20; *Hist.*, 4, *c.* 37; *M. des Germ.*, *c.* 29.

MATTIUM, v. de la grande Germanie, où les Mattiaques tenaient leurs assemblées. Elle fut brûlée par Germanicus. A l'O. et très-près de cette ville passait la limite de l'empire fixée sous Trajan.

MATURNE, déesse que l'on invoquait quand le blé était parvenu à maturité.

MATUSARUM, v de la Lusitanie, chez les Celtici, au S. E de Scalabis.

MATUTA (*maturus*, mûr), divinité romaine, la même que la Leucothoé des Grecs. C'était Ino qui avait été changée, sous ce nom, en divinité de la mer, et qui était adorée par les marins dans un temple de Corinthe consacré à Neptune. Les femmes mariées et nées de parens libres avaient seules le droit d'entrer dans le temple de Matuta. Elles portaient ordinairement dans leurs bras les enfans de leurs proches parens, et les recommandaient à la déesse. *T. L.*, 5. — *Cic.*, *Nat. des D.*, 3, *v.* 19. V. Matrales.

MATYLUS, v. de la Pamphylie, sur la côte, entre les embouchures du Cataractes et du Cestrus.

MAURE, *-ra*, courtisane célèbre du temps de Juvénal. *Juv.*, *Sat.*, 6, *v.* 307; 10, *v.* 224.

MAURENSII, peuple numide qui habitait la partie orientale de la Mauritanie Tingitane, sur l'Océan, à l'O. du fleuve Molocath.

MAURES, *-ri* (μαῦρος, noir), nom générique sous lequel les Romains ont désigné tous les habitans de la Mauritanie. Ces peuples étaient nomades, c'est-à-dire qu'ils n'avaient point de demeures fixes. Ils étaient presque toujours armés, combattaient ordinairement à cheval avec des lances, mais ils portaient aussi des épées; ceux qui se battaient à pied avaient pour boucliers des peaux d'éléphans. Ils etaient dans l'usage de se couvrir de peaux de lions, de panthères, d'ours, qui leur servaient aussi de lits. Les Maures étaient nommés *Maurusii* par les Grecs *Strab.*, 17. — *Enéide*, 4, *v.* 206. — *Mart.*, 5, *ép.* 29; *l.* 12, *ép.* 67. — *Sil. Ital.*, 4, *v.* 569; *l.* 10, *v.* 102. — *Méla*, 1, *c.* 5; 3 *c* 10 — *Just.*, 1, 9, *c.* 2.

1. MAURICE, *-ricius*, chef d'une légion nommée Thébéenne (peut être parce qu'elle avait été levée dans la Thébaïde), dont tous les soldats étaient chrétiens, fut envoyé par Dioclétien en Italie, afin de soumettre les Bagaudes, l'an 286 de J. C. Maximien ayant voulu forcer Maurice et toute sa légion à sacrifier aux idoles, ces généreux chrétiens se laissèrent tous massacrer plutôt que d'obéir.

2. — (M. Tibère), *-ricius Tiberius*, empereur d'Orient, natif d'Arabisse en Cappadoce, succéda à Tibère Constantin, dont il avait épousé la fille Constantine, et se signala contre les Perses, l'an 582 de J. C. Phocas se souleva contre lui, se fit proclamer empereur, et le massacra avec sa femme et ses enfans auprès de Chalcédoine, en 602.

MAURICUS (Junius), frère d'Aruléuus Rusticus, fut exilé par ordre de Domitien, après l'exécution de son frère. *Tac.*, *Agr.*, *c.* 45. — *Pline*, 4, *ép.* 22.

MAURITANIE, *-nia* (royaumes de *Maroc*, *Fes* et *Alger*), très-grande contrée de l'Afrique occidentale. Dans sa plus grande étendue, la Mauritanie était renfermée entre le fleuve Ampsagas et l'Océan. Le fleuve Molochath ou Mulucha la divisait en occidentale et orientale. La première était la Mauritanie proprement dite; et c'est là que régnait Bocchus du temps où Rome faisait la guerre à Jugurtha. La protection des armes romaines lui fit acquérir la contrée voisine à l'E., qui alors faisait partie de la Numidie; et le nom de Mauritanie devint commun à deux provinces; l'une à l'O. du fleuve Mulucha, s'appela Mauritanie Tingitane; l'autre à l'E., fut nommée Mauritanie Césarienne. Une subdivision fut ensuite établie dans cette dernière, et il y eut une Mauritanie Césarienne et une Mauritanie Sitifensis. (V. ci-dessous chacun de ces noms).

La Mauritanie était, dit-on, extrêmement fertile, excepté en quelques endroits déserts. On y voyait des arbres d'une grosseur prodigieuse, entre autres des ceps de vigne si énormes que deux hommes ne pouvaient les embrasser. Les éléphans, les panthères, les singes et les crocodiles s'y trouvaient en grande quantité, et c'est surtout de là que les Romains les tiraient pour les jeux.

La Mauritanie forma d'abord un royaume, qui, après quelque temps d'indépendance, se plaça sous la protection des Romains. Auguste, encore collègue d'Antoine, la réduisit en province romaine; mais, parvenu à l'empire, il la rendit à son gouvernement primitif, et lui donna pour roi Juba. Celui-ci laissa le trône à son fils Ptolémée, que Caligula attira à Rome, et assassina l'an de J. C. 39. Deux ans après (sous Claude) un affranchi de Ptolémée voulut venger la mort de son maître; de là une guerre qui se termina à l'avantage de Rome et à la suite de laquelle les Maures devinrent d'alliés sujets du peuple romain. Pour le caractère et les usages du peuple, V. Maures.

2. — Césarienne, *-nia Cæsariensis*, subdivision de la Mauritanie, bornée au N. par la mer, à l'O. par la Tingitane, à l'E. par la Sitifensis et au S. par des déserts; Césarée en était la capitale, et le Chinalaph la rivière principale.

3. — Occidentale, ancien royaume de Bocchus, nommé par suite Mauritanie Tingitane. V. ce mot.

4. — Orientale, portion de l'empire de Numidie annexée aux états de Bocchus par les Romains, forma ensuite les Mauritanies Césarienne et Sitifensis. V. ces mots.

5. — Sitifensis, ainsi nommée de la ville principale Sitifi, avait à l'O. le Serbèle, qui la séparait de la Mauritanie Césarienne, et à l'E. l'Ampsagas. Cette province, avec la Césarienne, avait anciennement fait partie de la Numidie.

6. — Tingitane, *-na*, province orientale de la Mauritanie, entre le Mulucha à l'E., la chaîne des monts Atlas au S., l'Atlantique à l'O., et au N. la Méditerranée. Tingis était la ville principale. Outre le Mulucha, on y remarquait la Sala et le Subur.

MAURISCUS, sénateur mis à mort sous Galba pour avoir dit qu'il craignait que bientôt on ne regrettât Néron. *Plut*.

MAURORUM Castra (*Kafar Tutha*), forteresse de la Mésopotamie occidentale, au S. O. de Nisibis.

MAURUS (Térentianus.) V. Térentianus.

MAURUSII. V. Maures.

MAUSOLE, *-lus*, fils et successeur d'Hécatomne, roi de Carie, et le prince le plus opulent de son siècle, épousa Artémise. Après sa mort (l'an 353 av. J.C.) Artémise lui fit faire un tombeau d'une telle magnificence qu'il passa pour l'une des sept merveilles du monde, et que le nom de mausolée devint synonyme de riche tombeau. Quatre architectes distingués y travaillèrent : Scopas entreprit la façade de l'orient, Timothée celle du midi, Léomachide travailla au couchant, et Bruxis au septentrion. Pythis, qui se joignit à ces quatre artistes, éleva la majestueuse pyramide qui couronnait le monument, sur laquelle il plaça un char de marbre attelé de quatre chevaux. Le pourtour était de quatre cent onze pieds; il avait vingt-cinq coudées de haut, et était entouré de trente-six colonnes. Cet édifice coûta des sommes immenses, ce qui fit dire à Anaxagore, lorsqu'il le vit : *Voilà bien de l'argent changé en pierre*. (V. Artémise.) *Hér.*, 7, *v.* 99. — *Strab.*, 14. — *Diod.*, 16 — *Paus.*, 8.

Mausole, *-lus*, *géog.*, nom d'une embouchure de l'Indus, nommée ensuite Hydaspe.

MAUSOLÉE, *-leum*. V. Mausole.

MAUSOLES, *-li*, peuple de la Libye intérieure, au S. des Gétules.

MAUVIE, *-via*, reine des Sarrasins, qui, après avoir ravagé l'Arabie et la Palestine, fit alliance avec Valens contre les Goths, et embrassa le christianisme.

MAVORS, le même que Mars.

MAVORTIA, *myth.*, nom donné à Bellone, sœur et compagne de Mars

Mavortia, *géog.* (*Mavors*, Mars), épithète donnée à beaucoup de contrées belliqueuses, mais principalement à la Thrace, à cause de la férocité de ses habitans, et à Rome parce qu'elle avait été fondée par les fils de Mars.

MAVORTIUS Lollianus, consul en Occident avec Arbétio, l'an de J. C. 335.

1. MAXENCE (M. Aurelius Valerius), *-entius*, tyran de Rome, était fils de l'empereur Maximien Hercule, qui avait gouverné et abdiqué en même temps que Dioclétien. Galérius, son beau-père, ne voulut point le nommer César lors de cette abdication, et par là s'attira la haine du jeune prince. Peu d'années après Constance-Chlore, second Auguste, étant mort à Eboracum, dans la Flavie Césarienne (l'an de J. C. 306), Maxence se fit proclamer à Rome par ses partisans. Il ne fut pas plus tôt sur le trône qu'il engagea Maximien à reprendre la pourpre. L'empire fut alors gouverné par six princes à la fois, Galérius, Constantin, Sévère Daza, Maximin, Maximien et Maxence. L'année suivante (307) il marcha à la tête de ses troupes et de concert avec Maximien, son père, contre Sévère. Celui-ci se renferma dans Ravenne, où il fut pris par Maximien, et mis à mort par l'ordre de Maxence. Galérius cependant refusa de le reconnaître; il nomma Licinius (C. Val.) Licinianus César à la place de Sévère, et s'avança contre l'usurpateur avec des forces considérables; mais après des succès variés, il fut obligé de se retirer, et d'abandonner l'Italie et le titre de César à Maxence. Cependant des altercations s'étaient élevées entre celui-ci et son père, qui, après avoir abdiqué de nouveau, avait repris la pourpre, et l'on prévoyait déjà une guerre lorsque la mort de Maximien à Arélate (en 310) fit cesser les craintes. Alors Maxence s'empara de l'Afrique, et s'y fit détester par sa tyrannie et par sa cruauté, surtout à l'égard des chrétiens. Pendant ce temps Galérius avait été emporté par une maladie cruelle, et Constantin, appelé à la conquête de l'Italie par les sujets de Maxence autant que par son ambition, marcha sur Rome. Le tyran sortit des murs de cette capitale pour lui livrer bataille; il fut défait complètement, et voulut se réfugier dans la ville; mais, le pont sur lequel il traversait le Tibre avec son armée en déroute s'étant écroulé sous ses pieds, il se noya le 28 octobre 312. Ce prince n'avait aucune des qualités de son père, et avait tous ses vices. Avare et cruel, il comptait autant de coupables que de gens riches, et condamnait à mort quiconque excitait sa cupidité par sa magnificence ou par ses grands biens. Débauché et brutal, il enlevait aux maris leurs épouses, et les leur renvoyait déshonorées. Oisif et lâche, il faisait agir pour lui ses généraux, et ne paraissait jamais devant ses troupes que pour leur faire des largesses ou commander des massacres publics. Il ignorait les premières règles de l'art militaire. Sa mauvaise administration causa à Rome une horrible famine.—Maxence était gros de taille, pesant et difforme, et c'était vulgaire qu'il n'était pas fils de Maximien.

2. — (Jean), moine de Scythie, au 6e siècle, composa un ouvrage contre les Acéphales, que l'on trouve dans la bibliothèque des Pères. Il fut un des disciples et des défenseurs les plus zélés de S. Augustin.

MAXERA ou Mazeras, fleuve de l'Hyrcanie, qui se jetait dans la partie méridionale de la mer Caspienne, chez les peuples du même nom.

MAXERÆ, peuple de l'Hyrcanie méridionale, sur la côte de la mer Caspienne.

MAXILUA, v. d'Espagne, près d'Italica, sur les confins de la Bétique et de la Lusitanie.

1. MAXIMA Cæsariensis ou Grande Césarienne, une des six provinces de la Bretagne romaine, avait pour bornes au S. la Flavie Césarienne, et au N. la Valentie, dont elle était séparée par la muraille d'Adrien. Trois peuples principaux, les Coritani au S., les Parisii à l'E., et les Brigantes à l'O., occupaient la grande Césarienne.

2. — Sequanorum. V. Sequanaise (Grande).

MAXIME, *-mus*, nom qui devint extrêmement commun vers le 3e siècle, ainsi que ceux de Maximin, Maximien et les noms analogues de Magnus, Magnentius et Majorianus (*magnus*, grand; *major*, plus grand; *maximus*, très-grand). Les personnages des temps antérieurs sont portés à Maximus.

1° *Empereurs ou tyrans.*

1. Maxime ou Pupien, *M. Clodius Pupienus Maximus*, empereur romain avec Balbin, était fils d'un forgeron ou selon d'autres d'un serrurier. Enrôlé dans les rangs de l'armée romaine, il parvint aux grades les plus élevés, et fut successivement revêtu des dignités de préteur, de consul (l'an 227 de J. C.), de préfet de Rome et de gouverneur de la Grèce, de la Bithynie et de la Narbonnaise. Après la défaite et la mort des deux Gordien (l'an 232) il fut élevé à l'empire par le sénat, avec Balbin et le jeune Gordien, pour mettre un terme à la tyrannie sans cesse croissante de Maximin. Il s'avançait contre lui à la tête d'une armée formidable lorsqu'il apprit qu'il avait été massacré par ses propres soldats à Aquilée. Les deux nouveaux empereurs furent alors unanimement reconnus, et ne s'occupèrent plus

que des guerres étrangères. Maxime se préparait à porter ses armes chez les Parthes quand la garde prétorienne se révolta, et l'égorgea avec Balbin, pour donner l'empire au jeune Gordien seul, l'an de J. C. 239, dans la soixante-quatorzième année de sa vie. Il avait régné un an et trois mois. Ce prince était digne d'un meilleur sort. La pureté de ses mœurs, son incorruptible équité, son zèle pour l'ancienne discipline, son désintéressement justifient le choix que le sénat avait fait de lui librement. Sa taille était élevée, sa physionomie noble et mélancolique, son maintien grave.

2 — (*Magnus Maximus*), tyran des Gaules, pendant le règne de Valentinien II, était Espagnol d'origine. Parvenu des derniers grades de la milice au rang de général des troupes romaines en Bretagne, il prit la pourpre en 383, et passa dans la Gaule, où il fit des progrès rapides. Gratien, alors empereur d'Occident, voulut s'opposer à sa marche; mais ses troupes l'abandonnèrent, et il périt assassiné. Les Gaules devinrent dès lors le partage de Maxime, qui y joignit la Bretagne au N. et l'Espagne au S., et fixa sa résidence à Treviri En même temps il envoya des ambassadeurs à Théodose pour le solliciter de l'associer à l'empire. Théodose lui donna des espérances; mais bientôt Maxime, s'apercevant qu'on cherchait à le jouer, envahit l'Italie, marcha sur Rome, et pilla les villes principales de la péninsule. A la nouvelle de son approche Valentinien II, ancien collègue et alors successeur de Gratien, s'était enfui à Thessalonique, d'où il implorait le secours de Théodose. Celui-ci, redoutant sur terre les forces nombreuses de l'usurpateur, feignit de faire les préparatifs d'une armée navale. Trompé par ce stratagême, Maxime fait embarquer la majeure partie de ses troupes. Aussitôt Théodose rassemble son armée, précipite sa marche, atteint son rival près d'Aquilée, le bat et le force à se réfugier dans cette ville, que bientôt il assiége et emporte d'assaut. Les soldats de Maxime le livrèrent euxmêmes à Théodose, pieds et poings liés. Celui-ci, après lui avoir reproché ses crimes, s'attendrissait sur son sort, et allait lui donner la vie quand la multitude lui trancha la tête, le 26 août 388. Victor, son fils, qu'il avait associé à l'empire, subit le même sort quelques jours après

3. — (*Fl. Anicius Petronius Maximus*), empereur d'Occident après le meurtre de Valentinien III, était issu d'une des plus considérables familles de Rome. Il avait déjà été revêtu deux fois du consulat (en 433 et 443) lorsqu'il assassina en trahison Valentinien (17 mars 455), se fit proclamer à sa place, et épousa sa veuve malgré ses refus. Il ne jouit pas long-temps du fruit de son crime. Ayant eu l'imprudence de révéler à l'impératrice tout ce qu'il avait fait, en ajoutant qu'il n'avait agi que pour l'obtenir, Eudoxie (c'était le nom de celle-ci) appela à Rome contre lui le roi des Vandales, Genséric; mais trois jours avant l'arrivée de ce vengeur Maxime avait été lapidé par le peuple, le 12 juin, après un règne de moins de trois mois. Il avait déclaré César, Palladius son fils.

2° *Généraux, magistrats, etc.*

1. Maxime, un des généraux de Domitien, fut un de ceux qui dans la suite lui ôtèrent la vie.

2. — général de Trajan, périt dans l'expédition de ce prince au-delà de l'Euphrate.

3. — consul du temps d'Alexandre Sévère, avec Julius Lupus, l'an de J. C. 232.

4. — consul en 233, avec Ovinius Paternus, et en 234, avec Urinatius Urbanus.

5. — père de l'empereur Probus, était de Sirmium dans la Pannonie, où il exerçait la profession de jardinier. L'ayant quittée pour celle des armes, il s'éleva du rang de simple soldat à celui de tribun militaire, et jeta par un mariage avec une famme noble et riche les fondemens de la grandeur à laquelle s'éleva sa maison.

6, 7, etc. — V. Maximus.

3° *Philosophes, Ecrivains.*

1. Maxime de Tyr, fameux philosophe platonicien qui vint à Rome vers le temps de Marc-Aurèle, et vécut jusqu'au règne de Commode. Marc-Aurèle fut son disciple et son admirateur. Il nous reste de lui quarante-un discours, des dissertations et des maximes, le tout écrit en grec. Les uns et les autres sont peu remarquables quant au fond des idées; mais le style se recommande par beaucoup de clarté et de naturel. Maxime de Tyr se distingue des autres philosophes platoniciens de cette époque en ce qu'il ne prodigue point comme eux les allégories et les métaphores. Les meilleures éditions de Maxime de Tyr sont celles de Londres, 1740, et de Leipsick, 1774.

2. — (Valère). V. Valère Maxime.

3. — d'Ephèse ou le Cynique, ainsi nommé à cause de sa patrie et de la secte qu'il embrassa, acquit la plus grande célébrité par ses connaissances dans la philosophie et la magie. Il fut le maître principal de Julien, à qui il fit embrasser presque toutes ses opinions, et à qui plus que tout autre il inspira la haine du christianisme. Parvenu à l'empire (361 ans av. J. C.), ce prince combla Maxime de bienfaits et d'honneurs. Il le visitait souvent, et soumettait toutes ses compositions à sa censure. Ne pouvant cependant le fixer à sa cour, il le nomma grand-pontife de Lydie, fonction dans laquelle Maxime fit briller autant de justice que de modération. L'année suivante (362) Julien, marchant contre les Parthes, eut recours à la science magique et astrologique de son maître pour connaître le succès de son entreprise. Celui-ci lui annonça les triomphes les plus éclatans, et lui dit que sa gloire effacerait celle d'Alexandre. Il lui avait même, dit-on, persuadé auparavant que l'âme du conquérant de l'Asie habitait son corps par l'effet de la métempsycose. Il est difficile d'admettre tant de crédulité dans un prince tel que Julien. Quoi qu'il en soit, l'empereur, après d'importans avantages, mourut au sein de la victoire (363), et sa mort entraîna la chute de son maître. Un décret de Valens contre les magico-sophistes devint le motif de son arrestation, et après des tortures cruelles il eut la tête tranchée, à Ephèse, l'an de J. C. 366. Il avait composé sur la philosophie et la rhétorique divers ouvrages qui sont entièrement perdus. *Amm. Marc.*

4. — d'Epire, un des maîtres de Julien, différent du précédent, composa un poème grec en six cent-dix vers sur les influences de la lune et des astres. Cet ouvrage, que Rufin Kenius attribue à un contemporain de Callimaque, se trouve dans la Bibliothèque grecque de Fabricius, vol. 9 (édition Harless).

5. — de Byzance, philosophe contemporain de Julien.

6. — de Madaure, philosophe platonicien, ami de S. Augustin, à qui il fut toujours attaché malgré son éloignement pour le christianisme. On trouve de lui, dans les œuvres de S. Augustin, plusieurs épîtres dont la plus fameuse est la quarante-troisième.

7. — un des huit jurisconsultes qui, vers l'an 432, travaillèrent à la confection du code Théodosien

8. — (S.) de Turin, ainsi nommé parce qu'il fut évêque de cette ville vers l'an 460, fut un des ornemens de l'église d'Occident par sa piété et son

éloquence. Il nous reste de lui quarante-neuf homélies imprimées dans la Bibliothèque des Pères.

9. — (S.) DE CONSTANTINOPLE, se signala par son zèle contre les monothélites, qui le persécutèrent avec une violence inouie, et le firent mourir dans les fers en 662. On a de lui plusieurs ouvrages, dont le plus important est un commentaire sur les œuvres de S. Denys l'aréopagite. Le père Combéfis en a donné une édition, Paris, 1675, grec-latin.

1. MAXIMIANA (FAUSTA). V. FAUSTA.

2. — (THEODORA). V. THEODORA.

1. MAXIMIANOPOLIS, v. de la Thrace septentrionale, au S. O. d'Odessus sur le Panysus. Elle avait d'abord porté les noms de JAMPHORA et de PORSULLI ou PYRSAOLIS.

2. — v. de Palestine, dans la vallée et près de la ville de Jezraël; c'est la même que Adadremmon.

3. — (*Nekkadi*), v. de la Thébaïde, vers le centre, à égale distance du Tentyra et de Thèbes, sur la rive gauche du Nil.

1. MAXIMIEN HERCULE, *Herculius* (*Marcus Aurelius Valerius Maximianus*), naquit à Sirmium, en Pannonie, et servit d'abord dans les armées romaines en qualité de simple soldat. Dioclétien, devenu empereur, récompensa son courage en le nommant son collègue, et lui céda le gouvernement de l'Italie, de l'Afrique, de l'Espagne et de toutes les provinces de l'Occident. Maximien justifia le choix de Dioclétien par les victoires qu'il remporta sur les barbares. Ses armes ne furent pas heureuses dans la Grande-Bretagne, que Carrausius le contraignit à lui céder; mais en Afrique il vainquit et fit mourir Aurélius Julianus, qui s'était fait proclamer empereur. Les Maures furent vaincus peu de temps après; il les poursuivit dans leurs montagnes, les força de se rendre, et les transporta dans d'autres pays. Dioclétien, ayant abdiqué l'empire, obligea son collègue à l'imiter, l'an 304 de J. C. Maximien obéit à regret; mais bientôt, cédant aux instances de Maxime, son fils, qui venait de prendre la pourpre dans Rome, il quitta sa retraite, et se décora de nouveau du titre d'Auguste. Il poussa même l'ingratitude jusqu'à vouloir que son fils renonçât à l'exercice de la souveraine puissance, et rentrât dans la vie privée. Maxence rejeta cette proposition, et l'armée se révolta contre Maximien, qui fut obligé de se réfugier dans les Gaules, à la cour de Constantin, à qui il donna sa fille Fausta en mariage. Là il s'abandonna de nouveau à la jalousie ambitieuse de son caractère, et voulut reprendre l'exercice de la souveraineté. Mais, voyant qu'il ne pouvait rien obtenir de la violence, et que Constantin s'opposait à ses desseins, il engagea sa fille à lui livrer l'empereur en laissant la porte de sa chambre ouverte pendant la nuit. La princesse le lui ayant promis, il s'approcha du lit, et poignarda un homme qu'il y trouva endormi; mais ce n'était pas Constantin. Fausta avait dévoilé à son mari les noirs projets de son père, et avait fait occuper sa place par un eunuque. Lorsque Maximien crut avoir tué son gendre, celui-ci parut tout à coup avec une troupe de soldats, s'empara du meurtrier, et ne lui laissa que le choix de son genre de mort. Maximien s'étrangla lui même à Marseille, âgé de 60 ans, l'an 310 de J. C. Maximien était un habile capitaine; mais son cœur était celui d'un monstre. Il était aussi d'une avarice sordide. Il n'avait été placé à la tête de l'empire par Dioclétien que pour battre les ennemis, tandis que lui-même administrerait l'intérieur.

2. — GALÈRE. V. GALERIUS.

MAXIMIDIANA (CORN.), vestale enterrée vive pour avoir violé son vœu de chasteté, l'an 92 av. J.C.

1 MAXIMIN (CAIUS JULIUS VERUS)-*minus*, successeur d'Alexandre Sévère à l'empire, naquit en 173 dans un bourg de la Thrace septentrionale limitrophe des barbares. Son père et sa mère étaient Goths. Dans sa jeunesse il fit le métier de pâtre, et exerça son courage contre des bandes de voleurs qui infestaient la campagne. Il en dissipa plusieurs à la tête d'une troupe de pâtres comme lui, qu'il avait rassemblés, et qui le reconnaissaient pour leur chef. Dans la suite, s'étant enrôlé dans la milice, il s'éleva aux plus hauts grades de l'armée, enfin, à la mort de Sévère, il se fit proclamer empereur, l'an 235 de J. C. Il conserva sa réputation de guerrier vaillant et heureux, et remporta d'assez importans avantages sur les Germains (235), les Sarmates et les Daces (237); mais il perdit bientôt sur le trône la popularité qu'il s'était faite n'étant que général. Il s'abandonna à toute la férocité de son caractère, et fit périr au milieu des tortures les plus affreuses plus de quatre mille personnes soupçonnées d'avoir conspiré contre sa vie. Il se plaisait lui-même à voir leur agonie et à contempler leurs souffrances. La noblesse surtout était l'objet de sa cruauté. Les chrétiens éprouvèrent à leur tour son inhumanité, et subirent une persécution, qui ne finit qu'avec son règne. Maximin ne fut pas moins féroce à la tête des armées. Dans l'expédition contre les Germains, qui signala le commencement de son empire, il avait non seulement détruit les moissons, mais encore porté le fer et la flamme dans une étendue de pays de quatre cent cinquante milles. Tant de barbarie souleva enfin les Romains : les Gordiens furent proclamés empereurs (238); mais ces princes furent battus, et périrent en Afrique peu de temps après leur élévation au trône. Alors le sénat revêtit temporairement de l'exercice de l'autorité vingt de ses membres, puis nomma empereurs Balbin et Maxime Pupien. Maximin à cette nouvelle, transporté de fureur, marcha sur Rome dans le dessein d'en passer les habitans au fil de l'épée; mais les soldats, honteux de marcher sous les étendards d'un tyran que sa cruauté avait fait surnommer Busiris, Cyclope et Phalaris, l'assassinèrent à Aquilée, à soixante-cinq ans, l'an 236 de J. C. La nouvelle de sa mort causa à Rome la joie la plus vive; on immola des hécatombes en action de grâces. Maximin était d'une taille gigantesque; les historiens disent qu'il avait huit pieds de haut, et que les bracelets de sa femme lui servaient d'anneaux. Il avait un appétit proportionné à sa taille; chaque jour il mangeait quarante livres de viande, et buvait dix-huit bouteilles de vin. Sa force était extraordinaire. Il tirait un char pesamment chargé, brisait les dents d'un cheval d'un coup de poing, et déracinait facilement un arbre. *Hérodien*.

2. — fils du précédent, était âgé de dix-huit ans quand son père fut élevé à la puissance impériale. Il le nomma César et prince de la jeunesse. Il mourut la même année que lui. Les auteurs sont partagés sur son caractère; les uns le présentent comme non moins cruel que son père, les autres comme un modèle de douceur et de vertu.

3. — parent de l'empereur Tacite, qui lui donna le gouvernement de Syrie, sous les ordres de Probus. Ses violences soulevèrent ses soldats, qui se délivrèrent de sa tyrannie en lui donnant la mort.

4.—(GALERIUS VALERIUS), nommé d'abord Daza, fils d'un berger de Thrace ou d'Illyrie et berger lui-même, était neveu de Galère-Maximien par sa mère. Dioclétien, lors de son abdication en 304, lui donna le titre de César; il prit de lui-même celui d'Auguste, en 308, et se fit ensuite reconnaître par son oncle. Sa haine violente pour le christianisme lui fit persécuter les chrétiens de ses états, et même prendre les armes contre les peuples de la grande Ar-

ménés qui professaient cette religion (en 312). L'année suivante, après la mort de Galère, il partagea l'empire avec Constantin. Voyant avec peine qu'il avait des collègues dans la dignité impériale, et voulant régner seul, il déclara la guerre à Licinius; mais ayant été défait près d'Andrinople, le 30 avril de l'an 313 de J. C., il se trouva sans ressources, et Licinius gouverna l'Asie. Poursuivi par le vainqueur, il s'enfuit déguisé, sur le mont Taurus, et se vit presque entièrement abandonné. Il tenta de finir sa misère par le poison, mais il ne put y réussir. Il mourut d'une longue et douloureuse maladie, qui l'avait réduit à une maigreur extraordinaire. Le vin lui faisait souvent ordonner des choses dont il rougissait lorsque son ivresse était dissipée. Malgré sa cruauté, il eut la sage précaution d'ordonner qu'on n'exécuterait que le lendemain les ordres qu'il donnerait pendant son repas. *Lactance*. — *Eusèbe*.

5. — ministre de l'empereur Valérien.

6. — un des ambassadeurs qui furent envoyés par Théodose le jeune à Attila, roi des Huns.

1. MAXIMUS, surnom d'une des branches de la famille des Fabius. V. FABIUS.

2. — (L.) APPIUS, fut envoyé par Domitien contre le rebelle L. Antonius, et le réduisit. Il fut consul avec Trajan, l'an 163. Il fut un de ceux qui dans la suite lui otèrent la vie.

3, 4, etc. — V. MAXIME.

MAXULE, v. de l'Afrique propre, sur la mer, au S. E. de Carthage.

MAXYES, peuple agriculteur de la Numidie, qui habitait les bords du lac Tritonis. Il se prétendait descendu des Troyens. *Hérod.*, 4, *c.* 191.

MAZACA CÆSAREA (*Kaisarieh*), l'une des principales villes de la Cappadoce, dont elle fut ensuite capitale, était située dans le centre de la province à peu de distance du mont Argée, sur les confins de la Commanène et de la Sargarausène, et sur l'Halys. Tibère lui donna le nom de Césarée en l'honneur d'Auguste; mais Julien, irrité contre les chrétiens de Césarée, qui avaient ruiné les temples de Jupiter et d'Apollon, ôta à cette ville le nom donné par Tibère, et lui fit reprendre celui de Mazaca. *Strab.* — *Pline.* — *Ptolem.*, 5, *c.* 6.

MAZACÈS, gouverneur de Memphis pour Darius, fit une sortie contre les troupes d'Alexandre, et tua un grand nombre de soldats. Mais, lorsque ce prince vint en personne, il lui livra la ville avec huit cents talens. *Quinte-Curce*, 4, *c.* 7.

MAZAGES, *-ga*, v. de l'Inde, en-deçà du Gange, au N. *Strab.* — *Q. Cur.*, 8, *c.* 10.

1. MAZARÈS, satrape de Médie, soumit Priène au joug de Cyrus. Il fit ensuite la guerre aux peuples qui avaient aidé Pactyas dans sa révolte, et subjugua les Priéniens et les Magnésiens. Il mourut avant d'avoir terminé cette guerre. *Hér.*, 1, *c.* 156.

2. — gouverneur de la citadelle de Suse sous Alexandre.

MAZARIS ou MAZARUM (*Mazara*), v. forte dans la partie occidentale de la Sicile, près de la mer, au S. E. du promontoire Lilybée.

MAZAXES, peuples d'Afrique, très-adroits à tirer de l'arc. Ce sont peut-être les mêmes que les Mazices ou Mazyges. *Phars.*, 4, *v.* 681.

1. MAZÉE, *-zæus*, satrape de Cilicie sous Artaxerce Ochus, 351 av. J. C. *Diod. de Sic.*

2. — gendre de Darius et gouverneur de Babylone, se rendit à Alexandre. *Q. C.*, 4, *c* 9; 5, *c.* 1, 8.

3. — *-zæa*, fille de Leucanor, roi du Bosphore, épouse Arsacome. *Lucien.*

MAZERAS. V. MAXERA.

1. MAZICES et MAZYGES, peuples de la Numidie méridionale, sur les confins de la Gétulie, étaient renommés par leur agilité et leur habileté dans l'art de tirer de l'arc. Les Romains employaient les Mazices en qualité de courriers. *Suét.*, *Nér.*, 30.

2. — v. du diocèse d'Afrique, au S., sur les confins de la Mauritanie Sitifensis et de la Gétulie.

MAZIPPE, *-ppa*, chef des Maures, se joignit à Tacfarinas V. ce mot. *Tacit.*, *Ann.*, 2, *c.* 52.

MAZORANI, peuple de l'Arie. V. MASDORANI.

1. MAZULA ou MASULE, *-la*, v. d'Afrique, dans la Mauritanie Sitifensis, dans l'intérieur des terres.

2. — v. de la Mauritanie, sur le bord de la mer.

MÉANDRE, *Mæander*, *myth*, fils de Cercaphe et d'Anaxibie. Durant une guerre contre la ville de Pessinonte il promit à la mère des dieux que, s'il était vainqueur, il lui sacrifierait les premières personnes qui viendraient le féliciter, et se vit forcé d'immoler Archélaüs, son fils, sa sœur et sa mère, que le hasard offrit les premiers à sa vue. Soit remords, soit fureur inspirée par la déesse, il se jeta dans l'Anabænon, auquel il donna son nom. *Plut*, *des Riv.*

1. MÉANDRE (*Méandre* ou *Meïnder*), *Mæander*, *géog.*, fleuve de l'Asie mineure, célèbre à cause des sinuosités multipliées de son cours, prenait sa source dans la Phrygie occidentale près de Célènes, côtoyait la Lydie pendant quelque temps, puis traversait la Carie, et après avoir reçu les eaux du Marsyas, du Lycus, de l'Eudon, de l'Harpale et du Léthée, se jetait dans la mer Egée entre Héraclée et Priène. *Hérod.*, 2, *c.* 29.—*En.*, 5, *v.* 254.—*Ov.*, *Mét.*, 2, *c.* 6; 8, *v.* 145.

2 — (CAMPAGNE DE), campagne de l'Asie mineure, sur les confins de la Lydie et de la Carie, était située aux environs du Méandre.

MÉANDRIE (*Mæandria*), v. d'Epire dans la Thesprotie.

1. MEANDRIUS, secrétaire et ministre favori du tyran Polycrate, chercha après la mort de ce prince à monter sur le trône; mais les Samiens le forcèrent à s'expatrier. *Hérod.*, 3, *c.* 133, 142.

MÉATES, *Mæatæ*, peuple de la Bretagne, dans la Flavie Césarienne. *Diod. de Sic.*, 76, *c.* 12.

1. MÉCÈNE (C. CILNIUS), *Mæcænas*, favori d'Auguste, s'est immortalisé par la protection qu'il accorda aux gens de lettres. Quoique issu de l'ancienne dynastie royale de l'Étrurie, il faisait consister le bonheur non dans les poursuites de l'ambition, mais dans les plaisirs, et préféra le titre de simple chevalier romain aux honneurs et aux dignités qu'Auguste voulait accumuler sur sa tête. Ce fut à sa sollicitation que l'empereur résolut de garder l'autorité qu'il voulait, dit-on, déposer afin de ne pas voir renaître l'anarchie avec la république. Au reste ce prince trouvait dans son favori un censeur sévère. Lorsqu'il écoutait les transports de la colère, et donnait trop à la sévérité dans ses jugemens, Mécène le portait à la clémence. Un jour qu'il allait condamner plusieurs citoyens, Mécène, ne pouvant percer jusqu'à son tribunal, lui envoya ces mots écrits sur ses tablettes: « Lève-toi, bourreau! » Auguste fit grâce aux coupables. C'est à la protection de Mécène que Virgile dut la restitution de son patrimoine. Cet illustre Romain cultiva lui-même les lettres avec succès: il composa une histoire des animaux, le journal de la vie d'Auguste, différens traités sur les pierres précieuses, et deux tragédies intitulées Prométhée et Octavie. Mécène avait pour épouse une femme nommée Licinia ou Licymnia, qui passait pour être la plus belle de son temps, mais dont les infidélités fréquentes furent pour lui une source de chagrins. Il la répudia et la reprit si souvent qu'on disait que, quoiqu'il n'eût eu qu'une femme, il s'était marié trois fois. Il mourut l'an 8 av. J. C. Se sentant près de sa fin, il écrivit à Auguste pour lui recom-

mander Horace, pour lequel il avait une tendre amitié. Sénèque a fait le plus grand éloge de son génie ; mais il blâme son luxe, son indolence et sa vie efféminée. Virgile lui dédia ses *Géorgiques*, et Horace ses *Odes*. Le nom de Mécène est devenu celui de tous ceux qui, à son exemple, protègent les sciences et les lettres. On trouve quelques fragmens de ses poésies dans le *Corpus poetarum de Maittaire*. *Vel. Pat.*, 2, *c.* 88. — *Tac.*, *Ann.*, 1, *c.* 54; 3, *c.* 30; 6, *c.* 11; 14, *c.* 53, 55; 15, *c.* 38.

2. — préteur qui excita une sédition dans Rome sous Maxime et Balbin.

MÈCES, peuple d'Asie, vers la mer Rouge, peut-être les mêmes que les Myces. *Hérod.*, 3, *c.* 93; 7, *c.* 68.

MÉCHANÉE, *-neus* (μηχάνη, moyen), surnom de Jupiter, qui inspire aux hommes les moyens de réussir dans leurs entreprises. Il y avait à Argos une statue de Jupiter Méchanée, devant laquelle les Argiens, avant d'aller au siége de Troie, s'engagèrent, tous par serment, à périr plutôt que d'abandonner cette entreprise. *Paus.*, 2, *c.* 22.

MECHANICA (μηχάνη, machine, art), nom sous lequel Pallas présidait à la construction des villes.

MÉCHANITÈS (μηχάνη, art, ruse), surnom commun à Minerve à cause de son habileté dans les arts, et à Vénus à cause des ruses qu'elle inspire.

MECIANUS, fils du rebelle Avidius Cassius, fut envoyé par son père en Egypte pour la soumettre à son obéissance. Il fut tué à Alexandrie.

MÉCILIUS (Sp.), tribun du peuple 413 ans av. J.C. proposa vainement une loi portant que les prises sur les ennemis seraient partagées également entre tous les citoyens. *T. L.*, 4, *c.* 58.

1. **MÉCISTÉE**, *-teus*, un des cinquante fils de Lycaon, troisième fils d'Echius et l'un des compagnons d'Ajax, fut tué par Polydamas au siége de Troie. *Il.*, 8, 333; 15, 339. — *Apollod.*, 3.

2. — père d'Euryale, l'un des capitaines grecs au siége de Troie. *Il.*, 6, *v.* 18.

MÉCON mieux Myconе. V. ce mot.

MECRIDA, une des femmes de Lysimaque, l'un des successeurs d'Alexandre. *Polyen*, 6.

MÉCYBERNE ou Mécyperne, *-na*, v. de Macédoine, dans la Chalcidique, au fond du golfe Toronaïque, près des frontières de la Sithonie. *Hérod.*, 7, *c.* 122. — *Thucyd.* — *Strab.* — *Diod. de Sic.*

MÉDABA, v. de Palestine, dans la tribu de Ruben, sur le torrent d'Arnon. *Jos.*, *c.* 13, *v.* 9 et 16; *Rois*, 2, *c.* 10, *v.* 4; *Paral.*, 1, *c.* 19, *v.* 4; *Isaïe*, *c.* 15, *v.* 2; *Mach.*, 1, *c.* 9, *v.* 26.

MÉDAILLES, *numismata*. L'art de frapper les médailles, né dans la Grèce vers le neuvième ou dixième siècle av. J. C., ne s'annonça d'abord que par des essais informes, c'est-à-dire qu'on se contenta de figurer sur un des côtés d'une pièce de métal un bouclier, une feuille d'arbre, un animal, ou d'autres symboles toujours destitués de légendes. Dans les premiers temps les médailles n'étaient que coulées et jetées en fonte, et c'est la cause des inégalités qu'on y remarque pour l'épaisseur et pour la correspondance des types. Ces inégalités, qui ne disparurent que quand on eut trouvé l'art de frapper les médailles, et qu'à mesure que cet art se perfectionna, sont une marque à laquelle on reconnaît l'antiquité des médailles. Les pièces qui ont le plus de relief, le plus de poids, et qui sont sans légende, doivent être regardées comme les plus anciennes. Celles dont le relief est le plus petit, le poids le plus léger, et qui ont pour légende *Roma*, sont plus récentes. Enfin, les monnaies marquées au nom des familles sont les plus modernes de toutes.

Les médailles sont d'or, d'argent, de cuivre, de bronze et de plomb. On partage les médailles de bronze en trois classes; le grand, le moyen et le petit bronze. Le premier ne passe point les Posthumes, le second va jusqu'à la décadence de l'empire en Occident et même jusqu'aux Paléologues pour l'Orient; mais il y a une grande interruption dans la série des ces médailles. Le troisième a aussi de grandes interruptions, et on en trouverait difficilement depuis Jules-César jusqu'aux Posthumes.

Les médailles peuvent se diviser en cinq classes par rapport à ce qu'elles représentent : 1° celle des rois; 2° celles des villes grecques ou latines; 3° celles des familles consulaires; 4° celles des empereurs; 5° les divinités. Les médailles appelées consulaires sont ainsi nommées parce qu'elles ont été frappées sous les consuls, et non pour les consuls.

Le livre de la science des médailles du père Joubert peut suffire pour en donner quelque idée; mais si l'on veut l'approfondir il faut lire les ouvrages sur cette matière de Spanheim, de Frœlich, de Maugeart, de Patin, et les savans mémoires de Lebeau, de Barthélemy, etc.

MÉDAMA ou Medma, v. du Brutium, vers la mer, au S. et près d'Hipponium.

MÉDAPA, v. de Palestine, au-delà du Jourdain, au N. E. de la mer Morte, près du torrent de Nahailel. Elle tomba sous la domination des Arabes.

MEDARES, *-ri*, peuple de Thrace, sans doute le même que les Mèdes (*Madi*, n° 2). Alexandre les soumit, et y bâtit Alexandropolis.

MEDDIN, v. de Palestine, à l'E. de la tribu de Juda. *Jos.*, 15, *v.* 61.

MÉDÉBRONTES, un des fils qu'Hercule eut de Mégare, et qu'il tua dans un accès de fureur.

MÉDECINS. Les Grecs eurent de bonne heure des médecins. Ils leur donnaient différens noms, selon leurs différentes espèces ou fonctions, et ne permettaient à aucun médecin d'exercer qu'il n'eût auparavant prêté serment devant les magistrats de traiter les maladies suivant les règles et la méthode d'Hippocrate. Pendant cinq siècles les Romains n'eurent pas de médecins Ils se contentaient d'exposer les malades désespérés à la porte des maisons, afin d'inviter les passans qui avaient eu le même mal à indiquer les remèdes qui les avaient guéris. Pendant cet espace de temps ils ne recoururent jamais à des médecins que pour des cas extraordinaires. La première fois ce fut l'an 301 de R., à l'occasion d'une peste qui enleva la moitié des citoyens; la seconde, cent-cinquante ans après, ce fut pour un même fléau. La crainte de tels dangers engagea les Romains à envoyer des députés en Grèce, avec ordre d'en amener la statue d'Esculape. Ce ne fut que vers l'an 600 que les médecins commencèrent à acquérir quelque considération. Jules César fut le premier qui leur donna le droit de bourgeoisie, et Auguste les exempta de payer les impôts. A Athènes, ainsi qu'à Rome, les médecins faisaient tout à la fois les fonctions de médecins, de chirurgiens et de pharmaciens.

MÉDÉE, *-dea*, magicienne fameuse, fille d'Etès, roi de Colchide, et nièce de Circé, apprit d'Hécate, sa mère, la connaissance des plantes et des enchantemens. Lorsque Jason vint à la tête des Argonautes réclamer la toison d'or, Médée devint amoureuse du jeune héros, et ayant eu avec lui dans le temple d'Hécate une entrevue, où ils se jurèrent un amour éternel, elle le fit triompher par sa toute-puissance magique des obstacles qui s'opposaient à son entreprise (V. Jason); puis elle s'enfuit du palais de son

père avec le vainqueur. Le roi de Colchos s'étant mis à leur poursuite, et ayant envoyé en avant Absyrthe, son fils, Médée, afin d'arrêter dans leur marche ceux qui la cherchaient, égorgea son frère, et en dispersa les membres palpitans sur le chemin par où son père devait passer. Quelques auteurs rejettent cet acte de barbarie sur Jason. Le prince grec, de retour à Iolchos, sa patrie, célébra sa victoire par des réjouissances publiques ; mais comme son père Eson ne pouvait assister aux fêtes à cause de son grand âge, il pria Médée de le rajeunir. Celle-ci tira tout le sang de ce prince, et en fit couler un nouveau dans ses veines, ce qui lui rendit son ancienne vigueur. Les filles de Pélias, étonnées de ce prodige, prièrent Médée de rendre le même service à leur père. La magicienne le leur promit; et, pour mieux les convaincre de la puissance de son art, elle découpa un vieux bélier, le mit dans une chaudière, et en fit bientôt sortir un jeune agneau. Elle découpa de même le vieux Pélias, ou, selon Ovide, elle engagea les filles du prince à le disséquer elles-mêmes; et l'ayant mis dans la même chaudière, elle l'y laissa si long-temps qu'il fut entièrement consumé, en sorte qu'on ne put pas même lui donner la sépulture. Les habitans d'Iolchos furent tellement irrités de cette barbarie que Jason et Médée furent obligés de se réfugier à Corinthe, pour se dérober au juste châtiment de leur crime. Ils y vécurent pendant dix ans dans une union parfaite. Mais Jason, étant devenu épris de Glaucé, fille de Créon, la demanda en mariage, et pour l'obtenir s'engagea à répudier Médée. Celle-ci, qui aimait toujours Jason malgré son infidélité, dissimula son chagrin pour se venger plus sûrement ; et, ayant feint d'approuver cette alliance, elle empoisonna une robe qu'elle envoya par un de ses fils à sa rivale. Glaucé ne se fut pas plus tôt revêtue de cette fatale robe qu'elle fut dévorée par un feu secret, qui la consuma entièrement, ainsi que Créon, son frère, qui s'efforçait de la soulager. Peu satisfaite d'une vengeance si cruelle, Médée égorgea les deux enfans qu'elle avait eus de Jason, et, montant ensuite sur un char que le Soleil lui avait donné, elle se retira chez Hercule, qui lui avait promis autrefois de la secourir si Jason lui manquait de foi. Arrivée à Thèbes, elle trouva qu'Hercule était devenu furieux ; et, ne pouvant attendre aucun secours de lui dans l'état où il était, elle alla chercher un asile à Athènes. Après s'y être fait purifier de ses crimes, elle épousa Égée, ou vécut en concubinage avec lui. Elle eut de ce prince un fils appelé Médus. Quelque temps après, voulant assurer le trône à son fils, elle tenta d'empoisonner Thésée, qui cherchait à se faire reconnaître de son père. Heureusement Egée le reconnut avant que le forfait fût consommé. Le père et le fils se réunirent ; et Médée, pour éviter le châtiment qu'elle méritait, monta dans son char, et disparut au milieu des airs. Elle alla dans la Colchide, où elle se réconcilia avec Jason, qui avait quitté Corinthe. Si l'on croit Justin, elle mourut dans sa patrie, après être rentrée dans les bonnes grâces de sa famille. Après sa mort elle descendit aux Champs-Elysées, où elle épousa Achille, suivant une tradition conservée par Simonide.

Selon Elien et quelques anciens historiens, tout ce que l'on publiait au désavantage de Médée était faux. Elle ne vint à Corinthe que parce qu'elle avait droit à la couronne de cette contrée; et effectivement elle y régna conjointement avec Créon. Diodore dit même que ce furent les Corinthiens qui invitèrent cette princesse à quitter Iolchos pour prendre possession d'un trône qui lui était dû. Mais ces peuples inconstans, soit pour venger la mort de Créon, dont ils accusaient Médée, soit pour mettre fin aux intrigues qu'elle formait dans la vue d'assurer la couronne à ses enfans, la lapidèrent avec eux dans le temple de Junon, où ils s'étaient réfugiés. A quelque temps de là Corinthe fut affligée d'une maladie épidémique, qui faisait périr tous les enfans. L'oracle de Delphes avertit les Corinthiens qu'ils ne verraient la fin de leurs maux que lorsqu'ils auraient expié le meurtre dont ils s'étaient rendus coupables. Aussitôt ils instituèrent des sacrifices en l'honneur des fils de Médée, à qui depuis ils consacrèrent une statue qui représentait la Peur. Ce fait était connu de tout le monde lorsqu'Euripide entreprit de mettre Médée sur la scène. Les Corinthiens firent présent au poète de cinq talens, pour l'engager à mettre sur le compte de Médée le meurtre des jeunes princes. Ils espéraient, avec raison, que cette fable s'accréditerait par la réputation du poète qui l'emploierait, et prendrait enfin la place d'une vérité qui leur était peu honorable. Pour rendre plus croyable cette première calomnie, les poètes tragiques inventèrent tous les autres crimes dont l'histoire de Médée est chargée ; les meurtres d'Absyrthe, de Pélias, de Créon et de sa fille, l'empoisonnement de Thésée, etc. (V. JASON, ARGONAUTES, GLAUCÉ, EGÉE.) *Apoll.*, 1, *c.* 9.—*Hyg.*, *fab.* 21, 22, 23. — *Plut.*, *Thes.* — *Paus.*, 2, *c.* 3; 8, *c.* 11. — *Eurip.*, *Med.* — *Diod.*, 4. — *Mét.*, 7, *fab.* 1. — *Strab.*, 7. — *Cic.*, *nat. des D.*, 3, *c.* 19. — *Apollon.*, *Arg.*, 3. — *V. Flacc.* — *Phars.*, 4, *v.* 556.

MÉDÉE, *-dea*, *géog.*, v. d'Asie, dans la Colchide, fut bâtie par Médus, fils de Médée. *Just.*, 52, *c.* 3.

MÉDÉIDE, *-des*, pilote des pirates tyrrhéniens qui ravirent et insultèrent Bacchus, fut seul épargné. V. ACÉTÈS.

MÉDÉMA ou MÉDIMENA, v. de la Palestine, près de Gaza. Elle appartint d'abord à la tribu de Juda, puis à celle de Siméon.

MEDENI, peuple de l'Afrique septentrionale, habitait entre Thabraca et Madaure, sur les confins de l'Afrique propre et de la Zeugitane.

MÉDÉON, *myth.*, fils de Pylade et d'Electre, donna son nom à une ville de Béotie. V. MÉDÉON, *géog.*

1. MÉDÉON, *géog.*, v. de Béotie, vers le centre, au S. E. et près d'Oncheste, à peu de distance du lac Copaïs et du mont Phœnicius.

2. — v. de la Phocide méridionale, sur le golfe de Crissa, à l'E. de Crissa, au N. O. et près d'Anticyre. Elle fut détruite vers le milieu du 4e siècle av. J. C., pour avoir pris part au pillage de Delphes.

1. MÈDES, *-di*, habitans de la Médie. Les Mèdes, quoique plus barbares que les Perses, avaient cependant beaucoup de traits de ressemblance avec eux. Ils avaient à peu près la même religion, les mêmes lois, le même gouvernement. (V. PERSES.) Ils instituèrent d'abord un gouvernement républicain; mais ils ne le gardèrent que jusqu'en l'an 700 av. J.C., époque à laquelle Dejocès parvint par artifice à se faire donner la couronne. Il régna cinquante-trois ans. Phraorte lui succéda l'an 647 av. J. C. Cyaxare monta sur le trône l'an 625; Astyage l'an 585. C'est sous le règne de ce dernier que Cyrus, roi de Perse, s'empara de la Médie, et la réunit, l'an 155 av. J. C., à l'empire des Perses, dont elle ne fut jamais séparée depuis.

Primitivement les Mèdes ne connaissaient d'autre art que celui de la guerre. Ils étaient surtout renommés pour dresser les chevaux et manier l'arc avec adresse. Ils empoisonnaient ordinairement leurs flèches avec une liqueur bitumineuse nommée

naphthe, dont rien ne pouvait détruire l'effet. Ils regardaient comme un opprobre de mourir dans son lit, et d'être déposé dans le sein de la terre, préjugé qui pouvait avoir d'heureux résultats pour un peuple guerrier, mais qui leur faisait porter la férocité jusqu'à jeter aux chiens les corps de leurs amis et de leurs parens quand ils les voyaient près d'expirer.

La polygamie était permise chez eux. C'est chez ce peuple que prit naissance la coutume de sceller les alliances avec le sang des contractans, ce qui leur donnait un caractère sacré et inviolable; pour cette cérémonie bizarre on attachait ensemble les pouces de la main droite, on se piquait le bout du doigt, et on suçait réciproquement le sang qui en sortait.

Les Mèdes étaient remarquables surtout par leur respect pour leurs rois; ce respect allait jusqu'à l'adoration; il n'était permis ni de rire ni de cracher devant eux. Lorsque le monarque paraissait en public il était précédé de musiciens et entouré d'une garde nombreuse, choisie dans la noblesse. Les mœurs des Mèdes, d'abord pures et sévères, s'amollirent dans la suite, et autant jadis ils s'étaient rendus redoutables par leur invincible courage, autant ils devinrent ridicules par l'excès de la mollesse et du faste. *Hér.*, 1, *c.* 72; 4, *c.* 40; 6, c. 112; 7, *c.* 62, 86. — *Ctésias.* — *Polybe*, 5, 10. — *Diod.*, 12. — *Q. C.*, 3, *c.* 2; 4, *c.* 12; 5, *c.* 4, 8, etc. — *Just.*, 1, *c.* 5.

2. — *Madi*, peuple de Thrace, nommé aussi Médares, habitait au N. de la Macédoine, sur les bords du Strymon, entre le Rhodope à l'E. et le fleuve Pontus à l'O. Alexandre les soumit à l'âge de 17 ans, et y bâtit une ville qu'il nomma Alexandropolis.

MÉDÉSIÇASTE, fille naturelle de Priam et épouse d'Imbrius de Pédase. Les Grecs l'emmenèrent captive après le siége de Troie. *Il.*, 13, *v.* 172.

MEDIANUM CASTELLUM, château fort des Mazices, dans la Numidie propre, près du bourg nommé aujourd'hui *Midroé*.

MÉDIASTIN, -*tinus* (*medius stare*, se tenir au milieu), c'est-à dire prêt à tout, sorte d'esclaves chez les Romains, qui n'avaient aucune espèce de fonctions particulières, et qu'on employait tour à tour à divers travaux.

MÉDIATEUR, -*tor*, nom des ministres d'état qui, sous les empereurs de Constantinople, avaient l'administration de toutes les affaires de la cour. Leur chef s'appelait le grand-médiateur, et jouissait d'une grande importance.

MÉDIE, -*dia* (*Irak-Agémi* ou *Irak-Ajami*), célèbre contrée d'Asie, bornée au N. par la mer Caspienne, au S. par la Perse, à l'E. par l'Hyrcanie et la Parthie, et à l'O. par l'Arménie. Elle s'appelait primitivement, dit-on, Arie. On croit qu'elle tira le nom de Médie de Médus, fils de Médée et d'Egée ou de Jason; selon la Bible, ce fut de Madaï, fils de Japhet.

La Medie se divisait en deux parties principales; l'une au N., qu'on nommait Médie Atropatie ou Atropatène; l'autre au S., qui s'appelait grande Médie. Gaza était la ville principale de la première; Echatane était la capitale de la seconde et même de toute la Medie.

Les montagnes principales de ce pays étaient les Zagros à l'O., et les Orontes au S. Le Gyndès, le Choaspes, le Gazan, l'Amardus et l'Araxe l'arrosaient presque entièrement.

La Médie forma d'abord un empire indépendant, et ensuite une province de l'empire de Perse (V. MÈDES.) Cependant les deux noms de Mèdes et de Perses se prirent souvent l'un pour l'autre, et les guerres des rois de Perse contre la Grèce sont le plus souvent désignées par le nom de guerres Médiques. V. ce mot. *Hérod.*, 1. — *Diod. de Sic.*, 13.

MÉDIE, -*dia*, *hist.*, courtisane romaine du temps de Juvénal. *Satire*, 2, *v.* 149.

MÉDIE (PIERRE DE), pierre fabuleuse qui, dit-on, se trouvait chez les Mèdes; il y en avait de noires et de vertes. On lui attribuait des vertus merveilleuses, telles que de rendre la vue aux aveugles, de guérir la goutte, etc. Pour s'en servir on la faisait tremper dans le lait de brebis, etc.

MÉDIMÉNA. V. MÉDÉNA.

MÉDIMNE, mesure grecque pour les choses sèches, valait près de quatre de nos boisseaux, ou cinquante-un litres soixante-dix-neuf centilitres. V. *les Tabl. des Mes. Grecq.*, n° V.

MÉDIMNÉENS, -*næi*, peuple de la Sicile occidentale. *Diod. de Sic.*

1. MEDIOLANUM ou MIDIOLANUM (*Milan*), v. de la Gaule Cisalpine, chez les Insubriens, par qui elle avait fondée, était située au-delà du Pô, presque au pied des Alpes. Elle devint une des principales villes de l'empire romain par sa population et sa richesse. On y admirait entre autres édifices publics une arène avec un théâtre, un hippodrome pour les courses de chevaux; un amphithéâtre pour les combats des bêtes furieuses, des thermes principalement ceux de Néron, de Nerva et de Maximien; et un Panthéon à l'imitation de celui de Rome. Cette ville, placée près des frontières septentrionales de l'empire, fut souvent emportée et pillée par les barbares, entre autres par les Goths, et les Huns; elle fut prise par les Ostrogoths, et reprise par Bélisaire; elle fut assiégée de nouveau par Vitigès, l'an 539 de J. C., et trois mille hommes périrent dans ce siége par le fer ou la faim. Elle resta enfin soumise aux Lombards jusqu'au temps de Charlemagne. *Tac.*, *Hist.*, 1, *c.* 70. — *T. L.*, 5, c. 34 — *Ptol.*, 3, *c.* 1.

2. — EBUROVICUM (*Evreux*). V. EBUROVICES.

3. — SANTONUM, depuis SANTONES (*Saintes*), v. de Gaule. V. SANTONES.

4. — (*Château-Miellan*), petite v. de l'Aquitaine 1re, chez les Bituriges Cubi, vers le S, entre Argentomagus et Aquæ Neræ.

5. — (*Maylant*), v. de la Germanie 1re, vers l'E., chez les Ubiens, près de Colonia-Agrippina.

6. — v. de la Grande Bretagne, chez les Ordovices. *Ptolém.*, 2, *c.* 3.

1. MÉDIOMATRICES, -*ci*, peuple de la Belgique 1re, à l'O. des montagnes qui séparent cette province de la 1re Germanie, entre les Treviri au N., les Leuci au S. et les Verodunenses à l'O.

2. — primitivement DIVODURUM (*Metz*), capitale des Médiomatrices, vers l'O. de cette province, sur la Moselle. *Cés.*, *Com.*, 4, *c.* 10 — *Strab.*, 4.

MÉDIQUES (GUERRES), *Medica bella*, nom donné aux guerres des princes perses contre les Grecs dans le 5e siècle av. J. C. La cause réelle de ces guerres fut l'ambition des monarques persans, qui voulaient étendre leur empire; les prétextes en furent l'embrasement de la ville de Sardes par les Athéniens. Ces guerres sont au nombre de trois.

La première ne fut qu'une expédition dans la Grèce barbare. Elle eut lieu 496 ans av. J. C. Mardonius, qui la commandait, après avoir délivré les villes grecques d'Asie de leurs tyrans et rétabli les gouvernemens populaires, conquit en Europe la Thrace, la Macédoine et quelques contrées voisines.

La seconde, plus célèbre que la précédente, fut entreprise à la sollicitation d'Hippias, chassé d'Athènes par le peuple. Datis et Artapherne (490 ans av. J. C.) conduisirent dans l'Attique trois cent

mille hommes; mais le génie de Miltiade et le patriotisme de douze mille Athéniens les firent bientôt courir à leurs vaisseaux, et reprendre la route de l'Asie.

Dix ans après (480 av. J. C.) Xerxès passa l'Hellespont, suivi de cinq millions d'hommes, de femmes et d'esclaves, comme s'il eût voulu établir dans la Grèce la capitale de son royaume. Ces forces immenses ne rendirent sa défaite que plus prompte et plus éclatante. Léonidas avec trois cents Spartiates l'arrêta long-temps, et lui tua l'élite de ses troupes aux Thermopyles. La bataille navale de Salamine suivit de près; il s'enfuit, laissant en Grèce Mardonius et trois cent mille hommes. L'année suivante ses troupes furent battues le même jour à Mycale sur mer, et à Platée sur terre. Ces revers multipliés le forcèrent à accepter la paix. Les principaux acteurs de cette guerre furent, du côté des Grecs, Léonidas, Thémistocle, Aristide, Pausanias, Xantippe et Léotychide; du côté des Perses, Mardonius et Artémise, reine de Carie.

Les guerres Médiques sont le sujet principal de l'histoire d'Hérodote. La troisième a inspiré à Eschyle sa tragédie des Perses.

MÉDITERRANÉE (Mer), *-neum* ou mieux *Internum mare*, vaste mer, qui s'étend entre l'Europe, l'Afrique et l'Asie mineure, fut ainsi appelée à cause de sa situation au milieu des terres (*mediis terris*). En effet la Méditerranée est renfermée de tout côté entre des continens, excepté à l'O., où elle communique par le détroit de Gades à l'Océan Atlantique. Il faut remarquer que le nom de Méditerranée ne fut usité que dans la décadence de la langue latine, et que primitivement les Romains la désignaient par les noms d'*Internum* à cause de sa position, de *Nostrum* parce qu'elle était en quelque sorte leur mer, la seule qu'ils connussent, la seule sur laquelle ils régnassent. L'Ecriture l'appelle *Grande mer* par allusion sans doute aux mers Morte et de Génésareth, qui n'étaient que des lacs.

La Méditerranée se divisait en plusieurs parties différentes, qui portaient chacune un nom particulier, et qu'on peut fixer à douze; 1° la mer Ibérique; 2° la mer des Gaules; 3° la mer Ligustique; 4° la mer de Tyrrhène ou Inférieure; 5° la mer Adriatique ou Supérieure; 6° la mer Ausonienne ou de Sicile; 7° la mer Ionienne; 9° la mer Egée, qui comprenait les mers Icarienne, Carpathienne, Myrtoenne, et une foule de golfes souvent appelés mers par les Grecs; 10° la mer Phénicienne ou de Cypre; 11° la mer de Libye ou de Crète; 12° la mer d'Afrique. V. chacun de ces noms.

Les Crétois, gouvernés par Minos, obtinrent les premiers l'empire de la Méditerranée ou, pour mieux dire, des mers Egée et Ionienne. Il passa aux Lydiens, vers l'an 1179 av. J. C.; aux Pélages, l'an 1058; aux Thraces, l'an 1000; aux Rhodiens, l'an 916; aux Phrygiens, l'an 893; aux Cypriotes, l'an 868; aux Phéniciens, l'an 826 (ceux-ci étendirent leur commerce et leurs colonies jusqu'à l'extrémité occidentale de la Méditerranée); aux Egyptiens, l'an 787; aux Milésiens, l'an 753; aux Cariens, l'an 734; aux Lesbiens, l'an 676. Ces derniers le retinrent pendant soixante ans. Les Athéniens le possédèrent ensuite jusqu'à la prise de leur ville par Lysandre; après ce temps Carthage, une des colonies phéniciennes les plus nouvelles, étendit sa puissance depuis les colonnes d'Hercule jusqu'aux confins de l'Egypte, et devint véritablement la reine de toute la Méditerranée. Rome lui disputa d'abord ce titre, le lui ravit bientôt, et le garda jusqu'au bouleversement qu'opérèrent les invasions des barbares.

MÉDITRINALES, *-lia*, fêtes qui se célébraient à Rome à la fin de septembre, en l'honneur de Méditrine. On y offrait à la déesse du vin vieux et du vin nouveau, dans la pensée que le vin pris avec mesure était un excellent préservatif contre la plupart des maladies

MÉDITRINE, *-na* (*mederi*, guérir), divinité qui présidait aux médicamens et aux guérisons. *Varr.*

MEDIUS ou MODIUS, *myth.*, surnommé FADIUS ou FIDIUS, fils de Mars et d'une fille de Rhéa, fonda la ville de Cures, qu'il appela ainsi du nom d'un génie qui passait pour son père, ou, selon d'autres, d'une pique nommée *Curis* en sabin. C'est de ce héros que quelques-uns font venir la formule de serment *Medius Fidius;* mais l'explication que nous en avons donnée au mot FIDIUS est bien plus probable. V. FIDIUS.

1. MEDIUS, *hist*, prince de Larisse, l'an 395 av. J. C., s'empara de Pharsale, qui était défendue par une garnison lacédémonienne, et mit tout les citoyens à l'encan. *Diod. de Sic.*

2. — Thessalien, un des principaux officiers d'Alexandre-le-Grand. C'est chez lui qu'Alexandre dînait lorsqu'il ressentit les douleurs de la maladie dont il mourut. *Q.C.*, 10, c. 4 —*Just.*, 12, c. 13.

3. — un des plus grands généraux d'Antigone, dont il était aussi l'ami le plus intime. *Diod. de Sic.*

MÉDIXTUTIQUE, *-ticus*, nom que l'on donnait au premier magistrat chez les Campaniens. *T. L.*, 24, *c.* 19; 26, *c.* 6.

MEDMA. V. MÉDAMA.

MÉDOACES, *-ci*, peuple de Rhétie, vers le S., sur les confins de la Vénétie, était borné par les Brixantes, les Isarces et les Euganéens. Son nom lui venait de deux fleuves nommés Medoacus, qui prenaient leur source, l'un au milieu, l'autre près des frontières de leur territoire

1. MEDOACUS MAJOR (*Brenta*), fleuve de la Vénétie, prenait sa source au-dessous d'Ausugum chez les Medoaci, coulait du N. au S. E., et se rendait dans le golfe Adriatique, près de la ville de Medoacus.

2. — MINOR (*Bachisione*), autre fleuve de la Vénétie, coulait parallèlement au précédent, mais à l'O. Il prenait sa source chez les Euganei, passait à Patavinum, et se jetait dans l'Adriatique, près du Brundulus Portus. *T. L.*, 10, *c.* 2. — *Strab.*

3. —petite v. de la Vénétie, sur la côte du golfe Adriatique, près de l'embouchure du grand Médoacus.

MÉDOBITHYNES, *-ni*, peuple de la Thrace méridionale, sur les bords de la Propontide et du Bosphore de Thrace. Quelques géographes donnent ce nom aux Mèdes de Thrace.

MEDOBRIGA (*Armenha*), v. considérable de la Lusitanie orient., au S.O. et près de Norba Cæsarea.

MEDOCUS, prince thrace, chez qui Seuthès fut élevé. *Pline.*

MÉDOÉ (ILE DE), plus communément MÉROÉ

1. MÉDON, *myth.*, un des matelots de Tyrrhène changés en dauphin par Bacchus. V. ACÈTES. *Met.*, 3, *c.* 11.

2. — Centaure blessé à l'épaule dans le combat des Lapithes, et obligé de prendre la fuite. *Mét.*, *c.* 8.

3. — fils de Pylade et d'Electre. *Paus.*, 2, *c.* 16.

4. — fils naturel d'Oïlée et frère d'Ajax, tué par Enée. *Iliade*, 13. 15.

5. — fils d'Anténor, périt au siége de Troie. Enée vit son ombre aux enfers. *En.*, 6, *v.* 683.

6. —un des poursuivans de Pénélope, fut sauvé par Télémaque, parce qu'il avait eu soin de son enfance. *Odyss.*, 22. *v.* 356; 24, *v.* 428.

1. Médon, *hist.*, surnommé le Boiteux, fils de Codrus, dernier roi d'Athènes, et frère de Nélée, disputa la couronne à son frère après la mort de leur père. L'oracle décida en sa faveur. Cependant il ne fut pas nommé roi; mais il fut revêtu le premier de l'autorité royale sous le nom d'archonte perpétuel l'an 1095 av. J. C. Il gouverna vingt ans, et se fit aimer par sa justice et sa modération. Ses successeurs prirent de lui le nom de Médontides. *Paus.*, 7, *c.* 2. — *Paterc.*, 2, *c.* 2.

2. — roi d'Argos, mort vers l'an 990 av. J. C. Il fut père de Lacyde, sous lequel la dignité royale fut abolie.

3. — sculpteur lacédémonien, fit la fameuse statue de Minerve que l'on voyait à Olympie dans le temple de Jupiter. *Paus.*, 7.

MÉDONTIAS, femme d'Abydos, dont Alcibiade eut une fille.

MÉDONTIDES, *-dæ*, descendans de Médon, premier archonte perpétuel, occupèrent deux cents ans la dignité d'archonte perpétuel.

MÉDOSADE, *-des*, seigneur qui était en faveur auprès de Seuthès, roi de Thrace. *Xenoph.*

MÉDUACES. V. Médoaces.

1, 2, 3. MEDUACUS. V. Medoacus.

MÉDUANE ou Médoane, *-na* (*Mayenne*), riv. de la Gaule, dans la Lyonnaise 2e et 4e, prenait sa source chez les Saii, au S., traversait le territoire des Diablintes et des Arvii, et se jetait dans le Ligeris à Andecavi, après avoir reçu la Sartha, grossie des flots du Lædus. *Phars.*, 1, *v.* 488.

MÉDUATÈNES, *-ni*, nation de la Thrace, n'est connue que pour avoir été une de celles qui s'opposèrent à ce que les Romains repassassent d'Asie en Europe, l'an 188 av. J. C. On croit que les Méduatènes ne sont que les Mèdes (*Mædi*) ou les Médobythines de Thrace. *T. L.*, 38, 40.

MÉDULIENS, *-dulii*, peuple de la Gaule, dans l'Aquitaine 2e, chez les Bituriges Vivisci, vers le N. E., sur le bord de l'Océan, dans la presqu'île formée par cette mer et la Garumna depuis sa jonction avec le Duranus. Ils occupaient le *Médoc* actuel.

MÉDULLIE, *-lia*, ancienne petite ville du Latium, reçut une colonie d'Albains sous le règne de Romulus. Cette ville fut la première qui se mit sous la protection des Romains. Elle fut détruite de bonne heure. *T. L.*, 1, *c.* 33 et 38. — *Denys d'Halic.*, 2, *c.* 10; 3, *c.* 1, 10, 13. —*Pline.*

MEDULLIUS ou Medullus (peut-être *Mandutira*), mont. de la Tarraconaise septentrionale, chez les Cantabres, vers le S. *Flor.*, 4, *c.* 12.

1. MEDULNA, jeune Romaine, qui fut séduite par son père. *Plut.*

2. — courtisane dont parle Juvénal, *sat.* 6, *v.* 321.

MEDUS, *myth.*, fils de Médée et de Jason ou d'Égée, donna, dit-on, son nom à la Médie. Médus, devenu grand, alla à la recherche de sa mère, qui avait été forcée de s'éloigner d'Athènes à l'arrivée de Thésée. Étant venu dans la Colchide, son oncle Persée, qui avait usurpé le trône, le fit arrêter parce qu'il avait appris de l'oracle qu'il serait mis à mort par un des petits-fils d'Eétès. Médus, pour éviter la mort, se fit passer pour Hippotès, fils de Créon, roi de Corinthe. Médée, étant venue dans la Colchide, n'eut pas plus tôt appris que l'on retenait en prison un des fils de Créon qu'elle résolut de hâter la mort d'un homme dont elle avait la famille en horreur, parce que Glaucé, fille de Créon, lui avait enlevé le cœur de Jason. Pour y réussir plus sûrement, elle dit à l'usurpateur que le prétendu Hippotès était véritablement un fils de Médée, envoyé par sa mère pour l'assassiner, et pria Persée de le lui livrer. Mais bientôt ayant reconnu son fils, elle l'arma du glaive qu'elle avait préparé contre lui, et lui ordonna d'en percer l'usurpateur. Après ce meurtre Médée le fit connaître au peuple, qui le plaça sur le trône d'Eétès, dont il était l'héritier. *Paus.*, 2. —*Apollod.*, 1. —*Just.*, 42. —*Sén.*, *Méd.*

1. Medus, *géog.* (*Abi-Kuren* ou *Ker*), petite riv. de la Perside, se joignait à l'Araxe dans les environs de Persépolis.

2, 3, etc. — épithète commune à plusieurs rivières de Médie, telles que le Gyndès, le Choaspe, etc.

1. MÉDUSE, *-sa*, la plus célèbre des Gorgones, était, selon Hésiode, la seule des trois qui fût sujette à la vieillesse et à la mort. Dans sa jeunesse Méduse était un modèle de beauté, et de tous les attraits dont elle était pourvue il n'y avait rien de si admirable que sa chevelure. Une foule d'amans s'empressèrent de la rechercher en mariage. Neptune en devint aussi épris, et, s'étant métamorphosé en oiseau, il se fit aimer de Méduse, l'enleva, et la transporta dans un temple de Minerve, que les deux amans profanèrent en s'y livrant à leur amour. Quelques mythologues disent seulement que Méduse osa disputer de beauté avec Minerve, et se préférer même à elle. La déesse en fut tellement irritée qu'elle changea en serpens les beaux cheveux dont Méduse se glorifiait, et donna à ses yeux la force de changer en pierre tous ceux qu'elle regardait. Un grand nombre d'habitans des bords du lac Tritonis sentirent le pernicieux effet de ses regards. Les dieux, voulant délivrer le pays d'un si grand fléau, envoyèrent Persée pour la tuer. Pluton fit présent au héros d'un casque, et Minerve d'un miroir, qui avaient, dit Hygin (*f.* 151.), la propriété de laisser voir tous les objets, sans que celui qui le portait pût être vu lui-même. Persée se présenta donc devant Méduse sans en être aperçu, et de sa main, conduite par Minerve même, coupa la tête de la Gorgone, qu'il porta depuis avec lui dans toutes ses expéditions. Il s'en servit pour pétrifier ses ennemis; c'est ainsi qu'il en usa à l'égard des habitans de l'île de Sériphe, qu'il changea en rochers, et à l'égard d'Atlas, qui fut transformé en une grande montagne. Du sang qui sortit de la plaie de Méduse quand sa tête fut coupée naquirent Pégase et Chrysaor; et lorsque Persée eut pris son vol par-dessus la Libye, toutes les gouttes de sang qui découlèrent de cette tête fatale se changèrent en autant de serpens: c'est de là, dit Apollodore, qu'est venue la quantité prodigieuse de ces animaux venimeux qui depuis ont infesté toute cette contrée. Persée, vainqueur de tous ses ennemis, consacra à Minerve la tête de Méduse, qui depuis ce temps-là fut gravée sur la redoutable égide et quelquefois sur la cuirasse de la déesse. Les anciens héros et princes de la Grèce portaient aussi l'image de la Gorgone sur leur bouclier. On la représente sous la forme d'une tête énorme, hideuse et hérissée de serpens. Quelques monumens cependant représentent Méduse avec un visage charmant, mais accablé de douleurs (V. Gorgones, Persée.) *Apollod.*, 2, *c.* 4. —*Mét.*, 4, *v.* 61, 8 —*Phars.*, 9, *v.* 624. —*Apollon.*, 4. —*Hyg.*, *fab.* 151.

2, 3. —fille de Priam; — fille de Sthénélus.

MÉGABACCHUS, ami du jeune Crassus, fut célèbre par son courage et sa force. Quand il apprit la mort de son ami dans le combat contre les Parthes, il se tua de désespoir. *Cic. à Attic.*, 2, *let.* 7.

MÉGABARES, *-ri*, peuple d'Éthiopie, à l'O. du Nil et de l'île de Méroé. *Ptolem.*, 4, *c.* 8.

1. MÉGABATE, *-tes*, prince perse, cousin de

Darius et père de Mégabaze. *Hérod.*, 5, *c.* 31 ; 7, *c.* 97. V. Mégabaze, n° 2.

2. — frère de Bardanes, roi des Parthes.

1. MÉGABAZE, *-sus*, le même que Mégabyse, n° 1.

2. — fils de Mégabate, à qui Xerxès I[er] confia le commandement de son armée navale.

MÉGABRONTÈS, Dolien tué par Hercule dans le combat des Argonautes sur les côtes de Cyzique.

1. MÉGABYSE, *-ysus*, ou Mégabase, *-sus*, un des sept satrapes qui conspirèrent contre l'usurpateur Smerdis, et un des meilleurs capitaines de Darius. Ce prince, après son expédition contre les Scythes, lui donna le commandement de l'armée qu'il laissait en Europe. Mégabyse prit Périnthe, et conquit la Thrace. *Hér.*, 4, *c.* 143, 144 ; 5, c. 1 ; 7, *c.* 21, 97.

2. — fils de Zopire, satrape de Perse, soumit l'Egypte, qu'Inarus avait soulevée contre les Perses. *Hérod.*, 3, *c.* 160 ; 7, c. 82.

3. — satrape rebelle, qui défit deux grandes armées envoyées par Artaxerce contre lui. S'étant dans la suite réconcilié avec ce prince, il lui prouva son attachement en tuant à la chasse un énorme lion qui allait se jeter sur lui. Cette intrépidité héroïque ne fit que piquer l'orgueil du roi : Mégabyse fut disgracié ; mais sa mère lui regagna bientôt après les bonnes grâces d'Artaxerce. Il mourut âgé de 76 ans, l'an 447 av. J. C.

MÉGABYSES ou Mégalobyzes, prêtres eunuques de la Diane d'Ephèse. Des filles vierges partageaient avec eux les fonctions du sacerdoce. On leur rendait un grand honneur.

1. MEGACLÈS, sixième archonte perpétuel d'Athènes, depuis l'an 961 jusqu'à 933 av. J. C.

2. — archonte annuel l'an 600 av. J. C., pendant la magistrature duquel éclata une conjuration formée par Cylon. (V. ce nom.) Le complot ayant été découvert, les conjurés se réfugièrent dans le temple de Minerve ; Mégaclès leur persuada de se présenter en jugement ; et, comme ils ne pouvaient se résoudre à quitter leur asile, il leur conseilla d'attacher un fil à la statue de la deesse, leur faisant entendre que tant qu'ils tiendraient ce fil, ils ne seraient pas moins en sûreté que s'ils étaient dans le temple même. Mais ce fil s'étant rompu, quand ils furent vis-à-vis du temple des Furies, Mégaclès et ses collègues se saisirent de la plupart d'entre eux, alléguant que, puisque ce fil s'était rompu de lui-même, c'était une marque visible que la déesse leur refusait sa protection. Ceux qui furent pris furent lapidés sur-le-champ. On alla égorger ceux qui s'étaient réfugiés dans le temple des Furies, et il n'échappa que ceux qui purent aller se jeter aux pieds des femmes des magistrats. Ceux qui restèrent du parti de Cylon, étant devenus les plus forts, le vengèrent avec acharnement sur les descendans de Mégaclès. *Plut.*, *Sol.*

3. — tyran de Sicyone, fils d'Alcméon, épousa Agariste, fille de Clisthène, riche Athénien, qui lui apporta des biens considerables en mariage. Il se mit, après le départ de Solon, à la tête du parti des Marins, et excita des troubles dans l'état. Forcé bientôt à céder la souveraine puissance à Pisistrate, il se ligua avec lui, et lui donna sa fille en mariage. *Hérod.*, 1, *c.* 59 ; 6, *c.* 127, 130.

4. — petit-fils du précédent et fils d'Hippocrate. *Hérod.*, 6, *c.* 131.

5. — aïeul maternel d'Alcibiade.

6. — frère de Dion de Syracuse, fut déclaré, ainsi que son frère, commandant avec un pouvoir absolu, l'an 347 av. J. C. Il prit parti contre Denys-le-Tyran. *Diod. de Sic.*

7. — favori de Pyrrhus, roi d'Epire, perdit la vie dans un combat contre les Romains, parce qu'il avait changé d'armes et de manteau avec Pyrrhus, de sorte qu'on le prit pour le roi.

8. — citoyen de Messine, ennemi déclaré d'Agathocle, tyran de Syracuse.

9. — fit périr les principaux magistrats de Mitylène, parce qu'ils l'avaient puni.

10. — écrivit des Vies des hommes illustres.

MÉGALARTIES, *-tia* (μέγας, grand ; ἄρτος, pain), fêtes que l'on célébrait en l'honneur de Cérès en Béotie et dans l'île de Délos ; elles étaient ainsi nommées à cause d'un grand pain que l'on portait en procession.

MÉGALARTOS, c'est-à-dire la déesse aux grands pains (μέγας, grand ; ἄρτος, pain), surnom de Cérès chez les Béotiens et les habitans de Délos. V. Mégalarties.

MÉGALASCLÉPIADES, c'est-à-dire les grandes Asclépiades (μέγας, grand ; et Asclépiades d'Ἀσκληπιός, Esculape), fête que l'on célébrait à Epidaure en l'honneur d'Esculape.

1. MÉGALE (μεγάλη, grande), c'est-à-dire la grande déesse, un des surnoms de Junon, qui marquait sa supériorité sur les autres déesses, comme on donnait celui de *Maximus* à Jupiter.

2. — surnom célèbre de Cybèle, regardée comme mère des dieux. C'était en l'honneur de cette déesse que se célébraient les fêtes les plus fameuses, nommées Mégalésies, et les jeux Mégalésiens.

MÉGALÉAS, un des principaux officiers de Philippe de Macédoine, entra dans une conspiration contre ce prince, et se donna la mort afin de se soustraire à la honte d'une condamnation.

MÉGALÉE, *-æus*, un de ceux qui par leurs calomnies contre Aratus empêchèrent Philippe, père de Persée, de faire alliance avec lui. *Plut.*

MÉGALÉPOLIS. V. Mégalopolis.

MÉGALÉSIENS (Jeux), *-lenses ludi*, jeux qui chez les Romains accompagnaient les Mégalésies. Les dames romaines y dansaient devant l'autel de Cybèle. Les magistrats y assistaient en robe de pourpre ; la loi défendait aux esclaves d'y paraître. Durant ces jeux plusieurs prêtres phrygiens portaient en triomphe dans les rues de Rome l'image de la déesse ; on représentait aussi sur le théâtre des comédies choisies. Un grand concours de peuple et d'étrangers assistaient à ces jeux. V. Mégalésies.

MÉGALÉSIES, *-sia*, fête instituée à Rome en l'honneur de Cybèle Mégale, vers le temps de la seconde guerre punique. Les oracles sybillins marquaient, avaient dit les décemvirs, qu'on vaincrait les ennemis, et qu'on les chasserait d'Italie si la mère Idéenne était apportée de Pessinunte à Rome. Le sénat envoya des députés vers Attale, qui leur remit une pierre que les gens du pays appelaient *la mère des dieux*. Cette pierre, apportée à Rome, fut reçue par Scipion Nasica, qui la déposa au temple de la Victoire, sur le mont Palatin, le 14 avril, jour auquel on établit les Mégalésies. *T. L.*, 29, *c.* 14.

MÉGALOBYZE. V. Mégabyse.

MÉGALOMAZE (μέγας, grand ; μάζα, biscuit), surnom de Cérès, analogue à celui de Mégalarte. V Mégalarte.

MÉGALOPOLIS ou Mégalépolis, c'est-à-dire la grande ville (μεγάλη πόλις), (*Leontari* ou *Leondario* ou *Sinano*), capitale de l'Arcadie, vers le S., sur l'Hélisson, à peu de distance de son embouchure dans l'Alphée. Cette ville fut bâtie par Epaminondas, qui, voulant réunir en un centre commun les forces trop dispersées de la ligue Arcadienne contre

Lacédémone, persuada à presque toutes les villes et bourgades de l'Arcadie d'envoyer la plus grande partie de leurs citoyens dans une ville nouvelle, vers l'an 372 av. J. C. De là, le nom de Mégalopolis, à cause de la population et de la grandeur de cette ville nouvelle. Les Spartiates la contemplèrent longtemps d'un œil d'envie et de haine, sans oser l'attaquer à cause de son alliance avec les Thébains; mais sitôt que ceux-ci furent occupés tout entiers par la guerre sacrée, ils entrèrent dans l'Arcadie, et assiégèrent sa capitale, mais sans succès. Ce ne fut que beaucoup plus tard que Cléomène, s'étant emparé de Mégalopolis par surprise, la fit piller et incendier par ses troupes. Elle fut rebâtie peu de temps après. Mégalopolis était célèbre surtout par le rôle important qu'elle joua dans les guerres de la confédération Achéenne, dans laquelle elle entra en 232 av. J. C., et par la naissance de Philopémen. Deux tyrans y avaient régné, Aristodème vers l'an 336 av. J. C., et Lysiade 70 ans après. *T. L.*, 32, *c.* 5; 35, *c.* 27; 36, *c.* 31. — *Strab.*, 8. — *Q. C.*, 6, *c.* 1. — *Paus.*, 9, *c.* 14. — *Ptol.*, 4, *c.* 16.

MÉGALOPOLIS (TERRITOIRE DE). Le territoire de Mégalopolis formait le district le plus considérable de l'Arcadie. Il comprenait les contrées appelées Parrhasie, Ménalie, Eutrésie et Egytide.

MÉGALOPOLITAINS, *-tani*, habitans de la ville de Mégalopolis. Les Mégalopolitains furent dans l'origine composés d'émigrés des villes et bourgs d'Arcadie. V. MÉGALOPOLIS.

MÉGALOSSAC, *-cus*, c'est-à-dire le guerrier au vaste bouclier (μέγας, grand; σάκος, bouclier), Dolien tué par Castor et Pollux dans un combat livré entre les Doliens et les Argonautes sur les côtes de Cyzique.

MÉGAMÈDE, fille d'Arnée, épousa Thestius, qui la rendit mère de cinquante filles nommées Thestiades. (V. ce nom.) *Apollod.*, 2.

1. MÉGANIRE, ou selon quelques-uns MÉTANIRE, *-ra*, femme de Célée, roi d'Eleusis, fut mère de Triptolème. On lui rendit les honneurs divins après sa mort, et on lui éleva une chapelle près de la fontaine où Cérès fut vue pour la première fois lorsqu'elle vint en Attique. *Paus.*, 1, *c.* 39.

2. — fille de Crocon et femme d'Arcas. *Apollod.*

MEGANITAS, petite riv. de l'Achaïe, prenait sa source au mont Lampea, et allait, coulant du S. au N., se jeter dans la mer de Crissa, auprès de Rhypes, à l'O. de l'embouchure du Sélinonte.

1. MÉGAPENTHE, *-thes*, fils de Prœtus, succéda à Acrisius, roi d'Argos, l'an 1345 av. J. C., à la place de Persée, qui, après le meurtre involontaire de son aïeul, lui céda la couronne. Il eut pour successeur Anaxagore, son fils. *Paus.*

2. — fils naturel de Ménélas et d'une esclave nommée Téridée, épousa une princesse de Sparte, fille d'Alector. *Odys.*, 4, *v.* 10, etc. — *Apollod.*, 3.

MÉGAPHERNE, *-nes*, satrape perse qui fut mis à mort par Cyrus, sous prétexte qu'il avait conspiré contre ce prince. *Xénoph.*

1. MÉGARE, *Megara*, *myth.*, fille de Créon, roi de Thèbes. Hercule l'épousa n'étant âgé que de 18 ou 19 ans. Elle lui fut donnée en mariage pour récompense de ce qu'il était venu au secours de Créon contre Erginus, roi des Orchoméniens, et avait vaincu ce prince. Pendant qu'Hercule était descendu aux enfers, Lycus voulut s'emparer du royaume de Thèbes; et, ne pouvant faire condescendre Mégare à l'épouser, il se préparait à l'y contraindre par la violence. Le héros reparut en cet instant, tua Lycus, et remit Créon sur le trône de Thèbes. Junon, irritée de la mort de Lycus, rendit Hercule si furieux qu'il tua Mégare et les enfans qu'il avait eus d'elle. Suivant Apollodore, Hercule ne tua point Mégare, mais seulement les enfans qui lui étaient nés de cette princesse. Il la répudia dans la suite, ne pouvant supporter la vue d'une femme qui lui rappelait sans cesse le souvenir de la mort funeste de ses fils. On prétend même qu'il la maria à Iolas, le fidèle compagnon de ses travaux. Mégare avait eu d'Hercule trois fils, Créontiadès, Térimaque et Déicon. Le délire d'Hercule et la catastrophe sanglante qui en fut la suite ont donné lieu à une pièce d'Euripide, qui est assez faible, et à une imitation de Sénèque le tragique, encore inférieure à l'original. Les deux pièces portent le titre d'*Hercule furieux*. *Hyg.*, *f.* 28. — *Apoll.*, 2, *c.* 6. — *Diod.*, 4.

2. — *-rus*, fils de Jupiter et d'une nymphe Sithnide, se sauva du déluge de Deucalion en gagnant à la nage le haut d'une montagne, guidé par le cri d'une bande de grues; d'où ce mont prit le nom de *Géranien* (γέρανος, grue). La ville de Mégare, qui peut-être fut ainsi appelée à cause de lui, donna en mémoire de cette aventure le nom d'eau des nymphes Sithnides à un magnifique aquéduc bâti dans ses murs par le tyran Théagène.

1. MÉGARE, *-ra*, *géog.* (*Magra* ou *Megara*), capitale de la Mégaride, à quelques stades du golfe Saronique, et à peu près à la même distance de Corinthe et d'Athènes, avait été bâtie sur deux rochers, ou plutôt entre deux rochers, par Mégarée, fils de Neptune. Cette ville était belle, mais petite; beaucoup de temples l'ornaient, entre autres ceux de Jupiter Olympien, auprès duquel était un bois sacré d'Apollon et d'Isis. On montrait dans Mégare les tombeaux de plusieurs personnages fameux dans l'histoire ou la mythologie. Tels étaient ceux d'Iphigénie, d'Adraste, de Corèbe, d'Orippe. Beaucoup de statues avaient été travaillées par Phidias et Praxitèle. Mégare ne fut jamais puissante, et ne joue aucun rôle parmi les états influens de la Grèce. (V. MÉGARIDE et MÉGARIENS.) Cependant elle fonda quelques colonies, parmi lesquelles on doit citer Thapse, Chalcédoine, Mégare d'Hybla (V. ci-dessous, n° 2) et Sélinonte. Mégare fut de plus assez fertile en hommes illustres; tels furent les philosophes Euclide et Stilpon, qui y fondèrent une école où l'on s'occupait surtout de la dialectique, ce qui la fit nommer aussi Eristique (disputeuse). Théocosme l'architecte était aussi Mégarien. *Strab.*, 6. — *Vell. Paterc.*, 1, *c.* 2. — *Méla*, 2, *c.* 3. — *Pausan.*, 1, *c.* 39. — *Ptol.*, 3, *c.* 15. — *Just.*, 2, *c.* 7 et 8.

2. — L'HYBLÉENNE (ainsi nommée à cause de son voisinage du mont Hybla), v. de la Sicile orientale, sur la côte, près d'un petit golfe auquel elle donna son nom, au S. de Syracuse. Elle avait été fondée par une colonie de Mégariens, environ 728 ans av. J. C. Gélon, roi de Syracuse, la détruisit de fond en comble. Elle se releva; mais, ayant voulu (214 ans av. J. C.) résister aux Romains, ceux-ci la prirent et la pillèrent. Deux siècles après Mégare l'Hybléenne n'existait plus. *T. L.*, 24, c. 30 et 35. — *Strab.*, 26. — *Ptol.*, 3, *c.* 4.

3. — (GOLFE DE). V. MÉGARE, n° 2.

4. — v. d'Epire, vers le S., dans la Molosside.

5. — v. de Thessalie, au N., sur les confins de la Macédoine.

6. — v. de l'Illyrie.

7. — petite v. de la Syrie, au N., sur les confins de la Cilicie.

8. — quartier de Carthage.

1. MÉGARÉE, *myth.*, fils d'Oncheste et petit-fils d'Hercule, fut père d'Hippomène. *Métam.*, 10, *v.* 605.

2. — fils d'Apollon, auquel on attribue la fondation de Mégare, dans le Péloponèse.

3. — fils de Neptune, tué en portant du secours Nisus, assiégé par Minos. *Paus.*

MÉGARÉE, *-reus*, *hist.*, de l'île de Chio, fut un de ceux qui livrèrent cette île à Memnon, général des Perses du temps de Darius Codoman.

MÉGARÉENS ou MÉGARIENS, *-rii*, petite nation de la Grèce, qui habitait la ville et le territoire de Mégare. Les Mégaréens furent originairement gouvernés par des rois, qui se succédèrent au nombre de douze. Dans la suite ils substituèrent à cette forme de gouvernement une république, puis ils se laissèrent mettre sous le joug par les Athéniens. L'arrivée des Héraclides dans le Péloponèse changea leur sort. Les Doriens, inquiets de voir au pouvoir d'Athènes un pays qu'on regardait comme la clef du Péloponèse, le leur ravirent, et le rendirent à l'indépendance. Depuis ce temps les Mégariens furent souvent en guerre avec les Athéniens, principalement du temps de Solon, au sujet de l'île de Salamine. Environ un siècle après Athènes lança contre eux ce décret célèbre qui leur interdisait l'entrée de ses ports, de ses marchés, de ses villes, et qui fut la première cause de la guerre du Péloponèse. De cette haine invétérée et réciproque vint sans doute le verbe *mégaréo* (μεγαρίζω), porter envie, haïr. Les Mégaréens étaient aussi assez souvent en guerre avec les Corinthiens. On parle peu de leurs exploits militaires, parce que, trop faibles pour entreprendre de lointaines conquêtes, ils restaient dans leur territoire, pour le défendre contre des voisins plus puissans qu'eux. Cependant ils se distinguèrent à la bataille de Salamine, où ils envoyèrent vingt vaisseaux, et à celle de Platée. Ils s'enrôlaient souvent dans la milice du peuple avec lequel ils avaient fait alliance pour l'instant. Au reste le courage et le caractère des Mégaréens étaient un objet de sarcasme chez tous leurs voisins. Leurs femmes étaient regardées comme les plus immorales de la Grèce. Eux-mêmes passaient pour perfides, lâches, violateurs des droits de l'hospitalité. Leur mollesse et leur faste dans les édifices et les festins inspira ce mot célèbre de Diogène : « Ils mangent comme s'ils devaient mourir en sortant de table; ils bâtissent comme s'ils ne devaient jamais mourir. » *Just.*, 2, *c.* 7.

1. MÉGARIDE, *-ris* (*territoire de Mégara*), petite contrée de la Grèce proprement dite, ainsi nommée de Mégare, sa ville principale, était située entre la Béotie au N., le golfe Saronique au S., l'Attique à l'E., le golfe et l'isthme de Corinthe à l'O. Ce pays fut presque toujours en guerre avec les Athéniens ou les Corinthiens, à cause de sa situation sur les deux mers et à l'entrée de l'isthme de Corinthe, ce qui le rendait en quelque sorte la clef du Péloponèse. V. MÉGARE. *Strab.*, 8. — *Pline*, 3, *c.* 8. — *Mel.*, 2, *c.* 3 et 7.

2. — (île de l'*Œuf*), île d'Italie, entre Pausilippe et Naples. *Pline.*

MÉGARIENS. V. MÉGARÉENS.

MÉGARIQUE, *-rica*, nom d'une secte de philosophes, dont Euclide fut le fondateur. V. MÉGARE.

1 et 2 MEGARSUS, villes, l'une de Sicile, l'autre de la Syrie septentrionale. V. MÉGARE, n°s 2 et 7.

3. — petite rivière de l'Inde en-deçà du Gange.

MÉGARUS. V. MÉGARE, *myth.*, n° 2

MÉGAS, père de Périme, tomba sous les coups de Patrocle. *Iliade*, *l.* 16, *v.* 695.

MÉGASTHÈNE, *-nes*, historien grec que Séleucus Nicanor employa dans quelques négociations auprès de Sandorotène, roi des Indes. A son retour il publia, vers l'an 292 av. J. C., une *Histoire des Indes*. Il paraît que cet ouvrage renfermait sur l'empire de Babylone et la puissance de Nabuchodonosor quelques digressions où l'on remarquait beaucoup de conformité avec les récits des livres juifs. Cette histoire, qui est souvent citée par les anciens, est perdue aujourd'hui; celle que nous avons sous le nom de Mégasthène est d'Annius de Viterbe.

MÉGAZYBE, *-bus*, satrape d'Arabie. *Xénoph.*

MÉGÈRE, *-gæra* (μεγαίρειν, haïr, ou μεγάλη ἔρις, grande querelle), divinité infernale, la troisième des Furies. Ce fut elle, selon les poëtes, que les dieux déchaînèrent contre Etéocle et Polynice. C'était aussi elle qui ordinairement allait tourmenter les âmes à l'approche de la mort. V. FURIES. *En.*, 12. *v.* 846. — *Claud.*, *contre Ruf.*, 2.

1. MÉGÈS, fils de Phylée, roi de Dulichium et des îles Echinades, fut un de ceux qui prétendirent à la main d'Hélène. Il alla au siége de Troie avec quarante vaisseaux. *Il.*, 2, *v.* 132; 5, *v.* 69; 15, *v.* 302.

2. — capitaine troyen, blessé par Admète d'Argos la nuit de la prise de Troie. *Paus.*

MÉGIE, *-gia*, pet. v. de Mésopotamie, vers l'O., sur le bord de l'Euphrate.

MÉGESSARÈS, père de Pharnacé, qui épousa Sandacus, et fut mère de Cinyras.

1. MÉGILLE, *-llus*, vint d'Elide avec Phéristе rétablir en Sicile la ville d'Agrigente, ruinée par les Carthaginois après l'expédition Athénienne. *Plut.*

2. — *-lla*, courtisane d'Oponte, remarquable par sa beauté, habitait à Rome du temps d'Horace. *Hor.*, 1, *Od.* 22, *v.* 11.

3. — Lesbienne célèbre par sa richesse et la dépravation de ses mœurs. *Lucien.*

1. MÉGISTE, *-ta*, une des petites îles situées près des côtes de la Lycie méridionale, à peu près à égale distance de Myra et de Patare, fut sans doute ainsi nommée parce qu'elle était la plus grande (μεγίστη) des îles environnantes. *Tit. L.*, 37, *c.* 22. — *Ptolém.*, 5, *c.* 3.

2 — port de l'île de même nom.

MÉGISTIAS, *hist.*, devin, qui prédit aux Spartiates placés par Léonidas aux Thermopyles qu'ils y trouveraient leur tombeau. *Hérod.*, 7, *c.* 219.

MÉGISTIAS, *géog.*, fleuve. V. MELA.

MÉGISTO, épouse de Timoléon. V. ARISTOTIME.

MÉGISTONE, *-nus*, beau-père du roi Cléomène, fut battu par Aratus, qui le fit prisonnier près d'Orchomène. Ayant été depuis envoyé au secours des Argiens, il fut tué dans Argos en combattant.

MEGONIUS (M.), Romain du temps de l'empire, mais d'une époque incertaine, dont on a à Naples le testament gravé sur des tables de marbre.

ME HERCULE, serment qui revient à cette expression : *Ita me Hercules juvet*, Hercule me soit en aide ! Il était défendu aux femmes de jurer par Hercule, parce qu'il y avait des femmes qui lui avaient refusé de l'eau lorsqu'il était pressé d'une soif ardente en ramenant d'Espagne les bœufs de Géryon, ou, selon d'autres, parce qu'il ne convenait pas à un sexe faible et timide de provoquer par un serment un héros vainqueur de la terre.

MÉHERDATE, prince parthe, fils de Vonone, resta en otage chez les Romains à la mort de Bardane. Vers l'an 49 de J. C., quelques grands du pays des Parthes, las de la tyrannie de Gotarze, le demandèrent à Claude pour le mettre sur le trône à la place du tyran. Il y consentit; mais, Méherdate ayant laissé échapper l'instant favorable, son compétiteur rassembla des troupes, et le vainquit en bataille rangée. Méherdate tomba entre les mains du vainqueur, qui se borna à lui faire couper les oreil-

les, et le laissa végéter dans le mépris. *Tac.*, *Ann.*, 11, *c.* 10; 12, *c.* 10.

MEIDOBRIGA. V. MEDOBRIGA, *géog.*

MEJARCON, v. de la tribu de Dan. *Jos.*, 19, *v.* 46.

MÉLA (POMPONIUS), *hist.*, géographe célèbre, naquit en Espagne de l'illustre famille Pomponia. Quelques commentateurs ont soutenu cependant qu'il entra dans cette famille par adoption, et qu'il était le troisième fils du rhéteur Marcus Sénèque, auquel il dédia ses ouvrages. On ignore le nom de sa ville natale, et l'on doute du temps précis où il vécut. Il est certain cependant que ce fut après le règne de Caligula. Son ouvrage, qui est la première géographie générale qu'aient publiée les Romains, est intitulé *De situ orbis* ou *de chorographiâ*, et se compose de trois livres. Dans le premier, après quelques généralités, il décrit l'Afrique, l'Egypte, l'Arabie, la Phénicie, la Syrie et l'Asie mineure. Le second contient la Scythie, la Grèce dans toute son étendue, l'Illyrie, l'Italie, les Gaules et les îles de la Méditerranée. Le troisième fait connaître l'Espagne, les côtes de la Gaule sur l'Océan, la Germanie, la Sarmatie, l'extrême Scythie, l'Inde, la mer Erythrée avec les golfes Arabique et Persique, et l'Océan oriental. Généralement on remarque beaucoup d'exactitude et de discernement dans ce géographe, quoiqu'il n'ait pas, comme Strabon, vu les objets par lui-même. Sa narration est courte et précise; mais il a su éviter la sécheresse dans la nomenclature par des descriptions agréables et des discussions physiques; son style a de l'élégance et de l'intérêt, quelquefois même de l'éloquence. On ne peut guère lui reprocher que quelques erreurs et surtout des omissions importantes. On est étonné de chercher en vain dans son ouvrage Pharsale, Cannes, Leuctres, Mantinée, Ecbatane, Persépolis, Jérusalem. Les meilleures éditions de la géographie de Méla sont celle de Kapp, 1781; Tzschucke, Leipsick, 1807; des Deux-Ponts, Strasbourg, 1809; et de Titze, 1804. Cette dernière se trouve à la suite des sept premiers livres de l'histoire naurelle de Pline.

MÉLA, *géog.* V. MELLA.

MELÆNA, *myth.* (μελαῖνα, noire). épithète de Cérès, prise de l'habit de deuil qu'elle porta en signe de la douleur qu'elle ressentit de la violence que lui fit Neptune ou, selon d'autres, de la perte de sa fille.

MELÆNA PROMONT., *géog.* (μέλαινα, sous-entendu ἄκρα, cime noire) promont. de l'île de Chios, situé à une des pointes N. O., près d'Arvisia et vis-à-vis de la petite île Assyra.

MELÆNÆ, forteresse de la Grèce, aux confins de la Béotie et de l'Attique.

MELAMBIUM, v. de la Thessalie, dans la Phthiotide, au S. E. et près de Scotussa. *T. L.*, 33, *c.* 6.

1. MÉLAMPE, *-pus*, *myth.*, Argien, fils d'Amythaon et petit-fils de Créthée et de Tyro, fut à la fois un fameux devin et un habile médecin. Il demeurait à Pylos, ville du Péloponèse. Ses domestiques lui ayant apporté de petits serpens qu'ils avaient trouvés dans un vieux chêne, il les fit élever avec grand soin. Ces animaux devenus grands, l'ayant trouvé un jour endormi, s'attachèrent chacun à une de ses oreilles, qu'ils nettoyèrent avec leur langue si parfaitement qu'à son réveil il fut tout étonné de ce qu'il entendait le langage des oiseaux et mille autres choses qu'il ne comprenait pas auparavant. Il profita de ce don surnaturel, acquit une connaissance parfaite de l'avenir, et apprit d'Apollon la science de la médecine. Les filles de Prœtus étant devenues folles, il les guérit bientôt, en leur donnant de l'ellébore (ce qui fit nommer depuis cette plante mélampodium). Prœtus récompensa ce service en lui donnant l'aînée de ses filles en mariage. Mélampe, forcé par la tyrannie de son oncle Nélée, roi de Pylos, de quitter sa patrie, se retira chez son beau-père, qui lui donna une partie de son royaume. Nélée avait une fille nommé Péro, qui était célèbre par sa sagesse et sa beauté. Tous les princes voisins la recherchaient en mariage; mais Nélée ne la voulut donner qu'à celui qui lui amènerait les bœufs d'Iphiclus. Il n'y eut que Mélampe qui eût l'audace de tenter cette entreprise périlleuse; mais il fut pris et mis en prison en voulant l'exécuter. Il ne dut la vie qu'aux services qu'il rendit à Iphiclus en qualité de devin et de médecin. Comme ce prince était sans postérité, il lui enseigna le moyen d'avoir des enfans. Iphiclus en fut si reconnaissant qu'il lui rendit la liberté, et lui donna en outre ses bœufs. Mélampe les conduisit au palais de Nélée, et celui-ci consentit alors à donner sa fille en mariage à Bias, frère de Mélampe. Quelque temps après les Argiennes ayant été attaquées d'une manie qui les faisait quitter leurs maisons, et courir dans les champs, Mélampe les fit revenir à leur bon sens. Anaxagore, qui régnait alors dans Argos, voulant lui témoigner sa reconnaissance pour un si grand service, lui céda la troisième partie de ses états. Les descendans de Mélampe y régnèrent pendant six générations. Ce héros reçut les honneurs divins après sa mort. *Odys.*, 11., *v.* 287; 15, *v.* 225.— *Herod.*, 2 *et* 9. — *Apollod.*, 2, c. 2.—*Paus.*, 2, *c.* 18; 4, *c.* 3. — *Géorg.*, 3, *v.* 550.

2. — fils d'Atrée, fut nommé Dioscure avec ses deux frères Aléon et Eumolus. *Cic.*, *Nat. des D.*

3. — père de Cissée et de Gyas. *Énéide*, 10.

4. — fils de Priam. *Apollod.*, 3.

MÉLAMPE, *-pus*, *hist.*, auteur grec, qui vivait sous Ptolémée Philadelphe, écrivit un traité sur la divination fondée sur les pulsations, et l'autre sur la divination d'après les taches du corps humain.

MÉLAMPYGE, surnom d'Hercule. V. ACHÉMON.

MELANA ou MÆNÆLEA, petite v. de l'Arcadie, à l'O., chez les Héréens, sur l'Alphée, un peu avant sa jonction avec le Ladon, au S. E. d'Hérée, au N. E. d'Aliphère.

1. MÉLANCHLÈNES, *-chlani*, peuple de la Sarmatie asiatique, près du Tanaïs, entre le Rha et le Palus Méotide. Scylax de Cariande et Pline le placent très-près de ce fleuve et de cette mer. Ptolémée les recule bien plus au N., et les rapproche du Rha (*Volga*).

2. — peuple des îles Cassitérides, ainsi nommé, dit-on, à cause de la couleur de ses vêtemens (μέλας, noir; χλαῖνα, tunique).

MELANCHUS, tyran de Lesbos, mourut vers l'an 612 av. J. C.

MÉLANDEPTES ou MÉLANDITES, peuple de la Thrace méridionale, sur les côtes de la Propontide, au S. O. de Selymbrie et près d'Héraclée ou Périnthe. *Xénoph.*

MELANDIA, petite contrée de la Sicyonie.

MÉLANE, un des noms de l'île de Samothrace.

MÉLANÉ, une des filles de Neptune, de laquelle le fleuve Mélas en Béotie prit son nom.

1. MÉLANÉE, *-neus*, Centaure célèbre par son habileté dans la chasse aux sangliers. *Met.*, 12, *f.* 8.

2. — Grec que son adresse à tirer de l'arc fit passer pour fils d'Apollon, et qui fit la conquête de l'Epire.

3. — Ethiopien qui fut tué dans le combat qui eut lieu aux noces de Persée. *Mét.*, 5, *v.* 4.

4. — fils d'Euryte, duquel Erétrie prit le nom de Mélanéis.

MÉLANÉGIS, surnom de Bacchus à Hermione et à Athènes en mémoire de ce qu'il avait paru couvert d'une peau de chèvre (αἰγίς) noire (μέλαινα), au combat de Mélanthe avec Xanthus. V. MÉLANTHE.

MELANES, *géog.* V. MELAS, n° 4.

MÉLANGE, *-ge* (*Mélinpour*), v. de l'Inde, en-deçà du Gange, sur la côte orientale, chez les Arvari, au N. de Sobura, et au S. de Canagora.

MÉLANGIE, *-gia* et *-gium*, petite v. de l'Arcadie orientale, chez les Mantinéens, à l'E. de Mantinée, sur les frontières de l'Argolide.

MELANGITÆ, peuple de l'Arabie heureuse, vers le centre, au N. des monts Marihæ.

MELANI MONTES (c'est-à-dire *montagnes noires*), nom donné par Ptolémée aux monts Sinaï et Oreb.

1. MÉLANION, le même qu'Hippomène. V. ce mot. *Apollod.*, 3.

2. — un des disciples de Chiron.

MÉLANIPPE, *-ppus*, nom commun à beaucoup d'hommes et de femmes dans la mythologie. On confond ce nom avec celui de Ménalippe.

1° *Hommes.*

1. MÉLANIPPE, *-ppus*, *myth.*, fils de Mars et de la nymphe Tritia, fonda en Achaïe une ville à laquelle il donna le nom de sa mère. *Paus.*

2. — fils de Thésée et de Périgone, remporta le prix de la course dans les jeux néméens, célébrés par les Epigones, après qu'ils eurent terminé la seconde guerre de Thèbes. Il conduisit une colonie en Carie.

3. — fils d'Astaque et un des premiers capitaines thébains, blessa Tydée, et fut tué par Amphiaraüs. Tydée, s'étant fait apporter sa tête avant de mourir, la déchira avec les dents. En punition de cette barbarie, Minerve, sa protectrice, lui retira le remède qui pouvait le guérir. *Apollod.*, 1, c. 8. — *Paus.*, 9, c. 8.

4. — un des fils de Mélas, tué par Tydée.

5. — un des fils de Priam.

6. — fils d'Agrius, se distingua par sa valeur au siége de Troie.

7. — Troyen, fils d'Hicétaon, tué au siége de Troie par Antiloque. *Il.*, 15, *v.* 545.

8. — Troyen tué par Patrocle. *Il.*, 16, *v.* 695.

9. — Troyen tué par Teucer, fils de Télamon. *Il.*, 8, *v.* 276.

10. — jeune homme d'une grande beauté, aima passionnément Cométho, prêtresse de Diane Triclaria à Patres, ville d'Achaïe, et la surprit dans le temple même de la déesse. Cette profanation ayant été suivie d'une stérilité générale et d'épidémies meurtrières, l'oracle de Delphes révéla l'impiété des deux amans, qui la payèrent de leur vie, et ordonna d'apaiser la déesse par le sacrifice annuel d'un jeune garçon et d'une jeune fille qui excellassent en beauté. *Paus.*, 7, c. 19.

2° *Femmes.*

1. MÉLANIPPE, *-ppe*, fille d'Eole, s'unit clandestinement à Neptune, et en eut deux fils. Eole les fit exposer aussitôt leur naissance, et fit crever les yeux à Mélanippe, qu'il enferma dans une étroite prison. Les enfans, trouvés et nourris par des bergers, délivrèrent dans la suite leur mère de sa prison; et, Neptune lui ayant rendu la vue, elle épousa Métaponte, roi d'Icarie. *Hyg.*, *f.* 186.

2. — amante d'Itonus et mère de Béotus.

3. — fille de Chiron, séduite par Eole, pria les dieux de dérober sa grossesse aux yeux de son père. Elle fut alors changée en cavale et placée parmi les étoiles. Selon d'autres cette métamorphose fut une punition de son indiscrétion, parce qu'abusant du don de divination, elle avait révélé aux hommes les secrets des dieux. Ovide la nomme Ocyroé.

4. — reine des Amazones, dont Hercule apporta la ceinture à Eurysthée.

1. MÉLANIPPE, *-ppus*, *hist.*, compagnon du poète Alcée. *Hérod.*, 5, *c.* 95.

2. — prêtre d'Apollon à Cyrène, fut mis à mort par les ordres du tyran Nicocrate.

3. — de Rhodes, commandait un vaisseau qui seul de la flotte syracusaine, dont il faisait partie, échappa à Iphicrate.

1. MELANIPPIDE, *-des*, musicien et poète lyrique et tragique de Milet selon Athénée, ou de Mélos selon Strabon, vivait environ 520 ans av. J. C.

2. — petit-fils du précédent, musicien et poète, ainsi que son aïeul, florissait 60 ans après, et mourut à la cour de Perdiccas II, roi de Macédoine. Plutarque le met au nombre de ceux qui corrompirent l'ancienne musique par des innovations hardies. Il lui attribue aussi l'invention du mode lydien, qui selon Aristote appartenait à Olympus. Son aïeul et lui firent un grand nombre d'ouvrages, entre autres des dithyrambes, des épopées, des odes, des épigrammes; mais on ne peut en faire le partage entre eux deux. On trouve des fragmens de leurs poésies dans le *Corpus poetarum græcorum*, Genève, 1605 et 1616, deux vol. in-f°.

MÉLANIPPIES, fête célébrée à Sicyone en l'honneur de Mélanippe, maîtresse de Neptune, ou en celui de Mélanippus, fils d'Astacus.

MÉLANO, île de la mer Carpathienne, au N. O. de Rhodes, sur la côte de la Doride, dans le golfe Céramique.

MÉLANO GÉTULES, c'est-à-dire GÉTULES NOIRS (μέλας, noir), nation africaine, habitait la partie méridionale du mont Atlas, vers le fleuve Geir ou Gir, entre la Mauritanie propre, la Numidie et la Libye intérieure.

MÉLANO-SYRIENS ou SYRIENS NOIRS (μέλας, noir). On donnait quelquefois ce nom aux habitans de la Syrie méridionale ou Syrie proprement dite, pour les distinguer des habitans de la Cilicie et de la Cappadoce, qu'on appelait improprement Syriens ou Syriens blancs, *Leuco-Syri*. V. ce nom.

MÉLANOPE, *-pus*, Thébain qui fut envoyé à Lacédémone, pour y conclure un traité de paix.

MELANOS, prom. de la Mysie septentrionale, sur les confins de la Bithynie, près de Cyzique, et de l'embouchure du Rhyndacus.

1. MÉLANTHE, *-thus*, *myth.*, un des compagnons de Bacchus. *Ovide*, *Métam.*, 3, *c.* 10.

2. — Cyzicénien qui fut tué avec son frère dans un combat nocturne contre les Argonautes. *V. Flacc.*

3. — ou MELANTHIUS, fils d'Andropompe, descendait des Néléides, qui régnèrent à Pylos et en Messénie après Polycaon. Chassé de ses états par les Héraclides, il se réfugia à Athènes. Thymétès, qui régnait alors dans cette ville, promit de lui céder la couronne à condition qu'il combattrait contre Xanthus, roi des Béotiens, qui lui avait déclaré la guerre. Mélanthe accepta, et bientôt les deux princes en vinrent aux mains; tout à coup Mélanthe vit ou crut voir derrière Xanthus un jeune homme, qui semblait vouloir le seconder; ce jeune homme était, dit-on, Bacchus. Soudain il s'écrie que son ennemi a amené un second avec lui, qu'il ne veut plus continuer un combat inégal. Le roi de Béotie, étonné du reproche, tourne la tête au même instant Mélanthe le perce de sa lance, et l'étend à ses pieds. Etant ainsi sorti vainqueur du combat, il monta sur le

trône d'Athènes, et le transmit à ses descendans, dont Codrus fut le dernier. Son règne, qui fut de trente-sept ans, commença l'an 1128 av. J. C. En mémoire de la supercherie qui lui assura la victoire, on institua la fête des Apaturies. V. **Apaturies**. *Paus.*, 2, c. 18.

Mélanthe, *géog.*, fleuve de la Sarmatie d'Europe, se jette dans le Borysthène. *Ov.*, *Pont.*, 4, *ép.* 10, *v.* 8.

MÉLANTHÉE, *-theus*, père d'Amphimédon, l'un des poursuivans de Pénélope. *Od.*, 24, *v.* 103.

MÉLANTHIDE, *-des*, nom sous lequel les Athéniens avaient bâti un temple à Bacchus, en mémoire du secours qu'il avait donné à Mélanthe. V. **Apaturies**, **Mélanthe**.

MÉLANTHIE, *-thia*, fille de Deucalion et de Pyrrha.

MÉLANTHIENS, *-thii*, nom donné à quelques roches voisines de l'île de Samos, à cause de leur couleur sombre (μέλας, noir).

1. **MELANTHIUS**, *myth.*, capitaine troyen, tué par Euryale, fils de Mécistée. *Il.*, 16, *v.* 36.

2. — fils de Dolius, inspecteur des troupeaux d'Ulysse, se mit au rang de ceux qui voulaient épouser Pénélope pendant l'absence d'Ulysse. Ce prince, rentré dans ses états, lui fit souffrir les plus grands supplices. *Od.*, 17, *v.* 212; 20, *v.* 173; 22, *v.* 135.

1. **Melanthius**, *hist.*, auteur grec, qui a écrit sur l'Attique. *Athén.*

2. — peintre de Sicyone, élève de Pamphyle, marcha sur les traces de son maître. *Pline.*

3. — poète tragique, contemporain de Phocion.

4. — philosophe natif de Rhodes. *Cic.*, *Quest. Acad.*, 4, *c.* 16.

1. **MÉLANTHO**, nymphe, fille de Protée. Neptune, s'étant changé en dauphin, l'enleva, et la rendit mère de Delphus. *Met.*, 6, *v.* 12.

2. — une des suivantes de Pénélope, favorisait les poursuivans de cette princesse, et entretenait un commerce criminel avec Eurymaque. *Odyss.*, 18 et 19.

MELANTIANA ou **Melantias**, petite v. de la Thrace méridionale, sur la Propontide, entre Rhégium et Sélymbrie, à l'embouchure de l'Athyras.

MELANTIAS. V. **Melantiana**.

1. **MÉLAS**, *myth.*, fils de Protée. *Il.*, 15, *v.* 117.

2. — un des Argonautes, fils de Phryxus et de Chalciopé, se noya dans la mer. *Apollod.*, 2.

3. — un des matelots tyrrhéniens changés en dauphins par Bacchus.

4. — Etolien, fils de Porthaon et d'Euryte. Ses neuf fils furent tués par Tydée au moment où ils allaient eux-mêmes tuer OEnée.

1. **Mélas**, *géog.*, petite riv. de la Béotie occidentale, prenait sa source près d'Orchomène, et se jetait dans le lac Copaïs, entre le Morius et le Céphise.

2. — petite riv. de Thessalie, prenait sa source au mont OEta, sur les confins de la Doride, coulait entre le Sperchius et l'Asope, passait près d'Héraclée, et se jetait dans le golfe Maliaque.

3. — (*Sulduth*), fleuve de Thrace, vers le S. E., avait sa source près de Syraselle, dans les monts Ganos, et allait vers le S. se jeter dans le Mélas Sinus à Cardie. *Hérod.*, 7, *c.* 58. — *T. L.*, 38, *c.* 40. — *Pline.* — *Ptolém.*, 3, *c.* 11. — *Méla.*

4. — ou **Melanes Sinus** (*golfe de Mégarisse*), golfe de Thrace, qui bornait au N. O. la Chersonèse de Thrace, et s'étendait de la ville d'Alopéconèse au promontoire *Sarpedonicum*, prenait son nom du fleuve Mélas (nº 3), qui s'y déchargeait. *Hérod.*, 7, *c.* 58. — *Strab.* — *Pline.* — *Ptolém.*, 3, *c.* 2.

5. — (*Kara-Sou*), fleuve de Cappadoce, prenait sa source au S. de cette province, dans les monts Taurus, coulait au N. E., puis à l'E., vers la petite Arménie, et se rendait dans l'Euphrate un peu au-dessous de Mélitène. *Strab.* — *Ptolém.*, 5, *c.* 6.

6. — petite riv. de la Pamphylie méridionale, avait sa source dans les montagnes, près d'Homonada, coulait du S. au N., et se jetait dans la mer entre Side et Ptolémaïde, un peu à l'E. de l'embouchure de l'Eurymédon. *Strab.*

7. — fleuve du Péloponèse, dans l'Achaïe.

8. — fleuve de Béotie, qui avait la vertu de rendre noires (μέλας) les brebis qui buvaient de ses eaux.

9 et 10. — fleuve de Sicile, — fleuve d'Ionie.

Le nom de Mélas (noir) est souvent une épithète plutôt qu'un nom propre de fleuve.

MELCARTUS, nom sous lequel les Tyriens adoraient Hercule.

MELCHA, femme de Nachor, frère d'Abraham, fut mère de Hus, de Bus, de Camuel, de Cased, d'Azo, de Pheldas, de Jedlaph et de Bathuel. *Genèse*, *c.* 22, *v.* 20; *c.* 24, *v.* 15.

1. **MELCHI**, fils d'Adédi et père de Néri, fut un des ancêtres de Jésus-Christ selon la chair. *Luc*, 3, *v.* 18.

2. — fils de Janna et père de Levi, un des ancêtres de Jésus-Christ selon la chair. *Luc*, *c.* 3, *v.* 24.

1. **MELCHIAS**, chef de la cinquième famille sacerdotale sous David. *Paral.*, 1, *c.* 24, *v.* 9.

2. — un des ancêtres de Judith, était fils d'Enan et père d'Achitob. *Judith*, *c.* 8, *v.* 1.

MELCHIOR, un des trois mages qui adorèrent Jésus-Christ au berceau.

MELCHIRAM, troisième fils de Jéchonias. *Paral.*, 1, *c.* 3, *v.* 18.

MELCHISÉDECH, roi de Salem (que l'on présume être Jérusalem) et prêtre du Très-Haut, vint à la rencontre d'Abraham, vainqueur de Chodorlahomor, jusque dans la vallée de Savé. Abraham lui donna la dîme de tout ce qu'il avait pris sur l'ennemi. Melchisédech est généralement regardé comme une figure de Jésus-Christ, que l'Ecriture appelle même Pontife éternel selon l'ordre de Melchisédech. *Genèse*, *c.* 14, *v.* 17; *Psau.* 109, *v.* 4; *Ep. aux Hébr.*, *c.* 5, *v.* 6, 10; 6, *v.* 20; 7, *v.* 1.

MELCHISUA, second fils de Saül, fut tué avec son père et ses frères à la bataille de Gelboé. *Rois*, 1, *c.* 14, *v.* 49; *c.* 31, *v.* 2.

MELCHOM, dieu des Ammonites, que l'on croit le même que Moloch. Salomon lui avait bâti un temple dans la vallée d'Ennon; et Manassès, roi de Juda, lui dressa, dans le temple de Jérusalem un autel que Josias, son petit-fils, renversa. *Rois*, *l.* 1, *c.* 1, *v.* 49; *c.* 31, *v.* 2.

1. **MELDI** (*territoire de Meaux*), une des plus petites subdivisions de la Lyonnaise 4ᵉ, vers le N., avait pour bornes à l'O. les Parisii, au S. les Aureliani, à l'E. les Senones et les Suessiones, et au N. les Silvanectes et les Viducasses.

2. — (*Meaux*), anciennement **Latinum**, v. de la Lyonnaise 4ᵉ, capitale des Meldi, vers le centre de la province, au N.E. de Lutetia. *Cés.*, *G des Gaul.* 5. — *Strab.* — *Pline.* — *Ptolém.*, 2, *c.* 8.

3. — v. de la Belgique 2ᵉ, chez les Nervii, au N., entre Cottoniacum et Grudii, sur le Tabuda.

MELEA, fils de Menna et père d'Eliakim, un des ancêtres de Jésus-Christ selon la chair. *Luc*, *c.* 3, *v.* 31.

MÉLÉAGRE, *-ager*, célèbre héros de l'antiquité, fils d'OEnée, roi de Calydon, et d'Althée, fille de Thestius. Les Parques, qui assistèrent à sa naissance, prédirent sa grandeur future. Clotho dit qu'il aurait de la vaillance; Lachésis qu'il serait doué

d'une force extraordinaire, et Atropos qu'il vivrait autant de temps que durerait un tison qui brûlait alors dans le foyer. Althée éteignit aussitôt ce tison, et le garda soigneusement, afin de conserver la vie à son fils. Méléagre se fit bientôt une grande réputation. Dans sa première jeunesse il prit part à l'expédition des Argonautes, ayant pour guide Léodatus, frère naturel d'OEnée. Il fut ensuite le chef de la fameuse chasse du sanglier de Calydon, que Diane avait envoyé pour se venger du mépris d'OEnée, qui l'avait oubliée dans ses sacrifices. Méléagre eut la gloire de tuer cet animal, et en offrit la peau et la hure à Atalante, qui lui avait porté le premier coup. Toxée et Plexippe, frères d'Althée, jaloux de cette préférence, voulurent disputer à Atalante cet honorable présent; mais Méléagre les perça de son épée.

Althée, ayant appris la victoire que son fils avait remportée sur le monstre, alla aussitôt en rendre grâces aux dieux; mais, apprenant en même temps que ses frères avaient été tués par Méléagre, elle fut saisie d'un si vif ressentiment qu'elle jeta au feu le fatal tison auquel la vie de son fils était attachée. Méléagre mourut en effet dès qu'il fut consumé.

Homère ne parle point de ce tison; quelques auteurs concluent de son silence que cette fable a été inventée après lui. Selon ce poëte, après la mort du sanglier, Diane, toujours irritée, excita entre les Etoliens et les Curètes un violent démêlé pour la hure et la peau de l'animal. La guerre s'allume, et les Etoliens, quoique inférieurs en nombre, sont vainqueurs tant que Méléagre est à leur tête; mais Méléagre les abandonne, outré de ce qu'Althée, sa mère, au désespoir de la mort de ses frères, qu'il avait tués dans le combat, le dévouait aux Furies. La fortune change alors, les Curètes reprennent l'avantage. Méléagre résiste aux supplications et aux présens de ses concitoyens, aux larmes mêmes d'un père. Cléopâtre seule, son épouse, le détermine à repousser l'ennemi, déjà maître des avenues du palais, et sur le point d'embraser la ville. Méléagre prend les armes, repousse l'ennemi; mais il n'obtint plus la récompense qu'on lui avait proposée, et les Furies, appelées par les imprécations d'une mère, abrégèrent ses jours.

La chasse du sanglier de Calydon est, ainsi que l'expédition des Argonautes et les guerres de Thésée et de Troie, un des événemens les plus importans de l'antiquité héroïque. Tous les princes de la Grèce se rassemblèrent pour le combattre. Ces princes, au nombre de quarante-cinq, étaient, outre Méléagre: Idas et Lyncée, fils d'Apharée, Dryas, fils de Mars, Castor et Pollux, fils de Jupiter et de Léda, Pirithoüs, fils d'Ixion, Thésée, fils d'Egée, Ancée et Céphée, fils de Lycurgue, Admète, fils de Phérès, Jason, fils d'Eson, Pélée et Télamon, fils d'Eacus, Iphiclès, fils d'Amphitryon, Eurytion, fils d'Actor, Atalante, fille de Schœnée, Iolas, ami d'Hercule, les fils de Thestius, Amphiaraüs, fils d'Oïlée, Prothée, Comètès, les deux frères d'Althée, Hippothoüs, fils de Cercyon, Leucippe, Adraste, Cénée, Phylée, Echion, Lélex, Phœnix, fils d'Amyntor, Panopée, Hylée, Hippase, Nestor, Ménétius, père de Patrocle, Amphicyde, Laërte, père d'Ulysse, et les quatre fils d'Hippocoon. *Apollod.*, 1, *c.* 8. — *Apollon.*, 1, *Arg.*, 1, *v.* 997. — *Flacc.*, 1 *et* 6. — *Paus.*, 10, *c.* 31. — *Hyg.*, 14. — *Métam.*, 8. — *Il.*, 9.

1. MÉLÉAGRE, *-ger*, *hist.*, un des lieutenans d'Alexandre-le-Grand, s'opposa vivement, après la mort de ce prince, à ce qu'on attendit l'accouchement de Roxane pour nommer un roi, et opina pour qu'on donnât la couronne à Aridée, frère d'Alexandre. Lors du partage des provinces il reçut la Lydie pour gouvernement; mais il n'en jouit pas long-temps: Perdiccas, qu'il avait choqué, le fit citer devant son tribunal, et le punit de mort comme ayant attenté à ses jours. *Just.*, 3, *c.* 2; 4, *c.* 13; 5, *c.* 4; 8 *et* 12, *c.* 9. — *Q. C.*, 3, *c.* 9.

2. — frère de Ptolémée, monta sur le trône de Macédoine l'an 280 av. J. C., et ne régna que deux mois.

3. — poëte grec, auteur de la première Anthologie, était de Gadare en Syrie, et vivait sous Séleucus II, environ un siècle avant J. C. Il étudia et passa la plus grande partie de sa vie à Tyr; mais sur la fin de ses jours il passa dans l'île de Cos. Il est connu principalement par son Anthologie ou recueil d'épigrammes et de pièces fugitives. Il avait réuni dans cette collection des ouvrages de quarante-six poëtes différens, et comme il avait choisi dans leurs œuvres ce qu'elles présentaient de plus brillant et de plus gracieux, il donna au recueil le nom d'Anthologie, du grec λέγειν, cueillir, et ἄνθος, fleur. Parmi ces poëtes on distingue les noms fameux de Sapho, Alcée, Callistrate, Stésichore, Archiloque. Lui-même il a entremêlé dans le recueil quelques pièces de sa composition, dans lesquelles on trouve beaucoup d'élégance et de délicatesse, quelquefois de l'esprit.

4. — cynique de Gadare, que l'on a confondu à tort avec le poëte de cette ville. V. MÉLÉAGRE, n° 3.

MÉLÉAGRIDES, sœurs de Méléagre, filles d'OEnée et d'Althée, furent si affligées de la mort de leur frère qu'elles refusèrent de prendre des alimens; les dieux en eurent pitié, et les changèrent en oiseaux appelés Méléagrides. Les deux plus jeunes sœurs de Méléagre, Gorgé et Déjanire, qui étaient déjà mariées, ne subirent pas cette métamorphose. *Apollod.*, 1, *c.* 8. — *Mét.*, 8, *v.* 540. — *Pline*, 10, *c.* 26.

MÉLECH, fils de Micha et petit fils de Jonathas. *Paral.*, 1, *c.* 8, *v.* 35.

MELECHER, idole que les Juifs ont adorée. C'était le soleil selon les uns; la lune selon d'autres. Les femmes lui offraient un gâteau marqué d'une étoile; offrande que les Grecs faisaient aussi à la lune, en figurant la lune sur le gâteau.

MÉLENDE, *-da* (*Cochin*), v. de la Péninsule Indique, en-deçà du Gange, vers le S., sur la côte occidentale, entre Colchos au S. et Bacare au N.

1. MÉLÈS, *hist.*, roi de Lydie, qui succéda à son père Alyattes vers l'an 747 av J. C. Il fut père de Candaule.

2. — jeune Athénien d'une grande beauté, fut tendrement aimé de Timagoras, à qui il ne témoigna que de l'indifférence et de la froideur; il lui ordonna même de se jeter dans un précipice. Timagoras obéit, et périt dans sa chute. Mélès fut si touché de ce malheur qu'il se précipita aussi, afin d'expier son ingratitude par sa mort. Ce fut à cette occasion que les Athéniens élevèrent un temple au génie Antéros ou de l'Amour réciproque, comme vengeur de la mort de Timagoras. *Paus.*, 1, *c.* 30.

MÉLÈS, *géog.* (*riv. de Smyrne*), petite riv. de l'Ionie, vers le N., prenait sa source près du mont Sipyle, dans une grotte, et se jetait dans le golfe de Smyrne, auprès de la ville du même nom. On prétend que ce fut dans une grotte voisine de Mélès qu'Homère vint au monde, ou selon d'autres qu'il composa ses poëmes, ce qui a fait dire à d'autres poëtes que le fleuve Mélès était son père; de là le surnom de Mélésigène, donné à ce poëte, et la dénomination de *Meletæ chartæ* pour désigner ses ouvrages

MÉLESANDRE, général athénien, mort l'an 414 av. J. C.

MÉLÉSIGÈNES, *-nes* (Μέλης, Mélès; γείνομαι naître), surnom d'Homère. V. MÉLÈS.

MÉLESSES, peuple de la Tarraconaise, vers le S. O., chez les Celtibères. *T. L.*, 8, c. 3.

MÉLÉTÉ, c'est-à dire *la Méditation* (μελέτη), une des trois Muses, dont le culte fut institué par les Aloïdes à Thèbes en Béotie.

MELETI SINUS ou GOLFE DE SMYRNE, (*golfe de Smyrne*), golfe de la mer Egée, sur la côte de l'Ionie septentrionale, ainsi nommé à cause du fleuve Mélès, qui vient s'y jeter, et de la ville de Smyrne, qui est située sur ses bords

MÉLIADE ou MALIADE, petite contrée de la Thessalie, sur les confins de la Doride et de la Phocide, au N. du mont OEta, près du golfe Maliaque, qui en a tiré son nom.

MÉLIADES, MÉLIES, MELIDES, ÉPIMÉLIDES (μῆλον, brebis). Nymphes qui présidaient au soin des troupeaux.

MÉLIAQUE (GOLFE), nommé plus communément, quoiqu'à tort, MALIAQUE. V. ce mot.

MELIBOEUS MONS, mont de la Germanie, entre le Visurgis et l'Albis, séparait les Suèves des Chérusques.

1. MÉLIBÉE, -*baa*, *myth.*, fille de l'Océan et femme de Pélasgus.

2. — fille d'Amphion et de Niobé. *Apollod.*

3. — *bœus* (μελεῖν, avoir soin; βοῦς, bœuf), nom que Théocrite et Virgile donnent souvent aux bergers qu'ils introduisent dans leurs idylles.

MÉLIBÉE, -*bœa*, *géog.*, v. de Thessalie, dans l'Histiéotide, vers le centre, au N. E. de Gomphe. Cette ville était renommée pour ses laines teintes. L'an 170 av. J. C. Mélibée fut prise par Cn. Octavius, qui la livra au pillage. *Iliade*, 2, *v.* 224. — *T. L.*, 36, c. 13; 44, c. 13. — *Strab.* — *Plut.*

1. MÉLICERTE, -*tes*, fils d'Athamas et d'Ino, fuyant avec sa mère les fureurs de son père, se précipita dans les flots. Un dauphin le reçut, et le porta dans l'isthme de Corinthe, sur le rivage voisin de Cromion, où Sisyphe, l'ayant trouvé exposé, le fit enterrer honorablement; et, changeant son nom en celui de Palémon, il en fit une divinité marine, et institua en son honneur les jeux isthmiques. Mélicerte fut honoré surtout dans l'île de Ténédos, où l'on poussa la superstition jusqu'à lui offrir des enfans en sacrifice. Les Latins le nommaient *Portumnus*. *Apollod.*, 2, c. 9; *l.* 3, c. 4. — *Paus.*, 1, c. 44. — *Hyg.*, *f.* 1, 2. — *Métam.*, 4. V. INO, PALÉMON, PORTUMNUS.

2. — surnom d'Hercule. V. MELCARTUS.

MELICHIUS. V. MILICHIUS.

1. MÉLIE, -*lia*, fille de l'Océan, épousa Inachus.

2. — fille de l'Océan et sœur de Canthus. Elle eut d'Apollon deux fils, Ismarus et Ténérus.

3, etc. — nom de quelques autres Néréides ou Nymphes.

1. MÉLIENS, -*lii*, petite peuplade de la Thessalie, habitait la Méliade. Les Méliens se divisaient en trois tribus; les Paralii, les Hierii et les Trachiniens. V. ces noms.

2. — habitans de la ville et de l'île de Mélos.

MÉLIGOUNIS, *myth.*, fille de Vénus, donna son nom à une des îles Éoliennes, qui depuis fut appelée Lipare.

MÉLIGOUNIS, *géog.* (en phénicien île des musiciens), ancien nom de l'île de Lipara, ainsi appelée, parce que ses habitans jouaient presque tous des cymbales.

MÉLINE, -*na*, *myth.*, fille de Thespius, qu'Hercule rendit mère de Laomédon.

MÉLINE, *géog.*, petite ville de l'Argolide, d'où Vénus prit le nom de Melinée.

MÉLINOÉ, nom qu'une hymne orphique donne à la fille que Jupiter, sous les traits de Pluton, eut de sa propre fille Proserpine. Elle naquit sur les eaux du Cocyte, et devint la reine des ombres : elle est tantôt blanche, tantôt noire, porte un vêtement jaunâtre, prend des formes effrayantes, et épouvante les humains par des fantômes aériformes.

MÉLINOPHAGES, -*gi*, peuple peu connu de la Thrace, ainsi nommé de ce qu'il se nourrissait (φάγειν) de panic (μέλινον), espèce de grain assez analogue au millet. *Xénoph.*

MÉLISE, -*sa*, petite v. de la grande Grèce.

MÉLISIPPIDE, -*das*, père d'Eupolia, femme d'Archidame II, roi de Lacédémone. *Plut.*

MELISSÆUS, surnom de Jupiter, pris du nom d'une de ses nourrices. V. MÉLISSE.

1. MÉLISSE, -*sa*, *myth.* (μέλισσα, abeille), fille de Mélissus, roi de Crète, de concert avec sa sœur Amalthée, nourrit Jupiter. D'autres appellent ces nourrices Adrastée et Ida, et les caractérisent par la dénomination commune de *Mélisses* (μέλισσαι), abeilles. Mélisse trouva la première le moyen de recueillir le miel; c'est sans doute de là que vient son nom.

2. — Corinthienne qui fut déchirée pour avoir refusé d'initier aux mystères de Cérès. La déesse fit naître de son corps un essaim d'abeilles.

3. — une des Océanides, épouse d'Inachus et mère de Phoronée.

4. — nom que l'on donnait en Crète à la prêtresse de la Grande Mère.

MÉLISSE, -*sa*, *hist.*, fille de Proclès, épousa Périandre, dont elle eut un fils nommé Lycophron. Son époux la tua d'un coup de pied sur les fausses accusations d'une de ses concubines. *Paus.*

MÉLISSE, -*sa*, *géog.*, v. peu connue de Phrygie, où était le tombeau d'Alcibiade.

1. MÉLISSES, femmes inspirées attachées au service des temples.

2. — nourrices de Jupiter. V. MÉLISSE, n° 1.

1. MELISSUS, roi de Crète, père de Mélisse (n° 1) et d'Amalthée. *Hyg.*

2. — philosophe natif de Samos, fils d'Ithagène ou Ithégène, fut disciple de Parménide d'Elée. Les Samiens le nommèrent leur amiral, l'an 441 av. J. C; après quelques succès, il fut battu par Périclès. Il soutenait que l'univers est infini, immobile, toujours un, toujours semblable à lui-même et toujours rempli, que le mouvement n'est qu'une simple apparence, et qu'il ne fallait jamais parler de la divinité, parce qu'on ne peut pas la connaître. Mélissus compta Thémistocle parmi ses disciples. *Plut.*, *Péric.* — *Diog. Laer.*

3. — (C. MÆCENAS), poète comique, affranchi de Mécène, à qui Auguste confia le soin de sa bibliothèque. Il inventa la comédie connue sous le nom de Trabeata. *Ovide*, *Pont.*, 4, *ép.* 16, *v.* 30.

1. MÉLITE, -*ta*, *myth.*, Néréide. *Il.*, 18

2. — fille du fleuve Egée, qu'Hercule rendit mère d'Hyllus.

1. MÉLITE, -*ta*, *géog.* (*Malte*), île de la mer Méditerranée, au S. et près de celle de Sicile. Elle était très-fertile et renommée pour la bonté de ses laines (μῆλον). C'est même sans doute de là que vint son nom. Cette île appartint d'abord aux Phéniciens, et passa successivement aux Carthaginois et aux Romains, qui en firent une préfecture dépendante de celle de Sicile. On croit que c'est là que S. Paul y fit naufrage en se rendant à Rome, l'an de J. C 66.

2. — (*Raballo*), v. capitale de l'île de même nom, dans l'intérieur des terres. On voyait près de cette ville un temple de Junon, très-ancien, et qui renfermait de grandes richesses. Ce temple fut dépouillé par Verrès. *Cic.*, *Verr.*, 4, c. 46.

3. — (*Méléda*), île de l'Adriatique, sur la côte d'Illyrie, en face de la presqu'île Hyllis, au N. O. d'Epidaure, et au S. E. de l'île de Corcyra Nigra.

4. — un des anciens noms de l'île de Samothrace. V. Samothrace. *Strab.* — *Pline*, 3, *c.* 26.

5. — lac de l'Acarnanie, entre l'Achéloüs et l'Evénus, près d'OEniadæ. Il avait, selon Strabon, trente stades de long et vingt de large.

6. — quartier d'Athènes, occupé par la tribu Cécropide ou Egéide.

7. — v. de Cappadoce. V. Mélitène.

MÉLITÉE, *-teus*, *myth.* (μέλι, miel), fils de Jupiter et de la nymphe Othréis, fut ainsi nommé parce qu'ayant été exposé dans les bois, il fut nourri par des abeilles.

Mélitée, *-tea*, *géog.* (μέλιττα), une des premières villes de la Thessalie, dans la Phthiotide, entre Coronée au S. et Pharsale au N.

MÉLITÉENS, *-tenses*, habitans de Mélitée.

1. MÉLITÈNE ou Mélite (*Meledni*), contrée de la Cappadoce, vers la partie orientale, près de la petite Arménie, à droite de l'Euphrate. Sa capitale portait le même nom *Strab.* — *Pline.* — *Tacite*, *Ann.*, 15, *c.* 26. — *Ptol.*, 5, *c.* 7.

2. — (*Malatia*), v. de la Cappadoce orientale, à peu de distance des frontières de la petite Arménie, sur le Mélas, près de sa jonction avec l'Euphrate. Cette ville devait sa fondation à Trajan. Elle devint dans la suite la métropole de la petite Arménie et le siége de la légion chrétienne surnommée *la foudroyante*. C'est à Mélitène que Polyeucte souffrit le martyre.

MELITHYTA (μέλι, miel; θύω, sacrifier), gâteaux de miel offerts à Trophonius.

MÉLITIDE, *-tis*, porte d'Athènes, qui conduisait du quartier de Mélite hors de la ville.

MÉLITIS ou Margitès, Grec dont la sottise a été immortalisée dans les vers d'Homère. Il était si stupide qu'il ne pouvait compter au-delà de cinq.

MÉLITON (S.), né en Asie, gouverna l'Eglise de Sardes, en Lydie, sous Marc-Aurèle. Il présenta à ce prince, l'an 171, une *Apologie pour les chrétiens*, dont Eusèbe et les anciens écrivains ecclésiastiques font l'éloge. On trouve quelques fragmens des ouvrages de Méliton dans la Bibliothèque des Pères. C'est le seul écrivain de qui nous ayons un catalogue des livres de l'ancien testament.

MELITOSPONDA (μέλι, miel; σπονδή, libation), sacrifice qui consistait en libations de miel.

MÉLITTA, v. de la Mauritanie Tingitane, sur l'Océan Atlantique, fut bâtie par Hannon.

MÉLITUS, poëte tragique et orateur d'Athènes, fut un des principaux accusateurs de Socrate. Les Athéniens, revenus de leur injuste prévention contre ce philosophe, condamnèrent à mort ses accusateurs. Mélitus périt avec eux. Ses poésies étaient froides et ses mœurs dépravées. *Diog. Laër.*, *Socr.*

MÉLIUS, *myth.* (μῆλον, brebis et pomme), surnom d'Hercule, parce qu'un jour qu'on devait lui sacrifier une brebis, la victime ayant manqué, on lui offrit une pomme, à laquelle on donna une sorte de ressemblance avec cet animal.

1. Mélius (Spurius), *hist.*, chevalier romain que sa libéralité envers le peuple fit accuser d'aspirer à la tyrannie. Ayant refusé de comparaître devant le dictateur Cincinnatus, Servilius Ahala, général de la cavalerie, le tua d'un coup d'épée, au milieu du peuple même, l'an de Rome 314; ses biens furent confisqués et sa maison rasée. L'emplacement qu'elle avait occupé fut nommé *Equimélie*. *Val. Max.*, 6, *c.* 3. — *T. L.*, 4, *c.* 13.

2. — tribun du peuple l'an de Rome 319, chercha, mais en vain à exciter une sédition à la faveur de son nom en appelant en jugement C. Servilius Ahala, qui avait tué Mélius (n° 1). V. ces deux noms. *T. L.*, 4. *c.* 21.

3. — (P.) Capitolinus, tribun militaire avec puissance consulaire 400 et 396 ans av. J. C. *T. L.*, 5, *c.* 12 et 18.

4. — tribun du peuple 320 av J. C. *T. L.*, 9, *c.* 8.

MELIXANDRE, Milésien qui publia l'histoire de la guerre des Centaures et des Lapithes.

MELLA (Annæus), *hist.*, frère de Sénèque et de Gallion et père de Lucain. Ayant été accusé injustement d'avoir pris part à la conspiration de Pison, il se fit ouvrir les veines. *Tac.*, *Ann.*, 16, *c.* 17.

1. Mella ou Mela, *géog.*, petite riv. de la Gaule Cisalpine, vers le N., chez les Brixentes, passait à Brixies et à Minervium, et se perdait un peu au-dessous dans l'Ollius. *Catul.*, 68, *v.* 33. — *Géorg.*, 4, *v.* 278.

2. — étang de Lycie, sur les bords duquel Latone changea en grenouilles des villageois qui voulurent l'empêcher de s'y désaltérer. *Mét.*, 6.

1. MELLARIE, *-ria* (*Tarifa*), v. de la Bétique, dans la partie méridionale, sur le *fretum Gaditanum*, entre Bælon et Calpé. *Pline.*

2. — (*Fuentes Ovejuna*), petite v. de la Bétique septentrionale, au bas des montagnes, au S. O. de Sisapo, au N. E. de Corduba. *Ptol.*, 2, *c.* 4.

MELLARIUM, vaisseau rempli de vin qu'on portait dans les fêtes de la Bonne Déesse.

MELLISUS, évêque de Laodicée, à qui on attribue une relation de la passion de S. Jean l'évangéliste écrite en latin.

1. MELLO, v. royale de la Judée, dans la tribu d'Ephraïm. *Jud.*, 9, *v.* 6

2. — vallée très-profonde, entre la ville de Jérusalem et le mont Sion. David et Salomon firent combler cette vallée, et on en fit une place pour les assemblées du peuple. *Rois*, 2, *c.* 5, *v.* 9; 3, *c.* 9, *v.* 15; *c.* 11, *v.* 27, etc.; *Paral.*, 1, *c.* 11, *v.* 8.

MELLONE, *-na*, ou Mellonie, *-nia* (*mel*, miel), divinité champêtre des Romains, prenait sous sa protection les abeilles et leurs ouvrages.

MELLOTHI, un des fils d'Héman, fut chef de la dix-neuvième famille des Lévites, sous David. *Par.*, 1, *c.* 25, *v.* 4, 26.

MELOBIUS, l'un des trente tyrans que les Lacédémoniens établirent à Athènes.

MELODUNUM (*Melun*), ville de la Gaule, dans la 4ᵉ Lyonnaise, chez les Senones, dans la partie septentrionale, sur la rive droite de la Sequana, au S. E. de Lutetia. *Cés.*, *Guer. des Gaul.*, 7.

1. MÉLON, *-lo*, astrologue qui contrefit l'insensé, et mit le feu à sa maison pour n'être pas forcé de prendre part à une expédition qu'il prévoyait devoir être malheureuse.

2. — interprète de Darius. *Q. C.*, 5, *c.* 13.

3. — Thébain de haute naissance, s'unit à Pélopidas pour affranchir sa patrie du joug de Lacédémone, et fut nommé avec lui gouverneur de la Béotie.

MÉLOPHORE, *-ra* (μῆλον, brebis; φέρω, porter), surnom de Cérès, considérée comme la déesse tutélaire des troupeaux de brebis.

MÉLOPHORES, *-ri* (μῆλον, pomme; φέρω, porter), nom que l'on donnait à une partie de la garde des rois de Perse. Les Mélophores portaient une pomme d'or au bout d'une pique. *Diod.*

1. MÉLOS (*Milo*), île de la mer Egée, la plus avancée des Cyclades, vers le S. O., au N. de la Crète, au S. de Cimole, et à égale distance des promontoi-

res Scylleum dans l'Hermionide, et Dictyneum dans l'île de Crète. Cette île avait été peuplée par une colonie de Lacédémoniens, l'an 1116 avant J.C., ou, selon quelques auteurs, par une colonie phénicienne à la tête de laquelle était un certain Mélus. De là sans doute et le nom de Mélos et celui de Byblis, qu'on lui donne quelquefois, tiré de Byblos, une des plus importantes villes de la Phénicie. On dit aussi qu'elle fut nommée *Zéphyrie* à cause de sa situation à l'O. des Cyclades. On la nommait encore *Mémalis ou Memblis*. Les Méliens ayant refusé, dans la guerre du Péloponèse, de s'allier avec les ennemis de la mère patrie, devinrent victimes de leur fidélité. Les Athéniens attaquèrent leur île, et, l'ayant forcée à se rendre après la plus vive résistance, ils passèrent tous les habitans au fil de l'épée, à l'exception des femmes et enfans, qu'ils emmenèrent en esclavage, et ils envoyèrent une nouvelle colonie dans le pays. Mais Lysandre, ayant pris Athènes quelque temps après, renvoya à Mélos le reste des anciens habitans, et en rappela la colonie athénienne. Cette île produisait beaucoup d'alun, et était célèbre par son miel (*μέλι*, d'où peut aussi être venu leur nom) et ses eaux sulfureuses, qui avaient la propriété de guérir de la gale. C'était la patrie de l'athée Diagoras. *Thucyd.*, 2, *c.* 5.—*Pline*, 4, *c.* 12; 35, *c.* 9.

2. —capitale de l'île du même nom, sur la côte septent., au fond d'un petit golfe, avait un bon port.

3. —v. de l'Hispanie, près du Fretum Gaditanum.

MÉLOTHI, nom que donne l'Ecriture à une ville de la Cilicie, qui fut prise par Holopherne. On présume que c'est Malle sur le Pyrame.

MELPÉE, *-pea*, ou Melpie, *-pia* (*μέλπω*, chanter), lieu d'Arcadie ainsi nommé parce que Pan y inventa, dit-on, l'art de jouer de la flûte.

MELPÈS ou Melphès (*Melpa*), petite riv. de la Lucanie mérid., se jetait dans la mer Tyrrhénienne entre le promontoire Palinure et l'entrée du golfe Laüs. *Pline*, 3, *c.* 5.

MELPHÈS. V. Melpès.

MELPIE. V. Melpée.

MELPOMÈNE (*μέλπω*, chanter des vers héroïques), une des Muses, présidait à la tragédie. On la représente ordinairement sous la figure d'une jeune femme avec un air sérieux, superbement vêtue, chaussée du cothurne, tenant des sceptres et des couronnes d'une main et un poignard de l'autre.

MELPOMÉNOS (*μελπόμενος*), c'est-à-dire le dieu qui chante des vers héroïques, surnom sous lequel les Athéniens honoraient Bacchus comme présidant aux théâtres.

MELPUM, v. de la Gaule Cisalpine, vers le N., chez les Insubres.

MELSUS, *-sus* (*Nalon* ou *Narcea*), fleuve de la Tarraconaise septent., prenait sa source dans les montagnes des Asturies, traversait la partie N. O. de cette province, arrosait Lucus Asturum, et se rendait dans l'Océan Atlantique, au N. E., auprès de Flavionavie.

MÉLYENS, *-enses*, ancienne nation de l'Asie mineure, près de la Carie et de la Lycie. *Hér.*, 3, *c.* 90.

MÉMACENES, *-ceni*, ou Mumacènes, nation puissante de l'Asie, vers le N. E. de la Perse. Ils soutinrent un siége contre Alexandre, qui y fut même blessé à la tête; leur ville fut entièrement détruite. *Q. C.*, 7, *c.* 6.

MÉMACTÈS, surnom que les Athéniens donnaient à Jupiter, et dont l'origine est incertaine.

MÉMACTÉRIES, *-teria*, sacrifice que les Athéniens offraient à Jupiter dans le mois de mémactérion, pour obtenir de lui, comme maître des saisons, un hiver doux.

MÉMACTÉRION, quatrième mois de l'année athénienne. V. *le Calendrier grec.*

MÉMALE, *Mamalus*, père de Pisandre, un des capitaines grecs au siége de Troie. *Il.*, 18.

MÉMALIS ou Memblis, un des noms de l'île de Mélos. V. ce mot.

MEMBLIARUS, *myth.*, un des compagnons de Cadmus, chercha Europe avec lui, et donna son nom à une île.

Membliarus ou -bliaros, *géog.*, île de la mer Egée, une des plus petites des Cyclades, près de celles de Théra et d'Anaphe.

MEMBLIS ou Mémalis. V. Mélos, n° 1.

MEMBRES, *-bra*. Chaque membre du corps humain était consacré à quelque divinité particulière; la tête à Jupiter, la poitrine à Neptune, la ceinture à Mars, le front au dieu du génie, les sourcils à Junon, les yeux à Cupidon, l'oreille à la déesse de la Mémoire, la main à la Foi, le dos à Pluton, les reins à Vénus, les pieds à Mercure, les doigts à Minerve.

MÉMERCUS, fils de Jason et de Médée, fut déchiré à la chasse par une lionne. Cette tradition, différente de celle qui le fait mourir de la main de Médée, s'était perpétuée dans les poésies de Carcinus de Naupacte.

MEMINI, peuple de la Gaule mérid., sur les confins de la Narbonnaise 2e, vers la Viennaise, faisait partie des Cavares.

MEMMIA (Famille). Cette maison plébéienne de Rome descendait, dit-on, de Mnesthée, l'un des compagnons d'Enée. Elle ne parvint au consulat qu'après la chute de la république. *En.*, 5, *v.* 117.

Memmia, *hist.*, fille de Sulpicius, personnage consulaire, épousa l'empereur Sévère, et mourut jeune.

Memmia et mieux Remmia, loi romaine. V. ce mot.

MEMMIS (*Kirkouk*), v. d'Assyrie. V. Corcura.

1. MEMMIUS (C. Gallus), préteur l'an de Rome 577 et 580. Cette dernière fois il eut la Sicile pour département. *T. L.*, 41, *c.* 18; 42, *c.* 9, 10, 27.

2. —(T.), un des députés envoyés près des peuples des Alpes l'an de Rome 582. *T. L.*, 43, c. 5.

3 —tribun du peuple l'an de Rome 641, se montra constamment opposé à Jugurtha, et parvint à le faire amener de la Numidie pour être jugé. Salluste nous a conservé de lui une belle harangue contre ce prince. *Jug.*, *c.* 19, *etc.*

4. —fut assassiné par des agens de L. Saturninus au moment où il allait obtenir le consulat, l'an de Rome 653. *Cic.*, *Cat*, 4.

5. —(C.), tribun du peuple, qui s'opposa au triomphe de L. Lucullus, vainqueur de Mithridate. Peu de temps après il corrompit la femme de M. Lucullus, frère du général. Etant préteur, il fit des plaintes au sénat contre J. César, et demanda qu'on lui fît rendre compte de son consulat. Il fut exilé à Athènes, comme coupable de sédition. *Cic.* *à Attic.*, 1, *let.* 17; 4, 16; *Am.*, 13, *ep.* 1.

6. —(M.), beau-père et lieutenant de Cn. Pompée, fut tué en Espagne dans un combat contre Sertorius. *Cic.*, *pour Balb.*, *c.* 3.

7. —(Caius) Gemellus, Romain célèbre par son éloquence et son talent pour la poésie. Il fut nommé successivement tribun du peuple, préteur et gouverneur de Bithynie. Accusé de concussion, il fut exilé par César à Patres, en Achaïe, l'an 6t av. J. C., quoique Cicéron eût entrepris de le défendre. C'est à lui que Lucrèce a dédié son poème. *Cic.*, *Brut.*

8. — Pollion, consul désigné, qui, l'an 49 de J. C., proposa au sénat le mariage de Domitius et d'Octavie. *Tac.*, *Ann.*, 12, *c.* 19.

9. — (C.) Regulus, épousa Lollia Paulina, que Caligula fit enlever. Etant consul avec Fulcinius Trio, il fut chargé par Tibère de l'exécution de ses ordres contre Séjan. Il mourut l'an 61 de J. C., jouissant d'une grande réputation de probité et d'honneur. Néron le jugeait digne de parvenir à l'empire. *Tac.*, *Ann.*, 5, 6, 12 et 14.

10. — (C.) Regulus, consul l'an de J. C. 63. *Tac.*, *Ann.*, 15, *c.* 23.

MEMNIUM ou Memnis, ou Memnonium, v. d'Assyrie. V. Mennium et Mennis.

MEMNON, *myth.*, fils de Titon et de l'Aurore et roi d'Ethiopie et d'Egypte selon les uns, de Perse selon les autres, vint avec dix mille Perses, autant d'Ethiopiens orientaux, et un grand nombre de chariots, au secours de Troie, vers la dixième année du siége. Il s'y distingua par sa bravoure, et tua Antiloque, fils de Nestor; mais Achille, à la prière du malheureux père de ce héros, vint l'attaquer, et, après un rude combat, le fit tomber sous ses coups. L'Aurore, au désespoir, alla se jeter aux pieds de Jupiter, et le supplia d'accorder à son fils quelque privilége qui le distinguât du reste des mortels, menaçant, s'il n'y consentait, de priver le monde de sa lumière. Le père des dieux exauça sa prière; le bûcher de Memnon, déjà allumé, s'écroula, et l'on vit sortir des cendres une infinité d'oiseaux, qui firent trois fois le tour du bûcher en poussant tous les mêmes cris. A la quatrième ils se séparèrent en deux bandes, et se battirent les uns contre les autres avec tant de fureur et d'opiniâtreté qu'ils tombèrent auprès du bûcher, comme des victimes qui s'immolaient aux cendres dont ils venaient de sortir, montrant par là qu'ils devaient la naissance à un homme rempli de valeur. Ces oiseaux prirent de là le nom de Memnonides (*Mét.*, 13). Elien dit que ces oiseaux étaient noirs, faits comme des éperviers; qu'ils venaient tous les ans en automne du pays de Cyzique recommencer le même combat. Pausanias (*l.* 1, *c.* 42; *l.* 10, *c.* 31.) ajoute que tous les ans, à jour fixe, ces oiseaux viennent, au rapport de ceux qui habitent les côtes de l'Hellespont, balayer un certain espace du tombeau de Memnon, où l'on ne laisse croître ni arbre ni herbe, et qu'ensuite ils arrosent le terrain avec leurs ailes, qu'ils vont exprès tremper dans les eaux de l'Esèpe.

Ces honneurs rendus à Memnon ne calmèrent pas les douleurs de l'Aurore, et chaque jour depuis elle n'a cessé de verser des larmes. C'est de ces pleurs que se forme la rosée qui tombe le matin. *Odyss.*, 4.

Ce qu'on publiait de la statue de ce prince qu'on voyait à Thèbes en Egypte n'est pas moins merveilleux. Lorsque les rayons du soleil venaient à la frapper, elle rendait un son harmonieux; ce qu'on ne peut attribuer qu'à quelque supercherie, telle, dit Kircher, qu'un ressort secret ou une espèce de clavecin renfermé dans la statue, et dont les cordes relâchées par l'humidité de la nuit, se tendaient à la chaleur du soleil, et se rompaient avec éclat, comme une corde de viole. Cambyse, voulant pénétrer ce mystère, qu'il croyait un effet magique, fit briser cette statue depuis la tête jusqu'au milieu du corps, et la partie renversée continua de rendre le même son. Ce fait est attesté par Strabon, qui ne peut assurer si le son venait de la statue ou de quelque autre cause.

Anticlide, cité par Pline (*l.* 5, *c.* 1.), attribue à ce prince l'invention de l'alphabet. On croyait encore que ce prince rendait après sa mort un oracle tous les sept ans.

Il est facile de ramener à la simplicité historique tout le merveilleux qu'on raconte de ce personnage. Memnon, fils de Tithon, frère de Priam, commandait, selon quelques historiens, les armées de Tectame, roi d'Assyrie, qui le chargea d'aller au secours du roi de Troie, son tributaire. Comme sa mère était d'un pays situé à l'orient de la Grèce et de la Phrygie, les Grecs, qui tournaient toute l'histoire en fictions, dirent qu'il était fils de l'Aurore.

La ville de Suse, bâtie par le père de Memnon, fut appelée ville de Memnon; la citadelle, Memnonium; le palais et les murs, Memnoniens. On bâtit en son honneur un temple où les peuples de la Susiane allaient le pleurer. *Hom.*, *Odyss.*, 4, *v.* 186, 187, etc. — *Mosch.*, *Id. sur Bion.* — *Virg.*, *En.*, 1, *v.* 493. — *Ov.*, *Mét.*, 13, *f.* 16. — *Strab.*, 13 *et* 17. — *Pline*, 7, *c.* 56. — *Juv.*, *Sat.* 15, *v.* 5. — *Paus.*, 1, *c.* 42; 10, *c.* 15.

1. Memnon, *hist.*, surnommé le Rhodien, l'un des plus habiles généraux de la Perse, signala le commencement de sa carrière militaire par une révolte contre Artaxerce Ochus, ce qui le força à chercher un abri à la cour de Philippe. Dans la suite Artaxerce lui pardonna, et le fit revenir à sa cour, où Memnon lui rendit de grands services. A l'époque où Alexandre envahit l'Asie il fut le seul qui ouvrit un avis capable d'arrêter le conquérant macédonien en proposant de ravager l'Asie mineure, et d'épuiser son armée par la famine et les retards sans risquer des batailles. Il montra dans toute la campagne autant de valeur dans les combats que de sagesse dans les conseils. Il défendit Milet contre Alexandre, et mourut couvert de gloire, l'an 333 avant J. C. Barsine, sa veuve, fut faite prisonnière avec la femme de Darius. V. Barsine. *Diod.*, 16. — *Q. C.*, 3, *c.* 13.

2. — lieutenant d'Alexandre-le-Grand et gouverneur de la Thrace, se révolta contre ce prince, et fut soumis par Antipater. *Q. C.*, 9, *c.* 3.

3. — lieutenant d'Alexandre, fut nommé gouverneur de Syrie ou de Célé-Syrie. *Q. C.*, 4, *c.* 8.

4. — lieutenant d'Alexandre, gouverneur des Arachosiens. *Q. Curt.*, 7, *c.* 3.

5. — auteur grec contemporain d'Auguste. Il composa l'histoire de la ville d'Héraclée; mais ses ouvrages sont perdus. *Photius.*

6. — fils de Rhisiasus de Pellène, était Démiurge chez les Achéens, l'an de Rome 554. *T. L.*, 32, *c.* 22.

MEMNONES, peuple considérable de l'Ethiopie méridionale, sur la rive gauche du Nil, entre les embouchures de l'Astape et de l'Astaboras, au S. E. des Nubes et au N. O. de la *Regio Cinnamomifera.*

MEMNONIA, nom donné à la ville de Suse, fondée, dit-on, par Memnon ou par son père.

MEMNONIDES (Oiseaux). V. Memnon.

1. **MEMNONIS** Sepulcrum, lieu de la Mysie dans la Troade, au N. E., sur une colline, au-dessus du fleuve Esèpe. *Strab.*

2. — lieu de la Phénicie, à deux stades de Ptolémaïde, près du fleuve Bélée. *Josèphe*, *Jud.*, 2.

3. — Pagus, bourgade voisine du lieu nommé *Memnonis Sepulcrum* en Mysie.

4. — Urbs, c'est-à-dire la ville de Memnon, nom de Suse. V. Suse.

1. **MEMNONIUM**, forteresse de Suse, ainsi nommée en l'honneur de Memnon, dont le père (Tithon) avait fondé cette ville.

2. — v. d'Assyrie. V. Mennis.

MÉMOIRE, *-moria*, divinité allégorique honorée à Rome. Les Grecs la nomment Mnémosyne. Quelques anciens l'ont représentée par une femme d'un âge moyen, dont la coiffure est enrichie de

perles et de pierreries ; elle se tient le bout de l'oreille avec les deux premiers doigts de la main droite. Dans les cérémonies de l'oracle de Trophonius on faisait boire à ceux qui venaient le consulter l'eau de la Mémoire et l'eau de l'Oubli ; on les faisait asseoir aussi sur le trône de Mémoire. V. Mnémosyne.

1. MEMPHIS, *myth.*, fils de Jupiter et de Protogénie, épousa Lydie.

2. — fille d'Uchorée, roi d'Egypte, fut aimée du Nil, qui se transforma en taureau, et eut d'elle un fils nommé Egyptus, d'une force et d'une vertu merveilleuses. On la fait aussi épouse d'Ephésus et mère de Libya. Elle donna son nom à la ville de Memphis. *Apollod.*, 2, c. 1.

Memphis, *géog.*, ou selon l'Écriture Moph, célèbre ville d'Egypte, capitale du nome Memphite et de toute l'Heptanomide, était située vers le N., à la distance de quatre journées de la mer, sur la rive occidentale du Nil, peu au-dessus de l'endroit où ce fleuve se divise en plusieurs branches pour former le Delta. Elle avait été bâtie par Ménès, fondateur de la monarchie égyptienne, ou selon quelques auteurs par Uchorée, descendant d'Osymandyas. On avait, afin de prévenir les inondations, creusé autour de cette ville d'immenses canaux ou plutôt des lacs qui recevaient l'excédant des eaux du Nil, de sorte qu'elle s'élevait comme une citadelle inaccessible au milieu des eaux. Le séjour en était si sain et si délicieux que bientôt les rois d'Egypte abandonnèrent Thèbes pour s'établir à Memphis. Cette ville était remplie de temples magnifiques, dont le plus remarquable était celui du bœuf Apis, à qui l'on rendait un culte solennel. A peu près à deux lieues de Memphis étaient les collines fameuses où furent élevées les pyramides. Cette ville perdit sa splendeur à l'époque de l'élévation de la dynastie macédonienne sur le trône d'Egypte. Les nouveaux princes employèrent ses débris à l'embellissement de la ville nouvelle d'Alexandrie et de quelques villes voisines. Aujourd'hui Memphis est absolument détruite, et il n'en reste que des ruines, qui font l'admiration des voyageurs. *Isaie*, 19, *v.* 11 ; *Ezéch.*, 30, *v.* 13. — *Hérod.*, 2, c. 99 et 163. — *T. L.*, 45, c. 1. — *Strab.*, 17. — *Pline.* — *Q. C.*, 4. c. 1, 7, 8; 10, c. 10. — *Tac.*, *Hist.*, 4, c. 84. — *P Méla.* — *Ptol.*, 4, c. 5.

MEMPHITE, *-tes*, nome de l'Heptanomide septentrionale, à l'O. du Nil, prenait son nom de Memphis, qui en était la capitale. *Ptol.*, 4, c. 5.

MEMPHITIS, fils de Ptolémée Physcon et de Cléopâtre. Son père le fit égorger, fit couper son corps en morceaux, et l'envoya ainsi à sa mère. V. Ptolémée Physcon. *Val. Max.*, 9, c. 2.

MEMRUMUS, dieu des Phéniciens, était fils des premiers géans ; Memrumus fut selon eux un des premiers inventeurs des arts. Il apprit aux hommes à se couvrir de peaux de bêtes. Un vent impétueux ayant enflammé une forêt près de Tyr, il prit un arbre, en coupa les branches, et, l'ayant lancé dans la mer, le fit servir de vaisseau. Il rendit un hommage religieux à deux pierres qu'il avait consacrées au Vent et au Feu, et répandit en leur honneur le sang des animaux. Après sa mort ses enfans lui consacrèrent des morceaux informes de bois et de pierre, qu'ils adorèrent, et en l'honneur desquels ils établirent des fêtes annuelles, premier exemple, dit-on, d'un culte rendu à des hommes morts.

MEN (μὴν, mois). Les anciens en avaient fait une divinité particulière. Plusieurs temples étaient consacrés en son honneur dans l'Asie mineure et dans la Perse.

1. Men, *géog.* ou Mènes (*Mines*), v. de Sicile, sur la côte orientale, au S. E. d'Hybla. Cette ville fut bâtie par Démétrius l'an 459 av. J. C. *Cic.*, *Verr.*, 5, c. 83. — *Ptol.*, 3, c. 4.

2. — v. de l'île d'Hespérie. Elle était sacrée et habitée par des Ethiopiens ichthyophages. *Diod.*

MÉNA ou Méné, *myth.* (μὴν, mois, ou μηνὴ, lune), divinité des Arméniens, Egyptiens et Romains. V. Méné.

1. Ména Vulteius, *hist.* V. Vulteius

2. — jurisconsulte du 6ᵉ siècle, aida Trébonien dans la rédaction des Pandectes.

MÉNADES, *Mænades*, c'est-à-dire *furieuses* (μαίνομαι, être en fureur), surnom donné aux Bacchantes parce que dans la célébration des mystères de Bacchus elles paraissaient agitées de transports furieux. *Ov.*, *Fast.* 14, *v.* 458.

MÉNAGYRTES, *-tæ* (μὴν, mois; ἀγύρτης, charlatan, coureur d'assemblée), prêtres de Cybèle, ainsi nommés parce que chaque mois ils allaient demandant des aumônes au nom de la déesse.

MÉNALCIDE, *-das*, Lacédémonien qui vivait du temps de la ligue des Achéens. Mis en jugement pour ses intrigues, il se donna la mort.

1. MÉNALE, *Mænalus*, *myth.*, fils de Lycaon, donna son nom à la ville et à la montagne de ce nom.

2. — ou Ménalion, père d'Atalante l'Arcadienne.

1. Ménale (le Mont), *Mænalius mons*, *géog.* (*Mont Roino*), célèbre montagne d'Arcadie, vers le centre, continuait de l'O. à l'E. la chaîne des monts Hypsonte et Phalante, qu'il allait unir aux monts Ostracines. C'était sur cette montagne qu'Apollon allait chanter la métamorphose de Daphné en laurier. C'était aussi le séjour ordinaire du dieu Pan, qui pour cela était nommé Menalius. *Mét.*, 1, *v.* 216. — *Virg.*, *Egl.* 8, *v.* 25. *Géorg.*, 1, *v.* 17 ; — *Paus.*, 8, *c.* 3. — *Strab.*, 8 — *Méla*, 2, *c.* 3.

2 — *-lus*, promont. de l'Arcadie, au S. O. et près du mont Ménale, et à l'E. d'Hélisson.

MÉNALIE, *Mænalia* ou *Mænalium*, petite contrée d'Arcadie, aux environs du mont Ménale, dans la Mégalopolitide, vers le N. E. *Paus.*

MÉNALION. V. Ménale, n° 2.

MÉNALIPPE. V. Mélanippe.

MÉNALIUS, nom de Pan, adoré sur le mont Ménale.

MÉNALQUE, *-nalcas*, berger que Virgile a introduit dans ses Bucoliques. *Egl.* 2, etc.

1. MÉNANDRE, *-der*, célèbre poète comique d'Athènes, fils de Diopithe et disciple de Théophraste, florissait à la fin du 4ᵉ siècle av. J. C. Il fut le fondateur de la nouvelle comédie. Plutarque le préfère à Aristophane. Il admire en lui une plaisanterie douce, fine, délicate, spirituelle, et qui ne s'écarte jamais des règles de la probité la plus austère, au lieu que les railleries d'Aristophane déchiraient sans ménagement la réputation des plus gens de bien. Quintilien ne craint point de prononcer que Ménandre a effacé tous ceux qui ont écrit avant lui dans le même genre. Mais le plus grand éloge qu'on puisse faire de ce poète c'est de dire que Térence, qui n'a fait que le copier, était regardé par les bons juges comme inférieur à son original. Aulu-Gelle nous a conservé quelques endroits de Ménandre, imités par Cécilius, ancien poète comique latin.

On ne rendit pas à ce poète de son vivant toute la justice qui lui était due. De plus de cent comédies qu'il fit représenter, huit seulement furent couronnées. Soit cabale, soit mauvais goût des juges, Philémon, poète peu connu, lui fut presque toujours préféré. Ménandre en conçut, dit-on, tant de douleur qu'il en mourut à 52 ans, l'an 293 av. J. C. Les fragmens qui nous restent de Ménandre et de Philémon ont été publiés par Le Clerc, en 1709. *Quintili*, 10, c. 1. — *Vel. Pat.*, 1, c. 16.

2. — général athénien vaincu par Lysandre près d'Ægos-Potamos.

3. — officier qu'Alexandre-le-Grand tua de sa propre main.

4. — un des officiers d'Alexandre-le-Grand, auquel la Lydie échut en partage à la mort de son maître. *Just.*, 13, *c.* 4. — *Q. C.*, 10, c. 10.

5. — officier d'Antigone, dans la guerre contre Eumène. Ce général, avec qui il avait été lié, l'avertit lui-même de se soustraire par la fuite à un pressant danger.

6. — roi de la Bactriane, dans le 2e siècle av. J. C., succéda à Euthydème, son frère. Il subjugua le royaume de Sigertis, la province de Patalène et plusieurs autres pays inconnus à Alexandre. La mort vint mettre fin à ses conquêtes.

7. — lieutenant de Mithridate-le-Grand, fut battu et mis en fuite par Sornatius, lieutenant de L. Lucullus. *Plut.*

8 et 9. — historiens d'Ephèse, de Pergame.

MÉNANIMES, peuple de Sicile, vers le S. E., dans le pays appelé aujourd'hui *Val de Noto.*

MÉNAPIENS, *-pii*, peuple de la Germanique 2e, vers la partie septentrionale, entre les fleuves Scaldis à l'O. et Mosa à l'E. Il paraît que primitivement ils occupaient tout le pays compris de l'O. à l'E. entre les Morini et le Rhin, du N. au S. entre l'île des Bataves et les Ardennes. Mais les Nervii à l'O., les Gugernes à l'E. et les Toxandres au S. resserrèrent considérablement ce vaste territoire. Les Ménapiens n'avaient que des cabanes pour toute habitation. *Cés.*, *G. des Gaul.*, 2. — *Tac.*, *Hist.*, 8, *c.* 28.

MENAPIORUM CASTELLUM. V. CASTELLUM, n° 2.

MÉNAPIS, officier perse, obtint d'Alexandre le gouvernement de l'Hyrcanie. *Q. C.*, 6, *c.* 4.

1. MÉNAS, favori du roi Prusias, qui l'envoya à Rome pour obtenir la remise des sommes qu'il devait à Attale, et pour assassiner Nicomède. Ménas, ayant été gagné par les sollicitations de Nicomède, le fit proclamer roi, et fit passer ses troupes sous l'étendard de ce prince. *Appien.*

2. — affranchi et favori du jeune Pompée et son homme de confiance, se signala par son activité et sa perfidie dans la guerre d'Auguste et de Sextus Pompée. Lorsque les triumvirs Octave et Antoine, après avoir conclu la paix avec Sextus Pompée, vinrent à un festin qu'il leur donna sur sa galère, Ménas proposa à son général de couper les câbles, et de lui livrer la personne de ses deux ennemis. Pompée lui répondit : « Ménas, tu devais le faire « sans m'en avertir; mais puisque tu me l'as de- « mandé, je te le défends : je ne sais point violer « la foi promise. » Les courtisans de Pompée, jaloux de l'ascendant que Ménas avait sur son maître, le firent disgracier; Ménas s'en vengea en passant avec la flotte qu'il commandait en Sardaigne sous les drapeaux d'Octave, qui, en récompense de cette trahison et pour l'avantage qu'il en retirait, lui rendit les honneurs les plus distingués. Peu de temps après Ménas abandonna son nouveau maître, et revint à Pompée, puis, toujours traître et perfide, alla trouver une seconde fois Octave; il périt dans la guerre que ce prince soutenait contre les Illyriens. Horace tourne en ridicule la vanité de Ménas, en lui rappelant la bassesse de son origine. *Dion Cass.* — *V. Pat.*, 2, *c.* 73.

MÉNASINE, *-nus*, fils de Pollux, avait une statue à Corinthe, dans le temple de Pollux.

MENCHERES, douzième roi de Memphis.

MENDA, v. de la Thrace ou de la Macédoine ...., dans la presqu'île de Pallène, sur la côte orient. du golfe Thermaïque, entre Scione au S. et Sané au N. Son territoire était renommé pour ses vins. *Hérod.*, 7, c. 123.

MENDÉCULIE, v. située dans l'intérieur de la Lusitanie, près de Rusticiana.

MENDÈS, *myth.*, divinité égyptienne adorée spécialement dans une ville de même nom. Les Mendésiens le comptaient entre les huit principaux dieux. Mendès était le bouc consacré à Pan, ou plutôt Mendès était ce dieu lui-même. V. MENDÈS, *géog.*

MENDÈS, *géog.* (*Achmoum Tanah*), v. de l'Egypte inférieure, dans le petit Delta, vers le N.O., près de la bouche du Nil appelée Mendésienne, au N. E. de Diospolis, Themnis et Sébennyte, au N. O. de Tanis. On y adorait un bouc sacré, comme à Memphis le bœuf Apis; on portait le deuil de cet animal après sa mort. Quelques historiens ajoutent même que les Mendésiennes à certaines époques solennelles se prostituaient à ce dieu singulier. *Hérod.*, 2, *c.* 42 et 46. — *Strab.*, 17. — *Diod. de Sic.*, 1. — *Ptol.*, 4, c. 5.

MENDÉSIEN (LE NOME), *-sinus nomos*, préfecture d'Egypte, vers une des bouches du Nil, qui prenait de là le nom de bouche Mendésienne. (V. MENDÈS.) *Pline.* — *Ptolém.*, 4, *c.* 5.

MENDÉSIENNE (BOUCHE), *-sium ostium*, nom de celle des embouchures du Nil qui se trouvait la cinquième, en allant de l'O. à l'E, et par conséquent entre les bouches Phatmétique et Tanitique. Ce nom de bouche Mendésienne lui vint de ce qu'elle terminait une petite branche du Nil qui se séparait du bras Athribitique à peu de distance au-dessus de Mendès.

MENDÉSIENS, *-sii*, habitans de Mendès.

MENDIS, bourg de Macédoine, dans la Paraxie, sur le golfe Thermaïque. Les Romains s'en emparèrent l'an 200 av. J. C. *T. L.*, 31, *c.* 45.

MÉNÉ, *-ne*, déesse asiatique, la même que la lune. Jérémie (*c.* 7, *v.* 18; *c.* 44, *v.* 17.) en parle sous le nom de reine du ciel, et Isaïe (*c.* 67, *v.* 11) sous le nom de Méni. Son culte était fort commun dans la Palestine, et les Hébreux idolâtres y étaient fort attachés. Selon Jérémie les pères allumaient du feu, les femmes pétrissaient des gâteaux, et les enfans amassaient du bois pour cuire ces gâteaux, en l'honneur de la reine du ciel. Les Romains supposaient qu'elle présidait aux maladies des femmes. Les uns prétendent assez à tort que c'est Mercure, dieu du commerce, et dérivent son nom du mot phénicien *Manoh*, *numerarii.* D'autres y retrouvent le Ména des Arméniens et des Egyptiens, le soleil, la lune ou Hécate. En effet on immolait à Méné comme à Hécate de petits chiens. *Pline*, 29, *c.* 4. — *S. August.*, *Cité de D.*, 4, *c.* 2.

1. MÉNÈCE, *Menœtius*, fils d'Actor et d'Egine, époux de Sthénélé et père de Patrocle, fut un des Argonautes. S'étant révolté contre son père, qu'il voulait détrôner, il fut obligé de se retirer au pays des Locriens, qu'il subjugua. *Iliade*, 1. — *Apollod.*, 3, *c.* 24. — *Hyg*, *f.* 97.

2. — fils de Japétus et de Clymène. Jupiter, d'un coup de foudre, le précipita dans l'Erèbe, en punition de sa méchanceté et de son orgueil, dit Hésiode, ou, selon Apollodore, pour avoir assisté les Titans dans leur combat contre les dieux.

3. — fils de Centhonyme et gardien des troupeaux de Pluton, voulut s'opposer à Hercule lorsqu'il descendit aux enfers. Le héros lui brisa les os en le serrant dans ses bras.

1. MÉNÉCÉE, *Menæceus*, père de Créon et de Jocaste.

2. — fils de Créon, roi de Thèbes. Tirésias déclara à Créon, de la part des dieux, que, s'il voulait sauver Thèbes, il fallait que Ménécée pérît, pour venger la mort de l'ancien dragon consacré à Mars, et tué par Cadmus, par le sang du dernier prince issu des dents du dragon. Créon voulut donner sa vie pour son fils, et lui ordonna de fuir. Mais Ménécée, trompant son père, partit déterminé à baigner de son sang l'antre du dragon; ce qu'il exécuta. On voyait sur son tombeau un grenadier, dont le fruit se fendait quand il était mûr, et semblait jeter du sang. Cet arbre était venu de lui-même, et s'était reproduit par des rejetons qu'il poussait de temps en temps. *Sophocle*, *Antig.* — *Cic.*, *Tuscul.*, 1, *c.* 98. — *Apollod.*, 9, *c.* 3. — *St.*, *Théb.*, 10, *v.* 64.

MÉNECHME, *Menæchmus*, de Naupacte, sculpteur célèbre du 4e siècle, fit une statue de Diane en or et en ivoire, et a écrit sur son art.

MÉNECHMES, comédie de Terence où l'intrigue naît de la ressemblance de deux frères. Elle a été imitée par Regnard.

MÉNÈCLE, *-cla*, fille d'Hyllus, qu'Eole rendit mère d'Hippotas.

1. MÉNÉCLÈS, orateur d'Alabande en Carie, alla s'établir à Rhodes, où il s'acquit une grande réputation par son éloquence. *Cic.*, *Orat.*, 2, *c.* 53. — *Plut.*, *c.* 181. — *Strab.*, 14.

2. — historien natif de Barcé, écrivit l'histoire de son pays. *Athén.*

MÉNÉCLIDE, *-des*, détracteur d'Epaminondas, qu'il éloigna du gouvernement de la Béotie, et auquel il se montra constamment opposé. *Corn. Nép.*, *Epam.* — *Athén.*, 7, *c.* 13.

1. MÉNÉCRATE, *-tes*, fils d'Amphidore, fut nommé arbitre entre les Lacédémoniens et les Athéniens, dans la huitième année de la guerre du Péloponèse. *Thucyd.*

2. — médecin natif de Syracuse, fut estimé pour son habileté, mais mérita d'être tourné en ridicule par son extrême vanité. Il se faisait accompagner de ceux qu'il avait guéris, et les faisait habiller les uns en Apollons, les autres en Esculapes, d'autres en Hercules, se réservant la couronne, le sceptre et le nom de Jupiter, comme ayant redonné la vie aux autres. Il écrivit un jour à Philippe, père d'Alexandre-le-Grand : *Ménécrate Jupiter à Philippe, salut.* Philippe lui répondit : *Philippe à Ménécrate, santé et bon sens.* Ce prince, l'ayant invité un jour à un grand festin, le fit placer à une table séparée, où on ne lui servit pour tous mets que de l'encens et des parfums, pendant que les autres convives goûtaient tous les plaisirs de la bonne chère. Quoique flatté d'abord de cette distinction, il se dégoûta d'être Jupiter, et prit brusquement congé de la compagnie. Ce médecin vivait vers l'an 360 av. J. C. Ses ouvrages ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

3. — un des généraux de Séleucus.

4. — historien grec, natif de Nysa, disciple d'Aristarque, vivait vers l'an 119 av. J. C. *Strab.*, 16.

5. — officier de Persée, qui commandait dans la Démétriade, l'an 168 av. J. C *Tit. L.*, 44, *c.* 24.

6. — officier de la flotte du jeune Pompée

7. — affranchi du jeune Pompée; ce général l'envoya redemander Ménas, qui venait de passer dans le parti d'Octave. Ayant été blessé dans un combat contre Ménas, il se jeta dans la mer afin de ne point tomber au pouvoir de son vainqueur. *Plut.* — *Dion Cass.*

8. — (Tiberius Claudius), médecin célèbre de Rome sous Tibère, laissa cent cinquante-cinq ouvrages, qui sont tous perdus.

9. — architecte éphésien, qui écrivit sur l'agriculture. *Varron.*

MÉNÉDÈME, *-mus*, *myth.*, fils de Bunéas, montra à Hercule comment il pouvait venir à bout de nettoyer les étables d'Augias. Il combattit ensuite avec Hercule contre Augias; mais il fut tué dans ce combat, et inhumé par Hercule sur le promontoire Lépréum. Ce héros y fit célébrer des jeux funèbres, dans lesquels il combattit lui-même contre Thésée.

1. Ménédème, *-mus*, *hist.*, un des lieutenans d'Alexandre-le-Grand, fut envoyé par ce prince à Maracanda, pour soumettre Spitamène, qui avait porté les Bactriens à la révolte. Il fut tué dans cette expédition après avoir fait des prodiges de valeur. *Q. C.*, 7, *c.* 6.

2. — fut élu général des Crotoniates l'an 317 av. J. C. *Diod. de Sic.*

3. — officier qui servait contre Démétrius 204 ans av. J. C. *Diod. de Sic.*

4. — célèbre philosophe, sectateur de Phédon, disciple de Stilpon et fils de Clisthène d'Erétrie, vivait vers l'an 300 av. J. C. Il suivit d'abord la profession des armes, qu'il abandonna pour s'adonner à l'étude de la philosophie. Il fut très-considéré dans son pays, et y exerça des emplois importans. Quelqu'un lui dit un jour : *C'est un grand bien d'avoir ce qu'on désire. C'est un plus grand bien*, répliqua-t-il, *de ne désirer que ce qu'on a.* On dit qu'avec le secours de Démétrius il défendit Erétrie contre la tyrannie de ceux qui voulaient la soumettre; et qu'ayant prié Antigone de laisser cette ville libre, sans avoir pu l'obtenir, il demeura sept jours sans manger, et mourut de regret à l'âge de soixante - quatorze ans. Sa gravité lui fit donner le surnom de bœuf d'Erétrie. *Strab.*, 9. — *Diog. Laer.*

5. — philosophe cynique de Lampsaque, se disait venu des enfers pour observer la méchanceté et les crimes des hommes. Il s'habillait comme les Furies; ses manières étaient celles d'un insensé. On le soupçonnait de démence. Il était disciple de Colotès de Lampsaque. *Diog.*

1. MENELAI Portus, port de la Libye inférieure, entre l'embouchure du Paliurus et le port de Pétras. *Corn. Nép.*, *Agés.*, 8. — *Strab.*, 1.

2. — Urbs, petite v. de l'Egypte inférieure, hors du Delta, sur la rive gauche de la branche du Nil nommée Agathosdæmon, entre Momemphis au N. et Térénuthis au S.

MÉNÉLAÏDE, *-laïs*, v. de Thessalie, dans la Dolopide, entre Tricca au N. et Ctémène au S. près des monts Othrys. *T. L.*, 39, *c.* 26.

1. MENELAIUM, petite chaîne de montagnes voisine de Sparte, à l'E. de l'Eurotas, unissait les monts Thornax au N. aux monts Barbosthènes au S. *T. L.*, 34, *c.* 28.

2. — petit canton de la Laconie, vers le centre, près des montagnes de même nom. *Et. de Byz.*

1. MENELAIUS, v. d'Egypte. V. Menelai urbs

2. — Portus. V. Menelai portus.

MÉNÉLAS, *myth.*, roi de Sparte et frère d'Agamemnon, était fils d'Atrée selon Homère, et de Plisthène et d'Erope selon Hésiode et Apollodore. Il fut élevé avec Agamemnon à la cour d'Atrée. Après la mort de ce prince, Thyeste s'étant emparé du royaume, les fils de Plisthène se retirèrent à la cour d'OEnée, roi de Calydon. De là ils allèrent à Sparte, où ils se mirent au nombre des princes grecs qui cherchaient à obtenir la main d'Hélène: Tyndare ayant permis à sa fille, d'après l'avis d'Ulysse, de se choisir elle-même un époux, elle choisit Ménélas, et l'épousa; et tous ses amans jurèrent

solennellement de protéger cette union contre la violence du premier qui oserait la troubler. Tyndare céda le trône de Sparte à Ménélas, en lui donnant sa fille. Peu d'années après ce mariage, Pâris, qui était venu à la cour de Ménélas, profita de l'absence de ce prince pour séduire Hélène et pour l'enlever. Ménélas de retour rappela aux princes grecs leurs sermens, et tous armèrent en sa faveur; mais avant de commencer la guerre ils envoyèrent des ambassadeurs à Priam pour lui redemander Hélène; et, ce prince ayant refusé de la rendre, ils s'embarquèrent, et abordèrent sur le rivage troyen. Ménélas déploya le plus grand courage pendant la guerre. Il aurait fait tomber Pâris sous ses coups si Vénus n'avait secouru ce prince. Dans la nuit de la prise de Troie il pénétra avec Ulysse, conduit par Hélène, dans la chambre de Déiphobe, qui avait épousé cette princesse après la mort de Pâris. Quoiqu'il eût juré de punir par une mort cruelle cette épouse infidèle, il lui pardonna en considération de cette nouvelle perfidie, et la ramena à Sparte, où il mourut peu de temps après son retour. Quelques auteurs disent qu'à son retour de Troie Ménélas alla en Egypte redemander Hélène, qui y avait été retenue par le roi du pays. Il eut d'Hélène deux enfans, Hermione et Nicostrate, et d'une concubine un fils appelé Mégapenthe. Le palais de Ménélas à Sparte existait encore du temps de Pausanias, ainsi que le temple que les Sparitates avaient élevé à sa mémoire. *Hom.*, *Il.*, 2, *v.* 93; 3, *v.* 21; 4, *v.* 93; 7, *v.* 94; 11, *v.* 463; 17, *v.* 1, etc. —*Eurip.*, *Iphig. en Aul.*—*Apoll.*, 3, *c.* 10. —*Paus.*, 3, *c.* 14. — *En.*, 2, *v.* 264; 6, *v.* 525; 11, *v.* 262, etc. —*Ov.*, *Heroïdes*, 5 et 13.— *Hyg.*, *fab.* 79. — *Dictys de Crète*, 2. V. PLISTHÈNE, HÉLÈNE, PARIS.

1. MÉNÉLAS, *-laus*, *hist.*, fils d'Amyntas Ier, roi de Macédoine, et père d'Amyntas II. *Just.*, 2, *c.* 4.

2. — fils d'Amyntas II, fut mis à mort par ordre de Philippe, son frère. *Just.*, 7, *c.* 4; 8, *c.* 3.

3. — frère de Ptolémée Ier, roi d'Egypte, commandait pour ce prince dans l'île de Cypre lorsque Démétrius alla former le siége de Salamine, l'an 307 av. J. C. Il alla s'enfermer dans cette ville pour s'opposer à Démétrius; mais il fut complètement battu, ainsi que Ptolémée lui-même, qui était venu à son secours. Ménélas se rendit à Démétrius avec la ville, les vaisseaux et toute son armée; mais le vainqueur généreux lui rendit la liberté, et le renvoya sans exiger de rançon. *Just.*, 7, *c.* 4; 8, *c.* 3.

4. — Juif de la tribu de Benjamin, frère de Lysimaque et de Simon, obtint à prix d'argent des rois de Syrie, 172 ans av. J. C., le souverain pontificat qu'on ôta à Jason; mais comme il ne payait pas exactement les sommes convenues, on le donna à Lysimaque, son frère. On le lui renduit ensuite pour de nouvelles sommes. Il fit tuer Onias, qui s'opposait à ses sacriléges. Peu de temps après Ménélas apostasia et introduisit Antiochus dans les murs de Jérusalem, et aida à placer dans le sanctuaire la statue de Jupiter. Antiochus Eupator le fit précipiter du haut d'une tour. V. ONIAS.

5. — mathématicien grec qui vivait sous Trajan.

MÉNÉLAS (PORT, VILLE DE). V. MENELAI.

MÉNELÉES, *-aia*, fête célébrée en l'honneur de Ménélas par les habitans de Thérapnes, ville de Laconie. Ils lui avaient élevé un temple, où ils l'adoraient comme un dieu, ainsi qu'Hélène, sa femme.

MÉNÉMAQUE, *-chus*, un des lieutenans de Mithridate, que Lucullus battit complètement. *Plut.*

MÉNÉNIA, famille et tribu romaines.

1. MENENIUS (AGRIPPA) LANATUS, consul l'an de Rome 251 (av. J. C. 503) avec P. Posthumius. Ces deux généraux soumirent le pays des Auronces, et reçurent le triomphe. Dix ans après, le peuple s'étant retiré sur le Mont Sacré, Ménénius l'apaisa par la fable si connue des membres et de l'estomac. C'est lui qui, pour concilier les deux partis, fit instituer les tribuns du peuple. Après sa mort on lui fit des funérailles pompeuses, aux frais desquelles participèrent également le sénat et le peuple. *T. L.*, 2, *c.* 16, 32 et 33.

2. — (T.) LANATUS, fils de Ménénius Agrippa, fut consul l'an de Rome 277. Il fut vaincu par les Toscans; et l'année suivante on le condamna à l'amende, parce qu'on lui imputa la mort des Fabius et la perte de Crémère. Il en mourut de chagrin. *T. L.*, 2, *c.* 51, 52.

3. — (T.), consul l'an de Rome 302 (452 av. J. C.). Ce fut sous son consulat que les décemvirs furent créés. *T. L.*, 3, *c.* 32.

4. — (L.) LANATUS, consul l'an de Rome 315. Cette année il y eut à Rome une grande famine, dont les tribuns du peuple imputèrent la cause aux consuls. *T. L.*, 4, *c.* 12.

5. — (AGRIPPA) LANATUS, consul l'an de Rome 316 et 318. *T. L.*, 4, *c.* 13, 45, 97.

6. — (L.) LANATUS, tribun militaire l'an de Rome 368 et 375 (386 et 379 av. J. C.). *T. L.*, 6, *c.* 6, 27.

MÉNEPHIRAS, *-raus*, un des géans, fils du Tartare et de la Terre.

MÉNEPTOLÈME, *-mus*, fils d'Iphiclus, célèbre par son agilité à la course, alla au siége de Troie, à la tête des Phthiens. *Iliad.*, 13, *v.* 693.

MÉNÈS, *myth.*, fondateur de l'empire d'Egypte, dont il fut le premier roi, bâtit, dit-on, la ville de Memphis. On le regarde généralement comme le propagateur de l'idolâtrie, à cause du culte qu'il établit à Memphis en l'honneur de Vulcain ou du Feu, et ensuite du Soleil, de la Terre et des Astres. Il arrêta le Nil près de Memphis par une chaussée de cent stades de large, et lui fit prendre un autre cours dans les montagnes, où il coule maintenant. Quelques auteurs donnent à Ménès trois fils, qui se partagèrent son empire; on les nomme Atholès, Curudès et Torsothrus (V. ces mots.) Après sa mort il fut mis par ses sujets au rang des dieux. *Hérod.*, 2, *c.* 4, 99. — *Diod. de Sic.*

MÉNES et MÉNÈS, *géog.* V. MEN.

1. MÉNESTHÉE, *-theus*, ou MÉNÉSTÉE, *-teus*, *myth.*, arrière-petit-fils d'Erechthée.

2. — fils de Pétée, se fit placer sur le trône d'Athènes en gagnant le peuple, et força Thésée, qui régnait alors, à chercher un asile dans l'île de Scyros. Il conduisit les Athéniens au siege de Troie; à son retour il mourut dans l'île de Mélos, après un règne de vingt-trois ans, 1205-1182 av. J. C. *Iliad*, 13, *v.* 195, 690, etc.

3. — Troyen tué par Hector. *Il.*, 5, *v.* 609.

MÉNESTHÉE, *-theus*, *hist.*, capitaine athénien, fils d'Iphicrate et gendre de Timothée, dirigea une expédition contre Philippe, roi de Macédoine. *Corn. Nep.*, *Iphic.*, *c.* 3; *Timoth.*, *c.* 3.

MÉNESTHÉE (PORT DE), *géog.*, ou BÉSIPPO, v. de la Bétique, sur les bords de la mer.

1. MENESTHIUS, capitaine grec, fils du fleuve Sperchius et de Polydora, commandait une partie de la flotte d'Achille au siége de Troie. *Il.*, 16, *v.* 173.

2. — roi d'Arnée, fils d'Aréithoüs et de Philomédusé, fut tué par Pâris au siége de Troie. *Il.*, 7, *v.* 8.

MÉNESTHO. V. MNESTHO.

MÉNESTRATE, *-tus*, sculpteur célèbre, avait fait dans le temple de Diane à Ephèse une Hécate d'un marbre si éclatant que les gardes du temple avertissaient les spectateurs de ne pas la regarder trop fixement.

MÉNÉTAS, Epirote qui souleva les habitans de Naupacte contre les Romains, l'an de Rome 561. *T. L.*, 26, *c.* 28.

1. MÉNÈTE, *Menœtes*, *myth.*, pilote du vaisseau de Gyas. Ce capitaine le précipita dans les flots pour lui avoir fait perdre le prix. *Æn.*, 5.

2. — Arcadien, suivit Enée, et fut tué par Turnus. *Æn.*, 12.

MÉNÈTE, *-tes*, *hist.*, lieutenant d'Alexandre, fut établi par ce prince gouverneur de Babylone. Il partagea l'autorité avec Apollodore. *Q. C.*, 5, *c.* 1.

MENETIUS. V. MÉNÉCE.

MÉNEXÈNE, dialogue de Platon, dans lequel il traite de l'oraison funèbre.

1. MENIA (LEX), loi portée par le tribun du peuple Ménius l'an de Rome 467, statuait que les sénateurs proposeraient eux-mêmes au peuple les matières sur lesquelles il devait donner ses suffrages. Cette loi ne faisait que confirmer la loi *Publicola*, portée l'an 414. *Cic.*, *Brut.*, 14. — *T. L.*, 1, 17.

2. — loi qui défendait aux fils de fermer les yeux de leurs pères mourans; ce qui, selon la plupart des jurisconsultes, voulait dire qu'ils ne devaient pas hâter la mort de leur père.

MENIA ou MÆNIA (LA COLONNE), colonne que l'on voyait à Rome, et dont Cicéron fait mention dans son oraison pour P. Sestius, *c.* 108.

MÉNIDAS, lieutenant d'Alexandre-le-Grand, combattit à la bataille d'Arbèles, où il fut blessé dangereusement. *Q. C.*, 4, *c.* 12, 16; 7, *c.* 10.

MENINI, *géog.* V. MEMINI.

1. MENINX ou LOTOPHAGITES (*Zerbi*), île de la côte d'Afrique, près de la petite Syrte. C'est dans cette île que Marius, chassé d'Afrique, se réfugia. *Strab.*, 17. — *Pline*, 5, *c.* 7. — *T. L.*, 22, *c.* 31. — *Sil. Ital.*, 13, *v.* 18.

2. — ou GIRBA (*Radaica*), capitale de l'île de même nom.

1. MÉNIPPE, *-ppe*, *myth.*, Néréide, mère d'Orphée.

2. — une des Amazones qui allèrent au secours d'Eétès, roi de Colchide.

3. — fille d'Orion et sœur de Metiocha. Minerve enseigna à ces deux sœurs l'art de tisser, et Vénus les doua d'une très-grande beauté. L'oracle ayant déclaré qu'une peste qui ravageait le pays cesserait si deux jeunes filles s'immolaient, elles se tuèrent elles-mêmes, et la peste cessa. Pluton et Proserpine enlevèrent leurs corps, et les placèrent au ciel au nombre des comètes. A Orchomène, les Aones leur construisirent un temple célèbre.

1. MÉNIPPE, *-pus*, *hist.*, lieutenant de Périclès.

2. — lieutenant de Philippe, avant-dernier roi de Macédoine, que ce prince laissa en Grèce, l'an 208 av. J. C., pour secourir les alliés des Macédoniens. *T. L.*, 27, *c.* 32; 28, *c.* 5.

3. — chef de l'ambassade qu'Antiochus envoya à Rome, l'an 193 av. J. C., pour former une alliance avec le peuple romain. *T. L.*, 34, *c.* 57; 35, *c* 32

4. — philosophe cynique, natif de Gadara en Phénicie, était esclave de naissance; ayant gagné de quoi se racheter, il devint citoyen de Thèbes, et se fit ensuite usurier. Désespéré de ce que tout le monde le raillait à cause de son infâme trafic, il se pendit. Il composa treize volumes de satires pleines de sel, que quelques-uns ont attribuées à Denys et à Zopyre. On a donné le nom de *Ménippée* aux satires composées sur le modèle de celles de Ménippe. (V. MÉNIPPÉE.) *Diog. Laert.*

5. — orateur, natif de Stratonice en Carie, donna pendant quelque temps des leçons d'éloquence à Cicéron. *Cic.*, *Brut.*, *c.* 175.

MÉNIPPÉE (SATIRE), *-ra Menippea*, sorte de satire, mêlée de prose et de vers, ainsi nommée de Ménippe de Gadara, qui en fut l'inventeur.

MÉNIPPIDÈS, fils d'Hercule et d'une Thestiade.

MÉNISQUES, plaques pleines de pointes que l'on mettait sur la tête des statues des dieux, afin que les oiseaux ne s'y reposassent point. C'est de là, dit-on, que viennent les *auréoles* dont on entoure la tête des dieux.

MÉNITIDES (PORTES), *-tides portæ*, nom d'une porte de Syracuse. *Plut.*

MENIUM, *Mænium*, nom d'un vestibule de Rome dans les Lautumies, que Caton acheta au profit du public, l'an 184 av. J. C. *T. L.*, 39, *c.* 44.

MENIUS, *myth.*, un des fils de Lycaon, changé avec son père en loup; puis il fut écrasé par Jupiter pour avoir blasphémé contre ce dieu.

1. MENIUS (M.), *hist.*, tribun du peuple l'an de Rome 345, se montra un des plus zélés partisans de la loi Agraire. *T. L.*, 4, *c.* 53.

2. — (P.), tribun militaire avec puissance consulaire l'an de Rome 354 (av. J.C. 400). *T. L.*, 5, *c.* 12.

3. — (M.), tribun du peuple l'an de Rome 371, cita devant le peuple M. Manlius Capitolinus. *T. L.*, 6, *c.* 19, 20.

4. — (L.), tribun du peuple l'an de Rome 400, (354 av. J. C.), fit passer une loi populaire. *T. L.*, 7, *c.* 16.

5. — (C.), consul plébéien l'an de Rome 416 (338 ans av. J. C.) avec L. Fur. Camille, attaqua et défit les Ariciens, les Laviniens et les Véliterniens qui s'étaient joints aux Volsques d'Antium, et soumit tout le Latium. Après cette conquête Menius orna le premier la tribune aux harangues des éperons (*rostra*) pris sur les vaisseaux ennemis. Lors de la conspiration qui se forma à Capoue quelques années après, C. Menius fut nommé dictateur. Son nom seul épouvanta tellement les conjurés que quatre d'entre les principaux se donnèrent la mort. Cependant Menius fut traduit en jugement au sortir de sa charge; mais il fut honorablement acquitté. *T. L.*, 7, *c.* 15.

6. — tribun du peuple 467 de Rome, auteur de la loi Menia, n° 1.

7. — (M.), tribun des soldats, tué dans un combat contre les Carthaginois l'an de R. 549. *T. L.*, 30, *c.* 18

8. — (Q.), préteur à Rome l'an 566. Il servit depuis en Espagne en qualité de tribun des soldats sous Q. Fulv. Flaccus. *T. L.*, 39, *c.* 6, 8, 18; 40, *c.* 35.

9. — (Q.), préteur en Sardaigne l'an de Rome 572. *T. L.*, 40, *c.* 4. 35, 37, 43.

10. — parasite dont parle Horace. *Ep.* 1, 15, *v.* 25; *Sat.* 3, *v.* 20.

MENLASCUS (*Bidassoa*) V. MAGRADA.

MENNA, fils de Mathatha et père de Méléa, un des ancêtres de Jésus Christ selon la chair. *Luc*, 3, *v.* 31.

MENNIS ou MENNIUM, autrement MEMNIS, MEMNIUM ou même MEMNONIUM, v. de l'Assyrie propre, voisine de Babylone, était renommée pour son commerce de bitume. Ce bitume sortait d'une fontaine voisine de la ville en si grande quantité que l'on prétendait que les pierres des murs de Babylone avaient été cimentées avec cette matière *Q. C.*, 5, *c.* 1.

MENNITH, v. de Palestine, dans la tribu de Gad, près d'Esebon. *Jérém.*, 15, *v.* 27.

MENNIUS, officier de Tibère, apaisa une r[illegible]

volte qui venait d'éclater parmi les troupes canton nées chez les Cauques, l'an 14 de J. C. *Tac.*, *Ann.*, 1, *c.* 38.

2. — RUFINUS, officier qui commandait à Adria, fit arrêter Lucilius Bassus, partisan de Vespasien. *Tac.*, *Hist.*, 13, *c.* 12.

1. MÉNOBA (*Almunécar*), v. de la Bétique méridionale, chez les Bastuli Pœni, sur la côte, entre Malaca et Sélambine.

2. — petite rivière de la Bétique, qui se jetait dans la mer auprès de la ville du même nom.

3. — riv. de la Bétique, tombait dans le Bétis.

MÉNODORE, *-rus*, le même que Ménas, affranchi de Sext. Pompée. V. MÉNAS. *Appien.*

MÉNODOTE, *-tus*, historien né à Samos.

MÉNOECEUS, MENOETES, etc. V. MÉNÉCÉE, etc.

MÉNON, *myth.*, capitaine troyen, tué par Léontée au siége de Troie. *Iliade*, 12, *v.* 193.

1. MÉNON, *hist.*, sophiste, contemporain de Socrate, est le principal interlocuteur du dialogue de Platon intitulé *Ménon*, où il traite de l'idée innée de la vertu.

2. — né à Larisse, fut un des capitaines grecs qui, sous la conduite du jeune Cyrus, combattirent contre Artaxerce, l'an 401 av. J. C. Soupçonné de trahison, il fut chassé de l'armée. *Diod.*, 14.

3. — lieutenant d'Alexandre-le-Grand, gouverneur du pays des Arachosiens. *Q. C.*, 9, *c.* 10.

4. — capitaine thessalien, de Phthia, combattit dans la guerre Lamiaque en faveur des Grecs, à la tête de deux mille cavaliers de sa nation, et remporta un avantage important sur les Macédoniens, l'an 323 av. J. C. *Diod. de Sic.*

5. — tyran de Sicile vers 285 av. J. C.

6. — lieutenant de Persée, roi de Macédoine, l'an 171 av. J. C. *T. L*, 42, *c.* 58.

7. — sculpteur, élève de Phidias, fut l'accusateur de son maître. V. PHIDIAS. *Plut.*

8. — un des premiers rois de Phrygie, peut-être le même que Méon *Den. d'Hal.*

MÉNOPHANE, *-nes*, général de Mithridate, ayant saccagé l'île de Délos, pilla le temple, et enleva la statue d'Apollon, qu'il jeta dans la mer. Mais, comme il revenait chargé de ces dépouilles sacrées, le dieu le fit périr dans les flots.

1. MÉNOPHILE, *-lus*, eunuque à qui Mithridate confia sa fille, après avoir été vaincu par Pompée. Ménophile tua la princesse, afin qu'elle ne tombât pas au pouvoir de l'ennemi, et se perça lui-même après avec la même épée. *Ammien*, 16.

2. — Perrhébien qui guida L. Paul-Emile dans les montagnes de la Perrhébie, 168 ans av. J. C.

MÉNOSCA (*Santander*), v. de la Tarraconaise septentrionale, chez les Cantabres, au N. E., sur la mer, entre Flaviobriga et le promontoire Ocaso.

MÉNOSTANE, fils d'Artarius et neveu d'Artaxerce Longue-main, était gouverneur de Babylone. Il fut envoyé par Artaxerce avec une armée considérable contre Mégabyze, gouverneur de Syrie, qui s'était révolté; mais il fut battu et mis en déroute l'an 446 av. J. C.

MENS, l'esprit, la pensée. Les Romains en avaient fait une divinité qu'ils adoraient pour qu'elle suggérât de bonnes pensées. Le préteur T. Otacilius lui consacra un temple sur le Capitole. *T. L.*, 22, *c.* 9, 10 · 23, *c.* 31.

MENSAIRES, *-sarii*, ou TRAPÉZÈTES (*mensa*, *τραπέζα*, table), nom de cinq officiers romains, qui tenaient leurs séances dans les marchés, faisaient comparaître devant eux les débiteurs et les créanciers, examinaient leurs affaires, et prenaient des précautions pour que le débiteur s'acquittât, et que son bien ne fût pas engagé aux particuliers, mais seulement au public, qui avait pourvu à la sûreté de la créance. Il ne faut donc pas confondre les *mensarii* avec les *argentarii* et les *nummularii*: ces derniers étaient des espèces d'usuriers, qui faisaient commerce d'argent, les *mensarii* au contraire étaient des hommes publics qui devenaient ensuite ou quinquévirs ou triumvirs. L'an de Rome 536 on créa des mensaires à la requête du tribun du peuple Minutius. Cette création fut occasionnée par le défaut d'argent. En 538 on confia à de pareils officiers les fonds des mineurs et des veuves, et en 542 ce fut chez des hommes qui avaient la fonction de mensaires que chacun allait déposer sa vaisselle d'or et d'argent et son argent monnayé. Ce prêt, qui se fit par esprit de patriotisme, fut scrupuleusement remboursé dans la suite. Il y avait des mensaires dans quelques villes d'Asie; les revenus publics y étaient perçus et administrés par cinq préteurs, trois questeurs et quatre mensaires.

MENSONGE, *Mendacium*, divinité infernale. Quelques-uns croient que ce dieu avait le soin de conduire les ombres dans le Tartare, et on le représentait avec un air affable et séduisant. C'est sans doute Mercure qu'on entend par cette divinité allégorique.

MENSORES (*mensor*, mesureur). Chez les Romains on donnait ce nom à ceux qui avaient le soin de marquer les logis quand l'empereur voulait se rendre dans quelque province; quand il fallait camper, ils dressaient le plan du camp, et assignaient à chaque régiment son quartier. Le mot *mensores* désignait aussi les arpenteurs, les architectes et les experts de bâtimens publics

1. MENTÈS, *-tes*, roi des Ciconiens, dont Apollon prit les traits pour empêcher Atrée d'emporter les armes de Panthus. *Il.*, 17, *v.* 70.

2. — fils d'Anchiale et roi des Taphiens, dont Minerve prit la forme pour annoncer à Télémaque le retour d'Ulysse. *Odyss.*, *v.* 105.

1. MENTESA BASTIA (*San-Thomé* ou la *Guardia*), v. de la Bétique, à l'E, chez les Bastitani, près des monts Orospéda, vers les sources du Bétis. *T. L.*, 26, *c.* 17.

2. — ORETANA (*Belanaez*), v. de la Carthaginoise, vers le S. E., entre des montagnes, chez les Oretani, au N. E. de la précédente *T. L.*, 26, *c.* 17. — *Pline.* — *Ptolém.*, 2, *c.* 6.

MENTHÉ, fille du Cocyte, nymphe des enfers, fut aimée de Pluton. Proserpine la changea en une plante de son nom. *Mét.*, 10, *fab.* 11.

MENTISSE, *géog.* V. MENTESA.

MENTO, consul romain. V. JULIUS, n° 4.

MENTONOMON (*golfe de Christiana* ou *golfe Bucke*), golfe de l'Océan germanique, sur le bord duquel habitaient les Guttones.

1. MENTOR, *myth.*, père d'Imbrius. V. ce mot.

2. — un des fils d'Eurysthée, fut tué dans un combat contre les Athéniens.

3. — fils d'Hercule et de la Thestiade Asopis.

4. — ami d'Ulysse, à qui il avait confié le soin de sa maison avant de partir pour Troie. Minerve prit souvent sa figure pour instruire Télémaque. C'est d'après cette fiction que Fénélon a peint sous les traits de Mentor Minerve accompagnant le jeune Télémaque dans ses voyages. *Odyss.*, 2, *v.* 224.

1. MENTOR, *hist.*, surnommé le Rhodien, l'un des meilleurs généraux de son temps, fut envoyé par ses concitoyens au secours de Tennès, roi de Sidon, qui s'était révolté contre Artaxerce-Ochus; mais il rentra dans les bonnes grâces du roi de Perse en trahissant ses alliés. Artaxerce lui confia le commandement des mercenaires grecs qu'il avait appelés

pour soumettre l'Egypte, la Syrie et l'Asie mineure, qui voulaient se soustraire à son autorité. Mentor fit rentrer ces peuples dans le devoir, 351 ans av. J. C. *Diod. de Sic.*, 16 — *Q. C.*, 3, *c.* 13.

2. — habile graveur dont Cicéron fait mention dans une de ses oraisons contre Verrès, 6, *c.* 34. —*Juv.*, *Sat.* 8, *v.* 104.

MENUS, *Mænus* (*Mein*), fleuve de Germanie occidentale, prenait sa source chez les Hermundures, passait à Bergium, Dévora, Licoritum, et se jetait dans le Rhin à Moguntiacum.

MENUTHIAS INSULA (île de *Zanzibar*), île de l'Océan Erythréen, sur la côte de l'Azanie, au S. Les anciens ne connaissaient rien au-delà de cette île.

MENUTHIS, bourg de l'Egypte inférieure, dans le Delta, près de Canope.

MENYLLUS, Macédonien qui commandait la garnison qu'Antipater mit dans Athènes. Il tenta vainement de corrompre Phocion en lui envoyant une grosse somme d'argent. *Plut.*

1. MÉON, *Mæon*, ancien roi de la Phrygie et de la Méonie (à laquelle il donna son nom), épousa Dindyme, dont il eut une fille appelée Cybèle. On le croit le même que Manès. V. ce nom. *Diod.*

2. — capitaine latin blessé d'un coup de javelot par Enée. *Enéide*, 10, *v.* 335.

3. —Thébain, fils d'Hémon, attaqua Thydée en trahison, près de Thèbes. *Il.*, 4, *v.* 391.

4. — père d'Homère selon quelques traditions.

MÉONES, *Mæones*, peuple bien différent des Méoniens, que Pline place sur les bords du Palus-Méotide, vers l'embouchure du Tanaïs.

MÉONIDE, *Mæonis*, épithète donnée à Omphale, comme reine de Lydie ou de Méonie, et à Arachné, née en Méonie. *Mét.*, 6.

MÉONIDES, *Mæonides*, surnom donné aux Muses parce qu'on croyait que la Méonie était la patrie d'Homère, à Bacchus à cause du culte qu'on lui rendait dans la Méonie, à Homère parce qu'on le croyait né en Méonie ou fils de Méon. *Ovide.*

1. MÉONIE, *Mæonia*, nom poétique donné à la Lydie à cause de Méon, qui y régna.

2. — v. de la Lydie ou Méonie, vers le centre, au pied du mont Tmolus, vis-à-vis de Sardes, était arrosée par le Pactole. *Pline.*

MÉONIENS, *Mæonii*, nom commun et aux habitans de la ville de Méonie et à ceux de toute la Lydie.

MEONIUS, *myth.*, V. MÉONIDES.

MEONIUS, *hist*, neveu d'Odénat, ayant été insulté par ce prince, se vengea en le tuant, l'an de J. C. 367. Il se fit proclamer roi de Palmyre à sa place; mais il fut bientôt lui-même mis à mort par les soldats.

MEONUS, *Mæonus*, petite riv. de la Lydie.

MÉOTES, *Mæotæ*, peuples scythes qui habitaient vers les bords du Palus-Méotides. *Hér.*, 14, *c.* 123

MÉOTIDE (MARAIS), *Mæotis palus*, (mer d'*Azof* ou de *Zabache*), bras de mer terminé au S. par le Bosphore Cimmérien, qui l'unit au Pont-Euxin, et au N. par une pointe dans laquelle vient se rendre le Tanaïs. Cette mer, qui séparait l'Europe de l'Asie, reçut le nom de *Méotide* à cause du peuple Méote, qui habitait sur ses bords, et de *palus*, c'est-à-dire marais ou *lac*, parce qu'elle est très-marécageuse, surtout vers le S. O. et vers le N., où le Tanaïs amène en s'y déchargeant beaucoup de limon. Aristote assure même qu'on n'y pouvait faire voguer de son temps d'aussi gros vaisseaux que soixante ans auparavant. Les Massagètes adoraient ce lac comme une divinité. *Hérod*, *c.* 1, 10, 104; 4, *c.* 3, 45, 86, 100, 120. — *Luc.*, *Phars.*, 2, *v.* 641. — *Ptolém.*, 5, *c.* 9. — *Just.*, 2, *c.* 1. —*Q. C.*, *c.* 4.

MEOTIDES, *géog.* V. MÉOTES.

MÉOTIDES, surnom des Amazones qui habitaient les bords du Palus-Méotides.

MÉPHAATH, v. de Palestine, dans la tribu de Ruben. *Josue*, 13, *v.* 18; 18, *v.* 36.

MÉPHITIS, déesse qui présidait à l'air corrompu. Junon avait sous ce nom un temple dans la vallée d'Amsancte et à Crémone. Dans l'embrasement de Crémone, ce temple resta seul debout, défendu, dit Tacite, ou par sa situation ou par la divinité à laquelle il était consacré. *Hist.*, 3, *c.* 33.—*En.* 7, *v.* 84.

MER, *mare*, *myth.* Non seulement elle avait des divinités qui présidaient à ses eaux; mais elle était elle-même une des grandes divinités personnifiée sous le nom d'Océan. V. NEPTUNE, OCÉAN, NÉRÉE, AMPHITRITE, TÉTHIS.

MER, *géog.* V. les noms qui sont joints à ce mot, ROUGE, MORTE, ERYTHRÉE.

MER D'AIRAIN, *mare æreum*, énorme cuve d'airain, soutenue sur douze bœufs aussi d'airain, que Salomon fit fondre pour la placer dans le temple. Elle servait aux prêtres pour se purifier et se laver avant et après les sacrifices. Elle tenait presque trois cents muids de nos mesures. *Rois*, 3, *c.* 7,

1. MÉRA, *Mæra*, *myth.*, fille de Protée et de la nymphe Ausia, et une des compagnes de Diane, fut séduite par Jupiter, caché sous la forme de Minerve; Diane irritée la perça de ses flèches, et la changea en chienne. *Mét.*, 7, *c.* 9.—*Odyss.*, *v.* 325.

2. — fille d'Atlas, mariée à Lycaon, dont elle eut Tégéatès. *Paus.*, 8, *c.* 48.

3. — prêtresse de Vénus. *Stace*, *Théb.*, 8.

4. —une des Néréides. *Il.*, 18, *v.* 48.

5. — chienne d'Icarius, qui par ses cris indiqua à Erigone où les assassins avaient jeté le corps de son père, après l'avoir tué. Erigone se pendit de désespoir à cette vue; la chienne mourut de douleur à côté d'elle, et fut mise au rang des astres; c'est la Canicule. *Mét.*, 7, *v.* 363. — *Hyg.*, *fab.* 130. — *Elien*, 7, *c.* 28.

MÉRA, *Mæra*, *géog.*, lieu de l'Arcadie orientale, au N. de Mantinée et au S. d'Orchomène.

MERALA, v. de la tribu de Zabulon.

MÉRAPHIENS, *-phii*, peuple d'Asie, dans la Perse. *Hérod.*, 1, *c.* 125.

1. MÉRARI, troisième fils de Lévi et tige première de la famille lévitique des Mérarites, fut père de deux fils, Moholi et Musi, qui donnèrent naissance aux Moholites et aux Musites. *Genèse*, *c.* 46, *v.* 11; *Exod.*, *c.* 6, *v.* 19.

2. —fils d'Idox et père de Judith. *Jud*, *c.* 8, *v.* 1.

MÉRARITES, *-tæ*, une des trois familles lévitiques des Hébreux, ainsi nommée de Mérari. V. ce nom.

MERCATUS ou MERCURIALES. V. ce mot.

MERCEDONA (*merces*, marchandise), déesse qui présidait aux marchandises et aux paiemens.

MERCURE, *-rius*, *myth.* (*Hermès* chez les Grecs), messager de Jupiter et des dieux, dieu lui-même de l'éloquence, du commerce et du vol, était fils de Jupiter et de Maia, fille d'Atlas. L'opinion la plus commune le fait naître sur le mont Cyllène en Arcadie (d'où le nom de Cyllenius); son enfance fut confiée aux soins des Saisons.

Le lendemain même de sa naissance, dit la fable, il donna une preuve de méchanceté et d'adresse tout à la fois en dérobant les bœufs d'Admète, que gardait Apollon; il les fit marcher à reculons, afin d'en perdre la trace. Le dieu berger, étant venu redemander ses bœufs à l'enfant au berceau, s'épuisa inutilement en menaces, et s'aperçut en finissant

qu'on venait de lui enlever de plus son carquois et ses flèches. Il vola aussi à Neptune son trident, à Vénus sa ceinture, à Mars son épée, à Jupiter son sceptre, et à Vulcain les instrumens de son métier. Jupiter, charmé de son adresse, lui confia la fonction de verser aux dieux le nectar et l'ambroisie, et il la garda jusqu'à ce qu'elle fût remise à Ganymède; mais bientôt le maître des dieux, irrité de ses vols, le chassa de l'Olympe, et l'envoya garder les troupeaux avec Apollon Ce fut alors qu'il inventa la lyre pour charmer ses ennuis. Il donna cet instrument à son compagnon d'infortune, et reçut en échange le caducée, dont ce dieu s'était servi pour garder les troupeaux d'Admète. Dans la guerre des géans contre les dieux Mercure déploya du courage, de la prudence et de l'activité. Il délivra Mars de la prison où l'avaient enfermé les enfans d'Aloéus. C'est lui qui porta le jeune Bacchus aux nymphes de Nysa, purifia les Danaïdes du meurtre de leurs époux, attacha Ixion sur sa roue, tua Argus aux cent yeux, accompagna le char de Pluton lors de l'enlèvement de Proserpine, transporta Castor et Pollux à Pallène, vendit Hercule à Omphale, reine de Lydie, conduisit Priam dans la tente d'Achille lorsque ce père infortuné alla redemander le corps de son fils Hector.

Mercure eut de diverses maîtresses un grand nombre d'enfans. Les plus célèbres furent Autolycus, qu'il eut de Chioné, Myrtille de Cléobula, Libys de Libya, Echion et Euryte d'Antianire, Céphale de Créuse, Prylis d'Issa, Hermaphrodite de Vénus, Eudore de Polyméla, Pan de Driope ou de Pénélope. Quelques-uns le font père de Priape.

Attributs de Mercure. Il n'est aucune divinité du paganisme à qui la fable donne plus de fonctions. Les Grecs le nommaient *Hermès* parce qu'il était interprète ou messager des dieux. Son nom latin venait, si l'on en croit Festus, des marchandises, *à mercibus*. Interprète et ministre fidèle des autres dieux et en particulier de Jupiter son père, il les servait avec un zèle infatigable, même dans les emplois les moins honnêtes. Tantôt on le voit accompagner Junon ou pour la garder, ou pour veiller sur sa conduite; tantôt il est envoyé par Jupiter pour entamer quelque intrigue avec une nouvelle maîtresse. Enfin il avait soin de toutes les affaires des dieux, tant de celles qui regardaient la paix et la guerre que de l'intérieur de l'Olympe, de présider aux jeux et aux assemblées, d'écouter les harangues publiques, et d'y répondre, etc. Ambassadeur et plénipotentiaire des dieux, il se trouvait à tous les traités de paix et d'alliance. De plus il inspira les orateurs, comme Apollon les poètes; les voyageurs, les marchands et même les filous étaient sous sa protection spéciale. C'était lui qui était chargé de conduire aux enfers les âmes des morts, et de les ramener, et l'on ne pouvait mourir que lorsqu'il avait entièrement rompu les liens qui unissaient l'âme au corps. On le regardait aussi comme présidant aux révolutions de la planète qui porte son nom.

On le peint sous les traits d'un jeune homme beau de visage, d'une taille dégagée, tantôt nu, tantôt avec un manteau sur les épaules qui ne le couvre qu'à demi.

Comme divinité tutélaire des commerçans, on le représente ordinairement la bourse à la main. Dans les monumens on le voit tenant une bourse de la main gauche, et de l'autre un rameau d'olivier et une massue, symboles, l'un de la paix, utile au commerce, l'autre de la force et de la vertu, nécessaires au trafic. En qualité de négociateur des dieux, il porte le caducée, emblème de paix; cet instrument a de plus la vertu d'amener sur les paupières des mortels le sommeil et les songes. (V. CADUCÉE.) Mercure avait sur la tête une espèce de bonnet appelé pétase et à ses pieds des ailes appelées talonnières. Il en avait aussi aux épaules, à son pétase et à son caducée, afin de marquer la légèreté avec laquelle il exécute les ordres des dieux. De ces ailes, les unes sont noires et les autres blanches. Les premières annoncent le Mercure céleste, les autres lui servent à pénétrer dans les enfers. On voit quelque, monumens où Cupidon lui attache des ailes aux pieds, allégorie qui fait allusion à ses messages galans. Souvent on lui voit une chaîne d'or qui part de sa bouche, et va s'attacher aux oreilles de ceux qui l'entourent, symbole ingénieux du pouvoir de l'éloquence. La vigilance que demandent tant de fonctions est un de ses attributs, et c'est pour cela qu'on lui donne un coq pour symbole. Comme les bergers le prenaient pour leur patron, on le voit quelquefois avec un bélier. C'est ainsi qu'on l'adorait à Tanagra en Beotie, où on le représentait portant le bélier sur ses épaules, parce qu'il avait délivré de la peste les habitans de cette ville en leur disant de promener un de ces animaux autour de leur cité. La tortue qu'il a près de lui rappelle qu'il est l'inventeur de la lyre, formée d'abord, dit-on, de l'écaille de la tortue (*testudo*).

Quelquefois il porte une lance, une perche armée de crocs ou un trident. C'est avec ces attributs qu'il protégeait le commerce maritime. On lui accordait le trident, suivant Macrobe, parce que, dans la distribution que fit Jupiter des élémens à plusieurs divinités, Apollon fut chargé de prendre soin du feu, Phébé de la terre, Vénus de l'air, et Mercure de l'eau. Aussi regarda-t-on ce dieu dans la suite comme l'inventeur de la clepsydre. Quelquefois on distingue près du dieu la tête d'Argus, comme un monument de sa victoire. D'autres fois il a les deux sexes, parce qu'on lui attribuait le pouvoir d'en changer à volonté. Les Grecs, qui désignaient le guide divin de chaque planète par une lettre de l'alphabet, figurèrent hiéroglyphiquement Mercure par l'*Epsilon*, l'E, ε.

Parmi la foule des surnoms donnés à ce dieu, soit par allusion à quelques-uns de ses attributs, soit à cause des lieux dans lesquels il naquit, habita ou fut adoré, on retrouve plus souvent ceux de Arcas, Délius, Cyllénius, Caducéator, Acacétos, Acacésius, Tricéphalos, Triplex, Chthonius, Camillus, Agonée.

Culte de Mercure. Son culte, qui était universellement répandu en Egypte, en Crète, en Grèce et en Italie, n'offrait aucune particularité remarquable, si ce n'est qu'on lui offrait les langues des victimes comme emblème de l'éloquence. Pour la même raison on lui offrait le miel et le lait, qui désignent la douceur des paroles insinuantes. On lui immolait aussi des veaux et des coqs. Les Egyptiens lui offraient la cigogne, qui, après le bœuf, était l'animal le plus vénéré chez eux. Dans les Gaules on l'honorait par le sang des victimes humaines. En Italie il fut placé au rang des huit grandes divinités nommées *dii selecti*, parmi lesquelles il eut la sixième place, comme dirigeant la sixième planète.

Les *ex voto* que les voyageurs lui offraient au retour d'un long et pénible voyage étaient des pieds ailés. Les négocians romains célébraient une fête en son honneur le 15 de mai, jour auquel on lui avait dédié un temple dans le grand cirque, l'an de Rome 675. Ils sacrifiaient à ce dieu une truie pleine, et après avoir pris une branche de laurier et s'être arrosés de l'eau d'une fontaine nommée *Aqua Mercurii*, à laquelle on attribuait une vertu divine, ils priaient Mercure de leur être favorable dans leur trafic, et de leur pardonner, dit Ovide, leurs petites supercheries et les faux sermens auxquels les entraînait l'amour du gain. Il avait aussi un

assez grand nombre d'oracles, dont le principal était en Achaïe. Après beaucoup de cérémonies préliminaires on s'approchait de la statue du dieu, et on lui adressait une demande. Ensuite on sortait du temple en se bouchant les oreilles avec les mains, et les premières paroles qu'on entendait étaient la réponse du dieu.

Conjectures historiques. La multiplicité des fonctions attribuées à ce dieu par la mythologie a fait croire qu'il y avait eu plusieurs Mercure, et qu'on avait donné au seul fils de Jupiter des attributs qu'il aurait fallu partager entre plusieurs dieux du même nom. En effet beaucoup d'auteurs en distinguent plusieurs. Lactance en compte quatre ; le premier, fils de Jupiter et de Maïa ; le second, du Ciel et du Jour ; le troisième, de Liber et de Proserpine ; le quatrième, de Jupiter et de Cyllène, qui tua Argus, et s'enfuit ensuite, disent les Grecs, en Egypte, où il porta la connaissance des lettres. Suivant Cicéron il y en avait cinq ; l'un, fils du Ciel et du Jour ; l'autre, de la Valeur et de Phoronis : c'est celui qui se tenait sur la terre, et qui s'appelait Trophonius. Le troisième était fils du troisième Jupiter et de Maïa ; le quatrième, fils du Nil ; les Egyptiens croyaient qu'il n'était pas permis de le nommer ; le cinquième, que les Phénéates honoraient, était le meurtrier d'Argus. On en ajoute même un sixième, fils de Bacchus et de Proserpine. De tous ces Mercure, deux seuls ont quelque importance ; l'ancien Mercure, ou le Thot ou Thaut des Egyptiens, contemporain d'Osiris, le même sans doute qu'Hermès Trismégiste ; et celui qu'Hésiode dit fils de Jupiter et de Maïa.

Les temps héroïques n'ont point de personnage plus célèbre que le Mercure égyptien. Il était l'âme du conseil d'Osiris, qui s'en servit dans les affaires les plus délicates, et qui, à son départ pour la conquête des Indes, le laissa à Isis, qu'il avait nommée régente, comme le ministre le plus habile. Il s'appliqua en effet à faire fleurir le commerce et les arts dans toute l'Egypte. Il enseigna aux Egyptiens la manière de mesurer leurs terres, dont les limites étaient souvent dérangées par les accroissemens du Nil, forma le premier une langue exacte et régulière des dialectes incertains et grossiers alors en usage, imposa des noms à une infinité de choses usuelles, inventa, ou du moins interpréta, les caracteres hiéroglyphiques et peut-être l'écriture, régla jusqu'à l'harmonie des phrases, institua plusieurs pratiques religieuses, et donna aux hommes les premiers principes de l'astronomie. On lui attribuait quarante livres sur la théologie, la médecine et la géographie, dont Sanchoniathon fait mention dans sa théogonie. Il leur apprit ensuite la lutte et la danse, et inventa la lyre, à laquelle il mit trois cordes, par allusion aux trois saisons de l'année. Enfin c'est lui qui, selon les Egyptiens, a planté l'olivier, que les Grecs croient devoir à Minerve.

Le second Mercure, fils de Jupiter et de Maïa, fille d'Atlas, devint célèbre parmi les princes Titans. Après la mort de son père il eut pour son partage l'Italie, les Gaules et l'Espagne, où il fut maître absolu après la mort de son oncle Pluton, et y joignit les Mauritanies après celle de son grand-père Atlas. C'était un prince fin, artificieux, dissimulé ; il voyagea plus d'une fois en Egypte, pour s'instruire dans les coutumes de cet ancien peuple, et pour y apprendre la théologie et surtout la magie, alors fort en vogue, et où il excella dans la suite ; aussi fut-il regardé comme le grand augure des princes Titans, qui le consultaient continuellement. Son éloquence et son adresse dans les négociations, dont Jupiter tira grand parti dans les guerres qu'il eut avec les princes de sa famille, le firent passer pour le messager des dieux. Mais ses vices, non moins grands que ses bonnes qualités, sa conduite artificieuse, son humeur turbulente, obligèrent les autres fils de Jupiter à lui déclarer une guerre dans laquelle il fut vaincu plusieurs fois, et forcé de se retirer en Egypte ou selon d'autres en Espagne. On y montrait en effet son tombeau. *Il.*, 1 ; *Odys.*, 1. — *Orphée.* — *Hér.*, 2, *c.* 51, 138. — *Plat.*, *Phæd.* — *Ov.*, *Fast.*, 5, *v.* 667. ; *Mét.*, *liv.* 1, 4, 11, 14. — *Mart.*, 9, *ép.* 35. — *Théb.*, 4. — *Paus.*, 1, 7, 8, 9. — *T. L.*, 36. — *Géorg.*, 1 ; *En.*, 1, *v.* 48, 301. — *Diod.*, 4, 5. — *Apoll.*, 1, 2, 3. — *Apoll.*, *Arg.*, 1. — *Hor.*, 1, *ode* 10. — *Cic.*, *nat. des D.*, 3, *c.* 56. — *Macrobe*, 1. *Sat.* 19.

MERCURE TRISMÉGISTE. V. la fin de l'article précédent et HERMÈS.

1. MERCURE (PROMONT. DE), (*cap Bon*), *géog.*, prom. d'Afrique, vis-à-vis de Lilybée en Sicile, au-dessus de Carthage. *Tit. L.*, 29, *c.* 27. — *Pline.*

2. — (TOMBEAU), lieu de l'Espagne, près de Carthage-la-Neuve, où l'on disait qu'était le tombeau de Mercure. *Tit. L.*, 26, *c.* 44.

3. — (V. DE). V. HERMOPOLIS.

4. — (EAU DE), petite fontaine de Rome, auprès de la porte Capène. La superstition attribuait à cette eau des effets merveilleux, et on s'en arrosait le corps dans certains sacrifices à Mercure. *Ov.*, *Fast.*, 5, *v.* 675, *etc.*

1. MERCURIALES, société de marchands, ainsi nommée de Mercure, dieu du commerce.

2. — fêtes des Romains célébrées en l'honneur de Mercure la veille des ides de juillet (14), duraient six jours ; ces fêtes étaient fort communes en Grèce et surtout en Crète, sous le nom d'Hermées. V. ce mot.

MÈRE, ou MÈRE DES DIEUX, ou GRANDE MÈRE, nom sous lequel on adorait Cybèle, épouse de Saturne ou la Terre. V. CYBÈLE.

MÈRE DE LA PATRIE, titre que la flatterie décerna à quelques-unes des impératrices romaines.

MERENDA, petit repas que faisaient les Romains entre le dîner et le souper, répond à notre goûter.

MÉRÉTRIX, nom sous lequel Vénus était adorée à Abydos et à Samos, parce que ces deux pays s'étaient enrichis par le concours des étrangers qu'y avaient attirés les courtisanes. *Athén.*, 13.

MERGILION (L.) conspira en Espagne contre L. Cass. Longinus, et fut mis à mort avec ses complices.

MERGUS (*mergus*, plongeon), surnom donné à Esacus, parce qu'il avait été changé en plongeon.

MERICUS, Espagnol, un des trois officiers qui commandaient dans l'Achradine lorsque les Romains assiégèrent Syracuse, l'an 540 de Rome, livra la ville et la citadelle aux Romains. Le sénat lui accorda en récompense, à lui et aux Espagnols qui l'avaient suivi, le territoire de Murgantie dans la Tarraconaise. *T. L.*, 25, *c.* 30 et 31 ; 26, *c.* 21.

MERIDIENS, *-diani*, sorte de gladiateurs ainsi nommés parce qu'ils combattaient à midi (*meridies*).

MERIMUTH, fils d'Urca, contribua au rétablissement de Jérusalem après la captivité de Babylone. *Esd.*, 2, *c.* 3, *v.* 21.

1. MÉRION, fils de Molus et de Melphis, fut un des amans d'Hélène. Il conduisit au siége de Troie avec Idoménée les quatre-vingts vaisseaux de l'île de Crète. Il se distingua dans les combats et dans les jeux donnés à l'occasion de la mort de Patrocle, où il remporta le prix de l'arc et celui du javelot. Homère le dit semblable à l'homicide Mars. C'est lui qui, dans les combats, conduisait le char d'Idoménée. *Il.*, 2, *v.* 58 ; 13, *v.* 93. — *Mét.* — *Hor.*, 1, *ode* 5, *v.* 15.

[redacted]

2. — fils, ou selon d'autres, frère de Jason, célèbre par ses richesses et son avarice. *Polyen*, 6, *c*. 1.

1. MERMÈRE, *-rus*, Centaure renommé par la vitesse de sa course, fut tué aux noces de Pirithoüs. *Mét.*, 12, *c*. 8.

2. — fils de Jason et de Médée et père d'Ilus, roi d'Ephyre, fut lapidé par les Corinthiens à cause des présens empoisonnés qu'il avait apportés à Glaucé de la part de Médée. *Odyss.*, 1, *v*. 244.

3. —Troyen tué par Antiloque. *Il.*, 14, *v*. 513.

MERMNADES, nom de la dynastie royale qui occupa le trône de Lydie après celle des Héraclides; quelques auteurs la font descendre d'un fils d'Hercule et d'Omphale. Ce fut Gygès qui, par le meurtre de Candaule, fit passer le trône de Lydie de la famille des Héraclides dans celle des Mermnades (718 av. J. C.). Crésus fut le dernier prince de cette maison. *Hérod.*, 1, *c*. 7, 14. V. Lydie.

MÉROB, fille aînée de Saül, avait été promise à David; mais son père la donna à Hadriel. Elle eut cinq fils, qui furent mis à mort par les Gabaonites. *Rois*, 1, *c*. 14. *v*. 49; *c*. 18, *v*. 17, *l*. 2, *c*. 21, *v*. 8.

MÉROBAUDES. V. Mirobaudes.

MÉRODACH-BALADAN, roi de Babylone, que l'on croit être le même que Mardocempade, fils de Bélésis, l'un des descendans de Nabonassar, monta sur le trône vers l'an 721 av. J. C., à la mort de son père Baladan. Il vécut en bonne intelligence avec Ézéchias, roi de Juda. Après sa mort il fut mis au rang des dieux, et adoré par les Babyloniens. *Rois*, 4, *c*. 20, *v*. 12; *Is.*, *c*. 30, *v*. 1; *Jérem.*, *c*. 50, *v*. 2.

MÉROÉ, *hist.*, fille de Cyrus, épousa Cambyse, son propre frère, qui la tua. *Hér.*, 3, *c*. 31.

1. Méroé, *géog.*, île de l'Ethiopie, formée par le Nil, qui la baigne à l'O., et par le fleuve Astaboras à l'E. D'après les anciens il paraîtrait que les sciences et particulièrement l'astronomie y auraient été cultivées de très bonne heure, avant même que l'Egypte fût habitable. *Hérod.*, 2, *c*. 29.—*Strab.*—*Pline*, 2, *c*. 173.—*Ptolém.*, 4, *c*. 8.

2. — (*Nubia*), v. capitale de l'île de même nom, au S. O., sur le Nil. Elle porta d'abord le nom de Saba; mais Cambyse lui donna le nom de Méroé en l'honneur de sa sœur. V. Méroé, *hist.*

MÉROME, grande plaine de la tribu de Nephtali, où Baruc et Débora défirent Jabin et Sisara. *Jug.*, 5.

1. MÉROPE, *myth.*, une des Atlantides, épousa Sisyphe, fils d'Eole, et fut ainsi que ses sœurs changée en constellation après sa mort. Les poètes prétendent que l'étoile de Mérope, dans la constellation des Pléiades, a moins de clarté que les autres, parce que cette princesse épousa un mortel, au lieu que ses sœurs épousèrent des dieux ou des demi-dieux. *Ov.*, *Fast.*, 4, *v*. 175.—*Hyg.*, 192.—*Apol.*, 1, *c*. 9.

2. — fille d'OEnopion, fut aimée d'Orion. *Apollod.*, 1, *c*. 4.

3. — une des sœurs de Phaéthon.

4. — femme de Mégarée, mère d'Hippomène.

5. — une des trois filles de Pandare, fils de Mérops.

6.— fille d'Elechthée et mère de Dédale.

7.— fille du fleuve Sangare, mariée à Priam.

8.— fille de Cebrène, épousa Esacus, fils de Priam.

Mérope, *hist.*, célèbre reine de Messénie, fille de Cypsélus de Corinthe, épousa Cresphonte, roi de Messénie, dont elle eut trois enfans. Polyphonte, après avoir tué son mari et deux de ses enfans, à la faveur d'une attaque nocturne à laquelle il avait engagé les habitans d'Amphrise et de Pylos, voulut la contraindre à le prendre pour époux, et sans doute elle eût été obligée de se rendre à ses vœux si Epytus ou Téléphonte, son troisième fils, reparaissant tout à coup, n'eût vengé la mort de son père dans le sang du tyran. Les malheurs et la délivrance de Mérope inspirèrent à Euripide une tragédie qu'Aristote regardait comme son chef d'œuvre, mais que nous avons malheureusement perdue. *Apollod.*, 2, *c*. 6. — *Paus.*, 4, *c*. 3.

MÉROPIS, *myth.*, fille d'Eumélus, fut changée en chouette.

Meropis Insula, *géog.*, un des noms que porta l'île de Cos, de Mérops un de ses rois. V. ce mot.

1. MÉROPS, un des géans qui voulurent escalader le ciel.

2. — roi de l'île de Cos, époux de Clymène, l'une des Océanides. Inconsolable de la mort de sa femme, Junon le changea en aigle, et le mit au rang des astres. *Métam.*, 1, *v*. 763. — *Apollod.*, 3.

3. — devin de la ville de Percote en Troade, prédit la mort de ses deux fils Adraste et Amphius, qui furent tués au siége de Troie par Diomède. *Il.*, 2, *v*. 337; 11, 328.

4.— compagnon d'Enée, tué par Turnus. *Enéide*, 9, *v*. 702

MÉROS ou Merus (μηρός, cuisse), mont. de l'Inde proprement dite, qui dominait la ville de Nysa. Pline nomme la montagne même Nysa. Cette montagne était consacrée à Bacchus, qui y était sorti de la cuisse de Jupiter. *Mét.*, 2, *c*. 7. — *Q. C.*, 8, *c*. 10.— *Pline*, 8, *c*. 13.

MÉROZ, v. de la tribu de Nephtali, près de Méromé, voisine du torrent de Cison. *Jug.*, *c*. 5, *v*. 23.

1. MERULA (L. Cornelius), *hist.*, préteur de la ville l'an de Rome 556 (198 av. J.C.), apaisa une révolte parmi les esclaves. Quatre ans après il conduisit une colonie à Tempsa. Consul en 561, il eut la Gaule pour département, et remporta sur les Boïens une victoire célèbre auprès de Mutine. *T. L.*, 32, *c*. 7, 8, 26; 34, *c*. 45, 54; 35, *c*. 4. — *Corn. Nép.*, *Annib.*, 8.

2. — (Cn. Cornelius), un des dix députés envoyés en Asie l'an de Rome 563. *T. L.*, 37, *c*. 55.

3. — (L. Cornelius), consul l'an 87 av. J. C. en remplacement de L. Cornelius Cinna. Peu de temps après, le parti de ce dernier ayant eu le dessus, Mérula se démit volontairement en faveur de son compétiteur. Après son abdication ses ennemis s'élevèrent contre lui, et le forcèrent à se donner la mort. Il s'ouvrit les veines au pied de la statue de Jupiter. *Vell. Pat.*, 2, *c*. 20.

4. — Apidius, fut renvoyé du sénat par Tibère pour n'avoir pas juré d'observer les ordonnances d'Auguste, l'an 25 de J. C. *Tac.*, *Ann.*, 4, *c*. 42.

Merula, *géog.* (*Arotia*), petite riv. de la Ligurie, entre les Ingauni et les Intemelii, se jetait à Albium Ingaunum, dans le golfe Ligustique.

MERUS, *géog.* V. Méros.

MERVEILLES du monde (Les Sept), nom donné aux ouvrages de l'antiquité qui surpassaient les autres en beauté et en magnificence. Ce sont: 1° les jardins suspendus de Sémiramis; 2° les murs de Babylone; 3° les pyramides d'Egypte; 4° la statue de Jupiter Olympien; 5° le colosse de Rhodes; 6° le temple de Diane à Ephèse; 7° le tombeau de Mausole. Certains auteurs, réunissant en une seule merveille les murailles et les jardins de Babylone, ont fait entrer dans cette nomenclature le temple de Jérusalem; d'autres y ont ajouté, sous le nom de huitième merveille du monde, soit l'Esculape d'Epidaure, soit la Minerve d'Athènes, l'Apollon de Délos, le Capitole ou le temple d'Adrien à Cyzique.

1. MESA, *hist. sacrée*, fils aîné de Caleb et père de Ziph et des Ziphéens. *Paral.*, 2, *c.* 2, *v.* 42.

2. — roi des Moabites, se voyant sur le point de tomber entre les mains de Joram, de Josaphat et du roi d'Idumée, qui lui faisaient la guerre, immola lui-même son fils aîné en leur présence. Cette action horrible mit fin aux hostilités. *Rois*, 4, *c.* 3, *v.* 4.

MESA (JULIE), *hist. profane*, sœur de l'impératrice Julie Domna, femme de Septime Sévère, épousa Julius Avitus, et en eut deux filles, dont l'une, Julie Sœmis, fut mère d'Héliogabale, et l'autre, Julie Mammée, fut mère d'Alexandre Sévère. Exilée à Emèse avec sa famille, après la mort de Caracalla, elle contribua à l'élévation d'Héliogabale au trône en le faisant passer, aux yeux des soldats, pour le fruit d'un commerce secret entre Caracalla et sa fille Sœmis. Elle gouverna l'empire au commencement du règne de son petit-fils, et retarda de quelques instans la chute de ce prince en lui donnant l'utile conseil d'adopter son cousin Alexien (depuis Alexandre Sévère). Elle concourut plusieurs fois à la rédaction des sénatus-consultes. *Hérodien.* — *Dion Cass.*

MÉSABATE, *-tes*, eunuque persan, s'attira la haine de la reine Parysatis en coupant, par les ordres d'Artaxerce II, la tête et la main au jeune Cyrus. Cette princesse vint à bout de se faire livrer Mésabate, et le fit mourir au milieu des tortures. *Plut.*

MESABIUS, petite riv. de la Béotie septentrionale, vers l'E., domine le détroit de l'Euripe. *Paus.*, 9, *c.* 22.

MESADE, *-des*, prince qui régna sur quelques peuples de Thrace. Les Odryses, qui faisaient partie de ses sujets, s'étant révoltés, il fut obligé de fuir, et mourut peu de temps après. Il fut père de Seuthès. *Xénoph.*

MÉSAMBRIE. V. MÉSEMBRIE.

1. MÉSAPIE, *-pia*, ancien nom de la Béotie.

2. — V. MESSAPIE.

MESATIS. V. MESSATIE.

MESCHELA, *géog.* V. MASCHALA.

MESCINIUS (L.), questeur de Cicéron en Cilicie. *Cic.*, *Am.*, 5, *ép.* 21; 13, *ép.* 26, 28.

MESE INSULA (*Porteros*), l'une des trois îles Stéchades, dans la Méditerranée, sur les côtes de la seconde Narbonnaise.

1. MÉSEMBRIE (*Misevria*), v. de la Thrace méridionale, sur le bord de la mer Egée, près de l'embouchure du Lissus, à égale distance de Maronée à l'O. du port, et du lac de Stentor à l'E.

2. — (*Misevria*) autre v. de Thrace, au N. E., sur les confins de la seconde Mésie, entre Apollonie au S. et Odessus au N., sur le Pont-Euxin, au fond d'un golfe, fut fondée par une colonie de Mégariens. *Hérod.*, 4 *et* 6. — *Plut.* — *Ptolém.*, 3, *c.* 10.

1. MÉSÈNE (*Digel*), canton de la basse Mésopotamie, à gauche du Tigre, compris entre l'angle formé par le fleuve et par un canal qui sortait au-dessous d'Opis.

2. — (*Pérat Misean*), île comprise entre le Pasitigris et le golfe Persique. *Pline*, 6, *c.* 27.

MESIA SYLVA, petite forêt de l'Etrurie méridionale, à l'O. de Rome, à égale distance du Tibre et de l'Arno, près des Salines Véientines. *T. L.*, 1, *c.* 33 — *Pline.*

MÉSIE, *Mæsia* (*Bulgarie* et *Servie*), prov. de l'empire romain, bornée au N. par le Danube, au S. par la Dardanie et la Thrace, à l'O. par la Dacie, et à l'E. par le Pont-Euxin. On la divisa en première Mésie et seconde Mésie.

La première Mésie, ou Mésie supérieure, était contenue dans le diocèse de Dacie. Le Danube au N., le Margus à l'E., la seconde Mésie à l'O., la Dardanie S. étaient ses limites

La seconde Mésie, nommée aussi Mésie inférieure à cause de sa proximité de la mer, faisait partie du diocèse de Thrace. Ses bornes étaient au N. le Danube, à l'E. le Pont-Euxin, à l'O. la première Mésie, et au S. la chaîne des monts Hémus, qui la séparaient de la province de Thrace. On y remarquait les villes d'Odessus, Nicopolis et Marcianopolis.

Les Romains ne portèrent leurs armes dans la Mésie que fort tard. Ce fut Curion, contemporain de Cicéron, qui ajouta cette province à l'empire. *Ovide*, 4, *el. Pont.*, 9, *v.* 77. — *Tac.*, *Ann.*, 15, *c.* 6; *Hist.*, 3, *c.* 2. — *Ptolém.*, 3, *c.* 9 *et* 10. — *Dion Cass.* — *Eutrope*, 5, *c.* 4.

MESIUM, *Mæsium*, v. d'Italie, dans l'Etrurie, auprès de la forêt Mésia.

MESIUS, nom du mois de mai chez les Osques.

MESOA, v. du Péloponèse, sur les confins de la Laconie et de l'Arcadie. *Paus.* — *Strab.*

MESOBOA, petite v. de l'Arcadie septentrionale, près du fleuve Ladon, à égale distance de Clitor et de Caphyes. *Paus.*

MÉSOCHORE, *-rus* (μέσος, placé au milieu; χόρος, chœur), nom que les Grecs donnaient aux musiciens qui présidaient dans les concerts, et qui dirigeaient la mesure avec les pieds. Ils avaient à cet effet une espèce de patin de bois, afin d'être entendus. Chez les Romains le mésochore donnait le signal, dans les jeux publics, pour les acclamations, afin que tout le monde applaudît.

MÉSOGIS MONS, petite chaîne de montagnes qui s'étendait dans la partie méridionale de la Lydie, entre le Caystre et le Méandre, puis de Larisse jusqu'aux monts Tmolus. C'était une suite du mont Taurus.

MÉSOLE, *Mæsolus*, autrement ADAMAS (*Kistnah*), grande riv. de l'Inde en-deçà du Gange, vers le milieu de la péninsule, qui la termine au S., prenait sa source dans les monts Bettigo, chez les Dachinabades, coulait à l'E., et se jetait dans le golfe Gangétique, entre la Tyna et le petit Gange, près de la ville de Mésolie.

1. MÉSOLIE, *Mæsolia*, contrée orientale de l'Inde en-deçà du Gange, le long des deux rives du Mésole, après qu'il a reçu les deux fleuves nommés aujourd'hui *Tamboudra* et *Moreta*.

2. — (*Masuli-Patnam*), v. principale de la Mésolie, sur la mer, à l'embouchure du Mésole.

MÉSOMÈDES, *-des*, poète lyrique natif de Crète, était contemporain d'Antonin-le-Pieux.

MÉSOPORPHYRE, c'est-à-dire *mêlée de pourpre au milieu* (μέσος, milieu; πορφυροῦς, de pourpre), sorte de robe ornée de nœuds ou clous, et que les Latins appelaient *clavata vestis*. Au milieu de la robe étaient placés des nœuds ou des bandes de pourpre.

MÉSOPOTAMIE, *-mia* (*Al-Gésira* et *partie du Diarbeck*), (μέσος, milieu; ποταμός, fleuve), célèbre contrée de l'Asie, ainsi nommée parce qu'elle est en quelque sorte renfermée entre deux fleuves, l'Euphrate et le Tigre, dont l'un la borne à l'O., et l'autre à l'E. et au N., était située entre la Syrie, l'Arménie, l'Assyrie, l'Arabie et la Babylonie. Sa forme ressemble assez à celle d'un triangle curviligne, dont la base serait vers le N., et dont le sommet, formé par deux côtés extrêmement allongés, regarderait le S. Les Hébreux nommaient ce pays *Aram-Maharaïm* ou *Padan-Aram*.

La Mésopotamie se divise ordinairement en supérieure et inférieure.

La première, située au N., entre le Tigre, l'Euphrate et le Mygdonius, était une des contrées les

plus populeuses et les plus fertiles de l'Asie. Elle contenait plusieurs provinces. Les deux principales étaient la Mygdonie et l'Osroène. Les autres, moins grandes et moins célèbres, étaient la Gauzanitide entre les deux que nous venons de nommer, la Cornée au N. O., la Zabdicène, dont une partie était contenue dans l'Arménie, et l'Anthémusie, qui fut dans la suite enfermée presque tout entière dans l'Osroène. Nisibis, Edesse, Amida, Carrhes et Nicéphorium en étaient les villes principales.

La Mésopotamie inférieure, qui fut nommée aussi *Arabia Transeuphratensis*, parce qu'elle fut habitée originairement par des Arabes, s'étendait au S de la première depuis le fleuve Mygdonius jusqu'à un canal qui unit l'Euphrate au Tigre à Macépracta, sur les confins de la Séleucie. Elle était aride et déserte, et peu de villes s'y faisaient remarquer. Quelques-unes cependant sont fort célèbres, entre autres Atra, Neharda et Cunaxa.

Une chaîne de montagnes célèbre traversait la Mésopotamie septentrionale de l'O à l'E. C'étaient les monts Masius (*Karadjia-Daglar*). Une autre chaîne, dont on ignore le nom, s'étendait du N. au S. parallèlement à la moitié supérieure du cours du Mygdonius. Quant aux fleuves, outre les trois dont nous avons parlé, on remarquait encore le Billicha.

La Mésopotamie est fort connue dans l'Ecriture pour avoir donné naissance à Nachor, Tharé, Abraham, Sara, Rébecca, Lia, Rachel, aux onze premiers fils de Jacob, au faux prophète Balaam. Elle était sans doute alors indépendante. Dans la suite elle fit partie des empires d'Assyrie et de Babylone. A leur chute elle devint une des provinces de l'empire persique, qui s'éleva sur leurs ruines. Alexandre la conquit avec la Perse, et les rois Séleucides la possédèrent après lui. Enfin l'empire des Parthes s'en empara, et en fit une de ses provinces limitrophes. Lucullus et Pompée cependant en soumirent une partie, et même l'Osroène, la Mygdonie et presque toute la haute Mésopotamie leur appartinrent; mais les limites de cette Mésopotamie romaine variaient à chaque instant au gré des hasards de la guerre; et même quelques empereurs aimèrent mieux renoncer complètement à la Mésopotamie, et borner l'empire à l'Euphrate. *Gen.*, c. 28, v. 5; c. 31, v. 18; c. 33, v. 18; *Deutér.*, c. 33, v. 4; *Juges*, c. 3, v. 8. — *Just.*, 13, c. 4. — *Q. C.*, 3, c. 2. 8; 4, c. 9; 5, c. 1; 10, c. 1. — *Tac.*, *Ann.*, 6, c. 36, 44; 12, c. 12. — *Strab.*, 2. — *Métam.*, 1, c. 11. — *Cic.*, *Nat. des D.*, 2, c. 32.

MÉSOTÉE, *-teus*, *myth.*, surnom de Bacchus, pris d'une ville d'Achaïe, où il était adoré.

MÉSOTÉE, *-tea*, *geog.*, petite v de l'Achaïe.

MESPHÉ, v. de Palestine, dans la tribu de Benjamin. *Jos.*, 18, c. 26.

MESPILE, *-la*, v. de l'Assyrie orientale, dans l'Adialène, sur le Tigre, au-dessous de Ninive. On l'appelait quelquefois nouvelle Ninive. *Xénoph.*

MESPITA, v. de l'Assyrie, un peu à l'E. du Tigre, et au-dessus de Ninive.

MESRAÏM. V. MISRAIM.

MESSA (*Château Maina*), v. de la Laconie sept, sur la côte orient. du golfe Messéniaque, au N. O. de Ténare, et au N. de Thyrides. *Il.*, 2, v. 89.

MESSABATÈNE, contrée de la grande Médie, qui avait fait partie de l'Elymaïde, s'étendait au milieu des déserts.

MESSAL, v. de la tribu d'Aser. *Jos.*, c. 19, v. 26.

MESSALA ou MESSALLA (FAMILLE), surnom des Maximus Corvinus, branche principale de la maison Valéria. (V. MESSALA, n° 1.) Les hommes les plus illustres de cette branche furent, après le chef (n° 1), M. Messala (n° 4), lieutenant de César, et M. Valérius Messala Corvinus (n° 5), l'orateur et le protecteur de Tibulle. La fameuse Messaline, première femme de Claude, appartenait aussi à la branche des Messala.

1. MESSALA ou MESSALLA (MAN. VALERIUS MAXIMUS), consul l'an de Rome 491 (av. J. C. 263), prit Messane, et porta le premier, en mémoire de cet exploit, le surnom de Messala.

2. —peintre romain, vivait vers l'an 235 av. J C.

3. — père de Valérie, femme du dictateur Sylla.

4. — lieutenant de Jules César en Afrique, s'empara d'Utique après la mort de Caton. *Cés.*, *G. d'Afr.*

5. —(M. VALERIUS) CORVINUS, célèbre orateur, était encore très-jeune quand il fut proscrit par les triumvirs, 43 ans av. J. C., sous prétexte qu'il était complice du meurtre de César. Il était alors dans l'armée de Brutus, et, quoique peu après il eût été rayé de la liste de proscription, il demeura fidèle au parti républicain. Ce fut lui qui s'empara du camp d'Auguste à Philippes. La mort de Brutus et de Cassius et l'impossibilité de voir renaître la liberté romaine le décidèrent à se soumettre aux vainqueurs. Il s'attacha spécialement à Octave, qui, parvenu à la puissance impériale, le combla d'honneurs, le fit son collègue dans le consulat, 31 ans av. J. C. Messala était un des premiers orateurs de son temps; il était aussi protecteur des lettres; il fut le Mécène de Tibulle. Vers la fin de sa vie il perdit tellement la mémoire qu'il ne se souvenait même plus de son nom. Il ne survécut que deux ans à cet événement, et mourut l'an 9 de J. C. âgé de plus de 76 ans. *Cic.*, *à Brut.*, 133 — *V. Pat.*, 2, c. 71. — *Tac.*, *Ann.*, 4, c. 34; 6, c. 11; 13, c. 34.

6. —(M. VALERIUS) BARBATUS, père de Messaline, épouse de Claude

7. — tribun légionnaire pendant la guerre civile de Vitellius et de Vespasien, écrivit une histoire des événemens de son temps, citée par Tacite.

8. — grammairien des derniers siècles de la latinité, auteur d'un ouvrage intitulé *De Augusti progenie*, imprimé à Bâle en 1648.

1. MESSALINE ou MESSALLINE, *-na* (VALÉRIE), première femme de l'empereur Claude, déshonora le trône par une impudicité sans voile et sans frein. La maison presque tout entière de son époux fut admise dans sa couche; officiers, soldats, sénateurs, histrions, esclaves partagèrent tour à tour ses faveurs. Elle eut l'impudence de faire ordonner par son mari même à un pantomime de condescendre à ses désirs (V. MNESTER). Un de ses divertissemens favoris était d'obliger des femmes à se prostituer en présence de leurs maris, et celles qu'un reste de pudeur empêchait d'obéir couraient presque toujours risque de la vie. Souvent elle s'échappait la nuit du palais impérial pour s'abandonner aux plaisirs les plus effrénés dans les lieux publics de Rome. Sa cruauté et son avarice égalaient sa dissolution; Julie, fille de Germanicus, Justus Catonius, Valérius Asiaticus, et Poppée, mère de la célèbre impératrice de ce nom, furent sacrifiés à sa jalousie et à ses vengeances. Appius Silanus, son propre beau-père, ayant refusé de répondre à son amour, elle le fit condamner à mort par les intrigues de Narcisse. En même temps elle vendait, ou faisait vendre par ses affranchis, les places, les sentences des juges, les droits de citoyen romain. Enfin une catastrophe terrible mit un terme à tant de crimes. Eperdument amoureuse d'un jeune patricien nommé Silius, elle l'obligea à répudier sa femme, puis l'épousa solennellement aux yeux de Rome entière pendant un voyage de Claude à Ostie. Narcisse, affranchi de Claude, fut le seul qui osa avertir l'empereur, et, quand il l'eut enflammé de colère et de honte, il l'en-

traina à Rome pour punir les coupables. Messaline faisait alors célébrer avec magnificence une représentation des Vendanges ; tous ceux qui l'entouraient se dispersèrent à l'instant ; presque seule, elle résolut de tenir tête à l'orage, manda ses enfans, alla avec eux au devant de leur père, envoya devant elle la grande Vestale, pour demander qu'on l'écoutât. Narcisse, craignant que Claude ne se laissât fléchir, donna ordre, comme de la part de l'empereur de la faire mourir sur-le-champ. On la trouva dans les jardins de Lucullus, seule avec sa mère Lepida. Elle essaya de se donner la mort ; mais, ne pouvant y réussir, elle fut tuée par le tribun qu'on lui avait envoyé, l'an de J. C. 48. Le sénat fit partout détruire ses statues et ses images. *Tac.*, *Ann.*, 11 et 12. — *Suét.*, *Claud.* — *Dion Cass.*

2. — (STATILIE), Romaine célèbre par son esprit, son ambition et ses debauches, était d'une des premières familles de l'empire. Après avoir eu trois époux, elle venait de se marier au consul Atticus Vestinus lorsque Néron fit assassiner celui-ci (65 de J. C.), afin de faire partager à Statilie le trône impérial. Après la mort de ce prince elle passa ses jours dans l'étude de l'éloquence et des belles-lettres. Othon était sur le point de l'épouser lorsque Vitellius le fit tomber du trône. *Tac. Ann.*

1. MESSALINUS ou MESSALLINUS (M. VALERIUS), fils de l'orateur Messala (n° 5), fut nommé consul l'an 3 de J. C. Il obtint sous Tibère le gouvernement de la Dalmatie, et s'attira les bonnes grâces de l'empereur en s'opposant à Pison. Il soutint dans le sénat la proposition d'empêcher que les femmes de généraux d'armée ou des gouverneurs de provinces n'accompagnassent leurs maris dans leurs départemens. *Tac.*, *Ann.*, 3, c. 34. — *V. Pat.*, 2. c. 12.

2 — (COTTA), frère du précéd., un des plus vils flatteurs de Tibère, ne se distingua que par ses débauches, son intempérance et ses cruautés. Sa gloire fut d'avoir inventé un nouveau plat. *Tac.*, *Ann.*, 2, c. 32 ; 4, c 20 ; 5, c. 3, etc.

3. — (CATULLUS), délateur sous Domitien, mérita par la multiplicité de ses dénonciations le surnom de *mortifer*. Quoique aveugle, il se montra un des grands admirateurs du turbot de Domitien. *Tac.*, *Agric.*, c. 45. — *Juv.*, *Sat.* 4, v. 113. — *Pline*, 4, *ép.* 22.

MESSANE, v. de Sicile. V. MESSINE.

MESSAPE, *-pus*, fils de Neptune, habile dans l'art de manier un cheval. Né en Béotie, il vint s'établir en Italie, et marcha au secours de Turnus contre les Troyens. *En.*, 7, v. 691 ; 8, v. 6 ; 9, v. 27 ; 10, v. 354 ; 11, v. 429 ; 12, v. 128. — *Met.*, 14.

1. MESSAPIE, *-pia* (*Terre d'Otrante*), petite contrée de l'Italie méridionale et une des trois subdivisions de l'Iapygie, avait la mer Adriatique à l'O, le golfe de Tarente au S., le territoire des Salentins à l'E., et la Calabrie au N. Elle reçut son nom de Messapus, fils de Neptune, qui vint de Béotie s'y établir Tarente en était la ville principale. Quelques auteurs font le nom de Messapie synonyme d'Iapygie, et par conséquent ils lui donnent pour limites au N. la mer Adriatique, et à l'E. la mer Ionienne, ce qui en forme une presqu'île, et y distinguent trois provinces, la Messapie propre au S., la Calabrie au N., et à l'E. les Salentins. *T. L.*, 8, c. 24. — *Pline*. — *Strab.*

2. — (*Messagna*), v. de la Messapie.

MESSATIS, petite v. de l'Achaïe septent. au N. de Patres, et au N. O. d'Anthée. Elle avait été fondée par Eumèle et Triptolème. V. ces noms.

MESSÉ, petite v. de l'île de Cythère. *Théb.*, 4, c 226.

1. MESSÉIDE, *-seis*, fontaine de la Thessalie *Iliade*, 6, v. 457. — *Strab.* — *Pline*.

2. — fontaine de Laconie, près de Thérapné.

MESSÈNE, *-sene*, *hist.*, fille de Triopas, roi d'Argos, épousa Polycaon, fils de Lélex, roi de Laconie. Elle encouragea son mari, qui n'avait point d'états, à lever une armée et à s'emparer de cette partie du Péloponèse qu'il appela Messénie du nom de sa femme. Messène reçut les honneurs divins après sa mort. *Paus.*, 4, 1, c. 13.

1. MESSÈNE, (*Mavra-Malia*), *géog.*, capitale de la Messénie, vers le centre, au S. O. de Thuria et à l'O. du Pamysus, fut fondée par Epaminondas après la victoire qu'il remporta à Leuctres sur les Lacédémoniens, lorsqu'il invita les familles messéniennes, exilées depuis plus de trois siècles, à rentrer dans leur patrie, l'an 370 av. J C. Messène était la plus grande ville du Péloponèse et la mieux fortifiée après Corinthe. Le mont Ithome lui servait de forteresse au N. Il reste encore aujourd'hui de vastes débris de ses murailles. *Corn. Nép.*, *Epam.*, 8 ; *Pélop.*, 4. — *Ptol.*, 3, c. 16. — *Paus.*

2. — v. de Sicile. V. MESSINE.

MESSÉNIAQUE (GOLFE), *-acus sinus* (*golfe de Coron*), golfe de la Méditerranée, s'enfonce dans les terres du Péloponèse au S., entre la Messénie et la Laconie, depuis le promontoire Acritas jusqu'au promontoire Ténare.

MESSÉNIE, *-nia*, célèbre contrée du Péloponèse, située dans la partie S. O., entre la Laconie à l'E., l'Elide et l'Arcadie au N., et la mer Ionienne à l'O., et la Méditerranée au S. Outre Messène, sa capitale, elle avait un grand nombre de villes fameuses, entre autres Cyparissie, Andanie, Œchalie, Gérénie, Pylos, Sténycları. Les deux Pamysus, le Néda et le Balyra en étaient les fleuves principaux ; l'Ira et l'Ithome les montagnes les plus remarquables. La Messénie était une des provinces de la Grèce les plus riches en beaux sites et en perspectives magnifiques ; mais sa célébrité principale fut due aux luttes sanglantes qu'elle soutint contre les Lacédémoniens V. GUERRES DE MESSÉNIE. *Just.*, 3, c. 4 ; 25, c. 4 ; 32, c. 1 ; 6, c. 31, c. 48. — *Diod. de Sic.* — *Tit. L.*, 37, 39 — *Paus.* — *Strab.* — *Ptolem.*, 3, c. 16. — *Pline*, 9.

MESSÉNIE (GUERRES DE), nom commun à trois guerres sanglantes que les Messéniens soutinrent contre les Lacédémoniens. La première commença vers l'an 743 av. J. C. Le prétexte fut un événement arrivé soixante-huit ans auparavant. Les Spartiates accusaient les Messéniens d'avoir fait violence à quelques femmes de Sparte, qui étaient venues offrir un sacrifice dans un temple commun aux deux nations, et d'avoir tué Téléclus, roi de Sparte, qui avait voulu s'opposer à cet outrage. Les Messéniens niaient cet attentat, et disaient que Téléclus était venu dans le temple avec une troupe de soldats déguisés en femmes dans le dessein de les surprendre, et qu'il avait péri dans cette entreprise. Quoi qu'il en soit, la guerre commença l'an 743 av. J. C., dura dix-neuf ans, et finit par la prise d'Ithome, ville de Messénie, qui succomba après un siége de dix années. Les Messéniens furent forcés de se soumettre au joug du vainqueur. Mais, ne pouvant se résoudre à vivre dans l'humiliation, ils reprirent tout à coup les armes, l'an 685 av. J. C Ils eurent d'abord de grands succès ; mais ayant été vaincus en bataille rangée, dans la troisième année de la guerre, ils s'enfermèrent dans la ville d'Ira, résolus de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. Les Spartiates, réunis aux Samiens, vinrent les y assiéger, et les

obligèrent enfin de se rendre, après onze ans de résistance. La prise d'Ira mit fin à la seconde guerre de Messénie. Deux cents ans après les Messéniens tentèrent encore une fois de s'affranchir du joug des Lacédémoniens. L'an 465 av. J. C. ils se réunirent aux Ilotes révoltés, et rassemblèrent leurs forces à Ithome. Les Spartiates n'osèrent tenter l'assaut de la place à cause d'un oracle qui les menaçait des plus éclatantes catastrophes s'ils s'y hasardaient. Cependant les Messéniens se virent forcés à se soumettre l'an 453 av. J. C. La plupart devinrent esclaves, et furent confondus avec les Ilotes; les autres consentirent à vider le Péloponèse, et à être vendus comme esclaves si jamais ils osaient y rentrer. Ils se retirèrent à Naupacte, à Rhegium et en Sicile, où ils fondèrent la ville de Messène, et ils ne rentrèrent dans leur patrie que vers l'an 370 av. J. C. sous la protection d'Epaminondas.

MESSÉNIENS, *-nii*, habitans de Messène et de la Messénie. V. Messénie et Guerre de Messénie.

MESSIE, *-ssias*, nom hébreu qui veut dire *oint* ou *sacré*, comme χρίςος.

MESSIES, *-ssiæ* (*messis*, moisson), déesses des moissons. Il y en avait une particulière pour chaque espèce de moisson.

1. MESSINE ou Messane ou Messène (*Messine*), célèbre v. de Sicile, au N., sur la côte et près du détroit qui sépare cette île de l'Italie, fut fondée vers l'an 1600 av. J. C. par des Naxéens établis à Catane, et s'appela d'abord Zancle. Ses habitans ne furent d'abord que des corsaires; mais, plus faibles que ceux de Cumes, et se voyant continuellement exposés à leurs attaques, ils appelèrent à leur secours les Messéniens, peuple du Péloponèse, et repoussèrent l'ennemi. Après cette victoire ils reçurent dans leurs murs les Messéniens, chassés du Péloponèse, et vécurent avec eux dans une si bonne intelligence que, prenant le nom de leurs alliés, ils donnèrent à leur ville celui de Messana. Selon quelques auteurs ce fut Anaxilas, tyran de Rhégium, Messénien d'origine, qui, ayant pris cette ville l'an 494 av. J. C., lui donna ce nom en l'honneur des Messéniens qui l'avaient aidé dans cette conquête. Quelque temps après les Mamertins s'emparèrent de Messine, et firent prendre aux habitans le nom de Mamertins. Leurs démêlés avec Syracuse donnèrent lieu à la première guerre punique. (V. Mamertins et Guerres puniques.) Dans la suite cette ville tomba avec le reste de la Sicile au pouvoir des Romains, qui y envoyèrent un préteur. Sous l'administration de Verrès les Mamertins se déshonorèrent par la connivence coupable qu'ils eurent avec ce magistrat déprédateur, dont ils recelaient les vols. Messine était une des villes les plus peuplées de la Sicile, Catane seule l'emportait sur elle. Ses environs produisaient des vins excellens. *Hérod.*, 6, *c.* 23; 7, *c.* 28. — *Thucyd.*, 1. — *Cic.*, *Verr.* — *Strab.*, 6. — *Mela*, 2, *c.* 7. — *Paus.*, 4, *c.* 23. — *Diod.*, 4. — *T. L.*, 21, *c.* 49; 34, *c.* 1; 39, *c.* 7.

2. — (Détroit de), bras de mer qui sépare l'Italie de la Sicile, fut ainsi nommé à cause de la ville de Messine, située sur ses bords. Ce détroit, borné à l'O. et à l'E. par les écueils de Scylla et de Charybde, fut toujours regardé par les anciens comme un passage dangereux à cause de la rapidité des courans.

MESSINIUS (C.), fit porter une loi pour le retour de Cicéron. *Cic.*, *après son ret.*, *c.* 18.

1. MESSIUS (Vectius), officier volsque qui fut opposé à Posthumius Tubertus, l'an 324 de Rome. *T. L.*, 4, *c.* 28, 29.

2. — (C.), lieutenant de Jules César, fut envoyé au secours d'Acille, en Afrique. *H. Pans.*, *G. d'Af.*

3. — (Cicurrus), bouffon osque, dont Horace décrit le combat avec Sarmentus, *l.* 1, *S.* 5, *v.* 51.

MESSOA. V. Mesoa.

MESTHLÈS, fils de Pylémène, alla avec son frère Antiphus au secours des Troyens. *Iliade*, 2, *v.* 371.

1. MESTOR, fils de Persée et d'Andromède, régna à Mycènes. Il épousa Lysidice, fille de Pélops, dont il eut Hippothoé.

2. — fils de Ptérélas.

3. — un des fils naturels de Priam. *Apollod.*

MESTUS ou Nestus (*le Mestro* ou *Kara-sou*), fleuve de Thrace qui servait de limite à cette contrée et à la Macédoine, prenait sa source au mont Rhodope, traversait la Sintique, et se perdait dans la mer Egée à Abdère, vis-à-vis de l'île de Thasos. *Hérod.*, 7, 109, 126. — *T. L.*, 44, c. 29.

MESULA, petite v d'Italie, chez les Sabins.

MESURES. Voyez les noms particuliers de chaque mesure, et à la fin du Dictionnaire les Tableaux de toutes les mesures des Grecs, des Romains, de l'Asie, de l'Egypte et de la Judée.

MÉTA, fille d'Oplès, épouse d'Egée.

1. MÉTABE, *-bus*, tyran des Privernates et père de l'Amazone Camille. Chassé du trône par ses sujets, il consacra sa fille au service de Diane. Les Métapontins lui attribuaient la fondation de leur ville. *En.*, 11, *v.* 504.

2. — fils de Sisyphe, donna son nom à la ville de Métaponte, dans l'Italie inférieure. *Et. de Byz.*

METACOMPSO Insula. V. Tachompso.

METÆ ou Metis (*Mets*). V. Mediomatrici.

MÉTAGITNIES, *-nia*, fêtes célébrées en l'honneur d'Apollon par les habitans de Mélite, bourg de l'Attique. Elles furent ainsi nommées à l'occasion d'un changement de domicile, de voisinage (μετὰ, préposition qui exprime le changement; γείτων, voisin) qui eut lieu lorsque les habitans de Mélite se transportèrent dans le bourg de Diomée. V. ce mot.

MÉTAGITNION, second mois de l'année athénienne, ainsi nommé à cause des fêtes Métagitnies, qu'on y célébrait en l'honneur d'Apollon. Selon d'autres, il tire son nom de ce que c'était le mois où l'on déménageait (μετὰ, qui exprime changement; γείτων, voisin). *Plut.* V. *le Calendrier Grec.*

METAGITNIOS, surnom d'Apollon chez les Athéniens, parce que le sixième jour du mois métagitnion lui était consacré.

MÉTAGYRTES. V. Métragyrte.

MÉTALCÈS, un des fils d'Egyptus, fut tué la première nuit de ses noces par sa femme Cléopâtre.

METALLA, dame romaine, qui avait une perle de la valeur de près de cinq cent mille sesterces. Le fils d'un comédien la fit dissoudre dans du vinaigre, et ensuite l'avala. *Hor.*, 2, *sat.* 3, *v.* 337, etc.

METALLINUM (*Médelin*), v. de la Lusitanie occid., chez les Vettones, vers le S., sur l'Anas, au-dessus d'Emerita-Augusta.

METALLUM (*Metala*), port de la ville de Gortyne en Crète, sur la mer de Libye.

1. MÉTAMORPHOSE (μετὰ, changement; μόρφη, forme), changement de forme. Ces changemens étaient très-fréquens dans la mythologie. Ovide a fait sur ce sujet et sous ce titre un poème très-étendu; ce qui le range parmi les premiers poètes de l'antiquité. Ce poème, composé de quinze chants, contient deux cent quarante six fables; c'est une histoire complète de la mythologie, qui commence au chaos, et conduit jusqu'à la mort de César. Le principal mérite du poète consiste à avoir su lier et unir en un même corps d'ouvrage un si grand nombre de fables, qui n'avaient entre elles d'autres rapports que ceux que le poète a su trouver dans la fertilité de son imagination Le style, nuancé so-

lon les sujets que traite le poëte, atteint quelquefois jusqu'au sublime de l'épopée et de l'éloquence oratoire, et parfois descend sans disparate jusqu'au ton des bergers, jusqu'à la plaisanterie et aux jeux de mots.

Voici l'analyse rapide des quinze livres dont se compose l'ouvrage.

Liv. 1er. Origine du monde, élémens, zônes, vents, astres, création de l'homme. Les quatre âges. Métamorphose de Lycaon en loup, et déluge. L'univers repeuplé, le serpent Python, Daphné. Aventures d'Io.

Liv. 2. Phaéthon, sa chute, sa mort, ses sœurs, Cycnus, Callisto, Hersé et Aglaure, Europe.

Liv. 3. Aventures de Cadmus, Actéon, Tirésias, Narcisse. Bacchus et Penthée.

Liv. 4. Les filles de Minée. Fureurs d'Athamas, Ino et Léarque jetés dans la mer, exil et fin de Cadmus, Méduse, Atlas, Andromède délivrée par Persée.

Liv. 5. Mariage de Persée avec Andromède, bataille contre les Ethiopiens, victoire du héros, combat des Muses avec les filles de Piérius. Enlèvement de Proserpine, courses de Cérès, Ascalaphe, les Sirènes, Aréthuse, Triptolème.

Liv. 6. Impiété et métamorphose d'Arachné, impiété et malheurs de Niobé. Les paysans changés en grenouilles, Marsyas vaincu, Pélops, Térée, Procné et Philomèle. Enlèvement d'Orithyie.

Liv. 7. Expédition des Argonautes, conquête de la toison d'or, Eson rajeuni, Pélias massacré. Thésée, Minos, les Myrmidons, Procris.

Liv. 8. Mégare assiégée par Minos, trahison de Scylla, mort du Minotaure, Ariadne, Dédale et Icare. Le sanglier de Calydon, mort de Méléagre. Nymphes métamorphosées en îles. Philémon et Baucis. Protée, Erisichthon et sa fille.

Liv. 9. Déjanire mariée à Hercule, défaite d'Achéloüs, mort de Nessus, mort d'Hercule, Galanthis. Iolas et les fils d'Alcméon, Biblis, Iphis.

Liv. 10. Orphée aux enfers, ses chants dans la Thrace. Atys, Cyparisse, Hyacinthe, Adonis, Atalante et Hippomène.

Liv. 11. Mort d'Orphée, les Bacchantes changées en arbres. Aventures de Midas. Fondation et prise de Troie, Dédalion. Alcyone et Céyx.

Liv. 12. Guerre de Troie, sacrifice d'Iphigénie, combat d'Achille avec Cycnus, combat des Lapithes et des Centaures, mort d'Achille.

Liv. 13. Dispute d'Ulysse et d'Ajax pour les armes d'Achille, ruine de Troie, fin déplorable de Polyxène, d'Astyanax, d'Hécube; aventures d'Enée.

Liv. 14. Scylla changée en rochers aboyans, les Cercopes, la Sibylle de Cumes, Achéménide parmi les Troyens. Aventures d'Ulysse. Apothéose d'Enée, fondation de Rome, Romulus.

Liv. 15. Fondation de Crotone; Pythagore et la métempsycose. Translation d'Esculape à Rome. Mort, éloge, apothéose de Jules César; vœux pour Auguste.

2. — titre du roman d'Apulée. V. ce nom.

MÉTANIRE. V. Méganire.

MÉTAPONTE, *-tus*, *myth.*, fils de Sisyphe, épousa Théano. V. Théano. *Hyg.*, *fab.* 186.

Métaponte, *-tum* (*Torre di mare*), *géog.*, v. d'Italie dans la Lucanie, sur la côte orientale, entre les fleuves Bradame et Casuente, près de l'embouchure de ce dernier. Cette ville fut fondée, l'an 1269 av. J. C., par Métabus, père de Camille, ou par Epius, l'un des compagnons de Nestor. C'est dans cette ville que Pythagore mourut vers l'an 506 av J. C. Après la bataille de Cannes ses habitans abandonnèrent le parti des Romains, et livrèrent leur ville à Annibal. *T. L.*, 1, *c.* 18; 8, *c.* 24; 22, *c.* 61; 25, *c.* 11, 15; 27, *c.* 1.—*Just.*, 12, *c.* 2; 20, *c.* 2.

METARIS Æstuarium (*golfe de Boston*), golfe de la Bretagne romaine, à l'E., s'avance entre les Coritanes et les Icènes, et sépare la Flavie Césarienne au S. de la grande Césarienne au N. O.

1. MÉTAURE, *-rus* (*Mettro* ou *Metaro*), riv. de l'Ombrie, qui sort de l'Apennin, et se jette dans la mer Adriatique. C'est sur ses bords que les consuls Livius et Néron défirent Asdrubal, l'an 207 av. J. C. *T. L.*, 27, *c.* 47. —*Strab.* — *Pline.* — *Méla.*

2. — (*Marro*), fleuve d'Italie, dans le Brutium, entre la ville de Tauroentum et le port d'Hercule, avait son embouchure dans la mer de Tyrrhène, vis-à-vis des îles Eoliennes. *Strab.* — *Pline.*

3. — port du Brutium, à l'embouchure du Métaure (nº 2).

MÉTÉCIE, *-tœcium* (μετοικέω, habiter en pays étranger), tribut que les étrangers payaient pour obtenir la liberté de demeurer à Athènes. On l'appelait aussi *énécion* (ἐνοίκιον, de ἐν, dans; οἶκος, maison); mais ce dernier mot désignait plutôt un loyer qu'un tribut. Le *métécie* entrait dans la caisse publique. L'*énécion* était payé au propriétaire de la maison.

MÉTÉCIENS, *-tœci*, nom que l'on donnait aux étrangers établis à Athènes. V. Métécie.

MÉTÉCIES, *-tœcia* (μετοικέω, habiter en pays étranger), sacrifices institués par Thésée en mémoire de ce que les habitans de l'Attique avaient quitté leurs bourgs pour se réunir dans Athènes.

METELLA (Famille), branche illustre de la famille plébéienne Cecilia, fournit à la république depuis l'an de Rome 470 une suite de grands hommes qui se firent décerner les surnoms de Macédonique, Baléarique, Numidique, Dalmatique et Crétique par leurs conquêtes, et ceux de Céler et de Pius par leurs qualités. Dans l'espace de deux cent cinquante années dix-neuf individus de cette branche furent revêtus vingt-neuf fois du consulat, dix-sept fois de la censure, quatre fois du titre de grand-pontife, deux fois de la dictature et douze fois de la place de maître de la cavalerie. Les Créticus seuls obtinrent neuf triomphes.

1. Metella (Cecilia), *hist.*, sœur de Q. Cécilius Métellus, femme de L. Lucullus et mère de Lucullus, vainqueur de Mithridate. *Plut.*

2 — (Cecilia), fille de Q. Cécilius Métellus, épousa en premières noces M. Emilius Scaurus, dont elle eut deux enfans, et ensuite L. Sylla. Obligée de fuir en Asie, où était son époux, lorsque Cinna et Carbon se furent emparés de Rome (87 av. J. C.), elle revint bientôt en triomphe avec lui. Etant tombée malade huit ans après (79 av. J. C.), Sylla, malgré son vif amour pour elle, la répudia, et la fit transporter hors de sa maison, craignant de voir démentir par sa mort le titre d'heureux (*faustus*), qu'il affectait de porter. *Plut.*

MÉTELLUS. Les plus célèbres sont Métellus Macedonicus (nº 9), Numidicus (nº 13), et Scipion (nº 23). V. Metella (Famille).

1. (L. Cecilius) Denter, consul l'an de Rome 470 (av. J. C. 284).

2. — (L. Cec.), consul l'an de Rome 503 (av. J. C. 251), peut-être le même que le précédent. Proconsul l'année suivante en Sicile, il remporta, près de Panorme une grande victoire sur les Carthaginois, et obtint le triomphe. Treize généraux et cent vingt éléphans parurent devant son char lors de cette cérémonie. On rapporte qu'avant d'entrer en campagne il offrit des sacrifices à tous les dieux

à l'exception de Vesta, qui en fut si irritée qu'elle demanda le sang de Métella, sa fille. Il s'y était résigné; mais au moment du sacrifice la déesse substitua une génisse à Métella, et transporta cette jeune Romaine dans son temple de Lanuvium, dont elle l'établit prêtresse. Il fut élevé de nouveau au consulat l'an 507. Quelques années après, étant grand-prêtre, il perdit les yeux et la main dans un incendie qui eut lieu à Rome, en sauvant le Palladium du temple de Vesta. Pour récompenser son zèle et sa piété, le sénat lui permit de se faire porter au sénat dans un char, honorable privilége qui n'était pas encore connu. Depuis il fut nommé dictateur et maître de la cavalerie. *T. L.*, 19, *epitome*.

3. — (L. CÆC.), fut un de ceux qui voulurent s'enfuir de l'Italie après la bataille de Cannes; mais le jeune P. Scipion l'en empêcha par ses menaces. *T. L.*, 22, *c.* 53; 24, *c.* 18, 43.

4. — (Q. CÆC.). L'an 547 il contribua puissamment à la victoire remportée sur les Carthaginois par Claude Néron et M. Livius, sous lesquels il était lieutenant, et fut chargé d'en porter la nouvelle à Rome. Il fut nommé consul l'année suivante, et élevé la même année à la dictature. Il défendit P. Scipion l'Africain accusé par Q. Fabius. *T. L.*, 23, *c.* 21; 27, *c.* 21, 36, 51; 28, *c.* 9, 10, 46, 29; *c.* 11, 20, 21.

5. — (M. CÆC.), édile plébéien l'an 546 de Rome, et préteur à Rome deux ans après. L'an 549 on le nomma ambassadeur à Pessinonte pour en apporter à Rome la statue de Cybèle. *T. L.*, 27, *c.* 36; 28, *c.* 10; 29, *c.* 11.

6. — (Q. CÆC.), l'un des commissaires choisis l'an de Rome 551 pour distribuer des terres dans le Samnium et l'Apulie aux vieux soldats qui avaient pris part à la guerre qui termina la guerre d'Afrique sous P. Scipion. Il réconcilia les deux censeurs Emilius Lépidus et Fulvius Nobilior. *T. L.*, 31, *c.* 4; 39, *c.* 24; 40, *c.* 45, 46.

7. — (Q. CÆC.), lieutenant de L. Emilius Papus, fut envoyé à Rome pour y annoncer la victoire remportée sur Persée, l'an 168 av. J. C. *T. L.*, 44, *c.* 45.

8. — (L.), un des trois députés que les Romains envoyèrent en Asie et en Afrique pour visiter les provinces alliées, vers 145 av. J. C. *Just.*, 38, *c.* 8.

9. — (Q. CÆC.) MACEDONICUS, préteur en Macédoine l'an de Rome 606 (148 av. J. C.), battit le faux Philippe Andriscus, qu'il contraignit à prendre la fuite; bientôt après il se rendit maître de sa personne, et l'envoya à Rome. Il défit également l'aventurier Alexandre, et réduisit la Macédoine en province romaine (147 av. J. C.), ce qui lui fit donner le surnom de Macédonien. La même année, le Péloponèse s'étant révolté, il remporta une victoire considérable sur les Achéens, commandés par Critolaüs, et s'empara de Mégare et de Thèbes, et termina presqu'entièrement la guerre avant l'arrivée de Mummius, son successeur, et reçut les honneurs du triomphe à son retour à Rome. Consul l'an 611 (av. J. C. 143), il fit la guerre avec succès contre les Celtibères. Q. Cécilius Métellus fut aussi censeur et enfin prince du sénat. Il mourut pendant l'exercice de cette charge. Il eut quatre fils, qui tous parvinrent à de hautes dignités. (V. ci-dessous n[os] 11, 12, 14.) *Vel. Pat.*, 1, *c.* 11, 12; 2, *c.* 8. — *Val. Max.*, 2, *c.* 7; 5, *c.* 1; 9, *c.* 3. — *A. Gel.*, 1, *c.* 6.

10 — (L. CÆC.) CALVUS, consul l'an de Rome 612 (av. J. C. 142).

11. — (Q. CÆC.) BALEARICUS, fils de Q. Métellus Macédonicus, fut consul l'an de Rome 631 (123 av. J. C.), fit la guerre contre les Baléares, et établit deux colonies dans l'île de Majorque.

12. — (L. CÆC.) DALMATICUS, neveu de Métellus Macédonicus consul l'an de Rome 635 (119 av. J. C.), triompha des Dalmates l'année suivante, et prit le surnom de Dalmaticus.

13. — (Q. CÆC.) NUMIDICUS, consul l'an de Rome 645 (109 ans av. J. C.), fut opposé à Jugurtha, qui avait jusque là joué ou battu plusieurs généraux romains. Il changea la fortune de la guerre, conquit la Numidie presque tout entière, et força Jugurtha à fuir de ville en ville. Il allait sans doute mettre fin à la guerre quand la nomination de C. Marius, qui auparavant était son lieutenant, à la province de Numidie l'empêcha de poursuivre ses victoires. Il revint à Rome, où il reçut les honneurs du triomphe et le surnom de Numidique. Il fut créé censeur l'an 652. Il fut exilé par les intrigues de Marius et de Saturninus, pour avoir refusé de prêter serment à une loi nouvelle; mais ses compatriotes le rappelèrent après la mort de Saturninus. Métellus est un des plus grands hommes dont Rome se glorifie; il se fit surtout admirer par sa fermeté et son intégrité; mais il était fier de sa naissance; c'est cet orgueil qui fit que le plébéien Marius, son lieutenant, devint son ennemi juré, et finit par le supplanter. *Sal.*, *Jug.*, *c.* 30, etc. — *V. Pat.*, 2, *c.* 9. — *A. Gel.*, 17, *c.* 2. — *Val. Max.*, 13. *c.* 8.

14. — (CÆC.) CAPRARIUS, censeur l'an de Rome 652 avec Métellus (n° 13), son parent.

15. — (Q. CÆC) NEPOS, consul l'an de Rome 656 (98 av J. C.) avec T. Didius.

16. (Q. CÆC.) PIUS, fils de Métellus (n° 13), servit sous son père en Numidie. L'an de Rome 665 il combattit contre les Samnites. Consul l'an de Rome 674 (80 av. J. C.), il fut opposé à Sertorius, qui d'abord le mit en fuite; mais sur lequel il remporta bientôt quelques avantages; ce qui lui valut les honneurs du triomphe. On lui donna le surnom de Pius à cause de la douleur que lui causa l'exil de son père et de l'empressement avec lequel il hâta son rappel. *Vel. Pat.*, 2, c. 1, 5, 28. — *Sall.*, *Jug.*, *c.* 44.

17. (C.), jeune Romain qui en plein sénat reprocha à L. Sylla ses cruautés.

18. — (L. CÆC.), succéda à Verrès dans la préture de Sicile. Consul l'an 686 de Rome (68 av J. C.); il mourut avant l'expiration de sa charge. *Dion Cass.*

19. — (M. CÆC.), frère du précédent, fut nommé préteur l'an de Rome 685, et chargé de connaître des imputations faites contre Verrès; il ne fit que favoriser ce concussionnaire.

20. — (Q. CÆC.) CRETICUS, frère des deux précédens, consul l'an 685 de Rome (69 av. J. C.), fit la guerre aux Crétois, les soumit (66 av. J. C.), et reçut le nom de Crétieus; il triompha malgré les intrigues de Pompée. *Sall.*, *Cat.*, 17. — *Vel. Pat.*, 2, *c.* 34, 40.

21. — (Q. CÆC.) NEPOS, tribun du peuple sur la fin du consulat de Cicéron, se montra l'ennemi le plus acharné de ce grand homme, et contribua à le faire exiler. Parvenu au consulat l'an 697 (57 av J. C.), il consentit au rappel de celui qu'il avait fait exiler, et se réconcilia avec Cicéron en plein sénat.

22. — (Q. CÆC.) CELER, frère du précédent, préteur l'an de Rome 691 (63 av. J. C.), sauva C. Rabirius, qu'on accusait d'avoir tué L. Apuleius Saturninus. Cette même année il livra à Catilina, dans le Picenum, une bataille, dans laquelle ce dernier perdit la vie. Après sa préture Métellus Céler fut envoyé dans la Gaule Cisalpine, qu'il gouverna en qualité de proconsul. Créé consul l'an 694 (60 av. J. C), il défendit avec zèle la liberté publique. Après son consulat il eut le gouvernement de la Gaule Transalpine, où il mourut, peut-être empoi-

sonné par Clodia, sa femme. *Sall.*, *Cat.*, 19, 27. — *D. Cass.*

23. — (Q. Cæc.) Pius Scipion, consul vers la fin de l'an de Rome 702 (52 av. J. C.) avec Cn. Pompée, son gendre, qui avait seul géré le consulat pendant les huit premiers mois de l'année. Ces deux consuls rétablirent la censure, qui avait été anéantie par P. Clodius. Dans la suite Métellus Scipion fut envoyé en Syrie en qualité de proconsul, dès le commencement de la guerre entre Jules César et Cn. Pompée, et embrassa le parti de ce dernier. Après la bataille de Pharsale il passa en Afrique, près de Juba, y rassembla des troupes de concert avec Caton, et livra à César, près de Thapsus, une bataille dans laquelle il fut battu complètement (46 av. J. C.). Étant tombé au pouvoir de l'ennemi, et craignant la vengeance de Jules César, il se perça de son épée, l'an 46 av. J. C. *Ces*, *G. civ.* — *Hir. Pan.*, *G. d'Afr.*

24. — (L.), tribun du peuple, partisan de Pompée, refusa de donner à César les clefs du trésor public; mais, bientôt intimidé par les menaces du vainqueur, il les lui livra. *Ces.*, *G. civ.*, 1.

25. — Cimber, l'un des meurtriers de César. Ce fut lui qui donna le signal aux conjurés.

Métellus (Portique de), portique de Rome, orné de figures et de statues. *Cic.*, *Verr.*, 6, *c.* 132.

MÉTEMPSYCHOSE, transmigration des âmes d'un corps dans un autre (de μετὰ, qui en composé signifie *changement*, et ψυχὴ, âme). Pythagore enseigna la métempsychose dans la Grèce et dans l'Italie; mais il paraît l'avoir empruntée des prêtres égyptiens, qui enseignaient qu'après la mort l'âme passait successivement dans les corps des animaux terrestres, aquatiques et aériens, ce qu'elle achevait en 3000 ans; après quoi elle revenait animer le corps de l'homme. Ils pensaient que les hommes qui avaient entièrement expié leurs fautes étaient transportés dans une étoile qui leur était assignée pour demeure. La première moitié du cinquième livre des Métamorphoses d'Ovide contient un développement magnifique du système de la métempsychose, placé dans la bouche de Pythagore lui-même. *Hér.*, 2, *c.* 123.

MÉTÉTIS (*Foua* ou *Faoüe*), v. du grand Delta, à l'O., sur la Branche Bolbitine.

MÉTHANE, *géog.* V. Méthone.

MÉTHARME, *-ma*, fille de Pygmalion, roi de Cypre, femme de Cinyras et mère d'Adonis. *Apollod.*. 3, c. 14

MÉTHCA, campement des Israélites dans le désert, entre Tharé et Hesmona. *Nomb.*, *c.* 33, *v.* 28 et 29.

MÉTHÉE, l'un des trois chevaux de Pluton.

MÉTHINNE, le même que Mithrène V. mot.

MÉTHION, père de Phorbas. *Mét.*, 5, *f.* 3.

MÉTHODIUS, surnommé Eubulius, évêque de Tyr l'an 31 de J. C., ami d'Origène et antagoniste de Porphyre. Il avait composé un grand nombre d'ouvrages, dont il ne nous reste que celui intitulé *le Festin des vierges*, qui a été publié à Rome, 1656, in-8°, et à Paris, 1657, in f°. Les autres écrits qui portent son nom sont supposés.

MÉTHON, *myth.*, fils du poète Orphée, bâtit en Thrace une ville à laquelle il donna son nom. *Paus.* — *Strab*

Méthon, *hist.* V. Méton.

1. MÉTHONE (*Modon*), v. de la Messénie, sur la mer, à la pointe S. O. de la péninsule qui termine cette contrée vers le midi, vis-à-vis des îles Œnusses. Ce fut près de là que Philippe remporta sa première victoire sur les Athéniens, 360 ans av. J. C.

2. — v. de la Laconie, au-dessus du promontoir de Malée. *Thucyd.* — *Plut.*

3. — v. de l'Argolide, dans la Trézénie, sur le golfe Saronique, au N. de Trézène. et au N. O. de Célendéris. *Strab.* — *Paus.* — *Pline.*

4. — v. de la Thessalie, dans la Magnésie méridionale, sur le golfe Pagasétique, entre Iolcos et Spalathra. Ce fut au siége de cette ville que Philippe eut un œil crevé. *Iliade*, 2, *v.* 221. — *Just.*, 7, *c.* 6.

5. — v. de Macédoine, sur le golfe Thermaïque.

MÉTHYDRIUM, v. de l'Arcadie septentrionale, chez les Caphyens, entre le Malœtas et le Mylaon, près de leur confluent. Cette ville fut détruite, et ses habitans vinrent s'établir à Mégalopolis.

1. MÉTHYMNE, *-mnus*, *myth.*, fille de Macarée et femme de Lépydnus, donna son nom à une ville de l'île de Lesbos. *Strab.*, 13.

2. — *-mna* (μέθυ, vin), divinité qui présidait au vin nouveau. Les Romains l'adoraient le dernier jour de novembre.

Méthymne (*Molino* ou *Porto Petero*), *-mna*, *géog.*, v. de l'île de Lesbos, à l'extrémité de la côte méridionale, à l'O. de Mitylène, vers la Troade. Sa grandeur, sa population et ses richesses la rendirent la seconde ville de l'île. Son territoire était fertile et ses vins excellens. Lorsque Lesbos se révolta contre les Athéniens, Méthymne fut la seule ville de l'île qui leur resta fidèle. C'est la patrie d'Arion. *Q. C.*, 4, *c.* 5, 8. — *Géorg.*, 2, *v* 90. — *T. L.*, 45, *c.* 41.

MÉTIADUSE, *-sa*. fille d'Eupalame, épousa Cécrops, dont elle eut Pandion. *Apollod.*, 3, *c.* 15.

MÉTICHÉE, tribunal d'Athènes, ainsi nommé de l'architecte Métichius, qui avait construit l'édifice où il siégeait, était consacré aux affaires civiles. Pour être admis parmi ses membres il fallait avoir trente ans accomplis, s'être attiré la considération, et ne rien devoir à la caisse publique. En entrant en charge on jurait à Jupiter, à Apollon et à Cérès, de juger suivant les lois; et dans le cas où il n'y aurait pas de loi, selon sa concience.

MÉTIE Faustine *-tia -na*, femme de l'empereur Gordien II, fut mère de Gordien III.

METILIA, famille patricienne, transportée d'Albe à Rome par Tullus Hostilius. *Den. d'Hal.*

Metilia (Lex), loi décrétée l'an de Rome 536: elle fixa les attributions du dictateur et du général de la cavalerie.

1. METILIUS ou Mecilius (Sp.), tribun du peuple l'an de Rome 329. *T. L.*, 4, *c.* 48. V. Mecilius.

2. — (M.), tribun l'an de Rome 354. *T. L.*, 5, *c.* 11.

3. — (P.), tribun l'an de Rome 535, invective contre Q. Fabius Maximus *T. L.*, 22, *c.* 25.

4. — (M.), fut député par le sénat, avec C. Létorius vers les consuls, l'an de Rome 540, dans la seconde guerre punique. *T. L.*, 25, *c.* 22.

5. — (P.) Croton, lieutenant d'App. Claud Pulcher l'an de Rome 537, fut chargé de conduire des troupes en Sicile. *T. L.*, 23, *c.* 21.

MÉTINE. V. Méthymne, *myth.*, n° 2.

METIOCHUS, fils de Miltiade, fut pris par les Phéniciens, et livré à Darius, qui le combla de richesses, et lui fit épouser une des femmes les plus illustres de sa cour. *Hér.*, 6, *c.* 41.

MÉTION, fils d'Erechthée, roi d'Athènes, et de Praxithée, épousa Alciope, fille de Mars et d'Aglaure. Ses fils, après avoir détrôné Pandion, furent chassés à leur tour par les fils de ce prince. *Apollod.*, 3, *c.* 15. — *Paus.*, 2, *c.* 6.

METIOSEDUM, la même que Melodunum.

METIS (μῆτις, prudence), l'une des Océanides, première femme de Jupiter, avait plus de prudence et de sagacité que les autres divinités. Jupiter, craignant qu'elle n'accouchât d'un enfant qui le surpassât en génie, la dévora dans les premiers mois de sa grossesse ; figure grossière, qui veut dire qu'il se distingua par sa sagesse. Peu de temps après, le dieu s'étant fait ouvrir la tête, il en sortit Minerve tout armée. Selon Apollodore, Métis donna à Saturne un breuvage qui lui fit vomir premièrement la pierre qu'il avait avalée, ensuite tous les enfans qu'il avait dévorés. *Théog.*, 890. — *Apollod.*, 1, c. 3 — *Hyg.*

MÉTISQUE, *-cus*, écuyer de Turnus, dont il conduisait le char. *En.*, 12, *v.* 468.

1. **METIUS** (Curtius), un des généraux des Sabins qui combattirent contre les Romains après l'enlèvement des Sabines; il fut désarmé par l'intervention des nouvelles épouses. *T. L.*, 1, c. 12, 13.

2. — Suffétius, dictateur d'Albe, fit la guerre aux Romains sous le règne de Tullus Hostilius. Pour mettre fin aux différends survenus entre les deux peuples, il proposa de s'en rapporter à la valeur des Horaces et des Curiaces. Les trois guerriers albains ayant été vaincus, Albe se rendit, et Metius promit de secourir les Romains contre tous leurs ennemis. Mais quelque temps après il abandonna ses alliés au moment où ils en venaient aux mains avec les Véiens et les Fidénates, et se retira sur une colline, pour attendre l'issue du combat, et se déclarer en faveur du parti victorieux. Les Romains remportèrent la victoire. Tullus, indigné de la perfidie de Métius, le fit écarteler entre deux chars tirés par quatre chevaux, vers l'an 669 av. J. C. *T. L.*, 1, *c.* 23.—*Den. d'Hal.*, 3, c. 3.—*Flor.*, 2, *c.* 3. — *En.*, 8, *v.* 642.

3. — (M.), un des lieutenans de César, était uni à Arioviste, roi des Suèves, par les liens de l'hospitalité. *Cés.*, *guerr. des G.*, 1.

4. — (Sp.) Tarpa, critique célèbre, du temps d'Auguste. V. Tarpa.

5. — Pomposianus, sénateur romain à qui des astrologues prédirent l'empire. Vespasien, qui régnait alors, le combla néanmoins de bienfaits ; mais l'ombrageux Domitien le relégua en Corse, et ensuite le fit massacrer.

6. — Modestus, fut exilé sous Domitien. *Pline*, 1, *ép.* 5.

7. — Carus, un des plus odieux délateurs du temps de Vespasien et de Domitien, accusa Herennius Sénécion. *Tac.*, *Agr.*, 45. — *Pline*, 1, *ép.* 5; 7, *ep.* 19 — *Juv.*, *Sat.* 1, *v.* 36.

8. — Marullus, père de l'empereur Gordien I, descendait de la famille des Gracques. *Capit. Gord.*

MÉTOECIE. V. Métécie.

1. **MÉTON** ou Méthon, *-tho*, mathématicien d'Athènes, publia, l'an 432 av. J. C., son Ennéadécaétéride, c'est-à-dire cycle de dix-neuf ans, par lequel il corrigeait les légères inexactitudes de l'octaétéride (V. ce mot), et ramenait avec plus de précision l'année solaire à l'année lunaire (V. Année) : c'est ce qu'on appelle aujourd'hui le nombre d'or. Les Athéniens, ayant résolu d'envoyer une flotte en Sicile, voulurent y faire partir Méton, qui, prévoyant sans doute l'issue de cette guerre, contrefit le fou pour se dispenser d'obéir. Cet astronome avait Euctémon et Phainus pour le seconder dans ses observations. *Vitruve*, 1. — *Plut.*, *Nicias*

2. — Tarentin qui, voulant persuader à ses compatriotes de ne pas faire alliance avec Pyrrhus, leur tint un discours très-sensé en contrefaisant l'homme ivre. *Plut.*, *Pyrrh.*

1. **MÉTOPE**, femme de Sangarius et mère d'Hécube.

2. — fille du Ladon et femme du fleuve Asope, qui la rendit mère d'Egina.

MÉTOPOSCOPIE, *-pia* (μετώπον, visage ; σκοπέω, examiner), art de découvrir le tempérament, les inclinations, le caractère, par l'inspection ou du front ou des traits du visage. Les métoposcopes distinguent sept lignes au front, à chacune desquelles préside une planète ; Saturne à la première, Jupiter à la seconde, et ainsi des autres.

MÉTRA, fille d'Erésichthon, fut aimée de Neptune, et obtint de ce dieu le pouvoir de prendre différentes figures. Elle fit usage de cette faculté pour soulager la faim dévorante de son père, se laissant vendre à différens maîtres sous la forme de vache, mouton, cheval, etc., pour fournir, avec le prix de sa servitude, des alimens à Erésichthon. Ovide (*Mét.*, 8) dit que, Métra ayant été vendue à un maître qui la mena sur les bords de la mer, elle se changea, sous ses yeux, en un pêcheur qui tenait une ligne à la main, et qu'elle se déroba des mains d'autres maîtres, tantôt sous la forme d'une génisse, tantôt sous celle d'un cerf, d'un oiseau, etc. Dès que son père avait reçu le prix de toutes ces ventes, elle se faisait revendre sous une nouvelle forme. Après la mort de son père elle épousa Autolycus, grand-père d'Ulysse. Quelques-uns ne voient dans cette fable qu'une figure de la débauche de Métra, qui se prostituait pour de l'argent. *Hés.*, *Théog.*— *Apoll.*, 1, *c.* 3. — *Hyg.* — *Metam.*, 8, *fab.* 18, 21. V. Erésichthon, Autolycus.

MÉTRAGYRTE, surnom de Tellus ou de Cybèle. V. Métragyrtes.

METRAGYRTES, *-rtæ* (μήτηρ, mère, c'est-à-dire Isis ou Cybèle, ἀγύρτης, coureur d'assemblée, prêtres de Cybèle et d'Isis, qui allaient quêter dans les villes et les campagnes. On les nommait aussi Agyrtes ou Ménagyrtes, parce qu'ils faisaient leur ronde tous les mois. V. ces noms.

MÉTRÈS ou Méthrès, père de Pygmalion et de Didon. *Servius.*

MÉTRÈTE, *-tretes*, nom de la plus grande mesure des Grecs pour les liquides. On la nomme aussi *Cadus*, *Ceramium*, *Amphoreus*.

Le métrète valait environ 41 pintes 70/100, près de 39 litres. V. les *Tables des Mes. grecq.*, IV.

Le *métrète italique* est la même chose que l'amphore. V. ce mot.

Le *métrète* des Syriens valait 120 xestes.

METRI, de la tribu de Benjamin, fut chef de la famille de Cis, père de Saül. *Rois*, 1, *c.* 10.

1. **METROBIUS**, disciple d'Epicure.

2. — comédien, favori de Sylla. *Plut.*

MÉTROCLÈS, disciple de Théophraste, éleva Cléombrote et Cléomène. Il s'étrangla lorsqu'il se vit vieux et infirme. *Diog. Laer.*

1. **MÉTRODORE**, *-orus*, fameux médecin de Chio, qui vivait vers l'an 444 avant J. C. Il fut disciple de Démocrite et maître d'Hippocrate. Des nombreux ouvrages qu'il composa sur la médecine et la philosophie aucun n'est arrivé jusqu'à nous ; seulement on sait qu'il soutenait que le monde était éternel et infini, et qu'il niait l'existence du mouvement. *Diog. Laërce.*

2 — philosophe, disciple et ami d'Epicure, vivait vers l'an 274 av. J. C. *Diog.*

3. — philosophe de Stratonicée, le seul qui quitta la secte d'Epicure pour s'attacher à Carnéade. Il florissait vers l'an 139 av. J. C. *Diog. Laërce.* — *Cic.*, *Orat.*, 1, *c.* 24.

4. — philosophe et peintre habile, que les Athé-

niens envoyèrent seul (171 av J. C.) à Paul Emile, qui, après avoir vaincu Persée, roi de Macédoine, leur demandait un philosophe pour élever ses enfans, et un peintre pour peindre ses triomphes. *Pline*, *H.N.*, 35, *c.* 11. — *Cic.*, *Orat.*, 4; *Fins*, 5, *c.* 1.

5. — de Scepsis en Mysie, quitta l'habit de philosophe pour suivre la vie commune. Il devint le favori de Mithridate Eupator, roi de Pont, qui l'envoya en ambassade vers Tigrane, roi d'Arménie, pour lui demander des secours; mais à son retour le roi le fit mourir (72 av. J. C.), parce qu'il avait conseillé à ce prince de ne pas donner de secours. *Strab.* — *Plut.* — *Ath.*

6. — Asiatique, baladin de la suite d'Antoine.

7. — médecin contemporain de Cicéron.

MÉTRON, un des officiers d'Alexandre-le Grand, découvrit une conspiration qui était formée contre ce prince. *Q. C.*, 6, *c.* 7, 9.

MÉTRONOMES, *-mi* (μέτρον, mesure; νόμος, loi), officiers qui, chez les Athéniens, avaient inspection sur toutes les mesures, excepté sur celles du blé. Il y en avait cinq pour la ville et dix pour le Pyrée.

MÉTROPHANE, *-nes*, lieutenant de Mithridate, envahit l'île d'Eubée.

1. MÉTROPOLIS, petite v. de l'Acarnanie orientale, vers le S., près de Stratum.

2. — v. de Thessalie, vers le centre, dans l'Estiéotide, sur le Curalius. Antiochus s'en rendit maître l'an 161 av. J. C. Depuis elle passa volontairement sous la puissance romaine. *T. L.*, 32, *c.* 13, 15; 36, *c.* 10, 14. — *Strab.* — *Ptolém.*, 3, *c.* 3.

3. — ou Metropolis Tyria, v. de la Lydie orientale, sur le Caystre vers la source, près des monts Tmolus et Sipyle, et au S. d'Hypèpes.

4. — v. de la grande Phrygie, sur le Méandre.

MÉTROUM (μητὴρ, mère, c'est-à-dire Cybèle), nom que l'on donnait en général aux temples consacrés à Cybèle, et en particulier à celui que les Athéniens élevèrent à l'occasion d'une peste dont ils furent affligés pour avoir jeté dans une fosse un des prêtres de la mère des dieux.

MÉTROÜS, troisième mois de l'année des Bithyniens, avait trente-un jours.

METTIUS. V. Metius.

MÉTULE, *-lum* (*Metuc-Vetus* ou *Troja*), v. de la Liburnie, la principale des Iapydes, sur le Savus. Auguste fut blessé au siége de cette ville. Les habitans aimèrent mieux incendier leurs maisons que de se rendre. *Appien.* — *Dion Cass.*

MÉVANIE, *-nia* (*Bevagna*), petite v. d'Italie, dans l'Ombrie ou sur les confins de l'Etrurie, au confluent du Clitumne et du Tinia. Mévanie est la patrie de Properce. Cette ville était renommée par la quantité de bêtes à cornes blanches qu'on y élevait pour les sacrifices. *Pline.* — *Tac.*, *Hist.*, 3, *c.* 55 et 59. — *Ptolém.*, 3, *c.* 1. — *Prop.*, 4, *el.* 1, *v.* 124. — *Phars.*, 1, *v.* 473.

1. MEVIUS ou Mævius, mauvais poète latin, contemporain d'Auguste, que Virgile et Horace ont critiqué. Il déchirait dans ses écrits tous les bons écrivains de son temps. *Hor.*, *od.* 10. — *Virg.*, *egl.* 3, *v.* 90.

2. — Pudens, ancien confident de Tigellius, favori de Néron, contribua à soulever l'armée contre Galba. *Tac.*, *hist.* 1, *c.* 24.

MÉVONIOLE, *-la*, petite v. de l'Ombrie, portait le titre de ville municipale.

MÉZENCE, *-tius*, tyran, célèbre surtout par son impiété, régnait sur les Tyrrhéniens lorsqu'Enée vint en Italie. Ce prince, d'une taille colossale et d'un caractère féroce, se plaisait à faire subir d'horribles supplices à ses sujets; il attachait quelquefois des corps vivans à des cadavres, et les laissait mourir dans cette situation. Ayant été chassé du trône par ses peuples, il se réfugia à la cour de Turnus, et lui prêta le secours de son bras dans la guerre des Rutules contre les Troyens. Lausus, son fils, pour qui il avait la plus vive tendresse, ayant été tué par Enée, il se précipita contre le prince Troyen pour venger sa mort; mais il succomba lui-même sous les coups du héros. *En.*, 7, *v.* 648; 8, *v.* 7 et 482; 9, *v.* 522, 586; 10, *v.* 150; 11, *v.* 6. — *Ov.*, *fast.*, 4, 887. — *Den. d'Hal.*, 1, *c.* 15. — *Just.*, 43, *c.* 1. — *T. L.*, 1, *c.* 2.

MÉZÉTULE, *-lus*, de la race des rois de Numidie, se souleva sous le règne de Capusa, et, l'ayant tué dans un combat, il s'empara de la puissance souveraine. Il donna toutefois le nom de roi à Lacumax, rejeton de la famille royale. Quelque temps après il fut vaincu par Masinissa. *T. L.*, 29, *c.* 29 et 30.

MEZRAÏM. V. Missraïm.

MIA. V. Mya.

MIBAHAR, fils d'Agaraï, était un des officiers de l'armée de David. *Paral.*, 1, *c.* 11, *v.* 38.

MICA, vallon situé sur le bord du golfe de Baies.

MICALE, *-lus*, ou Micythe, *-thus*, tuteur des enfans d'Anaxilaüs, tyran de Rhège et de Zancle. Quoique né esclave, le peuple lui abandonna la souveraine puissance après la mort de son maître, jusqu'à ce que les fils du roi fussent en âge de régner. Il leur remit le trône fidèlement, l'an 467 av. J. C. *Hérod.*, 7, *c.* 170. — *Just.*, 4, *c.* 2.

MICCION, peintre, disciple de Zeuxis. *Lucien.*

MICÉE, *-cea*, fille de Polydème d'Elée, fut tuée par un soldat nommé Lucius. *Plut.*

MICETIUS, évêque de Trèves dans le 6ᵉ siècle, a laissé un *Traité des Veilles et de la Psalmodie*, que l'on trouve dans le Spicilége de Dachery, avec deux de ses lettres.

MICHAS, Juif de la tribu d'Ephraïm, qui étant tombé dans l'idolâtrie, consacra une forte somme d'argent à faire construire des idoles, et engagea par ses séductions un jeune Lévite, à devenir le ministre de son idolâtrie. Des gens de la tribu de Dan enlevèrent l'idole et le sacrificateur, vers l'an 1400 av. J. C *Jug.*, 17, *v.* 1, etc.; 18, *v.* 1, etc.

1. MICHÉE, *-chæas*, surnommé l'Ancien, prophète, fils de Jemla, prédit à Achab la prise de Ramoth Galaad et sa mort, vers l'an 896. Il diffère du suivant. *Rois*, 3, *c.* 20, *v.* 35; 22, *v.* 1.

2. — de Morasthi, le septième des petits prophètes, sous Juda, Joathan, Achaz et Ezéchias (740-724 av. J. C.) On l'a à tort confondu avec Michée, fils de Jemla. On a de lui une prophétie en sept chapitres, dans laquelle il annonce la captivité de Samarie, la naissance du Sauveur à Bethléem et l'établissement de l'Eglise chrétienne. Il est un des prophètes qui ont prédit le plus clairement la venue du Messie. « Bethléem, dit le Seigneur, vous êtes regardée comme une ville trop peu considérable pour donner des princes à Juda; mais c'est de vous que sortira mon fils, etc. » *Ch.* 7, *v.* 2. Michée présente le règne de Jésus-Christ comme un règne de douceur. « Il ne se servira point de l'épée du conquérant; il ne portera que la houlette du pasteur. » 7, *v.* 14. *Jérém.*, *c.* 26, *v.* 18 et 19; *Ezéch.*, *c.* 38, 39.

MICHEL, Archange. L'Ecriture dit qu'il combattit à la tête des bons anges contre les mauvais, et qu'il précipita ceux-ci dans les enfers. On croit aussi que ce fut Michel qui conduisit les Hébreux dans le désert. *Daniel*, 10, *v.* 5. — *Ez.l.*, 23. *v.* 20. — *Jos.*, 5, *v.* 13.

MICHOL, fille de Saül, épousa David environ 1063 ans av. J. C. Deux ans après, Saül ayant voulu faire saisir David dans sa maison pour le faire mourir, Michol favorisa sa fuite. Dans la suite, ayant raillé David de ce qu'il dansait devant l'arche, elle devint stérile. *Rois*, 1, *c.* 18, 19, 25; 2, c. 3; 6, *c.* 20 et 21.

1. **MICION**, officier qui, à la tête de troupes macédoniennes, fit une excursion dans l'Attique, et fut tué par Phocion.

2. — Athénien qui s'opposa à ce que ses concitoyens secourussent Aratus. *Plut.*

MICIPSA, fils de Masinissa, roi de Numidie, partagea d'abord les états de son père avec Gulussa et Manastabal, ses deux frères; mais bientôt la mort imprévue des jeunes princes le rendit possesseur de tout le royaume. Micipsa eut deux fils, Adherbal et Hiempsal, et de plus adopta Jugurtha, fils de Manastabal. Bientôt la brillante valeur, l'ambition et la popularité toujours croissantes de son neveu l'effrayèrent pour ses enfans au point qu'il voulut le faire périr, et l'envoya en Espagne, espérant que le sort des combats délivrerait ses fils d'un rival trop redoutable. Son espoir fut trompé; Jugurtha revint couvert de gloire et comblé des marques d'honneurs du second Scipion l'Africain. Alors Micipsa, renonçant à ses projets, en fit l'égal de ses enfans, l'associa au trône et en mourant le nomma conjointement avec Adherbal et Hiempsal héritier de l'empire de Numidie. *Sall., Jug.*, 3. — *Flor.*, 3, c. 1.

MICTION, partageait à Chalcis la souveraine autorité avec Xénoclide, l'an 192 av. J. C. Ils étaient alliés des Romains. *T. L.*, 35, *c.* 38; 43, *c.* 7.

1. **MICYTHE**, *-thus*, jeune homme par l'entremise duquel Diomédon, partisan du roi de Perse, tenta de corrompre Epaminondas. *Corn. Nep. Ep.*

2 — successeur d'Anaxilas, V. Micale.

MIDAIUM ou Midæum, V. Midée.

MIDAME, *-mus*, un des fils d'Egyptus, fut tué par sa femme Amymone.

1. **MIDAS**, fils de Gorgius ou Gordius et de Cybèle, régna dans cette partie de la grande Phrygie où coule le Pactole. Bacchus étant venu en ce pays, Silène qui l'accompagnait s'arrêta vers une fontaine où Midas avait fait verser du vin pour l'y attirer. Quelques paysans qui le trouvèrent ivre en cet endroit, après l'avoir paré de guirlandes, le conduisirent à Midas. Ce prince, instruit dans les mystères par Orphée et Eumolpe, reçut de son mieux le vieux Silène, le retint pendant dix jours, qui se passèrent en réjouissances et en festins, et le rendit à Bacchus. Ce dieu, charmé de revoir son père nourricier, dit au roi de Phrygie de lui demander tout ce qu'il souhaiterait. Midas le pria de faire en sorte que tout ce qu'il toucherait devînt or. Cette grâce lui fut accordée. Les premiers essais de Midas l'éblouirent; mais il ne tarda pas à s'en repentir; car, l'heure du repas étant venue, tous les mets sur lesquels il porta la main se changèrent en or. Il reconnut alors sa faute, et pria Bacchus de lui retirer le funeste don qu'il lui avait fait. Le dieu lui ordonna de se baigner dans le Pactole, qui, depuis ce temps, roule un sable d'or.

Sous son règne Pan, qui excellait dans l'art de jouer de la flûte, préféra cet instrument à la lyre et aux chants d'Apollon, et poussa la vanité jusqu'à lui faire un défi. Le Tmolus, qui fut pris pour arbitre, proclama Apollon vainqueur. Midas, ami de Pan, accusa ce jugement d'injustice. Apollon, pour le punir de sa stupidité, lui donna des oreilles d'âne. Midas fit tous ses efforts pour cacher cette honteuse difformité; mais son barbier la vit en lui coupant les cheveux; et comme il n'osait le découvrir, il fit un trou dans la terre, y dit tout bas l'aventure de Midas, et n'eut pas sitôt parlé qu'il le recouvrit de terre, comme pour y enfermer ses paroles. Cependant il poussa en ce même lieu une forêt de roseaux, qui, au moindre vent qui commença à les agiter, rendirent les paroles du barbier, et l'on apprit par ce moyen que Midas avait des oreilles d'âne. Au rapport de Strabon, Midas mourut pour avoir bu du sang de bœuf chaud. Il prit ce breuvage, comme l'observe Plutarque, dans l'espérance de se délivrer des songes funestes qui troublaient son sommeil. Ce prince bâtit une ville appelée Ancyre.

On a cherché à expliquer les deux aventures fabuleuses de Midas. La première, dit-on, désigne un monarque économe jusqu'à l'avarice, qui, régnant sur un pays fertile, retirait des sommes considérables de la vente de ses grains, de ses vins et de ses bestiaux; et la seconde, l'attention de ce prince à entretenir partout des espions. *Hérod.*, 1, *c.* 14. — *Hyg.*, *fab.* 19, 274. — *Met.*, 11, *fab.* 5. — *Plut.*, *sur la superst.* — *Max. de Tyr*, 30. — *Paus.*, 1, c. 4. — *Val. Max.*, 1, c. 6. — *Strab.*, 1. — *Hyg.*

2. — roi d'un canton de la Macédoine, fut dépouillé de ses états par Caranus. *Just.*, 7, c. 1.

1. **MIDÉE**, *-dea*, *myth.*, Phrygienne, maîtresse d'Electryon, dont elle eut Licymnius. *Apollod.*

2. — fille de Phylas et maîtresse d'Hercule, qui la rendit mère d'Antiochus.

3 — nymphe aimée de Neptune, dont elle eut Asplédon. Elle donna son nom à la ville de Midée en Béotie. *Paus.*, 9, c. 38.

1. Midée, *-dea*, *géog.* (*Messo*), petite v. de l'Argolide, vers le centre, au S. E. de Tirynthe. Cette ville joua un rôle assez important dans les premiers temps de la Grèce; elle forma quelque temps un royaume indépendant sous Electryon, fils de Persée. Elle fut ruinée de bonne heure. *Paus.*, 9.

2. — v. de Béotie, à peu de distance du lac Copaïs, fut engloutie par un débordement des eaux du lac. *Iliade*, 2, *v.* 14. — *Strab.*, 8. — *Paus.*, 2.

3. — *-dæum*, v. de la Phrygie septentrionale, sur le Sangarius, près de sa source.

4. — v. de la Lycie. *Theb.*, 4, *v.* 45.

MIDIAS, Athénien puissant, contre lequel Démosthène prononça un de ses premiers discours. Cette oraison nous est parvenue.

MIEZA, v. de Macédoine. V. Myéza.

MIGONITIDE, *-tis*, surnom de Vénus, pris du culte qu'on lui rendait à Migonium. *Paus.*

MIGONIUM, petite contrée maritime de la Laconie mérid., aux environs de Gythium et de l'île de Cranée.

MIHR ou Mihir, dieu des Perses, que les Grecs et les Romains nomment Mithras.

MILANION, fils d'Amphidamas, amant d'Atalante, fut dévoré par un lion dans une caverne où il s'était retiré avec sa maîtresse. *Ovide*, *Art d'aim.*, 2, *v.* 188.

MILCHOM. V. Moloch.

MILÉSIAQUES (Fables), contes obscènes composés par Aristide, n° 6.

MILÉSIENS, habitans de Milet. V. Milet.

MILET, *-tus*, *myth.*, roi de Carie, fils d'Apollon et d'Acacallis, s'étant enfui de l'île de Crète pour se dérober à la colère de Minos, qu'il avait voulu détrôner, vint dans la Carie, où il bâtit la ville qui portait son nom. Quelques-uns croient qu'il conquit seulement la ville d'Ionie, nommée jusque là Anactoria, et qu'il la nomma Milet; ils ajoutent qu'il en passa les habitans au fil de l'épée, à l'exception des femmes, qu'il distribua à ses soldats. Il eut en partage Cyanée, fille du fleuve Méandre;

Strab., 14. — *Mét.*, 9, *v.* 446. — *Paus.*, 7, *c.* 2. — *Apollod.*, 3, *c.* 1.

MILET, *-tus*, *hist.*, petit-fils de Gygès, épousa la sœur de Sadyatte, roi de Lydie.

1. MILET, *-tus*, *géog.* (*Pala-Sha*), fameuse ville de l'Asie mineure, capitale de l'Ionie, à l'extrémité méridionale de cette province, sur la mer, un peu au S. de l'embouchure du Méandre. Elle a aussi porté les noms de Lélécis, Pythiusa, Anactoria. Cette ville, quoiqu'occupée par les Ioniens, avait été bâtie avant leur arrivée, vers l'an 1155 av. J. C., par les Crétois, sous la conduite de Sarpédon. Selon d'autres c'était Milet, fils d'Apollon, ou enfin Nélée, qui en avait jeté les fondemens. Elle avait quatre ports assez considérables, entre autres un qui contenait une flotte entière. De là vint qu'elle fut long-temps toute-puissante sur la Méditerranée et sur le Pont-Euxin, et qu'elle fonda un nombre prodigieux de colonies. Pline en compte jusqu'à quatre-vingts. Après diverses guerres elle tomba au pouvoir des Perses, contre lesquels elle se révolta, mais inutilement. En effet, sous Histiée, elle fut assiégée, emportée et pillée avec fureur; mais elle se releva bientôt, plus opulente et plus forte que jamais, au point que dans la suite Alexandre eut beaucoup de peine et perdit beaucoup de temps à la soumettre. Long-temps après les Romains s'en emparèrent.

Les habitans de Milet étaient célèbres par leur mollesse et la dissolution de leurs mœurs. C'est chez eux que prirent naissance ces fables obscènes qui furent nommées du nom de leur ville *Milésiennes* ou *Milésiaques*, et dont nos romans ne sont qu'une copie. Outre Apollon Didymien, qui avait chez eux un oracle célèbre, les Milésiens honoraient d'un culte particulier Isis, qu'ils regardaient comme la protectrice de leur ville, et aux fêtes de laquelle ils se blessaient le visage à coups d'épée. Ils avaient des magistrats nommés *Enantes*, qui dans les affaires importantes délibéraient en pleine mer, jusqu'à ce qu'ils se fussent arrêtés à un parti. Les étoffes de laine de Milet étaient extrêmement renommées, surtout pour leur teinture en pourpre. Cette ville avait donné naissance à Thalès, l'un des sept sages de la Grèce, à Anaximandre, à Anaximène, à Hécatée, à Cadmus l'historien, à Pittacus, à Eschine et à l'historien Aristide (n° 6), auteur des premières *Milésiaques*. Cette ville est entièrement détruite, et n'offre plus qu'un monceau de ruines, qu'on nomme *Pala-Sha*. *Hérod.*, 1, *c.* 14; 5, *c.* 24; 6, *c.* 18. — *Corn. Nép.*, *Milt.*, 3. — *Géorg.*, 3, *v.* 316. — *Ov.*, *Trist.*, 2, *v.* 413. — *Strab.*, 15. — *V. Pat.*, 1, *c.* 6. — *Q. C.*, 4, *c.* 1; 7, *c.* 5; 8, *c.* 2. — *Ptol.*, 5, *c.* 2. — *Act. des Ap.*, 20, *v.* 14.

2. — très-ancienne v. de l'île de Crète, au N., sur la côte, entre Pantomatrium et Rhitymne. Une colonie de cette ville fonda, dit-on, la ville de Milet, dans l'Asie mineure. *Il.*, 2, *v.* 156. — *Strab.*, 15.

MILETIA, une des filles de Scédase, fut enlevée ainsi que sa sœur par de jeunes Thébains.

MILETIS, fille de Milet, petit-fils de Gygès.

1. MILETIUM, v. de Calabre, fondée par une colonie de Milet.

2. — v. de Crète. V. MILET, n° 2. *Il.*, 2, *v.* 154.

MILÉTOPOLIS, petite v. de la Mysie, vers le N. E., chez les Doliones, près du Mæstus et du lac Milétopolite.

MILÉTOPOLITE (LAC), *-tes -rus*, lac de la Mysie septentrionale chez les Doliones, près de Milétopolis.

MILETUS. V. MILET.

MILEVIS ou MILEVUM (*Mila*), petite v. de l'Afrique, sur les confins de la Numidie et de la Mauritanie Sitifensis, au S. E. d'Igilgilis, au N. O. de Cirta, près du fleuve Ampsagas.

MILIADE. V. MILTYADE.

MILICE (MAITRE DE LA) V. MAITRE, etc.

1. MILICHIUS, *myth.* (μειλίχιος, propice *ou* doux comme le miel), surnom de Jupiter chez les Eléens.

2. — surnom donné à Bacchus, parce qu'il avait enseigné aux hommes à cultiver la vigne.

MILICHUS, *hist.*, affranchi de Flavius Scévinus, découvrit à Néron la conspiration de Pison. Il fut en récompense comblé des bienfaits du prince, et reçut le nom de *Soter*, c'est-à-dire sauveur. *Tac.*, *Ann.*, 15, *c.* 54.

MILICHUS, *géog.* V. AMILICHUS.

MILINUS, roi de l'île de Crète.

MILIONIE. V. MILONIE.

MILIZIGERIS (*île Salsette*), île de la péninsule Indique, à l'O. du Gange, dans la mer Erythrée au S., et près du golfe de Barygaza, et au N. de Mandagara.

MILLE, *-liare*, *-liarium*, mesure romaine pour les grandes longueurs, valait 1,000 pas; c'est de là que lui vient son nom. Les Romains comptaient les distances par milles comme nous comptons par lieues, et marquaient chaque mille par une borne. V. MILLIAIRE DORÉ.

Les recherches les plus récentes et les plus rigoureuses évaluent le mille à 758 toises 58 pouces; ou 1 kilomètre 479 mètres 26 centimètres. Suivant Cassini, le mille de Strabon a 766 toises ou 1493 mètres. V. les *Tables des mesures Romaines*, *pag.* 14 et 15 à la fin du vol., pour l'évaluation d'un nombre donné de milles, et pour les rapports du mille avec les autres mesures.

MILLIARIA, nom que les Romains donnaient à trois grands vases d'airain qui étaient placés dans le sallon des Thermes, et qui contenaient des *milliers* d'amphores. L'un servait pour l'eau chaude, l'autre pour l'eau tiède, et le troisième pour la froide. Ces vases étaient disposés de manière à ce que l'eau pouvait passer de l'un dans l'autre par le moyen de plusieurs siphons.

MILLIAIRE DORÉ, *Milliarium Aureum*, colonne fameuse surmontée d'une borne en or, et placée par Auguste au milieu du Forum. C'est de là que l'on commençait à compter par milles la distance de Rome à toutes les villes et les provinces de l'empire. A partir de ce point on avait disposé de mille en mille, sur les routes principales, des bornes numérotées qui indiquaient la distance où elles étaient de la capitale; ces bornes se nommèrent aussi *milliaires*. C'est là ce qui donna lieu à ces expressions : *tertio*, *quarto ab urbe lapide*, à la troisième, quatrième borne à partir de la ville, pour indiquer l'éloignement où chaque lieu était de Rome. — Lors de la translation de la résidence impériale à Byzance Constantin fit élever dans la place de l'Augustéon un milliaire d'or. C'était une arcade ornée de statues, et destinée au même usage que le milliaire de Rome.

1. MILON, *-lo*, de Crotone, fils de Diotime, le plus célèbre athlète de l'antiquité, fut sept fois vainqueur aux jeux pythiques, la première fois étant encore dans la classe des enfans, et six fois aux jeux olympiques. Il se présenta une septième fois à Olympie; mais il ne put y combattre faute d'antagonistes. On raconte de lui plusieurs traits qui marquent une force de corps extraordinaire. Il prenait une grenade dans sa main, et par la seule application de ses doigts, sans écraser ni presser ce fruit, il la tenait si bien que personne ne pouvait

la lui arracher. Il mettait le pied sur un palet graissé d'huile et par conséquent fort glissant; cependant, quelque effort que l'on fît, il n'était pas possible de l'ébranler, ni de lui faire lâcher pied. Il se ceignait la tête avec une corde en guise de ruban, puis il retenait sa respiration; dans cet état violent, le sang, se portant au front, lui enflait tellement les veines que la corde se rompait. Il tenait le bras droit derrière le dos, la main ouverte, le pouce levé, les doigts joints, et alors un homme n'eût pu lui séparer le petit doigt d'avec les autres. Ce qu'on dit de sa voracité est presque incroyable; elle était à peine assouvie par vingt livres de viande, par autant de pain, et quinze pintes de vin par jour. Athénée rapporte qu'une fois ayant parcouru toute la longueur du stade, portant sur ses épaules un taureau de quatre ans, il l'assomma d'un coup de poing, et le mangea tout entier dans la journée. Il eut enfin une occasion plus utile d'exercer cette force prodigieuse. Un jour qu'il assistait aux leçons de Pythagore, dont il était le disciple assidu, la colonne qui soutenait le plafond de la salle ayant été tout à coup ébranlée, il la soutint seul, donna aux auditeurs le temps de se retirer, et se sauva lui-même après. Il termina ses jours d'une manière funeste. Ayant trouvé sur son chemin dans une forêt un vieux chêne entr'ouvert par des coins, il entreprit de le fendre avec ses mains; mais, l'effort qu'il fit ayant dégagé les coins, ses mains restèrent prises de manière que, ne pouvant les retirer, il fut dévoré par les loups, vers l'an 500 av. J. C. Milon, comme un autre Hercule, portait une peau de lion et une massue. *Métam.*, 15. — *Cic.*, *Vieill.* — *Strab.*, 16. — *Val. Max.*, 9, *c.* 12.—*Paus.*, 6, *c.* 11.

2. — autre athlète de Crotone, dont Théocrite fait mention dans sa quatrième idylle.

3. — un des généraux de Pyrrhus, gouverneur de Tarente, l'an de Rome 478, livra la ville aux Romains trois ans après. *Just.*, 25, *c.* 3.

4. — assassina, au pied d'un autel consacré à Diane, Laudamie ou Laodamie, princesse épirote du sang royal. Les dieux, pour le punir de ce sacrilége, le rendirent furieux, et dans ses accès de fureur, il se tua lui-même. *Just.*, 28, *c.* 3.

5. — lieutenant de Persée, dernier roi de Macédoine, commandait les Crétois dans une bataille contre les Romains l'an 171 av. J. C. Trois ans après, Persée ayant été entièrement défait par les Romains, Milon fut un des premiers à se rendre. *T. L.*, 42, *c.* 58; 44, *c.* 32; 45.

6. — (T. Annius), *-lo*, Romain célèbre par son amitié pour Cicéron et ses démêlés avec Clodius, naquit à Lanuvium, vers l'an 95 av. J. C., et eut pour père un Papius, nom fameux dans la guerre sociale. Il paraît que sa famille était une des plus distinguées, ou du moins une des plus opulentes de l'Italie, puisqu'il épousa la fille de Sylla. Nommé tribun du peuple, l'an 57 av. J. C., il agit avec zèle pour le rappel de Cicéron. Les violences perpétuelles de Clodius paralysaient toutes ses mesures; Milon, afin d'y mettre un terme, l'accusa de fomenter des troubles. Clodius, désespérant de corrompre ses juges, éluda le jugement, et se vengea en faisant insulter son adversaire par un amas de gens séditieux qu'il avait autour de lui. Milon fut obligé de s'entourer de gladiateurs, et de repousser par les armes les gens de Clodius, qui l'attaquaient toutes les fois qu'il sortait. Cependant, malgré ces intrigues, le rappel de Cicéron fut résolu. L'année suivante Clodius, nommé édile, cita Milon à son tour comme auteur de violences attentatoires au calme public. Pompée plaida la cause de l'accusé; Clodius répliqua, le tout au milieu des clameurs les plus furieuses des deux partis. Rien ne fut décidé; et l'affaire, à force de traîner en longueur, fut enfin oubliée; mais la haine subsistait toujours au fond de l'âme des deux adversaires. Quelques années après (51 av. J. C.) Milon brigua le consulat; deux autres Romains étaient ainsi que lui sur les rangs, et tous briguaient cette grande place avec fureur: chacun avait sa petite armée, et chaque jour était signalé par un combat sanglant. Clodius surtout soutenait les prétentions des deux compétiteurs de Milon, afin de mieux faire échouer les siennes. Cependant, grâce à un vaste crédit, à d'immenses richesses et surtout à la protection de Pompée, Milon allait réussir quand un événement malheureux vint ruiner ses espérances. Un jour qu'il allait à Lanuvium avec sa femme et une suite nombreuse d'esclaves, il rencontra Clodius, qui revenait à Rome, accompagné seulement de trois amis et de quelques domestiques bien armés. Leurs esclaves se prirent de querelle; Milon défendit ses gens, en sorte que la dispute devint générale. Clodius reçut plusieurs blessures, et fut obligé de se réfugier dans une maison du voisinage. Milon le poursuivit dans cet asile, et le fit tuer par ses esclaves. Le corps de Clodius fut porté à Rome, et exposé dans la place publique. Les amis du tribun s'élevèrent avec violence contre Milon, et le traduisirent en jugement. De plus Pompée se refroidit pour lui, et, craignant sans doute que l'on n'attribuât à ses ordres le meurtre de Clodius, il se montra disposé à condamner l'accusé. Il entoura le tribunal d'une troupe de soldats, pour prévenir, dit-il, les violences des anciens amis de Clodius, peut-être au contraire pour empêcher l'influence favorable des amis de Milon. Cicéron entreprit de défendre son ami; mais il fut tellement effrayé par les cris des partisans de Clodius et par la présence des soldats qu'il oublia la meilleure partie de sa harangue, et ne parla que faiblement en faveur de son client. Milon fut condamné, et exilé à Marseille. Quelque temps après Cicéron retoucha sa harangue, et en envoya une copie à Milon, qui, après l'avoir lue, s'écria: *O Cicéron, si tu avais tenu ce langage à mes accusateurs, je ne mangerais pas aujourd'hui de si bonnes figues à Marseille.* En effet le discours de Cicéron pour Milon est un des chefs-d'œuvre de l'art oratoire. Adresse, force, raisonnement pathétique, narrations adroites, tableaux énergiques, péroraison sublime, tout s'y trouve réuni.

L'exil de Milon mit fin à son rôle politique. Lors du triomphe de César (48 av. J. C.), choqué de ne point avoir été rappelé par le dictateur, qui avait cependant décrété le retour de tous les Romains bannis sous l'influence de Pompée, il s'avança dans l'Italie, assemblant autour de lui des esclaves, des brigands, des prisonniers, des gens de la lie du peuple, et déjà il assiégeait Compsa, chez les Hirpins, quand une pierre lancée de-dessus les murailles le blessa à la tête. Il mourut peu après, 48 ans av. J. C. *Cic.*, *Disc. p. Milon.* —*V. Pat.*, 2, *c.* 47. — *Dion Cass.*

MILOLITUM, v. de la Thrace méridionale, près des sources du Lissus, à l'O. de Trajanopolis et au N. de Mésembrie.

MILONIE CÉSONIE, *hist.* V. CÉSONIE.

MILONIE ou MILIONIE, *-nia*, *géog.*, v. d'Italie dans le Samnium, dont le dictateur M. Valerius s'empara l'an de R. 451, 303 av. J. C. *T. L.*, 10, *c.* 3, 34.

MILTAS, devin, natif de Thessalie, servit dans l'armée de Dion, contre Denys le Jeune. Il rassura les troupes effrayées par une éclipse.

1. MILTIADE, *-des*, archonte l'an 669 av. J. C.

2. — Athénien, devint roi des Dolonces, peuple de Thrace, par une circonstance singulière. Les Do-

lonces, affaiblis par la guerre que leur faisaient les Absynthiens, envoyèrent consulter l'oracle de Delphes. La Pythie leur répondit de prendre pour roi le premier homme qui les inviterait à loger chez lui. Or Miltiade fut le premier qui leur fit cette offre. Alors ceux-ci lui annoncèrent la volonté des dieux, et le choisirent pour roi. Miltiade fit construire une muraille qui s'étendait depuis la ville de Cardie jusqu'à Pactye, afin de fermer le passage aux Absynthiens. Ayant livré un combat aux habitans de Lampsaque, il fut fait prisonnier; mais à la demande de Crésus, roi de Lydie qui lui était attaché, il fut mis en liberté. A sa mort il laissa son royaume à Stésagoras, fils de Cimon, son frère utérin. Les peuples de la Chersonèse célébraient à certaines époques des fêtes en son honneur, d'où étaient exclus les habitans de Lampsaque. *Hérod.*, 6, *c.* 33.

3 — fameux capitaine athénien, était neveu du précédent par son père Cimon et frère de Stésagoras, qui régna sur les Dolonces. Selon Hérodote, Miltiade fut, après la mort de Stésagoras, envoyé par les Athéniens dans la Chersonèse, pour y prendre la conduite des affaires. Quand il y fut arrivé il affecta la plus grande douleur de la mort de son frère Stésagoras. Les principaux habitans s'étant rendus dans son palais pour pleurer avec lui, Miltiade les fit arrêter, se rendit par cette perfidie maître absolu de la Chersonèse, et consolida sa puissance en épousant Hégésipyle, fille d'Olorus, roi de Thrace.

Corn. Népos, sans parler de ces intrigues, dit seulement que Miltiade fut envoyé à la tête d'une colonie dans la Chersonèse; puis, s'étant emparé du pays, il fit voile vers Lemnos, qui se soumit à lui, et ensuite vers les Cyclades, qu'il conquit avec rapidité. Peu après Darius, ayant fait construire un pont sur le Danube afin de porter la guerre chez les Scythes, choisit Miltiade au nombre des seigneurs auxquels il confia la garde de ce pont. Tandis qu'il était avec son armée au milieu des déserts de la Sarmatie, Miltiade voulut rompre le pont, afin de rendre impossible le retour des troupes persanes, et par là d'affranchir la Grèce des craintes que devait inspirer le voisinage d'une puissance ambitieuse. Les représentations d'Histiée de Milet prévalurent sur sa proposition; et, dès lors craignant la vengeance de Darius, qui ne pouvait long-temps ignorer l'avis qu'il avait donné, il quitta pour jamais la Chersonèse, et revint à Athènes.

A peine Darius fut-il revenu en Asie que ses courtisans l'engagèrent à faire la conquête de la Grèce; bientôt en effet une armée formidable envahit l'Attique. Au milieu de l'épouvante universelle, Miltiade seul conserva son sang-froid, et décida qu'il fallait marcher à l'ennemi. Cette intrépidité électrisa tous les cœurs; et les généraux qu'il avait pour collègues lui abandonnèrent leur autorité. La bataille eut lieu quelques jours après, et douze mille Athéniens taillèrent en pièces une armée de trois cent mille hommes (490 av. J. C.). Le gain de cette bataille fut dû surtout à l'héroïsme du général athénien. Cependant lorsqu'il demanda une couronne d'olivier pour récompense de sa valeur, non seulement les Athéniens lui refusèrent cette marque d'honneur, mais ils blâmèrent encore son orgueil et sa présomption. La seule distinction qu'ils accordèrent à un homme qui venait de les affranchir, eux et toute la Grèce, de la domination des Perses, fut de le faire peindre dans le Pœcile, à la tête de ses collègues, dans l'attitude d'un général qui harangue ses soldats, et qui donne le signal du combat.

Quelque temps après Miltiade eut ordre de punir les îles qui avaient embrassé le parti des Perses. On lui donna une flotte de soixante-dix voiles pour cette expédition. Il eut d'abord de grands succès; mais, sur le faux avis que la flotte des Perses venait l'attaquer, il leva le siége de Paros, et revint à Athènes. On l'y accusa de trahison: les blessures qu'il avait reçues au siége de Paros l'empêchant de se rendre à l'assemblée, ses ennemis profitèrent de son absence pour l'accabler, et le firent condamner à une amende de cinquante talens. L'impossibilité où il se trouva de payer une somme si considérable fit commuer cette peine en celle de la prison. Il y mourut de ses blessures, vers l'an 489 av. J. C. Cimon, son fils, qui était alors fort jeune, acheta la permission d'ensevelir le corps de son père en payant l'amende. (V. CIMON.)

L'accusation intentée à ce grand homme au sujet de l'affaire de Paros ne fut que le prétexte de sa condamnation; la véritable cause venait de la défiance des Athéniens. Ce peuple, devenu soupçonneux depuis l'usurpation des Pisistratides, ne pouvait voir sans ombrage l'élévation d'aucun de ses citoyens. Ce fut là tout le crime de Miltiade. On craignait qu'un homme accoutumé au commandement ne pût s'accommoder d'une condition privée, et qu'il ne se portât à des desseins contraires à la liberté de sa patrie. On le trouvait trop populaire et trop affable à l'égard des personnes de la plus basse condition. Le grand crédit qu'il avait dans les états voisins, un mérite éclatant acquis par les armes augmentaient les frayeurs de ce peuple, et, tout innocent qu'était Miltialde, il ne fallait pas moins que sa perte pour calmer les alarmes de son ingrate patrie. *Plut.*, *Cim.* — *Hér.*, 4, *c.* 137; 6, *c.* 34. — *Corn. Nep.*, *Mil.*, *c.* 1. — *Val. Max.*, 5, *c.* 3. — *Just.*, 2, *c.* 9, 15.

MILTIADÉES, jeux célébrés dans la Chersonèse en l'honneur de Miltiade n° 2.

MILTINE, v. d'Afrique, à peu de distance de la côte, près de laquelle fut battu Archagathus, fils d'Agathocle, 307 ans av. J. C. *Diod. de Sic.*

MILTO (μίλτος, vermillon), surnom donné à la célèbre Aspasie, maîtresse du jeune Cyrus et d'Artaxerce, à cause du vif incarnat de son teint.

MILTOSCYTHÈS, officier thrace, qui abandonna le parti des Grecs auxiliaires après la bataille de Cunaxa, pour suivre celui des Perses.

MILVIUS, *hist.*, parasite, dont Horace fait mention. *Sat* 7, *v.* 36.

MILVIUS PONS, *géog.*, ou MULVIUS (*Pont de Mole*), pont sur le Tibre, à deux milles de Rome. Ce pont était fameux du temps de Néron par les rendez-vous qui s'y donnaient et les courses nocturnes qu'y faisait l'empereur. Maxence, vaincu à la bataille de Rome par Constantin, opérait sa retraite en désordre vers la ville quand ce pont croula sous ses pas; il fut noyé ainsi que la plus grande partie de ses troupes, le 29 octobre 312. *T. L.*, 27, *c.* 51. — *Tac*, *Ann.*, 13, *c.* 47; *Hist.*, 1, 2, et 3.

MILYADE, *-lyas*, petite contrée de l'Asie mineure, qui fit originairement partie de la grande Phrygie et dans la suite de la Lycie. Aricande, Sagalasse, Cibyre et Thémistonium en étaient les villes les plus remarquables. Sarpédon, chassé de la Crète par Minos, alla, dit-on, se fixer dans ce pays. Ses habitans furent appelés d'abord Milyes, et ensuite Solymes. Ils se réunirent à Xerxès contre les Grecs. *Hérod.*, 1, *c.* 173. — *Cic.*, *Verr.*, 1, *c.* 38. — *T. L.*, 38, *c.* 39. — *Pline.* — *Ptol.*, 5, *c.* 3.

MIMALLONES, nom donné aux Bacchantes, et dont l'origine est incertaine; quelques-uns le font dériver du mont Mimas. *Perse*, 1, *v.* 99. — *Ov.*, *art d'aim.*, *v.* 541. — *Theb.*, 4, *v.* 665.

MIMANS, chef des Bébryces, tué par Pollux.

1. **MIMAS**, *myth.*, géant foudroyé par Jupiter. *Hor.*, 3, *od.* 4.

2. — Troyen, fils de Théano et d'Amycus, naquit la même nuit que Pâris, et vécut toujours avec lui dans une étroite amitié. Il suivit Enée en Italie, et fut tué par Mézence. *En.*, 10, *v.* 702.

3. — centaure, tué aux noces de Pirithoüs.

4. — fils d'Eole. *Mét.*

1. **Mimas**, *géog.*, montagne de l'Ionie septentrionale, occupait presque toute la presqu'île de Clazomène.

2. — montagne de Thrace, vers le S.

3. — montagne de la Grèce, dans l'Etolie.

4. — petite montagne de l'île de Psyrie. *Odys.*, 3, *v.* 172. —*Strab.* —*Pline.* — *Paus.*

MIMES, *-mi* (μιμεῖσθαι, imiter), espèce de farces dramatiques inventées par les Romains, et dans lesquelles le jeu des acteurs faisait tout. Les paroles ne consistaient guère que dans quelques monologues et quelques conversations fort courtes. Il n'y avait dans ces pièces ni vraisemblance, ni plan, ni liaison ; ce n'étaient que des scènes détachées dans lesquelles on tournait en ridicule un caractère principal placé successivement dans diverses situations. Ce caractère, confié à un homme que l'on nommait préférablement aux autres l'acteur, était pris dans les dernières classes de la société ; il était peint en traits fort énergiques, plus propres à exciter le gros rire des spectateurs qu'à charmer leur esprit. Au reste le poète ne fournissait que les principaux traits du tableau, que l'esquisse du rôle ; les détails étaient suppléés par les acteurs, qui en improvisant s'abandonnaient à leur gaîté naturelle. L'auteur même de la pièce se chargeait ordinairement du rôle principal ; aussi rarement les hommes libres composèrent-ils des mimes.

Avant d'entrer en action, l'auteur exposait dans un prologue le sujet de la petite pièce que l'on allait représenter, afin de mettre l'auditoire à même de se passer d'une exposition régulière, et de comprendre ce qui n'était indiqué que très-imparfaitement par les gestes, et par quelques paroles des acteurs. Au reste on s'embarrassait peu de trouver un dénouement raisonnable à une intrigue folle. Quand l'acteur ne savait comment sortir de l'embarras où il s'était mis, il prenait la fuite, la toile se levait, et une autre pièce recommençait. Au reste le style des mimes était ignoble, bas, et plein de locutions vicieuses que les auteurs semblaient même rechercher.

Ces farces grossières, après avoir fait les délices de la populace, et avoir remplacé d'abord les *Atellanes* et ensuite toute espèce de spectacle dramatique, prirent quelque chose de plus régulier, vers le temps de Jules-César. En même temps les poètes, non contens d'amuser le vulgaire par des bouffonneries, mêlèrent à leurs folies d'utiles vérités et de belles maximes, et usèrent de la liberté que donnait le genre de l'ouvrage pour lancer de malignes allusions contre les chefs de l'état, ce qui leur attira plus d'une fois l'animadversion des empereurs.

Décimus Laberius, Publius Syrus et Cn. Mattius furent les plus célèbres auteurs de mimes à Rome.

Il ne faut point confondre les mimes des Romains avec ceux des Grecs, qui n'étaient que des pièces fort courtes, dont le sujet n'eût pu remplir une pièce de longueur ordinaire, mais dans lesquelles le jeu mimique des acteurs n'avait pas plus d'importance que dans tout autre ouvrage dramatique.

MIMNERME, *-mus*, poète élégiaque et célèbre joueur de flûte, contemporain et ami de Solon, et natif de Colophon en Ionie ou selon d'autres d'Astypalée. Les anciens lui attribuaient l'invention du vers pentamètre et de l'élégie. On le préférait généralement à Callimaque ; et deux hommes d'un caractère bien différent, Agathocle et Properce, en faisaient également leurs délices. Il paraît en effet par les fragmens qui nous restent de ce poète que peu d'auteurs érotiques réunissent plus de fraîcheur et de naturel à plus de grâce et d'élégance. Un abandon inimitable, une délicatesse exquise brillaient dans tous ses vers. Il est à craindre cependant que trop souvent un peu de monotonie n'en ait diminué l'agrément. L'amour, toujours l'amour, paraît avoir été l'unique fond de ces poèmes, et des plaintes amères sur la vieillesse, qu'il y entremêle, en ont sans doute peu varié les détails. Ces plaintes s'expliquent par la passion malheureuse qu'il eut, dit-on, dans sa vieillesse pour une jeune fille nommée Nanno. Les œuvres de Mimnerme étaient distribuées en deux parties ; la première portait le titre de l'élégie ; la seconde, composée pareillement d'élégies, avait celui de Nanno, sa maîtresse, et était divisée en deux livres. Il nous reste de ces diverses compositions des fragmens que l'on trouve dans Stobée, avec ceux d'autres auteurs lyriques et élégiaques, Leyde, 1568. *Hor.*, 1. *ép.*, 6, *v.* 65 ; *ép.*, 2, *v* 99.—*Prop.*, 1, *él.* 9, *v.* 11. — *Paus.*, 9, *c.* 29. —*Strab.*, 1, 14.

MIMON, un des dieux Telchines.

MINÆA, contrée de l'Arabie Heureuse, dans la partie méridionale, vers l'angle formé par le golfe Arabique et la mer Erythrée. Carna ou Carana en était la ville principale.

MINCIUS (*Mincio*), fleuve de la Gaule Cisalpine, sortait de chez les Euganéens, traversait le lac Benacus, passait à Mantoue, et se jetait dans le Padus entre le Cleusis et le Tartarus. *T. L.*, 24, *c.* 10.—*Virg.*, *écl.*, 7, *v.* 13 ; *Géorg.*, 3, *v.* 15 ; *En.*, 10, *v.* 206. — *Strab.*, 5.

MINDARE, *-rus*, commandant la flotte de Lacédémone, l'an 411 av. J. C. Il fut vaincu par les Athéniens. *Diod. de Sic.*— *Just.*, 5, *c.* 4.

MINDIE, *-dia*, nom que donne Strabon à Palæmyndie ou l'ancien Mynde. V. Mynde n° 2.

MINE, *-na*, poids et monnaie des Athéniens. La *mine* valait 100 drachmes, et était la soixantième partie du *talent*. La *mine* poids valait 14 liv. 2 gros, ou 4 hectogrammes 36 grammes. La *mine* monnaie équivalait à 92 fr. 16 cent. V. les *Tab. des Mes. Grecq.* nos VI, VII et VIII, où vous trouverez l'évaluation d'un nombre quelconque de mines.

MINÉE, *Mineus*, ou Minyas. V. Minyas.

Minée, *næa*, *géog.* V. Minæa.

MINEENS, *-nai*, peuple de l'Arabie Heureuse, habitait le pays nommé Minæa. *Ptolém.*, *c.* 76. — *Diod. de Sic.* — *Strab.* — *Pline.*

MINÉIDES, filles de Minyas ou Minée, roi d'Orchomène, en Béotie, étaient au nombre de trois : Leuconoé, Leucippe et Alcithoé. Ovide nomme les deux premières Clymène et Iris. S'étant moquées des fêtes de Bacchus, et n'ayant pas voulu interrompre leurs travaux le jour des orgies, le dieu, pour les punir de leur impiété, leur inspira le désir de manger de la chair humaine. Elles tirèrent au sort pour savoir qui d'entre elles donnerait son fils à manger aux autres. Le sort ayant désigné Leucippe, elle livra son fils Hippasus, qui fut aussitôt dévoré par les trois sœurs. Elles furent changées en chauves-souris. C'est en mémoire de ce crime qu'après le sacrifice, le grand-prêtre d'Orchomène avait coutume de poursuivre, le glaive à la main, les femmes qui venaient au temple, et même, dit-on, de tuer la première qu'il rencontrait. *Métam.*, 4, *fab* 12. — *Plut.*, *Quest. gr.*, 38.

1. **MINERVÆ** Promontorium (*capo della Mi-*

nerva), promont. de la Campanie méridionale, au S. E. de Surrentum, vis-à-vis des îles Caprées C'est vers ce lieu que les Sirènes avaient leur séjour.

2. — CASTRUM (*Castres*), v. de l'Iapygie orientale, chez les Salentins, au S. d'Hydronte, sur le détroit qui unit le golfe Adriatique à la mer Ionienne.

3. — MURUS, lieu du Péloponèse, dans l'Achaïe, à 15 stades du port de Panorme. *Paus.*

MINERVAL (*Minerva*, Minerve), honoraires et présens que les écoliers de Rome donnaient à leurs maîtres à la fête des Minervales.

MINERVALES, fêtes romaines en l'honneur de Minerve, se célébraient aux mois de mars et de juin, ou selon d'autres, à ceux de mars et janvier. Les écoliers obtenaient alors des congés, et faisaient à leurs maîtres des présens appelés *Minervales*, du nom de Minerve, protectrice de la littérature et des beaux-arts. *Ovide*, *Trist.*, 3, *v.* 869. — *T. L.*, 9. c. 90.

MINERVE, -*va*, déesse de la sagesse, de la guerre et des arts, était fille de Jupiter. Ce dieu, ayant épousé la sage et prudente Métis, craignit que les enfans qu'il aurait d'elle ne fussent d'une nature supérieure à la sienne : pour prévenir ce malheur il dévora Métis pendant sa grossesse, et quelque temps après, se sentant une grande douleur au cerveau, il eut recours à Vulcain, qui d'un coup de hache lui fendit la tête. Minerve en sortit tout armée. Elle fut aussitôt admise dans l'assemblée des dieux, et devint l'un des plus fidèles conseillers de son père. On la regardait comme la production la plus noble de Jupiter, et presque comme partageant avec lui la toute-puissance. Elle lançait la foudre, prolongeait la vie des hommes, donnait la suprême félicité après la mort, et tout ce qu'elle promettait ou autorisait d'un signe de tête était irrévocable.

Dès le commencement de sa carrière, lors de l'invasion des géans, elle se distingua par son courage, et mérita le titre de déesse de la guerre. Elle se livra ensuite aux arts, dont on lui attribue l'invention. Ce fut elle aussi, dit-on, qui construisit le vaisseau des Argonautes. Ce fut elle qui inventa la flûte; mais un jour qu'elle s'amusait à jouer de cet instrument en présence de Junon et de Vénus, ces déesses rirent des contorsions qu'elle faisait. Minerve, s'étant convaincue de la justesse de leur critique en se regardant dans une fontaine du mont Ida, jeta sa flûte de dépit, et voua à une mort funeste celui qui la trouverait. Marsyas fut la victime de cette malédiction. L'aventure la plus marquante de la vie de Minerve est son différend avec Neptune, pour donner un nom à la ville d'Athènes. Les douze grands dieux, choisis pour arbitres, décidèrent que celui des deux qui produirait l'objet le plus utile à la ville lui donnerait son nom. Neptune, d'un coup de trident, fit sortir de terre un cheval, symbole de guerre, et Minerve un olivier, symbole de paix, ce qui lui assura la victoire. Jeune encore, Minerve avait obtenu de son père la prérogative de rester vierge. Un jour cependant Vulcain ayant fabriqué une armure magnifique pour Jupiter, ce dieu, pour le récompenser, jura par le Styx de lui accorder tout ce qu'il demanderait. Vulcain demanda Minerve pour épouse : le père des dieux y consentit; mais, se souvenant de la promesse qu'il avait faite à sa fille, il l'avertit secrètement de résister à Vulcain. En effet l'époux désigné mit vainement en usage les prières et la violence ; ses efforts impuissans n'aboutirent qu'à donner le jour à un monstre nommé Erichthonius (V. ce mot). D'autres traits de l'histoire de Minerve sont célèbres dans les poëtes. A la tête de ceux-ci il faut ranger sa dispute avec Arachné et la vengeance qu'elle tira de cette rivale orgueilleuse ; la protection qu'elle accorda à Ulysse et à Télémaque, et la mort d'Ajax. V. ces noms.

Le culte de cette déesse était universel. Certaines villes surtout se distinguèrent par les hommages qu'elles lui rendirent, entre autres Saïs en Egypte, où la déesse avait un temple magnifique Les Rhodiens s'étaient mis sous sa protection, et l'on dit qu'à l'anniversaire de la naissance de la déesse on vit tomber dans l'île une pluie d'or; mais qu'ensuite, piquée de ce que l'on avait une fois oublié de porter du feu dans un de ses sacrifices, elle abandonna le séjour de Rhodes, pour se donner tout entière à Athènes. En effet les Athéniens lui dédièrent un temple magnifique, et célébrèrent en son honneur des fêtes dont la solennité attirait à Athènes des spectateurs de toute la Grèce. (V. ATHÉNÉE, PANATHÉNÉES.) On l'adorait aussi avec beaucoup de pompe à Corinthe, Thèbes, Argos, Elatée, Cyparisse, Myrrhinonte, etc.

On lui donnait dans les statues et dans les peintures une beauté simple, négligée, modeste, un air grave, noble, plein de force et de majesté. Elle a ordinairement en tête un casque qu'ombrage un panache flottant, une pique d'une main, un bouclier de l'autre, et l'égide sur la poitrine. L'égide de Minerve était sa cuirasse, au milieu de laquelle était la tête de Méduse. Quelques auteurs prétendent qu'elle était faite de la peau du géant Pallas, qu'elle avait tué en se défendant de ses poursuites. Quelquefois l'égide est prise pour le bouclier de Minerve, mais plus rarement. V. EGIDE.

La plupart des ses statues la représentent assise. Quelquefois elle tient à la main une quenouille au lieu d'une épée. Comme déesse des beaux-arts, on lui donne cette espèce de voile que les anciens appelaient *peplum*. L'olivier parmi les plantes, le coq et la chouette parmi les oiseaux et le dragon parmi les reptiles lui étaient consacrés.

Peu de divinités avaient autant de noms et de surnoms que Minerve. Outre ceux d'Athéna (qui est son nom véritable en grec) et de Pallas (pris sans doute de l'agitation perpétuelle de sa lance (πάλλειν, secouer), on l'appelait *Tritonie*, *Tritonide*, *Tritogénie*, tant parce qu'on la faisait naître auprès du lac Tritonis qu'à cause de la couleur bleue (de mer, dont Triton était un dieu) de ses yeux; *Agorée* parce qu'elle présidait aux marchés (ἀγορὰ); *Hippia* ou *Equestre* parce qu'elle apprit aux hommes à dompter les chevaux (ἵππος); *Stratéa* et *Aréa* à cause de son humeur martiale (στράτος, armée; Ἄρης, Mars); *Coryphagénès* comme étant née du cerveau de Jupiter (κορυφὴ, haut de la tête; γένος, naissance); *Saïs* parce qu'elle était adorée à Saïs; *Cyparissie*, *Alalcomène*, *Coryphasie*, *Lemnienne*, *Limnatide*, des lieux où elle était honorée; *Chalinotide*, à cause du frein qu'elle mit à Pégase (χαλινὸς, frein); *Ergane* ou *Machinatrix* (ἔργον, ouvrage), parce qu'elle avait inventé l'art d'instruire; *Hygie*, comme présidant à la santé. Les surnoms d'Aédon, Luscinie, Musica, Salpinga, etc., font allusion à ce qu'elle inventa, dit-on, la musique, la flûte, la trompette, etc.

Les fonctions, les attributs et les actions de Minerve sont en si grand nombre qu'on ne peut douter qu'il n'y ait eu plusieurs divinités de ce nom. Cicéron en compte cinq, une mère d'Apollon; une autre issue du Nil, honorée à Saïs en Egypte; une troisième fille de Jupiter; une quatrième née de Jupiter et de Coriphé, fille de l'Océan, nommée Corie par les Arcadiens, et à qui l'on doit l'invention des chars à quatre chevaux de front; une cinquième, que l'on peint avec des talonnières, eut pour père Pallas, à qui, dit-on, elle ôta la vie, parce qu'il voulait la violer. S. Clément d'Alexandrie en reconnaît aussi cinq : la première Athénienne et fille de Vul-

enfin, la seconde Egyptienne, fille du Nil; la troisième fille de Saturne, qui avait inventé l'art de la guerre; la quatrième fille de Jupiter; et la cinquième fille de Pallas et de Titania, fille de l'Océan, laquelle, après avoir ôté la vie à son père, l'écorcha, et se couvrit de sa peau (V. PALLAS). Pausanias parle d'une Minerve, fille de Neptune et de Tritonia, nymphe du lac Triton, à laquelle on donnait des yeux bleus, comme à son père, et qui se rendit fameuse par des ouvrages de laine, dont elle fut l'inventrice. *Hésiode, Théog.*, *v.* 886. —*Hérod.*, 1, *c.* 19; 2. *c.* 175. — *Thucyd.*, 1. —*Pind.*, *Olymp.*, 7. — *Soph.*, *Ajax*. —*Apollon.*, 10. — *Cic.*, *Nat. des Dieux*, 1, *c.* 15; 3, *c.* 23.— *Corn. Nep.* — *Paus.* — *Cé.*, *G. des G.*, 6—*Virg.*, *Géorg.*, 1, *v.* 18; *En.*, 2, *v.* 31, 189; 3, *v.* 531; 5, *v.* 284; 6, *v.* 840; 7, *v.* 805; 8, *v.* 409, *etc.* — *Hor.*, 1, *od.* 16; 3, *od.* 4. — *Ov.*, *Metam.*, 6; *Fast.*, 3. — *Diod. de Sic.*, 5. — *Strab.*, 6, 9, 13. — *Hyg.*, *f.* 168. — *Q. C.*, 3, *c.* 7, 12; 4, *c.* 13; 8, *c.* 2 *et* 11. — *Luc.*, *Phars.*, 9, *v.* 354. — *Stac.*, *Théb.*, 2, *v.* 721; 7. — *Just.*, 2, *c.* 6; 20, *c.* 2; 24, *c.* 8; 43, *c.* 5. —*Philost.*, *Icon.*, 2. — *Clém. d'Alex.*, *Strom.*

MINERVE (CAMP DE). V. MINERVÆ, etc.

MINERVINE, *-na*, femme de Constantin-le-Grand et mère de Crispus. Quelques auteurs disent qu'elle n'était que concubine de ce prince.

1. **MINERVIUM**. petite v. de la Gaule cisalpine, vers le N., sur le Méla, au S., et près de la ville de Brixie. *T. L.*, 45, *c.* 16.— *V. Pat.*, 1, *c.* 15.

2. — (CASTRUM). V. MINERVE (Camp de).

3. — édifice consacré à Minerve. Ce mot s'applique en particulier à un petit temple dédié à *Minerva Capitolina* dans la onzième région de Rome, au pied du mont Cœlius.

MINIO (*Mugnone*), petite riv. de l'Etrurie méridionale, naissait près de Sultium, et se jetait dans la mer Tyrrhénienne. *En.*, 10, *v.* 183.

MINION, *-nio*, l'un des confidens d'Antiochus-le-Grand. *T. L.*, 35, *c.* 15 et 16; 37. *c.* 40.

MINISTRES DE LA RELIGION. V. RELIGION et les noms de chacun: PONTIFE, AUGURE, etc

MINIUS (*Minho*), riv. de la Tarraconaise septentrionale, chez les Callaïques, coulait au S., puis à l'O., et se jetait dans l'Océan atlantique à Tyde.

MINIUS CERRINIUS, Campanien, fils de Paculla Minia, fut initié par sa mère aux mystères des Bacchanales, et devint dans la suite un des principaux chefs de la conjuration qui fut formée contre les Romains par tous ceux qui étaient initiés à ces mystères. Il fut condamné à la prison, 186 ans av. J.C. *T. L.*, 29, *c.* 13.

MINNEENS. V. MINÉENS.

MINNOCERTE, *-ta*, v. de la Mésopotamie, vers le centre, dans la Gauzanitide.

MINNODUNUM ou MINNODONUM (*Moudon*), lieu de la grande Séquanaise, chez les Helvetii, un peu au N. du lac Léman, au S. E. d'Avaricum, et au S. O. d'Ebrodunum.

1. **MINOA** (*Torre di capo Bianco*), v. maritime de Sicile, ensuite nommée Héraclée. (V. ce mot.) Elle avait été bâtie par Minos lorsqu'il poursuivit Dédale. *Hér.*, 5, *c.* 46. — *Plut.* — *Diod. de Sic.*

2. — v. de Crète, vers l'E. de la côte septentrionale, au S. du promontoire Zephyrium.

3. — promont. de la Grèce, près de Mégare.

4. — île de la Grèce, dans le golfe Saronique, vis-à-vis de Mégare. *Thucyd.*

5. — v. et promont. de la Laconie orientale, à l'E. de Géronthres, au S. et près d'Epidaure.

6. — petite île de la Laconie, au S. d'Epidaure.

MINOIA REGNA, nom de l'île de Crète, où régnait Minos. *En.*, 6, *v.* 14.

MINOÏDE, *-nois*, nom patronymique d'Ariadne, fille de Minos. *Métam.*, 8.

MINOR (INSULA), (*Minorque*). V. BALÉARES.

1. **MINOS** Ier, roi de Crète, fils de Jupiter Astérius et d'Europe, gouverna son royaume avec beaucoup de sagesse et de douceur, et fit bâtir plusieurs villes, entre autres Gnossus et Phestus. Il fut le législateur des Crétois; et, pour donner à ses lois plus d'autorité, il se retirait tous les neuf ans dans un antre, où il disait que Jupiter, son père, les lui dictait, ce qui lui fait donner par Homère la qualité de disciple de Jupiter. Josèphe est le seul des anciens qui dise que Minos avait reçu ses lois d'Apollon, et qui le fasse voyager à Delphes, pour les apprendre de ce dieu. La sagesse de son gouvernement et surtout son équité lui ont fait donner après sa mort, par les poètes, la fonction de juge souverain des enfers. Minos était regardé comme le président de la cour infernale. Homère et Virgile le représentent un sceptre à la main, agitant l'urne fatale où est renfermé le sort de tous les mortels, citant à son tribunal les pâles ombres, dont on plaide la cause en sa présence, et prononçant avec une sévère impassibilité la sentence suprême. Minos avait épousé Itona, de laquelle naquit Lycastès, père de Minos II. Les lois de Minos subsistaient encore du temps de Platon, qui en fait le plus grand éloge dans un de ses dialogues intitulé *Minos*. *Odyss.*, 19, *v.* 18. — *Hérod.*, 1, *c.* 173; 7, *c.* 69. —*Ov.*, *Mét.*, 7, *c.* 12; 8, *c.* 1. — *En.*, 6, *v.* 432. — *Hor.*, 1, *ode* 28. — *Apoll.*, 3, *c.* 1. — *Hyg.*, *fab.* 41. — *Diod.*, 4. — *Just.*, 20, *c.* 4.

2. — II, roi de Crète, fils de Lycaste et petit-fils de Minos Ier, épousa Pasiphaé, fille du Soleil et de Perséis, et en eut plusieurs enfans. Il fit la conquête des îles voisines; mais il se montra cruel dans la guerre qu'il déclara aux Athéniens, qui avaient tué son fils Androgée. (V. ANDROGÉE.) Il marcha contre eux, prit par la trahison de Scylla la ville de Mégare, qui s'opposait à son passage, força les Athéniens à se rendre; et, non content de sa victoire, il obligea les vaincus d'envoyer chaque année en Crète sept jeunes garçons et autant de jeunes filles, pour servir de pâture au Minotaure. (V. MINOTAURE.) Ce sanglant tribut fut aboli par Thésée, qui tua le monstre.

Lorsque Dédale, après avoir construit le labyrinthe, et favorisé imprudemment la passion criminelle de Pasiphaé, se fut réfugié en Sicile pour se dérober au ressentiment de Minos, ce prince se mit à sa poursuite. Cocalus, roi de Sicile, qui avait donné l'hospitalité à Dédale, reçut d'abord le roi avec les dehors d'une feinte amitié; mais il le fit mourir ensuite, pour n'être pas obligé de livrer à sa colère un homme dont le génie était l'objet de l'admiration universelle. Quelques-uns disent que le roi de Crète fut étouffé dans le bain par les filles de Cocalus. Il mourut trente-trois ans avant la guerre de Troie. Il eut trois fils, Androgée, Glaucus et Deucalion, et deux filles, Phèdre et Ariane. Les anciens semblent n'avoir jamais nettement distingué l'un de l'autre les deux monarques qui ont porté le nom de Minos; mais le rapprochement détaillé des faits et des dates, joint à une lecture attentive d'Homère, de Plutarque et de Diodore, prouve clairement qu'il ne faut pas les confondre. *Plut.*, *Thés.* — *Athén.* —*Mét.*, 8, *v.* 141. —*Diod.*, 4, 6. — *Paus.*, 4. —*Hyg.*, *fab.* 41. V. l'art. précédent.

MINOTAURE, *-rus*, monstre moitié homme et moitié taureau, fut le fruit, à ce que disaient les Athéniens, entraînés sans doute par un faux patriotisme à noircir leur vainqueur, de l'infâme passion de Pasiphaé, femme de Minos II, pour un taureau blanc. Minos, prétendent-ils, sacrifiait tous les ans à Neptune

le plus beau taureau de ses troupeaux. Il s'y en trouva un d'une si belle forme que Minos en substitua un autre de moindre valeur. Neptune, irrité de cette offense, inspira à Pasiphaé une passion monstrueuse pour ce même taureau, et Dédale, par une complaisance criminelle, la favorisa en construisant une vache d'airain. Le fruit de ces amours fut la naissance du Minotaure. Le même Dédale fit alors le fameux labyrinthe de Crète, pour y renfermer ce monstre. On le nourrissait de chair humaine. Les Athéniens, vaincus par Minos II, furent obligés d'envoyer tous les sept ans en Crète sept jeunes garçons et autant de jeunes filles, pour servir de pâture au monstre. Le tribut fut payé trois fois ; mais à la quatrième Thésée s'offrit pour délivrer ses concitoyens, tua le Minotaure, et affranchit sa patrie de ce tribut aussi cruel qu'humiliant. On a donné plusieurs explications de la fable du Minotaure et des amours de Pasiphaé avec un taureau. Quelques-uns ont imaginé que la reine conçut de l'amour pour un courtisan nommé Taurus, et que Dédale prêta sa maison pour favoriser la passion des deux amans ; que Pasiphaé accoucha peu de temps après de deux enfans, dont l'un ressemblait à Minos et l'autre à Taurus, et que ce dernier, fruit d'une paternité douteuse, fut appelé Minotaure, comme pouvant être le fils de Taurus et de Minos. *Virg.*, *Én.*, 6, *v.* 26. — *Mét.*, 8, *fab.* 2. — *Hyg.*, *fab.* 4. — *Plut.*, *Thés.*

MINTHE ou MENTHE. V. MENTHÉ.

MINTURNES, -*næ* (*Trajetto*), v. du Latium, au midi, sur les frontières de la Campanie, chez les Aurunces, entre Sinuesse et Caiète, un peu au-dessus de l'embouchure du Liris, qui la traversait, et qui formait dans les environs de vastes marais. Cette ville fut livrée aux Romains par trahison, l'an 440 av. J. C. ; mais ils n'y envoyèrent une colonie que seize années après. Ce fut au milieu des marécages voisins de cette ville que C. Marius se cacha pour se dérober aux recherches des satellites de Sylla. Ceux-ci pourtant l'y découvrirent, et le conduisirent à Minturnes, dont les habitans le condamnèrent à mort. Mais lorsqu'ils apprirent que sa vue seule avait fait tomber l'arme des mains du soldat qu'ils avaient envoyé pour le tuer, ils furent touchés de son sort, et facilitèrent son évasion. La déesse Marica était adorée à Minturnes ; ce qui fit donner à cette ville le nom de *Maricæ regna*. *T. L.*, 8, *c.* 10 ; 9, *c.* 15 ; 10, *c.* 21 ; 27, *c.* 38. — *Tac.*, *Hist.*, 3, *c.* 57. — *V. Pat.*, 1, *c.* 14. — *Phars.*, 5, *v.* 424. — *Strab.*, 2.

MINUCIA, MINUCIUS. V. MINUTIA, MINUTIUS.

MINUTIA, *hist.*, vestale que sa beauté et l'élégance de ses habillemens firent accuser d'incontinence. Elle fut condamnée sur le faux témoignage d'une femme, et enterrée vive, l'an de Rome 418. *T. L.*, 8, *c.* 15.

1. MINUTIA VIA, *géog.*, nom donné à la voie Appienne, qui conduisait de Rome à Brindes, parce qu'un Minucius l'avait fait paver. *Hor.*, 1, *ép.*, 18, *v.* 20.

2. — porte de Rome, près de laquelle était le temple du dieu Minutius.

MINUTIUS, *myth.*, dieu que les Romains invoquaient pour les petites choses, pour les minuties (*minutæ res*). Il avait un petit temple à Rome, près de la porte Minutia.

1. MINUTIUS (M.), *hist.*, fut nommé trésorier des deniers publics sous P. Valérius Publicola, l'un des premiers consuls, avec P. Véturius. *Plut.*

2. —(M.) AUGURINUS, consul les années 257 et 263 de Rome (497 et 491 av. J. C.). *T. L*, 2, c. 21, 34.

3. — (P.) AUGURINUS, consul l'an de Rome 262 (av. J. C. 492). Sous son consulat le peuple souffrit une famine cruelle occasionnée par sa retraite sur le Mont-Sacré.

4. — (L.) AUGURINUS, consul l'an de Rome 296 (av. J. C. 458), fut battu par les Eques, qui auraient anéanti son armée si le dictateur L. Quintus Cincinnatus ne fût venu à son secours. Pour le punir, le dictateur le dépouilla de sa dignité, et le fit servir en qualité de lieutenant. *T. L.*, 3, *c.* 25.

5. — (Q.) AUGURINUS, consul l'an de Rome 297 (av. J. C. 457). *T. L.*, 3, *c.* 30.

6. — (L.), l'un des fameux décemvirs, l'an de Rome 304 (450 av. J.C.), abdiqua avec ses collègues.

7. — (L. ou M.), fut nommé intendant des vivres l'an de Rome 315 (439 av. J. C.), pour faire cesser une grande famine. Sp. Mélius ayant voulu profiter de la famine pour usurper la souveraineté, Minutius le dénonça, et le fit condamner. *T. L.*, 3, *c.* 35.

8. — (Q.) AUGURINUS, consul l'an de Rome 449 (av. J. C. 305), fit avec succès la guerre contre les Samnites. *T. L.*, 9. *c.* 44.

9 — (M.) RUFUS, consul l'an de Rome 533 (221 av. J. C.), fut envoyé contre les peuples d'Istrie, qu'il força à se soumettre. L'an 537, il fut maître de la cavalerie, sous le dictateur Fabius Maximus ; dans les guerres contre Annibal, ayant osé désobeir à ce magistrat, qui ne voulait pas hasarder le combat, il fut approuvé par le peuple, et obtint un pouvoir égal à celui du dictateur. Bientôt après Minutius fut battu par Annibal, et ne dut son salut qu'au secours de Fabius ; il en fut si reconnaissant qu'il déposa son autorité aux pieds de son libérateur, et jura de lui obéir ponctuellement. Il fut tué l'année suivante, à la bataille de Cannes. *T. L.*, 22, *c.* 8, *etc.* — *Corn. Nép.*, *Annib.*, *c.* 5.

10. — (M.), tribun du peuple l'an de Rome 536, fit porter une loi par laquelle on nomma trois banquiers ou mensaires pour recevoir les dons que les particuliers feraient à la république. *T. L.*, 23, *c.* 21.

11. — (Q.), lieutenant d'Appius Claudius, eut part au siége et à la prise de Capoue, l'an de Rome 541. *T. L.*, 26, *c.* 33.

12. — (Q.) RUFUS, préteur dans le Brutium, l'an de Rome 553 (201 av J. C.), fit arrêter les auteurs d'un vol considérable qui avait été fait dans le temple de Proserpine, à Locres. Consul en 559 (197 ans av. J. C.), il triompha des Liguriens et des Boiens. L'an 565 il fut un des dix commissaires chargés de régler les affaires de l'Asie. *T. L.*, 31, *c.* 4, 6, 12, 13 ; 32, *c.* 1, 27 ; 33, *c.* 22, 23 ; 37, *c.* 55 ; 39, *c.* 54.

13. — (Q.) THERMUS, préteur en Espagne, l'an de Rome 556 (198 av. J. C.), remporta une victoire sur les généraux Budare et Bésaside, et reçut les honneurs de l'ovation. Consul l'an 561 (193 av. J. C.), il remporta deux victoires sur les Liguriens. Il périt dans un combat contre les Thraces, l'an 564 de Rome. *T. L.*, 32, *c.* 27, 29 ; 33, *c.* 24, 26, 44 ; 34, *c.* 10, 45, 54 ; 35, *c.* 3, 11, 20 ; 36, *c.* 38 ; 37, *c.* 46, 55 ; 38, *c.* 41, 46. — *Corn. Nép.*, *Annib.*, *c.* 8.

14. — (M.) RUFUS, préteur à Rome l'an 555. Trois ans après il alla établir une colonie dans le Brutium. *T. L.*, 32, 34 *et* 35.

15, 16. — (P. et Q.), tribuns militaires l'an 561, firent la guerre contre les Gaulois. *T. L.*, 35, *c.* 5.

17. — (L.), lieutenant de Q. Fulvius Flaccus en Espagne l'an de Rome 566. *T. L.*, 40, c. 35, 36.

18. — (T.) MOLLICULUS, préteur à Rome l'an 574. *T. L.*, 40, *c.* 35 *et* 37.

19. — (L.) THERMUS, lieutenant de A. Manlius Vulson l'an de Rome 574. Il suivit ce consul en Istrie. *T. L.*, 41, *c.* 8.

20. — (M. RUFUS), consul l'an de Rome 644 (110 av. J. C.), eut la Macédoine pour département. *Sall.*, *Jugur.*, *c.* 25.

21. — (L.), lieutenant de Cn. Pompée, rendit à César la ville d'Ategua, qu'il commandait.

22. — (L.) Basilus, un de ceux qui conspirèrent contre César 44 ans av. J. C. Il fut assassiné l'année suivante par ses esclaves, à cause de ses cruautés. Il avait servi dans les Gaules en qualité de lieutenant de César. *Cés.*, *G. des Gaul.*, 6.

23. — Thermus, chevalier romain, accusé d'avoir participé à la conspiration de Séjan; il sauva sa vie en accusant d'autres complices, l'an 32 de J.C. *Tac.*, *Ann.*, 6, *c.* 7.

24. — Natalis, excellent jurisconsulte du 1er siècle de l'empire.

25. — (M.) Felix, écrivain chrétien, né en Afrique, florissait vers l'an 207 de J.C., après Tertullien, et non, comme on l'a cru, sous Marc-Aurèle. Il exerça long-temps avec succès à Rome la profession d'avocat. Il se convertit au christianisme, et composa pour la défense de sa nouvelle religion un dialogue intitulé *Octavius*, nom du principal interlocuteur, où il discute avec un partisan de l'antique religion des Romains. Ce morceau est curieux pour ceux qui veulent connaître quels reproches le paganisme adressait au nouveau culte. On voit que Minutius s'est souvent servi de *l'Apologétique* de Tertullien; mais son style a beaucoup plus d'élégance et de pureté, et d'ailleurs Minutius a une manière à lui d'envisager le christianisme. On a long-temps attribué cet ouvrage à Arnobe; mais Adrien Junius et Balduinus l'ont rendu à son véritable auteur. On a deux bonnes éditions de ce livre; l'une imprimée à Leyde, en 1709, et l'autre à Cantorbéry, en 1712. On doit citer celle qui se trouve contenue dans le *SS. Patrum Latinorum opera omnia* d'Oberthür Wurtzbourg, 1780. Ablancourt l'a traduit en français.

MINYAS ou Minée, *-neus*, ancien roi d'Iolcos, et peut-être d'Orchomène, ce qui fit donner à ces deux peuples le nom de Minyens. Rien de plus incertain que la naissance de Minyas. Les uns le font fils de Neptune et de Calliroé, et les autres de Neptune et de Tritégénie, fille d'Eole. Une troisième opinion plus vraisemblable lui donne pour père Chrysès, un des fils de Neptune, et pour mère Chrysogénie, fille d'Halmus. Ce prince acquit de si grandes richesses que son opulence passa en proverbe. Il fut le premier qui fit bâtir un édifice pour renfermer ses trésors. Cet édifice, qui subsistait encore au bout de quinze siècles, et qui fait l'admiration de Pausanias, était une rotonde toute en marbre, dont la voûte se terminait insensiblement en pointe. Minyas épousa deux femmes, Clitodore et Phanasora. La première le rendit père de trois fils, Preston, Clymène et Périclymène. De la seconde il eut Orchomène, Diochithonde et Athamas. Ovide et Plutarque lui donnent de plus trois filles, Alcithoé, Leuconoé et Leucippe, nommée aussi Clymène et Iris. Elles sont connues sous le nom de Minéides (V. Minéides). On ne sait de quelle épouse il les eut. *Ov.*, *Met.*, 4, *v.* 1 *et* 468. — *Paus.*, 9, *c.* 36.

MINYEIUS, ensuite Orchomène, fleuve de Thessalie, se jette dans la mer près d'Arène. *Strab.*, 8.

MINYÉES, *-nyeia*, fêtes célébrées à Orchomène, en l'honneur de Minyas, ancien roi de la contrée.

MINYADES. V. Minéides.

MINYENS, *-yæ*, nom commun aux habitans d'Iolcos en Thessalie, et d'Orchomène en Béotie.

Les Minyens d'Iolcos portèrent ce nom à cause de Minyas, fils de Chrysès, un de leurs plus anciens rois. Les poëtes désignent quelquefois les Argonautes par le nom de Minyens, parceque Jason leur chef, était d'Iolcos. Ce nom fut ensuite donné plus spécialement aux fils qui naquirent de leur commerce passager avec les femmes de Lemnos, qui avaient tué leurs maris. Ce peuple nouveau que l'on peut appeler *Minyens insulaires*, ne resta à Lemnos que jusque vers l'an 1160 av. J. C., époque à laquelle ils furent chassés de l'île par les exilés de l'Attique. Ils passèrent alors dans le Péloponèse, et se fixèrent en grande partie dans les environs d'Amycles, où ils se dirent descendans des Dioscures, dieux toujours vénérés dans la Laconie. C'était vers l'an 1100 av. J. C. Les Hellènes, qui alors venaient d'achever la conquête du Péloponèse, et qui étaient toujours sur un pied hostile avec les premiers habitans, accueillirent avec plaisir ce peuple étranger, en répartirent les familles dans leurs tribus, et partagèrent avec eux beaucoup de terres conquises. Mais bientôt les Minyens portèrent plus haut leurs prétentions, et voulurent avoir part à la royauté; de là résulta une sédition, qui se termina par leur défaite, et à la suite de laquelle ils furent tous emprisonnés par les Hellènes. S'étant échappés par l'adresse de leurs femmes, ils se réunirent sur le Taygète ou sur le Ténare, d'où la plupart émigrèrent les uns en Elide, où ils s'emparerent de six villes, les autres dans l'île Calliste, qu'ils nommèrent Théra du nom de leur chef Théras; une troisième partie s'embarqua sous la conduite de Pollis, Delphus et Critéas, et s'établit moitié dans l'île de Mélos, moitié à Gortyne en Crète.

Les Minyens d'Orchomène furent ainsi appelés soit parce que, selon certaines traditions, leur ville fut fondée par Minyas, dont en effet on y voyait le tombeau, soit parce que les Minyens d'Iolcos la bâtirent sous la conduite d'Orchomène, un des fils de Minyas. On voit par là combien se sont trompés certains auteurs qui ont vu dans Iolcos une colonie d'Orchomène. Au reste ce nom de Minyens servait à mieux faire distinguer les habitans d'Orchomène en Béotie des Orchoméniens d'Arcadie. Les Minyens d'Orchomène, quoique moins célèbres que ceux d'Iolcos, acquirent pourtant quelque renom par la colonie qu'ils envoyèrent dans Téos et par leurs guerres fréquentes avec les Thébains. Ils finirent par les vaincre, et leur imposèrent un tribut; mais Hercule en affranchit ses compatriotes, et força Erginus, roi des Minyens, à payer lui-même un tribut à Thèbes. Dans la suite ils s'associèrent aux Athéniens et aux Ioniens, qui sous Nilée et Androclus passèrent dans l'Asie mineure. *Hérod.*, 4, *c.* 145. — *Apollod.*, 1. — *Hyg.*, *f.* 14. — *Paus.*, 3, 9, *c.* 6.

1. MIPHIBOSETH, fils de Saül et de Respha, sa concubine. David le livra ainsi que les six autres enfans de Saül aux Gabaonites, qui par vengeance le mirent à mort. *Rois*, 2, *c.* 21, *v.* 8.

2. — fils de Jonathas et petit-fils de Saül, était encore enfant lorsque ces deux princes furent tués à la bataille de Gelboé. David, en considération de l'amitié qu'il avait eue pour Jonathas, traita favorablement son fils, et lui fit rendre tous les biens de son aïeul. Quelques années après, vers l'an 1040 av. J.C., lorsqu'Absalon se révolta contre son père, Miphiboseth fut accusé par Siba, son domestique, de suivre le parti d'Absalon, David, trompé par ce faux rapport, donna à Siba tous les biens de son maître; mais Miphiboseth s'étant justifié, le roi lui rendit ses bonnes grâces; cependant il ne lui fit restituer que la moitié de ses biens. *Rois*, 2, *c.* 4, 9, 16. — *Parall.*, 1, *c.* 8, *v.* 34.

MIRCOPHILE, *-lum*, petite v. de la Thrace méridionale, sur la Propontide, au S. O. et près de Ganos.

MIRMILLONS. V. Myrmillons.

MIROBAUDES ou Mérobaudes (Fl.), consul en Occident, sous Gratien, l'an de J. C. 377.

MIROBRIGA (*Odémira*), v. de la Lusitanie, à 18 lieues S. O. de Pax Julia.

MISACH ou MISAEL, un des compagnons de Daniel qui furent jetés dans la fournaise.

MISAGENE, *-nas*, fils de Masinissa, fut envoyé par son père au secours des Romains contre Persée. *T. L.*, 42, *c.* 29 et 61; 44, *c.* 4; 45, *c.* 14.

MISÉ, est, selon les Orphiques, la mère de Bacchus, la chaste, la reine ineffable. Elle a les deux sexes; tantôt elle reçoit les parfums du temple d'Eleusis, tantôt elle célèbre avec Cybèle des mystères dans la Phrygie, tantôt elle s'amuse en Chypre avec Vénus; tantôt elle parcourt gaîment les plaines sacrées et fertiles des bords du Nil, ou elle accompagne Isis enveloppée d'habits de deuil et ornée de cornes. Misé n'est sans doute autre chose que Proserpine.

MISÈNE, *-nus*, *myth.*, Troyen, fils d'Eole, et habile à sonner de la trompette, suivit Enée en Italie, et fut précipité dans les flots pour avoir osé défier les Tritons. Enée, ayant trouvé son corps sur le sable, le fit enterrer sur un promontoire qui prit de lui le nom de Misène. *En.*, 3, *v.* 239; 6, *v.* 149, 162 et 234. — *Métam.*, 2, *c.* 4.

1. MISÈNE, *-num*, *géog.* (*Capo Miseno*), promontoire de la Campanie occidentale, au S. de Baies et de Putéoles, dans le voisinage de Cumes, fut ainsi nommé du trompette Misène, qui y avait son tombeau. *T. L.*, 24, *c.* 13.—*En.*, 6, *v.* 234.— *Strab.* — *Tacite*, *Ann.*, 4, *c.* 5; 14, *c.* 3; 15, *c.* 46 et 51; *Hist.*, 2, 9, 100; 3, *c.* 56.

2. — v. et port de la Campanie, l'une au-dessus et l'autre au pied du promontoire de même nom. Auguste et ses successeurs avaient coutume d'y tenir en station une partie de leurs forces maritimes.

MISÉRICORDE, *-dia*, divinité allégorique, dans le temple de laquelle les malheureux trouvaient un refuge assuré. Elle avait un autel célèbre à Athènes. *Paus.*

MISITHÉE, *-theus*, ou TIMÉSICLÈS, ministre célèbre par ses vertus et son éloquence, fut fait préfet du prétoire par l'empereur Gordien III, qui avait épousé sa fille Sabina Tranquillina. Dans cette charge éminente, il rétablit parmi les troupes la discipline, altérée par les troubles et les désordres des règnes précédens, et sut cependant se faire adorer des soldats; il donna au mérite et à l'ancienneté les commandemens militaires qui depuis long-temps se distribuaient sur la recommandation des eunuques de la chambre; il fortifia les barrières de l'empire, et approvisionna les villes frontières; enfin il fit réformer tous les abus. Il éleva ensuite plusieurs édifices magnifiques. Le plus admirable fut celui du Champ de Mars: il contenait deux vastes galeries de mille pieds de longueur, éloignées de cinq cents pieds l'une de l'autre, et dont l'intervalle était rempli par des jardins magnifiques.

La guerre s'étant allumée contre Sapor, roi des Perses, il suivit son gendre en Orient, et développa autant de génie militaire qu'il avait montré de science et de probité dans l'administration. Le sénat lui décerna un char de triomphe attelé de quatre chevaux et les titres de père de l'empereur et père de la patrie. Mais il survécut peu à cette nouvelle gloire. Il tomba malade et mourut l'an de J. C. 243, au bout de quelques jours. Philippe l'Arabe, qui lui succéda dans la charge de préfet du prétoire, fut soupçonné d'avoir avancé le terme de ses jours. Par son testament il laissa tout son bien à la ville de Rome. *Zozime.*

MISOR, *myth.*, fils d'Amynus et de Magus et père de Thaautus, le Thoot égyptien.

MISRAÏM ou MESRAÏM, fils de Cham et petit-fils de Noé, régna sur l'Egypte, qui de là est appelée dans l'Ecriture *Terre de Misraïm*. C'est de lui que sont sortis les différens peuples qui ont habité l'Egypte et les pays voisins. On conjecture qu'il commença à régner vers l'an 2188 av. J. C. On présume que c'est lui qui après sa mort fut adoré comme un dieu en Egypte, en Phénicie et en Grèce, sous le nom d'Osiris, d'Apis ou Sérapis et d'Adonis. *Gen.*, 1, 10, *v.* 6, 13, 14; *Rois*, 4, *c.* 16, *v.* 24; *Psaume* 104, *v.* 23; 105, *v.* 22; *Mich.*, *c.* 7, *v.* 12.

MISSILIA (*mittere*, envoyer, jeter), dons en argent que l'on jetait au peuple, surtout sous les derniers empereurs. On enveloppait l'argent dans des morceaux de drap, pour qu'il ne blessât pas. On faisait de ces présens aux couronnemens. Il y eut des tours bâties pour cet usage. Quelquefois au lieu d'argent, on distribuait des oiseaux, des noix, des dattes, des figues. On jetait aussi des dés. Ceux qui pouvaient s'en saisir allaient ensuite se faire délivrer le blé, les animaux, l'argent, les habits désignés par leur dé.

MISSIO, c'est-à-dire *congé*. V. CONGÉ.

MISTHIE, *-thia*, petite v. de la Phrygie méridionale, au N. de Laranda, au S. E. d'Iconium.

MISULANES, *-ni*. V. MUSULANES.

MITELLA, espèce de bonnet des Romains, qui s'attachait sous le menton. Cette coiffure appartenait particulièrement aux femmes; mais les hommes en faisaient usage à la campagne. On appelait aussi Mitella des couronnes d'étoffes de soie, bigarrées de toutes couleurs, et parfumées d'odeurs. Il y en avait qui coûtaient quatre millions de sesterces.

MITHRACENSE, *-ses*, seigeur persan, qui se réfugia auprès d'Alexandre lorsque Darius eut été assassiné par Bessus. *Q. C.*, 5.

1. **MITHRADATE**, pâtre à qui Astyage ordonna de faire mourir Cyrus encore enfant. Il n'exécuta point cet ordre cruel, et éleva secrètement le jeune prince comme son propre fils. *Hérod.* — *Just.*

2. — officier perse, gouverneur de la Lycaonie et de la Cappadoce. *Xénoph.*

MITHRAS, divinité des Perses, que les Grecs et les Romains ont confondue avec le Soleil; mais qui, suivant Hérodote (1, *c.* 131), n'était autre que la Vénus céleste ou l'Amour, principe de la génération et de la fécondité qui perpétue et rajeunit le monde. D'ailleurs ces attributs conviennent aussi bien au Soleil. Mithras était né, suivant les Perses, d'une pierre, ce qui marque que le feu sort de la pierre quand on la frappe. Les Romains adoptèrent ce dieu des Perses comme ils avaient adopté ceux de toutes les autres nations. Ce n'est que par eux qu'il nous est resté des monumens de Mithras; car nous n'avons de lui aucune image persane. On le représente comme un jeune homme avec un bonnet phrygien, une tunique, et un manteau qui descend en voltigeant de l'épaule gauche. Il tient le genou sur un taureau atterré; et, pendant qu'il lui prend le muffle de la main gauche, il lui plonge de la droite un poignard dans le cou; symbole de la force du soleil lorsqu'il entre dans le signe du Taureau. Il est ordinairement accompagné de différens animaux, qui paraissent avoir rapport aux autres signes du zodiaque. Ainsi il n'est point douteux que Mithras ne fût un symbole du soleil, ce qui est confirmé par l'inscription: *Au dieu Soleil*, *l'invincible Mithras*, *Soli deo invicto Mithræ*, laquelle se trouve sur plusieurs monumens. Le culte de Mithras fut porté en Italie du temps de la guerre des pirates, l'an de Rome 687, et y devint très-célèbre, surtout dans les derniers siècles de l'empire.

On offrait à Mithras les prémices des fruits. — Ce dieu était aussi quelquefois confondu avec Osiris.

MITHRE, bandelettes fort larges qui servaient

aux femmes d'ornement de tête. Bacchus portait une mithre en forme de serpent, comme un symbole de son éternelle jeunesse.

MITHRÈNE, *-nes*, lieutenant de Darius, livra à Alexandre la citadelle de Sardes, qu'il commandait. Alexandre le nomma gouverneur de l'Arménie. *Q. C.*, 3, *c.* 12; 5, *c.* 8.

MITHRÈS, *myth.* Quelques-uns en font un dieu différent de Mithras. Selon eux, Mithrès était adoré des Perses comme le plus grand et le premier des dieux; et Mithras, comme le soleil et le feu.

MITHRÈS, *hist.*, affranchi de Posthumius, ami de Cicéron. *Cic.*, *Am.*, 13, *ép.* 69.

MITHRIAQUES, fêtes et mystères de Mithras. Les Romains, après avoir adopté le culte de Mithras, les célébrèrent avec solennité. La principale de ces fêtes était celle de la naissance du dieu, qu'un calendrier romain plaçait au 25 décembre, jour auquel, outre les mystères, qu'on célébrait avec la plus grande solennité, on donnait aussi les jeux du cirque, consacrés à Mithras. A l'exemple des Perses, qui n'avaient point de temples, et qui célébraient les fêtes de Mithras dans des antres, les Romains se livraient à ce culte dans des grottes arrosées de fontaines et tapissées de verdure.

Avant d'être initié à ces mystères il fallait, dit Nonnus, passer par quatre-vingts épreuves différentes. D'abord on faisait baigner les candidats; puis on les obligeait de se jeter dans le feu; ensuite on les reléguait dans un désert, où ils étaient soumis à un jeûne rigoureux de cinquante jours, après quoi on les fustigeait durant deux jours, et on les mettait vingt autres dans la neige, etc. Ce n'était qu'après ces épreuves, sur l'observation rigoureuse desquelles veillait un prêtre, et dans lesquelles le récipiendaire succombait souvent, qu'on était admis aux mystères. Parmi les autres cérémonies de l'initiation, on jetait de l'eau sur les initiés, on leur présentait du pain et du vin, et l'on mettait un serpent d'or dans leur sein; le serpent, dit Arnobe, qui change tous les ans de peau, était un des symboles du soleil, dont la chaleur se renouvelle au printemps. Enfin l'initié était proclamé soldat de Mithras, et le secret le plus rigoureux lui était ordonné. On immolait ensuite des victimes humaines, coutume barbare qui fut abolie par Adrien et rétablie par Commode. Après ces affreux sacrifices on montrait aux initiés Mithras sous la figure d'un jeune homme, et les hiérophantes leur expliquaient les symboles du culte de ce dieu. Ceux qui prétendent que la métempsychose était la véritable doctrine des Mithriaques disent que ces symboles avaient rapport au passage de l'âme de l'homme dans les différentes planètes avant d'arriver au soleil, où elle établissait enfin sa demeure. Le souverain prêtre de Mithras jouissait d'une grande considération. Il avait sous lui des ministres des deux sexes, dont les premiers s'appelaient *Patres*, et les autres *Matres sacrorum*. Ce culte fit de grands progrès, passa de Rome en Italie, en Egypte, en Crète, et jusqu'en Dacie, en Norique, etc., et dura long-temps, puisqu'on en trouve encore des traces dans le quatrième siècle de l'église.

MITHRIDATE, *-tes*, nom commun à plusieurs princes de Pont, des Parthes, et à plusieurs personnages de divers pays. Les plus célèbres sont les rois de Pont, et parmi ceux-ci le plus important est Mithridate-le-Grand, n° 7.

Rois de Pont.

1. MITHRIDATE Ier, fils d'Ariobarzane Ier, monta sur le trône vers l'an 406 av. J. C. Il mourut après un règne de 38 ans, 368 av. J.C., ayant fait de vains efforts pour s'affranchir du joug des Perses, dont il était tributaire. On conjecture que c'est le même que celui dont Justin fait mention, et qui fit contre Héraclée une tentative inutile. *Diod. de Sic.—Corn. Nép.*, *Dat.*, *c.* 4, 10.—*Just.*, 16, *c.* 4.

2. — II, surnommé *Ctistès* ou fondateur (κτίζω), fils d'Ariobarzane II, monta sur le trône l'an 336 av. J. C., la même année qu'Alexandre. Chassé de son royaume par ce prince, il le reconquit sur Antigone, qui l'avait obtenu en partage après la mort du conquérant; c'est là ce qui le fit regarder comme le fondateur de la monarchie indépendante du Pont. Il mourut à 84 ans, après un règne de près de vingt-six ans, l'an 301 av. J. C. Il eut pour successeur Mithridate III. Quelques auteurs prétendent qu'il fut mis à mort par l'ordre d'Antigone, parce qu'il était entré dans les intérêts de Cassandre. *Diod.*

3. — III, fils du précédent, monta sur le trône en 301, et réunit à ses états plusieurs provinces conquises dans la Paphlagonie et dans la Cappadoce. C'est à lui que quelques historiens donnent le surnom de Ctistès. (V. l'art. précéd.) Il mourut l'an 226 av. J. C., après un règne de trente-six ans, et eut pour successeur Ariobarzane II. *Diod.*—*App.*

4. — Après la mort d'Ariobarzane II, régnèrent deux princes dont on ignore le nom, mais que l'on conjecture avoir porté ceux de Mithridate IV et Ariobarzane III; mais, comme ils sont inconnus, on ne les compte pas, et ils n'interrompent pas la série des règnes.

5. — IV, succéda à Ariobarzane, son père, fils de Mithridate III. Il épousa une fille de Séleucus Callinicus, dont il eut Laodice, qui devint femme d'Antiochus-le-Grand. Il eut Pharnace pour successeur. *Just.*, 38, *c.* 5.

6. — V, surnommé ÉVERGÈTE (εὐεργέτης, bienfaisant), succéda à Pharnace, 156 av. J. C. Il est le premier roi de Pont qui ait fait alliance avec les Romains, qui lui donnèrent en récompense la Phrygie, démembrée des états de Pergame. Il périt (121 av. J. C.) dans la ville de Sinope, dont il avait fait la conquête, victime d'une conspiration de quelques seigneurs de sa cour. Il laissa deux fils, dont l'aîné, Mithridate-le-Grand, alors âgé de douze ans, lui succéda, et devint si fameux par sa haine contre les Romains. *Just.*, 37, *c.* 1; 38, *c.* 5.

7. — VI, surnommé LE-GRAND et EUPATOR (εὐ, bien; πατήρ, père; c'est-à-dire d'illustre naissance), le plus célèbre de ceux qui portent ce nom, naquit vers l'an 133 av. J. C., et succéda à Mithridate Evergète, son père, l'an 121 av. J. C., à 12 ans. Encore enfant, au milieu d'une cour où son père avait péri assassiné, confié (jusqu'en 112 av. J. C.) à des tuteurs ambitieux qui brûlaient de lui ôter le trône et la vie, le jeune Mithridate sut faire tourner à son avantage tant d'obstacles réunis contre lui. Par l'usage habituel des poisons et des antidotes il sut se prémunir contre les tentatives secrètes qu'on aurait pu former contre ses jours; et, pour prévenir celles qu'on aurait pu essayer par la violence, il abandonna la cour, et vécut pendant plusieurs années au milieu des forêts, uniquement livré aux exercices du cheval et de la chasse. Il y acquit, avec une force et une adresse incroyables, une férocité qui fit toujours le fond de son caractère, et dont il donna plus d'une fois des exemples terribles.

Dès qu'il se vit solidement établi sur son trône, il tourna ses premières armes (112-110) contre les Scythes du Bosphore et autres peuplades barbares de l'Asie, dont la conquête facile ne fit qu'aguerrir ses soldats, et les préparer à combattre un ennemi plus puissant.

Inquiet et jaloux de l'agrandissement des Ro-

mains en Asie. Mithridate était en outre irrité contre eux de ce qu'ils lui avaient ôté, sous un prétexte frivole, la Phrygie, qui avait été accordée à son père en récompense de ses services, et de ce qu'ils s'étaient opposés aux prétentions qu'il avait sur le trône de Paphlagonie, vacant par la mort de Pylémène II. Il avait encore un autre sujet de haine : après avoir fait assassiner Ariarathe VII, roi de Cappadoce, il avait placé sur le trône un de ses propres fils à peine âgé de huit ans, sous le nom d'Ariarathe X (93 av. J. C.). Nicomède II, roi de Bithynie, craignant avec raison qu'après s'être emparé de la Cappadoce, il ne portât aussi ses vues sur ses états, suborna un jeune homme, l'engagea à se dire fils d'Ariarathe, et à aller en cette qualité réclamer à Rome l'héritage de son père. Mithridate, de son côté, envoya à Rome un nommé Gordius pour assurer le sénat que celui qu'il avait établi sur le trône était le véritable sang d'Ariarathe. Le sénat, pour terminer le différend, proclama libres la Paphlagonie et la Cappadoce, et signifia aux deux rois d'abandonner ces provinces. Ce fut là l'origine de la haine implacable de Mithridate contre les Romains. Sylla, chargé de l'exécution du décret, rencontra peu d'obstacles. Mithridate ne voulut pas déclarer ouvertement la guerre avant d'avoir réuni des forces redoutables. Il travailla sourdement à détacher les peuples de l'alliance de Rome, et s'attache Tigrane, roi d'Arménie, en lui donnant sa fille Cléopâtre. Lorsqu'il se crut assez puissant il leva le masque, et, sous prétexte de repousser les attaques de Nicomède, nouveau roi de Bithynie, il fit marcher une puissante armée, conquit, avec une incroyable rapidité, d'abord la Paphlagonie et la Cappadoce, puis la Bithynie, dont il chassa Nicomède, la Phrygie, enfin toutes les provinces de l'Asie mineure et les Cyclades, et envahit la Grèce. Pour s'ôter sans retour tout espoir de réconciliation avec les Romains, il avait ordonné un massacre général de tous les sujets de la république qui se trouvaient alors en Asie ; cent cinquante mille hommes, selon Plutarque, ou quatre-vingt mille selon Appien, furent enveloppés dans ce massacre. Aquilius, personnage consulaire et le chef des commissairesc envoyés dans l'Asie pour en régler les différends, fut conduit à Pergame, où Mithridate lui fit verser du plomb fondu et de l'or dans la bouche.

Alors éclata la première guerre contre Mithridate (88-84). Rome envoya contre lui ses plus habiles généraux. Sylla commença par reprendre Athènes (87) dont Mithridate s'était emparé ; puis il remporta sur Archélaüs, un de ses lieutenans, les victoires de Chéronée et d'Orchomène, qui firent bientôt perdre au roi la Grèce entière, l'Ionie, l'Asie mineure ; tous les pays qu'il avait conquis lui furent rapidement enlevés. Il perdit plus de deux cent mille hommes dans différens combats. Aussi malheureux sur mer que sur terre, il fut battu dans un combat naval ; puis, assailli par une tempête, il perdit presque toute sa flotte. En même temps plusieurs peuples de l'Asie secouèrent le joug. Cette suite d'adversités abaissa la fierté de Mithridate. Il fit demander la paix par Archélaüs, un de ses généraux, et l'obtint l'an 84 av. J. C., à condition qu'il paierait les frais de la guerre, livrerait ses vaisseaux, et se bornerait aux états que son père lui avait laissés.

Le roi de Pont, rentré dans ses états, fit la guerre (84) à ses sujets de la Colchide et du Bosphore, qui s'étaient révoltés. Comme il ne se pressait pas de retirer ses garnisons de la Cappadoce, P. Murena, lieutenant de Sylla, l'attaqua, et ils se livrèrent dans l'espace de deux ans (84-82) quelques combats peu importans, qui forment dans l'histoire une seconde guerre contre Mithridate. Celui-ci envoya faire des plaintes à Rome, et Muréna reçut de Sylla l'ordre de cesser les hostilités.

Troisième guerre contre Mithridate. Cependant Mithridate travaillait sourdement à se faire des alliés, et à lever des soldats. Il envoya jusqu'en Espagne faire alliance avec Sertorius. Ayant réuni ses forces à celles de Tigrane, roi d'Arménie, son beau-père, il se voyait à la tête d'une armée de cent quarante mille hommes de pied, et de seize mille chevaux, et n'attendait que l'occasion de recommencer la guerre. La mort du roi de Bithynie, dont les Romains réduisirent les états en province romaine, lui en fournit le prétexte (75 av. J. C.). Lucullus fut chargé de cette guerre. Avant son arrivée Mithridate conquit rapidement la Bithynie, et tailla en pièces à Chalcédoine l'armée de M. Cotta, qui voulut s'opposer à ses progrès. A cette nouvelle Lucullus vola au secours de l'Asie. Mithridate formait le siége de Cyzique avec une armée innombrable. Le général romain, par un dessein nouveau, l'assiégea dans son camp. La famine et la maladie s'y firent bientôt sentir, et Mithridate fut obligé de prendre la fuite. Une escadre qu'il envoyait en Italie fut détruite dans deux combats, près de Ténédos et de Lemnos. Désespéré de la perte de ses forces maritimes, il se retira dans ses états héréditaires. Lucullus l'y poursuivit, et y porta la guerre. Le roi de Pont remporta d'abord sur lui deux victoires ; mais il fut entièrement vaincu dans un troisième combat. Il n'évita d'être pris que par l'avidité des soldats romains, qui s'amusèrent à piller un mulet chargé d'or, qui se trouva près de lui. Forcé de renoncer à son royaume, il se retira chez Tigrane, qui d'abord ne voulut pas le voir, de peur d'irriter les Romains, mais qui ensuite le mit à la tête d'une armée nouvelle ; il fut encore battu dans deux batailles par Lucullus (69 av. J. C). Cependant, le général romain ayant été rappelé, Mithridate défit complètement Triarius, son lieutenant, à Zéla, dans le Pont, 67 ans av. J. C., et recouvra presque tout son royaume.

Pompée fut alors envoyé contre lui avec des pouvoirs très-étendus, et le vainquit près de l'Euphrate, l'an 65 av. J. C, dans un combat nocturne. Mithridate échappa encore en s'ouvrant un passage à travers l'ennemi avec huit cens chevaux. Tigrane, auquel il demanda un asile, le lui ayant refusé, il se retira dans le royaume du Bosphore, où régnait Macharès, un de ses fils.

Mithridate, plus grand dans l'infortune que dans la prospérité, conçut alors le projet gigantesque de pénétrer par terre en Italie ; mais ses soldats effrayés refusèrent de le suivre, et proclamèrent roi Pharnace, son fils. Ce père infortuné lui demanda en vain la permission d'aller passer le reste de ses jours loin de ses états, et, ne recevant aucune réponse, il ne songea qu'à mourir. Il fit prendre du poison à la reine et à ses filles, et en prit lui-même ; mais le trop fréquent usage qu'il avait fait des antidotes en empêcha l'effet. Il se frappa alors de son épée ; mais, le fer ne l'ayant blessé que légèrement, un Gaulois lui rendit, à sa prière, le funeste service de le tuer. Il mourut l'an 64 av. J. C., âgé de soixante-huit ans, après un règne de cinquante-six ans.

Mithridate fut le plus redoutable ennemi de Rome après Annibal, dont il avait la férocité, les talens et le courage. Maître d'un grand royaume, tourmenté d'une ambition sans bornes, actif, intelligent, intrépide jusqu'à l'héroïsme, et capable des plus grands desseins, il aurait renversé l'édifice de la grandeur romaine s'il n'avait eu à combattre Sylla, Lucullus et Pompée. Il soutint pendant plus

de vingt ans la guerre contre les Romains à diverses reprises, et la dernière pendant onze ans.

Mithridate était d'une cruauté atroce ; il condamnait à mort sur les plus légers soupçons, et n'épargnait pas même ses proches : il fit périr sa mère et plusieurs de ses fils. Après la dernière victoire de Lucullus, il empoisonna toutes ses femmes ; il ne fut cependant point insensible à l'amour, et la belle Monime, qu'il avait prise dans Stratonicée en Carie, captiva son cœur ; ne pouvant la séduire, il lui donna le titre de reine. (V. MONIME.)

Il cultiva les lettres au milieu du tumulte des armes. On dit qu'il parlait les langues des vingt-quatre peuples qu'il gouvernait, et qu'il écrivit en grec un traité de médecine et de botanique. L'antidote qui porte son nom, et dont il est l'inventeur, prouve qu'il avait une grande connaissance de la médecine. *Cic. pro Man.* — *Strab.* — *Diod.*, 14. — *Flor.*, 3, *c.* 5. — *Val. Max.*, 4. — *Vell. Paterc.*, 2, *c.* 18, 40. — *Pline*, 2, *c.* 97; 7, *c.* 24; 25, *c.* 2; 33, *c.* 3. — *Appien.* — *Plutarq.*, *Mar.*; *Sylla*; *Lucull.*; *Pomp.* — *Dion Cass.*, 30. — *Just.*, 37, *c.* 1. — *Eutrope*, 5. — *Oros.*, 6.

Rois des Parthes

1. MITHRIDATE, fils de Phriapatius, succéda à Phraate, son frère aîné, l'an 164 av J. C. Il subjugua les Mèdes, les Elyméens, les Perses, la Babylonie, la Mésopotamie, les Bactriens, et poussa ses conquêtes jusque dans l'Inde et au-delà des bornes de celles d'Alexandre, de sorte que son empire se trouva borné à l'O. par l'Euphrate, et à l'E. par le Gange. Il fit prisonnier Démétrius II, roi de Syrie, le traita comme un souverain, et lui assigna l'Hyrcanie pour résidence ; il lui donna sa fille Rodogune en mariage. (V. DÉMÉTRIUS II.) Mithridate fit dans ses conquêtes un choix des lois les plus sages, pour en former un corps qui pût servir de code à tout son empire. Il mourut l'an 136 av J C., et eut pour successeur Phraate II. *Just.*, 41, *c.* 5 et 6.

2. — II ou LE-GRAND. fils d'Artabane III, monta sur le trône 126 ans av. J. C Ce prince déclara la guerre aux Arméniens, et, dans le traité de paix qu'il fit avec eux, il obligea leur roi à lui envoyer son fils Tigrane pour otage. Il rétablit Antiochus Eusèbe dans ses états, combattit à diverses reprises contre les Scythes, avec de grands succès. Il mourut généralement regretté, après avoir régné quarante ans. Mnaskirès, son fils, lui succéda. *Just*, 42, *c.* 2.

3. — III, fils aîné de Phraate, succéda à son père l'an 61 av. J. C. Ayant été chassé de ses états, il se rendit à son frère Orode, qui le fit égorger pour s'emparer de sa couronne, 53 ans av. J. C. *Just.*, 42, *c.* 4.

Rois du Bosphore.

1. MITHRIDATE Ier, surnommé LE PERGAMÉNIEN, de la ville de Pergame, où il était né. Sa mère, qui était concubine de Mithridate-le-Grand, le fit passer pour fils de ce prince. Il s'attacha à César, et remporta pour lui divers avantages sur les Egyptiens. César lui donna en récompense une partie de la Galatie et le trône du Bosphore. Il mourut assassiné. *Just.*, 42, *c.* 4. — *Dion Cass.*

2. — II, descendant de Mithridate-le-Grand, fut établi roi du Bosphore par Claude; puis les Romains le chassèrent de son trône, qu'ils donnèrent à Cotys, son frère. Il parvint à réunir une petite armée; mais il fut bientôt vaincu et forcé de se rendre. Cependant, à la sollicitation d'Eunome, roi des Adorses, dont il implora la clémence, Claude lui fit grâce de la vie, et lui permit de rester à Rome. Malgré la perte de ses états, Mithridate conserva toujours un noble orgueil, et répondit aux menaces de Claude : *Je suis venu de moi-même ; si tu en doutes, rends-moi la liberté, et tâche de me reprendre.* S'étant permis une raillerie sur Galba, celui-ci le fit mettre à mort comme complice de Nymphidius. *Dion Cass.* — *Tac.*, *Ann.*, 12, *c.* 1.

Rois de diverses contrées.

1. MITHRIDATE, roi de Médie, n'est connu que parce qu'il se trouva, en qualité d'allié de Mithridate VI, roi de Pont, à une bataille contre les Romains, l'an 68 av. J. C. *Dion Cass.*

2. — fut couronné roi d'Arménie par Tibère, mis en prison par Caligula, rendu à la liberté par Claude, et bientôt après assassiné par Rhadamiste, son neveu. *Tac.*, *Ann*, 6, *c.* 31; 11, *c.* 8; 12, *c.* 44.

3. — roi de Comagène, un des princes alliés de M. Antoine, se trouva à la bataille d'Actium.

Personnages divers.

1. MITHRIDATE, eunuque et officier de Xerxès Ier, conspira contre ce prince, et fut mis à mort par Artaxerce Longue-Main. *Diod. de Sic.*

2. — seigneur persan, qui porta le premier coup à Cyrus le jeune. Artaxerxe, voulant que l'on crût que c'était lui-même qui avait tué son frère, le fit mourir, parce que dans un festin il s'était vanté d'avoir tué Cyrus.

3. — fils d'Antiochus-le-Grand. *T. L.*, 33, *c.* 19.

4 — fils de Mithridate-le-Grand, défendit la Bithynie contre Fimbria l'an 85 av. J. C.; mais, ayant été battu, il s'enfuit à Pergame auprès de son père. Quelques années après, les habitans de la Colchide charmés de ses vertus, l'ayant demandé pour roi, son père se crut trahi, et le fit périr.

5. — parent de Monèse (no 1), fut envoyé par ce prince à M. Antoine pour le prévenir d'une embuscade où les Parthes attendaient l'armée romaine pour l'exterminer.

MITHRIDATIS, fille de Mithridate-le-Grand, fut empoisonnée par son père.

MITHRIDATIUM, château fort de la Galatie, chez les Trocmes, sur les frontières du Pont.

MITHRIUS, antre d'Alexandrie, consacré au culte de Mithras.

1. MITHROBARZANE, beau-père de Datame.

2. — un des généraux de Darius, commanda les Cappadociens dans un combat contre Alexandre, et fut tué l'an 334 av. J. C. *Diod. de Sic.*

3. — général de Tigrane, envoyé contre Lucullus, et tué dans un combat l'an 69 de J. C.

4. — ou MORPHILICHÈS. V. ce nom.

MITRA, une des divinités des Perses, sans doute la même que Mithras. *Hérod.*, 1, *c.* 131.

MITRÉE, *-traus*, fils d'une sœur de Darius, mis à mort par Cyrus. *Xénoph.*

MITTENDAIRES, *-darii*, commissaires que l'on envoyait dans les provinces en certaines circonstances importantes, pour examiner la conduite des gouverneurs, et en faire le rapport au préfet du prétoire, qui seul avait le droit d'y remédier. Ils tenaient quelquefois leur commission directement de l'empereur. Ils s'appelaient aussi *missi*, envoyés.

MITYLÈNE, *myth.*, fille de Macaris, bâtit, dit-on, la ville de Mitylène, et lui donna son nom. *Strab.*, 13. — *Méla*, 2, *c.* 7.

MITYLÈNE, *géog.* (*Metelin* ou *Castro*), capitale de l'île de Lesbos, sur la côte orientale, entre Méthymne et Malée. Selon Strabon, elle fut d'abord bâtie dans une petite île séparée de la grande par un bras de mer fort étroit; mais elle s'aggrandit dans la suite en

s'étendant sur la côte de l'île de Lesbos. Cette ville était une des plus riches, des plus puissantes et des plus peuplées des îles de la Grèce; les lettres y furent en honneur dès les premiers siècles historiques; mais elle fut exposée en différens temps à de grandes calamités. Dans la guerre du Péloponèse elle eut beaucoup à souffrir de la part des Athéniens, dont elle avait secoué le joug. Ayant pris parti dans la suite pour Mithridate, les Romains la prirent, et la ruinèrent. Bientôt pourtant l'avantage de sa position et la fertilité de son territoire engagèrent les vainqueurs à la relever, et à lui rendre la liberté. Entre autres superbes édifices, Mitylène avait un théâtre si beau, que Pompée en fit prendre le modèle pour en construire un semblable à Rome. Mais la gloire principale de Mitylène fut celle des lettres et des sciences. Il s'y donnait tous les ans des combats où les poëtes disputaient le prix de la poésie. Pittacus, Alcée, Sapho et Théophane y avaient pris naissance. Epicure et Aristote y enseignèrent la philosophie. On retrouve encore aujourd'hui à Castro, qui s'est élevée sur les ruines de Mitylène, des restes de monumens magnifiques, qui attestent la grandeur passée de la ville. *Hérod.*, 2, *c.* 178. — *Thucyd.*, 3. — *Cic.*, *loi Agr.* — *Cés.*, *G. civ.*, 3. — *Corn. Nép.*, *Thrasyb.*, 4. — *Diod. de Sic.*, 3 et 12. — *T. L.*, 37, *c.* 21. — *Hor.*, 1, *od.* 6, *v.* 1. — *V. Pat.*, 1, *c.* 4; *c.* 18. — *Q. C.*, 4, *c.* 5. — *Ptol.*, 7, *c.* 2.

MITYLÉNIES, *-nia*, fêtes que les Mityléniens célébraient en l'honneur d'Apollon.

MITYS, *hist.*, personnage dont la statue tomba sur son meurtrier, et le tua. *Arist.*, *poët.*, 10.

MITYS, *géog.*, fleuve de Macédoine, à peu de distance de la ville d'Agasse. *T. L.*, 44, *c.* 7.

MIZRAÏM. V. MISRAÏM.

MNA, nom grec de la Mine. V. MINE.

MNASALCÈS, poëte grec, qui composa des épigrammes. *Athén.* — *Strab.*

MNASCIRES. V. MNASKIRES.

1. MNACÉAS, un des généraux de Philippe, père d'Alexandre, qui soumirent Argos.

2. — ami de Phayllus, général phocéen, qui à l'instant de mourir le choisit pour guider la jeunesse et l'inexpérience de Phalécus, son neveu, qui allait lui succéder dans le commandement.

1. MNASIALE, historien, natif de Phénicie.

2. — historien, natif de Colophon.

3. — historien, natif de Patres en Achaïe, florissait vers l'an 141 av. J. C.

MNASILE, *-lus*, berger ou satyre qui se joignit à Chromis, pour lier le vieux Silène, qu'ils avaient trouvé endormi dans un antre. Quelques-uns croient que Virgile a voulu parler de Varus, sous le nom de Mnasile. *Virg.*, *ecl.* 6, *v.* 13.

MNASINOÜS, fils de Pollux et de Phébé, dont on voyait une statue équestre à Argos, dans le temple de Castor et Pollux. *Paus.*

MNASIPPE, *-pus*, fut chargé du commandement d'une flotte que les Lacédémoniens envoyèrent dans l'île de Corcyre, l'an 374 av. J. C. Il fut tué dans le combat. *Xénoph.* — *Diod. de Sic.*

MNASITHÉE, *-theus*, ami d'Aratus, auquel il se joignit pour chasser le tyran Nicoclès. *Plut.*

MNASKIRÈS, dixième roi des Parthes, succéda à son père Mithridate-le-Grand 96 ans av. J. C., et laissa la couronne à Sinnatrocès son frère après un règne de neuf ans.

1. MNASON, tyran d'Elatée, qui donna douze cents pièces d'or de douze tableaux représentant les dieux. *Pline*, 35, *c.* 10.

2. — un des soixante-douze disciples de J. C. *Act. des Ap.*, *c.* 17, *v.* 5; *c.* 21, *v.* 16.

MNASYRIUM, petite v. de l'île de Rhodes, à la pointe S.E., vis-à-vis de l'île Cordyluse. *Strab.*, 14.

1. MNÉMON (μνήμη, mémoire), surnom donné à Artarxerce II à cause de sa grande mémoire.

2, 3. — V. MEMNON.

MNÉMOSYNE ou la déesse MÉMOIRE (μνήμη), *myth.*, fille du Ciel et de la Terre, sœur de Saturne et de Rhéa. Jupiter, sous la forme de berger, la rendit mère des neuf Muses. Elle accoucha sur le mont Piérius, d'où les Muses furent nommées Piérides. On attribue, dit Diodore de Sicile, à la Titanide Mnémosyne l'art du raisonnement et l'imposition des noms convenables à tous les êtres, invention que d'autres attribuent à Mercure. Mais on accorde généralement à Mnémosyne le premier usage de tout ce qui sert à rappeler la mémoire des choses dont nous voulons nous ressouvenir, et son nom même l'indique assez. *Hés.*, *Théog.* — *Pind.*, *Isthm.*, 6. — *Paus.* — *Pline.*

MNÉMOSYNE, *géog.*, fontaine célèbre de la Béotie occidentale, près de Lebadée, ainsi nommée en l'honneur de la mère des Muses; on avait coûtume de boire de ses eaux quand on allait consulter l'oracle de Trophonius. *Paus.*, 9, *c.* 39.

MNÉMOSYNYDES, les Muses, fille de Mnémosyne.

1. MNÉSARQUE, *-rchus*, fils de Pythagore, selon Eusèbe, tint quelque temps l'école de son père avec un de ses frères.

2. — philosophe grec, disciple de Panétius. *Cic.*, *Orat.*, 1, *c.* 11.

MNÉSILAS, *-laus*, fils de Pollux et de Phébé.

MNÉSILOQUE, Acarnanien, favorisa Antiochus contre les Romains, 188 av. J. C. *T. L.*, 36, *c.* 11, 12; 37, *c.* 45; 38, *c.* 38.

MNÉSIMAQUE, *-ache*, fille de Dexamène, roi d'Olénus, fut aimée d'Eurytion, et délivrée de ses poursuites par Hercule. *Apollod.*, 2.

MNÉSIPHILE, *-lus*, philosophe athénien, du bourg de Phréar, dont Thémistocle, déjà puissant dans la république, prit des leçons.

1. MNÉSISTRATE, disciple obscur de Platon.

2. — philosophe de la cour de Ptolemée Philopator, disputait contre le stoïcien Sphérus.

MNÉSITHÉE, *-theus*. V. MNASITHÉE.

MNESITHIDE, l'un des trente tyrans établis après la prise d'Athènes par Lysandre.

1. MNESTER, pantomime célèbre de Rome, fut un des favoris de Caligula. Sous le règne suivant il fut aimé de Messaline; mais, craignant les suites d'une liaison criminelle avec l'impératrice, il refusait de se rendre à ses désirs. Messaline se plaignit à son époux, devant des convives rassemblés, de l'insolence d'un pantomime, qui lui désobéissait. Claude appela Mnester, le fit battre de verges, puis lui ordonna de ne rien refuser désormais à l'impératrice. Dans la suite, quand la mort de Messaline entraîna celle de quelques-uns de ses amans, Mnester fit en vain valoir les ordres formels de Claude; les affranchis du prince ordonnèrent sa mort. *Tac.*, *Ann.*, 11, *c.* 36.

2. — un des affranchis d'Agrippine. Après la mort de cette princesse il se perça de son épée, et s'élança au milieu des flammes de son bûcher. *Ann.*, 14, *c.* 9.

1. MNESTHÉE, *-theus*, *myth.*, roi d'Athènes. V. MÉNESTHÉE n° 2.

2. — Troyen, de la ville de Lyrnesse, fils de Clytius, frère d'Acmon, l'un des descendans d'Assaracus, se distingua dans les jeux donnés en Sicile à l'occasion de la mort d'Anchise, et y remporta un des prix de la course navale et de l'arc. En Italie il se couvrit de gloire dans la guerre des Rutules, et força Turnus à la fuite. Il fut la tige de la famille ro-

maine Memmia. *En.*, 4, *v.* 283, 5, *v.* 116; 6, *v.* 171, *etc.*; 10, *v.* 129, 12, *v.* 324.

1. **Mnesthée**, *-theus*, *hist.*, père d'Apollonius, général d'Antiochus Epiphane.

2. — secrétaire d'Aurélien. Menacé par ce prince à cause de ses extorsions, il dressa, en contrefaisant l'écriture de l'empereur, une liste de proscription; puis il eut soin qu'elle tombât entre les mains des victimes supposées, qui tuèrent Aurélien; mais la fraude fut découverte, et Mnesthée fut exposé aux bêtes. *Eutrope*, 9. — *Aurél. Vict.*

MNESTHÈS, capitaine grec tué par Hector.

MNESTIA, une des filles de Danaüs. *Apollod.*

MNESTHO, (μεμνῆσθαι, se souvenir), une des Océanides, ainsi nommée parce qu'elle se ressouvenait de tout.

MNESTRA, Athénienne, maîtresse de Cimon.

MNÉSUS, capitaine troyen tué par Achille. *Il.*, 21, *v.* 210.

MNÉVIS, nom du bœuf consacré au Soleil, dans la ville d'Héliopolis. Il devait être noir et hérissé. On lui rendait le même culte qu'au bœuf Apis, dont, selon quelques mythologues, il était le père, et lorsqu'il mourait on lui faisait des obsèques magnifiques. Mnévis était l'emblême d'Osiris. *Strab.* — *Diod. de Sic.*, 1. — *Plut.*, *Isis*

MNOÏTES, *-tæ* (abrév. de Minoïtes), nom donné aux Periœci, dans l'île de Crète, parce qu'ils descendaient des anciens habitans du pays qui avaient été gouvernés par les deux Minos.

MNYSE, *-sus*, petite v. de la Galatie, vers le centre, sur le Sébiris.

MOAB, *hist.*, fils de Loth et de sa fille aînée. Il fut le père des Moabites. *Gen.*, *c.* 19, *v.* 30.

Moab (Plaines de), *géog.*, nom donné à la partie septentrionale de la Moabitide, à cause de ses vastes plaines.

MOABITES, peuple de la Palestine, descendait de Moab. Les Moabites furent souvent en guerre avec les Juifs; Eglon, leur roi, les réduisit en captivité pendant dix-huit ans (1345-1327). Jéroboam, roi d'Israël, les soumit. Ils adoraient Chamos et Belphégor. Leur capitale était Ar ou Aréopolis, nommée aussi Rabbath-Moab. (V. Moabitide). *Gen.*, 19, *v.* 37; *Nomb.*, 22, *v.* 2; 25, *v.* 1; *Deutér.*, 2, *v.* 9; *Jug.*, 3, *v.* 12; 11, *v.* 15; *Rois*, 2, *c.* 8; 4, *c.* 3.

MOABITIDE, *-tis*, petite contrée orientale de la Palestine, bornée au N. par le torrent d'Arnon, qui la sépare de la tribu de Ruben, à l'O. par le lac Asphaltite, à l'E. par l'Arabie déserte et la Madianitide, et au S. par l'Arabie Pétrée. V. Moabites.

MOAGÈTE, *-tes*, tyran de Cibyre, d'Alimne et de Sylée, se soumit au consul Manlius Vulso l'an de Rome 565 (189 av. J. C.). *T. L.*, 38, *c.* 14.

MOCASURE, *-ra*, petite v. de la Thrace méridionale, sur la Propontide, entre Tzurullum au N., et Rhédeste au M.

MOCILLA (L. Julius), ancien préteur, combattit dans l'armée de Brutus à Philippes. Pomp. Atticus le fit rentrer en grâce avec les vainqueurs. *C. Nep. Attic.*, 11.

MOCISSE, *-ssus*, place forte de la Cappadoce septentrionale, dans la Morimène, sur les confins de la Galatie, près du confluent des deux branches de l'Halys, entre Nysse et Rosologiacum. Justinien en fit la métropole d'une 3e Cappadoce sous le nom de Justinianopolis.

1. **MODERATUS** (L. Junius) Columella. V. Columelle.

2. — philosophe de Gadès, qui vivait à peu près dans le même temps que Sénèque, fut un des premiers qui cherchèrent à relever le pythagoréisme. On lui attribue l'interprétation symbolique des nombres. Quelques-uns le confondent avec Columelle.

MODESTINUS (Herennius), célèbre jurisconsulte, disciple d'Ulpien, florissait sous Alexandre Sévère, et mourut sous le règne de Gordien.

1. **MODESTUS**, écrivain latin, auteur d'un traité de tactique intitulé *De re militari*, qui est parvenu jusqu'à nous.

2. — évêque de Jérusalem vers l'an 620, avait composé plusieurs homélies ou sermons, dont Photius rapporte des extraits dans sa *Bibliothèque*.

MODIA, riche veuve critiquée par Juvénal. *Sat.* 3, *v.* 130.

MODIANA. V. Madian.

MODIMPERATOR (*modò*, à l'instant, et *imperator*, empereur), c'est-à-dire *empereur d'un instant*, nom que les Romains donnaient à celui que le sort avait désigné pour être le roi d'un festin. Les Grecs le nommaient Symposiarque

MODIN, bourg de Palestine, dans la tribu de Dan, entre Emmaüs et Rama. Les Machabées était originaires de Modin, et ce fut là que commença l'insurrection des Juifs contre Antiochus, sous Mathathias. *Mach.*, 2, *c.* 2, *v.* 1, 15; *c.* 13, *v.* 30.

MODIUS, ou boisseau romain, mesure romaine de capacité pour les choses sèches, qui valait seize *sextarii*, environ les quatre cinquièmes de notre boisseau, huit litres six décilitres. V. les *Tables des Mesures romaines*, n° V, *p.* 19.

MODRA, petit lac de Mysie, à l'O. de l'Olympe

MODURA ou **Madura** (*Maduré*), petite v. de l'Inde en-deçà du Gange, au S., sur la côte orientale dans le pays nommé Pandionis Regio.

MOENICAPTUS, roi des Gaulois, tué dans un combat, l'an de Rome 538. *T. L.*, 24, *c.* 42.

MOENUS, **Moenius** (*Mein*). V. Menius, Menus.

MOERAGÈTES c'est-à-dire arbitre des destins (μοῖρα, destin; ἄγειν, guider, diriger), surnom de Jupiter. *Paus.*, 5, *c.* 15.

1. **MOERIS**, *hist.*, roi d'Egypte, qui occupa le trône pendant soixante-huit ans. Il régna avant Sésostris, environ dans le 17e siècle av. J. C. *Hérod*, 2, *c.* 13.

2. — roi de la Patalène, contrée de l'Inde, s'enfuit à l'approche d'Alexandre. *Q. C.*, 9, *c.* 8.

3. — berger des Eglogues de Virgile, 8, 96; 9, 1.

Moeris (Lac), *geog.*, célèbre lac d'Egypte, dans l'Heptanomide, à peu de distance d'Arsinoé, à soixante-douze milles de Memphis, à dix du Nil, fut ainsi nommé à cause du roi Mœris, qui l'avait fait creuser pour corriger autant que possible les irrégularités des inondations du Nil, tantôt trop abondantes, tantôt trop faibles. Pomponius Méla ne lui donne que vingt milles de circonférence, environ six lieues et demie; mais, selon la plupart des auteurs anciens, il avait trois mille six cents stades de tour, environ 150 de nos lieues. Sa profondeur était de trois cents pieds; il communiquait au Nil par un canal de cinq lieues de longueur, et vingt pieds de largeur. De grandes écluses l'ouvraient ou le fermaient, selon qu'il fallait recevoir le superflu des flots du Nil, ou suppléer à leur trop petite quantité. Au milieu du lac deux pyramides, dont chacune portait une statue colossale placée sur un trône, s'élevaient du fond des eaux à trois cents pieds au-dessus de la surface. La pêche seule de ce lac formait un des revenus les plus considérables de la couronne d'Egypte. *Hérod.*, 2, *c.* 69 148; 3, *c.* 91. — *Pline*, 36, *c.* 12. — *P. Méla*, 1, *c.* 3.

MOESIE, *-sia*. V. Mésie.

MOGONTIACUM ou **Moguntiacum**, ensuite **Moguntia** (*Mayence* ou *Mentz* chez les Allemands), v. septent. de la première Germanique, chez les

Caracates, sur le Rhin, vers l'endroit où ce fleuve reçoit le Mœnus (*Mein*). Cette ville fut fondée ou du moins considérablement embellie par Drusus, frère de Tibère, 10 ans avant J. C. Elle devint long-temps après la métropole de la Germanique première et le siége d'un gouverneur des Gaules. Elle fut souvent ruinée dans les commencemens de l'empire par les Bataves, et dans les siècles postérieurs par les Barbares. *Tac.*, *Hist.*, 4, *c.* 15, 37, 61, 70 et 71. — *Ptol.*, 3, *c.* 9.

MOHOLI, fils aîné de Mérari, donna naissance à la branche sacerdotale des Moholites. *Ex.*, 6, *v.* 19.

MOHOLITES. V. MOHOLI.

MOIS, *menses*. On distinguait chez les anciens deux sortes de mois, les uns lunaires, les autres solaires.

Les mois lunaires, mesurés par la révolution de la lune autour de la terre, révolution de vingt-neuf jours et demi environ, forment, quand ils sont répétés douze fois, un ensemble de trois cent cinquante-quatre jours, nommé année solaire.

Les mois solaires égalent le douzième ou environ de la révolution de la terre autour du soleil; cette révolution est de trois cent soixante-cinq jours six heures; de sorte que sur quatre révolutions de ce genre on peut en compter trois de trois cent soixante-cinq jours et une de trois cent soixante-six.

Tous les peuples de l'antiquité divisèrent, ainsi que nous, l'année en douze mois égaux à peu de chose près. En Judée et en Grèce seulement, certaines années lunaires en admirent un treizième, afin de revenir au système solaire. Les Egyptiens annexaient aux douze mois cinq ou six jours complémentaires. Quant aux noms, à l'ordre, au nombre de jours et à la division de chacun de ces mois, il y avait autant et même plus de systêmes que de nations, certaines nations ayant souvent changé de système.

Nomenclature des mois.

1° *Chez les Juifs.*

1. Nisan ou Abib.	7. Tizri.
2. Ziv *ou* Sif (ou Iar chez les Juifs modernes).	8. Marchesvan
	9. Kasleu ou Kislev.
3. Sivan.	10. Tébeth.
4. Tammouz ou Thamuz.	11. Schébath.
5. Ab.	12. Adar.
6. Elul.	13. (Vé-Adar ou Adar II).

2° *Chez les Egyptiens.*

1. Toth.	8. Pharmuthi.
2. Paophi ou Païphi.	9. Pachon.
3. Athyr.	10. Païsni.
4. Choiac ou Chœac.	11. Epephi ou Epiphi.
5. Tybi.	12. Mésori.
6. Méchir.	(Les Epagomènes ou jours complément.)
7. Pharménoth.	

3° *Chez les Athéniens.*

(et dans presque toute la Grèce).

1. Hécatombéon.	8. Anthestérion.
2. Métagitnion.	9. Elaphébolion.
3. Boédromion.	10. Munychion.
4. Pyanepsion.	11. Thargélion.
5. Mæmactérion.	12. Scirrophorion.
6. Posidéon.	13. (Posidéon II.)
7. Gamélion.	

[Les Corinthiens, les Béotiens et les Lacédémoniens avaient un calendrier particulier; mais nous ne savons les noms que de quelques-uns de leurs mois.]

4° *Chez les Macédoniens.*

1. Péritius.	8. Gorpiæus.
2. Dystrus.	9. Hyperbérétæus.
3. Xanthicus.	10. Dius.
4. Artémisius.	11. Apelleus.
5. Dæsius.	12. Audynæus.
6. Panémus.	(Sans 13ᵉ mois et sans jours complément.)
7. Loüs.	

5° *Chez les Bithyniens.*

1. Héræus (consacré à Junon).
2. Hermius (consacré à Mercure).
3. Métroüs (consacré à Cybèle, la mère des dieux).
4. Dionysius (consacré à Bacchus).
5. Dius (consacré à Jupiter).
6. Bendidæus.
7. Stratégius.
8. Aréius (consacré à Mars).
9. Périépius ou Priapeius (consacré à Priape).
10. Aphrodisius (consacré à Vénus).
11. Démétrius (consacré à Cérès).
12. Héraclius (consacré à Hercule.)

6° *Chez les Paphiens* soumis à l'empire.

1. Aphrodisius (consacré à Vénus).
2. Apogonicus (consacré à la génération).
3. Ænicus.
4. Julus (en l'honneur de la famille Julia).
5. Cæsarius (en l'honneur de Cesar).
6. Sébastus (en l'honneur d'Auguste, σέβαστος en grec).
7. Autocratoricus (en l'honneur des empereurs).
8. Demarchexasius.
9. Plethytatus.
10. Archiericus.
11. Esthius (consacré à Vesta).
12. Rhomæus (en l'honneur des Romains).

7° *Chez les Romains.*

Januarius.	Julius.
Februarius.	Augustus.
Martius.	September.
Aprilis.	October.
Maius.	November.
Junius.	December.

(*N.* Primitivement les Romains 1° n'avaient que dix mois, 2° nommaient Julius *Quintilis* c'est-à-dire cinquième mois et Augustus *Sextilis*, c'est-à-dire le sixième. V. ces mots).

Ordre des mois.

Chez les Hébreux les mois se suivaient toujours dans le même ordre. Seulement il faut noter qu'ils distinguaient deux espèces d'années, l'une religieuse et l'autre civile, et que l'une, commençant au mois Abib ou Nisan, finissait par Adar ou Vé-Adar, tandis que l'autre commençait à Tizri, et se terminait par Elul, de sorte que l'une enjambait sur l'autre de six mois.

A Athènes deux changemens dans l'ordre primitif des mois eurent lieu, 1° le premier semestre devint le dernier, et réciproquement, de sorte qu'Hécatombéon, septième mois, se trouva le premier, etc.; 2° Pyanepsion et Posidéon changèrent de place mutuellement.

Nombre de jours contenus dans chaque mois.

Les Hébreux, les Athéniens et les Macédoniens, ayant des années lunaires (c'est-à-dire de 354 jours), devaient avoir des mois, de vingt-neuf et demi, ou, ce qui se prête plus facilement au calcul, alternativement de vingt-neuf et de trente jours. C'est en effet ce qui avait lieu. Les mois intercalaires avaient trente jours. On peut les figurer ainsi:

mois Hébreux.	mois Athéniens.	mois Macédon.	
Abib ou Nisan.	Hécatombéon.	Péritius.	30
Ziv.	Métagitnion.	Dystrus.	29
Sivan.	Boédromion.	Xanthicus.	30
Tammouz.	Pyanepsion.	Artémisius.	29
Ab.	Mæmactérion.	Dæsius.	30
Eloul.	Posidéon.	Panémus.	29
Tisri.	Gamélion.	Loüs.	30
Marchesvan.	Anthestérion.	Gorpiæus.	29
Kislev.	Elaphébolion.	Hyperbérétæus.	30
Tebeth.	Munychion.	Dius.	29
Schébeth.	Thargélion.	Apellæus.	30
Adar.	Scirrophorion.	Audynéus.	29
Vé-Adar.	Posidéon II.		30

Les mois des Egyptiens étaient de trente jours, et, comme douze mois de trente jours équivalaient seulement à trois cent soixante, on y ajoutait tantôt cinq tantôt six jours complémentaires nommés *épagomènes*, pour atteindre le nombre de trois cent soixante-cinq ou trois cent soixante-six.

Les mois romains avaient le même nombre de jours que les nôtres, c'est-à-dire que sept mois, janvier, mars, mai, juillet, août, octobre, décembre, avaient trente-un jours; quatre mois, avril, juin, septembre, novembre, en avaient trente; un seul, février, en avait vingt-huit.

Division du mois.

Le mois des Hébreux était partagé en séries de sept jours nommées hebdomades ou semaines, et terminés par un jour de repos, le sabat. Un mois contenait un peu plus de quatre semaines, de sorte que, comme aujourd'hui, les semaines enjambaient d'un mois à l'autre.

Le mois athéniens contenaient trois décades ou espaces de dix jours; la dernière décade, seulement dans les mois caves (de 29 jours) étaient de neuf jours.

La première s'appelait ἀρχομένου μηνὸς ou ἱσταμένου μηνὸς, c'est-à-dire *décade du mois commençant* ou *du mois debout;* la seconde, μεσοῦντος μηνὸς, c'est-à-dire *décade du milieu du mois*, ou ἐπὶ δεκάδι, μετὰ δεκάδα, *décade après la décade;* la troisième, ἀπιόντος μηνὸς, φθίνοντος μηνὸς, παυομένου μηνὸς, c'est-à-dire *décade du mois partant*, *du mois declinant*, *du mois cessant*, ou ἐπ'εἰκάδι, μετ'εἰκάδα, *décade après la vingtaine.*

Quant au nom de chaque jour, il était indiqué par les nombres ordinaux, premier, second, troisième, etc., auquel on ajoutait les mots ἀρχομένου μηνὸς ou μεσοῦντος μηνὸς, etc.; ainsi le 7 se serait appelé le septième du mois debout, ἑβδόμη (sous-entendu, ἡμέρα) ἱσταμένου μηνός; le 14, le quatrième du milieu du mois, ou le quatrième après la décade, τετάρτη μεσοῦντος μηνὸς, etc., ou ἐπὶ δεκάδι, μετὰ δεκάδα, etc. Mais pour la troisième décade il y avait deux manières de compter. La première était la même que celle qu'on vient d'indiquer: ainsi le 27 était le sixième après la vingtaine, ἕκτη μετ'εἰκάδα, ἐπὶ εἰκάδι; la seconde, en usage avec les mots παυομένου, φθίνοντος, ἀπιόντος, μηνὸς, consistait à placer les nombres en sens inverse; de sorte que dans un mois plein le 21 égalait le 10 de la fin du mois; le 22, le 9; le 23, le 8, etc., et dans un mois cave le 21, le 9; le 22, le 8; le 23, le 7, etc. Ainsi le 26 d'hécatombéon était le 5 du mois finissant; le 26 de métagitnion était le 4. Cet usage était venu sans doute de ce que, les paiemens ayant lieu le dernier du mois, les débiteurs et les créanciers savaient par là à l'instant même combien de jours encore devaient s'écouler entre l'instant actuel et celui de l'échéance.

La distribution du mois, ainsi que la désignation particulière des jours à Rome, était bien plus irrégulière que partout ailleurs. Le premier jour se nommait *calendes*, le 5 ou quelquefois le 7 *nones*, le 13 ou le 15 *ides*. C'était en mars, mai, juillet et octobre que les nones tombaient le 7 et les ides le 15; les huit autres mois avaient les nones le 5 et les ides le 13. Après le jour des ides, jusqu'au premier du mois suivant, on comptait par les calendes. De là trois sections inégales du mois; la première celle des nones, de 4 ou de 6 jours; la seconde, celle des ides, invariablement de 8; la troisième, celle des calendes, de 16, 17, 18 ou 19 jours.

De là encore trois classes de mois; 1° ceux de trente-un jours qui avaient les ides le 15, et les nones le 7: ceux là avaient six jours de nones, huit d'ides et dix-sept de calendes; 2° ceux de trente-un jours qui avaient les ides le 13, et les nones le 5: ceux là avaient quatre jours de nones, huit d'ides et dix neuf de calendes; 3° ceux de trente jours qui avaient les ides le 13, et les nones le 5: ceux-là avaient quatre jours de nones, huit d'ides et dix-huit de calendes. Mars, mai, juillet et octobre étaient de la première classe; janvier, août, décembre, de la seconde; avril, juin, septembre et novembre, de la troisième; février formait une quatrième classe; en effet, n'ayant que vingt-huit ou vingt-neuf jours, et les ides le 13, il se trouvait avoir quatre jours de nones, huit d'ides et quinze (ou quelquefois seize) de calendes.

De plus, en quelque mois que ce fût, on comptait les jours à rebours; ainsi, supposant les ides le 15, le 14 s'appelait la veille des ides (*pridie Idus*); le 13, le troisième des ides; le 12, le quatrième. V. les *Tableaux des mois* à la fin du Dictionnaire.

MOÏSE ou MOYSE, *Moses*, prophète, législateur et général des Juifs, fils d'Amram et de Jocabed, de la tribu de Lévi, naquit en Egypte 1571 ans av. J. C. Le roi d'Egypte ayant ordonné de faire mourir tous les enfans mâles des Hébreux, Jocabed le tint caché pendant trois mois, et l'exposa ensuite sur le Nil, dans un panier de jonc. Thermutis, fille de Pharaon, l'ayant trouvé, le sauva, et voulut le faire élever; Marie, sœur de Moïse, qui se trouvait là comme par hasard, lui ayant offert de lui donner pour nourrice une femme des Hébreux, la princesse y consentit; Marie lui amena Jocabed, et par ce moyen Moïse fut nourri par sa propre mère. Thermutis l'adopta pour son fils, et le fit élever avec soin dans toutes les sciences des Egyptiens. L'historien Josèphe et Eusèbe racontent que Moïse, étant devenu grand, commanda les armées de Pharaon dans une guerre de ce prince contre les Ethiopiens, qu'il défit ces peuples, prit Saba leur capitale, et donna en cette guerre toutes les preuves de courage et de génie que l'on peut attendre d'un grand capitaine; mais l'Ecriture Sainte ne fait aucune mention de cette guerre.

Moïse, à l'âge de quarante ans, quitta la cour de Pharaon, et alla visiter les Hébreux. Ayant rencontré un Egyptien qui maltraitait un Israélite, il le tua, et se sauva dans le désert de Madian, où il épousa Séphora, fille d'un prêtre nommé Jéthro. Il en eut deux fils, Gerson et Eliéser.

Tandis qu'il faisait paître les troupeaux de son beau-père, Dieu lui apparut dans un buisson ardent vers la montagne d'Horeb, lui déclara qu'il l'avait choisi pour délivrer les Israélites de l'oppression des Egyptiens, et les conduire dans la terre de Chanaan, et lui donna le pouvoir de faire des miracles. Moïse obéit, et, s'étant présenté devant Pharaon, il lui ordonna de la part de Dieu de laisser sortir le peuple d'Israël, pour aller sacrifier dans le désert; et, pour confirmer sa mission, il fit un miracle devant lui, en changeant sa baguette en serpent; mais ce roi impie ne voulut point lui accorder sa demande. Alors Dieu affligea le royaume d'Egypte de

dix plaies miraculeuses, savoir ; 1° celle des eaux changées en sang ; 2° celle des grenouilles ; 3° des petits insectes piquans ; 4° des mouches ; 5° de la peste ; 6° des ulcères et des pustules ; 7° de la grêle ; 8° des épaisses ténèbres ; 9° des sauterelles ; 10° enfin celle de la mort des premiers nés des hommes et des bêtes. Tant de plaies obligèrent enfin Pharaon à laisser partir les Hébreux, l'an 1491 av. J. C. Moïse se mit à leur tête, et les conduisit vers la Terre Promise ; mais à peine furent-ils partis que Pharaon les poursuivit jusqu'à la mer Rouge. Là il fut submergé avec son armée, tandis que les Israélites passèrent la mer à pied sec, les eaux s'étant ouvertes devant eux. Moïse composa à ce sujet et fit chanter en actions de grâces un cantique qui est un chef d'œuvre de poésie et d'éloquence. Il conduisit ensuite les Israélites dans le désert ; il opéra un grand nombre de miracles, fit tomber la manne du ciel, fit jaillir l'eau des rochers, reçut la loi de Dieu sur le mont Sinaï, régla tout ce qui concernait le Tabernacle, la consécration des prêtres et le culte du vrai Dieu, vainquit les rois qui s'opposaient à son passage, et réprima les séditions des Israélites. Lorsqu'il fut arrivé sur les limites du pays de Chanaan auprès du mont Nébo, chez les Moabites, Dieu lui ordonna de monter sur le sommet de cette montagne, et de là il lui fit voir la Terre Promise. Moïse mourut sur cette montagne un instant après, 1451 av. J. C., à 120 ans. Il fut enterré dans une vallée de Moab, sans que depuis on ait pu découvrir le lieu de sa sépulture.

C'est lui qui est l'auteur du Pentateuque (V. ce nom), c'est-à-dire des cinq premiers livres de l'ancien Testament, que nous avons en ancien hébreu, tels qu'il les composa dans le désert par l'inspiration du Saint-Esprit. Ils contiennent les lois et la religion des Juifs. Quelques écrivains lui attribuent encore le livre de Job ; mais ce livre paraît plus ancien que Moïse. (V. Job.) Quoique Moïse ait vécu plus de deux mille quatre cents ans depuis la formation du premier homme, on conçoit néanmoins qu'il a pu savoir d'une manière certaine l'histoire de la création du monde et des événemens qu'il rapporte dans le livre de la Genèse ; car entre son père Amram et Adam il n'y a que six personnes, savoir, en remontant : Lévi, Jacob, Isaac, Abraham, Sem et Mathusalem, dont chacun, ayant vécu un grand nombre d'années avec son prédécesseur, a pu apprendre facilement, et transmettre les événemens qui sont rapportés dans la Genèse. *Ex.*, 1, c. 1, etc. ; *Lévit.*, 1, *Nomb.*, 1 ; *Deutér.*, 1 ; *Ecclés.*, c. 45, v. 1 ; *S. Paul*, *Galat.*, c. 5, v. 6 ; c. 6, v. 15. — *Just.*, 36, c. 2. — *Tac.*, *Hist.*, 5, c. 3.

MOLA, pâte de farine salée, dont on frottait le front des victimes avant le sacrifice. De là le mot *immolare*, qui signifie préparer la victime.

MOLADA ou MALATHA, v. de la tribu de Siméon, sur les confins de celle de Juda. *Nomb.*, c. 33, v. 25, 26 ; *Jos.*, c. 15, v. 26 ; c. 19, v. 2.

MOLATHI, v. de Palestine, sans doute la même que Molada. *Rois*, 2, c. 21, v. 8.

MOLECH. V. MOLOCH.

MOLÉES, *-eia*, fêtes arcadiennes instituées en mémoire du combat où Lycurgue tua Ereuthalion.

1. MOLES, *-læ* (*mola*, meule), déesses des meûniers.

2. — statues et espèces de tours colossales qu'on élevait en l'honneur des dieux.

1. MOLION, Troyen, fut tué à Troie par Ulysse et Diomède. *Il.*, 11, v. 320.

2. — fils d'Euryte, tué par Hercule.

MOLIONE, femme d'Actor, fils de Phorbas, fut mère de Ctéatus et d'Euryte, qui prirent d'elle le nom de Molionides. *Paus.*, 8, c. 14. — *Apol.*, 2, c. 7.

MOLIONIDES, Euryte et Ctéatus, fils de Molione.

MOLOCH, MOLECH ou MILCHOM, une des divinités des Ammonites et des Moabites. On croit que c'est le même que Saturne. On lui offrait des victimes humaines. Son culte fut adopté par les Phéniciens, d'où il fut porté à Carthage. La statue de cette divinité était un buste ou demi-corps d'homme qui avait une tête de veau, et tenait les bras étendus. Elle était creuse, et partagée en dedans en sept parties, dans lesquelles on plaçait les objets qu'on lui sacrifiait. C'était dans une de ces parties que l'on brûlait les enfans que l'on offrait en sacrifice. *Lévit.*, 20, v. 2 ; *Rois*, 3, c. 11, v. 7 ; 4, c. 17, v. 31 ; 21, v. 6 ; *Paral.*, 1, c. 20, v. 2 ; *Amos*, 5, v. 26 ; *Act. des Ap.*, 7, v. 43.

MOLOCHAT, fleuve, le même que la Malva ou Malucha.

MOLOÈS, fleuve de la Mégaride, au N., sur les confins de la Béotie, sortait du mont Cithéron, et tombait dans la mer de Crissa un peu au-dessous d'Egosthènes. *Hérod.*, 9, c. 56.

1. MOLON, gouverneur de la Médie pour Antiochus-le-Grand, peut-être le même que le suivant.

2. — prince de Syrie qui se révolta contre Antiochus, et se donna la mort lorsqu'il se vit forcé de rentrer dans le devoir.

3. — philosophe rhodien, appelé aussi Apollonius (V. ce mot, II, n° 4). Quelques auteurs font deux personnages d'Apollonius et de Molon. Selon eux, toux deux naquirent à Alabande ; tous deux ouvrirent une école à Rhodes ; mais Apollonius vécut avant Molon, et ce fut celui-ci qui vint à Rome l'an 87 av. J. C., et qui compta Cicéron et Jules-César parmi ses disciples. *Cic.*, *Orat.*

MOLORCHEENNES (FÊTES). V. MOLORCHUS.

MOLORCHUS, vieux berger de Cléones, donna l'hospitalité à Hercule, qui, en reconnaissance, tua le lion de Némée, qui désolait ses troupeaux. C'est en mémoire de cet exploit qu'on institua les jeux néméens. On institua aussi en l'honneur de Molorchus des fêtes qui furent appelées Molorchéennes. *Mart.*, 9, *ép.* 44 ; *l.* 14, *ép.* 44 — *Apollod.*, 2, c. 5. — *Géorg.*, 3, v. 19. — *Thébaïde*, 4, v. 160.

MOLOSSE, *-ssus*, *myth.*, fils de Pyrrhus et d'Andromaque, monta sur le trône de son père après la mort d'Hélénus, son frère aîné, et donna son nom aux peuples sur lesquels il régnait. *Paus.*, 1, c. 11.

1. MOLOSSE, *-ssus*, *hist.*, capitaine athénien qui succéda à Phocion dans le commandement.

2. — V. ALEXANDRE Ier, roi d'Epire.

MOLOSSES, *-ssi*, nation épirote habitant la Molosside, ainsi nommée de Molosse, fils de Néoptolème et d'Andromaque. Il paraîtrait que ce peuple est le même que les Thesprotes, et que par conséquent on a eu tort de faire deux provinces différentes de la Thesprotie et de la Molosside. *T. L.*, 8, c. 24 ; 45, c. 26. — *Corn. Nép.*, *Thémist.*, c. 8. — *Paus.* — *Plut.*, *Thés.*, 3. — *Just.*, 7, c. 6 ; 17, c. 3.

MOLOSSUS. V. MOLOSSE.

MOLOSSIDE, *-ssis*, ou MOLOSSIE, *-ssia* (*l'Arta*), petite contrée de l'Epire, au S., était bornée à l'O. par l'Achéron, qui la séparait de la Thesprotie (V. MOLOSSES), à l'E. par l'Achélous et l'Epérantie, au S. par le golfe d'Ambracie.

Ambracie et Dodone (que d'autres cependant mettent en Thesprotie) étaient les villes principales de la Molosside. Au reste on a peut-être eu tort de distinguer ce pays de la Thesprotie (V. MOLOSSES). La Molosside était renommée pour la grosseur, l'intelligence et l'intrépidité de ses chiens. *Lucr.*, 5, v.

10 et 62 ; 45, *c.* 26. — *Just.*, 7, *c.* 6. — *Phars.*, 4, *v.* 440. — *Strab.*, 7. — *Géorg.*, 3, *v.* 495. — *Hor.*, 2, *Sat.* 6, *v.* 114.

1. MOLPADIE, Amazone, tua d'un coup de javelot Antiope, autre Amazone, qui était épouse de Thésée. *Plut.*

2. — V. Rhoeo, Parthénies, Hémithée, 2.

MOLPHÉE, fut tué par Persée dans le combat qui se donna à la cour de Phinée. *Mét.*, 5.

MOLPUS, ancien auteur qui composa une histoire de Lacédémone.

1. MOLUS, *myth.*, père de Mérion, capitaine grec qui alla au siége de Troie. *Odyss.*, 6 ; *Il.*, 10.

2. — fils de Deucalion.

3. — un des enfans de Minos (n° 2), roi de Crète.

4. — fils de Mars et de Démonice.

Molus, *géog.*, petite riv. de la Béotie.

MOLY, plante que Mercure remit à Ulysse pour empêcher l'effet des breuvages de Circé. La racine en était noire, et la fleur blanche comme du lait. Il n'était presque pas au pouvoir des mortels de l'arracher. *Odyss.*, 10. — *Mét.*, 14.

MOLYCRIE, *-cria* ou *-crium*, petite v. de la Locride, chez les Ozoles, au S. O. de Naupacte, sur la mer, près des monts Taphiasse et Chalcis et du promontoire Antirrhium. C'était une colonie des Corinthiens *Strab.* — *Paus.*, 5, *c.* 3. — *Pline.*

MOMEMPHIS (*Menuf*), célèbre ville de l'Egypte inférieure, hors du Delta, sur la rive gauche de la branche du Nil nommée Agathos-Dæmon, entre Andropolis et Térénuthis. Cette ville était célèbre par le culte dont elle honorait Vénus et une génisse sacrée à laquelle elle rendait les mêmes honneurs que Memphis au bœuf Apis. Psammétique y remporta une grande victoire sur les autres rois d'Egypte ligués contre lui. *Strab.* — *Diod. de Sic.*

MOMIES. On nomme ainsi les cadavres embaumés qu'on trouve en Egypte, d'où l'on en apporte en Europe qui sont très-bien conservés. A quelque distance de l'ancien emplacement de Memphis est située la plaine des momies. Le fond de cette plaine est un rocher très-plat, qui peut avoir trois ou quatre lieues de diamètre. Il est à cinq ou six pieds sous le sable. On y voit des appartemens où l'on déposait autrefois les corps morts. Ils étaient placés debout, dans les caisses où on les avait enfermés. Ces caisses étaient de bois de sycomore, qui ne se corrompt jamais. On en a trouvé quelques-unes avec des yeux de verre, par où, sans ouvrir le cercueil, on pouvait voir le corps de la momie. V. Funérailles, Sépulture, Tombeaux.

MOMOMASTICE, petite v. de la Carmanie propre, sur les frontières de la Drangiane.

MOMUS (μῶμος, moquerie), fils du Sommeil et de la Nuit et dieu de la raillerie et des bons mots. Il s'occupait uniquement à examiner les actions des dieux et des hommes, et à les reprendre avec liberté ; c'est pourquoi on le représente levant le masque de dessus un visage, et tenant une marotte à la main. Neptune, ayant fait un taureau, Vulcain un homme, et Minerve une maison, Momus fut choisi pour juger de l'excellence de leurs ouvrages. Il trouva que les cornes du taureau étaient mal plantées, qu'il aurait fallu qu'elles fussent placées plus près des yeux ou des épaules, afin de donner des coups plus violens. Quant à l'homme, il aurait fallu qu'on lui eût fait une petite fenêtre au cœur, pour voir ses pensées les plus secrètes. Enfin la maison lui parut trop massive pour être transportée lorsqu'on aurait un mauvais voisin. Les dieux, lassés de ses sarcasmes, le chassèrent de l'Olympe. *Théog.* — *Lucien.*

MONA ou Monna (*Anglesey*), île de la Grande-Bretagne, dans la mer Hibernique, près de la côte septentrionale de la Bretagne 2e, faisait partie des Ordovices. Elle fut conquise par Suet. Paulinius 61 av. J. C. — *Cés.*, *G. des G.* — *Agric.*, 14, 18. — *Tac.*, *Ann.* 14, *c.* 29, 25. — *Ptol.*, 2, *c.* 2.

MONABIE ou Monapie, *-bia* ou *-pia* (*Man*), petite île de la Grande-Bretagne, vers le N., au milieu du bras de mer qui se trouve entre la Valentie au N., la Bretagne 2e au S., et la Grande Césarienne à l'E. *Ptol.*, 2, *c.* 2.

MONAOEDA, île, la même que celle de Monabie.

MONASTERIOLUM. V. Condate.

MONATE, *-tus*, petite riv. de la Sicile, au N., sortait des monts Nébrodes, et tombait dans la mer entre Alise et Céphalédis, à peu près au milieu de la côte septentrionale de l'île.

MONDA. V. Munda.

MONDE, *mundus*, nom que l'on donnait à Rome, selon Plutarque, à un grand fossé qui était au milieu d'une des places de la ville, ou selon d'autres au fossé que Romulus traça autour de sa nouvelle ville, et dans laquelle il ordonna que chacun jetât les prémices de toutes les choses dont on se servait.

MONECUS. V. Monoeci.

MONÉGUS, guerrier colchidien, tué par Jason.

MONÈRE (μόνος, seul ; ἐρεττεῖν, ramer), vaisseaux qui n'avaient qu'un rang de rames.

1. MONÈSE, *-næses*, Parthe de haute naissance, quitta le parti du roi Phraate pour embrasser celui d'Antoine, 36 ans av J. C. Antoine lui fit l'accueil le plus magnifique, et même lui promit le trône des Arsacides. Mais Phraate réussit à le faire revenir à sa cour. Cependant Monèse resta de cœur attaché aux Romains, et un jour il sauva leur armée par un avis qu'il leur donna à propos. *Hor.*, 3, *od.* 6.

2. — Parthe de la cour de Vologèse, fut chargé par ce prince de chasser Tigrane de l'Arménie, et alla l'assiéger dans Tigranocerte, vers l'an de J. C. 64. Peu après, un ordre de Vologèse lui fit abandonner ce siége. *Tacite*, *Ann.*, 15, *c.* 2.

MONESI (*Moneins*), v. de la Novempopulanie, chez les Osquidates, entre Bénéharne au N. O. et Iluro au S. E.

MONÉTA (*monere*, avertir, conseiller), *myth.*, surnom de Junon, parce que cette déesse, pendant un tremblement de terre, conseilla aux Romains d'immoler une truie à Cybèle. Le dictateur Furius ayant fait vœu dans la guerre contre les Aronces d'élever un temple à Junon Moneta, le sénat fit construire cet édifice sur l'emplacement de la maison de Manlius Capitolinus. Suidas dit que ce surnom fut donné à Junon parce que la déesse, entendant un jour les Romains se plaindre de manquer d'argent pour continuer la guerre contre Pyrrhus, leur avait dit qu'ils en auraient toujours assez s'ils pratiquaient la justice. *Cic.*, *Div.*, 1, *c.* 101. — *T. L.*, 6, *c.* 20 ; 7, *c.* 28.

Moneta, *géog.*, anciennement Isis et Sérapis, troisième région de Rome, avait sans doute tiré son premier nom de quelque temple dédié aux divinités égyptiennes, et l'autre de l'hôtel des monnaies, qui s'y trouvait. Elle renfermait la partie la moins élevée du mont Esquilin.

1. MONIME, *-ma*, femme de Mithridate, non moins célèbre par son courage et sa vertu que par sa beauté, était de Milet. Mithridate la vit à Stratonicée, dans le cours de ses conquêtes, et fut tellement épris de ses charmes qu'il lui envoya quinze mille pièces d'or, croyant par là triompher de sa vertu. Mais Monime résista également à son or et à ses sollicitations, et ne consentit à satisfaire sa passion qu'après avoir reçu solennellement le titre d'épouse et de reine. Il paraît qu'éloignée de sa patrie, et enfermée dans les palais du roi de Pont, l'éclat du trône ne put long-temps la séduire, et

qu'elle tomba dans une noire mélancolie. Peu après Mithridate, ayant été vaincu par Lucullus, fit ordonner à ses femmes par l'eunuque Bacchide de se donner la mort, en leur laissant cependant le choix des moyens. Monime chercha à s'étrangler avec son diadême; mais, n'ayant pu y réussir, elle le foula aux pieds, s'écriant : « Misérable bandeau, ne pouvais tu au moins me rendre un si déplorable service » ; puis elle se fit tuer par Bacchide. *Plut.*, *Lucul.*

2. — V. Monyme.

MONITEURS, *-tores* (*monere*, avertir), nom commun à Rome à diverses emplois différens :

1. Moniteur Militaire, officier chargé d'avertir les jeunes gens des fautes qu'ils commettaient dans les fonctions de l'art militaire.

2. — Théatral. C'était ce que nous appelons aujourd'hui le souffleur.

3. — Domestique, esclave chargé d'éveiller les maîtres, et de les prévenir aux heures des repas, de la promenade et du bain.

4. — On donnait aussi le nom de *moniteurs* aux instituteurs des enfans, et à des hommes qui accompagnaient dans les rues les prétendans aux dignités, et qui leur nommaient les hommes importans dont il fallait captiver la bienveillance par des caresses. Ils devaient connaître tous les citoyens par leurs noms.

MONNAIE. Les monnaies n'eurent pas d'abord une valeur et une dimension déterminées. L'or, l'argent, le cuivre, le fer même en furent la matière. C'était au poids qu'on comptait chaque somme, t non d'après une valeur qu'on y eût attachée onventionnellement. Selon Hérodote, ce sont les Syriens qui les premiers ont fait battre de la monnaie d'or et d'argent. On n'en connaissait point l'usage parmi les Grecs du temps de la guerre de Troie. Au rapport de Strabon, ce fut dans l'île d'Egine, par l'ordre de Phédon, que la première monnaie fut battue. La plus ancienne monnaie des Grecs portait l'empreinte d'un bœuf ; dans la suite ils mirent sur leurs monnaies des figures énigmatiques, qui étaient particulières à chaque province. Ceux de Delphes y représentaient un dauphin ; les Athéniens une chouette; les Béotiens un Bacchus avec une grappe de raisin et une grande coupe ; les Macédoniens un bouclier; les Rhodiens le soleil.

Avant Lycurgue les Lacédémoniens avaient des monnaies de cuivre, d'argent et d'or ; mais ce législateur ordonna qu'on ne ferait plus usage que de la monnaie de fer. Celui qui était convaincu d'avoir de la monnaie d'autre métal était condamné à mort. Dans la suite, après la prise d'Athènes par les Lacédémoniens, Lysandre fit adopter à Sparte toutes les monnaies, qui en avaient été bannies jusque-là.

Les premières monnaies des Romains étaient de cuivre, de bois peint, et même de terre cuite. Quelques auteurs pensent que Numa Pompilius avait fait fabriquer de la monnaie de cuivre; mais il paraît que de son temps on se servait encore de monnaie de cuir. D'après Pline ce fut Servius Tullius qui fit le premier frapper de la monnaie d'airain. Les Romains ne firent de la monnaie d'argent que vers l'an de Rome 485. Les pièces qui avaient cours dans le commerce eurent successivement diverses figures. De la forme carrée on passa à l'oblongue, à l'ovale, à la circulaire. Le contour de quelques-unes était dentelé ; on les nommait *nummi dentati.* Les plus anciennes avaient porté l'effigie d'un animal (*pecus*) ; de là le nom de *pecunia*. Celles qui avaient au revers un char à deux chevaux étaient appelées *bigati;* on nommait *quadrigati* celles où le char était à quatre chevaux. D'autres portaient certaines marques, comme X, qui n'étaient que des expressions abrégées de leur valeur ou de leur nom, *denarius;* L, *libra;* S, *semissis*. Le type de l'as fut quelque temps une tête de Janus, et au revers la proue d'un vaisseau. Le demi-as ou *semissis* était marqué d'une tête de Jupiter, couronnée de laurier ; au bas la lettre S. Le tiers ou *triens* portait une tête de femme, qu'on prend tantôt pour Rome, et tantôt pour Minerve. A côté étaient figurés quatre gros points ou globules, qui marquaient quatre onces. Le quart ou *quadrans* avait pour type la tête d'Hercule, couverte d'une peau de lion, et à côté les trois points ou globules, qui marquaient les trois onces ; le *sextans* ou demi *triens* présentait la tête de Mercure avec son bonnet ailé, et deux globules pour marquer deux onces.

Ce ne fut que soixante-deux ans après qu'on eût commencé à frapper des monnaies d'argent que l'on frappa à Rome des pièces d'or, durant la seconde guerre punique, et sous le consulat de C. Claudius Néron et de M. Livius Salinator. On fabriquait la monnaie dans le temple de Junon Moneta, d'où est venu le nom de monnaie (*moneta*). On pense que dans l'origine les consuls étaient chargés de cette fabrication ; mais depuis on créa des officiers pour cette partie.

Selon Cassiodore, les Gaulois sont les premiers qui aient changé la monnaie de cuir en métal.

Pour les noms des différentes monnaies, leurs rapports entre elles et leur valeur, V. les articles Drachme, As, Denier, etc., et à la fin du dictionnaire les Tables, où vous trouverez évaluée une somme quelconque des monnaies des anciens.

1. MONOBASE, *-sus*, surnommé Bazée, roi des Adiabéniens, épousa sa sœur Hélène, de laquelle il eut Izate. V. ce nom.

2. — fils du précédent, succéda à son frère Izate, dans le royaume d'Adiabène. *Josèphe.*, *Ant. Jud.*

3. — roi des Adiabéniens, sans doute descendant des précédens, détermina Vologèse à faire la guerre aux Romains. *Tac.*, *Ann.*, 15, c. 1, 14.

MONODE, *-dus*, fils de Prusias, ainsi nommé parce qu'il n'avait dans la bouche qu'un seul os, qui lui tenait lieu d'un rang de dents (μόνος, seule; ὀδοὺς, dent). *Pline*, 7, c. 16.

MONODIE, *-dia* (μόνος, seul, ᾠδή, chant), chanson lugubre qui était chantée par une seule voix.

MONOECI (Herculis) Portus (*Monaco*), v et port sur les confins de la Ligurie et des Alpes Maritimes, chez les Intemelii, entre Nicée et Albium Intemelium. Hercule y avait un temple assez célèbre. *En.*, 6, *v.* 830, 831. — *Tac.*, *Hist.*, 3, *c.* 42. — *Lucain*, 1, *v.* 405. — *Ptol.*, 3, *c.* 1.

MONOPÈDE, nom que l'on donnait aux tables à manger qui étaient soutenues sur un seul pied (μόνος, seul ; ποῦς, pied). Ces tables étaient ordinairement de citronnier ou d'érable, et le pied était d'ivoire et d'un travail remarquable. Il n'y avait à Rome que les riches qui pussent en avoir, parce que leur prix était exorbitant.

MONOPHAGES. V. Monophagies.

MONOPHAGIES, *-gia* (μόνος, seul, φάγειν, manger), fête que les habitans d'Egine célébraient en l'honneur de Neptune. Ils y mangeaient ensemble et sans domestiques, d'où vinrent les noms de *monophages* pour désigner les convives, et de *monophagies* pour la fête. Les citoyens d'Egine seuls avaient droit d'y assister.

MONOPHILE, *-lus*, eunuque à qui Mithridate confia la garde d'une de ses filles lorsqu'il était dans le Bosphore. Monophile, voyant les affaires de son maître désespérées, tua la princesse, afin qu'elle ne tombât point au pouvoir de l'ennemi.

MONOPTÈRE, *-rium*, c'est-à-dire composé d'une aile (μόνος, seul ; πτέρον, aile), sorte de temple qui était de figure ronde et sans murailles pleines,

en sorte que le dôme qui le couvrait n'était soutenu que par des colonnes posées de distance en distance.

MONOXYLES, *-la* (μόνος, seul; ξύλον, bois), espèces de gondoles faites d'un seul tronc d'arbre creusé Elles portaient au plus trois ou quatre hommes.

MONT SACRÉ, SÉVÈRE, etc. V. SACRÉ, etc. (MONT).

MONTS BLANCS, autrement LEUCI MONTES (*Mont des Sfacchiotes*). V. LEUCI.

1. MONTAN, *-tanus*, fameux hérésiarque du 2ᵉ siècle, natif d'Ardaban en Mysie. Doué d'une imagination exaltée jusqu'au délire, il prétendait lire dans l'avenir, et se disait inspiré du Saint-Esprit, qui était descendu en lui. A la tête de ses partisans étaient deux femmes d'une haute naissance et très-riches, Maximille et Priscille, qu'il faisait passer pour prophétesses. La nouveauté de son système, qu'il développait avec enthousiasme et éloquence, appuyé de l'austérité de ses mœurs, lui conquit en peu de temps un grand nombre de disciples en Orient et en Afrique. On les nommait Montanistes.

2. —archevêque de Tolède, vers 530, dont il reste deux épîtres qui sont estimées.

1. MONTANUS (L. TULLIUS), ami de Cicéron. *Cic.*, *Ep. à Att.*, 12, 51.

2. — poète latin qui composa des élégies *Ov.*, *élég. Pont.*, 4.

3.—(CURTIUS), fut accusé sous Néron comme auteur de vers attentatoires à la majesté impériale; cependant il obtint sa grâce. Sous Vespasien il demanda avec la plus grande chaleur qu'on réhabilitât la mémoire de Pison, fils adoptif de Galba. *Tac.*, *Ann.*, 16, c. 28; *Hist.*, 4, c. 40.

4. —sénateur du temps de Domitien, était d'une énorme grosseur. *Juv.*, 4, *v.* 106.

5. — ATTICINUS, ami et ensuite accusateur de Lustricus Bruttianus, sous Trajan. L'accusé se justifia, et fit condamner Montanus à l'exil.

MONYCHUS (μώνυχος, qui n'a qu'un ongle), Centaure si fort qu'il déracinait les arbres, et les lançait comme des javelots. Il fut nommé Monychus parce que ses pieds, ainsi que ceux des chevaux, au lieu de se terminer par cinq doigts, étaient en forme de sabots. *Ov.*, *Mét.*, 12, c. 12.

1. MONYME, *-mus*, esclave corinthien. Son maître lui ayant défendu d'assister aux leçons de Diogène le cynique, il contrefit l'insensé, et ayant obtenu la liberté par ce moyen, il se livra à la philosophie. Il devint l'un des plus ardens admirateurs de Diogène et de Cratès, et composa même quelques ouvrages.

2. — *-ma*. V. MONIME.

MOPHI, mont. de la Thébaïde, au N., entre Syène et Eléphantine. *Hér.*, 2, *v.* 28.— *Luc.*, 10, *v.* 325.

MOPHIM, le huitième des enfans de Benjamin. *Gen.*, c. 46, *v.* 21. — *Nomb.*, c. 26, *v.* 39.

MOPHIS, prince indien, vaincu par Alexandre.

1. MOPSIUM, v. de la Thessalie, dans la Perrhébie, près d'une montagne de même nom, et du lac Nésonis, à l'E. de Phalanna, et au S. E. de Gyrton; elle avait reçu ce nom de Mopsus, un des Argonautes. *T. L*, 42, c. 61, 65, 67. — *Strab.*

2. — petite mont. de la Thessalie, voisine de la ville de même nom. V. MOPSIUM, nº 1.

MOPSOPIE, *-pia*, ancien nom d'Athènes, pris de Mopsus, un de ses rois. On donnait souvent aux Athéniens l'épithète de Mopsopiens.

MOPSOS, plus communément MOPSUESTE. V. ce mot.

MOPSUCRÈNE, petite v. de la Cilicie champêtre, près de Tarse, au pied du mont Taurus. C'est là que mourut l'empereur Constance, l'an 361.

MOPSUESTE, *-ta*, ou MOPSUS (*Messis*), v. de la Cilicie champêtre, sur le Pyrame, entre Anazarbe au N. et Mallos au S., fut considérablement embellie par Adrien. *Cic.*, 3, *ép.* 8.

1. MOPSUS, fameux devin, fils d'Apollon (ou) selon d'autres de Tirésias, ou du Crétois Rhacius et de Manto, vivait dans le temps du siége de Troie. Consulté par Amphimaque, roi de Colophon, qui méditait une guerre importante, il ne prédit à ce prince que des malheurs. Mais Calchas, qui se trouvait alors à Colophon, lui annonça au contraire qu'il serait vainqueur. Amphimaque fut battu; et Calchas, honteux d'avoir si mal deviné, en mourut de chagrin.

On raconte différemment la victoire de Mopsus et la mort de Calchas. Ces deux devins, jaloux l'un de l'autre, voulurent un jour éprouver leur talent pour la divination. Calchas demanda à son adversaire combien un figuier voisin avait de figues. Dix mille moins une, répondit Mopsus, et un seul vase peut les contenir toutes. On compta les figues, et l'on trouva que Mopsus avait deviné juste. Mopsus demanda à son tour à Calchat combien une truie pleine qui vint à passer devant eux portait de petits dans son ventre. Calchas ayant avoué son ignorance, Mopsus dit aussitôt qu'elle mettrait bas le lendemain dix petits, dont un seul serait mâle et tout noir, et les autres femelles et bigarrés de blanc. La truie mit bas le lendemain conformément à la prédiction de Mopsus, et Calchas mourut de douleur de se voir vaincu.

Mopsus fut mis au rang des dieux après sa mort. Il avait à Malle, en Cilicie, un oracle célèbre par la clarté et la vérité de ses réponses. Plutarque raconte que le gouverneur de cette province, ne sachant que croire des dieux, parce qu'il était entouré d'Epicuriens, qui lui avaient jeté beaucoup de doutes dans l'esprit, résolut, dit l'historien, d'envoyer un espion chez les dieux. Il lui donna un billet cacheté pour porter à Mopsus. Cet envoyé s'endormit dans le temple, et vit en songe un homme fort bien fait, qui lui dit *noir*. Il porta cette réponse au gouverneur, qui en fut frappé d'étonnement et d'admiration; et, ouvrant le billet, il montra ces mots qu'il y avait écrits: *T'immolerai-je un bœuf blanc ou noir? Strab.*, 9. — *St.*, *Theb.*, 3. — *Paus.*, 7, c. 3. — *Amm. Mar.*, 14, c. 8.

2. — fils d'Ampyx et de Chloris, né à Titaresse en Thessalie, accompagna les Argonautes en qualité de prophète et de devin, et à son retour il mourut en Libye de la morsure d'un serpent. Jason lui éleva un tombeau sur le bord de la mer; dans la suite les Africains lui bâtirent un temple dans le même lieu, et lui consacrèrent un oracle. Ce devin a souvent été confondu avec le fils de Manto, à cause de son nom et de sa profession. *Ov.*, *Mét.*, 12, c. 11. — *Hyg.*, *fab.* 14, 128, 173. — *Strab.*, 9.

3. — Lapithe, se rendit célèbre au siége de Thèbes. On croit que c'est lui qu'on honorait en Cilicie, et qui donna son nom à la ville de Mopsueste.

4 — capitaine des Argiens, mena une colonie sur les montagnes de Colophonie, où il fonda la ville de Phasèle.

5. — fils d'OEnée, reine des Pygmées et de Nicodamas. Comme OEnée maltraitait son peuple, les Pygmées enlevèrent Mopsus pour l'élever à leur gré.

6. — Lydien, se rendit en Syrie à l'époque où Atergatis était reine. Cette princesse ayant, ainsi que son fils Jéthys, exercé des cruautés inouies sur ses sujets, Mopsus les fit tous deux mourir en les précipitant dans un lac voisin d'Ascalon.

7. — Thrace, banni de son pays par le roi Lycurgue, se fit suivre d'un grand parti, se joignit à un autre banni, Scythe de nation, nommé Sipyle, attaqua les Amazones, et en fit un grand carnage.

MORASTHI, v. de la Judée, au S. O., dans la tribu de Juda. On la croit la même que Marésa. *Jér.*, c. 26, *v.* 18. — *Mich.*, 1, *v.* 1.

MORCUS, fut député avec Parménion par le

roi Gentius, vers les Rhodiens, l'an 168 av. J. C., pour engager ces insulaires à se déclarer contre les Romains. *T. L.*, 44, *c.* 23.

MORÈNE. V. Mysie, n° 6.

MORGANTIUM. V. Murgentium.

MORGÈTES. V. Murgètes.

MORGINNUM (*Morian*), v. de la Viennaise, à quatre lieues N. E. de Ventia.

MORGION, fils de Vulcain et d'Aglaé.

MORIA Mons, l'une des montagnes sur lesquelles était bâtie Jérusalem. C'est là qu'Abraham voulut immoler son fils Isaac. *Paral.*, 2, *c* 3, *v.* 1.

MORIMÈNE, -*na*, petite contrée septentrionale de la Cappadoce, à l'O., sur les confins de la Galatie. Nysse et ensuite Mocesse en furent les villes les plus importantes.

1. MORINORUM Castellum (*Mont Cassel*). V. Castellum Morinorum.

2. — Civitas. V. Taruenna et Morins.

MORINS, -*rini*, peuple de la Belgique seconde, sur la côte, en face de la Bretagne romaine, dont il était séparé par le Fretum Gallicum au N. et à l'O. Leurs bornes au S. étaient les Atrébates et les Ambiani, et à l'E. les Nervii. Leurs villes principales étaient Morinorum Castellum, Morinorum Civitas, depuis Taruenna, et Gesoriacum ou Bononie. Les Romains appelaient les Morins *extremi hominum* parce qu'ils les regardaient comme occupant une des extrémités de la terre. Ils occupaient le pays actuel de Boulogne et Saint-Omer. *En.*, 8, *v.* 727. — *Tac.*, *Hist.*, 4, *c.* 28.—*Cés.*, *l.* 2 et 3.—*Ptol.*, 2, *c.* 9.

MORISTASGE, -*sgus*, régnait sur les Sénonais à l'arrivée de César dans les Gaules. *Com.*, *l.* 5.

MORIUS, fleuve de la Béotie occidentale, sortait du mont Thurium, et tombait dans le lac Copaïs, entre le Phalare et le Mélas.

MORMO. V. Mormones.

MORMOLYCÉES, -*cea* (μορμὼ, spectre; λύκος, loup), sorte de masques dont les Grecs se servaient.

MORMONES, (μορμὼ, spectre), génies redoutables qui prenaient la forme des animaux les plus féroces, et inspiraient le plus grand effroi. Ce sont à peu près nos loups-garous.

MORPHÉE, -*pheus* (μορφὴ, forme), fils du Sommeil et de la Nuit, était lui-même dieu du sommeil, et le premier des Songes, le seul qui annonce la vérité. Il était, dit Ovide (*Mét.*, 11.), le plus habile de tous à prendre la démarche, le visage, l'air et le son de voix de ceux qu'il voulait représenter; et c'est de là qu'il tire son nom; ce Songe ne prend la ressemblance que des hommes. (V. Phantase, Phobetor.) On le représente sous les traits d'un gros enfant endormi, et on lui donne pour attributs une plante de pavot, avec laquelle il touchait ceux qu'il voulait endormir, et des ailes de papillon pour exprimer sa légèreté. *En.*, 5. — *Ov.*, *Met.*, 11. *c.* 16, *v.* 17.

MORPHO, surnom de Vénus, sous lequel elle avait un temple à Lacédémone. La déesse y était voilée, et avait des chaînes aux pieds. La tradition portait que c'était Tyndare qui les lui avait mises, soit pour marquer la fidélité et la subordination des femmes, soit pour se venger de Vénus, à laquelle il imputait les désordres de ses propres filles. *Paus.*

MORPILICHES ou Mithrobarzane, roi de la petite Arménie, vers l'an 150 av. J. C., fut tué dans un combat contre Valarsace, 147 av. J. C.

MORRAPHIUS, fils de Ménélas et d'Hélène.

1. MORT, *Mors*, divinité infernale, fille de la Nuit, qui la conçut sans le secours d'aucun autre dieu. Elle fut adorée par les anciens, et surtout par les Lacédémoniens. Les Grecs la représentaient souvent sous la figure d'un enfant noir, avec des pieds tortus, et caressé par la Nuit sa mère. Horace (*Od.* 24, *c.* 3.) lui donne des ailes noires, et l'arme d'un filet, dont elle enveloppe la tête de ses victimes. Les modernes la représentent par un squelette armé d'un glaive et d'une faulx. On consacrait à cette divinité l'if, le cyprès et le coq, parce que le chant de cet oiseau semble troubler le silence qui doit régner dans les tombeaux. *En.*, 2, *v.* 533.

2. — (Le), nom donné par les Hébreux à Adonis, que les Phéniciens pleuraient comme mort dans la première partie de ses fêtes à Byblos.

3. — *archéol.* V. Morts, Funérailles.

MORTA, nom que quelques-uns ont donné à l'une des trois parques, que l'on fait présider au destin de ceux qui, nés avant ou après le terme ordinaire de la naissance, venaient à mourir. V. Decima, Nona.

MORTE (Mer), *mare Mortuum*. V. Asphaltite (Lac).

MORTS. C'était un des points essentiels du culte religieux chez les anciens d'honorer la mémoire des morts; aussi regardait-on comme le dernier acte de la tyrannie d'empêcher qu'on ne leur rendît les derniers devoirs. On honorait les morts sous le nom de mânes (V. ce mot); on les invoquait solennellement à une fête annuelle nommmée *férales* (V. ce mot), et même chez les Egyptiens le corps mort d'un proche parent était un gage sacré. On présumait que les morts apparaissaient quelquefois sur la terre, soit d'eux-mêmes, soit par l'effet des évocations magiques. V. Funérailles.

MORYCHUS (*mora*, mûre), surnom que les Siciliens donnaient à Bacchus, lorsqu'au temps des vendanges ils barbouillaient sa statue avec du vin doux, des figues et des mûres.

MORYS, un des fils d'Hippotion, tué par Mérion au siége de Troie. *Il.*, 13, *v.* 792; 14, *v.* 514.

MORZUS, roi de Paphlagonie, secourut les Gaulois contre les Romains, et fut vaincu avec eux par Cn. Manlius Vulson, l'an 189 av. J. C. *T. L.*, 38, *c.* 26.

1. MOSA (*Meuse*), une des principales rivières de la Gaule, prenait sa source dans la Lyonnaise première, chez les Lingones, près de Mosa, traversait la Belgique seconde et la Germanique seconde en coulant du S. au N.; puis, se détournant vers l'O. à Cevelum, allait se jeter dans l'Océan germanique, par une embouchure nommée *Helium Ostium*, après avoir formé avec le Rhin et le Vahalis, qui la réunit au Rhin, une île fameuse connue sous le nom d'île des Bataves. *Tacite*, *Hist.*, 4, c. 66.

2. — (*Meuvi*), petite v. de la première Lyonnaise, chez les Lingones, au N. d'Andomaturum (*Langres*), sur la Mosa, près de sa source.

MOSÆ Pons (*Maestricht*), v. d'abord extrêmement petite de la Germanique seconde, chez les Tongres, sur la Meuse, au N. E. d'Atuatuca.

MOSARNE, -*na*, prom. de la mer Erythrée, dans la Gédrosie, sur les confins des Orites et des Ichthyophages, entre Alabagium à l'O. et Calama à l'E.

MOSCÈNES, v. et nation de l'Asie mineure, peut-être la même que Mostènes.

MOSCHA (*Masoate*), v. et mont. célèbres de l'Arabie heureuse, chez les Sachalites au S., sur la mer Erythrée.

MOSCHES, -*chi*, peuple de l'Arménie, donna son nom aux monts Moschiques et à la contrée Moschique, qu'il habitait. V. ces noms. *Hér.*, 3, *c.* 94; 7., *v.* 78. — *Phars.*, 3, *v.* 271.—*Mél.*, 1, *c*, 2; 3, *c.* 5.

MOSCHIQUE, -*chica regio*, contrée de la haute Asie, sur les confins de l'Arménie, de la Colchide et de l'Ibérie, était habitée à la fois par des Colques,

des Ibères et des Arméniens. Deux fleuves principaux, l'Ibère et le Cyrus, l'arrosaient. *Strab.*

MOSCHIQUES (Monts), *-chicimontes*, grande chaîne de montagnes qui se divisait en deux branches; l'une, allant du S. au N., séparait la Moschique de la Colchide; l'autre, se prolongeant de l'E. à l'O. dans l'Arménie, séparait la Catarzène et la Chorzène au N. de la Basilizène, et la Caranitide au S. *Ptolem.* 5, c. 13.— *P. Mel.* V. Mosches et Moschique.

1. MOSCHION, médecin d'une époque incertaine, que l'on range vulgairement dans la secte des méthodiques, et à qui on attribue un traité *de morbis mulierum*. Cet ouvrage, qui se trouve communément dans les collections intitulées *Gynæcia*, *sive de mulierum affectibus*, a été publié séparément par Dewez, Vienne, 1793.

2. — nom commun à trois autres écrivains, dont on ne connaît ni la patrie, ni le caractère, ni les ouvrages. Nous n'avons d'eux que quelques vers. Il serait possible que le traité *de morbis mulierum* (V. n° 1) fût l'ouvrage d'un d'entre eux.

1. MOSCHUS, célèbre poète bucolique grec, natif de Syracuse, vivait sous le règne de Ptolémée Philadelphe. Il ne nous reste de lui que quelques idylles, qui nous font regreter la perte de ses autres ouvrages. Ces idylles sont *Mégare*, épouse d'Hercule, *Europe*, et une *élégie sur la mort de Bion*, dont il paraît qu'il fut l'ami. Dans ces trois morceaux on voit beaucoup d'élégance, d'esprit et de pureté; mais l'auteur est loin de Théocrite, dont il n'a ni la teinte légèrement satirique, ni la simplicité. On peut même lui reprocher un peu de recherche et d'affectation, quoique ce défaut soit moins sensible chez lui que chez beaucoup de ses contemporains. Moschus se trouve imprimé à la suite de Théocrite et de Bion dans l'édition de Walkenaër, Berlin, 1810, et dans celle de Weigel, Leipsick, 1817.

2. — Phénicien qui écrivit l'histoire de sa patrie dans sa langue naturelle.

3. — philosophe de Sidon, qui fut, dit-on, le créateur de l'anatomie. On suppose qu'il vécut à une époque très-éloignée. *Strab.*

4. — rhéteur de Pergame, contemporain d'Horace, fut accusé d'empoisonnement, et défendu par Torquatus. *Hor.*, 1, *ép.* 5, *v.* 9.

5. — (Jean), solitaire de Saint-Théodose à Jérusalem, composa en grec un ouvrage, intitulé *le Pré spirituel*. Le style en est simple et négligé. Il a été publié par le P. Fronton-du-Duc, Paris, 1624.

MOSCONNUM ou Masconnum, lieu de la Novempopulanie, chez les Tarbelli, à l'E. de Cocosa, et au N. de Aquæ Augustæ Tarbellicæ.

MOSELLE, *-la* (*Mosella*), c'est-à-dire *petite Meuse*, rivière de la Belgique première, prenait sa source dans les monts Vogèses sur les confins des Leuci, des Rauraci et de la grande Séquanaise, passait à Tullum, Divodurum, Augusta, et se jetait dans le Rhin à Confluentes, après avoir traversé les pays des Leuci, des Mediomatrici et des Treviri, du S. au N. La beauté de ses bords était passée en proverbe chez les anciens, et Ausone a fait sur ce sujet une idylle intitulée *la Moselle*, qu'on regarde comme une de ses plus agréables productions. *Ces.*, *G. des G.*, 4. — *Tacit.*, *Ann.*, 13, *c.* 43. — *Ptol.*, 2, *c.* 9.— *Florus*, 3, *c.* 10.

MOSEROTH ou Mosera, campement des Israélites dans le désert, entre Benéjaacan et Hesmona. *Nomb. c.* 33, *v.* 30, 31.— *Deutér.*, c. 33, *v.* 30.

MOSOCH, sixième fils de Japhet, dont on fait descendre les Mosches et les Moscovites. *Gen.*, 10, *v* 2.

MOSOLLAM, nom assez commun chez les Juifs, ne fut porté par aucun personnage important.

MOSOMAGUS (*Mouson*), lieu de la Belgique seconde, chez les Remi, à l'E., sur la Mosa.

MOSQUES ou Mosches, *Moschi*. V. Mosches.

MOSTÈNES, *-ni*, v. de Lydie, à l'E., près des frontières de la Phrygie. *Ptolem.*, 5, c. 2.

MOSYCHLE, *-lus*, mont. de Lemnos.

MOSYLON, port du golfe Avalite.

MOSYNE ou Mosynopolis, v. principale des Mosynes en Phrygie.

MOSYNÈCES, *-næci* (μόσυν, tour; οἰκέω, habiter), petite peuplade du Pont oriental, habitait sur les bords du Pont-Euxin, entre les Driles à l'E., la Sidène à l'O. et les Chalybes au S. Leur nom véritable était les Heptacomètes, parce qu'ils avaient (ἑπτὰ) sept (κώμους) bourgades principales; mais on les désignait plus communément par celui de Mosynèces pour indiquer qu'ils demeuraient dans des arbres ou des tours des bois. *Herod.*, 3, *c.* 94; 7, *c.* 78. — *Q. C.*, 6, *c.* 4.

1. MOSYNES, *-ni*, peuple de la Phrygie Pacatiane, avait pour capitale la ville de Mosyne.

2. — ou Mosynèces. V. ce mot.

MOSYNOPOLIS. V. Mosyne.

MOT d'Ordre. Chez les Grecs et chez les Romains le mot d'ordre (*symbolum*) se donnait dans l'armée par le moyen d'une tablette de bois carrée, en forme de dé, appelée *tessera*, de ses quatre (τέσσαρα) angles, sur laquelle on écrivait le mot d'ordre donné par le général. Il paraît que le mot d'ordre était changé pour chaque nuit. Le général le donnait aux tribuns et au préfet des alliés; ceux-ci aux centurions, et ces derniers aux soldats. Celui qui était chargé de porter le mot d'ordre des tribuns aux centurions était appelé Tesséraire. *Tac.*, *Hist.*, 1, *c.* 15.

MOTHON, grosse roche, près de Mothone.

MOTHONE ou Méthone V. Méthone.

MOTYCA ou Motuca. V. Mutyca.

MOTYCANUS. V. Mutycanus.

MOTYE, *-tya* (*il Butrone*), v. de Sicile, sur la côte N. E., entre Drepanum et Lilybée. Cette ville devait sa fondation aux Phéniciens. Elle fut prise et pillée par Denys-l'Ancien, tyran de Syracuse, qui en passa tous les habitans au fil de l'épée, l'an 397 av. J. C. *Diod. de Sic.* — *Paus.* —*Ptolém.*, 3, *c.* 4.

MOTYUM, lieu de la Sicile, entre la ville d'Etna et Agrigente. *Diod. de Sic.*

MOUCHES. Les habitans d'Accaron offraient de l'encens au dieu qui les chassait. (V. Béelzebuth). Les Grecs avaient aussi leur dieu Chasse-mouches. V. Myagrus.

1. MOXOÈNE Arménienne, petite contrée de l'Arménie vers le centre, limitée au N. par la Caranitide, à l'O. par la Basilizène, et au S. par la Bagraydanène.

2.—Assyrienne, contrée de la Syrie septentrionale, sur les confins de la Gordyène, en Arménie.

3. — v. capitale de la Moxoène arménienne, près de la frontière occidentale.

MOYSE. V. Moïse.

MUCAPOR, un de ceux qui conspirèrent contre Aurélien, auquel il porta le coup mortel. Il fut mis à mort par l'empereur Tacite.

MUCIA ou Mutia (Famille), *Mucia gens*, *hist.*, maison plébéienne de Rome, dont les membres portaient le surnom de Scévola, en mémoire du guerrier qui se laissa brûler la main en présence de Porsenna. La famille Mucia est célèbre surtout par les habiles jurisconsultes qu'elle produisit pendant plusieurs générations. Il paraît que cette famille s'éteignit sous les empereurs. Un fils naturel de P. Mucius Scévola, consul l'an de Rome 580, fut adopté par un Licinius Crassus Dives, et changea alors son nom de *Mucius* en *Mucianus*. De là vint la branche

des Crassus Mucianus, qui produisit le célèbre Mucien, général de Vespasien.

1. MUCIA ou MUTIA, fille de Mucius Scévola, consul 174 ans av. J. C., épousa l'orateur Crassus.

2. — sœur de la précédente et femme du jeune Marius.

3. — troisième femme de Pompée, était fille de Q. Mucius Scévola et sœur de Q. Métellus Céler. Elle s'abandonna à la dissolution avec si peu de retenue pendant la guerre de Pompée contre Mithridate que son mari fut contraint de la répudier à son retour, quoiqu'elle lui eût donné trois enfans. Mucia se remaria à Marcus Scaurus, de qui elle eut aussi plusieurs enfans. Octave se servit du pouvoir qu'elle avait sur l'esprit de Sextus Pompée, son fils, pour empêcher qu'il ne s'unît contre lui avec Marc-Antoine; et quand, après la bataille d'Actium, il fut devenu maître de l'empire, il lui témoigna beaucoup d'égards. *Cic. à Att*, 1, *ép.* 10, 12. —*Plut.*, *Pomp.*

4. — femme de Jules César, qui fut aimée de Clodius, tribun du peuple. *Suet.*, *Cés.*, 50.

MUCIA ou MUTIA, *archéol.*, loi romaine décrétée sous les auspices de Licinius Crassus et Q. Mucius, l'an de Rome 667. V. LICINIA, n° 6. *Cic.*, *Brut.*, 32; *pro Balb.*, 37.

1. MUCIEN (P. LICINIUS CRASSUS), *-ianus*, était fils naturel de Q Mucius Scévola, consul l'an 58 de Rome. Il fut adopté par un Licinius Crassus, dont il prit le nom, mais en y ajoutant, selon l'usage, le nom de Mucius, changé en Mucianus. Il fut le chef de la famille des Mucien. V. LICINIUS, n° 15.

2. — (M. LICINIUS CRASSUS), *-anus*, général romain, célèbre par la part qu'il eut à l'élévation de Vespasien à l'empire. Né avec l'ambition la plus effrénée, il se fit dans sa jeunesse des amis puissans et illustres; il parvint même au consulat l'an de J. C. 52. Bientôt un amour excessif des plaisirs et de folles dépenses le ruinèrent entièrement. Claude, irrité contre lui, l'envoya ou plutôt l'exila en Orient, avec un commandement subalterne. Lorsque l'empire fut tombé entre les mains de Vitellius, les amis de Vespasien le sollicitaient secrètement à prendre le titre d'empereur. Vespasien balançait; Mucien le détermina par un discours éloquent qu'il prononça au milieu d'une réunion des chefs de l'armée. Vespasien fut bientôt reconnu dans tout l'Orient; Mucien rassembla des troupes immenses et des sommes considérables, et s'apprêta à marcher contre Vitellius en Italie; mais Antonius Primus avait déjà battu et tué cet empereur. Alors Mucien courut vers les rives du Danube, que venaient de franchir les Daces, profitant des discordes civiles, et il les repoussa au-delà du fleuve; puis il revint à Rome, où bientôt il s'empara de toute la puissance. L'arrivée de Vespasien ne diminua en rien son autorité. Celui-ci même lui confia son sceau, il l'appelait du nom de frère, et le laissait agir sans lui demander aucun compte. Mucien abusa quelquefois de tant de confiance, et on lui a à juste titre reproché et ses exactions et la protection qu'il accorda aux accusateurs. Il paraît qu'il resta toujours en faveur auprès du prince; mais on ignore l'année et le genre de sa mort. On sait seulement qu'elle eut lieu avant celle de Vespasien, et qu'il avait été encore deux fois consul, l'an 70 et l'an 74 de J C. *Tac.*, *Hist.*, 1, *c.* 10 et 76; 2, *c.* 53, *c.* 46, etc., 4, *c.* 4, etc.

MUCIES, fêtes instituées par les peuples de l'Asie mineure, en l'honneur de Q. Mucius Scévola, gouverneur de cette province, l'an de Rome 654. *Cic.*, *Verr.*, 4, *c.* 36.

1. MUCIUS ou MUTIUS SCÉVOLA, surnommé CORDUS, à cause de son intrépidité. Porsenna ayant assiégé Rome dans le dessein de rétablir Tarquin sur le trône, Mucius résolut de délivrer sa patrie d'un ennemi si redoutable. A l'aide du langage et de l'habit étrusques, il pénétra facilement dans le camp et jusques dans la tente du roi, qui était alors seul avec son secrétaire. Mucius, prenant ce dernier pour le prince, se précipita sur lui, et le tua. Il fut arrêté à l'instant et interrogé. Mais, au lieu de répondre aux questions qui lui étaient adressées, il porta sa main au-dessus d'un brasier ardent allumé pour les sacrifices (ou, selon d'autres historiens, que l'on avait préparé pour le brûler vif), et il la laissa brûler. Le roi, admirant son courage, lui rendit son épée, qu'il ne put recevoir que de la main gauche (*scæâ volâ*, en ancien romain), ce qui lui fit donner le surnom de *Scévola*. Mucius feignit alors d'être touché de reconnaissance pour la générosité de Porsenna, et, répondant à ceux qui l'interrogeaient, « Je suis Romain, s'écria-t-il, et trois cent jeunes gens comme moi ont conspiré contre les jours du roi d'Etrurie, et ont pénétré dans son camp, décidés à le tuer ou à périr dans l'entreprise. » Porsenna effrayé fit la paix avec la république, et se retira dans ses états. Le sénat donna pour récompense à Mucius un champ au-delà du Tibre, qui fut appelé les prés Muciens. Denys d'Halicarnasse ne dit pas un mot de cette circonstance fabuleuse de la main brûlée; ce qui doit en faire douter, comme de toutes les merveilles qui entourent le berceau de Rome. *T. L.*, 2, *c.* 12 et 13. — *Den. d'Hal.*, 5, *c.* 4.

2. — (Q.) SCÉVOLA, préteur en Sardaigne, l'an 217 av. J. C., avait deux ans auparavant été envoyé à Carthage, pour se plaindre de la prise de Sagonte, et demander l'extradition d'Annibal. On le regardait comme le plus habile jurisconsulte de son temps. P. et Q., ses fils, héritèrent de sa science *T. L.*, 23, *c.* 24, 30, etc.

3. — (Q) SCÉVOLA, décemvir chargé de présider aux sacrifices, 211 ans av. J. C. *T. L.*, 27, *c.* 8.

4. — (P.) SCÉVOLA, fils du précédent, fut préteur de la ville 179 ans av. J. C. Nommé consul quatre ans après, il fit avec succès la guerre en Toscane contre les Liguriens septentrionaux, et reçut au retour les honneurs du triomphe. *T. L.*, 40, *c.* 44.

5. —(Q.) SCÉVOLA, frère du précédent, préteur en Sicile 179 av. J. C. et consul cinq ans après (174). Il fit la guerre dans la Ligurie; peu après il fut envoyé en Macédoine comme tribun des soldats Il fut père de Mucius Scévola l'augure, et de deux filles, dont l'une épousa Crassus, le célèbre orateur, et l'autre le jeune Marius. *T. L.*, 40, *c.* 44; 41, *c.* 20, 21, 27; 42, *c.* 49, 67.

6. — fils naturel de Q. Mucius (n° 5) V. MUCIEN, n° 1, et LICINIUS n° 15.

7. — ami de Tibérius Gracchus, et qui contribua à le faire élire tribun du peuple.

8. — (P.) SCÉVOLA, tribun du peuple et ensuite consul 133 ans av. J. C., fut grand jurisconsulte, et passa pour avoir été le fondateur de cette réputation de jurisconsulte qui fut comme un héritage de sa famille.

9.— (Q.) SCÉVOLA AUGUR, fils de Mucius (n° 5), fut consul l'an 117 av. J. C., triompha des Dalmates, avec Métellus son collègue, et rendit de très-grands services dans la guerre contre les Marses. Il fut surnommé l'*augure* parce qu'il remplit long-temps cette charge. Cicéron, qui fut long-temps son élève, fait le plus grand éloge de sa science comme jurisconsulte et de sa vertu.

10. — (Q.) SCÉVOLA, consul 95 ans av. J. C., fut maître de Cicéron, après la mort de son cousin Quintus l'augure (n° 9). Nommé ensuite proconsul d'Asie, il se fit tellement aimer dans cette province qu'on le proposait comme un modèle de désintéressement et d'équité. Ce Romain, aussi habile que ses ancêtres dans la science du droit, était de plus orateur

très-distingué. Il fut tué par ordre de Marius, 82 ans av. J. C. Sa fille épousa le grand Pompée.

11. — Romain qui sauva la vie au jeune Marius, en le portant enveloppé dans de la paille.

12. — architecte célèbre, florissait vers l'an de 84 av. J. C.

MUCRES, *-cræ*, village du Samnium. *Sil. Ital.*, 8, *v.* 565.

MULCIBER (*mulcere*, adoucir), surnom de Vulcain, parce qu'il amollit le fer par le moyen du feu. *Met.*, 2, *v.* 5.

MULIEBRIS (c'est-à-dire *des femmes*). La Fortune avait sous ce nom un temple hors de Rome dans l'endroit où Véturie et Volumnie avaient fléchi Coriolan. On y faisait tous les ans un sacrifice, auquel présidait une dame romaine, nommée à cette fonction par les femmes.

1. **MULIUS**, Troyen tué par Patrocle. *Il.*, 16, *v.* 696.

2. — capitaine des Epéens, fut renversé de son char par Nestor. *Il.*, 11, *v.* 736.

3. — de Dulichium, héraut au service d'Amphinomus, poursuivant de Pénélope. *Odyss.*, 18.

MULLINUS, secrétaire d'Alexandre-le-Grand. *Q. C.*, 8, *c.* 11.

MULTIMAMMIE, *-mia* (*multus*, nombreux; *mamma*, mammelle), surnom de la Diane d'Ephèse, pris du nombre de ses mamelles, qui la distinguait des autres Dianes.

MULUCHA. V. Malva.

MULVIUS Pons. V. Milvius.

MUMIE. V. Momie.

MUMIUS Lupercus, lieutenant de Vespasien, marcha à la tête de deux légions, contre Civilis, l'an 69 de J. C. Il fut fait prisonnier, et tué. *Tac.*, *Hist.*, 4, *c.* 18.

MUMMIA, maison plébéienne de Rome, dont le membre le plus illustre fut le destructeur de Corinthe V. Mummius n° 3.

1. **MUMMIUS** (L.), tribun du peuple l'an de Rome 565. Dix ans après il fut nommé préteur en Sardaigne. (V. l'article suivant.) *T. L.*, 38, *c.* 54; 41, *c.* 8 et 9.

2. — (Q.), tribun du peuple la même année que le précédent, s'opposa, ainsi que son collègue, à une loi dont l'objet était de rechercher ce qu'était devenu l'argent qui avait été tiré d'Antiochus, et qui n'avait point été porté dans le trésor public. *T. L.*, 38, *c.* 54.

3. — (L. Achaic.), consul romain l'an de Rome 608 (146 av. J.C.). Il fut envoyé dans le Péloponèse contre les Achéens, qui s'étaient soulevés, battit leur général Diæus, mit fin à la célèbre ligue achéenne, s'empara de Corinthe, qu'il incendia, et réduisit toute la Grèce en province romaine sous le nom d'Achaïe. Il reçut les honneurs du triomphe, et fut surnommé Achaïcus. Mummius est célèbre par son désintéressement et son ignorance. Il ne voulut point s'enrichir des dépouilles de Corinthe. On dit qu'il connaissait si peu le prix et le mérite des tableaux, des statues et des chefs-d'œuvre de tout genre qui se trouvèrent dans les dépouilles de Corinthe, qu'il dit à ceux qui furent chargés de les transporter à Rome que, s'ils en perdaient, ils seraient obligés de les refaire à leurs dépens. *Flor.*, 2, *c.* 6. — *V. Pat.*, 1, *c.* 13. — *Pline*, 34, *c.* 7; 37, *c.* 1. — *Strab.*, 8. — *Paus.*, 7, *c.* 2.

4. — (Sp.), frère de Mummius Achaïcus, se distingua par son éloquence et son attachement à la doctrine des stoïciens. *Cic.*, *Brut.*, 25; *Attic.*, 13, *ép.* 6.

5. — (Sp.), un des trois députés que les Romains envoyèrent en Egypte vers le milieu du 2e siècle av. J. C. *Just.*, 38, *c.* 8.

6. — lieutenant de L. Sylla. *Plut.*

7. — préteur sous le consulat de Cn. Pompée et de M. Crassus, 70 ans av. J. C. *Cic.*, *Verr.*, 5, *c.* 103.

8. — lieutenant de Crassus. *Plut.*, *Crass.*

9. — ami de Cicéron, montra le plus grand zèle pour cet orateur pendant le temps de son exil.

10. — Annius Albinus, consul l'an 206 de J. C.

1. **MUNATIUS** (C.), décemvir l'an de Rome 579, fit le partage des terres conquises sur les Gaulois et les Liguriens. *T. L.*, 42, *c.* 4.

2. — homme perdu de dettes, fut un des complices de L. Catilina. *Cic.*, 2, *Catil.*, *c.* 4.

3. — Plancus, orateur, disciple de Cicéron. Il suivit César dans les Gaules, et fut nommé consul avec Brutus. Il promit de favoriser le parti républicain; mais il ne tarda pas à se jeter dans celui de César. Dans la suite, après avoir été long-temps attaché à Antoine, il l'abandonna après la bataille d'Actium pour se réconcilier avec Octave. Ce fut à sa sollicitation que le sénat décerna le titre d'Auguste au vainqueur d'Antoine; Octave, pour reconnaître ce service, éleva Munatius Plancus à la dignité de censeur.

4. — (L.) Plancus, consul l'an de J. C. 13, fut peu après envoyé à l'armée de Germanicus, qui s'était révoltée. Il faillit être tué par les soldats, qui crurent que c'était par ses conseils que le sénat ne leur avait pas accordé un pardon général. Calpurnius le sauva de leur fureur.

5. — ami d'Horace, qui lui adressa une de ses odes. *Hor.*, 1, *ode* 6; *ép.* 3, *v.* 31. — *Plut.*, *Ant.*

6. — Gratus, chevalier romain, fut mis à mort par Néron, pour avoir pris part à la conjuration de Pison. *Tac.*, *Ann.*, 15, c. 30. — *Suet.*, *Aug.*, 29.

1. **MUNDA** (*Monda*), v. de l'Hispanie, dans la Bétique, chez les Bastuli Pœni, à huit milles de la mer. Cette ville est célèbre par la bataille que Jules César y livra au fils du grand Pompée, et qui acheva de ruiner les dernières espérances du parti républicain, l'an 45 av. J. C. *T. L.*, 24, *c.* 42. — *Hirt.*, *g. d'Esp.*, 27. — *Vel. Pat.*, 2, *c.* 55. — *Flor.*, 4, *c.* 2. — *Sil. It.*, 3, *v.* 400. — *Strab.* — *Luc.*, *Phars.*, 1, *v.* 30.

2. — (*Mondego*), fleuve de l'Hispanie, dans la Lusitanie, avait sa source au mont Herminius et son embouchure dans l'Océan, au-dessous de Conimbriga, entre le Durius et le Tagus. *Pline.* — *Ptolém.*, 2, *c.* 5.

MUNDUS Patens, *myth.* (*le monde ouvert*), petit temple dédié aux dieux infernaux. Il ne s'ouvrait que trois fois l'an, le lendemain des Vulcanales, le 5 d'octobre, et le 7 des ides de novembre; et, pendant ce temps, on n'aurait osé livrer bataille, tenir des assemblées, se marier, ni faire aucune affaire publique ou particulière, par la raison, dit Macrobe, que l'enfer était ouvert.

MUNDUS (Décius), *hist.*, chevalier romain qui, n'ayant pu séduire par son amour ni par ses présens la vertu de Pauline, illustre Romaine, vint à bout de ses desseins criminels en corrompant des prêtres d'Isis, qui firent croire à Pauline que leur dieu Anubis était amoureux d'elle. La ruse ayant été découverte, les prêtres furent mis en croix, et les cérémonies égyptiennes défendues. *Josèphe*, *Ant. Jud.*

Mundus, *archéol.* V. Monde.

MUNERARIUS, Munerator. Les Romains nommaient ainsi celui qui donnait le spectacle des combats de gladiateurs, comme ils se servaient du mot *munus* pour désigner ce spectacle.

MUNERINUS Tuscus, consul sous le règne de Dioclétien, l'an de J. C. 295.

MUNICHUS. V. Munitus.

MUNICIPALES (Villes), *municipia* (*munus*, *munera*, fonctions civiles ; *capere*, prendre, exercer), titre que les Romains donnaient aux villes étrangères dont les habitans, en jouissant des mêmes droits et des mêmes priviléges que ceux de Rome, avec ou sans le droit de suffrage, se gouvernaient par leurs propres lois. C'était en cela qu'elles différaient des colonies, dont les citoyens étaient astreints aux mêmes lois et aux mêmes réglemens que ceux de Rome. On distinguait originairement deux classes de villes municipales, celles qui aux autres prérogatives des citoyens romains joignaient le droit de suffrages, et celles qui les possédaient toutes à l'exception de cette dernière. Les habitans des premières pouvaient aspirer aux magistratures dans Rome même; cet espoir était interdit à ceux des autres. Dans la suite cette ligne de démarcation disparut; le droit de voter et de briguer les emplois devint commun à tous. Il n'y eut d'abord de villes municipales qu'en Italie; mais bientôt les provinces en eurent, et même en grand nombre. Ces dernières étant moins importantes, nous ne donnerons la liste que des municipales d'Italie. On en comptait soixante-huit : Acerres, Alatrium, Allifes, Amérie, Anagnie, Aquinum, Arrétium, Aricie, Arpinum, Asculum, Assise, Atella, Bléra, Bononie, Bovilles, Cères, Calénum, Capène, Capoue, Casinum, Casuente, Clusium, Cumes, Eporédie, Férentine, Flaminii Forum, Formies, Fundi, Gabies, Hispelle, Hydronte, Intéramne, Lanuvium, Latium Forum, Lavici, Luca, Médiolanum, Mévanie, Mévaniole, Naharte, Népète, Nole, Nomente, Novarre, Numane, Otricule, Pédum, Pise, Plaisance, Préneste, Priverne, Rhégium, Sarsine, Scaptie, Séguse, Sépine, Sinuesse, Suesse, Suessule, Surrente, Sutrium, Tarquinies, Tibur, Tiferne, Trébule, Tusculum, Urbinum, Vercelles et Vindinum.

MUNICIPES, habitans d'une ville municipale. V. ce mot.

MUNICIPIUM, v. municipale. V. ce mot.

MUNIFICES (*munera*, fonctions ; *facere*, faire), nom que l'on donnait chez les Romains aux soldats qui étaient assujétis à tous les devoirs de la milice, comme de monter la garde, de construire le retranchement. On les nommait ainsi par opposition à quelques autres, qui en étaient exemptés.

MUNITUS ou Munychus, fils d'Acamas et de Laodice, fille de Priam, fut à sa naissance confié aux soins d'Æthra. Son père, qui le reconnut au moment de la prise de Troie, lui sauva le vie, et le conduisit dans la Thrace, où il mourut de la morsure d'un serpent. *Parthén.*, 16.

MUNYCHIE, -*chia* (*Porto*), bourg et port de l'Attique, situé entre le Pirée et le cap Sunium, fut ainsi nommé de Munychus ou Munitus, fils d'Athamas, qui y bâtit un temple en l'honneur de Diane, et y institua des fêtes appelées Munychies. (V. ce mot.) Ce port était un des postes les plus forts et les plus propres à assurer la possession d'Athènes. *Thucyd.* — *Corn. Nép.*, *Thrasyb.*, c. 2.— *Ptolém.*, 3, c. 15.

MUNYCHIES, -*chia*, fête annuelle célébrée à Athènes en l'honneur de Diane Munychienne, dans le port de Munychie. Pendant les Munychies on offrait à Diane de petits gâteaux appelés *amphiphantes*, c'est-à-dire *resplendissans de lumière* (ἀμφὶ, autour ; φάος, lumière), parce qu'on les portait au temple a la lueur d'un grand nombre de torches, ou parce que c'était toujours dans la pleine lune qu'on célébrait cette cérémonie, le 16 du mois Munychion. *Paus.*, 1, c. 1.—*Strab.*, 9.

MUNYCHION, dixième mois de l'année athénienne, tirait ce nom des Munychies. (V. le *Calend. grec.*)

1. MUNYCHUS, devin, fils de Dryas, épousa Lélante, de laquelle il eut Alcandre, Mégalétor, Phylié et Hypérippé, au moment où il allait tomber entre les mains de brigands. Munychus fut changé en un oiseau appelé Triorchis.

2. — fils d'Athamas. V. Munitus.

MUR d'Adrien, de Sévère. V. Adrien, Sévère.

MURA, petite riv. de la grande Pannonie.

MURCIE. V. Myrtie.

MURCINONTE. V. Myrcinonte.

MURCINUS. V. Myrcine.

1. MURÉNA (L. Licinius), célèbre général Romain, commanda une des ailes de l'armée de Scylla, à la bataille que ce général livra à Archélaüs près de Chéronée (87 ans av. J. C.), et contribua puissamment à sa victoire. Peu de temps après, Scylla ayant conçlu de vive voix un traité de paix avec Mithridate, revint à Rome, et laissa à Muréna le commandement de son armée en Asie. Celui-ci, prétendant ignorer un traité qui n'était pas écrit tenta avec succès une invasion dans les états de Mithridate, et s'empara de Comane, une des plus puissantes villes de la Cappadoce ; mais, Mithridate ayant volé à sa rencontre, et lui ayant livré bataille, il perdit ses avantages, et se retira en Phrygie. Ces combats forment dans l'histoire une 2e guerre contre Mithridate. Muréna obtint à Rome les honneurs du triomphe. *Appien.*

2. — (L. Licinius), fils du précédent, un des lieutenans de L. Lucullus en Asie. Il se distingua extrêmement dans la guerre contre Mithridate. Peu après (63 ans av. J. C.) il demanda le consulat, concurremment avec Catilina, et l'obtint pour l'année suivante (62); mais Caton prétendit qu'il avait employé la brigue, et le traduisit en justice. L'éloquence de Cicéron sauva Muréna; mais ce consul survécut peu à son triomphe. Nous avons encore la harangue de Cicéron pour Muréna. C'est une de celles où l'on trouve, sinon le plus d'éloquence, du moins le plus d'adresse, de vivacité et de sel. Il y plaisante très-finement le rigorisme des stoïciens. *Cic.*, *p. Mur.* — *Plut.*

3. — frère du précédent, gouverneur de la Gaule citérieure lors de la conjuration de C. Catilina. *Cic.*, *Mur.*, 80. — *Sal.*, *Cat.*, 27.

4. — (A. Terentius Varro), consul avec Auguste l'an 23 av. J. C., mourut ou abdiqua dès le commencement de son consulat. Il avait, trois ans auparavant, battu les Salasses.

5. — (Licinius), avocat romain, condamné à mort pour avoir conspiré contre Auguste, 22 ans av. J. C.

MURCUS (Statius), assassina Pison dans le temple de Vesta, sous le règne de Néron. *Tac.*, *His.*, 1, c. 43.

1. MURGANTIE, -*tia*, petite v. du Samnium. On ignore sa position précise. *T. L.*, 25, c.17.

2. — v de Sicile. V. Murgentium.

MURGENTIUM ou Morgantium (*Ergetio*), v. de la Sicile orientale, dans la plaine des Lestrigons, à l'O. de Catane, près des sources du Simèthe, devait sa fondation aux Murgètes. Les environs de cette ville produisaient des vins excellens. *T. L.*, 24, c. 27; 26, c. 21. — *Cic.*, *Verr.*, 5, 3, 8. — *Just.*, 22, c. 2.

MURGÈTES, -*tæ*, ou Morgètes, très-ancienne nation de l'Italie méridionale, en avait été chassée par les OEnotriens, et s'était établie en Sicile, où elle avait fondé la ville de Murgentium.

MURGIS (*Almeria*), v. de la Bétique, chez les Bastules, à l'embouchure d'une petite rivière dans la Méditerranée, entre Abdère et le promontoire Charidémum. Elle formait la limite entre les Bastules et les Bastitanes.

MURIS PORTUS. V. MYOS HORMOS.

MURRANE, *-nus*, compagnon de Turnus, fut tué par Enée. *En.*, 12, *v.* 529.

1. MURSA (*Essek*), v. de la Basse Pannonie, sur le Dravus, un peu au-dessus de sa jonction avec le Danube, à peu près à égale distance d'Antianes et de Cébales. Ce fut près de là qu'eut lieu entre Constance et Magnence une bataille sanglante, fatale à Magnence, qui y perdit toutes ses espérances, mais plus fatale à l'empire, que cette journée meurtrière priva de l'élite des troupes qui seules pouvaient s'opposer aux irruptions des barbares. *Ptol.*, 2, *c.* 16.

2. — ou MURSIUM, v. de l'Asie mineure, dans l'Ionie, fondée par l'empereur Adrien.

3. — (*Moseh*), port de l'Arabie heureuse, chez les Minéens, sur le golfe Arabique. Ce port était autrefois très-célèbre par le commerce des aromates.

MUS, surnom des Décius. V. ce mot.

1. MUSA (ANTONIUS), affranchi, puis médecin de l'empereur Auguste, et frère d'Euphorbe, médecin de Juba, roi de Mauritanie. Ayant guéri Auguste d'une maladie dangereuse, il fut récompensé généreusement et par le sénat, qui fit placer sa statue à côté de celle d'Esculape, et par l'empereur même, qui lui permit de porter l'anneau d'or des chevaliers, et l'exempta de tout impôt. Il ne put cependant sauver Marcellus. On a de lui deux petits traités intitulés : *De herbâ botanicâ*, et *De tuendâ valetudine*, *Venise*, 1547, *in-f°*.

2. — fille de Nicomède, roi de Bithynie, tenta d'obtenir des Romains les états de son père ; mais elle ne put y parvenir, quoiqu'elle fût appuyée du crédit de César. *Paterc*, 2. — *Suet.*, *Cés.*

MUSAGÈTE (μοῦσα, muse; ἄγειν, conduire), c'est-à-dire *guide des Muses*, surnom d'Apollon. On le donne aussi quelquefois à Hercule.

MUSCARIUS, surnom de Jupiter, comme chassant les mouches d'auprès des victimes.

MUSCULUS, machine de guerre dont les anciens faisaient usage pour l'attaque des places, et dont le but principal était de mettre à couvert les soldats qui assiégeaient une ville

1. MUSÉE, *-æus*, *hist.*, ancien poëte grec, fils ou disciple d'Orphée ou de Linus, vivait, dit on, vers l'an 1180 av. J C. Virgile le place dans les Champs-Élysées, où il le représente environné d'une multitude nombreuse, qu'il surpasse de toute la tête. Ses ouvrages, qui étaient en grand nombre, avaient pour titre : *Préceptes à mon fils Eumolpe*, *Hymnes*, *Oracles*, *Théogonie*, *Guerre des Titans* Aucun de ces écrits n'est parvenu jusqu'à nous. Le poëme de Héro et Léandre n'est pas de lui. V. ci-dessous n° 4.

2. — poëte thébain qui florissait au temps de la guerre de Troie, peut-être le même que le précéd.

3. — poëte latin dont les vers étaient remplis d'obscénités. *Martial*, 12, *ép.* 96.

4. — auteur pseudonyme d'un petit poëme sur Héro et Léandre. Cette composition, dans laquelle on remarque beaucoup de vers heureux et de descriptions élégantes, est probablement d'un grammairien du 4e siècle. Des nombreuses éditions que l'on a données de ce joli ouvrage les plus remarquables sont celles de Teucher, Hall, 1801, et de Mæbius, Hall, 1814. V. HÉRO et LÉANDRE.

MUSÉE, *-sæum*, *archéol.* (*Musæ*, les Muses), édifice de la ville d'Alexandrie, où l'on entretenait, aux dépens du public, un certain nombre de gens de lettres, de savans et de philosophes, qui n'avaient d'autre occupation que de se livrer entièrement à l'étude. Le Musée était une partie du palais même des rois d'Egypte. Ce bâtiment fut incendié en grande partie dans la guerre de César en Egypte.

Le Musée avait ses revenus particuliers pour l'entretien des bâtimens et de ceux qui l'habitaient. Un chef, qui avait le nom de prêtre (ἱερεύς), nommé par le roi d'Egypte, présidait à l'association.

On attribue la fondation de cette espèce d'académie ou de communauté savante à Ptolémée Soter ou à Ptolémée Philadelphe, mais avec plus de probabilité au premier, qui, s'occupant beaucoup de sciences, voulut avoir toujours des savans auprès de lui. Plusieurs siècles plus tard, Claude fit élever à Alexandrie un nouveau Musée.

On avait réuni au Musée des philosophes de toutes les sectes, dont chacun perpétuait pour ainsi dire parallèlement son école ; plus tard ces sectes se fondirent, et de là naquirent l'éclectisme et le syncrétisme. Toutes les sciences y étaient aussi cultivées.

Les savans et les littérateurs les plus célèbres du Musée, sont, dans le 3e siècle av. J. C., après Démétrius de Phalère, que l'on regarde comme ayant donné la première idée de cette institution à Ptolémée Ier, Diodore Cronos, Théodore l'athée, Hégésias, Philétas, Euclide, Zénodote, Théocrite, Aratus, Lycophron, Callimaque, Apollonius de Rhodes, Timon le Sillographe, Sotades, Zoïle, Straton, Colotès, Erasistrate, Hérophile ; dans le 2e siècle av. J. C. Aristophane de Bysance, Eratosthène, Conon, Apollonius de Perge, Aristonyme. Hipparque, Sphérus, Sotion, Satyrus, Aristarque; dans le premier siècle av. J. C., les deux Tyrannion, Appollodore, Eudoxe, Ctésibius, Héron, Aristobule le Juif, Antiochus, Héraclite de Tyr, Clitomaque, Philon le Grec; du temps de César et d'Auguste, Sosigène, Timagène, Strabon, Xénarque, Boéthus, Alexandre d'Egée, Didyme. Dans les siècles suivans le Musée produisit encore quelques hommes célèbres : Apollonius Dyscolus, Enésidème, Appien l'historien, Ptolémée l'astronome, Diophante, Héphestion, Athénée, Alexandre d'Aphrodisie; enfin Potamon, après lequel le néoplatonisme d'Ammonius et de Plotin, l'école chrétienne de Clément d'Alexandrie firent oublier le Musée. Voyez chacun de ces noms.

MUSÉES, *sæa*, fêtes en l'honneur des Muses, que l'on célébrait dans plusieurs lieux de la Grèce, et particulièrement chez les Thespiens, qui les solemnisaient tous les cinq ans, par des jeux publics.

MUSÉON. V. MUSÉE.

MUSES, *-sæ*, déesses qui présidaient à la poésie, à la musique, à la danse et à tous les arts libéraux. L'opinion la plus généralement répandue les faisait filles de Jupiter et de Mnémosyne, et les mettent au nombre de neuf : Clio, Euterpe, Thalie, Melpomène, Terpsichore, Erato, Polymnie, Calliope et Uranie. Selon ces mêmes traditions chacune présidait à des arts et à des genres différens, souvent indiqués par leur nom. Ainsi Clio présidait à l'histoire; Calliope, au poëme héroïque; Melpomène, à la tragédie; Thalie, au genre comique ; Polymnie, à l'hymne, à l'ode et au dithyrambe; Erato, à l'élégie et à la poésie érotique ou fugitive ; Terpsichore, à la danse; Euterpe, à la musique; Uranie, à l'astronomie et à l'astrologie. (Pour l'étymol. de ces noms. V. chacun d'eux). Les Muses avaient pour attributs les instrumens des arts et des sciences auxquelles elles présidaient. Elles se plaisaient dans la solitude et sur les lieux élevés. Le Parnasse, l'Hélicon, le Pinde, étaient leur demeure ordinaire. Le cheval Pégase, qui paissait ordinairement sur ces montagnes, leur était consacré.

Parmi les fontaines et les fleuves, l'Hippocrène, Castalie et le Permesse leur étaient consacrés; ainsi que, parmi les arbres, le palmier et le laurier.

On les peint jeunes, belles, modestes, vêtues simplement. Apollon est à leur tête, la lyre à la main et couronné de laurier. Comme chacune préside à un

art différent, elles ont des couronnes et des attributs particuliers. Quelquefois on les représentait dansant ensemble, pour montrer la liaison nécessaire qui existe entre les sciences et les arts. Quelquefois aussi on leur donnait des ailes, parce que ce fut avec ce secours qu'elles se dérobèrent à la violence de Pyrénée (V. ce nom).

Les anciens les ont prises souvent pour des déesses guerrières, et les ont confondues avec les Bacchantes; sans doute parce que le vin dispose à l'enthousiasme poétique, et que des chants sublimes peuvent enflammer le courage.

On leur offrait des sacrifices en plusieurs villes de la Grèce et de la Macédoine. Elle avaient à Athènes un magnifique autel. Rome leur avait aussi consacré trois temples, dont un sous le nom de Camènes. Les Muses et les Grâces n'avaient ordinairement qu'un temple : on ne faisait guère de repas agréables sans les y appeler, et sans les saluer le verre à la main. Les poètes, ne manquent jamais de les invoquer au commencement de leurs poèmes, comme les déesses capables de leur inspirer cet enthousiasme si nécessaire à leur art.

Outre leur surnom principal, celui de Piérides, par lequel on les désigne, soit comme filles de Piérius, soit comme ayant vaincu les filles de Piérius (V. ce nom), soit comme natives du mont Piérus, on les nomme aussi Castalides, Aganippides, Libéthrides, Aonides, Héliconiades, etc., des lieux où elles étaient adorées.

Hésiode fut le premier auteur de cette distribution d'emplois et de cette nomenclature des neuf Muses, qui est aujourd'hui consacrée; mais elle varia avant et après lui. Cicéron (*Nat. des D.*, 3, c 21) en compte d'abord quatre, Thelxiope, Mnémé, Ædé et Mélète, filles du second Jupiter; puis neuf, qui ont eu pour père Jupiter troisième et pour mère Mnémosyne; et enfin neuf autres, nommées comme les précédentes, mais nées de Piérius et d'Antiope. Pausanias (9, c. 29) en compte trois, Mnémé, Mélète et Aœdé, ou la mémoire, la méditation et le chant, dont le culte fut établi en Grèce par les Aloïdes; c'est-à-dire qu'on personnifia les trois choses qui constituent le poème. Varron n'en admettait que trois; il dit que Sicyone donna ordre à trois sculpteurs de faire chacun trois statues des Muses pour les placer dans le temple d'Apollon, et cela dans l'intention de les acheter de celui qui aurait le mieux réussi. Mais comme elles se trouvèrent toutes également belles, la ville les acheta toutes les neuf pour les dédier à Apollon. Au reste ce nombre de trois était tiré de ce qu'il n'y a que trois modes de chant (la voix sans instrumens, le soufle avec les instrumens à vent, et la pulsation avec des lyres, etc. Selon Diodore (*l.* 1) « Osiris avait toujours » avec lui une troupe de musiciens, parmi lesquels » étaient neuf filles instruites de tous les arts frères » de la musique, d'où vient leur nom de Muses : » elles étaient conduites par Apollon, un de ses généraux; de là peut être son surnom de Musagète, donné aussi à Hercule, qui avait été comme » lui un des généraux d'Osiris. » On dit encore que la fable des Muses vient des concerts établis par Jupiter en Crète; que ce dieu n'a passé pour le père des Muses que parce qu'il est le premier parmi les Grecs qui ait eu un concert réglé; et qu'on leur a donné Mnémosyne pour mère parce que c'est la mémoire qui fournit la matière des poèmes.—*Pollux.* —*Esch.*, *Tim.* — *Paus.*, 9, c. 29. — *Apollod.*, 1, c. 3 — *Cic. nat. des D.*, 3, c. 21. — *Métam.*, 4, v. 10.— *Juv.*, 7. — *Diod.*, 1. — *Martial*, 4, *ep.* 14. V. Calliope, Clio, etc.

MUSI, second fils de Mérari, fut chef de la branche des Musites.

MUSIA, nom que l'on donnait à la troisième heures du jour, parce qu'elle était censée consacrée à l'étude (μουσία).

MUSICANES,-*ni*, nation puissante de l'Inde endeçà du Gange, dans la partie la plus orientale; leur pays s'étendait de l'O. à l'E. entre l'Arachosie et l'Indus, du N. au S. entre les Sabraces et les Sogdes. Les anciens croyaient qu'ils vivaient jusqu'à l'âge de cent-trente ans. V. Musicanus.

MUSICANUS, roi des Musicanes, se soumit à Alexandre; mais quand il fut parti, il se révolta. Alexandre le fit pendre au milieu de ses états. *Strab.*—*Q. C.*, 9, c. 8. — *Ptol.*, 7, c. 1.

1. MUSIQUE, -*ica*, nom par lequel les anciens désignaient l'assemblage de tous les beaux-arts auxquels présidaient les neuf Muses.

2.—Proprement dite. Tous les peuples anciens ont cultivé la musique; mais il n'y en a point qui l'ait fait avec plus de succès que les Grecs. Elle faisait chez eux une partie essentielle de l'éducation; c'était un mérite pour les plus grands hommes de s'y distinguer, et une sorte de honte pour eux de l'ignorer. Aussi la portèrent-ils à un haut point de perfection. Chez eux, dit-on, un air de lyre ou de flûte avait la vertu d'exciter ou de calmer les passions.

Les Grecs, pour noter leurs chants, avaient inventé des caractères qui marquaient chaque ton. Toutes ces figures étaient composées d'un monogramme, formé de la première lettre du nom particulier qu'ils donnaient à chacun des sons. Ces signes, qui servaient dans la musique vocale et dans l'instrumentale, s'écrivaient au-dessus des paroles, et ils y étaient rangés sur deux lignes, dont la supérieure était pour le chant, et l'inférieure pour l'accompagnement. Ces lignes n'avaient guère plus d'épaisseur que des lignes d'écriture ordinaire.

Les Athéniens sont ceux qui firent le plus de progrès dans la musique comme dans tous les arts. Il y avait à Athènes un théâtre de musique, nommé *Odéon*, où à la fête des Panathénées on distribuait des prix aux musiciens qui s'étaient le plus distingués dans leur art.

Les Lacédémoniens aimaient la musique, et la cultivaient avec soin. Ils ne s'exerçaient que sur la musique mâle et sérieuse, qu'ils employaient aux louanges des dieux, et à chanter les belles actions des héros; ils n'admettaient dans leur musique instrumentale que la lyre et la flûte, et leurs musiciens ne pouvaient apporter aucune modification à ces instrumens soit dans les cordes, soit dans le nombre de trous. Ils conservèrent toujours la mode dorien, dont l'intonation et la modulation répondaient mieux à la gravité de la nation.

Les Romains cultivèrent la musique avec beaucoup moins d'enthousiasme que les Grecs. A Rome les musiciens n'étaient pas fort considérés. On doute même si la musique était exercée par des Romains ou par des étrangers; par des personnes libres ou par des esclaves. Sous les empereurs, la musique devint d'un usage commun; mais elle n'en fut pas moins réprouvée des gens qui conservèrent l'esprit des mœurs anciennes.

MUSITES,-*tæ*, descendans de Musi, formaient la 2e subdivision de la famille lévitique des Mérarites.

MUSONIUS Rufus, chevalier romain originaire d'Etrurie, embrassa la philosophie stoïcienne. Néron l'exila dans l'île de Gyarus, l'an de J. C. 62; cinq ans après il fut conduit à l'Isthme pour y travailler avec les condamnés; vers l'époque de la mort de Néron il fut rappelé de l'exil, et quand Vespasien eut banni tous les philosophes de Rome, il excepta Musonius seul. *Tac.*, *Hist.*, 3, c. 81; 4, c. 10; *Ann.*, 14, c. 56; 15, c. 71.

MUSORITES (*mus*, rat; *sorex*, souris), nom

donné à certains Juifs qui avaient de la vénération pour les rats et les souris. Cette superstition vient de ce que, les Philistins ayant enlevé l'arche d'alliance, Dieu fit naître parmi eux un grand nombre de rats et de souris, qui dévoraient tout, ce qui les obligea de rendre l'arche pour se délivrer de ce fléau ; mais, avant de la rapporter, leurs sacrificateurs leur ordonnèrent d'y offrir au dieu d'Israël cinq souris d'or, pour être délivrés de ces animaux.

MUSTELLA Tamisius, un des satellites de Marc-Antoine. *Cic.*, *Philipp.*, 2, *c.* 54.

MUSULANES, *-ni*, nation africaine, sur les confins de la Mauritanie Césarienne et de la Mauritanie Sitifensis, près des déserts de l'Afrique intérieure.

MUTA, déesse du silence, fille du fleuve Almon. V. Lalaria.

MUTH, divinité égyptienne, la même qu'Isis.

MUTIA. V. Mucia.

MUTICA, Muticanus. V. Mutyca, -chanus.

MUTHULLUS, fleuve de la haute Numidie, coulait du S. au N. *Sall.*, *Jug.*, 34.

MUTILE, *-la*, v. de la Vénétie, dans l'Istrie, dont la position est incertaine. Elle fut prise et rasée par les Romains l'an 177 av. J. C.

MUTILIE, *-lia*, dame romaine, liée étroitement avec Livie, femme d'Auguste. *Tac.*, *Ann.*, 4, *c.* 12.

MUTILUM Castrum. V. Castrum, n°12.

MUTIME, *-mus* (*mutire*, parler entre ses dents), dieu du silence chez les Romains.

MUTINE, *-na*, *géog.* (*Modène*), v. de la Gaule cisalpine, à l'E., chez les Boiens, entre le Gabellus et le Scultenna, au S. E. de Parme, et au N. O. de Bononie. On attribue la fondation de cette ville, l'une des plus anciennes de cette contrée, aux Etrusques. Elle devint colonie romaine l'an 183 av. J. C. Cette ville est célèbre principalement par le long siége que Décimus Brutus y soutint contre Antoine, l'an 43 av. J. C. Enfin, après des prodiges de valeur et d'adresse, elle fut secourue par les consuls Octave et Hirtius, qui battirent Antoine, et le forcèrent à faire sa retraite. Elle souffrit aussi beaucoup lors des invasions des Goths et des Langobardes. *T. L.*, 21, *c.* 25 ; 39, *c.* 55 ; 41, *c.* 16. — *Cic.*, *ep. fam.*, 10, 14. — *Ov.*, *Met.*, 15, *v.* 822. — *Phars.*, 1, *v.* 41. — *Sil. It.*, 8, *v.* 592. — *Tac.*, *Hist.*, 1, *c.* 50 ; 2, *c.* 52. — *Ptol.*, 3, *c.* 1.

MUTINÈS, lieutenant d'Annibal, à qui les Romains accordèrent le droit de bourgeoisie après la prise d'Agrigente. *T. L.*, 25, *c.* 41 ; 27, *c.* 5.

MUTINUS. V. Mutune.

MUTITATION, *-tio* (*mutuus*, mutuel), coutume établie chez les Romains, qui consistait à inviter pour le lendemain chez soi ceux qu'on avait eus pour convives chez un autre.

MUTIUS. Ce nom étant l'origine des Muciens qui s'écrivent toujours avec un *C*, nous avons cru devoir le placer à Mucius. V. Mucius.

MUTUNE ou Mutine, *-nus*, ou Muto, dieu des Romains, le même que le dieu Priape des Grecs. Les dames romaines, et particulièrement les nouvelles mariées étaient forcées par l'usage à faire plusieurs cérémonies obscènes devant la statue de cette divinité. On donnait quelquefois à l'effigie de ce dieu la forme d'une lampe ou d'une terrine, ou on le représentait avec des ailes. *Aug.*, *Cité de D.*, 4, *c.* 9 ; 6, *c.* 9. — *Lactance*, 1, *c.* 20.

MUTUSCA ou Mutuscée, *-cca* (*Monte-Leone* ou *Trevi*), v. de l'Ombrie occidentale, près de Mévanie, sur les confins de l'Etrurie. *En.*, 7, *v.* 711.

MUTUSTRATE. V. Mytistrate.

MUTYCA ou Motyca (*Modica*), petite v. de la Sicile méridionale, à l'O. d'Hélore, près du promontoire de Pachinum, sur le Mutychanus. *Cic.*, *Verr.*, 5, c. 101. — *Pline.* — *Ptol*, 3, *c.* 4.

MUTYCHANUS ou Motychanus (*Cycli* ou *Camarana*), petite riv. de Sicile, qui se jette dans l'Herminius à Mutycha. *Ptol.*, 3, *c.* 4.

MUZIRIS, v. de l'Inde en-deçà du Gange, dans la Limyrique, sur la côte, entre Nelcynde et Tyndis. *Pline*, 6, *c.* 23.

MYA, petite v. de la demi-tribu orientale de Manassé.

MYAGRUS, Myiacorus ou Myiodès (μυῖα, mouche, et ἀγρὰ, chasse : κορεῖν, avoir soin ; ὄζειν, sentir), dieu des mouches. On l'invoquait, et on lui faisait des sacrifices pour être délivré des insectes ailés. Il y avait à Rome une chapelle où l'on dit qu'une puissance divine empêchait les chiens et les mouches d'entrer. En Afrique on adorait le même dieu sous le nom d'Achor ; c'est le même que Béelzébuth. *Pline*, 10, *c.* 28. — *Paus.*, 8, *c.* 26.

MYCALE (Mont), (*Samsoum*), mont. célèbre de l'Ionie méridionale, sur les confins de la Lydie et de la Carie, au S. de Panionium, et au N. de Priène, en face de l'île de Samos. Cette montagne forme, en s'avançant dans la mer, le promontoire Trogilium, où eut lieu le combat naval dans lequel les Grecs, commandés par Xantippe d'Athènes et Léotychide de Sparte, défirent entièrement les Perses, au nombre de cent mille hommes, l'an 479 av. J. C., le jour même de la victoire de Platée. *Il.*, 2, *v.* 376. — *Hérod.*, 1, *c.* 148. — *Corn. Nép.*, *Cim.*, 2. — *Just.*, 2, *c.* 14.

1. MYCALESSE, *-ssus*, ou Mycalette, *-ttus*, v. de la Béotie orientale, à peu de distance de la côte, entre Anthédon et Tanagres. Cette ville fut ruinée de bonne heure *Il.*, 2, *v.* 5. — *Paus.*, 9, *c.* 19.

2. — mont. de la Béotie, tirait son nom de la ville de Mycalesse, dont elle était voisine.

MYCÈNE, *-ne*, fille d'Inachus et femme d'Arestor, donna son nom à la ville de Mycènes

MYCÉNÉE, *-neus*, fils de Sparton et petit-fils de Phoronée, donna, dit-on, son nom à Mycènes.

1. MYCÈNES, *næ* (*Saint-Adrien*, *Charie* ou *Carvathos*), une des principales villes de l'Argolide, à 50 stades au N. d'Argos, à l'E. de l'Inachus, dans l'intérieur des terres, près du mont Trétos et du fleuve Astérion. Cette ville fut fondée vers 1344 av. J. C, selon les uns par Acrisius, selon les autres par Persée. Elle fut ainsi nommée soit à cause de Mycène, fille d'Inachus, soit parce que Persée, son fondateur, la bâtit, par l'ordre de l'oracle, en un lieu où était tombé le pommeau de son épée (μύκης). Les auteurs et surtout les poètes la confondent souvent avec Argos, dont elle était voisine. On y rendait un culte spécial à Junon. Cette ville fut anciennement la capitale d'un royaume célèbre, quoique fort petit, dont les rois, au nombre de huit, se succédèrent dans l'ordre suivant :

Acrisius,	1344	Agamemnon,	1201.
Persée,	1313	Egisthe,	1183.
Electryon,	1281	Oreste,	1176.
Mestor et Sthénélus,	1274	Epytus.	1106.
Atrée et Thyeste,	1266		

Epytus fut détrôné l'an 1104 avant J. C, par les Héraclides, qui détruisirent le royaume de Mycènes, et le confondirent dans celui d'Argos. Mycènes subsista jusqu'à l'an 462 av. J. C., époque à laquelle les Argiens, jaloux, dit Pausanias, du courage qu'elle avait montré en envoyant quatre-vingts guerriers aux Thermopyles, la ruinèrent de fond en comble. On en voyait encore quelques restes lors des premières invasions des Romains dans la Grèce ; mais aujourd'hui on peut à peine en reconnaître l'emplacement. *Hom.*, *Il.*, 2, *v.* 76 ; 4, *v.* 52. — *Géorg.*, 3, *v.* 121 ; *En.*, 1, *v.* 288, 651 ; 2, *v.* 25, 180, 577 ; 5, *v.* 52 ; 6, *v.* 838, 7, *v.* 222 ;

9, v. 139. — *T. L.*, 32, c. 89. — *Strab.*, 8. — *P. Mel.*, 2, c. 3. — *Paus.*, 2, c. 16. — *Ptol.*, 3, c. 10.

2. — une des trois villes qu'Agamemnon fonda dans l'île de Crète. Les deux autres étaient Tégée et Pergame.

MYCÉNIS, surnom donné à Iphigénie, parce qu'elle était de Mycènes. *Met.*, 12, v. 34.

MYCERINUS, roi d'Egypte, fils de Chéops, selon Hérodote, de Chemmis, selon Diodore, succéda à son père, et régna avec justice et modération. Il fut si affligé de la mort de sa fille unique que, pour ne pas perdre de vue l'objet de ses regrets, il fit enfermer son corps dans une vache de bois doré, et la fit placer dans une chambre de son palais. L'oracle de la ville de Bute lui ayant appris qu'il n'avait plus que six ans à vivre, il passa ces six années dans des festins et des divertissemens continuels. Il fut fondateur d'une pyramide. On place son règne environ dix générations, c'est-à-dire deux cents ans après la guerre de Troie. *Herod.*, 2, c. 129.

MYCHUS, port de la Phocide, sur la mer de Crissa, au S. E. de la ville de Bulis et près de l'embouchure de l'Héraclius.

MYCIBERNE ou MYSIBERNE, *-na*, petite v. de la Mysie occid., sur les bords de l'Hellespont. *Diod.*, 12.

MYCITHE. V. MICALE.

MYCIUS, petite riv. de la Mysie méridionale, prenait sa source sur les confins de cette province et de la Lydie, et se jetait dans le Caïque.

1. MYCON, *myth.*, jeune Athénien que Cérès changea en pavot.

2. — berger des éclogues de Virgile, 3, v. 10; 7, v. 29.

MYCON, *hist.*, peintre célèbre, rival de Polygnote, contribua à l'embellissement du Pécile à Athènes. *Pline*, 33 et 35.

1. MYCONE, *-nus* (*Miconi*), île de la mer Egée, une des Cyclades, entre les îles de Ténos au N., Paros et Naxe au S. Elle avait à l'O. Délos, dont elle n'était séparée que par un détroit de trois milles. Cette île fut long-temps inhabitée à cause de ses fréquens tremblemens de terre. Selon les naturels du pays, c'est dans cette île que se trouvait le tombeau des Centaures défaits par Hercule. Il paraît que les habitans étaient sujets à être ou à devenir chauves. Strabon assure que tous perdaient leur chevelure dès vingt-cinq ans, et Pline dit que les enfans y naissaient toujours sans cheveux. L'île de Mycone était pauvre et ses habitans très-avares. *Thucyd.*, 3, c. 29. — *En.*, 3, v. 76. — *Métam.*, 7, v. 463. — *Strab.*, 10. — *Pline*, 11, c. 37; 12, c. 7; 14, c. 1. — *P. Méla*, 2, c. 7. — *Athén.*, 1.

2. — cap de l'île de même nom, à l'O.

1. MYDON, Troyen tué par Achille. *Il*, 21, v. 209.

2. — fils d'Atymnius et écuyer de Pylémène, fut tué par Antiloque. *Il.*, 5, v. 580.

3. — frère d'Amycus, habile au combat du ceste, fut tué par Hercule en secourant son ami Lichas.

MYECPHORIS, v. de l'Egypte inférieure, dans le Delta, vis-à-vis de Bubaste. *Hérod.*, 2, c. 166.

MYÈNE, *-nus*, mont. d'Etolie, faisait partie de la chaîne des monts Corax. *Plut.*, *Fleuves*.

MYÉZA, parc situé auprès d'un faubourg de la ville de Stagyre en Macédoine. Ce fut Philippe qui le donna aux Stagyrites en considération d'Aristote; on dit même que ce philosophe y donna des leçons. Par la suite Myéza devint une petite ville.

MYGDON, roi de Thrace, fils de Cissée, était frère d'Hécube et père de Corèbe. *Il.*, 3, v. 186. — *En.*, 2, v. 341.

MYGDONIE, *-nia*, *myth.*, surnom de Cybèle, adorée dans la Mygdonie Asiatique. *Méla*, 6.

1. MYGDONIE, *-nia*, *géog.*, petite prov. septentrionale de Macédoine sur les confins de la Thrace, avait pour bornes au N. la Médique, à l'O. l'Axius, à l'E. le Strymon ou le Pontus. Ses habitans, appelés *Mygdoniens*, passèrent en Asie, et s'établirent dans un canton de la Phrygie et de la Bithynie, auquel il donnèrent le nom de leur ancienne patrie. (V. ci-dessous, n° 2) *Her.*, 7, c. 123. — *Pline*, 4, c. 10. — *Ptol.*, 3, c. 13.

2. — portion orientale de la Bithynie, auprès du mont Olympe, ainsi nommée des Mygdoniens de Macédoine, qui vinrent s'y établir; ou, selon quelques auteurs, de Mygdon, père de Corèbe, qui régnait dans la Thrace d'où l'on faisait les Mygdoniens d'Asie originaires. *Hor.*, 2, *ode* 12. — *Ov.*, *Héroïde*, 20.

3. — prov. importante de la Mésopotamie, entre la Gauzanitide au S., la Zabdicène et les monts Masius au N. Elle fut nommée Mygdonie après la conquête de l'Asie par Alexandre, parce que sans doute beaucoup de Mygdoniens d'Europe s'y établirent.

MYGDONIUS, anciennement Hermas, fleuve de la Mygdonie de Mésopotamie, se jette dans le Chaboras à Tigubis.

MYIA (μυῖα, mouche), amante d'Endymion, fut changée en mouche par Diane.

MYIACORUS et MYAGRUS. V. MYAGRUS.

MYLA (*San-Guiliani* ou *Marcellino*), petite riv. de la Sicile orientale, coulait entre Syracuse et Léontium. Elle prenait à son embouchure le nom de Xiphonius. *T.L.*, 24, c. 30, 31.

MYLANTIE, *-tia*, prom. de l'île de Rhodes, sur la côte occidentale, un peu au N. du Camire.

MYLAON, petite riv. d'Arcadie vers le centre, dans la Mégalopolitaine septentrionale, se réunissait au Malétas à Méthydrium.

MYLASE, *-sa*, ou MYLASSE, *-ssa*, v. de la Carie, au milieu des terres, un peu au S. de l'Harpase, à égale distance du Bergylie et de Stratonicée, était une des plus considérables de la province. Hécatomne, roi de Carie, y fixa son séjour. Cette ville était de toutes celles de la Carie la plus abondante en beaux édifices, presque tous en marbre blanc. Le temple de Labrande, situé vers le nord de la ville, se faisait surtout remarquer par sa magnificence. Beaucoup de rhéteurs illustres, entre autres Euthydème et Hybréas, étaient natifs de Mylase. *Hérod.*, 1, c. 171; 5, c. 121. — *T. L.*, 38, c. 39; 45, c. 25.

MYLE. V. MYLES.

1. MYLES, *-la* (*Milazzo*), célèbre v. de la Sicile septentrionale, sur le bord de la mer, au-dessous du promont. de Pélore, entre Nauloque au N. E., et Tyndaris au S. O., avait été fondée par les Gètes. Ce fut à peu de distance de cette ville qu'Agrippa ruina la puissance de Sextus Pompée, dans le combat naval si fameux sous le nom de bataille de Myles, l'an 36 av. J. C. *Vel. Pat.*, 2, c. 79. — *Suet.*, *Aug.*, 16.

2. — place forte de la Thessalie, vers le centre, dans la Perrhébie, à l'O. de Phalanna, au pied du mont Titarus. Persée, dernier roi de Macédoine, s'en étant rendu maître après une résistance opiniâtre, 171 ans av. J.C., la rasa, et vendit tous ceux des habitans qui avaient échappé au carnage. *T. L.*, 24, c. 30, 31; 42, c. 54.

MYLIADE. V. MILTYADE.

MYLINE, *-nus*, roi de Crète, tué par Jupiter.

MYLITTA, surnom que les Assyriens donnaient à Vénus Uranie, dans les temples de laquelle les femmes étaient obligées de se prostituer aux étrangers. *Hérod.*, 1, c. 131 et 149. — *Strab.*, 16.

1. MYNDE, *-dus* (*Mentèse*), v. de la Carie occidentale, à l'entrée du golfe d'Iassus, au N. O. d'Halicarnasse et au S. E. de Caryande, avait été fondée par une colonie de Trézéniens. Elle soutint

avec succès un siége contre Alexandre, et ne reconnut son pouvoir que lorsqu'il eut soumis une grande partie de l'empire des Perses. *Cic.*, 3, *ép. fam.* 8. — *T. L.*, 33, *c.* 20; 37, *c.* 16. — *Pline*, 5, *c.* 29. — *Pomp. Méla.*, 1, *c.* 16. — *Q. C*, 5, *c.* 7.

2 — autre v. de Carie, que l'on nommait Palæmyndus (ἡ παλαι Μύνδος) c'est à-dire l'ancienne Mynde. C'était sans doute une petite ville voisine de l'autre Mynde. Du temps de Pline ce n'était plus qu'un village.

MYNÈS, roi de Lyrnesse, mari de Briséis, fut tué par Achille, qui enleva sa veuve. *Il.*, 2, *v.*199; 19, *v.* 296.

MYNITUS, un des sept fils de Niobé. *Apollod.*

MYOCTONOS (μῦς, rat; κτείνω, tuer), c'est-à-dire destructeur des souris, surnom d'Apollon.

1. **MYONNÈSE**, *-sus* (*Jalanghi-Liman*), petite v. de l'Ionie, sur la côte, dans une presqu'île entre Téos et Lébédos. La flotte d'Antiochus-le-Grand, y fut battue par Emil. Regillus, l'an 190 av. J. C. *T. L*, 37, *c.* 13 et 27.

2. — (*Jalanghi Liman*), promont. d'Ionie, auprès de la ville de même nom.

3. — petite île de Thessalie, dans la Perrhébie, formée par le Pénée, près de Larisse. *Strab.*

MYONIE, *-nia*, petite v. de la Phocide. *Paus.*

MYONTE, *Myus*, une des principales villes de l'Ionie, au S. et sur le bord du Meandre, à peu de distance de son embouchure dans la mer Egée, et près de Milet, fut bâtie ou plutôt peuplée par une colonie grecque qu'y amena Cydrèle fils de Codrus. Artaxerce en fit présent à Thémistocle, pour les mets de la table comme il lui avait donné Magnésie pour le pain, et Lampsaque pour le vin. Les exhalaisons malfaisantes d'un marais qu'y forma le Méandre contraignirent les habitans à se retirer à Milet. *Hérod.*, 1, *c.* 142. — *Corn. Nép*, *Thém.*, *c.* 10. — *V. Pat.*, 1, *c.* 4.

MYOS HORMOS ou **MURIS PORTUS** (μῦς, souris; ὁρμος, *portus* port), le port de la souris (*Sufany*), port très-fréquenté d'Egypte, dans la Thébaïde orientale, sur la côte du golfe Arabique. Il porta aussi le nom de *Aphrodites portus*, ou port de Vénus.

MYPSÉENS, *-sæi*, peuple de Thrace, qui se soumit volontairement à Darius, lors de son expédition chez les Scythes. *Hérod.*, 4, *c.* 93.

MYRA (*Strumita*), une des principales villes de la Lycie, vers le S. E., à l'O. et près de Limyre, sur une montagne à deux milles de la mer. C'est là que S. Paul s'embarqua pour aller à Rome. *Strab.*, 14. — *Pline*, 5. *c.* 27. — *Act. des Ap.*, 27, *v.* 5.

MYRANDRE. V. **MYRIANDRE**.

MYRCINONTE, *-inus*, v. de la Macédoine septentrionale, dans la Bisaltique, au N. d'Amphipolis, et à l'O. de Philippes, sur les bords du Strymon, à l'endroit où il se jette dans le lac Cercinitis. Cette ville avait autrefois appartenu à la Thrace. *Hérod.*, 5, *c.* 23, 24. — *Thucyd.* — *Strab.*

MYRCYNUS. V. **MYRCINONTE**.

MYRE. V. **MYRA**.

1. **MYRIANDRE** ou **MYRANDRE**, *-drus*, v. de la Syrie septentrionale, dans la Séleucide, à l'O., sur le golfe d'Issus, qui prit d'elle le nom de golfe Myriandrique ou de Myriandre, avait été fondée par les Phéniciens. *Xénoph.* — *Ptolém.* — *Strab.*

— 2. (GOLFE DE) plus communément golfe d'Issus. V. **MYRIANDRE**, n° 1.

MYRIANDRIQUE (GOLFE) *cus sinus*. V. **MYRIANDRE**, n° 1.

MYRIE, v. du Péloponèse, dans l'Arcadie.

1. **MYRINE**, *-na*, *myth.*, femme de Thoas, roi de Lemnos, qui la rendit mère d'Hypsipyle.

2. — reine des Amazones, qui, selon Diodore de Sicile, défit les Gorgones, conquit l'Egypte, l'Arabie, la Syrie et l'Asie Mineure jusqu'au Caïque. Là elle fut battue et tué par un Thrace nommé Mopsus, qui était venu s'établir dans l'Asie. Myrine avait donné son nom à la ville de Myrine, n° 2.

1. **MYRINE** ou **MYRRHINE**, *-na* (*Sanderlikh*), *géog.*, v. de l'Eolie méridionale, au-dessous de Cyme, sur la mer, avait été fondée par les Eoliens. Au nom de Myrine on substitua depuis le nom de Sébastopolis. *Hérod.*, 1, *c.* 149. — *Tac.*, *Ann.*, 2, *c.* 47. — *Vel. Pat.*, 1, *c.* 4. — *Ptol*, 5, *c.* 2.

2. — v. de la Troade, ainsi nommée en mémoire de la reine des Amazones Myrine, sa fondatrice, fut détruite par un tremblement de terre sous Trajan. *Strab.* — *Diod. de Sic.*

3. — (*Paleo Castro*), petite v. de l'île de Lemnos, au milieu de la côte occidentale, sur un cap, résista long-temps aux forces d'Athènes. *Hérod.*, 6, *c.* 140. — *Pline*, 4, *c.* 12. — *Ptolém.*, 3, *c.* 13.

4. — v. de l'île de Crète, probablement la même que Mycènes n° 2. *Pline.*

5. — v. de Thrace, sur les confins de la Macédoine. *T. L.*, 33, *c.* 30.

MYRIONYME (μύριος, dix mille; ὄνυμα, pour ὄνομα, nom), surnom d'Isis, parce qu'on la représentait sous toutes sortes de formes, et qu'on lui donnait un grand nombre de noms.

MYRIOS LACUS, ou lac de Myris, lac d'Egypte. V. **MOERIS**. *Hérod.*, 2, *c* 4.

1. **MYRLÉE**, *-lea*, ou **APAMÉE** (*Moudania*), v. de la Bithynie occidentale, sur la côte méridionale du golfe de Cionte. *Pline*, 5, *c.* 32.

2. — *-leium* ou *-læum*, lieu de la Thrace méridionale, sur le Bosphore, très près de sa jonction avec le Pont-Euxin.

MYRMÉCIDE, *-des*, artiste de Milet dont les ouvrages étaient remarquables par leur extrême délicatesse. Il faisait des chars si petits que l'aile d'une mouche pouvait couvrir et la voiture et les chevaux; il écrivit un distique sur un grain de blé de Turquie. *Cic.*, *Acad.*, 4. — *Elien.* — *Pline.*

1. **MYRMEX**, était selon quelques uns, femme d'Epiméthée et mère d'Ephyre.

2. — jeune fille changée en fourmi par Minerve, pour s'être attribué l'invention de la charrue.

MYRMIDON, fils de Jupiter et d'Euryméduse, épousa une des filles d'Eole, dont il eut Actor, qui épousa Egine. Il donna son nom aux peuples des environs du fleuve Pénée, sur lesquels il régna.

MYRMIDONS, *-dones* (μύρμηξ, fourmi), peuples des contrées méridionales de la Thessalie, qui accompagnèrent Achille au siége de Troie. Ils reçurent leur nom de Myrmidon, fils de Jupiter et d'Euryméduse. Quelques-uns disent qu'ils furent ainsi nommés parce qu'ils avaient été originairement fourmis. Mais, selon Strabon, ce nom leur fut donné parce qu'ils imitèrent les fourmis par leur diligence et leur zèle pour les travaux de l'agriculture. On nomma aussi Myrmidons les habitans de l'île d'Egine. (V. **MYRMIDON**.) *En.*, 2, *v.* 6. — *Métam.*, 7, *v.* 654. — *Strab.* — *Hyg.*, *fab.* 52.

MYRMILLONS ou **MIRMILLONS**, gladiateurs qui combattaient contre les Rétiaires. On les nommait aussi Gaulois, soit que les premiers fussent venus des Gaules, soit qu'ils fussent armés à la Gauloise. On croit que le nom de *Myrmillons* vient d'un poisson nommé en grec μόρμυρος, qui était représenté sur leurs casques. Ce qui confirme cette supposition, c'est que les Rétiaires, en les poursuivant, leur criaient: « *Galle, non te peto, piscem peto;* Gaulois, ce n'est pas à toi, c'est à ton poisson que j'en veux. »

MYRO, de Byzance, fut femme d'Andromaque le grammairien, dont elle eut Homère le poète tragique. Elle composa des vers élégiaques, dont Athénée

fait un grand éloge. Myro vivait vers le temps de Ptolémée Philadelphe. *Athén.*

MYROCLÈS, orateur athénien, l'un de ceux qu'Alexandre voulait qu'on lui livrât.

1. MYRON, *-ro*, *hist.*, tyran de Sicyone.

2. — Athénien qui se porta accusateur de tous les complices de la conjuration de Cylon. *Plut.*

3. — habitant de Priène, qui écrivit l'histoire de la Messénie. *Paus.*, 4, c. 6.

4. — célèbre statuaire grec, élève d'Agélades, qui excellait dans l'imitation de la nature. Il fit une vache si parfaite qu'elle paraissait animée, et que les bœufs mêmes s'y trompaient. Myron florissait vers l'an 442 av. J. C. *Ov.*, *Art. d'aim.*, 3, *v.* 319. — *Paus.* — *Juv.*, 8. — *Prop.*, 2, *él.* 41.

5. — un des lieutenans de Mithridate. *Plut.*

MYRON, *géog.*, petite riv. de la Lydie, se jette dans la Méditerranée auprès de Myra.

MYRONIDE, *-des*, un des capitaines les plus habiles, quoique des moins célèbres qu'Athènes ait produits, s'acquit une gloire immortelle par la campagne qu'il fit 458 ans av. J. C. Les Thébains s'étant alliés aux Lacédémoniens contre Athènes, Myronide, avec une armée peu nombreuse et même incomplète, les prévint, et marcha sur la Béotie. En vain la majeure partie des officiers voulait qu'il attendît le reste des troupes; Myronide, assuré de vaincre, craignant d'ailleurs que des guerriers si lents à venir ne fussent prompts à fuir, présenta la bataille aux Thébains, et remporta sur eux une victoire que l'on a comparée à celles de Marathon, de Salamine et de Platée; puis il prit d'assaut Tanagre, une de leurs places les plus importantes, s'empara de toutes les villes de Béotie, la seule Thèbes exceptée; soumit les Locriens Opontiens et les Phocéens, et pénétra jusque dans la Thessalie. Il revint après cela dans sa patrie, où il reçut les plus grands honneurs; depuis l'histoire ne fait plus mention de lui. *Diod. de Sic.*

MYRRHA, fille de Cinyre, roi de Cypre, étant devenue grosse à l'insu de son père, fut obligée, pour se dérober à sa colère, de s'enfuir en Arabie. Ovide (*Met.*, 10, *v.* 298) dit qu'éprise d'un amour criminel pour son propre père, elle parvint au but de ses désirs à la faveur de la nuit, dans le temps qu'une fête séparait la reine de son mari; que Cinyre, ayant fait apporter de la lumière, la reconnut et voulut la tuer, et que Myrrha alla chercher un asile dans les déserts de l'Arabie, où, confuse de son crime, elle pria les dieux de lui accorder de n'être ni au nombre des vivans, ni parmi les morts. Les dieux, touchés de ses remords, la changèrent en l'arbre qui porte le parfum précieux auquel elle a donné son nom. *Hyg.*, *fab.* 58 *et* 275. — *Apollod.*, 3. V. CINYRE, ADONIS.

MYRRHINONTE, *-nus*, bourg de l'Attique, à l'E., entre Marathon et la mer Egée, faisait partie de la tribu Pandionide. *Strab.* — *Paus.*

1. MYRSILE, *-lus*, ancien historien grec, contemporain de Solon. Il ne nous reste de lui que des *Fragmens* recueillis avec ceux de Bérose et de Manethon.

2. — dernier roi de Lydie, nommé plus communément Candaule. *Hérod.*, 1, *c.* 7. V. CANDAULE.

MYRSINE, *-na*, depuis MYRTUNTIUM. V. ce mot.

MYRSINUS. V. MYRCINONTE.

MYRTALE, maîtresse d'Horace. 1, *ode* 33.

MYRTALIS, nom que porta dans son enfance Olympias, mère d'Alexandre-le-Grand. V. OLYMPIAS.

MYRTE. Cet arbrisseau était consacré à Vénus et aux nymphes de la mer.

MYRTIE, *tia*, *myth.*, nom de Vénus pris du myrte, qui lui était consacré. Quelques uns disent que Myrtie (que l'on nomme aussi Murcie) est le nom de la déesse de la paresse et de la nonchalance. *Varron.*

MYRTIE, *géog.*, v. d'Espagne peu connue.

MYRTILE, *-lus*, fils de Mercure et de Phaétus ou de Cléobule, ou de Clymène, ou de Myrto, était écuyer d'OEnomaüs, roi de Pise. Il domptait les chevaux avec tant d'art que ceux d'OEnomaüs étaient devenus par ses soins les meilleurs de la Grèce. OEnomaüs, instruit par l'oracle qu'il serait tué par l'époux de sa fille Hippodamie, avait déclaré qu'il ne la donnerait en mariage qu'à celui qui le vaincrait à la course du char, et qu'il ferait mourir tous ceux qui succomberaient. Pélops entra en lice, sans être effrayé du sort de ceux qui l'avaient précédé. Mais il eut la précaution de gagner Myrtile, en lui promettant de partager avec lui les faveurs d'Hippodamie, si par son entremise il était vainqueur. Myrtile, qui lui-même aimait Hippodamie, donna à OEnomaüs un vieux char, qui se brisa au milieu de la carrière, et causa sa mort. Pélops remporta la victoire, et épousa Hippodamie. Myrtile ayant réclamé le prix de sa perfidie, Pélops le précipita dans la mer. Son corps fut poussé par les flots sur le rivage, et les Phénéates instituèrent une fête annuelle qui se célébrait la nuit; on attribuait à la vengeance qu'exerçaient ses mânes tous les malheurs des Pélopides. Il fut mis au rang des astres. *Diod.*, 4. — *Hyg.*, *fab.* 84, 224. — *Paus.*, 8, *c.* 14. — *Appollod.*, 1.

2. — un des échansons de Pyrrhus.

MYRTILIS, (*Mertola*), v. de la Lusitanie orient., chez les Celtes, sur les confins des Turdetani en Bétique, à l'E. de Mirobriga, et au N. de Balsa, sur l'Anas.

1. MYRTION, v. de la Thrace méridionale.

2. — montagne, la même que le Titthion.

1. MYRTIS, femme grecque qui se rendit célèbre par son talent pour la poésie. Elle eut, dit-on, pour disciples la célèbre Corinne et Pindare. Elle florissait environ 500 ans av. J. C. On trouve des fragmens de ses poésies avec ceux d'Anyta.

2. — un des lieutenans de Philippe, eut beaucoup de part à la réduction des Argiens.

1. MYRTO, *myth.*, Amazone que Mercure rendit mère de Myrtile, selon quelques-uns.

2. — fille de Ménétius et sœur de Patrocle, eut d'Hercule une fille nommée Eucléa.

MYRTO, *hist.*, mère d'Aristide, épousa, dit-on, Socrate, qui la prit quoiqu'ayant une femme, parce que la pauvreté de Myrto l'empêchait de trouver un mari. *Plut.* — *Lucien.*

1. MYRTO ou MYRTOS, *géog.*, île très-petite de la mer Egée, au S. de l'Eubée, auprès du promont. Capharée selon les uns, ou vis-à-vis de Géreste selon les autres, donna vraisemblablement le nom de mer de Myrto à la partie de la mer Egée qui en est voisine. V. MYRTO (Mer de).

2. — (MER DE) ou MYRTOUM MARE, petite portion de la mer Egée, comprise entre la partie méridionale de l'Eubée, l'île de Myrtos, l'Attique, les îles du Péloponèse d'une part, et les îles Cyclades de l'autre. Ce nom lui fut donné soit à cause de Myrto, épouse d'Hercule, soit de l'Amazone Myrto, soit enfin à cause de la petite île de Myrto, qui la termine au N. *Paus.*, 8, *c.* 14. — *Hyg.*, *Fab.* 84. — *Pline*, 4, *c.* 11. — *Hor.*, 1, *od.* 1.

1. MYRTUNTIUM, anciennement MYRSINE, *-na*, petite v. fort ancienne de l'Elide septentrionale, sur la côte, au fond du golfe de Cyllène. *Il.*, 2, *v.* 125.

2. — partie de la mer comprise entre le golfe d'Ambracie et Leucadie.

MYRTUSA, montagne de Lybie. *Callim.*

MYS, artiste qui excella dans l'art de travailler et de polir l'argent. Il représenta la bataille des Centaures et des Lapithes sur le bouclier de la sta-

tue de Minerve, faite par Phidias. *Proper.*, 3 *él.* 9, *v.* 14. — *Paus.*, 1, *c.* 28 — *Mart.*, 8, *ép.* 34 *et* 51 ; 14, *ép.* 93.

MYSCELLE ou MISCELLE, *-lus*, Argien, fils d'Alémon, fonda Crotone, en Italie. L'oracle lui avait ordonné de bâtir une ville dans le lieu où la pluie le surprendrait au milieu d'un temps clair et serein. Il fut long temps avant de comprendre le sens de cet oracle. Mais un jour ayant vu pleurer une belle femme, il prit ses larmes pour de la pluie. Selon quelques auteurs, Myscellus était fils d'Hercule. Ayant voulu s'éloigner de sa patrie sans la permission des magistrats, il fut traduit en jugement. Les juges opinèrent à la mort; mais, Hercule ayant changé en féves blanches les féves noires qu'ils avaient jetées dans l'urne, il fut absous, quitta la Grèce, vint en Italie, et y bâtit Crotone. *Metam.*, 15, *v.* 19. — *Strab.*, 6 *et* 8.

MYSÉE, *-saum*, célèbre temple de l'Achaïe septentrionale, au N., et dans le territoire de Pallène, à l'O. du fleuve Sys, était consacré à Cérès.

1. MYSIE, contrée de l'Asie mineure, bornée au N. par la Propontide et le Pont-Euxin, au S. par la Lydie, à l'E. par la Bithynie, et à l'O. par la mer Egée. Elle était divisée en grande et petite. (V. MYSIE GRANDE, MYSIE PETITE.) Les Mysiens furent d'abord très belliqueux; mais leurs descendans dégénérèrent, et se laissèrent battre et piller par les peuples voisins si souvent que l'on qualifiait de Mysien un homme sans forces et sans courage. Les Mysiens faisaient généralement le métier de pleureurs dans les funérailles, parce qu'ils étaient naturellement tristes et mélancoliques. Ils excellaient dans la musique et surtout dans la danse armée.

On croyait généralement dans l'antiquité que les habitans de la Mysie d'Asie étaient descendus des Mysiens ou Mésiens d'Europe, qui habitaient un canton de la Thrace, situé entre le Danube et le mont Hémus. Ils furent autrefois soumis aux rois de Perse; ils tombèrent ensuite sous la domination d'Alexandre et de ses successeurs. Vers l'an 283 Philétère fonda chez eux un royaume célèbre, qui prit le nom de royaume de Pergame, et qui subsista près de 160 ans. Environ 125 ans avant J. C. la Mysie fut réduite en province romaine, en même temps que quelques contrées voisines, sous le nom d'Asie proconsulaire. Dans le quatrième siècle de l'empire la Mysie prit le nom d'Hellespont, et le nom de Mysie ne désigna plus guère que la portion S. E. de la province. *Herod.*, 1 — *Cic.*, *Ver.* — *Flacc.*, 17. — *Flor.*, 3, *c.* 5. — *Appien*, *Mithrid.*

2. — (GRANDE) portion méridion. de la Mysie, ainsi nommée parce qu'elle comprenait la plus grande partie de la province, s'étendait du N. au S. entre la petite Mysie et la Lydie, et de l'E. à l'O. entre la Bithynie et la mer Egée. L'Eolide et l'ancienne Troade faisaient partie de la Mysie, et en occupaient les côtes occidentales. Pergame, Thèbes, Adramytte et Alexandria Troas en étaient les villes les plus remarquables.

3. — (PETITE), petite portion septentrionale de la Mysie, qui avait pour limites au N. le Pont-Euxin, à l'E. la Bithynie, et à l'O. l'Hellespont; ses bornes au S. sont peu connues; mais il est à croire qu'elles étaient peu éloignées de la côte septentrionale. Quelques îles de la Propontide, entre autres celles de Proconnèse, en faisaient partie; les villes principales de la petite Mysie étaient Lampsaque et Cyzique.

4. — ABRETTÈNE, partie N. E. de la Mysie, sur les confins de la Bithynie et autour du Rhyndacus.

5. — CATACÉCAUMÈNE ou COMBUSTA, c'est-à-dire brûlée (κατακεκαυμένος, *combustus*, brûlé), partie E. de la Mysie, au S. de la Mysie Abrettène, à l'O. de la Phrygie.

6. — MORÈNE, petite partie de la Mysie méridionale, était formée par une bande de terre contenue entre le fleuve Caïque et la limite septentrionale de la Lydie.

7. — D'EUROPE, la même que la Mésie. V. MÉSIE.

1. MYSIENS D'EUROPE ou MÉSIENS, ancienne peuplade de la Thrace septentrionale, habitaient au-dessous du Danube, entre ce fleuve et le mont Hémus. Une grande partie s'expatria, et alla occuper en Asie la région appelée de leur nom Mysie. L'on voit encore des traces de leur nom dans les deux provinces romaines appelées depuis Mésies.

2. — D'ASIE. V. MYSIENS n° 1 et MYSIE n° 1.

MYSIES, *-sia*, fêtes grecques en l'honneur de Cérès, ainsi nommées de Mysius, Argien, qui avait bâti un temple à la déesse dans le voisinage de Pallène. Elles duraient trois jours; au troisième jour, les femmes chassaient du temple les hommes et les chiens, et s'y renfermaient pendant la journée et la nuit suivante avec les chiennes.

MYSITHÉE. V. MISITHÉE.

MYSIUS, Argien chez qui logea Cérès V. MYSIES.

MYSOCORAS (*Mogodor*), port de la Libye, à 33 lieues S. de Rusupis.

MYSON, Spartiate, l'un des sept sages de la Grèce, du bourg de Chen. Anacharsis ayant demandé à l'oracle d'Apollon quel était le plus sage des Grecs, la Pythie lui répondit que c'était celui qui, en ce moment, labourait son champ. L'instant d'après Myson, ayant été trouvé travaillant dans son champ, fut proclamé le plus sage. *Diog. Laër.*

MYSTAGOGUE, *-gus* (μυστήρια, mystères; ἄγειν, conduire), nom de celui qui introduisait les initiés à la connaissance des mystères. *Cic.*, *Verr.*, 6, *c.* 116.

MYSTÈRES, *-ria*. Les païens nommaient ainsi certaines cérémonies relatives au culte de leurs principales divinités, telles qu'Isis, Cérès, Bacchus, Mithras, les dieux Cabires, etc Les plus célèbres mystères étaient ceux de Cérès et d'Isis, que l'on croit être les mêmes. On donnait spécialement le nom de *Mystères* aux cérémonies du culte de Cérès. On les divisait en grands et petits mystères. V. ELEUSINIES.

MYSTES. On donnait ce nom à ceux qui étaient initiés aux petits mystères de Cérès. Ils ne pouvaient entrer que dans le vestibule du temple. Il leur fallait au moins un an pour être admis aux grands mystères, et pour pouvoir entrer dans le temple même; alors ils s'appelaient Epoptes (V. ce mot). Il était défendu de conférer ces deux titres à la fois.

MYSTÈS, fils du poète Valgius, mourut très-jeune. Son père étant très-affligé de sa perte, Horace lui adressa une ode pour le consoler. *Hor.*, 2, *od.* 9.

MYSTRATUM. V. MYTISTRATE.

MYSTRE, *-trum*, petite mesure grecque de capacité pour les liquides, valait environ un centilitre et demi. V. les *Tables des Mesures Gr.*, IV.

MYTHÉCUS, sophiste de Syracuse, s'attacha uniquement à l'art d'apprêter les viandes Lorsqu'il se crut assez habile dans ce métier, il alla à Sparte, où il eut beaucoup de vogue, surtout parmi les jeunes gens. Mais il fut chassé de la ville par les magistrats, qui dirent que l'appétit devait être le seul assaisonnement des viandes.

MYTHIDICE, sœur d'Adraste et mère d'Hippomédon, un des sept chefs qui assiégèrent la ville de Thèbes.

MYTHRACÈNE, *-nes*, se joignit d'abord à Bessus pour trahir Darius; mais ensuite il se rendit aux Macédoniens. *Q. C.*, 5, *c.* 13.

MYTILÈNE. V. MITYLÈNE.

1. MYTISTRATE, *-tum*, v. de l'Acarnanie.

2. — v. d'Afrique, aux environs de Carthage.

3. — v. de Sicile, à 8 lieues S. E. de Céphalades, dont A. Atilius Calatinus, s'empara l'an 494 de Rome. La ville fut livrée au pillage, et les habitans vendus comme esclaves. *Diod. de Sic.* — *Pline*.

MYTO, fille de Mitylène et de Neptune, fonda la ville de Mitylène, et lui donna son nom.

MYUS. V. MYONTE.

N

N. Prise numéralement, N' ou ν' signifiait chez les Grecs 50, et N, ou ν, 50,000. — Quelquefois chez les Romains, N valait 900, et N̄ 900,000.

Dans les abréviations N ne se trouvait que très rarement et à la place des mots *Neptunus* ou *Nonius* ou *Nones*.

N. L., *non liquet* (il n'est pas clair), étaient employés par les juges, dans les tribunaux, pour annoncer qu'après avoir entendu le plaidoyer des deux parties, ils ne voyaient pas clairement qui avait droit.

NAALOL, v. de la tribu de Zabulon, fut cédée aux Lévites. *Jos.*, 19, *v.* 15.

NAAMA, *hist.*, Ammonite, femme de Salomon et mère de Roboam. *Rois*, 3, *c.* 14, *v.* 21.

1. NAAMA, *géog.*, v. de la tribu de Juda. *Jos.*, 15, *v.* 41.

2. — ou NAAMATH, province de l'Arabie, sur les confins de la demi-tribu de Manassé, au-delà du Jourdain. *Job*, *c.* 6, *v.* 11.

NAAMAN, général de Bénadab, roi de Syrie, fut guéri de la lèpre par Elisée, l'an 884 av. J. C., après s'être baigné dans le Jourdain par ordre de ce prophète. *Rois*, 4, *c.* 5, *v.* 1, etc.

NAAMATH. V. NAAMA, *géog.*

NAARATHA ou NÉARA, v. de la tribu d'Ephraïm, à 5 milles de Jéricho. *Jos.*, 16, *v.* 7.

NAARIAS, fils de Jési, un de ceux qui, à la tête de cinq cents hommes de la tribu de Siméon, s'emparèrent du pays qu'occupaient les Amalécites dans les montagnes de Séir. *Paral.*, 1, *c.* 4, *v.* 42 et 43.

NAARMALCHA, canal célèbre, creusé par les anciens rois de Babylone, pour recevoir une partie des eaux de l'Euphrate. Il partait de ce fleuve au dessous de Périsabora, et allait joindre le Tigre à Séleucie. On l'appelait aussi *Fossa regum*. Il fut réparé d'abord par Trajan et ensuite par Julien.

1. NAAS, *hist.*, roi des Ammonites. Un mois après l'élection de Saül, il mit le siége devant Jabès, capitale de la province de Galaad; et, la ville étant réduite à l'extrémité, il offrit aux habitans de leur laisser la vie à condition de se laisser crever l'œil droit. Les Jabéens ayant obtenu un délai de sept jours rassemblèrent des forces, marchèrent contre l'armée de Naas, la taillèrent en pièces, et Naas lui-même fut du nombre des morts, vers l'an 1095 av. J. C. *Rois*, 1, *c.* 11, *v.* 1.

2. — roi des Ammonites, peut-être fils du précédent, fut lié avec David. Il eut pour fils Hanon. *Rois*, 2, *c.* 10, *v.* 1.

NAAS, *géog.*, v. de Judée, dans la tribu de Juda. *Paral.*, 1, *c.* 4, *v.* 12.

NABAIOTH, premier fils d'Ismaël, fils d'Abraham et d'Agar. C'est de lui que sont venus les Nabathéens. *Gén.*, 25, *v.* 13.

NABAL, très-riche Israélite de la tribu de Juda, habitait sur le mont Carmel. Ayant refusé à David des vivres pour sa troupe, ce prince envoya contre lui quatre cents hommes dans le dessein de l'exterminer ainsi que sa famille. Abigaïl, femme de Nabal, désarma la colère de David par sa beauté, sa sagesse et ses discours. Nabal fut tellement effrayé du danger qu'il avait couru qu'il en mourut dix jours après, vers l'an 1057 avant J. C. David épousa sa veuve. *Rois*, 1, *c.* 25.

NABALIE, *-lia*, ou mieux VAHALIS. V. ce mot. *Tac.*, *Hist.*, 5, *c.* 26.

NABARZANE, *-nes*, un des principaux officiers de Darius Codoman, commandait à la bataille d'Issus la cavalerie et vingt mille archers et frondeurs. Deux ans après il s'unit avec Bessus pour assassiner Darius, afin de s'emparer du royaume, ou de se concilier la faveur d'Alexandre. Après cet assassinat Nabarzane se retira dans l'Hyrcanie, et fit sa paix avec Alexandre, en se rendant à lui avec des présens magnifiques. *Q. C.*, 3, *c.* 7, 9; 5, *c.* 9; 6, *c.* 3. — *Diod.*, 17.

NABATH, de la tribu d'Ephraïm, père de Jéroboam, roi d'Israël. *Tobie*, 11, *v.* 20.

NABATHÉE, petite portion de l'Arabie Pétrée, qui s'étendait le long du golfe Arabique, depuis le mont Hippos au S. jusqu'à la Gébalène. D'autres géographes étendent ce pays depuis l'Euphrate jusqu'à la mer Rouge. La ville de Pétra en était la capitale. Le nom de Nabathée lui venait de Nabaioth, fils d'Ismaël. (V. NABATHÉENS.) *Mét.*, 1, *v.* 61; 5, *v.* 163. — *Strab.*, 16. — *Phars.*, 4, *v.* 63. — *Juv.*, 11, *v.* 126. — *Tac.*, *Ann.*, 2, *v.* 57.

NABATHÉENS, *-thæi*, habitans de la Nabathée. On les place tantôt dans l'Arabie pétrée, tantôt dans l'Arabie déserte, tantôt dans l'Arabie heureuse; ce qui vient sans doute de ce qu'ils étaient nomades. Ils habitaient des déserts, et vivaient de brigandage. On ne put jamais les réduire. Jonathan, frère de Judas, les battit, et ravagea leur pays. Ils prirent plus tard le nom de Sarraceni ou Sarrasins. V. NABATHÉE.

NABDALSA, officier de Jugurtha, conspira contre ce prince avec Bomilcar. Il se justifia néanmoins; mais les autres conspirateurs furent mis à mort. *Sall.*, *Jugurtha*, 47 et 48.

NABIS, célèbre tyran de Sparte, usurpa l'autorité l'an 206 av. J. C., après Machanidas. Il chercha d'abord à consolider sa puissance dans cette ville, ce qu'il fit à force d'exils, de supplices et de confiscations. Il inventa une machine en forme de statue qui ressemblait à sa femme, et dont les bras, les mains et le sein étaient hérissés de pointes de fer. Quand quelqu'un lui refusait de l'argent, il lui disait : « Peut-être n'ai-je pas le talent de vous persuader; mais j'espère qu'Apéga, ma femme, y réussira. » Aussitôt la statue paraissait, l'embrassait, et lui faisait souffrir des tourmens cruels.

Maître de Sparte, il attaqua la ligue achéenne, et s'empara de la ville de Messène; mais Philopœmen la lui reprit bientôt. Peu après Philippe, roi de Macédoine, lui remit la ville d'Argos en dépôt, pendant qu'il faisait la guerre aux Romains. Nabis

se l'appropria, y exerça les plus grandes cruautés, et trahit Philippe pour s'allier avec Flaminius, général des Romains. Deux ans après (195 av. J. C.), sur les instances des peuples du Péloponèse, qui tous avaient à se plaindre de ses cruautés et de ses rapines, Flaminiuslui déclara la guerre, l'assiégea dans Sparte, et l'obligea à accepter une paix humiliante. Mais à peine le général romain fut-il parti de la Grèce que Nabis alla assiéger Gythium, ville des Achéens. Philopœmen, leur général, peu accoutumé aux batailles navales, fut d'abord battu; mais quelques jours après il surprit Nabis sur terre, et le défit près de Sparte. Quelque temps après le tyran fut tué en trahison, vers l'an 192 av. J. C., par un corps d'Etoliens commandé par Alexamène, qu'on lui avait envoyé sous prétexte de le secourir. Il avait exercé la puissance suprême pendant quatorze ans. *Flor.*, 2, *c.* 7. — *T. L.*, 29, *c.* 12; 31, *c.* 25; 32, *c.* 38, 33, *c.* 44, 34, *c.* 22; 35, *c.* 12. — *Just.*, 30, *c.* 4; 31, *c.* 1. — *Paus.*, 7, *c.* 8.

NABO ou NÉBO, *myth.*, une des divinités des Assyriens et des Chananéens, avait le premier rang après Baal. Vossius croit que c'était la lune. La plupart des rois de Babylone portaient le nom de ce dieu joint au leur propre: Nabo-Nassar, Nabo-Polassar, Nabo-Chodonosor, etc. *Isaïe*, *c.* 46, *v.* 1.

NABIUS (*Navia*), riv. de l'Espagne qui se jette dans le golfe de Gascogne.

NABO, v. de la tribu de Ruben. *Nomb.*, 32, *v.* 38; *c.* 33, *v.* 47. — *Jérém.*, *c.* 48, *v.* 1, 22.

NABOLASSAR. V. NABOPOLASSAR.

1. NABONASSAR Ier, premier roi connu des Chaldéens ou Babyloniens, est célèbre par l'ère qui porte son nom, et qui commence le 26 février, 747 av. J.C. On croit qu'il est le même que Bélésis ou Baladan, dont il est parlé dans l'Ecriture Sainte, qui envoya des ambassadeurs au roi Ezéchias, et qui fut père de Mérodac. On ne connaît que son nom. *Ptol.*, *geog.*

2. — II, roi de Chaldée (627-606), remporta, auprès de Circésium, une victoire sur le Pharaon Néchao, 606. V. NABOPOLASSAR.

NABONIDE ou NABONNEDUS, dernier roi des Assyriens et Babyloniens (556-538), dont le royaume fut détruit par Cyrus 538 av. J. C. On croit que c'est le même qu'Hérodote nomme Labinetus, et qui est appelé dans l'Ecriture Balthazar ou Belsaer. *Hérod.*, 1, *c.* 74, 77, 188.

NABOPOLASSAR ou NABOLASSAR, gouverneur de Babylone, s'empara de Ninive, et détrôna Saracus ou Chiniladan, roi d'Assyrie, 626 ans av. J. C. Il fut défait par Néchao, roi d'Egypte, qui lui enleva Carchémis, place importante de son empire; mais, ayant envoyé contre lui Nabuchodonosor (n° 2), son fils, il le força à rentrer dans ses états, après avoir perdu la bataille de Circésium. Nabopolassar régna vingt-un ans, et eut pour successeur son fils Nabuchodonosor II. C'est probablement le même que Nabonassar II.

NABOTH, Juif de Jezraël, n'ayant point voulu vendre sa vigne à Achab, roi d'Israël, fut mis à mort par ordre de Jézabel, femme d'Achab, 869 av. J. C. *Rois*, 3, *c.* 21, *v.* 1. — *Jos.*, *Ant. Jud.*

1. NABUCHODONOSOR Ier, roi de Ninive et de Babylone, dans le 7e siècle av. J. C., défit et tua Phraorte, roi de Médie, appelé Arphaxad. Vainqueur des Mèdes, il envoya en Judée (690) Holopherne, général de ses armées, avec cent trentedeux mille hommes. Ce général fut tué par Judith. On croit que c'est le même que Nabopolassar. Quelques savans prétendent que c'est le même qu'Artaxerce Ochus. Du reste la plus grande obscurité règne sur toute cette partie de l'histoire. V. HOLOPHERNE, JUDITH. *Judith*, 1, etc.

2.—II ou NÉBUCHADNÉZAR, surnommé LE GRAND, roi des Assyriens et des Babyloniens, succéda à son père Nabopolassar ou Nabonassar (606 av. J. C.), et se rendit maître de presque toute l'Asie. Il avait épousé Aoritis ou Nitocris, fille d'Astyage, roi des Mèdes. Il prit Jérusalem sur Joachim, roi de Juda, et emmena en captivité à Babylone une partie des habitans, 605 av. J. C. (C'est à cette époque que commence la fameuse captivité de soixante-dix ans.) Il laissa cependant à Joachim sa liberté et ses états moyennant un tribut; mais ce roi s'étant révolté de nouveau trois ans après, il fut pris et mis à mort, 597 ans av. J. C. Jéchonias, son fils, lui ayant succédé, Nabuchodonosor vint l'assiéger, et le mena captif à Babylone, avec sa mère, sa femme et dix mille hommes de Jérusalem. Il enleva tous les trésors du temple, et mit sur le trône de Jérusalem Mathanias, oncle de Joachim, et lui donna le nom de Sédécias. Ce prince s'étant révolté comme ses prédécesseurs, Nabuchodonosor envoya dans la Judée une armée qui la subjugua entièrement, emmena Sédécias en captivité, et mit fin au royaume de Juda (587 av. J. C.) Nabuzardan, un des généraux du prince babylonien, fit mettre le feu au temple et aux principales maisons, démolir les murailles de la ville, charger de chaînes tout ce qui restait d'habitans, après en avoir égorgé soixante des principaux aux yeux de son maître. De retour à Babylone, Nabuchodonosor, orgueilleux de ses succès, fit élever une statue d'or haute de soixante coudées, et ordonna, sous peine de mort, à ses sujets de l'adorer. Les compagnons de Daniel, Ananias, Azarias et Misaël, ayant refusé de le faire, furent jetés dans une fournaise ardente, d'où ils sortirent miraculeusement. Deux ans après la défaite des Juifs (ou, selon d'autres chronologies, deux ans avant), Nabuchodonosor soumit les Tyriens, les Philistins, les Moabites et plusieurs autres peuples voisins des Juifs; puis il conquit l'Egypte et une partie de la Perse. Nabuchodonosor s'appliqua ensuite à embellir sa capitale, et à y faire construire de superbes bâtimens. Il fit élever ces fameux jardins suspendus que l'on a mis au rang des merveilles du monde. (On les attribue plus communément à Bélus.) Il eut à la même époque un songe qui lui annonça que, pour le punir de son orgueil, il serait réduit au sort des bêtes pendant sept années. Cette prédiction s'accomplit à l'instant; il tomba dangereusement malade, et crut être un bœuf. On le laissa aller, dit-on, parmi les bêtes des forêts, et, les sept ans expirés, il remonta sur son trône. Il mourut un an après, l'an 563 av. J. C., après un règne de quarante-trois ans. Evilmérodac, son fils, lui succéda. L'Ecriture dit que dans le temps de sa prospérité il avait eu un songe célèbre dans lequel il crut voir un colosse dont la tête et le corps étaient d'or et d'argent, mais dont les pieds étaient d'argile; et que Daniel seul put lui expliquer ce songe, en lui disant que son empire serait bientôt renversé. *Rois*, 4, *c.* 24, *v.* 1; 25, *v.* 1; *Paral.*, 2, *c.* 36, *v.* 6; *Jérém.*, 22, *v.* 18, 19; 46, *v.* 2; *Ezéch.*, 26; *Dan.*, 1.

NABUSEZBAN, officier de Nabuchodonosor, fut envoyé pour tirer Jérémie de prison, et le remettre entre les mains de Godolias. *Jér.*, *c.* 39, *v.* 13.

NABUZARDAN, général de Nabuchodonosor II, commandait au dernier siége de Jérusalem (587), et pilla le temple. *Rois*, 4, *c.* 25, *v.* 8; *Jér.*, 39, *v.* 9; 40, *v.* 1; 52, *v.* 12.

1. NACHOR, patriarche, fils de Sarug et père de Tharé, naquit l'an 2155 av. J. C., mourut l'an 2008 av. J. C., à l'âge de 147 ans. *Gén.*, *c.* 11, *v.* 22, etc.

2. — fils de Tharé et frère d'Abraham, épousa Melcha, sa nièce, fille d'Aran, de laquelle il eut

huit fils, entre autres Bathuel, père de Rébecca. *Gen.*, *c.* 11, *v.* 27, 29; *c.* 22, *v.* 20; 24, *v.* 19.

NACOLÉE, *-lea*, v. de la Phrygie Epictète, vers le S., où l'empereur Valens fit mourir Procope, qui prétendait à l'empire.

NACRI CAMPI, lieu de la Gaule cisalpine, près de Mutina. *T. L.*, 41, *c.* 18.

1. NADAB, fils d'Aaron et frère d'Abiu, fut dévoré par le feu du ciel. V. ABIU.

2. — roi d'Israël, succéda à son père Jéroboam 954 ans av. J. C. Il se livra à toutes sortes de sacriléges et d'impiétés, et fut tué après un règne de deux ans par Baasa, l'un de ses généraux, qui s'empara de son trône, et fit mourir toute sa famille. *Rois*, 3, *c.* 15, *v.* 25.

NADAGARA, v. de l'Afrique propre, près de Carthage. *T. L.*, 30, *c.* 29.

NÆ. Les mots qui ne sont pas ici écrits par NÆ sont portés à NÉ.

NÆODUMUM, ensuite DIABLINTES. V. ce nom.

NÆTHUS ou mieux NEÆTHUS. V. NÉÈTHE.

NAGARA. V. NYSA.

NAGRANA ou ANAGRANA (*Nageran*), v. située dans la partie occidentale de l'Arabie heureuse.

NAHALIEL, lieu situé près du torrent d'Arnon. C'est de là que les Israélites envoyèrent des ambassadeurs au roi des Amorrhéens. *Nomb.*, 21, *v.* 19.

NAHARVALES, *-li*, peuples de la Germanie, habitaient sur les bords de la Vistule, au-delà des montagnes qui coupaient et bornaient la Suévie. *Tac.*, *Germ.*, 42.

NAHUM, un des douze petits prophètes. On ne sait rien sur sa vie. Pour la vigueur des pensées et l'énergie du style, il approche le plus d'Isaïe. Il prédit la seconde ruine de Ninive par Nabopolassar et Astyage. On le place sous Achaz ou sous Manassé. *Esd.*, 2, *c.* 7, *v.* 7.

NAÏADE, *-ias*, nymphe, mère de Priam selon quelques auteurs.

NAÏADES (νάειν, couler), divinités des fleuves, des sources, des puits et des fontaines. On distinguait les Naïades *Potamides* ou des fleuves et *Limnades* ou des marais. On les supposait filles de Jupiter et mères des Satyres. Quelques auteurs les comptent parmi les prêtresses de Bacchus. Elles ne sortaient point des campagnes, et vivaient dans le voisinage des ruisseaux auxquels elle présidaient. On les représente sous les traits de vierges jeunes et belles, penchées sur une urne d'où s'échappe une nappe d'eau, couronnées de roseaux, ou tenant à la main un coquillage. Selon Virgile, Eglée était la plus belle des Naïades. Les anciens, qui avaient pour elles la plus grande vénération, leur immolaient souvent des chèvres et des agneaux, et leur faisaient des libations de vin, de miel et d'huile. Quelquefois ils se contentaient de leur offrir du lait, des fruits et des fleurs; mais ces sacrifices ou ces offrandes ne se faisaient qu'à la campagne ou dans des jardins. *Odyss.*, 13, *v.* 102.—*Virg.*, *Egl.* 2, *v.* 46; 6, *v.* 21; 10, *v.* 10.—*Métam.*, 14, *v.* 328.

NAÏM, v. de la Galilée, dans la tribu d'Issachar, au N. E. du mont Thabor. Elle est célèbre par le miracle qu'y opéra J. C. en ressuscitant le fils d'une veuve. *Luc*, 7, *v.* 11.

NAÏOTH, désert près de Rhamata, où David se réfugia lorsque Saül commença à le persécuter. C'est là que demeurait Samuël. *Rois*, 1, *c.* 19.

1. NAÏS, *myth.*, Océanide que Magnès, ou, selon d'autres, Saturne rendit mère de Chiron et de Glaucus. *Apoll.*, 1, *c.* 9.

2.— nymphe que Bucolion rendit mère d'Ésépus et de Pédase. *Il.*, 6, *v.* 21.

3. — nymphe de la mer Rouge qui changeait en poissons tous ceux qui venaient la visiter, et qui obtenaient ses faveurs. Elle fut elle-même métamorphosée en poisson par Apollon. *Métam.*, 14, *v.* 49.

4. — nymphe du mont Ida, épousa Capys, prince troyen, dont elle eut Anchise.

5. — nymphe, épouse d'Otryntée et mère d'Ephition. *Il.*, 20, *v.* 382.

NAÏS, *géog.*, bourg de la haute Idumée.

NAISSANCE. Le jour de la naissance était honoré particulièrement chez les Romains. La fête de ce jour se renouvelait tous les ans. On dressait un autel de gazon, entouré de toutes les herbes sacrées, et sur lesquelles on immolait un agneau. Les grands avaient soin d'étaler chez eux en ce jour ce qu'ils avaient de plus magnifique et de plus précieux, et l'on s'envoyait des présens entre amis. Festus a écrit un ouvrage sur le jour de la naissance, *de Natali die*.

NAÏSE, *-ssus* (*Nissa*), v. dans la partie S. O. de la haute Mésie, au S. E. d'Horrea-Margi, et au S. de Ratiaria. Naïsse est la patrie du grand Constantin. *Zosim.*

NAMADUS (*Nerbédah*), petite riv. de l'Inde en-deçà du Gange, dans la presqu'île de Larice, se jette dans l'Océan, à égale distance des promontoires Barygazène et Barace.

NAMNÈTES. V. NANNÈTES.

NAMSI, père de Jéhu, roi d'Israël. *Rois*, 3, *c.* 19, *v.* 16.

NANAGUANA (*riv. de Goa*), petite riv. de l'Inde en-deçà du Gange, se jette dans l'Océan sur les confins de la Limyrique et du pays des Pirates.

NANÉE, *-nea*, déesse qui avait un temple célèbre à Elymaïs, en Perse. Antiochus Epiphane ayant violé son temple, où étaient renfermées de grandes richesses, les prêtres le lapidèrent. Les uns croient que cette déesse était Diane ou la Lune. Appien y reconnaît Vénus. Polybe l'appelle Vénus Elyméenne. D'autres prétendent que c'était Cybèle. Mais le sentiment le plus probable est que c'était Diane, la même que Strabon appelle Anaïtis. *Mac.*, 1, c. 6.

NANNACUS, un des rois les plus anciens de la Grèce, prédit le déluge de Deucalion.

1. NANNÈTES ou NAMNÈTES (*Nantais*) peuples de la Lyonnaise 3ᵉ, bornés au N. par les Vénètes et les Rhédones, au S. par le Ligéris, à l'O. par l'Océan. *Cés.*, *G. des G.* — *Ptol.*, 2, *c.* 8.

2. — primitivement CONDIVINCUM (*Nantes*), v. capitale des Nannètes, au S., un peu à l'E. de Corbilo.

NANNUS, roi des Ségobrigiens, favorisa la fondation de Marseille par les Phocéens en accordant sa fille Gyptis à Protis, un de leurs chefs. Son fils Comanus lui succéda. *Just.*, 43, *c.* 3, 4.

NANTUATES, nation gauloise, qui habitait le N. de la province appelée Alpes grecques, le long des bords du Rhin, près de sa source. Tarnades et Pennilucus semblent en avoir été les villes principales. *Cés.*, *Com.*, 3, *c.* 1.

1. NANUS, un des anciens rois de la Grèce, fils de Teutamidès et l'un des descendans de Lycaon.

2. — premier nom d'Ulysse, lui fut donné selon quelques auteurs par les Tyrrhéniens, chez lesquels il passa les derniers jours de sa vie. Il doit signifier *celui qui mène une vie errante*.

NAPARIS (*Proava*), rivière de la Dacie Trajane, coule à l'E., et se jette dans l'Ister, entre l'Ardéiscus et l'Aluta.

NAPATA, v. de l'Ethiopie, au-dessus de l'Egypte dans la partie E., sur la droite du Nil, au-dessous de l'endroit où il reçoit l'Astape et l'Astaboras. Cette ville fut célèbre par la résidence qu'y fit la reine

Candace. Elle fut prise et détruite entièrement par les Romains. *Ptolém.*, 4, c. 9.

NAPÉES, *-pææ* (νάπη, *vallée, bosquet*), nymphes qui présidaient, selon les uns, aux bois et aux montagnes, et, selon d'autres, aux vallons, aux prairies et aux bocages. On leur rendait un culte à peu près semblable à celui des naïades. *Géor.*, 4, 535.

NAPHILE, *lus*, petite riv. d'Elide, se jette dans l'Alphée. *Paus.*, 1.

NAPHIS, fils d'Ismaël, dont les descendans se répandirent dans l'Arabie. *Gén.*, 15; *Par.*, 1, *c.* 5.

NAPHTE, *-ta*, nom du poison dont Médée frotta la robe et la couronne qu'elle envoya à Créuse.

NAPLES. V. Néapolis.

NAPOCA (*Doboca*), v. de la Dacie, au N. E. d'Ulpianum, et au N. de Salinæ.

NAR (*Nera*), fleuve de l'Ombrie, sort du mont Fiscellus, sur les confins du Picenum et du pays des Sabins, coule au S., traverse le lac Velinus, et se jette dans le Tibre au dessous de Narnie. Les eaux de ce fleuve avaient une odeur de soufre. *Mét.*, 14, *v.* 330. — *En.*, 7, *v.* 517. — *Cic. à Att.*, 4, *ép.* 15. — *Tac.*, *Ann.*, 1, *c.* 70; 3, *c.* 9.

NARAVASE, *-sus*, prince numide, favorisa le parti des Carthaginois, sous les ordres d'Amilcar Barca, l'an 240 av. J. C. *Polybe.*

NARBASORUM (Forum), (*Monte Corvo*), v. de l'Espagne Tarraconaise, dans le pays des Callaici, sur le Durius. *Ptol.*, 2, *c.* 6.

NARBO ou Narbo Martius (*Narbonne*), capitale de la Narbonnaise, et même pendant quelque temps de toute la Gaule, dans la 1e Narbonnaise, sur l'Atax, près de la mer, au S. E. de Tolosa, chez les Volces Arécomiques. Près de trois siècles av. J. C. cette ville, qui donnait son nom à la province où elle était située, passait déjà pour une des principales villes de la Gaule. Mais elle devint bientôt plus considérable encore par l'établissement d'une colonie de citoyens romains, l'an 637 de Rome (117 av. J. C.). Elle prit le nom de *Martius*, parce que Rome, la métropole, était consacrée à Mars; ou parce que la colonie y fut conduite sous le consulat de Martius ou Marcius Rex. C'était la seconde colonie romaine établie hors de l'Italie, et la première dans la Gaule. Cette colonie fut renouvelée par Jules César, qui y envoya les soldats de la première légion (*decumani*), d'où la ville prit le nom de *Colonia Decumanorum Julia Paterna*. On la nommait encore *Colonia Atacinorum*, de sa position sur la rivière d'Atax.

On voyait à Narbonne à peu près les mêmes édifices qu'à Rome, des temples, des portiques, un capitole, un cirque, un amphithéâtre, des bains publics; on y remarquait un pont magnifique (*pons Septimus*), qui, jeté sur l'Atax (Aude), s'étendait environ quatre milles à l'E. de Narbonne, jusqu'à Caput Stagni, et se prolongeait sur un marais encore environ un mille. La ville de Narbonne, fut célèbre par son grand commerce. Son heureuse position, à l'embouchure de l'Aude, donnait à son port, qu'on regarda long-temps comme le port de toute la Gaule, une activité incroyable. Plusieurs hommes célèbres et des littérateurs distingués ont vu le jour à Narbonne, entre autres Julius et Votianus Montanus, tous les deux poëtes; Aurélius Carus, qui s'éleva à l'empire; Terentius Varro et plusieurs autres. Ce fut à Narbonne qu'Auguste tint l'assemblée générale dans laquelle il fit une nouvelle division de la Gaule. En reconnaissance les habitans lui élevèrent un autel de marbre blanc, qui existe encore, où ils célébraient tous les ans des fêtes en son honneur. *Vel. Pat.*, 1, *c.* 15; 2, *c.* 8. — *Pline*, 3. — *Ptol.*, 2, *c.* 10.

NARBONA, v. d'Illyrie. V. Narona.

1. NARBONNAISE (*Narbonensis*), une des quatre grandes contrées de la Gaule, ainsi nommée de Narbo, sa capitale, s'étendait des Pyrénées au S. entre les Aquitaines, la Lyonnaise, la Méditerranée et les Alpes. On la nommait d'abord *Braccata*. Elle se divisait en cinq provinces, la Narbonnaise 1re, la Narbonnaise 2e, la Viennaise, les Alpes pennines et grecques et les Alpes maritimes. La première était à l'O. du Rhône, les quatre autres à l'E. Cette province comprenait à peu près le *Languedoc*, la *Provence* et la partie S. O. du *Dauphiné*.

2. — Première (*Languedoc*), la plus grande province de la Narbonnaise, avait au S. l'Espagne, à l'O. la Novempopulanie, au N. l'Aquitaine 1re et la Lyonnaise 1re, et à l'E. le Rhône. Elle comprenait six peuples principaux :

Les Volces Tectosages.	Cap. Varnosol.
Les Volces Arécomiques.	Narbo.
Les Sardones.	Illiberis.
Les Umbraniques.	(sans capit.)
Les Tolosates.	Tolosa.
Les Atacins.	Carcaso.

La Garumna, le Tésis et l'Atax en étaient les rivières principales. Les monts Cébenna et Lésora la dominaient au N. O.

3. — Seconde (partie occid. du *Dauphiné* et de la *Provence*), partie de la Narbonnaise, bornée au S. par la Méditerranée, au N. et à l'O. par la Viennaise, à l'E. par les Alpes maritimes. Trois peuples principaux l'habitaient: les Albièces, les Commones et les Salyces, parmi lesquels ceux-ci tenaient le premier rang. Segustero, Forum Julii et Aquæ Sextiæ en étaient les villes les plus remarquables. La Druentia la traversait entièrement.

NARBONNE. V. Narbo.

NARCÉE, *-eus*, fils de Bacchus et de Physcon, décerna le premier des honneurs divins à son père. Il fit aussi bâtir un temple à Minerve, qui de là est nommée quelquefois Narcea. *Paus.*, 5, *c.* 15.

NARCISSE, *-ssus*, *myth.*, jeune homme d'une grande beauté, fils du fleuve Céphise et de la nymphe Liriope, naquit à Thesples en Béotie. Orgueilleux de sa beauté, il méprisa la nymphe Écho, qui sécha de douleur en le voyant insensible. Peu de temps après les dieux le punirent de ses dédains; ayant vu sa propre image dans une fontaine, il en devint amoureux, la prenant pour une nymphe des eaux. Désespéré de ne pouvoir se réunir à l'objet de sa passion, il se donna la mort. Son sang fut changé en une fleur, qui porte encore son nom. Les nymphes, dit Ovide, élevèrent un bûcher pour lui rendre les derniers devoirs; mais au lieu de son corps, elles trouvèrent une belle fleur.

Selon Pausanias, Narcisse avait une sœur jumelle aussi belle que lui, qui lui était parfaitement semblable, et qu'il aima passionnément, ce qui donna lieu à la fable. La mort la lui ayant enlevée, il en conserva toujours un tendre souvenir. Il passait sa vie à revoir les lieux qu'elle avait fréquentés, et se plaisait sur les bords des fontaines qui, en réfléchissant ses propres traits, lui offraient l'image de sa sœur. *Metam.*, 3, *v.* 346.—*Paus.*, 9, *c.* 21. —*Hyg.*, *fab.* 271.

1. Narcisse, *-sus*, *hist.*, affranchi, puis secrétaire de Claude, parvint au plus haut degré de puissance sous cet empereur. Ce vil courtisan se servit de la faiblesse de son maître pour s'enrichir des dépouilles de ceux qu'il voulait perdre. On dit qu'il amassa par là jusqu'à cinquante millions de rentes; ses dépenses ne le cédaient pas à celles de l'empereur même. Messaline, jalouse de cet excès d'autorité, voulut le perdre; mais elle fut victime de son ressentiment. Narcisse découvrit à l'empe-

reur ses débordemens, et la fit mettre à mort. Agrippine réussit mieux ; comme Narcisse avait épousé contre elle les intérêts de Britannicus, elle le fit exiler, et le contraignit à se donner la mort l'an 54 de J. C. Néron le regretta, parce qu'il trouvait en lui l'instrument de ses plaisirs. *Tacit.*, *Ann.*, 11, *c.* 29; 12, *c.* 1 ; 13, *c.* 1. — *Dion Cas.* — *Suet.*, *Claud*, 28. — *Juv.*, *sat.* 14, *v.* 329

2. — favori de Néron, condamné à mort par Galba.

3. — chrétien dont parle S. Paul, (*Ep. aux Rom.*, 16, *v.* 1). On a cru, mais à tort, que c'était le fameux affranchi (n. 1).

4. — athlète qui étrangla l'empereur Commode, auquel on avait recommandé l'exercice de la lutte, afin de le faire assassiner. Après cinq ans Narcisse fut exposé aux lions, par l'ordre de Sévère. *D. Cass.*

NARCISSE (FONT. DE), *géog.*, fontaine voisine de Thespies, dans les eaux de laquelle on disait que Narcisse allait se mirer. V. NARCISSE, *myth.*

NARES, petite v. de la Lucanie, à l'O., sur le Calor.

NARGARA, v. d'Afrique, où Annibal eut une entrevue avec Scipion. *T. L.*, 30, *c.* 29.

NARISQUES, *-risci*, peuple de la Germanie qui occupait une contrée comprise entre les Hermundures, les Quades, les Marcomans et le Danube. Ce peuple passait pour être très-courageux. *Ptolém.*, 2, *c.* 11. — *Tac.*, *Germ.*, 42.

NARNA. V. NARNIE.

1. NARNIE, *-nia* ou NARNA (*Narni*), anciennement NEQUINUM, v. de l'Ombrie au S. E, près du pays des Sabins, sur le Nar, d'où elle tirait son nom. Cette ville a donné le jour à l'empereur Nerva. *T. L.*, 10, *c.* 9; 27, *c.* 50 ; 29, *c.* 15 ; 22, *c.* 2. — *Tac.*, *Ann.*, 1, *c.* 79; 3, *c.* 9; *Hist.*, 3, *c.* 58, 60, 63, 78.

2. — (TRIBU), l'une des quatre tribus qui furent ajoutées au vingt-une qui composaient le peuple romain l'an 370, 384 av. J. C. *T. L.*, 6, *c.* 5; 19, *c.* 37.

NARON, *-ro* (*Narenta*), riv. de l'Illyrie dans la Dalmatie, prend sa source dans la chaîne des monts Albius, et se jette dans un golfe de la mer Adriatique, appelé Manius Sinus, un peu au-dessus de Narone. *Pline.* — *Ptol.*, 2, *c.* 17.

NARONE, *-na* (*Narenta*), v. de l'Illyrie, dans l'intérieur des terres, à l'O. et près du fleuve Naro, qui lui a donné son nom. *Cic.*, 5, *ep. f.* 9, et 10.— *Ptol.*, 2, *c.* 17.

1 NARSÈS ou NARSI, roi de Perse, succéda à son père Vararnes III, l'an 294 de J. C. Il s'empara de la Mésopotamie et des Arménies, et remporta quelques avantages contre Maximien-Galère, qui avait été envoyé contre lui par Dioclétien ; mais ensuite il fut défait par le même, obligé de prendre la fuite, et de demander la paix. Il mourut l'an 301, après un règne de sept ans.

2. — OROSE, célèbre général de Justinien, était né en Perse. Il commanda l'armée romaine contre les Goths, les défit à Busta Gallorum, l'an 552, et donna la mort à Totila, leur roi. Narsès continua de remporter des victoires ; mais on dit que l'impératrice Sophie l'ayant insulté, en plaisantant sur ce qu'il était eunuque, il appela les Lombards en Italie pour se venger, et se fit nommer exarque de Ravenne (553). Il mourut à Rome en 567. *Orose.*

3. — général persarménien, frère d'Isaac et d'Armatius, remporta une victoire contre Bélisaire, et abandonna les armées du roi de Perse pour servir en Italie. *Procop.*

4 — général de l'empereur Maurice, fut mis à la tête d'une armée pour rétablir Cosroès sur le trône de Perse. Narsès fut brûlé vif par ordre de l'empereur Phocas.

NARTHACIENSIUM MONS, mont. de la Thessalie, voisine de Pharsale, où Agésilas éleva un trophée à son retour d'Asie. *Xénoph.* — *Plut.*

NARTHÉCIS, petite île voisine de Samos.

NARTHÉCOPHORE, *-rus* (νάρθηξ, férule ; φέρειν, porter), surnom de Bacchus, qu'on représente quelquefois une canne ou férule à la main.

NARUELLE, gouverneur de la Judée sous Caligula. *Flav. Jos.*

NARYCIE ou NARYX, petite v. de la Locride, chez les Epicnémidiens, à l'O. et près de Thronium. *Virg.*, *Georg.*, 2, *v.* 438. — *Pline.*

NARYCIENS Virgile (*En.*, 3, *v.* 399) donne cette épithète à Locres en Italie, sans doute parce que cette ville avait été fondée par les Locriens de Narycie en Grèce

NARYX. V. NARYCIE.

NASAMON, fils d'Amphithémis et de Diane.

NASAMONES, peuple sauvage de l'Afrique, sur les confins de l'ancienne Cyrénaïque, au S. de l'extrémité de la grande Syrte, dans l'intérieur des terres. Les géographes ne s'accordent pas entièrement sur la position de leur pays. Selon Hérodote, ils se nourrissaient de sauterelles mêlées avec du lait. Lorsque la Cyrénaïque devint province romaine, les Nasamones subirent le joug des vainqueurs ; mais ils se révoltèrent peu de temps après, sous Dioclétien, et furent de nouveau soumis à la puissance romaine. *Herod.* 2, *c.* 32; 4, *c.* 172.—*Ptolém.*, 4, *c.* 5. — *Phars.*, 9, *v.* 439. — *S. Ital.*, 2, *v.* 116; 11, *v.* 180. — *Q. C.*, 4, *c.* 7.

NASCIO ou NATIO (de *nasci*, naître, ou *natus*, né), déesse adorée chez les Romains, qui lui offraient des sacrifices solennels à Ardée, ville du Latium, où elle avait un temple. Elle présidait à la naissance des enfans, et les femmes l'invoquaient pour obtenir d'heureuses couches. *Cic.*, *Nat. des D.*, 3, *c.* 18.

1. NASE, *-sus* ou *-sos* (νῆσος ou νᾶσος, île), petite île voisine de l'Acarnanie, au S. de la côte de cette province. *T. L.*, 26, *c.* 24.

2. — cap de l'île de même nom, au N.

3. — ou ORTYGIE, portion de la ville de Syracuse où était le palais des rois et la citadelle. On l'appelait Nase (île) parce qu'en effet c'était une île jointe au continent par un pont. *T. L.*, 25, *c.* 30.

NASES, *-si*, lieu de l'Arcadie, vers le N., à sept stades de Caphyes. *Paus.*

NASI (c. à d. en hébreu *prince*), titre que l'on donnait chez les Juifs au chef des tribus, des grandes familles, et même aux princes du peuple. Simon Machabée en fut honoré depuis qu'il eut affranchi les Juifs de la servitude des rois grecs.

1. NASICA, surnom de l'un des Scipion. V. SCIPION.

2.— Romain qui maria sa fille à l'avare Coranus, dans le dessein de recouvrer l'argent qu'il lui avait prêté, en héritant de ses grands biens. Coranus, instruit de ses vues, les frustra lui et sa fille de son héritage, et les couvrit par là de ridicule. *Hor.*, 2, *sat.* 5, *v.* 64.

NASIDIENUS, chevalier romain qu'Horace tourne en ridicule, à cause du luxe qu'il étala dans un festin qu'il donna à Mécène. *Hor.* 2, *sat.* 8, *v.* 1.

1. NASIDIUS, officier envoyé par Pompée au secours de Marseille. Après la bataille de Pharsale, il s'attacha d'abord aux enfans de ce général, et ensuite à Antoine. *Cés.*, *G. civ.*, 2. — *Appien.*

2. — chevalier romain, dont Cicéron fait l'éloge. *Philipp.*, 9, *c.* 132.

NASIUM (*Nas* ou *Naïs*), v. de la Belgique 1re, chez les Leuci, à l'O.

1. NASO, un des meurtriers de César.

2. — (OVIDIUS). V. OVIDE

NASSUS ou NASUS. V. NASE.

NASTÈS, fils de Nomion, chef des Cariens au siège de Troie. *Il.*, 2, *v.* 377.

NASUA, -*sua*, prince des Suèves lors de l'arrivée de César dans les Gaules. *Cés.*, *G. des Gaul.*, 1.

NATALIS, surnom commun à plusieurs divinités, que l'on supposait présider à la naissance, entre autres Junon, Génius, la Fortune, etc.

NATALIS (Antonius). V. Antonius, n° 2.

NATALITIES, -*tia*, fête et jeux en l'honneur des dieux qu'on croyait présider à la naissance.

NATATORIA Siloé, étang voisin des murailles de Jérusalem, à l'E. C'est dans les eaux de cet étang que Jésus-Christ envoya l'aveugle se laver ses yeux. *Jean*, *c.* 9, *v.* 7.

1. **NATHAN**, prophète sous David, reprocha à ce prince son adultère avec Bethsabée, femme d'Urie, et lui fit faire pénitence. *Rois*, 2, *c* 7, *v.* 2; *c.* 12, *v.* 1; *l.* 3, *c.* 1, *v.* 8.

2. — fils de David et père de Matatha. *Rois*, 2, *c.* 5, *v.* 14; *Luc*, *c.* 3, *v.* 31.

3. — père d'Azarias, prêtre et favori de Salomon. *Rois*, 3, *c.* 4, *v.* 5.

1. **NATHANAEL**, docteur de la loi que Josaphat, roi de Juda, envoya dans diverses villes de son royaume, pour instruire le peuple. *Par.*, 2, *c.* 27.

2. — de Cana, un des disciples de J. C., fut converti par Philippe. Jésus-Christ lui apparut après la résurrection. Il est peut-être le même que Barthélemy. *Jean*, 1, *v.* 45; *c.* 21, *v.* 2.

NATHANIAS, fils d'Elisama et père d'Ismaël, qui tua Godolias. *Rois*, 4, *c.* 25.

NATHINÉENS, -*næi*, nom que les Juifs donnaient originairement aux peuples conquis, et qui fut ensuite réservé pour les Chananéens voués aux emplois les plus bas du service du tabernacle et du temple. *Josué*, 9, *v.* 27; *Esdr.*, 1, *c.* 2, 43. — *Jos.*, *Guer. des J.*

NATIO. V. Nascio.

NATIOLUM, v. de Peucétie, au N., sur la mer Adriatique, à l'O. et près de Barium.

NATISO (*Natisone*), riv. de la Vénétie, qui prend sa source dans les Alpes carniques, et va se perdre dans le Frigidus. Il passait sous les murs d'Aquilée. *Pline*, 3, *c.* 18. — *Ptol.*, 3, *c.* 1.

NATTA, Romain décrié pour ses mauvaises mœurs. *Hor.*, 1, *Sat.*, 6, *v.* 124. — *Perse*, *sat.* 3, *v.* 31. — *Juv.*, *sat.* 8, *v.* 95.

NATURE, -*ra*, divinité allégorique, que les uns font mère, les autres femme, les autres fille de Jupiter. Les anciens philosophes croyaient que la Nature n'était autre chose que Dieu même, et que Dieu n'était autre chose que le monde. C'était, à ce qu'on croit, la Nature que les Assyriens adoraient sous le nom de Bélus; les Phéniciens, sous celui de Moloch; les Egyptiens, sous celui d'Ammon; les Arcadiens, sous celui de Pan, qui veut dire assemblage de tous les êtres (πᾶν, tout). La Diane d'Ephèse et ses symboles ne signifiaient que la Nature et toutes ses productions. Plusieurs admettaient un dieu particulier de la Nature humaine, qu'on croit le même que le Génius.

NATURELS (Dieux). V. Dieux.

1. **NAUBOLE**, -*lus*, père de Schédius et d'Epistrophus, capitaines grecs. *Hom.*, *Il.*, 2, *v.* 23, etc.

2 — écuyer de Laïus, roi de Thèbes.

3. — Phocéen, père d'Iphitus.

4 — fils de Lernus, l'un des Argonautes.

NAUCLARES. V. Naucrares.

NAUCLÈS, général des troupes mercenaires, que les Lacédémoniens envoyèrent contre Thèbes.

NAUCRARES ou Nauclares, -*ri* (ναῦς, vaisseau), nom que l'on donnait chez les Athéniens aux principaux magistrats des bourgs et villes maritimes. Ils furent ainsi nommés parce qu'ils étaient obligés de fournir deux cavaliers et un bâtiment pour le service de la république, lorsqu'elle le requérait. Quelques auteurs prétendent que leurs fonctions étaient les mêmes que celles des démarques. Hésychius dit qu'il y en avait douze dans chaque tribu, et qu'ils étaient chargés de lever les impôts.

1. **NAUCRATE**, -*tes*, poète grec, fut un de ceux qu'Artémise employa pour l'éloge de Mausole. Il florissait vers l'an 352 av. J. C. *Cic.*, *Orat.*, 2, *c.* 94; 3, *c.* 173.

2. — poète comique, cité par Athénée. *Athén.*, 9.

3. — orateur, s'efforça de détacher la Lycie, sa patrie, du parti de Brutus, meurtrier de César. *Plut.*

NAUCRATIS, v. d'Egypte, dans l'intérieur du Delta, sur la rive droite de la branche Canopique du Nil. Cette ville était florissante par le commerce qui se faisait dans son port, le seul du royaume où les vaisseaux marchands eussent la faculté d'aborder. Elle est célèbre pour avoir été la patrie de Julius Pollux et d'Athénée. Cette ville était en grande réputation du temps d'Amasis, roi d'Egypte. *Herod.*, 2, *c.* 97 et 174. — *Strab.* — *Ptol.*, 4, *c.* 5. — *Pline*, 5, *c.* 29.

NAUCYDE, -*des*, statuaire d'Argos, florissait vers l'an 400 av J. C. On distinguait parmi ses ouvrages un Mercure, un discobole, un homme sacrifiant un bélier, une statue d'Hébé en or et en ivoire, Chimon vainqueur à la lutte, et la statue de la fameuse Erinne de Lesbos.

NAUFRAGE. C'était une coutume chez les Grecs et chez les Romains que ceux qui s'étaient sauvés du naufrage représentassent dans un tableau ce qui leur était arrivé. Quand ils avaient tout perdu, ils se servaient de ce tableau pour exciter la compassion des voyageurs qu'ils rencontraient dans le chemin. Ils pendaient ce tableau à leur cou, et en expliquaient le sujet par des chansons qui exprimaient leur misère. *Juv.*, *sat.* 14.

NAULE, -*lus* (ναῦλος, prix du passage en vaisseau), pièce de monnaie qu'on mettait dan la bouche des morts, pour payer à Charon le passage de la barque. Les magistrats athéniens, pour se distinguer de la populace, ordonnèrent qu'on mettrait trois oboles dans la bouche de leurs morts.

1. **NAULOQUE**, -*ochus*, v. de la Sicile, au N. E. de Myles, dans le voisinage du promontoire Pélore. Ce fut entre Myles et Nauloque que Sextu Pompée fut battu par la flotte d'Octave, et s'em barqua pour se rendre en Asie, l'an 36 av. J. C *Pline*, 4, *c.* 11.

2. — v. de la Locride. *Pline*, 4, *c.* 3.

3. — promontoire de l'île d'Imbros.

NAUMACHIE, -*chia* (ναῦς, vaisseau; μάχη, combat), spectacles de combat naval, que l'on donnait chez les Romains sous les empereurs dans des étangs creusés exprès. Ces étangs étaient si spacieux qu les anciens auteurs les nomment des lacs. Il y en avait plusieurs dans les environs de Rome. Ce spectacle coûtait des sommes immenses, et n'était pas moins cruel que celui des gladiateurs. On y voyait des hommes blessés ou noyés, et même des vaisseaux coulés à fond. C'étaient ordinairement des captifs ou des criminels condamnés à mort qui combattaient dans ces jeux. Ces spectacles furent surtout communs sous les empereurs. *Suét.*, *Claud.*, 21. *Tac.*, *Ann.*, 12, *c.* 56.

NAUPACTE, -*tus* (*Lépante*), v. principale de la Locride, au S. E, sur le golfe de Corinthe, à l'embouchure de l'Evenus. Cette ville devait sa fondation aux Doriens. On y remarquait plusieurs temples, entre lesquels celui de Diane se distinguait par

une rare magnificence. Cette ville, après avoir appartenu aux Locriens Ozoles, tomba au pouvoir d'Athènes, qui la céda aux Messéniens, chassés de leur patrie par les Lacédémoniens. Ces derniers, s'en étant emparés après la bataille d'Ægos-Potamos, la rendirent aux Locriens. Philippe de Macédoine la prit à son tour, et la donna aux Etoliens, qui la possédaient encore quand les Romains leur firent la guerre. Naupacte fut à cette époque assiégée et réduite à la dernière extrémité par le consul M. Acil. Glabrion, 191 ans av. J. C. *Strab.*, 4. — *Ptolém.*, 3, c. 15. — *Paus.* — *T. L.*, 26, c. 26 ; 27, c. 30 ; 35, c. 12 ; 36, c. 30.

NAUPIDAME, *-mus*, fille d'Amphidamas, de laquelle le Soleil eut Augias.

NAUPLIADE, *-des*, nom patronymique de Palamède, fils de Nauplius. *Mét.*, 13, *v.* 39.

NAUPLIE, *-lia* (*Napoli di Romania*), v. de l'Argolide, au S. O. de Tyrinthe, au fond d'un golfe de même nom, qui fait partie du golfe Argolique, servait de port à Argos. C'est dans le voisinage de cette ville qu'était la fameuse fontaine de Canathos. *Hér.*, 6, c. 76. — *Paus.*, 2, c. 38. — *Strab.*, 8. — *Ptol.*, 3, c. 16.

1. NAUPLIUS, fils de Neptune et d'Amymone, une des Danaïdes, fut roi de l'île d'Eubée. Ayant épousé Clymène, il en eut plusieurs enfans, entre lesquels fut Palamède, un des princes grecs qui allèrent au siége de Troie. La mort malheureuse de Palamède (V. ce nom), qui fut l'effet des artifices d'Ulysse, alluma dans le cœur de Nauplius un grand désir de vengeance. Il courut, dit-on, toute la Grèce, excitant les jeunes gens à séduire les femmes des principaux chefs de l'armée grecque qui assiégeait Troie. Après la prise de Troie, la flotte des Grecs ayant été à son retour en Grèce battue d'une furieuse tempête sur les côtes de l'Eubée, Nauplius fit allumer la nuit des feux parmi les rochers dont son île était environnée, dans le dessein d'y attirer les vaisseaux, et de les voir périr contre cet écueil. En effet les vaisseaux se brisèrent : une partie de ceux qui les montaient se noya ; une autre partie, ayant gagné la terre avec grande peine, fut assommée par ordre de Nauplius Mais le principal auteur de la mort de Palamède, Ulysse, échappa à la vengeance de Nauplius, parce qu'il avait été rejeté en pleine mer par la tempête ; de désespoir Nauplius se jeta dans la mer. *Hyg.*, *f.* 116 et 210. — *Apollod.*, 2, c. 7. — *Strab.*, 8. — *Paus.*, 4, c. 34.

2. — un des serviteurs d'Aléus, roi d'Arcadie, eut ordre d'aller noyer Augée, fille de ce prince ; mais il la vendit au roi Teuthras, pour la dérober au ressentiment de son père. *Paus.* — *Diod. de Sic.*

3.—Dans la liste des Argonautes il est fait mention d'un Nauplius. Plusieurs doutent que ce soit le même que le père de Palamède. *Orphée.*—*Apollon*, 1. — *Apollod.*, 2, c. 7. — *Val. Flac.*

1. NAUPORTUS (*haut Laybach*), petite riv. de la Gaule transpadane qui se jetait dans le Savus, un peu au-dessous d'Æmona.

2. — v. de la Gaule transpadane, sur la rivière du même nom, à six lieues S. O. d'Æmona. *Pline*, 3, c. 18. — *Tac.*, *Ann.*, 1, c. 20. — *Vel. Pat.*, 2, c. 110.

NAUPRESTIDES (ναῦς, vaisseau ; πρήθειν, brûler), surnoms des sœurs de Priam, filles de Laomédon, Æthylla, Astyoché, Medésicasto, qui brûlèrent leurs vaisseaux en abordant en Italie.

NAURA (*Vakan*), prov. de la Sogdiane, séparée de la Parétacène par le fleuve Polytimète. Alexandre la soumit (*Q. C.*, 8, c. 2). Arrien la place dans l'Inde, près du Gange ; et Ptolémée (7, c. 1) dans la Scythie Asiatique.

NAUSICAA, fille d'Alcinoüs, roi des Phéaciens, ayant rencontré Ulysse au moment où il venait de faire naufrage sur les côtes de l'île où régnait son père, lui donna l'hospitalité (*Odyss.*, 6, *v.* 13 ; 7, *v.* 1). Selon Aristote et Dictys de Crète, elle épousa Télémaque, fils d'Ulysse, et en eut un fils appelé Persépolis ou Ptoliporthès. On lui attribuait l'invention d'une danse qui s'exécutait en lançant une balle en l'air. *Paus.*, 5, c. 19. — *Hyg.*, *fab.* 126.

NAUSICLÈS, général athénien, envoyé avec cinq mille hommes au secours des Phocéens contre Philippe. *Démosth.*, *Disc. p. la Couronne.*

NAUSIMÉDON, fils de Nauplius et d'Hésione et frère de Palamède.

NAUSINOUS, fils d'Ulysse et de Calypso. *Hésiode*, *Theog.*, *v.* 1017.

NAUSITHÉUS, pilote de Salamine, fut donné à Thésée par Scyrus, pour conduire son vaisseau en Crète. Thésée dans la suite lui éleva un temple dans le bourg de Phalère. *Plut.*, *Thés.*

NAUSITHOUS, fils de Neptune et de Péribée, père d'Alcinoüs, roi des Phéaciens. C'est lui, selon Homère (*Odyss.*, 6, *v.* 3 ; 7, *v.* 56), qui avait donné aux Phéaciens les premières idées de la civilisation.

1. NAUSTATHME, *-mus* (ναῦς vaisseau ; σταθμὸς, abri), grand port de l'Asie mineure, dans l'Ionie, près de la ville de Phocée. *T. L.*, 37, c. 31.

2. — (*Bondaria*), port de la Cyrénaïque. *Strab.*, 17.

NAUTAQUE, *-ca* (*Kech* ou *Kech-Shab*), v. de la Sogdiane, à l'O. du pays nommé Naura, à 20 lieues S. de Maracande. C'est là que fut pris Bessus, meurtrier de Darius. *Q. C.*, 8.

NAUTÈS, prophète troyen, qui était chargé de la garde du Palladium. Il se le laissa ravir par Diomède et Ulysse, mais le premier le lui rendit. Il accompagna Énée en Italie ; c'est lui qui le consola de l'incendie de sa flotte par les dames troyennes. Nautès fut la tige de la famille romaine des Nautius, à qui l'on confia la garde du Palladium. *Enéide*, 5, *v.* 700 et 794.

1. NAUTIUS (Sp.) RUTILUS, consul l'an de Rome 266 (488 av. J. C.), l'année même où Coriolan vint mettre le siége devant Rome. *T. L.*, 2, c. 39.

2. —(C.) RUTILUS, consul l'an 279 de Rome, 475 av. J. C., fut envoyé contre les Volsques ; mais il ne put les amener à lui livrer bataille. Nommé une seconde fois consul l'an de Rome 296, il battit les Sabins auprès d'Erétum. *T. L.*, 2, c. 52 ; 3, c. 25.

3. — (Sp.) RUTILUS, tribun militaire avec puissance consulaire l'an 330 de Rome (424 av. J. C.). *T. L.*, 4, c. 35.

4. — (Sp.) RUTILUS, tribun militaire avec puissance consulaire les années 335, 338 et 350 de Rome (419, 416, 404 av. J. C.). *T. L.*, 4, c. 45, 47, 61.

5. — (C.) RUTILUS, consul l'an 343 de Rome (411 av J. C.), envoya des députés chez tous les peuples des bords du Tibre et des côtes de la Toscane, pour acheter du blé, qu'on transporta à Rome pour faire cesser la famine qui eut lieu cette année. *T. L.*, 4, c. 52.

6. — (Sp.), lieutenant du consul L. Papirius, l'an de Rome 459 (293 av. J. C.), se distingua dans une affaire contre les Samnites. *T. L.*, 10, c. 40.

NAUTODICES, *-ca* (ναύτης, matelot ; δίκη, justice), magistrats subalternes chez les Athéniens, chargés de terminer les différends survenus entre les marchands, les matelots et les étrangers, dans les affaires de commerce maritime. Leur audience générale était fixée au dernier jour de chaque mois.

NAVA (*la Nahe*), riv. de la 1re Germanie, qui traverse le pays des Caracates, et se jette dans le Rhin à Bingium. *Tac.*, *Hist.*, 4, *c.* 70.

NAVALE ÆGIRÆ, port d'Egire. V. EGIRE.

NAVARQUE, *-cha*, nom que l'on donnait au commandant de chaque Liburne. V. ce mot.

NAVESIUM. V. NOVESIUM.

NAVEUS (*Naver*), riv. de la Grande-Bretagne, sur la côte septentrionale.

NAVIGATION. On attribue aux Phéniciens ou aux habitans de Tyr et de Sidon la découverte de la navigation. Pendant long-temps les Romains n'attachèrent aucun intérêt à cet art; dans les premiers temps ils n'avaient que des bateaux construits avec de grosses planches. Ce ne fut qu'au commencement de la première guerre punique qu'ils commencèrent à avoir quelques bâtimens importans. V. VAISSEAU.

NAVIRE SACRÉ. On appelait ainsi chez les Egyptiens, les Grecs et les Romains, certains bâtimens dédiés aux dieux.

Tels étaient chez les Egyptiens, 1° le vaisseau qu'ils dédiaient tous les ans à Isis; 2° celui sur lequel ils nourrissaient pendant quarante jours le bœuf Apis, avant que de le transférer de la vallée du Nil à Memphis, dans le temple de Vulcain; 3° la nacelle nommée vulgairement la barque à Charon, et qui n'était employée qu'à porter les corps morts au-delà du lac Achéruse. C'est de cet usage des Egyptiens qu'Orphée prit occasion d'imaginer le transport des âmes dans les enfers, au-delà de l'Achéron.

Les Grecs nommaient leurs navires sacrés *Théoridé* (Θεώρειν, envoyer) ou *Iéragogi* (ἱερὰ, sacrifices; ἄγειν, conduire). Deux surtout étaient fameux, le Parale et le Salaminien. V. ces noms.

NAVIUS, *hist.*, célèbre augure. V. NÉVIUS.

NAVIUS, *géog.*, riv. de la Tarraconaise, au N., chez les Astures, se jette dans l'Océan entre le promontoire Trileucum et Flavionavie.

NAXIENS, habitans de Naxos. Après avoir obéi à des rois, ils adoptèrent le gouvernement républicain, et jouirent de leur liberté jusqu'au temps de Pisistrate, qui les soumit. Ils furent ensuite subjugués par les Perses; mais dans l'expédition de Darius et de Xerxès en Grèce ils secouèrent le joug, et se rangèrent sous les étendards des Grecs. Dans la guerre du Péloponèse ils prirent parti pour les Athéniens. V. NAXOS.

NAXIUS, roi de Carie, fils de Polémon, donna, dit-on, son nom à l'île de Naxos, dans laquelle il amena une colonie de Cariens, chassés de l'île de Latmos. *Diod. de Sic.*

1. NAXOS (*Naxie*), île de la mer Egée, la plus grande et la plus fertile des Cyclades, entre Paros à l'E. et Amorgos à l'O, avait environ 105 milles de tour. Elle s'appela successivement Strongyle, Dia, Dionysias et Callipolis; elle prit le nom de Naxos de Naxius, chef d'une colonie de Cariens, qui s'y établit. Bacchus y était surtout honoré. Ce fut près de cette île que Chabrias défit les Lacédémoniens l'an 377 av. J. C. (V. NAXIENS). *Hérod.*, 1, *c.* 64; 5, *c.* 30; 8, *c.* 46. — *Diod.*, 5. — *Mét.*, 3, *v.* 336. — *En.*, 3, *v.* 124. — *Paus.*, 6, *c.* 16.

2. — v. capitale de l'île de même nom.

3. — (*Castel Schisso*), ancienne v. de Sicile, fondée l'an 739 av. J. C. par une colonie de Chalcis en Eubée, était sur le bord de la mer, entre Catane et Messine. *Hér.*, 7, *c.* 154. — *Pline*, 3. — *Diod.*, 13.

4. — v. de Sicile, voisine de la précédente, plus connue sous le nom de TAUROMINIUM. V. ce nom.

5. — v. de Crète, renommée par ses pierres à aiguiser. *Pline*, 36, *c.* 7.

6. — v. d'Acarnanie, selon Polybe.

NAXUANE (*Nakchivan*), v. de la Haute-Arménie. Les habitans prétendaient que c'était la première ville bâtie apres le déluge, et que Noé y avait fixé sa résidence.

1. NAXUS, fils d'Apollon et d'Acacallis.

2. — fils d'Endymion, qui, selon quelques auteurs, donna son nom à l'île de Naxos.

NAZARÉAT, état ou condition des Nazaréites ou Nazaréens parmi les Juifs. Les Nazaréens se distinguaient du reste des hommes principalement en trois choses : 1° en s'abstenant de vin; 2° en laissant croître leurs cheveux; 3° en évitant de toucher les morts de peur d'en être souillés. Il y avait deux sortes de nazaréats : l'un qui ne durait qu'un certain nombre de jours, et l'autre pour la vie.

NAZARÉENS, secte juive. V. NAZARÉAT.

NAZARETH, v. de la Galilée, dans la tribu de Zabulon, au N. O., sur une montagne. Elle est célèbre pour avoir été la résidence de la sainte Vierge de S. Joseph et de Jésus-Christ, depuis son retour d'Egypte jusqu'à son baptême. *Luc*, 1, *c.* 11.

NAZARIUS, professeur d'éloquence à Burdigalie, fut envoyé à Rome l'an 321, et y prononça devant les Césars Crispe et Constantin un panégyrique de Constantin-le-Grand. Ce panégyrique se trouve le neuvième dans la collection des *Panegyrici veteres*. *Ausone.*

NAZIANZE, *-zus*, petite v. de Cappadoce, vers le S., où naquit S. Grégoire dit de Nazianze.

1. NEA (c'est-à-dire *Nouvelle*), v. d'Egypte dans la Thébaïde, vers le N., près de Chemmis. *Hér.*, 2, *c.* 91.

2. — ou NOUVELLE ILE, île située entre Lemnos et l'Hellespont, sortit de terre tout à coup. *Pline*, 2, *c.* 87.

NEÆTHUS. V. NÉÈTHE.

NÉALCÈS, *myth.*, ami de Turnus, tua Salius. *En.*, 10, *v.* 753.

NÉALCÈS, *hist.*, peintre, contemporain d'Aratus, se fit connaître principalement par un tableau de Vénus. *Pline*, 2. — *Plut.*

NÉALÉNIE, *-nia*, une des divinités des Gaulois et des Germains.

NÉAMAS, Troyen tué par Mérion, écuyer d'Idoménée. *Iliade.*

NÉANDRE, *-der*, fils de Macarée, régna dans l'île de Cos, après s'en être emparé.

NÉANDRIE, *-dria*, ou NÉANDROS, v. de la Troade, sur la côte de l'Hellespont. *Pline*, 5, *c.* 30.

NÉANTHE, *-thus*, *myth.*, fils de Pittacus, tyran de Lesbos, ayant acheté la lyre d'Orphée, déposée dans le temple d'Apollon, voulut en jouer, comme autrefois Orphée, pour attirer les arbres et les rochers; mais les chiens, effrayés par ses sons discordans, se jetèrent sur lui, et le dévorèrent. *Lucien.*

NÉANTHE, *-thes*, *hist.*, orateur et historien de Cyzique, florissait vers l'an 257 av. J. C. Il composa un traité *des Hommes illustres*, un *des Heures* et un des *Affaires des Grecs*. Dans un traité *des imitations*, il expliquait les usages de la superstition païenne. *Athén.*

1. NÉAPOLIS (*Naples*), (νέος, neuf; πόλις, ville, c'est-à-dire *la Ville Neuve*), v. d'Italie, dans la Campanie, sur le golfe de Cumes, au S. O. de Capoue, entre Putéoles et Herculanum. Elle avait, dit-on, été fondée par les Grecs sous le nom de Parthénope, en mémoire d'une des sirènes, dont on trouva le tombeau en cet endroit. Les habitans de Cumes la

détruisirent, et ensuite ils la rebâtirent sous le nom de Néapolis ou ville neuve, pour la distinguer d'une ville voisine appelée Palépolis ou la vieille ville, qui y fut comme incorporée. Quelques temps après d'autres Grecs et des Campaniens s'y rendirent, ce qui augmenta sa puissance et sa population. S'étant soumise aux Romains dès la première guerre punique, elle leur resta constamment attachée, ce qui lui fit obtenir le titre de ville libre et confédérée. Cette ville était une des plus agréables de l'empire; on y voyait des gymnases, des théâtres sur le modèle de ceux de la Grèce; on y célébrait des jeux solennels; la littérature et les beaux arts y étaient en honneur. La douceur de son climat, son heureuse situation, la beauté des campagnes et le voisinage de Rome en faisaient préférer le séjour à celui de cette capitale même. Virgile, qui y avait étudié l'éloquence, voulut y être enseveli. Velléius Paterculus et Stace étaient natifs de Néapolis. *T. L.*, 8, *c.* 22, 22, *c.* 32 et 36; 23, *c.* 1; 24, *c.* 13. — *Hor. Epod.*, 5, *v.* 43. — *Vel. Paterc.*, 1, *c.* 4; 2, *c.* 123. — *Tac.*, *Ann.*, 15, *c.* 33 et 34. — *Ptol.*, 3, *c.* 1.

2. — v. de l'Ionie méridionale, sur le bord de la mer, entre Ephèse et Panionium, à peu de distance des frontières de la Carie. *Strab.*

3. — v. de l'Isaurie, sur les confins de la Pisidie.

4 — pet. v. de Sicile, dans l'intérieur des terres, dépendait d'Agrigente. *Plut.*

5. — v. d'Afrique, dans la Byzacène, sur la côte orientale, au S. E. de Carthage, entre Curobus et Adrumète. *Ptol.*, 4, *c.* 3.

6. — (*Naplouse*), v. de Palestine, dans la Samarie (tribu d'Ephraïm), sur le torrent de Tapuah, s'appelait aussi Sichem.

7. — ou partie de Syracuse. *T. L.*, 25, *c.* 25.

NÉAPOLITANUS, tribun que Cestius Gallus, gouverneur de Syrie sous Claude, envoya à Jérusalem pour vérifier l'exactitude des plaintes qui lui avaient été faites au nom de cette ville contre le procurateur Florus. *Jos.*, *G. des J.*

NÉARDA. V. NEHARDA.

1. NÉARQUE, *-chus*, amiral d'Alexandre. Par les ordres de ce prince, il parcourut l'Océan des bouches de l'Indus à celles de l'Euphrate, pour explorer les côtes de la Perse, et réussit parfaitement dans cette entreprise. Alexandre récompensa d'une manière distinguée les travaux de Néarque, et lui fit épouser une princesse persane. Nous avons encore la relation de sa navigation ou *Périple* de l'embouchure de l'Indus à Babylone. On la trouve dans la description de l'Inde par Arrien. Néarque et Pythéas sont les seuls parmi les anciens qui aient fait sur l'Océan des voyages de quelque étendue. Néarque avait aussi fait une histoire d'Alexandre, que nous n'avons pas. Après la mort du roi Néarque obtint la Lycie et la Pamphylie. Il fut d'avis de couronner Hercule, fils de Barsine. *Diod.* — *Strab.* — *Just.*, 13, *c.* 4. — *Q. C.*, 9, *c.* 10; 10, *c.* 16.

2. — de Crète, lieutenant d'Antigone, un des officiers qui composèrent le conseil que ce prince donna à son fils Démétrius. Il voulut inutilement sauver Eumène, qu'il aimait. *Diod. de Sic.*

3. — philosophe pythagoricien de Tarente, chez lequel Caton le Censeur logea lorsque cette ville fut prise par Q. Fabius Maximus, l'an 208 ou 209 av. J. C. *Plut.* — *Cic.*, *Vieil.*, *c.* 41.

NÉBAHAS, même nom que NABO.

NEBCAN, v. de la tribu de Juda. *Jos.*, 15.

NÉBO, *myth.* V. NABO.

NÉBO, *géog.*, mont. de la Judée, dans la Pérée, chez les Moabites. C'est de là que Moïse vit la terre promise, et c'est là qu'il mourut. *Deut.*, *c.* 32, *v.* 49.

NÉBRIDES. V. NÉBRODES.

NEBRISSE, *-ssa* (*Lebrixa*), v. de la Bétique méridionale, au N. d'Asta-Regia.

NEBRODES ou NÉBRIDES, chaîne de montagnes de la Sicile, qui s'étend de l'O. à l'E., et occupe toute la partie septentrionale de l'île. Elles furent ainsi nommées du grand nombre de faons (νεϐρὸς, faon) qu'y trouvaient les chasseurs. *Sil. It.*, 14, *v.* 237.

1. NÉBROPHONE (νεϐρὸς, faon, φονεῖν, tuer), nymphe, compagne de Diane.

2. — fils de Jason et d'Hypsipyle. *Apollod.*

NÉBUCADNÉSAR, plus communément NABUCHODONOSOR. V. ce nom

NÉBULA, nom donné à Néphélé, femme d'Athamas (νεφέλη en grec, *nebula* en latin, nuée).

NECEB, v. de la tribu de Nephtali. *Jos.*, 19, *v.* 33.

NÉCESSITÉ, *-itas*, divinité allégorique, fille de la Fortune. Elle était adorée par toute la terre. Sa puissance était telle que Jupiter lui-même était obligé de lui obéir. Personne, excepté ses prêtresses, n'avait droit d'entrer dans son temple à Corinthe. On la représentait toujours accompagnant la Fortune, sa mère, avec des mains de bronze, dans lesquelles elle tenait de longues chevilles et des coins de fer, symboles de son inflexibilité. On confond quelquefois la Nécessité avec les Parques, le Destin, Adrastée et Némésis. V. ces noms. *Hor.*, 3, *od.* 18, *v.* 1.

1. NÉCHAO ou NÉCHOS Ier, roi d'Egypte, monta sur le trône vers l'an 691 av. J. C., et fut tué huit ans après par Sabacon, roi éthiopien. Psammétique, son fils, lui succéda. Les historiens ne sont pas d'accord sur son existence et sur l'époque de sa mort.

2. — II, appelé PHARAON-NÉCHAO dans l'Écriture, était fils de Psammétique, auquel il succéda l'an 616, ou selon d'autres 610 av. J. C. Au commencement de son règne il entreprit de creuser un canal depuis le Nil jusqu'au golfe Arabique; mais il fut obligé d'abandonner ce projet à cause du nombre prodigieux d'hommes qui y avaient péri, et que l'on porte à cent vingt mille. Néchao, jaloux de la puissance de Nabopolassar, roi d'Assyrie, lui déclara la guerre; il défit à Mageddo Josias, qui s'opposait à son passage (608); puis remporta plusieurs victoires sur les Babyloniens, et étendit son empire jusqu'à l'Euphrate. C'est lui qui envoya des Phéniciens faire le tour de l'Afrique par mer, ce qu'ils exécutèrent en trois ans; mais il fut vaincu à Circésium (vers 606) par Nabuchodonosor, qui le força à resserrer son empire dans ses anciennes limites. Néchao II mourut l'an 600, ou, selon d'autres, 594 av. J. C. *Rois*, 4, *c.* 23, *v.* 29; *Paral.*, 2, *c.* 35, *v.* 20. — *Herod.*, 2, *c.* 158; 4, *c.* 42. — *Jos.*, *Ant. Jud.*

NÉCHÉDA, v. de la Babylonie où les Juifs captifs mettaient en dépôt l'argent qu'ils envoyaient tous les ans au temple de Jérusalem.

NÉCHEPSUS, roi d'Egypte de la vingtième dynastie, vers l'an du monde 2550, passe pour avoir composé des livres de magie, d'astrologie et de médecine.

NÉCHOS, roi d'Egypte. V. NÉCHAO.

NÉCO, NÉCON ou NÉCOS. V. NÉCHAO.

NÉCROMANCIE, NÉCYOMANCIE, *-tia* (νεκρὸς ou νέκυς, mort; μαντεία, divination), divination par laquelle on prétendait évoquer les morts, pour les consulter sur l'avenir. Elle était fort en usage chez les Grecs, et surtout chez les Thessaliens; ils arrosaient de sang chaud un cadavre, et prétendaient ensuite en recevoir des réponses certaines sur l'avenir. Ceux qui le consultaient devaient auparavant avoir fait les expiations prescrites par le ma-

gicien qui présidait à cette cérémonie, et surtout avoir apaisé par quelques sacrifices et par des présens les mânes du défunt, qui, sans ces préparatifs, demeurait constamment sourd à toutes les questions.

NECROPOLIS (νεκρος, mort; πόλις, ville), un des faubourgs d'Alexandrie, celui sans doute dans lequel on enterrait les morts.

NECTAIRE, *-tarius*, patriarche de Constantinople, natif de Tarse, d'une maison illustre, succéda à Grégoire de Naziance en 381, et mourut en 393. On a de lui *Confutatio imperii papæ in ecclesiam latinam*, publiée par Pierre Allix, Londres, 1702, in-8°.

NECTANABIS, V. NECTANÉBIS.

1. NECTANÉBIS ou NECTANÉBUS Ier, roi d'Egypte peu connu, succéda probablement à Pausiris, vers l'an 375 av. J. C. Il défendit ses états envahis par les Perses, et mourut l'an 365 av. J. C. Tachos fut son successeur.

2. — II, petit-fils du précédent, monta sur le trône après Tachos, l'an 363 av. J. C. Il fit alliance avec Agésilas, roi de Sparte, qui l'aida à faire rentrer dans le devoir ses sujets révoltés. Peu de temps après, il réunit ses forces à celles des Sidoniens, des Phéniciens et des Cypriotes, qui avaient secoué le joug des Perses. Les confédérés se virent bientôt attaqués par Artaxerce-Ochus en personne. Nectanébis lui opposa une armée de cent mille hommes, composée d'Egyptiens, de Libyens et de Grecs mercenaires. Mais il ne put résister long-temps à l'armée supérieure des Perses. Vaincu dans une bataille rangée, il s'enfuit en Ethiopie, l'an 354 ou, selon d'autres, 350 av. J. C. L'Egypte redevint alors tributaire du roi de Perse. *Plut.*, *Agés.*—*Diod.*, 16. — *Polyen*, 2. —*Corn. Nép.*, *Chabr.*, 2; *Agés.*, 8.

NECTAR, breuvage délicieux réservé aux divinités. Sapho le donne pour un aliment; mais Homère en fait toujours la boisson des dieux, et donne l'épithète de rouge à celui que Ganymède servait au maître du tonnerre. Hébé en servait aux autres divinités.

NÉCYOMANCIE. V. NÉCROMANCIE.

NÉCYS, nom sous lequel on rendait en Espagne de grands honneurs à Mars, qui y était aussi appelé Nicon ou Néton. *Macrob.*

NÉCYSIES, *-sia* (νέκυς, mort), fêtes solennelles célébrées par les Grecs en l'honneur des morts. Elles se célébraient durant le mois Anthestérion. Les Romains, aussi bien que les Grecs, s'imaginaient que les ombres sortaient des enfers pour assister à leurs fêtes, et que les portes en étaient ouvertes tant que la solennité durait. Pendant ce temps le culte des autres divinités était suspendu, leurs temples étaient fermés, et l'on évitait de célébrer des mariages pendant ces jours lugubres. V. LÉMURALES.

NÉDA, *myth.*, nymphe qui donna son nom à un fleuve du Péloponèse. C'était une des nourrices de Jupiter. *Paus.*

NÉDA (*Nédina*), *géog.*, fleuve du Péloponèse, prenait sa source auprès de Phigalée, dans le mont Lycée, séparait l'Elide de la Messénie, et se jetait dans la mer, au S. de Pyrgos. La jeunesse de cette ville allait à certain jour se couper les cheveux sur les bords du fleuve pour les lui consacrer. *Paus.*

NÉDYMNE, *-mnus*, centaure tué par Thésée aux noces de Pirithoüs. *Mét.*, 12, *c.* 9.

1. NÉÉRA, *Neæra*, déesse aimée du Soleil, eut de lui deux filles, Phaéthuse et Lampetie. *Odyss.*, 12, *v.* 131. — *Virg.*, *Egl.*, 3.

2. — une des filles de Niobé.

3. — fille de Péréus et femme d'Aléus, dont elle eut Céphée, Lycurgue et Augé. *Appoll.*, 3, *c.* 9. — *Paus.*, 8, *c.* 4.

4 et 5. — femmes de Strymon et d'Autolycus.

6. — bergère aimée d'Egon. *Virg.*, *Egl.*, 3, *v.* 3.

8. — chanteuse dont parle Horace, 3, *Od.*, 10, *v.* 21.

NÉÉTHE, *Neæthus* (*Neto*), riv. d'Italie, qui arrosait la partie septentrionale du Brutium en coulant de l'O. à l'E., et se jetait dans le golfe de Tarente, un peu au N. de Crotone. *Mét.*, 15, *v.* 51.

NÉÉTUM ou NÉTUM (*Noto*), lieu de la Sicile, qui a donné son nom à l'une des trois provinces modernes de cette île. *Cic.*, *Ver.*, 4, *c.* 29; 5, *c.* 5.

NÉFASTES. V. JOURS et FASTES.

NÉGRA ou NEGRAN (*Nokra*), v. de l'Arabie déserte, découverte par Gallus premier préfet d'Egypte.

NÉHALÉNIE ou NÉHALENNIE, *-nia*, déesse adorée dans le nord de la Germanie. On croit que c'était la Lune.

NÉHARDA ou NÉARDA (*Hardith*), v. de la basse Mésopotamie, au S., près du mur de Sémiramis, dans une île de l'Euphrate. C'était une ville très-peuplée et très-forte. *Josèphe.*

NÉHEL ESCOL, torrent de la Judée, qui se jette dans celui de Sorec, et va se perdre avec ce dernier dans la Méditerranée. *Esd.*, 2, *c.* 1; *Mach.*, 2, *c.* 1, *v.* 18. —*Jos.*, *Ant. Jud.*

NÉHÉMIE, *-mias*, pieux et savant Juif, né à Babylone pendant la captivité, s'acquit la faveur d'Artaxerce Longue-Main, roi de Perse, dont il était échanson, et obtint de ce prince la permission de rebâtir les murs de Jérusalem. Il exécuta ce grand ouvrage 454 ans av. J. C., malgré les ennemis de sa nation, et il en fit ensuite solennellement la dédicace. Pour cette cérémonie Néhémie envoya des prêtres chercher le feu sacré, qui avait été caché dans un puits sec et profond; mais, ces prêtres n'y ayant trouvé que de l'eau épaisse, Néhémie la fit répandre sur l'autel, et le bois qui en avait été arrosé s'enflamma aussitôt que le soleil parut. Néhémie demeura douze ans à Jérusalem, gouvernant les Juifs avec autant de sagesse que de piété, et retourna à la cour d'Artaxerce 441 ans av. J. C.; mais quelque temps après il obtint une seconde permission d'aller à Jérusalem, et vint y corriger les abus qui s'étaient introduits pendant son absence. Il mourut dans sa patrie, sur la fin du règne de Darius Nothus ou au commencement de celui d'Artaxerce Mnémon. Il est auteur du second des livres qui portent le nom d'Esdras, lequel commence ainsi: « Ce sont ici les paroles de Néhémie. » *Mach.*, 2, *c.* 1 et 2; *Jean*, 5; *Esd.*, 2, *c.* 1, etc. — *Jos.*, *Ant. Jud.*

NÉHÉMIE (LIVRE DE), autrement nommé *second livre d'Esdras*, ouvrage historique de l'Ancien-Testament, fait suite au premier livre d'Esdras, et comme lui contient une partie de l'histoire des Juifs, depuis le retour de la captivité jusqu'aux Machabées.

NÉHIEL, v. de la tribu d'Aser. *Jos.*, 19, *v.* 27.

NÉIS, fils de Zéthus, donna son nom à une des portes de Thèbes.

NÉITH ou NÉITHÉ, nom sous lequel les Egyptiens adoraient Minerve.

NEIUM, mont. de l'île d'Ithaque. *Odyss.*, 1. v. 186.

NELCYNDA (*Nelisurum*), v. de l'Inde en-deçà du Gange, dans la Limyrique, près de la mer, entre Mazuris et Caureuera.

NÉLÉE, *-leus*, *myth.*, fils de Neptune et de Tyro, fut, ainsi que son frère Pélias, exposé à sa naissance par sa propre mère, qui voulait dérober

à son père Salmonée la connaissance de ses faiblesses. Ces deux enfans, ayant été sauvés par des bergers, furent dans la suite présentés à leur mère Tyro, qui avait été mariée à Créthée, roi d'Iolchos. Après la mort de ce prince, Nélée et Pélias s'emparèrent de son royaume, au mépris des droits d'Eson, qui, comme fils de Créthée et de Tyro, en était l'héritier légitime. Quelque temps après Nélée, ayant été chassé d'Iolchos par Pélias, se réfugia chez Apharée, roi de Messénie, qui lui abandonna la côte maritime de son royaume, et lui permit d'y bâtir Pylos. Nélée devint bientôt un des princes les plus riches du Péloponèse. Il épousa Chloris, fille d'Amphion, dont il eut une fille et douze fils. Fier de cette nombreuse famille, il osa attaquer Hercule, qui le tua ainsi que ses douze enfans, à l'exception de Nestor. Nélée avait promis sa fille en mariage à celui qui lui amènerait les bœufs d'Iphiclus. Bias qui y réussit, épousa la princesse (V. Mélampe). *Il*, 11, *v*. 681; *Odyss*, 11, *v*. 283. — *Métam*., 6, *v*. 418. — *Paus*., 4, *c*. 36. — *Apol*., 1, *c*. 9; 2, *c*. 6.

1. Nélée, *hist*., fils de Codrus et frère de Médon, ayant été obligé de céder le trône à son frère, vers l'an 1095 av. J. C., alla fonder une colonie dans le territoire de Milet. Pour assurer l'existence de sa nouvelle colonie, il fit massacrer les Milésiens, et donna leurs femmes à ses soldats. On lui attribua les fondations d'Ephèse, Milet, Colophon, Myonte, Lébédos, Clazomène. *Paus*., 7, *c*. 2.

2. — de Scepsis, reçut de Théophraste en héritage les manuscrits d'Aristote, et les cacha soigneusement de peur que l'on ne lui enlevât ce trésor. Ses héritiers les oublièrent dans une caverne, où ils les avaient déposés, et ils ne furent retrouvés qu'au temps d'Andronicus de Rhodes.

Nélée, *-leus*, *géog*., riv. de l'Eubée, dont l'eau avait la vertu de rendre les brebis blanches.

NÉLÉIDES, nom patronymique de Nestor et des autres enfans de Nélée.

NÉLÉIS. V. Néléidies.

NÉLÉIDIES, *-dia*, fêtes instituées par Nélée, en l'honneur de Diane, qui prit de là le nom de Néléis.

NÉMAUSE, *-sus* (*Nîmes*), v. de la Gaule, dans la Narbonnaise 1re, au N. E. de Narbo, chez les Volces Arécomiques, dont elle était la capitale. Elle fut fondée par une colonie de Phocéens de Marseille, ou, selon Eusèbe, par un fils d'Hercule nommé Némuse. Lorsque les Romains s'en rendirent maîtres, elle se gouvernait en république, et avait déjà vingt-quatre bourgs et villages sous sa dépendance. Némause était bâtie comme Rome sur des collines. Ses murs, hauts de six toises sur une d'épaisseur, étaient flanqués de quatre-vingt-dix tours carrées. Outre un grand nombre d'édifices remarquables, elle renfermait un amphithéâtre, qui subsiste encore, et que l'on considère comme un des principaux monumens de l'antiquité. Sa circonférence entière était de cent quatre-vingt toises; son diamètre de soixante-trois, et sa hauteur de dix toises et demie. On admirait aussi près de la ville un pont connu sous le nom de pont du Gard.

Les principales divinités de Némause étaient Mars, Mercure, Bacchus, Sylvain, Diane, Hygie, Isis, Sérapis, Néhalénie, etc.

Cette ville est la patrie de plusieurs grands hommes, entre autres de T. Aurélius Fulvius, père d'Antonin, et de Domitius Afer. *Strab*. — *Pline*. — *Ptolém*, 2, *c*. 10.

NEMBROD. V. Nemrod.

1 NÉMÉE, *mea*, *myth*., fille d'Asope ou de Jupiter et de la Lune, donna son nom à une contrée du pays des Argiens. *Paus*.

2. — (Lion de). V. Lion, no 3.

1. Némée, *-mea* (*Tristena*), *geog*., v. de l'Argolide, entre Cléones et Phlionte, et près d'une forêt où Hercule tua le fameux lion connu sous le nom de lion de Némée. On a cru reconnaître la caverne qu'il habitait, à quinze stades de cette ville, entre Argos et Corinthe. Némée était célèbre par les jeux que l'on y célébrait, et qui portaient le nom de jeux néméens. *En*., 8, *v*. 295. — *Paus*. — *Ptol*., 3, *c*. 16.

2. — fleuve du Péloponèse, avait sa source dans les montagnes, au-dessus de Némée, et allait se rendre dans le golfe de Corinthe. *T. L*., 33, *c*. 15.

NÉMÉEN, *-meus*. Jupiter et Hercule furent ainsi surnommés, celui-ci parce qu'il avait tué le lion de Némée, et celui-là parce qu'il avait un temple dans cette ville.

NÉMÉENS (Jeux), jeux célébrés tous les trois ou cinq ans, et qui étaient comptés entre les quatre plus fameux de la Grèce. Ils furent institués, dit-on, par Hercule, en mémoire de la victoire qu'il remporta sur le lion de Némée. Pausanias dit que ce fut Adraste, un des sept chefs de la première guerre de Thèbes, qui en fut l'auteur; d'autres racontent que ce fut pour honorer la mémoire du jeune Opheltès ou Archémore, fils du roi Lycurgue, que les sept chefs argiens célébrèrent ces jeux; d'autres enfin prétendent qu'ils furent consacrés à Jupiter Néméen. Dans ces jeux on courait à pied, à cheval et sur des chars; enfin on faisait tous les exercices usités dans les grands jeux de la Grèce. C'étaient les Argiens qui les faisaient faire à leurs dépens dans la forêt de Némée, et qui en étaient les juges. Ils jugeaient en habit de deuil (sans doute en souvenir de la mort d'Archémore), et le vainqueur recevait une couronne, qui d'abord était d'olivier; mais les Argiens, ayant été battus dans la guerre contre les Mèdes, changèrent l'olivier en une herbe funèbre, nommée ache. Selon d'autres, elle fut dès l'origine d'ache en mémoire de la mort d'Achémore. Les jeux néméens formaient une ère pour les Argiens et pour les peuples du voisinage. *Ov*., *Mét*., 9, *v*. 97. — *Apoll*., 3, *c*. 6. — *T. L*., 27, *c*. 30, 31; 34, *c*. 41. — *Paus*., *Corinth*. — *Hyg*., *f*. 30 et 273.

NÉMÉONIQUES, *-ci* (νικᾶν, vaincre), nom donné aux vainqueurs dans les jeux néméens.

NÉMERTÉ, une des néréides. *Il*., 18, *v*. 46.

NÉMÈSE, *-sa* (*Nyms*), petite riv. de la Belgique 1re, chez les Tréviri, se jetait dans l'Alisontia.

NÉMÉSES (νεμεσᾶν, s'irriter), divinités, filles de l'Erèbe et de la Nuit, que l'on confond quelquefois avec les euménides. Elles étaient en grande vénération à Smyrne. *Hyg*. — *Paus*.

1. NÉMÉSIEN (M. Aurelius Olympius), *-sianus*, un des poètes latins les plus distingués du 3e siècle, était natif de Carthage, et vivait vers l'an 268 de J. C., sous l'empire de Numérien, dont il paraît assez probable qu'il fut le parent, d'autant plus qu'il portait les mêmes prénoms (*M. Aurelius*), et qu'il périt, dit-on, par les ordres de Dioclétien, successeur de Numérien. Il composa trois grands poèmes intitulés : *Halieutica* (ou *de la Pêche*), *Cynegetica* (ou *de la Chasse*), et *Nautica* (ou *de la Navigation*). Il ne nous reste de ces diverses compositions que le commencement des Cynégétiques. On y remarque beaucoup de méthode, et des imitations spirituelles de Virgile et d'Oppien. Le style, quoique loin d'être exempt des vices littéraires du siècle, est cependant infiniment supérieur à celui de ses contemporains, sous le rapport de la correction et de l'élégance. On attribue encore à ce poète quatre églogues, que l'on trouve presque tou-

jours avec celles de Calpurnius, et qui peut-être appartiennent à ce dernier. On a quelques raisons de faire honneur à Némésien d'un petit poëme en 137 vers sur Hercule : poëme que l'on donne assez mal à propos à Claudien. Les meilleures éditions de Némésien sont celles de Burmann, 1728, Küstner, Mittau, 1774, et de Wernsdorf, dans ses *Poetæ latini minores*, Altembourg, 1799.

2. — autre poète africain qui vivait dans le même temps que le précédent, était d'un génie médiocre. Il composa un poëme intitulé : *Ixeutiques*, (ou *de la Chasse à la Glu*), dans *Poetæ rei venaticæ*, Leyde, 1728, in-4°, et dans *Poetæ latini minores*, Leyde, 1731, 2 vol. in-4°.

NÉMÉSIES, *-sia*, fêtes instituées en l'honneur de Némésis, parce qu'on croyait que cette divinité prenait même les morts sous sa protection, et vengeait les injures faites à leurs tombeaux. V. NÉMÉSIS.

NÉMÉSIS, divinité de l'enfer, fille de Jupiter et de la Nécessité, ou de l'Océan et de la Nuit, était la déesse de la vengeance, punissait le crime et récompensait la vertu. Quelques mythologues en font une des Parques. D'autres croient que ce fut cette déesse que Jupiter séduisit sous la forme d'un cygne, et que Léda fut seulement chargée d'élever les enfans qui naquirent de ce commerce. Enfin quelques-uns prétendent que Léda même reçut après sa mort le nom de Nemésis.

Son empire s'étendait sur la terre entière, et son culte était universellement répandu. Elle était honorée des Perses, des Assyriens, des Babyloniens ; près du lac Mœris, dans le labyrinthe, elle avait quinze chapelles qui lui étaient dédiées. On l'adorait surtout à Rhamnus, sous le nom du Rhamnusia, à Samos, à Side, à Ephèse, à Smyrne. Son culte fut porté dans la Grèce par Orphée. A Rome on lui donnait le nom de *Sainte*, et on lui consacra au Capitole un autel, où, avant d'aller combattre, les guerriers venaient lui immoler des victimes, et lui faire offrande d'un glaive. Par une raison que l'on ignore elle présidait à l'oreille droite, et souvent on lui en offrait la représentation en argent. Chez les Grecs, sa tête porte ordinairement une couronne surmontée d'une corne de cerf. Les Etrusques la couronnaient avec un diadême de pierres précieuses. Souvent elle a la tête couverte d'un voile ; tantôt elle se repose sur un gouvernail ; tantôt on voit sous ses pieds une roue, parce qu'elle parcourt l'univers pour juger les actions des hommes. Les habitans de Brixia (*Bresse*) en Italie, la couronnaient de laurier, et plaçaient sous ses pieds une roue et un compas. Quelquefois elle tient un vase d'une main, et une lance de l'autre. *Hés.*, *Théog.*, 224. — *Hyg.*, 2, *c.* 8. — *Paus.*, 1, *c.* 33. — *Apoll.*, 3, *c.* 10. — *Pline*, 11, *c.* 28 ; 36, *c.* 6.

NÉMÉSIUS, évêque d'Emèse, florissait vers l'an 400. Il a laissé en grec un ouvrage *de la Nature de l'homme*, en 44 chapitres. C'est une des meilleures productions de l'antiquité chrétienne. Némésius y combat avec force la fatalité des stoïciens et les erreurs des manichéens ; mais il soutient l'opinion de la préexistence des âmes. Le style surtout est plus pur que celui de la plupart de ses contemporains. La première édition grecque est celle d'Anvers, 1565, in 8° ; la meilleure celle de Matthias, Hall, 1802. On lui attribue, dans l'édition d'Oxford, 1671, in-8°, des découvertes importantes sur la qualité et l'usage de la bile. On y dit même qu'il connaissait la circulation du sang.

NÉMESTINUS ou NÉMESTRINUS (*nemus*, forêt), dieu des forêts chez les Romains, qu'on regardait comme le souverain des Dryades, des Faunes et des autres divinités des bois. *Pline*, 11, *c.* 28 ; 36, *c.* 5. — *Apoll.*, 3, *c.* 10.

NÉMÉTACUM ou NÉMÉTOCÈNE, *-na* (*Arras*). V. ATRÉBATES, n° 3.

1. NÉMÈTES, peuple de la Germanique 1re, entre les Vangiones au N., et les Triboci au S., à la gauche du Rhin. *Tac.*, *Ann.*, 12, *c.* 27 ; *M. de Germ.*, 28. — *Ptol.*, 2, *c.* 9.

2. — (*Spire*), anciennement NOVIOMAGUS, capitale des Némètes, vers le N., sur le Rhin.

NÉMÉTOCÈNE ou NÉMÉTACUM. V. ATRÉBATES, n° 3.

NÉMORALES, *-lia* (*nemus*, bois), fêtes que l'on célébrait en l'honneur de Diane, dans le bois d'Aricie. Le territoire de cette ville prit de là le nom de *Nemoralis ager*. *Ov.*, *art d'aim.*, 1, *v.* 359.

NÉMOSSE, *-ssus*, ou AUGUSTONÉMÉTUM, depuis ARVERNI (*Clermont*). V. ARVERNI, n° 2. *Phars.*, *v.* 419.

NEMRA, v. de Judée, dans la tribu de Gad. *Nomb.*, 23, *v.* 13 ; *Jér.*, 48, *v.* 34.

NEMRIM ou EAUX DE NEMRIM, lieu situé dans le pays des Moabites, à l'O. de la mer Morte, peut-être le même que Nemra. *Is.*, 15 ; *Jérém.*, 48.

NEMROD ou NEMBROD, fils de Chus, petit-fils de Cham et arrière-petit-fils de Noé, usurpa le premier la puissance souveraine, à l'aide, dit-on, de jeunes gens qu'il avait endurcis au travail par les exercices pénibles de la chasse aux bêtes féroces. Il éleva les murs de Babylone, dans le pays de Sennaar, sur l'emplacement de la tour de Babel, et régna pendant soixante-cinq ans. L'Ecriture lui attribue aussi la fondation de Ninive. Après sa mort, ses sujets lui élevèrent des autels. On a confondu à tort Nemrod avec Ninus. *Gén.*, 10, *v.* 8 ; 11, *v.* 2. — *Jos.*, *Ant. Jud.* — *Hérod.*, 1, *c.* 181.

NÉNIE, *Nænia* (*Næniæ*, chants funèbres), déesse qui présidait aux funérailles et aux chants lugubres en l'honneur des morts. Elle était particulièrement honorée des vieillards. On ne commençait à l'invoquer que lorsque l'agonie commençait. Elle avait un temple hors de Rome, près de la porte Viminale. *Hor.*, 2, *ode* 1, *v.* 38.

NÉNIES, chants usités aux funérailles, contenaient les louanges de la personne qui venait de mourir. Ils étaient débités d'une voix lamentable, au son des flûtes, par une femme louée pour cet office, et qui s'appelait *Præfica*. On en attribuait l'origine à Simonide.

NÉO, dans les mots composés, veut dire *nouveau*. Cherchez au nom joint à NÉO, les mots qui ne se trouvent pas ici.

1. NÉOBULE, *-le*, fille de Lycambe d'Athènes, fut promise et ensuite refusée au poète Archiloque. Elle fut, ainsi que son père, diffamée par les vers satiriques de son amant, et se pendit de désespoir. *Hor.*, *Epod.* 6, *v.* 13. V. ARCHILOQUE.

2. — femme d'une grande beauté, célébrée par Horace, qui lui adresse la 12e ode du 3e livre.

NÉO-CÉSARÉE (*Niksar* ou *Nisar*), v. de l'Asie mineure, dans le Pont, vers le S., sur l'Iris, près de sa source. Son commerce et sa population l'élevèrent au rang de métropole du Pont Polémoniaque. S. Grégoire le Thaumaturge était de Néo-césarée.

NÉOCHABIS, roi d'Egypte, régna à une époque incertaine.

NÉOCHORE, *-rus*, officier de la v. d'Haliarte, qui tua Lysandre. *Plut.*

NÉOCLÈS, *myth.*, Lycien changé en grenouille par Latone, pour l'avoir empêché de boire dans le fleuve de Miss.

1. NÉOCLÈS, *hist.*, père de Thémistocle.

2. — un des fils de Thémistocle et d'Archippe, mourut fort jeune de la morsure d'un cheval. *Plut.*

3. — Athénien, père ou, selon Cicéron, frère du philosophe Epicure. *Nat., des D.*, 1, *c.* 21. — *Plut.*

NÉOCORES (νεὼς, temple; κορεῖν, avoir soin), prêtres grecs chargés du soin d'orner les temples et de tenir en bon état tous les ustensiles nécessaires aux sacrifices. C'étaient à peu près nos sacristains. Dans les premiers temps leurs fonctions furent peu relevées; mais par la suite le titre de Néocore devint si honorable que des empereurs, des villes et même des peuples entiers prirent la qualité de Néocores, mot devenu alors synonime de *pieux*.

NÉODAMODE, *-des*, c'est-à-dire nouveau citoyen (νέος, nouveau; δῆμος, peuple), nom des esclaves lacédémoniens qui avaient obtenu leur liberté pour quelque action héroïque.

NÉOMÉNIASTES. V. NÉOMÉNIES.

NÉOMÉNIES, *-nia* (νέος, nouveau; μὴν, mois), fête qui se célébrait à la nouvelle lune en Syrie, en Egypte, en Grèce et à Rome. Les Juifs avaient pour le jour de la néoménie une vénération particulière, qu'ils manifestaient par des sacrifices solennels. En Egypte la cérémonie principale consistait à conduire en pompe les animaux qui répondaient au signe céleste dans lequel allaient entrer la lune et le soleil. Chez les Grecs on offrait des sacrifices à tous les dieux, et particulièrement à Apollon, considéré comme le père de la lumière, des mois, des saisons, du jour et de la nuit. On célébrait les néoménies par des jeux et des repas publics, auxquels les riches et les pauvres prenaient également part. On y faisait aux dieux des prières solemnelles. On y rendait aussi un hommage religieux aux héros et aux demi-dieux. On appelait néoméniastes ceux qui y assistaient.

Cette fête passa des Grecs aux Romains, qui donnèrent aux néoménies le nom de calendes. Au commencement de chaque mois ils faisaient des prières et des sacrifices aux dieux, en reconnaissance de leurs bienfaits; les calendes de Mars étaient les plus solennelles, parce que dans l'origine ce mois ouvrait l'année des Romains.

1. NÉON, *hist.*, un des généraux des dix mille Grecs au service de Cyrus, chercha à soulever les soldats contre Xénophon. *Xénoph.*

2. — Béotien qui suivit Persée, dernier roi de Macédoine, après qu'il eut été défait par les Romains, 168 ans av. J. C. *T. L.*, 44, *c.* 43. — *Plut.*

3. — Thébain, fut mis à mort par les Romains, l'an 167 av. J. C., pour avoir excité ses compatriotes à faire alliance avec Persée. *T. L.*, 45, *c.* 31.

1. NÉON, *géog.*, plus communément Tithorée.

2. — v. de Phocide, différente de la précédente.

NÉONTICHOS (νέον τεῖχος, nouvelle muraille), v. de l'Eolide, au S., près de la ville et du fleuve Hermus, fut fondée par une colonie de Locriens Epicnémidiens. *Hérod.*, 1, *c.* 149. — *Pline.*

NÉOPHA. V. GALILÉE.

NÉOPHRON, fils de Timandre, que Jupiter changea en vautour.

NÉOPLATONICIENS. V. PLATONICIENS.

NÉOPTOLÈME, *-mus*, *myth.*, fils d'Achille, plus connu sous le nom de Pyrrhus. V. ce nom.

NÉOPTOLÈME, *hist.*, nom de deux princes d'Epire, et de personnages de pays divers.

Princes d'Epire.

1. — fils d'Alcétas Ier, roi d'Epire. A la mort de son père, 380 ans av. J.C., il partagea le royaume avec son frère Arymbas. Il mourut l'an 360, laissant trois enfans, Alexandre, Olympias (mère d'Alexandre) et Troas. *Paus.* — *Plut.* — *Just.*, 7, *c.* 6.

2. — se fit reconnaître roi d'Epire en l'absence du célèbre Pyrrhus, son neveu; mais il fut bientôt chassé du trône par ce prince. Pyrrhus, ayant eu connaissance d'une conspiration que Néoptolème ourdissait contre sa personne, le tua lui-même, l'an 295 av. J. C. *Plut.*, *Pyrrh.*

Personnages divers.

1. — poète tragique d'Athènes que l'on regardait comme l'homme le plus habile dans l'art de la déclamation, fut en grande faveur à la cour de Philippe, roi de Macédoine. A l'occasion du mariage de Cléopâtre, fille de ce prince, avec Alexandre roi d'Epire, il composa une pièce de vers dans laquelle il prophétisait, par des généralités, la chûte prochaine du roi de Perse, et qui ensuite fut regardée comme une prédiction de la mort tragique de Philippe, arrivée le jour même *Diod.*, 16.

2. — proche parent et grand écuyer d'Alexandre, entra le premier dans la ville de Gaza. Après la mort de ce monarque il obtint l'Arménie dans le partage que les généraux firent de l'empire. Ayant déclaré la guerre à Eumène, il fut soutenu par Cratère; mais ce dernier fut tué, et il fut lui-même mortellement blessé dans une bataille qu'il livra à Eumène, l'an 321 av. J. C. *Corn. Nép.*, *Eum.*, *c.* 4. — *Just.*, 13, *c.* 6.

3. — officier grec de l'armée de Darius, fut tué à l'attaque d'Halicarnasse par les Macédoniens.

4 — lieutenant de Mithridate-le-Grand, vaincu sur mer par Lucullus. *Plut.*, *Luc.*

NÉORIDE ou ORIDE, *-ris*, vaste contrée d'Asie, un peu à l'E. de la Gédrosie, et à l'O. des Arbites. Ses habitans, nommés Néorites ou Orites, avaient coutume de suspendre les morts aux branches des arbres. *Diod.*, 17.

NÉPÉ ou NÉPET. V. NÉPET.

NÉPENTHÈS (νὴ privatif, et πένθος, douleur), plante dont Hélène se servit pour charmer la mélancolie de ses hôtes, et particulièrement de Télémaque. Elle l'avait reçue de Polydamna, femme de Thonis, roi d'Egypte. *Hom.*, *Odyss.*

NÉPET ou NÉPÈTE, *-ta* ou *-te* (*Népi*), v. de l'Etrurie méridionale, entre Faléries et Véies, à l'O. de Sutrium et du mont Soracte, sur un promontoire de même nom. Les habitans se nommaient Népésiens. Cette ville, qui devait sa fondation à une colonie romaine, tomba au pouvoir de Totila, roi des Goths, et fut reprise par Narsès, général de Justinien. *Sil. Ital.*, 8, *v.* 49. — *T. L.*, 5, *c.* 19; 26, *c.* 34.

NÉPHALIES, *-lia*, ou la fête des gens sobres (νήφειν, être sobre), fêtes grecques en l'honneur de Mnémosyne, de l'Aurore et de Vénus. Les Athéniens les célébraient en offrant une simple boisson d'hydromel à ces divinités. Ils brûlaient aussi sur leurs autels toutes sortes de bois, excepté la vigne et le figuier. *Paus.*, 6, *c.* 3. — *Athen.*, 15.

NÉPHALION, un des fils de Minos.

NÉPHAT-DOR, province maritime de la Judée, aux environs de la ville de Doron ou Dora. *Josué*, 11, *v.* 2. — *Rois*, 3, *c.* 4, *v.* 11.

NEPHEG, un des enfans que David eut à Jérusalem. *Rois*, 2, *c.* 5, *v.* 15; *Paral.*, 1, *c.* 3, *v.* 7.

1. NÉPHÉLÉ, *myth.*, seconde femme d'Athamas, roi de Thèbes, dont elle eut Phryxus et Hellé. Comme elle était sujette à des accès de folie, le roi la répudia pour reprendre sa première femme Ino, fille de Cadmus, dont il eut Léarque et Mélicerte. Ino, jalouse des enfans de Néphélé, parce qu'ils de

vaient hériter du trône par droit d'aînesse, résolut de les faire périr. Nephelé, instruite du coupable projet de sa rivale, songea à dérober Phryxus et Hellé à sa fureur. Elle leur donna le fameux bélier à toison d'or, qui les porta dans la Colchide. (V. Phryxus). Dans la suite Néphélé fut changée en nuage, fable fondée sur l'équivoque du nom (nuée se disant en grec νεφέλη). Quelques-uns la nomment Nébula, mot qui en latin a la même signification que Néphélé en grec. On donne souvent le nom de toison de Néphélé à la toison du bélier qui transporta le jeune Phryxus dans la Colchide. Néphélé est aussi nommée Thémisto, et quelquefois Démodice, et Phérécyde. *Metam.*, 11, *v.* 195.—*Apollod.*, 1, *c.* 9. — *Hyg.*, 2. — *Flacc.*, 11, *v.* 56.

2. — mère des centaures, assista ses enfans dans leur combat contre Hercule, en rendant le terrain glissant lorsqu'il les poursuivait.

Néphélé, *géog.*, mont. de Thessalie, qui fut autrefois le séjour des centaures.

NÉPHÉLÉIDE, *-leis*, Hellé, fille de Néphélé.

NÉPHÉLIM, nom qui signifie également géans ou brigands; c'est ainsi que l'Ecriture nomme les enfans nés du commerce des anges avec les filles des hommes. Ce nom est aussi donné quelquefois aux centaures, qu'on disait fils de la Nuée.

1. NÉPHÉLIS, v. de la Cilicie, dans la Trachéotide, vers le S. E., sur un promontoire de même nom. *T. L.*, 33, *c.* 20. — *Ptol.*, 5, c. 8.

2. — promont. de Cilicie. V. Néphélis.

NÉPHÉRITE, *-tes* ou Néphrée, *-reus*, roi d'Egypte (400-397), secourut les Lacédémoniens dans le temps qu'ils faisaient en Asie la guerre aux Perses, sous le commandement d'Agésilas. Il leur envoya une flotte de cent vaisseaux, qui fut vaincue par Conon, à la hauteur de Rhodes. *Diod.*, 14.

NÉPHRÉE. V. Néphérite.

NEPHTALI ou Nephthali, *hist.*, sixième fils de Jacob, que ce patriarche eut de Bala, servante de Rachel. Il fut le chef de la tribu de Nephtali. On ne sait rien de sa vie. Il mourut en Egypte, à 132 ans. *Gen.*, 30, 46 et 49; *Deut.*, 33; *Jos.*, 16; *Nom.*, *c.* 2, *v.* 25; *Rois*, 4, *c.* 15; *Is.*, *c.* 9, *v.* 1.

Nephtali (Tribu de), *géog.*, la plus septent. des tribus situées en-deçà du Jourdain, avait pour bornes à l'E. la demi-tribu orientale de Manassé, à l'O. la tribu d'Aser, au S. celle de Zabulon, et au N. la Célésyrie. Elle occupait une partie de la Galilée inférieure, le long du Jourdain depuis sa source jusqu'au lac de Génésareth. Japhet et Hébron en étaient les villes principales.

NEPHTÉ ou Nephtys, une des divinités les plus respectées en Egypte. Selon la plupart des auteurs, elle était femme de Typhon et mère d'Anubis. On la croit la même que Vénus.

NEPHTHUIM, fils de Mesraïm, dont les descendans se répandirent vers l'Ethiopie. *Gen.*, 10, *v.* 13.

NEPHTHYS. V. Nephthé.

NEPHTOA ou Nephthoa, source qui se trouvait sur les frontières des tribus de Juda et de Benjamin. *Jos.*, 15, *v.* 9.

NÉPHUS, un des fils d'Hercule.

NÉPIA, fille d'Iasus, épousa Olympus, roi de Mysie; ce qui fait appeler quelquefois cette contrée Champs Népiens.

NÉPOS (Cornélius), célèbre biographe latin, contemporain de César et d'Auguste, naquit, à ce qu'on croit, à Hostilie, et obtint, comme tous les savans de son siècle, la faveur et la protection de l'empereur. Il fut l'ami de Cicéron et d'Atticus, et se fit rechercher des grands de Rome, à cause de la noblesse de ses sentimens, de la délicatesse de son esprit et de l'amabilité de son caractère. Selon quelques écrivains, il composa trois livres de Chroniques ou Annales, qui contenaient un abrégé d'histoire universelle, et les Vies des rois, des généraux et des auteurs les plus célèbres de l'antiquité. On cite aussi de lui les vies des anciens historiens, une Vie de Cicéron et un recueil de lettres à cet illustre romain. De tant d'ouvrages, nous n'avons que les *Vies des grands capitaines de la Grèce et de Rome*, ouvrage que l'on a souvent attribué à Emilius Probus, qui le publia sous son propre nom, afin de se concilier la faveur de l'empereur Théodose.

Ce qui caractérise Cornélius Népos, c'est le tact exquis avec lequel il choisit dans tout le domaine de l'histoire un petit nombre de traits qui peignent et ses héros et leurs époques. Au reste il donne peu de détails sur leur vie, ce qui lui a fait refuser par quelques modernes le titre de biographe. Quelques inexactitudes déparent sa narration. Quant au style, les louanges sont unanimes. Cornélius Népos possède ce choix d'expressions, cette élégance naturelle, cette clarté et cette précision qui distinguent les écrivains du siècle d'Auguste. Quelques uns lui attribuent la traduction latine des écrits de Darès le Phrygien; mais l'incorrection qui dépare le style de cet ouvrage prouve qu'il a été fait dans un siècle postérieur à celui d'Auguste. Nous avons un grand nombre d'éditions de Cornélius Népos; les meilleures et les plus complètes, sont celles de Van Staveren, Erlangen, 1803; de Weitzel, Leignitz, 1801, et de Tzschucke, Léipzick, 1804. Cornélius Népos a été traduit par l'abbé Paul. *Catul.*, *Epig.*, 1. — *A. Gel.*, 7, *v.* 18; 15, *v.* 28; 17, *v.* 21. —*Auson.*, *ép.*, 24.

2. — (Flavius Julius), fut proclamé empereur d'Occident après avoir détrôné Glycérius, l'an 474. L'année suivante, Euric, roi des Visigoths, lui ayant déclaré la guerre, il lui céda le pays des Arvernes, pour conclure la paix. Peu après le général Oreste se révolta, et fit couronner son fils Augustule (29 octob. 475). Népos se retira à Salone en Dalmatie, et après y avoir langui pendant quatre ans, il y fut assassiné par deux courtisans de Glycérius. Ce prince s'était montré juste, affable et généreux.

1. NÉPOTIEN (*Flavius Popilius*), *-tianus*, consul sous Dioclétien l'an de J. C. 301.

2. — (*Flavius Popilius*), sans doute fils du précédent et d'Eutropie, sœur de l'empereur Constantin, se fit proclamer empereur après la mort de Constant l'an 350; mais s'étant bientôt rendu odieux par sa cruauté, il fut assassiné, après un mois de règne, par Anicet, préfet du prétoire de Magnence.

3. — nom présumé véritable du poète que l'on nomme communément Réposien. V. Réposien.

NEPTE (*Nefta*), v. de la Byzacène.

NEPTUNALES, *-lia*, fêtes et jeux que l'on célébrait à Rome le 23 juillet, en l'honneur de Neptune. Pendant leur durée on couronnait de fleurs les chevaux et les mulets, et ils jouissaient d'un repos que personne n'eût osé troubler.

NEPTUNE, *-nus*, *Poséidon* chez les Grecs, dieu de la mer, fils de Saturne et d'Ops ou Rhea et frère de Jupiter, de Pluton et de Junon, fut dévoré par son père le jour de sa naissance, et rendu peu après à la vie par la vertu d'un heureux breuvage que Métis donna à Saturne. Pausanias dit que sa mère le cacha dans une bergerie d'Arcadie, et fit croire à Saturne qu'elle était accouchée d'un poulain, qu'elle lui donna à dévorer. Dans le partage que les trois fils de Saturne firent entre eux des états de leur père, Neptune obtint l'empire de la

mer, c'est-à-dire des côtes et des îles. Selon Diodore, Neptune commanda la flotte de Saturne et de Jupiter dans la guerre contre les Titans, et ce prince la dirigea si habilement qu'il rendit inutiles toutes les entreprises des ennemis. Selon d'autres au contraire, peu content de son apanage, il s'unit avec les autres dieux, pour détrôner Jupiter, qui s'était réservé le ciel et la terre. Le complot ayant été découvert, Jupiter chassa Neptune du ciel, et le dieu se vit réduit à bâtir les murs de Troie. (V. LAOMÉDON). Dans la suite, les deux frères s'étant réconciliés, Neptune fut rétabli dans tous ses honneurs.

Ce dieu disputa à Minerve le droit de donner un nom à la capitale de la Cécropie; et, la victoire ayant été promise à celui qui produirait la chose la plus utile aux hommes, il fit sortir de terre un cheval; mais l'olivier que fit naître la déesse fut jugé plus utile. Neptune disputa encore à Minerve l'honneur de donner un nom à la ville de Trézène. Mais Jupiter les mit d'accord, en donnant à Neptune le titre de roi de Trézène, et à Minerve celui de *Polias*, protectrice de la ville. Le dieu des mers eut aussi un différend avec Apollon au sujet de Corinthe. Le Cyclope Briarée, qui fut choisi pour arbitre, adjugea l'Isthme à Neptune, et le promontoire de Corinthe au second.

Neptune eut de nombreuses amours. Il obtint les faveurs et la main d'Amphitrite, qui avait fait vœu de virginité, et mit au rang des astres le dauphin qui avait persuadé à cette déesse de le prendre pour époux. Il épousa aussi Vénilie et Salacie, mais l'on pense que ces deux mots sont des noms d'Amphitrite; le premier dérive de *Venire*, et fait allusion au mouvement perpétuel de la mer, le second dérive de *Salum*, et signifie la mer, qui n'est autre chose qu'Amphitrite. Neptune prit la forme d'un cheval pour se faire aimer de Cérès, celle d'un bélier pour séduire Théophane, et celle du fleuve Enipée pour gagner la confiance de Tyro, fille de Salmonée, dont il eut Pelias et Nélée. Il eut de Thoassa, Phorcus et Polyphème; de Céléno, Lycus, Nyctéus et Euphémus. Chrysogénie lui donna Chrysès; Astypalée, Anéus; Antiope, Bœotus et Hellen; Thémisto, Leuconoé; Eurynome, fille de Nysus, Agénor et Belléropbon. Alcyone, fille d'Atlas, lui donna Antas; Aréthuse, Abas; Agamède, fille d'Augias, Actor et Dyctis; Enope, fille d'Epopéus, Mégarée; Harpalyce, Cycnus. Enfin il fut père de Taras, d'Otus, d'Ephialte, de Dorus, d'Alésus et d'un grand nombre d'autres.

Attributs et culte de Neptune.

Neptune, comme dieu de la mer, était après Jupiter le plus puissant des dieux. Non seulement il étendait son empire sur l'Océan, les fleuves et les fontaines; mais il pouvait encore exciter des tremblemens de terre, et faire sortir des îles du fond de la mer. On le croyait encore le dieu tutélaire des murailles. On le représente debout, sur un char en forme de conque, et traîné par des chevaux marins ou par des chevaux ailés. Il tient un trident à la main avec lequel il agite ou calme les mers. Homère le dépeint sortant du sein des mers, et franchissant l'horison en trois pas. Le bruit de sa marche, dit le poète, fait trembler les montagnes et les forêts. Les monstres marins l'environnent, et la mer elle-même parait sentir sa présence. Il était adoré presque partout. Les Libyens lui rendaient un culte particulier, et le regardaient comme le premier et le plus grand des dieux Les Grecs et les Romains l'adoraient aussi: les premiers célébraient en son honneur les jeux Isthmiques, et les seconds les fêtes Consuales. En général, on immolait à ce dieu le bœuf et le cheval, et les devins lui offraient le fiel des victimes, dont l'amertume a quelque analogie avec celle des eaux de la mer. Les Romains, dans les fêtes appelées Consuales, avaient coutume de promener dans les rues des chevaux magnifiquement enharnachés, et couronnés de guirlandes, en mémoire de ce que Neptune avait produit un animal dont l'homme tirait les plus grands services.

Ce qui explique toutes les aventures, les métamorphoses et tous les enfans que l'on attribue à Neptune, c'est que les premiers Grecs donnaient le nom de Neptune à tous les princes étrangers qui venaient chez eux par mer, ou qui avaient étendu leur domination sur la mer; puis l'on a accumulé sur un seul ce qui appartenait à plusieurs. Neptune dans les poètes se prend souvent pour la mer même. *Hésiode*, *Théog.*, 456, 930.—*Hom.*, *Il.*, 7.—*Hérod.*, 1, *c.* 148; 2, *c.* 50; 4, *c.* 59; 7, *c.* 129, 192; 8, *c.* 123; 10, *c.* 80.—*Cic. Nat.*, *des D.*, 2, *c.* 26; 3, *c.* 62. —*Virg.*, *Géorg.*, 1, *v.* 12; *Enéide*, 5, *v.* 817.—*Apollod.*, 1, *c.* 2.—*Paus.*, 1, *c.* 2.—*T. L.*, 1, *c.* 9; 5, *c.* 13; 22, *c.* 10; 28, *c.* 11.—*Métam.*, 6, *v.* 117.—*Macrob.*, *Saturn.*, 1, *c.* 17.—*Aug.*, *Cit. de D.*, 18.—*Hyg.*, *fab.* 157.

1. NEPTUNI FANUM, c'est-à-dire Temple de Neptune, lieu voisin de Cenchrées. *Met.*, 2, c. 10.

2. — lieu d'Arcadie, au S. et près de Mantinée.

3. — lieu de l'île de Calaurie.

1. NEPTUNIUM, prom. de l'Arabie, à l'entrée de la mer Erythrée, ainsi nommé à cause d'un autel consacré à Neptune par Ariston, que Ptolémée envoya à la découverte des côtes de l'Arabie. *Diod.*

2. — FRETUM, nom qu'on donne quelquefois au détroit de Dira, qui unit le golfe Arabique à la mer Erythrée.

1. NEPTUNIUS ou fils de Neptune, titre que se donnait Sext. Pompée, lorsque, maître de la Sicile et chef d'une flotte nombreuse, il dominait sur toute l'étendue de la Méditerranée. *Diod*, 48 — *Hor.*, *épod.* 8, *v.* 7.

2. — HÉROS, nom que les poètes donnent quelquefois à Thésée, considéré comme fils de Neptune.

NEQUINUM, ancien nom de la ville de Narnie. V. ce mot.

1. NERATIUS PRISCUS ou MARCELLUS, consul sous Trajan l'an de J. C. 104.

2. — (SL.) CEREALIS, consul en Occident sous Constance II l'an 358.

NÈRE, espace de temps dont les Chaldéens faisaient usage dans leur chronologie. Ils divisaient le temps en *sares*, le *sare* en six *nères*, et le *nère*, en dix *soses*, de sorte que, le *sare* marquant un espace de 3600 ans, le *nère* en marquait cent.

NÉRÉE, -*reus*, fils de l'Océan et de la Terre, ou, selon Hésiode, de Téthys, et l'un des dieux de la mer, épousa Doris, sa sœur, dont il eut cinquante filles, qui furent appelées Néréides. On représente Nérée sous les traits d'un vieillard avec une longue barbe couleur d'azur. Il faisait ordinairement sa résidence dans la mer Egée, où il était environné de ses filles qui dansaient en chœur autour de lui. Il avait le don de prophétie, et annonçait à ceux qui le consultaient le sort qui leur était réservé. Il prédit à Pâris les suites funestes de l'enlèvement d'Hélène. Ce fut en suivant ses conseils qu'Hercule obtint les pommes d'or du jardin des Hespérides. Nérée changeait souvent de forme, pour se dérober aux importunités de ceux qui venaient le consulter. On le nomme quelquefois le plus ancien des dieux. Le mot Nérée est souvent pris pour la mer. *Hésiode*, *Théog.*, 233.—*Il.*, 18, *v.* 37.—*Orph.*, *Argon.*—*Hor.*, 1, *od.* 13, *v.* 4.—*Virg.*, *Géorg.*, 4, *v.* 392. *En.*, 2, *v.* 419; 8, *v.* 383; 12, *v.* 764.—*O.*, *Mét.*, 1, *c.* 8.—*Hyg.*

NÉRÉIDES, nymphes de la mer, filles de Nérée et de Doris. Elles étaient au nombre de cinquante, dont voici les noms : Sao, Amphitrite, Proto, Galatée, Thoé, Eucrato, Eudora, Galéné, Glaucé, Thetis, Spio, Cymothoé, Mélite, Thalie, Agavé, Eulimène, Eurato, Pasithée, Doto, Eunice, Nésée, Dynamène, Phéruse, Protomélie, Actée, Panope, Doris, Cymatholége, Hyppothoe, Cymo, Eione, Hipponoé, Cymodocé, Néso, Eupompe, Pronoé, Thémisto, Glauconome, Halimède, Pontoporie, Evagore, Liagore, Polynome, Laomadie, Lysianasse, Autonoé, Ménippe, Evarné, Psamathe, Némertès. Homère fait mention de trente néréides, dont quelques-unes ont des noms différens de ceux qu'on vient de lire. Les voici : Halie, Limnorie, Iéra, Amphitroé, Dexamène, Amphinome, Callianire, Apseude, Callianasse, Clymène, Janira, Nasa, Méra, Orithye, Amathée. Dans la liste de quarante-cinq néréides que nous donne Apollodore, on trouve aussi quelques noms différens, tels que Glaucothoé, Protoméduse, Pione, Plésaure, Calypso, Cranto, Néoméris, Déjanire, Polynoé, Mélie, Dioné, Isée, Déro, Eumolpe, Ione, Céto. Hygin, et quelques autres auteurs diffèrent aussi dans les noms qu'ils donnent à quelques unes : Drymo, Xantho, Ligée, Phyllodoce, Cydippe, Lycorias, Cléio, Béroé, Ephire, Opis, Asia, Déiopée, Aréthuse, Crénis, Eurydice et Leucothoé.

On invoquait les Néréides comme les autres divinités. C'était principalement sur les côtes de la mer qu'on leur élevait des autels; on leur offrait du lait, de l'huile et du miel, et quelquefois on leur immolait des chèvres. On décorait de coquillages et de pampres verts les grottes où elles étaient censées faire leur demeure. Elles allaient à la suite des grandes divinités de la mer, et étaient soumises aux volontés de Neptune. Comme elles avaient le pouvoir d'agiter et de calmer les ondes, les marins leur adressaient des vœux et des prières dans le cours de leurs voyages. On les représente sous les traits de jeunes et belles vierges, assises sur des dauphins, et tenant à la main le trident de Neptune, et quelquefois des guirlandes de fleurs. *Hésiod.*, 240. —*En.*, 3, *v.* 74; 5, *v.* 240. —*Orph. Hym.*, 23. —*Mét.*, 11, *v.* 361. —*Stacé*, 2, *Sylv.*, 2; 3, *Sylv.*, 1. —*Paus.*, 2, *c.* 1. —*Apollod.*, 1, *c.* 2. — *Pline*, 36, *c.* 5.—*Hyg.*

NÉRÉIS, *myth.*, une des filles de Priam.

NÉRÉIS, *hist.*, princesse d'Épire, épousa Gélon, fils du roi de Sicile. *Just.*, 28, *c.* 3.

NÉRICASSOLASSAR ou NÉRIGLISSOR, roi de Babylone, monta sur le trône l'an 559 ou 560 av. J.C., en en chassant Evilmérodach, dont il avait épousé la sœur. Il fut tué dans une bataille contre Cyaxare II, après un règne de quatre ans, et eut pour successeur Laborosoarchod, son fils. Ce prince nommé par Bérose et quelques écrivains Grecs Nériglissor, paraît être le même que Darius le Mède. *Jos.*, *Ant. Jud.*

NÉRICOS, ancienne v. de l'île de Leucade. *Odyss.*, 24, *v.* 374.

NÉRIÈNE ou NÉRION, déesse des Sabins, femme de Mars.

NÉRIGLISSOR. V. NÉRICASSOLASSAR.

NÉRINA, NÉRITA ou NÉVÉRITA, déesse du respect et de la vénération.

NÉRION. V. NÉRIÈNE.

NÉRIPHE, *-phus*, île déserte, voisine de la Chersonèse de Thrace.

NÉRITA. V. NERINA.

1. NÉRITE ou NÉRITOS, montagne de l'île d'Ithaque. Le peuple de Sagonte se vantait de descendre d'une colonie d'Ithaciens de Néritos. *Il.*, 1, *v.* 139. —*En.*, 3, *v.* 371.—*Métam.*, 13, *v.* 712.

2. — ancien nom de l'île de Leucade. V. NÉRICOS.

1. NÉRIUS, banquier ou orfèvre, dont parle Horace, 2, *sat.* 5, *v.* 69.

2. — fameux usurier du siècle de Néron, contracta trois mariages, et se défit successivement de ses femmes par le poison, afin d'hériter de leurs biens. *Pers.*, 2, *v.* 14.

NÉRON, *-ro*, surnom d'une branche des Claudius, illustre famille romaine, de laquelle est sorti un grand nombre de personnages, dont le plus célèbre est le cruel empereur (V. n° 9). Le mot Néro signifiait, dit on, dans la langue des Sabins, *fort et guerrier.*

1. NÉRON, *-ro* (C. CLAUDIUS), lieutenant du consul Marcellus 216 ans av. J. C., préteur deux ans après, et ensuite, après la mort des deux Scipion, général des troupes romaines en Espagne, où il se laissa jouer par Asdrubal, fut enfin nommé consul en 207 avec C. Livius Salinator, son ennemi mortel. Occupés tout entiers des dangers de la patrie, les deux collègues sacrifièrent leur haine, et promirent d'agir en tout de concert. Néron ouvrit la campagne dans le Brutium et la Lucanie par de légers engagemens, où souvent il eut le dessus sur Annibal; et il la termina par un succès d'éclat. Asdrubal avait passé les Gaules, et était aux portes de l'Italie septentrionale, amenant à son frère des renforts considérables. Néron, instruit de ces dispositions par des lettres interceptées, part de la Lucanie avec sept mille hommes d'élite sous prétexte de faire le siége d'une ville voisine, arrive dans la Gaule cisalpine, traverse à la hâte l'Italie dans toute sa longueur, opère de nuit sa jonction avec son collègue, et taille en pièces l'armée ennemie. La bataille se livra sur le bord du Métaure, à Séna; 56,000 Carthaginois furent tués, et le général lui même resta sur le champ de bataille. Cl. Néron revint avec la même rapidité dans son département, et fit jeter la tête d'Asdrubal dans le camp d'Annibal, ce qui y répandit la terreur et le découragement. Le triomphe fut la récompense de ce fait d'armes si hardi et si heureux, le premier qui fit trembler Annibal pour le succès de son expédition. Il fut nommé censeur six ans après. *T. L.*, 24, *c.* 17; 25, *c.* 2, 3, 22; 26, *c.* 57; 27, *c.* 14. 33; 28, *c.* 9; 29, *c.* 37. — *Suét.*, *Tib.*, 2. — *Corn. Nep.*, *Cat.*, 17.— *Hor.*, 4, *od.* 4, *v.* 37.—*Flor.*, 2, *c.* 6.—*Val. Max.* 4, *c.* 1.

2. — (TIB. CLAUDIUS), préteur en Sardaigne 206 ans av. J.C., chargé de passer en Sicile et de là en Afrique, fut assailli d'une tempête qui détruisit la plus grande partie de la flotte. *T. L.*, 29, *c.* 11 et 13; 30, *c.* 26, etc.

3. — un des trois sénateurs députés à Ptolémée Epiphane l'an 203 av. J. C. pour lui apprendre la victoire de Zama, et le remercier de sa fidélité à la cause des Romains. *T. L.*, 31, *c.* 2.

4. — (APP. CLAUDIUS), préteur dans l'Espagne ultérieure 197 ans av. J. C. *T. L.*, 33, *c.* 42.

5. — (AP. CLAUD.), préteur en Sardaigne 183 ans av. J. C. *T. L.*, 40, *c.* 18.

6. — (TIB CLAUD.), preteur en Sardaigne 169 ans av. J. C. *T. L.*, 45, *c.* 10 et 16.

7. — (TIB. CLAUD.), premier mari de Livie, qui depuis fut femme d'Auguste, et père de Tibère, avait d'abord brigué la main de Julie, fille de Cicéron. Il servit sous César en qualité de questeur, dans la guerre d'Egypte, 47 ans av. J. C. Néron était pourtant zélé pour la cause de la république; après la mort de César il demanda des honneurs et des récompenses pour Brutus et ses associés, et combattit Octave tantôt sous les ordres de L. Antonius, tan-

tôt avec ses propres forces. Il fut enfin réduit à fuir en Sicile. Mais, la hauteur du jeune Pompee l'ayant bientôt dégoûté, il renonça aux affaires, et revint à Rome. La Livie, sa femme, conquit le cœur d'Octave ; et, Néron ayant consenti à la répudier, Octave l'épousa encore enceinte, et adopta son fils Tibère, qui était encore enfant, ainsi que Drusus, qui naquit trois mois après son mariage. Néron mourut quelques années après. *Vel. Pat.*, 2, *c.* 75.—*Tac.*, *Ann.*, 1, *c.* 10. — *Suetone*, *Aug.*, 62 ; *Tib.*, 3, etc.

8.— fils aîné de Germanicus et d'Agrippine, épousa Julie, fille de Drusus. Les artifices et les calomnies de Séjan le ruinèrent dans l'esprit de Tibère, qui le fit déclarer ennemi public et exiler dans l'île de Pontie, où il mourut de misère et de faim l'an 31 de J. C. Selon Suétone, il se tua lui-même en apprenant son arrêt. *Tac.*, *Ann.*, 2, *c.* 43 ; 3, *c.* 29 ; 4, *c.* 4 ; 5, *c.* 1. — *Suét.*, *Tib.*, 54 ; *Calig.*, 7.

9. — (L. Domitius), empereur romain, fameux par sa cruauté, était fils de C. Domitius Ænobarbus et d'Agrippine, fille de Germanicus, et fut adopté par l'empereur Claude, l'an 50 de J. C., lorsqu'il eut épousé en secondes noces Agrippine. C'est alors que le fils d'Agrippine prit de son père adoptif les noms de *Nero Claudius*. Agrippine, qui dès lors le destinait à l'empire, lui fit épouser Octavie, fille de Claude (53), et lui donna pour instituteurs Burrhus et Sénèque, les deux hommes les plus capables de le former à la vertu, et d'orner son esprit.

Il monta sur le trône en 54, à l'âge de dix-sept ans, au préjudice de Britannicus, fils de Claude même et de Messaline. Les commencemens de son règne furent heureux. Il se montrait juste, libéral, affable, et son cœur paraissait sensible à la pitié. Un jour qu'on lui présentait à signer la sentence d'un homme condamné à mort, « Je voudrais bien, dit-il, ne savoir pas écrire. » Le sénat l'ayant loué sur la sagesse de son gouvernement, il répondit : « Attendez, pour me louer, que je l'aie mérité. »

Néron ne continua pas long-temps comme il avait commencé. Il secoua d'abord le joug d'Agrippine, qui dans les premiers temps avait eu presque toute l'autorité, et oublia qu'elle lui avait donné la naissance et l'empire. Il craignait qu'elle ne lui ôtât le trône pour le donner à Britannicus, à qui il appartenait. Pour dissiper ses craintes, il fit empoisonner le jeune prince dans un repas (55). Ce fut là son premier crime.

Depuis ce moment, Néron ne connut plus de frein. Il se livra aux plus infâmes excès; il parcourait de nuit les rues de Rome, suivi d'une troupe de jeunes débauchés, attaquant les passans, et se faisant un jeu du vol et de l'assassinat. Une nuit entre autres, il rencontra le sénateur Montanus avec sa femme, à qui il voulut faire violence. Le mari, qui ne le connaissait pas, le frappa rudement, et faillit le tuer. Le lendemain Montanus, ayant appris que c'était l'empereur qu'il avait battu, lui écrivit pour lui en faire des excuses. « Quoi, dit Néron, il m'a frappé et il vit encore ! » et aussitôt il lui envoya l'ordre de mourir. Familiarisé ainsi avec le meurtre, il fit bientôt périr sa mère Agrippine elle-même, l'an 59 de J. C. (V. Agrippine). Il voulut justifier ce parricide aux yeux du sénat en imputant toutes sortes de crimes à sa mère, et en prétendant qu'elle avait voulu attenter à ses jours. Le sénat eut la lâcheté d'approuver cette atrocité, et, lorsqu'il revint à Rome, le peuple le reçut avec les témoignages de la joie la plus vive.

Néron, ne craignant plus de censeur, s'abandonna de plus en plus à ses déréglemens. On le vit jouer publiquement sur le théâtre comme un vil histrion. Toutes les fois qu'il chantait en public, des gardes dispersés d'espace en espace faisaient taire la critique et commandaient les applaudissemens. Il fit le voyage de la Grèce pour disputer le prix de la course aux jeux olympiques (66). Malgré ses efforts pour le mériter, il ne l'obtint que par faveur, ayant été renversé au milieu de la course. De retour à Rome, il s'avisa de s'habiller en femme et de se marier publiquement avec l'infâme Pythagoras, et depuis en secondes noces, avec Doryphore, un de ses affranchis. Quelque temps après, reprenant son premier sexe, il devint l'époux du jeune Sporus, qu'il fit mutiler pour lui donner un air de femme. Il revêtit cette singulière épouse des ornemens d'impératrice, et se montra en public avec elle. Quelques plaisans dirent à cette occasion que le monde aurait été heureux si le père de ce monstre n'eût jamais eu que de pareilles femmes.

Néron poussa la cruauté encore plus loin que la débauche. Il sacrifia à sa fureur sa femme Octavie (63), Poppée, sa maîtresse et sa seconde femme (65); Burrhus et Sénèque, Pétrone, Lucain, Thraséas, Soranus furent mis à mort (66), et furent suivis d'un si grand nombre d'autres qu'on ne le regarda plus que comme un tigre altéré de sang. « J'aime mieux, disait-il, être haï qu'aimé, parce qu'il ne dépend pas de moi seul d'être aimé, au lieu qu'il ne dépend que de moi d'être haï. »

Quelqu'un s'étant servi en sa présence de cette manière de parler proverbiale : que le monde brûle quand je serai mort; il répliqua : qu'il brûle et que je le voie! En effet, peu de temps après (64), il fit mettre le feu aux quatre coins de Rome, pour se faire une image de l'embrasement de Troie. L'incendie dura neuf jours. Dix quartiers de la ville et les plus beaux monumens de l'antiquité furent réduits en cendres. Cet affreux spectacle fut pour lui un sujet de joie. Il monta sur une haute tour pour en jouir plus à son aise. Il profita de l'incendie de Rome pour faire rebâtir sur un plan plus régulier les rues de Rome. Il se fit élever pour lui-même un magnifique palais nommé *la maison dorée* (V. ce mot). Pour qu'on ne le soupçonnât pas d'être l'auteur de ce forfait, il le rejeta sur les chrétiens, qui devinrent dès-lors l'objet de sa cruauté. Il les faisait enduire de cire, et brûler pendant la nuit, disant qu'ils serviraient de flambeaux.

Il était impossible que les Romains ne soupirassent pas après la fin de ce règne affreux. Aussi se forma-t-il plusieurs conspirations contre les jours du tyran. La plus célèbre est celle de Pison (65), qui fut découverte par un affranchi. Tous les conjurés périrent par le supplice. Néron les interrogeait lui-même. « Qui t'a porté, demanda-t-il au tribun Subrius Flavius, à violer le serment prêté à ton empereur : « Toi-même, répondit Subrius; personne ne fut plus fidèle tant que tu méritas la fidélité; mon affection s'est changée en haine, depuis que tu t'es fait parricide, cocher, comédien, incendiaire ». La révolte de Vindex dans les Gaules (67) suivit d'assez près ces sanglantes exécutions. Néron en reçut la nouvelle avec indifférence et même avec plaisir parce qu'il y voyait une occasion de piller les riches provinces des Gaules. Mais la défection de Galba, gouverneur de la Tarraconnaise, le fit trembler. Depuis long-temps Néron, instruit qu'il désapprouvait hautement sa conduite, avait envoyé ordre de le faire mourir. Galba évita le supplice en entrant dans la révolte de Vindex, et en se faisant proclamer empereur (68). Il fut bientôt reconnu par toutes les provinces. Le sénat déclara Néron ennemi public, et le condamna à être précipité de la roche Tarpéienne, après avoir été traîné tout nu publiquement et fouetté jusqu'à la mort. Le tyran, pour prévenir ce supplice, fut obligé de fuir, puis, après de lâches incertitudes, de

se poignarder lui-même, sans trouver personne qui voulût lui rendre ce triste service, l'an 68 de J. C., dans la trente-deuxième année de sa vie, et la quatorzième de son règne.

Aux crimes les plus atroces, Néron joignit les vices les plus infâmes, tous les excès du luxe et même tous les ridicules. Il fut l'assassin de tous ceux qui devaient lui être les plus chers, de son frère, de sa mère, de sa sœur, de ses femmes, de ses maîtres, et son nom est devenu le nom des plus cruels tyrans. — Il inventa, ou du moins mit au grand jour les vices les plus honteux qui, jusqu'à lui s'étaient au moins cachés dans les ténèbres. — Il porta la profusion à l'excès le plus ruineux; il ne pêchait qu'avec des filets d'or et de soie. Il ne paraissait jamais deux fois avec le même vêtement, et dans ses voyages il se faisait suivre par des milliers d'esclaves chargés du soin de sa garde-robe. — Enfin, pour rabaisser jusqu'au dernier degré la dignité impériale, il fit le plus bas des métiers, et joua sur les théâtres des grandes villes comme un histrion. — Il instituait et faisait célébrer tous les jours de nouveaux jeux dans lesquels il ne manquait jamais de figurer comme acteur. — Il avait le goût ou plutôt la manie de certains arts, surtout de l'éloquence, de la poésie et du chant; il prétendit remporter, et obtint en effet, par la crainte qu'il inspirait bien plus que par son mérite, les prix dans ces deux genres de combats. Il attachait plus d'importance à sa réputation de musicien qu'à la dignité d'empereur, et ses dernières paroles furent: Quelle fin pour un si grand musicien!

Cependant sous son règne les finances furent assez bien administrées, et les armes romaines soutinrent leur ancienne réputation. Soigneux de prévenir des révoltes que ses forfaits ne lui faisaient que trop craindre, il s'attacha à approvisionner Rome avec la plus grande abondance, et fit de fréquentes largesses au peuple; mais c'était aux dépens des provinces. Carbulon, le plus illustre de ses généraux, fit avec les plus grands succès la guerre contre l'Arménie (58). Vologèse et Tiridate, rois de ces contrées, furent forcés d'implorer la paix, et le second envoya à Néron une ambassade fastueuse dont il s'enorgueillit comme s'il eût été lui-même vainqueur. La récompense de Corbulon fut l'exil et la mort (67).

Néron n'avança que pas à pas dans la carrière du crime et de l'infamie; il avait d'abord des remords et quelque pudeur; ce qui le perdit entièrement, et ce qui en fit un monstre si odieux, ce furent les flatteries des courtisans, du sénat, du peuple entier, qui applaudirent même à la mort d'Agrippine, et qui ne le reçurent qu'avec des acclamations quand il se montra sur les théâtres.

Quelques hommes le regrettèrent; c'étaient ceux qu'il avait enrichis par ses largesses, ou les hommes infâmes qui sous son règne pouvaient sans retenue se faire gloire de leurs vices. *Tac.*, *Ann.*, 12, c. 25; 13, c. 1; 14, c. 1; 15, c. 14, etc; *Hist.*, 1, c. 2; 3, c. 68. — *Plut.*, *Galba*. — *Suét.*, *Claud.*, 27, et *Nér.* — *Pline*, 7, c. 8. — *Aurél. Vict.*

10. — affranchi qui, l'an 69 de J. C., profitant de la variété des bruits qui couraient sur la mort de Néron, entreprit de se faire passer en Asie pour cet empereur, avec lequel il avait une parfaite ressemblance. Il était déja parvenu à se mettre à la tête de quelques troupes; mais, son imposture ayant été découverte, il fut tué dans l'île de Cythnus par Calpurnius Asprénas, qui l'avait démasqué. *Tac.*, *Hist.*, 2, c. 8 et 9.

11. — autre imposteur qui se fit passer pour Néron, fut protégé par Artabane, roi des Parthes, qui ensuite le livra aux Romains.

12. — troisième imposteur revêtu du faux nom de Néron, parut en Parthie sous Domitien, qui se le fit livrer après un peu de résistance par Artaban. *Tac.*, *Hist.*, 1, c. 2.

NÉRONIENS (Jeux), *-nii ludi*, jeux littéraires qui furent institués par Néron, vers l'an 52 de J. C. L'on ne devait d'abord les célébrer que tous les cinq ans, mais ensuite ils eurent lieu à des époques plus rapprochées; Néron s'y fit décerner le prix de poésie et d'éloquence.

NÉRONIS FORUM ou LUTEVA (*Forcalquier*), v. des Gaules, dans la Narbonnaise, chez les Volces Arécomiques.

NERSÆ, v. du Picénum, selon Servius. *En.*, 7, *v.* 744.

1. NERTOBRIGA (*Ricla*), v. de la Tarraconaise septentrionale, chez les Ilergètes, au N. E. de Bilbilis. Au siége de cette ville par Métellus Macédonicus, les habitans, près d'être forcés, exposèrent sur la brèche les enfans de Rhétogène, prince celtibère qui avait embrassé le parti des Romains. Métellus leva le siége malgré l'avis de Rhétogène.

2. — (*Frexenal*), v. de la Bétique, au S. O. d'Arsa.

NÉRULUM (*Lagonegro*), v. de Lucanie, située dans l'intérieur des terres, sur le fleuve Laüs. *T. L.*, 9, *c.* 20.

NÉRUSES, *-si*, peuple de la Gaule, qui avec les Suètres et les Vediantiens, occupait le midi de la province des Alpes maritimes, près de la mer, à la droite du Var. Vincium était leur capitale.

NERVA, surnom de plusieurs familles romaines, particulièrement des Cocceius. Un membre de cette famille parvint à l'empire. V. NERVA, n° 8.

1. NERVA (M.) COCCEIUS, ami commun d'Octave et de M. Antoine, chercha à réconcilier ces deux triumvirs. Il fut nommé consul l'an 36 av. J. C. *Cic.*, *Am.*, 19, *ép.* 10.

2. — (P. SILIUS), consul 20 ans av. J. C.

3. — (LICINIUS) SILANUS, consul l'an 7 de J. C.

4. — (P. SILIUS), consul 28 ans apr. J. C.

5. — (COCCEIUS), aïeul de l'empereur de ce nom et célèbre jurisconsulte, était ami intime de Tibère, et l'accompagna quand il partit pour Caprée, l'an de J. C. 26. Il se laissa mourir de faim l'an 33, au milieu même de la faveur dont il jouissait, et sans vouloir dire le motif de cette détermination, sans doute par l'horreur des crimes qu'il voyait de si près. Il avait géré le consulat quelques mois. *Tac.*, *Ann.*, 4, *c.* 58; 6, *c.* 26.

6. — (M. COCCEIUS), consul l'an 40 de J. C.

7. — (COCCEIUS), n'étant que préteur, obtint de Néron les honneurs du triomphe, pour avoir contribué à la découverte de la conjuration de Pison. Ce Nerva est sans doute le même que l'empereur, n° 9. *Tac.*, *Ann.*, 15, *c.* 72.

8. — (M. COCCEIUS), empereur romain, succéda à Domitien l'an 96 de J. C., à l'âge de plus de 70 ans. Il avait été deux fois consul avant cette époque (71, et 90 de J. C). Elevé sur le trône par les conspirateurs qui avaient ôté la vie à Domitien, il se fit aimer par sa douceur, par sa générosité, et par la sagesse de son gouvernement. Il ne voulut pas permettre qu'on lui élevât des statues, et employa au bien de l'état l'or et l'argent de celles que la flatterie avait élevées à ses prédécesseurs. Il fut un modèle de bonnes mœurs et de tempérance. Il défendit de mutiler les enfans mâles, et abrogea la loi qui permettait à l'oncle d'épouser sa nièce. Il déclara, dès le commencement de son règne, qu'il ne ferait mourir aucun sénateur; et il observa si religieusement cette promesse qu'il se contenta de dire à deux membres du sénat, qui avaient conspiré contre sa vie, qu'il était instruit de leur coupable dessein. Il les mena au théâtre, les fit asseoir à ses côtés, et lorsqu'on

lui présenta les épées des gladiateurs pour les visiter, selon l'usage, il les leur donna, en leur disant d'en faire l'essai sur sa personne. Tant de bonté, tant de confiance lui concilièrent tous les cœurs. Cependant les gardes prétoriennes, qui étaient extrêmement attachées à Domitien, se révoltèrent contre lui, et exigèrent qu'il leur livrât les meurtriers de l'empereur assassiné; peu s'en fallut que Nerva ne devint la victime de leur fureur. En vain il découvrit en leur présence sa tête chauve, leur dit d'assouvir sur lui leur vengeance, mais d'épargner ceux qui l'avaient élevé à l'empire; il ne put rien obtenir, et fut forcé d'abandonner à la fureur des soldats quelques-uns de ses amis. Sentant alors sa faiblesse, et se voyant accablé sous le poids des années, il résolut de se choisir un successeur, afin de prévenir de nouvelles révoltes. Il avait un grand nombre de parens et d'amis; mais dans cette circonstance, ne songeant qu'au bien de l'état, il adopta pour fils et pour successeur, Trajan, personnage dont il connaissait les vertus et la grandeur d'âme. Le peuple approuva hautement ce choix. La prudence et la sagesse que Trajan déploya sur le trône montrèrent combien Nerva avait eu à cœur le bonheur des Romains. Il mourut le 27 juillet de l'an 98 de J. C., à l'âge de 72 ans, après moins de deux ans de règne. Son successeur prouva le respect qu'il avait pour sa mémoire, en lui élevant des temples à Rome et dans les provinces, et en le mettant au rang des dieux. Nerva fut le premier empereur né dans un pays étranger; il était de Narnie, en Ombrie, mais d'origine crétoise. *Tac.*, *Agr.*, 3. — *Pline*, *Panég.*, *Ep.* 4, 22; 9, 13; 10, 66. —*Diod.*, 9.

Nerva, *géog.* (*Deva* ou *Rio de Lame*), riv. de la Tarraconaise septentrionale, chez les Cantabres, se jetait dans le golfe des Gaules, entre Æstiarium et Flaviobriga.

NERVÆ (Forum), une des places de Rome. Elle fut bâtie par l'empereur Nerva.

NERVICANUS Tractus. V. Armoricanus.

NERVII, peuple de la Gaule, dans la Belgique seconde, au N., entre la Germanique seconde à l'E., les Atrébates et les Morini à l'O., les Véromandui au S. Ils avaient au N. une portion de l'Océan atlantique, auquel ils donnaient le nom de *Nervicanus tractus.* Camaracum, Bagacum, Turnacum et Meldi en étaient les villes principales. Ils étaient très-belliqueux, et arrêtèrent long-temps Jules-César. Leur pays correspond à peu près à la *Flandre française*, au *Hainaut* et au *Cambrésis. Cés.*, *G. des G.*, 2, *c.* 15. — *Tac.*, *Ann.*, 4, *c.* 15, 33, 56, 66, 69; *Germ.*, 28. —*Ptol.*, 2, *c.* 9 —*Phars.*, 1, *v.* 428.

NÉSACTE, -*ctum* (*Vranaksa* ou *Castel-Nuovo*), v. de la Vénétie, à l'E., dans l'Istrie, sur les frontières de l'Illyrique, à l'embouchure de l'Arsia dans le golfe Flanatique. Cette ville était ainsi nommée parce qu'elle était voisine d'une île (νῆσος), située au bord (ἀκτή) de la mer. Nésacte fut prise et rasée par les Romains, et les habitans tués ou vendus à l'encan. A la vue de l'ennemi, les habitans égorgèrent sur les remparts, en présence des Romains, leurs femmes et leurs enfans, et le roi lui-même se perça de son épée pour éviter l'esclavage. *T. L.*, 41, *c.* 21. —*Ptolém.*, 3, *c.* 1. —*Pline.*

NÉSARTIUM, la même que Nesactum.

NÉSÉE, -*saa*, Néréide, compagne de Cyrène, mère d'Aristée. *Il.*, 18, *v.* 40. —*Géorg.*, 4.

NÉSIB, v. de la tribu de Juda. *Jos.*, 15, *v.* 43.

NÉSIMAQUE, -*achus*, père d'Hippomédon, un des sept chefs qui marchèrent contre Thèbes. Il épousa Mythidice, fille de Talaüs. *Hyg.*, *f.* 70.

NÉSIOTES, -*tæ*, c'est-à-dire *insulaires* (νησιῶται), nom sous lequel les Grecs désignaient quelquefois les habitans de l'île de Céphallénie, ou seulement une peuplade de l'île. *T. L.*, 38, *c.* 28.

NÉSIS (νῆσος, île), (*Nisita*), île de la Campanie, sur la côte, près de Putéoles. *Cic.*, *à Att.*, 16, *ep.* 1, 2. —*Pline*, 19, *c.* 8 — *Phars.*, 6, *v.* 90.

1. NÉSO (νήχειν, nager), une de néréides.

2. — fille de Teucer, épousa Dardanus, et en eut Sibylla.

NESROCH, dieu des Assyriens. *Rois*, 4, *c.* 19.

NESSUS, *myth.*, centaure, fils d'Ixion et de la Nue, voyant Hercule et Déjanire arrêtés sur les bords de l'Evénus, dont les eaux étaient grossies par les pluies d'hiver, offrit ses secours au héros, qui les accepta. Mais à peine eut-il passé Déjanire, qu'il voulut lui faire violence. Hercule le perça d'une de ses flèches; et le Centaure, pour venger sa mort, ayant trempé sa tunique dans son sang, la remit à Déjanire, en l'assurant que c'était un moyen infaillible pour conserver l'amour d'Hercule, ou le rappeler après une infidélité. C'était un poison actif qui fit perdre la vie au héros (V. Hercule, Déjanire). *Soph.*, *Trachin.* — *Ov.*, *Mét.*, 9, *c.* 4; 12, *c.* 8, 11, *p.* 9. — *St.*, *Théb.*, 11. —*Apoll.*, 2, *c.* 7. —*Sén.*, *Her.* —*Hor.*, *ép.* 12, *v.* 32. —*Diod.*, 4. — *Paus.*, 3, *c.* 28.

Nessus, *géog.*, fleuve, le même que le Nestus.

NESTOR, *myth.*, fils de Nélée et de Chloris, neveu de Pélias et petit-fils de Neptune. Il avait onze frères, qui, ainsi que leur père, furent tués par Hercule (V. Nélée). Il dut sa conservation à sa grande jeunesse, et à ce qu'il n'avait pris aucune part à la guerre que son père et ses frères firent à Hercule. Le vainqueur lui accorda la vie, et le plaça sur le trône de Pylos. Il épousa Eurydice, fille de Clymène, ou, selon quelques-uns, Anaxibie, fille d'Atrée. Il se distingua de bonne heure par sa valeur dans les combats, et se trouva aux noces de Pirithoüs, où les Lapithes et les Centaures se livrèrent une bataille sanglante. Nestor conduisit les Pyliens et les Messéniens, ses sujets, à la guerre de Troie, où il se fit admirer par son éloquence, sa justice et sa sagesse. Il a dans Homère le caractère d'un héros accompli. Après la guerre, Nestor retourna dans la Grèce, où il jouit dans le sein de sa famille de la paix dont sa sagesse et son grand âge le rendaient digne. La manière et le temps de sa mort sont inconnus. Les anciens conviennent généralement qu'il vécut trois âges d'homme; ce que les uns évaluent à trois cents ans, et les plus modérés à quatre-vingt-dix, en bornant à trente ans chaque génération. La vieillesse à laquelle il parvint donna lieu à l'usage des Grecs et des Latins, qui, pour souhaiter à quelqu'un une longue vie, lui souhaitaient les années de Nestor. Ce prince eut deux filles, Pisidice et Polycaste, et sept fils, Persée, Straticus, Arétus, Echéphron, Pisistrate, Antiloque et Thrasymède. Si l'on en croit Valérius Flaccus, Nestor fut un des Argonautes. *Hom.*, *Il.*, 1, 2, etc; *Odyss.*, 3, *v.* 16; 11, *etc.* — *Dictys*, 1, *c.* 13. — *Hor.*, 1, *ode* 53. — *Mét.*, 12, *v.* 169. — *V. Flac.*, 1, *v.* 380; 6, *v.* 570. — *Hyg.*, *fab.* 10 et 273. —*Paus.*, 3, *c.* 26; 4, *c.* 3 et 31. — *Apoll.*, 1, *c.* 9; 2, *c.* 7.

1. Nestor, *hist.*, philosophe stoïcien, natif de Tarse, fut précepteur de Marcellus, fils d'Octavie et de l'empereur Tibère. Après la mort d'Athénodore, Nestor lui succéda dans le gouvernement de sa patrie, et y mourut à l'âge de 92 ans. *Strab.*

2. —poète lycaonien, de Larende, contemporain de l'empereur Sévère.

1. NESTORIUS, fameux hérésiarque du 5e siècle, patriarche de Constantinople, sous Théodose, enseigna qu'il y avait en Jésus Christ deux personnes, aussi bien que deux natures. Cette hérésie excita des

querelles vives et mêmes sanglantes. S. Cyrille, patriarche d'Alexandrie, la combattit surtout avec zèle et même avec violence. Plusieurs conciles déclarèrent hérétiques les dogmes de Nestorius. Théodose, pour terminer ces disputes, exila Nestorius dans la Thébaïde, où il mourut dans la misère. L'hérésie subsista néanmoins après sa mort, et on en trouve encore des traces de nos jours dans la Syrie. Nestorius avait composé plusieurs ouvrages, dont un seul nous a été conservé en entier. Il est intitulé : *Evangile de l'enfance du Sauveur*.

2. — père d'un Plutarque, philosophe néoplatonicien.

1. NESTUS ou MESTUS, fleuve de Thrace. V. MESTUS.

2. — (*Nissava*), petite riv. de l'Illyrique, dans la Dalmatie, chez les Autariates, sort de la chaîne des monts Albius, et se perd dans la mer Adriatique à Epetium.

NETIN-DAVA (*Soiatyn*), v. de la Dacie trajane, au N. de Petro-Dava, sur le Porata ou Pyrétus, faisait de ce côté la limite de l'empire romain.

NETUM (*Noto*). V. NÉETUM.

NEURES, *-ri*, peuples de la Sarmatie intérieure, dans le voisinage des Gélons, et au N. O. des Scythes laboureurs, dont ils étaient séparés par un lac d'où sort le Tyras. Selon Hérodote, ce peuple fut assailli par une si grande quantité de serpens qu'il fut contraint de se retirer sur le territoire des Budini. Les Neures avaient, dit-on, le pouvoir de se métamorphoser en loups, et de reprendre ensuite leur première forme. *Hér.*, 4, c. 105. — *Pline*.

NEVERITA. V. NÉRINA.

NEVIA, porte de Rome et forêt située à 4 milles de la ville.

NEVIRNUM. V. NOVIODUNUM ÆDUORUM.

NEVITTA (FL.), consul sous le règne de Julien, l'an 362 av. J. C., était né parmi les barbares, dont il conserva les mœurs féroces.

1. NÉVIUS (ACCIUS ou ATTIUS), *Nævius* augure, contemporain de Tarquin-l'Ancien, vers 600 ans av. J. C., voulant convaincre le roi et les Romains de la puissance de son art, coupa une pierre avec un rasoir. Tarquin lui fit élever une statue, qui existait encore du temps d'Auguste. Près de cette statue était un autel, où l'on avait placé le rasoir et la pierre, et devant lequel on obligeait les témoins, dans les causes civiles, d'affirmer par serment la vérité de leurs dépositions. *T. L.*, 1, c. 36. — *Cic.*, *Nat. des D.*, 2, c. 3; 3, c. 6. — *Flor.*, 1, c. 5.

2. — (CN.), ancien poète comique, était contemporain de Livius Andronicus, natif de la Campanie. Il servit dans les premières guerres puniques, et donna ses premières pièces à Rome, l'an 229 av. J. C. Il crut plaire aux Romains, en imitant la licence de l'ancienne comédie grecque, et en immolant au ridicule les premiers personnages de l'état. Ceux-ci le firent incarcérer et ensuite exiler à Utique par Métellus, où il mourut l'an de Rome 550 (av. J. C. 204). Il ne reste de ses comédies que quelques fragmens, qui ont été recueillis dans le *Corpus poetarum* de Maittaire. *Tér.*, *Andr.*, *Prol.*, *v.* 18. — *Cic.*, *Am.*, 15, *ép.* 6. — *Hor.*, 2, *ép.* 1, *v.* 53. — *A. Gel.*, 17, c. 21.

3. — (Q.) CRISTA, préfet des alliés l'an 214 av. J. C., conduisit deux mille hommes au secours des Apolloniates contre les Macédoniens. *T. L.*, 24, c. 40.

4. — triumvir l'an 194 av. J. C., établit une colonie latine dans le Brutium, et une autre deux ans après à Vibon. *T. L.*, 34, c. 53; 35, c. 40.

5. — tribun du peuple, accusa P. Scipion l'Africain de péculat, l'an 187 av. J. C. *T. L.*, 38, c. 56.

6 — (Q. MATHO), préteur en Sardaigne l'an 184 av. J. C., informa, avant d'aller dans sa province, contre les empoisonneurs, très-répandus à cette époque, et en condamna plus de 2,000. *T. L.* 39, c. 32, 41.

7. — (L. BALBUS), un des cinq commissaires que les Romains envoyèrent dans la Gaule Cisalpine, l'an 158 av. J. C., pour régler les prétentions des habitans de Pise et de Luna, au sujet des limites de leur territoire. *T. L.*, 45, c. 13.

8. — (Q.), poète comique, auteur de pièces atellanes, florissait vers l'an 670 de Rome (84 av. J. C.).

9. — homme dont Horace critique la malpropreté et la grossièreté, 2, *Sat.* 2, *v.* 68, 69.

NEXUS, c'est à-dire enchaîné (*nectere*, lier), nom que les Romains donnaient à ceux qui, ayant contracté des dettes, et ne pouvant les payer au jour marqué, devenaient les esclaves de leurs créanciers, qui non seulement pouvaient les faire travailler pour eux, mais encore les mettre aux fers, et les tenir en prison. Ils ne recouvraient leur liberté qu'en payant la dette. Quand ils sortaient d'esclavage, ils n'étaient pas regardés comme affranchis. Cette coutume fut en usage à Rome jusqu'à l'an 429 de Rome. Cette même année une loi ordonna que les biens des débiteurs répondraient à l'avenir de l'argent prêté, mais que leurs personnes resteraient toujours libres. On nommait aussi *addicti* les *nexi*. *Varron*.

NIBBAS, dieu des Syriens, qu'on croit être le même qu'Anubis.

NIBIS (*rio Cavado*), pet. riv. de la Gallécie méridionale, passe à Bracara Augusta, et se jette dans l'Océan entre le Minius et le Durius.

NICÆAS ou NICÉTAS, évêque de Romatiane, en Mœsie, a publié un espèce d'épître *ad Lapsam virginem*, qui se trouve avec les œuvres de S. Ambroise, de S. Jérome et de S. Augustin.

1. NICAGORAS, Messénien, ennemi de Cléomène III, dernier roi de Sparte, brouilla par ses calomnies ce malheureux prince avec Ptolémée Philopator, qui lui avait donné asile.

2. — sophiste athénien, qui vivait sous le règne de l'empereur Philippe. Il écrivit la vie des hommes illustres et passa pour un des plus savans hommes de son siècle.

1. NICANDRE, *-der*, roi de Sparte de la race des Eurypontides, fils de Charillus, régna 39 ans (809-770 av. J. C. Téléclus, son collègue, fut tué par les Messéniens, ce qui amena une guerre sanglante. Il eut pour successeur son fils Théopompe. *Paus.*

2. — préteur des Etoliens, fut député vers Philippe, roi de Macédoine, l'an 163 av. J. C., pour l'engager à se joindre à Antiochus contre les Romains. *T. L.*, 35, c. 12; 36, c. 29; 38, c. 1.

3. — grammairien, poète et médecin grec, de Claros en Ionie, florissait vers l'an 140 av. J. C. et s'acquit une grande réputation par ses ouvrages. Il ne nous reste de lui que deux poëmes intitulés: *Theriaca* (sur la thériaque) et *Alexipharmaca* (sur les contre-poisons). Ils se trouvent dans le *Corpus poetarum græcorum*, Genève, 1606 et 1614, deux vol. in-fol. Ils ont été publiés à Paris, 1557, et à Florence, 1764. *Suid.* — *Pline*.

1. NICANOR (νικᾶν, vaincre; ἀνήρ, homme), surnom de plusieurs princes de Syrie, successeurs de Séleucus. V. SELEUCUS et DÉMÉTRIUS.

2. — fils de Parménion, fut un des principaux lieutenans d'Alexandre-le-Grand. Après s'être distingué dans plusieurs actions importantes, il mourut subitement en Hyrcanie, tandis que les Macédoniens marchaient vers la Bactriane. *Q. C.*, 3, c. 9; 4, c. 13; 5, c. 13; 6, c. 6, 10.

3. — officier d'Alexandre, prit part à la conspiration de Dymnus contre ce prince. *Q. C.*, 6, c. 7.

4. — officier qui, après la mort d'Alexandre-le-Grand, obtint le gouvernement du pays des Parthes. *Just.*, 13, *c.* 4.

5 — gouverneur de la Cappadoce pour Antipater, après la mort d'Alexandre-le-Grand. *Appien.*

6. — officier de Cassandre, commandait dans Munychie, l'an 318 av. J. C. Ayant voulu s'y rendre indépendant, il fut tué cette même année par ordre de Cassandre. *Corn. Nep.*, *Phoc.* — *Polyen*, 4, *c.* 6.

7. — frère de Cassandre, mis à mort par ordre d'Olympias, mère d'Alexandre, l'an 317 av. J. C. *Diod. de Sic.*

8. — fut envoyé par Antigone pour recevoir Eumène des mains des Argyraspides, qui le trahissaient, vers l'an 316 av. J. C. *Plut.*

9. — gouverneur de la Médie pour Antigone, l'an 312 av. J. C., fut vaincu par Seleucus. C'est peut-être le même que le précédent. *Diod. de Sic.*

10. — un des premiers officiers de Seleucus Ceraunus, conspira contre ce prince, et l'empoisonna pendant qu'il était en Phrygie. Il fut mis à mort ainsi que ses complices, vers l'an 223 av. J. C.

11. — général d'Antiochus Epiphane, roi de Syrie, vint en Judée par ordre de Lysias, pour s'opposer aux entreprises de Judas Machabée. Il fut vaincu et forcé à fuir (l'an 166 av. J. C.). Nicanor fut envoyé de nouveau par Démétrius Soter contre Judas; après quelques légères attaques, ils en vinrent à un accommodement, et même se lièrent d'amitié; mais, le traître Nicanor ayant voulu surprendre Judas, la guerre recommença, et quatre ans après il fut tué dans une bataille, où il perdit 35,000 hommes. Judas lui coupa la tête et les mains, et les envoya à Jérusalem. *Mac.*, 1, *c.* 3. *v.* 38; *c.* 4, *v.* 1; *c.* 7, *v.* 26; 2, *c.* 8, *v.* 9; *c.* 14; *v.* 12; *c.* 15, *v.* 1. — *Jos.*, *A. J.*

12. — grammairien, fils d'Hermias, natif de Cyrène, florissait au musée d'Alexandrie, sous l'empereur Adrien. Il est auteur d'un traité sur la ponctuation, ce qui le fit surnommer Stigmatius (στίζω, ponctuer). Il avait aussi composé des *Opuscules* sur la ponctuation d'Homère, de Callimaque, qui se trouvent dans les *Anecdota græca* de d'Ansse de Villoison, Venise, 1781, in-4°. Il avait aussi écrit une description d'Alexandrie.

13. — de Cypre, un des sept diacres choisis par les apôtres. On dit qu'il prêcha dans sa patrie, et qu'il y fut martyrisé. *Act. des Ap.*, 6, *v.* 1.

14. — général de Titus, fut blessé au siége de Jérusalem.

15. — Samien, auteur d'un traité sur les fleuves.

1. NICARCHUS, philosophe corinthien, contemporain de Périandre. *Paus.*

2. — chef des Arcadiens, déserta chez les Perses pendant la retraite des dix mille. *Xénoph.*

NICARTHIDE, *-des*, fut nommé par Alexandre, gouverneur de Persépolis. *Q. C.*, 5, *c.* 6.

NICATOR, s'emploie souvent pour Nicanor.

NICATORES, *-res*, c'est-à-dire les vainqueurs (νικήτωρ, dor. νικάτωρ, vainqueur), nom que l'on donnait aux soldats de la cohorte royale chez les Macédoniens. *T. L.*, 53, *c.* 19.

NICAUSIS, reine de Saba qui vint rendre hommage à Salomon.

NICE, v. de la Gaule. V. NICÉE, n° 5.

1. NICÉ ou LA VICTOIRE. V. ce mot.

2. — eut d'Hercule un fils appelé Nicodrome.

NICÉARQUE, *-chus*, l'un des plus habiles peintres de l'antiquité. Parmi ses ouvrages on admirait surtout une Vénus au milieu des Grâces; un Cupidon, un Hercule vaincu par l'Amour; les anciens en parlent comme de trois chefs-d'œuvre.

NICÉE, *myth.*, naïade, fille du fleuve Sangar et mère des satyres, qu'elle eut de Bacchus, après que ce dieu l'eut enivré en changeant en vin l'eau d'une source dont elle avait coutume de boire. Elle donna, dit-on, son nom à la capitale de la Bithynie.

1. NICÉE, *hist.*, fille d'Antipater, épousa Perdiccas.

2. — femme d'Alexandre, gouverneur de Corinthe. Antigone ayant fait empoisonner son mari pour s'emparer de la place, elle refusa de la rendre. Antigone usa de ruse. Il feignit de lui faire épouser Démétrius, son fils, et se rendit maître de la place pendant la célébration du mariage. *Plut.*

1. NICÉE, *-cæa*, *géog.* (*Isnik*), v. de Bithynie, dans la partie orientale de cette province, sur le bord du lac Ascanien. Cette ville avait été fondée par Antigone, sous le nom d'Antigonie, mais ensuite Lysimaque, qui l'agrandit, lui donna le nom de Nicée, que portait sa femme. Nicée est célèbre par le concile général qui s'y tint sous Constantin. C'est la patrie de l'astronome Hipparque et de Dion Cassius. *Ptol.*, 5, *c.* 1. — *Strab.* — *Pline.*

2. — autre ville de Bithynie, primitivement OLBIA, au N., sur la côte. *Ptol.*, 5, *c.* 1.

3. — (*Naggour*), v. de l'Asie proprement dite, sur le territoire des Paropamisades.

4. — v. de l'Inde, dans la presqu'île en-deçà du Gange, sur la rive gauche du fleuve Hydaspe. Elle fut bâtie par Alexandre, en mémoire de sa victoire sur Porus. *Q. C.*, 9, *c.* 3. — *Just.*, 12, *c.* 8.

5. — (*Nice*), v. de la Gaule, dans la province des Alpes-Maritimes, sur le bord de la mer, au N. d'Olivuli Portus, à l'E. de Ventium, à l'O. d'Herculis Monoeci Portus, et au N. E. d'Antipolis. Cette ville, sur les confins de la Ligurie, était une colonie de Massilie. Les Marseillais la fortifièrent pour leur servir de place de défense contre les barbares, et afin de pouvoir conserver la liberté de la mer. Elle tomba au pouvoir des Oxybiens, peuples liguriens, et ensuite des Romains, sous lesquels elle s'augmenta considérablement. *Strab.* — *Pline.* — *Ptolem.*, 3, *c.* 1.

6. — v. de l'île de Corse. V. MARIANA.

7. — v. de la Locride, chez les Epicnémidiens, près des Thermopyles, à l'E. et près d'Anthéla. *T. L.*, 18, *c.* 5. — *Strab.*

NICÉPHORE, *-rus*, *myth.* (νίκη, victoire; φέρω, porter), surnom de Jupiter, représenté portant sur la main une petite statue de la victoire. On donnait aussi ce nom à Vénus et à Diane comme donnant la victoire.

1. NICÉPHORE, *-rus*, *hist.*, patriarche de Constantinople en 806, défendit avec zèle le culte des images contre l'empereur Léon l'Arménien, qui l'exila en 815 dans un monastère. Il mourut treize ans après à l'âge de soixante-dix ans. On a de lui, 1° *Chronologia tripartita*; 2° *Historiæ breviarium*; 3° la *Stichométrie*; 4° les *Antirrhétiques*; 5° *dix-sept Canons*, insérés dans la collection des conciles. Une partie de ses œuvres a été imprimée à Paris, en 1630.

2. — CÉSAR, historien byzantin, dont les ouvrages furent imprimés à Paris en 1661.

3. — GRÉGORAS, autre historien grec dont les ouvrages furent imprimés à Paris en 1702.

4. — Le nom de Nicéphore se rencontre très-fréquemment dans l'Histoire du Bas Empire.

NICÉPHORE, *archéol.*, jardin et promenade de Pergame, destinés aux discussions des philosophes. Cet établissement fut formé par Eumène, roi de Pergame. *Strab.*, 13.

1. NICÉPHORIE, *-rium* (*Racca*), v. de Mésopotamie, dans l'Osroène, sur les confins de la Syrie

et de l'Arabie, située sur l'Euphrate, à l'endroit où ce fleuve reçoit la rivière Eillicha. Elle fut bâtie par Alexandre, et agrandie par Séleucus Callinicus, d'où elle prit le nom de Callinicum. On lui donna aussi par la suite ceux de Constantina et Léontopolis. *T. L.*, 3, *c.* 33. — *Tac.*, *Ann.*, 6, *c.* 51.

2. — bois sacré de la Mysie, auprès de Pergame. *T. L*, 32, *c.* 33. — *Strab.* V. Nicéphore, *archéol.*

NICÉPHORIUS (*Kabour*), fleuve d'Arménie, qui sort des monts Niphate, dans la Bagraydanène, passe à Tigranocerte, et se jette dans le Tigre à Rehumène. *Tac.*, *Ann.*, 15, *c.* 4.

NICER (*Necker*), riv. de la Grande Germanie, à l'O., prend sa source dans les monts Abnoba, et se jette dans le Rhin, près de Lupodunum, sur les confins des Sedusii et des Vangiones.

1. NICÉRATUS, poète, natif d'Héraclée, fit en vers l'éloge de Lysandre. *Plut.*

2. — père de Nicias, célèbre capitaine athénien.

3. — Athénien, mis à mort par les trente tyrans l'an 404 av. J. C. *Diod. de Sic.*

1. NICET, -*tus*, l'un des plus éloquens et des plus judicieux orateurs et jurisconsultes des Gaules, dans le 5e siècle. Sidonius Apollinaire en fait un grand éloge.

2. — évêque de Trèves, dans le 6e siècle, dont on a deux petits traités intitulés : *De vigiliis servorum dei*, et *de psalmodiæ bono.*

NICÉTAS, philosophe de Syracuse, qui prétendait que le ciel, le soleil, la lune et les étoiles étaient stables, et qu'il n'y avait que la terre qui fût en mouvement. *Cic.*, *Q. Acad.*, 4, *c.* 124.

NICÉTÉRIES, -*ria* (νικᾶν, vaincre), fêtes athéniennes, instituées en mémoire de la victoire que Minerve remporta sur Neptune lorsqu'ils se disputèrent l'honneur de nommer la ville d'Athènes.

NICIA (*Lenza*), riv. d'Italie qui prend sa source dans la Ligurie orientale, chez les Apuani, et se jette dans le Padus (Pô), à Brixellum.

1. NICIAS, célèbre général athénien, débuta dans la carrière des armes, pendant la guerre du Péloponèse (424 av. J. C.), par la conquête de l'île de Cythère, qu'il enleva aux Lacédémoniens. Il conquit ensuite une partie de la Thrace. Les Athéniens ayant résolu de porter la guerre en Sicile (415 av. J.C.), Nicias fut mis à la tête de cette expédition, quoiqu'il la désapprouvât hautement, et qu'il en prévît la funeste issue. Il développa la plus grande valeur en Sicile, et s'éleva souvent contre les mesures imprudentes d'Alcibiade et de Lamachus, qu'on lui avait donnés pour collègues. Alcibiade ayant été bientôt rappelé par ses ennemis, Nicias bloqua Syracuse, en sorte que cette ville aurait été forcée de se rendre si l'arrivée de Gylippe, général lacédémonien n'eût rendu le courage aux assiégés. Gylippe fit des propositions de paix, que les Athéniens rejetèrent. Il y eut plusieurs combats, dans lesquels les Siciliens eurent l'avantage. Nicias, désespéré de ses revers, demanda aux Athéniens des renforts ou un successeur. Démosthène (l'ancien), qui lui fut envoyé avec une puissante flotte, ayant livré bataille malgré le conseil de ce général, fut vaincu, et ruina par son imprudence les affaires des Athéniens. Nicias, se voyant environné de tous côtés, se rendit à l'ennemi avec toute son armée ; mais les Siciliens, violant les clauses de la capitulation, le condamnèrent honteusement à mort avec Démosthène (l'an 413 av. J. C.). Ses troupes périrent de maladie et de misère dans les quartiers où on les avait disséminées. Quelques auteurs croient que Nicias ne mourut pas de mort violente. *Thucyd.*, 4. — *Plut.*, *Nic.*, 3. — *Corn. Nép.*, *Alc.* — *Diod.* — *Just.*, 4, *c.* 4.

2. — peintre athénien, qui vivait sous le règne d'Alexandre, excellait à peindre les femmes et les animaux.

3. — médecin de Pyrrhus, roi d'Epire, proposa à Fabricius d'empoisonner son maître, moyennant une somme d'argent. Le général romain rejeta cette offre perfide, et dénonça le traître à Pyrrhus. Quelques auteurs donnent à ce médecin le nom de Cinéas.

4. — Sicilien de la ville d'Enginum, ayant conseillé à ses concitoyens de se rendre aux Romains, et d'abandonner le parti des Carthaginois, plusieurs habitans voulurent le faire périr. Il contrefit le fou, et réussit par là à s'échapper et à se rendre au camp de Marcellus, à Syracuse. La ville ayant été prise, il obtint la grâce des vaincus. *Plut.*

5. — préteur des Achéens l'an 207 av. J. C. *T L.*, 28, *c.* 8.

6. — garde des trésors du roi Persée. Un jour pendant que ce prince était au bain, on vint lui apprendre que les ennemis approchaient. Il donna aussitôt l'ordre à Nicias de jeter dans la mer ses trésors. Nicias exécuta de suite cet ordre. Persée le mit à mort pour anéantir les témoins de sa frayeur.

7. — (Curtius), grammairien romain, intime ami de Cicéron et de Pompée. *Cic.*, *Am.*, 7, *ép.* 23.

8. — écrivain natif de Nicée, composa une histoire de la philosophie.

NICII, v. du Delta. V. Prosopites

1. NICIPPE, -*ppe*, *myth.*, fille de Pélops et femme de Sthénélé.

2. — une des filles de Thespius. *Apollod.*

Nicippe, -*pus*, *hist.*, tyran de l'île de Cos, n'était d'abord que simple particulier. Une de ses brebis ayant mis bas un lion, on regarda ce prodige comme le présage de sa future grandeur.

NICO V. Nicon.

NICOCHARÈS, poète grec, contemporain d'Aristophane.

1. NICOCLÈS, fils et successeur d'Evagoras, roi de la ville de Salamine, en Cypre, l'an 374 av. J. C., gouverna avec sagesse. Il était magnifique et voluptueux. Isocrate lui a adressé un discours, dans lequel il trace les devoirs d'un roi. Il lui met dans la bouche un autre discours, où il rend compte lui-même de son administration.

2. — roi de Paphos, en Cypre, tributaire de Ptolémée Soter, roi d'Egypte; ayant secoué le joug de ce prince pour embrasser le parti des Perses, Ptolémée ordonna à un de ses officiers de le faire mourir, afin de retenir par cet exemple les autres princes dans sa dépendance. Nicoclès prévint le supplice en se donnant la mort, et toute sa famille suivit son exemple, l'an 310 av. J. C. *Diod.*

3. — ancien poète grec, qualifiait les médecins d'heureux mortels, parce que le jour éclairait le bien, et que la terre cachait dans son sein le mal qu'ils faisaient.

4. — intime ami de Phocion, lui demanda et obtint comme une faveur de boire du poison avec lui.

5. — ayant tué en trahison Paséas ou Pasias, tyran de Sicyone, s'empara du souverain pouvoir. Aratus, à peine âgé de 20 ans, le fit déposer, et il ne dut son salut qu'à la fuite. Il n'avait régné que quatre mois. *Plut.*, *Arat.* — *Cic.*, 2, *c.* 81.

1. NICOCRATES, -*tes*, tyran de Cyrène.

2. — roi de Salamine, en Cypre, réunit dans sa bibliothèque les livres les plus précieux. *Athén.*, 1.

1. NICOCRÉON, tyran de Salamine, en Cypre, et ensuite de l'île entière (372 av. J. C.), régnait encore sous le règne d'Alexandre-le-Grand, à la cour duquel il vécut quelque temps. C'est lui qui fit piler le philosophe Anaxarque dans un mortier. *Plut.*

2. — commandant de l'île de Cypre l'an 312 av. J. C., sous Ptolémée-Lagus. *Diod. de Sic.*

NICODAMUS, un des principaux chefs étoliens dans la guerre contre les Romains. *T. L.*, 38, *c.* 5.

1. NICODÈME, *-mus*, Athénien à qui Conon donna le commandement de la flotte qu'il envoya au secours d'Artaxerce. *Diod.*, 14.

2. — sénateur juif de la secte des Pharisiens, disciple de J. C. Il rendit avec Joseph d'Arimathie les derniers devoirs à Jésus-Christ crucifié Il y a sous le nom de Nicodéme un évangile plein d'erreurs et de faussetés, qui a été composé par les manichéens. *Jean*, 3, *v* 1; 7, *v.* 45; 19, *v.* 39 et 40.

1. NICODORE, *-rus*, archonte d'Athènes 314 ans av. J. C.

2. — athlète de Mantinée, qui étudia la philosophie dans sa vieillesse. *Suidas.*

1. NICODROME, *-mus*, fils d'Hercule et de Nicé.

2. — Athénien, qui s'empara de l'île d'Egine.

NICOLAÏ, *-lai*, nom donné par Auguste aux dattes fameuses que produisait la vallée de Jéricho, parce que, dit-on, Nicolas de Damas (V. ce mot) lui en envoyait à certaines époques fixes. *Suid.* — *Athén.*

NICOLAÏTES, hérétiques du premier siècle, ainsi appelés à cause du diacre Nicolaüs (n° 4), qu'on regarde comme le chef de leur hérésie, s'abandonnaient, dit-on, aux débauches les plus criminelles.

1. NICOLAS, *-laüs*, respectable vieillard syracusain qui employa tout le pouvoir de son éloquence pour détourner ses compatriotes de mettre à mort les Athéniens faits prisonniers avec Nicias, quoiqu'il eût lui-même perdu ses deux fils dans cette guerre. Ses remontrances furent inutiles. *Diod.*

2. — Etolien, lieutenant de Ptolémée Philopator, se signala par sa fidélité et son courage dans la guerre de Syrie contre Antiochus-le-Grand.

3. — DE DAMAS, *Damascenus*, ainsi nommé parce que cette ville était sa patrie, poète, historien et philosophe péripatéticien du 1er siècle av. J. C. Il avait un grand pouvoir sur Hérode, qui se plaisait à l'entretenir, et à le combler de bienfaits. Le philosophe eut le bonheur de pouvoir lui témoigner sa reconnaissance. Quand Auguste fit pressentir à Hérode une prochaine et inévitable disgrâce, Nicolas, envoyé à Rome, eut l'adresse de semer et d'accroître la division entre ses accusateurs, et de les faire condamner eux-mêmes par le prince, qui en même temps rendit ses bonnes grâces au roi des Juifs. Nicolas de Damas avait composé entre autres pièces de théâtre une tragédie nommée *Susanne.* Il avait écrit une *Histoire universelle* en cent quarante-quatre livres, et des *traités de philosophie* cités par Simplicius. On n'a de lui que quelques extraits dans la bibliothèque de Photius, et un fragment sur sa propre vie. *Jos.*, *Ant. Jud.* — *Suid.* *Athén.*

4. — prosélyte d'Antioche, qui, de païen se fit juif, et de juif chrétien, et fut choisi pour être l'un des sept premiers diacres de l'église de Jérusalem. On croit que c'est lui qui fut l'auteur de la secte des nicolaïtes. *Act. des Ap.*, 6, *v.* 5.

5. — PRÆPOSITUS, médecin du 6e siècle après J. C, auteur des *Antidotaria*, ouvrage rempli d'absurdités.

NICOMACHA ou NICOMACHÉ, une des filles que Thémistocle eut de sa seconde femme. *Plut.*

NICOMAQUE, *-chus*, et GORGASE, *myth.*, fils de Machaon et d'Anticlée, avaient, dit-on, régné ensemble à Phères, après la mort de leur père. On les regardait comme des divinités bienfaisantes qui avaient le pouvoir de guérir les malades. *Paus.*

1. NICOMAQUE, *hist.*, poète tragique d'Athènes, qui florissait vers l'an 420 av. J. C., se rendit célèbre par une pièce, entre autres, intitulée *Œdipe.* Il vainquit plusieurs fois Euripide et Sophocle. Nous n'avons rien de lui. *Suid.*

2. — père du célèbre Aristote. Il s'appliqua à la médecine, et destina son fils à cette profession. Suidas lui attribue six livres sur la médecine. Il se distingua parmi les disciples de Platon. *Diog.*

3. — fils naturel du précédent et frère d'Aristote. C'est à lui que ce philosophe a adressé ses traités de morale.

4. — jeune débauché, ami de Dymnus, fit connaître à son frère Cébalinus la célèbre conspiration dont Dymnus lui avait confié le secret, et le chargea d'en instruire Alexandre lui-même. C'est par là que le complot fut découvert. *Q. C.*, 6, *c.* 7.

5. — général lacédémonien, fut vaincu par Timothée.

6. — philosophe pythagoricien, auteur de deux ouvrages intitulés *Institutions d'arithmétique* et *Manuel d'harmonie.* Il composa aussi quelques ouvrages de philosophie, qui n'existent plus.

7. — fils et élève du peintre Aristodème, fut mis au rang d'Apelle, de Protogène et d'Asclépiodore. *Cic.*, *Brut.* — *Plut.*

NICOMÈDE, *-des*, nom commun à trois rois de Bithynie et à quelques personnages de pays divers.

1° Rois de Bithynie.

1. NICOMÈDE Ier, l'aîné des fils de Zypœtas, monta sur le trône à la mort de son père, vers l'an 281 ou 278 av. J.C., et fut le premier sous lequel le royaume de Bithynie acquît quelque importance. Craignant que les princes ses frères ne songeassent à démembrer le royaume, il les fit tous périr, à l'exception d'un seul, Zybéas ou Zypœtas, qui eut l'art d'échapper au massacre, et qui bientôt revint les armes à la main revendiquer une partie du royaume, forma un parti puissant, et fit révolter plusieurs provinces. Nicomède, inquiet de ces mouvemens, craignant d'ailleurs l'ambition d'Antiochus Soter, son voisin, s'unit contre ce prince aux villes de Byzance, de Chalcédoine et de Thionte, et appela dans l'Asie mineure les Gaulois de la Thrace, auxquels il donna la Galatie. Cette coalition déjoua les projets d'Antiochus sur la Bithynie, et Nicomède tranquille put exécuter son dessein favori, celui de fonder une capitale; ce fut Nicomédie. La sagesse et la modération de son gouvernement le rendirent l'idole de ses peuples. Mais, séduit par les artifices d'Etazéla, sa seconde femme, il consentit à déshériter Zélas, fils du premier lit, pour le jeune Prusias, ce qui entraîna des troubles après sa mort, arrivée l'an 246 av. J. C. *T. L.*, 32, *c.* 16. — *Tzets.*, *Chil.* 3, *hist.* 115.

2. — II, surnommé PHILOPATOR (qui aime son père), sans doute par ironie, chassa du trône son père Prusias II, et le fit tuer dans un temple, 149 ans av. J C. Il ne se décida à cet acte dénaturé que pour éviter la mort que lui même avait préparée. Il régna ensuite dans une paix profonde, et fit oublier à ses sujets, par son affabilité et la douceur de son gouvernement, le crime auquel il devait la couronne. Sur la fin de sa vie, il conquit à frais communs avec Mithridate-le Grand, et partagea avec ce prince la Paphlagonie; celui-ci ayant voulu seul jouir de la conquête, Nicomède lui suscita des embarras dans la Cappadoce, dont il avait assassiné le roi Ariarathe, et où il avait placé un de ses fils en bas âge, qu'il disait être fils de ce dernier, et par conséquent héritier légitime du trône de Cappa-

doce. Nicomède, d'accord avec Laodice, veuve d'Ariarathe, fit paraître un autre jeune homme, qui accusait le premier d'imposture, et se prétendait le seul véritable fils du prince assassiné. Les deux rivaux portèrent leur différend devant les Romains, qui pour les punir tous deux ôtèrent la Cappadoce à Mithridate, et la Paphlagonie à Nicomède. Ce prince mourut assassiné lui-même par son fils Socrate, vers l'an 92 av. J. C., après un règne de 57 ans. *T. L.*, 45, *c.* 44. — *Just.*, 2, *c.* 34, 37, 38.

3. — III, fils de Nicomède II et d'une danseuse nommée Nysa, succéda à son père l'an 92, et fut détrôné d'abord par Socrate, son frère, puis par Mithridate-le-Grand, qui protégeait Socrate (90); mais les Romains le rétablirent; ayant à son tour attaqué Mithridate (89), il fut battu par ce prince, et chassé de nouveau de ses états; il ne fut replacé sur le trône que par Sylla, après la ruine de Mithridate (85). Il gouverna encore dix ans, au bout desquels il mourut sans postérité. Il institua les Romains héritiers du royaume de Bithynie, qui fut aussitôt réduit en province. Ce prince est célèbre par sa fidélité aux Romains et son amitié pour César. *Appien.* — *Florus*, 3, *c.* 5. — *Just.*, 38, *c.* 3 et 5. — *Suét.* — *Cés.*, 2. — *V. Pat.*, 2, *c.* 4.

2° *Personnages divers.*

1. Nicomède, géomètre grec, célèbre par l'invention de la courbe appelée *conchoïde*. Il vivait peu après Eratosthène.

2. — Messénien qui passa du parti de Cassandre à celui de Démétrius, disant publiquement qu'il était toujours utile de faire cause commune avec le plus fort. *Plut.*

3. — ingénieur au service de Mithridate.

4. — un des précepteurs d'Antonin

NICOMÉDIE (*Comidia* selon les Italiens, et *Is-Nikmid* selon les Turcs), capitale de la Bithynie, dans la partie septentrionale, sur la Propontide, vers le fond du golfe Astacène. Elle devait sa fondation à Nicomède Ier, qui lui donna son nom. Sous les rois de Bithynie, cette ville était une des plus considérables de l'Asie mineure. Lorsque la Bithynie fut réduite en province romaine, Nicomédie devint le siége des gouverneurs de la province, dont quelques-uns lui procurèrent de grands avantages. Pline le jeune l'orna d'une nouvelle place publique, y construisit un aquéduc, et dessécha un grand lac voisin, en pratiquant un canal, qui fit refluer ses eaux dans la mer. Dioclétien y fit élever à grands frais des édifices superbes, et il y tenait ordinairement sa cour. Nicomédie est célèbre par la naissance d'Arrien et par la mort d'Annibal. *Paus*, 5, *c.* 12. — *Pline*, 5. — *Pline le J.*, 10, *ép.* 50. — *Ptol.*, 5, *c.* 1. — *Strab.*, 12. — *Am. Marc.*, 17.

1. NICON, *-ço*, fameux athlète de Thase, fut couronné quatorze fois dans les jeux solennels de la Grèce. On lui éleva une statue, qui fut jetée à la mer, comme coupable d'homicide, ayant tué en tombant un homme qui la frappait. Quelques années après, les Thasiens étant affligés d'une grande famine, et ayant consulté l'oracle de Delphes, ils firent retirer de la mer la statue, et lui rendirent des hommages. *Suid.*

2. — de Tarente, surnommé Percon, se joignit à Philémène pour livrer la ville aux Carthaginois, après en avoir chassé les Romains, l'an 212 av. J. C. Deux ans après il contribua au succès d'une bataille navale contre les Romains, et tua de sa propre main D. Quintius, général ennemi. Il fut tué l'an 209, à la prise de Tarente. *T. L.*, 25, *c.* 8; 26, *c.* 39; 27, *c.* 16.

3. — grammairien et architecte grec, père du médecin Galien.

NICONIDAS, Thessalien, célèbre ingénieur de Mithridate.

NICONIE, *-nia*, v. de la Sarmatie, à cent vingt stades du Pont-Euxin, sur la rive gauche du Tyras.

NICOPHANE, *-nes*, peintre grec, dont les ouvrages étaient très-estimés. *Pline*, 35, *c.* 10.

NICOPHÈBE, *-bus*, Athénien, commandait la garnison de Cythère, sous Pharnabaze. *Xenoph.*

NICOPHORE, *-rus.* V. Nicéphore.

NICOPHRON, poète comique d'Athènes, qui vivait quelque temps après Aristophane.

NICOPLE, corruption du mot Nicopolis. V. Nicopolis, 2.

NICOPOLIS (νικὴ, victoire; πόλις, ville), nom commun à beaucoup de villes, ainsi appelées en mémoire de quelque victoire éclatante.

1. Nicopolis (*Gyanijs* ou *Divriki*), grande v. du Pont, au S., sur les confins de la Cappadoce et de la petite Arménie, auprès du fleuve Lycus, au N. E. de Néo-césarée, avait été fondée par le grand Pompée au lieu même où il vainquit Mithridate. *Strab*, 12. — *H. Pans.*, *G. d'Alex.* — *Dion Cass.* — *Ptol.*, 5 *c.* 7.

2. — (*Preveza-Vecchia*), v. d'Epire, dans la Molosside, à l'extrémité S. E. de la peninsule occidentale qui termine cette contrée, et à l'entrée du golfe d'Ambracie, fut fondée par Auguste, après la bataille d'Actium. Les priviléges dont il combla ses habitans la rendirent en peu de temps populeuse et opulente. *S. Paul*, *ép. à Tite*, 3, *c.* 12. — *Strab.* — *Tac.*, *Ann.*, 2, *c.* 53; 5, *c.* 10. — *Ptol.*, 3, *c.* 56.

3. — (*Kars* ou *Kaissera*) v. de l'Egypte inférieure, hors du Delta, au N.O., sur la mer, entre *Taposiris parva* et Alexandrie, bâtie par Auguste après sa victoire sur Antoine et Cléopâtre, égalait presque Alexandrie en grandeur. *Strab.* — *Jos.*, *G. Jud.*, 7. — *Dion Cass.*

4. — v. de Judée, dans la tribu de Dan, au N. E. sur les confins de celle de Benjamin, fut élevée par Vespasien, sur les ruines d'Emmaüs, et incendiée par Quintilius Varus, gouverneur de Syrie. Elle fut ruinée de nouveau sous les Antonins, et relevée par Héliogabale et Alexandre Sévère. V. Nicée. *Jos.*, *G. Jud.*

5. — v. de la Cilicie champêtre, vers l'Orient, près des monts Amanus, et sur les confins de la Syrie, ce qui l'a fait annexer quelquefois à la Séleucide ou à la Syrie Euphratésie. *Ptol.*, 5, *c.* 8.

6. — v. de la Thrace mérid., sur le Nestus, au S. d'Abdère, et à l'E. de Drabesque. *Ptol.*, 3, *c.* 1.

7. — (*Eski-Stamboul*), v. de la seconde Mésie, vers le S, chez les Crobyzes au N. E., près des monts Hémus, sur l'Iatrus. *Ptol.*, 3, *c.* 11.

8. — (*Nicopoli*), v. de la Mésie 1re, au N. E., sur les confins de la seconde Mésie, chez les Triballes, au confluent de l'Aluta et de l'Ister, fut bâtie par Trajan, vainqueur de Décébale. *Am. Marc.*, 31, *c.* 11.

1. NICOSTRATE, *-ta*, *myth.*, mère d'Evandre, fameuse devineresse, qui fut surnommée *Carmentis* ou *Carmenta*, parce qu'elle ne donnait ses prédictions qu'en vers (*carmen*). *Plut.*

2. — *-tus*, fils de Ménélas, qu'il eut selon les uns, de l'esclave Piéris, selon d'autres, d'Hélène.

1. Nicostrate, *-tus*, *hist.*, Argien, institua certaines cérémonies religieuses, qui consistaient à jeter tous les ans, à un jour marqué, des torches ardentes dans un fossé, en l'honneur de Proserpine. *Paus.*

2. — capitaine athénien, qui fut envoyé l'an 419 ans av. J.C., avec mille hommes et deux cents chevaux, au secours des habitans d'Argos.

5. — capitaine argien doué d'une force extraor-

dinaire. Il se piquait d'imiter Hercule, et portait comme ce héros une peau de lion. Il fut envoyé l'an 351 av. J. C., avec trois mille hommes, pour combattre sous Artaxerce-Ochus. *Diod. de Sic.*, 16.

4 — lieutenant d'Alexandre, conspira avec Hermolaüs contre ce prince, et fut mis à mort ainsi que tous ses complices. *Q. C.*, 8, *c.* 6, etc.

5. — préteur des Achéens l'an 197 av. J. C., remporta une victoire sur Androsthène, gouverneur de Corinthe pour Philippe. *T. L.*, 32, *c.* 39 et 40; 33, *c.* 14 et 15.

6. — poète tragique, natif d'Ionie.

7. — poète comique d'Argos.

8. — orateur macédonien, contemporain de l'empereur Antonin.

NICOTÉLÉE, *-lea*, mère d'Aristomène, prétendait avoir eu commerce avec un serpent. *Paus*, 4, *c.* 4.

NICOTERA (*Nicotera*), v. d'Italie, dans le Brutium, sur une montagne à peu de distance de la mer.

NICOTHOÉ, une des harpies.

NIDUM (*Neath*), v. de la Grande-Bretagne, dans la Bretagne 2e, à l'O. d'Isca Silurum.

NIGAMA (*Nega-Patnam*), v. de l'Inde en-deçà du Gange, au S., sur la côte orientale, chez les Sères.

1. NIGER, *hist.* (C. PESCENNIUS JUSTUS), empereur romain. V. PESCENNIUS.

2. — (QUINCTIUS), consul, l'an de J. C. 117.

3. — ou SIMON-LE-NOIR, Juif qui commandait la province d'Idumée au commencement de la guerre des Juifs contre les Romains. Il se signala dans plusieurs circonstances, principalement contre Sextius Gallus, à Gabaon et à Ascalon. Simon et Jean, qui avaient usurpé toute l'autorité à Jérusalem, jaloux de la gloire de Niger, l'accusèrent d'avoir des intelligences avec les Romains, et le firent lapider.

NIGER ou NIGRIS, *géog.* (*Niger*), fleuve de la Libye, sort du Nigrites-Palus, passe à Nigira, et se perd dans les lacs ou terres appelées *Mers douces* par les Arabes. Les modernes ne connaissent pas bien le cours de ce fleuve. Les anciens croyaient qu'il coulait vers l'O., quoiqu'il se dirigeât du côté opposé. *Hérod.* — *Pline*, 5, *c.* 1, 8. — *P. Méla*, 1, *c.* 4; 3, *c.* 10. — *Ptol.*, 4, *c* 6.

NIGIDIUS (P.) FIGULUS, philosophe pythagoricien et astrologue romain, l'un des plus savans de son temps après Varron. Il fut l'ami de Cicéron, l'aida à déjouer la conjuration de Catilina, et parvint à la dignité de préteur et de sénateur. Ayant pris le parti de Pompée, pendant la guerre civile, il fut exilé, et mourut en exil l'an 45 av. J. C. Il se livrait à l'astrologie. *Cic.*, *Am.*, 4, *ép.* 12; *disc. v. Sylla*, 31. — *Pline.* — *Phars.*, 1, *v.* 639.

NIGIRA (*Ghana*) v. de la Libye intérieure, sur la rive septentrionale du Niger.

NIGLISSAR, fils d'Evilmérodach et petit-fils de Nabuchodonosor. V. NÉRIGLISSOR.

NIGRINIEN, *-nianus*, consul en Occident l'an 360, avec Sergius. Ce consulat est remarquable en ce que l'année suivante fut désignée par la formule: *l'année après le consulat de Sergius et Nigrinien*, ce qui alors arrivait pour la première fois.

1. NIGRINUS (C.) PONTIUS, consul sous Tibère l'an de J. C. 37.

2. — fut mis à mort par Adrien, lors de son avénement à l'empire. *Dion Cass.*

NIGRITES (*niger*, noir). Les anciens donnaient ce nom en général aux peuples qui habitaient les bords du Niger dans la Libye intérieure. *Méla*, 1, *c.* 4. — *Pline*, 5, *c.* 1.

NIGRITES PALUS, lac de la Libye, traversé par le Niger. V. NIGER.

NIGRIS. V. NIGER.

NIL, *-us* (*Nil*), autrefois Egyptus, célèbre fleuve d'Egypte. Sa source, ignorée des anciens, n'est guère mieux connue des modernes, ce qui a donné lieu au proverbe *Nili caput quærere*, qui se dit des choses impossibles. Il coule au milieu de l'Egypte, du midi au nord; il se divise en plusieurs branches, et se jette dans la Méditerranée par sept embouchures, dont la plus orientale est la bouche Pélusienne, et la plus occidentale la bouche Canopique. Les autres sont la Sébennytique, celle de Saïs, la Mendésienne, la Bolbitine, et la Bucolique. Toutes sont l'ouvrage de la nature, à l'exception des deux dernières qui ont été creusées par les hommes. De ces branches on n'en voit plus aujourd'hui que deux : celles de Damiette et de Rosette, les autres étant presqu'entièrement à sec, ou incapables de servir à la navigation. L'île que le Nil forme en se divisant en plusieurs branches, a pris le nom de Delta, à cause de sa ressemblance avec la quatrième lettre de l'alphabet grec (Δ). Le Nil dans son cours forme plusieurs îles dont la principale est Méroé (V. ce nom.) De plus toutes les branches qui arrosent le Delta, étant jointes par des canaux, font de tout ce pays une réunion d'îles. Un de ces canaux faisait communiquer la branche pélusique avec la mer Rouge.

Tous les ans le Nil franchit ses rivages, et inonde la contrée. C'est à ces inondations périodiques que l'Egypte doit sa fertilité. Le fleuve commence à grossir au mois de mai, croît successivement pendant cent jours, et met le même espace de temps à rentrer dans son lit. Pendant ce temps plus de communication entre les habitans que par le moyen de petites barques construites à cet effet. Quand le moment de la rentrée des eaux est venu, on les voit diminuer peu à peu; et à cette plaine liquide succède une campagne riante, imbibée de toute l'eau nécessaire pour produire la récolte d'une année. C'est alors que les terres sont mises en culture, et que, sous un sol aride et brûlé du soleil, on voit croître une moisson abondante. Les eaux du Nil se mesuraient par un instrument nommé Niloscope ou Nilomètre (V. ce mot). Lorsque les eaux ne s'élèvent pas à seize coudées, l'Egypte est menacée de la famine; si au contraire elles dépassent cette hauteur, le pays est exposé à un autre inconvénient; les maisons sont entraînées, les bestiaux noyés par la force des eaux, et les fruits de la terre sont détruits par la grande quantité d'insectes qui naissent du limon. Ainsi le Nil est tour-à-tour le fléau et la bénédiction du pays qu'il arrose; c'est pour cela qu'autrefois les Egyptiens ne payaient les impôts qu'en proportion de la crue des eaux. Dès les temps les plus anciens on chercha à remédier aux inconvéniens des trop grands débordemens en creusant un lac pour recevoir le trop plein (V. MOERIS).

Pénétrés d'admiration et de reconnaissance pour ce miracle annuel, les Egyptiens instituèrent en l'honneur du fleuve des fêtes nommées Niloennes.

L'inondation du Nil, dont la cause fut toujours ignorée des anciens, qui la cherchèrent cependant avec le plus grand soin, est produite par les grandes pluies qui tombent régulièrement en Ethiopie pendant le mois d'avril et de mai. Il semblerait que la cause de ce phénomène n'était point inconnue à Homère, puisqu'il dit que le Nil est un épanchement du ciel. On donnait le nom de *Niliaci* et de *Niligenæ* à ceux des Egyptiens qui habitaient sur les bords du Nil, et celui de *Nili* ou d'*Euripi* aux canaux qu'on avait ouverts pour faciliter la navigation. Le Nil nourrissait plusieurs poissons remarquables, entre autres le crocodile, l'ichneumon, ennemi du crocodile, et l'hippopotame. *Hom.*, *Ode* 14,

v. 268. — *Hérod.*, 2, c. 10; 4, c. 50. — *Lucr.*, 6, v. 712. — *Cic.*, *Lois*, 2, c. 1; *à Attic.*, 11, *ép.* 12. — *Corn. Nép.*, *Eum.*, c. 5. — *Virg.*, *Géorg.*, 4, v. 288; *En.*, 6, v. 800; 9, v. 31. — *Métam.*, 5, v. 187; 15, v. 750. — *Strab.*, 17. — *Méla*, 1, c. 9; 3, c. 9. — *Sén.*, *Quest. Nat.* — *Phars.*, 1, 2. — *Pline*, 5, c. 10. — *Claud.*, *Epig. sur le Nil.* — *Amm. Marc.*, 22.

2. — (peut-être *la Pédra*), petite riv. d'Ethiopie.

NILÉE ou NÉLÉE. V. NÉLÉE.

NILOENNES, *-loa*, fêtes en l'honneur du Nil, fleuve que les Egyptiens adoraient comme un dieu.

NILOPTOLÉMÉE, *-maum*, v. située sur la côte orientale de l'Afrique.

1. NILUS, *myth.*, divinité des Égyptiens, n'était que le Nil divinisé. On la confondait avec Osiris, et l'on célébrait en son honneur les Niloennes.

2. — roi de Thèbes, petit-fils d'Atlas, donna, dit-on, son nom au Nil. V. NIL.

NILUS (S.) ou S. NIL, *hist.*, écrivain du 5[e] siècle, à Constantinople. Outre plusieurs ouvrages de théologie et de morale, il est auteur d'une *Paraphrase du Manuel d'Epictète*. Ses œuvres ont été publiées par Allatius et Suarès, 2 vol. in-fol., Rome, 1673, en grec et en latin. On estime principalement ses *Epîtres* et ses *Exhortations à la vie spirituelle*, dont on a une édition avec la traduction latine du P. Poussine, Paris, 1617, in-4°.

NIMBE, *Nimbus*, auréole ou cercle lumineux dont les peintres entouraient la tête des dieux. Dans la suite on donna le Nimbus aux empereurs; aujourd'hui les artistes le donnent aux saints.

NIMES. V. NÉMAUSE, *géog.*

NINIAS ou NINUS LE JEUNE, fils de Ninus et de Sémiramis, monta sur le trône d'Assyrie l'an 2008, ou, selon d'autres chronologies, 1965 av. J. C., après l'abdication volontaire de sa mère. Quelques auteurs disent au contraire qu'il la chassa du trône, et la fit mourir, parce qu'elle l'avait excité à commettre un inceste avec elle. Le règne de Ninias fut celui du luxe et de l'extravagance. Ce prince confia à ses ministres les rênes du gouvernement, s'abandonna à la mollesse, et ne parut jamais en public. Ses successeurs imitèrent ce funeste exemple: aussi aucun d'eux n'a laissé un nom illustre dans l'histoire. *Just.*, 1, c. 2. — *Diod.*, 1.

1. NINIVE ou NINUS, *Ninus* (*Nino*), v. capitale de l'Assyrie, sur le bord oriental du Tigre, au confluent du Lycus avec ce fleuve, au N. O. de Babylone. Ctésias et Diodore la placent sur l'Euphrate. Cette ville, l'une des plus anciennes du monde, fut fondée par Nemrod ou par Assur, sous un nom qui n'a pas été conservé; mais dans la suite Ninus l'embellit, la fortifia, et lui donna son nom, ce qui fait que plusieurs auteurs le désignent comme en étant le fondateur. Ninive avait dix lieues de circuit; ses murs, hauts de 100 pieds, étaient d'une telle épaisseur qu'on pouvait aisément y faire passer trois chars de front; ils étaient flanqués de quinze cents tours hautes de 200 pieds. Le nombre de ses habitans s'élevait, dit-on, de six à sept cent mille. Ninive fut prise deux fois: la première vers l'an 820 av. J. C., par Arbace et Bélésis, qui en firent la capitale d'un nouvel empire; la seconde par Nabopolassar, roi de Babylone, et Astyage, roi des Mèdes, ligués ensemble, l'an 626, ou plutôt 606 av. J. C., qui la détruisirent entièrement. Jonas avait prêché la pénitence à Ninive, et en avait prédit la ruine. *Gen.*, 10, v. 11. — *Hérod.*, 1, c. 106, 185 et 193; 2, c. 150. — *Tac.*, *Ann.*, 12, c. 13. — *Paus.* — *Pline.* — *Ptolém.*, 16, c. 1. — *Jos.*, *Ant. Jud.*

2. — petite v. en-deçà de l'Euphrate, à trois journées des montagnes de la Cilicie. Nabuchodonosor y résida quelque temps, ce qui l'a fait regarder par erreur comme roi de la grande Ninive.

NINNIUS (L.) QUADRATUS, tribun du peuple qui s'opposa aux desseins de Clodius contre Cicéron. *Cic. à Attic.*, 3, *ép.* 23; 9, *ép.* 18.

NINUS, *myth.*, arrière-petit-fils d'Hercule et père d'Argon ou Agron, un des princes qui régnèrent en Lydie. *Hér.*, 1, c. 7.

1. NINUS I[er], *hist.*, roi d'Assyrie, fils de Bélus, bâtit ou du moins agrandit la ville de Ninive, et jeta les fondemens de la puissance des Assyriens, dont il fut le premier roi, l'an 2059 av. J. C. Il étendit ses conquêtes depuis l'Egypte jusqu'aux extrémités de l'Inde et de la Bactriane. Ayant conçu de l'amour pour Sémiramis, femme d'un de ses officiers, il l'épousa, après avoir forcé son mari à se donner la mort. Ninus régna cinquante-deux ans, et laissa en mourant son royaume à Sémiramis, dont il avait un fils (2007). L'histoire de Ninus est très-obscure, et paraît même fabuleuse à quelques écrivains. Ctésias, qui l'a écrite, n'est pas toujours digne de foi. Ninus reçut les honneurs divins après sa mort, et devint le Jupiter des Assyriens, et l'Hercule des Chaldéens. *Ctésias.* — *Hérod.*, 2. — *Diod.*, 2. — *Just.*, 1, c. 1; 2, c. 3. V. SÉMIRAMIS.

2. — II, roi d'Assyrie l'an 898 ou 840 av. J. C., le même que le Sardanapale qui périt lors de la révolte d'Arbace. V. SARDANAPALE, n° 1.

3. — III, roi d'Assyrie, successeur d'Assarhaddon, monta sur le trône selon les uns 688, selon les autres 667 ans av. J. C., et régna vingt-six ans, jusqu'en 641. Il eut pour successeur Nabuchodonosor. C'est lui, et non le prédécesseur, que quelques chronologies nomment Ninus II.

4. — magicienne ou empoisonneuse d'Athènes, fut condamnée à mort sur les accusations de Ménéclès, comme donnant des breuvages dangereux à des jeunes gens afin de s'en faire aimer. *Demosth.*

NINUS, *géog.* V. NINIVE.

NINYAS. V. NINIAS.

1. NIOBÉ, fille de Tantale, roi de Lydie, et d'Euryanasse ou de Dioné, épousa Amphion, fils de Jasius. Hésiode lui donne dix fils et autant de filles; Hérodote seulement deux fils et trois filles; Homère et Properce six fils et six filles; Ovide et Apollodore portent à quatorze le nombre des enfans de Niobé, sept de chaque sexe. Les fils se nommaient Sipyle, Minyte, Tantale, Agénor, Phædime, Damasichthon et Ismène, et les filles Cléodoxa, Éthodéa ou Théra, Astyoché, Phthia, Pélopia ou Chloris, Astycratée et Ogygie. Niobé, fière d'une si nombreuse famille, se préféra à Latone, qui n'avait que deux enfans, tourna son culte en ridicule, et se vanta d'être plus digne de l'adoration des mortels que la mère d'Apollon et de Diane. Latone irritée supplia ses enfans de punir Niobé. Aussitôt Apollon perça de ses flèches les fils de cette princesse, et Diane fit périr ses filles à l'exception de Chloris, qui avait épousé Nélée, roi de Pylos. En apprenant cette nouvelle, Niobé resta muette de douleur, et fut changée en rocher. Selon une tradition moins fabuleuse, ne pouvant plus supporter le séjour de Thèbes, elle retourna en Lydie, pays de son père, et finit ses jours sur le mont Sipyle. Ses enfans, dit Homère, demeurèrent neuf jours sans sépulture, parce que Jupiter changeait en pierres tous ceux qui voulaient les ensevelir. Le dixième jour, les dieux eux-mêmes leur rendirent les derniers devoirs. On place cet événement 120 ans avant la guerre de Troie. *Il.*, 24, v. 602. — *Apoll.*, 3, c. 5. — *Métam.*, 6, *fab.*, 5. — *Hyg.*, *fab.* 9. — *Cic.*, *Tusc.*, 3, c. 63. — *Hor.*, 4, *ode* 6. — *Prop.*, 2, *él.* 9. — *Juv.*, *S.*, 6, v. 176.

2. — fille de Phoronée roi du Péloponèse, et la

Laodice, fut aimée de Jupiter, dont elle eut un fils appelé Argus, qui donna son nom à l'Argolide. *Paus.*, 2, *c.* 22. — *Apollod.*, 2, *c.* 1; 3, *c.* 8.

NIOBIDÆ, les enfans de Niobé.

NIPHÆUS, Rutule, tué par ses chevaux. *En.*, *v.* 570.

1. NIPHATE, *-tes*, haute mont. d'Asie qui sépare l'Arménie de l'Assyrie, et sur laquelle, selon Strabon, le Tigre prend sa source. *Georg.*, 3, *v.* 30 — *Hor.*, 2, *ode* 9, *v.* 20. — *Phars.*, 3, *c.* 245. — *Pline.* — *Ptol.*, 5, *c.* 13.

2. — fleuve d'Arménie qui se jette dans le Tigre.

NIPHÉ, compagne de Diane. *Mét.*, 3, *v.* 245.

NIRÉE, *-reus*, roi de l'île de Naxos, fils de Caropus et d'Aglaïa, était, après Achille, le plus beau des capitaines grecs qui parurent au siége de Troie. *Iliade*, 2, *v.* 178. — *Hor.*, 2, *ode* 2.

NIRIGLOSSOR, *hist.* V. NÉRIGLISSOR.

1. NISA, ancien nom de Mégare.

2. — ou NISÉE, v. des Parthes. V. NISÉE.

3, 4, etc. V. NYSA.

NISAN ou ABIB, mois des Hébreux, le sixième de l'année civile et le premier de l'année sacrée. Plusieurs jours de ce mois étaient consacrés à différentes cérémonies religieuses, et particulièrement à celle de la Pâque, qui avait lieu à la première pleine lune du mois de Nisan. V. à la fin du Dict. le CALENDRIER DES JUIFS.

NISÉE et NISO, *myth.* V. NÉSÉE et NÉSO.

NISÉE, *-saus*, *hist.*, un des fils de Denys-l'Ancien et d'Aristomaque, sœur de Dion. *Corn. Nep.*

1. NISÉE, *-saa*, *géog*, ou PARTHAUNISE, *-sa* (*Nésa*), v. principale de la Parthiène, près de la rive droite de l'Ochus, à l'E. d'Apavaretica. C'était le lieu ordinaire de la sépulture des rois Parthes.

2. — (*Les douze Eglises*), port de Mégare, sur le golfe Saronique, était à 18 stades de la ville, et y était joint par une muraille. *Hér.*, 1. *c.* 59.

NISIBIS ou ANTIOCHIA MYGDONIÆ (*Nisbin*), v. de la Mésopotamie, dans la Mygdonie, sur le Mygdonius, au pied du mont Masius. Cette ville, dont l'antiquité remonte jusqu'à Nemrod, est célèbre dans l'histoire des guerres des Romains en Asie. Sous Mithridate, elle appartenait à Tigrane, roi d'Arménie; mais Lucullus la lui enleva. Elle fut depuis successivement rendue aux rois d'Arménie ou reprise par les Romains, jusqu'à Jovien, qui la céda définitivement à Sapor II, roi de Perse. Sous les empereurs, elle servait de barrière du côté de l'empire des Perses. *Pline.* — *Tac.*, *Ann.*, 15, *c.* 5. — *Ptol.*, 5, *c.* 18.

NISINEÆ AQUÆ. V. AQUÆ NISINEÆ.

NISSA, v. de Béotie, dont les habitans allèrent au siége de Troie. *Iliade*, 2, *v.* 15. — *Thucyd.*

NISUETES ou NISIDES, peuple de l'Afrique propre. *T. L.*, 33, *c.* 18. — *Ptol.*, 4, *c.* 3.

1. NISUS, *myth.*, frère d'Egée, régnait à Nisa (depuis Mégare), ville voisine d'Athènes, lorsque Minos, marchant contre l'Attique, vint l'assiéger dans sa ville. Le sort de ce prince dépendait d'un cheveu de pourpre qu'il portait. Scylla, sa fille, devenue amoureuse de Minos, qu'elle avait vu du haut des remparts, coupa ce cheveu pendant que son père dormait, et le porta à l'objet de son amour. Nisus mourut aussitôt, et fut métamorphosé en épervier. Minos eut horreur d'une action si noire, et, tout en profitant de la trahison, il chassa de sa présence la perfide princesse (V. SCYLLA). *Mét.*, 8, *c.* 1. 2. — *Géorg.*, 1, *v.* 404 — *Lucien.* — *Apollod.*, 3, *c.* 15. — *Paus.*, 1, *c.* 19. — *Strab.*, 9.

2. — ami d'Euryale et fils d'Hyrtacus, né sur le mont Ida en Phrygie, suivit Enée en Italie. Virgile a célébré, dans les 5ᵉ et 9ᵉ livres de l'Enéide, son amitié pour Euryale. Tous deux, ayant pénétré dans le camp ennemi pendant la nuit, y firent un grand carnage. Mais les Rutules qui les apperçurent lorsqu'ils se retiraient, attaquèrent Euryale et le tuèrent. Nisus périt au moment où il accourait pour secourir son ami, et où, par un généreux dévouement, il appelait sur lui seul la vengeance des Rutules. Avant de mourir, il tua Volscens, meurtrier d'Euryale. Les vainqueurs leur coupèrent la tête, qu'ils mirent sur des lances, et qu'ils portèrent en triomphe dans leur camp. La mort de ces deux guerriers causa la plus grande douleur aux Troyens. Leur amitié passa en proverbe, comme celle qui unissait Oreste et Pylade, Thésée et Pirithoüs. *En.*, 9, *v.* 176.

3 — fils d'Arétius et roi de Dulichium, se rendit célèbre par ses vertus. *Odyss.*, 18, *v.* 135, etc.

1 NISYRE, *-ros* (*Nisari*), île de la mer Egée, l'une des Sporades, située entre l'île de Cos et celle de Rhodes, dont elle dépendait. Elle en fut séparée d'un coup de trident par Neptune, qui y engloutit le géant Polybote. *Hom.*, *Il.*, 2, *v.* 183. — *Strab.*

2. — v. principale de l'île de même nom.

NITÉTIS, fille d'Apriès, roi d'Egypte, qui fut chassé du trône par Amasis. Cyrus ayant demandé en mariage la fille d'Amasis, celui-ci lui envoya à sa place Nitétis, sa prisonnière, la faisant passer pour sa fille. La fraude réussit, et Nitétis devint mère de Cambyse; mais elle profita de son crédit pour déterminer Cambyse à porter la guerre en Egypte. *Hérod.*, 3, *c.* 1. — *Polyen*, 8.

NITIOBRIGES (*Agénois*), peuple de la 2ᵉ Aquitaine, qu'on croit être les mêmes que les Antobroges. Leur ville principale était Aginnum. *Cés.*, *Comm.*, 7, *c.* 7. — *Ptol.*, 2, *c.* 7.

NITOCRIS, *myth.*, surnom de Minerve ou Neith chez les Egyptiens.

1. NITOCRIS, *hist*, reine de Babylone, qui, craignant les incursions des Mèdes, ses voisins, détourna le cours de l'Euphrate, et fit bâtir sur ce fleuve un pont-levis admirable par sa solidité et sa grandeur Elle fit construire son tombeau au-dessus d'une des portes les plus remarquables de la ville, et ordonna d'y placer une inscription par laquelle elle promettait de grands biens à ceux qui l'ouvriraient, en recommandant toutefois de ne le faire qu'à la dernière extrémité. Darius Iᵉʳ le fit ouvrir (l'an 516 av. J. C.) par pure curiosité; et au lieu des trésors qu'il se flattait d'y trouver, il n'y trouva que ces mots: « Si tu n'étais insatiable d'argent, et dévoré par une basse avarice, tu n'aurais pas violé la sépulture des morts. » *Hérod.*, 1, *c.* 185.

2. — reine d'Egypte, voulant venger la mort de son frère, que les Egyptiens avaient tué, fit creuser un chemin, sur lequel elle rassembla les principaux auteurs de la mort de son frère, sous prétexte de leur offrir un festin. Quand ils furent assemblés, elle fit passer la rivière par des canaux cachés, et les submergea tous. On dit que c'est elle qui construisit la troisième pyramide. *Herod.*, 2, *c.* 100.

1. NITRIA, désert de l'Egypte inférieure, dans l'Heptanomide, au dessus de Memphis. V. NITRIÆ, nº 2.

2. — mont. de l'Egypte inférieure, à l'O., dans la portion nommée *Parages Scythiques.*

3. — ville de l'Egypte inférieure, dans le désert du même nom, fut brûlée par les Hébreux durant leur persécution.

1. NITRIÆ (*Carwar*), lieu maritime de l'Inde en-deçà du Gange, au fond d'une anse, entre les limites du Concan et du Canara actuels.

2. — (DESERTUM), désert de la Basse-Egypte, dans la partie occidentale Il tirait son nom d'un lac de nitre qui s'y trouvait.

NIVARIA ou CONVALIS INSULA (*Ténériffe*),

l'une des îles Fortunées, sur la côte occidentale l'Afrique. *Pline*, 6, *c.* 32.

NIVERIS (*Nièvre*), riv. de la Gaule, qui se jette dans la Loire vers Nivernum.

NIVERNUM (*Nevers*), plus communément Noviodunum. V. ce mot.

NIXES (Dieux), *Nixii dii* (*nixus*, appuyé), nom de trois divinités qui présidaient aux accouchemens. On les représentait accroupies et le corps suspendu sur leurs jarrets, pour exprimer les efforts d'une femme en travail. *Ovide.*

NO, nom que donne la vulgate à une ville d'Egypte, que les uns croient Alexandrie, et les autres Diospolis. *Jérém.*, 46. — *Ezéch.*, 30.

NOA, v. de la tribu de Zabulon. *Jos.*, 19.

NO-Ammon. V. Thèbes d'Egypte.

NOAS, fleuve de la Thrace septentrionale, se jetait dans l'Ister. *Hérod.*, 4, *c.* 46.

NOBATES, *-tæ* (*Al-Kennim*), peuple d'Ethiopie, au-dessus de l'Egypte, habitait les environs de l'*Oasis magna.*

1. NOBE, v. sacerdotale de la tribu de Benjamin ou d'Ephraïm. Saül la fit détruire, et fit passer tous les habitans au fil de l'épée, parce que le grand-prêtre Abimélech avait donné à manger à David le pain de propositions. *Rois*, 1, *c.* 22.

2. — v. de la demi-tribu orient. de Manassé.

NOBILISSIMA Femina (*la plus noble des femmes*), titre donné aux femmes des Césars.

NOBILISSIME, *-mus* (*le plus noble*), qualification des aînés des Césars.

NOCES. V. Mariage.

NOCMON, guerrier troyen, tué par Turnus. *En.*, 9, *v.* 767.

NOCTILUCA, surnom donné quelquefois à la Lune (qui brille, *lucet*; dans la nuit, *nocte*) *Hor.*, 4, *od.* 6, *v.* 38.

NOCTURNUS, dieu qui présidait aux ténèbres. Les Romains donnaient quelquefois ce nom à l'étoile de Vénus.

NODAB, ville de la tribu de Ruben, détruite par les tribus de Manassé et de Gad, pour avoir donné du secours aux Moabites contre ceux de la tribu de Ruben. *Par.*, 1, *v.* 5.

NODOTIS, Nodotus, Nodutus ou Nodinus, dieu qui présidait aux moissons, lorsqu'elles germaient, et que les nœuds (*nodi*) se formaient aux chaumes.

NODUTERENSIS Dea (*nodus*, nœud; *terere*, broyer), divinité qui présidait à l'action de battre et de broyer le blé, lorsque le nœud (*nodus*) s'y était formé. *Arnobe.*

NOÉ, patriarche, fils de Lamech, naquit 2978 ou 2949 ans av. J. C., et fut le seul, avec sa famille, qui mérita d'être préservé du déluge universel auquel dieu avait condamné le genre humain à cause de sa perversité. Ayant bâti une arche par ordre de Dieu, il y entra avec sa femme, ses trois fils Sem, Cham et Japhet, et leurs femmes, et y renferma des animaux de chaque espèce. Noé en sortit un an après, et éleva un autel au Seigneur. Dieu le bénit ainsi que ses enfans, fit avec eux une alliance éternelle, promit qu'il n'y aurait plus de déluge, et pour gage de l'exécution de ses promesses fit paraître l'arc-en-ciel. Noé s'exerça ensuite à cultiver la terre, et planta la vigne; mais s'étant enivré, il donna lieu dans cet état aux railleries de Cham, son fils. Noé le maudit, et bénit au contraire ses deux autres fils. Noé mourut 2029 ans av. J.C., à l'âge de 950 ans, laissant trois fils : Sem, Cham et Japhet, qui repeuplèrent toute la terre (V. leurs noms). *Gen.*, *c.* 5, *v.* 28. — *S. Pier.*, *ép.* 1, *c.* 3, *v.* 18.

NOEGA Ucesia (*riv. de Villa-viciosa*), petite riv. de la Tarraconaise septentrionale, séparait les Astures des Cantabres, et se jetait dans le golfe des Gaules à l'E. de Flavionavie.

NOELUS (*Nalon*), fleuve, le même que la Noega Ucesia.

NOEODUNUM (*Jublin*). V. Diablinte.

1. NOEOMAGUS Lexoviorum. V. Noviomagus, n° 4.

2. — Tricastinorum V. Tricastini.

3. — Vadicassium (*Vez*), v. de la Belgique 2e, chez les Vadicasses, dont elle était la capitale.

NOEMI, femme d'Elimélech, de la tribu de Benjamin, ayant été obligée de suivre son mari dans le pays des Moabites, l'y perdit, et maria ses deux fils, Chélion et Mahalon, à Orpha et à Ruth, filles moabites. (V. chacun de ces noms.) *Ruth*, 1.

1. NOÉMON, capitaine lycien, tué par Ulysse au siége de Troie. *Hom.*, *Il.*, 5, *v.* 678.

2. — compagnon d'Antiloque. *Il.*, 5, *v.* 612.

3. — fils de Phronius d'Ithaque, prêta son vaisseau à Télémaque pour aller à Pylos. *Hom.*, *Odys*, 2, *v.* 385; 4, *c.* 630.

NOET, *-tus*, hérésiarque du 3e siècle, fut le maître de Sabellius. Il confondait la nature et les personnes de la Trinité, et niait la divinité de J. C.

NOEUD Gordien. V. Gordien et Gordius.

NOGA ou Nogé, un des fils que David eut à Jérusalem. *Paral.*, 1, *c.* 3, *v.* 7; *c.* 14, *v.* 6.

NOHAA, quatrième fils de Benjamin. *Paral.*, 1, *c.* 8, *v.* 2.

NOHEMA, fille de Lamech et sœur de Tubalcaïn, inventa l'art de filer, de coudre, et de faire de la toile pour s'habiller. Avant elle les habits n'étaient autre chose que des peaux d'animaux qu'on écorchait. *Gen.*, 4, *v.* 22.

NOHÉMI. V. Noémi.

NOHESTAN, nom qu'on donna du temps d'Ezéchias au serpent d'airain que Moïse avait élevé dans le désert. Ezéchias le fit briser parce qu'il était devenu un objet de superstition pour les Juifs.

NOIODUNUM (*Nyons*). V. Colonia, n° 3.

NOIX. C'était à Rome une des cérémonies du mariage, que le nouveau marié jetât des noix aux petits enfans, marquant ainsi qu'il quittait les amusemens et le jeu, pour se livrer aux affaires sérieuses.

NOLE, *-la* (*Nole*), v. de la Campanie, au N.O. de la province, et à 6 lieues E. de Néapolis, fondée par une colonie de Chalcidiens ou par les Etrusques. Cette ville fut prise par le consul Pétilius, l'an 314 av. J. C. Dans la seconde guerre punique, elle fut assiégée par Annibal, mais courageusement défendue par Marcellus, qui battit deux fois le général carthaginois devant ses murailles, 216 et 215 av. J. C. Auguste y mourut en allant de Néapolis à Rome. *T. L.*, 8, *c.* 23; 19, *c.* 28; 23, *c.* 14 et 39; 24, *c.* 13. — *Suét.*, *Aug.* — *Vell. Pat.*, 1, *c.* 7; 2, *c.* 18. — *Just.*, 20, *c.* 1. On croit que c'est à Nole que furent inventées les cloches au commencement du 5e siècle; c'est pour cette raison qu'on les appelle en latin *Nolæ* ou *Campanæ*. On en attribue l'invention à S. Paulin, évêque de Nole, mort l'an 431 de J. C.

NOM. V. Noms.

NOMÆ, v. de Sicile. *Diod.*, 11. — *Sil.*, 14, *v.* 265.

NOMADES, nom générique donné à diverses peuplades qui n'avaient point de demeure fixe, et qui en changeaient continuellement, afin de trouver de nouveaux pâturages pour la nourriture de leurs troupeaux. Il y avait des peuples nomades en Scythie, dans l'Inde, en Arabie et en Afrique. Dans la suite ceux d'Afrique souffrirent une légère altération dans leur nom, et furent appelés Nu-

mides. (V. NUMIDES). On fait venir le nom de Nomades de νομὴ, pâturage, parce que ces peuples étaient pasteurs. *Hérod.*, 1, *c.* 15; 4, *c.* 187. — *Géorg.*, 3, *v.* 243. — *Sil. Ital.*, 5, *v.* 215. — *Pline*, 5, *c.* 3. — *Strab.*, 7. — *Méla*, 2, *c.* 1, 3, *c.* 4. — *Paus.*, 8, *c.* 43.

NOMANCIE (*nomen*, nom; μαντεία, divination), divination qui se faisait par le moyen des lettres du nom d'une personne.

NOMARQUE, *-cha* (νόμος, nome; ἄρχω), commander), nom que l'on donnait au gouverneur ou commandant d'un nome. V. NOME.

NOMBRES (LIVRE DES), *Numeri*, quatrième livre du Pentateuque, ainsi nommé parce que la plus grande partie en est consacrée à des *dénombremens* généalogiques du peuple d'Israël.

NOME, *géog.* (νέμω, gouverner), subdivision politique ou circonscription administrative des provinces de l'Egypte. Généralement chaque grande ville formait, avec son territoire et les villes de moindre importance les plus voisines, un nome qui portait le nom de sa capitale. Ainsi on disait le nome ombite ou le nome d'Ombos, le nome tentyrite ou le nome de Tentyra. Mais combien y avait-il de nomes dans chaque province? rien de plus difficile que de répondre à cette question, parce que la division variait perpétuellement au gré des princes, qui tantôt en réunissaient deux en un seul, tantôt en divisaient un en deux autres. Les époques les plus célèbres de ces variations sont celles de Sésostris, sous le règne de qui l'Egypte entière fut divisée en trente-six nomes, et celles du 4e siècle de l'empire romain, où on en comptait cinquante-trois. Sous l'empire des Ptolémée, il y eut plus de nomes que sous Sésostris, et moins que sous les Césars.

NOME, *archéol.* (νόμος, loi), composition musicale de longue haleine, destinée à recevoir des paroles. On les faisait avant les paroles, mais de manière que la cadence et le rhythme de la musique décidassent la cadence et le rhythme des vers qu'on y adaptait. Il y avait diverses espèces de nomes, dont les noms étaient tirés, soit de la simplicité des modulations, le *nome droit* ou *orthien*, soit du mouvement de la mesure, comme le *nome trochaïque*, soit du sujet des paroles, comme le nome *harmatique*, dont le sujet était Hector traîné au char (ἅρμα) d'Achille.

NOMENCLATEUR, *-tor*, nom que les Romains donnaient à des gens qui faisaient métier de connaître tous les citoyens. Les candidats en avaient toujours à leurs gages, et ils ne sortaient jamais sans en avoir un avec eux, afin d'apprendre de lui les noms de ceux qu'ils rencontraient, et de s'entretenir avec affabilité avec eux pour obtenir leurs suffrages dans l'élection qui allait avoir lieu.

NOMENTANE (VOIE), *-na via*, grand chemin de Rome, qui conduisait au mont Sacré, par la porte Viminale. Elle traversait Nomentum, qui lui donnait son nom, et se terminait à la voie Salaria. *T. L.*, 3, *c.* 52.

NOMENTANUS, surnom donné à L. Cassius, qui était né à Nomentum. C'était, s'il faut en croire Horace, un homme adonné à la mollesse et aux plaisirs. *Hor.*, 1, *Sat.* 1, *v.* 102.

NOMENTUM (*Lamentano*), v. des Sabins, au N., près des bords de l'Allia, donnait son nom à la voie Nomentane. Elle était très-renommée pour ses vins. C'est dans les environs de cette ville que le dictateur Q. Servilius Priscus gagna une grande bataille sur les Véiens et les Fidénates, l'an de R. 312. *Ov.*, *fast.*, 4, *v.* 905. — *T. L.*, 1, *c.* 38; 4, *c.* 22; 8, *c.* 14. — *Den. d'Hal.*, 3, *c.* 16. — *En.*, 6, *v.* 773; 7, *v.* 712.

1. NOMIE, *-mia*, nymphe à laquelle, selon les Arcadiens, les monts Nomiens devaient leur nom.

2. — Palès, déesse des pasteurs (νέμω, faire paître).

NOMIENS (MONTS), mont. d'Arcadie.

NOMINALIES (*nomen*, nom), jour de solennité, auquel on imposait le nom aux enfans. Cette cérémonie se faisait sous les auspices de la déesse Nundina.

NOMION, père d'Amphimaque et de Nastès. *Hom.*, *Il.*, 2, *v.* 378.

1. NOMIUS (νέμειν, faire paître, ou νόμος, loi), surnom de Mercure, soit comme gardien des troupeaux de Jupiter, soit parce qu'il était invoqué dans les lois du commerce et dans les conventions des commerçans; ce nom était aussi donné à Jupiter et à Apollon, comme deux protecteurs des campagnes, des bergers et surtout des pâturages. Il était aussi donné à Apollon en mémoire de ce qu'il avait gardé les troupeaux d'Admète. *Cic. Nat. des D.*, 3, *c.* 23.

2. — fils de Cyrène et d'Apollon. *Just.*, 13, *c.* 7.

NOMOPHYLACES (νόμος, loi; φύλαξ, gardien), magistrats athéniens, qui étaient chargés non seulement du dépôt des lois, mais aussi du soin de les faire observer. Ils avaient droit de faire arrêter ceux qui y contrevenaient, et même de faire punir de mort les criminels.

NOMOS, divinité allégorique, était regardée comme le symbole des lois (en grec νόμος). Pindare entend par cette divinité la nécessité absolue du destin, à laquelle tout doit céder. Orphée lui donne le titre d'assesseur de Jupiter, que Thémis et Dicé portaient également.

NOMOTHÈTES, *-thetæ* (νόμος, loi; τίθημι, poser, instituer), magistrats athéniens qu'on élisait quand on jugeait à propos d'abroger les lois, ou d'en établir de nouvelles, ou de confirmer les anciennes. Quand ils avaient rédigé de nouvelles lois, ou fait leurs observations sur les anciennes pour les confirmer ou les abroger, ils communiquaient le tout au sénat, qui discutait mûrement les choses, retranchait, changeait ou ajoutait, selon ce qu'il croyait le plus utile à la république. Ce n'était que dans l'assemblée du peuple qu'était ratifié ce qu'avaient fait les nomothètes et le sénat.

NOMS (*nomina*).

1° *en Judée.*

Les Hébreux donnaient un nom à leurs enfans huit jours après leur naissance. Chaque personne ne portait qu'un nom; mais, comme quelques noms, entre autres ceux de Judas, de Jésus, de Simon, de Jonathas et d'Eléazar, étaient très-communs, afin de distinguer les individus dont on parlait, on joignait à leur nom celui de leur père ou de leur tribu, et quelquefois un surnom dérivé de leur patrie ou de leurs actions, ou de quelque particularité corporelle. Ainsi l'on disait Simon *le lépreux*, Simon *le magicien*, Simon *l'esclave d'Hérode*, etc. Il faut remarquer que vers la fin de l'histoire sacrée on trouve un même personnage désigné par deux noms, dont l'un peut passer pour une espèce de prénom, et l'autre pour un nom de famille; ainsi on lit Judas Machabée, Simon Machabée, etc.; mais ces particularités ne paraissent que fort rarement.

2° *en Egypte, en Perse et dans la haute Asie.*

Les Egyptiens, les Perses, et en général tous les Asiatiques ne portaient qu'un nom, auquel ils joignaient celui de leur père. Il n'est point prouvé qu'ils distinguassent par des surnoms les personnes qui portaient des noms identiques, et les dénominations d'Artaxerce Longue Main, Artaxerce Mnémon-

de Darius Nothus, Darius Codoman, ne furent en usage que chez les Grecs.

3° *Chez les Grecs.*

Les Grecs, ainsi que le reste des peuples de l'Orient, n'avaient chacun qu'un nom; mais, les noms étant peu nombreux, on les variait pour les distinguer, par diverses adjonctions, dont voici les principales :

1° Le nom du père, et quelquefois même du grand-père; ainsi Miltiade, fils de Stésagore, Miltiade, petit-fils de Cimon. Cette addition au nom propre du personnage avait plus de grâce et moins de lourdeur qu'en français, parce qu'en grec on supprimait le mot fils, qu'on remplaçait par l'article.

2° Le nom de la ville ou de la province natale : Aristobule de Pergame, Aristobule de Carystium, Aristophane de Rhodes, Zénon d'Elée, Zénon de Cittium, Darès le Phrygien.

3° Les surnoms, qui ordinairement faisaient allusion à une action remarquable, ou à quelque qualité bonne ou mauvaise : Démétrius Poliorcète, Artaxerce Mnémon, Antigone Doson (V. ces noms); à la profession : Aristide l'athlète, Aristide le philosophe; à une opinion philosophique : Diagoras l'athée, Timon le misanthrope, Timon le sillographe; au caractère : Apollonius Dyscole; à quelque défaut corporel : Ptolémée Physcon, Artaxerce Longue-Main : ou enfin à quelques autres circonstances, qu'il est trop long d'énumérer.

Ce fut surtout aux dynasties royales que fut appliquée par les Grecs la méthode des surnoms. Ignorant l'usage si simple de distinguer les souverains par des nombres, et de dire, par exemple, Ptolémée Ier, Ptolémée II, etc., ils disaient Ptolémée Lagide ou Soter, Ptolémée Philadelphe, Ptolémée Evergète, etc. Les nomenclatures des Séleucus, des Antiochus, des Mithridate, des Alexandre, en fournissent un grand nombre d'exemples (V. ces noms). Remarquons en passant qu'en donnant des surnoms ou plutôt des sobriquets à certains princes, la malignité craintive du peuple leur assignait plutôt la vertu qui leur manquait que le vice dont on eût pu les blâmer : ainsi *Philométor*, c'est-à-dire *ami de sa mère*, signifiait réellement meurtrier de sa mère; *Evergète*, *bienfaiteur*, était à la place de *cruel*, etc.

Dans l'histoire ancienne on voit presque toujours deux noms alterner dans la même famille, de sorte que l'aïeul et le petit-fils portent le même nom : ainsi Cimon est père de Miltiade, et Miltiade père d'un autre Cimon. C'est par suite de cet usage que dans les listes chronologiques des rois de l'Orient, on voit tour à tour des Mithridate et des Ariobarzane dans le Pont, des Séleucus et des Antiochus en Syrie. Au reste le nom de l'aïeul ne passait qu'au fils aîné. Aucune règle fixe ne présidait au choix de celui des autres enfans.

Avant les temps historiques le choix d'un nom semblait aux Grecs de très grande importance, parce que la superstition, alors générale, croyait à une influence de ce nom sur la destinée. Aussi les poètes tragiques et autres qui se sont appliqués à retracer la couleur de l'époque mythologique, voient dans Penthée (πένθος, deuil) l'avertissement de sa fin malheureuse; dans celui de Polynice (πολὺ νεῖκος, nombreuses querelles) l'augure de cette lutte si longue entre les deux enfans d'OEdipe; et dans celui d'Ajax (αἶ, αἶ, hélas!) une allusion aux malheurs dont il doit être victime. Cette opinion superstitieuse disparut dans les siècles qui suivirent; mais alors l'orgueil attacha de l'importance à certains noms ou plus sonores, ou qui rappelaient des idées plus grandes. C'étaient surtout les mots composés de κλέος, gloire, ξανθός, blond, νίκη, victoire, λέων, lion, et ἵππος, coursier, qui flattaient cette vanité bizarre. Ainsi certaines gens se glorifiaient de s'appeler Mégaclès, Léosthènes, Nicéphore, Xanthippe.

A l'époque de la domination romaine, des désinences et des modifications latines se joignirent au nom d'origine grecque (V. ci-dessous, à Rome).

Enfin, un siècle après la scission de la monarchie romaine en deux empires, on vit les Grecs porter deux noms à la fois. Ainsi on lit Nicéphore Basilica, Nicéphore Blemmida, Nicéphore Grég ras. De là sans doute nos noms modernes, composés de prénoms et de noms de famille.

4° *à Rome.*

Originairement les Romains ne portaient que deux noms, quelquefois même un seul : Romulus, Numa Pompilius, etc. Mais dès les commencemens de la république les hommes libres et d'origine romaine en portèrent trois, savoir, le prénom, le nom et le surnom; quelquefois même quatre, ou cinq, ou six : ces derniers s'appelaient *agnomina*.

Prénoms. Les prénoms étaient personnels aux individus qui les portaient; ils répondaient à peu près à ce que nous appelons aujourd'hui noms de baptême, avec cette différence que, tandis que nos noms de baptême varient presque à l'infini, il n'existait chez les Romains qu'environ trente prénoms, qui se répétèrent dans toutes les familles, quoique pourtant certaines familles affectassent de se servir exclusivement de quelques-uns. Le jeune Romain recevait son prénom le neuvième jour de la naissance. Tous les prénoms usités chez les Romains avaient eu originairement une signification; mais bientôt le hasard ou le caprice guidèrent dans le choix de ces noms, dont on oublia le sens. En voici la liste complète avec les étymologies probables :

Agrippa (de *æger partus*), enfant dont la mère a accouché avec peine.

Appius (corrompu d'*actius*, actif), prénom réservé aux aînés de la famille Claudia.

Aulus (d'*alere*, nourrir), c'est-à-dire enfant consacré aux dieux nourriciers.

Cæso (*cædere*, couper), enfant arraché du sein de la mère par l'opération césarienne.

Caius (anciennement *Gaius*, de *gaudium*, joie), qui cause de la joie à ses parens par sa naissance.

Cnæus ou *Cneius* (de *nævus*, tache sur la peau).

Faustus (de *favere*, favoriser), favorisé des dieux.

Hostus (*hostis*, ennemi), né en pays étranger.

Lucius (*lux*, lumière), né au commencement du jour.

Mamercus, nom de Mars chez les Osques, prénom des membres de la famille Emilia.

Manius (*manè*, le matin), né avec le jour.

Marcus, né au mois de Mars.

Numerius, prénom en vogue dans la famille Fabia, à cause de Numérius Otacilius, citoyen de Malévent, qui, donnant sa fille à un Fabius, exigea que l'aîné de ses fils portât le nom de Numérius.

Opiter (*ob patrem*), né après la mort du père, mais du vivant d'un aïeul qui lui sert de père.

Posthumus (*post*, après; *humus*, terre; ou simplement de *post*), le plus jeune de la famille, ou celui qui naît *après* le décès de son père.

Proculus (*procul*, loin), enfant né pendant l'absence du père.

Publius (*Pubes*), à cause de la force corporelle.

Servius (*Serva*, esclave), fils d'une mère esclave.

Spurius (*impurus*), fils d'un père incertain.

Tiberius, né près du Tibre.

Titus, d'après un Sabin qui portait ce nom.

Tullus (*tollere*, élever), enfant que son père voulait élever.

Volero (*volo*, vouloir), né malgré les parens.

Vibus, prenom d'une signification inconnue.

Vopiscus, prénom indiquant, suivant les grammairiens, que de deux jumeaux, un seul était venu à terme. Ce prénom était usité dans la famille Julia.

Outre ces prénoms, il y en avait plusieurs comme *Decimus*, *Sextus*, que l'on tirait du nombre des enfans et de l'ordre de la naissance.

De ces prénoms les plus usités étaient ceux de *Aulus*, *Caïus*, *Cneius*, *Lucius*, *Marcus*, *Publius*, *Quintus* et *Titus*, qui s'écrivaient abréviativement A., C., Cn., L., M., P., Q. et T.; et après ceux-ci, ceux de *Decimus*, *Servius*, *Sextus*, *Spurius* et *Tiberius*, que l'on écrivait D. ou Dec., Serv., Sext., Sp. et Tib. Les autres prénoms s'écrivaient en totalité, excepté App. pour *Appius*, et Num. pour *Numerius*.

Quelques-uns de ces prénoms devinrent ensuite noms de familles ou de branches. Tels furent ceux d'*Agrippa*, *Faustus*, *Proculus* et *Vopiscus*. En revanche des noms de familles ou de branches devinrent des prénoms; tels furent ceux de *Cossus*, *Drusus*, *Paullus*, et surtout dans les 4e, 5e et 6e siècles, celui de *Flavius*, que l'on abrégeait ainsi : Fl.

Ces prénoms n'étaient en usage que pour les hommes. Les femmes en portèrent quelquefois; mais cela était très rare. (V. plus bas *agnomina*.)

Noms. Les noms indiquaient de quelle maison ou famille (en latin *gens*) un homme était issu. Tous les noms proprement dits se terminaient en *ius*, à l'exception de celui de *Cécina*. Quelques-uns dérivaient d'anciens prénoms, comme les *Marcius*, les *Quinctius*, les *Posthumius*; d'autres de certains animaux, *Ovinius*, *Asinius*, *Vitellius*, *Aquilius*; d'autres encore de la couleur des cheveux, tels que les *Flavius*, les *Fulvius*, les *Rubrius*; de quelques fonctions, les *Scribonius*, les *Flaminius*; du caractère, les *Sempronius*, les *Statius*, les *Silius*, et de milles circonstances diverses moins importantes.

Certains noms de familles devinrent extrêmement communs. Sous l'empire, les principaux furent ceux de *Julius*, *Aurelius* et *Ælius*. On les joignit même à d'autres noms de familles (V. plus bas *agnomina*; mais alors les individus qui les portaient n'étaient certainement pas des familles Julia, Aurélia ou Ælia; c'étaient ou des noms de patrons pris par des protégés, ou des noms de princes pris par leurs flatteurs, et transmis ensuite d'âge en âge dans les familles. Ces noms de choix devinrent en quelque sorte de seconds prénoms.

Surnoms Les surnoms (*cognomina*) désignaient à quelle branche (*familia*) de telle ou telle famille (*gens*) on appartenait. Ces noms, terminés en *us*, quelquefois en *o* ou en *or*, jamais en *ius*, faisaient allusion aux bonnes ou mauvaises qualités du chef de la branche : *Brutus*, *Tacitus*, *Lætus*; à quelque défaut corporel, *Rufus*, *Crassus*, *Cæcus*, *Balbus*, *Surdinus*; au pays, *Gallus*, *Rusticus*, *Ligur*, *Antias*; à la culture de certains légumes, *Cicero*, *Lentulus*; aux fonctions, *Augur*, *Judex*, *Antistius*; à l'âge, *Priscus*, *Vetus*.

Agnomen. L'*agnomen*, que portaient seulement certains Romains, indiquait ou une subdivision d'une branche de famille extrêmement nombreuse, ou une action éclatante, ou une adoption. Dans le premier cas l'*agnomen* se tirait des mêmes objets que les surnoms, et s'en distinguait en se mettant après; cependant très-peu de surnoms ont été les mêmes que les *agnomina*. Dans le second cas ils se terminaient en *icus*, *anus* ou *a*. Ainsi *Asiaticus*, *Dalmaticus*, *Coriolanus*, *Africanus*, *Messala*. Enfin dans le troisième cas le nom se terminait toujours en *ianus*, et cette terminaison s'ajoutait au radical de l'ancien nom. Ainsi le fils de Paul-Emile, adopté par Scipion, s'appela P. Cornelius Scipio Æmilianus; un Mucius, adopté par Lic. Crassus, prit le nom de C. Licinius Crassus Mucianus.

Quelquefois les *agnomina* ne furent que de simples sobriquets. Ainsi Romulus Momyllus, dernier empereur des Romains, nommé Auguste par son père et le sénat, fut appelé par le peuple *Augustulus*.

Les adoptions devenant plus fréquentes sous l'empire, les noms en *ianus* (en français *ien*) devinrent extrêmement communs. De là vient qu'à cette époque nous voyons tant de noms terminés en *ien*, soit parmi les empereurs, soit parmi les hommes remarquables du siècle. Ainsi Quintilien, Mucien, Némésien, Vespasien, Domitien, Aurélien, etc. Il y a plus; on vit même des hommes nouveaux ou des étrangers porter un nom, qui, par sa terminaison, se rangea parmi les *agnomina*, et ne point avoir de nom véritable, ni de surnom. Ainsi l'on trouve des *Hermogénien*, des *Marcien*, sans autre nom. Au reste, à cette époque, où tant d'étrangers affluèrent dans la même capitale, la régularité des noms, jusque là si constante, fit place à de nombreuses anomalies. Ainsi vers la fin du 2e siècle de l'empire,

1° les agnomina commencèrent à se terminer en *ius*, au lieu de *icus* ou *eus*. Ainsi l'on dit *Heraclius*, *Dalmatius*, etc.;

2° la terminaison en *ianus* fut employée souvent, et non plus pour des noms de famille modifiés par l'adoption, mais pour des surnoms. Ainsi *Pacatus* fit *Pacatianus*; *Optatus*, *Optatianus*, etc.;

3° l'usage de prendre le nom du père adoptif, et de ne garder le nom de sa première famille qu'en le terminant par *ianus* cessa alors d'être universel, et l'on portait quelquefois sans altération le nom de deux familles. Ainsi Marc-Aurèle (M. Aurelius), adopté par Antonin (M. Ælius Adrianus Antoninus), s'appela M. Ælius Aurelius Antoninus.

4° les prénoms, ou les noms, ou les surnoms manquèrent; ainsi l'on trouva des *Emilius Papus*, *Julius Donatus* (nom et surnom, sans prénom), des *Maximus*, des *Peregrinus* (surnom, sans nom, ni prénom), des *Felicianus*, des *Varronianus* (agnomina sans autre nom).

Enfin les *agnomina*, peu nombreux sous la république, puisqu'on n'y trouve qu'un exemple de deux *agnomina* réunis, *P. Cornelius Scipio Africanus Æmilianus*; et un de trois, *Q. Fabius Maximus Verrucosus Ovicula Cunctator*, le devinrent extrêmement sous le règne des empereurs, parce que des hommes déjà décorés de surnoms, ou anciennement adoptés par d'autres, pouvaient en adopter à leur tour, ce qui pouvait causer l'addition d'un nouvel *agnomen*. De plus beaucoup de grands, et les princes surtout, ajoutaient à leur nom véritable soit les épithètes fastueuses de Parthicus, Gothicus, Suevicus, pour des victoires réelles ou prétendues, ou les noms d'un héros ou d'un prince auquel on se glorifiait de ressembler. Ainsi Hercules et Antoninus devinrent des *agnomina* extrêmement fréquens au 3e siècle de l'empire.

Les *agnomina* purent alors se diviser en trois classes; 1° ceux qu'avaient portés le père ou le père adoptif; 2° ceux que l'on empruntait d'un personnage favori; 3° ceux qui appartenaient exclusivement à l'individu. Dans le cas de cette multiplicité d'*agnomina*, on négligeait ordinairement celui du père et celui du père adoptif; on plaçait ensuite celui du prince ou du héros étranger, et l'on rejetait à la fin tous ceux qui appartenaient à l'individu, surtout s'ils désignaient un triomphe sur une ville ou un peuple. Ainsi Dia-lumène, fils de

Macrin (M. Opilius Severus Macrinus), prenant les deux *agnomina* d'*Antoninus*, en mémoire des *Antonin*, qui étaient encore si chers au peuple, et de *Diadumenus*, à cause d'une espèce de coiffe qui lui enveloppait la tête en forme de diadème à l'instant de sa naissance, s'appela *M. Opilius Severus Antoninus Diadumenus*, et non *Diadumenus Antoninus;* et le fils de Septime Sévère, qui, avec le nom de Marc-Aurèle, prit les *agnomina* d'Antonin, de Caracalla, et d'Adiabénique, Médique, Parthique, etc., plaça ses noms en l'ordre suivant : *M.Aurelius*,(prénom et surnom) *Antoninus*(premier *agnomen*. (tiré d'un ancien prince) *Caracalla* (second *agnomen* (tiré d'une circonstance relative à lui-même) *Adiabenicus, Medicus*, etc., (*agnomina*, tirés de ses prétendues victoires).

Parmi les autres modifications que présentent les noms sous l'empire, il faut remarquer, 1° l'apparition des noms grecs et étrangers, tantôt seuls, tantôt comme prénoms et surnoms; tels sont Basiliscus, Dagalaipha, Dion Cassius, Aurelius Symmachus; 2° les finales latines qui terminent des noms grecs, Eugenius, Arcadius, Theodosius, Eutychianus, Heraclianus; 3° ces désinences bizarres en *antius* et *entius*, tirées d'adjectifs; Florentius, Crescentius, Prudentius, Constantius, Abundantius, Exsuperantius; 4° enfin cet amour pour les dérivés de *magnus*, *major* et *maximus :* les Magnus et Magnence; les Majorien; et les Maxime, Maximin, Maximien, etc.

Les femmes ne portaient que rarement des prénoms. On les désignait ordinairement par le nom de la famille, *Valeria*, *Livia*, ou celui de la branche, *Messalina*, *Faustina*, ou tous deux à la fois *Cecilia Metella*, *Poppæa Sabina*. On y joignait, pour distinguer les sœurs, les adjectifs *major* et *minor*, si elles n'étaient que deux; *prima*, *secunda*, *tertia*, etc., s'il y en avait davantage. Quelquefois on donnait aux noms de femmes la terminaison diminutive *illa*, pour indiquer leur âge, soit relativement à une sœur aînée, soit relativement à une belle-mère vivante lors de leur mariage : ainsi *Livilla* de *Livia*, *Maximilla* de *Maxima*.

NONACRIS, *myth.*, fille de Lycaon, donna son nom à une ville de l'Arcadie. *Hérod.*, 6, *c.* 74.

1. NONACRIS, *géog.* (*Naukria*), v. d'Arcadie, près du mont Cyllène, ainsi nommée d'une fille de Lycaon. C'est la patrie d'Evandre et d'Atalante, qui à cause de cela sont appelés *Nonacrius Heros*, *Nonacria Virgo*. *Ov.*, *Fast.*, 5, *v.* 97; *Mét.*, 8, *f.* 10. — *Q. C.*, 10, *c.* 10. — *Paus.*, 8, *c.* 17.

2. — mont situé près de la ville de même nom. Un fleuve nommé Styx coulait dans le voisinage.

NONALIES, *-lia*, cérémonies religieuses qui se faisaient à Rome durant les Nones. V. ce mot.

NONES, *Nonæ*. Les Romains nommaient ainsi un des jours du mois, qui était tantôt le septième, tantôt le cinquième, et qui formait une des trois parties dont leurs mois étaient composés. L'époque à laquelle tombait le jour des *nones* variait selon celle à laquelle tombaient les *ides;* mais elles étaient toujours neuf jours avant celle-ci, d'où vient sans doute leur nom (*nona dies*). Dans les mois de mars, de mai, de juillet et d'octobre, les nones tombaient le 7, et dans les autres mois le 5. Les jours qui précédaient les nones jusqu'aux calendes étaient comptés à reculons : second, troisième, quatrième, etc., jour avant les nones. Dans les mois de la première classe il y avait six jours de nones, et quatre dans les autres. Pour retenir cette distinction on a fait les deux vers suivans :

Sex Maius nonas, *October*, *Julius et Mars;*
Quattuor at reliqui. Dabit idus quilibet octo.

(V. Mois et, à la fin du dictionnaire, le *Calendrier Romain*).

1. NONIA, épouse de M. Servilius, qui prit de là le nom de Nonianus.

2. — (CELSA), femme de l'empereur Macrin, citée pour ses mauvaises mœurs et son inconduite. *Lamprid.*

1. NONIUS (A.), neveu de L. Sylla, tué par L. Apuléius Saturninus, 100 ans av. J. C. *Plut.*

2. — Romain, qui, après la bataille de Pharsale dit à ses compagnons qu'il ne fallait pas désespérer de la fortune, puisqu'il restait encore huit aigles dans le camp. « Cela serait bon, répondit Cicéron, si nous avions affaire à des geais. » *Plut.*

3. — sénateur romain, contemporain de Marc Antoine, possédait une opale estimée 20 mille sesterces. Le triumvir lui ayant demandé ce bijou, Nonius aima mieux s'exiler que de le lui céder.

4. — (GALLUS), fut chargé d'apaiser une révolte chez les Trévires et quelques peuples de la Germanie. *D. Cass.*

5. — (SEX.) QUINTILIANUS, consul l'an 76 de Rome, 8 de J. C. *D. Cass.*

6. — ACTIANUS, un des délateurs les plus acharnés sous Néron. *Tac.*, *Hist.*, 4, *c.* 41.

7. — RECEPTUS, centurion mis à mort par ses soldats pour avoir voulu empêcher d'insulter les statues de Galba. *Tac.*, *H.*, 1, *c.* 56.

8. — consul en Orient sous Théodose le jeune, l'an de J. C. 445.

9. — MARCELLUS, grammairien et philosophe péripatéticien, natif de Tibur, auteur d'un ouvrage intitulé : *De Proprietate sermonum* ou *De variâ significatione verborum*, en dix neuf chapitres. On ignore vers quelle époque il vivait; on croit que c'était vers le 3e siècle de J. C. Son ouvrage a été publié par Josias Mercier, Paris, 1614, in-8°.

NONNIUS. V. NONIUS, particulièrement le Neg.

NONNUS, de Paléopolis en Egypte, païen converti au christianisme, florissait vers l'an 410 après J. C. Il fut envoyé en ambassade chez les Ethiopiens, les Sarrasins et chez d'autres peuples de l'Orient. Il publia le journal de ses voyages qui, n'est pas parvenu jusqu'à nous; mais on a de lui, 1° un poëme mythologique en quarante-huit livres, intitulé : *les Dionysiaques* ou *Exploits de Bacchus*, ouvrage fait sur un mauvais plan et mal exécuté, mais précieux pour l'étude de la mythologie; 2° hymnes en l'honneur de Bacchus; 3° une paraphrase en vers de l'Evangile de S. Jean. Les meilleures éditions des fragmens de ce poëte sont celles de Moser, Heidelberg, 1809, et de Græfer, 1813.

NONUS, Romain, qui, suivant Tzetzès, nourrit Rome durant cinq jours de famine; en reconnaissance de ce service les Romains donnèrent son nom aux Nones. V. NONES.

NOPIA ou CNOPIA, v. de Béotie où Amphiaraüs avait un temple.

1. NORA (*Nori*), v. de Sardaigne, sur la côte méridionale, fondée par une colonie d'Ibériens sous la conduite de Norax. V. ce mot.

2. — (peut-être *Bour*), place forte de la Cappadoce, au pied du mont Taurus, où Eumène soutint un siége contre l'armée d'Antigone. *Corn. Nep.*, *Eum.*, 15.

NORAN, v. de la tribu d'Ephraïm. *Par.*, 1, *c.* 7.

NORAX, fils de Mercure et d'Erythée, conduisit une colonie d'Ibériens dans l'île de Sardaigne, et donna son nom à la ville de Nora. *Paus.*, 10, *c.* 17.

1. NORBA (*Norma*), v. du Latium, chez les Volsques, sur une montagne. Les Romains y établirent une colonie l'an de Rome 261. *T. L.*, 2, *c.* 34; 7, *c.* 42; 8, *c.* 1, 19, 27, *c.* 10. — *Den. d'Hal.*, 7, *c.* 3.

2. — CÆSAREA ou NORBENSIS COLONIA (*Alcantara*), v. de la Lusitanie orientale, chez les Celtici, sur le Tage. On y admirait un pont de 660 pieds de long sur 28 de large, que les habitans de plusieurs villes y avaient fait construire à frais commun, et qu'ils dédièrent à Trajan. *Pline*.

NORBANA (LOI). V. NORBANUS, n° 5.

1. NORBANUS (CN. JUNIUS) FLACCUS, partisan du jeune Marius et consul l'an 83 av. J. C., fut battu en Campanie par Sylla, auquel il voulut s'opposer à son retour d'Asie. Il se retira à Capoue et de là à Rhodes; mais, L. Sylla l'ayant demandé deux ans après, il se tua lui-même au milieu de la ville de Rhodes. Il avait été précédemment accusé justement de sédition; mais l'éloquence de M. Antoine l'avait fait absoudre. *Cic.*, *Orat.*, 2, *c.* 89 et 199. — *Tac.*, *Hist.*, 3, *c.* 72.

2. — (C.) FLACCUS, un des lieutenans des triumvirs Octave et M. Antoine dans la guerre contre M. Brutus et C. Cassius, l'an 42 av. J. C., courut les plus grands dangers en Thrace. *D. Cass.*—*Plut.*

3. — (C.) FLACCUS, consul l'an 38 av. J. C. Ce fut sous son consulat que deux questeurs furent donnés aux consuls. *Dion Cass.*

4. — (C.) FLACCUS, consul l'an 15 de J. C. *Tac.*, *Ann.*, 1, *c.* 5.

5. — (L.) BALBUS FLACCUS, consul l'an 19 de J. C., fit décréter une loi qui donnait aux esclaves qui n'avaient point été affranchis selon toutes les formes les droits de Latins envoyés en colonie (V. AFFRANCHIS.) *Tac.*, *Ann.*, 2, *c.* 59.

6. — sénateur, mis à mort par les soldats irrités de la mort de Caligula, l'an 41 de J. C.

7. — préfet du prétoire sous Domitien, conspira contre ce prince l'an 96 de J. C. *Dion Cass.*

NOREIA, v. de la Germanie, dans la Norique.

NORICUS, fils d'Hercule ou d'Alemannus, donna son nom à la Norique. V. ce mot. *Ptolém.*, 2, *c.* 14.

NORIQUE, *-cum* (partie de l'*Autriche*, de la *Stirie* et de la *Bavière*), contrée d'Europe, bornée au N. par le Danube, qui la séparait de la Germanie, à l'O. par l'OEnus, qui la séparait de la Vindélicie, au S. par les Alpes Noriques, à l'E. par la Pannonie. La Norique devint province romaine sous Auguste; plus tard, sous Dioclétien, elle fut divisée en deux parties, l'une nommée Norique 1re ou riveraine (*Noricum ripense*), à cause de sa situation le long des rives du Danube; l'autre Norique 2e ou inférieure (*Noricum mediterraneum*), qui s'étendait de l'autre côté vers les Alpes Noriques. On tirait de ce pays du fer si excellent, qu'on appelait une bonne épée *Noricus ensis*. *Strab.*, 4. —*Pline*, 34, *c.* 14.—*Tac.*, *Hist.*, 1, *c.* 11, 70; 3, *c.* 5; *Germ.*, 5. — *V. Pat.*, 2, *c.* 39. — *Hor.*, 1, *od.* 16, *v.* 9. — *Métam.*, 14, *v.* 712 — *Géorg.*, 3, *v.* 724.

NORMANNI. V. SITONES.

NORTHIPPUS, poète tragique grec.

NORTIA, déesse des Etrusques, honorée à Volsinie. Les clous attachés dans son temple désignaient le nombre des années. On la croit la même que Némésis. Les Volsiniens, les Falisques et les Volaterrains, remplis de vénération pour elle, joignaient à son nom le surnom de grande déesse, qu'on n'accordait ailleurs qu'à Cibèle. On plaçait un jeune enfant dans ses bras, parce qu'elle favorisait plus particulièrement les hommes dans l'âge de l'innocence. On croit que cette déesse était la Fortune. *T. L.*, 7, *c.* 3.—*Juv.*, *S.* 10, *v.* 74.

NOTA, nom d'une des Parques selon quelques auteurs. V. MORTA.

NOTAIRE, *-tarius*, ou TABELLAIRE, esclaves publics chez les Romains, qui par des procédés tachygraphiques, prenaient note de tout ce qui se passait dans les procédures. Ils étaient à peu près ce que sont nos greffiers, et étaient comme les serviteurs des *Tabellions*, qui répondent assez à nos *Notaires*. Dans la suite ces fonctions s'ennoblirent, et des patriciens même s'empressaient de servir de notaires à leurs cliens.

NOTHUS (c'est-à-dire bâtard), surnom de Darius II, roi de Perse, lui fut donné par allusion à sa mère, qui était une concubine d'Artaxerce II.

NOTI CORNU ou CAP DU MIDI (*Cap des Bosses*), cap de l'Ethiopie, au-dessus de l'Egypte, du côté de l'E., dans la partie septent. des côtes de l'Azanie.

NOTICE DE L'EMPIRE, titre d'un ouvrage géographique très-précieux, publié après Constantin. Il contient une description de l'empire à cette époque. — Il existe aussi une Notice des dignités de l'empire tant en Orient qu'en Occident, publiée vers le temps de Théodose, qui est d'un grand secours pour l'histoire de ces temps.

1. NOTIUM, v. de l'Eolide mérid., près du Caïque, fut peuplée par les habitans de Colophon, qui la préférèrent à leur ancienne demeure, parce qu'elle était située sur le bord de la mer. *Hér.*, 1, *c.* 149.— *T. L.*, 37, *c.* 26, 38, 39.

2. — PROM. (*Pointe de Camboja*), cap de l'Inde, forme l'entrée or. du golfe nommé *Sinus Magnus*.

3. — PROM. (*Cap Misen*), cap le plus méridional de la Grande-Bretagne.

NOTIUS, médecin grec, auteur d'un ouvrage intitulé *De omnium morborum curatione*, imprimé à Strasbourg, en 1568.

NOTU-KERAS. V. NOTI-CORNU.

NOTUS, vent du midi, appelé aussi Auster. V. AUSTER. *Ov.*, *Mét.*, 1, *c.* 10.

NOUVEAU TESTAMENT. V. BIBLE et EVANGILE.

NOUVEAUX (HOMMES). V. PATRICIENS.

NOVÆ TABERNÆ, nouvelles boutiques qui furent bâties à Rome sur le Forum, et ornées des boucliers des Cimbres, comme les *veteres tabernæ* l'avaient été de ceux des Samnites. *Cic.*, *Orat.*, 2, *c.* 66. — *T. L.*, 3, *c.* 48; 9, *c.* 40.

NOVANTES, *-tæ* (*Galloway*) peuple de l'Hibernie, occupait la province occidentale de ce pays, située entre le Sénus et la ville d'Ausaba.

NOVANTUM (*Galloway*), portion de l'Hibernie, entourée en grande partie par les eaux de l'Océan et du fleuve Sénus.

NOVARIE, *-ria* (*Novarre*), v. d'Italie, dans la Gaule cisalpine, chez les Insubriens, sur une colline. *Tac.*, *Hist.*, 1, *c.* 7.

NOVAT, *-tus*, prêtre ambitieux et turbulent de Carthage, au 3e siècle, attaqua S. Cyprien, et embrassa l'hérésie de Novatien, en 251.

1. NOVATUS, Romain qui publia une violente satire contre Auguste, qui ne lui infligea d'autre punition qu'une légère amende.

2 — (ANNÆUS). V. GALLION.

NOVATIEN, *-tianus*, Phrygien, était d'abord païen et philosophe stoïcien. Dans une maladie il embrassa le christianisme. Il se fit sacrer pape, vers 250, quoiqu'il y eût déjà un pape, Corneille, et forma une secte, connue sous le nom de Novatiens, qui se distingua par la sévérité de sa discipline. On le regarde comme l'auteur d'un ouvrage intitulé *de Trinitate*, que l'on a quelquefois attribué à Tertullien, et de quelques autres ouvrages, que l'on trouve dans les œuvres de Tertullien. Jakson les a publiés à part, Londres, 1728.

NOVELLA, c'est-à-dire *Nouvelle*, surnom sous lequel les pontifes invoquaient Junon à l'époque des calendes, qui était le premier jour ou le renouvellement du mois.

NOVELLES, *-llæ*, nom donné aux diverses

constitutions ou ordonnances publiées par l'empereur Justinien, depuis l'année 535 jusqu'en 559. Le nombre des Novelles est de 168. Ce nom a été donné également à des extraits faits des Novelles et ajoutés aux articles du droit romain. Elles ont été originairement écrites en Grec.

NOVEMBRE, mois romain, ainsi nommé parce qu'il était le neuvième de l'ancienne année romaine. V. le *Calendrier Rom.*, à la fin du Dictionnaire.

NOVEMDIALES et NOVENDILES (*novem*, neuf; *dies*, jour), sacrifices et banquets que faisaient les Romains durant neuf jours, soit pour apaiser les dieux, soit pour se les rendre favorables avant de s'embarquer. Ils furent institués par Tullus Hostilius, roi de Rome, à la nouvelle des ravages causés par une grêle terrible sur le mont Aventin. On donnait aussi ce nom aux funérailles, parce qu'elles se faisaient neuf jours après le décès.

NOVEMPOPULANIE, -*nia* (*Gascogne*, *Béarn*, *Comminges* et *Foix*), autrement Aquitaine 3e, portion S. O. de l'Aquitaine, fut ainsi nommée parce qu'elle était habitée par neuf (*novem*) peuples (*populi*) principaux, qui la divisaient en neuf provinces; ces peuples étaient :

Les Boii,	cap.	Boii.
Les Tarbelli,		AquæAugustæTarbellicæ.
Les Vasates,		Cossio.
Les Tarusates,		Atures.
Les Elusates et les Ausii,		Elusa et Climberris.
Les Osquidates,		Iluro.
Les Bigerrones,		Turba.
Les Convenæ,		Lugdunum.
Les Consorrani,		Consorrani.

L'Aturius et la Garumna étaient les fleuves principaux de la Novempopulanie.

NOVEMVIRS, -*viri* (*novem*, neuf; *viri*, hommes), nom que les Romains donnaient quelquefois aux archontes d'Athènes, parce qu'ils étaient au nombre de neuf.

NOVENSILES, dieux des Romains, qu'introduisirent les Sabins, et à qui Tatius avait fait bâtir des temples, étaient ainsi appelés, parce qu'ils étaient venus des derniers (*novissimi*) à leur connaissance, ou parce qu'ils avaient été divinisés après les autres: tels étaient la Santé, la Fortune, Vesta, Hercule. Selon quelques-uns leur nom vient de ce qu'ils présidaient aux nouveautés (*novus*, nouveau), et faisaient tout renouveler, ou peut-être de ce que ces dieux étaient au nombre de neuf (*novem*), savoir, Hercule, Romulus, Esculape, Bacchus, Enée, Vesta, la Santé, la Fortune et la Foi. Quelques-uns enfin ont cru que c'étaient les neuf Muses qui étaient appelées de ce nom. Il y en a qui ont pensé que c'était le nom des dieux champêtres ou étrangers, et que, parce qu'ils ne composaient que neuf, on leur donna en commun le nom de Novensiles, afin de n'être pas obligé de les nommer les uns après les autres. *T. L.*, 8, *c.* 9.

NOVESIUM ou NAVESIUM (*Nuys* ou *Neus*), v. de la basse Germanie, chez les Ubii, à une demi-lieue du Rhin, à l'O. *Tac*, *Hist.*, 4, *c.* 26, 35, 57, etc.; 5, *c.* 22. — *Ptol.*, 2, *c.* 11.

1. NOVIODUNUM (*Nonan*), v. de la Gaule, dans la 1e Aquitaine, chez les Bituriges, vers le N., à l'E. d'Avaricum. *Cés.*, *G. des G.*

2. — (*Soissons*), v. de la Gaule. V. SUESSIONES.

3. — ou NIVERNUM (*Nevers*), v. de la 1e Lyonnaise, chez les Eduens, à l'O., sur le Ligeris, près de son confluent avec l'Elaver. C'est dans cette ville que les Eduens enlevèrent à César les ôtages de la Gaule, et toutes les provisions qu'il y tenait en réserve *Cés.*, *Com. sur la g. des G*, 2, 12.

1. NOVIOMAGUS ou NÉMÈTES (*Spire*), v. de la Gaule, dans la Germanique, 1re sur le Rhin, chez les Némètes, dont elle était la capitale.

2. — (*Neufchâteau*), ville de la Belgique 1re, chez les Leuci.

3. — (*La Neuville*), v. de la Gaule, dans la Belgique 2e, chez les Remi.

4. — LEXOVIORUM (*Lisieux*), v. de la Lyonnaise 2e, chez les Lexovii. V. LEXOVII.

5. — (*Castelnau de Médoc*), v. de l'Aquitaine 2e, à 8 lieues N. O. de Burdigala.

6. — (peut-être *Guilford*), v. de la Grande-Bretagne, chez les Regni, vers la Tamise, à dix milles de Londinium.

7. — (*Nimègue*), v. de la Germanique 2e, chez les Bataves. On y trouve quelques restes d'antiquités romaines.

NOVIOREGUM (*Royan*), v. de la Gaule, dans l'Aquitaine 2e, chez les Santones.

NOVIUM (*Noya*), v. de l'Espagne, dans la Tarraconnaise.

1 et 2. NOVIUS PRISCUS, deux frères qui vivaient du temps d'Auguste, estimés pour leur caractère officieux et bienfaisant. *Hor*, 1, *Sat.* 3, *v.* 21; 6, *v.* 40, 120.

3. — (CN.), tenta d'assassiner Claude l'an de J. C. 47. *Tac.*, *Ann.*, 2, *c.* 22.

4. — PRISCUS, ami de Sénèque, exilé par Néron, sur le soupçon d'avoir trempé dans la conjuration de Pison. *Tac.*, *Ann*, 15, *c.* 71.

NOVO-COMUM (*Côme*), v. de la Gaule transpadane, chez les Orobii, à l'extrémité du lac Larius, devint municipale de la Gaule cisalpine après que César y eut envoyé une colonie de cinq mille hommes. Novocomum était la patrie de Pline le jeune.

1. NOVUM (OPPIDUM), (*Nay*), v. de l'Aquitaine, dans la Novempopulanie, chez les Osquidates, au S. E. de Beneharnum, et à l'E. d'Iluro.

2. — (FORUM), v. de la Gaule cisalpine, située entre Parme et l'Apennin.

1. NOVUS (*Hesen-Now*, chez les Arméniens, et *Kodi-hisoa*, selon les Turcs), place très-forte dans la partie orientale de la Cappadoce, sur un rocher escarpé, entouré de vallées profondes C'est dans cette ville que Pompée enleva tous les trésors de Mithridate.

2. — PORTUS, c'est-à-dire *nouveau port* (*port de Bye*), port de la Bretagne 1re, chez les Belges, près de l'île Vectis.

3. — VICUS, c'est-à-dire *nouveau bourg*, nom de plusieurs lieux dans la Gaule, d'où s'est formé le nom moderne de *Neuvi*.

4. — MURUS, c'est-à-dire *nouveau mur*. V NÉONTICHOS.

NOX INTEMPESTA, nom que les Romains donnaient à l'espace de la nuit depuis le *concubium* ou l'heure à laquelle on se couchait jusqu'à minuit.

NUBES, *Nubæ*, peuples de l'Ethiopie, à l'O. du Nil. Les anciens les distinguaient en deux classes: les Nubes septentrionaux, dont le pays est à peu près à la même latitude que la Thébaïde, au milieu de la côte occidentale du golfe Arabique, et les Nubes méridionaux, qui occupaient le midi de cette même côte, et faisaient partie des Avalites.

NUBIGÈNES, -*næ*, enfans de la Nue. V. CENTAURES.

1. NUCÉRIE, -*ria* (*Nocera*), v. de la Campanie, à l'E. de Pompeii, qui lui servait de port, sur la droite du Sarnus. Cette ville resta toujours fidèle aux Romains, et rejeta constamment les offres d'Annibal. On lui donnait le surnom de *Alfaterna*, pour la distinguer de la suivante. *Phars.*, 2, *v.* 472. — *T. L.*, 9, *c.* 38, 41; 23, *c.* 15; 27, *c.* 3. — *Tac.*, *Hist.*, 13, *c.* 31; 14, *c.* 17. — *S. Ital.*, 8, *v.* 531.

2. — (*Nocera Camellaria*), v. de l'Ombrie, au pied des Apennins. *Strab.* — *Ptol.*, 3, c. 1.

NUCERINUS (P. Sitius), général romain, commandait en Mauritanie du temps de la conjuration de L. Catilina. *Sall.*, *Catil.*, c. 13.

NUDIPÉDALES, fête extraordinaire qu'on ne célébrait à Rome que par ordonnance du magistrat, à l'occasion de quelque calamité publique. On y marchait nu-pieds (*nudis pedibus*) d'où lui vient son nom. Les dames romaines elles-mêmes, lorsqu'elles invoquaient Vesta dans des circonstances extraordinaires, faisaient leur procession nu-pieds dans le temple de la déesse.

NUE, mère des Centaures. V. Ixion.

NUÉES, célèbre comédie d'Aristophane, dans laquelle il met en scène Socrate. Le chœur est composé de nuées personnifiées, et Socrate invoque ces déesses. Le poète fait par là allusion à la hauteur des pensées de Socrate, et à l'obscurité qu'il lui reproche, en disant qu'il est toujours dans les *nuages*. On a prétendu que cette pièce avait contribué à la condamnation de Socrate; ce malheureux événement n'arriva cependant que vingt-quatre ans après la publication de la comédie, qui eut lieu 424 ans av. J.-C.

NUIT, *Nox*, fille du Chaos, ou selon d'autres du Ciel et de la Terre, et l'une des plus anciennes divinités des païens, fut mère de la Lumière ou de l'Ether et du Jour, qu'elle eut de l'Erèbe. Elle épousa aussi l'Achéron, fleuve des enfers, dont elle eut les Furies; mais, selon Hésiode, elle enfanta seule les Parques, les Hespérides, les Songes, la Discorde, le Destin, la Mort, Momus et la Fraude. On la regardait comme la mère des dieux et des hommes, et en général comme le principe de tous les êtres.

On lui rendait un culte solennel. On lui offrait des brebis noires, soit comme reine des ténèbres, soit comme mère des furies. On lui immolait aussi un coq, parce que cet oiseau annonce pendant les ténèbres le retour de la lumière. On la représente assise sur un char, couverte d'un voile parsemé d'étoiles, et précédée des constellations qui lui servent de messagers. Quelquefois elle tient entre ses bras deux enfans, l'un noir, et l'autre blanc. Le premier est l'emblème de la mort ou de la nuit, le second celui du sommeil ou du jour. Quelques modernes la représentent sous les traits d'une femme en habit de deuil, couronnée de pavots, et assise sur un char traîné par des chauves-souris. *En.*, 6, *v.* 750. — *Ovide*, *Fast*, 1, *v.* 455. — *Paus.*, 10, c. 38.

NUITHONES (*Mecklembourg* et *Poméranie*), peuple peu connu de la Germanie septentrionale, entre l'Océan Sarmatique au N., et les Langobardes au S. *Tac.*, *M. des Germ.*, 40.

NUMA (Pompilius), second roi de Rome. V. Pompilius.

NUMANA, v. d'Italie, dans le Picenum, au N. O., entre Ancône et Potentie. *P. Méla.*, 2, *c.* 4.

NUMANCE, *-ntia*, célèbre v. d'Espagne, dans la Tarraconaise, chez les Arévaques, sur une colline, près des sources du fleuve Durius, soutint avec succès pendant quatorze ans (147-133 av. J. C.) la guerre contre les Romains, quoiqu'elle n'eût point de fortifications. Deux consuls, Q. Pompéius (141) et Hostilius Mancinus (137), échouèrent devant ses murs, et se couvrirent de honte en contractant avec elle des traités ignominieux, que Rome viola avec la plus insigne mauvaise foi. Enfin, Scipion Emilien étant venu l'assiéger avec une armée de soixante mille hommes, l'an 133 av. J. C., elle ne put résister longtemps à des forces si considérables. Lorsque ses habitans, réduits au nombre de quatre mille hommes en état de porter les armes, eurent épuisé leurs provisions, ils mangèrent leurs chevaux, ensuite leurs morts, et finirent par tirer au sort ceux d'entre eux qui devaient servir de pâture aux autres. Enfin ceux qui restaient, ne pouvant plus supporter le poids de leurs maux, vinrent trouver Scipion dans son camp. Ce général leur ayant imposé des conditions auxquelles ils ne voulurent pas consentir, ils se retirèrent, mirent le feu à leurs maisons, et s'entretuèrent tous, en sorte qu'il n'en resta pas un seul pour orner le triomphe du vainqueur. Quelques historiens disent néanmoins qu'un grand nombre des habitans de Numance se rendirent à Scipion, que cinquante d'entre eux furent conduits à Rome, et les autres vendus comme esclaves. On donna au vainqueur le surnom de Numantin. *Flor.*, 1, c. 11; 2, *c.* 18. — *Vell. Pat.*, 2, *c.* 1, 4. — *Sall.*, *Jug.*, 4, 5. — *Ptol.*, 3, *c.* 6. *P.* — *Méla*, 2, *c.* 6. — *Strab.*, 3. — *Hor.*, 2, *od.* 12, *v.* 1.

NUMANTIN, surnom de Scipion Emilien. V. Numance et Scipion Emilien.

NUMANTINE, *-na*, dame romaine qui, sous Tibère, fut accusée d'avoir contribué, par ses enchantemens, à faire tomber en démence son mari Plautius Sylvanus. *Tac.*, *Ann.*, 4, *c.* 22.

NUMANUS Rémulus, guerrier rutule, beau-frère de Turnus, tué par Ascagne. *En.*, 9, *v.* 592.

NUMÉNIES. V. Néoménies.

1. NUMÉNIUS, grammairien, contemporain des Antonin, a écrit un ouvrage intitulé : *Figures de pensées et de mots.*

2. — d'Apamée, philosophe platonicien, qui vivait sous Antonin, chercha à réunir le pythagoréisme et le platonisme, et fut un des premiers qui tombèrent dans le mysticisme. Il enseignait que « la réalité ne réside pas dans le monde sensible, que Dieu ne communique avec le monde que par un intermédiaire, le Démiurge, qui lui-même est secondé par des intelligences inférieures. » Plotin fut accusé de n'avoir fait que copier Numénius. Origène professe pour ce philosophe la plus grande admiration.

NUMÉRAIRE, *-rarius*, c'est-à-dire compteur, *numerare*, compter), officier romain qui était chargé de porter dans le trésor l'argent des levées.

NUMÉRIEN (*M. Aurélius*), *-rianus*, empereur romain, fils de Carus et frère de Carin, suivit son père à la guerre contre les Parthes, étant déjà César, et il lui succéda avec son frère Carin, au mois de janvier 284. Il fut assassiné en revenant d'Asie par Arrius Aper, préfet du prétoire, et son beau-père, à la fin de la même année. Le meurtrier continua à faire porter l'empereur dans sa litière comme s'il eût encore vécu; mais la puanteur du cadavre ayant dévoilé sa perfidie, il fut tué par ses soldats furieux. Numérien était un prince juste, modéré, d'un esprit très-cultivé. C'était en même temps un homme éloquent qui parlait avec grâce, et qui aimait les belles-lettres. Il le disputait pour la poésie à Némésien, le meilleur poète de son temps. Dioclétien lui succéda.

1. NUMÉRIUS Décimus, Samnite qui, l'an 217 av. J. C., remporta une victoire sur les Carthaginois conjointement avec M. Minucius Rufus, qu'il avait secouru. *T. L.*, 22, *c.* 24.

2. — favorisa l'évasion de C. Marius, en lui tenant une barque prête à Ostie. *Plut.*

3. — prit part aux troubles excités par P. Clodius contre Cicéron. *Cic.*, *p. P. Sext.*, *c.* 94.

4. — Fabius Pictor. V. Fabius Pictor.

5. — Suffucius, Prénestin, qui, comme l'augure Névius, coupait un caillou avec un rasoir *Cic. Div.*, 2, *c.* 85.

NUMERUS, mot qui sous les empereurs désigna les cohortes et même toute espèce de troupes Il signifiait auparavant le rôle sur lequel on portait les noms et le nombre (*numerus*) des soldats.

NUMICIA (Voie), grand chemin qui conduisait de Rome à Brundusium.

1. **NUMICIUS** (T. Priscus), consul l'an 285 de Rome, 469 av. J. C., fit la guerre aux Volsques avec succès. *T. L.*, 2, *c.* 63.

2.— personnage auquel Horace adresse la 6ᵉ épître du 2ᵉ livre. Il est inconnu d'ailleurs.

3. — (Thermus), mis à mort par Néron, parce que son affranchi avait mal parlé de Tigellinus, favori de l'empereur. *Tac.*, *Ann.*, 16, *c.* 20.

NUMICUS, petit fleuve du Latium, près de Lavinium, aux confins des Rutules, sur les bords duquel se donna une bataille entre les Troyens, conduits par Enée, et les Tyrrhéniens sous les ordres de Mézence. C'est dans ce fleuve que se noya Anne, sœur de Didon; c'est là aussi que fut retrouvé le corps d'Enée. *En.*, 7, *v.* 150, 242, 797. — *Mét.*, 14, *v.* 338. — *T. L.*, 1, *c.* 2. — *S. Ital.*, 1, *v.* 359.

NUMIDA (Plotius), officier d'Auguste, qu'Horace félicite sur son heureux retour d'Hespérie. *Hor.*, 1, *Od.* 30, *v.* 1.

NUMIDES (νόμαδες, nomades, errans), peuple de la Numidie. Ces peuples, qu'on compte parmi les nations nomades, vivaient sous un gouvernement monarchique. Ceux qui descendaient des Phéniciens, et qui habitaient les bords de la mer, avaient des logemens stables; quant à ceux de l'intérieur des terres, à demi sauvages, ils vivaient sans aucune espèce de discipline, habitaient sous des tentes couvertes de chaume, qu'ils pouvaient transporter d'un lieu à un autre. Leur régime de vie, leur frugalité, sont très-vantés par les historiens; ils se nourrissaient principalement du lait et de la chair de leurs troupeaux, et ne faisaient aucun usage du sel. Masinissa parvint à civiliser un peu ce peuple et à en tirer des troupes disciplinées. Leur cavalerie était surtout estimée chez les Romains. Ils montaient leurs chevaux sans selle et sans mors; ils les guidaient uniquement par le son de la voix ou par l'éperon. Ils menaient souvent deux chevaux dans le combat, et sautaient avec une agilité extrême de l'un sur l'autre, dans le fort de la mêlée. Chez les Numides, les femmes étaient en commun, comme chez tous les peuples sauvages de l'antiquité. On croit retrouver des descendans de ce peuple dans le royaume de Marve, sous le nom de *Berbères ou Bérebères*. V. Numidie.

1. **NUMIDIE**, *-dia* (*royaume d'Alger* et *Biled-ul-gérid*), grande contrée d'Afrique, comprise entre l'Afrique propre et la Malva. Elle était bornée au N. par la Méditerranée, au S. par la Gétulie, à l'O. par la Mauritanie, et à l'E. par l'Afrique propre. Ces limites varièrent du côté de l'O., parceque les Romains pour récompenser la trahison de Bocchus, roi des Maures, ajoutèrent à la Mauritanie une portion de la Numidie. Ce royaume ne fut connu des Romains que vers la seconde guerre punique; alors il était divisé en deux principautés souveraines, l'une habitée par les Massyles, l'autre par les Massæsyles (V. ces mots); mais l'an de Rome 552 toute la Numidie fut réunie sous un seul chef, nommé Masinissa, qui embrassa le parti des Romains; dès lors cet état s'éleva à un haut degré de puissance. Il resta attaché aux Romains jusqu'au temps de Jugurtha, auquel on fit une guerre longue et sanglante (V. Jugurtha). L'an 707 de Rome la Numidie fut réduite par César en province romaine, et Juba, roi de cette contrée, qui avait favorisé les partisans de Pompée et de Caton réfugiés dans ses états, fut emmené en captivité à Rome. Mais Auguste rétablit Juba, et dans le partage qu'il fit de la Numidie en Mauritanie césarienne, et en Numidie propre, lui donna la première pour royaume. *T. L.*, 21, *c.* 22, 29; 24, *c.* 48; 28, *c.* 17; 29, *c.* 23; 30, *c.* 3; 35, c. 11. — *Sal.*, *Jug.* — *Just.*, 19, *c.* 2; 22, *c.* 8. — *Virg.*, *En.*, 4, *v.* 41. — *Ptol.*, 4, *c* 3. — *P. Mél.*, 1, *c.* 4. — *Strab.*, 2, *c* 17. V. Numides, Mauritanie, Juba, Masinissa.

2. — Propre (*partie orientale de l'état d'Alger*), partie orientale de la Grande Numidie, comprise entre le fleuve Tusca à l'E., et le fleuve Ampsagas, qui la séparait à l'O. de la Numidie mauresque, qui prit plus tard le nom de Mauritanie césarienne et sitifensis. On nommait aussi cette province Numidie nouvelle. V. Mauritanie.

NUMIDIQUE, *hist.*, surnom de Métellus, nº 13.

Numidique, *géog.* (Golfe), *-cus*, (*golfe de Stora*), golfe de la Méditerranée, qui fait un enfoncement sur la côte septentr. de la Numidie propre.

NUMIDIUS (T.) Quadratus, gouverneur de Syrie, sous le règne de Claude. *Tac.*, *Ann.*, 12.

NUMINIUS, un des députés envoyés à Verrès par les Ennéens pour lui demander qu'il leur rendît la statue de Cérès et de la Victoire, qu'il leur avait enlevées. *Cic.*, *Verr.*, 6, *c.* 101.

1. **NUMISIUS** (C.), préteur l'an 177 av. J. C., obtint le département de la Sicile. *T. L.*, 41, *c.* 8.

2. — Tarquiniensis, un des commissaires envoyés en Grèce pour régler les affaires de la Macédoine et de l'Illyrie, 167 av. J. C. *T. L.*, 45, *c.* 17.

3. — Lupus, lieutenant d'Othon, obtint les ornemens consulaires, pour avoir remporté en Mœsie des avantages contre un peuple sarmate. *Tac.*, *Hist.*, 1, *c.* 79; 3, *c.* 10.

4. — Rufus, officier qui fut fait prisonnier et mis à mort l'an 70 de J. C., après avoir été vaincu par les rebelles Claudius Civilis et Julius Classicus. *Tac.*, *Hist.*, 4, *c.* 22, 59, 70, 77.

NUMISTRO, (peut-être *Cocento*) v. du Brutium, selon Ptolomée, de la Lucanie, selon Plutarque et Tite-Live (27, *c.* 2). Annibal et Marcellus se livrèrent (210 ans av. J. C.) un combat indécis près de cette ville.

1. **NUMITOR**, fils aîné de Procas, roi d'Albe, et frère d'Amulius, succéda à son père, et régna d'abord conjointement avec son frère. Celui-ci le détrôna, et pour s'assurer le trône, fit périr son fils Lausus, et força Ilia, fille unique de Numitor, à se faire vestale. Malgré les précautions d'Amulius, Ilia devint mère de deux jumaux, Remus et Romulus. Le tyran la fit enfermer dans une prison, et ordonna qu'on jetât les deux enfans dans le Tibre. Ces deux jumeaux, sauvés et allaités par une louve, et recueillis par Faustulus, quand ils furent devenus grands, se firent reconnaître de Numitor, tuèrent Amulius, et replacèrent leur aïeul sur le trône, 752 ans av J. C. *T. L.*, 1, *c.* 3. — *Den. d'Hal.*, 1, *c.* 15. — *Just.*, 43, *c.* 2, 3. — *Ov.*, *Fast.*, 4, *v.* 55. — *En.*, 6, *v.* 768. — *Plut.*, *Rom.*

2. — fils de Phorcus et un des capitaines de Turnus contre Enée. *En.*, 10, *v.* 342.

3. — Romain riche et dissolu, qui critique Juvénal. *S.* 7, *v.* 74.

1. **NUMITORIUS** (L.), tribun du peuple l'an de Rome 285 (469 av. J. C.). *T. L.*, 2, *c.* 58.

2. — tribun l'an de Rome 305 (409 ans av. J.C.). Il avait courageusement défendu Virginie sa nièce contre les violences de Claudius Appius. V. Virginie. *T. L.*, 3, *c.* 45, 54.

NUMME ou Nume, *nummus*, *numisma*. C'est le nom général que les Romains donnaient à leurs différentes pièces de monnaie d'or, d'argent, de

cuivre, etc. Le *numme* d'or, appelé aussi *solidus*, ou simplement *aureus*, est celui que les auteurs latins désignent le plus communément par le mot *nummus*, sans aucune addition qui en détermine l'espèce. Il faut néanmoins observer que le même mot *nummus*, quand il est seul, ne désigne souvent que le petit sesterce, une de leurs moindres monnaies. Le numme d'argent, *nummus argenteus*, était la même chose que *denarius*. V. ces noms.

NUMMIUS ALBINUS, consul l'an 246 av. J. C.

NUMMULAIRE, *-larius* (*nummus*, monnaie, argent). C'était à peu près chez les Romains ce qu'est chez nous un banquier. Quelques-uns croient néanmoins que les nummulaires étaient des usuriers, qui, à la vérité, n'exigeaient point d'argent pour l'intérêt de la somme prêtée, mais qui recevaient en présens à peu près l'équivalent de cet intérêt.

NUMONIUS. V. VALA.

NUN, fils d'Elisama et père de Josué *Exode*, 35, *v.* 11; *Nomb.*, *c.* 13, *v.* 17.

NUNCORÉE, *-reus*, fils de Sésostris, fit élever un obélisque qui fut transporté à Rome plusieurs siècles après. Hérodote donne à ce prince le nom de Phéron. (V. PHERON.) *Pline*, 26, *c.* 11.

NUNDINA (*novem*, neuf; *dies*, jour), déesse qui présidait à la purification des enfans le neuvième jour après la naissance. *Marc.*, *Sat*, 1, *c.* 16.

NUNDINES, *-næ*, jours de marché à Rome, ainsi appelés parce qu'ils revenaient tous les neuf jours. Les habitans de la campagne venaient à la ville ces jours de marché, pour y porter des denrées, et pour s'y instruire des réglemens tant civils que religieux. Dans les calendriers les nundines étaient marqués par une lettre de l'alphabet, et chaque année avait sa lettre nundinale qui variait tous les ans. V. ci-dessous NUNDINALES, et à la fin du dictionnaire le *Calendrier Romain*, ainsi que l'avertissement qui le précède.

NUNDINALES (LETTRES), *-nales*, nom que les Romains donnaient aux huit premières lettres de l'alphabet, dont ils faisaient usage dans leur calendrier, pour marquer les *nundines* ou jours de marché. La suite de ces lettres était écrite en colonne et répétée successivement depuis le premier jour de l'année jusqu'au dernier. Une de ces lettres indiquait les jours de marché ou d'assemblée, qu'on appelait *nundinæ* (de *novem dies*), parce qu'ils revenaient tous les neuf jours. Lorsque le premier jour nundinal de l'année tombait, par exemple, sur la lettre A, il revenait le 1, le 9, le 17 et le 25 janvier, et ainsi de suite, de neuf jours en neuf jours; et la lettre D était pour l'année suivante la lettre nundinale. V. NUNDINES.

NUPTIAUX (DIEUX), *-tiales*, dieux des noces, étaient au nombre de cinq : Jupiter, Junon, Vénus, Suada et Diane. On leur adressait des vœux pour les prier de rendre les mariages heureux. On comptait aussi parmi les divinités nuptiales, celles qui présidaient aux mystères les plus secrets de l'hymen *Plut.*

NURSÆ ou NERSÆ. V. NERSÆ.

NURSCIA, divinité des Etrusques. *Juv.*, *Sat.* 10, *v.* 74.

NURSIE, *-sia* (*Norsia*), v. d'Italie, dans la partie la plus septentrionale du pays des Sabins, au pied de l'Apennin. C'est la patrie de Sertorius. *T. L.*, 28, *c* 45.—*En.*, 7, *v.* 716.—*Sil. Ital.*, 8, *v.* 416. — *Mart.*, 13, *ep.* 20. — *Ptol*, 3, c. 1.

NURSINIE, NURSINIENS. V. NURSIE.

1. NYCTÉE, *-teus*, fils de Neptune et de Célène et roi de Thèbes ou selon quelques uns de Lesbos, épousa une nymphe de Crète, Polyxo ou Amalthée, dont il eut deux filles, Antiope et Nyctimène. Il déclara la guerre à Epopée, qui avait enlevé Antiope, et mourut d'une blessure qu'il reçut dans une bataille, laissant son royaume à son frère Lycus. Nyctée avait inspiré une passion incestueuse à sa fille Nyctimène. (V. ce nom.) *Métam.*, 2, *v.* 590; 6, *v.* 110.—*Paus.*, 2, *c.* 6.—*Hyg.*, *fab.* 157 et 204.

2 et 3. — fils d'Hyriéus. — fils de Chthonius.

4. — un des compagnons de Diomède qui furent changés en oiseaux. *Ovide*, *Mét.*, 14, *c.* 10.

5. — (νὺξ, nuit), un des quatre chevaux de Pluton.

NYCTÉIS, fille de Nyctée. V. ce nom.

NICTÉLIES, *-lia* (νυκτὶ, de nuit), fêtes nocturnes de Bacchus, que l'on célébrait principalement sur le mont Cithéron. C'était un de ces mystères ténébreux où l'on s'abandonnait à toutes sortes de débauches. La cérémonie apparente consistait dans une course tumultueuse que faisaient dans les rues ceux qui célébraient ces fêtes, portant des flambeaux, des bouteilles et des verres, et faisant à Bacchus d'amples libations. Ces cérémonies se renouvelaient à Athènes tous les trois ans, au commencement du printemps. Les Romains, qui les avaient empruntées des Grecs, les supprimèrent à cause des désordres que la licence y avait introduits. On célébrait aussi des fêtes du même nom en l'honneur de Cybèle *Plut.*

NYCTÉLIUS, surnom de Bacchus, dont certaines fêtes se célébraient de nuit. *Ov.*, *Mét.*, 4, *c.* 1.

NYCTIME, *-mus*, roi d'Arcadie, fils de Lycaon, étant mort sans enfans, eut pour héritier son neveu Arcas, fils de Calliste. *Paus.*, 8, *c.* 4.

NYCTIMÈNE, fille de Nyctée et de Polyxo ou Amalthée, conçut une passion criminele pour son propre père, et s'introduisit dans sa couche, de concert avec sa nourrice. Nyctée, ayant eu connaissance de ce crime involontaire, voulut tuer sa fille; mais Minerve, la déroba à sa colère et la changea en hibou. *Ov.*, *Met.*, 12, *v.* 598.

NYCTIS, fille de Nyctée, épouse de Labdacus, roi de Thèbes, en eut un fils nommé Laïus.

NYCTOSTRATÈGE, *-tegus*, officiers préposés pour prévenir les incendies pendant la nuit. A Rome ils avaient le commandement de la garde, et étaient trois, ce qui les fit appeler *triumviri nocturni*.

NYMBEUM, lac de la Laconie. *Paus.*, 3, *c.* 23.

NYMPHAGOGUE, *-gogus* (νύμφη, nouvelle mariée; ἄγειν, conduire), nom donné à ceux qui étaient chargés de conduire la nouvelle mariée de la maison paternelle à celle de son époux.

NYMPHAS, v. de l'Arcadie méridionale, à l'O. de Gathées, près des sources du Gathéate.

1. NYMPHÉE, *-æus*, riv. du Latium, dont les débordemens ont, dit-on, contribué à former les marais Pomptins.

2 — *-æa* (peut-être *Vosfor*), v. de la Chersonèse Taurique, sur le Bosphore cimmérien entre Panticapée au N., et Néra au S. On croit que c'est là que mourut Mithridate, et on y montre son tombeau.

3. — *-æum prom.*, promont. célèbre de l'Illyrie, au N. et près d'Epidaure, au S. de l'embouchure du fleuve Ululée dans la mer Adriatique.

4. — promontoire d'Epire, sur les côtes de la mer Ionienne.

5. — plaine d'Epire, chez les Taulantiens, dans le voisinage d'Apollonie, était consacrée aux nymphes. Apollon y avait un temple, d'où s'échappaient continuellement des flammes. C'est dans ce lieu que fut pris le satyre que l'on présenta à Sylla, à son retour de la guerre de Mithridate. *Diod.*, 41.

— *Strab.*, 7. — *Pline*, 5, *c.* 29. — *T. L.*, 42, *c.* 31 et 49. — *Plut.*, *Sylla.*

6. — petite riv. qui se rend dans le Tigre, sur les confins de la Mésopotamie et de l'Arménie.

7. — lieu voisin d'un faubourg de Stagyre, où les Stagyrites tenaient leurs assemblées, et où professa Aristote.

8. — édifice de Rome, consacré aux nymphes, et dans lequel étaient les statues de ces divinités. Des fontaines et des cascades y entretenaient une fraîcheur continuelle.

NYMPHÉES, lieux consacrés aux nymphes. C'étaient ordinairement des antres naturels ou creusés et ornés de manière à imiter la nature; quelquefois cependant c'étaient de petits temples. Ces lieux étaient situés dans le voisinage des ruisseaux, des fontaines et des petites rivières.

NYMPHES, *-phæ*, divinités subalternes dont l'univers était rempli.

Il y en avait qu'on appelait Uranies ou Célestes, qui gouvernaient la sphère du ciel; d'autres Terrestres ou Epigies, présidaient à la terre. Celles-ci étaient subdivisées en nymphes des eaux et en nymphes de la terre. Les nymphes des eaux étaient subdivisées en plusieurs classes : en nymphes marines, appelées Océanides, Néréides et Melies; en nymphes des fontaines, appelées Naïades, Crénées, Pégées; en nymphes des fleuves et des rivières, appelées Potamides; en nymphes des lacs et des étangs, appelées Limnades.

Les nymphes de la terre formaient aussi plusieurs classes : les Oréades, les Orestiades ou Orodemniades, étaient les nymphes des montagnes; les Napées étaient celles des vallées et des bocages; les Dryades et les Hamadryades étaient celles des forêts. Il y avait des nymphes même dans les enfers.

On trouve encore d'autres nymphes avec des noms pris ou de leur pays, ou de leur origine, comme les Amnisiades, les Corycides, les Cythéroniades, les Dodonides, les Héliades, les Hérésides, les Ionides, les Lélégéides, les Sithrides. Le nombre des nymphes n'est pas bien connu; selon Hésiode, il y en avait trois mille.

Les nymphes étaient attachées ordinairement à quelque divinité de l'un ou de l'autre sexe; les Muses étaient les nymphes d'Apollon; les Oréades, celles de Diane, etc.

On n'accordait pas aux nymphes une immortalité absolue; mais on croyait qu'elles vivaient très longtemps. Hérodote les fait vivre plusieurs milliers d'années; et Plutarque fixe la durée de leur vie à neuf mille sept cent vingt ans.

On leur rendait un culte particulier, et on leur offrait en sacrifice de l'huile, du lait, du miel, et quelquefois on immolait des chèvres en leur honneur. Les nymphes sont représentées sous la figure de jeunes filles à moitié nues. Sur les monumens antiques, les nymphes des ruisseaux et des fontaines tiennent ordinairement pour attribut une urne d'où s'écoule la fontaine et le ruisseau. Les anciens croyaient que c'était un grand malheur de voir une nymphe nue; on en était puni par la démence. *Hom.*, *Odyss.*, 14. — *Métam.*, 1, *v.* 320, 5, *v.* 412; 6, *v.* 91. V. les noms de chaque classe.

NYMPHEUM. V. Nymphée.

NYMPHÉUS, chef d'une colonie de Méliens, qui s'établit dans la Carie. *Polyen*, 8.

NYMPHIDIUS Sabinus, préfet du prétoire sous Néron, avait pour mère une esclave courtisane. Il se disait fils de Caligula, ce que rendaient assez probable et les mœurs dissolues de ce prince, et la beauté de sa mère et sa grande ressemblance avec lui. Tant que la fortune sourit à Néron, il le flatta et l'imita; mais quand il vit sa chute prochaine et inévitable, il songea à monter à sa place sur le trône. Mais, n'osant le faire à l'instant, il séduisit ses soldats, et les fit déclarer en faveur de Galba en leur promettant trente mille sesterces par tête. Après le meurtre de Néron, il exerça la souveraineté dans Rome. L'approche de Galba lui fit hâter son dessein. Il voulut se faire proclamer empereur, et disputer le trône au nouveau prince, mais ses soldats le massacrèrent l'an de J. C. 66. *Tac.*, *Ann*, 15, *c.* 72; *Hist.*, 1, c. 5, 37.

NYMPHIS, historien d'Héraclée, composa en vingt-quatre livres une Histoire d'Alexandre et de ses successeurs jusqu'à Ptolémée Evergète, dont il était contemporain. *Elien.*

NYMPHIUS, un des premiers citoyens de Palépolis, en Italie, livra cette place aux Romains de concert avec Charilaüs l'an de Rome 429. *T. L.*, 8, *c.* 24, 25 et 28.

1. **NYMPHODORE**, *-rus*, Syracusain, auteur d'une histoire de Sicile.

2. — écrivain, natif d'Amphipolis.

NYPSIUS, général de Denys-le-Tyran, prit Syracuse, et passa les habitans au fil de l'épée, l'an 356 av. J. C. *Diod.*, 6.

1. **NYSA**, *hist.*, mère d'Antiochus, qu'elle eut de Séleucus, donna son nom à la ville de Nysa en Carie.

2. — danseuse romaine, mère de Nicomède III, roi de Bithynie, qu'elle eut de Nicomède II. V. ces noms.

1. Nysa, *géog.*, v. d'Ethiopie, ou selon quelques-uns, d'Arabie, était consacrée à Bacchus, qui y fut élevé par les nymphes. Le nom de Dionysius, que l'on donnait à ce dieu, semble être composé de *Dios* et de *Nysa*, qui sont les noms de son père, et du lieu où il reçut son éducation. Bacchus fit de Nysa la capitale de son empire. *Metam.*, 4, *v.* 13. — *S. Ital.*, 7, *v.* 198. — *En.*, 6, *v.* 805. — *P. Mela*, 3, *c.* 7.

2. — v. située sur le sommet du mont Parnasse, et consacrée à Bacchus. *Juv.*, 7, *v.* 63.

3. — v. de l'Eubée. Les vignes y croissaient si rapidement qu'on cueillait, dit-on, le soir des raisins sur celles qu'on avait plantées le matin.

4. — (*Nosli*), v. de Lydie, au S., sur le mont Mesogide, dans le voisinage de la Carie. Cette ville était partagée en deux parties par un petit fleuve qui se jetait dans le Méandre. C'est la patrie de Strabon.

5. — v. de Thrace, vers le midi.

6. — (*Nous-Scher*), v. de Cappadoce, dans la Morimène, sur l'Halys.

7. — plaine de Médie, renommée à cause de ses chevaux. *Pind.*

8. — (*Nagar*), v. de l'Inde, sur le Cophène, près de son confluent avec le Choès. On en attribue la fondation à Bacchus.

NYSÆUS, surnom de Bacchus, pris du culte qu'on lui rendait à Nysa. *Propert.*, 3, *él.* 17, *v.* 22.

NYSAS, fleuve d'Afrique qui prend sa source en Ethiopie.

NYSE, *myth.*, nymphe, fille d'Aristée, fut chargée du soin de nourrir Bacchus. *Diod. de Sic.* — *Pline.*

NYSE, *géog.* V. Nysa.

NYSIADE, nom des nymphes de Nysa, à qui Jupiter confia l'éducation de Bacchus. *Métam.*, 3, *v.* 314.

NYSIÆ Pylæ, petite île de la côte d'Afrique.

NYSIES, *-sia*, v. de la Béotie, vers le S. O., au mont Cithéron. *Plut.*

NYSIRE, île. V. Nisyre.

NYSSA, *hist.*, sœur de Mithridate-le-Grand, fut prise par les Romains.

Nyssa, *géog.* V. Nysa.

NYSSIE, nom de la femme de Candaule.

O

O, ό pris numéralement signifiait en Grec 70, et O avec l'accent en bas, ο,,70,000. Chez les Romains O signifiait 11, et O avec la ligne au-dessus signifiait 11,000. — O ne s'employait que rarement dans les abréviations; alors on le prenait pour *ossa* ou *omnia*; J. O. M. signifiait *Jovi Optumo Maximo*; Oct., *Octavius*.

OADITES, -*tæ* (*Vadi-al-Kora*), peuple de l'Arabie Heureuse, sur les bords du golfe Arabique, près des monts Cassanites.

OANNES, OANÈS, OAN ou OES, une des principales divinités babyloniennes. Oannès était un monstre moitié homme et moitié poisson, qui habitait la mer Erythrée. Il était sorti de l'œuf primitif d'où tous les autres êtres avaient été tirés. Il parut pour la première fois, dit Bérose, près d'un lieu voisin de Babylone. Il avait deux têtes; celle d'homme était sous celle de poisson. A sa queue étaient joints des pieds d'homme, et il en avait la voix et la parole. Ce monstre demeurait parmi les hommes sans manger. Il leur donna la connaissance des lettres et des sciences, leur enseigna la pratique des arts, leur apprit à bâtir des villes et des temples, à établir des lois et à fixer les limites des champs par des règles sûres, à semer et à recueillir les grains et les fruits, en un mot, il fit tout ce qui pouvait contribuer à adoucir leurs mœurs. Au soleil couchant, il se retirait dans la mer, et passait la nuit sous les eaux. Apollodore raconte d'après Bérose, que dans les siècles suivans parurent encore trois autres Oannès, sortis ainsi que le premier de la mer Erythrée, et nommés par les habitans du pays Annédotos, et qu'un quatrième, qu'il nomme Odagon, se montra peu avant le déluge. Cette fable s'explique facilement par la traduction du mot Oannès ou Oès, qui, disent les savans, signifie en syriaque *étranger*. Il est présumable qu'un étranger arrivé par mer et vêtu d'écailles de poisson depuis la tête jusqu'aux pieds, donna aux Chaldéens quelques principes de civilisation. Il rentrait tous les soirs dans son vaisseau, et prenait ses repas sur son bord sans être vu de personne. Quant à l'œuf primitif dont on le faisait sortir, c'est apparemment à cause de la ressemblance du nom Oannès avec le mot grec ὠόν, œuf.

OARAGTA ou VOROCHTA (*Vroct* ou *Kismis*), grande île du golfe Persique, au S., près du détroit qui l'unit à la mer Erythrée proprement dite, sur les côtes de la Carmanie occidentale, vis à-vis de l'embouchure du fleuve Achidane ou Salsum. Cette île renfermait, dit-on, le tombeau d'un roi nommé Erythras, ce qui a fait quelquefois donner au golfe Persique le nom de golfe Erythrée.

OARSES, -*ses* ou OARTÈS, -*tes*, premier nom que porta Artaxerce Mnémon. *Plut.*

OARUS, un des grands fleuves de la Sarmatie méridionale, se jetait dans le Palus Méotide. Darius dans son expédition contre les Scythes éleva de grandes murailles sur ses bords. *Hérod.*, 4. c. 123.

OASIS, nom commun à quelques petits cantons de l'Egypte intérieure, qui, quoique situés au milieu de solitudes arides et brûlantes, étaient fertiles et ombragés, et aux villes que l'on y bâtit. Les Romains, à partir du 2ᵉ siècle de l'empire, y envoyèrent souvent en exil, et c'est à cause de cette constance qu'on leur donna quelquefois les épithètes de *tristes* et d'*odieuses*, qui ne leur convenaient guères à cause de leur fertilité. On distingue principalement trois Oasis, savoir:

1° OASIS (LA GRANDE), (*El-Wah* ou *El-Ouahh*), qui faisait partie de la Thébaïde, à l'O. Son étendue était d'environ 90 milles du N. au S., et de l'O. à l'E. Plusieurs ruisseaux y coulaient, et elle abondait en vin; aussi les Grecs lui donnèrent-ils le nom d'île des bienheureux.

2° OASIS (LA PETITE), (*El-Ouahh-El-Gharbyese*), qui était contenue dans l'Heptanomide, vers le S.O., à 100 milles au N. de la grande Oasis, et à 70 du lac Mœris. Son étendue n'était guères que de 50 milles.

3° OASIS (L') DE JUPITER AMMON (*El-Ouahh*), ainsi nommée parce qu'elle environnait le temple de ce dieu, était placée sur les frontières de l'Heptanomide et de l'Egypte inférieure, à l'O. de l'une et de l'autre. Elle s'étendait de l'E. à l'O. dans une longueur de 60 milles. C'était la plus délicieuse de toutes; des bois épais y entretenaient une fraîcheur perpétuelle. Ce fut dans les sables voisins de cette Oasis que fut engloutie l'armée de Cambyse, qui allait piller le temple de Jupiter Ammon.

Hérod., 3, c. 26. — *Strab.*, 15 et 17. — *Pline*, 9, c. 4. — *Ptol.*, 4, c. 6. — *Zosim.*, 5, c. 37.

OASITES, nom commun à deux nomes égyptiens, formés, le premier par l'Oasis de Jupiter Ammon, le second par la grande Oasis. La troisième Oasis ne formait point de nome particulier.

OAXE, -*xus*, *myth.*, fils d'Apollon et d'Anchialé, fonda en Crète une ville à laquelle il donna son nom. D'autres le disent fils d'Acacallis et petit-fils de Minos *Hér.*, 4, c. 154.—*Virg.*, *égl.* 1, *v* 66.

1. OAXE, -*xus* ou -*xia*, *géog.*, v. de Crète, fondée par Oaxe, fils d'Apollon, près de l'Oaxe.

2. — -*xes*, petite riv. de Crète, voisine de la ville de même nom. *Virg.*, *egl.* 1, *v.* 66.

OBARATOR (*arare*, labourer), divinité champêtre des Latins, présidait au labourage. *Sert.*

OBBA, espèce de vase dont on se servait dans les repas funèbres.

OBDIAS, un des principaux de la cour de Josaphat, fut chargé par ce prince d'instruire le peuple des villes de Juda. *Paral.*, 2, c. 17, *v.* 7.

1. OBED, un des aïeux de J. C. selon la chair, était fils de Booz et de Ruth et grand-père de David. Il naquit vers 1275 av. J. C. *Ruth*, c. 4, *v.* 17.

2. —EDOM, Lévite chez qui David mit en dépôt l'arche d'alliance pendant trois mois. Il vivait l'an 1045 av. J. C. *Rois*, 9, c. 2, *v.* 10.

3. — fils d'Ophlale et père de Jéhu. *Paral.*, 1, c. 2, *v.* 37, 38.

4. — prophète, qui empêcha Phacée, roi d'Israël, qui avait remporté une victoire sur Achaz, roi de Juda, d'enmener les Israélites en captivité vers 750 av. J. C. *Paral.*, 2, c. 28.

OBÉLISQUES, -*sci*, espèces de pyramides quadrangulaires, tronquées par le haut, et construites de manière que deux faces étaient perpendiculaires et parallèles et les deux autres faces étaient taillées obliquement, et formaient la pointe. Celles-ci étaient in-

finiment moins larges par la base que les premières. Ordinairement les obélisques étaient d'une seule pierre. Ils étaient couverts d'hiéroglyphes du haut en bas, et la cime était revêtue de plusieurs ornemens. Ces caractères cachaient, dit-on, de grands secrets, et représentaient les mystères de la religion égyptienne, dont peu de personnes avaient connaissance. Lorsque Cambyse, roi des Perses, se fut rendu maître de l'Egypte, il voulut exiger des prêtres, qui seuls entendaient ces secrets, de les lui expliquer, et, sur leur refus, il les fit tous mourir, et détruisit tous les obélisques qu'il trouva. Dans les idées des Egyptiens, les obélisques représentaient un rayon solaire. On ignore complètement qui fit le premier tailler des obélisques, seulement on sait qu'ils remontent à une très-haute antiquité, et que de très-bonne heure l'Egypte entière était couverte de ces monumens. Sésostris en fit élever deux d'une pierre très-dure, tirée des carrières de la ville de Sienne, à l'extrémité de l'Egypte. Ils avaient chacun cent vingt coudées de haut, ou environ cent quatre-vingts pieds. Auguste les fit transporter à Rome. Il n'osa en faire autant à l'égard d'un troisième, qui était d'une grandeur énorme. On dit qu'il y avait eu vingt mille hommes employés à le tailler. Plus hardi qu'Auguste, Constance II le fit transporter à Rome, où, après avoir servi d'ornement au grand cirque, il fut placé devant Saint-Jean-de-Latran.

OBILINUM ou OBILUNUM, petite v. de la Gaule, dans la province des Alpes grecques et pennines, chez les Centrones, à l'O., sur l'Isara.

OBNONCIATION, *obnuntiatio*. S'il arrivait que les augures remarquassent au ciel quelque signe sinistre, ils faisaient dire, *obnuntiabant*, à celui qui tenait les conciles de les remettre à un autre jour, *alio die*. Cette faculté, dont les augures abusaient pour conduire les affaires à leur gré, leur avait été donnée par les lois *Ælia* et *Fusia*. Elle leur fut retirée cent ans après, par la loi *Clodia*.

OBOLCOLA. V. OBUCULA.

OBOLE, *-lus*, poids et monnaie des Grecs, était le sixième de la drachme. L'obole, poids, valait environ treize grains, ou soixante-douze centigrammes. L'obole, monnaie, valait trois sous. V. les *Tables des Mes. Grecq.*, VI, VII.

Dans les cérémonies funéraires, on ne manquait jamais de mettre une obole dans la bouche du défunt pour payer à Caron le prix du passage.

OBRIMÆ FONTES, c'est-à-dire les *fontaines* d'*Obrima*, lieu de l'Asie mineure, dans la Phrygie orientale. *T. L.*, 38, *c.* 14.

OBRIME ou OMBRIME, *-mus*, un des cinquante fils d'Egyptus.

OBRIMO ou OMBRIMO (ὄμβριμος, violent), surnom donné à Proserpine, déesse des enfers.

OBRINCUS ou OBRINGA (*Aar*), fleuve de la grande Séquanaise, prenait sa source près du lac Léman, coulait au N. E., parallèlement à la ligne qui sépare les Helvetii des Sequani, et se perdait dans le Rhin sur les confins des Rauraci.

OBRIS (*Orb*), riv. de la Narbonnaise 1re, prend sa source dans les monts Cébenna, traverse la Narbonnaise 1re, et se jette dans la Méditerranée.

OBSÉCRATIONS, *-tiones* (*obsecrare*, supplier), sacrifices que le sénat romain ordonnait dans les temps de calamités.

OBSEQUENS (JULIUS), compilateur latin d'une époque tellement incertaine que les uns le placent sous le siècle d'Auguste, tandis que d'autres le font vivre sous les successeurs de Constantin. Il nous reste de lui un ouvrage intitulé *de Prodigiis*. C'est moins un traité méthodique sur les prodiges qu'une collection des faits de ce genre rapportés par Tite-Live, qui paraît avoir été sa source principale. De temps en temps cependant il ajoute au récit de Tite-Live quelques détails historiques, qui ne sont pas sans intérêt. Mais l'ensemble de l'ouvrage ne peut nous sembler qu'absurde. Du reste le style a assez d'élégance et de pureté pour rendre plausible l'opinion de ceux qui croient l'auteur du 1er siècle de J. C. Les six premiers livres de l'ouvrage manquaient; mais ils ont été suppléés par un commentateur qui s'est donné le nom de Lycosthène. Les meilleures éditions de cet ouvrage sont celles de Leyde, 1720, et de Kapp, 1772.

OBSIDIONALE (COURONNE). V. COURONNE.

OBUCULA ou OBULCO ou OBOLCOLA (*Porçuna*), v. de la Bétique occidentale, sur les confins de la Lusitanie, au S. E. de Corduba. *Ptol.*, 2, *c.* 4.

OBULTRONIUS SABINUS, questeur chargé de la garde du trésor public, sous Néron. Il fut massacré par les partisans de Galba. *Tacite, Ann.*, 13, *c.* 28; *Hist.*, 1, *c.* 37.

OCALÉE, *-lea* ou *-lia*, *myth*, fille de Mantinée et épouse d'Abas, dont elle eut Acrisius et Prœtus. *Apollod.*, 2, *c.* 2.

1. OCALÉE, *-lea*, *géog.*, ancienne v. de Béotie, un peu au N., près du lac Copaïs, à peu près à la même distance d'Haliarte et d'Alalcomène. *Il.*, 2, *v.* 8. — *Pline.*

2. — petite riv. de Béotie, passait dans la ville de même nom, et se jetait dans le lac Copaïs.

OCCABES, colliers et bracelets garnis de pierres précieuses, et d'où pendaient de petites chaînes, que les sacrificateurs portaient dans les cérémonies, et surtout dans celle du Taurobole.

OCCASION, divinité allégorique, qui présidait au moment le plus favorable pour réussir dans une entreprise. On la représentait sous la figure d'une femme nue, ou d'un jeune homme chauve par derrière, un pied en l'air, et l'autre sur une roue, tenant un rasoir d'une main et un voile de l'autre, et quelquefois glissant avec vitesse sur le tranchant d'un rasoir sans se blesser. *Phèdre*, 5.

OCCATOR (*occare*, herser), dieu des Romains, qui présidait au travail de ceux qui hersent la terre, pour rompre les mottes, et la rendre unie.

OCCIA, vestale, qui pendant cinquante-sept ans remplit ses fonctions d'une manière irréprochable. Elle mourut sous Tibère, et fut remplacée par une fille de Domitius. *Tac.*, *Ann.*, 2, *c.* 86.

OCCIDENT (EMPIRE D'), nom donné à l'empire formé des provinces occidentales de la monarchie romaine après la scission définitive de cette monarchie en deux portions indépendantes, sous Valentinien et Valens, le 18 juin 364.

L'empire d'Occident était, ainsi que l'empire romain, partagé en deux grands gouvernemens, qui à leur tour se subdivisaient en plusieurs provinces. Les deux grands gouvernemens étaient, 1° les Gaules, 2° les Italies. Sous les Gaules se trouvaient trois diocèses; 1° les Gaules proprement dites; 2° la Bretagne; 3° l'Espagne. Dans les Italies étaient de même trois diocèses, 1° l'Italie, 2° l'Illyrie, 3° l'Afrique. V. DIOCÈSE, GAULE, BRETAGNE, etc.

Administré par une suite presque continuelle de princes inhabiles, attaqué plus souvent que l'Orient par les barbares insurgés, déchiré par plus de tyrans et de factieux, l'empire d'Occident n'eut guères plus d'un siècle de durée, et finit l'an de J. C. 478, dans la personne d'Augustule. (V. au *Tableau des empereurs romains*, après les consuls, le nom des souverains qui ont occupé le trône d'Occident.)

OCÉAN, *-anus*, *myth.*, dieu de la mer, fils du Ciel et de la Terre, épousa Téthys, dont il eut les principaux fleuves, tels que l'Alphée, le Pénée, le Strymon, et un grand nombre de filles nommées Océa-

nides. (V. Océanides.) Outre Téthys on lui donne aussi deux autres épouses, Pampholyge et Parthénope. Il eut de l'une Asie et Libye, de l'autre Europe et Thrace.

Selon Homère, l'Océan était le père de tous les dieux; ce qui a fait présumer que le nom d'Océan était celui d'un des Titans. Par cette hypothèse on explique l'opinion qui fait naître les dieux de l'Océan ou de la mer.

L'Océan régnait sur la mer, et étendait sa puissance sur les fleuves et les rivières. Les anciens lui rendaient un culte solennel, et lui confiaient le soin de leur vie lorsqu'ils entreprenaient quelque voyage sur mer. On le représentait sous la figure d'un vieillard assis sur les ondes de la mer, le front armé de deux pinces d'écrevisses, tenant une pique à la main, et ayant à ses côtés un monstre marin. *Théog.*, *v.* 132, 337. — *Il.*, 14, *v.* 300. — *Ov.*, *Fastes*, 5, *v.* 81. — *Apollod.*, 1. — *Cic.*, *Nat. des D.*, 3, *c.* 20. — *Just.*, 12, *c.* 10.

Océan, *géog.*, désignation vague de toutes les mers autres que la Méditerranée. Les anciens en distinguaient deux, l'occidental, qu'ils nommaient Atlantique, et l'oriental. Ils les subdivisaient l'un et l'autre en plusieurs mers particulières, telles que l'océan Germanique, l'océan Indique, etc. V. Germanique, Indique, etc.

OCÉANIDES et Océanitides, nymphes de la mer, filles de l'Océan et de Téthys. Elles étaient au nombre de trois mille; Apollodore donne le nom de sept d'entre elles: Asia, Styx, Electra, Doris, Eurynome, Amphitrite et Métis. Hésiode en nomme quarante-une: Acasto, Admète, Amphiro, Asia, Callirrhoé, épouse de Chrysaor, Calypso, Circéis, Clitie, Clymène, épouse de Japetus, Crisie, Dioné, Doris, Electra, Eudore, Europa, Eurynome, que Jupiter rendit mère des Grâces, Galaxaure, Hippo, Janita, Janthe, Idyia, épouse d'Æétès, Mélobosis, Ménestho, Métis, Ocyroé, Pasithoé, Perséïs, épouse d'Hélios, Petræa, Pitho, Plexaure, Pluto, Polydora, Prymno, Rhodia, Styx, Télestho, Thoé, Tyché, Urania, Xante, Zeuxo. Hygin fait mention de seize Océanides, dont les noms diffèrent entièrement de ceux que citent Hésiode et Apollodore.

On offrait aux Océanides des libations et des sacrifices. On leur adressait aussi des prières pour la conservation des nautonniers. Les Argonautes, avant de s'embarquer, offrirent sur le rivage de la farine, de l'huile et du miel à toutes les divinités de la mer, et leur immolèrent des taureaux. Lorsqu'on offrait le sacrifice sur le bord de la mer, on recevait le sang de la victime dans un vase; mais si on l'offrait en pleine mer, on laissait tomber le sang dans les ondes. Dans les temps calmes, les marins lui immolaient des agneaux ou des porcs, et dans la tempête un taureau noir. *Odyss.*, 3. — *Théog.*, 349. — *Apollod.*, 1. — *Apollon.*, *Arg.* — *Georg.*, 4, *v.* 341.

OCEANIS, v. de l'île de Panchaïe. *Diod. de Sic.*

OCÉLIS (*Ghela*), v. et port très-commerçant de l'Arabie Heureuse, sur le golfe Arabique, près de sa jonction avec la mer.

OCELLATA, deux sœurs, vestales l'une et l'autre, que l'empereur Domitien fit mettre à mort, en leur laissant le choix du supplice.

1. OCELLUM ou Ocelum, autrement Uxellum (*Uxeau*), v. de la Gaule transpadane chez les Taurini, près des frontières de la Gaule, au N. de Segusio, sur le Cluso. *Ces.*, *G. des G.*, 1. — *Strab.*

2. — ou Ocilis, v. de la Tarraconaise septentrionale, au N., chez les Callaïques, près de Lucus-Augustus *Ptolém.*, 2, *c.* 6. — *Appien.*

OCELLUS Lucanus, fameux philosophe pythagoricien grec, de l'école de Pythagore, était natif de Lucanie, ce qui lui a fait donner le nom de Lucanus. Il descendait d'une ancienne famille de Troie, et vivait vers l'an 400 av. J. C. Il composa plusieurs ouvrages, dont on n'a conservé dans son entier qu'un traité *sur la Nature de l'Univers*, qui servit dans la suite de base aux systèmes d'Aristote, de Platon et du juif Philon. L'ouvrage qui nous reste sous son nom, et dont l'authenticité a été vivement contestée, remonte au moins à deux et peut-être trois siècles av. J. C. C'est un des monumens les plus précieux de l'école pythagoricienne, parce qu'on croit qu'Ocellus y a exposé les idées de son maître. Il a pour objet d'établir que l'univers n'a pas eu de commencement, et que, par conséquent, il ne peut être détruit; ses parties seules subissent à chaque instant des variations, des relations nouvelles. Ocellus avait composé en dialecte dorique un livre *des Lois*, dont Archytas et Platon faisaient le plus grand cas, et dont il reste quelques fragmens, conservés par Stobée, et qui en donnent une idée avantageuse.

Les meilleures éditions d'Ocellus sont celles de Rotermand, Leipsick, 1794, et de Rudolphe, Leipsik, 1804. Il en existe une traduction latine de Nogarola.

OCELUM. V. Ocellum.

OCHA, *hist.*, sœur et belle mère d'Artaxerce Ochus, fut enterrée toute vive par l'ordre de son frère. *Val. Max.*, 9, *c.* 2.

1. Ocha, *géog.* (*mont Caristo* ou *Sainte-Elie*), montagne de l'île d'Eubée, à l'extrémité méridionale de la chaîne qui traverse l'île dans sa longueur. On trouvait dans cette montagne des carrières qui fournissaient de l'asbeste, assez long et assez flexible pour en fabriquer des toiles. V. Asbeste.

2. — ancien nom de toute l'Eubée.

OCHÉSIUS, père de Périphas, chef des Etoliens, fut tué à Troie. *Il.*, 5, *v.* 442, 843.

OCHIME, -*mus*, fils d'Hélios ou le Soleil et de la nymphe Rhodé, succéda à son père sur le trône de Rhodes, et eut de la nymphe Hégélorie une fille appelée Cydippe. V. Héliades. *Diod. de Sic.*

OCHNA, fille de Colonus et de Tanagra, devint éprise d'Eunoste, fils d'Elicus; et, le trouvant insensible à son amour, l'accusa auprès de ses frères de lui avoir fait violence. Ceux-ci tuèrent Eunoste, et furent ensuite emprisonnés par Elicus. Alors Ochna découvrit tout à Elicus, et se précipita du haut d'un rocher. *Plut.*

1. OCHOSIAS, roi d'Israël, succéda, 897 av. J. C., à son père Achab, dont il imita les impiétés. Les Moabites ses tributaires se révoltèrent contre lui. Peu après, étant tombé d'une fenêtre, et se voyant en danger de mourir, il envoya consulter Béelzébud, le dieu d'Accaron, chez les Philistins; mais Elie l'en punit en lui annonçant sa mort prochaine. Ochosias mourut en effet l'année suivante sans laisser d'enfans. Il n'avait régné que deux ans. Joram son frère lui succéda. *Rois*, 3, *c.* 22, 40; 4, *c.* 1, *v.* 1; *Paral.*, 2, *c.* 20, *v.* 35.

2. — roi de Juda, appelé aussi Azarias et Joachaz, était le dernier des fils de Joram (n° 1) et d'Athalie. Ayant succédé à son père (885 av. J. C.), il se joignit à Joram (n° 2), roi d'Israël, son oncle, pour faire la guerre à Hazaël, roi de Syrie. Quelque temps après, étant allé voir Joram, qui était blessé, Jéhu, un des généraux de ce prince, qui s'était révolté contre lui, le fit poursuivre par ses troupes, après avoir massacré Joram, et, l'ayant saisi à Mageddo, le fit mettre à mort, l'an 884 av. J. C. (V. Joram). *Rois*, 4, *c.* 8, *v.* 34; *c.* 9, *v.* 21; *Paral.*, 2, *c.* 21, *v.* 2; *c.* 22, *v.* 1.

OCHOZATH, ami d'Abimélec, roi de Gérare, vint avec ce prince faire alliance avec Isaac. *Genèse*, 26, *v.* 26.

OCHOZIAS. V. OCHOSIAS.

OCHUS, *myth.*, habitant de Cyzique, qui fut tué par les Argonautes. *Val. Flac.*, 3.

1 et 2. OCHUS, *hist.*, c'est à-dire *bâtard*, surnom qui était synonyme de *Nothus*, et commun à Artaxerce III et à Darius II.

3.— un des fils de Darius Codoman, tomba après la bataille d'Issus au pouvoir d'Alexandre, qui le traita avec générosité. Il était encore très-jeune *Q. C.*, 3, c. 8 et 12; 4, c. 11 et 14.

1. OCHUS, *géog.* (*Tedzen*), une des principales rivières de l'Asie supérieure, prenait sa source dans les monts Paropamises, longeait l'Arie sous le nom d'Arius, et ensuite l'Hyrcanie sous celui d'Ochus, et enfin se perdait dans un golfe de la mer Caspienne, au S. de l'embouchure de l'Oxus. C'est à tort que quelques géographes ont supposé qu'il se jetait dans ce fleuve. *Pline.* — *Strab.* — *Ptolem.*, 6, c. 11. — *Q. C.*, 7, c. 10.

2. — petite riv. de la Sogdiane, se perdait dans l'intérieur des terres.

3. — mont. située sur les côtes de la Perside. C'était une branche de celles qu'on nomme aujourd'hui *Dabhr-Asban*.

OCILE ou OCILIS. V. OCELLUM, n° 2.

1. OCNUS, fils du Tibre et de Manto, fonda une ville qu'il nomma Mantoue, en mémoire de sa mère, et vint au secours d'Enée contre Turnus. Quelques-uns croient qu'il est le même que Bianor. *Virg.*, *Ecl.* 9; *Enéide*, 18, *v.* 198.

2. — homme laborieux dont la femme, peu ménagère, dissipait tout ce qu'il gagnait. On le représente faisant une corde; près de lui est une ânesse qui mange cette corde à mesure, et rend ainsi inutile le travail du cordier. Cela donna lieu à un proverbe usité chez les Grecs, qui disait « C'est la corde d'Ocnus », pour dire que c'était de la peine perdue. *Prop.*, 4, *el.* 3, *v.* 21.— *Pline*, 35, *c.* 11. — *Paus.*, 10, *c.* 29.

OCRICULANA, nom d'une tribu romaine dont primitivement sans doute les citoyens étaient originaires d'Ocriculum.

OCRICULUM (*Otricoli*), v. d'Ombrie, au S. O., dans le voisinage de Rome, près du confluent du Tibre et du Nar, sur la voie Flaminia. *Cic.*, *p. Mil.* — *T. L.*, 19, *c.* 41.—*Pline*, 6, *ép.* 25. —*Tac.*, *Hist*, 3, *c.* 78. — *Ptol.*, 3, c. 1.

OCRIDION, roi de Rhodes, fut mis au rang des dieux après sa mort.

OCRINUM PROMONTORIUM. V. DAMNONIUM.

OCRISIE, *-sia*, esclave, mère de Servius Tullius, était attachée au service de Tanaquil, femme de Tarquin l'ancien. A la suite d'une vision miraculeuse, elle conçut un fils, Servius Tullius, qui fut élevé dans le palais du roi, et monta dans la suite sur le trône. Quelques-uns disent que c'est Vulcain qui s'offrit aux yeux d'Ocrisie, et qui fut le père du sixième roi de Rome. *Plut.*, *de fort. Rom.* — *Pline*, 36, *c.* 27. — *Ov.*, *Fast.*, 6, *v.* 627.

OCTACILIUS, esclave qui, ayant obtenu sa liberté, ouvrit à Rome une école de rhétorique. Il compta le grand Pompée au nombre de ses disciples, *Suét.*, *Vie des rhét.* — *Mart.*, 10, *ép.* 79.

OCTAÉTÉRIDE, *-ris* (ὀκτὼ, huit; ἔτος, année), cycle de huit ans, inventé par Méton pour rétablir la concordance entre les années solaires et lunaires L'année lunaire, composée de 354 jours (V. ANNÉE), était en arrière tantôt de onze, tantôt de douze sur l'année solaire, qui en avait ordinairement 365, et 366 dans les années bissextiles. Mais comme au bout de huit ans la différence est de quatre-vingt-dix jours il suffisait d'intercaler dans cet espace de huit ans trois mois, chacun de trente jours pour rétablir la balance. C'est ce que l'on fit en ajoutant un treizième mois au bout de la troisième, de la cinquième et de la huitième année; de sorte que la différence se trouvait de trois jours en moins au bout de la troisième, de quatre jours en plus au bout de cinq, et nulle au bout de huit (V. le tableau de l'Octaétéride, à la fin du Dict., p. 40). En effet huit années solaires font 2922 jours, et huit années lunaires 2832 jours, plus quatre-vingt-dix, ce qui équivaut à trois mois, qui portent juste le même nombre. Cependant ce cycle n'était pas d'une justesse rigoureuse En effet l'année lunaire, que l'on évalue approximativement à 354 jours, est réellement de 354 jours huit heures quarante-huit minutes trente-huit secondes; ce qui au bout de huit ans donne près de 2923 jours et demi, au lieu de 2922. Pour ne pas négliger ce jour et demi, on convint de faire alternativement les octaétérides de 2922 et 2925 jours en intercalant dans la seconde trois jours de plus que dans la première.

L'octaétéride fut long-temps en usage dans la Grèce à cause de la facilité avec laquelle elle se pliait au calcul et de son rapport à l'olympiade ou période de 4 ans, qui est celui de deux à un. Aussi continua-t-on à s'en servir après l'invention de l'Ennéadécaétéride et de la période de soixante-seize ans, qui furent presque totalement réservées aux observations astronomiques.

OCTAVE, ou mieux, quoique moins communément, Octavien, nom d'Auguste avant son élévation à l'empire V. OCTAVIEN.

1. OCTAVIA, maison patricienne de Rome. Les branches principales furent les Rufus et les Balbus, mais ni l'une ni l'autre ne furent très célèbres.

2. — maison plébéienne, qui acquit un grand éclat par son union à la famille des Jules et surtout par l'élévation d'Octave à l'empire sous le nom d'Auguste. Elle s'éteignit dans la personne de cet empereur, qui en était le seul rejeton, lorsque l'adoption le fit entrer dans la famille Julia.

1. OCTAVIE, *Octavia*, sœur d'Auguste, se rendit célèbre par sa beauté et sa vertu. Elle épousa Claudius Marcellus, puis Pompée, enfin Marc-Antoine en troisièmes noces. Son mariage avec Antoine fut un moyen auquel on eut recours pour réconcilier les deux chefs de l'empire. Antoine eut d'abord pour elle les plus grands égards; mais il la quitta bientôt pour s'attacher à la reine Cléopâtre; et lorsqu'Octavie vint le trouver à Athènes, dans le dessein de l'arracher à cet amour criminel, il ne lui témoigna que de l'indifférence, et la renvoya. Auguste fut sensible à cet outrage, ou du moins il y trouva un prétexte pour faire la guerre à Antoine, et s'emparer seul de toute la puissance. Octavie s'efforça en vain de l'apaiser. Après la bataille d'Actium, et la mort d'Antoine, Octavie oubliant ses propres injures, reçut dans sa maison les enfans de son mari, et eut pour eux la tendresse d'une mère. Marcellus, fruit de son premier mariage, épousa la fille d'Auguste, et fut publiquement désigné successeur de ce prince. Mais sa mort prématurée plongea toute sa maison dans la douleur la plus profonde. Virgile, qu'Auguste protégeait, fit des vers à la louange d'un jeune homme que Rome regardait comme devant un jour être son père. Il lut cet éloge en présence d'Auguste et de sa sœur. Octavie fondit en larmes dès que le poète commença, et s'évanouit lorsqu'elle entendit ces mots : *Tu Marcellus eris.* Entraînée par son enthousiasme, elle donna au poète dix mille sesterces pour chaque vers. Octavie eut deux filles d'Antoine, Antonia major et Antonia minor. L'at-

née fut mariée à Domitius Ænobarbus, et Antonia la jeune devint femme de Drusus, père de Tibère. Octavie ne cessa de pleurer la mort de Marcellus, et mourut l'an 10 av. J. C. Son frère lui fit des obsèques magnifiques, et prononça son oraison funèbre. Le peuple romain paya aussi un tribut de respect à ses vertus, en témoignant le désir de lui rendre les honneurs divins. *Plut.*, *Antoine.*—*Suét.*, *Aug.* — *Tac.*, *Ann.*, 4, c. 75.

2. —princesse célèbre par sa vertu et ses malheurs, fille de Claude et de Messaline, et sœur de Britannicus. Elle avait d'abord été promise à Silanus. L'ambitieuse Agrippine fit rompre cet hymen, et la maria à Néron. Parvenu à l'empire, Néron l'abreuva de dégoûts, et ensuite la répudia sous prétexte d'adultère, afin d'épouser Poppée, qui persécuta sa rivale, et la fit exiler en Campanie. Néanmoins Octavie fut rappelée à la prière des Romains. La joie unanime que fit paraître le peuple en cette occasion, non moins que l'inquiète jalousie de l'impératrice nouvelle, décidèrent sa ruine. Néron, ou plutôt Poppée, la fit accuser de nouveau du même crime, et cette fois elle fut reléguée dans l'île de Pandatarie, où peu de jours après on lui signifia de se faire ouvrir les veines. Ses plaintes ne purent attendrir ses bourreaux, et comme le sang coulait trop lentement à leur gré, elle fut transportée dans une étuve où elle expira à l'instant. Cette princesse n'avait que vingt ans. Sa tête fut portée à Poppée. *Suet.*, *Nér.*, 7 et 35.—*Tac.*, *Ann.*, 11, c. 32; 12, c. 3, 58, 68; 13, c. 12; 14, c. 59.— *Dion Cass.*

OCTAVIEN, *C. Julius Cæsar Octavianus*, *Augustus*, nom d'Octave après son adoption par son oncle Jules César. Son véritable nom etait Octavius, nom de son père; mais en entrant dans la famille des Jules par adoption, il le changea, selon l'usage des adoptions, en Octavianus. Il le quitta en suite pour celui d'Auguste. Par une corruption consacrée, on dit toujours Octave, et jamais Octavien.

1. OCTAVIUS (Cn.) Népos, préteur l'an 586 de Rome (168 av. J. C.), fut chargé du commandement de la flotte qu'on avait envoyée contre Persée. Il poursuivit ce prince dans l'île de Samothrace, le força à se rendre, et l'envoya prisonnier à Rome. Cette victoire lui fit obtenir les honneurs du triomphe. L'an 165 il partagea le consulat avec M. Torquatus. Envoyé trois ans après en Syrie, vers Antiochus Eupator, dont les Romains s'étaient institués les tuteurs, il fut tué dans son bain par un habitant du pays, indigné de son arrogance et de sa tyrannie. On soupçonna Lysias (V. ce nom, n° 4). Le sénat lui érigea une statue. *T.L.*, 44, c. 17; 45, c. 5.— *Just.*, 33, c. 2. — *Suét.*, *Aug.*, 2. — *Vell. Pat.*, 1, c. 9. — *Plut.*, *Aug.*

2. — (M.), tribun du peuple l'an 135 av. J. C. avec Tib. Gracchus, se montra toujours opposé à son collègue, quoiqu'il fût son ami. Gracchus le fit destituer après l'avoir vainement sollicité de se démettre volontairement de sa charge. *Plut.*—*Appien.*

3. — (Cn.), fils de Cn. Octavius Népos (n° 1), fut nommé consul en 128.

4. —(Cn.) Népos, fils du précédent, fut consul 87 ans av. J. C. avec L. Corn. Cinna. Octavius était partisan de Sylla, et Cinna, son collègue, était l'ami de Marius. Octavius, soutenu par le sénat, poursuivit son fougueux collègue; mais, Marius étant cette même année revenu d'Afrique, et rentré dans Rome avec Cinna, Octavius fut tué par leurs partisans. C'était un homme vertueux, mais faible, et irrésolu; il accordait beaucoup de confiance aux astrologues. *Plut.* — *Vell. Pat.*, 2, c. 22. — *Appien.*

5. —(C. ou L.), fils du précédent, consul l'an 75 av. J. C.

6. —(Cn.) neveu du précédent, fut consul l'an 76 av. J. C.

7. — (C.), père d'Auguste, qu'il eut d'Atia, fille de Julie, sœur de J. César, descendait d'une branche des Octavius, qui jusque là n'avait pas été dans les honneurs, et qui s'était contentée du rang de chevaliers. Il fut préteur l'an de Rome 693 (61 av. J.C.), et se fit remarquer par la justice de ses arrêts. Après sa préture, nommé gouverneur de Macédoine, il vainquit les Besses et les Thraces, et reçut de ses soldats le titre d'*Imperator*. Il mourut à Nole en revenant de sa province. Outre Octave (depuis Auguste), il eut une fille, qui devint aussi célèbre, Octavie. *Suét.*, *Aug.*, 2.—*V. Pat.*, 2, c. 59.—*Tac.*, *Ann.*, 1, c 9.

8. — lieutenant de M. Crassus, en Asie, l'an 54 av. J. C., fut tué en défendant son général contre les Parthes. V. Crassus.

9. — (L.), lieutenant de Cn. Pompée, fut envoyé en Crète pour réduire les corsaires de cette île; mais il prit parti pour eux, et Q. Métellus, les ayant défaits, chassa ignominieusement Octavius, après avoir fait mourir tous les corsaires. *Plut.*

10. — (M.), lieutenant de Cn. Pompée, commandait avec Scribonius Libon la flotte d'Illyrie et d'Achaïe. Il tenta de s'emparer de Salones en Dalmatie, qui tenait le parti de César; mais il fut défait entièrement par les habitans, qui le forcèrent à se rembarquer. *Ces.*, *G. civ.*, 3.

11. — (P.) Balbus, jurisconsulte dont Cicéron fait le plus grand éloge. *Verr.*, 4, c. 20. — *Orais. p. A. Cluent.*, c. 85.

12. — Romain qui se vanta d'être un des meurtriers de César; il fut mis à mort, quoiqu'il n'eût pas participé à ce crime.

13. — poète cité avec éloge par Horace. Il mourut en buvant. *Hor.*, 1, *Sat.* 10, *v.* 82

14. — Fronto, préteur l'an 16 de J. C., se joignit à Q. Haterius afin de réprimer le luxe qui régnait à Rome. *Tac.*, *Ann.*, 2, c. 33.

15. — Sagitta, tribun du peuple, sous Néron, l'an 58 de J. C. Ayant conçu une passion criminelle pour une femme nommée Pontia, il tua son mari de concert avec elle afin de s'unir ensemble; mais sa complice, se voyant libre, refusa de donner sa main au meurtrier de son mari. Sagitta désespéré d'être ainsi trompé, tua sa maîtresse. Il fut exilé par Néron. *Tac.*, *Ann.*, 13, c. 44; *Hist.*, 4, c. 44.

OCTOBER (Equus), cheval que l'on immolait tous les ans à Mars au mois d'octobre. Le rit exigeait que sa queue fût transportée avec tant de vitesse du champ de Mars, où on la coupait, jusqu'au temple du Dieu qu'il en tombât encore des gouttes de sang dans le feu quand on y arrivait.

OCTOBRE, -*ber* (*octo*, huit), huitième mois de l'année romaine sous Romulus, devint le dixième sous Numa. V. le *Calendrier Romain.*

OCTODURUS ou Octodorus (*Martigny en Valais*), v. de la Gaule, dans la province des Alpes grecques et pennines, au N., chez les Véragres, sur une petite riv. qui se jette dans le Rhodanus. Cette ville eut beaucoup à souffrir des guerres que firent les Romains dans les Gaules. César la nomme *Vicus Veragrorum*. *Cés.*, *G. des Gaul.*, 3, c. 1.

OCTOGÈSE (*Méquinenza*), v. de la Tarraconaise, au N., chez les Ilergètes, au confluent de l'Ibérus et du Sicoris. Elle fut aussi nommée *Ictosa* dans le moyen âge. *Cés.*, *G. civ.*, 1, c. 61.

1 OCTOLOPHE, -*phum*, petite v. sur les confins de la Macédoine et de la Thessalie, près du mont Olympe et de Dium. *T. L.*, 31, c. 36; 41, c. 3.

2. — v. de l'Illyrie, au S. O., chez les Dassarètes.

OCTOPHORE, -*rum* (ὀκτὼ, huit; φέρω, porter), sorte de litière ainsi nommée parce qu'elle était faite pour être portée par huit esclaves. On s'en servait surtout dans les funérailles. V. ce mot.

OCTOVIANUS HORATIANUS, médecin africain, florissait vers le milieu du 6e siècle, sous l'empire de Gratien et de Valentinien II. Il a publié un ouvrage de médecine en trois livres, publié en 1532 par Hermann. *Argentin.*

OCYALE, -*lus*, un des Phéaciens qui disputèrent le prix de la course. *Odyss.*, 8, *v.* 111.

OCYPÈTE, c'est-à-dire *qui vole vite* (ὠκὺς, léger; πτάσθαι, voler), une des harpyes. *Théog.*, 265. — *Apollod.*, 1, *c.* 9.

2. — une des danaïdes, épouse de Lampus.

3. — fille de Thaumas.

OCYPODE, harpye, la même qu'Ocypète.

1. OCYROÉ, une des océanides.

2. — fille de Chiron et de Chariclo, qui fut changée en cavale, pour avoir voulu connaître l'avenir. *Métam.*, 2, *v.* 538.

3. — fille de Chésias, qu'Apollon enleva sur le chemin de Milet.

OCYTHOÉ (ὠκὺς, rapide; θέω, courir), une des harpyes, la même qu'Ocypète ou Ocypode.

ODACON ou ODAGON, divinité babylonienne qu'on croit la même qu'Oannès V. OANNÈS.

ODED, prophète. V. OBED, n° 3.

ODÉNAT, -*atus*, prince des Palmyréniens dans le 3e siècle de J. C., célèbre par ses talens militaires et son attachement aux Romains. On ignore quelle fut sa naissance; on sait seulement qu'il s'accoutuma dès sa jeunesse à la fatigue, qu'il apprit le métier des armes en poursuivant les bêtes fauves à la chasse. Ces exercices lui valurent l'estime de ses concitoyens, qui lui conférèrent l'autorité suprême. Lorsque Valérien tomba au pouvoir de Sapor, roi de Perse, Odénat s'intéressa vivement à son sort, et sollicita sa liberté dans une lettre qu'il envoya au vainqueur, avec de riches présens. Sapor déchira la lettre, et fit jeter les présens dans l'Euphrate; et, pour punir Odénat d'avoir osé, disait-il, écrire à un prince tel que lui, il lui envoya l'ordre de comparaître devant lui, avec menace, s'il refusait, de le faire périr avec toute sa famille. Odénat méprisa les menaces du roi de Perse, et eut recours aux armes. Il remporta de grands avantages sur l'armée de ce monarque, fit sa femme prisonnière, et s'empara d'un riche butin Il tourna ensuite ses armes contre Quiétus, fils de Macrin, qui voulait usurper l'empire, et anéantit son parti en Orient. Gallien, alors empereur, nomma Odénat son collègue à l'empire, et donna le titre d'Auguste à ses enfans et à sa femme, la célèbre Zénobie. Odénat signala son avènement à l'empire en attaquant, en écrasant un autre tyran qui venait de prendre la pourpre; c'était Baliste. Il le prit dans la ville de Ctésiphon, où il s'était réfugié, et le fit mourir. Il se préparait ensuite à marcher contre les barbares du Nord. Méonius son neveu, irrité d'avoir été mis dans les fers par ses ordres, l'assassina à Emèse, dans un festin, l'an 267 de J. C. Il est à croire que Zénobie sa seconde femme, jalouse de la confiance sans bornes qu'il marquait à un fils du premier lit (Hérodien), ne fut point innocente de ce crime. Ce fut elle qui hérita de ses honneurs et de ses titres. V. ZÉNOBIE.

ODÉON, *Odeum* (ᾠδὴ, chant), nom donné chez les anciens aux théâtres secondaires où avaient lieu les répétitions de la musique qui devait être chantée sur le grand théâtre, avec les ouvrages dramatiques. Par la suite on y répéta les pièces elles-mêmes, quelquefois aussi on y plaçait les juges qui entendaient les musiciens, lorsqu'ils disputaient du prix. Le premier édifice de ce genre fut construit à Athènes C'était un des monumens les plus magnifiques de cette ville. Les autres villes en élevèrent à son exemple; il y en avait quatre à Rome, un sur l'Aventin, un autre entre le Palatin et le Cœlius; un troisième près du théâtre de Pompée, et un quatrième construit par Domitien dans une autre partie de la ville. *Cic.*, *à Att.* — *Pline.* — *Suid.*

ODERA ou ODORA (*Oder*). V. VIADRUS.

1. ODESSUS ou ORDESSUS (*plage de Bérézen*), port fameux sur la côte de la Sarmatie d'Europe, entre les deux fleuves Borysthène et Axiacès, à l'O. d'Olbia. *Ov.*, *Trist.*, 9, *v.* 37.

2. — (*Varna*), v. de la Mœsie inférieure, sur le Pont-Euxin, où elle avait un bon port, à égale distance de Dionysopolis ou Cruni et de l'embouchure du Panysus. C'était une colonie de Milet.

ODICÉ ou mieux DICÉ. V. ce mot.

ODIN, *Odinus*, célèbre héros de l'antiquité, qui vivait, à ce que l'on croit, vers l'an 70 av. J. C., et régnait dans cette partie de la Germanie connue aujourd'hui sous le nom de Danemarck. Il était tout à la fois prêtre, soldat, poète, législateur, monarque et conquérant. Il persuada à ses compatriotes qu'il avait le pouvoir de ressusciter les morts, et le don de prédire l'avenir. Lorsqu'il eut solidement établi sa puissance par la force et la persuasion, il résolut de mourir d'une manière extraordinaire. Il assembla ses amis, se fit en leur présence sept blessures en forme de cercle, et déclara en mourant, qu'il allait dans la Scythie où il serait mis au rang des dieux immortels. Il ajouta qu'il ouvrirait alors la voie du bonheur à ceux de ses concitoyens qui mèneraient une vie vertueuse, qui combattraient en héros, et mourraient les armes à la main. Les barbares le crurent aveuglément. Chaque fois qu'ils allaient au combat, ils l'invoquaient comme un dieu, et le suppliaient de recevoir dans l'Elysée les âmes des guerriers qui mouraient victimes de leur courage. Les rois du Nord, qui aspiraient au respect des peuples, se disaient tous fils d'Odin. C'est à lui qu'on attribue l'invention de la poésie chez les peuples du Nord, les caractères runiques, et la semence de cette haine que les nations septentrionales marquèrent aux Romains.

1. ODITE, -*tes*, un des centaures tué par Mopsus aux noces de Pirithoüs. *Mét*, 12, *v.* 457.

2. — guerrier éthiopien, tué par Clyménus, dans le combat livré à la cour de Céphée, à l'occasion du mariage de Persée et d'Andromède. *Mét*, 5, *c.* 3.

ODIUS, chef des Halizones, allié des Troyens, fut renversé de son char, et tué par Agamemnon. *Il.*, 5, *v.* 38.

ODOACRE, -*cer*, roi des Hérules, célèbre par la prise de Rome et l'anéantissement total de l'empire d'Occident, avait été d'abord un des gardes de l'empereur Augustule. Sa haute taille, sa bravoure lui firent un nom auprès des troupes barbares, auxiliaires de l'empire, et, après diverses aventures, il fut mis à la tête des Hérules mercenaires et des autres barbares, lassés de la tyrannie d'Oreste et d'Augustule son fils. Oreste s'enfuit à Patavium, et Augustule à Ravenne. Odoacre les poursuivit, et, les ayant bientôt fait périr, il se proclama roi d'Italie, refusant le vain titre d'empereur d'Occident, que le sénat de Rome lui offrait, et mit ainsi fin à l'empire d'Occident (476 de J. C.); mais bientôt il eut à combattre un rival redoutable, Théodoric, prince des Ostrogoths, qui défit ses troupes, l'assiégea dans Ravenne, et le força à partager l'autorité avec lui (488); un an après, Théodoric le tua de sa propre main dans un festin, 494 de J. C.

ODOEDOCUS, fils d'Opsus, eut de Laonome deux fils, Oïleus et Calliarus.

ODOLLAM, v. de la tribu de Juda, dont Josué tua le roi. Il y avait près de cette ville une grande caverne, où David se cacha quand il fuyait la persécution de Saül. *Jos.*, 12, *Rois*, 1, c. 22, *v.* 1 ; 2, c. 23, *v.* 13 ; *Mach.*, 2, c. 12, *v.* 18 ; *Paral.*, 1, c. 11, *v.* 7.

ODOMANTES, *-ti*, peuple de Thrace, qui habitait sur la rive orientale du Strymon. *T.L.*, 45, c.4.

ODOMANTIQUE, *-tica*, petite contrée sur les confins de la Macédoine et de la Thrace, était comprise entre le Strymon et la mer. *Thucyd.* — *Hérod.*, 5, c. 16 ; 7, c. 112.—*T. L.*, 45, c. 4.— *Pline.*

ODONES, peuple de Thrace peu connu.

ODORA (*Oder*). V. VIADRUS.

ODRYSES, *-sæ*, ancienne et puissante nation de Thrace, vers le centre de cette contrée, habitait le long des bords de l'Hèbre, de l'Agriane et du Contadesdus. *Hér.*, 4, c. 92. — *T. L.*, 39, c. 53 ; 44, c. 42. —*Tac.*, *Ann.*, 3, c. 38 — *S. Ital.*, 4, *v.* 432.

ODRYSIE, *-sia*, surnom donné à la Thrace, dont les Odryses étaient le peuple le plus considérable.

ODRYSIUS, surnom de Borée, parce que le vent du nord paraît aux peuples méridionaux de l'Europe venir de la Thrace, habitée par les Odryses.

ODRYSSUS, un des dieux tutélaires des Thraces, ainsi nommé sans doute à cause des Odryses.

ODYSSÉE, célèbre poème d'Homère, où il chante les aventures d'Ulysse (*Odysseus*, Ὀδυσσεύς en grec) après la prise de Troie. V. ULYSSE.

ODYSSEUM, promont. de Sicile, au S.O et très-près du cap Pachyn, était sans doute ainsi nommé à cause d'Ulysse (*Odysseus* en grec), que l'on supposait y avoir abordé dans ses voyages.

OEA ou OEENSIS CIVITAS ou selon quelques-uns OCCA (*Tripoli*), v. d'Afrique, dans la région Syrtique ou Tripolitaine, au N., sur la mer, entre Satrata et Leptis Magna. *Pline*, 5, c. 4. — *S. Ital.*, 3, *v.* 257.

2. — lieu de l'île d'Egine, au milieu des terres. *Hér.*, 5, c. 83.

OEAGRUS ou OEAGER, fils de Tharops et père d'Orphée qu'il eut de Calliope, régna dans la Thrace. C'est de lui que le mont Hémus et le fleuve de l'Hèbre prirent l'épithète d'OEagrius. Servius dit dans ses commentaires qu'OEagrus était un fleuve de Thrace qui se jetait dans l'Hèbre. *Ov.*, *Ibis*, *v.* 114. — *Apollon.*, *Arg.*, 1. — *Géorg.*, 4, *v.* 424. — *S. Ital.*, 5, *v.* 463. — *Diod.*— *Apollod.*, 1, c. 3.

OEANTHE ou OEANTHIA, ville de Phocide ou de la Locride, contiguë au territoire de Naupacte. Vénus y avait un temple. *Ptol*, 3, c. 15. — *Paus.*, 10, c. 38.

OEAX, fils de Nauplius et de Clymène et frère de Palamède. Ce dernier ayant été tué injustement, OEax fut envoyé par Nauplius, qui voulait se venger en semant la discorde chez les épouses des différens chefs de la Grèce, pour leur persuader que leurs maris amèneraient des concubines à leur retour ; ce qui, en excitant la jalousie des femmes, causa dans la suite la mort de la plupart de ces princes. *Dictys de Crète.*—*Apoll.*, 2.—*Hyg.*, *f.* 117.

1. OEBALIE, *-lia*, nom que la Laconie prit d'OEbalus, un de ses rois. Hyacinthe fut appelé *OEbalides puer*, parce qu'il était né dans cette contrée.

2. — canton de la Grande-Grèce, dans la Messapie, aux environs de Tarente, était ainsi nommé parce qu'il avait été peuplé par les Lacédémoniens (V. OEBALIE, n° 1), fondateurs de Tarente. C'était une des contrées les plus fertiles de l'univers. On y recueillait du vin excellent, du miel et des olives en abondance.

1. OEBALUS, fils d'Argalus ou de Cynortas, régna dans la Laconie après son père, et épousa Gorgophone, fille de Persée, dont il eut Hippocoon, Tyndare, etc. *Paus.*, 3, c. 1. —*Apollod*, 5, 10.

2. — fils de Télon, roi des Téléboens et de la nymphe Sébéthis, régna sur les Téléboens, et étendit son empire en Italie le long du Sarnus. Il secourut Turnus contre Enée. *Enéide*, 7, *v.* 734.

1. OEBARE, *-res*, satrape de la cour de Cyrus l'ancien, prit la fuite lors de la bataille qu'il donna aux Mèdes. *Polyen*, 7.

2. — écuyer de Darius Ier, procura la couronne à son maître, après la mort de Smerdis, en lui enseignant le moyen de faire hennir son cheval avant ceux de ses compétiteurs. (V. DARIUS.) *Hérod.*, 3, c. 85. —*Just.*, 1, c. 10. — *Polyen*, 7, c. 10.

3. — fils de Mégabyze, était gouverneur de Dascylium. *Hérod.*, 7, c. 33.

OEBOAS, héros grec, à qui les Achéens érigèrent une statue, et décernèrent de grands honneurs pour avoir remporté le prix de la course aux jeux olympiques, dans la 7e olympiade.

OECHALIE, *myth.*, femme de Mélanée, donna son nom à un canton de la Messénie *Paus.*

OECHALIE, *géog.* Il y eut dans les anciens temps de la Grèce une célèbre ville de ce nom, où régnait Euryte père d'Iole, et qu'Hercule, irrité de la perfidie de ce prince, ruina de fond en comble ; mais on ne sait pas précisément laquelle des trois suivantes c'était, quoiqu'il y ait plus de probabilités pour la première.

1. — v. de l'Etolie septentrionale, sur les confins de la Thessalie, chez les Eurytanes, près du mont Panætolium, sur un fleuve qui se jetait dans l'Evénus. C'est là qu'Homère et Strabon placent le roi d'Euryte. *Hom.*, *Il.*, 2, *v.* 103. —*Strab.*, 8, 9, 10. — *En.*, 8, *v.* 229. — *Ov.*, *Hér.*, 9 ; *Métam.*, *v.* 136.

2. — petite v. d'Eubée, près d'Erétrie, où, selon quelques auteurs, régna Eurytus.

3. — petite v. de Messénie, vers le N. O, près du fleuve Néda et du mont Ira, au N. de SténycLare, au N. E. d'Andanie, avec laquelle on l'a confondue. On la met dans la Laconie, parce qu'elle était sur les confins des deux provinces. On y a aussi placé le royaume d'Euryte. (V. n° 1.) *Pline.*—*Strab.*—*Paus.*

OECHARDES FLUMEN, fleuve de la Scythie Asiatique, au-delà de l'Imaüs. *Ptolem.*

OECLÉE. V. OÏCLÉE. V. OÏCTÈS.

OECLIDÈS, nom patronymique d'Amphiaraüs, fils d'OEclée ou Oïclée. *Ovide*, *Métam.*, 8, *fab.* 7.

OECLUS, centaure tué par le Lapithe Ampyx, aux noces de Pirithoüs. *Métam.*, 12, c. 11.

OECONOMIQUE, traité de Xénophon, où il fait parler Socrate enseignant à gouverner (νέμειν) les affaires domestiques (οἶκος, maison). Cicéron l'avait traduit. *Cic.*, *Off.*, 2, c. 87 ; *Vieill.*, 59.

OEDIPE, *OEdipus*, fils de Laïus, roi de Thèbes, et de Jocaste. Laïus avait appris de l'oracle qu'il serait tué par son fils. Pour prévenir ce malheur, il avait résolu de n'avoir aucun commerce avec cette princesse. Mais il s'oublia dans un moment d'ivresse ; et, la reine lui ayant donné un fils, il lui ordonna de le faire périr. Jocaste n'eut pas le courage d'obéir ; mais elle commanda à un esclave d'exposer son fils. L'esclave lui perça les pieds, et le suspendit à un arbre sur le mont Cithéron, où il fut trouvé par Phorbas, berger de Polybe, roi de Corinthe. Phorbas l'emporta dans sa maison. Péribée, femme de Polybe, qui n'avait point d'enfant, l'éleva comme son fils, et le nomma OEdipe, parce qu'il avait été trouvé les pieds enflés par les courroies dont on les avait percés (πούς, pied ; οἰδέω, enfler).

Quand OEdipe fut devenu grand, un de ses com-

pagnons lui ayant reproché sa naissance illégitime, il alla, pour dévoiler ce mystère, consulter l'oracle de Delphes, qui lui dit que s'il retournait jamais dans sa patrie, il deviendrait le meurtrier de son père et l'époux de sa mère. OEdipe, qui se croyait fils de Polybe et de Péribée, résolut de ne jamais retourner à Corinthe, afin de détourner le malheur qui le menaçait, et prit la route de la Phocide. Il rencontra dans un chemin étroit Laïus suivi d'un seul écuyer. Laïus lui ayant ordonné avec arrogance de lui laisser le passage libre, ils en vinrent aux mains sans se connaître, et Laïus fut tué avec son écuyer.

Œdipe, en passant par Thèbes, trouva la ville désolée par le Sphinx. Ce monstre ravageait la contrée, et dévorait tous ceux qui ne pouvaient expliquer ses énigmes; mais il devait périr dès qu'on les aurait devinées. Créon, qui avait pris les rênes du gouvernement après la mort de Laïus, promit la couronne et la main de Jocaste à celui qui en viendrait à bout. OEdipe s'offrit, vainquit le monstre, et le fit périr. Après cette victoire il monta sur le trône de Thèbes, et épousa Jocaste, dont il eut deux fils, Etéocle et Polynice, et deux filles, Antigone et Ismène.

Quelques années après le royaume fut désolé par une peste cruelle. On consulta l'oracle, qui déclara que ce fléau ne cesserait que lorsqu'on aurait chassé de la Béotie le meurtrier de Laïus. Œdipe fit des perquisitions, parvint par degrés à dévoiler le mystère de sa naissance et de son crime, et se reconnut parricide et incestueux. Dans l'excès de sa douleur il s'arracha les yeux, comme indigne de voir le jour, et se bannit de Thèbes, ou, selon quelques-uns, il en fut banni par ses enfans. Il se retira dans l'Attique avec sa fille Antigone, qui lui servait de guide, et vint au bourg de Colone dans un bois consacré aux euménides. Quelques Athéniens, saisis d'effroi en le voyant dans un lieu interdit aux profanes, voulurent l'en chasser; mais Antigone intercéda pour lui. Thésée, roi d'Athènes, étant arrivé sur ces entrefaites, OEdipe lui annonça que l'oracle avait prédit qu'il mourrait à Colone, et que son tombeau serait un gage de victoire pour les Athéniens contre leurs ennemis, tant qu'ils le garderaient. Pour prouver la vérité de ce discours, il alla sans guide dans le lieu où l'oracle avait marqué son tombeau. Dès qu'il y fut arrivé, la terre s'entr'ouvrit sous ses pas, et il fut englouti.

Pausanias, d'après Homère, dit qu'OEdipe n'eut point d'enfans de Jocaste, cette princesse s'étant donné la mort dès qu'elle se reconnut incestueuse, et qu'après la mort de Jocaste, il épousa Euriganée, fille de Périphas, et qu'il en eut quatre enfans. Du temps de Pausanias on voyait encore le tombeau d'OEdipe près de l'Aréopage. Quelques poètes le représentent condamné dans les enfers aux supplices que méritaient ses crimes. La diversité des traditions sur OEdipe provient de ce que les poètes ont altéré son histoire, afin de la rendre plus dramatique. *Odyss.*, 11, *c.* 270; *Théog.*, 4, *c.* 5; *Il.*, 23, c. 678.—*Eurip.*, *Phén.* —*Soph.*, *Œdip.* — *Apollod.*, 3, *c.* 4. — *Hyg.* *fab.* 66.—*Theb.*, 8, *v.* 642.—*Sén.*, 5, *Œdip.* —*Diod.*, 4.—*Athén.*, 6 et 10. — *Ov.*, *Mét.*, *f.* 15. — *Paus.*, 9.

OEDIPODIS (Fons), fontaine de Thèbes où OEdipe se purifia, dit-on, du meurtre de Laïus.

OEMÉ, fille de Danaüs et de Crino. *Apollod.*

OEN, plus communément Oannès. V. ce nom.

OENA, v. de l'Argolide. V. OEnoé, n° 3.

OENACUM ou OEneum, petite v. de l'Illyrie méridionale, dans l'Eordee, chez les Penestes, près des monts Candavicns, sur le fleuve Artatus. Elle fut prise par le roi de Macédoine, Persée, 169 ans av. J. C. *T. L.*, 43, *c.* 19.

1. OENANTHE, mère d'Agathocle, favori de Ptolémée Philopator, et d'Agathoclée, maîtresse du même prince. *Just.*, 30, *c.* 2.

2. — favori de Ptolémée, Philopator, roi d'Egypte.

OENARIA (*Ischia*). V. Ænarie.

1. OENÉE, *OEneus*, roi de Calydon, ville d'Etolie, était fils de Parthaon ou de Prothéus et d'Euryté. Il épousa Althée, fille de Thestius, dont il eut Clyménus, Méléagre, Gorgé et Déjanire, qui épousa Hercule. Après la mort d'Althée il épousa Péribée, fille d'Hipponoüs, qui le rendit père du célèbre Tydée. OEnée, ayant oublié Diane dans un sacrifice qu'il offrait à tous les dieux pendant la moisson, devint l'objet du ressentiment de cette déesse. Elle excita ses voisins à lui déclarer la guerre, et fit ravager la Calydonie par un énorme sanglier. Méléagre, réuni aux princes les plus célèbres de la Grèce, tua le monstre à la chasse (V. Méléagre). Après la mort de Méléagre, OEnée fut chassé de ses états par les enfans de son frère Agrius. Néanmoins Diomède, son petit-fils, le rétablit bientôt sur le trône. Mais, ses malheurs continuels l'ayant plongé dans une mélancolie profonde, il abdiqua la couronne en faveur d'Andrémon, son gendre, se bannit lui-même de sa patrie, et mourut en allant dans l'Argolide. Diomède lui rendit les honneurs funèbres, et, pour honorer sa mémoire, il donna le nom du héros à l'endroit où ce prince mourut (V. OEnoé, n° 3). On dit qu'OEnée, s'étant concilié la faveur de Bacchus, obtint de lui de donner son nom au vin (οἶνος, en grec). *Il.*, 2, *v.* 148; 5, *v.* 813; 9, *v.* 539; 14, *v.* 117. — *Apoll.*, 1, c. 8. — *Mét.*, 8, *v.* 510. — *Hyg.*, *fab.* 129. — *Diod.* — *Paus.*, 2, *c.* 25.

2. — fils de Céphale et de Procris, régna dans la Phocide après la mort de son grand-père Déionée.

3. — fils naturel de Pandion. *Paus.*

4. — prince dont Hercule tua l'échanson, qui ne le servait pas à son gré.

5. — fils d'Egyptus et d'une Gorgone.

OENEI Campi, champs de Calydon, où régnait OEnée. *Ov.*, *Mét.*, 8, c. 6.

OENEIS, *myth.*, nymphe que quelques-uns font mère de Pan, qu'elle eut de Jupiter.

OEnéis, *hist.*, une des tribus d'Athènes.

OENEUM. V. OEnacum.

1. OENIADÆ (peut-être *Dragomestro*), une des principales villes de l'Acarnanie, au S.O., sur les confins de l'Etolie, à l'embouchure de l'Achéloüs, vis-à-vis des îles Echinades. Elle appartint successivement aux Acarnaniens et aux Etoliens. *Thucyd.* — *T. L.*, 26, c. 24; 38, *c.* 11. — *Paus.* — *Strab.* —*Pline*, 38, c. 11.

2. — petite v. de la Thessalie méridionale, chez les Enianes, au S. O. d'Hypaté.

OENIDES, nom patronymique de Méléagre, fils d'OEnée. *Métam.*, 8, *fab.* 10.

OENISTÉRIES (οἶνος, vin; τηρέω, observer, célébrer), fêtes que les jeunes Grecs célébraient lorsqu'ils coupaient leur barbe, en faisant des libations de vin à Bacchus.

OENO, une des filles d'Anius, fut changée en colombe ainsi que sa sœur.

OENOANDA, v. de la Lycie, dans l'intérieur des terres. *Ptol.*, 5, *c.* 3.

1. OENOÉ, *myth.*, nymphe qui épousa Sicinus, fils de Thoas, roi de Lemnos. C'est d'elle que l'île de Sicinus prit le nom d'OEnos.

2. — reine des Pygmées, célèbre par sa cruauté, fut changée en grue. *Anton. Liber.* V. Mopsus.

1. OEnoé ou OEnoa, *géog.*, bourg de l'Attique occidental, près des frontières de la Béotie, entre Eleuthères à l'O. et Eleusis à l'E. *Hérod.*, 5, *c.* 74.

2. — autre bourg de l'Attique, vers le N., sur le Charadrus près de sa source, au N. O. et près de Marathon. *Ptol.*, 3, *c.* 15.

3. — v. de l'Argolide, où OEnée, roi de Calydon, fut enterré, d'où elle prit son nom. *Paus.*

4. — v. de l'Elide, à peu de distance de la mer, sur le fleuve Selléis, au S. d'Elis et à l'O. d'Olympie. *Apollod.*, 1, *c.* 8. — *Paus.*, 1.

1. OENOMAÜS, *myth.*, fils de Mars et de Stéropé ou d'Harpine, régna à Pise, et épousa Evarète, fille d'Acrisius, dont il eut la célèbre Hippodamie. Il mourut par la perfidie de Myrtile, son écuyer. (V. Myrtile, Pélops, Hippodamie.) *Paus.*, 5, *c.* 17; 6, *c.* 11. — *Diod.*, 4. — *Prop.*, 1, *el.* 2, *v.* 20. — *Ov.*, *Art d'aim.*, 2, *v.* 8; *Heroïde*, 8, *v.* 70.

2. — capitaine troyen tué par Idoménée au siége de Troie. *Il.*, 13, *v.* 506.

3. — capitaine grec, tué par Hector au siége de Troie. *Il.*, 5, *v.* 706.

OEnomaus, *hist.*, philosophe et orateur grec du 2e siècle, fit un recueil des mensonges de l'oracle de Delphes. Eusèbe, dans sa préparation évangélique, nous a conservé une partie considérable de ce traité. *Lucien.* — *Suid.*

OENON, canton de la Locride, sur le golfe de Corinthe.

1. OENONE, *myth.*, nymphe du mont Ida, fille du Cébrénus, fleuve de Phrygie, avait reçu des dieux la connaissance de l'avenir. Elle prédit à Pâris, qui l'avait épousée avant que Priam l'eût reconnu pour fils, que son voyage en Grèce causerait la ruine de sa patrie, qu'il périrait lui-même, et qu'au moment de sa mort il aurait recours à elle pour sa guérison. Toutes ces prédictions s'accomplirent. Lorsque Pâris reçut une blessure mortelle, il se fit transporter auprès d'OEnone, dans l'espérance qu'elle le guérirait. Il expira en arrivant. OEnone fut si affligée de sa mort qu'elle se tua, après l'avoir baigné de ses larmes. Elle avait eu de lui un fils appelé Corythus, qui fut tué par son père, pour avoir voulu lui persuader, par le conseil de sa mère, de répudier Hélène. *Dictys de Crète.* — *Ov.*, *Heroïde*, 5; *Rem. d'Am.*, 457. — *Phars.*, 9.

2. — mère d'Eaque, qu'elle eut de Jupiter.

1. OEnone, *-na*, *géog.*, ville de la Troade, où naquit la nymphe OEnone. *Strab.*, 15.

2. — un des anciens noms de l'île d'Egine. *Hérod.*, 8, *c.* 46.

OENONTE, *OEnunx*, fleuve du Péloponèse. (V. Babyce.) *T. L.*, 34, *c.* 28.

OENOPE, fille d'Epopée. Neptune la rendit mère de Mégarée.

OENOPÉE, *-eus*, ou OEnopion. V. ce nom.

OENOPHORIES, *-na* (οἶνος, vin; φέρω, porter), fête que les Egyptiens célébraient du temps des Ptolémée. On l'appelait ainsi parce que ceux qui devaient assister aux festins portaient à la main des bouteilles de vin.

OENOPHYTA, lieu de la Grèce, dans la Béotie, où les Béotiens furent vaincus par les Athéniens, sous la conduite de Myronide. *Thucyd.*

OENOPIDES, mathématicien natif de Chios. *Diod.*, 1.

OENOPIE, *-pia*, un des anciens noms de l'île d'Egine. *Metam.*, 7, *v.* 473.

OENOPION, fils d'Ariane et de Thésée ou de Bacchus, selon quelques auteurs, régnait à Chios. Il épousa Hélice, dont il eut une fille appelée Héro ou Mérope, qui fut aimée du géant Orion. OEnopion, ne voulant point lui donner sa fille en mariage, et craignant en même temps de l'irriter par un refus, éluda ses poursuites, et lui arracha les yeux après l'avoir enivré. Quelques-uns disent qu'il ne se porta à cette violence qu'après qu'Orion eut déshonoré Mérope. OEnopion obtint l'île de Chios de Rhadamanthe, qui avait conquis la plupart des îles de la mer Egée. Il y mourut, et l'on voyait encore sa tombe du temps de Pausanias. Quelques auteurs croient, avec plus de raison, qu'il ne régna point à Chios, mais à Egine, qui prit de lui le nom d'Enopie. *Plut.*, *Thes.* — *Apollod.*, 1, *c.* 4. — *Diod.* — *Paus.*, 7, *c.* 4. — *Apollon. de Rhod.*

1. OENOPS, père d'Hélénus, un des capitaines grecs qui périrent au siége de Troie. *Il.*, 5, *v.* 707.

2. — père de Liode. (V. Liode.) *Odyss.*, 21, 244.

OENOPTE (οἶνος, vin; ὀπτομαι, inspecter). C'était chez les Athéniens une espèce de censeur qui veillait à réprimer toutes les débauches illicites qui pouvaient se glisser dans les festins; il citait les coupables devant l'Aréopage.

OENOTRIDES, *-des*, nom commun d'Ænarie et de Pontia, deux petites îles de la Méditerranée, où plusieurs Romains furent exilés sous les empereurs.

OENOTRIE, *-tria*, contrée de l'Italie, qui prit dans la suite le nom de Lucanie. L'OEnotrie fut ainsi appelée d'OEnotrus, fils de Lycaon, qui vint s'y établir avec une colonie arcadienne. Dans la suite les OEnotriens se répandirent dans l'Ombrie jusqu'aux confins du Latium et des Sabins. Le pays où se fixa OEnotrus était habité auparavant par les Ausoniens. On étendait quelquefois à l'Italie tout entière le nom d'OEnotrie. *Den. d'Hal.*, 1, *c.* 1. — *Paus.*, 1, *c.* 3. — *En.*, 1, *v.* 536; 3, 165; 7, *v.* 85. — *Sil. Ital.*, 8, *v.* 220.

OENOTRUS, fils de Lycaon, fils de Pélasgus, roi d'Arcadie, conduisit une colonie d'Arcadiens dans la Grande-Grèce, environ dix-sept générations av. la guerre de Troie, et donna le nom d'OEnotrie à cette partie de l'Italie où il s'établit. La colonie d'OEnotrus passe pour la plus ancienne de toutes. Quelques-uns pensent qu'OEnotrus n'est autre que Janus. *Den. d'Hal.*, 1, *c.* 1. — *Paus.*, 1, *c.* 3.

1. OENUS (*l'Inn*), fleuve de la Rhétie, prenait sa source dans la Rhétie 1re, au S., chez les Oratelles, au milieu des Alpes, traversait le pays des Brennes et des Launes, en arrosant les villes de Vindilène et Albianum, séparait la Rhétie 2e de la Norique, et se rendait dans le Danube entre Batava Castra et Boïodurum.

2. — riv. assez considérable de Laconie, vers le centre, coulait parallèlement à la chaîne formée par les monts Olympe, Thornax, Menélaion, Barbosthènes, et se jetait dans l'Eurotas, au-dessous d'Amyclée.

3. — (Pont de), v. de la Rhétie 2e, au S., sur le fleuve OEnus, au S. E. d'Augustana, au N. O. de Juvavum.

1. OENUSES ou OEnusses, *-sæ* ou *ssæ* (*Carpera*), îles resserrées entre les côtes de l'île de Chios à l'O. et la presqu'île de Clazomène dans l'Ionie, à l'E. Elles étaient ainsi nommées à cause du vin (οἶνος) qu'elles produisaient en abondance. *Hér.*, 1, *c.* 65. — *Thucyd.*, 8, *c.* 40. — *Pline*, 5, *c.* 31.

2. — (*Sapienza* et *Cabrera*), petites îles voisines de la côte de Messénie, dans le Péloponèse, vis-à-vis de de Méthone. *P. Mela*, 2, *c.* 17. — *Pline*, 4, *c.* 12.

OEOBAZUS, seigneur de la cour de Darius Ier, dont le roi fit périr les trois fils, parce qu'il le priait de ne pas les emmener tous trois dans son expédition contre les Scythes, et de lui en laisser un seul. *Hér.*, 4, *c.* 84.

OEONUS, fils de Lycimnius, frère d'Alcmène. Etant venu à Sparte dans sa première jeunesse, et se promenant dans la ville, un chien qui gardait la maison d'Hippocoon sauta sur lui. OEonus lui jeta une pierre; aussitôt les fils d'Hippocoon accoururent, et l'assommèrent à coups de bâton. Hercule, son ami et son cousin germain, vint fondre sur eux, et se retira blessé; mais quelque temps après il revint en force, massacra Hippocoon et sa famille, et vengea ainsi la mort de son parent. OEonus reçut à Sparte les honneurs héroïques, et près de son tombeau on éleva un temple consacré à Hercule. *Paus.*

OEPHESTIAS (*Commo*). V. LAMPAS.

OEROE, île de Béotie, vers le centre, formée par le fleuve Asope. *Hérod.*, 9, *c.* 50.

OESALCE, *-ces*, succéda à Gala, son frère, au royaume de Numidie, et laissa le royaume à Capusa, son fils aîné. *T. L.*, 29, *c.* 29.

1. **OESCUS** (*Esker*), fleuve de la Mœsie 1re, prenait sa source vers le centre de la province dans les montagnes, et se rendait dans l'Ister, à l'O. de la ville d'OEscus.

2. — (*Igigen*), v. de la Mœsie 1re, chez les Triballes, dont elle était la capitale, vers l'O., était située sur le Danube, près de l'embouchure du fleuve OEscus, entre Ratiaria et Nicopolis-ad-Istrum. Elle est aujourd'hui en ruines. *Ptol.*, 3, *c.* 10.

OESTREBLÈS, fils d'Hercule et de la Thestiade Hésychia.

OESTRYMNIDES (*Sorlingues*), îles sur les côtes S. O. de la Grande-Bretagne. On les croit les mêmes que les Cassitérides. *Fest. Avien.*

OESYME, *-ma*, v. de la Macédoine, entre le Strymon et le Nestus, fut conquise sur la Thrace. C'était une colonie de Thraciens. *Thucyd.* —*Ptol.*, 3, *c.* 13.

OETA (*Commaïta* ou *Banina*), montagne située près de la mer Egée, entre la Thessalie d'une part, la Béotie et la Doride de l'autre, était célèbre surtout parce qu'Hercule se brûla lui-même sur sa cime. La hauteur de cette montagne a donné lieu aux poëtes d'imaginer que le soleil, la lune et les étoiles se lèvent derrière elle.

Quoique le nom d'OEta ait été spécialement réservé au sommet sur lequel mourut Hercule, on peut entendre par là cette chaîne de montages qui s'étend de l'E. à l'O. depuis les Thermopyles et le golfe de Malée jusqu'au Pinde et aux monts Callidromes On a donné le nom de Thermopyles aux gorges de ces montagnes, à cause des bains chauds et des eaux minérales qui s'y trouvent. Ces gorges n'ont que vingt-cinq pas de largeur. *Hérod.*, 7, *c.* 217. — *T. L.*, 26, *c.* 15; 41, *c.* 22. — *Ov.*, *Héroïde.* 9; *Métam.*, 2, *v.* 216; 9, *v.* 204. — *Virg.*, *Ecl.*, 8, *v.* 30. —*Catulle*, *ep.* 66, *v.* 54.—*P. Méla*, 2, *c.* 3.—*Apoll.*, 2, *c.* 7. — *Paus.*, 10. — *Pline*, 25, *c.* 5. — *Sén.*, *mort d'Herc. au m. OEta.* — *Phars.*, 3.

OETÉE, *-tea*, petite contrée méridionale de la Thessalie, entre les Enianes au N., et la Doride au S., était ainsi nommée à cause du mont OEta, qui en était voisin.

OETYLE, *-lus* ou *-lum*, v. de Laconie, dans la partie orientale, sur le golfe de Messénie, au S. de Thalame et à l'O. de Pyrrhique. Les habitans allèrent au siége de Troie. *Il.*, 2, *v.* 92. — *Strab.*

OEUF D'OSIRIS. Les Egyptiens contaient, au rapport d'*Hérodote*, qu'Osiris avait enfermé dans un œuf deux figures pyramidales blanches, pour marquer les biens infinis dont il voulait combler les hommes; mais que Typhon, son frère, ayant trouvé le moyen d'ouvrir cet œuf, y avait introduit secrètement des pyramides noires, et que par ce moyen le mal se trouvait toujours mêlé avec le bien. C'est sous ces symboles que cet ancien peuple exprimait les deux principes du bien et du mal.

OFELLA (LUCRETIUS), chevalier romain, passa du parti de Papir. Carbon à celui de Sylla, qui lui confia le commandement de Préneste, 82 ans av. J.C. L'année suivante il se mit sur les rangs pour le consulat malgré la défense formelle de Sylla. Celui-ci ordonna en pleine assemblée à un centurion d'aller le tuer, ce qui fut exécuté à l'instant. *Cic.*, *Brut.*— *Vell. Paterc.*, 2, *c.* 27. — *Pline.* —*Appien.*

OFELLUS, homme dont Horace loue le bon sens et la sage philosophie, 2, *Sat.* 2, *v.* 2.

OFFA, espèce de pâte que les augures romains jetaient aux poulets sacrés quand ils voulaient prendre les auspices. S'ils la mangeaient avidement, l'auspice était favorable, et surtout si une partie de ce qu'ils mangeaient tombait à terre

OFFENDICES, bandes qui descendaient des deux côtés des mitres ou bonnets des flamines, et qu'ils nouaient sous le menton. Il fallait qu'elles tinssent bien; car si le bonnet d'un flamine tombait durant le sacrifice, il perdait sa place.

OFFRANDES, *oblationes*. Les fruits de la terre, le pain, le vin, l'huile et le sel, sont les plus anciennes offrandes. Numa Pompilius ordonna aux Romains d'offrir aux dieux des fruits, du froment, de la farine ou de la mie de pain avec du sel, du froment grillé ou rôti. Chez les Grecs la farine mêlée avec du vin et de l'huile, qu'ils appelaient *Thylema*, était la matière des sacrifices ordinaires des pauvres. La différence qu'il y avait entre les offrandes de farine, de vin et de sel dont les Grecs et les Latins accompagnaient leurs sacrifices sanglans, et celles dont les Hébreux se servaient dans leurs temples, consistait en ce que les Hébreux jetaient ces oblations sur les chairs de la victime immolée et mise sur le feu, au lieu que les Grecs les mettaient sur la tête de la victime encore vivane, et prête à être sacrifiée.

OFIENS, peuple de la Germanie, dont la position est incertaine. *Tac.*, *Germ.*, 28.

1. **OFILIUS CALAVIUS**, un des principaux sénateurs de Capoue lors de la déroute des Romains aux Fourches Caudines. *T. L.*, 9, *c.* 6.

2. — tribun militaire l'an 36 av. J. C., se mit à la tête d'une sédition contre Octave; mais elle fut promptement apaisée par la disparition d'Ofilius, dont on ignore le sort.

3. — jurisconsulte distingué du temps de Cicéron. *Cic.*, *Am.*, 7, *ép.* 21.

OG, roi de Basan, de Galaad et de Gaulanite, fut battu et tué par Moïse. Ce roi, qui était de la race des géans, couchait sur un lit de fer de neuf coudées de long. Les Syriens en firent un dieu. *Nomb.*, 21, *v.* 23; *Deuter.*, 3, *v.* 21. —*Jos.*, *Ant.*, *jud.* 4.

OGDOLAPIS, riv. peu connue qui avait sa source dans les Alpes. *Strab.*, 6.

OGÉNUS, ancien dieu qu'on croit le même que l'Océan. V. ONGA.

OGLASE ou OGLOSE, *-sa* (*Monte-Christo*), petite île de la mer Tyrrhénienne, à l'E. de la Corse, à l'O. d'Igilium, et au S. d'Ilve, était renommée pour ses vins. *Pline*, 3, *c.* 6.

OGMION ou OGMIUS, nom d'Hercule chez les Gaulois. Ils le représentaient sous la forme d'un vieillard à cheveux blancs. Outre la peau de lion et la massue, attributs ordinaires d'Hercule, on remarquait dans ses statues des chaînes d'or et d'ambre très-déliées qui partaient de sa bouche, et allaient s'attacher aux oreilles d'une foule d'auditeurs. Ils voulaient par

là donner à entendre que la force la plus irrésistible était celle des paroles. Hercule était pour eux le dieu de l'éloquence. *Lucien*.

OGOA, divinité adorée à Mylasse, ville de Carie, sous le temple de laquelle on croyait que la mer s'était ouvert un passage. *Paus.*, 8, *c.* 10.

OGULNIA, loi décrétée l'an de Rome 453, sous les auspices des tribuns du peuple Q. et Cn. Ogulnius. Elle porta de quatre à neuf le nombre des pontifes et des augures, et régla que les nouveaux membres des colléges sacerdotaux seraient pris dans l'ordre des plébéiens.

OGULNIE, *-nia*, Romaine pauvre, affectait un faste au-dessus de sa fortune. *Juv.*, *S.*, 6, *v.* 350.

1 et 2. OGULNIUS (Cn. et Q.), tribuns du peuple 302 ans av. J. C., portèrent au sujet du sacerdoce une loi qui excita de grandes querelles entre les patriciens et les plébéiens (V. Loi Ogulnia). Quatre ans après, étant édiles curules, ils appelèrent en jugement un grand nombre d'usuriers, et de l'amende à laquelle ils furent condamnés, ils firent faire des offrandes aux dieux. *T. L.*, 10, *c.* 6, 23.

3. — (Q.), un des quatre ambassadeurs que les Romains envoyèrent en Egypte, vers Ptolémée Philadelphe, l'an 273 av. J. C. C'est peut-être le même que le suivant.

4. — (Q.) Gallus, consul l'an 485 de Rome (269 av. J. C.). C'est sous son consulat qu'on frappa la première monnaie d'argent à Rome.

5. — (A.), tribun militaire, tué dans un combat contre les Boiens, 196 av. J. C. *T. L.*, 33, *c.* 36.

6. — (M.) Gallus, préteur à Rome l'an 182 av. J. C. *T. L.*, 39, *c.* 56; 40, c. 1.

OGYGÈS, premier roi connu de l'Attique, était fils de la Terre, selon les uns, et de Neptune, selon les autres. On le fait naître en Egypte ou en Phénicie. Mais son origine, le siècle où il vécut, et la durée de son règne sont tellement enveloppés d'obscurités que les Grecs appelaient Ogygies tout ce qui était d'une antiquité reculée. On lui donne pour femme Thébé, fille de Jupiter et d'Iodamé, dont il eut deux fils, Cadmus et Eleusinus, et trois filles, Alalcomène, Aulis et Thelsinie (V. Praxidiciennes). Ogygès régna sur la Béotie, qui prit de lui le nom d'Ogygie Il rangea aussi l'Attique sous ses lois. Sous le règne de ce prince arriva dans l'Attique une grande inondation, à laquelle on a donné le nom de *Déluge d'Ogygès*, et que l'on place deux cent cinquante ans avant Deucalion, vers l'an 1764 av. J. C. Cette inondation fut, dit-on, causée par le débordement de l'un des fleuves de l'Attique. Le règne d'Ogygès sert d'époque à un phénomène arrivé dans le ciel. On vit, dit-on, la planète de Vénus changer de couleur, de diamètre, de figure et de cours. *Varr.*, *R. Rust.*, 3, *c.* 1. — *Paus.*, 9, *c.* 5. — *Aug.*, *Cit. de Dieu*, 18.

OGYGIE, *myth.*, une des filles de Niobé et d'Amphion, fut changée en pierre. *Paus.*, 9, *c.* 8.

1. Ogygie, *géog.*, île où régnait la nymphe Calypso, située, à ce qu'on croit, vis-à-vis de Lacinium, promont. de la Grande-Grèce. Ulysse y fit naufrage. La situation précise de cette île est inconnue, son existence même est un problème. *Odys.*, 1, 2, *v.* 52 et 58; 5, *v.* 254. — *Pline*, 8, *v.* 10. V. Calypso.

2. — ancien nom de la Béotie, pris d'Ogygès, qui y régna.

3. — une des portes de Thèbes. *Pars.*, 1, *v.* 675.

OGYRIS, Gyrus ou Gerun (*Ormus*), île du golfe Persique, vers son embouchure, dans la mer Erythrée, sur les côtes de la Carmanie, à l'E. de l'île d'Oaracté, et au N. de celle d'Organa, que l'on a, mais à tort, confondue avec elle. On a dit de cette île comme de celle d'Oaracté, qu'elle renfermait le tombeau du roi Erythas; ce qui fit donner à toute cette partie de l'Océan le nom de mer Erythrée.

OHAM, roi d'Hébron, fut un de ceux qui assiégèrent Gabaon, et qui furent pendus par ordre de Josué. *Josué*, 10, *v.* 3, etc.

OÏCLÉE. V. Oïclès.

OÏCLÈS, fils d'Antiphate et de Zeuxippe, épousa Hypermnestre, fille de Thestius, dont il eut Ephianire, Polybée et le célèbre Amphiaraüs. Il fut tué par Laomédon, en défendant le vaisseau d'Hercule, sur le rivage de Troie. *Odyss.*, 15, *v.* 243. — *Diod.* — *Apoll.*, 1, *c.* 8; 3, *c.* 6. — *Paus.*, 6, *c.* 17.

OIES Sacrées, *Anseres sacri*. Les Romains les employaient à la garde comme les chiens. On nourrissait avec un grand soin à Rome, dans le temple de Jupiter Capitolin, une troupe d'oies consacrées à Junon; parce que ces oiseaux, par leurs cris et par le battement de leurs ailes, avaient autrefois éveillé les Romains, à l'instant où les Gaulois faisaient une tentative pour prendre le Capitole d'assaut. On célébrait même tous les ans en leur honneur une fête, dans laquelle on portait avec pompe une oie dans une litière richement ornée; tandis qu'on traînait à sa suite un chien attaché sur une croix. *Plut.*, *Fortune des Rom.*

1. OÏLÉE, *-leus*, roi des Locriens, fils d'Odoédocus et d'Agrianome, épousa Eriope, dont il eut Ajax, qui fut surnommé fils d'Oïlée, pour le distinguer d'Ajax, fils de Télamon. Il eut aussi de Rhené, une de ses concubines, un fils, qui fut appelé Médon. Oïlée fut de l'expédition des Argonautes. *Il.*, 2, *v.* 234; 15, *v.* 333. — *En.*, 1, *v.* 45. — *Apollon.*, 1. — *Hyg.*, *fab.* 14, 18. — *Apoll.*, 3, *c.* 10.

2. — écuyer du roi Bianor, tué par Agamemnon, en voulant venger la mort de son maître. *Il.*, 11, *v.* 91.

OÏLEIUS, Oïliades, noms patronymiques d'Ajax, fils d'Oïlée. *Il*, 13, *v.* 203. — *Met.*, 12, *v.* 16.

OÏNESPONDA, sacrifices qui ne consistaient qu'en libations de vin (οἶνος).

1. OISEAUX Sacrés des Romains. V. Augures et Aruspices.

2. — de l'Ile d'Arécie. Une tempête ayant contraint les Argonautes d'aborder dans l'île d'Arécie, à l'entrée du Pont-Euxin, ils eurent un combat à essuyer contre certains oiseaux qui leur lançaient de loin des plumes meurtrières.

3. — du Lac Stymphale. V. Stymphale.

4. — de Diomède. Ce prince, au retour de Troie, se vit obligé d'abandonner sa patrie, et d'aller chercher un établissement en Italie. Durant la navigation plusieurs de ses compagnons, ayant injurié Vénus, dont la persécution les forçait de s'expatrier, furent tout-à-coup changés en oiseaux. Selon Pline ces oiseaux, se ressouvenant de leur origine, caressaient les Grecs, et fuyaient les étrangers. V. Diomède

5. — de Memnon. V. Memnon, *myth.*

1. OLANE, *-na*, une des bouches du Pô.

2. — montagne d'Arménie.

3. — *-nus*, v. de l'île de Lesbos.

OLASTRES, *-træ*, peuple peu connu de l'Inde septentrionale. *Phars.*, 3, *v.* 249. — *Pline*, 6, *c.* 20.

OLBE, *-bus*, *myth.*, prince de la Sarmatie, était un des alliés d'Æétès. *Val. Flac.*, *Argon.*, 6, *v.* 639.

Olbe, *-ba* ou *-bus*, *géog.*, v. de la Cilicie vers le centre, dans la Cétide, sur les confins de la Lalaside, au N. de Philadelphie, et à l'E. de Flaviopolis. On y voyait un temple de Jupiter bâti par Ajax, fils de

Télamon, dont le pontife avait la souveraineté du pays.

OLBIE, *-bia* (ὄλβος, heureux), nom commun à plusieurs villes, leur fut donné sans doute à cause de leur position agréable ou avantageuse.

1. Olbie, v. de la Pamphylie, au S. O. sur la côte, près de l'embouchure du Cataracte, à égale distance d'Attalée à l'E. et du mont Climax à l'O. Cette ville servait de limite entre la Pamphylie et la Lycie.

2. — ancienne ville de la Bithynie occidentale, sur l'emplacement de laquelle fut ensuite bâtie Nicomédie. V. ce mot. *P. Méla*, 1, *c.* 19.

3. — autrement Borysthènes (*Kasi-Kirman*), la plus fameuse des villes qui ont porté ce nom, était située dans la Sarmatie maritime, sur le Borysthène, un peu au-dessus de sa jonction avec l'Hypanis, et très-près de la mer. Cette ville devait sa fondation à une colonie de Milet; aussi fut-elle souvent nommée Milétopolis. C'est à tort qu'on a cru y reconnaître la ville moderne d'Oczakow. *Strab.* — *Pline*, 4, *c.* 12.

4. — (*Terra Nuova*), v. capitale de l'île de Sardaigne, sur la côte orientale, vers le N., à peu près à égale distance de Tibula au N. O. et de Luquido au S. Cette ville devait sa fondation à une colonie d'Athéniens et de Thespiens. Les Romains, commandés par Scipion, remportèrent près de là, 259 ans av. J.-C., une victoire sur la flotte carthaginoise. *T. L.*, 27, *c.* 6. — *Ptol.*, 3, *c.* 3. — *Claud.*

5. — autre ville de la Sardaigne, vers le midi.

6. — v. de la Narbonnaise 2e, au S., sur le bord de la mer, entre Camatullici à l'E. et Telo-Martius à l'O., devait sa fondation aux habitans de Massilie (Marseille). *Méla*, 2, *c.* 5.

OLBIUS ou Arvanius (*Rophia*), fleuve de l'Arcadie septentrionale, prenait sa source près d'Ologonte, traversait le territoire des Phénéates et des Clitoriens, chez qui il prenait le nom de Clitorius, et tombait à Psophis dans le Ladon. *Paus.*, 8, *c.* 14.

OLCADES, peuple de la Tarraconnaise, vers le S., chez les Carpetani, avaient pour capitale une petite ville nommée Althée ou, selon Tite-Live, Carteia. *T. L.*, 21, *c.* 5. — *Flor.*, 2, *c.* 2. — *Polybe.*

OLCHINIE ou Olcinie ou Ulcinie, *-nium* (*Dulcigno*), v. de la Dalmatie, au S., vers les confins de l'Illyrie sur la mer Adriatique, avait été bâtie par les Colques sous le nom de Colchinium, dont on fit ensuite Olchinium et Olcinium. *T. L.*, 45, *c.* 26. — *Pline.* — *Ptolém.*, 2, *c.* 17.

OLCINIE. V. Olchinie.

OLEA, fontaine de Grèce dans la Béotie, près du temple d'Apollon Tégyréen. *Plut.*

OLEAROS. V. Oliaros.

OLEATRUM, v. de la Tarraconnaise, chez les Edetani, près de Sagonte. *Strab.*

OLEN, très-ancien poète grec, antérieur à Orphée, était de Lycie ou, selon d'autres, de la Sarmatie. Il composa des hymnes que l'on avait coutume de chanter à Delphes dans les fêtes solennelles. Quelques-uns croient qu'il établit dans cette ville l'oracle d'Apollon, et qu'il y fit le premier parler les dieux. *Hérod.*, 4, *c.* 35. — *Paus.*

1. OLÈNE, *-nus*, *myth.*, fils de Jupiter et d'Anaxithée, une des Danaïdes, fonda Olène en Achaïe. Il épousa Léthée, et fut changé avec sa femme en rocher sur le mont Ida. *Mét.*, 10, *v.* 68. V. Léthée.

2. — fils de Vulcain et d'Aglaé, fonda une ville de son nom en Béotie.

3. — devin d'Etrurie. *Pline*, 28, *c.* 2.

1. Olène, *-nus* ou *-num*, *géog.*, v. de l'Achaïe occidentale, au N., sur la mer de Crissa, à l'embouchure des fleuves Teuthéas et Pirus, entre Dyme à l'O. et Patræ à l'E., avait été bâtie par Olène, fils de Jupiter. La chèvre Amalthée, nourrice de Jupiter, fut surnommée Olénie parce qu'elle avait séjourné quelque temps dans les montagnes voisines. *Hérod.*, 1, *c.* 145. — *Métam.*, 3. — *Strab.*, 8. — *Apollod.*, 1, *c.* 8. — *Paus.*, 7.

2. — v. de Béotie, à l'O., sur les confins de l'Etolie, devait sa fondation à Olène fils de Vulcain. *Hom.*, *Il.*, 2, *v.* 82 et 146. — *Strab.*

OLÉNIENNE (Roche), *-nia petra*, roche qui faisait partie d'une chaîne de montagnes qui s'étendait sur les confins de l'Elide et sur l'Achaïe, dans le territoire d'Olène (n° 1). *Il.*, 2, *v.* 124.

OLENIUS, Lemnien, un de ceux qui furent tués par leurs femmes. *Val. Flac.*, 2, *v.* 164.

OLENNIUS, gouverneur d'un canton de la Germanie (la Frise) sous Tibère, fit révolter les habitans par ses injustes exactions. *Tac.*, *Ann.*, 4, *c.* 71.

OLENUM, Olenus. V. Olène.

OLGASIS, montagne de l'Asie mineure, dans la Galatie.

OLIAROS, Olearos ou Oleros (*Antiparos*), l'une des Cyclades, à l'O. et vis-à-vis de celle de Paros, d'où lui vient son nom moderne (ἀντὶ, en face de; Paros). Elle était remarquable par une caverne que l'on y voit encore, et qui est une des plus singulières et des plus grandes qu'on connaisse. On y entrait par un trou obscur et très-dangereux, et on s'enfonçait sous terre à une profondeur d'environ trois cents brasses. Elle est remplie des plus belles stalagmites du monde. *En.*, 3, *v.* 126. — *Mét.*, 7, *v.* 769. — *Strab.* — *Pline*, 1, *c.* 12.

OLIGYRTIS, v. du Péloponèse.

OLINA (*l'Orne*), fleuve de la Lyonnaise 2e, traversait le pays des Saii et des Viducasses, baignait les deux villes de même nom, et se jetait dans l'*Armoricanus tractus*.

OLINO (*Holle*), lieu de la Germanique 1re, chez les Rauraci, sur les confins des Helvétiens.

OLINTHE. V. Olynthe.

OLISIPO (*Lisbonne*), v. de la Lusitanie, sur la rive septentrionale du Tagus, vers son embouchure dans l'Océan. On n'a rien de positif sur la fondation de cette ville, qui paraît néanmoins remonter à des temps très-reculés : on a même avancé qu'elle fut bâtie par Ulysse, à cause de l'analogie que l'on remarquait entre le nom de ce héros et celui d'Olisipo, que quelques-uns nomment Ulissipo. Lorsque les Romains se rendirent maîtres de toute l'Espagne, Olisipo reçut le titre de *municipe* et le nom de *Felicitas Julia*. Auguste la peupla presque entièrement de citoyens romains. *Pline*, 4, *c.* 22. — *P. Mela*, 3, *c.* 1.

OLIVIERS (le Mont des), (*Mons Oliveti*), mont. à l'E. de Jérusalem, était séparée de cette ville par le torrent de Cédron et par la vallée de Josaphat. C'est là que fut pris J. C.; c'est aussi de là qu'il est monté au ciel. *Rois*, 3, *c.* 11, *v.* 7; 4, *c.* 25, *v.* 13; *Zach.*, 14, *v.* 4; *Matth.*, *c.* 21, *v.* 1; *c.* 24, *v.* 3; *Luc.*, *c.* 19, *v.* 29; *Jean*, *c.* 8, *v.* 1; *Act. des Ap.*, *c.* 1, *v.* 4 et 12. — *Jos.*, *Ant. Jud.*

OLITINGES, *-gi*, v. de Lusitanie. *P. Méla*, 3, *c.* 1.

OLIZON, v. de la Thessalie, à l'E., dans la Magnésie, sur un mont escarpé. *Il.*, 2, *v.* 223.

OLLADES ou Olcades, peuple d'Espagne. V. Olcades.

OLLIUS (T.), *hist.*, père de la célèbre Poppée, périt encore assez jeune par les artifices de Sejan. *Tac.*, *Ann.*, 13, *c.* 45.

Ollius, *géog* (*Oglio*), rivière de la Gaule cisalpine, prenait sa source dans la Rhétie méridionale,

chez les Camuni, traversait le lac Sévinus, séparait les Orobii des Brixentes, arrosait le pays des Cénomans, et allait se rendre dans le Padus, par la rive gauche, à l'E. et près de Nucérie.

OLLOVICON, -*co*, prince gaulois du temps de César, fut qualifié par le sénat d'ami du peuple romain. Il fut père de Theutomale. Il commandait aux Nitiobriges. *Cés.*, *g. des G.*, 7, *c.* 20.

OLMIE, -*mia*, prom. de la Mégaride.

OLMIUS, *myth.*, un des fils de Sysiphe, donna son nom à une petite rivière de Béotie. C'est sans doute le même que Halmus. V. ce nom.

Olmius, *géog.*, fleuve de Béotie, vers le centre, prenait sa source dans le territoire d'Haliarte, près de l'Hélicon, et se jetait dans le Permesse. *Theb.*, 7, *v.* 284

OLMONS, -*ones*, village de Béotie, dans le territoire d'Orchomène, entre les villages de Copæ et d'Hyettus. V. Halmus.

OLOARITUS, centurion, l'un des meurtriers d'Agrippine. *Tac.*, *Ann.*, 4, *c.* 8.

OLOCRE, -*crus*, mont. de la Macédoine mérid., dans la Piérie, vers le Leucus. *T. L.*, 44.

OLOGONTE, -*guntum*, v. de l'Arcadie, dans la partie N. O., au S. de Phénéos et au N. d'Orchomène, non loin de Phlionte.

OLON ou Holon, v. de Palestine dans la tribu de Juda. *Jos.*, 21; *Par.*, 1, *c.* 4.

OLONICUS ou Salondicus, engagea les Celtibères à renouveler la guerre en Espagne, l'an 170 av. J. C. Il fut tué au moment où il s'était introduit dans le camp romain pour assassiner le général. *T. L.*, 44.

OLOOSSON (*Alessona*), v. assez considérable de la Thessalie septentrionale, sur les confins de la Pélagonie et de la Perrhébie, à peu de distance du fleuve Curalius, au N. de Tricca et de Pélinna. à l'O. de Gyrtone et de Phalanna. Son terroir était composé d'argile très-blanche, ce qui a fait dire à Homère : *albis Oloossona muris. Il*, 2, *v.* 246.

OLOPHYXE, -*xus*, v. de la Macédoine, dans la péninsule la plus orientale de la Chalcidice, près du mont Athos *Hérod.*, 7, *c.* 22. — *Thucyd.*

1. OLORUS, roi de Thrace, père d'Hégésipyle et beau-père du grand Miltiade. *Plut.*

2 — père de Thucydide, qu'il eut d'Hégisépyle, petite-fille du précédent. *Plut.*

OLPE, -*pa*, ou Olpes, *pa* (*Castri* ou *Forte-Castri*), place forte de l'Acarnanie, sur les frontières de l'Epire. Elle était située sur le golfe d'Ambracie, au N. d'Argos-Amphilochicum, sur l'Inachus, et à la bouche méridionale de ce fleuve. *Thucyd.*

1. OLTHACUS, prince des Dardaniens, servait dans l'armée de Mithridate contre les Romains. Après s'être fait maltraiter publiquement, il feignit de quitter son parti, s'enfuit au camp des Romains, où il était résolu d'assassiner L. Lucullus; mais il revint près de Mithridate sans avoir pu mettre à exécution son projet. *Plut.*, *Luc.*

2. — roi de Colchide, fut fait prisonnier par Pompée, qui le fit paraître à son triomphe. *Plut.*, *Pomp.*

OLTIS (*le Lot*), riv. de l'Aquitaine 2ᵉ, prenait sa source dans la partie méridionale du territoire des Arverni, côtoyait celui de Rutènes, baignait celui des Sadurces, dont il arrosait la capitale Divona; et, après avoir traversé presque entièrement la province des Notiobriges, se rendait dans la Garonne, par la rive gauche, entre Ussubium et Aginnum.

OLURE, -*rus*, autrement Aristonautes, port de l'Achaïe orientale dans le territoire de Pallène, vers le N, sur la mer de Crissa, entre Gonussa et l'embouchure du fleuve Syras. *Xénoph.* — *Pline*, — *Pomp. Mel.*

OLURO. V. Iluro.

OLUS, v. de Crète, dans la partie occidentale.

OLYBRIUS (Anicius), un des derniers empereurs d'Occident, successeur d'Anthémius à l'empire, était d'une des familles les plus illustres de Rome; il épousa Placidie, sœur de l'empereur Valentinien III, qui l'envoya en Italie à la tête d'une armée. Après qu'Anthémius eut été détrôné par Ricimer, Olybrius monta sur le trône d'Occident, en avril 472. Il ne vécut que peu de temps sur le trône, et mourut le 28 octobre suivant, ne laissant qu'une fille. Sa mort amena un interrègne de deux ans, au bout duquel fut proclamé Glycérius.

1. OLYMPE, *myth* et *hist.*, poète et musicien de Mysie, fils de Méon et disciple de Marsyas, vécut avant la guerre de Troie. Il était également habile sur la flûte et sur les instrumens à percussion ou à cordes. A ces talens il joignait celui de la poésie, et se rendit célèbre par ses élégies, ses hymnes et surtout par des morceaux de musique, que l'on chantait encore du temps d'Aristophane. On croit que c'est de lui que le mont Olympe de Mysie prit son nom. *Plat.*, *Min.* — *Aristot.*, *Pol.*, 8. — *Lucien.* — *Suid.*

2. — musicien de Phrygie, différent du précédent, vivait du temps du roi Midas. *Pollux*, 4, *c* 10.

3. — médecin de la reine Cléopâtre, a écrit l'histoire de la mort de cette princesse. *Plut.*, *Aug.*

Olympe, -*pus* (*Lacha*), *géog.*, petite chaîne de montagnes, célèbre dans la fable, située entre la Macédoine et la Thessalie, le long des côtes du golfe Thermaïque, allait joindre le mont Ossa au S., et les monts Piérus au N. O. Elle a environ un mille et demi de hauteur perpendiculaire; elle est toute couverte de bois; on y trouve des grottes et des antres profonds. Les anciens, qui croyaient qu'elle touchait le ciel, imaginèrent de là que les dieux y faisaient leur résidence, et que Jupiter y tenait sa cour. Aussi l'Olympe est-il pris dans les poètes pour le ciel même. *Hom.*. *Il.*, 1. — *Hérod*, 1, *c.* 56; 7, *c.* 128. — *En.*, 2, *c.* 6. — *Métam.* — *Phars.*, 5. — *P. Méla*, 2, *c.* 3. — *Ptol.*, 3, *c.* 13. — *T. L.* 44, *c.* 6.

2. — (*Anatolaï Dag* ou *Montagne de Natolie*), petite chaîne de montagnes très-haute dans la Bithynie occidentale, sur les confins de la Mysie et de la Phrygie, se prolongeait du S. E. au N.O., parallèlement au cours du Rhyndacus, jusque vers le marais Apollonitide et la ville de Prusa La contrée environnante prenait de cette montagne le nom d'Olympène. *Hérod.*, 1, *c.* 36; 7, *c.* 74. — *Ptol*, 5, *c.* 1. — *T. L.*, 36, *c.* 18. — *Strab.*

3. — montagne de la Mysie occidentale près d'Antandre, joignait le mont Ida. Elle n'était peut-être qu'un prolongement de la précédente *Strab.*

4. — montagne de la Lycie orientale, près de la côte, entre Phasélis au N. et le cap Sacrum au S. Selon Strabon, elle se nommait aussi Phénicus.

5. — (*Sancta-Croce*), v. de la Lycie, voisine de la montagne de même nom. *Ptol*, 5, *c* 2. — *Strab.*

6. — montagne d'Elide, au N. de l'Alphée, vis-à-vis de celle d'Ossa, au S. E.

7 et 8. — mont. d'Elide. — mont. d'Arcadie.

9. — (*Porto Venetico*), mont. de l'île de Cypre, s'étendait parallèlement à la partie de la côte méridionale contenue entre Amathonte et Citium.

1. OLYMPÉE, -*peum*, lieu de l'île de Délos.

2 — place et temple de Jupiter à Syracuse

OLYMPÈNE, -*pena*, petite contrée de la Bythinie occidentale, qui prenait son nom du mont Olympe (nº 2), qu'elle entourait.

OLYMPIADES, nom donné en Grèce à des révolutions de quatre ans, mesurées par l'espace qui s'écoulait entre les célébrations des jeux olympiques.

On fait partir la première olympiade de l'an du monde 3230, ou 776 av. J. C., et 23 av. la fondation de Rome, époque à laquelle Corèbe remporta le prix de la course. L'emploi de cette ère nécessite deux noms de nombre, l'un qui indique l'olympiade, l'autre l'année de l'olympiade ; ainsi on dit : la 3ᵉ année de la 50ᵉ olympiade, la 2ᵉ année de la 151ᵉ olympiade, etc. Comme les jeux olympiques se célébraient la première nouvelle lune après le solstice d'été, par conséquent dans le septième mois de l'année attique, l'année olympiqué comprenait les six premiers mois d'une année attique et les six premiers de la suivante. Ainsi la 4ᵉ année de la 7ᵉ olympiade (que l'on écrit VII, 4) répond à l'an 748-749 av. J. C. ; mais ordinairement on n'écrit qu'une année.

L'usage de supputer le temps par le moyen des Olympiades ne remonte pas jusqu'à l'établissement de ces jeux, qui étaient d'une telle antiquité que l'époque ne pouvait en être chronologiquement déterminée ; elle ne fut pas même instituée des l'époque où Corèbe fut couronné. Ce ne fut qu'après Alexandre-le-Grand qu'un historien de Sicile, nommé Timée, observa que la célébration des jeux olympiques fournissait une époque d'après laquelle on pouvait déterminer le temps d'une manière aussi claire que précise. Auparavant les diverses nations de la Grèce désignaient les années par le nom des premiers magistrats. L'innovation de Timée fut bientôt adoptée par les historiens grecs ; mais l'ère des olympiades ne fut pourtant point employée dans la vie civile.

Comme ère historique, les olympiades furent presqu'universellement employées par les Grecs jusqu'à Auguste. A cette époque elles disparurent graduellement, et enfin cessèrent totalement d'être en usage à la fin de la 340ᵉ, l'an de J. C. 440. Après la suppression de cette ère, les peuples de l'Orient prirent pour ère la création du monde, et ceux de l'Occident adoptèrent celle de la naissance de J. C., qui se propagea peu à peu, et devint enfin légale et populaire dans le 10ᵉ siècle.

L'invention de l'ère des olympiades a rendu les services les plus grands à la chronologie, et c'est encore de nos jours le seul flambeau de l'histoire grecque jusqu'aux invasions romaines dans la Macédoine. Au-delà de l'établissement des olympiades, l'histoire est un tissu de fables, et la chronologie un véritable chaos. (On trouvera dans les *Tables Chronologiques*, qui sont au commencement de ce dictionnaire, la suite des olympiades jusqu'à la réduction de la Grèce en province romaine.)

1. **OLYMPIAS**, fille de Néoptolème et sœur d'Alexandre Iᵉʳ, roi des Epirotes, s'appela Myrtale pendant son enfance. A peine âgée de seize ans, elle épousa le célèbre Philippe, roi de Macédoine, et donna le jour à Alexandre-le-Grand. Philippe la répudia à cause de sa fierté ou plutôt pour les infidélités par lesquelles elle prétendait tirer vengeance des siennes, et épousa Cléopâtre, nièce du roi Attale. Olympias, sensible à cet outrage, se retira de la cour avec Alexandre, qui partagea son ressentiment. Philippe ayant été assassiné quelque temps après, on attribua sa mort à Olympias, qui avait fait tenir des chevaux prêts pour la fuite du meurtrier Pausanias, et qui, n'ayant pu réussir à le sauver, combla d'honneurs son cadavre, posa une couronne d'or sur sa tête, lui fit des obsèques magnifiques, et le fit inhumer dans le tombeau des rois. Elle ordonna même que l'on honorât sa mémoire tous les ans par des sacrifices funèbres, et consacra à Apollon le poignard encore fumant du sang de son époux. En même temps elle fit périr Cléopâtre sa rivale. Les projets ambitieux d'Alexandre, qui avait succédé à son père, lui déplurent d'abord ; mais lorsqu'elle vit l'ambition du jeune monarque couronnée par le succès, elle déclara publiquement qu'il n'était pas fils de Philippe, mais qu'il était né d'un énorme serpent, qui, par l'ordre des dieux, avait pris place dans sa couche.

Après la mort d'Alexandre, Olympias fut obligée de se réfugier de nouveau en Epire pour se soustraire aux humiliations que lui faisait éprouver Antipater, régent du royaume. Mais bientôt elle revint en triomphe, protégée par Polysperchon. Alors, maîtresse tranquille de la Macédoine, elle fit mourir, pour mieux établir sa puissance, Philippe-Aridée, Eurydice, femme de ce prince, Nicanor, frère de Cassandre, et cent des principaux seigneurs qui s'opposaient à ses desseins. Elle ne tarda pas à être punie de sa barbarie. Cassandre, alors occupé à faire la guerre aux Tégéates, accourut avec des troupes nombreuses, battit Aristonoüs, général de la reine, et mit le siége devant Pydna, où elle s'était retirée avec le reste de sa famille, pensant qu'on lui amènerait bientôt des secours. Le siége fut mémorable par l'habileté avec laquelle Cassandre ferma l'entrée à tout convoi étranger, et par la constance des assiégés à souffrir les horreurs de la faim. Enfin, réduite à la dernière extrémité, Olympias tenta en vain de fuir secrètement. Elle fut obligée de se remettre entre les mains de Cassandre. Ce général la fit condamner à mort par un tribunal qu'il avait composé lui-même ; mais en même temps il lui proposa de fuir ; la fière princesse ayant rejeté cette offre, il envoya deux cents soldats pour exécuter la sentence ; mais, le respect qu'ils conservaient pour la reine les ayant désarmés, elle fut massacrée par les parens de ceux qu'elle avait fait mourir, l'an 316 av. J. C. Pausanias dit qu'elle fut lapidée. *Just.*, 7, *c.* 6 ; 9, *c.* 5 ; 11, *c.* 11 ; 12, *c.* 14 ; 14, *c.* 5 ; 15, *c.* 1 ; 17, *c.* 3. — *C. Nép.*, *Eum.*, *c.* 6. — *Diod. de Sic.* — *Plut.*, *Alex.* — *Q. C.*, 9, *c.* 6 ; 10, *c.* 3. — *Paus.*

2. — fille du célèbre Pyrrhus, roi d'Epire, épousa Alexandre, son frère, et fut mère de Pyrrhus, de Ptolomée et de Phthia. Elle mourut de douleur peu de temps après la mort de ses deux fils. *Just.*, 28, *c.* 1, 3.

OLYMPIE (*Mirala* ou *Longenico*), une des principales villes de l'Elide, vers le centre, sur l'Alphée, entre les embouchures des fleuves Leucyanias et Cythérus, vis-à-vis de l'emplacement jadis occupé par Pise, avec laquelle on l'a mal à propos confondue. Cette ville était célèbre surtout par les jeux qu'on y célébrait tous les quatre ans en l'honneur de Jupiter Olympien et par le fameux temple dédié à la même divinité. Ce temple, un des plus vastes et des plus beaux de la Grèce, était bâti avec une pierre qui ressemblait au marbre de Paros. Il était entouré d'un rang de colonnes, et couvert de marbre taillé en forme de tuile. On remarquait surtout dans l'intérieur une statue de Jupiter d'or et d'ivoire, chef-d'œuvre de Phidias, et qui passait pour une des merveilles du monde. Elle avait soixante pieds de haut, et représentait le dieu assis sur son trône. Autour du temple était un bois sacré nommé Altis, où étaient placées les statues des vainqueurs. *Thucyd.* — *T. L.*, 26, *c.* 14. — *Diod. de S.* — *Corn. Nep.*, *Alcib.*, 6 — *Paus.*, 3, *c.* 8. — *Ptol.*, 3, *c.* 11.

2. — lieu peu connu de l'Arcadie. *Philostr.*

1. **OLYMPIEN**, *-pius*, surnom de Jupiter, honoré à Olympie. (V. OLYMPIE.) *Paus.*, 7, *c.* 3.

2. — surnom de Périclès, lui fut donné parce qu'il semblait tonner comme Jupiter Olympien quand il parlait.

3. —*pianus*, Carthaginois, nommé aussi Némésianus. V. NÉMÉSIANUS.

OLYMPIENNE, *-pia*, surnom de Junon.

OLYMPIENS (LES DIEUX), étaient les mêmes que les dieux Consentes. V. CONSENTES.

1. OLYMPIODORE, *-rus*, musicien, qui enseigna la musique à Epaminondas. *C. Nép.*, *Ep.* 2.

2. — capitaine athénien, vivait à la fin du 4e siècle av. J. C. Cassandre s'étant jeté sur l'Attique, il fut envoyé chez les Etoliens, dont il obtint des secours, ce qui força Cassandre à la retraite. Peu après, Démétrius Poliorcète s'étant emparé d'Athènes, Olympiodore se mit à la tête de ses compatriotes, reprit sur ce prince Munychie et Phalère, et rendit la liberté à sa patrie. *Paus*.

3. — historien, natif de Thèbes en Egypte, vécut sous le règne de Théodose, qui l'envoya en ambassade auprès des Huns. Il composa en grec une histoire divisée en vingt-deux livres, qui commence à l'an de J. C. 407, et qui porte le titre de Sylves (ὕλη) ou *Matériaux;* nous n'en avons que des extraits dans Photius; et, quoique le style soit généralement au-dessous de la majesté de l'histoire, ces extraits font vivement regretter l'ouvrage entier. Olympiodore avait aussi écrit le journal de son ambassade chez les barbares du Nord.

4.— philosophe platonicien du 6e siècle, composa sur les œuvres de Platon divers commentaires, qui n'ont point été imprimés, à l'exception de la vie de Platon, qui fait partie d'un commentaire sur le premier Alcibiade.

5. — péripatéticien, auteur de quelques commentaires sur la météorologie d'Aristote, vivait dans le 6e siècle.

6. — diacre d'Alexandrie, vers l'an 650, composa sur le livre de Job, un commentaire dont la plus grande partie se trouve dans la collection intitulée *Catena in Beatiss. Job*, Venise, 1587.

OLYMPION, *-pio*, fut envoyé en Macédoine, l'an 168 av. J. C., par Gentius, roi d'Illyrie, pour confirmer l'alliance avec Persée. *T. L.*, 44, c. 23.

OLYMPIONIQUES, *-ici*. C'est ainsi que l'on nommait les athlètes couronnés aux jeux olympiques. Les olympioniques étaient fort considérés dans leur patrie. Athènes surtout faisait tant de dépenses en présens pour les olympioniques nés dans son sein que Solon crut que les lois devaient y mettre des bornes. Sa loi porte que l'on ne donnerait aux olympioniques que cinq cents drachmes d'argent. V. ATHLÈTES.

OLYMPIQUES (JEUX), *-pia*. Les jeux olympiques étaient les plus célèbres de la Grèce. Ils se célébraient tous les quatre ans auprès d'Olympie, vers le solstice d'été, et duraient cinq jours. Leur retour servait d'époque pour dater les événemens importans. (V. OLYMPIADES.) Quant à l'ordre et à la police des jeux olympiques, voici ce qui s'observait. On offrait d'abord un sacrifice à Jupiter; ensuite on ouvrait le pentathle; la course à pied venait après; puis la course de chevaux, qui n'avait pas lieu le même jour. Les habitans d'Elis, qui eurent presque toujours la direction de ces jeux, nommaient un certain nombre de juges pour y présider, y maintenir l'ordre, et empêcher qu'on n'usât de fraude, et de supercherie pour remporter le prix. C'est ainsi qu'en la cent deuxième olympiade Callipe, Athénien, ayant acheté de ses antagonistes le prix du pentathle, fut condamné à l'amende. Les athlètes combattirent tout nus depuis la trente-deuxième olympiade, où Orosippus perdit la victoire parce que dans le combat son vêtement, s'étant dénoué, l'embarrassa de manière à lui ôter la liberté des mouvemens. Ce réglement en exigea un autre, par lequel il fut défendu aux femmes et aux filles, sous peine de la vie, d'assister à ces jeux, et même de passer l'Alphée pendant tout le temps de leur célébration. Cette défense fut si exactement observée, qu'il n'arriva jamais qu'à une seule femme de l'enfreindre (V. CALLIPATIRA). Les vainqueurs recevaient une couronne d'ache, d'olivier ou de laurier; et quand ils retournaient dans leur patrie, on abattait une partie des murs de la ville, pour les y faire entrer en triomphe, montés sur un char.

Selon les Eléens, dont Pausanias rapporte les traditions, Saturne est le premier qui ait régné dans le ciel, et dès l'âge d'or il avait déjà un temple à Olympie. Jupiter étant venu au monde, Rhéa sa mère confia son éducation à cinq dactyles du mont Ida, qu'elle fit venir de Crète en Elide. Hercule, l'aîné des cinq frères, proposa aux autres de s'exercer entre eux à la course, et de voir qui en remporterait le prix, offrant une couronne d'olivier. C'est donc Hercule Idéen qui eut la gloire d'inventer ces jeux, et qui les nomma olympiques; et, parce qu'ils étaient cinq frères, il voulut que ces jeux fussent célébrés tous les cinq ans. Quelques-uns prétendent que Jupiter et Saturne combattirent ensemble à la lutte dans Olympie, et que l'empire du monde fut le prix de la victoire. D'autres disent que Jupiter, ayant vaincu les Titans, institua lui-même ces jeux, où Apollon entre autres signala son adresse, en remportant le prix de la course sur Mercure et celui du pugilat sur Mars. C'est pour cela que l'on joue sur la flûte des airs pythiens, consacrés à Apollon. Ces jeux furent souvent interrompus jusqu'au temps de Pélops, qui les fit représenter en l'honneur de Jupiter, avec une pompe nouvelle. Ils furent encore négligés après lui; on en avait presque perdu le souvenir lorsqu'Iphitus, législateur de Sparte, les rétablit en 884 av. J. C. La Grèce était alors déchirée par des guerres intestines, et désolée par la peste. Iphitus alla consulter l'oracle de Delphes, qui lui répondit que le rétablissement des jeux olympiques serait le salut de la Grèce, et lui dit d'y travailler avec les Eléens. On s'appliqua aussitôt à se rappeler les anciens exercices de ces jeux; et, à mesure qu'on se ressouvenait de quelqu'un d'eux, on l'ajoutait à ceux qui avaient été retrouvés.

Ainsi dès la première olympiade on proposa un prix de la course; la quatorzième on ajouta la course du stade doublé; la dix-huitième le pentathle (c'est-à-dire les cinq exercices: le saut, la course, le disque, le javelot et la lutte) fut entièrement rétabli. Le combat du ceste fut remis en usage dans la vingt-troisième olympiade; dans la vingt-cinquième la course du char à deux chevaux; dans la vingt-huitième le combat du pancrace et la course avec les chevaux de selle. Ensuite les Eléens établirent des combats pour les enfans, quoiqu'il n'y en eût aucun exemple dans l'antiquité. Ainsi en la trente-septième olympiade on leur décerna des prix pour la course et pour la lutte; en la trente-huitième on leur permit le pentathle entier. Mais les inconvéniens qui en résultèrent firent bientôt exclure les enfans de tous ces exercices violens. La soixante-cinquième olympiade vit introduire encore une nouveauté: des gens de pied se disputèrent tout armés le prix de la course; en la quatre-vingt-dixième on courut avec deux chevaux de main dans la carrière; et en la quatre-vingt-dix-neuvième on attela deux jeunes poulains à un char. Quelque temps après on imagina une course

de deux poulains menés en main, et une course de poulains montés comme des chevaux de selle.

Dans la même ville d'Olympie, les filles célébraient une fête particulière en l'honneur de Junon, et on les faisait courir dans le stade distribuées en trois classes : les plus jeunes couraient les premières, celles d'un âge moins tendre venaient ensuite, et après toutes les autres, les plus âgées. En considération de la faiblesse de leur sexe, on ne donnait que cinq cents pieds à la longueur du stade, qui en avait huit cents dans son étendue ordinaire. *Hér.*, 8, *c.* 26. — *Vel. Pat.*, 1, *c.* 8. — *T. L.*, 27, *c.* 35; 23, *c.* 7. — *Just.*, 7, *c.* 2; 12. *c.* 16. — *Diod.* — *Paus.*, 6, *c.* 67. V. ATHLÈTES, EXERCICES, COURSE, LUTTE, STADE, etc.

OLYMPIUS, favori d'Honorius, devint tout-puissant à la cour de son maître après la chûte de Stilicon, en 408. Il fut disgracié l'année suivante et remplacé auprès du prince par Jovius.

OLYMPUS. V. OLYMPE.

OLYMPUSE, *-sa*, fille de Thespius et mère d'Halocrates, qu'elle eut d'Hercule. *Apollod.*

1. **OLYNTHE**, *-thus*, *myth.*, fils d'Hercule et de Bolée, donna son nom à un fleuve de la Chalcidie. C'est peut-être le même que le suivant.

2. — roi de Thrace, fils de Strymon ou d'Hercule, fut tué à la chasse par un sanglier. Son frère Brangas lui éleva un monument, et donna son nom à une ville qu'il éleva à l'endroit même où il périt.

1. OLYNTHE, *-thus*, *géog.* (*Agio-Mama*), v. de la Macédoine dans la Chalcidice, à l'extrémité septentrionale de la presqu'île de Pallène, au fond du golfe Toronaïque, à l'embouchure d'une rivière de même nom, devint célèbre à cause des différends qu'elle eut successivement avec les Athéniens, les Lacédémoniens et le roi Philippe, qui la détruisit, et en réduisit les habitans en esclavage, 348 ans av. J. C. Les Olynthiens pressés par Philippe avaient demandé des secours aux Athéniens, qui leur en envoyèrent, à la persuasion de Démosthène. C'est pour les y déterminer que ce grand orateur prononça les trois fameux discours connus sous le nom d'Olynthiennes, et qui nous sont parvenus. *Hérod.*, 7, *c.* 122; 8, *c.* 127. — *Démost.*, *Olynth.* — *P. Méla*, 2, *c* 2. — *Just.*, 2, *c.* 14; 7, *c.* 4; 8, *c.* 3.

2. — petite riv. de la Chalcidice, se jetait dans le golfe Toronaïque, près d'Olynthe, entre la Sithonie et la presqu'île de Pallène.

OLYNTHIENNES. V. OLYNTHE.

OLYRAS, fleuve voisin des Thermopyles et du mont Œta, tenta, disent les mythologues, d'éteindre le bûcher d'Hercule. *Strab.*, 9.

OLYSON, v. de Thessalie. V. OLOSOSON.

OMANA (*golfe de Kalfat*), golfe de l'Arabie Heureuse, sur la mer Erythrée, dans l'intérieur du golfe Sachalites. Il y avait sur ce golfe une ville de même nom.

OMANITÆ, peuple de l'Arabie Heureuse, aux environs du golfe Omana.

1. **OMANUS** (riv. d'*Oman*), riv. de l'Arabie Heureuse, se rendait sans doute dans le golfe d'Omana.

2. — mont. de Cilicie. V. AMANUS.

OMARIUS, Lacédémonien, fut député auprès de Darius. *Q. C.*, 3, *c.* 13.

OMBI. V. OMBOS.

OMBITE (NOME), division de l'Egypte, dont Ombos était la capitale.

1. **OMBOS** ou OMBI (*el-Buéib* ou *Koum-Ombon*), grande v. de la Thébaïde, au S., sur la rive orientale du Nil, entre Syène et Apollinopolis la grande. Cette ville est célèbre par le culte qu'on y rendait aux crocodiles et par les guerres sanglantes que les habitans firent aux Tentyrites à cause de la différence de leurs religions. *Juv.*, 15, *v.* 15 — *Ptol.*, 4, *c.* 5. — *Pline.*

2. — (CONTRA), petite v. de la Thébaïde méridionale, ainsi nommée à cause de sa situation sur la rive occidentale du Nil, vis-à vis d'Ombos, dont elle est séparée par le fleuve et une grande île.

OMBRES, *umbræ*, *myth.* La théologie païenne distinguait trois parties dans l'homme, dont chacune avait une destinée particulière après la mort. Le corps, qui était réduit en cendres; l'esprit, qui retournait au ciel, et l'ombre (*umbra*, *simulacrum*), qui descendait dans les enfers. L'ombre conservait toutes les formes des corps terrestres, sans avoir ni chair, ni os. C'est pour cela que les enfers sont nommés dans les poètes le royaume des ombres. *Odyss.*, 11. — *En.*, 4, *v.* 654; 5, *v.* 80. — *Lucr.*, 1, *v.* 120.

OMBRES, *umbræ*, *archéol.* Chez les Romains ceux qui étaient invités à un repas pouvaient y mener avec eux quelques-uns de leurs amis, et ces nouveaux convives s'appelaient ombres.

OMBRES, *Umbri*, *géog.*, nation puissante de l'Italie, habitait l'Ombrie. On pense assez généralement qu'ils étaient d'origine celtique. Il paraît que les Ombres possédèrent toute la région septentrionale de l'Italie, qui fut ensuite appelée Gaule cisalpine, et que les Toscans les en dépouillèrent. Les Ombres étaient renommés pour leur frugalité et leur économie. Après avoir été long-temps ennemis des Romains, ils devinrent leurs alliés, vers l'an de Rome 434. V. OMBRIE.

OMBRIE ou UMBRIE, *-bria*, contrée d'Italie, séparée de l'Etrurie par le Tibre, et bornée au N. par la mer Adriatique, au S. par le Nar, à l'E. par le Picénum et le pays des Sabins. Elle tire son nom ou des pluies (*ab imbribus*) fréquentes dont elle est inondée, ou de l'ombre (*umbra*) des Apennins sous laquelle elle est située. L'Ombrie était divisée en trois parties; l'Ombrie proprement dite à l'E., les Sénones au N. E. et le Picénum au S. E. Ariminum, Asculum, Firmum, Fulginum et Ancône en étaient les villes principales. *Catul.*, 40, *v.* 11. — *Strab.*, 5. — *Pline*, 3, *c.* 12. — *Den. d'Hal.* V. OMBRES.

OMBRIENS. V. OMBRES.

OMBRIOS INSULA. V. PLUVIALIA.

OMER, mesure des Hébreux. V. HOMER et GOMER.

OMOLE ou HOMOLE, *-le* ou *-lium*, v. de Thessalie, séparée de Dium par le Pénée. On y célébrait en l'honneur de Jupiter des fêtes appelées Homoléïes. *Enéide*, 7, *v.* 675. — *T. L.*, 42, *c.* 38.

OMONIE, *-nia*, onzième mois de l'année des habitans de la Cappadoce, répondait à juillet.

OMOPHAGIES, *omophagia* (ὠμὸς, cru; φάγω, manger), fêtes grecques en l'honneur de Bacchus, se célébraient principalement à Chios et à Ténédos. On y mangeait les entrailles crues et sanglantes des victimes, en mémoire de ce qu'on croyait que Bacchus ne mangeait que de la chair crue.

OMORCA, personnage de la mythologie chaldéenne. C'était selon Bérose une femme monstrueuse que Bel partagea en deux, et dont une moitié forma le Ciel et l'autre la Terre.

OMPHALE, reine de Lydie, fille de Jardanus et femme de Tmolus, qui lui laissa en mourant son royaume. Hercule étant tombé malade après le meurtre d'Iphitus, l'oracle déclara qu'il ne recouvrerait la santé que lorsqu'il aurait été vendu comme esclave, en expiation de son crime. Mercure fut chargé de le vendre. Omphale l'acheta, mais bientôt, ayant conçu de la passion pour lui, elle lui rendit la liberté. Le héros n'en fit usage que pour rester aux pieds de

sa maîtresse. Selon d'autres, Hercule ne fut pas vendu; il vit Omphale en traversant la Lydie, et l'aima. Quoi qu'il en soit, il en eut un fils, que les uns nomment Agélaüs, et les autres Lamon, et dont descendirent Gygès et Crésus. Néanmoins une autre tradition fait descendre ces princes d'Alcée, fils d'Hercule et de Malis, une des suivantes d'Omphale.

Hercule fut si épris de la beauté de cette reine que les poètes nous le représentent filant à ses pieds avec ses femmes; près de lui est Omphale, qui se couvre de la peau de lion, s'arme de la massue, et frappe légèrement le héros de ses sandales, pour le punir de la maladresse avec laquelle il tient la quenouille et le fuseau. Hercule resta auprès d'Omphale, selon les uns trois ans, selon les autres une seule année. Après son départ, la reine le remplaça par d'autres amans. Pour cacher ses désordres, elle faisait assassiner ceux qui y avaient participé. Elle fut elle-même massacrée par un prince lydien. *Ov.*, *Fast.*, 2, *v.* 305. — *Apollod.*, 1, *c.* 9; 2, *c.* 7 — *Proper.*, 3, *El.* 11, *v.* 17. — *Diod. de Sic.*, 4. — *Athén.* — *Plut.* — *Cléarque.*

OMPHALION, esclave de Nicias, se distingua dans la peinture. On voyait à Messène un grand nombre de ses ouvrages, dont la plupart représentaient des souverains de Messénie.

OMPHALOMANCIE, *-tia* (ὀμφαλος, nombril; μαντεία, divination), sorte de divination qui se pratiquait par le moyen du cordon ombilical. On jugeait par le nombre de nœuds qui s'y trouvaient du nombre d'enfans que la femme nouvellement accouchée aurait ensuite.

OMPHALOS (ὀμφαλος, nombril), lieu de l'île de Crète, ainsi nommé de ce que, Jupiter y ayant été porté au moment de sa naissance, le cordon ombilical de l'enfant tomba auprès du fleuve Triton. *Diod.*, 5.

1. OMPHIS, c'est à dire *bienfaiteur*, un des noms d'Osiris.

2. — roi des Indes, qui se soumit à Alexandre. C'est le même que Taxile. *Q. C.*, 8, *c.* 12.

ON, nom hébreux de la ville d'Héliopolis, en Egypte. V. Héliopolis, n° 1.

ONÆUM ou Œneum, mont. et ville de Dalmatie. *T. L.*, 43, c. 19.

ONAGRE, nom donné par les Grecs à la catapulte, parce qu'on trouvait quelque analogie entre cette machine et la manière dont l'âne sauvage (ὄναγρος) lance les chiens qui le poursuivent.

ONAN, fils de Juda et petit-fils de Jacob, épousa Thamar (n° 2), et éluda les devoirs du mariage par une action détestable. Il fut maudit et frappé de mort subite par le Seigneur. *Gen.*, 38, *v.* 4, 8; *Paral.*, 1, c. 2, *v.* 3.

ONARUS, prêtre de Bacchus à Naxos, qui, dit-on, épousa Ariane après qu'elle eut été abandonnée par Thésée. *Plut.*, *Thés.*

ONASIME, *-mus*, sophiste athénien, qui vivait sous le règne de Constantin.

ONATAS, fameux statuaire, natif d'Egine, vivait l'an 470 av. J. C. On admirait, parmi ses statues, un Idoménée et un Mercure placés dans l'Altis, à Olympie, et un Apollon. *Paus.*, 8, *c.* 42.

ONCA ou Onga ou Ogga, c'est-à-dire Minerve jeune fille, surnom célèbre de Minerve dans la Phénicie et la Syrie, et ensuite dans la Grèce, principalement à Thèbes et à Amyclée.

ONCE, *uncia*. Ce nom désignait chez les Romains le douzième d'une chose quelconque, considérée comme un tout, et que l'on nommait *as*; dans ce sens le pied, l'amphore, etc., avaient leur once. Il désignait plus spécialement le douzième de la livre. L'once, poids, valait sept gros, neuf grains. V. les *Tables des Mesures Romaines*, n° I, III, VI, etc.

ONCHESME, *-mus*, port d'Epire dans la Thesprotie, au N., entre Cassiope et Panorme. V. Onchesmite.

ONCHESMITE, vent ainsi nommé par les peuples d'Italie, parce qu'il soufflait d'Onchesmus, port d'Epire. On le nommait aussi, peut-être par corruption, Anchénites et Anchésites. *Cic.*, *à Att.*, 7, *ép.* 2. — *Ptolém.*

1. ONCHESTE, *myth.*, fils de Neptune, donna son nom à la ville d'Oncheste en Béotie, où il demeura. *Paus.*, 9, *c.* 26.

2. — fils d'Agrius, que Diomède força de se retirer dans le Péloponèse, où il tua OEnée.

Oncheste, *-tus*, *géog.*, v. ancienne de Béotie, dans le centre, près du lac Copaïs, entre Haliarte au N. O. et Médéon au S. E., mais plus près de cette dernière, avait été fondée par Oncheste, fils de Neptune. Elle était en ruines du temps de Pausanias. *Il.*, 2, *v.* 13. — *Pline.* — *Paus.*, 9, *c.* 26. — *Strab.*

ONCIUM, v. de l'Arcadie occidentale, chez les Telphussiens, au S. O. de Telphusse, entre le Ladon et le Thisoa.

ONCUS, fils d'Apollon, donna son nom à un canton de l'Arcadie, l'Oncium. Il avait de fort belles cavales. Cérès, passant en Arcadie, inspira de l'amour à Neptune, et, pour se dérober à ses poursuites, se tranforma en jument, et passa quelque temps parmi les cavales d'Oncus. Neptune prit la forme d'un cheval, et surprit la cavale. De cette union naquit le cheval Arion, dont Oncus fit ensuite présent à Hercule. V. Arion.

ONEILION, sacrifice offert à Neptune. V. Poseidonies.

ONÉIOS, *myth.*, un des noms de Morphée.

Onéios, *géog.* V. Onion.

ONEIROCRITIE (ὄνειρος, songe; κρίτης, juge), ou Oneiromancie (μαντεία, divination), art d'expliquer les songes, et de prédire l'avenir par leur moyen. V. Songes.

ONÉIRUS, fils d'Achille et de Déidamie, qu'Oreste tua dans une dispute qu'ils eurent en construisant leur habitation.

ONÉSICRITE, *-tus*, philosophe cynique, natif d'Egine, accompagna Alexandre en Asie, et fut envoyé chez les gymnosophistes. Il écrivit une vie du roi de Macédoine, qui ressemblait plutôt à un roman qu'à une histoire. Alexandre dit en la lisant qu'il désirerait renaître quelque temps après sa mort, pour voir l'accueil que le public ferait à cet ouvrage. *Plut.*, *Alex* — *Q. C.*, 9, c. 10; 10, c. 1. — *Aul. Gel.*, 9, *c.* 4. — *Suid.*

1. ONÉSIME, *-imus*, Macédonien de la cour de Persée, conseilla à ce prince de rester en paix avec les Romains. Désespérant de réussir, il se retira à Rome, 169 av. J. C. *T. L.*, 44, c. 16.

2 — Phrygien, esclave de Philémon ami de S. Paul, fit un vol considérable à son maître, et se sauva à Rome, où il rencontra S. Paul. Cet apôtre le convertit, et lui donna une lettre pour Philémon, qui, ravi de voir son esclave chrétien, le combla de biens, et le mit en liberté. On croit que S. Paul le fit évêque de Bérée, en Macédoine. *S. P.*, *aux Colos.*, 4, *v.* 9; *à Philém.*, 4, *v.* 10.

3. — biographe, natif de la Macédoine, jouit d'une grande faveur à la cour des empereurs romains. Il écrivit avec beaucoup d'élégance et de précision les vies de Probus et de Carus.

ONÉSIPHORE, ami de S. Paul, vint d'Asie à Rome le visiter dans sa prison. *Timoth.*, 2, *v.* 16.

ONÉSIPPE, *-pus*, un des fils d'Hercule. *Apollod.*

ONESIUS, ancien roi de Salamine, secoua le joug des Perses.

1. **ONÉTOR**, père du pilote Phrontis, qu'Apollon tua à coups de flèches. *Odyss.*, 3, *v.* 279.

2. — père de Laogonus, grand sacrificateur de Jupiter Idéen. *Il.*, 16, *v.* 604.

ONÉTORIDÈS, officier athénien qui tenta de massacrer la garnison que Démétrius avait mise à Athènes. *Polyen*, 5.

ONEUS, mont. que l'on place dans l'Attique et la Béotie, joignait le Cithéron. *Xénoph.*

1. **ONIAS** Ier, fils de Jaddus, grand-prêtre des Juifs, succéda à son père l'an 321 av. J. C. Il gouverna la république des Hébreux pendant vingt-un ans, et eut son fils Simon pour successeur.

2. — II, fils de Simon-le-Juste, succéda dans la souveraine sacrificature à Manassé. Ayant refusé de payer le tribut à Ptolémée Evergète, celui-ci lui déclara la guerre; mais bientôt Onias acquitta ce qu'il devait, et mit fin aux poursuites du roi d'Egypte. Onias II mourut l'an 215 av. J. C., après avoir excercé ses fonctions pendant quatorze ans. Son fils Simon II lui succéda. *Jos.*, *Ant. Jud.*

3. — III, grand-prêtre des Juifs, fils de Simon II, lui succéda l'an 195 av. J. C. Il fut dépouillé de sa charge par Antiochus Epiphane pour avoir excité quelques troubles, puis il fut tué à Antioche par Andronic, officier de ce prince. *Jos.*, *Ant. Jud.* — *Mac.*, 1, *c.* 12, *v.* 5; 2, *c.* 3, 4 et 15.

4. — IV, fils du précédent, fut empêché par ses oncles, Jason et Ménélas, de succéder à son père. Il se retira en Egypte, et devint le favori de Ptolémée Philométor et de sa femme Cléopâtre. Philométor lui donna la permission de bâtir en Egypte un temple pour les Juifs, comme celui de Jérusalem, et lui assura que lui et ses descendans en seraient à perpétuité souverains sacrificateurs. Après la mort de ce prince, sa veuve chargea Onias de faire la guerre à Ptolémée Evergète, qui s'opposait à ce que son fils héritât de sa couronne. V. Cléopatre, Ptolémée Evergète et Onion. *Jos.*, *Ant. Jud.* — *Is.*, *c.* 19, *v.* 18.

5. — V ou Ménélas, fils de Simon-le-Juste et frère d'Onias III, fut nommé grand-prêtre l'an 168 av. J. C.; ayant été convaincu d'avoir excité des troubles en Judée, il fut arrêté par ordre d'Anthiochus Eupator, et obligé de se jeter du haut d'une tour, l'an 158 av. J. C. *Jos.*, *Ant. Jud.* — *Macch.*, 2, *c.* 4, *v.* 23; 5, *v.* 5, 23; *c.* 13, *v.* 1, etc.

1. **ONION** (*Tel el Judieh*), petite ville ou bourg, dans la partie orientale de la Basse-Egypte. Dans le principe Onion n'était qu'un temple bâti par Onias, grand-prêtre juif, qui, chassé de la Syrie, se retira en Egypte, et obtint de Ptolémée Philométor d'y exercer le ministère de sa religion. Ptolémée joignit même à cette prérogative une certaine quantité de terres et de revenus destinés à l'entretien du temple. Lors de la prise de Jérusalem Vespasien, craignant que l'Egypte, et particulièrement ce lieu, ne devînt le point de ralliement des Juifs, fit dépouiller et fermer le temple d'Onion.

2. — ou Onium, montagne de la Corinthie, un peu au N. de l'Isthme, et au S. des monts Géraniens, s'étendait des Thermes à Crommyon.

ONIROCRITIE. V. Oneirocritie.

ONO, v. de Palestine, dans la tribu de Benjamin, à cinq milles de Lodon ou Lydda. *Par.*, 1, *c.* 8; *Néhém.*, 11.

1. **ONOBA** (*Moguer*), v. de la Bétique, sur la côte, à l'embouchure du Bælon.

2. — Cestuaria ou Onobatisturia (*Huelva*), petite v. de la Bétique, un peu au-dessus de la précédente, sur une langue de terre formée par les embouchures de deux petites rivières.

ONOBALE, -*la*, ou Onobalie. V. Ce mot.

ONOBALIE, -*lia*, ou Tauromnius, fleuve de la Sicile orientale, prenait sa source entre l'Etna et les monts Héréens, et se jetait dans la mer Ionienne à Naxos, un peu au S. de Taurominium.

ONOCENTAURE (ὄνος, âne; κένταυρος, centaure), monstre moitié homme et moitié âne. On les regardait comme des génies malfaisans. *Elien.*

ONOCHOÉRITIS ou Onochoétès (ὄνος, âne; χοῖρος, porc), monstre moitié âne et moitié porc, dont les païens disaient que les chrétiens avaient fait leur dieu.

ONOCHONUS, fleuve de Thessalie, vers l'E., prenait sa source au mont Phyllius, passait à Cranum, et se jetait dans le Pénée à Larisse. Son lit fut mis à sec par l'armée de Xerxès. *Hérod*, *c.* 196.

ONOHUSATES ou Onobasates (*Ciotat*), v. de la Novempopulanie chez les Bigerrones, sur les confins des Convenæ, au S. E. de Turba.

1. **ONOMACLÈS**, l'un des trente tyrans établis par les Lacédémoniens à Athènes.

2. — l'un des éphores de Sparte, pendant la guerre du Péloponèse. *Xénoph.*

1. **ONOMACRITE**, -*tus*, poète et devin d'Athènes, que l'on croit auteur des *Poésies* attribuées à Orphée et à Musée, florissait vers l'an 516 av. J. C. Il fut chassé d'Athènes par Hipparque, un des fils de Pisistrate. *Hérod.*, 7, *c.* 6.

2. — Locrien qui écrivit sur la jurisprudence. *Aristote*, *Pol.*, 2.

ONOMANCIE pour Onomatomancie (ὄνομα, nom; μαντεία, divination), divination par les noms. Une des règles de l'onomancie parmi les pythagoriciens était qu'un nombre pair de voyelles, dans le nom d'une personne, signifiait quelqu'imperfection au côté gauche, et un nombre impair, quelqu'imperfection au côté droit. Ils avaient encore pour règle que de deux personnes, celle-là était la plus heureuse dans le nom de laquelle les lettres numérales, jointes ensemble, formaient la plus grande somme. « Ainsi, disaient-ils, Achille devait vaincre Hector, parceque les lettres numérales comprises dans le nom d'Achille formaient une somme plus grande que celles du nom d'Hector. » C'était sans doute par une superstition pour les noms que les Romains buvaient à la santé de leurs maîtresses autant de coups qu'il y avait de lettres dans leurs noms.

ONOMANTIUS, l'un des Ephores des Spartiates, pendant la guerre du Péloponèse. *Xenoph.*

1. **ONOMARQUE**, -*rchus*, célèbre général phocéen, fils d'Euthycratès, partagea d'abord avec son frère Philomèle le commandement de l'armée phocéenne pendant la guerre sacrée; puis, après la mort de son frère, il commanda seul (353 av. J. C.). Comme les Phocéens, consternés de la mort de son frère, songeaient à faire leur paix, il les engagea à garder une attitude hostile; puis, ayant fait d'immenses préparatifs d'argent et d'armes, il prit Thronion, Amphisse et les villes principales de la Doride, et se jeta ensuite dans la Béotie. L'arrivée de Philippe, qui vint pour faire une diversion en faveur des Béotiens, et attaqua la ville de Phères en Thessalie, le força à courir de ce côté. Il remporta deux victoires sur le prince macédonien, le força à se retirer dans ses états, et revint dans la Béotie, où il obtint encore des succès brillans. Mais, Philippe étant revenu à la charge auprès de cette même ville de Phères, et s'étant uni aux Thessaliens, il fu-

vaincu à son tour, et tomba entre les mains des ennemis avec trois mille des siens. Philippe ordonna son supplice, et fit attacher son corps au gibet, pour venger le sacrilége commis dans le temple de Delphes, l'an 353 av. J. C. *Aristote*, *Pol.*, 5, c. 4.

2. — personnage qu'Antigone commit à la garde d'Eumène. *Corn. Nep.*, *Eum.*

1. ONOMASTE, *-tus*, officier de Philippe V, roi de Macédoine, qui le chargea, l'an 184 av. J. C., de tuer les chefs des Maronites. *T. L.*, 29, *c.* 34; 40, *c.* 8.

2. — affranchi d'Othon et un de ceux qui contribuèrent le plus à l'élever à l'empire. Il était un de ceux qui commandaient à la bataille de Bédriac. *Tac.*, *Hist.*, 1, *c.* 25 et 27.

ONOMASTORIDE, *-das*, Lacédémonien, envoyé en ambassade à Darius. *Quint. Curt.*, 3, *c.* 12.

1. ONOPHAS, l'un des sept seigneurs persans qui conspirèrent contre Smerdis. *Ctésias.*

2. — officier persan qui fut de l'expédition de Xerxès en Grèce.

ONOSANDRE, *-der*, philosophe platonicien du 1er siècle, dont il nous reste un traité *du Devoir et des Vertus d'un général*, que Rigault a publié en grec, avec traduction latine, 1609. in-4°. Le baron de Zurlaubez en a donné une traduction française dans sa bibliothèque militaire, Paris, 1760.

ONUAVIA, divinité des anciens Gaulois, que l'on croit être la Vénus céleste.

ONUBA, v. de la Tarraconaise, sans doute la même qu'Onoba.

ONU-GNATHOS ou MAXILLA ASINI, c'est-à-dire *mâchoire d'âne*(ὄνος, *asinus*; γνάθος, *maxilla*), promont. de la Laconie méridionale qui termine la pointe S. d'une petite péninsule qui s'étend entre le golfe Laconique et le golfe de Béées, vis-à-vis du promontoire Plataniste dans l'île de Cythère.

ONUPHIS (*Banub*), v. de l'Egypte inférieure, dans le grand Delta, vers le centre, sur la branche Atarbéchis, entre Isidis oppidum au S. et Butus au N.; elle était la capitale d'un nome qui en prenait son nom. *Hér.*, 2, *c.* 166.—*Pline.*—*Ptol.*, 4, *c.* 5.

ONYCHOMANCIE, *-tia* (ὄνυξ, ongle; μαντεία, divination), divination qui se faisait par le moyen des ongles. Elle se pratiquait en frottant avec de la suie les ongles d'un jeune garçon, qui les présentait au soleil, et l'on s'imaginait y voir des figures qui faisaient connaître ce qu'on souhaitait de savoir. On se servait aussi d'huile ou de cire pour en frotter les ongles.

ONYTHES, compagnon d'Enée, tué par Turnus. *En.*, 12, *v.* 514.

OOLLA et OOLIBA, nom que donne Ezéchiel à deux sœurs, l'une et l'autre courtisanes, dont les prostitutions sont, à ce qu'on croit, une allégorie des désordres de Jérusalem et de Samarie. *Ezech.*, *c.* 27, *v.* 2.

OOLIBAMA, de la race des Chananéens, fille d'Ana et femme d'Esaü, qui en eut trois fils; Jéhus, Hiélon et Coré. *Gen.*, 36, *v.* 2.

OOMANCIE, *-tia* (ὠόν, œuf; μαντεία, divination), espèce de divination qui avait lieu au moyen des œufs, avait, dit-on, été inventée par Orphée.

OON ou OONNÈS. V. OANNÈS.

OPALIES, *-lia*, fêtes romaines en l'honneur de la déesse Ops, que l'on a confondues avec les saturnales, quoique, selon Varron, elles se célébrassent trois jours après.

OPAS, APHTHAS ou PHTHAS, noms que les Egyptiens donnaient à Vulcain, qu'ils disaient fils du Nil, et sous la protection duquel les dieux avaient mis l'Egypte.

OPERARIA (*operari*, travailler), surnom de Minerve, le même qu'Ergané.

OPERTANÉENS, dieux que l'on plaçait avec Jupiter dans la première région du ciel.

OPERTANÉES, *-nea* (*opertus*, couvert, caché), sacrifices à Cybèle, ainsi nommés du mystère avec lequel ils étaient offerts. On y observait le silence le plus rigoureux.

OPERTUM (*opertus*, couvert), lieu secret où l'on sacrifiait à Cybèle.

OPHAL, mur ou tour fortifiée de Jérusalem. *Paral.*, 2, *c.* 27, *v.* 3; *c.* 33, *v.* 14; *Esdr.*, 2, *c.* 3, *v.* 26.

OPHELAS ou OPHELLAS, lieutenant de Ptolémée Lagus, soumit à ce prince la Libye et la Cyrénaïque, et ensuite obtint de lui le gouvernement de ces deux provinces. Bientôt, voyant le roi occupé par les guerres contre Antigone et Démétrius Poliorcète, il se rendit indépendant dans son gouvernement, et fit alliance avec Agathocle contre les Carthaginois; mais ce perfide prince, l'ayant attiré auprès de lui, ainsi que ses troupes, qui montaient à trente mille hommes, l'attaqua, le battit, le fit mourir, et se fit reconnaître général par l'armée de Cyrène. *Diod. de Sic.*

OPHÉLESTE, *-stes*, chef troyen, tué à Troie par Teucer, fils de Télamon. *Il.*, 8, *v.* 274.

1. OPHELTES, *myth.*, un des compagnons d'Acétès, changé en dauphin par Bacchus. *Met.*, 3, *c.* 10. V. ACÉTÈS.

2. — le même qu'Archémore.

3. — fils de Pénélée et père de Damasichthon, succéda à Autésion sur le trône de Thèbes. *Paus.*

4. — père du jeune Euryale, si célèbre par son amitié pour Nisus. *En.*, 9, *v.* 201.

OPHELTES, *hist.*, mieux OPHÉLAS. V. ce mot.

1. OPHELTIUS, un des capitaines grecs tués par Hector. *Il.*, 2.

2. — capitaine troyen, tué par Euryale. *Il.*, 6.

OPHENSES, peuple d'Afrique, voisin de Leptis, avec laquelle il fut en guerre. *Tac.*, *Hist.*, 4, *c.* 50.

1. OPHER, ancienne ville des Chananéens, la même peut-être qu'Ophéra. *Josué*, 18.

2. — lieu de la tribu de Zabulon. *Rois*, 4, *c.* 14.

OPHÉRA, v. de la Judée, dans la tribu de Benjamin. V. OPHER, n° 1. *Jos.*, *c.* 18, *v.* 23.

OPHIADE, *-phias*, *myth.*, nom patronymique de Combé, fille d'Ophius.

OPHIADE, *Ophias* (ὄφις, serpent) *géog.*, île de la côte d'Arabie, ainsi nommée à cause du grand nombre de serpens qui s'y trouvaient. Elle appartenait aux rois d'Egypte. On la nomme aussi Topazos. *Diod.*, 9.

OPHIÉE. V. OPHIUCHUS.

OPHIM, fils de Benjamin. *Gen.*, 46, *v.* 21; *Nomb.*, *c.* 26, *v.* 39.

OPHIODES. V. OPHIADE, *géog.*

OPHIOGÈNES, *-enæ* (ὄφις, serpent), espèce d'hommes assez semblables aux Psylles, qui par leurs attouchemens soulageaient les malades piqués des serpens. Strabon et Pline les placent auprès de Parium en Mysie.

OPHIOMANCIE, *-tia*, (ὄφις, serpent; μαντεία, divination), divination par les serpens. Elle était fort en usage chez les anciens, et consistait à tirer des présages des divers mouvemens qu'on voyait faire aux serpens. On conçoit aisément l'origine de cette divination. Le serpent, symbole de vie et de santé, toujours figuré dans les hiéroglyphes, toujours attaché au bâton de Mercure et d'Esculape, faisait souvent partie de la coiffure d'Isis, inséparable du coffre qui contenait les mystères, et éternellement ramené dans le cérémonial, devait passer pour un des grands moyens de connaître la volonté

des dieux et des prédictions. Les prêtres et les devins n'employaient réellement que des couleuvres. Mais le peuple, qui croyait tous les reptiles venimeux, criait au miracle en voyant qu'on les touchait sans effroi et sans accident. On en nourrissait exprès pour cet emploi, et on les rendait familiers.

1. OPHION, père d'Amycus le centaure. *Mét.*, 12.

2. — nom que Boèce donne au premier principe.

3. — géant, sans doute le même qu'un roi vaincu par Saturne.

4. — compagnon de Cadmus.

1. OPHIONÉE, chef des démons ou mauvais génies qui se révoltèrent contre Jupiter.

2. — célèbre devin de Messénie, aveugle de naissance, prédisait vers le temps d'Aristodème.

OPHIR, *hist.*, un des fils de Jectan, dont les descendans, dit-on, s'établirent dans l'Arménie. On croit qu'il donna son nom à la contrée d'Ophir. *Gen.*, 10, *v.* 26.

Ophir (*Soffr*), *géog.*, contrée célèbre dans l'Ecriture par ses mines d'or, ses aromates, ses bois précieux et son ivoire. C'est là que les vaisseaux de Salomon allaient chercher ces trésors qui en firent le plus riche monarque de la terre. Au reste on ignore la position véritable de cette contrée, et, malgré les conjectures des savans, il faut presque renoncer à la reconnaître. Les uns l'ont placée dans l'Arménie ou la Colchide, d'autres dans l'Arabie heureuse, et d'autres encore sur la côte orientale d'Afrique, dans le royaume de Sofala, pays où il est douteux que jamais les anciens aient pénétré. *Gen.*, c. 10, *v.* 30; *Rois*, 3, c. 9, *v.* 26; *c.* 10, *v.* 11; *c.* 22, *v.* 49; *Paral.*, 2, c. 8, *v.* 18; c. 9, *v.* 10.

OPHIS, petite riv. de l'Arcadie orientale, traversait la ville de Mantinée, et se perdait au milieu des terres.

OPHIUCHUS ou Ophiée, *-phius* (ὄφις, serpent; ἔχειν, tenir), constellation que les Latins appellent *Anguitenens*, et les français Serpentaire, à cause de sa forme. Les poètes ont dit que c'était Hercule. Quelques-uns ont cru que c'était Esculape.

OPHIUS, père de Combé. *Ov.*, *Mét.*

1. OPHIUSE, *-sa* (ὄφις, serpent), ancien nom de l'île de Rhodes, parce qu'elle était infectée de serpens.

2. — petite île voisine de la Crète.

3. — petite contrée de l'île de Cypre. *Ov.*, *Mét.*, 7. c. 9.

4. — ou Colubraria (*Formentera*), (ὄφις ou *coluber*, serpent), la plus petite des îles Baléares, fut ainsi nommée à cause du grand nombre de serpens qui s'y trouvaient. Elle était située au S. d'Ebusus (*Ivica*).

5. — ou Tyras, v. de la Sarmatie méridionale, près du Pont-Euxin, sur l'embouchure du Tyras, dont on lui donne quelquefois le nom.

OPHLIME, *-mus*, *mons*, l'un des sommets occidentaux de la chaîne de montagnes qui séparait le Pont d'avec la Cappadoce, vers l'orient de ces deux provinces.

OPHNI et PHINÉE, *hist.*, fils du grand-prêtre Héli, célèbres par leurs débauches et leur impiété. Leurs compatriotes ayant été battus par les Philistins, ils amenèrent l'arche d'alliance dans le camp; mais les Israélites subirent une nouvelle défaite plus désastreuse que la première, et Ophni et Phinée restèrent avec trente mille hommes sur le champ de bataille. *Rois*, 1, c. 2, *v.* 12; c. 3, *v.* 1; c. 4, *v.* 1.

Ophni, *géog.*, v. de Palestine, dans la tribu de Benjamin. *Jos.*, c. 18, *v.* 25.

OPHRA, roi d'Egypte, plus communément Apriès.

OPHRYNIUM, petite v. de Mysie, dans la Troade, sur l'Hellespont, à peu près à la même distance de Dardanum et de l'embouchure du fleuve Scamandre. *Hérod.*, 7, c. 43. — *Strab.*

OPIANICUS, chevalier romain de la ville de Larinum, fit assassiner le frère de sa femme, afin d'hériter du bien de cette dernière. Ayant été accusé par les parens de son beau-frère, il assembla quelques soldats, et fit assassiner tous ses accusateurs. *Cic.*, *p. Cluent.*, *c.* 6.

OPICIENS, *-ci*, anciens habitans de la Campanie. Comme ils s'adonnaient aux métiers les plus vils, leur nom devint synonime de misère. On les croit les mêmes que les Osques. *Juv.*, 3, *v.* 207.

OPILIO (Fl.), consul l'an 153 de J. C.

1. OPILIUS (Aurelius), grammairien romain, vivait vers l'an 94 avant J. C. Il laissa un ouvrage intitulé *Libri Musarum*, qui n'est point parvenu jusqu'à nous.

2, 3, etc. — Macrinus. V. Macrin.

OPIMES (Dépouilles), *spolia opima*, c'est-à-dire *riches dépouilles*. C'est ainsi qu'on nommait les armes consacrées à Jupiter Férétrien, et remportées par le chef ou par tout autre officier de l'armée romaine sur le général ennemi, après l'avoir tué de sa main en bataille rangée. Ces dépouilles étaient suspendues dans les lieux les plus fréquentés de la maison : il n'était pas permis de les arracher quand on la vendait, ou de les suspendre de nouveau, si elles venaient à tomber. Une loi de Numa en distinguait de trois sortes : les premières consacrées à Jupiter Férétrien, les secondes à Mars, et les troisièmes à Quirinus; mais ce nom resta aux premières. C'est à Romulus que Tite-Live attribue l'usage de consacrer aux dieux les dépouilles opimes. En effet ce prince, après avoir tué de sa main Acron, roi des Céniniens, offrit les premières à Jupiter Férétrien. Ce fait d'armes se renouvela rarement, puisqu'on n'en vit que deux exemples depuis Romulus jusqu'à Auguste, c'est-à-dire dans un espace de plus de sept cents ans. Les secondes furent consacrées par A. Cornélius Cossus, qui les enleva à Lartès Tolumnius, roi des Véiens. Marcellus (n° 2) remporta les troisièmes sur Viridomare, roi des Gaulois. Selon Varron, l'honneur des dépouilles opimes n'appartenait pas au général seul; on l'accordait aussi à un simple officier, et même à un soldat qui, dans une bataille, tuait de sa main le général des ennemis.

On lit dans l'Ecriture quelque chose d'analogue à l'usage des dépouilles opimes, quand il est dit que l'épée que David avait arrachée au géant Goliath, après l'avoir tué, fut déposée dans le tabernacle, sous la garde du grand-prêtre Achimélech.

OPIMIA, vestale enterrée vive l'an 216 av. J. C., pour avoir violé son vœu de chasteté. *T. L.*, 22, *c.* 57.

1. OPIMIUS (L.) Pansa, questeur l'an 299 av. J. C., fut tué dans sa tente par les Samnites, qui avaient surpris le camp des Romains. *T. L*, 10, *c.* 32.

2. — (L.) Népos, consul l'an 121 av. J. C., est célèbre par son acharnement contre C. Gracchus. Pendant sa préture, l'an 126 av. J. C, il avait apaisé une révolte qui venait d'éclater parmi les habitans de Frégelles, et qu'il attribua à Gracchus. Pendant son consulat il entreprit de faire casser les lois de C. Gracchus; quelques-uns des partisans du tribun ayant fait résistance, il le cita lui-même à son tribunal, et, sur son refus de comparaître, il fit attaquer son cortège par des troupes illégalement armées dont il s'était entouré, et le força de se donner la mort. En mémoire de cet événement il fit bâtir, comme par dérision, un temple à la Concorde. Au sortir de son consulat, il fut accusé; mais C. Carbon vint à bout de le faire absoudre. Peu

après il fut envoyé en Afrique, et, s'étant laissé corrompre par Jugurtha, il fut condamné à l'exil. Il mourut de misère à Dyrrachium. V. GRACCHUS (C.), FULVIUS (M.). *Cic.*, *Orat.*, 2, *c.* 132; *p. Planc.*, c. 69; *p. Sest.*, *c.* 122. — *Sall.*, *Jug.*, *c.* 12. — *Vel. Pat.*, 2, *c.* 6. — *Plut.*

3. — (Q.), sénateur romain, injustement dépouillé de ses biens et des marques de sa charge par Verrès. *Cic.*, *Verr.*, 3, *c.* 110.

4. — riche avare qu'Horace tourne en ridicule. Etant tombé dans une profonde léthargie, on le crut mort; il ne fut réveillé que par le bruit des écus. *Hor.*, 2, *Sat.* 3, *v.* 142.

OPIQUE, contrée d'Italie, habitée par les Opiciens *Paus.*

1. OPIS, *myth.*, une des nymphes de Diane. *En.*, 11, *v.* 532 et 869.

2. — suivante de Cyrène. *Géorg.*, 4, *v.* 343.

OPIS, *géog.*, petite v. de l'Assyrie, dans l'Apolloniatide, sur le Tigre. Dans la suite elle fut appelée Antioche. *Hérod.*, 1, *c.* 189. — *Xénoph.*

OPISTHODOMOS (ὄπισθε, en arrière; δόμος, maison), lieu saint et retiré où était renfermé le trésor public à Athènes.

OPITE, -*tes*, capitaine argien, tué par Hector au siége de Troie. *Iliade*, 11, *v.* 301.

OPITER ou OPITULUS, *myth.* (*opem ferre*, porter du secours), surnom de Jupiter.

OPITER, *hist.*, prénom de quelques familles romaines. V. les noms qui y sont joints.

OPITERGIUM (*Oderzo*), v. de la Vénétie septentrionale, vers le centre, au N. d'Altinum, et à l'E. d'Aquilée, à peu près à égale distance du Plavis et de la Liquentia. *Pline.* — *Phars.*, 6, *v.* 416. — *Tac.*, *Ann.*, 3, *c.* 6 — *Ptolém.*, 3, *c.* 1. — *Strab.*

OPLITODROMES, -*mi* (ὁπλίτης, soldat pesamment armé; δρόμος, course), nom que les Grecs donnaient à ceux des athlètes qui disputaient le prix de la course, quoique pesamment armés.

1. OPONTE, *Opus* (*Talania*), principale ville des Locriens Opontiens, à une demi-lieue de la mer d'Eubée. Elle avait un port nommé Cygnus. C'est à Oponte que régnait Ajax le Locrien. *Il.*, 2, *v.* 38; 18, *v.* 326. — *T. L.*, 28, *c.* 6; 32, *c.* 22. — *Ov.*, *Pont.*, *El.*, 4, *v.* 74. — *P. Mela*, 2, *c.* 3.

2. — (GOLFE D'), golfe de la Locride septentrionale, ainsi nommé parce qu'il baignait les côtes des Locriens Opontiens, faisait partie de la mer Eubéenne.

OPONTIENS (LOCRIENS), habitaient la partie de la Grèce située au N. E. de la Béotie, à l'E. de la Phocide, au S. des Locriens Epicnémidiens. On les confond souvent avec ceux-ci; en effet ils n'en furent distingués que tard. Oponte était leur capitale. V. OPONTE et LOCRIENS.

OPPIA, *hist.*, vestale enterrée vive l'an de Rome 270, pour avoir commis un inceste. *T. L.*, 2, *c.* 42.

OPPIA, *archéol.*, loi célèbre qui fut décrétée sous les auspices du tribun Oppius l'an de Rome 539 (215 av. J. C.), lorsqu'Annibal était en Italie, et Rome sur le penchant de sa ruine, mettait des bornes au luxe des femmes, et leur défendait de porter sur elles plus d'une demi-once d'or, et de se faire traîner en char. Elle excita un mécontentement général. Dix-huit ans après les femmes présentèrent au peuple une pétition pour la faire abroger. Caton s'opposa fortement à cette demande, et blâma sévèrement les femmes d'oser ainsi solliciter en public. Le tribun Valérius, qui avait présenté la pétition, réfuta les objections de Caton. Sa harangue fit un si grand effet sur les esprits qu'il entraîna tous les suffrages; en sorte que la loi fut rapportée malgré l'opposition de Caton. *T. L.*, 33 *et* 34. — *Cic.*, *Orat.*, 3.

OPPIANICUS, scélérat couvert de crimes, qui, étant entré dans le parti de Sylla, fit massacrer impunément à Larinum, sa patrie, ceux qui devaient l'accuser. *Cic.*, *p. Cluent.*, 6.

OPPIDUM, partie du cirque qui était avant les barrières appelées *carceres.*

OPPIDIUS, riche vieillard qu'Horace nous représente partageant avec sagesse ses biens entre ses deux fils, et leur conseillant de ne point s'abandonner à leurs passions. *Hor.*, 2, *Sat.* 3, *v.* 168.

OPPIEN, -*anus*, poète dictatique grec, était né à Corycus ou à Anazarbe en Cilicie, vers la fin du 2ᵉ siècle, sous Sévère. Il accompagna son père dans l'exil, et ensuite, s'étant rendu à Rome, il obtint sa grâce. Il se fixa néanmoins à Anazarbe, et y composa la plus grande partie de ses poésies. Il nous en reste deux poèmes, l'un sur la pêche, intitulé *Halieuticon*, et l'autre sur la chasse, intitulé *Cynégéticon*. Le premier est divisé en cinq livres, et le second en quatre. L'élégance et la pureté forment le caractère de ses poésies, surtout dans le premier; mais on n'y trouve que rarement l'élan poétique et l'enthousiasme des beaux siècles de la littérature; le goût y manque quelquefois, et la lecture en est fatiguante. Un troisième poème, qui est probablement de Denys de Thrace ou de Charax, est attribué à Oppien; c'est celui de la Chasse aux oiseaux, *Ixeutica.*

Ce poète mourut de la peste à l'âge de trente ans. Ses compatriotes lui érigèrent une statue, et gravèrent sur son tombeau une épitaphe dont voici le sens. « Les dieux n'ont retiré du monde Oppien si jeune que parce qu'il avait déjà surpassé tous les mortels. »

Caracalla faisait un si grand cas d'Oppien qu'il lui donna une pièce d'or pour chaque vers du *Cynegéticon*; ce qui, dit-on, fit appeler les vers d'Oppien *Vers dorés*. Les meilleures éditions des poèmes d'Oppien sont celles de Belin de Balu, Paris, 1786, et de Schneider, Leipsick, 1813. Il faut remarquer qu'un des éditeurs d'Oppien, M. Belin de Balu, a mis en avant et rendu presque incontestable l'hypothèse de l'existence de deux Oppiens, l'un natif d'Anazarbe et auteur des Halieutica, l'autre natif d'Emèse, vers le 3ᵉ siècle et auteur du Cynégéticon, qui est si inférieur au premier des deux poèmes.

1. OPPIUS (SP.) CORNICEN, décemvir avec Cl. Appius l'an de Rome 304. Ayant été traduit en jugement pour les abus d'autorité, il prévint sa condamnation en se donnant la mort. *T. L.*, 3, *c.* 35.

2. — (M.), tribun des soldats l'an de Rome 307. Cette année, les armées s'étant retirées sur le mont Aventin, Oppius fut un des deux tribuns qui furent chargés de l'autorité. *T. L.*, 3, *c.* 51.

3. — (C.), tribun du peuple l'an 215 av. J. C., auteur, célèbre de la loi Oppia, concernant le luxe des femmes. (V. OPPIA, *archéol.*) *T. L.*, 35, *c.* 1.

4. — (C.), préfet des alliés dans l'armée du consul P. Elius, l'an 201 av. J. C., fut vaincu par les Gaulois dans l'Ombrie, après avoir obtenu quelques succès contre eux. *T. L.*, 31, *c.* 2.

5. — (L.) SALINATOR, édile plébéien l'an de Rome 559. L'année suivante il conduisit une flotte de trente vaisseaux sur la côte de Sicile. L'an 561 il fut préteur en Sardaigne. *T. L.*, 35, *c.* 23; 36, *c.* 2.

6. — (Q.), un des trois généraux romains qui furent opposés à Mithridate. Ayant été pris à Laodicée, Mithridate le mena en triomphe à sa suite, afin d'abaisser l'orgueil des Romains.

7. — (C.), historien latin, ami et lieutenant de Jules César. C'est sans doute lui qui commandait pour César la garnison de la ville de Zetta, en Afrique,

Il composa la vie de Scipion l'Africain et celle du grand Pompée. Dans ce dernier ouvrage il respectait peu la vérité de l'histoire, et louait César aux dépens de Pompée. Du temps de Suétone Cppius passait pour être l'auteur de l'histoire de la guerre d'Alexandrie, d'Afrique et d'Espagne, que les uns attribuent à Cesar, et d'autres à Hirtius. *Cic.*, *am*, *ép.* 8; *à Attic.*, 14, *ép.* 1. — *Tac.*, *Ann.*, 12, *c.* 60. — *Suet.*, *Cés.*, 53. — *Aul. Gell.*, 7, *c.* 1. — *Pline.*

8. — STATIANUS, lieutenant de M. Antoine l'an 36 av. J. C., fut tué dans un combat contre les Parthes et les Mèdes.

9. — SABINUS, commandait les légions de la Mœsie sous Domitien; il fut tué dans un combat contre Décébale, roi des Daces.

1. OPS, fille du Ciel et de la Terre et la même que la deesse Rhéa des Grecs, épousa Saturne, et donna le jour à Jupiter. Elle était connue des anciens sous les noms de Cybèle, de Bonne Déesse, de Magna Mater (grande mère), de Thya, de Tellus, de Proserpine, de Junon et de Minerve. Le culte qu'on rendait en apparence à ces différentes divinités ne s'adressait réellement qu'à une seule, la mère des dieux. Le mot d'Ops semble dérivé d'*Opus*, travail parce que cette déesse, la même que la Terre, n'accordait rien sans travail. Tatius lui bâtit à Rome un temple, où était le trésor public. Tullus Hostilius lui en éleva un autre, où elle était adorée avec Saturne. On la représentait sous la figure d'une femme vénérable, qui tendait la main droite comme pour offrir son secours, et donnait de la gauche du pain aux pauvres. On célébrait en son honneur des fêtes appelées Opalies, et on lui immolait au mois d'avril une vache pleine et impure. *Varron.* — *Den. d'Hal.*, 2. — *Tibul.*, *El.*, 4, *v.* 68. — *Pline*, 19, *c.* 6.

2. — fils de Pisénor et père d'Euryclée. *Odyss.*, 1, *v.* 428.

OPSONOMES, *-mi* (ὄψον, vivres, mets; νόμος, loi), magistrats athéniens, qui étaient chargés de l'inspection des marchés.

OPTAT, *-tus*, évêque de Milève en Afrique, mort en 384 sous Valentinien, composa sept livres contre les donatistes. Le style d'Optat est bien supérieur à son siècle; beaucoup de noblesse, de véhémence et de concision s'y font remarquer. On les trouve dans la Bibliothèque des Pères. La meilleure édition est celle de Dupin, 1700, in-folio.

OPTÉRIES, *-ria* (ὀπτομαι), présent qu'on faisait à un enfant la première fois qu'on la voyait. On donnait aussi ce nom aux présens qu'un nouveau marié faisait à son épouse.

OPTIMUS MAXIMUS, nom que les Romains donnaient à Jupiter, pour désigner la toute-puissance et la bonté, les deux attributs nécessaires de la divinité. On le voyait sur les temples ainsi écrit en abrégé : J. O. M. *Cic.*, *nat. des Dieux*, 2, *c.* 25.

OPTIX, nymphe, mère de Dorus.

OPUS. V. OPONTE.

1. ORA, *myth.*, nymphe moitié femme et moitié serpent, dont Jupiter eut un fils nommé Calascès.

2. — surnom d'Hersilie, femme de Romulus.

1. ORA, *géog.*, autrement RHAMBACIE (*Hor* ou *Haür*), v. d'Asie dans la Gédrosie, capitale des Orites ou Horites, dans l'intérieur des terres, sur l'Arabius, près de sa source.

2 — château fort de l'Inde, chez les Assaceni, dont s'empara Alexandre. *Q. C.*, 8, *c.* 11.

ORACLE, *-culum*. On nommait ainsi les réponses que faisaient les dieux aux questions des hommes, ainsi que le lieu où se faisaient ces réponses, et même la personne qui les faisait.

Rien n'est aussi célèbre que les anciens oracles de l'Egypte, de la Grèce et de l'Italie. On les prenait pour la volonté des dieux; on les consultait non seulement dans les affaires importantes, mais encore dans celles de la vie privée : la paix et la guerre, une innovation dans le gouvernement, l'établissement d'une colonie ou de lois nouvelles, la construction d'un édifice, un mariage, étaient des motifs suffisans pour consulter la volonté des dieux.

Les Egyptiens surtout accordèrent aux oracles une soumission plus aveugle; ils allèrent jusqu'à croire que leur bonheur dépendait de l'appétit d'un bœuf ou des mouvemens d'un crocodile. La Grèce, peuplée ou civilisée par l'Egypte, admit également les oracles. La petite province de Béotie n'en comptait pas moins de vingt-cinq, et le Péloponèse en avait autant. Les plus grands des dieux prédirent seuls l'avenir dans les premiers temps. Mais dans la suite les demi-dieux et les héros jouirent du même privilége; et bientôt les oracles de Trophonius et d'Antinoüs rivalisèrent avec ceux de Jupiter et d'Apollon.

Les oracles les plus célèbres de l'antiquité étaient ceux de Dodone, de Delphes et de Jupiter Ammon. Celui de Delphes avait une sorte de supériorité sur les autres. Sa réputation était très-étendue, et ses richesses si considérables qu'elles tentèrent plus d'une fois la cupidité des princes et des généraux.

Chaque oracle avait une manière particulière d'annoncer la volonté des dieux. A Delphes c'était une prêtresse appelée Pythie, qui remplissait cette fonction au milieu des transports d'une fureur divine. A Dodone on faisait parler des femmes, des colombes et même des troncs d'arbres. Jupiter Ammon donnait ses réponses simplement et ouvertement. Amphiaraüs exigeait des ablutions, des cérémonies préparatoires, et ne se manifestait que dans les songes. Tantôt on prenait pour la réponse de l'oracle la première parole que l'on entendait en sortant du temple; tantôt on interprétait une légère agitation que l'on croyait remarquer dans la statue du dieu, ou bien le mouvement des poissons d'un étang qui se trouvait à côté du temple. Quelquefois les dieux parlaient en vers, quelquefois ils écrivaient leurs réponses sur des tablettes.

Les Romains n'eurent jamais d'oracles célèbres en Italie; il n'est parlé dans les auteurs que de la Sibylle de Cumes, qui se présenta, dit-on, à Tarquin le Superbe, pour lui offrir le recueil des prédictions qu'elle avait faites sur la destinée de Rome, après quoi elle disparut, et ne revint plus. Cette prophétesse, qui autrefois rendait ses oracles dans un antre, près de la ville de Cumes, ne montait point sur le trépied, mais, selon Virgile (*En.*, 6), elle écrivait ses réponses sur des feuilles d'arbres, et les laissait exposées aux vents à l'entrée de sa grotte; quelquefois elle les donnait de vive voix. Depuis cette apparition de la Sibylle, on ne vit plus d'oracles en Italie. Les Romains, dans des cas extraordinaires, envoyaient en Grèce pour consulter celui de Delphes; mais pour l'ordinaire les réponses que leur faisaient journellement les augures et les aruspices leur tenaient lieu d'Oracles. (*Den. d'Halic.*, 2. — *Virg.*, *En.*, 6, *v.* 77.

Ces réponses des oracles étaient ordinairement à double sens. Telle est celle que la Pythie fit à Crésus : « Si le roi de Lydie passe l'Halys, il renversera un grand empire. » Crésus, en passant l'Halys, pouvait détruire son propre empire ou celui de Cyrus. Telle est encore celle-ci, qui fut donnée à Pyrrhus :

Credo te, Æacida, Romanos vincere posse;

Car elle signifie également que Pyrrhus pouvait

vaincre les Romains, et les Romains vaincre Pyrrhus. » Garde-toi des soixante-treize ans, » dit la Pythie à Néron, qui crut par-là que les dieux lui accordaient une longue vie. Mais cette réponse regardait Galba, vieillard de soixante treize ans, qui leva contre lui l'étendard de la révolte, et le détrôna. Parmi les réponses des oracles, il y en avait de singulières. Crésus, voulant surprendre l'oracle de Delphes, envoya demander à la Pythie ce qu'il faisait dans le temps même que son envoyé le consultait. Elle lui répondit qu'il faisait cuire un agneau avec une tortue : ce qui, selon Hérodote, était vrai. Quelquefois ce n'étaient que de simples plaisanteries ; témoin celle que l'oracle fit à un homme qui venait demander par quel moyen il pouvait devenir riche. Le dieu répondit qu'il n'avait qu'à posséder tout ce qui était entre les villes de Sicyone et de Corinthe. Les oracles ne furent pas toujours à l'abri de la corruption. Philippe et Alexandre réussirent à leur faire donner des réponses conformes à leurs intérêts, et c'est à cette occasion que Démosthène dit plaisamment que la Pythie philippisait.

Les oracles dégénérèrent dès qu'il ne furent plus rendus en vers. Mais ce qui contribua le plus à ce discrédit des oracles, ce fut la soumission des Grecs sous la domination des Romains; toutes les divisions de la Grèce étant alors éteintes, il n'y eut plus de matière aux oracles. Le mépris des Romains pour toutes ces prédictions en fut une autre cause. Ce peuple ne s'attachait presque qu'à ses livres sibyllins et aux divinations étrusques; et il n'est pas étonnant que les oracles, étant une invention grecque, aient suivi la destinée de la Grèce. Enfin la fourberie qui les soutint long-temps était trop grossière pour n'être pas decouverte à mesure que la raison faisait quelques progrès ; et diverses aventures scandaleuses, telles que celles de Mundus, de Tyrannus, prêtre de Saturne, et autres imposteurs qui abusaient de leur caractère et de la superstition publique, eclairèrent enfin la crédulité.

Les savans ont agité deux questions célèbres : la première, si les oracles étaient l'œuvre du démon, ou de l'artifice des prêtres; la seconde, si les oracles cessèrent à la naissance du christianisme. Cette dernière question paraît décidée pour la négative, par les témoignages de l'histoire, qui rapporte un grand nombre d'oracles consultés jusqu'au quatrième siècle, et par plusieurs lois des empereurs Théodose, Gratien et Valentinien, contre ceux qui interrogeaient encore les oracles ; preuve certaines qu'ils ne cessèrent qu'avec le paganisme, plusieurs siècles après l'ère vulgaire. *Il.*, *Odys.*, 10. — *Hérod.* 1, 2. — *T. L.*, 37.—*Cor. Nép.*, *Lysand.* — *Strab.*, 5, 7.—*Paus.*, 1. — *Just.*, 24, c. 6.

ORASE, *-sus*, meurtrier de Ptolémée, fils de Pyrrhus.

ORATE, *-tes*, fleuve de la Sarmatie d'Europe, aujourd'hui inconnu. Ovide est le seul auteur qui en fasse mention. Vossius lit Cratès, nom d'un fleuve de Scythie. *Ov.*, *Pont.*, 4, *él.* 10, *v.* 47.

ORATEUR (L'), dialogue de Cicéron, où il expose les caractères du véritable orateur, et passe en revue les principaux orateurs de la Grèce et de Rome. Il est en trois livres, et dédié à Quintus, son frère.

ORAX, fils de Nauplius et de Clymène.

ORBANA. V. ORBONA.

ORBELUS, petite chaine de montagnes très élevées qui separait la Macédoine septentrionale de la Thrace, et aboutissait vers l'O. au mont Scardus et vers l'E. aux monts Hémus et Rhodope.

ORBIANA (BARBIA), impératrice romaine, troisième femme d'Alexandre Sévère.

ORBILIUS PUPILLUS, grammairien de Bénévent, qui fut le premier maître d'Horace. Il vint à Rome sous le consulat de Cicéron, et ouvrit une école dans cette ville. Il était d'une sévérité dont ses élèves éprouvèrent souvent les effets. Il vécut cent ans, et perdit l'usage de la mémoire peu de temps avant sa mort. *Suet.*, *Gram.*--*Hor.*, 2, *ép.* 1, *v.* 71.

ORBITANIUM, v. des Samnites, fut prise par le préteur Q. Fabius, l'an 214 av. J. C. *T. L.*, 24, *c.* 20.

ORBONA, déesse tutélaire des orphelins, avait un autel à Rome près du temple des dieux Lares. *Arnob.*

ORCADES, îles de l'Océan, sur la côte septentrionale de la Calcédonie, dont elles ne sont séparées que par un détroit. Elles sont au nombre de vingt-huit, et portent encore le même nom. *Tac.*, *Agr.*, 10. — *Juv.*, 2, *v.* 261. — *Ptolém.*, 2, *c.* 3.

ORCELIS (*Orihuela*), v. de l'Espagne orientale, sur les confins de la Bétique et de la Carthaginoise, à quelques milles de la mer, sur le Tader.

ORCHALIS ou ALOPECOS, colline de la Béotie, vers le centre, près la ville d'Harliarte. *Plut.*, *Lys.*

ORCHAME, *-mus*, roi d'Assyrie, fit enterrer vive sa fille Leucothoé, qui avait un commerce clandestin avec Apollon. *Métam.*, 4, *v.* 212. V. LEUCOTHOÉ.

ORCHÈNES, philosophes babyloniens qui s'assemblaient à Orchoé.

ORCHESTRE, *-tra* (ὀρχέομαι, danser), partie des théâtres grecs où était le chœur. Chez les Romains c'était la place des sénateurs et des vestales.

ORCHIA, loi décrétée l'an de Rome 566, sous les auspices d'Orchius, tribun du peuple. Elle fixa le nombre des convives qu'un citoyen devait admettre à sa table, et ordonna que les portes des maisons seraient ouvertes pendant le souper, qui était le principal repas des Romains.

ORCHIUS, tribun du peuple l'an de Rome 566, porta la loi Orchia. V. ce mot.

ORCHOÉ (*Drahemia*), ville de la partie méridionale de la Babylonie. C'est là que se tenait une secte des philosophes chaldéens connus sous le nom d'Orchènes.

1. **ORCHOMÈNE**, *-nus*, *myth.*, Phocéen, fils de Jupiter et de la danaïde Hésione, fut, selon quelques-uns, le fondateur d'Orchomène en Béotie et père de Minyas et de Clara, qu'il eut d'Hermippe.

2. — fils de Minyas, roi d'Orchomène en Béotie, donna son nom à ses sujets. *Paus.*, 9, *c.* 36.

3. — fils de Lycaon, donna son nom à la ville d'Orchomène en Arcadie. *Paus.*, 9.

4. — fils d'Athamas et de Thémisto, fut tué par sa propre mère.

1. ORCHOMÈNE (*Scripons*), *geog.*, ville de la Béotie, appelée primitivement Andreïs, du nom de son fondateur, était située dans la partie N. O. de cette province, au N. et près de Lebadée, sur un lac nommé lac d'Orchomène, à égale distance du Morius et du Mélas. Cette ville, l'une des plus belles et des plus riches de la Béotie et peut-être de toute la Grèce, eut long-temps ses rois particuliers, qui se succédèrent dans l'ordre suivant : Andrée, fils du fleuve Pénée; Etéocle, Phlégyas, Chrysès, Minyas, le plus riche et le plus puissant de tous; Clymène, Erginus, qui accompagna les Argonautes dans leur expédition ; Trophonius, Agamède, Ascalaphe et Ialmène. Elle renfermait une grande quantité de monumens curieux, entre autres un temple des Grâces, la fontaine Acidalie, consacrée à Vénus, l'oracle du devin Tirésias, et surtout le trésor de Minyas. C'est près de là que l'armée de

Mithridate fut battue par Sylla, 87 av. J. C. *Il.*, 2, *v.* 18. — *Hérod.*, 1, *c.* 146; 8, *c.* 34. — *Thucyd.* — *Just.*, 11, *c.* 3.— *Paus.* — *Strab.* — *Corn. Nép.*, *lysand.* — *Diod. de Sic.*

2. — (*Kalpaki*), v. de l'Arcadie orient., au N. de Mantinée, n'est plus aujourd'hui qu'un petit bourg.

3. — v. de Thessalie, au N., sur les confins de la Macédoine.

4. — petite v. de l'île d'Eubée, au S., dans le territoire de Caryste. *Strab.*

ORCINIENS, *Orcini liberti.* Les Romains nommaient ainsi les esclaves affranchis par le testament de leurs maîtres, et devenus, par là en quelque sorte, sujets d'Orcus, ou du moins rendus libres par les bienfaits des morts soumis à Orcus, dieu des morts. V. ce mot.

ORCUS, surnom de Pluton chez les Romains. Il avait un temple à Rome. Les poètes emploient souvent ce mot pour désigner les régions infernales. *Hor.*, 1, *od.* 29.—*Géorg.*, 4; *En.*, 4, *v.* 503.—*Met.*, 14, *v.* 116.

ORCYNIE, *-nia*, lieu de la Cappadoce où Antigone vainquit Eumène. *Plut.*

ORDESSE. V. ORDISSE.

ORDISSE, *-ssus*, fleuve de Scythie et de Germanie, qui se jette dans le Danube.

ORDOVICES (partie de la principauté de *Galles*), peuple nombreux de la Grande-Bretagne, dans la Bretagne 2ᵉ, avait pour voisins à l'E. les Cornavii, et au S. les Démètes; l'île de Mona leur appartenait. Agricola fit passer tous les habitans au fil de l'épée. *Tac.*, *Ann.*, 12, *c.* 53.

ORÉADES (ὄρος, montagne), nymphes des montagnes, filles de Phoronée et d'Hécate. Quelques auteurs les nomment Orestiades, et leur donnent Jupiter pour père. Elles allaient ordinairement à la suite de Diane, et l'accompagnaient à la chasse. *Il.*, 6. — *Enéide*, 1, *v.* 504. — *Mét.*, 8, *v.* 787. — *Strab.*, 10.

ORÉAS, fils d'Hercule et de Chryséis.

ORÉE, *myth.*, hamadryade, fille d'Oxylus.

ORÉE, *géog.*, primitivement ISTIÆA ou HESTIÆA (*Orco*), v. de l'île d'Eubée, sur le canal qui sépare cette île de la Thessalie, au bas du mont Téléthrius. Cette ville fut dans les commencemens très-puissante, et l'une des trois principales de l'île; mais ce n'est plus aujourd'hui qu'un village. *T. L.*, 44. — *Pline.* — *Plut.* — *Diod. de Sic.* — *Strab.* — *Paus.* — *Ptolém.*, 3, *c.* 15.

OREES, *Oraa* (ὥρα, saison), offrandes de de fruits que l'on faisait quatre fois par an aux déesses des saisons, pour en obtenir un temps doux et serein.

ORESBIUS, capitaine grec au siége de Troie. *Il.*, 5, *v.* 707.

ORESTA ou ORESTIS (*Andrinople*). V. ADRIANOPOLIS.

1. ORESTE, *myth.*, fils d'Agamemnon, roi de Mycènes, et de Clytemnestre, était encore fort jeune lorsque son père, au retour de Troie, fut assassiné par Clytemnestre et par Egisthe, séducteur de la reine. Electre vint à bout de soustraire Oreste à leur fureur, en le faisant retirer chez son oncle Strophius, roi de Phocide. Ce fut là qu'Oreste lia avec son cousin Pylade, fils de ce prince, cette amitié qui les rendit inséparables. Oreste, devenu grand, forma le dessein de venger la mort de son père, quitta la cour de Strophius avec Pylade, entra secrètement dans Mycènes, et se cacha chez Electre. On fit d'abord courir dans la ville le bruit de la mort d'Oreste. Egisthe et Clytemnestre en conçurent tant de joie qu'ils se rendirent aussitôt dans le temple d'Apollon pour en rendre grâces aux dieux. Oreste y pénétra avec quelques soldats, dispersa les gardes, et tua de sa main sa mère et l'usurpateur. Dès ce moment les furies commencèrent à le tourmenter. Il alla d'abord à Athènes, pour le faire expier par l'aréopage. Les voix des juges s'étant trouvées égales de part et d'autre. Minerve elle-même donna la sienne en sa faveur. Ce prince, en reconnaissance de ce bienfait, fit élever un autel à cette déesse, sous le nom de Minerve Guerrière. Non content de ce jugement, Oreste alla chez les Tréséniens pour se soumettre de nouveau à l'expiation. Ce prince fut obligé de loger dans un lieu séparé, personne n'osant le recevoir. Enfin, touchés de ses malheurs, les Tréséniens l'expièrent, et du lieu où se fit cette célèbre expiation sortit un laurier, parce qu'on y avait répandu de l'eau de la fontaine Hippocrène. Les Tréséniens montraient le lieu voisin du temple d'Apollon où Oreste fut obligé de demeurer seul jusqu'à ce que son crime fût entièrement expié; et les descendans de ceux qui furent commis au soin de cette purification y mangeaient tous les ans à certain jour. On voyait aussi à Trézène la pierre sur laquelle s'étaient assis les neuf juges qui l'avaient expié, et on la nommait la pierre sacrée.

Après ces expiations Oreste fut rétabli dans ses états par Démophon, roi d'Athènes. Les furies ne cessant point de le tourmenter, il alla enfin consulter l'oracle d'Apollon, où il apprit que, pour en être délivré, il devait aller en Tauride enlever la statue de Diane, et délivrer sa sœur Iphigénie. Il s'y rendit avec Pylade; mais, ayant été pris en abordant, il fut sur le point d'être immolé à la déesse, suivant l'usage barbare de ce pays. Pylade voulait mourir pour lui, et l'un des deux allait périr quand Oreste se fit connaître à la prêtresse sa sœur. Alors elle fit adroitement suspendre le sacrifice, faisant accroire au roi Thoas que, ces étrangers étant coupables d'un meurtre, on ne pouvait les immoler qu'après l'avoir expié; que la cérémonie devait se faire sur la mer; et que, la statue de Diane étant aussi profanée par ces impies, on devait la purifier. Iphigénie, étant ainsi montée sur le vaisseau de son frère, prit la fuite avec lui, et emporta la statue de la déesse. Des auteurs croient qu'avant de partir Oreste avait tué Thoas. Tous les anciens conviennent qu'après cette entreprise les furies cessèrent de le tourmenter.

Après son retour il fit épouser Electre à Pylade. Il songea aussi à recouvrer Hermione, fille de son oncle Ménélas et d'Hélène, qui lui avait été promise, et que Pyrrhus lui avait enlevée. Ayant appris que son rival était allé à Delphes, il s'y rendit avec Pylade, et causa par ses insinuations la mort de ce prince, que massacrèrent les Delphiens. Oreste épousa ensuite Hermione, et vécut depuis assez paisiblement dans ses états; mais ayant passé en Arcadie, il y fut mordu par un serpent, et y mourut âgé de quatre-vingt-dix ans, après en avoir régné soixante-dix (1176-1106 av. J. C.). Il avait joint au royaume de Mycènes celui de Sparte, après la mort de Ménélas, les Lacédémoniens ayant mieux aimé donner la couronne au mari d'Hermione, fille de ce prince et d'Hélène, qu'aux enfans naturels du roi. Il laissa deux fils: Tisamène, qu'il eut d'Hermione, et Penthile, d'Erigone, qui régnèrent conjointement après lui

Selon une ancienne tradition Oreste était un géant à qui l'on donnait sept coudées. Platon a trouvé du rapport entre le nom de ce prince et son humeur farouche (ὄρος, montagne). *Hom.*, *Il.*, 9, *v.* 142; *Odys.*, *v.* 318; 3, *v.* 307. — *Esch.*, *Choéph.* — *Soph.*, *Elect.* — *Eurip.*, *Elec.*; *Oreste*; *Iphig. en Taur.* — *Hérod.*, 1, *c.* 67, 68. — *Plut.* — *C. N.*, *Epam.*, 9. — *Virg.*, *En.*, 3. — *Ovide*, *Metam.*, 8; *Pont.*, 2, *El.* 15.—*Hor.*, 2, *Sat.*, 3, *v.* 133; *Art. Poét*

v. 124 — *Strab.*, 9, 13 — *Apollod.*, 1. — *Vel. Pat.*, 1, 2. — *Hyg.*, *f.* 1200. — *Sénèq.*, *Agam.*, — *Pers.*, 3, *v.* 118. — *Pline*, *c.* 33. — *Juvén.*, 8, *v.* 220. — *Paus.*, 1, *c.* 4. — *Just.*, 17, *c.* 3.

2. — capitaine troyen, tué par Polypœtès. *Il.*, 12.

3. — capitaine grec, tué par Hector. *Il.*, 5.

1. Oreste, *hist.*, surnom ou *agnomen* de quelques familles romaines, surtout des Aufidius et des Aurelius. V. ces noms.

2. — préfet d'Egypte sous le règne de Théodose, disciple et ami de la célèbre Hypatie. La haine qu'eut pour lui S. Cyrille s'étendit jusqu'à cette femme célèbre, et fut cause de sa mort, l'an 415 de J. C. V. Hypatie.

3. — général de l'empereur d'Occident, Fl. Julius Népos, se révolta contre lui l'an 475, et fit couronner son fils Augustulus, qui fut le dernier empereur romain. Oreste était un des grands de la cour d'Attila, roi des Huns; il avait été envoyé par ce roi en ambassade à l'empereur Théodose, à la recommandation duquel il s'était avancé dans les armées romaines. V. Népos, n° 2, et Odoacre.

1. ORESTES, *-tæ*, peuples d'Epire, ainsi nommés d'Oreste, fils d'Agamemnon, qui se réfugia dans cette contrée lorsqu'il fut guéri de sa frénésie. *Phars.*, 3, *v.* 249. V. Orestides.

2. — peuples de Macédoine. *T. L.*, 33, *c.* 34.

ORESTEUM, v. d'Arcadie, située à environ dix-huit milles de Sparte, et fondée par Oresthée, fils de Lycaon, fut d'abord appelée Oresthasium, et ensuite Orestéum, du nom d'Oreste, fils d'Agamemnon, qui y séjourna quelque temps après le meurtre de Clytemnestre. *Paus.*, 8, *c.* 8.

ORESTHASIUM ou Oresthesium. V. Oresteum.

ORESTHÉE, fils de Lycaon, donna son nom à Oresthasium, ville de l'Arcadie, appelée depuis Orestée, d'Oreste. *Apollon.* — *Paus.*

ORESTHESIUM, v. de l'Arcadie. V. Oresteum.

ORESTIAS. V. Adrianopolis, nom qu'elle porta postérieurement.

ORESTIADES, nymphes des montagnes. V. Oréades.

ORESTIDE. V. Orestides.

ORESTIDES, *Orestidæ*, descendans ou sujets d'Oreste, fils d'Agamemnon. Ayant été chassés du Péloponèse par les Héraclides, ils s'établirent dans une contrée située à l'O. de la Macédoine, et à l'E. de l'Epire, qui prit d'eux le nom d'Orestide. Quelques uns croient que cette contrée reçut son nom d'Oreste lui-même, qui y bâtit une ville. *Thucyd.* — *T. L.*, 27, *c.* 32; 31, *c.* 40; 33, *c.* 34; 42, *c.* 38. — *Q. C.*, 4, *c.* 13

1. ORESTILLA (Aurelia), Romaine célèbre par son esprit et ses grâces, fut maîtresse et ensuite femme de Catilina. Elle était par sa dissolution bien digne de son amant. *Cic.*, *Am.*, *ép.* 7. — *Sal.*, *Cat.*, *c.* 9, 21.

2. — Livie, seconde femme de Caligula. V. Livie, n° 4.

ORÉTAINS, *-tani*, nation puissante de la Tarraconnaise, habitait vers le N. de cette province, entre l'Anas et le Bétis, vers les sources de ces deux fleuves et les monts Orospéda. Ils avaient pour capitale Oretum. *T. L.*, 21, *c.* 11; 35, *c.* 7. — *Ptol.*, 2, *c.* 6.

ORÈTE, *-rœtes*, satrape persan, gouverneur de Sardes sous Cambyse, fit périr par le supplice de la croix Polycrate, tyran de Samos, qu'il avait attiré chez lui par supercherie. Il fut lui-même mis à mort par le nouveau roi Darius Ier, l'an 521 av. J. C., pour avoir voulu se révolter. *Hérod.*

ORETES, *-tæ*, peuples de la Sarmatie asiatique, qui habitaient sur les bords du Pont-Euxin.

ORÈTHE, *-thus* (*l'Oreto*), petite riv. de Sicile.

ORETUM (*Nostra Señora de Oreto*), capitale des Oretani, qui en avaient tiré leur nom, était située vers le centre du pays, sur l'Anas, au S. E. de Libisosa, et au S. de Consaburus.

OREUS. V. Orée, n° 2.

OREXARTE, fleuve d'Asie, le même que le Jaxarte ou Iaxarte. V. ce mot *Plut.*

ORGA ou Orgas, petite riv. de Phrygie, vers le S., se perdait dans le Méandre.

ORGANA, *myth.*, surnom de Minerve, le même qu'Ergané.

Organa, *géog.* (*Lareçk*), petite île du golfe Persique, sur les côtes de la Carmanie, à l'E. de celle d'Oaracte, et au S. O. de celle d'Ogyris, avec laquelle on l'a confondue à tort. On y plaçait, ainsi que dans deux autres îles, le tombeau du roi Erythras.

ORGESSUM, place forte de Macédoine, dont le consul Sulpicius Galba se rendit maître l'an 200 av. J. C. *T. L.*, 31, *c.* 27.

ORGÉTORIX, chef des Helvétiens, forma, à l'arrivée de César dans les Gaules, une conjuration contre les Romains, et se donna la mort lorsqu'il vit ses projets découverts. *Cés.*, *G. des G.*, 1.

ORGIASTES, nom que l'on donnait aux prêtresses de Bacchus ou aux bacchantes, qui présidaient aux Orgies.

ORGIES, *-gia* (ὀργὴ, fureur), fêtes en l'honneur de Bacchus, étaient célébrées par les bacchantes, transportées d'une fureur sacrée (ὀργὴ), d'où vient leur nom. Ce sont les mêmes que les dionysiaques et les bacchanales, que les anciens célébraient en mémoire des conquêtes de Bacchus dans les Indes. *Cic.*, *Lois*, 2, *c.* 37. — *Mét.*, 4, *c.* 1. — *En.*, 4, *v.* 302; 6, *v.* 517; 7, *v.* 403. — *Juv.*, *Sat.*, 2, *v.* 91. V. Dionysiaques, Bacchanales, Saturnales.

ORGIOPHANTES (ὄργια, les orgies; φαίνειν, dévoiler), principaux ministres ou sacrificateurs dans les orgies. Ils étaient subordonnés aux orgiastes. Chez les Grecs c'était aux femmes qu'il appartenait de présider dans les mystères de Bacchus.

ORGYA, petites idoles que gardaient précieusement les femmes initiées aux orgies ou mystères de Bacchus. Dans les fêtes de ce dieu elles emportaient ces statues dans les bois en poussant des hurlemens.

ORGYIE, mesure de longueur des Grecs, valait six pieds grecs, et de nos mesures cinq pieds huit pouces. V. les *Tables des Mesures Grecques*, n° 1.

ORIBASE de Pergame, disciple de Zénon, de Cypre, et médecin de Julien, qui le fit questeur de Constantinople, et qui eut pour lui la plus grande estime. Il accompagna Julien en Orient, où il eut la douleur de le voir mourir de ses blessures. Il fut exilé sous les empereurs suivans, et se fit estimer des barbares mêmes par sa vertu. On le rappela dans la suite. Il mourut au commencement du 5e siècle. On a de lui un grand nombre d'ouvrages imprimés à Bâle, 1557, 3 v. in-8°, et dans *Artis medicæ principia* de Henri Etienne. Le plus estimé est son livre des *Colecctions*, en soixante-douze livres, dont il ne nous reste plus que dix-sept, qu'il entreprit à la prière de Julien. L'auteur avait puisé, pour former ce recueil, dans Galien et dans les autres médecins.

ORICUM ou Oricus (*Orico*), ville d'Epire, sur la mer Ionienne, au fond d'un golfe qui sert de limite à l'Epire et à l'Illyrie. Elle fut fondée, selon Pline, par une colonie venue de Colchide. Elle fut aussi appelée Dardanie parce que les Troyens Hélenus et Andromaque y régnèrent après la guerre de Troie. Elle avait un port vaste et commode, mais mal fortifié. L'arbre qui produit

la térébenthine croissait en abondance dans les environs de cette ville. *En.*, 10, *v.* 137 — *T. L.*, 24, *c.* 40; 26, *c.* 25. — *Ptol.*, 3, *c.* 14. — *Pline*, 2, *c.* 89. — *Phars.*, 3, 187.

ORIENT (EMPIRE D'), moitié orientale de l'empire romain, contenait deux grandes divisions nommées préfectures du prétoire, l'Illyrie et l'Orient, et renfermait comme subdivisions sept diocèses, dont deux (la Macédoine et la Dacie) appartenaient à l'Illyrie, et cinq (la Thrace, l'Égypte, l'Asie, le Pont et l'Orient) à l'orient proprement dit.

L'Empire d'Orient devint un empire à part l'an de J. C. 366, sous Valens, lors de la scission de la monarchie en deux portions. Gratien, Valentinien II, et Théodose y réunirent momentanément l'empire d'Occident; mais à partir d'Arcadius, successeur du dernier (395 de J. C.), les deux empires furent toujours séparés. On trouvera la liste chronologique des empereurs d'Orient après les fastes consulaires.

ORIENTIUS, écrivain ecclésiastique et évêque d'Elvire en Espagne, dans le 6e siècle, cultiva la philosophie morale et la poésie. Dans la bibliothèque des Pères et dans le trésor du P. Martenne on trouve de lui des *Avertissemens aux fidèles*, en vers, dont la poésie est faible, mais relevée par l'excellence des préceptes.

1. **ORIGÈNE**, un des pères de l'église les plus célèbres, tant par sa modestie et son humilité que par sa profonde érudition et l'élévation de son génie, naquit à Alexandrie l'an 185 de J. C. Il avait un zèle si ardent qu'il se mutila pour se conformer à la lettre de ce passage de l'Ecriture où il est parlé des eunuques volontaires de Jésus-Christ.

Il eut pour maître S. Clément d'Alexandrie, et à l'âge de 18 ans il lui succéda dans l'enseignement cathéchistique d'Alexandrie, auquel il donna un éclat nouveau.

Après la persécution de Septime Sévère, il se rendit à Rome, où il se fit des admirateurs et des amis. De retour à Alexandrie, il s'y acquit une nouvelle réputation par son éloquence. La Palestine et l'Achaïe devinrent ensuite le théâtre de son zèle et de ses talens; partout il y confondit les hérésies, et ramena des évêques illustres ou des villes entières aux sentimens de l'église. Mais il eut souvent encore à souffrir tant des haines particulières de quelques évêques que des persécutions qui s'élevèrent sous Maximien et sous le jeune Gordien. Origène échappa à toutes deux, mais les tourmens qu'il avait soufferts non moins que ses veilles, et ses jeûnes perpétuels l'avaient épuisé. Il mourut à Tyr l'an 254, âgé de soixante-neuf ans.

Peu d'hommes eurent autant d'enthousiasme pour le christianisme et autant d'austérité qu'Origène. Il étudia dès sa jeunesse avec tant de persévérance qu'il fut surnommé Chalcentéros (aux entrailles d'airain) et Adamantinus (dur comme du diamant). Aux leçons de Clément d'Alexandrie il avait joint celles des philosophes pythagoriciens et stoïciens, surtout celles de l'école néoplatonicienne et d'Ammonius Saccas lui-même, quoique quelques-uns croient que l'Origène disciple d'Ammonius est différent de l'écrivain ecclésiastique. Ainsi s'explique l'analogie frappante de quelques idées d'Origène avec la doctrine des Ennéades de Plotin, autre disciple d'Ammonius. Ainsi s'explique aussi la contradiction singulière des jugemens des Pères de l'église sur ce théologien. Dès son vivant on avait discuté sur son orthodoxie. S. Athanase, S. Grégoire de Nazianze, S. Chrysostôme et d'autres moins célèbres le défendirent; mais l'église d'Occident le déclara hérétique.

Origène laissa de nombreux et excellens ouvrages, qui consistent en *Homélies* au nombre de plus de mille, en *Commentaires* sur toutes les Ecritures, et en traités sur différentes matières. Le plus fameux est son *Traité contre Celse sur la vérité de la religion;* il est regardé comme l'apologie la plus complète, la plus énergique et la plus éloquente du christianisme. Il publia aussi une Bible célèbre, appelée *Hexaples;* elle est divisée en six colonnes: la première contient le texte hébreu; la seconde, le même texte en caractères grecs; la troisième, la version des Septante; la quatrième, celle d'Aquila; la cinquième, celle de Symmaque, et la sixième, la version grecque de Théodose. La meilleure édition des œuvres d'Origène est celle de Wurtzbourg, 1776—1794, dans la collection des pères grecs. Les Bénédictins ont publié à Paris, en 1733, 1740 et 1759, de savantes éditions de la plupart des ouvrages d'Origène.

2. — philosophe platonicien, étudia la philosophie sous Ammonius, dont il fut, avec Herennius, Longin et Plotin, un des disciples les plus distingués. Il avait fait un panégyrique de l'empereur Gallien, qui n'est pas parvenu jusqu'à nous. On croit, et avec beaucoup de fondement, que cet Origène n'est autre que le précédent.

ORIGIACUM (*Orchie*), lieu de la Gaule, dans la Belgique 3e, chez les Atrébates, dans la partie septentrionale de cette province, au N. E. de Nemetacum.

ORIGINES, titre d'un ouvrage de Porc. Caton, où il traitait de l'origine ou de la fondation et des commencemens des villes. Les fragmens de cet ouvrage, publiés par Annius de Viterbe, passent pour supposés; ceux qu'a publiés Riccobon sont regardés comme authentiques. Ils ont été réimprimés à Leyde, 1790, par Ausonius Popina. *Corn. Nep.*, *Cat.*, 3.

1. **ORIGO**, premier nom de Didon, selon quelques auteurs.

2. — une des courtisanes les plus célèbres de Rome, du temps d'Horace. 1, *Sat.* 2, *v.* 55.

ORINGIS. V. ORINX

1. **ORINE**, *-ne* (*Dah'lak*), île du golfe Arabique, sur la côte de l'Ethiopie, au-dessus de l'Egypte.

2. — *-nus*, petite riv. de Sicile.

ORINX ou AURINX, v. de la Bétique, vers le centre, sur les confins des Bastules et des Bastitani, un peu au S. du Bétis. Autour de cette ville étaient de riches mines d'argent. *T. L.*, 28, *c.* 3 et 4.

ORIOBATÈS, un des généraux de Darius, commandait à la bataille d'Arbèles. *Q. C.*, 4.

ORION, fameux géant et célèbre chasseur, né, selon la fable, de l'urine de Jupiter, de Neptune et de Mercure. Ces trois divinités, traversant la Béotie, se présentèrent chez un paysan nommé Hyriée, qui ne les connaissait pas, et qui les reçut néanmoins avec les plus grands égards, et leur offrit ce qu'il y avait de meilleur dans sa chaumière. Il aurait ignoré la dignité de ses hôtes si Neptune n'eût nommé Jupiter en disant à son hôte de remplir de vin la coupe du dieu. Le bon vieillard leur offrit aussitôt en sacrifice un taureau, le seul qu'il possédât. Les dieux, touchés de sa piété, lui promirent de lui accorder ce qu'il leur demanderait. Hyriée, qui était veuf depuis quelque temps, et qui avait promis à sa femme de ne point se remarier, les pria de le rendre père sans le secours d'une femme. Les dieux, afin qu'il ne violât pas son vœu, pour le satisfaire, lui ordonnèrent d'enfouir dans la terre la peau de la victime, et l'arrosèrent de leur urine. Neuf mois après Hyriée creusa la terre, et trouva à la place de la peau un enfant, qu'il nomma Urion, *ab urinâ*, nom qui dans la suite fut changé en celui d'Orion.

Orion parvint bientôt à une grande renommée, et sa grande beauté fit concevoir à Diane même de l'amour

pour lui. Il épousa d'abord une nymphe appelée Syda, que les dieux firent mourir, parce qu'elle s'était vantée d'être plus belle que Junon. Ensuite il demanda en mariage Héro ou Mérope, fille d'OEnopion, roi de Chios. Ce prince qui le craignait à cause de sa force extraordinaire et de sa taille gigantesque, n'osant pas rejeter ouvertement sa demande, lui promit de le faire son gendre, à condition qu'il détruirait les bêtes sauvages qui ravageaient son île. Orion, y ayant réussi contre l'attente d'OEnopion, vint demander sa récompense. Le roi, feignant de vouloir le satisfaire, l'enivra, et profita de son sommeil pour lui crever les yeux. Orion, s'étant levé dans cet état, se dirigea, à l'aide des coups de marteau qu'il entendait, vers une forge, où, rencontrant un jeune garçon, il le prit sur ses épaules, lui ordonnant de le guider vers les lieux où le soleil se lève. Là, s'étant tourné vers cet astre, il recouvra la vue, et alors il se hâta de punir le perfide OEnopion.

L'Aurore, que Vénus avait rendue amoureuse de lui, l'enleva, et le porta dans l'île de Délos. Mais Diane le tua par jalousie à coups de flèches. Quelques auteurs disent qu'Orion avait excité la colère de Diane pour avoir fait violence à Opis, l'une de ses nymphes ou pour avoir attenté à la vertu de la déesse elle-même, ou parce qu'il avait voulu forcer la déesse à jouer au disque avec lui, ou pour avoir osé toucher son voile d'une main impure.

Toutes ces traditions, dépouillées du merveilleux, peuvent signifier qu'aimant passionnément la chasse, il se levait de grand matin, qu'il mourut dans l'île de Délos, soit pour s'être trop fatigué à cet exercice, soit d'une maladie contagieuse, mort qu'on attribuait ordinairement à Apollon, mais aussi quelquefois à Diane. Selon Ovide, Orion mourut de la morsure d'un scorpion que la Terre produisit pour le punir de s'être vanté de n'avoir trouvé aucun animal capable de lui résister; ce qui peut signifier qu'il mourut dans le temps que le soleil parcourt le signe du scorpion.

Diane, affligée d'avoir ôté la vie au bel Orion, obtint de Jupiter qu'il fût placé dans le ciel, où il forme la plus brillante des constellations; et comme elle y occupe un grand espace, ce phénomène astronomique pourrait bien avoir fourni l'idée de cette taille monstrueuse qu'on lui donne; on le représente une moitié du corps dans la mer, et l'autre sur la terre, parce qu'en effet cette constellation est moitié sur l'équateur, et moitié au-dessous. Il y en a qui font Orion fils de Neptune et d'Euryalé, et qui ajoutent qu'il reçut de son père le pouvoir de se promener sur la mer sans se mouiller les pieds. D'autres le font fils de la Terre, comme les autres géans. Selon Diodore, Orion fut un chasseur célèbre, supérieur à tous les hommes par sa taille et sa force extraordinaires. Il bâtit le port de Zancle, et garantit la côte de Sicile de toute inondation, en élevant le promontoire de Pélore, sur le sommet duquel il érigea un temple au dieu de la mer. La constellation à laquelle Orion donna son nom est composée de dix-sept étoiles et placée au pied du Taureau. Elle a la figure d'un homme armé d'un glaive, d'où les poètes ont pris souvent occasion de parler de l'épée d'Orion. Comme le lever d'Orion, qui arrive vers le commencement de mars, est ordinairement accompagné de pluies et d'orages, Virgile lui donne l'épithète d'*Aquosus*. Orion fut père de deux filles célèbres : Ménippe et Métioché, qui se dévouèrent pour leur patrie. (V. ces noms). *Il.*, 18, *v.* 486; *Odyss.*, 5, *v.* 12; 11, *v.* 309. — *Enéide*, 3, *v.* 517. — *Métam.*, 8, *v.* 13. — *Apollod.*, 1, *c.* 4. — *Hyg.*, *Fab.* 125. — *Properce*, 2, *El.* 12. — *Hor.*, 2, *od.* 13; 3, *od.* 4, *et* 27; *Epod.*, 16. — *Phars.*, 1, etc. — *Lucd.*, 4.

2. — Lapithe, tué aux noces de Pirithoüs. *Mét.*, 12, *c.* 7.

ORIONDE, *Oriundus*, fleuve d'Illyrie qui a sa source dans le mont Scodrus, et se jette dans la mer Adriatique, après avoir reçu le Clausula et le Barbana. *T. L.*, 44, c. 31.

ORIOS, Lapithe, fils de Mycale, fut tué par le centaure Gynée aux noces de Pirithoüs. *Mét.*, 12.

ORISSON, prince d'Espagne qui remporta une victoire sur Amilcar. *Diod. de Sic.*, 25.

1. ORITES ou HORITES, -*tæ*, peuple de la Gédrosie orientale, sur la côte, entre les Pasirites et les Arbites. Ce peuple était Indien d'origine. *Strab.*, 15.

2. — peuple d'Espagne. V. ORÉTAINS.

ORITHE, -*thus*, fils de Phinée.

1. ORITHYE, -*thyia*, fille d'Erechthée et de Praxithée. Un jour qu'elle traversait l'Ilissus, elle fut enlevée par Borée, roi de Thrace, qui la rendit mère de Cléopâtre, de Chioné, de Zétès et de Calaïs, tous deux Argonautes. *Apollon.*, 1. — *Apollod.*, 3, *c.* 15. — *Orph.* — *Ov.*, *Fast.*, 5, *v.* 204; *Métam.*, 6, *v.* 706. — *Paus*, 1, *c.* 19; 5, *c.* 19.

2. — fille de Marthésie, reine des Amazones, à laquelle elle succéda, était célèbre non seulement pour sa science dans l'art militaire, mais encore par sa vertu. Elle rendit le nom des Amazones si redoutable qu'Eurysthée crut commander une chose impossible en demandant à Hercule de lui apporter les armes de cette princesse. *Just.*, 2, *c.* 4.

3. — fille de Cécrops, roi d'Athènes.

ORITIAS, un des héros qui se trouvèrent à la chasse du sanglier de Calydon. *Métam.*, 8.

1. ORIUS, *myth.*, centaure tué par Hercule.

2. — surnom d'Apollon.

ORIUS, *géog.*, fleuve d'Egypte, près de Memphis. *T. L.*, 4, *c.* 7. On croit ce nom corrompu.

ORMÉNIDÈS, Ctésius, fils d'Orménus, n° 4.

ORMÉNIS, Astydamie, fille d'Orménus.

ORMENIUM, v. de la Thessalie méridionale, dans la Magnésie, sur le golfe Pagasétique, au S. E. d'Iolcos. *Il.*, 2, *v.* 241.

1. ORMENEUS, fils de Cercaphus, roi des Dolopes en Thessalie, et père d'Amyntor, fonda la ville d'Orménium. *Iliad.*, 9, *v.* 448.

2. capitaine troyen, tué par Teucer, fils de Télamon. *Iliade*, 8, *v.* 274.

3. — Troyen, tué par Polypœtès. *Il.*, 12, *v.* 187.

4. — père de Ctésius et aïeul d'Eumée. *Il.*, 15, *v.* 395.

ORMINIUS MONS, mont. de la Bithynie, qui fait suite aux monts Hippiens.

ORNÉATE, surnom de Priape, pris du culte qu'on lui rendait à Ornée.

1. ORNÉE, -*neus*, *myth.*, fils d'Erechthée, père de Pétéus et grand-père de Mnesthée, donna son nom à la ville d'Ornée en Argolide. *Paus.*, 2, *c.* 25.

2. — un des Lapithes, mis en fuite dans le combat qui se livra aux noces de Pirithoüs. *Mét.*, 12.

3. — centaure, fils d'Ixion et de la Nue. *Mét.*, 2, *v.* 302.

1. ORNÉE, -*nea*, *géog.*, v. de l'Argolide occidentale, à l'O. de Mycènes, et au S. O. de Némée, sur une petite rivière de même nom. *Il.*, 2, *v.* 78. — *Herod.*, 7, *c.* 72.

2. — petite riv. de l'Argolide, passait auprès de la ville de même nom, et se perdait dans l'Alphée.

ORNÉES, -*neia*, fêtes célébrées à Ornée, et principalement à Colophon, en l'honneur de Priape. Ce dieu n'y avait pour ministres que des femmes mariées.

ORNITHON, v. de Phénicie, sur la côte, entre Tyr et Sidon.

ORNITUS, compagnon d'Enée, tué par Camille, reine des Volsques. *En.*, 11, *v.* 577.

ORNOSPADÈS, prince parthe, qui, ayant été chassé de son pays par Artabane, obtint de Tibère le gouvernement de la Macédoine. Il rentra avec Tiridate. *Tac.*, *Ann.*, 6, *c.* 37.

ORNYTION, fils de Sisyphe et père de Phocus. *Paus.*, 9, *c.* 17.

1. **ORNYTUS**, habitant de Cyzique, tué par les Argonautes. *Val. Flac.*, 35, *v.* 173.

2. — fils de Ménalippe, conduisit une colonie en Carie. *Plut.*

OROANDE, *-des*, *hist.*, Crétois dont Persée voulut se servir pour échapper aux Romains, l'an 168 av. J. C., et qui le trahit. *T. L.*, 45, *c.* 6.

1. **Oroande**, *-da*, *géog.* (*Haviran*), v. de la Pisidie, sur les confins de l'Isaurie, au S. d'Antioche et au N. E. du lac Ascanius. *T. L.*, 38, *c.* 18, 19, 37, 39. — *Ptolém.*, 5, *c.* 4. — *Pline.* — On croit que ce nom est corrompu, et qu'il faut lire Ænoanda.

2. — *-des*, partie de cette chaîne de montagnes d'Asie, dont le Taurus et l'Imaüs sont les plus considérables. *Pline.* On la croit la même que l'Oronte, que Ptolémée place en Médie.

OROATES ou **Oroatis** (*le Tab*), petite riv. de la Perside occidentale, servait de limite à cette province du côté de la Susiane. Elle a aussi porté le nom d'Arosis.

OROBATE, *-ta*, lieutenant de Darius, commandait dans son armée avec Ariobarzane les Perses, les Mardes et les Sogdiens. *Q. Curt.*, 4, *c.* 12.

OROBAZE, *-zus*, seigneur parthe, fut envoyé par Arsace vers Sylla, lorsque ce général était occupé contre Mithridate sur les bords de l'Euphrate. Dans l'entrevue qu'il eut avec ce général, celui-ci, s'étant placé au milieu d'Orobaze et d'Ariobarzane, roi de Cappadoce, le roi des Parthes fit mourir Orobaze pour le punir d'avoir souffert ce qu'il considérait comme une insulte. *Plut.*

OROBIE, *-bia*, lieu de l'île d'Eubée, au S. *Thucyd.*

OROBIENS, *-bii*, peuple de la Gaule transpadane, au N., habitait les deux côtés de l'Addua, au S. du lac Larius, entre les Insubres et les Brixentes. Bergomum était leur ville principale.

ORODE, *-des*, *myth.*, compagnon d'Enée, tué par Mézence. *En.*, 10, *v.* 732.

1 **Orode Ier**, *-odes*, *hist.*, prince parthe, assassina son frère Mithridate, et s'empara du trône. Il vainquit Crassus le triumvir, l'an 54 avant J. C., dans une bataille célèbre, à Carrhes, et, après l'avoir fait mourir, il lui fit verser de l'or fondu dans la bouche, afin d'assouvir, disait-il, son avarice et son ambition. L'an 39 av. J. C., son armée fut taillée en pièces, et Pacorus, l'aîné de ses fils, tué dans le combat. La douleur qu'il en ressentit lui fit perdre l'esprit, et il resta quelques jours sans manger. Cependant il recouvra la raison.

Il avait trente fils, qui, dans sa vieillesse, le rendirent témoin des divisions qu'excitait entre eux le désir de lui succéder. Phraate, l'aîné de ces princes, qu'il désigna son successeur, l'empoisonna pour parvenir plus promptement à la couronne. Le vieillard ayant résisté à la force du poison, ce fils dénaturé l'étrangla de ses propres mains, vers l'an 36 av. J. C. Orode avait régné près de cinquante ans. *Just.*, 42, *c.* 4. — *Paterc.*, 2, *c.* 46. — *Dion Cass.*

2. — II, roi des Parthes, après l'expulsion de Phraate, l'an 4 de J. C. Il fut mis à mort par ses sujets, la même année, à cause de sa cruauté. *Jos.*, *Ant. Jud.*

3. — III, fils d'Artabane III, roi des Parthes, fut établi par son père roi d'Arménie. L'an 18 de J. C. il fut obligé par Germanicus de quitter son royaume, et se retira auprès de son père. Il fut tué dans un combat contre Pharasmane, l'an 35 de J. C. *Tac.*, *Ann.*, 6, *c.* 33.

OROESUS. V. Orèse.

OROETES. V. Orète.

OROFERNE, *-nes*. V. Oropherne.

OROLAUNUM (*Arloy*), v. de la Gaule, dans la Belgique 1re, chez les Treviri, à l'O., sur une petite rivière qui se jette dans la Mosa.

OROLE, *-les*, roi des Daces, qui, pour punir ses sujets de ce qu'ils avaient lâchement combattu contre les Bastarnes, les condamna à se coucher la tête aux pieds, et à servir leurs femmes *Just.*, 32, *c.* 3.

OROMASDE, **Oromase** ou **Oromaze**, le principe ou le dieu du bien, selon Zoroastre, était opposé au principe du mal, nommé Arimane. *Plut.*

OROMÉDON, *myth.*, un des géans qui tentèrent d'escalader le ciel. *Properce*, 3, *él.* 7, *v.* 48.

Oromédon, *géog.*, haute montagne de l'île de Cos. *Théocr.*, 7.

ORON. V Orius.

ORONAÏM, v. de la tribu de Ruben, occupée par les Moabites. *Is.*, 15, *v.* 5. — *Jér.*, 48, *v.* 3, 5, 34.

ORONTAS ou **Orontès**. V. Oronte.

ORONTE, *-tes*, *myth.*, roi de Lycie, allié des Troyens, suivit Enée après la ruine de Troie, et périt dans un naufrage. *Virg.*, *En.*, 1, *v.* 117; 6, *v.* 334.

1. **Oronte**, *-tes*, *hist.*, un des principaux courtisans du jeune Cyrus, conspira contre ce prince, et fut condamné à mort avec sept autres grands de la cour. *Xenoph.*, *Anab.*

2. — gendre d'Artaxerce-Mnémon, fut envoyé avec Téribaze contre Evagoras, roi de Cypre. Jaloux de la gloire de son collègue, il l'accusa auprès du roi de Perse, comme traînant le siége en longueur et méditant une alliance secrète avec les Lacédémoniens. Téribaze rappelé demanda à être jugé publiquement; et, son innocence ayant été reconnue, Oronte fut dégradé, et chassé de la cour de Perse. *Polyen.* — *Diod.*

3. — grand de Perse, était satrape de Mysie, (362 ans av. J. C.) quand les peuples de l'Asie mineure levèrent contre la Perse l'étendard de la révolte. Il fut mis à la tête des troupes révoltées; mais il les trahit, et livra au roi de Perse et les villes et les troupes. *Diod.*

4 — gouverneur d'Arménie.

1. **Orontes**, *-tes*, *géog.*, primitivement **Typhon** (*Nahr-el-Asi*), une des principales rivières de la Syrie, prenait sa source dans la Célésyrie, entre le Liban et l'Antiliban, auprès d'Héliopolis, coulait vers le N. jusque près d'Antioche, et, revenant ensuite vers le S., se jetait dans la mer près de Séleucie. *Ov.*, *Mét.*, 2, *v.* 248. — *Juv.*, *Sat.*, 3, *v.* 62. — *Ptol.*, 3, *c.* 14. — *Strab.* — *Pline.*

2. — **Mons**, petite chaîne de montagnes de la Médie, un peu au S. et près d'Ecbatane, entre la Médie propre et la Bactriane. *Ptol.*, 6, *c.* 2. — *Diod.*

ORONTOBATE, *-tes*, Perse, gendre de Pexodare, lui succéda au royaume de Carie. Alexandre l'en chassa, et rendit le trône à Ada, auquel Pexodare l'avait enlevé. *Q. C.*, *Suppl. de Freins.*

OROPASTE, *-ta*, nom que quelques historiens donnent au mage, successeur de Cambyse. (V. Smerdis.) *Just.*, 1, *c.* 9.

OROPE, *-pus*, *myth.*, fils de Macédon et petit-fils de Lycaon, donna son nom à la ville d'Orope, en Béotie) *Paus.*, 1, *c.* 34

1. **Orope**, *-pus*, *géog.* (*Oropo*), v. de l'Attique, sur la frontière occid., vers l'embouchure de l'Asope. Elle fut ainsi nommée d'Orope, fils de Macédon. Les Béotiens et les Athéniens s'en disputè-

rent long-temps la possession. Philippe, roi de Macédoine, favorisa les prétentions des derniers, qui la possédèrent enfin sans contestation. Amphiaraüs avait un temple et un oracle dans cette ville. *Hérod.*, 6, c. 100. — *Xénoph.* — *Thucyd.* — *T. L.*, 45, c. 27. — *Pline.* — *Diod. de Sic.* — *Paus.*, 1, c. 34. — *Strab.*, 9. — *Ptol.*, 3, c. 15.

2. — petite v. d'Eubée.

OROPHERNE, *-nes*, fils supposé d'Ariarathe V, roi de Cappadoce, régna après lui, en chassant du trône Ariarathe VI. Il mourut l'an 154 av. J.C. *Just.*, 35, c. 1.

OROS ou plutôt HORUS, nom sous lequel les Egyptiens honoraient Apollon.

OROSE, *-sius*, auteur espagnol, qui vivait vers l'an 416 de J. C., a composé en latin une histoire universelle, divisée en sept livres, dans laquelle il embrasse tous les siècles qui se sont écoulés jusqu'à son temps. On lui reproche une grande ignorance de la chronologie et de l'histoire. La meilleure édition d'Orose est celle d'Havercamp, imprimée à Leyde en 1767.

OROSPEDA (MONT), groupe de montagnes qui séparait la Bétique de la Tarraconaise. La source du Bétis sortait du milieu de ces montagnes.

OROSSE, *-sus* (*Gorrer*), v. de la Syrie, sur la côte. *Plut.* — On la croit la même que Rossus, ville maritime de Syrie, que Strabon place entre Issus et Séleucie.

ORPHA, Moabite, femme de Chélion, un des fils de Noëmi, et par conséquent belle-sœur de Ruth. *Ruth*, c. 1. *v.* 4, etc.

ORPHÉE, *-pheus*, théologien, poète et musicien célèbre chez les Grecs. Sa réputation était florissante dès le temps de l'expédition des Argonautes, c'est-à-dire environ 100 ans avant la guerre de Troie. Selon les traditions les plus répandues, Orphée était fils d'OEagre, roi de Thrace, et de la Muse Calliope, ou, selon d'autres d'Apollon et de Clio, et fut père de Musée, et disciple de Linus. Musicien habile, il avait cultivé surtout la cithare, qu'il avait reçue en présent d'Apollon ou de Mercure, et avait même ajouté deux cordes aux sept qu'avait cet instrument. Il en jouait avec tant de perfection que toute la nature semblait se plaire à ses accens. Les fleuves suspendaient leur cours, les bêtes sauvages quittaient les forêts, et les montagnes s'ébranlaient pour l'entendre; exagérations poétiques qui expriment ou la perfection de ses talens, ou l'art merveilleux qu'il sut employer pour adoucir les mœurs féroces des Thraces, et les faire passer de la vie sauvage aux douceurs de la vie civilisée. Philosophe et théologien, il eut bientôt joint la qualité de pontife à celle de roi, et c'est ce qui lui a fait donner par Horace (*l.* 1, *Odes* 13 et 34) le titre de ministre et d'interprète des cieux. Son père OEagre lui avait déjà donné les premières leçons de théologie, en l'initiant aux mystères de Bacchus; puis il voyagea dans les pays alors connus, surtout en Egypte. Ces voyages le perfectionnèrent dans cette science, au point qu'il est regardé comme le père de la théologie païenne. C'est aussi lui, dit-on, qui, à son retour d'Egypte, où il avait été initié, porta en Grèce l'expiation des crimes, le culte de Bacchus, d'Hécate Chthonia ou Terrestre, et de Cérès, et les mystères nommés Orphiques. Pour lui, il s'abstenait de manger de la chair, et avait en horreur l'usage des œufs, persuadé que l'œuf était le principe de tous les êtres; principe de cosmogonie qu'il avait puisé chez les Egyptiens. Les nymphes étaient ses compagnes fidèles. La seule Eurydice fit impression sur le cœur du musicien, et consentit à l'épouser. Leur bonheur ne fut pas de longue durée. Eurydice, en fuyant Aristée, qui l'aimait, fut piquée par un serpent caché sous l'herbe, et mourut de sa blessure. Orphée, inconsolable de l'avoir perdue, résolut de la recouvrer ou de périr dans cette entreprise. Il descendit aux enfers, et y fit entendre des sons si touchans qu'il charma les dieux du Ténare. La roue d'Ixion cessa de tourner; Sisyphe se reposa; Tantale oublia sa soif insatiable, et les Furies laissèrent respirer les ombres. Pluton et Proserpine, touchés de la douleur d'Orphée, consentirent à lui rendre Eurydice, à condition qu'il ne regarderait derrière lui qu'après avoir franchi les limites des enfers. Orphée impatient oublia la défense, tourna la tête, et revit un instant Eurydice, mais pour la dernière fois. Dans l'excès de son désespoir, il s'ôta la vie. Quelques auteurs le font périr d'un coup de foudre, en punition de ce qu'il avait révélé les mystères à des profanes. Platon dit que les dieux le punirent pour avoir voulu feindre à la mort d'Eurydice une douleur qu'il ne ressentait pas. Une autre tradition le fait mettre en pièces par les femmes de Thrace; mais la cause de cette fureur est racontée diversement. Selon les uns, Vénus, irritée contre Calliope, mère d'Orphée, qui avait adjugé à Proserpine la possession d'Adonis, inspira aux Thraciennes une passion si furieuse pour lui qu'elles le déchirèrent en se disputant la préférence. Suivant d'autres, ce fut en punition du refus qu'il avait fait de les admettre à la célébration des Orgies. Selon Virgile (*Géorg.*, 4), Orphée, depuis la perte d'Eurydice, insensible aux douceurs de l'amour, irrita les Bacchantes, qui le punirent de ses dédains en le déchirant, et qui dispersèrent ses membres dans les campagnes, et jetèrent sa tête dans l'Hèbre. Ovide (*Mét.*, 11) ajoute que cette tête, entraînée par les flots, s'arrêta près de l'île de Lesbos, et que sa bouche exhalait des sons tristes et lugubres, que les échos répétaient. Un serpent voulut la mordre; mais, dans le moment où il ouvrait la gueule, Apollon le changea en rocher, et le laissa dans l'attitude d'un serpent prêt à mordre. Le crime des femmes de Thrace était demeuré impuni; le ciel frappa le pays de la peste; et l'oracle consulté répondit que, pour faire cesser ce fléau, il fallait trouver la tête d'Orphée, et lui rendre les honneurs funèbres. Enfin un pêcheur la retrouva vers l'embouchure du fleuve Mélès, ayant conservé sa fraîcheur et sa beauté. Dans la suite on y bâtit un temple, où Orphée fut honoré comme un dieu; mais l'entrée de ce temple fut toujours interdite aux femmes. Plutarque assure que jusqu'à son temps les Thraces, pour venger sa mort, stigmatisaient leurs femmes. Ces peuples assuraient que les rossignols qui avaient leurs nids autour de son tombeau chantaient avec plus de force et de mélodie que les autres. Les habitans de Dium en Macédoine prétendaient que le meurtre d'Orphée avait eu lieu chez eux, et disaient avoir conservé son tombeau.

Comme poète, on attribue à Orphée l'invention du vers hexamètre, des poèmes sur la guerre des géans, l'enlèvement de Proserpine, le deuil d'Osiris célébré par les Egyptiens, les travaux d'Hercule, et plusieurs autres ouvrages sur les Corybantes, sur les auspices et la divination. Pausanias, qui parle de ses hymnes (*l.* 1), nous apprend qu'ils étaient courts et en petit nombre. Les Lycomides, famille athénienne, les savaient par cœur, et les chantaient en célébrant leurs mystères. Du côté de l'élégance, ils étaient inférieurs à ceux d'Homère; mais la religion avait adopté les premiers, et n'avait pas fait le même honneur aux autres. Orphée fut un des Argonautes, et célébra cette expédition dans un poème qui n'est pas parvenu jusqu'à nous, quoique nous ayons un poème grec avec ce titre et sous son nom. Aristote,

au rapport de Cicéron, niait l'existence d'Orphée, et prétendait que les poésies publiées sous son nom, étaient l'ouvrage d'un philosophe pythagoricien, appelé Cercops. Selon les modernes, le poème des Argonautes et les autres ouvrages attribués à Orphée, sont d'Onomacrite, poète contemporain de Pisistrate, tyran d'Athènes. Au reste toute cette histoire est tellement obscure que quelques-uns comptent jusqu'à cinq Orphée. Il y a beaucoup d'apparence qu'il en est de ce nom comme de celui d'Hercule, et qu'on aura mis sur le compte d'un seul ce qui pouvait appartenir à plusieurs.

On représente ordinairement Orphee avec une lyre, et entouré d'animaux féroces qu'ont attirés ses accords mélodieux. La meilleure édition des poèmes attribués à Orphée est celle de Léipsick, imprimée en 1764. *Orph.* — *Diod.*, 1. — *Apollod.*, 1, c. 9. — *Cic.*, *Nat. des Dieux*, 1, c. 38. — *Apollon.*, 1. — *Géorg.*, 4, v. 457, etc.; *En.*, 6, v. 119 et 645. — *Mét.*, 10, *f.* 1; 1, *f.* 1. — *Hor.*, 1, *od.* 13 et 35. — *Hyg.*, *f.*, 14. — *Just.*, 11, c. 7.

ORPHÉOTÉLESTES (ὀρφέος, Orphée; τελεστὴς, qui initie), nom que l'on donnait à certains interprètes des mystères les plus profonds introduits par Orphée en Grèce.

ORPHIDIUS BENIGNUS, commandait une légion pour Othon, et fut tué à la bataille de Bédriac, l'an 69 de J. C. *Tac.*, *Hist.*, 2, c. 43.

ORPHIQUE (VIE), vie pure, religieuse, éclairée par la science, et dont une des pratiques consistait à ne point manger de la chair des animaux. Orphée passait pour en avoir montré aux Grecs les cérémonies. Platon dépeint les Orphiques comme des charlatans qui allaient frapper à la porte des grands, pour leur offrir, soit de les purifier, soit de faire tomber la colère des dieux sur leurs ennemis, au moyen de quelques cérémonies religieuses.

1. ORPHIQUES, surnom des Orgies de Bacchus, leur fut donné, selon les uns, en mémoire de ce qu'Orphée y perdit la vie, ou selon les autres, parce qu'Orphée avait introduit en Grèce la célébration de ces fêtes, dont l'Egypte fut le berceau.

2. — espèce de prêtres païens. V. ORPHIQUE.

ORPHITUS (SER. COR.), consul avec Claude l'an de J. C. 51. *Tac.*, *Ann.*, 12, c. 41; 16, c. 12.

ORPHNÉ (ὀρφνὴ, ténèbres), nymphe des enfers, mère d'Ascalaphe, qu'elle eut de l'Achéron.

ORRHA. V. EDESSE.

ORRHOÈNE. V. OSROÈNE.

ORROA (*Orfa*), v. de la Mésopotamie.

ORSACE, -*ces*, général qu'Orode, roi des Parthes, donna à Pacorus pour l'accompagner en Syrie dans son expédition contre les Romains; il fut tué dans un combat. *Cic.*, *à Attic.*, 3, *ép.* 20.

ORSEDICE, fille de Cinyras et de Métharme. *Apollod.*

ORSEÏS, nymphe, femme d'Hellen et mère de Dorus, d'Eolus et de Xutus.

ORSÈS, capitaine troyen, fut terrassé par Rapon. *En.*, 10, v. 748.

ORSILLE, -*llus*, Perse qui se réfugia auprès d'Alexandre, après que Darius eut été assassiné par Bessus. *Q. C.*, 4, c. 13; 5, c. 31.

1. ORSILOQUE, -*ochus*, fils du fleuve Alphée et de Télégone et père de Dioclès. *Il.*, 5, v. 546, 547.

2. — fils de Diomède et petit-fils du précédent, fut tué par Enée au siége de Troie. *Il.*, 5, v. 541.

3. — Troyen, tué par Teucer. *Il.*, 8, v. 274.

4. — fils d'Idoménée, fut tué par Ulysse en trahison au siége de Troie, pour lui avoir disputé une part du butin fait à Troie. *Odyss.*, 13, v. 269.

5. — Troyen, compagnon d'Énée, fut tué par Camille, reine des Volsques. *En.*, 11, v. 636 et 690.

ORSINE, -*nes*, un des officiers de Darius, combattit à la bataille d'Arbèles. Dans la suite il fut établi gouverneur de Persagade, ville de Perse. Alexandre étant venu dans cette ville, Orsine vint au-devant de lui avec des présens pour lui et toute sa cour. Mais, comme il n'en avait pas fait à Bagoas, eunuque et favori d'Alexandre, celui-là l'accusa auprès de ce prince d'avoir soustrait les objets précieux du tombeau de Cyrus, et le fit condamner à mort. *Q. C.*, 4, c. 12; 10, c. 1.

ORSINOME, fille d'Eurynome, épouse de Lapithès, qui la rendit mère de Phorbas et de Périphas.

ORSIPPUS, athlète mégarien, qui manqua le prix aux jeux olympiques, parce que son vêtement se détacha au milieu de la lice. Pour prévenir de semblables accidens, on ordonna qu'à l'avenir les athlètes combattraient nus. *Paus.*, 1, c. 44.

ORSODATE, -*tes*, barbare qui fut tué à coups de flèches par Alexandre, contre lequel il avait conspiré. Ce fait est fort douteux. *Plut.*

ORSUA et CORBIS, Espagnols, cousins germains l'un de l'autre, qui, l'an 206, disputèrent par le sort des armes la principauté de la ville d'Ibis. Orsua fut tué par Corbis. *T. L.*, 28, c. 21.

ORTALUS (M.). V. HORTALUS.

1. ORTHAGORAS, tyran de Sicyone, célèbre par sa justice et sa sévérité. La souveraineté resta 100 ans dans sa famille.

2. — devin qui assassina Timophane par ordre de Timoléon son frère. *Plut.*

ORTHANE, -*nus*, divinité adorée par les Athéniens, à laquelle on rendait le même culte qu'à Priape. *Strab.*

ORTHÉ, v. de Thessalie, au S. E., dans la Maguésie. *Il.*, 2, v. 246. — *Pline.* — *Strab.*

ORTHÉE, capitaine troyen. *Il.*, 2, v. 791.

ORTHÉSIE, -*sia*, surnom de Diane, honorée sur le mont Orthésius, en Arcadie

ORTHESIUS, montagne d'Arcadie, vers le S.

ORTHIA, surnom de Diane chez les Spartiates. On fouettait les enfans sur ses autels. On fait venir ce surnom de ὀρθὸς, droit, parce que la statue de Diane était tellement liée qu'elle ne pouvait pencher ni d'un côté ni de l'autre, et se tenait parfaitement droite. V. BOMONIQUES et DIAMASTIGOSE.

ORTHOBULA, femme de Delphes, qui s'exila volontairement après avoir empoisonné Proxenus, son mari, l'an 174 av. J. C. *T. L.*, 41, c. 25.

ORTHOCORYBANTES, peuple d'Asie, un de ceux qui formaient la dixième satrapie du temps de Darius. Ils habitaient une partie de la Médie ou de la Perse, que l'on ne peut bien déterminer. *Hérod.*, 3, c. 92.

ORTHODORON, petite mesure de longueur chez les Grecs, valait onze dactyles, et de nos mesures près de huit pouces. V. les *Tab. des Mes. Gr.*, I, 1.

1. ORTHOSIADE, -*sias* (*Ortosa*), v. maritime de Phénicie, où se retira Tryphon, défait par les troupes d'Alexandre Zébina. *Pline*, 5, c. 20. — *Mach.*, 1, c. 15, v. 37. — *Ptol.*, 5, c. 15.

2. — (*Carpuseli*), v. de Carie, au-delà du Méandre. *T. L.*, 45, c. 25.

ORTHOSIE, -*sia*. V. ORTHOSIADE.

ORTHUS ou ORTHRUS, chien célèbre de Géryon, frère de Cerbère et de l'Hydre de Lerne et fils de Typhon, monstre moitié femme et moitié vipère, gardait les troupeaux de Géryon, et fut tué par Hercule. *Hés.*, *Théog.*, 310. — *Apollod.*, 2, c. 5.

ORTIAGON, était un des chefs des Gallo-Grecs ou Galates, quand cette nation fut subjuguée par les Romains, l'an 89 av. J. C. Il avait épousé Chiomare. *T. L.*, 38, c. 19, 24.

ORTILOCHUS V. Orsiloque.

ORTOADISTE, -tes, roi d'Arménie, le dernier prince sur lequel Mithridate remporta des victoires. D'autres le nomment Artavasde. *Just.*, 42, *c.* 2.

1. ORTONE, -na (*Ortona*), petite v. du Samnium, au N., avec un bon port sur la mer Adriatique, entre les embouchures de l'Aterne et du Sagrus, est attribuée par Pline et Strabon aux *Peligni*, par Ptolémée aux *Frentani.* *T.L.*, 2. *c.* 43 —*Ptol.*, 3, *c.* 1.

2. — v. du Latium. V. Artone.

ORTOSPANUM. V. Carura.

1. ORTYGIE, -gia, petite île dans la rade de Syracuse, avait environ deux mille de circonférence, et formait autrefois un des quatre quartiers de cette grande ville. C'est dans cette île qu'était la fontaine Aréthuse. Ortygie est la seule partie de l'ancienne Syracuse qui subsiste encore. Cette ville, ainsi que toutes celles de la côte orientale de Sicile, a beaucoup souffert des éruptions de l'Etna. *Odyss.*, 15, *v.* 403.—*En.*, 3, *v* 694.—*Ov.*, *Mét.*, 5, *c.* 13.

2. — ancien nom de l'île de Délos. Il lui fut donné par Latone, qui s'y réfugia lorsque Jupiter l'eut changée en caille, (ὄρτυξ), pour la dérober à la vengeance de Junon. Diane fut surnommée Ortygia, et Apollon Ortygius, parce qu'ils étaient nés dans cette île. *Ov.*, *Fast.*, 5, *v.* 692; *Mét.*, 1, *v.* 651. — *En.*, 3, *v.* 124.

3.— bosquet voisin d'Ephèse. *Tac.*, *Ann.*, 3, *c.* 61.

1. ORTYGIUS, Rutule, un des capitaines de Turnus, fut tué par Enée. *En.*, 9, *v.* 573.

2. — un des fils de Cleinis et de Harpa, qui fut changé en un oiseau appelé *OEgithallus.*

ORUBIUM Promontorium (*Cap Sillerio*), promontoire de la Tarraconaise septentrionale, chez les Callaici, un peu au N. de l'embouchure du fleuve Minius.

1. ORUS ou Horus, *myth.*, fils d'Osiris et d'Isis, fut le dernier des dieux qui régnèrent en Egypte. Il fit la guerre à Typhon, meurtrier d'Osiris; et, après l'avoir vaincu et tué de sa main, il monta sur le trône de son père. Mais il succomba ensuite sous la puissance des princes Titans, qui le mirent à mort. Isis, sa mère, ayant trouvé son corps dans le Nil, lui rendit la vie, lui procura l'immortalité, et lui apprit la médecine et la divination. Orus se rendit célèbre, et combla l'univers de ses bienfaits. Les figures d'Orus accompagnent souvent celle d'Isis dans les monumens égyptiens, et entre autres sur la Table Isiaque. Il est ordinairement représenté sous la figure d'un jeune enfant, tantôt vêtu d'une tunique, tantôt emmailloté et couvert d'un habit bigarré en losange. Il tient d'une main un bâton dont le bout est terminé par une tête d'épervier, et de l'autre un fouet. Plusieurs savans croient qu'Orus est le même qu'Harpocrate, et que l'un et l'autre ne sont que des symboles du soleil. Les Grecs prétendaient que leur Apollon n'était autre que l'Orus des Egyptiens. *Hér.*, 2, *c.* 144. — *Diod.* — *Plut. Is.* et *Osir.*

2. — Grec, tué par Hector. *Iliade*, 11, *v.* 303.

3. — premier roi de Trézène. *Paus.*, 2, *c.* 30.

ORUS ou Orusse, *géog.* V. Orosse.

ORYANDRE, -der, satrape persan. *Polyen*, 7.

ORYGMA (ὀρύσσω, fouir, creuser), précipice hérissé de pointes au sommet et au fond, afin de faire périr ceux que l'on y jetait. C'est le même que le Barathron. V. ce mot.

ORYX, lieu de l'Arcadie occidentale, situé sur le bord du fleuve Ladon. *Paus.*, 8, *c.* 25.

OSACÈS, général des Parthes, blessé mortellement par Cassius. *Cic.*, *à Att.*, 5, *ép.* 10.

OSCA (*Huesca*), v. de la Tarraconaise septent., chez les Ilergètes, au S. O. de Jana, au N. O. de Cesaraugusta. C'est dans cette ville que fut assassiné Sertorius. Il y avait près de cette ville des mines d'argent qui furent exploitées pour M. Helvius, gouverneur du pays pour les Romains, 195 av. J. C., et par ses successeurs. On nommait *Oscense argentum* l'argent qu'on en tirait. *T.L.*, 34, *c.* 10, 46; 40, *c.* 43. — *Ptol.*, 2, *c.* 6.

OSCELA (*Romo d'Ossola*), v. de la Rhétie, chez les Lépontiens, au pied des Alpes, et à l'O. du lac Majeur.

OSCENSE. V. Osca.

OSCHOPHORIES, -phoria (ὄσχος, branche chargée de raisins; φέρειν, porter), fêtes célébrées à Athènes, furent instituées par Thésée, en mémoire de son heureux retour de l'île de Crète. On y faisait des processions, dans lesquelles on portait en l'honneur de Bacchus et d'Ariane des branches de vigne chargées de raisins. On donne à cet usage différentes origines; la plus probable est que Thésée, ayant fait son expédition dans le temps de la vendange, attribua son succès à Bacchus, et fit porter en l'honneur de ce dieu des branches de vigne. *Plut.*, *Thés.*

OSCOPHORIES. V. Oschophories.

OSCI. V. Osques.

1. OSCILLES, *oscilla*, petites figures qu'on suspendait au simulacre de Saturne, pour se le rendre favorable. On donna aussi ce nom à des figures de cire qu'Hercule offrit en Italie au lieu de victimes humaines.

2. — fêtes en l'honneur de Bacchus, ou en l'honneur d'Icone et d'Erigone, dans lesquelles on se balançait (*oscillare*, se balancer), ou avec une corde attachée à un arbre, ou avec une solive.

OSCINES (*os*, bec; *canere*, chanter). Les augures nommaient ainsi les oiseaux par le chant desquels ils prenaient les auspices.

OSCINIUM (*Esquies*), v. de la Novempopulanie, chez les Vasates, au S. E. de Cossium et au S d'Ussubium.

OSCIUM ou Oscius. V. OEscus.

OSCUS, d'abord affranchi, puis amiral de la flotte d'Othon, l'an 69 de J. C. *Tac.*, *Hist.*, 1, *c.* 7.

1. OSÉE, fils de Bééri, le premier des douze petits prophètes, prophétisa dans Israël, sous Jéroboam II, vers l'an 820. On n'est pas d'accord sur la durée du temps pendant lequel il prophétisa. Il invectiva contre les désordres d'Israël et prédit sa captivité. Il épousa, d'après l'ordre de Dieu, une courtisane nommée Gomer, qui lui donna trois enfans. *Paral.*, 1, *c.* 6. — *Osée*, *c.* 1.

2. — dernier roi d'Israël, fils d'Ela, conspira contre Phacée, roi d'Israël, le tua, et s'empara de son royaume, 729 ans av. J. C.; mais, ayant refusé de payer le tribut à Salmanasar, roi d'Assyrie, ce prince alla assiéger Samarie, où était renfermé Osée, et s'en rendit maître, après un siége de trois ans, l'an 721 av. J. C. Il transporta ensuite les Israélites captifs dans la Médie et dans l'Assyrie, et mit fin au royaume d'Israël, deux cent-cinquante ans après sa séparation de celui de Juda. *Rois*, 4, *c.* 15, *v.* 30; 17, *v.* 1; *Osée*, *c.* 14, *v.* 1; *Mich.*, 1, *v.* 6.

OSENSARA, v. de Palestine, dans la tribu d'Ephraïm. *Par.*, 1, *c.* 7.

OSES, *Osi*, peuple de la Germanie, dans la partie orientale, entre la Vistule et l'Elbe, habitait à peu près la Silésie. *Tac.*, *M. des G.*, *c.* 28, 43.

OSIMII ou Ostidamni. V. Osismii.

OSINIUS, roi de Clusium, secourut Enée contre Turnus. *En.*, 10, *v.* 655.

1. OSIRIS, *myth.*, l'une des plus grandes divinités de l'Egypte, était fils de Saturne et de Rhéa, ou de Jupiter et de Niobé. Les anciens diffèrent tous d'opinions sur la nature et les attributs de ce dieu; mais tous conviennent qu'il régna en Egypte, qu'il polit les mœurs sauvages de ses sujets, leur enseigna l'agriculture, et leur donna de bonnes lois. On lui attribue la fondation de Diospolis ou Thèbes d'Egypte.

Osiris résolut de répandre sur toute la terre les bienfaits de la civilisation. Après avoir confié l'administration de son royaume à sa femme Isis et à Hermès ou Mercure, son ministre, et le commandement des troupes à Hercule, il partit accompagné d'Apollon son frère, d'Anubis, de Macedo, ses fils, et de Pan. Il pénétra d'abord dans l'Ethiopie, où il grossit son armée des Satyres. Il alla ensuite dans l'Arabie, visita la plupart des royaumes de l'Asie et de l'Europe, répandant partout les bienfaits des lumières, des lois et de la religion. A son retour en Egypte, il trouva tous les esprits disposés à la révolte. Son frère Typhon était l'auteur de ces troubles. Osiris, naturellement doux et pacifique, tenta de le ramener à son devoir sans employer d'autres armes que celles de la persuasion. Mais il fut la victime de sa générosité. Typhon l'assassina secrètement, mit son corps en pièces, et le partagea entre les complices de son crime. Selon Plutarque, il l'enferma dans un coffre, et le jeta dans le Nil. Isis, après beaucoup de recherches, trouva les restes de son époux sur les côtes de la Phénicie, où les flots les avaient jetés. Mais Typhon lui déroba ce précieux dépôt, et le partagea entre ses partisans. Isis, secondée de son fils Orus, vengea la mort de son époux, vainquit Typhon et ses adhérens, et recouvra les membres épars d'Osiris, à l'exception des parties nobles que le meurtrier avait jetées dans la mer. Pour rendre à ces tristes restes tous les honneurs qui leur étaient dus, elle fit faire autant de statues de cire représentant Osiris, qu'il y avait de morceaux, et en mit un dans chacune. Ensuite, ayant convoqué les différens colléges des prêtres, elle leur distribua ces statues, leur ordonna de rendre les honneurs divins à son époux, et de le représenter sous des symboles vivans et animés. On institua des rites plus solennels et plus mystérieux, pour honorer cette partie du corps d'Osiris qu'on n'avait pu retrouver. (V. PHALLIQUES.) Comme Osiris avait enseigné l'agriculture à ses sujets, les prêtres le représentèrent sous l'emblême d'un bœuf, et rendirent à cet animal un culte superstitieux. (V. APIS).

Selon quelques mythologues, Osiris est le Soleil qui, comme l'Osiris de la fable, parcourt et éclaire toute la terre, et son culte est le même que celui d'Anubis, de Bacchus, de Dionysius, de Jupiter, de Pan, etc. On lit dans une l'inscription que l'on a trouvée sur d'anciens monumens: « Saturne, le plus jeune des dieux, est mon père. Je suis Orisis. J'ai conduit une armée nombreuse jusque dans les déserts de l'Inde; j'ai parcouru la plus grande partie du monde, visité l'Ister et les bords de l'Océan, et répandu des bienfaits sur tous les habitans de la terre. » On représentait Osiris avec une mitre et deux cornes sur la tête, un bâton de la main gauche et un fouet de l'autre. Il avait quelquefois la tête d'un épervier, oiseau qui par sa vue perçante était regardé comme l'emblême du soleil. *Odyss.*, 12, *v.* 323. — *Hérod.*, 2, *c.* 144. — *Ov.*, *Mét.*, 9, *c.* 13. — *Tac.*, *Hist.*, 4, *c.* 84. — *Diod.*, 1. — *Plut.*, *Is. et Os.* — *Lucien*, *Dees. Syr.* — *Pline.*, 8. V. Isis.

2. — ami de Turnus, tué dans la guerre des Rutules. *En.*, 12, *v.* 458.

OSIRIS, *hist.*, général d'Artaxerce Longue-Main, fit la guerre à Mégabyze, qui s'était révolté contre ce prince, et fut battu vers l'an 450 av. J.C.

1. OSISMIENS, *-mii* (partie N. O. de la *Bretagne*), peuple de la Lyonnaise 3e, à l'O., avait pour bornes à l'E. les Curiosolites, au S. les Vénètes et les Corisopites, et des deux autres côtés la mer. Vorgantium était leur ville principale.

2. — primitivement VORGANTIUM, capitale des Osismii, vers le S. *Pline.* — *Cés.*, *G. des G.* — *Strab.* — *Ptolém.*, 2, *c.* 8. — *P. Méla.*

OSMUS (*Osmo*), fleuve de la Mésie inférieure, prenait sa source dans le mont Hémus, au N., et près de Philippopolis, traversait le pays des Triballes, et recevait l'Ister à l'E. de l'embouchure de l'Utus.

OSPHAGUS, fleuve de la Macédoine, dans la Chalcidice, coulait auprès de Pallène. *T. L.*, 31, *c.* 39.

OSQUES, *Osci*, *géog.*, peuple d'Italie, qui habitait une contrée située entre la Campanie et le pays des Volsques. Quelques-uns les confondent avec les Opiciens, *Opici*, dont ils prétendent qu'*Osci* n'est que l'abréviation. Ce qui confirme cette opinion, c'est qu'on trouve également *Oscus*, *Opscus*, *Obscus*. Les auteurs anciens font souvent mention des bons mots et des saillies piquantes des *Osques*, et prétendent que le mot *obscène* est un dérivé de leur nom (*obscœnum quasi Oscenum*), parce qu'ils étaient très-licencieux dans leurs paroles. Les Osques avaient une langue particulière, différente de celle des Romains. *Tac.*, *Ann.*, 4, *c.* 14. — *Cic.*, *fam.*, 7, *ép.* 1. — *T. L.*, 7, *c.* 2; 8, *c.* 16; 10, *c.* 20. — *Strab.*, 5. — *Pline*, 5, *c.* 5. — *En.*, 7, *v.* 730. — *Hor.*, *A. P.*, 225.

OSQUES, *archéol.* (*Osci ludi*), jeux scéniques qu'on représentait sur les théâtres romains. On les nommait Osques, parce que c'étaient des farces empruntées de celles des Osques. Ces jeux, ainsi que les Satiriques, se représentaient le matin, avant qu'on jouât la grande pièce.

OSQUIDATES, petite province septentrionale de la Novempopulanie, avait pour bornes au N. les Tarusates et les Elusates à l'O. les Tarbelles, et à l'E. les Bigerrones. On y remarquait principalement les villes de Beneharnum et d'Iluro.

OSROÈNE ou OSRHOÈNE, contrée de la Mésopotamie, s'étendait le long de l'Euphrate, depuis le mont Taurus au N., jusqu'au Chaboras au S. et à l'O. A l'E. le fleuve Billicha la traversait. Elle fut ainsi nommée d'Osroès, un de ses rois. Elle joua un rôle assez important dans les guerres des Romains en Orient, et semble n'avoir été soumise que sous Caracalla. Ses rois portaient pour la plupart le nom d'Abgare. L'Osroène paraît être le même que l'Anthémusie. *Hérod.*

OSROÈS ou CHOSROÈS, seigneur parthe, général et peut-être parent de Vologèse, subjugua l'Osroène vers l'an 80 de J. C., et lui donna son nom.

1. OSSA (*Kissabo*), haute montagne de Thessalie, dans la Magnésie, le long du golfe Thermaïque. Les centaures y avaient fixé leur séjour. Elle ne formait autrefois avec l'Olympe qu'une seule montagne; mais Hercule les sépara, dit la fable, et mit entre elles la célèbre vallée de Tempé. La séparation de ces deux montagnes fut probablement l'effet d'un tremblement de terre qui se fit sentir dans cette contrée vers l'an 1885 av J. C. Le mont Ossa est un de ceux que les géans entassèrent pour escalader le ciel. *Géorg.*, 1, *v.* 283. — *Ov.*, *Fast.*, 1, *v.* 307; 3, *v.* 441; *Mét.*, 1, *v.* 155; 2, *v.* 225; 7, *v.* 224. — *Strab.*, 9. — *Phars.*, 1, 6. — *P. Méla.*, 2, *c.* 3.

2. — v. de Macédoine, voisine de la montagne de ce nom.

3. — petite montagne d'Elide, vers le centre,

près d'Olympie, et vis-à-vis d'une montagne nommée aussi Olympe.

OSSILAGO, déesse que les Romains invoquaient contre les fractures et les entorses. On les nommait aussi Ossipanga.

OSSONABA, v. de la Lusitanie, dans la contrée nommée *Cunéus*, sur le bord de la mer, et à l'embouchure du Silvès.

OSSUARIA, urne où l'on gardait les ossemens (*ossa*) des morts que le feu n'avait pas consumés.

1. OSTANE, *nes*, chef des mages, accompagna Xerxès en Grèce. *Just.*, 1, c. 9.

2. — autre chef des mages, accompagna Alexandre dans ses conquêtes.

3. — frère ou oncle d'Artaxerce Ochus et père d'Arsane. *Pline.* — *Diod. de Sic.* — *Plut.*

OSTASE, -*sus*, un des fils d'Uranus et de Ghé, le Ciel et la Terre. *Et. de Byzan.*

OSTÉODE, -*des*, petite île de la mer Tyrrhénienne, à l'O. et assez loin des îles Eoliennes (au nombre desquelles quelques géographes la placent, mais à tort). Pline la place à 80 mille de Solont. On l'a confondue à tort avec Ustica. On fait dériver son nom d'ὄςεον, os, parce qu'elle fut toute couverte des ossemens d'un corps d'auxiliaires que les Carthaginois y laissèrent mourir de faim parce qu'il s'étaient révoltés. *Ptolém.*, 3, c. 4. — *Diod.*

OSTIA (*Ostie*), v. d'Italie, dans le Latium, sur la rive gauche du Tibre, à son embouchure, à cinq lieues S. O. de Rome, à laquelle elle servait de port. Cette ville devait sa fondation à Ancus Marcius. Elle renfermait plusieurs monumens remarquables; mais elle fut ruinée et pillée par les Sarrasins, dans le moyen âge. Aujourd'hui on n'y voit plus que quelques maisons éparses, et les fameuses salines qu'y fit creuser Ancus Marcius pour l'usage de Rome. *T. L.*, 1, c. 33; 8, c. 12; 22, c. 11; 23, c. 38; 25, c. 20; 26, c. 19; 27, c. 11, 23, 38; 29, c. 14; 36, c. 3. — *Den. d'Hal.*, 3, c. 14 — *Flor.*, 1, c. 4; 3, c. 21. — *Pline.* — *P. Méla.*, 2, c. 4. — *Strab.*

1. OSTIENSIS PORTA (*Porte S. Paul*), porte de Rome du côté d'Ostie.

2. — VIA, chemin qui conduisait de Rome à Ostie.

3. — AGER, territoire de la ville d'Ostie.

OSTIUS (L.) ou HOSTIUS, fut le premier Romain qui se rendit coupable de parricide. *Plut.*

1. OSTORIUS (P.) SCAPULA, gouverneur de la Grande-Bretagne sous Claude l'an 47 de J. C., remporta sur Caractacus, dans la Grande-Bretagne, une victoire qui lui mérita le triomphe. Quelque temps après, la guerre s'étant rallumée, il mourut de douleur de n'avoir point soumis entièrement les ennemis, l'an 55. *Tac.*, *Ann.*, 12, c. 31; 16, c. 23; *Agric.*, c. 14.

2. — (M.) SCAPULA, fils du précédent, reçut une couronne civique pour avoir sauvé la vie à un citoyen en combattant contre les peuples de la Grande-Bretagne. Il fut assassiné par ordre de Néron; mais l'assassin n'ayant pu parvenir à le tuer, Ostorius s'acheva lui-même d'un coup de poignard l'an 66 de J. C. *Tac.*, *Ann.*, 12, c. 31; 14, c. 48; 16, c. 14, 15.

3. — SABINUS, chevalier romain, accusa le vertueux Baréa Soranus de malversation dans son proconsulat d'Asie, l'an 66 de J. C. Il reçut pour récompense de ce crime 12,000 sesterces et les ornemens de la questure. *Tac.*, *Ann.*, 16, c. 23, 30 et 32.

1. OSTRACINE (*Strahl*), v. dans la partie orientale de l'Égypte inférieure, à peu de distance de la mer, sur les confins de la Palestine. *Pline*, 5, c. 12.

2. — petite chaîne de montagnes de l'Arcadie orientale, chez les Mégalopolitains, s'étendait du N. au S. le long du territoire de Mantinée, et allait rejoindre le mont Anchise au N. et le mont Ménale au S.

OSTRACISME, -*mus*, sorte de jugement en usage à Athènes, ainsi appelé, parce que les citoyens donnaient leurs suffrages en écrivant le nom de l'accusé sur une coquille (ὄστρακον). Le citoyen atteint par l'ostracisme était exilé pour dix ans; il fallait six mille votes pour que cette condamnation fut prononcée. On l'employait ordinairement pour bannir les citoyens dont on craignait la puissance, ou que l'on soupçonnait d'aspirer à la tyrannie. Loin d'attacher une idée d'infamie à la peine de l'ostracisme, les Athéniens la regardaient comme une preuve de mérite, parce qu'elle n'était appliquée qu'à ceux qui s'élevaient au-dessus des autres par leurs talens ou leurs vertus. Aussi leurs biens n'étaient-ils pas confisqués, ni vendus, comme il arrivait pour les autres bannis. L'ostracisme avait été institué, à ce que l'on croit, après l'expulsion des Pisistratides, sous l'archonte Callisthène, 513 av. J. C. Il fut aboli vers l'an 338 av. J. C., pour avoir été déshonoré en tombant sur le vil Hyperbolus (V. ce nom). Jusque là il n'était tombé que sur les premiers citoyens : Aristide, Thémistocle, Cimon, Thucydide. *Plut.*

OSTREODE. V. OSTÉODE.

OSTROGOTHS. V. GOTHS.

OSYMANDYAS, un des plus célèbres et des plus anciens rois d'Egypte, dont l'époque est incertaine, fut, selon quelques auteurs, le premier monarque qui forma une bibliothèque. Il donna à cette collection de livres le titre de Pharmacie ou Remèdes de l'âme. De tous les monumens des rois de Thèbes, celui d'Osymandyas était un des plus célèbres. Il était composé de sa bibliothèque, de portiques, de vastes cours, de temples, et du tombeau du roi. Entre autres merveilles, on y voyait une statue dont un des pieds avait plus de sept coudées de longueur. On y lisait l'inscription suivante : « Je suis Osymandyas, roi des rois; que celui qui voudra me disputer ce titre me surpasse dans quelqu'un de mes ouvrages. » Ce prince fit, dit-on, des conquêtes très-lointaines, et soumit les Bactriens, qui s'étaient révoltés. *Diod.*

OTACILIA (MARIA) SEVERA, femme de l'empereur Philippe. V. ce nom.

1. OTACILIUS (M.) CRASSUS, consul avec Val. Messala Maximius l'an de Rome 491 (263 av. J. C.), combattit avec succès contre les Carthaginois en Sicile, et fit, de concert avec son collègue, une paix avantageuse qui fut ratifiée par le sénat et par le peuple.

2. — (T.) CRASSUS, préteur l'an 217 av. J. C., fit construire un temple à la Prudence. L'année suivante, Otacilius ayant postulé le consulat, Q. Fabius Maximus, son propre parent, s'opposa généreusement à son élection, parce qu'il ne le jugeait pas capable de remplir ces hautes fonctions. Il fut néanmoins nommé plus tard consul subrogé; mais il mourut en Sicile peu après sa nomination. *T. L.*, 22, 23, 24, 25 et 26.

3. — frère de M. Claudius Marcellus, à qui ce général sauva la vie. *Plut.*

4. — CRASSUS, lieutenant de Pompée dans la guerre contre César, attaqua inutilement Lyssus. *Cés.*, *G. Civ.*, 3.

1. OTANE, -*nes*, l'un des seigneurs persans qui renversèrent le mage Smerdis. Ce fut lui qui découvrit le premier la fourberie de cet usurpateur, par le moyen de Phédime, sa fille, femme de Xerxès. (V. PHÉDIME.) Dans la suite il obtint de Darius le gouvernement de l'Asie mineure, marcha contre les Ioniens et les Eoliens, et rétablit Syloson dans l'île de Samos. *Hérod.*, 3, c. 70; 5, c. 116.

2. — fils de Sisame, gouverneur de l'Asie mineure sous Darius Ier, puis général des armées persanes, s'empara de Byzance, Chalcédoine, Antandre, Lamponium, Lemnos et Imbros. *Hér.*, 5, *c.* 25.

3. — père d'Amestris et d'Anaphas. *Hérod.*, 7, *c.* 61.

OTHÉRÉIS, nymphe que Jupiter rendit mère de Mélitéus. Elle eut aussi d'Apollon un fils nommé Phagrus. *Hygin.*

OTHON, *Otho*, famille originaire de Ferentinum en Etrurie, était l'une des plus considérables de ce pays. Elle prétendait même descendre des anciens rois d'Etrurie. Le personnage le plus célèbre de cette famille est Othon (n° 3), qui fut un instant empereur. *Suét. Oth.*, *c.* 1.

1. OTHON (M. SALVIUS), préteur, puis tribun du peuple, fit sous le consulat de Cicéron un réglement, par lequel il fut permis aux chevaliers romains de prendre place au théâtre immédiatement après les sénateurs. Cette innovation fut adoptée malgré une violente opposition. *Hor.*, *ép.* 4, *v.* 10. — *Plut.*

2. — (L. SALVIUS), fils de M. Salvius Othon, épousa Albia Terentia, dont il eut Lucius Titianus et M. Salvius Othon, depuis empereur. Il eut aussi une fille, qu'il donna en mariage à Drusus, fils de Germanicus. Il fut très-aimé de Tibère et de Claude, et exerça diverses magistratures avec justice et fermeté. *Suét.*, *Oth.*, 1.

3. — (M. SALVIUS), empereur romain, fils de Lucius Othon, naquit à Rome l'an 32 de J. C., d'une famille qui descendait des anciens rois de Toscane. Il devint le favori de Néron par la conformité de ses inclinations vicieuses. Il avait séduit et épousé la célèbre Poppée, femme de Crispinus Rufus; mais Néron la lui enleva, et, pour l'éloigner et prévenir sa vengeance, il le nomma gouverneur de Pannonie. Après la mort de Néron (68 de J. C.), il chercha à captiver la faveur de Galba, dans l'espérance que ce prince le désignerait son successeur à l'empire. Mais, n'ayant pu y parvenir, il résolut de lever l'étendard de la révolte, et de se réfugier sur le trône pour se dérober à la poursuite de ses créanciers. En effet, ayant corrompu quelques soldats, il fit assassiner Galba et Pison Licinianus, son successeur désigné, et fut proclamé empereur par les soldats. Mais à peine était-il reconnu par le sénat et le peuple que Vitellius vint du fond de la Germanie lui disputer l'empire à la tête d'une armée puissante. Othon, après avoir vaincu trois fois son rival, fut défait à son tour à Bédriac, près de Brixellum. Voyant alors ses affaires désespérées, il se donna la mort le 20 avril de l'an 69 de J. C., après un règne de trois mois.

Ses derniers momens furent les plus beaux de sa vie. Il consola ses soldats, qui pleuraient ses malheurs; et lorsqu'ils voulurent l'exciter à tenter encore une fois le sort des armes, il leur répondit qu'il aimait mieux mourir que d'exposer, par son obstination, tant de braves gens à une perte inévitable. Il brûla toutes les lettres qui auraient pu compromettre ceux qui s'étaient dévoués pour sa cause. On est surpris de trouver des sentimens si nobles dans un homme qui avait été le compagnon des débauches de Néron, et qui avait trempé ses mains dans le sang de son maître. Aussi quelques écrivains les ont ils attribués à la politique et à la dissimulation, plutôt qu'à la vertu. *Plut.*, *Oth.* — *Suet.*, *Galba*, 171, etc., *Oth.*, 1, etc. — *Tac.*, *Ann.*, 13, *c.* 12, 45; *Hist.*, 1, *c.* 13, 21; 2, *c.* 50. — *Juv.*, *S.* 2, *v.* 99; 6, *v.* 557. V. VITELLIUS.

OTHONIEL, premier juge des Hébreux, fils de Cénez et parent de Caleb. Ayant pris Dabir, autrement Cariath-Sepher, il épousa Axa, fille de Caleb, que celui-ci avait promise en mariage à celui qui prendrait cette ville des Cananéens. Dans la suite, les Israélites ayant été assujétis pendant huit ans par Chusan Rasathaïm, roi de Mésopotamie, Othoniel fut suscité de Dieu contre cet oppresseur (1405 av. J. C.), vainquit ce prince, et, ayant délivré de servitude les Israélites, il en fut le juge, et les gouverna en paix pendant quarante ans. *Josué*, *c.* 15, *v.* 13. — *Jug.*, *c.* 1, *v.* 12; *c.* 3, *v.* 1.

1. OTHRÉE, *-treus*, roi des Phrygiens, fils de Cisséus, frère de Mygdon et d'Hécube et père de Panthée. *Il.*, 3, *v.* 186.

2. — un des prétendans d'Hésione, tué au combat du ceste contre Amycus.

OTHRÉRA, Amazone, fille ou maîtresse de Mars, fut mère d'Hippolyte, à laquelle Hercule enleva sa ceinture; elle bâtit le temple de Diane à Ephèse.

OTHRIADÈS, *myth.* Panthée, fils d'Othrée. *En.*, 2, *v.* 319, 336.

1. OTHRIADÈS, *hist.*, l'un des trois cents Spartiates qui se battirent contre un pareil nombre d'Argiens, pour soutenir les prétentions que les deux peuples formaient sur la ville de Thyréa. Alcinor et Chronius du côté des Argiens, et Othryadès du côté des Spartiates, furent les seuls qui ne furent pas tués dans le combat. Les premiers ayant pris la fuite, Othryadès arriva dans le camp des Spartiates, chargé des dépouilles des Argiens, et après avoir dressé un trophée, il traça avec son sang ces deux mots sur son bouclier : « J'ai vaincu. » et se tua pour ne point survivre à ses compagnons d'armes. *Val. Max.*, 3, *c.* 5. — *Plut.*, *parall.*

2. — capitaine, qui défit une armée de Gaulois, et tua leur général. *Lucien.*

OTHRYONÉE, *-neus*, Thrace, qui vint au siége de Troie dans l'espoir d'épouser Cassandre. Il fut tué par Idoménée. *Il.*, 13, *v.* 363.

OTHRYS (MONS), mont. de Thessalie, dans la Thessaliotide, était parallèle au mont OEta, dont elle n'était qu'une branche. *Hér.*, 7, *v.* 675.

OTRÉE. V. OTHRÉE.

OTRICULUM. V. OCRICULUM.

OTROEDA, petite riv. de l'Asie mineure, sur les confins de la Bithynie.

OTRYNTÉE, roi d'un canton de l'Asie mineure, situé au pied du mont Tmolus, eut de la nymphe Naïs un fils appelé Iphition. *Il.*, 20, *v.* 382.

OTTATINI ou OTTADINI, peuple de la Grande-Bretagne, qui habitait le bord du rivage, dans la province Valentienne.

1. OTUS, géant, fils de Neptune ou d'Aloéus et d'Iphimédie. V. ALOÏDES.

2. — capitaine grec, tué au siége de Troie par Polydamas. *Il.*, 5, *v.* 385; 15, *v.* 518.

OTYS ou COTYS, prince de Paphlagonie, qui secoua le joug des Perses, et réunit ses forces à celles d'Agésilas. *Xénoph.*

OUTRES. Les habitans de l'Attique célébraient en l'honneur de Bacchus la fête des Outres, qu'ils appelaient *Ascolies*, du grec ἀσκὸς (*outre*). Elle consistait à immoler un bouc ou une chèvre. De la peau de cette victime, on faisait une outre qu'on remplissait d'huile et de vin, et que l'on frottait d'huile; on sautait dessus, et on tâchait de s'y tenir par un pied. Celui qui tombait excitait la risée des spectateurs; mais celui qui restait le plus long-temps dans cette posture recevait en récompense un vase plein de vin. *Virg.*, *Géorg.*, 2, *v.* 383.

OVALE (COURONNE). V. COURONNE, n° 2.

OVATION, *Ovatio*, petit triomphe, dans lequel le vainqueur était conduit au Capitole, précédé de la cavalerie, vêtu d'une robe blanche bordée de pourpre, et le sceptre à la main. On y sacrifiait une brebis (*ovis*), d'où cette cérémonie a pris son nom. (Selon Den. d'Halic. et Festus le mot *ova*

tion est une corruption du mot grec εὔασμος (cri de joie.) Dans les premiers temps le vainqueur entrait à pied dans Rome, tenant à la main une branche de laurier, et portant sur la tête une couronne de myrte.

On accordait l'ovation à ceux qui avaient remporté la victoire sans grande perte pour les ennemis, ou sans terminer la guerre; ou qui n'avaient vaincu que des rebelles, des esclaves, des pirates, enfin des ennemis de peu d'importance.

L'ovation fut instituée l'an de Rome 325 pour Posthum. Tubertus; on n'en connaît pas d'exemple après l'an 820 de Rome.

OVICULA, surnom de Fabius Maximus Verrucosus dans son enfance, lui fut donné à cause de son extrême douceur.

OVIDE, *P. Ovidius Naso*, célèbre poète latin, naquit à Sulmo, chez les Pélignes, l'an 43 av. J.C Son père, qui le destinait au barreau, l'envoya d'abord à Rome, où il étudia sous le célèbre Messala, et de là à Athènes et en Asie, à l'âge de seize ans. Le jeune Ovide fit de grands progrès dans l'éloquence; mais il trompa l'espoir de son père. Il était né poète, et l'on ne put l'arracher à son penchant, quoiqu'on lui représentât souvent que l'illustre Homère avait vécu, et était mort dans la misere. Les vers coulaient naturellement de sa plume, comme il le dit lui-même :

Quidquid tentabam scribere versus erat.

Cependant il paraît que d'abord il consentit à exercer quelques fonctions civiles; il fut, très-jeune encore, triumvir, centumvir et décemvir. Mais dès l'âge de vingt ans il renonça à toutes les charges pour s'abandonner uniquement à son occupation favorite, et aux jouissances que lui promettaient sa fortune et le sejour de la capitale du monde. La brillante fécondité de son génie lui attira bientôt des admirateurs. Il eut pour amis tous les plus beaux génies de son siècle : Virgile, Horace, Properce, Tibulle se lièrent avec lui. Le célèbre Cornélius Celsus surtout, et Fabius Maximus, confident d'Auguste, l'admirent dans leur intimité; Auguste même se déclara son protecteur, et le combla de biens. Tant de faveur ne dura guère; et bientôt l'empereur exila le poète à Tomes, petite ville sur les bords du Pont-Euxin (l'an 9 de J. C.). Le prétexte de cette rigueur fut la licence de ses poésies, qui cependant étaient infiniment moins libres que celles de Tibulle et de Properce, et qui d'ailleurs étaient publiées depuis dix ans; il y avait une autre cause, mais cette cause était une énigme dans le siècle même d'Ovide, et l'est encore bien plus pour le nôtre. Les uns l'attribuent à l'amour d'Ovide pour Livie, épouse d'Auguste, ce qui est fort peu vraisemblable, ou pour Julie, sa fille, ce qui aurait un peu plus de probabilité; d'autres à la connaissance qu'il eut d'un inceste que l'empereur commit avec sa fille Julie. Mais ce ne sont là que de simples conjectures; comment dans la première hypothèse Ovide eût il osé répéter cent fois que sa faute n'était qu'une erreur involontaire? comment eût-il dit :

Cur aliquid vidi? cur noxia lumina feci?
Cur imprudenti cognita culpa mihi est?
Inscius Actæon vidit sine veste Dianam;
Præda fuit canibus non minùs illa suis.

Et plus loin :

Inscia quod crimen viderunt lumina plector :
Peccatumque oculos est habuisse meum.

Et dans un autre endroit :

Perdiderunt cùm me duo crimina, carmen et error,
Alterius facti culpa silenda mihi est.

Dans la seconde supposition, pourquoi Tibère aurait-il, malgré les instances réitérées du poète, refusé constamment la révocation du décret de son prédécesseur? Un biographe moderne (M. Villenave) a sans doute approché de bien près de la vérité en disant qu'il s'agissait d'un mystère politique concernant l'hérédité du trône. Ovide était ami de Fabius Maximus, confident d'Auguste; Fabius était dépositaire d'un secret, qui se rapportait aux intérêts du jeune Agrippa, alors exilé à Planasie et rival redoutable pour l'ambition de Tibère. Ce secret, qu devait être caché à Livie, transpira, et Fabius, disgracié par son prince, se donna la mort. Dut-il être difficile à Livie d'obtenir, après la disgrâce du favori, l'exil du poète? Tibère ne dut-il pas, dans cette supposition, maintenir l'arrêt d'Auguste? Enfin n'explique-t-on pas par là le mot inexplicable d'Ovide, qui s'accuse d'avoir causé la mort de Maxime, son ami.

Dans son exil Ovide montra un abattement indigne d'une âme grande, et souilla ses écrits des plus basses flatteries. Le poète, qui, dans le fond de son cœur, désirait sans doute qu'un nouveau Brutus délivrât Rome de la tyrannie d'Auguste, continua de parler le langage le plus soumis; et lorsque son persécuteur mourut, il érigea sur le bord du Pont-Euxin un temple à sa mémoire, où il offrait chaque jour de l'encens. Les deux empereurs furent sourds à ses éloges et aux prières de ses amis. Il resta dans son exil, où il mourut dans la cinquante-neuvième année de son âge, l'an 17 de J. C. Il fut enterré à Tomes. En 1508 on découvrit à Stain, en Autriche, une épitaphe sur un prétendu tombeau d'Ovide; mais cette inscription semble n'être qu'une imposture.

Ovide avait été marié trois fois; on ignore le nom de ses deux premières femmes, qu'il répudia en très peu de temps; mais il s'attacha réellement à la dernière, qui eut pour lui la tendresse la plus vive, et lui adoucit par ses soins les rigueurs de l'exil.

La plus grande partie des œuvres de ce poète est parvenue jusqu'à nous. Ses *Métamorphoses* sont d'autant plus intéressantes qu'elles nous offrent un brillant tableau de la mythologie païenne; mais il ne faut pas leur donner le nom de poème épique. (V. MÉTAMORPHOSES.) De douze livres de *Fastes* qu'il avait composés ou qu'il avait dessein de composer, six seulement sont entre nos mains. Ce poème, peut-être le plus parfait de tous les ouvrages d'Ovide, présente la suite chronologique de tout ce que le calendrier romain offrait de plus remarquable pendant les six premiers mois de l'année, et, comme aux noms des fêtes se lient des récits mythologiques, des traits d'histoire, de brillantes descriptions, l'ouvrage entier se lit avec un vif intérêt. De plus il jette la plus grande lumière sur les rites, les cérémonies, les fêtes et les sacrifices des anciens Romains; et, sans les nombreux documens qu'il fournit, beaucoup de passages d'auteurs classiques seraient obscurs pour nous. La plus grande douceur règne dans ses *Elegies Pontiques* ou *écrites du Pont*, et dans ses cinq livres de *Tristes*. Mais peut-être y trouve-t-on un peu de monotonie. Ovide y joue trop sur sa douleur, et enfin la bassesse de ses flatteries diminue la commisération. Quant à ses *Héroïdes*, il y a déployé toutes les richesses de la poésie, avec la sensibilité la plus vraie et la plus touchante. Le ton passionné devient souvent dramatique, et quelquefois s'élève au tragique et au sublime. Des expressions quelquefois peu décentes sont peut-être le seul défaut qui les dépare. Ovide fut l'inventeur de ce genre qui n'existait pas chez les Grecs, et qu'il a dès le premier instant porté à la perfection. Ses *Amours*, son *Art d'aimer* et son *Remède d'amour*, sont écrits avec beaucoup d'élégance, et offrent des descriptions charmantes; mais ils sont souvent déparés par une licence extrême, et par-



tout ils contiennent une doctrine qui sape les fondemens de la morale et de la vertu. Son *Ibis*, qu'il composa à l'imitation de celui de Callimaque, est un poëme satirique. Nous possédons en outre quelques fragmens d'Ovide, parmi lesquels on trouve ceux de *Médée*, que l'on regardait comme le chef-d'œuvre de la tragédie romaine.

Ovide s'est essayé dans presque tous les genres de poésies, et peut-être a-t-il eu tort. Il épuise tous les sujets qu'il traite, en sorte qu'il ne laisse rien à penser à ses lecteurs. Mais il peint de main de maître, et sait donner la plus grande force aux expressions les plus vulgaires. Les poésies qu'il composa dans son exil n'ont pas la grâce et la chaleur que l'on admire dans ses autres ouvrages. *Vell. Pat.*, 2, c. 36. — *Mart.*, 3 et 8. — *Quintil.*, 10.

Les meilleures éditions complètes d'Ovide sont en France, celle *Ad usum Delphini*, et celle de M. Lemaire; en Allemagne, celles de Miller, Berlin, 1757, et de Mitscherlich, Gœtting., 1796. Parmi les éditions partielles, nous avons celles des métamorphoses par Gierig, Leipsick, 1804; des Fastes par le même, Leipsick, 1812; des Tristes, par Harles, Herlang, 1772; des Héroïdes, par Heusinger, Brunswick, 1786, par Schœnberger, Vienne, 1807, et par Vanhennep, Amsterdam, 1809; enfin des poésies érotiques par Wernsdorff, Helmstadt, 1802. — La traduction la plus récente des *Métamorphoses* est celle de Villenave, 1806. De Saint-Ange a traduit en vers les Métamorphoses, les Fastes et l'Art d'aimer.

2. — Romain qui accompagna dans l'exil Césonius, son ami, exilé par Néron. *Mart.*, 7, *ép.* 43.

OVILABIS (*Wels*), grande v. de la Norique seconde, au N. E. de Juvavum, et au S. E de Lauriacum.

OVINIA, loi romaine qui donna aux censeurs le droit d'élever à la dignité de sénateurs les plébéiens les plus distingués par leurs vertus.

1. OVINIUS, affranchi de Vatinius, intime ami de Cicéron. *Quintil.*, 3, *c.* 4.

2. — (Q.), sénateur romain, puni par Auguste, pour avoir avili sa dignité à la cour de Cléopâtre, en se chargeant de l'intendance du linge, des meubles et des étoffes qui se fabriquaient pour cette reine. *Eutrope*, 1.

3. — PATERNUS, consul l'an 233 de J. C.

OVIUS, de Capoue, père d'Ofilius Calavius. *T. L.*, 9, *c.* 6.

1. OXATHRÈS, -*tres*, un des fils de Darius Nothus et de Parysatis. *Plut.*

2. — frère de Darius Codoman. Alexandre, l'ayant fait prisonnier, le combla d'honneurs, et le mit au nombre de ses généraux. Il lui remit le traître Bessus, et épousa Roxane, sa fille. *Q. C.*, 3, *c.* 13; 6, c. 2; 7, *c.* 5; 10, *c.* 3.

OXIA, île de la Propontide.

1. OXIANA, v. de la Sogdiane, sur l'Oxus.

2. — (PETRA). V. PETRA, n° 2.

OXII. V. UXIENS.

OXIME. V. AUXIME ou AUXUME.

OXIONES, peuples septentrionaux, dont parle Tacite (*Germ.*. 46). On ne connaît pas leur position.

OXIOPONUS, fils de Cinyras et de Métharme et frère d'Adonis. *Apollod.*, 3, *c.* 14

OZOCHOR, nom particulier de l'Hercule égyptien, général des armées d'Osiris et intendant de ses provinces.

OXUS (*Gihon* ou *Dgeïoun*), gr. riv. qui descendait du mont Paropamisus, séparait la Sogdiane de la Bactriane propre, et se rendait dans la mer Caspienne. Aujourd'hui, beaucoup moins considérable, il se décharge dans un petit lac nommé *Arall*, près de la mer Caspienne, si toutefois c'est bien le même. Les anciens le connaissaient peu; ils l'ont confondu avec l'Araxe. Il faut bien le distinguer de l'Ochus. *Pline*, 16, *c.* 6. — *Ptolém.*, 6, *c.* 9 — *Strab.* — *Q. C.*, 7, *c.* 4, 5, 10.

1. OXYARTE, -*tes*, roi des Bactriens, contemporain de Ninus Ier, remporta une grande victoire sur ce dernier, et lui tua cent mille hommes dans le combat. Justin, Arnobe, etc., le confondent avec Zoroastre. *Diod. de Sic.*

2. — prince asiatique, père de Roxane, femme d'Alexandre. C'est le même qu'Oxathrès, n° 2.

OXYBAPHON, mesure des Grecs pour les liquides, était le quart du cotyle, et valait un peu plus de six de nos centilitres. V. les *Tables des Mesures Grecques, IV*.

OXYBII, peuple de la Narbonnaise 2e, au S, sur le bord de la mer, entre la rivière Argentea et Antipolis.

OXYCANUS, roi des Prestes, peuple indien, fut tué dans une tour où il s'était renfermé quand Alexandre vint l'assiéger. *Q. C.*, 9, *c.* 10.

OXYDATE, -*tes*, Perse que Darius avait condamné au dernier supplice, mais qu'Alexandre fit gouverneur de la Médie. *Q. C.*, 6, *c.* 2: 8, c. 3.

OXYDRAQUES, -*acæ*, peuple de l'Inde en-deçà du Gange, vers le confluent de l'Hydraote et de l'Acésine. Ce peuple, réuni aux Malli, se défendit très-vigoureusement contre les Macédoniens. Alexandre manqua de perdre la vie au siége de leur capitale, parce qu'il s'était imprudemment jeté seul du haut des murs au milieu de leur ville. *Q. C.*, 9, *c.* 4, 5. V. PEUCESTÈS.

1. OXYLUS, père des Hamadryades. *Apollod.*, 1, *c.* 7.

2. — fils de Mars et de Protogénie. *Apoll.*, 1, *c.* 7.

3. — Etolien qui guida les Héraclides dans leur invasion dans le Peloponèse. Il obtint l'Elide en partage, et se rendit célèbre par la sagesse et l'équité avec lesquelles il régna. Il laissa la couronne à son fils Laïas. *Paus.*, 5, *c.* 4.

OXYNTAS, fils de Jugurtha, seconda Papius Mutilus contre le consul L. Julius dans la guerre sociale. *App.*

OXYNTHÈS, roi d'Athènes, 1149-1137 av. J. C.

OXYRINCHUS (*Behnééé*), une des principales villes de l'Egypte, dans l'Heptanomide, vers le S., à l'O. et près de Co, sur le bord occidental du canal de Joseph, branche artificielle du Nil.

OZA, fils d'Abinadab, de la cour de David, fut frappé de mort par le Seigneur, pour avoir mis sa main sur l'arche sainte. *Rois*, 2, *c.* 6, *v.* 3

OZÈNE (*Oujein*), v. de l'Inde, dans la partie inférieure de l'Indus, sur le Namadus.

OZENSARA, v. de la tribu d'Ephraïm, fut bâtie par Sara, petite-fille d'Ephraïm. *Paral*, 1, *c.* 7, *v.* 24.

OZI, fils de Bocci et père de Zaraias. Il fût le sixième grand-pontife des Juifs de la race d'Eléazar, dans le 12e siècle av. J. C. *Paral.*, 1, *c.* 6, *v.* 5; *Esdr.*, *c.* 7, *v.* 4.

1. OZIAS, roi des Juifs, plus communément nommé Azarias. V. AZARIAS, n° 4.

2. — fils de Micha, commandait dans Béthulie quand Holopherne vint assiéger cette place. *Jud.*, 6.

OZIEL, fils d'Iési, défit les Amalécites à la montagne de Séir. *Paral.*, 1, c. 4, *v.* 42.

OZINE, -*nes*, officier perse, condamné à mort, pour s'être révolté contre Alexandre-le-Grand. *Q. C.*, 9, *c.* 10.

OZOLES. V. LOCRIENS OZOLES. *Hérod*, 8, *c.* 32. — *Paus.*, 10, *c.* 38.

P

P. Chez les Grecs, dans l'ancien système de numération, Π. initiale de πέντε, cinq, valait 5, et toute lettre placée entre les deux jambages, acquérait une valeur cinq fois plus forte. Ainsi, Δ valant 10, l'on écrivait |Δ| pour 50; X, valant 1000, l'on écrivait |X| pour 5000. Dans le système numéral qui suivit, et qui est le plus usité, π', avec l'accent en-haut, valut 80; et ,π, avec l'accent en-bas, valut 80,000.

La valeur numérale du P était à Rome la même que celle du C, c'est-à-dire de 100. Cependant le P surmonté de la barre horizontale, qui lui donne une valeur mille fois plus grande, égalait non pas 100,000, mais 400,000.

P, soit seul, soit accompagné de quelques autres lettres, se trouve fréquemment dans les abréviations. Voici les principales :

P. *Plebs*; S. P. Q. R. *Senatus populusque romanus*; P. C. *Patres conscripti*; PC. *Procurator*; P. R. C. *Post Romam conditam*; P. Ex. R. *Post exactos reges*; P. Ka. ou Kal. *Pridiè kalendas*; PBL. *Publicus*; PC. PRT. *Præfectus Prætorio*; P. II (ou X ou C) S. L. *Pondo duarum* (ou *decem* ou *centum*) *semis librarum*.

PAAMYLA ou PAMYLA, Egyptienne de la Thébaïde, à qui une voix surnaturelle ordonna d'aller partout prêchant la naissance d'Osiris. C'est elle qui allaita le dieu nouveau-né, qui prit de là le nom de Paamylès.

PAAMYLÈS ou PAMYLÈS, surnom célèbre d'Osiris en Egypte. Il paraît qu'Osiris Pamylès était représenté à peu près sous la même figure que Priape chez les Grecs. Cependant, selon quelques auteurs, Pamylès signifiait en langue égyptienne *retenez votre langue*, et par conséquent n'était autre chose que le dieu du silence, Harpocrate.

PAAMYLIES ou PAMYLIES, *-lia*, fêtes égyptiennes en l'honneur d'Osiris Paamylès. Ces fêtes, qui se célébraient avec beaucoup de pompe après la moisson, consistaient principalement en une procession où l'on portait en triomphe la statue de Paamylès (V. ce nom).

PACALIES, *-lia*, fêtes que l'on célébrait à Rome en l'honneur de la paix (*pax, pacis*).

PACARIUS (DECIMUS), intendant de la Corse sous Othon, l'an 69 de J.C., voulant soumettre cette île à Vitellius, fit égorger ceux qui s'opposaient à son dessein. Les habitans reconnurent Vitellius un instant; mais bientôt ils se révoltèrent, et tuèrent Pacarius. *Tac.*, *Hist.*, 2, *c.* 16.

PACATIANUS (TITUS JULIUS MAXIMUS), était général des armées romaines dans les Gaules lorsqu'il se fit proclamer empereur, sur la fin du règne de Philippe l'Arabe. Il fut vaincu et mis à mort l'an 249 de J. C.

PACAVIUS (T.), était propriétaire d'une île que voulait acheter Clodius, tribun du peuple. Il la lui refusa. Clodius alors y fit transporter des matériaux comme si elle eût été à lui, et y fit bâtir sans que le propriétaire pût l'en empêcher. *Cic.*, *p. Mil.*, 55.

PACCHIUS (ANTIOCHUS), médecin, disciple de Philénide, florissait au commencement du 1er siècle, sous Tibère. Il avait ou disait avoir un remède souverain contre la douleur de côté; mais il le tint caché pendant sa vie, et à la mort il en légua la recette à Tibère, qui la fit déposer dans la bibliothèque publique. *Scribonius Largus*, *Tr. de la composition des médicamens.*

1. PACCIANUS, lieutenant de L. Sylla, fut envoyé au secours d'Ascalis, et tué sur le champ de bataille par Sertorius. *Plut.*

2. — (C.), Romain qui fut fait prisonnier par les Parthes à la bataille de Carrhes, où fut tué Crassus. Comme Paccianus ressemblait à ce général, le général vainqueur Surena le choisit pour représenter Crassus dans une pompe triomphale qu'il se préparait, à l'imitation du triomphe des Romains. *Plut.*

PACCIUS, mauvais poète latin, qui vivait sous Domitien. *Juv.*, 7, *v.* 12; 12, *v.* 99.

PACHANAMUNIS (*Tébeki*), v. du Delta, capitale du nome Sébennyte inférieur.

PACENSIS (EMILIUS), tribun des cohortes de Rome, fut dépouillé de cette charge par Galba; mais Othon la lui rendit dans la suite, et lui donna le commandement de son armée navale. Il fut tué à Rome par des partisans de Vitellius. *Tac.*, *Hist.*, 1, *c.* 20, 87; 2, *c.* 12; 3, *c.* 73.

PACHÈS, capitaine athénien, fils d'Epiclérus ou d'Epicurius, fut envoyé, l'an 427 av. J. C., pour soumettre les habitans de Lesbos, qui s'étaient révoltés, et prit Mitylène. A son retour à Athènes, ayant été cité en justice pour rendre des comptes, et craignant d'être condamné, il se tua lui-même. *Thucyd.* — *Arist.*, *Polit.*, 4. — *Diod. de Sic.*

PACHYNUM (*cap Passalo* ou *Passaro*), un des trois promontoires qui terminent la Sicile, était situé à l'E., et dans la partie la plus méridionale de l'île. *En.*, 3, *p.* 429 et 699. — *Strab.* — *Paus.*, 5, 1, 25. — *P. Méla*, 2, *c.* 7.

PACIDIANUS. V. PLACIDIANUS.

PACIEN (S.), évêque de Barcino (*Barcelone*), florissait sous le règne de Valens. Il mourut vers l'an 390, sous Théodose-le-Grand, après s'être distingué par ses vertus, son savoir et son éloquence. Il reste de lui, 1° trois *Lettres* au Donatiste Sempronien; 2° une *exhortation à la pénitence*; 3° un *Discours sur le baptême*. Son latin est élégant et pur, son raisonnement juste. Ses ouvrages ont été publiés par Jean du Tillet, Paris, 1538, in-4°. On les trouve aussi dans la Bibliothèque des Pères.

PACIFICUS, archidiacre de Vérone, du 6e siècle, inventa, dit-on, les horloges à roues et à ressorts. Avant lui on ne connaissait que les horloges de sable ou d'eau.

PACILUS (C. FURIUS), consul l'an de Rome 508, av. J. C. 251.

PACOME (S.), né de parens idolâtres, dans la Haute Thébaïde, vers 292, se convertit au christianisme, et devint bientôt lui-même chef du monastère de Tabène sur le Nil. Il mourut le 3 mai, 348. On a de lui, 1° une *Règle*, qu'on trouve dans sa vie; 2° onze *Lettres* imprimées dans le recueil de Benoît d'Aniane. Arnauld d'Andilly a traduit en français la vie de Pacôme, écrite en grec par un auteur inconnu.

PACONIANUS (SEXTIUS), ancien préteur, fut condamné à la prison comme complice de Séjan, l'an de J. C. 32. Il fut étranglé trois ans après

pour avoir composé des vers contre l'empereur dans sa prison. *Tac.*, *Ann.*, 6, *c.* 39.

1. PACONIUS (M.), condamné à mort par Tibère, comme ennemi du gouvernement impérial. *Suet.*, *Tib.*, 61. — *Tac.*, *Ann.*, 16, *c.* 28.

2 — AGRIPPINUS, philosophe stoïcien, fils du précédent, fut banni d'Italie par Néron, comme ayant hérité de son père la haine contre les empereurs. *Tacite*, *Ann.*, 16, *c.* 29.

3. — (M.), lieutenant de C. Silanus, proconsul d'Asie, fut un de ceux qui accusèrent ce général de concussion. *Tacite*, *Ann.*, 3, *c.* 67.

1. PACORUS, l'aîné des trente fils d'Orode, roi des Parthes, se signala par la défaite de Crassus, qu'il fit prisonnier, et dont il tailla l'armée en pièces, l'an 53 av. J. C. L'an 51 av. J. C. il fit une invasion en Syrie; mais fut repoussé par C. Cassius; plusieurs années après il y rentra, et soumit toutes les villes. De là il passa en Judée, où il donna le trône à Antigone, fils d'Hyrcan. Dans les guerres civiles des Romains, il prit le parti de Pompée, de Brutus et de Cassius; mais il fut défait et tué dans un combat par P. Ventidius, vers l'an 38 av. J. C. Orode son père le pleura amèrement *Tac.*, *Hist.*, 5, *c.* 9; *Germ.*, *c.* 37. — *Vell. Pat.*, 12, *c.* 78. — *Just.*, 42, *c.* 4.

2. — général et grand échanson du précédent, contribua puissamment à la réduction de la Syrie, entra dans Jérusalem, et fit prisonnier Phasaël, frère d'Hérode. *Jos.*, *Ant J.*, 15, *c.* 22, 27.

3. — fils de Vonone II, roi des Parthes, reçut de son frère Vologèse, qui régna après Vonone, la Médie à titre de royaume indépendant. Sous son règne une invasion d'Alains ruina le pays, et le força à fuir pour quelque temps dans les montagnes. C'est peut-être le même que le suivant. *Tacite*, *Ann.*, 15, *c.* 2, 14. — *Jos*, *Ant. Jud.*

4. — roi des Parthes, succéda à Vologèse, et fit, dit-on, alliance avec Décébale, roi des Daces, contre les Romains. Il régna de 90 à 100 de J. C. *D. Cass.* — *Pline*, 10, *ép.* 16.

5. — roi de Parthes après Vologèse III, régna de 192 à 199 de J. C.

6. — roi des Lazes, peuple de la Colchide, fut placé sur le trône par l'empereur Antonin.

1. PACTIUS ORPHITUS, officier de Corbulon, fut battu par les Parthes, contre lesquels il avait combattu sans l'ordre de son général. *Tac.*, *Ann.*, 13, *c.* 36.

2. — AFRICANUS, fut chassé du sénat sous Vespasien pour avoir fait périr injustement sous Néron deux frères de la famille des Scribonien, pour s'emparer de leurs richesses. *Tacite*, *Hist.*, 4, *c.* 41.

PACTOLE, *-lus* (*riv. de Sart*), petite riv. de la Lydie, vers le centre, prenait sa source au mont Tmolus, coulait au N. O., passait sous les murs de Sardes, et se jetait un peu au-dessous de cette ville dans l'Hermus. Cette rivière était célèbre par les paillettes d'or que l'on trouvait dans son lit. Les mythologues, qui amplifient tout, ont dit que ce fleuve roulait des flots d'or, et ils attribuent l'origine de cette propriété au bain qu'y prit Midas pour se débarrasser de sa faculté de tout métamorphoser en or. Le Pactole prit de là le nom de Chrysorrhoas (χρυσὸς, or; ῥέω, couler). Pline le nomme Tmolus. Strabon dit que de son temps on n'y trouvait plus de paillettes d'or. *Hérod.*, 1, *c.* 50; 5, *c.* 110. — *Enéide*, 10, *v.* 142. — *Strab.*, 18. — *Métam.*, 11, *v.* 86. — *Pline*, 33, *c.* 8. — *Hygin.*

PACTOLIDES, nymphes du fleuve Pactole.

PACTYAS, Lydien à qui Crésus confia la garde de ses trésors. Il se servit des immenses richesses du prince pour lever une armée, et arborer l'étendard de la révolte. Il assiégea la citadelle de Sardes; mais, ayant pris la fuite à l'arrivée des généraux persans, il se retira à Cumes, et ensuite à Lesbos, où il fut livré à Cyrus. *Herod.*, 2, *c.* 154. — *Paus.*, 2, *c.* 35.

1. PACTYES, *-ia* (*Saint-Georges*), v. de la Chersonèse de Thrace, sur la Propontide.

2. — mont. voisine d'Ephèse. *Strab.*, 14.

PACULLA MINIA, Campanienne, prêtresse de Bacchus, vers la fin du 3e siècle av. J. C. *T. L.*, 39, *c.* 13.

PACUVIUS CALAVIUS, sénateur de Capoue, se rendit par ses intrigues tout-puissant dans sa patrie, et la fit déclarer en faveur d'Annibal après la bataille de Cannes, 216 av. J. C. Annibal étant venu loger chez lui, Pérolla, son fils, qui tenait pour les Romains, conçut le projet d'assassiner le général carthaginois; mais Pacuvius l'en détourna. Tite-Live met à cette occasion dans sa bouche un discours admirable. *T. L.*, 23, c. 2.

2. — (M.) poète latin, neveu du poète Ennius, naquit à Brindes vers l'an 221 av. J. C., et se distingua également comme peintre et comme poète. Il composa des satires comme son oncle Ennius; mais il était surtout renommé pour ses tragédies. Il en composa 39, qui furent représentées à Rome, et dont il ne reste plus que les titres. Son Oreste passait pour son chef-d'œuvre. Cette pièce, quoiqu'écrite d'un style barbare, obscur et peu harmonieux, avait, au jugement de Cicéron et de Quintilien, des morceaux étincelans de beautés. On louait surtout dans Pacuvius la force des expressions et la vérité des caractères. Horace lui donne l'épithète de *docte*. Dans sa vieillesse Pacuvius se retira à Tarente, où il mourut à quatre-vingt-dix ans, vers 131 av. J. C. Il ne nous reste de lui que quatre cent trente-sept vers sans liaison, qu'on trouve dans la *Collection des poètes latins*. *Cic.*, *Orat.*, 2; *Rhét. à Héren.*, 2, *c.* 27. — *Hor.*, 2, *ép.* 1, *v.* 56. — *Quintil.*, 10, *c.* 1. — *A. Gel.*, 1, *c.* 24; 13, *c.* 2; 17, *c.* 21.

2. — (SEXTUS), tribun du peuple l'an de Rome 725, fut un des plus grands flatteurs d'Auguste, qui fut même obligé de réprimer son zèle.

PADÉENS, *-dæi*, peuple de l'Inde, sur la côte orientale. On les a confondu avec les Gangarides; ce sont peut-être les mêmes que les Pandéens, habitans du pays nommé Pandée par Hérodote.

PADINUM (*Bondéno*), v. de l'Italie sept., sur les confins de la Vénétie et de la Gaule cisalpine, était située sur le Pô, dans l'endroit où il se partage en plusieurs branches. *Pline*, 3, *c.* 15.

PADOUE, *-dua* et *Patavium*. V. PATAVIUM.

PADUS (*Pô*). V. Pô.

PADUSA, nom donné à la branche la plus méridionale du Padus ou Pô, qui se jetait dans la mer Adriatique. Les anciens y ouvrirent un canal, qui conduisait jusqu'à Ravenne. *En.*, 11, *v.* 455.

PÆAN (παίω, frapper), surnom d'Apollon, pris de l'hymne que l'on chantait en mémoire de la victoire que ce dieu avait remportée sur le serpent Python. Cette hymne, qui portait aussi le nom de Pæan, finissait par cette exclamation : « *Io Pæan!* » espèce de refrain qui, dit-on, signifie : « lance tes flèches, Apollon. » *Juv.*, 6, *v.* 171. — *Métam.*, 1, *v.* 538.; 14, *v.* 720. — *Phars.*, 1.

PÆDICULI. V. PEDICULES.

PÆMANI. V. PEMANES.

PÆONIA. V. PÉONIE.

PÆSTUM ou POSIDONIA, v. d'Italie. V. PÆSTUM.

PÆSUM ou PÆSUS, ou APÆSUS, v. de la Mysie, entre Parium et Lampsaque, sur un fleuve de même nom, qui se jetait dans la Propontide. Cette ville ayant été détruite, ses habitans se réfugièrent à Lampsaque. *Iliade*, 2, *v.* 335. — *Herod.*, 5, *v.* 117.

PÆTUS. V. PÉTUS.

PAGÆ (*Psató*) ou PEGÆ. V. PÈGES.

PAGANALIES, *-lia*, fêtes que les Romains célébraient dans les villages en l'honneur de Cérès. Elles se célébraient dans les villages (*pagi*), en janvier. Denys d'Halicarnasse (4, *c.* 4) en attribue l'institution à Servius Tullius.

PAGASE, *-sus*, guerrier troyen, tué par Camille, reine des Volsques. *Enéide*, 1, *v.* 670.

PAGASES, *-sa* (*Volo*), v. de la Thessalie, dans la Magnésie, sur le bord de la mer, un peu à l'E. d'Iolcos. C'est là, dit-on, que fut construit le navire Argo, qui porta les Argonautes en Colchide; ce qui fit donner à ce vaisseau l'épithète de *Pagasæus*. Pline confond Pagases avec Démétrias, sans doute parce que les habitans de la première de ces villes s'établirent dans la dernière, à cause de sa situation avantageuse. La ville de Pagases fit donner le nom de *golfe Pagasétique* à un petit enfoncement de la mer Egée, entre la presqu'île de Magnésie et la Phthiotide. *Ov.*, *Métam.*, 7, *c.* 1.; 8, *v.* 349. — *Phars.*, 2, *v.* 715; 6, *v.* 40. — *Méla*, 2, *c.* 3 *et* 7. — *Strab.*, 9. — *Properce*, 1, *él.* 20, *v.* 17. — *Pline*, 4, *c.* 8. — *Apollon. de Rhod.*, 1, *v.* 238.

PAGÉE, v. de la Mégaride. V. PAGES.

PAGRÉE, *-ræa*, v. de la Syrie septentrionale, dans la Séleucide, au N., sur les confins de la Cilicie. *Strab.*, 16.

PAGIS, fleuve d'Afrique, vers le N. *Tac.*, *Ann.*, 3, *c.* 20.

PAGUS, montagne de la Lydie occidentale, vers le N. de la côte; c'est au pied de cette montagne qu'était bâtie la ville de Smyrne.

PAINS DE PROPOSITION, espèce de pains que les Juifs offrait dans les sacrifices, et dont il n'était permis qu'aux prêtres et aux lévites de manger.

PAIX, *Pax*, divinité allégorique des anciens. Les Athéniens la représentaient tenant Plutus sur ses genoux, pour marquer que la Paix est la source des richesses. Ils lui érigèrent un autel, après la victoire que le général Timothée remporta sur les Lacédémoniens. Les Romains la représentaient tenant d'une main une branche d'olivier, et de l'autre la corne d'abondance; quelquefois tenant un caducée, un flambeau renversé et des épis de blé, et ayant dans son sein Plutus encore enfant. L'empereur Vespasien lui bâtit à Rome un temple, qui fut la proie des flammes sous le règne de Commode. Les savans avaient coutume de s'assembler dans ce temple, et même d'y déposer leurs ouvrages. *Corn. Nép.*, *Timoth.*, 2.

PALACUM. V. PALATIUM.

PALÆ-PAPHOS. V. PAPHOS.

PALÆ-POLIS. V. PALÉPOLIS.

PALÆ-SCEPSIS, pet. v. de la Troade, près de Scepsis, au S. O., sur les sources de l'Esèpe. *Strab.* — *Pline.* — *Ptolém.*, 5, *c.* 2. — *Plut.*

PALÆ-SIMUNDUM (*Iafana-Patnam*), v. capitale de l'île de Taprobane, sur la côte méridionale, avec un beau port. C'était la résidence ordinaire du roi de Taprobane.

PALÆ-SIMUNDUS, fleuve de l'île de Taprobane, qui sortait du lac Mégisba, et se déchargeait dans le port de Palæ-Simundum.

PALÆ-TYRUS, surnom de l'ancienne ville de Tyr, après qu'elle eut été ruinée par par Nabuchodonosor. V. TYR. *Strab.*, 16.

PALAMÈDE, *-des*, fils de Nauplius, roi d'Eubée et descendant de Bélus, fut chargé par les princes grecs d'amener au siége de Troie Ulysse, qui feignait d'être fou afin de ne pas y aller. Palamède, pour le forcer à se découvrir, mit le jeune Télémaque devant la charrue dont Ulysse affectait de faire usage dans les accès de sa folie. Celui-ci craignant de blesser son fils, détourna la charrue et prouva par cette action qu'il avait toute sa raison. Il fut donc obligé de renoncer à la feinte; mais, irrité d'avoir été joué et surpassé en adresse, il résolut de se venger. Pour y parvenir il corrompit un des esclaves de Palamède, et l'engagea à enfouir une somme considérable dans la tente de son maître. Ensuite il contrefit une lettre de Priam qui remerciait le fils de Nauplius des services qu'il rendait aux Troyens, et lui donnait avis de la somme qu'il lui envoyait. Cette lettre fut interceptée, et remise aux princes grecs. Palamède, forcé de comparaître devant eux, protesta de son innocence; mais la somme, trouvée dans sa tente venant à l'appui de la lettre, fit croire à tous qu'il était coupable. En conséquence il fut lapidé à la tête de l'armée. Homère ne parle point de la fin tragique de Palamède. Pausanias rapporte qu'Ulysse et Diomède, l'ayant surpris à la pêche, le jetèrent à la mer.

On assure que Palamède inventa, pendant le siége de Troie, ces quatre lettres de l'alphabet grec, Θ, Ψ, Χ, Φ. On lui attribue aussi l'invention des poids, des mesures, des dez et du jeu des échecs. Il fut le premier qui sut ranger un bataillon, qui plaça des sentinelles autour des camps, et qui inventa le mot d'ordre. *En.*, 2, *v.* 81. — *Métam.*, 13, *v.* 56 et 308. — *Paus.*, 1, *c.* 31. — *Apollod.*, 2. — *Dict. de Crète*, 2, *c.* 15. — *Hyg.*, *fab.* 95, 105. — *Martial*, 13, *ep.* 75. — *Pline*, 7, *c.* 56.

PALAMMÉENS, *-mei*, dieux malfaisans, toujours occupés à nuire aux hommes. Ils sont les mêmes que les dieux Telchines. Jupiter était surnommé Palamméen parce qu'il punissait les coupables.

PALANDAS (*Barago* ou *Bragn*), nom donné à l'une des branches du Daona.

PALANTE. V. PHALANTE.

PALANTIE. V. PALLANTIE.

PALATHO, fille d'Hyperboree, épousa Hercule, de qui elle eut Latinus.

PALATIA, une des femmes de Latinus, donna, selon quelques-uns, son nom au mont Palatin.

PALATIN (MONT), *-tinus*, la plus haute des sept collines de Rome, près de la rive orientale du Tibre. Ce fut là que Romulus jeta les premiers fondemens de la capitale de l'Italie. Le mont Palatin prit son nom ou de la déesse Palès, ou des Palatins, *Palatini*, anciens habitans de ces lieux, et originaires de Pallantium en Arcadie, ou de *Balare* ou *Palare*, mot latin qui signifie bêlement, ou peut-être du mot *Palantes*, qui signifie *errans*, parce que les habitans de ces cantons étaient errans avant qu'Evandre leur eût donné des lois, ou de Pallantie, ville d'Arcadie, patrie d'Evandre, qui fonda sur ce mont un village du même nom. C'est sur cette montagne qu'Auguste se fit élever un palais (*palatium*), qui depuis a donné son nom à tous les palais; c'est aussi là qu'on célébrait les jeux Palatins en l'honneur d'Auguste. *Dion Cass.*, 53. — *S. Ital.*, 12, *v.* 709. — *T. L.*, 1, *c.* 7, 33. — *Métam.*, 14, *v.* 822. — *Juv.*, 9, *v.* 23. — *Martial.*, 1, *ép.* 71. — *Cic.*, *Catil.*, 1. — *Just.*, 43, *c.* 1.

PALATINA, déesse particulièrement révérée sur le mont Palatin. Son prêtre se nommait *Palatualis*, et le sacrifice qu'on lui faisait *Palatual*, *Palatuar* ou *Palatiar*.

PALATINS, *-tini*. Les prêtres saliens étaient ainsi surnommés, parce que c'était sur le mont Palatin qu'ils célébraient les fêtes de Mars.

PALATINS (JEUX), *Ludi Palatini*, jeux institués par Livie en l'honneur d'Auguste, ou, selon quelques autres, par Auguste lui-même, en l'honneur de Jules-César. Ils prirent leur nom d'un temple situé sur le mont Palatin, où on les célébrait tous les ans pendant huit jours, à partir du 15 décembre.

PALATINUS, surnom d'Apollon, pris du temple qu'Auguste lui éleva sur le mont Palatin. C'est dans ce temple qu'étaient déposés les livres sybillins. L'empereur y forma aussi une très-belle bibliothèque, célèbre sous le nom de Bibliothèque d'Apollon Palatin. *Hor.*, 1, *ép.* 3, *v.* 1.

1. **PALATIUM** ou PALACIUM, petit village du mont Palatin, sur l'emplacement duquel fut bâtie la ville de Rome.

2. — (*Psaltz*), lieu de la Gaule, dans la 1e Belgique.

3. —v. de la Chersonèse de Thrace.

PALATUA, déesse que l'on adorait à Rome comme la patrone du mont Palatin, où elle avait un temple magnifique.

1. **PALÉE**, *-lea*, ou PALES, *-la*, ou PALÉIDE, *-leis*, petite v. de l'île de Céphallénie, vers l'O., sur un petit golfe.

2. — (*Bonifacio*), petite v. de l'île de Corse. *Paus.*, 6, *c.* 15.

3. — ou PALÉPAPHOS. V. PAPHOS, n° 1.

1. **PALÉMON** ou PALÆMON, *myth.*, dieu marin, fils d'Athamas et d'Ino, porta d'abord le nom de Mélicerte. V. MÉLICERTE.

2. — fils de Neptune, accompagna les Argonautes.

3. — fils de Vulcain ou d'Etolus.

4. — fils de Priam.

5. — fils d'Hercule et d'Iphioné.

6. — berger des Eglogues de Virgile, 3, *v.* 53.

PALÉMON, *hist.* (Q. RHEMNIUS). V. RHEMNIUS.

PALÉMONIUS, un des Argonautes, fils de Lernus ou Vulcain.

PALÉOPOLIS. V. PALÉPOLIS.

PALÉPHATE, *-læphatus*, *hist.*, ancien poète, philosophe, ou plutôt grammairien, natif d'Athènes ou de Paros, qui, selon Suidas, était contemporain de Thucydide, mais dont l'époque est incertaine. On le place communément entre le siècle d'Aristote et celui d'Auguste. Il composa un ouvrage intitulé *De incredibilibus* ou Des choses incroyables, dans lequel il essayait d'expliquer la fable par l'histoire. Cet ouvrage était divisé en cinq livres, dont le premier seul est parvenu jusqu'à nous. L'auteur manque totalement de méthode et de critique. On trouve ordinairement cet ouvrage imprimé avec les fables d'Esope. La meilleure édition est celle de Fischer, Léipsick, 1773. Cet ouvrage a été traduit en français par God. Polier de Boitens, Lausanne, 1771. On attribue aussi à Paléphate un poème sur la Création du monde ou *Cosmopée*. Quelques-uns distinguent deux Paléphate : l'auteur du traité *De incredibilibus*, et l'auteur de la *Cosmopée*. Ils placent celui-ci avant Homère. *Suid.*

PALÉPHATE, *-te*, *géog.*, v. de la Thessalie, fut ruinée par Philippe, 198 av. J. C. *T. L.*, 32, *c.* 13.

1. **PALÉPOLIS**, *Palæpolis*, c'est-à-dire *l'ancienne ville* (ἡ πάλαι πόλις), v. de Campanie, vers le S., près de la côte et de Néapolis ou *Ville-Neuve*, qui fut ainsi nommée (νέα, neuve; πόλις, ville) par opposition à Palépolis. Elle était si voisine de Néapolis qu'elle y fut par la suite enclavée, et perdit son nom. Elle fut prise par les Romains l'an de Rome 428 (326 av. J. C.). *T. L.*, 8, *c.* 22.

2. — petite île de la côte d'Espagne. *Strab.*

3 et 4. —V. PALÉE.

PALÈS, déesse des bergeries, en l'honneur de laquelle les Romains célébraient des fêtes appelées Palilies *Géorg.*, 3, *v.* 1 *et* 294. — *Ov.*, *Fast.*, 4, *v.* 722.

PALÉSCEPSIS. V. PALÆSCEPSIS.

PALÉSIMONDE. V. PALÆSIMUNDUS, PALÆSIMUNDUM.

PALESTE, *-læsta*, *géog.*, village d'Epire, vers l'extrémité N. O., près d'Oricus, entre les monts Acrocérauniens et la ville de Phénice. C'est là que César descendit avec sa flotte lors du commencement de la guerre civile, 48 ans av. J. C *Phars.*, 5, *v.* 460.

PALESTE, *archéol.*, mesure grecque, la même que le palme grec. V. ce mot.

PALESTÈS, *palæstes*, c'est-à-dire *lutteur* (παλαιστής). Jupiter fut ainsi surnommé parce qu'il prit la figure d'un athlète pour combattre contre Hercule, qui lui céda la victoire dès qu'il le reconnut.

PALESTINE, *Palestina*, contrée de l'Asie. Le nom de Palestine, pris dans un sens limité, s'applique seulement au pays des Philistins ou Palestins, qui s'étend le long de la Méditerranée, depuis Gaza au S. jusqu'à Lydda au N.

Dans un sens plus étendu il est synonyme de Judée, et comprend tout le pays situé le long de la Méditerranée, depuis la Syrie au N. jusqu'à l'Arabie au S. Ses limites orientales sont peu précises. La Palestine était divisée en deux parties du N. au S. par le Jourdain. La partie occidentale se divisait du N. au S. en Galilée, Samarie et Judée proprement dite; et la partie orientale se divisait en Auranitide, Batanée, Pérée. Cette division était indépendante de celle en douze tribus. V. JUDÉE.

A une époque bien postérieure on la divisait en deux parties principales, la Palestine 1re au N., et la Palestine 2e au S. On y annexa une 3e Palestine, sous le nom de Palestine salutaire; elle était formée en grande partie de l'Arabie pétrée. *Hérod.*, 2, *c.* 5; 7, *c.* 89. — *Tac.*, *Hist.*, 5, *c.* 6. — *Jos.*, *Ant. Jud.*

PALESTINES, *Palestinæ*, déesses qu'on croit les mêmes que les furies. On ne connaît pas bien la raison de ce nom. *Ov.*, *Fast.*, 4, 233.—*Luc.*, *Phar.*, 5, 460.

PALESTINUS, *myth.*, fils de Néphène, roi de Thrace, se précipita dans le Canosus, qui prit de lui le nom de Palestinus, et qu'ensuite on appela Strymon.

PALESTINUS, *géog.*, ancien nom du fleuve Strymon. V. ce mot.

PALESTRE, *-læstra*, *myth.*, fille de Mercure à laquelle on attribue l'invention de la lutte. D'autres la disent fille d'Hercule, et croient qu'elle fut l'inventrice d'une espèce de ceinture, de tablier ou d'écharpe, dont les athlètes se servaient pour cacher ce que l'honnêteté défend de découvrir.

PALESTRE, *-læstra*, *archéol.* (πάλη, lutte), espèce d'école publique où l'on formait les athlètes aux différens exercices du corps, était à peu près le même que dans les gymnases (V. ce mot). Les jeux qui y étaient en usage s'appelaient *exercices palestriques*. Ces exercices étaient au nombre de neuf, savoir : la lutte, le pugilat, le pancrace, la course, l'hoplomachie, le saut, le disque, le trait et le cerceau.

PALET ou DISQUE. Le palet ou disque était de pierre, de fer ou de cuivre, épais de trois

ou quatre doigts, un peu ovale et long de plus d'un pied. La pesanteur de cet instrument était telle que ceux qui voulaient le transporter d'un lieu à un autre étaient obligés de le mettre sur l'épaule; les mains seules n'auraient pas suffi pour en soutenir long-temps le poids : les athlètes qui s'exerçaient à ce jeu s'appelaient *discoboles*.

Avant que de pousser le disque, ils avaient soin de le frotter de sable ou de poussière, ainsi que la main qui le soutenait, afin de le rendre moins glissant et de le tenir plus ferme. La victoire était pour celui qui avait lancé le disque plus haut et plus loin que les autres. Cet exercice était fort en usage en Grèce et à Rome

PALEUR. Les Romains en avaient fait un dieu. Tullus Hostilius, roi de Rome, voyant ses troupes sur le point de prendre la fuite, voua un temple à la Crainte et à la Pâleur, qui fut élevé hors de la ville. V. PALLORIENS.

PALFURIUS SURA, consulaire qui sous Néron combattit publiquement avec une jeune fille de Lacédémone pour plaire à l'empereur. Dans la suite il fut exclu du sénat par Vespasien, qui le soupçonnait d'être partisan de Vitellius, et se livra avec quelques succès à l'éloquence et à la poésie. Sous Domitien il reparut à la cour, et s'y concilia la faveur impériale par ses bassesses et ses délations. *Juv.*, 4. *v.* 53.

PALIBOTHRA ou PALIMBOTHRA (peut-être *Patel-Pouther* ou *Palna*), la plus grande et la plus riche ville de l'Inde, au confluent du Gange et du Jomanès. Cette ville était la capitale des Prasii, qui en ont quelquefois reçu le nom de *Palibothri*, ainsi que tous les habitans du pays compris entre le Gange et l'Indus. On en voit encore les ruines près d'*Alla-Abad*. *Strab.*, 15. — *Ptol.*, 7, *c.* 1. —*Diod. de Sic.*

PALIBOTHRI, nom donné aux Prasii, du nom de la ville de Palibothra, leur capitale (V. ce mot). On l'a même quelquefois étendu à tous les habitans des pays compris entre l'Indus et le Gange.

PALIBOTHROS. V. JOMANÈS.

PALICA, v. de Sicile, près du temple des dieux Palices.

PALICANUS (M. LOLLIUS), tribun du peuple, contribua au rétablissement du tribunat dans tous ses droits, vers l'an de Rome 677. *Cic.*, *à Att.*, 1, *ép.* 10; *Brut.*, *c.* 118; *Verr.*, 4, *c.* 69. — *Val. Max.*, 3, *c.* 8.

PALIDROMOS PROMONTORIUM (*Bab-el-Mandeb*), promontoire de l'Arabie, sur la côte méridionale.

PALICES, -*ci*, nom commun à deux frères jumeaux, fils de Jupiter et d'une nymphe nommée Etna ou Thalie. Le nom de Palices leur fut donné parce que leur mère, honteuse de sa faiblesse, ou voulant se soustraire à la jalouse fureur de Junon, pria son amant de la cacher dans les entrailles de la terre, et que, lorsque son terme fut arrivé, la terre s'ouvrit pour laisser sortir ses deux fils, qui revinrent du fond de la terre (πάλιν ἵκοντο). Leur culte était extrêmement répandu en Sicile, et ils y avaient un temple magnifique, près duquel étaient deux petits bassins d'eau bouillante et sulfureuse, redoutables aux parjures. Après s'y être purifié par un bain, on prêtait un serment; si ce serment était faux ou si l'on avait l'intention de violer sa promesse, on tombait dans le lac ou on mourait en revenant. D'autres disent qu'on était dévoré par une flamme secrète. Il y avait aussi près de là un oracle assez célèbre. Dans l'origine on offrait aux frères Palices des victimes humaines; mais cette coutume fut abolie dans la suite, et on ne leur offrit plus que des fruits. Leurs temples servaient d'asile aux esclaves fugitifs. *Virg.*, *En.*, 9, *v.* 585. — *Ov.*, *Met.*, 5, *c.* 11. — *Diod.*, 2. —*Macrob.*, 5, *c.* 10.—*Sil. Ital.*, 14, *v.* 219.

PALILIES, -*lia*, fêtes que les Romains célébraient tous les ans, en l'honneur de la déesse Palès, le 21 avril, anniversaire du jour où Romulus avait jeté les fondemens de la ville de Rome. Ce jour là les bergers se purifiaient avec des parfums mêlés avec du sang de cheval, des cendres d'un veau nouvellement tué, et des tiges de féves. Ils purifiaient aussi les bergeries et les troupeaux avec de l'eau, du soufre, de l'olivier, du pin et du romarin. Ils offraient à la déesse du lait, du vin cuit et des gâteaux de millet. Quelques auteurs nomment ces fêtes Parilies, *Parilia*, *quasi à pariendo*, parce que Palès présidait à la fécondité des troupeaux. *Ov.*, *Fast.*, 4, *v.* 721.—*Métam.*, 14, *v.* 774. — *Properc.*, 4, *él.* 1, *v.* 19. — *Tibul.*, 2, *él.* 5, *v.* 87.

PALIMPSESTE (πάλιν, de nouveau; ψηστος, de ψάω, racler, polir), nom donné par les anciens à des parchemins manuscrits, que l'on faisait gratter pour y écrire de nouveau (*Cic.*, *Let. fam.*, 7, 18). C'est dans le moyen âge surtout que le défaut de science et d'industrie à la fois rendit commun l'usage des palimpsestes. On détruisit un grand nombre d'ouvrages précieux, dont on employait le parchemin à écrire des légendes. M. Mai, savant bibliothécaire de Milan, est parvenu à retrouver sous la nouvelle écriture des Palimpsestes, des fragmens assez considérables d'auteurs anciens, de Fronton, de Symmaque, des lettres d'Antonin le Pieux, et de M. Aurèle, et tout récemment (1822) le *Traité de la République* de Cicéron presque tout entier.

PALINGÉNÉSIE, -*sis*, (πάλιν, derechef; γένεσις, naissance), c'est-à-dire résurrection, seconde naissance, doctrine particulière aux Gaulois. Ils croyaient qu'après un certain nombre de révolutions, l'univers serait dissous par l'eau et par le feu, et qu'il renaîtrait de ses cendres; qu'ainsi rien ne se détruisait. Les stoïciens admettaient une palingénésie universelle.

PALINURE, -*rus*, *myth.*, pilote du vaisseau d'Enée, qui, étant tombé dans la mer pendant son sommeil, resta pendant trois jours à la merci des flots, et fut jeté le quatrième sur la côte d'Italie, près de Vélie ou Elée, dont les habitans laissèrent son corps sans sépulture sur le rivage. Quelque temps après Enée, étant descendu aux enfers, y trouva Palinure parmi ces ombres malheureuses que Charon repoussait de sa barque, parce qu'elles étaient privées des honneurs funèbres. A son retour sur la terre, il lui éleva un tombeau sur un cap auquel il donna le nom de Palinure. *En.*, 3, *v.* 513; 5, *v.* 840; 6, *v.* 341. — *Méla*, 2, *c.* 4. — *Strab.*

1. PALINURE, *rum prom.*, *géog.* (*Capo di Palinuro*), promont. de la Lucanie, sur la côte occidentale, vers le milieu, entre la ville d'Elée et l'embouchure du fleuve Melpès, avait, dit-on, pris son nom de Palinure, pilote d'Enée, qui y avait un cénotaphe. V. PALINURE, *myth.*

2. — lieu de l'île de Samos. *T. L.*, 37, *c.* 11.

PALIQUES. V. PALICES.

PALISCORUM ou PALICORUM STAGNUM, nom commun à deux petites mares ou bassins auprès du temple des frères Palices. V. PALICES.

PALISQUES. V. PALICES.

PALIURE (*Nahil*), fl. d'Afrique, dans la Libye, séparait la Libye supérieure de l'inférieure, et se jetait dans la Méditerranée.

2. — v. de la Libye sept., à l'embouchure du fleuve de même nom. *Strab.*, 17.

PALLA, *myth.*, Amazone, tuée par Hercule.

PALLA, *archéol.*, longue robe traînante, dont se servaient les comédiens romains lorsqu'ils repré-

contaient des tragédies. On la nommait aussi *Syrma*. On donnait encore le nom de *Palla* à une espèce de manteau, si particulièrement affecté aux femmes, que les hommes ne pouvaient s'en servir sans se déshonorer. Ce manteau se mettait par-dessus la *Stola*.

PALLACOPAS, canal de la Babylonie, qui conduisait de l'Euphrate à une espèce de lac situé dans l'intérieur du pays. Alexandre en fit réparer l'ouverture. *Arr.*, 7, *c.* 11.

1. PALLADE, *-dius*, surnommé LE NOIR ou LE BASANÉ, grammairien de Padoue, florissait dans le 3e siècle. On a de lui un *Commentaire* sur Catulle et un *Traité des îles*.

2. — natif de Cappadoce, évêque d'Hélénopolis en Bithynie, en 401, puis d'Aspone. On a de lui *l'Histoire des solitaires*, appelée l'histoire Lausiaque, parce qu'il la composa à la prière de Lausus, gouverneur de Cappadoce, auquel il la dédia en 420. Hervet l'a publié en latin, Paris, 1555, in-4°.

3. — (RUTILIUS TAURUS ÆMILIANUS), écrivain romain, vivait vers le 5e siècle, un peu avant Cassiodore. Il est auteur d'un traité d'agriculture, *De re rusticâ*, publié et traduit, Paris, 1715, par Saboureux de la Bonnetière. Il a laissé aussi quelques poésies; c'est peut-être lui qui est auteur de quelques épigrammes qu'on trouve dans l'Anthologie.

PALLADES, jeunes filles consacrées à Jupiter, dans la ville de Thèbes en Egypte. On les choisissait parmi les plus belles et dans les plus nobles familles. L'une d'elles devait se prostituer jusqu'à ce qu'elle fût nubile, et jusqu'à son mariage on la pleurait comme morte. *Strab.*

PALLADIUM, célèbre statue de Minerve ou Pallas, qui représentait cette déesse assise ou, selon d'autres, debout et comme marchant, tenant une pique d'une main, une quenouille et un fuseau de l'autre. Cette statue tomba du ciel, selon les uns, près de la tente d'Ilus, dans le temps que ce prince jetait les fondemens de la citadelle de Troie, et selon d'autres, à Pessinonte en Phrygie. Quelques-uns disent que cette statue fut faite des ossemens de Pélops, et que l'atlantide Electre la donna à son fils Dardanus. Selon Apollodore, ce n'était qu'une sonnerie à ressorts.

Quoi qu'il en soit, on croyait généralement que l'existence de Troie dépendait de la possession du Palladium; aussi les Grecs chargèrent-ils Ulysse et Diomède de l'enlever. Ils y réussirent par la trahison d'Hélénus, fils de Priam, qui se vengea par là de n'avoir pas obtenu la main d'Hélène après la mort de Pâris. Cette violence excita la colère de Minerve. Le Palladium parut s'animer, et des flammes s'échappèrent de ses yeux. Quelques auteurs disent que les Grecs n'enlevèrent point le véritable Palladium, mais une statue de même grandeur et de même forme que l'on avait placée tout auprès, afin de tromper les sacriléges qui seraient tentés de la dérober. Ils ajoutent qu'Enée apporta le véritable Palladium en Italie; que dans la suite les Romains le conservèrent avec le plus grand soin dans le temple de Vesta, et que c'était un secret qui n'était connu que des vestales. *Il.*, 10. — *Ov.*, *Fast.*, 6, *v.* 442, etc.; *Métam.*, 13, *v.* 336. — *En.*, 2, *v.* 166; 9, *v.* 151. — *Phars.*, 9. — *Juv.*, 3, *v.* 139. — *Dict. de Crète*, 1, c. 5. — *Apollod.*, 3, *c.* 12. — *Den. d'Hal.*, 1, *c.* 15. — *Dar. le Phryg.* V. PALLAS.

PALLADIUS. V. PALLADE.

1. PALLANTÉE, *-teum*, v. d'Arcadie, voisine de Mantinée, bâtie par Pallas, un des fils de Lycaon. C'est la patrie d'Evandre, qui, étant venu s'établir en Italie, donna le nom de sa ville natale à la ville qu'il fonda. *Paus.*, *Arc.*

2. — v. ou citadelle bâtie en Italie par Evandre, sur les bords du Tibre, fut ainsi nommée de la ville de Pallantée, en Arcadie, patrie de ce prince, ou du mont Palantin ou Palatin, où elle était située. *En.*, 8, *v.* 54, 341. — *Den. d'Hal.*, 1, *c.* 31.

PALLANTIAS, nom patronymique de l'Aurore, que quelques auteurs font fille du géant Pallas. *Métam.*, 9, *fab.* 12.

PALLANTIDES, fils de Pallas, frère d'Egée. Ces princes étaient au nombre de cinquante. Ayant voulu enlever à Thésée, fils d'Egée, le royaume d'Athènes, ils furent tous tués par ce héros. *Plut.*, *Thés.* — *Paus.*, 1, *c.* 22.

PALLANTIE, *-tia* (*Pallentia*), v. de l'Espagne citérieure, chez les Vaccéens selon Ptolémée; chez les Arévaces selon Strabon, était une place très-forte. Le consul L. Lucullus tenta inutilement, 151 av. J. C., de s'en emparer. *Ptol.*, 2, *c.* 6. — *Appien.* — *P. Méla*, 2, *c.* 6.

PALLANTIUM. V. PALLANTÉE.

1. PALLAS, *myth.*, déesse de la guerre. Les uns la distinguent de Minerve; les autres la confondent avec elle. C'est Pallas la guerrière qu'Hésiode fait sortir du cerveau de Jupiter, et qu'il appelle la Tritonienne. Il la peint comme vive, violente, indomptable, aimant le tumulte, le bruit, la guerre et les combats. Selon Apollodore, Minerve et Pallas ne peuvent être confondues. Cette dernière était fille de Triton, à qui l'éducation de Minerve fut confiée. Toutes deux, dit-il, aimaient également les exercices des armes; un jour qu'elles s'étaient défiées à un combat singulier, Pallas allait porter à Minerve un coup dont elle aurait été blessée dangereusement si Jupiter n'eût mis l'égide devant sa fille. Pallas à cette vue fut épouvantée; et, tandis qu'en reculant elle regardait cette égide, Minerve la blessa à mort. Sa rivale la regretta, et pour se consoler, elle fit une image toute semblable à Pallas, et arma sa poitrine de l'égide qui avait causé sa frayeur; c'est là l'origine du célèbre *Palladium*. L'Atlantide Electre, ajoute Apollodore, se réfugia auprès de ce *palladium* dans le temps d'une grande peste, et elle l'apporta à Ilium. Le roi Ilus fit alors construire un temple magnifique dans lequel on le plaça. V. PALLADIUM et MINERVE.

2. — père de Minerve, peut-être le même que le suivant, voulut violer sa fille, et fut tué par elle. *Cic.*, *Nat. des D.*

3. — géant, fils du Tartare et de la Terre, fut vaincu et tué par Minerve, qui se revêtit de sa peau; c'est ce qui, dit-on, la fit nommer *Pallas*. *Apollod.*, 3, *c.* 12.

4. — fils de Crius et d'Eurybie, épousa Styx, fille de l'Océan, dont il eut l'Honneur, la Victoire, la Force, la Violence. *Hés.*, *Théog.*, *v.* 375.

5. — un des fils de Lycaon, donna son nom à la ville de Pallantium en Arcadie, qu'il avait bâtie. *Paus.*, *Arcad.*

6. — fils de Pandion et frère d'Egée, roi d'Athènes, fut père de Clytus et de Butès et le chef de la famille des Pallantides. *Métam.*, 7, *fab.* 17. — *Apoll.*

7. — fils d'Evandre, conduisit un corps de troupes au secours d'Enée, et fut tué par Turnus, roi des Rutules, après avoir combattu avec la plus grande valeur. Enée lui fit de magnifiques funérailles. Le vieux Evandre fut inconsolable de cette mort. *En.*, 8, *v.* 104; 10, *v.* 362; 11, *v.* 2.

8. — fils d'Hercule et de Dyna, fille d'Evandre,

1. PALLAS, *hist.*, d'abord esclave d'Antonia, belle-sœur de Tibère, puis affranchi de Claude, célèbre

par son crédit et ses richesses. C'est lui qui conseilla à son maître d'épouser Agrippine, d'adopter Néron, et de le désigner son successeur. Dans la suite il contribua avec Agrippine à hâter la mort de Claude, et à faire monter Néron sur le trône. La haute fortune à laquelle il parvint le rendit si orgueilleux qu'il ne parlait à ses esclaves que par signes. Néron, devenu empereur, oublia les services de Pallas. Il l'éloigna, et bientôt après le fit mourir, pour s'emparer de ses richesses, l'an 61 de J. C. *Tac.*, *Ann.*, 11, *c.* 29, 38; 12, *c.* 2, 25, 53; 13, *c.* 2, 14, 23; 14, *c.* 65. —*Dion Cass.*

2. — septième femme d'Hérode-le-Grand, mère de Phasaël. *Jos.*, *Ant. Jud.*

PALLE ou PALLÉE, v. de l'île de Céphallénie. V. PALÉE.

PALLÈNE, *hist.*, fille de Sithon, roi de la Chersonèse de Thrace, donna son nom à la presqu'île de Pallène. V. SITHON.

1. PALLÈNE, *géog.*, primitivement PHLEGRA (presqu'île de *Cassandre*), la plus occidentale des trois petites péninsules qui terminaient au S. la Chalcidice en Macédoine, s'étendait dans la mer Egée, entre le golfe Thermaïque au S. et le golfe Toronaïque au N. E. Potidée, Scione, Menda en étaient les villes principales. Selon quelques auteurs, ce fut dans cette contrée que les géans firent la guerre aux dieux. Les habitans avaient passé jadis pour avoir des ailes. *Hérod.*, 7, *c.* 123. —*Ptol.*, 3, *c.* 13. — *T. L.*, 31, *c.* 45; 44, *c.* 11; 45, *c.* 30. —*Géorg.*, 4, 391.—*Ov.*, *Met.*, 15, *v.* 357.

2. — village de l'Attique, dans la tribu Antiochide, où Minerve avait un temple, et où les Pallantides résidaient. *Hérod.*, 1, *c.* 161. — *Plut.*, *Thés.*

PALLÉNIS, un des surnoms de Minerve, tiré de Pallénie en Attique, où cette déesse avait un temple.

PALLENSES, peuples de Céphallénie, qui avaient Pallée ou Palée pour capitale. *T. L.*, 38, *c.* 18.—*Polyb.*, 5, *c.* 3. V. PALÉE.

PALLIATÆ, espèce de pièces comiques chez les anciens. V. COMÉDIE.

PALLIOLUM, capuchon qui enveloppait la tête et les épaules jusqu'au coude. Ce vêtement était à Rome une marque de débauche et de mollesse.

PALLODA (*Birlad* ou *Barlad*), v. de la Dacie, à 30 lieues S. E. de Prætoria Augusta.

PALLORIENS, prêtres saliens destinés au service de la déesse Pâleur (*Pallor*). Ils lui sacrifiaient un chien et une brebis.

PALMA (CORNÉLIUS), *hist.*, gouverneur de la Syrie sous Trajan. Ayant ensuite conspiré contre Adrien, il fut mis à mort à Terracine. *Dion Cas.*

PALMA, *géog.*, v. de l'île Baléaris major, sur la côte occidentale.

PALMA, *archéol.*, petit bouclier rond, à l'usage de certains gladiateurs nommés Palmulaires.

PALMARIA, petite île de la mer Tyrrhénienne, située vis-à-vis de Terracine, dans le Latium. *Pline*, 3, *c.* 8.

PALME, *-mus*, petite mesure de longueur des Romains, était le quart du pied romain, et valait de nos mesures deux pouces huit lignes. V. les *Tab. des Mes. Rom.*, I, 1.

Chez les Grecs le palme nommé aussi *paleste* et *doron* était le douzième de leur pied, et valait un peu plus de dix de nos lignes. V. les *Tab. des Mes. Grecq.*, I, 1

PALMETUM (*Tor*), village sur la côte orientale d'Egypte.

PALMIER DE DEBORA, lieu situé entre Rama et Béthel, dans les montagnes d'Ephraïm. C'est là que la prophétesse Débora jugeait Israël. *Jug.*, 4.

PALMIPES, mesure de longueur chez les Romains, valait un pied romain (*pes*), et un quart de pied (*palmus*); c'est de là qu'elle tira son nom. Le *palmipes* vaut, de nos mesures, 1 pied 1 pouce 7 lignes. V. les *Tab. des Mes. Rom.*, I, 2.

PALMULAIRES, *-larii*, gladiateurs, ainsi nommés parce qu'ils combattaient avec un petit bouclier appelé Palma.

PALMUS, capitaine troyen, fut blessé par Mézence, qui s'empara de ses armes. *En.*, 10, *v.* 687.

PALMYRE, célèbre ville de la Syrie, dans la Palmyrène, vers les confins de l'Arabie déserte, en tirant vers l'Euphrate. Cette ville, bâtie par Salomon sous le nom de *Tadmor*, était située au pied d'une chaîne de montagnes qui la couvrait à l'O., et au milieu d'un désert sablonneux qui la séparait du reste du monde. Son premier nom fut changé en celui de Palmyre, parce que les *palmiers* venaient en abondance dans les environs.

Long-temps petite et obscure, elle commença à s'embellir sous les empereurs romains, et devint colonie romaine vers le temps de Caracalla. Cependant elle avait un sénat particulier et le privilége de se gouverner par ses propres lois. Située aux limites des deux grands empires qui alors occupaient le monde connu, celui des Perses et celui des Romains, tous deux cherchaient à l'entraîner dans leurs intérêts. Palmyre resta fidèle à Rome; et c'est Odénat, l'un de ses rois, qui, après le désastre de Valérien, sauva les provinces orientales de l'empire menacées du joug persan. Zénobie, son épouse, hérita de ses talens et de sa puissance; mais, portant plus loin ses prétentions, et voulant se faire nommer Auguste et reine de l'Orient, elle attira sur elle les forces d'Aurélien, alors empereur. Après des échecs réitérés, Palmyre même fut assiégée, emportée et pillée (272 de J. C.). Rebâtie ensuite par Aurélien, elle ne put cependant recouvrer son ancienne magnificence jusqu'au règne de Justinien, qui la répara, et la fortifia de nouveau. Les habitans de Palmyre adoraient le Soleil; ils lui avaient élevé un temple que l'on regardait comme un des plus beaux édifices de l'Orient. Il ne reste aujourd'hui de Palmyre que des ruines: mais ces ruines sont, avec celles d'Héliopolis (*Balbek*), les plus belles de l'univers, et font encore l'admiration des voyageurs. On croit que le lieu où fut Palmyre se nomme aujourd'hui *Tadmor* ou *Tedmour*. *Paral.*, 2, *c.* 8, *v.* 4.—*Ptol*, 15, *c.* 15.

PALMYRÈNE, contrée de la Syrie, entre l'Euphrate, l'Arabie, la Chalybonitide et la Célésyrie, tirait son nom de Palmyre sa capitale. *Pline*, 2, *c.* 26 et 30.

PALMYS, un des fils d'Hippotion, vint d'Ascanie avec ses frères, au secours de Troie. *Il.*, 13, *v.* 792.

PALMYTÈS ou PALMYTIUS. V. PAAMYLES.

PALORO (*Belior*), île du golfe Persique.

PALPHURIUS. V. PALFURIUS.

PALTUS, petite riv. de Phénicie, coulait près de Gabela.

PALUDAMENTUM, manteau écarlate et pourpre que le général, chez les Romains, portait par honneur; il s'en servait surtout pour faire des vœux et des sacrifices.

PALUMBINUM, v. du Samnium, sur les confins des Hirpini. *T. L.*, 10, *c.* 45.

PALURA (*Pâli-Koil*), v. de l'Inde en-deçà du Gange, près de la mer.

PALUS-MÉOTIDE. V. MÉOTIDE.

PALUS-POMPTINA. V. PONTINS (MARAIS)

PAMBÉOTIES, *-tia* (πᾶς, tout; Βοιωτός, Béotien), fêtes en l'honneur de Minerve à Coronée, où tous les Béotiens se rendaient pour les célébrer.

1. **PAMISUS** (*Panatza*), petite riv. de la Messénie, prenait sa source un peu au N.E. de Messène, coulait du N. au S., et se jetait dans le golfe de Messénie, au milieu même de son enfoncement septentrional.

2. — autre petite riv. de la Messénie orientale, séparait cette province de la Laconie, en coulant de l'E au S. O., et se jetait dans le golfe Messéniaque, entre Leuctres et Peplinos. *Paus.* — *Pline.* — *Ptolém.* 3, *c.* 16.

3. — fleuve de Thessalie, dans la Thessaliotide, prenait sa source près de Ctémène, et tombait dans le Pénée presqu'en même temps que le Curalius, entre Phalanna et Pharcadon. *Hér.*, 7, *c.* 129 — *Pline*, 4, *c.* 8.

1. **PAMMÉNÈS**, capitaine thébain, contemporain d'Epaminondas; c'est à ses conseils que l'on attribue l'idée première de la fondation de Mégalopolis. *Paus.*

2. — général athénien qui l'an 362 av. J. C. secourut Mégalopolis, assiégée par les Mantinéens. *Diod.*

3. — capitaine thébain, conduisit l'an 353 av. J. C. cinq mille Thébains à Artabaze, qui s'était révolté contre le roi de Perse. *Diod.*

4. — précepteur de M. Brutus, passait pour l'homme le plus éloquent de son temps. *Cic.*, *Brut.*, c. 187; *Orat.*, *c.* 56.

5. — fameux astrologue sous Néron. *Tac.*, *Ann.*, 16, *c.* 14.

6. — athlète contre lequel Néron voulut combattre quand il était dans un âge avancé, et que ses forces l'empêchaient de vaincre.

PAMMILA, PAMMILÈS ou PAMMYLA, PAMMYLÈS. V. PAAMYLÈS.

PAMMON, un des fils de Priam. *Il.*, 24, *c.* 250.

PAMPA, village d'Egypte, près de Tentyra. *Juv.*, 15, *v.* 76.

PAMPHILA, PAMPHILE. V. PAMPHYLA, PAMPHYLE.

PAMPHIUM, petite v. de l'Etolie, sur le bord oriental du lac Tichonis, au S. O. et très-près de Thermus.

PAMPHOS, poète athénien, antérieur à Hésiode, un des premiers qui composèrent des cantiques en l'honneur des dieux. *Paus.*

1. **PAMPHYLA**, femme grecque, qui vivait sous le règne de Néron, composa une histoire générale, qui était divisée en trente-trois livres, et dont les anciens faisaient grand cas. Cet ouvrage n'est pas parvenu jusqu'à nous.

2. — nom d'esclave, assez commun dans les comédies latines, parce que la Pamphylie fournissait beaucoup d'esclaves.

1. **PAMPHYLE**, *-lus*, célèbre peintre grec, d'Amphipolis ou de Sicyone, ou de Nicopolis, contemporain de Philippe, roi de Macédoine, se distingua entre ses rivaux par une connaissance profonde de la littérature et des sciences exactes, qui lui servit à mettre plus de noblesse et de grâce dans ses tableaux. Il fit établir à Sicyone et ensuite dans toute la Grèce des écoles de peinture aux frais du public, et fit ordonner qu'il n'y aurait que les enfans des nobles qui s'exerceraient à la peinture, et que les esclaves ne pourraient s'en mêler. Il fonda à Sicyone une école de peinture, où il ne recevait que pour dix talens, et compta Apelle au nombre de ses élèves. *Pline*, *Hist. Nat.* — *Suid.*

2. — fils de Néoclès et un des disciples de Platon, prétendait être ressuscité après être resté mort pendant dix jours. C'est peut-être lui qui ouvrit une école à Samos, où il eut Epicure pour disciple. *Diog. Laër.* — *Cic.*, *Nat. des D.*, 1, *c.* 72.

3. — capitaine athénien, fut envoyé pour faire le siége d'Egine, pendant la guerre du Péloponese. *Xénoph.*

4. — Sicilien de Lilybée, un de ceux que Verrès avait dépouillés. *Cic.*, *Verr.*, 6, *c.* 27.

PAMPHYLIE, *-lia* (*Livas d'Hamid*, *Tekieh*, *Versak*, *Alanieh*), auparavant Mopsopie, contrée de l'Asie mineure, était bornée au N. par la Pisidie, du côté de laquelle ses limites étaient indécises, et varièrent souvent; au S. par cette partie de la Méditerranée à laquelle elle donna son nom, à l'O. par la Cilicie, et à l'E. par la Lycie. Attalée, Olbia, Side et Ptolémaide étaient ses villes principales. *Her.*, 1, *c.* 28; 3, *c.* 90; 5, *c.* 68; 7, *c.* 91. — *Ptol.*, 5, *c.* 5. — *Pline*, 5, *c.* 26. — *T. L.*, 37, *c.* 22 et 40. — *Paus.*, 7, *c.* 3. — *Strab.*, 14.

PAMPHYLIENS, *-lii*, habitans de la Pamphylie, étaient Ciliciens d'origine. Après la guerre de Troie, ils furent chassés de leur pays, et se retirèrent dans les montagnes. On pense qu'ils ont donné naissance aux Pisidiens, aux Isaures et aux Lycaoniens.

PAMYLIES. V. PAAMYLIES.

PAN, dieu des bergers, des chasseurs et de tous les habitans de la campagne, était fils de Jupiter et de Callisto, selon les uns, et de Jupiter et d'Ybis ou Onéis, selon d'autres. Homère le fait naître de Mercure et de Dryope; Lucien et Hygin, de Mercure et de Pénélope. Selon eux, Mercure prit la forme d'un bouc pour séduire cette princesse avant son mariage avec Ulysse. Quelques auteurs disent que Pénélope devint mère de Pan dans le temps qu'Ulysse combattait sous les murs de Troie; que ce dieu fut le fruit de ses amours avec *tous* les princes qui aspiraient alors à sa main, et que c'est par cette raison qu'il fut nommé Pan (πᾶν, tout).

Pan était né avec des cornes sur la tête, un nez plat, des cuisses, des jambes et des pieds de chèvre. On le donna à élever à Sinoé, nymphe d'Arcadie, qui ne l'eut pas plutôt vu qu'elle fut saisie de frayeur, et prit la fuite. Alors son père l'enveloppa dans une peau de bête, et le porta au ciel, où sa figure fut pour les dieux un sujet de plaisanterie. Sa laideur ne l'empêcha pas d'obtenir les faveurs de Diane, sous la forme d'un jeune bouc. Il aima aussi une nymphe des montagnes, appelée Echo, dont il eut un fils appelé Lynx. Il plut également à Omphale, reine de Lydie.

Pan est le chef des Satyres, et est regardé comme le même que Faune, dieu des bergers. Il faisait sa principale résidence dans les bois et sur les montagnes d'Arcadie. Il inventa la flûte à sept tuyaux, et la nomma syrinx, en l'honneur d'une nymphe de ce nom, qui fut changée en roseaux au moment où il voulut lui faire violence.

Pan était particulièrement honoré en Arcadie, et rendait des oracles sur le mont Lycée. Ses fêtes, appelées Lycées en Grèce, furent transportées en Italie par Evandre, où elles prirent le nom de Lupercales (V. LUPERCALES).

Il faut bien distinguer le Pan des Grecs du Pan des Egyptiens. Ceux-ci le regardaient comme le grand *Tout*, la nature, l'univers entier. Ils le plaçaient au nombre des dieux de la première classe, et célébraient ses fêtes avec la plus grande solennité. Ils le représentaient sous la figure d'un bouc, et il était pour eux l'emblême de la fécondité et le principe de toutes choses. Ses cornes représentaient les rayons du soleil; son teint vif et animé, l'éclat des cieux; l'étoile qu'il portait sur l'estomac, le firmament; enfin ses jambes et ses pieds hérissés de poils, la partie inférieure de l'univers, la terre, les bois et les plantes.

Quelques auteurs disent que, les dieux s'étant réfugiés en Egypte pendant la guerre des géans, Pan leur conseilla de se transformer en animaux, et qu'il prit lui-même la forme d'un bouc. La

ville de Mendès entretenait un bouc sacré. Sa mort était, comme celle du bœuf Apis, suivie d'un deuil universel. Comme Pan se faisait un jeu d'épouvanter les habitans des campagnes, on appelait *terreur panique* cette espèce de crainte qui est produite par les prestiges de l'imagination. (V. PANIQUE.) *Ov.*, *Fast.*, 1. *v.* 396; 2, *v.* 277; *Métam.*, 1, *v* 689. — *Géorg.*, 1, *v.* 17; *En.*, 8, *v.* 343. — *Juv.*, 2, *v.* 142. — *Ital.*, 13, *v.* 327. — *Paus.*, 8, *c.* 30. — *Apollod.*, 1, *c.* 4.

PANACÉE, *-cea* (πᾶν, tout; ἀκεῖσθαι, guérir), déesse, fille d'Esculape et d'Epione, présidait à la guérison de toutes sortes de maladies. *Paus.*

PANÆTOLIUM. V. PANÉTOLIUM.

PANAGÉE, c'est-à-dire, *qui dirige tout* (πᾶν, tout; ἄγειν, conduire), surnom de Diane, pris des différentes fonctions qu'on lui attribuait au ciel, sur la terre et dans les enfers.

PANARA, v. de l'île de Panchaïe. V. ce mot.

PANARES, général des Crétois, vaincu par Métellus l'an 685 de Rome.

PANARISTE, une des suivantes de Bérénice, femme d'Antiochus.

PANARIUS, nom sous lequel les Romains élevèrent une statue à Jupiter, en mémoire du pain (*panis*) que les soldats enfermés au Capitole avaient jeté aux Gaulois, pour leur prouver qu'ils ne manquaient pas de vivres.

PANASAGORE, *-rus*, fils de Sagillus, roi des Scythes, fut envoyé par son père au secours des Amazones, avec un corps de cavalerie.

PANATHÉNAÏS, fille d'Hérode Atticus, mourut avant son père. Pour honorer sa mémoire, les Athéniens permirent à son père de la faire enterrer à Athènes, et retranchèrent de l'année le jour où Panathénaïs était morte.

PANATHÉNÉES, *-thenæa*, fêtes athéniennes qui se célébraient tous les ans, en l'honneur de Minerve. Elles furent originairement instituées sous le nom d'Athénées par Erichthonius, fils de Vulcain, ou, selon d'autres, par Orphée. Depuis, Thésée, ayant incorporé en un seul chef-lieu toutes les villes subalternes, rétablit ces fêtes sous le nom de Panathénées, qui revient à dire *fête de tous les Athéniens*, ou *de tous les Adorateurs de Minerve* (πᾶς, tout; Ἀθήναιοι, adorateurs de Minerve ou Athéniens). On y recevait tous les peuples de l'Attique, afin de les habituer à prendre Athènes pour la patrie commune. Ces fêtes dans leur première origine ne duraient qu'un jour; mais ensuite leur pompe s'accrut, et on leur donna un terme plus long.

On établit des grandes et des petites Panathénées; les grandes se célébraient tous les cinq ans, le vingt-cinq du mois Hécatombéon; et les petites se solennisaient tous les trois ans, ou plutôt tous les ans, le vingt du mois Thargélion. Les grandes l'emportaient sur les petites par leur magnificence, par l'immense concours du peuple, et parce que, dans cette fête seule, on conduisait en grande pompe un navire orné du voile ou *péplum* de Minerve. Du reste dans l'une et l'autre, chaque ville de l'Attique, chaque colonie athénienne, devait offrir, en forme de tribut, un bœuf à Minerve; la chair des victimes servait à régaler les assistans. On proposait à ces fêtes des prix pour trois sortes de combats; le premier, dans lequel les athlètes portaient des flambeaux, était originairement une course à pied; mais depuis elle devint une course équestre, et c'est ainsi qu'elle se pratiquait du temps de Platon. Le second combat était gymnique, c'est-à-dire que les athlètes y combattaient nus, et il avait son stade particulier, construit d'abord par Lycurgue le rhéteur, puis rétabli magnifiquement par Hérode Atticus. Le troisième combat, institué par Périclès, était destiné à la poésie et à la musique. On y voyait disputer à l'envi d'excellens chanteurs, qu'accompagnaient des joueurs de flûte et de cithare. Des poètes y faisaient représenter des pièces de théâtre, jusqu'au nombre de quatre chacun, assemblage de poèmes qui s'appelait Tétralogie. Le prix de ce combat était une couronne d'olivier et un baril d'huile, que les vainqueurs pouvaient faire transporter où il leur plaisait hors de l'Attique. Ces combats étaient suivis de festins publics et de sacrifices, qui terminaient la fête. Toutes les personnes des deux sexes assistaient à cette cérémonie, tenant à la main une branche d'olivier. *Paus.*, 2. — *Apollod.*, 3, *c.* 14. — *Plut.*, *Thés.*

1. PANCARPE, *-pium* (πᾶν, tout; κάρπος, fruit), nom qu'on donnait à Athènes à un sacrifice où l'on offrait toutes sortes de fruits.

2. — spectacles des Romains, où des hommes payés combattaient contre toutes sortes de bêtes, dans l'amphithéâtre de Rome. Ces jeux furent abolis sous l'empereur Justinien.

PANCASTE ou CAMPASPE. V. CAMPASPE.

PANCHÉENS, *-chæi*, habitans de la Panchaïe.

PANCHAÏE ou PANCHÉE, *-chaïa* ou *-chæa*, partie de l'Arabie Heureuse, renommée pour la myrrhe, l'encens et les parfums qu'elle produit. On la place dans la Sabée; d'autres en font une île sur les côtes de l'Arabie; au reste ce pays est si peu connu que quelques-uns doutent même de son existence. *Géorg.*, 2, *v.* 139; 4, *v.* 379. — *Mét.*, 1, *v.* 309. — *Diod.*, 5. — *Lucrèce*, 2, *v.* 417.

PANCLADIES, *-adia* (πᾶν, tout; κλάδος, jeune rameau), fêtes que les Rhodiens célébraient au temps de la taille des vignes.

PANCRACE, *-tium* (πᾶν, tout; κράτος, force), exercice violent qui faisait partie des jeux publics chez les Grecs, était ainsi nommé parce que les athlètes, au lieu de n'y déployer que la force du poignet ou des membres, y développaient toutes leurs forces à la fois. C'était un composé de la lutte et du pugilat. On appelait les antagonistes Pancratiastes.

1. PANCRATÈS, philosophe pythagoricien, scribe de Memphis et précepteur d'Arignote, demeura, dit Lucien, vingt-trois ans dans une grotte, où la déesse Isis lui avait donné des leçons.

2, 3, 4. — nom de trois poètes mentionnés par Athénée; le premier, du 2e ou 3e siècle av. J. C., était poète lyrique et auteur de quelques pièces insérées dans l'Anthologie de Méléagre; — le second, d'Alexandrie, contemporain d'Adrien, se concilia la faveur de l'empereur par des flatteries, et fut placé au Musée; — le troisième, Arcadien, auteur d'un poème des *Travaux maritimes*, est peut-être le même que le premier.

PANCRATO ou PANCRATIS, fille d'Aloüs et sœur des Aloïdes.

PANDA ou PANTICA, *myth.* (*pandere*, ouvrir), déesse qu'on invoquait quand on se mettait en chemin, surtout lorsque le voyage était dangereux, ou que le lieu où l'on allait était d'un accès difficile. Quelques-uns ont cru que Panda était la même que Cérès. *Aul. Gel.*, 13, *c.* 21.

PANDA, *géog.*, petite riv. de Thrace, se perdait dans le Bosphore. *Tac.*, *Ann.*, 12, *c.* 116.

PANDÆA. V. PANDÉE.

PANDAMIA, c'est-à-dire *populaire*, *publique* (πᾶν, tout: δᾶμος, dorien pour δῆμος, peuple), surnom de Vénus, déesse de la débauche.

PANDARIA ou PANDATARIA. V. PANDATARIE.

1. PANDARUS, fils de Lycaon, un des capitaines les plus distingués qui secoururent les Troyens. A l'instigation perfide de Minerve, cachée sous les traits de Laodocus, il viola la trêve convenue entre

les Grecs et les Troyens, blessa Ménélas et Diomède, et fut tué par ce dernier. *Il.*, 2, *v.* 331 ; 4, *v.* 86 ; 5, *v.* 95. — *En.*, 9, *v.* 495. — *Strab.*, 14

2. — fils d'Alcanor et d'Hiera, accompagna Enée en Italie, et fut, ainsi que son frère Bitias, tué par Turnus. *En.*, 9, *v.* 672, 735 ; 11, *v.* 396.

3. — fils de Mérops et père de Mérope, de Cléothère et d'Aédon (V. ces mots), était de Milet en Crète. Il fut puni comme complice du vol de Tantale. *Odyss.*, 19, *v.* 518. — *Paus.*, 10, *c.* 30.

4. — père de Progné, que quelques uns croient le même que Pandion, roi d'Athènes. V. Pandion, *hist.*, n° 1.

1. PANDATARIE (*Vento Lane*), petite île de la mer Tyrrhénienne, sur la côte du Latium, en face du promontoire de Circé, entre les îles Pontia et Pithécuse. Cette île est célèbre par l'exil et la mort de plusieurs Romaines célèbres, entre autres de Julie, fille d'Auguste ; d'Agrippine, femme de Germanicus, et d'Octavie, épouse de Néron. *Strab.* — *Pline.* — *Ptol.*, 3, *c.* 1. — *Tac.*, *Ann.*, 1, *c.* 53 ; 14, *c.* 63. — *Suét.*, *Tib.*, *c.* 53.

2. — (*Santa-Maria*), île située sur la côte de Lucanie. Peut-être n'y a-t-il pas deux îles de Pandatarie, et n'en a-t-on distingué deux que par l'ignorance de la position de la véritable.

PANDATÈS, ami de Datame, l'un des généraux d'Artaxerce. *C. Nép.*, *Dat.*, 5. — *Ochus.*

PANDECTES ou DIGESTE, nom donné à un recueil de décisions d'anciens jurisconsultes, formé par ordre de Justinien par Tribonien, et seize autres jurisconsultes. On le nomma *Pandectes* (de πᾶν, tout ; δέχεσθαι, recevoir, contenir), parce qu'il contenait toute la jurisprudence romaine. Ce recueil renfermait en effet l'extrait de plus de 2000 volumes. Les Pandectes sont divisées en cinquante livres, subdivisées en quatre cent vingt-deux titres, et neuf mille cent vingt-trois lois. Elles furent publiées l'an 533 pour servir de commentaire au Code Justinien.

PANDÉE, *-daa*, *myth.*, fille de Saturne et de la Lune, célèbre par sa beauté. *Hom.*, *Hymne à la Lune.*

Pandée, *géog.* (*Pandon Mandel*), contrée de l'Inde, habitée par les Pandéens. V. ce mot.

PANDÉENS, *-dæi*, peuples de l'Inde, sur la côte orientale, se nourrissaient de chair crue, et tuaient les malades afin de les manger. On les a quelquefois confondus avec les Gangarides ou habitans des bords du Gange. *Hér.*, 3, *c.* 993.

PANDÈMES, *-mi*, jours dans lesquels on servait en présence de tout (πᾶν) le peuple (δῆμος) les repas aux ombres des morts.

PANDÉMIE. V. Pandamie.

PANDÉMON, fête grecque, la même que les Athénées ou Panathénées (V. ce mot).

PANDÉMUS, c'est-à-dire livré à tous les peuples (πᾶν, tout ; δῆμος, peuple), surnom de l'amour charnel chez les Grecs et les Egyptiens, qui reconnaissaient deux Cupidons, l'un pur et céleste, réservé au petit nombre, l'autre charnel et grossier, *commun à tous. Plut.*, *Erot.*

PANDICULAIRES, jours auxquels on sacrifiait à tous les dieux en commun. On les nommait aussi *Communicarii.*

PANDIES, *-dia*, fêtes athéniennes, ainsi nommées de Pandion, qui les institua en l'honneur de Jupiter.

1. PANDION Ier, roi d'Athènes ; fils d'Erichthonius et de Pasithée, succéda à son père l'an 1437 av. J. C. Elles se célébraient après les Dionysiaques. Il fut père de Progné, de Philomèle, d'Erechthée et de Butès. Le blé, l'huile et le vin furent si abondans sous son règne que l'on crut que Bacchus et Minerve avaient visité l'Attique. Pandion fit avec succès la guerre à Labdacus, roi de Béotie, et maria sa fille Progné à Térée, roi de Thrace, qui l'avait secouru dans cette guerre. Les mauvais traitemens que Térée fit souffrir à Philomèle causèrent tant de chagrin à Pandion qu'il en mourut. Il avait régné quarante ans. V. Philomèle, Progné, Térée et Pandion II. *Paus.*, *Att.*

2. — II, fils de Cécrops II et de Métiaduca, succéda à son père l'an 1307 av. J. C. Chassé de ses états par les Métionides, après vingt-quatre ans de règne, il se réfugia à la cour de Pylas, roi de Mégare, dont il avait épousé la fille, et qui le nomma son successeur. Pandion eut quatre enfans, Egée, Pallas, Nisus et Lycus, qui prirent de lui le nom de Pandionides. L'aîné de ces princes, Egée, rentra en possession du royaume de son père, et lui succéda. Quelques auteurs ont tellement confondu les deux Pandion, qu'ils n'en ont fait qu'un seul personnage. Quelques autres prétendent que Philomèle et Progné étaient filles de Pandion II et non de Pandion Ier. *Métam.*, 6, *v.* 676. — *Apollod.*, 3, *c.* 15. — *Paus.*, 1, *c.* 5 — *Hyg.*, *fab.* 48

3. — fils de Phinée et de Cléopâtre, à qui son père fit crever les yeux. *Apollod.*, 3, *c.* 15.

4. — fils d'Egyptus et d'Héphestina, fut tué par Callinice, son épouse.

1. PANDIONIDE, une des tribus d'Athènes, ainsi nommée de Pandion, roi d'Athènes.

2. — contrée sur la côte occidentale de l'Inde en-deçà du Gange.

PANDIONIDES, nom patronymique d'Egée, Pallas, Nisus et Lycus, fils de Pandion.

PANDOCUS, Troyen, blessé par Ajax. *Il.*, 11, *v.* 490.

1. PANDORE *-dora* (πᾶν, tout ; δῶρον, don), nom de la première femme, selon *Hésiode.* Vulcain la forma du limon de la terre, à la prière de Jupiter, qui voulait la donner pour épouse à Prométhée, dont il voulait se venger parce qu'il avait dérobé le feu du ciel. Dès qu'elle fut sortie des mains de l'artiste, tous les dieux s'empressèrent de lui faire des présens, ce qui la fit nommer Pandore. Vénus lui donna la beauté et l'art de plaire ; les Grâces, le pouvoir de la séduction ; Minerve, des habits magnifiques ; Apollon lui enseigna la musique, et Mercure l'éloquence. Pour Jupiter, il lui donna une boîte mystérieuse avec ordre de la présenter à celui qu'elle devait épouser. Jupiter ordonna à Mercure de la conduire à Prométhée. Celui-ci, se défiant de Jupiter, ne voulut recevoir ni Pandore, ni la boîte. Mais son frère Epiméthée épousa Pandore, et ouvrit la boîte, d'où s'échappèrent aussitôt tous les malheurs qui depuis ce temps n'ont cessé de désoler la terre. L'espérance seule resta au fond. Telle fut l'origine du siècle de fer. *Hés.*, *Théog.*, 567 ; *Trav. et Jours*, *v.* 59. — *Apollod.*, 1, *c.* 7. — *Paus.*, 1, *c.* 24. — *Hyg.*, 13.

2. — fille d'Erechthée, roi d'Athènes, et sœur de Protogénie, qui se dévoua pour son pays au commencement de la guerre de Thèbes.

3. — mère de Deucalion.

4. — nom donné à la terre, parce qu'elle fournit à tous nos besoins.

PANDORUS, fils d'Erechthée, roi d'Attique, et de Diogénée, et frère de Cécrops et de Méthon.

1. PANDOSIE, *-sia*, petite v. d'Epire, vers le S., sur les confins de la Molosside et de la Thesprotie, sur un petit fleuve nommé Achéron. *Strab.*

2. — v. du Brutium, auprès des frontières de la Lucanie et de l'embouchure du fleuve Laüs, à l'O. d'Interamnium, sur une montagne. C'était une colonie de la ville d'Epire qui porte le même nom.

Alexandre, roi des Molosses, y mourut. *T. L.*, 8, *c.* 24. 29, *c.* 38. — *Just.*, 12, *c.* 2.

PANDROSIE, *-sia*, la troisième des filles de Cécrops. Minerve lui confia un jour à elle et à ses sœurs un dépôt, et elle fut la seule qui demeura fidèle à la déesse. En récompense de sa piété, les Athéniens lui élevèrent, après sa mort, un temple auprès de celui de Minerve, et instituèrent une fête en son honneur. Elle avait eu, dit-on, de Mercure un fils nommé Céryx. *Mét.*. 2. — *Apollod.*, 3. — *Paus.*, 1.

PANDROSIES, fête athénienne en l'honneur de Pandrosie. V. PANDROSIE.

PANÉAS. V. PANIADE.

PANÉGYRIARQUES (πᾶν, tout; ἄγυρις, assemblée), magistrats des villes grecques, qui présidaient aux fêtes solennelles. Les Panégyriarques étaient aussi des assemblées, des fêtes ou des espèces de foires qui se tenaient à Athènes de cinq ans en cinq ans. *Hérod.*

PANÉGYRISTES (LES DOUZE), nom donné à une collection d'auteurs de complimens et d'adresses de félicitations que les grandes villes de l'empire faisaient porter à Rome pour se rendre les souverains favorables. Ces morceaux, qui sont tous du 4[e] siècle, n'ont d'oratoire que le nom. L'adulation la plus basse, les déclamations, les exagérations, les subtilités s'y reproduisent à chaque instant dans un style aussi affecté que barbare. Le seul motif qui puisse en faire soutenir la lecture est l'utilité qu'on en peut retirer pour l'histoire de l'époque. Les douze panégyristes sont les deux Claudius Mamertinus, Eumenus, Nazarius, Drepanius, Corippus, Ennodius, Ausone et quatre anonymes.

PANÉMUS, mois de l'année macédonienne, répondait successivement à chacun des douze mois de l'année athénienne en trente-deux ans. V. MOIS.

PANENUS ou PANÆUS, peintre célèbre, frère du célèbre Phidias, fit à Athènes le tableau représentant la bataille de Marathon. Il vivait vers l'an 450 av. J. C. *Pline*, 35.

PANÉPHYSIS, v. de l'Egypte inférieure, dans le Delta.

PANES, les Satyres, dont Pan était le chef.

1. PANÉTIUS, *Panætius*, tyran de Léontium, ville de Sicile, qui vivait vers l'an 613 av. J. C. *Polyen*, 5.

2. — fameux philosophe stoïcien, né à Rhodes l'an 138 avant J. C., étudia à Athènes, et refusa de devenir citoyen de cette ville parce qu'un honnête homme, disait-il, ne devait avoir qu'une patrie. Il vint à Rome, où il transporta la philosophie stoïcienne, et compta Lélius et Scipion parmi ses disciples. Il se lia d'une étroite amitié avec ce dernier, l'accompagna dans ses expéditions, et partagea tous ses plaisirs. Il se servit du crédit qu'il avait à Rome pour conserver aux Rhodiens, ses compatriotes, leurs droits et leurs priviléges. Il retourna ensuite à Athènes, où il mourut, on ne sait pas précisément à quelle époque. Panétius avait composé un traité des devoirs de l'homme, qui passait pour un chef-d'œuvre; mais il ne nous en reste rien. Cicéron, qui en fait un grand éloge, en a fait un grand usage dans son *De officiis*. *Cic.*, *Off.*, 3, *c.* 7; *Div.*, 1; *Acad.*, 2, *c.* 2; 4, *c.* 5; *Nat. des D.*, 2, *c.* 46.

PANÉTOLIUM (πᾶν, tout; Αἰτωλία, Etolie), *hist.*, nom de l'assemblée générale des Etoliens. *T. L.*, 31, *c.* 29; 35, *c.* 32. V. ETOLIENS.

PANÉTOLIUM, *Panætolium*, *géog.* (πᾶν, tout; Αἰτωλία, Etolie), c'est-à-dire, montagne qui occupe toute l'Etolie, petite chaîne de montagnes qui traverse en effet toute l'Etolie. Elle partait du lac Trichonis, et se dirigeait parallèlement au cours du fleuve Evenus, vers la partie septentrionale de la province, qu'elle coupait en deux moitiés à peu près égales, et allait rejoindre les monts Callidrome, sur les confins de l'Epire.

PANEUS. V. PANIUS.

PANGÉE, *gæus*, primitivement CARAMANIUS (*mont Castagnatz*), fameuse montagne de Macédoine, dans l'Edonide, vers la Thrace. C'est une suite du mont Rhodope, auquel elle se joignait près des sources du Nestus. Elle était habitée par quatre nations différentes. On y trouvait des mines très-abondantes d'or et d'argent. Ce fut sur cette montagne que Lycurgue, roi de Thrace, fut mis en pièces, et qu'Orphée rendit les animaux et les bois sensibles à ses accens mélodieux. *Hérod.*, 5, *c.* 16; 7, *c.* 113. — *Thucyd.*, 2. — *Géorg.*, 4, *v.* 462. — *Ov.*, *Fast.*, 3, *v.* 739. — *Phars.*, 1, *v.* 679; 7, *v.* 482.

PANHELLÉNIES (πᾶν, tout; Ἕλλην, Grec), fêtes en l'honneur de Jupiter, instituees par Eacus, et renouvelées par l'empereur Adrien. Toute la Grèce devait y participer.

PANIA, ancien nom de l'Espagne, qu'elle reçut de Pan, et d'où vient, dit-on, celui de *Spania*, qu'elle porta dans la suite.

PANIADE ou PANÉADE, *-nias* ou *-neas*, petite contrée de la Palestine, au N., sur les confins de la Trachonitide et de l'Iturée, était ainsi nommée de la ville et de la montagne de Panius.

PANIASIS. V. PANYASIS.

PANION ou PANIUM, grande caverne à la source du Jourdain, dans la tribu de Nephtali, où Hérode fit bâtir à Auguste un temple de marbre blanc, en reconnaissance de ce qu'il lui avait donné la souveraineté de la Trachonitide.

PANIONIES, *-nia*, grande solennité en l'honneur de Neptune, avait été établie par les colonies ioniennes, qui la célébraient sur les monts Mycale et Panionium. Elle se nommait ainsi soit à cause du mont Panionium, soit parce que tous (πάντες) les Ioniens (Ἴωνες) s'y reunissaient. *Hérod.*, 1, *c.* 151. — *Méla*, 1, *c.* 17. — *Strab.*

PANIONIUM, ville de l'Ionie, au S. d'Ephèse, où se réunissaient tous les ans les députés des douze villes d'Ionie pour y faire des sacrifices, et pour délibérer sur leurs intérêts communs; ce qui lui a fait donner son nom (πᾶν, tout; Ἰωνία, Ionie). Milet, Ephèse, Myonte, Pryène, Lébédos, Colophon, Clazomène, Phocée, Téos, Chios, Samos et Erythrée avaient seules le droit d'envoyer des députés à cette assemblée. *Hérod.*, 1, *c.* 148. — *Strab.*, 14. — *Mela*, 1, *c.* 17.

PANIQUE (TERREUR), *panicus terror*, c'est le nom que les Grecs donnaient à l'espèce de crainte qui n'est produite par aucun danger véritable. On la nommait Panique parce qu'on croyait que Pan l'inspirait aux hommes; mais l'origine de cette superstition n'est pas bien connue. La plus célèbre de ce genre fut celle qui fit prendre la fuite à Brennus et à son armée, marchant au pillage du temple de Delphes.

PANISQUES, petits Pans, dieux champêtres, qu'on croyait tout au plus de la taille des Pygmées.

PANIUM. V. PANION.

1. PANIUS ou PANEUS (MONS), petite mont. de la Célé-Syrie, dans la Trachonitide, qui avait donné son nom à une ville voisine, sur le mont Panius, où Hérode éleva un temple à Auguste. C'est près de là qu'Antiochus vainquit Scopas l'an 198 av. J. C.

2. — v. voisine de la montagne de même nom, fut ensuite nommée CÆSAREA PHILIPPI. V. CÉSARÉE.

PANNONIE, *-nia* (*la Croatie, la Carniole, l'Esclavonie, la Bosnie et partie de la Servie, de la Hongrie et de l'Autriche*), vaste contrée d'Europe, bornée au N. par le Danube, au S. par la Dalmatie et la Savie, à l'E. par les peuples barbares et la Germanie, et à l'O. par la Norique.

On la divisait en 1re et 2e, ou en Haute et Basse.

La Pannonie 1re ou basse, située à l'O., s'étendait entre l'Arrabona et la 2e Pannonie de l'O. à l'E; et du Danube au Savus du N. au S.

La 2e ou haute, occupait le reste des terres entre le Danube et le Dravus. Elle avait pour capitale Aquincum.

Les habitans de la Pannonie étaient Celtes d'origine. Long-temps indépendans, ils avaient ensuite été soumis par les rois de Macédoine Philippe et Alexandre. Long-temps après les Romains pénétrèrent chez eux sous la conduite de Jules-César, et enfin elle fut totalement conquise sous le règne de Tibère. *Just.*, 24, *c.* 4; 32, *c.* 3. — *Phars.*, 3, *v.* 95; 6, *v.* 20. — *Tibul.*, 4, *él.* 1, *v.* 109. — *Pline*, 3. — *Dion Cass.*, 49. — *Strab.*, 4 et 7.

PANOMPHÉE (πᾶν, tout; ὀμφὴ, voix ou oracle), surnom donné à Jupiter, soit parce qu'il était adoré par tous les peuples, soit parce qu'il écoutait les prières et les vœux de tous les hommes, soit enfin parce que tous les dieux recevaient de lui la connaissance de l'avenir. *Il.*, 8, *v.* 110. — *Mét.*, 11, *v.* 198.

1. PANOPE, néréide que les Romains invoquaient dans les tempêtes. *En.*, 5, *v.* 825.

2. — une des filles de Thespius. *Apoll.*, 2, *c.* 7.

3. — fille de Thésée, épousa Hercule, dont elle eut un fils, auquel elle donna son nom.

1. PANOPÉE, *-peus*, *myth.*, fils de Phocus et d'Astérodie, accompagna Amphitryon dans la guerre qu'il fit aux Téléboens. Il fut le père d'Epeus. *Paus.*, 2, *c.* 29.

2. — père d'Eglé, épouse de Thésée. *Plut.*, *Thés.*

PANOPÉE. *géog.* (*Agios Blasios*), v. de la Phocide orientale, sur les confins de la Béotie, à la source du Marius. *Hom.*, *Il.*, 2, *v.* 27; *Odyss.*, 11, *v.* 580. — *T. L.*, 32, *c.* 18. — *Paus*, 10, *c.* 4. — *Strab.*, 9.

PANOPES, chasseur de la suite d'Aceste, roi de Sicile, signala son adresse aux jeux qu'Enée fit célébrer en mémoire de son père. *En.*, 5, *v.* 300.

PANOPION, citoyen romain, dérobé au glaive de la proscription par la généreuse fidélité de son esclave. Lorsque les meurtriers se présentèrent chez lui, il se sauva par une porte dérobée. L'esclave prit les habits de son maître, se mit dans son lit, et dit qu'il était Panopion. On le crut, et il fut aussitôt immolé. *Val. Max.*

PANOPOLIS, c'est-à-dire ville de Pan (*Akmim*). v. de l'Egypte supérieure, sur la rive droite du Nil, entre Ptolémaïde et Antæopolis, vis-à-vis de Crocodilopolis. Elle avait porté primitivement le nom de Chemmies. Pan y était surtout honoré, d'où elle reçut son nom. Le poète Nonnus y avait reçu le jour. *Strab.*, 17. — *Pline.* — *Ptol*, 4, *c.* 5.

1. PANOPTÈS, c'est-à-dire qui voit tout (πᾶν, tout; ὄπτομαι, voir), surnom de Jupiter.

2. — surnom d'Argus aux cent yeux. *Apoll.*, 2.

PANORME, *-mus* (πᾶν, tout; ὅρμος, port), nom commun à un grand nombre de villes maritimes pourvues d'un port.

1. PANORME (*Palerme*), v. de la Sicile, sur la côte septentrionale, au pied du golfe, et à l'embouchure du fleuve Orethus, avec un port sûr et vaste. Elle fut fondée par des Phéniciens. Elle devint la capitale de la Sicile sous les Carthaginois. Les Romains s'en emparèrent l'an 502 de Rome, et la réunirent à leur empire. *P. Méla*, *c.* 7. — *Sil. Ital.*, 14, *v.* 262.

2. — v. de l'Achaïe septentrionale, sur le golfe de Crissa.

3. — v. de l'Ionie méridionale, dans le voisinage d'Ephèse et de Milet. *Hér.*, 1, *c.* 157.

4. — v. de la Chersonèse de Thrace, sur l'Hellespont.

5. — petite v. de l'Epire septentrionale, sur les confins de la Chaonie et de la Thesprotie, au N. O. d'Onchesme, servait de port à Oricum.

6. — v. de Macédoine, sur la côte.

7. — v. de l'île de Samos, vers l'O.

8. — v. de l'île de Crète.

PANOTIENS, *-tii* (πᾶν, tout; οὖς, ὠτός, oreille), peuples de la Scythie, qui avaient, dit-on, les oreilles d'une grandeur extraordinaire. *Pline*, 4, *c.* 13.

PANSA (C. VIBIUS), consul l'an 43 av. J. C., poursuivit, avec son collègue Hirtius, les meurtriers de César, et fut blessé mortellement à la bataille de Mutina (Modène). Se voyant près de sa fin, il conseilla au jeune Octave de s'unir à Antoine, s'il voulait venger la mort du dictateur. Quelques auteurs croient que Pansa fut tué par Octave, ou par le médecin Glycon, qui mit du poison dans ses blessures. Pansa et Hirtius furent les derniers consuls qui jouirent des prérogatives originairement attachées à leur dignité. *Ov.*, *Trist.*, 3, *él.* 5. — *Vel. Paterc.*, 2, *c.* 6. — *Dion Cass.*, 46. — *Appien.*

PANTACLÈS, éphore lacédémonien, pendant la guerre du Péloponèse.

PANTAGIAS ou PANTACHUS (*Porcari*), petite riv. de la Sicile, sur la côte orientale, se jette dans la mer un peu au N. de Syracuse. *En.*, 3, *v.* 689. — *Ital.*, 48, *v.* 232.

PANTAGNOTE, frère de Polycrate, tyran de Samos, régna quelque tems avec lui, mais ensuite Polycrate le fit mourir. *Polyen.*

1. PANTALÉON, roi de Pise, qui présida aux jeux olympiques l'an 664 av. J. C. Les Eléens, se voyant dépouillés d'un privilége dont ils avaient toujours joui, nommèrent Anolympiade (c'est-à-dire sans olympiade) l'année où arriva ce changement.

2. — Etolien illustre, dont se servit Aratus pour faire entrer l'Etolie dans la confédération achéenne.

3. — Etolien, ami du roi Eumène, qu'il sauva au péril de ses jours dans une tentative d'assassinat dirigée contre ce prince par Persée, roi de Macédoine, 172 ans av. J. C. *T. L.*, 42, *c.* 15.

PANTANUS (*Lésina*), lac de l'Apulie septentrionale, très-près de Téanum et de l'embouchure du fleuve Frento. *Pline*, 3, *c.* 12.

1. PANTAUCHUS, gouverneur de l'Etolie pour Démétrius Poliorcète. *Plut.*, *vie de Démosthène.*

2. — officier et confident du roi Persée, fut donné en otage aux Romains l'an de Rome 583, 171 av. J. C. *T. L.*, 42, *c.* 39; 44, *c.* 23.

PANTÉE, *-teus*, favori de Cléomène, roi de Sparte, prit pour ce prince Mégalopolis. Il l'accompagna dans son exil en Egypte, et se tua sur le corps de son maître expirant. *Plut.*

PANTÈNE (S.), *-tenus*, célèbre docteur chrétien, né en Sicile ou à Athènes, étudia et professa d'abord la philosophie stoïcienne, sous le règne de Marc-Aurèle; puis s'étant converti au christianisme, il devint chef de la fameuse école chrétienne d'Alexandrie, vers l'an 180. On l'envoya ensuite instruire les Ethiopiens ou Indiens dans la religion chrétienne. A son retour il continua d'enseigner publiquement sous le règne de Sévère et de Caracalla. Il avait composé des *Commentaires sur la Bible*, qui ne sont point parvenus jusqu'à nous. Il eut pour

disciples S. Clément d'Alexandrie et plusieurs hommes illustres. *Clem.*, *Strom.*, 1, 274. — *Eusèbe*, *hist. eccl.*

1. PANTHÉE, -*thea*, *myth.*, mère d'Eumée, intendant d'Ulysse. *Hom.*, *Odyss.*

2. — -*thus* ou -*theus*, Troyen, fils d'Othrée, prêtre d'Apollon, périt dans la nuit de l'embrasement de Troie. C'est lui qui instruisit Énée de l'entrée des ennemis. *En.*, 2, *v.* 318 et 429.

PANTHÉE, -*ea*, *hist.*, femme d'Abradate, aussi célèbre par sa beauté que par son amour pour son mari. Cyrus, l'ayant faite prisonnière, refusa de la voir, dans la crainte de ne pouvoir résister à ses charmes. Panthée, par reconnaissance, attira son mari dans le parti de Cyrus. Elle s'immola sur le corps d'Abradate, qui fut tué à la bataille de Thymbrée en combattant pour Cyrus. V. ABRADATE. *Xén.*, *Cyrop.* — *Suidas.*

PANTHÉON (πᾶς, tout; θεὸς, Dieu), un des édifices les plus magnifiques et les plus célèbres de Rome, avait été construit après la bataille d'Actium, dans le Champ-de-Mars, par Agrippa, gendre d'Auguste, qui le consacra à Jupiter Vindicator et à tous les dieux, ce qui lui fit donner le nom de Panthéon. C'est un bâtiment circulaire et surmonté d'une voûte, dans le milieu de laquelle on laissa une grande ouverture pour éclairer l'intérieur. Au devant du temple se trouve un portique imposant par sa grandeur et sa hauteur; seize colonnes corinthiennes de granit, chacune haute de quarante-sept pieds et d'une seule pièce, soutiennent le portique. Le dôme formait un hémisphère dont le diamètre avait cent trente-sept pieds. Beaucoup de bas-reliefs magnifiques décoraient et le portique et l'intérieur du temple; mais les barbares et les papes les ont presque tous enlevés. L'extérieur était revêtu de plaques de marbre, qui sont tombées. Le Panthéon, ayant été frappé de la foudre, et en partie détruit, fut restauré par Adrien. Il subsiste encore aujourd'hui dans son entier, sous le nom de *Santa Maria Rotonda* ou simplement *Rotonda*

Outre le célèbre Panthéon bâti par Agrippa, il y en avait d'autres, soit à Rome, soit dans différentes villes de l'empire. Le plus remarquable est celui d'Athènes qui fut orné par Praxitèle. Adrien le répara aussi.

1. PANTHOÏDÈS, *myth.*, nom patronymique d'Euphorbe, fils de Panthoüs.

2. — nom donné quelquefois à Pythagore, qui se disait être cet Euphorbe qui s'était signalé au siége de Troie. *Hor.*, 1, *ode* 28. — *Met.*, 1, *v.* 161.

PANTHOÏDÈS, *hist.*, général spartiate, tué par Périclès à la bataille de Tanagra.

1. PANTHOÜS, père d'Euphorbe. *Il.*, 13, *v.* 756; 15, *v.* 522; 16, *v.* 808; 17, *v.* 9.

2. — père de Polydamas.

PANTHUS ou PANTHOUS. V. PANTHOUS.

PANTICA, la même que Panda. V. PANDA.

PANTICAPE, -*pes* (peut-être *Samara*), fleuve de la Scythie européenne, se perd dans le Borysthène, après avoir traversé l'Hylée. Il séparait les Scythes nomades des Géorgiens. *Hér.*, 4, *c.* 19, 47, 54. — *Pline.* — *Mela.*

PANTICAPÉE, -*pæum* (*Kerché*); v. de la Sarmatie maritime, sur le Bosphore Cimmérien. Cette ville, bâtie par les Milésiens, se gouverna d'abord par ses lois, et ensuite elle fut soumise aux rois du Bosphore, qui en firent la capitale de leur empire. C'est là que Mithridate-le-Grand mourut. *Pline.* — *Strab.* — *Ptol.*, 3, *c.* 6. — *Diod.* V. BOSPHORE.

PANTILIUS et PANTOLABUS, personnages ridiculisés par Horace, 1, *Sat.* 8, *v.* 10; 10, *v.* 78; *l.* 2, *Sat.* 1, *v.* 22.

PANTOMIMES, -*mi* (πᾶν, tout; μιμεῖσθαι, imiter). On donnait ce nom à des comédiens qui représentaient des pièces de théâtre sans parler, et qui par le seul moyen des gestes exprimaient et faisaient entendre tout ce qu'ils voulaient. On ignore à quelle époque l'on peut rapporter l'origine des pantomimes. Il paraît cependant qu'il n'en existait point dans l'ancienne Grèce. Leurs mimes accompagnaient la danse de mouvemens expressifs, mais seulement pendant de courts intermèdes, et au son de la flûte; les pantomimes jouaient des pièces entières, et se faisaient accompagner par toute espèce d'instrument.

Ce fut à Rome surtout, du temps de l'empire, que leur art devint en vogue, et reçut de rapides et vastes développemens. Sous Auguste deux pantomimes fameux, Bathylle et Pylade, établirent chacun une école, et s'attirèrent l'admiration des Romains. Le goût pour ce genre de spectacle s'accrut de jour en jour, et devint bientôt une passion. Néron surtout y contribua en montant lui-même sur la scène, et en jouant un rôle parmi les pantomimes. Vers le règne de Trajan et d'Adrien se formèrent enfin dans la capitale des troupes complètes et très-nombreuses de pantomimes. Les provinces en eurent à leur tour, et cet usage ne cessa qu'avec l'empire. L'enthousiasme pour les pantomimes fit souvent, ainsi qu'aux courses du cirque, éclore des factions acharnées, et donna lieu aux plus déplorables excès. Les empereurs, dans ces circonstances, les chassaient de la ville et de l'Italie; mais peu après ils les rappelaient, parce qu'ils avaient besoin de spectacles pour se concilier une multitude corrompue et oisive.

PANYASIS, *hist.*, ancien poète grec et habile devin, natif d'Halicarnasse, oncle d'Hérodote l'historien, avait composé un *Poème* sur les douze travaux d'Hercule. Il fut mis à mort par Lygdamis, roi de Carie. Il ne nous reste rien de l'ouvrage de Panyasis. *Hérod.*

PANYASIS ou PANYASUS, *géog.*, petite riv. de l'Illyrie, chez les Taulantiens, se jetait dans la mer Adriatique, entre Dyrrhachium, autrement Epidaure et Bulis.

PANYSUS (*Kamtchik-Sou* ou *rivière du Fouet*), riv. de Thrace, qui se jette dans le Pont-Euxin.

PAOPHI, second mois de l'année égyptienne.

PAPA, petite v. de la Thébaïde, vers le centre, sur la rive gauche du Nil, entre Contra-Coptos et Maximianopolis.

PAPHAGÈS, roi d'Ambracie, fut tué par une louve, à laquelle il avait enlevé ses petits. *Ov.*, *Ibis*, *v.* 502.

1. PAPHIA ou PAPHIENNE, surnom de Vénus, pris du culte qu'on lui rendait à Paphos.

2. — ancien nom de l'île de Cypre, tiré de Paphos, sa ville principale.

PAPHLAGONIE, -*nia* (*Pendérachie*), contrée de l'Asie mineure, appelée d'abord Pyléménie (V. ce mot), était bornée à l'O. par le fleuve Parthénius, qui la séparait de la Bithynie, à l'E. par l'Halys, qui la séparait du royaume de Pont, au N. par le Pont-Euxin, et au S. par la Galatie. On y comptait six villes principales : Gangra, Amastra, Sora, Sinope, Ionopolis et Pompeiopolis. Cette province ne joue pas un rôle important dans l'histoire; soumise par Alexandre, elle passa après sa mort sous la domination des rois de Pont. Elle eut pourtant dans la suite des rois particuliers : Morzès, vers l'an 179 av. J. C.; Pylémène, vers 131; Pylémène II, mort vers 121. Celui-ci légua son royaume à Mi-

thridate V, roi de Pont, père de Mithridate-le-Grand. Dès lors la Paphlagonie devint entre les rois de Pont et de Bithynie un sujet de guerre (V. Mithridate VI et Nicomède). Enfin Philémon, roi de la contrée, en ayant été chassé par Mithridate, fut rétabli par les Romains, qu'il institua ses héritiers, et qui, déjà maîtres du Pont, réduisirent la Paphlagonie en province romaine, 63 av. J. C. *Il.*, 2, *v.* 358.—*Xenoph.*—*Hérod.*, 1, *c.* 6, 28, 72; 3, *c.* 90; 4, *c.* 72.—*Just.*, 13, *c.* 4; 37, *c.* 4 et 38, *c.* 2. — *Strab.*—*Pline.* — *Ptol.*, 5, *c.* 1, 4.— *Q. C.*, 3, *c.* 1; 4, *c.* 5; 6, *c.* 11; 10, *c.* 10.

PAPHLAGONIENS, habitans de la Paphlagonie, avaient la réputation d'être stupides, grossiers, méchans et surtout très-sots. Leur nom chez les Grecs était une injure. V. Paphlagonie.

PAPHLAGONIUS, ruisseau qui coulait au pied du mont Ida. Selon les poètes, il s'était formé du sang de Memnon, tué par Achille.

1. PAPHOS l'Ancienne (*Bafo*), v. de l'île de Cypre, située à 10 stades environ de la côte occidentale. Elle avait un port et un temple consacré à Vénus nommée de là *paphienne*. On croyait que c'était auprès de là que cette déesse, s'élevant du sein des eaux, s'était pour la première fois montrée à la terre. V. Paphos, n° 2.

2. — la Nouvelle, célèbre v. de Cypre, à peu de distance de l'ancienne Paphos, sur la côte occidentale même. Cette ville fut, dit-on, fondée 1184 ans av. J. C., par Agapénor, chef athénien, qui, après la prise de Troie, avait été jeté par la tempête sur les côtes de Cypre. La déesse de la beauté y était honorée d'un culte particulier; on y avait érigé en son honneur cent autels, où l'on brûlait tous les jours l'encens le plus pur. La vénération qui était attachée au temple s'étendait même jusqu'au prêtre qui en faisait les fonctions. Caton offrit à Ptolémée la grande sacrificature de Paphos, à condition qu'il céderait l'île de Cypre aux Romains, regardant cette dignité comme le dédommagement d'un royaume. Les habitans de cette ville étaient plongés dans la plus grande mollesse, et les jeunes filles trafiquaient de leurs charmes pour gagner une dot. Paphos fut, dans le premier siècle av. J. C., endommagée par un tremblement de terre, et réparée par Auguste, qui voulut lui donner son nom; mais l'ancien prévalut. Paphos est encore célèbre par la conversion du proconsul Sergius Paulus, que S. Paul y attira au christianisme, et par l'aveuglement miraculeux de Berjès. *Pline*, 2, *c.* 96. — *Mela*, 2, *c.* 7 — *Odyss.*, 8. — *En.*, 1, *v.* 419; 10, *v.* 31. — *Hor.*, 1, *od.* 30, *v.* 1. — *Strab.*, 8. —*Tac.*, *Ann.*, 3, *c.* 62; *Hist.*, 2, *c.* 2.—*Paus.*, 8, *c.* 5.

1. PAPHUS, fils de Pygmalion et de la statue que Pygmalion forma quand les dieux l'eurent animée, et dont il fit sa femme. V. Pygmalion. *Met.*, 10 *v.* 297.

2. — fils de Cinyras.

1. PAPIA (Lex), *de peregrinis*, loi décrétée sous les auspices de Papius, tribun du peuple, l'an de Rome 688, avait pour objet d'expulser de Rome tous les étrangers. Dans la suite elle fut confirmée et étendue par la loi Junia. *Cic.*, *p. Arch.*, 7; *p. Balb.*, 23; *Off.*, 3, *c.* 47. — *Dion Cass.*, 37.

2. — Poppæa, *de maritandis ordinibus*, loi décrétée sous les auspices des tribuns Papius Mutilus et Poppæus Secundus, l'an de Rome 762, 9 de J. C. Cette loi ne faisait que confirmer la loi Julia, n° 1. (V. Julia *lex*, *de maritis*).

3. — loi qui donna au grand-prêtre le pouvoir de choisir vingt jeunes vierges pour le service du culte de Vesta.

4. — loi décrétée sous le gouvernement d'Auguste, par laquelle le patron eut des droits aux biens de son client lorsque celui-ci laissait une certaine somme d'argent, que la loi spécifierait, ou avait moins de trois enfans.

Papia, *géog.* (*Pavie*). V. Ticinum.

PAPIÆ (*îles de Sohar*), île de l'Arabie.

PAPIANUS, se fit proclamer empereur quelque temps après les Gordiens. Il fut mis à mort.

PAPIAS, évêque d'Hiérapolis en Phrygie, propagea le premier l'erreur des Millénaires. Il composa un ouvrage en cinq livres, intitulé: *Explication des discours du Seigneur*. Les fragmens qui nous restent donnent une mauvaise idée de son goût.

PAPIER. V. Papyrus.

1. PAPINIEN (Æmilius), *-nianus*, un des jurisconsultes les plus célèbres de l'antiquité, vivait à la fin du 2e siècle. Il fut avocat du fisc, puis préfet du prétoire sous Septime Sévère, qui conçut pour lui une très-grande estime. Sévère en mourant lui recommanda ses deux fils, Caracalla et Géta, et le nomma leur gouverneur. Caracalla, après avoir assassiné son frère Géta, fit mourir Papinien (212), parce qu'il refusait de le justifier d'un pareil assassinat. « Sachez, lui dit Papinien, qu'il n'est pas aussi aisé d'excuser un parricide que de le commettre, et que c'est se souiller d'un second meurtre que d'accuser un innocent, après lui avoir ôté la vie. » Il y a plusieurs lois de Papinien dans le Digeste; mais la plupart de ses ouvrages sont perdus. Ils consistaient en vingt sept livres de *Questions*, dix-neuf livres de *Réponses*, deux livres de *Définitions*, deux livres où il traitait des *Adultères*, un livre touchant les *Lois des Édiles*. On avait un tel respect pour ses décisions qu'en 426 l'empereur Valentinien ordonna que quand les juges se trouveraient partagés sur quelque point épineux, ils suivissent l'avis de Papinien. Ulpien et Paulus se glorifiaient d'être ses disciples. *D. Cass.* — *Spartien.*

2. — questeur, fils du précédent. Caracalla le fit mourir après son père.

1. PAPINIUS (Sextus), consul sous Tibère l'an de J. C. 36. *Tac.*, *Ann.*, 6, *c.* 40.

2. — (Sextus), sans doute fils du précédent, se donna la mort, l'an 37 de J. C., pour échapper aux poursuites criminelles de sa mère. *Tac.*, *Ann.*, 6, *c.* 49.

3. — (Sextus), tribun, frère du précédent, fut accusé de conspirer contre Caligula, qui le fit déchirer à coups de fouet, l'an 39 de J. C.

4. — (Statius), poète. V. Stace.

PAPIRIA (Famille), *hist.*, anciennement Papisia, nom commun à deux familles romaines, l'une patricienne et l'autre plébéienne. La première, qui était la plus illustre, et qui se distingua par d'importans services, se divisait en six branches, distinguées par les surnoms de Crassus, de Mugillanus, de Cursor, de Maso, de Prætextatus et de Pætus. Les trois premières branches surtout se rendirent célèbres. Quant aux Papirius plébéiens, la branche la plus connue est celle des Carbon, qui presque tous laissèrent des souvenirs peu honorables. Selon Cicéron, L. Papisius Crassus, dictateur l'an de Rome 414, est le premier qui changea le nom de Papisius en Papirius. *Cic.*, *Am.*, 9. *ep.* 21.

Papiria, femme de Paul Emile, qui la répudia après avoir vécu long-temps avec elle, fut mère du second Scipion l'Africain.

1. Papiria Petilia (Lex), *archéol.*, *de nexis ob æs alienum*, loi portée l'an de Rome 428, à l'occasion du crime de Papirius (n° 20), défendait de retenir en esclavage pour dettes, et mettait en liberté tous ceux qui se trouvaient dans ce cas, qu'on nommait *nexi*,

æs alienum, rendue l'an de Rome 421, donna le droit de bourgeoisie romaine aux habitans d'Acerra. V. Papirius, n° 18.

3. — loi décrétée l'an de Rome 621, sous les auspices de Papirius Carbo. Elle ordonna que le peuple donnerait son suffrage sur des tablettes.

4. — loi proposée l'an de Rome 623, par C. Papir. Carbo. Elle avait pour objet de permettre au peuple de perpétuer à son gré le même homme dans la charge de tribun. Elle fut rejetée. *Cic.*, *Læl.*, 15.

5. — loi décrétée sous le tribun Q. Papirius, sans doute le même que C. Papir. Carbon (n° 24) (V. ci-dessous Papirius et les noms des divers branches), ordonna qu'aucun citoyen ne pourrait consacrer un édifice, un terrain ou toute autre chose, sans en avoir auparavant obtenu la permission de l'assemblée du peuple. *Cic.*, *pro domo*, 39, 50, 97.

6. — loi décrétée l'an de Rome 563, pour diminuer le poids et augmenter la valeur de l'as romain.

PAPIRIEN (Droit), collection de lois romaines, contenait les lois faites par les rois de Rome. Elle fut faite immédiatement après leur expulsion. On l'attribue à Man. Papirius, n° 1.

PAPIRIUS, nom d'une nombreuse et puissante famille romaine (V. Papiria). Les plus célèbres sont, Papirius Cursor, n° 21, et les deux Papirius Carbon, n° 24 et 26.

1. Papirius (Manius), patricien, nommé roi des sacrifices après l'expulsion des Tarquin. On lui attribue la collection des lois connue sous le nom de *Droit Papirien*. *Den. d'Hal.*, 5, *c.* 1.

2. — (L.) Mugillanus, tribun militaire avec puissance consulaire l'an de Rome 311, censeur l'année même où fut instituée la censure, l'an 322, consul en 327, et enfin interroi l'an 334. *T. L.*, 4, *c.* 7, 8, 30, 42, 43. — *Cic.*, *Am.*, 9, *ép.* 21.

3. — (M.) Crassus, consul l'an de Rome 313, avec C. Furius Pacilus. *T. L.*, 4, *c.* 12.

4. — (L.) Crassus, consul l'an de Rome 318, avec M. Corn. Maluginensis. *T. L.*, 4, *c.* 21.

5. — (L.) Crassus, consul l'an de Rome 324, avec L. Julius. *T. L.*, 4, *c.* 30.

6. — (M.) Mugillanus, tribun militaire l'an 336 et 338 de Rome. *T. L.*, 4, *c.* 45 et 47.

7. — (M.) Mugillanus Atratinus, consul l'an de Rome 343, avec Nautilus Rutius *T. L.*, 4, *c.* 52.

8. — (M.), sénateur, un de ceux qui furent tués à la prise de Rome par les Gaulois, l'an de Rome 364. Un Gaulois ayant osé passer la main sur la barbe de M. Papirius, le vieillard indigné le frappa de son bâton. Ce fut là le signal du carnage. *T. L.*, 5, *c.* 41. — *Plut.*

9. — (L.), censeur à l'époque où les Gaulois s'emparèrent de Rome, l'an de Rome 364. *T. L.*, 4, *c.* 31; 9, *c.* 34.

10. — (L.) Cursor, tribun militaire l'an de Rome 367 et 369. *T. L*, 6, *c.* 5 et 11.

11. — (C.) Crassus, tribun militaire l'an de Rome 370. *T. L.*, 6, *c.* 18.

12 et 13. — (L. et Sp.), tribuns militaires l'an de Rome 372, vainquirent les habitans de Vélitres et les Prénestins. *T. L.*, 6, *c.* 22.

14. — (Sp.), tribun militaire l'an de Rome 374. *T. L.*, 6, *c.* 18, 22, 27.

15. — (L.), tribun militaire l'an de Rome 386. *T. L*, 6, *c.* 38.

16. — (L.) Crassus, préteur l'an de Rome 414, fut crée la même année dictateur, consul l'an 418 et l'an 424. *T. L.*, 8, *c.* 12, 16, 19, 36. V. Papiria (Famille).

17. — (M.) Crassus, fut nommé dictateur l'an de Rome 421, sur le bruit d'une prochaine invasion des Gaulois. *T. L.*, 8, *c.* 17.

18. — (L.), préteur l'an de Rome 421, fit porter une loi qui donnait aux habitans d'Acerra la qualité de citoyens, sans droit de suffrage. *T. L.*, 8, *c.* 17.

19. — (L.) Mugillanus, consul l'an de Rome 428, fit la guerre aux Samnites. *T. L.*, 8, *c.* 23.

20. — (L.), patricien, conçut pour C. Publilius, qui lui avait été livré comme esclave parce qu'il ne pouvait acquitter les dettes de son père, une passion criminelle. Publilius, ayant refusé de se prêter à ses désirs, fut battu de verges par ses ordres. La chose étant devenue publique, les Romains firent une loi qui abolit l'esclavage pour dettes, l'an de Rome 428 *T. L.*, 8, *c.* 28.

21. — (C.) Cursor, le plus habile général de son temps, fut successivement maître de la cavalerie (l'an de Rome 414), consul (421) et dictateur (430). Le jeune Q. Fabius Maximus Rullianus, son maître de la cavalerie, ayant en son absence combattu contre les Samnites malgré ses ordres, il donna l'ordre de le mettre à mort quoiqu'il eût remporté une victoire éclatante, et envoya les licteurs pour s'emparer de sa personne. Fabius, protégé hautement par l'armée, qui était sur le point de se révolter contre le dictateur, s'échappa de leurs mains, et se sauva à Rome, où le peuple sollicita la grâce du coupable, et l'obtint. Papirius fut encore nommé consul en 434, 435, 439 de Rome, et dictateur en 445, et remporta de grands avantages sur les Sabins, les Prénestins et les Samnites. Tite-Live assure que Papirius eût été capable de tenir tête à Alexandre, dont il était contemporain, si après la conquête de l'Asie, ce prince se fût jeté sur l'Occident. Il mourut dans un âge avancé, respecté du sénat, mais peu regretté du peuple à cause de son extrême sévérité. *T. L.*, 8, *c.* 12; 23 et 29, *c.* 7. — *Cic.*, *Am.*, 4, *ep.* 21.

22. — (L.) Cursor, fils du précédent, consul l'an de Rome 461, remporta une grande victoire sur les Samnites à Aquilonia, et obtint le triomphe. Consul de nouveau en 482, il battit avec son collègue les Samnites, les Lucaniens et les Brutiens. *T. L.*, 10, *c.* 9 et 38.

23. — (L.) Mason, consul l'an de Rome 523, conquit les îles de Sardaigne et de Corse, et les réduisit en province romaine. N'ayant pu obtenir du sénat les honneurs du triomphe, il se le décerna lui-même. Il prit une couronne de myrte, et triompha sur le mont Albain. Son exemple fut suivi par tous les généraux à qui le sénat refusait les honneurs du triomphe. *Val. Max.*, 3, *c.* 6.

24. — (C.) Carbon, tribun du peuple l'an de Rome 623, était un des partisans les plus zélés et les plus éloquens des Gracque. Après la mort de Tib. Gracchus, il proposa, de concert avec C. Gracchus, plusieurs lois populaires (V. Papiria), auxquelles s'opposa fortement le second Scipion l'Africain. Ce grand homme étant mort la nuit même qui suivit cette lutte, on soupçonna Pap. Carbon de l'avoir assassiné. Il fut néanmoins nommé consul l'an de Rome 634, et alors, changeant de parti, il prit la défense de L. Opimius, qui avait tué C. Gracchus, dont il avait été lui-même l'ami le plus zélé. Après son consulat, devenu odieux à tous les partis, il fut accusé par le jeune L. Claudius Crassus, et s'empoisonna afin d'éviter la condamnation. *T. L.*, 44, *c.* 17; 45, *c.* 12. — *Cic.*, *Brut.*, 3, 104. — *Val. M.*, 6, *c.* 21.

25. — (Cn.) Carbon, consul l'an de Rome 641, fut battu par les Cimbres, auprès de Norcia.

26. — (Cn.) Carbon, frère du précédent, fougueux partisan de Marius, consul avec Cinna l'an de

Rome 669, 670 et 672. et soutint par des cruautés et des extorsions le parti populaire. Après la ruine de sa faction, il fut proscrit par Sylla, et s'enfuit en Afrique; mais, ayant quitté ce pays, et s'étant avancé jusqu'à l'île de Cossura, il tomba entre les mains de Pompée, qui le fit mettre à mort. Carbon mourut avec la plus grande lâcheté. *Vell. Pat.*, 2, *c.* 24 et 25. — *Appien.*

27. — (C.) Carbon, frère du précédent, joua ainsi que son frère un rôle odieux pendant le triomphe momentané du parti de Marius. Il fut mis à mort par Brutus Damasippus. Selon Cicéron, c'était un bon citoyen, et non un factieux; il n'était pas frère du précédent. *Vell. Pat.*, 2, *c.* 26.

28. — Pætus, Romain très riche, ami des lettres et du plaisir, était lié avec Cicéron, qui lui adressa quelques lettres. *Cic.*, 9, *ép. fam.*, 15, etc.

29. — centurion, envoyé en Afrique par Mucien, pour tuer L. Pison, proconsul de cette province l'an 70 de J. C. *Tac.*, *His.*, 4, *c.* 49.

30. — (Cn.) Ælianus, consul l'an de J. C. 181.

31. — Dionysius, intendant des vivres sous Commode, était ennemi déclaré de l'affranchi Cléandre.

PAPISIA Papisius. V Papiria, -rius.

1. PAPIUS Mutilus, général samnite, un des principaux chefs des alliés dans la guerre sociale. Il fut défait par le consul L. Julius César, 664 de Rome.

2. — tribun du peuple l'an de Rome 688, auteur de la loi Papia, n° 1. *Cic.*, *Off.*, 3, *c.* 47

3. — Mutilus, sénateur qui, l'an 16 de J. C., demanda que l'on mît au nombre des fêtes annuelles le jour où Libon Drusus s'était tué Il est sans doute auteur de la loi Papia, n° 2. *Tacite*, *Ann.*, 2, *c.* 32.

PAPPAS ou Pappæus, c'est-à-dire père, surnom de Jupiter, que les poètes appellent *père des dieux et des hommes.*

PAPPIA (Lex). V. Papia (Loi).

PAPPUA (*Edoug*), mont. de la Numidie propre, à l'O. du golfe Numidicus.

1. PAPPUS, philosophe et mathématicien d'Alexandrie, vivait sous le règne de Théodose-le-Grand Il composa des *Collections mathématiques* en huit livres. Pisauri, 1588, in f°.

2 et 3. — (Æmilius). V. Papus.

1. PAPREMIS, v. d'Egypte, capitale du nome Papremite, sur le Nil. On y adorait l'hippopotame. *Hérod.*, 2, *c.* 59, 71, 165.

1. PAPUS (M. Æmilius), dictateur l'an 445 de Rome, 319 av. J. C. *T. L.*, 9, *c.* 7.

2. — (Q. Æmilius), consul 472 de Rome, 282 ans av. J.C.

3. — (L. Æmilius), consul l'an de Rome 529, 225 ans av. J. C. Ayant joint ses troupes avec celles de son collègue Attilius Régulus, il remporta à Fésules en Etrurie une victoire célèbre sur les Gaulois cisalpins, qui déjà s'étaient rendus maîtres de l'Etrurie, et marchaient à grands pas vers Rome.

4. — (Æmilius), censeur romain, qui exclut du sénat P. Corn. Rufinus, personnage consulaire, parce qu'il avait chez lui une vaisselle d'argent du poids de dix livres. *T. L.*, 14.

PAPYRON, lieu de la Judée, sur les confins de l'Arabie, où se donna une bataille entre Aristobule et Arétas, roi d'Arabie, qui soutenait Hyrcan. Aristobule fut vainqueur. *Jos*, *Ant. Jud.*

PAPYRUS, plante qui croît dans les marais d'Egypte, et dont les Egyptiens se servaient en guise de papier. Cette plante ne croissait qu'en Egypte, et faisait une des principales richesses du pays, parce que de toutes les parties du monde civilisé on y venait acheter du papier. Le *papyrus* était une espèce de roseau ou de jonc, haut d'environ quatre coudées, selon Théophraste. Pour en tirer le papier, on séparait avec une aiguille les membranes ou pellicules roulées autour de la tige, on les étendait sur une table dans toute leur longueur, et on collait en travers d'autres membranes de même espèce. Ces membranes ainsi disposées étaient propres à recevoir l'encre comme notre papier. On le nommait *philyra*, *χάρτης*, et *charta*. Ce papier se trouve aussi nommé *charta hieratica*, papier sacré, parce qu'on s'en servait pour les livres sacrés. Plus tard on le nomma par flatterie *charta Augusti*, *charta Livia.*

On place l'invention du papyrus vers le temps d'Alexandre; on cessa d'en faire usage vers le 12e siècle, quand le papier de coton, *charta bombycina*, eut été découvert et répandu.

Outre le papyrus, les anciens se servaient pour écrire de tablettes enduites de cire, et de parchemin. *Théoph.* — *Pline*, *Hist. Nat.* — *Cassiod.*

PAQUE, *Pascha* (de *Pasach*, qui veut dire en hébreu *passer*, et non de *πάσχειν*, souffrir), nom de la solennité juive la plus célèbre. Cette fête, qui fut inventée par Moïse, en mémoire de la sortie d'Egypte et du passage de la mer Rouge, avait lieu dans le mois Nisan, et durait sept jours entiers, depuis le 15 jusqu'au 22. A cette époque, chaque famille devait immoler un agneau ou, à défaut d'agneau, un chevreau de l'année, entier, mâle et sans défaut, et le manger debout en habit de voyageur avec des azymes ou pains sans levain et des laitues sauvages. On devait le manger en entier, et si par hasard il en restait quelque chose le lendemain, il fallait le jeter au feu. En même temps on teignait avec son sang le haut et les jambages de la porte de la maison Toutes ces cérémonies rappelaient les événemens qui avaient eu lieu la nuit où les Juifs avaient quitté l'Egypte, leur repas précipité à l'instant du départ, et la précaution qu'ils avaient eue de teindre leurs portes de sang pour en écarter l'Ange exterminateur des enfans des Egyptiens. L'obligation de faire la Pâque était universelle et si sacrée que quiconque y manquait devait être puni de mort. Un voyage, une maladie ou une impureté légale pouvait seule en dispenser. *Exode*, 12, *v.* 1; 16, *v.* 23; *Nomb.*, 9, *v.* 1; *Paral.*, 2, *c.* 30, *v.* 1.

PARABYSTON, cour de magistrature à Athènes, composée de onze juges, qui prenaient connaissance des affaires peu importantes. *Paus.*, 1, *c.* 40.

PARACHÉLOÏTES, *-loïtæ*, peuple de Thessalie, dans la Phthiotide, dans le voisinage (*παρὰ*) de l'Achéloüs (*Ἀχελῶος*) de Thessalie. *Strab.*

1. PARACHÉLOÏTIDE, *-loïtis*, contrée de la Thessalie. V. Parachéloïtes.

2. — petite contrée de l'Etolie, où passait le fleuve Achéloüs. *T. L.*, 39, *c.* 26. — *Strab.*

PARADIS Terrestre (*παράδεισος*, jardin), autrement Eden, jardin immense et délicieux où Dieu, immédiatement après la création du monde, plaça Adam et Eve. Selon certains commentateurs de la Bible, le paradis terrestre n'a jamais existé réellement, et tout ce qu'en dit l'Ecriture doit s'entendre dans un sens allégorique. Mais la majorité des interprètes et la tradition de l'Eglise le supposent placé réellement sur la terre; mais en quelle contrée? il est peu de pays fertiles où les diverses hypothèses ne l'aient placé successivement. Celle qui est admise le plus généralement en fixe la position dans l'Asie mineure orientale, ou l'Arménie. En effet la Genèse nomme les fleuves principaux qui arrosaient le paradis terrestre, l'Euphrate, le Tigre, le Phison et le Gihon; et ces fleuves,

ou du moins le Tigre et l'Euphrate, arrosent ce pays. Parmi les arbres nombreux de ce jardin était l'arbre de la science du bien et du mal, le seul dont Dieu défendit à Adam de manger les fruits. La désobéissance du premier homme entraîna son expulsion, et alors la garde du paradis terrestre fut confiée à un ange, qui tenait une épée flamboyante pour en interdire l'entrée. *Gen.*, 2, 3.

1. PARADISUS (παράδεισος, jardin), (*Balsami*), palais et jardins magnifiques situés dans la plaine de Jéricho.

2. — petite v. de la Syrie méridionale, sur les confins de la Phénicie. *Pline*, 5, *c.* 23.—*Strab.*, 16.

PARAGON, golfe situé sur la côte de la Gédrosie, vers le promontoire Alabagium.

PARALATES, *-tæ*, nom que les Scythes donnaient à leurs rois. Ils descendaient de Colaxaïs, petit-fils de Jupiter. *Hérod.*, 4, *c.* 6.

1. PARALE, *-lus*, *hist.*, héros grec qui passait pour avoir le premier navigué sur une galère ou vaisseau long. Selon Euripide, Paralus était un héros qui, joint à Thésée, se signala contre les Thébains. On croit que c'est lui qui donna son nom à la galère Paralienne (V. PARALE, *arch.*). *Pline.*

2. — Syracusain qui s'unit avec Dion pour chasser Denis le Tyran.

3.— le dernier des fils de Périclès, mourut jeune. Son père fut inconsolable de sa perte. *Plut.*

PARALE, *-lus*, ou GALÈRE PARALIENNE, *arch.*, vaisseau sacré d'Athènes, qui était l'objet d'une vénération singulière, et n'était employé que pour des affaires importantes d'état ou de religion. Ceux qui montaient ce navire s'appelaient *Paraliens*, et leur paie était plus forte que celle des autres troupes de marine. L'origine de ce nom est incertaine. Suidas le tire d'un héros qui portait ce nom (V. PARALE). Quelques-uns prétendent qu'on appelait aussi Parale le vaisseau sur lequel Thésée, vainqueur du Minotaure, ramena dans sa patrie les jeunes filles que ce monstre devait dévorer. Quelques-uns confondent le *Parale* avec la *Théorie* ou *Délias*. *Thucyd.* — *Xénophon.*

PARALES, *-li*, (παρὰ, près de; ἅλς, la mer), peuples de l'Attique, sur le bord de la mer.

PARALIE, (*partie de la côte de Malabar*), canton de l'Inde, chez les Dachinabades, auprès de la Limyrique.

PARALIPOMENES, *-na*, c'est-à-dire *choses oubliées* (παραλείπω, omettre), nom commun à deux livres historiques de l'Ancien Testament, qu'on attribue vulgairement à Esdras. Les Paralipomènes sont une espèce d'appendice des quatre livres des Rois, et donnent quelques détails nouveaux sur les faits qui eurent lieu dans la Judée pendant que ce pays était soumis au gouvernement monarchique.

PARALOS (*Mesogia*), canton de l'Attique oriental, au S. et près d'Athènes.

PARAMMON, nom qu'on donnait à Mercure dans la Libye, et sous lequel il était aussi révéré dans l'Elide.

PARANYMPHES, *-phi* (παρὰ, auprès de; νύμφιος, époux). Les Grecs nommaient ainsi une espèce d'officier qui, dans les mariages, présidait à la noce, pour en régler les réjouissances et le festin. Il était spécialement chargé de la garde du lit nuptial. — Chez les Romains on nommait paranymphes trois jeunes garçons qui conduisaient la nouvelle mariée à la maison de son mari. Pour être admis à remplir ces fonctions, ils devaient avoir leurs pères et leurs mères encore vivans. Un des trois marchait devant, ayant à la main une torche de pin, et les deux autres soutenaient la nouvelle mariée.

PARAPAMISADES. V. PAROPAMISADES.

PARAPAMMÈNES, *-meni*, peuple d'Asie, gouverné par Oxyarte, après la mort d'Alexandre. Le nom de *Parapammènes* n'est peut-être qu'une corruption du mot *Paropamises*. *Just.*, 12, *c.* 5; 13, *c.* 4.

PARAPITA, femme de Pharnabaze. *Xénoph.*

PARAPOTAMIES, *-mii* (παρὰ, auprès de; ποταμὸς, fleuve), lieu de la Phocide, sur le bord du Céphise, à 40 stades de Chéronée. *Hérod.*, 8, *c.* 33.

PARASANGE, mesure itinéraire des Perses, qui était composée de trente stades, selon Hérodote (*l.* 2 et 6) et Xénophon (*Anab.*, 5 et 7). Deux parasanges répondaient à peu près à trois de nos lieues. Cette mesure était aussi employée chez les Egyptiens et dans la plus grande partie de l'Asie; mais elle variait chez les différens peuples et même chez les Perses, auxquels elle semblait plus propre (*Pline*, *H. Nat.*, 6, (30.) Strabon (11) la porte à quarante et même soixante stades. V. l'évaluation qu'en donne Paucton, à la fin de ce Dictionnaire, *Mes. Juiv.*, I, 2 (*p.* 26).

PARASIE, *-sia*, contrée de la Médie, à l'E.

PARASITES (παράσιτος, préposé aux vivres). A Athènes on donnait ce nom à certains ministres des autels qui prenaient soin du blé qu'on recueillait des terres affectées à chaque temple et à chaque dieu. Ils recevaient aussi le blé que les particuliers offraient aux dieux. Ces officiers étaient au nombre de dix ou douze, chaque tribu ayant le sien; on les prenait parmi les familles les plus distinguées. Leurs fonctions étaient presque semblables à celles des épulons à Rome.

Dans l'origine cette dignité était très-considérée; mais par la suite elle dégénéra, et bientôt ne fut plus qu'un terme de dérision que l'on donnait à ceux qui fréquentaient assidûment les repas publics établis au Prytanée.

Chaque divinité avait son parasite, et plus tard les grands et les riches voulurent avoir aussi le leur. Ces derniers, par de fades adulations, par la bassesse de leurs sentimens, et par leur honteuse intempérance, rendirent bientôt le nom de parasite si vil et si ridicule que les poètes comiques mirent presque toujours dans leurs pièces un parasite comme un personnage plat et bouffon, avec un accoutrement assorti aux idées de mépris qu'on en avait. C'est de là que le nom de parasite a reçu l'acception défavorable que nous lui donnons.

PARASITION, lieu où l'on enfermait les blés offerts aux dieux. V. PARASITES.

PARASIUS. V. PARRHASIUS.

PARASOPIAS, partie de la Béotie, au S., sur les bords du fleuve Asope.

PARAVÉENS, *-vai* (παρὰ, près de; Αὖας, l'Avas), peuple d'Epire, dans la Thesprotie, sur les confins de l'Epérantie, étaient ainsi nommés parce qu'ils habitaient près du fleuve Avas. *Thucyd.*

PARCHEMIN, *pergamena charta*. Le parchemin, ou la peau de bête préparée pour écrire, fut inventé, ou du moins perfectionné sous Eumène, roi de Pergame, parce que Ptolémée, roi d'Egypte, avait défendu l'exportation du *papyrus*.

PAREA, nymphe dont Minos, roi de Crète, eut Néphalion, Eurymédon, Chrysès et Philolaüs.

PARÉBIUS, compagnon du devin Phinée. *Apollon.*, *Argon.*

1. PARÈDRES (cest-à-dire *adjoints*, *assesseurs*, de παρὰ, auprès de, ἕδρα, siége), On appelait ainsi les nouvelles divinités, c'est-à-dire les hommes qui après leur mort étaient mis au rang des dieux.

2. — magistrats athéniens profondément versés dans la connaissance des affaires, que l'on adjoignait à l'archonte roi ou au polémarque. Ils étaient soumis aux mêmes règles que les magistrats.

PARENTALIES, fêtes que les Romains célébraient chaque année au mois de janvier en l'honneur des morts. Les parens et les amis des morts se réunissaient en cette occasion pour offrir des sacrifices et faire des festins, dans lesquels on ne servait presque que des légumes. L'établissement de ces fêtes remontait au temps d'Enée, selon Ovide; selon d'autres, à Numa. *Ov.*, *Fast.*, 2, *v.* 544.

PARENTIUM (*Parenso*), v. maritime de la Vénétie, vers le N. *Pline*, 3, *c.* 19.

PARÈS, la même que Palès. V. ce mot.

PARESSE, *Pigritia*, divinité allégorique, fille du Sommeil et de la Nuit. Elle fut métamorphosée en tortue, pour avoir écouté les flatteries de Vulcain. Le limaçon et la tortue lui étaient consacrés.

PARÉTACE, *-rætaca*, v. de la Médie orientale, sur les confins de la Parétacène. *Et. de Byz.*

PARÉTACÈNE, petite contrée de la Perside, vers le N., limitrophe de la Médie. On varie sur sa position précise. Elle était remplie de déserts sablonneux et arides. Isatiche et Aspadane en étaient les seules villes un peu remarquables. C'est dans cette contrée qu'Eumène remporta une victoire sur Antigone. *Diod. de Sic.*

PARÉTACES, *-rætacæ*, ou Parétacènes, *-cani*, peuple de la Parétacène, était fort adonné au brigandage. (V. Parétacène.) *Hérod.*, 1, *c.* 101. — *Ptolém.*, 6, *c.* 4. — *Q. C.*, 5, *c.* 13. — *Corn. Nép.*, *Eum.* — *Pline*, 6, *c* 26. — *Strab.*, 11, *c.* 16.

PARETONIUM, *Parætonium* (*Al-Baretoun*), v. de la Libye, dans la Marmarique, à l'O., près d'Alexandrie, sur la mer. Antoine et Cléopâtre y abandonnèrent tout ce qu'ils avaient de plus précieux, après la défaite d'Actium. C'était un passage très-dangereux pour les vaisseaux. *Ptol.*, 4, *c.* 5.

PARIETINA (*Veles de Gomera*), v. de la Mauritanie, sur le bord de la Méditerranée.

PARILIES, *-lia*, fêtes, les mêmes que les Palilies. V. ce nom.

PARIS, surnommé Alexandre, *myth*, un des plus jeunes fils de Priam et d'Hécube. Pendant qu'Hécube le portait dans son sein, elle songea qu'elle enfermait un flambeau qui devait un jour embraser Troie. Les devins ayant prédit d'après ce songe que cet enfant serait la cause de la ruine de Troie, Priam le donna, aussitôt qu'il fut né, à un de ses domestiques nommé Archélaüs, afin de le faire périr; mais Hécube, touchée de compassion, le déroba, et le confia à des bergers du mont Ida. Pâris se distingua bientôt au milieu des bergers par sa beauté, son esprit et son adresse, et inspira de l'amour à la nymphe OEnone, qu'il épousa, et dont il eut deux enfans. Il devint si célèbre que Jupiter le choisit pour juger le Différend qui s'était élevé entre Junon, Pallas et Vénus, au sujet de la pomme d'or, jetée par la Discorde aux noces de Thétis et de Pélée, et sur laquelle était cette inscription: *A la plus belle.* Ces déesses ayant comparu devant Pâris, chacune lui fit les promesses les plus flatteuses. Junon, dont le pouvoir s'étendait sur tout, lui fit envisager qu'elle le comblerait de biens et de puissance s'il lui adjugeait la pomme. Minerve lui promit la vertu, et Vénus l'assura que s'il prononçait en sa faveur, elle lui donnerait la plus belle femme de la terre. Il adjugea la pomme à Vénus.

Quelque temps après il arriva une aventure qui fit reconnaître Pâris. Un des fils de Priam lui ayant enlevé un taureau, pour le donner à celui qui emporterait le prix dans les jeux funèbres que l'on devait donner à Troie, il y alla lui-même, combattit contre ses frères, et les vainquit. Déiphobe, ou, selon d'autres, Hector voulut le tuer, et Pâris n'échappa qu'en se réfugiant auprès d'une statue de Jupiter. Cassandre, frappée de sa ressemblance avec les autres fils de Priam, fit des recherches sur sa naissance, et Pâris, ayant montré les langes avec lesquels il avait été exposé, fut reconnu par Priam. Le vieillard le reçut avec beaucoup de joie, croyant que l'oracle s'était trompé. On lui donna le nom d'Alexandre (ἀλέξω, chasser; ἀνὴρ, ἀνδρὸς, homme), à cause du courage qu'il faisait paraître contre les voleurs et les brigands, pendant qu'il était chez les bergers.

Dans la suite Priam l'envoya en Grèce, pour recueillir la succession d'Hésione, sa tante, et il y fut reçu avec bienveillance par Ménélas, époux d'Hélène. Ménélas ayant été obligé d'aller en Crète, Pâris profita de son absence pour séduire Hélène, qu'il emmena en Asie. OEnone, irritée de l'infidélité de Pâris, envoya son fils Corythus à Troie, afin d'épier les démarches de sa rivale; mais Pâris, l'ayant trouvé auprès d'Hélène en conçut de la jalousie, et le tua dans un excès d'emportement.

Cependant les rois et les peuples de la Grèce, irrités de l'enlèvement d'Hélène, s'étaient réunis et avaient juré la ruine de Troie. Bientôt en effet ils vinrent assiéger cette ville, et commencèrent cette guerre sanglante qui dura dix ans (V Troie). Pâris se distingua quelquefois pendant le siége par sa valeur. Il blessa Machaon, Diomède, Ménélas, Antiloque, Palamède, et tua Achille. Cependant il e t plus célèbre par sa lâcheté et sa perfidie que par son courage. Ayant consenti à un combat singulier contre Ménélas, dont le vainqueur devait posséder Hélène, il prit la fuite, et ne dut la vie qu'à la protection de Vénus, et cependant refusa de rendre Hélène; il ne tua Achille que par trahison (V. Achille).

Enfin il fut lui-même blessé dangereusement par Philoctète ou par Pyrrhus, fils d'Achille. Alors il recourut à OEnone, qui avait reçu d'Apollon le don de guérir les blessures; mais son courrier ne fut reçu qu'avec mépris, on lui dit que Pâris pouvait s'adresser à Hélène. Cependant à peine fut-il parti qu'OEnone, touchée de compassion, alla cueillir les simples les plus spécifiques, et vola au secours de son mari; mais il n'était plus temps, et Pâris était mort. OEnone désespérée s'étrangla avec sa ceinture.

Selon quelques auteurs, Pâris, en partant du Péloponèse avec Hélène, n'alla point directement à Troie; mais il fut poussé par les vents sur les côtes d'Egypte, où Prothée, roi du pays, apprenant l'outrage qu'il avait fait à Ménélas, retint la princesse à sa cour. *Hom.*, *Il.*, 3, *v.* 15; 6, *v.* 280; 7, *v.* 2; 11, *v.* 369. — *Hérod.*, 2, *c.* 115. — *Dictys de Crète*, 1, 3, 4. — *Apollod.*, 3, *c.* 12. — *Ovide*, *Mét.*, 12, *c.* 15; *Héroïde*, 5, 16, 17. — *Quint. Calab.*, 10, *v.* 290. — *Hygin*, *fab.* 92. — *Enéide*, 1. — *Paus.*, 10, *c.* 27. — *Cic.*, *Div.* V. OEnone, Ménélas, Priam, Hécube, Hélène.

1. Paris, *hist.*, célèbre pantomime romain, affranchi de Domitia, tante de Néron, et favori de l'empereur. Il accusa Agrippine de conspirer contre l'empereur (55 de J. C.), et, quoiqu'il eût été convaincu de calomnie, il n'en resta pas moins en faveur. Par la suite Néron, jaloux de son talent, le fit mourir. *Tac.*, *Ann.*, 13, *c.* 19, 20, 27.

2. — autre pantomime qui, par son crédit auprès de Domitien, fit envoyer le poète Juvénal commander une cohorte en Egypte, parce qu'il lui avait déplu. Pâris fut lui-même mis à mort par Domitien, parce qu'il avait inspiré de l'amour à l'impératrice. *Juv.*, *Sat.*, 6, *v.* 87; 7, *v.* 87. — *Dion Cass.*

PARISADES. V. PARYSADÈS.

PARISI, peuple de la Grande-Bretagne, sur l'Océan, près de l'embouchure de l'Abus.

1. PARISII (à peu près *Ile de France*), peuple de la Gaule, dans la Lyonnaise 4e, était situé des deux côtés de la Sequana. Ce peuple avait pour ville principale *Parisii*, nommée d'abord *Lutetia*. *Cés.*, *G. des G.*, 6, *c.* 3 ; 7. — *Ptol.*, 2, *c.* 8. — *Strab.*

2. — anciennement LUTETIA (*Paris*), petite ville de la Gaule, capitale de la province du même nom, était située dans une petite île de la Seine (aujourd'hui *Ile de la Cité*), au-dessous du confluent de cette rivière avec la Matrona. C'était une des plus petites et des plus misérables villes de la Gaule du temps de Jules César. Elle ne commença à prendre quelqu'accroissement que dans le 4e siècle, époque à laquelle Julien, qui y séjourna, l'embellit d'un palais des Thermes et de quelques édifices. On voit encore des restes considérables du palais des Thermes, rue de la Harpe. — Strabon appelle Paris *Lucotocie*, et Ptolémée *Leucotécie*. On a dérivé l'ancien nom de Paris, *Lutetia*, de *lutum*, boue, comme si c'était des Romains que cette ville eût reçu son nom. On donne au nom de *Parisis* une origine non moins invraisemblable (παρὰ et Ἶσις, peuple sous la protection d'Isis), quoique rien ne prouve qu'on y ait adoré Isis.

PARISUS, petite riv. de Pannonie, qui se jette dans le Danube. *Strab.*

PARIUM (*Camanar*), v. de la Mysie, sur la Propontide, vers l'entrée de l'Hellespont. Cette ville rapportait sa fondation aux Milésiens, aux habitans de Paros et à ceux d'Erythrée, qui y avaient envoyé une colonie à frais communs. Marc-Aurèle y établit une colonie romaine. *Iliade*, 2, *v.* 335. — *Xénoph.* — *Strab.*, 10. — *Paus.* — *Pline*, 7, *c.* 2; 36, *c.* 5. — *P. Méla.* — *Ptolém.*, 5, *c.* 2. — *Diod. de Sic.*

PARIUS, fils de Jasion, fonda la ville de Parium, dans l'Asie mineure.

PARJURE. Le parjure était puni chez les Hébreux. Le coupable devait confesser son crime, et offrir au sacrificateur une brebis ou une chèvre. S'il était pauvre, et s'il ne pouvait se procurer une brebis ou une chèvre, il devait apporter deux tourterelles, ou du moins offrir la dixième partie d'un épha de farine. Alors le sacrificateur offrait une partie de l'offrande en sacrifice, et absolvait le coupable. *Lév.*, 5.

1. PARMA, *géog.* (*Parme*), gr. v. de la Gaule cisalpine, sur la rivière de même nom, entre Mutine (*Modène*) et Placentia, devait sa fondation aux Etrusques, et appartint successivement aux Boiens et aux Romains, qui y établirent une colonie, l'an 570 de Rome. Après la guerre de Modène, dans laquelle elle souffrit beaucoup, Auguste la releva, et lui donna le nom de *Julia Augusta*. Parme fut la patrie du poète Cassius et de Macrobe. *Cic.*, *Philipp.*, 14. — *T. L.*, 39, *c.* 55. — *Strab.*, 5. — *Hor.*, 1, *ép.* 4, *v.* 3. — *Martial*, 2, *ép.* 43, *v.* 4; 5, *ép.* 13.

2. — pet. riv. de la Gaule cisalpine, prenait sa source dans la Ligurie, chez les Apuanes, coulait vers le N., entre les Anamanes et les Ligures, et se jetait dans le Pô à Brixellum. *T. L.*, 39, *c.* 55.

PARMA, *archéol.*, bouclier rond et léger, avait trois pieds de diamètre. Il y en avait un moins grand nommé *Parmula*, qui servait à la troupe légère et à la cavalerie.

PARMÉNIDES, *-des*, philosophe grec, natif d'Elée, florissait vers l'an 435 av. J. C. Il fut disciple de Xénophane et d'Anaximandre ; on le range dans la classe des éléatiques métaphysiciens. Il admettait deux sortes de philosophie ou plutôt deux ordres de connaissances philosophiques, l'un fondé sur la raison, et l'autre sur l'opinion ; au premier seul appartient la vérité ; partant du principe que rien ne naît de rien, il en conclut que le monde était un être éternel, immuable et absolument un. Tous les corps nouveaux y ont existé en germe, et quand ils semblent en naître, ils n'en sont que de simples développemens partiels. Deux principes ou élémens, le feu et le froid composent le monde visible. Il soutenait de plus que les premiers hommes avaient été produits par le soleil, et enseignait que la terre est ronde, et placée au centre du monde, qu'elle nage dans un fluide plus léger que l'air et que les corps abandonnés à eux-mêmes tombent sur sa surface. Il soutint ce système dans un poëme dont il ne reste que quelques fragmens (recueillis par H. Etienne, sous le titre de *Poësis philosophica*). Parménide avait donné à ses concitoyens des lois qui furent regardées comme excellentes. Platon a donné le nom de Parménide à un dialogue où il traite des *Idées*, et expose tout ce qu'il y a de plus élevé dans son système métaphysique. *Cic.*, *Acad.*, 4, *c.* 74; *Nat. des dieux*, 1, *c.* 28. — *Diog. Laër.* — *Plut.*

PARMÉNION, *-menio*, célèbre général macédonien, fut le compagnon de gloire et l'ami le plus intime de Philippe, qui se servit avec un égal succès de son courage sur le champ de bataille et de sa prudence dans les conseils. L'an 350 av. J.C. il remporta une victoire importante sur les Illyriens et les Péoniens. Long-temps après, lorsque Philippe se préparait à passer en Asie pour anéantir l'empire des Perses, Parménion avec Attale devait le précéder dans l'invasion. Philippe périt au moment d'exécuter son entreprise; mais Alexandre, héritier du génie et de l'ambition de son père, poursuivit ses projets, et eut également confiance dans Parménion. Ce général, à la tête de la cavalerie thessalienne, seconda puissamment le jeune héros au passage du Granique, et contribua plus que tout autre au gain de la bataille. Dans les plaines d'Issus il commanda une des ailes de l'armée macédonienne. Seul ensuite, il marcha vers Damas, où étaient renfermés les trésors de Darius, et s'en rendit maître par des intelligences secrètes qu'il s'y était ménagées Après cette conquête il fut quelque temps gouverneur de la Syrie. De là il vint rejoindre Alexandre sous les murs de Tyr; il dirigeait de concert avec lui les opérations du siége de cette ville lorsque des ambassadeurs de Darius offrirent au conquérant, de la part de leur roi, sa fille Statira en mariage, avec dix mille talens d'or, et les pays situés à l'occident de l'Euphrate. Parménion dit à son maître : « J'accepterais ces offres si j'étais Alexandre ; — et moi, si j'étais Parménion, répondit le monarque. » Il combattit depuis à Arbèles, où, de même qu'à Issus, il était à la tête d'une des ailes de l'armée, et, quoique pressé par des forces supérieures, il rétablit seul par sa présence d'esprit l'ordre de la bataille, dérangé un moment. Alexandre pour le récompenser lui confia le gouvernement de la Médie.

Parménion avait des envieux et des ennemis. Ils répandaient qu'il était las de ces combats sans cesse renouvelés ; qu'il aspirait à se rendre indépendant dans son gouvernement de la Médie. L'arrogance et le luxe de Philotas, son fils, donnaient de la force à ces calomnies, et, quand enfin Alexandre, sur un faux soupçon de conspiration, immola ce dernier à sa sûreté, il résolut de sacrifier en même temps Parménion. Des dépêches secrètes furent portées à la hâte par deux Ara-

bes, dont les dromadaires parcoururent en onze jours un désert de quarante journées de marche, et Parménion fut poignardé par ses principaux officiers, l'an 330 av. J. C.; il était alors âgé de 70 ans. Parménion était chéri des grands, des soldats et des étrangers. Il avait remporté plusieurs victoires sans le secours d'Alexandre, et Alexandre ne triompha jamais sans lui. Sa mort excita de violens murmures. *Q. C*, 3, *c.* 4; 4, *c.* 1, 5, 10; 5, *c.* 6; 6, *c.* 9; 7, *c.* 1, 2; 8, *c.* 17.—*Plut.*, *Vie d'Alex.* —*Just.*, 9, 11, 12.

PARMULAIRES. V. PALMULAIRES.

PARMYS, fille du véritable Smerdis et femme de Darius Ier. *Hérod.*, 3, *c.* 88; 7, *c.* 78.

PARNASSA, mère de Sinope, qu'elle eut de Mars.

PARNASSE, *-ssus*, *myth.*, fils de la nymphe Cléodore ou Cléopompe et de Neptune. Le mont Parnasse reçut de lui son nom. On lui attribuait l'invention de l'art des augures. *Paus.*

PARNASSE, *-ssus*, *géog.* (*Japora*), célèbre mont. de la Grèce propre, à l'O. de l'Hélicon, traversait la partie méridionale de la Phocide depuis Amphisse jusqu'à Trachine. Elle portait auparavant le nom de Larnasse (λάρναξ, coffre), parce que Deucalion s'y était réfugié en bateau, lorsque le déluge inonda la terre. Elle reçut ensuite celui de Parnasse, d'un Parnassus, fils de Neptune, qui s'y établit. Elle était consacrée aux Muses, à Apollon et à Bacchus, et c'était de son sein que sortait la fameuse source Castalienne. Cette montagne est si élevée qu'on l'apercevait du haut de la citadelle de Corinthe, qui en était éloignée de quatre-vingts milles. On lui donnait quelquefois le nom de *Biceps* (*bis*, deux fois; *ceps* ou *caput*, tête), à cause de ses deux sommets, appelés Hyampée et Tithoréa. C'est sur l'une de ces pointes que Delphes était située *Herod.*, 8, *c.* 32.—*Strab.*, 8, 9.—*Mét.*, 1, *v.* 317; 2, *v.* 221; 5, *v.* 278. —*Phars.*, 3, *v.* 173; 5, *v.* 71. —*T. L*, 42, *c* 16. —*Sil. Ital.*, 15, *v.* 311.—*Mela*, 2, *c.* 3.—*Paus.*, 10, *c.* 6.—*Prop.*, 2, *él.* 23, *v.* 13; 3, *él.* 11, *v.* 54.

PARNASSIDES, surnom des Muses, à qui le mont Parnasse était consacré.

PARNASSIE, nom de Thémis, pris d'un temple qu'elle avait sur le mont Parnasse.

PARNÈS (MONS), mont. de l'Attique, dans la partie septentrionale, servait de limite à cette province du côté de la Béotie. Elle était couverte de hauts sapins et de cèdres. On y trouvait, dit-on, une grande quantité d'ours et de sangliers. *Paus.* — *Stace*, *Theb.*, 12, *v.* 630.

PARNÉTHIUS, surnom de Jupiter, pris du culte qu'on lui rendait sur le mont Parnès (au génitif *Parnethos*), où il avait un simulacre d'airain.

PARNIENS, *-ni*, peuples scythes, qui firent une invasion chez les Parthes. *Strab.*, 11.

PAROLE (LA), était honorée comme une divinité chez les Romains. V. AÏUS LOCUTIUS.

PAROPAMISADES. On donnait ce nom aux peuples qui habitaient vers le Paropamise.

1. PAROPAMISE (*Candahar*), contrée de l'Asie, entre la Bactriane au N., l'Arachosie au S., l'Arie à l'E., et l'Inde à l'O., tirait son nom du mont Paropamise, qui s'y trouvait compris. Ce pays était presque toute l'année couvert de neige; ce qui obligeait les habitans à se tenir la plus grande partie de l'année renfermés dans des espèces de cabanes. *Arrien*, 5, *c.* 3.— *Q. C.*, 7, *c.* 3; 9, *c.* 8.— *Ptol.*, 6, *c.* 11.

2 — MONS (*Hendcn-Khos*), mont. de l'Asie, dans la contrée de même nom, était à l'extrémité orientale du Taurus. Les Grecs la nommèrent le Caucase des Indes.

PAROPUS (*Colisano*), v. de la Sicile, au N. E., près de la côte. *Polybe*, 1, *c.* 24.

PAROQUES, *Parochi* (παρέχω procurer), officiers romains qui avaient soin de faire donner aux magistrats qui voyageaient tout ce qui leur était nécessaire dans les villes où ils passaient. *Hor.*, 1, *Sat.* 5, *v.* 46; 2, *Sat.* 8, *v.* 36.

1. PARORÉE, v. de la Thrace, vers le N., dans le voisinage du mont Hémus. *T. L.*, 39, *c.* 27.

2. — v. du Péloponèse, dans l'Arcadie, à 10 stades de Zœtée. *Her.*, 4, *c.* 148; 8, *c.* 73.

3. — canton de la grande Phrygie. *Strab.*, 12.

PAROREUS, le second des fils de Tricolonus, fut le fondateur de la ville de Parorie en Arcadie.

PARORIE, *-ria*. V. PARORÉE.

1. PAROS (*Paro*), île de la mer Egée, une des Cyclades, située entre Naxos et Délos à l'E., et Oliaros à l'O. Pline lui donne trente-six ou trente-sept milles de tour, et quelques modernes cinquante et même quatre-vingts. Elle renfermait plusieurs villes, dont la capitale se nommait aussi Paros. On la nomma successivement l'île Pactia, Minoa, Hiria, Démétrias, Zacinthus, Cabarnis et Hyléassa. Elle reçut le nom de Paros d'un certain Paros, fils de Jason ou de Parrhasius

Paros était riche, puissante et renommée pour ses beaux marbres, dont les plus habiles statuaires faisaient toujours usage. Les meilleures carrières étaient celles de Marpese; on n'y travaillait qu'à la lueur des lampes (λύχνον), ce qui fit donner le nom de *Lychnite* au marbre qu'on en retirait. On remarquait aussi dans l'île de Paros une fontaine dont les eaux teignaient les étoffes en noir. Paros était encore renommée pour ses bestiaux, ses perdrix et ses pigeons.

Paros fut peuplée d'abord par les Phéniciens, et ensuite par les Crétois. Les Athéniens lui déclarèrent la guerre, et s'en emparèrent parce qu'elle avait embrassé le parti des Perses, lorsqu'ils envahirent la Grèce. C'est en assiégeant leur ville que Miltiade reçut les blessures dont il mourut en prison. Dans la suite, Pompée la réduisit en province romaine. Paros fut la patrie d'Archiloque. C'est dans cette île que furent gravés les célèbres marbres d'Arundel (V. ci-dessous). *Herod.*, 5, *c.* 31, 62; 6, *c.* 133. — *Mela*, 1, *c.* 7.— *Strab.*, 5. — *Corn. Nép.*, *Milt. et Alcib.* — *En.*, 1, *v.* 593; *Géorg.*, 3, *v.* 34.—*Métam.*, 3, *v.* 419; 7, *v.* 466.—*Pline*, 3, *c.* 14; 36, *c.* 17. — *Diod.*, 5. — *Hor.*, 1, *od.* 19, *v.* 6.

2. — v. principale de l'île de Paros. V. n° 1.

PAROS (CHRONIQUE ou MARBRES DE), *archéol.*, autrement MARBRES D'ARUNDEL ou D'OXFORD, nom donné à une suite de tables chronologiques, gravées sur des marbres trouvés dans l'île de Paros vers le commencement du 17e siècle. Ces *Marbres* tombèrent d'abord entre les mains d'un savant français, M. De Peiresc, de qui le comte d'Arundel les acheta pour les faire transporter en Angleterre; son petit-fils les déposa dans la bibliothèque de l'académie d'Oxford. Ces Tables, très-utiles pour l'intelligence de l'histoire ancienne, surtout dans les temps héroïques, comprenaient un intervalle de 1319 ans, depuis l'avénement de Cécrops au trône d'Athènes (1582 av. J. C.), jusqu'à l'archontat de Dioguète (263 av. J. C.). Malheureusement nous n'en avons qu'une partie; la fin manque totalement, à partir de l'an 354 av. J.C. On conjecture que ces Tables furent gravées vers l'an 263 av. J. C. Prideaux a publié et traduit ces Tables en latin (1676). On trouve sa traduction dans les Tables chronologiques de Lenglet-Dufresnoy.

PARPHORUS, natif de Colophon, conduisit une colonie au pied du mont Ida, et y bâtit une ville, qu'il abandonna bientôt, pour former un nouvel établissement dans un lieu moins éloigné de sa patrie. *Strab.*, 14. — *Paus.*, 7, c. 3.

PARQUES, *Parcæ*, divinités des Enfers, filles de l'Érèbe et de la Nuit, ou de Jupiter et de Thémis. Quelques auteurs les font filles de la Mer ou de la Nécessité et du Destin. Elles présidaient à la naissance et à la vie des hommes. Elles étaient au nombre de trois, savoir : Clotho, Lachésis, Atropos. Clotho, la plus jeune des trois, présidait au moment de la naissance de l'homme, et tenait une quenouille à la main ; Lachésis filait les jours et les événemens de la vie, et Atropos, l'aînée des trois sœurs, coupait avec des ciseaux le fil de la vie.

Clotho colum retinet, Lachesis net, et Atropos occat.

Les Parques avaient un pouvoir très-étendu. Selon quelques auteurs, Jupiter seul était au-dessus d'elles ; selon d'autres, ce dieu lui-même leur était soumis.

Les Parques étaient les arbitres de la vie et de la mort, et dispensaient aux hommes les biens et les maux. Leurs arrêts étaient irrévocables. Quelques-uns en font les ministres du dieu des enfers, et les représentent assises au pied de son trône ; d'autres les représentent assises sur un trône brillant, au milieu des sphères, vêtues de robes parsemées d'étoiles, et tenant des couronnes à la main.

Les Grecs et les Romains rendaient de grands honneurs aux Parques, et les invoquaient après Apollon, parce qu'elles présidaient à l'avenir. Leur culte était le même que celui des Furies. On leur immolait des brebis noires. Les prêtres qui présidaient à ces sacrifices portaient des guirlandes de fleurs.

On représentait les Parques sous la figure de trois femmes au visage sévère, avec des couronnes faites de gros flocons de laine blanche, entremêlée de fleurs de narcisse. L'une tenait la quenouille, l'autre le fuseau, et la troisième des ciseaux. Elles filaient de la laine blanche pour une vie longue et heureuse, et de la noire pour une vie courte et malheureuse. Souvent elles mêlaient deux sortes de laines en filant, selon que la vie des hommes était mêlée de bonheur et de malheur. Mais lorsque la carrière des mortels était sur le point d'être terminée, elles ne filaient plus qu'une laine noire.

Pausanias donne d'autres noms aux Parques : Vénus, Uranie, Fortune et Ilithye. La première était la plus ancienne. Quelques auteurs rangent Proserpine parmi les Parques, parce qu'elle disputait à Atropos le droit de couper le fil de la vie. Hygin attribue à ces déesses l'invention de quelques lettres de l'alphabet grec, savoir : Α, Β, Θ, Ι, Τ, Υ. Quelques auteurs les qualifient de secrétaires du ciel et de gardes des archives de l'éternité.

On fait venir le nom des Parques de *parcere*, épargner, soit par antiphrase, soit parce qu'elles épargnaient la vie des hommes jusqu'à ce que le terme marqué par les destins fût arrivé. Les Grecs donnent aux Parques les noms de *Moira*, *Aisa*, *Eimarmène*, qui expriment l'immuabilité de leurs décrets. *Il.*, 20 ; *Odyss.*, 7. — *Hesiode*, *Theog.*, 217. — *Paus.*, 1, c. 40 ; 5, c. 15. — *Théocrite*, 1. — *Pindare*, *Olymp.*, 10 ; *Nem.*, 7. — *Eurip.*, *Iphig.* — *Orph.*, *Hymn.*, 58. — *Apollod.*, 2, *etc.* — *Hor.*, 2, *od.* 6. — *Metam.*, 5, *v.* 533. — *Phars.*, 3. — *Virg.*, *Ecl.*, 4 ; *En.*, 1, *v.* 26 ; 3, 379 ; 4, *v.* 693 ; 5, *v.* 798 ; 9, *v.* 107.

PARRHACE, *-ces*, client de Vonone, roi des Parthes, livra Méherdate, fils de Vonone, à Gotarze, l'an 50 de J. C. *Tac.*, *Ann.*, 12, c. 14.

1. **PARRHASIE**, *-sia*, ville d'Arcadie, à l'O. de Mégalopolis, fondée par Parrhasius, fils de Jupiter. Les anciens donnèrent quelquefois à cause de cette ville le nom de Parrhasiens aux Arcadiens, à Arcas et à Callisto celui de Parrhasis, et celui de Pharrhasiade à Carmente, mère d'Evandre. *Il.*, 2, *v.* 115. — *Phars.*, 2, *v.* 237. — *En.*, 8, *v.* 334. — *Ovide*, *Tris.*, 1, *v.* 190, *Fast.*, 1, *v.* 618 ; *Métam.*, 8, *v.* 313. — *Théb.*, 7, *v.* 163. — *Paus.*, 8, c. 27.

2 — contrée d'Arcadie, dans la Mégallioppotane, était ainsi appelée de la ville de Parrhasie.

PARRHASIS, surnom d'Arcas et de Calisto, du nom de la ville d'Arcadie, leur patrie

1. **PARRHASIUS**, *myth.*, fils de Mars ou de Jupiter et de Philonomé et frère de Lycaste.

2. — fils de Lycaon, bâtit la ville de Parrhasie en Arcadie. *Ovide*, *Fast.*, 2.

PARRHASIUS, *hist.*, peintre célèbre, natif d'Éphèse, fils et disciple d'Événor, contemporain et rival de Zeuxis, vivait vers l'an 440 av. J. C. Il excellait sur tout dans l'art de rendre sur la toile les passions de l'âme. Aussi acquit-il bientôt une grande réputation. Le plus célèbre de ses tableaux était celui où il représenta allégoriquement le peuple d'Athènes, avec son injustice, sa bonté, son arrogance, sa légèreté et sa faiblesse. Il disputa de la prééminence avec Zeuxis. Celui-ci avait représenté des raisins d'une manière si naturelle, que les oiseaux vinrent les becqueter. Parrhasius peignit un rideau avec tant de perfection que Zeuxis s'écria, en le voyant : levez donc le rideau, afin que nous voyons votre tableau. Il s'avoua vaincu, et dit : Zeuxis n'a trompé que les oiseaux, mais Parrhasius a trompé Zeuxis lui-même. Parrhasius avait fait un tableau de *Méléagre* et *Atalante* qui fut acheté par Tibère cent cinquante mille francs de notre monnaie. Il était si vain de ses talens qu'il portait un habit de pourpre, une couronne d'or, et se qualifiait de roi des peintres. Il fut cependant vaincu par Timanthe, contre lequel il disputa à Samos le prix de la peinture. Le sujet du combat était Ajax indigné de se voir préférer Ulysse. « Voyez, dit-il, le sort de mon héros ; il est vaincu une seconde fois par un homme qui ne le vaut pas. » *Plut.*, *Thés.* — *Paus.*, 1, c. 28. — *Pline*, 35, *v.* 10. — *Hor.*, 40, *v.* 8.

PARSICI MONTES, chaînes de montagne de la Carmanie septentrionale, qui faisait suite au mont Becius, et s'étendait jusqu'à l'Océan.

PARSTRYMONIE ou **PARASTRYMONIE**, *-nia*, (παρὰ, à côté de ; Στρυμὼν, le Strymon), contrée voisine de la Thrace, près du Strymon. *T. L.*, 42, c. 51.

PARTHALIS, v. de l'Inde septentrionale, chez les Gangarides, sur le Gange.

PARTHAMASIRIS, fils de Chosroès roi des Parthes, établi par son père roi d'Arménie, fut tué dans un combat contre Trajan. *D. Cass.*

PARTHAMUSPATE, *-tes*, fut établi roi des Parthes par Trajan après l'expulsion de Chosroès ; mais il fut bientôt chassé par les Parthes, qui rendirent le trône à Chosroès. *D. Cass.*

PARTHAON, fils d'Agénor et d'Épicaste, épousa Euryte, fille d'Hippodamus, dont il eut, entre autres enfans, Œnée et Stéropé. Parthaon était frère de Molus, de Pylus, de Thestius et de Démonice. Homère le nomme Prothée. *Il.*, 14, *v.* 115. — *Apollod.*, 1, c. 7. — *Hyg.*, *fab.* 129 *et* 239. — *Ov.*, *Mét.*, 9, c. 1.

2. — fils de Péripétus et père d'Aristas. *Paus.*, 8.

3. — père d'Alcathoüs, un des poursuivans d'Hippodamie *Paus.*

PARTHAUNISA (*Nésa*), v. de la Parthie. V NISÉE.

1. PARTHE,-*thos*, ou PARTHÉNIE,(*Prasa*),v. de l'Illyrie, sur le centre,chez les Parthini.*Et. de Byz.*

2. — v. de l'Afrique propre. *Appien.*

1. PARTHENIAS, ancien nom de Samos.V. ce mot. *Pline*.,5, *c*. 31.

PARTHÉNIE,-*thenia* (παρθένος.vierge),surnom que les Grecs donnaient à Minerve, parce qu'ils prétendaient qu'elle avait toujours conservé sa virginité. — Surnom de Junon, pris de ce qu'elle recouvrait tous les ans sa virginité, en se baignant dans la fontaine de Canathos.

2. — fille de Staphyle et sœur de Molpadie. Pendant leur sommeil un des pourceaux ayant brisé le vase qui contenait du vin pour leur père, elles se jetèrent dans la mer pour éviter son courroux.Apollon les sauva.

PARTHÉNIE, *géog.*, v. d'Illyrie. V. PARTHE.

PARTHÉNIENS, *niæ*. Pendant la guerre de Messénie, les Spartiates restèrent dix ans hors de leur patrie parce qu'ils avaient fait serment de n'y rentrer qu'après avoir totalement vaincu leurs ennemis. Les magistrats et les femmes de Lacédémone furent alarmés d'une si longue absence, craignant que l'Etat ne pérît faute de citoyens. Les soldats, après avoir délibéré mûrement sur ce sujet, envoyèrent à leur femmes les jeunes gens qui n'etaient pas liés par leur serment, et leur permirent de leur donner des successeurs Les enfans nés de ces sortes d'unions furent nommés Parthéniens ou fils de vierges (παρθένος), comme par dérision. Les Spartiates, à leur retour, témoignèrent à ces enfans la plus grande indifférence. Les Parthéniens, apprenant que leur naissance illégitime les excluait de tout héritage, prirent un parti désespéré. Arrivés à l'âge de trente ans, ils se joignirent aux Ilotes, et formèrent avec eux le funeste projet de massacrer les citoyens de Sparte, et de s'emparer de leurs biens. C'était dans l'assemblée générale de la nation que le complot devait éclater; un chapeau jeté en l'air était le signal du massacre. La méfiance des Ilotes fit tout découvrir. Aussi, lorsque le peuple fut assemblé, les magistrats firent défendre par un héraut, à qui que ce fût, de jeter en l'air son chapeau. Les Parthéniens ne furent point punis; mais,comme on craignait un nouvel attentat de leur part, on leur permit de passer en Italie sous la conduite de Phalante. Ils s'établirent dans la grande Grèce, et y bâtirent Tarente, vers l'an 707 av. J. C. *Just.*, 3, *c*. 4, 5.— *Strab.*, 6. — *Paus.* , *Lacon.*

1, PARTHÉNION.V. PARTHÉNIUS, n° 2.

PARTHÉNIUS, *myth.*, compagnon d'Enée, fut tué en Italie par le Rutule Rapon. *En.*, 10, *v*. 748.

1. PARTHÉNIUS, *hist.*, écrivain élégiaque de Nicée dans l'Asie mineure, fut pris par Cinna dans la guerre de Mithridate, et obtint la liberté en considération de ses talens. On dit qu'il fut le maître de Virgile. Un Parthénius dédia des poésies à Tibère; il semble impossible que ce soit le même, à moins que ce ne soit avant l'avénement de Tibère. Il avait composé plusieurs poëmes élégiaques; mais nous n'avons de lui qu'un ouvrage intitulé: *De Amatoriis affectionibus.* Il a été imprimé à Basle en 1531, et traduit en français en 1743. Heynen en a donné une édition estimée, Goth., 1798.

2. — favori de l'empereur Domitien. Ayant été disgracié, il conspira contre son maître, et concourut à son assassinat, 86 de J. C. Il contribua puissamment à la nomination de Nerva. Celui-ci fut forcé de le sacrifier aux prétoriens, qui voulaient venger sur lui la mort de Domitien.

1.PARTHÉNIUS(*Partheni*), *géog.*, fleuve de Paphlagonie, qu'il séparait de la Bithynie, descendait des montagnes de la Galatie,et se jetait dans le Pont, Euxin, près de Sésame. On lui donna le surnom de vierge, *Parthenos*, parce que Diane se plaisait, dit-on, à chasser sur ses bords, et qu'elle y était honorée d'un culte particulier. *Hérod.*, 2, *c*. 104.

2.— montagne d'Arcadie, au N de Tégée, où l'on trouvait beaucoup de tortues. Télèphe y avait un temple. C'est sur cette montagne qu'Atalante fut exposée. *Paus.*, 8, *c*. 54. — *Apollod.*, 2, *c*. 7.

3. — fleuve de la Sarmatie Européenne. *Ov.*, *Pont.*, 4, *él.* 15, *v*. 49.

PARTHÉNON, célèbre temple d'Athènes, consacré à Minerve, fut détruit par les Perses, et rebâti par Périclès avec la plus grande magnificence. Il avait cent pieds de façade, ce qui lui fit donner le nom d'Hécatompédon (ἑκάτον, cent; πούς, ποδος, pied). La statue de la déesse était d'or et d'ivoire, dans l'attitude d'une personne debout et comme droite, ayant une pique dans sa main,à ses pieds son bouclier, sur son estomac une tête de Méduse,et auprès d'elle une victoire, haute d'environ quatre coudées.Cette statue était un des chefs-d'œuvre de Phiias. *Pline*, 34.

Le Parthénon était sur le lieu le plus élevé du rocher où était la citadelle d'Athènes. On en voit encore des restes de fort loin quand on arrive par le golfe *d'Engia.*

1. PARTHÉNOPE, une des syrènes. *Mét.*, 14, *c*. 3; 15, *c*. 14.

2 — fille de Stymphalus *Apollod.*

PARTHÉNOPE, *geog.*, premier nom de Néapolis (*Naples*). Elle fut ainsi nommée de la syrène Parthénope, dont le corps fut trouvé sur le rivage de la mer. *Odyss.*, 12, *v*. 167. — *Géorg.*, 4, *v*. 564. — *Strab.*, 1 et 5. —*Vel. Pat.*, 1, *c*. 4.— *Ital.*, 12, *v*. 33 V. NÉAPOLIS.

1 PARTHÉNOPÉE, -*paus*, fils de Méléagre et d'Atalante ou, selon quelques-uns, de Milenion et d'une autre Atalante. Il fut l'un des sept chefs qui accompagnèrent Adraste, roi d'Argos, dans son expédition contre Thèbes. Il y fut tué par Amphidicus. *En.*, 6, *v*. 480. — *Apollod.*, 3, *c*. 9. — *Paus.*, 3, *c*. 12; 19.

2. — fille de Talaüs.

PARTHONOPOLIS, -*pæa*, v. de Bithynie.

PARTHÉNOS, fille d'Apollon et de Chrysothémis, mourut jeune, et fut placée par son père dans la constellation de la Vierge (παρθένος, vierge).

PARTHES, habitans de la Parthie. Les Parthes, Scythes d'origine, selon quelques auteurs, firent une invasion dans les provinces méridionales de l'Asie, et s'établirent dans le voisinage de l'Hyrcanie. Ils furent long-temps obscurs, et tour à tour tributaires des Assyriens, des Mèdes et des Perses. Lorsqu'Alexandre vint en Asie, ils subirent le joug, et passèrent successivement sous la domination d'Eumène, d'Antigone, de Séleucus Nicanor et d'Antiochus. Mais le gouvernement oppresseur d'Agathocle, lieutenant d'Antiochus, les porta à la révolte. Arsace se mit à la tête de ses compatriotes;et jeta les fondemens de l'Empire des Parthes vers l'an 250 av. J. C. Sous une suite de princes actifs et vigilans, appelés Arsacides, du nom de l'auteur de leur race, qui resta long-temps dans sa famille (V. ARSACIDES), les Parthes devinrent si formidables qu'ils conquirent tout les pays compris entre la mer Caspienne et le golfe Arabique, et disputèrent avec succès l'empire du monde aux Romains.

L'Empire des Parthes subsista jusqu'au règne d'Artabane, qui fut tué en l'an 229 de J. C. La Parthie devint à cette époque une province du nouveau royaume de Perse, rétabli par Artaxerce.

Les Parthes, naturellement belliqueux, avaient la meilleure cavalerie qui fût au monde. Ils combattaient ordinairement en fuyant, ce qui a fait

dire aux anciens que leur fuite était plus redoutable que leur attaque.

Les Parthes se livraient à tous les excès de la débauche et du vin. Les lois leur permettaient d'épouser leurs sœurs et même leurs propres mères. *Q.C.*, 4, *c.* 12; 5, *c.* 7, 8; 6, *c.* 11. — *Flor.*, 3, *c.* 5. — *Géorg.*, 3, *v.* 31; *En.*, 7, *v.* 606. — *Ov.*, *Fast.*, 5, *v.* 580; *Art d'aim.*, 1, etc. — *Hor.*, 1, *od.* 11; 2, *od.* 13, *v.* 17. — *D. Cass.*, 40. — *Pline*, 6, *c.* 25. — *Polyb.*, 5, etc. — *Marcellin.* — *Hérodien.*, 3, etc. — *Phars.*, 1, *v.* 232; 6, *v.* 40.; 10, *v.* 19, 55. — *Just.*, 2, *c.* 1; 41, *c.* 15.

PARTHIE, *-thia* (*Arak* ou *Jérak*), célèbre contrée d'Asie, bornée au N. par l'Hyrcanie, à l'E. par l'Arie, au S. par la Carmanie déserte, et à l'O. par la Médie. Elle renfermait vingt-cinq villes principales, dont Hécatompylos ou la *ville aux cent portes* (ἑκατὸν, cent; πύλαι, portes) était la capitale. *Strab.*, 2, 6, etc. — *Ptol.*, 6, *c.* 5. V. Parthes.

PARTHIÈNE Propre, contrée de la Parthie, comprise entre l'Hyrcanie et la Margiane. La Parthiène était un pays couvert de montagnes. Le sol en était stérile et sablonneux. Dans les premiers temps le pays des Parthes ne s'étendait pas hors des limites de la Parthiène. *Q. C.*, 6, *c.* 2.

PARTHINI, peuple de l'Illyrie, vers le centre, au N. des Taulantiens et à l'O. des Dassarètes. D'autres les placent en Macédoine. Sans doute qu'ils étaient sur les confins des deux pays. *T. L.*, 29, c. 12; 43, *c.* 21; 44, *c.* 30. — *Cic.*, *Mil.*, 96.

PARTHYÉE, Parthyéens. V. Parthes, Parthie.

PARTICULON, Romain à qui Phèdre adressa le cinquième livre de ses fables.

PARTIRI, mot augural, consacré à la fonction de l'augure, lorsqu'assis et revêtu de la robe appelée *Toga auguralis* ou *Trabea*, il se tournait du côté de l'orient, et désignait avec son bâton augural la partie du ciel qui se nommait *Templum*, ce qui s'appelait *Tabernaculum capere*.

PARTULA (*partus*, enfantement), déesse qui réglait le terme de la grossesse. *A. Gell.*, 3, *c.* 16. V. Partunda.

PARTUNDA ou Parunda (*partus*, enfantement), divinité des Romains qui présidait au moment de l'accouchement. Tertullien la distingue de *Partula*. *Aug.*, *Cité de D.*

PARYADRES Mons, mont. du Pont, s'étendait dans la partie orientale de cette province, jusqu'à la petite Arménie.

PARYSADES, roi du Bosphore Cimmérien, contemporain de Philippe, d'Alexandre et de Lysimaque, était fils de Leucon et frère de Spartacus auquel il succéda, et régna 38 ans (405-397 av. J. C.). Il eut pour successeur son fils Eumélus. *Diod.*

PARYSATIS, *hist.*, fille d'Artaxerce Longue-Main, épousa Darius Ochus, son propre frère, et eut de ce mariage Artaxerxe Mnémon et Cyrus le jeune. Elle favorisa l'ambition de ce dernier, qui se révolta contre son frère Artaxerce. Lorsque Cyrus eut perdu la vie à la bataille de Cunaxa, elle sacrifia à son ressentiment tous ceux qui avaient contribué à sa ruine. Elle empoisonna Statira, femme de son fils Artaxerce, et fit écorcher vif un eunuque de la cour qui, par l'ordre du roi, avait coupé la tête et la main de Cyrus. Artaxerce, révolté de tant de cruauté, exila sa mère à Babylone. Mais Parysatis se réconcilia bientôt avec son fils, revint à la cour, et jouit jusqu'à sa mort du plus grand crédit. *Xenoph.* — *Plut.*, *Artax.* — *Cés.*

Parysatis, *géog.*, petite v. de la Médie occidentale, sur les confins de l'Assyrie, entre le Tigre et le Durus.

PAS, *passus*, mesure d'intervalle chez les Romains, valait cinq pieds romains, et de nos mesures quatre pieds six pouces sept lignes. Il ne faut pas le confondre avec un pas inférieur, *gradus*, qui ne valait que deux pieds romains et demi. V. les *T. des Mes. Romaines.* I, 2. — Le pas grec (*Béma*) renfermait deux pieds grecs et demi, et valait de nos mesures environ deux pieds huit pouces. V. les *Tables des Mesures Grecques*, n. I, 2.

PASAGARDE. V. Pasargade.

PASARGADE, *-da* (*Pasa* ou *Fasa-Kuri*), v. de Perse, sur les confins de la Carmanie, fut fondée par Cyrus-le-Grand dans le lieu même où il avait vaincu Astyage. C'est dans cette ville que se faisait la cérémonie du couronnement des rois de Perse, et que résidaient les plus illustres familles du royaume. On voyait à Pasargade le tombeau de Cyrus. *Hérod.*, 1, *c.* 125. — *Strab.*, 1, 5. — *Pline*, 8, *c.* 26.

PASCERE Linguam, expression employée dans les sacrifices, pour empêcher qu'on ne dît des paroles de mauvais augure. Au commencement du sacrifice un héraut imposait silence par cette formule: *Pascito linguam;* c'est-à-dire, Contenez votre langue (comme le berger contient ses brebis).

PASÉAS, tyran de Sicyone après la mort d'Abantidas, son fils, fut tué en trahison par Nicoclès, qui lui succéda. *Plut.*, *Arat.*

PASIPHAÉ, célèbre reine de Crète, épouse de Minos II, passait pour fille du Soleil et de la nymphe Perséis ou Crétée, parce qu'elle était, comme Circé, savante dans la connaissance des simples et dans la composition des poisons.

Selon les poètes tragiques d'Athènes et la tradition que leurs pièces ont consacrée, Pasiphaé se déshonora par l'amour qu'elle conçut pour un taureau blanc que Neptune avait fait sortir de la mer. Cette passion fut un effet de la haine constante de Vénus pour la race du Soleil, depuis le jour où il découvrit à Vulcain son intrigue avec Mars, ou de la vengeance de Neptune contre Minos, qui avait négligé de lui sacrifier le plus beau taureau de ses troupeaux. Dédale, qui était au service de Minos, se laissa gagner par la reine, et fabriqua pour la reine une vache d'airain creuse, au moyen de laquelle elle trompa le taureau qu'elle aimait. C'est de ce commerce que naquit le Minotaure. Cette fable s'explique facilement en disant, avec quelques auteurs, que Pasiphaé aima un jeune officier de la cour nommé Taurus, qu'elle satisfit sa passion dans la maison de Dédale, et qu'elle accoucha de deux enfans qui furent appelés Minotaures, parce qu'ils ressemblaient tout à la fois à Taurus et aux enfans de Minos. Minos eut de Pasiphaé quatre fils, Castréus, Deucalion, Glaucus et Androgée; et trois filles, Hécate, Ariane et Phèdre. V. Minotaure. *Virg.*, *Ecl.*, 6, *v.* 45; *En.*, 6, *v.* 24. — *Ov.*, *Heroïde.* 4, *v.* 157 et 165. — *Hyg.*, *fab.* 40. — *Diod.*, 4. — *Plat.*, *Min.* — *Plut.*, *Thés.* — *Apollod.*, 2, *c.* 1.

PASIPHAEIA, nom patronymique de Phèdre, fille de Minos et de Pasiphaé.

PASIPPIDAS, Lacédémonien, fut exilé comme ayant entretenu des intelligences avec le roi de Perse, par l'entremise de Tissapherne. Il fut rappelé peu de temps après. *Xén.*

1. PASIRA, canton des Orites, sur le bord de la mer, à l'O. du fleuve Arabius.

2. — capitale du canton de même nom.

1. PASITHÉE, fille de Jupiter et d'Eurynome, était, selon quelques auteurs, la première des Grâces

Elle était aussi appelée Aglaé. *Il.*, 14, *v.* 269. — *Hés.*, *Théog.*, 247. — *Paus.*, 9, *c.* 35.

2. — surnom de Cybèle, mère de tous les dieux (πᾶς, tout; Θεὸς, dieu).

3. — ou Naïs, épouse d'Erichthonius, roi d'Athènes, et mère de Pandion Ier.

PASITHOÉ, une des néréides. *Hés.*, *Théog.*, 352.

1. **PASITIGRIS** (*Karour*, *Gerak* ou *Tab*), fleuve de la Susiane, en Perse. Les uns le croient le même que le Choaspe, qui se jette dans l'Euphrate, ou que l'Hydaspe, qui se réunit aux bouches orientales du même fleuve; les autres le confondent avec le Mosée, qui se jette dans le golfe Persique, à l'E. de l'Euphrate. Il prenait sa source dans les montagnes des Uxiens. *Q. C.*, 5, *c.* 2, 3. — *Diod.* — *Strab.*

2. — nom que prend le Tigre vers son embouchure. On le nommait ainsi parce que, réunissant tous ses bras près de la côte, il se jetait tout entier dans la mer (πᾶς, tout; *Tigris*). *Strab.*, 15. — *Pline*, 6, *c.* 20.

PASSALUS. V. Achémon.

PASSAGARDE. V. Pasargade.

PASSARON (*Rogun*), v. d'Epire, dans la Molossie, sur le Charadrus. Les rois de ce pays avaient coutume de jurer dans le temple de Jupiter de gouverner selon les lois, et les peuples de leur obéir, et de les défendre. *T. L.*, 45, *c.* 26, 33. — *Plut.*, *Pyrrh.*

1. **PASSIENUS** (Rufus), général romain, obtint le triomphe sous Auguste, pour avoir subjugué la Numidie. C'est sans doute le même qui fut consul l'an de Rome 748. *Vel. Pat.*, 2, *c.* 116.

2. — (Crispus), orateur distingué, qu'on croit fils du précédent, épousa en premières noces Domitia, tante de Néron, et ensuite Agrippine, mère du même prince. Ayant eu l'imprudence de nommer Agrippine héritière de tous ses biens, cette épouse perfide hâta sa mort par le poison pour jouir plus tôt de son héritage. *Tac.*, *Ann*, 6, *c.* 20. — *Suet.*, *Nér.*, *c.* 6.

3. — (Paulus), chevalier romain, neveu du poète Properce, composa des élégies dans le goût de celles de son oncle, et des odes où l'on retrouvait le feu, la délicatesse et la force d'Horace, qu'il avait pris pour son modèle. *Pline*, *ép.* 6, 9.

PASTEURS (Rois). V. Rois.

PASTOPHORES, *-ri* (παστὸς, voile ou lit nuptial; φέρω, porter), prêtres grecs, ainsi nommés du long manteau dont ils étaient revêtus, ou du lit de Vénus, qu'ils portaient dans les cérémonies, ou du voile qui couvrait les statues des dieux, et qu'ils étaient obligés de lever pour les exposer aux regards du peuple. Il y avait aussi chez les Egyptiens un ordre de prêtres qui portaient le nom de Pastophores.

PASTOPHORION, nom de l'appartement des prêtres juifs, contigu au temple; et d'une tour proche du temple. *Mac.*, 1, *c.* 4, *v.* 38, 57. — *Jos.*, *G. des J.*, 4.

PASTOR (c'est-à-dire berger), *myth.*, surnom d'Apollon, qui, chassé du ciel, vint habiter parmi les bergers, et de Pâris, élevé parmi les bergers du mont Ida. *Hor.*, 1, *od.* 14.

Pastor, *hist.*, chevalier romain dont Caligula fit mourir le fils, et qu'il invita le même jour à sa table, pour forcer ce père infortuné à étouffer sa douleur.

PASUS, officier thessalien, au service d'Alexandre.

PATAÏQUES, divinités dont les Phéniciens mettaient les figures sur la poupe de leurs vaisseaux. Ces dieux ressemblaient à des Pygmées. *Hérod.*, 3, *c.* 37. — *Hesych.* — *Pers.*, *Sat.*, 6, *v.* 30.

PATALA (*Tatta*), v. de l'Inde en deçà du Gange, située à l'endroit où l'Indus se partage en deux branches pour se jeter à la mer. Elle fut embellie par Alexandre, qui y construisit une citadelle et un port. V. Patalène.

PATALÈNE, île située sur l'Indus, à l'endroit où ce fleuve se divise en plusieurs branches, pour se jeter dans la mer, et où il forme un Delta semblable à celui du Nil. Pline place cette île sous la zone Torride. *Q. C*, 9, *c.* 7. — *Strab.*, 15. — *Arr.*, 6, *c.* 17. — *Pline*, 2, *c.* 73.

PATARBÉMIS, un des principaux officiers d'Apriès, roi d'Egypte, reçut ordre de lui amener Amasis, qui s'était révolté avec une partie des Egyptiens. Patarbémis n'ayant pu exécuter cet ordre, Apriès lui fit couper le nez et les oreilles. Tous les Egyptiens, indignés de cette cruauté, se rangèrent du parti d'Amasis. *Hérod.*, 2, *c.* 162.

PATARE, *-rus*, *myth.*, fils d'Apollon et de Lycie, donna son nom à la ville de Patare, en Lycie.

Patare, *-rorum*, *géog.* (*Patera*), v. maritime de la Lycie, située à l'embouchure du Xanthe. Apollon y avait un temple et un oracle renommés. On croyait que ce dieu résidait six mois de l'année à Patare et six à Delphes. Du temps de Pausanias on voyait à Patare un casque célèbre, fait par Vulcain et offert à Apollon par Télèphe. Ptolémée Philadelphe embellit cette ville, et voulut lui donner le nom d'Arsinoé, sa femme; mais l'ancien prévalut, et se conserva. *T. L.*, 37, *c.* 15; 38, *c.* 39. — *En.*, 1, *v.* 143. — *Strab.*, 14. — *Paus.*, 9, *c.* 41. — *Méla*

PATARÉE, *-reus*, surnom d'Apollon, pris du culte qu'on lui rendait à Patare. 3, *od.* 4, *v.* 64.

PATAVIUM (*Padoue*), v. de la Gaule cisalpine, dans la Vénétie, sur la rive gauche du petit Médoacus, près de la mer Adriatique. Elle avait été, dit-on, fondée par Anténor. Elle devint une des plus florissantes et des plus riches villes d'Italie, avantages qu'elle dut à son commerce maritime. On prétend qu'elle pouvait mettre autrefois jusqu'à cent mille hommes sur pied. Elle donna naissance à Tite-Live, qui conserva toujours dans son style quelque chose de provincial, qu'on nommait *Patavinité*. Elle fut aussi la patrie d'Asconius Pédianus, grammairien célèbre. *Mart.*, 11, *ép.* 17, *v.* 8. — *Quintil.*, 1, *c.* 5, 56; 8, *c.* 13. — *Tit. L.*, 10, *c.* 2; 41, *c.* 27. — *Strab.*, 5. — *Mela*, 2, *c.* 4.

PATÉCIQUES, les mêmes que les Pataïques.

PATECUS, historien grec, était de la secte de Pythagore, et prétendait avoir hérité de l'âme d'Esope.

PATÉIDES, surnom des Muses, pris d'une fontaine de Béotie qui leur était consacrée.

PATELLA ou Patellana ou Patelena (*patere*, s'ouvrir), divinité des Romains qui présidait à ce qui devait s'ouvrir ou se découvrir, ou qui était déjà découvert. On l'invoquait lorsque les épis étaient près de s'ouvrir. *Arnob.*

PATELLARII Dii (*patella*, plat), nom donné par Plaute aux dieux auxquels on offrait des libations dans les repas.

PATER Patratus (c'est-à-dire *père achevé*, *parfait*), nom des chefs des féciales chez les Romains. V. Féciales.

PATER Sacrorum (c'est-à-dire père des sacrifices), nom que l'on donnait aux prêtres de Mithra.

PATERCULUS (Velleius), historien latin qui florissait sous Tibère, naquit à Néapolis environ 19 ans av. J. C. Dans sa jeunesse il parcourut l'Orient avec C. Agrippa César, et fut ensuite nommé par Auguste préfet de la cavalerie. Il suivit en cette qualité Tibère dans ses expéditions en Germanie

en Pannonie et en Dalmatie, et fut pendant dix-neuf ans son compagnon d'armes et le témoin de ses exploits. Il retourna à Rome avec Tibère, et fut nommé préteur l'année de la mort d'Auguste. Seize ans après, vers l'an 29 de J.C., il composa ou acheva l'ouvrage historique qui l'a fait connaître de la postérité. Il paraît qu'il fut impliqué dans la disgrâce de Séjan, son protecteur, et mis à mort avec lui (31).

L'ouvrage qu'il nous a laissé, et qui ne nous est parvenu que très-incomplet, est intitulé : *Histoire Romaine ;* mais il paraîtrait plutôt qu'il a écrit une histoire universelle renfermant un précis de tout ce qui pouvait intéresser les Romains. Le commencement et la plus grande partie du premier livre est perdu ; ce qui en reste traite de la Grèce, des royaumes d'Assyrie et de Macédoine ; après quoi il y a une lacune qui s'étend sur les cinq cent quatre-vingt-deux premières années de Rome. Le reste du premier livre et le second, que nous avons à peu près entier, contient l'*Histoire de Rome*, depuis l'année 582 jusqu'à l'an 783 (30 après J. C.). C'est un tableau rapide des temps et des circonstances plutôt qu'une narration des événemens. Il aime à développer et à peindre les caractères des différens personnages, et son ouvrage est riche en portraits tracés de main de maître. Il se montre le vengeur de la vertu et l'ami de son pays, sans que cet amour le rende partial envers ses ennemis ; mais on ne peut s'empêcher d'être affligé lorsqu'on le voit ensuite descendre jusqu'au rôle indigne d'adulateur de Tibère et de Séjan. Ce qui peut l'excuser, c'est qu'il ne vit pas les dernières années de Tibère, où ce monstre laissa tomber le masque hypocrite dont il avait jusque là caché ses vices ; et qu'enfin il pouvait s'être aveuglé sur un prince dont il avait été l'ami et le compagnon d'armes, et à qui il devait sa fortune. Paterculus imite dans son style la concision énergique de Salluste ; sa diction est pure et élégante, mais n'est pas exempte d'affectation ; ce qui se fait sentir dans la recherche des archaïsmes et dans l'usage trop fréquent des sentences morales. — Vel. Paterculus nous a été conservé par un seul manuscrit trouvé en 1520, au couvent de Murbach (haute Alsace), par Beatus Rhenanus. Il fait partie de la collection de M. Lemaire.

PATÈRES, instrument dont on se servait dans les sacrifices, pour recevoir le sang des victimes, ou en faire des libations.

PATESIADAS, un des éphores pendant la guerre du Péloponèse. *Xénoph.*

PATHALIE, *-lia*, contrée des Indes, conquise par Alexandre. C'est la même que la Patalène. V. ce mot. *Q. C.*, 9, *c.* 8.

PATHMOS (*Patmos* ou *Palmosa*), île de la mer Egée, sur la côte de la Carie, vis-à-vis de Milet, la plus septentrionale des Sporades, au midi d'Icarie. Elle avait 30 milles de circonférence, selon Pline, et 18 seulement, selon des voyageurs modernes. C'est une des îles où les Romains envoyaient leurs exilés. On croit que c'est là que S. Jean l'évangéliste fut relégué par Domitien, et écrivit son Apocalypse, l'an de J. C. 96. *Pline*, 4, *c.* 12. — *Strab.* — *Apoc.*, 1, *v.* 9.

PATHUMOS ou PATUMOS. V. HÉROOPOLIS.

PATIECUS (L. JULIUS), Espagnol, qui, après avoir reçu le droit de citoyen romain, fut envoyé par César au secours de la ville d'Ulla en Espagne, assiégée par le jeune Pompée. *H. Pans.*, 1, *G. d'Esp.* — *Cic*, *Am.*, 6, *ép.* 18.

PATIZITHÈS, mage persan, qui mit son frère sur le trône, en profitant de la ressemblance qu'il avait avec Smerdis, frère de Cambyse. *Hér.*, 3, *c.* 61 V. SMERDIS.

PATMOS. V. PATHMOS.

PATRÆ (*Patras*), nommée d'abord AROË, ville ancienne de l'Achaïe, sur la côte du golfe de Corinthe, à peu de distance de la mer. Diane y avait un temple, où on lui avait érigé une fameuse statue d'or et d'ivoire. *Hérod.*, 1, c. 15. — *Paus.*, 7, *c.* 6. — *Métam.*, 4, *v.* 417. — *T. L.*, 26, *c.* 21 ; 27, *c.* 29 — *Méla*, 2, *c.* 3.

PATRES, v. d'Achaïe. V. PATRÆ.

PATRES CONSCRIPTI. V. PÈRES CONSCRITS.

PATRES MAJORUM et MINORUM GENTIUM. V. PATRICIENS et FAMILLES PATRICIENNES.

PATREUS, second fondateur de Patræ.

PATRIARCHE. On donne spécialement ce nom dans la Bible aux principaux chefs de famille avant Moïse ; ce sont Adam, Lamech, Noé, Sem, Phaleg, Héber, Abraham, Isaac, Jacob, Juda, Lévi et les autres fils de Jacob.

PATRICE, *-cius*, dignité éminente des derniers siècles de l'empire romain, qu'il ne faut pas confondre avec le titre de patriciens. Elle fut créée par Constantin-le-Grand, qui l'accorda à ceux qui formaient son conseil, ou qui avaient rendu des services importans à l'empire, après en avoir exercé les premières charges.

PATRICES, *-cii*. Il y avait huit dieux auxquels les Romains donnaient le nom de Patrices : Janus, Saturne, le Génie, Pluton, Bacchus, le Soleil, la Lune et la Terre.

PATRICIA, nom sous lequel Isis avait un temple à Rome.

PATRICIENNES (FAMILLES). Les familles patriciennes de Rome qui jouent un rôle dans l'histoire étaient à peu près au nombre de cinquante-deux, dont quatorze étaient dites *Majorum Gentium*, des plus grandes maisons, parce qu'elles faisaient remonter leur origine jusqu'aux Troyens ou aux Albains ; et trente-huit *Minorum Gentium*, parce que leur noblesse ne datait que des premiers temps de la république. Les quatorze familles *Majorum Gentium* étaient nommées : *Æmilia*, *Antonia*, *Clælia*, *Fabia*, *Gegania*, *Julia*, *Junia*, *Nautia*, *Quinctia*, *Sergia*, *Servilia*, *Valeria*, *Vettia*, *Vitellia*. Les trente-huit dites *Minorum Gentium* étaient les *Æbutia*, *Æternia*, *Aquilia*, *Atilia*, *Cassia*, *Claudia*, *Cominia*, *Cornelia*, *Curtia*, *Fossia*, *Furia* ou *Fusia*, *Genucia*, *Herminia*, *Horatia*, *Hortensia*, *Hostilia*, *Latoria*, *Lartia*, *Lucretia*, *Melia*, *Manlia*, *Menenia*, *Minucia*, *Numicia*, *Octavia*, *Papiria*, *Pinaria*, *Posthumia*, *Quinctilia*, *Sempronia*, *Sestia*, *Sicinia*, *Sulpicia*, *Tarquilia*, *Titinia*, *Veturia*, *Virginia*, *Volumnia*. V. ces noms.

PATRICIENS, titre particulier aux familles anciennes de Rome qui formaient la noblesse romaine. Outre la division du peuple en tribus, centuries, etc., il y en avait une plus générale en deux classes, dont l'une comprenait les patriciens, c'est-à-dire les familles nobles, et l'autre les plébéiens. Romulus était l'auteur de cette division. Il sépara les citoyens pauvres de ceux qui étaient distingués par leurs richesses, et donna à ces derniers le nom de pères (*patres*), nom que prirent aussi les sénateurs que ses successeurs ajoutèrent à ceux qu'il avait choisis. Leurs descendans furent appelés patriciens, *quasi qui patrem ciere possint*, dit un écrivain latin, et formèrent la noblesse romaine. En outre on distinguait parmi les patriciens deux classes : *Patres Majorum Gentium*, qui descendaient des deux cents sénateurs nommés par Romulus, et qui faisaient remonter leur origine jusqu'aux temps héroïques, soit aux Troyens, soit aux Albains, et *Patres Minorum Gen-*

ciens, qui descendaient des sénateurs nommés par Tarquin ou après lui, et dont la noblesse ne datait que dès premiers temps de la république (V. **Familles Patriciennes**). Tous les autres citoyens, sans distinction de naissance ni de richesses, étaient de l'ordre des plébéiens.

Pour prévenir la jalousie que devait introduire entre les deux ordres de l'état la différence des conditions, et pour les attacher l'un à l'autre par les liens d'une dépendance réciproque, Romulus obligea les patriciens à servir de protecteurs et de patrons aux plébéiens, et ceux-ci eurent une liberté entière dans le choix de leurs protecteurs. Les protégés s'appelaient cliens. Le devoir du patron consistait à donner conseil à ses cliens, à veiller au bien de leurs affaires domestiques, enfin à leur procurer les avantages et la tranquillité qui dépendaient de lui. Les plébéiens de leur part devaient secourir dans les occasions ceux qu'ils avaient choisis pour leurs protecteurs, payer la rançon de leurs enfans faits prisonniers à la guerre et subvenir aux dépenses inséparables des emplois et des dignités de ces mêmes patrons. Afin que cette union fût indissoluble, il était défendu aux patrons et aux cliens de s'entr'accuser, de porter témoignage l'un contre l'autre, ou de se ranger du parti de leurs ennemis mutuels. Par cet échange de services, Romulus sut établir entre les différens ordres des citoyens une si heureuse harmonie qu'elle fut la cause de la prospérité, de la puissance et de la gloire des Romains.

Le droit de patronage s'étendit avec les conquêtes des Romains; des villes alliées, des colonies, des provinces conquises par les armes, se choisirent des patrons à Rome. Elles prenaient ou leurs vainqueurs ou quelque autre personnage distingué, auquel elles confiaient le soin de leur défense et de leurs intérêts auprès du sénat et auprès du peuple.

Pendant long temps les patriciens furent les seuls en possession des dignités de la république, formèrent le corps du sénat, et eurent le droit de conserver les images de leurs ancêtres, et de les faire porter dans leurs funérailles. Mais dans la suite les plébéiens se firent admettre aux charges. On nommait *hommes nouveaux* ceux qui s'élevaient ainsi par leur propre mérite, et sans le secours de la naissance. V. **Sénateurs, Plébéiens.**

PATRICIUS, auteur latin peu connu, à qui l'on attribue un épithalame qui n'est pas sans mérite. Il vivait, à ce que l'on présume, dans le 6ᵉ siècle après J. C.

PATRIUS ou **Patroüs** (*paternel*). Les Grecs et surtout les Athéniens donnaient ce surnom à Jupiter et à Apollon, sous la protection desquels ils se croyaient plus spécialement que les autres peuples. On donnait aussi ce surnom à Bacchus, et celui de Patroa à Diane.

PATROBE, *-ba*, un des disciples des apôtres, dont S. Paul fait mention. On ne connaît aucune particularité de sa vie. *S.P.*, *ép. aux Rom.*, 16, *v.* 14.

PATROBIUS, affranchi de Néron, fut puni du dernier supplice par Galba. *Tac.*, *Hist.*, 1, *c.* 49; 2, *c.* 95.

1. PATROCLE, *-clus*, *myth.*, fils de Ménèce, roi des Locriens, et de Sthénélé, que quelques-uns nomment aussi Philomèle ou Polymèle, fut un des héros grecs qui se signalèrent au siége de Troie. Ayant involontairement tué dans sa jeunesse Clysonyme, fils d'Amphidame, il fut obligé de sortir de la ville d'Oponte, où régnait son père, et de se réfugier à la cour de Pélée, roi de Phthie. Ce prince le fit élever par Chiron avec Achille, son fils. Ce fut alors que ces deux héros formèrent ensemble cette amitié si constante et si vive, qui les a immortalisés autant que leur valeur. Lorsque les Grecs firent voile pour le rivage de Troie, Patrocle les suivit par l'ordre de son père. Il fut le fidèle compagnon d'Achille, et logea toujours dans la tente de ce héros. Lorsqu'Achille, irrité contre Agamemnon, refusa aux Grecs le secours de son bras, Patrocle se renferma avec son ami, et ne parut plus sur le champ de bataille. Cependant, touché des maux dont l'absence de son ami accablait les Grecs, il supplia le héros d'oublier son ressentiment, et de les secourir. Achille demeura inexorable, mais il lui permit de se revêtir de ses armes, et de conduire ses Thessaliens au combat, à condition toutefois qu'il se contenterait de chasser les Troyens du camp des Grecs, et qu'il ne les poursuivrait pas jusqu'au pied de leurs remparts. A la vue des armes d'Achille, les Troyens, frappés d'épouvante, s'enfuirent en désordre vers leurs murs. Le jeune héros, oubliant l'ordre de son ami, y aurait pénétré avec eux si Apollon ne fut venu lui-même au secours des remparts, ouvrages de ses mains. Le dieu le frappe de stupeur et d'immobilité; ses armes échappent de ses mains, sa pique se rompt, son casque se détache, et roule sur la poussière. Euphorbe profite de cet instant pour le frapper par derrière d'un coup de pique, et, n'osant achever sa victoire, il regagne son bataillon, et laisse à Hector l'honneur d'un triomphe facile. Un combat opiniâtre s'engage autour du corps de Patrocle; à la fin les Grecs parviennent à l'arracher des mains des Troyens, et le rapportent en pleurant à la tente de son ami. La nuit suivante l'ombre de Patrocle apparaît à Achille pour le prier de hâter ses funérailles, afin que les portes de l'Elysée s'ouvrent pour lui. Achille, accablé de douleur lui rend ce dernier devoir; il lui élève un bûcher magnifique, immole à ses mânes quatre de ses plus beaux coursiers, douze jeunes Troyens, et coupe sa belle chevelure, qu'il jette avec les autres victimes au milieu des flammes. La mort de Patrocle donna lieu à de nouveaux évènemens. Achille, oubliant sa colère, reparut dans les combats, vengea la mort de son ami par celle d'Hector, et reprit son armure, dont Hector s'était emparé après sa victoire sur Patrocle. On donne à Patrocle le surnom d'Actoridès, parce qu'il était petit-fils d'Actor. *Il.*, 11, *v.* 601; 15, *v.* 390; 16, *v.* 1; 17, *v.* 1; 18, *v.* 20; 23, *v.* 8. — *En.*, 1, *v.* 487; 2, *v.* 270. — *Apoll.*, 3, *c.* 13. — *Hyg.*, *fab.* 97 et 275. — *Métam.*, 13, *v.* 273.

2. — fils d'Hercule et de Pyrrhippe, une des filles de Thestius.

1. Patrocle, *hist.*, Athénien qui cita Démosthène en justice, et fut condamné à l'amende, parce qu'il ne put pas avoir pour lui la cinquième partie des voix.

2. — un des lieutenans de Ptolémée Philadelphe fut envoyé avec une flotte au secours d'Athènes, assiégée par Antigone Gonatas.

3. — père du général Nicanor, qui fit la guerre aux Juifs du temps de Judas Machabée.

Patrocle (Ile de), *géog.* (*Guidronisa* ou *Ile des Anes* ou *Ebanonisi*), petite île de la mer Egée, située dans le golfe Saronique, à l'O. du cap de Sunium. Elle fut fortifiée par Patrocle, général de Philadelphe, qui lui donna son nom. *Paus.*

1. PATROCLÈS, un des officiers de Séleucus. Nicanor, fut chargé par ce prince du gouvernement de la Babylonie. Il écrivit une histoire que Strabon juge plus digne de foi que celle qu'écrivirent sur l'Inde les autres historiens grecs, qui n'avaient pas été ainsi que Patroclès témoins des faits qu'ils racontaient, et habitans du pays qu'ils décrivaient. Il florissait vers l'an 312 av. J.C. Quelques-uns distinguent le général de l'historien. *Diod.* — *Pline.* — *Strab.*

2. — un des officiers de Persée, roi de Macédoine. *T. L.*, 42, *c.* 58.

1. PATRON, un de ceux qui suivirent Evandre en Italie. *Plut.* C'est sans doute le même que l'Arcadien qui disputa le prix de la course dans les jeux qu'Enée célébra en mémoire de son père Anchise. *En.*, 5, *v.* 298.

2. — capitaine qui commandait les Grecs que Darius avait pris à son service. Instruit de la conjuration de Bessus, il tenta inutilement d'engager Darius à confier le soin de sa personne aux Grecs qu'il commandait, et dont la fidélité et le courage étaient à toute épreuve. *Q. C.*, 5, *c.* 9.

3. — d'Athènes, philosophe épicurien, ami intime de Cicéron. *Cic.*, *Am.*, 13, *ép.* 1.

PATRONIDE, ville de la Grèce dans la Phocide. Plutarque seul fait mention de cette ville. *Sylla.*

PATRONS. On appelait ainsi chez les Romains les protecteurs que les citoyens pauvres se choisissaient parmi les grands. V. PATRICIENS.

PATRONUS SODALITII, nom du chef du grand collége des prêtres de Sylvain à Rome. On gardait dans ce collége les dieux Lares et les images des empereurs. V. SODALITIUM et SYLVAIN.

PATTA, pet. v. de l'île de Corse, vers l'extrémité méridionale, sur le détroit qui la sépare de la Sardaigne.

PATULCIUS (*patere*, être ouvert), surnom que les Romains donnaient à Janus, ou parce que son temple était ouvert en temps de guerre, ou parce qu'il ouvrait l'année et les saisons qui commençaient par la célébration de ses fêtes, et par le mois de janvier, qui lui est consacré. *Ov.*, *Fast.*, 1, *v.* 129.

PATULÉIUS, chevalier romain, légua la moitié de ses biens à Tibère ; mais ce prince, ayant appris que par un testament d'une date antérieure il avait disposé de tous ses biens en faveur de M. Servilius, voulut que le premier testament fût exécuté.

PATULUS, mont. du pays des Sabins, entre le Tibre et l'Anio, au N. E. de Rome.

PAUL (S.), l'apôtre des Gentils. Il s'appelait d'abord Saul, et était fils d'un Juif de la tribu de Benjamin, devenu citoyen romain quand Auguste accorda ce titre à toute la ville de Tarse. Il naquit à Tarse en Cilicie, 2 ans av. J. C, à ce qu'on croit. Elevé dans la secte des pharisiens, il fut d'abord un des plus ardens persécuteurs du christianisme, et fut un de ceux qui contribuèrent à la mort de S. Etienne. Ayant obtenu du grand-prêtre des lettres portant plein pouvoir de se saisir des chrétiens qu'il trouverait à Damas, et de les amener dans les prisons de Jérusalem, il partit pour exécuter cette commission. Comme il approchait du terme de son voyage, il fut frappé d'une lumière divine qui le renversa de cheval. En même tems il entendit une voix qui lui criait : Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous ? c'était Jésus lui-même. Paul se leva, et, comme il ne voyait plus, ceux qui l'accompagnaient le conduisirent jusqu'à Damas, où le disciple Ananias le visita, le baptisa, et le guérit. Alors il tomba de ses yeux des espèces d'écailles, et il recouvra la vue. Saul, converti par ce miracle, se mit à prêcher dans la synagogue même de Damas que Jésus était le Messie. Environ trois ans après sa conversion, se trouvant encore à Damas, les Juifs engagèrent le gouverneur de cette ville à poser des gardes aux portes de la ville, afin de faire Saul prisonnier, et de le tuer; mais les chrétiens le descendirent dans une corbeille par les créneaux des remparts. Il retourna à Jérusalem, et se joignit aux apôtres ; mais, n'étant pas encore en sûreté dans cette ville, il se réfugia à Tarse, sa patrie. De là, s'étant adjoint un disciple nommé Barnabé, il alla prêcher à Antioche et dans plusieurs villes de l'Asie (43 ans de J. C.). Ce fut vers le même temps qu'il fut ravi jusqu'au troisième ciel, et qu'il y vit des choses qu'il n'est pas permis à un mortel de révéler. Il alla dans l'île de Cypre, y convertit le proconsul Sergius Paulus, dont il prit le nom (dont nous avons fait Paul), et priva de la vue le magicien Bar-Jésu, qui voulait pervertir ce proconsul (45 de J. C.). Il alla ensuite, toujours accompagné de Barnabé, à Antioche de Pisidie, d'où les intrigues des Juifs le forcèrent de sortir, puis à Icone, à Lystra, ville de Lycaonie, où il y guérit un boiteux par ses prières. Le peuple, étonné de ce miracle, prit les deux apôtres pour des dieux, et voulut leur dresser des autels. Mais Paul et Barnabé, déchirant leurs habits, protestèrent qu'ils n'étaient que des hommes comme eux. Sur ces entrefaites les Juifs, qui les avaient chassés d'Antioche de Pisidie étant survenus, excitèrent contre eux une sédition ; on se jeta sur Paul, on le lapida, et on le laissa pour mort sur la place. Il s'échappa cependant, et retourna à Antioche en Syrie.

Ce fut environ cinq ans après que, sur la proposition de S. Paul, se tint le premier concile de Jérusalem, où il fut décidé que la circoncision n'était pas nécessaire aux Gentils. Il alla ensuite en Macédoine, où il croyait être appelé par un ordre de Dieu. Il délivra une femme possédée du démon ; mais le maître de cette femme, qui s'enrichissait par son moyen en la montrant partout, excita une sédition contre Paul et Silas son compagnon. On les battit de verges, et on les mit en prison chargés de fers. Mais dans la nuit il arriva un tremblement de terre, les portes de la prison s'ouvrirent, et les fers des prisonniers tombèrent; ils ne voulurent pas cependant s'échapper, et les magistrats effrayés vinrent les mettre en liberté.

Paul alla ensuite prêcher à Thessalonique, à Bérée et à Athènes, où il parla devant l'Aréopage ; il convertit même un des membres de cette assemblée nommé Denys. A Corinthe, les Juifs l'accusèrent devant Gallion, proconsul de l'Achaïe; mais ce proconsul le renvoya en disant que cette dispute ne le regardait point. De Corinthe il alla à Ephèse, où il séjourna trois ans, faisant de nombreuses conversions, et souffrant de cruelles persécutions. De retour à Jérusalem, il y fut arrêté. Forcé de plaider sa cause devant une assemblée nombreuse, composée de pharisiens et de saducéens, il les divisa adroitement en disant qu'il prêchait la résurrection des morts, à laquelle les pharisiens croyaient, et que niaient les sadducéens. Cependant le tribun romain eut de la peine à l'arracher de leurs mains ; il fut traduit devant Félix, gouverneur de la province, qui le retint quelque temps en prison, puis devant Procius Festus, qui lui succéda, et devant le roi Agrippa. Craignant d'être livré aux Juifs, il en appela à César. On le conduisit à Rome avec d'autres prisonniers sur un vaisseau qui fut battu d'une furieuse tempête, et qui fit naufrage sur les côtes de Mélite, autrement Malte. Il y fit quelques miracles et quelques conversions. Il arriva enfin à Rome, où il fut absous. Il y resta pour prêcher avec S. Pierre, fit des miracles, combattit Simon le magicien, et y demeura deux ans en liberté ; il alla encore prêcher dans l'Orient, et revint à Rome. Ses prédications y eurent de nouveaux succès, et multiplièrent le nombre des fidèles. On croit qu'il fut enveloppé dans l'arrêt de mort lancé par Néron contre les chrétiens ; il eut la tête tranchée l'an 66 de J. C.

Au milieu des travaux de l'apostolat, Paul soutenait sa vie du travail de ses mains. Son métier était de faire des tentes de peaux pour les soldats. Il prêchait les jours de sabbat dans les synagogues.

Une tradition admise jadis dans toute l'église voulait que S. Paul eût été connu de Sénèque et même lié assez intimement avec lui. Ce fait, possible, probable même d'après les rapports de S. Paul à Corinthe avec Gallion, frère de Sénèque, d'après la tournure d'esprit à la fois philosophique et curieuse de Sénèque, et d'après les frappantes analogies d'idées et même d'expressions que présentent les œuvres du philosophe et les épîtres de l'apôtre, n'a pourtant d'autre fondement que des conjectures. et doit être révoqué en doute. *Act. des Ap.*, *c.* 7, 9, etc. ; *Ep. de S. Paul*, *passim.*

Il nous reste de S. Paul quatorze épîtres qu'il adressa aux fidèles des différentes villes où il avait fondé des églises, et qui renferment tous les fondemens de la doctrine chrétienne. Elles font partie du Nouveau Testament.

PAUL ÉMILE, *Lucius Paulus Æmilius*, fameux général romain, fils du consul L. Emilius Paulus, qui fut tué à la bataille de Cannes, se rendit célèbre par ses victoires, et fut surnommé *Macedonicus*, pour avoir conquis la Macédoine. Il se distingua dès sa jeunesse par son zèle pour la discipline militaire. C'est à sa valeur que les Romains durent les grands succès qu'ils remportèrent en Espagne (190 av. J. C., pendant sa préture) contre les peuples de ce pays, qui s'étaient révoltés. Nommé consul pour la première fois l'an 182 av. J. C., il conquit la Ligurie, et obtint le triomphe. Ayant échoué dans la poursuite d'un second consulat, il renonça pour longtemps aux affaires, et s'occupa tout entier de l'éducation de ses enfans. Mais l'an 168 av. J. C. il fut presque malgré lui élevé une seconde fois au consulat, lorsque Persée, roi de Macédoine, eut déclaré la guerre aux Romains. Quoiqu'il eût alors soixante ans, il fit la guerre avec la plus grande vigueur, et en vint bientôt à une bataille décisive, sous les murs de Pydna. Il remporta la victoire, et Persée fut abandonné de tous ses sujets. En deux jours il se rendit maître de la Macédoine, et quelques jours après, Persée, pris dans Samothrace par le préteur Cn. Octavius, fut remis en son pouvoir. Paul Emile respecta le monarque vaincu ; mais il le blâma d'avoir eu la témérité de faire la guerre aux Romains ; et, se tournant ensuite vers ses officiers, il leur fit un discours pathétique sur l'inconstance de la fortune et les vicissitudes des grandeurs humaines. Après avoir établi un gouvernement dans la Macédoine, et partagé entre ses soldats les dépouilles de soixante-dix villes, qui s'étaient déclarées contre les Romains, il reprit le chemin de l'Italie, et rentra dans Rome aux acclamations du peuple. La cérémonie de son triomphe dura trois jours. Persée et sa famille, qui marchaient à pied devant le char du vainqueur, arrachèrent des larmes de tous les yeux.

La conquête de la Macédoine fut pour les Romains une source de richesses si abondante que le peuple fut exempt de taxe jusqu'à l'époque du consulat d'Hirtius et de Pansa ; Paul Emile seul resta pauvre au milieu de tant de biens ; il ne s'appropria que la bibliothèque de Persée.

Elevé quelque temps après à la dignité de censeur, il se conduisit avec la plus grande modération. Sa mort, qui arriva l'an 158 av. J.C., plongea Rome dans un deuil universel.

Paul Emile eut de Papiria, sa première femme, deux fils, dont l'un fut adopté par la famille des Fabius Maximus, et l'autre par celle de Scipion l'Africain. Il en eut aussi deux filles, dont l'une épousa le fils de Caton, et l'autre Elius Tubéron. Il répudia ensuite Papiria, et eut d'une seconde femme deux fils, dont la mort subite lui donna lieu de faire connaître aux Romains la fermeté de son caractère. Il vit expirer l'aîné cinq jours avant son triomphe, et le cadet trois jours après. *T. L.*, 34, *c.* 45 ; 35, *c.* 10, 24 ; 37, *c.* 46, 57 ; 39, *c.* 32, 56 ; 40, *c.* 25 ; 44, *c.* 17. — *Tac.*, *Ann.*, 12, *c.* 38. — *Vell. Pat.*, 1, *c.* 9. — *Val. Max.*, 2, *c.* 10 ; 4, *c.* 3 ; 5, *c.* 1, 10. — *Just.*, 33 *c.* 2. — *Plut.*, *P. Emile*

1. PAULA, famille romaine qui n'était qu'une branche de la famille Æmilia. V. les ÆMILIUS.

2. — (CORNELIA), première femme d'Héliogabale, était fille du préfet des gardes prétoriennes. L'empereur l'ayant répudiée, elle passa le reste de ses jours dans la retraite et dans l'obscurité.

PAULIN, *-inus* (MEROPIUS ANICIUS), un des plus célèbres poètes chrétiens après Prudence, naquit vers l'an 353, d'une famille riche et sénatoriale, à Ebromagus, ville des Gaules. Il fut un des disciples d'Ausone, et fut promu par le crédit de son maître à la dignité de consul. Après avoir passé une partie de sa vie au service de l'état, il se retira en Espagne, distribua ses biens aux pauvres, et vécut en solitaire. Il se fit tellement respecter par son zèle et par sa piété qu'en 409 il fut nommé évêque de Nole. Il administra ce diocèse jusqu'à sa mort, arrivée en 431. Il nous reste de lui trente-huit poèmes, où il règne une certaine facilité, mais qui en général ne sont pas au-dessus du médiocre. On lui attribue l'invention des cloches. V. NOLE.

2. — surnommé PÉTROCORIUS, parce qu'il était de Petrocorium (Périgueux), composa un poème sur la vie de S. Martin, qui n'est qu'une mauvaise traduction de la prose de Sulpice Sévère. Il vivait dans le 6ᵉ siècle après J. C.

1. PAULINE, *-na*, jeune dame romaine, épouse de Saturninus, gouverneur de Syrie sous Tibère. Un jeune homme qui l'aimait, nommé Mundus, l'attira dans le temple d'Isis, par l'entremise d'un prêtre d'Anubis, sous prétexte que le dieu était devenu amoureux de Pauline, et voulait se manifester à elle, et satisfit sa passion en abusant ainsi de sa crédulité. Saturninus s'étant plaint de cet outrage, l'empereur exila Mundus, fit abattre le temple d'Isis, et crucifier les prêtres infâmes qui avaient prostitué leur ministère pour servir le crime et tromper la vertu. *Jos.*, *Ant. J.*, 18, *c.* 4.

2. — (POMPEIA), femme de Sénèque, célèbre par son esprit et sa vertu. Son mari ayant été condamné à mort par Néron, elle se fit ouvrir les veines pour ne pas lui survivre ; mais le tyran, craignant d'augmenter la haine par des crimes inutiles, la fit sauver par ses soldats. Pauline vécut encore quelques années. *Tac.*, *Ann.*, 15, *c.* 63.

3. — femme de Maximin, successeur d'Alexandre Sévère.

1. PAULINUS, successeur de Lupus dans le gouvernement d'Alexandrie et de l'Egypte, sous Claude. *Josèphe*, *A. J.*

2. — (POMPEIUS), lieutenant de Néron, commanda les armées romaines en Germanie, et acheva les ouvrages que Drusus avait commencés sur les bords du Rhin, soixante-trois ans auparavant. C'est peut être le même que le précédent. *Tac.*, *Ann.*, 13, *c.* 53. — *Suét.*

3. — général romain, qui franchit le premier le mont Atlas avec une armée. Il composa l'histoire de son expédition ; mais cet ouvrage n'est point parvenu jusqu'à nous. Paulinus signala aussi sa valeur dans la Grande-Bretagne. Il se déclara en faveur d'Othon, contre Vitellius. *Pline*, 5, *c.* 1.

4. — (JULIUS), seigneur batave, que Fontéius Capiton condamna à mort comme rebelle. *Tac.*, *Hist.*, 4, *c.* 13.

5. — SUETONIUS. V. SUETONIUS.

1. PAULUS (ÆMILIUS). V. ÆMILIUS et ci-dessus PAUL EMILE.

2. — (Sergius), gouverneur de l'île de Cypre pour les Romains, fut converti par S. Paul. V. Paul et Sergius.

3. —(Julius), poète latin qui vivait sous Adrien et Antonin. Aulu-Gelle fait l'éloge de ses ouvrages.

4.—(Julius), célèbre jurisconsulte de Patavium (Padoue) ou, selon d'autres, de Tyr, était disciple du célèbre Papinien. Il fut un des conseillers de Septime Sévère et de son fils. Exilé par Héliogabale, il fut rappelé par Alexandre Sévère, qui le nomma préfet du prétoire. Les Pandectes citent plus de quatre-vingt-dix ouvrages de cet auteur; il ne nous en reste, outre ces citations, qu'un traité intitulé: *Libri quinque sententiarum receptarum.* On a inséré ce qui reste de lui de plus important dans les *Excerpta juris romani*, Paris, 1822.

5. — Samosatenus, auteur qui vivait sous le règne de Gallien.

6. — Eginéta, médecin grec, dont les ouvrages furent imprimés par Alde, en 1528.

PAUSANIAS, nom commun à plusieurs personnages lacédémoniens, macédoniens, et a quelques écrivains.

1° *Lacédémoniens.*

1. — célèbre général lacédémonien, fils de Cléombrote, de la race des Eurysthénides, gagna sur les Perses la fameuse bataille de Platée (479 av. J. C.). Les Grecs, en reconnaissance de ses services, lui accordèrent la dixième partie du butin fait sur les ennemis dans cette mémorable journée. Pausanias passa ensuite en Asie à la tête d'une armée de Spartiates, et y fit des conquêtes; mais bientôt, enflé par ses succès, il commença à mépriser la simplicité de ses compatriotes, et à prendre les mœurs des barbares qu'il avait vaincus. Il déploya autour de sa personne et sur sa table tout le luxe et toute la somptuosité des Asiatiques. Sa fierté et son arrogance devinrent insupportables, et indisposèrent contre lui tous les alliés de Sparte. Son changement de conduite le rendit suspect à sa patrie. Les magistrats le rappelèrent à Lacédémone, et lui ôtèrent le commandement de la flotte confédérée. Il ne laissa pas peu de temps après de retourner à l'armée sans en avoir reçu l'ordre. Plein de projets ambitieux, il forma le coupable dessein d'assujétir sa patrie. Il renvoya au roi de Perse plusieurs de ses proches, qu'il avait faits prisonniers, et lui offrit de lui livrer la Grèce, pourvu qu'il lui donnât sa sœur en mariage. Cette trame fut découverte par un jeune esclave qu'il avait chargé de porter ses lettres en Perse. Ce jeune homme, ayant remarqué que tous ceux que Pausanias avait chargés de semblables missions n'en étaient pas revenus, craignit que le même sort ne lui fût réservé. Pour éclaircir ses soupçons, il ouvrit en chemin les lettres dont il était porteur; il y lut avec le plan d'une conspiration contre la Grèce, l'ordre de le faire mourir, afin de prévenir tous les accidens qui pourraient résulter de l'indiscrétion du porteur. Il remit aussitôt la lettre aux Ephores. Les magistrats ne voulurent cependant point le condamner sur le témoignage d'un esclave, et attendirent que le coupable se trahit lui-même. L'accusateur alla par leur ordre se réfugier dans un temple de Neptune, comme pour éviter la colère de Pausanias. Celui-ci, informé du bruit qu'avait répandu son esclave, courut au temple, et, ayant appris de lui ce qui l'avait forcé à y chercher un refuge, il le conjura de ne pas trahir son secret. Les Ephores, cachés dans un lieu secret du temple, entendirent l'aveu du crime de la propre bouche de l'accusé, et ne balancèrent plus à le punir. Pausanias, sans ressources et sans espérances, se réfugia dans un temple de Minerve. Les Spartiates, n'osant violer la sainteté de cet asile, murèrent la porte du temple. Telle était l'indignation que causait le projet de Pausanias que ce fut sa mère qui apporta la première pierre. Il mourut de faim dans l'enceinte du temple, vers l'an 477 av. J. C. Dans la suite on établit en son honneur des fêtes et des jeux, où les Spartiates seuls étaient admis. On y prononçait à sa louange un discours dans lequel on célébrait particulièrement la victoire de Platée et la défaite de Mardonius.

Pausanias ne régna point; il fut seulement tuteur du jeune Plistarque, et c'est en cette qualité qu'il commanda les Spartiates. Il laissa un fils, Plistoanax, qui régna de 466 à 408 av. J. C. *Hér.*, 4, *c.* 81; 9, *c.* 10. — *Corn. Nép.*, *Arist.*, *Paus.* — *Plut.*, *Arist. et Thém.* — *Just.*, 2, *c.* 15; 9, *c.* 1.

2. — roi de Sparte, de la race des Eurysthénides, fils de Plistoanax et petit-fils du précédent, succéda à son père l'an 408 av. J. C. Il fit la guerre aux Eléens, remporta sur eux plusieurs victoires, et leur accorda la paix à condition qu'ils livreraient tous leurs vaisseaux, et laisseraient libres les villes de leur voisinage. A peu près dans le même temps il conduisit une armée dans l'Attique, sous prétexte de se joindre à Thrasybule et aux bannis, mais en effet pour affermir la puissance des trente tyrans établis par Lysandre. Il s'empara du Pirée, et revint sans avoir rien fait de considérable. A son arrivée il fut cité en justice pour sa conduite dans cette guerre, et parvint à se justifier. Il fut ensuite envoyé en Béotie au secours de Lysandre; mais, étant arrivé trop tard pour prévenir la défaite de ce général, il n'osa pas retourner dans sa patrie, et aima mieux renoncer à la royauté que de s'exposer aux périls d'une nouvelle procédure. Il se retira chez les Tégéates, et trouva un asile dans le temple de Minerve Aléa. Il y mourut de maladie, après avoir occupé le trône pendant 11 ans (409-397). *Just.*, 5, *c.* 10; 6, *c.* 4. — *Corn. Nép.*, *Thrasyb.*, 3. — *Paus.*

2° *Macédoniens.*

1. — prince de la famille des rois de Macédoine, entreprit de monter sur le trône après la mort d'Amyntas (398), et en chassa Eurydice, veuve du roi. Il régna un an; mais, Eurydice ayant invoqué le secours d'Iphicrate, général athénien, il fut bientôt détrôné. Amyntas II lui succéda. *Diod.*

2. — favori de Philippe, roi de Macédoine, accompagna ce prince dans une expédition en Illyrie, et s'y fit tuer volontairement, ne pouvant survivre à un affront que lui avait fait un seigneur de la cour, nommé aussi Pausanias (V. l'art. suiv.).

3.— seigneur de la cour de Philippe, fut cause de la mort de celui qui précède. Attale, général de Philippe, vengea la mort de Pausanias (n° 2), en faisant à celui-ci l'affront le plus sanglant. Pausanias s'étant plaint à Philippe de l'outrage qu'il avait reçu, le roi lui conseilla de l'oublier, et refusa de punir le coupable. L'indifférence du prince irrita tellement Pausanias contre lui qu'il résolut de se venger en l'assassinant. Il fut affermi dans ce dessein par le sophiste Hermocrate, qui lui dit que le plus sûr moyen de s'illustrer était de donner la mort à un prince distingué par ses grandes actions. Pausanias assassina Philippe en plein théâtre. Il voulut ensuite gagner son char, qui l'attendait à la porte; mais, s'étant heurté le pied contre un cep de vigne, il tomba, fut pris et tué sur-le-champ. Quelques auteurs prétendent que ce fut à l'instigation d'Alexandre et d'Olympias que Pausanias assassina Philippe. (V. Olympias). *Diod.*, 6. — *Just.*, 9, *c.* 6. — *Plut.*, *Apopht.*

4. — favori d'Alexandre, obtint de ce prince le gouvernement de Sardes.

5. — fut envoyé dans l'Epire avec la qualité de preteur, l'an 198 av. J. C. Il ménagea entre Philippe, roi de Macédoine, et les députés du peuple romain une conférence, qui n'eut aucun succès. *T. L.*, 32, *c.* 10

3° *Ecrivains*, *Artistes.*

1. — géographe célèbre du 2e siècle après J. C, le premier de tous les voyageurs de l'antiquité, naquit en Phrygie, et non, comme on l'a faussement avancé, à Césarée en Cappadoce (V. ci-dessous PAUSANIAS, n° 4), et fut disciple d'Hérode Atticus. Il voyagea en Grèce, en Macédoine, en Asie, en Egypte, etc.; ensuite il vint vers l'an 170 s'établir à Rome, où il mourut dans un âge fort avancé. Ce fut sans doute à Rome qu'il écrivit, dans le dialecte ionique, son *Voyage en Grèce*, ouvrage également précieux pour le géographe, l'historien et l'antiquaire. Pausanias a eu l'heureuse idée de joindre à la nomenclature des contrées et des villes leur histoire mythologique et la description exacte et détaillée des monumens d'architecture, de sculpture, de peinture qu'elles renfermaient. C'est surtout à cette dernière partie qu'il s'attache, et son ouvrage est encore, avec les livres trente-quatre et trente-cinq de l'histoire naturelle de Pline, la source la plus complète que nous possédions sur l'histoire de l'art chez les anciens. Le voyage de Pausanias est divisé en dix livres, et chaque livre est consacré à l'histoire d'une contrée particulière, telle que l'Attique, l'Arcadie, la Messénie, l'Elide, etc. Quelques-uns croient qu'il avait écrit de la même manière sur la Phénicie et la Syrie. La meilleure edition du voyage en Grèce est celle de Facius, Leipsick, 1794, et de Clavier, 5 vol., Paris, 1814, avec une traduction française.

2. — statuaire, natif d'Apollonie, consacra ses talens à l'embellissement du temple de Delphes. *Paus.*, 10, *c.* 9.

3. — Lacédémonien qui écrivit une histoire de son pays avec beaucoup de partialité. On ignore dans quel temps il vécut.

4. — natif de Césarée en Cappadoce, a laissé quelques harangues. On l'a souvent confondu avec l'historien dont on vient de parler.

PAUSANIES, *Pausaneia*, fêtes accompagnées de jeux, où les Spartiates étaient seuls admis à disputer le prix. Cette fête tirait son nom de Pausanias, général des Spartiates, sous les ordres duquel les Grecs vainquirent à Platée l'armée de Mardonius. On y prononçait toujours un discours à la louange de ce grand capitaine.

PAUSIAS, peintre grec, né à Sicyone, fut élève de Pamphyle et contemporain d'Apelle. Ce fut lui qui inventa l'art d'appliquer les couleurs sur le bois et sur l'ivoire. Il devint éperdûment amoureux d'une bouquetière nommée Glycère, et dans un de ses tableaux, il la représenta assise, composant une guirlande de fleurs. Ce tableau était si estimé que Lucullus l'acheta deux talens. Après la mort de Pausias, les Sicyoniens, forcés, pour acquitter leurs dettes, de se défaire de leurs tableaux, parmi lesquels étaient ceux de cet artiste, les vendirent à Marcus Scaurus, qui les transporta à Rome, et en orna le théâtre qu'il avait fait construire pendant son édilité. Pausias vivait vers l'an 340 av. J. C. *Pline*, 35, *c.* 11. — *Hor*, 2, *Sat.*, 7, *v.* 69

PAUSILYPPE (παύω, cesser; λύπη, douleur), colline et grotte fameuse auprès de Néapolis (Naples), nommée ainsi à cause de la beauté des lieux. Ceux qui habitent dans le voisinage y montrent le tombeau de Virgile, monument pour lequel ils ont la plus profonde vénération. La grotte est formée par un chemin de 450 toises creusé sous la montagne, ouvrage admirable attribué aux Romains; mais qui paraît plus ancien que la domination romaine. Ce chemin a cinquante pieds de hauteur et trente de largeur. Deux soupiraux pratiqués dans la voûte y répandent un peu de jour. La direction de la grotte est telle que, vers la fin d'octobre, le soleil couchant l'éclaire dans toute sa longueur. *Pline*.

PAUSIPPE, -*pus*, capitaine spartiate, servit dans les armées de Darius, et fut livré à Parménion par le gouverneur de Damas. *Q. C.*, 7, *c.* 13.

PAUSISTRATE, préteur des Rhodiens, l'an 197 av. J. C. Il s'empara avec un corps de troupes composé de soldats grecs de Tendeba, place forte dans le territoire de Stratonicée, et vainquit Dinocrate un des lieutenans de Philippe de Macédoine. *T. L.*, 33, *c.* 18.

PAUSUS (παύω, cesser), dieu du repos ou de la cessation du travail, opposé à Bellone et à Mars.

PAUTA, petite v. de l'île de Corse, sur la côte occidentale en tirant un peu vers le S., entre les embouchures des fleuves Ticarius et Locra.

PAUVRETÉ, divinité allégorique, fille du Luxe et de l'Oisiveté ou de la Paresse. On la faisait aussi fille de la Nuit, et on lui donnait pour sœur la Faim. Selon Platon elle était mère de l'Amour, qu'elle eut d'un jeune homme nommé Porus.

PAVENTIA (*pavor*, peur), divinité romaine qui présidait à la peur, et qu'on invoquait pour se garantir de ses effets.

PAVOR, c'est-à-dire LA PEUR. V. ce mot.

1. PAX AUGUSTA (*Badajos*), v. de l'Espagne (dans l'Estramadure actuelle), à l'E. de la suivante sur l'Anas, près des frontières de la Lusitanie.

2. — JULIA (*Beja*), v. de la Lusitanie, chez les Celtici, vers le S., près de l'Anas.

PAXEA, femme de Pomponius Labéon, gouverneur de la Mœsie sous l'empire de Néron, se fit ouvrir les veines à l'exemple de son mari, pour se dérober aux poursuites de ses accusateurs. *Tac.*, *Ann.*, 6, *c.* 29.

PAXOS, petite île de la mer Ionienne, située entre Ithaque et les îles Echinades.

1. PEAN, surnom d'Apollon et hymne en son honneur. V. PÆAN.

2. — père de Philoctète. V. POEAN.

PÉANÉE, bourg de l'Attique, dans la tribu pandionide. *Her.*, 1, *c.* 60.

PÉCHINE, peuple de l'Ethiopie supérieure, peut-être le même que les Pygmées.

PÉCILE (ποικίλος, varié). On appelait ainsi à Athènes un célèbre portique, où l'on avait rassemblé et où l'on conservait avec soin les plus rares chefs-d'œuvre de peinture. Il tirait son nom de la *variété* des tableaux qu'on y admirait.

PÉCULAT. Les Romains appelaient ainsi le crime de celui qui volait les deniers publics. La restitution, la privation des emplois et l'exil étaient la peine de ce crime. V. JULIA LEX.

PÉCULE, nom que l'on donnait à Rome aux profits que pouvaient faire les esclaves, lorsqu'ils n'étaient point occupés au service de leurs maîtres. Ils pouvaient employer cet argent pour leur propre utilité.

PECUNIA, *myth.*, déesse de l'argent, que les Romains invoquaient pour en avoir en abondance. S. Augustin prétend que Pecunia était un surnom de Jupiter. *Cité de D.*, 21.

PECUNIA (*pecus*, bétail) *archéol.*, nom donné par les Romains à la monnaie, parce que les premières pièces de monnaie portaient, dit-on, l'empreinte de quelques bêtes domestiques.

PEDA, v. d'Italie. V. PEDUM.

PÉDACIE, -*cia*, femme à qui Horace donne un caractère méprisable. *Hor.*, 1, *Sat.* 8, *v.* 38.

PÉDAGOGUES, *pædagogi* (παῖς, enfant; ἄγειν, conduire), nom donné en Grèce et à Rome aux esclaves chargés de conduire les enfans aux écoles publiques, et de les ramener.

1. PEDANIUS SECUNDUS, préfet de Rome l'an de J. C. 61, fut assassiné dans sa maison par un de ses esclaves, à qui il refusait la liberté, qu'il lui avait promise depuis long-temps. Une loi portait que tous les esclaves qui se trouvaient dans la maison au moment du crime devaient être mis à mort sans distinction d'innocens et de coupables. On eut la cruauté de la mettre à exécution, malgré les instances du peuple, indigné de tant de meurtres. Les esclaves du mort montaient à plus de 400. *Tac.*, *Ann.*, 14, *c.* 42.

2. — Romain qui se distingua au siége de Jérusalem par sa force extraordinaire. Ayant vu un Juif qui s'enfuyait à toute bride, il poussa son cheval contre lui, le saisit par le pied et le porta ainsi à Titus. *Jos.*, *G. des J.*

3. — RUFUS, excita Virginius à se soulever contre Néron. *Tac.*, *Hist.*, 2, *c.* 71.

PÉDARÈTE, *Pædaretus*, Spartiate, qui, ayant sollicité une place dans le corps de trois cents hommes qui composait le conseil de la république, et, n'ayant pu l'obtenir, se retira en disant qu'il se réjouissait que sa patrie eût trouvé trois cents citoyens plus vertueux que lui. *Plut.*, *Lyc.*

PEDARII SENATORES, *sénateurs pédaires.* Les sénateurs ainsi appelés étaient ceux qui ne parlaient point ordinairement, ou qui n'avaient pas droit de parler, comme n'ayant pas passé par les magistratures curules, et se contentaient de marquer de quels sentimens ils étaient, en se rangeant du côté de celui dont ils suivaient l'avis, ce qui s'appelait *pedibus in sententiam ire.* Aussi, disait-on, qu'un *pédaire* était une tête sans langue.

PÉDASE, -*sus*, *myth.*, prince troyen, fils de Bucolion et d'une naïade, fut tué par Euryale, sous les murs de Troie. *Il.*, 6, *v.* 21.

1. PÉDASE, -*sus*, *géog.*, petite v. de la Messénie, vers l'O., dans le voisinage de Pylos, était célèbre par ses vins excellens. *Il.*, 9, *v.* 152.

2. — -*sa* ou -*sum*, v. de la Carie occidentale, voisine d'Halicarnasse, au S. O. de Mélase. *Hér.*, 1, *c.* 175; 6, *c.* 20; 8, *c.* 104.—*T. L.*, 33, *c.* 30.

3. — petite v. de la Troade, au N. et près d'Assos, sur le Satnion. *Il.*, 6, *v.* 35; 21, *v.* 87.

PÉDÉE, -*æus*, *myth.*, fils naturel d'Anténor, fut élevé par Théano sa belle-mère, avec autant de soins que s'il eût été un de ses enfans. Il fut tué au siège de Troie par Mégès. *Il.*, 5, *v.* 69.

1. PÉDÉE, -*æus*, *géog.*, riv. principale de l'île de Cypre, avait son embouchure sur la côte orientale, du côté de Salamine.

2. — v. de l'Asie mineure, qu'on croit être la même que Pédase, n° 3. *Hom.*, 13, *v.* 172.

PEDIA, loi portée par le consul Q. Pédius (n° 1). Elle condamnait tous les meurtriers de César à l'exil. *Vell. Pat.*, 2, *c.* 69.

PÉDIADES, contrée de la Bactriane, arrosée par le fleuve Oxus. *Polyb.*

PÉDIANUS (ASCONIUS). V. ASCONIUS, n° 2.

PÉDIAS, fille de Ménys, épousa Cranaüs, roi d'Athènes, dont elle eut Cranaé, Cranechmé et Athis.

PÉDICRATE, -*tes*, l'un des chefs des Siciliens tués par Hercule, et auxquels leurs compatriotes rendirent les honneurs héroïques.

PÉDICULES, *Pædiculi*, peuple d'Italie, le même que les Peucétiens, selon Strabon, occupait les villes de Barium, Egnatie, Rudies. *Ptol.*, 3, *c.* 1. — *Just.*, 12, *c.* 2.

1. PEDIUS (Q.), petit-fils d'une sœur de Jules César, servit en Espagne sous les ordres de ce général, et proposa après sa mort une loi qui avait pour but de condamner ses assassins à l'exil. Auguste le nomma son collègue dans le consulat, après la mort d'Hirtius et de Pansa. Il mourut l'an 43 av. J. C, peu de jours après les proscriptions du second triumvirat. *Cés.*, *G. des G.*, 2; *G. Civ.*, 3.— *Vel. Pat.*, 2, *c.* 65. — *Cic.*, *p. Planc.*, 14.

2. — PUBLICOLA, jurisconsulte contemporain d'Horace. Il était fils de celui qui fut lieutenant de César et consul avec Auguste.

3. — BLÆSUS, Romain qui fut accusé par les Cyrénéens d'avoir pillé le temple d'Esculape. Il fut condamné sous le règne de Néron, et chassé du sénat. Il y fut admis de nouveau par Othon, qui voulut bien, pour lui épargner la honte d'en avoir été banni pour concussion, supposer une accusation du crime de lèse-majesté. *Tac.*, *Ann.*, 14, *c.* 18; *Hist.*, 1, *c.* 77.

4. — orateur que Perse critique. *S.* 1, *v.* 99.

PÉDO, jurisconsulte protégé par Domitien. C'est peut-être le Popilius Carus Pédo, qui fut consul l'an 115 de J. C. *Juv.*, 7, *v.* 129.

PÉDOPHILE, *Pædophile* (παῖς, enfant; φιλεῖν, aimer), surnom de Cérès, que l'on représentait portant deux enfans, qui chacun tenaient une corne d'abondance.

PÉDOTROPHE (παῖς, enfant; τρέφω, nourrir). On donnait ce surnom à Diane parce qu'elle présidait à tout ce qui sert à nourrir les enfans.

PEDUCEA (LEX), loi portée par Sext. Péduceus, tribun du peuple l'an de Rome 640, avait pour but de punir l'inceste. *Cic.*, *Nat. des D.*, 3, *c.* 30.

1. PÉDUCEUS (SEXTUS), tribun du peuple l'an 640 de Rome, 114 ans av. J. C., est auteur de la loi *Péducea.*

2.—préteur en Sicile, se conduisit avec intégrité, Verrès s'opposa à ce qu'on prononçât son éloge. C'est peut-être le même qui fut lié avec Atticus. *Cic.*, *Ver.*, 5, *c.* 186; 6, *c.* 125.—*C. Nép.*, *Att.*, *c.* 21.

PÉDUM, *géog.*, v. du Latium, environ à dix milles de Rome, fut prise par Camille. Ses habitans s'appelaient Pédaniens. *T. L.*, 2, *c.* 39; 8, *c.* 13, 14. — *Hor.*, 1, *ép.* 4, *v.* 2.

PÉDUM, *archéol.*, bâton pastoral recourbé par le bout. On le voit entre les mains de Pâris, d'Atys, de Pan, de Faune, des Satyres et d'Actéon. C'était le caractère distinctif des acteurs comiques, parce que Thalie, muse de la comédie, était aussi la muse de l'agriculture.

PÉGASE, -*sus*, *myth.*, cheval ailé, fils de Neptune et de Méduse, selon Hésiode; né, selon Apollodore, du sang de Méduse, lorsque Persée lui eut coupé la tête. Il fut ainsi nommé parce qu'il naquit près des sources (πηγὴ, source) de l'Océan. Dès qu'il vit la lumière, il s'envola vers le ciel. Selon Ovide, il s'arrêta sur le mont Hélicon, où il fit son séjour habituel tant qu'il fut sur la terre, et où il fit jaillir d'un coup de pied la fontaine Hippocrène. Neptune et Minerve, l'ayant dompté, le donnèrent à Bellérophon, qui s'en servit pour combattre la Chimère. Mais le héros téméraire, ayant voulu après sa victoire s'élever, avec son secours, jusqu'au séjour des immortels, fut précipité à terre par Jupiter. Pégase fut placé parmi les astres, où il forme une constellation. Selon Ovide, Persée monta aussi le cheval Pégase, lorsqu'il alla combattre

le monstre marin qui devait dévorer Andromède. *Il*, 6, *v*. 179. — *Théog.*, *v*. 282. — *Metam.*, 4, *v*. 785. — *Hor.*, 4, *od*. 11, *v*. 20. — *Apoll.*, 2, *c*. 3, 4. — *Lycoph.*, *v*. 17. — *Paus.*, 12, *c*. 3, 4. — *Hyg.*, *f*. 57.

PÉGASE, *géog.*, montagne et ville de Thessalie. V. PAGASES.

PÉGASIDES, surnom des Muses, pris du cheval Pégase, ou de la fontaine qu'il avait fait jaillir sur l'Hélicon. *Ov.*, *Héroïde*, 15, *v*. 27.

PÉGASIS, nymphe dont Emathion eut Atymnius.

PEGASIUM STAGNUM, lac voisin d'Ephèse, que Pégase fit sortir de terre d'un coup de pied.

PÉGASOÉ, cap de la Magnésie, où le navire Argo fut construit. Il y avait dans cet endroit un temple consacré à Apollon, d'où ce dieu prit le surnom de Pégasien. Ce fut là que les Argonautes s'embarquèrent. *Strab.*

PÉGÉE (πηγη, fontaine), fontaine située au pied de l'Argauthus, montagne de la Bithynie, et dans laquelle tomba Hylas. *Prop.*, 1, *él.* 20, *v*. 33.

PÉGÉES (πηγη, fontaine), nymphes des fontaines, les mêmes que les naïades.

PÈGES, *-gæ* (*Psato* ou *Livadosta*), v. de la Mégaride, sur les confins, au N., à l'extrémité de la pointe du golfe de Corinthe. *Ptol.*, 3, *c*. 15.

PEGME, *-ma*, immense machine théâtrale, qui servait chez les anciens à changer les décorations. Il paraît que, pour l'ordinaire, elle avait plusieurs étages.

PÉGOMANCIE, *-tia* (πηγη, fontaine; μαντεία, divination), divination par l'eau des fontaines. Elle se pratiquait soit en y jetant des pierres, dont on observait les mouvemens, soit en y plongeant des vases de terre. La plus célèbre des pégomancies est la divination par le sort des dés, qui se pratiquait à la fontaine d'Apone près de Patavium (Padoue).

PEIRÉE, *-eus*, fils de Clytis d'Ithaque, accompagna Télémaque à Pylos, et reçut chez lui Théoclymène.

PEIUM, château fort de la Galatie, chez les Tolistoboiens.

PÉLAGIE, (*pelagus*, mer), *myth.*, surnom d'Isis dans quelques inscriptions, lui fut donné, selon quelques auteurs, parce que l'Egypte, dont elle était la déesse principale, ressemble à un lac immense lorsqu'elle est inondée par les eaux du Nil. Elle avait sous ce nom un temple près de l'Acrocorinthe.

2. — surnom de Vénus, parce qu'elle était née du sein de la mer.

1. PÉLAGIE, *-gia*, *géog.*, île voisine des colonnes d'Hercule, était consacrée à Saturne.

2. — partie de la Thessalie. V. PÉLASGIOTIDE.

1. PÉLAGON, un de ceux qui prétendirent à la main d'Hippodamie, fut tué par Œnomaüs.

2. — capitaine grec, commandait sous les ordres de Nestor un corps de troupes. *Il.*, 4, *v*. 295.

3. — Phocéen, un de ceux qui servirent de guides à Cadmus, et lui indiquèrent l'endroit où il devait fonder une ville.

4. — fils d'Asope et de Mérope.

5. — un des amis de Sarpédon. *Il.*, 5, *v*. 695.

6. — Eubéen, député par ses compatriotes vers Thémistocle, pour l'engager à ne pas les abandonner au moment où ils allaient être investis par les Perses. *Plut.*

7. — eunuque favori de Néron. *Tac.*, *Ann.*, 14, *c*. 59.

1. PÉLAGONIE, *-nia*, canton de Macédoine, situé au N. On a quelquefois confondu les noms de Pélagonie et de Péonie. V. PÉONIE. *Ptol.*, 3, *c*. 13. — *T. L.*, 26, *c*. 25; 31, *c*. 28; 42, *c*. 53.

2. — TRIPOLITAINE, contrée de la Thessalie, au N., ainsi nommée de ce qu'elle contenait trois villes, Azor, Pythium, Doliche. Ce n'était peut-être que la partie méridionale de la Pélagonie Macédonienne.

PÉLARGÉ, fille de Potnie, rétablit à Thèbes le culte des dieux Cabires, et obtint les honneurs divins après sa mort, par l'ordre de l'oracle de Delphes. On devait toujours lui sacrifier une victime pleine. *Paus.*, 9, *c*. 25.

PÉLASGES, *-gi*, les plus anciens peuples de la Grèce. L'histoire de ce peuple est entourée des plus épaisses ténèbres. Selon les uns, ils habitèrent d'abord la Thessalie, d'où ils descendirent dans le Péloponèse; selon les autres, ils sont originaires d'Argolide, et prirent leur nom de Pélasgus, autrement Inachus, premier roi d'Argos. Dès les temps les plus reculés, ils se livrèrent au commerce, et bientôt leur population toujours croissante leur fit une loi de s'expatrier en partie, et d'envoyer au-dehors des colonies. La première se porta dans l'Arcadie, dont elle assembla et civilisa les habitans (V. PÉLASGUS, n° 6). Au bout de quelque temps le nom de Pélasges devint celui des Arcadiens mêmes, et les Pélasges d'Argos le quittèrent pour celui d'Argiens.

Vers l'an 1800, ou 1700 av. J. C., ils passèrent dans l'Emonie (depuis Thessalie), d'où ils se dispersèrent ensuite dans plusieurs contrées de la Grèce. Les uns passèrent dans l'île de Crète et à Lesbos; les autres s'établirent dans l'Asie, et fondèrent plusieurs villes sur les côtes de l'Hellespont. La plus grande partie resta en Thessalie jusqu'au règne de Deucalion et à la domination des Hellènes, qui les en chassèrent, et alors ils se réfugièrent en Epire et de là en Italie, où ils fondèrent Spina, Luna et quelques autres villes. Peu à peu ils devinrent puissans, passèrent les Apennins, conquirent toute l'Etrurie, et parvinrent à former des établissemens sur tous les points de l'Italie. C'est ce qui les fait nommer par quelques anciens écrivains grecs *Tyrrhéniens*, nom général qu'ils donnaient aux peuples de l'Italie, avec lesquels les Pélasges se confondirent.

Une partie des Pélasges se réfugia en Attique. On leur abandonna des terres stériles au pied du mont Hymette. Ils surent les fertiliser; mais les Athéniens, jaloux de leur prospérité, les en dépouillèrent bientôt. Chassés de l'Attique, ils se fixèrent à Lemnos, avec des femmes qu'ils avaient enlevées à Athènes. Ils eurent d'elles un grand nombre d'enfans; mais ils massacrèrent les mères et les enfans, parce qu'ils n'avaient pu leur faire adopter ni leurs mœurs, ni leur langage. La peste ayant éclaté dans l'île après ce meurtre, ils consultèrent l'oracle, qui leur ordonna, pour expier leurs crimes, de faire ce que les Athéniens leur ordonneraient. Les Athéniens se prévalurent de la déclaration de l'oracle pour s'emparer des biens des Pélasges. Poursuivis par des malheurs continuels, toujours chassés par les Hellènes, leurs rivaux, les Pélasges disparurent peu à peu, et à peine en restait-il quelques vestiges peu de temps après la guerre de Troie. Du temps d'Hérodote leur souvenir était tellement effacé que cet historien ne peut décider s'ils avaient une langue à part, ou s'ils parlaient celle des Hellènes.

Les Pélasges passaient pour les plus grossiers et les plus féroces de tous les Grecs, ce qui devait être, puisqu'ils étaient les plus anciens. Ils se distinguent des Hellènes, non-seulement par leurs usages et leur origine, mais même par une manière particulière de bâtir, que l'on nomme *constructio*

cyclopéenne, et qui était si solide que l'on prétend en trouver encore des restes.

Les différentes migrations de ces peuples ont fait donner indistinctement à tous les Grecs le nom de Pélasges, et à la Grèce celui de Pélasgie, quoiqu'il appartienne plus particulièrement à la Thessalie, à l'Epire et au Péloponèse. *Hérod.*, 1, c. 57, 146; 2, c. 50; 6, c. 136; 7, c. 94. — *Il.*, 2, *v.* 347; *Odyss.*, 19, *v.* 172. — *Den. d' Hal.*, 1, c. 3, etc. — *Strab.*, 5. — *Plut.*, *Rom.* — *Enéide*, 1. — *Senèq.*, *Méd.* et *Agam.* — *Paus.*, 8, *c.* 1.

PELASGIA, surnom de Junon, honorée à Argos, capitale de l'Argolide nommée d'abord Pélasgie.

PELASGICUS SINUS, (*golfe de Volo*), golfe de la Thessalie, formé par une partie de la Magnésie qui s'avance vers l'île d'Eubée, et par une partie de la Phthiotide. C'est sur les bords de ce golfe que subsistèrent le plus long-temps les Pélasges.

PÉLASGIE, *-gia*, un des premiers noms que porta la Grèce, parce que les Pélasges se répandirent dans presque toutes les parties de cette contrée. On donnait aussi le nom de Pélasgie à l'Epire et au Péloponèse, où se fixèrent plus spécialement les Pélasges.

PÉLASGIOTIDE, *-tus*, ou PÉLASGIE, contrée de la Thessalie, habitée particulièrement par les Pélasges qui lui donnèrent leur nom. Elle était située à peu près au midi de la Thessalie, bornée par la Perrhébie au N., la Thessaliotide au S., entre le Pénée, l'Haliacmon et le Sperchius.

PÉLASGUS, nom commun à tous les rois de l'Argolide avant Danaüs, aux anciens rois de Thessalie et aux chefs de beaucoup de colonies de Pélasges, dans les premiers temps héroïques; ce qui ne les empêchait pas cependant de porter un autre nom. *Den. d'Hal.*, 1, *c.* 1, 3.

1. PÉLASGUS, fils de Jupiter et de Niobé, le même qu'Argus. V. ce nom.

2. — fils de Triopas, le même qu'Inachus roi de l'Argolide, et père d'Io et de Larisse. *Eschyle*, *suppl.*

3. — un des fils de Larisse, alla avec ses frères en Thessalie, où il régna, et bâtit une ville du nom de sa mère.

4. — roi de Thessalie, postérieur au précédent, et sous qui l'Ossa et l'Olympe se séparèrent l'un de l'autre.

5. — père d'Amphictyone et de Dolus.

6. — premier roi d'Arcadie, était, dit-on, fils de la Terre. Il civilisa les Arcadiens, et leur apprit le premier à faire des cabanes qui pussent les défendre de l'inclémence des saisons, à se vêtir de peaux de bêtes, et à substituer pour leur nourriture les fruits du hêtre aux feuilles des arbres et aux racines dont ils s'étaient contentés jusqu'alors. Il bâtit la ville de Parrhasie, et mourut après un règne de vingt-quatre ans, laissant le trône à son fils Lycaon.

7. — chef des Pélasges qui passèrent de la Thessalie dans l'Italie.

8. — fils de Teuthamius et roi des Pélasges de l'Asie mineure, fut père de Léthus.

PÉLATÈS, guerrier tué par Corythe aux noces de Persée et d'Andromède. *Ov.*, *Met.*, 5, *c.* 4.

PÉLÉADES, vierges sacrées qui demeuraient à Dodone. Elles étaient douées du don de prophétie, au rapport de Pausanias, qui cite d'elle ces paroles : « Jupiter a été, et sera. ». *Paus.*, *Phocid.*

PÉLÉE, *-eus*, fils d'Eaque et d'Endéide, fille de Chiron, était frère de Télamon, et fut forcé avec lui de s'éloigner de sa patrie, pour avoir participé au meurtre de son frère Phocus. Il se retira à la cour d'Eurytion, roi de Phthie, qui le purifia de son crime selon les cérémonies usitées, et lui donna sa fille Antigone en mariage, avec la troisième partie de son royaume pour dot. Il eut de ce mariage une fille nommée Polydore.

Quelque temps après Pélée, étant allé avec Eurytion à la chasse du sanglier de Calydon, eut le malheur de tuer involontairement son beau-père en lançant son javelot contre le monstre. Ce nouveau meurtre l'obligea de s'exiler encore. Il se retira à Iolcos, où Acaste, roi du pays, lui fit la cérémonie de l'expiation. Une nouvelle aventure vint encore ytroubler son repos. Astydamie, femme d'Acaste, étant devenue amoureuse de lui, et n'éprouvant que des mépris, l'accusa d'avoir voulu la séduire. Acaste crut la reine, mais, ne voulant pas violer les droits de l'hospitalité en mettant Pélée à mort, il l'engagea à le suivre à la chasse sur le mont Pélion, où il le fit attacher à un arbre afin qu'il devînt la proie des bêtes féroces. Mais Jupiter, qui connaissait l'innocence de Pélée, ordonna à Vulcain de le dégager. Pélée ne fut pas plus tôt délivré qu'il assembla ses amis, se mit à leur tête, et se prépara à venger l'affront qu'il avait reçu. Il prit Iolcos, fit mourir la perfide Astydamie, ainsi que son crédule époux, et s'empara de son royaume.

Après la mort d'Antigone, son épouse, il sentit de l'amour pour Thétis, dont la beauté avait attiré les regards de Jupiter même. La déesse rejeta avec mépris les hommages d'un simple mortel, et prit tour à tour la forme d'un oiseau, d'un arbre et d'une tigresse pour se dérober à ses poursuites. Pélée, que les obstacles ne faisaient que rendre plus épris, offrit un sacrifice aux dieux pour se les rendre favorables, et apprit de Protée les moyens de forcer sa maîtresse à se rendre à ses désirs. En effet il parvint à surprendre la déesse, qui, ne pouvant se soustraire à son ardeur, consentit à l'épouser. Les dieux assistèrent à leurs noces, et leur firent de riches présens. La déesse de la Discorde, qui seule n'avait pas été priée de se rendre à ces noces, se vengea de ce mépris, en jetant au milieu des déesses rassemblées cette pomme célèbre sur laquelle était écrit *à la plus belle*, et qui fut la source de tant de malheurs.

Achille, le fruit des amours de Thétis, et de Pélée fut confié aux soins du centaure Chiron et ensuite à Phénix, fils d'Amyntor. Pélée vit avec peine son fils partir pour la guerre de Troie, et la mort du héros plongea ce père infortuné dans la plus profonde douleur. Thétis pour le consoler lui promit l'immortalité, et lui ordonna d'aller dans les grottes d'une des îles Fortunées, afin d'y voir l'ombre de son fils. Elle lui promit de venir ensuite, suivie du cortége de ses nymphes, le prendre pour le conduire à la cour de Nérée, en lui donnant la qualité de demi-dieu. Les habitans de Pella en Macédoine lui offraient des sacrifices, et lui immolaient tous les ans une victime humaine. Pélée fut la tige des rois d'Epire. *Il.*, 9, *v.* 482. — *Eurip.*, *Androm.* — *Catul.*, *noces de P. et de Thét.* — *Ov.*, *Héroïde*, 5; *Fast.*, 29; 12. — *Métam.*, 11, *fab.* 7, 8; 7. 5. — *Apollod.*, 3, *c.* 12. — *Diod.*, 4. — *Hyg.*, *fab.* 54. — *Paus.*, 2, *c.* 29.

PÉLÉGON, fils du fleuve Axius et de Péribée, fut père d'Astéropée. *Hom.*, *Il.*, 21, *v* 140.

PÉLENDONES, peuple de l'Espagne Tarraconnaise, habitait près des sources du Durius.

PÉLÉTHRONIENS, *-nii*, nom donné aux Lapithes, soit parce que l'un d'eux se nommait Pelethronius, soit parce qu'ils habitèrent Pelethronium, ville de la Thessalie, au pied du mont Pélion. Les Péléthroniens mirent les premiers en usage le mords qui sert à dompter et à diriger le cheval. *Georg.*, 3, *v.* 115. — *Métam.*, 12, *v.* 452. — *Phars.*, 6, *v* 387.

PELETHRONIUM, v. de Thessalie, au pied du mont Pélion. V. Péléthroniens.

PELETHRONIUS, un des Lapithes, inventeur du frein, donna son nom aux Péléthroniens.

PÉLIADES, filles de Pélias.

1. **PÉLIAS**, fils de Neptune et de Tyro, fille de Salmonée, fut exposé, ainsi que Nélée son frère jumeau, par leur mère qui voulait par là cacher sa faiblesse, et fut nourri par une jument. Après la mort de Créthée, il usurpa le trône de Thessalie sur Eson, à qui il appartenait, prétendant y avoir droit parce que Tyro sa mère avait épousé Créthée, et qu'il était fils aîné. N'osant pas cependant le chasser d'Iolcos, il l'obligea à y vivre en simple particulier. Ayant appris de l'oracle qu'il serait détrôné par un prince du sang des Eolides, il chercha à faire périr Jason son neveu, qu'il croyait être celui que l'oracle lui avait désigné. Pour y réussir, il l'engagea à tenter la conquête de la toison d'or, et, profitant de l'absence du jeune héros dont il redoutait le courage, il empoisonna Eson en le forçant à boire du sang de taureau, et donna ordre que l'on fît mourir Amphinome ou Alcimède, sa femme. Amphinome se réfugia vers les dieux Pénates de Pélias, et là, après avoir vomi mille imprécations contre son assassin, elle se donna la mort. Pélias força aussi son frère Nélée à chercher un asile hors de ses états. Selon quelques traditions, Pélias jouit sans crainte du fruit de ses crimes, et conserva son usurpation jusqu'à la mort. Il mourut dans un âge très-avancé, laissant la couronne à Acaste, son fils. Les Argonautes à leur retour célébrèrent des jeux funèbres en son honneur.

Ovide et Pausanias racontent sa mort d'une manière différente. Les Argonautes, ayant à leur retour appris les cruautés de Pélias, voulurent le détrôner, et Médée se chargea de le faire périr. Ayant feint d'avoir rajeuni le père de Jason au moyen d'herbes merveilleuses, les filles de Pélias, étonnées de ce prodige, la prièrent d'employer son pouvoir en faveur de leur père. Médée saisit avec empressement cette occasion de venger son beau-père et son époux, et, pour augmenter la confiance des filles de Pélias, elle prit un vieux bélier, le découpa en morceaux, le jeta en leur présence dans une chaudière, et, après l'avoir fait bouillir avec des herbes magiques, l'en retira plein de vigueur et de jeunesse. Pressée de nouveau par les filles de Pélias de rajeunir leur père, elle égorgea le vieillard, le coupa en pièces, et le plongea dans une chaudière bouillante; mais elle l'y laissa jusqu'à ce que le feu l'eût entièrement consumé, de sorte qu'on ne put pas même lui donner la sépulture. Selon Ovide, ce furent les filles mêmes de Pélias, qui, par l'ordre de Médée, égorgèrent leur père, et le mirent en pièces. Ces malheureuses princesses, honteuses et désespérées de s'être si cruellement laissé abuser, allèrent se cacher dans l'Arcadie, où elles finirent leurs jours dans le deuil et dans les larmes. Pausanias les nomme Astéròpie, Antinoé et Alceste. D'autres disent que Jason les maria avantageusement. Alceste, qui était l'aînée, épousa Admète; la seconde, qui se nommait Amphione, fut femme d'Andromédon, et la troisième fut mariée à Canus, roi des Phocéens. *Hyg.*, *fab.* 12, 13, 14.—*Ov.*, *Héroïde*, 12, *v.* 129; *Metam.*, 7, *fab.*, 1, 3, 4. — *Paus.*, *c.* 8, 11.— *Apoll.*, 1, *c.* 9. —*Just.*, 42, *c.* 2.—*Diod. de Sic.*, 4.

2. — capitaine troyen blessé par Ulysse dans la guerre de Troie. Il survécut à la ruine de sa patrie, et accompagna Enée en Italie. *En.*, 2, *v.* 435.

3. — nom que portait la lance dont les dieux firent présent à Pélée le jour de ses noces. Elle était ainsi nommée parce qu'elle avait été faite d'un jeune frêne coupé sur le mont Pélion, et façonnée par le centaure Chiron, qui habitait cette montagne. Pélée s'en servait dans les combats, et la laissa ensuite à Achille son fils. Elle était si pesante qu'il n'y avait que ce héros qui pût s'en servir. *Il.*, 19. *v.* 140; 19, *v.* 387.

4. — nom donné aussi au navire Argo, parce qu'il fut construit sur le mont Pélion.

PÉLIDES, nom patronymique d'Achille et de Pyrrhus, le premier fils et l'autre petit-fils de Pélée. *Enéide*, 2, 263.

PELIGNES ou Péligniens, *-gni*, petit peuple du Samnium, habitait à l'E des Marses, au dessus du Picénum, dans les montagnes, près de la mer. Corfinium et Sulmo étaient leurs villes principales. Ces peuples s'adonnaient beaucoup à la magie. *T. L.*, 8, *c.* 6, 29; 9, *c.* 41, 10, *c.* 30; 44, *c.* 40. — *Strab.*, 5. — *Ov.*, *Pont.*, 1, *él.* 8, *v.* 41. — *Ptol.*, 3, *c.* 1. — *Hor.*, 3, *od.* 19, *v.* 8.

PELIGNUS, courtisan de l'empereur Claude, fut fait gouverneur de Cappadoce. *Tac.*, *Ann.*, 12, *c.* 49.

PÉLINÉE, *-neus*, mont de l'île de Chios.

1. **PÉLION** (*Pétra*), mont. fameuse de la Thessalie, dans la Magnésie, vers le S., n'était qu'un prolongement de l'Olympe, et formait un promontoire. Son sommet était couvert de pins. Dans la guerre contre les dieux, les géans entassèrent le mont Pélion sur le mont Ossa afin d'escalader le ciel. Le centaure Chiron résidait sur cette montagne. C'est des forêts qui la couvraient qu'on tira les arbres dont fut formé le vaisseau Argo. *Il.*, 2, *v.* 264.—*Hérod.*, 4, *c.* 179. —*Métam.*, 1, *v.* 155; 13, *v.* 199.—*Géorg.*, 1, *v.* 281; 3, *v.* 94. — *Méla*, 2, *c.* 3 — *Strab.*, 9. — *Sen.*, *Herc. et Méd.*

2. — (peut être *Gortcha*), ville de Macédoine ou d'Illyrie, chez les Dassarètes, sur le fleuve Eordaïcus. *T. L.*, 21, *c.* 40.

PELIUM. V. Pélion.

1. **PELLA** (*Palanas*), v. de Macédoine, dans l'Emathie, sur le Lydius, entouré d'un lac ou marais très-profond au milieu duquel s'avançait la citadelle bâtie sur une espèce de terrasse en forme d'île, et réunie à la ville par un pont. Philippe en fit la capitale de ses états préférablement à Edesse, qui depuis long-temps était la résidence des souverains. Alexandre-le-Grand y naquit, ce qui fait souvent appeler ce prince par les poètes *Pellæus Juvenis*. Le tombeau d'Euripide était dans le voisinage de cette ville. Les auteurs anciens donnent souvent l'épithète de *Pellæa* à l'Egypte et à Alexandrie, parce que les Ptolémées qui y régnèrent étaient Macédoniens d'origine. *Méla*, 2, *c.* 3. — *Strab.*, 7. — *T. L.*, 42, *c.* 41. — *Phars.*, 5, *v.* 60; 8, *v.* 475, 607; 9, *v.* 1016, 1073; 10, *v.* 55. — *Mart.*, 13, *ep.* 85.

2. — v. de la Célésyrie ou de la Palestine, dans la Pérée, et l'une de la Décapole, sur le Jabok. Cette ville se nommait d'abord Butis. Elle fut nommée Pella par les Macédoniens, maîtres de ce pays, parce qu'elle leur rappelait la situation de Pella en Macédoine. *Ptol.*, 5, *c.* 15. — *Jos.*, *G. des J.*

PELLANE, *-na* (*Macro Poulo*), v. de la Laconie près de Sparte, où se trouvait une fontaine qui communiquait par un canal souterrain avec une autre fontaine. *Paus.*, 3, *c.* 21.—*Strab.*, 8.—*Diod.*

PELLEN, prince d'Argos, fils de Phorbas et petit-fils de Triopas, donna, dit-on, son nom à la ville de Pellène, dont on lui attribuait la fondation.

PELLÈNE ou Pellènes, *myth.*, surnom de Diane, adorée à Pellène, ville d'Achaïe. Lorsque la prêtresse portait sa statue en procession, tout le monde en détournait les yeux, et n'osait la regar-

dre en face dans la crainte d'éprouver de grands maux.

1. PELLÈNE, -na, géog., v. de l'Achaïe propre, près de la mer, avec un port sur le golfe de Corinthe, au N. de Cyllène. Elle fut bâtie par le géant Pallas ou, selon d'autres, par Pellen, Argien, fils de Phorbas, d'où elle prit son nom. On croit que c'est à Pellène que résidait le dieu marin Protée. *Herod.*, 1, c. 145. —*Strab.*, 8.—*T. L.*, 33, 14.

2. — v. de Thessalie. *Diod. de Sic.*

PELLINE, -na, v. de Macédoine, sur la rive gauche d'une petite rivière qui se jette dans l'Érigon.

PELIUM, v. de l'Illyrie, la même que Pélion, n° 2.

PELLONIA (*pellere*, chasser), déesse que les Romains invoquaient pour chasser les ennemis.

PÉLOPÉE, -peia ou -pia, fille de Thyeste, frère d'Atrée, et mère d'Egisthe, qu'elle eut de son propre père, qui lui fit violence dans un bois sans la connaître. Quelques auteurs prétendent que Thyeste commit sciemment cet inceste, parce qu'il avait appris de l'oracle qu'il aurait de sa fille un fils qui le vengerait des outrages qu'il avait reçus d'Atrée. Quelque temps après Pélopée épousa son oncle Atrée, qui fit élever Egisthe avec Agamemnon et Ménélas, sans connaître sa naissance; mais Thyeste reconnut son fils à une épée que Pélopée lui avait arrachée au moment du crime, et qu'elle avait depuis donnée à son fils. Pélopée, ayant ainsi reconnu le crime involontaire dont elle s'était rendue coupable, se perça de cette même épée. *Juv.*, *Sat.*, 7.—*Hyg. fab.* 87.—*Sénèq.*, *Agamem.*

PELOPEIA VIRGO, Iphigénie, arrière petite-fille de Pélops.

PELOPEIA MOENIA, nom donné aux murs d'Argos, où regna Pélops. *En.*, 2, *v.* 193.

1. PÉLOPIDAS, général thébain, fils d'Hippolochus, célèbre par ses exploits, son désintéressement, sa bienfaisance, la simplicité de ses mœurs et l'amitié qui l'unit avec Epaminondas.

Dans un combat que les Thébains, alors alliés des Lacédémoniens, livrèrent contre les Arcadiens, à Mantinée, long-temps avant la fameuse bataille de Mantinée, Epaminondas lui sauva la vie, et dès lors ces deux grands hommes contractèrent l'amitié la plus étroite.

Les Lacédémoniens, jaloux de la puissance naissante de Thèbes, surprirent la ville, au mépris des traités et de la paix qui régnait entre les deux républiques, s'emparèrent de la citadelle de Cadmée, à l'aide de la faction aristocratique, et y mirent une forte garnison. Pélopidas et tous les citoyens amis de la liberté prirent la fuite, et furent condamnés à l'exil. Les bannis choisirent Athènes pour le lieu de leur retraite, afin que la proximité des lieux leur permît de saisir l'occasion favorable de venger leur patrie, et de la tirer de l'assujétissement.

Tout le plan de la conspiration fut conçu et tracé par douze des bannis; ceux qui furent admis au secret, et qui devaient tenter cette périlleuse entreprise, ne formaient pas cent hommes. Ils choisirent pour exécuter leur dessein un jour où les magistrats établis par Sparte donnaient une fête publique. Leur confiance et leur présomption favorisèrent le projet des conjurés, et ils étaient déjà dans la ville avant qu'ils fussent instruits de leur marche. Cependant, au milieu du festin, une lettre qui contenait le détail de toute la conspiration fut remise à Archias, l'un des magistrats; mais celui-ci refusa de la lire, et la mit sous le coussin du lit où il était couché, en disant: « A demain les affaires sérieuses! » Cette imprudence perdit les Lacédémoniens. Pélopidas, à la tête des conjurés, pénètre dans la salle du festin, massacre les convives, et après ce coup hardi, court dans la place publique, et excite le peuple à prendre les armes, et à reconquérir sa liberté. A ce signal le peuple se rassemble en foule sous ses ordres, la citadelle est attaquée, emportée de vive force, et la garnison honteusement chassée. Ensuite les conjurés font main basse sur ceux qui avaient livré leur patrie à une domination étrangère. Cet événement important eut lieu l'an 378 av. J.C. La gloire de cette expédition appartint tout entière à Pélopidas; Epaminondas partagea avec lui celle qu'il acquit dans les autres actions de sa vie.

Thèbes, qui venait d'être rendue à la liberté, témoigna sa reconnaissance à son libérateur en lui déférant le commandement, et les années suivantes il fut toujours ou revêtu de cette dignité ou nommé chef du bataillon sacré. Les défaites des Lacédémoniens à Platée, à Thespies, le combat de Tégyre, qui fut comme le prélude de la bataille de Leuctres, couvrirent Pélopidas de gloire, et apprirent au reste de la Grèce que Sparte n'était pas invincible. Enfin se donna cette fameuse bataille de Leuctres, qui couronna si glorieusement les efforts de Thèbes en faveur de la liberté (371 ans av. J. C.). Pélopidas, qui conduisait le bataillon sacré, contribua puissamment à la victoire, et ne s'illustra pas moins qu'Epaminondas, qui commandait l'armée en qualité de général de la république. Les deux généraux, voulant profiter de tous les avantages que leur donnait cette victoire, pénétrèrent dans le Péloponèse, et appelèrent à la liberté tous les peuples qui gémissaient sous la domination impérieuse de Lacédémone. Ils traversèrent l'Eurotas à la tête d'une armée que venaient grossir ceux qui secouaient le joug de Sparte, s'avancèrent jusques sous les murs de cette ville, et faillirent s'en emparer.

Tant de travaux n'avaient pu être exécutés dans les limites étroites dans lesquelles était resserrée la durée du commandement. Ils crurent tous deux pouvoir, en faveur de l'utilité publique, prolonger l'exercice de leurs fonctions sans l'aveu du peuple, et les retinrent quatre mois au-delà du terme qu'avait fixé la loi. Cependant à leur retour ils furent cités en justice. Epaminondas ne se défendit que par sa patience et sa grandeur d'âme; mais Pélopidas en cette occasion fut inférieur à son ami. Il montra quelque faiblesse, et laissa percer son ressentiment contre l'accusateur. Malgré les intrigues des envieux, tous deux furent absous.

Peu de temps après (364 av. J.C.) les Thessaliens, lassés de l'oppression d'Alexandre, tyran de Phères, implorèrent le secours des Thébains. Ils lui envoyèrent Pélopidas avec une armée. Pélopidas, après s'être emparé de Larisse, obligea le tyran à venir s'excuser devant lui; mais bientôt après s'étant engagé sans escorte dans une conférence avec le tyran, celui-ci se saisit de sa personne. Quoique captif, Pélopidas menaça le tyran de le faire punir de ses crimes. Celui-ci lui demanda pourquoi il cherchait ainsi la mort: « C'est, lui répondit-il, afin que tu périsses plus tôt, en méritant davantage la haine des dieux et des hommes. » Délivré par Epaminondas, et trop impatient de tirer vengeance de la perfidie du tyran, il s'engagea imprudemment dans un combat, et périt en voulant le tuer de sa propre main. Ses troupes parvinrent à enfoncer et à mettre en fuite celles d'Alexandre; mais la nouvelle de la mort de Pélopidas répandit la consternation dans l'armée victorieuse. Tous les soldats accoururent autour de son corps, et, sans se donner le temps de prendre du repos, ni de panser leurs blessures, ils lui élevèrent un trophée sur le champ de bataille

ces Thessaliens, ayant demandé et obtenu des Thébains de rendre seuls les derniers devoirs à ce grand homme, lui firent des obsèques magnifiques, et vengèrent sa mort par celle du tyran. Pélopidas mourut l'an 364 av. J. C. Sa mort porta un coup irréparable à la puissance de Thèbes, et celle d'Epaminondas, qui arriva peu d'années après, la replongea dans l'obscurité, d'où l'avait tirée le génie de ces deux grands hommes.

Pélopidas était extrêmement riche; mais il employait presque tout son bien en actes de bienfaisance. Epaminondas, quoique très-pauvre, ne voulut jamais rien recevoir de lui. Pélopidas avait inspiré tant de confiance à ses concitoyens qu'ils le réélurent treize fois pour leur chef. *Xénoph.* — *Polyb.* — *Plut.* — *Corn. Nép.*, *V. de Pelop. et d'Ep.* — *Diod.*, 15. — *Just.*, 6, *c.* 9.

2. — un des principaux officiers du grand Mithridate, fut député par ce prince aux Romains pour se plaindre de la protection qu'ils accordaient à Nicomède, roi de Bithynie, son ennemi, et pour les avertir de ne pas s'engager témérairement dans une guerre dont ils ne pouvaient prévoir les suites. Les Romains, choqués de la harangue hautaine de ce député, firent dire à Mithridate de ne pas inquiéter Nicomède, leur allié, et ordonnèrent à Pélopidas de sortir du camp des Romains, et de ne pas s'y représenter, si Mithridate n'exécutait pas les ordres qui lui étaient donnés. *Appien.*

PÉLOPIDES, *-dæ*, nom patronymique des descendans de Pélops. Cette famille est célèbre dans la fable par ses crimes et ses malheurs, qui ont donné matière à beaucoup de tragédies. Cicéron donne le nom de *Pelopides* aux mauvais citoyens qui s'arment contre leur patrie. V. PÉLOPS, ATRÉE, THYESTE, EROPE, etc. *Cic.*, *Am.*, 7, *ép.* 28, 30.

1. PÉLOPIE, *-pia*, *myth.*, fille de Niobé

2. — une des filles de Pélias.

3. — fille de Thyeste, eut de Mars un fils nommé Cycnus.

PÉLOPIE, *-pia*, *géog.* V. THYATIRA

PÉLOPIES, *-peia*, fêtes que les Eléens célébraient en l'honneur de Pélops. Hercule sacrifia le premier à ce héros, dans une fosse, un bélier noir, comme on faisait aux dieux infernaux. Dans la suite les Eléens offrirent tous les ans à Pélops, dans la même fosse, une victime semblable. Le prêtre qui présidait à cette cérémonie n'avait qu'une portion de la victime; seulement on en donnait une partie à celui qui fournissait le bois. *Paus.*

PÉLOPONÈSE, *-sus* (Πέλοψ, Pélops; νῆσος, île) c'est-à-dire *île de Pélops* (*Morée*), célèbre péninsule située dans la partie la plus méridionale de la Grèce, à laquelle elle ne tient que par un isthme étroit, appelé l'isthme de Corinthe. Elle se nomma d'abord Orgie, Apie, Pélasgie et Argolide. Pélops, qui s'y établit et y fut honoré comme un dieu après sa mort, lui donna son nom, qu'elle conserva toujours depuis. V. PÉLOPS.

Cette péninsule était divisée en six provinces: la Laconie et la Messénie au S., la première à l'E., la deuxième à l'O., l'Argolide au N. E., la Corinthie avec l'Achaïe au N., l'Elide à l'O., et l'Arcadie au centre. Toutes ces provinces, excepté l'Arcadie, étaient baignées par la mer. Le Péloponèse a environ 140 milles de longueur, 100 de largeur, et 563 de circuit. Démétrius, César, Néron et d'autres princes tentèrent inutilement de couper l'isthme qui le réunit à la Grèce, et qui n'a que 20 stades environ de largeur, afin d'ouvrir une communication entre les deux mers qui la baignent.

Le Péloponèse fut conquis, après la guerre de Troie, par les Héraclides, qui en avaient été chassés par Eurysthée (V. HÉRACLIDES). Ses habitans se sont immortalisés, ainsi que les autres peuples de la Grèce, par leur amour pour la patrie, par leur valeur dans les combats, et particulièrement par la guerre de vingt-sept ans, qu'ils firent aux Athéniens, et qui a pris d'eux le nom de guerre du Péloponèse. V. ci-dessous GUERRE DU PÉLOPONÈSE. *Hérod.*, 8, *c.* 40. — *Thucyd.* — *Strab.*, 8. — *Diod.*, 12. — *Paus.*, 3, *c.* 21; 8, *c.* 1. — *Méla*, 2, *c.* 3. — *Hor.*, *Sat.* 8 *v.* 40. — *Pline*, 4, *c.* 6. — *Ptol.*, 3, *c.* 16.

PÉLOPONÈSE (GUERRE DU), célèbre guerre que se firent Athènes et Sparte, et à laquelle prirent part toutes les nations de la Grèce. Elle commença l'an 431 av J. C., à la suite des querelles qui s'étaient élevées entre Corcyre et Corinthe (V. CORINTHE et CORCYRE). Athènes ayant accordé des secours à la première de ces deux républiques, Lacédémone prit la seconde sous sa protection. Périclès, alors à la tête des affaires, eût pu éteindre ces premières étincelles de guerre, mais il attisa lui-même le feu afin de se rendre nécessaire, et causa ainsi un embrasement général.

La Grèce entière se divisa en deux parties. Les Lacédémoniens avaient pour alliés Mégare, Leucas, Ambracie, Anactorium, les Béotiens, les Locriens et les peuples du Péloponèse, à l'exception des Argiens et des Achéens. D'un autre côté, Platée, Lesbos, Zacynthe, Chios, Corcyre, les Messéniens, les Cariens, les Acarnaniens, les Doriens, les Thraces, les îles Cyclades, à l'exception d'Eubée, de Samos, de Mélos et de Théra, se déclarèrent en faveur d'Athènes.

Le premier événement de la guerre fut la tentative que les Béotiens firent pour surprendre Platée, le 7 mai de l'an 431 av. J. C. Vers le même temps Archidamus, roi de Sparte, pénétra dans l'Attique avec une armée de soixante mille hommes, et mit tout à feu et à sang. Périclès, ne voulant point se mesurer en rase campagne avec un ennemi si formidable, se contenta d'équiper une escadre de cent cinquante galères, qui alla ravager les côtes du Péloponèse. Il envoya aussi une armée de vingt mille hommes sur le territoire de Mégare. La première année de la guerre finit par les funérailles des guerriers morts dans cette campagne. L'année suivante la peste éclata dans Athènes, et enleva la plupart des habitans. Pour comble de malheur, les Péloponésiens ravagèrent l'Attique une seconde fois, les Athéniens échouèrent devant Epidaure, ville de Thrace, et Périclès mourut de la peste. Quatre ans se passèrent ensuite sans événemens remarquables ou décisifs. En 426 l'armée athénienne, conduite par Démosthène, remporta de grands avantages en Etolie, et les Lacédémoniens implorèrent deux fois la paix (425). Leur demande fut rejetée, mais ils s'en consolèrent bientôt à la vue des succès de leurs généraux. Brasidas sauva Mégare sur le point de se rendre, prit Amphipolis (424) et toutes les villes de la Thrace soumises au joug d'Athènes (423), et remporta une victoire complète sur Cléon, général d'Athènes (422). Tous deux restèrent sur le champ de bataille. Alors les Athéniens donnèrent l'administration à Nicias, dont le caractère doux et modéré fit espérer le retour de la paix. Plistoanax, roi de Sparte, la désirait, et un armistice de cinq ans fut conclu. Il ne dura que cinq mois; le jeune Alcibiade, tout-puissant à Athènes, fit reprendre les armes (421), mais sans arriver à d'importans résultats.

Vers ce temps eut lieu l'expédition de Sicile (416). Séduits par l'éloquence de Gorgias, ambassadeur des Léontins, les Athéniens résolurent d'envoyer une flotte de vingt galères au secours des Siciliens, qui craignaient de tomber sous le joug de Syracuse. Nicias combattit ce projet; mais, Alcibiade l'ayant

fit adopter, la flotte mit à la voile l'an 416 avant J. C. Les Syracusains implorèrent le secours des Lacédémoniens et des Corinthiens, qui leur envoyèrent le général Gylippe pour les défendre. Ainsi le théâtre de la guerre fut transporté en Sicile. La fortune y fut d'abord balancée; mais à la fin elle se déclara en faveur des Syracusains, et l'armée athénienne, quoiqu'animée par la prudence de Nicias et par le courage bouillant de Démosthène, fut entièrement détruite (415).

Les Athéniens furent consternés d'un si rude coup. Ruinés au dedans, ils se virent sans ressources au dehors. La défection se mit dans leurs alliés, et et leurs colonies secouèrent le joug. Dans cette extrémité ils rappelèrent Alcibiade, qui pendant son exil dirigeait les opérations militaires des Lacédémoniens. Ce général engagea les Perses à se déclarer en faveur d'Athènes, et rendit pour quelque temps l'avantage à sa patrie. La défaite du Lacédémonien Mindare (410), la conquête de toutes les villes de l'Hellespont (408), la victoire navale des Arginuses (405), ne furent balancées que par des échecs de peu d'importance. Mais les Athéniens bannirent de nouveau Alcibiade; la défection continuelle des peuples alliés diminuant à chaque instant leurs forces, les généraux de Lacédémone se portèrent dans l'Attique, et réduisirent Athènes aux abois (405); enfin Lysandre battit la flotte athénienne dans un combat décisif à Egos-Potamos (404), et vint mettre le siege devant Athènes même.

La ville fut prise après quatre mois de siége, et les Athéniens n'obtinrent la paix qu'à condition qu'ils démoliraient les forteresses et les murs de leur ville; qu'ils ne conserveraient que douze vaisseaux, qu'ils renonceraient à toutes leurs possessions lointaines, rappelleraient les exilés, suivraient les Spartiates à la guerre, et ne feraient aucun changement dans l'administration intérieure de l'Etat, sans consulter les peuples du Péloponèse. Les vaincus acceptèrent ces dures conditions, et les vainqueurs établirent pour les gouverner trente magistrats, dont le gouvernement fut si oppressif qu'on ne les connaît dans l'histoire que sous le nom des *trente tyrans*. Ceux-ci furent bientôt expulsés, mais jamais Athènes ne recouvra la puissance qu'elle avait perdue. Les meilleurs historiens de cette lutte si longue et si intéressante sont Xénophon et Thucydide, qui a écrit une narration détaillée et par années de tous les événemens qui s'y passèrent.

1. PÉLOPS, fils de Tantale, roi de Lydie, eut pour mère Dioné, fille d'Atlas, ou, selon d'autres, Clytie fille d'Amphidama, ou Eurythémiste, ou enfin Euryanasse, nommée aussi Eurytone. Tantale, ayant reçu les dieux dans son palais, voulut par un forfait inoui éprouver leur divinité. Il massacra son fils, et le leur servit avec d'autres viandes, qu'il leur présenta à sa table. Les dieux, ayant connaissance de ce crime, ne voulurent point toucher aux mets. Cérès, absorbée dans la douleur que lui causait la perte de sa fille, fut la seule qui toucha de ce mets détestable. Jupiter rendit la vie à Pélops, et lui remit une épaule d'ivoire à la place de celle que Cérès avait mangée. Cette épaule d'ivoire avait la vertu singulière de guérir tous les malades qu'elle touchait. Quelque temps après Tros, roi de Troie, déclara la guerre à Tantale, qu'il croyait coupable de l'enlèvement de son fils Ganymède, que Jupiter avait ravi au ciel, et dont il avait fait son échanson. Tantale vaincu fut forcé de chercher avec son fils Pélops un asile dans la Grèce. Cette tradition est combattue par quelques auteurs, qui prétendent que Tantale après le meurtre de son fils fut précipité dans les enfers. Quoi qu'il en soit, Pélops se retira chez OEnomaüs, roi de Pise, qui le reçut favorablement. Le jeune prince, étant devenu amoureux d'Hippodamie, fille du roi de Pise, se mit au nombre de ses prétendans. Mais OEnomaüs, qui avait appris de l'oracle qu'il serait tué par son gendre, avait résolu de ne donner sa fille qu'à celui qui le vaincrait à la course, et de faire mourir tous ceux sur qui il remporterait l'avantage. Pélops, qui n'espérait pas un sort plus heureux que ceux qui avaient déja succombé dans cette lutte périlleuse, corrompit Myrtile, écuyer d'OEnomaüs, et l'engagea à ôter les clavettes qui retenaient les roues du char de son maître. OEnomaüs tomba dans la carrière, et perdit la vie. Pélops, devenu vainqueur par cet artifice, épousa Hippodamie, et monta sur le trône de son beau-père. Myrtile, qui réclamait le prix de sa perfidie, fut par ses ordres précipité dans la mer. Selon quelques auteurs, Pélops dut la victoire à des chevaux ailés dont Neptune lui avait fait présent.

Pélops soumit par les armes plusieurs peuples voisins de ses états, et donna son nom à cette belle contrée de la Grèce appelée Péloponèse.

Pélops eut d'Hippodamie Pitthée, Trézen, Atrée et Thyeste; il eut aussi plusieurs enfans de ses maîtresses. On ignore dans quel temps il mourut; on croit seulement qu'il survécut à Hippodamie. Les descendans de ce prince furent appelés Pélopides. On croit que c'est avec les os de Pélops que fut fait le Palladium. Après sa mort il reçut les honneurs divins, et les Eléens lui donnèrent parmi les héros grecs le même rang que Jupiter avait parmi les dieux. Il avait à Olympie un temple voisin de celui de Jupiter, et on faisait également usage du peuplier blanc dans les sacrifices qu'on offrait au dieu et au héros. Pindare rejette, dans sa première Olympique, la fable de l'épaule d'ivoire, et ajoute que Neptune, charmé de la beauté de Pélops, l'enleva au ciel pour en faire son échanson, mais qu'il en fut chassé lorsque son père voulut dérober aux dieux le nectar et l'ambroisie pour y faire participer les hommes. Quelques mythologues pensent que c'est Pélops qui institua les jeux olympiques en l'honneur de Jupiter, et en mémoire de sa victoire sur OEnomaüs. *Paus.*, 5, c. 1.—*Apol.*, 2, c. 5.—*Eurip.*, *Iphig.* —*Pind.*, *ol.* 1.— *Diod.*, 3.— *Strab.*, 8.— *Géorg.*, 3, *v.* 7.— *Métam.*, 6, *v.* 404. — *Hyg.*, *fab.* 9, 82.

2. — fils de Lycurgue, un des derniers rois de Sparte, ne régna pas lui-même.

3. — roi de Sparte selon Tite-Live. C'est sans doute une erreur de l'historien; car on ne connaît d'autre prince du nom de Pélops que le précédent. *T. L.*, 34, c. 32.

PÉLOR, un des hommes nés des dents du dragon, semées par Cadmus. *Paus.*, 9, c. 5.

PÉLORE, *-rum*, *hist.*, pilote du vaisseau sur lequel Annibal vint en Italie. Ce général, qui ne connaissait pas ces parages, demanda à Pélore comment s'appelait le promontoire qu'il appercevait dans le lointain. Le pilote lui répondit que c'était un des caps de la Sicile. Annibal, qui ne le crut point, le prit pour un traître qui avait formé le projet de le livrer aux Romains, et le tua sur la place; mais, s'étant convaincu ensuite que Pélore ne l'avait pas trompé, il lui fit des obsèques magnifiques, et donna son nom au promontoire qui avait occasionné son malheur. Quelques auteurs prétendent cependant que le cap Pélore portait ce nom long-temps avant Annibal.

PÉLORE, *-rus*, *géog.* (*cap Passaro* ou cap de la *tour du Fare*), promontoire de Sicile, situé à la pointe orientale, du côté du N., et, selon Salluste, à l'entrée du détroit qui sépare cette île de l'Italie. On y avait élevé une haute tour qui servait à diriger les vaisseaux. Ce promontoire reçut son nom de Pélore, un des pilotes d'Annibal. *Val. Max.*, 9, c. 8.

— *Strab.*, 5. — *Méla*, 2, c. 7. — *En.*, 3, *v.* 411, 687. — *Metam.*, 5, *v.* 350; 13, *v.* 727; 15, *v.* 706. — *Sil. It.*, 14, *v.* 79.

PÉLORIEN, surnom sous lequel Jupiter était honoré par les Thessaliens.

PÉLORIES, *-ria*, fêtes célébrées en Thessalie, en l'honneur de Jupiter Pelorien. Elles avaient beaucoup de rapports avec les Saturnales de Rome, auxquelles elles donnèrent peut-être naissance.

PELORIUS, étranger qui, pendant un sacrifice solennel que les Pélasges, nouveaux habitans de l'Hemonie, offraient à Jupiter, vint annoncer à Pélasgus, leur roi, qu'un tremblement de terre ayant entr'ouvert les montagnes voisines, avait fait couler les eaux d'un marais appelé Tempé, et découvert à sa place une belle et vaste plaine. Ce prince ressentit une joie si vive de cette nouvelle, qu'il traita magnifiquement Félorius, et voulut même le servir à table. Il institua à cette occasion une fête en l'honneur de Jupiter, auquel il donna le surnom de Pelorien, et voulut que pendant la célébration de ces fêtes les esclaves fussent servis par leurs maîtres. *Athen.*, 3.

PELSON (*Musidler-zee*), lac de Pannonie, sur les confins du Néricum. Galérius le dessécha en en faisant écouler les eaux dans le Danube.

PELTA ou CETRA, espèce de bouclier léger, en forme de demi-lune, particulier aux Amazones.

PELTASTES, *-tæ*, milice grecque, fut ainsi nommée du bouclier Pelta dont ceux qui la composaient etaient armés.

PELTES, *-tæ*, ville de l'Asie mineure, dans la grande Phrygie, sur une petite rivière qui se jette dans le Thymbris.

PÉLUSE, *sium* (πηλὸς, fange, marais), (*Tineh*), v. de la Basse-Egypte, sur l'embouchure orientale du Nil, à environ vingt stades de la mer. Cette ville devait son nom aux lacs et aux marais dont elle était environnée, et qui en rendaient le séjour malsain. Elle était autrefois le boulevard de l'Égypte du côté de la Phénicie; aussi était-elle toujours bien fortifiée et défendue par une garnison nombreuse. Elle n'offre plus aujourd'hui que des ruines. C'est dans cette ville que naquit le célèbre géographe et astronome Ptolémée. *Hér.*, 2, c. 17, 154. — *Mela*, 2, c. 9. — *Strab.*, 17. — *Colum.*, 5, c. 10. — *T. L.*, 44, c. 19. 45, c. 11. — *Géorg.*, 1, *v.* 228. — *Phars.*, 8, *v.* 466; 9, *v.* 83; 10, *v.* 53. — *Sil. Ital.*, 3, *v.* 25.

1. PÉLUSIAQUE (BRANCHE), (*Canal Khalits-Abou-Menegdi*), nom donné à la bouche orientale du Nil, de celui de la ville de Péluse, qui en etait voisine.

PÉMANES, peuple de la Germanie en-deçà du Rhin, voisin des Éburons et des Condruses. On croit les retouver dans un pays nommé Famenne ou Famine. *Cés.*, *G. des G.*, 2.

PEN ou PENNIUS, divinité des Gaulois. On croit que c'était le même dieu que Jupiter. Quelques-uns cependant le confondent avec Pan.

PÉNATES, dieux domestiques, que l'on confond quelquefois avec les dieux Lares ou les Génies. Les Pénates ne formaient point une classe particulière de divinités, ils étaient au contraire choisis dans chacune d'elles. C'était quelquefois Jupiter, plus souvent Vesta, ou enfin d'autres dieux, qu'on prenait indifferemment parmi les dieux du ciel, de la terre, des eaux et des enfers. Outre le nom de Pénates, les Romains donnaient à ces divinités les noms de dieux paternels, dieux originaires, dieux secrets ou cachés ou dieux défenseurs. Anciennement il n'était pas permis d'avoir de ces dieux particuliers; par la suite on en souffrit l'introduction. Les lois des Douze Tables ordonnèrent de célébrer des fêtes en leur honneur et de leur offrir des sacrifices. Les Pénates n'étaient dans l'origine que les mânes des ancêtres, dont on gardait les images dans le lieu le plus secret de la maison. Peu à peu la superstition se plut à leur attribuer un pouvoir extraordinaire, et leur rendit en conséquence un culte particulier. Les statues des Pénates étaient de cire, d'ivoire, de terre et d'argent. On leur offrait du vin, de l'encens, des fruits et quelquefois des agneaux, des chèvres ou des brebis. Dans les premiers siècles de Rome on leur immola des victimes humaines; mais Brutus abolit cette barbare coutume. Pendant les Saturnales on prenait un jour pour le consacrer aux Pénates, et de plus on consacrait un jour de chaque mois à honorer ces divinités domestiques. Dans les sacrifices publics on leur immolait une truie; chaque famille avait ses dieux Pénates, qu'elle conservait avec un soin religieux et qu'elle consultait dans toutes les affaires domestiques. Ces divinités furent nommées Pénates, parce qu'elles étaient placées dans la partie de la maison la plus secrète et la plus retirée, *in penitissimâ ædium parte*. C'est aussi pour cela qu'on donna à ce lieu le nom de *Penetralia*, et à ces divinités celui de *Penetrales*. *Cic.*, *Nat. des Dieux*, 2, c. 27. — *Den. d'Halic.*, 1, c. 15, 8, c. 6. — *Métam.*, 1, c 7. — *Virg.*, *Géorg.*, 2, *v.* 505; 4, *v.* 155; *En.*, 1, *v.* 72; 2, *v.* 293. — *Hor.*, 4, *od.* 10, *v.* 6.

PENCESTE, île où abordèrent les Argonautes. C'est, dit-on, dans cette île que Pluton enleva Proserpine pour la transporter dans son royaume.

PENDALIUM, promontoire de l'île de Chypre.

PENDÉNISSE, *-ssus* (*Behesni*), place forte de la Comagène, près du Mont Aman, sur une colline, au S. O. de Samosate. Elle fut prise par Cicéron, après cinquante-sept jours d'un siége vigoureusement soutenu par ses habitans.

1. PÉNÉE, *-neus* (*Salampria*), principal fleuve de la Thessalie, prenait sa source à l'extrémité N. O. de cette province, sur les confins de la Macédoine, au mont Pœus, puis, s'enfonçant au fond même de la Thessalie par un détour considérable au S. et au l'E., revenait tout à coup vers le N., coulait entre l'Ossa et l'Olympe, arrosait la vallée de Tempé, et se jetait dans le golfe Thermaïque, encore sur les confins de la Macedoine et de la Thessalie comme à sa source. Beaucoup de grandes villes, Ericine, Gomphi, Tricca, Pelinna, Atrax, Larisse, Phalanna, Gyrtone, Gonnus, étaient arrosées par ses eaux. Il prit son nom de Pénée, fille de l'Océan et de Téthys. Ses eaux, qui inondaient autrefois les plaines de la Thessalie, s'étant écoulées par une ouverture qui se fit dans un tremblement de terre, entre l'Ossa et l'Olympe, laissèrent à découvert la belle vallée de Tempé, qu'elles arrosèrent et fertilisèrent. Le fleuve reçut alors le nom d'Araxe, mot qui signifie s'ouvrir un passage. Daphné, fille du Pénée, fut, selon la fable, changée en laurier sur le bord de ce fleuve. La grande quantité de lauriers qui croît sur ses rives a probablement donné lieu à cette fable. *Il*, 2, *v.* 209. — *Hér.*, 7, c. 20, 128. — *Mét.*, 1, *v.* 452. — *Strab.*, 9. — *P. Mela*, 2, c. 3. — *Géorg.*, 4, *v* 317. — *Diod.*, 4. — *T. L.*, 32, c. 15.

2. — (*Iglian*), rivière d'Elide, prend sa source dans le mont Erymanthe, coule de l'E. à l'O., passe près d'Elis, et se jette dans le golfe Chélonites. *Strab.*, 8 et 11. — *Paus.*, 6, c. 4.

PENEIA ou PENEIS, épithète donnée à Daphné comme fille du fleuve Pénée. *Metam.*, 1, 452.

PÉNÉLÉE, *-eus*, un des cinq capitaines grecs qui conduisirent les Béotiens au siége de Troie, fut tué par Polydamas. *Il.*, 2, *v.* 494; 14, *v.* 487; 17, *v.* 597.

PÉNÉLOPE, fille d'Icare, frère de Tyndare, roi de Sparte, épousa Ulysse, roi d'Ithaque, dans

le temps que Ménélas obtint la main d'Hélène. Après la célébration du mariage, Icare engagea son gendre à se fixer à Sparte avec son épouse; mais ce fut inutilement. Icare s'adressa ensuite à sa fille, la conjura de ne pas l'abandonner, et, lorsqu'il les vit partir, il suivit leur char, et redoubla d'instances auprès de son gendre et auprès de sa fille. Ulysse, lassé de la persévérance de son beau-père, dit à sa jeune épouse qu'il lui laissait le choix de le suivre à Ithaque ou de rester à Sparte avec son père. Pénélope à ces mots rougit, et se couvrit le visage de son voile. Icare entendit ce langage muet, se desista de sa demande, et éleva au même lieu un autel à la pudeur. Ils vécurent pendant quelque temps dans l'union la plus douce, de sorte qu'Ulysse, enivré de son bonheur, refusait de quitter son épouse pour prendre part à la guerre de Troie, qui venait d'armer tous les peuples de la Grèce contre le royaume de Priam. Mais, malgré les ruses qu'il employait pour échapper aux poursuites des autres princes grecs, il fut contraint d'abandonner sa chère Pénélope, et de se réunir aux rois confédérés. Il lui laissa pour gage de son amour un fils nommé Télémaque. Il fut vingt ans sans les revoir.

Pénélope, pendant cette longue absence, se vit environnée d'un essaim de jeunes princes que sa beauté avait attirés de tous les états voisins, et qui ambitionnaient l'honneur de son alliance. Mais, fidèle à ses premiers engagemens, elle garda toujours à son époux une fidélité inviolable. Cependant la longue absence d'Ulysse, et le bruit qu'on publiait que ce héros avait péri dans un naufrage, semblait laisser Pénélope maîtresse de reprendre un second engagement. Incertaine sur le parti qu'elle devait prendre, et ne sachant si elle devait ajouter foi au bruit de la mort d'Ulysse que l'on répandait sans cesse, elle tâchait, par de vaines promesses et par des délais, d'amuser ses prétendans et ses parens mêmes, qui la pressaient de prendre un nouvel époux. Elle les assura qu'elle se déciderait pour l'un d'eux, lorsqu'elle aurait achevé un voile auquel elle travaillait, et qui devait servir aux funérailles du vieux Laërte. Elle défaisait la nuit ce qu'elle avait fait le jour, et fit ainsi durer l'ouvrage pendant trois ans (de là est venu le proverbe de la *toile de Penelope*). Mais à la fin elle fut trahie par une de ses femmes, qui révéla aux poursuivans la ruse dont elle se servait. Ils en devinrent plus audacieux, et la pressèrent vivement de mettre un terme à tant de délais. Pénélope, seule, sans secours, privée de son fils, qui parcourait les mers de la Grèce pour tâcher d'apprendre quelques nouvelles d'Ulysse, ne savait plus comment prolonger sa défense, lorsqu'enfin Eumée, le plus fidèle de ses serviteurs, lui apprit le retour de Télémaque et l'arrivée prochaine d'Ulysse. Le lendemain elle proposa à ses amans une nouvelle épreuve, et promit de donner sa main à celui qui parviendrait à bander l'arc d'Ulysse, et ferait passer la flèche à travers douze bagues disposées de suite. Aucun n'y put réussir. Alors Ulysse, déguisé en mendiant, pour mieux cacher sa présence aux amans de Pénélope, prit l'arc, le banda avec facilité, et, aidé de son fils et du fidèle Eumée, il s'en servit pour punir l'insolence de ses rivaux, qu'il massacra tous. Lorsqu'on vint annoncer à Pénélope qu'elle était délivrée de ses prétendans, et qu'Ulysse était de retour, elle se refusa d'abord à croire cette heureuse nouvelle; mais enfin, ayant reçu d'Ulysse même des preuves non équivoques qu'il était réellement son époux, elle se livra aux transports de la joie la plus vive.

On regarde communément Penélope comme le plus parfait modèle de la fidélité conjugale. Cependant sa vertu n'est pas restée sans atteinte. On dit que tous ses amans eurent part à ses faveurs, et qu'ils la rendirent conjointement mère du dieu Pan. L'opinion la plus commune à cet égard est que Mercure s'étant changé en bouc, la surprit lorsqu'elle gardait dans sa jeunesse les troupeaux de son père, sur le mont Taygète, et il la rendit mère de Pan, qui, à cause de la forme que le dieu avait prise en l'engendrant, naquit avec des pieds de bouc. Quelques mythologues disent qu'à l'arrivée d'Ulysse Pénélope était grosse d'un fils qui fut nommé Polyporte ou Ptolyporte; mais Polyporte passe plus généralement pour le fils d'Ulysse. Selon d'autres, après la mort d'Ulysse, Pénélope épousa Télégone, qu'Ulysse avait eu de Circé, et qui tua malheureusement son père en abordant dans l'île d'Ithaque. Enfin d'autres prétendent qu'Ulysse la chassa de son royaume pour avoir mis le désordre dans sa maison, et qu'elle se retira d'abord à Sparte et ensuite à Mantinée, où elle finit ses jours. Ce qui pourrait peut-être justifier cette dernière assertion, c'est qu'on voyait son tombeau chez les Mantinéens, et qu'il serait difficile d'expliquer comment son tombeau pouvait se trouver si loin d'Ithaque si en effet Ulysse ne l'en avait chassée. *Hom. Odyss.*, 1, *v.* 33, etc.—*Ov.*, *Hér.*, 1. — *Juv.*, 2, 56. — *Paus.*, 3, 412. — *Apoll.*, 3, 410. — *Hyg.*, *f.*, 127.

PÉNESTES, *-tæ*, nation assez puissante de l'Illyrie méridionale, sur les frontières de l'Epire, entre les Eordes et les Dassarètes au N., les Paravæi au S. et l'Elymiotide à l'E. vers les montagnes Tomare et les sources des fleuves Artane et Genusus. *T. L.*, 43, *c.* 19; 44, *c.* 11. — *Strab.*

PÉNIE, *-nia* (πενία, pauvreté), divinité allégorique, qui n'était autre chose que la pauvreté personnifiée. Platon la fait mère de l'Amour.

PÉNIDAS, officier d'Alexandre, envoyé avec le titre d'ambassadeur en Scythie afin d'examiner leur pays. *Q. C.*, 6, c. 6; 7, *c.* 1.

PENNILUCUS (*Penne*), v. des Sedini, dans la province des Gaules nommée Alpes grecques, au N. E., à quelque distance du lac Léman.

PENNINE (VALLÉE), *vallis Pennina* (*Simplon*), portion N. E. de la province nommée Alpes grecques, bornée au N. par les Helvetii et à l'O. par les Véragres. *T. L.*, 5, c. 35; 21, *c.* 38.

PENNINES (ALPES), *Alpes Penninæ*, partie de la chaîne des Alpes qui s'étend au midi de la vallée Pennine le long des frontières des Lepontii et des Salassi, et va rejoindre le nord de l'Alpis Graia.

PENNINUS, héros que les habitans des Alpes Pennines adoraient comme un dieu. On le croit le même que le Soleil ou l'Osiris des Egyptiens. *T. L.*, 21, *c.* 38.

PENNOCRUCIUM (*Penkrige*), petite v. de la Bretagne, chez les Cornavii au S. E. de Deva (Chester).

PENNUS (M. JUNIUS), tribun du peuple du temps de C. Gracchus, l'an de Rome 627, porta une loi qui ordonnait à tous les étrangers de sortir de Rome. La loi Papia la remit en vigueur. *Cic.*, *Off.*, 3, c. 47. V. PAPIA, n° 1.

PENTACONTARQUE, *-cha* (πεντήκοντα, cinquante; ἄρχειν, commander), nom donné en Grèce à celui qui soit dans le civil, soit dans le militaire, soit à l'intérieur, soit chez les peuples étrangers, avait cinquante hommes sous ses ordres.

PENTACORDE, *-chordon* (πέντε, cinq; χορδὴ, corde), espèce de lyre à cinq cordes, intermédiaire entre la lyre primitive, qui n'en avait que trois, et la lyre ordinaire des époques postérieures, qui en avait sept. C'est au siècle de Sapho et d'Alcée qu'il faut placer l'invention et l'usage fréquent du Pentacorde.

PENTACOSIARQUE, *-rcha* (πεντακόσιοι, cinq cents; ἄρχειν, commander), officier ou magistrat qui avait cinq cents hommes sous ses ordres.

PENTACOSIENS, *-sii* (πεντακόσιοι, cinq cents), nom donné aux prytanes, qui, y compris l'épistate ou les proèdres, étaient au nombre de cinq cents. V. PRYTANES.

PENTACOSIOMÉDIMNES, *-mni* (πεντακόσιοι, cinq cents; μέδιμνα, médimne), citoyens qui possédaient un revenu annuel équivalant à cinq cents médimnes tant en grains qu'en fruits, et qui d'après une loi de Solon formaient la première classe des habitans d'Athènes.

PENTAÉTÉRIDE, *-ris* (πέντα, cinq; ἔτος, année), c'est-à-dire période de cinq ans. Les Grecs désignèrent par ce mot l'espace de temps qui devait s'écouler entre deux célébrations des jeux isthmiques. Cet espace était dans l'origine de neuf ans, ce qui l'avait d'abord fait nommer ennéaétéride (ἐννέα, neuf; ἔτος, année).

PENTAGRAME, *-ama*, forteresse de l'Inde, dans la presqu'île en-deça du Gange.

PENTAPLE, *-plus* (πενταπλοῦς, quintuple), espèce de coupe dans laquelle on mélangeait cinq ingrédiens différens, savoir du vin, du miel, de l'huile, du fromage et de la farine, et qu'on donnait pour prix au jeune homme qui était vainqueur à la course dans le gymnase.

PENTAPOLE, *-lis* (πέντα, cinq; πόλις, ville), nom donné à plusieurs contrées dans lesquelles il y avait cinq villes principales.

1. PENTAPOLE, contrée N. E. de la Cyrénaïque proprement dite, ainsi nommée parce que l'on y comptait cinq villes considérables, Cyrène, Bérénice, Arsinoé, Apollonie et Ptolémaïs ou Barcé. *Ptol.*, 4, c. 4—*Pline*, 5, *c.* 5.

2. — nom donné à la partie de la Palestine méridionale dans laquelle se trouvaient les cinq villes de Sodome, Gomorrhe, Adama, Séboïm et Ségor ou Béla. Les quatre premières furent dévorées par le feu céleste, et remplacées par le Lac Asphaltite. *Sag.*, *c.* 10, *v.* 6.

3. — DES PHILISTINS, côte S. O. de la Palestine, qui s'étend le long de la Méditerranée depuis le torrent de Séhor jusqu'au fleuve de Gabaa, et comprend les cinq villes de Gaza, Ascalon, Azot, Gad et Accaron.

PENTATEUQUE, *-chus* (πέντε, cinq; τεῦχος, œuvre, livre), nom donné à l'ensemble des cinq livres composés par Moïse. Ces cinq livres sont la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Nombres et le Deutéronome. Ce sont les cinq premiers ouvrages de la Bible. Ils contiennent l'histoire du monde, et spécialement celle du peuple juif, depuis la création jusqu'à la mort de Moïse. V. chacun des noms.

PENTATHLE, *-lum* (πέντε, cinq; ἆθλος, combat), célèbre exercice agonistique, composé de cinq autres jeux, qu'on croit communément être la lutte, la course, le saut, le disque et le javelot ou le pugilat. On n'est cependant pas d'accord sur les exercices, et quelques écrivains semblent en exclure la lutte et la course. Cette sorte de combat se décidait, dit-on, en un seul jour, quelquefois en une seule matinée. Il fallait pour avoir droit au prix vaincre dans les cinq exercices; une seule défaite privait de la couronne. On donnait aussi le nom de Pentathles aux athlètes qui se livraient aux cinq exercices.

PENTATHLES, *-thli*, nom donné aux athlètes qui s'adonnaient aux exercices du pentathle. V. PENTATHLE.

PENTÉCONTÈRES ou PENTÉCONTORES, *-ri*, πεντήκοντα, cinquante; ἐρέττω, ramer), vaisseaux à cinquante rangs de rames, construits par les ordres des rois d'Egypte et ensuite des empereurs. Ces machines gigantesques n'étaient, ainsi que l'Icositère d'Hiéron et la Thalamège de Ptolémée Philopator, remarquables que par leur grandeur; malgré tout l'art de la construction, il était presque impossible de les faire mouvoir avec un peu de légèreté. V. VAISSEAU.

1. **PENTECOTE**, *-coste* (πεντηκόστη, s.-ent., ἡμέρα, cinquantième jour), fête des juifs, instituée cinquante jours après la pâque, en mémoire de ce que Dieu leur donna sa loi sur le mont Sinaï, cinquante jours après leur sortie d'Egypte.

2. — fête instituée chez les Chrétiens, en l'honneur de la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres, cinquante jours après la résurrection. Dix jours après l'Ascension, les fidèles étaient rassemblés dans une même chambre, quand un grand bruit se fit entendre; et bientôt après le Saint Esprit, sous la forme de langues de feu, se reposa sur la tête des apôtres, qui à l'instant même furent saisis de l'enthousiasme divin, parlèrent tous diverses langues sans les avoir jamais apprises, et prêchèrent si éloquemment qu'ils attirèrent au christianisme un grand nombre de Juifs et de Gentils.

PENTELÉ (*Penteli*), bourg d'Attique, à deux lieues N. E. d'Athènes, au pied des monts Pentéliques, faisait partie de la tribu Antiochide.

PENTÉLÉE, *-leum*, v. du Péloponèse, dans l'Achaïe. *Plut.*

PENTÉLIQUE, *-icus* (*Penteli* ou *Pendeli*), montagne de l'Attique, au N. E. d'Athènes, célèbre par ses carrières de marbre. *Paus.*, 1, *c.* 32. — *Strab.*, 9.

PENTÉSYRINGE, *-gis* (πέντε, cinq; σύριγξ, canal, tuyau), machine à cinq trous avec laquelle on entravait les jambes, les bras et la tête d'un criminel; de manière à lui rendre impossible tout mouvement. Cette machine n'était en usage que dans la Grèce et l'Asie mineure.

1. **PENTHÉE**, *-theus*, *myth.*, fils d'Echion et d'Agavé, succéda à Cadmus, son grand-père maternel, sur le trône de Thèbes. Il voulut s'opposer au culte de Bacchus, et périt victime de sa témérité. Les poëtes racontent diversement cette aventure. Selon les uns, Penthée ne songeait qu'à réprimer la licence qui s'était introduite dans la célébration des mystères de Bacchus. Rempli de cette idée, il se rendit sur le mont Cythéron avec le projet de punir les Bacchantes qui y célébraient les orgies. Instruites de ce qu'il méditait, ces furieuses, parmi lesquelles se trouvaient sa mère et ses tantes, se jetèrent sur lui et le mirent en pièces. Selon les autres, il avait défendu à ses sujets de célébrer les mystères de Bacchus, et, voyant néanmoins que le jour de la fête tout le peuple s'empressait d'y participer, il fit saisir le dieu lui-même, qui était à la tête de la foule, et après l'avoir accablé d'injures, il le fit charger de fers et conduire en prison. Les chaînes tombèrent d'elles-mêmes, et les portes s'ouvrirent Bacchus sortit et reparut bientôt à la tête des bacchantes. Penthée ne fut cependant point converti; mais, poussé par un désir violent de voir la célébration des orgies, désir que Bacchus lui inspirait pour sa perte, il se rendit au mont Cithéron, et monta sur un arbre, d'où il observait tout ce qui se passait autour de lui. Tout à coup les bacchantes l'aperçurent, et l'accablèrent de coups de thyrse et de pierres. Sa mère et ses tantes, égarées par Bacchus, le prirent pour un jeune lionceau, et aidèrent leurs compagnes à le déchirer. Euripide dans ses *Bacchantes* a réuni ces deux traditions. Les Corinthiens par ordre de l'oracle abattirent l'arbre sur lequel Penthée avait monté, et en firent deux statues, qui furent exposées dans la place publique de Corinthe. *En.*, 4, *v.* 469. — *Métam.*, 3, *f.* 7 et 8.—*Théocr.*, *Id.*, 26.—*Eurip.*, *Bac-*

ch. — *Sénèq.*, *Phénic.* — *Paus.*, 2, *c.* 5. — *Hyg.*, *f.* 184. — *Apollod.*, 3, *c.* 5.

2. — *-thea*, fille de Cadmus et d'Hermione.

PENTHÉE, *-thea. hist.*, V. PANTHÉE.

PENTHÉSILÉE, *-lea*, reine des Amazones, après la mort de sa mère Orithie, alla porter du secours à Priam, vers la fin du siège de Troie, et fut tuée par Achille. En la dépouillant de ses armes, Achille fut tellement frappé de sa beauté qu'il ne put s'empêcher de répandre des larmes. Thersite, ayant osé se moquer de cette faiblesse, fut aussitôt tué par Achille. Mais Diomède, irrité de la mort de Thersite, enleva le cadavre de l'Amazone, et le précipita dans le Scamandre. On croit assez généralement qu'Achille fut l'amant de cette reine avant qu'elle fit la guerre aux Grecs et qu'elle en eut un fils nommé Caystre. Homère ne parle point de Penthésilée. Virgile lui donne un rang honorable parmi les héros venus au secours de Priam. *En.* 1, *v.* 495; 11. *v.* 662. — *Paus.*, 10, *c.* 31. — *Dictys de Crète*, 3 et 4. — *Darès le Phryg.* — *Lycophr.*, *Cass.*, 995. — *Hyg.*, *f.* 112. — *Just.*, 2, *c.* 4.

1. PENTHILE, *-lus*, fils naturel d'Oreste et d'Erigone, fille d'Egisthe, régna à Argos, conjointement avec son frère Tisamène. Ayant été chassé du trône par les Héraclides, il s'empara de l'île de Lesbos à la tête d'une colonie. *Paus.*, 5, c. 4. — *Strab.*, 13. — *V. Paterc.*, 1, c. 1.

PENTHYLE, *-lus*, prince de Paphos, qui amena douze vaisseaux au secours de Xerxès. Il fut pris par les Grecs, qu'il instruisit de la situation des Perses. *Hérod.*, 7, *c.* 195.

PENTRES, *-tri*, peuple du Samnium, vers le centre, au milieu des Apennins, sur les rives du Tifernus, près de sa source. Bovianum était leur ville principale. *T. L.*, 9, *c.* 31.

PÉNULE, *la*, manteau romain étroit et court, qui fermait par devant ainsi que la toge, et qui se portait habituellement sur la tunique avec un capuchon. On le portait le plus souvent dans les voyages et à l'armée. Pour qu'il fût plus chaud, on le faisait souvent d'une étoffe pluchée nommée gausape; quelquefois aussi il n'était que de peau, et on l'appelait alors *Scortea*. La *pénule* au reste était de différentes couleurs et commune aux hommes et aux femmes. *Hor*, 1, *ép.* 11, *v.* 17. — *Pline*, 24, c. 15. — *Suét.*, *Nér.*, *c.* 48. — *Pers.*, 6, *v.* 46. — *Festus.* — *Mart.*, 14, *ép.* 130, 145 et 147. — *Lampride*, *Alex. Sév.*

PÉNUS, nom du sanctuaire du temple de Vesta chez les Romains.

1. PÉON, *Pæon*, fameux médecin, originaire d'Egypte, passe chez les mythologues pour le médecin des dieux. C'est lui qui guérit Mars blessé par Diomède, et Pluton blessé par Hercule. Quelques-uns prétendent que Péon n'est autre chose qu'Apollon lui-même, considéré comme dieu de la médecine. *Il.*, 5, *v.* 899; *Odys.*, 4, *v.* 232. — *En.*, 7, *v.* 769; 12, *v.* 401. — *Ov.*, *Mét.*, 15, *v.* 535.

2. — un des fils d'Endymion. Inconsolable d'avoir été vaincu à la course par son frère Epéus, il s'exila de son pays, et alla habiter un canton de la Macédoine, à qui il donna le nom de Péonie. V. PÉONIE.

3. — fils que Neptune eut d'Hellé lorsqu'elle fut tombée dans l'Hellespont.

4. — père d'Agastrophe, que Diomède tua au siége de Troie. *Il.*, 11, *v.* 339.

5. — fils d'Antiloque, eut plusieurs fils qui furent chassés de Messène par les Héraclides, et se retirèrent à Athènes, où leur race se perpétua sous le nom de Péonides. *Paus.*

PÉONIE, *Pæonia*, contrée de la Grèce, qui comprend une petite portion N. O. de la Macédoine, et une petite portion S. O. de la Thrace. Ses limites étaient au N. les monts Orbèles, à l'E. les monts Cercine, et au M. les Agriari et la Pélagonie. Le fleuve Axius la traversait entièrement. Quelques géographes la placent sur les bords du Strymon; d'autres la confondent avec la Pélagonie. *Hérod.*, 5, *c.* 12; 9, *c.* 113, 124. — *Just.*, 7, *c.* 1. — *T. L.*, 33, *c.* 19; 38, *c.* 17; 40, *c.* 3; 42, *c.* 51. — *Q. C.*, 4, *c.* 9 et 12

PEONIUS, *Pæonius*, architecte célèbre, qui contribua à la construction du temple d'Éphèse.

PÉOPLES, *-plæ*, peuples de Thrace, vers le septentrion, habitaient le mont Pengée. *Hérod.*, 5, *c.* 15; 7, *c.* 113

PÉPARÈTHE, *-ethos* ou *-thus*, petite île de la mer Egée, au N. E. d'Halonnesus, sur la côte de Macédoine, une de celles qui se faisaient suite les unes aux autres à l'entrée du golfe Thermaïque, vis-à-vis de Magnésie, vers le N. E. Elle avait environ vingt milles de circonférence. Elle était fertile en olives et en bons vins, ce qui l'avait fait nommer Evenus (εὖ, bien; οἶνος, vin). Elle fut la patrie de Dioclès, qui écrivit le premier en grec sur l'origine de Rome environ 215 ans av. J. C. *T. L.*, 28, *c.* 5. — *Ptolem.*, 3, *c.* 13. — *Métam.*, 7, *v.* 370.

1. PEPHNOS, petite v. de la Laconie, au N. O. de la côte occidentale, à quelques stades du Pamisus, et près de la mer, vis-à-vis d'une île de même nom. V. n° 2.

2. — île du golfe de Messénie, près de la côte orientale, vis-à-vis de la ville de Pephnos. Cette île faisoit partie de la Laconie.

PÉPHRÉDO, nymphe de la mer, fille de Phorcys et de Céto, naquit avec des cheveux blancs, ce qui lui fit donner le surnom de Graïa (γραῖα, vieille femme). Elle eut une sœur nommée Enyo. *Hés.*, *Théog.*, *v.* 270. — *Apollod.*

PEPLUM ou PEPLUS, légère robe de dessus sans manches, brodée ou brochée d'or ou de pourpre, attachée avec des agraffes sur l'épaule ou sur le bras. C'est l'habillement dont on paraît ordinairement les statues des dieux, et surtout des déesses. Homère appelle divin le *peplum* de Vénus, et dit que les Grâces l'avaient tissu de leurs doigts. Le *peplum* n'est pas toujours traînant; quelquefois on le voit retroussé ou attaché avec des ceintures; assez ordinairement il laisse voir une partie du corps à découvert. Virgile peint les dames troyennes consacrant un *peplum* à Pallas. Dans Sophocle, le manteau fatal que Déjanire envoie à Hercule est appelé *peplum*; et Synésius donne ce nom à la robe triomphale des Romains. Le *peplum* le plus fameux dans l'antiquité est celui de Minerve. C'était une robe blanche sans manches et toute brodée d'or, sur laquelle étaient représentées les grandes actions de la déesse, de Jupiter et des héros. On le portait dans les processions des panathénées, ou plutôt on transportait ce voile célèbre sur un vaisseau long, du Céramique jusqu'au temple de Cérès, d'où on le reportait dans la citadelle. Les dames romaines imitèrent l'usage d'Athènes, en offrant tous les cinq ans une robe magnifique à Minerve.

PERA (M. JUNIUS), consul l'an 230 av. J. C., dictateur l'an 216 av. J. C., fit des levées considérables pour marcher contre Annibal, et enrôla jusqu'aux esclaves et aux détenus pour dettes et pour crimes capitaux. On ne sait quel fut le résultat de sa campagne. *T. L.*, 22, *c.* 57; 23, c. 14, 32.

PÉRASIPPE, *-ppus*, ambassadeur envoyé à Darius Codoman par les Lacédémoniens. *Q. C.*, 3, *c.* 13.

PERATOSCOPIE, *-pia* (πέρας, bornes, lointain,

cieux; σκοπέω, examiner), divination par l'inspection des choses extraordinaires qui se passent dans les cieux.

PERATUS, fils de Neptune et de Chalcinie, fille de Leucippe, succéda à son grand-père maternel.

PERCENNIUS, auteur d'une sédition dans l'armée de Germanie, après la mort d'Auguste, l'an 14 de J. C. La révolte fut bientôt apaisée par les remontrances du commandant Junius Blæsus; mais l'on ne dit pas quel fut le sort de Percennius. *Tac.*, *Ann.*, 1, *c.* 16.

PERCOPE ou PERCOTE (*Pergas*), ancienne v. de la Mysie, sur l'Hellespont, entre Abydos et Lampsaque. Elle existait dès le temps de la guerre de Troie. Eustathe croit que Percope et Percote sont deux villes différentes, toutes deux sur la côte de l'Hellespont. *Il.*, 2, *v.* 342; 11, *v.* 219.—*Hérod.*, 1, *c.* 117. — *Strab.* — *Pline.*

PERCOSIUS, devin fameux, qui dissuada vainement ses fils d'aller à la guerre de Troie, où il savait que la mort les attendait.

PERCOTE. V. PERCOPE.

PERDICCA, chasseur fameux, étant devenu épris de sa mère Polycaste, résolut de cacher son amour, et mourut de consomption. On le regarde comme l'inventeur de la scie.

1. PERDICCAS Ier, quatrième roi de Macédoine, monta sur le trône l'an 729 av. J. C. après Thurimas, et conquit plusieurs provinces. Sur la fin de sa vie, il désigna à son fils Argé le lieu où il voulait être inhumé, et lui dit que la couronne serait possédée par sa maison tant que les rois ses descendans seraient après leur mort placés dans le même tombeau. Les intentions de ce prince furent ponctuellement exécutées jusqu'au règne d'Alexandre, qui mourut et fut enterré hors de la Macédoine, et après lequel en effet le royaume de Macédoine fut détruit. Selon Justin, Perdiccas succéda à Caranus et non à Thurimas. Il régna quarante-un ans; son fils Argée lui succéda. *Hérod.*, 7 *et* 8. —*Just.*, 7, *c.* 2.

2. — II, roi de Macédoine, fils d'Alexandre Ier, auquel il succéda l'an 457, ou, selon d'autres, 436 av. J. C., régna pendant la guerre du Péloponèse, et envoya du secours aux Lacédémoniens. Il subjugua ensuite quelques peuples barbares, et força à une honteuse retraite Sitalcès, roi des Thraces, qui avait entrepris de le détrôner. Ce prince, qui était doué d'une haute valeur et d'un grand caractère, mourut après un règne long et glorieux l'an 413 av. J. C. *Diod. de Sic.* — *Démosth.*— *Thucyd.*

3. —III, fils d'Amyntas et d'Eurydice. Après la mort de son frère Alexandre (371) il eut à disputer le trône contre un prince nommé Pausanias; mais il fut délivré de ce concurrent par le général athénien Iphicrate. Peu de temps après Ptolémée Aloritès, son frère naturel éleva des prétentions au trône; les deux compétiteurs s'en rapportèrent au jugement de Pélopidas, qui décida en faveur de Perdiccas. Ce prince fut tué dans une bataille contre les Illyriens l'an 360 av. J. C. Selon Justin, il fut mis à mort par Eurydice, sa mère. *Eschine.* — *Just.*, 7, *c.* 4, 5. — *C. N.*, *Iphic.*, 1, *c.* 3. — *Diod.*

4. —un des plus célèbres généraux d'Alexandre, et celui à qui le prince mourant remit son anneau, comme pour le désigner son successeur. En effet Perdiccas fut nommé régent de tout le royaume sous le roi Aridée, et fit le partage des gouvernemens entre les autres généraux; mais, encouragé par la marque tacite de préférence que lui avait donnée Alexandre, il voulut s'emparer pour lui-même du trône de Macédoine. Pour donner plus de poids à ses prétentions, il épousa la sœur d'Alexandre, Cléopâtre, et fit alliance avec Eumène. Mais les autres généraux, qui tous avaient comme lui des prétentions à l'empire, se réunirent contre lui. Antigone, Cratère, Ptolémée et Antipater lui livrèrent bataille en Égypte, près de Memphis, et remportèrent sur lui une victoire décisive, vers l'an 322 av. J. C. Perdiccas, battu et dénué de ressources, fut assassiné par ses officiers, qui, conduits par Python, s'étaient révoltés.—Ce général manquait d'adresse et de prudence; il ne savait point se concilier l'amour de ses compagnons d'armes. Sa conduite tout à la fois hautaine et légère choqua ses officiers, et causa sa ruine. *Plut*, *Alex.* — *Diod.*, 17 *et* 18. — *Q.C.*, 3, *c.* 9; 4, *c.* 3, 16; 7, *c.* 6; 8, *c.* 1, 10, 14; 9, *c.* 1; 10, *c.* 5. — *Corn. Nep*, *Eumène*, *c.* 2.

1. PERDIX, sœur de Dédale, vit son fils changé en perdrix.

2 — fils de la précédente et neveu de Dédale, est plus communément nommé TALUS. V. TALUS.

PERDUELLIONIS JUDICIUM, affaire de haute trahison. Dans la classe des criminels de haute trahison, *perduellionis*, se rangeaient ceux qui avaient aspiré à la royauté, ou ceux qui avaient traité un citoyen en ennemi, et violé la liberté individuelle. L'affaire était discutée devant le peuple assemblé par centuries. *T. L.*, 6, *c.* 20; 26, *c.* 3. — *Cic.*, *Verr.*, 1, 5.

PÉRÈBES, PÉRÉBIE V. PERRHÈBES, etc.

PEREDICA (*peredere*, manger, dévorer), divinité imaginée par Plaute. C'est la faim personnifiée.

PÉRÉE, -*reus*, *myth.*, fils d'Elatus et de Laodice, ne laissa qu'une fille nommée Néère, qui fut mère d'Augé, de Céphée et de Lycurgue. *Apollod.*, 3. —*Paus.*, 8, *c.* 4.

PÉRÉE, -*rea geog.*, (περᾶν, traverser). Ce nom signifie en général une contrée au-delà d'un fleuve ou d'une mer, et où l'on ne peut arriver qu'en traversant.

1. PÉRÉE DE PALESTINE. On entendait par Pérée en général toute la partie de la Palestine qui se trouvait au-delà du Jourdain. Cependant on restreint d'ordinaire les limites de cette province, et on lui donne pour bornes au N. l'Hiéromax, au S. l'Arnon, à l'E. l'Arabie Déserte, et à l'O. le Jourdain et le lac Asphaltite. L'Écriture appelle ce pays *Terra Galaad* à cause des monts Galaad qui en couvrent une grande partie, surtout au centre et vers l'Orient.

La Pérée se divise en deux parties, l'une à l'O, qui garde le nom de Pérée ou Pérée propre, l'autre au N. E., qui porte le nom de Batanée. En outre dans la Pérée propre, on distinguait la Haute et la Basse. (V. ci-dessous.)

2. — PROPRE, portion occidentale de la Pérée, qui s'étend le long du Jourdain et du lac Asphaltite, de l'embouchure du Hiéromax à celle du torrent d'Arnon. Elle est coupée par le Jabok en deux parties, la haute Pérée au N., la basse Pérée au S.

3. — (HAUTE), canton septentrional de la Pérée propre, bornée au S. par le Jabok, et au N. par l'Hiéromax. Elle répond à peu près à l'ancien territoire de la tribu de Gad. Elle était nommée *haute* parce qu'elle était la plus voisine des sources du Jourdain

4. — (BASSE), partie méridionale de la Pérée propre, comprise entre les torrens de Jabok et d'Arnon. C'était la demeure de la tribu de Ruben. Elle est nommée *basse* parce qu'elle est la plus proche de l'embouchure du Jourdain.

5.— EOLIENNE, petite partie de la côte de l'Eolie, vis-à-vis de Mitylène, appartenait à une colonie de Lesbiens. *T. L.*, 37, c. 21.

6. — RHODIENNE, portion méridionale de la Carie vis-à-vis de l'île de Rhodes, fut conquise

par les habitans de l'île de Rhodes, desquels elle reçut son nom. Canus en était la ville la plus remarquable. *T. L.*, 32, *c.* 33; 33, *c.* 18.

PEREGRINUS, surnommé PROTÉE, philosophe cynique, naquit à Parium auprès de Lampsaque. Il passa sa jeunesse au milieu des débauches et des excès de tout genre. Accusé par la voix publique du meurtre de son père, il s'enfuit en Palestine, où il embrassa le christianisme. Il fut même promu au rang d'évêque, et fut emprisonné dans une persécution qui s'éleva sous Trajan ou sous Adrien; mais il abandonna bientôt la doctrine de J. C. pour la philosophie de Diogène, et vint à Rome, d'où ses déclamations contre Marc-Aurèle le firent chasser. Il passa alors en Grèce, où ses maximes bizarres et quelque talent pour la parole le firent remarquer quelque temps. Voyant enfin l'admiration ou plutôt la curiosité se refroidir, il annonça qu'il se brûlerait solennellement aux jeux olympiques. Il le fit en effet, pour ne point se rétracter (vers l'an 165 de J. C.). Après sa mort ses compatriotes lui élevèrent une statue, à laquelle on attribuait la vertu de rendre des oracles. Lucien s'est moqué de ce faux sage dans un ouvrage intitulé *La Mort de Peregrinus.*

PÉREMPTOIRE (EDIT), *edictum peremptorium*, assignation définitive à laquelle on était obligé de se rendre sous peine d'être considéré comme contumace et de perdre sa cause. Elle devait être précédée de trois autres, auxquelles il n'était pas d'obligation d'obéir.

PERENNA. V. ANNA, n° 2.

PERENNIS ou PERENNIUS, favori de Commode et préfet du prétoire au commencement du règne de ce prince. Hérodien et Lampride en font un magistrat impartial et sévère, Dion Cassius un ministre oppresseur et cruel. Il fut mis à mort par les ordres de l'empereur, pour avoir tenté de le détrôner.

PERES CONSCRITS, *patres conscripti*, nom qui fut donné aux sénateurs dans les commencemens de la république. Tarquin le Superbe avait fait mourir un grand nombre de sénateurs pendant la durée de son règne; les consuls, pour les remplacer, choisirent les plus distingués de l'ordre des chevaliers, et les firent inscrire (*conscribere*) dans les rangs des sénateurs. De là la distinction entre les *Patres*, anciens sénateurs, dont les pères avaient été nommés par Romulus, et les *Conscripti*, sénateurs nouveaux, introduits sous la république dans l'assemblée. Bientôt le nom de *Patres Conscripti* fut donné indifféremment à tous les sénateurs. *T. L.*, 2, *c.* 1.

PERFICA (*perficere*, perfectionner), une des divinités obscènes invoquées par les Romains dans les cérémonies du mariage. Elle présidait aux voluptés, et sa fonction était de les rendre *parfaites.*

PERGA (*Karaïssar*), v. de la Pamphylie, sur le Cestrus, près de sa source, au S. O. de Selga. Cette ville était célèbre par son temple de Diane et par la naissance du géomètre Apollonius. S. Paul y prêcha l'évangile. *Ptol.*, 5, *c.* 5. — *T. L.*, 38, *c.* 37. — *Cic.*, *Verr.*, 1, *c.* 54. — *Act. des Apôtr.*, *c.* 13, *v.* 14.

PERGAME, *-mus*, *myth.*, fils de Pyrrhus et d'Andromaque, s'exila de l'Epire, et alla s'établir dans la Teuthranie en Mysie, où il bâtit, au confluent du Citius et du Caïque, la ville qui porte son nom. *Paus.*, 1, *c.* 11. V. PERGAME, *géog.*, n° 2.

1. PERGAME, *-ma géog.*, πέργαμον, hauteur), citadelle de Troie, bâtie dans le lieu le plus élevé de la ville, sur les bords du Scamandre. Les poètes donnent ce nom à Troie elle-même. *Hérod.*, 17, *c.* 45. — *Virg.*, *En.*, 1, *v.* 470, 655; 2, *v.* 177. — *Ov.*, *Mét.*, 12, *f.* 14.

2. — *-mus* (*Bergamo*), v. de la Mysie, vers l'O. au confluent du Caïcus et de Citius, sur une petite montagne. Cette ville qui devint la capitale d'un royaume florissant, et que Pline regarde comme la plus grande de l'Asie mineure, renfermait un grand nombre de monumens remarquables par leur magnificence, entre autres un temple d'Esculape et une bibliothèque qui ne le cédait qu'à celle d'Alexandrie; elle contenait deux cent mille volumes. Marc Antoine en fit présent à Cléopâtre. C'est à Pergame que fut inventé le parchemin, ainsi que l'indique son nom *Pergamena charta*, afin de suppléer au papyrus, que le roi d'Egypte Ptolémée refusait par jalousie. Deux hommes célèbres, l'un dans l'éloquence, l'autre dans la médecine, Apollodore et Galien reçurent le jour à Pergame. *Ptol.*, 5, *c.* 2. — *Pline*, 10, *c.* 21; 13, *c.* 11. Voyez ci-dessous ROYAUME DE PERGAME.

3. — v. de l'île de Crète, à l'O. de Cydonie, et au S. du temple Dictynnæum. Cette ville avait été fondée par Agamemnon. *En.*, 3, *v.* 130. — *Paterc.*, 1, *c.* 1.

4. — (*Pergamar*), v. de Thrace, dans l'intérieur des terres entre Topiris et Trajanopolis. *Ptol.*, 3, *c.* 11.

PERGAME (ROYAUME DE), petit royaume de l'Asie mineure qui n'eut jamais de limites fixes, et dont la durée ne va guère au-delà de cent soixante ans. Il fut fondé par l'eunuque Philétère, à qui Lysimaque avait confié le gouvernement de Pergame, et qui s'empara de cette ville pour lui-même. 283 av. J. C. (V. PHILÉTÈRE.) Réduit d'abord à une petite partie de la Mysie, il s'agrandit tellement, et s'éleva à un tel degré de puissance, qu'il embrassa presque toute l'Asie mineure, et fut un des plus fermes soutiens des Romains en Asie. Mais bientôt de protecteurs de Rome, les rois de Pergame devinrent ses protégés, puis ses captifs et ses esclaves. Attale III, n'ayant pas d'enfans, institua les Romains ses héritiers; mais Aristonic, qui avait usurpé le trône à sa mort (134 av. J. C.), leur disputa long-temps cette province. L'an 126 av. J. C., après une guerre opiniâtre de quatre ans, le général Aquilius parvint, en empoisonnant les sources qui portaient l'eau dans les villes, à les soumettre toutes les unes après les autres. Voici la liste chronologique des princes qui y régnèrent à partir de Philétère.

Philétère,	l'an 283 av. J. C.
Eumène Ier,	263
Attale Ier,	241
Eumène II,	197
Attale II, Philadelphe,	159
Attale III, Philométor,	134
Aristonic, usurpateur,	134 jusqu'en 126.

Le royaume de Pergame ne fut pas moins florissant par les lettres que par les armes. Outre la riche bibliothèque, les rois de Pergame avaient fondé pour les savans une sorte de Musée, nommé le *Nicephorium*. *T. L.*, 29, *c.* 11; 31, *c.* 46; 35, *c.* 13; 37, *c.* 18; 42, *c.* 18. — *Just.*, 13, *c.* 2.

PERGE. V. PERGA.

PERGASE, v. de l'Attique, dans la tribu Erechthéide.

PERGUS, lac de Sicile, à 5 milles au S. d'Enna. C'est sur ses bords que Pluton enleva Proserpine. *Mét.*, 5, *v.* 386.

PERIACTES, machines mobiles employées dans les théâtres pour les changemens de décoration.

1. PÉRIANDRE, *-der*, tyran de Corinthe, succéda à son père Cypsèle l'an 628 av. J. C. Sa cruauté le rendit odieux au peuple de Corinthe. Il fit mourir les personnages les plus illustres de la ville, et tua lui-même sa femme Mélisse sur de simples soup

çons. Il exila à Corcyre son fils Lycophron, qui avait osé plaindre le sort de sa mère, et montrer quelle horreur lui inspirait cette barbarie. Cependant ses flatteurs n'eurent pas honte de le mettre au nombre des sept sages de la Grèce, et en effet on le trouve dans presque toutes les énumérations qu'on en a faites; mais les ennemis de la tyrannie nommaient à sa place Anacharsis ou Myson. Périandre allia deux qualités qui semblent s'exclure, la tyrannie et l'amour des arts. Il protégea les gens de lettres et les artistes. Voici deux maximes qui servirent de règle à sa conduite : « Un homme ne doit être lié par ses engagemens qu'autant qu'ils se concilient avec ses intérêts. — Il faut punir non-seulement les crimes, mais encore toute pensée coupable. » Périandre mourut âgé de 80 ans, après un très-long règne. A sa mort les Corinthiens recouvrèrent la liberté. Quelques-uns distinguent Périandre le sage de Périandre le tyran. *Hérod.*, 1, *c.* 20; 3, *c.* 48. — *Plut.* — *Diog. Laer.* — *Paus.*, 2.

2. — tyran d'Ambracie, que quelques auteurs prennent pour le tyran de Corinthe qui porta le même nom. Il fut chassé, et les Ambraciens recouvrèrent leur liberté. *Arist.*, *Pol.*, 5 — *Max. de Tyr.*

PÉRIAPTES, *-pta* (περὶ, autour; ἅπτειν, suspendre), figures magiques que la superstition faisait porter dans la vue de prévenir certaines maladies, ou de les guérir.

PÉRIARQUE, *-rchus*, capitaine lacédémonien, vaincu par Conon à la bataille navale de Cnide, l'an 395 av. J. C. *Diod.*

1. PÉRIBÉE, *-bœa*, fille d'Hipponoüs, ayant été séduite par un prêtre de Mars, attesta vainement à son père que c'était le dieu lui-même qui était amoureux d'elle. Hipponoüs, pour la punir, l'envoya à OEnée, roi de Calydon, qui s'était chargé de la faire mourir. Mais ce prince, qui venait de perdre sa femme Althée et son fils Méléagre, épousa Péribée. Il la rendit mère de Tydée. *Hygin*, *f.* 69.

2. — fille d'Alcathoüs, roi de Mégare. Son père, l'ayant soupçonnée d'avoir eu un commerce avec Télamon, fils du roi d'Epire, donna ordre à un de ses gardes de l'embarquer sur un vaisseau, et de la précipiter dans la mer. Celui-ci, touché de compassion, aima mieux la vendre, et l'envoya pour cela à Salamine, où Télamon reconnut sa maîtresse, l'acheta et l'épousa. Il en eut le fameux Ajax. Après la mort de son père, Péribée réclama les droits de sa naissance, et fit passer la couronne à son fils Ajax. Quelques-uns donnent Péribée pour femme à Thésée. *Paus.*, 1, c. 17 et 42. — *Hyg.*, *f.* 97.

3. — fille d'Eurymédon, roi des géans. Les poètes disent que c'était la plus belle femme de son temps. Elle fut aimée de Neptune, et en eut un fils nommé Nausithoüs. *Hom.*, *Odyss.*, 7, *v.* 56.

4. — femme de Polybe, roi de Corinthe, éleva OEdipe comme son propre fils.

5. — nymphe, fille du fleuve Acessamène et épouse du fleuve Axius, dont elle eut Pélégon. *Il.*, 21, *v.* 141.

6. — épouse d'Icarius et mère de Pénélope, suivant quelques auteurs.

1. PÉRICLÈS, le plus célèbre des administrateurs qui gouvernèrent la république d'Athènes, naquit entre les années 500 et 490 av. J. C., d'une des plus illustres familles d'Athènes. Xantippe, son père, était un des généraux qui vainquirent à Mycale, et sa mère Agariste était fille de ce Clisthène destructeur de la tyrannie des Pisistratides. Il fut élevé avec le plus grand soin, et se distingua également aux écoles des grammairiens, des rhéteurs, des artistes et des philosophes. Zénon d'Elée et surtout Anaxagore cultivèrent ses heureuses dispositions, et, tout en lui communiquant des connaissances théoriques et positives, le formèrent à l'éloquence.

Son inclination le portait plus spécialement à la politique. Cependant il eut la force de différer son début sur la scène publique, afin de se présenter avec tous ses avantages, et passa plusieurs années loin du peuple, dans les camps. Mais, Thémistocle et Aristide étant morts, Cimon étant occupé à des guerres lointaines, Périclès se lança alors dans la carrière. Dès son entrée il éclipsa tous ses rivaux; son éloquence énergique et adroite confondait ses antagonistes. En même temps il proposait des lois qui le rendaient l'idole du peuple. C'est pour se concilier sa faveur qu'il partagea les terres conquises entre les citoyens, accorda des droits de présence à quiconque assistait aux assemblées et aux fêtes publiques, multiplia les jeux, les spectacles, les largesses publiques. L'enthousiasme de la multitude croissait à chacune de ces innovations, et bientôt le jeune ambitieux posséda dans la république un crédit qui ne différait guère du pouvoir d'un monarque. Pour mieux affermir son autorité, il entreprit d'abaisser l'aréopage, dont il n'était pas membre; le peuple, poussé par ses intrigues, bouleversa le gouvernement, ôta au sénat la connaissance des affaires importantes, et ne lui laissa que les plus communes. Enfin, pour se rendre absolu, Périclès fit bannir par l'ostracisme Cimon et Thucydide, ses rivaux, et régna seul à Athènes pendant quinze ans.

Ce règne fut signalé par une foule de prodiges. Des chefs-d'œuvre d'architecture, de sculpture, de peinture se succédaient rapidement. Athènes, la ville la plus puissante de la Grèce, devenait la plus belle et la plus brillante. Les impositions, il est vrai, étaient doublées; mais les peuples alliés et les barbares payaient la presque totalité des augmentations. Une seule fois quelques Athéniens murmurèrent : « Citoyens, leur dit Périclès, si vous l'ordonnez, ce sera à mes frais et non pas aux vôtres que seront élevés ces monumens, pourvu que mon nom seul soit inscrit sur le frontispice; » et par là il se fit tout accorder.

Jaloux en même temps d'un autre genre de succès, il voulait augmenter et la puissance d'Athènes et sa propre gloire dans les combats. Dès l'an 456 av. J.C., il s'était distingué à la bataille de Tanagra. L'année suivante, il ravagea le Péloponèse à la tête d'un corps d'armée athénien. En 453 il fit la guerre aux Sicyoniens, les battit ainsi que leurs alliés, et dicta un traité tout à l'avantage d'Athènes. En 446 il réduisit les Eubéens qui s'étaient révoltés, et les força à rentrer sous le joug.

Au comble de la gloire et de la puissance, Périclès cessa de flatter les caprices de la multitude, écarta les oisifs en les envoyant fonder des colonies, assujétit les soldats à la discipline, n'appela, n'écouta que les hommes utiles, et souvent il résista aux conseils téméraires, mais brillans de ses adulateurs. On voulait qu'il allât attaquer des contrées lointaines, l'Egypte, Carthage, la Sicile, l'Etrurie; il le refusa. Cependant il fit déclarer la guerre aux Samiens, qui s'étaient révoltés (441 av. J. C.), et prit Samos après neuf mois de siége. Sa puissance subsista encore long-temps après cette guerre; mais enfin vers l'an 432 elle tomba en décadence. Il avait à rendre au peuple des comptes qui l'embarrassaient. « Cherchez, lui dit Alcibiade, le moyen de ne pas les rendre. » Périclès suivit ce conseil, et pour se tirer d'affaire, il fit décréter la malheureuse guerre du Péloponèse. Mais ses adversaires le poursuivaient sourdement, et n'osant l'attaquer en personne, attaquaient ses amis les plus chers. Aspasie, Anaxa-

gore furent accusés d'impiété et de corruption. Lui-même enfin allait être appelé devant les tribunaux quand l'approche des troupes lacédémoniennes força Athènes d'implorer son secours. Ses mesures, sa constance à ne point combattre et à laisser dévaster, ravager l'Attique, sauvèrent sa patrie. L'armée spartiate, privée de vivres, s'éloigna. Mais on l'accusa de lâcheté : une peste qui survint mit le comble au mécontentement. Il fut dépouillé de la charge de général, et fut même condamné à une amende de quinze talens, selon les uns, et de cinquante, selon d'autres. Mais les Athéniens, se repentant bientôt des mauvais traitemens qu'ils lui avaient fait éprouver, désirèrent ardemment de le revoir dans les assemblées. Périclès se tenait alors renfermé dans sa maison, accablé de douleur par la perte qu'il venait de faire de tous ses enfans, enlevés par la peste. Alcibiade et tous ses amis lui persuadèrent de sortir, et de se montrer. Les Athéniens lui demandèrent pardon de leur ingratitude, et Périclès, touché de leur prières, reprit les rênes du gouvernement. Peu de temps après il tomba malade de la peste. Comme il était à l'extrémité, et sur le point de rendre le dernier soupir, ses amis s'entretenaient dans sa chambre de son propre mérite et parlaient de ses exploits et de ses victoires, ne croyant pas être entendus du malade, qui paraissait avoir perdu connaissance. Périclès, qui n'avait pas perdu un seul mot de leurs discours, rompant tout à coup le silence, « Je m'étonne, leur dit-il, que vous conserviez si bien dans votre mémoire, et que vous louiez des choses qui me sont communes avec tant d'autres généraux, pendant que vous oubliez ce qu'il y a de plus grand dans ma vie, et de plus glorieux pour moi ! C'est que je n'ai jamais fait prendre le deuil à aucun citoyen. » Périclès mourut l'an 429 av. J. C.

Grand amiral, excellent capitaine, ministre d'état, habile financier, orateur sublime et souple, il réunissait en lui presque tous les genres de mérite qui font les grands hommes. On le surnomma Olympien, à cause de la force de son éloquence, par laquelle il ressemblait au Jupiter de l'Olympe. Sa contenance était ferme et assurée, son geste plein de modestie, et sa voix insinuante et douce. Il entraînait tous ceux qui l'écoutaient Les poètes disent que la déesse de la persuasion résidait sur ses lèvres. Lors de l'accusation dirigée contre Aspasie, il prit la parole pour la défendre ; mais les larmes étouffèrent sa voix, et les juges attendris prononcèrent l'absolution au même instant. « Je le renverse en luttant, disait Thucydide, l'un de ses rivaux ; mais lorsqu'il est à terre, il prouve aux spectateurs qu'il n'est pas tombé, et les spectateurs le croient. » C'est principalement par son talent pour l'éloquence qu'il fut pendant près de quarante ans monarque d'une république. Athènes, pendant son administration, devint la plus belle ville du monde.

La gloire de Périclès serait sans tache, s'il n'avait pas le premier enivré ses concitoyens de spectacles et de fêtes, et s'il ne leur avait pas donné des vices afin de les mieux gouverner, en sorte que la simplicité des mœurs anciennes disparut, et que le goût du luxe en prit la place. On cite quelques sentences de Périclès. Toutes les fois qu'il prenait le commandement, il faisait cette réflexion, qu'il allait commander à des hommes libres, à des Grecs, à des Athéniens. Le poète Sophocle, son collègue, s'étant écrié à la vue d'une femme célèbre par sa beauté : Ah ! qu'elle est belle ! Il faut, lui dit Périclès, qu'un magistrat ait non seulement les mains pures, mais aussi la langue et les yeux. Cette réponse ne s'accorde guère avec sa passion pour la célèbre Aspasie. Il avait répudié pour elle une femme dont il avait deux enfans, et, ce dont l'histoire ancienne présente si peu d'exemples, il se laissa influencer par elle dans l'administration des affaires publiques. Ce fut, dit-on, à sa prière qu'il entreprit la guerre contre Samos : cependant Thucydide n'en dit rien ; mais certainement ce fut en partie d'après ses vœux qu'il donna un développement aussi étendu aux arts, au faste et aux fêtes somptueuses qui absorbaient les revenus d'Athènes. *Thucyd.* — *Xénoph.* — *Cic.*, *Orat.*, 3. — *Plut.*, *V. de Péricl.* — *Paus.*, 1, *c.* 25. — *Quintil.*, 12, *c.* 9. — *Elien*, *H. Div.*, 4, *c.* 10. — *Just.*, 3, *c.* 6, 7.

2. — fils du grand Périclès, était un de ceux qui commandaient l'armée athénienne contre Callicratidas, général des Lacédémoniens, aux Arginuses, l'an 405 av. J. C. Il s'y couvrit de gloire ; mais, ayant négligé de faire inhumer ceux qui avaient été tués à la bataille, ce qui passait pour un grand crime à Athènes, il fut condamné à avoir la tête tranchée avec tous ses collègues. Ce Périclès était un fils naturel, et ne portait pas d'abord le nom de son père ; mais Périclès, s'étant vu enlever tous ses enfans, obtint du peuple la permission de laisser son nom et ses biens à ce fils naturel. *Xénoph.*, — *Plut.*

3. — Athénien, contemporain et ami de Phocion. *Plut.*, *Phoc.*

PÉRICLITE, *-tus*, ancien musicien, originaire de Lesbos, vivait neuf siècles av. J. C.

1. PÉRICLYMÈNE, *-menus*, le plus jeune des douze fils de Nélée et de Chloris. Il avait reçu de Neptune, son aïeul, le pouvoir de revêtir diverses formes. Afin d'éviter les coups d'Hercule, il se changea tour-à-tour en mouche, en fourmi, en abeille, en serpent. Vaincu à chaque métamorphose, il crut enfin se soustraire plus facilement à la mort en se transformant en aigle ; mais Hercule le tua en l'air d'un coup de flèche. Périclymène avait fait partie de l'expédition des Argonautes. *Odyss.*, 11, *v.* 285. — *Métam.*, 12, *c.* 13, *v.* 556. — *Paus.* — *Apollod.*

2. — fils de Neptune, tua Parthénopée, un des sept chefs qui mirent le siége devant Thèbes.

3. — *-mène*, fille de Minyas et de Clitodora. Philacus eut d'elle un fils nommé Iphiclus.

PÉRICTIONE, Athénienne d'une grande beauté, mère du philosophe Platon, qu'elle eut d'Ariston. Les Grecs, amis du merveilleux, racontèrent mille fables sur le compte de la mère de Platon. Selon les uns, Apollon, épris de ses charmes, eut avec Périctione un commerce clandestin, et Platon en fut le fruit. Selon les autres, un spectre vint pendant la nuit se reposer sur elle, et elle devint enceinte sans cesser d'être vierge. *Suid.* — *Diog. Laër.* — *Paus.*

PÉRIDIE, *-dia*, femme thébaine, mère d'un guerrier qui fut tué par Turnus dans la guerre des Rutules. *En.*, 12, *v.* 515.

PÉRIÉGÈTE (Denys le). V. Denys, n° 9.

PÉRIÉGÈTES, *-tæ* (περὶ, autour ; ἡγοῦμαι, conduire), ministres du temple de Delphes, qui servaient à la fois de guides et d'interprètes.

1. PÉRIÈRES, septième fils d'Eole, ou, selon d'autres, fils de Cynortas, épousa Gorgophone, fille de Persée, et en eut deux fils Apharée et Leucippe. Il régna en Messénie après Polycaon. *Paus* — *Apoll.*

2. — écuyer de Ménèce, blessa le roi des Minyens, Clymène, et fut la cause que le fils de ce prince, Erginus, imposa aux Thébains un tribut annuel.

3. — père de Borus, qui épousa Polydore, fille de Pélée *Iliade*, 16, *v.* 177.

PÉRIGONE, fille de Sinnis, brigand fameux tué par Thésée. Ce héros, charmé de la beauté de sa

captive, l'épousa, et en eut un fils nommé Ménalippe. Il la maria ensuite à Dionée, fils d'Eurytus, et roi d'OEchalie. Périctione eut de ce second époux Ioxus, chef des Ioxides, peuple de Carie, chez qui se maintint la coutume de rendre une espèce d'hommage aux roseaux parce qu'ils avaient caché Périgone tremblante, lors du meurtre de son père. *Plut*, — *Paus.*, 10, *c.* 25.

PERIGRINITAS (*peregrinus*, étranger), état de l'homme que l'on avait dépouillé du titre de citoyen romain et réduit à la condition d'étranger. Celui qui prenait le titre de citoyen romain sans l'avoir effectivement était censé *reus peregrinitatis*, et quand son crime était constaté, il était vendu comme esclave. *Suét.*

1. **PÉRILAS**, *-laüs*, *myth.*, fils d'Icare et de Péribée, se porta accusateur d'Oreste devant l'aréopage. On conjecture que c'est là le sujet d'une pièce de Sophocle, dont nous ne connaissons que le titre, *Périlas*.

2. — fils d'Ancée et de Samis, fille du Scamandre.

1. **PÉRILAS**, *-laüs*, *hist.*, tyran d'Argos, du temps duquel on voyait encore dans cette ville la tour d'airain dans laquelle Danaé avait été enfermée par son père. *Paus.*

2. — lieutenant de Philippe, père d'Alexandre, contribua à soumettre la Mégaride à la domination macédonienne. C'est sans doute le même qu'Aridée envoya à Perdiccas, après la mort d'Alexandre, pour lui faire mettre bas les armes. *Q. C.*, 1, *c.* 5; 10, *c.* 8.

PÉRILÉE, *-lea*, fille d'Icare et de Péribée, et sœur de Périlas.

PÉRILLE, *-lus*, artiste athénien qui fit pour Phalaris le fameux taureau d'airain connu sous le nom de taureau de Phalaris. Il fut le premier sur qui le tyran exerça ce nouveau genre de supplice. *Pline*, 34, c. 8. — *Ov.*, *Art d'aim.*, 1, *v.* 653. — *Val. Max.*, 9, *c.* 2. V. PHALARIS.

PERILLIUS, jurisconsulte du temps d'Horace, s'abaissait au métier d'usurier. *Hor.*, 2, *Sat.* 3, *v.* 75.

PÉRIME, *-mus*, fils de Mégas, un des capitaines troyens tués par Patrocle. *Iliade*, 16, *v.* 695.

1. **PÉRIMÈDE**, *-da*, cinquième fille d'Eole, épousa Achéloüs, dont elle eut Hippodamus et Orestée.

2. — sœur d'Amphitryon, épousa Licymnius, qui la rendit mère d'OEonus.

3. — fille d'OEonus, mariée à Phénix, dont elle eut deux filles, Europe et Astypalée. *Paus.*

4. — fille d'Eurysthée, tuée par les Athéniens.

5. — magicienne célèbre. *Théocr.*, *Id.* 2.

1. **PÉRIMÉDÈS**, centaure, tué aux noces de Pirithoüs.

2. — père de Schédius, capitaine des Phocéens au siége de Troie. *Iliade*, 15, *v.* 515.

3. — compagnon d'Ulysse, descendit avec lui aux enfers. *Odyss.*, 11, *v.* 23.

1. **PÉRIMÈLE**, *-la*, fille d'Hippodamus, s'étant laissée séduire par le fleuve Achéloüs, son père la fit jeter dans la mer; mais, à la prière de son amant, Neptune la métamorphosa en une île qui porte le nom de Périmèle. C'est une des cinq Echinades, qui se trouvent vis-à-vis de l'embouchure de l'Achéloüs. *Métam.*, 8, *v.* 690.

2. — fille d'Amythaon, fut aimée d'Antion, père de Périphas, qui la rendit mère d'Ixion.

3. — fille d'Admète, qu'Argus rendit mère de Magnès, qui donna son nom à la Magnésie.

1. **PERINA**, Egyptienne, qui la première représenta en broderie Minerve assise, d'où vint la coutume de donner cette attitude aux statues de Minerve. La déesse elle-même en fut surnommée *Perina*.

2. — surnom de Minerve assise, ainsi appelée d'une brodeuse égyptienne, qui la première la représenta dans cette attitude. V. PERINA, n°. 1.

PÉRINTHE, *-thus* (*Erekli*), primitivement HÉRACLÉE ou MYGDONIE (*Pérouse*), v. de la Thrace, au S. E., sur la Propontide, près de Byzance, à peu de distance à l'E. du fleuve Bithyas. Cette ville était alliée des Athéniens et soutint un long siége contre Philippe. C'est là que se retira Alcibiade exilé. *Hérod.*, 4, c 90; 5, *c.* 1, 2. — *Paus.*, 1, *c.* 29. — *C. Nép.*, *Alc.*, *c.* 7. — *T. L.*, 33, *c.* 30. — *Tac.*, *Ann.*, 2, *c.* 54. — *Ptol*, 3, *c.* 11. *Pline*, 4, *c.* 11.

PÉRIPATÉTICIENS, *-ci*, nom donné aux philosophes de l'école d'Aristote, soit parce que ce philosophe donnait ses leçons en se promenant (περιπατῶν), soit parce que l'auditoire se trouvait dans les salles (περιπατοῖς) du Lycée. Pour la doctrine des péripatéticiens, V. ARISTOTE.

Les successeurs d'Aristote dans l'enseignement du péripatétisme, au Lycée, sont, en suivant l'ordre des temps: Théophraste, son disciple favori, Straton, Lycon de la Troade, Hiéronyme de Rhodes, Ariston de Céos, Critolaüs de Phasélie, Diodore de Tyr. Après celui-ci, qui est le septième successeur d'Aristote, on ne connaît qu'Aristonicus de Rhodes, qui est le onzième, et qui restaura les livres d'Aristote récemment retrouvés et en répandit la connaissance à Rome. *Cic.*, *Acad.*, 2.

Le péripatétisme fut introduit de bonne heure à Alexandrie par Démétrius de Phalère, un des disciples les plus distingués d'Aristote, et par Straton; les péripatéticiens occupèrent une place au Musée.

Enfin cette doctrine se répandit dans tout l'empire romain, vers le temps d'Auguste et de ses successeurs, et eut partout des partisans et des commentateurs distingués: Nicolas de Damas, Ammonius d'Alexandrie, Alexandre d'Aphrodisie, Adraste d'Aphrodisie, Alexandre d'Eges, etc.

Le triomphe du christianisme et la domination du platonisme et du néoplatonisme firent quelque temps négliger le péripatétisme; mais vers la fin du 3e siècle il reprit faveur. Une chaire fut créée à Alexandrie pour cet enseignement par Anatolius, évêque de Laodicée, qui entreprit de réconcilier Aristote avec Platon en présentant la doctrine du premier comme l'introduction à celle du second. Cette considération conquit dans les siècles suivans un grand nombre de partisans au péripatétisme. Claudien Mamert, Boëce et Cassiodore furent les plus célèbres. Enfin, lorsque Justinien eut fermé toutes les écoles, le péripatétisme seul fut respecté, parce qu'on regardait la logique d'Aristote comme un instrument indispensable de la théologie. Vers le même temps il fut porté chez les Arabes par Philoponus. Enfin il fut le seul enseignement qui se soit conservé au milieu des ténèbres du moyen âge, et il domina exclusivement jusqu'à la renaissance des lettres.

PÉRIPATÉTISME. V. PÉRIPATÉTICIENS et ARISTOTE.

PÉRIPHALLIQUES, *-ca* (περί, autour, et φάλλος, *phallus*), fêtes infâmes, plus connues sous le nom de Phalliques.

1. **PÉRIPHAS**, roi d'Athènes (vers 1558 av. J.-C.), antérieur, dit-on, à Cécrops, se fit tellement aimer de ses sujets qu'ils l'adorèrent de son vivant comme un dieu sous le nom de Jupiter Conservateur. Jupiter, jaloux des honneurs que la foule lui rendait, voulait d'un coup de foudre le précipiter au fond du Tartare; mais, vaincu par les prières d'Apollon, il se contenta de le métamorphoser en aigle; il en fit même son oiseau favori, et voulut qu'il fût gardien

et porteur de la foudre. La reine souhaita d'avoir le sort de son époux, et subit la même métamorphose.

2. — Lapithe, vainqueur du centaure Pyrète. *Métam.*, 12, *c.* 11, *v.* 449.

3. — un des fils d'Egyptus, mari d'Actée *Apollod.*, 1, *c.* 1.

4. — fils d'OEnée, tué dans un combat contre les Curcs.

5. — Troyen, fils d'Epytus, servait de héraut au siége de Troie. Virgile le fait gouverneur du jeune Ascagne. *Il.*, 17, *v.* 319. — *En.*, 5, *v.* 545.

6. — fils d'Ochésius, le plus brave des capitaines étoliens, fut tué par Mars au siège de Troie. *Il*, 5, *v.* 284. — *En.*, 2, *v.* 476.

PÉRIPHATES. V. PERIPHÉTÈS.

PÉRIPHÊME, *-emus*, héros sur la tombe duquel Solon, étant à Salamine, immola des victimes par ordre de l'oracle. *Plut.*

1. PÉRIPHÉTÈS, géant célèbre, fils de Vulcain et d'Anticlée. Armé d'une massue qui ne le quittait jamais, ce qui lui fit donner le surnom de *Corynétis* (κορύνη, massue), il s'était cantonné dans une montagne de l'Epidaurie, d'où il attaquait et tuait les passans. Thésée le vainquit, et, lui ayant donné la mort, s'empara de sa massue, qu'il porta toujours depuis comme un monument de sa victoire. *Plut.*, *Hyg.*, *f.* 38. — *Diod.*, 5.

2. — Troyen qui fut tué par Teucer, fils de Télamon. *Il.*, 14, *v.* 515.

3. — fils de Coprée, capitaine mycénien, périt sous les coups d'Hector au siége de Troie.

PERIPOLIUM, v. de la Grèce, dans la Locride, sur les bords du fleuve Halex. *Thucyd.*

PÉRIPOLTAS, devin fameux, qui mena de Thessalie en Béotie le roi Opheltas et son peuple.

PÉRIPORPHYRE, *-ra* (περὶ, autour; πορφυρὰ, pourpre), nom donné par les Grecs à la robe prétexte, parce qu'elle était garnie de bandes de pourpre.

PÉRIRRHANTHÈRE, *-rium* (περὶ, autour; ῥαίνω, arroser), nom du vase dans lequel était contenue l'eau lustrale.

PÉRISABORAS (*Périsabour* ou *Aubor*), v. de la Babylonie, au N. O., près des confins de la Mésopotamie, sur l'Euphrate, à quelque distance S. E. de Cunaxa.

PERISADE, *Parisades*. V. PARYSADE.

PÉRISCHOENISMA (περὶ, autour; σχοῖνος, cordage), petite étendue de terrein au milieu de la place du Pnyx à Athènes, était ainsi nommée parce qu'on l'avait entourée de cordages pour empêcher que la foule n'importunât les juges dans leur tribunal ou les orateurs à la tribune.

PÉRISCYLACISME, *-mus* (περὶ, autour; σκύλαξ, petit chien), sorte de purification usitée chez les Grecs, et qui consistait à immoler devant l'autel de Proserpine de petits chiens qu'auparavant on avait portés autour de la personne qu'on voulait purifier. *Plut.*

PÉRISTÈRE, *-era* (περιστερὰ, colombe), nymphe de la suite de Vénus. L'Amour avait un jour gagé avec Vénus qu'il cueillerait plus de fleurs qu'elle en une heure. La nymphe Péristère se joignit à la déesse, pour l'aider, ce qui fit perdre Cupidon. Le dieu en fut si piqué qu'il la métamorphosa en colombe.

PÉRISTHÈNE, *-nus*, un des fils d'Egyptus, tué par son épouse Electre. *Apollod.*, 1, *c.* 1.

PÉRITANE, *-nus*, Arcadien qui obtint les faveurs d'Hélène, après son enlèvement. Pâris jaloux le fit mutiler. *Plut.*

PÉRITAS, chien fameux en l'honneur duquel Alexandre le Grand bâtit une ville. *Plut.*

PÉRITHÈDES, *-thœda*, village d'Attique, qui appartenait à la tribu OEnéide. *Plut.*

PERITIUS, un des mois de l'année macédonienne, répondait successivement à tous les mois de l'année athénienne, dans une espace de 32 ans.

PERITONIUM, ville de l'Egypte septentrionale, sur l'une des branches occidentales du Nil, était regardée comme la clef du pays. Antoine fut défait près de là par C. Gallus, général d'Auguste. C'est sans doute la même que Parétonium. V. ce mot.

PERIUS, un des fils d'Egyptus, mari d'Hyale.

PERMESSE, *-ssus*, *myth.*, fils d'Aganippide, donna son nom à un fleuve de Béotie.

PERMESSE, *-ssus*, *geog.* (*Panitza*), fleuve de Béotie, qui prend sa source au S. O.. dans les monts Hélicon, traverse le pays des Haliartiens, et tombe dans le lac Copaïs. Ce fleuve était consacré à Apollon et aux Muses. *Virg.*, *Egl.*, 6, *v.* 64 — *Propert.*, *él.* 8. — *Strab.*, 8. — *Paus.*

PERMESSIDES, surnom des Muses, à cause des sources du Permesse, qui leur étaient consacrées.

PERNISIACUM (*Breuschon*), v. de la Germanie 2ᵉ, en baissant vers le Midi, chez les Tongres, au S. O. de Tungri, à la source d'une petite rivière, qui se jette dans la Meuse.

PÉRO ou PÉRONE, *myth.*, fille de Nélée, roi de Pylos, et de Chloris. Tous les princes voisins, épris de ses charmes, la demandèrent en mariage; mais son père ne voulut la promettre qu'à celui qui lui amènerait les bœufs d'Iphiclus. Le devin Mélampe fut le seul qui osa l'entreprendre, et, ayant réussi, il fit épouser Péro à son frère Bias, en faveur duquel il avait tenté cette action périlleuse. *Odyss*, 11, *v.* 286.—*Paus.*, 4, *v.* 36 —*Prop*, *él.* 2, *v.* 17.

PÉRO, *hist.*, fille d'un certain Cimon, se rendit célèbre par sa piété filiale. Son père ayant été condamné à mourir de faim, elle le nourrit de son lait dans sa prison *Val. Max.*, 5, *c.* 4.

PÉRO, *archéol.*, chaussure rustique, faite de peaux de bêtes non préparées.

PÉROÉ, *myth.*, nymphe, fille du fleuve Asope, donna son nom à une fontaine de Béotie. *Paus.*, 9, *c.* 4.

PÉROÉ, *géog.*, fontaine de Grèce, dans la Béotie, au S. de Thèbes, et au N. de Platée. *Paus.*, 9, *c.* 4.

PÉROLLA, fils de Pacuvius Calavius, voulait poignarder Annibal. Il confia son dessein à son père, dont les larmes et les supplications le firent renoncer à l'assassinat qu'il méditait. *T. L.*, 23, *c.* 8 et 9.

PERORSES, *-rsi*, peuples de l'Afrique intérieure, voisins des Pharusii, au S. des Gétules Dahes.

PÉROUSE, *-rusia* (*Pérouse*), v. de l'Etrurie, vers l'Orient, à peu de distance à l'O. des frontières de l'Ombrie et des bords du Tibre. C'était une des douze villes principales de l'ancienne Etrurie ou Toscane, qui furent fondées par les Pélasges Tyrrhéniens. Lucius Antoine, frère du triumvir, y soutint un siége célèbre, d'abord contre les lieutenans d'Octave, ensuite contre Octave lui-même (41 et 40 av. J. C.). Enfin il fut forcé de se rendre, les Pérusins furent faits prisonniers ou passés au fil de l'épée, et la ville pillée et réduite en cendres. Octave devenu empereur la releva, et elle redevint florissante en peu de temps. *T. L.*, 9, *c.* 37, 40; 10, *c.* 30, 31, 37; 23, *c.* 17; 28, *c.* 45.— *Vel. Pat.*, 2, *c.* 74. — *Just.*, 20, *c.* 1. — *Ptol.*, 3, *c.* 1. — *Strab.*, 5. — *Den. d'H.*, 96. — *Luc*, *Phars.*, 1, *v.* 41.

1. PERPENNA (M.), consul 130 ans av. J. C. battit Aristonicus en Asie, et le fit prisonnier. *T.*

L., 44, *c.* 27, 32. — *Vel. Pat.*, 2, *c.* 4. — *Tac.*, *Ann.*, 3, *c.* 62. — *Just.*, 36, *c.* 4.

2. — (M.) Censorinus, Grec célèbre, qui, malgré son titre d'étranger, parvint au consulat 92 ans av. J. C. et à la censure six ans après. Il mourut âgé de 98 ans. *Corn. Nép.*, *Cat.*, *c.* 1. — *Val. Max.*, 8, *c.* 14

3. — (M.) Vento, proscrit par Sylla, passa en Espagne, où il devint un des lieutenans de Sertorius. Irrité de ne jouer qu'un rôle secondaire près de ce grand général, il l'assassina dans un festin, et ensuite se mit à la tête des soldats qu'il commandait. Mais Pompée le vainquit, et le fit mourir. *Plut.*, *Sert.* — *Vell. Paterc.*, 2, *c.* 30.

4. — (Hostilius Licinianus), fut salué empereur par ses soldats l'an 250; mais il mourut de la peste peu de temps après son élection.

PERPÉRÈNE, *-na*, lieu de la Troade, sur le mont Ida, où Pâris jugea les trois déesses. *Strab.*, 5.

PERRANTHUS, montagne d'Epire, proche d'Ambracie. *T. L.*, 38, *c.* 53.

PERRÉ, petite v. de la Comagène, dans la Syrie, à peu de distance au N. de l'Euphrate.

PERRHÈBES, habitans de la Perrhébie. V. ce mot.

1. PERRHÉBIE, *-rabia*, contrée de la Thessalie, située sur les bords du Pénée, entre la ville d'Atrax et la vallée de Tempé. Ce pays fut habité par les Lapithes, avant leur défaite par les Centaures. *T. L.*, 31, *c.* 41; 32, *c.* 15; 33, *c.* 34; 36, *c.* 33; 39, *c.* 34. — *Il.*, 2, *v.* 247. — *Prop.*, 2, *él.* 5, *v.* 33. — *Strab.*, 9.

2. — petite contrée d'Etolie, vers le N. E., ainsi nommée des Perrhèbes, qui vinrent s'y établir, quand ils eurent été chassés de la Thessalie par les Lapithes. V. Perrhébie, n° 1.

PERRHIDES, *-dæ*, peuples qui faisaient partie de la tribu antiochide, après avoir été de la tribu antide.

PERSAGADE, v. d'Asie, la même que Pasagarde. *Q. C.*, 5, *c.* 6.

PERSE, *hist*, *Aulus Persius Flaccus*, célèbre poète latin, naquit, selon les uns, à Volaterre en Étrurie, selon les autres, à Tigulia dans la Ligurie, l'an 34 de J.C., d'une famille de chevaliers ancienne et illustre. Après avoir commencé ses études dans sa patrie, Perse fut à l'âge de 12 ans envoyé à Rome et confié au grammairien Rhemnius Palémon et au rhéteur Virginius Flaccus. Quatre ans après il commença à fréquenter les leçons du stoïcien Annæus Cornutus, qui eut pour lui la tendresse d'un père. Ce fut à cette même époque qu'il se lia de l'amitié la plus tendre avec deux jeunes poètes, qui devinrent célèbres, Lucain et Césius Bassus. Il connut aussi Sénèque; mais il ne goûta point son genre d'esprit. Pætus Thrasea, que Tacite appelle la vertu même, eut pour lui beaucoup d'estime et d'amitié. Perse le méritait par la pureté et l'austérité de ses mœurs, par l'aménité et la douceur de son caractère. Il mourut de maladie, l'an 62 de J. C., âgé de 28 ans. Il laissa une fortune considérable et une bibliothèque qui contenait 700 volumes, nombre très considérable pour cette époque. Cornutus, auquel il l'avait léguée avec une grande partie de sa succession, ne prit que les livres, et laissa l'argent aux sœurs de Perse.

Soigneux de la réputation de son élève, Cornutus conseilla à la mère du poète de détruire tous les ouvrages de sa jeunesse, à l'exception de son livre de Satires. En effet tous les essais de ses premières années furent anéantis, et les satires seules furent publiées par les soins de Césius Bassus. Elles ne formaient alors qu'un seul morceau, sans divisions; mais les grammairiens des siècles postérieurs le partagèrent en sept poèmes plus courts, dont six portent le titre de satires, et un celui de préface ou prologue.

Dans ses compositions satiriques, Perse n'a pas, comme le fit depuis Juvénal, cherché à peindre et à flétrir la hideuse corruption d'un siècle où tous les crimes, toutes les bassesses se réunissaient. Ce sont moins des critiques sévères et véhémentes des mœurs du jour que des dissertations sur la vertu et la sagesse. On sent que Perse, renfermé dans un cercle d'amis choisis et livré tout entier à la méditation des principes du stoïcisme, n'a point vu le monde, ses travers, ses vices, ses ridicules et ses horreurs. S'il attaque Néron, ce n'est que comme mauvais poète.

On trouve dans ses satires une foule de vers spirituels; d'heureuses expressions, quelquefois même des tirades éloquentes et sublimes. Un autre mérite de Perse, c'est la concision; chez lui point de mots inutiles, point de phrases étrangères au sujet; mais cette qualité dégénère le plus souvent en affectation, et la multiplicité des tours elliptiques et des métaphores hardies répandent presque à chaque ligne une grande obscurité. Un grand nombre d'auteurs ont prétendu que Perse avait été obscur à dessein, afin de ne point irriter la cruauté de Néron, dont il osait, dans sa première satire, railler le talent poétique, et même parodier les vers. On cite en effet comme étant de Néron ces vers :

Torva Mimalloneis implérunt cornua bombis, etc. *Quintil.*, 10, *c.* 1. — *Dion Cassius.*

La meilleure édition de Perse est celle de Casaubon, Londres, 1647. Perse a été traduit plusieurs fois en français; une des traductions les plus récentes est celle de Sélis, Paris, 1776. Il fait partie de la collection de M. Lemaire.

Perse, *-sia*, *géog.*, ce nom désigne à la fois un vaste empire qui embrassa presque toute l'Asie et une petite province de l'Asie, qui seule dans l'origine s'appelait Perse, et dont le nom s'étendit ensuite aux pays que conquirent ses rois.

1. Perse proprement dite ou Perside, *Persia* ou *Persis*, contrée d'Asie, bornée au N. par la Médie, au S. par le golfe Persique, à l'O. par la Babylonie et la Susiane, et à l'E. par la Carmanie. Cette province fut le berceau de cette immense et fameuse monarchie qui porta aussi le nom de Perse, et dont la Perse proprement dite ne fut plus qu'une province. Il faut remarquer cependant que l'on emploie plus souvent le nom de Perse, *Persia*, pour le royaume, et de Perside, *Persis*, pour la province. (V. n° 2.)

2. — grand empire d'Asie, qui s'étendait de l'O. à l'E., depuis l'Hellespont jusqu'à l'Indus, et avait 2800 milles de longueur, du S. au N., depuis le Pont jusqu'aux côtes d'Arabie, dans un espace de 2000 milles de largeur. Ce fut sous Cyrus, vers l'an 559 av. J. C., que se forma cette immense monarchie. (V. Empire des Perses.) L'Ecriture sainte donne à ce pays les noms de Paras et d'Elam, et les païens le désignent souvent sous celui d'Achéménie parce que la famille royale était celle des Achéménides.

La Perse dans sa plus grande étendue comprenait dix-huit provinces principales, l'Asie mineure, la Syrie, l'Arménie, la Babylonie et l'Assyrie, la Chaldée, la Perside, la Drangiane, la Susiane, la Parétacène, la Carmanie, la Gédrosie, la Paropamisade, l'Arachosie, la Parthie ou Parthiène, la Bactriane, la Sogdiane, l'Hyrcanie et l'Albanie. (V chacun de ses noms) *Hérod.*, 1, *c.* 125; 5, *c.* 1; 7, *c.* 1; 8, *c.* 52; 9, *c.* 1. — *Q. C.*, 4, *c.* 14; 5, *c.* 3, etc. — *Xénoph.*, *Cyrop.* — *Strab.*

c. 15. — *Ptol.*, 6, c. 4. — *Plut.*, *Artax. et Alex.* Pour les coutumes et l'histoire des Perses, V. PERSES et EMPIRE DES PERSES).

PERSÉE, *-seus*, *myth.*, un des plus anciens héros de la mythologie, était fils de Jupiter et de Danaé. Acrisius, père de cette princesse, averti par l'oracle qu'il périrait de la main de son petit-fils, enferma sa fille dans une tour d'airain, afin de l'empêcher de devenir mère. Malgré cette précaution, Danaé fut séduite par Jupiter, métamorphosé en pluie d'or, et donna le jour à Persée. Acrisius, l'ayant appris, mit la mère et l'enfant dans une nacelle demi-brisée, et les exposa à la merci des flots. La nacelle ayant été poussée par les vents sur les côtes de l'île de Sériphe, une des Cyclades, un pêcheur, nommé Dyctis, sauva Danaé et son fils, et les présenta à Polydecte, roi de l'île, qui les accueillit avec humanité, donna au jeune enfant le nom d'Eurymédon, et le fit élever par les prêtres de Minerve. Dans la suite Polydecte devint amoureux de Danaé; mais, comme il craignait que son fils déjà grand ne fût un obstacle à sa passion, il résolut de l'éloigner. Il invita tous ses courtisans à un grand festin, ordonnant à chacun d'eux de lui faire présent d'un beau cheval. Il espérait que Persée, se voyant dans l'impuissance de lui faire ce présent, prendrait de lui-même le parti de s'éloigner de sa cour. Le fils de Danaé, qui voulait se signaler par quelque action d'éclat, dit au roi, que, puisqu'il ne pouvait lui offrir un cheval, il lui apporterait la tête de Méduse, la seule des Gorgones qui fût mortelle. Polydecte applaudit à son courage, dans l'espérance qu'il périrait dans cette entreprise. Mais les dieux, touchés de l'innocence de Persée, lui accordèrent leur protection. Pluton lui prêta son casque, qui avait la vertu de rendre invisible celui qui le portait; Minerve lui apporta son bouclier, et Mercure lui donna ses ailes, ses talonnières et une épée de diamant appelée *Herpé*. Selon quelques auteurs, ce fut de Vulcain, et non de Mercure, que Persée reçut ce dernier présent.

Le jeune héros, muni de ces armes, prit son essor à travers les airs. Il alla chez les Graïes, sœurs des Gorgones, qui, comme ces dernières, n'avaient entre elles qu'un œil et une dent, qu'elles se prêtaient tour à tour. Les sœurs des Gorgones étaient au nombre de trois, selon Eschyle et Apollodore, et de deux, selon Ovide et Hésiode. Par le secours du casque de Pluton, qui le dérobait à tous les regards, Persée leur enleva leur œil et leur dent, et ne les leur rendit que lorsqu'elles lui eurent appris en quel lieu les Gorgones faisaient leur résidence. Il dirigea aussitôt sa course vers le pays des Gorgones, qu'Hésiode et Apollodore placent au-delà de l'Océan occidental, Ovide et Lucain dans la Libye, et Eschyle dans les déserts de la Scythie asiatique. Il les trouva endormies. Comme il savait que s'il portait ses regards sur elles, il serait aussitôt changé en pierre, il tint continuellement les yeux fixés sur son bouclier, dans lequel les objets venaient se peindre comme dans un miroir. Encouragé par Minerve, il s'approcha de Méduse, et lui coupa la tête d'un seul coup. Les autres Gorgones, réveillées par le bruit, voulurent venger la mort de leur sœur; mais Persée se déroba à leurs regards, par le moyen du casque de Pluton, et prit son essor dans les airs. Du sang qui coula de la tête de Méduse naquirent ces innombrables serpens qui infestent les déserts de la Libye. De ce sang naquirent aussi Chrysaor, et le cheval Pégase, qui s'éleva aussitôt dans les airs, et vint s'abattre sur le mont Hélicon, où il devint le favori des Muses.

Après cet exploit, Persée, traversant la vaste étendue des airs, arriva à l'entrée de la nuit dans la Mauritanie, où régnait Atlas. Il lui demanda l'hospitalité, s'annonçant comme fils de Jupiter; mais Atlas, averti par l'oracle de se tenir en garde contre un fils de Jupiter, refusa de le recevoir. Il en fut puni sur l'heure; la tête de Méduse, que Persée lui montra, le pétrifia, et le changea en ces énormes montagnes qui portent encore aujourd'hui son nom. Le lendemain Persée continua son voyage.

Arrivé sur les côtes de l'Ethiopie, il vit Andromède exposée toute nue sur un rocher, et prête à devenir la proie d'un monstre marin. Touché de son sort déplorable, il offrit à Céphée de la délivrer, à condition que ce prince la lui donnerait en mariage. Céphée y ayant consenti, Persée s'éleva aussitôt dans les airs, fondit sur le monstre au moment où il allait dévorer la victime, et le tua. Cette délivrance inespérée ramena la joie à la cour de Céphée, et Persée épousa Andromède. Mais son bonheur ne fut pas exempt de trouble. Phinée, frère de Céphée, qui aimait depuis long-temps Andromède, entra dans le palais avec des hommes armés, et voulut enlever sa nièce. Le père et la mère de la jeune princesse s'opposèrent en vain à cette violence. Persée aurait succombé à la fureur de son rival, s'il n'avait eu recours à la tête de Méduse. Il la montra à Phinée et à ses compagnons, qui furent aussitôt changés en pierre. Céphée et les partisans de Persée, qui connaissaient le charme attaché à la tête de Méduse, ne partagèrent point le sort de Phinée.

Persée arriva enfin dans l'île de Sériphe, se disposant à offrir à Polydecte le présent qu'il lui avait promis; mais au moment où il aborda, il vit Danaé, sa mère, qui se réfugiait dans le temple de Minerve pour se dérober aux poursuites de Polydecte, qui voulait lui faire violence. Dyctis, qui l'avait sauvée des flots, et que quelques auteurs disent être frère de Polydecte, la défendait contre les attaques du roi. Persée, en reconnaissance de ce service, le plaça sur le trône de Sériphe, après qu'il eut changé en pierre Polydecte et ses partisans. Ensuite il rendit à Mercure ses ailes et ses talonnières, à Pluton son casque, à Vulcain son épée, et à Minerve son bouclier, sur lequel il attacha la tête de Méduse, en reconnaissance de la protection que cette déesse lui avait accordée.

Il s'embarqua bientôt après pour le Péloponèse avec Danaé et Andromède. Il apprit en arrivant que Teuthamias, roi de Larisse, se préparait à célébrer des jeux funèbres en l'honneur de son père. Il se rendit aussitôt à Larisse, afin d'y signaler son adresse à lancer le disque; mais il eut le malheur de tuer un homme que son disque vint frapper par hasard, et cet homme était Acrisius lui-même, qui, à la première nouvelle du retour de son petit-fils dans le Péloponèse, avait quitté Argos, et s'était réfugié à la cour de Teuthamias, afin de prévenir l'accomplissement de l'oracle, qui l'avait autrefois averti qu'il périrait de la main de Persée. Quelques auteurs pensent, avec Pausanias, qu'Acrisius vint à Larisse dans le dessein de se réconcilier avec son petit-fils dont le nom était célèbre dans toute la Grèce.

Persée fut profondément affligé de ce meurtre involontaire. La mort d'Acrisius le mettait en possession du trône d'Argos; mais, ne voulant point régner dans une contrée qui rappelait sans cesse à son esprit le souvenir d'un parricide, il céda l'Argolide à Mégapenthe, fils de Prœtus, de qui il reçut en échange le territoire de Tirynthe, où il fixa sa résidence, et où il bâtit la ville de Mycènes. On lui attribue un règne de 32 ans (1313-1281 av. J. C.). Ce fut sous son règne que l'on voulut introduire dans cette ville le culte de Bacchus. Il

s'y opposa vivement d'abord; mais ensuite il consentit à l'admettre. On ignore en quel temps et de quelle manière il mourut. Selon certaines traditions cependant, ce fut de la main de Mégapenthe, fils d'Acrisius, qui le tua sous prétexte de venger son père. Persée avait eu d'Andromède Alcée, Sthénélus, Mestor, Electryon, Persès et Gorgophone, qui tous jouent un rôle important dans l'histoire mythologique.

On rendit à Persée les honneurs divins. On lui érigea une statue à Mycènes et dans l'île de Sériphe. Les Athéniens lui bâtirent un temple, dans lequel il consacrèrent un autel à Dyctis, qui avait pris un soin paternel de Danaé et de son fils. On le plaça dans le ciel, parmi les constellations septentrionales, avec Andromède, son épouse, Cassiopée et Céphée.

Les Egyptiens lui rendirent aussi un culte solennel, principalement à Chemnis, où il avait un temple carré et environné de palmiers. Sous le vestibule, bâti de grosses pierres, étaient deux grandes statues; dans le temple était celle de Persée. Les Chemnites disaient que ce héros leur apparaissait souvent, et le plus ordinairement dans ce temple. Ils disaient aussi qu'il se trouvait chez eux un de ses souliers, qui avait deux coudées de long. *Hom.*, *Il.*, 14. — *Hés.*, *Théog.*, *v.* 270. — *Hérod.*, 2, c. 91. — *Pind.*, *Pyth.*, 7; *Olymp.*, 3. — *Apollod.*, 2, c. 4. — *Apollon.*, *Argon.*, 4, *v.* 1509. — *Ov.*, *Métam.*, 4, *f.* 9. 16; 5, *f.* 1. — *Hyg.*, *f.* 64 et 264. — *Properce*, 2. — *Sil. Ital.*, 9, *v.* 442. — *Phars.*, 9, *v.* 668. — *Paus.*, 2, *c.* 16 et 18; 3, *c.* 17. — *Athén.*, 13. — *Tsets.*, *Comm. sur Lycophr.*, 17.

2. — un des fils de Nestor, roi de Pylos, et d'Anaxibie. *Odyss.*, 3, *v.* 414.

1. PERSÉE, *-seus* ou *-ses*, *hist.*, de Citium, philosophe stoïcien, disciple de Zénon. Antigone Gonatas, qui l'aimait, le fit gouverneur de la citadelle de Corinthe vers l'an 274 av. J. C. Il se laissa surprendre par Aratus. *Cic.*, *Nat. des D.*, 1, *c.* 38, 119. — *Diog. Laër.*

2. — dernier roi de Macédoine, était fils naturel de Philippe V. Son enfance se passa au milieu des armes et sous les yeux des capitaines les plus habiles de la Macédoine. Dès l'âge de treize ans il fut chargé de s'emparer du défilé de la Pélagonie, et ensuite ravagea une partie de l'Acarnanie et le territoire des Dolopes.

Envieux du jeune Démétrius, son frère, qui l'éclipsait par ses belles qualités, il l'accusa de conspiration contre Philippe, et le fit condamner à mort pour s'assurer la couronne. Trop tard désabusé, le malheureux père expira en maudissant son fils (l'an 178 av. J. C.).

Persée commença par s'assurer la couronne par la mort d'Antigone son compétiteur. Ensuite, seul maître du trône, il résolut de poursuivre les desseins de son père contre les Romains. Mais, n'osant encore les attaquer de front, il se contenta de leur nuire en secret, et attira dans son parti presque tous les peuples de la Grèce. Des menées secrètes qui furent découvertes, et enfin une tentative d'assassinat contre Eumène, roi de Pergame, allié des Romains, firent décréter la guerre (171 av. J. C.).

Persée remporta d'abord quelques avantages en Thessalie, et, ayant gagné une bataille sur les bords du Pénée sur le consul Licinius Crassus, il lui offrit la paix, mais celui-ci exigea qu'il remît le royaume à la discrétion des Romains, et les hostilités recommencèrent. La fortune favorisa constamment Persée pendant la campagne tout entière; il ravagea la Thrace, et détruisit la flotte romaine. D'autres succès signalèrent la campagne suivante (170). le consul Hostilius Mancius ne put préserver l'Illyrie de l'envahissement et du pillage. L'année suivante un autre consul, Marcius Philippus, voulant abréger la guerre, entra brusquement au cœur même de la Macédoine. Persée eût pu détruire l'armée romaine par la famine; mais, lâche autant qu'heureux, il s'enfuit à l'approche des ennemis. Sa perfidie et son avarice le privèrent de ses alliés.

Enfin Paul-Emile arriva en Macédoine à la tête d'une armée redoutable, marcha sur-le-champ contre Persée, et le vainquit complètement à Pydna, l'an 168 av. J. C. Désespérant alors de ramener la victoire sous ses étendards, Persée s'enfuit dans l'île de Samothrace. Il fut découvert dans cet asile par le préteur Octavius, fait prisonnier et conduit à Paul Emile. Ce général, le voyant prosterné à ses pieds, le releva, et le consola de sa disgrâce.

Persée fut emmené captif à Rome, et marcha devant le char de triomphe de son vainqueur. Sa famille partagea cette humiliation. Le peuple romain ne put s'empêcher de verser des larmes en voyant dans les fers un monarque autrefois si puissant. L'année suivante Persée mourut en prison. Les uns croient qu'il se laissa mourir de faim; les autres que ses gardes le firent mourir en l'empêchant de dormir. Il avait deux fils, Philippe et Alexandre, et une fille, dont le nom est inconnu. Alexandre, le plus jeune de ses fils, fut d'abord réduit à travailler dans l'atelier d'un menuisier. Dans la suite il fut fait secrétaire du sénat. *T. L.*, 31, *c.* 28; 38, *c.* 5, 7; 39, *c.* 23, 53; 40, *c.* 5. — *Just.*, 32, *c.* 2; 33, *c.* 12. — *Vell. Pat.*, 1, *c.* 9, 11. — *Tac.*, *Ann.*, 4, *c.* 55; 12, *c.* 38, 62. — *Flor.*, 2, *c.* 12. — *Plut.*, *V. de Paul Em.* — *Prop.*, 4, *él.* 12, *v.* 39.

PERSÉE, *-see*, *géog.*, fontaine de l'Argolide, proche de Mycènes. *Paus.*, 2, *c.* 16.

1. PERSÉIDE, une des Océanides.

2. — nom patronymique de la magicienne Hécate, fille de Persès. *Métam.*, 7, *v.* 69.

1. PERSÉPHONE, nom grec de Proserpine.

2. — mère d'Amphion, qu'elle eut de Jasius.

PERSÉPOLIS ou VILLE DE PERSE (*Itakhar* ou *Tchel-Minar*), capitale de la Perside et du royaume de Perse tout entier, était située au S. O., dans une belle plaine, arrosée par l'Araxe, et dont l'entrée est défendue par de très-hautes montagnes, qui forment une gorge d'environ quatre lieues de long, sur deux mille pas de large. Cette ville était célèbre par sa magnificence, ses richesses, ses monumens, et surtout par le palais où les rois faisaient leur résidence. Elle fut prise et détruite par Alexandre. Diodore de Sicile et Quinte-Curce disent que ce prince fut animé d'une telle fureur à la vue de huit cent Grecs horriblement mutilés par les habitans de Persépolis qu'il fit passer tous les hommes au fil de l'épée, et mettre la ville au pillage. Bientôt après, enflammé par la débauche, et poussé par la courtisane Thaïs, il ordonna au milieu d'un festin d'y mettre le feu, et dès lors cette cité si fameuse ne fut plus qu'un monceau de décombres. Cependant les voyageurs en admirent encore les ruines, à une grande journée au N. de Schiras. Ces ruines sont connues sous le nom de *Tchel-Minar*, c'est-à-dire *les quarante colonnes*. *Q. C.*, 5, *c.* 5, 7, etc. — *Diod.*, 17. — *Just.*, 1, *c.* 6; 11, *c.* 14. — *Plut.*, *Alex.* — *Arrien.* — *Ptol.*, 6, *c.* 4.

PERSES, *-sæ*, peuple qui habitait le royaume de Perse. Ils furent d'abord appelés *Céphènes*, de Céphée, un de leurs rois; ils reçurent de Persès (V. ce nom) le nom de *Perses*. Ils s'appelaient eux-mêmes *Artéens* et *Achéméniens*. Les Perses sont un des peuples les plus remarquables de l'antiquité et un de ceux dont la religion, les mœurs et l'histoire importent le plus à connaître. L'Ecriture les désigne sous le nom d'Elamites, parce qu'ils étaient

issus d'Elam, fils de Sem. Selon les païens, les Perses étaient originaires de la Scythie. On les confond quelquefois avec les Parthes.

Il est à croire que long temps ils conservèrent le culte de leur père, et adorèrent le vrai Dieu. Enfin pourtant le sabéisme ou culte des astres s'introduisit parmi eux. Leur divinité principale était le Soleil, qu'ils révéraient sous le nom de *Mithra*. Par une suite naturelle de cette superstition ils rendaient aussi un hommage au Feu; aucun sacrifice, aucune cérémonie ne se faisait sans que le feu y parût; il y avait même une enceinte où le peuple se rassemblait souvent pour prier devant un feu dans lequel on jetait des essences odoriférantes; et même dans toutes les villes principales on entretenait un feu perpétuel. Les Perses n'avaient ni temples, ni simulacres. Ils offraient leurs sacrifices en plein air, et le plus souvent sur des hauteurs. Les Mages, qui formaient une tribu particulière, étaient les ministres de la religion. Ils étaient, comme les druides chez les Gaulois, les dépositaires de toutes les connaissances; leur réputation comme sages, comme théologiens, comme prophètes, était si grande que les hommes les plus illustres venaient de l'Egypte et de la Grèce s'entretenir avec eux, et se faire initier à leurs mystères; ce qui donnerait à penser que le sabéisme n'était idolâtrie que pour le peuple; mais que pour les sages ce n'était que l'emblême d'un créateur tout-puissant. Zoroastre passe pour le fondateur de la secte des mages et de la religion des Perses. C'est lui qui répandit et consacra la doctrine des deux principes, l'un bon et l'autre mauvais. Le bon principe, appelé Oromaze, était l'être suprême, créateur de la lumière et des ténèbres; on le regardait comme l'auteur de tout bien. Le second, nommé Arimane, devait son existence au bon principe, qui le fit naître des ténèbres; c'était l'auteur du mal.

Le gouvernement de la Perse fut toujours despotique. Le roi ne marchait qu'environné d'une garde nombreuse; tous les sujets, sans aucune distinction, devaient fléchir le genou en approchant de son trône; ses fils même ne pouvaient l'aborder sans lui donner le titre de *Grand roi* et de *Roi des Rois*. Sa garde était composée de quinze mille hommes de pied et de dix mille cavaliers choisis, nommés les Immortels. La couronne était héréditaire, et passait sur la tête du fils aîné. On prenait un soin extrême de l'éducation du jeune prince. — Tous les procès des particuliers étaient portés devant le tribunal du roi. Il se faisait assister et remplacer dans l'administration de la justice par des hommes versés dans la connaissance des lois. L'empire était divisé en 127 gouvernemens ou satrapies, régies par autant de satrapes, qui étaient subordonnés à trois ministres suprêmes, et leur rendaient compte de leur administration. Les impositions étaient supportées uniquement par les peuples conquis. La pièce d'or principale s'appelait *Darique*, parce qu'elle portait d'un côté l'effigie de Darius, qui le premier en avait rendu l'usage commun en Perse.

Les mœurs des Perses étaient dans l'origine austères et graves. Le bon ordre et la discipline rendaient leurs armées invincibles. Mais quand les conquêtes de Cyrus eurent reculé les limites du royaume, et répandu dans le sein de la Perse l'or des peuples subjugués, les mœurs s'altérèrent, la mollesse succéda au courage, et la Perse pencha de jour en jour vers sa ruine.

Parmi les arts en honneur dans l'empire, l'agriculture tenait le premier rang, et l'on distribuait des récompenses ou des punitions aux satrapes, selon que les champs de la province qu'ils gouvernaient avaient été bien ou mal exploités.

Un Perse avait le droit d'épouser autant de femmes qu'il en pouvait nourrir. Les enfans étaient tous envoyés à des époques marquées aux écoles publiques, d'où ils ne sortaient qu'à l'âge de 17 ans.

Les affaires se discutaient à table, vers la fin du repas, mais la décision se prononçait à jeun le lendemain. C'est à Xénophon que nous devons la plupart des détails que l'on connaît sur les mœurs des Perses et l'administration du royaume; mais peut-être dans sa Cyropédie a-t-il fait la peinture idéale d'un gouvernement imaginaire, plutôt qu'un tableau fidèle des usages des Perses. Pour l'histoire des Perses, V. ci-dessous EMPIRE DES PERSES.

PERSES (EMPIRE DES). Il y eut sous ce nom deux empires célèbres, l'un fondé par Cyrus, l'an 559 av. J. C., et renversé par Alexandre; l'autre élevé sur les ruines de l'empire des Parthes, 226 de J.C.

Premier empire.

La Perse n'était originairement qu'une province de l'Asie, resserrée entre la Susiane, la Parétacène, la Carmanie et le golfe Persique. Cyrus, monté sur le trône vers l'an 559 av. J. C., l'étendit par ses conquêtes, et fonda la monarchie des Perses. Cambyse, son fils, lui succéda l'an 529, conquit l'Egypte, et mourut à l'instant où il allait rentrer dans ses foyers. Un imposteur, nommé Smerdis le Mage, profita de sa ressemblance avec le frère de Cambyse pour monter sur le trône. Mais la fraude fut découverte, et il périt victime d'une conspiration tramée contre lui par sept satrapes des plus puissans de la Perse Un d'eux, Darius, monta sur le trône (521), et remporta quelques victoires sur les Indiens et les habitans des côtes de l'Asie mineure; mais il est plus célèbre par ses revers dans la Scythie et dans la Grèce, où il perdit la fameuse bataille de Marathon. Xerxès, son fils, monta sur le trône l'an 485 av. J. C., et fondit sur la Grèce à la tête d'une armée innombrable. Il fut battu à Salamine, et à son retour dans la Perse il fut assassiné. Artaxerce Ier ou Longue-Main (464), Xerxès II (425), Sogdien (424), Darius II (423), Artaxerce II ou Mnémon (404), se succédèrent sans que leur règne offrît rien de frappant et de mémorable. Après la mort du dernier (358) Artaxerce III et son frère Cyrus se disputèrent la couronne dans les plaines de Cunaxa. Artaxerce l'emporta, et laissa l'an 337 av. J. C. la couronne à Arsès, qui mourut après un règne de deux ans. Darius III ou Codoman lui succéda (335). C'est lui qui vit son empire envahi et mis sous le joug par Alexandre. Avec lui finit le premier empire des Perses, l'an 330 av. J.C., après 209 ans d'existence. Depuis cette époque la Perse fut tributaire des Grecs. Après la mort d'Alexandre, Séleucus Nicanor s'établit dans cette contrée, et y fonda un empire dont les souverains portèrent le nom de rois de Syrie (V. SÉLEUCIDES.) Un empire voisin, celui des Parthes, fondé en 256 av. J. C., par Arsace, ruina peu à peu la monarchie des Séleucides, et s'empara de toute la Perse et de presque toute l'Asie, à l'exception de l'Asie mineure, de la Syrie propre et de quelques petites contrées conquises par les armes romaines. L'empire des Parthes subsista environ cinq cents ans; après ce laps de temps (l'an 229 de J. C.) les Perses recouvrèrent leur indépendance, sous la conduite d'un simple soldat nommé Artaxerce (V. l'art. suiv.) *Hérod.*, 5, c. 12; 5, c. 1; 7, c. 1; 8, c. 52; 9, c. 1.—*Strab.*, 2, c. 15. — *Apollod.*, 2. — *Q. C.*, 4, c. 14; 5, c. 3. — *Plut.*, *V. d'Artax. et d'Alex.* — *P. Méla*, 1. — *Amm. Marcell.*, 23.

Second empire.

Le second empire fut fondé l'an 226 ou, selon d'autres, 229 de J. C., par un Persan nommé

Artaxerce. Ses fils régnèrent après lui, et formèrent la célèbre dynastie des Sassanides, ainsi nommés de Sassan, son aïeul. Sapor Ier, fils et successeur d'Artaxerce, augmenta considérablement l'empire de son père, et même il aurait soumis tout l'Orient sans la vigoureuse résistance d'Odénat, roi des Palmyréniens. Ses successeurs les plus illustres furent Sapor II, les deux Cosroès et Isdegerde III, le dernier de tous, qui fut défait vers l'an 651, par le calife Omar. Alors l'empire des Perses devint une portion de l'empire des Califes. *Amm. Marcel.*, 23. V. ARTAXERCE, n° 4 et SASSANIDES.

1. PERSÈS, *myth.*, fils de Persée et d'Andromède, naquit chez les Perses, à la cour du roi Céphée. C'est de lui que les Perses, appelés auparavant Céphènes, prirent leur nom. *Hérod.*, 7, *c.* 61.

2 — fils du Soleil et de la nymphe Perséis et frère d'Æétès, régnait dans un pays situé au pied du Taurus et voisin de la Colchide. Il détrôna et fit mourir Æétès; Médée, de retour dans les états de son père, le fit mourir par le poison.

3. — géant, fils de Créius et d'Eurybie, épousa Astérie, dont il eut Hécate. *Hes.*, *Théog.*, *v.* 375.

PERSÈS ou PERSÉE, *hist.*, roi de Macédoine. V. PERSÉE, *hist.*

PERSIDE, *-sis.* V. PERSE proprement dite.

PERSIQUE (GOLFE), *Persicum mare* ou *Persicus sinus*, partie de la mer des Indes, située entre la Perse à l'E. et l'Arabie à l'O. Aujourd'hui, les habitans de ses bords l'appellent golfe de *Balgora*.

1. PERSIUS (CAIUS ou MAN.), questeur 244 ans av. J. C., était un littérateur estimé. Le poète Lucilius craignait ses jugemens. *Cic.*, *Orat.*, 2, *c.* 15.

2. — marchand qui eut avec Rupilius une querelle qu'Horace tourne en ridicule (1, *Sat.* 7, *v.* 1). Ce poète le nomme *Hybrida*, parce qu'il était fils d'un Grec et d'une Romaine.

3 — poète célèbre. V. PERSE, *hist.*

PERTINAX (PUBLIUS HELVIUS), empereur romain, successeur de Commode, était né le 1er août 126, à Villa-Martia, près d'Alba-Pompeia, d'un esclave ou d'un affranchi fort riche. A l'exemple de son père, il fit pendant quelque temps le commerce du charbon. Quoique né dans une classe ordinairement étrangère aux arts et aux sciences, il reçut une excellente éducation et enseigna même le grec et le latin dans quelques villes d'Etrurie. Dégoûté bientôt d'une carrière qui ne lui convenait pas plus que sa situation primitive, il déserta les bancs de l'école pour les camps et les armes. Il se distingua surtout dans la guerre contre les Parthes, et dès lors son génie militaire, de plus en plus développé, l'éleva rapidement aux premiers grades de l'armée. Accusé de malversation, il fut révoqué; mais sa disgrâce fut de courte durée. Marc-Aurèle mieux instruit le nomma sénateur et commandant d'une légion dans la Rhétie et les Noriques. Ses exploits dans la guerre de Germanie lui valurent peu après le consulat; ses services lors de la conjuration d'Avidius Cassius mirent le comble à sa faveur. Il obtint successivement le gouvernement des deux Mœsies, de la Dacie, de la Syrie, de la Grande-Bretagne, de l'Afrique, enfin de Rome. Désigné empereur après le meurtre de Commode, il refusa d'abord cette dignité à cause de son grand âge et de ses infirmités. Mais on le força de monter sur le trône (193, au commencement de l'année). Il promit au sénat et au peuple de prendre les Antonin pour modèles, de rappeler les bannis, de réhabiliter la mémoire des victimes immolées aux soupçons de ses prédécesseurs, et de ne rechercher personne pour crime de lèse-majesté; il tint parole. Il refusa les titres flatteurs qu'on prodiguait aux empereurs, et ne voulut pas qu'on inscrivît son nom sur les places publiques et sur les domaines de l'état, parce que, disait-il, ces lieux appartenaient à la république, et non pas à l'empereur. Son économie et sa popularité égalèrent sa douceur et sa modestie. Il fit fondre toutes les statues d'argent qu'on avait élevées à son prédécesseur, et vendre les concubines, les chevaux, les armes et tout ce qui avait été à l'usage de ce prince insensé. Les grandes sommes qu'il en retira lui permirent d'abolir les taxes que Commode avait mises sur les fleuves, les ponts et les grands chemins. La sagesse de son administration lui concilièrent l'estime et l'amitié de tous les gens de bien. Mais lorsqu'il voulut introduire parmi les gardes prétoriennes cette discipline sévère, qui était si nécessaire à la tranquillité de Rome et de l'empire, les soldats se révoltèrent. Pertinax, sans écouter ses amis, qui lui conseillaient de se mettre en sûreté, se présenta avec assurance aux séditieux, et leur demanda s'ils oseraient tremper leurs mains dans le sang d'un prince qu'ils avaient juré de défendre. Les soldats, intimidés par ces paroles, commençaient à se retirer lorsque l'un des plus furieux lança son javelot dans le sein de l'empereur en s'écriant : « Voilà ce que les soldats t'envoient. » Tous les autres furent entraînés par ce funeste exemple. Pertinax, tranquille au milieu d'eux, se couvrit la tête de son manteau, et reçut le coup mortel en invoquant la vengeance des dieux. Les mutins lui coupèrent la tête, et la portèrent en triomphe au bout d'une pique. Ce meurtre fut commis le 28 mars de l'an 193 de J. C. Pertinax n'avait régné que quatre-vingt-sept jours. Quelques historiens lui reprochent des mœurs licencieuses et une avarice sordide. L'estime de Marc-Aurèle et la vénération des Romains pour sa mémoire répondent assez à ces reproches. Sa mort fut pour tous les gens de bien un sujet de regrets, et quand la sage administration de Sévère eut anéanti la puissance des Prétoriens, on accorda à sa mémoire les honneurs de l'apothéose. *Hérodien.* — *Capitol.* — *Dion Cass.*

2. — fils du précédent. Son père ne voulut point qu'on le nommât empereur avec lui. Après la mort de son père, il vécut en simple particulier.

PERTUNDA, une des divinités romaines qui présidaient au mariage. Le jour des noces on plaçait sa statue dans l'appartement de la jeune mariée et quelquefois même dans le lit nuptial. *S. Augustin*, *Cité de D.*, 6, *c.* 9.

PERUSIA (*Pérouse*). V. PÉROUSE.

PERVIGILIA (*veilles*), fêtes nocturnes qui se célébraient en l'honneur de plusieurs divinités, entre autres de Cérès, de Vénus et de la Fortune.

PESCENNIUS (C.) NIGER JUSTUS, compétiteur de Septime Sévère à l'empire après la mort de Pertinax (193), était natif d'Aquinum, où sa famille occupait un rang distingué. Il débuta dans la carrière des armes sous les Antonin, et parcourut successivement tous les degrés de la hiérarchie militaire. Nommé par Commode gouverneur de Syrie et commandant des troupes romaines en Asie, il se fit adorer par son intégrité et respecter par sa fermeté à maintenir la plus stricte discipline. L'Asie entière le surnomma le Juste (*Justus*), et les officiers de son armée se réunirent pour solliciter en sa faveur le titre de consul. Pescennius fut nommé. Peu après eut lieu le meurtre de Commode. Pertinax son successeur régna à peine trois mois, et les prétoriens, maîtres momentanés de Rome, vendirent l'empire au plus offrant. Didius Julianus ayant osé l'acheter, une secrète députation engagea Pescennius à venger Pertinax et à détrôner Julianus. Il rassembla ses légions à Antioche, leur lut le vœu du sénat, et fut proclamé vers la fin d'avril 193. Il trouva un rival redoutable dans Septime Sévère,

général des troupes d'Illyrie, qui, proclamé presqu'en même temps que Pescennius, avait marché sur Rome, et s'était fait reconnaître dans toute l'Italie. Pescennius, afin d'éviter l'effusion du sang, lui propose de régner conjointement avec lui. Septime, dédaignant cette offre, salarie des agitateurs en Syrie, et fait proclamer à Rome Pescennius ennemi de l'empire. Forcé à la guerre, Pescennius divise ses troupes, en donne la moitié à son lieutenant Emilien, et s'avance lui-même vers Périnthe. Quelques avantages signalent l'ouverture de la campagne; mais son lieutenant est battu auprès de Cyzique. Lui-même éprouve un échec auprès de Nicée. Loin d'être abattu de ces revers, il rejette les propositions de Septime, qui lui offre la vie, des richesses et une retraite honorable, et livre une nouvelle bataille auprès d'Issus. Ainsi les plaines où cinq siècles auparavant Alexandre et Darius s'étaient disputé l'empire de l'Asie virent deux Romains se disputer l'empire du monde. La lutte fut longue et sanglante; enfin les soldats de Pescennius furent enveloppés et massacrés. Le prince vaincu s'enfuit à Antioche et de là à Cyzique, où des soldats qui le découvrirent le tuèrent, et portèrent sa tête à Sévère, qui la fit porter publiquement à Rome au bout d'une pique, l'an de J. C. 195.

Pescennius fut vivement regretté; sans doute son règne eût fait renaître les beaux jours de Trajan, d'Antonin et de Marc-Aurèle, qu'il proclamait ses modèles. Ennemi de la mollesse et du luxe, surtout dans les camps, il chassa de l'armée les cuisiniers et les boulangers, défendit les vases d'or et d'argent, et obligea ses soldats à ne boire que de l'eau mêlée de vinaigre et à ne manger que du biscuit; lui-même il leur donnait l'exemple. Ennemi des éloges, il dit à un panégyriste : « Louez les morts vertueux et non les vivans sur le trône; je veux mériter les louanges pendant ma vie, et ne les avoir qu'après ma mort. » *Hérodien*, 3. — *Spartien*. — *Eutrope*.

2 et 3. — sénateurs qui furent mis à mort par ordre de l'empereur Septime Sévère, comme partisans de Pescennius Niger, qui lui avait disputé l'empire. Sans doute ils étaient parens de cet empereur.

PÉSIQUES, *Pæsici*, petit peuple de la Tarraconaise, faisait partie des Astures transmontains, et avait pour ville principale Flavionavie.

1. PÉSOS, PÆSOS et APÆSOS, petite v. de la Mysie, à quelque distance de l'Hellespont, au N., près d'une petite rivière de même nom, entre Parium et Lampsaque. *Il.*, 2, *v.* 335; 5, *v.* 612.—*Hérod.*, 5, *c.* 117.—*Strab.*, 13.

2. — riv. de la Mysie, qui se jette dans l'Hellespont, un peu au-dessous de la ville de Pésos, au N. de Lampsaque.

PESSINONTE, *-nus*, v. de la Galatie, au N., chez les Tectosages, sur le fleuve Sangarius, à l'O. de Juliopolis et de Gordium. Cette ville était célèbre par le temple et le culte de Cybèle. C'est là, selon quelques auteurs, qu'Atys fut enterré. *T. L.*, 29, *c.* 10 et 11. — *Strab.*, 12. — *Paus.*, 7, *c.* 17. — *Ptol.*, 5, *c.* 4.

PESSINUNTICA, PESSINUNTIA, surnoms de Cybèle. V. PESSINONTE.

PESTE, *-tis*. Les anciens, ne voyant aucun remède capable d'arrêter ou d'affaiblir les effets de ce fléau, en avaient fait une divinité, fille de la Nuit et compagne de la Famine. On institua à Rome pour éloigner la peste des jeux nommés Taurii. *Hesiod.*, *Théog.*, *v.* 227.—La peste la plus terrible que mentionne l'histoire ancienne est celle qui ravagea la Grèce et une partie de l'Asie, l'an 431 av. J. C., pendant la guerre du Péloponèse.

PESTIQUE (GOLFE), *Pæsticus sinus*, golfe de l'Italie méridionale, dans la mer de Tyrrhène, sur les côtes de la Lucanie et de la Campanie, s'enfonçait dans les terres depuis le promontoire de Minerve jusqu'au promontoire de Posidium. Il prenait son nom de la ville de Pestum, bâtie sur ses bords.

PESTUM, *Pæstum* (*Pesti*), primitivement POSIDONIE, une des premières villes de la Lucanie, vers le N. O., sur un golfe de même nom, entre l'embouchure du fleuve Silare et le promontoire Posidium. Cette ville dut sa fondation à des Grecs qui la dédièrent à Neptune (Ποσειδῶν), ce qui la fit nommer *Posidonie* et *Neptunie*. Les Romains, l'ayant soumise, y envoyèrent une colonie, et substituèrent à son nom celui de Pestum. Cette ville était surtout célèbre par ses belles roses, qui fleurissaient deux fois l'année. Il reste encore de Pestum des ruines magnifiques, principalement de portiques et de temples. Ses murs, qui sont debout tout entiers, ont trois milles de tour. *T. L.*, 8, *c.* 17.—*Vel. Pat.*, 1, *c.* 14. — *Ptol.*, 3, *c.* 1. — *Virg.*, *Géorg.*, 4, *v.* 119. — *Métam.*, 15, *v.* 708.

PESUS ou PESOS. V. PÉSOS.

PETA (*petere*, demander), divinité subalterne, qui, selon les Romains, présidait aux demandes que l'on faisait aux dieux, et que l'on consultait pour savoir si ces demandes étaient justes ou utiles.

PÉTALE, *-lus*, un des Ethiopiens, qui avec Phinée attaquèrent Persée. Le héros le tua. *Mét.*, 5, *v.* 115.

PÉTALISME, *-smus* (πέταλον, feuille), sorte de jugement qui consistait à écrire sur une feuille de papier le nom du citoyen que l'on voulait bannir. Cet usage, semblable à celui de l'ostracisme chez les Athéniens, fut long-temps en vigueur à Syracuse; mais il devint si funeste à l'état, qu'il privait de ses meilleurs citoyens, que le peuple l'abolit enfin par un décret.

PÉTANE, *-nes*, un des généraux de Darius, combattit contre Alexandre au passage du Granique.

PETASATUS DEUS, Mercure, qu'on représente toujours avec le pétase ou bonnet de voyage. Son pétase était garni de deux ailes. V. MERCURE.

PÉTASE, *-sus* (πετάννυμι, ouvrir), chapeau à larges bords en usage chez les Romains, et dont on se servait principalement en voyage. Caligula permit de porter le pétase au spectacle pour se garantir de la chaleur. *Suét.*, *Calig.*

PÉTAURE, *-rus*, machine au moyen de laquelle les bateleurs faisaient des sauts prodigieux. Selon l'opinion la plus probable, c'était une roue traversée d'un essieu, et le pétauriste en la touchant du pied était lancé à une distance immense. *Amm. Marc.* — *Manil.*, *Astron.*

PÉTAURISTES, *-stæ*, bateleurs, qui, au moyen de certaines machines, semblaient s'élancer dans les airs. V. PÉTAURE.

PÉTÉE, *-teus*, fils d'Ornée et petit-fils d'Érechthée, régna dans l'Attique, et fut père de Ménesthée, qui suivit les Grecs à la guerre de Troie, et contribua beaucoup à la prise de la ville. Quelques auteurs en font un monstre moitié homme et moitié brute. Diodore explique cette tradition fabuleuse en disant qu'il était né en Egypte, au centre des arts et des lumières, et qu'il vint s'établir au milieu d'un peuple barbare, de sorte qu'il appartenait à la fois à deux nations, l'une civilisée et l'autre encore barbare. *Il.*, 2, *v.* 529; 4, *v.* 327.—*Apoll.*, 3, *c.* 10 — *Paus.*, 10, *c.* 35.— *Diod.*

PETELINUS LUCUS, bois voisin de Rome, vers la porte Flumentale, à la gauche du Tibre. C'est là, dit-on, que fut transporté le tribunal qui devait juger Manlius, quand on s'aperçut que la vue du Capitole, sauvé par ce guerrier, empêchait les juges de le condamner. *T. L.*, 6, *c.* 20. — *Plut.*, *Camill.*

PÉTÉON, petite ville de Béotie, sur le chemin l'Anthédon. *Il.*, 2, *v.* 7.—*Stac.*, *Théb.*, *v.* 333.—*Strab.*, 9.

1. **PETILIA** (Loi), loi romaine, décrétée sur la demande de deux tribuns du peuple nommés l'un et l'autre Q. Pétilius. (V. Petilius, n° 2.) Elle ordonnait que l'on ferait des perquisitions judiciaires sur ce qu'était devenu l'argent ravi à Antiochus pendant la guerre d'Asie. En vertu de cette loi, L. Cornélius Scipion, frère de Scipion l'Africain, fut condamné comme concussionnaire, mais sans doute injustement. *T. L.*, 38, c. 54.

2. — V. Papiria (Loi), n° 1.

PÉTILIE, *-lia* (*Stringali* ou *Stronyoli*), petite v. du Brutium, vers l'E., à quelque distance du golfe de Crotone, au N. du Néèthe. Elle fut bâtie ou plutôt réparée par Philoctète, compagnon d'Hercule, qui, à son retour de Troie, vint s'établir en Italie, parce que les Mélibéens, ses sujets, s'étaient révoltés contre lui. Strabon (*l.* 6) dit que Pétilie était la capitale des Lucaniens, ce qui pouvait être vrai de son temps, par l'effet des changemens de limites. *T. L.*, 23, c. 20, 30; 27, c. 20. —*En.*, 3, *v.* 402.—*Sil. It.*, 12, *v.* 430.—*Ptol.*, 3, c. 1.— *P. Méla*, 2. *c.* 4.

PETILII, nom par lequel on désigne à la fois les deux Petilius (n° 2), accusateurs de Scipion l'Africain.

1. **PETILIUS** (Q.), *Pœtilius*, décemvir plébéien, la seconde et troisième année de la puissance décemvirale.

2 et 3. — (Q.), nom commun à deux tribuns du peuple qui accusèrent de concussion le premier Scipion l'Africain. Le grand homme fut absous. Mais après sa mort ils essayèrent de flétrir sa mémoire en faisant condamner son frère, et y réussirent (V. Loi Petilia) *T. L.*, 38, *c.* 50 et 54.

4. — (Q.) Spurinus, préteur de la ville l'an 181 av. J. C., lors de la découverte des livres de Numa (V. l'article suivant), et consul cinq ans après avec Corn. Scipion Hispalus et, après la mort de celui-ci, avec Valérius Lévinus, fut tué à la tête de sa légion dans un affaire contre les Liguriens. *T. L.*, 40. *c.* 18, 26, 29; 41, *c.* 14.

5.—(L.), Romain greffier de la ville l'an 181 av. J. C. Les historiens racontent que cette année même, en fouillant dans son champ, des laboureurs avaient trouvé deux coffres d'une grandeur extraordinaire contenant l'un le corps de Numa Pompilius, second roi des Romains, l'autre ses livres et ses manuscrits. Ces livres furent remis au préteur de la ville Q. Pétilius (n° 4), qui, après les avoir lus attentivement, déclara qu'ils tendaient à détruire totalement le système religieux alors dominant dans la république, et conseilla de les brûler publiquement. Le sénat se rangea de l'avis du préteur, et L. Pétilius abandonna tous les livres de Numa, sans accepter aucun dédommagement. *T. L.*, 40, *c.* 29. —*Plut.*, *Numa.*

6. — (L.), Romain, député du roi Gentius 168 ans av. J. C., fut arrêté et mis en prison par ordre de ce prince. *T. L.*, 44, *c.* 27.

7. — (Q.), un des juges dans l'affaire de Milon. Cicéron vante sa justice. *Cic.*, *Mil.*, *c.* 33.

8. — Capitolinus, gouverneur du Capitole sous Auguste, s'appropria une partie des trésors confiés à sa garde, entre autres une couronne d'or consacrée à Jupiter. Accusé de vol et de sacrilège, il corrompit ses juges à force d'or, et échappa à la condamnation. *Hor.*, 1, *Sat.* 4, *v.* 92; 2, *Sat.* 10, *v.* 26, etc.

9. — (Q.) Céréalis ou Cérialis, célèbre général romain du 2ᵉ siècle de J. C. Il servit d'abord sous le règne de Néron (61 de J. C.) dans la Bretagne, où il se distingua par sa valeur et sa présence d'esprit. Revenu en Italie lors des troubles qui suivirent la mort de Néron, il s'attacha à Vespasien, dont il était parent de fort près. Mais il fut arrêté par les partisans de Vitellius, et jeté dans les prisons. Il trouva cependant moyen de fuir, et de joindre l'armée d'Antonius Primus, où il fut accueilli avec transport. Après le rapide triomphe de Vespasien et la chute de Vitellius, il alla prendre le commandement des troupes romaines contre les Bataves, que Civilis venait de faire soulever, et remporta sur les rebelles une victoire décisive (70 de J. C.). Vainqueur des Bataves, Céréalis fut ensuite envoyé dans la Bretagne avec le titre de gouverneur, et déploya les mêmes talens. C'est là qu'après avoir remporté de grands avantages sur les Brigantes, et étendu vers le nord les limites de l'empire romain, il mourut couvert de gloire et d'honneurs. Ce n'est pas moins par ses vertus privées que par ses talens militaires que Céréalis commanda l'admiration. Dans la guerre contre les Bataves, Civilis et Classicus l'engagèrent à se ranger de leur parti, et à se proclamer monarque des Gaules. Céréalis ne daigna pas répondre à leurs propositions, et se borna à envoyer leurs lettres à Domitien pour les mettre sous les yeux de son père. *Tac.*, *Ann.*, 14, c. 32; *Hist.*, 3, *c.* 59 et 79; 4. *c.* 28; 5. *c.* 14; *Agric.*, 8 et 17. — *Dion Cass.*

PETILLIA, Pétillie, Petillius. V. Petilia, Petilius, etc.

PETINA. V. Ælia Petina.

PETINESCA, lieu de la Gaule, dans la grande Séquanaise, chez les Helvetii, sur les confins des Rauraci.

PÉTIQUE, *Pœtica*, contrée de la Thrace, entre l'Hèbre et le Mélas. *Hérod.*, 7, *c.* 110.

PÉTITARE, *-rus*, ruisseau de la Grèce, sur les frontières de l'Etolie et de l'Acarnanie, à cinq milles environ de Stratos. *T. L*, 43, *c.* 22.

PETNELISSE, *-ssus*, v. située sur les confins de la Pisidie et de la Pamphylie, au S. de Selga, près des sources de l'Eurymédon. *Ptol.*, 5, *c.* 5.—*Strab.*

PETOBO. V. Petovio.

PETORITUM ou Petorritum, espèce de char découvert et à quatre roues à l'usage des femmes ou des personnes d'un rang inférieur à Rome. Ce mot, selon les uns, était grec, et avait passé des Phocéens de Marseille à Rome. Mais, selon l'opinion commune, il est purement Gaulois. *Hor.*, 1. *Sat.*, 6, *v.* 64. —*A. Gell.*, 13, *c.* 30. — *Pline*, *H. N.* — *Fest.*

PÉTOSIRIS, mathématicien et astronome célèbre, natif d'Egypte, peu antérieur à Pline et à Juvénal. Certaines femmes romaines ne prenaient de nourriture pendant leurs maladies qu'aux heures prescrites par Pétosiris. *Juv.*, 6, *v.* 580.

PETOVIO ou Poetovio (*Pétau*), v. de la Pannonie 1ʳᵉ, vers le N. O., sur le Dravus. *Tac.*, *Hist.*, 3, *c.* 1.—*Ptol.*, 2, *c.* 15.

PETRA, *geog.* (πέτρα, rocher). Ce nom est commun à un grand nombre de lieux remarquables par leurs rochers.

1. Petra (*Karak* ou *Arac*), capitale de l'Arabie Pétrée ou des Nabathéens, au N. E., dans la Gébalène, sur un rocher dont elle tire son nom (πέτρα, rocher). *Rois*, 4, *c.* 14, *v.* 7; *Isaïe*, 16, *v.* 1.—*Jos.* —*Strab.*, 16.

2. — Oxi, rocher de la Sogdiane, vers le S., entre le Polytimète et l'Oxus. Alexandre assiégea ce rocher suivant Quinte Curce, avec 300 Macédoniens, quoiqu'il fût défendu par 30000 hommes, et s'en rendit maître. *Q. C*, 7, *c.* 11.—*Strab.*

3. — petite v. d'Illyrie, vers l'O., chez les Tau-

lantii, sur la mer, au S. de Dyrrachium. *Cés.*, *G. Civ.*, 3, c. 40 —*Luc.*, *Phars.*, 6, *v.* 16 et 70. — *Strab.*

4. — place forte de la Macédoine, dans la Piérie, voisine de Pythium. *T. L.*, 39, *c.* 26; 44, *c.* 32.

5. — v. de Thrace, dans la province nommée Médique, fut prise par Philippe V, roi de Macédoine. *T. L.*, 40, *c.* 22.

6. — v. de la Colchide, chez les Lusiens, sur le bord du Pont-Euxin, devint considérable sous Justinien. *Procope*, *Pers.*, 2, *c.* 15.

7. — v. de Sicile, dans l'intérieur des terres près d'Hybla, entre Enna et Mégare. Ses habitans se nommaient Pétrini et Petreuses. *Cic.*, *Verr.*, 5, *c.* 76. —*Ptol.*, 3, *c.* 4.

Petra, *archéol.*, une des tribus de Corinthe. *Hérod.*, 5, *c.* 92.

PÉTRÉE, *-ræa*, *myth.*, une des Océanides.

Pétrée, *hist.* V. Petreius.

Pétrée (Arabie), *géog.*, la plus occidentale et la plus petite des trois Arabies, était bornée au N. par la Palestine, au midi par l'Arabie Heureuse, à l'orient par la Syrie, et à l'occident par l'Egypte. On l'a nommée Pétrée (πέτρα, rocher) parce qu'elle était hérissée de rochers et de montagnes; les plus considérables étaient les monts *Melanes* ou montagnes noires. Elle n'a que quelques cantons fertiles; tout le reste est couvert de sable. Petra en était la capitale. Elle fut conquise en partie sous Trajan par Cornélius Palma, et ensuite réduite en province romaine. Dans la suite elle reçut le nom de Palestine 3ᵉ, ou Palestine salutaire. V. Petra.

1. PETREIUS (Cn.) Atinas, centurion, qui pendant la guerre des Cimbres (101 ans av. J. C.), voyant sa légion enveloppée par l'ennemi, engagea le tribun qui la commandait à se faire jour au travers des ennemis. Le tribun balançait. Pétreius le tue, se met à la tête des soldats, et les tire de danger. Son courage fut récompensé par le don d'une couronne obsidionale. *Pline*, 22, *c.* 6.

2. — centurion de César dans les Gaules, mourut glorieusement sur le champ de bataille en combattant presque seul contre une multitude d'ennemis. *Cés.*, *Guerr. des G.*, 7. (Quelques-uns lisent Pétronius)

3. —(M.) lieutenant du consul C. Antonius, collègue de Cicéron (63 ans av. J.C.), avait pendant trente ans exercé avec beaucoup de gloire les fonctions de tribun et de préteur. Le jour où se donna la bataille entre Catilina et les troupes de la république, C. Antonius, étant malade, lui confia le commandement en chef de l'armée. Par ses manœuvres habiles et sa valeur il remporta la victoire, et défit Catilina. Pendant les guerres civiles de César et de Pompée il embrassa le parti de ce dernier, et combattit à Pharsale. Il accompagna Caton en Afrique, et combattit à Thapse. Résolu de mourir, après la perte de la bataille, il convint avec Juba son ami de se battre en combat singulier, afin de se donner mutuellement la mort. Juba ayant succombé le premier, Pétreius se fit tuer par un de ses esclaves. *Salluste*, *Catil.*, 43.—*Cés.*, *G. Civ.*, 1.—*Vel.*, *Pat.*, 2, *c.* 48.—*Appien.*

4. — (M.), sénateur, suivit Caton, que César faisait conduire en prison pour s'être opposé à une loi que le dictateur proposait. « J'aime mieux, dit-il à César, être avec Caton en prison qu'avec vous dans le sénat. »

PETRINI, habitans de Petra (nᵒ 7).

PETRINUM (peut-être *Rocca di Monte Ragone*), qu'on nomme aussi Petrinum Sinuessanum, village de la Campanie, dans le territoire de Sinuesse, auprès d'une montagne, était célèbre par la bonté de ses vins. *Hor.*, 1, *Ep.* 5, *v.* 5.

1. PETROCORII ou Petrocordii (*Périgord*), province au S. E. de l'Aquitaine 2ᵉ, bornée au N. par les Lémovices, à l'O., par les Bituriges et au S. par les Nitiobriges. *Cés.*, *G. des G.*, 7, *c.* 75.—*Ptol.*, 21, *c.* 7.

2. — anciennement Vésunna (*Périgueux*), capitale de la province de même nom, dans l'Aquitaine 2ᵉ, vers le centre du territoire, sur une rivière qui se jette dans le Duranus.

PETROMENTULUM (*Bantelle*), v. de la Lyonnaise 2ᵉ, chez les Véliocasses, vers le S.

PÉTRONE, *-nius* (T.) Arbiter, auteur du fameux *Satyricon*, naquit, selon l'opinion la plus probable, à Marseille ou dans les environs, d'une famille considérée, et reçut son éducation à Rome. Il embrassa la secte d'Epicure. Personne mieux que lui ne sut concilier le goût des lettres et l'amour effréné du plaisir. Il donnait le jour au sommeil, la nuit aux devoirs de la société et au plaisir. Mais, quoiqu'il se livrât sans réserve à ses penchans, il joignait la délicatesse à la volupté. Aussi fut-il admis à la cour de Néron, et l'empereur l'appelait *arbiter elegantiæ*, l'arbitre du goût, d'où lui resta le nom d'*Arbiter*. Malgré cette affectation de mollesse et d'indolence, il accepta les fonctions de proconsul de Bithynie, et déploya pendant son administration de l'énergie et de la capacité. Mais bientôt, se laissant retomber dans son apathie ordinaire, il renonça aux affaires, et revint à la cour. Son adresse à se concilier les bonnes grâces du prince excita la jalousie et la haine de Tigellin, autre favori de Néron, qui l'accusa d'être entré dans une conspiration contre l'empereur. Pétrone fut condamné à perdre la vie (66 de J.C.). Mais, avant même la condamnation fut prononcée, prévoyant son sort, il s'était fait ouvrir les veines, et, comme s'il eût voulu se jouer avec la mort, tantôt il tenait ses veines ouvertes, tantôt il les fermait, s'entretenant avec ses amis de vers tendres et galans, d'airs gracieux et passionnés. Aussi a-t-on dit que mourir fut simplement pour lui cesser de vivre. Dans ses derniers momens il envoya à Néron une satire cachetée, dans laquelle il faisait une critique de ce prince sous un nom supposé. *Tac.*, *Ann.*, 6, *c.* 18 —*Pline*.

On a cru que cette critique était l'ouvrage que nous avons aujourd'hui sous le nom de *Satyricon*. Mais il était impossible que Pétrone, à l'instant de mourir, eût le temps de composer et d'écrire un ouvrage de si longue haleine. Il est donc à croire que l'ouvrage était composé d'avance, et que Pétrone en envoya seulement quelques extraits à l'empereur. Quelques savans ont été plus loin, et ont nié totalement que l'Epicurien confident et victime de Néron fût le même que l'auteur du *Satyricon*, et l'ont attribuée à quelques moines du moyen âge. Quoi qu'il en soit, on peut dire que cet ouvrage, qui n'appartient proprement à aucun genre, et qui n'est ni une satire, ni un roman, intéresse par la vérité des caractères, la variété et la chaleur des tableaux, l'adresse avec laquelle l'auteur entremêle les scènes comiques et bouffonnes aux scènes les plus héroïques. Trois épisodes surtout s'y font remarquer: *Le Banquet de Trimalcion*, *la Matrone d'Ephèse* et *la Chute de la République*, poème où l'on trouve la poésie la plus sublime, et dans lequel il s'élève au-dessus de Lucain, qui traite le même sujet. Le style est partout riche, énergique, pittoresque. L'auteur a entremêlé les vers et la prose, ce qui est presque sans exemple dans la littérature ancienne. On regrette qu'il n'y ait dans l'ouvrage aucun plan suivi, et surtout que le sujet soit d'un bout à l'autre d'une immoralité qui doit le faire proscrire. La meilleure édition de Pétrone est celle de Burmann, Utrecht, 1709.

1. PETRONIUS, officier de l'armée de Crassus,

commandait un corps de mille hommes dans l'expédition contre les Parthes. *Plut.*, *Crass.*

2 — (C. ou P.), succéda à Cornélius Gallus, premier préfet d'Egypte, l'an 26 av. J.C. Les Ethiopiens ayant envahi la Thébaïde, Petronius marcha contre eux à la tête de dix mille hommes, les battit quoique leur armée fût le triple de la sienne, les poursuivit jusque dans Napata, leur capitale, et força la reine Candace à recevoir la loi des Romains. *Pline.*—*Dion.*, *Cass* — *Strab.*, 17.

3. — (P.) un de ceux qui furent commis par Tibère pour dispenser aux citoyens les libéralités de ce prince après le grand incendie qui eut lieu à Rome l'an de J. C. 36. *Tac.*, *Ann.*, 3, *c.* 49; 6, *c.* 45.

4.—gouverneur de la Judée sous Caligula, se conduisit avec la plus grande modération dans sa province. L'empereur ayant ordonné de placer sa statue dans le temple des Juifs, il ne se hâta point d'obéir de peur de soulever le peuple, et par là s'attira la colère de ce prince irascible. Bientôt après il périt assassiné.

5. — (P.) Turpilianus, consul sous Néron l'an 61 de J.C., et ensuite gouverneur de la Grande-Bretagne. Il fut quelques années après envoyé contre Vindex par Néron. Après la mort de Néron, Galba fit mourir Petronius Turpilianus. *Tacite*, *Ann.*, 14, *c.* 29; 15, *c.* 27; *Hist.*, 1, *c.* 6, 37; *Agric.*, c. 16.

6. — Romain de haute naissance, exilé par Néron dans une des îles de la mer Egée l'an de J.C. 65.

7. — (T. ou C. ou P.) Arbiter. V. Pétrone.

8. — Maxime, empereur. V. Maxime, n° 3.

PÉTRONIE, -*nia*, femme de Vitellius et ensuite de Dolabella. *Tac.*, *Hist.*, 2, *c.* 64.

PETROSIDIUS (L.), porte-enseigne dans l'armée de César, lors de ses guerres contre les Gaulois, se voyant enveloppé par les ennemis, jeta son aigle dans leur camp, et mourut sur le bord du fossé en se défendant avec courage. *Cés.*, *guerre des G.*, 5.

PETRUS. V. Pierre.

PETTA, fille de Nannus, roi des Ségobrigiens. Son père lui dit, selon l'usage du pays, de se choisir un époux. La coutume était qu'après le repas on fît entrer la jeune personne, et qu'elle présentât une fiole à celui des assistans qu'elle voulait épouser. Petta, étant donc entrée dans la salle du festin, présenta, soit par hasard, soit par choix la fiole à Euxène, un des Phocéens récemment réfugiés dans la Gaule, qui, devenu par là gendre du roi, se fixa dans le pays, et fut un des fondateurs de Marseille. *Aristote.* — *Justin.* V. Gyptis, Protis.

PETTALUS, un des guerriers compagnons de Phinée, qui combattirent contre Persée à la cour de Céphée. *Met.*, 5, *c.* 4.

PETTENTÉRION ou Pettéie, sorte de jeu de dames ou d'échecs fort en usage chez les Grecs, mais bien différent de ceux qu'on joue aujourd'hui sous ces noms. On le nommait le *jeu des écrivains*. A en juger par les descriptions qu'on en trouve, il avait une espèce d'analogie avec le *trictrac*, puisqu'on y faisait usage des dés, et que ce n'était qu'en conséquence du nombre que chaque joueur amenait qu'il pouvait remuer ses pièces. La table sur laquelle on jouait était marquée de douze lignes, à chacune desquelles on donnait le nom de *case*, terme qui appartient encore au jeu de *trictrac*. Si l'on en croit les anciens, le Pettentérion n'était pas un amusement frivole, qui ne servît qu'à faire passer le temps, sans rien donner à l'esprit. Il renfermait, disent-ils, de grands mystères de philosophie. La table sur laquelle les lignes étaient tracées représentait le monde; les douze lignes ou cases marquaient les douze signes du zodiaque. Dans le cornet on trouvait l'idée du ciel; dans les dés, celle des planètes. Les Egyptiens jouaient aussi le Pettentérion, mais d'une manière qui avait plus de rapport à notre jeu de dames, puisqu'ils n'y employaient pas les dés. Il était très-simple, et par cela même il n'en devait être que plus difficile, chacun des joueurs n'ayant que cinq pièces à jouer.

PETTIUS, ami d'Horace, à qui le poète adresse sa 11e épode.

PETUARIA (*Brough*), v. de la Bretagne, dans la grande Césarienne, à l'E., chez les Parisii, près d'Eboracum.

PETULANTIUM (*petulans*, folâtre, lascif), fêtes que l'on célébrait à Athènes et à Sparte en l'honneur de Vénus, et où les hommes paraissaient avec des habits de femme, et les femmes avec des habits d'homme.

PÉTUS (*Pœtus*), surnom de plusieurs familles romaines, principalement des Elius. Le mot *Pœtus* voulait dire *un peu louche*.

1. Pétus (P. Elius), consul l'an 337 av. J. C. *T. L.*, 8, *c.* 15.

2.—(P. Elius), maître de la cavalerie sous le dictateur Fabius Ambustus 322 ans av. J. C., et ensuite augure. *T. L.*, 9, *c.* 7; 10, *c.* 9.

3. — (Q. Elius), augure et pontife, brigua vainement le consulat l'an 218 av. J. C. Il fut tué à la bataille de Cannes. *T. L.*, 22, *c.* 35; 23, *c.* 21.— C'est sans doute de lui qu'on raconte l'histoire suivante. Un pivert vint un jour se percher sur sa tête dans le sénat. L'augure consulté répondit que si Elius laissait la vie à cet oiseau, sa maison serait heureuse et la république misérable; mais que le contraire arriverait s'il le tuait. Elius, préférant le bonheur de sa patrie à celui de sa maison, étouffa l'oiseau à l'instant. Quelque temps après tous les guerriers de son nom furent tués à Cannes, et les armées de la république eurent toujours depuis les plus grands succès. *Val. Max.*, 5, *c.* 6.

4. — (P. Elius) Catus, édile plébéien et préteur de la ville l'an 203 av. J. C., maître de la cavalerie sous le dictateur Servilius Geminus l'an 202, et consul l'an 201. *T. L.*, 29, *c.* 38; 30, *c.* 1, 39 et 40.

5.—(P. Elius), un des décemvirs qui, l'an 201 av. J. C., partagèrent aux vieux soldats vainqueurs de Carthage les terres du Samnium et de l'Apulie. Il fut quelques années après nommé censeur. *T. L.*, 31, c. 4; 32, *c.* 7.

6.—(Sext. Elius), édile curule l'an 200 av. J. C., et consul deux ans après, eut la Gaule pour département; mais il n'y fit rien de mémorable. L'an 194 av. J.C. il fut nommé censeur. Sextus Pétus était un très-habile jurisconsulte. Ennius et Cicéron l'ont loué à cause de la profondeur de ses connaissances. *Cic.*, *Orat.*, 1, *c.* 48; *Brut.*, 20. — *T. L.*, 31, *c.* 50; 32, c. 2 et 7; 34, c. 44; 35, *c.* 9.

7.—(Q. Elius), fut nommé augure l'an 174 av. J. C., préteur l'an 170 et consul l'an 167. C'est lui qui porta la loi Ælia, n° 2. *T. L.*, 41, c. 21; 42, c. 1; 45, *c.* 14 et 16.

8.—(Cécina), époux de la célèbre Arrie. Ayant été accusé d'avoir trempé dans la conspiration de Scribonianus contre Claude, il fut amené à Rome devant l'empereur, et fut condamné à mourir. V. Arrie. *Martial*, 1, *ép.* 14, *v.* 1, etc.

9. — accusa Pallas et Burrhus l'an de J. C. 55 de s'être concertés pour faire passer l'empire sur la tête de Sylla. N'ayant pu prouver son accu-

sation, il fut condamné à l'exil. *Tac.*, *Ann.*, 13, *c.* 23.

10. — (CÉSENNIUS), envoyé en Arménie contre Tiridate, s'avança imprudemment dans ce pays, et, s'étant laissé cerner par les troupes ennemies, se rendit, quoique ceux-ci n'eussent pas de vivres, et qu'il pût tenir encore quelque temps. Néron le fit revenir à Rome, où il ne le punit que par de légères railleries. *Tac.*, *Ann.*, 15, *c.* 6.

11. — (SEXTUS ARTICULEIUS), consul l'an 101 de J. C.

PEUCE (*Pizzina*), grande île de la basse Mésie, à l'E., formée par les deux bouches les plus septentrionales du Danube. *Ptol.*, 3, *c.* 12. — *Strab.*

PEUCELA, v. de l'Inde, dans la presqu'île occidentale, dans la Peucélaotide, vers le N., sur le Malamantus, près des frontières de la Perse.

PEUCÉLAOTIDE, *-tis*, contrée de l'Inde occidentale, vers le N., entre les fleuves Cophène et Malamantus. Peucela en était la ville principale. *Arrien.* — *Strab.*

PEUCESTE, *-tes*, un des plus illustres généraux d'Alexandre, sauva la vie à ce prince lors du siége de la ville des Oxydraques. Après sa mort il obtint en partage le gouvernement de la Perse, et réunit ses forces à celles d'Eumène ; mais ensuite il le trahit, et causa sa défaite par sa défection imprévue. Antigone, vainqueur d'Eumène, déposséda aussi Peuceste, et donna son gouvernement à Asclépiodore (316 av. J. C.). *Corn. Nép.*, *Eum.*, 7. — *Plut.* — *Q. C.*, 4, *c.* 8 ; 9, *c.* 5. — *Just.*, 13, *c.* 4.

PEUCÉTIE, *-tia*, portion de l'Apulie, bornée à l'E. par l'Iapygie, à l'O. par la Daunie, au N. par le golfe Adriatique, et au S. par le fleuve Bardanus. Barium en était la capitale. Elle fut ainsi nommée de Peucetius, fils de Lycaon, roi d'Arcadie. Elle s'appelait aussi Messapie et Calabrie. *P. Méla*, 14, *v.* 513. — *Strab.*, 6. — *Pline*, 3, *c.* 11. — *Ptol.*, 3, *c.* 1. — *Den. d'Hal.*, 1, *c.* 1.

PEUCETIUS, fils de Lycaon et petit-fils de Pelasgus, passa d'Arcadie en Italie avec OEnotrus son frère, et donna son nom à la Peucétie. *Den. d'Hal.*, 1, *c.* 1.

PEUCINIENS, *-ini*, peuples de la Germanie, appelés aussi Bastarnes. *Tac.*, *Mœurs des Germ.*, 46.

1. PEUCOLAS, *-laüs*, un de ceux qui trempèrent dans la conspiration de Dymnus contre Alexandre. *Q. C.*, 6, *c.* 7.

2. — Macédonien à qui Alexandre donna le gouvernement de la Sogdiane. *Q. C.*, 7, *c.* 10.

PEUCRON, guerrier qui fut tué dans l'expédition des Argonautes contre la Colchide, et que les mythologues disent fils du Palus Méotide. *Val. Flacc.*, 6, *v.* 564.

PEUR (*Pavor*), divinité des Grecs et des Romains. On la supposait fille de Mars et de Vénus. Elle avait un temple à Sparte, près du palais des éphores, soit pour que ces magistrats eussent toujours devant les yeux la crainte de faire quelque chose d'indigne de leur rang, soit pour inspirer aux citoyens la crainte de violer les ordonnances et les lois. Thésée sacrifia à la Peur, afin qu'elle ne saisît pas ses troupes. Alexandre suivit cet exemple avant la bataille d'Arbelles. Rome l'honorait conjointement avec la Pâleur, depuis le vœu fait par Tullus Hostilius dans une bataille contre les Albains. Les médailles anciennes représentent la Peur avec des cheveux hérissés, un visage étonné, une bouche ouverte, et un regard qui marque l'épouvante, effet d'un péril imprévu. Homère la met sur l'égide de Minerve et sur le bouclier d'Agamemnon. *Hés.*, *Boucl. d'Herc.*, *v.* 95 ; *Théog.*, *v.* 933. — *T. L.*, 1, *c.* 27.

PÉXODARE ou PEXODORE, *-rus.* V. PIXODARE.

PHACÉ, sœur d'Ulysse. On l'appelle aussi quelquefois Callisto.

PHACÉE, fils de Romélias et général des troupes de Phacéia, roi d'Israël, conspira contre lui, le tua, et régna à sa place (758 av. J. C.). Son règne, comme celui de ses prédécesseurs, ne fut qu'une longue suite d'injustices et d'impiétés. Il fut privé du trône par Osée, fils d'Ela, vers l'an 735 av. J. C., après avoir gouverné pendant vingt ans le royaume d'Israël. *Rois*, 4, *c.* 15, *v.* 25. — *Jos.*, *A. J.*, 9, *c.* 11.

PHACÉIA, fils de Manahem, monta sur le trône d'Israël à la mort de son père l'an 760 av. J. C., et régna deux ans dans le crime et l'impiété. Il périt assassiné dans son palais par Phacée, fils de Romélias, qui monta sur le trône à sa place l'an 758 av. J. C. *Rois*, 4, *c.* 15, 33. — *Jos.*, *A. J.*, 9, *c.* 11.

PHACÉTIS ou PHACITIS, déesse syrienne, la même qu'APHACÉTIS. V. ce nom.

PHACIUM, v. de la Thessalie, pillée par Philippe V, 198 av. J. C. *T. L.*, 32, *c.* 13 ; 36, *c.* 13.

PHACUSE, *-sa*, v. de l'Egypte inférieure, sur les confins du petit Delta et de l'Augustamnique, et sur la branche bubastique du Nil. C'est là que commençait le fameux canal qui communiquait du Nil au golfe Arabique.

PHADAIA, père de Zébida et grand-père de Joathan, roi de Juda. *Rois*, 4, *c.* 23, *v* 36.

PHAENNA, nom d'une des Muses chez les Lacédémoniens. Ce mot veut dire *brillante*.

PHAENNIS, devineresse fameuse, qui vivait en Asie du temps d'Antiochus, dans la 136ᵉ olympiade (256 ans av. J. C.). On assure qu'elle prédit l'invasion des Gaulois en Asie. *Paus.*, 10, *c.* 13.

PHÆSTUM. V. PHESTUS

1. PHAÉTHON, jeune héros, célèbre dans la fable par sa témérité et son infortune, passe généralement pour fils du Soleil et de Clymène, une des Océanides. Comme il était beau et bien fait, Vénus en fut éprise, et lui confia le soin de ses temples. Cette distinction flatteuse inspira de l'orgueil à Phaéthon. Il se vantait partout d'être fils du Soleil. Epaphus lui ayant soutenu le contraire, il alla s'en plaindre à sa mère, qui le renvoya au Soleil, pour apprendre de sa propre bouche la vérité de sa naissance. Phaéthon se rendit donc au palais du Soleil, lui expliqua le sujet de sa venue, et le supplia de lui accorder une grâce, qui prouvât incontestablement à l'univers qu'il était son fils. Le Soleil, affligé de sa douleur, jura par le Styx de ne lui rien refuser. Alors le jeune téméraire lui demanda la permission de conduire son char pendant un jour seulement. Phébus, lié par un serment irrévocable, fit tous ses efforts pour détourner son fils d'une entreprise si périlleuse ; mais ce fut inutilement. Phaéthon persista dans sa demande, et prit les rênes du char. Les chevaux du Soleil, ne reconnaissant plus la main de leur maître, se détournèrent de la route ordinaire ; tantôt, s'élevant trop haut, ils menacèrent d'embraser le ciel, et tantôt, descendant trop bas, ils desséchèrent les rivières, et brûlèrent les montagnes. Ce fut alors, disent les poètes, que les Ethiopiens prirent ce teint noir qu'ils conservent encore, et que l'Afrique perdit sa verdure. La Terre, calcinée jusque dans ses fondemens, porta ses plaintes à Jupiter, qui, pour prévenir le bouleversement de l'univers, et remédier promptement à ce désordre, foudroya le fils du Soleil, et le précipita dans l'Eridan. Les nym-

phes du fleuve trouvèrent son corps, et lui rendirent les honneurs funèbres. Ses sœurs le pleurèrent si amèrement que les dieux par pitié les changèrent en peupliers et leurs larmes en ambre. Cycnus, son ami, non moins sensible que les sœurs, à son malheur, fut métamorphosé en cygne.

Hésiode dit Phaéthon fils de Céphale et de l'Aurore, et Apollodore, de Tithon et de l'Aurore. D'autres lui ont donné pour mère la nymphe Rhodé, fille de Neptune et d'Amphitrite.

La catastrophe de Phaéton a été expliquée différemment. Aristote croit, sur la foi de quelques anciens, que du temps de Phaéthon, qui régnait sur quelque canton de la Grèce, il tomba du ciel des flammes qui consumèrent plusieurs pays. D'autres y ont vu l'embrasement des villes criminelles de la Pentapole, ou le prodige de Josué ou celui d'Ezéchias. On a cru aussi y retrouver une fable égyptienne, et on a confondu le deuil du Soleil pour la perte de son fils avec celui des Egyptiens pour la mort d'Osiris. Ceux qui regardent les fables comme les dépositaires de la morale des anciens n'ont vu dans celle-ci que l'emblême d'un téméraire qui présume trop de ses forces. Selon Lucien, dont l'explication est fort ingénieuse, Phaéthon était livré à l'astronomie, et s'appliquait surtout à connaître le cours du soleil; mais, étant mort fort jeune, il avait laissé ses observations imparfaites, ce qui fit dire à quelques poëtes qu'il n'avait pu conduire le char du Soleil jusqu'à la fin de sa carrière. Plutarque, qui a suivi cette explication, dit qu'il y a eu véritablement un Phaéthon qui régna sur les Molosses, après le déluge, et qui se noya dans le Pô; que ce prince s'était appliqué à l'astronomie, et avait prédit cette grande chaleur qui arriva de son temps, et désola son royaume *Hésiode*, *Théog.*, *v.* 985.—*Apollon.*, *Arg.*, 4.—*Métam.*, 1, *f.* 17, 20; 2, *f.* 1, 2, *etc.* — *En.*, 5, *v.* 105; 10, *v.* 189—*Hor.*, 4, *od.* 11.—*Sénèq.*, *Médée.* — *Hygin*, *f.* 156.

2. — Titan, père d'Erétricé.

3. — (φχέθω, briller), nom donné au Soleil.

4. — (φχέθω, briller), un des chevaux de l'Aurore. *Odyss.*, 23, *c.* 246.

PHAÉTHONTIADES ou PHAÉTHONTIDES, c'est-à-dire sœurs de Phaéthon, plus connues sous le nom d'Héliades. (V. HÉLIADES.) *Virg.*, *églog.*, *v.* 62.— *Ov.*, *Mét.*, 2, *v.* 346.

1. PHAÉTHUSE (φχέθουσχ, brillante), l'aînée des sœurs de Phaéthon. V. HÉLIADES.

2. — fille du Soleil et de la déesse Néère, soignait avec sa sœur Lampétie les troupeaux immortels de son père dans l'île de Trinacrie. *Odyss.*, 1, *v.* 127. V. LAMPÉTIE.

PHAGER, PHAGRUS ou PAGRUS, poisson dont les Egyptiens avaient fait une divinité, parce que sa venue annonçait l'inondation du Nil, et parce qu'il ne mangeait point les autres poissons. *Clém. d'Alex.*

PHAGÉSIES ou PHAGÉSIPOSIES (φάγω, manger; πόσιον, boisson), fêtes en l'honneur de Bacchus, pendant lesquelles il se faisait de grands festins. Elles faisaient partie des grandes Dionysiaques.

PHAGON (φάγω, manger), fête grecque, la même sans doute que les Phagésies. *Eustath.*

PHAGOR ou PHOGOR, ensuite PAORA, v. de la tribu de Juda. *Jos.*, 15, *v.* 60.

PHAGRES, v. de Thrace, à l'O., au pied du mont Pangée, non loin du Strymon. *Thucyd.* — *Strab.*

PHAGRORIOPOLIS, v. de l'Heptanomide, capitale d'un nome qui porte le même nom.

PHAGRORIOPOLITE (NOME), *-tes*, canton de l'Heptanomide, en Egypte. Les Latins l'appelaient *Phagroriopolitana Præfectura. Strab.*

PHAHATH ou PHAHATH-MOAB, v. de la Palestine, chez les Moabites. *Esdr.*, 1, *c.* 2, *v.* 6.

PHAIE, *-ea*, laie qui infestait le territoire de Crommyon dans la Corinthie, et qui fut mère du sanglier de Calydon. Thésée eut la gloire de la tuer. Selon Plutarque, Phaie était une femme qui se prostituait à tous venans, et qui vivait de meurtres et de brigandages. Thésée la fit mourir. *Strab.*, 8. — *Plut.*, *Thés.*

PHALACRINE ou FALACRINE (*Val-Falacrini*), v. de l'Italie, chez les Sabins, au N., sur le Vestinus, près de sa source. Cette ville devint célèbre par la naissance de l'empereur Vespasien. *Suét.*, *Vesp.*, 2.

PHALÆ, tours de bois élevées dans le cirque à Rome. *Juv.*, *S.* 6, *v.* 589.

PHALÆCUS. V. PHALÉCUS.

PHALÆSIA. V. PHALÈS.

PHALANGARCHIE, *-chia*, corps d'armée composé de 4096 hommes, ou selon d'autres de 4036.

1. PHALANGARQUE, *-rcha*, commandant de la phalangarchie.

2. — commandant de la phalange macédonienne.

PHALANGE, *phalanx*, dénomination un peu vague, qui s'appliquait à diverses espèces de corps militaires d'infanterie. La phalange complète était de 1600 hommes. Cependant elle n'en contenait d'ordinaire que 800. Quelquefois même on ne désignait par ce mot qu'une compagnie de 28 hommes. La phalange la plus célèbre est la phalange macédonienne (V. ci-dessous).

PHALANGE MACÉDONNIENNE, bataillon carré composé de 16000 hommes pesamment armés. Outre l'épée, ils portaient la *sarisse*, pique très-longue. La phalange se divisait ordinairement en dix corps, chacun de 1600 hommes rangés sur cent de front et seize de profondeur. Quelquefois on doublait ou l'on dédoublait ce dernier nombre selon l'exigence des cas, de sorte que la phalange n'avait quelquefois que huit hommes, quelquefois en avait 32 de profondeur. Les rangs étaient tellement pressés que les piques du cinquième rang dépassaient de trois pieds la première ligne. Les derniers rangs, beaucoup trop éloignés pour que leurs piques devinssent une arme offensive, les plaçaient sur les épaules de ceux qui étaient placés devant eux, et les entrelaçant par rangs, appuyaient en avant de telle sorte que l'attaque en recevait une violence extraordinaire. *T. L.*, 32, *c.* 17; 44, *c.* 41.— *Polybe.*

PHALANNA, *myth.*, fille de Tyrus, donna son nom à la ville de Phalanne en Perrhébie.

PHALANNA, *géog.*, v. de Thessalie, dans la Perrhébie, à l'E., sur le Pénée, au S. de Gyrthon. *Tit. Liv.*, 42, *c.* 54.

PHALANTHE, *-thus*, *hist.*, Lacédémonien, se mit à la tête d'une colonie composée des jeunes Spartiates nommés Parthéniens, et les conduisit en Italie (707 av. J. C.) Ayant fait naufrage à la vue de la côte, il fut sauvé par un dauphin, qui le porta jusqu'au rivage. Après diverses aventures, il se fixa à Tarente, dont on le regarde comme le fondateur; mais il en fut chassé par ses compatriotes, et se réfugia à Brundusium. Quoique victime de l'ingratitude de ses concitoyens, il ne songea qu'à leur faire du bien, et en mourant il voulut que ses cendres fussent reportées à Tarente et répandues dans la place publique, parce qu'un oracle avait attaché à cette poudre ainsi répandue la possession de cette ville par les Parthéniens. En mémoire de ce bienfait, les

Parthéniens lui décernèrent les honneurs divins, et placèrent sa statue dans le temple de Delphes avec celle du dauphin qui lui avait sauvé la vie. *Just.*, 3, *c.* 4. —*Paus.*, 10, 11. —*Hor.*, *od.* 10, *v.* 11. — *Mart.*, *ép.* 28. — *Sil. Ital.*, 11, *v.* 16.

PHALANTHE, *géog.*, v. et montagne d'Arcadie. *Paus.*, 8, *c.* 35.

PHALANX, frère d'Arachné. Il fut, ainsi que sa sœur, élevé par Minerve; mais la déesse, indignée de ce qu'ils avaient conçu l'un pour l'autre un amour criminel, les métamorphosa en vipères.

PHALARA, v. de la Thessalie, au S. E., sur le golfe Maliaque, à 20 stades des Thermopyles. *T. L.*, 35, *c.* 43; 36, *c.* 29. —*Strab.*

PHALARGUS, jeune Sicilien de la ville de Centuripes, fut forcé de donner de grosses sommes d'argent à Timarchide, affranchi et agent de Verrès. *Cic.*, *Verr.*, 7, *c.* 91.

PHALARIS, *myth.*, capitaine troyen, tué par Turnus. *En.*, 9, *v.* 762.

PHALARIS, *hist.*, tyran d'Agrigente, célèbre par sa cruauté, naquit en Sicile, dans la ville d'Astypalée, d'une famille très-opulente. Jeune encore, il signala sa valeur dans une guerre contre les Léventins. Devenu ensuite le prisonnier de ceux qu'il avait vaincus, il sut si bien se concilier leur estime et leur affection qu'ils le nommèrent général dans une circonstance importante. De grandes victoires et une paix avantageuse justifièrent le choix des Léventins. Mais bientôt, devenus ingrats envers lui, ils le chassèrent de leur ville. Il se réfugia chez les Gamariens, où il épousa la femme de Timocrate, chef suprême de la république d'Agrigente, répudiée par son mari. Bientôt pour plaire à sa nouvelle épouse, il se mit à la tête d'une armée de Gamariens, marcha contre Agrigente, battit tout ce qui s'opposa à ses armes, et entra dans la ville, qui fut obligée de se soumettre à lui. Monté ainsi par la violence sur le trône d'Agrigente, il crut ne pouvoir s'y maintenir que par la cruauté. Sur de simples soupçons il condamnait ses sujets aux supplices les plus cruels. C'est lui qui fit forger ce taureau d'airain dans lequel on brûlait vif, mais à petit feu, la victime que l'on y enfermait. Pérille, artiste athénien, auteur de cette horrible invention, en fit l'essai le premier. Après lui, Phalaris fit périr de la même manière un grand nombre d'Agrigentins; mais enfin le peuple révolté le fit mourir par le même supplice après un règne de seize ans (552 av. J. C.). Le taureau de Phalaris fut transporté à Carthage par Amilcar; mais, après la prise de cette ville, les Romains le rendirent aux habitans.

Il existe un recueil de lettres de Phalaris à un certain Abaris. Ces lettres respirent l'humanité et la philosophie, mais elles n'ont aucun caractère d'authenticité. Quelques auteurs cependant ont voulu s'appuyer sur cet ouvrage pour justifier la mémoire de Phalaris des cruautés qu'on lui impute; mais ce paradoxe historique a trouvé peu de partisans. *Cic.*, *Verr.*, 4; *à Attic.*, 7, *ép.* 12; *Off.*, 2. — *Ov.*, *Art d'aim.*, 1, 663. — *Diod. de Sic.* — *Pline*, 34, *c.* 8. — *Val. Max.*, 3, *c.* 3; 9. *c.* 2. — *Juv.*, 8, *v.* 81.

PHALARIUM, citadelle de Syracuse, où fut placé le tombeau de Phalaris.

PHALARUS, rivière de Béotie, qui se jette dans le Céphise. *Paus.*, 9, *c.* 34.

1. PHALCÈS, capitaine troyen, tué par Antiloque au siége de Troie. *Il.*, 13, *v.* 791; 14, *v.* 513.

2. — un des fils de Téménus, roi d'Argos, tua son père et ses frères, et s'empara de Sicyone.

PHALCIDON, v. de Thessalie. *Polyen.*

PHALÉAS, philosophe et législateur, qui existai dans le 4ᵉ siècle av. J. C. *Aristote.*

PHALEA, un des principaux lévites qui revinrent de Babylone. *Esd.*, 2, *c.* 10, *v.* 10.

PHALÉAS, philosophe et législateur distingué du 4ᵉ siècle av. J. C. *Arist.*

1. PHALÉCUS, -*lœcus*, tyran d'Ambracie. Diane, déesse tutélaire de cette ville, la délivra de l'usurpateur en envoyant un lionceau qui traversa son chemin. Phalécus voulut le prendre, mais la lionne survint à l'instant, et déchira le ravisseur.

2. — général des Phocéens après son oncle Phayllus, vers l'an 352 av. J. C. Il fut accusé d'avoir pillé le temple de Delphes, et dépouillé de toutes ses dignités. Cependant il eut l'art de se faire replacer à la tête des armées cinq ans après. Philippe, père d'Alexandre, le battit dans la guerre sacrée, et le força à se retirer dans le Péloponèse, d'où il passa en Crète, faisant la guerre pour les habitans de la ville de Cnosse. Il périt au siége de Cydonie (V. GUERRE SACRÉE). *Paus.* — *Diod. de Sic.*

3. — général des Phocéens, tué par les Béotiens à la bataille de Chéronée. *Diod. de Sic.*, 15.

PHALEG, un des patriarches, fils d'Héber, naquit l'an 2243 av. J. C., et vécut 239 ans. Il fut père de Réü. *Gen.*, 10, *v.* 25; 11, *v.* 16.

1. PHALÈRE, -*rus*, *myth.*, Athénien, fils d'Alcon, selon les uns, d'Erechthée, selon les autres, fut de l'expédition des Argonautes. D'autres veulent qu'il soit né en Crète, et y ait fondé la ville de Gortyne. Dans son enfance un serpent l'entortilla; son père tua le monstre sans blesser l'enfant. Il donna son nom au port de Phalère à Athènes.

2. — un des centaures invités aux noces de Pirithoüs. *Ov.*, *Mét.*, 12

PHALÈRE, *géog.* (*Saint-Nicolas*), port de l'Attique, à vingt-cinq stades au S. E. d'Athènes, à laquelle il communiquait par de longues murailles. Les Athéniens y abritaient leurs vaisseaux avant que Thémistocle les fit mettre au Pirée. Il n'y pouvait tenir que de petits bâtimens. C'est là que naquit Démétrius dit *de Phalère*. *Hérod.*, 5, *c.* 63; 6, *c.* 116.

2. — -*ara*, v. de Thessalie, la même que Phalara. V. PHALARA.

PHALÉRIE ou PHALORIE, -*ria*, v. de Thessalie, au S. E., la première qu'assiégea le consul T. Quintius Flaminius, l'an 198 av J. C. On la croit la même que Phalara. *T. L.*, 32, *c.* 15; 36, *c.* 31; 39, *c.* 25. — *Lycophr.*, *Cass.*, *v.* 1147.

PHALÈS, divinité invoquée par les Cylléniens, peut-être la même que Priape. *Lucien.*

PHALIAS, fils d'Hercule et de la Thestiade Héliconis.

PHALINUS, Grec au service du roi de Perse, vers l'an 403 av. J. C. Il fut député par Tissapherne aux Dix Mille après la mort du jeune Cyrus. *Xén.*, *Anab.*

PHALIS, roi de Sidon, s'efforça de détacher Sarpédon, roi de Lycie, de l'alliance de Priam.

PHALLIQUES, -*ica*, fêtes que l'on célébrait à Athènes en l'honneur de Bacchus, et en Égypte en l'honneur d'Osiris. Elles étaient ainsi nommées de ce que l'on y promenait en grande pompe le Phallus. Ces fêtes, rares dans l'origine, devinrent ensuite annuelles. Elles étaient accompagnées des plus infâmes dissolutions. *Luc.*, *Déesse Syr.* — *Plut.*, *Is. et Osir.* — *Paus.*, 1, *c.* 2.

PHALLOGOGIE (*phallus* et ἄγειν, conduire), procession dans laquelle on promenait le Phallus.

PHALLOPHORES, -ri (*phallus* et φέρειν, porter), ministres des fêtes de Bacchus à Athènes, qui portaient le Phallus le jour des Phalliques. Ils étaient barbouillés de lie, couronnés de lierre, et dansaient en chantant des cantiques analogues à la solennité, et en faisant d'horribles contorsions.

PHALLOPHORIES (*phallus* et φέρω, porter), cérémonie des fêtes phalliques, la même que les Phallogogies. A Athènes on les célébrait en l'honneur de Bacchus, tandis qu'en Egypte c'était en l'honneur d'Osiris et d'Isis. *Lactance*.

PHALLUS, un des quatre dieux principaux de l'impudicité et de la débauche. C'était une image des parties sexuelles de l'homme. On l'a souvent confondu avec Priape ou avec Bacchus. Quelquefois il était regardé comme le symbole de la fertilité, et c'est sous ce rapport que les Égyptiens en firent le même dieu qu'Osiris, et instituèrent des fêtes en son honneur.

PHALOÉ, nymphe, fille du fleuve Lysis. Elle avait été promise à celui qui la délivrerait d'un monstre ailé. Un jeune homme nommé Elaathe s'offrit, et y réussit; mais il mourut avant le jour du mariage Phaloé, dans son affliction, versa tant de larmes que les dieux par pitié la métamorphosèrent en une fontaine dont les eaux se mêlaient à celles du fleuve son père. Mais on les distinguait à leur amertume parce qu'elles jaillissaient d'une source environnée de cyprès.

PHALORIE. V. Phalérie.

PHALTI ou Phaltiel, épousa Michol après que Saül l'eut ôtée à David. Mais David la tira ensuite de la puissance de Phalti. *Rois*, 1, *c.* 25, *v.* 44.

PHALTIEL, un de ceux qui furent choisis par Moïse pour faire le partage de la terre Promise. *Nomb.*, 34 *c* 26.

PHALYSIUS, de Naupacte, recouvra, dit-on, la vue en lisant une lettre d'Esculape. *Paus.*, 10.

PHAMÉA, aïeul de Tigellius et chanteur excellent, ainsi que son petit-fils, vivait du temps de Cicéron. *Cic.*, *Am.*, *ép* 16.

PHAMEAS, chef de la cavalerie carthaginoise l'an 149 av. J. C. Touché, dit-on, des vertus de Scipion, il passa du côté des Romains, à qui il fut d'un grand secours, et qui le comblèrent de présens et de marques de bienveillance. *Appien*.

PHAMYLIES. V. Pamylies.

PHANÆ Portus, port de l'île et de la ville de Chio. *T. L.*, 36, *c.* 43; 44, *c.* 28. — *Virg.*, *Géorg.*, 2, *v.* 98. — *Ptol.*, 5, *c.* 2.

PHANAGORIE, -*ria*, grande ville sur la côte septentrionale du Pont-Euxin, très-près et à l'E. du Bosphore cimmérien.

1. PHANARÉE, -*rœa*, v. de l'Asie mineure, dans le Pont, au milieu de la plaine qui porte le même nom. *Strab.*

2. —vaste plaine du Pont, vers le N., sur la droite et la gauche de l'Iris.

PHANAS, Messénien, célèbre par son courage, mort l'an 682 av. J. C.

PHANÉE, *myth.* (φαναῖος, brillant), surnom d'Apollon dans l'île de Chio, devint ensuite le nom d'un de leurs promontoires et de leur ports.

Phanée, *hist.*, ancien roi de l'île de Chio.

Phanée, *géog.* (cap *Mastico*), promontoire de l'île de Chio, à la pointe méridionale. On recueillait un vin exquis aux environs. V. Phanæ.

1. PHANÈS, *myth.* (φαίνω, briller), surnom d'Apollon, ancien prince scythe, père d'Acmon. On le confond avec Manès.

2. — un des trois principes, qui avec Uranus et Chronus forment la triorde des principes éternels attribuée à Orphée.

Phanès, *hist.*, natif d'Halicarnasse, chef de quelques Grecs auxiliaires au service d'Amasis, roi d'Egypte. Mécontent de ce prince, il s'enfuit de sa cour, et alla offrir ses services à Cambyse, à qui il conseilla d'entrer en Egypte par l'Arabie. *Herod.* 3, *c.* 4 et 11.

PHANES, -*na*, *géog.* V. Phanæ.

1. PHANIAS ou Phenia, physicien, natif d'Erèse dans l'île de Lesbos, florissait dans le 4e siècle av. J.C.

2. — poète grec d'une époque incertaine.

PHANNIAS, homme obscur et sans éducation, porté à la dignité de grand-prêtre par les zélateurs. *Josèphe*, *Ant. Jud.*, 20; *G. Jud.*, 4.

PHANOCLÈS, poète élégiaque grec dont il ne nous reste que quelques fragmens. Il chanta dans un poème un vice contre nature, mais fréquent chez les Grecs. *Clém.*, *Strom.*, 6.

PHANOSTHÈNE, -*nus*, capitaine athénien envoyé dans l'île d'Andros avec quatre vaisseaux à la place de Conon. *Xén.*

PHANOSYRE, -*ra*, fille de Paon et seconde épouse de Minyas, dont elle eut Orchomène, Diochthondas et Athamas.

PHANOTE, -*te*, v. d'Epire, qui résista longtemps aux Romains, 169 av. J. C. *T. L.*, 43, *c.* 21; 45, *c.* 26.

PHANOTHÉE ou Panopée. V. Panopée, *geog.*

PHANTASE, -*sus* (φανταζομαι, je m'imagine), un des trois Songes enfans du Sommeil. Il se métamorphosait en plante, en terre, en fleuve, en rocher et généralement en tout ce qui est inanimé. *Ov.*, *Métam.*, 11, *f.* 16.

PHANTASIE, -*sia*, Egyptienne, native de Memphis, fille de Nicarque, avait, selon Ptolémée Héphestion, cité par Photius, composé deux poëmes, l'un sur la guerre de Troie, l'autre sur les voyages et les aventures d'Ulysse; ces livres furent déposés à Memphis, et un scribe en accorda à Homère une copie, d'après laquelle il composa l'Iliade et l'Odyssée.

PHANTÈS, un des fils d'Egyptus, tué par la danaïde Théano.

PHANUEL, *hist.*, père d'Anne la prophétesse. *Luc*, 2, *v.* 36.

Phanuel, *géog.*, v. de la Pérée propre, vers les confins de la tribu de Gad, auprès du torrent de Jabok. Ce fut près de cette ville que Jacob combattit contre un ange. Ses murailles furent détruites par Gédéon et relevées par Jéroboam. *Gen.*, 32, *v.* 22; *Jug.*, 8, *v.* 17; *Rois*, 3, *c.* 12, *v.* 25. — *Jos.*, *Ant. Jud.*, 8.

PHANUS, fils de Bacchus, un des Argonautes. *Apollod.*

1. PHAON, jeune Mitylénien d'une rare beauté. Selon les poètes, Vénus elle-même lui fit présent d'une rare beauté, en récompense de ce qu'il l'avait passée sur son navire de l'île de Chio sur le continent avec beaucoup de promptitude, et sans demander aucun salaire. La déesse lui donna un vase d'albâtre rempli d'une essence précieuse, dont il ne se fut pas plus tôt frotté qu'il devint le plus beau de tous les hommes, et inspira de l'amour à toutes les femmes de Mitylène. La célèbre Sapho l'aima surtout avec passion; il répondit quelque temps à son amour; mais, s'étant bientôt refroidi, Sapho dans son désespoir fit le saut de Leucade, et y périt. Phaon, en mémoire de cette catastrophe, fit élever un monument sur la montagne voisine. Selon Elien, Phaon fut tué par un mari qui le surprit en adultère. Quelques auteurs prétendent qu'il fut aimé de Vénus. *Ov.*, *Heroïde*, 21. — *Pline*. — *Elien*, *H. Div.*, 12. — *Lucien*. — *Athen.*, 1

2. — affranchi de Néron, lui resta fidèle dans son malheur et lui offrit un asile dans sa maison de campagne, l'an 68 de J. C. *Dion Cass.*

1. PHARA, v. d'Afrique, sur le chemin de Thapse à Utique, fut réduite en cendres par les soldats de Q. Métellus Scipion, après la bataille de Thapse.

2.— ou PHARATHON, v. de Judée. V. PHARATHON.

PHARACIDE, *-des*, amiral lacédémonien, secourut Denys le Tyran contre les Carthaginois. *Polyen*, 2.

PHARÆ. V. PHARES.

1. PHARAN, grand désert de l'Arabie pétrée, au S. de la terre promise, au N. et à l'O. du golfe Elanitique. Le nom de Pharan est quelquefois donné dans la Bible à l'Egypte. *Gen.*, 14, *v.* 6 et 11; *Nomb.*, *c.* 10, *v.* 12; *c.* 13, *v.* 17; *Deut.*, *c.* 33, *v.* 2; *Rois*, 1, *v.* 25.

2.—v. de l'Arabie pétrée, vers le S., près du mont Horeb, capitale des Pharanites.

3.— ou chez les Grecs POSIDIUM (*Cap Mahomet*), pointe qui s'avance dans le golfe Arabique, entre les golfes Héroopolite et Elanite.

PHARANITES, *-tæ*, Arabes qui habitaient au N. du cap Pharan, et au S. du désert de même nom, entre les golfes Héroopolite et Elanite.

PHARANGIUM, forteresse de la Perse arménienne, à l'O.

PHARAON, nom commun à un grand nombre de rois d'Egypte, soit qu'en langue égyptienne ce mot voulût dire roi, soit qu'il fût, comme les noms de César, de Ptolémée, etc. le nom d'un chef de dynastie que la plupart des monarques prenaient en montant sur le trône. *Jos.*, *Ant. Jud.*, 8, c. 2. Parmi ces princes, les plus remarquables sont les suivans :

1. — celui qui enleva Sara, femme d'Abraham, la croyant sa sœur, et qui la renvoya comblée des présens, sitôt qu'il fut détrompé. *Gen.*, *c.* 12, *v.* 10, etc.

2. — celui dont Joseph expliqua les songes, et qui le combla de bienfaits. *Gen.*, *c.* 37, *v.* 28; *c.* 41, *v.* 1.

3. — celui qui commença la persécution contre les Israélites, et qui ordonna de faire mourir tous leurs premier-nés. C'est à sa cour que Moïse, sauvé des eaux, fut élevé. *Exode*, 1, *v.* 8, 2, *v.* 2. — On le croit le même qu'Aménophis II.

4. — celui à qui Moïse demanda la permission d'emmener les Hébreux, et sous qui l'Égypte fut frappée de douze plaies. Il périt englouti avec une immense armée dans le golfe Arabique. *Exode*, *c.* 5.

5. — celui qui donna retraite à Adad, fils du roi d'Idumée, chassé de ses états par David. *Rois*, 3, *c.* 11, *v.* 17.

6.—celui qui donna sa fille en mariage à Salomon, et lui donna la ville de Gazer pour dot. *Rois*, 3, *c.* 3, *v.* 1; *c.* 9, *v.* 16.

7.—SÉSAC, qui reçut dans son royaume Jéroboam révolté contre Salomon. Après la mort de ce dernier, il déclara la guerre à son fils Roboam, prit les villes les plus fortes de la Palestine, et entra victorieux dans Jérusalem. *Rois*, 3, *c.* 11, *v.* 40; 14, *v.* 25. — *Paral.*, 2, *c.* 12, *v.* 2.

8. — (SÉTHON, selon *Hérod.*, 2, *c.* 141), qui fit alliance avec Ezéchias contre Sennachérib, 710 ans av. J. C *Rois*, 4 *c.* 18, *v.* 21; *Isaïe*, 36, *v.* 9.

9. — (NÉCHOS, selon *Hérod.*), qui fit la guerre à Josias, et le vainquit. *Rois*, 4, *c.* 23, *v.* 29.

10.— HOPHRA ou EPHRÉE ou APRIÈS, qui fit alliance avec Sédécias contre Nabuchodonosor. *Jérém.*, 44, *v.* 30; *Eséch.*, *c.* 29.

On ne peut former que des conjectures incertaines sur le nom propre et l'époque précise des six premiers Pharaon; on sait seulement qu'il y eut dans cet intervalle des Aménophis, des Amosis ou Amasis (V. ces noms). Pour les quatre derniers, voyez leurs propres noms.

1. PHARASMANE, *-nes*, roi d'Ibérie sous Tibère, vainquit Orode, fils d'Artabane, roi des Parthes, et assura à son frère Mithridate la souveraineté de l'Arménie. Il fut père de Rhadamiste. *Dion Cass.* —*Tacite*, *Ann.*, 6, *c.* 32; 11, *c.* 8; 12, *c.* 44; 13, *c.* 37.

2. — roi d'Ibérie sous l'empire d'Adrien et d'Antonin-le-Pieux, vint à Rome se soumettre à l'empereur.

3 et 4. — roi des Alains. — roi des Zidroïtes, contemporain des Antonin.

PHARATHON ou PHARA, v. de la tribu d'Ephraïm. *Jug.*, *c.* 12, *v.* 15.

1. PHARAX, Spartiate, député par ses compatriotes aux Athéniens pour implorer des secours contre Epaminondas et les Thébains. *Xénoph.*

2. — général spartiate, envoyé en Sicile pour chasser Denys le Tyran, tenta lui-même d'usurper le pouvoir souverain, et se fit détester par ses exactions et ses cruautés. *Plut.*

PHARBÈTHE, *-bæthus*, capitale du nome pharbéthite, à l'O. du bras Bubastique. *Hér.*, 2, *c.* 166.

PHARBÉTHITE (NOME), contrée de la basse Egypte, dans le petit Delta, vers le centre, à l'O. du bras Bubastique. *Ptol.*, 4, *c.* 166.

PHARCADON ou PHARCÉDON (*Zarco*), v. de la Grèce, dans la Thessalie. *Diod. de Sic.*

1. PHARE, *-rus* ou *-ros*, petite île voisine du port d'Alexandrie, qui fut jointe au continent l'an 286 av. J. C. par un môle de sept stades de longueur nommé de là *Heptastadium*. Sous les règnes de Ptolémée Soter et de Ptolémée Philadelphe, on y bâtit une tour appelée Phare, du nom de l'île dans laquelle elle était située, si grande et si magnifique qu'on l'a comptée souvent parmi les merveilles du monde; on y dépensa 800 talens. Cette tour était de marbre blanc et si élevée que du sommet on pouvait découvrir les vaisseaux à cent milles en mer. On allumait au haut de la tour des feux pour diriger la marche des vaisseaux pendant la nuit; de là le nom de Phare qui appartenait d'abord uniquement à l'île et la tour d'Égypte, fut donné dans la suite à toutes les tours destinées au même usage. — Elle fut construite par l'architecte Sostrate, qui y grava son nom (V. SOSTRATE). *Hom.*, *Odyss.* 4.— *Lucain*, 2, *v.* 636; 3, *v.* 260; 6, *v.* 308; 9, *v.* 1005, etc.—*Ov.*, *A. d'aim.*, 3, *v.* 635.—*Pline*, 4, *c.* 31 et 85; 36, *c.* 13. — *Strab.*, 17. — *P. Méla*, 2, *c.* 7. — *Val. Flacc.*, 2. — *Stac.*, 3, *Sylv.*, 2, *v.* 102.

2. — tour de l'île de Caprée, bâtie sur le modèle de celle d'Alexandrie. Elle fut renversée par un tremblement de terre, peu de temps avant la mort de Tibère. *P. Méla*, 2, *c.* 7.

3. — tour bâtie par Claude, à l'entrée du port d'Ostie. *Juv.*, *Sat.*, 11, *v.* 76. — *Suét.*, *Claud.*

4. —d'abord PAROS (*Lesina*), île de la mer Adriatique, vers la côte d'Illyrie, entre les îles de Brattia au N. et de Corcyra nigra au S. C'était une colonie de Paros. C'est la patrie de Démétrius de Phare. *Ptol.*, 2, *c.* 17. — *Pline.*

PHARÉE, *myth.*, centaure blessé par Thésée au combat qui eut lieu aux noces de Pirithoüs et d'Hippodamie. *Mét.*, 12, c. 9.

PHARÉE, *géog.*, v. de l'île de Crète.

1. PHARES ou PHÈRES, *-ræ* (*Loutra*), v. de Messénie, près de la côte orientale du golfe de Messénie et de l'embouchure du Nado. *Paus.*, 4, c. 30.

2. — v. de l'Achaïe, à l'O., sur le fleuve Pirus ou Piérus, à quelques lieues au S. de Patres. Cette ville était célèbre par un oracle de Mercure et de Vesta. Au milieu de la place publique étaient les statues de ces deux divinités. Celui qui voulait connaître l'avenir faisait d'abord sa prière à Vesta, puis il s'approchait de l'oreille de Mercure, et faisait une question. Il sortait ensuite de la place en se bou-

chant les oreilles avec les mains, et les premières paroles qu'il entendait prononcer aux passans étaient la réponse à sa question. *Paus.*

3. — v. de l'île de Crète. *Pline.*

PHARÈS, fils de Juda et de Thamar et frère de Zara. *Gen.*, c. 38, v. 27; *Nomb.*, c. 26, v. 20.

PHARIA, c'est-à-dire Egyptienne, surnom de Cérès sous lequel on ne lui consacrait, au lieu de statues, que des blocs informes ou de pierres ou de bois, semblables aux anciennes statues d'Egypte. *Tertul.*, *Apolog.*, 16.

PHARIENS, habitaient le pays de l'Achaïe dont Pharès (n° 2) était la capitale.

PHARIS, *myth.*, fils de Mercure et de Philodamée, fille de Danaüs, passe pour fondateur de la ville de Phares ou Phères en Messénie. *Paus.*, 4, c. 30.

PHARIS, *géog.*, v. de Laconie, au S. de Sparte et d'Amycles, à quelque distance de la Phillia. Ses habitans allèrent au siége de Troie. *Il.*, 2, v. 89. — *Paus.* — *Strab.*

PHARISIENS, *-sai*, secte juive, une des plus nombreuses et des plus puissantes qu'il y ait eu dans la Judée. Ils affectaient de se distinguer du reste des Juifs par une plus grande sévérité de principes et une exactitude minutieuse à payer la dîme, à observer le jour du sabbat, à purifier leurs vases et leurs meubles dès qu'un étranger y avait touché. Mais le plus grand nombre n'avait que le masque des vertus et de la piété que la secte affectait. Ils avaient en général une connaissance approfondie des lois et des livres sacrés, et se plaisaient à discuter de questions théologiques et métaphysiques, souvent oiseuses et ridicules. Ils attribuaient tout à Dieu et au destin; et pourtant, par une contradiction remarquable, ils admettaient le libre arbitre. Ils croyaient à l'existence des anges et à l'immortalité de l'âme, et supposaient en faveur des âmes des justes une espèce de métempsychose, d'après laquelle elles pouvaient revenir sur la terre, et ranimer d'autres corps. Quant à celles des criminels, ils disaient qu'elles étaient renfermées dans des cachots ténébreux, et y subissaient éternellement des supplices proportionnés à l'énormité de leurs crimes.

Les pharisiens jouissaient parmi le peuple de la plus haute considération. Le mystère dont ils affectaient d'envelopper leur doctrine contribuait encore à les rendre plus respectables aux yeux de la foule. Souvent même ils devinrent assez puissans pour paraître redoutables aux possesseurs de la souveraine autorité. Mais, le grand-prêtre Hyrcan ayant eu à se plaindre d'eux, et ayant abandonné leur secte pour celle des sadducéens, les pharisiens perdirent de leur crédit, et furent poursuivis sans relâche. On empoisonna les uns, on fit mourir les autres, et ceux qui purent échapper se virent forcés de chercher un asile dans le désert. On défendit sous peine de mort de suivre leurs institutions. Aristobule, fils d'Hyrcan, et Alexandre, père d'Aristobule, les persécutèrent aussi; mais enfin Alexandre sur la fin de son règne leur rendit leurs honneurs et leurs biens. Les pharisiens ressaisirent alors leur première puissance, et la gardèrent jusqu'à la ruine de Jérusalem. On place leur origine 180 ou 200 ans av. J. C. Leur nom veut dire *séparés*, parce qu'ils affectaient de se séparer du peuple par leur genre de vie. *Matth.*, *Luc*, *Marc*, *Jean.* —*Josèphe*, *Antiq. Jud.*

1 PHARMACÉE, *-cea* ou *-cia*, divination qui se faisait à l'aide des compositions enchantées nommées *Pharmaca*.

2. — art de mettre en œuvre les *Pharmaca*, et de produire des effets magiques en les combinant à certaines époques, sous certaines constellations, et avec certaines formule.

PHARMACITES, anneaux magiques auxquels les Grecs attribuaient de grandes vertus préservatrices. Elles renfermaient ordinairement ou des plantes ou des pierres trouvées sous certaines constellations, et portaient quelquefois des caractères magiques. *Arist.* — *Plut.*

PHARMACUSE, *-sa* (*Fornique*), île de la mer Egée et l'une des Sporades. Elle était située près des côtes de l'Asie mineure, au N. E. de Léros et vis-à-vis de Milet. C'est près de là que Jules-César fut pris par les pirates. *Pline.* — *Suét.*, *Cés.*, 4.

PHARMAQUES, *-ca*, nom donné par les Grecs à certaines compositions enchantées, soit minérales, soit végétales. Quelques unes prises comme boisson produisaient l'aveuglement, la folie, l'amour, etc.; d'autres agissaient par le contact seul; d'autres enfin répandaient un poison invisible et subtil, qui agissait à de grandes distances. Quelques autres étaient regardées comme préservatives, et capables de neutraliser les premières. On les nommait *pharmaca soteria*, pharmaques sauveurs. On y faisait entrer comme ingrédiens principaux le saule, le laurier, le jaspe et un grand nombre d'autres plantes et minéraux cités par Orphée dans son livre *de Lapillis*.

PHARMATENUS, petite rivière du Pont, qui prenait sa source au milieu des montagnes, dans la Sidène, coulait au N., et se jetait dans le Pont-Euxin

1. PHARNABAZE, *-zus*, satrape de Perse sous le règne de Darius II et d'Artaxerce, vers l'an 410 av. J. C. Il se concilia l'estime des Lacédémoniens en leur donnant du secours contre les Athéniens. Mais il se déshonora par le meurtre d'Alcibiade, qu'il fit assassiner après l'avoir comblé de marques d'amitié, parce qu'il craignait qu'il ne révélât au roi de Perse une conspiration dans laquelle il avait trempé. Il se déclara ensuite en faveur d'Athènes contre Lacédémone, et fit conclure une trêve entre les deux républiques. *Corn. Nép.*, *Lys.*, 4; *Alcib.*, 9; *Conon*, 2; *Datam.*, 3. — *Just.*, 5, c. 4; 6, c. 1. — *Q. C.*, 3, c. 13.

2. — lieutenant de Darius III, enleva l'île de Chio aux Macédoniens. Après la mort d'Alexandre il fut lieutenant d'Eumène. *Q. C.*, 3, c. 3, 8; 4, c. 1, 5. — *Plut.*

PHARNACE, *-ce*, *myth.*, maîtresse d'Apollon et mère de Cinyre. *Suidas.*

1. PHARNACE, *-ces*, *hist.*, ou ARBACE, Assyrien, qui détrôna Sardanapale. V. ARBACE. *V. Pat.*, 1, c. 6.

2. — satrape, père d'Artabaze. *Hérod.*, 7, c. 66.

3. — beau-frère de Darius III, périt l'an 334 av. J. C. dans une bataille contre Alexandre. *Diod.*

4. — roi de Cappadoce, peut-être le même que le suivant.

5. — roi de Pont, grand-père du fameux Mithridate, succéda à Mithridate IV 183 ans av. J. C., et régna 16 ans. Il s'empara injustement de Sinope, ce qui l'engagea dans une guerre contre Eumène, roi de Pergame, qui le battit. *T. L.*, 40, c. 3, 20.

6. — fils de Mithridate-le-Grand, roi de Pont, gouvernait pour son père le Bosphore. Quand il vit son père sans ressources, il se joignit à ses ennemis l'an 63 av. J.C.; quelques auteurs l'accusent même de l'avoir fait mourir (V. la fin de l'art. Mithridate VI). En récompense de sa perfidie, le sénat lui confirma la souveraineté du Bosphore, et le décora du titre d'ami et d'allié du peuple romain. Il régna paisible pendant quinze ans, au bout desquels les troubles de Rome et les guerres civiles de César et de Pompée lui

firent concevoir l'espérance de reconquérir les états de son père. Il battit en effet quelques légions romaines, et soumit successivement la Colchide, le Pont, la petite Arménie; il se préparait même à tourner ses armes victorieuses contre la Bithynie, lorsque Jules César, vainqueur à Pharsale, marcha à sa rencontre, et le battit complètement (47 av. J.C.). Ce fut à cette occasion que le général romain, pour exprimer la rapidité de son triomphe et de ses conquêtes, écrivit au sénat: *Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.* Pharnace fut tué en voulant rentrer dans le Bosphore, qui s'était révolté. *Flor.*, 3. — *Just.*, 38, *c.* 6. — *Hirt. Pans.*, *guer. d'Alex.* — *Dion Cass.* — *Plut.*, *Cés.* — *Vell. Paterc.*, 2, *c.* 55. — *Suét.*, *Cés.*, 37.

PHARNACE, *géog.* V. PHARNACIE.

PHARNACIAS, eunuque de Xerxès II, procura à son fils Sogdien les moyens d'assassiner ce prince, l'an 424 av. J. C. *Diod.*

PHARNACIE, v. de l'Asie mineure, dans le Pont, au N., sur le bord de la mer, à l'O. de Zephyrium. On croit que c'est la ville qui portait anciennement le nom de Cerasus. *Pline*, 6, *c.* 4. — *Ptol.*, 5, *c.* 6. — *Strab.*

PHARNACO-POBIS (*Lund-Mond*), rivière d'Asie, qui se jette dans le lac Arien.

PHARNAPATE, *-tes*, le plus habile des généraux d'Orode, roi des Parthes, fut tué dans une bataille contre les Romains, par Ventidius. *Plut.*

PHARNASPE, *-pes*, père de Cassandre et aïeul maternel de Cambyse.

PHARNAX, dieu adoré dans l'Ibérie et dans le Pont. On le croit le même que Lunus. *Strab.*

PHARNUQUE, *-chus*, un des lieutenans du jeune Cyrus, obtint le gouvernement de l'Eolide et d'une partie de la Phrygie. *Xénoph.*

PHARNUS, ancien roi de Médie, vaincu par Ninus, roi d'Assyrie.

PHAROS. V. PHARE.

PHARPHAR, branche du Chrysorrhoas, arrosait les environs de Damas. *Rois*, 4, *c.* 5, *v.* 12.

PHARSALE, *-lus* (*Farsa* ou *Pale Farsalos*), v. de Thessalie, vers le centre, à l'E. de l'Epidanus, célèbre par la grande victoire que César remporta sur Pompée dans les plaines circonvoisines, le 12 mai de l'an 48 av. J. C. Pompée laissa vingt-cinq mille morts sur le champ de bataille; César ne perdit que mille deux cents hommes, et fit vingt-quatre mille prisonniers. *T. L.*, 32, *c.* 33; 36, *c.* 14; 44, *c.* 1. — *Tacite*, *hist.*, 1, *c.* 50; 2, *c.* 38. — *Pline.* — *Appien.* — *Luc.*, *Phars.*, 1, etc. — *Plut.*, *Pomp. et Cés.* — *Suét.*, *Cés.* — *Dion Cass.*

PHARSALE (LA), *-alia*, poème de Lucain sur la guerre civile de César et de Pompée, dont le dénoûment fut la ruine de la république décidée par la bataille de Pharsale. V. LUCAIN

PHARSALUS, fils d'Acrisius, donna son nom à la ville de Pharsale en Thessalie.

PHARTÉ, une des danaïdes, selon Apollodore.

PHARUS, capitaine rutule, tué par Enée. *Enéide*, 10, *v.* 322.

PHARUSIENS, *-sii*, peuples d'Afrique qui habitaient au S. de la Mauritanie. *P. Mela*, 1, *c.* 4.

PHARYBUS ou BAPHYRUS, petite rivière de la Macédoine, qui se jette dans la mer Egée.

PHARYCADON, v. de Macédoine, au S. O., sur le Pénée, près de sa source. *Strab.* 9.

PHARYGE, *-gas*, v. de la Phocide, près du mont Acrorion. Junon y avait un temple. *Strab.*

PHARYGIUM, prom. de la Phocide, vers le midi, sur la mer de Crissa, entre Marathon et le port Mychus.

1. PHASAEL, *hist.*, fils aîné d'Antipater et frère d'Hérode-le-Grand. Il donna en diverses circonstances des preuves de son courage. Livré enfin par le traître Barzapharne à Antigone, compétiteur d'Hérode au trône, il se cassa la tête contre une pierre pour éviter les supplices auxquels on le réservait. *Jos.*, *Ant. Jud.*, 14; *Guer. des J.*, 11.

2. — fils du précédent, neveu et gendre d'Hérode-le-Grand, épousa Salampso, fille d'Hérode, et en eut trois fils, Antipater, Hérode et Alexandre, et deux filles, Alexandra et Cypros. *Jos.*, *A. J.*, 14, 18.

3. — fils d'Hérode-le-Grand et de Pallas, septième femme de ce prince. *Josèphe*, *Ant.*, *Jud.*, 17.

1. PHASAEL, *géog.*, v. de la Palestine, dans la vallée de Jéricho, vers le N. *Jos.*, *Ant. Jud.*, 16.

2. — une des principales tours qu'Hérode-le-Grand fit bâtir à Jérusalem. Il la nomma *Phasaël* en mémoire de son frère (V. ci dessus n° 1). Elle était construite sur le modèle du Phare d'Alexandrie, et avait quatre-vingt-dix coudées d'élévation. C'est là que Simon établit le siége de sa tyrannie. *Jos.*, *A. J.*, 16; *G. des J.*, 6.

PHASAÉLIDE, canton de la Palestine où se trouvait Phasaël. *Jos.*, *A. J.*

1. PHASE, *-sis*, *myth.*, prince de la Colchide. Thétis, n'ayant pu le rendre sensible, le changea en fleuve. V. PHASE, *géog.*

2. — fils d'Apollon et de l'océanide Ocyroé. Ayant surpris sa mère en adultère, il la tua; mais les Furies le saisirent, et le tourmentèrent au point qu'il alla se jeter dans une rivière voisine appelée Arcturus, qui prit de lui le nom de Phase.

PHASE, *-sis*, *géog.* (*Fachs* ou *Rion*) rivière de la Colchide, sort des montagnes de l'Arménie septentrionale, coule de l'E. à l'O., et se jette dans le Pont-Euxin. Elle reçoit dans son cours l'Hippus et le Cyanée, et arrose près de son embouchure la ville d'Æa, qui était le terme de l'expédition des Argonautes. Les campagnes voisines de ses rives étaient remplies de gros oiseaux nommés *faisans* du lieu de leur origine. Les Argonautes en apportèrent en Grèce, où jamais on n'en avait vu auparavant. Les anciens regardaient, mais à tort, le Phase comme un des plus grands fleuves de l'Asie. *Hér.*, 1, *c.* 104. — *Virg.*, *Géorg.*, 4, *v.* 367. — *Métam.*, 2, *c.* 6; 7, *c.* 1. — *Pline*, 10, *c.* 48. — *Apollod.*, 1, etc. — *Paus.*, 4, *c.* 44. — *Mart.*, 13, *ép.* 62. — *P. Méla.*, 1, *c.* 19. — *Strab.*, 11. — *Orph.*

PHASÈLE, *-lus*, espèce de vaisseau léger qui tenait le milieu entre les vaisseaux de charge et les vaisseaux longs. Ils allaient à la fois à la rame et à la voile, comme nos *brigantins*. Ils furent ainsi nommés, dit-on, de la ville de Phasélis, où ils furent inventés. *Plut.* — *Appien.*

PHASELIS, v. de Lycie, au pied du Taurus, sur la côte occidentale du golfe de Pamphylie, servit long-temps de retraite aux pirates. *Hér.*, 2, *c.* 178. — *Cic.*, *loi agraire*, 2, *c.* 19; *Verr.*, 4, *c.* 21. — *T. L.*, 37, *c.* 23. — *Phars.*, 8, *v.* 251. — *Strab.*, 14.

PHASGA, montagne de la basse Pérée, dans le pays de Moab. Elle formait un des sommets de l'Abarim. *Nomb.*, *c.* 21, *v.* 20; *c.* 23, *v.* 14; *Deuter.*, *c.* 3, *v.* 17; *Jos.*, *c.* 13, *v.* 20.

PHASIANE, *-na*, *myth.*, déesse adorée dans le Pont, peut-être la même que Cybèle.

PHASIANE ou PHARIANE, *-na*, *géog.*, contrée d'Asie, en Colchide, dans le voisinage du Phase. Ses habitans, originaires d'Egypte, s'appelaient Pharianiens, sans doute de l'île de Pharos.

PHASIAS, nom de Médée, qui était née à Æa, sur les bords du Phase. *Métam.*, 7.

PHASIS, fleuve. V. PHASE.

PHASIS OPPIDUM (*Poti*), v. grecque de la Col-

chide, à l'embouchure du fleuve de même nom, dans une espèce d'île formée par la mer et le Phase.

PHASSUR, Hébreu envoyé par ses compatriotes vers Jérémie, lors du siége de Jérusalem par Nabuchodonosor, pour savoir si Dieu ferait un miracle en faveur de la ville sainte, ou s'il l'abandonnerait à l'ennemi. *Jér.*, c. 20, v. 1; *Paral.*, 1, c. 9, v. 12.

PHATMÉTIQUE ou PHATNITIQUE (BOUCHE), nom de celle des sept bouches du Nil qui se rend dans la mer au milieu des six autres, auprès de la ville de Tamiathis. C'est la même que le bras Athribitique du Nil, qui perd son nom pour prendre celui de Phatnitique dans le voisinage de la Méditerranée.

PHATURES, *-ræ*, ou PHATHURIS, ancienne. v. de la Thébaïde, en Egypte, qui fit ensuite partie de la ville de Thèbes, et dont la position sur la rive occidentale du fleuve paraît répondre à celle du quartier appelé *Memnonium*. *Genèse*, c. 10, v. 14; *Isaïe*, c. 11, v. 11; *Jérém.*, c. 44, v. 15; *Ezéchiel*, c. 29, v. 14. — *Pline*, 5, c. 9.

PHATURITE (NOME), *-rites nomus*, canton de la Thébaïde septentrionale, qui a pour chef-lieu la ville de Phathuris. Quelques géographes le confondent avec le district de Memnon. Ezéchiel et Jérémie l'appellent *terra Phaturis*, Moïse *Phetrusim*, et Isaïe *Phetros*. V. PHATURES.

PHAUSIUS, père d'Apisaon. *Il.*, 11, v. 577.

PHAVORINUS, auteur d'un lexique grec publié à Venise, 1712, fol. C'est sans doute le même que le fameux Favorin. V. ce nom.

1. PHAYLLUS, fameux athlète de Crotone, couronné trois fois aux jeux pythiques. Il équipa une galère à ses frais, et la conduisit à Salamine, au secours des Grecs contre les Perses. *Hérod.*, 8, c. 47.

2. — capitaine syracusain, qui vivait à peu près 450 ans av. J. C. *Diod. de Sic.*

3. — Grec de l'île de Zacynthe, passa au service du roi de Perse Artaxerce vers l'an 410 av. J. C.

4. — frère d'Onomarque de Phocide, succéda à son frère dans le commandement des Phocéens, et joua un grand rôle pendant la guerre sacrée. Après quelques revers il remporta un avantage signalé sur les Béotiens, 352 ans av. J. C. Il mourut de maladie au milieu des douleurs les plus violentes, et l'on ne manqua pas d'attribuer ses souffrances et sa mort à l'impiété avec laquelle il avait pillé le temple de Delphes. C'est sans doute lui que quelques auteurs nomment tyran d'Ambracie. *Paus.*, 10, c. 2 — *Diod.*

PHAZANIA (*Fezzan*), contrée de la Libye intérieure, près de la petite Syrte.

PHAZÉMON, v. du Pont, à l'O. Elle fut considérablement agrandie par Pompée.

PHAZÉMOTIDE, *-tis*, petite contrée occidentale du Pont, dont Phazémon était la capitale.

PHEA ou PHEIA, v. de l'Elide. *Il.*, 7.

PHÉACIE, *Phæacia*, ancien nom de l'île de Corcyre. Elle est fameuse par le séjour qu'y fit Ulysse sous le règne d'Alcinoüs. V. CORCYRE et PHÉACIENS.

PHÉACIENS, *Phæacii*, peuple de l'île de Phéacie. Les Phéaciens étaient mous, efféminés et passionnés pour les plaisirs. Les jeux, les danses étaient presque leur unique occupation. Comme ils faisaient consister principalement la félicité dans les plaisirs de la table, ils s'imaginaient que les dieux passaient les jours dans des festins continuels. Leur crédulité égalait leur mollesse. Ils avaient la réputation d'être excellens marins, ce qu'il est difficile de concilier avec les mœurs efféminées qu'on leur reproche. *Odyss.*, 6, v. 3, etc. — *Enéide*, 3, v. 291. — *Hor.*, 1, *ép.* 15, v. 23. — *Métam.*, 13, v. 719.

1. PHÉAX, *myth.*, pilote de Salamine, conduisit le vaisseau de Thésée en Crète. *Plut.*, *Thés.*

2. — fils de Neptune et de Cercyra et père d'Alcinoüs, donna son nom à l'île de Phéacie.

PHÉAX, *hist.*, Athénien, fils d'Erasistrate, orateur distingué, contemporain et antagoniste d'Alcibiade. *Plut.*, *Alcib.*

PHÉBÉ. V. PHOEBÉ.

PHÉBIDAS. V. PHOEBIDAS.

PHÉBUS (φοῖϐος, lumineux), un des noms d'Apollon. V. APOLLON.

PHECA ou PHÉCADE, *-dus* ou *-dum*, v. de la Thessalie, au N. O., dans l'Estiéotide, sur le Pénée, auprès de sa source. *T. L.*, 31, c. 41; 32, c. 14.

PHÉCASIE, petite île de la mer Egée, une des Sporades. *Pline*, 4, c. 12.

PHÉCASIENS, *Phæcasii*, divinités subalternes, honorées à Athènes, où on les représentait toujours avec la chaussure nommée *Phæcasium*.

PHECASIUM, *phæcasium*, chaussure que portaient les prêtres et les philosophes à Athènes et à Alexandrie. *Appien.*

PHÉDAËL, un de ceux qui furent choisis par Moïse pour faire le partage de la Terre Sainte. *Nomb.*, c. 34, v. 28.

PHÉDIME, *Phædimus*, *myth.*, fils d'Amphion et de Niobé, fut tué avec ses frères par Apollon. *Métam.*, 6, c. 6. — *Apoll.*, 3, c. 5.

1. PHÉDIME, *Phædima*, *hist.*, fille d'Otanès, seigneur persan, découvrit la premiere l'imposture de Smerdis, qui était monté sur le trône de Perse, après la mort de Cambyse. Comme l'usurpateur l'avait épousée, elle s'apperçut dans son lit qu'il n'avait pas d'oreilles (V. SMERDIS). *Hérod.*, 3, c. 69.

2. — *-mus*, officier macédonien qui livra Eumène à Antigone. *Plut.*

3. — poëte grec qui s'exerça dans le genre de l'épigramme.

4. — fameux courier grec. *Stace*, 6.

1. PHÉDON, *Phædon*, *hist.*, archonte l'an 476 av. J. C. C'est sous son archontat que l'on rapporta à Athènes les os de Thésée. *Plut.*, *Thés.*

2. — d'Elis, disciple et ami de Socrate. Ayant été dans sa jeunesse pris par des pirates, il fut racheté par Socrate, qui crut reconnaître en lui un grand caractère et un génie élevé. Après la mort de son maître, il retourna dans sa patrie, et y fonda l'école d'Elis, nommée aussi Erétriaque. *Macrobe*, 1, c. 11.

3. — Athénien mis à mort par les trente tyrans. Ses filles se précipitèrent dans un puits pour mettre leur chasteté à l'abri des violences des oppresseurs.

PHÉDON *hist. litt.* ou DE L'IMMORTALITÉ DE L'AME, fameux dialogue de Platon, renferme la relation des dernières paroles et des derniers momens de Socrate sur le point de boire la ciguë. L'immortalité de l'âme en est le sujet principal. Il est intitulé Phédon, du nom d'un des plus fidèles amis de Socrate. Caton relut le Phédon avant de se donner la mort. *Macrobe*, 1, c. 11. — *Diog. Laërt.*

PHÈDRE, *Phædra*, *myth.*, fille de Minos II et de Pasiphaé. Thésée l'emmena avec sa sœur Ariane lorsqu'il quitta la Crète après avoir tué le Minotaure; il l'épousa ensuite avec le consentement de Minos ou de son frère Deucalion, et en eut deux fils, Démophon et Acamas. Bientôt Vénus, ennemie implacable des descendans d'Apollon depuis que ce dieu

avait rendu publiques ses amours avec le dieu Mars, inspira à Phèdre la passion la plus violente pour Hippolyte, fils de Thésée et d'Antiope. Cette malheureuse princesse essaya d'abord de vaincre son penchant; mais, ne pouvant y réussir, elle profita de l'absence de Thésée pour faire l'aveu de sa faiblesse à Hippolyte. Celui-ci ne l'entendit qu'avec horreur; et la reine furieuse, voulant se venger de ses dédains ou prévenir ses accusations, l'accusa elle-même, au retour de Thésée, d'avoir tenté de la séduire. Le roi, sans permettre à son fils de se justifier, l'exila sur-le-champ de ses états, et le dévoua à la vengeance de Neptune, qui avait promis d'exaucer le premier de ses vœux. En effet le dieu envoya sur la route d'Hippolyte un monstre marin, dont la vue effraya tellement ses chevaux qu'ils se précipitèrent à travers les rochers, et foulèrent aux pieds leur malheureux maître. A cette funeste nouvelle, Phèdre avoua son crime, et se pendit de désespoir. Elle fut enterrée à Trézène auprès d'un temple qu'elle avait élevé à Vénus pour la rendre propice à son amour, et du haut duquel elle contemplait Hippolyte.—La mort d'Hippolyte et la passion incestueuse de Phèdre ont été mises en scène par Euripide, par Sénèque et par Racine. *En.*, 6, *v.* 445. — *Plut.*, *Thés.* —*Ov.*, *Héroïde*, 4.—*Paus.*, 1, *c.* 22; 2, *c.* 32. — *Diod.* — *Hyg.*, *fab.* 47 et 243.

1. PHÈDRE, *Phædrus*, *hist.*, un des disciples de Socrate. Platon donne son nom à un dialogue *sur le Beau*, dans lequel il est le principal interlocuteur. *Cic.*, *Nat. des D.*

2. — philosophe épicurien, père de Lysiade, sous lequel étudia Cicéron. *Amis*, 13, *ép.* 1

3. — célèbre fabuliste, naquit en Thrace, suivant l'opinion la plus commune, et fut amené fort jeune à Rome, où il apprit le latin, qui lui devint presque aussi familier que sa langue maternelle. Il était esclave d'Auguste; mais ce prince, charmé de la beauté de son génie lui donna la liberté, et le mit dans une certaine aisance. Sous Tibère, il fut en butte à la haine de Séjan, qui se porta son accusateur. On ignore la cause de cette haine et les prétextes de l'accusation. Il est vraisemblable cependant que quelqu'allusion imprudente ou au souverain ou au ministre favori amena ces persécutions. On croit qu'il survécut à cette accusation.

Quoi qu'il en soit, Phèdre publia sous l'empire de Tibère cinq livres de fables, en vers iambiques. La pureté, la précision, l'exquise élégance du style ont rendu cet ouvrage classique. Cependant on reproche à l'auteur de manquer en général d'invention et d'originalité. *Mart.*, 3, *ép.* 20, *v.* 5. — *Avien.*

Le recueil de Phèdre fut long-temps ignoré des savans; ce ne fut que vers la fin du 16e siècle qu'un bibliothécaire de la ville de Rheims le trouva parmi de vieux manuscrits, et le publia. Il a depuis été réimprimé plus de trois cents fois. La meilleure de ces éditions est celle de Schwabe, Brunswick, 1801.

PHÉDRIE, *Phædria*, v. méridionale de l'Arcadie, près des frontières de la Messénie, à l'E. de l'Egytide, et à l'O. de Phigalée.

PHÉE, *Phæa*, *myth.*, laie terrible. V. PHAIE.

PHÉE, *géog.*, v. de l'Elide, sur le Jardanus, près de la mer. *Il.*, 7, *v.* 135.

1. PHÉGÉE, *-geus*, *myth.*, roi de Phégée en Arcadie et grand-prêtre de Bacchus, purifia Alcméon du meurtre de sa mère Eriphyle, et lui donna en mariage sa fille Alphésibée. Alcméon l'ayant répudiée et lui ayant enlevé le collier d'Eriphyle pour en faire présent à sa nouvelle épouse, Phégée lava l'affront de sa fille dans le sang de son gendre; mais, à son tour, il fut tué par les enfans que ce prince avait eus de Callirhoé, sa nouvelle épouse. V. ALCMÉON. *Métam.*, 9, *c.* 11, *v.* 412. — *Paus.*

2. — fils d'Alphée, tua sa petite-fille Alphésibée.

3. — fils de Darès et frère d'Idée, et prêtre de Vulcain, fut tué par Diomède. *Il.*, 5, *v* 9.

4 et 5. — capitaines troyens tués par Turnus. *En.*, 9, *v.* 765; 12, *v.* 371.

1. PHÉGÉE, *géog.*, ancien nom de Psophis en Arcadie. V. PSOPHIS.

2. — v. de l'Attique, dans la tribu Pandionide.

3. — v. de l'Attique que les uns rapportent à la tribu Æantide, les autres à la tribu Egéide ou à l'Adrianide.

PHÉGÉLAS, roi d'un canton des Indes, sur les bords de l'Hydaspe, se soumit à Alexandre. *Q. C.*, 9, *c.* 1.

PHÉGONÉE (φηγὸς, hêtre), surnom de Jupiter à cause de l'arbre de Dodone, qui rendait des oracles, et qu'on croyait habité par Jupiter.

PHÉGOR, *myth.* V. BÉELPHÉGOR.

PHÉGOR, *géog.*, un des sommets de l'Abarim, dans la Pérée proprement dite.

PHEGUS, bourg de l'Attique, appartenait à la tribu Erechthéide.

PHÉLÉTHIENS, *-thi*, soldats de l'armée de David, renommés par leur vaillance. Ils étaient Philistins d'origine, et avaient, selon l'opinion la plus problable, habité la ville de Geth *Rois*, 2, *c.* 8, *v.* 18; *c.* 15, *v.* 18; *c.* 20, *v.* 7; 3, *c.* 1, *v.* 38; 4, *c.* 11, *v.* 19; *Paral.*, 1, *c.* 18, *v.* 17.

PHELLIE, *-lia*, petite riv. de la Laconie, vers le centre, à l'E., se jette dans l'Eurotas, un peu au S. de Sparte et d'Amycles. *Paus.*, 3, *c.* 20.

PELLINE, v. d'Afrique, dans la Zeugitane.

PHELLOÉ, petite v. d'Achaïe, au S., sur les confins de l'Arcadie, sur une montagne, entre les monts Crathys à l'O. et Chélidorée à l'E. *Paus.*, 7, *c.* 26.

1. PHELLUS, v. de l'Attique.

2. — v. d'Elide, près d'Olympie. *Strab.*

1. PHEMIUS, musicien qui charmait les ennuis de Pénélope par la douceur de ses chants. Il était un des prétendans. *Odyss.*, 1, *v.* 153; 22, *v.* 331, etc.

2. — donnait des leçons de poésie et de musique à Smyrne dans l'Ionie, et épousa Crithéis, qui d'un commerce illégitime avait déjà eu Homère. Il adopta le jeune enfant, et lui servit de maître. *Vie d'Hom.*, *attrib. à Hérod.* — *Lucien.*

3. — auteur qui écrivit un poème sur le retour des Grecs après la prise et la ruine de Troie. C'est peut-être le même que le précédent.

Ovide donne l'épithète de Phémius à tous ceux qui excellent dans la musique. *Art d'aimer*, 3, *v.* 7.

PHÉMONOÉ, la première des Pythies qui fit parler l'oracle en vers hexamètres. *Paus.*, 10, *c.* 6.

PHÉNARÈTE, *-rata*, mère de Socrate. Elle exerçait le métier de sage-femme. *Diog. Laërce.*

PHÉNÉAS, Etolien qui fut député vers Quintius Flaminius et vers Philippe V pour défendre les intérêts de ses compatriotes. *T. L.*, 32, *c.* 32; 33, *c.* 3, 13; 35, *c.* 45; 36, *c.* 28; 38, *c.* 8.

PHÉNÉATES, habitans de Phénée en Arcadie.

1. PHÉNÉE, *-neus*, *myth.*, fils de Mélas, tué par Tydée. *Apollod.*

2. — fondateur de la ville de Phénée en Arcadie.

1. PHÉNÉE, *-neos* (*Phonia*), *géog.*, v. d'Arcadie, au N., sur l'Olbius, à quelque distance de sa source. *Il.*, 2, *v.* 112. — *Paus.*

2. — (*lac Fénéo*), lac du Péloponèse, dans l'Arcadie, vers le N. O., près des sources du Ladon. Ses eaux, bues pendant la nuit, donnaient la mort, et ne faisaient aucun mal pendant le jour. *Cic.*, *Nat.*

des D., 3, *c.* 22.— *En.*, 8, *v.* 165 — *Métam.*, 15, *v.* 332.

PHENENNA, seconde femme d'Elcana, père de Samuel. *Rois*, 1, *c.* 1, *v.* 1, 2.

PHÉNIAS, philosophe péripatéticien, disciple d'Aristote, écrivit l'histoire des tyrans. *Diog. Laërce.*

PHÉNICE, *Phœnice*, *myth.*, mère de Protée, qu'elle eut de Neptune.

PHÉNICE, *Phœnice*, *géog.*, v. d'Epire. *T. L.*, 22, *c.* 12.

PHÉNICIE, *Phœnicia*, contrée d'Asie, le long des côtes orientales de la Méditerranée. Ses limites varièrent souvent, surtout du côté du midi. Quelques auteurs l'ont même confondue avec la Palestine ou avec la Syrie. Il faut cependant l'en distinguer. La Phénicie proprement dite est bornée au S. par la Palestine, au N. par le fleuve Eleuthérus, qui se jette dans la Méditerranée un peu au-dessous d'Aradus, à l'E. par la Syrie, et à l'O. par la partie de la Méditerranée nommée *Magnum mare*, Grande mer. Ptolémée l'étend au S. jusqu'à l'Egypte.

Selon les Grecs, la Phénicie prit son nom ou de Phénix, fils d'Agénor, qui fut l'un de ses rois, ou des palmiers, appelés en grec *phœnix*, qui croissent en abondance sur son territoire. Ses villes principales étaient Tyr et Sidon. V. PHÉNICIENS.

PHÉNICIENS, *Phœnices*, peuple d'Asie qui habitait la Phénicie. Il paraît que ce peuple était une colonie qui vint de l'Orient s'établir sur les côtes de la Méditerranée; mais on ignore de quel pays il était originaire. Leur langue et leur alphabet avaient des rapports avec la langue et l'alphabet des Hébreux. Leur religion, simple et pure dans l'origine, dégénéra par la suite des temps en superstition et en fanatisme. Ils allèrent jusqu'à immoler des victimes humaines. Leur gouvernement était républicain. Le commerce et la navigation étaient surtout en honneur parmi eux. Ils sont les premiers qui aient fait le tour de l'Afrique. Ils fondèrent plusieurs colonies, qui ensuite devinrent célèbres, entre autres Carthage, Utique et Hippone en Afrique; Gadès, Tartesse, Carteia en Espagne; Panorme, Lilybée en Sicile. Leurs manufactures étaient arrivées à un tel degré de perfection que les anciens donnaient l'épithète de Sidonien à tous les objets de luxe. Ils étaient surtout habiles à teindre en pourpre. Les Phéniciens passent aussi pour les inventeurs de l'écriture. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils la firent connaître les premiers en Afrique, en Espagne et en Sicile. — Les Phéniciens ne formaient point un seul peuple; c'était un assemblage de plusieurs états indépendans, la plupart républicains (V. pour leur histoire les noms de chacun, spécialement, TYR et SIDON). Après avoir été long-temps puissans et libres, ils se laissèrent enfin soumettre, et passèrent successivement sous le joug des Perses, des Macédoniens et des Romains. *Odyss.*, *Hérod.*, 4, *c.* 42; 5, *c.* 58: 15. — *P. Méla*, 1, *c.* 11; 2, *c.* 7. — *Strab.*, 16. — *Pline*, 2, *c.* 47; 51, *c.* 12.—*Q. C.*, 4, *c.* 2.—*Apollod.*, 3, *c.* 1.—*En.*, 1. — *Métam.*, 12, *v.* 104; 14, *v.* 345; 15, *v.* 288.

PHÉNICIENNES, tragédie d'Euripide, ainsi nommée d'un chœur de femmes phéniciennes. Le sujet de cette pièce est le même que celui des *Sept Chefs devant Thèbes* par Eschyle. Euripide l'a traité de manière à soutenir la comparaison. On y admire surtout la beauté des morceaux lyriques semés entre les dialogues.

PHENIPPE, *Phœnippus*, archonte d'Athènes, 588 et 491 ans av. J. C.

1. PHÉNIX, *Phœnix*, *myth.*, oiseau fabuleux dont les Egyptiens avaient fait une divinité. Ils le représentaient grand et fier comme un aigle, une huppe de pourpre sur la tête, les plumes couleur de pourpre et d'or, les yeux étincelans comme des étoiles. Il habitait les déserts de l'Arabie, et y vivait de 5 à 600 ans. Lorsqu'il voyait sa fin approcher, il se formait un bûcher de bois et de gommes aromatiques, sur lequel il se consumait. De la moëlle de ses os naissait un ver, d'où bientôt se formait un autre phénix. Le premier soin du fils était de rendre à son père les honneurs de la sépulture, et de transporter son corps enduit de myrrhe à Héliopolis, dans le temple du Soleil. Il est à croire qu'originairement le phénix n'était qu'un symbole de l'immortalité de l'âme et de la résurrection, inventé par les prêtres égyptiens.

2. — fils d'Agénor et de Téléphassa (ou Périméduse, Agriope, Epiméduse), fut, ainsi que ses frères Cadmus et Cilix, envoyé par son père à la recherche d'Europe. N'ayant pu la découvrir, il s'établit dans une contrée, qui prit de lui le nom de Phénicie. Quelques auteurs prétendent aussi que c'est de lui que les Carthaginois prirent le nom de *Pœni.* *Apollod.*, 3. — *Hyg.*, *f.* 178.

3. — gouverneur d'Achille, fils d'Amyntor, roi d'Argos, et de Cléobule. Cléobule, jalouse de l'amour qu'Amyntor avait conçu pour une jeune fille nommée Clytie, persuada à Phénix de devenir le rival de son père, et de lui enlever sa maîtresse. Le jeune prince n'eut pas de peine à se faire préférer au roi, qui était déjà âgé. Amyntor, s'en étant aperçu, fit les plus horribles imprécations contre son fils, le dévoua aux Furies, et eut la barbarie de lui crever les yeux. Phénix dans son désespoir pensa à commettre le plus grand des crimes, à tuer son propre père. Mais la raison et le respect l'emportèrent enfin sur la fureur; il s'éloigna de sa patrie, afin de ne pas commettre un parricide, et se retira dans les états de Pélée. Ce prince le reçut avec bonté, lui fit rendre la vue par le centaure Chiron, le couronna roi des Dolopes, et le nomma gouverneur de son fils. Phénix suivit Achille à la guerre de Troie, et conserva toujours sur lui le plus grand empire. Après la mort de ce héros il fut chargé par les Grecs d'amener le jeune Pyrrhus au rivage troyen. Il s'acquitta de cette commission avec succès. Après la prise de Troie, il accompagna Pyrrhus à son retour, et mourut en Thrace. Il fut enterré à Eon ou, selon Strabon, à Trachinie, sur les bords d'une petite rivière, qui prit de lui le nom de Phénix. *Il.*, 19, *v.* 168. — *En.*, 2, *v.* 762.—*Ov.*, *Ibis*, *v.* 259. — *Apollod.*, 2, *c.* 7.

4. — père d'Adonis, selon Hésiode.

1. PHÉNIX, *hist.*, Thébain qui tomba entre les mains d'Alexandre, lors du siége de Thèbes.

2. — de Ténédos, lieutenant d'Eumène, roi de Pergame.

1. PHÉNIX, *géog.*, riv. de Thessalie, au S. O., prend sa source au pied du Pinde, coule du S. au N., et se jette dans le Pénée par la rive droite, à Silana.

2. — petite riv. de Thessalie, différente de la précédente, voisine de Trachinie. C'est près de ses bords que fut enterré Phénix (n° 3). *Strab.*, 9.

3. — port de la Crète, sur la côte méridionale.

PHÉNOMÉRIDES (φαίνειν, montrer; μηρὸς, cuisse), nom donné par les poètes aux filles de Sparte, parce qu'elles combattaient avec des robes fendues des deux côtés, qui laissaient voir une partie de leurs jambes

1. PHÉNOPS, père de Xanthus et de Thoon, qu'il avait eus dans sa vieillesse. Tous deux furent tués en même temps par Diomède. *Il.*, 5, *v.* 152.

2. — père de Phorcys, qui tomba sous les coups d'Ajax. *Il.*, 17, *v.* 312.

3. — d'Abydos, ami et hôte d'Hercule *Il.*, 17, *v.* 582.

PHÉOCOME, *Phaeocomus*, centaure d'une taille gigantesque, qui était couvert de plusieurs peaux de lion. Au combat qui eut lieu lors des noces de Pirithoüs et d'Hippodamie, il tua le Lapithe Phonoclénis. Nestor lui passa aussitôt son épée au travers du corps. *Ov.*, *Métam.*, 12, *c.* 11.

PHÉOMIS, géant, fils de la Terre et du Tartare.

PHÉRAULAS ou PHÉRAULÈS, Perse né dans l'indigence. Cyrus l'éleva aux honneurs, en récompense de quelques services. Phéraulas regretta bientôt son ancienne médiocrité, et, donnant ses richesses à un de ses amis nommé Sacas, alla vivre dans la retraite et la paix. *Xén.*, *Cyrop.*, 88.

PHÈRE, nom de ville. V. PHÈRES.

PHÉRÉBÉE, *-boea*, fille d'Iphiclès et épouse de Thésée. *Plut.*, *Thés.*

PHÉRÉCLÈS, agent secret de Lysandre, essaya de corrompre les prêtresses de l'oracle de Delphes, et de leur faire rendre des réponses qui favorisassent les prétentions de ce général à la tyrannie. *Plut.*

1. PHERECLUS, habile charpentier de Troie, construisit les vaisseaux qui menèrent Pâris en Grèce. Il fut tué à Troie par Mérion. *Il.*, 5, *v.* 59. — *Ov.*, *Héroïde*, 15.

2. — nom donné par Simonide au vaisseau qui porta Thésée en Crète. *Plut.*, *Thés.*

PHÉRÉCRATE, *-tes*, poète comique d'Athènes, florissait à la fin du 5ᵉ siècle. Ainsi qu'Aristophane et les autres poètes ses contemporains, il travailla dans le genre de la vieille comédie. On assure cependant que, malgré la licence satirique presque inséparable de cette espèce de composition, il se fit une loi de n'outrager et de ne diffamer personne. Phérécrate excellait dans cette raillerie fine et délicate qu'on nommait urbanité attique, et son style égalait en pureté et en grâce celui d'Aristophane même. On lui attribue l'invention d'un vers de sept syllabes, qui porte son nom, et qu'Horace transporta depuis avec succès dans la poésie latine (*Quamvis pontica pinus*, 1, *ode* 18). Il publia dix-sept comédies, dont il ne nous reste aujourd'hui que les titres et quelques fragmens, insuffisans pour nous faire juger s'il mérite les éloges que lui ont prodigués les anciens. *Athén.* — *Suid.*

1. PHÉRÉCYDE, *-des*, Péloponésien, qui vint à Sparte peu de temps après la promulgation des lois de Lycurgue, et qui, quoiqu'étranger, y fut comblé d'éloges et d'honneurs, parce que sans cesse il exaltait la nouvelle législation. Il périt cependant assassiné par les Lacédémoniens, qui, sur la foi d'un oracle, l'immolèrent pour le bien public, et conservèrent soigneusement sa peau. *Plut.*

2. — philosophe célèbre, naquit à Scyros vers le milieu du 6ᵉ siècle av. J. C., et s'appliqua avec succès à l'étude de la philosophie, qui alors comprenait la physique et l'astronomie. Il connaissait les révolutions des corps célestes, et prédisait les éclipses avec beaucoup d'exactitude. Il enseigna le premier l'immortalité de l'âme et le système de la métempsycose. Pythagore, qui fut son disciple, répandit après lui cette doctrine dans la Grèce et dans l'Italie. Il expira dans sa 85ᵉ année, l'an 515 av. J. C. Selon les uns, il mourut à Délos, d'une maladie qui l'emporta au bout de quelques jours; selon les autres, il se jeta dans un précipice en allant à Delphes. On lui attribue généralement les premières compositions en prose. *Pline.* — *Cic.*, *Or.*, 2, *c.* 29.

3. — de Léros, ancien historien qui composa un recueil des vieilles traditions relatives à l'histoire d'Athènes. Il vivait à la fin du 5ᵉ siècle av. J. C. sous le règne de Darius Iᵉʳ.

1. PHÉRÉDATE ou PHÉRENDATE, *-tes*, neveu de Xerxès, roi de Perse, périt l'an 470 dans l'expédition de ce prince contre la Grèce. *Diod.*

2. — gouverneur de l'Egypte pour Artaxerce Ochus l'an 350 av. J. C. *Hér.*, 6, *c.* 79.

PHÉRÉNICE, *-cus*, Thébain, ami de Pélopidas, fut en même temps que lui exilé de sa patrie par une faction. *Plut.*

PHERÉPHATE, nom de Proserpine chez les Phéniciens.

PHÉRÉPHATIES, *-tia*, fêtes que la Sicile célébrait en l'honneur de Proserpine, furent sans doute instituées par les colonies phéniciennes en Sicile. V. PHÉRÉPHATE.

1 PHÈRES, *rœ*, v. de Thessalie, vers l'E. sur le lac *Bœbeis*, au S. E. de Larisse, près de la Magnésie, à quelques lieues de la côte. Elle avait pour port Pagases. C'est à Phères que régnait Admète. Elle eut plusieurs tyrans assez célèbres dans l'histoire: Jason, Polydore, Alexandre dit de *Phères* (369 av. J. C.). En 352 Philippe III s'en empara. Philippe V l'assiégea inutilement. *T. L.*, 32, *c.* 13; 33, *c.* 6; 36, *c.* 9. — *Strab.*, 8. — *Cic.*, *Off.*, 2. — *Val. Max.*, 9, *c.* 13.

2. — v. d'Achaïe. V. PHARES.

1. PHÉRÈS, *myth.*, fils de Créthée et de Tyro, bâtit la ville de Phères en Thessalie. Il épousa Clymène, dont il eut Admète, Lycurgue et Idoménée. *Odyss.*, 11, *v.* 268. — *Apollod.*

2. — fils de Jason et de Médée et frère de Merméros, fut lapidé par les Corinthiens en punition de ce qu'il avait donné des habits empoisonnés à Glaucé, fille de Créon. Il était encore dans l'enfance. *Paus.*

3. — un des capitaines qui servirent sous Pallas dans l'armée d'Enée, fut tué par Halésus. *En.*, 10, *v.* 413.

1. PHÉRÈS, *géog.*, v. de la Béotie, chez les Tanagriens. *Strab.*

2. — ou PHARIS, v. de Laconie. *T. L.*, 35, *c.* 30.

3. — (*Palé-Choro*), grande v. de la Messénie, au fond du golfe Messénique, sur la côte orientale, à l'embouchure du fleuve Nédo. *Ptol.*, 3, *c.* 16.

4. — ou PHÈRES. V. PHÈRES.

PHÉRÉTIADES, Admète, fils de Phérès. — Eumélus, roi de Phères. *Il.*, 2, *v.* 270.

PHÉRÉTIME, *-ma*, femme de Battus, premier roi de Cyrène, remonta sur le trône avec l'aide d'Amasis, roi d'Egypte, et punit les assassins de son fils Arcésilas en les faisant mettre en croix. On dit qu'elle fut dévorée vivante par des vers en punition de cette cruauté. *Hérod.*, 4, *c.* 204. — *Polyen*, 8.

PHÉRÉZÉENS, *-zai*, peuples de la Palestine qui n'avaient point de demeures fixes. Ils habitèrent tour à tour en-deçà et au-delà du Jourdain. On prétend cependant qu'ils s'établirent quelque temps au N. de Sichem. *Gen.*, *c.* 13, *v.* 7; *Jos.*, *c.* 17, *v.* 15.

PHERINUM, forteresse de Thessalie, au S. O., sur une montagne, entre le Phénix et le Pénée.

PHÉRON, roi d'Egypte, succéda à son père Sésostris vers l'an 1457. Il devint aveugle, et ne put se guérir qu'en se lavant les yeux, d'après l'ordre de l'oracle, avec l'urine d'une femme, qui n'eût jamais manqué à la fidélité conjugale. Il consacra dans le temple du Soleil deux obélisques de cent coudées de haut. *Hérode*, 2, *c.* 111. — *Diod.* — Pline le nomme *Nuncoreus*.

PHÉRORAS, prince juif, frère d'Hérode-le-Grand, qui lui confia l'administration de son royaume quand il se rendit auprès d'Auguste, après la bataille d'Actium. Il eut plusieurs fils et

filles, qui épousèrent des enfans d'Hérode. *Jos.*, *A. J.* V. Hérode.

PHERSÉPHONE, fille de Myus et épouse d'Amphion, roi d'Orchomène.

1. PHÉRUSE, une des Heures.

2. — fille de Nérée et de Doris. *Il.*, 18, *v.* 43.—*Apol.*, 1.

PHESTUM ou Phestus. V. Phestus, *géog.*

1. PHESTUS, *myth.*, Troyen, fils de Borus de Méonie, tué par Idoménée. *Il.*, 5, *v.* 43.

2. — fils d'Hercule et roi de Sicyone, introduisit dans ses états le culte de son père.

3. — petit-fils d'Hercule, donna son nom à la ville de Phestus.

1. Phestus, *géog.*, v. de l'île de Crète, sur le bord de la mer, à quelques stades de Gortyne, patrie d'Epiménide. *Il.*, 2, *v.* 155; *Od.*, 3, *v.* 268.—*Diod.*

2. — v. de Grèce, dans l'Estiéotide selon les uns, chez les Locriens Ozoles selon les autres. *T. L.*, 36, *c.* 13. — *Ptol.*, 3, *c.* 13.

PÉTHOR ou Phatura, v. de Mésopotamie, patrie de Balaam. *Nomb.*, *c.* 22, *v.* 5.—*Ptol.*, 5, *c.* 18.

PHEUXIME, *-mus* (φεύγειν, s'enfuir), autel où les esclaves trouvaient un asile.

PHIALA, *archéol.*, coupe plate à deux anses, destinée particulièrement au culte de Bacchus.

Phiala, *géog.*, lac de la Palestine septentrionale, dans la Gaulanitide, à l'E. du Jourdain. Hérode s'assura par des expériences que ce lac était la source du Jourdain. *Jos.*, *G. J.*

PHIALÉ, *myth.*, nymphes de la suite de Diane.

Phialé, *géog.* V. Phiala.

1. PHIALUS, fils de Bucolion, roi d'Arcadie, transmit la couronne à Simus, son fils. Il voulut s'attribuer la fondation de Phigalée. *Paus.*, 8, *c.* 3.

PHIARA, v. méridionale du Pont, à l'E. de Bérise, sur le Scylax, près de sa source.

PHI-BESETH, nom donné par l'Ecriture à la ville égyptienne de Bubaste.

PHICOL, général d'Abimélech, roi de Gérare, vivait du temps d'Abraham. *Gen.*, *c.* 21, *v.* 22

PHICORES, peuple voisin du Palus-Méotide *P. Méla*, 1, *c.* 19.

PHICOMONE, *-na*, Danaïde, épouse de Plexippe. *Hygin.*

PHIDEAS, fils d'Axioram, fut le dix-septième grand-prêtre des Juifs. *Jos.*, *Ant. Jud*, 10, *c.* 11.

PHIDIAS, le plus fameux statuaire de la Grèce, florissait vers le milieu du 5e siècle. Il naquit à Athènes, et eut pour maîtres Eladas d'Argos et Hippias. Mais bientôt il s'éleva au-dessus de ses maîtres et de tous ses contemporains, et porta l'art de la sculpture à un point de perfection que l'on n'avait pas même soupçonné avant lui. Il fut chargé par Périclès de faire la statue de Minerve, qui fut placée dans le Panthéon d'Athènes. Cette statue était d'or et d'ivoire, et avait trente-neuf pieds de haut. La majesté du visage, de la taille et de l'attitude en faisait un chef-d'œuvre. Phidias, n'ayant pas obtenu la liberté de graver son nom sur le piédestal de la statue, avait gravé son portrait sur le bouclier de la déesse.

Phidias était l'ami de Périclès; il fut enveloppé dans sa disgrâce. Il ne fut récompensé de ses travaux que par des calomnies et par l'exil. Irrité de l'ingratitude de ses concitoyens, il se retira à Elis, et, pour se venger, il résolut de faire une statue plus belle que celle de Minerve; et il y réussit. La statue de Jupiter Olympien passe pour le chef-d'œuvre de l'art et pour une des merveilles du monde. Les habitans d'Elis, sensibles à l'honneur que Phidias leur avait fait, ordonnèrent par une loi que ses descendans seraient seuls chargés de prendre soin de cette statue. Phidias mourut peu de temps après, comblé de gloire et de richesses, l'an 432 av. J. C. Selon quelques historiens, Phidias mourut à Athènes en prison, de maladie ou par le poison. Long-temps après sa mort on allait encore visiter son atelier.

Cet artiste semblait né pour créer des dieux. Le sublime était le caractère essentiel de son génie, et dans toutes ses statues on remarquait quelque chose de la majesté calme et imposante qu'il donna ensuite à son Jupiter. *Cic.*, *Orat.*, 2, *c.* 41. — *Paus.*, 9, *c.* 4. — *Strab.*, 8.—*Quintil.*, 2, *c.* 3; 12, *c.* 10. — *Plut.*, *Péricl.* — *Val. Max.*, 3, *c.* 7.

PHIDIPPE, *-ppus*, fils de Thessalus et frère d'Antiphus. *Il.*, 2, *v.* 185.

PHIDIPPIDE, *-des*, coureur célèbre d'Athènes, qui, dans le danger pressant où était sa patrie à l'approche des Perses, alla en deux jours d'Athènes à Lacédémone, villes éloignées l'une de l'autre d'environ 50 de nos lieues. Les Athéniens élevèrent un temple à sa mémoire. *Hérod.*, 6, *c.* 105. — *Corn. Nép.*, *Milt.*, 4.

PHIDITIES, *-tia* (φείδομαι, ménager), repas publics, d'une extrême frugalité, établis par Lycurgue à Lacédémone. Tous les citoyens étaient obligés de s'y trouver, et d'y mener leurs enfans comme à une école de frugalité et de tempérance. Là ils entendaient raisonner sur les affaires publiques et sur le gouvernement, et se formaient par la conversation des vieillards et des hommes mûrs. Ils avaient souvent à supporter ou à repousser la raillerie, ce qui passait à Lacédémone pour un exercice des plus utiles. *Cic.*, *Tusc.*, 5, *c.* 34. — *Paus.*, 3, *c.* 10.

PHIDIUS, gouverneur de la Bétique, battu par Sertorius sur les bords du Bœtis. *Plut.*

PHIDOLAS, cavalier corinthien qui dans la célébration des jeux olympiques tomba dès le commencement de la course. La cavale qu'il montait courut toujours comme si elle eût été conduite, tourna autour de la borne avec autant de vitesse, puis, comme si elle eût senti qu'elle avait remporté la victoire, elle vint s'arrêter devant les directeurs des jeux. Phidolas fut déclaré vainqueur, et obtint des Eléens la permission d'ériger un monument où lui et sa cavale fussent représentés. *Paus.*, 6, *c.* 12.

1. PHIDON, Argien qui parvint au pouvoir souverain dans sa patrie dans le 9e siècle av. J. C., et mourut l'an 852. Il fut, dit-on, inventeur de la balance, et fit frapper à Egine la première monnaie d'argent. *Hérod.*, 6, *c.* 127. — *Paus.*

2. — ancien législateur de Corinthe, peut-être le même que le précédent.

3. — Lacédémonien, un des trente tyrans établis par Lysandre à Athènes. *Xénophon.*

4. — surnom de Démétrius, un des officiers d'Alexandre-le-Grand. *Plut.*

PHIDYLE, fermière à qui Horace adresse une de ses odes. *L.* 3, *Od.* 17.

PHIE, *Phia*, v. d'Elide, la même que Phée. V. Phée.

PHIELA, port de la Mysie, sur l'Hellespont, auprès de la ville de Potamonium et du pont de Darius.

PHIGALÉE (*Davia*), v. de l'Arcadie, dans la partie la plus méridionale, sur un rocher, à égale distance des fleuves Néda et Lymax. *Paus.*, 8, *c.* 39. —*Ptol.*, 3, *c.* 16.— *Diod.*

PHIGALUS, un des fils de Lycaon, passe pour avoir fondé Phigalée en Arcadie. *Paus.*, 8, *c.* 32.

PHIGELLE, *-llus*, chrétien d'Asie qui, s'étant trouvé à Rome en même temps que S. Paul, l'aban-

donna dans le besoin, l'an 65 de J.C. *Ep. à Timoth.*, 2, *c.* 1, *v.* 15.

PHIHAHIROTH, treizième campement des Hébreux, dans le voisinage du golfe Arabique. *Exode*, *c.* 13, *v.* 20; *c.* 14, *v.* 1; *Nomb.*, *c.* 33. *v.* 8.

PHILA, *myth.* (φιλεῖν, aimer), un des noms de Vénus considérée comme la mère de l'Amour.

PHILA, *hist.*, fille aînée d'Antipater, épousa Cratère et ensuite Démétrius. Elle s'empoisonna quand ce dernier fut chassé de la Macédoine. *Plut.*

1. PHILA, *géog.* ou PHLA (*Fello*), v. de la Thessalie, à l'extrémité N. E., sur les confins de la Macédoine, près de la vallée de Tempé. *T. L*, 42, *c.* 67.

2. — île d'Egypte. V. PHILÆ.

1. PHILADELPHE, *-phus* (φιλεῖν, aimer; ἀδελφὸς, frère), surnom de Ptolémée II, roi d'Egypte, et d'un des Attales, roi de Pergame. V. ces noms.

2. — roi de Paphlagonie, allié et ami d'Antoine, pour lequel il combattit contre Octave. *Plut.*

1. PHILADELPHIE (*Ala-Shehr*), *géog.*, petite v. de la Lydie, vers l'E., à quelque distance du mont Tmolus, près de Sardes, sur une petite rivière qui se perd dans le Cogame. Elle reçut son nom d'Attale Philadelphe, qui la bâtit. *Ptol.*, 5, *c.* 2. — *Tac.*, *Ann.*, 5, *c.* 47. — *Apocal.* *c.* 13, *v.* 7.

2. — (*Amman*), v. de la Palestine, sur les confins de la Batanée et du pays des Ammonites, près de la source du torrent de Serca. Les Juifs la nommaient *Rabbath-Ammon.* On croit que c'est de Ptolémée Philadelphe, qu'elle reçut le nom de Philadelphie. *Deut.*, *c.* 3, *v.* 11. — *Ptol.*, 5, *c.* 15.

PHILADELPHIES, *-ia*, *arch.* (φιλεῖν, aimer; ἀδελφὸς, frère), jeux institués à Sardes pour célébrer l'amitié et l'union apparentes des deux frères Caracalla et Géta, fils de l'empereur Septime Sévère.

PHILÆ (*Geziret-el-Birbe*), petite île du Nil, dans la partie la plus méridionale de la Thébaïde, au S. de Syène et de l'île Eléphantine, près de la petite cataracte. Isis y recevait un culte particulier. *Hérod.*, 4, *c.* 178. — *Diod.* — *Pline*, 5, *c.* 3. — *Luc.*, 10, *v.* 313. — *Sen.*, 2, *Q. N.*, 4 *c.* 2.

PHILAGUE, *-gus.* V. PHILANDRE.

1. PHILAMMON, *myth.*, fils d'Apollon et de la nymphe Chioné et père du fameux Thamyris, était un des plus célèbres musiciens des temps héroïques. Quelques auteurs le disent antérieur à Homère. *Paus.*

2. — tua Arsinoé sœur et femme de Ptolémée Philopator par les ordres de Sosibius, et périt à son tour égorgé sur la place par les femmes de cette princesse. *Just.* — *Diod. de Sic.*

PHILANDRE et PHILAGUE, fils d'Apollon et de la nymphe Acacallis, furent allaités par une chèvre dont on voyait la figure parmi les statues qui ornaient le temple de Delphes. *Paus.*

PHILANORIUM, v. de l'Argolide, au S. E., dans l'Hermionide, sur la côte orient. du golfe Argolique.

PHILANTHE, *-thus*, fils de Prolaüs d'Elis, fut tué en disputant un prix aux jeux olympiques. *Paus.*, 5, *c.* 3.

PHILAQUE et PHILANDRE. V. PHILANDRE.

PHILARETE, *-tus*, médecin grec du troisième siècle, à qui l'on attribue un traité sur le pouls.

1. PHILARGYRE, *-rus*, affranchi d'Aulus Torquatus, ami de Cicéron. *Cic.*, *Amis*, *c.* 6, *ep.* 1.

2. — affranchi de Caton d'Utique, fit naufrage au au port de Cenchrées, et périt avec tout ce qu'il y avait dans le vaisseau.

PHILARQUE, *chus*, *myth.*, ancien héros à qui les Grecs rendirent les honneurs divins.

PHILARQUE, *-archus.*, *hist.*, Syrien, ennemi acharné des Juifs à qui il fit souffrir toutes sortes de maux. Ceux-ci l'égorgèrent avec Timothée chef des troupes syriennes. *Machab.*, 2, *c.* 8, *v.* 32.

PHILE, île d'Egypte. V. PHILÆ.

PHILEA, une des cinquante filles de Danaüs, épousa Philinas. *Hyg.*

PHILEAS, Tarentin, envoyé en ambassade à Rome l'an 212 av. J. C., persuada aux otages ses compatriotes de prendre la fuite. Les Romains les reprirent, et, après les avoir battus de verges, les précipitèrent du haut de la roche Tarpéienne. *T. L.*, 15, *c.* 7.

PHILELLÈNE, *-llen* (φιλεῖν, aimer; Ἕλλην, Grec), surnom d'Aristobule, roi des Juifs. *Jos.*, *Ant. Jud.*, 13.

PHILÉMÈNE, *-menus*, citoyen de Tarente, distingué par sa naissance et sa valeur, se mit avec Nicon à la tête de treize jeunes Tarentins des plus nobles familles pour se soustraire au joug des Romains, et faire alliance avec Annibal, à qui ils facilitèrent l'entrée de leur ville, l'an 212 av. J.C. Trois ans après, Tarente ayant été prise par les Romains, Philémène disparut sans qu'on sût ce qu'il était devenu. *T. L.*, 25, *c.* 8; 27, *c.* 16.

1. PHILÉMON, *myth.*, paysan de Phrygie, époux de Baucis. V. BAUCIS.

2. — un des fils naturels de Priam. *Lycoph.*, *Cassand.*

1. PHILÉMON, *hist.*, poète comique de la nouvelle comédie, naquit à Soles en Cilicie l'an 320 av. J. C. Il remporta plusieurs fois le prix sur Ménandre; mais peut-être dut-il ses victoires à ses intrigues autant qu'à ses talens. Il était loin d'égaler son rival, soit pour l'intelligence de la scène, soit pour le développement des caractères, soit pour la correction du style. Plaute cependant imita quelques-unes de ses comédies. Philémon mourut âgé de 97 ans, pour avoir trop ri, dit-on, en voyant un âne manger des figues. Des quatre-vingt-dix pièces qu'il composa, il ne nous reste que quelques fragmens, d'après lesquels, sans doute, il serait injuste de vouloir apprécier l'auteur, mais qui ne peuvent donner qu'une idée très-faible de son talent dramatique. *Val. Max.*, 9, *c.* 12. — *Quint.*, 10. — *Suid.* — *Plut.*, *de la Col.* — *Vel. Pat.*, 1, *c.* 16.

2. — d'Athènes, fils du poète comique Philémon de Soles, marcha sur les traces de son père, et composa cinquante-quatre comédies, qui n'étaient pas sans mérite. Il en reste des fragmens considérables, qui ont été traduits par Grotius. *Suidas.*

3. — préfet du roi d'Egypte, qui le premier apporta à la reine Bérénice les pierres précieuses nommées topazes. *Pline*, *H. N.*

4. — (M. EMILIUS), affranchi de M. Emil. Lepidus et ami de Cicéron. *Cic.*, *Am.*, 7, *ép.* 18.

5. — historien qui vivait sous le règne d'Auguste.

6. — riche citoyen de Colosses, à qui S. Paul écrivit pour obtenir le pardon d'Onésime, esclave fugitif qu'il avait connu et baptisé à Rome, et qu'il lui renvoyait. La tradition rapporte que Philémon lui-même avait été converti par S. Paul, et qu'il fut évêque de Colosses, où il reçut la palme du martyre, sous Néron. *S. P.*, *ép. à Phil.*

1. PHILÈNE, *-lænus*, petite v. de l'Attique, vers l'O., près des frontières de la Béotie. *Stac.*, *Théb.*, 4, *v.* 202.

2. — *-ne*, v. d'Attique, entre Athènes et Tanagra. *Stac.*, *Theb.*, 4, *v.* 202.

PHILÈNES, *-æni*, deux frères citoyens de Carthage, qui sacrifièrent leur vie pour le bien de leur patrie. Une grande contestation s'étant élevée entre les Carthaginois et les habitans de Cyrène au sujet des limites des deux pays, ces peuples convinrent de choisir deux hommes de chacune des deux villes, qui en partiraient dans le même temps pour se ren-

contrer en chemin, et qu'à l'endroit où ils se rencontreraient, on planterait des bornes, pour marquer la séparation des deux contrées. Il arriva que les Philènes avaient déjà fait beaucoup de chemin sur les terres des Cyrénéens lorsque la rencontre se fit. Ceux-ci, prétendant que les deux frères étaient partis de Carthage avant l'heure marquée, résolurent de les enterrer tout vifs, s'ils ne reculaient. Les Philènes aimèrent mieux subir cette mort cruelle que de trahir les intérêts de leur patrie. Les Carthaginois, pour immortaliser la gloire de ces deux frères, firent élever sur leurs tombeaux deux autels, qui furent appelés autels des Philènes. Ces monumens servirent de limites au territoire de Carthage du côté de Cyrène. *Sallust.*, *Jug.*, 15, 52. — *Val. Max.*, 5, *c.* 6.

PHILÈNES (AUTELS DES), *Philænorum aræ*, v. maritime de l'Afrique, sur les confins de la Cyrénaïque, ainsi nommée du tombeau des frères Philènes. *Pline.* — *Strab.*

PHILENIS, *anis*, ou

PHILÉRIS, courtisane contre laquelle le poète Philocrate écrivit une satire. *Mart.*, 7.

PHILENIUS, natif d'Agrigente en Sicile, écrivit une histoire des guerres de Rome et de Carthage. Il fut accusé de partialité en faveur de la dernière de ces deux villes. *Diod. de Sic.*, 23.

1. PHILES, îles d'Afrique, formées par le fleuve Triton, à son entrée dans le lac Tritonide.

2. — île d'Egypte. V. PHILÆ.

PHILÈSE, *-sius*, général qui prit le commandement des Dix-Mille après la défaite de Cunaxa. *Xén*

PHILÉTAS, de Cos, poète qui vécut à la cour de Ptolémée Soter, et que ce prince nomma instituteur de Ptolémée Philadelphe. Il composa des élégies et des poésies légères et lyriques. Les anciens faisaient grand cas de ce poète. Il ne nous en reste que quelques fragmens. On raconte qu'il mourut des efforts que lui coûta l'invention d'un sophisme. Il était, au rapport d'Elien, si petit et si maigre qu'il mettait, dit-on, du plomb dans ses poches, afin de n'être point emporté par le vent. *Pline*, 9, *c.* 14. — *Ovide*, *Fast.*, 1, *él.* 5. — *Prop.*, 3, *él.* 1. — *Elien*, *H. Div.*, 9, *c.* 14. — *Quintil.*, 10, *c.* 1. — *Athén.*

1. PHILÉTÈRE, *-tærus*, fils du poète comique Aristophane, suivit avec succès la même carrière que son père. Il mourut vers le milieu du 4e siècle av. J. C.

2. — eunuque paphlagonien, fils de la courtisane Boa, nommé par Lysimaque gouverneur de Pergame, en Mysie, 283 av. J. C., s'empara de cette ville pour lui même, et jeta les fondemens du royaume de Pergame. Il n'osa cependant prendre le titre de roi; mais il en eut les richesses et l'autorité pendant un règne de vingt ans, et, après avoir considérablement étendu ses états, il laissa la couronne à Eumène, son neveu. — Il y a un pied différent du pied grec ordinaire, qui porte le nom de Philétère, soit que ce prince l'ait fait adopter dans ses états, soit que les mathématiciens qu'il favorisait aient voulu, en désignant cette mesure par son nom, éterniser son souvenir. Ce pied est évalué à 1 pied 1 pouce 1 ligne 38/100 (V. les *Tables des Mesures Grecques*, n° 11.) *T. L.*, 33, *c.* 21; 42, *c.* 55. — *Paus.*, 1, *c.* 8. — *Strab.*, 13.

3. — général crétois qui essaya, mais sans succès, de se révolter contre Séleucus Nicanor. *Polyen*, 4.

4. — petit neveu de Philétère, fondateur du royaume de Pergame et fils d'Attale Ier. *Strab.*

PHILETIUS, *-lætius*, gardien des troupeaux d'Ulysse, le reconnut à son retour et tua Ctésippe, un des poursuivans de Pénélope. *Odyss.*, 20.

PHILÉTO, une des Hyades.

PHILETUS, affranchi d'Auguste. *Phèd.*, 5, *f.* 10, *v.* 10.

PHILHÉLIE, *-ium* (φίλ' ἥλιε, soleil chéri), hymne grec en l'honneur d'Apollon, ainsi nommé de ce que le premier vers commençait par ces mots φίλ' ἥλιε, soleil chéri.

1. PHILIADE, père de Thrasyloque et de Mnesthée, tyrans de Messénie, du temps d'Alexandre. *Démosth.*

2. — comblé de bienfaits par Timon, ne lui en témoigna que du mépris, et même alla jusqu'à le frapper quand il fut tombé dans la pauvreté.

PHILIAMÈNE, *-nus*, nom que Justin 37, *c.* 4. donne au roi Pylémène. V. PYLÉMÈNE.

PHILIAN, d'Egine, poète, l'un des sept qui forment la Pléiade d'Alexandrie, composa des tragédies dont il ne reste rien. Il fut d'abord philosophe cynique, mais il quitta cette secte pour vivre à la cour de Ptolémée Philadelphe. *Diog. Laër.*

PHILIDE, *-das*, Thébain de la faction de Pélopidas, eut l'art de se faire nommer greffier des deux polémarques Archias et Philippe, qui étaient de la faction opposée, et en cette qualité contribua beaucoup à la ruine de leur parti. *Plut.*, *Pélop.*

PHILIDES, *-dæ*, famille athénienne, dont était tirée une prêtresse, qui tenait un rang distingué dans le temple d'Eleusis, et dont le ministère particulier était consacré à l'initiation.

PHILIDÈS, nom patronymique de Mégès. V. MÉGÈS.

1. PHILIE, *-ia* (φιλία, amitié), divinité qui préside à l'amitié; c'est l'Amitié personnifiée.

2. — nymphe qui eut soin de l'éducation de Bacchus, dans l'île de Naxos.

PHILINAS, un des fils d'Egyptus, massacré par sa femme Philéa. *Hygin.*

PHILINNA, femme de basse naissance et de mœurs très-équivoques, eut de Philippe de Macédoine un fils nommé Aridée. *Plut.*

PHILINNION, fille unique de Démostrate et de Charito, mourut à la fleur de l'âge, pleurée de ses parens, qui firent enterrer avec son corps, les bagues et les joyaux qu'elle avait le plus aimés pendant sa vie. Quelque temps après sa mort, un jeune homme appelé Machatès vint loger chez Démostrate. La nuit, Philinnion, dont il ignorait la mort, paraît à ses yeux, lui déclare qu'elle l'aime, et l'amène à répondre à sa passion. Machatès, pour gage de son amour, donne à son amante une coupe d'or, et se laisse ôter un anneau de fer qu'il avait au doigt; le fantôme lui donne en échange un anneau et son écharpe. Cependant une vieille servante les aperçoit, et court tout effrayée avertir Démostrate et son épouse. On la traite de visionnaire; mais bientôt l'aveu de l'hôte et l'anneau d'or que la mère a reconnu, ne laissent plus de doute. Charito accourt avec son époux pour embrasser sa fille; Philinnion les repousse d'un air morne, leur reproche leur curiosité, et retombe sans vie. On va visiter son tombeau, et l'on n'y trouve point son corps, mais seulement l'anneau de fer et la coupe d'or. Machatès, honteux de son aventure, se donna la mort. *Phlégon.*

PHILINUS, historien. V. PHILENIUS.

2. — citoyen d'Herbite en Sicile, recommandable par son éloquence, sa sagesse et ses vertus, harangua un jour ses concitoyens sur les malheurs qu'occasionait l'oppression de Verrès. *Cic.*, *Ver.*, 5, *c.* 68.

PHILIPPE, nom commun à un grand nombre de rois et de princes de Macédoine et de pays divers, de généraux et d'autres hommes remarquables.

1°. *Rois et princes de Macédoine.*

1. **Philippe Ier**, sixième roi de Macédoine, succéda l'an 649 av. J.C. à son père Argée, et mourut après un règne de trente-huit ans. *Just.*, 7, *c.* 2.

2. — II, roi de Macédoine, aussi célèbre par ses grandes qualités personnelles que pour avoir donné le jour à Alexandre, était le troisième fils légitime d'Amyntas, et naquit l'an 383 av. J.C. Son père avait été forcé de le donner en otage aux Illyriens, qui le mirent en dépôt à Thèbes. Philippe y apprit l'art militaire à l'école d'Epaminondas, et étudia avec soin les lois et les usages de la Grèce.

Amyntas étant mort pendant ce temps, et ses deux fils légitimes (Alexandre et Perdiccas), et un fils naturel (Ptolémée Alorités), n'ayant régné que peu de temps, Philippe s'enfuit de Thèbes (360 av. J.C.), et se fit reconnaître régent du royaume pendant la minorité de son neveu, fils de Perdiccas, le dernier roi; mais bientôt il s'empara de la couronne au mépris des droits du jeune prince, et se fit proclamer roi. Cette usurpation fut approuvée par la nation, et elle était nécessitée par les circonstances.

A cette époque, la Macédoine semblait devoir cesser de faire un royaume. Quatre peuples l'attaquaient à la fois: les Illyriens, déjà vainqueurs d'Amyntas et de Perdiccas, les Péoniens, excités par l'espoir de s'enrichir des dépouilles des Macédoniens, les Thraces et les Athéniens, afin de mettre sur le trône un roi de leur choix. Désesperant de résister à tant d'ennemis par la force, Philippe mit en usage la politique et les délais; des présens séduisirent le roi de Thrace, et l'engagèrent à renoncer à ses projets; Athènes consentit aussi à mettre bas les armes, sur l'assurance formelle qu'Amphipolis, une de leurs colonies principales dans la Grèce barbare, serait respectée. En même temps il créait de nouvelles institutions militaires, et organisait sa fameuse phalange (V. ce nom). Philippe l'année suivante (359 av. J. C), profitant de la mort d'Agis, roi des Péoniens, il fondit sur ce peuple à l'improviste, les défit, et les soumit au joug de la Macédoine. Tournant ensuite ses armes contre les Illyriens, il pénétra au cœur même de leur pays, les défit à diverses reprises, et conclut avec eux une paix glorieuse. Voyant alors ses troupes pleines de courage et de confiance, il profita du premier prétexte que lui fournirent les Amphipolitains pour marcher contre eux, fit le siége de leur ville, et la réunit à ses domaines. Alors il forma le dessein de détruire la république d'Athènes, qui s'était rendue formidable à toute la Grèce, et qui avait même imposé des lois aux rois de Macédoine. Avant d'exécuter ce projet, il tourna ses armes contre deux usurpateurs qui s'étaient emparés de la Thessalie, et par leur destruction s'acquit l'estime et l'amitié des diverses républiques thessaliennes, qui dès lors lui envoyèrent des troupes auxiliaires dans toutes ses expéditions. Cependant les Péoniens, les Illyriens et les Thraces reprirent les armes, ils furent encore battus; le roi de Thrace entre autres se vit enlever quelques-unes de ses villes: Méthone, au siége de laquelle un archer nommé Aster creva à Philippe un œil d'un coup de flèche, et Crénides ou Dalos, depuis Philippes, dans le voisinage de laquelle étaient des mines d'or abandonnées et négligées depuis long-temps. Philippe les fit exploiter, et en tira des sommes considérables, qu'il employa dès lors à acheter des espions et des partisans dans les villes les plus importantes de la Grèce, et à faire des conquêtes, sans avoir recours aux armes.

Son mariage avec Olympias, fille de Néoptolème, roi des Molosses, et la naissance d'Alexandre, depuis surnommé le Grand, mirent le comble à son bonheur. Il apprit trois grandes nouvelles le même jour (356 av. J. C.): qu'il avait été couronné aux jeux olympiques; qu'il avait remporté une victoire sur les Illyriens, et qu'il lui était né un fils. Philippe, sentant tout le prix d'un bon instituteur, écrivit lui-même à Aristote pour le prier de se charger de l'éducation d'Alexandre, et cette lettre ne fait pas moins d'honneur au monarque qu'au philosophe. « Je vous annonce, lui dit il, que j'ai un fils; je rends grâces aux dieux de l'avoir fait naître dans un siècle où il peut avoir Aristote pour maître »

Philippe songea enfin à réaliser le projet qu'il avait conçu depuis long-temps d'attaquer les Athéniens, dont la ruine devait entraîner l'asservissement de toute la Grèce. Il débuta par le siége d'Olynthe, ville soumise à la puissance d'Athènes. La république, animée par l'éloquence de Démosthène, envoya dix-sept galères et deux mille hommes au secours des assiégés; mais Philippe, ayant séduit par ses largesses les citoyens les plus considérables de la place, Olynthe lui ouvrit ses portes; elle fut détruite de fond en comble l'an 349 av. J. C.

Depuis dix ans la Guerre Sacrée, en secret alimentée par lui-même, épuisait les Béotiens et les Phocéens; enfin les premiers implorèrent ses secours, et Philippe prit ostensiblement part à cette lutte fatale à toute la Grèce. L'aspect de ses troupes, la terreur de son nom y mirent fin à l'instant, et Phalécus, alors général des Phocéens, ne demanda que la permission de se retirer. Ayant ainsi terminé la guerre sacrée, Philippe se fit admettre, à la place des Phocéens, au conseil des Amphictyons, s'en fit déclarer le chef, et se fit confier l'intendance des jeux Pythiens, dont on dépouilla les Corinthiens, qui avaient pris part à la guerre.

De retour dans la Macédoine, il porta de nouveau la guerre dans l'Illyrie et la Thrace. Il s'empara ensuite de l'île d'Eubée; mais Phocion, qu'il ne put séduire par son or, le força d'abandonner cette conquête. Alors il tourna ses armes contre les Scythes; mais, n'ayant pas trouvé de quoi satisfaire son ambition chez ces peuples pauvres et barbares, il revint au projet d'asservir Athènes et par suite la Grèce. Laissant tomber le masque de justice dont il se couvrait ordinairement, il courut en Phocide, s'empara d'Elatée sans déclaration de guerre, et marcha sur l'Attique. A cette nouvelle foudroyante, Athènes prit les armes, et fit alliance avec les Béotiens; mais ces troupes levées à la hâte ne purent résister aux troupes de Philippe plus nombreuses et bien plus aguerries, et le roi de Macédoine gagna la bataille qui se donna dans les plaines de Chéronée (338 ans av J. C.). Enivré de joie après cet événement, il érigea un trophée, offrit des sacrifices aux dieux, et se livra aux excès de la débauche dans une fête qu'il donna pour célébrer sa victoire. Echauffé par le vin, il insulta aux morts et aux prisonniers sur le champ de bataille. L'orateur Démade, qui était du nombre des captifs, choqué de cette indignité, ne put s'empêcher de lui dire: «Pourquoi jouer le rôle de Thersite, lorsque vous pourriez être Agamemnon?» Cette leçon valut la liberté à Démade et des traitemens plus doux à ses compagnons d'infortune.

Philippe, n'ayant plus d'ennemis en Europe, prétendit à la conquête de la Perse. Il voulut y faire concourir tous les Grecs, et se fit nommer chef de cette entreprise dans l'assemblée générale (337) Il se préparait à exécuter ce projet lorsqu'il fut assassiné par Pausanias, l'un de ses gardes, dans une fête qu'il donnait à l'occasion du mariage de sa fille Cléopâtre, l'an 336 av. J.C., dans la quarante-septième année de sa vie et la vingt-quatrième de son règne. Les honneurs dont Olympias combla le meurtrier

de son mari, ont fait croire que cette princesse n'avait pas été étrangère à ce crime.

Philippe avait à un rare degré la plupart des talens qui préparent la fortune d'un empire, et peu de princes ont mieux connu que lui l'art de la politique, de la dissimulation et des intrigues, et ce que depuis on a nommé machiavélisme. Habile à connaître les hommes, il sut juger la Grèce contemporaine, composée de chefs avides d'or et de richesses, indolente, indifférente à la liberté. Il avait cette éloquence que donnent les grandes passions, une activité et une patience infatigable dans les travaux de la guerre. A ces talens il joignait le génie militaire. Moins brillant, moins rapide, moins vaste qu'Alexandre, il sut cependant toujours enchaîner la victoire. Si un assassinat ne l'eût arrêté au milieu de sa carrière, il eût infailliblement subjugué la Perse, et aurait acquis dans cette entreprise autant de gloire et plus d'avantages que son fils. Quant à son caractère, il faut avouer qu'il n'eut presque que des vices, tout en se parant des apparences de vertus. On cite cependant quelques traits qui font honneur à sa modération ; une femme ayant été condamnée par lui à la fin d'un repas, et s'étant écriée : J'en appelle à Philippe à jeun, il revit l'affaire, et reconnut l'injustice de sa sentence. Quoiqu'aimant les flatteurs, il aimait encore plus la vérité ; il souffrait qu'Aristote lui donnât des leçons sur l'art de régner, et gageait un homme pour lui répéter tous les jours avant qu'il donnât audience : Philippe, songe que tu es mortel.

Philippe laissa plusieurs enfans ; il eut d'Olympias Alexandre et Cléopâtre ; d'Audaca, princesse illyrienne, Cyna, qui épousa Amyntas, fils de Perdiccas ; de Nicasipolis, Nicea, qui épousa Cassandre ; de Philinna, danseuse de Larisse, Aridée, qui régna quelque temps en Macédoine après la mort d'Alexandre ; de Cléopâtre, nièce d'Attale, Caranus et Europe, qui furent mis à mort par Olympias ; enfin d'Arsinoé, qui épousa Lagus dans les premiers mois de sa grossesse, il eut Ptolémée, qui fonda une nouvelle dynastie en Egypte. De toutes ces femmes, Olympias et Cléopâtre étaient seules légitimes. *Démosth.*, *Philippiq.* et *Olynth.* — *Isocr. à Phil.* — *Eschine.* — *Just.*, 6, *c.* 9 ; 7, *c.* 4 ; 8, *c.* 1 ; 9, *c.* 1 ; 11, *c.* 1 ; 12, *c.* 6 ; 13, *c.* 1 : 24, *c.* 5. — — *Diod.*, 16. — *Plut.*, *Alex.* — *Q. C.*, 3, *c.* 10 ; 4, *c.* 1 ; 5, *c.* 9 ; 6, *c.* 4 ; 7, *c.* 1 ; 8, *c.* 1 ; 9, *c.* 6. — *Paus.* — *T. L.*, 45, *c.* 9. — *C. Nép.*, *Iphic.*, 3. *Phoc.*, 1, etc.

3. — III, fils naturel de Philippe, plus communément Aridée. V. ce nom.

4. — un des fils d'Alexandre, fut tué par les ordres d'Olympias.

5. — IV, l'aîné des fils de Cassandre, succéda à son père sur le trône de Macédoine vers l'an 298 av. J. C., et mourut au bout d'un an de maladie. *Justin*, 15, *c.* 4 ; 16, *c.* 1. — *Paus.*

6. — V, roi de Macédoine, était encore enfant à la mort de son père Démétrius III. Il fut laissé sous la tutelle d'Antigone Doson, son cousin, qui prit le titre de roi, et le porta pendant douze ans. Philippe lui succéda à l'âge de quinze ans (221 av. J. C.). Il acquit quelque gloire au commencement de son règne, en favorisant les conquêtes d'Aratus, chef des Achéens. Mais ce général, aussi recommandable par son amour pour la justice que par ses talens militaires, était trop vertueux pour plaire longtemps à un prince qui avait du penchant pour tous les vices. Philippe, après avoir séduit sa belle-fille, eut la cruauté de la faire empoisonner (214).

Son caractère ambitieux et inquiet l'engagea bientôt dans une guerre, dont les suites lui furent peu favorables. Ayant appris les conquêtes d'Annibal en Italie, il s'allia avec lui contre les Romains, et donna lieu par là à la première guerre de Macédoine (214). Le consul Lævinus, chargé par le sénat de marcher contre Philippe, entra dans la Macédoine, et, l'ayant surpris à Apollonie à la faveur de la nuit, il le vainquit, et le força de prendre la fuite, après avoir incendié sa flotte. Cette défaite fut suivie d'une paix peu durable. Les Romains, ayant appris que Philippe avait fourni des secours à Annibal, lui déclarèrent de nouveau la guerre (200 ans av. J. C.). Il perdit successivement les batailles d'Astaque, contre Sulpicius Galba (200), de l'Aoüs, contre le consul Quintus Flaminius (198), et enfin une bataille décisive (197) près de Cynocéphale, montagne de Thessalie. Il fut obligé de prendre la fuite, et de demander la paix par ses ambassadeurs. Les Romains lui prescrivirent des conditions humiliantes, et il les accepta. Des chagrins domestiques vinrent augmenter ceux que lui causait la guerre. Le mérite de Démétrius, un de ses fils, excita la jalousie de Persée, l'aîné de ses fils, mais né d'une union illégitime. Celui-ci accusa le jeune prince d'avoir des vues sur la couronne. Philippe, trop crédule, fit périr son fils par le poison. Mais il ouvrit bientôt les yeux sur le crime de Persée, et pour le punir, il songeait à élever Antigone sur le trône lorsque la mort le surprit à Amphipolis, l'an 179 av. J. C., dans la quarante-deuxième année de son règne. Persée, qui lui succéda, eut la témérité de renouveler la guerre contre Rome Il fut vaincu, et son royaume réduit en province romaine.

On a comparé Philippe père de Persée à Philippe père d'Alexandre. Il avait ses vertus et ses vices ; mais il y a cette différence entre eux, que le père d'Alexandre avait une politique plus astucieuse et plus profonde, et que le père de Persée était plus soupçonneux, plus cruel et plus implacable. Le premier créa la grandeur, et le second amena la décadence de la Macédoine. *Polybe*, 16. — *T. L.*, 22, *c.* 33 ; 24, *c.* 40 ; 26, *c.* 22 ; 27, *c.* 30 ; 28, *c.* 5 ; 29, *c.* 4, 12 ; 30, *c.* 42 ; 31, *c.* 1, etc. — *Val. Max.*, 4, *c.* 8. — *Just.*, 28, *c.* 3, 4 ; 29, *c.* 1, etc. — *Plut.*, *V. de Flam.* — *Paus.*, 7, *c.* 8. — *Oros.*, 4, *c.* 20.

7. — aventurier qui voulut se donner pour fils de Persée, dernier roi de Macédoine. Après quelques mois de succès, il fut vaincu et tué par Trémellius.

2°. *Princes de pays divers.*

1. Philippe, un des fils d'Antiochus Grypus, se fit couronner roi d'une partie de la Syrie. Antiochus Denys, son frère, prit la ville de Damas, y forma un état, et eut avec lui plusieurs démêlés. Dans la suite Philippe fut tué, à ce qu'on croit, dans une action contre Tigrane, roi d'Arménie. *Jos.*, *Ant. J.*

2. — l'Arabe (*M. Julius Philippus Arabs*), empereur romain, surnommé l'Arabe parce qu'il naquit à Bosra, dans la Trachonitide, que l'on regardait comme faisant partie de l'Arabie Pétrée, était d'une naissance obscure ou même odieuse, si, comme le dit Aurélius Victor, son père était chef de brigands. Quoi qu'il en soit, il parvint par son mérite aux grades militaires les plus distingués, et fut, après la mort de Misithée, élevé par Gordien au commandement des gardes prétoriennes. Peu après, l'armée marchant contre les Perses, il écarta par des ordres perfides les bateaux chargés de vivres, et par là excita une sédition contre Gordien, qui se vit obligé de l'associer à l'empire. Mais ce n'était pas assez pour son ambition ; il fit assassiner son collègue, et, laissant la Mésopotamie en proie aux ravages des Persans, il se hâta de se rendre dans la capitale de l'empire où son élection fut confirmée par le sénat et par l

peuple(244 de J. C.) Sa libéralité le rendit l'idole des Romains. La commémoration de la fondation de Rome, fête qui revenait tous les cent ans, eut lieu sous son règne (l'an 1000 de Rome.) Il fit célébrer cette fête avec une pompe inconnue aux siècles précédens. Philippe ne jouit pas long temps de son usurpation; vaincu par Messius Decius, qui s'était fait proclamer empereur dans la Pannonie, il fut assassiné à Vérone par ses propres soldats l'an 249 de J. C., dans la quarante-cinquième année de sa vie et la cinquième de son règne. Selon certains historiens, Philippe était chrétien ; mais les critiques modernes les plus éclairés ont unanimement rejeté cette opinion. *Aurel. Vict.* — *Zosim.* — *Zonaras.*

3. — fils du précédent, donnait de grandes espérances lorsque la nouvelle du désastre de son père le fit assassiner encore jeune par les prétoriens, l'an 249 de J. C. Il était d'un caractère grave et mélancolique, au point que depuis l'âge de cinq ans on ne l'avait jamais vu rire.

3°. *Personnages divers.*

1. PHILIPPE, surnommé BUTACIDE, athlète de Crotone dans le 5e siècle, vainqueur aux jeux olympiques, où il avait été jugé le plus brave et le plus beau des Grecs. Après sa mort les habitans d'Egestée lui élevèrent des statues. *Herod.*, 5, *c.* 47.

2. — polémarque de Thèbes, était un des défenseurs les plus zélés de l'aristocratie. Il fut tué au retour de Pélopidas dans Thèbes. *Plut.*, *Pél.*

3. — célèbre médecin d'Alexandre-le-Grand, était Acarnanien. Ce prince étant tombé dangereusement malade après s'être baigné dans le Cydnus, Philippe répondit de sa vie. Cependant Alexandre reçut une lettre de Parménion, qui lui annonçait que son médecin, corrompu par Darius, devait l'empoisonner. Un moment après, Philippe étant entré avec un breuvage, Alexandre lui donna la lettre; il la lut sans aucune marque d'inquiétude, et le roi, sans attendre la réponse, but la potion sans la moindre crainte *Plut*, *Alex.*—*Q. C.*, 3, *c.* 6; 4, *c.* 6; 6, *c.* 10. —*Just.*, 11, *c.* 8. — *Arrien*, 2.

4. — frère de Lysimaque, un des officiers d'Alexandre, mourut dans les bras de ce prince, après une expédition pénible, dans laquelle il suivit à pied l'espace de cinq cens stades le roi, qui courait à cheval. Alexandre lui fit faire des obsèques magnifiques. *Just.*, 15, *c.* 3. — *Q. C.*, 8, *c.* 2.

5. — fils d'Antipater, avait auprès d'Alexandre la fonction de goûter le vin avant qu'on le lui présentât. Il contribua, dit-on, à l'empoisonnement de ce prince. *Q. C.*, 10, *c.* 4. — *Just.*, 12, *c.* 14.

6. — officier d'Alexandre, eut après la mort du roi le gouvernement de la Bactriane et de la Sogdiane et ensuite de la Parthie. *Diod.* — *Just.*, 43, *c.* 4.

7. — frère de Cassandre, fit pour lui la guerre en Grèce, où il ravagea l'Etolie et l'Acarnanie, et tua Eacide, roi d'Epire. *Diod. de Sic.* —*Paus.*

8. — fils de Lysimaque et d'Arsinoé, fut tué entre les bras de sa mère par Ptolémée, roi de Macédoine, qui avait épousé Arsinoé, 277 av. J. C. *Just.*, 24, *c.* 3.

9. — préteur des Epirotes vers l'an 205 av. J. C. *T. L.*, 29, *c.* 12.

10. — fils d'un Alexandre de Mégalopolis, qui prétendait descendre des rois de Macédoine. Sa sœur ayant épousé Amynandre, roi de l'Athamanie, il obtint de son beau-frère le gouvernement de l'île de Zacynthe. Il fut ensuite employé dans la guerre qu'Amynandre fit à Rome, et fut pris par le consul M. Acilius, 191 av. J. C. *T. L.*, 35, *c.* 47; 36, *c.* 14, 32.

11. — un des généraux d'Antiochus-le-Grand 190 ans av. J. C., fut battu par les Romains. *T. L.*, 37, *c.* 40.

12. — officier de Persée de Macédoine, défendit avec Python, son collègue, la ville de Cassandrie contre les Romains, 169 av. J. C., et les força à lever le siége. C'est peut-être le même que le suivant. *T. L.*, 44, *c* 12.

13. — frère de Persée de Macédoine et son fils par adoption, fut pris avec Persée et conduit à Rome 168 av. J. C. On dit qu'il fit à Rome le métier de tourneur, puis celui de greffier du sénat. *Just.*, 33, *c.* 2. — *T. L.*, 42, *c.* 52; 45, *c.* 6.

14. — Phrygien, nommé par Antiochus Epiphane, son frère de lait, gouverneur de Jérusalem. Il fit aux Juifs des maux infinis. C'est sous son gouvernement que les généraux Apollonius Séron, Gorgias, Nicanor, furent battus par Judas Machabée; il n'en conserva pas moins la faveur du prince, qui le nomma régent du royaume et tuteur de son fils; mais un autre favori, Lysias, s'empara du gouvernement, et le fit mourir. *Mach.*, 1, *c.* 6, *v.* 14; 2, *c.* 5, *v.* 22; *c.* 8, *v.* 8.

15. — surnom de plusieurs Romains. V. les noms et principalement MARCIUS.

16. — affranchi de Pompée, lui resta attaché jusqu'à la mort, et lui rendit les derniers devoirs. *Plut.*

17. — médecin et esclave du roi Dejotarus. Séduit par les offres de Castor, petit-fils de ce prince, il accusa le roi d'avoir voulu assassiner Jules César. *Cic.*, *Disc. p. Déj.*

18. — fils d'Hérode-le-Grand et de Cléopâtre, était le plus accompli de sa famille. Cependant Hérode, prévenu contre lui par les intrigues d'Antipater, le vit long-temps d'un œil de haine; mais enfin, revenu de ses préventions, il le fit tétrarque de l'Auranitide et de la Trachonitide. Auguste, après la mort d'Hérode, le confirma dans son gouvernement, où il mourut après un règne paisible de 37 ans. Il avait épousé Salomé, fille d'Hérode-Philippe, son frère (V. Hérode, n° 3). *Jos.*, *Ant. J.*

19. — de la Trachonitide, général du roi Agrippa, qui l'employa dans les troubles de la Judée. Il agit de concert avec Cestius. *Jos.*, *A. J.*

20. — (S.), un des douze apôtres, était natif de Bethsaïde. Il se trouva aux noces de Cana. Eusèbe dit qu'il était marié, et avait plusieurs filles. On ne sait presque rien de lui. *Matth.*, 8, *v.* 21, etc.; *Luc.*, *c.* 6, *v* 13; *Jean*, *c.* 1, *v.* 43; *c.* 6, *v.* 5; *c.* 12, *v.* 20; *c.* 14, *v.* 8.

21. — (S), un des sept diacres choisis par les apôtres après l'ascension de J. C., prêcha l'évangile d'abord à Samarie, puis dans la Phénicie. Il rencontra sur la route de Gaza un eunuque de la reine d'Ethiopie, Candace, et le convertit. *Act. des Ap.*, *c.* 6, *v.* 5; *c* 8, *v.* 5.

22. — de Thessalonique, auteur de la seconde Anthologie. On n'a aucun détail sur sa vie, et même on ignore à quelle époque il vivait. L'opinion la plus commune le place sous Auguste, mais la plus plausible sous les Antonin. Son recueil, fait avec beaucoup de goût, se compose des pièces de quatorze poètes, postérieures à Méléagre, auteur de la première Anthologie. Il y a joint quelques pièces composées par lui-même, où l'on voit de la correction et de la facilité.

23. — Pamphylien, auteur d'une histoire universelle peu estimée. Il vivait sous le règne de Théodose II.

PHILIPPES, *-ppi*, *géog.*, v. de la Macédoine, au N. E., sur les confins de la Thrace, chez les Edones. Cette ville porta d'abord les noms de *Datos* et de *Crénides*, et ne prit celui de Philippes que du temps

de Philippe II, roi de Macédoine, qui la fortifia, et en fit un des boulevards de son royaume. Elle est célèbre par la victoire décisive qu'y remportèrent dans deux combats successifs Octave et Antoine sur les troupes de Brutus et de Cassius, l'an 42 av. J. C. *Appien.*, 2, *G. Civ.*—*Virg.*, *Géorg*, , 1, *v.* 489. — *Corn. Nép.*, *Attic.*, c. 11.,—*Tac.*, *Hist.*, 1, c. 50, 2, c. 38. — *Pline*, 7, c. 45.

PHILIPPES, *-ppi*, *archéol.*, monnaie macédonienne frappée au coin de Philippe. *Hor.*, 2, *ép.* 1, *v.* 284. — *T. L.*, 34, c. 52; 37, c. 59; 39, c. 5, 6.

1. PHILIPPIDE, *-des*, courrier fameux, nommé aussi Phidippide. V. PHIDIPPIDE. *Ber.*, 6, c. 105.

2 — d'Athènes, poète comique, florissait à la fin du 4e siècle av. J. C. Il jouit de la faveur de Lysimaque. *Suid.* — *Athén.* — *Aul. G.*, 3, c. 15.

3. — orateur qui eut part au gouvernement de la république d'Athènes. Hypéride fit un discours contre lui. *Suid.*

PHILIPPIENS, *-penses*, habitans de Philippes. *S. Paul*, *ép. aux Phil.*

1. PHILIPPIQUES, *-icæ*, nom de quatre harangues célèbres prononcées par Démosthène contre Philippe de Macédoine, lorsqu'il menaçait l'indépendance de la Grèce. Elles sont intitulées la première de la Paix; la seconde de l'Halonèse, ou plutôt d'une missive de Philippe (cette harangue est peut-être d'Hégésippe ou de quelque écrivain inconnu); la troisième sur les événemens de la Chersonnèse: et la quatrième sur la déclaration de guerre de Philippe. Ces quatre discours respirent partout l'indignation et le courage patriotique qui caractérisaient Démosthènes, et la clarté, la méthode avec laquelle il dispose ses idées et ses raisonnemens égale la force avec laquelle il les exprime.

2. — discours prononcés par Cicéron sur les affaires publiques et dirigés principalement contre Antoine. Cicéron les intitula Philippiques à l'imitation de ceux de Démosthène contre l'ennemi de l'indépendance grecque. Ils sont au nombre de quatorze. Le second surtout et le onzième se font remarquer par une force de pensée et d'expression digne de Démosthène lui-même. Ce sont les dernières harangues que ce grand orateur ait prononcées. Antoine s'en vengea par sa mort.

PHILIPPIS (φιλεῖν, aimer; ἵππος, cheval), Amazone tuée par Hercule.

1. PHILIPPOPOLIS, c'est-à-dire *ville de Philippe* (*Filiba*). v. bâtie par Philippe de Macédoine, dans la partie la plus orientale de la Thrace, près des monts Rhodope et des sources de l'Hèbre, sur les confins de la Péonie et de la Dardanie. *T.L.*, 39. c. 53 — *Ptol.*, 3, c. 11.—*Tac*, *Ann.*, 3, c. 38.

2.— v. d'Arabie, fondée près de Bostra par l'empereur Philippe l'Arabe.

1. PHILISQUE, *-scus*, officier grec, au service d'Artaxerce, fut député par ce prince à ses compatriotes pour les inviter à la paix, en relâchant chacun quelque chose de leurs prétentions. A l'exception des Béotiens, tous cédèrent (369 av. J. C.). *Xen* —*Diod.*

2. — de Milet, rhéteur, disciple d'Isocrate.

3. — poète comique grec. *Pline*, 11, c. 9.

4. — Athénien qui donna l'hospitalité à Cicéron lorsque cet illustre Romain, pendant les guerres civiles, se rendit en Macédoine. *Cic.*, *ep.*

5. — sculpteur célèbre dont on conservait les statues dans le portique d'Octavie à Rome. C'étaient une Latone, une Vénus, une Diane, un Apollon et les neuf Muses.

6. — un des plus célèbres disciples d'Apollonius de Tyane.

PHILISTE, *-tus*, célèbre historien et homme d'état, naquit à Syracuse vers l'an 431 av. J. C. Il passa sa jeunesse à Athènes dans l'école d'Isocrate avec Ephore et Théopompe. De retour dans sa patrie, il s'adonna aux affaires publiques et se vendit à Denys qu'il aida puissamment à monter sur le trône de Syracuse. Non moins habile capitaine qu'excellent orateur, il soutint, les armes à la main, la cause de l'usurpateur, soit contre les Carthaginois, soit contre les villes de Sicile, qui supportaient impatiemment le joug de Denys. Parvenu au comble des dignités et de la faveur, il voulut monter encore plus haut en s'alliant à la famille du prince, et en épousant secrètement une fille de Leptine, beau-frère de Denys. Le tyran, irrité que Philiste osât ainsi franchir la distance qui le séparait du trône, l'exila à Thurium. Rappelé par Denys le Jeune, il recouvra bientôt son ancien crédit, en profita pour rendre odieux au monarque Dion, son héritier présomptif, et s'attira par là la haine de ce général. Aussi lorsque Dion eut battu l'armée de Denys, dans laquelle il commandait en chef, l'an 357 av. J. C., Philiste, ne pouvant survivre à la honte de cette défaite, se donna la mort. De rares talens militaires et oratoires avaient été ternis en lui par l'ambition et l'amour de la tyrannie. Ce fut pendant son exil à Thurium qu'il composa son histoire de la Sicile, en douze livres, ouvrage qui fut loué et blâmé avec une espèce de fureur par l'esprit de parti. Des écrivains postérieurs ont loué l'exactitude de ses narrations, quoique de temps en temps on vît trop de partialité en faveur de Denys. *Diod.*, 13 — *Plut.*, *Dion.* — *Den. d'Hal.*, 1, c. 4. — *Cic.*, *Orat.*, 2, c. 57. — *Quintil.*, 10, c. 1.

1. PHILISTIDE, *-tis*, princesse qui, dit-on, régna dans la Sicile.

2 — *-tides*, lieutenant de Philippe de Macédoine, fut nommé par ce prince gouverneur d'Orée.

PHILISTINS, *-tæi*, peuple de la Palestine, dont le territoire changea souvent de limites. Avant l'arrivée des Hébreux dans la terre promise, ils occupaient la Palestine presque toute entière. Ils y avaient même dès le temps d'Abraham bâti des villes considérables, et vivaient soumis à des rois. Chassés ensuite par les Israélites, ils se retirèrent vers le bord de la mer, et se resserrèrent dans la petite contrée qui s'étend de Joppé jusqu'au torrent de Sihor. De là ils firent souvent la guerre aux Juifs, et envahirent leur pays. Enfin David les battit et les dompta. Sous Joram, ils tentèrent de s'affranchir; ce qu'ils n'exécutèrent complètement que sous les derniers rois de Juda. Dans la suite ils passèrent successivement sous la domination des Perses, d'Alexandre, des rois de Syrie et des Asmonéens, et dans tous ces changemens ils perdirent jusqu'à leur nom. Azoth était une de leurs villes principales; elle soutint un siége de vingt-neuf ans contre Psamméticus, roi d'Egypte. — Les Philistins donnèrent leur nom à la Palestine quoiqu'ils n'en occupassent qu'une petite partie. — On croit ce peuple originaire de Crète, parce qu'il est quelquefois nommé *Cerctim* dans la Bible, et que l'on croit trouver quelque ressemblance entre ses usages et ceux des Crétois. *Gen.*, c. 10, *v.* 13; *Rois*, 2, c. 5, *v.* 17; c. 8, *v.* 1; 4, c. 18, *v.* 8; *Paral.*, 2, c. 26, *v.* 6, 7; c. 28, *v.* 18. — *Jos.*, *A. J.* 10.—*Ptol.*, 4, c. 5.

1. PHILISTION, médecin natif de Locres. *Aul. Gel.*, 7, c. 12.

2. — poète comique grec, contemporain de Socrate. *Mart.*, 2, *ep.* 41.

3. — un des lieutenans d'Epicyde, fut tué à Syracuse l'an 212 av. J. C. *T. L.*, 25, c. 28.

1. PHILLA, fille d'Antipater. V. PHILA.

2. — fille de Séleucus Nicanor et de Stratonice, fut mariée à Antigone vers l'an 276 av. J. C.

PHILLIS. V. PHYLLIS.

PHILO ou PHILLO, fille d'Alcimédon, fut aimée d'Hercule, et en eut un fils. Son père, pour la punir, la fit exposer avec son enfant sur le mont Ostranico. Hercule, passant par là, entendit les cris d'un enfant. Il se détourna, aperçut la mère et son fils, les reconnut, et les délivra. *Paus.*, 8, *c.* 12.

PHILOCHARIS, riche et noble citoyen de Tarente, si décrié pour ses mœurs qu'on lui donnait le surnom de Thaïs, fameuse courtisane.

PHILOCHORUS, écrivain grec qui composa une *Histoire d'Athènes* en treize livres. Il mourut l'an 222 av. J. C.

1. PHILOCLÈS, poète comique d'Athènes, surnommé LA BILE, à cause de la véhémence et de l'amertume de ses satires, vivait dans le 5ᵉ siècle av. J. C.

2. — un des amiraux athéniens pendant la guerre du Péloponèse, recommanda à ses soldats, en partant pour une expédition, de couper le pouce de la main droite aux prisonniers, afin de les rendre inhabiles au service des armes. Il fut vaincu à Ægos-Potamos et fait prisonnier par Lysandre, qui, pour se venger de sa cruauté, le fit mourir avec trois mille des siens, et lui refusa les honneurs de la sépulture. *Plut.*, *Lys.* — *C. Nép.*, *Alc.*, *c.*8. — *Diod.*

3. — un des principaux lieutenans de Philippe V, roi de Macédoine. Après quelques expéditions de peu d'importance dans la Grèce, il fut député à Rome avec deux autres Macédoniens, pour prendre des informations sur Démétrius, fils de Philippe. Corrompus tous trois par les dons de Persée, frère de Démétrius, ils chargèrent leur rapport de faits controuvés, et causèrent ainsi la mort du jeune prince. Bientôt pourtant la fraude fut découverte, et Philoclès mourut au milieu des tortures. *T. L.*, 31, *c.* 16, 26; 32, *c.* 16, 23, 25; 40, *c.* 20, 55.

1. PHILOCRATE, *-tes*, amiral athénien, fils d'Ephialte, fut envoyé dans l'île de Cypre au secours d'Evagoras. *Xen.*

3. — frère de Callicrate qui fit assassiner Dion, eut lui-même part à ce crime. *C. N.*, *Dion.*, *c.* 9.

4. — orateur contemporain de Démosthènes, vendu à Philippe. *Démosth.*, *Halon.* — *Plut.*

5. — esclave de C. Gracchus, le défendit contre ses assassins, et le couvrit si bien de son corps qu'aucun coup ne put parvenir jusqu'au maître avant que l'esclave eût été renversé à ses pieds. *Plut.*

PHILOCTÈTE, *-tes*, un des héros les plus célèbres de son temps, était fils de Pœan. Il fut le fidèle compagnon d'Hercule, qui, en mourant, lui laissa ses flèches. Il s'était engagé par serment à ne jamais découvrir le lieu où il aurait déposé le corps de ce héros. Mais les Grecs, sur le point de partir pour le siége de Troie, ayant appris de l'oracle de Delphes que, pour se rendre maîtres de cette ville, il fallait qu'ils fussent en possession des flèches d'Hercule, envoyèrent des députés à Philoctète pour apprendre en quel lieu elles étaient cachées. Philoctète les avait enfermées avec le corps d'Hercule, mais, ne voulant ni violer son serment, ni priver les Grecs de l'avantage que devaient leur procurer ces flèches, il leur montra avec le pied, après quelque résistance, le lieu où il avait inhumé Hercule, avoua qu'il avait ses armes en son pouvoir, et consentit à aller à Troie. Il y conduisit sept vaisseaux, qui portaient ceux de Méthone, de Thaumacie, de Mélibée et d'Olizon.

L'indiscrétion de Philoctète lui coûta cher dans la suite; car, dans le temps qu'il allait à Troie, une de ces flèches étant tombée sur le même pied avec lequel il avait montré le lieu de la sépulture d'Hercule, il s'y forma un ulcère qui répandait une odeur si fétide qu'à la sollicitation d'Ulysse on l'abandonna seul dans l'île de Lemnos, où il souffrit dix ans tous les maux et toutes les douleurs que l'auteur de Télémaque a si bien décrits d'après Sophocle et Ovide. Une caverne lui servait de demeure, une fontaine fournissait à sa boisson, et il se nourrissait des oiseaux qu'il abattait avec ses flèches. Cependant, après la mort d'Achille, les Grecs, voyant qu'il était impossible de prendre la ville sans les flèches que Philoctète avait emportées avec lui à Lemnos, Ulysse, quoiqu'ennemi mortel de ce héros, se chargea de l'aller chercher, et de le ramener. Il se fit accompagner de Néoptolème ou Pyrrhus, fils d'Achille, qui n'avait en rien trempé dans le crime des Grecs. Mais Philoctète, qui gardait un ressentiment profond des mauvais traitemens qu'il avait reçus des Grecs, et d'Ulysse en particulier, refusa d'aller à Troie, et pria Pyrrhus de le transporter à Mélibée sa patrie. Au moment de son départ, l'ombre d'Hercule lui apparut, et lui ordonna de se rendre au camp des Grecs, où il serait guéri de sa blessure, et mettrait fin à la guerre; Philoctète obéit. Après avoir été guéri par Esculape ou, selon quelques-uns, par Machaon et Podalire, il prit part aux combats; et tua avec les armes d'Hercule un grand nombre de Troyens. Ce voyage et cette négociation font le sujet d'une tragédie de Sophocle, une des plus belles que l'antiquité nous ait transmises. (Elle a été traduite en vers par Laharpe).

Pâris lui fit demander un combat singulier; le héros grec le blessa mortellement d'une de ses flèches. Après la prise de Troie il ne voulut pas retourner dans son pays, soit, selon quelques mythologues, parce que son ulcère n'était point encore guéri, soit parce que son père était mort, soit pour ne pas se retrouver dans les lieux où il avait vu mourir Hercule, son ami, et alla dans la Calabre, où il bâtit la ville de Pétilie, et fut enfin guéri par les soins de Machaon, comme nous l'apprenons de Properce et d'Ovide. On lui attribue aussi la fondation de Thurium.

Philoctète avait été un des plus fameux Argonautes, et, comme il survécut long-temps à la prise de Troie, c'est une preuve de la proximité de ces deux événemens. Homère dit que Philoctète était le plus adroit de tous les Grecs à tirer de l'arc. *Il.*, 2, *v.* 223; *Odyss.*, 3, *v.* 189.—*Pind.*, *Pyth.*,—*Soph.*, *Philoct.*— *En.*, 3, *v.* 46. —*Dyct. de Crète*, 1, *c.* 14. — *Sénèq.*, *Her.* — *Quint. Calab.*, 9 et 10. — *Hyg.*, *fab.* 26, 97 et 102. —*Diod.*, 2 et 4. — *Ov.*, *Trist*, 5, *él.* 2; *Met.* 9, *v.* 234; 13, *v.* 329.—*Cic.*, *Tusc.*, *c.* 2. — *Just.*, 20, *c.* 1.

PHILOCTUS, nommé aussi PHILONCUS, un des fils de Vulcain.

PHILOCYPRE, *-prus*, un des rois de l'île de Cypre, dans le 6ᵉ siècle av J. C., habitait une ville bâtie par Démophon, fils de Thésée, au fond d'une vallée, sur le Claros. Par le conseil de Solon il changea l'emplacement de cette ville, et la bâtit dans une vaste plaine voisine; et, pour rappeler à ses sujets la mémoire de l'avis de Solon, il donna à la ville le nom de *Soles*.(V. ce nom.)*Plut.*

PHILODAMÉE, *-ea*, fille de Danaüs, eut de Mercure un fils nommé Pharis.

1. PHILODAMUS, d'Oponte, fut député à Rome par ses concitoyens. *Cic.*, *Verr.*, 4, *c.* 75.

2. — de Lampsaque, citoyen distingué par sa naissance, ses richesses et ses vertus, fut massacré par les ordres de Verrès pour l'avoir empêché de déshonorer sa fille. *Cic.*, *Verr.*, 3, *c.* 43.

1. PHILODÈME, *-mus*, poète comique grec, ridiculisé par Aristophane.

2. — officier argien, à qui Epicyde confia la défense d'Euryale, fort de Syracuse, lors du siége de cette ville par Marcellus, l'an 212 av. J. C. *T. L.*, 25. *c.* 25.

3. — de Gadara, philosophe de la secte d'Epicure, vivait à Rome du temps de Cicéron. Il composa un ouvrage sur la doctrine de son maître et un traité de la musique. C'est sans doute le même qui composa des poésies licencieuses. *Cic.*, *cont. Pison; Fam.*, 2.—*Hor.*, 1, *Sat.* 2, *v.* 121.

PHILODICE, fille d'Inachus, femme de Leucippe et mère de Phébé et d'Ilaïre.

PHILOETIUS, un des gardiens des troupeaux d'Ulysse, reconnut ce prince, et l'aida, ainsi qu'Eumée, à se défaire des prétendans de Pénélope. *Odys.*, 20, *v.* 185; 21, *v.* 187; 22, *v.* 170.

PHILOGÉE, *-geus* ou *gæus* (φιλεῖν, aimer ; γῆ, terre), nom donné par Fulgence à un des chevaux du Soleil, lorsqu'il est sur son déclin, et qu'il semble près de toucher la terre.

1. PHILOLAÜS, *myth.* (φιλεῖν, aimer ; λαὸς, peuple), surnom d'Esculape.

2. — fils de Minos et de la nymphe Paria. Hercule le fit mourir parce qu'il avait tué deux de ses compagnons. *Apollod.*, 3, *c.* 1.

1. PHILOLAÜS, *hist.*, de Crotone, célèbre philosophe pythagoricien, naquit vers l'an 374 av. J. C. Il suivit les leçons d'Archytas de Tarente, et divulgua la doctrine des Pythagoriciens par la publication d'un grand nombre d'ouvrages, dont il ne reste que quelques fragmens. Ces fragmens mutilés et informes sont précieux pourtant pour l'histoire de la science. On y voit que déjà les disciples de Pythagore avaient dévié de son système sur la nature des choses. Pythagore en effet avait proclamé l'unité principe primordial et universel du monde. Selon Philolaüs « tout ce qui existe dans l'univers se compose de forme et de matière, et en est produit, comme les nombres résultent de l'unité et du binaire. Il n'est point de principe unique; Dieu, suprême ouvrier, n'a pu engendrer la matière; seulement il s'en est emparé, et en a formé le monde selon les formes et les proportions numériques. » — Philolaüs combina l'étude de la philosophie avec celle de l'astronomie, et fit dans celle-ci de grands progrès. C'est à lui qu'on attribue la découverte du mouvement diurne de la terre sur son axe, et de son mouvement annuel autour du soleil; et il paraît que c'est à tort que Cicéron en a fait honneur à Platon et à Nicétas, philosophe syracusain. *Cic.*, *Quest. Acad.*, 4, c. 39; *Orator.*, 3, *c.* 77. — *Diog. Laër.*

2. — législateur de Thèbes. Il était de Corinthe et de la maison des Bacchiades. *Aristote*, *Polit.*, 2, *dern. ch.*

PHILOLOGUS, affranchi de Q. Cicéron, avait été instruit par le célèbre Cicéron lui-même, frère de son maître, dans les lettres et les sciences. C'est ce serviteur ingrat qui livra son maître à la mort en découvrant au tribun des soldats qui le cherchait la litière dans laquelle on le portait du côté de la mer. Il fut ensuite remis par Antoine entre les mains de Pomponia, épouse de Q. Cicéron, qui satisfit sa vengeance en le faisant expirer au milieu des supplices les plus cruels. *Plut.*, *Cic.*

PHILOMAQUE, *-ache*, nommée plus communément Anaxibie. V. ce nom.

PHILOMBROTE, *-tus*, Athénien, archonte-éponyme dans sa patrie, 595 ans av. J. C. Il fut remplacé dans cette charge par Solon.

PHILOMÉDUSE, *-sa*, princesse d'une grande beauté, femme du roi Aréithoüs et mère de Ménesthius. *Hom.*, *Il.*, 7, *v.* 10.

PHILOMÈLE, *-le*, *myth.*, fille de Pandion, roi d'Athènes, et sœur de Progné, suivit Térée, roi de Thrace, mari de sa sœur, qui ne pouvait vivre séparée d'elle. Pandion ne consentit à ce départ qu'avec beaucoup de répugnance, comme s'il eût prévu le malheur qui la menaçait, et lui donna des gardes pour l'accompagner. Térée, devenu amoureux de la princesse, congédia, dès qu'il eut pris terre, sous divers prétextes, tous les gens de sa suite, la conduisit dans un vieux château, et la déshonora. Mais, irrité des reproches sanglans de sa victime, il lui coupa la langue, et la laissa dans le même château sous une garde dont il était sûr. Il dit à Progné que sa sœur était morte dans le voyage, pleura Philomèle, et lui fit élever un monument. Un an se passa avant que Philomèle pût instruire sa sœur de ce qui s'était passé; enfin elle s'avisa de tracer sur la toile, avec une aiguille, l'attentat de Térée, et la situation où elle était réduite. Progné dès lors ne songea qu'à la vengeance et, profitant d'une fête de Bacchus, durant laquelle il était permis aux femmes de courir dans les champs, elle délivra sa sœur, tua le fils qu'elle avait eu de Térée, Itys, et fit servir ses membres dans un festin qu'elle donnait à son mari, à l'occasion de la fête. Philomèle parut à la fin du repas, et jeta sur la table la tête de l'enfant. Térée à cette vue, transporté de rage, demanda ses armes; mais les princesses s'échappent, montent sur un vaisseau qu'elles avaient fait préparer, et arrivent à Athènes, avant que Térée ait pu se mettre en état de les poursuivre. Ovide (*Mét.*, 6, *f.* 9 et 10) dit que, comme elles s'enfuyaient, Philomèle fut changée en rossignol, et Progné en hirondelle. Térée, qui les poursuivait, se vit aussi métamorphosé en huppe. Itys fut changé en chardonneret. Pandion, à la nouvelle de ces horreurs, mourut de chagrin. Anacréon, et après lui Apollodore (3, *c.* 14) assurent que ce fut Philomèle qui fut changée en hirondelle, et Progné en rossignol. *Odys.*, 19, *v.* 51. — *Hyg.*, *f.* 45. — *Virg.*, *Géorg.*, 4, *v.* 15 et 511.—*Ov.*, *Mét.*, 6, *c.* 10 — *Paus.*, 1, *c.* 42; 10, *c.* 4.

PHILOMÈLE, *-lus*, frère de Plutus. Ce jeune homme, ne s'accordant point avec son aîné, et se trouvant réduit au plus étroit nécessaire, acheta des bœufs avec le peu qui lui restait, inventa la charrue, et, à force de travail, se procura les moyens de vivre avec aisance. Cérès, touchée de ses efforts et ravie de sa découverte, l'enleva, et le plaça au ciel parmi les constellations, sous le nom de Bouvier.

1. PHILOMÈLE, *-lus*, *hist.*, général des Phocéens, fils de Théotime, se saisit du temple de Delphes, le pilla, et donna lieu par là à la guerre sacrée. Il battit les troupes envoyées par les peuples voisins pour le punir de son sacrilége, et força la Pythie à monter sur le trépied pour rendre des oracles favorables à sa cause. Attaqué cependant l'année suivante par des forces supérieures, il fut battu par les Béotiens, et, pour éviter de tomber entre les mains des ennemis, il se précipita du haut d'un rocher, 354 ans av. J. C. La guerre continua après sa mort, conduite par Onomarque, son frère. *Just.*, 8, *c.* 1.—*Diod.*—*Paus.*

2. — général étolien qui, sous prétexte de secourir les Phocéens, qu'attaquaient les Gaulois commandés par Brennus, usurpa chez eux le pouvoir souverain. *Paus.*

3. — musicien, contemporain de Martial, 4, *ép.* 5.

PHILOMELIUM, v. de la Phrygie, vers le cen-

tre, sur la frontière septentrionale de la Lycaonie. *Cic., à Att.*, 5. *ép.* 20 ; *Verr.*, 3, *c.* 83 ; 5, *c.* 166. — *Ptol.*, 5, c. 2.

PHILOMÉTOR (φιλεῖν, aimer ; μήτηρ, mère), surnom ironique, commun à Démétrius III, roi de Syrie, Attale III, roi de Pergame, et Ptolémée VI, roi d'Egypte. V. ces noms.

1. PHILON, un des généraux d'Alexandre, obtint après la mort du roi le gouvernement de l'Illyrie. *Just.*, 13, *c.* 4.

2. — architecte célèbre, qui vivait environ 300 ans av. J. C. Démétrius de Phalère l'employa à construire l'arsenal du Pirée, qui fut un des plus beaux monumens de toute la Grèce, et à faire des changemens au temple de Cérès et de Proserpine à Eleusis. Philon était aussi habile orateur qu'excellent architecte. Il écrivit même un grand nombre de traités sur la rhétorique ; mais le temps les a ravis tous. *Cic.*, *Orat*, 1, *c.* 14, 32. — *Val. Max.*, 8, *c.* 13.

3. — de Chalcis, officier d'Antiochus-le-Grand, fut livré aux Romains 181 ans av. J. C., lors d'un traité que ce prince conclut avec eux. *T. L.*, 37, *c.* 45 ; 38, *c.* 38.

4. — ardent défenseur du parti de Pompée, s'attacha à ses fils, et fit quelques traits de courage en Espagne contre les lieutenans de César. *Hirt. Pans.*, *G. d'Esp.*

5. — surnom d'une branche de la famille romaine Publilia. V. ce nom.

6. — de Larisse, philosophe, chef de l'académie après Clitomaque, son maître, avait enseigné primitivement la rhétorique. Obligé de fuir sa patrie pendant la guerre de Mithridate, il se réfugia à Rome, où entre autres disciples célèbres il eut Cicéron. On le regarde comme le fondateur d'une quatrième académie, qui s'éloignait du doute d'Arcésilas et de Carnéade pour se rapprocher de la certitude. *Cic.*, *Orat.*, 3, *c.* 61 ; *Brut.*, *c.* 169 ; *Quest. Acad.*, 4, *c.* 11, etc.

7. — surnommé vulgairement LE JUIF, célèbre philosophe juif, était né à Alexandrie d'une famille illustre, au commencement du 1er siècle. Vers l'an 40 de J. C., à la suite d'un tumulte qui eut lieu dans cette ville, et qu'on imputait aux Juifs, il fut chargé par ses compatriotes de défendre leurs intérêts auprès de Caligula. On ignore s'il y réussit ; on sait seulement que l'empereur se plaignit que les Juifs refusaient de placer sa statue dans leur temple. On croit que dans ce voyage il fit connaissance avec S. Pierre.

Philon écrivit en grec plusieurs ouvrages tant historiques que théologiques. Il composa le récit de son ambassade à Rome, ainsi que l'histoire des persécutions que les Juifs avaient souffertes sous le règne de Caligula. Ce dernier ouvrage eut tant de succès dans le sénat romain, où l'auteur en fit lecture, qu'on le fit déposer dans les bibliothèques publiques. On range ses ouvrages théologiques sous trois chefs : 1° ceux qui ont rapport à la création du monde ; 2° ceux où il approfondit des points de l'histoire juive ; 3° ceux où il traite des lois, des usages. — Il avait aussi composé un Lexique des mots hébraïques qui se trouvent dans les livres sacrés.

Philon était un homme savant et plein d'imagination; mais cette imagination l'égara, et lui fit adopter un faux système. Son but constant est d'expliquer l'ancien Testament par des allégories, ou d'une manière mystique. Marchant sur les pas d'Aristobule, il voulut concilier la mythologie et la littérature des Grecs avec la tradition des livres sacrés, la philosophie de Pythagore et de Platon avec les dogmes de l'Ecriture. De là une espèce de syncrétisme et de Néoplatonisme, avant-coureur des deux doctrines qui peu après portèrent ce nom. Selon Philon, il est deux mondes, l'un intelligible et l'autre sensible, et Dieu a formé le monde sensible d'après un monde idéal, un monde d'idées prototypes, invariables, coéternelles à lui-même. Jusqu'ici Philon est platonicien ; mais ensuite il personnifie ces idées sous le nom de *Logos* ou *Verbe*, et considère ce *Verbe* comme un émanation de Dieu, fils de Dieu. Passant ensuite à l'âme, il en distingue aussi deux, l'une rationnelle, et l'autre irrationnelle. La première a aussi son *verbe*. — Philon était si heureux dans le choix de ses expressions, et écrivait avec tant de charmes qu'on le surnomma le Platon juif. Ce qui reste de Philon a été publié à Paris, 1640, traduit par Sigismond Gelenius ; et à Londres, par Mangey, 1742, 2 vol. in-fol. *Jos.*, *Ant. J.* — *Suid.*

8. — (HERENNIUS), de Byblos, composa divers ouvrages historiques, entre autres une vie d'Adrien, et traduisit en grec les écrits de Sanchoniaton, ancien historien phénicien. Il ne nous reste de cette traduction que quelques fragmens cités par Eusèbe. Quelques-uns le regardent comme l'auteur même de la prétendue histoire attribuée à Sanchoniaton. *Suid.*

9. — de Byzance, auteur d'un traité de mécanique en cinq livres, dont nous avons perdu les trois premiers, et d'un ouvrage sur les sept merveilles du monde.

10. — de Carpase, évêque d'une petite ville de ce nom dans l'île de Cypre, vers le 4e siècle de J.C., a composé un commentaire sur le cantique des cantiques, qui a été publié à Rome, in-4°, 1772.

11. — (ERANIUS), auteur pseudonyme d'un ouvrage grec sur la différence des figures de rhétorique.

1. PHILONIDE, -*des*, poète comique d'Athènes, florissait dans le 5e siècle av. J. C., en même temps qu'Eupolis et Cratinus.

2. — courrier d'Alexandre, alla de Sicyone à Elis en 9 heures. Ces deux villes étaient éloignées de 160 milles (environ 50 lieues). *Pline*, 2, *c.* 71.

1. PHILONIS, fille de Bosphorus et de Cléobée et mère de Philammon.

2. — épouse d'Hespérus ou Lucifer et mère de Céyx et de Deucalion.

3. — surnom de Chioné, fille de Deucalion, à qui Diane donna l'immortalité.

1. PHILONOÉ, fille d'Iobate, roi de Lycie, et femme de Bellérophon. *Apollod.*, 2.

2. — fille de Tyndare, roi de Sparte, et de Léda. *Apollod.*

1. PHILONOMÉ, -*me*, fille de Nyctimus, roi d'Arcadie, et compagne de Diane. S'étant laissé séduire par Mars déguisé en berger, elle jeta dans le fleuve Erymanthe les deux jumeaux (Leucaste et Parrhasius) qui provinrent de cette union illégitime. Ces deux enfans, sauvés par miracle, régnèrent après leur aïeul sur l'Arcadie. *Plut.*, *Per.*

2. — seconde femme de Cycnus, fils de Neptune, conçut un amour criminel pour Ténès son beau-fils. Le jeune prince ayant été insensible à sa passion, elle l'accusa auprès de son père d'avoir voulu la séduire. Cycnus, trop crédule, fit jeter son fils à la mer. Mais Neptune le sauva. *Paus.*, 10, *c.* 14.

3. — -*mus*, fils d'Électryon et d'Anaxo. *Apoll.*, 2.

PHILONOMIE. V. PHILONOMÉ.

1. PHILOPATOR (φιλεῖν, aimer ; πατὴρ, père),

surnom ironique donné à Ptolomée IV, roi d'Egypte. *V. Ptolémée IV*.

2. — roi de Cilicie qui mourut sous l'empire de Tibère, l'an 17 de J. C. Sa mort causa beaucoup de de troubles parmi les Ciliciens, les uns voulant rester soumis à des rois de leur nation, les autres préférant la domination des Romains. *Tac.*, *Ann.*, 2, *c.* 42.

1. PHILOPÉMEN, *-pæmen*, célèbre général achéen, fils de Craugis, naquit à Mégalopolis en Arcadie. Au sortir de l'enfance, il fut mis entre les mains des meilleurs maîtres. Il servit d'abord dans les troupes que Mégalopolis envoyait faire des courses dans la Laconie, et se signala dès lors par son courage et ses talens militaires. A 30 ans il défendit avec vigueur Mégalopolis, assiégée et presque emportée par surprise, et, s'il ne put empêcher les Lacédémoniens d'y entrer, du moins il sut par une longue et valeureuse résistance donner à ses compatriotes le temps d'en sortir. Dans la suite il porta des secours à Antigone, et contribua puissamment à la victoire de Sellasie (222 av. J. C.). Antigone, admirateur de ses rares talens, lui offrit les plus hautes dignités de l'armée, et voulut le prendre à son service. Philopémen, trop fier pour se mettre à la solde d'un prince étranger, refusa ses offres, et partit pour la Crète, afin d'y approfondir encore davantage l'art de la guerre. De retour dans sa patrie, il fut par un accord unanime élevé au rang de général en chef de la ligue achéenne. De nombreuses victoires justifièrent bientôt le nouveau choix. Il tua de sa propre main Machanidas, tyran de Sparte (206 av. J. C.); et, s'il fut vaincu sur mer par Nabis, il répara bientôt cet échec passager par des avantages rapides et enfin par la prise de Lacédémone, qu'il rendit tributaire des Achéens, et où il abolit les lois de Lycurgue, observées depuis plusieurs siècles (188 av. J. C.). La ligue achéenne jouit alors de la gloire d'avoir humilié l'orgueil d'une des plus grandes et des plus puissantes cités de la Grèce, et eut sans rivalité la prééminence sur tous les Grecs. C'est à cette époque que les Romains voulurent s'immiscer dans les affaires de la Grèce. Philopémen, qui démêlait les desseins ambitieux de ce peuple conquérant, traversa toujours leurs projets, et retarda par ses efforts l'esclavage de sa patrie. Quelque temps après, les Messéniens ayant secoué le joug de la ligue, Philopémen à la tête de son armée alla les attaquer sur leur propre territoire; mais il tomba de cheval au commencement du combat, on le prit, et on le conduisit en triomphe au camp ennemi. Dinocrate, général des Messéniens, le traita avec cruauté; il le fit renfermer dans un cachot étroit, et le fit condamner à périr par le poison (183 av. J. C.). Philopémen, en recevant le breuvage fatal, demanda quelle était l'issue du combat. « Les Achéens sont vainqueurs, » lui dit-on. « Bonne nouvelle, s'écria-t-il, » et à ces mots il vida la coupe empoisonnée. Il était alors dans la soixante-dixième année de son âge.

Les Achéens vengèrent sa mort en ravageant la Messénie tout entière et en immolant sur son tombeau tous ceux de ses meurtriers qui tombèrent en leur pouvoir. S'étant rendus maîtres de son corps, ils lui firent les plus pompeuses funérailles. Les Mégalopolitains pour honorer sa mémoire instituèrent une fête annuelle dans laquelle on prononçait son éloge funèbre, et où l'on chantait des hymnes à sa louange, et on sacrifiait un taureau. La Grèce entière lui éleva des statues, et lui décerna à juste titre le nom de *dernier des Grecs*.

Philopémen ne fut pas seulement remarquable par ses talens militaires. La prudence, la simplicité et le désintéressement qui était la base de son caractère, l'honorent aux yeux de la postérité non moins que ses victoires. Il avait pris pour modèle Epaminondas, et l'on peut dire avec justice qu'il ne lui fut inférieur sous aucun rapport. Il lisait, il écoutait avec plaisir les philosophes, mais seulement quand leurs discours pouvaient porter d'une manière plus efficace à la vertu; et des grandes idées d'Homère, il n'aimait que celles qui peuvent exalter le courage et enfanter les grandes actions. *Plut.*, *Philop.* — *Polyb.* — *Just*, 29, *c.* 4; 31, *c.* 3; 32, *c.* 1 *et* 4. — *Tit. Liv*, 35, *c.* 25; 38, *c.* 31; 39, *c.* 36, 49, 50.

2. — ministre et favori d'Attale II, roi de Pergame. Ce roi, s'étant entièrement livré dans sa vieillesse à l'indolence et aux voluptés, lui laissa toute l'autorité. Aussi les Romains demandaient-ils par dérision « Si Attale jouissait encore de quelque crédit auprès de Philopémen ». Il mourut 138 ans av. J. C. *Plut*.

PHILOPENTATHLES (φιλεῖν, aimer; πένταθλον, pentathle) surnom donné aux Eginètes en mémoire d'un Pélée, leur compatriote, inventeur du pentathle.

PHILOPSEUDÈS (φιλεῖν, aimer; ψεῦδος, mensonge), titre d'un dialogue de Lucien, où l'auteur se moque de la magie et des divinations, qu'il traite d'impostures.

PHILOSOPHES, *-phi*. La philosophie proprement dite ne fut point cultivée dans l'Egypte et dans l'Asie. Des prêtres, des sages, s'y occupèrent de spéculations sur le monde, sur l'âme, sur Dieu; mais le caractère de dogmatisme, d'immuabilité, de foi servile, imprimé à leurs doctrines, empêche que l'on ne joigne à ces doctrines l'épithète de philosophiques.

Ce fut en Grèce que de profondes recherches sur la philosophie firent éclore de grandes idées et des sectes nombreuses. Pendant onze siècles de suite, ce peuple, si passionné pour les arts et les lettres, porta aux études sévères de la philosophie le même enthousiasme, et créa ou prépara les diverses écoles qui encore aujourd'hui partagent le monde.

Les écoles philosophiques anciennes peuvent se réduire à dix-sept principales, dont trois avant Socrate, dix entre Socrate et Auguste, et cinq depuis Auguste, jusqu'à la chute de l'empire. Ces écoles sont:

Avant Socrate

1° l'école d'Ionie, fondée par Thalès, renouvelée par Anaxagore;

2° l'école d'Italie, fondée par Pythagore;

3° les Eléatiques physiciens et métaphysiciens;

Depuis Socrate:

4° l'Académie fondée et régie par Platon;

5° le Lycée ou école péripatéticienne, fondée par Aristote;

6° l'école Cynique — Antisthène, Diogène;

7° l'école de Cyrène — Aristippe;

8° l'école de Mégare — Euclide;

9° l'école Erétriaque ou d'Elis — Phédon;

10° l'école d'Epicure;

11° le Septicisme — Pyrrhon;

12° le Stoïcisme — Zénon de Cittium;

13° la nouvelle Académie — Arcésilas, Carnéade, Philon, Antiochus, etc.;

Depuis Auguste:

14° l'Eclectisme et le Syncrétisme — Potamon;

15° la Théosophie ou mysticisme — Aristobule, Philon le Juif.

16° les Néo-Platoniciens — Ammonius Saccas, Plotin, Porphyre, Jamblique, Proclus;

17° le nouveau Scepticisme ou Empirisme — Enésidème, Sextus:

Les Pères de l'Eglise, Clément d'Alexandrie, S. Pantène, etc. peuvent être considérés comme

fondateurs d'une nouvelle école (V. chacun des noms des sectes et des fondateurs de sectes).

Rome admit dans son sein la philosophie de la Grèce; et les orateurs, les capitaines, les hommes d'état s'en occupèrent; mais aucun n'y fit d'importantes découvertes, aucun même ne modifia d'anciens systèmes. Jamais non plus chez eux la philosophie ne fut une profession comme chez les Grecs.

En Grèce et à Rome, où se répandirent les philosophes grecs, un costume particulier distinguait les philosophes. Ce costume consistait principalement à porter un manteau long et noir, et à laisser croître sa barbe. La philosophie, dégénérée sous l'empire ne fut bientôt qu'un état servile, et des philosophes indignes de ce nom ne se distinguèrent plus que par leur manteau.

1. PHILOSTRATE, *-tus*, philosophe académicien du temps d'Auguste, était célèbre par son éloquence. Il menait une vie voluptueuse, qui contrastait avec ses maximes sévères. *Plut.*

2. — (Flavius), l'Aîné, fameux sophiste, de l'île de Lemnos ou, selon quelques auteurs, d'Athènes, florissait vers la fin du second siècle de J. C. Il s'établit à Rome, où il se concilia l'amitié de Septime Sévère et surtout de l'impératrice Julie. Ce fut à la sollicitation de cette princesse, et même, dit-on, sur une collection d'anecdotes donnée par elle, qu'il composa la vie d'Apollonius de Tyane, en huit livres, celui de tous ses ouvrages qui est le plus célèbre. Cet ouvrage, écrit assez généralement avec pureté et élégance, a de plus l'avantage de répandre quelque jour sur la philosophie pythagoricienne, et sur l'histoire de l'empire après Néron. Mais il manque complètement de critique; l'auteur y raconte sans jamais marquer le moindre doute les fables les plus absurdes. Outre cet ouvrage, on a encore de Philostrate les *Héroïques* ou histoire fabuleuse de vingt-un héros de la guerre de Troie, en forme de dialogue. les *Images* ou descriptions d'une galerie de tableaux de *Neapolis* (Naples) et la *vie des Sophistes*. Cet abrégé, en deux livres, dont l'un contient les sophistes rhéteurs et l'autre les sophistes philosophes, n'offre que peu d'intérêt. Les deux autres sont utiles pour la connaissance de la mythologie et pour l'histoire de l'art à l'époque où vivait Philostrate. Philostrate mourut l'an 244 de J. C. *Suid.* — *Eusèbe.*

La meilleure édition de cet auteur est celle de Oléarius, Leips., 1709. M. Boissonade a donné une excellente édition des Héroïques; 1805 ou 1807.

3. — le Jeune, neveu du précédent, vivait sous Héliogabale, et exerça, ainsi que son oncle, la profession de sophiste, et composa ainsi que lui un ouvrage intitulé *Images*. Un critique célèbre a pensé que ce n'était point la description de tableaux qui aient véritablement existé, mais des espèces de programmes ou sujets proposés aux artistes.

1. PHILOTAS, fils de Parménion, partageait avec son père la faveur d'Alexandre, dont il était un des principaux capitaines; il le méritait par sa vaillance, sa générosité et sa franchise. Ces qualités n'empêchèrent point qu'il n'eût quelques ennemis; son luxe et ses manières hautaines leur fournirent l'occasion de le censurer auprès d'Alexandre. Une circonstance malheureuse décida sa ruine. Ayant méprisé les avis d'un nommé Cébalinus sur la conspiration de Dymnus contre Alexandre, il fut soupçonné d'en avoir été complice, et comme tel fut traduit en justice devant l'armée entière. Alexandre lui-même porta l'accusation. Aucun témoin, aucun des complices véritables ne le chargeait, mais ses ennemis les plus acharnés présidaient l'assemblée; il fut mis à la question. Vaincu par la douleur, non-seulement il avoua qu'il avait trempé dans le complot, mais encore il nomma quelques personnes, entre autres son père. Aussitôt il fut condamné à l'unanimité et lapidé. *Diod. de Sic.* — *Q. C.*, 4, *c.* 5; 5, *c.* 2; 6, *c.* 7; 7, *c.* 1, etc. — *Justin*, 12, *c.* 5.

2. — général d'Alexandre, fut après la mort du roi gouverneur de la Cilicie et ensuite de la Phrygie. Antipater l'attira à son parti en lui offrant la main d'une de ses filles. Mais Pithon le fit assassiner. *Q. C.*, 10, *c.* 1. — *Just.*, 13, *c.* 4 et 10.

3. — commandait la garnison d'Abydos pour Antiochus-le-Grand 190 ans av. J. C. *T. L.*, 37, *c.* 12.

PHILOTERA, v. de la Célésyrie.

PHILOTERAS Portus, nommé aussi Albus Portus (*Il-Cossir*), port et v. d'Egypte, dans la Thébaïde, à l'E., chez les Ichthyophages, près de Myos Hormos, sur le rivage du golfe Arabique.

PHILOTIME, *-mus*, affranchi de Terentia, femme de Cicéron. *Cic. Div.*, 3, *c.* 9.

PHILOTIS, *myth.* (φιλότης, commerce amoureux), fille de la Nuit, déesse de l'*Incontinence*. *Hésiod.*, *Théog.*, *v.* 224. — *Hyg.*

Philotis, *hist.*, jeune esclave, préserva les Romains d'une ruine totale. Après le siége de Rome par les Gaulois, les Fidénates assemblèrent une armée sous le commandement de Lucius Posthumius, et, pour avoir un prétexte de faire la guerre aux Romains, demandèrent qu'ils leur livrassent leurs filles, comme pour les épouser. Le sénat n'ayant pas voulu souscrire à cette condition humiliante, Philotis conseilla d'envoyer à l'ennemi toutes les esclaves déguisées en filles de conditions, et offrit de se mettre à leur tête. Cet avis fut suivi, et les Fidénates trompés célébrèrent ce triomphe par de grands festins. Lorsque Philotis les vit ivres et plongés dans le sommeil, elle alluma une torche. A ce signal, les Romains fondirent sur l'ennemi, et en firent un grand carnage. Le sénat, pour récompenser le dévouement de Philotis et de ses compagnes, leur permit de porter l'habillement des dames romaines. On nomme aussi Philotis Tutela. *Plut.*, *Rom.* — *Ov.*, *Art d'Aim.*, 2.

1. PHILOXENE, *-nus*, poète dithyrambique et musicien, né à Cythère, vécut long-temps à la cour et dans la familiarité de Denys le Tyran; mais il perdit la faveur de ce prince, et fut jeté dans les prisons de Syracuse, nommées les *Carrières*, pour avoir séduit une de ses chanteuses. Il composa dans sa prison un poëme, qu'il intitula les Cyclopes, et dans lequel il se peignit lui-même sous le nom d'Ulysse, sa maîtresse sous celui de Galathée, et Denys sous celui de Polyphême. Le tyran, qui cultivait la poésie, et qui ambitionnait surtout l'approbation de Philoxène, lui rendit la liberté, dans l'espérance qu'en reconnaissance il louerait ses vers; mais le poète, n'ayant pas eu cette lâche complaisance, fut de nouveau jeté dans les Carrières. Le tyran, ayant lu dans un festin des vers de sa composition, que ses flatteurs trouvèrent excellens, fit venir Philoxène, et lui demanda ce qu'il en pensait. Celui-ci, au lieu de lui répondre, se tourna vers les gardes, et leur dit: Remenez-moi aux Carrières. Denys rit de cette saillie, et lui pardonna.. Philoxène mourut à Ephèse vers l'an 380 av. J. C. *Diod. de Sic.* — *Plut.* — *Lucien.* — *Elen.*, *Hist. Div.*, 10, *c.* 9.

2 — gourmand, qui, selon le récit d'Aristote, regrettait de ne pas avoir le cou d'une grue, afin de savourer les mets plus longtemps. *Arist.*, *Ethiq.*, 3.

3. — lieutenant d'Alexandre, fut après la mort de ce prince gouverneur de la Cilicie. *Just.*, , 13, *c.* 6.

4. — peintre d'Erétrie, élève de Nicomaque, fit pour Cassandre, fils d'Antipater, d'excellens tableaux, représentant les victoires d'Alexandre.

1. PHILUS, surnom d'une branche de la famille Furius. V. FURIUS, n° 22, 29, 30.

2. — un des interlocuteurs du *traité de la République* de Cicéron. Il y déploie de profondes connaissances astronomiques. *Rep.*, 1, 13, 14.

1. PHILYRE, *-ra*, fille de l'Océan, fut aimée de Saturne. Rhéa les ayant un jour surpris ensemble, Saturne s'enfuit sous la forme d'un cheval, et Philyre, honteuse de voir le mystère de ses amours dévoilé, quitta le pays, et alla se cacher au milieu des montagnes de la Pélasgiotide. Là elle mit au monde le centaure Chiron. Mais la vue de ce monstre moitié homme et moitié cheval lui causa tant de regret et de douleur qu'elle supplia les dieux de la métamorphoser. Ils exaucèrent sa prière, et elle fut changée en tilleul (φιλύρα, tilleul). *Georg.*, 3, *v.* 550. — *Ovide*, *Métam.*, 7, *f.* 9.

2. — femme de Nauplius.

PHILYRES, peuples du Pont oriental, voisins des Driles, faisaient partie des Heptacomètes.

PHILYRIDE ou PHILLYRIDE, *-des*, nom patronymique du centaure Chiron, fils de l'Océanide Philyre. *Georg.*, 3, *v.* 550. — *Stac.*, *Achill.*

1. PHINÉE, *-neus*, frère de Céphée, roi d'Ethiopie, aimait sa nièce Andromède, et allait l'épouser, lorsqu'elle lui fut ravie par l'oracle, qui ordonna de l'exposer à un monstre marin envoyé par Neptune. Persée arriva sur ces entrefaites, tua le monstre, délivra Andromède, et l'obtint en mariage de son père. Phinée, désespéré de se voir deux fois enlever son amante, résolut de troubler leurs noces. Il rassembla ses amis, entra dans la salle du festin, et y porta le carnage et l'horreur. Persée aurait succombé sous le nombre s'il n'eût eu recours à la tête de Méduse, dont la vue pétrifia Phinée et ses compagnons. *Ov.*, *Met.*, 5, *f.* 1 et 2. — *Hyg*, *f.* 64. — *Apollod.*, 2, *c.* 1, 4.

2. — fils d'Agénor, roi de Phénicie, ou, selon d'autres, fils de Phénix ou de Neptune, régnait à Salmydesse, dans la Thrace ou, selon d'autres, en Bithynie, du temps des Argonautes; il avait épousé Cléobule ou Cléopâtre, fille de Borée ou d'Apollon et d'Orithye, dont il eut deux fils, Plexippe et Paudion. Mais, ayant répudié dans la suite cette princesse, pour épouser Idéa, fille de Dardanus, cette marâtre, pour se défaire des deux fils du premier mariage, les accusa d'avoir voulu la déshonorer, et le trop crédule Phinée leur fit crever les yeux. Les dieux, pour l'en punir, se servirent du ministère de l'Aquilon pour le frapper de cécité, c'est à dire qu'il reçut de Borée, son beau-père, le même traitement qu'il avait fait à ses deux fils. On ajoute que Phinée fut en même temps livré à la persécution des Harpyes, qui enlevaient les viandes sur sa table, et infectaient tout ce qu'elles touchaient, et qui par là lui firent souffrir une cruelle famine. Les Argonautes, arrivés chez Phinée, en furent favorablement reçus, et en obtinrent des guides pour les conduire à travers les roches Cyanées. En reconnaissance, ils le délivrèrent des Harpies, auxquelles ils donnèrent la chasse. Diodore dit qu'Hercule sollicita la liberté des jeunes princes que Phinée tenait en prison, et que, n'ayant pu le fléchir, il employa la force, tua le père, et partagea ses états entre ses deux enfans. *Orph.*, *Argon.*, 2. — *En.*, 3, *v.* 212 — *Val. Flacc.*, *Arg.* — *Hyg.*, *f.* 19. — *Diod. de Sic.*, 4. — *Apollod.*, 1, *c.* 9; 3, *c.* 15.

3 et 4. — fils de Mélas, de Lycaon, roi d'Arcadie

5. — fils de Bélus et d'Anchinoé.

PHINÉE, *geog.* V. SPHINGIUS.

1. PHINÉES, troisième grand-prêtre des Juifs, succéda à son père Eléazar dans la grande sacrificature, l'an 1425 av. J. C. Il est connu principalement pour avoir tué Zambri, qui, malgré l'expresse défense de Dieu s'était laissé séduire par une femme madianite. *Nomb.*, *c.* 25, *v.* 7; *Jos.*, *c.* 22, *v.* 30. *Eccles.*, *c.* 45, *v.* 28.

2. — fils du grand-prêtre Héli et frère d'Ophni. *Rois*, 1, *c.* 2, , *v.* 12; 3, *v.* 1; 4, *v.* 1.

PHINÉÏDES, nom patronymique des enfans de Phinée.

PHINON, fils d'Ela, succéda à son père au royaume d'Idumée vers l'an 930 av. J. C., et laissa le trône à son fils Cénès. *Gen.*, 36, *v.* 41.

PHINTA, ancien roi de Messénie. *Paus.*, 4, *c.* 4.

PHINTIA, petite v. de la Sicile septentrionale, sur le bord du fleuve Himère, près de son embouchure. *Cic.*, *Verr.*, 3, *c.* 83.

1. PHINTIAS, ami de Damon, plus connu sous le nom de Pythias. V. PYTHIAS.

2. — tyran d'Agrigente vers l'an 282 av. J. C.

PHINTHIAS, fontaine de Sicile. Pline raconte d'après Arrien, mais sans y rien croire, que tout ce qu'on y jetait surnageait. *Pline*, 31, *c.* 2.

PHINTO (*Figo*), petite île située entre la Corse et la Sardaigne.

PHIRRICHUS (CLAUDIUS), commandant des galères de l'île de Corse, fut mis à mort par les ordres de Décimus Pacarius, vers l'an 69 av. J.C. *Tacite*, *Hist.*, 2, *c.* 16. V. PACARIUS.

1. PHISADIE, *-dia*, était, suivant quelques traditions, une des Danaïdes, et donna son nom à une fontaine d'Arcadie.

2. — sœur de Pirithoüs, fut emmenée en captivité, et devint l'esclave d'Hélène, lorsque Castor et Pollux délivrèrent leur sœur enlevée par Thésée et Pirithoüs.

PHISCUS ou TORNADOTUS, fleuve de l'Assyrie, qui sépare les Garamæi de la Chalonitide, et se jette dans le Tigre, au-dessous d'Opis.

PHISON, un des fleuves du Paradis Terrestre. On croit généralement que c'est le Phase. *Gen.*, *c.* 2, *v.* 11.

PHITHOMANIDES, v. bâtie en Egypte pour les Pharaon par les Juifs. On la croit la même que Patumos.

1. PHLA, petite île du lac Tritonide, vers le N. de ce lac. *Hérod.*, 4, *c.* 178.

2. — île d'Egypte. V. PHILA ou PHILÆ.

PHLAGUSA, v. de l'Asie mineure.

PHTEGLÉE. V. PHÉGÉE.

PHLÉGÉLAS, prince d'une des contrées les plus occidentales de l'Inde, se rendit à Alexandre. *Q. C.*, 9, *c.* 1.

PHLÉGÉTHON ou, comme les Grecs le disaient quelquefois, PYRIPHLÉGÉTHON (πῦρ, feu; et φλεγέθειν, brûler), un des fleuves des Enfers, roulait des torrens de flammes, et environnait le Tartare. On attribuait à l'eau de ce fleuve les qualités les plus nuisibles. Il n'y avait sur ses bords ni arbre ni plante. Après un cours assez long en sens inverse du Cocyte, il allait comme ce fleuve se jeter dans l'Achéron. *En.*, 6, *v.* 265; 550. — *Métam.*, 15, *v.* 532. — *Stac.*, *Théb.*, 4. — *Sil. Ital.*, 13, *v.* 564.

1. PHLÉGIAS, fils de Mars. V. PHLÉGYAS.

2. — un des guerriers, qui périrent lors du mariage de Persée et d'Andromède. *Métam.*, 5, *f.* 3.

3. — habitant de Cyzique, vivait du temps où les Argonautes abordèrent au port de cette ville.

PHLÉGON, *myth.* (φλέγω, brûler), c'est-à-dire l'*embrasé*, un des chevaux du Soleil. *Met.*, 2, *f.* 3.

PHLÉGON, *hist.*, affranchi de l'empereur Adrien, né à Tralles en Lydie, publia un traité sur les centenaires, un autre sur les prodiges, un tableau historique de la Sicile, seize livres sur les olympiades,

et trois livres sur les fastes. Il ne nous reste que des fragmens de tous ses ouvrages. On reprochait à Phlégon de ne montrer aucune espèce de discernement dans le choix des faits, et de n'avoir dans le style ni élégance ni précision. Ce qui reste de lui a été publié par Meursius, Leyde 1620. *Suid.*

PHLÉGRA, v. de Macédoine nommée aussi Pallène. C'est dans le territoire de cette ville que les géans attaquèrent les dieux, et furent vaincus par Hercule. *Métam.*, 10, *c.* 4, *v.* 131. — *Strab.*, 5. —*Diod.*, 4 et 5.— *Stac.*, *Theb.*, 5; *Syl.*, 3, *v.* 196. — *Sil. Ital.*, 8, *v.* 338; 9, *v.* 305. V. PALLÈNE.

PHLEGRÆI CAMPI, c'est-à-dire *campagnes ardentes* (φλέγω, brûler), campagnes voisines de Cumes, et dans lesquelles Hercule défit les géans. Elles furent ainsi nommées parce qu'elles contenaient une grande quantité de soufre, et qu'on en voyait souvent sortir des flammes. *Pline*, *H. N.*

PHLÉGRÉE, *-æus*, Lapithe, tué aux noces de Pirithoüs par le centaure Démolion.*Mét.*, 12, *f.* 10.

PHLEGYA, ancienne v. bâtie par Phlégyas, dans la Béotie, entre Iolcos et Orchomène.

PHLÉGYADE, *-as*, canton de la Béotie, fut ainsi nommé de la ville de Phlegya ou de Phlégyas, fils de Mars, qui y régna. *Paus.*

PHLÉGYAS, fils de Mars et de Chrysé, fille d'Halmus, régna dans un canton de la Béotie, qui prit de lui le nom de Phlégyade. Il fut père d'Ixion et de la nymphe Coronis, qui se laissa séduire par Apollon. Phlégyas, pour se venger de l'outrage que le dieu avait fait à sa fille, leva une armée, marcha contre Delphes, et réduisit en cendres le temple de cette ville. Apollon, pour l'en punir, le tua à coups de flèches, et le précipita dans les enfers, où il fut condamné à demeurer éternellement sous un grand rocher, qui, paraissant sans cesse prêt à tomber sur sa tête, lui inspirait un effroi continuel. Quelques-uns distinguent deux Phlégyas, tous deux fils de Mars. *Il.*, 13, *v.* 302. — *Paus.*, 9, *c.* 36. — *Pind.*, *Pyth.*, 3. — *Apollod.*, 3, *c.*5. — *Métam.*, 5, *v.* 87. — *Servius*, *Comm. sur l'En.*, 6, *v.* 618.

PHLÉGYES ou PHLEGIENS, *-yæ*, guerriers, qui, sous la conduite de Phlégias, pillèrent et incendièrent le temple de Delphes. Le petit nombre d'entre eux qui échappa à la vengeance des dieux alla s'établir dans la Phocide. Selon Strabon, la ville de Gyrton en Thessalie était occupée par des Phlégyes. *Il.*, 13, *v.* 301. — *Paus.*, 9, *c.* 36. — *Strab.*, 9.

PHLIAS, fils de Bacchus ou de Cisus et d'Aréthyrée ou de Chthonophyle et père d'Androdamas, accompagna les Argonautes à la conquête de la toison d'or. Il donna son nom à la Phliasie. *Paus.*, 2, *c.* 12. — *Strab.*

PHLIASIE (*Staphlica*), petite contrée du Péloponèse, enclavée entre la Sicyonie au N., la Corinthie à l'E., l'Arcadie au S. et l'Achaïe à l'O. Phlionte en était la capitale. *Paus.*, 2. *c.* 12.

1. PHLIONTE, *-lius*, *-untis* (*Staphlica*), v. du Péloponèse, capitale de la Phliasie, à quelques lieues au S. de Sicyone. *Xénoph.*—*T. L.*, 28, *c.* 7.—*Strab.* — *Paus.* — *Ptolém.*, 3, *c.* 16.

2. — (*Drepano*), v. de l'Argolide, sur la côte orientale du golfe d'Argos, à égale distance d'Asine à l'E. et de Nauplie à l'O., presque en face de l'île de Pityuse.

PHLOEA, surnom donné à Proserpine chez les Lacédémoniens.

PHLYA, bourg de l'Attique, dans la presqu'île qui se termine par le promontoire de Sunium, appartenait à la tribu Ptolémaïde. *Plut.* — *Paus.*

PHLYUS, fils de la Terre, selon les Athéniens, donna son nom au bourg de Phlya. *Paus.*

1. PHOBÉ, Amazone qui fut tuée par Hercule lorsqu'il enleva la ceinture d'Hippolyte, reine de ces femmes guerrières.

2. — nymphe de la suite de Diane.

PHOBÉTOR (φόβος, crainte), un des trois enfans du Sommeil et le plus terrible de ses ministres. Dans les songes ils se métamorphosait en lion, en tigre, en serpent et en tous ceux des monstres sauvages qui inspirent le plus de frayeur aux hommes. On l'appelle aussi Icelus. *Métam.*, 11, *v.* 640.

PHOBOS ou LA PEUR (φόβος, crainte). V. PEUR.

PHOBUS, Grec qui fit, dit-on, le saut de Leucade pour se guérir de son amour.

PHOCÉE, *-ceus*, *myth.*, un des capitaines des troupes de Cyzique envoyées au secours de Priam pendant la guerre de Troie. Il fut tué par Télamon.

PHOCÉE, *-cæa*, *géog.* (*Fochia*), v. de la Mysie, au S. O., dans l'Eolide, près de l'embouchure du Caïque, sur le golfe de Cumes. Cette ville avait deux ports, Naustathmos et Lamptéra. Elle avait été fondée par des Phocéens sortis de la Phocide en Grèce, et elle envoya elle-même plusieurs colonies en Espagne et sur la côte méridionale de la Gaule; parmi ces dernières, Massilie (*Marseille*) tient sans contredit le premier rang. Ils la fondèrent après avoir quitté leur patrie pour échapper à la domination de Cyrus. V. MASSILIE. *Hér.*, 1, *c.* 80, 142, 163.—*T. L.*, 5, *c.* 34; 36, *c.* 45; 37, *c.* 9, 11. 31 et 32; 38. *c.* 39. — *Strab.*, 14. — *Métam*, 6, *v.* 9. — *Horace*, *Épode*, 16.— *P. Méla*, 1, *c.* 17. —*Vell. Paterc.*, 1, *c.* 4. —*Paus.*, 7, *c.* 3. — *Pline*, 3, *c.* 4. — *Just.*, 37, *c.* 1; 43, *c.* 3.

1. PHOCÉENS, *-cæi*, habitans de la Phocide. Ce peuple ne joua presque jamais qu'un rôle secondaire dans les affaires de la Grèce. Le seul événement important que présente son histoire est la Guerre Sacrée (V. ce mot), pendant laquelle ils soutinrent dix ans avec un courage opiniâtre les efforts de peuples plus puissans qu'eux. Les Phocéens avaient deux voix au conseil des Amphictyons. V. PHOCIDE

2. — habitans de Phocée, dans la Mysie.

PHOCIDE, *-cis* (*territoire de Turcochorion*), contrée de la Grèce propre, ainsi nommée d'un certain Phocus, qui la peupla en y amenant une colonie, était primitivement bornée à l'E. par la Béotie, à l'O par l'Etolie, au S. par le golfe de Corinthe, et au N. par la mer d'Eubée. Ses limites furent dans la suite un peu resserrées par les établissemens que firent quelques peuples nouveaux sur ses frontières. Ces peuples étaient les Locriens Ozoles au S. O., les Locriens Epicnémidiens au N. O., et les Locriens Opontiens au N. E. La Phocide était célèbre par le mont Parnasse, qui la traversait presque dans toute sa longueur, et par la ville de Delphes, sa capitale. *Hérod.*, 8, *c.* 27. — *Just.*, 8, *c.* 1; 11, *c.* 3. —*Métam.*, 5, *v.* 276. — *T. L.*: 32, *c.* 18. — *Strab.*, 5. — *Diod. de Sic.*, 16.— *Pausan.*, 4, *c.* 5

PHOCION, Athénien célèbre par sa justice, son désintéressement et sa pauvreté, vécut dans le 4e siècle av. J. C. Une tradition vulgaire et admise peut-être un peu légèrement, le faisait naître d'une famille obscure. Quoi qu'il en soit, il reçut une éducation soignée, et passa une partie de sa jeunesse à l'école de Platon et de Xénocrate. S'étant ensuite lancé dans les affaires publiques, il suivit à la guerre Chabrias, qui ne tarda pas à le distinguer, et l'éleva rapidement aux premiers emplois de l'armée. A la bataille de Naxos, Phocion commandait l'aile gauche de l'armée, et ce sont surtout ses habiles dispositions qui décidèrent la victoire. Dès lors il fut regardé par les Athéniens comme

un de leurs premiers capitaines. Il fut bientôt placé avec les premiers citoyens à la tête des affaires. Les soins de l'administration ne lui firent cependant pas oublier les travaux de la guerre. Différent en cela de ses contemporains, et se rapprochant des grands hommes qui autrefois avaient gouverné sa patrie, Solon, Aristide, Périclès, il voulait que le même homme fût propre aux affaires civiles et aux opérations militaires, et lui-même en offrait le modèle dans sa personne. Aucun Athénien ne commanda plus d'expéditions que lui; il fut élu quarante-cinq fois capitaine général, et, ce qu'il y a de plus remarquable, toujours sans l'avoir demandé, et même en son absence. Dans l'administration de la république, il se signala principalement par sa prudence et sa modération. Il s'opposa souvent, et avec succès, aux propositions quelquefois inconsidérées de Démosthène. Il détourna les Athéniens de déclarer la guerre à Philippe, leur disant qu'avant de prendre les armes, il fallait examiner s'ils pouvaient remporter la victoire. Ce n'était cependant ni la timidité, ni l'or de Philippe, qui lui faisait tenir ce langage. Il n'en fut pas moins, quand la guerre eut été décidée, un des plus fermes appuis des Athéniens, et, lorsque Philippe marchait sans obstacle à la conquête de l'île d'Eubée, il battit l'armée macédonienne, et força le roi conquérant à tourner d'un autre côté ses projets d'invasion (340 av. J. C.).

Sa simplicité égalait ses talens, et, dans les différentes expéditions qu'il fit à la tête des armées, il vécut avec la modestie d'un simple particulier. Quand il était à la tête des troupes, il marchait toujours nu-pieds et sans manteau, à moins qu'il ne fît un froid excessif. Un homme qui se contentait de si peu devait être incorruptible. Philippe, et Alexandre, son fils, tentèrent de le gagner par des présens; mais Phocion, quoique très-pauvre, rejeta leurs offres, en disant qu'il ne se contentait pas de paraître homme de bien, mais qu'il voulait l'être en effet. Lorsqu'une armée athénienne allait porter du secours à une nation ou à une ville voisine, lui seul inspirait de la confiance aux alliés, parce que lui seul défendait le pillage.

Il empêcha Alexandre de faire la guerre aux Grecs, et lui conseilla de tourner ses armes contre les Perses. Alexandre, s'étant souvenu de ce conseil au milieu de ses conquêtes, voulut l'en remercier par un don de cent talens. Phocion ne voulut rien accepter. Le héros revint une seconde fois à la charge, et lui fit présenter le nom de quatre villes de l'Asie, en lui laissant le choix de celle qui lui plairait davantage, avec la jouissance de ses revenus. Phocion refusa; mais, pour ne point affecter de mépris pour ce prince, il le pria de rendre la liberté à quatre prisonniers détenus dans la citadelle de Sardes; il l'obtint sur-le champ. Il ne fut pas plus sensible aux offres que lui fit Antipater, après la mort du héros macédonien. Comme il s'obstinait à refuser ses présens, on lui représenta que s'il n'en voulait point pour lui, il devait du moins les accepter pour ses enfans. « Mes enfans, répondit-il, en auront toujours assez, s'ils me ressemblent; s'ils veulent être dissolus, je ne veux pas leur laisser de quoi entretenir l'objet de leurs débauches. »

Phocion était trop austère pour plaire long-temps à un peuple aussi frivole que les Athéniens. Après la prise du Pirée par Nicanor, lieutenant de Cassandre (318 av. J. C.), ses concitoyens ingrats l'accusèrent de trahison, et le dépouillèrent du généralat. L'illustre opprimé se réfugia chez Polysperchon, qui le renvoya à Athènes pour y être jugé. Il fut condamné à mort d'une voix unanime. Il se laissa conduire à la prison avec le même visage qu'il rapportait d'un combat où il avait été vainqueur. Un de ses plus intimes amis étant venu lui dire en pleurant : « O mon cher Phocion, quel indigne traitement pour un homme tel que vous! » « Je m'y attendais, répliqua-t-il; c'est le sort qu'ont essuyé les plus illustres citoyens d'Athènes ». Ses ennemis, rassemblés autour de lui, le couvrirent d'insultes et d'opprobres. Un, plus insolent que les autres, lui cracha au visage. Phocion ne fit que se tourner vers les magistrats, et leur dit : « Ne pourriez-vous pas empêcher cet homme de commettre des choses si indignes? » Un de ses amis lui ayant demandé s'il n'avait rien à mander à son fils « Oui, dit-il, c'est de ne point se souvenir de l'injustice des Athéniens. » Après ces paroles, il prit tranquillement la ciguë, et expira comme Socrate, victime de la plus odieuse intrigue. Il mourut vers l'an 318 av. J. C., âgé de plus de 80 ans. On défendit de lui rendre les derniers devoirs. Une Athénienne, moins injuste que ses concitoyens, recueillit secrètement ses précieux restes, et les enterra sous son foyer, avec cette inscription : « Cher et sacré foyer, je mets en dépôt dans ton sein les restes d'un homme de bien. Conserve les fidèlement, pour les rendre un jour au tombeau de ses ancêtres, lorsqu'Athènes sera plus sage. » En effet les Athéniens ouvrirent enfin les yeux sur le mérite du grand homme qu'ils avaient fait mourir. Ils lui élevèrent une statue, et condamnèrent son accusataur au supplice. V. PHOCUS, *hist*.

On a dit de Phocion qu'il fut toujours le même dans les succès et dans les revers, et qu'on ne le vit jamais ni rire, ni pleurer. Il avait une éloquence douce, vive, forte, concise, et faisait entendre beaucoup de choses en peu de mots. Démosthène, à qui il fut souvent opposé, disait de lui : « C'est la hache de mes discours. » A l'âge de quatre-vingts ans, il supportait toutes les fatigues de la guerre comme un jeune homme. *Diod. de Sic.*, 16. — *Corn. Nep. et Plut.*, *Phoc.* — *Strab.*, 16.

1. PHOCUS, *myth.*, Corinthien, fils de Neptune, suivant quelques auteurs, d'Ornytion, suivant le plus grand nombre. Il conduisit une colonie corinthienne dans la Phocide, à laquelle il donna son nom, et épousa Antiope, fille de Nyctée, après l'avoir guérie d'une espèce de délire qui lui faisait courir toute la Grèce. Il en eut deux fils, Panopée et Crisus. *Paus.*, 2, *c.* 4.

2 — fils du Lapithe, Cenée, fut, selon Hygin, un des Argonautes. *f.* 14.

3. — fils d'Eaque et de la Néréide Psamathé. Jouant un jour avec Pélée et Télamon, ses deux frères du premier lit, le palet de Télamon lui cassa la la tête. Eaque, informé de cet accident, et apprenant en même temps que ces jeunes princes avaient eu auparavant un différend avec leur frère, et qu'ils avaient commis cet assassinat à l'instigation de leur mère, les condamna à un exil éternel. On lui attribua aussi la fondation d'une colonie dans la Phocide. *Apollod.*, 3, *c.* 12.—*Métam.*, 7, *f.* 17; 11, *f.* 19.

PHOCUS, *hist.*, fils unique de Phocion, aimait autant le luxe et l'ostentation que son père la simplicité. Aussi fut-ce vainement que Phocion l'envoya à Sparte pour qu'il s'y habituât à la tempérance et à la frugalité. Il ne se distingua que par une victoire à la course aux Panathénées et par le zèle avec lequel il poursuivit les accusateurs de son père. Agnonide, le principal d'entre eux, ainsi qu'Epicure et Démophile, furent condamnés à mort par suite des démarches qu'il fit contre eux. *Plut.*, *V. de Phoc.*

1. PHOCYLIDE, *-des*, philosophe et poète grec, naquit à Milet, dans l'Ionie, et fit des vers héroïques et élégiaques où l'on admirait un style pur et des pensées toujours morales et propres à inspirer la vertu. Ce poète florissait vers la 60e Olympiade (540

ans av. J. C.). C'est à tort qu'on lui attribue le poème gnomique intitulé *Noutheticon*. On le croit d'un poète contemporain d'Adrien.

2.— poète du temps d'Adrien, sans doute auteur pseudonyme du poème gnomique attribué à Phocylide de Milet.

1. PHOEBAS, c'est-à-dire *femme inspirée par Phœbus*, nom de la Pythie qui rendait des oracles à Delphes dans le temple d'Apollon. *Luc.*, *Pharsale*, 5, *v.* 128.

2. — nom commun à Rome à diverses prêtres qui s'occupaient du culte d'Apollon.

PHOEBÉ, *myth.* (φοίϐη, brillante), un des trois noms principaux de Diane, celui qu'on lui donnait dans le ciel, en la considérant comme la même que la Lune. Apollodore la fait mère d'Astérie et de Latone. V. DIANE.

2. — fille de Leucippe et de Philodia et sœur d'Hilaïre. Castor et Pollux l'enlevèrent, ainsi que sa sœur, au moment où elle allait épouser un des fils d'Apharée (V. LEUCIPPIDES). *Apollod.*, 2, *c.* 10. — *Paus.*, 2, *c.* 22.

1. PHOEBÉ, *hist.*, affranchie de Julie, fille d'Auguste, favorisa les déréglemens de cette princesse, et se pendit lors de la punition de sa maîtresse et de ses amans. *Dion Cassius.*

2. — chrétienne de l'église de Cenchrées, auprès de Corinthe, porta, dit-on, à Rome l'épître de S. Paul aux Romains. *Ep. aux Romains*, 16, *v.* 1.

PHOEBEUM, lieu de la Laconie voisin de Sparte, ainsi nommé d'un temple d'Apollon. *T. L.*, 34, *c.* 38.

PHOEBIDAS, général lacédémonien, fut envoyé l'an 382 av. J. C., par Agésilas et les éphores au secours d'Amyntas, roi de Macédoine, vivement pressé par les Thraces; au lieu de faire, comme le portaient ses instructions publiques, le siége d'Olynthe, il prit Thèbes malgré la foi des traités. Les Lacédémoniens le cassèrent, et le condamnèrent à une amende de mille drachmes. Mais ils continuèrent d'occuper la citadelle de Thèbes, et il est probable que Phœbidas n'avait agi que par des ordres secrets. Dans la suite il fut renvoyé dans la Béotie, et se défendit dans Thespie contre les forces bien supérieures des Thébains. Enfin il périt dans une sortie l'an 377 av. J. C. *Xénoph.* — *Polyb.* — *Corn. Nép.*, *Pélop.* — *Diod. de Sic.*, 14. — *Plut.*, *V. de Pél.*

PHOEBIGENA, c'est à-dire *fils de Phébus* (*Phœbus* et *gignere*, enfanter), surnom d'Esculape. *En.*, 7, *v.* 778.

PHOEBUS, *myth.* (φοῖϐος, brillant), surnom d'Apollon, soit à cause de l'éclatante lumière du soleil, soit à cause de Phœbé, mère de Latone, selon Apollodore.

PHOEBUS, *hist.*, affranchi de Néron, traita Vespasien, encore simple sénateur, avec insolence. Devenu empereur, celui-ci lui pardonna. *Dion. Cassius.*

PHOENICON (*Tor*), pet. riv. de Thessalie, se jette dans l'Asope.

1. PHOENICONTE, -*cus*, -*untis*, port de la Messénie, vers l'O., près des îles OEnuses et du promontoire Acritas. *Paus.*, 4.

2. — montagne de Béotie, vers l'O.

3. — petite v. et port de la Lycie méridionale, très-près de Patare. *T. L.*, 37, *c.* 16.

4. — montagne auprès de la ville du même nom. On la nomme aussi Olympe. *Paus.*

5. — port d'Ionie, près du promontoire Mima, et de la ville d'Erythrée. *Thucyd.*—*T. L.*, 36, *c.* 45.

PHOENICUSA ou PHOENICODES (*Felicudi*), une des îles Eoliennes les plus occidentales, entre celles d'Ericodès, au N. et de Didyme à l'E.

PHOGOR, mont. de la Palestine, au-delà du Jourdain, près du mont Nébo. *Nomb.*, *c.* 23, *v.* 28.

PHOLÉGANDRE, -*drus* (*Polycandre*), une des plus méridionales des îles Cyclades, à l'E. de l'île Mélos et au S. O. de l'île de Sicinonte.

PHOLOÉ, *myth.*, esclave crétoise, savante dans tous les arts de Minerve, fut donnée par Enée à Sergeste pour le consoler de sa défaite. *En.*, 5, *v.* 285.

PHOLOÉ, *hist.*, courtisane, célèbre à Rome du temps d'Horace, 1, *od.* 33, *v.* 7.

1. PHOLOÉ, *geog.*, montagne célèbre de l'Elide, sur les confins de l'Arcadie, se prolongeait depuis la chaîne des monts Erymanthe jusqu'à l'Alphée. Elle fut ainsi nommée du centaure Pholus, qui y avait son tombeau. *Xénoph.* — *Strab.* — *Pline*, 4, *c.* 6. — *Phars.*, 3, *v.* 198; 6, *v.* 338. — *Ov.*, 2, *Fast.*, 2, *v.* 273.— *Paus.*, 3.

2. — petite v. de l'Elide, sur la montagne de même nom. *Pline*, 4, *c.* 6.

3. — montagne de la Thessalie, vers le centre, auprès du mont Othrys.

1. PHOLUS, un des centaures, fils de Silenus et de Melia ou, selon d'autres, d'Ixion et de la Nue. Hercule, allant à la chasse du Sanglier d'Erymanthe, logea chez le centaure Pholus, qui le reçut très-bien, et le traita de même. Au milieu du festin, Hercule ayant voulu entamer un muid de vin qui appartenait aux autres centaures, mais que Bacchus ne leur avait donné qu'à condition d'en régaler Hercule quand il passerait chez eux, ceux ci le refusèrent, et l'attaquèrent même vivement. Les uns armés de gros arbres avec leurs racines, les autres de grosses pierres, plusieurs de haches, ils fondirent tous ensemble sur Hercule; le héros, sans s'étonner, les écarta à coups de flèches, et en tua plusieurs de sa massue. Son hôte ne prit aucune part à ce combat, sinon qu'il rendit aux morts les devoirs de la sépulture, comme à ses parens; mais par malheur une flèche qu'il arracha du corps d'un des centaures le blessa à la main, et il mourut de sa blessure. Hercule lui fit de magnifiques funérailles, et l'enterra sur la montagne appelée depuis Pholoé, du nom de Pholus. *Théocr.*, *Idyl.* 7.— *Apollod.*, 1. —*Géorg.*, 2, *v.* 456; *Enéide*, 8, *v.* 294 —*Diod.*, 4. — *Ovide*, *Métam.*, 12, *f.* 8. — *Stac.*, *Théb.*, 2.

2. — compagnon d'Enée, tué par Turnus. *Enéide*, 2. *v.* 341.

PHONOLÉNIS, Lapithe, tué par le centaure Phéocome aux noces de Pirithoüs *Métam.*, 12. *f.* 11.

PHOQUES (ILE DE), petite île du golfe Arabique, vers l'extrémité la plus méridionale, fut ainsi nommée à cause du nombre prodigieux de phoques ou veaux marins que l'on y rencontre. *Strab.* — *Diod.*

PHORBANTIA ou BUCCINA (*Levenzo*), la plus septentrionale des trois îles Egades.

1. PHORBAS, fils d'Argus, régna à Argos 1589 ans av. J. C. *Paus.* —*Eusèbe.*

2. —petit-fils du précédent, délivra les Rhodiens d'une quantité prodigieuse de serpens et d'un dragon furieux qui avait déjà dévoré beaucoup de monde. Comme il était fort aimé d'Apollon, il fut après sa mort placé dans le ciel avec le dragon qu'il avait tué (V. OPHIUCHUS, SERPENTAIRE). Les Rhodiens, toutes les fois que les vaisseaux partaient du port, faisaient un sacrifice à l'heureuse arrivée de Phorbas. *Diod.*, 2. — *Paus.*, 3, *c.* 1.

3. — père de Dioméda, une des concubines d'Achille. *Il.*, 9, *v.* 661.

4. — fils de Priam et d'Epithésie, l'aîné et le plus

vigoureux des fils de ce prince, fut tué par Ménélas. Le dieu du sommeil prit ses traits pour tromper Palinure. *En.*, 5, *v.* 842.

5. — Egyptien de la ville de Syène, périt dans le combat qui se livra au sujet du mariage de Persée et d'Andromède. *Mét.*, 5, *f.* 3.

6. — un des Lapithes, tua le centaure Alphidas, qui dormait assoupi par le vin. *Mét.*, 12, *f.* 9.

7. — un des chefs des Phlégyens, homme cruel et violent, s'étant saisi des avenues par lesquelles on pouvait arriver à Delphes, contraignait tous les passans de se battre à coups de poing contre lui. Apollon, pour punir ce brigand, se présenta au combat déguisé en athlète, et assomma Phorbas d'un coup de poing. *Met.*, 11, *v.* 414.

8. — père de Tiphys, célèbre pilote des Argonautes, qu'il avait eu d'Hymane.

9. — berger de Polybe, roi de Corinthe, sauva OEdipe exposé sur le mont Cithéron, et le porta au roi, qui l'adopta. *Soph.*, *OEdipe roi.*

PHORBAS, *hist.*, archonte perpétuel d'Athènes (991-961 av. J. C.). Sous son administration les Mégariens remportèrent une grande victoire sur les Corinthiens. *Paus.*

PHORBUS, père de Pronoé, épouse d'Etolus.

1. PHORCUS ou PHORCYS, un des dieux de la mer, fils de Pontus et de la Terre, épousa sa sœur Céto, et en eut les Grées, les Gorgones, le Dragon qui gardait les pommes d'or du jardin des Hespérides, Scylla et Thoosa, mère de Polyphème. Selon Pausanias, il occupait les bords du lac Tritonide, dans la Byzacène. Varron prétend que c'était un roi de la Corse, qui fut défait par Hercule, et qu'on mit au nombre des dieux marins. *Odyss.*, 13, *v.* 96, *etc.*—*Hés.*, *Théog.*, *v.* 270.—*En.*, 5, *v.* 240 *et* 824; 10, *v.* 328.

2. — V. PHORCYS.

PHORCYDES et

PHORCYNIDES, nom patronymique des Gorgones, filles de Phorcus.

PHORCYNIS, Méduse, la plus célèbre et la plus terrible des Gorgones, filles de Phorcus.

1. PHORCYS, *myth.*, prince phrygien, fils de Phénops, vint au siége de Troie, où il fut tué par Ajax. *Il.*, 2, *v.* 369; 17, *v.* 218 *et* 312.

2. —Rutule, père de sept fils qui signalèrent leur courage lors de l'arrivée d'Enée en Italie, en combattant pour Turnus. *En.*, 10, *v* 328.

3. — dieu de la mer. V. PHORCUS.

PHORCYS, *géog.*, port d'Ithaque, consacré au dieu Phorcus ou Phorcys. *Odyss.*, 13, *v.* 96, etc.

PHORÉTA, quatrième fils d'Aman, fut mis à mort avec son père et ses frères. *Esth.*, *c.* 9, *v.* 8.

1. PHORMION, *hist.*, fameux capitaine athénien, fils d'Asopicus, succéda à Callias dans le commandement des armées de la république 432 ans av. J. C. Trois ans après il fut mis à la tête d'une flotte de vingt galères, avec laquelle il fit le tour du Péloponèse, aborda à Naupacte, s'empara du golfe de Crissa, et en ferma l'entrée aux Lacédémoniens. Ceux-ci lui présentèrent la bataille auprès du promontoire de Rhium; Phormion accepta le défi, malgré la supériorité de la flotte lacédémonienne, qui était de quarante-sept voiles, et la défit complètement. Dans cette expédition il avait dépensé tout son bien pour subvenir aux frais de la guerre. Les Athéniens ayant voulu l'élever de nouveau au commandement, il refusa cet honneur, parce qu'il ne convenait pas, disait-il, qu'un général fût plus pauvre que le moindre de ses soldats. Les Athéniens, qui avaient besoin de ses services, payèrent ses dettes. *Thucyd.* — *Diod. de Sic.*

2. — archonte d'Athènes 396 ans av. J. C., peut-être le même que le précédent.

3. — disciple de Platon, à qui les habitans d'Elis confièrent le soin de réformer leurs lois.

4. —philosophe péripatéticien, natif d'Ephèse. Il prononça un jour en présence d'Annibal un long discours sur les devoirs d'un général et sur la tactique militaire, matière qui lui était entièrement étrangère. Lorsqu'il eut fini de parler, Annibal ne put s'empêcher de dire qu'il n'avait jamais entendu de vieillard délirer plus complètement. *Cic.*, *Nat. des dieux*, 2; *Orat.*, 2, *c.* 41.

PHORMION, *mio*, *hist. litt.*, nom d'une pièce de Térence, à laquelle Apollodore donne aussi le titre de *La Corbeille d'or*. Cette pièce remarquable comme toutes celles du même auteur par l'élégance du style et la régularité du plan, a été imitée par Molière dans ses *Fourberies de Scapin.*

PHORMIS, Arcadien qui amassa des richesses immenses à la cour de Gélon et d'Hiéron rois de Sicile. Revenu dans sa patrie, il consacra dans le temple de Jupiter olympien une jument d'airain faite avec tant d'art qu'elle semblait animée. Selon Thémistius et Suidas, il partage avec Epicharme l'honneur d'avoir inventé la comédie. *Paus.*, 5, *c.* 27. — *Thém.*, 19.

PHORON, port de l'Attique, sur le golfe Saronique, près du mont et de la ville de Corydallus.

PHORONÉE, -*neus*, *myth.*, deuxième roi d'Argos, fils du fleuve Inachus et de Mélisse et dieu lui-même du fleuve Phoronée, monta sur le trône vers l'an 1807 av. J. C. Il épousa une nymphe appelée Cerdo ou Laodice, dont il eut Apis, qui donna le nom d'Apia à l'Argolide, et Niobé, la première femme dont Jupiter fut amoureux. Il fut le premier qui fit connaître à ses sujets les avantages de la vie sociale, et qui leur donna des lois. Phoronée, ayant été conjointement avec les fleuves Céphise, Astérion et Inachus, choisi pour arbitre entre Neptune et Junon, qui se disputaient le droit de protéger le territoire d'Argos, prononça en faveur de la reine des dieux, qui depuis fut la protectrice de l'Argolide, et lui dédia le premier temple qui ait été consacré à cette déesse. Neptune fut si irrité de s'être vu préférer Junon qu'il dessécha tous les fleuves de l'Argolie. Le règne de Phoronée, qui fut de près de soixante ans, ne fut troublé que par une guerre contre les Telchines et les Curètes. Il eut pour successeur Argus. On lui rendit après sa mort les honneurs divins et on lui érigea à Argos, en qualité de dieu du fleuve de l'Argolide qui porte ce nom, un temple qui existait encore sous le règne d'Antonin. *Hyg.*, *fab.* 143. —*Paus.*, 2, *c.* 15. — *Apollod.*, 2, *c.* 1.

PHORONÉE, -*neus*, *géog.*, petite riv. de l'Argolide, voisine d'Argos, ainsi nommée de Phoronée.

PHORONIDE, nom patronymique d'Io, sœur de Phoronée. *Métam.*, 1, *v.* 625.

PHORONIUM, v. de l'Argolide, avait été bâtie par Phoronée.

1. PHOSPHORE, -*ros* (φῶς, lumière; φέρω porter). V. LUCIFER.

2. — surnom de Diane prise pour la Lune.

3. — surnom de la déesse Até.

PHOSPHORIES, -*ria*, fêtes grecques qui se célébraient en l'honneur de Lucifer ou Phosphore.

1. PHOTIN ou POTHIN, -*nus*, eunuque, premier ministre de Ptolémée XII, surnommé Denys, donna à ce prince le conseil de faire périr Pompée, lorsqu'après la perte de la bataille de Pharsale il vint chercher un asile en Egypte. Dans la suite Photin, ayant suscité des séditions contre Jules-César, fut mis à mort par ses ordres. Son portrait figura dans le triomphe du général romain. *Cés.*, *Guerre civ.*, 3. — *Plut.*, *vie de Ces.*

2. — hérésiarque du 4[e] siècle, évêque de Galatie, fut déposé et exilé sous Constance (351), pour avoir soutenu que Dieu était homme. Julien le rappela. Il composa quelques ouvrages dont il ne reste rien.

PHOTINÉE, -*naum*, v. de la Thessalie, dans l'Isthéotide, au N., à la source du Léthée.

PHOTINGE, -*ga*, flute oblique dont on attribue l'invention à Osiris l'égyptien. *Athén.*, *Dipnos.*

1. PHOTIUS, patricien sous le règne de Justinien, dévoila à Bélisaire les déréglemens de sa femme.

2. — célèbre patriarche de Constantinople dans le 9[e] siècle, sous les empereurs Michel et Basile, fut promu à cette dignité (857) par l'intrigue, et se rendit odieux par son hypocrisie. Il fut plusieurs fois dépossédé et investi de nouveau de la tiare. Il est surtout célèbre par son immense érudition. On a de lui en grec, sous le titre de Bibliothèque, un extrait de deux cent quatre-vingts auteurs, presque tous perdus, accompagné de jugemens pleins de goût et de discernement pour la plupart (Rouen, 1653, grec-latin, fol.). Il a aussi laissé plusieurs ouvrages de théologie, dont quelques-uns ne sont pas imprimés.

1. PHOXUS, général phocéen, prit et brûla Lampsaque. *Polyen*, 8.

2. — tyran de Chalcis en Eubée. Ses compatriotes se soulevèrent contre lui, et le chassèrent. *Arist.*, *Polit.*, 5, *c.* 4.

PHRA, nom sous lequel les premiers Egyptiens adorèrent le soleil avant de lui avoir donné le nom emblématique d'Osiris, qui signifie *auteur du temps.* Dans la suite ils donnèrent aussi ce nom à leurs rois et à leurs prêtres comme représentant sur la terre cet astre dispensateur de la lumière.

PHRAATA, v. d'Asie, dans la Médie.

PHRAATACE. V. PHRAATICE.

1. PHRAATE I[er], -*tes*, roi des Parthes, monta sur le trône après la mort de son père Phriapatius 181 ans av. J. C. Il eut deux guerres à soutenir, l'une contre Antiochus, qui le vainquit dans trois batailles rangées, l'autre contre les Mardes, sur lesquels il remporta de grands avantages. Il mourut jeune encore, 164 ans av. J. C. En mourant il déclara que ses enfans étant trop jeunes encore pour tenir par eux-mêmes les rênes du gouvernement, Mithridate, son frère, monterait sur le trône après lui. *Just.*, 41, *c.* 5.

2. — II, fils de Mithridate I[er], régna sur les Parthes après la mort de son père (136 ans av. J. C.). Il remporta sur Antiochus Sidétes, roi de Syrie, qui avait envahi ses états, une victoire complète. Fier de ses succès, il voulut porter la guerre en Syrie; mais il fut lui-même attaqué par les Scythes, qu'il avait appelés dans son royaume pour repousser l'armée d'Antiochus, et à qui il refusait le salaire convenu, sous prétexte qu'ils étaient arrivés trop tard. Pour se défaire de ces ennemis redoutables, il incorpora dans ses troupes des Grecs qu'il avait faits prisonniers. Mais ceux-ci, au milieu de la bataille, passèrent du côté de l'ennemi, et le secoururent avec tant d'ardeur que Phraate fut battu et forcé de prendre la fuite. Les Scythes vainqueurs le poursuivirent, et le tuèrent avec la plus grande partie de son armée, l'an 127 av. J. C. *Just.*, 38, *c.* 9; 42, *c.* 1. — *Jos.*, *A. J.*

3. — III, surnommé Théos ou Dieu, succéda à son père Sinathrokès au royaume des Parthes, vers l'an 68 av. J. C. Il donna une de ses filles en mariage à un fils de Tigrane, roi d'Arménie, et bientôt, ayant conçu l'injuste projet de mettre son gendre sur le trône de Tigrane, il entra en Arménie à la tête d'une armée considérable. Il fit d'abord quelques progrès; mais ensuite, rebuté par une résistance opiniâtre, inquiété d'ailleurs par les Romains, dont les troupes s'avançaient trop près de ses frontières, il leva brusquement le siége d'Artaxate, et revint dans ses états. Là il fit un traité avec Tigrane, et renouvela avec Pompée celui que son père avait déjà fait avec les Romains. Ce prince périt l'an 54 av J. C., assassiné par ses fils Orode et Mithridate. *Just*, 42 et 45. — *Plut.*, *Pomp.* — *Dion Cass.*

4. — IV, monta sur le trône l'an 36 av. J. C., en assassinant ses trente frères et Orode son père. Il fit avec succès la guerre à Antoine, et le força à se retirer avec beaucoup de perte. Quelque temps après il fut détrôné par Tiridate; mais il vainquit bientôt l'usurpateur, et le chassa de ses états. Tiridate ayant eu recours à la protection d'Auguste, Phraate envoya des ambassadeurs à Rome pour mettre l'empereur dans ses intérêts. Il y réussit au-delà de ses espérances, et fit la paix avec les Romains en rendant les drapeaux enlevés à Crassus et à Antoine, et en donnant ses quatre fils en otage jusqu'à la conclusion du traité définitif. Quelques auteurs prétendent qu'il n'envoya les jeunes princes à Rome que pour les éloigner, et les mettre dans l'impuissance de se révolter contre lui. Malgré ces précautions, il fut assassiné (4 de J. C.) par une de ses concubines, qui plaça sur le trône Phraatice, qu'elle avait eu de lui (V. PHRAATICE). *Val. Max.*, 7, *c.*6. —*Plut.*, *V. d'Ant.* —*Just.*, 42, *c.* 5. — *Dion Cass.*, 51, etc. — *Tac.*, *Ann.*, 6, *c.* 3.—*Pat.*, 2. *c.* 91.

5. — V, fils de Phraate IV, avait été dans sa jeunesse envoyé à Rome comme otage. Il y était encore l'an de J. C. 35, plus de trente ans après la mort de son père. A cette époque, quelques Parthes de haute naissance, s'étant révoltés contre Artabane, leur roi, demandèrent à Tibère, pour faciliter la chute de ce prince, la délivrance de Phraate V, descendant des Arsacides. Tibère, fidèle à son système de diviser les nations pour les subjuguer, se hâta d'accueillir leurs demandes. Phraate partit suivi d'un cortége magnifique. Mais il tomba malade en Syrie, et mourut avant d'avoir revu la Parthiène. *Tac.*, *Ann.*, 6, *c.* 31 et 32.

6. — Parthe illustre, qui fut nommé gouverneur d'une des plus grandes et des plus puissantes provinces du royaume des Parthes l'an 36 de J. C. *Tac.*, *Ann.*, 6, *c.* 42.

PHRAATICE, fils de Phraate IV et d'une esclave italienne que lui avait donnée Tibère. Cette femme eut assez d'empire sur Phraate pour faire assurer le trône à son fils, au préjudice des fils aînés du roi. Phraatice, impatient de régner, donna la mort au roi, à l'instigation de sa mère (4 de J. C.). Son crime inspira tant d'horreur qu'il fut chassé du trône. Il mourut l'année même. V. PHRAATE IV.

PHRADATE, -*tes*, lieutenant de Darius Codoman, commandait les troupes caspiennes à la bataille d'Arbèles. Il fut fait prisonnier après la mort de Darius; mais Alexandre le traita avec la plus grande bonté, et même lui conserva son gouvernement jusqu'à ce qu'ayant donné lieu de soupçonner qu'il aspirait à la royauté, il fut privé de toutes ses dignités, et puni du dernier supplice. *Q. C.*, 4, *c.* 12; 6, *c.* 4; 8, *c.* 3; 10, *c.* 1.

PHRADMON, père d'Agélaüs, Troyen, tué par Diomède. *Il.*, 8, *v.* 257.

PHRADMONIDE, Agélaüs, fils de Phradmon.

PHRAGANDES, peuple et v. de Thrace, chez les Médares, dont Philippe V, roi de Macédoine, fit ravager le territoire 211 ans av. J. C. *T. L*, 26, *c.* 25.

PHRAHATE. V. PHRAATE.

PHRANICATES, général au service des Parthes. *Strab.*, 16.

1. PHRAORTE, -*tes*, père de Déjocès, fondateur du royaume de Médie.

2. — fils de Déjocès, roi des Mèdes, lui succéda vers l'an 657 av. J. C. Les premières années de son règne furent signalées par les succès les plus brillans. Il battit les Perses, ses voisins, et soumit presque toute la haute Asie depuis la Médie jusqu'au fleuve Halys, ainsi que l'Hyrcamé. Il osa ensuite porter la guerre aux Assyriens. Mais Nabuchodonosor, autrement Saosduchin, leur roi, le battit complètement, envahit la Médie, s'empara d'Ecbatane, et le fit mourir vers l'an 635 av. J. C. Cyaxare, son fils, lui succéda. On croit que Phraorte est le même que l'Arphaxad de l'Ecriture. *Hér.*, 1, *c.* 102 et 103. — *Paus.* — *Judith.*

3. — roi d'une contrée occidentale des Indes, accueillit avec les plus grands honneurs Apollonius de Tyane. *Philost.*, *V. d'Apoll.*

4. — nom que donne Plutarque à Phraate IV.

PHRASICLÈS, neveu de Thémistocle, épousa Nicomaque, fille de ce grand homme, et se retira après la mort de son oncle à Magnésie. *Plut.*, *Thém.*

PHRASIME, -*ma*, père de Praxithée. *Apoll.*

PHRASIUS, devin de Cypre, que Busiris, roi d'Egypte, immola sur un autel.

1. PHRATAPHERNE, satrape des Corasmiens, députa vers Alexandre pour se soumettre à lui. *Q. C.*, 8, *c.* 1.

2. — satrape qui s'enfuit dans l'Hyrcanie après la mort de Darius *Q. C.*, 6, *c.* 4.

3. — gouverneur d'Hyrcanie après Phradate, et d'Arménie après la mort d'Alexandre. *Q. C.*, 8, *c.* 3.

PHRATRIE, -*tria*. Lors de la division du peuple d'Athènes en quatre tribus, Cécrops subdivisa encore chaque tribu en trois phratries, qui elles mêmes étaient composées de trente familles (ou γένη), de trente hommes chacune.

PHRATRIQUES, -*ca*, festins institués par Solon, et que donnaient à Athènes les membres d'une même tribu ou *phratrie* pour entretenir l'union et l'amitié.

PHRÉAR ou LE PUITS (φρέαρ, puits), bourg de l'Attique, voisin du Pirée, sur le bord de la mer, appartenait à la tribu Léontide. C'est là qu'avaient lieu les séances du tribunal nommé Phréattis, et qui connaissait des accusations d'homicide.

PHRÉARRIE, bourg de l'Attique, dans la tribu Léontide. C'était la patrie de Thémistocle.

PHRÉATTIS, tribunal pour l'homicide, recevait son nom d'un bourg de l'Attique nommé Phréar, où il était établi, ou bien, suivant d'autres, du héros nommé Phréatus. On ne jugeait ordinairement à ce tribunal que ceux qui, accusés de meurtre dans leur pays, avaient pris la fuite, ou ceux qui, ayant fui pour un meurtre involontaire, s'étaient ensuite rendus coupables d'un homicide avec préméditation. Les juges s'assemblaient sur le bord de la mer; l'accusé, sans pouvoir aborder à terre, plaidait sa cause dans une barque. S'il était coupable, il était livré à la merci des vents et des flots. Teucer fut le premier qui se justifia par ce moyen, en prouvant qu'il était innocent de la mort d'Ajax. *Démosth.*, *disc. contre Arist.* — *Harpocr.* — *Pollux*, 8, *c.* 10, § 122. — *Hésych.*

PHRÉATUS, ancien héros athénien, fondateur, selon quelques-uns, du tribunal appelé de son nom Phréattis.

PHRIAPATIUS, roi des Parthes, succéda vers l'an 196 av. J. C. à Artaban Ier, et après un règne de quelques annés laissa le trône à son fils Phraate Ier (181). *Just.*, 41, *c.* 15.

1. PHRICIUS, v. de Thessalie, dans la Perrhébie, vers le centre, sur une montagne, à quelque distance du Culiarus, à l'E. d'Oloosson.

2. — montagne de la Phocide, au N., sur les confins des Locriens Epicnémidiens. *T. L.*, 36, *c.* 13.

PHRINON, héros grec qui voulut disputer à Pittacus, roi de Mitylène, la propriété du cap Sigée. Après de vives altercations, il lui proposa de vider le différend par un combat particulier. Pittacus accepta, et vainquit son adversaire au moyen d'un stratagême. Il l'enveloppa dans un filet sans qu'il s'y attendît, et par cette surprise le mit hors de combat.

PHRIXA, une des nymphes qui, selon la tradition des Arcadiens, veillèrent à l'éducation de Jupiter.

PHRIXUS. V. PHRYXUS.

PHRONIME, -*ma*, fille d'Etéarque, roi d'Oaxus en Crète. A l'instigation de sa belle-mère, son père la condamna injustement à mourir dans les flots; mais le serviteur chargé d'exécuter cet ordre la sauva. Phronime devint une des femmes de Polymneste, dont elle eut Battus, fondateur de Cyrène. *Hérod.*, 4, *c.* 154.

1. PHRONTIS (φροντὶς, méditation, sagesse), princesse célèbre par sa prudence, fut femme de Panthoüs et mère d'Euphorbe. *Il.*, 17, *v.* 40.

2. — un des Argonautes, fils de Phryxus. *Apoll.*

3. — pilote grec très-expérimenté, conduisait la galère principale de Ménélas au retour de Troie. Un jour qu'on avait abordé au promontoire de Sunium, Apollon le tua au gouvernail. *Odyss.*, 3, *v.* 277, 282. — *Paus.*, 10, *c.* 25.

PHRUDIS, nom ancien de la Samara (*Somme*). L'endroit où cette rivière se jette dans l'Armoricanus Tractus s'appelait *Phrudis ostium.*

PHRURON, nom que les Egyptiens donnaient au Nil à l'époque de son décroissement

PHRYGES ou BRYGES ou PHRYGIENS, peuple qui habitait la Phrygie. Les Phryges, selon Strabon, étaient originaires de Thrace. Leurs premiers établissemens en Asie furent vers le haut du fleuve Sangarius, sur les confins de la Bithynie. contrée qui fut depuis habitée par les Galates ou Gaulois. C'est là que régnèrent Gordius et son fils Midas, si connu dans la fable. La Phrygie forma quelque temps un état indépendant, dont presque tous les rois portèrent le nom de Midas. Après Midas V elle fut réunie à la Lydie, 560 av. J. C., par Crésus.. Depuis, ce pays passa successivement sous la domination des Perses, d'Alexandre, des rois de Pergame, et fut enfin réduit en province romaine.

Cybèle et Atys étaient les principales divinités des Phrygiens; leurs prêtres, nommés Galles, se vouaient au célibat (V. GALLES). — Les Phrygiens sont regardés comme les inventeurs des ouvrages à l'aiguille. — Ces peuples étaient fort méprisés; on regardait leurs esclaves comme ne pouvant être conduits que par les coups (*Phryx verberatus melior*).

Les Phrygiens étaient bons musiciens, on donna leur nom à un mode fier et guerrier, qui tenait le milieu entre le lydien et le dorien. *Hérodote*, *livre* 1, *c.* 28; 2, *c.* 2; 7, *c.* 73. — *T. L.*, 29, *c.* 11; 37, *c.* 54. — *Corn. Nép. v. d'Alc.*, 9 et 10; *v. de Dat.*, 2 et 8. — *Cic.*, *Fam.*, 7, *ép* 16 — *Ov.*, *Métam.*, 13, *v.* 429. — *Paus.*, 5, *c.* 25. — *Just.*, 13, *c.* 4. — *Ptol.*, 5, *c.* 2. V. PHRYGIE.

PHRYGÈS ou PHRYGIUS FLUVIUS, riv. de l'Asie mineure, séparait la Phrygie de la Carie, et se jetait dans l'Hermus. C'est le même que l'Hyllus. *Paus.*

PHRYGIA MATER, Cybèle, mère de dieux, honorée principalement en Phrygie.

1. PHRYGIE, -*gia*, *myth.*, fille de Cécrops, donna son nom à une célèbre contrée de l'Asie mineure.

2. — épouse d'Argès, lui donna trois fils: Deuson, Atron et Atrémeste.

PHRYGIE, *géog.* ou GRANDE PHRYGIE, province de l'Asie mineure, au centre, bornée au N. par la Paphlagonie, à l'E. par la Galatie et la Lycaonie, au S. par l'Isaurie, la Pisidie et la Lycie, à l'O. par la Carie et la Lydie. La partie orientale de la Phrygie se composait de plaines très-fertiles; au contraire la partie méridionale voisine de la Pisidie et de la Lycie était remplie de montagnes. V. PHRYGES.

On a à différentes époques fait différentes divisions de la Phrygie. Voici les principales :

1. PHRYGIE (PETITE) ou HELLESPONTIENNE, n'est autre chose que la Troade.

2. — ÉPICTÈTE, portion septentrionale de la grande Phrygie.

3. —PARORÉADE (παρὰ, à côté de; ὄρος, montagne), partie de la Phrygie, limitrophe de la Pisidie, ainsi nommée à cause du grand nombre de montagnes dont elle est hérissée.

4. — PACATIÈNE, une des deux subdivisions établies dans la Phrygie sous le règne de Constantin. Elle était au midi, et avait pour capitale Laodicée.

5. — SALUTAIRE, une des deux subdivisions établies dans la Phrygie sous le règne de Constantin. La Phrygie Salutaire était limitrophe du Pont, de la Paphlagonie et de la Cappadoce, et Synnade en était la ville principale.

PHRYGIENNES ou PHRYGIES, fêtes que l'on célébrait en l'honneur de Cybèle, nommée souvent *Mater Phrygia*.

PHRYGIENS. V. PHRYGES.

1. PHRYGIUS VENATOR, *myth.*, épithète de Ganimède.

2. — PASTOR, épithète de Pâris.

PHRYGIUS, *hist.*, confident d'Alexandre avant qu'il fût parvenu à l'empire, fut banni par Philippe et rappelé après sa mort. *Plut.*, *v. d'Alex.*

PHRYGIUS FLUVIUS, *géog.*, nom qu'on donne quelquefois à l'Hyllus, la plus grande des rivières de la Phrygie. V. HYLLUS, *géog.*

1. PHRYNÉ, courtisane célèbre d'Athènes, était, selon l'opinion la plus commune, native de Thespies en Béotie, et vivait vers l'an 335 av. J. C. Les hommes les plus célèbres de la Grèce l'aimèrent et l'enrichirent à l'envi. Le célèbre Praxitèle, un de ses amans, fit sa statue. Cet ouvrage, un des plus admirables de cet artiste, fut placé dans le temple de Delphes, entre les statues de Philippe, roi de Macédoine, et d'Archidame, roi de Sparte. On dit que ce fut après avoir vu Phryné dans le bain qu'Apelle fit son fameux tableau de Vénus Anadyomène. Phryné amassa de si grandes richesses qu'après le sac de Thèbes par les troupes macédoniennes elle offrit de rebâtir la ville entière à ses frais, à condition qu'on lui permettrait de graver cette inscription sur les murailles de la nouvelle Thèbes : «Cette ville a été détruite par Alexandre et rétablie par Phryné.» On lui refusa sa demande. *Pline*, 36, *c.* 8.

2. —autre courtisane célèbre, se nommait primitivement Mnésarète. Elle prit le nom de Phryné comme un titre de gloire. Ayant été accusée d'impiété à Athènes, elle allait être condamnée lorsque son défenseur, écartant le voile qui la cachait, lui découvrit le visage, suivant d'autres le sein. Ce spectacle fit sur les juges une telle impression qu'ils la renvoyèrent libre de l'accusation. *Quintilien*, 2, *c.* 16.

1. PHRYNICHUS, fils de Polyphradmon, selon quelques uns, et de Minyras ou de Choryclès, suivant quelques autres, fut disciple de Thespis, et perfection na l'art dramatique, encore dans l'enfance. C'est lui qui le premier mit sur la scène des rôles de femme, et qui fit usage dans la tragédie de l'iambe de huit pieds. Phrynichus florissait vers l'an 500 ans av. J. C. *Hér.*, 6, *c.* 21. — *Strab.*, 14. — *Suid.*

2. — poète comique qui florissait vers l'an 436 av. J. C., était contemporain d'Alcibiade.

3. — général athénien, commandait à Samos quand Alcibiade voulut gagner les troupes, et s'opposa à ses desseins. Il essaya cependant lui-même de livrer les troupes à Tissapherne. Sa perfidie ayant été découverte, il fut tué par un citoyen nommé Hermon. *Thucyd.*—*Plut.*, *Alcib.*

1. PHRYNIS, poète et musicien de Mitylène, remporta le prix de la cithare aux panathénées, 457 ans av. J. C. Il vécut à la cour d'Hiéron, dont Suidas dit qu'il était d'abord l'esclave et le cuisinier. Il ajouta deux cordes à la cithare, qui n'en avait que sept jusque là, et composa des airs efféminés, inconnus jusqu'à lui. *Aristoph.*, *Nuées.* — *Suid.*

2. — grammairien sous Commode, fit un Recueil en trente-six livres de phrases grecques des meilleurs auteurs.

PHRYNON, général athénien, mourut l'an 590 av. J. C.

PHRYNONDAS, scélérat fameux dont le nom passa en proverbe pour exprimer la fraude et la mauvaise foi. *Plat.*, *Protag.* —*Luc.*

PHTHAS ou APHTHAS, nom que les Egyptiens donnaient à Vulcain ou à l'âme du monde, qu'ils adoraient sous l'emblême du feu.

PHRYXUS ou PHRIXUS, fils d'Athamas, roi de Thèbes, et de Néphélé. Après que cette princesse eut été répudiée par son mari, il se trouva en butte aux persécutions d'Ino, sa belle-mère, qui voyait en lui l'héritier présomptif du trône, sur lequel elle aurait voulu placer ses fils. Selon d'autres, la beauté de Phryxus avait inspiré à Ino un violent amour; mais ses refus avaient changé en haine la tendresse de la reine. Quoi qu'il en soit, ambition ou vengeance, Ino résolut de le faire périr, ainsi que sa sœur Hellé, et, ayant séduit la prêtresse de Delphes, elle fit prononcer par sa bouche qu'Apollon exigeait la mort des deux enfans de Néphélé. Athamas y consentit en gémissant. On allait les immoler; mais Phryxus, averti à temps, dit-on, par Jupiter lui-même, alla chercher un asile à la cour d'Æétès, roi de Colchide, son proche parent. S'il faut en croire les poètes, il échappa en montant avec Hellé sur le dos d'un bélier à toison d'or, et prit son essor à travers les airs. Hellé eut un vertige, et tomba dans la mer; mais Phryxus arriva heureusement dans la Colchide, où il immola sur l'autel de Mars le bélier à toison d'or. Æétès le reçut avec les plus grands témoignages de tendresse, et lui donna sa fille Chalciope en mariage. Phryxus la rendit mère de Phrontis, Mélias, Argos, Cylindrus (que quelques auteurs nomment Cytorus), Catis, Lorus et Hellen.

Quelques années après son arrivée en Colchide, son beau-père le fit assassiner, afin de s'approprier la toison d'or. Alors Chalciope, craignant que ses enfans n'éprouvassent le même sort, les envoya secrètement en Grèce, où ils n'avaient rien à appréhender de la part d'Ino, qui était morte depuis longtemps. Phryxus fut mis au rang des astres après sa mort.

Selon les poètes, le bélier à toison d'or fut le fruit des amours de Neptune et de Théophane, fille d'Altis. Les dieux, voulant récompenser la piété d'Athamas, lui firent présent de cet animal, et Néphélé le donna à ses enfans au moment où on les conduisait à l'autel pour les immoler.

Les mythologues expliquent la fable de Phryxus, en disant que le bélier sur lequel Phryxus alla dans la Colchide n'était autre chose qu'un vaisseau nommé

le Bélier ou qui portait à la proue la figure de cet animal. Ils voient dans la toison d'or les trésors que Phryxus emporta de Thèbes.

Les Grecs tirèrent dans la suite une vengeance éclatante du meurtre de Phryxus. Plusieurs princes connus sous le nom d'Argonautes, allèrent, sous la conduite de Jason, enlever la toison d'or dans la Colchide, et punir Æétès du traitement barbare qu'il avait fait subir au fils d'Athamas. *Orphée.* — *Hér.*, 7, *c.* 73, 197. — *Pindare*, *Pyt. q.*, 4. — *Diod. de Sic.*, 4, 1. — *Ov.*, *Métam.*, 4; *Héroïde*, 18. — *Apollod.*, 1, *c.* 9. — *Apollon.*, *Argon.* — *Val. Flacc.* — *Hygin*, *f.* 15 et 188. — *Paus.*

Phryxus, *géog.*, petite riv. d'Argolide, prend sa source à l'O. près du mont Artémisius, et se joint à l'Eranius, avec lequel il tombe dans le golfe d'Argos près de Téménium.

2. — pet. v. de l'Elide, bâtie par les Minyniens. *Hérod.*, 4, *c.* 148.

1. PHTHIE, *-thia*, *myth.*, nymphe d'Achaïe, aimée de Jupiter, qui prit la forme d'un pigeon pour la séduire. *Elien*, *H. Div.*, 4, 15.

2. — nommée aussi Clytie. V. Clytie.

3. — fille d'Amphion et de Niobé. *Apol.*

Phthie, *-thia*, *géog.*, ancienne ville de la Thessalie, dans la Phthiotide, à l'O., sur l'Apidane, à l'E. du mont Othrys, près de Pharsale. C'est là que régna Pélée, et que naquit Achille, ce qui le fit nommer par les poètes *Phthius heros*. *Il.*, 2, *v.* 190. — *Cic.*, *Tusc.*, 1, *c.* 10. — *Ov.*, *Métam.*, 13, *v.* 136. — *Hor.*, 4, *ode* 6, *v.* 4. — *Prop.*, 2, *El.* 14, *v.* 38.

PHTHIOTIDE, *-tis*, contrée de la Thessalie, vers le S. E., entre l'Apidane, l'Enipée, les montagnes des Maliens et la mer. *T. L.*, 28, *c.* 6; 32, *c.* 32; 36, *c.* 15; 41, *c.* 22 — *Paus.*, 10, *c.* 8. — *Ptol*, 3, *c.* 13. V. Phthie.

PHTHIRES, *-ri*, montagnes de la Carie dont les habitans allèrent porter du secours à Priam. *Hom.*, *Il.*, 2, *v.* 375. — *Apoll.*

1 et 2. PHTHIUS, fils de Neptune. — fils de Lycaon.

3. — fils d'Achæus et père d'Hellen, donna son nom à la Phthiotide.

4. — Rex, Pélée. — 5. Vir, Achille. V. Phthie.

PHUR ou Phurim, fête des Juifs, instituée à Suze par Mardochée et Esther, en mémoire de ce que les projets d'Aman avaient été déjoués. *Esth.*, *c.* 3, *v.* 7.

PHUT, troisième fils de Cham. *Gen.*, 10, *v.* 6.

PHUA et Séphora, nom de deux sages-femmes juives, à qui Pharaon commanda de tuer les enfans mâles en les recevant, et qui se dispensèrent d'obéir à ses ordres en disant que leurs concitoyennes s'accouchaient elles-mêmes. *Exode*, *c.* 1, *v.* 15.

PHUL, roi d'Assyrie, que l'on croit père de Sardanapale. *Rois*, 4, *c.* 15, *v.* 19.

PHUNON, un des campemens des Israélites dans le désert. *Nombr.*, *c.* 33, *v.* 42 et 43.

PHYA, Athénienne d'une rare beauté et d'une taille majestueuse. Les partisans de Pisistrate, afin d'engager les Athéniens à recevoir le tyran, revêtirent cette femme des habillemens de Minerve, et la promenèrent dans un char magnifique, tandis qu'elle-même criait à haute voix au milieu de la foule: Athéniens, les dieux vous ramènent le sage Pisistrate. *Hér.*, 1, *c.* 59. — *Polyen*, 1, 40.

PHYCONTE, *-tus*, *-untis* (*Ral-al-Sem*), prom. de l'Afrique, près de Cyrène. *Luc.*, 9.

1. PHYLACÉ, v. de la Messénie, au S. E., chez les Tégéates, à la source de l'Alphée. *Paus.*

2. — petite v. d'Arcadie. *Paus.*, 1, *c.* 54.

3. — v. de la Thessalie, dans la Phthiotide, au S. E. de Thèbes. C'était la patrie de Protésilas. *Il.*, 2, *v.* 202; *Odys.*, 11, *v.* 165. — *Luc.*, 6, *v.* 262.

4. — v. d'Épire, au S., dans la Molosside. *T. L.*, 45, *c.* 26.

PHYLACEIA, Laodamie, femme de Protésilas, née à Phylacé en Thessalie.

PHYLACIS et Philandre. V. Philandre.

PHYLACTÈRES, *-ria* (φυλάσσω, conserver, préserver), morceaux de parchemin sur lesquels les Juifs écrivaient des paroles de la loi, et qu'ensuite on roulait et on enveloppait dans une peau de veau noire. On se les attachait ensuite au front et au bras comme un préservatif en cas de danger. *Exode*, *c.* 13, *v.* 9 et 16.

1. PHYLACUS, fils de Déion et de Dioméda, épousa Clymène, fille de Mynias, et en eut Iphiclus et Alcimède, mère de Jason. Il était du nombre des Argonautes et célèbre surtout par la rapidité de sa course. Il donna son nom à la ville de Phylacé en Thessalie, où il régnait. *Odyss.*, 15, *v.* 231.

2. — Troyen, qui fut tué au siége de Troie par Léitus. *Il.*, 6, *v.* 35.

3. — fameux héros honoré à Delphes. On dit qu'il était venu sauver cette ville de l'irruption des Perses. Dans la suite les Grecs prétendirent que, lors de l'invasion des Gaulois dans la Grèce sous la conduite de Brennus, il apparut dans les airs, combattant et encourageant à combattre les Barbares. *Paus.*, 14.

PHYLARQUE, *-chus*, *hist.*, historien et biographe grec, qui florissait vers l'an 220 av. J. C., était connu principalement par son histoire de Pyrrhus, roi d'Epire. Il ne nous reste rien de ses ouvrages. *Plut.*, *Arat.*

1. Phylarque, *-rchus*, *archéol.* (φυλὴ, tribu; ἄρχειν, commander), nom donné au chef des tribus dans les grandes villes. Le phylarque présidait aux assemblées de la tribu, et avait l'intendance du trésor et la direction des affaires. *Arist.*

2. — chef des troupes auxiliaires fournies par l'empire aux alliés ou par les alliés à l'empire, vers le commencement de l'empire d'Orient.

1. PHYLAS, père de Polymèle, qui eut de Mercure Eudorus. *Il.*, 6, *v.* 181.

2. — père de Midée, maîtresse d'Hercule et mère d'Antiochus, régna sur les Dryopes. *Diod.* — *Paus.*

3. — fils d'Antiochus et petit fils d'Hercule, épousa Déiphile, de laquelle il eut Hippotès et Théro qui fut aimée d'Apollon. Il régna à Éphyre. *Paus.*

PHYLAX, roi scythe d'une extrême cruauté. *Ov.*, *Pont.*, 4, *ép.* 10.

PHYLÉ, bourg de l'Attique, vers l'O., au S. du mont Parnès, appartenait à la tribu OEnéide. Elle fut le rendez-vous des amis de Thrasybule, lorsqu'ils tramèrent l'expulsion des trente tyrans. *Corn. Nép.*, *Thrasyb.*, 2. — *Just.*, 5, *c.* 9.

1. PHYLÉE, *-leus*, fils d'Augias, roi d'Elide, ayant désapprouvé l'injustice que son père voulait faire à Hercule en lui refusant le prix de ses services, fut élevé par le héros sur le trône de son père après que celui-ci eut été tué. Il fut père de Mégès, un des capitaines grecs. *Iliade*, 2, 136; 15, *v.* 530. — *Théocr.*, *Id.* 23. — *Apollod.*, 2.

2. — fils d'Ajax et de Lyde, fille du Lapithe Coronus, fut, dit-on, l'un des ancêtres de Miltiade.

3. — fils d'Eurysacès et petit-fils d'Ajax, donna aux Athéniens l'île de Salamine, et reçut en récompense le droit de cité. *Paus.*

PHYLIRA. V. Philyra.

PHYLLA, femme de Démétrius Poliorcète, fut mère de Stratonice, épouse de Séleucus.

1. PHYLLALIE, *-lium*, canton d'Arcadie.

2. — lieu de la Thessalie, sur les confins de la Macédoine.

1. PHYLLIS, *myth.*, fille de Lycurgue, roi des Dauliens, ou de Sithon, roi de Thrace, n'avait pas vingt ans lorsqu'elle perdit son père, et monta sur le trône. Démophoon, fils de Thésée, roi d'Athènes, jeté par la tempête sur les côtes de la Thrace, à son retour de la guerre de Troie, fut bien accueilli par la jeune reine, et s'en fit aimer. Après quelques mois passés dans la plus tendre union, le prince, obligé de retourner à Athènes pour les affaires de son royaume, promit à Phyllis d'être de retour dans un mois au plus tard; mais trois mois s'écoulèrent sans que la princesse eût aucune nouvelle de son amant. Hygin (*f.* 59) dit que Démophoon lui avait marqué le jour précis qu'il serait de retour. Ce jour étant arrivé, elle courut neuf fois au rivage où il devait aborder, et, n'en apprenant aucune nouvelle, se jeta dans la mer. Le lieu où elle périt fut appelé les Neuf-Chemins, en mémoire de la course qu'elle avait réitérée neuf fois: on y bâtit ensuite la ville d'Amphipolis, qui fut appelée le tombeau de Phyllis. On ajoute à l'histoire de Phyllis que les dieux l'avaient changée en amandier, parce qu'en effet cet arbre s'appelle en grec φύλλα; que Démophoon étant revenu quelque temps après, l'amandier fleurit, comme si Phyllis était sensible au retour de son amant. Hygin ne parle point de la métamorphose; il dit seulement qu'il vint sur le tombeau de cette princesse des arbres dont les feuilles, dans une certaine saison de l'année, paraissaient mouillées, comme si elles répandaient des larmes sur le sort de Phyllis. *Ov.*, *Héroïd.*, 2; *Art d'aim.*, *v.* 253; *Trist.*, 2, *v.* 457.

2. — bergère des Eclogues de Virgile, 3, *v.* 76; 5, *v.* 10; 7, *v.* 10.

PHYLLIS, *hist.*, nourrice de Domitien, lui fit faire des funérailles dans la maison de campagne qu'elle avait reçue de lui. *Suét.*, *Domit.*, 17.

PHYLLIS, *géog.*, lieu de la Thrace, vers le N., près du mont Pangée, ainsi nommé sans doute de Phyllis, amante de Démophoon. *Hérod.*, 7, *c.* 13

PHYLLIUS, *myth.* jeune Béotien, épris de Cycnus, fils d'Hyrie. Pour mériter ses bonnes grâces, il mit à mort un énorme lion, prit vivans deux vautours monstrueux, et sacrifia sur l'autel de Jupiter un taureau sauvage qui ravageait le pays. *Mét.*, 7, *v.* 372.

PHYLLIUS, *hist*, Spartiate, qui se distingua par sa mort courageuse au siége de Lacédémone par Pyrrhus, roi d'Epire. *Plut.*, *V. de Pyrrh.*

PHYLLIUS MONS, *géog.*, montagnes de la Thessalie qui se prolongeaient au N. de la Phthiotide, depuis la ville de Phthie jusqu'au golfe de Pagase. Au milieu de cette chaîne de montagnes était la ville de Phyllus.

PHYLLODOCE, nymphe, compagne de Cyrène, mère d'Aristée. *Georg.*, 4, *v.* 336.

PHYLLORRHODOMANCIE, *-tia* (φύλλον, feuille; ῥόδον, rose; μαντεία, divination), espèce de divination en usage surtout chez les amans qui voulaient connaître les secrets sentimens de leurs maîtresses. Elle consistait à faire éclater les feuilles d'une rose. Le son qu'elles rendaient en se rompant servait de présage.

PHYLLUS, *hist.*, nommé aussi PHAYLLUS, général phocéen, dans la guerre sacrée. V. PHAYLLUS.

PHYLLUS, *géog.*, v. de la Thessalie, vers l'E., à quelque distance du golfe Pagasétique, à l'E. d'Iolchos et au S. E. de Phènes.

PHYLO, suivante d'Hélène. *Odyss.*, 4, *v.* 125.

PHYLOBASILES, magistrats athéniens, qui avaient sur chaque tribu (φυλή), la même autorité que l'archonte-roi (βασιλεὺς) sur toute la république. Les phylobasiles étaient toujours choisis parmi les familles les plus distinguées.

PHYSCA, v. de la Macédoine, vers le N., dans la Mygdonie, chez les Eordes. *Thucyd.*

PHYSCELLA, v. de la Macédoine. *P. Méla*, 3, *c.* 3.

PHYSCION, fameux rocher de Béotie, dans le voisinage de Thèbes. C'est là que le sphinx faisait sa résidence; et c'est de là qu'il se précipita lorsqu'OEdipe eut deviné ses énigmes. *Plut.*

PHYSCOA, *myth.*, nymphe de l'Elide, fut aimée de Bacchus, dont elle eut un fils nommé Narcée. Ce fils, devenu puissant dans l'Elide, établit le premier des sacrifices à Bacchus, son père. Il institua en l'honneur de sa mère un chœur de musique, long-temps appelé le chœur de Physcoa. *Paus.*, 5, *c.* 6.

PHYSCOA, *géog.*, petite v. de l'Arcadie occidentale, sur les frontières de l'Elide, fut ainsi nommée de la nymphe Physcoa. *Paus.*, 5, *c.* 16.

PHYSCON, c'est-à-dire *ventru*, surnom donné par le peuple à Ptolémée Evergète, roi d'Egypte, à cause de sa grosseur. V. PTOLÉMÉE.

PHYSCUS, *myth.*, fils d'Etolus et petit-fils d'Amphyction, donna son nom à une ville de la Locride.

1. PHYSCUS, *géog.*, v. des Locriens Ozoles, vers la mer.

2. — (*Phisco*), v. et port de la Carie méridionale, sur la mer, vis-à-vis de l'île de Rhodes, servait de port à la ville de Mylase. *Strab.*, 14.

3. — (*Odorney*), petit. riv. d'Assyrie qui se jette dans le Tigre. Les Dix-Mille la traversèrent après la bataille de Cunaxa. *Xén.*, *Retr. des Dix-Mille.*

PHYSIUS, un des fils de Lycaon.

PHYTALE, *-lus*, habitant du bourg des Lacides, en Attique, ayant reçu Cérès chez lui, la déesse, par reconnaissance, lui fit présent du figuier, qui n'était auparavant connu qu'à la table des dieux.

PHYTALIDES, *-dæ*, descendans de Phytale. Ce fut par eux que Thésée se fit purifier, après avoir souillé ses mains du sang des brigands, et entre autres de Sinnis, son propre parent. Ce prince, pour les récompenser de l'accueil qu'il avait reçu d'eux, leur donna dans la suite l'intendance d'un sacrifice. *Plut.*, *Thés.* — *Paus.*

1. PHYTALMIUS (φυτὸν, plante; ἅλμος, salé), surnom de Neptune honoré à Trézène. Ce surnom lui fut donné parce que ce dieu, irrité contre les Tréséniens, inonda tout le pays des eaux salées de la mer, et ne cessa de les affliger jusqu'à ce qu'ils l'eussent apaisé par des vœux et des sacrifices.

2. — (φύω, naître), surnom de Jupiter, comme auteur de toutes les productions de la nature.

PHYTIE, *-tia*, v. d'Elide, vers le N. *Thucyd.*

PHYTON, habitant de Rhegium, célèbre par ses vertus et son courage, ayant été choisi pour général par ses compatriotes, défendit onze mois cette ville contre les troupes de Denys le Tyran (587 ans av. J. C.). Enfin Rhegium fut prise d'assaut, et, Denys, maître de la personne de Phyton, lui fit subir le dernier supplice après l'avoir abreuvé d'outrages; son fils fut précipité dans la mer. *Diod.*, 14.

PHYXIUS (φεύγω, fuir), surnom sous lequel on invoquait Jupiter comme le dieu tutélaire de ceux qui fuyaient et cherchaient un asile pour échapper à quelque malheur. Phryxus à son arrivée en Cholchide sacrifia à Jupiter Phyxius.

PIACHE, plus communément Phylax. V. PHYLAX.

PIACULARIS, nom d'une des portes de Rome, tiré des sacrifices expiatoires qui y avaient lieu.

PIACULUM, sacrifice expiatoire. V. PURIFICATION.

PIADA (peut-être *Sotcheoun*), v. de l'Inde endeçà du Gange, vers le N., dans la Sérique.

PIALA, v. de la Thessalie, au pied du mont Cercétius. *Et. de Byz.*

PIALIES, *-lia*, fêtes et jeux institués par Antonin-le-Pieux en l'honneur d'Adrien.

PIASUS, chef des Pélasges, honoré à Larisse, près de Cumes. Piasus, devenu amoureux de sa fille Larisse, lui fit violence. Celle-ci brûlait de se venger, et, ayant un jour surpris son père baissé sur une cuve de vin, elle le prit par les jambes, et le jeta dans la cuve, où il fut étouffé. *Strab.*, 13.

PICENTIE, *-tia* (*Bicensa*), v. d'Italie, capitale des Picentins, à l'O., près de la mer.

PICENTINS, *-ini*, peuple d'Italie, au S. de la Campanie, et à l'O. du Samnium, habitait les côtes de la mer Tyrrhénienne depuis le fleuve Sarnus au N. jusqu'au fleuve Silarus au midi. Ils différent des habitans du Picenum. Selon Strabon, ils n'étaient qu'une colonie de Picenum, *Sil. It.*, 8, *v.* 450 — *Tac.*, *Hist.*, 4, *c.* 42.

PICENUM (*Marche d'Ancône*), contrée maritime de l'Italie, à l'E. de l'Ombrie et du pays des Sabins, s'étendait depuis le fleuve Æsis au N. jusqu'au territoire des Prætutii au S. *T. L.*, 10, *c.* 10; 21, *c.* 62; 22, *c.* 9; 27, 3, *c.* 43.— *Hor.*, 2, *Sat.* 3, *v.* 122.—*Mart.*, 1, *ép.* 43 —*Sil. Ital.*, 10, *v.* 313. — *Ptol.*, 3, *c.* 1.—*Tac.*, *Ann.*, 3, *c.* 9; *Hist.*, 3, 1, *c.* 42. V. PICENTINS et PICÉNIENS.

PICÉNIENS, *Piceni* ou *Picentes*, habitans du Picenum, empruntèrent, dit-on, leur nom de celui du pivert (*picus*), dont le vol les décida, suivant quelques auteurs, à s'établir dans cette partie de l'Italie. Ils étaient Sabins d'origine. *Mét.*, 2, *c.* 4. — *Sil. Ital.*, 8, *c.* 425. — *Strab.*, 5. V. PICÉNUM ou PICENTINS.

PICRA (πικρὸς, amer), lac d'Afrique qu'Alexandre traversa lorsqu'il alla consulter l'oracle de Jupiter Ammon, fut ainsi nommé sans doute de l'amertume de ses eaux.

PICTAVI. V. PICTONES.

1. **PICTES**, *-cti* (*pingere*, peindre), peuples de la Calédonie septentrionale, ainsi nommés de ce qu'ils étaient dans l'usage de se taillader le corps, et d'y dessiner avec le fer les images de divers animaux. Ils habitaient au N. de Victoria, sur la côte orientale de l'île, et avaient pour bornes du côté de l'O. le mont Grampius. Constance Chlore fut le premier qui essaya de soumettre les Pictes. Mais ni lui ni les généraux qui les combattirent après lui ne vinrent à bout, malgré les avantages qu'ils remportèrent fréquemment, de façonner au joug ce peuple sauvage, étranger aux arts et à la civilisation. Selon Servius, ces peuples étaient une colonie des Pictes de Scythie (V. l'article n° 2, ci-dessous). *Pl.*, 4.— *Amm. Marc.*, 27, *c.* 18, 12.— *P. Mela*, 2, *c.* 1.

2. — peuple scythe, nommée aussi Agathyrses On donne à leur nom la même origine qu'aux précédens; on croit que c'est d'une colonie de ce peuple que descendaient les Pictes de la Calédonie.

1. **PICTONES** ou PICTAVI (*Poitou*), peuple de la Gaule, occupait la portion septentrionale de l'Aquitaine 2e, bornée au N. par la Lyonnaise 3e, au S. par les Santones, à l'E. par l'Aquitaine 1re, et à l'O. par l'océan Atlantique. *Cés.*, *G. des G.*, 3 et 4, *c.* 7. —*Ptolém.*, 2, *c.* 7.

2. — anciennement LIMONUM (*Poitiers*), capitale des Pictones, vers l'E., sur le Clanis.

1. **PICTONIUM** (*pointe Bolsvinet*), prom de Pictones, un peu au S. de l'embouchure du Liger et à l'extrémité septent. de la côte des Agésinates.

2. — promontoire des Santones, un peu au N. de l'embouchure du Carentonus, et à l'extrémité méridionale de la côte des Agésinates.

PICTOR. Le nom de Pictor fut donné à un des membres de la famille Fabia, C. Fabius, l'an de Rome 450, parce qu'il fit peindre les murs du temple du Salut.

1. PICTOR (Q. FABIUS), consul l'an 485 de Rome, 269 av. J. C. Ce fut pendant sa magistrature que les Romains firent frapper pour la première fois de la monnaie d'argent.

2. — (Q. FABIUS), le plus ancien historien latin. vivait pendant la seconde guerre punique, vers l'an 536 de Rome, et fut envoyé après la bataille de Cannes à Delphes pour consulter l'oracle sur les moyens d'apaiser la colère des dieux. Il ne nous reste rien de ses Annales, que quelques fragmens très-peu considérables cités par Tite-Live, Denys d'Halicarnasse et Aulu-Gelle. *T. L.*, 1, *c.* 44; 12, *c.* 40.

PICUMNUS, frère de Pilumnus et fils de Jupiter et de la nymphe Garamantide, avait inventé l'usage de fumer les terres, d'où il fut surnommé Sterquilinius (*stercus*, fumier). Les deux frères présidaient aux auspices des mariages et à la tutelle des enfans. On le croyait *le génie du Mari*. A la naissance d'un enfant, lorsqu'on le posait à terre, on le recommandait à ces deux divinités, de peur que le dieu Sylvain ne lui fût nuisible. Picumnus était aussi le dieu des meûniers et des boulangers. Picumnus était particulièrement révéré chez les Etrusques. — Quelques-uns veulent que Picumnus ait été un ancien roi des Rutules et le fondateur d'Ardée (*Enéide*, 9, *v.* 4, —*Varr*). Le Muséum étrusque offre plusieurs représentations de cette divinité. V. PILUMNUS.

PICUS, fils de Saturne et roi des Aborigènes, fut un prince accompli. Objet des désirs de toutes les nymphes du pays, il donna la préférence à la belle Canente ou Vénilie, fille de Janus, et en eut Fannus. Comme il périt à la chasse dans un âge peu avancé, on publia qu'il avait été changé en pivert, oiseau dont le nom latin est le même que le sien; et, pour donner quelque croyance à cette fable, on ajouta que c'était Circé qui avait opéré ce changement, pour le punir de son insensibilité (*Met.*, 14, *v.* 320). Servius prétend que cette fiction est fondée sur ce que ce prince, qui se piquait d'exceller dans l'art de connaître l'avenir, se servait d'un pivert qu'il avait su apprivoiser. Quoi qu'il en soit, Picus fut honoré après sa mort, et mis au nombre des dieux indigètes. Virgile (*Enéide*, 7) caractérise ce prince par l'épithète d'*amateur de chevaux*, et nomme Circé son épouse ou du moins son amante (*conjux*). Des écrivains distinguent deux Picus, rois d'Italie, le premier qui régna trente-sept ans, et un autre beaucoup plus ancien, qui en avait régné cinquante-sept. *En.*, 7, *v.* 48, 171.

PIDORE, *-rus*, petite v. de la Macédoine, à l'extrémité de la Chalcidice, dans la presqu'île du mont Athos. *Hérod.*, 7, *c.* 122.

PIDYTÈS, Troyen tué par Ulysse. *Hom.*, *Il.*, 6.

PIÉLUS, fils de Pyrrhus et d'Andromaque, monta après la mort de son père sur le trône d'Epire. C'est de lui que descendaient les anciens rois de cette contrée. *Paus.*, 1, *c.* 11.

1. **PIERA**, v. de la Thessalie dans l'Istiéotide, sur les Curalius, au S. d'Oloosson. *Paus.*, 5, *c.* 11.

2. — fontaine d'Elide, sur la route d'Elis à Pise. Les directeurs des jeux olympiques devaient avant d'entrer en fonction se purifier avec de l'eau de cette fontaine, que l'on regardait comme sacrée.

1. PIÉRIDES, filles de Piérus, roi de Macédoine. Elles étaient neuf sœurs, et excellaient dans la musique et dans la poésie. Fières de leur nombre et de leurs talens, elles osèrent aller défier les Muses jusque sur le Parnasse. Le combat fut accepté, et les nymphes de la contrée, choisies pour arbitres, prononcèrent en faveur des Muses. Les Piérides, piquées de ce jugement, s'emportèrent en invectives. Elles voulaient même frapper leurs rivales, lorsqu'Apollon les métamorphosa en pies, leur laissant toujours la même démangeaison de parler, et la même vanité. *Ov.*, *Mét.*, 15, *v.* 300, etc.

2. — nom des Muses, qu'elles prirent après la victoire sur les Piérides, ou à cause de leur séjour sur le mont Piérus, ou parce que, selon quelques-uns, elles étaient filles de Piérus.

1. PIÉRIE, *-ria*, *myth.*, une des femmes de Danaüs, mère de six filles, Actée, Podarcé, Dioxippe, Adyte, Ocypète et Pilarge. *Apollod.*, 2.

2 — femme d'Oxylus, en eut deux fils, Etolus et Laïas *Paus.*, 5, *c.* 3.

1. PIÉRIE*, *-ria*, *géog.*, portion de la Macédoine située au S. E., le long du golfe Thermaïque, et bornée à l'O. et au N. par le fleuve Haliacmon, au midi par la Thessalie, et à l'E. par la mer. On n'est pas entièrement d'accord sur les limites de cette contrée. C'est dans la Piérie qu'on place le séjour des Muses. *Il.*, 2, *v.* 273. — *T. L.*, 39, c. 27; 44, *c.* 20. — *Ptol.*, 3, *c.* 20. — *Martial.*, 9, *ép.* 88, *v.* 3.

2. — (FORÊT DE), forêt de la Macédoine, dans la Piérie, avait donné son nom à cette contrée. C'est là que se réfugia le roi Persée, battu par les Romains, l'an 168 av. J. C. *T. L.*, 43, *c.* 43.

3. — petit canton de la Syrie, dans la Séleucide, ainsi nommé du mont Piérius qui s'y trouvait.

PIÉRIS, *myth.*, concubine de Ménélas et mère de Mégapenthe.

PIÉRIS, *géog.* V. PIÉRUS.

1. PIERIUS MONS, montagne de la Syrie, dans la Séleucide, fait partie des monts Amanus, qui séparent la Syrie de la Cilicie Les Macédoniens la nommèrent ainsi en mémoire de la montagne de leur pays qui porte le même nom. *Ptol.*, 1, *c.* 15.

2. — mont. de Thessalie. V. PIÉRUS, n° 1.

PIERRE (S.), *S. Petrus*, prince des apôtres, était natif de Bethsaïde, et s'appelait primitivement Simon. Il était marié, demeurait à Capharnaüm, et y exerçait le métier de pêcheur avec son frère André, lorsque le Sauveur, passant sur le bord du lac de Génésareth, les appela en leur disant : Venez à moi, je vous ferai pêcheurs d'hommes. Ils quittèrent leurs filets, et le suivirent. De tous les disciples Simon est celui qui crut le plus promptement à la divinité du Messie. Aussi dès lors il fut choisi tacitement par Jésus pour chef de l'Eglise, et reçut le nom de Céphas, qui en syriaque signifie Pierre, par allusion à la pierre, qui sert de fondement à un édifice. Sa foi était si grande qu'un jour, voyant Jésus-Christ avancer à pied sur l'eau vers sa barque, où il était avec les disciples, il descendit, et alla au-devant de lui, marchant aussi sur l'eau. Jésus Christ demandant un jour aux apôtres ce qu'ils pensaient de lui, Pierre prit la parole, et lui dit : Vous êtes le Messie, le Christ, fils du Dieu vivant. Il fut un de ceux qui assistèrent à la transfiguration. La veille de la Passion, Jésus-Christ parlant à ses apôtres de l'épreuve où allait être leur foi, S. Pierre lui dit encore, que quand même tous les autres l'abandonneraient, il était résolu de le suivre jusqu'à la prison et à la mort même; mais Jésus lui prédit que, bien loin de mourir pour lui, il le renoncerait trois fois avant que le coq chantât. Lorsqu'il vit au mont des Oliviers qu'on prenait son maître, il mit la main à l'épée pour le défendre, et coupa l'oreille d'un serviteur du grand-prêtre, nommé Malchus; mais Jésus-Christ lui ordonna de remettre son épée dans le fourreau. Pierre suivit son maître chez Caïphe. Là, des servantes lui ayant demandé s'il connaissait Jésus, il jura qu'il ne le connaissait pas. Les deux autres prédictions se vérifièrent successivement. Aussitôt le coq chanta. Alors S. Pierre, se souvenant de la prédiction, sortit, et pleura sa faute.

Il fut un des premiers à qui le Sauveur ressuscité apparut. Ce fut d'après ses avis qu'entre l'Ascension de Jésus-Christ et la Pentecôte on procéda au remplacement de l'apôtre Judas, en tirant au sort entre Mathias et Barsabas. Après la descente du Saint-Esprit, le jour de la Pentecôte, il prêcha avec tant de force qu'il convertit trois mille auditeurs. Quelques jours après, allant au temple, il guérit un homme perclus depuis sa naissance, et de là, ayant pris occasion de prêcher de nouveau Jésus-Christ, il décida cinq mille Juifs à se rendre chrétiens.

Inquiets de tant de succès, les princes des prêtres le mandèrent avec saint Jean, et lui firent des menaces. Il les méprisa, et continua d'annoncer l'évangile. Des miracles multipliés prouvaient sa mission, et multipliaient à chaque instant les conversions. La plupart avaient pour but le soulagement de l'humanité souffrante; quelques-uns cependant étaient de sévères châtimens. Ananias et Saphire (V. ces noms) périrent subitement victimes de leur avarice et de leur imposture. Cependant les intrigues des prêtres tramaient sourdement sa ruine. Il fut arrêté par ordre du roi Hérode Agrippa, qui résolut de le faire mourir après la fête de Pâque. Il avait les chaînes aux pieds et aux mains, et était gardé par seize soldats; mais un ange lui ouvrit les portes de la prison, lui ôta ses fers, et le conduisit au travers des gardes endormis. Il alla aussitôt à la maison de Marc, où les fidèles assemblés priaient pour sa délivrance, et se livra avec une nouvelle ardeur aux fonctions de son ministère.

Après avoir fondé l'Eglise d'Antioche, et prêché l'évangile dans le Pont, la Cappadoce, etc., S. Pierre alla (42 de J. C.) fonder l'église de Rome, dont on le regarde comme le premier évêque. De là il revint à Jérusalem, où il demeura encore quelque temps, et où il assista au premier concile. Enfin il retourna à Rome (75), où il irrita Néron contre lui pour avoir fait périr Simon le magicien, qui avait promis à l'empereur de s'élever au ciel en présence des Romains et des apôtres (V. SIMON). S. Pierre, après avoir fait un nombre prodigieux de miracles, guéri des maladies incurables, fait marcher des boiteux, rendu la vue aux aveugles, ressuscité des morts, puni de mort des menteurs, termina sa vie par le martyre (66 de J. C). Il fut, dit un écrivain ecclésiastique, crucifié la tête en bas, comme il l'avait demandé, par humilité et par respect pour J. C. S. Lin lui succéda à l'épiscopat de Rome. On représente ordinairement S. Pierre avec un coq, ou tenant des clefs. *S. Matthieu*, 8, *v.* 14 et 15; 10, *v.* 2; 14, *v.* 28, etc.; *S. Marc*, 1, *v.* 29, etc.; 9, *v.* 32, etc.; 11, *v.* 12, etc.; *S. Luc*, 4, *v.* 38 et 39; 5, *v.* 1, etc.; *S. Jean*, 1, *v.* 40, etc.; 6, *v.* 69, etc.; 13, *v.* 6, etc.; 18, *v.* 10, etc.; *Act. des Ap.*, 1, etc.

PIERUS, *myth.*, riche habitant ou roi de Thessalie, père de neuf filles nommées Piérides, qui furent changées en pies pour avoir osé disputer aux Muses le prix de la musique. Selon Pausanias, Piérus était un prince macédonien qui le premier établit le nombre des Muses, et leur donna les noms qu'elles portent encore. C'est lui qui donna son nom au mont Piérus et à la Piérie. *Paus.*, 9, *c.* 29.

1. PIERUS, *géog.*, célèbre chaîne de montagne, située sur les confins de la Thessalie et de la Macédoine; elle se prolongeait du N. au S., parallèlement à la mer, au milieu d'un canton qui prenait d'elle le nom de Piérie, et allait se joindre aux monts Cambuniens, Octolophos et Olympe. Elle était consacrée aux Muses, qui, dit-on, y avaient habité autrefois, et qui en mémoire de leur séjour dans ces lieux portaient le nom de Piérides. *Paus.* — *Métam.*, 7. — *Virg.*, *Egl.*, 6.

2. — lac de Macédoine voisin de la chaîne de montagnes de même nom.

3. — mont. de Syrie. V. PIERIUS.

4. — petite v. de la Thessalie, dans l'Istiéotide, à l'extrémité occidentale des monts Titarus, au S. d'Oloosson, et au N. de Tricca. *Paus.*, 7, *c.* 21.

5. — ou PIRUS, nommé aussi Achéloüs, petite rivière d'Achaïe, prenait sa source sur les confins de l'Arcadie chez les Tritéens, au mont Lampée, coulait à l'O., puis au N., passait à Phares, et se jetait à Olène dans la mer de Crissa. *Herod.*, 1, *c.* 145. — *Paus.*, *Arc.*

PIETAS, *myth.*, la piété personnifiée. Elle avait un temple dans la neuvième et un autre dans la onzième région de Rome. Acilius Glabrion est le premier qui lui ait érigé un temple — Elle se voit souvent sur les médailles sous les traits d'une femme qui sacrifie, tenant d'une main une cassolette fumante, qu'elle élève vers le ciel, et de l'autre une corne d'abondance, qu'elle présente à des enfans. *T. L.*, 40, *c.* 34. — *Val. Max.*, 5, *c.* 4. — *Pline*, 7, *c.* 36.

PIETAS JULIA, *géog.* (*Pola*), v. d'Istrie, où l'on retrouve plusieurs monumens anciens, entre autres un arc de triomphe d'ordre corinthien, un temple en l'honneur d'Auguste, et les restes d'un théâtre. On la nommait d'abord Pola. V. ce mot.

PIGÉE, *-ea*, une des nymphes ionides qui avaient un temple auprès de Cythère.

PIGRÈS DE MILET, *hist.*, contemporain de Xerxès et l'un de ceux qui l'accompagnèrent dans son expédition en Grèce, s'occupait de poésie. C'est à lui que l'on attribue vulgairement le poème héroï-comique de la Batrachomyomachie, qui porte faussement le nom d'Homère. C'est sans doute par erreur que Suidas le fait frère d'Artémise, Hérodote (7, *c.* 98) le faisant fils de Seldomus et non de Lygdamis, père d'Artémise.

PIGRUM MARE (c'est-à-dire *mer paresseuse*), nom donné par les anciens au bras de mer qui joignait l'océan Germanique au golfe Codanus, et qui sépare la Chersonèse cimbrique et les îles des Dauklones, des Gutes et des Scandinaves. On la nommait ainsi parce qu'elle était souvent gélée. On donne aussi l'épithète de *Pigra* au Palus Méotide. *Ovide*, 4, *ep. Pontiq.*, 10, *v.* 61. — *Pline*, 4, *c.* 13. — *Tac.*, *M. des Germ.*, 45.

PILEATI FRATRES (*pileus*, bonnet), Castor et Pollux, qu'on représentait toujours un bonnet sur la tête.

PILATE (PONCE). V. PONCE.

PILENTUM, litière destinée à conduire les dames aux jeux publics ou aux cérémonies sacrées. C'était une voiture commode et suspendue par quatre roues. Elle était peinte ordinairement de diverses couleurs. *T. L.*, 5, *c.* 25. — *Serv.*, *Comm. sur l'Enéide*, 8. — *Isidore*, 20, *c.* 12.

PILEUS ou PILEUM, chapeau de laine ou bonnet que les Romains de condition libre portaient aux jeux et aux fêtes. Les esclaves le portaient aussi lorsqu'on les affranchissait. De là le mot *pileus* a signifié la liberté. Le pileus était également porté par les vieillards et les malades. *Plaute*, *Amphytr.*, 1, *v.* 303. — *T. L.*, 24, *c.* 32 — *Ovide*, *art d'aim.*, 1, *v.* 733. — *Horace*, 1, *ép.* 13, *v.* 15. — *Sénèq.*, *ép.* 18. — *Suéton.*, *V. de Ner.* — *Martial*, 2, *ép*, 48, *v.* 4; 11, *ép.* 7; 14, *ép.* 1.

PILUM, espèce de javeline pesante, particulière aux Romains. Les formes du pilum varièrent plusieurs fois : le fer, ordinairement de huit ou neuf pouces, et la hampe de cinq, furent tantôt plus longs, et tantôt plus courts; le bois, quarré primitivement, devint rond, excepté à l'extrémité supérieure. Mais toujours le fer resta triangulaire. Le pilum passait pour l'arme la plus meurtrière, et l'on exerçait principalement les soldats à le lancer avec adresse et avec force. Il paraît que les triaires seuls en faisaient usage, ce qui leur fit donner le nom de pilani. De là les hastaires, les princes qui les précédaient dans la marche étaient désignés par celui d'antepilani.

PILUMNUS, frère de Picumnus, fils de Jupiter et de la nymphe Garamantide. Tous deux régnèrent en Apulie, et, après leur mort, ils y furent honorés comme des divinités champêtres. On attribuait au premier l'art de fumer les terres, et au second celui de moudre le blé. Aussi ce dernier était-il plus spécialement honoré par les meûniers et les boulangers. On les mettait aussi au nombre des divinités protectrices du mariage. Au reste les opinions variaient sur ces deux divinités, les uns les regardant comme le même dieu, les autres comme deux frères différens, et même on croyait y reconnaître les Dioscures. Turnus se vantait de descendre de Pilumnus. *Virg.*, *En.*, 9, *v.* 4; 10, *v.* 76 et 619; 12, *v.* 83. — *Ov.*, *Métam.*, 14, *c.* 8 et 9. — *Var.*, *de l'Agr.* — *Juv.*, *Sat.*, 8, *v.* 131.

PIMOLIS (*Osmandgick*), petite v. du Pont, à l'O., près du fleuve Halys, sur les frontières orientales de la Paphlagonie.

PIMOLISÈNE, *-sena*, contrée de l'Asie qui s'étend dans la partie occidentale du Pont et la partie orientale de la Paphlagonie, entre la Saramène et la Domanitide, autour du fleuve Halys. Pimolis en était la ville principale, et lui donnait son nom.

PIMPLA, montagne de la Macédoine méridionale, dans la Piérie, sur les confins de la Thessalie, dans le voisinage du mont Olympe. Auprès de ce mont était une fontaine qui portait le même nom. La montagne et la fontaine étaient l'une et l'autre consacrées aux Muses qui sont appelées de là *Pimplea*, *Pimpleïdes*. *Hor.*, 1, *od.* 26, *v.* 9. — *Strab.*, 10. — *Martial*, 12, *ép.* 11, *v.* 3. — *Stac.*, 1, *Sylv.*, 4, *v.* 26; 2, *v.* 36.

PIMPLÉE, *-laa*, v. de la Macédoine, dans la Piérie, au S. E., au pied du mont Pimpla, sur le fleuve Hélicon, un peu au dessus de son embouchure, et à l'O. de Dium. *Strab.*, 10.

PIMPLÉIDES, surnom des Muses, habitantes du mont Pimplée en Macédoine.

PIMPRAMA, v. de l'Inde, dans la presqu'île en-deçà du Gange, au N., entre les fleuves Acésinès et Hydraotes. *Arrien.*

PINACLE, comble terminé en pointe, que l'on mettait au haut des temples pour les distinguer des édifices destinés à des usages profanes.

1. PINARE, *-ra*, ville de la Lycie, à l'O., au pied du mont Cragus, à six lieues N. O. de Xanthe, et à sept S. O. de Tlos *Pline*. — *Ptol.*, 5.

2. — v. de la Syrie, au midi, sur les confins de la Célésyrie, et de la Trachonitide. *Pline*, 5, c. 25.

3. — -*rus* (*Deih-fou*), fleuve de la Cilicie orientale, prend sa source au mont Amanus, coule au S. O., sépare la *Cilicia Campestris* de la Syrie, et se jette dans le golfe d'Issus. *Denys le Pér.*

PINARIENS, -*rii* et POTITIENS, -*tii*, prêtres d'Hercule. Après la mort de Cacus, Evandre reconnut Hercule pour dieu, et lui sacrifia un bœuf choisi dans son propre troupeau. Hercule enseigna lui-même comment il voulait être honoré : on devait lui offrir un sacrifice le matin et un le soir au coucher du soleil. On choisit les Potitiens et les Pinariens, les deux plus illustres familles du pays, pour avoir soin du sacrifice et du festin dont il devait être suivi. Par hasard, les Potitiens arrivèrent les premiers, et on leur servit les meilleures parties de la victime. Les Pinariens, venus trop tard, furent obligés de se contenter des restes. Ce fut une règle pour toute la suite des temps; et, tant que les Pinariens subsistèrent, ils ne goûtèrent jamais des morceaux choisis. — Selon une autre version, Pinarius et Potitius offrirent ensemble le sacrifice du matin ; mais, pour celui du soir, Potitius fut obligé de l'offrir seul, parce que Pinarius arriva trop tard. Hercule, offensé de cette négligence, ordonna que Pinarius et sa postérité n'assisteraient à la cérémonie qu'en qualité de simples desservans.

Les Potitiens apprirent d'Evandre ou d'Hercule même les cérémonies qui devaient s'observer à l'égard du dieu. Durant plusieurs siècles ils furent les prêtres de son temple, jusqu'à ce qu'ayant, d'après le conseil d'Appius Claudius, abandonné ce ministère aux esclaves publics, ils périrent avec toute leur race. Tel est le récit de Tite-Live (1, c. 7; 10, c. 29). Celui de Diodore de Sicile varie dans quelques circonstances peu importantes. De son temps ces cérémonies étaient faites par des jeunes gens achetés de l'argent du public. *Enéïde*, 8, *v.* 269. — *Den. d'Hal.*, 1, c. 9.

PINARIUS et POTITIUS, *myth.* étaient deux vieillards thessaliens, qui suivirent Evandre en Italie. Hercule les choisit pour ses prêtres, et cette fonction passa à leurs descendans, qui furent nommés Pinariens et Potitiens. Le héros, étant venu à la cour d'Evandre, leur apprit les cérémonies qui devaient s'observer dans les sacrifices qu'on lui offrait avant le lever et après le coucher du soleil. V. PINARIENS.

1. PINARIUS, *hist.* (L. RUFUS MAMERCINUS), consul 472 ans av. J. C. *T. L.*, 2, c. 68.

2. — (L. RUFUS MAMERCINUS), un des quatre tribuns militaires avec puissance consulaire créés l'an 432 av. J. C. *T. L.*, 4, c. 2.

3. — (L.). maître de la cavalerie sous Manlius Imperiosus 361 ans av. J.C. *T. L.*, 7, c. 3, 25.

4. — commandant des troupes romaines dans Enna l'an 210 av. J. C. Comme les habitans de cette ville, profitant de la crise fâcheuse où l'invasion d'Annibal mettait les affaires romaines, voulurent qu'il leur rendît les clefs des portes, il fit massacrer une partie de la populace, et par ce moyen conserva à ses concitoyens une place que la révolte leur eût infailliblement enlevée *T. L.*, 24, c. 37, etc.

5. — (M.) RUSCA, préteur 183 ans av. J. C., conquit l'île de Sardaigne, et défit les Corses. *Cic.*, *Orat.*, 2.

6. — NATTA, client de Séjan, fut un des accusateurs de Crémutius Cordus. *Tac.*, *Ann.*, 4, c. 34.

7. — VALENS, oncle de l'empereur Maxime Pupien, collègue de Balbin, fut préfet du prétoire sous son règne.

PINCUM (*Gradisca*), v. de la Mésie supérieure.

1. PINDARE, *Pindarus*, poète grec, le plus célèbre des poètes lyriques, naquit à Thèbes en Béotie (vers 521 av. J. C.). On raconte qu'allant à Thespies dans sa jeunesse il se trouva si fatigué qu'il se coucha et s'endormit dans le chemin. Pendant son sommeil, des abeilles vinrent se reposer sur ses lèvres, et y laissèrent un rayon de miel. On vit dans cet événement un présage de la célébrité à laquelle parviendrait un jour le jeune Pindare. En effet, peu de temps après, il remporta sur Myrtis le prix de la poésie. Moins heureux en concourant avec Corinne, il fut cinq fois vaincu. Mais, selon quelques auteurs, Corinne dut le triomphe qu'elle remporta sur ce grand poète moins à la sublimité de ses vers, qu'aux charmes de sa figure. Les juges donnèrent à la beauté le prix qui appartenait au génie. Dans les assemblées publiques de la Grèce, d'où les femmes étaient exclues, Pindare vainquit tous ses rivaux. On lui rendit de son vivant même les plus grands honneurs. Les princes et les personnages les plus considérables recherchèrent son amitié. Alexandre, fils d'Amyntas, roi de Macédoine, Gélon et Hiéron, rois de Syracuse, furent ses protecteurs. Enfin la prêtresse de Delphes déclara qu'Apollon voulait qu'on donnât au poète la moitié des prémices qu'on offrait sur ses autels.

La vertu de Pindare égalait son génie. Sa candeur et sa simplicité étaient sans bornes, et à toutes les critiques de ses envieux il ne répondait que ces mots : « Il vaut mieux exciter l'envie que la pitié ». Seulement on l'accusait d'aimer un peu trop les richesses. Malgré cela, l'admiration était telle pour son caractère et son génie, que la ville de Thèbes lui éleva de son vivant une statue dans la place publique.

Ses descendans participèrent aux honneurs qu'on lui rendait ; on leur réservait une partie des victimes qu'on immolait dans la célébration des jeux. Sa mémoire était en vénération chez les ennemis mêmes des Thébains. Lorsque les Spartiates prirent Thèbes, et la démolirent, ils épargnèrent la maison qu'avait habitée cet illustre poète. Alexandre la respecta aussi, lorsqu'il réduisit cette ville en cendres. On croit que Pindare mourut dans sa quatre-vingt-sixième année, l'an 435 av. J. C.

Pindare avait composé un grand nombre d'ouvrages lyriques, des *Hymnes* en l'honneur des dieux, surtout d'Apollon, des *Dithyrambes* en l'honneur de Bacchus, des *Lamentations*, des *Scholies* ou chansons, des *Hyporchèmes* ou chants de danses sacrées, et des *Thronismes* pour la cérémonie de l'intronisation dans les mystères d'Eleusis. On lui attribue de plus dix-sept tragédies, des épigrammes en vers héroïques, et des éloges. Mais de toutes ses compositions il ne nous reste que ses odes athlétiques, dans lesquelles il célèbre ceux qui, de son temps, avaient remporté le prix aux quatre jeux solennels des Grecs, qui sont les jeux olympiques, les isthmiques, les pythiques et les néméens.

Plusieurs littérateurs modernes n'ont vu dans Pindare qu'un homme d'une imagination vagabonde, ignorant d'où il part, où il tend, par où il passe, enveloppant dans de longues périodes, et couvrant d'expressions ampoulées des idées stériles et vides de sens. On peut avouer sans doute que les pièces que nous avons perdues, ces hymnes aux divinités, ces chants des initiations, ces strophes élégiaques prêtaient bien plus à l'enthousiasme que ces odes toutes consacrées au panégyrique d'un même genre de fait, d'un triomphe athlétique. Mais si l'on

y trouve encore de l'intérêt et de la variété, il faut en admirer davantage le poète. Or c'est ce que l'on trouve perpétuellement. Au lieu de chanter simplement le triomphe du héros, le poète fait passer sous nos yeux tantôt les succès, les revers, la gloire de ses ancêtres, tantôt l'histoire de sa ville natale, tantôt l'origine des jeux olympiques, tantôt les hautes et sublimes vérités philosophiques qui jaillissent des événemens. Dans ces digressions on sent partout cette impétuosité de génie, ces violens transports, cette impulsion divine, qui caractérisent le véritable poète lyrique. L'unité toujours variée du plan, la hardiesse des images, la vivacité des tableaux, l'énergie des expressions, l'audace des métaphores, l'harmonie des tours nombreux, la majesté du style, les formes brillantes dont il revêt les sèches abstractions de la philosophie; l'art avec lequel il sait, malgré la multiplicité des digressions, ramener toujours par une transition naturelle au sujet, et remettre sans cesse le fait, le héros sous les yeux; tout concourt chez lui à en faire le plus grand poète qui ait encore paru dans le genre de l'ode. Enfin on ne trouve pas dans ses poésies moins de douceur que d'enthousiasme, et la grâce lui est aussi naturelle que l'énergie; témoin le riant tableau qu'il fait des Champs-Elysées dans la seconde ode olympique adressée à Théron, roi d'Agrigente. Horace, dont le jugement fait loi en matière de goût, n'hésite pas à dire que Pindare est un aigle dont personne ne peut égaler le vol.

Les meilleures éditions de Pindare sont celles d'Oxford, 1697; celle de Shmidt, 1616; celle de Gottingue, 1773, et celle de Glascow, 1774. Il a été traduit en français, assez faiblement, par M. Tourlet, Paris, 1817. *Hor.*, 4, *od.* 2.—*Quint.*, 10, *c.* 1. — *Elien*, *V. H.*, 3. — *Paus.*, 1, *c.* 8; 9, *c.* 23. — *Val. Max.*, 9, c. 12.—*Q. C.*, 1, *c.* 13.—*Plut.*, *Alex.*

2 — contemporain, compatriote et proche parent du grand Pindare, se livra ainsi que lui à la poésie lyrique, et composa sur la prise de Troie un petit poème que nous avons encore. *Suid.*

3. — ancien tyran d'Ephèse.

4. — un des affranchis de Cassius, coupa la tête à ce général après la bataille de Philippes. *Plut.*, *Cass.*

PINDASE, *-sus*, mont. de la Troade, faisait partie de l'Ida.

1. PINDE, *-dus* (*Metzovo*), célèbre chaîne de montagnes, qui sépare l'Athamanie en Epire de la Thessalie. Elle était consacrée à Apollon et aux Muses. *Hérod.*, 1, *c.* 56, 7, *c.* 129.—*Virg. Ecl.*, 10, *v.* 11. — *Ovid.*, *Métam.*, 1, *v.* 570. — *Strab.*, 18. — *P. Méla*, 2, *c.* 3.—*Luc.*, *Phars.*, 1, *v.* 674; 6, *v.* 339. — *Ptolém.*, 3, *c.* 15.

2. — ou CYPHAS, v. de la Doride ou de la Locride, au N., sur une petite rivière du même nom, près de sa source.

3. — rivière qui prend sa source dans les montagnes septentrionales de la Doride, passe à Pinde (n° 2), et se jette dans le Céphise en Béotie. *Hér.*, 1, *c.* 56.

PINDÉNISSE, *-ssus*, v. de la Syrie Euphratensis, dans la Comagène, au S.O., près des confins de la Cilicie, sur le Daradax, non loin de sa source. Cicéron l'assiégea, et la prit après 25 jours de siége, pendant son proconsulat en Asie. *Cic.*, 2, *ép. famil.*, 10.

PINÉE, *-neus*, roi d'Illyrie, à qui les Romains envoyèrent une députation, l'an 217 av. J. C., pour lui faire payer un tribut. *T. L.*, 22, *c.* 33.

PINES, Pannonien qui livra sa nation aux Romains sous Auguste, l'an 8 de J. C. *Vell. Paterc.*, 2, *c.* 110.

PINGUS, petite riv. de la Mésie, coulait du S. au N., et se jetait dans le Danube. *Pline*, 3, *c.* 26.

PINNA (*Penna*), v. d'Italie, chez les Vestini, au S. du Picenum, entre Amiternum à l'O., et Salinæ à l'E. *Sil. Ital.*, 8, *v.* 518.

PINTHIAS. V. PYTHIAS.

PINTIA (peut-être *Valladolid*), v. de la Tarraconaise, vers le centre, chez les Vaccéens, sur le Pisoraca.

PINUS, un des fils de Numa Pompilius, fut, selon quelques auteurs, le chef de l'illustre famille des Pinariens. *Plut.*, *Numa.*

PION, un des descendans d'Hercule, bâtit en Mysie la ville de Pionie, où il fut adoré. Lorsque les habitans lui offraient des sacrifices, une fumée miraculeuse s'élevait de l'autel. *Paus.*, 9, *c.* 18.

PIONÉ, néréide. *Apollod.*

PIONIE, *-nia*, v. de la Mysie, au midi, sur les bords du Caïque, bâtie par Pion, dont elle tirait son nom. *Paus.*, 9, *c.* 18.

PIPA ou PIPARA, fille d'Attale, roi des Marcomans, devint une des concubines de Gallien. Ce prince avait cédé à Attale une province pour avoir sa fille.

PIPPA, Sicilienne d'une grande beauté, femme d'un Syracusain nommé Eschrion et maîtresse de Verrès. *Cic.*, *Verr.*, 7, 65.

PIQUENTII, v. de l'Istrie, dans l'intérieur des terres, vers l'E., sur l'Ovætus, près de sa source.

PIRAICE, pays de la Béotie, au N. E., près d'Orope. *Thucyd.*

PIRANTHE, *-thus*, PIRASE, *-sus*, ou PIRÈNE, *-ren*, fils d'Argus et d'Evadné, épousa Callirrhoé et la rendit mère de trois fils, Aristoride, Argus et Triopas. Quelques auteurs le font aussi le père d'Io. Il était père d'Iasus, Epidaurus et Perasus. *Paus.*, 2, *c.* 16, 17. — *Apollod.*, 2.

PIRASIENS, *-sii*, peuple de la Grèce, dans la Thessalie. *Thucyd.*

PIRÉE, *-ræus*, *myth.*, fils de Clytius, compagnon fidèle de Télémaque. *Odyss.*, 15, 17.

1. PIRÉE, *-ræus*, *géog.* (*Porto-Leone*), célèbre port d'Athènes, situé à l'embouchure du Céphise et environ à trois milles (une lieue) de la ville, à laquelle il était réuni par deux murs de soixante pieds de haut, l'un bâti par Thémistocle et l'autre par Périclès. Les tours qu'on y avait élevées de distance en distance furent converties en maisons lorsque la population augmenta. Le Pirée était le port le plus vaste qu'eussent les Athéniens; la nature l'avait divisé en trois grands bassins appelés *Cantharos*, *Aphrodisium* et *Zea*, qui pouvaient contenir quatre cents vaisseaux. Les murs qui le réunissaient à la ville furent démolis lorsque Lysandre mit fin à la guerre du Péloponèse par la conquête de l'Attique. *Strab.*, 9. —*Corn. Nép.*, *Themist.*, 6; *Alcibiade*, 6.—*Metam.*, 6, *v.* 446.—*Flor.*, 3, *c.* 5. — *Just.*, 5, *c.* 8. — *Paus.*, 1, *c.* 1.

2. — port des Corinthiens, sur les confins de l'Epidaurie, au S. E. de Cenchrées. Il fut abandonné de bonne heure.

1. PIRÈNE, *myth.*, une des Danaïdes, épousa Agaptolème, fils d'Egyptus. *Apollod.*

2. — fille d'Œbalus, selon les uns, et, selon les autres du fleuve Achéloüs. Neptune la rendit mère de Léchès et de Cenchrius, qui donnèrent leur nom à deux ports du territoire de Corinthe. Pirène fut si inconsolable de la mort de Cenchrius, qui avait été tué par Diane, que les dieux, touchés de sa douleur, la changèrent en une fontaine que l'on voyait encore à Corinthe du temps de Pausanias. La fontaine de Pirène était consacrée aux Muses; selon

quelques auteurs, le cheval Pégase s'y désaltérait, lorsque Bellérophon le prit pour aller combattre la Chimère *Mét.*, 2, *v.* 240. — *Paus.*, 2, *c.* 3.

3. — fils d'Argus. V. PIRANTHE.

PIRÈNE, *géog.*, fontaine du Péloponèse, dans le voisinage de Corinthe. V. PIRÈNE, *myth.*, n° 2. *Ov.*, *Métam.*, 7., *f.* 9. — *Paus.*, 4, *c.* 3.

PIRITHOÜS, fils d'Ixion et de la Nue, ou, selon d'autres, de Dia, fille de Déionée. Quelques auteurs le font fils de Dia et de Jupiter, qui obtint les faveurs de sa maîtresse sous la forme d'un cheval. Pirithoüs était roi des Lapithes, peuple de Thessalie, et avait beaucoup d'ambition. Il voulut faire connaissance avec Thésée, roi d'Athènes, dont la renommée célébrait partout les exploits. Désirant donc le voir, et éprouver sa valeur, il entra à main armée sur le territoire de l'Attique. Thésée marcha aussitôt contre lui; mais, quand les deux héros furent en présence, une secrète admiration s'empara de leur esprit. Pirithoüs, au lieu de combattre, tendit la main à Thésée en signe d'amitié, et lui promit de réparer les ravages qu'il avait faits dans l'Attique. Depuis ce moment les deux rois furent étroitement unis, et leur amitié devint un modèle, comme celle d'Oreste et de Pylade.

Quelque temps après Pirithoüs épousa Hippodamie, et invita à ses noces non-seulement tous les héros qui vivaient alors, mais encore les dieux et les centaures, ses voisins. Mars, le seul des dieux qui n'y fut point invité, résolut de troubler la fête, afin de se venger de cet oubli. Euritymion, un des centaures, épris des charmes d'Hippodamie, et ivre de vin, ayant voulu faire violence à la princesse, fut aussitôt tué par Thésée. Les centaures voulurent venger sa mort. Le combat fut bientôt général. Mais Pirithoüs et le reste des Lapithes, aidés de Thésée et d'Hercule, remportèrent la victoire, chassèrent les centaures de la Thessalie, et les forcèrent de se réfugier en Arcadie.

Hippodamie mourut peu de temps après. Pirithoüs, inconsolable de sa perte, résolut, ainsi que Thésée, qui était également veuf, de vivre dans le célibat, ou de n'épouser qu'une déesse ou la fille d'un dieu. En conséquence, les deux héros formèrent le projet d'enlever Hélène, fille de Jupiter et de Léda, et, en étant venus à bout, ils la tirèrent au sort, à condition que celui à qui elle resterait serait obligé de procurer une autre femme à son ami. Hélène échut à Thésée, qui s'engagea d'aller avec Pirithoüs enlever Proserpine, femme de Pluton. Ils descendirent donc dans les enfers pour exécuter ce projet; mais Pluton, informé de leur voyage, les enferma dans une étroite prison. Pirithoüs fut attaché à la roue de son père, ou, selon Hygin, livré aux Furies. Mais Hercule, étant venu dans les enfers, obtint sa grâce de Proserpine, et le ramena sur la terre. Quelques auteurs disent néanmoins que Thésée seul fut délivré par Hercule, et que Pirithoüs fut dévoré par Cerbère. V. THÉSÉE.

Pour parler selon l'histoire, Proserpine, que Pirithoüs voulut enlever, était femme d'Aïdoni, roi d'Epire. Ce roi, informé des intentions de ces héros, était allé à leur rencontre avec de gros chiens qui déchirèrent Pirithoüs. *Il.*, 2, *v.* 263; 14, *v.* 318; *Odyss.*, 2, *v.* 630; 21, *v.* 295. — *Hor.*, 4, *od.* 7. — *En.*, 7, *v.* 304. — *Paus.*, 5, *c.* 10. — *Apoll.*, 1, *c.* 8; 2, *c.* 5 — *Hyg.*, *f.* 14, 79, 155. — *Diod.*, 4. — *Plut.*, *Thés.* — *Mart.*, 7, *ép.* 23.

PIROMIDES, statues de bois qui représentaient les prêtres égyptiens. Leur nom venait de deux mots qui dans la langue égyptienne signifiaient *bon* et *vertueux*. *Herod.*, 2, *c.* 142.

PIROÜS, capitaine troyen, était avec Acamas à la tête des Thraces qu'enfermait l'Helle-pont. *Il.*, 2, *v.* 351 et 352.

PIRUS, *myth.*, capitaine thrace, fils d'Imbrasus, vint de l'île d'Ænos porter du secours à Priam pendant la guerre de Troie, et fut tué par Thoas, roi des Etoliens. *Il.*, 4, *v.* 520, etc.

PIRUS, *géog.*, riv. d'Achaïe. V. PIERUS, n° 3.

PIRUSTES, *-tæ*, peuple de l'Illyrie. *Cés.*, *G. des G.* — *Tit. Liv.*, 45, *c.* 26. — *Ptol.*, 2, *c.* 17. On n'est point d'accord sur la position de ce peuple, ni sur la manière d'écrire son nom.

1. PISANDRE, *-der*, *myth.*, capitaine troyen, fils d'Antimaque, et frère d'Hippolochus, fut tué par Agamemnon, qui punit ainsi en lui le conseil donné par son père de ne point rendre Hélène. *Il.*, 11, *v.* 123, etc.

2. — autre capitaine troyen, tué par Ménélas au siége de Troie. *Il.*, 13, *v.* 601, 602, etc.

3. — capitaine grec, fils de Ménélas, était, après Patrocle, le plus adroit des Thessaliens à bien manier la lance. Il commandait sous Achille un corps considérable de troupes. *Il.*, 16, *v.* 190, etc.

4. — fils de Bellérophon, appelé aussi Isandre, fut tué par les Solymes. V. ISANDRE.

5. — un des poursuivans de Pénélope, tué par Philætius. *Odyss.*, 22, *v.* 243 et 268.

1. PISANDRE, *-der*, *hist.*, poëte rhodien, plus ancien qu'Homère, et qui avait aussi chanté la guerre de Troie. Il avait composé sur les travaux d'Hercule une *Héracléide* où le premier il peignit ce héros armé d'une massue. *Paus.*, 8, *c.* 22.

2. — capitaine athénien, qui fit décréter par le peuple le rappel d'Acibiade. Il se signala encore dans la suite en faisant adopter l'institution du conseil des quatre cents et en substituant ainsi à la forme démocratique une oligarchie véritable. *Corn. Nép.*, *V. d'Alcib.* — *Plut.*, *Vie d'Alcib.* — *Thucyd.*

3. — amiral spartiate, contemporain d'Agésilas, fut tué dans un combat naval que Conon lui livra près de Cnide, l'an 394 av. J.C. *Corn. Nép.*, *Conon*, 4. — *Just.*, 6, *c.* 3.

PISANS, *-ani*, habitans de Pise, n° 2.

1. PISAURE, *-rum* (*Pesaro*), v. au N. de l'Ombrie, sur la mer. à l'embouchure du fleuve Pisaure (n° 2), au S. E. d'Ariminum, devint colonie romaine sous le consulat de Claudius Pulcher (184 av. J.C.). Cette ville fut en partie détruite par un tremblement de terre, vers le commencement du règne d'Auguste; mais elle se rétablit bientôt. Dans la suite elle fut détruite par Totila; mais elle se releva de sa ruine, plus belle et plus florissante que jamais, sous la protection de Bélisaire. *Ces.*, *G. civ.*, 1. — *T. L.*, 39, *c.* 44; 41, *c.* 27. — *Pomp. Méla*, 2, *c.* 4. — *Vell. Pat.*, 1, *c.* 15. — *Ptol.*, 3, *c.* 1. — *Catul.*, *ép.* 82.

2. — *-rus* (*Poglia*), fleuve de l'Italie, chez les Senones, sort des monts Apennins, entre les sources de l'Ariminus et du Métaure, coule à l'E., et se jette dans l'Adriatique à Pisaurum. *Luc.*, *Phars.*, 2, *v.* 405.

PISAVA (*Pellissane*), v. de la Gaule, dans la Narbonnaise 1re, à l'O., chez les Tectosages, sur les confins des Cavares.

PISCATORIENS (JEUX), *piscatorii ludi*, jeux que les Romains célébraient tous les ans sur le bord du Tibre. Pendant ces fêtes on sacrifiait à Vulcain les poissons que l'on pêchait dans le fleuve.

PISCÈNES, *-næ* (*Pezenas*), v. de la Narbonnaise 1re, chez les Volces Arecomici, sur l'Araura au N. d'Agatha et de Cessero.

PISCIS, cap et port de l'Elide, près de l'embouchure de l'Alpée. *Thucyd*

1. PISE, *-sa*, célèbre ville du Péloponèse, ancienne capitale de l'Elide. Elle fut fondée par Pisus, fils de Périérès et petit-fils d'Eole. Ce fut à Pise que régnait Œnomaüs, qui tua les amans de sa fille, et qui fut vaincu à son tour par Pélops. C'est dans le voisinage de cette ville que se célébraient de quatre ans en quatre ans les *jeux olympiques*. On appelait *pisæus annus* l'année où l'on célébrait les jeux olympiques, et *pisææ ramus olivæ* le laurier qui était le prix de la victoire. Les habitans d'Elis, auxquels les Piséens disputaient le privilége de présider à la célébration de ses fêtes, leur déclarèrent la guerre, et détruisirent leur ville. Du temps de Pausanias il n'en restait aucun vestige. Aussi est-on peu d'accord sur la position de cette ville. Les uns la confondent avec Olympie, les autres la placent vis-à-vis de l'emplacement que Pise occupa depuis, sans doute sur la rive gauche de l'Alphée; d'autres la placent à envison 2 lieues à l'E. d'Olympie, au pied du mont Olympe, presque sur la frontière de l'Arcadie. Strabon même nie entièrement l'existence de cette ville.

Le territoire voisin de Pise s'appelait Olympien, du nom de *Jupiter Olympien*, à qui il était consacré. Les chevaux de Pise étaient très-estimés. *Hér.*, 2, *c.* 7. —*Strab.*, 8.—*Ov.*, *Mét.*, 5, *f.* 11, 13; *Trist.*, 2, *v.* 386; 4, *él.* 10, *v.* 95. — *Virg.*, *Géorg.*, 3, *v.* 180. — *Stace*, *Théb.*, 7, *v.* 416. — *Paus.*, 6, *c.* 22. — *P. Méla*, 2.

2. —(*Pise*), v. de l'Etrurie, à l'O., entre l'Auser et l'Arnus, près de leur embouchure. Cette ville avait été fondée, dit-on, par les Piséens de l'Elide, qui, partis pour la guerre de Troie à la suite de Nestor, avaient été jetés à leur retour sur les côtes de l'Italie septentrionale. Ses habitans se nommaient Pisans, *Pisani*. Pise était autrefois une cité florissante, qui avait soumis à sa puissance la Sardaigne, la Corse et les îles Baléares. La mer qui la baigne était appelée golfe de Pise. *T. L.*, 22, *c.* 39; 35, *c.* 3; 39, *c.* 2. — *Virg.*, *Georg.*, 3, *v.* 180; *En.*, 10, *v.* 179 et 180. — *Strab.*, 95. — *Lycophr.*, *Cassand.*, *v.* 1241. — *Luc.*, *Phars.*, 2, *v.* 41. — *Just.*, 20, *c.* 5. — *Ptol.*, *c* 1.

PISÉE, *-sæus*, roi de Pise dans l'Etrurie, régnait environ trois siècles avant la fondation de Rome. *Pline*, 7, *c.* 26.

PISÉENS, *-sæi*, habitans de Pise, n° 1.

PISES, *-sæ*. V. PISE, n° 2

1. PISÉNOR, un des centaures, prit la fuite dans le combat des Lapithes. *Ov.*, *Mét.*, 12, *c.* 8.

2. —père d'Ops et aïeul d'Euryclée, nourrice d'Ulysse. *Hom.*, *Odyss.*, 1, *v.* 428; 2, *v.* 38.

3. — père de Clitus, compagnon de Polydamas. *Il.*, 15, *v.* 445.

PISIANAX, Athénien, parent d'Alcibiade et père d'Euryptolème. *Xén.*, *G. du Pelop.*

1. PISIAS, fameux statuaire d'Athènes, florissait environ quatre siècles av. J. C. *Paus.*

2. —général argien, contemporain d'Epaminondas. *Paus.*, *V. d'Ep.*

PISIDA (*Pessato*), v. de la Libye intérieure.

1. PISIDICE, mère d'Ixion, qu'elle eut de Mars.

2. — fille d'Eole, femme de Myrmidon et mère d'Actor.

3. — fille de Nestor.

4. — fille de Pélias, roi de Méthymne dans l'île de Lesbos. Lorsqu'Achille vint mettre le siége devant Méthymne, elle conçut pour lui une telle passion qu'elle lui promit de lui en ouvrir les portes, à condition qu'il l'épouserait. Le héros consentit à tout; mais quand il fut maître de la ville, il fit lapider Pisidice, en punition de sa perfidie. *Parth.*, *Erot.*, 21.

PISIDIE, *-dia*, province de l'Asie mineure, comprise entre la Pamphylie à l'O., la Lycie au S., la Phrygie au N. et la Cilicie à l'E. Les limites qui la séparent de la Pamphylie au S. sont peu déterminées chez les anciens; et même la plupart des géographes varient sur ce point. *Cic.*, *Div.*, 1, *c.* 1. —*Corn. Nép.*, *Datam.*, 4, 6 et 8.—*T. L.*, 37, *c.* 54 et 56.—*Diod. de Sic.* — *Strab.*, 12. — *Plut.* — *P. Méla*, 1, *c.* 21. — *Ptol.*, 5, *c.* 5.

PISIDIUM, cap et port de Carie, près de Milet, sur la côte de l'Asie mineure.

PISINOÉ, une des sirènes. *Apollod.*

PISIONE, épouse d'Aéthon, qui, selon Phérécyde, la rendit mère d'Ixion.

PISIS, Thespien, qui acquit un grand crédit chez les Thébains, et défendit leur indépendance avec beaucoup de courage. Il fut fait prisonnier par Démétrius, qui le nomma gouverneur de Thespies.

1. PISISTRATE, *-tus*, *myth.*, fils aîné de Nestor, accompagna Télémaque dans ses voyages. *Odys.*, 3. — *Hérod.*, 5, *c.* 65.

2. — fils de Pisistrate (n° 1) et petit-fils de Nestor. *Paus.*

1. PISISTRATE, *-tus*, *hist.*, tyran d'Athènes, fils d'Hippocratès, célèbre par ses talens, son amour pour les lettres et par les vicissitudes de sa fortune. Allié aux familles les plus illustres de la ville, entre autres à celle de Solon, dont il était le neveu, et issu du sang de Codrus, dernier roi des Athéniens, il résolut de bonne heure de faire renaître dans Athènes la puissance monarchique, et de s'en investir. Tout le favorisait dans l'exécution de ce dessein. Jeune encore, il s'était distingué à la conquête de l'île de Salamine, et avait attiré sur lui les regards. Sa libéralité, son affabilité et plus encore son éloquence et son zèle apparent pour la cause populaire et pour l'égalité achevèrent de le faire adorer de la foule.

Quelques obstacles cependant s'opposaient à la réussite de son projet. Solon, alors à la tête de la république, dévoila aux Athéniens ses intentions secrètes. Mais bientôt ce sage législateur partit pour ses voyages, et laissa l'ambitieux en présence de faibles rivaux, Mégaclès et Lycurgue. Un artifice de Pisistrate assura son triomphe. S'étant mis lui-même tout en sang, il se fit porter à la place publique. Il montra ses blessures au peuple, accusa ses ennemis d'avoir voulu l'assassiner, et se plaignit d'être la victime de son zèle pour la république. Les Athéniens, touchés de ce spectacle, lui donnèrent cinquante gardes. Il en augmenta de lui-même le nombre, et se rendit bientôt maître de la citadelle d'Athènes, les armes à la main, l'an 560 av. J. C. La ville, saisie de crainte, fut forcée de reconnaître l'autorité du tyran.

Pisistrate, pour gagner l'amitié du peuple, ne dérogea en rien aux usages de la république. Cependant Lycurgue et Mégaclès se réunirent contre lui, et le chassèrent d'Athènes; ses biens furent mis à l'encan; mais on le craignait tellement encore qu'il n'y eut qu'un seul citoyen qui osât les acheter. Les deux libérateurs d'Athènes ne restèrent pas longtemps unis. Mégaclès, pour qui Lycurgue était un rival trop puissant, proposa à Pisistrate de le remettre en possession de l'autorité souveraine, s'il voulait épouser sa fille. Pisistrate y consentit, et, ayant réuni ses forces à celles de son beau-père, il força Lycurgue à sortir de la ville. Il eut alors recours à de nouveaux artifices, afin de captiver les Athéniens

Il choisit dans la populace une femme d'une taille majestueuse, capable de jouer toutes sortes de rôles. Cette femme, nommée Phya, ayant pris le costume de Minerve, parcourut la ville sur un char magnifique, en criant que Minerve, déesse protectrice des Athéniens, ramenait le sage Pisistrate. Le peuple crut voir la déesse elle-même, descendue du ciel pour le bonheur d'Athènes. Le tyran fut reçu avec des acclamations de joie; il s'empara de la toute puissance, et rendit public son mariage avec la fille de Mégaclès. Il se dégoûta bientôt de sa nouvelle épouse. Mégaclès vengea sa fille, en détachant de son parti, à force d'argent, la plupart des Athéniens et ses troupes elles-mêmes. Le tyran, se voyant abandonné, se réfugia dans l'île d'Eubée, l'an 544 av. J. C.

Ce ne fut qu'onze ans après, et par les intrigues de son fils Hippias, qu'il sortit de son exil, et songea à reprendre l'autorité. Il s'empara de Marathon, surprit les Athéniens, et rentra triomphant dans sa patrie. Tous les partisans de Mégaclès furent sacrifiés à sa tranquillité. Mais, dès qu'il se fut affermi sur le trône, il fit oublier ses cruautés par sa justice, sa libéralité et sa modération. Enfin, après avoir régné trente-trois ans, moins en usurpateur qu'en père, Pisistrate mourut l'an 527 av. J. C. Il laissa deux fils, Hipparque et Hippias, qui lui succédèrent.

Son administration fut si sage que l'on disait de lui qu'il eût été le meilleur citoyen d'Athènes s'il n'en avait pas été le plus ambitieux. Quelques citoyens l'ayant injustement accusé d'un meurtre, au lieu de les punir, il alla lui-même se justifier devant l'aréopage. Une autre fois, ayant été chargé d'injures par un convive pris de vin, il ne voulut point en tirer vengeance. Ses établissemens avaient toujours pour but le bonheur de ses sujets. Il ordonna que les soldats blessés fussent nourris aux dépens du trésor public. Il assigna à chaque citoyen pauvre des fonds de terre dans les campagnes de l'Attique. Ami des lettres et de la poésie ainsi que son oncle Solon, il fit d'heureux efforts pour les faire fleurir à Athènes. Ce fut lui qui le premier présenta les chants d'Homère aux Athéniens, et réunit en corps d'ouvrage les fragmens dispersés que chantaient les rhapsodes. Il fonda à Athènes une bibliothèque publique. Ces institutions préparèrent le beau siècle de Périclès. Avant Pisistrate, les villes seules de l'Ionie et de la mer Egée semblaient s'occuper de la littérature naissante. A partir de son règne, Athènes se peupla de poëtes; la poésie lyrique prit un essor plus élevé, et la tragédie naquit. *Hérod.*, 4, 1, *c.* 59; 5, *c.* 63; 6, *c.* 103. — *Cic.*, *Orat.*, 3. — *Val. Max.*, 1, *c.* 2; 5, *c.* 1, 3; 8, *c.* 9. —*Elien*, *H. Div.*, 13, *c.* 14. —*Paus.*, 7, *c.* 2.—*Just.*, 2, *c.* 8.

2. — roi d'Orchomène. Les principaux du pays, auquel il s'était rendu odieux, le tuèrent dans une assemblée, dépecèrent son corps, et en emportèrent chacun une partie, afin de cacher ce meurtre au peuple, dont il était l'idole, et qui le divinisa après sa mort. *Plut.*

3. — Thébain mis à mort pour avoir tué Brachyllas le Béotarque, 196 av. J. C. *T. L.*, 33, *c.* 27.

PISISTRATIDES, -*tidæ*, nom des deux fils de Pisistrate, qui régnèrent après lui, Hippias et Hipparque. V. ces noms.

PISON, -*so*, célèbre branche de la famille Calpurnia, qui prétendait descendre de Numa Pompilius. On fait venir ce nom du mot *pisum*, pois. Elle produisit un grand nombre d'hommes illustres par leurs talens et leurs dignités, soit pendant la république, soit sous l'empire. En voici les principaux:

1. Piso (C. Calpurnius), préteur l'an 213 av. J. C. et ensuite commandant des troupes romaines en Etrurie. *T. L.*, 25, *c.* 41; 26, *c.* 10, 15, 21, 27, *c.* 6 et 21.

2. — (L. Calpurnius), préteur l'an 186 av. J. C., eut pour département l'Espagne ultérieure. Ayant réuni au printemps de l'année suivante ses troupes à celles de son collègue Crispinus dans la Carpétanie, il remporta une grande victoire sur les peuples de l'Hispanie révoltée, et leur tua plus de trente mille hommes. De retour à Rome, il obtint du sénat l'honneur du triomphe. *T. L.*, 39, *c.* 6, 8 et 30; 40 *c.* 29, 35 et 37.

3. — (L. Calpurnius Cæsonius), consul l'an de Rome 606 (148 av. J. C), assiégea vainement Clypée et Hippone en Afrique. *Appien.*

4. — (L. Calpurnius), surnommé Frugi, tribun du peuple l'an 149 av. J. C. et ensuite deux fois consul (135 et 133 ans av. J. C.), fut un des hommes les plus remarquables de la république romaine par l'assemblage des talens et des vertus. Habile orateur, profond jurisconsulte, grand homme d'état, vaillant et sage capitaine, il se distingua encore par une frugalité et une sévérité de mœurs sans exemple d'où lui vient le surnom de *Frugi*. Il pacifia les troubles qu'avait élevés la guerre des esclaves en Sicile, et remporta sur les révoltés quelques avantages. Pison écrivit des mémoires ou annales de son temps. Cicéron en blâme le style comme dur et presque dénué d'élégance, mais quelques auteurs latins l'ont jugé plus favorablement. *T. L.*, 25, *c.* 39. — *Cic.*, *Orat.*, 2, *c.* 29; *p. Font.*, 24; *Verrine*, 5, *c.* 69; 56, 49 et 58; *Tuscul.*, 3, *c.* 48.— *Val. Max.*, 2, *c.* 7; 4, *c.* 3.—*Aulu-Gelle*, 13, *c.* 14.

5. — (L. Calpurnius), fils du précédent, fut envoyé en Espagne avec autorité de préteur, et y mourut peu de temps après. Il avait hérité, sinon des talens, du moins des vertus de son père. *Cic.*, *Verrin.*, 1, *c.* 35; 3, c. 85; 6, *c.* 49 et 50.

6. — (Cn. Calp.), consul 139 ans av. J C.

7. —(C. ou Q. Calp.), consul l'an 135 av. J. C.

8. — (L. Calpurnius), parvint au consulat l'an 112 av. J. C., et cinq ans après alla servir en qualité de lieutenant le consul L. Cassius, avec lequel il périt dans un combat contre les Tigurins. *Appien.*

9. — (C. Calpurnius), consul avec Acilius Glabrio 67 ans av. J. C., signala sa magistrature en défendant vivement les prérogatives de la dignité consulaire contre les prétentions du peuple et des tribuns, et en faisant passer une loi qui défendait la brigue dans les élections. *Cic*, *p. Flaccus*, 75.— *Valère Max.*, 3, *c.* 8 — *Plut.*— *Dion Cass.*

10. — (Cn.), jeune Romain que l'indigence et l'ambition engagèrent dans la première conspiration de Catilina. Cn. Pison fut simplement exilé sous un titre honorable dans l'Espagne ultérieure; mais il y fut assassiné quelques jours après, soit par les Espagnols, soit par les cliens de Cn. Pompée, auquel il était opposé. *Salluste, Catil.*, 11.—*Suetone*, 11. — *Dion Cass*

11. — (M. Pupius), lieutenant de Pompée, arriva par sa protection au consulat, l'an 61 av. J. C. *Cic. à Attic.*, 1, *ep.* 13. — *Ces.*, *G. des G.*, 1. — *Dion Cassius.*

12. — (Cn. Calpurnius), jeune homme qui soutint avec chaleur une accusation contre Manilius Crispus, quoique Pompée protégeât de tout son crédit celui qu'il accusait. *Val. Max.*, 6, *c.* 2.

13. — (C.) Frugi, descendant de Calpurnius Piso Frugi (n° 4), fut gendre de Cicéron, et travailla à le faire rappeler de l'exil. *Cic.*, *disc. après son retour.* 34.

14.—(L. Calpurnius), beau-père de Jules-César, consul 58 ans av. J. C. Avant de parvenir à cette dignité il avait été accusé de concussion, et n'avait échappé à la condamnation que par le crédit de son gendre. Consul, il fit exiler Cicéron. Gouverneur de la Macédoine après son consulat, il ne s'y fit connaître que par ses débauches, ses rapines et ses cruautés. Cependant il fut porté à la censure l'an 50 av. J. C.; mais il n'accepta cette charge qu'à regret et presque de force, son seul désir était de s'abandonner à la mollesse épicurienne dont il faisait profession; et depuis cette époque, il ne joua plus qu'un rôle presque nul dans les affaires de l'état.

Pison avait été pendant son consulat un des principaux auteurs de l'exil de Cicéron. Celui-ci s'en vengea en le faisant rappeler de sa province de Macédoine; c'est le sujet du *Disc. sur les Prov. Cons.* Pison de retour (en 698) fit dans le sénat des plaintes contre Cicéron, et s'attira pour réponse le discours que nous avons contre *Pison*. C'est une invective quelquefois grossière, où il démasque l'hypocrisie de son ennemi et fait connaître les désordres de ce vil épicurien, qui affectait les dehors de la vertu. *Cés. Guerre des G.*, *l.*, 1. *Cic.*, *contre Pison*, *c.* 1, etc. — *Val. Max.*, 8, *c.* 1. — *Suét.*, *Tib.*, 42. — *Sén.*, *ép.* 83.

15. — fils du précédent, avait les vices de son père, mais les rachetait du moins par quelques talens. Il fut d'abord un des antagonistes les plus ardens du parti d'Octave, mais la ruine complète des troupes républicaines et les faveurs du prince le firent changer de sentiment. Il fut, l'an 23 av. J. C., nommé gouverneur de Pamphylie, et se comporta avec sagesse dans sa province. Ayant ensuite reçu l'ordre de passer en Europe, pour s'opposer aux Besses, peuples de la Thrace, il les battit complètement. Dans la suite Tibère le nomma préfet de sa ville. Quelques-uns le représentent comme un homme estimable; d'autres disent qu'il ne s'attira la faveur de Tibère que pour avoir bu avec lui un jour et une nuit de suite, ou même deux jours de suite (*Pline*, 18, *c.* 3). C'est à ses fils qu'Horace adressa son *Art poétique*. *Vell. Paterc.*, 2, *c.* 92. — *Tac.*, *Ann.*, 6, *c.* 20.

16. — (Cn. Calpurnius), fils du précédent, gouverneur de la Syrie sous Tibère, dont il était le confident, fit empoisonner Germanicus par les ordres de ce prince. Accusé ensuite de ce crime par la veuve de Germanicus et par la voix publique, et se voyant abandonné de tout le monde, même de l'empereur, il se donna la mort, l'an 20 de J. C. Pison était un homme d'un orgueil insupportable et d'une violence outrée; et la sévérité de la discipline qu'il affectait de maintenir dans le camp dégénérait souvent en barbarie. Il avait pour femme Plancine, non moins criminelle que lui. *Tac.*, *Ann.*, 1, *c.* 13, 74, 79; 2, *c.* 35, 43, 55; 3, *c.* 7, etc.

17. — (C.), époux de Livie Orestille, qui lui fut enlevée le jour de ses noces par Caracalla.

18. — (L.), consul avec Néron l'an de J. C. 57, et un des consulaires que ce prince établit inspecteurs et sur-intendans pour la levée des impôts. *Tac*, *Ann.*, 14, *c.* 65; 15, *c.* 68.

19. — (C.), chef de la fameuse conjuration ourdie l'an 65 de J. C. contre Néron. Il avait su tellement par son éloquence et ses vertus se concilier l'estime générale que la majeure partie des conjurés le désignaient pour succéder à l'empereur. Quelques-uns cependant, entre autres Subrius Flavius, lui préférèrent Sénèque. Le complot fut découvert la veille même du jour où il devait éclater. Pison, au lieu de prendre sur-le-champ un parti énergique, et de s'emparer du trône à force ouverte, comme ses amis le lui conseillaient, et comme le voulaient les circonstances, s'enferma dans sa maison, et se fit ouvrir les veines. *Tac.*, *Ann.*, 14, *c.* 65; 15, *c.* 48, etc.

20. — (C.) Licinianus, fils adoptif de l'empereur Galba, s'était fait universellement estimer par sa droiture, son désintéressement et par une austérité peut-être un peu trop grande pour un empire si corrompu. Il fut mis à mort par l'ordre d'Othon après le meurtre de Galba, l'an 69 de J. C. Il n'avait que 31 ans. *Tac.*, *Hist.*, 1, *c.* 14; 3, *c.* 68; 4; *c.* 11, 40

21 — (L.), proconsul d'Afrique, à qui quelques amis de Vitellius proposaient l'empire, vers le commencement du règne de Vespasien. Mucien le fit tuer aussitôt. *Tac.*, *Hist.*, 4, *c.* 38.

22. — (L. Calpurnius), consul sous Trajan, 111 ans av. J. C. On lui attribue un traité *De veterum poetarum continentiâ*, dont il ne reste rien. V. Planciades.

23. —(L. Calpurnius), sénateur qui accompagna, l'an 258, l'empereur Valérien dans la Perse; après la défaite de ce prince, qui fut fait prisonnier et mis à mort par les Perses, il prit la pourpre en Thessalie; mais il fut tué au bout de quelques jours par les ordres de Valens, proconsul d'Achaïe (261).

PISORACA (*Puisergа*), riv. de la Tarraconaise, traversait du N. au S. le pays des Vaccéens, et se jetait dans le Durius,

PISSYRE, *-rus*, v. de la Thrace, au S., sur le fleuve Nestus. Au milieu de cette ville était un lac dont les troupes de Xerxès tarirent les eaux sans étancher leur soif. *Hérode*, 7, *c.* 109.

PISTIUS (πίςτις, bonne foi), surnom donné à Jupiter, comme présidant aux sermens.

PISTOR, c'est-à-dire *boulanger*, surnom donné à Jupiter par les Romains, en mémoire de ce que, lorsque les Gaulois faisaient le siége du Capitole, ce dieu avertit la garnison de jeter du pain dans le camp ennemi pour faire croire qu'elle avait encore des vivres pour long-temps. *Ovide*, *Fast.*, 6, *v.* 350 et 394.

PISTORIA (*Pistoie*), petite v. de l'Etrurie, vers le N., au pied des Apennins, sur une petite rivière qui se jette dans l'Arnus. C'est là que fut tué Catilina. *Salluste*, *Catil.*, 57. *Pline*, 3, *c.* 4.

1. PISUS, ancien héros, à qui on attribue la fondation de la ville de Pise (n° 1). Il était fils de Périères et petit-fils d'Eole. *Paus*, 5.—*Apollod.*, 3.

2. — fils d'Apharée et d'Irène et frère d'Idas et de Lincée, combattit aux Jeux funèbres d'Acaste.

PISUTHNÈS, satrape perse, fils d'Hystape, gouvernait la Lydie. Il se révolta contre Darius Nothus, et fut vaincu par Tissapherne, qui le fit mourir. *Plut.*, *Périclès*.

PITANAÏDE, *-naïs*, ou Pitane, une des tribus de Lacédémone. *Hérod.*, 3, *c.* 55.

1. PITANE (*Sandarli*), v. de la Mysie, à l'O., sur la côte de l'Eolide, à l'embouchure de l'Evénus. C'était la patrie du philosophe Arcésilas. *Hérod.*, 1, *c.* 149. — *Ptol.*, 5, *c.* 2.

2. — quartier de Lacédémone où habitait la tribu Pitanaïde.

PITARATE, *-tus*, archonte d'Athènes, pendant la magistrature duquel mourut Epicure.

PITHÉCUSE, *-sa* (πίθηκος singe), île du golfe de Naples, dont les habitans avaient été changés en singes par Jupiter, selon la fable. Une montagne volcanique qui s'élève au centre de l'île a fait dire aux poètes que le géant Typhon y était enterré. C'est la même qu'Ænarie. V. ce nom. *Pind.*, *Pyth.*, 1. — *Strab.* — *Ov.*, *Métam.*, 14, *v.* 90. — *Pline*, 3, *c.* 16.

PITHÉCUSES *-sa* (πίθηκος), nom de trois pe-

tites îles d'Afrique, ainsi nommées parce que les singes, qui y étaient en grand nombre, vivaient, mangaient avec les hommes, et même recevaient d'eux les honneurs divins *Diod de Sic.*

PITHO ou SUADA, c'est-à-dire la *Persuasion* (πείθω, persuasion). Cette déesse était regardée comme la fille de Vénus; elle se trouve ordinairement dans son cortége ou à ses côtés avec les Grâces, pour marquer qu'en amour elles doivent s'entr'aider réciproquement. Thésée, ayant persuadé à tous les peuples de l'Attique de se réunir dans une même ville, introduisit à cette occasion le culte de cette déesse. Hypermnestre, après avoir gagné sa cause contre Danaüs, son père, qui la poursuivait en justice pour avoir sauvé la vie à son mari malgré ses ordres, dédia une chapelle à la même déesse. Elle avait aussi dans le temple de Bacchus, à Mégare, une statue de la main de Praxitèle. La ville d'Égialée lui avait bâti un temple, parce que, dans un temps de peste, Apollon et Diane, irrités contre cette ville, s'étaient laissé fléchir aux prières de sept jeunes garçons et de sept jeunes filles. Phidias l'avait représentée sur la base du trône de Jupiter Olympien, au moment où elle couronne Vénus. *Paus.*

PITHOEGIES, fête qui faisait partie des Anthestéries. V. ANTHESTHÉRIES.

PITHOLAÜS et LYCOPHRON, tuèrent Alexandre, tyran de Phères, et s'emparèrent après sa mort de la souveraineté. Ils en furent dépouillés par Philippe III, roi de Macédoine. *Diod. de Sic.*

PITHOLÉON, mauvais poète, natif de Rhodes, qui décocha quelques épigrammes contre Jules César. Il mêlait dans ses vers le grec et le latin, et son style était rempli d'incorrections et de négligences. *Hor.*, 1. *Sat.*, 10, *v.* 20. — *Suét.*, *Cés.*

1. PITHON, un des principaux officiers d'Alexandre, né dans la Parthie, avait été dabord un des gardes du corps du roi. Il passa successivement par tous les grades militaires, et obtint après la mort d'Alexandre le gouvernement de la Médie, sous les ordres de Perdiccas. Mécontent de ce général, il se révolta contre lui en Egypte, et fut un de ceux qui le tuèrent au passage du Nil (222 ans av. J. C.) Nommé quelque temps après par Olympias tuteur du jeune roi, et généralissime, il se démit en faveur d'Antipater, et retourna en Médie. Il se rendit odieux aux satrapes ses voisins à cause de sa puissance qui croissait tous les jours et des cruautés qu'il avait exercés sur quelques généraux; tous se liguèrent contre lui. Il fut cependant défendu par Seleucus et Antigone; mais il aliéna celui-ci en cherchant à détacher de lui ses soldats Antigone feignit de n'en rien savoir, et, lui ayant demandé un entretien secret, il le fit saisir, juger et condamner à mort l'an 316 av. J. C. *Diod. de Sic.* — *Q. C.*, 9, *c.* 8; *c.* 10. — *Just.*, 13, *c.* 3

2. —officier d'Alexandre, différent du précédent, fils d'Agénor, obtint lors du second partage de l'empire d'Alexandre, 322 ans av. J. C., la partie des Indes la plus voisine des Paropamisades. Il fut nommé ensuite par Antigone, satrape de la Babylonie. Pithon mourut l'an 312 av. J. C., dans une bataille que perdit le jeune Démétrius, fils d'Antigone, et dans laquelle il avait partagé le commandement avec ce prince. *Diod. de Sic.*—*Just.*, 13, *c.* 4. 3 et 4. — V. PYTHON.

PITHYS. V. PITYS

PITHYUM, v. de Thessalie, vers le N., dans la Pélagonie, sur les frontières de la Macédoine.

PITHYONTE, *-thyus* (*Pitchinda*), v. de la Colchide septentrionale, sur le Pont-Euxin, au N. O de Dioscurias. C'était une ville des plus commerçantes, des plus riches et des plus fortes de l'empire romain, du côté de la Sarmatie

PITHYUSE. V. PITYUSE.

PITINUM, v. des Vestini, au S. du Picenum, au S. E. d'Amiterne, sur une petite rivière, qui se jette dans l'Aternus.

1. PITTACUS, un des sept sages de la Grèce, naquit à Mitylène, capitale de l'île de Lesbos, d'une famille ancienne et illustre. Jeune encore, il délivra ses concitoyens de la tyrannie de Méléagre. Nommé général des troupes de Lesbos dans la guerre contre les Athéniens, il offrit de se battre contre Phrynon, général de l'armée ennemie. Il employa dans ce combat la ruse et la force, et, après avoir enveloppé son ennemi dans un filet qu'il portait sous son bouclier, il le tua. Les Mityléniens, par reconnaissance pour ce service, lui donnèrent la souveraineté de leur ville. Pittacus les gouverna pendant dix ans en philosophe et en père, leur donna des des lois sages, et se démit ensuite de la souveraine puissance. Cette conduite lui attira l'admiration générale. On lui offrit de grands fonds de terre pour le dédommager. Pittacus ne voulut accepter que celles qu'il parcourait avec son javelot en le lançant. Il consacra les dernières années de sa vie à l'étude, et mourut à 82 ans ou, selon d'autres, à 100 ans, vers l'an 570 av. J. C. Voici quelques-unes de ses maximes: « Il faut prévoir les malheurs pour les empêcher, et les supporter lorsqu'ils sont arrivés.—Il faut acquérir des amis dans la prospérité, et en faire l'essai dans l'adversité.—On doit cacher ses desseins, afin que si l'on n'en vient pas à bout, on n'ait pas le chagrin de se voir moqué. » Pittacus était en si grande vénération dans sa patrie, que les Mityléniens firent graver plusieurs de ses maximes dans le temple de Delphes. La plus remarquable de ses lois est celle qui punissait doublement les crimes commis dans l'ivresse. Diogène Laërce nous a conservé les titres des ouvrages de ce philosophe, qui consistaient en élégies, en un code de lois, en lettres et en préceptes de morale. *Herod.*, 1, *c.* 27.—*Aristote*, 1, *Polit.*— *Val. Max.*. 6, *c.* 5. — *Paus.*, 10, *c.* 24. — *Plut.*. *Banq.* — *Diog. Laërc.*

2. — petit-fils du célèbre Porus.

PITTHÉE, *-theus*, *myth.*, fils de Pélops et d'Hippodamie, fondateur et roi de Trézène, fut universellement admiré pour sa sagesse et son savoir. Il ouvrit une école publique à Trézène, et composa même un ouvrage que Pausanias dit avoir lu. Il donna sa fille Ethra en mariage à Egée, roi d'Athènes, et présida à l'éducation de Thésée, son petit-fils. Il mourut à Trézène, et y fut enterré. Pendant plusieurs siècles on vit sur son tombeau le siége de marbre blanc où il avait coutume de se placer lorsqu'il rendait la justice à ses sujets. *Strab.*, 8. — *Paus.*, 1 et 2. — *Plut.*, *Thés.*

PITTHÉE, *-thea*, *géog.*, petite v. d'Argolide dans la Trézénie, à peu de distance de Trezène, avait été bâtie par Pitthée.

PITTHÉIS, nom patronymique d'Ethra, fille de Pitthée.

PITUANIUS, astrologue qui fut précipité du haut de la roche Tarpéienne, sous Tibère. *Tac.*, *Ann.*, 2, *c.* 32.

PITULUM, petite v d'Ombrie.

PITYAS, nom commun à deux éphores de Lacédémone pendant la guerre du Péloponèse. *Xénoph.*

PYTIASSE, *-ssus*, v. de la Pisidie, dans des montagnes couvertes de pins (πίτυς).

PITYÉE, *-eia*, petite v. de la Mysie septentrionale, près du mont Teria et de la mer, à l'O. de Priape. *Hom.*, *Il.*, 2, *v* 336. — *Strab.*

1 PITYOCAMPTE, *-tes* (πίτυς, pin; χάμπτειν, courber), surnom de Sinnis. V. SINNIS.

2. — fameux brigand qui faisait périr les voyageurs de la même manière que Sinnis. Il fut tué par Hercule. *Paus.*

PITYOESSA, premier nom de Lampsaque. V. LAMPSAQUE.

PITYONÈSE, *-sus* (c'est-à-dire l'île des pins; πίτυς, pin; νῆσος, île), île du golfe Saronique, près des côtes de l'Argolide, entre Egine et Cécryphalée. Son nom vint du grand nombre de pins qui y croissaient.

PITYONTE. V. PITHYONTE, PITHYÉE et PITYUSE.

PITYUSE, *-tyusa* (πίτυς, pin), nom commun à plusieurs îles où l'on trouvait beaucoup de pins.

1. PITYUSE, île du golfe Argolique, près de la côte orientale, au S. E. d'Haliouse, et au N.O. d'Ephyre, fut ainsi nommée des pins (πίτυς) qui y croissaient en quantité. *T. L.*, 28, c. 37. — *Diod. de Sic.* — *Pline*, 6, c. 5.

2, 3 et 4. — anciens noms de Lampsaque, de Milet, de l'île de Salamine, d'Ebusus. V. ces noms.

PITYS, jeune nymphe, fut aimée de Pan et de Borée en même temps. Pan, irrité de ce que Pytis avait plus d'inclination pour son rival, la jeta de rage contre un rocher avec tant de violence qu'elle en mourut. Borée, touché de son malheur, dont il était la cause involontaire, pria la Terre de faire revivre Pitys sous une autre forme; aussitôt elle fut changée en un arbre que les Grecs appelèrent de son nom, *Pitys*. C'est le pin, qui semble pleurer encore, par la liqueur qu'il jette lorsqu'il est agité par le vent Borée.

1. PIUS, surnom donné à un des Métellus parce qu'il s'intéressa vivement au rappel de son père V. METELLUS, n° 16.

2. — surnom donné à l'empereur Antonin, à cause de sa piété et de sa vertu.

PIXIUS, fils d'Eurysacès et petit-fils d'Ajax, donna aux Athéniens l'île de Salamine, et reçut en récompense le titre de *citoyen d'Athènes*.

PIXODARE, troisième fils d'Hécatomne, roi de Carie, détrôna sa sœur Ada, qui régnait à Halicarnasse, et mourut après un règne de cinq ans, laissant le trône à Orontobates, son gendre. Pixodare entretint des intelligences avec le célèbre Philippe, roi de Macédoine, et fut sur le point de marier sa fille à Aridée, fils naturel du roi. *Herod.*, 5, *c.* 118 — *Diod. de Sic.* — *Plut.*

PLACENTIE *-tia* (*Plaisance*), v. de la Gaule cisalpine, sur le Padus, au-dessus de l'embouchure de la Trébie, sur les confins des Insubres, des Cénomans et des Anamanes. Elle reçut sans doute son nom de son agréable position (*placere*, plaire). Elle fut prise et saccagée par Annibal. *T. L.*, 21, *c.* 25 et 26; 27, *c.* 10, 39, 43; 31, *c.* 21; 34, *c.* 56. — *Vell. Pat.*, 1, *c.* 14. — *Tac.*, *Ann.*, 15, *c.* 47; *Hist.*, 2, *c.* 18 — *Ptol.*, 3, *c.* 1.

PLACIA, v. de la Mysie, au N., chez les Dolions, près de Cyzique. Cybèle, qui y était honorée d'un culte particulier, prit de là le nom de *Placiana mater. Hérod.*, 1, *c.* 57. — *Pline.* — *P. Méla.*

PLACIDA (c'est-à-dire *tranquille*), surnom sous lequel Vénus avait un autel à Rome. Les amans brouillés la chargeaient du soin de leur raccommodement.

PLACIDEIANUS, célèbre chef de gladiateurs, du temps d'Horace. *Hor.*, 2, *Sat.* 7, *v.* 71.

PLACIDIE, *-dia* (GALLA), fille de Théodose-le-Grand et sœur d'Arcadius et d'Honorius, résidait le plus souvent à la cour du dernier. Alaric s'étant emparé de Rome en 409, la beauté et l'esprit de Placidie la firent aimer du beau-frère du vainqueur, Ataulphe, qui l'épousa en 414, et lui laissa prendre sur lui un tel empire que pour elle il renonça au projet de saccager l'Italie. Ataulphe ayant été tué l'année suivante à Barcino (*Barcelone*), elle retourna près d'Honorius, et se remaria à Constance, associé de son frère à l'empire. Elle en eut un fils nommé Valentinien III, à qui, après la mort de son époux, elle consacra tous ses instans. Placidie mourut l'an de J. C. 450, à Ravenne.

PLACIDIUS JULIUS, tribun d'une cohorte qui mit en prison l'empereur Vitellius. *Tac.*, *Hist.*, 3, *c.* 85.

PLACITUS (SEXT.) PAPIRIENSIS, écrivain qui vivait probablement dans la première moitié du 4e siècle, et qui composa un ouvrage intitulé: *de Medicamentis ex Animalibus*, ouvrage qui ne nous est connu que par l'abrégé de Constantin l'Africain. On n'y trouve ni méthode, ni critique, ni jugement. L'auteur paraît attacher surtout une grande importance à la magie.

PLANASIA (*Pianosa*), île de la Méditerranée, dans la mer Tyrrhénienne, entre la Corse et l'Etrurie, au S., et très-près de l'île d'Ilva, devint célèbre par la réclusion et la mort du jeune Posthume Agrippa, petit-fils d'Auguste, qui y fut assassiné par l'ordre de Tibère. *Strab.* —*Tac.*, *Ann*, 1, *c.* 3, 5.

PLANCIADE FULGENCE, *Planciades Fulgentius*, auteur chrétien, qu'on rapporte au commencement du 6e siècle, laissa trois ouvrages, 1o un *Mythologicum* en trois livres, utile pour l'intelligence de la mythologie classique, quoiqu'écrit dans un style barbare et entortillé; 2° *Vocum antiquarum interpretatio ad Chalcideum*; cet ouvrage est peu estimé, et l'on reproche à l'auteur d'y citer des autorités qui n'ont jamais existé; 3° *De expositione Virgilianæ continentiæ*, traité bizarre qui est l'abrégé d'un ouvrage plus grand du grammairien Calpurnius Pison (n° 22) sur le même sujet.

PLANCINE, *-na*, Romaine célèbre par ses crimes, fut accusée par la voie publique d'avoir, de concert avec son mari, abrégé par le poison les jours de Germanicus. Les intrigues et le crédit de Livie, sa protectrice, la firent acquitter. Tant que Pison eut quelqu'espérance d'être absous, elle lui promit d'être la compagne de sa vie ou de sa mort; mais, quand elle eut obtenu grâce pour elle, et qu'elle vit la condamnation de Pison inévitable, elle fit tous ses efforts pour séparer sa cause d'avec la sienne. Dans la suite elle fut accusée d'insultes envers la veuve de Germanicus, Agrippine. Privée alors de sa protectrice, elle se tua de sa propre main l'an 33 de J. C. *Tac.*, *Ann.*, 2, *c.* 43, 55, 75; 3, *c.* 9, 15; 6, *c.* 26.

PLANCIUS (CN.), questeur sous Apuleius, préteur de Macédoine l'an 58 av. J. C., témoigna à Cicéron, quand il vint à Dyrrhachium exilé par les intrigues de Clodius, l'intérêt le plus vif. Dans la suite Cicéron lui témoigna sa reconnaissance en le défendant et en le faisant absoudre dans une accusation de brigue. *Cic.*, *p. Plancius*; 14, *ép. fam.*, 1; 16, *ép* 9.

PLANCUS (T.) BURSA, tribun du peuple l'an 52 av. J. C., eut part aux troubles qui furent excités dans Rome au sujet de la mort de Clodius. Aussi fut-il en sortant de charge accusé et condamné, malgré le crédit de Pompée. *Cic.*, 7, *ép. fam.* 2; 9, *ep.* 10.

2. — (L. MUNATIUS), célèbre orateur, natif de Tibur, fut dans sa jeunesse disciple de Cicéron. Il commanda ensuite une légion dans les Gaules sous César. Après le meurtre de ce grand homme, il

tint d'abord une conduite équivoque, puis se rangea successivement du côté de tous les partis qui avaient l'avantage. Lors du siége de Modène, il affecta le plus grand zèle pour la cause de Brutus et de la liberté. Voyant ensuite Antoine rappelé et rétabli dans toutes ses dignités par le sénat, il se donna à lui avec les quatre légions qu'il commandait. Il obtint alors les honneurs du triomphe et le consulat avec Lépidus l'an 42 av. J. C. Las enfin d'Antoine, il se retira auprès d'Octave, qui le reçut avec les plus grands témoignages d'amitié. Ce fut lui qui proposa dans le sénat de donner à Octave le titre d'Auguste.

Les historiens latins reprochent à Munatius Plancus, outre sa versatilité et ses flatteries, l'oubli de toute dignité et de toute convenance. A la cour d'Antoine et de Cléopâtre, il osa se montrer sur le théâtre d'Alexandrie, jouant le rôle de dieu marin, entièrement nu, ayant sur la tête une couronne de roseaux et derrière le dos une queue de poisson. Mais on a loué à juste titre son goût pour la littérature; Horace lui a dédié une de ses odes (la septième du premier livre: *Laudabunt*, *etc.*), et lui-même il écrivait avec une pureté et une élégance presque dignes de Cicéron. On trouve vingt-cinq lettres de Munatius Plancus au commencement du dixième livre des épîtres familières de Cicéron. Plancus passe pour avoir fondé, ou du moins restauré, la ville de Lyon dans les Gaules, pendant qu'il était proconsul de cette province, l'an 45 av. J. C. *Cés.*, *Guerre des G.*, 5; *Guerre civ.*, 1. — *Cic.*, *ép. fam.*, 10. — *Vell. Pat.*, 2, c. 63. — *Plut.*, *Ant.*

3. — (L. MUNATIUS), fils du précédent, consul l'an 13 de J. C. Il fut député vers Germanicus en Germanie, et manqua d'être tué par les soldats révoltés. *Tac.*, *Ann.*, 1, c. 39.

4. — (MUNATIUS), Espagnol de la ville d'Italica, entra dans une conspiration qui se forma à Cordoue contre Cassius Longinus, un des lieutenans de Jules-César. *Hirt. Pans.*, *G. d'Alex.*

5. — (C. PLOTIUS), patricien proscrit par les triumvirs Antoine, Octave et Lépide, parvint à se cacher. Ses esclaves, pris par ceux qui les cherchaient, soutinrent long-temps au milieu des tortures qu'ils ne savaient où était leur maître. Plancus ne put souffrir qu'on les tourmentât davantage, et vint présenter sa tête aux soldats. *V. Pat.*, 2, *c.* 67. — *V. Max.*, 6, c. 8.

PLANUDE, *Maximus Planudes*, moine de Constantinople dans le 14e siècle, auteur de l'Anthologie que nous possédons maintenant (V. ANTHOLOGIE), d'une vie d'Esope, remplie de fables, qui a été traduite par Lafontaine, et que l'on trouve à la tête des fables du fabuliste français et d'une traduction grecque des métamorphoses d'Ovide, que M. Lemaire a fait entrer dans son édition d'Ovide.

PLASTÈNE, divinité qui avait un temple sur un mont voisin de Sipyle, et que Pausanias dit avoir été honorée comme la mère des dieux.

PLATAMODE, *-des*, v. de la Messénie, à l'O., sur le bord de la mer, entre le promontoire Cyparissium et l'embouchure du fleuve Séla.

PLATANE, *-nuth*, village des Sidoniens, voisin de Béryte, à l'embouchure du fleuve Tamyras. C'est là qu'Hérode fit enfermer ses deux fils Alexandre et Aristobule, tandis qu'on examinait leur cause. *Jos.*, *Antiq. J.*, 16.

PLATANUS, forte v. de la Syrie, dans la Séleucide, à l'E., sur l'Oronte, au S. E. d'Antioche.

PLATANIUS, petite riv. qui sépare les Locriens Opontiens de la Béotie, et se jette dans la mer l'Eubée à Halæ. *Paus.*, 9, *c.* 24.

1. PLATÉE ou PLATÉES, *-tæa* ou *-tææ* (*Cocla*), v. de la Béotie située près du mont Cithéron et des sources de l'Asope, au S. O. de Thèbes, sur les confins de la Béotie, de la Mégaride et de l'Attique. Platée était célèbre surtout par la victoire que les Grecs, sous les ordres de Pausanias, y remportèrent sur les Perses commandés par Mardonius, l'an 479 av. J. C. le jour même où Léotychide sur les côtes de l'Asie remportait la victoire navale de Mycale. L'armée des Perses, forte de trois cents mille combattans, fut taillée en pièces, à l'exception de trois mille hommes. Les Grecs, qui ne perdirent pas deux cents hommes, s'emparèrent du camp des Perses, et y trouvèrent des richesses immenses. Pausanias en obtint la dixième partie pour prix de sa valeur; le reste fut distribué aux soldats vainqueurs. Cette victoire délivra la Grèce des alarmes que lui inspiraient les monarques persans, qui depuis ce temps n'osèrent plus envoyer des troupes au-delà de l'Hellespont. — Les Platéens, comme alliés d'Athènes, fournirent un renfort de mille hommes à la république, lorsque Datis, général de Darius, passa en Grèce à la tête d'une armée. Au commencement de la guerre du Péloponèse, Platée fut prise par les Thébains après un long siége, et détruite par les Spartiates (373 av. J.C.). Alexandre la rebâtit, et combla d'éloges ses habitans, pour la valeur que leurs ancêtres avaient déployée dans les champs de Platée et de Marathon. *Hom.*, *Il.*. 2, *v.* 11. — *Hérod.*, 8, *c.* 50; 9, *c.* 15 et 60. — *Corn. Nep*, *Milt.*, c. 5; *Arist.*, c. 2; *Paus.*, c. 1. — *Cic.*, *Offic.*, 1, *c.* 18. — *Plut.*, *v. d'Alex.* — *Just.*, 2, *c.* 9 et 12. — *Ptolém.*, 3, *c.* 15. — *Paus.*, 9, *c.* 1.

2. — bourg du Péloponèse, dans la Sicyonie *Strab.*

3. — petite île de la Méditerranée, sur les côtes de la Pentapole, dépendait des Cyrénéens. *Hérod.*, 4, *c.* 151.

PLATÉENS (JEUX). *Platæi ludi*, jeux quinquennaux qui se célébraient à Platée, et dans lesquels on courait tout armé autour de l'autel de Jupiter. Il y avait des prix considérables établis pour cette course. Ces jeux étaient appelés les jeux de la liberté, à cause de la victoire que les Grecs avaient remportée à Platée sur les Perses. Outre cette fête, on y tenait tous les ans une assemblée générale de toute la Grèce, dans laquelle on faisait un sacrifice solennel en l'honneur de Jupiter.

Les Platéens, le seizième jour du mois qu'ils appelaient *Monasterion*, faisaient une procession, en tête de laquelle marchait un trompette qui sonnait l'alarme; il était suivi de quelques chariots chargés de myrtes et de chapeaux de triomphe, et d'un taureau noir; les premiers de la ville portaient des vases à deux anses pleins de vins, et de jeunes garçons de condition libre tenaient des huiles de senteur dans des fioles.

Le prévôt des Platéens, à qui il n'était pas permis de toucher du fer, ni d'être vêtu toute l'année autrement que d'étoffe blanche, venait le dernier portant une soie de pourpre, et tenant en une main une buire, et en l'autre une épée nue; il marchait en cet équipage par toute la ville jusqu'au cimetière où étaient les sépulcres de ceux qui avaient été tués à la bataille de Platée; alors il puisait de l'eau dans la fontaine de ce lieu, il en lavait les colonnes et les statues qui étaient sur les sépulcres, et les frottait d'huile de senteur. Ensuite il immolait un taureau, et, après quelques prières faites à Jupiter et à Mercure, il conviait au festin les âmes des vaillans hommes morts, et disait à haute voix sur leurs sépulcres : Je bois aux braves qui ont perdu la vie en défendant la liberté de la Grèce. — On nommait aussi ces jeux Eleuthéries, ou jeux de la liberté (ἐλευθέρος, libre).

PLATON, -*Plato*, fondateur de l'académie et avec Aristote, le plus célèbre des philosophes grecs.

1° *Histoire de Platon.*

Platon naquit dans l'île d'Egine vers l'an 429 av. J. C., d'une des familles les plus illustres de l'Attique. On l'appela d'abord Aristoclès, du nom de son aïeul; mais son maître de Palestre le nomma Platon (πλατύς, large), à cause de ses épaules larges et carrées. Dès son enfance il se distingua par une imagination vive et brillante. Il saisit avec transport et avec facilité les principes de la poésie, et composa même, dit-on, une tragédie. La musique et la peinture partagèrent aussi ses instans, et excitèrent son enthousiasme; mais bientôt des méditations plus sérieuses l'arrachèrent aux charmes des beaux-arts. La géométrie leur succéda la première, et lui servit comme d'introduction aux recherches spéculatives, qui lui firent à leur tour quitter la géométrie, et absorbèrent toute son attention. Il avait déjà reçu les leçons de Cratyle lorsqu'à l'âge de vingt ans il fut admis à l'école de Socrate, auquel bientôt il s'attacha uniquement. Platon profita si bien des leçons de cet illustre maître qu'à vingt-cinq ans il avait la réputation d'un des philosophes les plus illustres de la Grèce. Après la mort de Socrate il se retira avec ses disciples principaux chez Euclide à Mégare. Ce fut à peu près vers cette époque que commencèrent ses voyages, voyages très-celèbres dans l'antiquité, et qu'on pourrait en quelque sorte nommer des pélerinages philosophiques. Il vint d'abord à Cyrène afin de se perfectionner dans l'étude des mathématiques sous Théodore le géomètre. De là il passa en Egypte pour profiter des lumières des prêtres de cette contrée et des hommes illustres en tout genre qu'elle produisait alors. Non content des connaissances qu'il avait acquises en Egypte, il visita cette partie de l'Italie que l'on appelait la Grande-Grèce, pour y entendre les trois plus fameux pythagoriciens de ce temps là : Archytas, Philolaüs et Eurytus. Il alla ensuite en Sicile pour voir les merveilles de cette île, et surtout l'embrasement du mont Etna. De retour à Athènes, il fixa sa demeure dans un quartier du faubourg de cette ville où se trouvait le jardin appelé Académie. C'est là qu'il ouvrit son école, et qu'il forma tant d'élèves célèbres qui se livrèrent les uns à la philosophie, et les autres à l'éloquence. Aristote, Speusippe, Xénocrate, Isocrate, Démosthène, Hypéride, Lycurgue, furent les principaux. Des femmes même fréquentèrent son école, et suivirent ses leçons. Telles furent Lasthénie de Mantinée, Axiothée de Phlionte.

La beauté de son génie, l'étendue de ses connaissances, la douceur de son caractère et l'agrément de sa conversation, répandirent son nom dans les pays les plus éloignés. Denys le Jeune, tyran de Syracuse, désirant le connaître et l'entretenir, lui écrivit des lettres également pressantes et flatteuses, pour l'engager à se rendre à sa cour. Platon, n'espérant pas tirer beaucoup de fruit de ce voyage auprès d'un tyran, ne se pressa pas de partir. On lui dépêcha courrier sur courrier; enfin il se mit en chemin, et arriva à Syracuse. Il y fut reçu avec des honneurs extraordinaires; Denys offrit un sacrifice pour célébrer le jour de son arrivée. Platon trouva en lui les dispositions les plus heureuses; le prince haït bientôt le nom de Tyran, et voulut régner en père : mais l'adulation détruisit l'ouvrage de la philosophie. Platon retourna en Grèce avec le regret de n'avoir pu faire un homme d'un souverain et le plaisir de ne plus vivre avec les lâches flatteurs dont la voix étouffait la sienne. Denys le rappela encore (361 av. J. C.), mais le philosophe ne fut pas plus heureux. A son retour il alla à Olympie pour voir les jeux. Il se trouva logé avec des étrangers, auxquels il ne se fit point connaître. Il revint avec eux à Athènes, et les logea chez lui. Ils n'y furent pas plus tôt qu'ils le prièrent de les mener chez Platon. Le philosophe leur répondit en souriant : Le voici. Les étrangers, surpris de n'avoir pas distingué le mérite de ce grand homme à travers le voile de sa modestie, l'admirèrent encore davantage.

Platon était robuste et vigoureux; mais les voyages qu'il fit sur mer, et les dangers qu'il courut, altérèrent beaucoup sa santé. Néanmoins il ne fut presque jamais malade durant tout le cours de sa vie. Dans le ravage affreux que la peste fit à Athènes au commencement de la guerre du Péloponèse, il échappa à ce fléau par un régime de vie sobre et frugal, et par la privation des plaisirs qui tuent le corps et l'esprit. Sa tempérance le conduisit à une heureuse vieillesse. Il mourut le jour de sa naissance, à l'âge de 81 ans, l'an 348 av. J. C. Après sa mort le Perse Mithridate lui éleva une statue, Aristote un autel. Speusippe lui succéda dans la direction de l'Académie.

2° *Doctrine de Platon.*

La doctrine de Platon ne ressort pas de ses ouvrages d'une manière aussi évidente, aussi positive qu'on le croit vulgairement. Au lieu de ce dogmatisme qui avance et prouve des opinions, on voit presque perpétuellement chez lui des doctrines étrangères ou contraires à la sienne, exposées, combattues et réduites à l'absurdité par une discussion méthodique; mais à l'instant où la discussion approche de son terme, et où l'on s'attend à une solution, l'auteur s'arrête, et laisse en suspens le lecteur. Cependant, pour quiconque s'est familiarisé avec la lecture de Platon, la conclusion est facile à tirer. Les ouvrages que nous avons ne semblent être pour la plupart qu'une préparation ou une introduction à une doctrine plus élevée, de sorte que l'on doit distinguer dans l'enseignement de Platon deux parties : la doctrine vulgaire, extérieure (*exoterique*), et la doctrine secrète, intérieure (*esotérique*).

Le système de Platon embrasse toutes les branches de la philosophie : la psychologie, la métaphysique, la théologie, la morale, la politique et la logique.

Psychologie. Il y a en quelque sorte deux âmes dans l'homme, l'une qui n'est autre chose que le principe physique de la vie et de l'activité spontanée, tous les êtres organisés la possèdent; l'autre qui est le siége de la sensibilité et de la pensée. Immatérielle, éternelle, elle n'appartient qu'à l'homme, et la psychologie proprement dite ne s'occupe que de cette dernière. Cette âme comprend deux grandes facultés, celle de sentir et celle de penser. Celle-ci à son tour se subdivise en entendement et raison : Entendement qui réunit et combine des images sensibles de manière à en faire des notions intellectuelles, Raison qui réunit et combine ces notions de manière à s'élever à des connaissances d'un ordre supérieur. La sensibilité ne fait que livrer à la pensée les matériaux qu'élabore l'entendement, en s'élevant de l'induviduel et du particulier au général, des élémens au composé, ou en descendant du composé aux élémens, du général au particulier.

Mais outre les notions ainsi formées par l'entendement, il est des notions éternelles, nécessaires, immuables. Ce sont celles-là que Platon appelle *Idées* proprement dites.

Les idées sont les types, les formes originaires des choses, elles n'ont point été produites, elles existent par elles mêmes; elles consistent dans ce qui est toujours, dans ce qui est un et toujours le même; elles représentent toutes les espèces, toutes

les variétés, tous les individus, elles renferment toutes leurs conditions, elles en sont le lien commun. Elles seules méritent le nom d'êtres, elles seules constituent le domaine de la science (*nulla fluxorum scientia*). Quiconque ne peut atteindre à ce type primitif et universel végète semblable à un aveugle.

Ces idées sont innées, c'est-à-dire qu'elles ont été comme implantées dans les esprits; mais elles y gisent voilées et inaperçues jusqu'à ce que la raison exercée par l'habitude des abstractions et des notions générales les aperçoive et les saisisse. Alors elles l'illuminent tout entier, et l'élèvent autant au-dessus des généralités créées à la suite des sensations que ces généralités étaient au-dessus de ces mêmes sensations.

Comparativement à ces types universels, les notions ordinaires n'en sont que des images, des ombres, des reflets (*ideæ umbratiles*). L'homme en cette vie est comme enchaîné dans une caverne où la lumière du jour ne pénètre que par une ouverture placée derrière lui. Aucun objet n'apparaît à ses yeux; mais les ombres des objets viennent se dessiner sur la muraille, et lui donnent une notion, altérée et confuse, il est vrai, de ce qu'il ne peut voir.

Mais ces idées elles-mêmes ont-elles une réalité? ou plutôt quelle espèce de réalité ont-elles? Ici les écrits de Platon ne renferment et même n'indiquent aucune solution; on peut douter que lui-même s'en fut formé une bien claire. Il est vrai qu'Aristote dans ses réfutations du système platonique suppose une réalité substantielle aux idées. Mais sa supposition ne semble pas suffisamment justifiée.

Métaphysique. C'est sur la théorie des idées que posent tous les détails de la philosophie de Platon. Ainsi, dans la théologie naturelle, après avoir distingué les causes mécaniques ou physiques des causes libres et intelligentes, et avoir reconnu la nécessité d'une cause première qui mette toutes les autres en jeu, il la revêt de tous les attributs des *idées*, ou plutôt il renferme en elle toutes les idées qui deviennent alors son essence. Pour lui, Dieu, c'est la perfection, la vérité, la bonté, l'idéal éternel, l'astre qui illumine toutes les intelligences, du foyer duquel toutes doivent se rapprocher. Platon admet la préexistence des âmes.

Morale. La morale de Platon est la plus noble et la plus pure. Rien de plus admirable que ses principes sur le désintéressement, le mépris des richesses, l'amour des hommes et du bien public; la fermeté du courage, le mépris de la volupté, de la douleur, de l'opinion des hommes, et sur la recherche des véritables plaisirs.

Mais ce n'est ni sur l'attente du plaisir, ni sur l'obligation seule qu'il base ses préceptes, comme l'ont fait les stoïciens, c'est sur la tendance à la perfection. L'homme doit tendre sans cesse à s'assimiler au beau, au bien, au parfait, à l'immuable, c'est-à-dire à Dieu même.

A ces grandes vues morales, Platon mêlait cependant quelques opinions qui ne nous paraissent que ridicules. Divisant les passions en nobles et basses, il assignait à chacune une âme particulière; l'âme *irascible* concevait les passions les plus élevées, et l'âme *concupiscible* celles qui ne trouvaient leur satisfaction que dans les objets sensibles; la première avait son siége dans le cœur; la seconde dans le ventre et les parties inférieures du corps.

La sublimité de la doctrine morale de Platon est peut-être ce qui lui a fait le plus de partisans. Cicéron va, dans son administration, jusqu'à dire qu'il aimerait mieux se tromper avec Platon qu'avoir raison avec d'autres. Non-seulement les plus grands philosophes païens, mais les chrétiens eux-mêmes professent pour lui le plus vif enthousiasme; souvent ils puisent dans la lecture approfondie de ses ouvrages les idées religieuses les plus sublimes, et même quelques enthousiastes voulurent qu'il eût été chrétien, qu'une révélation anticipée lui eût appris la future naissance du Christ et de la Rédemption.

Sa politique, contenue dans son traité de la *république*, n'est qu'une application de sa morale. Il énumère et classe les diverses formes de gouvernemens, et en reconnaît cinq, l'aristocratie, l'oligarchie, la timocratie ou gouvernement des ambitieux, la démocratie et la tyrannie ou monarchie. C'est à l'aristocratie qu'il donna la préférence. Au milieu d'une foule de pensées grandes et inspirées par l'amour du bien public se trouvent pourtant dans cet ouvrage des singularités et même des principes condamnables. Ainsi, dans sa république imaginaire, voulant environner la morale des plus solides remparts, en éloignant tout ce qui peut y porter atteinte, il bannit les beaux-arts et même la poésie, et, tout en couvrant le front d'Homère de lauriers et de fleurs, il le chasse de sa république; plus loin, poussant à l'excès ce principe que la république est tout, et l'individu rien, il veut que les femmes soient communes, il veut que l'état s'empare des enfans à leur naissance, sans qu'ils puissent former d'attachement exclusif.

Logique. Pour la logique, Platon ne lui fait jouer qu'un rôle secondaire, et la regarde comme l'instrument des autres sciences. Le premier des philosophes grecs, il a aperçu ou du moins distingué nettement les deux méthodes: analytique et synthétique. Il avait même écrit sur cette partie de la philosophie un traité que nous avons perdu. De ces deux méthodes, il emploie toujours la première dans ses écrits, et il l'a portée à un rare degré de perfection. Mais il donnait la préférence à la seconde comme plus belle, plus noble, et comme plus capable de conduire aux découvertes d'un ordre supérieur; et il est à croire qu'il faisait usage d'elle seule dans son enseignement ésotérique. Il attache aussi la plus grande importance aux définitions, et pratique lui-même avec un soin minutieux les règles qu'il donne sur ce sujet; on peut dire que nul philosophe n'a mis autant d'importance à fixer chacun de ses termes avant d'entamer le raisonnement. Plusieurs de ses dialogues ne sont guère que des questions de définitions.

Considéré comme écrivain, Platon était placé par les Grecs au premier rang. Aucun prosateur n'unit autant de pureté, d'élégance, de douceur, de délicatesse; aucun poète ne développe plus d'imagination, d'enthousiasme, de richesses dans les expressions, de vivacité dans les tableaux, d'harmonie et de magnificence dans le rythme. La beauté de son style le fit nommer de son temps le cygne de l'Académie, et ce titre lui fut confirmé par les siècles suivans.

Les ouvrages de Platon sont tous sous la forme de dialogue, à l'exception de douze lettres dont l'authenticité est peu prouvée. Ils sont au nombre de trente-quatre. En voici la liste:

1° *Euthyphron* ou *de la sainteté*. — 2° *Criton* ou *du devoir du citoyen*. —3° *Phédon* ou *de l'immortalité de l'âme*, *un des plus beaux monumens de la philosophie des anciens*. — 4° *Cratyle* ou *de la nature des noms*. — 5° *Théétète* ou *de la science*. — 6° *Le Sophiste* ou *de ce qui est*. — 7° *Le politique* ou *de l'art de gouverner*. — 8° *Parménide* ou *des idées*. — 9° *Philèbe* ou *de la volupté*. — 10° *Le banquet* ou *de l'amour*; celui ou

l'on trouve le plus d'esprit et d'imagination. — 11° *Phèdre* ou *du beau.* — 12° *Le premier Alcibiade* ou *de la nature de l'homme.* — 13° *le second Alcibiade* ou *de la prière.* — 14° *Hipparque* ou *de l'amour du gain* — 15° *Les Erastes* ou *de la philosophie.* — 16° *Théagès* ou *de la sagesse.* — 17° *Charmidès* ou *de la modération.* — 18° *Lachès* ou *du courage.* — 19° *Lysis* ou *de l'amitié.* — 20° *Euthydème.* — 21° *Protagoras* ou *les sophistes.* — 22° *Gorgias* ou *de la rhétorique.* — 23° *Ménon* ou *de la vertu* — 24° *Le grand Hippias* ou *du beau.* — 25° *Le petit Hippias* ou *du mensonge.* — 26° *Ion* ou *de l'enthousiasme poétique.* — 27° *Ménéxène* ou *oraison funèbre des Athéniens morts pour la patrie.* — 28° *Clitophon.* — 29° *De la République* ou *du juste en* 10 *livres. Cet ouvrage est regardé comme le chef-d'œuvre de Platon.* — 30° *Timée* ou *de la nature.* — 31° *Critias* ou *de l'atlantide.* — 32° *Minos* ou *de la loi.* — 33° *Des lois en douze livres.* — 34. *Epinomis* ou *Appendice aux lois.*

Les meilleures éditions de Platon sont celles de Serranus (De Serre), Paris, 1578; de Marsile Ficin, Francfort, 1602; de Croll et Exter, Deux-Ponts, 1781; de Beck, Leipsick, 1815, etc. De Serre et Ficin en ont donné chacun une traduction latine; la première passe pour très-peu exacte. Les livres de la République ont été traduits en Français par Grou, quelques dialogues par Dacier; mais jusqu'ici on n'a de Platon aucune traduction française complète. M. Cousin s'occupe de combler cette lacune; déjà deux volumes ont paru (Bossange, 1822 et 1823). *Cic., Off.*, 1; *Div.*, 1, *c.* 36; *Nat. des D.*, 2, *c.* 12; *Tuscul.*, 1, *c.* 17. — *Corn. Nép.*, *V. d'Alcib.*, 2; *V. de Dion*, 2 et 3. — *Vell. Pat.*, 1, *c.* 16. — *Val. Max.* — *Sén.*, *ép.* — *Quintil.*, 10, *c.* 1. — *Diog. Laër.*, *V. de Platon.* — *Paus.*, 10, *c.* 1. — *Clém. d'Alex.*, *Stromates*, 1. — *Suid.* V. PLATONICIENS.

2. — poète comique grec, contemporain d'Aristophane et de Phrynicus, appartient selon les uns à l'ancienne comédie, selon les autres à la moyenne. Il est même surnommé le prince de la moyenne comédie, à cause de l'élégance et de la régularité de ses compositions dramatiques. Il vivait vers l'an 445 av. J. C. Il ne nous reste de lui que quelques fragmens de ses pièces. *Diog. Laër.* — *Suid.*

3. — de Rhodes, philosophe, disciple de Panætius.

4. — Athénien au service d'Alexandre, commandait cinq mille fantassins et mille hommes de cavalerie. *Q. C.*, 5, *c.* 7.

PLATONICIENS, disciples de Platon. On les nomme aussi académiciens. Le platonisme, fondé par Platon, et enseigné après lui par Speusippe, Xénocrate, Polémon, Cratès et Crantor, s'altéra bientôt; Arcésilas et Carnéade le convertirent presque en scepticisme, et fondèrent les écoles nommées 2e ou moyenne et 3e ou nouvelle académie. Philon de Larisse et Antiochus se rapprochèrent de la pureté du platonisme, et fondèrent une quatrième et une cinquième académies. Ils firent de nombreux disciples, dont plusieurs ont laissé des écrits: Thrasylle de Mendes, Théon de Smyrne, Alcinoüs, Calvisius Taurus, Atticus, Galien, Maxime de Tyr, etc.

Dans les premiers siècles de notre ère on voulut faire revivre et développer les théories mystiques de Platon, que la plupart de ses successeurs avaient laissées tomber dans l'oubli; de là naquit le néoplatonisme, dont les principaux soutiens sont, Plotin, Porphyre, Jamblique et Proclus. V. ces noms.

1. PLATOR, lieutenant de Philippe V, roi de Macédoine, gouvernait la ville d'Orée, et la rendit à Sulpitius Galba, 207 ans av. J. C. *T. L.*, 28, *c.* 6.

2. — frère de Gentius, roi d'Illyrie. *T. L.*, 4, *c.* 30.

3. — habitant de Dyrrhachium, mis à mort par L. Pison, beau-père de Jules César. *Cic.*, *Pis.*, 34.

1. PLAUTE, *M. Accius Plautus*, célèbre poète comique latin, naquit à Sarsine ou Saline, village d'Ombrie, vers l'an 227 av. J. C. et vint à Rome, où il se distingua bientôt comme poète et comme acteur. Ayant par ce double talent amassé quelqu'argent, il tenta la fortune en se livrant à des spéculations commerciales, qui semblaient étrangères au talent poétique. Il revint ruiné dans la capitale, et fut obligé pour subvenir aux premiers besoins de la vie de se condamner à des occupations mécaniques. Aulu-Gelle assure qu'il entra au service d'un meûnier, et que, dans cet état pénible, il consacrait cependant chaque jour quelques heures à composer des comédies. Mais il est probable que tous ces détails doivent être mis au nombre des fables dont on a semé l'histoire de tant de grands hommes. Quoi qu'il en soit, le reste de sa vie est inconnu; on sait seulement qu'il mourut vers l'an 184 av. J. C., l'année même où Caton l'ancien fut censeur.

Du temps de Varron on attribuait à Plaute cent trente-neuf comédies; mais Varron n'en reconnait que vingt-une pour authentiques. Nous en possédons vingt: 1° *Amphytrion*, pièce éminemment comique, imitée et embellie par Molière; 2° *Asinaria* ou *le père indulgent*, ouvrage imité du grec de Démophile; 3° *Aulularia* ou *la Cassette*, qui a donné à Molière l'idée de l'Avare; 4° les Captifs, comédie de caractère que l'on s'accorde à regarder comme le chef-d'œuvre de Plaute; 5° *Curculio* ou *le Parasite*, ainsi nommé d'un ver qui ronge les grains; 6° *Casine* ou *le Sort*, jolie pièce imitée de Diphile; 7° *Cistellaria*, comédie d'intrigue; 8° *Epidicus* ou *le Querelleur*, celle de ses compositions dramatiques que Plaute semble avoir aimée le plus; 9° *les Bacchides*, pièce dont le prologue et le dénouement sont perdus; 10° *Mostellaria* ou *le Revenant*, pièce souvent imitée par les auteurs modernes; 11° *les Ménechmes*, excellente comédie, imitée aussi par un grand nombre de modernes; 12° *Miles gloriosus* ou *le Soldat fanfaron*, pièce peu remarquable; 13° *Mercator*, *le Marchand*, pièce dont nous n'avons qu'une partie; 14° *Pseudolus*, *l'Imposteur;* 15° *Pœnulus* ou *le jeune Carthaginois*, ouvrage précieux pour la connaissance de la langue punique, dans laquelle il fait parler souvent le héros de la pièce; 16° *la Persane;* 17° *Rudens*, *le Câble* ou *le Naufrage*, bonne comédie; 18° *Stichus*, pièce riche en sentences; 19° *Trinummus* ou *le Trésor caché*, excellente comédie imitée du grec de Philémon et souvent imitée depuis; 20° *Truculentus* ou *le Grossier*, ouvrage médiocre qui ne nous est pas même parvenu en entier.

Dans toutes ces pièces on remarque un comique franc, un dialogue vif et spirituel, des saillies heureuses, quoique souvent grossières et triviales, des intrigues bien conduites, de la rapidité dans l'action, de la variété dans les incidens. Il est vrai que les plaisanteries dégénèrent souvent en mauvaises pointes ou en grossièretés, et que la versification y est trop négligée; mais elles contiennent au plus haut degré ce qui attache et ce qui entraine, et Térence, si supérieur à Plaute pour le style et pour le goût, enlève moins les applaudissemens que son rival.

Varron dit de Plaute que, si les Muses voulaient parler latin, elles emprunteraient son style. Il fit pour lui ces vers qui auraient pu lui servir d'épitaphe.

Postquàm morte captus est Plautus,
Comœdia luget, scena est deserta;
Deindè risus, ludus, jocusque et numeri
Innumeri simul omnes collacrymârunt.

Cependant du temps d'Auguste, lorsque le goût fut épuré, on plaça Plaute au-dessous de Térence. Ses défauts n'empêchèrent pourtant pas qu'on ne jouât encore ses pièces sous le règne de Dioclétien, cinq cents ans après qu'il les avait écrites. Les meilleures éditions de Plaute sont celles d'Exter et Embser, Deux-Ponts, 1788; et de Span, Vienne, 1762 — 1802. Plaute a été traduit en Français par M. Levée. Sa traduction fait partie du Théâtre des Latins. *Cic.*, *Brut.*, 30.—*Hor.*, 2, *ép.* 1, *v.* 58; *Art. poet.*, *v.* 270, etc.—*Quintil.*, 10, c. 1.—*Aulu-Gelle*, 3, c. 3; 7, c. 17.

2. — ÆLIANUS, grand-prêtre, consacra le Capitole sous le règne de Vespasien. *Tac.*, *Hist.*, 4, c. 53.

1. PLAUTIA (Loi), *judiciaria*, loi décrétée l'an de Rome 664, 89 av. J.-C., sous les auspices du tribun du peuple Sylvanus Plautius, conférait à chaque tribu le droit d'élire dans son sein quinze citoyens pour remplir les fonctions de juges, et étendait aux sénateurs le droit de siéger dans les tribunaux, droit qui avait appartenu jusque là aux chevaliers seuls. *Asc.*, *Com.*, *sur Cicer.*, *pour Corn.*

2. — *De vi armatis hominibus*, loi portée par le même M. Plautius Sylvanus, tribun du peuple, interdisait le feu et l'eau à ceux qui formaient des complots contre l'état ou qui s'emparaient par force des biens des citoyens. Elle fut décrétée l'an de Rome 676, 78 av. J. C. *Cic.*, *disc. pour Mil.*, 13; *Let. fam.*, 8; *à Attic.*, 4.

3. — *agraria*, loi agraire, portée on ne sait trop à quelle époque, par un tribun du peuple. *Cic.*, *à Attic.*, 1, *ep.* 18.

PLAUTIA TIGULANILLA, première femme de l'empereur Claude. Elle fut répudiée pour avoir eu un commerce illicite avec un affranchi, et pour avoir fait périr l'enfant qui provenait de cette union adultère. *Suét.*, *V. de Claud.*, 26.

PLAUTIEN, *Fulvius Plautianus*, célèbre préfet du prétoire sous Septime Sévère, naquit en Afrique d'une famille obscure et pauvre, et fut banni dans sa jeunesse pour sédition. Dans sa disgrâce il s'attacha à Sévère, qui eut pour lui un attachement qui passait les bornes de la décence et de l'honnêteté. Sévère, à mesure qu'il s'agrandit, augmenta la fortune de son favori, et, lorsqu'il fut devenu empereur, il l'éleva aux plus grands honneurs. Plautien égalait son maître en pouvoir, et le surpassait en richesses. Sa table était servie avec plus de délicatesse que celle de l'empereur. C'est lui qui, pour satisfaire son avarice, non moins grande que sa cupidité, provoqua la plupart des mesures cruelles qui ensanglantèrent le règne de Sévère, afin de s'enrichir des dépouilles des victimes. Son insolence était plus insupportable. Il ne voulait pas qu'on l'approchât sans permission. Lorsqu'il paraissait dans les rues, on criait de ne pas se trouver sur son passage, de se détourner, et de baisser les yeux. Enfin on jurait par la fortune de Plautien comme par celle de l'empereur. Pour comble de gloire, il maria sa fille Plautille à Caracalla, fils de l'empereur. Sévère était tellement prévenu en sa faveur qu'il semblait désirer l'avoir pour successeur, et qu'il dit un jour en parlant de lui qu'il aimait Plautien jusqu'à souhaiter de mourir avant lui.

Caracalla, craignant que Plautien ne vînt à bout de lui ravir le trône impérial, le fit accuser faussement par dix centurions, qui allèrent annoncer à Sévère qu'il les avait sollicités à l'assassiner. Plautien, mandé pour se justifier, plaidait sa cause avec chaleur, et Sévère l'écoutait avec intérêt, quand Caracalla, présent à l'audience, se jeta sur lui pour le tuer; son père l'ayant arrêté, il donna à un soldat l'ordre de faire périr Plautien; celui-ci l'exécuta à l'instant. La haine de Caracalla contre Plautien était augmentée par l'aversion qu'il avait conçue contre Plautille, fille du ministre, que Sévère lui avait fait épouser. *Dion Cassius.*

1. PLAUTILLE, *-lla*, mère de l'empereur Nerva.

2. — fille de Plautien, épousa Caracalla du vivant de Sévère, et s'aliéna bientôt le cœur de son époux par un caractère impérieux et emporté. Après la mort de Plautien, elle fut exilée par Sévère dans l'île de Lipari, et mise à mort sept ans après par les ordres de Caracalla, son mari, l'an 211 de J.C. Plautille avait eu de Caracalla deux enfans, un fils mort en bas âge, et une fille, que Caracalla eut la barbarie de faire poignarder dans les bras de sa mère. *Dion Cass.* V. PLAUTILLA, n° 12.

1. PLAUTIUS (C.) PROCULUS, consul 358 ans av. J. C., vainquit les Herniques. Deux ans après il fut nommé maître de la cavalerie par le dictateur Marcius Rutilus. *T. L.*, 7, *c.* 12, 15, 17.

2. — (C.) HYPSÆUS, consul 347 et 341 ans av. J. C., battit les Privernates, et remporta quelques avantages sur les Antiates. *T. L.*, 7, *c.* 37; 8, *c.* 1 et 3.

3. — (L.) VENNO, consul 330 ans av. J. C., eut à combattre les Privernates, et ravagea entièrement leur territoire. *T. L.*, 8, *c.* 19 et 40.

4. — (P.) PROCULUS, consul avec Cornelius Scapula, 325 ans av. J. C. *T. L.*, 8, *c.* 22.

5. — (A.), général romain, vainqueur des Ombres et des Etrusques.

6. — (M.) SYLVANUS, tribun du peuple, qui fit une loi pour prévenir les séditions dans les assemblées publiques. C'est sans doute l'auteur des deux lois Plautia, n° 1 et 2 (V. ce mot). *Vell. Patérc.*, 1, *v.* 112.

7. — (A.), gouverneur de la Bithynie, du temps des guerres civiles de César et de Pompée. *Cic.*, *ép.*, *fam.*, 12, 29.

8. — SYLVANUS, général qui eut part à une expédition contre les Pannoniens, l'an 7 de J. C. *Vell. Pat.*, 2, *c.* 112.

9. — SYLVANUS, Romain qui précipita par la fenêtre sa femme Apronia, l'an 24 de J. C., sans qu'on pût en savoir le motif. Accusé devant Tibère, il se fit ouvrir les veines. *Tac.*, *Ann.*, 4, c. 22.

10. — (Q.), consul l'an 36 de J. C., avec Sextus Papinius. *Tacite*, *Annal.*, 6, *c.* 40.

11. — (A.), gouverneur de la Grande-Bretagne sous Claude, étendit les limites de l'empire, et obtint pour prix de ses victoires les honneurs de l'ovation. C'est la dernière fois que ces honneurs furent accordés à un simple particulier. *Tacit.*, *Ann.*, 13, *c.* 22; 8; *Agric.*, 14. — *Dion Cass.*

12. — LATERANUS, neveu du précédent, était un des amans de l'impératrice Messaline, et n'obtint la vie de Claude qu'en considération des services de son oncle. Il fut cependant exclu du sénat; mais Néron lui permit d'y rentrer. Consul sous le règne de ce prince, il entra dans une conjuration contre lui, et eut la tête tranchée. *Tac.*, *Ann.*, 11, c. 30, 36; 13, *c.* 11; 15, *c.* 49 et 60.

13. — RUBELLIUS. V. RUBELLIUS.

14. — fils de Plautien, languit sept ans, avec sa sœur Plautilla, exilé dans les îles Vulcaniennes, et y périt égorgé par les ordres de son beau-frère Caracalla. *Dion Cass.*

PLAVIS (*Piave*), fleuve des Vénètes, sort des monts de la Norique méridionale, passe à Belunum et à Cépasie, et se jette dans le golfe Adriatique, entre la Liquentia et le Silis.

PLÉBÉIENNES (FAMILLES). Les familles plébéiennes qui s'élevèrent aux grands emplois sous la république ne passent guères le nombre de cent. Voici les noms des plus illustres familles: Acilia, Anicia, Annia, Antistia, Antonia, Apuleia, Ar-

runtia, Asinia, Attilia, Aurelia, Bebia, Cecilia, Calpurnia, Caninia, Carvilia, Cassia, Claudia, Cœlia, Cornelia, Cornificia, Curia, Decia, Domitia, Duilia, Elia, Fabricia, Fannia, Flavia, Fusia, Fulvia, Gabinia, Herennia, Hostilia, Junia, Lelia, Licinia, Livia, Lollia, Lucinia, Lutatia, Mamilia, Marcia, Maria, Memmia, Mucia, Mummia, Munatia, Nevia, Nonia, Octavia, Papiria, Pedania, Plautia, Pompeia, Pompilia, Pomponia, Popilia, Poplicia, Porcia, Publia, Roscia, Rupilia, Rutilia, Salvia, Scribonia, Sempronia, Servilia, Sextia, Silia, Statilia, Sulpicia, Terentia, Titinia, Trebonia, Tullia, Valeria, Vibia, Vipsenia, Voconia, Volumnia (V. ces noms).

Sous les empereurs, une foule d'autres familles s'élevèrent; mais, comme la plupart ne fournirent guères qu'un ou deux membres illustres, que d'ailleurs les grandes places à cette époque avaient bien moins d'importance, il serait inutile de citer leurs noms avec détail.

PLÉBÉIENS, *plebs*, troisième classe du peuple romain, se composait de tous les citoyens libres qui n'appartenaient ni à l'ordre des patriciens ni à celui des chevaliers. Les uns vivaient à la campagne, et s'occupaient de la culture des terres; on les appelait *plebs rustica;* les autres, tels que les marchands, les artisans, demeuraient dans Rome même, et formaient ce qu'on appelait *plebs urbana*.

Romulus, premier auteur de la distinction entre les trois ordres de l'état, s'était attaché surtout à prévenir la haine mutuelle des patriciens et des plébéiens, et, dans ce but, avait institué le patronage. V. PATRICIENS et PATRONS.

Long-temps les patriciens seuls furent revêtus des honneurs et de la puissance; mais dès les premiers temps de la république, la classe plébéienne voulut partager la magistrature. Elle se fit d'abord accorder des représentans particuliers, les tribuns, 261 de Rome (V. SICINIUS); puis elle obtint que les tribuns militaires avec puissance consulaire seraient indifféremment choisis parmi les plébéiens et les patriciens (309 de Rome); enfin les plébéiens furent admis au consulat, 386 de Rome (V. LICINIUS STOLO, n° 3, à la dictature, à la censure, en un mot à toutes les autres charges militaires et civiles. En outre, la loi *Canuleia*, 309 de Rome, ayant permis les mariages entre patriciens et plébéiens, avait renversé toute barrière entre les deux ordres; et la distinction de patriciens et de plébéiens, qui d'abord était de la plus grande importance, puisque les premiers seuls avaient l'autorité, ne fut plus qu'une distinction nominale et généalogique, le nom de *patricien* étant toujours resté à ceux qui descendaient des sénateurs créés par Romulus et ses successeurs.

Ceux qui arrivaient ainsi des derniers rangs de la société aux premiers ne prenaient donc pas le titre de patriciens; ils n'en faisaient pas moins partie de ce qu'on appelait *Optimates* ou *Principes*. Seulement, pour les distinguer, on les nommait *hommes nouveaux* (*novi*); ils avaient, ainsi que les plus illustres maisons patriciennes, le droit d'images, et jouissaient de tous les droits et de toutes les prérogatives attachées aux familles les plus anciennes. *Cic.*, 8, *ép. fam.*, 8. — *T. L.*, 3, *c.* 26. —*Sall.*, *V. de Cat.*, *c.* 37; *G. de Jug.*, 73. —*Den. d'Hal.*, 2, *c.* 9; 9, *c.* 25. —*Pline*, 18, *c.* 3.

PLÉBÉIENS (JEUX), jeux que le peuple romain célébrait en mémoire de la paix qu'il fit avec les sénateurs, soit après son retour sur le mont Aventin (305 de Rome, 449 av. J. C.), soit après la retraite sur le mont Sacré (251 de Rome, 493 av. J. C.), soit enfin après l'expulsion des rois (245 de Rome, 509 av. J. C.). On les faisait dans le cirque, durant trois jours, et ils commençaient le 17 avant les calendes de décembre, ce qui répondait au 15 de novembre. Adrien institua des jeux plébéiens du cirque, l'an 874 de la fondation de Rome (121 de J.C.).

PLÉIADE, *-ïas*, *myth.*, nom par lequel on désigne Maïa, la plus brillante des sept Pléiades.

PLÉIADE, *-ïas*, *hist.*, nom qui fut donné par éloge à sept poètes anciens d'Alexandrie, contemporains de Ptolémée Philadelphe. Ce nom faisait allusion aux sept étoiles brillantes qui portent le même nom. Ces sept poètes étaient, Lycophron, Théocrite, Aratus, Nicandre, Apollonius, Philicus et Homère le jeune. D'autres font entrer dans la pléiade Callimaque, Sosithée, Alexandre, Dionysiade, Acantide, Sosiphane. Il est à croire qu'il y a eu deux pléiades poétiques. *Suidas*.

PLÉIADES ou VERGILIES, *-liæ*, filles d'Atlas et de Pléione ou d'Ethra, et sœurs des Hyades, étaient au nombre de sept, Maïa, Electre, Taygète, Astérope, Mérope, Alcyone et Céléno. Elles furent aimées, dit Diodore, des plus célèbres d'entre les dieux et les héros, et en eurent des enfans aussi fameux que leurs pères, et qui devinrent les chefs de plusieurs peuples. Elles furent métamorphosées en étoiles, parce que leur père avait voulu lire dans les secrets des dieux; elles forment la constellation de leur nom dans la tête du Taureau. Sans doute Atlas fut le premier qui découvrit cette constellation, et lui donna le nom des Pléiades, ses filles, nom qu'elles tiraient de Pléione, leur mère. Selon d'autres, c'est parce que ces étoiles paraissent au mois de mai, temps propre à la navigation, qu'on leur donna le nom de Pléiades (πλέω, je navigue). On dit que Mérope, une des étoiles de cette constellation qu'on ne voit plus depuis long-temps, se cacha de honte d'avoir épousé un mortel, Sisyphe, roi de Corinthe, pendant que ses sœurs avaient été mariées à des dieux, aux princes Titans. Mais, suivant une tradition plus autorisée, et confirmée par le témoignage d'Ovide (*Mét.*, 13, *v.* 293, et *Fast.*, 5, *v.* 116 et 170), et d'Hygin (*f.* 192), ce fut Electre, femme de Dardanus, qui disparut vers le temps de la guerre de Troie, pour n'être pas témoin des malheurs de sa famille. Un poète ancien ajoutait qu'Electre se remontrait de temps en temps aux mortels, mais toujours avec l'appareil d'une comète. *Hom.*, *Il*, 18, *v.* 486; *Odyss.*, 5, *v.* 272.—*Hésiode*, *Trav. et J.* —*Virg.*, *Géorg.*, 1, *v.* 138; 4, *v.* 233. — *Hor.*, 4, *ode* 14.

PLÉIONE, une des Océanides, épousa Atlas, roi de Mauritanie, dont elle eut douze filles et un fils nommé Hyas. Sept de ses filles forment la constellation des Pléiades, et les cinq autres celles des Hyades. *Ovide*, *Fast.*, 5, *v.* 84.

PLEMARIS, v. du Pont, à l'O., sur le Scylax, près de son embouchure dans l'Iris.

PLEMINIUS (Q.), officier romain, un des lieutenans de P. Corn. Scipion, fameux par ses injustices et ses cruautés envers les Locriens d'Italie. Il fut accusé par les habitans de Locres devant le sénat, et il allait être condamné lorsqu'il mourut dans sa prison. Tite-Live met dans la bouche de ses accusateurs un discours des plus pathétiques. *T. L.*, 29, *c.* 6; 34, *c.* 44.

PLEMMYRIUM (*cabo di Massa Olivieri*), cap de la Sicile, sur la côte orient., au S.E. de Syracuse, et près de l'embouchure de l'Anapus. *En.*, 3, *v.* 692.

PLEMNÉE, *-næus*, fils de Pératus, roi de Sicyone. Tous les fils de ce prince mouraient immédiatement après leur naissance. Cérès en eut pitié, et éleva elle-même son fils Orthopolis, qui, en re-

connaissance, fit bâtir un temple en l'honneur de la déesse. *Paus.*, 2, c. 5 et 11.

PLÉTINE,-*na*, v. d'Italie, dans le pays des Marses, fut prise par le dictateur M. Valerius Maximus, l'an 301 av. J.C. *T. L.*, 10, c. 3.

PLESTORE, -*rus*, dieu adoré dans la Thrace et auquel les Thraces immolèrent le Perse OEbazus, qui s'était réfugié chez eux.

1. PLETORIUS (C.), triumvir l'an 194 av. J. C., conduisit une colonie à Crotone. *T. L.*, 34, c. 45.

2. — (C.), questeur de l'armée de Domitius Calvinus dans le Pont. *Hirt. Pans.*, *Guerre d'Alex.*

3. — RUSTINIANUS, partisan de Pompée, vit ses vaisseaux coulés à fond par la flotte de F. Sitius. *Hirt. Pans.*, *G. d'Af.*

PLEUMOSIENS (*partie du Tournésis*), petite nation gauloise, dans la Germanie, chez les Nerviens. *Cesar*, *G. des G.*, 5.

1. PLEURATUS, roi de Thrace vers l'an 211 av. J. C. *T. L.*, 25, c. 24; 27, c. 30; 18, c. 5.

2. —fils de Scerdilédus et roi d'Illyrie 200 ans av. J.C., offrit ses secours aux Romains contre la Macédoine. Il eut d'Euryce, Gentius et Plator. *T. L.*, 31, c. 18; 33, c. 34; 38, c. 7; 44, c. 30.

3. — Illyrien de haute naissance qui s'exila de sa patrie et vint chercher un asile à la cour de Philippe, roi de Macédoine. Il fut ensuite député par de prince au roi Gentius pour solliciter son alliance; mais la négociation fut inutile. *T. L.*, 3, c. 19.

4. —fils du roi Gentius, fut conduit à Rome avec toute sa famille, et orna le triomphe de L. Anicius Gallus, 169 ans av. J. C *T. L.*, 44, c. 2; 45, c. 43.

PLEURON, *myth.*, fils d'Etolus, épousa Xantippe, fille de Dorus, et en eut Agénor. Il fonda sur les bords du fleuve Evénus en Etolie une ville qui porte son nom. *Ovide*, *Métam.*, 7, *v.* 382.—*Apollod.*, 1, c. 7. — *Pline*, 4, c. 2. — *Paus.*, 8, c. 13.

1. PLEURON, *géog.*, L'ANCIENNE, v. de l'Etolie méridionale, dans l'Eolide, à peu de distance de l'Evénus et de la mer, et à l'O. de Calydon, avait été une des plus belles villes de la Grèce dans les temps héroïques. Elle fut ruinée de bonne heure. *Hom.*, *Il.*, 2, *v.* 146. — *Paus.*, 8, c. 13.

2. —LA NOUVELLE, v. d'Etolie, située au N. de l'ancienne Pleuron et au N. O. de Calydon. *Strab.*

1. PLEXIPPE, -*ppus*, fils de Thestius et frère d'Althée, femme d'OEnée, fut tué avec son frère Toxée à la chasse du sanglier de Calydon par Méléagre, son neveu.

2. —un des fils d'Egyptus, fut tué par la Danaïde Pyranthis, son épouse. *Hygin.*

3. — fils de Phinée et de Cléopâtre et père de Pandion, roi d'Athènes. *Apollod.*

4. — fils de Phyarus.

1. PLINE, *C. Plinius Secundus*, surnommé L'ANCIEN, le plus célèbre naturaliste de l'antiquité, naquit à Vérone d'une famille illustre l'an 23 de J.C., porta les armes avec distinction, fut agrégé au collége des augures, et fut nommé gouverneur d'Espagne. Dans les dernières années de sa vie il fut commandant de l'armée navale stationnée à Misène, une des deux grandes flottes de l'empire. Ses fonctions, quelque pénibles qu'elles fussent, ne l'empêchaient pas de cultiver les lettres et les sciences. Il consacrait le jour aux affaires et la nuit à l'étude. Il connaissait si bien le prix du temps qu'il ne perdait pas un moment. Pendant ses repas on lui lisait quelque livre, dont il dictait sur-le-champ des extraits. Lorsqu'il sortait du bain, et qu'il s'habillait, ou il dictait, ou il entendait lire. Pour mettre tous les instans à profit, il n'allait qu'en voiture, et avait toujours avec lui son livre, ses tablettes et son copiste. Il joignait aux plus grands talens une probité sévère. Vespasien et Titus se plurent à le combler de faveurs. Ce grand homme périt l'an 19 de J. C., dans la première éruption du Vésuve. Déjà le volcan avait couvert de lave la ville d'Herculanum et de cendres brûlantes celles de Pompeia et de Stabia. Curieux de voir de près ce phénomène terrible, Pline s'approcha du volcan, tandis que tous les autres fuyaient, et fut étouffé par la fumée et la vapeur, l'an 79 de J. C. Il était alors âgé de 56 ans.

Pline avait composé de nombreux ouvrages qui ne sont pas arrivés jusqu'à nous, et parmi lesquels deux surtout doivent inspirer des regrets, ce sont : l'*Histoire de toutes les guerres de la Germanie*, et l'*Histoire de Rome*, depuis l'époque où s'était arrêté Aufidius Bassus. Le seul monument qui nous reste de lui est le grand ouvrage intitulé *Histoire Naturelle*, espèce d'encyclopédie dans laquelle Pline a renfermé non-seulement les sciences naturelles, mais la cosmographie, la médecine et l'histoire des arts. Ce livre, dit Pline le Jeune, son neveu, suppose une étendue d'érudition infinie et presque aussi variée que la nature elle-même. Etoiles, planètes, vents, pluie, grêle, arbres, fleuves, plantes, métaux, minéraux, animaux de toute espèce, terrestres, aquatiques, volatiles, description géographique des villes et des pays, navigation, commerce, il embrasse tout, et ne laisse dans la nature et dans les arts aucune partie qu'il n'examine avec soin. Le style de Pline ne ressemble à celui d'aucun autre écrivain ; il n'a ni la pureté, ni l'élégance, ni l'admirable simplicité du siècle d'Auguste. Son caractère propre est la force, l'énergie, la vivacité, on peut même dire la hardiesse, tant pour les expressions que pour les pensées, et une merveilleuse fécondité d'imagination pour peindre et rendre sensibles les objets qu'il décrit. Mais il faut avouer que son style est dur, serré, et par là souvent obscur ; que ses pensées sont fréquemment poussées au-delà du vrai, outrées et même fausses. Malgré ces défauts, l'histoire naturelle de Pline est un des plus beaux monumens qui nous restent de l'antiquité. C'est, dit Buffon, une compilation de tout ce qui avait été écrit avant lui, une copie de tout ce qui avait été fait d'excellent et d'utile à savoir ; mais cette copie a de si grands traits, cette compilation contient des choses présentées d'une manière si neuve qu'elle est préférable à la plupart des ouvrages originaux qui traitent des mêmes matières. Pline cite toujours les auteurs qu'il copie, et par là il se met au-dessus des écrivains qui taisent les obligations qu'ils doivent à ceux qui les ont précédés. Il avait écrit jusqu'à cent soixante volumes de remarques sur les auteurs qu'il avait lus. Telle était l'estime qu'on avait pour son érudition qu'un certain Lartius Latinius lui offrit de ses remarques une somme qui monte à près de 80,000 francs de notre monnaie. Mais Pline, qui était riche, refusa ce marché. Après sa mort, ces remarques passèrent entre les mains de son neveu.

Pline attend encore un traducteur et un commentateur digne de l'importance et de la difficulté d'un tel ouvrage. Cependant on a de l'Histoire Naturelle plusieurs éditions estimables, entre autres, celles de Hardouin, Paris, 1723 ; des Deux-Ponts, 1783 ; de Brottier, Paris, 1779, et de Franz, Leipsick, 1778-91. M. Gueroult a traduit d'une manière supérieure des morceaux choisis de cet auteur. *Tac.*, *Ann.*, 1, c. 69; 13, c. 20; 15, c. 53.; *Hist.*, 3, c. 28.— *Pline*, 3, *ép.* 5; 5, *ép.* 16.

2. — *C. Cecilius Plinius Secundus*, surnommé LE JEUNE, naquit à Comum (Come), ville d'Insubrie, d'une sœur de Pline le naturaliste qui l'adopta ensuite pour son fils, et l'institua son héritier. Il eut pour maître le célèbre Quintilien. A l'âge de 19 ans, il débuta avec tant d'éclat dans la carrière du barreau qu'il fut dès lors regardé comme l'un des plus grands orateurs de son siècle. Bien différent des avocats qui vendent leur ministère, Pline ne fit aucun traité pour les causes dont il se chargea, et refusa constamment toutes sortes de présens. Lorsque Trajan parvint à l'empire, il éleva Pline à la dignité de consul. Ce fut en cette qualité qu'il prononça, à la prière du sénat et au nom de l'empire, le beau discours connu sous le nom de panégyrique de Trajan. Nommé quelque temps après gouverneur du Pont et de la Bithynie, il abolit dans ces provinces les impôts arbitraires, et fit cesser les persécutions dirigées contre les chrétiens. Il déclara même officiellement à l'empereur, dans une lettre célèbre, que les disciples de J.C. étaient des hommes doux, pacifiques, qui avaient le crime en horreur, et qui se conformaient aux règles de la plus saine morale. De retour à Rome, il s'acquit de plus en plus l'estime générale par ses vertus et ses talens. Il était grand sans orgueil, d'un abord facile, d'une contenance noble sans hauteur, gracieux, affable, bienfaisant, sobre, chaste, modeste; bon fils, bon mari, bon père, bon citoyen, bon magistrat. Come, sa ville natale, reçut ses bienfaits. Il y fonda une bibliothèque, avec des pensions annuelles pour tous les jeunes gens à qui leur peu de fortune ne permettait pas de cultiver les lettres. Quintilien et Martial furent les objets de ses libéralités. Il dota la fille du premier de cinquante mille sesterces.

Ce grand homme mourut dans la cinquante-deuxième année de son âge, l'an 113 de J. C.

Pline avait écrit une histoire de son temps, dont on ne saurait trop regretter la perte, s'il est vrai, comme on le dit, que Tacite ne se décida à composer son histoire que sur le refus que fit Pline de se charger de ce travail. Quelques critiques lui attribuent faussement les Vies des hommes illustres, dont on reconnaît Cornélius Nepos pour auteur. Il cultiva aussi la poésie; mais ses vers ne sont point parvenus jusqu'à nous. Il ne nous reste de tous ses ouvrages que dix livres de lettres et le panégyrique de Trajan. Les lettres contiennent des faits intéressans et des anecdotes honorables pour leur auteur. Il y règne beaucoup d'élégance et de pureté; elles portent l'empreinte de l'affabilité, de la bienveillance et de l'humanité qui caractérisent l'apologiste des chrétiens. Sous le rapport de la simplicité, elles sont bien inférieures aux épîtres de Cicéron. On y voit l'envie de plaire, qui était la passion dominante de l'auteur, et l'on ne peut douter qu'il ait pressenti la publication de son recueil épistolaire, et que, pour captiver davantage l'admiration du public, il ait limé la lettre la plus courte et la plus futile comme une grande composition historique ou oratoire. Le panégyrique de Trajan est écrit avec la pompe qui convient à ce genre d'éloquence. Les pensées sont belles, et même neuves et originales; à chaque ligne on trouve des images ingénieuses, des descriptions intéressantes, des sentences profondes, souvent même l'éloquence la plus mâle et la plus entraînante; le plan est tracé avec netteté, et toutes les parties sont réunies par des transitions adroitement ménagées. Seulement le style manque quelquefois de simplicité, et des antithèses multipliées, des termes un peu recherchés décèlent le siècle où commença à se manifester la décadence du bon goût et des vrais principes de la littérature. Les meilleures éditions de Pline le jeune sont celle des Deux-Ponts, 1789, et celle de Gierig, Léipsick, 1806. Nous avons une traduction estimée des ouvrages de Pline le jeune par de Sacy. *Pline, epît.* — *Sidoine.*

PLINTHINE (*Tour des Arabes*), v. de l'Egypte inférieure, vers l'O. de cette province, à peu de distance des frontières de la Libye, près de la ville de Taposiris et du lac Maréotide, sur un golfe de la mer Libyque, qui prenait d'elle le nom de golfe Plinthinite. *Hér.*, 2, c. 6. — *Ptol.*, 4, c. 5.

PLINTHINITE (GOLFE), golfe de la basse Egypte, à l'Occident, s'étendait de Canope à Phliscus. Il tirait son nom de la ville de Plinthine, qui était située sur ses côtes.

PLINTHIUS, fils d'Athamas et de Thémisto. Sa mère le tua croyant tuer le fils d'Ino.

1 PLISTARQUE, fils de Léonidas Ier, roi de Sparte, de la famille des Eurysthénides, succéda à son père au trône de Sparte; mais à peine fut-il revêtu du titre de roi qu'il mourut l'an 479 av. J. C. Il laissa l'empire à Plistoanax. *Hérod.*, 9, c. 10. — *Paus.*

2. — frère de Cassandre, fut gouverneur de la citadelle de Chalcis en Eubée, 312 ans av. J. C., et roi de Cilicie après la mort d'Antigone. *Diod. de Sic.* — *Justin.*

3. — père du philosophe Pyrrhon. *Diog. L.*, *Pyrr.*

PLISTEUCTE, *-ctus*, célèbre peintre du cinquième siècle av. J. C., frère du sculpteur Phidias.

PLISTHANE, *-nus*, philosophe de l'école d'Elis, succéda à Phédon dans la direction de cette secte. *Diog. L.*

1. PLISTHÈNE, *-nes*, un des fils de Pélops, père d'Agamemnon et de Ménélas, mourut jeune, et recommanda en mourant ses deux fils à son frère Atrée qui les fit élever comme ses propres fils. C'est de là que vint à ces deux princes le nom d'Atrides. *Ov.*, *Art d'aim.*, *v.* 778. — *Hyg.* — *Apollod.*

2. — un des fils de Thyeste, tué par Atrée.

PLISTINUS, frère de Faustulus, avait aidé ce dernier à élever Romulus et Rémus. Il fut tué dans le démêlé que les deux frères eurent l'un avec l'autre. *Plut.*, *Romul.*

PLISTOANAX, roi de Lacédémone de la branche des Eurysthénides, fils du célèbre Pausanias, succéda à Plistarque l'an 480 av. J. C. Il commanda l'armée lacédémonienne pendant la guerre du Péloponèse. Accusé ensuite d'avoir reçu de l'argent pour retirer ses troupes du territoire d'Athènes, il fut exilé, mais il fut rappelé au bout de dix-neuf ans par ordre de l'oracle de Delphes. Il mourut l'an 408 av. J. C., et eut Pausanias pour successeur. *Thucyd.* — *Diod. de Sic.* — *Plut.*

PLISTOLAS, éphore de Sparte pendant la guerre du Péloponèse. *Xenoph.*

PLISTONAX. V. PLISTOANAX.

PLISTORE, plus communément PLESTORE. V. PLESTORE.

PLISTUS (*Sisa-Lisca*), petite riv. de la Phocide, au S. O., sortait des roches Phéinades, dans le mont Parnasse, passait à Delphes, et se jetait dans la mer de Cyrrha à Cyrrha.

PLITENDUM, v. de l'Asie mineure, dans la Galatie. *T. L.*, 38, *c.* 18.

PLOTÆ, petites îles sur les côtes de l'Etolie; on les nomme aussi Strophades. V. ce mot.

PLOTIA (LEX), V. PLAUTIA.

PLOTIN, *-inus*, philosophe célèbre de l'école néo-platonicienne, naquit vers l'an 205 de J. C, à Lycopolis, dans la Thébaïde. Le goût des études

philosophiques ne se développa chez lui qu'à l'âge de 28 ans. Il fréquenta onze ans de suite l'école d'Ammonius Saccas, avec lequel il sympathisait complètement par la manière de penser et de sentir, et dont les doctrines l'encouragèrent à prendre pour guide dans ses spéculations métaphysiques l'imagination plutôt que la raison. Il fit ensuite un voyage dans la Perse et dans l'Inde pour assister aux miracles des mages et des brames, et être initié, s'il était possible, à leur art mystérieux. A l'âge de trente-neuf ans, il prit du service dans l'armée de Gordien, et le suivit en Asie; mais cette expédition ayant échoué, Plotin eut de la peine à se soustraire à la mort. L'année d'après il alla à Rome avec les débris de l'armée, et y ouvrit une école de philosophie, où bientôt il vit affluer un immense concours. Son costume, son silence mystérieux, ses jeûnes fréquens et austères, non moins que la nouveauté et la sublimité de ses dogmes métaphysiques, faisaient sur la foule une vive sensation. Il eut des disciples de tout âge, de tout rang et de tout sexe. Telle était la bonne opinion qu'on avait de son caractère et de ses talens, qu'à la veille de leur mort plusieurs personnes lui confiaient leurs biens et leurs enfans, comme à une espèce d'ange tutélaire, d'intelligence élevée au-dessus de l'homme. On le prenait pour arbitre des procès.

L'empereur Gallien avait pour lui la plus grande vénération. On assure qu'il lui donna l'emplacement d'une ville ruinée dans la Campanie, afin de la rebâtir, et d'y réaliser au milieu d'une colonie de philosophes les lois idéales de la république de Platon; mais ses ennemis firent avorter ce projet. Devenu vieux et infirme, il se retira en Campanie, chez les héritiers d'un de ses amis, qui pourvurent à tous ses besoins, et chez lesquels il mourut l'an 270 de J. C. âgé de 65 ou 66 ans. Sur le point d'expirer, il prononça ces paroles: « Je fais un dernier effort « pour réunir ce qu'il y a de divin en moi à ce qu'il « y a de divin dans l'univers. »

En effet le but unique de la philosophie de Plotin était de rapprocher l'homme de la divinité, et de lui en faciliter la contemplation; son principe fondamental était que l'âme doit s'isoler totalement des régions terrestres pour retourner dans le ciel sa patrie, et s'élever jusqu'à la communication avec les êtres purement intellectuels. Comme Platon, il admettait l'âme du monde, c'est-à-dire une substance spirituelle répandue dans toutes les parties de l'univers et communiquant à chacune la vie et le mouvement; mais il prétendait, et en cela il différait de Platon, que les facultés inférieures de l'âme, l'imagination, la mémoire, les passions, ne venaient point de l'âme du monde, mais des corps. Poussant ensuite à leurs dernières conséquences les idées mystiques admises par ses prédécesseurs ou imaginées par lui-même, il prétendait prouver que les corps n'ont point d'existence réelle, et qu'ils ne sont autre chose qu'un produit éphémère et variable de l'âme. Conformant sa conduite et ses manières à des principes si bizarres, il se rendait quelquefois ridicule par ses singularités; il avait honte d'être logé dans un corps; il ne voulait ni se laisser peindre, ni savoir le jour, le mois ou le lieu de sa naissance; souvent malade, il refusait de prendre le moindre remède, et croyait au-dessous de la sagesse d'un philosophe d'appeler un médecin.

Les opinions de Plotin n'ont point été rédigées par lui-même; mais Porphyre, son disciple et son admirateur, a recueilli et mis en ordre des fragmens nombreux par lesquels son maître répondait soit aux questions, soit aux objections qu'on lui proposait. Ces morceaux, qui sont au nombre de cinquante-quatre, forment six sections nommées *Ennéades* (de ἐννέα, neuf), parce que chacune contient neuf traités ou chapitres.

Dans chacun de ces traités on remarque une immense érudition, un génie élevé, une imagination vive et hardie, souvent sans doute égarée par le mysticisme, mais toujours brillante d'idées sublimes et ingénieuses. Il est à regretter que les matières en soient si abstraites et en rendent la lecture ennuyeuse et pénible. C'est sans doute là ce qui fait que la philosophie de Plotin est très peu connue. On craint d'ailleurs que son disciple ne l'ait pas toujours bien compris, ou ait mêlé ses propres opinions à celles de son maître. Plotin a été publié par Marsile Ficin, Bâle, 1580.

PLOTINE (*Pompeia*),-*na*, femme de l'empereur Trajan, se fit aimer par son humanité, sa bienfaisance et sa modération. Elle avait épousé Trajan long-temps avant son élévation à l'empire. La puissance souveraine ne changea point ses mœurs. Elle accompagna Trajan en Asie, et rapporta ses cendres à Rome, où Adrien, qui lui devait sa fortune, lui fit rendre les honneurs attachés au rang d'impératrice. A sa mort (vers l'an 122) elle fut mise au rang des dieux. Dion Cassius reproche à cette princesse de n'avoir cédé en élevant Adrien à l'empire qu'à une passion criminelle.

PLOTINUS, accusa la vestale Licinie d'un commerce sacrilége avec M. Crassus. V. LICINIE.

PLOTINOPOLIS (*Ploutin*), v. de la Thrace, au milieu, ainsi nommée en l'honneur de Plotine, femme de Trajan. *Dion Cass.*

1. PLOTIUS (LUCIUS), poète contemporain de Marius, dont il chanta les exploits; il est peut-être le même que le suivant.

2. — (L. GALLUS), de Lugdunum, le premier qui enseigna la rhétorique à Rome dans la langue latine. Il le fit avec le plus grand succès, et eut un grand nombre d'auditeurs, entre autres Cicéron. *Quintil.* — *Suét.*, *Gramm.*

3. — centurion dans l'armée de César pendant les guerres civiles. Il fut blessé ainsi que quelques officiers au commencement d'une entrevue où l'on se proposait de parler de paix. Cet incident rompit l'entrevue. *Ces.*, *G. civ.*, 3, *c.* 19.

4. — (C. PLANCUS). V. PLANCUS, n° 5.

5. — (L.) TUCCA, poète romain, ami d'Horace et de Virgile. Ce dernier le fit son héritier, et Auguste le chargea de revoir l'Enéide. *Cic.*, *pour Arch.*, *c.* 15. — *Hor.*, 1, *Sat.*, 5, *v.* 40; 10, *v.* 81.

6.—CRISPINUS, stoïcien et poète médiocre qu'Horace tourne souvent en ridicule. *Sat.* 3., 11, *v.* 4.

7. —FIRMUS, d'abord simple soldat, puis commandant du guet, fut un des premiers à se déclarer pour Othon et contre Galba. Les soldats, qui ne reconnaissaient plus aucune discipline, l'élurent d'eux-mêmes chef des troupes prétoriennes, et Othon lui laissa cette dignité. *Tac.*, *Hist.*, 5, *c.* 46 et 82; 2, *c.* 46 et 49.

8. — GRYPHUS, sénateur et préteur, sous le règne de Vespasien. *Tac.*, *Hist.*, 1, *c.* 52; 4, *c.* 39.

1. PLUMBARIA (*San Antioco*), île de la Méditerranée, au S. de la côte occidentale de la Sardaigne, vis-à-vis de la ville de Sulci.

2. — v. de l'île de Plumbaria, sur la côte orient.

1. PLUTARQUE, -*rchus*, un des principaux citoyens d'Érétrie dans l'île d'Eubée, fut chassé de sa patrie par Phocion et les Athéniens, qu'il avait lui-même appelés pour la délivrer du joug des Macédoniens, et contre lesquels il se déclara quand ils furent arrivés. *Plut.*, *V. de Phoc.*

2. — célèbre biographe grec, naquit à Chéronée en Béotie, vers l'an 50 de J. C. Sa famille occupait dans cette ville un rang élevé ; aussi le jeune Plutarque reçut il une éducation littéraire très-distinguée. Il étudiait les mathématiques et la philosophie à Delphes, lors du voyage que Néron fit en Grèce. Il avait alors 17 ou 18 ans. Ses talens éclatèrent tellement dès cette époque que ses concitoyens le députèrent vers le proconsul de la province, pour une affaire importante. Plutarque parla avec tant d'adresse et d'éloquence qu'il obtint à l'heure même toutes ses demandes. A l'exemple des anciens sages de la Grèce, il voyagea ensuite, afin d'acquérir de nouvelles connaissances sur les hommes et sur les choses, et, après avoir parcouru l'Egypte et la Grèce, il vint enfin à Rome, où il ouvrit une école de philosophie. Trajan, qui connut son mérite, l'employa dans les affaires publiques, et l'éleva au consulat et à la charge de gouverneur d'Illyrie. A la mort de ce prince, Plutarque quitta l'Italie, et se retira à Chéronée sa patrie, pour y cultiver la philosophie et les lettres, et jouir en paix de l'estime de ses compatriotes. Il fut bientôt élevé aux premières dignités de la ville. Il y mourut dans un âge avancé, sous le règne d'Antonin ou à la fin de celui d'Adrien, vers l'an 140 de J. C., universellement regretté pour l'excellence de son caractère et l'aménité de ses mœurs. Plutarque avait eu de sa femme Timosène cinq enfans, une fille et quatre fils. Deux seulement, Plutarque et Lamprias, parvinrent à un âge mûr.

Parmi les ouvrages de Plutarques les uns ont trait à l'histoire, les autres à la morale ou à la littérature et à la physique. Ceux-ci surtout contiennent des faits curieux, qu'on chercherait vainement ailleurs, des leçons utiles, soit pour la conduite de la vie, soit pour l'administration des affaires publiques, des doctrines sublimes sur la divinité et l'immortalité de l'âme. Ils sont très-instructifs pour la connaissance de la philosophie ancienne, ils ont aussi le mérite de nous avoir conservé un grand nombre de passages d'auteurs perdus. On regrette seulement que l'auteur ait aussi complètement ignoré les principes de la bonne physique, et que ses idées morales les plus belles et les plus hautes soient mêlées d'opinions bizarres et absurdes, comme celles de presque tous les philosophes du paganisme. Plutarque n'était ni un habile physicien, ni surtout un philosophe profond. Il s'était formé un système particulier, composé des opinions des diverses écoles, principalement de celles de Platon et de ses successeurs ; mais il les a quelquefois mal comprises. Voici la liste de ceux de ses traités qui sont les plus curieux et les plus remarquables :

De l'origine de l'âme, d'après Timée. — Du génie ou demon familier de Socrate. — Du silence des oracles. — Questions de table. — Des contradictions des stoïciens. — Qu'on ne peut vivre content d'après Epicure. — Que la société des philosophes convient surtout aux princes. — Comment un jeune homme doit lire les poètes.

Ses traités historiques se font remarquer aussi par des qualités précieuses. L'érudition y domine; mais on sent trop combien l'auteur manque de critique dans la discussion et le choix des faits. L'ouvrage qui a rendu le nom de Plutarque célèbre et pour ainsi dire populaire est celui qui porte le titre de *Vies parallèles*. Il y donne l'histoire de quarante quatre personnages distingués par leurs vertus, leurs talens ou leurs actions, les uns Grecs, les autres Romains, et les met en parallèle. Il faut y joindre cinq biographies sans parallèle ; douze ou quatorze autres se sont perdues. Les vies de Plutarque ont été de tout temps des modèles de biographie. Le mérite principal de cet auteur consiste dans la peinture des caractères, qui tous chez lui frappent par un air de vérité. On voit continuellement ses héros en action ; et, après les avoir montrés au milieu des affaires publiques, il les suit jusque dans leurs maisons, au milieu de leurs familles, dans leurs transactions sociales ; il les examine, s'il est permis de s'exprimer ainsi, dans leur déshabillé ; il prête l'oreille à leurs conversations les plus familières. Rien de plus instructif que la lecture approfondie de cet ouvrage pour celui qui veut connaître l'histoire de la Grèce et de Rome, parce que l'auteur a puisé dans un grand nombre de sources perdues pour nous. Les faits qu'il contient ne doivent pas cependant être tous adoptés sans examen ; on a à juste titre reproché à Plutarque une crédulité puérile. Quelques modernes l'ont accusé de pousser l'amour de la liberté jusqu'au fanatisme et à la férocité, parce qu'il donne des éloges à la fermeté de Brutus condamnant ses fils à mort. Un reproche plus fondé est celui que l'on fait à son style ; il est incorrect et obscur, quelquefois même diffus et lourd; mais souvent aussi il est remarquable par une énergie et une chaleur propres à peindre en peu de mots avec les plus vives couleurs, à lancer des traits perçans, et à exprimer des pensées nobles et sublimes. Les harangues sont presque toutes d'une vérité, d'une force et d'une éloquence sans égale.

La seule édition complète de Plutarque qui soit estimée est celle de Reiske, Léipzig, 1774-82. Tous ses ouvrages ont été traduits en français, d'abord par Amyot dont la traduction vieillie est cependant encore estimée ; et plus récemment par Ricard. Quelques savans, entre autres Léopold et Schneider, ont donné des ouvrages détachés, enrichis de variantes et de notes précieuses.

3. — dit LE JEUNE, auteur inconnu que quelques-uns distinguent du précédent, et auquel ils attribuent quelques-uns des traités de morale qu'on rapporte au célèbre Plutarque.

4. — philosophe néo-platonicien, père de Proclus et d'Asclepigénie, qui se livra aussi à la philosophie mystique.

PLUTO, une des nymphes, fille de l'Océan et de Doris, eut de Jupiter un fils nommé Tantale.

PLUTON, -*to*, en grec Ἅδης (*Adès*), dieu des enfers, frère de Jupiter, de Neptune, de Vesta, de Cérès et de Junon, fut le troisième fils de Saturne et de Rhée. Saturne l'avait dévoré à l'instant de sa naissance, mais il fut du nombre de ceux qui recouvrèrent la vie (V. SATURNE). Irrité contre un père si cruel, il n'oublia rien pour seconder son frère dans son entreprise contre Saturne et pour le faire triompher des Titans. Après le combat où ces derniers furent vaincus et précipités dans le Tartare, Jupiter ayant partagé avec ses deux frères l'empire du monde, Pluton obtint les régions infernales. Il fut le dieu des funérailles et de la mort. Son royaume était si triste qu'aucune déesse ne voulut le partager avec lui. Il fut donc obligé d'avoir recours à la force pour se procurer une épouse. Ayant vu Proserpine dans la plaine d'Enna en Sicile, il en devint amoureux, l'enleva, la plaça sur son char, et s'ouvrit d'un coup de trident un passage dans le lac de Cyane, par où il emporta sa proie dans les enfers, sur lesquels elle régna avec lui.

Ce dieu était généralement haï et redouté, parce qu'on le croyait inflexible. Aussi, dans le culte qu'on lui rendait, ne lui érigeait-on ni temples, ni autels, et l'on ne chantait point d'hymnes en son honneur. On ne pouvait lui sacrifier qu'au milieu des ténèbres, et on ne lui offrait que des victimes noires, dont on faisait couler le sang dans une fosse

Des cérémonies particulières distinguaient son culte de celui de toutes les autres divinités. Chez les Grecs, le prêtre, chargé de lui offrir des sacrifices, mettait entre les cornes de la victime de l'encens qu'il faisait brûler : il l'assommait ensuite, ou, après l'avoir fortement liée, il lui fendait le ventre avec un instrument nommé *secespita*. La victime devait avoir la tête tournée vers la terre et ornée de bandelettes noires. Les cuisses de l'animal étaient particulièrement consacrées au dieu. Le cyprès, le narcisse et le capillaire étaient consacrés à Pluton ainsi que tous les objets qui étaient censés funestes, particulièrement le nombre deux, le second mois de l'année, le second jour de chaque mois. Ses prêtres eux-mêmes étaient couronnés de cyprès.

A Pylos et chez les Eléens il avait des temples que l'on n'ouvrait qu'un seul jour dans l'année, et où il n'était permis qu'aux seuls sacrificateurs de pénétrer. Dans le Latium on lui avait immolé des hommes; mais, lorsque les mœurs devinrent moins féroces, on leur substitua des taureaux noirs, des brebis et d'autres animaux de la même couleur : ces victimes devaient être sans tache, non mutilées et stériles. On les offrait toujours en nombre pair, tandis que celles que l'on sacrifiait aux autres dieux étaient en nombre impair. Les premières étaient entièrement réduites en cendres, et les prêtres n'en réservaient rien ni pour le peuple ni pour eux, parce qu'il était sévèrement defendu de manger de la chair des victimes dévouées au monarque des enfers. Avant de les immoler, on creusait une fosse pour recevoir le sang, et on y répandait le vin des libations Les prêtres grecs avaient la tête nue dans tous les sacrifices; mais les Romains, qui l'avaient couverte dans ceux qu'ils offraient aux divinités célestes, la découvraient pour Pluton. Ce dieu était surtout honoré d'un culte spécial à Nysa, où il avait un oracle très-célèbre, à Crotone et chez les Syracusains, qui lui immolaient chaque année des taureaux noirs, près de la fontaine de Cyane, où l'on disait qu'il avait enlevé Proserpine.

On représentait ordinairement Pluton assis au milieu des enfers sur un trône d'ébène ou quelquefois de soufre, d'où coulaient le Léthé, le Cocyte, l'Achéron et le Phlégéthon; il avait Proserpine à sa gauche et Cerbère à ses pieds. Les Euménides avec leurs serpens, les Parques avec la quenouille, le fuseau et les ciseaux, et, selon d'autres, les Heures entourent son trône. Il tient dans la main droite tantôt un sceptre, tantôt une verge pour conduire les Ombres, tantôt enfin une épée redoutable. A la prière de Jupiter, il en fit une fois usage pour sauver l'innocence. Pélée, attaché à un arbre sur le mont Pélion, et exposé à la fureur des bêtes fauves par l'ordre d'Acaste, roi d'Iolchos, vit ses liens brisés par le monarque des enfers; et ce dieu lui prêta son épée pour punir Astydamie, femme d'Acaste. Quelquefois enfin on le voit dans un char d'or de forme antique, traîné par quatre chevaux noirs et fougueux : Orphnée, Æthon, Nyctée et Alastor. Ses fonctions et le lieu de sa résidence lui firent donner divers noms; on l'appela *Dis*, *Hades* ou *Ades*, *Clytopolon*, *Agelastus*, *Orcus*, etc. Quelques uns donnent à ce dieu le nom de père des Euménides.

Pendant la guerre des Titans, les cyclopes firent pour Pluton un casque qui avait la vertu de rendre invisible celui qui le portait. C'est avec ce casque que Persée vint à bout de vaincre les Gorgones.

Selon Diodore de Sicile, la fable qui fait régner Pluton sur les enfers et sur les morts vient de ce que le premier il avait établi l'usage d'enterrer les morts. Selon une opinion plus répandue et plus probable, ce qui y a donné lieu, c'est qu'il régnait dans des lieux fort bas (*inferiores*, *inferni* par rapport à la Grèce, où régnait Jupiter, dans le fond de l'Espagne, à Gades et à Tartesse. En effet on lui rendait un culte particulier dans plusieurs villes d'Espagne. On ajoute qu'il exploita les mines d'or dont ce pays était rempli, ce qui fit croire que son royaume était souterrain. *Odyss.*, 10, *v.* 175. — *Hes*, *Théog.* — *Apollod.*, 5. — *Hyg.*, *fab.* 15. — *Diod.*, 5. — *Métam*, 5, *fab.* 6. — *Orph.* — *Cic.*, *Nat. des D.*, 2, *c.* 26. — *Virg.*, *Géorg.*, 4, *v.* 502; *En.*, 6, *v.* 273; 8, *v.* 296. — *Hor.*, 2, *od.* 3 et 18. — *Phars.*, 6, *v.* 71, 5. — *Senèq.*, *Herc.* — *Paus.*, 2, *c.* 36.

PLUTONIUM, nom donné par les anciens aux gouffres dont ils ne pouvaient mesurer la profondeur, et qui exhalaient des vapeurs méphitiques, comme si ces gouffres eussent été les soupiraux des enfers. *Cic.*, *Divinat.*, 1, *c.* 79.

PLUTUS (πλοῦτος, richesse), dieu des richesses, était mis au nombre des dieux infernaux, parce que les richesses se tirent du sein de la terre, séjour de ces divinités. Hésiode (*Théog.*) le fait naître de Cérès et de Jasion, dans l'île de Crète, peut-être parce que ces deux personnages s'étaient appliqués toute leur vie à l'agriculture, qui procure les plus solides richesses. Quelques-uns le confondent avec Pluton, sans doute parce que celui-ci avait exploité en Espagne des mines très-abondantes. — On représentait Plutus sous la forme d'un vieillard aveugle, boiteux et ailé, venant à pas lents, mais s'en retournant d'un vol rapide, et tenant une bourse à la main. Aristophane, dans sa comédie de *Plutus*, dit que ce dieu dans sa jeunesse avait une très bonne vue; mais qu'ayant déclaré à Jupiter qu'il ne voulait aller qu'avec la vertu et la science, le père des dieux, jaloux des gens de bien, l'avait aveuglé pour lui ôter les moyens de les discerner. Lucien ajoute que depuis ce temps là il va presque toujours avec les méchans.

Dans le temple de la Fortune à Thèbes, on voyait cette déesse tenant Plutus entre ses bras, sous la forme d'un enfant, comme si elle était sa nourrice ou sa mère. A Athènes la statue de la Paix tenait sur son sein Plutus encore enfant, symbole des richesses que donne la Paix. *Hés.*, *Théog.*, *v.* 970. — *Hyg* — *Diod.*, 5. — *Paus.*, 9, *c.* 16 et 26. — *Den. d'Halic.*, 1, *c.* 53.

PLUVIALIA, nommée aussi Ombri (*pluvia* et ὄμβρος, signifiant tous deux *pluie*), une des îles Fortunées, ainsi nommée, dit-on, parce qu'on n'y avait d'autre eau que l'eau de pluie. C'est aujourd'hui l'île de Fer.

PLUVIUS ou Hyetius (*pluere*, en grec ὕειν, pleuvoir), nom donné à Jupiter quand on lui offrait des sacrifices pour avoir de la pluie. Jupiter Pluvius avait un autel au Capitole.

PLYNTÉRIES, -*ria* (πλύνειν, laver), fêtes athéniennes en l'honneur de Minerve Agraule. On dépouillait ce jour-là la statue de la déesse, et on la lavait. Ce jour était au nombre des jours néfastes ou malheureux, les temples devaient être fermés, et pour le marquer, on les entourait d'un cordon. Pendant la cérémonie, on portait en procession des figues sèches, en mémoire de ce que, disait-on, les figues étaient le premier fruit que les hommes eussent mangé après le gland. *Xénoph.* — *Pollux*, *Onom.*

PLYNUS, ancienne v. de la Libye septentrionale, sur la mer, avait, dit-on, donné naissance à Atlas. *Hérod.*, 4, *c.* 168.

PNIGÉE, -*geus*, v. d'Egypte, près de la Phénicie. *Strab.*, 16.

PNYCÉEN, (Peuple), sobriquet donné par Aristophane au peuple d'Athènes. V. Pnyx.

PNYX, grande place d'Athènes, où était la tri-

bune aux harangues, et le tribunal. Cette place avait vue sur la mer, et les trente tyrans, afin de faire disparaître tout ce qui eût pu rappeler au peuple d'Athènes l'idée de sa gloire et de sa puissance, l'entourèrent de constructions qui en ôtassent la perspective. Au milieu du Pnyx, était une petite étendue de terrain, entourée de cordages, et nommée pour cette raison, *Perischœnema*, afin d'empêcher la multitude d'envahir ou le tribunal ou la tribune placée au centre de l'enceinte. Comme la populace athénienne, curieuse et nouvelliste, était toujours sur la place publique, Aristophane l'appelle *le peuple Pnycéen*. *Aristoph.*, *la Paix*. — *Plutarq* — *Lucien*.

PO (LE), *Padus* (nommé BODINCUS dans la première partie de son cours), en grec ERIDAN.-*danus*, fleuve considérable de l'Italie septentrionale, prenait sa source sur les confins de l'Italie et des Gaules, au Mont Vésule, qui faisait partie des Alpes Cottiennes, traversait dans toute sa longueur la Gaule cisalpine, qu'il divisait en Transpadane au N. et Cispadane au S, et se perdait dans la mer Adriatique par sept embouchures appelées *Septem maria*, et dont deux seulement, la Padusa et la Volana, sont l'ouvrage de la nature. Le Pô arrosait un grand nombre de villes, dont les principales étaient Augusta Taurinorum (Turin), Industria, Placentie, Crémone, Brixellum, et recevait presque toutes les rivières qui traversent le N. de l'Italie, entre autres, par la rive gauche, le Cluso, les deux Duria, le Sessites, le Ticinus, le Lambrus, l'Addua, l'Ollius, le Mincius, et par la rive droite, le Tanarus, la Trébie, le Tarus, la Parma, la Scultenna et le Rhénus.

Le Pô était célèbre chez les anciens par la chute de Phaëthon et par les sables d'or qu'il roulait, dit-on, dans ses eaux, et que les habitans recueillaient avec soin. Les Romains sous les consuls Flaminius et Furius Philus le traversèrent pour la première fois, l'an de Rome 531, 223 av. J. C. *Cés.*, *G. des G.*, 5 — *Corn. Nép.*, *Ann.*, *c.* 4 et 6. — *T. L.*, 5, *c.* 33, 35; 21, *c.* 43. — *Strab.*, 5. — *Virg.*, *En.*, 9, *v.* 680. — *Mét.*, 2, *v.* 258, — *Luc.*, *Phars.*, 4, *v.* 604 — *Pline*, 37, *c.* 2. — *Tac.*, *Hist.*, 1, *c.* 70; 2, *c.* 11, 17, 32 etc.; 3, *c.* 50. — *P. Mela*, 2, *c.* 4. — *Ptol.*, 3, *c.* 1.

POBLICIUS. V. PUBLICIUS

PODAGRA (ποῦς, pied; ἄγρα, chasse), un des surnoms de Diane, à cause de son ardeur pour la chasse.

1. PODALIRE, -*rus*, fils d'Esculape et d'Epione et élève du centaure Chiron, était si savant dans la médecine que, pendant la guerre de Troie, les Grecs eurent recours à lui, pour arrêter une peste funeste qui désolait leur camp. Cependant il paraît que ce ne fut point comme médecin, mais comme guerrier, qu'il alla au siége de Troie, et qu'il y amena, sur trente vaisseaux, toute la jeunesse d'OEchalie, d'Ithome et de Trica. Son frère Machaon, non moins habile que lui dans l'art de guérir, l'accompagna dans cette guerre. A son retour, ayant fait naufrage sur les côtes de Carie, un berger lui sauva la vie; et, peu de temps après, y ayant été bien accueilli dans le pays, il guérit Syrna, fille de Damétus, roi de la contrée. En reconnaissance de ce bienfait, le roi, lui donna Syrna en mariage, et pour dot la Chersonèse Carienne, où il bâtit deux villes, auxquelles il donna à l'une le nom de sa femme, à l'autre celle du berger à qui il était redevable de la vie. *Il.*, 2, *v.* 236. — *Ov.*, *Art. d'aim.*, 2; *Trist.*, *él.* 6. — *Dictys de Crète*. — *Quint. de Smyrne*, 6 *et* 9. — *Paus.*, 3.

2. — capitaine troyen, tué en Italie par le berger rutule Alsus. *Virg. En.*, 12, *v.* 304.

1. PODARCE, -*ce*. une des Danaïdes. *Apollod.*

2. — -*ces*, premier nom de Priam. Après la prise de Troie par Hercule, ce prince fut racheté par sa sœur Hésione, et quitta le nom de Podarce pour celui de Priam. V. PRIAM.

3. — fils d'Iphiclus et cousin de Protésilas, commanda au siége de Troie les troupes que la mort de celui-ci avait laissées sans chef. *Il.*, 2, *v.* 211, etc.

PODARÈS, général mantinéen, contemporain d'Epaminondas. *Paus.*, 8, *c.* 9.

1. PODARGE (πούς, pied; ἄργος, agile), une des Harpies, que Zéphyre rendit mère de Xanthus et de Bélius, chevaux d'Achille, qui allaient aussi vite que les vents. *Il.*, 16, *v.* 150.

2. — -*gus*, un des chevaux d'Hector. *Il.*, 8, *v.* 185; 23, *v.* 295.

PODASIME, -*mus*, un des fils d'Egyptus, épousa une des Danaïdes. *Apollod.*

PODÈS, jeune Troyen, fils d'Eétion et un des amis intimes d'Hector, fut tué d'un coup de javelot lancé au hasard par Ménélas. *Il.*, 17, *v.* 575, etc.

POEAN, père de Philoctète, régnait en Thessalie près du mont OEta. *Ov.*, *Mét.*, 13, *v.* 45.

POEANTIDE, nom patronymique de Philoctète fils de Pœan.

POEAS, Argonaute, fils de Thaumacus. *Apollod.*

POECILE. V. PÉCILE.

1. POENA (ποινά, punition, vengeance), déesse de la punition, était adorée en Italie et en Afrique.

2 — monstre qu'Apollon irrité envoya contre les Argiens, et qui venait prendre les enfans jusque dans les bras de leurs mères pour les dévorer. Il fut tué par un Grec nommé Corebus, à qui l'on rendit des honneurs divins. *Paus.*

1. POENI, nom des Carthaginois, formé par corruption de *Phœni* ou *Phœnices*, parce qu'ils étaient originaires de Phénicie. De là le nom de Punique employé souvent au lieu de Carthaginois.

2. — peuple d'Espagne. V. BASTULI.

POENIUS POSTHUMUS, officier romain qui commandait la seconde légion en Bretagne l'an 61 de J. C., refusa de se joindre à l'expédition de Suétonius Paulinus contre les habitans du Nord. L'expédition ayant réussi, il n'eut d'autre ressource que de se percer de son épée. *Tac.*, *Ann.*, 14, *c.* 37.

POEONIE. V. PÉONIE.

POETELIUS. V. PETELIUS.

POETNEUM, forteresse de l'Acarnanie, sur les confins de l'Athamanie. *T. L.*, 39, *c.* 25.

POETOVIO. V. PÉTOVIO.

POETUS. V. PETUS.

POGON, port de l'Argolide orientale, dans la Trézénie, auprès de Trézène, vis-à-vis de l'île de Calaurie. *Herod.*, 8, *c.* 42. — *Strab.*, 1. — *P. Mela*. 2.

POISSONS, *pisces*, 12e signe du Zodiaque, répondait au mois de février. Ces poissons, suivant la fable, sont ceux qui portèrent sur leur dos Vénus et l'Amour Vénus, fuyant avec son fils Cupidon la persécution du géant Typhon ou Typhoé, fut portée au-delà de l'Euphrate par deux poissons, qui pour cela furent placés dans le ciel. Ovide leur donne pour père un poisson qui avait procuré de l'eau à Isis, un jour qu'elle était extrêmement altérée. D'autres prétendent que ce furent les dauphins qui menèrent Amphitrite à Neptune, et que, par reconnaissance, celui-ci obtint de Jupiter une place pour eux dans le zodiaque.

Cette constellation était adorée principalement dans quelques villes de la Lycie et chez les Syriens. Ceux-ci surtout s'abstenaient de manger du poisson, parce qu'ils croyaient que Vé-

nus s'était cachée sous les écailles d'un poisson, lorsque tous les dieux se cachèrent sous différentes formes d'animaux. On peut aussi rapprocher de cette superstition le culte de Dercéto et d'Oannès. En plusieurs villes d'Egypte, les uns plaçaient sur leurs autels des anguilles, d'autres des tortues, ceux-là des monstres marins, auxquels ils offraient leur encens. Dans les jeux appelés *Piscatorii*, et qui se célébraient à Rome au mois de juin, on offrait de petits poissons vivans à Vulcain.

POLA, *hist*, surnom d'une branche de la famille Servia. V. SERVIUS.

POLA, *géog.* (*Pola*), une des plus anciennes et des plus considérables villes de l'Istrie, sur la côte occidentale de cette péninsule, vers le S., entre le promontoire Polatique au S. E. et la ville de Silvium au N. O., au fond d'un petit golfe rempli de baies et d'îlots, était une colonie des Colques, qui en poursuivant les Argonautes avaient été entraînés jusque là. Elle se gouverna long-temps en république, même sous la domination des Romains, qui y envoyèrent une colonie, et changèrent son nom en celui de *Pietas Julia*. *Callim.*, *hym.* — *Strab.*, 1 et 5. — *Pline*, 3, *c.* 9. — *Pomp. Mela*, 2, *c.* 3.

POLATIQUE (PROMONT). *-ticum*, prom. situé à la pointe méridionale de l'Istrie, termine le golfe Flanatique du côté de l'O. Il tirait son nom de la ville de Pola, qui était un peu au N O.

POLÉAS, citoyen de Tyndarium en Sicile, chargé par les magistrats de cette ville de transporter à Messana au palais de Verrès une magnifique statue de Mercure. *Cic.*, *Verr.*, 6, *c.* 82.

POLÉMARQUE, *-rchus*, *hist.*, amiral lacédémonien, fut tué dans une rencontre de sa flotte avec la flotte de Corinthe, pendant la guerre du Péloponèse. *Xénoph.*

1. POLÉMARQUE, *-rchus*, *archéol.* (πόλεμος, guerre; ἀρχὴ, commandement), second archonte, chargé plus spécialement de tout ce qui avait rapport à la guerre. V. ARCHONTES.

2. — nom du général en chef dans les armées béotiennes.

3. — gardien des portes de la ville chez les Étoliens.

POLEMNIUS, autrement SALVIUS ou SYLVIUS, auteur d'une époque incertaine, laissa en latin une nomenclature des fêtes que célébraient les païens et les chrétiens.

POLÉMOCRATE, *-tes*, fils de Machaon, fut après sa mort adoré à Ena, dans le Péloponèse. *Paus.*, 3.

POLÉMOCRATIE, *-tia*, princesse de Thrace, qui, après que son mari eut été assassiné par une faction ennemie, se réfugia dans le camp de Brutus avec son fils et tous ses trésors. Brutus fit convertir tous ses bijoux en monnaie. Ces monnaies portaient d'un côté l'image de Brutus, et de l'autre un bonnet, symbole de la liberté, entre deux poignards. L'exergue marquait les ides de mars, jour du meurtre de César. *Appien.*

1. POLÉMON, lieutenant d'Alexandre, qui, ayant appris que l'on faisait subir la question à Philotas, s'enfuit précipitamment du camp. Il fut saisi et accusé de complicité; mais Alexandre lui-même le renvoya absous. *Q. C.*, 7, *c.* 1, 2.

2. — autre lieutenant d'Alexandre, fut laissé en Egypte avec trente galères pour garder les bords du Nil. *Q. C.*, 4, *c.* 8.

3. — successeur de Xénocrate dans la direction de l'ancienne académie, était d'Athènes. Il se livra dans sa jeunesse à tous les excès de la débauche, mais étant entré un jour à l'académie la tête couronnée de fleurs et encore remplie des fumées du vin, il fut si frappé d'un discours que fit Xénocrate sur les suites de l'intempérance qu'il devint tout à coup le disciple le plus zélé de ce philosophe austère. Il renonça tellement au vin depuis l'âge de trente ans, époque de son changement, qu'il ne but plus que de l'eau le reste de sa vie. Sa douceur et sa constance allaient jusqu'au prodige. Il succéda à son maître dans la chaire de l'académie, et mourut dans un âge extrêmement avancé, l'an 270 av. J.C *Diog. Laër.*, *V. de Polém.* —*Cic.*, *de l'Orat.*, 3, *c.* 38. —*Val. Max.*, 6, *c.* 11. —*Hor.*, 2, *Sat.* 3, *v.* 254.

4. — grec, naturalisé citoyen d'Athènes, laissa, entre autres ouvrages, une géographie. Il vivait du temps de Ptolémée Epiphane.

5. — fils du rhéteur Zénon, fut couronné roi de la Cilicie et d'une partie du Pont par le triumvir Antoine en récompense de ses services et de ses brillans faits d'armes. Il accompagna son bienfaiteur dans son expédition contre les Parthes, et le secourut de tout son courage à la bataille d'Actium. Dans la suite il se réconcilia avec Octave, qui lui conserva les prérogatives dont il jouissait sous Antoine. *Strab.*

6. — Ier, roi du Bosphore, le même peut-être que le précédent, acquit la souveraineté de son royaume après la chute de Scribonius (14 de J. C.), par son mariage avec la veuve de l'ancien roi Asandre. Il fut tué dans les environs du Palus-Méotide par des barbares à qui il avait déclaré la guerre. *Strab.* — *Dion Cas.*

7. — II, fils du précédent, roi du Bosphore, fut reconnu aussi roi de Pont par Caligula, et obtint dans la suite de Claude la province de Cilicie, en échange du Bosphore Cimmérien, l'an de J. C. 41. Peu après il épousa Bérénice, fille du grand Agrippa, roi des Juifs, et embrassa le judaïsme; mais ensuite, ayant été abandonné de sa femme, il renonça à sa nouvelle religion. C'est de lui qu'une partie du Pont prit le nom de *Polémoniaque*. *Dion Cass.*

8. — sophiste du 2e siècle, célèbre par son éloquence et sa vanité, était natif de Laodicée, sur le Lycus. Etant venu s'établir à Smyrne, après la mort de Scopélien, non-seulement il y acquit une grande réputation et d'immenses richesses, mais même il eut la gloire de réformer les mœurs de la ville, et d'être chargé de plusieurs missions importantes auprès des empereurs. Il réussit toujours, et obtint d'Adrien des sommes considérables pour l'embellissement de Smyrne. Polémon avait un orgueil excessif. Antonin, alors proconsul en Asie, s'étant, pendant son absence, logé dans sa maison, qui était la plus belle de la ville, il l'en chassa au milieu de la nuit. Hérode lui ayant envoyé un présent de vingt-cinq talens (environ 30,560 fr.), il le rejeta comme indigne de lui. Attaqué d'un violent accès de goutte, il se fit enterrer vivant à l'âge de cinquante-six ans. Il avait publié des harangues en langue grecque.

POLÉMONIAQUE (PONT), portion du royaume du Pont, qui répondait à peu près au Pont proprement dit. V. PONT.

POLEMONIUM (*Vatija*), une des principales villes du Pont, chez les Tibaréniens, au N., sur la mer, à l'embouchure du fleuve Sidene, entre Cotyora et Thémiscyre, devait sans doute son nom à un des Polémon qui y régnèrent. C'est de cette ville, ou du souverain qui lui donna son nom, qu'une partie du Pont s'appela *Polémoniaque*.

POLÉNOR, centaure qui fut tué par Hercule avec une flèche empoisonnée. Avant de mourir il

avait lavé sa blessure dans le fleuve Anigre, à qui elle communiqua une odeur infecte.

POLENTIE. V. POLLENTIE.

POLIADE, -*lias* (πόλις, ville), surnom de Minerve, considérée comme protectrice des villes Sous ce surnom elle avait deux temples, l'un à Erythrée en Achaïe, l'autre à Tégée, desservis par un seul prêtre, qui n'y entrait qu'une fois l'an. Dans celui de Tégée, on conservait précieusement la chevelure de Méduse, dont Minerve, disait-on, avait fait présent à Céphée, fils d'Aléus, en l'assurant que par là Tégée deviendrait imprenable.

1. POLICHNA, petite ville de l'Argolide, vers le S. *Polybe*.

2. — lieu de la Troade, vers le centre, à peu de distance de la source de l'Esèpe, au S. O. de Scepsis et de *Palé-Scepsis*. *Herod.*, 6, c 28.

3. — v. de l'île de Crète, vers l'O., près de Cydonie. *Hérod.*, 7, c. 170. — *Thuc.*, 2, c. 85.

4. — lieu de la Sicile, très-voisin de Syracuse. *Diod.*

POLICHUS, un des fils de Lycaon.

POLIÉE, -*ieus* (πόλις, ville). Jupiter avait un temple dans la citadelle d'Athènes sous le nom de Polieus, c'est-à-dire protecteur de la ville. Lorsqu'on lui sacrifiait, on mettait sur l'autel de l'orge mêlée avec du froment, et on ne laissait personne auprès; un bœuf, qui devait servir de victime, mangeait un peu de ce grain en s'approchant de l'autel, puis le prêtre destiné à l'immoler l'assommait d'un coup de hache, puis s'enfuyait, ainsi que les assistans, comme s'ils n'avaient pas vu cette action. *Paus.*

POLIÉES, fêtes célébrées chez les Thébains en l'honneur d'Apollon Polius.

POLIORCÈTE, -*tes*, c'est-à-dire *preneur de villes* (πολιορκέω, assiéger), surnom de Démétrius, fils d'Antigone. V. DÉMÉTRIUS.

POLIS, c'est-à-dire *la ville* par excellence, nom que les Egyptiens donnaient à Alexandrie, comme les Athéniens donnaient celui d'*Asty* à Athènes, et les Romains celui de *Urbs* à Rome.

POLISMA, petite v. de la Troade, au N. E., et très près de Troie, sur les bords du Simoïs *Strab.*, 13.

POLISTRATE, -*tus*, philosophe épicurien, naquit le même jour, et mourut à la même heure qu'Hippoclidès, avec lequel il vécut dans l'amitié la plus étroite. *Diog. Laër.* — *Val. Max.*, 1.

1. POLITÈS, -*tes*, surnom de Bacchus.

2. — fils de Priam et d'Hécube, tué par Pyrrhus, sous les yeux de son père, le jour même de la ruine de Troie. *Virg.*, 2, *v.* 526.

3. — fils du précédent, suivit Enée en Italie. *Virg.*, *Enéide*, 5, *v.* 564.

4. — compagnon d'Ulysse, était le plus prudent de tous. *Hom.*, *Odyss.*, 10, *v.* 224, etc.

POLITORIUM, ancienne ville du Latium, au S. et près de Rome, entre les voies Laurentine et Ardéatine, fut prise et détruite par Ancus Martius, qui en transporta les habitans à Rome, l'an 639 av. J. C. *T. L.*, 1, c. 33.

POLIUCHOS, c'est-à-dire qui garde la ville (πόλις, ville; ἔχειν, occuper), surnom de Minerve chez les Spartiates.

POLIUS (πόλιος, blanc), surnom d'Apollon, chez les Thébains, qui, à l'opposition des autres peuples de la Grèce, représentaient ce dieu avec des cheveux blancs. On célébrait en son honneur des fêtes nommées Poliées.

POLLA ARGENTARIA, femme de Lucain, avait autant d'esprit que de beauté. Elle travailla avec son mari à la correction des trois premiers livres de la Pharsale. *Martial.* — *Stac.*, *Sylv.*, 1 et 2. — *Sidoine Apoll.*, 2, *ép.* 10.

POLLENIUS SEBENNUS, sénateur qui indisposa Septime Sévère par des railleries mordantes. Ce prince, loin de le punir, le chargea du gouvernement de la Norique; mais ses exactions et ses injustices le firent accuser devant le sénat, et il n'obtint la vie qu'à force d'intrigues. *Dion Cass.*

POLLENTIE, -*tia*, *myth.* (*pollere*, avoir la force), déesse de la puissance chez les Romains.

1. POLLENTIE, -*tia*, *géog.* (*Polenza*), v. de la Ligurie orientale, chez les Statiellates, sur le Tanarus, au N. de Carrea Potentia, au S. O. d'Asta et d'Alba Pompeia, était célèbre par la bonté de ses laines noires et brunes (*pullus*), d'où lui vint le nom de Pullentie ou Pollentie. Elle le devint encore davantage au 5e siècle par la bataille que les Romains y livrèrent à Attila, 403 de J. C. *Pline*, 8, c. 48 — *Suétone*, *v. de Tib.*, c. 37. — *Martial.* — *Sil. Ital.*, 8, *v.* 599. — *Ptolém.*, 3, c. 1. — *P. Mela*, 2, c. 7.

2. — ou CARREA POTENTIA, petite v. de la Ligurie orientale, chez les Statiellates, au S., et près de la grande Pollentia.

3. — v. du Picenum, sur la côte, près de l'embouchure d'un fleuve de même nom, entre Sacrata et Numana. *T. L.*, 39, c. 44; 41, c. 27.

4. — riv. du Picenum, prenait sa source dans les montagnes qui traversent l'Ombrie, coulait a l'E., et se jetait, après avoir passé à Septempeda et Recina, dans l'Adriatique à Pollentie.

5. — v. de l'île Majorque, une des Baléares, était située sur la côte septentrionale.

POLLÈS, poète grec d'une époque incertaine. Ses ouvrages étaient tellement inintelligibles que le nom de Pollès devint synonime d'obscurité. *Suid.*

POLLINÉE, -*nea*, courtisanne, contemporaine du Juvénal. *Juv.*, *Sat.*, 2, *v.* 68.

POLLION, surnom d'une branche de la famille Asinius. V. ASINIUS, n° 2, 5 et 9.

1. POLLION, sophiste célèbre, contemporain de Pompée.

2. — (VÉDIUS), favori d'Auguste, différent du célèbre Asinius Pollion, engraissait des lamproies avec du sang humain. Auguste soupant un jour chez lui, un esclave brisa un vase de crystal. Védius donna ordre de l'arrêter. L'esclave se jeta aussitôt aux pieds d'Auguste, le suppliant d'empêcher qu'il ne devînt la proie des poissons. L'empereur, frappé de ce nouveau genre de barbarie, fit délivrer l'esclave, briser les vases de crystal, et combler les réservoirs de Pollion.

3. — (ANNIUS), Romain, accusé de sédition et acquitté par Tibère. Dans la suite, il conspira contre Néron. *Tac.*, *Ann.*, 6, c. 9; 15, c. 56.

4. — empoisonna Britannicus par l'ordre de Néron.

5. — tribun militaire qui périt pendant la guerre civile d'Othon et de Vitellius. *Tac.*, *Hist.*, 2, c. 59.

6. — favori de Vespasien.

7. — fameux musicien, contemporain de Juvénal. *Juv.*, *Sat.* 6, 385; 7, *v* 176.

8. — (CREPEREIUS), Romain extrêmement riche, qui dilapida son patrimoine *Juv.*, *Sat.* 9, *v.* 6, etc.

9. — un des auteurs de l'histoire Auguste, vivait sous Constantin-le-Grand. V AUGUSTE (Histoire).

1. POLLIS, Spartiate qui emmena Platon de Syracuse dans la Grèce, et vendit ce philosophe dans l'île d'Egine, par ordre de Denys le Jeune. *Plut.*

2. — amiral spartiate, vaincu près de Naxos l'an 377 av. J. C.

POLLITIUM. V. POLITORIUM.

POLLIUS FELIX, ami de Stace, qui lui dédia sa seconde Sylve.

POLLUPEX (*Final*), v. de la Ligurie orientale, chez les Ingauni, sur la mer, au N. E. d'Albium Intemelium.

POLLUTIE, *-tia*, fille de L. Vétus, fut mise à mort par l'ordre de Néron, peu après le supplice de Rubellius Plautus, son mari. *Tac.*, *Ann.*, 16, c. 10 et 11.

POLLUX, *myth.*, fils de Jupiter et de Léda et frère de Castor. V. CASTOR.

1. POLLUX (JULIUS), *hist.*, rhéteur et sophiste célèbre, natif de Naucratis, et contemporain de Marc-Aurèle, qui le choisit pour instituteur du jeune Commode. Dans la suite Commode, élevé sur le trône, le nomma à la chaire d'éloquence d'Athènes. Il paraît que Pollux était plutôt un improvisateur élégant et fécond qu'un homme éloquent. Le choix et la place des mots l'occupaient presque exclusivement. Il nous reste de lui un grand ouvrage, dédié à Commode, et intitulé *Onomasticon*, c'est une espèce de vocabulaire de tous les mots de la langue grecque, disposé, non pas par ordre alphabétique, mais par séries d'idées analogues, de manière à former en quelque sorte un dictionnaire de synonymes. Quelquefois, ce qui est extrêmement utile à ceux qui veulent connaître à fond la langue grecque, il explique les différences de ces prétendus synonymes, et il appuie ses distinctions sur les citations d'auteurs anciens; mais ces distinctions et ces citations sont malheureusement trop rares. L'importance que Pollux donnait aux mots a fourni matière, dit-on, à d'amères critiques de Philostrate et au persifflage de Lucien, qui a même fait contre lui un dialogue tout entier intitulé *Lexiphane*. On a mis en doute que les allusions de ce dialogue le regardassent; mais l'autre opinion est infiniment probable. La meilleure édition de l'*Onomasticon* est celle d'Hemsterhuis, 2 vol., Amsterdam, 1706.

2. — auteur byzantin, composa une chronique qui embrasse les siècles depuis la création du monde jusqu'à l'an 663. Son ouvrage porte le titre d'*Histoire Physique*, parce qu'il s'étend beaucoup sur la création du monde.

3. — ou PULEX, auteur, peut-être pseudonyme, d'une épigramme fameuse sur un Hermaphrodite.

POLTIS, roi de Thrace, qui vivait du temps de la guerre de Troie.

1. POLUS, sophiste d'Agrigente, était le disciple favori de Gorgias, qu'il suivit dans ses voyages, et avec lequel il se fixa à Athènes. *Plat.* — *Suid.*

2. — de Sunium, acteur fameux, contemporain de Périclès, mettait tant d'expression dans l'accent de sa voix que, jouant un jour le rôle d'Electre qui portait l'urne où reposaient les cendres d'Oreste, il fit couler les larmes des yeux des spectateurs. On dit que quand il jouait l'affluence était si grande qu'il gagnait un talent par jour. *Lucien.*

3. — autre acteur célèbre, natif d'Egine. Il était disciple d'Archias. *Plut.*

4. — un de ceux qui apportèrent aux Mégalopolitains les mystères des grandes déesses.

POLUSCA, v. du Latium, ancienne capitale des Volsques, près de Longula. Elle fut prise par les Romains, l'an 491 av. J. C., et reprise deux ans après par Coriolan exilé. Ses habitans s'appelaient Pollustins. *T. L.*, 2, c. 39. — *Den. d'Hal.*, 6. c. 10.

POLYANUS, montagne de Macédoine, dans le voisinage du Pinde. *Strab.*

POLYARATE, *-tus*, un des principaux citoyens de l'île de Rhodes, conseillait de se déclarer contre les Romains, l'an 170 av. J. C. *T. L.*, 44, c. 23.

POLYARCE, *-ces*, fut député par les Lacédémoniens à Athènes, pour faire casser un décret rendu contre les Mégariens.

1. POLYARQUE, *-rchus*, un des trente tyrans.

2. — frère d'une reine de Cyrène. *Polyen*, 8.

POLYBIDAS. V. POLYBIADE.

1. POLYBE, *-bius* ou *-bus*, *myth.*, roi de Corinthe, fils de Mercure et de Chthonophyle, fille de Sicyon, roi de Sicyone, épousa Peribée, que quelques uns appellent Mérope. Il maria sa fille Lysianasse à Talaüs, roi des Argiens. Comme il n'avait point d'enfant mâle, il permit à sa femme d'élever comme son fils le jeune OEdipe, que des bergers avaient trouvé exposé dans les bois. Il eut pour successeur Adraste, qui, chassé d'Argos, s'était réfugié à sa cour. *Hyg.*, *f.* 66. — *Paus.*, 2. c. 6. — *Apollod.*, 3, c. 5. — *Sénèq.*, *OEdipe*, *v.* 812.

2. — capitaine troyen, fils d'Anténor. *Il.*, 11, *v.* 59.

3. — devin de Corinthe, prédit à ses fils qu'ils périraient au siége de Troie.

4. — père d'Eurymaque, un des poursuivans de Pénélope. *Hom.*, *Odyss*, 1, *v.* 399.

5. — poursuivant de Pénélope. *Hom.*, *Odyss.*, 22, *v.* 243 et 246. — *Ov.*, *Héroïd.*

6. — roi de Thèbes en Egypte, vivait du temps de la guerre de Troie. Hélène et Ménélas étant venus en Egypte, il leur fit, ainsi qu'Alcandre, sa femme, des présens magnifiques. *Odyss.*, 4, *v.* 126, etc.

1. POLYBE, *-ius*, *hist.*, l'un des plus célèbres historiens grecs, naquit à Mégalopolis, ville d'Arcadie, vers l'an 203 av J. C. Son père Lycortas, qui avait été pendant quelque temps chef de la ligue des Achéens, lui donna les premiers principes de la politique, et Philopœmen, un des plus grands capitaines de l'antiquité, fut son maître dans l'art militaire. Polybe signala sa valeur dans la guerre des Romains contre Persée, roi de Macédoine, comme allié de ce prince. Après la défaite de Persée, il fut emmené prisonnier à Rome, parmi les mille Achéens qu'on voulut ainsi punir du zèle avec lequel ils avaient combattu pour l'indépendance de la Grèce. Mais le jeune Scipion et Fabius, qui connaissaient ses talens pour la guerre et pour la politique, lui firent rendre la liberté, l'admirent dans leur amitié, et se crurent heureux d'être à portée de recevoir ses leçons.

Polybe acompagna Scipion dans ses expéditions, et se trouva avec lui au siége de Carthage et de Numance. La faveur dont il jouissait à Rome ne le rendit point insensible aux malheurs de sa patrie. Quand elle fut réduite en province romaine, il eut la consolation d'adoucir son sort. Après la mort de Scipion, inconsolable de la perte de son bienfaiteur, et ne trouvant dans le séjour de Rome que de tristes souvenirs, il se retira à Mégalopolis, où il jouit pendant six ans de l'estime, de la reconnaissance et de l'amitié de ses concitoyens. Il y mourut d'une chute de cheval, dans sa quatre-vingt-deuxième année, vers l'an 121 av. J. C.

De tous les ouvrages que Polybe avait composés, nous ne possédons qu'une partie de son *Histoire universelle*, qui s'étendait depuis le commencement des guerres puniques jusqu'à la fin de celle de Macédoine. Elle était renfermée en quarante livres, don

il ne reste que les cinq premiers, tels que Polybe les a laissés. Nous avons des fragmens assez considérables des douze suivans. Mais les vingt-trois derniers sont totalement perdus, à l'exception de deux extraits, malheureusement très courts, qu'en fit faire l'empereur Constantin; l'un intitulé *des Ambassades* contenait cinquante-trois chapitres; l'autre porte en titre *Exemples des Vertus et des Vices*.

Polybe donna à l'histoire une physionomie nouvelle. Avant lui les historiens les plus illustres s'étaient contentés d'exposer les faits dans l'ordre chronologique, sans remonter à leurs causes, sans en faire entrevoir les résultats. Tous aussi, à l'exception de Thucydide, avaient semblé un peu trop occupés de la grâce et de la perfection du style. Polybe au contraire fait toujours apercevoir les causes secrètes qui préparent et amènent les grands évènemens, les révolutions, les conquêtes; il développe les circonstances qui les ont accompagnés et modifiés, et les suites qu'ils ont entraînées. Il fait la part de la fortune et du caractère du peuple ou de l'homme. Ses descriptions de batailles, de marches, de manœuvres militaires, décèlent une connaissance profonde de la guerre; c'est un tacticien et un homme d'état qui écrit l'histoire. Aussi peut-on dire que de tous les historiens de l'antiquité Polybe est celui qui est le plus utile pour connaître les opérations guerrières des Grecs et des Romains.

Le seul reproche qu'on puisse faire à Polybe, ce sont ses digressions. Elles sont à la vérité longues et fréquentes, mais remplies de faits si curieux et de réflexions si sages qu'on doit lui pardonner ce défaut. Tite-Live, qui en a copié des livres presque entiers, ne parle de lui que comme d'un écrivain qui n'est pas méprisable, *haudquaquàm spernendus auctor*. Denys d'Halicarnasse va plus loin; il dit nettement qu'il n'y a point de patience à l'épreuve de la lecture de Polybe; et la raison qu'il en donne, c'est que cet auteur n'entend rien à l'arrangement des mots.

Les modernes ont fait plus de cas de Polybe. C'est sa composition historique, si grave, si judicieuse, qui sert de modèle aujourd'hui à tous les historiens; c'est la lecture obligée de tous les hommes d'état, et surtout des militaires. Dans l'antiquité même, Brutus, juge au moins égal à Denys d'Halicarnasse en matière de littérature et bien supérieur pour la profondeur des connaissances, faisait de Polybe le plus grand cas, et, loin d'en trouver la lecture ennuyeuse, il s'en occupait continuellement, et l'abrégeait ou le commentait dans ses heures de loisir. Les meilleures éditions de Polybe sont celle de Casaubon, Paris, 1609, de Gronovius, Amsterdam, 1670, et de Schweighaeuser, 7 vol. in-8°, Leipsik, 1789. *T. L*, 30, *c.* 45; 34, *c.* 50 36, *c* 19. — *Plut.*, *Philop.* — *Paus.*, 8, *c.* 30

2. — affranchi d'Auguste, lut après la mort de ce prince le testament qu'il avait déposé entre les mains des vestales. *Dion Cas.*—*Suét*, *Aug.*, *c* 101.

3. — affranchi méprisable de Claude, extrêmement puissant auprès de ce prince, périt (48 de J.C.) par les intrigues de Messaline. C'est à lui que Sénèque exilé écrivit, pour le consoler de la mort de son frère, un traité *De la consolation* rempli d'expressions et de flatteries si basses qu'on doute que cet ouvrage soit du philosophe stoïcien. *Dion Cass.*

1. POLYBÉE, *-baa*, déesse qu'on croit la même que Cérès.

2. — fille d'Amyclas et de Diomède et sœur d'Hyacinthe. *Paus.*, 3, *c.* 19.

POLYBÈTE, *-bœtes*, Troyen, prêtre de Cérès. *Virg.*, *En.*, 6, *v.* 484.

POLYBIADE, *-das*, ou POLYBIDAS, capitaine lacédémonien, qui fut chargé, l'an 380 av. J. C., de faire la guerre contre les Olynthiens. Il les battit, e s'empara de leur ville. *Xénoph.* — *Diod. de Sic.*

POLYBITE, plus communément POLYDECTE, frère de Lycurgue. V. POLYDECTE.

POLYBOTÈS, un des géans qui firent la guerre à Jupiter. Neptune, le voyant fuir au travers des ondes, qui ne lui venaient qu'à la ceinture, l'écrasa sous la moitié de l'île de Cos. *Paus.*, 1, *c.* 2.

1. POLYCAON, fils de Lélex et frère de Mylès, régna à Lacédémone, et obtint après sa mort les honneurs divins, ainsi que sa femme Messène. *Paus.*, 4, *c.* 1.

2. — fils de Butès, épousa une fille d'Hyllus.

POLYCARPE (S), *-arpus*, évêque de Smyrne, sa patrie, avait été disciple de S. Jean l'évangéliste dans son extrême vieillesse. Il alla à Rome vers l'an 160 de J. C., pour conférer avec le pape Anicet sur le jour de la célébration de la Pâque. De retour dans sa patrie, il scella l'évangile de son sang, vers l'an 169. Il avait alors 95 ans. Il ne nous reste de S. Polycarpe qu'une épître adressée aux Philippiens et imprimée dans les *Varia Sacra* de Lemoine, et dans les *Anciens monumens des Pères*, par Cotelier. S. Pothin, premier évêque de Lyon, et S. Irénée, son successeur, étaient disciples de S. Polycarpe.

1. POLYCASTE, *-te*, fut, selon certains auteurs, femme d'Icarius et mère de Pénélope.

2. — la plus jeune des filles de Nestor, remarquable par sa beauté. Télémaque l'épousa dans son voyage à la cour de Nestor. *Odyss.*, 3, *v.* 464, etc.

POLYCÉPHALE (NOME), c'est-à-dire *à plusieurs têtes* (πολὺς, nombreux; κεφαλὴ, tête); cantique en l'honneur de Minerve, en mémoire de la métamorphose des cheveux de Méduse en serpens, était ainsi nommé parce que l'on imitait par les sons de la flûte la variété des sifflemens de ces serpens. Selon Plutarque, ce nome était consacré à Apollon. *Pindare*, *Pyth.*, 14. — *Plutarq.*. *Musiq.*

POLYCHARÈS, riche Messénien, qui fut vainqueur aux jeux olympiques. Dans la suite, ayant confié ses bœufs à un Spartiate nommé Evephne, qui le trompa, il envoya son fils pour lui faire ses réclamations; furieux de n'avoir pu obtenir justice, il se jeta sur les terres des Lacédémoniens, les dévasta, tua plusieurs Spartiates, et donna ainsi lieu à la première guerre de Messénie.

1. POLYCHARME, *-mus*, de Pharsale, dans la Thessalie, périt dans la guerre de Péloponèse en combattant contre les Lacédémoniens. *Xenoph.*

2. — préteur des Athéniens du temps de Cicéron. *Cic.*, *à Att.*, 5, *ép.* 11.

POLYCLÉE, *-clea*, mère de Thessalus.

1. POLYCLÈS, fameux athlète, souvent couronné aux quatre grands jeux de la Grèce. On plaça sa statue dans le bois sacré d'Olympie. *Paus.*, 6, *c.* 1.

2. — fameux sculpteur, contemporain de Praxitèle, fit plusieurs statues qu'on voyait à Rome au portique d'Octavie.

3. — sculpteur d'une époque postérieure au précédent, était célèbre surtout par une statue d'Hermaphrodite.

4. — Athénien contre qui Démosthène prononça une harangue.

5. — Athénien, contemporain de Démétrius Poliorcète. *Polyen*, 5.

1. POLYCLÈTE, *-tus*, de Sicyone, célèbre statuaire, vivait vers l'an 432 ans av. J. C. Les connaisseurs lui donnaient la première place dans son art, et n'assignent que la seconde à Phidias. Il avait fait la statue d'un garde des rois de Perse, où

toutes les proportions du corps humain étaient si heureusement observées qu'on venait la consulter de tous côtés comme un parfait modèle, ce qui la fit appeler *la Règle*. Un de ses ouvrages fut vendu cent talens. On rapporte que cet artiste, voulant prouver au peuple combien ses critiques portaient à faux, réforma une statue suivant les avis qu'on lui donnait, et en composa une sur le même sujet, en ne suivant que les inspirations de son génie; la première sembla effroyable à côté de la seconde. Polyclète excella aussi dans l'architecture. *Paus*, 2, c. 6. — *Quintil.*, 12, c. 10.

2. — d'Argos, fameux statuaire que l'on a confondu avec Polyclète de Sicyone (n° 1). Il paraît que la fameuse statue du Doryphore était de lui. On remarquait encore parmi ses autres chefs d'œuvre un Hercule tuant l'hydre de Lerne, une Vénus, une Junon et un Alcibiade. *Paus.*

3. — historien, natif de Larisse. *Athén.*, 2, 12. — *Elien*, 16, c. 41.

4. — un des géomètres employés par César à mesurer l'empire Romain.

5. — favori de Néron, fut envoyé par ce prince (61 de J C.) dans la Bretagne pour faire cesser la mésintelligence entre Suétonius Paulinus, commandant de cette province, et l'intendant. A Rome ses exactions le rendirent odieux, et, après la chute de Néron, il fut mis à mort par Galba. *Tac.*, *Ann.*, 14, c. 39; *Hist.*, 1, c. 39.

POLYCLITE, *-tus*, un des lieutenans d'Epicyde, fut égorgé à Syracuse par les Siciliens, l'an 212 av. J. C. *T. L.*, 25, c. 28.

1. POLYCRATE, *-tes*, tyran de Samos, célèbre par son bonheur extraordinaire et par la catastrophe qui en fut la suite, s'empara de la souveraineté vers l'an 532 av. J. C. Il partagea d'abord le trône avec ses frères Pantagnote et Sylosonte, mais bientôt il les fit mourir, et resta seul en possession du premier rang. L'habileté de son administration fit oublier au peuple de Samos cette action dénaturée et le crime de son usurpation. Tout lui réussissait; en quelque lieu qu'il portât ses armes, il remportait la victoire. Plusieurs îles de la mer Egée et même des villes de la côte d'Asie subirent le joug de Samos; les Milésiens, venus avec toutes leurs forces au secours de l'île de Lesbos, essuyèrent sur mer une défaite complète. Polycrate aspirait à la domination de la mer. D'immenses richesses, cent vaisseaux équipés pour la guerre, des troupes choisies, enfin l'alliance d'Amasis, roi d'Egypte, étaient pour lui autant de garans de succès. Le roi de Perse même, Cambyse, lui demandait des secours. En même-temps il faisait fleurir le commerce, les arts et les sciences. Phérécyde enseignait dans son île. Anacréon chantait à sa cour, Théodore y perfectionnait la sculpture. Une bibliothèque, la première qu'il y ait eu en Grèce, s'élevait par ses soins.

Tant de prospérité et d'éclat étonnèrent le roi d'Egypte, Amasis, qui lui conseilla de s'exposer volontairement à quelque malheur, pour prévenir ceux que la fortune lui réservait. Polycrate mettant cet avis à profit jeta dans la mer un anneau d'un grand prix. Mais, quelques jours après, son cuisinier le retrouva dans le corps d'un poisson, que des pêcheurs lui apportèrent. Amasis n'en fut pas plus tôt instruit qu'il rompit avec le tyran, persuadé que son bonheur touchait à son terme. Il ne se trompait pas. Orœte, gouverneur de Sardes, résolut de s'emparer de Samos. Il attira chez lui Polycrate, sous prétexte de lui donner une partie de ses trésors, afin qu'il le soutînt dans une révolte contre le roi de Perse. Amorcé par cette promesse, Polycrate se rendit à Sardes, où Orœte le fit mettre en croix, l'an 521 av. J. C. Il avait régné 11 ans. *Hér.*, 3, c. 22 et 39. — *Paus.*, 8, c. 14. — *Strab.*, 14.

2. — sophiste athénien, auteur d'un panégyrique de Busiris et de Clytemnestre. *Quintil.*, 2, c. 17.

3. — premier ministre de Ptolémée Epiphane, s'était d'abord distingué à la bataille de Raphia, et avait été revêtu du gouvernement de l'île de Cypre. Son administration conciliante et ferme fit cesser les troubles de l'Egypte, mécontente de son roi.

4. — un des plus illustres citoyens de Sicyone, sous Adrien, descendait d'Aratus. Plutarque lui dédia la Vie de ce grand homme. *Plut.*

POLYCRATIE, *-tia*, femme d'Aratus, illustre Achéen, fut enlevée par Philippe V, roi de Macédoine, qui la força de le suivre dans ses états. *T. L.*, 27, c. 31.

POLYCRÈTE. V. POLYCRITE.

1. POLYCRITE, Etolarque ou magistrat des Etoliens, dont Phlégon raconte une merveilleuse aventure. Après trois jours de mariage avec une dame locrienne, il mourut et la laissa enceinte d'un enfant, qui naquit hermaphrodite. Les prêtres, consultés sur ce prodige, conjecturèrent que les Etoliens et les Locriens auraient guerre ensemble. Pour éviter ce malheur, il fut conclu qu'il fallait conduire la mère et l'enfant hors des limites de l'Etolie, afin de les brûler tous deux. Aux approches de l'exécution, la multitude saisie de pitié balançait. Alors le spectre de Polycrite apparaît, et fait au peuple un long discours pour le persuader de brûler son fils et sa femme, sous peine des plus grandes calamités. Voyant ses remontrances inutiles, il saisit son enfant, le met en pièces, le dévore, en ne laissant que la tête, et disparaît.

2. — de Mendès, médecin du roi de Perse Artaxerce. *Plut.*

3. — fille de Lysimaque. *Plut.*

4. — jeune fille de l'île de Naxos, épousa Diognète, général érythréen. *Polyen.*

5. — autre femme de l'île de Naxos, mourut de joie. *Plut.*, *Tr. des Femmes célèbr.*

6. — historien qui écrivit la vie de Denys le Tyran.

POLYCTOR, *myth.*, héros, qui, avec Ithacus et Néritus, avait fondé Ithaque, et y avait fait construire une belle fontaine.

POLYCTOR, *hist.*, athlète d'Elis, fut accusé de n'avoir remporté la victoire qu'en corrompant son adversaire Sosander. *Paus.*, 5, c. 21.

POLYCTORIDE, *-des*, sans doute fils de Polyctor, était un des principaux poursuivans de Pénélope. *Hom.*, *Odyss.*, 22, v. 243.

1. POLYDAMAS, *myth.*, Troyen célèbre, fils de Panthoüs, vint au monde le même jour qu'Hector, dont il fut l'ami intime. C'était un homme sage et éloquent, qui donna souvent de bons avis aux Troyens. Ce fut d'après son conseil qu'ils attaquèrent les retranchemens des Grecs distribués en cinq colonnes, dont lui et Hector commandaient la première. Pendant la marche, un aigle portant un serpent passa dans les airs par-dessus la première colonne; le serpent blessa l'aigle, qui le laissa tomber. Polydamas présagea que les Troyens s'empareraient des retranchemens, mais qu'ils seraient obligés de se retirer avec une grande perte. Polydamas fut tué par Ajax, après un combat sanglant. *Hom.*, *Il.*, 12, v. 60; 14, v. 449; 18, v. 249. — *Pers.*, *Sat.*, 1, v. 18. — *Dict. de Crète*, 1.

2. — Troyen, fils d'Anténor et de Théano, sœur d'Hécube, épousa Lycaste, fille naturelle de Priam. Il fut soupçonné d'avoir été d'intelligence avec les Grecs pour la prise de Troie. *Darès le Phryg*

1. Polydamas, *hist*, fameux athlète de Scotussa en Thessalie, vivait sous le règne de Darius Nothus. Il se piquait de marcher sur les traces d'Hercule, parce qu'il avait un jour étranglé un lion sur le mont Olympe. Il soulevait avec sa main le taureau le plus furieux, et arrêtait dans sa course un char traîné par les plus forts chevaux; mais, se fiant trop sur sa force, il fut écrasé sous un rocher qu'il s'était vanté de pouvoir soutenir. *V. Max.*, 9, *c.* 12. — *Luc.* — *Paus.*, 6, *c.* 5.

2. — gouverneur de la citadelle de Pharsale, du temps de Jason de Phères, était extrêmement considéré de ses compatriotes pour son désintéressement. *Xenoph.*

3. — lieutenant d'Alexandre, était intime ami de Parménion. Alexandre, par une sorte de trahison indigne de lui, le choisit pour l'envoyer en Médie, surprendre et tuer ce général, lors de la conjuration et du supplice de Philotas. *Q. C.*, 4, *c.* 15; 7, *c.* 2. — *Just.*, 12, *c.* 12.

POLYDAMNA, femme de Thonis, roi d'Egypte, fit présent à Hélène d'une poudre qui avait la vertu d'assoupir les douleurs et d'éteindre la colère. *Hom.*, *Odyss.*, 4, *v.* 219, etc.

POLYDECTE, *tes*, *myth.*, fils de Magnès et de Naïs, régnait dans l'île de Sériphe, et accueillit avec bonté Danaé et son fils Persée, qu'Acrisius avait exposés à la fureur des flots. Après avoir pris un soin particulier de l'éducation du jeune Persée, il l'éloigna, afin d'être plus en liberté avec sa mère, dont il était épris. Voyant Danaé peu favorable à sa passion, il voulut lui faire violence; mais elle se réfugia au pied de l'autel de Minerve, et trouva un protecteur dans la personne de Dictys, frère du roi. Persée, qui arriva sur ces entrefaites, pétrifia Polydecte avec la tête de Méduse, et éleva le généreux Dictys sur le trône de Sériphe. *Ov.*, *Métam.*, 5, *v.* 242. — *Hyg.*, *fab.* 63.

1. Polydecte, *hist.*, roi de Lacédémone, de la race des Eurypontides, monta sur le trône après la mort de son père Ecnomus, vers l'an 907 av. J. C., et mourut au bout d'un règne d'environ neuf ans, laissant sa veuve enceinte d'un fils, qu'on nomma Charilaüs (V. Lycurgue et Charilaus). *Paus.*, 3, *c.* 7.

2. — sculpteur distingué. *Pline*, 34.

POLYDECTOR, un des fils d'Egyptus.

POLYDEMON, un de ceux qui attaquèrent Persée pendant ses noces. Ce héros le tua. Polydémon était, selon Ovide, un des descendans de Sémiramis. *Mét.*, 5, *f.* 3.

POLYDEUCÉE, *-cea*, fontaine de Laconie, vers le S., dans le voisinage de Thérapné, était ainsi appelée en l'honneur de Pollux, en grec *Polydeucès*. *Strab.*, 9.

POLYDEUCES, *myth.*, nom grec de Pollux.

Polydeuces, *géog.* V. Polydeucée.

1. POLYDORA, *myth.*, nymphe, fille de l'Océan et de Téthys.

2. — fille de Danaüs, que le fleuve Sperchius rendit mère de Dryops.

3. — fille de Méléagre, plus communément appelée *Laodame.* (V. ce nom.) *Paus.*, 4, *c.* 2.

4. — fille de Périérès, épousa Pélée.

5. — fille de Pélée, roi de Thessalie, et d'Antigone, fille d'Eurytion, épousa le fleuve Sperchius, dont elle eut Muesthée. *Apollod.* — Selon Homère, elle épousa Borus. *Il.*, 16, *v.* 173.

Polydora, *géog.*, île de la Propontide, sur les côtes de la Mysie, dans le voisinage de Cyzique.

1. POLYDORE, *-rus*, *myth.*, fils de Cadmus et d'Harmonia, roi de Thèbes, eut de Nyctéis un fils nommé Labdacus, qu'il recommanda en mourant à Nyctée, qui lui succéda. *Apollod.*, 3.

2. — Hésiode fait mention d'un petit fils de Cadmus de ce nom, qui était le fils d'Aristéus et d'Autonoé, fille de Cadmus. Il assista aux jeux funèbres à Buprasium.

3. — fils d'Hippomédon et d'Evanippe, fut un des Epigones. *Paus.*, 2.

4. — le plus jeune des fils de Priam, qu'il eut, selon les uns, d'Hécube, selon les autres, de Laothoé, fille d'Altès, roi de Pédase. Il était le favori de Priam, selon Homère, et fut tué dans sa jeunesse par Achille (*Il.*, 20, *v.* 249, 407). Les poètes tragiques ont imaginé un autre récit. Selon eux, Priam et Hécube (que plusieurs auteurs lui donnent pour mère), envoyèrent Polydore, pour sauver ses jours, chez Polymnestor, roi de Thrace, qui avait épousé Ilione, fille de Priam. Priam lui avait envoyé, avec son fils, de grands trésors. Lors de la prise de Troie, Polymnestor conçut le coupable dessein de s'emparer de ces trésors, et, pour y réussir, tua ou plutôt fit tuer Polydore à coups de flèches. Ces flèches furent, selon Virgile, toutes changées en myrtes, dont les branches répandaient du sang quand on les arrachait (*Enéide*, 3, *v* 45). Selon d'autres, le corps fut jeté à la mer, et retrouvé par Hécube, qui vengea cruellement la mort de son fils, en arrachant les yeux à Polymnestor (V. Hécube et Polymnestor). C'est ainsi qu'Euripide, dans son Hécube, et Ovide, dans ses Métamorphoses, ont rapporté cet évènement. Selon Dictys (2, *c.* 18), Polymnestor remit Polydore au pouvoir des Grecs. Ceux-ci offrirent à Priam de l'échanger contre Hélène; sur le refus de ce prince, les Grecs lapidèrent le jeune Polydore dans leur camp, sous les yeux de Priam. *Ov.*, *Mét.*, 13, *f.* 13. — *Apoll.*, 3, *c.* 12.

1. Polydore, *-rus*, *hist.*, roi de Sparte (876-824), fils d'Alcaménès, de la race des Eurysthénides, fut très-respecté par le peuple à cause de ses vertus. Il se signala à la tête des Lacédémoniens dans la première guerre de Messénie; mais ce ne fut que long-temps après qu'il y mit fin par le siége d'Ithome, que les Messéniens consentirent à abandonner. Polydore tourna ensuite ses armes contre les Argiens; mais, peu après le commencement de la guerre, il fut tué par un certain Polémarque. Son fils Eurycrate lui succéda. Il reçut après sa mort les honneurs héroïques. Sa statue fut placée par les Spartiates auprès du tombeau d'Oreste, et son image servait de sceau public aux magistrats de Sparte. Lacédémone avait, sous le règne de ce prince, envoyé des colonies à Crotone et à Locres. *Hérod.*, 7, *c.* 204. — *Paus.*, 3.

2 — Syracusain qui commenta les lois de Dioclès, vivait sous le règne d'Hiéron II. *Diod.*

3. — frère de Jason de Phères, l'assassina, et monta sur le trône à sa place; mais peu après il fut empoisonné par son frère Alexandre. *Diod. de Sic.*, 15.

4. — célèbre artiste rhodien, fit une statue de Laocoon d'une seule pierre. *Pline*, 34, c. 8.

POLYÉMON, père d'Hamopaon, qui fut tué par Teucer. *Hom.*, *Il.*, 8, *v.* 276.

1. POLYEN, *-anus*, rhéteur, natif de Macédoine, publia en grec huit livres de *Stratagèmes* ou *Ruses de guerre*, qu'il dédia aux empereurs Antonin et Vérus, dans le temps qu'ils faisaient la guerre aux Parthes. Cet ouvrage, dont les 6e et 7e livres sont incomplets, est de peu d'intérêt pour l'art militaire; mais l'histoire en peut tirer quelque utilité. Polyen écrit généralement avec pureté, mais avec affecta-

tion. Le reproche le plus grave qu'on lui fait est d'avoir inséré dans son recueil, sous le nom de stratagèmes, des perfidies indignes des guerriers, et de s'être laissé dominer par l'esprit de système, au point de tronquer, d'altérer les faits pour les changer en ruses de guerre. Il avait composé aussi l'histoire de la ville de Thèbes, et plusieurs autres ouvrages que nous n'avons plus. Les meilleures éditions de ses *Stratagèmes* sont celle de Masvicius, Amsterdam, 1690; celle de Mursinna, Berlin, 1756, et surtout celle de M. Coray, Paris, 1810. Cet ouvrage a été traduit par Al. Lobinaux, religieux bénédictin de S. Maur.

2. — ami de Philopœmen, se tenait toujours auprès de lui dans les combats. *Plut.*, *V. de Phil.*

3. — sénateur de Syracuse, se distingua par sa modération dans les troubles qu'occasionna l'usurpation d'Andranodore (214 ans av. J.C.). *T. L.*, 24, *c.* 22.

4. — orateur contemporain de Jules César, publia des harangues et l'histoire de la guerre d'Antoine contre les Parthes.

5. — mathémathicien qui renonça à l'étude de la géométrie, pour s'adonner à la philosophie d'Epicure, et qui déclara après ce changement que toute la géométrie était fausse. *Cic.*, *Quest. acad.*, 4.

POLYÉNIDE, *-enidas*, capitaine lacédémonien, tué dans un combat contre les Arcadiens, pendant la guerre du Péloponèse. *Xén.*

1. POLYEUCTE, *-tes*, un des fils de Thémistocle et d'Archippe, sa première femme. *Plut.*, *V. de Them.*

2. — surnommé LE SPHETTIEN, orateur éloquent, contemporain de Démosthène, excitait le peuple athénien à la guerre contre Philippe. *Plut.*, *Dem.*

3. — poète comique grec. *Athén.* — *Suid.*

4. — (S.), célèbre martyr de Mélitine en Arménie, fut converti au christianisme par Néarque, son ami, et souffrit pour la foi, sous Valérien, l'an de J. C. 259. Néarque écrivit l'histoire de son martyre. Le supplice de Polyeucte est le sujet d'une des plus belles tragédies de Corneille.

POLYGIUS, surnom de Mercure.

POLYGNOTE, *-tus*, peintre grec, fils et disciple d'Aglaophon, naquit à Thasos, vers l'an 422 av. J. C., et se rendit célèbre par les peintures dont il orna les portiques d'Athènes. Ses tableaux, qui représentaient les principaux événemens du siége de Troie, étaient précieux par les grâces et surtout par l'expression que le peintre avait su donner à ses figures. On remarquait entre autres le rembarquement des Grecs après la prise de Troie et la descente d'Ulysse aux enfers. Les Athéniens voulurent récompenser ses travaux par un prix considérable, qu'il eut la générosité de refuser. Cette conduite lui attira, de la part du conseil des Amphictyons, un décret solennel de remerciement. Il fut en même-temps ordonné que Polygnote serait logé et défrayé aux dépens des villes où il ferait sa résidence. Polygnote fut le premier peintre qui employa quatre couleurs pour ses tableaux; jusqu'à lui on n'en employait qu'une. *Cic.*, *Brut.*, 35. — *Quintil.*, 12, *c.* 10. — *Pline*, 33 *et* 34. — *Plut.*, *Cim* — *Paus.*, 10, *c.* 25.

POLYGONE, *-nus*, fils de Protée et de Coronis. Son frère Télégone et lui furent tués par Hercule, qu'ils avaient osé provoquer à la course. *Apollod.*

POLYHYMNIE. V. POLYMNIE.

POLYMNO, une des Hyades.

1. POLYIDE, *-dus*, *myth.* (πολὺ, beaucoup; εἴδω, voir), devin, fils de Céranus, originaire d'Abes, apprit à Minos II que son fils Glaucus s'était noyé dans un tonneau de miel. Le roi le fit enfermer avec le corps de Glaucus, avec ordre de le rendre à la vie. Le devin, sachant que ce prodige excédait son pouvoir, résolut de mourir; et, pour y réussir, il irrita un serpent qui se présenta à lui, dans le dessein de périr de sa piqûre; mais il le tua involontairement; il en parut alors un autre, tenant une herbe dont il toucha le reptile mort, qui ressuscita. Polyide, frappé de l'effet de la plante, l'appliqua à Glaucus avec le même succès. Le jeune prince, rendu à la vie, ne permit point au médecin de retourner à Argos, sa patrie, qu'il ne lui eût appris l'art de la divination; mais avant de partir, il sut par un charme détruire tout l'effet des leçons. *Hom.*, *Il.*, 13, *v.* 666. — *Apollod.*, 3, *c.* 3. — *Paus.*, 1, *c.* 43.

2. — devin de Corinthe, nommé aussi Polybe. V. POLYBE, n° 2.

3. — fils d'Eurydamas, fut tué par Diomède au siége de Troie. *Il.*, 5, *v.* 148.

4. — fils d'Hercule et d'une des filles de Thestius.

POLYIDE, *-dus*, *hist.*, sophiste, poète et musicien grec, florissait vers la 95ᵉ olympiade (environ 400 ans av. J. C.). Il avait composé beaucoup de vers dithyrambiques, et une *Iphigenie en Tauride*, qu'Aristote préfère à celle d'Euripide pour la manière ingénieuse et simple dont il amène la reconnaissance. Son talent musical était aussi très-remarquable, et on préférait généralement sa méthode à celle de Timothée. *Diod. de Sic.* — *Cic.*, *Divin.*, 1, *c.* 89. — *Plut.*, *Musiq.* — *Athén.*

POLYLAMPE, *-pus* (πολὺ, beaucoup; λάμπειν, briller), un des Héliotes ou fils du Soleil. *Lucien.*

POLYSTAS, *-taüs*, fils d'Hercule et de Crathé, une des Thestiades. *Apollod.*

1. POLYMAQUE, *-machus*, capitaine de Pharsale. V. POLYCHARME, n° 1.

2. — de Pella, fut puni par Alexandre, qu'il accompagnait en Asie, pour avoir fouillé dans le tombeau de Cyrus. *Plut.*, *V. d'Al.*

POLYME, *-mus*, Grec qui montra à Bacchus le chemin des enfers, lorsqu'il y descendit pour en tirer Sémélé.

POLYMÈDE, *-de*, *myth.*, fille d'Autolycus, épousa Eson, et fut mère de Jason. Elle mourut peu de temps après son mari. *Apollod.*, 1, *c.* 13.

POLYMÈDE, *-des*, *hist.*, Athénien, contemporain de Phocion, fut père du jeune Glaucus. *Plut.*, *Phoc.*

POLYMEDIUM, petite v. de Mysie, dans la Troade mérid., à l'O. d'Assos et à l'E. du promontoire Lectum, vis-à-vis de Méthymne dans l'île de Lesbos.

POLYMÉDON, un des fils naturels de Priam.

1. POLYMÈLE, fille de Phylas et compagne de Diane, fut aimée de Mercure, et en eut un fils nommé Eudore. Elle épousa ensuite Echéclès, fils d'Actor. *Il.*, 16, *v.* 177.

2. — fille d'Eole, séduite par Ulysse.

3. — fille d'Actor et première femme de Pélée, père d'Achille.

4. — capitaine troyen qui fut tué par Patrocle. *Il.*, 16, *v.* 417.

POLYMESTOR. V. POLYMNESTOR.

POLYMNESTE, poète grec, de Colophon, fils de Mélès, antérieur à Terpandre, introduisit à Sparte beaucoup d'innovations musicales, et fut l'inventeur du nome orthien. *Strab.* — *Paus.*, 1, *c.* 14.

2 — un des principaux de l'île de Théra, épousa Phronime, fille d'Etéarque, dont il eut Battus ou Aristoclès. *Hérod.*, 4. *c.* 150 — *Pind, Pyth.*, 4.

POLYMNE, *-nus*, ou POLYMNIS, Thébain, père d'Epaminondas. *Cor. N.*, *Ep.*, *c.* 1. — *El.*, *Hist.*, *D.* 11.

1. POLYMNESTOR, *myth.*, célèbre roi de la Chersonèse de Thrace, épousa Ilione, fille aînée de Priam. Lorsque les Grecs assiégèrent Troie, Priam lui confia Polydore, le plus jeune de ses enfans, avec une partie de ses trésors. Le roi thrace prit d'abord un soin particulier de son beau-frère; mais, à la première nouvelle de la ruine de la maison de Priam, il égorgea sans pitié le jeune prince, et s'empara de ses richesses Cependant les Grecs, en s'en retournant dans leur patrie, abordèrent sur les côtes de Thrace, avec leurs prisonniers. Hécube, qui était du nombre de ces infortunés, ayant trouvé sur le bord de la mer le corps de son fils, se jeta sur Polymnestor, lui arracha les yeux, et tua deux de ses enfans. Selon Euripide, les Grecs reléguèrent le roi thrace dans une île déserte, pour le punir de sa perfidie. Hygin rapporte cette histoire d'une autre manière. Selon cet écrivain, lorsque Polydore vint en Thrace, la prévoyante Ilione lui substitua Déiphile, fils de Polymnestor, et l'éleva comme son fils. Après la ruine de Troie, les Grecs ayant offert au roi la main d'Electre, fille d'Agamemnon, à condition qu'il répudierait Ilione, et ferait périr Polydore, l'avare monarque y consentit; mais ce fut à son propre fils qu'il ôta la vie. Peu de temps après Polydore, ayant appris d'Apollon que son père était mort, et sa patrie incendiée, demanda à Ilione le sens de cet oracle. La princesse lui découvrit sa naissance, et l'instruisit des moyens qu'elle avait pris pour lui sauver la vie. Polydore, enflammé de colère, arracha les yeux à Polymnestor. *Eurip.*, *Hecube.* — *Hyg.*, *fab.* 102. — *En.*, 3, *v.* 45. — *Ov.*, *Metam.*, 13, *f.* 13, *v.* 430.

2. — roi d'Arcadie, succéda à son père Eginète. Ce fut sous son règne que les Lacédémoniens, depuis long-temps en paix avec l'Arcadie, envahirent le territoire de Tégée sur la foi d'un oracle ambigu. Polymnestor les laissa s'avancer, et ensuite les surprit, et les força de se retirer. Ce prince laissa son trône à Echmis. *Paus.*, 8.

3. — jeune Milésien, qui prit un lièvre à la course, et fut dans la suite couronné aux jeux olympiques.

POLYMNIE ou POLYHYMNIE (πολὺς, nombreux; ὕμνος, hymne), c'est-à-dire *la déesse aux hymnes nombreux*, une des Muses, fille de Jupiter et de Mnémosyne, présidait à la poésie lyrique et au dithyrambe, et passait pour avoir inventé l'harmonie. On la représente couronnée de pierreries, vêtue de blanc, ayant la main droite levée, comme pour haranguer, et un sceptre dans la gauche. *Hés.*, *Theog.*, *v.* 75 *et* 915. — *Hor.*, 1, *od.* 1, *v.* 33 *et* 34. — *Ov.*, *Fast.*, 5, *v.* 9 *et* 53.

POLYMNIS. V. POLYMNE.

POLYNICE, *-ces*, fils d'OEdipe et de Jocaste, sortit de Thèbes du vivant de son père, dans la crainte d'encourir sa malédiction; s'étant réfugié à Argos, il y épousa la fille d'Adraste. Après la mort d'OEdipe, dont Etéocle lui donna avis, il revint à Thèbes, et fut reconnu roi conjointement avec son frère; mais, n'ayant pu s'accorder avec lui, ils convinrent d'occuper alternativement le trône, chacun l'espace d'une année. Etéocle régna le premier, et quand, au bout d'un an, Polynice vint réclamer ses droits, il refusa de lui céder la couronne. Le prince furieux de ce manque de foi sortit de Thèbes, se retira à Argos, et y rassembla autour de lui de nombreux auxiliaires, avec lesquels il vint mettre le siége devant Thèbes. Six princes illustres marchaient avec lui, ce qui fit donner à cette guerre le nom de guerre des *sept chefs*. Malgré ces forces imposantes le succès fut malheureux. Polynice vainquit il est vrai son frère en combat singulier, et le renversa sur la poussière; mais, s'étant baissé pour le contempler il reçut lui-même le coup de la mort. Les six princes alliés périrent le même jour.

Tandis qu'on décernait la sépulture à Etéocle, comme ayant combattu pour son pays, on ordonna que le corps de Polynice fût livré aux oiseaux pour leur servir de proie, comme ayant attiré une armée étrangère dans sa patrie Antigone sa sœur eut seule le courage de lui rendre les derniers devoirs (V. ANTIGONE).

Polynice laissa un fils nommé Thersandre, qui, dix ans après la mort de son père, vint, à la tête de troupes nombreuses, et accompagné des fils des six chefs tués avec Polynice, remettre le siége devant Thèbes (V. EPIGONES). Pausanias lui donne encore deux autres fils, qu'il nomme Adraste et Timéas. Polynice etait lié de l'amitié la plus étroite avec Tydée, son beau-frère; mais cette amitié avait commencé par une rixe sérieuse au palais d'Adraste. *Hom.*, *Il.*, 3, *v.* 377. — *Eschyle*, *Sept Chefs.* — *Diod.*, 5. — *Hyg.*, *f.* 68. — *Paus*, 2, *c.* 20; 9, *c.* 5. — *Apoll.*, 3, *c.* 5. — *Eurip.*, *Phén.* — *Sen.*, *Thébaïd.* *Stac.*, *Théb.*, 2, etc.

POLYNOÉ, une des Néréides. *Apollod.*, 1, *c.* 2.

1. POLYPÉMON (πολὺ, beaucoup; πῆμα, tourment), nom donné à Procuste à cause de sa cruauté.

2. — père d'Aphidas.

POLYPERCHON. V. POLYSPERCHON.

POLYPHAGE, *-gus*, c'est-à-dire grand mangeur, (πολὺ, beaucoup; φάγειν, manger), surnom d'Hercule à cause de sa voracité.

POLYPHANTE, *-tas*, lieutenant de Philippe V, roi de Macédoine, commandait en Grèce vers l'an 208 av. J. C. *T. L.*, 27, *c.* 32; 28, *c.* 5.

1. POLYPHÈME, *-emus*, le plus célèbre de tous les Cyclopes, etait fils de Neptune et de la nymphe Thoosa, et habitait les côtes de la Sicile. Sa taille était gigantesque, sa voix terrible, sa figure monstrueuse; il n'avait qu'un œil placé au milieu du front; la férocité de son caractère répondait à son extérieur. Eloigné des autres Cyclopes, il habitait dans un antre au milieu des bois, et il paissait de grands troupeaux de chèvres et de brebis, du lait desquels il se nourrissait.

Polyphème est connu surtout par deux aventures. La première fut son amour pour la nymphe Galathée. Il etait très jeune alors. Irrité de se voir préférer le jeune Acis, il écrasa son rival sous un quartier de rocher.

La seconde est plus fameuse encore. Un jour, en revenant dans sa grotte, il y trouva Ulysse, que la tempête avait jeté sur cette côte, et qui y était entré avec douze de ses compagnons. Il les y enferma, et aussitôt il en saisit deux, les brisa contre le rocher, et les mangea. Le lendemain matin, il en dévora deux autres, et deux autres encore périrent le soir. Ulysse alors lui proposa de boire de l'excellent vin dont le prêtre Maron d'Ismarus lui avait donné une outre. Polyphème le trouva délicieux, et demanda à Ulysse comment il s'appelait, afin de lui faire un présent digne d'un Cyclope Je me nomme *Oudeis* (c'est-à-dire *personne*), dit Ulysse. Polyphème lui promit alors de le manger le dernier, cependant il vida l'outre, et s'endormit. Alors Ulysse aidé par ses compagnons, lui creva son œil avec une grosse pièce de bois aiguisée par le bout et durcie au feu. Polyphème, réveillé par la douleur, jeta un cri épouvantable qui attira auprès de lui les autres

Cyclopes. Ils lui demandèrent qui lui avait fait mal, et, comme Polyphème répondait toujours *Oudeis* (personne), ils crurent qu'il avait perdu le bon sens, et l'abandonnèrent. Le lendemain Polyphème, obligé de faire paître ses troupeaux, ouvre la porte de sa caverne; mais il étend ses deux bras pour arrêter les Grecs s'ils voulaient sortir avec le troupeau. Ceux-ci s'attachèrent sous le ventre des béliers qui étaient fort grands, et avaient une laine fort épaisse, et sortirent ainsi tous heureusement de leur prison.

Instruit dans la suite du véritable nom d'Ulysse, Polyphème pria Neptune, son père, de ne jamais le laisser arriver dans sa maison ou de la lui faire retrouver en désordre. Neptune lui accorda cette demande.

Le danger d'Ulysse chez Polyphème a fourni à Euripide le sujet d'une pièce satyrique (ou tragi-comédie), intitulée le *Cyclope. Odyss*, 1, *v*. 68; 9, *v*. 117. — *Théocr.*, *Idyl.*, 6. — *Hyg.*, *f.* 125. — *Virg.*, *En.*, 3, *v.* 616, etc. — *Ov.*, *Métam*, 13, *f.* 20; 14, *f.* 4. — *Juv.*, *sat.* 9, *v.* 64; 14, *v.* 20.

2. — fils d'Elatus et d'Hippea, selon Homère, (*Il.*, 1, *v.* 29), était le plus vaillant des Lapithes aux noces de Pirithoüs. Il avait épousé Laonome, sœur d'Hercule. Il assista à l'expédition des Argonautes. Lorsqu'Hercule se fit mettre à terre pour chercher le jeune Hylas, Polyphème l'accompagna. Abandonné avec Hercule dans le pays, il s'établit dans la Mysie, où il bâtit la ville de Cion. Il fut tué dans une bataille contre les Chalybes. *Apoll. de Rh.*—*Hyg.*, *f.* 14.

POLYPHIDÉE, *-deus*, le plus fameux devin de la Grèce après Amphiaraüs, était fils de Mantius. Il se brouilla avec son père, et se retira dans l'Argolide, à Hippérésie. *Hom.*, *Odyss.*, 15, *v.* 249.

1. POLYPHONTE, *-ta*, *myth.*, fille d'Hipponus et de Thrasa, l'une des compagnes de Diane. Vénus, irritée de son insensibilité, lui inspira une vive passion pour un ours, dont elle eut deux fils Agrius et Oreius, qui furent ainsi qu'elle métamorphosés en oiseaux.

2 — *-tes*, un des généraux d'Etéocle, roi de Thèbes. *Eschyl.*, *Sept Ch.*

Polyphonte, *-tes*, *hist.*, tyran de la Messénie, fut mis sur le trône par les grands du pays après le meurtre de Cresphonte et de sa famille. Polyphonte descendait, ainsi que son prédécesseur, de la race des Héraclides, mais on ne sait pas de quelle branche. Après quelques années de règne, il fut tué par Téléphon, autrement Epytus, qui avait échappé à sa fureur, lors du massacre général de la famille royale. *Hygin*, *f.* 137.

POLYPHRON, frère de Jason, tyran de Phères, régna après lui avec Polydore, son frère, qu'il ne tarda pas à faire périr pour régner seul. Il fut tué par Alexandre, son neveu, tyran de Phères. *Xen.*

1. POLYPOETÈS, *-tes*, fils de Pirithoüs et d'Hippodamie, conduisit avec Léontée quarante vaisseaux à Troie, et s'y distingua par son courage. *Il.*, 2, *v.* 247; 6, *v.* 29; 12, *v.* 127; 23, *v.* 836. — *Paus.*, 10, *c.* 26.

2. — guerrier troyen qu'Enée vit dans les enfers. *En.*, 6, *v.* 484.

3. — fils d'Apollon et de Pythie.

POLYRRHENIA (*Versanachia*), v. de l'île de Crète, sur la côte occidentale, fondée par une colonie d'Athéniens et de Lacédémoniens.

1. POLYSPERCHON ou Polyperchon, fameux général d'Alexandre, commandait les Stympheens à la bataille d'Arbèles; puis il soumit pour Alexandre la Bubacène, et s'empara de la capitale des Orites. La franchise avec laquelle il raillait ceux qui fléchissaient le genou devant Alexandre offensa ce prince; il le mit en prison, et ne lui pardonna que longtemps après. A la mort du conquérant (323 ans av. J. C.). Polysperchon repassa en Europe, où il reconquit la Thessalie révoltée. Antipater au lit de la mort (321 av. J C.) le nomma à sa place tuteur des rois et régent de l'empire. Cassandre, fils d'Antipater, offensé de cette préférence, alla se joindre à Ptolémée, et suscita partout des haines et des démêlés à son rival. Polysperchon, prévoyant une guerre prochaine, et voulant avoir la Grèce pour lui, proclama le rétablissement de la démocratie et de l'indépendance dans les villes grecques, rappela les bannis, et se réconcilia avec Eumène (320 ans av. J.C.). Dès l'année suivante les hostilités commencèrent. Nicanor, général de Cassandre, s'empara d'Athènes, et mit une garnison dans le Pirée (318). Alors Polysperchon envoya au secours de la ville son fils Alexandre, qui s'empara du port de Munychie. Lui-même vint en personne faire le siége du Pirée; mais, les vivres lui ayant manqué, il fut obligé de lever le siége. Il passa dans le Péloponèse, dont presque toutes les villes embrassèrent son parti à l'exception de Mégalopolis. Il fit encore inutilement le siége de cette ville, ce qui diminua sa réputation, et décida un grand nombre de villes à se jeter dans les rangs de son adversaire.

L'année suivante (317) Polysperchon rappela d'Epire en Macédoine Olympias, mère d'Alexandre; mais, cette princesse s'étant rendue odieuse par ses vengeances, Polysperchon, son protecteur, vit décliner sa puissance; et Cassandre n'eut point de peine à reconquérir la Thessalie et la Macédoine tout entière. Olympias ayant été prise et mise à mort à Pydna, Polysperchon sans ressource s'enfuit chez les Etoliens (316), où il vécut dans l'ombre pendant quelque temps. Toutefois, songeant toujours à humilier Cassandre, et à ressaisir le gouvernement de la Macédoine, il fit venir de Pergame Hercule, fils d'Alexandre-le-Grand et de Barsine, et s'efforça de le mettre sur le trône de son père. Il s'avançait vers Stymphée avec des forces assez nombreuses quand Cassandre, craignant un revers de fortune ou plutôt la défection de ses troupes, l'engagea par la promesse du commandement général du Péloponèse à faire mourir le jeune prince. Polysperchon consentit à cette perfidie (309), et reçut en échange les présens de Cassandre et les titres qu'on lui avait promis; mais il ne put arriver cette même année dans le Péloponèse, et passa l'hiver en Locride. On ignore ce qu'il fit depuis cette époque; il est probable qu'il mourut peu après soit dans une bataille, soit par suite d'empoisonnement. *Corn. Nep.*, *Phocion*, *c.* 3. — *Diod. de Sic.*, 17. — *Q C.*, 4, *c.* 13; 5, *c.* 4; 8, *c.* 5 et 11. — *Just.*, 10, *c.* 10; 13, *c.* 6, 8; 14, *c.* 5.

2. — un des assassins de Callippe, qui avait lui-même assassiné Dion. Il fut tué par Alexandre, son neveu, tyran de Phères. *Xen.*

1. POLYSTRATE, *-tus*, soldat macédonien qui, ayant trouvé Darius expirant, lui fit boire de l'eau fraîche dans son casque, et qui porta ses dernières paroles à Alexandre. *Q. C.*, 5, *c.* 13. — *Plut.*

2. — philosophe épicurien, qui florissait vers le milieu du troisième siècle av. J. C.

3. — poète grec dont on trouve quelques épigrammes dans l'Anthologie.

POLYTHERSE, *-ses*, d'Ithaque, père de Ctésippe, un des poursuivans de Pénelope. *Odyss.*, 22, *v.* 287.

POLYTIMÈTE, *-tus* (*riv. Soga* ou *Sogd*),

fleuve de la Sogdiane, qui prend sa source vers le N., et se jette dans l'Oxus à peu de distance du rocher fameux connu sous le nom de *Petra Oxiana*. *Q. C.*, 6, *c.* 4; 7, *c.* 10.

POLYTION, citoyen d'Athènes, ami d'Alcibiade, fut accusé d'avoir joué le rôle de porte-torche dans une représentation dérisoire des mystères d'Eleusis. *Paus.*, 1, *c.* 2.

POLYTROPE, *-pus*, général lacédémonien, marcha contre les Arcadiens, qui, sous la conduite de Lycomède de Mantinée, le battirent et le tuèrent dans une rencontre près d'Orchomène, 369 ans av. J. C. *Diod.*, 15.

1. POLYXÈNE, *-nus*, *myth.*, un des fils de Jason et de Médée, selon Hellanicus. *Paus.*

2. — prince d'Elide, était fils d'Augias et petit-fils d'Agasthène. Il conduisit dix vaisseaux au siége de Troie. *Hom.*, *Il.*, 2, *v.* 130 et 131.

3. — *-na*, une des filles les plus jeunes de Priam et d'Hécube. Achille, l'ayant vue pendant une trève, en devint amoureux, et la fit demander en mariage à Hector. Le prince troyen la lui promit, s'il voulait trahir le parti des Grecs; mais une condition aussi honteuse ne put qu'exciter l'indignation d'Achille, sans cependant diminuer son amour. Lorsque Priam alla redemander le corps de son fils, il mena avec lui la princesse, pour être plus favorablement reçu. En effet, on dit que le prince grec renouvela sa demande, et consentit même à aller secrètement épouser Polyxène, en présence de sa famille, dans un temple d'Apollon, qui était entre la ville et le camp des Grecs. Pâris et Déiphobe s'y rendirent avec Priam, et, dans le temps que Déiphobe tenait Achille embrassé, Pâris lui porta un coup mortel. Polyxène, au désespoir de voir périr un prince qu'elle aimait, et d'en être la cause innocente, se retira au camp des Grecs, où elle fut reçue avec honneur par Agamemnon; mais, s'étant dérobée de nuit, elle se rendit sur le tombeau de son époux, et s'y perça le sein. Une autre tradition, plus connue parce qu'elle a été suivie par les poètes tragiques, porte que Polyxène fut immolée par Pyrrhus sur le tombeau d'Achille. *Eurip.*, *Hécube.* — *Ov.*, *Métam.*, 13, *f.* 5. — *En.*, 3, *v.* 321 — *Catulle*, *ép.* 65. — *Dict. de Crète*, 3 et 5. — *Hyg.*, *f.* 90.

POLYXÈNE, *-nus*, *hist.*, général syracusain, se révolta contre Denys le Tyran, dont il avait épousé une sœur nommée Thesta. *Diod. de Sic.*

POLYXÉNIDE, *-das*, Rhodien illustre, exilé de sa patrie, se réfugia vers l'an 194 av. J. C. dans le camp d'Antiochus, roi de Syrie, qui le nomma amiral de ses troupes. Polyxénide se laissa battre deux fois par les Romains. Dans l'intervalle de sa première défaite à la seconde il avait par une perfidie atroce ruiné la flotte de Rhodes, sa patrie. *T. L.*, 36, *c.* 41; 37, *c.* 10. — *Polyen.*

1. POLYXO, fille d'Atlas, une des Hyades.

2. — une des femmes de Danaüs

3. — femme de Nyctée, roi de Thèbes.

4. — prêtresse d'Apollon dans l'île de Lemnos et nourrice de la reine Hypsipyle. Ce fut par son conseil que les Lemniennes tuèrent leurs maris. *Apollod.*, 1. — *Val. Flacc.*, 2. — *Hyg.*, *f.* 15.

5. — Argienne qui épousa Tléptolème, fils d'Hercule, et le suivit à Rhodes, dont il était roi. Lorsque ce prince alla au siége de Troie, elle resta seule maîtresse du royaume. Hélène s'étant réfugiée à Rhodes, Polyxo, pour venger la mort de son mari, tué sous les murs de Troie, lui envoya dans le bain deux femmes déguisées en furies qui la pendirent à un arbre. *Paus.*, 5, *c.* 19.

POLYZÉLIE, *-lia* ou *-lium*, lieu voisin de Syracuse, où le général Démosthène fut pris avec son armée. *Plut.*

1. POLYZELUS, de Messénie, ancien historien qui florissait vers l'an 580 av. J. C. On le croit père d'Ibicus. *Suidas.*

2. — poète grec, natif de Rhodes, chanta la naissance de Bacchus, de Vénus et des Muses. Athénée nous a conservé quelques-uns de ses vers.

3. — frère d'Hiéron, roi de Syracuse, fut injustement soupçonné par son frère de vouloir le détrôner, 476 av. J. C. *Diod.*

POMAXÉTHRÈS, soldat parthe, qui tua de sa main Crassus. *Plut.*

POMÉTIE, *-tia* ou *-tii*, ou SUESSA, v. des Volsques, à l'O. d'Ardée, au S. O. d'Albe-la-Longue, au N. E. d'Antium, fut entièrement détruite par les Romains. *En.*, 6, *v.* 775. — *T. L.*, 2, *c.* 17.

POMETINA, une des tribus de Rome.

1. POMOERIUM, intervalle que les Etruriens laissaient autrefois autour des murs tant en dedans qu'au dehors de la ville. Plutarque fait venir ce nom, par le retranchement de quelques lettres, de *Postmœrium* (placé après les murs).

2. — petite place de Rome, plantée d'arbres fruitiers et où, avant la tenue des comices, on venait prendre les auspices. *T. L.*, 1, *c.* 44.

POMONALIS (FLAMINE), prêtre de Pomone. Il offrait à la déesse des sacrifices pour la conservation des fruits de la terre.

POMONE, *-na*, déesse qui présidait aux fruits (*poma*). C'était une nymphe remarquable par sa beauté, autant que par son adresse à cultiver les jardins et les arbres fruitiers. Tous les dieux champêtres se disputaient sa conquête; mais Vertumne surtout chercha tous les moyens de lui plaire, et y réussit après avoir emprunté différentes métamorphoses. Un jour qu'il était déguisé en vieille, il trouva l'occasion de lier conversation avec elle. D'abord il la flatta beaucoup sur ses charmes, sur ses talens, et son goût pour la vie champêtre; et il lui raconta tant d'aventures funestes arrivées à celles qui comme elle se refusaient à la tendresse qu'enfin il la rendit sensible, et devint son époux.

Pomone eut à Rome un temple et des autels, desservis par un prêtre nommé Flamine Pomonal. On la représentait comme la déesse des fruits et des jardins, assise sur un grand panier plein de fleurs et de fruits, tenant de la main gauche quelques pommes, et de la droite un rameau. On la trouve aussi debout, vêtue d'une robe qui lui descend jusqu'aux pieds, et qu'elle replie par-devant pour soutenir des pommes et des branches de pommier. Les poètes la peignent couronnée de feuilles de vigne et de grappes de raisin, et tenant dans ses mains une corne d'abondance ou une corbeille remplie de fruits. Cette divinité, inconnue aux Grecs, était particulièrement révérée chez les Etrusques. *Ov.*, *Met.*, 14, *v.* 628.

1. POMPEDIUS ou POPEDIUS (Q.) SILON, de la nations des Marses, premier auteur de la coalition des peuples d'Italie contre Rome l'an 91 av. J. C., tailla en pièces l'armées de Servilius Cépion, et reprit Bovianum. Mais peu après il perdit une grande bataille dans laquelle il fut tué, et avec lui périt toute la force de son parti. Il parait que Pompedius fut l'auteur de l'ambassade envoyée par le peuple marse à Mithridate pous l'engager à envahir l'Italie. *Diod. de Sic.* — *Plut.*

2. — sénateur romain du temps de Caligula, fut accusé de conspiration, l'an de J. C. 41. Une comédienne nommée Quintilia le sauva. *Jos.*, *A. J.*, 19.

*1. POMPÉE, *-eus* (CNEUS ou CNEIUS, surnommé LE GRAND, général romain, fameux par sa

lutte avec Jules-César, naquit l'an de Rome 648 (106 ans av. J. C.), la même année que Cicéron, et eut pour père Cn. Pompeius Strabon. Dès qu'il eut pris la toge virile, il entra dans l'armée romaine, et fit ses premières armes avec beaucoup de distinction sous les ordres de son père, qui était un assez habile général. La beauté de sa personne, la grâce et la noblesse de ses manières, et surtout son éloquence, lui concilièrent de bonne heure les cœurs des citoyens et des soldats. Il eut même assez de puissance pour sauver son père. Cinna, lieutenant de Marius et chef du parti populaire, pendant les guerres civiles de Sylla et de Marius, étant venu à bout de corrompre presque totalement l'armée de Pompeius Strabon, et de la soulever contre lui, le jeune guerrier arrêta leur fureur par ses prières, et retint les soldats sous ses drapeaux, qu'ils voulaient quitter.

Après la mort de son père il eut à soutenir un procès contre des accusateurs qui prétendaient qu'il s'était rendu coupable de concussion. Pompée plaida lui-même plusieurs fois, et avec tant de succès, que non-seulement les biens de son père lui furent laissés, mais encore que le préteur Antistius, qui présidait à ce jugement, lui donna sa fille en mariage.

Peu après Pompée, alors âgé de vingt-trois ans, leva de son chef trois légions, qu'il mena à Sylla, et avec lesquelles il remporta plusieurs avantages. Sylla vint à sa rencontre, le salua lui-même du nom d'*Imperator*, le nomma collègue de Métellus dans le gouvernement de la Gaule cisalpine, et, au sortir de cette charge, où il se signala encore par quelques belles actions, il lui fit épouser Emilie, sa petite-fille. Trois ans après (80 av. J. C.) Pompée reprit la Sicile sur les partisans de Marius, et les chassa de l'Afrique en quarante jours. Les Romains furent étonnés d'un succès si rapide, et Sylla, redoutant déjà l'autorité que le jeune Pompée acquérait sur les troupes se hâta de le rappeler à Rome. Malgré les prières et les larmes de son armée, prête à se révolter, Pompée obéit. Sylla alla au-devant de lui, l'embrassa avec tous les témoignages d'une véritable affection, et le salua du nom de *Grand*, qui lui resta depuis. Pompée, dont ce titre ne satisfaisait pas encore l'ambition, demanda les honneurs du triomphe. Sylla lui ayant représenté qu'une prétention si nouvelle dans un simple chevalier qui n'était revêtu d'aucun emploi public attirerait infailliblement sur lui la haine et la jalousie, « Faites attention, lui répondit Pompée, que le soleil levant a plus d'adorateur que le soleil couchant. » Il obtint par sa fierté ce qu'on aurait refusé à ses prières; il triompha, et fut le premier chevalier romain qui eut cet honneur. Pompée, regardé dès lors comme le rival de Sylla, s'opposa quelquefois à ses vues, surtout pour la nomination de Lépidus au consulat (78 ans av. J. C.), nomination que Sylla voulait empêcher, et que les intrigues de Pompée firent réussir. Sylla ne cacha point son ressentiment, et, outre les reproches publics qu'il lui fit après l'election, il ne le nomma point dans son testament.

Lépidus ne tarda guère à ranimer les étincelles de la guerre civile, et alla se mettre à la tête des restes des partisans de Marius, dans la Gaule cisalpine. Pompée rompit son alliance avec lui, marcha à sa rencontre, le battit aux portes de Rome, puis reconquit sur lui la province tout entière. Mutine (*Modène*) seule l'arrêta quelque temps; le père du fameux Brutus y commandait, et il ne se rendit qu'après beaucoup de résistance. Pompée souilla sa victoire en le faisant mourir. Lépidus passa en Sardaigne, où il mourut de chagrin.

L'Espagne seule offrait encore un asile aux débris des partisans de Marius; Sertorius y combattait. Pompée y fut envoyé (74 ans av. J. C.) avec le titre de proconsul pour aider Métellus Pius, et tint la campagne avec des succès divers jusqu'à l'assassinat de Sertorius par Perpenna, un de ses lieutenans (72). Celui-ci ayant voulu continuer la guerre, Pompée le battit complètement, le prit, et le fit mourir. Revenu ensuite à Rome (71), il fut sur-le-champ envoyé en Sicile pour seconder Crassus dans la guerre contre les esclaves, et éteignit jusqu'aux dernières étincelles de cette guerre. Alors il obtint une seconde fois les honneurs du triomphe, n'étant encore que simple chevalier.

Nommé consul peu de temps après (70), quoiqu'il n'eût encore que 34 ans, il rétablit la puissance des tribuns afin de se concilier la bienveillance du peuple; mais ses démélés avec Crassus empêchèrent qu'il ne fit rien de remarquable. Au sortir de son consulat il fut chargé de purger les mers des pirates qui, depuis plusieurs années, régnaient en maîtres sur la Méditerranée; il les chassa de presque toutes les mers en quarante jours, et ayant poursuivi ceux qui restaient jusque dans la Sicile, qui était leur principal repaire, il les extermina entièrement (66). Ayant ensuite été désigné par un décret célèbre, proposé par Manilius (66), pour continuer la guerre contre Mithridate, roi de Pont, et Tigrane, roi d'Arménie, il prit le commandement de l'armée de Lucullus, qui renonça à regret à la gloire de conquérir l'Asie. Après avoir complètement vaincu Mithridate en bataille rangée, et l'avoir forcé à fuir dans le Bosphore, où il trouva la mort, Pompée entra dans l'Arménie, reçut Tigrane à composition, conquit l'Albanie et l'Ibérie, pénétra dans des contrées presque inconnues aux Romains, disposa en maître de plusieurs royaumes, et reçut l'hommage de douze têtes couronnées. De là il entra dans la Syrie, et la réduisit en province romaine, après avoir battu Antiochus l'Asiatique, qui y régnait, soumit la Judée et une partie de l'Arabie, poussa ses conquêtes jusqu'à la mer Rouge, et reprit enfin (62) le chemin de l'Italie, avec toute la pompe qui suit ordinairement un conquérant. Les Romains craignaient de voir renaître la tyrannie de Sylla. Pour calmer les esprits, Pompée licencia son armée, et rentra dans Rome en homme privé. Cette modestie après la victoire lui gagna tous les cœurs. Dans son triomphe, qui dura trois jours, il étala aux yeux des Romains éblouis l'or, l'argent et les dépouilles de l'Orient. Les avantages de ses conquêtes ne se bornèrent pas à la pompe d'un vain spectacle. Vingt mille talens furent versés dans le trésor public, et les revenus de l'état se trouvèrent augmentés de trente-cinq millions de drachmes, ce qui les doubla presque.

La gloire de Pompée éveilla l'envie. Pour résister à ses ennemis, il s'unit à César et à Crassus; tous trois se jurèrent de se soutenir mutuellement. Le mariage de Pompée avec Julie, fille de César, mit le sceau à cette union, que les historiens nomment *le premier triumvirat* (60 ans av. J. C.). Les triumvirs se partagèrent les provinces de l'empire; Crassus eut la Syrie, César les Gaules, et Pompée l'Afrique et l'Espagne, qu'il fit gouverner par ses lieutenans. La mort de Julie et la défaite de Crassus rompirent bientôt les nœuds qui unissaient César et Pompée. Pompée craignait son beau-père, et affectait de le mépriser. Il entretenait l'anarchie à Rome, afin de convaincre les citoyens de la nécessité de lui confier la puissance dictatoriale. La proposition en fut même hasardée à diverses reprises, mais la vive opposition de Caton et de quelques autres sénateurs rendait impossible l'exécution de ce dessein; et tout ce que Pompée put obtenir fut d'être

nommé seul consul (52), fonction bien moins importante que celle de dictateur, puisqu'elle était limitée par les lois, et laissait subsister toutes les autres magistratures. Quoi qu'il en soit, Pompée depuis son retour d'Asie fut pendant près de dix ans maître presque absolu dans Rome.

Cependant les partisans de César, pour balancer la puissance de Pompée, demandèrent que le conquérant des Gaules fût nommé consul quoique absent, et qu'on le continuât dans son gouvernement des Gaules. Caton s'opposa à cette double prétention, et Pompée, tout en feignant d'appuyer la demande que César faisait du consulat, lui fit redemander deux légions qu'il lui avait prêtées, sous prétexte d'une guerre contre les Parthes. Cette démarche rendait la rupture inévitable. César fit ses préparatifs en diligence pour obtenir par la force ce qu'on refusait à ses sollicitations, tandis que Pompée s'amusait à Rome à donner des spectacles, et à jouir de sa popularité. Quelqu'un lui ayant dit que, si César marchait contre Rome, on ne voyait rien qui pût l'arrêter, « En quelque lieu de l'Italie, répondit-il, que je frappe la terre du pied, il en sortira des légions. » Cependant César passa le Rubicon sans obstacle (49). A cette nouvelle, son rival, qui s'était vanté de créer des légions à son gré, se retira de Rome, et s'enferma dans Brundusium (Brindes), et de là à Dyrrachium, en Illyrie. Le sénat, les consuls et le grave Caton le suivirent; ce qui ne contribua pas peu à faire croire qu'il défendait la liberté publique. César se rendit sans résistance maître de Rome et bientôt de toute l'Italie, vola en Espagne, y vainquit les lieutenans de Pompée, et vint ensuite le combattre lui-même en Grèce, à Dyrrachium. Pompée, qui avait rassemblé deux grandes armées, l'une de terre et l'autre de mer, évita soigneusement d'en venir à une action décisive. César, sentant qu'il ne pouvait l'y contraindre, prit la résolution de l'enfermer dans ses lignes, et en vint à bout, quoiqu'il eût peu de troupes. Pompée, menacé des dernières extrémités, attaqua les lignes et les força. La déroute des ennemis fut si complète que l'on ne douta point que la fortune ne se fût entièrement déclarée pour Pompée, s'il eût marché droit au camp de César. Ce dernier en convenait lui-même, et disait, en parlant de cette journée, que la victoire était aux ennemis, si leur chef avait su vaincre. Le manque de vivres obligea César de passer dans la Thessalie, où Pompée le suivit. Il se livra bientôt une nouvelle bataille à Pharsale, l'an 48 av. J. C. Dans cette célèbre journée Pompée, en tenant ses troupes immobiles en présence de celles de César, qui fondirent sur elles, se priva de l'avantage qui suit ordinairement l'impétuosité de l'attaque. Sa cavalerie prit lâchement la fuite. Les soldats de César attaquèrent le camp du général ennemi, qui, découragé par la déroute des siens, se réfugia sur les hauteurs, d'où il s'enfuit par mer en Egypte, auprès de Ptolémée. Ce prince, à qui il demanda une retraite, chargea deux de ses officiers d'aller le recevoir dans une simple chaloupe, et de le poignarder. En effet, à peine fut-il descendu sur le rivage, qu'Achillas et Septimius le poignardèrent, à la vue de sa femme Cornélie, qui, restée sur le vaisseau, le suivait des yeux.

Ainsi périt le grand Pompée, à l'âge de cinquante-huit ou de cinquante-neuf ans. Son corps demeura quelque temps sans sépulture sur le rivage. Un de ses affranchis et un de ses anciens soldats le brûlèrent suivant l'usage des anciens, et le couvrirent d'un peu de terre. César, à qui on présenta sa tête, versa des larmes sur le sort de cet homme illustre, et lui fit élever un tombeau plus digne de lui.

Salluste peint en deux mots le caractère de Pompée. Sa probité, dit-il, était plus sur son visage que dans son cœur; *oris probi, animo inverecundo*. En effet il respecta assez la vertu pour ne pas lui insulter en face; mais il ne l'aima pas assez pour lui sacrifier en secret. De là cette dissimulation profonde dans laquelle il s'enveloppa toujours, et ce système si bien soutenu de ne vouloir en apparence rien obtenir que par son mérite, tandis qu'il ravissait tout par l'intrigue. Le surnom de Grand, qui lui fut donné par un tyran tel que Sylla, serait une flétrissure plutôt qu'un sujet de gloire; mais il ne l'accepta que comme un heureux augure, et crut qu'avant de le porter, il fallait le mériter. S'il fut inférieur à César comme général, il lui fut toujours supérieur par la pureté des mœurs et par la modération des sentimens. César voulut être le maître du monde, et Pompée ne voulut en être que le premier citoyen. Il fut ami constant, ennemi modéré et citoyen paisible, tant qu'il ne craignit point de rival. Autant il était intrépide dans les combats, autant il était généreux après la victoire; il fit à Mithridate de magnifiques funérailles; il brûla toute la correspondance de Sertorius avec les premiers de Rome, afin d'ôter aux méchans les moyens de persécuter les innocens. Il eut assez de désintéressement pour faire verser dans le trésor public les présens que lui offrirent plusieurs monarques. On lui reproche d'avoir traité Lucullus avec trop d'orgueil; il devait des égards et de la déférence à un général couvert de gloire, qui se montrait digne de vaincre Mithridate. Pompée se maria quatre fois. Il répudia Antistia, qu'il aimait, pour épouser Emilie, petite-fille de Sylla, qui mourut en couche. Il épousa ensuite Julie, fille de César, et en fut tendrement aimé; il la perdit de la même manière que la précédente. Après la mort de celle-ci, il épousa Cornélie, fille de Corn. Métellus, femme recommandable par sa beauté, son esprit et ses vertus. *César, Comm. G. Civ.*, 1, 2 et 3; *G. des Gaules*, 4, 6 et 7.—*Cic.*, *Orat.*, 68; *à Att.*, 11, *ép.* 6. — *Luc.*, *Phars.*, 1; etc. — *V. Pater.*, 2, *c.* 29. — *Suétone*, *V. de Cés.* — *Plut.*, *V. de Cés.* — *Just.*, 37, *c.* 1; 40, *c.* 2. — *Appien.* — *Dion Cassius.* — *Eutrope.*

2. — (Cn.), fils aîné du grand Pompée, avait été envoyé par son père en Asie, l'an 49 av. J. C., lors de la déclaration de la guerre civile, afin de rassembler de toutes les provinces de l'Orient de grandes forces de terre et de mer, pour venir au secours de l'armée républicaine. Après la mort de son père, il passa en Egypte, et de là en Espagne, où deux lieutenans de son père, Apronius et Scapula, avaient réuni les débris de l'armée pompéienne. Son nom, ses largesses, de légers avantages dans de faibles escarmouches grossirent bientôt son parti; l'Espagne entière embrassa sa cause, et, au bout de quelques mois, il était à la tête de treize légions, et avait une flotte pour le soutenir. César, voyant qu'il fallait agir par lui-même, quitta Rome à l'improviste, et, par une suite de manœuvres hardies et pressantes, il le força enfin à accepter le combat dans les plaines de Munda (45 ans av. J. C.). Cette bataille, la dernière des pompéiens contre César, fut toute à l'avantage du dernier. Pompée, fugitif et blessé, chercha en vain à se cacher, il fut tué et sa tête fut apportée à Jules César, qui la fit exposer publiquement à la vue des soldats et du peuple. *Cés.*, *G. des G.*, 5; *G. Civ.*, 3. —*Hirt. Pans.*, *G. d'Esp.*—*Dion Cass.*—*Appien.*

3. — (Sextus), surnommé ordinairement le Jeune, second fils du grand Pompée, célèbre dans l'histoire romaine par le rôle qu'il joua après la mort de César, et la résistance qu'il apporta à Antoine et à Octave. Après la bataille de

Pharsale, il avait été rejoindre son père dans la Pamphylie avec quelques sénateurs. Mais, à la nouvelle de sa mort en Égypte, il s'enfuit dans l'île de Cypre, de là en Afrique et enfin en Espagne, où il amena quelques vaisseaux à Cnéius, son frère. L'issue funeste de la bataille de Munda (45) le força à fuir, et à se cacher de nouveau. Après avoir quelque temps mené la vie de brigand, il se trouva à la tête d'un corps assez considérable composé en grande partie des débris de la bataille de Munda, et enfin il osa se faire connaître, soumit quelques villes, et battit deux lieutenans de César, Carrinas et le célèbre Pollion. Quand César eut été tué (44), Sextus Pompée osa demander au sénat la restitution des biens de son père et le licenciement des troupes dans toute l'étendue de l'empire. Antoine appuya sa demande, et Sextus, sans obtenir précisément ce qu'il sollicitait, obtint comme indemnité sept cent millions de sesterces et le titre de commandant général des mers. Au lieu d'aller à Rome jouir de son triomphe, il se hâta de réunir tout ce qu'il put trouver de vaisseaux dans les ports de l'Espagne et des Gaules, et, sitôt qu'il vit le second triumvirat se former, il s'empara de la Sicile (42), et remporta sur Octave la bataille de Scylla. Tandis qu'à Rome les trois tyrans ensanglantaient l'empire entier par des proscriptions, il ouvrait un asile aux victimes, et promettait à quiconque sauverait un Romain le double du prix offert par les triumvirs à celui qui le tuerait. Beaucoup durent la vie à ses soins généreux. En même temps sa flotte, croisant dans la Méditerranée, empêchait les vivres d'arriver dans Rome, et la multitude effrayée força Octave et Antoine de conclure un traité avec lui (40). Sextus ne demandait pas moins que d'être admis au triumvirat, en remplacement de Lépide, et de partager l'empire avec ses deux collègues; peut-être il l'eût obtenu si l'impatience de ses amis ne l'eût obligé à hâter la conclusion de l'alliance. Cependant les conditions lui furent très-favorables. La Sicile, la Sardaigne, la Corse, l'Achaïe lui étaient données; on lui promettait le consulat pour l'année suivante; enfin les proscrits sauvés étaient rayés de la liste fatale. La paix ne fut pas de longue durée; Antoine gardait l'Achaïe, qui était échue à Sextus Pompée; Octave traitait avec défaveur les proscrits rentrés à Rome; Sextus favorisait en secret les pirates qui pillaient les flottes chargées de l'approvisionnement de l'Italie. Octave fit de grands préparatifs, mais d'abord inutilement. Calvisius, son lieutenant, fut battu près de Cumes; lui-même subit la honte d'une défaite à Messine (38); enfin une tempête acheva de ruiner sa flotte. Deux ans après, ayant réparé sa flotte, Octave revint à la charge; Agrippa, son lieutenant, remporta d'abord à Myles un avantage important, ensuite, entre Myles et Nauloque, une victoire décisive (36). Désormais sans ressources, Sextus passa avec dix-sept vaisseaux en Asie, et y excita quelques troubles; mais au bout de quelques mois, il tomba entre les mains des lieutenans d'Antoine, qui le firent mourir, l'an 35 av. J. C., sans doute par ses ordres, quoique jamais celui-ci n'en soit convenu. Par allusion au commandement général des mers, qu'on lui avait confié, Sext. Pompée l'appelait lui-même Neptune. *Pans.*, *G. d'Esp.* — *Vell. Pat.*, 2, *c.* 72. — *Flor.*, 4, *c.* 2. — *Plut.*, *V. d'Ant.* — *Appien.*

4. — (TROGUE). V. TROGUE-POMPÉE.

5, 6, etc. — V. POMPEIUS.

POMPEIA, *hist.*, illustre famille plébéienne de Rome, descendait d'un joueur de flûte. Les deux branches principales furent celle des Rufus, dont une subdivision porta le surnom de Bithynicus, à cause d'une victoire remportée sur les Bithyniens, et celle des Strabons, dont était le grand Pompée antagoniste de César. *V. Plut.*, 2, c. 21.

1. POMPEIA, fille de Q. Pompéius et troisième femme de Jules-César, fut soupçonnée d'avoir eu un commerce criminel avec Clodius, qui s'était introduit déguisé en joueuse de flûte dans la maison où elle célébrait les mystères de la bonne déesse. César la répudia aussitôt; mais on voulut en vain l'engager à déposer contre elle, il soutint qu'il la croyait innocente, et dit qu'il ne s'en était séparé que parce que la femme de César, non-seulement ne devait pas être coupable, mais ne devait pas même être soupçonnée. *Plut.*

2. — fille du grand Pompée, fut mariée à Faustus Sylla. Elle tomba, après la bataille de Thapse, entre les mains de César, qui lui conserva la vie et tous ses biens. *Hirt. Pans.*, *G. d'Af.*

3. — fille de Sext. Pompée et de Scribonia, fut promise en mariage à Métellus, comme un gage de la paix entre son père et les triumvirs; mais elle épousa Scribonius Libo.

4. — MACRINA, arrière-petite-fille de Théophane de Milet, ancien ami de Pompée, fut mise à mort par Tibère, comme issue d'une famille ennemie des César. *Tac.*, *Ann.*, 6, *c.* 18.

5. — PAULINA, femme de Sénèque le philosophe. V. PAULINA.

1. POMPEIA VIA, *géog.*, chemin de Sicile, qui passait auprès de Messane.

2. — nom d'un portique de Rome, toujours rempli d'une grande affluence de peuple. *Ovid.*, *Art. d'Am.*, *v.* 67. — *Mart.*, 11, *ép.* 48.

1. POMPEIA (LOI), *archéol.*, loi portée par Cn. Pompeius Strabon, père du grand Pompée, conférait le droit de cité aux Italiens et aux habitans de la Gaule cispadane. *Pline*, 3, c. 20.

2. — loi décrétée par le grand Pompée, l'an de Rome 684 (70 ans av. J. C.), pendant son premier consulat, pour le rétablissement des tribuns, dont Sylla avait aboli la puissance.

3. — loi décrétée par Cn. Pompée, l'an de Rome 699 (55 ans av. J. C.), dans son second consulat. Elle régla qu'à l'avenir les juges seraient choisis parmi les plus riches citoyens. *Cic.*, *Cont. Pis.*; *Philipp.*, 1, *c.* 14.

4. — *de parricidiis*, loi porté vers l'an 699 de Rome (55 ans av. J. C.), par Pompée, contre les parricides.

5. — *de ambitu*, loi portée sous les auspices du grand Pompée, l'an de Rome 702 (52 ans av. J. C.), pendant son troisième consulat, défendait sous des peines très-sévères les brigues dans les élections. La même loi mit un terme à la longueur des jugemens. Elle ordonna qu'on consacrerait trois jours à l'audition des témoins, et accorda deux heures au demandeur pour accuser, et trois à l'accusé pour se défendre. *Cic.*, *à Attic.*, 10, *ép.* 4; *Brut*, *c.* 180.

6. — loi décrétée par le même, l'an de Rome 702. Elle avait pour objet de défendre de faire l'éloge d'un accusé mis en jugement.

7. — loi décrétée l'an de Rome 701, par laquelle Pompée se fit continuer pour cinq ans dans le gouvernement de l'Espagne.

8. — du même, défendait de considérer comme candidat tout citoyen absent, à l'exception de Jules-César. *Suét.*, *V. de Cés.*, 28. — *Appien.*, *G. Civ.*, 2. — *Dion Cass.*, 40, *c.* 56.

9. — *de vi*, relative au procès de Milon, ordonnait des recherches sur le meurtre de Clodius, l'incendie du palais du sénat, et l'attaque de la maison de l'interrex Lépidus. *Cic. Mil.*

10. — nom donné aux réglemens que Pompée fit pour les Bithyniens. *Pline*, 7 ; 10, *ep.* 83, 113, 115.

POMPEIANA, nom donné à l'île de Mésé. V. ce nom.

POMPEIANUS JUPITER, *archéol*, grande statue de Jupiter, ainsi nommée parce qu'elle était proche du théâtre de Pompée. *Pline*, 34, *c.* 7.

1. POMPEIANUS LUPERCUS, *hist.*, consul l'an 135 de J. C.

2. — (SEXTUS VETULENUS CIVICA), consul l'an 136 de J. C.

3. — (CLAUDIUS). V. POMPÉIEN.

4. — général de Maxence, fut tué par Constantin.

5. — Romain mis à mort par Caracalla.

6. — complice d'une conspiration de Lucile, fille de Marc-Aurèle, contre Commode, la découvrit par son imprudence, et fut puni de mort. *Dion. de Cass.*

7. — (AURELIUS), consul l'an 209 de J. C.

8. — (M. AURELIUS CLAUDIANUS), consul sous le jeune Gordien l'an 241 de J. C.

POMPÉIEN, -*eianus* (*T. Claudius*), simple chevalier romain, natif d'Antioche, parvint (173 ans de J. C.) au consulat et aux plus grands emplois, sous le règne de Marc Aurèle, qui lui donna en mariage sa fille Lucile, veuve de l'empereur Vérus. Il ne signala sa puissance que par des vertus et de belles actions, parmi lesquelles il faut placer en première ligne la protection marquée qu'il accorda à Pertinax, exilé sous le règne précédent. Il accompagna Marc Aurèle dans ses expéditions contre les Marcomans, et y déploya de grands talens militaires. Lorsque Commode monta sur le trône, Pompéien dirigea un instant le jeune prince ; mais bientôt, voyant la voix des flatteurs étouffer la sienne, et le fils de Marc Aurèle se souiller par tous les crimes, il s'éloigna de Rome sous prétexte de maladie, pour n'être pas témoin des horribles excès de la cour. Il revint sous le règne de Pertinax ; mais la mort prématurée de cet empereur le fit disparaître de nouveau, et pour jamais, de la scène politique. Julien pensait que Marc Aurèle aurait dû choisir Pompéien pour son successeur. *Dion Cass.*

POMPÉIENS, nom donné aux membres de la famille de Pompée et aux partisans de ce grand homme.

POMPÉIES, *Pompeii* ou *Pompeia* (*Torre del Annunciata*), ville de la Campanie, sur la côte, à 2 lieues S. du Vésuve, à l'embouchure du Sarnus, avec un port. Cette ville fut, dit-on, bâtie par Hercule, et ainsi nommée parce que ce héros y fit porter en triomphe (*pompa*) les têtes de Géryon. L'an 63 de J. C., elle fut à moitié détruite par un tremblement de terre. Seize ans après elle fut entièrement engloutie à la suite d'une éruption du Vésuve. Ce malheur arriva au moment où les habitans étaient assemblés au théâtre. Herculanum eut le même sort. (V. HERCULANUM.) On a retrouvé ces deux villes sous les cendres, et depuis quelques années on y a fait des fouilles très-actives qui ont produit de très-heureuses découvertes ; mais les lettres n'y ont rien gagné, tous les manuscrits étant entièrement calcinés. *T. L.*, 9, c. 38. — *Strab.*, 6. — *P. Méla*, 2, *c.* 4. — *Den. d'Hal.*, 1. — *Sénèq.*, *Quest. natur.*, 4.

POMPEII TROPHÆA, monument élevé par Pompée après ses victoires sur Sertorius. Il était au milieu des Pyrénées, près de Portus Veneris, et sans doute dans le lieu où se voit aujourd'hui le fort de Belle-Garde.

1. POMPÉIOPOLIS, v. de l'île de Cypre. V. SOLES.

2. — v. du Pont, la même qu'Amise. V. AMISE.

3. — v. de la Paphlagonie, entre Sacora et Conica. *Ptol.*, 5, *c.* 4.

4. — ou POMPELO (*Pampelune*), v. d'Hispanie, dans la Tarraconnaise, à dix lieues S. E. de Summus Pyrenæus. On en attribue la fondation à Pompée.

1. POMPEIUS (L.), tribun des soldats dans l'armée que les Romains envoyèrent en Macédoine 151 ans av. J. C. Ayant un jour *été* surpris par les troupes de Persée, il se défendit avec un courage opiniâtre, malgré l'impossibilité évidente de vaincre et les promesses avantageuses du roi lui-même, jusqu'à l'arrivée d'un corps romain, qui le sauva d'une ruine assurée. *T. L.*, 42, *c.* 65.

2. — RUFUS, père du premier des Pompée qui parvint au consulat. V. POMPEIUS, n° 3.

3. — (Q.) NEPOS RUFUS ou BRUTUS, consul 141 ans av. J. C, et le premier de sa famille qui s'éleva à cette haute dignité. Il n'y parvint qu'en trompant Lélius, son ami, qui alors sollicitait le consulat, et en lui promettant d'agir pour lui, tandis qu'il n'agissait que pour lui-même. Il fut envoyé en Espagne, où il mit en vain le siége devant Numance ; il remporta cependant de légers avantages sur les Sédétani. Prorogé l'année suivante dans le commandement, il vint de nouveau assiéger Numance, et réussit par ses intrigues à engager les Numantins, quoique les plus forts, à demander un traité, et il leur fit des conditions assez avantageuses ; mais peu après, ayant eu un successeur, et se voyant débarrassé du fardeau de cette guerre, il nia le traité, et soutint que les Numantins s'étaient rendus à discrétion. L'affaire fut portée à Rome, et, malgré la multiplicité des preuves fournies par les députés de Numance, le sénat décida qu'aucun traité n'avait été conclu. Pompeius fut ensuite accusé de concussion ; mais ses grandes richesses le sauvèrent encore ; il fut même nommé censeur 130 ans av. J. C. *Vell. Pat.*, 2, *c.* 1, 21 et 90. — *Flor.*, 2, *c.* 18.

4. — (A.) RUFUS, tribun du peuple l'an 102 av. J. C., traita de charlatan Batacès, grand-prêtre de la Cybèle de Pessinonte, et mourut subitement après cette insulte. On ne manqua pas de dire que c'était l'effet de la vengeance de la déesse. *Plut.*

5. — (Q.) RUFUS, fils de Pompeius Rufus (n° 3), fut consul avec Sylla, 88 ans av. J. C., et s'opposa avec son collègue à une loi par laquelle le tribun P. Sulpicius mettait la puissance souveraine tout entière entre ses mains. Celui-ci éleva une sédition violente, dans laquelle le fils de Q. Pompéius fut tué. Pour se soustraire au danger, Q. Pompeius se fit donner le commandement de quelques troupes dans le Picénum ; mais, dès le lendemain de son arrivée, les soldats, agités en secret par son prédécesseur, qui était partisan caché de Sulpicius, se soulevèrent, et l'égorgèrent. C'était le premier exemple d'une armée romaine massacrant son général. *V. Paterc.*, 2, *c.* 17. — *App.*, *G. Civ.*, 1.

6. — (Q.) RUFUS, petit-fils du précédent, était ennemi declaré de Milon. Le sénat le fit mettre en prison pour avoir empêché la réunion des comices. *Sal.*, *Cat.*, 18.

7. — (MACULA), amant de Fausta, fille de Sylla.

8. — (SEXT.) Romain qui fut à la fois orateur, philosophe, jurisconsulte et géomètre, était oncle du grand Pompée. Il embrassa le stoïcisme.

9. — (CN.) STRABON, père du grand Pompée, fut un des principaux généraux de l'armée romaine lors de la guerre sociale, 90 ans av. J. C. Des commencemens malheureux, des pertes auprès d'Asculum et de la Penna ne l'empêchèrent pas de terminer glorieusement la campagne en enlevant à la fois la victoire et la vie à Afranius, un des chefs ennemis, et en assiégeant Asculum. Nommé consul l'année suivante, il

poussa le siége avec vigueur, battit complètement les Marses, força les Vestini et les Peligni à reconnaître de nouveau l'autorité romaine, et reçut les honneurs du triomphe ; mais il se déshonora en gardant pour lui le prix de la vente de tout le butin d'Asculum, et plus encore par sa connivence perfide avec Marius et Cinna, contre lesquels il avait été envoyé, 88 ans av. J. C. Au lieu d'aller les écraser tandis que leurs forces étaient encore peu considérables, il laissa grossir leur armée, et ne leur présenta la bataille aux portes de Rome que pour se laisser battre. Peu après la peste se mit dans son armée, et lui enleva onze mille hommes; lui-même périt frappé d'un coup de foudre 87 av. J. C. Dans sa campagne contre Cinna, ses soldats, débauchés par le général ennemi allaient lui ôter la vie quand les prières de son fils les désarmèrent. Il était si détesté qu'après sa mort on traîna son corps dans les rues de Rome, et on le jeta dans le Tibre (V. POMPÉE, n° 1). On le surnomma *Strabo* parce qu'il était louche. *V. Pat.*, 2, *c.* 21. — *Plut.*, *Pomp.*

10. — (CN.) MAGNUS, plus connu sous le nom de grand Pompée. V. POMPÉE, n° 1.

11 et 12. — (CN. et SEXT.), fils du précédent. V. POMPÉE, n° 2 et 3.

13. — (A.) RUFUS BITHYNICUS, ainsi surnommé à cause de ses exploits dans la Bithynie, fut tué en Sicile, où il était propréteur, par les ordres du jeune Pompée, sous prétexte qu'il voulait attenter à sa vie. Aulus passait pour excellent orateur. *Dion Cass.* — Cicéron lui a adressé plusieurs lettres, que l'on trouve dans les lettres à Atticus, 8, *ep.* 15; *ep.* 6; 10, *ép.* 13.

14. — LENEUS, affranchi du grand Pompée, était excellent grammairien. *Pline.*

15. — RUFUS, zélé partisan de la cause républicaine, fut maltraité par les soldats de Jules César après la bataille de Thapse, et n'échappa à la mort qu'en se réfugiant près du général vainqueur. *Hirt. Pans.*, *G. d'Afr.*

16. — (SEXT.) RUFUS, consul 35 ans av. J. C., avait de grandes connaissances en histoire. *D. Cass.*

17. — (SEXT.) RUFUS, consul l'année où mourut Auguste (14 de J. C.). *Tac.*, *Ann.*, 1, *c.* 7.

18. — (TROGUS). V. TROGUE-POMPÉE.

19. — MACER, préteur sous Tibère. *Tac.*, *Ann.*, 1, *c.* 72.

20. — (SEXT.) MACER, un des plus grands orateurs du temps de Tibère, fut nommé gouverneur de l'Asie l'an de J. C. 21. *Tac. Ann.*, 3, c. 11 et 32.

21. — chevalier romain mis à mort par les ordres de Tibère, comme complice de Séjan, l'an de J. C. 32. *Tac.*, *Ann.*, 6, *c.* 14.

22 et 23. — (M.), arrière-petits-fils de Théophane de Mitylène, intime ami du grand Pompée, se tuèrent afin d'éviter la condamnation dont ils étaient menacés comme descendans d'un ami de Pompée. *Tac.*, *Ann.*, 6, *c.* 18.

24. — (Q.), consul l'année de la mort de Caligula (l'an 41 de J. C.), était haï des prétoriens, qui voulaient le tuer en présence de Claude. *Jos.*, *Ant. J.*

25. — (CN.) MAGNUS, descendant du grand Pompée, à qui Claude permit de reprendre le nom de son aïeul. Dans la suite, Messaline l'ayant accusé de conspiration, l'empereur l'envoya poignarder dans son lit l'an 47 de J. C.

26. — URBICUS, ami de Silius, l'amant de Messaline, fut tué par ordre des ministres de Claude l'an 48 de J. C. *Tac.*, *Ann.*, 11, *c.* 35.

27. — (LONGINUS GALLUS), consul l'an de J. C. 49. *Tac.*, *Ann.*, 12, *c.* 5.

28. — PAULINUS, commandant en Germanie avec L. Vetus, l'an de J. C. 58, acheva la digue de Drusus, appelée *Fossa Drusiana*. *Tac.*, *Ann.*, 13, c. 53; 15, *c.* 18.

29. — ÆLIANUS, fut banni de l'Italie comme complice de fabrication de faux testament l'an 61 de J. C. *Tac.*, *Ann.*, 14, *c.* 41.

30. — tribun des cohortes prétoriennes, destitué par Néron, qui le craignait, l'an de J. C. 64. *Tac.*, *Ann.*, 15, *c.* 71.

31. — LONGINUS, tribun des soldats sous Galba, fut envoyé par ce prince (l'an 69 de J. C.), pour apaiser une sédition des prétoriens. Les rebelles le maltraitèrent. *Tac.*, *Hist.*, 1, *c.* 13.

32. — PROPINQUUS, intendant de la Belgique l'an de J. C. 69, écrivit à Galba que les légions étaient sur le point de se révolter, et voulaient un autre empereur. *Tac.*, 1, *c.* 12 et 58.

33. — PLANTA, auteur qui écrivit l'histoire de la guerre entre Othon et Vitellius.

34. — SATURNINUS, excellent orateur, contemporain de Pline le Jeune, s'exerça aussi avec succès dans la poésie épigrammatique. *Pline*, 1, *ep.* 16.

35. — (SEXTUS) FESTUS, grammairien. V. FESTUS.

POMPELO (*Pampeluno*). V. POMPÉIOPOLIS, n° 4.

POMPILIA, famille romaine assez célèbre, prétendait descendre de Numa Pompilius. Cependant ses membres ne furent que rarement élevés aux grandes dignités de l'état.

POMPILIA, fille de Numa Pompilius, femme de Numa Martius et mère d'Ancus Martius, quatrième roi de Rome. Quelques-uns la donnent pour épouse à Tullus Hostilius.

1 POMPILIUS (NUMA), second roi de Rome, naquit à Cures, ville des Sabins, le jour même où Romulus jeta les fondemens de Rome. Pompilius Atticus, son père, était d'une des familles les plus considérables du pays, et lui même épousa Tatia, fille de Tatius, roi des Sabins. La mort de sa femme lui fit quitter la cour de son beau-père, pour se retirer à la campagne, où il se consacra entièrement à l'étude de la nature et de la philosophie. Les anciens ont souvent répété qu'il avait été disciple de Pythagore, ce qui est évidemment impossible, puisque Pythagore écrivait deux siècles après lui ; mais ce qui peut avoir donné lieu à cette opinion, c'est que Pythagore avait voyagé dans la Grande-Grèce.

Après l'interrègne qui suivit le meurtre de Romulus, les Romains jetèrent les yeux sur Numa Pompilius pour remplacer le prince mort, et lui députèrent deux sénateurs qui lui offrirent la couronne au nom du sénat et du peuple. Il refusa d'abord, et ce ne fut qu'à la prière de ses amis qu'il consentit à monter sur le trône.

Bien différent de son prédécesseur, qui n'avait créé à Rome que des institutions militaires, et qui semblait n'avoir eu d'autre but que de faire un peuple de conquérans, Numa, dès le commencement de son règne, licencia les trois cents gardes-du-corps de Romulus, disant qu'il n'avait rien à craindre de la nation qui l'avait choisi volontairement pour son roi, s'appliqua à adoucir la férocité des Romains en leur inspirant l'amour des lois et le respect des dieux. Jusqu'alors Rome avait été comme partagée en deux factions, à cause de la distinction qui de fait subsistait encore entre les Romains et les Sabins. Le long calme de son règne, l'impartialité avec laquelle il récompensait et punissait chacun, enfin sa persé-

vérance à fondre ensemble les deux peuples par des mariages, la fit enfin évanouir. Comme la population de Rome augmentait de jour en jour, il distribua les citoyens en diverses classes, d'après les arts et métiers qu'ils exerçaient; mais ses institutions les plus importantes furent celles qui eurent pour objet la religion. Parmi celles-ci on remarque, 1° *le collége des Pontifes*; 2° celui des *Flamines*; 3° celui des *Vestales*; 4° celui des *Augures*; 5° celui des *Prêtres Saliens*, qu'il fit passer des Albains aux Romains. Il confia à ces derniers la garde des petits boucliers sacrés, nommés *Anciles*, qui, disait-il, étaient tombés du ciel, et auxquels était attaché le salut de l'état.

Il fit la dédicace du temple de Janus, rectifia le calendrier des Romains, et ajouta deux mois à l'année, qui avant lui n'en avait que dix. Il publia de plus un grand nombre de lois civiles très-sages et dignes d'un siècle plus éclairé.

Comme toutes ces innovations religieuses et politiques pouvaient n'être pas facilement admises, il s'appliqua à leur donner une sanction surnaturelle, et fit croire aux Romains que tout ce qu'il établissait lui était révélé dans des conversations nocturnes par la nymphe Egérie. Cette fable, facilement accueillie, aplanit les obstacles, prévint les murmures; et donna à la religion nouvelle des fondemens qui pendant plusieurs siècles restèrent inébranlables. Aussi Cicéron dit-il que, si les Romains étaient le peuple le plus puissant de la terre, c'est qu'ils étaient en même temps le peuple le plus religieux.

Numa Pompilius mourut l'an 672 av. J. C. (82 de R.), après un règne de 42 ans, laissant la couronne à Tullus Hostilius, qui avait épousé sa fille Pompilie. Le temple de Janus était resté fermé pendant tout le temps de son règne, c'est-à-dire qu'il ne fit aucune guerre. Il emporta avec lui les regrets, non-seulement de ses sujets, mais encore des peuples voisins qui, s'empressèrent tous d'assister à ses funérailles.

Numa Pompilius, ayant défendu de brûler son corps, suivant la coutume des Romains, fut enterré sur le Janicule avec un grand nombre de livres qu'il avait composés. On retrouva, dit-on, ces livres plus de 400 ans après sa mort, l'an 181 av. J. C. Ce fut L. Petilius qui en fit la découverte, et qui les fit porter au sénat pour qu'on les examinât. Mais pour n'être point obligé de rien changer à la religion, le sénat les fit brûler (V. PETILIUS n° 5.). Numa Pompilius laissa une fille nommée Pompilia, qui fut mère d'Ancus Martius, quatrième roi de Rome. Quelques auteurs disent qu'il eut aussi quatre fils. *Plut.*, *V. de Numa.* — *Cic.*, *Nat. des D.*, 3, *c.* 2, 17. — *Varron.* — *Virg.*, *En.*, 7, *v.* 809; 9, *v.* 562. — *Tit. L.*, 1, *c.* 18, etc. — *Den. d'Hal.*, 2, *c.* 15, etc. — *Ov.*, *Fast.*, 3. — *Juv.*, *Sat.*, 3, *v.* 12, 138; 6, *v.* 341; 8, *v.* 156. — *Val. Max.*, 1, *c.* 2. — *Florus*, 1, *c.* 2. — *Pline*, 13 et 14.

Horace appelle *Pompilius sanguis* les Pison, qui prétendaient descendre de ce prince. *Art Poët.*, *v.* 20.

2. — (C.), général romain, qui fut forcé d'abandonner son bagage aux Gaulois. *Cic.*, *Rh. à Hér.*, 1, *c.* 27.

3. — (ANDRONICUS), grammairien, natif de Syrie, ouvrit une école à Rome, et compta César et Cicéron parmi ses disciples. *Suét.*

POMPILUS, pêcheur ionien, transportait à Milet Ocyroé, fille de Chésias, dont Apollon était épris. Au moment d'atteindre le rivage, le dieu le changea en thon, et sa barque en rocher, et enleva Ocyroé. *Pline*, 6, *c.* 29; 9, *c.* 15; 32, *c.* 11.

1. POMPON ou POMPONIUS, père de Numa Pompilius, selon quelques auteurs. *T. L.*, 41, *c.* 29.

2. — un des fils de Numa Pompilius. *Plut.*

POMPONIA, famille romaine, faisait remonter son origine à un des fils de Numa Pompilius. Le membre le plus célèbre de cette famille fut T. Pomponius Atticus, ami de Cicéron.

1. POMPONIA, sœur de Pomponius Atticus, avait été mariée au frère de Cicéron. Irritée de la mort de son beau frère, elle exerça une vengeance cruelle sur l'esclave Philologue, qui l'avait livré aux satellites d'Antoine, et le força à se couper lui-même une partie du corps, et à la manger bouillie. *Cic.*, *à Att.*, 1, *ép.* 5; 5, *ep.* 1. — *Pline.* — *Plut.*

2. — GRÆCINA, Romaine, qui, après la ruine de Julie, fille de Drusus, sacrifiée aux ressentimens de Messaline, porta hautement le deuil de cette princesse et le conserva pendant quarante ans qu'elle lui survécut. Pomponia fut ensuite (57 de J. C.) accusée de superstition étrangère, et beaucoup d'auteurs ont entendu par-là qu'elle était chrétienne. *Tac.*, *Ann.*, 13, *c.* 32.

3. — GRATILLA, femme d'Arulénus Rusticus, avait d'un autre lit un fils nommé Assudius Curianus, qu'elle déshérita pour léguer ses biens à quelques amis, entre autres à Pline.

4. — RUFINA, Vestale qui fut enterrée toute vive sous le règne de Caracalla.

POMPONIANUM, lieu voisin de Stabies en Italie. *Pline*, 6, *ép.* 16.

1. POMPONIUS (M.), père de Numa Pompilius, conseilla à son fils d'accepter la dignité royale (V. POMPILIUS). C'est de lui que prétendait descendre la famille Pomponia.

2. — (M.), tribun du peuple 448 ans av. J.C., après le retour du peuple, qui s'était retiré sur le mont Aventin. *T. L.*, 3, *c.* 54.

3. — (M.), tribun militaire avec puissance consulaire 39 ans av. J. C. *T. L.*, 5, *c.* 13.

4. — (M.), tribun du peuple 390 ans av. J. C., soutint avec A. Virginius le parti du sénat contre ses collègues. *T. L.*, 5, *c.* 29.

5. — (M.), tribun du peuple 361 ans av. J. C., appela en jugement Manlius Imperiosus. Manlius Torquatus, fils de l'accusé, le fit désister. V. MANLIUS IMPER. et TORQ. *T. L.*, 7, *c.* 4 et 5.

6. — (MANIUS) MATHON, maître de la cavalerie sous le dictateur Veturius Philon 219 ans av. J. C. et préteur de la ville l'année suivante. *T. L.*, 22, *c.* 33, 35, 55; 23, *c.* 20, 24; 26, *c.* 23.

7. — (L.) VEIENTANUS, préfet des alliés 215 ans av. J. C., se laissa battre et prendre par Hannon dans le Brutium. *T. L.*, 25, *c.* 1 et 3.

8. — (M.) MATHON, fut député par les Romains à Delphes pour consacrer à Apollon une couronne d'or de deux cents livres, après la défaite d'Asdrubal, 207 ans av. J. C. Nommé préteur l'année suivante, il commanda deux ans en Sicile avec une flotte considérable pour empêcher les Carthaginois d'approcher de l'île. *T. L.*, 28, *c.* 45; 29, *c.* 11, 13, 20, etc.; 30, *c.* 2.

9. — ami de C. Gracchus, le voyant poursuivi de très-près par les satellites d'Opimius auprès d'un pont de bois, se jeta à la tête du pont, et par sa résistance opiniâtre lui donna le temps de s'enfuir. Il fut tué sur la place (121 av. J. C.). *Vell. Pat.*, 1, *c.* 6.

10. — de Bononie (*Bologne*), auteur de quelques pièces de vers et de pièces atellanes que nous avons perdues, vivait vers l'an 80 av. J. C. *Solin.*

11. — (T.) ATTICUS, le plus célèbre de ceux qui portèrent ce nom. V. ATTICUS.

12.— Romain qui fut fait prisonnier par Mithridate (72 av J. C.) ; celui-ci lui demanda si en lui donnant la vie il pourrait compter l'avoir pour ami : « oui, dit Pomponius, si tu fais la paix avec les Romains. » *Plut.*

13. — général qui soumit la Sardaigne aux Romains et qui en fut nommé gouverneur. Dans la suite, proscrit par les triumvirs, il se revêtit des marques de la préture, s'entoura de quelques esclaves déguisés en licteurs, et s'échappa en traversant ainsi la ville, puis l'Italie, comme un envoyé d'Octave et d'Antoine à Sextus Pompée. *Appien.*

14. — officier de César, laissa brûler à Messane en Sicile une partie de la flotte dont on lui avait confié le commandement. *Cés.*, *G. civ.*, 3.

15. — orateur, contemporain de Cicéron, remarquable surtout par sa véhémence. *Cic.*, *Orat.*, 3, *c.* 28.

16.— Rufus, historien du siècle d'Auguste, dont il ne reste rien. *Val. Max.*, 4, *c.* 4.

17. — (J.) Græcinus, consul l'an 16 de J.C.

18. — (L.) Flaccus, consul l'an 17 de J. C., et gouverneur de la Mésie sous Tibère, feignit d'être l'ami du roi de Thrace Rhescuporis et par là l'attira dans sa province. Sous prétexte de lui faire honneur, on l'entoura d'une garde nombreuse, et on l'amena à Rome, où on le retint le reste de ses jours. Peu à près (l'an de J.C.27), il fut nommé gouverneur de Syrie et resta six ans dans cette place. Pomponius Flaccus était très-grand buveur, et Tibère, dit-on, le nomma gouverneur de Syrie pour avoir passé deux jours et deux nuits à boire continuellement. *Tac.*, *Ann.*, 2, *c.* 32, 66, etc.; 6, *c.* 27. — *Vell. Pat.*, 2, *c.* 129. — *Suet.*, *Tib.*, 41, 42.

19. — Labéon, gouverneur de la Mésie l'an de J. C. 26. Sept ans après, voyant Tibère exercer les plus grandes cruautés, il se donna la mort ainsi que sa femme Paxea. *Tac.*, *Ann.*, 4, *c.* 47; 6, *c.* 29. — *Dion Cass.*

20. — (P. ou L. ou Q.) Secundus, sénateur, fut mis en accusation sous Tibère pour avoir donné asile dans ses jardins à Elius Gallus, ami de Séjan. La générosité de son frère, qui s'offrit pour lui servir de caution, le sauva ; il survécut à Tibère, et fut consul l'an 41 de J. C. ; mais il flétrit son nom par sa bassesse et ses flatteries à l'égard de Caligula. Il avait fait des tragédies, qui étaient peu estimées. *Tac.*, *Ann.*, 5, *c.* 8; 6, *c.* 18; 11, *c.* 13.—*Quintil.*, 10, *c.* 1. —*Pline*, 7, *ép.* 17.

21. — (Q.) Secundus, frère du précédent, lui sauva la vie. Pour se concilier la faveur de Tibère, il accusa Sancia, sœur de Considius Proculus. Il fut lui-même accusé par P. Suilius, et n'échappa qu'en se révoltant. *Tac.*, *Ann.*, 6, *c.* 18; 13, *c.* 43.

22.— (L.), commandant en Germanie l'an 45 de J. C., tailla en pièces les Cattes, et obtint les insignes du triomphe. C'était un poète distingué. C'est peut-être le même que Pomponius Secundus (n°20). *Tac Ann.*, 12, *c.* 27 et 28.

23. — (M.) Marcellus, grammairien qui osa critiquer les discours de Tibère, et lui dire ce mot depuis si célèbre : Tu peux, César, donner le droit de bourgeoisie aux hommes, mais non aux mots.

24. — Sylvanus, ancien proconsul d'Afrique, fut accusé de prévarication l'an de J. C. 58, mais il éluda son jugement. *Tac.*, *Ann.*, 13, *c.* 52.

25. — Méla, célèbre géographe. V. Méla.

26. — Bassus, Romain accusé sous le règne et par les ordres d'Héliogabale, qui était épris de sa femme, et qui voulait la lui enlever. *Dion Cass.*

27. — (Sextus), jurisconsulte célèbre, disciple de Papinien, eut beaucoup de part au gouvernement sous Alexandre Sévère. Il composa un grand nombre d'ouvrages cités dans le code et dans le digeste, entre autres un *Enchiridion* ou Manuel, en un seul livre, dont il reste quelques fragmens, et une Collection des plus fameux jurisconsultes jusqu'à Didius Julianus. Il mourut âgé de 78 ans. On a inséré un fragment de son Manuel, où il traite de *l'origine du droit*, dans les *Ecloga Juris Romani*, Paris, 1822.

28. — (Sextus) Festus, grammairien que d'autres nomment Pompéius Festus. V. Festus.

29. — Victorius, consul l'an de J. C. 282.

30. — (L. Ælianus), allié d'Amandus et chef des Bagaudes rebelles dans les Gaules, fut défait par Maximien en 285.

POMPOSIEN, *-sianus*, Romain élevé au consulat sous le règne de Vespasien, et condamné à mort sous celui de Domitien.

POMPTINA, une des tribus de Rome, établie l'an de Rome 397, (av. J. C.) 357. *Sall.*, *Cat.*, 19.

POMPTINUS (P.), *hist.*, officier romain, vainquit les Allobroges après la défaite de Catilina. *Cic.*, *à Att.*, 4, *ép.* 16; 6, *ép.* 3.

Pomptinus (Ager), *géog*, territoire de Pometia.

POMPTINS (Marais). V. Pontins.

POMPUS, roi d'Arcadie, après la mort de son père Simus, donna à son fils le nom d'Eginète en l'honneur de quelques marchands d'Egine, qui se fixèrent dans ses états. *Paus.*, 8, *c.* 5.

PONCE PILATE, *Pontius Pilatus*, gouverneur de la Judée pour les Romains, fut envoyé dans cette province pour remplacer Gratus l'an 26 ou 27 de J. C. Il fit toutes sortes d'injustices pendant son administration. Quelques Juifs lui ayant représenté qu'ils ne pouvaient souffrir qu'il mît dans Jérusalem les enseignes des païens, il les fit battre à coups de bâton par ses soldats. Lorsqu'on amena Jésus-Christ devant lui, quoiqu'il sût bien qu'il était innocent, la crainte de déplaire à l'empereur, de la colère duquel on le ménaçait, fit qu'il livra l'accusé à ses ennemis, après l'avoir fait flageller. Enfin les Juifs portèrent des plaintes de son administration à Vitellius, gouverneur de Syrie. Celui-ci l'envoya à Rome se justifier devant l'empereur. Caligula le relégua à Vienne dans la Gaule, où il finit misérablement ses jours. On croit qu'il se donna lui-même la mort. *Matth.*, *c.* 27, *v.* 2, etc. ; *Marc*, *c.* 15, *v.* 1, etc. ; *Luc*, *c.* 3, *v.* 1; *c.* 13, *v.* 1; *c.* 23, *v.* 1, etc. ; *Jean*, *c.* 18, *v.* 29; *c.* 19, *v.* 1, etc. — *Tac.*, *Ann.*, 15, *c.* 44. —*Jos.*, *Ant. J.*, 18, *c.* 14.

1. PONS ÆLIUS (*Pont Saint-Ange*), pont bâti à Rome par l'empereur Adrien (Ælius Adrianus), conduisait au mausolée d'Adrien. C'est le second pont de Rome en suivant le cours du Tibre. Ce pont, qui existe encore, était le plus large et le plus beau qu'il y eût à Rome.

2. — Æmilius, pont de Rome, anciennement appelé Sublicius, parce qu'il était de bois (*sublica*, bois, en langue volsque), avait été long-temps le seul pont de Rome. C'était le dernier des ponts de Rome en suivant le cours de la rivière. Ce pont avait été construit par Ancus Martius, et consacré avec beaucoup de pompe par le souverain pontife. Æmilius Lépidus le rebâtit en pierre, et lui donna son nom. Antonin le répara dans la suite, le reconstruisit en marbre blanc, et lui donna le nom d'Aurelianus, de son prénom Aurelius. On en voit encore les vestiges. C'est sur ce pont qu'Horatius Coclès résista avec deux Romains à l'armée entière de Porsenna.

3. — Aniensis, pont bâti sur l'Anio, à trois milles

de Rome. Il fut détruit par les Goths, et rétabli par l'eunuque Narsès, qui lui donna son nom.

4. — **Armoniensis**, pont qu'Auguste fit construire, afin de réunir la voie Flaminienne à la voie Emilienne.

5. — **Aurelianus.** V. Pons Æmilius, n° 2.

6. — **Aureoli** (*Pontirolo*). V. Aureoli.

7. — **Bajanus**, pont de bateaux de six milles de longueur, que Caligula fit construire à Baïes sur la mer même.

8. — **Cestius**, pont bâti sur le Tibre par un citoyen romain nommé Cestius Gallus. Il servait à sortir d'une île du Tibre à laquelle conduisait le pont Fabricius.

9. — **Darii**, pont construit par Darius sur l'Ister, pour faire passer ses troupes en Scythie.

10. — **Dubis** (*Pontoux*), lieu de la Gaule, dans la grande Séquanaise, chez les Sequani.

11. — **Fabricius**, pont ainsi nommé d'un Fabricius, son fondateur; il conduisait à une île du Tibre. V. Pons Cestius.

12. — **Gardius**, pont de Rome, bâti par Agrippa.

13. — **Janicularis**, pont de Rome, ainsi nommé du Janicule, près duquel il fut bâti. Il subsiste encore.

14. — **Milvius**, pont bâti environ à un mille de Rome par le censeur Ælius Scaurus, est célèbre par la mort de Maxence, qui, poussé par Constantin, se noya dans le Tibre, en le passant, en 312.

15. — **Narniensis**, pont qu'Auguste fit bâtir entre deux montagnes, près de Narni, à 60 milles de Rome. Il était d'une hauteur prodigieuse. Il en reste une arche qui a cent pieds de haut.

16. — **Œni.** V. Œni (Pons).

17. — **Palatinus** ou **Palatii Pons**, autrement **Senatorius** (*Ponte-Rotto*), pont de Rome, ainsi nommé parce que c'est par là que les sénateurs allaient en procession consulter les livres sybillins. Il fut commencé par M. Fulvius, et achevé par le censeur L. Mummius. On en voit encore les vestiges.

18. — **Senatorius.** V. Palatinus.

19. — **Sublicius.** V. Pons Æmilius (n° 2).

20. — **Suffragiorum.** Ce pont, qui était voisin du Champ-de-Mars à Rome, fut ainsi nommé parce que le peuple était obligé de le passer pour aller donner son suffrage dans les élections.

21. — **Tirensis**, pont du Latium, entre Arpinum et Minturne.

22. — **Trajani**, magnifique pont bâti sur le Danube par Trajan. Adrien le détruisit soit par jalousie soit parce qu'il craignait que ce pont, élevé pour faire passer plus facilement les armées romaines dans le pays des barbares, ne fît que faciliter leurs invasions. Il avait 150 pieds de haut, depuis les fondemens, 60 pieds de large, et près d'un mille de longueur.

23. — **Triumphalis**, pont de Rome, était situé entre le pont Ælius et celui du Janicule, conduisait au Capitole, et était traversé par les triomphateurs.

24. — **Veteris Brivatis**, pont d'une seule arche, jeté sur l'Elaver, dans la Gaule. L'arche a 195 pieds; c'est la plus grande connue.

1. **PONT**, *-tus*, grand royaume septentrional de l'Asie mineure, ainsi nommé à cause de sa situation le long de la mer (πόντος), était borné au N. par la mer Noire, au S. par la Cappadoce, à l'E. par le fleuve Bathys, qui le séparait de la Colchide, et à l'O. par le fleuve Halys. Ses limites varièrent souvent du côté de la Galatie, de la Paphlagonie et de la Cappadoce, qui y furent réunies tantôt en partie, tantôt en totalité. Lors des guerres du grand Mithridate avec les Romains, la Galatie et la Cappadoce étaient provinces de ce royaume. Dans la suite, quand toute l'Asie mineure fut réduite en province romaine, le royaume de Pont fut divisé en trois parties : le Pont Galatique, *Pontus Galaticus;* le pont Polémoniaque, *Pontus Polemoniacus*, et le Pont Cappadocien, *Pontus Cappadocius* (V. ci-dessous chacun de ces noms). A une époque très-postérieure le nom de diocèse de Pont fut donné à une des trois grandes parties de l'empire romain en Asie (V. Asie).

Le Pont avait anciennement fait partie de l'empire des Perses. Dans la suite il devint un royaume particulier sous sa protection. Ce royaume fut fondé dans le 5e siècle av. J. C. par Artabaze, un des satrapes qui ôtèrent la couronne et la vie au mage Smerdis. Artabaze prétendait descendre d'Achémène, et ses descendans s'appelèrent, comme les rois de Perse, Achéménides. Le royaume fut administré pendant plusieurs siècles par les rois ses descendans avec des succès divers. Voici la liste chronologique de ces rois :

Artabaze, av. J.C.	486	Un anonyme, av. J.C.	
Rhodobate,		Pharnace Ier,	183
Trois anonymes,		Mithridate V,	157
Mithridate Ier,	402	Mithridate VI,	123
Ariobarzane Ier,	368	Pharnace II,	63
Mithridate II,	336	Darius,	39
Mithridate III,	301	Mithridate VII,	29
Ariobarzane II,	265	Polémon Ier,	21
Un anonyme,		Polémon II, de J. C.	14
Mithridate IV,			

Voyez chacun de ces noms. *Virg., géorg.*, 1, *v.* 58. — *Cic., p. la loi Manil.* — *P. Méla*, 1, *c.* 1 et 19. — *Ptol.*, 5, *c.* 6. — *Strab.*, 12. — *Flor.*, 3, *c.* 5. — *Just.*, 2, *c.* 2, 4; 12, *c.* 2; 13, *c.* 4; 38, *c.* 7.

2. — **Galatique**, première province du Pont, était bornée au N. par la Paphlagonie, à l'E. par le Pont Polémoniaque, au S. par la Phrygie et le Pont Cappadocien. Amasie en était la capitale.

3. — **Polémoniaque**, 2e province du Pont, était borné à l'E. par le Pont Cappadocien, à l'O. par le Pont Galatique. Il tirait son nom de la ville de Polemonium sa capitale.

4. — **Cappadocien**, troisième province du Pont, répondait à l'ancienne Cappadoce étendue un peu au N. E. Trapézonte en était la ville principale.

5. — contrée de la Mysie, sur les bords du Pont-Euxin, dans laquelle Ovide fut exilé; c'est de là qu'il écrivit les élégies connues sous le nom de *Pontiques*, et les *Tristes*.

6. — (*Kara-Sou occidental*), un des principaux fleuves de la Macédoine, au N., prenait sa source dans les monts Cercines et Berticus, sur les confins de la Thrace, séparait la Médique de la Bisaltique, et tombait à Cercine dans le lac Cercinite, d'où il se perdait dans le Strymon.

7. — fleuve de la Scythie. *Galien.*

8. — **Euxin.** V. Euxin (Pont).

9, etc. — nom de divers ponts célèbres. V. Pons.

PONTÉE, *-teus*, jeune Phéacien qui disputa le prix de la course devant Ulysse et Alcinoüs. *Hom., Odyss.*, 8, *v.* 113.

PONTES (*Ponches*), lieu de la Gaule, dans la 2e Belgique, chez les Ambiani.

1. **PONTIA Posthuma**, *hist.*, Romaine qui fut tuée sous Claude par son amant Octavius Sagitta. *Tac., Ann.*, 13, *c.* 44; *Hist.*, 4, *c.* 44. V. Octavius Sagitta.

2. — fille de Petronius et femme de Bolanus; ayant été condamnée à mort par Néron, comme

coupable de conspiration, elle se fit ouvrir les veines. *Juv.*, 6, *v.* 637.

3. — dame romaine, contemporaine de Domitien, empoisonna deux enfans du premier lit pour plaire à un second mari. *Martial*, 1, *ép.* 34.

PONTIA, *géog.* (*Ponza* ou *île de Ponce*), petite île de la mer Tyrrhénienne, sur la côte du Latium; plusieurs personnages illustres y furent exilés, et même y périrent sous l'empire, entre autres Drusus Néron, petit-neveu de Tibère. *T. L.*, 9, *c.* 28; 27, *c.* 10. — *Pline*, 3, *c.* 6. — *Ptol.*, 3, *c.* 1.

PONTICUS SERPENS, *myth.*, c'est-à-dire *le dragon du Pont*, nom donné au serpent qui gardait la toison d'or dans la Colchide limitrophe du Pont.

1. PONTICUS, *hist.*, poète latin, contemporain de Properce, qui le compare à Homère. Il composa sur la guerre de Thèbes un poème dont il ne reste rien. *Prop.*, 1, *él.* 7.

2. — personnage contemporain de Juvénal, fier de l'ancienneté et de la gloire de sa maison.

1. PONTIFE (LE GRAND), prêtre des Romains, ainsi appelé par excellence, parce qu'il était à la tête de tout le collége des pontifes, avait l'intendance universelle de toutes les cérémonies, tant publiques que particulières. Cette dignité était de la création de Numa Pompilius, et se donnait toujours à un membre du collége des pontifes, qui était élu dans les comices par les tribus. On le choisissait dans les premiers temps parmi les patriciens; mais le peuple, étant venu à bout de se revêtir de toutes les dignités qui appartenaient aux nobles, ne négligea pas celle-ci, et, l'an de Rome 500, Tibérius Coruncanus, plébéien, fut élu grand-pontife. Après la mort de Lépide, qui avait été triumvir, Auguste prit le grand-pontificat, et, après lui, tous les empereurs, jusqu'à Gratien, furent honorés de la même dignité. On affecta de la donner aux princes régnans, parce que le pontificat semblait attirer à celui qui en était revêtu plus de respect qu'il n'en était dû à un simple particulier. Le grand-pontife, ayant la surintendance de toutes les choses de la religion, en prescrivait les cérémonies, et en expliquait les mystères. Il avait la direction des Vestales; c'était lui qui les recevait, et qui les punissait lorsqu'elles avaient prévariqué; il avait l'inspection sur tous les ordres des prêtres, et sur les ministres des sacrifices; il dictait toujours la formule dans les actes publics; il avait le droit de présider aux adoptions, de conserver les annales, de régler l'année, et de prendre connaissance de certaines causes qui regardaient le mariage; lui seul pouvait accorder les dispenses, et il ne rendait compte de sa conduite ni au sénat ni au peuple. D'ailleurs, il avait le privilége de conserver sa dignité pendant toute sa vie, et de n'avoir point d'égal dans sa charge, ce qui se prouve par l'exemple d'Auguste, qui attendit la mort de Lépide pour prendre le souverain pontificat. Mais, quoique toutes ces prérogatives lui donnassent une autorité supérieure, il y avait cependant plusieurs choses qu'il ne pouvait faire sans le consentement du collége des pontifes, et on pouvait appeler à ce dernier de ses décisions, ainsi que du jugement du collége au peuple. Il ne lui était pas permis de sortir de l'Italie, et Crassus fut le premier grand-pontife qui contrevint à cette loi. A son exemple, ses successeurs dans le pontificat s'arrogèrent le même privilége, et la loi *Vatinia*, qui vint ensuite, permit au grand-pontife de tirer au sort les provinces à gouverner. Il ne pouvait habiter que dans une maison publique. Il lui était défendu de convoler à de secondes noces, de regarder ou de toucher un cadavre, et c'est pour cela que l'on plantait un cyprès devant la maison d'un mort, de peur que le pontife sans le savoir n'entrât dans une maison qui pût le souiller.

La consécration du souverain pontife se faisait avec des cérémonies extraordinaires. V. PONTIFES, FLAMINE DIALE, etc.

2. — DES JUIFS. V. SACRIFICATEUR.

PONTIFES, *-fices*, nom que l'on donnait chez les Romains à ceux qui avaient la principale direction des affaires de la religion, qui connaissaient de tous les différends qu'elle occasionnait, qui en réglaient le culte et les cérémonies, qui recevaient les Vestales, offraient des sacrifices, faisaient la dédicace des temples, jugeaient de l'autorité des livres qui renfermaient les oracles, et enfin réformaient le calendrier. Ils formaient à Rome un collége, qui, lors de la première institution faite par Numa Pompilius, ne fut composé que de quatre pontifes pris dans le corps des patriciens; ensuite on en adopta quelques autres choisis entre les plébéiens. L. Sylla, le dictateur, en augmenta le nombre jusqu'à quinze, dont les huit premiers prenaient le titre de grands-pontifes (*pontifices majores*), et les sept autres celui de petits-pontifes (*pontifices minores*), quoique tous ensemble ne fissent qu'un même corps, dont le chef était appelé le souverain-pontife ou grand-pontife (V. ce mot ci-dessus). Mais le nombre des pontifes ne resta point fixe; il y en eut par la suite tantôt plus, tantôt moins.

Les pontifes étaient regardés comme des personnes sacrées; ils avaient le pas sur tous les magistrats; ils présidaient à tous les jeux du cirque, de l'amphithéâtre et du théâtre donnés en l'honneur des divinités. Ils pouvaient se subroger un de leurs collègues lorsque de fortes raisons les empêchaient de remplir leurs fonctions.

Les pontifes en parlant au peuple assemblé l'interpellaient en disant : Mes enfans. Leur habillement consistait en une de ces robes blanches bordées de pourpre qu'on appelait *prétextes*, et que portaient les magistrats curules.

Plutarque tire l'étymologie du mot pontife du soin que leur avaient confié les premiers rois de réparer le pont de bois Sublicius qui conduisait au-delà du Tibre; et il combat le sentiment de Denys d'Halicarnasse, qui prétendait qu'ils furent ainsi nommés de ce qu'ils bâtirent un pont; « parce que, dit-il, du temps de Numa Pompilius, qui institua les pontifes, il n'y avait point de ponts à Rome. » D'autres dérivent leurs noms de *posse facere*, pouvoir sacrifier.

PONTIFICIUS, tribun du peuple 481 ans av. J. C., proposa une loi agraire, et, pour la faire passer, arrêta les levées pendant quelque temps, mais l'opposition de quatre de ses collègues rendit ses efforts inutiles. *T. L.*, 2, c. 44.

PONTINS (MARAIS) ou POMPTINS, *Pomptina lacus* (même nom), marais du Latium, chez les Volsques, à peu de distance des côtes de la mer de Tyrrhène, entre les fleuves Amasène à l'E. et Astura à l'O. On croit qu'ils ont été formés des débordemens de ces deux fleuves, grossis de ceux de l'Ufens et du Nymphæus. On a plusieurs fois, mais en vain, tenté de les dessécher. Domitien et Trajan y firent construire une chaussée magnifique qui les traversait dans toute leur longueur. Mais elle n'existe plus aujourd'hui. *Pline*.

1. PONTINIUS ou POMPTINUS. V. POMPTINUS.

2. — tribun du peuple, complice de l'assassinat de César, sortit de Rome avec les meurtriers. Il fut tué peu après à la bataille de Mutine (Modène). *Suet.*, *V. de Ces.*, 78.

1. **PONTINUS**, petite montagne de l'Argolide, vers le centre.

2 — fleuve de l'Argolide, se perdait dans l'Alphée.

1. **PONTIUS** Herennius, fameux général des Samnites, rendit par son éloquence le courage à ses concitoyens, consternés de n'avoir pu obtenir la paix des Romains, et peu après, s'étant mis en campagne, débuta par enfermer dans les défilés de Caudinum l'armée romaine, commandée par les consuls T. Veturius et P. Posthumius. Ceux-ci ne purent sauver leur vie qu'en passant sous le joug, et en consentant à faire la paix avec les Samnites (321 ans av. J. C.). Mais, le sénat ayant cassé l'alliance, et les Romains ayant envahi de nouveau le Samnium, Pontius fut battu, et subit à son tour l'affront qu'il avait fait souffrir. Vaincu une seconde fois, et fait prisonnier par Fabius Maximus, il fut mis honteusement à mort, après avoir orné le char de triomphe de ce général. *T. L.*, 9, *c.* 1.

2. — Cominius, Romain, qui, lorsque Camille eut vaincu les Gaulois, trouva moyen de se glisser dans le Capitole, pour apprendre aux assiégés ce triomphe, et demander pour Camille le titre de dictateur. Il s'introduisit dans Rome en descendant le Tibre soutenu sur des écorces de liége, et escalada le Capitole. *T. L.*, 5, *c.* 46. — *Plut.*

3. — un des principaux généraux de la coalition italique dans la guerre des Marses. *V. Pat.*, 2, *c.* 16.

4. — citoyen de Silvium, prophétisa à Sylla l'incendie du Capitole, qui eut lieu le jour même. *Plut.*

5. — Aufidianus, Romain qui fit mourir sa fille et celui qui l'avait séduite. *Val. Max.*, 6, *c.* 1.

6. — Pilatus. V. Ponce Pilate.

7. — Nigrinus, consul l'an de J. C. 37. *Tac.*, *Ann.*, 6, *c.* 45.

8. — (C.) Telesinus, consul l'an de J. C. 60, était ami d'Apollonius de Tyane.

9. — Fregellanus, un des amans d'Albucilla, fut dégradé du rang de sénateur. *Tac.*, *Ann.*, 6, *c* 48.

PONTONOÜS, hérault de la cour d'Alcinoüs, servait le vin pour les libations. *Hom.*, *Odyss.*, 7, *v.* 178.

PONTUS, ancien dieu de la mer (πόντος), fut père de Phorcys, de Thaumas, de Mérée, d'Eurybie, de Céto et de la Terre. *Apollod.*, 1, *c.* 2.

POPEDIUS (Q.) Silon. V. Pompedius.

POPES, *Popæ*, ou Victimaires. Les Romains nommaient ainsi des serviteurs des prêtres qui, dans les sacrifices, étaient chargés de lier les victimes, et de les mener devant l'autel. Ils se couronnaient de laurier et de fleurs, se découvraient les épaules, les bras et le haut du corps jusqu'au nombril; le reste du corps était couvert jusqu'à mi-jambes d'un tablier de toile ou de peaux de victimes, nommé *limus*, que quelquefois ils retroussaient pour y placer leur coutelas; dans cet état, ils conduisaient la victime, attachée à une corde fort lâche, de manière qu'elle ne parût pas conduite au sacrifice malgré elle, ce qui aurait été d'un très-mauvais augure. Quand elle était devant l'autel, on la déliait pour la même raison, et c'était un signe funeste quand elle s'enfuyait. Les *popes* ou *victimaires* apprêtaient alors les couteaux, l'eau et les autres choses nécessaires au sacrifice. Après en avoir reçu l'ordre du sacrificateur, l'un d'eux appelé *cultraire*, frappait la victime avec une hache ou une massue, et l'égorgeait aussitôt. Quand elle avait perdu tout son sang, les popes la mettaient sur la table sacrée nommée *anclabris*, et là ils la dépouillaient, à moins qu'on ne la brûlât tout entière; en ce cas ils la mettaient sur les bûchers, aussitôt qu'elle était égorgée. Dans les sacrifices ordinaires on ne brûlait qu'une très-petite partie de la victime, et on faisait du reste deux portions, une pour les dieux, l'autre pour ceux qui faisaient les frais du sacrifice. Ceux-ci s'en régalaient avec leurs amis, et la portion des dieux était abandonnée aux *popes*, qui l'emportaient dans leurs maisons, appelées de leur nom *popinæ*, où ceux qui en voulaient allaient en acheter. Comme les popes vendaient aussi du vin, les *popinæ* devinrent chez les Romains ce que sont nos cabarets.

1. **POPILII** Forum, v. de la Gaule cisalpine.

2. — v. de la Lucanie, sur le Silarus, entre Nares et Aline.

1. **POPILIUS** (M.) Lénas, consul les années 359 et 356 av. J.C., battit dans ses deux consulats les Tiburtins. Créé de nouveau consul en 350, il signala sa magistrature par une grande victoire sur les Gaulois, qui avaient envahi le Latium. Il reçut les honneurs du triomphe et deux ans après un quatrième consulat. M. Popilius fut le premier de sa famille qui reçut le surnom de Lænas. On croit que c'est parce que, le peuple s'étant révolté contre les patriciens pendant qu'il offrait un sacrifice en costume sacerdotal (*Læna*), il courut au forum sans quitter son costume, et apaisa la sédition. *T. L.*, 7, *c.* 12, 16, etc. — *Val. Max.*, 7, *c.* 8.

2. — (M.) Lénas, consul 316 ans av. J. C. *T. L.*, 9, *c.* 21.

3. — (M.) Lénas, consul 173 ans av. J. C., fit la guerre contre les Liguriens révoltés, et leur tua dix mille hommes dans le territoire de Statiella; après quoi il fit piller et raser la ville, désarma et vendit les citoyens. Le sénat désapprouva ces mesures, et en ordonna la révocation sur-le-champ; mais Popilius désobéit publiquement, et se soutint dans sa province pendant toute l'année qui suivit son consulat malgré toutes les réclamations. De retour à Rome, il y fut accusé; mais, grâce au crédit et aux intrigues de son frère (n° 4), l'affaire traîna en longueur, et enfin fut totalement oubliée. Popilius suivit depuis Marcius Philippus en Macédoine avec le titre de tribun des soldats l'an 169 av. J. C. *T. L.*, 40, *c.* 43; 41, *c.* 14, 15, etc.; 42, *c.* 7, etc.; 44, *c.* 1.

4 — (C.) Lénas, le plus célèbre de ceux qui portèrent ce nom, frère du précédent. Consul 172 av. J. C., il ne signala son administration que par ses intrigues en faveur de son frère Marcus, persécuteur des Liguriens (V. Popilius, n° 3). Peu après Popilius fut envoyé avec deux autres sénateurs en Egypte, à l'occasion des différends survenus entre Cléopâtre et Ptolémée Evergète, d'une part, et de l'autre Antiochus Epiphane, roi de Syrie. Antiochus était aux portes d'Alexandrie, et se préparait à en faire le siége, lorsque les députés arrivèrent; il voulait éluder le décret du sénat qui l'obligeait à faire aussitôt la paix avec Ptolémée, et à quitter l'Egypte. Lassé de ses réponses évasives, Popilius traça sur le sable avec sa baguette un cercle autour du roi, et lui dit: « Avant de sortir de ce cercle, rendez-moi la réponse que je dois rapporter au sénat ». Antiochus étonné répondit après un instant de réflexion: « Je ferai tout ce que le sénat me commande; » et en effet il rentra aussitôt dans ses états. *T. L.*, 41, *c.* 18; 42, *c.* 9, 10, 19, etc.; 44, *c.* 19, 20, 29, etc.; 45, *c.* 10. — *Vell. Pat.*, 12, *c.* 10. — *Just.*, 34, *c.* 3.

5. — poète contemporain de Térence.

6. — (M.) Lénas, consul 139 ans av. J. C.

7. — (P.) Lénas, consul 132 ans av. J. C., bannit sans formes de procès les partisans de Tib.

Gracchus. Dix ans après C. Gracchus, nommé tribun du peuple, fit passer une loi qui condamnait à l'exil quiconque aurait prononcé sans jugement une sentence d'exil. Popilius abandonna volontairement l'Italie. *Cic.*, *Brut.*, c. 48.—*Vell. Pat.*, 2, c. 7.

8. — (C.) lieutenant de Cassius Longinus 107 ans av. J. C. Celui-ci ayant été battu et tué par les Tigurins, Popilius, pour sauver le reste de l'armée, fut obligé de passer sous le joug. De retour à Rome, il fut accusé, et s'exila lui-même.

9. — tribun militaire, qui, dit-on, tua Cicéron. On a supposé qu'il avait été autrefois défendu par Cicéron même dans une accusation de parricide; mais c'est une pure supposition des rhéteurs du premier siècle, qui cherchaient des textes frappans de déclamation. *Sen. le Rhet.*, 3, *Controv.*, 17.

POPPEA (Papia). V. Papialex.

1. POPPÉE Sabine, *-pæa -na*, fille de Poppeus Sabinus, épouse d'un Scipion, était la plus belle femme de Rome, et se déshonora par un commerce scandaleux avec le pantomime Mnester. Messaline la fit mettre à mort par jalousie. *Tac.*, *Ann.*, 11, *c.* 1; 13, *c.* 13.

2. — Sabine, célèbre impératrice romaine, fille de la précédente, et de T. Ollius, personnage peu illustre, hérita de la beauté et de l'impudicité de sa mère. Elle épousa d'abord un chevalier romain, nommé Rufus Crispinus, et en eut un fils. Othon, alors favori de Néron, l'enleva à son mari, et l'épousa; mais, comme il ne cessait de la louer devant Néron, ce prince en devint amoureux, et, après l'avoir eue long-temps pour maîtresse, il répudia Octavie pour l'épouser, vers 62 de J. C. Il en eut une fille, dont la naissance le transporta de joie, et fit donner à sa mère le titre d'Augusta; mais Poppée ne jouit pas long-temps de sa faveur. Elle mourut d'un coup de pied que lui donna Néron, lorsqu'elle était grosse, l'an 65 de J. C. L'empereur au désespoir la pleura, et la fit embaumer dans les plus riches parfums de l'Europe et de l'Asie. Poppée était une coquette achevée; elle joua très-habilement son rôle pour se faire placer sur le trône. Pour conserver sa beauté, elle se baignait tous les jours dans du lait d'ânesse, et se frottait d'une espèce de pommade qui prit d'elle le nom de *Poppæanum*. C'est la première Romaine qui ait porté un masque pour conserver la beauté de son teint. Poppée abusa de son ascendant sur Néron pour commettre des cruautés; on lui reproche même la mort d'Agrippine. *Tac.*, *Ann.*, 13, *c.* 45; 14, *c.* 1, 59, etc.; 15, *c.* 23; 16, *c.* 6, 23; *Hist.*, 1, *c.* 78. — *Suét.*, *Oth.*, *c.* 3.

1. POPPEUS Sabinus, *-pæus -nus*, gouverneur de la Mésie, de l'Achaïe et de la Macédoine sous Tibère, l'an de J. C. 15, remporta quelques avantages l'an 26 sur des Thraces montagnards, qui refusaient de reconnaître la domination romaine, et obtint les insignes du triomphe. Il mourut 9 ans après. Il fut père de Poppea Sabina, mère de la fameuse Poppée. *Tac.*, *Annal.*, 1, *c.* 80; 4, *c.* 46, etc.; 5, *c.* 10; 6, *c.* 39; 13, *c.* 45. — *Dion Cass.*

2. — Sylvanus, Romain très-riche qui commandait l'armée de Dalmatie, l'an de J. C. 69. *Tac.*, *Hist.*, 2, *c.* 86; 3, *c.* 50; 4, *c.* 47.

3. — Vopiscus, consul l'an de J. C. 70, avec Virginius. *Tacite*, *Hist.*, 1, *c.* 77.

POPULIFUGIES, *-gia*, fête romaine qui se célébrait au mois de juin, selon les uns, en mémoire de l'expulsion des Tarquin, et, selon d'autres, en l'honneur de la déesse Fugia, qui avait favorisé la déroute des Fidénates, lorsqu'ils voulurent s'emparer de Rome. Denys d'Halicarnasse prétend que l'objet de cette fête était la fuite du peuple, qu'un violent orage dispersa après que Romulus eut été massacré. *Ovide*, *Fast.*, 1.

POPULONIÆ Aquæ, v. de l'Etrurie, vers l'O., près de Populonium, qui lui a donné son nom, et entre Ruselles et Manliane.

1. POPULONIE, *-nia*, surnom de Junon Lucine.

2. — (*populari*, ravager), une des divinités champêtres adorées par les Romains. On l'implorait dans les dégâts que produisaient la grêle, les inondations ou les insectes, ou les ravages causés par la guerre.

POPULONIUM (peut être *Piombino*), v. d'Etrurie, sur la côte, au pied d'un promontoire de même nom, au S. de Vétulonie, et vis-à-vis de l'île d'Ilva. Cette ville fut détruite pendant les troubles de Marius et de Sylla. *T. L.*, 28, *c.* 45 — *Ptol.*, 3, *c.* 1.

2. — promont. de l'Etrurie, formait la presqu'île qui s'avançait dans la mer, entre l'embouchure des fleuves Ombrone et Arno. *Strab.*, 5. — *En.*, 10, *v.* 172.—*P. Méla*, 2, *c.* 5.—*Pline*, 3, *c.* 5.

PORATA ou Pyretus (*Pruth*), riv. de la Dacie Trajane, prenait sa source dans les Alpes Bastarniques, sur les confins de la Sarmatie, et se jetait dans le Danube, au-dessous d'Axiopolis, à Trocmes. *Hér.*, 4, *c.* 48.

PORCIA, *hist.*, nom commun à deux familles plébéiennes de Rome, dont l'une portait le surnom de Léca, et l'autre celui de Caton. Cette dernière devint la plus célèbre; mais son illustration ne commença que vers le 2e siècle av. J. C., par celle de Caton le Censeur. *Tac.*, *Ann.*, 11, *c.* 24. — *Vel. Paterc.*, 2, *c.* 35.

1. Porcia, sœur de Caton d'Utique, est louée par Cicéron. *Plut.*

2. — fille de Caton d'Utique, épousa en premières noces Bibulus et ensuite Brutus, et se rendit célèbre par son esprit, par son courage et par sa vertu. Elle se fit un jour une profonde blessure à la cuisse; son mari lui ayant demandé la raison d'une action si étrange, C'est, répondit-elle, pour vous prouver avec quelle constance je me donnerais la mort, si j'avais le malheur de vous perdre. Brutus, charmé de cette réponse, lui confia le secret de la conjuration qu'il avait formée contre César. Brutus étant mort quelque temps après, elle ne voulut pas lui survivre. Ses parens et ses amis s'opposèrent à ce dessein, et lui ôtèrent toutes les armes capables de nuire; mais elle avala des charbons ardens, dont elle mourut vers l'an 42 av. J. C. On a révoqué ce fait en doute; et l'on croit trouver dans la correspondance de Cicéron avec Brutus une lettre qui prouverait que Porcia était morte avant Brutus. *Val. Max.*, 3, *c.* 2; 4, 6.— *Plut.*, *Brut.*

Porcia (Lex), *archéol.*, loi par laquelle il fut réglé qu'un citoyen romain ne pourrait être condamné à mort, ni battu de verges, mais serait condamné à l'exil. Elle fut décrétée, selon les uns, par Porcius Caton le Censeur, selon les autres, sous les auspices du tribun Porcius Léca, l'an de Rome 556. *Cic.*, *pro Rab.*; *Verr.*, 5, *c.* 63; 7, *c.* 127. — *Salluste*, *Cat.* — *T. L.*, 10.

PORCIE. V. Porcia, *hist.*

PORCIFERA (*Bisnaga*), petite riv. de la Ligurie, se perdait dans la Méditerranée.

PORCINA, surnom d'Æmilius Lépidus, orateur célèbre qui vivait avant Cicéron. *Cic.*, *Hér.*, 4, *c.* 5.

1. PORCIUS Latro Licinius, poète épigrammatique latin, qui vivait vers l'an de Rome 526 (218 av. J. C.), au commencement de la seconde guerre punique. *A. Gel.*, 17, *c.* 21.

2. — (L.) Licinus, préteur dans la Gaule ci-

sulpine 208 ans av. J. C., se distingua beaucoup dans la bataille livrée par Claudius Néron à Asdrubal. *T. L.*, 26, *c.* 6 ; 27, c. 6.

3. — (M.) LÉCA, tribun du peuple l'an de Rome 553 (201 av. J. C.), s'opposa au triomphe de L. Manlius Acidinus, qui revenait vainqueur d'Espagne. On croit qu'il est l'auteur de la loi Porcia. *T. L.*, 32, c. 7.

4. — (L.) LICINUS, consul 184 ans av. J. C., eut pour province la Ligurie avec son collègue P. Claudius Pulcher, et obtint dans cette province quelques avantages. *T. L.*, 24, *c.* 54 ; 39, *c.* 32.

5. — fils du précédent, décemvir l'an de Rome 571, fit en cette qualité la dédicace du temple de Vénus Erycine, que son père avait voué pendant la guerre de Ligurie. *T. L.*, 40, *c.* 54.

6, 7 et 8. — (M.) CATON. V. CATON.

9. — (M.) LÉCA, sénateur romain, complice de la conjuration de L. Catilina, chez lequel les conjurés s'assemblaient ordinairement. *Sall.*, *Cat.*, *c.* 10 et 16.

10. — parasite critiqué par Horace, 2, *Sat.* 8, *v.* 23, 24.

11. — (M.) LATRO, déclamateur, natif de Cordoue, ami de Sénèque, se tua dans un accès de fièvre, l'an de Rome 750.

13. — SEPTIMIUS, gouverneur de la Rhétie, attaché aux intérêts de Vitellius. *Tac.*, *Hist.*, 3, *c.* 5 ; 4, *c.* 68.

POREDORAX, un des quarante Gaulois que Mithridate fit mourir à Pergame pour avoir conspiré contre sa personne. Sa maîtresse lui donna la sépulture, malgré les ordres de ce prince. *Plut.*, *Courage des femmes.*

PORI REGNUM, c'est-à-dire, l'*Empire de Porus*, l'une des plus puissantes monarchies de l'Inde, occupait tout le pays conquis entre l'Hydaspe et l'Acésine.

PORINA, pet. fleuve du Péloponèse, dans l'Arcadie. *Paus.*, 1, *c.* 85.

PORIS, prince des Enéates, vers l'an 570 de Rome, épousa Archo, fille d'Hérodicus, prince des Thessaliens, dont il eut plusieurs enfans. Après la mort d'Archo, il se remaria avec Théoxène, sa belle-sœur. *Tit. Liv.*, 41, *c.* 4.

POROSÉLÈNE, île de la mer Egée, voisine de Lesbos. *Strab.*, 13. — *Pline*, 5, *c.* 31.

1. **PORPHYRE**, *-rius*, philosophe néoplatonicien. Son véritable nom est Malchus. Il naquit à Tyr l'an 233 de J. C., étudia d'abord l'éloquence à Athènes sous Longin, et alla ensuite à Rome, où il eut Plotin pour maître. Histoire, mathématiques, philosophie, musique, en un mot toutes les sciences lui étaient familières. Il surpassait tous les philosophes de son temps par sa manière d'écrire, tout à la fois claire, naturelle, élégante et noble. Comme il voulait tout connaître, il s'appliqua à la magie, qu'il regardait comme quelque chose de divin. Le caractère de sa philosophie, comme de celle de Plotin, son maître, est d'isoler de la manière la plus complète l'âme de tout ce qui appartient aux sens, de s'élever par l'extase à la communication avec des êtres d'un ordre supérieur. Quoique disciple enthousiaste de Plotin, il s'en éloigne quelquefois pour se rapprocher de Platon et d'Aristote. Il écrivit même un traité pour prouver contre Plotin « que l'objet conçu est hors de l'entendement. » Porphyre mourut à 71 ans, l'an 404 de J. C.

Ce philosophe avait fait un grand nombre d'ouvrages, dont le plus célèbre est celui qu'il écrivit contre les chrétiens. Nous ne l'avons plus; mais il fallait qu'il fût bien dangereux, puisque plusieurs des Pères de l'église s'attachèrent à le réfuter, et que l'empereur Théodose en fit brûler publiquement un exemplaire l'an 388 de J. C. Les ouvrages qui nous restent sont purement philosophiques. Il rédigea la doctrine de Plotin (V. PLOTIN), et écrivit la vie de ce philosophe. Il nous reste aussi de lui un traité célèbre sur l'*Abstinence des viandes ;* une *lettre à Anébon sur les mystères des Egyptiens ;* un traité de l'*Antre des Nymphes*, etc. Il avait aussi composé des Commentaires sur les écrits d'Aristote, dont il reste quelques parties, entre autres une *Introduction aux Catégories*, que l'on place d'ordinaire au commencement de la logique d'Aristote. Il eut pour disciple Jamblique. Son traité de l'abstinence des viandes a été publié avec la vie de Pythagore à Cambridge en 1635, et à Utrecht en 1767, et traduit en français par M. de Burigny.

2. — poète latin, qui vivait sous le règne de Constantin.

PORPHYRION, *myth.*, fils du Ciel et de la Terre, fut un des géans qui firent la guerre aux dieux. Jupiter, pour le vaincre plus aisément, lui inspira de l'amour pour Junon, et le tua au moment où, égaré par sa passion, il allait faire violence à la déesse. *Hor.*, 3, *od.* 4, *v.* 54.— *Mart.*, 13, *ép.* 78. — *Apollod.*, 1, *c.* 6.

PORPHYRION, *géog.* (*Rumeileh*), forteresse de la Phénicie, au S. de Bérytus.

PORPHYRIS (πορφύρα, pourpre), un des noms de l'île de Cypre, parce qu'on pêchait le murex, ou coquillage à pourpre, dans ses environs.

PORRICIÆ, entrailles de la victime, que les prêtres jetaient au feu, après les avoir considérées, pour en tirer des présages.

PORRIMA, sœur ou compagne de Carmenta, mère d'Evandre, présidait aux événemens passés. *Ov.*, *Fast.*, 1, *v.* 639.

PORSENNA ou PORSÉNA (LARS), roi d'Etrurie, déclara la guerre aux Romains l'an 507 av. J. C., pour les forcer à rétablir Tarquin le Superbe sur le trône. Il obtint d'abord tant de succès qu'il serait entré dans Rome si Horatius Coclès n'eût résisté seul aux Etrusques, à la tête d'un pont (V. HORATIUS COCLÈS). Lorsqu'il vit Mucius Scævola, qui avait pénétré dans son camp avec le dessein de l'assassiner, se brûler la main sans témoigner la moindre douleur, convaincu qu'il ne pourrait soumettre un peuple qui poussait jusqu'au fanatisme le courage et l'amour de la liberté, il abandonna la cause de Tarquin, et fit la paix. Porsenna avait traité les prisonniers avec tant de douceur que les Romains, par reconnaissance, lui élevèrent une statue. Il mourut peu de temps après avoir levé le siége de Rome. Au reste il faut remarquer que la tradition rendue populaire par l'orgueil national des Romains et par la crédulité des historiens est, selon toutes les apparences, mensongère. Sans doute Porsenna entra dans Rome, et y donna des lois, sans pourtant parvenir à rétablir le trône des Tarquin. C'est ce que Polybe et Denys d'Halicarnasse affirment formellement. *T. L.*, 2, *c.* 9. — *En.*, 8, *v.* 646. — *Plut.*, *Publicola.* — *Flor.*, 1, *c.* 10. — *Hor.*, *ép.* 16.

PORSULES, *-li* (*Pergamar*), petite v. de la Thrace méridionale, à l'extrémité S. E. des monts Rhodope, sur la Trave, près de sa source, au N. de Maronée, et à l'E. de Trajanopolis.

PORSYMNA ou PROSYMNA, fille du fleuve Astérion fut une des nourrices de Junon.

PORT. Ce nom, joint à un nom propre, désigne beaucoup de villes et de ports que l'on trouvera à chacun des noms propres.

PORTES DE L'ENFER, *myth.*, ce sont les deux portes du Sommeil, l'une de corne, l'autre d'ivoire. Par la première passent les songes véritables, et par l'autre les vaines illusions et les songes trompeurs.

PORTES, *géog.* Les portes les plus célèbres d'Athènes et de Rome sont les suivantes,

1° *A Athènes.*

1. LES PORTES THRIASIENNES, qui furent appelées par la suite Dipyles, c'est-à-dire *doubles portes*, parce qu'elles surpassaient les autres en grandeur. Elles servaient d'entrée au Céramique. *Xén.*, *Hist. grecq.*, 2.—*Plut.*, *Péricl.*, *Sylla.*—*Philostrat.*, *Sophis.*, 2.

2. — DU PIRÉE, qui conduisaient au Pirée, près desquelles était le temple du héros Chalcodoon, ainsi que les tombeaux des guerriers morts sous le règne de Thésée en défendant leur patrie contre l'invasion des Amazones. *Plut.*, *Thés.*

3. — ERIADES, par lesquelles sortaient toutes les pompes funèbres; elles étaient nommées ainsi d'ἠρίον, tombeau. *Théophr.*, *Caract.*

4. — SACRÉES, qui conduisaient à Eleusis; c'est par là que passait la procession solennelle qui se faisait aux fêtes de Cérès Eleusine.

5. — D'EGÉE, ainsi nommées d'Egée, père de Thésée, dont le palais était à l'endroit où furent par la suite construites ces portes. *Plut.*, *Thes.*

6. — D'ITONE, près desquelles s'élevait une colonne élevée au sujet de la guerre des Amazones. *Eschine.*

7. — D'ADRIEN, servaient d'entrée à la partie de la ville que rebâtit Adrien, et à laquelle il donna le nom d'Adrianopolis.

2° *A Rome.*

1. PORTE ARDÉATINE, *-na*, ainsi nommée parce que la route d'Ardée y aboutissait, était dans la partie S. de Rome, entre les portes Capène et Trigéminale.

2. — ASINARIE, *Asinaria* ou *Célimontane*, *Celimontana*, porte de Rome, ainsi nommée de la famille Asinia, conduisait au mont Cœlius.

3. — AURÉLIE, *Aurelia*, porte de Rome, ainsi nommée du consul Aurélius, qui fit construire un chemin qui conduisait à Pise.

4. — CAPÈNE, *Capena*, porte de Rome, où aboutissait la voie Appienne. *Ov.*, *Fast.*, 6, *v.* 192.

5. — CARMENTALE, *Carmentalis*, une des plus anciennes portes de Rome, bâtie par Romulus au pied du Capitole. Dans la suite on la nomma *Scelerata*, c'est-à-dire funeste, parce que ce fut par là que les trois cents Fabius sortirent pour aller au combat où ils périrent tous.

6. — CATULARIE, *Catularia*, porte de Rome, située au pied du mont Viminal, près de la porte Carmentale.

7. — CÉLIMONTANE. V. ASINARIE.

8. — COLLATINE, *Collatina*, ou PINCIANE, *-na*, porte de Rome qui conduisait à Collatie.

9.— COLLINE, *Collina*, nommée aussi *Quirinalis*, *Agonensis* et *Salaria*, était auprès du mont Quirinal.

10.— ESQUILINE, *Esquilina*, porte de Rome, appelée aussi *Metia*, *Taurica* et *Libitinensis*; c'est par là que l'on conduisait les criminels au lieu de l'exécution, et les corps des morts au mont Esquilin, où on les brûlait.

11.—FLAMMINIENNE, *Flaminia (porta del popolo)*, porte de Rome, appelée aussi FLUMENTANE (*Flumentana*), et située entre le Capitole et le mont Quirinal.

12. — FLUMENTANE. V. FLAMINIENNE.

13.—FONTINALE, *Fontinalis*, ou SEPTIMIANE, *-na*, porte de Rome, ainsi nommée à cause du grand nombre de fontaines qui étaient dans son voisinage, et des thermes de Septime-Sévère; elle conduisait au Champ-de-Mars.

14. — INTRA AGGERES. V. VIMINALE.

15.—JANUALE, *Janualis*, porte de Rome, voisine du temple de Janus.

16. — LATINE, *-na*, à l'E. de la porte Capène, s'appelait aussi PIACULARIS. Elle conduisart à la voie Latine.

17. — LAVICANE, *-na*, où aboutissait la voie de même nom, était au S. E. de Rome; c'est là que se réunissaient les aquéducs qui conduisaient à Rome les eaux de l'Aqua Martia et de l'Anio novus.

18. — NAVALE, *Navalis*, porte de Rome, située près du Tibre.

19. — NOMANTANE, *-na*, autrement Figularis (*Porta pia*), située au N. de Rome, conduisait au mont Sacré.

20. — PINCIANE, *-na*. V. COLLATINE.

21. — PRÉNESTINE, *Pranestina*, qui conduisait à Préneste, était située vers l'extrémité S. E. de Rome, et très-près de la porte Lavicane.

22. — QUERQUETULANE. V. VIMINALE.

23. — SALARIE. V. COLLINE.

24. — SEPTIMIANE. V. FONTINALE.

25.—TRIGÉMINALE, *Trigeminalis*, porte de Rome, appelée aussi Ostiensis, parce qu'elle conduisait à Ostie.

26.— TRIOMPHALE, *Triumphalis*, communiquait de la voie Flaminienne au Capitole. Dans le 3e siècle, Aurélius ayant abattu le mur de Servius Tullius, elle fut remplacée par la porte Flaminienne; mais une nouvelle porte Flaminienne fut construite près du Tibre, à l'extrémité N. O. de Rome.

27. — VIMINALE, *Viminalis*, porte de Rome, près du mont Viminal.

Du temps de Romulus, Rome n'avait que trois ou quatre portes; mais du temps de Pline elle en avait trente-sept, la ville ayant alors treize milles de circuit. V. ROME.

PORTHAON. V. PARTHAON.

PORTIA, PORTIUS. V. PORCIA, PORCIUS.

PORTICANUS, roi de l'Inde, dont Alexandre envahit le pays. *Diod. de Sic.* On croit que c'est le même que l'Oxycanus de Quinte-Curce. V. ce nom.

PORTIQUES, *-ticus.* Les portiques faisaient un des plus beaux ornemens des villes des Grecs et des Romains. Ils prenaient les noms des édifices auxquels ils étaient joints, ou des personnes qui les avaient élevés. Ils servaient d'abri aux passans, et l'on pouvait s'y promener à couvert. Comme ils étaient particulièrement placés près des théâtres, qui n'étaient pas couverts, le peuple s'y réfugiait quand il survenait une pluie. A Athènes, il y avait un très-grand nombre de portiques, parmi lesquels on distinguait le Pécile, que l'on appelait le *Portique* par excellence. C'est sous ce portique que se rassemblaient les disciples de Zénon, ce qui fait désigner quelquefois par le nom de Portique l'*école* du stoïcisme. V. PÉCILE.

A Rome, du temps d'Auguste, on comptait plus de quarante portiques, les uns couverts, les autres découverts. Les portiques couverts étoient de longues galeries soutenues par un ou plusieurs rangs de colonnes qui souvent étaient de marbre, enri-

chies de statues, de tableaux et d'autres ornemens. Ils étaient garnis de magasins magnifiques, où les commerçans étalaient en vente les objets les plus précieux. Les portiques découverts servaient quelquefois aux athlètes pour les combats de la lutte. Un des plus remarquables était celui du temple de la Paix.

PORTUMNALES, *-lia*, fêtes que les Romains célébraient le 17 du mois d'août, en l'honneur de Portumne, dieu des ports. *Ov.*, *Fast.*, 6, *v.* 547.— *Varron*, *de L. L.*, 5, *c.* 3.

PORTUMNE, *-nus*, dieu marin qui présidait aux ports, le même que Mélicerte. V. MÉLICERTE.

PORTUS ABUCINI, AUGUSTI, etc. V. ABUCINI, etc.

PORUS, *myth.*, dieu de l'abondance (πόρος, gain, abondance), était fils de Métis, déesse de la prudence. A la naissance de Vénus, les dieux célébrèrent une fête, à laquelle le dieu se trouva. Quand ils furent hors de table, la Pauvreté ou Pénie surprit Porus, et quelque temps après elle donna naissance à l'Amour. *Platon.*

1. PORUS, *hist.*, roi d'une contrée de l'Inde, située entre l'Hydaspe et l'Acésine. Alexandre, vainqueur de Darius, le fit sommer de lui faire hommage de ses états. Porus, surpris d'une telle proposition, lui fit dire qu'il l'attendait sur les frontières de son royaume, les armes à la main. Il s'approcha en effet avec son armée des bords de l'Hydaspe, pour en disputer le passage au roi de Macédoine. Ce fleuve était, par sa rapidité et sa profondeur, une barrière en quelque sorte insurmontable. Cependant Alexandre le passa à la faveur des ténèbres, et battit le fils aîné de Porus. Le roi indien livra en personne une seconde bataille, où il fut de nouveau vaincu, quoiqu'il eût montré dans le combat les talens d'un général et la bravoure d'un soldat. Il se retirait monté sur son éléphant, et percé de coups, lorsqu'Alexandre, admirant son courage, envoya près de lui Taxile, prince indien, pour l'engager à se rendre. En entendant la voix du traître Taxile, Porus saisit un dard pour le percer. Alexandre le fit cependant solliciter de nouveau par ses amis, qui le déterminèrent à se soumettre, mais non pas à abattre sa fierté. « Comment veux-tu être traité, » lui demanda le vainqueur? « En roi, » répondit le vaincu. Alexandre, charmé de cette réponse généreuse, ordonna qu'on prît le plus grand soin de sa personne, lui rendit ses états, et lui en donna de nouveaux. Le roi des Indes, pénétré de reconnaissance, accompagna son bienfaiteur dans toutes ses conquêtes, et fut son allié le plus fidèle. Porus était d'une haute stature, et d'une force de corps égale à son courage *Plut.*, *Alex.* — *Q. Curt.*, 8, *c.* 15 et 14; 9, *c.* 3, 4. — *Just.*, 12, *c.* 8. — *Philostr.*, 2, *c.* 10.

2. — neveu du précédent, régnait dans un canton des Indes. A l'approche d'Alexandre-le-Grand, il abandonna ses états, et se réfugia chez les Gangarides; mais Alexandre envoya Ephestion le chercher pour le remettre entre les mains de son oncle. *Diod. de Sic.*

3. — roi des Indes, contemporain d'Auguste, auquel il envoya une ambassade avec des présens. *Strab.*

POSEIDON, POSEIDÉON, POSEIDEUM, etc. V. POSIDON, POSIDÉON.

1. POSIDEIUM ou POSIDIUM (*cap de l'Arbre*), promont. d'Ionie, au S., sur les confins de la Carie, au S. O. et près de Milet, où il y avait un temple consacré à Neptune (*Poseidon*, en grec). Les Branchides, prêtres d'Apollon et de Diane, ainsi que de l'oracle de Didyme, habitaient près de ce promontoire. *Strab.*, 14.

2. — petite v. voisine du prom. de même nom.

3. — v. et prom. de la Macédoine septentrionale, sur les confins de la Thrace, à peu de distance du Strymon. *T. L.*, 44, *c.* 11. — *Pline*, 4, *c.* 10.

4. — v. de la Syrie supérieure, fut prise et pillée par Ptolémée, roi d'Egypte, l'an 312 av. J. C. *Herod.*, 3, c. 91. — *Ptol.*, 5, c. 15. — *Pline*, 5, *c.* 20.

5. — promont. de la Lucanie, sur la côte occidentale, entre Posidonie ou Pestum et Elée.

POSIDÉON ou POSEIDON, mois de l'année athénienne, consacré à Neptune, nommé en grec *Poseidon*. Dans certaines années on ajoutait à l'année un mois embolismique ou intercalaire, que l'on nommait Posidéon II. V. MOIS et ANNÉE, et à la fin du Dictionnaire le *Calendrier Grec*.

POSIDÈS, eunuque et affranchi que l'empereur Claude combla de richesses et d'honneurs. *Juv.*, 14, *v.* 94.

POSIDON, nom grec de Neptune. On lui fait signifier *qui ébranle la terre en frappant du pied*, de ποῦς, pied; σείω, secouer; δᾶ pour γᾶ, terre. V. NEPTUNE.

POSIDONIATES, habitans de Posidonie ou Pestum.

1. POSIDONIE, *-nia* ou *-nium*, ancien nom de Pestum. V. PESTUM.

2. — v. et temple de Neptune, situés en Italie, dans le détroit de Sicile.

POSIDONIES, *-nia* (Ποσειδῶν, Neptune), fêtes grecques en l'honneur de Neptune, se célébraient à Athènes le 8 de Posidéon. Dans l'île de Ténédos il y avait hors de la ville un bois et un temple remarquable par de vastes salles à manger, qui servaient à la foule de ceux qui venaient célébrer cette fête.

1. POSIDONIUS, célèbre ingénieur, contemporain d'Alexandre, suivit l'armée de ce prince en Asie, et après sa mort s'attacha à la fortune de Démétrius Poliorcète, avec lequel il construisit la première hélépole. Posidonius florissait vers l'an 330 av. J. C.

2. — fameux philosophe stoïcien, disciple de Panétius, natif d'Apamée en Syrie. Il passa la plus grande partie de sa vie à Rhodes, où il partageait ses instans entre l'enseignement de la philosophie et les soins du gouvernement. Il vint ensuite à Rome, où il professa avec beaucoup d'éclat, et où il eut Cicéron pour disciple et pour ami. Pompée l'admit aussi à son intimité. Posidonius avait composé plusieurs ouvrages, entre autres cinq livres *sur la Nature des dieux*, et peut-être est-ce cet ouvrage qui inspira à Cicéron l'idée du sien. On cite de plus des traités *de la Divination* et *du Destin*. Les sciences mathématiques, la physique et l'astronomie, l'avaient aussi occupé. Il mesura la circonférence de la terre, reconnut que la hauteur de l'atmosphère était de quatre cents stades, et soupçonna le premier que le flux et le reflux de la mer est un effet du mouvement de la lune.

Sa vertu égalait ses connaissances. On cite de lui un trait de constance rare. Un jour que la goutte lui faisait sentir de cruels tourmens, Pompée, revenant alors de Syrie, et vainqueur de Tiridate, s'était rendu chez lui pour l'entendre, et lui témoignant son regret de voir que la souffrance le mettait hors d'état de parler : « Il ne tient qu'à vous de m'entendre, dit le philosophe, et il ne sera pas dit que quelques douleurs m'empêchent de satisfaire un si grand homme. » Et en effet il parla sur-le-champ avec la plus grande force, au milieu de ses souffrances, sur ce dogme favori des stoïciens, que la douleur n'est pas un mal. *Cic.*, *Tuscul.*, 3, *c.* 61; 5, *c.* 37. — *Strab.*, 14. — *Suid.*

3. — stoïcien, natif d'Alexandrie, mesura la circonférence de la terre, et lui attribua trente mille stades. *Suid.*

4. — d'Olbiopolis en Scythie, écrivit un traité de l'Océan, quatre livres sur l'Attique, onze sur la Lybie, etc. *Suid.*

POSIO, Magnésien, auteur d'une histoire des Amazones.

POSSIDIUS ou POSIDIUS, évêque de Calame et disciple de S. Augustin, a écrit l'histoire de ce Père, et y a joint le catalogue de ses ouvrages.

POSTE. C'est à Cyrus, roi de Perse, qu'on attribue l'invention des postes. L'usage en fut d'abord renfermé dans son empire, à la chute duquel il se perdit presque entièrement. On en établit dans la suite chez les Grecs et chez les Romains de bien inférieures; mais Tibère les fit renaître avec des formes très-avantageuses et assez analogues à celles des nôtres. V. HÉMÉRODROME.

1. POSTHUME, *-mus* (MARCUS CASSIANIUS LATINIUS), le plus illustre des tyrans qui s'emparèrent, vers la fin du 3ᵉ siècle, de diverses provinces de l'empire, avait été sous Valérien nommé gouverneur des Gaules. Après la prise de l'empereur par Sapor, roi des Parthes, mécontent de Gallien, son fils, il se fit proclamer par les soldats empereur dans les Gaules, vers l'an 259. Il battit les généraux que Gallien envoya contre lui, repoussa les Germains, et se maintint pendant dix ans sur le trône, malgré les efforts continuels de Gallien. Après avoir vaincu Lollien, il fut tué par ses propres soldats l'an 269. Il gouverna ses états avec sagesse, et se défendit avec courage. Il s'était associé son fils et Victorin. Quelques-uns ne le font régner que huit ans, 260-267. *Vopiscus. — Orose. — Trébellius Poll.*

2. — fils du précédent, avait été associé à l'empire; il eut le même sort que son père. On lui a attribué dix-neuf *Déclamations*, qui ont paru sous le nom de *Quintilien.*

1. POSTHUMIA, *hist.*, vestale accusée d'avoir violé son vœu, fut acquittée, l'an 417 av. J. C. *T. L.*, 4, *c.* 44.

. — femme de Servius Sulpitius. *Cic.*, *Am.*, 4, *ép.* 2.

3. — une des filles de Sylla.

4. — épouse de C. Pontinius. *Cic.*, *Att.*, 5, *ép.* 21.

POSTHUMIA VIA, *géog.*, grand chemin qui passait près d'Hostilie.

1. POSTHUMIUS (P.) TUBERTUS, consul en 249 et 251 de Rome (505 et 503 av. J. C.), remporta sur les Sabins, pendant son premier consulat, une victoire qui lui mérita le triomphe. *T. L.*, 2, *c.* 16.

2. — COMINIUS AURUNCUS, consul l'an de Rome 253 et 261. Sous son consulat, on fit une trève d'un an avec les Latins. *T. L.*, 2. *c.* 18, 33.

3. — (A.) ALBUS REGILLENSIS, consul l'an de Rome 258 (496 av. J. C.), fut créé la même année dictateur, dans la guerre contre les Latins. Il remporta une grande victoire sur les bords du lac Régille contre les peuples dans l'armée desquels étaient les fils de Tarquin. Il reçut les honneurs du triomphe et le surnom de Regillensis. Cette victoire mit fin à la guerre. Sept ans auparavant, ayant remporté une victoire contre les Sabins, il était entré dans Rome, couronné de myrtes. Ce fut l'origine des ovations ou petits triomphes. *T. L.*, 2, *c.* 19, etc. — *Den. d'Hal.*, 6, *c.* 2.

4. — (SP.) ALBUS REGILLENSIS, consul l'an de Rome 288 (466 av. J. C.), fut un des députés qu'on envoya à Athènes l'an 300 de Rome pour y étudier les lois de Solon. A son retour il fut nommé décemvir. Il abdiqua après la première année. *T. L.*, 3, *c.* 2, 31, 33, 70.

5. — (A.) ALBUS REGILLENSIS, consul l'an de Rome 290 (464 av. J. C.). *T. L.*, 3, *c.* 4, 25.

6. — (A.) TUBERTUS, maître de la cavalerie l'an de Rome 321 (433 av. J. C.) et dictateur l'an 324 (430.). Dans la seconde de ces magistratures, il battit complètement les Volsques et les Eques. On a dit de lui, comme de Manlius, qu'il avait fait trancher la tête à son fils, pour avoir combattu sans son ordre : mais Tite-Live combat cette opinion. *T. L.*, 4, *c.* 23, 26, etc. — *Tac.*, *Ann.*, 2, *c.* 49.

7. — (SP.) ALBUS REGILLENSIS, tribun militaire avec puissance consulaire l'an de Rome 322 (432 av. J. C.). *T. L.*, 4, *c.* 25.

8. — (M.) ALBUS REGILLENSIS, tribun militaire l'an de Rome 328 (426 av. J. C.), marcha contre les Véiens; mais, ayant été vaincu, le peuple le condamna à une amende. *T. L.*, 4, *c.* 21, 40, 41.

9. — (M.) ALBUS REGILLENSIS, tribun militaire avec puissance consulaire l'an de Rome 340 (314 av. J. C.), fit la guerre aux Volsques, à qui même il enleva la ville de Voles; mais il se rendit si odieux à ses propres troupes par son arrogance et ses cruautés qu'elles le lapidèrent. *T. L.*, 4, *c.* 49, 50.

10. — ALBINUS, tribun militaire l'an 340 de Rome (324 av. J. C.). *T. L.*, 5, *c.* 1.

11. — (M.) ALBINUS, tribun militaire l'an de Rome 351 (403 av. J. C.). *T. L.*, 5, *c.* 1.

12. — (A.) ALBINUS REGILLENSIS, tribun militaire l'an de Rome 357 (397 av. J. C.), marcha avec Julius, son collègue, contre les Tarquiniens, et remporta des avantages. Il fut de nouveau consul l'an 373 de Rome. *T. L.*, 5, *c.* 16; 6, *c.* 22.

13. — (SP.) ALBUS REGILLENSIS, tribun militaire l'an de Rome 360 (394 av. J. C.), fut chargé avec C. Emilius, un de ses collègues, d'aller faire la guerre aux Eques, et les défit entièrement. *T. L.*, 5, *c.* 26, 28.

14. — (L.) ALBUS ou ALBINUS REGILLENSIS, tribun militaire en 366 et 374 de Rome (388 et 320 av. J. C.). *T. L.*, 6, *c.* 1, 22.

15. — (SP.) ALBINUS, consul l'an de Rome 420, censeur l'an 421, et maître de la cavalerie l'an 427 sous le dictateur M. Claudius Marcellus, fut créé de nouveau consul l'an de Rome 433. Il se laissa enfermer dans les défilés de Caudium par les Samnites, et fit avec eux une paix honteuse, après avoir consenti à passer sous le joug avec son armée. De retour à Rome, il effaça sa honte par la générosité avec laquelle il conseilla au sénat de ne pas ratifier le traité honteux qu'il avait conclu, et de le livrer lié aux ennemis pour faire tomber sur sa tête leur vengeance. En effet les Romains le livrèrent au général samnite C. Pontius, qui refusa de le recevoir, et lui rendit la liberté. *T. L.*, 8, *c.* 16, 17, 23; 9, *c.* 1.

16. — (L.) MEGELLUS, consul l'an de Rome 449 (av. J. C. 305), avec T. Minucius. Tous deux à la fois combattirent contre les Samnites, et remportèrent une victoire qui leur mérita les honneurs du triomphe. Consul de nouveau l'an 460, il combattit avec succès contre les Vulsiniens et les Etruriens. Le sénat s'opposa cette fois à ce qu'il triomphât; mais le peuple lui accorda cet honneur. Interroi l'an 463, il se nomma lui-même consul, et s'empara de Vénusie. Après son consulat, deux tribuns l'appelèrent en jugement devant le peuple, pour avoir fait travailler à ses terres deux mille soldats légionnaires, les traitant ainsi en esclaves; il fut condamné à une amende de cinq cent mille as. *T. L.*, 9, *c.* 44; 10, *c.* 26, 32.

17. — (L.) MEGELLUS, consul l'an de Rome 492 (av. J. C. 262).

18. — (A.) Albinus, consul l'an de Rome 519 (av. J. C. 242), se préparait à partir pour la Sicile, quand le grand-pontife l'en empêcha, parce qu'il était prêtre de Mars, et qu'en cette qualité il ne pouvait quitter Rome. *T. L.*, 37, *c.* 51. — *Tac.*, *Ann.*, 3, *c* 71.

19. — (L.) Albinus, consul l'an de Rome 520 et 525 (av. J. C. 234 et 239), fit la guerre à Teuta, reine d'Illyrie, et la réduisit à demander la paix. L'an 539 (215 av. J. C.), nommé consul pour la troisième fois, il fut tué dans les Gaules près de Litanie, par les Boiens avec tous les soldats qu'il commandait. Les barbares lui coupèrent la tête, la portèrent en triomphe dans leur temple, et firent de son crâne un vase sacré, avec lequel ils offraient des libations aux dieux. *T. L.*, 22, c. 35; 23, *c.* 24, 25.

20. — (M.) Pyrgensis, publicain célèbre pour son avarice et ses malversations. Ayant été traduit en justice devant le peuple, il excita une sédition pour empêcher de prononcer le jugement; en effet l'assemblée fut rompue sans qu'on l'eut condamné; mais les consuls réclamèrent dans le sénat avec tant de force contre cette violence, qu'il fut forcé lui et ses partisans de s'expatrier à l'instant. *T. L.*, 25, *c.* 3, 4.

21. — (A) Albinus Luscus, consul l'an de Rome 574, fit la guerre en Ligurie, s'empara des monts Baliste et Suismontius, et contraignit les Liguriens à se livrer sans armes. Dans la suite, il fut nommé censeur et décemvir des sacrifices, et envoyé comme député dans l'île de Crète et en Macédoine. *T L.*, 39, *c.* 7, 22; 40, *c.* 35, 41; 41, *c.* 27; 42, *c.* 10, 35; 45, *c.* 17. — *V. Pat.*, 1, *c.* 10.

22. —(L.) Tympsanus, préteur à Tarente l'an de Rome 559, réprima dans cette ville une conspiration formée par les bergers pour exercer des brigandages sur les chemins et dans les pâturages publics. *T. L.*, 39, *c.* 22, 29, 41.

23. — (Sp.) Albinus Paullulus, préteur l'an de Rome 571, gouverna la Sicile. Créé consul l'an 580 avec Q. Mucius Scévola, il eut pour province, conjointement avec son collègue, la Gaule et la Ligurie. *T. L.*, 39, *c* 45; 41, *c.* 20, 21.

24. — (L.) Albinus, consul l'an de Rome 600) 154 av. J. C.), mourut dans l'année et fut remplacé par M. Acilius Glabrion.

25. — (A. ou L.) Albinus, consul l'an de Rome 603, 151 av. J. C On lui attribuait plusieurs écrits qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous. *Plut.*

26. — (Sp.) Albinus Magnus, consul l'an de Rome 604 (av. J. C. 148) avec Calpurnius Pison.

27. — (Sp.) Albinus, consul l'an de Rome 644 (av. J. C. 110), se laissa corrompre par Jugurtha, contre lequel on l'avait envoyé à la tête d'une armée. *Sall.*, *G. de Jug.*

28. — (A.) Albinus, consul avec Antoine l'Orateur l'an 655 de Rome (av. J. C. 93).

29. — Romain qui écrivit une histoire en grec, quoiqu'il ne possédât pas bien cette langue. Caton le critique pour cette ridicule prétention.

30. — général célèbre du 3e siècle. V. Posthume.

1. POSTHUMUS, surnom de quelques branches de familles romaines. V. les noms.

2. — usurpateur dans le 3e siècle. V. Posthume.

POSTRIDIANI Dies ou Lendemains. Les lendemains des calendes, des ides et des nones de chaque mois, étaient mis au nombre des jours noirs et funestes, par une suite d'un préjugé qui leur faisait attacher quelque influence funeste au mot *post*, qui exprimait chez eux ce que nous nommons le lendemain.

POSTULATIONS, *-tiones*, sacrifices qu'on faisait pour apaiser les dieux irrités, parce qu'ils paraissaient les demander, et ne vouloir qu'à cette condition préserver les hommes des malheurs dont ils étaient menacés.

POSTULIO (*Postulare*, demander), nom donné à Pluton sur les bords du lac Curtius, parce que la terre s'étant ouverte en ce lieu, les aruspices prétendirent que le dieu des enfers demandait des sacrifices.

POSTUMIA, Postumius, Postumus. V. Posthumia, etc.

POSTVORTA, déesse qui présidait chez les Romains aux évènemens futurs et aux accouchemens difficiles. *Ov.*, *Fast*, 1, *v.*633 et 639. V. Antevorta.

POTAMIDES (ποταμος, fleuve), Nymphes des fleuves et des rivières.

1. POTAMON, philosophe célèbre d'Alexandrie, contemporain d'Auguste, publia plusieurs traités dont aucun ne nous est parvenu. Il passe pour avoir été le premier qui ait donné à la philosophie *éclectique* ou *élective*, c'est-à-dire à cette philosophie particulière qui se compose des meilleures opinions de chaque secte, une forme systématique et régulière. Du reste on ignore qu'elle était cette forme. Les uns ont voulu que la base en fut le platonisme fondu avec les doctrines de l'Orient; alors Potamon n'eût fait que préluder au Néoplatonisme mystique d'Ammonius Saccas. D'autres disent avec plus de vraisemblance que la théorie des Idées de Platon, théorie fondamentale chez ce philosophe, était complètement exclue de l'éclectisme de Potamon, et qu'il ne cherchait à concilier que la doctrine des Stoïciens avec celle d'Aristote, en admettant deux *criterium*, dont l'un résidait dans la faculté qui juge, l'*hégémonique*, et l'autre dans les perceptions qui servent de moyens ou d'instrumens pour les connaissances. Sa métaphysique reposait sur la distinction de quatre principes: la matière, la cause efficiente, la qualité et le lieu. Sa morale, en rapportant les actions à la vertu, n'excluait ni les biens extérieurs, ni les jouissances physiques. Cette doctrine, qui fit peu de prosélytes à Rome, en eut beaucoup en Grèce et à Alexandrie. Galien fut le plus fameux, mais il y apporta de grandes modifications. Ceux qui marchèrent sur les traces de Potamon furent nommés *Eclectiques*, du mot grec ἐκλέγω, choisir. *Suidas.*

2. — fils de Lesbonax, un des plus grands orateurs de Mitylène, était contemporain de Tibère.

POTAMOS. Ce nom, qui signifie *fleuve*, se trouve joint à plusieurs autres. V. le nom propre qui y est joint.

1. Potamos, bourg de l'Attique, dans la tribu Léontide, au-delà du promontoire de Sunium, où était le monument d'Ion, fils de Xuthus. *Strab.*, 9.

2. — v. d'Asie, dans la Syrie supérieure, fut prise et pillée par Ptolémée, l'an 312 av. J.C. *Diod. de Sic.*

POTANE, *-na*, v. et port de l'Inde, à l'embouchure de l'Indus, fut fondée par Alexandre. *Diod. de Sic.*

1. POTENTIE, *-tia* (*Potenza*), v. de Lucanie, vers le N., sur une petite rivière qui se jette dans le Casuentum. *Pline.* — *Ptol.*, 3, *c.* 1. — *V. Pat.*, 1, *c.* 15.

2. — (*Porto de Ricanota* ou *Potenza*), v. du Picénum, sur le golfe Adriatique, à l'embouchure du fleuve de même nom. *Pline.* — *Ptol.*, 3, *c.* 1.

3. — petite riv. de l'Italie, sort des monts Apennins dans l'Ombrie, traverse le Picénum, et se jette dans l'Adriatique, près de Potentie. *Ptol.*, 3, *c.* 1.

4. — ou Pollentia Carrea, v. de Ligurie. V. Pollentia.

POTERIOPHOROS, c'est-à-dire qui apporte à

boire (ποτήριον, vase dans lequel on boit; φέρω, porter), surnom sous lequel les Achéens rendaient un culte particulier à Cérès. Ils la représentaient tenant un vase, symbole de l'abondance qu'elle avait répandue sur la terre.

POTHIN, *-nus*, eunuque qui gouverna l'Egypte pendant la minorité du dernier Ptolémée, dont il avait été l'instituteur. C'est lui qui conseilla à ce prince de se défaire de Pompée, qui était venu lui demander un asile après la bataille de Pharsale. César le fit mourir, pour avoir excité des troubles à Alexandrie, l'an 47 av. J. C. *Phars.*, 8, *v.* 483; 10, *v.* 95. — *Dion Cass.* — *Appien.*

POTHOS, c'est-à-dire le Désir (πόθος), dieu des Samothraces. *Pline*, 36, *c.* 5.

POTIDANIE, *-nia*, v. de la Phocide, sur les confins de l'Etolie, à l'E., près d'Apollonie. *T. L.*, 28, *c.* 8.

POTIDÉE, *-dea*, v. de Macédoine, dans la presqu'île de Pallène, au S. O. de Chalcis et au S. E. de Thessalonique, fut fondée par une colonie d'Athéniens. Elle fut prise par les Corinthiens (435 av. J. C.) dans la guerre de Corcyre, puis reprise par les Athéniens, qui en chassèrent les habitans. Philippe, roi de Macédoine, qui s'en empara dans la suite dans ses guerres contre les Athéniens, en chassa de nouveau les habitans, et la donna aux Olynthiens, afin de se les attacher. Cassandre l'embellit, et la nomma Cassandrie, ce qui a fait croire à Tite-Live qu'il en était le fondateur. V. Cassandrie. *T. L.*, 44, *c.* 11. — *Démost.*, *Olynth.* — *Strab.*, 7. — *Paus*, 5, *c.* 23. — *P. Méla*, 2, *c.* 2.

POTINA, déesse qui présidait au boire des enfans. *Varron.*

POTITIENS, Potitius. V. Pinariens, Pinarius.

POTITIUS, Romain qui, lorsque Caligula était malade, voua par flatterie sa vie en échange de celle de l'empereur. Caligula rétabli le fit mettre à mort pour qu'il ne fût pas parjure, l'an 37 de J. C.

1. POTNIADES, déesses qui inspiraient la fureur. V. Potnies.

2. — surnom des Bacchantes.

1. POTNIES, *-nia*, v. de la Béotie, au-delà de l'Asope, à 10 stades de Thèbes, où Bacchus avait un temple Les Potniens, ayant massacré un prêtre de ce dieu, reçurent de l'oracle l'ordre d'immoler tous les ans un jeune homme, en expiation de ce crime. Ils remplirent ce cruel devoir pendant plusieurs années, jusqu'à ce qu'enfin Bacchus substitua une chèvre à la place du jeune homme qu'on se préparait à lui immoler; ce qui fit donner à ce sacrifice le nom d'Ægobole ou d'Ægophage (αἴξ, αἰγός, chèvre; βάλλω, jeter, placer; φάγω, manger). Il y avait près de cette ville une fontaine dont on prétendait que l'eau rendait les cavales furieuses. On y adorait des divinités, appelées Potniades, dont les autels étaient dans un bois consacré à Cérès et à Proserpine. A un certain temps de l'année, on leur offrait des sacrifices, et on laissait aller dans les bois des cochons de lait, que l'on retrouvait, dit-on, l'année suivante dans la forêt de Dodone. Glaucus, fils de Sisyphe, fut tué par les cavales de Potnies, sa patrie. (V Glaucus.) *Paus.*, 9, *c.* 8.—*Virg.*, *Géorg.*, 3, *v.* 267.—*Elien*, *V. H.*, 15, *c.* 25.

2. — v. de Magnésie, dont les pâturages rendaient les ânes furieux. *Pline.*

POULETS Sacrés. C'est ainsi qu'on appelait chez les Romains les poulets que les prêtres élevaient, et qui servaient à tirer les augures. On n'entreprenait rien de considérable dans le sénat ni dans les armées, qu'on n'eût auparavant pris les auspices des poulets sacrés. La manière la plus ordinaire de le faire consistait à examiner de quelle façon ces animaux usaient du grain qu'on leur présentait. S'ils le mangeaient avec avidité, l'augure était favorable; s'ils refusaient de manger et de boire, l'auspice était mauvais, et l'on renonçait à l'entreprise pour laquelle on consultait. Lorsqu'on avait besoin de rendre cette sorte de divination favorable, on laissait pendant quelque temps les poulets dans une cage sans manger. Après cela on ouvrait la cage, et on leur donnait à manger. On tirait ces poulets de l'île d'Eubée.

On annonça au consul L. Papirius Cursor) l'an de Rome 482) que les auspices des poulets étaient favorables quoiqu'ils ne le fussent pas; il n'en gagna pas moins la victoire; mais, instruit de la supercherie, il fit tuer le garde des poulets, qui l'avait trompé, et publia que c'étaient les dieux qui l'avaient puni; ce qui rassura les soldats. On connaît le mot de P. Claudius Pulcher, qui, apprenant que les poulets sacrés ne mangeaient pas, les fit jeter à l'eau en disant: « Qu'ils boivent puisqu'ils ne veulent pas manger. » On attribua à cette impiété les malheurs de ce général. *Cic.*, *Nat. des D.*, 2, *c.* 8. — *T. L.*, 10, *c.* 40. — *V. Max.*, 1, *c.* 5.

POURPRE, *purpura*. C'est au hasard, suivant les traditions de l'antiquité, qu'on doit la découverte de cette couleur. Le chien d'un berger, pressé par la faim, ayant brisé sur le bord de la mer un coquillage que l'on nomme *murex*, pour y chercher de la nourriture, le sang qui en sortit lui teignit la gueule d'une couleur qui ravit d'admiration ceux qui la virent. On chercha les moyens de l'appliquer sur les étoffes, et l'on y réussit. C'est à l'Hercule Tyrien qu'on fait honneur de l'invention de teindre les étoffes en pourpre. Il en présenta les premiers essais au roi de Phénicie. Ce prince fut, dit-on, si jaloux de la beauté de cette nouvelle couleur qu'il en défendit l'usage à ses sujets, la réservant pour les rois et pour l'héritier présomptif de la couronne. Les Romains dans la suite imitèrent cette usage, et réservèrent les costumes de pourpre aux personnages revêtus de la dignité impériale, de sorte que l'expression de *prendre la pourpre* devint synonime de *se faire proclamer empereur.*

On distinguait plusieurs sortes de couleurs pourpres. L'une était extrêmement foncée, d'un rouge tirant sur le violet; l'autre était plus claire, approchant de notre écarlate; c'était la moins estimée. Celle enfin dont on faisait le plus de cas était d'un rouge foncé, couleur de sang. C'est en faisant allusion à cette couleur qu'Homère et Virgile donnent au sang l'épithète de *pourpre*. La teinture de pourpre est aujourd'hui perdue.

POUZZOLES. V. Puteoli.

PRAASPA, v. de la Médie, vers le N. E., capitale de la Médie Atropatène, fut assiégée sans succès par M. Antoine, l'an 36 av. J. C. *Ptol.*, 6, *c.* 2.

PRACTIUM, petite v. de la Troade sur les côtes de l'Hellespont. *Il.*, 2, *v.* 342.—*Strab.*

PRACTIUS, petite riv. de la Troade, voisine de Practium, se jetait dans l'Hellespont auprès de cette ville. *Herod.*, 5, *c.* 117.

PRÆCIA, courtisane romaine qui eut assez de crédit pour faire donner à Lucullus la conduite de la guerre contre Mithridate. *Plut.*, *Lucul.*

PRÆCONES ou Hérauts, officiers qui, chez les Romains, étaient chargés de faire observer le silence dans les cérémonies de la religion, de proclamer et de priser ce qui était à vendre dans les encans, d'appeler chacun à son tour ceux qui donnaient leurs suffrages dans les comices, d'annoncer l'élection des

magistrats, de notifier les lois nouvelles au peuple, de donner des assignations pour comparaître en justice, etc.

PRÆDATOR (*præda*, proie, butin), surnom de Jupiter, tiré de ce qu'on lui consacrait une partie du butin qu'on prenait aux ennemis.

PRÆPETES, c'est-à-dire, *légers*, *rapides*, oiseaux dont les Romains consultaient le vol.

PRÆSALTOR ou Præsul, nom du prêtre qui dansait à la tête des Saliens.

PRÆSENS (C. Bruttius), consul l'an de J. C. 151 comme subrogé, et l'an 153.

PRÆSICIA, partie des entrailles des victimes que l'on offrait aux dieux.

PRÆSOS, pet. v. de l'île de Crète, à l'extrémité orientale, dans l'intérieur des terres, au pied du mont Dycté, avait un beau temple de Jupiter Dyctien. *Hérod.*, 7, *c.* 170, 171. — *Strab.*

PRÆSTANA, nom sous lequel les anciens Romains adoraient Luperca, nourrice de Romulus.

PRÆTEXTATUS (Papirius), jeune Romain, qui fut surnommé Prétextatus, à cause d'une belle action qu'il fit lorsqu'il portait encore la robe prétexte. Il accompagna son père au sénat, un jour qu'on y délibérait sur des affaires de la plus haute importance. A son retour, sa mère voulut savoir de quoi il s'agissait. Papirius, qui ne voulait point trahir le secret du sénat, lui dit qu'il avait été question de savoir ce qu'il valait mieux de donner deux femmes à un mari, ou deux maris à une femme. La mère de Papirius, alarmée de cette nouvelle, courut chez ses voisines, et leur fit part de ce qui se passait. Le bruit s'en répandit bientôt dans toute la ville, en sorte que le lendemain les femmes se portèrent en foule au sénat pour demander que l'on donnât deux maris à une femme, plutôt que deux femmes à un mari. Les sénateurs furent extrêmement étonnés d'une semblable demande Le jeune Papirius leur dévoila le mystère. Alors on fit une loi qui lui permit l'entrée du sénat, et l'interdit à tous les jeunes Romains. Cette loi fut abrogée par Auguste, qui admit le peuple aux séances du sénat. *Macrobe*, *Sat.*, 1, c. 6.

PRÆSTI, peuple de l'Inde en-deçà du Gange, au midi des Musicani.

PRÆSTITES, c'est-à-dire qui donnent (*præstare*, fournir), surnom des dieux Lares.

1. PRÆTORIA Augusta (*Roman*), une des principales villes de la Dacie Trajane, au N. E., sur l'Ararus, entre Susidara au N. O. et Palloda au S. E.

2. — (*Aost*), v. de la Gaule cisalpine, au N. O., chez les Salasses dont elle était la capitale, sur la grande Doria, près de sa source.

PRÆTORIUM (*Arénès*), v. de l'Aquitaine, chez les Lemovices.

PRÆTORIUS, surnom donné par ironie à Sempronius Rufus, qui brigua vivement la préture, et ne put l'obtenir, à cause de la corruption de ses mœurs. Ce fut lui qui le premier fit servir des cicognes sur sa table. *Hor.*, 2, *Sat.* 2, *v.* 50.

PRÆTUTII, peuple de l'Ombrie, entre le Picenum et les Vestini. Leurs villes principales étaient Adria, sur la mer Adriatique, et Interamne. Le fleuve Vomane traversait leur territoire dans toute sa longueur. *Ptol.*, 3, *c.* 1. — *Sil. It.*, 15, *v.* 569.

PRÆTUTIUM, v. des Prætutii, au N., près du Picenum. *T. L.*, 22, *c.* 9; 27, *c.* 43.

PRÆVALITANA, province particulière de la Dalmatie, à l'extrémité S., dont les villes principales étaient Scodra et Lissus.

PRAMNIUM, rocher de l'île d'Icare, près duquel était un vignoble où l'on récoltait un vin estimé. *Il.*, 13, *v.* 638. — *Athén.*

PRANTE, *Pras*, mont. de la Thessalie, dans la Thessaliotide, entre les fleuves Enipée et Pamise. Agésilaüs y fit élever un trophée. *Xénoph.*

PRASIADE, *-des*, *Prasia* ou *Prasias*, lac de la Macédoine septentrionale, dans la Péonie, près duquel se trouvait une mine d'airain d'où Alexandre tirait chaque jour la valeur d'un talent d'argent. *Hérod.*, 5, *c.* 17, etc.

PRASIANE (*Vedant*), grande île de l'Inde occidentale, entre les Arbites et les Musicanes, un peu au S., était formée par les branches de l'Indus, près de ses embouchures. Sindomalis était au milieu de cette île. *Pline*, 6, c. 20. — *Q. C.*, 9, *c.* 2. — *Diod. de Sic.*

PRASIENS, *-sii*, nation puissante de l'Inde, en-deçà du pays, dans l'île Prasiane et aux environs. *Q. C.*, 9, *c.* 2.

1. PRASIES, *-siæ*, bourg de l'Attique, dans la tribu Pandionide, à l'extrémité N. E. de la péninsule qui termine l'Attique du côté de l'Orient, à l'E. de Myrrhinonte, et au S. de Brauron, était célèbre par un temple d'Apollon, où l'on envoyait les prémices que l'on voulait consacrer à ce dieu dans l'île de Délos. *T. L.*, 41, *c.* 45. — *Paus.*

2. — ou Brasies, grande ville de la Laconie orientale, sur le golfe Argolique, au N. E. de Sellasie. *Thucyd.*

PRASOS. V. Præsos.

PRASTIA, port du Péloponèse, dans le voisinage duquel était un temple d'Ino, où un oracle célèbre découvrait l'avenir en songe.

1. PRASUM Promontorium (*cap Vert*), promontoire de la Haute-Ethiopie. C'est le terme des connaissances géographiques des anciens de ce côté-là.

2. — v. de l'île de Crète. V. Præsus.

PRASUTAGUS, roi des Icéniens, peuple de la Grande-Bretagne, avait nommé Néron son héritier conjointement avec ses deux fils, espérant par là conserver l'état à sa famille, et la mettre à l'abri de tout danger. Mais après sa mort, les biens de Prasutagus furent la proie des officiers romains, ses filles furent exposées à la brutalité des soldats, et les parens mêmes du roi traités en esclaves. *Tac.*, *Ann.*, 14, c. 31.

PRATELLIA, loi décrétée sous les auspices du tribun Pratellius, l'an de Rome 398, pour réprimer l'ambition des hommes nouveaux. *T. L.*, 7, *c.* 15.

PRATELLIUS, tribun l'an de Rome 398 *T. L.*, 7, *c.* 15. V. l'article précédent.

PRATINAS, poète grec, de Phlionte, contemporain d'Eschyle et de Chérile, composa le premier des pièces de théâtre connues des anciens sous le nom de *satires*. Il avait fait, dit-on, cinquante poèmes dramatiques et trente-deux satires. On trouve quelques fragmens de ses ouvrages dans le *Corpus poetarum græcorum*, Venise, 1605 et 1614, 3 vol. in-f°. *Paus.*, 2, c. 13. — *Suid.*

PRAXAGORAS, d'Athènes, vivait vers l'an 345 de J. C., après Constantin. A l'âge de dix-neuf ans, il publia l'histoire des rois d'Athènes, et, trois ans après, la vie de Constantin, dans laquelle il parle avantageusement de ce prince. Il a aussi publié une histoire d'Alexandre-le-Grand.

PRAXIADE, *-des*, père du philosophe Anaximandre. *Diog. Laer.*

1. PRAXIAS ou Praxion, célèbre statuaire d'Athènes. *Paus.*, 10, *c.* 18.

2. — hérésiarque du second siècle, était d'Asie, d'où il alla à Rome, du temps du pape Eleuthère. Il ne reconnaissait qu'une seule personne dans la

Trinité, et disait que c'était le Père qui avait été crucifié.

PRAXIDAMAS, fameux athlète d'Egine. *Paus.*, 6, *c.* 18.

PRAXIDICE (c'est-à-dire *exécutrice de la justice*; *πράσσειν*, faire; *δίκη*, justice), divinité qui présidait aux entreprises chez les Grecs, et qui punissait les mauvaises actions. Elle est peu connue. *Paus.* 9, *c.* 33.

PRAXIDICES, nom donné aux trois filles d'Ogygès, nourrices de Minerve.

PRAXIERGIDES(*πράττω*,faire, célébrer;*ἔργον*, l'ouvrage par excellence, les mystères), prêtres athéniens qui, le jour des Plynthéries, célébraient des mystères qu'ils tenaient secrets. *Plut.*

PRAXILE, femme de Sicyone, s'acquit une grande réputation par ses poésies, et fut mise au nombre des neuf poètes lyriques. On dit qu'elle inventa une espèce de vers qui, de son nom, furent appelés vers Praxiléens. Elle vivait vers l'an 492 av. J. C. On trouve des fragmens de ses poésies avec ceux d'Anytus. *Paus.*, 3, *c.* 13.

1. PRAXIPHANE, *-nes*, Rhodien qui composa un savant commentaire sur les passages obscurs de Sophocle.

2. — historien grec d'une époque incertaine. *Diod. de Sic.*

PRAXIS, surnom de Vénus chez les Mégariens. *Paus.*, 1, *c.* 43.

PRAXITAS, capitaine lacédémonien, s'empara de Corinthe pendant la guerre du Péloponèse. *Xén.*

1. PRAXITÈLE, *-les*, sculpteur célèbre, né dans la Grande-Grèce, florissait vers l'an 324 avant J. C. Il travaillait principalement sur le marbre de Paros, qu'il préférait à tous les autres à cause de son extrême blancheur. Il porta l'art de la sculpture à sa perfection; ses statues étaient d'une si grande beauté qu'on les croyait animées. La courtisane Phryné, ayant obtenu de lui la permission de choisir son plus bel ouvrage, se servit d'un stratagême pour connaître celui auquel il adjugeait lui-même la première place. Elle fit dire à l'artiste que le feu était à son atelier. Aussitôt il s'écrie : Je suis perdu si les flammes n'ont point épargné mon Satyre et mon Cupidon. Phryné le rassura sur cette fausse nouvelle, et l'obligea de lui donner le Cupidon. La statue de Phryné, ouvrage du même artiste, fut placée dans le temple de Delphes, entre celle d'Archidamus, roi de Sparte, et celle de Philippe, roi de Macédoine. Les habitans de l'île de Cos ayant demandé à Praxitèle une statue de Vénus, il en fit deux, dont il leur donna le choix pour le même prix. L'une était nue, l'autre voilée; mais la première l'emportait infiniment pour la beauté. Les habitans de Cos donnèrent la préférence à la dernière par un sentiment de bienséance. Les Cnidiens, moins scrupuleux, achetèrent la Vénus rebutée, qui fit depuis la gloire de leur ville. On venait de fort loin pour la voir; Nicomède, roi de Bithynie, en faisait un si grand cas qu'il offrit aux Cnidiens d'acquitter toutes leurs dettes s'ils voulaient la lui céder. Ils refusèrent les offres du prince. César acheta des Thespiens le Cupidon de Praxitèle; Claude le leur rendit. Dans la suite Néron en fit l'acquisition. *Paus.*, 1, *c.* 40; 8, *c.* 9. — *Pline*, 7, *c* 34 et 36.

2.—se rendit célèbre, sous Cn. Pompée-le-Grand, par plusieurs ouvrages d'orfévrerie. *Pline*, 2.

1. PRAXITHÉE, *-thea*, fille de Phrasime et de Diogénée, épousa Erechthée, roi d'Athènes, dont elle eut Cécrops, Pandarus, Métion, et quatre filles Procris, Créuse, Chthonie et Orithyie. *Apollod.*, 3, *c.* 15.

2. — fille de Thestius, eut plusieurs enfans d'Hercule. *Apoll.*, 2, *c.* 7.

3. — fille d'Érechthée, fut immolée par l'ordre de l'oracle, ainsi que ses deux sœurs.

PRECIA. V. PRÆCIA.

PRECIANI, peuple de la Gaule, que l'on croit être le même que les Beneharni. V. ce nom. *Cés.*, *G. des G.*, 3.

PRÉCIDANÉES (*præ*, avant; *cædere*, immoler). Les Romains nommaient ainsi les premières victimes qu'on offrait en sacrifice dans les grandes solennités.

PRÉCIES ou PRÉCLAMATEURS, officiers qui précédaient le flamen diale quand il allait dans les rues de Rome, pour avertir les ouvriers de cesser leur travail, parce que le culte divin aurait été souillé, si ce pontife eût vu quelqu'un travaillant.

PRÉFÉRICULE, *præfericulum*, vase en forme d'aiguière, dans lequel on mettait le vin ou autres liqueurs dont on faisait usage dans les sacrifices.

PRÉFECTURE. Les villes que les Romains appellaient *Præfecturæ* étaient celles qui, après avoir manqué de fidélité au peuple romain, avaient été de nouveau réduites sous sa puissance; leurs habitans avaient cependant le droit de citoyens, mais avec moins de priviléges et d'immunités que ceux des colonies et des villes municipales. Les Romains rendaient eux-mêmes la justice dans ces villes; et, quoiqu'elles eussent une forme de république, cependant leurs magistrats n'étaient point tirés du corps de leurs citoyens; on leur envoyait tous les ans de Rome des juges appelés *Præfecti*, pour les gouverner et leur rendre la justice. C'est de ces préfets que les villes prirent le nom de préfectures. Plus tard on donna le nom de préfecture à de grandes subdivisions de l'empire. V. CONSULAIRES.

PRÉFET, *præfectus*, mot qui signifiant simplement *préposé*, s'applique à plusieurs charges qui n'ont aucune ressemblance.

1. — DES ALLIÉS. Chez les Romains, les préfets des alliés étaient dans les troupes ce que les tribuns étaient dans les légions, c'est-à-dire qu'ils avaient le détail des soins qui regardaient les troupes. *T. L.*, 23, *c.* 7.

2. — DES LÉGIONS, officiers qui faisaient les fonctions du général en son absence. C'était d'eux que les tribuns militaires et les centurions recevaient l'ordre soit pour les veilles de nuit, soit pour le départ. Ils avaient inspection sur les armes, sur les habits et la nourriture des troupes tant d'infanterie que de cavalerie. Ils veillaient à ce que la discipline fût exactement observée, et à ce que les légions qui leur étaient confiées fussent toujours en bon état.

3. — DE ROME, magistrat créé originairement par Romulus dans la personne de Romulius Denter, devait remplacer dans la ville les rois, puis les consuls quand ils étaient obligés de sortir de la ville pour se mettre à la tête des armées. Cette charge était très-importante même au commencement de la république; car, après l'expulsion des Tarquin, ce fut le préfet de Rome qui nomma les dix premiers consuls. Elle fut abolie lorsqu'on établit la préture, ou du moins on ne créa de préfet de la ville que pour quelque cérémonie particulière. — Auguste rétablit le préfet de Rome avec de nouvelles attributions. Ce préfet rendait la justice, et avait le droit de punir sans appel, non-seulement les esclaves, mais encore les citoyens. Il réunissait en lui plusieurs des droits du préteur et de l'édile. Cette charge était supérieure à toutes les autres, et n'avait d'égale que celle de préfet et du prétoire. Mécène en fut le premier revêtu.

4. — DES VIVRES, *Præfectus annonæ*, magistrat que l'on ne créait que dans des temps malheureux

où l'on était menacé de disette et de famine; sa fonction était de veiller à ce que les greniers de la ville fussent toujours remplis, et que le peuple eût du pain en abondance et à juste prix. Il connaissait de toutes les fraudes et malversations qui concernaient les vivres. *T. L.*, 4.

5. — DU CAMP. C'était chez les Romains un officier qui commandait les travaux du camp, lorsque le général avait choisi le lieu qui lui convenait. Les préfets du camp avaient soin d'en faire creuser les retranchemens, et d'y faire planter des piquets, et de marquer les places que devaient y occuper les troupes. Ils avaient aussi l'inspection sur les tentes des soldats, sur les malades, sur les bagages, et en général sur tout ce qui devait être renfermé dans le camp.

6. — DU PRÉTOIRE. Cette charge, créée par Auguste, paraît n'avoir eu d'abord pour objet que de remplacer celle de maître de la cavalerie, abolie depuis la ruine de la république. Les préfets du prétoire ne furent, dans leur institution, que les capitaines des gardes de l'empereur. Ils étaient au nombre de deux, et commandaient les cohortes prétoriennes destinées à veiller à la sûreté du palais ou de la tente du prince. Tibère en réduisit le nombre à un, et confia cette charge à Séjan. Bientôt les préfets du prétoire, auxquels leur charge donnait le pouvoir le plus absolu sur un corps de troupes formidable, envahirent encore la puissance de juridiction, en embrassant les affaires civiles; et leur autorité devint si considérable que toutes les appellations des différens tribunaux ressortissaient à celui du préfet du prétoire. Après la mort de Pérennis, célèbre préfet du prétoire sous Commode, on rétablit deux préfets au lieu d'un. Constantin en établit quatre. Quoiqu'ils n'eussent sous ce dernier empereur que l'administration des affaires civiles, leur autorité était encore très grande. Ils publiaient des édits; ils étaient au-dessus des gouverneurs de provinces, et leur donnaient des ordres; ils punissaient les prévarications des juges; ils avaient une intendance absolue sur les péages, les salines, etc. Enfin ils ne reconnaissaient au-dessus deux que l'autorité de l'empereur; souvent même ils disposèrent de l'empire à leur gré.

PRÉFICES, -*cæ*, femmes qu'on louait dans les funérailles chez les Romains pour pleurer.

PRELIUS (*Castiglione*), lac de l'Étrurie. *Cic.*, *Mil.*, *c.* 27. — *Pline*, 3, *c.* 5.

PREMA, une des déesses qui chez les Romains présidaient au mariage; on l'invoquait le soir des noces.

PRÉMICES, premiers fruits de la terre qu'on offrait aux dieux. Les Hyperboréens envoyaient les prémices de leurs moissons à Délos, pour y être offertes à Apollon. Les Romains offraient les leurs aux dieux Lares et aux prêtres.

1. PREMNIS ou PREMIS MAGNA, v. de l'Ethiopie, au-dessous de l'Egypte, près du confluent de l'Astaboras et du Nil. *Strab.*

2. — PARVA (*Ibrin*), v. de la même contrée, mais plus au N. que la précédente, et sur la rive droite du Nil, au S. de Syène.

PRÉNESTE, *Præneste* (*Palestrine*), v. du Latium, à l'E. de Rome, au S. de Tibur, et au N. d'Agnanie, sur une montagne, aux confins du pays des Èques, fondée par Télégone, fils d'Ulysse et de Circé, ou, selon d'autres, par Cœculus, fils de Vulcain. Elle renfermait un temple célèbre consacré à la Fortune. C'est dans cette ville que Marius se fit donner la mort par un de ses esclaves, pour ne pas tomber entre les mains de son rival. Préneste donna le jour à Elien. *Cic.*, *Div.*, 2, *c.* 41. — *En.*, 7, *v.* 680. — *Ptol.*, 3, *c.* 1. V. PRÉNESTINS.

PRÉNESTINS, habitans de Préneste, quittèrent le parti des Latins pour celui des Romains, l'an de R. 255. Les Prénestins se révoltèrent plusieurs fois depuis cette époque, et l'an de R. 417 on démembra une partie de leur territoire. Pendant la guerre civile de L. Sylla et de C. Marius, les troupes de ce dernier se retirèrent en partie dans la ville de Préneste. Quand Sylla se fut rendu maître de la ville, il en fit sortir les Romains auxquels il fit grâce, et, il massacra tous les Samnites et les Prénestins, dont les femmes et les enfans furent seuls épargnés. La ville fut livrée au pillage, et le territoire confisqué au profit du peuple romain. *T. L.*, 2, *c.* 19; 6, *c.* 21; 7, *c.* 12; 42, *c.* 1. V. PRÉNESTE.

PRENESTINUS, préteur dans l'armée de Papirius Cursor, vers l'an 320 av. J. C.

PRÉSAGES. Les présages se distinguaient des augures en ce que ceux-ci s'entendaient des signes recherchés et interprétés suivant les règles de l'art augural, et que les présages qui s'offraient fortuitement étaient interprétés par chaque particulier d'une manière plus vague et plus arbitraire. On peut réduire à sept classes les faits principaux d'après lesquels les païens superstitieux croyaient deviner l'avenir, savoir :

1° Les paroles fortuites, chez les Latins *omen* pour *orimen*. Ces paroles fortuites étaient appelées *voix divines*, lorsqu'on en ignorait l'auteur. Telle fut la voix qui avertit les Romains de l'approche des Gaulois, et à qui l'on bâtit un temple sous le nom d'Aius Locutius. Ces mêmes paroles étaient appellées *voix humaines* lorsqu'on en connaissait l'auteur, et qu'elles n'étaient pas censées venir immédiatement des dieux. Avant que de commencer une entreprise, on sortait de sa maison pour recueillir les paroles de la première personne que l'on rencontrait, ou bien l'on envoyait un esclave écouter ce qui se disait dans la rue; et, sur des mots prononcés à l'aventure, on prenait quelquefois des résolutions importantes;

2° Les tressaillemens de quelques parties du corps, principalement du cœur, des yeux, des sourcils. Les palpitations du cœur passaient pour un mauvais signe, et présageaient particulièrement la trahison d'un ami. Le tressaillement de l'œil droit et des sourcils était au contraire un signe heureux. L'engourdissement du petit doigt, ou le tressaillement du pouce de la main gauche, ne signifiait rien de favorable;

3° Les tintemens d'oreilles, et les bruits que l'on croyait entendre. Les anciens disaient, quand l'oreille leur tintait, que quelqu'un parlait d'eux en leur absence;

4° Les éternûmens. Ce présage était équivoque, et pouvait être bon ou mauvais, suivant les occasions. C'est pourquoi l'on saluait la personne qui éternuait, et l'on faisait des vœux pour sa conservation, afin de détourner ce qu'il pouvait y avoir de fâcheux. Les éternûmens du matin n'étaient pas réputés bons; ils étaient meilleurs le reste du jour. Entre ceux de l'après-midi, on estimait davantage ceux qui venaient du côté droit.

5° Les chutes imprévues. Camille, après la prise de Véies, voyant la grande quantité de butin qu'on avait faite, prie les dieux de vouloir bien détourner par quelque légère disgrâce l'envie que sa fortune ou celle des Romains pourrait attirer. Il tombe en faisant cette prière, et cette chute fut regardée dans la suite comme ayant été le présage de son exil et de la prise de Rome par les Gaulois. Les statues des dieux domestiques de Néron se trouvèrent renver-

sées au premier jour de janvier, et l'on en tira le présage de la mort prochaine de ce prince. Si l'on heurtait le pied contre le seuil de la porte en sortant, si l'on rompait le cordon de ses souliers, ou qu'en se relevant de son siége on se sentît retenu par la robe, tout cela était pris pour autant de mauvais augures;

6° La rencontre de certaines personnes ou de certains animaux. Un Ethiopien, un eunuque, un nain, un homme contrefait qu'ils trouvaient le matin au sortir de leur maison les effrayaient et les faisaient rentrer. Il y avait des animaux dont la rencontre était heureuse; par exemple, le lion, les fourmis, les abeilles: il y en avait dont la rencontre ne présageait que du malheur; comme les serpens, les loups, les renards, les chiens, les chats, etc.;

7° Les noms. On employait avec soin dans les cérémonies de la religion et dans les affaires publiques et particulières les noms dont la signification marquait quelque chose d'agréable. On voulait que les enfans qui aidaient dans les sacrifices, que les ministres qui faisaient la cérémonie de la dédicace d'un temple, que les soldats que l'on enrôlait les premiers, eussent des noms heureux. On éloignait, au contraire, les noms qui signifiaient des choses tristes et désagréables.

On peut joindre à tous ces présages l'observation de la lumière de la lampe, dont on tirait des pronostics pour les changemens de temps, et même pour le succès des entreprises; l'usage puéril de faire claquer des feuilles dans sa main, ou de presser des pepins de pomme entre ses doigts, et de les faire sauter au plancher pour éprouver si l'on était aimé de sa maîtresse, etc., etc.

Pour ce qui est des occasions où l'on avait recours aux présages, il n'y avait aucun temps où l'on crût les négliger impunément; mais c'était surtout au commencement de tout ce qu'on faisait qu'on observait les présages. C'est de là qu'était venue la coutume pratiquée à Rome de ne rien dire que d'agréable le premier jour de Janvier, de se faire les uns aux autres des souhaits obligeans, accompagnés de petits présens. Cette attention pour les présages avait lieu dans toutes les cérémonies de religion, dans les actes publics, qui, pour cette raison, commençaient tous par ce préambule: *Quod felix, faustum, fortunatumque sit*. On avait le même soin de les observer dans les mariages, à la naissance des enfans, dans les voyages, dans les repas, etc.

Mais il ne suffisait pas d'observer les présages. Il fallait de plus les accepter, lorsqu'ils paraissaient favorables, afin qu'ils eussent leur effet. Il fallait en remercier les dieux qu'on en croyait les auteurs, leur en demander l'accomplissement, et même leur demander de nouveaux présages qui confirmassent les premiers. Au contraire, si le présage était fâcheux, on en rejetait l'idée avec horreur; on priait les dieux d'en détourner les effets, lorsque ce présage s'était présenté fortuitement: mais si on l'avait demandé, il n'y avait point d'autre parti à prendre que de se soumettre à la volonté des dieux.

On remédiait aux mauvais présages de bien des manières. Une des plus ordinaires pour détourner l'effet d'un discours ou d'un objet désagréable, était de cracher promptement. Quand on ne pouvait éviter de se servir de certains mots de mauvais augure, on prenait la précaution de renoncer, par une détestation expresse, à tout ce qu'ils pouvaient présager de mauvais. L'expédient le plus ordinaire était d'adoucir les termes, en substituant des expressions qui présentassent à l'esprit des images moins tristes et moins affreuses. Ainsi, au lieu de dire qu'un homme était mort, on disait qu'il avait vécu. Ainsi les Athéniens appelaient la prison, la maison; le bourreau, l'homme public; les Furies, les Euménides, ou déesses pitoyables, etc. V. AUGURES et AUSPICES.

PRÉTEUR, magistrat des Romains dont la principale fonction était de rendre la justice. Dans l'origine, et selon la force du mot latin, *Prætor*, formé de *præest*, signifiait commandant. De là ce nom a été quelquefois employé par les anciens auteurs, et presque toujours par Cornélius Népos, pour désigner un général d'armée, même dans d'autres états qu'à Rome. Chez les Romains, le nom de *préteur*, fut d'abord donné aux consuls; et, dans une ancienne loi rapportée par Tite-Live, on trouve les expressions *maximus prætor* pour marquer celui qui était revêtu de la première dignité de l'Etat. Dans la suite, on se servit de ce mot pour désigner un magistrat particulier.

L'an de Rome 386, quand les plébéiens eurent été admis au consulat, les patriciens, pour conserver leur pouvoir, firent créer un magistrat nouveau qui ne pouvait être choisi que dans leur sein. Ce magistrat, nommé préteur, devait, lorsque les consuls seraient occupés au-dehors, rendre la justice dans la ville à leur place. A cette fonction s'en joignirent peu à peu plusieurs autres, et bientôt les préteurs eurent dans l'absence des consuls le même pouvoir qu'eux. Ils purent, comme eux, assembler le sénat, tenir les comices, empêcher tout autre magistrat de tenir des assemblées ou de haranguer. Ils furent aussi chargés de donner certains jeux, surtout ceux du cirque; de réparer, en l'absence des censeurs, les édifices publics. Mais l'administration de la justice fut toujours la principale fonction du préteur. S'il ne jugeait pas par lui-même, c'était toujours lui qui recevait les accusations, les plaintes et les demandes, et la justice se rendait en son nom. Au commencement de sa magistrature, il faisait publier un réglement, appelé *Edit du préteur*, qui avait pour objet d'expliquer, d'interpréter, et même de suppléer les lois dans certains cas. Le civil et le criminel étaient indifféremment de son ressort. Dans les affaires purement civiles, il portait la robe de pourpre; mais dans les causes capitales, quand il y allait de la vie ou d'une punition corporelle, il devait avoir une robe noire. Le préteur avait, comme les consuls, la robe prétexte et la chaise d'ivoire, mais il n'avait que six licteurs. On lui dressait sur la place publique un tribunal élevé au-dessus du banc des juges. On posait auprès de lui dans le lieu où il rendait la justice une lance et une épée pour marquer son pouvoir. Il ouvrait les séances par ces mots: *Do, dico, addico*, c'est-à-dire j'ai le pouvoir de donner, de prononcer, de condamner.

Durant plus d'un siècle, il n'y eut qu'un seul préteur à la fois; mais l'an de Rome 510, l'abondance des affaires en fit nommer un deuxième; l'un rendait la justice dans les affaires de citoyen à citoyen; l'autre, dans celles des citoyens avec les étrangers. Le premier s'appela préteur de la ville, *prætor urbanus* ou *major*; on nomma le second préteur des étrangers, *prætor peregrinus* ou *minor*. Peu d'années après l'établissement du *prætor peregrinus*, comme les deux magistrats destinés à rendre la justice ne suffisaient pas pour juger toutes les causes, dont le nombre augmentait tous les jours, on tira trois juges de chacune des tribus, dont le nombre montait alors à trente-cinq. Il y eut alors cent cinq juges; mais, pour les désigner par un nombre plus facile, ils furent appelés *centumvirs*, et ils retinrent ce nom dans la suite, lors même que leur nombre fut porté à cent vingt-quatre. Au commencement, les préteurs ne leur envoyèrent que les affaires les plus communes; mais long-temps après, et principalement sous les empereurs, les causes

les plus importantes se jugèrent à leur tribunal.

Le nombre des préteurs augmenta à proportion des nouvelles conquêtes que faisait le peuple romain. On en créa d'abord deux nouveaux pour la Sicile et pour la Sardaigne, l'an de Rome 526, et ensuite deux autres pour les deux Espagnes, quand on en eut fait la conquête, l'an 556. Ils allaient dans les provinces rendre la justice.

Vers l'an de Rome 605 ou 607, on régla que les préteurs rendraient la justice à Rome pendant l'année de leur magistrature, et qu'à la fin de l'année ils partiraient en qualité de *propréteurs* pour les provinces qui leur seraient échues. Pendant l'année qu'ils restaient à Rome, on leur attribuait diverses fonctions. Deux devaient rendre la justice dans les procès qui n'intéressaient que les particuliers, l'un comme *urbanus*, l'autre comme *peregrinus;* quatre autres étaient chargés des affaires publiques, que l'on nommait *quæstiones perpetuæ*, ou recherches perpétuelles, telles que les concussions, les brigues (*ambitus*), le péculat, etc. Sylla y ajouta le faux, la fausse monnaie, le parricide, l'assassinat, l'empoisonnement, et augmenta en même temps le nombre des préteurs; il les porta à huit ou même, selon quelques auteurs, à dix. César en créa dix l'an de Rome 707, et bientôt les porta à seize. Auguste les réduisit à dix; le nombre de ces magistrats, ainsi que leurs attributions, varia encore plusieurs fois sous les empereurs: enfin ils furent abolis par Justinien.

Les préteurs ont été pour la plupart des jurisconsultes distingués. Adrien chargea Salvius Julianus de recueillir et de mettre en ordre tous les édits des préteurs, et cette collection de lois, qui gouverna long-temps l'empire, est connue sous le nom d'*Edit perpétuel, edictum perpetuum*, ou *jus honorarium*.

PRÉTOIRE. C'était le nom de la tente du général romain dans les camps. Sous les empereurs on le donna aussi aux lieux où les préteurs, et même les gouverneurs de province fixaient leur demeure, et rendaient la justice.

PRÉTOIRE (PRÉFET DU). V. PRÉFET, n° 6.

PRÉTORIENS, troupes qui formaient la garde de l'empereur. Ils se rendirent bientôt tout-puissans, firent et défirent les empereurs à leur gré. Ils allèrent même jusqu'à mettre l'empire à l'encan. V. DIDIUS JULIANUS.

PRÊTRES (de πρεσϐύτερος, *senior*, le plus âgé), terme général sous lequel on désigne tous ceux qui étaient chargés des fonctions de la religion.

1°. *Prêtres Juifs.*

Pour les Prêtres des Juifs. V. LÉVITES et SACRIFICATEUR.

2°. *Prêtres Egyptiens.*

Les prêtres Egyptiens étaient distribués en différentes classes employées à différens exercices, et distinguées par des marques particulières. Ils avaient renoncé à toute occupation manuelle et profane. Ils erraient sans cesse entre les simulacres des dieux, la démarche composée, l'air austère, la contenance droite et les mains renfermées sous leurs vêtemens. Une de leurs fonctions principales était d'exhorter les peuples à garder un attachement inviolable aux usages du pays: et ils avaient un assez grand intérêt à bien remplir ce devoir du sacerdoce. Ils observaient le ciel pendant la nuit; ils faisaient des purifications pour le jour. Ils célébraient un office qui consistait à chanter quelques hymnes le matin, à midi, l'après-midi et le soir. Ils remplissaient les intervalles par l'étude de l'arithmétique, de la géométrie et de la physique expérimentale. Leur vêtement était propre et modeste: c'était une étoffe de lin. Leur chaussure était une natte de jonc. Ils pratiquaient sur eux la circoncision; ils se rasaient tout le corps; ils s'abluaient d'eau froide trois fois par jour; ils buvaient peu de vin; ils s'interdisaient le pain dans les temps de purification. Par toutes ces pratiques, ils avaient acquis sur le peuple un tel ascendant qu'ils possédaient réellement tout le pouvoir, quoique le pays fût gouverné par des rois. V. EGYPTIENS.

3°. *Prêtres Grecs.*

Chez les Grecs, les princes faisaient pour la plupart les fonctions des sacrifices; c'est pourquoi ils portaient toujours auprès de leur épée un couteau dans un étui. Outre les princes, il y avait d'autres prêtres chargés des fonctions du sacerdoce. Il y avait même des familles qui en avaient été investies à perpétuité. V. BAPTES, GALLES, ELEUSINIES, etc.

4°. *Prêtres des Romains.*

Les prêtres à Rome n'étaient pas d'un ordre différent des citoyens. On les choisissait indifféremment pour gérer les affaires civiles et celles de la religion. Les prêtres des dieux, même de ceux d'un ordre inférieur, étaient, pour l'ordinaire, élus entre les citoyens les plus distingués par leurs emplois et leurs dignités. On accordait quelquefois cet honneur à des jeunes gens d'illustre famille, dès qu'ils avaient pris la robe virile.

Il faut distinguer les prêtres romains en deux classes. Les uns n'étaient attachés à aucun dieu en particulier, mais ils offraient des sacrifices à tous les dieux: tels étaient les pontifes, les augures, les quindécemvirs, qu'on nommait *Sacris faciundis;* les auspices, ceux qu'on appelait *Fratres arvales;* les curions, les septemvirs, nommés *Epulones;* les féciaux; d'autres à qui on donnait le nom de *Sodales titienses;* et le roi des sacrifices, appelé *Rex sacrificulus*. Les autres prêtres avaient chacun leurs divinités particulières: ceux-là étaient les Flamines, les Saliens, les *Luperci*, *Pinarii*, *Potitii*, les *Galli*, et enfin les Vestales. V. les noms de chaque classe de prêtres.

Chez les Etrusques, les prêtres pouvaient seuls toucher les simulacres des dieux, encore devaient-ils avoir les mains couvertes.

PRÊTURE. A Athènes la préture était une magistrature du second rang, au lieu qu'elle était une des grandes dignités de la république romaine, et considérée comme un supplément du consulat. Cette charge était annuelle comme le consulat, et on ne pouvait y être élevé avant l'âge de 40 ans. V. PRÉTEUR.

PRÉTUS. V. PROETUS.

PRÉTUTIENS. V. PRÆTUTII.

PREUGÈNE ou PRÉYGÈNE, *-nes*, fils d'Agénor et père de Patréus, enleva de Sparte la statue de Diane Limnatis, et la porta à Mésoa en Achaïe. Tous les ans, à l'époque de la fête de la déesse, on rendait à Preugène les honneurs héroïques sur son tombeau, qui était devant le temple de Diane. *Paus.*, 3, *c.* 2; 7, *c.* 18 *et* 20.

1. **PREXASPE**, l'un des principaux courtisans de Cambyse, roi de Perse, se signala par la plus basse adulation, et tua Smerdis, frère de Cambyse, par ordre de ce prince. Ayant osé remontrer à Cambyse, qui était adonné à l'ivrognerie, que le vin faisait perdre la raison, celui-ci fit amener le fils de Prexaspe, lui ordonna de se placer à une extrémité de l'appartement, et lui perça le cœur d'une flèche, quoiqu'il eût fait un excès plus grand encore que de coutume. Puis, se tournant vers Prexaspe, et lui montrant la flèche attachée au cœur de son fils, il ajouta: « Ai-je la main sûre? » Ce vil cour-

tisan eut la bassesse de répondre qu'Apollon lui-même ne serait pas plus adroit. Après la mort de Cambyse, il se jeta du haut d'une tour, après avoir déclaré publiquement le meurtre dont il était l'auteur. *Hér.*, 3, *c.* 30.

2. — fils d'Aspathine, un des quatre généraux qui commandaient l'armée navale de Xerxès dans l'expédition de ce prince en Grèce. *Hér.*, 7, *c.* 97.

PRIAM, *-mus*, dernier roi de Troie, était fils de Laomédon et de Strymo, que quelques-uns nomment Placia. Lorsqu'Hercule, après avoir délivré Hésione, se vit frustré de la récompense promise, Priam seul de tous les fils de Laomédon s'opposa à cette injustice. Aussi, à la prise de Troie par ce héros, fut-il épargné et même placé sur le trône de son père, qui venait de périr. Selon l'opinion commune pourtant, il fut d'abord emmené en Grèce avec les autres prisonniers. Mais sa sœur Hésione paya sa rançon; cette circonstance lui fit donner le nom de Priam (πρίαμαι, racheter); car auparavant il se nommait Podarcès. Placé ainsi par Hercule sur le trône de Troie, il rebâtit, fortifia et embellit cette ville.

Priam répudia Arisba pour épouser Hécube, fille d'un prince voisin appelé Dymas ou Cissée. Il en eut dix-neuf enfans, dont les plus célèbres sont Hector, Pâris, Déiphobe, Hélénus, Pammon, Politès, Antiphus, Hipponoüs, Troïle, Créuse, Laodice, Polyxène et Cassandre. Il eut aussi un grand nombre d'enfans naturels, dont Apollodore nous a conservé les noms: Mélampe, Gorgythion, Philémon, Glaucus, Agathon, Evagoras, Hippothoüs, Chersidamas, Hippodamas, Mestos, Atas, Dorcyle, Dryops, Lycaon, Astigonus, Bias, Evandre, Chromius, Téleste, Mélius, Cébrion, Laodocus, Idoménée, Archémaque, Echéphron, Hypérion, Ascagne, Arrhéthus, Egionée, Hypirichus, Lysithoüs, Polymédon, Méduse, Lysimaque, Médésicaste et Aristodème.

Après avoir régné quelque temps avec gloire, Priam forma le projet de recouvrer sa sœur Hésione, qu'Hercule avait emmenée en Grèce et mariée à Télamon, son ami. Il équipa une flotte, dont il donna le commandement à Pâris, avec ordre d'aller en Grèce et d'en ramener Hésione. Pâris, à qui Vénus avait promis de donner la plus belle des femmes, négligea les instructions de son père, et, au lieu de ramener Hésione, il enleva, par forme de représailles, la belle Hélène, femme de Ménélas. Cet attentat embrasa la Grèce et l'Asie. Les anciens amans d'Hélène s'assemblèrent dans le dessein de venger l'outrage fait à Ménélas, et firent voile pour Troie avec une flotte de cent quarante vaisseaux, sous les ordres de soixante-neuf chefs expérimentés. Priam pouvait détourner l'orage en rendant Hélène. Mais il refusa de rendre la princesse aux ambassadeurs qui vinrent la réclamer de la part des Grecs, et leva une armée pour défendre ses Etats. Troie fut bientôt assiégée. La guerre dura dix ans, pendant lesquels Priam eut la douleur de voir la plupart de ses enfans massacrés par l'ennemi. Hector, son fils aîné, dont la valeur était le plus fort rempart de Troie, tomba sous les coups du redoutable Achille. Priam, qui l'aimait tendrement, sentit vivement sa perte, et voulut racheter son corps des mains de l'ennemi. Les dieux s'intéressèrent en faveur de ce malheureux père. Thétis attendrit le cœur de son fils, et Minerve conduisit Priam au camp des Grecs. L'entrevue des deux princes fut des plus touchantes; le vainqueur eut pour le monarque troyen tous les égards dus à sa dignité, à son âge et à ses malheurs. Achille, touché par la prière suppliante de Priam, lui rendit les restes d'Hector, et lui accorda une trève de douze jours, pour lui rendre les derniers devoirs.

Quelque temps après, la ville de Troie ayant été livrée aux Grecs, ou du moins ayant été prise, Priam résolut de mourir en défendant sa patrie. Il se revêtit de son armure, et déjà il se préparait à aller à la rencontre de l'ennemi quand Hécube le retint par ses larmes auprès de l'autel de Jupiter, où elle avait cherché un asile. Politès, un de ses fils, se réfugia au pied du même autel, où Néoptolème le massacra sans pitié aux yeux de ses parens. Priam, enflammé d'indignation, éclata en invectives contre les Grecs, et lança un faible trait qui vint mourir sur le bouclier de Néoptolème. Alors ce guerrier saisit Priam, sans respect pour ses cheveux blancs, lui coupa la tête, et laissa le tronc confondu dans un monceau de morts. Homère représente Priam comme un prince bon, mais faible, et ne sachant rien refuser à ses enfans. *Hom.*, *Iliade et Odyss.*, 1, 2, *etc.*—*Dictys de Crèt.*, 1. —*Darès le Phryg.* —*Hérod.*, 2, *c.* 120.—*Eschyl.*, *Agamem.*—*Sophocl.*, 1, *Ajax fur.*—*Eur.*, *Rhés.*, *les Troyen.*—*Cic.*, *Tusc.*, 1, *c.* 35.—*Quint. de Smyrn.*, 1, *v.* 226. — *Virg.*, *En.*, 1, *v.* 462, *etc.*; 2, *v.* 22, 56, 507. — *Hor.*, *od.* 10, *v.* 14. —*Ovide*, 11, *f.* 20. —*Hyg.*, *fab.* 110. — *Pausan.*, 10, *c.* 25.

2. — fils de Politès et petit-fils du précédent, suivit Enée dans sa fuite. *Virg.*, *En.*, 5, *v.* 56.

PRIAMEIA VIRGO, Cassandre, fille de Priam. *En.*, 2, *v.* 403 · 3, *v.* 321; 7, *v.* 252.

PRIAMIDES, nom patronymique des enfans de Priam. *Enéide*, 3, *v.* 295, 346; 6, *v.* 494, 509.

PRIAPATIUS. V. PHRIAPATIUS.

PRIAPE, *Priapus*, *myth.*, dieu qui présidait aux jardins et aux parties de la génération. Il était fils, selon quelques-uns, d'une nymphe nommée Naïade ou, selon d'autres, Chioné; mais, selon l'opinion la plus répandue, de Vénus et de Bacchus. Quelques-uns lui donnent cependant pour père Mercure ou Adonis. Junon, jalouse de Vénus, le fit naître avec une difformité extraordinaire. Vénus, honteuse d'avoir donné le jour à un pareil monstre, le fit exposer sur les montagnes. Il fut sauvé par des bergers qui l'élevèrent à Lampsaque, et le nommèrent Priape. Il fut d'abord le dieu favori de Lampsaque; dans la suite, il fut chassé de cette ville, parce qu'il était devenu la terreur des maris. Mais les habitans, affligés d'une maladie extraordinaire, crurent y voir une punition du mauvais traitement qu'ils avaient fait souffrir au fils de Vénus; ils le rappelèrent, et en firent l'objet de leur vénération. Ils lui bâtirent des temples, et instituèrent en son honneur des fêtes où ils se livraient aux plus honteux désordres.

Le culte de Priape passa de Lampsaque à Rome; il n'eut rien d'obscène dans cette dernière ville. Priape ne fut pour les Romains que le dieu des jardins et des vergers. On lui offrait au printemps une couronne peinte de différentes couleurs, et en été une guirlande d'épis. On lui sacrifiait un âne, parce que cet animal réveilla par ses cris la nymphe Lotis au moment où Priape allait lui faire violence. On représente ce dieu avec une tête humaine, des oreilles de chèvre et une couronne de feuilles de vigne ou de laurier. Il tient à la main une baguette pour faire peur aux oiseaux, une massue pour écarter les voleurs, et une faucille pour moissonner. On donne souvent à ce dieu les épithètes de *Phallus*, *de Fascinus*, *d'Hyphallus*, qui expriment sa difformité. Quelques auteurs l'ont pris pour l'emblème de la fécondité de la nature. *Catull.*, *ep.* 19 et 20. — *Virg.*, *Eclog.*, 7, *v.* 33; *Géorg.*, 4, *v.* 111.—*Colum.*, *Cult. des Jard.*, 2.—*Tibul.*, 1, *el.* 1, *v.* 18. — *Hor.*, 1, *Sat.* 1. — *Ov.*, *Fast.*, 1, *v.* 415; 6, *v.* 319. — *Paus.*, 9, *c.* 31. — *Hyg.*, *fab.* 190. — *Diod.*

1. PRIAPE, *-pus*, *géog.*, (*Carabon*), v. de la Mysie,

près de Lampsaque, avait un port sur la Propontide. Son nom lui venait du culte particulier qu'elle rendait à Priape. C'est là que s'était retiré ce dieu lorsqu'il fut chassé de Lampsaque. *Strab.*, 12. — *Pline*, 5, *c.* 32. — *P. Méla*, 1, *c.* 19.

2. — petite île de la mer Egée, voisine d'Ephèse. *Pline*, 5, *c.* 31.

PRIAPÉES, *-ea*, fêtes célébrées en l'honneur de Priape.

PRIAPOS ou PRIAPUS. V. PRIAPE, *géog.*

PRIASUS, l'un des Argonautes. *Hygin.*

PRIATIQUE (LA PLAINE), plaine de Thrace, située entre le pays des Maronites et le territoire d'Abdère. *T. L.*, 38, *c.* 41.

PRIÈNE (*Samsoun*), v. de l'Asie mineure, dans la partie mérid. de l'Ionie, près de l'embouchure du Méandre, au pied du mont Mycale. Elle était la patrie du philosophe Bias, l'un des sept sages de Grèce, et du célèbre sculpteur Archélaüs. Elle avait reçu son nom d'une Amazone nommée Priène. *Hérod.*, 1, *c.* 142; 6, *c.* 8. — *Xénoph.* — *T. L.*, 38, *c.* 13. — *Strab.*, 12. — *Vell. Pat.*, 1, *c.* 4. — *Ptolém.*, 5, *c.* 2. — *Paus.*, 7. *c.* 2; 8, *c.* 14.

PRIÈRES. Il paraît que dans les premiers temps de la loi de Moïse aucune prière de vive voix n'accompagnait les sacrifices. A plus forte raison il n'y avait rien de fixe, soit sur l heure, soit sur la force des prières particulières. Ce vague cessa du temps d'Esdras, qui ordonna deux prières, l'une le soir et l'autre le matin pour les jours ordinaires, trois pour le jour du sabbat, et qui composa dix-huit *bénédictions* que tout Israélite devait apprendre, et dire chaque jour.

Les païens avaient fait des prières des déesses qu'ils disaient filles de Jupiter. Les Grecs les nommaient Lites. Ils se les figuraient boiteuses, timides, consternées, et marchant continuellement après l'Injure ou *Até*, pour guérir les maux qu'elle a faits. *Il.*, 9, *v.* 498.

PRILIS LACUS (*Lago di Castiglione*), lac de l'Etrurie, vers la côte, entre les deux rivières d'Ombrone et d'Arno.

PRIMA, fille de Romulus et d'Hersilie, ainsi nommée parce qu'elle fut le premier fruit de leur mariage.

PRIMASE, évêque d'Adrumète en Afrique, assista au cinquième synode général tenu à Constantinople, l'an 553. On a de lui des *Commentaires sur les épîtres de S. Paul*, dans la bibliothèque des Pères, et un *traité des Hérésies.*

1. **PRIMIGÉNIE**, *-nia*, surnom de la Fortune chez les Romains.

2. — surnom de Proserpine chez les Athéniens.

PRIMIPILE, *-lus*, nom donné aux deux centurions qui commandaient les centuries du premier manipule des triaires, ou *pilani*, par opposition aux chefs des autres centuries, qui portaient les noms de *secundi pili centuriones* et *tertii pili centuriones*, ainsi de suite jusqu'au *decimi pili centuriones.* Des deux primipiles, l'un avait le titre de *primipilus prior* (premier primipile), l'autre celui de *primipilus posterior* (second primipile), parce que celui-ci n'était nommé et installé qu'après l'autre. Le premier primipile était le plus considérable des centurions des triaires, avait place dans le conseil de guerre avec le consul et les premiers officiers, et devenait de droit membre de l'ordre des chevaliers; il était chargé de l'aigle ou étendard de la légion, et n'avait au-dessus de lui que les tribuns et les préfets de camp. *T. L.*, 7, *c.* 13 et 41; 25, *c.* 19. — *Ov.*, *art d'Aim.*, 3 et 8, *v.* 20; 4, etc.; *Pontiq.*, 7, *v.* 15. — *Den. d'Hal.*, 9, *c.* 10. — *Val. Max.*, 1, *c.* 6. — *Tacite*, *Annal.*, 1, *c.* 32; *Hist.*, 3, *c.* 22. — *Martial*, 1, *ép* 32.

PRIMIS MAGNA et PARVA. V. PREMNIS.

PRIMNO, nymphe, fille de l'Océan et de Téthys.

1. **PRIMUS**, gouverneur de Macédoine, fut mis en accusation pour avoir fait la guerre aux Odryses de sa seule autorité. *Dion Cass.*

2. — (CORNELIUS), client de Vespasien, chez lequel demeura caché Domitien pendant les troubles de Rome, l'an de J. C. 69. *Tac.*, *Hist.*, 3, *c.* 74.

3. — (ANTONIUS). V. ANTONIUS PRIMUS.

PRINCE (LE), *Princeps*, *hist.*, nom d'un joueur de flûte, contemporain d'Auguste. Un jour que l'on chantait des vers en l'honneur *du Prince*, c'est-à-dire d'Auguste, il les prit pour lui, et par-là se fit huer en plein théâtre. *Phèdre*, 5, *fab.* 7.

1. PRINCE DU SÉNAT, *archéol.* Celui que les censeurs, après le dénombrement, nommaient le premier en lisant le nouveau rôle des sénateurs qu'ils dressaient au commencement de chaque lustre, était appelé prince du sénat. On ne déférait ordinairement cet honneur qu'à un consulaire, qui avait exercé la censure, ou reçu les honneurs du triomphe, et qui était par conséquent aimé et respecté du sénat et du peuple. Dans l'origine cette qualité était à vie; dans la suite elle pouvait changer tous les cinq ans.

Le nom de prince était aussi agréable aux Romains que celui de roi leur était odieux. C'était un nom républicain qui, dans son sens propre, ne voulait dire que le premier entre des égaux. Ainsi le prince du sénat était le premier des sénateurs, sans avoir plus d'autorité que les autres; mais tout concourait à lui attirer la confiance d'un peuple libre. Ce titre fut le premier germe de l'autorité d'Auguste; il s'en servit souvent pour masquer sa nouvelle domination. « Je suis, disait-il souvent, le maître de mes esclaves, le général des soldats, et le prince des autres citoyens ». *Plut.*, *Scip. l'Afric.*

2. — DE LA JEUNESSE, nom de celui des chevaliers romains que le censeur nommait le premier dans la revue de cet ordre de citoyens; c'était lui qui marchait à la tête de la jeune noblesse dans les fêtes et les jeux publics : on les changeait tous les cinq ans, parce que cette place ne pouvait être remplie que par un jeune homme. Sous les empereurs, on appelait aussi les héritiers de l'empire *princes de la jeunesse.*

PRINCES, *Principes*, corps de jeunes soldats des armées romaines qu'on nommait ainsi parce qu'originairement ils marchaient en tête de la ligne de bataille. Dans la suite ils ne furent qu'au second rang, et vinrent après les hastaires. C'étaient eux qui commençaient le combat; aussi étaient-ils choisis parmi les hommes qui étaient dans la vigueur de l'âge et d'une valeur éprouvée. Ils portaient conjointement avec les hastaires le nom d'*antepilani* parce qu'ils précédaient les triaires, qui étaient armés du *pilum*, et qu'on nommait *pilani.*

PRINCIPES. V. PRINCES.

1. **PRINCIPIUM**, nom de la curie qui dans les comices donnait son suffrage la première.

2. — espace libre et vaste, qui se prolongeait sur toute la largeur du camp romain, et le partageait en deux parties égales. C'était là que les généraux haranguaient les soldats, que les tribuns rendaient la justice, que les peines étaient infligées, que les autels, les portraits des empereurs et les principales enseignes des légions étaient placés. Aussi les soldats regardaient-ils en quelque sorte cet emplacement comme sacré. Ils y prêtaient serment, et y déposaient leur argent sans crainte de se le voir enlever. *T. L.*, 7, *c.* 12; 8, *c.* 32; 9, *c.* 16;

25, c. 48. — *Den. d'Hal.* — *Hor.*, 4, *od.* 5; 2, *épît.* 1, *v.* 16. — *Suét.*, *V. d'Aug.*, 24; *V. d'Oth.*, 1; *V. de Domit.*, 7. — *Tac.*, *Ann.*, 1, c. 39 et 67; *Hist.*, 3, c. 13. — *Végèce*, 2, c. 20.

1. **PRINTEMPS (Le)**, était consacré spécialement aux Muses et aux Grâces. C'était au commencement de cette saison qu'à Rome le grand pontife allait prendre le feu nouveau sur l'autel de Vesta.

2. — Sacré (Le Voeu du). C'était un vœu par lequel on consacrait aux dieux tout ce qui devait naître depuis le premier de mars jusqu'au premier de mai. Il comprenait le bétail né dans cet espace de temps, et l'on avait soin d'en particulariser toutes les différentes espèces. Festus et Strabon nous apprennent que des peuples d'Italie, qui avaient recours à ce vœu dans les grands dangers, y comprenaient aussi les enfans; alors ils les élevaient jusqu'à l'âge de l'adolescence, et, après les avoir voilés, ils les envoyaient chercher d'autres habitations.

PRIOLAS, petit-fils de Tantale, tué par Amycus. *Paus.*

PRION, *myth.*, prince des Gètes, tué par Jason.

Prion, *géog.*, place de Carthage.

1. **PRISCA**, femme d'Aquila, ami de S. Paul, le reçut à Corinthe. *Act. des Ap.*, c. 18, *v.* 2; *ép. à Tim.* 2, c. 4, *v.* 19.

2. — femme de Dioclétien, dont elle eut Valérie, qui épousa Galerius. *Hist.*, *Aug.*

1. **PRISCIANUS**, sénateur romain, un de ceux qui conspirèrent contre l'empereur Tite Antonin, se tua de sa propre main.

2. — grammairien. V. Priscien.

PRISCIEN, *-cianus*, célèbre grammairien du 6e siècle, né à Césarée, vint enseigner à Constantinople sous Justinien, vers l'an 525. Il composa un ouvrage intitulé *de Arte grammaticâ*, que l'on intitule aussi *Commentariorum grammaticorum libri* XVIII, ou *De octo partibus orationis earumque constructione*. On regarde ce traité comme la meilleure grammaire complète qui nous soit restée de l'antiquité. On a aussi de lui des traités sur les accens, sur la déclinaison des noms, sur les figures, etc.; un traité qui a pour titre, *de Naturalibus quæstionibus*, dédié à Chosroës, roi de Perse. Il a traduit en vers latins la *description du monde* de Denis le Périégète. On lui attribue un poème *sur les poids et les mesures romaines*, et un autre *sur les astres*. On les attribue plus communément tous deux à Rhemnius Fannius. On trouve une partie de ses ouvrages dans le recueil des Grammairiens latins de Putschius, Hanovre, 1605, in-4°. Ses trois poèmes se trouvent dans les *Poetæ latini minores* de Vendorf, 3e vol.

1. **PRISCILLE**, dame romaine, dont le poète Stace loue les vertus. *Sylv.*, 1.

2. — prophétesse prétendue, qui suivait l'hérésiarque Montanus.

PRISCILLIEN (L.) *-lianus*, ami de Caracalla, célèbre par sa vigueur et son adresse dans les combats contre les animaux. Il combattit contre un lion et un lionne ensemble, et une autre fois contre un ours et un léopard, et fut victorieux. Il fit périr beaucoup de chevaliers et de sénateurs. Après la mort de l'empereur, le sénat le condamna à l'exil.

PRISCINUS, consul subrogé, sous le règne de Vespasien, l'an de J. C. 72.

PRISCUS, surnom de plusieurs familles romaines. V. Servilius, Helvidius, etc. Quelques-uns ne sont connus que par ce nom.

1. Priscus, personnage critiqué par Horace pour son luxe et son instabilité capricieuse. *Hor.*, 2, *Sat.* 7, *v.* 8.

2. — officier de l'armée de Vitellius.

3. — Javolenus, jurisconsulte sous Trajan, disciple de Cœlius Sabinus. *Pline*, 6, *ép.* 5.

4. — favori de Domitien, consul l'an de J.C. 93.

5. — ingénieur qui florissait au milieu du 2e siècle, sous l'empire de Septime Sévère. Lorsque ce prince se rendit maître de Byzance, tous les habitans en furent vendus; Priscus seul fut épargné, et l'empereur Sévère lui donna des marques d'affection à cause de son mérite.

6. — frère de l'empereur Philippe, fut gouverneur de Syrie, puis de Macédoine. Il prit la pourpre l'an 249, et se mit à la tête d'une armée de Goths; mais Dèce, après avoir fait périr Philippe, l'assassina bientôt lui-même.

7. — favori de l'empereur Julien.

8. — sophiste de Parium, contemporain de Théodose le Jeune, écrivit une histoire de son temps dont Constantin Porphyrogénète nous a conservé quelques extraits.

9. — sophiste, composa une histoire d'Attila.

10. — général sous Maurice, empereur d'Orient, se signala plusieurs fois contre les Arabes. Il épousa la fille de Phocas, mais abandonna bientôt son parti pour celui d'Héraclius; celui-ci, pour le punir de sa trahison, l'envoya dans un monastère, où il mourut l'an 613.

PRISTIS, vaisseau de la flotte d'Enée, ainsi nommé parce qu'on y avait représenté un poisson nommé *pristis*. Ce vaisseau figura dans les jeux funèbres célébrés en l'honneur d'Anchise. *En.*, 5, *v.* 116 et 154.

PRIVERNATES, habitans de Privernum.

PRIVERNUM (*Piperno Vecchio*), ville du Latium, sur une montagne, chez les Volsques, près du fleuve Amasenus, à l'E. d'Antium. Elle entra en guerre contre les Romains, l'an 755 av. J. C., et fut réduite vers l'an 326, par le consul C. Plautius. *Cic.*, *disc. contr. la L. Ag.*, c. 65; *Divin.*, 1, c. 43. — *T. L.*, 7, c. 15, 16 et 42; 8, c. 1 et 19. — *Strab.* — *Virg.*, *En.*, 11, *v.* 540. — *Ptol.*, 3, c. 1.

PRIVERNUS, guerrier rutule, tué par Capys, l'un des compagnons d'Enée. *En.*, 9, *v.* 576.

PROACTURIES. V. Proarosies.

PROÆRESIUS, sophiste grec, contemporain de Constantin.

PROAO, divinité des anciens Germains, qui présidait à la justice. Elle était représentée tenant d'une main une pique environnée d'une espèce de banderole, et de l'autre un écu d'armes.

PROAGONES (πρὸ, avant; ἄγων, combat), sorte de préparation ou de noviciat pour la profession d'athlète, consistait à s'enrôler pour dix mois sous un maître de palestre pour y observer toutes les lois athlétiques. Il fallait avoir fait le *proagone* pour être admis dans les combats. On nommait aussi cette préparation *progymnasmata*.

PROAGORE, *-reus* (πρὸ, devant; ἀγορὰ, assemblée), nom que les Athéniens donnaient à celui qui parlait le premier dans l'assemblée publique. *Cic.*, *Verr.*, 6, c. 44.

PROAROSIES ou Proacturies, sacrifices que les Grecs offraient à Cérès avant les semailles.

1. **PROBA**, femme de l'empereur Probus.

2. — femme qui ouvrit aux Goths les portes de Rome.

3. — Faltonia, poëtesse chrétienne, native d'Orta, florissait sous le règne de l'empereur Honorius; elle composa une vie de J. C. avec des centons de Virgile, imprimée à Francfort en 1546, et ensuite à Cologne en 1592, sous le titre de : *Probæ Faltoniæ centones ex Virgilio.*

PROBATICA, endroit du temple où les victimes étaient purifiées à Jérusalem.

PROBATUS, général romain sous Claude II et sous Aurélien, délivra les Egyptiens du joug des Palmyréniens. Quelques temps après ceux-ci le firent prisonier; il se tua de désespoir.

PROBIANUS, consul l'an 470 de J. C.

PROBINUS, consul l'an de J. C. 392.

1. PROBUS (M. Aurelius Valerius), empereur romain, naquit à Sirmium en Pannonie. Son père fut, dit-on, d'abord jardinier; mais, étant entré dans la milice, il parvint au grade de tribun. Probus obtint de Valérien le même titre dès l'âge de vingt-deux ans. Il porta aussi successivement les armes sous Gallien, Aurélien et Tacite, et servit avec tant de distinction qu'à la mort de l'empereur Tacite, l'an 276, il fut appelé, malgré sa résistance, à la dignité impériale par le vœu unanime des officiers et des soldats de l'armée de Syrie, où il faisait alors la guerre. Il eut un instant un rival dans Florien, frère de Tacite; mais, celui-ci ayant été bientôt massacré par ses propres troupes. Probus fut reconnu par le sénat et par toutes les provinces. Il alla aussitôt dans les Gaules, où les Francs, les Bourguignons, les Goths et les Vandales exerçaient les plus cruels ravages. Il les défit dans plusieurs batailles, leur tua quatre cent mille hommes, et les força à demander la paix (277). Il fit ensuite la guerre en Illyrie contre les Gètes et les Sarmates (279), et leur enleva tout ce qu'ils avaient usurpé. Il fit ensuite (280) une expédition dans l'Orient, et vainquit les Blemmyes, peuples voisins de l'Egypte. Cette victoire épouvanta tellement le roi de Perse, qui était aussi menacé de la guerre, qu'il envoya à Probus des ambassadeurs avec de magnifiques présens, pour lui demander la paix. Ces ambassadeurs se présentèrent devant l'empereur au moment où dans un repas frugal il mangeait des pois cuits depuis long-temps et du porc salé. Probus, sans se détourner, leur dit que, si leur maître ne faisait point une entière satisfaction aux Romains, il rendrait les campagnes de Perse aussi rases que sa tête l'était. En disant ces mots, il ôta son bonnet, et leur montra une tête entièrement chauve. Le roi de Perse ayant accepté les conditions de la paix, Probus retourna à Rome; les cérémonies de son triomphe durèrent sept jours.

L'empire, délivré des ennemis du dehors, fut en proie aux dissensions civiles. Trois compétiteurs s'élevèrent à la fois contre Probus; mais leur défaite rétablit le calme. Probus profita de la paix pour faire fleurir l'agriculture, les arts et le commerce. Il permit aux Gaulois et aux Illyriens de planter des vignes dans leur pays. Il fit rebâtir soixante-dix villes; il occupa ses soldats à creuser des canaux pour dessécher les marais de la Pannonie. Mais l'armée, peu accoutumée à ces travaux, se révolta. Probus se réfugia dans une tour voisine; ils l'y poursuivirent, et le massacrèrent dans la cinquantième année de son âge, et la septième de son règne, l'an 282 de J. C. La nouvelle de sa mort répandit la consternation dans tout l'empire. Il fut universellement regretté. L'armée même qui s'était révoltée lui éleva un monument avec cette épithaphe : « Ci gît l'empereur Probus, vraiment digne de ce nom par sa probité. Il fut vainqueur des barbares et des usurpateurs. » Ce digne empereur se préparait à porter la guerre chez les Perses lorsqu'il fut tué. Après sa mort sa famille, qui avait partagé sa grandeur, se retira de Rome pour n'être point en butte aux persécutions. Carus fut son successeur. On le soupçonna d'avoir excité la révolte. *Vopisc.* — *Zonar.* — *Zozime.* — *Synesius.*

2. — (Æmilius), grammairien contemporain de l'empereur Théodose. On lui a faussement attribué les Vies des hommes illustres de Cornélius Népos.

3. — préfet du prétoire sous le règne de Valentinien.

4. — (Valerius), grammairien. V. Valerius.

PROCAS, roi d Albe, à la fin du 9e siècle, fils et successeur d'Aventinus, régna 23 ans, et laissa en mourant deux fils nommés Numitor et Amulius. Le premier, comme étant l'aîné, devait lui succéder; mais Amulius le chassa, et s'empara du trône. *T. L.*, 1, *c.* 3. — *Den. d'Hal.*, 1, *c.* 15. — *En.*, 6, *v.* 767. — *Mét.*, 14, *v.* 622.

PROCHARISTÉRIES, fêtes que les Athéniens célébraient au printemps en l'honneur de Minerve.

PROCHORE, *-rus*, un des sept premiers diacres, fut élu peu après l'Ascension. On lui attribue une histoire de S. Jean l'Evangéliste, qui passe pour apocryphe. *Act. des Ap.*, *c.* 6, *v.* 5.

PROCHYTA Insula (*Procita* ou *Procida*), petite île de la Campanie, à l'entrée du golfe de Néapolis, entre le promontoire Misenum et Œnaria. *En.*, 2, *v.* 715. — *Ptol.*, 3, *c.* 1. — *Juv.*, *Sat.*, 3, *v.* 5,

PROCILIUS, historien latin, contemporain du grand Pompée. *Varron.*

PROCILLA Julia, mère d'Agricola, romaine, fut tuée par les soldats d'Othon. *Tac.*, *Agric.*, 4.

1. PROCILLUS, tribun du peuple l'an 54 de J. C., fut condamné à mort comme coupable d'un meurtre. *Cic.*, *à Attic.*, 4, *ép.* 15 et 16.

2. — (C. Valerius), prince gaulois, lié d'une étroite amitié avec César.

PROCLÉE, *-clea*, fille de Clytius, épousa Cycnus, fils de Neptune. *Paus.*, 10, *c.* 14.

1. PROCLÈS, fils d'Aristodème et d'Argie, et frère jumeau d'Eurysthène, avec lequel il monta sur le trône de Sparte, l'an 1104 av. J. C., régna 45 ans. Il eut pour successeur Agis (1059); ses descendans prirent le nom de Proclides ou Agides. V. Eurysthène et Lacédémone. *Xénoph.*

2. — tyran d'Epidaure, qui fut mis à mort et jeté dans la mer. *Plut.*, *Oracl.*

3. — général des Naxiens, qui, pour une somme d'argent, livra sa patrie à Denys le Tyran

4. — athlète de l'île d'Andros, couronné aux jeux olympiques. *Paus.*, 6, *c.* 14.

5. — général des Ioniens, à la prise de Samos, *Paus.*, 7, *c.* 4.

6. — Carthaginois, auteur de plusieurs ouvrages historiques, dont Pausanias nous a conservé quelques fragmens. *Paus.*, 4, *c.* 35.

PROCLIDES, *-da*, descendans de Proclès, partagèrent le trône de Sparte avec les Eurysthénides. V. Lacédémone et Eurysthène.

1. PROCLUS (Eutychius), grammairien, natif de Sicca en Afrique, fut précepteur de Marc Antonin, qui en reconnaissance le nomma proconsul. Il avait composé un ouvrage sur ce qu'il y avait de plus curieux dans les pays étrangers. *Trébel. Pollion.*

2. — patriarche de Constantinople, disciple de S. Jean Chrysostôme, mourut vers 447. Il a laissé des *Homélies*, des *Epîtres* et d'autres écrits en grec, publiés à Rome, en 1630, in-4° ; on les trouve aussi dans la Bibliothèque des Pères.

3. — philosophe néoplatonicien du 6e siècle, était

né à Constantinople, l'an de J. C. 485; mais il fut élevé à Xanthe en Lycie, patrie de ses parens. Cette ville était consacrée à Apollon, et le jeune Proclus y suça avec le lait des croyances mystiques qui influèrent sur le reste de sa vie. Apollon lui apparut dans une maladie pour le guérir; Minerve lui commanda d'aller à Athènes pour y étudier la philosophie. Il se rendit cependant d'abord à Alexandrie, où il se livra en même temps à cette science et à l'art oratoire. De là il alla à Athènes, où Syrianus, Plutarque et sa fille, la célèbre Asclépigénie, l'initièrent à la doctrine du nouveau platonisme; il se fit aussi admettre aux mystères d'Eleusis. Son érudition prodigieuse, son éloquence, la sainteté de sa vie, lui attirèrent une foule de disciples, et il succéda à son maître Syrianus dans la chaire de philosophie à Athènes. Au reste les méditations métaphysiques n'absorbaient pas si complètement Proclus qu'il ne s'intéressât aux affaires du monde; il prit au contraire une part très-active aux conférences politiques dont Athènes fut le théâtre à cette époque. L'empereur Anastase le combla de présens et de marques d'estime. On a dit que, quand Vitalien assiégea Constantinople, Proclus brûla sa flotte avec de grands miroirs d'airain; mais ce fait paraît dénué de fondement. On ignore en quelle année il mourut.

Proclus avait composé un grand nombre d'ouvrages, dont nous possédons encore plusieurs. Ce sont des commentaires sur le *Timée*, *le Parmenide* et le *premier Alcibiade de Platon*, des *Institutions théologiques*, des traités sur *la providence*, *le destin*, *la liberté*, *la nature du mal*, etc.

Dans tous ces ouvrages on remarque la puissance d'une imagination exaltée. Proclus paraît bien moins un philosophe qu'un hiérophante. Le philosophe, dit-il, est le prêtre de toutes les nations; aussi composa-t-il des hymnes en l'honneur de toutes les divinités de la Grèce, de Rome, de l'Egypte et de l'Arabie. Le christianisme seul excita ses dédains, et eut en lui un violent adversaire. Tout en reconnaissant Platon pour son maître, il le modifie, et le métamorphose complètement; il substantialise les *idées carchétypes*, repousse de plus en plus les droits de la raison, et en vient enfin à proclamer que la foi est le comble de la science et de la vertu.

Il n'existe aucune édition complète des œuvres de Proclus. On trouve ses hymnes dans la collection de Maittaire. Allatius a publié ses commentaires sur Ptolémée, en latin et en grec, Leyde, 1735. M. Cousin a publié (Paris, 1819) plusieurs de ses traités, avec une traduction latine et des commentaires. Quelques-uns de ses ouvrages sont encore manuscrits. Marinus a écrit la vie de Proclus.

PROCNÉ. V. PROGNÉ.

1. PROCONNÈSE, *-sus* (île de *Marmara*), île de la Mysie, dans la Propontide, au N. E. de Cyzique. Elle avait été appelée autrefois Elaphonèse (ou *île des biches*) et Neuris. Elle est célèbre pour le beau marbre blanc qu'on en tirait, ce qui lui a fait donner le nom de Marmara (*marmor*) qu'elle porte maintenant, et qui s'est communiqué à la mer où elle est située. *Strab.*, 13.—*P. Méla*, 2, *c.* 7.—*Pline*, 5, *c.* 32.

2. — v. située dans l'île de même nom. *Strab.*, 13. — *Pline*, 5, *c.* 32. — *Méla*, 1, *c.* 7.

PROCONSUL (*pro*, à la place de; *consul*, consul), magistrat romain chargé de remplacer les consuls dans les provinces. Quand la république romaine eut aggrandi ses domaines par les armes, les magistrats ordinaires ne pouvant plus suffire pour l'expédition des affaires, on envoya dans les pays éloignés des gouverneurs avec le titre de proconsuls ou de propréteurs. Il n'y avait même de différence entre eux qu'en ce que les premiers avaient douze licteurs, et que les seconds n'en avaient que six. Les proconsuls et les propréteurs ordinaires étaient dans les provinces les mêmes magistrats qui venaient de gérer le consulat et la préture à Rome; de sorte que les grandes dignités n'étaient annuelles que de nom, puisque ceux qui en étaient revêtus, après en avoir rempli les fonctions une année comme consuls ou préteurs, continuaient de les remplir une seconde année comme proconsuls ou propréteurs. Ainsi, comme il n'y avait que deux consuls, il n'y avait communément que deux proconsuls, qui gouvernaient chacun une des provinces les plus considérables de la république. Les autres provinces étaient gouvernées par des propréteurs, ou par des préteurs, ou par des *præsides*. Dans des cas extraordinaires on créait quelquefois un proconsul, qui n'avait rien de commun avec les autres. C'était en quelque sorte un troisième consul, qu'on nommait *quasi pro consulibus*, comme tenant la place d'un consul et même de deux consuls; cette dignité approchait beaucoup de la dictature. Tel fut le consulat de Scipion l'Africain, et celui de Pompée.

Les proconsuls ordinaires et les propréteurs avaient dans leur gouvernement l'intendance de toutes les affaires qui concernaient l'administration des provinces où ils rendaient la justice, conjointement avec les plus notables du pays, et conformément aux lois que le général avait imposées à la nation en la réduisant en province romaine, et se conduisaient en tout selon la manière de gouverner qui était en usage à Rome. Les proconsuls, avant que de sortir de Rome, montaient au Capitole pour y faire des sacrifices et prendre le manteau de guerre appelé *paludamentum*; après quoi ils sortaient de Rome avec une espèce de pompe, précédés de leurs licteurs avec les faisceaux et les haches. Ils jouissaient dans leurs gouvernemens des mêmes honneurs que les consuls à Rome (excepté, comme on l'a dit, qu'ils n'avaient que six licteurs). On ne comptait l'année de leur charge que du jour qu'ils commençaient à en faire les fonctions, et non du jour de leur nomination. Quand on envoyait un successeur à celui dont le temps était fini, celui qui entrait était obligé de notifier son arrivée à son prédécesseur, qui venait au-devant de lui, et lui remettait sur-le-champ les troupes qu'il commandait, après quoi il ne pouvait différer son départ au-delà de trente jours. Si, après l'année révolue, on n'envoyait personne pour succéder au proconsul, il laissait son gouvernement à son lieutenant, jusqu'à ce que le nouveau gouverneur fût arrivé. Les proconsuls, à leur retour à Rome, se présentaient au sénat pour y rendre compte de leur administration, et on dressait de leur rapport un procès-verbal qui était déposé au trésor public.

Les proconsuls n'obtenaient jamais le triomphe, lors même qu'ils pouvaient l'avoir mérité, parce qu'on les regardait comme simples citoyens et sans caractère de magistrature. Cependant on se relâcha un peu de cette rigueur, et l'on commença à y déroger en faveur de L. Lentulus, à qui le peuple accorda l'ovation, et dans la suite Q. Publius Philon triompha après avoir vaincu pendant son proconsulat plusieurs peuples qui s'étaient déclarés ennemis des Romains.

Il y avait quatre sortes de proconsul; 1° ceux qui, après l'année expirée de leur consulat, conservaient encore le commandement d'une armée avec autorité de consuls; 2° ceux qui, sans sortir de leur charge, étaient envoyés dans une province, ou pour la gouverner, ou pour commander une armée; 3° ceux

qui, après l'extinction du gouvernement républicain, étaient nommés par le sénat, sans avoir jamais été consuls, pour gouverner quelques provinces qui prenaient de là le nom de proconsulaires ; 4° on donnait aussi ce nom à ceux qui servaient sous les consuls en qualité de lieutenans. Quelquefois on laissait le nom de proconsuls à ceux qui n'étaient point rentrés dans Rome depuis qu'ils avaient été revêtus de cette dignité. Sous Constantin, les proconsuls furent gouverneurs des provinces sous les vicaires des préfets. V. CONSULAIRES.

PROCONSULAIRE (EMPIRE), nom donné à l'espèce de puissance dont Tibère fut revêtu par Auguste, lorque celui-ci, l'ayant associé au gouvernement, lui fit donner la charge de censeur, et un pouvoir égal au sien dans toutes les provinces.

1. PROCOPE, -*pius*, usurpateur du trône romain, était d'une illustre famille de Cilicie, et parent de l'empereur Julien. Après avoir rendu d'importans services à l'état, sous Julien et ses successeurs, il se retira chez les barbares de la Chersonèse Taurique, et y resta jusqu'au départ de Valens pour la Syrie. Alors il se rendit à Constantinople et s'y fit proclamer empereur (le 28 septembre 365). Le succès de ses armes fut si rapide que Valens aurait abdiqué l'empire si ses amis ne l'en eussent détourné. Mais les choses changèrent de face l'année suivante. Procope fut défait dans la Phrygie Salutaire; et, ayant été abandonné par ses soldats, on lui coupa la tête, qu'on envoya à Valentinien dans les Gaules, l'an 336 de J. C. Procope n'avait que trente-deux ans; il avait régné huit mois. *Amm. Marcel.*, 25 et 26.

2. — historien grec, natif de Césarée en Palestine, professa d'abord l'éloquence dans cette ville, et ensuite se fixa à Constantinople, où ses talens lui acquirent l'estime de Bélisaire. Procope devint son secrétaire, et comme tel le suivit dans l'Afrique, l'Asie et l'Italie. Justinien lui donna le titre d'illustre et la charge de préfet de Constantinople, qu'il lui enleva dans la suite. Procope mourut vers la fin du règne de Justinien, laissant trois ouvrages, que le temps a respectés.

Celui de tous qui fut composé le premier est peu connu, et mérite peu de l'être: ce n'est qu'une description en six livres des édifices construits par Justinien. Le second, qui est intitulé *Histoire contemporaine*, et qui se compose de huit livres, intéresse davantage. Les deux premiers contiennent la guerre des Perses, depuis la fin du règne d'Arcadius, jusqu'à la trente-troisième année du règne de Justinien; les deux suivans la guerre des Vandales, et les quatre derniers les guerres d'Italie contre les Ostrogoths. Cet ouvrage est plein de faits curieux et qui paraissent vrais. Procope parle d'événemens dont il a été le témoin, et sur lesquels il a pu recueillir des informations de la bouche des acteurs eux-mêmes. Il écrit en homme d'état, élevé au-dessus des préjugés de son siècle, et il est impartial toutes les fois qu'il ne parle ni de Bélisaire, ni de Justinien, ni de l'impératrice Théodora. Le style, quoique quelquefois affecté et prolixe, ne manque pas d'élégance. Un troisième écrit, l'*Histoire secrète* ou *Anecdotes*, est plus fameux encore que le précédent. Il paraît avoir été composé dans les derniers temps de la vie de Procope, à l'époque de sa disgrâce. Il y peint sous les couleurs les plus horribles l'hypocrisie, l'ingratitude et l'avarice de Justinien, et les débauches de Théodora. Malheureusement le peu de faits certains que nous avons sur ces personnages ne nous permettent pas d'apprécier sa véracité; du moins est-il certain que Procope montra une âme vile et lâche en dénonçant ainsi au mépris et à l'exécration de la postérité ses anciens protecteurs, ceux dont il avait le mieux parlé dans ses écrits précédens. Marmontel a voulu prouver que cet ouvrage n'appartenait pas à Procope, mais il n'a pu y réussir. — Les œuvres de cet auteur ont été publiées grec-latin par le P. Maltret, Paris, 1662 et 1663; mais il en a retranché un grand nombre de passages. Le président Cousin en a donné une traduction française complète.

1. PROCRIS, fille d'Erechthée, roi d'Athènes, et femme de Céphale. V. ce mot.

2. — une des filles de Thestius.

PROCRUSTE ou PROCUSTE, fameux brigand de l'Attique, tué par Thésée sur les bords du Céphise. Il faisait étendre ses hôtes sur un lit de fer, leur coupait l'extrémité des jambes, lorsqu'elles dépassaient le lit, et faisait allonger avec des cordes ceux qui n'étaient pas aussi longs. Quelques auteurs nomment ce scélérat Damaste, d'autres Polypémon. *Ov.*, *Héroïde*, 2, *v.* 69; *Métam.*, 9, *v.* 43. — *Plut.*, *V. de Thés.*

1. PROCULA, courtisane que Juvénal tourne en ridicule. *Juv.*, *Sat.* 3, *v.* 68.

2. — femme du poète Codrus. *Juv.*, *S.* 2, *v.* 203.

PROCULÉIENS, -*leiani*, secte de jurisconsultes, ainsi nommés de Sempronius Proculus, un des principaux disciples de Labéon. Cette secte sortait de l'école stoïcienne, et faisait reposer les règles du droit sur les maximes philosophiques du Portique. Aussi eut-elle le tort d'introduire dans sa jurisprudence stoïcienne quelque chose de tranchant, d'absolu, d'exagéré, d'où provinrent beaucoup d'interprétations arbitraires; et de mettre de niveau toutes les erreurs, toutes les fautes comme toutes les vérités, toutes les vertus. Mais elle rendit un grand service à la fois à la jurisprudence et à la philosophie, en rappelant que l'une ne doit être que l'application morale de l'autre, et qu'au lieu d'une nomenclature de mots et de formes, le jurisconsulte devait chercher dans le raisonnement et la discussion les bases du droit positif. La secte opposée à celle des Proculéiens se nommait *Sabiniens* et *Cassiens*, de Sabinus et Cassius, disciples de Capiton.

1. PROCULEIUS (C.), chevalier romain, favori d'Auguste. Ses frères Muréna et Scipion ayant été dépouillés de leurs biens pour avoir embrassé le parti du jeune Pompée, Proculeius eut la générosité de partager les siens avec eux. Auguste l'envoya auprès de la reine Cléopâtre, pour tâcher de l'engager à se rendre au vainqueur; il ne put la persuader, mais il réussit à la prendre vivante. Il se tua dans une maladie. *Hor.*, 2, *od.* 2, *v.* 6.— *Plut.*, *V. d'Ant.* —*Pline*, 36, *c.* 24. — *Tac.*, *Ann.*, 4, *c.* 10. — *Juv.*, *Sat.* 7, *v.* 94.

2. — jeune débauché, contemporain de Néron. *Juv.*, 1, *v.* 40.

PROCULUS, surnom de quelques familles. V. les noms. — Quelques-uns sont mieux connus sous ce nom.

1. PROCULUS (JULIUS). Romain, qui, après la mort de Romulus, déclara que ce prince lui était apparu sous une forme plus qu'humaine, et lui avait ordonné de dire aux Romains de lui offrir des sacrifices sous le nom de Quirinus, et de leur annoncer que leur ville était destinée par les dieux à devenir la capitale du monde. *Plut.*, *Rom.*— *T. L.*, 1, *c.* 16.

2. — (SEMPRONIUS ou LICINIUS), jurisconsulte célèbre du premier siècle, disciple de Labéon, s'illustra après M. Cocceius Nerva. Il avait écrit les *lettres* et des *notes sur Labéon*, qui sont citées dans le Digeste. Les disciples de Labéon prirent de lui le nom de *Proculéiens*. — On croit que le jurisconsulte Proculus est le même que Licinius Proculus,

qui eut toute la confiance d'Othon, et que cet empereur fit chef des cohortes prétoriennes, et qui, après la déroute d'Othon, obtint son pardon de Vitellius. *Tac.*, *Hist.*, 1, *c.* 46, 82, 87; 2, *c.* 33.

3. — auteur africain, contemporain de Marc-Aurèle, publia un ouvrage intitulé *de regionibus* ou *de religionibus*.

4 — (Titius Elius), général, qui, sous le règne de Probus, se fit proclamer empereur dans les Gaules, à Cologne. Ayant été vaincu, il fut attaché au gibet. C'était un homme très-débauché, et qui s'était enrichi par ses brigandages. Il laissa un fils nommé Herennianus. *Vopisc.*

PROCURATEURS de l'empereur, *procuratores Cæsaris*. Auguste, n'ayant pas voulu se charger du gouvernement de toutes les provinces de l'empire, garda celles où l'intérêt de l'état et le sien demandaient qu'on y entretînt des légions, et laissa le reste à la disposition du sénat. Ce partage subsista pendant plusieurs siècles. L'empereur envoyait des procurateurs dans ses provinces et dans celles du sénat; mais tous n'avaient ni la même autorité, ni les mêmes fonctions. Ceux que l'empereur envoyait dans les provinces du sénat étaient, surtout dans l'origine, les moins puissans de tous, étant seulement employés à régir les terres que le prince y possédait comme particulier, ou celles qui par des confiscations, avaient été réunies au domaine impérial. Dans les provinces de l'empereur, le procurateur était préposé non-seulement à la régie des biens que le prince pouvait y avoir, mais encore à la levée et à l'emploi des deniers publics. Son autorité était si grande qu'elle contre-balançait celle même du propréteur, qui n'osait réprimer les vexations auxquelles se livrait le procurateur, dont l'avidité désolait souvent les provinces. Il y avait une troisième classe de procurateurs ou d'intendans. C'étaient ceux que l'empereur envoyait en quelques provinces du département impérial qu'il ne jugeait pas assez considérables pour y envoyer un lieutenant ou un préteur. Ces intendances étaient encore plus lucratives et plus indépendantes que les autres.

PROCUSTE. V. Procruste.

PROCYON (πρὸ, devant; κύων, chien), constellation formée de trois étoiles, et qui se montre onze jours avant la Canicule; c'est pour cette raison que Cicéron la nomme *antecanis*. *Hor.*, 3, *Od.* 23, *v.* 18.— *Cic.*, *Nat. des dieux*, 2.

PRODICE, une des Hyades.

PRODICOS, nom que les Lacédémoniens donnaient aux tuteurs des rois. Ce fut en cette qualité que Lycurgue gouverna pendant quelque temps le royaume de Sparte. *Plut.*, *Lyc.*

PRODICTATEUR, magistrat que l'on créa à Rome dans certaines circonstances, pour suppléer à l'absence des consuls. Cela arriva pour la première fois pendant la seconde guerre punique. Comme les consuls seuls avaient le droit de nommer le dictateur; et que, lorsque l'Italie était remplie des troupes ennemies, il n'y avait pas de sûreté à mander l'un des consuls pour faire cette nomination; on éluda la loi en nommant un prodictateur, qui de fait avait la même autorité. Alors, dit Tite-Live : *Quod nunquàm ante eum diem factum erat, prodictatorem populus creavit Q. Fabium Maximum.*

1. PRODICUS, sophiste et rhéteur d'Iulis, dans l'île de Céos, disciple de Protagoras, vivait du temps de Socrate, vers l'an 420 av. J. C. Ayant été envoyé par ses compatriotes en ambassade à Athènes, il y enseigna publiquement l'éloquence, et eut pour disciples Euripide, Socrate, Théramène et Isocrate. Il allait de ville en ville pour y déployer ses talens. Il acquit dans cette profession de la gloire et des richesses. Les anciens ont beaucoup parlé de sa *harangue à cinquante dragmes*, parce qu'il fallait payer cette somme pour en entendre la lecture. Platon critique cette vénalité. Parmi les écrits de ce sophiste, on distinguait l'ingénieuse fiction de la Vertu et de la Volupté, qui se présentent à Hercule déguisées en femmes, et qui s'efforcent à l'envi de l'attirer à elles. Le héros est enfin persuadé par la Vertu et méprise la Volupté. Lucien et Silius Italicus ont imité cette fiction. Les Athéniens condamnèrent Prodicus à mort, comme corrupteur de la jeunesse, vers 396 av. J. C.; il était alors fort âgé. *Aristoph.*, *Nuées*, *Oiseaux*. — *Xénoph.*, *Memor.* — *Cic.*, *Orat.*, 15; *Offic.*, 1, *c.* 118 — *Quintil.*, 3, *c.* 1; 4, *c.* 1. —*Lucien.*

2. — chef des hérétiques appelés Adamites, se fit connaître par ses extravagances. La principale, et celle qui a fait donner le nom d'Adamites à ses sectateurs, c'est que l'homme devait être nu, du moins dans la prière, parce qu'Adam avait toujours été tel dans l'état d'ignorance. Il vivait vers l'an 130.

PRODOME (Théodore), écrivain grec du 11e siècle, vivait à Constantinople, et est surtout connu par un roman intitulé : *Amours de Rhodante et de Dosiclès*, que l'on joint d'ordinaire aux *Amours d'Ismène et d'Isménias* d'Eustathe.

PRODOMÉES (πρὸ, devant, δέμω, bâtir), divinités qui présidaient à la construction des édifices. Mégaréus leur sacrifia avant de jeter les fondemens des murs de la ville de Mégare.

PROEDRES (πρὸ, en avant; ἕδρα, siége), magistrats d'Athènes, ainsi nommés parce qu'il tenaient les premières places dans l'assemblée. Tant qu'il n'y eut à Athènes que dix tribus, leurs fonctions étaient de proposer au peuple, et d'expliquer dans l'assemblée, les affaires sur lesquelles on allait délibérer. Les Proèdres furent au nombre de neuf, et ils étaient tirés au sort par les neuf tribus qui n'exerçaient pas la prytanie.

PROENUS, capitaine corinthien, succéda à Agathinus dans le commandement de la flotte que les Corinthiens avaient équipée pour envoyer contre les Lacédémoniens. *Xénoph.*

PROERNA, v. de Thessalie, dans la Phthiotide. *T L*, 63, *c.* 14.

PROETIDE, une des sept portes de la ville de Thèbes. *Eschyle*, *Sept chefs*. — *Paus.*

PROETIDES, filles de Prœtus, roi de l'Argolide. Elles étaient trois : Lysippe, Iphinoé et Iphianasse. Ayant négligé le culte de Bacchus, ou, selon d'autres, ayant osé comparer leur beauté à celle de Junon, elles en furent punies en tombant dans une folie qui leur fit croire qu'elles étaient changées en génisses, et qui leur faisait parcourir les campagnes en poussant des mugissemens. Prœtus eut recours à Mélampe pour les guérir; mais, celui-ci lui ayant demandé le tiers de son royaume pour opérer leur guérison, le roi refusa d'accepter des secours si intéressés. Cependant, cette maladie étant devenue contagieuse, et s'étant communiquée aux autres femmes d'Argos, Prœtus offrit à Mélampe les deux tiers de son royaume pour qu'il leur donnât ses soins. Mélampe accepta ses offres, et, après avoir fait cette cure, il épousa une des Prœtides. Selon quelques auteurs, ces princesses se nommaient Lisippe, Hipponoé et Cyrianasse. *Apollod.*, 2, *c.* 2. —*Virg.*, *Egl.* 6, *v.* 48. —*Mét.*, 15, *f.* 7.

1. PROETUS, roi d'Argos, fils d'Abas et d'Ocalée, était frère jumeau d'Acrisius, avec lequel il se disputait même dans le sein de sa mère. La division ne fit que croître entre les deux frères avec les au-

nées. Après la mort de leur père, ils se disputèrent la couronne. Prœtus régna un instant à Argos; mais, Acrisius l'ayant ensuite emporté sur lui, il sortit du Péloponèse, et se retira à la cour d'Iobate, roi de Lycie, où il épousa Sthénobée, que quelques-uns nomment Antée ou Antiope. Etant revenu dans l'Argolide, il s'empara de Tirynthe par les secours de son beau-père. Il eut de Sthénobée, qui le suivit en Grèce, les Prœtides et un fils appelé Mégapenthe, qui régna à Tirynthe après lui. Selon d'autres, les deux frères partagèrent le royaume immédiatement après la mort de leur père; Acrisius régna à Argos, Prœtus à Tirynthe. Tous deux régnaient six générations avant le siége de Troie. (V. Sthénobée, Bellérophon.) *Il.*, 6, *v.* 160.— *Ov.*, *Mét.*, 5, *f.* 7. —*Apoll.*, 2, *c.* 2.

2. — fils de Nauplius et arrière-petit-fils de Danaüs comme le précédent, dont il était contemporain.

3. — fils de Thersandre, époux d'Antia, était cousin-germain de Bellérophon.

On a souvent, mais toujours à tort, confondu ces trois princes.

PROFESTI. Les Romains nommaient ainsi les jours dans lesquels il était permis de vaquer aux affaires tant publiques que particulières V. Jours.

PROFUNDA Juno, nom donné à Proserpine, déesse des enfers.

PROFUNDUS Jupiter, nom donné à Pluton, dieu des enfers.

PROGNÉ, fille de Pandion, roi d'Athènes, et sœur de Philomèle, épousa Térée, roi de Thrace, dont elle eut un fils nommé Itys. Elle fut métamorphosée en hirondelle, Philomèle en rossignol, et Itys en faisan. V. Philomèle.

PROLAÜS, prince d'Elide, épousa Lysippe, dont il eut Philanthus et Lampus. *Paus.*, 5, *c.* 2.

PROLÉTAIRES, *-tarii.* C'était le nom de ceux qui, venant après les trente-cinq classes du peuple romain, formaient une espèce de classe particulière de pauvres citoyens, et qui n'étaient considérés qu'à proportion du nombre de leurs enfans (*proles*, progéniture). V. Tribus, Centuries, Curies.

PROLOGIES, *-gia*, fêtes qu'on célébrait en Laconie avant la récolte.

PROLYTA, fille d'Agésilaüs et de Cléora.

PROMACHIES, *Promachia*, fêtes que les Lacédémoniens célébraient en se couronnant de roseaux.

1 et 2. **PROMAQUE**, *-chus*, *myth.* (*défenseur*, de πρὸ, pour; μάχομαι, combattre), surnom de Mercure et d'Hercule.

3. — un des Epigones, était fils de Parthénopée. *Paus.*, 2, *c.* 20.

4. — chef béotien, tué par Acamas au siége de Troie. *Il.*, 14, *v.* 476.

5. — fils d'Eson, tué par Pélias. *Apoll.*

6. — fils d'Hercule et de la Sicilienne Phégia.

Promaque, *-machus*, *hist.*, un des généraux d'Alexandre, mourut d'un excès de débauche, ainsi que quarante-une autres personnes qui voulaient disputer avec lui à qui boirait le plus. *Plut.*

PROMATHIDAS, historien, natif d'Héraclée.

PROMATHION, auteur d'une histoire d'Italie, contemporain de Plutarque. *Plut.*, *Rom.*

PROMÉNÉE, *-nea*, prêtresse du temple de Dodone, de qui Hérodote apprit que deux colombes, parties de Thèbes en Egypte, vinrent s'établir, l'une à Dodone, et l'autre au temple de Jupiter Ammon, pour y rendre des oracles. *Hérod.*, 2, *c.* 55.

PROMÉTHÉE, *-theus*, *myth.*, fils de Japet et de Clymène, une des Océanides (ou selon d'autres, d'Asia ou de Thémis), et frère d'Atlas, de Ménœtius et d'Epiméthée. Prométhée avait formé un homme du limon de la terre. Minerve, frappée de la beauté de cet ouvrage, lui offrit de contribuer à sa perfection. Prométhée lui ayant répondu que, pour savoir ce qui conviendrait le mieux à l'homme qu'il avait formé, il était nécessaire qu'il vît par lui-même les régions célestes, la déesse le ravit au ciel, où il remarqua que tous les corps étaient animés d'un feu vivifiant. Ce feu lui parut devoir produire le même effet sur son ouvrage, et il conçut le projet de le dérober. Il approcha donc du soleil une tige de férule, et, l'y ayant allumée, il descendit sur la terre, et en anima sa figure d'argile; il lui donna la timidité du lièvre, la finesse du renard, l'orgueil du paon, la férocité du tigre et la force du lion. Non content d'avoir dérobé le feu du ciel, Prométhée essaya de tromper Jupiter dans un sacrifice, voulant éprouver ainsi s'il était digne des honneurs divins. Il tua donc deux bœufs, et remplit l'une des peaux de la chair et l'autre des os de ces victimes. Jupiter se trompa, et choisit la dernière. Le dieu, pour se venger, ôta aux hommes l'usage du feu. Mais Prométhée, étant une seconde fois monté au ciel par le secours de Minerve, en rapporta le feu divin. Jupiter, irrité de ce nouvel attentat, ordonna à Vulcain de former une femme du limon de la terre, et de l'envoyer à Prométhée avec une boîte remplie de maux. Prométhée, soupçonnant quelque piége, ne voulut recevoir ni Pandore, ni la boîte, et la fit épouser à son frère Epiméthée. Le père des dieux, outré de ce que Prométhée n'avait pas été dupe de cet artifice, ordonna à Mercure ou, selon Eschyle, à Vulcain de le conduire sur le mont Caucase, et de l'attacher à un rocher, où un vautour, né de Typhon et d'Echidna, devait lui dévorer le foie pendant trente mille ans. Il y avait trente ans que Prométhée subissait ce supplice lorsqu'Hercule le délivra, en tuant le vautour. Selon une autre tradition, il fut délivré par Jupiter même en reconnaissance de ce qu'il lui avait révélé un oracle des Parques duquel dépendait la conservation de son trône.

Durius de Samos prétend que Prométhée fut chassé du ciel pour avoir aspiré à l'hymen de Minerve. Nicandre de Colophon veut que son crime ait été d'avoir persuadé aux hommes de céder aux serpens le don de rajeunir, dont les dieux les avaient gratifiés. D'autres enfin, bien loin de penser qu'il eût méprisé Pandore, assurent qu'il en avait abusé après que son frère l'eut épousée. Quoi qu'il en soit, on le donne pour père à Deucalion.

Ces fables de Prométhée ont besoin d'explication. Sans doute cet homme formé par Prométhée, n'était qu'une statue qu'il sut faire avec de l'argile; il fut le premier qui enseigna aux hommes la statuaire. Prométhée, étant de la famille des Titans, eut part à la persécution que Jupiter leur fit éprouver; il fut obligé de se retirer dans la Scythie, où est le mont Caucase, d'où il n'osa sortir pendant le règne de Jupiter. Le chagrin de mener une vie misérable dans un pays sauvage est représenté par le vautour. Les habitans de la Scythie étaient extrêmement grossiers, et n'avaient ni lois ni coutumes. Prométhée, prince poli et savant, leur apprit à mener une vie plus humaine : c'est peut-être ce qui a fait dire qu'il avait formé l'homme avec l'aide de Minerve. Enfin, dit-on, ce feu qu'il emprunta du ciel, ce sont les forges qu'il établit dans la Scythie. Peut-être que Prométhée, ennuyé de ce triste séjour, vint finir ses jours en Grèce, où on lui rendit les honneurs divins, ou du moins les honneurs des héros. Les Athéniens élevèrent à Prométhée un autel dans les bosquets de l'Académie; ils célébraient en son

honneur des jeux qui consistaient à courir depuis cet autel jusqu'à la ville avec des torches allumées.

Prométhée, dit-on, avait reçu le don de prophétie, en sorte que les dieux, et Jupiter même, le consultaient comme un oracle infaillible. Les hommes le révéraient comme l'inventeur de tous les arts; ils avaient appris de lui les vertus des plantes, l'agriculture et l'art de dompter les chevaux. *Hésiode*, *Theog.*, *v.* 510 et 550. —*Eschyle*, *Prom.*—*Sénèq.*, *Méd.*, *v.* 823. — *Apollod.*, 1 et 2. — *Hyg.*, *f.* 144. — *Virg.*, *Eclog.* 6, *v.* 42. — *Métam.*, 1, *v.* 82. — *Hor.*, 1, *od.* 3, *v.* 26.

2. — père de Deucalion, que quelques-uns regardent comme différent du précédent.

PROMÉTHÉE, *-theus*, *hist. litt.*, nom commun à trois célèbres tragédies d'Eschyle, dont l'ensemble embrassait les trois époques principales de la vie de Prométhée, et composait ce que les anciens appelaient une trilogie (V. ce nom). Les trois titres particuliers étaient: *Prométhée ravisseur de la flamme*, *Prométhée dans les fers*, *La délivrance de Prométhée.* Ils indiquent assez le sujet et l'action de chacune des trois pièces. La seconde seule nous reste, et fait vivement regretter la perte des deux autres.

PROMETHIS, PROMÉTHIDES, nom patronymique de Deucalion et des autres enfans de Prométhée. *Mét.*, 10, *v.* 390.

PROMETHUS, fils de Codrus, conduisit, avec Damasichthon, son frère, des colonies dans l'Asie mineure. *Paus.*, 1, *c.* 3.

PROMITOR (*promere*, tirer de dedans), dieu romain qui présidait à la dépense.

PROMULE, *-lus*, guerrier troyen, tué par Turnus. *En.*, 9, *v.* 574.

PROMYLIE, *-lea* (πρὸ, devant; μύλη, meule), divinité qui présidait aux meules. Selon d'autres, c'était une divinité que l'on plaçait au devant des môles des ports, et à laquelle les navigateurs adressaient des vœux pour un heureux retour.

PRONAPIDE, *-des*, ancien poète athénien, qui, selon quelques auteurs, fut le maître d'Homère. Ce fut lui qui commença à écrire de gauche à droite, au lieu qu'avant lui les Grecs écrivaient de droite à gauche comme c'est encore la coutume parmi les orientaux. On lui attribue une production en vers intitulée *Le premier du monde. Diod.*, 3.

PRONAÜS (πρὸ, devant; ναὸς, temple), surnom de Mercure à Thèbes en Béotie, pris de ce que sa statue, ouvrage de Phidias, était placée à l'entrée du temple d'Apollon.

PRONAX, fils de Talaüs et de Lysimachie, et frère d'Adraste, roi d'Argos. *Paus.*, 3, *c.* 18.

PRONEA (*le Prum*), petite rivière de la Gaule, dans la 1re Belgique. Elle se réunissait à la Sura, et elles allaient ensemble se jeter dans la Moselle

PRONÉE, *-eus*, un des fils de Priam.

PRONES ou PRONÉES, v. de la Thessalie. *Diod.*

PRONÈSE, *-sus* (πρὸ, au devant de; νῆσος, île), v. et cap de l'île de Céphalénie, placée pour ainsi dire en avant de cette île, à l'une des pointes mérid., vis-à-vis du promont. Hyrmina en Elide.

1. PRONOÉ, fille de Phorbas et mère de Pleuron et de Calydon, qu'elle eut d'Eole.

2. — une des Néréides.

PRONOME, *-mus*, Thébain, inventa, dit-on, des flûtes sur lesquelles on pouvait jouer les trois modes, dorique, phrygien et lydien. D'autres attribuent cette invention à Diodore de Thèbes ou à Antigénide.

PRONOS, mont. de l'Argolide, dans l'Hermionide, près du promontoire Bucéphale.

1. PRONOÜS, un des fils de Phlégée, fut tué par les fils d'Alcméon.

2. — Troyen, tué par Patrocle. *Il.*, 16, *v.* 399.

1. PRONUBA (*nubere*, se marier), surnom de Junon, pris de ce qu'elle présidait aux mariages. On lui offrait en se mariant une oie crue dont on avait ôté le fiel; cette victime était le symbole de la douceur qui devait régner entre les époux.

2. —nom que les Romains donnaient aux femmes chargées de conduire la mariée à la maison de son mari, et de la mettre au lit. Elles devaient n'avoir été mariées qu'une fois et avoir une très-grande réputation de chasteté.

PROOPSIUS (πρὸ, devant; ὄπτομαι, voir), surnom d'Apollon, tiré de sa faculté de prophétiser.

PROORCHESTÈRES (πρὸ, devant; ὀρχηστής, danseur), *qui mène la danse*, nom que les Thessaliens donnaient à leur magistrat, à cause du cas qu'ils faisaient de la danse.

PROPERCE, *-tius* (*Sextus Valerius* ou *Aurelius*), célèbre poète latin, naquit en Ombrie, vers l'an 52 av. J.C. On n'est pas d'accord sur la ville qui lui a donné naissance; Mévanie, Hispelle, Amérie, Pérouse et Assise se sont disputé cet honneur. Il était fils d'un chevalier romain proscrit par Octave pendant le second triumvirat, pour avoir embrassé le parti d'Antoine. Il revint de bonne heure à Rome, avec le dessein de s'y livrer à l'étude des lois. Mais à peine eut-il pris la toge virile que la passion des vers s'empara de son âme, et le fit renoncer à toute autre occupation. Ses succès en ce genre lui méritèrent bientôt la réputation de grand poète, et lui concilièrent les bonnes grâces d'Auguste et l'amitié de Gallus, de Virgile, et de Mécène. Ce dernier voulut l'engager à composer un poème épique dont Auguste eût été le héros; mais Properce trouva cette entreprise au-dessus de ses forces, et il est permis de croire que le fils d'un proscrit devait être peu empressé de chanter l'assassin de son père. Il mourut l'an 19 av. J. C.

Il nous reste de Properce quatre livres d'élégies où il exprime son amour pour une maîtresse, dont le véritable nom (qui, selon Apulée, est Hostia ou Hostilia) est déguisé sous celui de Cynthie. Il a su allier dans ses poésies la pureté de l'expression à la délicatesse et aux charmes du sentiment; mais on lui reproche avec raison d'avoir banni de ses ouvrages cette pudeur et cette décence qui font le charme de ceux de Tibulle. On peut aussi reprendre en lui la manie de substituer souvent aux simples accords de la lyre élégiaque le ton didactique, et de prodiguer l'érudition mythologique. Il est vrai qu'il s'élève quelquefois jusqu'à la majesté et même au sublime de l'épopée.

On a souvent comparé Properce à Tibulle, et l'on a douté auquel des deux on devait assigner le premier rang parmi les poètes élégiaques. Sans prétendre fixer leurs places, on pourrait peut-être dire que, si Properce est plus poète, il ne permet pas assez qu'on oublie son travail. Chez Tibulle au contraire la nature parle seule, et ne laisse voir que l'amant. Les meilleures éditions de Properce sont celles de Barth, Leipzik, 1777; de Künœl, Leipzik, 1803, et de Lachmann, Leipzik, 1816. Il fait partie de la collection de M. Lemaire. *Ov.*, *Trist.*, 2, *v.* 465; 4, *él.* 10, *v.* 55; *Art d'aim.*, 3, *v.* 333.— *Quintil.*, 10, *c.* 1. —*Pline*, 9, *ep.* 22.—*Mart.*, 8, *ep.* 73; 14, *ép.* 189.

PROPERTIUS CELER, demanda à Tibère la permission de renoncer à la qualité de sénateur, que sa pauvreté lui rendait onéreuse. L'empereur,

sachant que sa pauvreté n'était pas l'effet de sa mauvaise conduite, lui fit présent d'un million de sesterces. *Tac.*, *Annal.*, 1, *c.* 75.

PROPHANTES, frère de Clinias et oncle d'Aratus. *Plut.*

PROPHASIS, fille d'Epiméthée.

PROPHÈTE (πρὸ, d'avance; φῆμι, parler). On appelait ainsi chez les Juifs des hommes inspirés de Dieu qui prédisaient l'avenir. Les Juifs ont eu un grand nombre de prophètes qui n'ont pas tous laissé des prophéties écrites. L'Ancien Testament contient les écrits de seize prophètes, qu'on divise en grands et petits. Les grands, au nombre de quatre, sont Isaïe, Jérémie, Ezéchiel et Daniel, auquel on joint d'ordinaire Baruch, son élève. Les douze petits sont: Osée, Joël, Amos, Abdias, Michée, Jonas, Nahum, Abacuc, Sophonie, Aggée, Zacharie et Malachie. A ces noms on ajoutait encore dans les premiers temps de l'église beaucoup de patriarches ou de saints hommes qui n'avaient prophétisé que de bouche. S. Clément d'Alexandrie en comptait trente-cinq depuis Moïse, et cinq avant lui. S. Epiphane portait ce nombre à 73. L'un et l'autre y ajoutaient des prophétesses (V. ce mot).

Distingués par un habillement particulier et plus encore par leur manière de vivre, les prophètes demeuraient sur des montagnes, séparés du monde, ou bien ils se rassemblaient en communautés nombreuses, où ils vivaient du travail de leurs mains. Ils portaient le sac ou l'habit de deuil, pour montrer qu'ils faisaient continuellement pénitence pour les péchés de tout le peuple. Les prophètes, ou au moins quelques-uns d'entre eux, étaient mariés. Il semble même que leurs enfans participaient comme eux à l'inspiration; car les prophètes sont souvent appelés les enfans des prophètes. Ils s'occupaient à méditer la loi de Dieu, à prier plusieurs fois le jour et la nuit pour eux et pour les autres, et s'exerçaient à la pratique des vertus. Ils instruisaient leurs disciples, leur expliquaient le sens de la loi, et leur découvraient les sens plus relevés qui regardaient l'état de l'église après la venue du Messie. Ils instruisaient aussi le peuple les jours du sabbat et les autres fêtes, lui reprochaient ses péchés, l'exhortaient à en faire pénitence, et lui prédisaient de la part de Dieu ce qui devait arriver aux pécheurs endurcis. Cette liberté de dire, même aux rois, des vérités désagréables les rendait odieux; souvent même elle leur coûta la vie.

Souvent aussi parmi les vrais prophètes il se glissait des imposteurs, qui contrefaisaient l'extérieur des vrais prophètes, portaient le sac comme eux, et parlaient le même langage; mais ils se gardaient bien de faire des prédictions qui eussent pu déplaire au peuple et aux rois. V. Balaam.

PROPHÉTESSES, saintes femmes qui prédisaient l'avenir chez les Juifs. S. Clément d'Alexandrie en comptait cinq, savoir: Sara, Rebecca, Marie, sœur de Moïse, Débora et Holda. A cette liste S. Epiphane ajoutait cinq autres prophétesses, dont trois contemporaines de J. C. C'étaient Anne, mère de Samuel, Judith, Elisabeth, Anne, fille de Phanuel, et la sainte Vierge.

PROPHTASIE, *-sia*, ville de la Drangiane, sur l'Elymandre, au S. d'Alexandrie.

PROPITIATOIRE, *-torium*, table d'or posée sur l'arche d'alliance. Il y avait aux deux bouts deux chérubins tournés l'un vers l'autre. Leurs ailes étendues recouvraient la circonférence du propitiatoire, et remontaient au milieu. C'était de là que Dieu rendait ses oracles d'une manière sensible et par des sons articulés.

PROPOETIDES, femmes de l'île de Cypre qui nièrent la divinité de Vénus. La déesse les punit en allumant dans leur cœur le feu de l'impudicité. Elles se prostituèrent sur le bord de la mer, et furent, dit-on, les premières qui firent ce honteux trafic. Les poëtes prétendent qu'ayant perdu toute honte, elles furent insensiblement changées en rocher. *Just.*, 18, *c.* 5. — *Mét.*, 10, *v.* 238.

PROPONTIDE, *-tis* (*mer de Marmara*), mer qui sert de limite à l'Asie et à l'Europe, communiquait avec le Pont-Euxin au N. par le Bosphore et l'Hellespont, avec la mer Egée au S., et arrosait les côtes de la Thrace d'une part et les rives de la Mysie de l'autre. Elle a 175 milles de longueur, et 62 de largeur. Le nom de Propontide lui fut donné à cause de sa situation en devant (πρὸ) du Pont (Πόντος) Euxin, parce qu'en effet il fallait la traverser pour entrer dans le Pont-Euxin. *Hérod.*, 4, *c.* 85. — *P. Méla*, 1, *c.* 19. — *Corn. Nép.*, *V. d'Alcib.*, *c.* 9. — *Strab.*, 2. — *Ov.*, *Trist.*, 1. — *Prop.*, 3, *él.* 22.

PROPOSITION (Table de), table d'or qui couvrait l'arche d'Alliance, et sur laquelle on posait les douze pains que le prêtre mettait tous les jours de sabbat devant le Saint des Saints, et qui étaient mangés par les prêtres.

PROPRÉFET, *propræfectus*, lieutenant du préfet du prétoire.

PROPRÉTEUR, *proprætor*, magistrat romain chargé du gouvernement d'une province à la place du préteur. Il y avait plusieurs sortes de propréteurs, ainsi que de proconsuls; mais on peut les réduire toutes à deux: Les uns étaient des préteurs, qui l'année précédente avaient été à la tête de la ville ou des provinces, et dont on prorogeait sous ce titre la magistrature. Ce dernier cas était fort rare sous la république; mais il devint très-commun sous l'empire. Les autres, sans avoir jamais exercé la préture, recevaient ou du sénat ou de l'empereur la dignité de propréteurs.

Les propréteurs avaient la même autorité, et jouissaient des mêmes distinctions, que les proconsuls. La seule différence qu'il y eût entre eux, c'est que les derniers avaient douze licteurs, et les autres six seulement, et que les provinces prétoriennes étaient moins considérables que les provinces proconsulaires.

PROPUGNATOR, c'est-à-dire *défenseur* (*propugnare*, défendre), surnom du dieu Mars. On le représentait l'égide d'une main, la lance de l'autre, et armé de la tête de Méduse.

PROPYLÉES, *-lea* (πρὸ, devant; πύλαι, portes), édifice d'Athènes, entre la grotte de Pan et le temple de la Terre, faisait partie de la citadelle, à laquelle il servait d'entrée principale. C'était une façade décorée de six colonnes d'ordre ionique et de frontispices magnifiques. Elle avait été bâtie sous Périclès. *Plut.*, *Péricl.* — *Paus.*, 1. — *Harpocr.* — *Suid.*

PROQUESTEUR. Quand un questeur mourait dans l'exercice de sa charge, le gouverneur, en attendant que la nomination eût été faite à Rome, en faisait exercer l'emploi par quelqu'un de sa suite, qu'on appelai proquesteur.

PRORÉE, *-reus*, jeune Phéacien qui disputa le prix de la course, et ne put l'obtenir. *Odyss.*, 8, *v.* 11.

PRORSA, Porrima ou Prosa, déesse qu'on invoquait pour donner aux enfans une bonne situation dans le sein de leur mère.

PROSCENIUM, nom de la partie du théâtre romain où étaient les décorations.

PROSCLYTICES (προσκλύζειν, s'écouler), surnom donné à Neptune en mémoire de ce que ce dieu, ayant inondé l'Argolide, en retira les eaux à la prière de Junon. *Paus.*, 2.

PROSCRIPTION. Il y avait chez les Romains deux sortes de proscriptions, celle des biens et celle des personnes ; la première permise par la loi ; la seconde contraire à toutes les lois. La proscription des biens se faisait à la réquisition des créanciers contre un débiteur, qui, pour n'être point traduit en justice, disparaissait ; et se tenait caché. Cette proscription se faisait par un édit du preteur, qu'on affichait à la porte du débiteur ; ce qu'on réitérait jusqu'à quatre fois, après quoi, si le débiteur ne paraissait pas, ses biens étaient partagés entre ses créanciers ou vendus à leur profit. On n'observait pas tant de formalités dans la proscription des personnes. On affichait dans le forum des listes dans lesquelles on promettait de grandes récompenses à ceux qui auraient tué tels ou tels citoyens, et, aussitôt après, les proscrits pouvaient être tués même par leurs propres esclaves, qui, la tête de leur maître à la main, allaient recevoir la récompense promise. Sylla donna le premier à Rome l'exemple de cette barbare proscription. Les Grecs prononçaient aussi quelquefois la proscription, avec cette différence qu'en affichant sur des colonnes les noms de ceux dont on mettait la tête à prix, on y marquait les crimes pour lesquels on le faisait ; au lieu qu'à Rome on affichait seulement les noms des proscrits, sans y ajouter les raisons de leur proscription.

PROSECTA (*prosecare*, couper). Les Romains nommaient ainsi les deux parts qu'on faisait des entrailles de la victime, l'une pour les dieux, l'autre pour ceux qui faisaient les frais du sacrifice.

PROSERPINE, *-pina*, ou, chez les Grecs, PERSÉPHONE, femme de Pluton et reine des enfers, était fille de Jupiter et de Cérès. Sa beauté était si grande que son propre père en devint amoureux, et la séduisit sous la forme d'un dragon. Proserpine inspira bientôt de l'amour à son oncle Pluton. Un jour qu'elle cueillait des fleurs avec ses compagnes dans les plaines d'Enna en Sicile, celui-ci l'enleva, l'emmena dans son royaume, et en fit son épouse et la reine des enfers. Les mythologues varient singulièrement sur le lieu de l'enlèvement. Les uns nomment une forêt près de Mégare ; d'autres les rives du fleuve Halèse ; d'autres encore le marais de Lerne, le fleuve Himare, la ville d'Hippone en Sicile, la Thrace. Quoi qu'il en soit, Cérès, inconsolable de la perte de sa fille, la chercha en vain par toute la terre. Elle ne trouva que sa ceinture sur la surface des eaux de la fontaine Cyané, sur les bords de laquelle Pluton s'ouvrit un passage pour descendre dans les enfers avec sa proie. Ayant enfin appris de la nymphe Aréthuse que sa fille avait été enlevée par Pluton, elle pria Jupiter de punir le ravisseur. Le dieu, n'ayant pu lui persuader d'accepter le roi des enfers pour gendre, lui promit de lui rendre sa fille, pourvu qu'elle n'eût encore rien mangé dans les enfers ; mais Proserpine, en se promenant dans les jardins de l'Elysée, avait cueilli une grenade, dont elle avait goûté quelques grains, et ainsi elle demeura dans le séjour des Ombres. Cérès, irritée contre Ascalaphe, qui avait déposé contre Proserpine, le changea en hibou. Elle obtint enfin de Jupiter que sa fille passerait six mois de l'année dans les enfers et six mois sur la terre.

Pirithoüs brûla aussi pour cette divinité ; mais sa témérité n'eut d'autres suites que de le faire enchaîner pour jamais à une roche énorme dont Hercule lui-même ne put l'arracher. V. PIRITHOÜS.

Selon l'opinion des anciens, Proserpine présidait à la mort. Un homme ne pouvait cesser de vivre que lorsque cette déesse, ou par elle-même ou par l'entremise de son ministre Atropos, avait coupé le cheveu fatal qui le retenait à la vie. De là venait la coutume de couper quelques cheveux de la tête d'un mourant, et de les jeter à la porte de la maison, comme une offrande à Proserpine.

Le culte de cette déesse était universel chez les anciens Les habitans de Sardes surtout la regardaient comme leur divinité tutélaire, et la représentaient sur le revers de leur médaille. Il en était de même des Gaulois, qui la proclamèrent leur mère, et lui élevèrent des temples magnifiques. Enfin les Siciliens lui rendaient un culte solennel. Ils lui attribuaient le pouvoir de faire naître à son gré l'abondance ou la stérilité dans leurs campagnes ; ils ne pouvaient garantir la fidélité de leurs promesses par un serment plus redoutable qu'en jurant par cette déesse. Comme ils croyaient que la fontaine Cyané avait jailli du gouffre même par lequel Pluton était rentré dans les enfers, ils immolaient tous les ans un taureau sur ses bords, et faisaient couler le sang de la victime dans les eaux de la fontaine.

On représentait Proserpine à côté de son époux, sur un trône d'ébène, et tenant à la main ou une torche mourante ou une fleur, qui ordinairement était un pavot, symbole de l'assoupissement éternel, ou un narcisse, parce qu'elle cueillait des narcisses lors de son enlèvement. Cette déesse, ainsi que les autres divinités, avait divers surnoms selon les diverses fonctions qu'on lui attribuait et les lieux où elle était honorée. Les principaux étaient ceux de *Cabirie* et de *Conservatrice*, *Coré*, *Theogamia*, *Libitina*, *Hécate*, *Juno inferna*, *Anthesphoria*, *Cotytto*, *Deois*, *Libera*, etc. *Paus.*, 8, *c.* 37 ; 9, *c.* 31. — *Ov.*, *Métam.*, 5, *fab.* 6 ; *Fast.*, 4, *v.* 417. — *Virg.*, *Géorg.*, 1, *v.* 39 ; 4, *v.* 487 ; *Enéide*, 4, *v.* 698 ; 6, *v.* 138. — *Strab.*, 7. — *Diod.*, 5. — *Cic.*, *Verr.*, 4. — *Hyg.*, *fab.* 146. — *Hésiod.*, *Théog.* — *Apollod.*, 1, *c.* 3. — *Orph.*, *Hymn.* 18.

L'enlèvement de Proserpine donna matière chez les anciens à plusieurs groupes célèbres, dont deux étaient de Praxitèle, et à un poème en trois chants de Claudien, où l'on remarque de l'énergie et de l'éclat, mais gâté par l'enflure et la diffusion.

1. PROSOPITIS ou PROSOPIS (*Tanta*), province et île d'Egypte, voisine du Delta et formée par les deux canaux du Nil Agathosdæmon et Thermutiaque. *Hér.*, 2, *c.* 41 et 165.

2. — ou NICII (*Nikios*), ville capitale de la province de même nom.

1. PROSPER TYRO, rhéteur gaulois, composa en 407 de J. C., un poème en vers élégiaques, précédé d'une épître adressée à sa femme, par laquelle il l'invite à la vie célibataire.

2. — (S.) d'Aquitaine, secrétaire du pape Léon-le-Grand, mourut vers l'an 466. Il a laissé quelques poèmes, un entre autres sur la Grâce contre les Pélagiens et Semipélagiens, et des pensées morales tirées de S. Augustin. Son style, généralement remarquable par l'élégance, la pureté et la grâce, manque un peu de coloris et de vivacité. D'ailleurs l'aridité des controverses théologiques qu'il agite excite peu l'intérêt, et est peu compatible avec la versification. S. Prosper écrivit aussi une *Chronique*, qui n'est presque qu'un extrait de

celle d'Eusèbe et de celle de S. Jérôme. Ses ouvrages ont été publiés par Mangeant, in-fol., Paris, 1711.

PROSTROPÉES ou PROSTROPHÉES (προστροφή, supplication), génies malfaisans révérés par les Grecs. On les suppliait avec ferveur pour désarmer leur colère.

PROSTYLE, *-lium* (πρὸ, devant; στύλη, colonne), temple qui n'avait de colonnes qu'à la façade antérieure, comme celui de Cérès à Eleusis.

1. PROSYMNE, *-mna*, *myth.*, fille du fleuve Astérion, une de celles qui prirent soin de l'enfance de Junon. *Paus.*, 2.

2 — surnom de Junon, ainsi nommée de la fille du fleuve Astérion, une de ses nourrices.

3. — surnom de Cérès, honorée dans un petit bois voisin de Corinthe.

PROSYMNE, *-na*, *géog.*, petite partie de l'Argolide, ainsi nommée de Prosymne nourrice de Junon.

1. PROTAGORAS, sophiste célèbre, natif d'Abdère, florissait dans le 5ᵉ siècle avant J. C. Il exerça d'abord dans Abdère le métier de crocheteur. Démocrite, l'ayant un jour rencontré chargé de fagots arrangés avec art et dans un équilibre géométrique, conçut dès lors une idée avantageuse de son esprit, et l'admit au nombre de ses disciples. Il devint en peu de temps un des plus fameux, et compta à son tour des élèves nombreux dans Athènes. Obligé par son manque de fortune de chercher des ressources dans ses talens, il mit en vogue l'usage de se faire donner une rétribution par ses disciples. Il demandait à chacun 100 mines (environ 9000 francs). Aussi quelques auteurs, Platon surtout, lui ont-ils reproché d'avoir le premier déshonoré la philosophie en la mettant à prix d'argent.

Des reproches plus justes sont ceux qui portent sur le septicisme et l'incrédulité. Il prétendait qu'il n'existe rien; que, quand il existerait quelque chose, nous ne pourrions le savoir; que, quand nous pourrions le savoir, nous ne pourrions l'enseigner. L'homme et ses sensations étaient pour lui la mesure de toute chose; du vrai, du faux, du bien, du mal, etc. Par suite de son scepticisme universel, il nia, ou du moins révoqua en doute l'existence des dieux. L'ouvrage dans lequel étaient exposés ces principes destructeurs de toute religion et de toute société fut livré aux flammes par les magistrats d'Athènes. Lui-même il fut obligé de quitter la ville. Il profita de cet exil pour visiter les îles de la Méditerranée. Protagoras mourut en allant en Sicile, vers l'an 400 av. J. C., dans un âge très-avancé.

Doué de capacité et de subtilité, plutôt que d'âme et de profondeur, Protagoras était un sophiste plutôt qu'un philosophe. Platon l'attaque vivement, et le ridiculise, ainsi que tous les sophistes, dans un dialogue auquel il a donné son nom. Le dilemme était son arme favorite. Aulu-Gelle en rapporte un exemple singulier dans un procès qu'il eut avec un de ses disciples, appelé Evathle. Celui-ci, voulant suivre la carrière du barreau, s'adresse à Protagoras. On convient du prix, et le rhéteur s'engage à enseigner l'éloquence à Evathle. De son côté, le disciple paie la moitié du prix convenu, et remet le paiement de l'autre après le gain de la première cause qu'il plaidera. Protagoras, après l'avoir mis en état de briller au barreau, le presse d'y faire l'essai de son savoir. Evathle différait toujours, sous différens prétextes. Le rhéteur, fatigué de ses refus, le traduit en justice. Là, se croyant sûr de la victoire, il adresse au jeune homme ce raisonnement : « Si la sentence m'est favorable, vous êtes condamné par les juges à me payer; si elle m'est contraire, elle vous fait gagner votre première cause, et vous rend aussitôt mon débiteur par les lois de notre convention ». Evathle, initié par son maître à toutes les ruses de la dialectique des sophistes, répliqua sur-le-champ : « J'accepte l'alternative; si l'on prononce en ma faveur, vous perdez votre cause, et je garde mon argent; si l'on juge pour vous, je perds ma première cause, et je ne vous dois rien ». Les juges, embarrassés par cette alternative captieuse, laissèrent la question indécise, et renvoyèrent les parties hors de cause. *Cic.*, *de l'Orat.*, 3, *c.* 70; *Brut.*, 15, *c.* 23. — *Quintil.*, 3, *c.* 1; 12, *c.* 1. — *Aulu-Gel.*, 5, *c.* 3, 10. — *Diog. L.*, 9. — *Plut.*, *Prot.*

2. — roi de Salamine, dans l'île de Cypre, tributaire du roi de Perse. On croit qu'il est le même que Pythagore, fils d'Evagoras. *Diod.*

PROTAGORIDE, *-des*, historien de Cyzique, auteur d'un traité sur les jeux qu'on célébrait à Antioche en l'honneur de Daphné.

PROTARQUE, *-chus*, homme d'une basse condition, père d'Alexandre II ou Zébina, roi de Syrie. *Just.*, 39, *c.* 1. — *Lucien.*

1. PROTÉ (*Prodeno* ou *Porquerolles*), la plus célèbre des îles Stéchades, sur les côtes de la Méditerranée, vis-à-vis de Marseille.

2. — une des îles Ioniennes, sur les côtes de la Messénie.

PROTEAS, Macédonien, à qui Alexandre fit un défi à Babylone, en lui présentant un vase plein de vin, qui contenait dix pintes de notre mesure. Protéas l'ayant avalé sans reprendre haleine, le roi prit le même vase, et le but de même tout d'un trait; cet excès lui coûta la vie, et il mourut peu de jours après. *Q. C.*, 10.

1. PROTÉE, *-teus*, *myth.*, dieu marin, fils de l'Océan et de Téthys, ou, selon d'autres, de Neptune et de Phénice, était le gardien des troupeaux de son père, qui pour le récompenser de ses soins lui donna la connaissance de l'avenir. Il faisait sa demeure dans la mer de Carpathie ou, selon quelques auteurs, à Pallène en Macédoine, et, à l'exemple des autres dieux marins, il se reposait sur le rivage de la mer, où les mortels venaient le consulter en foule; mais il était d'un accès difficile, et prenait différentes formes afin de se dérober à l'empressement de ceux qui venaient l'interroger; pour parvenir à lui arracher son secret, il fallait, sans s'effrayer de ses métamorphoses, le serrer d'autant plus étroitement qu'il faisait plus d'efforts pour s'échapper. Vaincu à la fin par cette persévérance, il dévoilait l'avenir, et satisfaisait aux questions qu'on lui avait faites. Aristée, Ménélas et Hercule le consultèrent sur leurs destinées.

Selon Hérodote, Protée était un roi d'Egypte, connu de ses sujets sous le nom de Cétès (*Diod. de Sic.*), et renommé pour sa profonde sagesse. Il régnait du temps de la guerre de Troie; et il reçut à sa cour Hélène et Pâris, que la tempête avait jetés sur les côtes d'Egypte. Ayant été instruit de l'enlèvement, il retint la princesse pour la rendre à Ménélas. On interprète ses prophéties et ses métamorphoses par sa profonde sagesse qui lui faisait prévoir l'avenir, et par la difficulté que ses sujets avaient à l'aborder.

On lui donne deux fils, Télégone et Polygone, qui par leurs brigandages obligèrent leur père à quitter ses états, et qui furent tués par Hercule. Il eut aussi plusieurs filles, dont Cabire, Idothée et Rhétie sont les plus connues. *Odyss.*, 4, *v.* 360, 384. — *Théog.*, *v.* 243. — *Hérod.*, 2, *c.* 112, etc. —

Mét., *f.* 2, 1; 8 *f.* 18. *f.* 10. *Am.*, *él.* 12, *v.* 36. — *Géorg.*, 4, *v.* 387, etc. — *Hyg.*, 8; *fab.* 118. — *Diod.*, 1.

2. — un des fils d'Egyptus et d'Egyptia.

PROTÉE, *-teus*, *hist.*, philosophe cynique, dont le bâton fut acheté un talent.

PROTEI COLUMNÆ, lieu de l'Egypte, dans une contrée très-lointaine, mais indéterminée. *En.*, 11, *v.* 262.

PROTÉLIES, *-lia* (πρὸ, avant; τελεῖν, achever), sacrifices qu'on offrait à Diane, à Junon, à Vénus et aux Grâces avant la célébration du mariage. Chez les Athéniens, on conduisait la jeune vierge au temple de Minerve. On offrait un sacrifice à cette déesse, après lequel elle lui consacrait sa chevelure.

PROTÉNOR, guerrier tué aux noces de Persée et d'Andromède. *Ov.*, *Met.*, 5, *f.* 3

PROTERVIA, restes des grands festins qui, ne méritant ni d'être conservés pour le lendemain, ni abandonnés aux esclaves, étaient consumés par les flammes comme une espèce de sacrifice.

PROTESILAI TURRIS. V. PROTÉSILAS (TOUR DE).

PROTÉSILAS, *myth.*, fils d'Iphiclus et frère d'Alcimède, mère de Jason, était roi d'une partie de la Thessalie, dans laquelle se trouvaient les villes Phylacé, d'Antrone, d'Itone et de Ptélée. Comme l'oracle avait prédit que le premier qui descendrait sur le rivage troyen l'arroserait de son sang, chacun refusait ce périlleux honneur. Protésilas se sacrifia pour la cause commune. En effet il fut tué par Hector ou par Enée. Homère ne dit pas sous les coups duquel il succomba. Sa femme Laodamie, qu'il avait quittée le lendemain de ces noces, n'eut pas plus tôt appris sa mort qu'elle se tua de désespoir. Les Grecs lui élevèrent un tombeau sur la rivière de la Troade.

Un autre auteur, Conon, prétend que Protésilas survécut à la ruine de Troie, et qu'il obtint en partage Etille, fille de Laomédon et sœur de Priam. Une tempête l'ayant forcé de relâcher en Macédoine, entre Menda et Scione, Etille persuada à ses compagnes de mettre le feu aux vaisseaux de Protésilas afin de n'être point emmenées en Grèce. Cet événement l'obligea de se fixer sur ce rivage, et il y bâtit une ville, qu'il appela Scione. Ce Protésilas est peut-être différent de celui d'Homère. *Hom.*, *Il*, 2, *v.* 205. — *Hér.*, 7, c. 33; 9, c. 115. — *Ov.*, *Mét.*, 12, *f.* 1; *Héroïde*, 13, *v.* 17. — *Prop.*, 1, *él.* 19 — *Strab.* — *Hyg.*, *f.* 103. — *Pline*, 4, c. 12. — *Lucien*, *Dial. des M.*, 12.

PROTÉSILAS (TOUR DE) *-lai turris*, ou PROTÉSILÉON, lieu de la Troade occidentale, sur l'Hellespont, où était situé le tombeau de Protésilas. Strabon le place dans la Chersonèse, sur le promontoire de Sigée. Les habitans étaient persuadés que les ormes qui l'ombrageaient tombaient aussitôt qu'ils avaient atteint la hauteur des murs de Troie, et renaissaient pour subir encore la même vicissitude. *Pline*, 4, c. 11. — *P. Méla*, 2, c. 2.

PROTÉSILÉES, *-lea*, fêtes et jeux que les Grecs, à leur retour de Troie, instituèrent à Phylacé en l'honneur de Protésilas.

PROTÉSILÉON. V. PROTÉSILAS (TOUR DE).

1. PROTHÉE, *-eus*, capitaine grec, tué au siége de Troie.

2. — Spartiate, qui tâcha d'empêcher que la guerre n'éclatât entre Thèbes et Lacédémone.

PROTHÉON. V. PROTÉE, *myth*, n° 2.

PROTHOÉ, Amazone qui tua sept ennemis en combat singulier, et fut tuée par Hercule.

PROTHOÉNOR, capitaine béotien, fils d'Arilycus, fut tué au siége de Troie par Polydamas. *Il.*, 2, *v.* 2; 14, *v.* 450.

PROTHOON, capitaine troyen, tué au siége de Troie par Télamon. *Il.*, 14, *v.* 515.

1. PROTHOÜS, fils de Teuthrédon, conduisit au siége de Troie les Maguètes. *Il.*, 2, *v.* 263.

2. — un des cinquante fils de Lycaon, roi d'Arcadie. *Apoll.*

PROTHYMATES, *-ta* (πρὸ, avant; θύω, sacrifier), sorte de gâteaux qu'on offrait avant de commencer les sacrifices à Esculape.

PROTHYTE, *-tes*, un de ceux qui, avec Phœnix, commandaient ceux que Philippe avait bannis de Thèbes. *Plut.*

PROTIAON, père d'Astynoüs et compagnon de Polydamas. *Il.*, 15, *v.* 455.

PROTIS, un des deux chefs, sous la conduite desquels les Phocéens venus d'Asie fondèrent Marseille. *Just.*, 43, c. 3.

PROTO, fille de Nérée et de Doris, une des Néréides. *Il.*, 18, *v.* 43. — *Apoll.*

PROTODAMAS, un des fils naturels de Priam.

1. PROTOGÈNE, *-nes*, célèbre peintre, natif de Rhodes, florissait vers l'an 328 av. J. C. Ses compatriotes et lui-même méconnurent d'abord ses rares talens, et son extrême indigence l'avait réduit à peindre des vaisseaux, quand Aristote, avec qui il était lié d'amitié, voulant le tirer de ce genre indigne de lui, lui proposa de retracer les batailles d'Alexandre-le-Grand. Aussi modeste qu'habile, Protogène crut ce travail au-dessus de ses forces. Sur ces entrefaites, Apelle vint à Rhodes, et, loin de vouloir écraser un rival redoutable, il témoigna hautement la plus grande admiration pour lui, et reprocha aux Rhodiens de ne pas connaître le prix du trésor qu'ils possédaient. Lui-même il offrit d'acheter un de ses tableaux cinquante talens (environ 278,000 francs de notre monnaie). Cette proposition s'étant répandue rapidement dans le public, les Rhodiens ouvrirent les yeux sur le mérite de Protogène, et consentirent à payer ses tableaux comme ils le méritaient. Le tableau le plus fameux de ce peintre représentait Jalyse, célèbre chasseur, petit-fils du Soleil et fondateur de Rhodes. Il employa sept années à l'achever, et, pendant tout ce temps, il observa le régime le plus sévère, afin de se conserver l'imagination plus libre, et d'être plus en état de réussir. Cependant toutes ces précautions faillirent devenir inutiles. Il voulait représenter dans ce tableau un chien haletant et la gueule pleine d'écume. Depuis long-temps il y travaillait sans en être jamais content. Enfin il jetta de dépit sur l'ouvrage l'éponge dont il se servait pour enlever les couleurs. Le hasard fit ce que l'art n'avait pu faire, l'écume fut représentée parfaitement, et le chien fit l'admiration des connaisseurs. Cette anecdote, quoique consignée par l'histoire, ne paraît pas mériter beaucoup de croyance. Lorsque Démétrius Poliorcète, roi de Macédoine, forma le siége de Rhodes (304), Protogène, qui avait son atelier dans un des faubourgs de la ville, n'abandonna pas son ouvrage même au milieu du bruit des armes et en la présence des ennemis. Le roi surpris lui en demanda un jour la raison. « Je savois, lui dit le peintre, que vous aviez déclaré la guerre aux Rhodiens et non aux arts. » Il ne se trompait point. Démétrius se montra toujours son protecteur, et refusa même de mettre le feu à un quartier de la place, quoique ce fût le seul moyen de s'en emparer, parce qu'il

savait que c'était là qu'était l'atelier de Protogène. Protogène peignait avec beaugoup de vérite, et finissait extrêmement ses ouvrages, et c'était même un défaut que lui reprochait Apelle.

On raconte d'une manière assez singulière comment ces deux peintres firent connaissance. Apelle, étant venu à Rhodes, désira voir Protogène, et, ne l'ayant pas trouvé, il se contenta d'esquisser légèrement chez lui une petite figure. Protogène de retour reconnut aussitôt la touche de l'illustre peintre, et ajouta à l'esquisse quelques traits plus parfaits encore. Apelle se sentit vaincu, et fit de nouveaux contours qui ravirent tellement son rival que, sans vouloir lutter davantage, il courut le chercher dans la ville, et tous deux formèrent dès lors l'amitié la plus étroite. *Paus.*, 1, c. 3. — *Pline*, 35, c. 10. — *Élien.*, 5, 12; — *Juv.*, 13, *v.* 120. — *Plut.*, *Dém.*

2. — favori de Caligula, célèbre par son extravagance et par sa cruauté, avait la garde des deux registres de proscription que cet empereur nommoit l'un *le poignard*, et l'autre *l'épée*. Il fut envoyé au supplice par l'empereur Claude. *Dion Cass.*

PROTOGÉNÉE, *-nia*, fille de Calydon et d'Eolie, fille d'Amythaon, eut de Mars un fils nommé Oxylus. *Apol.*, 1, *c.* 7.

PROTOGÉNIE, *-nia*, ou PROTOGÉNIS, fille de Deucalion et de Pyrrha, eut de Jupiter un fils commé Ethlius, qui fut père d'Endymion. *Apoll.*, 3, *c.* 7. — *Paus.*, 5, c. 1. — *Hyg.*, *f.* 155.

PROTOMAQUE, *-chus*, un des dix généraux que les Athéniens choisirent pour remplacer Alcibiade, après l'avantage que Lysandre remporta sur son armée pendant son absence. Il fut, après le combat des Arginuses, condamné à mort, ainsi que ses collègues, et prit la fuite avec Aristogène, pour se dérober au supplice. *Xen.* —*Diod. de Sic.*

PROTOSPATHARIUS (THÉOPHILE), célèbre anatomiste grec du 7ᵉ ou, selon d'autres, du 12ᵉ siècle, composa, entre autres, ouvrages cinq livres de la structure du corps humain, où il fait entrer un excellent abrégé du Traité de Galien sur l'usage des parties.

PROTOSYNCELLE, *-lla* (πρῶτος, premier; Σύγκελλος, Syncelle), c'est-à-dire *chef des Syncelles* (V. ce nom). Cette dignité, une des plus éminentes de l'église chrétienne en Orient, fut instituée au commencement du 9ᵉ siècle, lorsqu'au lieu d'un seul Syncelle, les empereurs décrétèrent qu'il y en aurait deux.

PROTOVESTIAIRE, *-arius* (πρῶτος, premier; *vestiarius*, vestiaire ou préposé aux habillemens de la famille impériale), dignitaire de la cour d'Orient, avait sous ses ordres les vestiaires, et était subordonné au Curopalate ou chef du palais.

PROTRYGÉES, fêtes qu'on célébrait avant les vendanges, en l'honneur de Bacchus et de Neptune.

PROTUS, le même que Protis. V. ce nom.

PROVERBES (LIVRE DES), titre d'un des livres canoniques de l'Ancien Testament. C'est un recueil de sentences morales et de maximes de conduite pour tous les états de la vie. On l'attribue à Salomon.

PROVIDENCE, *-tia*, divinité allégorique dont le culte ne paraît pas avoir été établi avant le temps des empereurs. On la trouve représentée sous les traits d'une femme vénérable, tenant à la main une corne d'abondance, ou touchant d'une baguette un globe, qu'elle tient à la main, ou qu'on place à ses pieds. Les Romains lui donnaient pour compagnes les déesses Antevorta et Postvorta. Elle avait un temple dans l'île de Délos.

PROVINCES, *-ciæ*, nom que les Romains donnaient aux états conquis par leurs armes. Ils en faisaient des gouvernemens où ils envoyaient des magistrats pour rendre la justice selon les lois romaines, et pour y commander les troupes qu'ils tenaient sur la frontière. Cependant toutes les contrées subjuguées ne furent point immédiatement réduites en provinces. Quelques-unes reçurent des magistrats romains, sans être annexées à l'empire. D'autres même furent qualifiées d'indépendantes, tout en restant placées sous le protectorat et soumises à l'influence des Romains. Sous Auguste presque toutes reçurent enfin le nom de provinces; mais on en distinguait de deux sortes, les provinces proconsulaires et prétoriennes. Celles-ci étaient les moins considérables. Les premières étaient formées par des pays importans par leurs richesses et leur étendue.

C'était des provinces que les Romains tiraient tous les revenus de l'état. Peu à peu le nombre des états encore libres diminua, et enfin, sous le 3ᵉ siècle de l'empire, toutes les portions de la monarchie romaine furent nommées provinces. Constantin les soumit à une administration uniforme, et les divisa en préfectures, provinces, diocèses. V. DIOCÈSES et CONSULAIRES.

PROVINCIA ROMANA, grande province des Gaules, la première qui fut soumise au pouvoir des Romains, était comprise entre la Méditerranée, la Celtique, l'Italie, les Pyrenées, la Garonne et les Cévennes. Quand ils ne possédaient dans les Gaules que cette province, ils l'appelaient la *province des Gaules*, ou simplement la *Province*, d'où est venu le nom actuel de *Provence*; mais notre Provence n'est qu'une partie de la *Province romaine*. Lorsqu'ils furent maîtres de toute la Gaule, le territoire de cette province forma la Viennaise, la Narbonnaise et les Alpes maritimes.

PROXAGORAS de Cos, médecin célèbre, descendant des Asclépiades, florissait à Alexandrie vers le milieu du troisième siècle avant J. C. On lui attribue de fort belles découvertes en anatomie. C'est lui qui le premier découvrit la différence entre les veines et les artères, et qui regarda le cerveau comme une prolongation de l'épine du dos.

1. **PROXÈNE**, *-nus*, capitaine béotien qui se mit au service de Cyrus le Jeune. Le roi de Perse le fit mourir par trahison. *Xénoph.*

2. — officier d'Alexandre, découvrit près de l'Oxus, en creusant la terre pour y dresser la tente du prince, une source d'une liqueur grasse et huileuse. Les devins consultés sur ce prodige, répondirent que l'expédition d'Alexandre serait heureuse, mais difficile. *Plut.*

3.—citoyen illustre d'Hypate, était à la tête d'une faction puissante qui avait pour ennemi Eupolème. Dans une audience que leur donnèrent des commissaires romains, Proxène l'emporta sur ses antagonistes; mais il fut, peu de jours après, empoisonné par sa femme Orthobula, l'an 74 avant J. C. *T. L.*, 41, *c.* 25.

1. **PROXÈNES** (πρὸ, devant; ξένος, étranger), magistrats inférieurs d'Athènes, étaient chargés de loger les étrangers venus dans la ville pour affaires politiques.

2. — magistrats de Sparte, chargés de faire la police des étrangers.

PRUDENCE, *-tia*, *myth.*, divinité allégorique qu'on représentait avec un miroir entouré d'un serpent, et quelquefois une lampe à la main.

PRUDENCE, *-ntius*, *hist.* (AURELIUS CLEMENTIUS),

poète latin, né à Calagurris, ou, selon une opinion moins probable, à Cæsar Augusta (Saragosse), en Espagne, florissait vers l'an 392 de J.C. Il fut successivement avocat, magistrat, homme de guerre et se distingua dans toutes ces professions. A l'âge de 57 ans, il se retira du monde pour vivre dans le recueillement et la piété. Ce fut à cette époque qu'il composa ses ouvrages, qui lui ont valu assez à tort le titre de prince des poètes chrétiens. Ces ouvrages sont les uns du genre lyrique, et les autres du genre didactique. Parmi ceux-ci il faut ranger le poème de *la Divinité* ou *Apothéose*, dirigé contre les sabelliens, l'*Origine du péché*, la *Psychomachie*, ou description des combats que se livrent le devoir et la passion dans le cœur de l'homme, et ses deux *livres contre Symmaque*, lorsque ce sénateur présenta au nom d'un grand nombre de Romains une pétition pour relever l'autel de la Victoire. Quant à ses poésies lyriques, elles forment deux livres composés l'un de douze hymnes pour des jours de fête, l'autre de quatorze hymnes en l'honneur d'autant de martyrs. Prudence ne manquait ni d'esprit ni d'imagination; mais son style est âpre et incorrect, sa versification pesante, uniforme et même fautive. De temps en temps cependant on trouve de la légèreté et de la délicatesse dans ses hymnes, surtout dans celles qui sont écrites en vers élégiaques. Au total, Prudence est bien au-dessous de son contemporain Ausone, et bien loin de Claudien. Les meilleures éditions de ses œuvres sont celles d'Elzévir. Amsterdam, 1687; et *ad usum Delphini*, Paris, 1686.

PRUMNIDES, ancien roi de Corinthe.

1. PRUSA (*Bursa*), v. de la Bithynie, au N., sur le fleuve Sangarius, et près de la mer, s'appelait auparavant Cius, selon Strabon V. CIUS.

2. — AD OLYMPUM (*Us Kabi*) ville de la Bithynie, à l'O., au pied du mont Olympe, au N. d'Apollonie. Selon Pline, cette ville fut bâtie par Annibal, refugié en Bithynie. *Ptol.*, 5, *c.* 1. —*Pline.* — *Strab.*

3. — AD HYPIUM ou SUB HYPIO, v. de la Bithynie, dont la position est tellement incertaine que, selon les uns, l'Hypius, près duquel elle était, est un fleuve, selon les autres, une montagne. *Ptol.*, 5.

Toutes ces villes tiraient leur noms des Prusias, rois de Bithynie.

1. PRUSIAS Ier, très-ancien roi de Bithynie, concomporain de Crésus qui lui enleva ses états. Il est peu d'historiens qui le comptent parmi les rois de Bithynie. *Strab.*

2. — II, roi de Bithynie, fils de Nicomède et d'Etazeta sa seconde femme. Après la mort de son père, 246 av. J. C., il usurpa la couronne qui devait appartenir à Ziélas ou Zélas, comme fils aîné. Les deux princes, sur le point de prendre les armes pour vider leurs différends, en vinrent à un accommodement, et partagèrent le royaume. Ce prince, ainsi que le précédent, est rarement compté parmi les rois de Bithynie.

3. — III (plus communément Prusias Ier), fils de Ziélas et neveu de Prusias II, prit les rênes du gouvernement après la mort de son père, vers l'an 232 av. J. C. Il entreprit de réunir à son royaume les provinces que Ziélas avait été forcé de céder à son frère; il y réussit en remportant des avantages sur la république de Bysance et sur les rois Attale Ier et Achéus, qui soutenaient son compétiteur. Peu après, les hordes de Gaulois, qui alors ravageaient l'Asie mineure, ayant pillé ses terres, il les attaqua, les battit, et les massacra tous avec leurs femmes et leurs enfans, pour en débarrasser à jamais les nations d'alentour. Prévoyant en même temps que ses victoires alarmeraient les autres états de l'Asie, il résolut de se fortifier par l'alliance de Philippe, roi de Macédoine, dont il épousa la fille ou la sœur Apamée.

L'amitié de ces deux princes cessa bientôt, et, quand les Romains déclarèrent la guerre à Philippe (l'an 200 av. J. C.), Prusias ne lui fournit aucun secours, et ne s'opposa pas même au passage d'Attale, qui allait en Grèce porter du secours aux Romains. Profitant de l'absence du roi de Pergame, il s'empara d'abord de Cius et de Tius, et il était sur le point de s'emparer d'Héraclée (vers 196), lorsqu'il fut dangereusement blessé. Une pierre lancée de la ville assiégée lui cassa la cuisse, et le fit tomber d'une échelle, d'où il était prêt à s'élancer sur les murs. Il mourut quelques années après (environ 290 ans av. J. C.) des suites de sa blessure, après un règne de quarante ans, et laissa le trône à Prusias IV, son fils. Sur la fin de son règne, il reçut Annibal dans ses états. Les historiens ont coutume de distinguer ce roi des autres princes du même nom par le surnom de *boiteux*. *Strab.*—*T.L.*, 32, *c.* 34, 33, *c.* 30; 37, *c.* 25. — *App.*

4. — IV, surnommé le CHASSEUR, était, à ce que l'on croit, fils du précédent, et lui succéda vers 192 av. J. C. Il avait épousé une des sœurs de Persée, roi de Macédoine, et il employa sa médiation auprès des Romains en faveur de son beau-frère. Il était sur le point de faire alliance avec Antiochus-le-Grand, roi de Syrie, contre les Romains, lorsque le sénat vint à bout de l'en dissuader. Il tourna ensuite ses armes contre Eumène, roi de Pergame, sur lequel il remporta plusieurs victoires, qu'il dut à l'habileté d'Annibal fugitif, à qui son père avait accordé un asile dans ses états (184). Eumène porta ses plaintes à Rome, et Flaminius, qui fut chargé d'accommoder ce différend, ne fut pas plus tôt arrivé en Bithynie que Prusias, pour se le rendre favorable, lui promit de lui livrer le général carthaginois, à qui il devait ses derniers succès. Annibal lui épargna cette lâcheté en se donnant volontairement la mort (183). Prusias ne recueillit aucun fruit de son crime; il fut obligé de rendre les provinces conquises sur Eumène, et s'humilia jusqu'à la bassesse pour conserver l'amitié des Romains. Quelques années après, étant allé à Rome, il entra dans cette ville la tête rasée, avec le bonnet, l'habit et la chaussure d'un affranchi. « Voici, dit-il à ceux qui avaient été envoyés pour le recevoir, votre esclave prêt à tout faire et à tout entreprendre pour vous. » Lorsqu'il parut dans le sénat, il baisa le seuil de la porte, appela les sénateurs des dieux, et n'y tint que des discours qui auraient avili un homme d'une condition servile. Cette conduite lui attira le mépris des Romains et la haine de ses sujets.

De retour dans ses états, il déclara la guerre à Attale II, successeur d'Eumène, le vainquit et s'empara de sa capitale (153), mais il fut encore contraint par les Romains de restituer ses conquêtes, et de faire des réparations au vaincu. Cette paix honteuse et sa cruauté excessive en firent un objet d'horreur pour ses sujets; ils se révoltèrent, et mirent sur le trône son fils Nicomède. Prusias s'enfuit à Nicomédie, et y fut tué près de l'autel de Jupiter, où il s'était refugié, l'an 137 av. J. C., après un règne de quarante-un ans. Ce fut son fils lui-même, si l'on en croit Tite-Live, qui lui donna la mort. Prusias, dit Polybe, n'était par la taille qu'une moitié d'homme et par le courage qu'une femme. Ennemi de la philosophie et des lettres qui adoucissent les mœurs, il avait autant de grossièreté dans l'esprit que de bassesse dans le cœur. Il était cruel, lâche, intempérant, voluptueux et se plaisait à paraître en public en habit de femme. *Polybe.*—*T. L.*, 39, *c.* 46;

51 ; 54, c. 14 ; 45, c. 44.—*Corn. Nep., Ann.*—*Plut., V. de Flam.* — *Just.*, 32, c. 4 ; 34, c. 4.

PRYLIS, devin de Troie, fils de Mercure et d'Issa. Selon Lycophron, il se laissa séduire par l'argent de Palamède, et découvrit aux Grecs les moyens de s'emparer de sa patrie.

PRYMNÉE, *-eus*, jeune Phéacien de la cour d'Alcinoüs, disputa le prix de la course, et ne put l'obtenir. *Odyss.*, 8, *v.* 112.

PRYMNÉSIE, *-sia*, v. de la Phrygie, vers le N., à l'E. du fleuve Thymbris, près d'Archélaïs

PRYMNO, une des filles de l'Océan et de Téthys.

PRYTANE, *-nis*, un des premiers magistrats dans plusieurs villes grecques, à Athènes et à Corinthe, etc.

Les prytanes les plus célèbres étaient ceux d'Athènes, qui partageaient avec les proèdres et les épistates le soin de conduire et de diriger les assemblées publiques. Ils étaient au nombre de cinquante, choisis tous les ans dans chaque tribu ; on en ajoutait en outre cinq autres pour s'opposer aux premiers en cas de malversation ou de mort. C'était le sort qui décidait du rang des prytanes qui devaient présider l'assemblée, ou plutôt de la tribu qui devait avoir le premier rang en la personne des sénateurs qui en étaient tirés. Les prytanes étaient aussi chargés de rendre la justice; mais ils ne se réunissaient pas tous pour cet objet, dix seulement jugeaient à la fois, et pendant sept jours, de sorte qu'au bout de trente-cinq jours chacun prenait sa fonction. Cet établissement devait son origine à Solon. Il parut si sage et si favorable à la république que les poètes appelaient prytanes ceux que leurs vertus ou leurs talens mettaient au-dessus des autres. V. PRYTANÉE.

1. PRYTANÉE, *-neum*, grande place d'Athènes, vers le centre de la ville, au N. et près de la citadelle, était environnée de bâtimens destinés à différens usages d'utilité publique ; c'était là que travaillaient les magistrats appelés prytanes. On y avait établi les greniers publics destinés à subvenir aux besoins des citoyens indigens dont la pauvreté n'était pas le résultat d'une mauvaise conduite. C'était aussi dans le prytanée que se donnaient ces repas publics où étaient admis ceux qui avaient mérité par leurs services d'être nourris aux frais de l'état. Au milieu de cet édifice, qui était très-vaste, il y avait une espèce de temple consacré à Vesta dans lequel brûlait un feu perpétuel entretenu par des veuves spécialement chargées de cette fonction.

2.—ou PRYTANIE. On appelait ainsi à Athènes un espace de trente-cinq ou de trente-six jours, pendant lesquels les cinquante prytanes d'une tribu gouvernaient et rendaient la justice. Chaque prytanie se divisait en cinq semaines, pendant lesquelles dix sénateurs étaient chargés du gouvernement ; de sorte qu'au bout d'une prytanie, chaque sénateur avait exercé ses fonctions pendant sept jours. Lorsqu'on eut ajouté aux dix tribus anciennes deux nouvelles : la Démétriade et l'Antigonide, le nombre des prytanes fut porté de cinq cens à six cens, et la durée des prytanies réduite à trente jours.

PRYTANIE. V. PRYTANÉE, n° 2.

1. PRYTANIS, capitaine troyen, tué par Ulysse. *Il.*, 5, *v.* 688.

2. — compagnon d'Enée tué par Turnus. *En.*, 9, 657.

3. — roi de Sparte, fils d'Eurytion, commença à régner vers l'an 1021 av. J. C., et laissa au bout de 4 ans (l'an 981) le trône à son fils Eunome. *Paus.*, 2, *c.* 36.

PRYTANITIDES, veuves chargées d'entretenir le feu sacré de Vesta dans le prytanée.

PSALACHAUTE, nymphe qui se tua de désespoir de se voir méprisée par Bacchus ; elle fut changée en un fleuve qui porta son nom.

1. PSAMATHÉ, *myth.*, une des néréides, eut Phocus d'Eaque, roi d'Egine. *Apollod.*, 3, *c.* 12 — *Métam.*, 11, *v.* 398. — *V. Flacc.*, *v.* 364.

2.— fille de Crotopus, roi d'Argos, eut d'Apollon un fils, qu'elle exposa dans les bois, et qui fut dévoré par les chiens du roi. Apollon, irrité de la mort de cet enfant, envoya contre les Argiens un monstre, qui arrachait les enfans du sein de leur mère pour les dévorer. Psamathé fut condamnée à mort par son père, qui découvrit sa faute; mais Apollon, pour la venger, désola le pays par une peste qui ne cessa que lorsqu'on eut apaisé les mânes de Psamathé et de son fils. Elle fut dans la suite révérée comme une déesse. *Paus.*, 1, *c.* 43.

PSAMATHÉ, *géog.*, fontaine de la ville de Thèbes. *V. Flacc.*, 1, *v.* 364.

PSAMATHOS, v. maritime de la Laconie. *Paus.*, 3, *c.* 25.

PSAMMÉNITE, *-tus*, roi d'Egypte, le dernier des Pharaons, succéda à son père Amasis vers l'an 525 av. J. C. Cambyse, roi de Perse, lui déclara la guerre, l'attaqua devant Péluse, mit son armée en fuite, et s'empara de la ville. Le roi de Perse, profitant de la superstition des Egyptiens, avait mis à la tête de son armée un grand nombre de chats, animaux que ce peuple révérait comme des dieux ; ce qui empêcha les Egyptiens de se défendre comme ils l'auraient pu. Psamménite perdit une seconde bataille ; la ville de Memphis, où il s'était réfugié, fut assiégée et prise en fort peu de temps, et depuis l'Egypte ne fut plus qu'une province de la Perse. Cambyse traita le roi vaincu avec douceur, et lui assigna un entretien honnête ; mais, ayant appris que ce prince prenait des mesures secrètes pour remonter sur le trône, il le fit mourir. Psamménite ne régna que six mois. *Hérod.*, 3, *c.* 10.

1. PSAMMÉTIQUE ou PSAMMITIQUE, *-chus*, roi d'Egypte, natif de Saïs, fut un des douze seigneurs qui, après la retraite de Sabacon, roi d'Ethiopie, partagèrent entre eux le gouvernement de l'Egypte, vers l'an 660 av. J. C. Ils régnèrent ensemble pendant quinze ans dans une grande union, et, pour en laisser un monument durable à la postérité, ils bâtirent ensemble à frais communs le fameux labyrinthe d'Egypte. Ses collègues, effrayés par un oracle qui semblait lui promettre l'empire tout entier, se liguèrent contre lui, le vainquirent, et le reléguèrent dans des marais voisins de la mer. Il resta caché dans cette retraite jusqu'au moment où des Grecs et des Cariens, jetés sur la côte d'Egypte par une tempête, lui offrirent les moyens de reconquérir ses états. Les ayant pris à sa solde, il remporta sur ses ennemis une grande victoire, qui le rendit maître de toute l'Egypte. En mémoire de ces heureux succès, il bâtit au dieu de Memphis un temple auquel des figures colossales de dix-huit pieds de hauteur servaient de colonnes. De plus il donna des terres aux Grecs qui l'avaient secouru, et se servit d'eux pour policer son royaume, y faire fleurir le commerce, et inspirer aux Egyptiens le goût des arts et des sciences. La préférence qu'il marquait à ces étrangers en toute occasion indisposa la classe des guerriers, et deux mille d'entre eux émigrèrent vers l'Ethiopie malgré les efforts qu'il fit pour les retenir. Cependant la sagesse de son administration répara cette perte, et l'Egypte parvint bientôt au plus haut période de gloire et de prospérité.

Une contestation avec le roi d'Assyrie au sujet des limites des deux empires causa une guerre qui traîna en longueur, et dont le seul événement remarquable fut la prise qu'il fit de la ville d'Azoth après un siége de vingt-neuf ans, le plus long dont l'histoire fasse mention. Il empêcha par ses présens et par ses prières une armée innombrable de Scythes de fondre sur ses états. Il mourut vers l'an 617 ou 610 av. J. C., et fut enterré à Saïs dans le temple de Minerve. Il eut pour successeur son fils Néchao.

On prétend que Psammétique, voulant connaître quelle était la langue la plus ancienne, fit enfermer deux enfans en ordonnant à celui qui les gardait de ne jamais leur adresser la parole, et de tenir une note exacte des premiers mots qu'ils prononceraient. Le gardien ayant observé que, toutes les fois qu'il leur portait à manger, ils prononçaient le mot *beccos*, en fit part au monarque. Psammétique, ayant reconnu que ce mot signifiait *pain* dans la langue phénicienne, en conclut que cette langue était la plus ancienne de toutes. On explique ce cri des enfans par la simple imitation du cri des chèvres qu'on amenait pour les nourrir. *Her.*, 2, 1, c. 105; 28, c, 2 — *Polyen*, 8. — *Strab.*, 16.

2. — un des descendans du précédent, régna en Egypte après Amyrthée, vers le temps d'Artaxerce II, roi de Perse, 408-400 av. J. C. Ce prince ne respectait ni les droits de l'hospitalité, ni les lois de l'humanité. Il fit massacrer Tamus, gouverneur d'Ionie, à qui il avait de grandes obligations. Selon quelques historiens, il ne régna qu'une année. Il eut Néphrée ou Néphérite II pour successeur. *Diod.*

3. — fils de Gordius et frère de Périandre, exerça pendant trois ans la tyrannie à Corinthe, l'an 584 av. J. C. *Arist.*, *Pol.*, 5, c. 12.

PSAMMIS, roi d'Egypte, fils et successeur de Néchao, régna de 594 à 588 av. J. C., fit quelques conquêtes dans l'intérieur des terres sur les Ethiopiens, et mourut dans une expédition contre ces peuples. Ce fut sous ce prince que les Eléens envoyèrent une ambassade aux Egyptiens, qu'on regardait comme les plus sages des hommes, pour leur demander leur opinion sur l'établissement des jeux olympiques, qu'ils venaient d'instituer. Le prince se contenta de faire observer que les Eléens ne devraient pas entrer en lice dans un combat dont ils seraient les juges; car il serait difficile qu'ils ne fissent jamais pencher la balance en faveur de leurs concitoyens. *Her.*, 2, c. 159.

PSAMMON, philosophe égyptien, contemporain d'Alexandre-le-Grand. *Plut.*

PSAPHIS, v. de l'Attique, à l'O., au N. E. de Sphendale. Amphiaraüs y rendait des oracles.

PSAPHON, Libyen qui, voulant passer pour un dieu, instruisit un grand nombre d'oiseaux à répéter ces paroles, *Psaphon est un dieu*. Quand il les crut assez instruits, il les lâcha sur les montagnes, et ils firent retentir les airs de ces mots. Cette merveille ayant frappé les habitans de la Libye, ils regardèrent Psaphon comme un dieu, et lui décernèrent les honneurs divins. *Elien.*

PSAROS. V. Pharos.

PSAUMES (Livre des), un des livres canoniques de l'Ancien Testament. C'est un recueil d'hymnes ou de cantiques, au nombre de cent cinquante, destinés à être chantés dans le temple. On les attribue généralement à David, quoique le sentiment contraire ne soit pas dénué de preuves. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est l'auteur du plus grand nombre. Ils furent recueillis en corps d'ouvrage par Esdras. Les Psaumes sont également intéressans pour le théologien et pour l'homme de goût, et, si l'un y puise de sublimes pensées sur la toute-puissance, la sagesse, la bonté de Dieu, sur la félicité future de l'homme juste, sur l'apparition et l'avénement du fils de l'homme, sur le jugement solennel qui doit terminer l'univers; l'autre y admire tantôt la grandeur, tantôt la délicatesse des pensées, la magnificence éblouissante des tableaux, la rapidité des mouvemens, l'énergie, la hardiesse, l'éclat du style.

PSÉBO, contrée de l'Afrique peu connue, que l'on place au-delà de l'Ethiopie. Il y avait un lac nommé *Psebon*. *Strab.* — *Pline.* — *Diod.*

1. PSÉCAS, nymphe de la suite de Diane. *Mét.*, 3, *f.* 4.

2. — coiffeuse célèbre du temps de Juvénal. *Sat.* 5, *v.* 489.

PSELCHA ou Pselchis, v. d'Ethiopie, sur les bords du Nil, un peu au-dessus de l'île Philæ.

PSELLION, espèce de bijou que les femmes grecques portaient au bras ou au cou. C'était un ornement garni de pierres précieuses, d'où pendaient de petites chaînes.

1. PSELLUS (Michel), dit l'Aîné, natif de l'île d'Andros, écrivain grec du 11[e] siècle. On lui attribue un ouvrage sur les *Pierres*; et peut-être quelques ouvrages que l'on donne vulgairement à Psellus le Jeune lui appartiennent réellement.

2. — (Michel Constantin), dit le Jeune, polygraphe du 11[e] siècle, écrivit sur les mathématiques, la jurisprudence, la médecine et la philosophie. Les plus remarquables de ces ouvrages, dont quelques-uns appartiennent probablement à Psellus l'Aîné, sont un *traité de mathématiques* en quatre livres et un *extrait synoptique des lois*, composé en 1070, par l'ordre de l'empereur Michel Ducas.

PSÉNOPHIS, prêtre d'Héliopolis, raconta à Solon les merveilles de l'île Atlantique. *Plut.*

PSÉPHINE, nom d'une des quatre principales tours de Jérusalem. Une des portes de la ville, voisine de cette tour, portait le même nom. Titus faillit être tué auprès de cette porte. *Jos.*, *A. J.*, 6.

PSIBÈLE, -*la*, v. de la Phrygie, au N. de Laranda.

PSILA (ψίλος, léger), surnom de Bacchus, parce que le vin rend agiles ceux qui en boivent avec modération.

PSILLUSTIS. V. Scillustis.

PSITYROS, c'est-à-dire *qui parle beaucoup*, surnom de Vénus et de Cupidon.

PSOPHIS, *myth.*, fille d'Arrhon, descendant de Nyctimus ou, selon d'autres, de Xanthus ou enfin d'Eryx, roi de Sicanie. Elle eut d'Hercule deux fils, Echéphron et Promaque, qui dans la suite donnèrent à la ville de Phégée le nom de Psophis, leur mère. *Paus.*

1. Psophis, *géog.*, v. de l'Arcadie occidentale, sur la rive droite de l'Aroanius, près de l'endroit où il se jette dans l'Erymanthe. Elle se nommait d'abord Phégée. *Paus.* — *Ptol.*, 3, *c.* 16. — *Ov.*, *Mét.*, 2, *f.* 6.

2. — v. de Zacynthe, île de la mer Ionienne, à l'O. de Zacynthe, capitale de l'île.

PSOUTOPHANE, nom que Pharaon donna à Joseph lorsqu'il lui eut expliqué le songe qui l'inquiétait. *Gen.*, 41.

PSYCHAGOGES (ψυχὴ, âme; ἄγω, conduire), prêtres des Grecs consacrés au culte des mânes, ou plutôt magiciens qui faisaient profession d'évoquer les ombres des morts. Pour être admis dans ce corps, ils devaient être irréprochables dans leurs mœurs, n'avoir jamais eu de com-

merce avec les femmes, ni mangé des choses qui eussent eu vie, et ne s'être point souillés par l'attouchement d'un corps mort. Ils habitaient dans des lieux souterrains, où ils exerçaient leur art, nommé Psychomancie ou divination par les âmes des morts. La pythonisse d'Endor, qui fit paraître à Saül l'ombre de Samuel, faisait profession de cette espèce de magie.

PSYCHAGUE (ψυχὴ, âme; ἄγω, conduire), surnom de Mercure, qui avait la fonction de conduire aux enfers les âmes des morts.

PSYCHÉ (ψυχὴ, âme), jeune princesse d'une si grande beauté qu'on la comparait à Vénus, et qu'elle se fit aimer de l'Amour même. L'oracle avait prédit qu'elle aurait pour époux un monstre, redoutable aux dieux mêmes, et avait ordonné d'exposer la jeune beauté sur un rocher désert, où elle deviendrait la proie du monstre. Ce fut là que Zéphyre, par l'ordre de l'Amour, enleva son amante, et la transporta dans un palais délicieux, où elle était servie par des nymphes, et où tout ce qui pouvait flatter ses désirs était à sa disposition. La nuit elle jouissait de la compagnie de son époux, qui s'échappait aux premiers rayons de l'aurore, sans se laisser ni voir ni connaître. Psyché, qui n'avait rien à désirer, ne tarda pas à ressentir l'ennui. Elle supplia son époux de permettre au moins que ses deux sœurs fussent conduites dans le palais, afin qu'elle eût quelques témoins de la félicité dont elle jouissait. Son époux se rendit, quoique avec peine, à ses désirs. Ces deux princesses, jalouses du bonheur de leur jeune sœur, résolurent de la perdre. Elles lui rappelerent la prédiction de l'oracle, et l'engagèrent à tout tenter pour connaître son époux. Lorsque le soir fut venu, Zephyre reconduisit les sœurs de Psyché au palais de leur père, et Psyché resolut de suivre dès la nuit même leur perfide conseil. Dès qu'elle voit Cupidon endormi, elle se lève, prend sa lampe, s'arme d'un rasoir pour trancher la vie du monstre; mais, au lieu d'un monstre, elle contemple l'Amour dans toute sa beauté.

Elle s'oubliait dans cette douce extase, lorsqu'une goutte d'huile vint à tomber sur l'épaule du dieu, et le réveilla. L'Amour reconnu s'envola en lui reprochant sa défiance. Psyché au désespoir voulut s'arracher la vie, mais elle en fut empêchée par son invisible époux. Elle n'épargna rien pour le retrouver; toutes les divinités furent importunées de ses sollicitations.

Vénus, irritée de ce qu'elle avait séduit son fils, l'accabla de coups et d'outrages, et la mit entre les mains de la Tristesse et de la Sollicitude, qui n'épargnèrent rien pour tourmenter l'infortunée Psyché. La déesse, pour assouvir sa rage, ajouta à tous ces mauvais traitemens des travaux au-dessus des forces du sexe. Elle enjoignit à la malheureuse Psyché de lui apporter un vase plein d'une eau noire qui coulait d'une fontaine que des dragons furieux gardaient; d'aller dans des lieux inaccessibles chercher, sur des moutons qui y paissaient, un flocon de laine dorée; de séparer, dans un temps fort court, chaque espèce de grains parmi un gros tas où il s'en trouvait de toutes les sortes. Aidée d'un secours invisible, elle surmonta toutes ces difficultés. Enfin Vénus lui ordonna de descendre aux enfers pour demander à Proserpine une boîte qui contînt une partie de ses charmes. Psyché, persuadée qu'il n'y avait pas d'autre moyen de descendre chez Pluton que de mourir, allait se précipiter du haut d'une tour, lorsqu'une voix lui enseigna le chemin qui conduisait aux enfers, lui apprit les précautions qu'elle devait prendre, et lui recommanda surtout de ne pas ouvrir la boîte. Psyché suivit tous ces conseils. Sur le point de sortir des enfers, elle eut la curiosité d'ouvrir la boîte pour s'approprier une partie des charmes qu'elle contenait. Il en sortit une vapeur infernale qui la fit tomber dans un sommeil profond. Elle ne s'en serait jamais relevée si l'Amour, guéri de sa blessure, ne se fût échappé du palais de sa mère pour voler au secours de son amante. Il la réveilla avec la pointe d'une de ses flèches, fit rentrer dans la boîte la funeste vapeur, et lui ordonna de la porter à Vénus. Cependant Cupidon s'envola au ciel, et pria Jupiter d'assembler le conseil des dieux pour délibérer sur le sort de son amante. Jupiter décida que l'Amour garderait Psyché, et que Vénus ne s'opposerait plus à leur mariage. En même temps il ordonna à Mercure de transporter Psyché au ciel, l'admit à la table des dieux, et lui donna l'immortalité. Les noces furent célébrées le même jour, et la Volupté naquit de cette union. On représente Psyché avec des ailes de papillon aux épaules, emblême ordinaire de l'âme chez les anciens.

L'idée première de la fable de Psyché repose sur deux allégories. La beauté de l'âme, rivale de celle du corps, inspire l'amour le plus vif et le plus tendre. La curiosité téméraire, qui veut sonder des mystères au-dessus de la nature humaine et soulever un voile sacré, devient fatale à ceux qui cèdent à ses inspirations. Mais il y aurait de la puérilité à vouloir découvrir dans chaque detail de ces aventures un sens allégorique. Les particularités de la vie de Psyché ne sont qu'un jeu de l'imagination; et Apulée, qui les a inventées, ou du moins narrées le premier dans son *Ane d'or*, dont elles forment le plus agréable épisode, ne songea nullement à présenter la philosophie sous un voile poétique.

PSYCHOMANCIE (ψυχὴ, âme; μαντεία, divination), espèce de divination qui consistait à évoquer les ombres des morts.

PSYCHRUS, fleuve de Thrace. Les brebis qui se désaltéraient dans ses eaux faisaient, dit-on, des agneaux noirs. *Arist.*

PSYLLES, *-li*, ancien peuple de la Libye, voisin des Nasomons et des Garamantes, au S. de la grande Syrte, dont ils étaient séparés par un grand désert. Mais on ignore leur véritable situation. On dit que leur présence détruisait l'effet du poison des serpens les plus redoutables. Ils prétendaient aussi guérir la morsure de ces animaux par la salive ou par le simple attouchement. Pour éprouver la fidélité de leurs femmes, ils exposaient leurs enfans nouveaux nés aux Cérastes, les plus dangereux des serpens. S'ils étaient le fruit de l'adultère, ils périssaient; s'ils étaient légitimes, ils étaient préservés par la vertu qu'ils avaient reçue avec la vie. Hérodote assure qu'ils furent tous détruits par la vapeur brûlante du vent du midi, qu'ils avaient eu la folie d'attaquer pour se venger des maux qu'il leur avait causés. Pline prétend au contraire qu'ils furent exterminés par les Nasamons, qui s'emparèrent de leur territoire. Au reste il paraît qu'ils ne périrent pas sans laisser quelque postérité, puisqu'il en est encore fait mention plusieurs siècles plus tard, et qu'on prétend que Caton s'en servit pour traverser quelques cantons de l'Afrique infestés de serpens, et qu'Auguste en envoya à Cléopâtre, lorsqu'il eut appris que cette princesse s'était fait piquer d'un aspic. *Hérod.*, 4, *c.* 173. — *Strab.*, 17. — *Diod.*, 51, *c.* 14. — *Paus.*, 9, *c.* 28. — *Phars.*, 9, *v.* 394, 937. — *Ptol.*, 4, *c.* 4.

PSYLLUS, ancien roi des Psylles, dont on voyait le tombeau sur les bords de la grande Syrte, du temps de Pline.

PSYRA ou Psyria (*Ipsera*), île de la mer Egée, à l'O. de l'île de Chios, sur les côtes de la Lydie. *Odyss.*, 3, v 171. — *Strab*

PSYTALLIE, -*lia* (*Lipso Contalia*), île de la mer Egée, située dans le golfe Saronique, devant l'île de Salamine. Les Perses y débarquèrent quatre cents hommes, qui furent entièrement massacrés par les habitans. *Hérod.*, 8, c. 95. —*Strab.* — *Paus.*

PTÉLÉE, *myth.*, Hamadryade, fille d'Oxylus.

1. Ptélée, -*eum*, *géog.*, v. de la Thessalie, près de la mer, sur le promontoire formé par le golfe Pagasétique et le golfe Maliaque, à l'E. de Phylacé, et au N.O. d'Antron. *Il.*, 2, v. 204.—*Phars.*, 6, v. 852. — *T. L.*, 35, c. 43; 42, c. 67.

2. — v. d'Elide, fondée par une colonie de Ptélée en Thessalie. *Il.*, 2, v. 101. — *Strab.*

PTÉLÉON, amant de Procris, la séduisit en lui donnant une couronne d'or. Selon d'autres, Procris fut lui-même le séducteur, et prit le nom de Ptéléon et des traits étrangers pour éprouver la vertu de sa femme.

1. PTÉRÉLAS, fils de Taphius et père de plusieurs enfans célèbres dans la fable et d'une fille nommée Cométo. Il était roi de Taphos, dans l'Argolide. Après la mort de Taphius, Ptérélas envoya ses enfans à Mycènes pour demander à Electryon, qui y régnait, sa part de la succession de leur aïeul Mestor. Electryon ayant refusé de les satisfaire, les fils des deux princes se livrèrent un combat, où tous perdirent la vie. Ptérélas mourut lui-même bientôt après. Sa destinée dépendait d'un cheveu d'or dont Cométo, sa fille, avait seule connaissance. Amphitryon, étant venu assiéger Taphos, désespérait de la prendre lorsque Cometo, devenue amoureuse du général ennemi, coupa le cheveu fatal, et livra la ville. Ptérélas fut tué, mais sa fille, pour prix de sa trahison, fut mise à mort par l'ordre d'Amphitryon. *Apollod.*, 2, c. 4.

2. — (πτέρον, aile), nom d'un des chiens d'Actéon, à cause de sa légèreté. *Mét.*, 3, *f.* 5.

PTERIA, ville forte de la Cappadoce, dans les environs de laquelle on croit que Crésus fut vaincu par Cyrus. *Hér.*, 1, c. 76.

PTÉROPHORES, -*ri* (πτέρον, aile; φέρω, porter) c'est-à-dire *porteur d'aile*, nation imaginaire que Pline place dans les monts Riphées, dans la Scythie. Ovide (*Mét.*, 15, *fab.* 7) nomme aussi Ptérophores les habitans de Pallène dans la Chalcidice. Pline croit que le nom de Ptérophores a été donné à ces peuples parce qu'il tombe dans leur pays des flocons de neige gros comme des plumes.

PTOEODORE, lieutenant de Philippe, père d'Alexandre, trahit les Mégaréens, et contribua à les soumettre au roi de Macédoine. *Dém.*, *pour la Cour.*

PTOEMBARES, -*bari*, peuple de la Libye, voisins des Psylles, avaient pour roi un chien d'une belle taille qu'ils entretenaient magnifiquement, et auquel ils rendaient leurs hommages. Ils interprétaient ses ordres et ses volontés, en observant avec attention ses mouvemens, et les exécutaient fidèlement. *Alexander ab Alexandro*, 6, c. 2.

PTOLÉDERME, -*ma*, v. d'Arcadie. *Paus.*, 8, c. 27.

PTOLÉMAÏDE, *hist.*, fille de Ptolémée Soter et d'Eurydice, fut mariée à Démétrius, et devint mère de Démétrius, qui régna à Cyrène. *Plut.*

1. Ptolémaïde, *géog.* (*Acre*), v. et port de Phénicie, au S. de Tyr, à l'embouchure du Bélus. Cette ville, nommée d'abord Acco ou Acé, devait ce nom à un des Ptolémées, on ne sait lequel. Elle devint colonie romaine sous l'empereur Claude. *P. Méla*, 1, c. 8; 3, c. 8. *Pline*, 2, c. 73.—*Strab.*, 14. V. Acco.

2. — (*Tolomèta*), v. maritime d'Afrique, dans la Cyrénaïque, entre Daplundis et Tauchira.

3. — Hermu (*Menchie*) v. de la Thébaïde, sur la rive gauche du Nil, au S. de Panopolis. Elle devait son origine et son nom à Ptolémée Philadelphe, et elle devint une des plus importantes villes de la haute Egypte. Elle était surnommée *Hermu* à cause du culte qu'on y rendait à Hermès ou Mercure. — *Strab.* —*Pline.*

4. — (*Ras-Akehas*), v. de la haute Ethiopie, sur une pointe qui s'avançait dans la mer. Elle était surnommée *Ferarum* ou *Epi-Feras* à cause du grand nombre d'animaux qui infestaient ses environs.

PTOLÉMÉE, -*maeus* (πτόλεμος, pour πόλεμος, guerre). Ce nom, qui signifie *guerrier* en dialecte macédonien a été porté par un grand nombre de rois et de personnages célèbres, surtout par les rois d'Egypte, successeurs d'Alexandre. On les trouvera distribués par pays et dans l'ordre chronologique.

Rois de Macédoine.

1. Ptolémée Ier, surnommé Alorités, c'est-à-dire d'Aloros, ville de Macédoine, fils naturel d'Amyntas, roi de Macédoine, tua en trahison Alexandre son frère, l'an 368 av. J. C., et occupa le trône après lui. La couronne lui fut bientôt disputée par Perdiccas, un de ses frères. Les deux prétendans prirent Pélopidas pour arbitre. Celui-ci prononça en faveur de Perdiccas. Ptolémée n'occupa le trône que trois ans, et fut tué par l'ordre de son frère. *Diod. de Sic.*

2. — II, surnommé Ceraunus, c'est-à-dire *la foudre*, fils de Ptolémée Soter, roi d'Egypte, et d'Eurydice, fille d'Antipater, se voyant par l'ordre de son père exclu d'un trône qu'il croyait lui appartenir de droit en qualité de fils aîné du roi, se retira à la cour de Séleucus, qui s'était emparé de la Macédoine après la mort de Lysimaque. Céraunus, abusant des droits de l'hospitalité, assassina Séleucus, et usurpa la couronne l'an 280 av. J. C. Pour affermir sa puissance, il épousa sa propre sœur Arsinoé veuve de Lysimaque. Il se défit peu de temps après des enfans qu'elle avait eus de son premier mari, et la relégua dans la Samothrace. Antiochus, fils de Séleucus, Antigone, fils de Démétrius, et Pyrrhus, roi d'Epire, lui disputèrent en même temps la couronne. Céraunus vainquit le premier en bataille rangée, et apaisa les deux autres par des promesses et de l'argent. Peu de temps après il marcha contre une armée de Gaulois qui était venue fondre sur ses états; mais, ayant imprudemment engagé la bataille, il fut vaincu, fait prisonnier, et égorgé par ces barbares dans la seconde année de son règne. *Just.*, 17, c. 2; 24, c. 1.—*Paus.*

Rois d'Egypte.

1. Ptolémée Lagus, surnommé ensuite Soter, c'est-à-dire *sauveur* (pour avoir défendu les Rhodiens assiégés par Démétrius), était fils d'Arsinoé, concubine de Philippe, roi de Macédoine. Dès qu'elle fut enceinte, le roi la maria à Lagus, homme de basse extraction, qui fut depuis admis dans les gardes d'Alexandre-le-Grand. Ptolémée fut regardé comme fils de Lagus, et porta ce nom. Il fut élevé à la cour, et devint un des plus habiles généraux d'Alexandre. Il signala sa valeur dans la conquête de la Perse, tua de sa main un prince indien, et s'empara du rocher Aorne.

Après la mort d'Alexandre (323 ans av. J. C.), lorsque ses généraux partagèrent les provinces de son empire, Ptolémée obtint l'Egypte. Quoiqu'il n'ait pas dès lors pris le titre de roi, c'est néanmoins de ce temps

là qu'on commence à compter les années des rois d'Égypte surnommés Lagides. Arrivé dans son gouvernement, à la fin même de l'année 323, son premier soin fut de profiter des troubles de la Cyrenaïque pour la soumettre à sa domination (322), et de s'allier à Antipater, alors régent de la Macédoine Peu après (321) celui-ci proposa à Ptolémée, de concert avec Cratère, de se réunir à eux contre Perdiccas, qui semblait aspirer à régner sur tout l'empire d'Alexandre. Ptolémée étant entré dans la ligue, Perdiccas marcha en personne contre lui; mais la réputation que Ptolémée s'était faite par sa douceur, son équité et sa modération, attira beaucoup de monde dans son parti. Perdiccas fut défait et tué par ses propres troupes, qui offrirent la régence de tout l'empire à son rival. Ptolémée refusa ce titre dangereux, et se contenta de se faire confirmer, lors de la nouvelle division des provinces par Antipater (320), dans la propriété de l'Egypte. Pour s'assurer davantage sur son trône, il résolut de faire la conquête de quelques contrées voisines; il se rendit maître de la Célésyrie et de la Phénicie, entra dans la Judée, prit Jérusalem, et en emmena plus de cent mille captifs, qu'il établit à Alexandrie, pour achever de la peupler.

Cependant Antigone avait succédé à la puissance et aux prétentions de Perdiccas. Ptolèmée s'allia avec Séleucus contre cet ambitieux collègue (314), et marcha en Syrie contre Démétrius, son fils. Il vint mettre le siége devant Gaza, défendue par ce prince, et remporta sur lui une victoire complète (312). Il donna au vaincu la permission de faire enterrer les morts, ne garda aucun prisonnier, et lui renvoya ses bagages sans rançon. Cette victoire mit Ptolémée en possession de la Syrie et de la Phénicie. Les villes de Tyr et de Sidon rentrèrent sous son obéissance.

Ptolémée, tranquille de ce côté, poursuivit ses conquêtes, et soumit la Cilicie (309), la Lycie (308) et quelques îles de la mer Egée (307). L'année suivante, Démétrius leva de nouvelles troupes, recommença les hostilités, s'empara de l'île de Cypre, que Ptolémée avait conquise, et, de concert avec son père Antigone, il porta la guerre en Egypte, où d'abord il battit Ptolémée, mais d'où il fut bientôt forcé de se retirer (305). Ce fut alors qu'à l'exemple d'Antigone et de Démétrius, Ptolémée prit solennellement le titre de roi, et se fit couronner.

L'année suivante (303) se passa en hostilités peu importantes; mais le commencement de la suivante (302) fut signalé par la coalition fameuse de Cassandre, Lysimaque, Séleucus et Ptolémée, contre Antigone. Ptolémée joua le plus grand rôle dans la nouvelle guerre, et occupa la Syrie et la Célésyrie en 301. Enfin la bataille décisive d'Ipsus (300 av. J.C.), dans laquelle Antigone fut complètement battu, et tué, vint mettre un terme à cette longue lutte, et amena le partage définitif de l'empire d'Alexandre en quatre royaumes. Ptolémée, reconnu enfin souverain de l'Egypte par tous les autres rois, ramena Cyrène à son obéissance, et consolida son pouvoir naissant. Plusieurs tentatives inutiles de la part de Démétrius ne firent qu'affermir sa puissance. Il nomma pour son successeur son fils Ptolémée Philadelphe, qu'il plaça lui-même sur le trône à l'exclusion de Ptolémée Céraunus (V. ci-dessus, rois de Macédoine, n° 2), et mourut quelque temps après, l'an 284 av. J.C., dans la quatre-vingt-quatrième année de sa vie, et la trente-neuvième de son règne.

Ce prince était ami des lettres, et les cultivait lui-même. Il accueillit Démétrius de Phalère à sa cour, et établit à Alexandrie une académie, appelée *Musée*, où il avait réuni des savans chargés de faire des recherches sur toutes les sciences (V. Musée). Ce fut lui aussi qui jeta les fondemens de cette fameuse bibliothèque qui s'augmenta sous ses successeurs jusqu'au nombre de sept cent mille volumes, et qui mérita à la ville d'Alexandrie le surnom de *mère des Livres*. Il avait composé lui-même une vie d'Alexandre très-estimée des anciens, mais qui n'est pas parvenue jusqu'à nous. Ce fut sous son règne que fut élevée la fameuse tour ou fanal de l'île de Pharos, mise au nombre des sept merveilles du monde. Cette tour était construite en marbre blanc, et l'on y entretenait continuellement du feu pour éclairer les navigateurs. *Paus.*, 10, *c.* 7. — *Just.*, 12; 2, *c.* 10, 13, *c.* 2; 15, *c.* 1; 16, *c.* 2. — *Polybe*, 2. — *Q. C.*, 3, *c.* 9; 7, *c.* 10; 8, *c.* 1, 6, 10, 13; 9, *c.* 5, 8, 10; 10, *c.* 6, etc. — *App.* — *Plut*, *Alex.*

2. — II, Philadelphe (φιλε˜ω, aimer; ἀδελφος, frère), fils du précédent et de Bérénice, succéda à son père de son vivant même, au commencement de l'an 284 av. J. C., et fut surnommé Philadelphe par antiphrase parce qu'il avait fait mourir deux de ses frères. Son père le préféra à ses frères aînés parce qu'il était fils de Bérénice, la femme qu'il aimait le mieux. Ptolémée se montra par son administration le digne successeur de son père. Il rechercha l'amitié des Romains, et leur envoya une ambassade (274); ceux-ci, flattés de cette démarche, lui députèrent quatre sénateurs pour conclure un traité d'alliance. Cependant il s'éleva plusieurs révoltes en Egypte. Magas, frère utérin de Ptolémée, qu'il avait nommé lui-même gouverneur de la Cyrénaïque, trama une conjuration contre lui, soutenu par Antiochus Soter, roi de Syrie; mais elle fut bientôt éteinte par un accord mutuel. Un corps de quatre mille Gaulois que Ptolémée avait à sa solde se révolta pendant son expédition de la Cyrénaïque, et tenta de s'emparer de l'Egypte; il sut les amener dans une île déserte du Nil, où ces barbares périrent tous, soit de faim, soit par leurs propres armes.

Après avoir rétabli la tranquillité dans ses états, Ptolémée s'appliqua à faire fleurir le commerce (269, 268 av. J. C.). Dans ce dessein, il fit bâtir sur les côtes occidentales de la mer Rouge une ville à laquelle il donna le nom de Bérénice, sa mère. C'était là que venaient aborder toutes les richesses de l'Inde, de l'Arabie et de la Perse. Pour faciliter le transport de toutes ces marchandises, il fit creuser un canal qui, partant du Nil, allait se rendre à Myos Hormos, et joignit ainsi le Nil, à la mer Rouge.

Vers l'an 261, Antiochus Théos, roi de Syrie, marcha contre Ptolémée avec des forces considérables, sans que l'on connaisse bien le motif de cette guerre; mais des échecs réitérés, et les troubles élevés dans ses propres états, le forcèrent à faire la paix. Les conditions du traité furent que le roi de Syrie répudierait Laodice, sa femme et sa sœur, pour épouser Bérénice, fille de Ptolémée, et qu'il assurerait la couronne aux enfans qui naîtraient de ce mariage. Il mourut quelques années après, l'an 246 av. J.C., dans la 64e année de son âge. Il laissa deux fils et une fille qu'il avait eus d'Arsinoé, sa première femme. Après la mort de cette princesse, il avait épousé sa sœur nommée aussi Arsinoé. Il eut pour elle la tendresse la plus vive, et voulut élever à sa mémoire un temple magnifique; mais la mort de Dinocrate, architecte habile, qui en avait conçu le plan, empêcha l'exécution de ce projet.

Philadelphe s'occupa pendant tout son règne à faire fleurir dans ses états l'industrie, les arts, le commerce et les sciences. Il attira par ses bienfaits

et ses promesses un grand nombre d'étrangers dans l'Egypte, étendit les bornes de son empire, et put se vanter de régner sur trente-trois mille trois cent trente-neuf villes bien peuplées. Deux puissantes flottes, l'une sur la Méditerranée, et l'autre sur la mer Rouge, le rendirent maître du commerce du monde. Son armée de terre était composée de deux cent mille hommes de pied, de quarante mille chevaux, et de trois cents éléphans. Ses finances étaient si bien administrées qu'à sa mort on trouva dans ses coffres sept cent cinquante mille talens. Sa cour fut l'asile des savans. Il combla de biens Euclide, Lycophron, Callimaque et Théocrite. On lui reproche cependant l'exil et même la mort de Démétrius de Phalère. Il enrichit la bibliothèque d'Alexandrie, fondée par son père, des livres les plus curieux et les plus rares qu'il put trouver dans toutes les parties du monde connu. A sa mort, elle était composée de deux cent mille volumes. Ce fut aussi sous son règne, et, à ce que l'on croit, par son ordre, que fut faite la version grecque des livres sacrés des Hébreux, connue sous le nom de Version des Septante (V. SEPTANTE). Tout ce qu'il y a de certain, c'est que, du temps de Ptolémée, il se fit une traduction grecque du pentateuque à l'usage des synagogues des Juifs qui n'entendaient plus la langue des Hébreux. *Just.*, 16, *c.* 2; 17, *c.* 2.— *T. L.* — *Plut.*—*Théocrite.* — *Athén.*, 12.— *Pline*, 13, *c.* 12. — *Diod.*, 42. — *Aulu-Gelle*, 6, *c.* 17.

3. — III, EVERGÈTE (εὐεργέτης, bienfaiteur), fils aîné du précédent et d'Arsinoé, sa première femme, monta sur le trône d'Egypte, après la mort de son père, l'an 246 av. J. C. Ayant déclaré la guerre à Antiochus Théos pour venger la mort de Bérénice, sa sœur, empoisonnée par Laodice, première femme de ce roi, il se rendit maître de la Cilicie, de la Syrie, passa l'Euphrate, et étendit ses conquêtes jusqu'au Tigre et à la Bactriane; mais une révolte le rappela dans ses états. Il y rentra rapportant de ses conquêtes avec lui des richesses immenses, et plus de vingt-cinq mille statues, dont la plus grande partie avait été enlevée à l'Egypte lorsque Cambyse en avait fait la conquête. Les Egyptiens, charmés de revoir leurs dieux, depuis si long-temps captifs chez les étrangers, lui donnèrent le surnom d'*Evergète*, c'est-à-dire bienfaisant. Il eut ensuite (vers l'an 241) un démêlé avec les Juifs, qui refusaient de lui payer un tribut de vingt talens, auquel ils s'étaient soumis depuis long-temps. Les Juifs allaient éprouver les plus grandes calamités si Joseph, neveu du grand-prêtre Onias II, qui avait refusé le tribut, n'eût eu l'adresse d'apaiser la colère du roi.

Ce prince prit aussi une part très-active aux affaires de la Grèce. L'an 239, il fut déclaré chef suprême de la ligue achéenne, qui, par son entremise, trouva beaucoup d'appui dans les cours voisines. Il reprit ensuite les armes contre le roi de Syrie, qui était alors Séleucus III; mais après un an de guerre il fit avec lui un armistice de dix ans (en 238). Vers la fin de son règne, Cléomène, roi de Sparte, dépossédé par la ligue achéenne, vint chercher un asile en Egypte (221 ans av. J. C.). Il l'accueillit d'abord avec froideur; mais ensuite, surpris et charmé de sa sagesse et de sa vaillance, il songeait à le rétablir sur le trône quand la mort l'en empêcha. Selon Polybe, il mourut de maladie; selon Justin, il fut empoisonné par Ptolémée Philopator, son fils. Il avait régné environ vingt-cinq ans. Ptolémée Philopator, son fils, lui succéda.

Evergète protégea les lettres et les sciences à l'exemple de son père et de son aïeul. On dit qu'il donna quinze talens aux Athéniens pour faire traduire en langue égyptienne les œuvres d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide. Il fut le dernier prince de la maison des Lagides qui se fit aimer de ses sujets par sa modération et sa justice, et craindre de ses ennemis par sa prudence et sa valeur. *Plut.*, *Cléom.*—*Polybe*, 2. — *Just.*, 26, *c.* 2, 3; 27, *c.* 1; 28, *c.* 4: 29, *c.* 1. — *Jos.*, *Ant. J.*

4. — IV, PHILOPATOR (φιλέω, aimer; πάτηρ, père), fils du précédent, reçut par antiphrase le surnom qu'il portait parce que l'on croyait qu'il avait empoisonné son père. Il monta sur le trône l'an 221 av. J. C. Dès le commencement de son règne il fit mourir sa mère Bérénice et son frère Magas, ainsi que la mère, la femme et les enfans du roi de Sparte, Cléomène, si chéri de son père. Délivré de tous ceux dont il pouvait redouter les avis ou les prétentions, il se livra sans retenue aux passions les plus brutales. On lui donnna le surnom de *Tryphon* (τρύφη, délices, mollesse), à cause de la dépravation de ses mœurs, et celui de Gallus, parce qu'il parcourait les rues d'Alexandrie, vêtu comme les Galles, prêtres de Cybèle.

Antiochus-le-Grand, roi de Syrie, lui ayant déclaré la guerre (218 ans av. J. C.), conquit la Syrie tout entière en quatre ans, et ce ne fut que quand il s'avança vers l'Egypte que Philopator se décida enfin à marcher à sa rencontre. Il rassembla une armée nombreuse, et vint camper dans les plaines de Raphia (216 ans av. J. C.). Un des officiers du monarque syrien, voulant terminer la guerre par un coup hardi, pénétra dans le camp des Egyptiens, et jusque dans la tente de Ptolémée, et tua son médecin, qu'il prit pour le prince. Cependant Antiochus fut vaincu, et fut obligé de céder la Célésyrie et la Palestine pour obtenir la paix. Le roi d'Egypte parcourut alors ses nouvelles conquêtes; il entra à Jérusalem, et visita le temple; mais, ayant voulu pénétrer jusque dans le sanctuaire, malgré l'opposition des Juifs, il fut, dit-on, arrêté par la main de Dieu. De retour en Egypte, il songea à venger cet affront. Il ordonna qu'on exposât à Alexandrie un grand nombre de Juifs dans la place destinée à la course des éléphans, afin qu'ils fussent écrasés sous les pieds de ces animaux; mais les éléphans, dit-on, tournèrent leur fureur contre les spectateurs. Ce prodige calma la colère du roi, et depuis il combla les Juifs de bienfaits. L'an 213, il fit alliance avec les Rhodiens.

En paix alors avec tous ses voisins, Philopator s'abandonna avec fureur à tous les excès de la dissolution et de la barbarie. Livré aux caprices d'Agathocle et de Sosibe, deux ministres encore plus pervers que lui, et à son aveugle passion pour sa concubine Agathoclée, il fit égorger sa femme Arsinoé, et abandonna le gouvernement à des mains infidèles. Sur la fin de son règne, les Athéniens lui avaient envoyé une ambassade, et les Romains, affaiblis par la guerre qu'ils soutenaient contre les Carthaginois, avaient eu soin de renouveler avec lui le traité d'alliance qu'ils avaient conclu avec ses prédécesseurs.

Il mourut usé par l'intempérance et les débauches, l'an 204 av. J. C., dans la trente-septième année de son âge, et la dix-septième de son règne. A peine eut-il cessé de vivre que le peuple massacra les compagnons de ses débauches, et traîna ignominieusement leurs corps dans les rues d'Alexandrie. *Polybe.*—*Just.*, 29, *c.* 1; 30, *c.* 1, 2. — *T. L.*, 3, *c.* 10; 27, *c.* 4.—*Machab.*, 3, *c.* 10.—*Plut.*, *Cléom.*

5. — V, EPIPHANE (ἐπιφανής, illustre), fils et successeur du précédent, monta sur le trône âgé de 5 ans, l'an 204 av. J. C. Agathocle et Tleptolème gouvernèrent avec le titre de régens pendant les deux premières années de sa minorité; vers la fin de l'an 202 Aristomène leur succéda. Le jeune

prince eut pendant ce temps de grands dangers à courir. Antiochus et Philippe de Macédoine, profitant de la faiblesse d'un prince enfant, envahirent la Célésyrie et la Palestine l'an 199 av. J. C., et gagnèrent la bataille de Panéas; mais les généraux de Ptolémée reprirent l'une et l'autre peu de temps après. Il paraît cependant que d'après le traité conclu à la suite de cette guerre, Antiochus garda les provinces conquises, en promettant de les donner pour dot à sa fille Cléopâtre, que le jeune prince s'engagea à épouser. Les Romains ayant envoyé des ambassadeurs en Egypte pour renouveler le traité d'alliance, Aristomène leur offrit la régence; mais la république ne voulut pas le dépouiller d'une place qu'il remplissait à la satisfaction générale. Ptolémée, déclaré majeur avant l'âge, reçut le surnom d'Epiphane, c'est-à-dire *l'Illustre*, à cause de la gloire de ses ancêtres, et fut couronné à Alexandrie; Aristomène lui remit alors les rênes du gouvernement. Le jeune prince ne se vit pas plus tôt le maître qu'il se plongea dans les mêmes vices qui avaient déshonoré son père. Aristomène, dont la sage administration lui avait conservé le royaume pendant les temps orageux de sa minorité, et qui était encore son tuteur, son conseil et son guide, fut empoisonné par son ordre. L'Egypte fut bientôt dans le chaos. Plusieurs villes se révoltèrent. Celle de Lycopolis éclata la première; mais elle fut forcée de se rendre. L'année suivante, éclata la conspiration de Scopas. Polycrate, le plus habile ministre d'Epiphane, la déjoua, et en punit les auteurs. Le jeune prince se fit ensuite initier et inaugurer à Memphis; puis il alla épouser à Raphia Cléopâtre, fille d'Antiochus, qui, d'après le traité conclu au commencement de son règne, lui apporta en dot la Célésyrie et la Palestine (191). Ses cruautés firent encore éclater de nouvelles insurrections sur presque tous les points du royaume (186); mais l'habile Polycrate les étouffait. Quatre des principaux conjurés avaient obtenu leur grâce, et devaient aller renouveler à Alexandrie leur serment de fidélité; mais à peine furent-ils arrivés que le roi les fit attacher nus après son char, et, après les avoir traînés dans toute la ville, il les envoya au supplice (185). Ptolémée ne survécut pas long temps à cette barbarie. Ses ministres, qui soupçonnaient qu'il voulait se défaire de leurs personnes, et s'emparer de leurs biens, afin de pouvoir soutenir les frais de la guerre contre Séleucus, roi de Syrie, le firent empoisonner l'an 180 av. J. C., dans la vingt-neuvième année de sa vie et la vingt-quatrième de son règne. *T. L.*, 31, *c.* 2; 35, *c.* 13; 36, *c.* 9; 37, *c.* 3. — *Just.*, 30, *c.* 2; 31, *c.* 1. — *Jos.*, *A. J.*

6. — VI, Philométor (φιλέω, aimer; μήτηρ, mère), fils et successeur du précédent, fut surnommé Philométor, par antiphrase, à cause de la haine qu'il avait pour sa mère Cléopâtre, parce qu'elle avait voulu lui préférer un de ses frères. Il n'avait que six ans lorsqu'il monta sur le trône (180 av. J. C.). Pendant sa minorité, le royaume fut gouverné par Cléopâtre, et ensuite (173) par deux eunuques nommés Eulée et Lénée, sous la protection de Rome. Malgré les traités conclus avec Ptolémée Epiphane lors de son mariage avec Cléopâtre, Séleucus et ensuite Antiochus-Epiphane, son successeur, oncle du jeune roi, envahirent la Palestine et la Célésyrie (174-175). Philométor, parvenu à sa majorité (171), marcha contre lui; mais, après avoir obtenu quelques succès, il fut vaincu et retenu prisonnier quatre ans à Memphis, où Antiochus s'établit et régna sous son nom. Pendant que Philométor était ainsi en tutelle, les habitans de l'Egypte inférieure élevèrent au trône Ptolémée-Evergète II ou Physcon, son frère puiné. Mais ce prince ne fut pas plus tôt couronné qu'Antiochus pénétra en Egypte avec une armée, chassa l'usurpateur, et remit en apparence sur le trône le jeune Philométor. Obligé ensuite (166) de repasser en Syrie, il remit le royaume à Philométor, tout en gardant la ville de Péluse, qui lui donnait un accès facile dans le pays. Cette conduite artificieuse engagea Ptolémée Philométor à se réconcilier avec son frère, et à partager le trône avec lui. Antiochus, irrité, marcha contre les deux rois, et rentra de nouveau en Egypte; mais le ton impérieux de Popilius Lénas (n° 4) l'obligea à reprendre la route de ses états (164). Il ne se fut pas plus tôt rétiré que la division éclata de nouveau entre les deux frères. Evergète II, chassé par Philométor, alla à Rome implorer l'assistance du sénat et du peuple. Le sénat interposa sa médiation, et décréta (163) que Philométor conserverait l'Egypte et l'île de Cypre, et qu Evergète aurait la Libye et la Cyrénaïque. Mais Evergète, aidé à son tour par les Romains, voulut enlever à son frère l'île de Cypre. Celui-ci se rendit en personne dans l'île, battit son frère, et l'obligea de se renfermer dans la ville de Lapithe, où bientôt après il fut fait prisonnier (150). Philometor usa généreusement de la victoire. Il rendit à Evergète la Libye et la Cyrénaïque, et y ajouta même quelques provinces, ce qui consolida la paix entre eux.

A peine libre des attaques intérieures, Philométor prit part aux affaires de Syrie, protégea l'usurpateur Alexandre Bala, contre Démétrius, le roi légitime, et lui accorda même en mariage Cléopâtre, sa fille, 152 ans av. J. C. Quatre ans après (147 ans av. J. C.), Alexandre ayant conspiré contre lui, Ptolémée, qui était venu en Syrie les armes à la main, appuya de tout son pouvoir le fils du prince détrôné, et contribua à la défaite et à la mort d'Alexandre. Il mourut lui même peu de temps après, ayant régné environ trente-cinq ans, en y comprenant les années d'exil. Sa mort mit Evergète en possession de l'Egypte et de tous les états qui en dépendaient. *Diod.*—*Polybe*, 7.—*T. L.*, 44, *c.* 19; 45, *c.* 11. — *Just.*, 34, *c.* 1; 35, *c.* 1; 39, *c.* 1, 2.

7. — VII, surnommé Evergète II (εὐεργέτης, bienfaiteur, par antiphrase), Cakergète (κακεργέτης, malfaiteur) ou Physcon (φύσκων, ventru), succéda l'an 145 av. J. C. à son frère Philométor, avec lequel il avait d'abord régné quelque temps (V. l'article précédent). Il s'empara du trône au préjudice du fils et de la veuve de son frère. Ceux-ci voulurent d'abord lui disputer la couronne; mais un ambassadeur romain, qui se trouvait alors à Alexandrie, fit suspendre les hostilités, et amena les choses à un accommodement. On convint que Ptolémée Physcon épouserait Cléopâtre, veuve de son frère, dont le fils serait déclaré héritier du trône, et que Physcon en jouirait pendant sa vie. Le mariage se conclut; mais le jour des noces, Physcon massacra le jeune prince entre les bras de sa mère. Les vices et la cruauté de ce monstre soulevèrent tous les esprits. On conspira contre lui, et il aurait été détrôné sans la prudence d'Hiérax, son premier ministre. Enfin il porta si loin la tyrannie que les habitans d'Alexandrie se réfugièrent dans les pays étrangers, et laissèrent la ville presque déserte (139 ans av. J. C.). Pour la repeupler, il fallut accorder de grands privilèges à ceux qui voulurent s'y établir. Bientôt les nouveaux habitans, mécontens de Ptolémée Physcon, se plaignirent hautement (133); le tyran, effrayé de leurs murmures, quitta précipitamment sa capitale, et se sauva en Cypre. Physcon, croyant que Cléopâtre, qu'il avait répudiée, était l'auteur de la révolte, fit tuer Mem-

phitis, son fils et le sien, jeune prince de grande espérance; fit couper son corps en morceaux, et envoya ce fatal présent à Cléopâtre, au milieu d'une fête, le jour même de la naissance de cette princesse. A cet affreux spectacle, la reine et le peuple sont saisis d'horreur. On assemble une puissante armée pour empêcher Ptolémée Physcon de remonter jamais sur le trône; mais il avait lui-même formé une armée d'étrangers, et il remporta une victoire (126) qui lui rouvrit les portes d'Alexandrie. Il mourut quelques années après, l'an 116 av. J. C., âgé de 67 ans, après 29 années de règne, souillé de crimes et de vices, ce qui lui fit donner le surnom de *Cakergète* ou malfaisant.

Son corps était aussi difforme que son âme était cruelle; et l'intempérance avait rendu son ventre si gros qu'il ne pouvait marcher à pied. On prétend que ce prince cultiva les lettres avec succès, et qu'il composa un commentaire sur Homère, et une histoire divisée en vingt-quatre livres. *T. L.*, 44, *c.* 19, 45, *c.* 11. — *Diod.*, — *Just.*, 34, *c.* 2; 38, *c.* 8; 39, *c.* 3.—*Athén.*, 2.— *Val. Max.*, 9, *c.* 1.—*Porphyr.*

8. — VIII, Soter II ou Lathyre (λάθυρος, pois chiche), ainsi surnommé à cause d'une excroissance qu'il avait au nez, succéda à son père Ptolémée Physcon l'an 117 av. J. C. Mais après dix ans de règne, sa mère Cléopâtre, qui lui préférait son frère Alexandre, et qui s'était vue à regret forcée de partager avec lui l'autorité suprême, vint à bout de le chasser d'Egypte, et de faire couronner Alexandre (107). Lathyre se réfugia dans l'île de Cypre, où il régna plusieurs années; mais il put enfin (103) repasser sur le continent avec une armée. Il marcha d'abord contre Alexandre Jannée (102), roi de Judée, qui avait aidé sa mère à le détrôner. Le prince juif fut défait dans une grande bataille donnée sur le Jourdain, où il laissa cinquante mille morts sur la place. Lathyre, après avoir exercé les plus grandes cruautés sur les Juifs, marcha en fureur sur l'Egypte; mais il tenta vainement d'y rentrer, et se retira en Cypre (99), où il resta jusqu'à la fuite d'Alexandre (88), qui mourut la même année. Il vint alors revendiquer ses états. Plusieurs villes d'Egypte refusèrent de le reconnaître pour roi; il fut forcé d'assiéger Thèbes, qui ne se rendit qu'après trois ans de résistance, et lorsqu'il l'eut presque entierement ruinée. Quelque temps après (85), Lucullus vint de la part des Romains solliciter Lathyre de joindre ses forces aux siennes pour faire la guerre aux Athéniens. Le monarque combla d'honneurs le général, mais refusa de donner du secours, sous le prétexte spécieux qu'il avait besoin de son armée pour maintenir ses sujets dans l'obéissance. Ptolomée Lathyre mourut l'an 81 av.J.C., huit ans après son retour en Egypte. Il eut pour successeur Cléopâtre, sa fille unique, que Ptolémée Alexandre II, fils de Ptolémée Alexandre Ier épousa et fit mourir bientôt après. Ptolémée s'était donné à son avénement le nom de Soter; mais le peuple ne le lui confirma pas. *Jos.*, *A. J.* — *Just.*, 39, *c.* 4, 5. — *Strab.*

9. — IX, connu aussi sous le nom d'Alexandre Ier, fils de Ptolémée Physcon et de Cléopâtre, frère du précédent, fut placé sur le trône par les intrigues de sa mère, qui haïssait Ptolomée Lathyre (107 av. J C.). Cette princesse ambitieuse ne se montra pas beaucoup plus favorable au roi qu'elle avait créé. Elle l'obligea même à force de mauvais traitemens à prendre la fuite. Elle le rappela quelque temps après; mais ce prince, sachant qu'elle avait formé contre lui un dessein perfide, la prévint et la fit assassiner. Les Alexandrins, indignés de cet attentat, le chassèrent (88); il périt peu après, en essayant de reconquérir ses états. *Just.*, 39, *c.* 4, 5. — *Jos.*, *A. J.*

10. — X, surnommé Alexandre II, fils du précédent, fut élevé dans l'île de Cos et livré ensuite par les habitans à Mithridate. A la mort de Ptolémée Lathyre (81 av. J. C.), L. C. Sylla, dictateur perpétuel, auquel le prince avait été remis, lui donna la couronne d'Egypte comme à l'héritier mâle le plus proche du défunt. Les Alexandrins avaient déjà placé Cléopâtre sur le trône; il fut convenu que Ptolémée épouserait Cléopâtre, et qu'ils confondraient ainsi leurs prétentions et leurs droits. Ce plan fut suivi; mais Ptolémée fit mourir sa nouvelle épouse dix-neuf jours après son mariage. Il régna seul pendant 15 ans. Au bout de ce temps, les Alexandrins se révoltèrent, le chassèrent, et mirent à sa place Ptolémée Aulète. Alexandre tenta inutilement d'engager Cu. Pompée à embrasser sa cause. N'ayant pu y réussir, il se retira à Tyr, où il mourut quelque temps après. Comme il ne laissait point d'enfant légitime, il fit par son testament le peuple romain héritier de tous ses états. Les Romains, occupés à la guerre contre Mithridate, ne jugèrent pas à propos de faire valoir leurs droits alors; mais, pour montrer qu'ils ne renonçaient pas à cette succession, ils firent venir de Tyr à Rome tous les effets qui avaient appartenu à ce prince, en attendant une occasion favorable de réclamer le reste de la succession. *Just.*, 39, *c.* 4, 5. — *Appien.*

11. — XI, surnommé Aulète (αὐλήτης, joueur de flûte), fils naturel de Ptolémée Soter II, fut appelé au trône par les Alexandrins après l'expulsion de Ptolémée Alexandre II, 65 ans av. J. C. Comme son prédécesseur avait en mourant institué le peuple romain son héritier, on mit en question à Rome sa légitimité. Le mépris général que lui avait attiré le surnom qu'il portait eût été un obstacle insurmontable s'il n'eût trouvé des Romains disposés à lui faire acheter la faveur qu'il demandait. J. César, accablé de dettes, lui vendit sa protection pour six mille talens. Les impôts excessifs dont il surchargea ses sujets pour acquitter cette dette, la lâche indifférence avec laquelle il laissa les Romains s'emparer de l'île de Cypre, ses crimes, ses débauches, irritèrent tellement les Alexandrins qu'il proclamèrent Bérénice, l'aînée de ses enfans, reine à sa place (58). Ptolémée Aulète passa à Rhodes, où Caton était depuis quelques jours. Ce fier romain, après l'avoir ouvertement blâmé d'avoir abandonné son royaume, pour devenir le client et le jouet des grands de Rome, lui conseilla de retourner en Egypte, et offrit de l'accompagner, pour être médiateur entre lui et ses sujets. Ptolémée Aulète rejeta ses sages conseils, et prit le chemin de Rome (56), où il comptait trouver, à force d'or, des secours pour remonter sur le trône. En effet, après avoir gagné César et Pompée, il allait réussir, quand les habitans d'Alexandrie envoyèrent à Rome cent des plus notables d'entre eux, afin de justifier leur conduite dans le sénat, et d'exposer les excès et les vexations du roi. Ptolémée fit égorger la plupart des députés, et gagna les autres par des présens. Révoltés par ces forfaits, et s'appuyant sur un prétendu oracle de la sybille, les Romains lui refusèrent leur secours. Il se retira à Ephèse dans le temple de Diane. Cependant, quelques années après, le sénat décréta son rétablissement (54). Antoine et Gabinius l'effectuèrent. A peine fut-il sur le trône qu'il fit mourir sa fille, qui avait pris la couronne en son absence. Il régna encore trois ans, gloire, et mourut l'an 51 av. J. C. Par son testament, il donnait la couronne à son fils aîné, Ptolémée Denys,

en lui ordonnant d'épouser sa sœur, suivant la coutume de l'Egypte ; et, comme l'un et l'autre étaient très-jeunes, il les mit sous la protection du peuple romain. En conséquence, le sénat chargea Pompée de leur servir de tuteur et de gardien. *Suét.*, *Cés.*, *c.* 54. — *App.*, *G. civ.* — *Strab.* — *Dion Cass.*

12. — XII, surnommé Denys ou Bacchus (en grec *Dionysius*), fils de Ptolomée Aulète, n'avait que neuf ans lorsqu'il épousa sa sœur, la fameuse Cléopâtre, et partagea le trône avec elle suivant la disposition du testament de son père (51 av. J. C.). Des discussions, qui s'élevèrent bientôt entre les deux époux, forcèrent Cléopâtre à se retirer en Syrie (49 av. J. C.). L'année suivante Pompée, défait à Pharsale, vint demander un asile au jeune prince. Ptolémée lui promit sa protection, et cependant, sur les conseils de ses ministres Pothin et Achillas, il le fit lâchement assassiner. J. César, qui arriva peu de temps après en Egypte, ayant appris la mésintelligence qui régnait entre le frère et la sœur, leur ordonna de licencier leurs armées, et de venir plaider leur cause devant lui. La beauté de Cléopâtre l'emporta facilement. Ptolémée, ayant assemblé le peuple d'Alexandrie, se plaignit d'avoir été trahi, et courut à la tête de cette foule furieuse assiéger le palais qu'habitait César. Le général romain n'échappa à ce danger que par son adresse et sa présence d'esprit ; mais, ayant peu de temps après présenté la bataille, Ptolémée prit la fuite dans le tumulte d'un combat, et se noya en voulant traverser le Nil, 47 ans av. J. C. *App.*, *G. civ.* — *Cés.*, *G. d'Alex.* — *Strab.*, 17. — *Diod.* — *Plut.*, *Ant.* — *Suét.*, *Cass.*

13. — XIII, le Jeune, second fils de Ptolémée Aulète, fut d'abord établi par César roi de Cypre ; puis, après la mort de son père, il régna sur l'Egypte avec sa sœur Cléopâtre, de l'an 47 av. J. C. à l'an 43, époque à laquelle Cléopâtre l'empoisonna pour régner seule. Il avait à peine atteint sa 15[e] année, temps où les lois d'Egypte fixaient la majorité des princes V. ci-dessous Rois de Cypre, n° 2.

Rois de Cypre.

1. Ptolémée I[er], fils de Ptolémée Lathyre et frère de Ptolémée Aulète, fut dépouillé de ses états par les Romains, sous prétexte que le royaume de Cypre avait été légué à la république par le testament d'Alexandre II. Caton, chargé par le sénat de consommer cette injustice, proposa au monarque de renoncer à la couronne, et de se contenter de la charge de grand-prêtre du temple de Vénus à Paphos, dont les revenus étaient considérables. Le prince rejeta cette indigne proposition, et s'empoisonna. Caton s'empara des richesses immenses que ce prince avait amassées, et les versa dans le trésor public. *Plut.*, *Cat.* — *Vel. Pat.*, 2, *c.* 45. — *Flor.*, 3.

2. — II, fils de Ptolémée Aulète, fut placé par César sur le trône de Cypre. Après la guerre d'Alexandrie et la mort de Ptolémée Denys, César le plaça sur le trône d'Egypte, et le maria à sa sœur Cléopâtre, quoiqu'il n'eût encore que 11 ans. V. Ptolémée, Rois d'Egypte, n° 13.

Rois de différentes contrées.

1. Ptolémée, ancien roi de Thèbes, fils de Damasichthon, occupa après son père le trône de Thèbes, et le laissa à Xuthus, son fils. *Plut.*

2. — fils d'Alexandre, roi d'Epire, et d'Olympias, succéda à Pyrrhus, son frère, occupa le trône peu de temps, et mourut lorsqu'il se préparait à faire la guerre aux Etoliens, qui avaient fait une invasion dans ses états. *Just.*, 28, *c.* 3.

3. — Apion, roi de Cyrène, étoit fils naturel de Ptolémée Physcon, roi d'Egypte, qui en mourant (116 av. J. C) démembra en sa faveur la Cyrénaïque. Il mourut dans la vingtième année de son règne (96). Comme il n'avait pas d'enfant, il institua le peuple romain son héritier. Les Romains n'usèrent de leurs droits que pour donner l'indépendance aux habitans de Cyrène. *Just.*, 39, *c.* 5. — *Tac.*, *Ann*, 14, *c.* 18.

4. — roi de la Chalcidique, en Syrie, fut vaincu par Pompée, qui lui accorda la vie moyennant une rançon de mille talens. *Jos*, *Ant. Jud.*, 13.

5. — fils de M. Antoine et de Cléopâtre, fut proclamé roi de Cilicie, de Syrie et de Phénicie. *Plut.*

6. — roi de Mauritanie, mis à mort par l'ordre de Caligula. Il était fils de Juba et de Cléopâtre Sélène, fille d'Antoine et de Cléopâtre. *Diod.* — *Tac.*, *Hist.*, 4, *c.* 23.

Personnages divers.

1. Ptolémée, un des officiers de Philippe, entra dans une conspiration formée contre ce prince, ce qui le fit condamner à mort.

2. — un des officiers d'Alexandre, fut chargé par ce prince de conduire un corps de Macédoniens dans leur pays. Il fut tué à la bataille d'Ipsus.

3. — neveu et général d'Antigone, lieutenant d'Alexandre, abandonna le parti de son oncle pour se ranger sous les drapeaux de Cassandre, puis de Ptolémée Lagus ; mais, ayant tenté quelque temps après de corrompre l'armée de ce général, il fut arrêté et empoisonné par l'ordre de ce prince. *Diod.*

4. — fils de Pyrrhus, roi d'Epire, gouverna le royaume avec beaucoup de sagesse, quoique fort jeune, pendant que son père faisait la guerre en Italie contre les Romains. Il fut tué en combattant avec courage dans le Péloponèse. *Just.*, 18, *c.* 1 ; 25, *c.* 3, 4.

5. — surnommé Macron (c'est-à-dire *le Long*), fils de Dorymène, fut établi gouverneur de Cypre par Ptolémée Philométor. Il quitta la cour de ce prince pour quelques mécontentemens, et se retira auprès d'Antiochus Epiphane, vers 170 av. J. C. Après la mort de ce prince, il s'empoisonna, ne pouvant supporter la disgrâce dans laquelle il était tombé sous son successeur. *Mac.*, 1, *c.* 3, *v.* 38 ; 2, *c.* 8, *v.* 8, etc.

6. — gouverneur de Jéricho, fils d'Abobus et gendre de Simon Machabée, conçut le dessein de se défaire de son beau-père et de ses deux beaux-frères, pour s'emparer du gouvernement de la Judée. Il les fit arrêter au milieu d'un festin auquel il les avait invités, les massacra, et envoya ensuite des gens pour massacrer Jean Hircan. Mais celui-ci eut le temps de s'échapper, et de s'enfermer à Jérusalem. Il vint ensuite assiéger Ptolémée dans le château où il s'était enfermé. Mais ce barbare l'obligea à lever le siége en déchirant sous ses yeux sa mère à coup de fouet. Il la fit ensuite mourir, et se retira auprès de Zénon, surnommé Cotylas, tyran de Philadelphie. Le premier livre des Machabées dit que Simon et ses deux fils furent massacrés dans le festin, et ne parle nullement de la mère d'Hircan, ce qui jette quelques doutes sur la vérité de cette histoire. *Mac.*, 1, *c.* 16, *v.* 11. — *Jos.*, *G. des J.*

7. — astrologue qui prédit à Othon qu'il survivrait à Néron, et parviendrait à l'empire après la mort de Galba. Après l'adoption de Pison Licinianus par Galba, Ptolémée, craignant de ne pas voir accomplir ses prédictions, conseilla lui-même les attentats les plus criminels. *Tac.*, *Hist.*, 1, *c.* 22.

8. — surnommé Chennus, poëte et grammairien, fils d'Ephestion, naquit à Alexandrie, sous le règne de Trajan. Il avait composé un recueil d'anecdotes, sous le titre de *Nouvelles histoires d'érudition variée*. Photius nous en a conservé quelques fragmens. *Suidas.*

9. — (CLAUDE), géographe, astronome et chronologiste célèbre, florissait sous l'empire d'Adrien et de Marc-Aurèle. Il naquit à Alexandrie ou à Péluse, et fut surnommé par les Grecs *très-sage* et *très-divin*. Initié aux secrets les plus profonds des sciences mathématiques, et passionné pour l'astronomie, il passa quarante ans de sa vie dans un temple de Sérapis, sur une hauteur, près de Canope, observant et calculant les révolutions des planètes et des astres De ces méditations constantes résulta un système d'astronomie célèbre, connu sous le nom de *système de Ptolémée*, et une foule d'ouvrages précieux pour la science. Ce système, erroné en ce que l'auteur faisait tourner le soleil et les astres autour de la terre, comme centre, se distingue surtout par l'invention des épicycles, hypothèse démentie aujourd'hui par des observations ultérieures, mais plausible alors, et seule capable d'expliquer les révolutions irrégulières des planètes, puisque l'on ignorait l'immobilité du soleil. Ces principes sont exposés dans sa *Grande Composition*, traité en treize livres qui décèle autant de génie que d'érudition. Outre l'exposition des faits célestes coordonnés et expliqués par un seul système, il réunit toutes les observations astronomiques des anciens, entre autres le catalogue des étoiles d'Hipparque, catalogue auquel il fait des additions considérables. Ptolémée écrivit aussi quatre livres de *Syntaxe mathématique*, un traité de l'*apparition* et de la *signification des étoiles fixes*, un autre sur l'*analemme*, l'*hypothèse des planètes*, le *planisphère*, les *harmoniques* en six livres; les *cent propositions astrologiques* (car ce judicieux observateur donna dans les rêves de l'astrologie), le *traité du critérium* et de l'*empire de la raison*, et enfin sa *Géographie*. Ce dernier ouvrage, indispensable pour la connaissance de l'antiquité, se recommande principalement par la désignation, jusques-là inconnue, des longitudes et des latitudes. On y trouve les premiers principes de la projection des cartes. Ptolémée avait de plus composé un *traité d'optique*, le seul de ses écrits que nous ayons perdu. Cet astronome célèbre mérite encore la reconnaissance de l'historien, par la précision avec laquelle il a fixé les dates, et régularisé autant que possible la chronologie ancienne.

Il a laissé, sous le titre de *Canon Royal*, une table qui comprend, 1° les dix-huit rois de Babylone postérieurs à Nabonassar; 2° la série des rois de Perse, jusqu'à l'invasion macédonienne: 3° Alexandre et ses deux successeurs; 4° la dynastie des Ptolémées; 5° les empereurs romains depuis Auguste. Ce canon, où la durée des règnes est indiquée avec un soin minutieux, est la base de ce qu'on appelle l'ère de Nabonassar.

On n'a des ouvrages de cet homme célèbre aucune édition complète. Quelques-uns même attendent encore un éditeur digne de ce nom. Cependant, parmi les éditions partielles que nous possédons, on distingue celle de la *Géographie* par Bertius, Amsterdam, 1619; celle des *Propositions astrologiques* par Camerarius et Jogara, Louvain, 1546; celle du *Planisphère* et des *Harmoniques*, 1582, et surtout l'excellente édition des treize livres de la *Grande Composition*, accompagnés d'une traduction française, de notes astronomiques et de tables, par Halma et Delambre, Paris, 1814. La *Grande composition* fut traduite en arabe, et prit le nom d'*Almageste*, sous lequel on la désigne quelquefois.

1. PTOLIPORTHE (πτόλις, pour πόλις, ville; πέρθω, détruire), un des surnoms d'Ulysse

2.—fils de Télémaque et de Nausicaa. D'autres le font fils d'Ulysse et de Pénélope. D'autres encore prétendent que Pénélope, violant ses sermens, l'avait conçu avant le retour d'Ulysse.

PTOLOMÉE, nom employé par quelques historiens au lieu de Ptolémée. V. PTOLÉMÉE

PTOLYCUS, sculpteur de Corcyre, élève de Critias d'Athènes. *Paus.*, 6, *c.* 3

1. PTOÜS, *myth.*, fils d'Athamas et de Thémisto, donna son nom à une montagne de Béotie, et y bâtit un temple à Apollon. *Hér.*, 8, *c.* 135.

2. — surnom d'Apollon, pris du temple et de l'oracle qu'il avait sur cette montagne. *Apollod.*, 1, *c.* 9. — *Paus.*

PTOUS, *géog.* (*Cocino*), montagne de la Béotie, au N. du lac Hylica et à l'E. du lac Copaïs. La ville d'Acrephnie était sur cette montagne. *Hérod.*, 8, *c.* 135. —*Paus.*, 9, *c.* 23.

PTYCHIE, île de la mer Ionienne, près de Corcyre. *Thucyd.* — Ptolémée en fait une ville de l'île de Corcyre; 3, *c.* 14.

PUBERTÉ. L'âge de puberté était fixé chez les Romains à quatorze ans pour les garçons et à douze pour les filles. Les Romains célébraient par des réjouissances et des festins cette époque de la vie de leurs enfans. Ils coupaient les cheveux aux garçons, et en jetaient une partie au feu en l'honneur d'Apollon, et l'autre dans l'eau en l'honneur de Neptune, parce que les cheveux croissent avec de l'humidité et de la chaleur. A l'égard des filles, lorsqu'elles parvenaient à l'âge de puberté, elles offraient leurs poupées à Vénus. On leur ôtait la *bulla*, petite bulle d'or qui était suspendue sur la poitrine; mais on leur laissait la robe prétexte, qu'elles portaient jusqu'au moment de leur mariage.

PUBLICA, nom sous lequel la Fortune avait un temple sur le mont Quirinal.

PUBLICAINS, *-cani*. On nommait ainsi à Rome et dans tout l'empire les fermiers qui étaient chargés du recouvrement des deniers publics. C'étaient ordinairement des chevaliers romains qui, pour cette fonction, formaient entre eux trois sociétés; l'une de ceux qui prenaient la ferme en leur nom, *mancipes* ou *redemptores*; l'autre de ceux qui cautionnaient les premiers, *prædes*; la troisième des associés, *socii*, qui entraient en société avec les autres, et partageaient avec eux les gains et les profits. Comme ces fermiers couraient de grands risques, on ne leur faisait point un crime d'avoir amassé des biens dans leur profession; mais ils en abusaient quelquefois d'une manière si criminelle que le nom de publicain en devint odieux. Cicéron, d'ailleurs si bien disposé pour eux, avoue dans une lettre à son frère Quintus « que l'Italie et les provinces retentissaient des plaintes que l'on formait contre eux, et que c'était moins sur le fonds même des impôts que sur la manière dure et injuste dont ils les exigeaient. » Chez les Juifs, le nom et la profession de *publicain* étaient en exécration plus qu'en aucun lieu du monde, et l'un des reproches que les Juifs faisaient au Christ était de fréquenter les publicains et les femmes de mauvaise vie.

1. PUBLICIUS CERTUS, *hist.*, sénateur qui saisit Helvidius Priscus en plein sénat pour le conduire en prison, sous Domitien. *Tac.*, *Agric.*, 45.

2. — affranchi, ressemblait si bien à Pompée qu'on le prenait quelquefois pour ce grand homme. *Val. Max.*, 9, *c.* 14.

PUBLICIUS, *géog.*, colline de Rome dont tous les édifices furent brûlés l'an 203 av. J. C. *T. L.*, 27, *c.* 37; 30, *c.* 26.

PUBLICOLA ou POPLICOLA, surnom donné à Publius Valerius à cause de sa popularité. *T. L.*, 2, *c.* 8. — *Pline*, *c.* 30, 15. V. VALERIUS.

1. PUBLILIA, loi décrétée sous les auspices du dictateur Publilius Philon, l'an de Rome 415, par laquelle il fut permis aux plébéiens d'aspirer à la censure.

2. — loi du même, qui ordonnait qu'un projet de loi serait soumis à l'approbation du sénat avant d'être présenté au peuple.

3. — loi du même, qui donnait force de loi aux plébiscites.

1. PUBLILIUS (Voléron), officier plébéien distingué qui, n'ayant pas voulu s'enrôler comme simple soldat, fut livré par le consul aux licteurs pour être battu de verges (283 de Rome, 471 av. J. C.). S'étant échappé de leurs mains, il excita une sédition. Le peuple, approuvant sa résistance, le nomma tribun l'année suivante. Il fit porter une loi pour que les tribuns fussent nommés dans les assemblées par tribus. *T. L.*, 2, *c.* 55.—*Den. d'Hal.*, 9, *c.* 9.

2. — (Q.) Philon, fut le premier plébéien élevé à la charge de préteur. Il prit la ville de Palépolis, se distingua dans la guerre des Samnites, et fut quatre fois honoré du consulat, de l'année 415 à l'année 439 de Rome. Il fut nommé dictateur l'an 418, à la fin de son consulat, et porta les lois Publilia. *T. L.*, 8, *c.* 12, 15; 9, *c.* 7.

3. — (C.), jeune homme que L. Papirius voulut maltraiter. V. Papirius, n° 20.

PUBLIUS, prénom commun à un grand nombre de Romains à Rome. V. les noms.—On désigne quelquefois par ce surnom seul P. Scipion l'Africain.

Publius Syrus. V. Syrus.

PUDENS, chevalier romain, fut tué par un Juif nommé Jonathas, dans la guerre de Judée. *Jos.*, *G. des Juifs.*

PUDEUR, Pudicité. Les Grecs et les Romains en avaient fait une divinité. Elle avait des autels à Sparte et à Athènes. Chez les Romains, elle avait deux temples sous le nom de Patricia et de Plebeia. Il n'y avait que les femmes patriciennes qui fussent admises dans le premier; l'autre était réservé aux femmes de l'ordre plébéien. *T. L.*, 10, *c.* 7, 23.

PUELLA (jeune femme), surnom sous lequel Téménus dédia à Junon un temple à Stymphale.

PUGILAT, sorte de combat à coups de poing, que se livraient les athlètes. Souvent les antagonistes s'armaient du ceste, espèce de gantelet de fer qui les mettait dans la nécessité de se couvrir la tête d'une calotte nommée *amphotide*, qui servait à garantir les tempes et les oreilles. Ce dernier combat était meurtrier, et se terminait souvent par la mort de l'un des deux athlètes. Les pugiles étaient nus jusqu'à la ceinture. La victoire était adjugée à celui qui forçait son adversaire à se déclarer vaincu.

Le pugilat était devenu un art chez les anciens; il faisait partie de presque tous les jeux publics; on s'y exerçait dans tous les gymnases. Il ne fut cependant introduit aux jeux olympiques que vers la 23e olympiade (688 av. J. C.).

Les poëtes citent Amycus et Epéus comme très-habiles dans le pugilat.

Les pugiles étaient les moins estimés des athlètes à cause de la férocité qu'exigeaient leurs exercices.

PUGILES, athlètes qui s'exerçaient à cette espèce particulière de combat qu'on appelait pugilat. V. Pugilat.

PUGNO, un des fils d'Egyptus.

PUITS de Joseph, puits d'Egypte d'une construction antique et digne de la magnificence des plus puissans rois d'Egypte, que l'on dit avoir été creusé par Joseph, fils de Jacob. On le voit encore au grand Caire.

PULCHER (Claudius). V. Claudius

1. PULCHÉRIE, -*ria*, fille de Théodose-le-Grand, célèbre par sa piété et ses vertus.

2. — (Ste), impératrice, fille de l'empereur Arcadius et sœur de Théodose le Jeune, fut créée Augusta l'an 414 de J. C., et partagea avec son frère la puissance impériale. Après la mort de Théodose (450), Pulchérie fit élire Marcien, plutôt pour avoir un soutien qui l'aidât à porter le poids de la couronne que pour se donner un époux. Ce fut par ses soins que s'assembla en 451 le concile général de Chalcédoine. Cette princesse aimait les lettres, et les cultivait. Elle mourut en 454, et fut enterrée à Ravenne, où l'on voit encore son tombeau.

PULCHRUM (*Rasafran*), promontoire voisin de Carthage. *T. L.*, 29, *c.* 27.

PULLAIRES (Iles), -*lariæ*, *géog.*, petites îles du golfe Adriatique, au N. de la côte de l'Istrie, très-près de Pola

Pullaires, -*arii*, *archéol.*, officiers inférieurs chargés de veiller à la subsistance des poulets sacrés (*Pullus*). V. Poulets Sacrés.

PULLUS (Q. Numitorius). V. Numitorius, n° 2.

PULPITUM, partie des théâtres romains où les acteurs jouaient leur rôle. C'est la scène proprement dite. Il ne faut pas confondre le *pulpitum* avec l'orchestre où l'on dansait, et qui était placé environ cinq pied au-dessous.

PULVINAR, grands lits de parade garnis de coussins et d'oreillers (*pulvinum*), sur lesquels on plaçait les statues des dieux dans la cérémonie des lectisternes.

PUNICUM, petite v. de l'Etrurie méridionale, sur la côte, entre Centumcellæ au N. O., et Pyrge au S. E.

PUNIQUES (Guerres), nom commun à trois guerres célèbres qui ont eu lieu entre les républiques de Rome et de Carthage. Elles furent ainsi appelées du mot *punicus*, dérivé de *Pœnus*, Carthaginois.

1re *Guerre*. La première commença l'an 264 av. J. C., et dura vingt-deux ans. Elle eut pour première occasion les démêlés d'Hiéron avec les Mamertins, qui avaient envahi Messine. Ceux-ci, trop faibles pour résister, appelèrent à leur secours, les uns les Carthaginois, les autres les Romains. Les uns et les autres se rendirent à leur appel; mais les Romains, voulant seuls avoir le titre de libérateurs de Messine, chassèrent les Carthaginois. De là la haine des deux états rivaux, qui en vinrent bientôt aux armes. Amilcar chez les Carthaginois, Duilius, L. Aquilius, Lutatius chez les Romains, s'y distinguèrent principalement. Les batailles navales de Tyndaris (257 ans av. J. C.), d'Ecnome (256), de Drépane (249) et d'Egimure (245); le siége de Lilybée (250), les désastres des flottes romaines près de Méninde et du cap Lilybée (249), en furent les incidens principaux. Enfin, 242 ans avant J.C., la victoire décisive des îles Egates assura l'avantage aux Romains, et ce peuple, qui, avant le commencement de la guerre, était étranger à la marine et n'avait jamais combattu hors de l'Italie, se trouva dès lors en état de balancer la puissance navale de Carthage, et réduisit en province romaine la Sicile tout entière, à l'exception de Syracuse. C'est dans cette guerre qu'eut lieu la malheureuse expédition de Régulus. — La paix fut conclue l'an 241 av. J. C., aux conditions suivantes : que les Carthaginois paieraient aux Romains 3000 talens euboïques dans l'espace de dix ans, qu'ils renverraient tous les prisonniers sans rançon, qu'ils évacueraient la Sicile et toutes les îles de la Méditerranée, et qu'ils n'inquiéteraient jamais Hiéron, roi de Syracuse, allié de Rome.

2e *Guerre*. Les Carthaginois, chassés de la Sicile, se tournèrent du côté de l'Espagne, et y firent de rapides et importantes conquêtes. Un traité fait avec les Romains leur défendait de passer l'Ebre (*Iberus*), et d'attaquer les alliés de Rome; Annibal,

au mépris du traité, prit Sagonte, et franchit le fleuve; ce qui donna naissance à la seconde guerre punique, 219 ans av. J.C. Plus courte que la première puisqu'elle ne dura guères plus de 16 ans, elle fut plus fertile en grands hommes, et en grands événemens. Pendant les premières années, le passage si rapide de l'Ebre, des Pyrénées, du Rhône, enfin des Alpes par Annibal; les défaites du Tésin, de Trébie (218 av J.C.), et de Trasimène (217); la marche de l'armée ennemie dans la Campanie, dont les villes et les peuples se déclarèrent pour elle; enfin la bataille désastreuse de Cannes (216), mirent Rome à deux doigts de sa perte.

Mais dès-lors la fortune commença à varier. Marcellus, deux fois vainqueur à Nole (216 et 215), apprend à ses concitoyens qu'on peut battre Annibal. Tandis qu'enhardis par son exemple, les autres généraux défendent l'Italie, il court en Sicile (214 av. J. C.), et après trois ans de siége emporte Syracuse. En même temps les deux Scipions en Espagne se couvrent de gloire, et enlèvent à Carthage les conquêtes d'Annibal. Bientôt cependant ils meurent après un échec (212); mais un jeune héros de leur famille les remplace, et subjugue en peu de temps la majeure partie de la péninsule. Cependant Annibal perd de jour en jour en Italie quelques-uns de ses avantages; des victoires légères sont balancées par des échecs; enfin deux grandes défaites (Bélule, 209, et Séna, 207) et la mort de son frère Asdrubal (207) commencent à le faire trembler; et Scipion, en portant ses armes dans l'Afrique (204), le force à quitter l'Italie. Il retourne à Carthage en versant des larmes, et est complètement défait dans les plaines de Zama (202). Sans ressources, il conseille à Carthage de souscrire à toutes les conditions que Rome imposera. Autour des acteurs principaux de cette lutte si variée, paraissent encore d'autres hommes célèbres: Varron, Fabius Maximus, Claudius Néro, Syphax et Masinissa. V. Chacun de ces noms.

La paix fut conclue l'an 201 av. J. C. Les conditions furent: que les Carthaginois vivraient libres en conservant leurs lois, aussi bien que les villes et les terres qu'ils possédaient en Afrique avant la guerre; qu'ils rendraient aux Romains les transfuges, les esclaves et les prisonniers qu'ils avaient à eux; qu'ils leur livreraient tous les vaisseaux, à l'exception de dix à trois rangs de rames; qu'ils livreraient aussi tous leurs éléphans, et qu'ils n'en dresseraient plus pour la guerre; que toute guerre hors de l'Afrique leur serait absolument interdite, et que dans l'Afrique même ils ne pourraient la faire sans la permission du peuple romain; qu'ils restitueraient à Masinissa tout ce qu'ils avaient pris sur lui, ou sur ses ancêtres; qu'ils paieraient aux Romains dix mille talens euboïques d'argent, en cinquante paiemens, d'année en année; qu'ils fourniraient des vivres, paieraient la solde aux troupes auxiliaires des Romains, et donneraient cent otages jusqu'à la conclusion du traité. Les Carthaginois mirent aussitôt en liberté quatre mille prisonniers romains, et livrèrent plus de cinq cents vaisseaux, qui furent brûlés à la vue de Carthage. Mais quand on procéda au premier paiement de la taxe imposée par le traité, comme les fonds de l'état étaient epuisés par une si longue guerre, la difficulté de ramasser cette somme causa une grande tristesse dans le sénat, et plusieurs ne purent retenir leurs larmes. Ainsi finit la seconde guerre punique.

3e *Guerre*. Cinquante-trois ans s'écoulèrent pendant lesquels Carthage épuisée ne chercha qu'à réparer ses pertes par l'industrie et le commerce; mais Rome craignait encore son repos même; le vieux Caton répétait chaque jour au Sénat: *il faut détruire Carthage*. On se résout enfin à ruiner entièrement cette ville rivale, et, sans déclaration de guerre, sans plaintes préliminaires, on signifie aux Carthaginois qu'ils aient à livrer leurs flottes, leurs armes et leurs machines de guerre (149). Ils obéissent; ensuite on leur déclare qu'il faut quitter Carthage et former ailleurs un établissement à 80 stades de la mer. L'amour du sol natal leur fait rejeter avec horreur ces propositions: ils se décident à soutenir un siége. En effet pendant plus de deux ans ils résistent avec le plus grand courage au développement de toute la puissance romaine. Enfin, la troisième année (146), le génie du jeune Scipion Emilien triomphe de tous les obstacles qu'ils lui opposent; la ville est prise, pillée, incendiée, et un sénatusconsulte défend de la relever jamais. Depuis cette époque le territoire de Carthage ne fut plus qu'une province romaine. (*Pour plus de details*, *Voyes les noms des personnages qui figurent dans ces guerres.*)

PUPIA (LEX), loi portée à une époque incertaine, par un Pupius, tribun du peuple, statuait que le sénat ne traiterait d'aucune affaire dans tout le mois de janvier, *nisi aut perfectis aut rejectis legationibus. Ep.*, *ad Div.*, 1, 4.

PUPIEN (MAXIME), empereur avec Balbin et le jeune Gordien. V. MAXIME, n° 1.

PUPINIE, *-nia*, contrée d'Italie, que l'on croit être dans le Latium, aux environs de Tusculum. *T. L.*, 7, c. 41. — *V. Max.*, 4, c. 4.

PUPIUS, centurion de l'armée de Pompée, fut fait prisonnier par les soldats de César. Ce général le renvoya à Pompée. *Cés.*, *G. des G.*, 1, c. 13.

PUPPIUS, poète tragique latin, contemporain de César. Ses pièces étaient si touchantes que les spectateurs ne pouvaient retenir leurs larmes; c'est pour cela qu'Horace leur donne l'épithète de *lacrymosa. Hor.*, 1, *ép.* 1, *v.* 77.

PUPPUA, montagne d'Afrique, dans la Byzacène, vers le N., près de la mer, à l'O. et près d'Hippo-Zarytos.

PURA (*Purg* ou *Foreg*), ville de la Gédrosie, au milieu de sables arides.

PURIFICATION, *hist.*, pratique de religion très-commune soit chez les Israélites, soit chez les peuples profanes.

1° *Chez les Israélites.*

Les Israélites avaient diverses espèces de purifications selon les diverses espèces d'impuretés. Les principales avaient pour but de laver les *impuretés* qui étaient nommées *légales*, comme la lèpre ou quelques autres maladies, le contact d'un mourant ou d'un mort, l'accouchement, l'usage même licite du mariage, etc. La plupart de ces souillures étaient purifiées par des offrandes et des bains; la purification devait autant que possible avoir lieu dans le temple même. Cependant ceux que leur éloignement de Jérusalem empêchait de se rendre au temple se purifiaient avec les cendres de la vache rousse que l'on immolait à cet effet dans le temple, et dont les cendres étaient distribuées aux Israélites les plus éloignés.

2° *Chez les peuples profanes.*

Les peuples profanes distinguaient les purifications en générales et particulières, et les unes et les autres en ordinaires et extraordinaires.

Purifications générales. Les purifications générales ordinaires avaient lieu lorsque, dans une assemblée, avant quelque acte de religion, et surtout avant les sacrifices, un prêtre ou quelque autre, après avoir trempé une branche de laurier ou des tiges de verveine dans de l'eau lustrale, en faisait aspersion

sur le peuple, autour duquel il tournait trois fois.

Les purifications générales extraordinaires se faisaient dans des temps de peste, de famine, ou de quelque autre calamité publique; ces purifications étaient souvent barbares, surtout chez les Grecs. On choisissait celui des habitans d'une ville qui était de la figure la plus laide et la plus difforme; on le conduisait, avec un appareil triste et lugubre, au lieu destiné pour le sacrifice, et là, après plusieurs pratiques superstitieuses, on l'immolait, on le brûlait, et on jetait sa cendre dans la mer.

Purifications particulières. Les purifications particulières ordinaires étaient extrêmement communes; elles ne consistaient qu'à se laver les mains, avant quelque acte de religion, avec de l'eau commune, quand cet acte se faisait en particulier; ou avec de l'eau lustrale à l'entrée des temples et avant les sacrifices. Il y en avait qui ne se contentaient pas de se laver les mains; ils croyaient acquérir une plus grande pureté en étendant l'aspersion sur la tête, les pieds, quelquefois sur tout le corps, et même sur leurs habits. C'est à quoi étaient surtout obligés les prêtres. Avant de pouvoir remplir les fonctions de leur ministère, ils étaient tenus d'observer des pratiques austères pendant plusieurs jours, comme d'éviter soigneusement toute sorte d'impureté, et de se priver même des plaisirs permis. Il en était de même de ceux qui voulaient sacrifier aux grands dieux; l'aspersion devait être répétée jusqu'à trois fois, sans doute à cause des idées mystérieuses attachées au nombre trois chez les anciens. Cependant, s'il ne s'agissait que d'un sacrifice aux divinités infernales, une seule aspersion suffisait.

Les purifications particulières extraordinaires avaient lieu pour ceux qui avaient commis quelque grand crime, comme l'homicide, l'adultère, l'inceste, etc. Le coupable ne pouvait se purifier lui-même; il était obligé d'avoir recours à des prêtres appelés Pharmaques, qui faisaient sur lui des aspersions de sang, le frottaient avec une espèce d'ognon, et lui mettaient au cou un collier de figues, etc. Il ne pouvait entrer dans les temples, ni assister à aucun sacrifice, qu'auparavant un Pharmaque ne l'eût déclaré suffisamment purifié. V. EXPIATION.

La matière la plus généralement employée dans les purifications ordinaires était l'eau commune; celle de la mer, quand on en pouvait avoir, était préférée à toute autre, et ce n'était qu'à son défaut qu'on se servait de celle des fleuves et des fontaines; mais on avait soin d'y mettre du sel, et quelquefois du souffre. On consacrait cette eau en plongeant un brandon tiré de l'autel dans un vase nommé *perirrhanterium*, qui la renfermait. *Hom.*, *Il.*, 6, *v.* 206. — *Soph.*, *Œd. roi.* — *Aristoph.*, *Paix.* — *Virg.*, *En.*, 6, *v.* 209. — *Ovide*, *Métam.*, 6, *c.* 2; *Fast.* — *Tib.*, 2, *él.* 1. — *Pline*, 5, *c.* 30.

PURPURARIÆ, deux îles de la mer Atlantique, sur la côte d'Afrique, appelées aujourd'hui *Lancarota* et *Fortaventura*. *Pline*, 6, *c.* 31; 35, *c.* 6.

PURPURATI, mot employé par les anciens historiens pour désigner les fils des empereurs ou des rois.

PURPUREUS, un des géans, fils de la Terre, dont les Romains trouvèrent, dit-on, les images chez les Carthaginois, dans le cours des guerres puniques. Peut-être était-ce le même que le Porphyrion des Grecs.

PURS (DIEUX), divinités à qui on avait bâti un temple sur une hauteur, à Pallantium, en Arcadie. On avait coutume de jurer par elles dans les plus importantes affaires; mais du reste, on ignorait quels étaient ces dieux.

PUTA (*putare*, tailler, émonder), divinité subalterne qui était censée présider à la taille des arbres.

1. PUTÉAL. On nommait ainsi l'autel qu'on élevait en plein air, dans les endroits où la foudre était tombée, en l'honneur de Jupiter Fulgurateur, de Cœlus, du Soleil et de la Lune.

2. — nom d'un lieu particulier situé près du *forum* à Rome. *Hor.*, 2, *S.* 6, *v.* 35. — *Pers.*, *S.* 4, *v.* 49.

PUTEOLANUM, maison de campagne de Cicéron, entre Putéoles et le lac Averne. C'est là qu'il composa ses Questions Académiques.

PUTÉOLES, *-li*, primitivement DICÉARCHIE (*Pouzzoles*), v. de la Campanie, sur le bord de la Méditerranée, entre Bari et Neapolis, près du promontoire de Misène. Cette ville, grecque d'origine, appartint d'abord aux habitans de Cumes, à qui elle servait de port et d'entrepôt. Mais quand les Romains s'en furent emparés dans la seconde guerre punique, ils l'aggrandirent, la fortifièrent considérablement, et changèrent son premier nom en celui de *Puteoles* (*Puteoli*), du grand nombre de puits (*putei*) qu'ils y firent creuser. Ils ne négligèrent rien pour embellir son port, qui était très-important pour leur commerce, et où venaient aborder tous les vaisseaux de l'Egypte. Ils l'ornèrent aussi d'édifices superbes. On y voyait des temples, des théâtres, des cirques, des bains magnifiques, qui, joints à la beauté des environs de la ville, attiraient un grand concours d'étrangers. On retrouve encore aujourd'hui à Pouzzoles des restes de l'ancienne magnificence de Putéoles. *Cic.*, *Philip.*, 8, *c.* 3; *Ep. fam.*, 15, *ép.* 5. — *Varron*, *de la L. L.*, 4, *c.* 5. — *Strab.*, 5. — *Ptol.*, 3, *c.* 1. — *P. Mela*, 2, *c.* 4. — *Sil. Ital.*, 13, *v.* 385. — *Paus.*, 8, *c.* 7. — *T. L.*, 24, *c.* 12; 25, *c.* 22; 26, *c.* 17; 34, *c.* 45. — *Tac.*, *Ann.*, 13, *c.* 48, *etc.*

PUTICULES, *-læ*, lieu voisin de la porte Esquiline à Rome. On y enterrait les citoyens pauvres. Dans la suite Auguste le donna à Mécène, qui le convertit en jardin. *Hor.*, 1, *Sat.* 8, *v.* 8. — *Varron*, *de la L. L.*, 4, *c.* 5.

1. PUTIPHAR, un des principaux officiers de la cour de Pharaon, était, selon la vulgate, général de ses troupes, mais, selon le texte hébreu, chef de ses cuisiniers. Il fut le maître de Joseph, que ses frères avaient vendu, et le mit à la tête de sa maison comme intendant; mais ensuite il le fit jeter en prison, sur les fausses accusations de sa femme, qui prétendait qu'il avait voulu la séduire. *Gen.*, *c.* 37, *v.* 36.

2. — prêtre d'Héliopolis et père d'Aséneth, épouse de Joseph, est peut-être le même que le précédent. *Gen.*, *c.* 49, *v.* 45.

PYANEPSIES, *-sia*, ou, comme disaient quelques-uns, PANOPSIES (κυάνα, féves; ἕψειν, faire cuire; ou πᾶν, tout; ὄψον, mets), fêtes que les Athéniens célébraient en l'honneur d'Apollon et de Minerve. Ce fut, dit-on, Thésée qui les institua, soit afin de rappeler que pendant sa navigation vers la Crète il s'était nourri de toutes sortes de fruits, soit parce que, dit-on, pour rendre grâces à Apollon et à Minerve de sa victoire sur le Minotaure, il fit un sacrifice de tout ce qui restait de féves, mit le tout dans une marmite, le fit cuire, et le mangea avec ses compagnons; ce que les Athéniens imitèrent dans la suite, en mémoire de son heureux retour. Quelques auteurs croient qu'on célébrait ces fêtes en mémoire des Héraclides, que les Athéniens nourrirent de féves pendant le séjour qu'ils firent dans l'Attique. On avait coutume à cette fête de promener par la ville une branche d'olivier

ou de laurier couronnée de bandelettes de laine, nommée *Irésione* (εἶρος, laine), et des fruits de toute espèce, pour annoncer que l'abondance allait renaître. Quand la branche était d'olivier, la fête se faisait spécialement en l'honneur de Minerve; quand elle était de laurier, c'était en l'honneur d'Apollon. *Plut.*, *Thés.* — *Harpor.* — *Suid.*

PYANEPSION, un des mois de l'année athénienne, dans lequel on célébrait les Pyanepsies. Il répond le plus généralement au mois d'octobre. V. l'art. MOIS, et à la fin du Dict. *le Calendrier grec*

PYCTÈS (πύκτης, combattant à coups de poing), surnom donné à Apollon, après qu'il eut vaincu à la lutte le brigand Phorbas.

PYDNA (*Chitro*), auparavant *Cithron*, une des principales villes de Macédoine, était située dans la Piérie, sur la côte occidentale du golfe Thermaïque, à quelques lieues au S. des embouchures de l'Haliacmon et du Lydius, et près de celle du fleuve Eson. Cette ville, très-grande et très-forte, soutint, l'an 316 de J. C., contre Cassandre, un siége célèbre tant par l'habileté qu'y déploya ce général que par la résistance héroïque d'Olympias, qui s'y était renfermée avec la veuve et le fils d'Alexandre-le-Grand. Ce fut aussi près de cette ville que Paul Emile vainquit Persée, le 22 juin de l'an 168 av. J. C. dans une bataille célèbre qui mit fin au royaume de Macédoine. *T. L.*, 44, *c.* 6 *et* 45. — *Flor.* — *Plut.*, *Paul Em.* — *Just.*, 14, *c.* 6. — *Ptol.*, 3, *c.* 13.

PYGAS, reine des Pygmées, que Junon, irritée de ce qu'elle osait se comparer à elle, changea en grue. *Ov.*, *Mét.*, 6, *f.* 3.

PYGÉE, *gea*, une des filles d'Ion.

PYGELA ou PHYGELA, v. maritime de l'Ionie méridionale, entre Ephèse et Néapolis. *T. L.*, 37, *c.* 11. — *Strab.*—*P. Méla.*

1. PYGMALION, *hist.*, roi de Tyr, fils de Bélus, selon les uns, ou de Margénus, selon les autres, et frère de Didon et d'Anna, commença à régner vers l'an 895 av. J. C. Il se rendit odieux par son avarice et sa cruauté. Son avidité ne connaissait point de bornes. Il fit périr Sichée (que l'on nomme aussi Acerbas ou Sicharbas), mari de Didon, sa sœur, afin de s'emparer de ses richesses, et ne craignit point de commettre ce meurtre dans l'enceinte du temple; mais il ne recueillit aucun fruit de son crime. Didon s'enfuit avec les trésors de Sichée, et alla fonder une nouvelle ville en Afrique, la célèbre Carthage, vers 882. Pygmalion mourut étranglé par sa femme ou sa concubine Astarbé ou Astébé, dans la 56ᵉ année de sa vie, et la 47ᵉ de son règne. *En*, 1, *v.* 347, 350. — *Just.*, 18, *c.* 4. — *Apollod.*, 3.

2. — célèbre sculpteur de l'île de Cypre. Dégoûté du mariage par l'horrible prostitution des femmes d'Amathonte, il résolut de vivre dans le célibat. Vénus, irritée de cette résolution, le rendit éperdûment amoureux d'une belle statue d'ivoire, ouvrage de son ciseau. On ajoute qu'à force de prières, il obtint de la déesse d'animer l'objet de son amour, et que, l'ayant épousée, il eut d'elle un fils appelé Paphus qui fonda la ville de Paphos. *Métam.*, 10, *f.* 9.

PYGME, petite mesure des Grecs, valait un huitième de plus que le pied grec; de nos mesures, 1 pied 9 lig. V. les *Tables des Mesures Grecq.*, *I*, 1.

PYGMÉES, *-mæ*, nation fabuleuse, composée de nains, que les uns disent avoir existé en Thrace, d'autres en Ethiopie ou à l'extrémité de l'Inde. C'étaient des hommes qui n'avaient qu'une coudée ou qu'un pied de haut; leurs femmes accouchaient à trois ans, et étaient vieilles à huit. Leurs villes et leurs maisons n'étaient bâties que de coquilles d'œufs; à la campagne, ils se retiraient dans des trous, qu'ils faisaient sous terre; ils coupaient leurs blés avec des cognées, comme s'il eût fallu abattre une forêt. Les Pygmées étaient gouvernés par une reine nommée Pygas ou Gérana (γέρανος, grue), qui fut changée en grue par Junon, pour avoir osé se croire plus belle que cette déesse. Ils étaient en guerre ouverte avec des grues, qui tous les ans venaient de la Scythie les attaquer. Ces nains, montés sur des perdrix, ou, selon d'autres, sur des chèvres et des béliers d'une taille proportionnée à la leur, s'armaient de toutes pièces pour marcher contre l'ennemi. Une armée de ces petits hommes attaqua Hercule, qui s'était endormi après la défaite du géant Antée, et prit, pour le vaincre, les mêmes précautions qu'on prendrait pour former un siége. Les deux ailes de cette petite armée fondirent sur la main droite du héros; et pendant que le corps de bataille s'attachait à sa gauche, et que les archers tenaient ses pieds assiégés, la reine, suivie des plus braves soldats, livra assaut à la tête. Hercule se réveilla, et, riant du projet de cette fourmillière, les enferma tous dans la peau du lion de Némée, et les porta à Eurysthée — On suppose que ce qui a donné lieu à la fable des Pygmées, c'est qu'il existait un peuple peu connu des anciens, composé d'hommes d'une petitesse extraordinaire, comme les Lapons; que les grues arrivaient à certaines saisons dans leur pays, et qu'ils leur faisaient la guerre. Strabon nie formellement l'existence des Pygmées. *Il.*, 3, *v.* 6. — *Arist.*, *Anim.*, 8, *c.* 12. — *Métam.*, 6, *v.* 90. — *Strab.*, 7. — *Pline*, 4, etc. — *P. Méla*, 3, *c.* 8. — *Suét.*, *Aug.*, c. 83. — *Philostr.*, *Images*, 2, *c.* 22. — *Juv.*, *Sat.*, 13, *v.* 166. — *Athén.*

PYGMÉON, surnom d'Adonis. *Hésych.*

PYGRÈS, fils de Seldomus, un des capitaines cariens qui accompagnèrent Xerxès en Grèce. *Hér.*, 7, *c.* 98.

1. PYLADE, *-des*, fils de Strophius, roi de Phocide, et d'Anaxibie, sœur d'Agamemnon, fut élevé avec Oreste, son cousin, et lia avec lui dès l'enfance une amitié qui les rendit inséparables. Il aida son ami à punir les meurtriers d'Agamemnon, le suivit dans la Chersonèse Taurique, et partagea toujours sa bonne et sa mauvaise fortune. Oreste, pour récompenser sa fidélité, lui donna en mariage sa sœur Electre. Pylade eut d'elle deux fils, Médon et Strophius. L'amitié de Pylade et d'Oreste est devenue proverbe (V. ORESTE). *Eurip.*, *Iph.* — *Eschyle*, *Agam.* —*Paus.*, 1, *c.* 28. — *Hor.*, 2, *S.* 3, *v.* 139. — *Juv.*, *S.* 16, *v.* 26.

2. — célèbre musicien grec, contemporain de Philopœmen. *Plut.*, *Phil.*

3. — pantomime de Cilicie, exerçait ses talens à Rome avec Bathylle sous le règne d'Auguste. Il excellait dans les sujets tragiques, et exprimait par ses gestes tout ce que le discours aurait fait entendre.

PYLÆ (πύλαι, portes), nom assez commun dans la géographie ancienne, s'appliquait aux gorges des montagnes par lesquelles on passait, comme par une *porte*, d'un pays dans un autre, tels que le passage des Thermopyles, les gorges de la Perse et de l'Hyrcanie, etc.

1. — AMANICÆ, détroit par lequel on passait de la Cilicie dans la Syrie, était situé au pied du mont Amanus. *Q. C.*, 3, *c.* 8.

2. — CILICIÆ, défilé situé entre la Cappadoce et la Cilicie. *Cic.*, *à Attic.*, 5. — *Q. C.*, 3, *c.* 4. — *Diod.*

3. — PERSIDES ou SUSIADÆ ou SUSIDÆ, défilé célèbre, situé entre la Perse et la Susiane. *Q. C.*, 5, *c.* 3. — *Strab.*

PYLAGORE, surnom de Cérès, pris du sacrifice que les Amphictyons lui offraient à la porte (πύλη) de la ville, avant de s'assembler.

PYLAGORES et **Hiéromnémons**, nom des députés que les villes grecques envoyaient à l'assemblée des Amphictyons. (Ils étaient ainsi nommés, les premiers des mots πυλαία, lieu où s'assemblaient les Amphictyons, et ἀγόρευν, haranguer; les seconds de ἱερὸς, sacré, et μέμνημαι, se souvenir de, avoir soin de.) Les Pylagores étaient chargés de porter la parole lorsqu'il était question de haranguer; ils étaient choisis parmi les orateurs. Les Hiéromnémons prenaient soin des sacrifices publics qui se faisaient pour la conservation de la Grèce, et ils en payaient les frais. Leurs soins s'étendaient aussi à tout ce qui avait rapport à la religion. C'était toujours un Hiéromnémon qui présidait l'assemblée des Amphictyons, qui recueillait les voix, et prononçait les décrets amphictyoniques.

PYLAON, fils de Nélée et de Chloris, tué par Hercule. *Apollod.*, 1, *c.* 9.

PYLARGÉ, une des Danaïdes. *Apollod.*

PYLARTÈS, guerrier troyen, tué par Patrocle. *Il.*, 16, *v.* 695.

PYLAS, roi de Mégare, fils de Cléson, ayant tué involontairement son oncle Bias, se réfugia dans le Peloponèse, et laissa son royaume à Pandion, son gendre, qui, chassé d'Athènes, s'était réfugié auprès de lui. Pylas fonda dans le Péloponèse deux villes du nom de Pylos. *Apollod.*, 3, *c.* 15.— *Paus.*, 1, *c.* 39.

PYLÉE, *-laa*, v. de Thessalie, près des Thermopyles, sur le bord de la mer. C'est là que s'assemblaient les amphictyons, qui en reçurent le nom de *Pylagores* (V. ce mot). Le golfe près duquel était situé Pylée se nommait *Pylaicus sinus*. *Hér.*, 7, *c.* 113.

PYLÉES, *-leia*, fêtes grecques en l'honneur de Cérès, surnommée *Pylea*. On les célébrait aux Thermopyles ou à Pylées, d'où elles tiraient leur nom.

1. **PYLÉMÈNES**, *-nes*, *myth.*, Paphlagonien, fils de Mélius, alla au siége de Troie, et y fut tué par Ménélas. Son fils, appelé Harpalion, tomba sous les coups de Mérion. *Il.*, 2, *v.* 358; 5, *v.* 576; 13, *v.* 643. — *Dict. de Crète*, 2, *c.* 34. — *T. L.*, 1, *c.* 1.

2. — roi de Lydie ou de Méonie qui envoya Mesthès et Antiphus, ses fils, au siége de Troie.

Pylémènes, *hist.*, nom commun aux rois de Paphlagonie. On ne connaît que deux de ces princes.

1. — Ier, roi de Paphlagonie dans le 2e siècle av. J. C. (179-131), aida les Romains dans la guerre contre Aristonicus, usurpateur du royaume de Pergame. *Orose.*

2. — II, roi de Paphlagonie, de 131 à 121 av. J. C., légua par testament son royaume à Mithridate V, roi de Pont.

3. — fils de Nicomède, reçut de son père le nom de Pylémènes, quoiqu'il ne fût pas issu des rois de Paphlagonie, parce que ce prince voulait le placer sur le trône de ce pays. Il fut chassé de la Paphlagonie par Mithridate, et rétabli par Pompée. *Eutr.*, 5 *et* 6. — *Just.*, 37, *c.* 4.

PYLÈNE, v. d'Etolie, sur le bord du golfe de Corinthe, s'appela ensuite Proschium. *Il.*, 2, *v.* 146.

PYLÉONS. Les Lacédémoniens nommaient ainsi les couronnes et les guirlandes dont ils ornaient la statue de Junon.

PYLES. V. **Pylæ**.

1. **PYLEUS**, guerrier troyen, tué par Achille.

2. — fils de Clymenus, roi d'Orchomène.

3. — fils de Lithus, conduisit, avec son frère Hippothoüs, les Pélasgiens de Larisse au siége de Troie. *Il.*, 2, *v.* 347.

1. **PYLIUS**, surnom de Nestor, parce qu'il était roi de Pylos.

2. — héros grec qui adopta Hercule, afin que ce demi-dieu pût être admis aux grands mystères des Athéniens.

PYLLÉON, v. de Thessalie. On croit qu'il faut lire Ptélée. *T. L.*, 42, *c.* 42.

PYLO, fille de Thespius et mère d'Hippotas. *Appollod.*

PYLON, Troyen, tué par Polypète. *Il.*, 12, *v.* 187.

1. **PYLOS** (*Zonchio* ou *le vieux Navarin*), v. de Messénie, sur la côte occidentale du Péloponèse, et vis-à-vis de la petite île de Sphactérie. Elle s'appelait aussi Coryphasion, du nom du promontoire sur lequel elle était située. Elle fut bâtie par Pylas, chef d'une colonie de Mégariens. Pylus, en ayant été chassé par Nélée, qui y régna avec gloire, se retira dans l'Elide, où il fonda une petite ville, qu'il nomma aussi Pylos. *Hér.*, 7, *c.* 168. — *T. L.*, 27, *c.* 30. — *Ov.*, *Mét.*, 6, *f.* 10. — *Diod.*

2. — v. d'Elide, située à l'embouchure du fleuve Alphée, était en ruines du temps de Pausanias. *Ptol.*, 3, *c.* 16.

3. — autre v. d'Elide, dans la Triphylie, appelée *Triphyliaca*, près du mont Scollis, entre les embouchures du Pénée et du Scelléis. Il paraît que Nestor était natif de cette ville, quoique les deux autres du même nom se disputassent l'honneur de lui avoir donné naissance, et que Pindare le qualifie de roi de Messénie. Mais l'autorité d'Homère, qui appelle Nestor *Gerenius*, soit à cause du village de Gerenus, voisin de cette Pylos, soit à cause de la petite rivière de Geron, qui se trouvait dans les environs de Pylos, sur l'Alphée, lève tous les doutes. *Il.*, 2, *v.* 98; *Odyss.*, 3.— *Apollod.*, 1, *c.* 19; 3, *c.* 15. — *Paus.*, 1, *c.* 39. — *Strab.*, 9.

PYLOTIS (πύλη, porte), surnom de Minerve, pris de l'usage qu'on avait de placer son image au-dessus des portes des villes.

PYLUS, *myth.*, fils de Mars et de Démonice, fille d'Agénor, se trouva à la chasse du sanglier de Calydon. *Apollod.*, 1.

Pylus, *géog.* V. **Pylos**.

PYRA (πῦρ, feu), lieu de la Thessalie, sur le mont Œta, fut ainsi nommé parce qu'on y brûla le corps d'Hercule. *T. L.*, 36, *c.* 30.

PYRACME, *-mus*, guerrier tué par Cénée. *Métam.*, 2, *v.* 460.

PYRACMON (πῦρ, feu; ἄκμων, enclume), Cyclope, un des forgerons de Vulcain. *En.*, 8, *v.* 425.

PYRAME, *-mus*, *myth.*, jeune Assyrien, célèbre par sa passion pour Thisbé. Comme ses parens et ceux de Thisbé étaient ennemis mortels, et qu'ils s'opposaient à leur union, les deux amans ne pouvaient se parler qu'en secret et par une ouverture qu'ils avaient faite à un mur commun. Las enfin de cette contrainte, ils résolurent de partir ensemble, et de se retirer dans un pays éloigné, et se donnèrent rendez-vous dans une plaine voisine de Babylone, sous un mûrier. Thisbé arriva la première au rendez-vous; mais, ayant aperçu une lionne qui avait la gueule ensanglantée, elle s'enfuit si précipitamment qu'elle y laissa son voile; la lionne le prit, le mit en pièces, et le teignit de son sang. Pyrame étant arrivé ramassa le voile, qu'il reconnut aussitôt, et, croyant que Thisbé avait été dévorée, il se perça de son épée. Thisbé revint un moment après, trouva Pyrame expirant, et, connaissant son erreur, elle se perça avec la même épée. Les fruits du mûrier sous lequel cette triste scène se passa devinrent noirs, de blancs qu'ils avaient été jusqu'à cette époque. *Ov.*, *Métam.*, 4, *v.* 55. — *Hyg.*, *f.* 243.

1. PYRAME, -*mus*, *géog*. (*Geihoun*), une des principales riv. de la Cilicie orientale, vers l'extrémité N. O., prenait sa source dans la Lycanitide, sur les confins de la Cappadoce et de l'Arménie, entre les monts Amanus et Taurus, coulait au S. O., puis au S., et, après avoir arrosé les villes de Germanica, Pyrame et Mopsueste, tombait dans le golfe d'Issus, entre Eges et Malles. *Ptol.*, 5, *c.* 8. — *Q. C.*, 3, *c.* 4, 7.

2. — petite v. de la Lycanitide, vers le S., sur le fleuve Pyrame, au N. E. d'Anazarbe et à l'E. de Flaviopolis.

PYRAME, *arch.* (πυρὸς, blé), gâteau de froment que dans les fêtes nocturnes nommées Chanisies on donnait pour récompense à celui qui restait le plus long-temps sans dormir.

PYRAMIDE DE CESTIUS, un des monumens les plus curieux de la treizième région de Rome, avait été élevé par les héritiers d'un certain Cestius, du temps d'Auguste, hors de l'enceinte de la ville. Dans la suite le mur d'Aurélien l'y enclava de telle sorte qu'une partie était dans Rome et l'autre dans les champs. Elle avait 110 pieds de hauteur, et la base en avait quatre-vingt-dix. Construite en briques, elle était revêtue à l'extérieur de blocs de marbre blanc. Sur les quatre angles étaient des colonnes, portant des statues.

PYRAMIDES D'EGYPTE (πῦρ, flamme), monumens gigantesques dont la base était ordinairement quarrée, quelquefois circulaire, et qui se terminaient en pointe comme la *flamme*, d'où vient leur nom, étaient situées pour la plupart sur les limites de l'Egypte inférieure et de l'Heptanomide, à l'O. du Nil, au milieu des déserts. Selon Pline, elles ont été bâties partie par l'ostentation des souverains, qui voulaient se faire élever des tombeaux magnifiques, partie par politique, afin que le peuple égyptien, occupé par ce travail, ne songeât pas à se révolter. Du reste on ignore le temps de leur élévation et le nom des princes qui les ont fait élever. Il faut rejeter l'hypothèse de ceux qui veulent qu'elles aient été bâties par les Israélites, victimes de la tyrannie des Pharaons, et de ceux qui en attribuaient la fondation à Joseph, qui, dit-on, y fit conserver les blés (πυρούς) recueillis dans les années d'abondance. Mais il est incontestable qu'elles datent d'une époque très-reculée, et qu'elles ont au moins trois mille ans d'antiquité.

Les Pyramides étaient formées de différentes assises de pierres, qui diminuaient successivement de largeur, suivant que l'exigeaient les proportions de l'édifice. L'assise inférieure débordait toujours celle qu'on élevait immédiatement au-dessus, et chacun des côtés de la pyramide formait ainsi une espèce d'escalier. On prétend qu'originairement toutes ces pyramides avaient été revêtues, soit de carreaux de marbre, soit de petites pierres, de sorte qu'elles présentaient à l'œil un talus parfaitement uni. Cette forme pyramidale avait été choisie comme la plus solide et la plus durable.

Peut-être aussi sous cette forme les Egyptiens ont-ils voulu représenter comme par un symbole les attributs de quelques dieux; car, dans les temps les plus reculés les pyramides et les obélisques étaient regardés comme les simulacres de certaines divinités. La plupart de ces édifices prodigieux ont résisté aux injures du temps et aux dévastations des hordes barbares qui se sont succédé sur le sol de l'Egypte. Vingt sont encore debout ; mais trois surtout captivent l'admiration, et méritent le titre de merveilles du monde que l'on a donné à toutes. La plus grande des trois, celle que l'on appelle vulgairement la grande pyramide, forme un carré dont chacun des côtés ,50 pieds. Son circuit est par conséquent de 2,640 pieds. Elle en a près de 500 de hauteur perpendiculaire. Son sommet est terminé par une plate-forme carrée, dont chaque côté peut avoir seize ou dix-sept pieds, quoique d'en-bas elle semble être une pointe aiguë. La masse totale de la pyramide est de 313,590 toises cubes. Cette masse est composée de pierres d'une grandeur extraordinaire. Il y en a plusieurs qui ont trente pieds de longueur, sur quatre de hauteur et trois de largeur.

L'intérieur est encore plus étonnant que l'extérieur ; mais les anciens n'avaient sur ce point aucun détail, et ce n'est qu'après les voyages et les observations des modernes qu'on est parvenu à les connaître. Un puits immense, qui conduisait dans des souterrains destinés aux initiations, des galeries d'une longueur prodigieuse et une salle magnifique dont le pavé, les murs et le plafond étaient incrustés de pierres semblables à du porphyre, en étaient les ornemens principaux. Au rapport de Diodore, trois cent soixante mille ouvriers furent occupés en même temps à la construction de cette pyramide. Ils étaient relevés de trois mois en trois mois par un pareil nombre. Dix années entières furent employées à tailler et à voiturer les pierres. Il fallut vingt ans pour achever cet immense édifice. Une inscription hiéroglyphique apprenait combien il en avait coûté pour les porreaux, l'ail, les ognons et autres légumes fournis aux ouvriers. Cette somme montait, dit-on, à seize cents talens d'argent, c'est-à-dire à près de sept millions de notre monnaie. La seconde pyramide, presque aussi large par la base, mais moins haute et surtout moins élégante à l'intérieur que la première, était surtout remarquable par un sphinx d'une seule pierre qui, selon Pline, avait 168 pieds de large et 62 de haut. Aujourd'hui tout le corps du monstre est enseveli dans le sable, et l'on ne voit que le cou et la tête qui ensemble ont 27 pieds de hauteur.

PYRANISTES, -*tæ* (πῦρ, feu), une des quatre espèces d'être intermédiaires que quelques mythologues anciens admettaient entre l'homme et la brute; ils les peignaient grêles et minces comme les *flammes*, sous la forme desquelles on les voyait apparaître le long des chemins. C'est ce que les modernes ont appelé *esprits* ou *feux follets*.

PYRAS. V. PYRÈS.

PYRASE, -*sius*, *myth.*, capitaine troyen, blessé par Ajax. *Il.*, 11, *v.* 494.

PYRASE, -*sus*, *géog*. V. PYRRHASE.

1. PYRECHME, -*rachmes*, tyran de l'île d'Eubée, fut tué par Hercule pour avoir fait une guerre injuste aux Béotiens.

2. — roi de Péonie, auxiliaire des Troyens, fut tué par Patrocle. *Il.*, 2, *v.* 355 ; 16, *v.* 283.

PYRÉE. V. PIRÉE.

PYRÉE, *Pyræa* (πῦρ, feu), nom donné par les Perses aux temples et autres lieux où ils enfermaient le feu sacré.

PYRENÆUS MUS (*Saint-Jean pied-de-port*), v. de la Gaule, dans la Novempopulanie, chez les Tarbelli, au pied des Pyrénées.

1. PYRÈNE, *myth.*, nymphe d'une grande beauté, fut aimée de Mars, qui la rendit mère de Ciconis. *Apollod.*

2. — autre nymphe, fut mère de Cenchrius, que Diane tua involontairement. Inconsolable de la perte de son fils, elle versa tant de larmes qu'enfin les dieux par pitié la changèrent en une fontaine, qui coule auprès de Corinthe. V. PYRÈNE, *géog.*

3. — une des Danaïdes. V. DANAÏDES.

4. — fille de Bébrycius, roi d'une contrée méridionale de l'Espagne, ayant été insultée par Hercule, mit au monde un serpent. Elle fut si effrayée à l'aspect de ce monstre qu'elle s'enfuit précipitamment vers le septentrion, et se réfugia dans une forêt où elle devint la proie des bêtes feroces. Hercule, ayant retrouvé son corps, l'ensevelit au milieu des montagnes voisines, qui reçurent d'elle le nom de Pyrénées.

1. PYRÈNE, *géog.*, fontaine célèbre du Péloponèse, près de la citadelle de Corinthe, était consacrée aux Muses. Le cheval Pégase s'y désaltérait lorsque Bellérophon, s'étant saisi de lui par surprise, le monta pour aller combattre la Chimère. Les mythologues ne sont point d'accord sur l'origine du nom de cette fontaine. Les uns disent que Pyrène (n° 2), inconsolable de la mort de son fils Cenchrius, tué par Diane, en versa tant de larmes que les dieux la changèrent en fontaine; les autres, qu'Alope fit présent à Sisyphe de cette fontaine, pour savoir de lui ce qu'était devenue sa fille Egine, que Jupiter avait enlevée. Sisyphe le lui apprit, à condition que la fontaine de Pyrène donnerait de l'eau à la citadelle de Corinthe.

2. — petit village de la Gaule celtique, dans la Germanie méridionale, dans la forêt Hercynienne, près de la source du Danube. *Hérod.*, 2, c. 33.

PYRÉNÉE, *-næus*, *myth.*, roi de Phocide, ayant un jour rencontré les Muses, pendant un temps d'orage, leur fit beaucoup d'accueil, et leur offrit l'hospitalité dans son palais. Mais à peine y furent-elles entrées qu'il en fit fermer les portes, et voulut leur faire violence. Alors elles prirent des ailes avec le secours d'Apollon, et s'enfuirent à travers les airs. Pyrénée monta sur le haut d'une tour, et crut pouvoir voler comme elles; mais il se précipita du haut en bas de la tour, et se tua. *Ov.*, *Métam.*, 5, *v.* 274.

1. PYRÉNÉE, *-nea*, *géog.*, v. de la Narbonnaise 1re.

2. — (PROMONT.), *-neum* (*Cap Creux*), promontoire fameux de la Tarraconaise septentrionale, chez les Indigètes, sur les confins des Sardones, dans la Narbonaise 1re, servait de borne à la Gaule et à l'Espagne.

PYRÉNÉES, *Pyrenæi*, chaîne de hautes montagnes qui séparent la Gaule de l'Espagne, et s'étendent depuis la mer Méditerranée jusqu'à l'Atlantique. Elles furent ainsi nommées de Pyrène, fille de Bébrycius (V. PYRÈNE, *myth.*, n° 4), ou du feu (*pyr*, πῦρ), qui y fit autrefois de grands ravages. Ce feu, allumé par des bergers pour consumer les forêts qui couvraient les Pyrénées, échauffa tellement ces montagnes que les mines d'argent qu'elles renfermaient se fondirent, et coulèrent comme des ruisseaux. Strabon et plusieurs autres écrivains traitent ce récit de fable. *T. L.*, 21, *c.* 23, 60. — *Diod.*, 5. — *Strab.*, 3. — *P. Méla*, 2, *c.* 6. — *Pline*, 4, *c.* 20. — *Sil. Ital.*, 3, *v.* 415. — *Just.*, 44, *c.* 1. — *Ptol.*, 2, *c.* 7.

PYRÈS ou PYRAS, capitaine lycien, qui fut tué par Patrocle. *Hom.*, *Il.*, 16, *v.* 416.

PYRÈTE, *-tus*, *myth.*, Centaure, tué par le Lapithe Périphas. *Ov.*, *Mét.*, 12, *f.* 11.

PYRÈTE, *géog.* V. PORATA.

1. PYRGE, *-gus*, ou PYRGES, *-gi* (πυργὸς, tour), petite v. très-forte de l'Elide, dans la Triphylie, au S. O., près de la frontière de la Messénie, sur la côte, entre l'embouchure du fleuve Mélas et la ville de Cyparissie. *Hér.*, 4, *c.* 148. — *T. L.*, 27, *c.* 32. — *Strab.*

2. — ancienne v. de l'Etrurie méridionale, sur la côte, entre Punicum et Alsium, à l'O. de Véies. *T. L.*, 36, *c.* 3. — *En.*, 10, *v.* 184. — *Ptol.*, 3, *c.* 1.

PYRGION, historien d'une époque incertaine, publia en grec un traité sur les lois de l'île de Crète. *Athénée.*

PYRGO, nourrice des enfans de Priam, suivit Enée dans ses voyages, et se trouva avec lui en Sicile lorsqu'il fit célébrer des jeux en l'honneur de son père Anchise. Ce fut elle qui détourna de leur dessein les Troyennes qui voulaient mettre le feu aux vaisseaux d'Enée, stationnés alors dans les ports de la Sicile. *En.*, 5, *v.* 645.

PYRGOS. V. PYRGE.

PYRGOTÉLÈS, *-les*, célèbre graveur, contemporain d'Alexandre-le-Grand, avait le droit exclusif de graver le portrait de ce conquérant, de même que le sculpteur Lysippe était seul autorisé à faire sa statue, et Apelle à peindre son portrait. *Pline*, 37, *c.* 1.

PYRIGENE, *-nes*, c'est-à-dire *né du feu* (πῦρ, feu; γένεσθαι, naître), surnom de Bacchus, lui fut donné parce que sa mère, Sémélé, fut consumée de la foudre, pendant qu'elle le portait.

PYRIPHLÉGÉTHON (πῦρ, feu; φλεγέθω, brûler), petite riv. de l'Epire, dans la Thesprotie méridionale, se jette avec le Cocyte dans le marais Achérusie. Comme son nom signifiait *brûlant*, les anciens en faisaient un des fleuves des enfers. *Hom.*, *Odyss.*, 10, *v.* 513. — *Strab.*

PYRIPNOÜS, c'est-à-dire *qui exhale des flammes* (πῦρ, feu; πνέω, souffler), géant, qui avec son frère Anonymus attaqua Junon, et fut mis en fuite par Hercule.

PYRIPPE, une des cinquante filles de Thestius.

PYRISOÜS, sauvé du feu (πῦρ, feu; σώζω, sauver), premier nom d'Achille, lui fut donné parce qu'au cri que jeta son père, effrayé de le voir dans le feu où Thétis, sa mère, l'avait mis pour le purifier de ce qu'il avait de mortel, il en fut retiré avec précipitation. V. ACHILLE.

PYRODES (πῦρ, feu), fils de Cilix (*Caillou*), le premier qui fit sortir du feu des veines d'un caillou. *Pline*, 7, *c.* 56.

PYRODULIE, PYROLATRIE, culte du feu (πῦρ, feu; δουλεύειν ou λατρεύειν, adorer), culte du feu en usage chez les Perses, etc., disciples de Zoroastre.

PYROÏS (πυροεὶς, embrasé), nom d'un des quatre chevaux du Soleil. *Ov.*, *Mét.*, 2, *v.* 153.

PYROMANCIE, *-tia* (πῦρ, feu; μαντεία, divination), sorte de divination par le moyen du feu.

Il y en avait de différentes espèces. Tantôt on jetait sur le feu de la poix broyée; si elle s'allumait promptement, on en tirait un bon augure. Tantôt on allumait des flambeaux enduits de poix; si la flamme était réunie en un faisceau, et ne formait qu'une seule pointe, si elle s'élançait pure et sans fumée, on augurait bien de l'événement sur lequel on consultait; si au contraire elle se partageait, ou ne s'élevait pas perpendiculairement, si une partie des offrandes restait intacte, si la fumée était épaisse et sombre, on en tirait les conséquences les plus funestes.

1. PYROMAQUE, *-achus*, statuaire distingué, florissait environ 330 ans av. J. C.

2. — statuaire, postérieur au précédent, fit un groupe représentant les combats d'Attale et d'Eumène contre les Gaulois

PYRONIA (πῦρ, feu), surnom de Diane, adorée sur le mont Crathis, où les Argiens allaient chercher du feu pour les fêtes de Lerna. *Paus.*, 8, *c.* 16.

PYROPHORES, *-ri* (πῦρ, feu; φέρω, porter), hommes qui dans les armées persanes et grecques marchaient à la tête de l'armée, tenant dans leurs

mains des vases remplis de feu, comme le symbole d'une chose sacrée. Ils étaient si respectés que c'eût été un grand crime, même aux ennemis, de les attaquer.

PYRPOLE, *-los* (πύρπολος, qui possède le feu), nom qu'on donna à l'île de Délos parce que le feu y avait été trouvé, ainsi que la manière de le produire. *Pline*.

1. PYRRHA, *myth.*, fille d'Epiméthée et de Pandore, épousa Deucalion, fils de Prométhée et roi de Thessalie. Ce fut sous le règne de ce prince, vers l'an 1500 av. J. C., qu'arriva le fameux déluge de Thessalie. Elle et son mari furent les seuls mortels qui échappèrent aux ravages de l'inondation, portés sur une arche, nommée Larnasse, au sommet du Parnasse. Lorsque les eaux se furent retirées, Pyrrha et Deucalion consultèrent l'oracle de Thémis, pour savoir de quelle manière ils pourraient repeupler la terre. L'oracle leur ordonna de jeter des pierres par-dessus leurs épaules. Ils obéirent; les pierres jetées par Pyrrha furent changées en femmes, et les pierres jetées par Deucalion le furent en hommes. Dans la suite, Pyrrha eut de son époux trois enfans: Amphictyon, Hellen et Protogénie. Pindare lui donne un autre fils, qu'il nomme Locrus. Pyrrha donna son nom à un promontoire de la Phthiotide (V. Pyrrha, *géog.*, 3) et à une ville voisine (V. Pyrrhase). *Ov.*, *Met.*, 1, *v.* 350. — *Hygin*, *fab.* 153. — *Apoll. de Rhod.*, 3, *v.* 1085.

2. — fille de Créon, roi de Thèbes. *Paus.*, 9, *c* 10.

3. — nom fictif sous lequel Achille, déguisé en fille, fut caché à la cour de Lycomède, pour ne point aller au siége de Troie. *Hygin*, *fab.* 96.

Pyrrha, *hist.*, courtisane de Rome, qui fut aimée d'Horace. *Hor.*, 1, *od.* 5.

1. Pyrrha, *géog.*, petite v. de l'île d'Eubée. *P. Méla*, 2, *c.* 7.

2. — port de l'île de Lesbos, au fond d'un petit golfe, en face de l'Asie mineure; le détroit qui s'étend entre les deux se nomme *Pyrrhæus Euripus*. *Ptol.*, 5, *c.* 2. — *Diod.*

3. — prom. de la Thessalie méridionale, dans la Phthiotide, au N. E., sur le golfe Pagasétique, auprès de la ville de Pyrrhase.

4. — v. de l'Ionie, à 50 stades de l'embouchure du Méandre, et à 100 d'Héraclée. *Strab.*

PYRRHASE, *-sus*, Pyrase, *-sus*, petite v. de la Thessalie, dans la Phthiotide septentrionale, sur le golfe Pagasétique, au N. de Phylacé, au N. E. et très-près de Thèbes en Thessalie, au S. O. du promontoire Pyrrha. *Il.*, 2, *v.* 202.

PYRRHÉE, *-rrheum*, nom donné à une des places de la ville d'Ambracie, en l'honneur de Pyrrhus. *T. L.*, 38, *c.*5.

PYRRHI Castra, c'est-à-dire le camp de Pyrrhus, plaine de la Lucanie, où campa Pyrrhus lors de son expédition contre les Romains. *T. L.*, 35, *c.* 27.

PYRRHIAS, *myth.*, pilote ithacien, délivra de l'esclavage un vieillard que des pirates avaient enlevé, et à qui ils avaient pris quelques vases remplis de poix. Le vieillard, à qui il restait encore un de ces vases, en fit présent à son libérateur, l'avertissant que sous une mince couche de poix il trouverait de l'or. Pyrrhias en reconnaissance garda chez lui le vieillard, et en eut le plus grand soin. *Plut.*, *Problème*, 54.

Pyrrhias, *hist.*, général des Etoliens, fut battu par Philippe, roi de Macédoine, 208 av. J. C. *T. L.*, 27, *c.* 30.

PYRRHICONTE ou Pyrrhique, *-rhicus*, une des principales villes de la Laconie méridionale, était située dans la plus occidentale des deux Péninsules qui la terminent au S., à peu de distance de la côte, vers la source du petit fleuve Scyras, au N. O. de Teuthrône, au S. O. de Las. *Paus.*, 3, *c.* 21.

PYRRHIDES, *-dæ*, nom commun aux rois qui occupèrent le trône d'Épire, parce qu'ils descendaient de Pyrrhus ou Néoptolème.

PYRRHION, archonte 388 ans av. J. C.

PYRRHIQUE, *-richus*, *géog.* V. Pyrrhiconte.

Pyrrhique, *-rhicha*, *archéol.*, célèbre danse militaire en usage chez les Grecs. Les danseurs portaient des tuniques d'écarlate et des ceinturons garnis d'acier, d'où pendaient une épée et une lance. Les musiciens, outre cela, avaient un casque orné d'aigrettes et de plumes. Un maître de ballet marquait aux danseurs le pas et la cadence, et donnait aux musiciens le ton et le mouvement, dont la vitesse représentait l'ardeur et la rapidité des combats. Quelques auteurs croient que la pyrrhique fut inventée par un certain Pyrrhus de Cydonie, qui le premier apprit aux Crétois à danser avec leurs armes, et sur une cadence rapide, semblable à celle du pied pyrrhique, composé de deux brèves, et destiné à exprimer la vitesse. D'autres pensent que Pyrrhus, fils d'Achille, fut l'inventeur de cette danse, et qu'il fut le premier qui dansa tout armé devant le tombeau de son père. Aristote en attribue l'invention à Achille. Les Lacédémoniens furent de tous les Grecs ceux qui cultivèrent le plus cette danse. Ils y exerçaient leurs enfans dès l'âge de cinq ans. Comme la danse pyrrhique était très-pénible, elle reçut dans la suite divers adoucissemens. Il paraît que du temps d'Athénée elle était consacrée à Bacchus; on y représentait les victoires de ce dieu sur les Indiens; et les danseurs, au lieu d'armes offensives, ne portaient que des thyrses, des roseaux et des flambeaux.

PYRRHON, fameux philosophe grec, regardé comme le chef de l'école du scepticisme, naquit au commencement du 4e siècle, à Elis, dans le Péloponèse, où il exerça d'abord avec quelque distinction la profession de peintre, et où l'on montrait de lui quelques tableaux. Il abandonna ensuite cet art pour la philosophie. Il étudia avec beaucoup de soin les différens systèmes alors en vogue, surtout ceux de l'école Mégarique et de Démocrite. Anaxarque d'Abdère et ensuite Dryson le guidèrent dans cette science. Il suivit le premier la grande expédition d'Alexandre en Asie, et trouva dans ce voyage occasion de connaître beaucoup d'opinions diverses, et d'étudier les doctrines des gymnosophistes de l'Inde. Comparant ensuite entre eux les divers systèmes, dans le désir de trouver la certitude, et ne trouvant pourtant qu'un dogmatisme fondé sur de vaines hypothèses, il tomba dans le doute, et renouvela les argumens des sophistes venus à la suite des écoles Eléatiques; mais avec bien plus de développement, de méthode et de constance. De là son système de *scepticisme* universel en spéculation, et d'*ataraxie* ou *indifférence* en pratique.

Ces doctrines étranges, exagérées peut-être par quelques disciples ou par quelques adversaires de Pyrrhon, donnèrent lieu sans doute à cette foule d'anecdotes absurdes qui dans les siècles suivans circulèrent sur ce philosophe. Ainsi l'on dit qu'il poussait son système d'indifférentisme si loin que, lorsqu'il se promenait, il allait toujours devant lui sans se détourner ni reculer, même à la rencontre d'un chariot ou d'un précipice; et que ses amis, qui le suivaient toujours, lui sauvèrent souvent la vie. On ajoute qu'Anaxarque, son maître, étant un jour tombé dans un fossé, il passa outre sans daigner lui

tendre la main. Une autre fois, étant sur le point de faire naufrage, il fut le seul que le danger n'effraya point; et, comme il vit ses compagnons saisis de crainte, il les pria d'un air tranquille de regarder un pourceau qui était à bord, et qui mangeait comme à son ordinaire : « Voilà, dit-il, quelle doit être l'insensibilité du sage. »

Ces traits ridicules sont incompatibles avec le caractère connu de Pyrrhon. Ses contemporains rendirent hommage non-seulement à son génie éminemment philosophique, mais encore à la noblesse de ses sentimens et à la pureté de ses mœurs. Il vivait dans la solitude, exempt de faste, d'orgueil, d'ambition; et même l'amour de la gloire était si faible dans son âme qu'il n'écrivit aucun ouvrage sur sa doctrine. Ses concitoyens, par estime pour tant de vertus, lui décernèrent le titre de grand-prêtre, et accordèrent des immunités à tous les philosophes. Les Athéniens lui offrirent le droit de cité dans leur ville. Enfin Epicure, un de ses antagonistes et de ses contemporains, professait une haute admiration pour son caractère. Pyrrhon mourut en Asie, âgé, dit-on, de plus de 90 ans. On a avancé que cette mort avait été ordonnée par Alexandre, irrité de ce que le philosophe avait sollicité de lui le supplice d'un satrape persan; mais la demande de Pyrrhon et l'arrêt d'Alexandre sont aussi dénués de preuves l'un que l'autre. Peut-être a-t-on appliqué à Pyrrhon ce qui se rapporte mieux à Anaxarque, son maître (V. ANAXARQUE) D'ailleurs on place généralement sa mort vers l'an 304 av. J. C.

Doctrine de Pyrrhon.

La doctrine de Phyrron n'est point, comme on l'imagine vulgairement, ce scepticisme qui désespère de trouver jamais la vérité. Il soutint seulement que jusqu'à lui personne encore ne l'avait incontestablement découverte, et que jamais, en suivant les mêmes voies, c'est-à-dire celles des sens, on ne la découvrirait.

Du reste, il reconnaissait l'autorité du bon sens, des lois, des usages, et recommandait formellement l'étude de la morale, qu'il proclamait le seul but légitime possible des efforts de l'homme. De là résulte une analogie remarquable entre les tendances philosophiques de Socrate et de Pyrrhon; l'un et l'autre voulurent réprimer l'essor téméraire des spéculations hypothétiques, et soumettre les systèmes à l'examen; l'un et l'autre, en contestant les théories fictives sur lesquelles on élevait la philosophie, reconnurent et recommandèrent la morale.

La doctrine de Pyrrhon consiste principalement en dix considérations fondées sur l'instabilité des choses, et que l'on a nommées pour cela *tropes* (τρο-πή, changement, variation). Sextus l'Empirique les a développées avec une méthode et une clarté admirables dans les *Hypotyposes pyrrhoniennes.* Nous n'en indiquerons que les sommités principales (V. SEXTUS).

Ces dix tropes se basent tous sur cette supposition, que la certitude du jugement exige l'invariabilité parfaite; or cette parfaite invariabilité n'existe pas. La variabilité se montre sans cesse, 1° dans les êtres jugeans, 2° dans les choses jugées, 3° dans les rapprochemens des êtres jugeans aux choses jugées. De là trois classes de *tropes*.

I. *Les êtres jugeans.* 1° Les brutes jugent des objets ainsi que nous; en jugent-ils comme nous? non; la différence des organisations entraîne celle des jugemens; et de cette diversité naît l'incertitude.

2° Les hommes mêmes portent-ils sur des objets identiques des jugemens identiques? non; organisés différemment, ils sentent, ils jugent différemment; et l'on ne peut dire lequel juge le mieux.

3° Il y a plus, les sens du même homme jugent-ils de même? non; les yeux démentent l'ouïe, le tact dément les yeux. Lequel croire?

4° Enfin le même sens ne fait-il pas des rapports différens selon les circonstances? Rigoureusement parlant, y a-t-il un seul exemple d'identité entre deux jugemens d'un même sens? l'âge, le lieu, les maladies, les affections intérieures ne le modifient-elles pas sans cesse?

Au milieu de tant de contradictions, il n'est donc point de juge, point de critérium universel.

II. *Les choses jugées.* 1° Les objets matériels varient selon la quantité et la combinaison de leurs élemens, selon leurs diverses proportions, etc. Comment connaître leur essence invariable?

2° Les choses morales, les lois, les usages, les institutions, varient selon les lieux, selon les temps, selon les peuples, selon les hommes. Dans ce labyrinthe de contradictions, que croire?

Ainsi, variation des objets corporels, variation des choses morales; il n'y a donc pas d'invariabilité dans les choses, qui sont les objets des jugemens.

III. *Rapprochemens des êtres jugeans aux choses jugées.* 1° La position des objets par rapport à nous les fait varier à nos yeux, et cette cause agit sans cesse, car tous les corps sont dans un lieu.

2° Le mélange qui s'opère toujours dans nos sensations entre ce qui appartient aux objets et ce qui appartient à nos propres organes empêche de saisir les objets dans leur pureté.

3° Les relations que tout objet a nécessairement et avec d'autres et avec nous influent sur les jugemens, et, comme rien n'est plus changeant que ces relations, elles font aussi changer les jugemens.

4° Il est une de ces relations surtout, la rareté ou la fréquence, qui change pour nous le prix de l'objet, et, qui dicte des jugemens qui n'ont pour base ni la valeur réelle, ni l'essence de l'objet.

Tels sont les dix obstacles principaux qui s'opposent à la découverte des vérités, et qu'il faut lever avant d'arriver à la certitude.

On peut reprocher aux quatre derniers de ces raisonnemens de ne point être assez distincts, et de se référer à d'autres; mais ils prouvent tous, surtout les premiers, beaucoup de sagacité et de profondes observations. Aussi Pyrrhon fit-il une révolution dans la science, et tous ceux qui comme lui remontèrent jusqu'au fondement de la connaissance prirent-ils le nom de Pyrrhoniens. (V. ce nom.) — Diogène Laërce a écrit la vie de Pyrrhon, 9.—*Cic.*, *Orat.*, 3, *c.* 17; *Biens et Maux*, 2, *c.* 35; 3, *c.* 11; 4, *c.* 43; 5, *c.* 23. — *Suid.* — *Lucien.* — *Aul. Gel.*, 11, *c.* 5. — *Paus.*, 6, *c.* 24.

PYRRHONIENS, *-nii*, philosophes, qui, comme Pyrrhon, déclarèrent insoluble par les voies usitées le problème de la certitude. On leur donna aussi les noms de *Sceptiques* ou spectateurs, de *Zététiques* ou inquisiteurs, de docteurs, et autres qui désignaient un état perpétuel de recherche et de doute. Les principaux furent, après Pyrrhon, suivant l'ordre chronologique, Nausiphane de Téos, Timon, ses quatre disciples, Dioscoride, Prayle, Nicoloque et Euphranor; Ptolémée de Cyrène, Enésidème, Zeuxis, Minodote, Sextus l'Empirique et Numénius. (V. ces noms.) On peut aussi regarder comme sceptiques les philosophes de la seconde et de la troisième académies, et la plupart des sophistes. *Diog. L.*, *V. de Pyrrh.*

PYRRHUS, *myth.*, ou NÉOPTOLÈME, *-mus*, roi d'Epire, fils d'Achille et de Déidamie, fut surnommé Pyrrhus, à cause de sa chevelure blonde (πυῤῥός, blond) Il donna de bonne heure des preuves de

valeur. Après la mort d'Achille, Calchas déclara aux Grecs assemblés que Troie ne pouvait être prise sans le secours du fils de ce héros. Les Grecs chargèrent aussitôt Ulysse et Phœnix d'amener Pyrrhus sur le rivage troyen. Le jeune prince les suivit; il fut nommé Néoptolème, c'est-à-dire nouveau soldat (νέος, nouveau; πτόλεμος, pour πόλεμος, guerre), parce qu'il prenait part le dernier à cette guerre célèbre. Il s'y distingua par son intrépidité. Dans la dernière année, il alla à Lemnos avec Ulysse, afin d'engager Philoctète à venir dans le camp des Grecs. Ce jeune prince égalait Ulysse et Nestor en éloquence, comme Achille, son père, en courage. Il entra un des premiers dans le cheval de bois et contribua puissamment à la prise de la ville. Mais il ternit toutes ces qualités par une férocité sans égale. Il égorgea le vieux Priam aux pied des autels, et exerça la plus grande barbarie sur les restes de sa malheureuse famille. Quelques-uns disent qu'il traîna Priam sur le tombeau d'Achille, et, qu'après l'avoir immolé, il lui coupa la tête, et la promena dans les rues de Troie, fixée au bout d'une lance. Il sacrifia Astyanax à sa fureur, et immola Polyxène sur le tombeau d'Achille.

Dans le partage des prisonniers, Andromaque, veuve d'Hector, et Hélénus, fils de Priam, tombèrent au pouvoir de Pyrrhus. Il partit avec eux pour la Grèce; dans ce voyage, il n'échappa à la tempête que par le conseil d'Hélénus, qui lui prédit les plus grands maux, s'il faisait voile avec les Grecs. Docile à cette prédiction, il prit une autre route, et traversa la plus grande partie de la Thrace, où il fut obligé de soutenir un combat contre Harpalyce, reine de cette coutrée (V. HARPALYCE).

On ne sait pas précisément où ce prince fixa sa résidence après la guerre de Troie. Les uns disent qu'il alla dans la Phthiotide, en Thessalie, où son aïeul régnait encore. D'autres prétendent, peut-être avec plus de raison, qu'il alla en Epire, et qu'il y fonda un nouveau royaume, parce que Pélée, son aïeul. avait été détrôné par Acaste, fils de Pélias. Ce qui confirme cette supposition, c'est que plusieurs rois d'Epire se nommèrent Pyrrhus. Quoi qu'il en soit, Pyrrhus vécut en Grèce avec Andromaque, sa captive. Il en eut un fils appelé Molossus. Outre Andromaque, il avait épousé aussi Hermione, fille de Ménélas, et Larnasse, fille de Cléodée, l'un des descendans d'Hercule.

On raconte sa mort de différentes manières. Ménélas, avant le siége de Troie, avait promis à Oreste la main d'Hermione, sa fille. Mais il reçut de si grands services de Pyrrhus, pendant la guerre, qu'il l'en récompensa en le faisant son gendre. Hermione, désespérée de n'avoir point d'enfans, et jalouse d'Andromaque, qui lui disputait le cœur de son époux, résolut de la faire périr. Elle tenta de l'assassiner pendant un voyage que Pyrrhus fit à Delphes. Mais Pélée, ou selon d'autres, les Epirotes dérobèrent Andromaque à sa fureur. Alors Hermione, craignant la vengeance de son époux, résolut de se donner la mort; mais Oreste étant arrivé, elle changea de dessein, et consentit à suivre ce prince à Sparte. Oreste, animé du désir de se venger d'un rival, fit assassiner Pyrrhus dans le temple de Delphes. Ce prince fut tué au pied de l'autel par le grand-prêtre Macarée, ou par Oreste lui-même, d'après Virgile, Velleius Paterculus et Hyginus. Selon quelques autres, ce fut par les Delphiens, qu'Oreste avait engagés, par des présens, à commettre ce crime. On ignore pourquoi Pyrrhus fit le voyage de Delphes. Les uns disent qu'il voulait savoir de l'oracle s'il aurait des enfans d'Hermione; d'autres croient qu'il voulait consacrer à Apollon les dépouilles de Troie, et apaiser ce dieu, dont il avait provoqué la colère, en l'accusant d'être la cause de la mort d'Achille. Enfin il y en a qui prétendent qu'il fit ce voyage dans le dessein de piller le temple de Delphes. Il n'est pas inutile de remarquer que sa mort ne fut pas moins triste que celle qu'il avait fait souffrir dans le temple de Minerve à Priam et à sa malheureuse famille. Cette circonstance donna lieu au proverbe *de la vengeance de Néoptolème*, qu'on appliquait à ceux qui éprouvaient les mauvais traitemens qu'ils avaient fait éprouver aux autres. Après la mort de Néoptolème, les Delphiens instituèrent en son honneur des fêtes solennelles, qui furent nommées Néoptolémies. *Hom.*, *Odyss.*, 11, *v.* 504; *Il.*, 19, *v.* 326. — *Soph.*, *Philoc.* — *Virg.*, *En.*, 2, *v.* 469, etc.; *v.* 319; 11, *v.* 264. — *Ov.*, *Mét.*, 13, *v.* 334, 455; *Héroïde*, 8. — *Plut.*, *Pyrrh.* — *Paus.*, 10, c. 24. — *Vel. Pat.*, 1, c. 1. — *Just.*, 17, c. 3.

1. PYRRHUS, *hist.*, célèbre roi d'Epire, qui descendait d'Hercule par Eacidas, son père, et d'Achille par Phthia, sa mère. Dans son enfance il fut enlevé par de fidèles serviteurs à la fureur des meurtriers de son père, et fut transporté à la cour de Glaucias, roi d'Illyrie, qui l'éleva avec beaucoup de tendresse. Cassandre, roi de Macédoine, qui le craignait, voulut le faire périr; mais Glaucias, au lieu de le lui livrer, le reconduisit en Epire avec une armée, et le fit reconnaître pour roi, vers 312 av. J. C. Pyrrhus était alors âgé de 12 ans. Quelque temps après, ce prince étant retourné dans l'Illyrie pour assister au mariage d'une des filles de Glaucias, Néoptolème, qui avait usurpé la couronne après la mort d'Eacide, profita de son absence pour le supplanter en Epire. Pyrrhus, se voyant chassé de son royaume, demanda du secours à Démétrius, nouveau roi de Macédoine. Il combattit sous les étendarts d'Antigone et de Démétrius à la bataille d'Ipsus (301). En attendant qu'il remontât sur son trône, il prit part aux guerres des successeurs d'Alexandre, et y déploya la valeur et la prudence d'un général consommé. Etant allé ensuite en Egypte, il y épousa Antigone, fille de Bérénice, et en revint avec des forces qui le mirent en état de rentrer dans son royaume. Il fut d'abord obligé de partager le trône avec Néoptolème; mais, peu de temps après, il se défit de ce rebelle, et, seul maître du trône, il régna en grand roi.

Il prit part aux troubles qui désolaient la Macédoine. Il y fut appelé par le jeune Alexandre, petit-fils de Cassandre, qui avait été chassé du trône par son frère Antipater (296). Il marcha contre Démétrius, qui profitait des dissensions des jeunes princes pour s'emparer du trône, et, malgré quelques échecs (295), il se fit admirer des Macédoniens par son intrépidité, et se les attacha par des bienfaits. La nouvelle d'une maladie de Démétrius le rappela bientôt en Macédoine. Tout céda à la force de ses armes, jusqu'à ce que Démétrius, ayant recouvré la santé, le força à se retirer. Quelques années après (290) Pyrrhus fit une nouvelle tentative, qui eut d'abord un heureux succès: s'étant ligué contre Démétrius avec Séleucus, Lysimaque et Ptolémée, il s'empara de la Macédoine, et la partagea avec Lysimaque; mais il n'en jouit pas longtemps. Les Macédoniens le chassèrent sept mois après (289), et ne voulurent reconnaître que son collègue pour leur souverain.

Une entreprise plus importante l'occupa bientôt. Les Tarentins l'appelèrent à leur secours, et l'invitèrent à passer en Italie pour faire la guerre aux Romains. Pyrrhus se hâta de voler auprès d'eux; mais il perdit par la tempête la plus grande partie de son armée. Il arriva à Tarente l'an 280 av. J. C. Après avoir réformé les mœurs des habitans de

cette ville, et les avoir soumis au joug de la discipline, il marcha contre le consul Lævinus, et remporta une victoire complète, à Héraclée. Il dut ce premier succès aux éléphans qu'il avait dans son armée. La vue, l'odeur et les cris de ces monstrueux animaux effarouchèrent la cavalerie romaine, et causèrent sa déroute. Le combat fut meurtrier, et la perte à peu près égale des deux côtés. Pyrrhus dit après la bataille : « Encore une victoire semblable, et je serai forcé de m'en retourner sans suite en Epire ». Comme il souhaitait la paix, il envoya à Rome Cynéas, son premier ministre, pour la proposer. Cynéas revint sans avoir rien fait ; lorsque le roi le questionna sur les mœurs et les usages des Romains, il répondit que le sénat lui avait paru une assemblée de rois, et que faire la guerre aux Romains, c'était combattre une hydre. Il donna une seconde bataille près d'Asculum (279), où la victoire fut balancée, et resta si douteuse que les deux partis se l'attribuèrent également. Pyrrhus continuait la guerre avec assez peu de succès en Italie lorsque les Siciliens l'appelèrent dans leur île pour les délivrer du joug des Carthaginois et de celui de plusieurs petits tyrans. Il y passa aussitôt, après avoir fait la paix avec les Romains (278), gagna deux batailles sur les Carthaginois, leur prit Erix et quelques autres places. Cependant l'insolence de ses troupes et son envie de dominer, le rendirent odieux. Les Siciliens le virent partir avec beaucoup de joie. Il revint à Tarente, et recommença la guerre contre les Romains (275); mais son armée, forte de quatre-vingt mille hommes, ayant été vaincue à Bénévent par celle du consul Curius Dentatus, qui n'avait que vingt mille combattans sous ses ordres, il quitta précipitamment l'Italie, l'an 274 av. J. C. Erinium raconte qu'ayant consulté l'oracle de Delphes avant de commencer son expédition contre les Romains, il reçut cette réponse ambiguë : *Aio te, Æacida, Romanos vincere posse.*

Peu de temps après son retour en Epire, il attaqua Antigone Gonatas, qui régnait alors en Macédoine, le vainquit, et le chassa de ses états (274). Il marcha ensuite contre Sparte, à la prière de Cléonyme ; mais, n'ayant pu, malgré ses efforts, s'emparer de cette ville, il prit la route d'Argos, dans le dessein d'y appuyer les prétentions d'Arystias. Les Argiens lui envoyèrent des ambassadeurs pour le prier de se retirer. Il le promit ; mais il rentra de nuit dans leur ville, dont Arystias lui fit ouvrir les portes. Il eut l'imprudence d'y faire entrer ses éléphans, qui, trop resserrés dans les rues, nuisirent beaucoup à l'action. Après un échec considérable, Pyrrhus, abandonné des siens, et prêt à tomber au pouvoir de l'ennemi, ôta son aigrette pour n'être pas reconnu, et se fit jour par sa valeur. Un Argien lui porta un coup de javeline, qui fut paré par sa cuirrasse. Pyrrhus, plein de fureur, allait le percer lorsque la mère de cet Argien, qui voyait le combat du haut de sa maison, lança une tuile sur la tête du roi, et le renversa sans connaissance. Un soldat lui coupa la tête. Ainsi périt ce prince, l'an 272 av. J. C. Antigone lui fit des obsèques magnifiques, et renvoya ses cendres à Hélénus, un de ses fils. Il eut pour successeur Alexandre, son fils aîné.

On ne peut refuser à Pyrrhus des talens extraordinaires pour la guerre. Il était, sans contredit, le plus habile général de son temps. Ses amis et ses ennemis lui accordèrent cette qualité. Annibal, si bon juge en cette matière, le regardait comme le plus grand homme de guerre qui eût existé, et les Romains ne purent lui refuser leur admiration. Pyrrhus disait d'eux que, s'il avait des soldats qui leur ressemblassent, il serait bientôt le maître du monde. Il avait pris Alexandre pour modèle. Il ne se bornait pas à l'imiter, il voulait encore le surpasser. Mais son caractère violent, inquiet, impétueux, nuisait à ses entreprises. Il agissait sans règle, et presque toujours par l'effet d'un tempérament bouillant, par passion et par impuissance de se tenir en repos. Aussi le regarde-t-on comme un aventurier plutôt que comme un grand homme. Il fallait qu'il fût toujours en mouvement, et qu'il y mît les autres. Il passa sa vie à chercher, de contrée en contrée, un bonheur qui le fuyait, et qu'il ne rencontra nulle part. On connaît la réponse de Cynéas. Pyrrhus lui étalant un jour les conquêtes qu'il avait faites, en imagination, de l'Italie, de la Sicile, de l'Afrique et de la Grèce, ajouta : « Ce sera alors, mon ami, que nous serons parfaitement heureux. Mais, seigneur, repartit Cynéas, qui nous empêche de l'être dès à présent »? Dans ses momens de loisir, Pyrrhus composa sur la science militaire plusieurs traités, qui servirent à l'instruction des généraux qui vinrent après lui.

Pyrrhus se maria plusieurs fois, et toujours par des vues politiques. Outre Antigone, il épousa Lanassa, fille d'Agathocle, et une fille d'Autoléon, roi de Péonie. Ses enfans héritèrent de son génie belliqueux. Quelqu'un lui ayant demandé un jour quel était celui d'entre eux qu'il choisirait pour son successeur, il répondit : « Celui qui a la meilleure épée. » *Elien, Hist. Div.*, 10. — *Plut.*, *Pyrr.* — *Just.*, 16, *c.* 2, 3; 17, *c.* 2, 3; 18, *c.* 1, 2; 23, *c.* 2, 3; 25, *c.* 3; 27, *c.* 4; 28, *c.* 29; 29, *c.* 18; *T. L.*, 13 et 14; — *Hor.*, 3, *od.* 6.— *Vel. Pat.*, 1, *c.* 14.— *Corn. Nep.*, *Rég.*, *c.* 2.

2. — II, roi d'Epire, petit-fils du précédent, était fils d'Alexandre et d'Olympias, et frère de Ptolémée (V. Ptolémée, *Personnag. divers*, n° 4). Il monta fort jeune sur le trône, et fut mis sous la tutelle de sa mère. Il fut massacré par les habitans d'Ambracie. Sa fille, appelée Laudamie ou Déidamie, lui succéda. *Just.*, 28, *c.* 13.— *Paus.*

PYRSON EORTÈ, c'est-à-dire *fête des torches*, fête que les Argiens célébraient en mémoire des torches qu'allumèrent Hypermnestre et Lyncée, pour s'avertir réciproquement que chacun d'eux était hors de danger.

PYSTÉ, femme de Séleucus, fut prise par les Gaulois. *Polyen*, 2.

1. **PYTHAGORE**, *-ras*, athlète spartiate, qui fut couronné aux jeux olympiques, dans la seizième olympiade (716 ans av. J. C.), était par conséquent contemporain de Numa Pompilius, second roi de Rome. C'est peut-être ce qui a fait supposer à quelques anciens que le fameux philosophe qui porte le même nom eut des relations avec ce prince. Mais cette hypothèse est dénuée de fondement. *Den. d'H.*, 2, *c.* 13.— *Plut.*, *Numa.*

2. — philosophe célèbre de la Grèce, fondateur de l'école italique.

1° *Détails historiques sur Pythagore.*

Pythagore naquit à Samos, environ 592 ans av. J. C. A l'exemple de son père Mnésarque, il travailla dans son enfance à la sculpture. Mais bientôt il abandonna cette occupation pour l'étude des sciences. Soumise alors à Polycrate, Samos était le centre des arts et des lumières. Pythagore embrassa le cercle entier des connaissances que l'on possédait alors ; la musique, l'éloquence, la poésie, l'astronomie, enfin la science de la sagesse, que lui dévoilèrent Phérécyde de Scyros, et peut-être Thalès ou Anaximandre, partagèrent ses instans pendant sa jeunesse. En même temps il fortifiait son corps par les exercices du gymnase, et il y obtint

tant de succès qu'à 18 ans il remporta le prix de la lutte aux jeux olympiques.

Le désir de s'instruire lui fit parcourir l'Egypte, la Chaldée et l'Asie mineure et même, suivant quelques traditions, une partie des Indes. Mais ce dernier voyage est au moins un problème. Quoi qu'il en soit, après avoir puisé dans ces contrées une foule de connaissances précieuses, il revint à Samos, enflammé du désir de fonder une philosophie nouvelle, et de baser sur la morale l'organisation de la société, la législation et le gouvernement. Mais, ne pouvant réaliser ses conceptions dans une île soumise à la tyrannie de Polycrate, il s'exila pour jamais de sa patrie, et commença de nouveaux voyages; il passa en Grèce, et parut une seconde fois aux jeux olympiques. Sa réputation l'y avait précédé. L'assemblée le salua du nom de Sophiste, titre alors honorable et qui voulait dire *sage;* mais il refusa ce titre fastueux, et se contenta de celui de philosophe, qui signifie *ami de la sagesse* et de la *science*. « Aux jeux olympiques, disait-il pour justifier le titre qu'il se donnait, les uns tiennent boutique, et ne songent qu'à leur profit, les autres recherchent les applaudissemens et les honneurs, d'autres se contentent de voir les jeux. C'est l'image de ce qui se passe sur le théâtre du monde. Ceux-ci courent après la fortune, ceux-là après la gloire, un petit nombre, assis au dernier rang, jouit d'un spectacle si varié. Tels sont les philosophes, qui sans courir après la gloire ou la fortune, ne s'occupent qu'à contempler l'univers. ». Pythagore alla d'Olympie à Sparte, passa ensuite dans la Grande-Grèce en Italie, et s'établit à Crotone, dans la quarantième année de sa vie. Il y fonda une secte, qui prit le nom d'*Italique*, du pays où elle se forma, et se vit bientôt environné d'une foule de disciples.

Pythagore visitait souvent les temples des dieux, et faisait de fréquens exercices de religion. La frugalité de ses repas, la simplicité de ses vêtemens, son éloquence persuasive et touchante, ses purifications, ses méditations continuelles, son respect pour la divinité, le faisaient regarder comme un être au-dessus de l'homme. Les Crotoniates, tout corrompus qu'ils étaient, ne purent lui refuser leur respect et leur admiration. Il eut bientôt parmi eux cet empire que les gens de bien devraient avoir par-tout sur les méchans. Il leur parla avec tant d'éloquence du bonheur qui est le prix de la vertu, et des maux qu'entraîne le vice, qu'il se fit une révolution complète dans les mœurs. Il parlait aux femmes séparément des hommes, et aux enfans séparément des pères et des mères. Il recommandait aux femmes la chasteté, la douceur et la soumission, et aux jeunes gens un profond respec pour les auteurs de leurs jours, et du goût pour l'étude et les sciences. Il insistait principalement sur la frugalité, mère de toutes les vertus. Il obtint des femmes qu'elles renonçassent aux étoffes précieuses et aux riches parures, qu'il regardait comme l'aliment du luxe et de la corruption. Il exigea qu'elles en fissent un sacrifice à Junon, la principale divinité du lieu. Il persuada aux hommes faits de renoncer aux poursuites de l'ambition, et de chercher le bonheur dans l'union, l'ordre et la paix. Cette grande rénovation sociale s'opérant à la voix d'un seul homme avait quelque chose d'admirable. Malheureusement le législateur fut conduit, soit par l'exemple des sectes sacerdotales qu'il avait fréquentées dans l'Orient et dans l'Egypte, soit par la crainte que pouvaient lui inspirer les superstitions du temps, soit enfin par l'espérance de voir les hommes plus fidèles à la sagesse et plus dociles à la voix des sages en entourant la vertu d'une espèce de merveilleux, il fut, dis-je, conduit à composer lui-même un ordre en quelque sorte monastique, dépositaire de doctrines mystérieuses, de formules emblématiques. Lui même était le pontife suprême de cette corporation singulière, connue sous le nom d'institut de Pythagore. On n'était admis dans cet institut que quand on pouvait démontrer le *quarré de l'hypoténuse*, ce qui fit nommer cette proposition de géométrie *le pont aux ânes.*

Il soumettait ses disciples à un noviciat de silence, qui durait deux ans pour les taciturnes, et cinq pour ceux qui lui paraissaient les plus enclins à parler. Il les faisait vivre en commun, et les obligeait à renoncer à la jouissance de leur patrimoine. Il ne se montrait que rarement, et ne parlait d'abord à ses disciples qu'à travers une boîte. Lorsqu'il les avait assez éprouvés, il les initiait dans les secrets de sa philosophie et dans les sciences sacrées, qu'il avait apprises des prêtres d'Egypte. Telle était l'autorité qu'il avait sur eux qu'ils regardaient comme un crime de révoquer en doute la vérité de ses opinions, et quand on leur en demandait la raison, ils se contentaient de répondre: Le maître l'a dit, *magister dixit.*

On attribuait à Pythagore certaines manœuvres qui ne sont que du charlatanisme, et qui, si elles sont vraies, ne peuvent être excusées que par la nécessité de frapper fortement le vulgaire pour donner du poids à ses leçons. Il voulut faire croire au peuple que rien n'échappait à ses yeux; et l'on dit que pour cet effet il s'enferma dans un lieu souterrain, où il resta pendant un certain temps; que sa mère lui communiquait en secret tout ce qui se passait pendant son absence, qu'il sortit enfin de sa caverne avec un visage pâle et défait, assembla le peuple, et assura qu'il venait des enfers. On a dit aussi qu'il écrivait avec du sang sur un miroir ce que bon lui semblait, et que, présentant ces lettres à la face de la lune, lorsqu'elle était pleine, il voyait dans le disque de cet astre tout ce qu'il avait écrit dans la glace de son miroir; qu'il parut avec une cuisse d'or aux jeux olympiques, qu'il se fit saluer du fleuve Nessus, qu'il apprivoisa un ours, fit mourir un serpent, arrêta le vol d'un aigle, et chassa un bœuf d'un champ de fèves par la vertu de certaines paroles; qu'il se fit voir au même jour et à la même heure dans la ville de Crotone et dans celle de Métaponte, qu'il avait des secrets magiques, qu'il prédisait l'avenir, etc. On dit même que le nom de Pythagore ne lui fut donné que pour faire entendre que ses discours (ἀγορεὶ) n'étaient pas moins infaillibles que ceux de Pythaon, oracle de Delphes (Πυθῶ). Ce sont là visiblement de ces exagérations dont on se plaît à entourer l'histoire des grands hommes.

On ignore en quelle année et de quelle manière mourut Pythagore. Ce n'est pas que l'on manque de traditions sur ce sujet. Mais ces traditions sont incertaines et fabuleuses. Selon les uns, des hommes qu'il n'avait point voulu admettre au nombre de ses disciples, ou, selon d'autres, les Crotoniates, craignant qu'il n'aspirât à la souveraineté, incendièrent sa maison; selon d'autres, des Syracusains, vainqueurs des troupes d'Agrigente, alors alliée de Crotone, dont il était citoyen, le tuèrent, en poursuivant les vaincus, auprès d'un champ de fèves, qu'il ne put consentir à traverser (V. DOCTRINE DE PYTHAGORE). D'autres veulent qu'il se soit laissé mourir de faim dans le bois des Muses, voisin de Métaponte. L'opinion la plus commune est qu'il mourut à Métaponte, vers l'an 497 av. J. C. Sa maison fut changée en un temple, et les peuples de la Grande-Grèce l'honorèrent comme un dieu. Longtemps après (411 de Rome) 343 av. J. C., les Romains, ayant reçu de l'oracle de Delphes ordre

d'élever des statues au plus brave et au plus sage des Grecs, accordèrent cet honneur à Alcibiade et à Pythagore. Ce philosophe avait une fille appelée Damo. Diogène Laërce, Porphyre, Jamblique et quelques autres ont écrit la vie de ce grand homme; mais tous y ont mêlé des fables.

Nous avons, sous le nom de Pythagore, un ouvrage en grec, intitulé: *les Vers dorés*. Mais ce livre n'est pas de lui, quoiqu'il renferme une partie de sa doctrine et de ses maximes morales; on l'attribue à Lysis. Ce morceau se trouve dans toutes les éditions des poètes gnomiques.

2° *Analyse de la doctrine de Pythagore.*

Pythagore avait approfondi avec un soin extrême non-seulement la morale et la législation, mais encore l'astronomie, la géométrie et toutes les branches des sciences mathématiques. C'est même à lui qu'on doit la célèbre démonstration du carré de l'hypoténuse, dont l'usage est si fréquent dans la géométrie. Mais cette habitude de méditer sur les nombres l'influença considérablement dans ses spéculations physiques et métaphysiques, et l'entraîna à avancer cette proposition singulière qui devint la base de tout son système : Les nombres sont les principes des choses. On a peine aujourd'hui à concevoir l'idée de l'auteur, et l'on se demande en quel sens ce philosophe a pu dire que les nombres sont principes des choses; en sont-ils les élémens? en sont-ils les causes efficientes? Selon Pythagore, ils étaient l'un et l'autre. Une observation constante et profonde de la nature l'avait mené à cette idée élevée, que le monde est une harmonie, que des lois invariables y décident des mouvemens irréguliers. Ces lois ne sont autres que les rapports des distances et des affinités. Or ce sont les nombres qui expriment les rapports; ainsi les nombres dominent le monde, produisent le monde. Puis, faisant tout d'un coup un être réel du nom abstrait de nombre, il vint à dire : Les nombres engendrent réellement et substantiellement le monde. L'intelligence humaine et, par suite, la science et la morale étaient aussi des créations produites par les nombres, mais dans un ordre de faits différent.

Parmi les nombres la *monade* (ou unité) occupait le premier rang, comme génératrice de tous les autres. La *dyade* venait ensuite, mais était considérée comme imparfaite. La *triade*, comme formée des deux premiers nombres, le parfait et l'imparfait, jouait un rôle important, et avait beaucoup de propriétés mystiques. La *tétrade*, comme premier carré, était aussi un des élémens principaux. Mais c'était surtout la *décade* (nombre dix) qui, comme réunion des quatre premiers, jouait un rôle éminent; toutes les branches des sciences, toutes les nomenclatures fondamentales en émanaient, et y rentraient. Parmi ces diverses idées et une foule d'autres analogues qui, faute d'ouvrages originaux et de développemens, sont pour nous des énigmes à peu près insolubles, il faut remarquer cependant deux points importans: 1° Pythagore sentit qu'il y a deux sortes d'unités ou monades, l'une réelle, primitive, véritablement élémentaire, l'autre fictive, secondaire, collective et à l'aide de laquelle des milliers de nomades primitives se réunissent en un faisceau unique; 2° Le premier il sentit l'accord de toutes les parties de l'univers, et disait que *le monde était une harmonie*, substituant au mot τὸ πᾶν, le grand tout, que l'on employait pour désigner l'univers, le nom de κόσμος, l'ordre. Ces deux idées le conduisirent à des notions élevées sur la divinité elle-même, qu'il regardait comme une intelligence suprême, immense, ordonnatrice universelle; car, quoiqu'on ne sache pas positivement qu'il ait énoncé formellement cette conséquence, comme le fit depuis Anaxagore, il n'est cependant guère possible d'en douter; seulement il est à croire qu'il ne le fit qu'avec mystère, et ne la communiqua qu'aux adeptes de sa doctrine. Il voyait dans l'âme humaine une partie de l'intelligence divine, et la distinguait nettement de la matière, faisant de celle-ci la source des penchans honteux, des passions vicieuses.

Cette âme, ainsi que la source dont elle émanait, était universelle; mais elle changeait sans cesse d'habitation, et passait d'un corps à un autre, et même du corps d'un homme dans celui d'une brute ou d'une plante, selon la conduite qu'elle avait tenue dans la vie précédente. C'est là le dogme célèbre de la *Métempsychose* (μετὰ, qui exprime changement; ψυχὴ, âme). On ignore si Pythagore en fut l'inventeur, ou s'il l'apporta des écoles sacerdotales de l'Inde. Au reste, comme aucune preuve de raison ni d'expérience ne venait à l'appui de son système, il en supposa, et soutint qu'il se souvenait d'avoir existé avant de renaître sous le nom de Pythagore. Sa généalogie ne remontait pas au-delà du siége de Troie. Il avait d'abord été Ethalidès, fils de Mercure, ensuite Euphorbe, fils de Panthus, guerrier qui fut blessé au siége de Troie par Ménélas. Du corps d'Euphorbe son âme passa dans celui d'Hermotime, de celui-ci dans le corps d'un pêcheur, enfin dans celui de Pythagore. Par une suite de ce système, il défendit à ses disciples l'usage de la viande des animaux, et des féves; légumes qu'il prétendait avoir été formés de la même matière que l'homme. Au reste, cette doctrine et ces pratiques particulières n'étaient sans doute à ses yeux que le complément de la perfection et des moyens de purification (V. PYTHAGORICIENS). Mais on ne peut s'empêcher de remarquer que ce philosophe, dont on a bien à tort fait un contemporain de Numa, lui ressemble en ce que, créant comme lui une législation et, pour ainsi dire, une société nouvelle, il jugea nécessaire de la revêtir de quelque chose de surnaturel, avant de l'offrir aux adorations du peuple. *Hérod.*, 4, c. 95.— *Den. d'Hal.*, 2, c. 5. — *Just.*, 20, c. 4. — *T. L.*, 1, c. 18. — *Val. Max.*, 8, c. 7, 16.—*Aul. Gel.*, 1, c. 1, 9; 4, c. 129; 17, c. 21. — *Diod.* — *Paus.* — *Lucien.* — *Athén.*

3. — tyran de Crotone. *Diog.*

4. — sculpteur distingué du siècle de Périclès.

5 et 6. — nom commun à deux autres sculpteurs natifs de Samos.

7. — peintre de Samos.

8. — philosophe de Zacynthe, qui enseignait une philosophie mystérieuse.

9. — fils d'Evagoras, roi de Cypre, fut chargé de la garde de l'île, l'an 386 av. J. C. *Diod.*

10. — capitaine lacédémonien, commandait trente-cinq vaisseaux pour le jeune Cyrus, lors de son expédition contre Artaxerce.

11. — roi de Cypre, commanda avec Cratère l'aile gauche de l'armée macédonienne au siége de Tyr, 332 ans av J. C.

12. — devin célèbre de Babylone, prédit la mort d'Ephestion et ensuite celle d'Alexandre, par l'inspection des entrailles des victimes. *Plut.*, *Alex.*

13. — beau-frère et gendre de Nabis, traita au nom du tyran avec les Romains, 195 ans av. J. C. *T. L.*, 24, c. 25, 29, 30, 40, etc.

14 — sculpteur de Rhégium.

15.— affranchi que Néron épousa publiquement, l'an de J. C. 64. *Tac.*, *Ann.*, 18, c. 37. V. NÉRON.

PYTHAGORICIENS, *-rei* ou *rici*, disciples de

Pythagore, formèrent d'abord une corporation en quelque sorte religieuse, à Crotone et à Métaponte. Dans la suite, ayant été dispersés par Denys le Tyran, ils se séparèrent, et vécurent isolés, mais toujours fidèles aux règles primitives de leur institut. Ces règles étaient de deux sortes; les premières, qui n'étaient que celles de la morale, étaient de s'accoutumer de bonne heure au travail, à l'étude et aux exercices du corps, de préserver leur jeunesse des égaremens de l'amour, de tout sacrifier à la patrie, et de songer sans cesse que l'homme n'est pas créé pour lui, mais pour le bonheur de ses semblables; les autres étaient de convention, et avaient pour but d'exercer l'homme, par l'habitude de certaines pratiques, à observer les lois de la morale. Ainsi ils se purifiaient continuellement, ils s'abstenaient de viandes et de féves, ils se rendaient dès le matin sur le sommet des montagnes les plus solitaires, pour converser avec eux-mêmes, et faire l'examen de leur vie : ils se réunissaient ensuite, s'il était possible, pour faire en commun leur frugal repas. Leur conversation avait toujours un but utile. Ils discutaient avec calme en se conformant aux lois du raisonnement les questions les plus abstraites de la philosophie et de la politique. Le soir, après avoir réglé les occupations du lendemain, ils terminaient le jour comme ils l'avaient commencé, par des actes de piété et par l'examen circonstancié de leur conduite. Condamnés au secret sur leurs dogmes, les pythagoriciens n'ont rien ou presque rien écrit. Aussi leur système est-il fort peu connu. Les seuls dont il nous reste quelques ouvrages sont, Ocellus, Timée de Locres, Archytas, Alcméon, Philolaüs, Hippase, Eudoxe et l'auteur des *Vers dorés*, que l'on croit être Lysippe. — Après être resté long-temps dans l'oubli, le pythagoréisme fut un instant relevé par Apollonius de Tyanes, et par les mystiques Plotin, Porphyre, Proclus, qui le modifièrent par le platonisme.

PYTHAULÈS. Les Grecs nommaient ainsi les musiciens qui chantaient ou qui jouaient des instrumens dans les spectacles des jeux pythiques.

1. PYTHÉAS, archonte d'Athènes, 380 av. J. C.

2. — célèbre savant de Marseille, se rendit habile dans l'astronomie, les mathématiques, la géographie et la philosophie. Il entreprit de longs voyages, pénétra fort avant dans la mer du nord, et entra le premier dans la Baltique. On lui doit la découverte de l'île de Thulé. Il est aussi l'auteur de la distinction des climats, par la différence de la longueur des jours et des nuits. Les navigateurs modernes ont reconnu la justesse de plusieurs de ses observations. Selon M. Gosselin, Pythéas ne s'avança pas beaucoup au-delà de Gades; ses nombreuses erreurs, qui ne pourraient être commises par un témoin oculaire, font croire qu'il ne fit que recueillir dans quelque port de l'Espagne des notions vagues sur les mers et sur les contrées septentrionales, qu'il essaya d'appuyer par ses connaissances astronomiques, et de faire passer chez des peuples ignorans pour le fruit de ses observations. Pythéas avait écrit plusieurs traités en grec, qui existaient encore au commencement du cinquième siècle, mais dont il ne reste rien; on croit qu'il était contemporain d'Aristote. *Strab.*, 2. — *Pline*, 37.

3. — rhéteur athénien, se signala par ses intrigues, son avidité et par sa haine pour Démosthène. C'est lui qui lui disait que ses harangues sentaient l'huile. Après la mort d'Alexandre-le-Grand, il se rendit auprès d'Antipater. Les harangues de Pythéas étaient diffuses et sans élégance; aussi n'est-il pas mis au nombre des orateurs d'Athènes. Il ne manquait pas cependant de finesse et de présence d'esprit. Un jour qu'il parlait des mesures que venait de prendre Athènes par rapport à Alexandre, « Eh! quoi, lui dit-on, si jeune encore vous oses parler de choses si importantes! » Alexandre, répondit-il, est bien plus jeune encore. *Elien*, *H. Div.*, 7, *c.* 7. — *Plut.*, *Dem.*

4. — chef des Béotiens, ayant engagé ses compatriotes à prendre les armes contre les Romains, fut vaincu, pris et condamné à perdre la tête. *Paus.*

PYTHÈS, Abdéritain, couronné aux jeux olympiques. *Paus.*, 6, *c.* 14. — *Pline*, 34, *c.* 7.

PYTHEUS, *myth.*, un des fils d'Apollon.

PYTHEUS ou PYTHIUS, *hist.* V. PYTHIUS.

PYTHIADE, espace de quatre ans révolus depuis une célébration des jeux pythiques jusqu'à l'autre. Les pythiades commencèrent 580 ans av. J. C.

PYTHIAS, *hist.*, philosophe pythagoricien, ami de Damon. V. DAMON. *Cic.*, *Off.*, 3, *c.* 10.

PYTHIAS, *géog.*, grand chemin qui conduisait de la Thessalie dans la vallée de Tempé. *Elien.*

PYTHIE ou PYTHONISSE, nom que les Grecs donnaient à la prêtresse qui rendait les oracles d'Apollon à Delphes.

Dans les commencemens de la découverte de l'oracle de Delphes, plusieurs frénétiques s'étant précipités dans l'abîme d'où sortaient les vapeurs prophétiques, on chercha les moyens de remédier à un pareil accident. On dressa sur le trou une machine, qui fut appelée *trépied*, parce qu'elle avait trois pieds ou trois barres sur lesquelles elle était posée; et l'on commit une femme pour monter sur le trépied, d'où elle pouvait, sans aucun risque, recevoir l'exhalaison prophétique.

On éleva d'abord à ce ministère de jeunes filles encore vierges, à cause de leur pureté, et parce qu'on les jugeait plus propres, dans un age tendre, à garder les secrets des oracles et à rendre fidèlement ce qu'elles entendraient.

On prenait beaucoup de précaution dans le choix de la Pythie. Il fallait, comme on vient de le dire, qu'elle fût jeune et vierge, qu'elle eût l'âme aussi pure que le corps. On voulait qu'elle fût née légitimement, qu'elle eût été élevée simplement, et que cette simplicité parût dans ses habits. « Elle ne connaissait, dit Plutarque, ni essences, ni tout ce qu'un luxe raffiné a fait imaginer aux femmes. Elle n'usait ni du cinnamome, ni du laudanum. Le laurier et les libations de farine d'orge étaient tout son fard. » On la cherchait ordinairement dans une maison pauvre, où elle eût vécu dans l'obscurité et dans une ignorance entière de toutes choses; pourvu qu'elle sût parler, et répéter ce que le dieu lui dictait, elle en savait assez.

La coutume de choisir les Pythies jeunes dura très-long-temps; mais, une Pythie extrêmement belle ayant été enlevée par un Thessalien nommé Echécrate, on ordonna par une loi de n'élire à l'avenir, pour monter sur le trépied, que des femmes qui eussent passé 50 ans; mais, afin de conserver la mémoire de l'ancienne pratique, on les habillait comme de jeunes filles, quel que fût leur âge.

Dans les commencemens, il n'y eut qu'une seule Pythie; dans la suite, lorsque l'oracle fut tout-à-fait accrédité, on en élut une seconde pour monter sur le trépied alternativement avec la première, et une troisième pour la remplacer en cas de mort ou de maladie. Enfin, dans la décadence de l'oracle, il n'y en eut plus qu'une, encore n'était-elle pas fort occupée. Phémonoé est la plus célèbre des Pythies; on croit que ce fut elle qui rendit les premières des oracles à Delphes.

La Pythie ne rendait ses oracles qu'à une seule époque de l'année : c'était vers le commencement du printemps. Elle se préparait à ses fonctions par plusieurs cérémonies. Elle jeûnait trois jours, et, avant de monter sur le trépied, elle se baignait dans la fontaine Castalie. Elle avalait aussi une certaine quantité d'eau de cette fontaine, parce qu'on croyait qu'Apollon lui avait communiqué une partie de sa vertu. Après cela, on lui faisait mâcher des feuilles de laurier, cueillies encore près de cette fontaine. Ces préambules achevés, Apollon avertissait lui-même de son arrivée, et le temple, à son approche, tremblait jusque dans ses fondemens. Alors les prêtres conduisaient la Pythie, et la plaçaient sur le trépied, au-dessous duquel était une cavité d'où s'exhalait une vapeur sulfureuse. Dès que la vapeur divine commençait à l'agiter, on voyait ses cheveux se dresser, son regard devenir farouche, sa bouche écumer, et un tremblement subit et violent s'emparer de tout son corps. Dans cet état, elle faisait des cris et des hurlemens qui remplissaient d'une sainte frayeur tous ceux qui étaient présens. Enfin, ne pouvant plus résister au dieu qui l'agitait, elle s'abandonnait à lui, et proférait par intervalles quelques paroles mal articulées, que les prêtres recueillaient avec soin ; ils les arrangeaient ensuite, et leur donnaient, avec une forme métrique, une liaison qu'elles n'avaient pas en sortant de la bouche de la Pythie. L'oracle prononcé, on la retirait du trépied pour la conduire dans sa cellule, où elle demeurait plusieurs jours pour se remettre de ses fatigues. « Souvent, dit Lucain, une mort prompte était le prix ou la peine de son enthousiasme. »

On rendit d'abord les oracles en vers ; mais, quelqu'un ayant observé plaisamment qu'il était bien singulier que le dieu de la poésie s'exprimât en mauvais vers, les prêtres ne le firent plus parler qu'en prose.

Pour obtenir une réponse de l'oracle, il fallait faire de riches présens à Apollon ; aussi rien n'égalait la magnificence du temple de Delphes. On y offrait aussi des sacrifices, et, lorsque les augures n'étaient pas favorables, on n'obtenait aucune réponse de l'oracle. Les souverains trouvaient souvent le moyen de se faire rendre des oracles favorables : Cléomène, roi de Sparte, et avant lui les Alcméonides, avait corrompu la Pythie, en lui donnant de l'argent. *En.*, 6. — *Strab.*, 6 et 9. — *Just.*, 24, *c.* 5. — *Plut.*, *Déf. des Or.* — *Paus.*, 10, *c.* 5. — *Diod.*, 16. — *Suid.* V. Oracle, Delphes.

PYTHIEN (Nome), air de musique qui se jouait pendant les jeux pythiques par les joueurs de flûte, sans être accompagné de chants. Il avait, selon Strabon, cinq parties dont chacune faisait allusion au combat d'Apollon contre le serpent Python : 1° l'*anacrousis* ou le prélude ; 2° l'*empeira* ou le commencement du combat ; 3° le *catakéleusme* ou combat même ; 4° les *iambes* et *dactyles* ou le Péan ou chant de joie à l'occasion de la victoire et avec les rhythmes convenables ; 5° les *syringes* ou imitation des sifflemens du serpent expirant sous les coups. Pollux le divise aussi en cinq parties ; 1° la *peira*, dans laquelle Apollon se prépare au combat, et cherche son avantage ; 2° *catakéleusme*, dans lequel il provoque le serpent ; 3° l'*iambe*, dans lequel il combat. Cette partie en contient deux autres, le chant de la trompette et l'odontisme, qui imite le grincement des dents du serpent pendant le combat ; 4° le *spondée*, qui représentait la victoire du dieu ; 5° enfin le *catachoreusis*, dans lequel Apollon célèbre son triomphe.

PYTHIENS (Jeux), jeux célébrés à Delphes en mémoire de la victoire d'Apollon sur le serpent Python. Les uns croient qu'ils furent institués par Apollon ; d'autres qu'ils eurent pour instituteur Agamemnon, ou Diomède, ou Amphictyon, ou enfin le conseil des Amphictyons, vers l'an 1263 av. J. C. On les célébra d'abord tous les neuf ans ; mais dans la suite ce fut tous les cinq ans ou plutôt après quatre ans révolus et au commencement de la cinquième année. La première fois qu'ils eurent lieu, les dieux se trouvèrent, dit-on, parmi les combattans. Pollux y remporta le prix du pugilat, Castor celui de la course de chevaux, Hercule celui du pancrace, Calaïs celui de la course, Zéthès celui du combat avec une armure, Télamon celui de la lutte, et Pélée celui du disque. Apollon lui-même donna à ces illustres athlètes une palme de laurier.

Quelques autres pensent que dans les jeux pythiens on disputait uniquement le prix de la musique, et que celui qui chantait le mieux les louanges d'Apollon recevait un présent en or ou en argent, qu'il changeait ensuite pour une branche de palmier. On dit qu'Hésiode ne put être admis à ces jeux, parce qu'il ne savait pas pincer de la harpe. On y chantait dans le *mode Pythien*. Ce chant, divisé en cinq partitions, représentait le combat et la victoire d'Apollon sur le serpent Python (V. Pythien). On y dansait aussi. Dans la quarante-huitième olympiade (vers 468 av. J. C.), les Amphictyons introduisirent dans les jeux pythiens l'usage de la flûte ; mais on rejeta bientôt de ces jeux, où devait régner la joie, un instrument qui était principalement affecté aux cérémonies funèbres. On croit que les jeux apollinaires des Romains étaient une imitation des jeux pythiens. *T. L.*, 25. — *Strab.*, — *Paus.*, 10, *c.* 13 *et* 37. — *Métam.*, 1, *v.* 447. — *Pline*, 7.

PYTHION, Athénien, tué avec quatre cent-vingts soldats en tentant de chasser la garnison que Démétrius avait mise à Athènes. *Polyen*, 5.

PYTHIONICE, *myth.*, surnom de Vénus.

Pythionice, *hist.*, courtisane athénienne. V. Pythonice.

1. **PYTHIQUES** (Jeux). V. Pythiens.

2. — odes de Pindare où il célèbre les vainqueurs des jeux pythiques.

PYTHIS, fille de Delphus, donna son nom à la ville de Delphes appelée quelquefois Pytho. *Paus.*, 4.

1. **PYTHIUM**, v. de la Thessalie, dans la Pélagonie Tripolitide, vers les frontières de la Macédoine, au N. d'Azore, et au N. O. de Larisse. *T. L.*, 42, *c.* 53 ; 44, *c.* 2, 32 et 35.

2. — temple et autel d'Apollon Pythien à Délos ou à Delphes. *Paus.*, 4.

PYTHIUS, *myth.*, surnom d'Apollon depuis sa victoire sur le serpent Python. D'autres dérivent ce nom de celui de Delphes appelée d'abord Pytho. *Ovide*, *Mét.* — *Proper.*, 2, *él.* 33, *v.* 16. — *Macrob.*, 1, *Sat.*, 17. — *Paus.*

1. Pythius, *hist.*, riche seigneur lydien, natif de Célènes en Phrygie, passait pour le prince de son temps le plus riche après Xerxès ; mais son avarice égalait ses richesses. Cependant, lorsque Xerxès, marchant vers la Grèce à la tête d'une armée innombrable, arriva en Phrygie, il le défraya lui et son armée, et même lui offrit ses trésors, qui montaient à deux mille talens et à quatre millions de dariques, disant que ses revenus lui suffiraient. Xerxès, au lieu d'accepter ses offres, le combla de présens, et lui permit de lui demander tout ce qu'il

voudrait. Mais, Pythius lui ayant demandé que de ses cinq enfans qui servaient dans l'armée, l'aîné revînt auprès de lui pour le consoler dans sa vieillesse, Xerxès irrité fit égorger ce jeune homme, fit couper son corps en deux, et fit passer son armée entre les deux moitiés de son cadavre. *Hérod.*, 7, *c.* 27, 28, 38 et 39.

2. — Syracusain qui trompa C. Canius, chevalier romain en lui vendant ses jardins. *Cic.*, *Off.*, 3, *c.* 14. V. CANIUS.

PYTHO, *myth.*, une des Hyades, fille d'Atlas et d'Æthra.

PYTHO (πύθειν, pourir), *géog.*, ancien nom de la ville de Delphes, qu'on dérive ou du nom de Pythis, fille de Delphus, son fondateur, ou de celui du serpent Python, dont le cadavre fut réduit en poussière dans le lieu où fut depuis bâtie la ville de Delphes.

PYTHOCHARIS, musicien qui apaisa par ses chants la fureur des loups. *Elien.*

1. PYTHOCLÈS, Athénien, condamné à mort avec Phocion. *Plut.*, *V. de Phocion.*

2. — Athénien, l'un des descendans d'Aratus, fournit à Plutarque les matériaux de la vie de ce grand homme. *Plut.*, *V. d'Arat.*

3. — Grec, auteur d'un ouvrage sur l'Italie.

PYTHOCLIDE, *-des*, musicien qui compta Périclès au nombre de ses disciples. *Plut.*, *V. de Pér.*

PYTHOCRITE, archonte l'an 495 av. J. C.

PYTHOCTONOS (Πυθὼ, Python; κτείνω, tuer), surnom d'Apollon, qui tua le serpent Python.

PYTHODEME, archonte 336 ans av. J. C.

PYTHODORUS, archonte d'Athènes, contemporain de Thémistocle.

1. PYTHODORE, *-rus*, habitant de Cumes, un de ceux qui tentèrent de saisir Thémistocle pour l'amener au roi de Perse. *Plut.*, *V. de Thém.*

2. — capitaine athénien, envoyé vers l'an 427 av. J. C. au secours des Léontins, fut exilé pour ne pas avoir entrepris la conquête de la Sicile. C'est sans doute lui qui fut archonte l'an 432 av. J. C. *Thucyd.*

3. — archonte d'Athènes l'an 404 av. J. C. Sa magistrature ne dura que peu de temps à cause de la prise d'Athènes et de l'établissement de trente tyrans qui eurent lieu peu après son installation. *Xénoph.*

4. — archonte l'an 343 av. J. C.

5. — Athénien, qui seul s'opposa à ce que Démétrius Poliorcète fût initié à la fois aux grands et aux petits mystères à Eleusis. *Plut.*, *V. de Dém.*

PYTHOLAS, *-laüs*, frère de Théba, femme d'Alexandre, tyran de Phères, aida sa sœur à se défaire de son mari. *Plut.*, *V. de Pélop.*

PYTHON, *myth.*, dragon monstrueux, né, selon Ovide, des eaux du déluge de Deucalion, quoique plusieurs mythologues lui donnent une autre origine. Ce monstre, dont le corps couvrait plusieurs arpens de terre, avait cent têtes, et ses cent bouches vomissaient des flammes, et poussaient des hurlemens horribles, qui effrayaient les hommes et les dieux. Il faisait son séjour sur le mont Parnasse, et dévorait les hommes et les animaux. Apollon le perça de traits, et, pour perpétuer le souvenir de sa victoire, il institua des jeux appelés Pythiens. C'est de cette victoire qu'il reçut les surnoms de Pythonien, Pythonicide et Pythius. On lui donnait pour enfans la Gorgone, Géryon, Cerbère, l'Hydre de Lerne, le Sphynx et le vautour qui dévora Prométhée. Quelques auteurs prétendent que c'est Junon qui le fit naître de la terre, et qu'elle l'envoya contre Latone, qui lui avait ravi le cœur de son époux. Jupiter, afin de sauver son amante, la métamorphosa en paille, et la transporta dans l'île de Délos, où elle mit au monde Apollon et Diane. D'autres disent que ce monstre gardait l'antre où Thémis rendait ses oracles, et qu'Apollon y étant venu tua le dragon à coups de flèches.

Homère dit que ce serpent fut nommé Python parce que, lorsqu'il fut tué, son corps, laissé sans sépulture, pourit, et répandit une odeur infecte (πύθω, pourir).

Strabon prétend que Python n'était qu'un scélérat nommé Draco (qui veut dire *serpent*), dont Apollon délivra le monde. *Homère*, *Hym. à Apol.* — *Strab.*, 8. — *Mét.*, 1, *v.* 438. — *Phars.*, 5, *v.* 134. — *Paus.*, 2, *c.* 7; 10, *c.* 6.

1. PYTHON, *hist.*, habile rhéteur de Byzance, se concilia l'amitié de Philippe, roi de Macédoine, qui l'envoya à Thèbes lorsque cette ville, à l'instigation de Démosthène, allait prendre les armes contre lui (*Démosth.*, *Halonn.*). Le même Python, ayant tué Cotys, roi de Thrace, se réfugia auprès des Athéniens; puis il les quitta pour retourner auprès de Philippe. *Plut.*, *Dém.* — *Diod.*

2 et 3. — généraux d'Alexandre. V. PITHON.

PYTHONAX, père d'Arthmius de Zélie, émissaire d'Artaxerxès en Grèce. *Esch.*, *Disc. sur la Couronne.*

PYTHONICE ou PITHONICE, courtisane athénienne, fut aimée d'Harpalus, à qui Alexandre avait confié la garde des trésors de Babylone. Elle mourut au moment où il allait l'épouser. Son amant lui fit élever sur la route d'Athènes à Eleusis un monument qui coûta trente talens. *Diod.*, 17. — *Paus.*, 1. — *Athén.*, 13.

1. PYTHONISSE, *Pythonissa*, nom de la prêtresse d'Apollon à Delphes. V. PYTHIE.

On donnait aussi ce nom à toutes les femmes qui se mêlaient de prédire l'avenir. On connaît la fameuse Pythonisse d'Endor. V. ENDOR.

PYTHONOSCOME, contrée de l'Asie mineure, où Pline dit que les cigognes s'assemblaient en un certain jour de l'année et mettaient en pièces celle qui y arrivait la dernière.

PYTHONS, nom que les Grecs donnaient aux esprits qui aidaient à prédire l'avenir, et aux personnes qui en étaient possédées. Ce nom leur était sans doute donné par allusion à la pythonisse.

PYTNA, partie du mont Ida en Phrygie.

1. PYTHOPOLIS, v. de Bithynie, fondée par Thésée par l'ordre de la *Pythie*, d'où elle fut nommée *ville de la Pythie*. *Plut.*, *Thés.*

2. — v. de Lydie. V. ANTIOCHE, n° 3.

PYTTALE, *-lus*, athlète célèbre, couronné aux jeux olympiques. *Paus.*, 9, *c.* 16.

1. PYXUS ou BUXENTUM (*Policastro*), v. de la Lucanie, sur la côte occidentale, à l'embouchure du fleuve Pyxus et au fond du golfe Laüs. Cette ville devait sa fondation aux Messéniens de Sicile.

2. — fleuve de la Lucanie, se jetait dans la mer sur la côte occidentale.

Q

1. **Q**. — Prise numériquement, cette lettre valait 500, et si elle était surmontée d'une barre horizontale ($\bar{Q}$) 500,000.

2. — dans les abréviations Q signifiait *Quintius*, prénom très-commun chez les Romains, *Quir.*, signifiait *Quirites* ou *Quirinalia*; QQ. *Quinquennalis.*

QUADERNA, v. d'Italie, dont la position est incertaine.

QUADES, *-di*, nation puissante de Germanie, dont le territoire était borné au N. par les Carpi, au S. par le Danube, et à l'O. par les Marcomans. Ce peuple issu des Suèves fut long-temps en guerre contre les Romains, qui d'abord leur firent la loi, et même leur imposèrent des rois. Mais les Romains perdirent dans la suite ces avantages. Sous Marc-Aurèle, presque continuellement révoltés, ainsi que les Marcomans leurs voisins, soumis à peine sous Commode, les Quades, remuèrent de nouveau sous Caracalla, et sous Gallien ils envahirent et pillèrent la Pannonie. *Tacite*, *Ann.*, 2, *c.* 63; *M. des Germ.*, *c.* 42 et 43.—*Ptolém.*, 2, *c.* 11.—*Dion Cass.*

QUADRANS ou Teruncius, quart de l'as, valait 3 onces. V. As, et à la fin du dictionn. les *Tables des poids et monnaies romaines*

QUADRANTAL ou Amphore. V. Amphore.

1. QUADRATUS, *myth.* (*quadratus*, carré), surnom donné à Mercure, soit parce que le nombre quatre lui était consacré, soit qu'il fût né le quatrième jour du mois, soit enfin à cause de la forme carrée de quelques-unes de ses statues. Cette forme, usitée primitivement chez les Egyptiens et répandue ensuite chez d'autres peuples, n'avait peut-être d'autre cause que l'imperfection des arts à l'époque où furent faites les premières statues de Mercure. *Plut.*, *Sympos.*, 9.

2. — surnom du dieu Terme, révéré le plus souvent sous la forme d'une pierre quarrée.

1. Quadratus (Numidius ou Ummidius), *hist.*, gouverneur de Syrie sous le règne de Claude et de Néron, fit mettre en croix les Juifs qui avaient pris les armes contre les Samaritains, vers l'an 49 de J. C. Plusieurs années après, Corbulon étant venu prendre le commandement d'une partie de l'armée de Syrie, ce partage excita la jalousie de Quadratus. Mais sa mort, arrivée bientôt après, arrêta les désordres qui allaient éclater. *Tac.*, *Ann.*, 12, *c.* 45; 13, *c.* 8; 14, c. 26. — *Jos.*, *Ant. J.*, 20.

2. — jeune sénateur qui conspira contre Commode, dans l'espérance de lui succéder. Il fut découvert et mis à mort. *Dion Cass.*

QUADRICEPS et Quadriformis (*quatuor*, quatre; *caput*, tête; *forma*, forme), surnoms communs à Mercure et à Janus, pour exprimer la duplicité de l'un et la prévoyance de l'autre.

QUADRIGAIRES. V. Quadriges.

QUADRIGATS, *-gati*, nom donné aux premiers deniers d'argent fabriqués à Rome, 267 ans av. J.C. (V. Denier). Le nom de *quadrigati* leur vint de ce que l'empreinte représentait la Victoire menant un char attelé de quatre chevaux. Quelquefois le char n'était attelé que de deux, et alors la pièce prenait le nom de *Bigat* de *Bigæ*, char à deux chevaux.

QUADRIGES, *-gæ*, chars à quatre chevaux avec lesquels on disputait les prix aux jeux publics de la Grèce et de Rome. Ces chars, dont les poètes ont tant vanté l'extrême rapidité, étaient des espèces de coquilles montées sur deux roues avec un timon fort court, auquel on attelait quatre chevaux de front. On en attribue l'invention à Erichthonius, roi d'Athènes. *Virg.*, *Géorg.*, 1, *v* 512; 3, *v.* 18, 113, etc. — *Sil. Ital.*, 16, *v.* 405, etc.

QUADRIRÈMES, vaisseaux à quatre rangs de rames, était peu communs.

QUADRIVII, dieux qui présidaient aux carrefours.

QUADRUPLATEURS, *-tores*, délateurs pour crimes d'état, à qui on donnait le quart des biens du condamné.

QUADRUSSIS, petite pièce de monnaie romaine, valait 4 as.

1. QUÆSTORIUM (Forum). On appelait ainsi l'endroit du camp où était la tente du questeur, et où il tenait ses magasins.

2. — Dans la province on donnait ce nom au lieu où le questeur tenait les bureaux de son administration. *T.L.*, 10, *c.* 32; 41, *c.* 2.—*Cic.*, *pour Planc.*

QUARI, peuple peu connu de la Gaule.

QUARIUS, riv. de la Béotie.

QUARTANUS ou Quartarius, petite mesure romaine pour les liquides et pour les choses sèches, était la moitié de l'hémine, et le quart du setier ou *sextarius*, d'où vient son nom, et valait de nos mesures 13 centilitres et demi.

QUARTARIUS. V. Quartanus.

QUARTENSIS Locus (*Quarte*), lieu de la Gaule, dans la 2ᵉ Belgique, chez les Nervii.

QUARTINUS (T.) Romain illustre, chef des troupes Osroéniennes amenées dans les Gaules par Alexandre Sévère, fut revêtu, malgré sa résistance, de la pourpre impériale par ses soldats. Mais six jours après il fut tué par un de ses officiers nommé Macedonius; sa tête fut portée à Maximin.

QUARTUS, un des premiers disciples des Apôtres.

QUASILLARIE, *-ria*, esclave à qui l'on donnait à filer de la laine, tirait son nom du *Quasille* ou petit panier dans lequel la laine était pesée.

QUASILLE V. Quasillarie.

QUARTUMVIRS, magistrats inférieurs, ainsi nommés à cause de leur nombre de quatre, avaient soin des rues les jours des pompes religieuses. Il ne faut pas les confondre avec les *Quatuorvirs.*

QUATERNAIRE, *-narius numerus.* Le nombre quatre était révéré des pythagoriciens, parce qu'avec le nombre trois, il formait celui de sept, auquel ils attachaient une infinité de vertus.—Le nombre quatre était consacré à Mercure, parce que ce dieu était né le quatrième jour du mois. *Plut.*, *Banq.*

QUATUORSIGNANI. V. Tarbelli.

1. QUATUORVIRS, magistrats chargés de conduire des colonies, étaient le plus souvent au nombre de quatre, ce qui les fit appeler *Quatuorvirs*.

2. — voyers de l'empire, étaient chargés de l'entretien et de la réparation des chemins.

3. — ab Ærario, magistrats provinciaux, administrateurs des deniers publics dans les colonies et les villes municipales.

4. — Nocturnes, autrement Questeurs Nocturnes. V. Questeurs, n° 2.

QUENOUILLE. La quenouille était un attribut des parques, quelquefois aussi de Némésis (V. Parques, Hercule et Omphale). Chez les Romains, dans les cérémonies du mariage, on portait une quenouille derrière la nouvelle mariée, pour marquer l'ouvrage auquel elle devait s'appliquer. Cette quenouille était garnie de laine.

QUERCENS, capitaine rutule, qui, avec Tmaris et Mémon, alla attaquer les deux frères Pandare et Bitias. *Virg.*, 9, *v.* 684.

QUERQUETULANE (Porte), conduisait au mont Cœlius ou Querquetulanus.

QUERQUETULANES (*quercus*, chêne), nymphes de la classe des dryades, qui présidaient à la conservation des chênes. On les adorait hors de l'enceinte de Rome, dans un bois de chênes.

QUERQUETULANUS, un des noms donnés au mont Cœlius, à cause de la grande quantité de chênes (*quercus*) dont il était couvert. *Tacite*, *Ann.*, 4, *c.* 65.

1. QUESTEURS, *Quæstores*, magistrats romains chargés de l'administration des revenus publics. Leur création paraît remonter aux premiers siècles de Rome; ils furent nommés d'abord par les rois et ensuite par les consuls, jusqu'à l'année 307 de Rome, où ils commencèrent à être élus dans les assemblées du peuple par tribus. D'autres auteurs prétendent qu'immédiatement après l'expulsion des rois, le peuple romain nomma deux patriciens auxquels il confia le soin du trésor public, et que ce fut là l'origine de la questure. Dans l'année 333 de Rome, outre les deux questeurs de la ville, on en nomma deux autres qui devaient accompagner les consuls à la guerre. Ces derniers furent appelés *Peregrini*, pour les distinguer des questeurs de la ville, qu'on appelait *Urbani*. On commença à la même époque à les choisir indifféremment parmi les plébéiens et parmi les patriciens. Après la conquête de l'Italie, c'est-à-dire vers l'an de Rome 439, on créa quatre questeurs provinciaux, *provinciales*, qui accompagnaient les proconsuls et les propréteurs dans leurs provinces. Sylla en porta le nombre à vingt, Jules César à quarante, et sous les empereurs il fut variable et incertain.

La principale fonction des questeurs à Rome était le soin du trésor public; ils tenaient registre des recettes et des dépenses. Ils étaient aussi chargés de recevoir les ambassadeurs et les princes étrangers qui venaient à Rome, et de leur fournir tout ce qui leur était nécessaire pendant leur séjour. C'étaient encore eux qui levaient l'argent qui provenait des amendes imposées par le peuple, qui gardaient les aigles et les étendarts de la république, et qui les remettaient aux généraux lorsqu'ils partaient pour quelque expédition. C'était entre leurs mains que les généraux qui demandaient l'honneur du triomphe devaient jurer qu'ils avaient envoyé un état fidèle du nombre des morts de part et d'autre. Les questeurs donnaient au peuple les combats de gladiateurs, et, en faisaient les frais. Il paraît que, sous les empereurs surtout, ils étaient obligés à cette dépense, pour obtenir cette charge.

Leurs fonctions à l'armée étaient à peu près les mêmes; ils devaient solder les troupes, prendre soin des approvisionnemens, et payer ce qui était fourni aux armées. Ils recevaient les tributs, vendaient le butin, et en versaient le produit dans le trésor public. Enfin ils remplissaient les fonctions de gouverneur de la province quand le consul ou le préteur étaient obligés de s'absenter. La tente du questeur, dans les camps, était toujours voisine de celle du général, et s'appelait Quæstorium. Lorsque le questeur mourait, il était remplacé provisoirement par un autre, qui prenait le titre de proquesteur.

La questure était le premier pas dans la carrière des honneurs; il fallait avoir 27 ans, et avoir fait au moins dix campagnes pour avoir droit d'y prétendre. Les questeurs n'avaient à Rome ni appariteurs, ni licteurs, parce qu'ils n'avaient pas le droit de faire arrêter, et qu'ils pouvaient eux-mêmes être traduits devant le préteur.

Sous les empereurs cette charge subit plusieurs changemens. On distingua le trésor public (*ærarium*) de celui du prince (*fiscus*), et ces deux trésors furent confiés à des officiers spéciaux. *Polybe*, 10, *c.* 19. — *T. L.*, 3, *c.* 69; 4, *c.* 43; 7, *c.* 23; 38, *c.* 60; 41, *c.* 2. — *Den. d'Hal.*, 8, *c.* 77. — *Val. Max.*, 2, *c.* 8; 5, *c.* 1. — *Vell. Pat.*, 2, *c.* 94. — *Tacite*, 11, *c.* 22; 13, *c.* 28. — *Suét.*, *V. de Claud.*, 24; *V. de Dom.*, 4. — *Plut.*, *Quest. Rom.*, 40. — *Dion Cass.*, 39, *c.* 7; 43, *c.* 47; 53, *c.* 16. — *Aulug.*, 13, *c.* 12.

2. — Nocturnes, magistrats inférieurs, chargés de prévenir les incendies, étaient au nombre de quatre, choisis dans le collége des Vigintivirs. Leur nombre les faisait aussi nommer *quatuorvirs nocturnes*.

3. — du Palais, un des dignitaires principaux de l'empire, souscrivait les rescrits impériaux, ainsi que les réponses aux requêtes, et préparait les lois et les constitutions que promulguaient ensuite les empereurs. Cet emploi, qui fut institué sous Constantin, était ordinairement confié à un jurisconsulte. *Procope.* — *Zosim.*, 5.

QUESTION. On donnait la question chez presque tous les peuples connus de l'Orient avant et après la condamnation. A Athènes, il n'y avait point de question préparatoire; les condamnés seuls subissaient les tortures, trente jours après la condamnation; un citoyen ne pouvait y être soumis, excepté pour crime d'état. A Rome, la question avait lieu avant le jugement; mais jamais un citoyen ne pouvait la subir.

QUESTURE. V. Questeur.

QUIES (*Repos*). Les Romains en avaient fait une divinité, et lui avaient bâti un temple à Rome, près de la porte Colline, sous le nom de *Quietis fanum*. Cette divinité présidait sans doute au repos de la mort; car on cite le nom de *Quietalis*, comme un des surnoms de Pluton. *T. L.*, 4, *c.* 41. — *Augustin*, *Cité de D.*, 4, *c.* 16.

QUIETALIS (*quies*, repos), surnom donné à Pluton, à cause du repos dont jouissent les morts.

QUIETORIUM, c'est-à-dire reposoir (*quies*, repos), nom que les Romains donnaient à l'urne où ils renfermaient les cendres des morts.

1. QUIETUS (L.), officier romain, qui s'était distingué sous Trajan par ses exploits, fut condamné à mort par Adrien.

2. — second fils de Macrien, fut proclamé empereur

avec son frère aîné, l'an 2 de J.C. Il resta en Orient, tandis que ceux-ci marchèrent vers l'Illyrie. Leur défaite et leur mort le força à se retirer dans la ville d'Emèse, où bientôt Odénat, vainqueur de Sapor, vint l'assiéger ; les habitans, secrètement soulevés par Baliste (V. ce nom), le massacrèrent, et jetèrent sa tête par-dessus les murailles dans le camp d'Odénat.

QUINARIUS, petite monnaie, moitié du denier, suivit les variations du denier. V. Denier et les *Tables des monn. Rom.*

1. QUINCTIANUS (Afranius). V. Afranius, n°. 6.

2. — sénateur qui se mit à la tête d'une conspiration contre Commode. Sur le point de réussir, le complot échoua par la précipitation et l'imprudence de Quinctianus, qui osa menacer l'empereur de son poignard avant le jour de l'exécution. Il fut mis à mort avec ses complices. *D. Cass.*

QUINCTIUS, Quinctilius, Quinctilianus. V. Quintius, etc.

QUINCUNX (*quinque*, cinq ; *uncia*, once), une des divisions de l'as, dont il valait cinq douzièmes, c'est-à-dire cinq onces romaines. V. As et à la fin du dict. la *Table des divis. de l'as et celle des poids.*

QUINDA, v. de Cilicie, vers le N. E., assez près des confins de la Syrie. *Strab. —Pline.*

QUINDÉCEMVIRS, *-viri*, collége de prêtres romains, institués par Tarquin-le-Superbe, et préposés à la garde des livres sybillins, qu'ils avaient seuls le droit de consulter. Ces prêtres, qui n'avaient d'abord été établis qu'au nombre de deux, furent dans la suite portés à dix, et enfin à quinze (*quindecim*) par Sylla ; d'où leur vint leur nom. Dans les siècles suivans leur nombre monta jusqu'à quarante, et même jusqu'à soixante. Ce sacerdoce fut aboli sous le règne de Théodose. Les filles des quindécemvirs étaient exemptes d'entrer dans le collége des vestales. V. Décemvirs et Duumvirs.

QUINQUATRIES, *-tria*, fêtes romaines qui avaient beaucoup de rapport avec les panathénées des Grecs. On les célébrait en l'honneur de Minerve le 19 du mois de mars, parce qu'on croyait que ce jour était celui de la naissance de cette déesse. Elles ne duraient d'abord qu'un jour ; par la suite on les prolongea jusqu'au 23 du même mois. Pendant ce temps les écoliers offraient des sacrifices à la déesse des sciences afin qu'elle favorisât leurs travaux, et faisaient à leurs maîtres des présens appelés Minervales. C'était aussi dans ces jours que ceux-ci recevaient leur salaire. Les hommes faits prenaient aussi part à cette fête, et assistaient aux combats des gladiateurs qu'on donnait en l'honneur de Minerve. Le dernier jour était consacré à la purification des trompettes qui servaient dans les rites sacrés. *T. L.*, 6, *c.* 27. — *Hor.*, 2, *ep.* 2, *v.* 197. — *Tac.*, *Ann.*, 14, *c.* 4.

QUINQUÉGENTIAINS, peuple inconnu de l'Afrique, qui ravagea ce pays sous Dioclétien. On suppose que leur nom vient de ce qu'il était composé de cinq (*quinque*) nations (*gentes*).

1. QUINQUENNAUX (Jeux), jeux que les habitans de Chios célébraient en mémoire d'Homère, tous les cinq ans (*quinque*, cinq ; *anni*, années) ; d'où vient leur nom.

2. — jeux fondés à Tyr, à l'imitation des jeux olympiques, se célébraient tous les quatre ans, au commencement de chaque cinquième année.

3. — jeux institués par Auguste, sont les mêmes que les jeux Actiaques. V. ce nom.

4. — Domitien institua des jeux quinquennaux pendant son douzième consulat, en l'honneur de Jupiter Capitolin. *Tac.*, *Ann.*, 14, *c.* 20 ; 16, *c.* 2.

QUINQUERTIO, athlète qui s'exerçait à cinq (*quinque*) sortes de jeux. V. Pentathle.

QUINQUÉVIRS, *-ri* (*quinque*, cinq ; *viri*, hommes), nom donné à une réunion de cinq magistrats ou fonctionnaires quelconques chargés des mêmes fonctions. Il y avait plusieurs sortes de quinquévirs :

1. — collége de prêtres destinés à faire des sacrifices pour les morts. Ils s'appelaient *Quinquevirs des mystères et des sacrifices de l'Erèbe.*

2. — magistrats subalternes, chargés de l'entretien des tours et des murs de la ville, veillaient à ce que chacun payât ses dettes.

3. — magistrats chargés de conduire des colonies, et de distribuer les terres aux colons.

4. — magistrats chargés de veiller aux repas sacrés ; les mêmes que les *Epulons.*

5. — magistrats chargés de s'opposer à l'usure ; on les nommait *Mensarii* ; ils furent créés l'an de Rome 405.

6. — huissiers dans les colonies.

QUINTA (Claudia), vestale fameuse, qui tira avec sa ceinture le vaisseau qui amenait Cybèle de Pessinonte. V. Claudia.

QUINTANA, nom donné à celle des portes du camp qui était près du *Quæstorium*. On croit qu'elle fut ainsi nommée parce qu'elle servait d'issue et d'entrée à cinq cohortes. *T. L.*, 41, *c.* 2.

QUINTE-CURCE, *Quintus Curtius Rufus*, historien latin qui vivait selon l'opinion la plus commune sous Vespasien et sous Trajan : ce qui toutefois est assez incertain. D'autres le font vivre sous Tibère, d'autres sous Constantin, et quelques-uns même sous le premier Théodose. Aucun auteur ancien ne fait mention de Quinte-Curce, et l'on ignore entièrement les circonstances de sa vie privée. On croit qu'il peut être le même qu'un certain Curtius Rufus dont parlent Tacite (*Ann.*, 11, *c.* 20) et Pline le Jeune (7, *ép.* 27). Selon leur récit, cet homme, fils d'un gladiateur, se distingua comme rhéteur, et fut nommé préteur sous Tibère, consul sous Caligula et Claude, et mourut proconsul d'Asie. On raconte de lui une aventure assez extraordinaire, mais qui ne paraît pas mériter beaucoup de croyance. Un soir qu'il se promenait seul sous les portiques d'Adrumète en Afrique, une femme richement vêtue et d'une grandeur surnaturelle se présenta tout à coup à ses yeux, et lui prédit qu'il gouvernerait un jour l'Afrique en qualité de proconsul. Curt. Rufus, encouragé par cette prophétie singulière, revint à Rome, et parvint à se concilier la faveur du prince, qui le nomma consul, et qui en effet l'envoya ensuite en Afrique en qualité de proconsul. V. Rufus (Curtius).

L'histoire d'Alexandre-le-Grand, le seul ouvrage qui nous reste de Quinte-Curce, est plutôt un roman qu'une compilation historique : mais, si l'auteur ne paraît pas mériter beaucoup de foi comme historien, il faut du moins convenir qu'il possède le talent d'amuser et d'intéresser. Sa diction est pure, élégante et quelquefois même poétique ; quelques-unes de ses harangues sont des chefs-d'œuvre, et il est riche en belles descriptions ; mais son style est trop chargé d'ornemens. Il imite cependant assez heureusement Tite-Live, qu'il paraît avoir pris pour modèle.

Ce sont là les seules qualités qui rendent estimable l'ouvrage de Quinte-Curce. Du reste cet historien manque entièrement de critique, et commet des erreurs graves. Il paraît qu'il n'était pas très-versé dans la langue grecque, et qu'il a suivi de préférence des historiens qui avaient dénaturé par des fables l'histoire du roi de Macédoine. Il ne se met

pas en peine de concilier les contradictions de ses originaux, ni de rechercher la vérité qui pouvait être mêlée avec leurs erreurs. Il commet souvent des erreurs de chronologie et de géographie; il confond par exemple le mont Taurus avec le Caucase.

De dix livres dont était composée son histoire, les deux premiers, la fin du cinquième et le commencement du sixième sont perdus. Ces lacunes ont été remplies par Freinshémius, à l'aide des secours qu'il a puisés dans les différentes histoires d'Alexandre-le-Grand qui nous sont parvenues. La meilleure édition de Quinte-Curce est celle de Kunz, Helmstadt 1795. Beauzée en a donné une traduction estimée.

QUINTIA PRATA, champ de quatre arpens, ainsi nommé en l'honneur du grand Quintius Cincinnatus qui l'avait cultivé de ses mains. *T. L.*, 3, *c.* 26.

QUINTIANUS. V. QUINCTIANUS.

QUINTILES (LES FRÈRES), nom sous lequel on rassemble les deux frères Quintilius Maximus et Quintilius Cardianus, qui se rendirent célèbres sous Marc Aurèle par leur amitié et leurs talens militaires. Ils entrèrent dans une conspiration contre Commode, qui les fit étrangler tous deux en même temps. *D. Cassius.*

1. QUINTILIANUS, tribun du peuple l'an de J. C. 32, proposa au nom du quindécimvir Caninius Gallus l'admission d'un nouveau livre de la Sibylle. Le sénat approuva la demande; mais une lettre de Tibère s'y opposa formellement. *Tac.*, *Ann.*, 6, *c.* 12.

2. — (M. FABIUS), orateur médiocre, fut père ou aïeul du célèbre Quintilien.

3. — (M. FABIUS), célèbre rhéteur, auteur des Institutions oratoires. V. QUINTILIEN.

4. — (M. FABIUS), fils du précédent, était un prodige d'esprit. Il mourut à la fleur de l'âge. Les regrets de son père sur cette mort prématurée sont un des morceaux les plus touchans de son ouvrage. *Institutions orat.*, 6, *proœm.*

QUINTILIE, *-lia*, comédienne qui souffrit la torture plutôt que de déclarer ce qu'elle savait du complot de Pompédius, son amant, contre Caligula. L'empereur, touché de ses souffrances, la fit relâcher, et lui donna une gratification. *Jos.*, *Ant. J.*, 19.

QUINTILIEN, *-anus* (MARCUS FABIUS), célèbre rhéteur latin, naquit à Calagurris, ville de l'Espagne Tarraconnaise, l'an 42 de J. C. Il était encore enfant lorsqu'il fut conduit à Rome par son père, qui professait la rhétorique. Cette circonstance a donné lieu de croire qu'il était né à Rome. Quintilien, après avoir suivi les leçons des plus célèbres rhéteurs de son temps, entre autres de Domitius Afer, qui resta son ami, et qui dota sa fille. Domitien lui confia l'éducation des jeunes princes qu'il destinait au trône. Il s'adonna au barreau. Ce ne fut que sous Vespasien qu'il ouvrit une école d'éloquence. Il professa avec tant de distinction que l'empereur le combla de biens et d'honneurs. Il fut le premier rhéteur qui reçut un traitement de l'état. Il obtint la distinction du laticlave, et fut nommé consul sous Domitien. On compte parmi ses élèves Domitilla, mère de l'empereur, et Pline le Jeune. Au milieu de ses prospérités, il eut la douleur de perdre sa femme et deux fils de la plus grande espérance. Il épousa en secondes noces la fille d'un rhéteur nommé Tutilius, et en eut une fille qui fut mariée à Nonius Celer, gouverneur d'Espagne. Enfin, après avoir professé vingt ans avec le plus grand succès, il abandonna ses occupations publiques, et composa dans la retraite les ouvrages qui lui ont acquis une si juste réputation. On ignore l'année précise de sa mort. On la place vers 195 av. J. C.

L'ouvrage qui a rendu immortel le nom de Quintilien, ce sont ses *Institutions oratoires*. Elles sont divisées en douze livres. Elles ne renferment pas seulement un traité complet de rhétorique, mais encore un plan d'études pour un orateur depuis les premiers élémens de la grammaire, et même un traité d'éducation pour les années de l'enfance comme pour celles de la jeunesse. Quintilien a déposé dans cet ouvrage le fruit d'une longue expérience, de profondes méditations et d'une lecture très-variée. Ce traité est préférable pour la théorie à tout ce que Cicéron nous a laissé; il va plus loin que ce grand orateur, il ajoute à son travail tout ce qu'une longue pratique avait pu lui apprendre. Son style, qu'il avait formé sur celui de Cicéron, est d'une élégance et d'une pureté qui le placeraient à côté des écrivains du siècle d'Auguste, si des expressions obscures et recherchées ne décelaient pas quelquefois l'écrivain du siècle suivant. Il existe plusieurs Déclamations qu'on a faussement attribuées à Quintilien, et dont l'auteur est inconnu. *Suét.*, *Vespas.*, *c.* 18. — *Juv.*, *Sat.* 6, *v.* 75, 279; *S.* 7, *v.* 186. — *Pline*, 6, *ép.* 32. — *Mart.*, 2; *ép.* 90, *v.* 1.

Le manuscrit original des *Institutions* de Quintilien ne fut trouvé que dans le commencement du 15e siècle (1415), à l'époque du concile de Constance, par Poggia Bracchiolini, Florentin, dans une tour de l'abbaye de Saint-Gall. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de Spalding, Leips., 1798-1805. Il fait partie de la collection de M. Lemaire. Rollin a publié une édition abrégée de Quintilien.

QUINTILIENS, nom des membres d'un des trois colléges des Luperques. Ils étaient ainsi nommés de Quintilius, le premier de leurs chefs. V. LUPERQUES.

QUINTILIS, nom donné au mois de Juillet par les anciens Romains, parce que primitivement, et lorsque l'année romaine n'était que de dix mois, il se trouvait le cinquième (*quintus*). Il fut dans la suite nommé *Julius* (juillet), en l'honneur de Jules-César.

1. QUINTILIUS (SEXT.), chef d'un des trois colléges des Luperques, lors de leur institution. Ses subordonnés prirent de lui le nom de *Quintiliens*.

2. — (SEXT.), consul l'an de Rome 301, mourut de la peste dans l'exercice de sa charge. *T. L.*, 3, *c.* 32.

3. — (M.) VARUS, tribun militaire avec puissance consulaire l'an de Rome 352. *T. L.*, 5, *c.* 1.

4. — (CN.), fut nommé dictateur l'an de Rome 423, pour attacher le clou au temple de Jupiter. *T. L.*, 8, *c.* 18.

5. — (P.) VARUS, préteur l'an de Rome 449. battit, à l'aide du proconsul Cornelius Cethegus, les troupes carthaginoises commandées par Magon, chez les Insubres. *T. L.*, 29, *c.* 38; 30, *c.* 1, 2, 18.

6. — (M.) VARUS, fils du précédent, contribua beaucoup à la victoire de son père sur Magon.

7. — (T.) VARUS, lieutenant du préteur Pison en Espagne 187 ans av. J. C. *T. L.*, 39, *c.* 31.

8. — VARUS, gouverneur de Syrie sous Auguste.

9. — (P.) VARUS, célèbre par sa défaite en Germanie. V. VARUS.

10. — jeune Romain dont Horace déplore la perte dans une ode adressée à Virgile. L'opinion commune est que Quintilius est un nom fictif par lequel le poète indique un frère ou un parent de Virgile. *Hor.*, 1, *Od.* 20.

11. — Romain, condamné par Septime Sévère.

12. — favori d'Alexandre Sévère.

QUINTILLA, courtisane fameuse, contemporaine de Juvénal. *Juv.*, *Sat.* 6, *v.* 75.

1. QUINTILLUS PLAUTIANUS, sénateur recommandable par ses vertus et son grand âge, vivait à la campagne quand il fut accusé d'avoir aspiré à l'empire. Septime Sévère, alors sur le trône, lui envoya l'ordre de mourir. Plautien se fit ouvrir les veines, et, voyant les étoffes et les linges qu'il avait préparées long-temps auparavant pour sa mort hors d'état de servir à cause de leur vétusté : « Eh quoi! dit-il, nous avions donc beaucoup tardé.» *Dion Cas.*

2. — (AURÉLIUS CLAUDIUS), frère de Claude le Gothique, fut proclamé empereur à la mort de son frère par les troupes d'Aquitaine, qu'il commandait; mais, Aurélien s'étant en même temps fait nommer à Sirmium, Quintillus fut abandonné de ses soldats, et se fit ouvrir les veines après un règne de dix-sept jours, l'an de J. C. 270. Selon Trebellius Pollion, il périt victime de sa sévérité et de son zèle pour la discipline militaire. *Zonaras.*

1. QUINTIUS (L.) CINCINNATUS. V. CINCINNATUS.

2. — (CÆSO), fils du précédent, se distingua par sa fierté et par ses violences dans les troubles qui s'élevèrent entre les patriciens et les plébéiens, à propos de la loi Terentilla. Accusé par Aulus Virginius, il fut condamné à l'exil sur une fausse déposition et ensuite rappelé. *T. L.*, 3, *c.* 11.

3. — (L.) CINCINNATUS, fils de Q. Cincinnatus, frère du précédent, fut tribun militaire avec puissance consulaire l'an de Rome 319, et général de la cavalerie sous le dictateur Mamercus Æmilius en 310. *T. L.*, 4, c. 16.

4. — (T.) CINCINNATUS PENNUS, troisième fils du grand Cincinnatus et frère des deux précédens, fut consul l'an de Rome 324 et l'an 327. Deux ans après il fut nommé tribun militaire avec puissance consulaire. *T. L.*, 4, *c.* 26.

5. — (T.) CAPITOLINUS, consul l'an de Rome 283 et ensuite les ans 285, 287, 309, 312 et 316; battit les Herniques dans son second consulat, les Eques et les Volsques pendant son quatrième. *T. L.*, 2, *c.* 56; 3, c. 1 et 2; 4, *c.* 7, etc.

6. — (T.) CAPITOLINUS, fils du précédent, consul l'an de Rome 334. *T. L.*, 4, *c.* 43, 61.

7. — (Q.) CINCINNATUS, tribun militaire avec puissance consulaire l'an de Rome 340. *T. L.*, 4, c. 49.

8. — (T.), tribun militaire avec puissance consulaire l'an de Rome 367, et ensuite l'an 371; dictateur quatre ans après, il battit les Prénestins qui s'étaient avancés jusqu'à la porte Colline, et leur prit en neuf jours outre leur capitale neuf autres villes. *T. L.*, 6, *c.* 4, 18, 28 et 29.

9. — (L.) CINCINNATUS, tribun militaire avec puissance consulaire l'an de Rome 370.

10. — (T.) CAPITOLINUS, collègue du précédent dans le tribunat militaire l'an de Rome 370, fut de plus maître de la cavalerie sous le dictateur Cornélius Cossus, avec qui il battit les Volsques. *T. L.*, 6, c. 11, etc.

11. — (C.) CINCINNATUS, tribun militaire avec puissance consulaire l'an de Rome 378. *T. L.*, 6, *c.* 32.

12. — (T.), tribun militaire avec puissance consulaire l'an de Rome 387. *T. L.*, 6, *c.* 42.

13. — (T.) PENNUS, tribun militaire avec puissance consulaire l'an de Rome 388. *T. L.*, 6, *c.* 42.

14. — (T.) PENNUS, dictateur l'an de Rome 344, maître de la cavalerie l'année suivante et consul cinq ans après. *T. L.*, 7, *c.* 9.

15. — (T. ou C. ou CÆSO) PENNUS, consul l'an de Rome 404, marcha contre les Falisques, qui demandèrent la paix. *T. L.*, 7, *c.* 22.

16. — (T.), patricien d'une grande valeur, avait renoncé aux armes par suite d'une blessure, et vivait dans la solitude quand une armée de séditieux le força de se mettre à leur tête et de les conduire à Rome. Une armée romaine vint à leur rencontre et Quintius fit aussi-tôt poser les armes aux siens, et obtint leur grâce. *T. L.*, 7, *c.* 39.

17. — (L.), tribun des soldats, contribua puissamment à la réduction de Palépolis (Naples) l'an de Rome 429. *T. L.*, 8, *c.* 25.

18. — (T.) CRISPINUS, commandant de la flotte en Sicile pour Marcellus, l'an de Rome 538, fut préteur cinq ans après, et consul l'année suivante, 546. Surpris et battu ainsi que son collègue près de Vénusie, il mourut de ses blessures. *T. L.*, 24, *c.* 39; 27, *c.* 6, etc.

19. — (D.), Romain d'obscure naissance, mais d'un grand courage, s'éleva aux premiers grades dans les armées navales, et mourut dans une bataille contre les Tarentins. *T. L.*, 26, *c.* 39.

20, 21, 22. — FLAMININUS. V. FLAMININUS.

23. — (L.) CRISPINUS, préteur dans l'Espagne citérieure 188 ans av. J. C., se distingua par son courage. *T. L.*, 39, *c.* 6 et 8.

24. — (L.), tribun du peuple, qui voulait faire casser toutes les ordonnances de Sylla. Lucullus le fit renoncer à ses desseins. *Cic.*, *p. Cluent.*, 29. — *Plut.*, *V. de Luc.*

25. — (P.), plébéien, défendu par Cicéron dans une accusation de banqueroute. C'est le premier plaidoyer de Cicéron que nous possédions.

26. — (L.), beau-père d'Asinius Pollion. Proscrit par les triumvirs 43 ans av. J. C., il s'enfuit vers la Sicile; mais, ayant été battu par une tempête, il se précipita dans les flots. *Appien.*

27. — HIRPINUS. *Hor.*, 1, *ép.* 16. V. HIRPINUS.

28. — (T.) CRISPINUS, un des amans de Julie, fille d'Auguste, fut mis à mort l'an 1 de J. C. Il avait été consul l'an 2 av. J. C. *V. Pat.*, 2, *c.* 100.

29. — CERTUS, chevalier romain, mis à mort par Dec. Pacarius, partisan de Vitellius, pour avoir voulu conserver l'île à Othon. *Tac.*, *Hist.*, 2, *c.* 16.

QUINTUS, prénom de plusieurs familles romaines, et spécialement du frère de Cicéron. V. les noms de ces familles.

QUINTUS CURTIUS RUFUS. V. QUINTE-CURCE.

QUINTUS DE SMYRNE ou QUINTUS CALABER, poète grec d'une époque incertaine, mais assez ancien, composa un poème en quatorze chants, qui fait suite à l'Iliade, et qui est intitulé *Paralipomènes d'Homère*. Ce poème conduit depuis la mort d'Hector, où s'arrête l'Iliade, jusqu'à la prise de Troie. Il est remarquable par son élégance et par sa pureté; on y trouve même des discours éloquens. Il fut traduit en 1800 par M. Tourlet. La meilleure édition est celle de Paw, Leyde, 1734, in-8°. On surnomma l'auteur *Calaber* parce que son poème avait été retrouvé dans un monastère de la *Calabre*. Ce fut le cardinal Bessarion qui fit cette découverte au 15e siècle.

QUIRINAL (FLAMINE), *archéol.*, grand-pontife de Quirinus. Il devait être tiré du corps des patriciens. *T. L*, 1, *c.* 20.

QUIRINAL, *-lis*, *géog.*, petite mont. dans l'enceinte de Rome, ainsi nommée de Quirinus ou Romulus, qui y avait un temple. Il était auparavant appelé Agonius ou Collinus. *T. L.*, 1, *c.* 44. — *Ov.*, *Fast.*, *v.* 375; *Mét.*, 14, *v.* 845.

QUIRINALE (PORTE), *-lis*, porte de Rome, voisine du mont Quirinal.

QUIRINALES, *-lia*, fêtes que les Romains célébraient le 17 février, en l'honneur de Romulus, surnommé Quirinus. Cette fête fut instituée par Numa, qui créa aussi le flamine Quirinal.

1. QUIRINUS, *myth.*, surnom de Mars chez les Romains et chez les Latins. Ces derniers le représentaient sous la forme d'une pique ou d'une hache, appelée en leur langue *quiris*.

2. — surnom de Romulus, après son apothéose. *Ov.*, *Fast.*, 2, *v.* 475 — *T.L.*, 1, *c.* 20; 4, *c.* 21; 5, *c.* 52; 8, *c.* 9; 10, *c.* 46.

3. — surnom de Janus et de Jupiter.

QUIRINUS SULPITIUS, *hist.*, Romain qui naquit à Lanuvium de parens obscurs, et parvint aux plus grands honneurs. Après avoir été nommé consul l'an 12 av. J. C., sous Auguste, il obtint le gouvernement de la Syrie, et fut choisi pour précepteur du petit-fils de l'empereur. Il épousa Emilia Lepida, petite-fille de Sylla et de Pompée, et la répudia peu de temps après. *Tac.*, *Ann.*, 2, *c.* 30; 3, *c.* 22, 48.

QUIRIS, QUIRITA, nom que les femmes mariées donnaient à Junon lorsqu'elles se mettaient sous sa protection. Selon quelques auteurs, ce nom lui fut donné parce qu'une des cérémonies du mariage consistait à piquer la nouvelle mariée avec une pique nommée *Quiris*. D'autres prétendent que ce nom lui venait de ce que tous les ans chaque *curie* préparait des repas publics en l'honneur de Junon. *Plut.*

QUIRITA. V. QUIRIS.

QUIRITES, surnom que prirent les Romains après avoir transporté parmi eux les Curites, habitans de la ville de Cures. Ils portaient ce nom dans la ville, et jamais aux armées, où les généraux ne l'employaient que lorsqu'ils voulaient dégrader ou licencier les soldats. On sait que plus d'une fois les empereurs apaisèrent des séditions en donnant aux armées le nom flétrissant de Quirites. C'était à peu près ce qu'est notre mot *bourgeois* dans la bouche des militaires. *Suét.*, *V. de Cés.*, *c.* 1, 70.—*Phars.*, 5, *v.* 558.— *T. L.*, 1, *c.* 13; 8, *c.* 12 —*Hor.*, 4, *ode* 14, *v.* 1.—*Ov.*, *Fast.*, 2, *v.* 479 — *Den. d'Hal.*, 2, *c.* 10.

R

R. *Cherchez par* RH *tous les mots qui ne se trouvent pas par* R *simple.*

1. R, pris numéralement chez les Romains, valait 80; surmonté de la ligne horizontale (R̄), 80,000.

Chez les Grecs ρ́ valait 100, ͵ρ valait 100,000.

2. R, abréviation, se mettait pour *Rex* ou *Roma*; RP. ou *Resp.*, *Reip.*, *Rep.*, *Remp.*, pour *Respublica*, *reipublicæ*, *republicâ*, etc.; RC., pour *rescriptum*; R.C., pour *Romana Civitas*; R. S., pour *responsum*, et *Ruf.*, pour *Rufus*.

RAAB ou RAHAB, courtisane de Jéricho. Lorsque les Israélites envoyés par Josué pour observer la terre Promise furent reconnus par les habitans de Jéricho, Rahab leur donna un asile dans sa maison, et leur enseigna un chemin détourné pour sortir de la ville. En reconnaissance de ce service, Josué l'épargna ainsi que toute sa famille lors de la prise de Jéricho. Dans la suite elle épousa Salmon, fils de Naasson, prince de la tribu de Juda, dont elle eut Booz, bisaïeul de David. *Josué*, 1, etc.

RABBA, v. d'Arabie, dans laquelle Hérode-le-Grand tua douze mille Arabes, et fit quatre cents esclaves. *Jos.*, *Ant. Jud.*, 15, *c.* 8.

1. RABBATH-AMMON (*Ammon*), nommée ensuite PHILADELPHIE par Ptolémée Philadelphe, ancienne capitale du pays des Ammonites, près des sources de l'Ammon, fut prise par Joab du temps de David, et depuis ce temps soumise aux rois de Juda. Ce fut au siége de cette ville que fut tué le brave Urie, mari de Bethsabé. *Deutér.*, *c.* 3, *v.* 11; *Rois*, 2, *c.* 11, *v.* 1, 15, etc; *c.* 12, *v.* 26, etc.; *Jérém.*, *c.* 49, *v.* 1, etc

2. — MOAB, autrement AR ou ARIEL ou ARCOPOLIS, capitale des Moabites, sur l'Arnon, qui la séparait en deux parties égales. *Rois*, 4, *c.* 3, *v.* 5, etc.

RABBI ou RABBIN, c'est-à-dire *maître*, nom que les Hébreux donnaient aux premiers d'une classe, aux plus illustres d'une profession. Ce n'est qu'à une époque moderne que le nom de Rabbin, formé de Rabbi, servit à désigner exclusivement les docteurs de la loi des Juifs.

RABBOTH, v. de Palestine, dans la tribu d'Issachar. *Jos.*, *c.* 19, *v.* 20.

RABBULAS, évêque d'Edesse, vers le milieu du cinquième siècle, fut d'abord zélé partisan du nestorianisme; mais ensuite il revint dans le sein de l'église catholique. On a de lui une lettre imprimée dans la grande Collection de *Christian Lupus* (Wolf), Louvain, 1682, sous le titre de *Variorum patrum epistolæ ad concilium Ephesium.*

RABDOMANCIE. V. RHABDOMANCIE.

RABESTUM, v. de Macédoine, plus communément nommée JAMPHORINA.

1. RABIRIUS (C.), chevalier romain, qui fut, l'an 63 av. J.C., accusé par un nommé T. Labienus, instrument de César, d'avoir, 30 ans auparavant, tué le tribun L. Apuleius Saturninus (*perduellionis causa*). Le fait était faux; seulement Rabirius, partisan exalté de l'aristocratie, avait porté en triomphe au bout d'une pique la tête de ce tribun factieux. Malgré la protection du sénat, Rabirius avait déjà été condamné par les *décemvirs*, nommés par le préteur, César et un de ses parens; mais il en appela au peuple; l'éloquence de Cicéron, alors consul, jointe aux efforts de ses amis, adoucit tellement la fureur publique que, la première assemblée ayant été rompue sans décision, l'accusateur abandonna l'affaire. *Cic.*, *pour Rabir.*, *c.* 1. — *D. Cass.*, 37, *c.* 20.

2. — (C.) POSTHUMUS, chevalier romain, fils de C. Curius et fils adoptif du précédent, prêta une grande somme d'argent dans la suite à Ptolémée Aulète, roi d'Egypte, pendant qu'il était à Rome, chassé de ses états. Ce prince, non-seulement refusa de le payer, mais le fit encore mettre en prison, et le menaça de la mort. Rabirius, ayant trouvé les moyens de se sauver, revint à Rome, où il fut accusé par le sénat d'avoir, comme Gabinius, prêté de l'argent au roi dans des vues criminelles, et où on voulut l'obliger à payer le complément d'une amende que son complice Gabinius n'avait pu payer entièrement (*causa de residuis*). Mais Cicéron, qui se chargea de sa cause, vint à bout de le faire absoudre. *Cic.*, *p. Rab. Posthum.*, *c.* 1, etc.

3. — poète latin assez célèbre du siècle d'Auguste, composa entre autres ouvrages un poëme sur la guerre civile d'Octave et d'Antoine. Cette composition, qui

est perdue ainsi que ses autres écrits ne nous est connue que par les éloges sans doute exagérés de Sénèque, qui met presque Rabirius sur la même ligne que Virgile, et par la mention de Quintilien, qui le loue beaucoup plus froidement. Rabirius faisait aussi des satyres et des épigrammes. *Vell. Paterc.*, 2, c. 36.

4. — architecte célèbre du temps de Domitien, construisit pour ce prince un palais magnifique dont il reste encore des ruines.

RABOCENTE, *-tus*, roi des Besses, peuplade de la Thrace, vint vers l'an 58 av. J. C. dans le camp de Pison (nº 14) pour lui offrir des secours de la part de sa nation. Celui-ci le fit massacrer avec toute sa suite. *Cic.*, *Disc. contre Pison*, c. 66.

RABOTH. V. Rabboth.

RABSACÈS, un des principaux officiers de Sennachérib, alla de la part de son maître sommer Ezéchias et les Israélites de se rendre Son ambassade n'eut point de succès, et peu après l'Ange exterminateur tua en une nuit cent quatre-vingt-cinq mille hommes de l'armée de Sennachérib. *Rois*, 4, c. 18, v. 17, etc ; *Isaïe*, c. 36, v. 2.

RABSARÈS, Rabsaris ou Rabsalès, officier de Nabuchodonosor, contribua à la prise de Jérusalem. *Jérém.*, c. 39, v. 3 et 13.

RABULEIUS (Manius), un des décemvirs créés l'an 450 av. J. C. *T. L.*, 3, c. 25.

RACHAL, v. de la Palestine, dans la tribu de Juda, vers le S. O. *Rois*, 1, c. 30, v. 29.

RACHEL, seconde fille de Laban, était une des plus belles filles de son temps. Jacob, l'ayant rencontrée près d'un puits où elle allait abreuver ses troupeaux, conçut de l'amour pour elle, et s'engagea à servir Laban durant sept ans, à condition qu'il la lui donnerait en mariage : mais, les sept ans étant écoulés, Laban usa d'adresse pour substituer à Rachel Lia, sa fille aînée, qu'il n'espérait pas établir facilement à cause de sa laideur. Il s'en excusa auprès de Jacob sur la coutume du pays, qui ne permettait pas qu'on mariât les cadettes avant les aînées. Néanmoins Laban promit Rachel à Jacob, mais à condition qu'il servirait encore sept autres années. Elle demeura stérile durant six ans. Enfin, comme elle était fort chagrine de ne pas avoir d'enfans, elle donna à Jacob sa servante Bala, dont il eut Dan et Nephtali. Dieu eut pitié de Rachel et lui donna un fils qu'elle nomma Joseph. Seize ans après la naissance de Joseph, elle en eut encore un, mais qui lui couta la vie. Elle l'appela Bénoni, c'est-à-dire, enfant de ma douleur ; mais Jacob changea ce nom en celui de Benjamin. *Gen.*, c. 29, 30, 31, 35, 46.

RACHOTIS, petite v. très-ancienne, qui avait existé dans le lieu où fut bâti un quartier d'Alexandrie d'Egypte, qui en a conservé le nom de *Rachotis*, et qui occupe la partie occidentale de la ville.

RACILIE, *-lia*, femme de Q. Cincinnatus. *T. L.*, 3, c. 26.

1. RACILIUS, tribun du peuple du temps de Cicéron, parla contre la faction de Clodius dans le sénat. *Cic.*, *Verr.*, 2, c. 12 ; *ép. à Quint.*, 2, 1.

2. — officier romain, servait en Espagne sous Cassius Longinus. Etant entré dans une conspiration contre ce général, il fut puni de mort ainsi que tous les complices. *Hirt. P.*, *G. d'Alex.*

RACIUS Constans, propréteur de Sardaigne sous Septime Sévère, fut traduit en justice pour avoir renversé les statues de Plautien, ministre de Septime Sévère. *Dion Cass.*

RADDAÏ, un des frères de David. *Paralip.*, 1, c. 2, v. 14.

RADIALE ou Radiée (Couronne). Elle se donnait aux princes lorsqu'ils étaient mis au rang des dieux. Aucun empereur ne la prit de son vivant avant Néron, qui la méritait le moins de tous. Auguste même ne reçut cet honneur qu'après sa mort.

RÆSÉCÈS. V. Rhésécès.

RAGABA, forteresse de la Judée orientale, sur les confins de l'Arabie. *Josèphe*, *Ant. J.*, 13.

RAGAU, *hist.*, un des fils de Phaleg, le même que Reü.

Ragau, *géog.*, grande plaine d'Asie, située près du Tigre et de l'Euphrate, où Nabuchodonosor défit Phraorte, autrement Arphaxad. *Gen.*, c. 11, v. 18 ; *Judith*, c. 1, v. 5 et 6.

RAGÈS, v. de la Médie, vers le S., dans le voisinage d'Ecbatane, au milieu des montagnes. C'était là qu'habitait Gabélus, qui emprunta six talens à Tobie. Cette ville, la seconde des Mèdes, porta successivement les noms d'Europus et d'Arsacia. *Tobie*, c. 1.

1. RAGONIUS (L.) Urinatus Quinctianus, consul sous le règne d'Alexandre Sévère en 235.

2. — (Fl.) Vincentius Celsus, consul en Occident sous Honorius en 403.

1. RAGUEL, beau-père de Moïse, plus communément Jéthro. V. ce mot.

2. — cousin de Tobie, demeurait dans la Mésopotamie. Il reçut chez lui le jeune Tobie, et lui donna sa fille Sara en mariage. *Tob.*, c. 6, v. 11 ; c. 7, etc.

RAHAB. V. Raab.

RAHAT, petite v. de la tribu de Ruben.

RAHUEL, fils d'Esaü et de Basémoth, régna sur un canton de l'Idumée, et laissa quatre fils qui furent princes dans cette contrée. *Gen.*, c. 36, v. 4.

RAMA (*rama* en hébreu, *montagne*), ancienne v. de Palestine, dans la tribu d'Ephraïm, au milieu des montagnes, entre Samarie et Jérusalem. On la croit la même que Ramatha ou Ramathim Sophim, patrie de Samuel. Cette ville est fameuse dans l'Ecriture à cause du passage du prophète Jérémie qui commence par ces mots : « On a entendu à Rama un cri ; ce sont les larmes et les gémissemens de Rachel qui pleure ses enfans, et qui ne veut pas être consolée, parce qu'ils ne sont plus. » Ce deuil, ces larmes allégoriques de Rachel sur les maux des tribus d'Ephraïm et de Manassé ont fourni une seconde allégorie à S. Matthieu, lorsqu'il raconte le massacre des enfans de Béthléem ordonné par Hérode. *Jug.*, c. 4, v. 5 ; c. 19, v. 13 ; *Rois*, 1, v. 19, c. 2 ; *Paral.*, 2, c. 16, v. 1, etc. ; *Jérém.*, c. 31, v. 15.

RAMALIES *-lia* (*ramus*, branche), fêtes romaines en l'honneur de Bacchus et d'Ariadne. On y portait en procession des ceps de vigne chargés de leurs fruits.

1. RAMATH, v. de la Palestine, dans la tribu de Siméon, vers le S. *Jos.*, c. 19, v. 8.

2. — ou Ramoth Galaad, v. de la Palestine, dans la tribu de Gad. C'est près de là que mourut Achab, et que Jéhu se fit couronner roi d'Israël. *Deut.*, c. 4, v. 43 ; *Jos.*, c. 20, v. 8 ; *Rois*, 3, c. 22, v. 3, etc.

RAMATHA ou Ramathaïm Sophim, v. de la tribu d'Ephraïm, la même sans doute que Rama, était fameuse par la naissance de Samuel. *Rois*, 1, c. 1, v. 1 et 19.

RAMBACIA ou Hora (*Ermagil*), v. de la Gédrosie (Mekran), chez les Oritæ.

RAMEAU d'Or. La sibylle de Cumes fit prendre un rameau d'or à Enée, pour lui ouvrir la route

des enfers. Le héros, à l'aide de deux colombes envoyées par Vénus, trouva cet heureux rameau, l'arracha sans peine de l'arbre, et le porta à la Sibylle. Quand ils furent arrivés au palais de Pluton, Enée attacha ce rameau à la porte, et elle s'ouvrit. Le rameau d'or est, en effet, la clef des portes les mieux fermées et des lieux les plus inaccessibles. *En.*, 6.

RAMESSÈS, *hist.* V. Ramisès.

Ramessès, *géog.*, v. du pays de Gessen, dans la partie orientale du Delta.

RAMETH ou Ramoth, v. de Palestine, dans la tribu d'Issachar. *Jos.*, *c.* 19, *v.* 21.; *Paralip.*, 1, *c.* 6, *v.* 73.

RAMEURS, *remiges*. On ne s'accorde pas sur sur la manière dont les rameurs étaient placés. L'opinion la plus générale est qu'ils étaient les uns au-dessus des autres sur des bancs (*transtra* ou *juga*), qui garnissaient le côté du vaisseau, non en ligne perpendiculaire, mais en forme de quinconce. Les rames des rangs inférieurs étaient très-courtes, et celles des autres rangs croissaient en longueur, proportionnellement à leur élévation au dessus de l'eau.—On distinguait trois classes de rameurs appelés par lesGrecs: Thranites,Zeugites et Thalamites, noms tirés des diverses parties de la trirème où ils ramaient. Les premiers se plaçaient à la partie la plus élevée du vaisseau, auprès de la poupe, les seconds au milieu, et les troisièmes à la partie inférieure, voisine de la proue. *Virg.*, *En.*, 5, *v.* 119. — *Luc.*, *Phars.*, 3, *v.* 536.—*Sil. Ital.*, 15, *v.* 424.

RAMI, peuples de l'Ibérie septentrionale, habitaient entre les monts Caucase au S., et le fleuve Alonta au N., dans le voisinage des Imaduques.

RAMISÈS, Ramessès ou Rhamsès, puissant roi d'Egypte, que quelques auteurs croient être le même que Sésostris. Ce prince leva une armée de sept cent mille hommes, et conquit l'Ethiopie, la Libye, la Perse et les autres nations de l'Orient. Selon Pline, ce fut sous son règne qu'arriva la prise de Troie. *Tac.*, *Ann.*, 2, *c.* 60. — *Pline*, 36, *c.* 8.

RAMMIUS (L.), citoyen considérable de Brundusium (*Brindes*), recevait dans sa maison les généraux romains et les ambassadeurs étrangers les plus illustres. Persée, roi de Macédoine, l'ayant attiré à sa cour, le combla de marques d'amitié, et finit par le supplier de profiter de la confiance qu'il inspirait aux Romains, pour empoisonner leurs magistrats en les invitant à sa table; mais Rammius ayant horreur de cette proposition, révéla les demandes du roi au consul Valérius, et ensuite au sénat. *T. L.*, 42, *c.* 17.

RAMNES ou Ramnenses, nom que Romulus donna à la première des trois tribus du peuple romain. Elle comprenait tous les habitans qui habitaient le mont Palatin. La centurie des premiers chevaliers romains tirée de cette tribu portait le même nom. Les deux autres tribus s'appelaient Tatienne et Lucères (V. Tribus). *T. L.*, 1, *c.* 13, 36; 10, *c.* 6. — *Hor.*, *Art poet.*, *v.* 304.

RAMOTH. V. Ramath.

RANDA, village de Perse, où trois mille Persans rebelles furent égorgés par Chilès. *Polyen*, 7.

RANTHOS, un des chevaux dont Neptune fit présent à Pélée.

RAPHAËL, un des sept anges qui sont toujours en présence de Dieu. Cet ange prit la figure d'un jeune voyageur parfaitement bien fait, pour conduire le jeune Tobie au pays des Mèdes, et l'en ramener sain et sauf. Un poisson monstrueux étant venu pour dévorer le jeune Tobie, lorsqu'il se lavait les pieds dans le Tigre, l'ange lui dit de tirer le poisson par les nageoires sur le sable, d'en prendre le fiel et le foie et d'en faire rôtir la chair pour manger pendant le voyage. Il mena ensuite le jeune Tobie chez Raguel, dont ce jeune homme devait épouser la fille, appelée Sara, et lui conseilla de passer les trois premières nuits en prière, pour éviter le sort des sept premiers maris de cette femme, que le démon avait étouffés la première nuit de leurs noces. Le jeune Tobie, ayant ainsi épousé Sara, s'arrêta chez Raguel, et pria l'ange d'aller à Ragès, pour y recevoir une somme que son père avait autrefois prêtée à Gabélus. L'ange, après lui avoir rendu ce service, et l'avoir ramené chez son père, disparut. *Tobie*, 3, 4, etc.

RAPHAÏM, vallée des géans, proche de Jérusalem, où David remporta sur les Philistins deux victoires complètes. Elle était située sur les confins de Juda et de Benjamin. Elle était habitée par des géans. *Josué*, *c.* 15, *v.* 8; *Rois*, 2, *c.* 5, *v.* 18; *c.* 23, *v.* 13. — *Jos.*, *Ant. Jud.*, 4.

RAPHIA, forteresse célèbre, située sur les confins de la Syrie et de l'Egypte, entre Gaza et Rhinocora, sur la Méditerranée, est connue principalement par la victoire que Ptolémée Philopator, roi d'Egypte, y remporta sur Antiochus-le-Grand, roi de Syrie, 217 av. J.C. *Paral.*, 1, *c.* 20, *v.* 7; *Macch.*, 3, *c.* 1, *v.* 11. — *Polybe*, 5. — *Jos.*, *Ant. J.*, 13 et 14.

RAPHIDIM, onzième campement des Hébreux, est célèbre par la victoire que les Israélites, commandés par Josué, y remportèrent sur les Amalécites, et par le miracle qu'y opéra Moïse, en faisant sortir de l'eau d'un rocher qu'il frappa de sa baguette. *Exode*, *c.* 17, *v.* 1; *Nomb.*, *c.* 20, *v.* 1.

RAPHON, v. de la Palestine, au N. E. Judas Macchabée vainquit sous ses murs Timothée, général d'Antiochus Epiphane.

RAPO, guerrier rutule, qui fit tomber sous ses coups Parthénius et Orsès. *En.*, 10, *v.* 748.

RAPTA, v. d'Ethiopie, sur la côte de l'Océan indien (côte d'Ajan), à l'embouchure du Raptus, sur un petit cap qui en prit le nom de Raptum.

RAPTUM Promontorium (*Baudel Veilho*), cap de l'Ethiopie, sur la côte orientale, vers l'embouchure du fleuve Raptus dans l'Océan indien.

RAPTUS Flumen (*Doara*), fleuve de l'Ethiopie, qui se jette dans l'océan Indien.

RASA ou Gerase, -*sa*, v. de l'Arabie Pétrée, chez les Arabes Scénites, au N. E. d'Ælana.

RASCIPOLIS, Macédonien, qui servait dans l'armée de Pompée pendant la guerre civile. *Cés.*, 3, *c.* 4.

RASCUPORIS. V. Rhescuporis.

RASENA, nom que se donnaient originairement les Etrusques. Les recherches des savans modernes ont prouvé jusqu'à l'évidence que les Rasena étaient un même peuple avec celui que les Romains nommaient Rhétiens; et, comme les Rhétiens étaient Celtes d'origine, on en a conclu que les Etrusques l'étaient aussi.

RASIN. V. Razin.

RATIARIA (*Artzar*), v. capitale de la 1re Mœsie, au N. de cette province, et très-près de Bononie, et au N. de Combustica, au S., sur l'Ister (Danube).

RATIATUM, la même que Rauranum. V. ce nom.

RATIOCINATEURS, -*tores* ou *à rationibus* (*rationes*, comptes), affranchis ou esclaves, qui dans les grandes maisons de Rome tenaient les comptes de leur patron ou de leur maître. *Cic.*, *lett. à Att.*, 1, *ép.* 12.

1. RATIONAL, -*lis*, officier de la cour des empe-

reurs romains, était une espèce d'intendant ou procurateur du palais. *Lampride, vie d'Alex. Sév.*

2. — un des ornemens distinctifs de la grande sacrificature chez les Juifs. C'était une pièce de broderie d'environ dix pouces en quarré, et d'un tissu fort précieux ; le grand-prêtre la portait sur sa poitrine, chargée de quatre rangs de pierres précieuses, sur chacune desquelles était gravé le nom des douze tribus. *Exode*, *c.* 25, *v.* 7 ; *c.* 28, *v.* 4, etc ; *c.* 35, *v.* 27.

RATITA ou **Ratiti Nummi**, anciennes monnaies romaines, ainsi nommées parce qu'elles avaient pour empreinte d'un côté un radeau ou vaisseau (*ratis*). Ces monnaies avaient, dit-on, été frappées du temps de la première guerre punique, époque à laquelle les Romains combattirent sur mer pour la première fois. D'autres pièces plus anciennes remontaient au temps de Janus. Le vaisseau désignait apparemment l'arrivée de Saturne en Italie quand il se réfugia dans les états de Janus, après avoir été détrôné par Jupiter.

RATUMÈNE, *-nus*, *hist.*, jeune homme grec, fut renversé par ses chevaux près d'une porte de Rome, voisine du Capitole, à laquelle depuis on donna son nom. *Plut.*

Ratumène, *géog.*, une des portes de Rome. V. **Ratumène**, *hist.*

RAUDA (*Roa*), v. de l'Hispanie, chez les Callaïques, près du territoire des Vaccéens, sur le Durius.

RAUDII Campi, plaine de la Gaule cisalpine, située à neuf lieues au N. O. de Mediolanum (Milan). C'est là que Marius défit entièrement les Cimbres. On croit retrouver cette plaine dans un lieu nommé *Rhô*.

RAURACI (à peu près le *Saunt-Gau* et partie de la *Suisse*), peuple de la Germanique 1re, au S., avait pour bornes les Leuci, et les Sequani à l'O. les Helvetii au S., le Rhin et la Grande-Germanie à l'E. Augusta Rauracorum était leur ville principale.

RAURACORUM (**Augusta**), aujourd'hui *Augst*, capitale des Rauraci, sur le Rhin, à deux lieues au-dessus de Basilia (*Bâle*). Auguste y envoya une colonie, et lui donna son nom.

RAURANUM (*Rom*), v. de la 2e Aquitaine, chez les Pictones (Poitou), entre Limonum (Poitiers) au N. et Sermanicomagus au S.

RAURICES. V. **Rauraci**.

RAVENNE, *-na*, v. de la Gaule cisalpine, vers le S. E., chez les Lingones, au S. de la branche méridionale du Pô nommée Padusa, au confluent des fleuves Utis et Bédésis, et très-près de la mer Adriatique, avait été fondée par une colonie de Thessaliens, ou, selon quelques-uns, de Sabins. Sa situation dans une péninsule en rendait l'accès difficile par terre. L'eau y était si rare qu'au rapport de Martial elle coûtait plus cher que le vin. Son port, qui pouvait contenir jusqu'à vingt-cinq vaisseaux, la rendit célèbre sous l'empire. Aussi les empereurs y tenaient-ils en réserve une partie de leurs forces maritimes. Elle fut pendant quelque temps la capitale de l'empire d'Occident. C'est là qu'Oreste, père d'Augustule, se réfugia après la victoire qui anéantit l'empire, et donna l'Italie à Odoacre. Aujourd'hui elle est entièrement déchue de son ancienne grandeur ; ce n'est plus qu'une misérable ville, située à quatre milles de la mer, et environnée de tous côtés de marais infectes. *Cés.*, *G. des G.*, 1, *c.* 1. — *Strab.*, 5. — *Tac.*, *Ann.*, 1, *c.* 58, 4, *c.* 5 et 29 ; 13, *c.* 30. — *Suét.*, *vie d'Aug.*, 49. — *Pline*, 36, *c.* 12. — *P. Méla*, 2, *c.* 4. — *Mart.*, 3 *ép.* 93, *v.* 8. — *Ptol.*, 3, *c.* 1.

RAVIUS (**Fl.**) **Acontius Optatus**, consul sous Constantin en 334.

RAVOLA, débauché diffamé par Juvénal, 9, *v.* 4.

RAZIAS, un des principaux d'entre les Juifs. Nicanor voulut le forcer d'adorer les idoles, et son refus fit entourer sa maison de cinq cents soldats. Razias, voyant que la porte était enfoncée, se frappa d'un couteau ; mais, comme le coup n'était pas mortel, il se jeta par une fenêtre, et tomba la tête la première ; puis il se releva, et, reprenant toutes ses forces, il courut sur une pierre élevée, s'arracha les entrailles, et les jeta sur le peuple, priant Dieu de le venger et de le ressusciter un jour. *Machab.*, 2, *c.* 14, *v.* 37, etc.

RAZIN ou **Rasin**, roi de Syrie, monta sur le trône vers l'an 750 av. J. C. L'an 743, il se ligua avec Phacée, roi d'Israël, contre Achaz, roi de Juda. Celui-ci implora le secours de Téglath-Phalasar, roi d'Assyrie, qui, pour faire une diversion, alla mettre le siége devant Damas, capitale de la Syrie. Razin se hâta de repasser dans ses états pour défendre sa capitale. Mais à son arrivée la ville était déjà prise, et, ayant peu après livré bataille à Téglath-Phalasar, il fut battu complètement, et resta sur le champ de bataille. *Rois*, 4, *c.* 15, *v.* 37 ; *c.* 16, *v.* 5 ; *Paral.*, 2, *c.* 28, *v.* 5.

RAZON, s'empara de Damas sous le règne de David, et y régna un grand nombre d'années. *Rois*, 3, *c.* 11, *v.* 23.

RÉANUS, chevalier romain, gouverneur d'Arabie, fut mis à mort par ordre d'Héliogabale.

RÉATE, *-te* (*Rieti*), jolie ville d'Ombrie, dans le pays des Sabins ; située à quinze milles du temple de Vacuna, près du lac Vélinus. Elle fut, dit-on, bâtie avant la guerre de Troie. Cybèle y était honorée d'un culte particulier. On en tirait des ânes excellens. *T. L.*, 25, *c.* 7 ; 26, *c.* 11. — *Suét.*, *Vesp.*, *c.* 1. — *Sil. Ital.*, 8, *v.* 417. — *Strab.*, 5. — *Den. d'Hal.*, 1, *c.* 2 ; 2, *c.* 11. — *Cic.*, *Nat. des dieux*, 2, *c.* 2 ; *Catil.*, 3, *c.* 5. — *Sall.*, *Catil.*, 2 et 5, 22.

REATINA Tempé, c'est-à-dire la vallée de Réate, maison de campagne favorite de Vespasien et de Titus, dans la vallée délicieuse voisine de la ville de Réate. Ces deux princes y résidaient pendant les chaleurs de l'été, et c'est là qu'ils moururent l'un et l'autre. *Suét.*, *V. de Vesp.*

RÉBÉ ou **Reb**, prince des Madianites, fut tué dans la guerre que Moïse leur fit faire par Phinées en punition de ce qu'ils avaient envoyé leurs femmes au camp des Hébreux pour les inviter aux fêtes idolâtres de Phégor. *Nombr.*, 31, *v.* 8.

RÉBECCA, fille de Bathuel. Eliézer vint la demander en mariage de la part d'Abraham pour Isaac. Elle épousa Isaac, âgée de dix-huit ans, et en eut deux fils jumeaux, Esaü et Jacob. Elle les sentit durant sa grossesse se battre dans ses entrailles. Ayant consulté Dieu, il lui fut répondu que les deux peuples descendans de ces enfans se feraient une guerre perpétuelle, et que le puîné demeurerait victorieux de l'aîné. Rébecca aima toujours mieux Jacob qu'Esaü. Elle lui suggéra le moyen de tromper son père Isaac, pour attirer sur sa tête la bénédiction qui semblait réservée à Esaü, son aîné. *Genèse*, *c.* 24, *v.* 2 ; *c.* 25, *v.* 20 ; *c.* 26, *v.* 1 ; *c.* 27, *v.* 1.

REBELLUS (**C.**), proconsul qui servit en Afrique sous César, et qui fit par ses ordres le siége de Thase. *Hirt. Pansa*, *G. d'Afriq.*

REBILUS (**C. Caninius**), l'un des plus habiles lieutenans de César dans les Gaules. Le 31 dé-

cembre 45 ans av. J. C, un des deux consuls étant mort subitement, César le désigna pour le remplacer pendant ce jour-là seulement. Cette circonstance donna lieu à Cicéron de dire que jamais on n'avait vu de consul plus vigilant; qu'il n'avait pas dormi une seule fois pendant sa magistrature. *Ces.*, *G. des G.*, 7 *et* 8; *G. civ.*, 1. — *Tac.*, *Hist.*, 3, *c.* 37. — *Plut.*, *V. de César.*

RÉBLA ou RÉBLATHA, v. de Syrie, dans le pays d'Emath selon l'Ecriture, et dans laquelle les rois de Babylone séjournaient assez souvent. On croit qu'elle était située dans le voisinage d'Antioche; peut-être que c'était Antioche. *Nomb.*, c.34, *v.* 10, etc; *Rois*, 4, *c.* 23, *v.* 33; 25, *v.* 6, 20 *et* 21.

RÉCEM, *hist.*, prince madianite, tué en même temps que Rébé. V. ce nom.

RÉCEM, *géog.*, v. de Palestine, dans la tribu de Benjamin. *Jos.*, *c.* 18, *v.* 27.

RÉCENSEMENT, *census*, une des opérations administratives les plus importantes de la république romaine, consistait à faire le dénombrement des citoyens et l'évaluation des fortunes; cette institution avait été créée par Servius Tullius, et ce fut d'après les résultats du premier recensement que ce prince divisa le peuple romain en six classes. Les recensemens avaient lieu au Champ-de-Mars; les censeurs y présidaient assis dans leurs chaises curules et entourés de scribes et d'autres officiers; ils faisaient ranger les citoyens chacun dans leur classe et leur centurie; puis un héraut les citait chacun devant les censeurs pour donner l'état de sa fortune et de sa famille; et chaque réponse était à l'instant enregistrée.

RECEPTUS (NONUS), un des quatre centurions de la dix-huitième légion qui, lors de la rébellion de l'armée de Germanie contre Galba, défendirent les images de ce prince. Il fut, ainsi que les trois autres, emprisonné par les soldats, et ensuite mis à mort par ordre de Vitellius. *Tac.*, *Hist.*, 1, *c.* 56 et 59.

RÉCHAB, fils de Jonadab, lévite qui fonda l'institution des Réchabites. On ignore à quelle époque il vivait. *Jos.*, *c.* 9, 27; *Paral.*, 11, *c.* 2; *Esdr.*, 1, *c.* 2, *v.* 43.; *Jérém.*, *c.* 35, *v.* 1.

RECHABITES, *-tæ*, Juifs ainsi nommés de Réchab, leur fondateur. Il leur était prescrit de ne boire jamais de vin, de ne point bâtir de maisons, de ne semer aucuns grains, de ne point planter de vignes, de ne posséder aucuns fonds, et de demeurer sous des tentes toute leur vie. Cette règle fut observée pendant plus de 300 ans. Selon les uns, les Réchabites étaient des lévites qui étaient employés au service du temple, en qualité de prêtres du Seigneur; d'autres croient qu'à la vérité ils servaient au temple, mais simplement en qualité de ministres, comme les Gabaonites et les Nathinéens, qui étaient comme les serviteurs des prêtres et de lévites. On lit dans les paralipomènes que les Réchabites étaient Cinéens d'origine, et qu'ils étaient chantres de la maison de Dieu. *Paralip.*, 1, *c.* 2; *Esdras*, 1, *c.* 2, *v.* 43.

RÉCHOB, v. de Phénicie, à l'E. et très-près de Tyr, sur le fleuve Léonte, près de son embouchure.

RECINUM ou RECINUS, espèce de toge que les dames romaines portaient attachée par-devant avec un nœud carré couleur de pourpre.

RECTUS (ÆMILIUS), préfet d'Egypte sous l'empire de Tibère. *Dion Cass.*

RÉCUPÉRATEURS, *recuperatores*. C'est ainsi qu'on appelait à Rome les juges nommés, par commission, pour connaître des causes dans lesquelles il s'agissait du recouvrement et de la restitution des deniers et des effets des particuliers.

REDAMPTRUARE, mot employé dans les danses des saliens, qui imitaient les mouvemens de celui qui était à leur tête. Celui-ci sautait, *amptruabat*, et la troupe répondait par des sauts semblables, *redamptruabat*.

REDARATOR (*re*, pour *rursus*, une seconde fois; *arare*, labourer), dieu champêtre, qui présidait à la seconde façon que l'on donnait aux terres.

REDEMPTORES, fermiers de la république romaine. On donnait aussi ce nom aux entrepreneurs avec lesquels on traitait pour la construction ou la réparation des ouvrages publics *Hor.*, 3, *od.* 1, *v.* 35.

REDICULUS, dieu dont le nom dérive de *redire*, retourner. Les Romains lui élevèrent une chapelle à l'endroit d'où Annibal retourna sur ses pas, et s'éloigna de Rome au lieu d'en former le siège. D'autres le nomment RIDICULUS. V. ÆDICULA RIDICULI.

1. RÉDONES, peuple de la Lyonnaise troisième, avait pour bornes au N. l'*Armoricanus tractus*, au S. les Namnètes à l'O. les Curiosolites, et à l'E. les Diablintes, les Arvii et les Andecavi. Condate, nommé depuis Redones, était leur ville principale. *Cés.*, *G. des G.*, 2, *c.* 41.

2. — primitivement CONDATE (*Rennes*), capitale du peuple de même nom, vers le centre du pays, sur l'Herius.

1. REDUX (*redux*, qui ramène ou qui revient), surnom de Mercure.

2. — nom sous lequel Domitien bâtit un temple à la Fortune

RÉÉMA ou REGINA, contrée de l'Arabie heureuse, fut peuplée, à ce qu'on croit, par Regma, un des fils de Chus. *Gen.*, *c.*10, *v.* 7; *Ezéch.*, *c.* 27, *v.* 22

REFUGE, villes qui servaient de retraite à ceux qui avaient eu le malheur de commettre un meurtre involontaire. Ils ne pouvaient en sortir qu'après s'être excusés juridiquement Il y avait six villes de refuge dans la Judée, trois en-deçà du Jourdain, Cédès de Nephtali, Hébron et Sichem; trois au-delà, Bosor, Gaulon et Ramoth de Galaad. *Ex.*, *c.* 21; *Deut.*, *c.* 4, *v.*19; *Jos.*, *c.* 20.

REGIA, *géog.* v. de l'Hibernie, vers le N., dans les terres.

REGIA PONTIFICUM, *arch.*, palais où le roi des sacrifices offrait les sacrifices, et où le grand-pontife assemblait ses collègues, pour y faire leurs cérémonies. On y portait tous les ans la tête du cheval October, immolé dans le Champ-de-Mars en l'honneur du dieu auquel ce champ était consacré. On y voyait aussi une lance appelée Mars, que Romulus y avait fait mettre.

REGIA LEX, c'est-à-dire *loi royale*, loi par laquelle Numa défendit d'ensevelir les femmes mortes enceintes, sans avoir essayé d'extraire l'enfant de leur sein. *T. L.*, 1.

REGIÆ (LEGES), *archéol.*, c'est-à-dire *lois royales*, lois rendues par les rois de Rome. On croit que, peu de temps après l'expulsion des rois, un nommé Papirius en fit la collection, et que plusieurs furent insérées par la suite dans la loi des douzes tables. *Cic.*, *Tuscul.*, 3, *c.* 1. — *Dion Cass.*, 3, *c.* 36. V. PAPIRIEN (DROIT).

REGIÆ (*Tlemsen*), petite v. de la Mauritanie Césarienne, à l'O., sur le bord du Molochat.

REGIANUS, poète latin d'une époque inconnue. Il ne nous reste de lui que trois épigrammes insérées dans l'Anthologie latine de Burmanni.

RÉGIFUGE ou RÉGIFUGIES, *-gium* ou *-gia*, fêtes qui se célébraient à Rome le sixième jour avant les calendes de mars. Les anciens ne conviennent

pas de l'origine de cette fête : les uns disent qu'elle avait été instituée en mémoire de la fuite de Tarquin le Superbe, lorsque la ville recouvra sa liberté; d'autres sont d'avis qu'elle était ainsi nommée parce que le Roi des choses sacrées s'enfuyait après qu'il avait sacrifié. Le premier sentiment, fondé sur l'autorité d'Ovide, de Festus et d'Ausone, paraît plus vraisemblable que le second, qui est de Plutarque, à moins qu'on ne dise, pour les concilier, que le Roi des choses sacrées fuyait ce jour-là, pour rappeler la mémoire de la fuite du dernier des rois de Rome. *Ovide, Fast.*, 3.— *Plut.*, *Quest. Rom.*

RÉGILLE, *-illa*, *hist.*, Romaine de haute naissance, femme d'Hérode Atticus, mourut extrêmement jeune.

1. **RÉGILLE**, *-lus. géog.* (*Lago di Santa Prassede*), petit lac du Latium, à l'E. de Rome, à un mille au N. de Labicum, qui décharge ses eaux dans l'Anio. C'est sur ses bords que le dictateur Posthumius défit les Latins. V. l'article suivant.

2. — *-lum*, v. d'Italie, au pays des Sabins, environ à vingt milles de Rome, est célèbre par la bataille que 24,000 Romains y livrèrent à 40,000 Etrusques, commandés par les Tarquins, l'an 258 de Rome, 496 ans av. J. C., sous les ordres de Posthumius Regillensis (n° 3). Les Romains remportèrent la victoire; les ennemis laissèrent plus de 30,000 hommes sur le champ de bataille. Selon une ancienne tradition, Castor et Pollux, montés sur des chevaux blancs, furent vus combattans à la tête des Romains. *T. L.*, 2, *c.* 16. — *Den. d'Hal.*, 5.— *Val. Max.*, 1.—*Flor.*, 1.—*Suét.*, *Tib.*, *c.* 1.—*Cic.*, *Nat. des D.*, 3, *c.* 11.

REGILLENSIS, surnom donné à une branche des Posthumius parce que l'un d'eux remporta une célèbre victoire sur le lac Régille. V. POSTHUMIUS, n° 3, et RÉGILLE.

RÉGILLES, *-la*. V. RÉGILLE, n° 2.

REGILLIEN, *-lianus* (Q. NONIUS), Dace de nation, servit dans les armées romaines sous Valérien, et parvint aux plus grands emplois. Proclamé empereur par le peuple, mécontent de Gallien, il fut bientôt après massacré par ses soldats, l'an de J. C. 262.

REGILLUM. V. RÉGILLE.

REGILLUS, surnom d'une famille des Emilius. V. EMILIUS.

1. **REGINA**, contrée d'Arabie. V. REGIMA.

2. — ou CASTRA REGINA ou REGINUM (*Ratisbonne* ou *Regensburg*). V. REGINUM.

3. — (*Reina* près de *Lerena*), v. de la Bétique, sur la rive gauche de l'Anas, à 23 lieues S. O. de Sisapo.

REGINEA (*Ergines*), lieu de la Gaule, dans la 3ᵉ Lyonnaise, chez les Curiosolites (*Bretagne*).

REGINUM (*Ratisbonne*), une des premières villes de la Grande Germanie, dans la Vindélicie (*Bavière*), chez les Hermundures, sur le Danube, entre les embouchures du Lucus et de l'Isara.

RÉGIONS DE ROME. V. ROME.

REGISTRES PUBLICS, *diurna acta*, ou simplement *acta*, *tabulæ*, *commentarii*. A Rome, comme dans les états modernes, tous les actes des assemblées populaires, des cours de justice et du sénat, ainsi que les naissances, les funérailles, les mariages et les divorces, étaient consignés dans des registres publics; ces registres étaient déposés dans la basilique du sénat, sous la garde de quelques officiers publics. On les communiquait à ceux qui avaient besoin d'y puiser des renseignemens. Il paraît même que sous l'empire on en faisait des copies ou des extraits, que l'on envoyait dans les provinces lorsqu'ils étaient nécessaires pour les transactions. *Cic.*, 12, *ép. fam.*, 8. — *Suét.*, *V. de César*, 20; *V. de Tib.*, 5. — *Tac.*, *Ann.*, 12, *c.* 26; 13, *c.* 31; 16, *c.* 27. — *Pline*, 7, *ép.* 33 et 54.

1. **REGIUM LEPIDI** ou **REGIUM LEPIDUM** (*Reggio*), v. de la Gaule cisalpine, chez les Boii, au S. du Pô entre Parme au N. O., et Mutine au S. E. *Cic.*, 2, *ép.* 9; *ép. f.* 12; *ép.* 5; 13; *ép.* 7.—*Pline*, 3, *c.* 15.

2. — v. du Brutium. V. RHEGIUM.

3. — (*Ponte Piccolo*), petite v. de la Thrace méridionale, sur la Propontide, au S. de Tharsandala, et à peu près à égale distance de Strongylus à l'E., et de Mélantias à l'O.

REGMA, fils de Chus, dont les descendans se répandirent dans l'Arabie. La région qu'ils habitèrent est peu connue, c'est apparemment celle qui est appelée dans l'hébreu Regma, et dans la vulgate Réema. *Gén.*, *c.* 10, *v.* 7.

REGMAG, un des officiers principaux de Nabuchodonosor, se trouva au siége et à la prise de Jérusalem, l'an 598 av. J. C. *Jérém.*, *c.* 33, *v.* 3.

REGNI (*Sussex*), peuple de la Bretagne 1ʳᵉ, vers l'E., entre le Cantium et les Atrebates.

REGNUM (*Ring Wood*), v. de la Grande-Bretagne, à 16 lieues S. O. de Venta Bulgarum.

REGULBIUM, v. de la Grande-Bretagne, à 3 lieues N. O. de Rutupiæ.

1. **RÉGULUS** (MARCUS ATTILIUS), consul l'an 294 av. J.C., fit la guerre contre les Samnites, et, après quelques échecs, remporta sur eux une grande victoire à Lucérie. *T. L.*, 10, *c.* 32.

2. — (M. ATTILIUS), célèbre général romain, s'illustra pendant la première guerre punique. Consul avec Julius Libo l'an 267 av. J. C., il réduisit les Salentins, et prit Brindes (*Brundusium*), leur capitale. Consul une seconde fois dans le cours de la première guerre punique (256 ans av. J. C.), il remporta une victoire considérable sur Hamilcar et Hannon, généraux carthaginois, dans un combat naval livré à Ecnome, près d'Héraclée, sur les côtes de la Sicile. Il leur coula à fond 64 galères, et en prit plus de 30. Le vainqueur, ayant après ce succès fait une descente en Afrique, battit trois généraux carthaginois, et se rendit maître en peu de temps de plus de deux cents places importantes. Les Carthaginois, accablés de revers demandèrent la paix. Le vainqueur leur imposa des conditions si dures qu'elles furent rejetées avec indignation.

Sur ces entrefaites, Xantippe, officier spartiate, arrivé en Afrique avec un renfort de troupes grecques, fit promptement changer la face des affaires. Il battit Régulus, près de Carthage (255), lui tua trente mille hommes, et le fit lui-même prisonnier avec quinze mille hommes de son armée. Il fut conduit en triomphe à Carthage. Quelques années après (251), Régulus fut envoyé à Rome pour y traiter de la paix et de l'échange des prisonniers. Il jura de revenir dans les fers s'il ne réussissait pas dans sa négociation; mais, Carthage ayant perdu beaucoup de troupes, loin de solliciter cet échange, qu'il regardait comme désavantageux à sa patrie, il exhorta le sénat à continuer la guerre, et à abandonner des soldats qui n'avaient pas rougi de recevoir des fers d'un ennemi qu'ils avaient si souvent vaincu. Pour lui, fidèle à sa parole, il retourna à Carthage reprendre ses fers, et s'exposer à la vengeance d'un ennemi irrité. Les Carthaginois, non contens de le condamner au dernier supplice, inventèrent de nouvelles tortures pour prolonger sa douleur, et assouvir leur vengeance; ils lui coupèrent les paupières et l'exposèrent pendant plusieurs jours aux rayons d'un soleil brûlant; ensuite ils l'enfermèrent dans un coffre hérissé de pointes, où il mourut

dans une longue et cruelle agonie, l'an 251 av J. C. La femme de Régulus, ayant appris l'excès des barbaries que l'on avait exercées sur son époux, obtint du sénat qu'on lui remît les plus illustres prisonniers carthaginois, et leur fit subir le même supplice.

Quelques auteurs modernes ont révoqué en doute le voyage et le dévouement de Régulus ; ce qui paraît fortifier cette opinion c'est le silence de Polybe, auteur presque contemporain, qui ne fait nulle mention d'un fait aussi extraordinaire. *Cic.*, *Off.*, 1, *c.* 13.— *T. L.*, 16.— *Hor.*, 3, *od.* 5.— *Val. Max.*, 1, *c.* 1; 9, *c.* 2. — *Sil. Ital.*, 6, *v.* 319. — *Flor.*, 2, *c.* 3.

3.—(M. Attilius), consul 227 et 217 ans av. J.C., et censeur deux ans après son dernier consulat. Il signala sa censure en notant d'infamie ceux qui après la bataille de Cannes avaient voulu abandonner la république. *T. L.*, 22, c. 26 et 31; 23, *c.* 21; 24, *c.* 11, 18 et 43.

4.— (C. Attilius), consul 225 ans av. J. C. avec Emilius Papus, fit rentrer dans le devoir la Sardaigne, qui s'était révoltée contre les Romains.

5. — (Roscius), consul romain qui ne jouit qu'un jour de sa dignité.

6. — (Memmius), gouverneur de la Grèce, sous le règne de Caligula, ayant voulu, par l'ordre de ce prince, faire transporter à Rome la statue de Jupiter olympien, l'un des chefs-d'œuvre de Phidias, en fut, dit-on, empêché par un prodige. Des bruits souterrains se firent tout à coup entendre, lorsqu'on voulut enlever la statue de dessus son piédestal, et le vaisseau destiné à la transporter fut détruit par la foudre. *Dion. Cass.*, 2, 3 et 4.

7. — (Aquilius), délateur sous Néron et Domitien, ne se rendit célèbre que par sa cupidité et sa bassesse. *Pline*, 1, *ép.* 5; 2, *ép.* 20. — *Tac.*, *Hist.*, 4, *c.* 42.

8 et 9. — V. Memmius, n° 9 et 10.

REHIMÈNE, *-na*, v. de l'Arménie, vers l'extrémité S. E., sur les confins de la Moxoène, de la Zabdicène et de la Gordyène, au confluent du Nicéphorius et du Tigre.

1. REII (*Riez*), v. de la Narbonnaise seconde, chez les Albiœci, vers le S, près de la Druentia, à l'E. d'Apta Julia et au S. E. de Ségustero.

2. — V. Albioeci.

1. REINE, *regina*, *myth.*, surnom de Junon, épouse de Jupiter, roi de l'Olympe.

2. — des Astres, surnom donné ordinairement à la Lune et quelquefois à Junon.

3.—du Ciel, divinité adorée en Syrie. On la croit la même que la Lune.

Reine des Mystères ou des Sacrifices, *archéol.*, était l'épouse du roi des Sacrifices. V. Roi des Sacrifices.

REIONE, surnom de Junon, honorée sur un promontoire d'Achaïe, nommé Rhion, ou sur le détroit de même nom, qui séparait les villes de Naupacte et de Patres. *Paus.*, 7, *c.* 22.

RÉLÉGATION, *-tio*, espèce d'exil, tantôt perpétuel, tantôt temporaire, mais qui ne privait l'exilé ni de ses droits de citoyen, ni de sa fortune. Tel fut celui d'Ovide. *Ov.*, *Trist*, 2, *v.* 138; 5, *v.* 11 et 21. V. Exil.

RÉMANCIPATION (*rursus*, de nouveau; *emancipare*, affranchir), acte par lequel à Rome on rompait les mariages contractés par coemption (V. Mariages). Il consistait à déchirer le contrat du mariage en présence de sept témoins, et à ôter les clefs à l'épouse.

1. REMI, peuple de la Gaule, dans la seconde Belgique, à l'O. des Verodunenses, s'étendait à l'E. jusqu'à la Meuse, et avait plusieurs villes considérables. Il occupait à peu près le *diocèse de Rheims* actuel et une partie de celui de *Laon*. *Cés.*, *G. des G.*, 2, *c.* 5. — *Pline*, 4, *c.* 17.

2. — primitivement Durocortorum ou Duricortorium (*Rheims*), v. de la Lyonnaise, capitale des Remi, à 5 lieues S. E. de Fines, à 19 lieues S. O. de Vérodunum.

REMIGIUS, plus connu sous le nom de S. Remi, fameux apôtre des Gaules et évêque de Rheims, a laissé quatre lettres adressées au roi des Francs et un testament.

REMMIA (Loi), que quelques éditions nomment à tort Memmia, loi romaine contre la calomnie, dont l'époque ni l'auteur ne sont bien connus, devait arrêter l'impudence des calomniateurs, et empêcher d'accuser un innocent. C'est d'après les dispositions de cette loi, qu'on imprimait la lettre K sur le front des calomniateurs. Elle fut abolie par l'empereur Constantin. *Cic.*, *Rosc.*, *c.* 19, 20. — *Digeste*, 4, 16.

REMMIUS, officier romain du temps de Tibère, était chargé de la garde de Vonone, roi des Parthes détrôné. Ce prince ayant tenté de s'enfuir, et ayant ensuite été arrêté, Remmius le poignarda, ce qui fit soupçonner qu'il était complice de sa fuite. *Tac.*, *Ann.*, 2, *c.* 68.

REMNIUS. V. Rhemnius.

REMMON, *myth.*, ancienne idole des Syriens, que l'on croit généralement être le Soleil.

1. Remmon, *géog.*, ville lévitique de la tribu de Zabulon. *Jos.*, *c.* 19; *Paral.*, 1, *c.* 6, *v.* 17. V. Remmono.

2. — v. sur les confins des tribus de Juda et de Siméon, fit partie d'abord de la première et ensuite de la seconde de ces deux provinces. *Josué*, *c.* 15, *v.* 32; 19, *v.* 1; *Paral.*, 4.

3. — rochers où se réfugièrent les débris des Benjamites, après la défaite de Gabaa. *Jug.*, *c.* 20, *v.* 46.

REMMONO. V. Remmon, n° 1.

REMMONPHARÈS, seizième campement des Israélites dans le désert. *Nomb.*, *c.* 3, *v.* 19.

RÉMOIS. V. Remi.

REMPHA, idole qui fut adorée des Israélites. On la croit la même que l'Etoile de Vénus. *Amos*, *c.* 5, *v.* 26. — *Act. des Ap.*, *c.* 7, *v.* 43.

1. RÉMULUS ou Numanus, capitaine rutule, avait épousé la plus jeune des sœurs de Turnus. Il fut tué par Ascagne, fils d'Enée. *En.*, 9, *v.* 592.

2. — capitaine latin, de Tibur, dont les armes, prises par les Rutules, firent partie du butin d'Euryale. *En.*, 9, *v.* 360.

3. — ami de Turnus, fut foulé aux pieds et tué par son cheval, qu'Orsiloque avait blessé. *En.*, 11, *v.* 636.

4. — Sylvius, roi d'Albe, foudroyé à cause de son impiété. Il succéda à Agrippa, et eut pour successeur Aventinus. Il régna neuf ans, deux générations avant Romulus. *Ov.*, *Trist*, 4, *v.* 50.

REMURIA, endroit à Rome sur le mont Aventin, où Rémus prit l'augure du vol des oiseaux, et où il fut enterré.

RÉMURIES, *-ria*, fêtes romaines, les mêmes que les Lémuries. Elles avaient été instituées par Romulus pour apaiser les mânes de son frère Rémus. On les célébrait tous les ans.

RÉMUS, *myth.*, Rutule, tué par Nisus. *En.*, 9, *v.* 330.

Rémus, *hist.*, frère de Romulus, fut exposé ainsi que lui sur le Tibre par l'ordre d'Amulius et sauvé de la même manière. Quelques auteurs prétendent que, ne pouvant s'accorder avec son frère, il passa

dans les Gaules, où il fonda la ville de Remi (*Reims*). La plupart disent qu'il fut tué par Romulus, parce qu'il avait sauté par mépris le fossé qui traçait l'enceinte de Rome, ou plutôt parce que ce frère ambitieux voulait régner seul. La peste éclata, dit-on, après ce meurtre. Romulus, pour apaiser les mânes de son frère, institua en son honneur des fêtes qu'il appela Rémuries. *Ov.*

RENGAM, autrement SUNAM, v. des Philistins, où ce peuple assembla ses troupes, lors de la défaite des Israélites et de la mort de Saül et de celles de ses enfans. *Rois*, 28.

RENOMMÉE, *Fama*, messagère de Jupiter. Les Athéniens lui avaient élevé un temple, et l'honoraient d'un culte. Furius Camillus, chez les Romains, lui fit bâtir un temple. Les poètes la dépeignent comme une déesse énorme, qui a cent bouches et cent oreilles, avec de longues ailes qui, en dessous, sont garnies d'yeux. Virgile (*En.*, 4, *v.* 174) feint qu'elle était fille de la Terre, qui l'enfanta pour publier les crimes et les infamies des dieux, en vengeance de la mort des géans, ses enfans, qu'ils avaient exterminés. *Ov.*, *Mét.*, 12, *f.* 3.

REPAS.

1°. *Chez les Grecs*

Les Grecs faisaient communément trois repas, qu'ils nommaient *Acratisma*, *Ariston* et *Dipnon* ou *Dorpos*; entre ces deux derniers, quelques uns en intercalèrent un troisième, qu'ils nommaient *Dilinon* ou *Hesperisma*. Dans la suite les noms changèrent; le mot *Ariston* désigna le premier repas, *Dorpos*, le second, et *Dipnon*, le troisième. Il paraît que celui-ci était le principal, et que les deux premiers n'étaient que de simples collations. Les grands festins donnés aux frais d'un seul individu étaient très-rares; plus souvent on faisait des *ἔρανοι* ou festins par écot, des *δεῖπνα ἐπιδόσιμα* ou *ἐξ ἐπιφορημάτων*, où quelques convives fournissaient plus que d'autres, et le *τὸ ἀπὸ σπυρίδος*, ou souper qu'un ami faisait transporter de chez lui à la maison de son ami pour jouir de sa présence, sans lui causer d'embarras. Ces trois espèces de repas subsistèrent toujours en Grèce, ils étaient même plus fréquens que les autres. Quelques villes en outre avaient l'usage de festins publics auxquels prenaient part une cité entière, ou une tribu ou une classe quelconque de la population. Ces festins se nommaient *Sissytia*, *Pandasia*, et étaient les seuls permis à Sparte. Il y en avait aussi à Athènes plusieurs de ce genre, entre autres les banquets du conseil des cinq-cents, et ceux réservés aux citoyens que la république entretenait à ses frais dans la Prytanée.

Dans les repas la principale boisson était le vin; on donnait souvent des prix à ceux qui en buvaient le plus. Cependant les lois de Solon défendaient de le boire pur, et d'autres législateurs n'en permettaient que trois coupes. Outre le vin, les Grecs buvaient communément de l'*οἰνόμελι*, ou vin mêlé de miel, et de l'*οἶνος κρίθινος*, espèce de boisson extraite de l'orge, de l'hydromel et du vin de palmier.

On établit de bonne heure l'usage de prendre le bain avant le repas. S'il s'agissait d'un grand festin, on avait soin de se frotter en outre d'huile et de parfums. Au reste on pouvait s'acquitter de tous ces devoirs dans la maison de l'hôte. On ne se présentait qu'avec des robes blanches ou de couleur claire, le noir étant spécialement consacré au deuil. On se couronnait de guirlandes ou de fleurs au second service, ou selon quelques auteurs dès le commencement du festin. Enfin on se lavait les mains avant le repas, après chaque service et en se levant de table.

Les anciens Grecs s'asseyaient pour prendre leur repas. Homère fait mention de trois espèces de siéges, le *δίφρος*, qui pouvait recevoir deux personnes, le *θρόνος*, siége élevé accompagné d'un marche-pied, et le *κλισμός*, espèce de chaise assez semblable aux nôtres. A ces siéges succédèrent dans les âges suivans des lits où les convives reposaient plus mollement. L'ancien usage de s'asseoir ne fut cependant pas abandonné totalement, et l'on avait une grande estime pour ceux qui l'avaient conservé. C'était même un honneur en Macédoine de s'asseoir à table, et l'on n'en avait le droit qu'après avoir tué un sanglier sans le secours des rêts. Ailleurs les enfans et les personnes d'un rang inférieur étaient obligés de s'asseoir sur des siéges disposés à cet effet au pied des lits (V. LITS).

La table était regardée comme sacrée, aussi étaitelle sous la protection de Jupiter Xénius (dieu de l'hospitalité) ou Philius (dieu de l'amitié), et on l'arrosait de fréquentes libations. Les riches développaient beaucoup de faste dans les ornemens de leurs tables, qui ordinairement étaient de bois rares et précieux, décorées de plaques d'argent ou autres métaux, et supportées par des pieds d'ivoire d'un travail recherché. Selon certains commentateurs, chaque convive avait sa table séparée; mais cet usage, s'il eut jamais lieu, ne fut en vogue que dans les premiers siècles de la Grèce.

Trois parties distinctes composaient le souper ou repas principal. La première, nommée *prélude* (*προοίμιον*), consistait en œufs, huîtres, herbes amères, *οἰνόμελι* et autres objets propres à exciter l'appétit; la seconde, appelée souper ou repas proprement dit, était composée de mets solides et en grande quantité; la troisième, à laquelle on donnait le nom de second service, consistait en mets plus friands et plus délicats, en confitures, en pâtisseries, etc. C'était à ce service que se déployait la plus grande profusion. — Dans les festins composés d'un grand nombre de mets, le maître de la maison se faisait apporter des listes de ce qui devait être servi, qu'il passait aux convives, et d'après lesquelles chacun choisissait ce qui le flattait le plus.

Des libations en l'honneur de Jupiter, d'Hercule, de Castor et Pollux, et quelquefois encore d'autres divinités, avaient lieu avant et après le festin.

Les convives se distribuaient diverses fonctions: par exemple, celle d'*architriclin* ou directeur du repas, de *roi du festin*, pour régler le nombre de coups que chacun devait boire, de *découpeur* ou *distributeur*. Quant au soin de verser l'eau et le vin, il était confié à de jeunes esclaves de l'un ou l'autre sexe, que l'on nommait *οἰνόχοοι* (*οἶνος*, vin; *χέω*, verser), et *Ὑδροφόροι* (*ὕδωρ*, eau; *φέρω*, porter).

Les coupes étaient ornées de guirlandes, et on les remplissait toujours jusqu'aux bords. Le maître du festin devait boire tour à tour à chacun de ses convives, en suivant l'ordre établi par leurs différentes qualités. C'est ce qu'il faisait en buvant une partie du vin que contenait la coupe, et en envoyant le reste au convive qu'il désignait; cette cérémonie s'appelait *propinare*. Souvent le maître de la maison au lieu de suivre l'ordre des qualités suivait l'ordre des places. Alors on commençait toujours par la droite. Quant au nombre de coups que buvait chacun, le caprice du *roi du festin* en décidait. Tantôt c'était trois en l'honneur des trois Grâces, ou neuf en l'honneur des 9 Muses; tantôt il fallait vider un nombre de coups égal au nombre de lettres contenues dans le nom de sa maîtresse. Enfin il y avait quelques coupes particulières et solennelles, dont chacune avait son nom: c'étaient celles du dieu Génius, de Jupiter Charisius, de Jupiter Sauveur et de la Santé, de Mercure ou coupe

complète. C'était par cette dernière que se terminait le plus ordinairement le repas.

On se livrait ensuite à des délassemens de tout genre; les principaux étaient : les chants de table, nommés Scolies, la danse qui était surtout en vogue à Athènes, le jeu nommé Cottabos, et enfin des tours de jonglerie. Quelquefois à la suite du repas on distribuait aux convives des coupes d'or ou d'argent, ou des objets de prix. Ces présens, qui étaient tantôt donnés, tantôt tirés au sort, tantôt distribués par quelques moyens ingénieux, s'appelaient *Xenia* ou *Apophoreta*. *Hom.*, *Il.*, 10, *v.* 578, 24, *v.* 135; *Odyss.*, 6, *v.* 77. — *Aristoph.*, *Guêpes*, *v.* 1337; *Acharn.*, *v.* 871 et 1115. — *Xén.*, *Banquet; Rép. de Lacéd.*

2° *Chez les Romains.*

Le repas principal des Romains était ce qu'on appelait *cœna*. Ce repas avait lieu à trois heures en été et à quatre en hiver. On regardait comme une intempérance de souper plus tôt. Vers le milieu du jour on prenait un autre repas, mais léger et court, nommé *prandium*. Dans la suite l'usage s'introduisit de déjeûner en outre le matin, c'est ce qu'on appelait *jentaculum*, et de manger quelques friandises le soir en buvant (*comessatio*). Quelques-uns prenaient un cinquième repas entre le *prandium* et la *cœna;* celui-là se nommait *merenda* ou *antecœna*, goûter.

La frugalité si célèbre des vieux Romains ne subsista pas plus long-temps que leur pauvreté. Maîtres de l'univers, ce fut surtout à leurs tables que les Romains firent parade d'un luxe et d'une mollesse dans lesquels ils surpassèrent les nations orientales.

A l'exemple des Grecs, des Germains et des Espagnols, ils mangeaient d'abord assis. Lors de leur puissance, des lits magnifiques, remplis de coussins et de matelats, couverts d'étoffes de pourpre et de broderies, et ornés d'argent ou d'or, leur servirent de siéges. Leurs tables furent faites de bois de citron ou d'érable, ornées d'ivoire, d'argent et d'or savamment ciselé.

Ainsi qu'en Grèce on prenait le bain avant souper, et l'on mettait au lieu des costumes ordinaires un vêtement nommé *synthesis* avec des pantoufles. Si l'on devait souper dehors, on faisait porter ce vêtement par un esclave avec les autres objets nécessaires. Avant de se reposer sur les lits, on ôtait les pantoufles pour ne pas les gâter. Les guirlandes et les parfums, si en vogue chez les Grecs, étaient encore plus prodigués par les Romains. Une délicatesse minutieuse présidait au choix des fleurs et des feuillages qui entraient dans la guirlande et dans la couronne dont on s'entourait la tête.

Le souper était divisé en deux parties, désignées par les noms de premier service (*mensa prima*) et second service (*mensa secunda* ou *altera*. Des mets solides dominaient dans le premier, des fruits et autres mets friands composaient le second. Dans les derniers temps on fit précéder le premier service d'un service préliminaire nommé *gustatio*, dans lequel entraient des mets destinés à exciter l'appétit, entre autres un mélange d'eau, de vin et de miel, nommé *mulsum*, analogue à l'*οἰνόμελι* des Grecs, et des œufs.

Les Romains préféraient le poisson aux viandes; ils recherchaient surtout le mulet, le turbot, le sarget, la lamproie, le loup marin et les poissons à coquille. Ils avaient coutume de faire apporter sur leurs tables les poissons vivans et c'était pour eux un grand plaisir de les voir expirer. Parmi les autres mets, ils recherchaient le paon, le faisan, la poule de Guinée, les rossignols et les chevreaux d'Ambracie. Les principaux se servaient au son de la flûte, et ceux qui les apportaient étaient couronnés de fleurs.

Un grand nombre d'esclaves étaient employés à servir, à dresser et à découper les mets, à placer ou remplir les coupes, à tendre le linge aux convives, à rafraîchir la salle avec des éventails, et à en chasser les mouches. C'était, dans une maison riche, un emploi considérable que celui d'*Atriensis* ou esclave chef de la salle à manger. Parmi les esclaves qui étaient sous ses ordres les plus considérés étaient les *Chironomontes* ou découpeurs; ils devaient découper en cadence et au son de la musique.

Le roi du festin, ordinairement désigné par le sort, présidait à la fête, et réglait ainsi qu'en Grèce le nombre des coups. Les convives buvaient à la santé les uns des autres, par les nombres trois ou neuf en l'honneur des Grâces et des Muses; le nombre quatre était regardé comme défavorable. On commençait avec de petites coupes, et l'on finissait avec de grandes.

Le repas durait très-long-temps, mais de longs intermèdes le suspendaient de temps à autres; pendant ce temps les convives jouaient aux dés ou aux osselets; des chanteurs, des jongleurs, des danseurs, des gladiateurs remplissaient les bas côtés de la salle du festin, et développaient en présence de l'assemblée toute l'habileté et souvent toute l'atrocité de leur art. La gourmandise y était portée au point le plus dégoûtant. C'était un usage presque général de se faire vomir avant le souper, ou même de rendre le repas après chaque service, afin de manger davantage sans redouter une indigestion.

Des libations et des toasts à la santé de l'hôte et de l'empereur terminaient le repas. *Plaute*, *Curc.*, 1, *v.* 72; *Mostell.*, 4, *v.* 250; *Stich.*, 3, *c.* 4, *v.* 21. — *Cic.*, *ad Herenn.*, 4, *c.* 51; *Verrin.*, 2, *c.* 19; *Tusc.*, 3, *c.* 19. — *T. L.*, 39, *c.* 43; 40, *c.* 7 et 9. — *Virg.*, *Egl.*, 4; *En.*, 3, *v.* 525. — *Horace*, 2, *od.* 7, *v.* 23; *épod.*, 2, *v.* 54; 2, *sat.*, 3, *v.* 245; *sat.* 8, *v.* 54. — *Ov.*, *fast.*, 2, *v.* 635; 6, *v.* 305; *Sénèq.*, *ép.* 84. — *Pétrone*, 13, *c.* 15, etc.; 22, *c.* 24. — *Pline le J.*, 3, *ép.* 1. — *Juv.*, 1, *v.* 149 et 143. — *Tac.*, *Ann.*, 13. — *Martial*, 3, *v.* 12; 4, *ép.* 8, *v.* 6; 13, *v.* 31; 14, *ép.* 15, *v.* 40, 144, 170. — *Den. d'Hal.*, 2, 5, *c.* 41; 12, *c.* 5; 15, *c.* 3, 5; 10 et 15. — *Athén.*, 1, *c.* 19; 4, *c.* 27; 5, *c.* 4; 6, *c.* 11; 14, *c.* 23. — *Macrobe*, *Saturn.*, 2, *c.* 11 et 12; *c.* 1. — *Pollux*, 6, *c.* 16.

1. **REPENTINUS** (Calpurnius), centurion de la dix-huitième légion, ayant voulu défendre les images de Galba, fut mis à mort par les soldats, l'an 70 de J. C. *Tac.*, *Ann.*, 1, *c.* 56 et 59.

2. — (Cornelius), gendre de l'empereur Didius Julianus, obtint de ce prince la charge de préfet de Rome.

REPETUNDIS (Leges de), lois qui obligeaient les magistrats qui s'étaient enrichis par des soins illicites dans l'exercice de leur charge à rendre compte de leur conduite. *Cic.*, *p. Cluent.*, 37, 54. Les principales de ces lois étaient nommées *Calpurnia*, *Acilia*, *Junia*, *Servilia*, *Cornelia*, *Julia*. V. ces noms.

RÉPOSIEN, *-sianus*, nom peut-être corrompu d'un poète latin auteur d'un morceau sur les Amours de Mars et de Vénus. Ce morceau, composé de cent quatre-vingt-deux vers hexamètres, contient beaucoup de détails agréables et d'imitations heureuses d'Homère et d'Ovide; mais on y remarque quelques incorrections métriques. Au reste on ignore complètement à quelle époque vivait Réposien.

REPOTIA, nom que les Romains donnaient au repas du lendemain des noces.

RÉPUDIATION. V. Divorce.

REPUDIUM, nom donné chez les Romains à

la rétractation d'une des deux parties, après les premiers accords, et avant la cérémonie du mariage. Il ne faut pas confondre cette rétractation avec la répudiation ou divorce.

RESCRITS Impériaux, décisions en matière de droit, par lesquelles les empereurs, sollicités par les parties de juger leurs différends, n'interprétaient pas simplement les lois, mais les appliquaient à des cas particuliers, cumulant ainsi les fonctions de législateurs et de juges. L'usage des rescrits paraît ne dater que du règne d'Adrien. Rare dans les commencemens, ce moyen de législation devint bientôt assez commun, et prévalut enfin depuis Alexandre Sévère. Comme par cette usurpation nouvelle, les empereurs prenaient la place de jurisconsultes, cette classe de savans perdit beaucoup de sa considération, et la jurisprudence, cultivée dès lors presque uniquement comme une science de mémoire, commença à tomber en décadence. Nous possédons plusieurs recueils de rescrits impériaux; le premier, composé par un grammairien grec nommé Dosithée, contient ceux d'Adrien. Les rescrits de Marc-Aurèle et de Vérus sont la matière du second, que l'on doit à Papinien. Plus tard Ulpien publia dans le septième livre de son Traité de l'office des proconsuls les rescrits donnés par les princes païens contre les chrétiens.

RESCUPORIS. V. Rhescuporis.

RÉSÈCE. V. Rhésécès.

RÉSÉFA, v. de la Syrie orientale, dans la Chalybonitide, au milieu des déserts, à l'O. de Thapsaque, et au S. de Nicephorium.

RÉSEN, v. d'Assyrie, bâtie par Nemrod, entre Ninive et Chalé. *Gén.*, *c.* 10, *v.* 11 et 12.

RÉSÈNE, *-sena*, petite v. de Mésopotamie, vers le N. O., sur les confins de l'Osroène, devint célèbre par la victoire de Gordien sur Sapor, l'an de J. C. 243. *Gen.*, *c.* 10, *v.* 12. — *Ammien Marc.*

RESPA, v. de la Peucétie, sur l'Adriatique, entre Natiolum au S. E. et Turenum au N. O.

RESPHA, concubine de Saül. Elle en eut deux fils, l'un appelé Armoni, l'autre Miphiboseth, que David livra aux Gabaonites pour les faire mourir. Respha en eut beaucoup de douleur. Elle couvrit d'un drap les corps de ses enfans, de crainte qu'ils ne fussent la pâture des oiseaux. Après la mort de Saül, Abner rechercha Respha en mariage. Isboseth désapprouva cette recherche, ce qui irrita Abner, et lui fit quitter le parti d'Isboseth pour celui de David. *Deut.*, *c.* 21, *v.* 23; *Rois*, 2, *c.* 3, *v.* 7, etc.

RESPICIENTES Dii, *Dieux qui se retournent pour regarder*. On les adorait comme des divinités favorables qui n'étaient occupées qu'à rendre les hommes heureux.

RESPUBLICA. Ce nom désignait chez les anciens un état indépendant ou une commune, et non comme chez nous une démocratie.

RESTIO. V. Antius Restio.

RETANA ou Philotis. V. Philotes, *hist.*

RÉTÈNE, *-nus*, petite riv. de la Vénétie, coulait des Alpes Rhétiques vers le S., passait à Ateste, et se jetait dans l'Athésis, près de l'embouchure de ce fleuve dans l'Adriatique.

RÉTHÉNOR. V. Rhéténor.

RÉTHYMNE, *-omna* (*Retimo*). V. Rhétymne.

RÉTIAIRES, *-arii*, gladiateurs dont l'art consistait à envelopper leurs adversaires avec un filet (*rete*), et à les tuer ensuite avec un trident. Leurs adversaires, que l'on appelait Mirmillons ou Gaulois, parce qu'ils étaient ordinairement de ce pays, portaient sur leurs casques la figure d'un poisson. Le rétiaire combattait en tunique, et poursuivait le Mirmillon en lui criant : « Ce n'est pas à toi, Gaulois, que j'en veux; c'est à ton poisson. » Si le rétiaire lançait son filet à propos, il entraînait à lui son antagoniste embarrassé, et le tuait avec les pointes de son trident; mais, quand il avait jeté ses filets sans succès, il était poursuivi par le Mirmillon, et n'avait d'autre ressource que de fuir en disposant son filet pour un second coup, tandis que son adversaire cherchait à prévenir son dessein en le tuant. *Suét.*, *V. de Calig.*, 30; *V. de Claud.*, 34. — *Juv.*, 8, *v.* 205.

RETINA, village proche de Misène. *Pline*, 6, *ép.* 16.

1. RETIUS (M.), fut député dans la Gaule 208 ans av. J.C., pour y prendre des renseignemens sur l'arrivée d'Asdrubal. *T. L.*, 27, *c.* 36.

2. — (M.) préteur 170 ans av. J. C. *T. L.*, 43.

RÉU ou Rébu, fils de Phaleg, naquit vers l'an du monde 1788 (2217 av. J. C.), et mourut âgé de 239 ans. *Gen.*, *c.* 11, *v.* 18, etc.

REUDIGNIENS, *-gni*, peuple de la Germanie, dont la position est indéterminée. *Tac.*, *Mœurs des Germ.*, *c.* 40.

REVANUM (*Erivan*), v. de l'Arménie, vers le S., sur les confins de la Mésopotamie.

REVESSIO (*Saint-Paulien*), depuis Vellaves. V. Vellaves, n° 2.

REX, *hist.*, surnom d'une des branches de la famille Marcia. V. Marcia et Marcius.

Rex Sacrificulus, *arch.* V. Roi des Sacrifices.

RHA (*Volga*), grand fleuve qui prend sa source dans la Sarmatie européenne (Russie), coule de l'O. à l'E., et se jette en Asie dans la mer Caspienne. C'est sur ses bords que croît la rhubarbe, *Rhabarbarum*.

RHABANA (*Tavan*), ville de l'Inde, chez les Sines (royaume de Siam).

RHABDOMANCIE (ῥάβδον, baguette; μαντεία, divination), divination par les baguettes. Osée a parlé de celle qui était en usage chez les Hébreux, et que Rabbi Moïse Samson nous explique ainsi : « On écorçait seulement d'un côté et dans toute sa longueur une baguette, qu'on lançait en l'air; si en retombant elle présentait à la vue la partie écorcée, et qu'en la jetant une seconde fois elle montrât le côté non dépouillé d'écorce, on en tirait un heureux présage. Cette superstition n'a que le nom de commun avec le phénomène de la rotation des baguettes dans les mains de certains individus sensibles à l'électricité minérale. *Osée*, *c.* 4, *v.* 12.

RHABDOPHORES, *-ri*, officiers établis dans les jeux publics de la Grèce, pour maintenir le bon ordre, avaient le pouvoir d'arrêter ceux qui le troublaient. Ils étaient ainsi nommés à cause de la baguette (ῥάβδον) qu'ils portaient (φέρω) à la main.

RHACIA, prom. de la Méditerranée, à l'extrémité d'une chaîne des Pyrénées.

RHACIUS, prince crétois, fut le premier de sa nation qui conduisit une colonie en Ionie. Il s'empara de la ville de Claros, et y régna. Il épousa Manto, fille de Tirésias, qu'il avait surprise sur la côte. *Paus.*, 7, *c.* 3.

RHACOTIS, ancien nom d'Alexandrie, capitale de l'Egypte. Ce nom resta à un quartier de la ville. *Strab.* — *Tacit.*, *Hist.*, 4, *c.* 84. — *Paus.*, 5. *c.* 21.

RHADAMANTHE, *-thus*, fils de Jupiter et d'Europe et frère de Minos, naquit en Crète et fut obligé à l'âge de 30 ans de quitter cette île à la suite d'une dispute avec un de ses frères où celui-ci, dit-on, perdit la vie. Il alla s'établir avec une colonie, suivant les uns en Lycie, et suivant les autres dans quelques-unes des Cyclades, sur la

côte d'Asie. Il délivra les habitans des pirates qui infestaient ces parages, et leur donna de bonnes lois, qui lui acquirent la réputation d'un prince juste et ennemi de la flatterie. Sa réputation seule soumit plusieurs peuples à ses lois. Sur la fin de ses jours, il se retira à OEchalie en Béotie, et y épousa Alcmène veuve d'Amphitryon.

Après sa mort, il fut mis au nombre des juges des enfers. Les anciens avaient une si haute opinion de son équité que, lorsqu'on voulait exprimer un jugement juste, quoique sévère, on disait *un jugement de Rhadamanthe*. Ce fut Rhadamanthe qui apprit à Hercule à tirer de l'arc. On le représente un sceptre à la main, assis sur un trône près de Saturne à l'entrée des Champs-Elysées. *Il.*, 4, *v.* 564.—*Paus.*, 8, *c.* 53 —*Diod.*, 5. —*Métam.*, 9, *v.* 435.— *Enéide*, 6, *v.* 566.

RHADAMISTE, *-tus*, fils de Pharasmane, roi d'Ibérie, feignait d'être mal avec son père, se retira auprès de Mithridate, son oncle, roi d'Arménie, dont il épousa la fille appelée Zénobie. Après avoir gagné par ses artifices l'amitié et la confiance des principaux du royaume, il feignit de s'être réconcilié avec son père, revint en Ibérie, et y leva sous différens prétextes une armée puissante, qu'il conduisit en Arménie contre Mithridate. Mais, voyant qu'il ne pouvait réussir par la force, il attira son oncle dans une conférence, et le fit étouffer par trahison. Cette perfidie ne resta pas sans punition. Artaban, roi des Parthes, le vainquit, et le força à prendre la fuite. Rhadamiste poignarda son épouse, qu'il aimait avec passion, pour la soustraire à la puissance du vainqueur. Son père Pharasmane le fit ensuite mourir comme coupable de trahison envers lui, l'an 52 av. J. C. *Tac.*, *Ann.*, 12, *c.* 44; 13, *c.* 37.

RHADIUS, un des fils de Nélée.

RHAMANITES ou MANITES, *-tæ*, peuple de l'Arabie heureuse, qui avait pour ville principale Mariaba ou Matvala.

RHAMBACIE, *-cia*, plus communément OBA. V. ce nom.

RHAMMA, p. v. de l'Assyrie, vers l'O., chez les Garaméens, à l'E. de Parysatis et au S.E. de Dura près des sources des fleuves Durus et Tornadotus.

RHAMNENSES. V. RAMNENSES.

RHAMNÈS, roi et augure qui secourut Turnus contre Enée, et fut tué par Nisus. *En.*, 9, *v.* 325.

RHAMNONTE, *-mnus* (*Ebreo Castro*), v. de l'Attique, sur la mer, fameuse à cause d'un temple d'Amphiaraüs et d'une statue de la déesse Némésis, qui prit de cette ville le nom de Rhamnusia. V. RHAMNUSIE. *Paus.*, 1.—*Pline*, 36.

RHAMNUS, *hist.*, ancien gladiateur et esclave de M. Antoine, puis affranchi de ce général. Un jour Antoine, craignant d'être surpris par les Parthes, lui fit jurer que sitôt qu'il l'ordonnerait il lui passerait son épée au travers du corps, afin de lui éviter la honte de tomber entre les mains de l'ennemi. *Plut.*, *Ant.*

RHAMNUS, *géog.* V. RHAMNONTE.

RHAMNUSIA, RHAMNUSIS, surnom de Némésis, adorée à Rhamnonte, ville de l'Attique. La statue de cette déesse avait dix coudées de hauteur, et était faite d'un seul bloc de marbre de Paros, que les Perses, sous le commandement de Datis, avaient apporté dans l'Attique pour y élever un monument en mémoire de la victoire qu'ils espéraient remporter sur les Grecs. Elle avait été sculptée par Phidias ou par Diodore, son disciple, le plus grand nombre l'attribue à Agoracrite de Paros.

RHAMPSINITE, *-tus*, roi d'Egypte, successeur de Protée, régnait un peu après le siége de Troie. Il fit élever une tour très forte pour renfermer les trésors immenses dont il était possesseur. L'architecte qui la construisit trouva le moyen de lui dérober une partie de ses richesses en plaçant dans l'épaisseur du mur une pierre qu'il pouvait ôter et remettre à volonté. On raconte la même chose d'Hyriée. — Ce prince fit poser dans le temple de Vulcain deux statues colossales; l'une des deux représentait l'Eté et l'autre l'Hiver, à qui il ne rendait aucun culte. *Hérod.*, 2, *c.* 121.

RHAMSÈS, roi d'Egypte qui conquit, avec une armée de 700,000 hommes, une grande partie de l'Afrique et de l'Asie. On croit que c'est le même que Sésostris. *Tac.*, *Ann.*, 2, *c.* 60. — *Pline*, 36, *c.* 8.

RHANTHOS, un des chevaux dont Neptune fit présent à Pélée à l'occasion de son mariage avec Thétis.

RHAPSODES (ῥάπτειν, coudre; ᾠδὴ, chant), nom que l'on donnait à ceux qui faisaient profession de réciter en public des morceaux des poëmes d'Homère, d'Hésiode, etc. Les anciens rhapsodes composaient des hymnes en l'honneur des dieux, et allaient les chanter de ville en ville, surtout dans les cérémonies politiques ou religieuses. Homère faisait, dit-on, le même métier. *Platon*, *Ion*.

RHAPSODIES, pièces de vers que récitaient les rhapsodes. V. RHAPSODES.

RHAPSODOMANCIE (ῥαψῳδὴ, rhapsodie; μαντεία, divination), sorte de divination qui se pratiquait ordinairement en ouvrant à l'aventure un livre de quelque poète, surtout d'Homère ou de Virgile, et en prenant pour réponse le premier vers sur lequel on tombait.

RHAPSODON ÉORTE (c'est-à-dire *fête des Rhapsodies*), fête grecque qui faisait partie des Dionysiaques, et dans laquelle on récitait des vers en l'honneur de Bacchus.

RHAROS ou RHARIUM, plaine de l'Attique, où Triptolème, d'après les leçons de Cérès, sema le premier blé qu'on recueillit en Grèce. Elle reçut son nom de Rharos, père de Triptolème. On nomme quelquefois de là Cérès *Rharia*. *Paus.*, 1, *c.* 14 et 38.

RHARUS, fils de Cranaüs. Selon quelques-uns, il était père de Célée et grand-père de Triptolème; selon d'autres, il était père de ce dernier.

RHASCUPORIS. V. RHESCUPORIS.

RHASCUS, Thrace, frère de Rhescuporis.

RHATOTIS, ancien roi d'Egypte, régna neuf ans, selon Manéthon.

RHEA, *myth.* V. RHÉE.

1. RHEA SYLVIA, *hist.*, fille de Numitor, fut forcée par Amulius à prendre le voile de vestale. Néanmoins elle devint mère, et déclara au tyran que le dieu Mars était le père des deux jumeaux qu'elle mit au monde, et qui furent nommés Romulus et Rémus. On la nomme aussi Ilia. *Den. d'Hal.*, 1, *c.* 17. — *T. L.*, 1, *c.* 3, 4. — *Just.*, 43, *c.* 2.

2. — mère de Sertorius, donna un soin extrême à l'éducation de son fils. *Plut.*, *V. de Sert.*

RHEBAS ou RHÉBUS, fleuve de Bithynie, qui prenait sa source au mont Olympe, et se jetait dans le Pont-Euxin. *V. Flac.*, 7, *v.* 698.

RHECHIUS, petite riv. de Macédoine, dans la Chalcidice, vers l'O., passait à Mellisurgis, et tombait dans le golfe Thermaïque, au S de Thessalonique.

RHÉCIUS ou CERCIUS et AMPHITUS, conducteurs du char de Castor et Pollux.

RHEDESTE et Rhædestus ou Bisanthe (*Rodosto*), ville marchande de la Thrace, vers le S.E., sur la côte occidentale de la Propontide, entre Ganos au S. O. et Mocasura au N. E.

RHEDONES. V. Redones.

RHÉE, *-ea*, nommée aussi Cybèle, fille du Ciel et de la Terre et sœur des Titans, épousa Saturne, son frère, et en eut Vesta, Cérès, Pluton, Neptune. Saturne dévorait tous ses enfans à mesure qu'ils étaient nés, parce qu'en montant sur le trône il était convenu avec les Titans de ne point élever d'enfans mâles, ou, selon d'autres auteurs, parce qu'il avait appris de l'oracle qu'il serait détrôné par un de ses fils. Rhée, lasse de la cruauté de son mari, résolut de sauver l'enfant dont elle était enceinte. Elle se retira dans l'île de Crète, accoucha d'un fils, Jupiter, qu'elle confia aux Curètes et aux nymphes Adrasté et Ida, et présenta à son époux une pierre enveloppée de langes, qu'il dévora à la place de son fils. On pense que c'était elle qu'on adorait sous les noms de Bonne-Déesse, de Dindymène, de Cérès, de Vesta, de Tullus et d'Ops. Rhée suivit Saturne exilé du Ciel, et vint avec lui dans le nouveau royaume qu'il fonda en Italie. Elle s'y fit aimer par sa bonté, d'où vient que l'âge d'or de Saturne est aussi appelé l'âge de Rhée. V. Cybèle, Cérès, Vesta, Saturne. *Hés.*, *Théog.*, *v.* 453.— *Orph.*, *Hymn.*—*Eschyle*, *Prom.*—*Ov.*, *Fast.*, 4, *v.* 197. —*Apollod.*, 1, *c.* 1.

RHEGIUM (*Reggio*), v. du Brutium (Calabre), sur le détroit de Sicile, en face de Messana (Messine). Cette ville devait sa fondation à une colonie de Chalcis d'Eubée. Une colonie de Messéniens s'y établit sous la conduite d'Alcidamidas, l'an 723 av. J. C. Plus tard elle servit encore d'asile aux Messéniens (V. Anaxilas). Rhegium devint la ville la plus considérable du Brutium, et fut même un des boulevards de l'Italie. Elle fut détruite par Denys l'Ancien (vers l'an 387 av. J.C.), et rétablie par Denys le Jeune, qui voulut, mais en vain, changer son nom en celui de *Phœbia*. Lors de l'invasion de Pyrrhus en Italie, Rhegium demanda du secours aux Romains. La légion qu'on y envoya s'empara de la ville par trahison, et y commit les plus grandes cruautés. On envoya contre eux un consul qui les assiégea, les prit, et les amena à Rome, où ils furent tous battus de verges et décapités. Rhegium était dans un pays fertile; mais de fréquens tremblemens de terre la ruinèrent, et la firent abandonner. Elle fut relevée par Jules-César, sous le nom de *Rhegium Julii*. Rhegium est la patrie de plusieurs hommes célèbres dans divers genres. Quelques auteurs croient que son nom vient d'un mot grec qui signifie *rompre* (ῥήγνυμι), parce qu'elle est située sur le détroit de Charybde, qui fut formé à l'époque où la Sicile fut séparée du continent de l'Italie. *T. L.*, 23, *c.* 30; 24, *c.* 1; 26, *c.* 12; 29, *c.* 6. — *Cic.*, *p. Arch.*, *c.* 3.— *Métam.*, 14, *v.* 5 et 48.—*Justin*, 4, *c.* 1, 3; 21, *c.* 3.—*P. Mela*, 2, *c.* 4.—*Strab.*, 6. — *Sil. It.*, 13, *v.* 94. — *Ptol.*, 3, *c.* 1.

RHEMNIUS (Q.) Fannius Palémon, fut un célèbre professeur de grammaire à Rome, sous les empereurs Claude et Néron. Il naquit à Vicence, dans l'état de domesticité. Chargé de conduire à l'école l'enfant de son maître, il y apprit lui-même les élémens de la littérature. Sa mémoire heureuse le favorisa, et il fit assez de progrès dans les sciences pour pouvoir ouvrir une école à Rome, après avoir obtenu sa manumission. Il se distingua dans cette capitale autant par ses talens que par la dissolution de ses mœurs; elle fut telle que Tibère et Claude dirent publiquement que personne ne méritait moins que lui qu'on lui confiât l'éducation des jeunes gens. Il poussa à l'excès la vanité et l'arrogance; il parlait avec le plus grand mépris de Varron, le plus savant des Romains. Il prétendait que les lettres mourraient avec lui.

Palémon déploya le plus grand luxe; mais en même temps il fut très soigneux de sa fortune; il avait des fabriques, et cultivait avec une grande industrie ses terres et ses vignes, qui étaient, grâces à ses soins, d'un plus grand rapport que celles de ses voisins. Il existe de ce savant une grammaire qui est citée sous divers titres; tantôt comme *Ars grammatica*, tantôt comme *Summa grammatices*, tantôt enfin comme *Ars secunda*. La dernière dénomination lui vient du moyen âge, où la grammaire de Donat était nommée *Ars prima*. C'est à tort qu'on a attribué à Rhemnius les deux poëmes sur *les poids et mesures* et sur les *étoiles du ciel*, qui sont de Priscien.

RHÉMUS, capitaine latin, dont Euryale tua l'écuyer et trois esclaves. *Virg.*, *En.*, 9, *v* 329, etc.

1. RHÉNA ou Rhéné, *myth.*, une des maîtresses de Mercure et mère de Saon, à qui on donne aussi Jupiter pour père.

2. — nymphe dont Oïlée eut Médon, qui alla au siége de Troie. *Il.*, 2, *v.* 235.

Rhéna ou Rhéné, *géog.*, petite île de la mer Egée et une des Cyclades, était située à l'O. et très-près de Délos. C'était là que l'on enterrait les habitans de Délos, dont le territoire, regardé comme sacré, ne pouvait recevoir la dépouille des morts. *Hérod.*, 6, *c.* 97. — *Thucyd.*, 3.—*Strab.*, 10. — *P. Méla*, 2, *c.* 7.

1. Rhéné. V. Rhéna, *géog.*

2. — V. Ravenne.

RHENI Insula, petite île formée par le Rhénus, près de Bononia (Bologne).

1. RHENUS (*Rhin*). V. Rhin.

2. — (*Reno*), fleuve de la Gaule cisalpine, prenait sa source dans les Apennins sur les confins de l'Etrurie, de la Ligurie et des Boïens, passait à Bononie, et se rendait dans le Padus, par la rive droite de ce fleuve, à l'E. de la Scultenna, et à l'O. de Forum Allieni.

3. — ou Rhoas. V. Rhoas.

1. RHÉOMITHRÈS, seigneur persan, qui, l'an 362 av. J. C., se révolta contre Artaxerce Mnémon, en faveur du jeune Cyrus. Dans la suite il trahit ce prince, et fit la paix avec Artaxerce, en lui livrant les principaux révoltés, qu'il avait convoqués sous prétexte d'affaires importantes. *Diod.*, 15.

2. — officier de Darius, commandait deux mille Bactriens et deux mille Mèdes à la bataille d'Issus. Il y perdit la vie. *Quinte-Curce*, 2, *c.* 5.

1. RHÉON (ῥέω, couler), plus communément Phase, fleuve de la Colchide. V. Phase.

2. — ou Rhoas. V. Rhoas.

RHESCIPHA (*Elersi*), v. de la Mésopotamie, sur l'Euphrate, lorsqu'il fait un coude, à égale distance de Circésium au N. et d'Anatho à l'E.

1. RHESCUPORIS, roi de Thrace, du temps des guerres de Cassius et de Brutus contre les triumvirs. Il suivit le parti des républicains tandis que son frère Rhascus suivait celui des triumvirs, afin que quel que fût le parti vainqueur, l'un des deux pût secourir l'autre. *Dion Cass.*

2. — roi de Thrace sous Auguste, partagea après la mort de Rhœmétalce, son frère aîné, le royaume de Thrace avec Cotys, son neveu. A la nouvelle de la mort d'Auguste, il s'empara des états de Cotys, et le fit périr. Tibère ordonna au gouverneur romain de ce pays de se saisir de sa personne, et le fit mettre à mort. *Tac.*, *Ann.*, 2, *c.* 64. — *V. Pat.*, 2, *c.* 129.

3. — roi de Thrace vers l'an 60 de J. C. Néron joignit à ses états une partie de l'Arménie.

RHESCYNTIS, surnom de Junon, pris d'une montagne de Thrace, où cette déesse avait un temple célèbre.

RHÉSÉCÈS, un des principaux officiers d'Artaxerce Longue-Main, secoua le joug de l'obéissance, et se réfugia à Athènes. *Diod. de Sic.*

RHÉSUS, *myth.*, roi de Thrace, fils du fleuve Strymon et de Terpsichore, ou, selon d'autres, d'Eionée et d'Euterpe. Il vint au secours de Troie la dernière année du siége, et, comme un ancien oracle avait déclaré que Troie ne serait jamais prise si les chevaux de Rhésus buvaient l'eau du Xanthe, et paissaient l'herbe des champs troyens, il résolut de n'entrer dans la ville que de nuit, afin de dérober son arrivée aux ennemis. Mais les Grecs, qui en furent instruits par Dolon, espion des Troyens, tombé entre leurs mains, chargèrent Diomède et Ulysse d'arrêter la marche de Rhésus, et de saisir les chevaux avant qu'ils pussent paître dans les pâturages troyens. Les deux héros, ayant pénétré dans son camp à la faveur de la nuit, trouvèrent ce malheureux prince profondément endormi, ayant ses chevaux attachés derrière son char. Diomède lui plongea son épée dans le cœur pendant qu'Ulysse détachait les chevaux, et tous deux retournèrent ensuite au camp des Grecs avec cette proie importante. *Il.*, 10, *v.* 435. — *Virg.*, *Géorg.*, 4, *v.* 462; *En.*, 1, *v.* 473. — *Mét.*, 13. — *Apollod.*, 1, *c.* c. 3.

Rhésus, *géog.*, petite riv. de l'Asie mineure, qui se jetait dans le Méandre.

RHÉTÉNOR, un des compagnons de Diomède, qui furent changés en oiseaux à cause de leur mépris pour Vénus. *Mét.*, 4.

RHÈTES, *Rhæti*. On donnait en général ce nom à tous les petits peuples qui habitaient la Rhétie, et qui étaient, dit-on, venus s'établir dans le pays sous la conduite d'un chef nommé Rhétus. Ces peuples étaient, au S. des Alpes Rhétiques, les Lepontii, les Camones, les Vennones, les Oratelles, les Vénostes, les Vaunes, les Stones, les Brixentes, les Isarces, les Medoaci et les Euganéens; et au N. les Brennes, les Launes, les Claudinatiens, les Ambrones, les Licatii et les Vindéliciens. Tous étaient d'origine celtique. On ignore s'ils firent beaucoup d'établissemens étrangers; mais il est indubitable que l'Etrurie fut peuplée par eux. Quelques-uns pensent, mais avec moins de vraisemblance, qu'ils étaient Etruriens d'origine.

Ces peuples cultivaient très-peu les terres; ils étaient très-adonnés au brigandage, et infestaient particulièrement la Gaule cisalpine. Quand ils avaient vaincu un peuple ennemi, ils exterminaient ordinairement tous les mâles, hommes et enfans, et même, sur la foi de leurs prêtres, qui prétendaient avoir la vertu de distinguer les sexes avant la naissance, ils tuaient les femmes enceintes qu'ils croyaient grosses d'enfans mâles. Auguste envoya contre ces barbares son petit-fils Claude Néron Drusus, qui les vainquit, ce qui lui mérita les éloges que lui donne Horace dans une ode qu'il lui adresse à l'occasion de sa victoire. *Virg.*, *Géorg.*, 2, *v.* 96. — *Hor.*, 4, *ode* 4 et 14. — *Pline*, 3, *c.* 10; 14, *c.* 2. — *T. L.*, 5, *c.* 33. — *Just.*, 20, *c.* 5. — *Suét.*, *Aug.*, 21. — *V. Pat.*, 2, *c.* 39. — *Tac.*, *Hist.*, 1, *c.* 11, 68; 2, *c.* 8.

RHÉTICO, montagne de Rhétie.

RHÉTIE ou Rétie, *Rhætia* ou *Rætia* (partie de la *Suisse*, pays des *Grisons*, *Tyrol* et partie des états de *Venise*), contrée d'Europe, bornée au N. par le Danube, au S. par la Gaule cisalpine, à l'E. par le Noricum, et à l'O. par l'Helvétie. Dans cette vaste étendue de territoire se trouvait comprise la Vindélicie. Les diverses nations qui y habitaient, et que l'on désignait par le nom général de Rhètes (V. Rhètes), étaient Celtes d'origine. Sous les Romains, la Rhétie fit partie du diocèse d'Italie, dont elle se trouva la province la plus septentrionale, et fut divisée en Rhétie 1re ou inférieure et Rhétie 2e ou supérieure. Le fleuve OEnus (l'Inn) formait la limite entre ces deux subdivisions; Curia, Bergomum, Tridentum étaient les villes principales de la première. Dans la seconde on remarquait Regina Augustana, Brigantia et Augusta Vincelicorum. *Strab.*, 4. — *Ptol.*, 2, *c.* 12. V. Rhètes.

RHÉTIENS. V. Rhètes

RHÉTIQUES (Alpes), *Rhæticæ Alpes*, portion des Alpes qui traversait de l'E. à l'O. la Rhétie 1re, et s'étendait des Alpes Carniques aux Alpes Pennines.

RHÉTOGÈNE, *-nes*, surnommé Caraunius, était regardé par sa naissance, ses richesses et son crédit comme le premier de la ville de Numance. Quand l'armée romaine vint mettre le siége devant cette place, Rhétogène trouva le moyen de s'échapper de la ville, afin d'implorer les secours des nations voisines; mais aucune ne répondit à ses sollicitations. Rentré alors dans Numance, et désespérant de résister, il engagea ses concitoyens à se tuer les uns les autres, et se précipita luimême dans les flammes. *Appien.* — *Sil. Ital.*

RHÉTUS, un des guerriers tués aux noces de Persée et d'Andromède. *Mét.*, 5, *f.* 1.

RHEUNUS, lieu de l'Arcadie. *Paus.*, 8, *c.* 23.

1. RHEXENOR, fils de Nausithoüs et frère d'Alcinoüs, fut tué par Apollon, et laissa une fille nommée Arété, qui devint l'épouse d'Alcinoüs. *Odyss.*, 7, *v.* 63.

2. — père de Chalciope, femme d'Egée, roi d'Athènes.

3. — musicien, qui suivit Antoine en Asie.

RHEXIBIUS, athlète de la ville d'Opunte, fut couronné aux jeux olympiques, et obtint qu'on lui érigeât une statue dans le bois sacré d'Olympie. *Paus.*, 6, *c.* 18.

RHIANUS, poète grec, naquit dans la Thrace, et fut d'abord esclave. Il écrivit l'histoire des guerres de Sparte et de Messénie et celles des principales révolutions de la Thessalie. Il avait composé beaucoup de vers, dont il ne nous reste que quelques fragmens dans une anthologie manuscrite de la bibliothèque du roi. *Paus.*, 4, c. 6.

RHIDAGO, *-gus*, fleuve de l'Hyrcanie, coule en partie sous terre, et reçoit le Ziobéris. *Q. C.*, 6, *c.* 4.

RHIGMUS, fils de Pirée, prince de Thrace, fut tué par Achille. *Il.*, 20, *v.* 485.

RHIMÉTALCE. V. Rhoemétalce.

RHIN, *Rhênus*, un des fleuves les plus considérables des Gaules, prenait sa source chez les Lépontiens, dans la partie des Alpes située au S. E. de l'Helvétie (au mont Saint-Gothard), traversait la Rhétie et le lac Brigantinus, et, coulant ensuite du S. au N., séparait la Gaule de la Germanie. Il se divisait, en traversant le pays ou île des Bataves, en deux branches, dont l'une allait se joindre à la Mosa, et l'autre se jetait dans l'Océan, après avoir reçu dans son cours un grand nombre de rivières. La première de ces branches prenait le nom de *Vahalis* (Wahal), et l'autre conservait celui du fleuve. Aujourd'hui le cours du Rhin ne se prolonge plus jusqu'à l'Océan; il se perd dans les sables, au-dessous de Leyde, depuis une irruption de la mer, arrivée l'an 860.

Ce fleuve servit long-temps de barrière entre les possessions des Romains dans les Gaules et les Germains; les deux peuples avaient élevé de part et d'autre des forts sur ses rives. J. César fut le premier Romain qui le traversa pour envahir la Germanie.

Les Germains, qui demeuraient le long du Rhin, avaient une grande vénération pour les eaux de ce fleuve. Ils y plongeaient les enfans aussitôt après leur naissance. Ceux qui voulaient s'assurer de la fidélité de leurs femmes exposaient leurs enfans sur un bouclier à la merci des flots du Rhin; ils étaient persuadés que le fleuve engloutissait ceux qui étaient le fruit de l'adultère, et que les autres surnageaient, et sortaient sains et saufs de cette périlleuse épreuve. *En.*, 8, *v.* 727. — *Mét.*, 2, *v.* 258.—*Cés.*, *G. des G.*, 4, c. 10.—*Strab.*, 4.—*P. Méla*, 2, c. 3; 5, *c.* 2. — *Tac.*, *Ann.*, 2, *c.* 6; 11, *c.* 20; *Hist.*, 5, *c.* 19. — *Ptol.*, 2, *c.* 9.

RHINOCOLURA (*el-Arych*), v. et port sur la Méditerranée, dans la partie orientale de l'Egypte inférieure, près de la frontière de la Syrie. Diodore raconte qu'Actisanès s'étant emparé de l'Egypte, et voulant s'y faire aimer par la douceur, se contenta de faire couper le nez à ceux qui étaient condamnés pour vols, au lieu de les mettre à mort, et les envoya tous fonder une ville nouvelle au milieu des déserts et dans un terrain malsain. Cette ville fut nommée *Rhinocolure* (ῥῖν, nez; κολούω, couper), parce que les habitans avaient le nez coupé. *Diod.* — *T. L.*, 45, *c.* 11. —*Strab.* —*Pline.*

RHINOCOLUSTÈS (ῥῖν, nez; κολούω, couper), surnom donné à Hercule parce qu'il fit couper le nez aux députés orchoméniens, qui osèrent en sa présence demander un tribut aux Thébains.

RHINOCURA, la même que RHINOCOLURA.

RHINTHON, poète grec, né à Tarente, vivait dans le siècle d'Alexandre. *Cic.*, *à Attic.*, 20. — *Athen.* — *Varr.*, *R. R.*, 3, *c.* 3, *v.* 9.

RHIPHÉES (MONTS). V. RIPHÉES.

RHIPÉE, *-eus.* V. RIPHÉE.

RHISON, V. RHIZINIUM.

RHITYMNA (*Retimo*), petite v. de l'île de Crète, sur la côte septentrionale, entre Milet à l'E. et le le promontoire Drepanum à l'O.

RHIUM PROMONTORIUM, promontoire de l'Achaïe orientale, formait avec un autre nommé *Anti-Rhium*, situé dans la Locride, le détroit qui servait d'entrée dans la mer de Crissa. Le détroit qui séparait les villes de Naupacte et de Patres portait le même nom. Le tombeau d'Hésiode était sur le sommet de ce promontoire. *T. L.*, 27, *c.* 30; 38, *c.* 9. — *Pline*, 4, *c.* 2. — *Paus.*, 7, *c.* 22.

RHIZÉE, *-zeum*, petite v. du Pont oriental, chez les Hénioques, sur la mer, à peu près à égale distance des embouchures de l'Ophis et de l'Adienus.

RHIZINIUM ou RHISON (*Risano*), une des principales villes de la Dalmatie, sur le golfe Adriatique méridional, au S. des Ardyæi, entre Epidaure au N. O. et Butua au S. E. Les habitans s'appelaient *Rhizonites*. *T. L.*, 45, *c* 26.

1. RHOAS FLUMEN ou RHÉON, fleuve de la Colchide, qui se jetait dans le Phase par la droite.

2. — v. d'Asie près du Lycus. V. LAODICÉE.

1. RHODA (*Roses*), v. maritime de la Tarraconaise, chez les Indigètes, au fond d'un golfe. Cette ville devait, dit-on, sa fondation à une colonie venue de l'île de Rhodes. *T. L.*, 34, *c.* 8.

2. — v. de la Gaule, sur le Rhône (*Rhodanus*), donna son nom au fleuve, selon Pline (13, *c.* 4). Elle n'existait plus du temps de cet écrivain.

RHODANUS. V. RHÔNE.

1. RHODÉ, *myth.*, fille de Neptune et d'Amphitrite, épousa Hélios, et fut, selon quelques auteurs, mère de Phaéthon, de Lampétie, d'Eglé et de Phaéthuse. Elle donna son nom à l'île de Rhodes.

2. — fille de Mopsus.

RHODÉ, *hist. sacr.*, jeune servante de Marie, mère de Jean, surnommé Marc. Lorsque chez sa maîtresse on faisait des prières pour la liberté de Pierre, détenu en prison par l'ordre d'Hérode, l'apôtre vint heurter à la porte. Elle fut si transportée de joie qu'au lieu de lui ouvrir, elle courut le dire à l'assemblée, et puis retourna lui ouvrir. *Act.*, *c.* 12, *v.* 12.

RHODÉ, *géog.* V. RHODA.

1. RHODES, *Rhodos et Rhodus* (*Rhodes*), île célèbre de la mer Egée, la principale des Sporades, située sur la côte de la Carie, dont elle n'était séparée que par un canal assez étroit. Strabon lui donne 925 stades, et Pline 130 milles de circuit. L'île de Rhodes était très-fertile, et produisait des vins très-estimés. Elle jouissait d'un air si pur, et d'un ciel si serein, qu'il n'y avait pas de jour que le soleil ne s'y montrât. Suivant une tradition commune du temps de Pindare, cette île, ainsi que plusieurs autres des mêmes mers, s'était élevée du fond des eaux, où elle était restée long-temps ensevelie. Elle porta d'abord le nom d'*Ophiuse*, à cause des serpens dont elle était infestée, et qu'on trouva par la suite moyen de détruire; puis de *Stadia*, à cause de sa forme longue, semblable au stade des athlètes; de *Telchinis*, parce que les Telchiniens, peuples sortis de l'île de Crète, y formèrent un établissement appelé depuis Rhodes. Elle fut aussi appelée *Astérie*, *Ethrée*, *Trinacrie*, *Corymbie*, *Pæcesse*, *Athabyrie*, *Macarie*, *Oloesse*. On fait venir le nom de *Rhodes*, sous lequel elle est le plus connue, des roses qui, dit-on, y venaient en abondance, ou d'un mot phénicien qui veut dive *serpent*, et que les Grecs ont traduit par *Ophiusa*. La capitale de l'île se nomme aussi Rhodes. Après la ville de Rhodes, les principales villes de l'île étaient Lindes, Camire et Jalyse. V. ci-dessous RHODES, n° 2, et RHODIENS.

2. — (*Rhodes*), ville capitale de l'île de même nom, située à l'extrémité septentrionale. Cette ville, dont la fondation ne remonte pas plus haut que la guerre du Péloponèse, fut bâtie sous la direction du même architecte qui fortifia le Pirée. Ses murailles, ses rues, ses édifices somptueux en firent bientôt une des villes les plus considérables de la Grèce asiatique. On y admirait surtout des temples ornés d'un nombre infini de statues et de tableaux, et ce colosse fameux qui fut renversé dans un tremblement de terre qui ruina presqu'entièrement la ville de Rhodes (V. COLOSSE). Les Rhodiens, exagérant peut-être leur perte, surent intéresser à leurs malheurs tous les états de la Grèce et de l'Asie, qui se firent un honneur de contribuer à son rétablissement. Rhodes sortit de ses ruines plus florissante qu'elle n'avait été; mais le colosse ne fut jamais rétabli.

Les arts et les sciences furent de tout temps en honneur dans cette ville, et elle pouvait le disputer à celles de la Grèce. Ses écoles jouissaient presque de la même célébrité que celles d'Athènes; et Cicéron, déjà connu dans le barreau romain, alla à Rhodes prendre des leçons du rhéteur Molon. Cette ville ne s'illustra pas moins par le siége fameux qu'elle soutint pendant un an (305 av. J. C.) contre Démétrius Poliorcète, qui, fatigué d'une si longue résistance et charmé du courage de ses ennemis, leva le siége, et leur fit présent de toutes les machines qu'il y avait employées. Rhodes produisit des hommes illustres dans tous les genres: Diognète, habile ingénieur dont les

machines, plus que tout le reste, contraignirent Démétrius à lever le siége; Panétius, philosophe stoïcien, ami de Lélius et de Scipion; le peintre Protogène, rival d'Apelles, et les trois sculpteurs fameux, Agésandre, Polydore et Athénodore, aux talens desquels on doit le fameux groupe de Laocoon, un des plus beaux morceaux de sculpture qui soit parvenu jusqu'à nous. *Pind.*, *Olymp.*, 7. — *Strab.*, 14. — *Ptol.*, 5, c. 2. — *P. Méla*, 2, c. 7. — *Pline*, 2, c. 62 et 87. V. RHODIENS.

1. RHODIE, *-dia*, une des Océanides, fut aimée d'Apollon. Elle donna son nom à l'Ile de Rhodes. *Hésiode.*

2. — une des Danaïdes. *Apollod.*

RHODIENS, *-dii*, habitans de l'île de Rhodes, étaient originaires de la Doride, dont ils conservèrent le dialecte et les usages. Ils formèrent d'abord trois états particuliers dont les siéges étaient à Lindes, Jalyse et Camire. Vers le temps de la guerre du Péloponèse (408), ils se réunirent, et prirent Rhodes, quoique nouvellement bâtie, pour leur capitale. Ils furent gouvernés primitivement par des rois, parmi lesquels on compte Cléobule, un des sept sages de la Grèce; mais ensuite, lassés de la tyrannie et des vexations de ces princes, ils se constituèrent en république. Ce fut à la faveur de ce changement qu'ils parvinrent à un si haut degré de puissance.

Assujétis par les Athéniens, qui étaient jaloux de leur prospérité, ils parvinrent, avec le secours de Mausole, roi de Carie, à secouer le joug, et, tantôt ennemis, tantôt alliés de cette république, ils se maintinrent libres jusqu'au temps d'Alexandre-le-Grand, qui les rangea sous sa domination. La garnison macédonienne fut chassée après la mort du conquérant, et les Rhodiens firent alliance avec Ptolémée Soter, roi d'Egypte. Ce fut cette alliance qui irrita tellement contre eux Antigone qu'il fit assiéger leur capitale par son fils Démétrius Poliorcète (305). Ce siége tourna à leur gloire, et leur belle défense leur mérita l'estime de leur ennemi. Les Rhodiens étaient alors au plus haut point de leur grandeur, et formaient un état si puissant que tous les princes de l'Asie recherchèrent leur alliance. Pour eux, par une politique sage et par l'exacte neutralité qu'il gardaient envers tous, ils ménageaient également les uns et les autres, et n'étaient assujétis à aucun. Ils ne subirent le joug des Romains que fort tard, vers le temps de Caton d'Utique.

Ce peuple, resserré dans une île de peu d'étendue, devait toutes ses richesses et toute sa puissance au commerce et à la marine. Il excellait dans l'art de la navigation, et n'épargnait rien pour former de bons marins. On admire la sagesse de leurs lois nautiques, que les Romains ne jugèrent pas indignes de servir de modèles à celles qu'ils rédigèrent. *Diod.*, 5. — *Pline*, 2, c. 62 et 87; 5, c. 31. — *Flor.*, 2, c. 7. — *Lucain*, 8, v. 248. — *T. L.*, 27, c. 30; 31, c. 2, 14; 32, c. 16; 33, c. 18. — *Just.*, 11, c. 11; 30, c. 34. — *Q. C.*, 4, c. 5, 8.

1. RHODOGUNE ou RHODOGYNE ou RODOGUNE, fille de Phraate roi des Parthes, fut mariée à Démétrius Nicanor, roi de Syrie, que Phraate tenait prisonnier. Ce mariage causa de grands malheurs par la jalousie de Cléopâtre. V. CLÉOPATRE, n° 6. *Just.*, 36, c. 1; 39, c. 1, 2. — *Polyen*, 8. — Cette Rhodogune est celle que Corneille a mise en scène en altérant entièrement l'histoire, puisqu'elle ne fut jamais disputée, comme le suppose le poète, par les deux frères Démétrius Nicanor et Antiochus Sidétès, et que Cléopâtre était sa rivale et non sa belle-mère.

1. RHODOPÈ, *myth.*, reine de Thrace, fut métamorphosée en une montagne qui porte son nom, pour s'être crue plus belle que Junon. *Mét.*, 6.

2. — fille du fleuve Strymon, eut de Neptune le géant Athos.

1. RHODOPE ou RHODOPIS, *hist.*, fameuse courtisane de Thrace, fut avec Esope esclave à la cour d'un roi de Samos. Ayant été conduite en Egypte par Xanthus, elle fut achetée par Charaxès, Mitylénien, frère de Sapho, qui conçut de l'amour pour elle, et lui donna la liberté. Elle en profita pour exercer le métier de courtisane à Naucratis, où elle amassa de si grandes richesses que quelques historiens crédules ont prétendu qu'elle éleva à ses frais une des pyramides d'Egypte. On rapporte qu'un jour qu'elle était au bain, un aigle, ayant enlevé une de ses sandales, la laissa tomber aux pieds de Psammétique, roi d'Egypte. Ce prince, frappé de la délicatesse du pied qu'elle devait contenir, fit chercher celle à qui elle appartenait, et l'épousa. *Hérod.*, 2, 134. — *Ov.*, *Heroïde*, 15, v. 63. — *Pline*, 36, c. 12 et 17. — *Elien*, *H. div.*, 13, c. 13.

2. — courtisane dont parle Juvénal. *S.* 9, v. 4.

RHODOPE, *géog.*, chaîne de montagnes vers le N. O. de la Thrace. Cette chaîne commence près des sources de l'Hèbre (*Maritza*), s'étend du N. O. au S. O., en formant un angle aigu avec celle de l'Hémus, et se termine au bord de la mer Egée, près de l'embouchure du même fleuve. Une autre branche s'étend jusqu'au Pont-Euxin. Le mont Rhodope est très-élevé et presque toujours couvert de neige. *Hérod.*, 4, c. 59. — *Virg.*, *Ecl.*, 6, v. 30; 8, v. 44; *Géorg.*, 1, v. 332; 3, v. 351, 462; 4, v. 461. — *Ov.*, *Métam.*, 2, f. 5. — *Strab.*, 7. — *Pline*. — *P. Méla*, 2, c. 2. — *Sil. It.* 2, v. 73.

RHODOPEIUS, synonime de Thrace, pris du mont Rhodope, qui est dans cette contrée. *Ov.*, *art d'Aim.*, 3, v. 321; *Héroïde*, 2. — *Géorg.*, 4, v. 461.

RHODOPIS. V. RHODOPE, *hist.*, n° 1.

RHODOS, nymphe de l'île de Rhodes, fille de Neptune et de Vénus, fut aimée d'Apollon. Lorsque les dieux se partagèrent la terre, Apollon, qui était absent, fut oublié. A son retour dans l'Olympe, il se plaignit à Jupiter, et lui demanda l'île de Rhodes, qu'il voyait au fond de la mer. L'île parut à la surface des ondes, et devint sa propriété. Rhodos y devint mère de sept fils, que Diodore appelle Héliades, et dont il a conservé les noms. L'aîné de ses fils fut père de Camire, Jalyse et Lindus, qui se partagèrent l'île, et en fondèrent les principales villes.

RHODUNIA, sommet du mont OEta. *T. L.*, 36, c. 16.

RHOEBUS, cheval de Mézence, auquel ce prince adressa un discours touchant, imité de celui qu'Achille adressa à ses coursiers dans l'Iliade. *En.*, 10, v. 861.

1. RHOECUS ou RHOETUS, centaure qui voulut faire violence à Atalante. Il fut tué par Bacchus, aux noces de Pirithoüs. *Métam.*, 12, v. 301. — *Géorg.*, 2.

2. — géant tué par Bacchus, qui s'était changé en lion, dans la guerre des géans contre les dieux. *Hor.*, 2, *od.* 19, v. 23; 3, *od.* 4, v. 55.

3 et 4. — V. RHOETUS.

1. RHOEMÉTALCÈS ou RHIMOTALCE, roi de Thrace, pendant les guerres d'Antoine et d'Auguste. Il abandonna le parti d'Antoine pour suivre celui d'Auguste. Un jour, qu'admis à la table de ce prince, il rappelait ses services, et se vantait de son attachement à sa personne, Auguste lui répondit froidement : « J'aime la trahison, mais je hais les traîtres. »

Il eut pour successeurs Rhescuporis, son frère, et Cotys, son fils. *Tac.*, *Ann.*, 2, c. 64.

2. — fils de Rhescuporis (n° 1), régna après lui en Thrace, sous Tibère et Caligula. Il ne possédait d'abord qu'une partie de la Thrace; on la lui donna ensuite tout entière. *Tac.*, *Ann.*, 2, c. 67; 4, c. 5, 47.

RHOEO, fille de Staphyle et de Chrysothémis, fut aimée d'Apollon. Son père, s'étant aperçu de sa faute, l'enferma dans un coffre, et la jeta à la mer. Le coffre ayant été poussé vers l'île de Délos, Rhœo en sortit avec un enfant mâle, qu'elle nomma Anius. Elle le plaça sur l'autel d'Apollon, et le pria de prendre soin de son enfant. Le dieu dans la suite lui apprit la divination. *Diod.*, 5.

RHOETÉE, *-teum*, prom. de la Troade, sur l'Hellespont, près de laquelle fut élevé le tombeau d'Ajax. *Mér.*, 7, c. 43 — *Ov.*, *Fast.*, 4, v. 279; *Métam.*, 11, v. 197. — *En.*, 6, v. 505; 12, v. 456. — *T. L.*, 37, c. 9, 37; 38, c. 39.

RHOETIUS (*Russo*), montagne de l'île de Corse.

1. RHOETUS, Ethiopien, tué par Persée. *Mét.*, 5, v. 38.

2. — roi des Marrubiens, épousa en secondes noces Caspérie. Son fils Anchémole, qu'il avait eu d'une première femme, lui fit les derniers outrages, et se retira, pour éviter la colère de son père, à la cour de Turnus, roi des Rutules. *En.*, 10, v. 388.

3. — guerrier rutule tué par Euryale. *En.*, 9, v. 344.

RHOMBUS, instrument magique des Grecs. C'était une espèce de toupie de métal ou de bois, dont on se servait dans les sortiléges. On l'entourait de lanières tressées, à l'aide desquelles on la faisait pirouetter. Les magiciens prétendaient que le mouvement de cette toupie magique avait la vertu de donner aux hommes les passions et les mouvemens qu'ils voulaient leur inspirer. Quand on l'avait fait tourner dans un sens, si l'on voulait corriger l'effet qu'elle avait produit, et lui en faire produire un contraire, le magicien la reprenait, l'entourait de sa bandelette en un autre sens, et lui faisait décrire un cercle opposé à celui qu'elle avait déjà parcouru.

RHONE, *Rhodanus*, fleuve considérable de la Gaule, qui prenait sa source dans l'*Alpis Pennina* (*grand-Saint-Bernard*), sur les confins de l'Helvétie, traversait le lac Léman (*lac de Genève*), arrosait la Narbonnaise en coulant du N. au S., et se rendait par deux embouchures dans la Méditerranée, à Marseille, après avoir reçu un grand nombre de rivières de l'un et l'autre côté de ses rives. *P. Méla*, 2, c. 5; 3, c. 3. *Métam.*, 2, v. 258. — *Sil. It*, 3, v. 447. — *Marcell.*, 16. — *Cés.*, *G. des G.*, 1, c. 1. — *Pline*, 4. — *Strab.*, 4. — *Phars.*, 1, v. 433; 6, v. 475. — *Aul.*, *Gel.*, 10, c. 7. — *Just.*, 43, c. 3. — *T. L.*, 21, c. 26, 31; 37, c. 39. — *Ptol.*, 2, c. 10.

RHOSA, pet. v. de la Palestine orientale, dans la partie de la Batanée qu'on nommait Galaatide, au S. O. d'Astaroth. C'est peut-être le même que Rhosos.

RHOSACÈS, guerrier persan, qui fut tué par Clitus au passage du Granique, au moment où il allait frapper Alexandre. *Q. Curce*, 8, c. 1.

RHOSOS ou RHOSSOS, petite v. de la Syrie septentrionale, dans la Séleucide, au N. de Séleucie et au S. O. d'Alexandrie, sur le golfe d'Issus. Elle était célèbre pour ses poteries. *Ptol.*, 5, c. 8, 16.

RHOSSICUS SCOPULUS, c'est-à-dire roc de Rhosos, rocher de la Méditerranée, sur les côtes de la Séleucide, à l'entrée méridionale du golfe d'Issus, était ainsi nommé de la ville de Rhosos, qui en était voisine.

1. RHOTANE, *-nus* (*Tavignano*), riv. de l'île de Corse, prenait sa source vers le centre de l'île, chez les Silembeusiens, traversait le pays des Simbres, et tombait dans la mer de Tyrrhène, auprès d'Alérie.

2. — (*Regh*), riv. de la Perse, vers le fond du golfe Persique.

RHOXANE. V. ROXANE.

RHOXOLANI. V. ROXOLANI.

RHUTENI. V. RUTENI.

RHYMNICI (MONTES), monts de la Scythie, au pied desquels coulait le Rhymnicus.

RHYMNICUS (*l'Iem*), riv. de la Scythie asiatique, en-deçà de l'Imaüs. Elle se perdait dans la mer Caspienne.

RHYNDACUS (*Laupadi*), fleuve de l'Asie mineure, dans la Mysie. Selon Pline, le Rhyndacus s'appelait auparavant Lycus: il prenait sa source au marais d'Artinia, près de Milétopolis, recevait le Maceste, séparait l'Asie proprement dite de la Bithynie, et se jetait dans la Propontide. *Pline*, 5, c. 32. — *P. Méla*.

RHYNTON. V. RHINTON.

RHYPES, *-pes*, v. de l'Achaïe, une des douze qui composèrent l'ancienne confédération achéenne, à l'O. d'Hélicé, à trente stades d'Ægium. *Il.*, 2, v. 113. — *Hér.*, 1, c. 145.

RHYSSADIUM, autrement UZZENTUM PROM. (*Cap Ger*), promont. de l'Afrique occidentale, entre le promontoire du Soleil au N., et *Hesperi Cornu*.

RHYTON, vase à boire en forme de corne; on le voit souvent sur les monumens bacchiques.

RICCIACUM (*Armich*), petite v. de la Belgique seconde, chez les Treviri, à l'extrémité méridionale, sur les confins des Médiomatrices, et sur la Moselle, entre Caranusca au S. O., et Augusta Trevirorum au N. E.

RICHOMÉRÈS (FLAV.), consul en Occident, sous Théodose, l'an de J. C. 384.

RICIMER, *-rus*, natif de Germanie. S'étant enrôlé dans les armées romaines, il parvint aux premières dignités de l'empire sous Honorius et Valentinien, empereurs d'Orient, et acquit une autorité presque sans limites. Sa victoire navale sur Genséric et les Vandales en 456 l'augmenta encore. Il n'osa cependant prendre le titre d'empereur; mais il faisait et défaisait les empereurs à son gré. Avitus, dont il avait à se plaindre, fut destitué par le sénat (456). Majorien, qui le remplaça, n'eut pas un meilleur sort. Il le fit assassiner (461), et nomma Libius Sévère à l'empire. Sur ces entrefaites les Alains envahirent l'Italie; il les battit, et les força à la retraite. Sévère ayant été empoisonné (465), le trône resta deux ans vacant, et, pendant ce long intervalle, Ricimer gouverna sans opposition. Enfin pourtant, forcé de donner un souverain à l'empire, il laissa nommer Anthemius (467). Le nouveau prince épousa sa fille; mais bientôt, la discorde s'étant mise entre le beau-père et le gendre, Ricimer se révolta ouvertement (469), et, après divers succès, prit Rome, et fit mourir Anthémius (472). Lui-même mourut trois mois après, venant de donner la couronne à Olybrius. Ricimer n'avait été consul qu'une fois, c'était en 459.

RIDICULUS. V. REDICULUS.

RIDUNA (*Aurigny*) petite île de la Gaule, dans l'Océan, sur la côte de la 2ᵉ Lyonnaise, et plus particulièrement des Unelli.

RIGODUNUM (*Réol*), v. de la Belgique 1ʳᵉ, chez les Treviri, sur la Moselle, au N. E. d'Augusta Trevirorum, et au S. O. de Tabernæ. *Tac.*, *Hist.*, 4, *c.* 71.

RIGOMAGUS, petite v. de la Ligurie, vers le N., chez les Statiellates, au N. d'Asta et au S. de Cesties.

RIMMON, v. de la Palestine, sur les confins des tribus de Benjamin et de Juda.

RIOBE (*Orbi*), bourg de la Gaule, dans la 4ᵉ Lyonnaise, chez les Meldi (*Brie*).

RIPHA ou RIPHÉ, v. d'Arcadie. *Stac.*, *Théb.*, 4, *v.* 268.

1. RIPHÉE, *-pheus*, centaure, fils d'Ixion et de la Nue, fut tué par Thésée aux noces de Pirithoüs. *Mét.*, 12, *v.* 352.

2. — guerrier troyen, qui se joignit à Enée la nuit de l'incendie de Troie, et fut tué après avoir fait un grand carnage des Grecs. Il était recommandable par sa justice. *En.*, 2, *v.* 339, 426, 516.

RIPHÉES (MONTS), *-æi*, montagnes que l'on place au N. de la Scythie. On donnait en général ce nom aux montagnes situées vers le nord, ce qui a fait croire que les monts Riphées n'ont existé que dans l'imagination des poëtes. Quelques auteurs y placent cependant les sources du Tanaïs. C'est dans ces montagnes qu'on suppose que les Gorgones faisaient leur résidence. On les nomme aussi monts Hyperboréens. *Pline*, 4, *c.* 12.—*Phars.*, 3, *v.* 272, 282; 4, *v.* 418. — *Géorg.*, 1, *v.* 240; 4, *v.* 518.

RIPUAIRES, *-arii*, peuple de la Basse-Germanie, ainsi nommé parce qu'il habitait les rives (*ripæ*) du Danube.

RIS. V. RISUS.

RISUS, dieu des ris et de la gaieté. Les Lacédémoniens l'honoraient comme le plus aimable de tous les dieux, et celui qui savait mieux adoucir les peines de la vie. Lycurgue lui avait consacré une statue. Ils plaçaient toujours sa statue auprès de celle de Vénus, avec les Grâces et les Amours. Les Thessaliens célébraient sa fête avec une gaîté qui convenait parfaitement à ce dieu. *Plut.* — *Apul.*

RITUMAGUS (*Radepont*), petite v. de la Lyonnaise 2ᵉ, chez les Véliocasses, à peu de distance de la Sequana, au S. E. de Rotomagus.

RIXAMARES, *-ræ*, peuple d'Illyrie. *T. L.*, 45, *c.* 26.

ROBE. Le principal habillement des Romains, celui qui leur était propre, était la robe appelée *toga*, comme chez les Grecs c'était le manteau nommé en latin *pallium*. La robe des Romains (*toga*) était de laine, ronde, fermée par-devant et sans manches. Elle leur enveloppait tout le corps, de manière que leur bras droit sortait par en haut, et que de leur bras gauche ils soulevaient le bas de leur robe; ce qui formait un pli qu'on appelait *sinus*. Les personnes opulentes et voluptueuses avaient une robe plus ample que celles qui étaient moins riches et moins délicates. La couleur en était ordinairement blanche (*albus color*), mais d'un blanc différent du blanc qu'ils appelaient *candidus*, et qui était formé par de la craie. Ils ne portaient de robe de cette couleur que lorsqu'ils se mettaient sur les rangs pour demander quelque magistrature, d'où ils étaient appelés *candidati*. Ceux qui étaient en deuil portaient des robes d'une couleur qu'ils appelaient *pulla*, noire ou gris de fer. Il ne faut pas confondre cette robe avec celle qu'ils nommaient *sordida*. Celle-ci était une robe sale, usée, tachée et malpropre, dont ceux qui étaient accusés en justice se couvraient, afin d'exciter la compassion.

Il y avait des toges ou robes de différentes sortes, selon la condition et les dignités; 1° la robe *prétexte* (*prætextata*) dont les bords étaient ornés et comme tissus (*texti*) de pourpre. Elle était la marque distinctive des jeunes gens de qualité; on croit qu'on commençait à la porter vers quinze ans. Les filles la portaient jusqu'à ce qu'elles fussent mariées, et les garçons jusqu'à l'âge d'environ dix-sept ans, qu'ils prenaient la robe virile, appelée *pura* et *libera*. Les principaux ministres de la religion et les magistrats portaient la robe prétexte, comme une des marques de leur dignité; 2° la robe appelée *toga picta*, tissue de pourpre et d'or, et d'ouvrage phrygien, était proprement l'habit de ceux qui obtenaient l'honneur du triomphe. Il paraît qu'on l'appelait aussi *palmata*, quoique quelques-uns distinguent celle-ci de l'autre; 3° il y avait encore un habillement appelé *trabea*, qui était une espèce de robe ou de toge, quoique d'autres prétendent que c'était une espèce de chlamyde; on en revêtait soit les statues, et alors ces robes étaient seulement de pourpre; soit les augures, et alors elles étaient de pourpre et d'écarlate. Quelquefois elles étaient mêlées de pourpre et de blanc, et c'était l'habit des rois. Cette robe fut dans la suite prise par les chevaliers, lorsqu'ils montaient à cheval pour la revue: elle était blanche, de même forme que la toge, bordée de pourpre, et rayée de larges bandes de même couleur, au lieu que la *toge* des triomphateurs était ornée de palmes d'or brodées ou tissues dans l'étoffe.

ROBIGALIES, *-lia*, fêtes de la déesse Robigo, instituées par Numa. Elles se célébraient le septième jour avant les calendes de mai, c'est-à-dire le 25 avril. *Varr.*, 5, *c.* 7.

ROBIGO ou RUBIGO, déesse qui présidait chez les Romains à la conservation des blés. On l'invoquait pour les préserver d'une sorte de *rouille* qu'on appelle *nielle* et en latin *rubigo*, d'où vient son nom. Elle était en grande vénération chez les laboureurs, qui lui offraient en sacrifice une brebis et un chien, avec du feu et de l'encens. D'autres en font un dieu nommé Robigus. On célébrait en son honneur des fêtes nommées *Robigalies*. *Géorg.*, 1, *v* 151. — *Ov.*, *Fast.*, 4, *v.* 911.

ROBOAM, fils et successeur de Salomon (975 ans av. J. C.) Etant allé à Sichem pour se faire reconnaître roi, le peuple lui demanda une diminution d'impôts. Roboam consulta là-dessus les anciens, qui lui conseillèrent d'accorder au peuple sa demande. Il consulta les jeunes gens; mais pour le flatter, ils furent d'avis de renvoyer le peuple durement. Roboam prit ce dernier parti, et aussitôt il se vit abandonné de dix tribus, qui reconnurent Jéroboam pour roi. Les seules tribus de Juda et de Benjamin lui demeurèrent fidèles. La tribu de Juda faisait seule autant que les dix autres ensemble. Depuis cette époque le royaume de Judée fut partagé en deux: le royaume de Juda, où régnèrent les successeurs de Roboam, et le royaume d'Israël où régnèrent les successeurs de Jéroboam. Roboam voulait ranger ses sujets sous son obéissance par la force des armes; le prophète Séméïas lui défendit de le faire de la part de Dieu. En punition de ses impiétés, Dieu suscita Sésac, roi d'Egypte, qui entra dans Jérusalem, la pilla, et prit les trésors du temple (971). Roboam régna jusqu'en 958, et eut

pour successeur Abia, son fils. *Rois*, 3, *c.* 11, *v.* 43, *c.* 12, *v.* 1, etc.; *Paral.*, 2, *c.* 9, *v.* 31.

ROBRICA (*les ponts de Longne*), lieu de la Gaule, dans la 3e Lyonnaise, chez les Veliocasses.

ROBUR, fort de la Gaule, dans la 1re Germanie, chez les Rauraci (*Suisse*). On en retrouve la position dans l'emplacement de la cathédrale de Bâle.

ROCHE TARPÉIENNE. V. TARPÉIENNE (ROCHE).

RODIGAST ou RODEGAST, divinité des anciens Germains. Elle portait sur la poitrine une tête de bœuf, un aigle sur la tête, et tenait une pique à la main.

RODIUM, petite v. de la Belgique 2e, chez les Véromandui, à l'E., sur les confins des Ambiani, au N. E. de Samarobriva (ou Ambiani), et au S. O. d'Augusta Veromanduorum.

RODOGUNE. V. RHODOGUNE.

RODOPE. V. RHODOPE.

RODUMNA (*Roanne*), v. de la Lyonnaise 1re, chez les Segusiani, au N., près des confins des Eduens, sur le Liger (*Loire*), au S. de Carilocus, et au N. de Forum Segusianorum.

ROGALION, v. de la Palestine, dans la pays de Galaad.

ROGELIM, v. de la tribu de Gad, à l'E. *Rois*, 2, *c.* 17, *v.* 27.

ROGOMMELECH, Juif captif à Babylone, capitaine dans les armées de Darius, fut envoyé à Jérusalem pour demander au prophète Zacharie si on devait faire un jeûne pour le rétablissement du temple, comme à l'époque de l'incendie. *Zachar.*, *c.* 7, *v.* 1; *Jérém.*, *c.* 52, *v.* 12.

ROHA. V. EDESSE DE MÉSOPOTAMIE.

ROHAB (SYRIE DE), canton de la Syrie, dont Rohab était la capitale. Ce canton fut donné à la tribu d'Aser. *Rois*, 12, *c.* 10, *v.* 6.

ROHAB ou ROHOB, v. lévitique, de la tribu d'Aser, vers l'extrémité septentrionale. *Nomb.*, *c.* 13, *v.* 21; *Jos.*, *c.* 19; *v.* 28; *c.* 21., *v.* 31.

ROHOBOTH ou ROHOBOTH-HIR, c'est-à-dire *les places de la ville*, v. de l'Arabie Pétrée, au N. E, sur l'Euphrate. *Gen.*, *c.* 36, *v.* 37; *Par.*, 1, *c.* 1, *v.* 48.

1. ROI (ARCHONTE ou ROI DES SACRIFICES), chez les Athéniens. Cette dignité était une des premières d'Athènes, et appartenait de droit au second des archontes.

L'autorité de l'archonte roi s'étendait sur tout ce qui avait rapport à la religion et à ses ministres; il présidait tous les sacrifices, et plusieurs ne pouvaient être offerts que par lui. Le roi des sacrifices connaissait des crimes d'impiété et d'irréligion, et poursuivait les coupables devant l'aréopage. Sa femme remplissait aussi quelques fonctions saintes, et portait le titre de reine (V. ARCHONTE).

2. — DES SACRIFICES (chez les Romains), *rex sacrificulus*, prêtre institué après l'expulsion des Tarquins, pour remplir quelques fonctions qui auparavant étaient réservées aux rois. Cette charge de peu d'importance était en tout subordonnée au grand-pontife. Cependant, comme le nom de roi odieux aux Romains leur inspirait toujours quelque crainte, celui qui était choisi pour le porter était obligé de se démettre de toutes les dignités civiles ou militaires dont il était revêtu avant d'exercer cette nouvelle fonction, et, après avoir rempli celles que lui imposait son sacerdoce, il sortait de l'assemblée en fugitif. Sa femme, qui offrait aussi quelques sacrifices auxquels son mari n'avait pas droit d'assister, s'appelait Reine des sacrifices, et sa maison *Regia*. Le premier roi des sacrifices fut Man. Papirius. *Den. d'Hal.*, 5, 1.

3. — DU FESTIN, *rex convivii*, *modimperator*, *arbiter bibendi*, nom donné à celui des convives qui dans un repas était chargé de maintenir le bon ordre, de régler le nombre de coups que devaient boire les convives, le nombre des santés qui devaient être portées, la grandeur et la succession des coupes. Les Grecs, à l'exception des Lacédémoniens, avaient coutume d'élire à table vers la fin du repas, et quelquefois au commencement, un roi du festin. Cet usage fut adopté par les Romains. Il y avait deux manières de choisir le roi du festin : ou par le sort en se servant de dés (*tali*), ou par le choix des convives, etc. Au reste il faut remarquer que dans beaucoup de repas il n'y avait point de roi du festin. *Cic.*, *Verr.*, 2.—*Hor.*, 2, *od.* 7, *v.* 25. — *Arrien*, *Apophth.*

4. — nom d'un prêtre du temple de Diane à Aricie. V. ARICIE, *géog.*

ROIS PASTEURS, nom donné à quelques rois d'Egypte que l'on suppose avoir régné avant Moïse. Les six dont les noms sont connus sont : Salathis, Béon, Apachnas, Apophis, Jamas et Assis. Sans doute ce nom leur fut donné parce qu'ils favorisèrent l'agriculture. *Paral.*, 1, *c.* 7, *v.* 22.

ROIS (LIVRE DES), nom donné à quatre livres de l'Ancien Testament, qui renferment l'histoire des rois des Juifs. Le premier embrasse depuis la naissance de Samuel jusqu'à la mort de Saül; le second renferme le règne de David; le troisième va depuis l'avènement de Salomon jusqu'à la mort de Josaphat, roi de Juda; le quatrième contient la fin royaume d'Israël, et va jusquà l'avénement de Jéchonias sur le trône de Judas. On ne connaît pas l'auteur de ces livres; on croit que le premier est de Samuel même et les autres d'Esdras.

1. ROMA, Troyenne qui, venue en Italie avec Enée, épousa Latinus. Selon quelques traditions, elle en eut deux enfans, Rémus et Romulus; ceux-ci bâtirent une ville, qu'ils nommèrent Rome, du nom de leur mère. On raconte autrement la fondation de Rome. V. ROMULUS.

2. — fille d'Italus et de Lucérie. Selon quelques auteurs, ce fut d'elle que Rome prit son nom.

3. — fille d'Evandre.

ROMAIN (EMPIRE), *hist.*, *romanum imperium*. V. ROMAINS.

ROMAIN (EMPIRE), *géog.* On entend généralement par ce mot l'ensemble des pays soumis à la domination romaine, non pas sous la république, mais depuis le rétablissement de la monarchie jusqu'à la division entre Valentinien et Valens.

Pendant ce laps de temps en effet, les possessions romaines, qui s'étendaient sur la plus grande partie du monde connu, changèrent peu de limites. Les divisions et subdivisions seules varièrent.

Nous ne parlerons ici que des principales divisions qui se succédèrent. Elles sont au nombre de trois, dont l'une sous Auguste, l'autre sous Adrien et la troisième sous Constantin.

1re *Division territoriale, sous Auguste.*

A l'époque où Auguste monta sur le trône, le territoire de l'empire avait pour bornes à l'orient l'Euphrate, au midi les cataractes du Nil, les déserts de l'Ethiopie et le mont Atlas; l'Océan à l'O., et le Danube au N.

Sous ce prince les provinces furent divisées en vingt-six départemens ou diocèses, dont douze appartinrent au sénat et au peuple, et quatorze à l'empereur.

Des premières, deux étaient gouvernées par des proconsuls, les autres par des préteurs. Les deux provinces proconsulaires renfermaient l'une l'Afrique propre, la Numidie et une partie de la Libye; l'autre

la partie de l'Asie située en-deçà de l'Halys et du mont Taurus. Les dix provinces prétoriennes comprenaient la Bétique, — la Gaule narbonnaise, — la Sicile, — la Sardaigne et l'île de Corse; — l'Illyrie et partie de l'Epire; — la Macédoine et partie de la Grèce propre; — l'Achaïe (c'est-à-dire le Peloponèse entier), la Thessalie, la Béotie, l'Acarnanie et partie de l'Epire; — l'île de Crète, — la Cyrénaïque, et partie de la Libye; — l'île de Cypre; — la Bithynie, la Paphlagonie, la Propontide et le Pont.

Les quatorze provinces soumises aux empereurs étaient : l'Hispanie et la Lusitanie; — l'Hispanie celtibérienne; — la Gaule aquitaine; — la Gaule lyonnaise; — la Gaule belgique et la Germanie; — le Noricum, la Vindélicie et la Rhétie; — la Mœsie, comprenant la Dardanie, la Dacie et la Thrace; — la Dalmatie et partie de l'Illyrie; — les Alpes maritimes; — la Cilicie, l'Isaurie, la Lycaonie; — la Galatie, la Pamphylie et la Pisidie; — la Syrie, la petite-Arménie, la Mésopotamie et tout l'Orient; — l'Egypte et partie de l'Arabie; — enfin l'Italie.

2e *Division territoriale, sous Adrien.*

Après la mort d'Auguste, ses successeurs cherchèrent à étendre encore les limites de leur empire. Les généraux de Claude et de Domitien, Ostorius et Agricola, subjuguèrent la Grande-Bretagne, et Trajan soumit, du côté de l'Orient, l'Arabie, l'Arménie et la Mésopotamie; en Europe, les deux Mœsies et la Dacie. Sous Adrien, successeur de Trajan, eut lieu une seconde division. La distinction établie par Auguste entre les provinces impériales et sénatoriales fut supprimée, et tout l'empire fut partagé en onze grandes parties, qui sont :

ITALIE, deux provinces :	La première, depuis et y compris le Picenum jusqu'à la Sicile. La deuxième, depuis le Picenum exclusivement jusqu'aux Alpes, avec les deux Rhéties.
AFRIQUE, trois provinces :	Afrique proconsulaire. Numidie. Mauritanie.
HISPANIE, trois provinces :	Tarraconaise. Bétique. Lusitanie.
GAULES, quatre provinces :	Belgique. Lyonnaise. Aquitaine. Narbonnaise.
BRETAGNE, deux provinces :	Supérieure. Inférieure.
ILLYRIE, dix-sept provinces :	deux Noriques. deux Pannonies. Valérienne. Savie. Dalmatie. Mœsie supérieure ou première. deux Dacies. Macédoine. Thessalie. Achaïe. deux Epires. Prévalitane. Ile de Crète.
THRACE, six provinces :	Thrace. Mont Hæmus. Mœsie inférieure ou seconde. Scythie. Rhodope. Europe.
ÉGYPTE, quatre provinces :	Egypte. Thébaïde. Libye. Pentapole.
ORIENT, treize provinces :	Palestine. Phénicie. Phénicie du Liban. Célésyrie. Syrie propre. Comagène. deux Cilicies. Isaurie. Mésopotamie. Arabie. Osroène. île de Cypre.
PONT, huit provinces :	Pont. Galatie. Bithynie. Pont Polémoniaque. deux Cappadoces. Paphlagonie. Arménie.
ASIE, onze provinces :	Asie proconsulaire. Pamphylie. Hellespont. Lydie. Pisidie. Lycaonie. deux Phrygies. Lycie. Carie. île de Rhodes et plusieurs autres petites îles voisines

3e *Division territoriale, sous Constantin.*

Enfin sous Constantin eut lieu le changement le plus considérable. D'abord l'empire fut partagé en deux portions distinctes et indépendantes l'une de l'autre : l'Occident et l'Orient; puis chacune de ces portions en deux grands départemens, l'Italie et les Gaules en Occident; l'Illyrie et l'Orient proprement dit en Orient. Ces quatre départemens étaient soumis chacun à un *préfet du prétoire* d'où ils furent nommés *Préfectures*. Ils étaient eux-mêmes subdivisés en provinces, dont les unes étaient gouvernées par des consulaires, les autres par des proconsulaires, des vicaires, etc. Les provinces en prenaient elles-mêmes les noms de consulaires, proconsulaires, etc. Voici le tableau des divisions des quatre préfectures.

1° LA PRÉFECTURE DES GAULES,

Trois diocèses, vingt-neuf provinces.

1°. LA GAULE PROPREMENT DITE, dix-sept provinces :	Germanique 1re. Germanique 2e. Belgique 1re. Belgique 2e. Lyonnaise 1re. Lyonnaise 2e. Lyonnaise 3e. Lyonnaise 4e. Grande Séquanaise. Aquitaine 1re. Aquitaine 2e. Aquitaine 3e ou Novempopulanie. Narbonnaise 1re. Narbonnaise 2e. Viennaise. Alpes maritimes. Alpes grecques.

2°. L'HISPANIE, sept provinces :
Bétique.
Lusitanie.
Gallecie.
Tarraconaise.
Carthaginoise.
Tingitane.
Iles Baléares.

3°. LA BRETAGNE, cinq provinces :
Grande Césarienne.
Valentinienne.
deux Bretagnes.
Flavie césarienne.

2°. LA PRÉFECTURE D'ITALIE,
Trois diocèses, vingt-huit provinces.

1°. ROME et L'ITALIE, dix-sept provinces.
Campanie.
Tuscie et Ombrie.
Picenum suburbicarium.
Sicile.
Apulie et Calabre.
Brutium et Campanie.
Samnium.
Sardaigne.
Ile de Corse.
Valérie.
Vénitie et Istrie.
Emilie.
Ligurie.
Flaminie et part du Picenum.
Alpes cottiennes.
Rhétie 1re.
Rhétie 2e.

2° AFRIQUE, cinq provinces :
Byzacène.
Numidie.
Tripolitaine.
deux Mauritanies.

3° ILLYRIE, six provinces :
deux Pannonies.
Savie.
deux Noriques.
Dalmatie.

3°. LA PRÉFECTURE D'ILLYRIE,
Deux diocèses, onze provinces.

1°. LA MACÉDOINE, six provinces :
Macédoine.
Achaïe.
Ile de Crète.
Epire (ancienne).
Thessalie.
Nouvelle-Epire et partie de la Macédoine.

2°. LA DACIE, cinq provinces :
deux Dacies.
première Mœsie.
Dardanie.
Prévalitane.

4°. LA PRÉFECTURE D'ORIENT,
Six diocèses.

1° PROCONSULAT D'ASIE, trois provinces :
Asie propre.
Hellespont.
les Iles.

COMTÉ D'ORIENT, quinze provinces :
Palestine 1re.
Palestine 2e.
Palestine 3e.
Palestine salutaire.
Phénicie.
Syrie.
Cilicie.
Ile de Cypre.
Phénicie du Liban.
Euphratine.
Syrie salutaire.
Osrhoène.
Mésopotamie.
Séleucie.
Arabie.
Isaurie.

3°. L'EGYPTE, six provinces :
deux Libyes.
Thébaïde.
Egypte.
Arabie.
Augustamnique.

4°. VICARIAT D'ASIE, sept provinces :
Pamphylie.
Lydie.
Pisidie.
Lycaonie.
Phrygie Pacatienne.
Lycie.
Carie.

5°. LE PONT, dix provinces :
Galatie.
Bithynie.
deux Cappadoces.
Hellespont.
Pont polémoniaque.
deux Arménies.
Galatie salutaire.
Paphlagonie.

6°. LA THRACE, six provinces :
Europe.
Thrace.
mont Hæmus.
Rhodope.
seconde Mœsie.
Scythie.

Pour les subdivisions et les noms de chaque province. V. CONSULAIRES, DIOCÈSES, VICAIRES.

ROMAINS, *-mani*, habitans de Rome et de l'empire soumis à cette ville. Une esquisse rapide 1° de l'histoire, 2° du caractère, des institutions de cette nation, la plus célèbre de l'univers, trouve ici naturellement sa place. Pour les détails, on peut consulter les articles particuliers de leurs grands hommes, de leurs guerres, de leurs magistratures, etc., et suivre l'histoire des Romains dans les *Tables chronologiques* qui sont au commencement de l'ouvrage.

1° *Histoire des Romains.*

L'histoire des Romains renferme douze cents ans. On divise généralement cette période en trois parties inégales; les rois, la république et l'empire.

1° *Rome sous les Rois.*

Les commencemens des Romains sont entourés d'obcurité et de fables. Selon la tradition accréditée l'an 753 av. J. C., un ramas de brigands, d'esclaves et de gens sans aveu s'assemblent sous la conduite d'un aventurier, Romulus, et fondent une ville qu'ils appellent Rome. Romulus battit ses voisins, tripla son territoire; en même temps il créa des lois civiles, établit une constitution qui sept siècles après subsistait encore en grande partie, et fonda la domination universelle des Romains.

Ses six successeurs furent tous des hommes remarquables, et chacun, par un genre de mérite particulier, affermit et agrandit l'état naissant.

Voici l'ordre dans lequel se succédèrent les rois.

Romulus,	av. J. C. 753.	Tarquin l'Ancien,	616.
Numa Pompilius,	715.	Servius Tullus,	578.
Tullus Hostilius,	675.	Tarquin le Superbe,	534.
Ancus Marcius,	640.		

La tyrannie de ce dernier et l'outrage fait par son fils à Lucrèce produisirent une révolution. Junius Brutus proposa, et les Romains décrétèrent (509 ans avant J. C.) l'abolition de la royauté, après qu'elle eut subsisté 244 ans. L'état fut constitué en république, et l'on choisit chaque année deux magistrats temporaires nommés consuls (Pour les noms de ces magistrats, qui se succédèrent pendant près de onze siècles, V. le *Tableau des fastes consulaires*, après les *Tables chronologiques*).

2° Rome sous la République.

Pour conserver son indépendance, la république eut dès les commencemens à soutenir des guerres contre Porsenna et les fils de Tarquin ; mais l'héroïsme de Coclès, de Scévola, de Clélie, et la courageuse résistance de tous les Romains, la firent triompher.

Ce repos fut suivi de dissensions intestines qui se renouvelèrent depuis trop fréquemment, et qui nécessitèrent l'établissement de la dictature (500 ans av. J. C.) et des tribuns du peuple (495). Ces luttes fatales n'empêchèrent pas de faire avec avantage la guerre aux peuples voisins, aux Véiens, aux Eques, aux Volsques, et d'agrandir le territoire soit par la conquête, soit par les colonies.

L'on sentit bientôt le besoin de lois plus étendues; les décemvirs furent nommés pour en rédiger de nouvelles (451 av. J.C.), et la Loi des douze tables fut promulguée par ces nouveaux magistrats ; mais l'abus qu'ils firent de leur puissance en la prolongeant pendant trois ans, et en exerçant une odieuse tyrannie, enfin la mort de la jeune Virginie, occasionnèrent leur chute et l'abolition de leur charge (449 av. J. C.). Des guerres longues et pénibles contre différentes nations du Latium remplissent toute l'époque suivante. Sans qu'il y eût de résultat décisif, l'avantage restait toujours aux Romains. Mais l'invasion de Brennus (390 ans av. J. C.) les mit à deux doigts de leur perte. Rome, prise et incendiée, ne fut sauvée que par le courage de Camille, alors exilé. Cinquante-deux ans après (338 ans av. J. C.), les peuples latins firent leur soumission définitive.

Alors les Romains tournèrent leurs armes contre les Samnites (323 av. J. C.) et l'Étrurie (311). Les premiers furent soumis l'an 272 av. J. C. Crotone, Locres, Brindes, Tarente, une partie de la Lucanie et du Brutium, subirent bientôt le même sort, malgré les efforts de Pyrrhus, que ces peuples avaient appelé à leur secours (280 av. J. C.). Des succès non moins grands couronnaient les armes romaines au nord de Rome, et vers l'an 264 av. J. C., elle se trouvait à peu près maîtresse de toute l'Italie.

C'est à cette époque que commencèrent les guerres puniques (V. ce mot). La première (264-242) donna aux Romains la Sicile ; la seconde (218-201) l'Espagne; la troisième (149 146) l'Afrique. Pendant les deux dernières et entre les intervalles qu'elles laissèrent, avaient eu lieu les quatre guerres de Macédoine (206-204; 200-197; 171-168; 148-147. V. MACÉDOINE) ; la guerre de Syrie (191-188), et d'autres moins importantes, qui s'étaient terminées par la soumission de quelques provinces d'Asie (188), de l'Istrie (177), de la Macédoine (168), de la Dalmatie (155). La prise de Thèbes et de Corinthe décida la réduction de la Grèce en province romaine, sous le nom d'Achaïe (146). Numance, un instant révoltée (141-133), succombe avec le reste de l'Espagne. La conquête du monde entier devenait de jour en jour moins douteuse.

Des guerres nombreuses et célèbres contre les étrangers, entre autres celles de Jugurtha (111-106 av. J. C.), des esclaves siciliens (104-99), des Cimbres et des Teutons (102 et 101), des Marses (91-89), de Mithridate (88-64), de Sertorius (77-72), des Gaules (59-49) et des Parthes (54), signalèrent le siècle suivant. Mais des luttes intérieures, et des guerres de citoyen à citoyen, le rendirent encore plus tristement célèbre. Les deux tentatives des Gracques (133 et 123 av. J. C) pour rendre au peuple des droits usurpés par les patriciens en furent le prélude. Ensuite Marius et Sylla (88 82 av. J. C.), Pompée et César (48), les triumvirs et Brutus (42), Octave et Sextus Pompée (36), enfin, Octave et Antoine (31), se disputèrent la toute-puissance sur des champs de bataille couverts du sang des Romains. Deux proscriptions, celle de Sylla (84), et celle des triumvirs (43), ajoutèrent encore à tant d'horreurs. Enfin cependant les luttes cessèrent, la ville maîtresse du monde reconnut le pouvoir d'un seul maître, et la monarchie impériale commença (29 ans av. J. C.). V. la *Liste des empereurs* à la suite de la *Liste des consuls.*

3° Rome depuis Auguste.

L'histoire de cette période comprend cinq siècles.

Dans le premier, que nous nommerons le siècle de César, Rome, après avoir goûté le bonheur et le calme le plus parfait sous Auguste, subit successivement la tyrannie de l'hypocrite Tibère, de l'insensé Caligula, de l'imbécille Claude, de l'atroce Néron ; et elle ne respire un instant sous Vespasien et Titus que pour tomber entre les mains de Domitien, qui réunit tout ce que ses prédécesseurs ont d'odieux.

Le second siècle ou siècle des Antonins, est aussi heureux pour l'état que l'autre a été funeste. Le sénat nomme à l'empire un homme vertueux, Nerva, à la suite duquel se présentent quatre hommes non moins vertueux. Peu jaloux de laisser la puissance suprême à un fils ou à un neveu, Nerva ne consulte que le bien de l'état, et, après avoir régné deux ans (96-98), il adopte Trajan; Trajan (98-117) Adrien; Adrien (117-138) Antonin; Antonin (138-161) Marc Aurèle; enfin Marc Aurèle (161-180) lègue l'empire à son fils, le cruel et lâche Commode, sous lequel une horrible tyrannie ensanglante l'empire (180-193). Un meurtre délivre les Romains de ce monstre, mais laisse l'empire sans guide.

Ici commence le siècle de l'anarchie militaire, vulgairement nommé siècle des tyrans. Pertinax, après trois mois de règne, meurt de la main des soldats qui vendent la couronne. Didius Julien ose l'acheter. Pescennius Niger, Septime Sévère la lui disputent. Septime Sévère, resté seul maître, relève l'empire par un règne assez ferme (193-211) ; mais Caracalla, son fils, (211-217) l'ébranle de nouveau. Après sa mort les soldats sont de nouveau maîtres de l'empire. Ils élisent successivement Macrin qui ne règne qu'un an (217) ; Héliogabale (218-222) ; Alexandre Sévère (222-235) ; le dernier seul règne quelques années, mais son administration n'a point détruit le mal. A sa mort l'anarchie reparaît plus puissante que jamais. Vingt-cinq princes et cinquante usurpateurs envahissent et occupent un instant le trône. Trois d'entre eux seulement, Claude II (268-270), Aurélien (270-276) et Dioclétien (224-306) méritent une mention. Celui-ci veut changer la constitution de l'empire, et il lui donne pour chefs deux Augustes et deux Césars (V. DIOCLÉTIEN).

Le 4e siècle, ou siècle de Constantin, est célèbre par le triomphe du christianisme, qui est élevé sur le trône dans la personne de Constantin (312), par la translation du centre de l'empire à Byzance, qui prend le nom de Constantinople (329) ; par les victoires et le règne de Julien (361-373). C'est dans ce siècle qu'eut lieu le partage définitif de la monarchie entre Valentinien et Valens (364), le gouvernement de Théodose (379-395) ; et que se multiplient les perpétuelles invasions des barbares, qui pourtant ne s'établissent pas encore au cœur de l'empire.

Au 5e siècle, ou siècle du démembrement, les lé-

gions romaines abandonnent la Bretagne et les Gaules (400) aux Vandales, aux Alains et aux Suèves; l'Espagne (415) aux Visigoths, l'Afrique aux Vandales (428), et le N. de l'Italie à tous les barbares. La pourpre impériale, prise, donnée et enlevée successivement à des fantômes de princes, s'avilit de plus en plus. Ricimer, qui ne daigne pas s'en couvrir, en revêt successivement Sévère, Anthemius, Olybrius. Augustule, qui leur succède (475), est l'année suivante renvoyé du trône par Odoacre, qui refuse l'empire, et substitue au titre d'empereur des romains celui de roi d'Italie. Il n'y a plus de Romains qu'à Constantinople, où peu à peu ils prennent le nom de Grecs, et oublient complètement de qui ils descendent.

2° *Caractère et Institutions des Romains.*

Les mœurs des Romains varièrent avec leur fortune. Belliqueux, infatigables, sévères, zélés pour le bien public pendant les premiers siècles de la république, ils se corrompirent avec une effrayante rapidité aussitôt que la conquête de pays lointains eut fait affluer chez eux l'or de l'Asie, et leur eut fait connaître le faste et les vices de ces peuples. Alors les ambitions particulières prirent la place de l'ambition publique. La débauche et la soif des richesses y furent portées au dernier degré. Dès l'an 120 av. J.C., Jugurtha disait : « O ville vénale ! tu périrais si tu trouvais un acheteur. » Ces vices, qui d'abord n'attaquèrent que les hautes classes de la société romaine, infectèrent à la longue la population entière de la capitale, et de la capitale se répandirent dans toutes les provinces de l'empire. Il en résulta la plus vaste et la plus profonde corruption dont jamais les annales du monde aient offert le tableau. Une populace oisive, indigente, sans cesse recevant des princes, qu'elle applaudissait, du pain et des spectacles (*panem et circenses*); des armées sans cesse prêtes à faire et à égorger des empereurs; des préteurs, des proconsuls pillant publiquement leurs provinces; des femmes fières de leur impudicité : telle fut Rome, tel fut l'empire à partir du 1er siècle de J. C.

Ce qui distingue particulièrement les Romains des autres peuples, c'est ce caractère belliqueux qu'ils montrèrent dès leur origine, et cette haute opinion qu'ils avaient d'eux-mêmes dès les commencemens. On eût dit qu'ils se sentaient, comme ils le prétendirent depuis, prédestinés à l'empire du monde.

De là ce superbe dédain pour les lettres et les beaux-arts que Virgile a si bien exprimé :

Excudent alii spirantia molliùs æra;
Credo equidem, vivos ducent de marmore vultus;
. . . .
Tu, regere imperio populos, Romane, memento.

Les institutions politiques des Romains étaient admirables, et elles contribuèrent de la manière la plus puissante à l'agrandissement de leur ville. On peut les rapporter à trois points principaux :

1° La balance du pouvoir entre les patriciens et les plebéiens par l'institution du patronage (V. PATRICIENS, PLÉBÉIENS, TRIBUNS);

2° Les limites temporaires des charges publiques, telles que la dictature, le consulat, la préture, la censure, la questure, le tribunat, l'édilité, qui pour la plupart étaient annuelles, et qui étaient électives;

3° L'établissement de la légion (V. ces noms).

Quant à leur religion, elle était entièrement calquée sur celle des Grecs; nous y retrouvons les mêmes divinités, les mêmes cérémonies. Ces divinités étaient distinguées en trois classes : 1° les dieux du premier ordre, qui avaient toujours habité le ciel; 2° les héros qui avaient été divinisés, 3° les vertus morales. On sent que cette dernière devait être la plus nombreuse (V. DIEUX). Sous l'empire, le nombre des divinités fut augmenté de presque tous les princes qui mouraient, et auxquels la flatterie du sénat décernait sur-le-champ les honneurs de l'apothéose. V. ce mot.

Les ministres de la religion furent aussi divisés en plusieurs classes distinctes : les curions, les flamines, les célères, les augures, les vestales, les saliens, les féciaux et les pontifes. Leur chef avait le titre de grand-pontife. Les prêtres des Romains ne formaient point une classe à part; c'étaient des citoyens qui remplissaient en même temps les autres fonctions civiles.

Les détails donnés dans le cours de cet ouvrage sur chacun des objets ci-dessus mentionnés nous dispensent d'entrer ici dans des détails. Il ne nous reste qu'à dire un mot sur l'état des arts et des lettres à Rome.

Les arts, qui furent d'abord rejetés par les Romains, en fr— : ensuite accueillis avec transport, mais jamais ils ne les cultivèrent eux-mêmes. Ces maîtres du monde trouvaient plus beau d'avoir des artistes à leur solde que de les imiter. D'ailleurs ils croyaient que quelque chose de frivole, de futile, était attaché à ces genres d'ouvrages, et, quoiqu'ils aimassent à décorer leurs jardins, leurs palais de statues et de tableaux, la création de ces chefs-d'œuvre leur semblait au-dessous du génie romain. Long-temps aussi, ils restèrent totalement étrangers à la poésie et à la philosophie. L'éloquence seule était cultivée; mais l'éloquence dans une république où sans cesse on voyait l'aristocratie aux prises avec le parti populaire était loin d'être un art frivole; c'était une arme d'attaque et de défense, un instrument nécessaire pour arriver aux honneurs. D'ailleurs jusqu'au 7e siècle de Rome cette éloquence sans règle était un don de la nature, bien plus qu'un fruit de l'art. Rome vait de grands orateurs et pas un rhéteur. La conquête de la Grèce et de l'Asie introduisit à Rome les rhéteurs et les sophistes, et les hommes les plus illustres coururent à leur école. A la suite de la rhétorique parurent ensemble la philosophie et la poésie. Leur intime rapport avec l'éloquence les fit admettre l'une et l'autre sous la république Ennius, Pacuvius, Lucilius, Plaute, Térence, Lucrèce plièrent la langue aux différens genres de poésie; Cicéron porta l'éloquence aussi haut que les Grecs et transplanta leur rhétorique et leur philosophie. Mais les Romains s'y livrèrent davantage sous l'empire, soit à cause de l'inertie politique à laquelle condamnait un gouvernement ombrageux et despotique, soit à cause des principes solides ou des vérités consolantes que cherchaient dans la philosophie et surtout dans le stoïcisme les grandes âmes victimes de la tyrannie. Aussi est-ce alors que fleurirent les Horace, les Virgile, les Ovide, les Tibulle, les Pline, les Sénèque. Il faut remarquer cependant que ni la littérature ni la philosophie romaine n'égalèrent celles de la Grèce en majesté et en originalité. On voit trop que dans cette ville toute militaire ni l'une ni l'autre n'était un fruit du sol. A l'exception de l'histoire, où Tite-Live, Salluste et Tacite se montrent au moins égaux aux grands écrivains de la Grèce, les plus beaux ouvrages des Romains ne semblent que des copies plus ou moins pâles, plus ou moins faibles des grands modèles étrangers. Cette infériorité se remarque surtout en poésie, dans l'épopée et la poésie dramatique. Il en est de même de leur philosophie. Les Romains ne créèrent aucun systèmes ils ne fit

rent qu'étudier, adopter et mettre en pratique ceux qu'avaient enfantés les Grecs.

ROMAINS (JEUX), autrement les GRANDS JEUX, parce que c'étaient les plus célèbres de tous. Ils avaient été institués par le premier Tarquin. On les célébrait en l'honneur de Jupiter, de Junon et de Minerve. Ils commençaient toujours le 4 septembre, et duraient quatre jours, du temps de Cicéron. La durée en fut augmentée dans la suite, aussi bien que celle de la plupart des jeux publics, quand les empereurs se furent emparés du droit de les faire représenter. Ces jeux étaient quelquefois scéniques. *T. L.*, 31, c. 4.

ROMANUS, *myth.*, fils d'Ulysse et de Circé. *Plut.*

1. ROMANUS, *hist.*, affranchi de Néron, accusa Sénèque de conspiration contre l'empereur. Convaincu de mensonge, il fut mis à mort, 62 de J.C. *Tac.*, *Ann.*, 14, c. 65.

2. — fils de l'empereur Constant.

3. — un des généraux de Théodose-le-Grand.

ROME, célèbre v. d'Italie, capitale de l'empire romain, située sur le Tibre, à quelque distance de la mer, fut fondée par Romulus l'an 754 av. J. C. On l'appelait seulement *Urbs*, la ville par excellence.

Description de Rome.

Rome changea plusieurs fois de face, et ce ne fut que par des progrès très-lents qu'un simple amas de cabanes fut transformé en une ville immense, la plus belle et la plus riche de l'univers.

On peut distinguer quatre époques caractéristiques dans l'histoire des changemens successifs de Rome. La première, depuis sa fondation jusqu'à l'embrasement de la ville par les Gaulois; la seconde, depuis cet évènement jusqu'à Auguste; la troisième depuis ce prince jusqu'à Néron; et enfin la quatrième qui va jusqu'à la translation de l'empire à Constantinople.

Destinée d'abord à servir de retraite à des pâtres grossiers et à des malfaiteurs, et à renfermer leur butin et leurs bestiaux, Rome ne fut dans les premiers temps qu'un amas informe de chaumières qui ne formaient pas même des rues. Les rois, surtout les Tarquins, l'agrandirent successivement. C'est sous eux que furent exécutés plusieurs ouvrages publics, qui excitent encore aujourd'hui l'étonnement des voyageurs, principalement les travaux souterrains, les égouts.

L'an 390 de Rome, lorsque la ville eut été réduite en cendres par les Gaulois, elle fut rebâtie avec plus de solidité, mais non avec plus d'élégance. Les rues demeurèrent toujours étroites et mal alignées jusque vers le temps de Marius et Sylla, où l'ensemble de la ville commença à répondre à la majesté des édifices publics.

Auguste ne négligea rien pour la rendre digne du rang qu'elle occupait, et les grands embellissemens qu'il y exécuta lui donnèrent droit de dire en mourant qu'il avait trouvé Rome bâtie en brique, et qu'il la laissait revêtue de marbre. Mais rien ne pouvait changer le plan vicieux sur lequel elle avait été bâtie. Il fallait la reconstruire entièrement sur un plan nouveau. Ce projet, impraticable sans une destruction totale, fut, dit-on, exécuté par un furieux, qui, par passe temps, et pour imiter l'embrasement de Troie qu'il célébrait en mauvais vers, y fit mettre le feu. Cet incendie, allumé par Néron, dura six jours et autant de nuits, et dévora la plus grande partie de Rome. Néron signala sa magnificence dans la reconstruction de la ville. Les rues, considérablement élargies, furent tirées au cordeau; les maisons ne dépassèrent pas une certaine hauteur, et furent toutes séparées les unes des autres; des places spacieuses furent environnées de portiques somptueux. C'est de cette époque que datent la plupart des monumens dont nous admirons aujourd'hui les ruines. Partout on déploya le luxe le plus somptueux. Non contens d'employer avec profusion les plus beaux marbres, les Romains décoraient leurs maisons mêmes de métaux, d'ivoire, d'écaille de tortue et quelquefois de pierres précieuses. En même temps un nombre prodigieux de statues, les unes tirées des villes les plus opulentes de la Grèce, les autres, faites par les ordres et sous les yeux des princes et des grands, remplissaient les monumens publics, les portiques, les places, les jardins, de sorte que sans exagération on pouvait les comparer à un peuple immobile au milieu d'un peuple agité.

A cette époque, Rome, centre de la civilisation et de la puissance, siége d'un peuple qui avait ravi les richesses du monde, brillante d'or, de marbre et de pierreries, était la ville la plus magnifique qui ait jamais existé. Cette splendeur se conserva encore plusieurs siècles. Vers le commencement du quatrième cependant la translation de la résidence impériale à Constantinople nuisit à l'éclat de Rome. Constantin enleva de la ville un grand nombre de statues, et même dépouilla quelques monumens de leurs bas-reliefs et de leurs ornemens pour embellir sa nouvelle capitale. La création d'un empire d'Occident rendit quelque temps à Rome ses souverains; mais les princes, continuellement poursuivis par les invasions, ne purent rien faire pour l'embellissement de la ville. Enfin les barbares s'emparèrent de Rome, s'y établirent, et détruisirent ou laissèrent les plus beaux édifices tomber en ruines. Le temps nous en a cependant conservé un grand nombre; et c'est encore à Rome que les architectes et les statuaires comme les peintres vont étudier le génie antique.

Agrandissemens de Rome.

L'enceinte de Rome sous Romulus ne renfermait que le mont Palatin; un mur carré la séparait de la campagne. Les rapides accroissemens de la puissance romaine déterminèrent Servius Tullius à élargir cette enceinte. Il éleva un nouveau mur, et y enferma les sept collines situées sur la rive orientale du Tibre et de plus une partie du Janicule. C'est de là que Rome a été surnommée *Urbs septicollis* ou la ville aux sept collines. Cet espace ne suffit pas long-temps à la population toujours croissante. Aussi les collines et les plaines du voisinage se couvrirent-elles de maisons, surtout du côté méridional de la ville et du mont Pincius. Cependant la muraille de Servius Tullius ne fut point reculée, et ce ne fut que sept siècles après, sous Aurélien, que l'on changea l'ancienne enceinte, et que l'on éleva une muraille nouvelle dans laquelle furent compris les monts Pincius et Testaceus, le Champ-de-Mars et le Janicule tout entier. Par là se trouvèrent enfermées dans les murs de Rome douze montagnes, qui du N. au S. et de l'E. à l'O. se présentent dans l'ordre suivant:

1° le mont Janicule ou mont d'*Or*, ainsi nommé à cause du sable jaune qui le recouvrait.

2° le mont Testaceus ou *Doliolum*, qui semble avoir été formé de débris et de pots cassés (*testa*).

3° le mont Citorius.

4° le mont Capitolin ou *mons Agonalis*.

5° le mont Palatin ou *Romuleus*.

6° le mont Aventin.
7° le mont Pincius ou *collis Hortulorum.*
8° le mont Quirinal.
9° le mont Célius ou *mons Lateranus.*
10° le mont Viminal.
11° le mont Esquilin.
12° le mont Vatican.

Il faut remarquer que les décombres dont la ville a été couverte à plusieurs reprises depuis l'incendie de Néron et les invasions des barbares ont tellement exhaussé les plaines et comblé les vallées, qu'on aperçoit à peine aujourd'hui ces douze collines.

Malgré cet agrandissement, la circonférence de Rome à cette époque n'était guères que de 15 milles (ou environ 5 lieues). Mais les environs de la ville étaient remplis de rues régulières et longues, qui semblaient ne faire qu'un avec la portion de la ville entourée de murailles. C'était ce que l'on appelait *suburbana*, fauxbourgs, par opposition à la ville même, *urbs*.

Il est difficile de déterminer avec précision la population de Rome. Les uns, se bornant aux dénombremens qui ont été conservés, ne portent jamais la population à plus de trois cent mille citoyens. Mais il faut réfléchir que ces dénombremens sont antérieurs au 7e siècle de Rome, et que c'est justement à partir de cette époque que la concentration des richesses et de la puissance, le besoin du luxe, l'affluence des étrangers, augmentèrent considérablement le nombre des habitans de Rome. Il faut songer aussi à cette foule presque innombrable d'esclaves qui accompagnaient toujours les familles illustres et riches. Les cohortes prétoriennes et autres corps militaires qui restaient dans l'intérieur de Rome augmentaient encore ce nombre. Enfin combien d'étrangers, de gens sans aveu, de gladiateurs, de vespillones, etc., qui n'avaient pas le titre de citoyens? Il semble donc plus juste de porter avec certains écrivains la population de Rome sous l'empire à trois millions et demi ou quatre millions.

Division de Rome.

La ville fut distribuée par Servius Tullius en quatre quartiers à cause des quatre tribus qui y habitaient primitivement, *tribus Suburrana*, *Collina*, *Esquilina et Palatina*. Elle fut ensuite divisée par Auguste en quatorze *régions* ou quartiers. On ignore d'après quel motif ce prince adopta cette division : on sait seulement que l'administration de la police en était le principal objet. Ces régions prenaient leur nom de la montagne, de la porte ou de l'édifice le plus remarquable qui s'y trouvait.

Les quatorze régions de Rome étaient :

1° La *porte Capène*, qui comprenait la partie la plus méridionale de la ville. Ses monumens principaux étaient les thermes de Commode et de Septime Sévère, le cirque de Caracalla, le temple de Mars, le tombeau de Cecilia Metella, et la pyramide à sept étages nommée vulgairement le *Septizonium*.

2° La région *Célimontane*, au N. E. de la précédente, comprenait le mont Célius et la vallée située entre cette montagne et l'Esquilin. Cette région, où l'on ne remarquait guère d'autre monument que le pavillon élégant nommé *Mica aurea* et des écoles de gladiateurs, renfermait la rue de Suburre, qui la traversait presque entièrement, et le petit Champ-de-Mars.

3° La région *Moneta*, autrement Isis et Sérapis, ainsi nommée à cause de l'hôtel des monnaies et d'un temple érigé à ces deux divinités égyptiennes, renfermait une partie du Mont Esquilin. Les thermes de Trajan et de Titus et surtout l'amphithéâtre de Vespasien, où tenaient quatre-vingt-sept mille spectateurs assis et vingt mille debout, s'y faisaient remarquer.

4° La région du *Temple de la paix*, ou la *voie Sacrée*, entre les monts Esquilin, Palatin et Quirinal. On y remarquait trois rues célèbres, la *voie Sacrée*, par où les triomphateurs se rendaient au Capitole, la *voie Scélérate*, où Tullie, épouse de Tarquin l'Ancien, fit fouler aux pieds de ses chevaux le corps de son père, et la *voie Sandalaria*, où demeuraient les plus riches libraires de Rome. On y voyait de plus le colosse de Néron, les forum et basiliques de Trajan, de Domitien et de Nerva, et deux arcs de triomphe magnifiques, dont l'un de Titus et l'autre de Constantin.

5° La région *Esquiline*, composée d'une partie du mont Esquilin et de tout le mont Viminal. C'est là qu'étaient les casernes des cohortes prétoriennes. On y remarquait aussi la maison et les jardins de Mécène, le temple de Junon Lucine, l'arc de triomphe de Gallien, le *vivarium* ou ménagerie des bêtes farouches destinées aux jeux du cirque, et l'amphithéâtre militaire.

6° L'*Alta semita*, où étaient renfermés le mont Pincius et la partie orientale du mont Quirinal. Des jardins magnifiques, entre autres ceux de Lucullus, de la famille Pincia, et de Salluste, distinguaient cette région de toutes les autres.

7° La *via Sacra*, entre le mont Quirinal et le mont Capitolin. Elle n'offrait rien de remarquable que les thermes de Constantin, et la rue nommée *Via Sacra*, d'où elle tirait son nom.

8° La région *Forum Romanum*, ainsi appelée de la place célèbre de ce nom, s'étendait entre le mont Capitolin, le mont Palatin et le Tibre. Des quatorze régions de Rome c'était la plus riche en beaux monumens et en temples anciens. La plupart environnaient le *forum*; les principaux étaient les Curies hostilienne et julienne, le *Comitium*, le *Græcostasis*, la basilique Porcienne, la fontaine de Saturne, les temples de Saturne, de la Concorde, de Janus, les forum de César, d'Auguste, de Trajan, l'Athénée, l'arc-de-triomphe de Septime Sévère, enfin le Capitole.

9° Le *Cirque Flaminien*, dans la partie la plus septentrionale de Rome. Outre le cirque qui lui donnait son nom, on admirait dans cette région le Panthéon d'Agrippa, le Mausolée d'Auguste, le portique d'Octavie, la colonne Antonine, le forum d'Antonin, les théâtres de Balbus, de Pompée et de Marcellus, le cirque Agonal et les Thermes d'Agrippine et de Néron.

10° La région *Palatine*, qui renfermait le mont Palatin.

11° Le *grand Cirque*, ainsi appelé à cause de son monument principal. Il comprenait la plaine située entre les monts Palatin et Aventin.

12° La *Piscine publique*, la plus petite de toutes les régions de Rome. Elle ne comprenait que la plaine étroite située entre les monts Cælius et Aventin, et ne renfermait de grands monumens que les thermes de Caracalla.

13° L'*Aventin*, renfermait les monts Aventin et Testaceus. La pyramide de Cestius en était l'édifice le plus intéressant. Cependant on y remarquait encore l'*Armilustrium* où l'on faisait la revue des troupes, les thermes de Décius, ou *Variana*, et les temples de la Liberté, de la bonne Déesse, de *Juno Regina*.

14°. La *Transtibérine*, qui renfermait toute la partie de Rome située sur la rive occidentale du Tibre; le mont Janicule y était enclavé; le tombeau d'Adrien et les thermes d'Aurélien y étaient

situés. C'est là aussi que l'opinion la plus plausible place la naumachie de César, que quelques-uns donnent à la neuvième région.

La description détaillée de chacun de ces quartiers et de ces monumens se trouve dans deux ouvrages d'écrivains contemporains de Valentinien et Valens; Sextus Rufus, auteur d'un *Breviarium urbis Romæ* et P. Victor, dont l'ouvrage est intitulé *Liber de regionibus urbis Romæ*.

Portes de Rome. On entrait dans la ville du temps de Pline par trente-sept portes qui se nommaient *Capena*, *Latina*, *Asinaria*, *Lavicana*, *Prænestina*, *Tiburtina* ou *Gabiusa*, *Querquetulana* ou *Viminalis* ou *intra aggeres*, *Nomentana* ou *Figularis*, *Salaria*, *Pinciana*, *Triumphalis*, *Septimiana* ou *Fontinalis*, *Janiculensis*, *Portuensis*, *Ostiensis* ou *Trigemina*, *Ardeatina*, *Carmentalis*, *Catularia*, *Esquilina*, *Ferentina*, *Flumentana*, *Lavernalis*, *Mugonia*, *Navia*, *Pandana*, *Bauduscula*, *Romana*, *Salutaris* et *Taurina*.

Routes. Treize grandes voies ou routes conduisaient de Rome dans le reste de l'Italie; elles se nommaient Flaminienne, Claudienne, Salarienne, Nomentane, Tiburtine, Prénestine et Labicane, Latine, Appienne, Ardéatine, Laurentine et Ostiensis, Portensis, Aurélienne, Triomphale. Ces treize voies partaient toutes du milliaire doré, grande colonne placée au centre du Forum romanum, et de toute la ville.

Ponts. Les ponts étaient au nombre de six : ils se nommaient *Elius*, *Triumphalis*, *Fabricius*, *Cestius*, *Sublicius* et *Senatorius* ou *Palatii*. V. PONTS.

Les places étaient en grand nombre. Les plus connues et les plus anciennes étaient : le forum Romanum, le Champ de Mars et le Vélabre. Sous les empereurs, beaucoup d'autres places rivalisèrent avec celles-ci, entre autres le *Forum Nervæ*, le *forum Trajani* et le *forum Aureliani*. On remarquait aussi les marchés pour la vente des denrées. Aucune ville ancienne ne contenait autant d'édifices remarquables. Les principaux étaient les temples au nombre de près de cinq-cents, les amphithéâtres, théâtres et cirques, les palais et jardins, les thermes, les aquéducs et égouts. V. chacun de ces mots.

ROMÉ (ῥώμη, force), la force et la bravoure personnifiées. La Lesbienne *Erinna* l'appelle la fille de Mars, la reine habile à la guerre, la reine à la ceinture d'or, et qui habite l'Olympe. Les Romains adoraient sous ce nom et avec ces attributs la déesse de Rome elle-même. *T. L.*, 43, *c.* 6.

ROMÉES, fêtes de la ville de Rome divinisée.

ROMÉLIA, père de Phacée, roi d'Israël, est inconnu d'ailleurs. *Rois*, 4, *c.* 22, *v.* 25.

ROMILIA LEX, loi qui défendait à d'autres qu'aux sénateurs et aux magistrats de se mêler des sacrifices.

1. ROMILIUS (T.), consul 453 av. J. C., battit les Eques à Algide, et se distingua par son désintéressement. Il fut créé décemvir l'an 449 av. J. C. *T. L.*, 3, *c.* 31, 33.

2. — MARCELLUS, centurion de la dix-huitième légion, défendit les images de Galba lors de la rébellion de l'armée de Germanie contre ce prince, et fut mis en prison par les soldats. Peu après, Vitellius donna ordre de le faire mourir. *Tac.*, *Hist.*, 1, *c.* 56 *et* 59.

ROMULEA (*Bisaccacia*), v. du Samnium, sur les confins de l'Apulie. *T. L.*, 10, *c.* 17.

ROMULIDÆ, nom patronymique des Romains, pris de Romulus, leur premier roi. *En.*, 8, *v.* 638.

ROMULIUS DENTER, fut nommé par Romulus préfet de Rome, et fut le premier revêtu de cette dignité. *Tac.*, *Ann.*, 6, *c.* 11.

1. ROMULUS SYLVIUS ou ALLADIUS, roi d'Albe, fils d'Agrippa, régna 19 ans après son père. V. ALLADÈS. *Den. d'Hal.*, 1, *c.* 15. — *T. L.*, 1, *c.* 3.

2. — fondateur et premier roi de Rome, était petit-fils de Numitor, roi d'Albe, et fils d'Ilia ou Rhea Sylvia. Amulius, qui avait usurpé le trône sur Numitor, son frère, voulant l'empêcher d'avoir des descendans qui pussent revendiquer ses droits, avait forcé Rhea Sylvia, sa nièce, de se consacrer au culte de Vesta, ce qui l'obligeait à rester vierge. Cependant Rhea Sylvia, s'étant laissée séduire par un soldat, accoucha de deux jumeaux, Romulus et Rémus, et publia pour cacher sa faute que le dieu Mars était le père de ses enfans. Amulius les fit exposer sur le Tibre. Le fleuve alors débordé les porta parmi des roseaux, où Faustule, intendant des bergers du roi, les trouva par hasard, et les fit élever par Acca Laurentia, sa femme, à qui son extrême lubricité avait fait donner le surnom de Louve. De là l'origine de la fable qu'ils furent élevés par une louve. Les deux frères, devenus grands, battirent les bergers du roi d'Albe, qui exerçaient des brigandages dans la contrée, et furent pris dans une de ces expéditions. Conduits ensuite à la cour d'Amulius, ils y découvrirent le secret de leur naissance, tuèrent l'usurpateur, et rétablirent Numitor sur le trône. Sur le conseil de ce prince, ils fondèrent une ville dans l'endroit où ils avaient été exposés; ils eurent recours aux aruspices pour décider à qui des deux appartiendrait l'empire et l'honneur de donner son nom à la nouvelle ville. Rémus alla sur le mont Aventin, Romulus sur le mont Palatin. Le premier prétendit avoir vu six vautours, le second douze, et là-dessus il s'éleva entre les deux frères une dispute qui finit par la mort de Rémus. D'autres prétendent que Rémus reconnut à Romulus, qui avait vu un plus grand nombre d'oiseaux, le droit de bâtir la ville, mais que plus tard il fut tué par Romulus, irrité de ce qu'il avait sauté par mépris le fossé qui traçait l'enceinte de la nouvelle ville. Le vainqueur ou le meurtrier, demeuré seul, donna son nom à la ville, et la nomma Rome; ce n'était encore que quelques misérables cabanes. Comme la ville manquait d'habitans, Romulus en fit un asile, et y appela des villes voisines, les voleurs, les hommes perdus de dettes et les esclaves qui fuyaient la tyrannie de leurs maîtres. Ces nouveaux sujets lui déférèrent la royauté d'un consentement unanime.

Mais l'état, à peine formé, faillit périr faute d'y pouvoir perpétuer les habitans. Les villes voisines, méprisant un tel peuple, ne voulaient point contracter de mariages avec lui. Romulus, pour donner des femmes à ses sujets, fit célébrer une grande solennité; il y invita les peuples voisins, qui tous y accoururent avec leurs femmes et leurs filles. Le plus grand nombre était formé de Sabins. A un signal convenu, les Romains fondirent sur les spectateurs, et enlevèrent les jeunes filles qui assistaient à la cérémonie. Cette violence alluma la guerre. Les Sabins, après plusieurs combats, entrèrent dans Rome par la trahison de Tarpeia. Mais, au moment où les deux armées en étaient aux mains dans l'intérieur des murs, les filles des Sabins se jetèrent entre leurs pères et leurs époux, et par leurs prières et leurs larmes elles les forcèrent à mettre bas les armes et à faire la paix. Cette guerre tourna à l'avantage de Rome; les Sabins abandonnèrent leur patrie pour venir s'y établir, et leur roi Tatius partagea l'autorité avec Romulus. Ce fut là

le premier exemple de cette sage politique, souvent employée depuis par les successeurs de Romulus, qui consistait à faire des ennemis que Rome avait vaincus de nouveaux citoyens qui augmentaient sa puissance.

Romulus s'occupa ensuite à régler l'intérieur de son petit état, et se montra presque aussi sage législateur qu'il était grand guerrier. Il divisa les terres en trois parties : la première fut consacrée au culte des dieux, la seconde destinée aux dépenses publiques, et la troisième partagée entre les habitans, et divisée en trente portions égales, selon le nombre des curies qui composaient la totalité des citoyens. Il partagea de même les citoyens en trois ordres ; les patriciens occupaient le premier rang, et formaient la noblesse romaine ; les plebéiens, composés de la masse du peuple, formaient le dernier, et les chevaliers tenaient le milieu entre les patriciens et les plébéiens. Romulus choisit parmi les premiers cent hommes distingués par leur âge et par leur mérite, qu'il nomma sénateurs, du mot *senex*, vieillard. Il en composa le sénat, qui devait partager l'autorité souveraine avec le prince, et gouverner l'état en son nom lorsque la guerre l'appelait au-dehors. Ce fut aussi lui qui créa la légion et d'autres institutions qui marquent la grande sagesse de leur auteur. Romulus n'eut pas le temps de terminer l'ouvrage qu'il avait si heureusement commencé. On prétend qu'il disparut au milieu d'une tempête en faisant la revue de son armée. Il paraît plus probable que les sénateurs, qui commençaient à craindre qu'il ne voulût usurper la puissance absolue, et gouverner sans leur participation, saisirent une occasion favorable pour le massacrer. Il avait alors 55 ans, et en avait régné trente-neuf. Cet événement arriva vers l'an 714 av. J. C.

Selon d'autres auteurs, Romulus disparut dans une assemblée du sénat qui eut lieu dans le temple de Vulcain, et l'on conjecture que les sénateurs, mécontens de l'autorité despotique qu'il exerçait sur eux, se jetèrent sur lui, mirent son corps en pièces, et en emportèrent les lambeaux cachés sous leur robe. Quoi qu'il en soit, les sénateurs, pour éloigner des soupçons qui auraient pu se réaliser, subornèrent un patricien connu pour un des hommes les plus vertueux de la ville, et l'un de ceux qui avaient eu le plus de part à l'amitié du prince dont on regrettait la perte. Julius Proculus (c'était son nom) se presenta au milieu du peuple assemblé, et lui dit, en le jurant par ce qu'il y avait de plus saint, qu'il avait vu Romulus beaucoup plus grand que de coutume et couvert d'armes brillantes; que ce prince lui avait ordonné d'annoncer au peuple romain que les volontés des dieux étaient que Rome devînt la maîtresse du monde; qu'elle s'appliquât surtout à la guerre, et que rien ne résisterait à ses armes. Ce récit calma les esprits. On ne songea plus qu'à honorer le monarque divinisé. Les sénateurs, qui craignaient moins de l'avoir pour dieu que pour maître, lui décernèrent les honneurs divins. On lui bâtit un temple; on créa un prêtre nommé Flamine Quirinal chargé de lui offrir des sacrifices, et il devint sous le nom de *Quiris* ou de *Quirinus* une des principales divinités de l'empire. *T. L.*, 1, c. 4, etc. — *Den. d'Hal.*, 1, c. 17; 2, c. 1. — *Virg.*, *En.*, 2, v. 342 et 605. — *Hor.*, 3, *Od.* 3. — *Ov.*, *Fast.*, 4; *Met.*, 14, v. 616 et 845. — *Tac.*, *Ann.*, 3, c. 26; 4, c. 9; 11, c. 4; *Hist.*, 1, c. 84; 2, c. 95. — *Val. Max.*, 3, c. 2; 5, c. 3. — *Flor.*, 1, c. 1. — *Pline*, 15, c. 18. — *Plut.*, *V. de Rom.* — *Just.*, 43, c. 1 et 2.

3. — GALLICANUS, consul sous le règne d'Antonin, l'an de J. C. 150.

4. — fils aîné du tyran Maxence et d'une fille de Galérius, fut fait César par son père, l'an de J. C. 307, et fut enveloppé dans sa disgrâce.

5. — (FL. PISIDIUS), consul en Occident sous le règne de Constance II, en 343.

5. — MOMYLLUS AUGUSTULUS. V. AUGUSTULE.

6. — auteur, peut-être pseudonyme, de quatre-vingts fables en prose. Quelques-unes sont des paraphrases de celles de Phèdre; les originaux des autres sont inconnus. Certains critiques ont cru pouvoir admettre, d'après le passage formel d'un manuscrit, que ce fabuliste était le fameux Romulus Augustulus, le dernier empereur des Romains.

1 et 2. ROMUS, fils de Jupiter. — fils de Latinus.

3. — fils d'Italus et d'Electra, fille de Latinus.

4. — fils d'Enée et de Lavinie. Quelques-uns croient qu'il fut le fondateur de Rome.

5. — fils d'Emathion, envoyé en Italie par Diomède. Quelques auteurs lui attribuent aussi la fondation de Rome.

6 et 7. — fils d'Ulysse. — fils d'Ascagne.

8. — fils d'une fille d'Enée.

9. — fils d'un Latinus, fils de Télémaque.

10. — fils d'Alba, fille de Romulus, fils d'Enée.

RORARII et FERENTARII, nom primitif des soldats armés à la légère chez les Romains. Ils étaient à peu près ce que sont nos voltigeurs.

ROS, *myth.*, fils de l'Air et de la Lune, présidait à la rosée, qui, selon les poètes, n'était autre que les larmes que l'Aurore répandait continuellement pour pleurer Titon, son époux, ou Memnon, son fils. *Macrobe*, *Satur.*, 7, c. 16.

Ros, *hist. sacr.*, septième fils de Benjamin. *Gen.*, c. 46, v. 21.

ROSCIA, loi décrétée sous les auspices de L. Roscius, tribun du peuple, l'an de Rome 685. Elle ordonna que les citoyens qui possédaient quatre cents sesterces de revenus, c'est-à-dire les chevaliers, pourraient seuls s'asseoir sur les quatorze premiers gradins du théâtre. *Cic.*, *Philip.*, 21, c. 61. — *Tac.*, *Ann.*, 15, c. 32. — *V. Pat.*, 2, c. 32.

ROSCIANUM, petite v. de la Lucanie septentrionale, près de la mer, au S. de Sybaris, et au N. E. de Consentia.

ROSCILLUS et ÆGUS, deux frères Allobroges très-braves et très-aimés de César, dans l'armée duquel ils servaient. Ayant essayé de le tromper, et voyant leur crédit diminuer près de lui, ils désertèrent son camp, et passèrent dans celui de Pompée. *Cés.*, *G. civ.*, 3.

1. ROSCIUS (Q.), célèbre comédien romain, né à Lanuvium, quelques années avant Cicéron, vers 130 av. J. C., excella tellement dans l'art théâtral que l'on donne encore son nom à tous ceux qui se distinguent dans la même carrière. Comme il était louche, il joua d'abord avec un masque, afin de cacher cette difformité. Mais, comme ce masque altérait sa voix, les Romains, qui ne voulaient rien perdre de la beauté de sa prononciation, l'obligèrent de renoncer à cet expédient. Roscius ayant eu à soutenir un procès contre un certain Fannius Chéréa, à l'occasion d'un esclave qu'ils avaient en commun, et dont il réclamait la moitié du prix après sa mort, Cicéron, qui avait appris de lui l'art de la déclamation, prit sa défense, et composa pour lui une belle harangue que nous avons encore. Roscius fut acquitté. Il publia dans sa vieillesse un excellent traité dans lequel il développait les rapports qui existent entre l'orateur et le comédien. Il mourut environ 60 ans av. J. C. Roscius excellait également dans la comédie et dans la tragédie. Il avait un tel talent pour la pantomime qu'il défiait Cicéron de rien exprimer dans ses périodes éloquentes qu'il ne pût rendre par ses gestes et sa physionomie. *Plut.*, *Vie de Cic.* — *Hor.*, 2, *ep.* 1.

— *Cic.*, *Orat.*, 3; *Nat. des D.*, 1, c. 80; *Divinat.*, 1, c. 79; 2, c. 66; *Disc. p. Archias*, c. 17; *de leg.*, 1, c. 11; *Tuscul.*, c. 3. — *Quintil.*

2. — (SEXT.), riche habitant d'Amérie, qui fut assassiné ous la dictature de Sylla. V. ROSCIUS, n° 3.

3. — (SEXT.), fils du précédent. Après la mort de son père, ses assassins le firent mettre par le crédit de Chrysogonus, affranchi de Sylla, sur la liste des proscrits, de sorte que ses biens, vendus à l'encan, furent acquis à bas prix par Chrysogonus. Roscius, dont on craignait le courage ou les réclamations, fut accusé d'avoir assassiné son père. Cicéron, alors inconnu au barreau, et à peine âgé de 27 ou 28 ans, fut le seul qui osa se charger de sa cause; et, malgré les intrigues de Chrysogonus, il vint à bout de faire absoudre son client. *Cic.*, *p. Rosc. d'Am.*

4 et 5. — CAPITON et MAGNUS, gladiateurs, étaient ennemis déclarés de Roscius d'Amérie. *Cic.*, *disc. pour Rosc. d'Amér.*, c. 17.

6. — (L.) OTHON, tribun du peuple, qui fit passer une loi pour assigner à l'ordre des chevaliers une place particulière dans les spectacles. V. ROSCIA et OTHON, n° 1.

7. — CÉLIUS, lieutenant de la 2e légion, haïssait mortellement le général Trébellius Maximus, et excita contre lui, en 69, une sédition qui le força à prendre la fuite, et à se cacher. *Tac.*, *Hist.*, 1, c. 60.

9. — REGULUS, fut consul un jour (le 31 octobre 69) sous l'empire de Vitellius. *Tac.*, *Ann.*, 3, c. 37.

ROSEAUX (VALLÉE DES), vallon situé à l'extrémité, de la tribu d'Ephraïm, vers le N., sur la frontière de la tribu de Manassé. *Jos.*, c. 16, v. 8; 17, v. 9.

ROSIE, *-sia* ou *-sia* (*campus*), plaine du Latium, vers le N. E., dans le pays des Sabins, près du lac Vélinus. *Cic.*, 4, *ép. à Att.*, 15. — *Virg.*, *En.*, 7, v. 7. — *Varron*, *R. R.*, 1, c. 7.

ROSIUS, *hist.* V. ROSCIUS, n° 11.

ROSIUS, *géog.*, port de la Cilicie.

ROSTRALE (COURONNE), *-lis corona*, couronne ornée de proues et de pouppes de navire, dont on honorait soit un capitaine soit un soldat qui le premier avait accroché un vaisseau ennemi, ou sauté dedans.

ROSTRES (*rostra*, becs ou éperons de navire, ou proue), nom de la tribune aux harangues chez les Romains; c'était une espèce d'estrade ou de plate-forme située au milieu de la place publique de Rome, et dont la base était ornée de becs de navire, enlevés sur les Antiates, l'an 338 av. J. C. Au-dessus était un siége, du haut duquel les magistrats parlaient au peuple. *T. L.*, 8, c. 14.

ROSOLOGIACUM, petite v. de la Galatie méridionale, chez les Tolistoboii, à l'E., sur l'Halys, était située à l'E. d'Amorium, et au S. E. d'Ancyre.

ROSULE, *-lus* (*Monte-Rose*), petite v. d'Etrurie, vers la mer.

ROTOMAGUS (*Rouen*), petite v. de la Gaule, dans la Lyonnaise 2e, chez les Véliocasses, dont elle était la capitale, vers le centre, sur la Sequana, à quelques lieues de son embouchure. Il paraît que cette ville n'existait pas, ou était peu considérable du temps de César. On la trouve nommée dans les écrivains des derniers siècles *Ratomagus*, *Ratumagus*, *Ratomagi. Ptolém.* — *Amm.*, *Marcell.*

ROTULE ou PETITE MINE, pied juif. V. les *Tab. des Mes. Juiv.*, IV, 2.

ROUGE (MER), *Rubrum mare.* V. ARABIQUE (GOLFE) et ERYTHRÉE (MER).

1. ROXANE, *-na*, dame persane, remarquable par sa beauté, sœur de Statira, qui épousa Artaxerce Mnémon. Elle fut aimée d'un de ses frères. Celui-ci, afin de vivre sans obstacle avec elle, voulut faire mourir sa femme, fille de Darius et de Parysatis. Mais celle ci prévint la mort de sa fille par celle de Roxane, qui fut coupée en deux par ses ordres.

2. — seconde femme d'Alexandre-le-Grand, était fille d'Oxyarte, un des satrapes de Darius, ou, selon quelques auteurs, de Darius lui-même. Prisonnière d'Alexandre, elle le subjugua tellement par ses charmes que, sous prétexte d'unir les Perses et les Macédoniens par des liens éternels, il l'épousa. A la mort d'Alexandre, elle était enceinte, et elle donna peu après le jour à un prince qu'on nomma Alexandre, et que l'on reconnut pour roi conjointement avec Philippe Aridée. Roxane, très-jalouse de l'autorité, fit, à l'aide de Perdiccas, mettre à mort Statira, première femme du roi (323 av. J. C.); mais c'étaient les grands seuls qui commandaient en leur nom. Quelques années après (316 av. J. C.), Cassandre la fit enfermer dans la citadelle d'Amphipolis, et ensuite (311) mourir avec son fils. *Q. C.*, 8, c. 4; 10, c. 6. — *Plut.*, *V. d'Alex.* — *Just.*, 12, c. 15; 13, c. 2; 14, c. 6; 15, c. 2.

3. — sœur du grand Mithridate, qui, ayant été défait par Pompée, l'obligea d'avaler du poison pour ne pas tomber entre les mains des Romains, l'an 71 av. J. C. *Plut.*, *V. de Pomp.*

4. — fille d'Hérode-le-Grand et de Phèdre, la huitième femme de ce prince. *Jos.*, *Ant. Jud.*, 17.

ROXANES, *-ni*, plus communément ROXOLANS, *-lani*, peuple de la Sarmatie européenne méridionale, au N. des Iazyges et des Tauroscythes, entre le Borysthène, et le Tanaïs, dans le pays occupé aujourd'hui par les Cosaques. Ils vivaient de pillage, et firent quelquefois des incursions sur les terres des Romains. La principale eut lieu l'an de J. C. 69. Ils fondirent en Mœsie, mais ils furent toujours repoussés soit à cause de leur manque de discipline, soit parce qu'ils ne savaient combattre qu'à cheval. *Tac.*, *Hist.*, 2, c. 79. — *Ptol.*, 3, c. 5.

ROYALE (LOI) et LOIS ROYALES. V. REGIA, *archéol.*, et REGIÆ.

RUBEÆ ou

RUBEAS PROM. (*cap Rull* ou *Cap Nord*), promont. qui séparait la Germanie de la Sarmatie d'Europe, était situé vers une des extrémités S. E. du golfe Codanus (mer Baltique).

1. RUBELLIUS BLANDUS, chevalier romain, fut choisi par Tibère pour second époux de Julie, fille de Drusus, l'an 33 de J. C. *Tac.*, *Ann.*, 3, c. 23, 51; 6, c. 27 et 45.

2. — PLAUTUS, fils du précédent et de Julie. Quoiqu'il se fût enseveli à dessein dans la retraite, il était regardé par les Romains comme digne de l'empire, ce qui lui attira la haine de Néron. L'empereur n'osa cependant le sacrifier sur-le-champ à ses soupçons, et se contenta d'abord de l'envoyer en Asie; quelques jours après, il envoya l'ordre de l'assassiner (62 de J. C.). Rubellius eût pu résister, et se réfugier vers Corbulon, qui peut-être eût pris les armes contre Néron; mais, malgré les conseils de quelques amis, il se laissa immoler tranquillement. *Tac.*, *Ann.*, 13, c. 19; 14, c. 22 et 57; 16, c. 10. — *Juvén.*, *S.* 8, v. 39.

RUBEN, *hist. sac.*, l'aîné des fils de Jacob. Le commerce criminel qu'il eut avec Bala, servante de Rachel et concubine, lui fit perdre le droit d'aînesse, qui fut transféré à Juda. Il avait le dessein de sauver Joseph des mains de ses frères, et de le rendre à Jacob; ce qui fit qu'il leur conseilla de le descen-

dre dans une citerne. Il ne sut pas qu'ils l'avaient vendu à des Ismaëlites, et crut qu'ils l'avaient tué, ce qui l'affligea vivement. Sa tribu sortit d'Egypte au nombre de quarante-six mille cinq cents combattans. Elle vint à l'orient de la mer Morte et du Jourdain (V. RUBEN, *géog.*). *Gen.*, c.29, v. 32; c 3, v. 22, c. 35, v. 20; *Nomb.*, c. 1 et 32; *Jos*, c. 13.

RUBEN (TRIBU DE), *géog.*, la plus méridionale des provinces de la Palestine, située à l'E. de la mer Morte et du Jourdain, au S. de la tribu de Gad, s'étendait entre les torrens de Jabok et d'Arnon, et comprenait l'Ammonitide. Les monts Pisga la traversaient dans presque toute sa longueur. Hésebon, Bezer, Aroer et Liviade en étaient les villes principales. V. RUBEN, *hist.*

RUBI (*Ruvo*), v. de la Peucétie occidentale, sur les frontières de l'Apulie propre, à l'O. de Barium, et au N. E. de Vénusie. *Virg.*, *Géorg.*, 1, v. 266. — *Hor.*, 1, *Sat.* 5, v. 90 et 91.

RUBICON (*Fiumesino* ou *Rugone*), petite riv. qui servait de limite à la Gaule Cisalpine et à l'Italie proprement dite, se jetait dans l'Adriatique entre Ariminum (Rimini) et l'embouchure du fleuve Sapis. C'était la limite de la province des Gaules. Il était défendu à tout général de passer ce fleuve sans le consentement exprès du sénat, sous peine d'être traité comme ennemi de la patrie. On sait que César, à son retour des Gaules, et, après s'être vu refuser le consulat et la prorogation de son gouvernement, balança long-temps pour savoir s'il le passerait; que, s'y étant enfin décidé, il fut dès-lors regardé comme l'ennemi de Rome, ce qui donna naissance à la guerre civile. *Cic.*, *Philipp.*, 6, c. 5. — *Strab.*, 5. — *Pline*, 3, c. 15. — *Phars.*, 1, v. 185 et 213, etc. — *Suét.*, *Cés.*, c. 31 et 32. — *Plut.*, *V. de Cés.*

RUBIGALIES, RUBIGUS. V. ROBIGALIES, ROBIGO.

RUBO (*rivière de Roien* et *Niémen* au haut de son cours), petit fleuve de la Sarmatie d'Europe, qui se jetait dans le Codanus Sinus (mer Baltique), sur les côtes S. E. de cette mer.

1. RUBRA, petite v. de l'île de Corse, vers le S. E., chez les Subasènes, sur la côte, près de Syracusanus Portus.

2. — (AD) SAXA, autrement AD RUBRAS (*Borghetto*) lieu du Latium, à l'E. et près de Fidènes, était ainsi nommé parce qu'il y avait auprès des carrières de pierres rougeâtres. *Cic.*, *Philipp.*, 2, c. 84. — *Tac.*, *Hist.*, 3, c. 79. — *T. L.*, 2, c. 49.

RUBRENUS LAPSA, poète tragique, contemporain de Juvénal était d'une extrême pauvreté. *Juv.*, 7, v. 72.

RUBRESCUS LACUS (*bélang de Sigean*), lac ou étang de la Gaule, dans la première Narbonnaise, sur le territoire des Attacini. On le nommait aussi RUBRENSIS LACUS.

1. RUBRICATUS (*Llobregat*), fleuve de la Tarraconaise septentrionale, prenait sa source près des Pyrénées, chez les Ceretani, traversait le pays des Indigètes, et se jetait dans la mer Méditerranée, près de Barcino (Barcelone).

2. — plus communément *Tusca*. V. ce mot.

1. RUBRIUS, collègue de C. Gracchus, fit décréter que l'on rebâtirait Carthage, et que l'on y enverrait une colonie. *Plut.*

2. — ami de Verrès. *Cic.*, *Verr.*, 3, c. 43.

3. — Romain de mœurs sévères, que Verrès tâcha vainement de corrompre. *Cic.*, *Verr.*, 65, c. 100.

4. — (M.) officier romain qui s'enferma dans Utique avec Caton. *Plut.*, *V. de Cat. d'Ut.*

5. — FABATUS, Romain qui, épouvanté des sanglantes exécutions auxquelles donnait lieu la conspiration de Séjan, voulut s'enfuir chez les Parthes. Tibère le fit revenir à Rome, et lui laissa la vie, plus par oubli que par clémence. *Tac.*, *Ann.*, 6, c. 14.

6. — GALLUS, général envoyé par Néron contre Galba et Virginius Rufus, se rangea de leur parti, l'an de J. C. 69. *Dion Cass.*

7. — GALLUS, officier romain qui aida Alienus Cécina à trahir Vitellius pour Vespasien. *Tac.*, *Hist.*, 2, c. 51.

8. — Gaulois obscur, qui parvint à une grande faveur sous Domitien. *Juv.*, 4, v. 104.

RUDIAIRES, *-arii*, nom donné aux gladiateurs à qui l'on accordait le droit de ne plus reparaître dans l'arène. Ce nom venait de la verge ou épée de bois (*rudis*) qu'on leur donnait en leur annonçant leur liberté. Cette faveur n'était accordée que par celui qui donnait les jeux, encore fallait-il l'agrément du peuple. Elle ne tombait ordinairement que sur de vieux gladiateurs; quant aux jeunes, il fallait qu'ils eussent fait preuve d'un courage extraordinaire pour y prétendre. Les Rudiaires déposaient leurs anciennes armes dans le temple d'Hercule. *Hor.*, 1, *ép*, 1. — *Ovide*, *Trist.*, 4, v. 8 et 24.

RUDIES, *-diæ*, ville de l'Iapygie, chez les Salentins, vers les confins de la Messapie, sur la mer Adriatique, à l'E. et très-près de Lupiæ, entre Hydronte (*Otrante*) au S. E. et Brundusium (*Brindes*) au N. O. Cette ville était célèbre par la naissance d'Ennius, poète latin. *Cic.*, *p. Arch.*, c. 10. *Sil. Ital.*, 12, v. 396. — *P. Méla*, 2, c. 4.

RUDIS, épée de bois donnée en signe de congé définitif aux gladiateurs. V. RUDIAIRES.

RUDUSCULANE (*rudis*, grossier), porte de Rome, ainsi nommée ou à cause de sa structure grossière, ou, comme le veut Valère Maxime, parce qu'elle était garnie de bronze.

RUESSIO ou REVESSIO, depuis VELLAVES (n° 2).

RUFÆ ou RUFRÆ. V. RUFRÆ.

RUFFIN, RUFFINIEN, RUFFUS, V. RUFIN, etc.

RUFIANA, petite v. de la Germanique 1re, chez les Rauraci, vers l'extrémité septentrionale, au S.O. d'Argentovaria, et au N. d'Uranei.

RUFIDIUS, jurisconsulte romain, florissait sous le règne de Vespasien.

RUFILLUS, est critiqué par Horace comme se parfumant. *Sat.* 2, v. 25.

1. RUFIN (FLAV.), *-nus*, fameux favori de Théodose, naquit à Elusa, dans la Novempopulanie, vers l'an 340 de J. C. Il se rendit à Constantinople, où son adresse plus que ses vertus lui attira la faveur de Théodose. Ce prince le revêtit de la charge de grand-maître de son palais, l'admit à tous ses conseils, le fit consul avec son fils Arcadius, l'an de J. C. 392, et bientôt lui confia la toute-puissance. Rufin se fit détester par sa jalousie, son avarice et ses cruautés. Son crédit subsista cependant sans balance jusqu'à la mort de Théodose en 395. A cette époque, un rival redoutable commença à le faire trembler: c'était Stilicon. Irrité des progrès qu'il faisait dans la faveur d'Arcadius, il résolut de les perdre tous deux en usurpant le trône, et pour y parvenir plus aisément, il appela les Goths et d'autres barbares dans l'empire. Sa perfidie fut découverte, et l'armée excitée, par un capitaine goth, que Stilicon avait gagné, le tua en 397. Claudien a fait contre ce ministre un poème en deux livres où l'on a remarqué de beaux morceaux, mais qui fait moins d'honneur à son talent que de tort à son caractère; car il ne composa son ouvrage qu'après les malheurs et la chute du favori.

2. — (Tyrannius), fameux écrivain ecclésiastique, natif de Concordia, florissait vers le milieu du 4e siècle de J. C. Il se lia d'une amitié étroite avec S. Jérôme, qu'il rencontra à Aquilée; mais dans la suite ils se brouillèrent à cause de la divergence de leur opinion sur Origène; ce qui donna lieu à une dispute longue et vive où S. Jérôme surtout se signala par un caractère emporté et hautain. Rufin fit ensuite deux voyages, l'un en Egypte, l'autre en Palestine vers l'an 378. Revenu à Aquilée vers l'an 399, il y resta jusqu'en 408, époque à laquelle, les fréquentes incursions des barbares l'ayant dégoûté de l'Italie, il s'embarqua pour retourner en Palestine. Il mourut dans la traversée sur les côtes de la Sicile. On a de lui un nombre assez considérable d'ouvrages. Le plus important est sa *Traduction et Continuation de l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe*. On cite aussi son *Exposition du Symbole apostolique*, plusieurs vies des pères du désert et une de ses apologies contre S. Jérôme. Il existe une édition des œuvres complètes de Rufin par Laurent de Labarre, Paris, 1580.

3, 4, etc. — V. Rufinus.

1. RUFINIANUS (C. Cæsonius Macer), consul sous Septime Sévère l'an de J. C. 210.

2. — (L. Cæsonius Lucilius Macer), consul sous Gallien en 265.

RUFINIUS (M. Sabinianus), consul sous le règne d'Antonin en 155.

1. RUFINUS (P. Cornelius), dictateur l'an 333 av. J. C., se démit peu après de sa charge, comme ayant été illégalement élu. *T. L.*, 8, *c.* 17.

2. — consul 288 et 281 ans av. J. C., signala son second consulat par la prise de Crotone et la reddition de Locres. De retour à Rome, il reçut les honneurs du triomphe, et fut, l'année suivante, nommé dictateur. Rufinus était célèbre à Rome pour ses talens militaires, mais décrié pour son avarice et sa rapacité. Ayant un jour demandé à Fabricius son ennemi, pourquoi il l'avait favorisé dans ses prétentions au consulat. « Mieux vaut encore, dit Fabricius, être pillé par le consul, que pris par l'ennemi ». Dans la suite Rufinus fut chassé du sénat, comme ayant chez lui plus de quinze marcs de vaisselle d'argent. *Vell. Paterc.*, 2, *c.* 17.—*Aulu-Gelle*, 4, *c.* 8; 17, *c.* 21.

3. — commandant dans les Gaules, mis à mort par Vitellius parce qu'il avait pris le parti de Vindex. *Tac.*, *Hist.*, 2, *c.* 94.

4. — (L. Cuspius), consul l'an de J. C. 142.

5. — (A. Marius), consul l'an de J. C. 197.

6. — (C. Heraclius), consul l'an de J. C. 310.

7. — (Statius Vettius), consul l'an de J. C. 311.

8. — (Q. Aradius) Proculus, consul l'an de J. C. 316.

9. — consul subrogé l'an de J. C. 317.

10. — (Junius), consul en 323 de J. C.

11. —(Flavius), consul l'an de J. C. 347.

12. — grammairien et poète d'Antioche, a laissé un commentaire sur les pièces de Térence, et deux petits poèmes, l'un sur Pasiphaé, l'autre sur l'amour. On les trouve dans l'Anthologie latine de Burmann.

13 et 14. — V. Rufin.

1. RUFIUS (C. Ceionius) Annuællinus, consul l'an de J. C. 310.

2. — (C. (Ceionius) Volusianus, préfet du prétoire sous Maxence, fut envoyé avec Zénas dans l'Afrique, où un certain Alexandre s'était fait proclamer empereur. Ils le battirent complètement, et firent ainsi rentrer l'Afrique sous les lois de Maxence. Rufius Volusianus fut consul en 311 et 315.

3. — (Flav.) Ceionius Sabinus, consul l'an de J. C. 316.

4. —(Flav) Prætextatus Marinianus, consul en Occident, sous Honorius, en 423.

5. — Prætextatus Posthumianus, consul l'an de J. C. 448.

6. — Magnus Faustus Avienus Senior, consul en Occident l'an de J. C. 501.

7. — Magnus Faustus Avienus Junior, consul en Occident l'an de J. C. 502.

RUFRÆ (*Pesenzano*), v. sept. de la Campanie, au S. E. de Sinuessa, près du Vulturne. *Cic.*, *ep. fam.*, 10, *ép.* 71. — *En.*, 7, *v.* 739. — *S. Ital.*, 8, *v.* 568.

RUFULES ou Rutules, *-li*, nom donné sous la république romaine aux tribuns militaires choisis par le sénat ou les consuls, par opposition à ceux qui étaient nommés par le peuple, et que l'on appelait *Comitiati*.

1. RUFUS, surnom de quelques membres de la famille Minutia. V. Minucius, n° 9, 12, 14 et 20.

2. — (Coelius), jeune orateur s'attacha d'abord à Cicéron, puis à Catilina qu'il quitta pour revenir à Cicéron. *Cés.*, *G. Civ.*, 1, 2, 3.

3. — sénateur, qui s'étant permis dans un repas quelques plaisanteries sur Auguste, alla le lendemain lui en demander pardon. Auguste le lui ayant accordé, Rufus le pria de lui faire une gratification considérable pour dissiper tous les doutes; Auguste la lui donna en disant que désormais il se garderait pour son propre intérêt, de se mettre en colère contre Rufus.

4. — un des fils de Simon le Cyrénéen, fut un des premiers disciples de J. C. *Marc*, *c.* 15, *v.* 21.

5. — (Curtius), Romain de basse naissance (quelques-uns le disent fils d'un gladiateur), s'attacha dans sa jeunesse à un questeur d'Afrique sous Tibère. Un jour qu'il se promenait seul vers le midi, à Adrumète, sous de vastes portiques, il vit apparaître devant lui une femme de taille colossale: « Je suis l'Afrique, dit-elle, Rufus; tu viendras gouverner cette province en qualité de proconsul, et tu y mourras. » En effet, de retour à Rome, Rufus parvint successivement à la questure, à la préture, au consulat; mais il ne fut que consul subrogé. Peu après il fut nommé commandant de la haute Germanie, découvrit et exploita une mine d'argent à Mattiacum, reçut les insignes du triomphe, et enfin fut envoyé avec le titre de proconsul en Afrique. Le fantôme qui lui avait apparu dans sa jeunesse se présenta de nouveau à ses yeux, et lui annonça sa mort prochaine. Il mourut en effet peu de temps après. Les modernes ont souvent cru trouver dans ce Curtius Rufus le Quinte-Curce (*Q. Curtius Rufus*), auteur de l'histoire d'Alexandre; mais cette opinion ne semble établie sur aucune preuve solide. (V. Quinte-Curce.) *Tac.*, *Annal.*, 11, *c.* 20. — *Pl. le J.*, 7, *ép.* 27.

6. — Crispinus, préfet des gardes prétoriennes sous le règne de Claude. Ayant été exilé en Sardaigne par Agrippine, à cause de son attachement pour Britannicus, fils de Messaline, il se donna la mort. Sa femme, Poppée, dont il eut un fils appelé Rufinus Crispinus, épousa dans la suite l'empereur Neron. *Tac.*, *Ann.*, 12, *c.* 42; 16, *c.* 17.

7. — (Fenius), fut nommé par le crédit d'Agrippine d'abord intendant des vivres et ensuite

préfet du prétoire. Il entra dans la conspiration de Pison, mais lorsqu'elle fut découverte, il se montra un des plus ardens à faire saisir et à punir les coupables. Un d'eux enfin, perdant patience, répondit à ses interrogations multipliées : « Personne n'en sait plus que vous ». Néron, qui vit aussitôt le préfet pâlir et balbutier, le fit arrêter à l'instant, et mourir le jour même. *Tac.*, *Ann.*, 13, *c.* 22 ; 14, *c.* 51 et 57 ; 15, *c.* 50, etc.

8. — (CLUVIUS), gouverneur de l'Espagne sous Néron, l'an 69 de J. C., célèbre par son éloquence et ses richesses. Après la chute de Galba, il se déclara pour Othon, mais quelques jours après il alla rejoindre Vitellius auprès de Lugdunum. On l'avait accusé d'avoir voulu se faire un établissement indépendant dans l'Espagne ; il se justifia auprès du prince, mais il ne fut pas renvoyé dans sa province. *Tac.*, *Hist.*, 1, *c.* 8 et 76 ; 2, *c.* 58, 65 ; 4, *c.* 39 et 43.

9. — (MUSONIUS), chevalier romain, Toscan d'origine, fut un des stoïciens les plus célèbres de son siècle. Ses vertus lui attirèrent la haine de Néron, qui l'exila à l'occasion de la conjuration de Pison, l'an de J. C. 65, et l'estime de Vespasien, qui l'excepta du bannissement prononcé contre les philosophes. *Tac.*, *Ann.*, 14, *c.* 59 ; 15, *c.* 71 ; *Hist.*, 3, *c.* 81 ; 4, *c.* 10 et 30.

10. — (SATRIUS), orateur célèbre, natif de la Gaule, enseignait la rhétorique à Rome sous Vespasien. *Juv.*, *Sat.* 7, *v.* 213. V. l'art. suivant.

11. — ami de Pline le Jeune, était, selon certains critiques, le même que le précédent.

12. — d'Ephèse, vivait sous Trajan, et composa sur les plantes un poëme en six livres, qui est perdu.

13. — d'Ephèse, célèbre médecin, contemporain de Trajan, a laissé plusieurs ouvrages que le temps a respectés, entre autres un *Traité des os* et une nomenclature des diverses parties du corps humain.

14. — (SEXT. ou FESTUS), personnage consulaire, présenta, l'an de J. C. 369, à l'empereur Valens un abrégé de l'histoire romaine (*Breviarium historiæ romanæ*), que nous avons encore

15. — (SEMPRONIUS) PRÆTORIUS. V. PRÆTORIUS.

RUGIA (*Rugen*), île du golfe Codanus, au S., était ainsi nommée des Rugiens, à qui elle appartenait.

RUGIENS, *-gii*, peuple de la Germanie, habitait sur les bords du golfe Codanus (mer Baltique), entre les Gothones et les Lemovi, dans ce que nous appelons aujourd'hui la Poméranie et l'île de Rugen. Ils firent deux établissemens principaux, l'un sur les bords du Danube et l'autre en Italie à Ticinum. *Tacite*, *M. des Germ.*, *c.* 43.

RUGIUM (*Rugen-Wald*), ville de la grande Germanie, capitale des Rugiens, vers le N., à peu de distance de la mer et de l'embouchure du Viadrus, à l'orient de l'Oder.

RUGONIE, *-nia*, petite v. de la Mauritanie césarienne, vers le N., sur la mer, entre Icosium et Rusucurru.

RULLUS (P. SERVILIUS), tribun du peuple l'an 63 av. J. C., proposa une loi agraire plus complète et plus développée que les précédentes. Elle ordonnait entre autres dispositions que l'on vendît l'ancien domaine des rois de Macédoine, le territoire de Corinthe, les terres voisines de Carthagène en Espagne, l'ancienne Carthage et toutes les conquêtes faites hors de l'Italie depuis le premier consulat de Sylla ; que tous les généraux, excepté Pompée, rapportassent le butin et l'argent fait dans toutes les guerres, que l'on achetât avec ces sommes immenses recueillies par ces voies des terres en Italie pour y établir les citoyens pauvres ; enfin que dix commissaires présidassent à toutes ces opérations. Le peuple accueillit d'abord la lecture de cette loi par de vifs applaudissemens ; mais ensuite il la rejeta, persuadé par un discours de Cicéron, alors consul. L'on peut regarder ce discours comme un modèle d'adresse et d'éloquence.

RUMA, v. de la tribu de Juda. *Jos.*, *c.* 15, *v.* 52.

RUMIME, *-ma*, RUMILIE, *-lia* ou RUMINA, nom d'une déesse qui veillait à ce que les enfans tetassent bien (*ruma*, vieux mot, *mamelle*).

RUMINAL (FIGUIER), *-lis ficus* (*ruma*, ancien latin, mamelle), figuier du mont Palatin sous lequel Romulus et Rémus avaient été allaités par une louve, et trouvés par le berger Faustulus. Il devint par la suite un objet de vénération. *Plut.*

RUMORIDUS (FLAV.), consul en Occident sous Honorius en 403.

RUNCINA, déesse romaine qu'on invoquait au moment de la moisson.

RUPILIA (LOI), nom donné à l'ensemble des réglemens faits par Rupilius pour la pacification de la Sicile après la guerre des esclaves. *Cic.*, *Verr.*, 2, § 13.

1. RUPILIUS (P.), Romain de basse naissance, exerça d'abord des emplois inférieurs ; mais la protection du second Scipion l'Africain, qui avait distingué ses talens, l'éleva au consulat l'an 132 av. J. C. avec Popilius Lénas. Il mit fin à la guerre des esclaves en Sicile par la prise de Taurominium, et, afin de prévenir le retour des désordres, il fit des réglemens dont on admira la sagesse. Cependant on ne lui décerna que le petit triomphe. *Cic.*, *Verr.*, 4, *c.* 21, etc. — *Vell. Paterc.*, 2, *c.* 7.

2. — auteur tragique peu connu, vivait vers l'an 50 av. J. C. *Cic.*, *Offic.*, 1, *c.* 114.

3. — écrivain latin, auteur d'un traité intitulé *De figuris sententiarum*, imprimé à Leyde en 1786.

4. — Romain qui fut surnommé *roi*, à cause de son caractère impérieux et despotique. Ayant été proscrit par Auguste, il se réfugia sous les drapeaux de Brutus. (V. PERSIUS, n° 2.) *Hor.*, 1, *Sat.* 7, *v.* 1.

1. RUPILLUS ou RUPILIUS, surnommé *Rex* ou le *roi*. V. PERSIUS, n° 2.

RURA VELINI. V. REATINA TEMPÉ.

1. RURICIUS POMPEIANUS, le plus habile des généraux de Maxence, commandait l'armée de Vérone contre Constantin ; mais, ayant laissé ce prince passer l'Adige sans obstacle, il fut assiégé dans Vérone et pressé si vigoureusement qu'il ne chercha plus qu'à s'échapper. Il y réussit, et revint à la tête d'une armée supérieure à celle de Constantin ; mais il fut vaincu, et resta sur le champ de bataille l'an 312 de J. C.

2 — Gaulois, évêque de Lemovices (Limoges) vers l'an 500, a laissé deux livres de lettres peu importantes, mais bien écrites.

RURINE, *-na*, ou RUTINE. V. RUTINE.

RUSADIR (*Mellila*), v. et prom. de la Mauritanie Tingitane, au N. E., sur la côte, près d'un promontoire de même nom.

RUSAZUS, v. sept. de la Mauritanie Césarienne, sur la côte, à l'embouchure du fleuve Serbète, à l'O. de Sardes et à l'E. de Rusucurru.

1. RUSCINO (*Perpignan*), une des premières villes de la Narbonnaise 1re, chez les Sardones, vers l'E., à peu de distance de la Méditerranée et de l'embouchure du fleuve Télis, au N. O. d'Illibéris et au S. de Salvales. C'est du nom de cette ville que la province a pris le nom de *Roussillon*. *T. L.*,

21, *c.* 24. — *Strab.* — *Ptol.*, 2, *c.* 10. — *P. Méla*, 2.

2. — petite v. d'Afrique, dans la Zeugitane, sur la mer. *T. L.*, 30, c. 10.

RUSELLES, *-llæ* (*Rosella*), une des principales villes de l'Etrurie, à quelques milles de la côte, et à peu de distance du fleuve Umbro, entre Vétulonie au N. E. et Cosa au S.O. Cette ville fut prise par le consul L. Posthumius, 296 av. J.C. *T. L.*, 10, c. 4 et 37; 28, *c.* 45.—*Ptolém.*, 2, c. 1.

RUSIANA (*Rusach*), lieu de la Gaule, dans la 1re Germanie, chez les Rauraci (*Alsace*).

RUSICADE (*Sgigada*), v. de la Mauritanie Sitifensis, au N. E., sur la mer. près de l'embouchure du fleuve Ampsagas, au S. E. de Cullu et à l'O. d'Hippo Regius.

RUSINE et Rusor. V. Rutine, Rutor.

RUSON, usurier fameux du temps d'Horace. *Hor.*, 1, *sat.* 3, *v.* 86.

RUSPINE, *-na* (*Susa*), v. de l'Afrique propre, vers le N., sur la mer, entre Adrumète et la petite Leptis. Le territoire de cette ville était renommé par sa fertilité et surtout par ses figues excellentes. *Hirt. Pans*, *G. d'Afr.* — *Sil. Ital.*, 3, *v.* 260. — *Dion Cass.* — *Ptol.*, 4, *v.* 3.

RUSSADIUM. V. Ryssadium.

1. RUSTICUS (L.) Jun. Arulénus, Romain célèbre par ses talens littéraires et son beau caractère. Tribun du peuple sous Néron l'an 66 de J. C., il offrit à Thraséa de s'opposer à sa condamnation, mais il en fut empêché par l'accusé lui-même. Quatre ans après, il fut préteur sous Vitellius. Il paraît que la chute de ce prince lui ferma la route des honneurs. Il se livra dès lors tout entier à l'étude de la philosophie stoïcienne et des lettres, et composa un ouvrage historique sur les empereurs. Domitien, offensé d'y voir flétrir Néron et louer Thraséa et Helvidius Priscus, lui envoya l'ordre de se donner la mort. Rusticus avait été l'ami et le maître de Pline le Jeune, qui loue ses talens. Tacite fait également son éloge. *Tac.*, *Ann.*, 16, *c.* 26; *Hist.*, 3, c. 80; *Agric.*, *c.* 2 et 45.—*Pline*, 1, *ép.* 14. — *Suet.*, *V. de Dom.*

2. — (Q. Junius), consul sous Adrien l'an de J. C. 119.

3. — (Q. Junius), consul sous Marc Aurèle en 162, était intime ami de ce prince.

4. — (L. Ovinius) Cornelianus, consul sous Maximin l'an 237.

5. — (Fl.), consul en Occident, sous Sévère, en 464.

6. — (Fl.), consul en Occident en 520.

7. — diacre de l'église romaine, accompagna le pape Vigile Ier à Rome; mais dans la suite, ayant écrit contre la suprématie papale, il fut déposédé de son diaconat.

RUSTIQUES (Dieux), *-ci dii*, divinités qui présidaient à l'agriculture et à la campagne. On les distinguait en grands et petits dieux. Les premiers étaient ceux qui joignaient à cette fonction beaucoup d'autres attributs. Tels étaient Jupiter, Bacchus, Minerve, etc., auxquels on joignait la Terre et Flore. Les autres n'étaient chargés que du soin des campagnes. C'étaient Pan, Palès, Pomone, Sylvain, les Faunes, etc.

RUSUCURRU ou Rusucurrum (peut être *Alger*), v. de la Mauritanie Césarienne, vers le N., sur la mer, entre Rusazus à l'E. et Rugone à l'O.

1. RUTÈNES, *-ni* (*Rouergue*), peuple et province de l'Aquitaine 1re, bornés au N. par les Arverni, à l'O. par les Cadurci, à l'E. par les Gabales et les Volces Arécomiques. Ruteni était la ville principale. *Cés.*, *G. des G.*, 7. — *Strab.* — *Ptol.*, 2, *c.* 7.

2. — (*Rhodez*), primitivement Ségodunum, capitale des Rutènes, vers le centre de la province, à l'E. de Carentomagus.

3. — Provinciaux, *-ni -ciales*, petite peuplade de l'Aquitaine 1re, entre les Rutènes et les Tolosates. Ils étaient ainsi nommés parce qu'ils restèrent fidèles aux Romains, dont ils formaient une province, lors de la grande révolte des Gaules sous César. Albiga était leur capitale. *Cés.*, *G. des G.*, 7.

RUTH, femme moabite, épousa Chélion, un des fils de Noëm, qui s'était retirée dans le pays de Moab. Après la mort de son mari, elle voulut suivre sa belle-mère, qui retourna à Bethléem. en Judée. Tous les jours elle allait travailler pour nourrir Noëmi. Dans un temps de moisson, elle alla glaner dans le champ de Booz, son proche parent, qui, admirant son amour pour sa belle-mère, l'invita à continuer de glaner dans son champ, et à manger avec ses moissonneurs, et qui enfin l'épousa. De ce mariage naquit Obed, aïeul de David, de qui devait naître un jour le Messie. Ruth vivait sous les derniers juges. — Cette histoire est racontée dans un livre séparé, qui porte le nom de Ruth, et que l'on place entre les Juges et les Rois. *Ruth.*

RUTILA, Romaine très-difforme, qui parvint à l'âge de 100 ans. *Pline*, 7, *c.* 48.—*Juv.*, *sat.* 10, *v.* 294.

RUTILIE, *-lia*, sœur de Rutilius Rufus (V. Rutilius, n° 3) et mère de l'orateur Aurelius Cotta, le suivit dans son exil l'an 91 av. J. C, et se distingua par la force d'âme avec laquelle elle soutint ses malheurs. *Cic.*, *à Att.*, 12, *ép.* 20.

RUTILIEN, *-lianus*, sénateur romain, fort riche et fort crédule, fut la dupe du devin Alexandre, qui, non-seulement en tira de grosses sommes, mais encore lui fit épouser sa fille, née, disait-il, de son commerce avec la lune. *Lucien.*

1. RUTILIUS (Sp.) Crassus, tribun militaire avec puissance consulaire l'an 416 av. J. C. *T. L.*, 4, *c.* 47.

2. — (P.) chevalier romain, nommé tribun du peuple l'an 169 av. J. C. Il prit vivement la défense des publicains contre les censeurs; ce qui le fit rayer de la liste des chevaliers, et chasser de sa tribu. *T. L.*, 43, *c.* 16; 44, *c.* 16.

3. — (P.) Rufus, Romain regardé comme l'homme le plus vertueux de son siècle, fut nommé consul l'an 105 av. J. C. Envoyé dans la Gaule Cisalpine pour s'opposer aux barbares, il réussit si bien à discipliner ses soldats que Marius, consul l'année suivante, choisit son armée pour combattre les Cimbres, de préférence à celle même avec laquelle il avait vaincu Jugurtha. Peu après, ayant suivi le proconsul Mucius Scévola en Asie, il se rendit tellement redoutable aux publicains par son intégrité et sa persévérance à dévoiler leurs manœuvres qu'ils l'accusèrent à Rome de concussion, et parvinrent par leurs intrigues à le faire condamner. Fort de son innocence, il avait refusé le secours des meilleurs orateurs de Rome, Antoine et M. Crassus. Ayant été exilé par suite de cette condamnation, il se retira d'abord à Mitylène, puis à Smyrne, dans la province même qu'on l'accusait d'avoir pillée, et reçut partout les bénédictions du peuple. Ses amis voulaient exciter des troubles pour le rappeler; mais il leur fit dire qu'il aimait mieux voir sa patrie honteuse de son exil, que de l'affliger par son retour. Il refusa de revenir à

Rome, après le triomphe de Sylla, craignant de paraître approuver les sanglantes exécutions du dictateur. Rutilius se consola dans son exil par l'étude des lettres et de la philosophie. Il professait le stoïcisme qu'il avait étudié sous Panétius ; il composa, entre autres ouvrages, l'histoire de Rome en grec, et des mémoires sur sa vie en latin. C'est lui qui le premier réduisit l'art de l'escrime en principes et qui l'introduisit dans les armées. *Cic.*, *pour Rabir.*. 16 et 17 ; *Brut.*, *Orat.*, 1, *c.* 53. — *Ov.*, *Fast.*, 6, *v.* 563.—*Vell. Paterc.*, 2, *c.* 9 et 13.— *Val. Max.*, 2, c. 3 ; 6, *c.* 4. — *Senèq.*, *Bienfaits.*— *Tac.*, *Ann.*, 3, *c.* 66 ; 4, c. 43; *V. d'Agric.*, c. 1.— *Appien.*

4. — (P.) Lupus, consul 90 ans av. J. C., fut chargé, avec L. Julius César, son collègue, de la guerre des Marses. Marius, son parent, lui donna d'utiles conseils, qu'il méprisa, et il fut battu près du Tolénus. Huit mille hommes restèrent sur le champ de bataille, et lui-même reçut à la tête une blessure dont il mourut. *Vell. Pater.*, 2, c. 16

5. — Lupus, rhéteur du siècle d'Auguste, dont il nous reste un traité intitulé *de figuris sententiarum et elocutionis*. Ce traité était traduit d'un grammairien grec contemporain, nommé Gorgias.*

6. — Claudius Numantianus, poète latin, qui naquit dans les Gaules, sous le règne d'Honorius. On croit qu'il est auteur d'un *Poème sur le mont Etna*. Il écrivit aussi un *Itinéraire*, qui se trouve dans la Collection des poètes de la basse latinité, publiée à Leyde par Burmann, en 1731.

RUTILUS, Romain peu riche, qui avait la manie de donner des repas somptueux, ce qui le réduisit à la mendicité. Il vivait du temps de Juvénal. *Juv.*, *sat.* 11, *v.* 1, etc. ; *sat.* 14, *v.* 15, etc.

RUTINE ou Rusine, -*na* (*rus*, campagne), déesse romaine, qui présidait à la campagne. D'autres en ont fait un dieu, sous le nom de Rutor ou Rusor.

RUTOR ou Rusor. V. Rutine.

RUTUBA, *hist.*, chef de gladiateurs, contemporain d'Horace. *Hor.*, 1, *sat.* 2, *v.* 26.

Rutuba, *géog.* (*Roja*), petite riv. de la Ligurie occidentale, près des Alpes maritimes, se jette dans le golfe Ligustique, à Albium Intemelium.

RUTUBIS ou Rhutubis (*Masajan*), petite v. de la Mauritanie Tingitane, à l'extrémité S. O., entre le prom. du Soleil au S. et l'île de Cerné au N.

RUTULES, -*li*, *géog.*, peuples du Latium, au S. des Latins, s'étendaient le long de la mer de Tyrrhène. Ils portaient, ainsi que les autres peuples du Latium, le nom d'Aborigènes, et se prétendaient issus de la contrée même qu'ils habitaient. Ardée était leur capitale. Les Rutules sont célèbres par la guerre qu'ils soutinrent, sous la conduite de Turnus, leur roi, contre Enée. *T. L.*, 1, *c.* 2 et 57. — *En.*, 7, 8, etc. — *Ov.*, *Fast.*, 4, *v.* 883 ; *Métam.*, 14, *v.* 455. — *Pline*, 3, *c.* 5.

Rutules, -*li*, *archéol.* V. Rufules.

RUTUPIES, -*piæ* (*Richborough* ou *Sandwich*), v. de la Bretagne 1re, dans le Cantium, à l'extrémité orientale, sur le Fretum Gallicum, près du promontoire de Cantium, à l'E. de Durovernum et au N. de Dubris. Les rochers qui bordaient les côtes voisines de cette ville étaient célèbres par les huîtres excellentes que l'on en tirait. *Luc.*, *Phars.*, 6, *v.* 67. — *Juv.*, *Sat.* 4. *v.* 141.

RYPHÉES (Monts). V. Riphées.

RYSSADIUM ou Russadium. V. Rhyssadium.

S

S.—1. Comme note numérale, S chez les Romains valait 7, et S̄ 700. En Grec, ς́ se prenait pour 200, et ͵ς pour 200,000.

2.—comme abréviation, S se mettait à la place de *Sanctus*, Sp. de *Spurius*, Ser. de *Servius* ou *Sergius*, Sext. de *Sextus*, S. J. de *Sacrum Jovi*, S. M. *sacrum manibus*, S. D. *salutem dicit*, S P. D *salutem perpetuam dicit* (ces deux formules se trouvent en tête des lettres) ; S. P. Q. R. *senatus populusque romanus;* S. E. T. L. (à la fin des inscriptions tumulaires), *sit ei terra levis*, que la terre lui soit légère, c'est-à-dire, qu'il repose tranquillement.

SA ou Curudes, premier roi de l'Egypte inférieure, succéda à Ménès, roi de toute l'Egypte, vers l'an 2903 av. J.C. (selon les anciennes traditions du pays), et laissa après un règne de 63 ans le trône à son fils Spanis.

SAAB, lieu de Galilée. *Jos.*, *G. J.*, 3, *c.* 9.

SAANAÏM ou Saananim, petite v. de Palestine, dans la tribu de Nephtali. *Jos.*, *c.* 19, *v.* 23.

SAARAR, v. de Palestine, dans la tribu de Juda.

SAARIM, Saasim ou Saaraïm, v. de la tribu de Siméon, à l'extrémité mérid. *Paral.*, 1, *c.* 4, *v.* 31.

1. SABA, *hist.*, fils aîné de Chus, bâtit la ville de même nom en Arabie. *Gen.*, *c.* 10, *v.* 7.

2. — fils de Regma et petit-fils de Chus, s'établit dans la partie orientale de l'Arabie heureuse, vers le golfe Persique. *Gen.*, *c.* 10, *v.* 7.

3 et 4. — nom commun à deux fils de Jectan, qui habitèrent l'un l'Arabie heureuse, et l'autre l'Arabie déserte. *Gen.*, *c.* 10, *v.* 26 ; *c.* 25, *v.* 3.

1. Saba, *géog.*, grande v. capitale de l'Arabie heureuse, à l'E. et à quelque distance du golfe Arabique. *Gen.*, *c.* 10. — *Strab.*, 16. — *Virg.*, *En.*, 1, *v.* 420.

2. — ou Sabée, v. des Sabéens. V. Sabéa.

3. — v. de l'Ethiopie, la même que Méroé, selon Josèphe.

4. — Portus (*Assab*), port d'Ethiopie, dans la Troglodytique, sur le golfe Arabique, auprès du détroit de Déré.

On ne sait dans lequel de ces pays régnait la reine de Saba qui vint visiter Salomon. *Rois*, 3, *c.* 10.

1. SABACON ou Sabachus, général ou roi d'Ethiopie, conquit l'Egypte sur Boccboris, ou, selon d'autres opinions, sur Amasis, vers l'an 742 av. J. C., et s'en fit déclarer roi. Après un règne de cinquante ans, ou de douze, selon les autres, il se retira dans ses états héréditaires, sur la foi d'un songe, et laissa le trône d'Egypte à son fils Suéchus. Quelques modernes ont cru que Sabacon n'était autre que Salomon, dont l'histoire aurait été défigurée par les Egyptiens et par les Grecs. *Hér.*, 2, *c.* 137.

2. — fils de Tharaca et arrière petit-fils du précédent, régna six ans en Egypte, de l'an 698 à l'an 692 av. J. C

SABADITES, *-ta* (*Kar-Nikobar*), île de la mer des Indes, dans le golfe Gangétique, vers le S. E., et près des côtes les plus méridionales des Sines.

SABADIUS, un des dieux des Thraces. On le croit le même que Sabasius.

SABAÏM ou SABÉE. V. ce mot.

SABAÏTIQUE (GOLFE), *-cus sinus* (golfe de *Mazzua*), golfe qui fait partie du golfe Arabique, est situé au M., sur la côte orientale.

SABAM, SABAMA ou SABAN, v. de la tribu de Ruben, fut prise par les Moabites pendant la captivité des dix tribus sous Téglatphalasar. *Nomb.*, c. 32, *v.* 38; *Josué*, c. 13; *Isaïe*, *c.* 15; *Jérém.*, *c.* 48.

SABAOTH, dieu des Gnostiques, chrétiens judaïsans des premiers siècles de l'église. Ils le représentaient sous la figure d'un âne.

SABARIE, *-ria* ou *Colonia Sabaria Claudiana Augusta* (*Sarwar*), v. et colonie romaine, dans la 2e Pannonie, sur l'Arrabona. C'est là que fut trouvé, en 1502, un prétendu tombeau d'Ovide avec une inscription dont l'authenticité est douteuse.

1\. SABARIM, v. de la tribu de Nephtali, au N., sur les confins de la Syrie. *Ezéch.*, *c.* 47, *v.* 16.

2\. — lieu de la Palestine, dans la tribu de Benjamin, auprès de Haï. *Jos.*, *c.* 7, *v.* 5.

SABAS, hérésiarque, qui, prenant à la lettre certains passages de l'évangile, se mutila, et renonça à toute espèce de travail. Ses sectateurs furent nommés Messaliens. Sabas vivait vers l'an 368 de J. C.

SABASIES, *-sia*, fêtes en l'honneur de Bacchus, surnommé Sabasius. On les célébrait par des danses, des courses, et avec des transports de fureur. *Cic.*, *Nat. des D.*, 3, *c.* 23.

1\. SABASIUS, surnom de Bacchus, qui était particulièrement honoré chez les Sabes, peuple de Thrace. *Cic.*, *Lois*, 2, *c.* 15.

2\. — surnom donné à Jupiter. *Val. Max.*, 1, *c.* 3, § 2. — *Arnob.*, 4.

3\. — le Mithras des Perses se retrouve ainsi nommé sur d'anciens monumens.

4\. — fils de Jupiter et de Proserpine. Orphée dit que c'est lui qui sut coudre Bacchus dans la cuisse de son père.

SABAT, SABATIQUE. V. SABBAT, SABBATIQUE.

1\. SABATA (*Savone*), v. et port de la Ligurie, à l'O., chez les Intemelii, sur la côte. *Strab.*, 4. — *Sil. Ital.*, 8, *v.* 461.

2\. — petite v. d'Assyrie, vers l'O.

3\. — (LAC). V. SABATINUS LACUS.

SABATH, onzième mois de l'année hébraïque. V. SCHEBATH.

SABATHA, *hist.*, troisième fils de Chus, peupla une partie de l'Arabie heureuse. *Genèse*, *c.* 10.

SABATHA, *géog.* (*Sanaa*), v. de l'Arabie heureuse, à quelque distance du milieu de la côte de la mer Erythrée, chez les Adramites. Il ne faut pas la confondre avec Saba, qui était assez loin au N. O., et dans le voisinage du golfe Arabique.

SABATHACA, cinquième fils de Chus, habita ainsi que ses frères l'Arabie heureuse. *Gen.*, *c* 10.

SABATIA (VADA), v. de la Ligurie, sur la côte, chez les Ingauni, au S. E. de Hasta.

SABATINS, *-tini*, peuple du Samnium, au midi, habitait aux environs du Sabatus. *T. L*, 26, *c.* 33.

SABATINUS LACUS (*Lago de Braccino*), petit lac d'Etrurie, au midi, auprès de Sabate, donne naissance au fleuve *Aro. T. L.*, 26, *c* 33.

SABATRE, *-tra*, petite v. de la Phrygie méridionale, sur les confins de la Lycaonie, entre Laodicea Combusta au N. O. et Iconium au S. E.

SABATUS (*Sabat*), petite riv. méridionale du Samnium, se jetait dans le Vulturne, presqu'au même endroit que le Calor, auprès de Bénévent. *T. L.*, 26, *c.* 33.

SABAUDIA ALLOBROGUM (*Savoie*), pays situé dans les Alpes, habité par les Gaulois Allobroges. *Salluste*, *Catil.*

SABAZIES, SABAZIUS. V. SABASIES, SABASIUS.

SABBA, *myth.*, devineresse mise au nombre des sibylles. On croit que c'était celle de Cumes.

SABBA, *hist.*, plus communément SAMBE. V. SAMBE, *hist.*

SABBAS, roi des Indes, qui fut vaincu par Alexandre. *Diod. de Sic.*

SABBAT, *-thum* (du mot hébreu *sabbath*, repos), septième jour de la semaine (*samedi*, chez les Juifs), était consacré au repos par les Juifs, en l'honneur de ce que Dieu, après avoir créé le monde en six jours, s'était reposé le septième. Dieu lui-même avait donné à Moïse l'ordre de sanctifier ce jour en s'abstenant de toute espèce de travail. Aucune loi ne fut plus religieusement exécutée par les Juifs, qui même en poussèrent l'observation jusqu'à se nuire à eux-mêmes. Du temps des Machabées, ils craignaient de se défendre de l'attaque des armées ennemies le jour du sabbat; et si dans la suite ils se virent obligés de repousser la force par la force, ils n'osèrent ni prendre l'offensive, ni empêcher l'ennemi d'avancer ses travaux, ni faire des marches, ni dresser des tentes ce jour-là. Les païens croyaient que la fête du sabbat était instituée en l'honneur de Saturne ou de Bélus. *Exode*, *c.* 6, *v.* 23; *c.* 20, *v.* 9, etc.; *Lévitiq.*, *c.* 19, *v.* 3; *Deutér.*, *c.* 5, *v.* 12; *Nomb.*, 9, *c.* 11, *v.* 32, etc — *Hor.*, 1, *Sat.*, 8. — *Jos.*, *Ant. J.*, 12, *c.* 8; 13, *c.* 1 et 16; *G. des J.*, 1, *c.* 1. — *Perse*, *Sat.* 5. — *Tacite*, *Hist.*, 5.

1\. SABBATA, v. de l'Arabie heureuse. V. SABA.

2\. — des Adramites. V. SABATHA, *géog.*

SABBATHIUS PROTOSPATHARIUS, fut chargé par l'empereur Basile le Macédonien de reviser le corps de droit, altéré depuis Justinien par des interprétations contradictoires et des variantes qui s'étaient glissées dans le texte. Ce travail parut en 886, au commencement du règne de Léon le philosophe, sous le titre de Basiliques ou Constitutions impériales.

SABBATIQUE (RIVIÈRE), *géog.*, petite riv. de la Palestine septentr., ainsi nommée parcequ'elle coulait pendant six jours, se séchait le septième sans jamais changer cet ordre. Elle se trouvait dans la tribu de Nephtali, entre les villes d'Arcé au S. et de Raphanée au N. *Jos.*, *G. des J.*, 7, *c.* 27. — *Pline*, 31, *c.* 2.

SABBATIQUE (ANNÉE), *-cus annus*, *archéol.*, nom donné par les Juifs à chaque septième année, parce que cette septième année, ainsi que le septième jour nommé sabbat, étant consacrée au repos, on laissait reposer la terre sans la cultiver. De plus on rendait à cette époque la liberté aux esclaves. *Exode*, 23, *v.* 10, *Lévitiq.*, 25, *v.* 2 et 3, etc. V. ANNÉE.

1\. SABÉE, *-bæa*, SABA ou SABIM (*Yemen*), grande contrée de l'Arabie heureuse, au midi, entre le golfe Arabique et la mer Erythrée, célèbre par l'encens, la myrrhe et les parfums délicieux que l'on y recueillait. *Strab.*, 16. — *Virg.*, *Géorg.*, 1, *v.* 57; *En.*, 1, *v.* 420.

2\. — ou BERSABÉE, *-bea*, petite v. de la Palestine, appartint d'abord à la tribu de Juda, puis à celle de Siméon.

1\. SABÉENS, peuples de l'Arabie heureuse, qui



habitaient la Sabée. Ils se divisaient en Sabéens proprement dits, Homérites, Minées, Adramites et Panchæi. Les Sabéens adoraient les astres, ce qui a fait donner le nom de sabéisme à cette sorte d'idolâtrie.

2. — SEPTENTRIONAUX, nom de quelques peuplades éparses dans l'Arabie déserte, principalement aux environs de Bosra. *Strab.*, 16. — *Diod. de Sic.*, 3.

SABÉISME. V. SABÉENS.

SABELLA, nourrice d'Horace, 1, *Sat.* 9, *v.* 29.

1. SABELLES, *-lli*, petite nation du centre de l'Italie, entre les Marses et les Sabins, descendait de ceux-ci, ou, selon quelques auteurs, d'une colonie de Samnites. Ils étaient ainsi que leurs voisins très-adonnés à la magie. *Hor.*, 3, *od.* 6.—*Virg.*, *Géorg.*, 3, *v.* 255.

2. — ou SAMNITES. V. SAMNITES.

SABELLIENS, *-lliani*, *hist*, hérétiques, sectateurs de Sabellius (V. ce nom), se multiplièrent principalement dans l'Italie et la Mésopotamie.

SABELLIENS, *géog*. V. SABELLES.

SABELLIUS, hérésiarque du 3e siècle, né à Ptolémaïde en Libye, ne voyait dans les trois personnes de la Trinité que le même être agissant de trois manières différentes. Cette opinion fut anathématisée au concile d'Alexandrie, l'an de J.C. 261.

SABELLUS, poète latin, contemporain de Domitien et de Nerva, composa quelques ouvrages un peu libres. Sa fatuité donna lieu à l'épigramme de Martial, où l'on trouve cette mauvaise pointe :

Bellum denique malo quàm Sabellum.

SABES, *-bi*, ancien peuple de Thrace, honorait Bacchus d'un culte particulier.

SABI ou SAMBI REGNUM, *l'empire de Sambus*, petite contrée de l'Inde en-deçà du Gange, chez les Indoscythes, avait pour capitale Sindomana.

SABINA (JULIA), Romaine, petite nièce de Trajan, fut donnée pour épouse à Adrien par l'entremise de Plotine, malgré l'opposition de l'empereur, qui semblait pressentir combien ce mariage serait malheureux. En effet, quoique cette princesse réunît à la beauté les grâces, l'esprit, la dignité, en un mot les vertus publiques et privées, et qu'elle eût apporté l'empire en dot à son époux, Adrien la traita avec beaucoup de rigueur. Sabina, outrée de ce traitement, se livra avec aigreur à son ressentiment, et dit un jour publiquement qu'elle n'avait jamais consenti à le rendre père, de peur que ses enfans n'héritassent de son caractère odieux et tyrannique. La mésintelligence alla si loin qu'Adrien, se voyant sur le point de succomber à une maladie mortelle, l'empoisonna, ou, selon d'autres la força à se donner la mort, afin quelle ne pût avoir le plaisir de lui survivre. Il lui fit rendre ensuite les honneurs divins. Sabina mourut l'an 138 de J. C., après trente-huit ans de mariage.

SABINES, *-næ*. Les Sabines, enlevées à leurs pères et à leurs époux par les premiers habitans de Rome, et devenues ensuite femmes de leurs ravisseurs, sont célèbres dans l'histoire par le courage avec lequel, l'année suivante, elles se précipitèrent entre les deux armées pour les séparer. L'alliance et même l'incorporation des deux peuples en un seul devinrent la suite de cette intervention. *T. L.*, 1, *c.* 18.—*Flor.*, 1, *c.* 1.—*Plut.*, *V. de Rom.*

1. SABINIANUS (M. RUFINIUS), consul sous Antonin en 155.

2. — (GRATUS), consul en 221.

3. — général des armées romaines en Afrique, sous Gordien le Jeune, vers l'an 240 de J. C. Il fut proclamé empereur par ses soldats, mais il fut tué peu de temps après.

4. — général de l'empire d'Orient, consul sous Anastase Ier en 505.

SABINIE, *-nia* (*partie du duché de Spolette*), contrée de l'Italie propre, au N. et près de Rome, était située entre l'Apennin, l'Anio, qui la séparait du pays des Latins et des Eques, le Tibre et l'Etrurie. Son territoire, qui était très fertile, produisait surtout des olives et des vins excellens.

Outre Cures, qui en était la capitale, on distinguait encore dans cette contrée les villes de Réate, Fidènes, Crustumérie, Collatie, Cornicule, Spoletium et Phalacrine. *Strab.*, 5.—*Pline*, 3, *c.* 12. (V. SABINS.)

SABINIEN, *-nianus*. V. SABINIANUS.

SABINILLUS, collègue de l'empereur Gallien dans le consulat l'an 226 de J.C.

SABINS, *-ni*, une des plus célèbres nations primitives de l'Italie, faisait partie de celles qui se proclamaient Aborigènes (c'est-à-dire indigènes), et dont on ne connaît pas l'origine. Cependant quelques auteurs font descendre les Sabins d'une colonie lacédémonienne qui s'établit en Italie. Les Sabins furent la tige de la plupart des peuples de leur voisinage, tels que les Ombres, les Campaniens, les Sabelles, les Osques, les Samnites, les Herniques, les Eques, les Marses et les Brutiens. A l'époque où Rome fut fondée, ils étaient le plus puissant peuple du voisinage. Aussi furent-ils les plus ardens à faire prendre les armes contre les Romains, pour venger le rapt de leurs femmes et de leurs filles. Cependant ils ne se mirent en campagne que les derniers, mais ils se présentèrent avec des forces nombreuses et formidables. Ils obtinrent des succès importans, et pénétrèrent dans Rome même; mais ils se laissèrent fléchir par leurs femmes, qui les conjurèrent de mettre bas les armes et de faire la paix avec les Romains (V. SABINES). Ayant consenti à un accord, ils abandonnèrent pour la plupart leur patrie, et vinrent s'établir à Rome. Le reste de la nation fut complètement subjugué et incorporé aux Romains vers l'an 330 av. J. C. Cependant le nom et même le caractère originaire du peuple se conserva toûjours. Sous l'empire même, les Sabins étaient encore renommés, soit par leur assiduité au travail, leurs mœurs austères, leur vie simple et frugale, soit par leur penchant à la superstition et leur habileté dans la magie. *Cic.*, *contre Vatin.*, *c.* 15. — *T. L.*, 1, *c.* 9 et 18.— *Den. d'Hal.*, 2, *c.* 51.—*Strab.*, 5. — *Virg.*, *Géorg.* — *Hor. épod.*, 17, *v.* 28. — *Ov.*, *Mét.*, 14, *v.* 775 et 797; *Art d'Aim.*, 1, *v.* 101. —*Florus*, 1, *c.* 1; 3, *c.* 18.— *Sil. Ital.*, 8, *v.* 424. — *Juv.*, 10, *v.* 197. —*Plut.*, *V. de Rom.*

SABINUS, *myth*, ancien roi d'Italie, qui donna son nom aux Sabins. V. SABUS.

1. SABINUS, *hist.*, lieutenant de César dans les Gaules, se laissa vaincre plusieurs fois. *Cés.*, *G. des G.*

2. — (AULUS), poète latin, ami d'Ovide, composa des élégies épistolaires ou héroïdes, en réponse à quelques-unes de celles de ce poète. Sabinus avait de plus commencé un poème didactique sur les *journées*, ouvrage qu'une mort prématurée l'empêcha d'achever, et auquel peut-être Ovide dut la première idée de ses *Fastes*. Nous n'avons de ce poète que six héroïdes, savoir : 1° d'Enée à Didon ; 2° d'Hippolyte à Phèdre ; 3° de Jason à Hypsipyle; 4° de Démophon à Phyllis · 5° de Pâris à OEnone ; 6° d'Ulysse à Pénélope. Encore est-il à peu près avéré que les trois dernières ne sont pas de lui. *Ov.*,

Art d'Aim., 2, *El.*, 18, *v.* 27; *Elég. Pont.*, 4, *él.* 16, *v.* 13 et 16.

3. — intendant d'Auguste en Syrie, voulut, après la mort d'Hérode, qu'on lui donnât le trésor de ce prince; ce qui causa une grande sédition. Les Juifs lui livrèrent bataille, et, après quelques échecs, ils le repoussèrent dans le palais, et l'assiégèrent. Sabinus demanda du secours à Varus, gouverneur de Syrie. Mais les Juifs étant allés de leur côté se justifier auprès de Varus, Sabinus n'attendit pas Varus, et se sauva du côté de la mer. *Jos.*, *Ant. Jud.*, 7, *c.* 12.

4. — (POPPEUS), consul romain, qui gouverna la Mœsie pendant vingt-quatre ans, et obtint l'honneur du triomphe pour ses victoires sur les barbares. Il fut l'un des favoris d'Auguste et de Tibère. *Tac.*, *Ann.*, 1, *c.* 80.

5. — (MASURIUS), jurisconsulte célèbre du 1er siècle de Rome, partisan de Capiton, obtint de Tibère le droit de donner des réponses. Ce fut de lui que les sectateurs de la doctrine de Capiton prirent le nom de *Sabiniens*. Tous les jurisconsultes jusqu'au règne d'Adrien adoptèrent sa méthode. Il laissa un *Traité de droit civil* et un *Commentaire sur les Fastes*.

6. — (TITIUS), sénateur romain, accusé et condamné au dernier supplice par Séjan. Après l'exécution, son corps fut traîné dans les rues de Rome, et jeté dans le Tibre. Son chien, qui l'avait suivi, se précipita dans le fleuve, et s'y noya. *Pline*, 8, *c.* 40.

7. —(CORN.), entra dans une conspiration contre Caligula. Le complot ayant été découvert, il se donna la mort pour éviter le supplice *Dion Cass.*,

8. —MAXIMUS, consul sous Caligula l'an 31.

9. — (M. COELIUS), consul du 1er mai au 1er juillet 69.

10. — (T. FLAVIUS) VESPASIANUS. V. VESPASIEN, TITUS et DOMITIEN.

11. — (FLAVIUS), frère de l'empereur Vespasien, était, avant l'élévation de son frère à l'empire, le personnage le plus célèbre de sa famille. Il avait commandé les armées pendant trente-cinq ans, sous les règnes de Tibère, de Caligula, de Claude et de Néron, avait été sept ans gouverneur de Milet et douze ans préfet de Rome. Il allait faire signer à son frère son abdication, quand les partisans de Vitellius rompirent les négociations en excitant une émeute dans Rome. Sabinus se retira dans le Capitole; ils y mirent le feu, le prirent, et la populace mit son corps en pièces l'an 70 de J. C. *Tac.*, *Hist.*, 3, *c.* 74.

12. — (JULIUS), Gaulois célèbre, du pays des Lingones, se vantait de descendre de Jules-César par sa bisaïeule. Il servit quelque temps dans les armées romaines; mais, lors du soulèvement de la Gaule septentrionale l'an 70 de J. C., il se réunit à Civilis et Classicus, contre Vespasien. Peu après, il se fit proclamer César, et marcha à la tête de quelques troupes contre les Sequani. Complètement battu et sans ressource, il se réfugia dans une maison de plaisance, à laquelle il mit le feu, afin de faire croire qu'il s'était volontairement donné la mort, et, s'étant dérobé à la faveur du tumulte, il se cacha dans une grotte souterraine avec deux esclaves fidèles, et y resta neuf ans. Les fréquentes visites de sa femme ayant fait découvrir son asile, il en fut tiré et amené devant Vespasien, qui le condamna au supplice, malgré les sollicitations de ses amis et les larmes d'Eponine, sa femme, qui, pour exciter la commisération de l'empereur, lui présenta deux enfans auxquels elle avait donné naissance dans la grotte. *Tac.*, *Hist.*, 4, *c.* 55 et 67. — *Dion Cass.*

13. — soldat syrien, faisait partie de l'armée romaine employée au siége de Jérusalem. Quoique très-petit, et d'une complexion aussi faible que sa taille, voyant que personne n'osait se présenter dans l'armée romaine pour monter à l'assaut de la tour Antonia, il se présenta avec onze de ses compagnons, monta à l'assaut, et arriva sur la brèche, d'où il mit en fuite tous les ennemis. Mais une pierre qu'il rencontra l'ayant fait tomber, les Juifs se jetèrent sur lui, et le tuèrent. *Jos.*, *G. des J.*

14. — (T. FLAVIUS), parent de Domitien, fut consul avec lui l'an de J. C. 82.

15. — (APPIUS JUNIUS), consul avec Domitien en 84.

16. — (T. FLAVIUS), consul subrogé en 96.

17. — (Q. AQUILIUS), consul en 214 et 216.

18. — favori d'Alexandre Sévère.

19. — (VETTIUS), consul l'an de J. C. 240.

20. — (FL. RUFIUS CICONIUS), consul en 316.

21. — (ADRIANUS), consul subrogé en 317.

SABION, ennemi d'Hérode. Ayant appris qu'Alexandre avait fait faire des coffres pour se sauver du royaume de Judée, alla le dire au roi pour se rétablir dans ses bonnes grâces. *Jos.*, *Ant. Jud.*, 15.

SABIO (*Seben*), v. de la 1re Rhétie, capitale des Brixentes, sur l'Athésis, près de sa source.

SABIRES, *-ri*, peuple de la Sarmatie asiatique mérid., sur les bords du fleuve Diriodoris autrement Udon, à l'E. des Alains.

SABIS, *myth.*, nom d'une divinité adorée par les Arabes, qui lui payaient la dîme.

SABIS, *géog.* (*Sambre*), riv. de la Gaule sept., prenait sa source sur les confins des Véromanduens et des Nerviens, dans la Belgique seconde, et se réunissait à la Meuse chez les Aduatiques, dans la seconde Germanie. *Cés.*, *G. des Gaul.*, 2, *c.* 16 et 18.

SABISSE, *-ssa*, v. de l'Inde occident., voisine des frontières de la Perse, fut prise et détruite par Cyrus.

SABLONES (*Ent.-Saud*), v. de la Germanique seconde, au N. E., chez les Gugernes.

SABO (monts de *Lima*), principale chaîne de montagnes de l'Arabie orientale, chez les Omanites, à peu de distance du détroit qui unit le golfe Persique à la mer Erythrée (aujourd'hui détroit d'Ormus), entre les fleuves Lar et Omanus.

SABOTA, v. de l'Arabie. V. SABATA.

SABRACES ou SABRAQUES, *-racæ*, nation puissante de l'Inde occidentale, au S. des Malli, vers la jonction de l'Indus et de l'Hyphase. Ces peuples, qui se gouvernaient en forme de république, mirent sur pied à l'approche d'Alexandre une armée de près de soixante-dix mille hommes. Mais l'assaut des troupes macédoniennes leur inspira tant d'effroi qu'ils se soumirent et envoyèrent des ambassadeurs à Alexandre. *Q. C.*, 9, *c.* 8.

SABRATE, *-ta* (*Sabart*), petite v. de la Tripolitaine d'Afrique, sur la côte, près de la grande Syrte, avec un bon port. Cette ville était une colonie romaine. *Pline*, 5, *c.* 4.—*Sil. Ital.*, 3, *v.* 256.

SABRINA (*Severn* ou *Saverne*), fl. de la Bretagne seconde, traverse le pays de Cornavii et des Dolnchi, et se jette dans le bras de mer nommé *Sabrinæ Æstuarium*, à Isca. *Pomp. Méla*, 2.

SABRINÆ ÆSTUARIUM (*canal de Bristol*), bras de mer de l'océan Atlantique, sur les côtes oc-

cidentales de la Bretagne, vers le midi, à l'embouchure de la Sabrina.

SABURA, général de Juba, roi des Numides, fut vaincu et tué dans une bataille. *Phars.*, 4, *v.* 722.

SABURANUS commandant des gardes prétoriennes. Trajan, qui le nomma à cet emploi, lui dit en lui présentant une épée: « Prenez ce glaive; employez-le à mon service tant que je gouvernerai avec justice; tournez-le contre moi si je deviens jamais despote et tyran. »

SABUS, *myth.*, autrement SABINUS, un des anciens rois d'Italie, apprit aux habitans à cultiver la vigne; ce bienfait le fit mettre au rang des dieux, et fit donner son nom au peuple qu'il gouvernait, les Sabins. Il fut un des dieux qu'Enée invoqua en arrivant en Italie. On croit qu'il était originaire de Lacédémone. *Enéide*, 7, *v.* 178.—*Sil. Ital*, 8, *v.* 421.

SABUS, *hist.*, roi des peuples de Saba en Arabie.

SABUS, *géog.* V. SAVUS.

SACADAS, musicien et poète d'Argos, qui remporta trois fois le prix aux jeux pythiques. *Plut.*, *Tr. sur la Mus.* — *Paus.*, 6, *c.* 14; 9, *c.* 30.

1. SACASÈNE, prov. de l'Arménie, à l'E, entre l'Orbalisène au N., l'Acilisène au S., et la Catarzène à l'E.

2. — prov. de l'Ibérie mérid., bornée à l'E. par la Motène, au S. par l'Arménie et par le fleuve Cyrus.

SACCARIENS, *-rii*, compagnie de portefaix qui seule à Rome avait le droit de transporter les marchandises du port dans les magasins; personne ne pouvait employer ses esclaves ou ceux d'autrui à ce travail.

SACÉES, *-eia*, fête des Babyloniens instituée en l'honneur de la déesse Anaïtis, et en mémoire d'une grande victoire remportée par le roi de Perse sur les Saces. Cette fête, qui durait cinq jours, avait beaucoup d'analogie avec les saturnales romaines. Comme dans celles-ci, les esclaves commandaient à leurs maîtres pendant le temps de la fête, et l'un d'entre eux, revêtu d'une robe royale nommée *sogane*, remplissait les fonctions de maître de la maison. Dans cette solennité on choisissait un prisonnier condamné à mort et on lui permettait, avant d'aller au supplice, l'usage de tous les plaisirs qu'il pouvait souhaiter. *Athén.*, *Dipnos*, 14.

SACELLUM, petites chapelles fermées de murailles, mais sans toit; souvent elles étaient bâties au milieu des temples mêmes, et quelques-unes étaient tout entières en métal.

1. SACER AGER ou CHAMP-SACRÉ, canton de la Carie, voisin de Milet.

2. — CAMPUS ou PLAINE SACRÉE, île de l'Egypte inférieure, dans le Nil, sur les confins de l'Ethiopie, était ainsi nommée parce que, dit-on, Isis et Osiris y avaient leurs tombeaux.

3. — FONS ou FONTAINE SACRÉE, fontaine d'Egypte, où l'on plongeait le bœuf Apis quand le temps de sa divinité était achevé.

4. — FONS, fontaine d'Epire.

5. — LUCUS, bois de la Campanie, sur les bords du Liris, auprès de Minturne.

6. —LUCUS, bois de l'Argolide, consacré à Cérès.

7. — MONS ou MONT-SACRÉ, montagne de la Tarraconaise, dans la Gallicie, renfermait des mines d'or qu'il était défendu d'exploiter à moins que le tonnerre n'ouvrît la terre.

8. — MONS, mont voisin de Rome. V. SACRÉ (MONT).

9. — PORTUS, plus communément SACRIPORTUS.

SACERDOS (TIB. CLAUDIUS), consul subrogé l'an de J. C. 100.

2. — (LICINIUS), consul sous Antonin en 158.

3. — (LICINIUS), consul en 219.

SACERDOTAUX (JEUX) *tales ludi*, jeux publics donnés au peuple par les prêtres dans certaines provinces.

SACES, *-cæ*, grand peuple de la Sarmatie asiatique, au M. Leur territoire, dont au reste les limites étaient un peu indécises, confinait vers l'O. à la Sogdiane, vers l'E. à l'Imaüs, et du côté du N. se perdait dans les vastes déserts de la Scythie. Ce peuple vivait sous des tentes, et n'avait ni villes ni maisons. *Hérod.*. 3, *c.* 93; 7, *c.* 62. —*Pline*, 6, *c.* 17. — *Solin*, *c.* 62.—*Ptol.*, 6, *c.* 13.

SACHACHA ou SICACHA, v. de la tribu de Juda, vers le S., au milieu d'un désert. *Jos.*, *c.* 15, *v.* 16.

SACHALITE (GOLFE), *-tes sinus*, petit golfe de la mer Erythrée, au sortir du golfe Avalite, sur la côte de l'Arabie habitée par les Sachalites.

SACHALITES, *-tæ*, un des peuples principaux de l'Arabie heureuse, au S. E., près du promontoire Syagros.

SACHRONA, petite v. de la tribu de Siméon.

SACRA VIA, route ou rue Sacrée. V. SACRÉE (VOIE).

SACRANIENS, *-nii*, peuples du Latium, auxiliaires de Turnus. Ils descendaient des Pélasges. Ils étaient ainsi nommés parce qu'ils attribuaient leur origine à un Corybante ou prêtre de Cybèle (*sacerdos*), dont ils tenaient aussi leurs traditions religieuses. Servius applique ce nom aux habitans d'Ardée, à cause du Printemps sacré en usage parmi eux. *Virg.*, *Enéide*, 7, *v.* 96.

SACRARIUM, chapelle qui dans les maisons particulières était consacrée à quelque divinité. Elle était distincte du *Lararium*, qui était consacré à tous les dieux de la maison. C'était aussi dans les temples un lieu où l'on déposait les choses sacrées.

1. SACRATA (LEX). On donnait en général le nom de *Sacrata* aux lois dont les transgresseurs étaient dévoués aux dieux infernaux (*consecrati*). Les premières lois de ce genre furent portées sur le lieu qui depuis a été nommé de là *mont Sacré*.

2.—loi portée sur le mont Sacré lors de la première retraite du peuple, l'an de Rome 261 (443 av. J. C.), portait 1° que le peuple nommerait chaque année cinq tribuns pour défendre ses intérêts contre les consuls; 2° que la personne des tribuns serait sacrée (*sacrosanctus*): 3° que les tribuns seraient choisis dans le peuple. Les transgresseurs étaient dévoués aux divinités infernales. *Cic.*, *Offic.*, 36, *c.* 21; *pour Balb.*, 14, 15; *Lois*, 2, *c.* 7. — *T. L.*, 2, *c.* 8, 33 *et* 54; 3, *c.* 55; 39, *c.* 5.

2. — ou ICILIA, MILITARIS, décrétée l'an de R. 411, sous les auspices de Valerius Corvus, défendait de rayer des tableaux le nom d'un soldat sans son consentement. Cette loi, avant d'être admise à Rome, était en usage chez les Eques, les Volsques, les Toscans et les Liguriens, et surtout chez les Samnites, qui donnaient le titre de *sacrati milites* aux soldats enrôlés sous un certain serment et sous certaines formules. Cette même loi défendait que celui qui avait été tribun du peuple devînt *ductor ordinum*. *T. L.*, 4, *c.* 26; 7, *c.* 41; 9, *c.* 40; 10, *c.* 48; 36, *c.* 3.

SACRATÆ LEGES. V. SACRATA.

SACRATIVIR (M.), partisan de César, fut tué au commencement de la guerre civile, à Dyrrachium. *Cés.*, *G. des G.*, 1.

SACRATOR, allié de Turnus. *Enéide*, 10, *v.* 757.

SACRÉ (CHAMP, BOIS, PORT, etc.). V. SACRÉ et SACRUM.

SACRÉ (MONT-), *sacer mons*, petite montagne à trois milles de Rome, vers le N. E., près de la voie Nomentane, est célèbre par les deux retraites qu'y fit le peuple de Rome, révolté contre le despotisme des patriciens. La première eut lieu l'an 493 av. J. C., et força le sénat à consentir à l'institution des tribuns du peuple. La seconde, 50 ans après (449 av. J. C.), eut pour résultat de renverser la puissance des décemvirs. On lui donna le nom de *mont Sacré* parce que les transgresseurs des lois qu'on y porta lors de la première retraite furent dévoués aux dieux infernaux, ce que l'on nommait *Sacratus*. V. SACRATA.

SACRÉE (GUERRE), *hist.*, *sacrum bellum*, nom commun à deux guerres entreprises pour la défense ou plutôt sous prétexte de la défense du temple de Delphes La première eut lieu de l'an 448 à l'an 446 av. J. C. Les Phocéens, qui avaient pillé le temple, et qui par là avaient donné lieu à la guerre, n'y prirent presqu'aucune part, et n'y jouèrent que le rôle d'auxiliaires. La lutte fut tout entière entre les républiques de Sparte et d'Athènes, qui depuis long-tems se voyaient d'un œil de jalousie. Le seul fait important de celle-ci fut la bataille de Chéronée 447 av. J. C., où les Athéniens furent battus par les Thébains, alliés des Spartiates, ce qui entraîna pour eux la perte de la Béotie. Une trève de trente ans eut lieu l'année suivante, et fit oublier les Phocéens et leur temple. Ainsi finit la première guerre sacrée.

La seconde fut plus longue et plus terrible. Les Phocéens ayant labouré les terres consacrées à Apollon (355 av. J. C.), le conseil des Amphictyons à l'instigation de Philippe les déclara profanateurs, et les condamna à une grosse amende, comme détenteurs de biens sacrés. Philomèle, l'un des chefs des Phocéens, ayant prouvé à ses compatriotes qu'ils avaient eu autrefois la souveraineté du temple de Delphes, les fit révolter contre ce décret, les détermina à prendre les armes, et se fit nommer leur général. En conséquence il s'empara du temple de Delphes, et leva une armée avec les trésors qu'il y trouva. Plusieurs états de la Grèce se liguèrent contre eux. Les Phocéens soutinrent pendant deux ans la guerre contre les Thébains et les Locriens, sans en venir à un combat décisif. Les Thébains, ayant fait plusieurs prisonniers dans une rencontre, les condamnèrent tous à mort, comme sacriléges et excommuniés. Les Phocéens, par droit de représailles, en firent autant de leur côté. Ceux-ci, après avoir remporté d'abord quelques avantages, furent vaincus dans une grande bataille. Philomèle se tua pour éviter les tourmens auxquels il avait sujet de s'attendre s'il fût tombé vivant au pouvoir des ennemis (354 ans av. J.C.). Onomarque, son frère, qui n'avait pas moins de courage que d'ambitioin, lui succéda dans le commandement. Le nouveau général eut bientôt mis sur pied une nouvelle armée, la solde avantageuse qu'il proposait lui attirant de tous côtés des soldats. Il gagna aussi, à force d'argent, plusieurs chefs du parti contraire, et les obligea ou à se retirer, ou à agir mollement; par ce moyen il remporta plusieurs avantages. Philippe, roi de Macédoine, qui s'était joint aux Thébains, fut d'abord vaincu par Onomarque; mais bientôt il remporta une victoire complète à Magnésie. Onomarque fut tué, et son corps attaché à une potence; plus de six mille des siens demeurèrent sur le champ de bataille, et trois mille prisonniers furent précipités dans la mer par l'ordre de Philippe comme sacriléges et profanateurs (353 ans av. J. C.). Les Phocéens ne furent point abattus par cette défaite; Phayllus, qui succéda à son frère Onomarque, leva de nouveau une armée nombreuse, et, soutenu par les troupes des Lacédémoniens, des Athéniens et des autres alliés qu'il avait à sa solde, il passa dans la Béotie, et marcha contre les Thébains. Les succès et les pertes furent long-temps balancés de part et d'autres. Cependant l'avantage semblait rester plutôt du côté des Phocéens lorsque Phayllus mourut. On lui subsitua Phalécus, fils d'Onomarque, encore fort jeune. Le nouveau chef, marchant sur les traces de ses prédécesseurs, pilla comme eux le temple, en enrichit tous ses amis. Cependant Philippe, s'étant fait appeler par les Béotiens, s'avança en qualité d'auxiliaire vers le passage des Thermopyles, dont il s'empara, entra dans la Phocide, et, après quelques légers revers, surprit toutes les villes les unes après les autres (348). Les Phocéens, se voyant sans ressource, implorèrent la générosité du vainqueur, et demandèrent à être admis à se justifier devant le conseil des amphictyons. Les Thébains, les Thessaliens et les Locriens, qui dominaient alors dans ce tribunal, mais qui eux-mêmes n'agissaient que sous l'influence macédonienne, décrétèrent que les armes et les chevaux des Phocéens seraient vendus au profit d'Apollon, qu'on ruinerait leurs villes, et qu'on les réduirait en bourgs de soixante feux; que l'on proscrirait irrémissiblement tous les sacriléges, et que les autres ne demeureraient possesseurs de leurs biens, qu'à la charge d'un tribut annuel, qui serait exigé jusqu'à l'entière restitution des sommes enlevées du temple de Delphes; enfin que les Phocéens n'auraient plus de représentans aux amphictyonies, et que Philippe prendrait leur place dans le conseil. Les Macédoniens furent chargés de l'exécution de ce cruel décret. Les malheureux Phocéens ne purent opposer aucune résistance. Leur pays fut ravagé, leurs forteresses démolies, leurs villes ruinées, l'an 348 av. J. C. Cependant ils ne gémirent pas long-temps sous cet anathême; la Grèce fut touchée de leurs malheurs et de leur courage, et les Athéniens leur firent rendre leur indépendance et tous les droits dont on les avait dépouillés. *T. L.*, 32, *c.* 18. — *Ov.*, 2, *Am.*, 6. *v.* 15; *Métam.*, 5, *v.* 276 — *Diod.*, 16. — *Plut.*, *V. de Dém.* — *Just.*, 8. — *Paus.*, 4, *c.* 5.

SACRÉE (ANNÉE) *archéol.* La plupart des villes de l'Orient donnaient ce nom à certaines années dans lesquelles on faisait des jeux et des sacrifices qui faisaient partie de la religion.

1. SACRÉE (VOIE), *Sacra via*, *géog.*, chemin qui conduisait d'Élis à Olympie.

2. —une des rues de Rome, ainsi nommée parce que c'était là que s'était jurée l'alliance entre Romulus et Tatius, roi des Sabins. Elle se trouvait dans la région qui prenait d'elle le nom de *via sacra*. *Hor.*, 1, *Sat.* 9, *v.* 1; 4, *Od.* 2. — *T. L.*, 2, *c.* 13. — *Cic.*, *p. Planc.*; *à Attic.*, 4, *ép.* 4.

SACRIFICATEUR (GRAND-), titre du souverain prêtre chez les Juifs. Son autorité devint civile après le retour de la captivité de Babylone, et le titre de grand-sacrificateur équivalut à celui de chef suprême des Juifs. Après la conquête de la Palestine par les Romains, la puisance du grand-sacrificateur fut subordonnée à celle des rois, tétrarques ou proconsuls, auxquels ils conférent l'administration de la province.

Le grand-sacrificateur était toujours de la famille d'Aaron. Il fallait que sa vie fût irrépréhensible; il ne montait à l'autel que le jour du sabbat, le premier jour de chaque mois et aux fêtes solennelles auxquelles tout le peuple se trouvait.

Lorsqu'il offrait le sacrifice, il était ceint d'un

linge qui lui couvrait une partie des cuisses. Il en avait un autre par-dessous; et par-dessus les deux il portait un vêtement couleur d'azur qui lui descendait jusqu'aux talons, et au bas duquel étaient attachées des clochettes et de petites grenades d'or. Son pectoral était attaché par cinq rubans de diverses couleurs : d'or, de pourpre, d'écarlate, de lin et d'azur. L'éphod était diversifié des mêmes couleurs; mais il y entrait une plus grande quantité d'or ; il ressemblait à une cuirasse. Il était attaché par deux agrafes d'or faites en forme d'aspic, dans lesquelles étaient enchâssées des sardoines, où les noms des douze tribus étaient gravés. On voyait en outre pendre des deux côtés douze autres pierres précieuses rangées trois à trois, et où les noms des tribus étaient encore gravés.

La thiare était de lin et enrichie d'une couronne de couleur d'azur, avec une autre couronne au-dessus qui était d'or, et où étaient gravées les quatre voyelles, qui étaient des lettres sacrées. *Jos.*, *G. des Juifs*, 5, *c.* 15.

Sacrificateurs chez les Grecs et les Romains. V. Sacrifices, Pontifes, Prêtres.

SACRIFICES.

1° *Chez les Hébreux.*

Les Hébreux sacrifiaient à Dieu seul. La loi de Moïse établissait différentes espèces de sacrifices; les uns étaient particuliers, les autres publics. Les uns et les autres se subdivisaient ensuite en holocaustes et sacrifices purs et simples. Dans l'holocauste (ὅλος, tout; καίειν, brûler), la victime était entièrement consumée par le feu; et dans le simple sacrifice, la victime était mangée en partie par les prêtres et par ceux qui l'offraient. L'holocauste s'offrait sur un autel particulier, que l'on nommait de là *autel des holocaustes.*

Sacrifices publics. Tous les jours, soir et matin, on sacrifiait, aux dépens du public, un agneau d'un an, et deux le jour du sabbat. Lors de la nouvelle lune, outre les victimes ordinaires, on sacrifiait deux bœufs, sept agneaux d'un an et un mouton, et si, dans les cérémonies prescrites, on avait oublié quelque chose, on offrait un bouc pour expiation.

Les jours de fête étaient signalés par des sacrifices extraordinaires, dont voici les principaux :

1° Au mois de Nisan, qui était le premier de l'année, après avoir tué et mangé l'agneau pascal, avec les mêmes cérémonies que la nuit où les Israélites sortirent de l'Egypte, on célébrait la fête des azymes ou pains sans levain. Elle durait sept jours, et, pendant chacun de ces sept jours, on offrait deux taureaux, un bélier, un chevreau et sept agneaux.

2° A la Pentecôte, nommée en hébreu Asartha, on sacrifiait en holocauste trois veaux, deux moutons, quatorze agneaux et deux boucs.

3° Au commencement du septième mois, on offrait de plus un taureau, un mouton, sept agneaux, et un bouc pour le péché.

4° Le dixième jour de la lune du même mois, après un jeûne qui durait jusqu'au soir, on sacrifiait un taureau, un mouton, sept agneaux, un bouc pour le péché; et de plus deux boucs, dont l'un, nommé bouc émissaire, était mené tout vif hors du camp, dans le désert, afin que le châtiment mérité par le peuple tombât sur sa tête; et l'autre mené dans le faubourg ou dans un lieu proche du camp, où il était brûlé tout entier avec sa peau, sans en rien réserver. On brûlait de même un taureau, donné par le grand sacrificateur. Ce sacrifice était accompagné de cérémonies extraordinaires. Après avoir apporté dans le temple le sang du taureau et du bouc, le grand sacrificateur trempait son doigt dedans, et en arrosait sept fois la couverture du temple, le pavé et ensuite l'intérieur du tabernacle, le tour de l'autel d'or, et le tour du grand autel, qui était à découvert à l'entrée du tabernacle; après quoi on portait les extrémités des victimes immolées, les reins, le foie et la graisse sur l'autel, avec un mouton, que l'on sacrifiait au milieu de tous ces membres inanimés

5° Le 15 du même mois avait lieu un grand sacrifice d'un bouc, deux moutons, quatorze agneaux et treize bœufs; sacrifice que l'on renouvelait les sept jours suivans, en retranchant un bœuf chaque jour; c'est ce qu'on appelle la Fête des Tabernacles.

Sacrifices particuliers. Lors qu'un particulier offrait un sacrifice, il présentait un bœuf, un agneau et un chevreau. Ces deux derniers ne devaient avoir qu'un an; le bœuf pouvait en avoir davantage. Quand les victimes étaient égorgées, les sacrificateurs arrosaient l'autel avec le sang. Après les avoir lavées, ils les coupaient par morceaux, jetaient du sel par-dessus, puis les mettaient sur l'autel dont le bois était déjà allumé; ensuite ils lavaient les pieds et les entrailles de ces bêtes, et les jetaient au feu avec le reste. Les peaux leur appartenaient; tout le reste devait être consumé. Voilà ce qui se pratiquait pour les holocaustes.

Pour les sacrifices qui se faisaient en actions de grâces, on tuait des bêtes de semblables espèces que pour les holocaustes; mais il fallait qu'elles fussent sans tache, et qu'elles eussent plus d'un an. Elles pouvaient être indistinctement mâles ou femelles. Quand elles étaient égorgées, les sacrificateurs arrosaient l'autel de leur sang; puis ils y jetaient les reins, une partie du foie et toutes les graisses avec la queue de l'agneau. La poitrine et la cuisse droite appartenaient aux sacrificateurs. Ceux qui avaient offert le sacrifice pouvaient manger le surplus pendant deux jours, après lesquels tout ce qui restait devait être brûlé. Les mêmes cérémonies s'observaient dans les sacrifices offerts pour le péché.

Ceux qui n'étaient pas assez riches pour sacrifier les animaux indiqués plus haut, offraient deux colombes ou deux tourterelles, dont l'une se donnait en holocauste, et l'autre appartenait aux sacrificateurs.

Celui qui avait péché par ignorance offrait un chevreau et un agneau, tous deux femelles et n'ayant pas plus d'un an. Les sacrificateurs arrosaient seulement de sang les coins de l'autel, au lieu de l'arroser tout entier comme dans les autres sacrifices. Ils mettaient sur l'autel les reins, une partie du foie et toute la graisse. Ils gardaient pour eux la peau et toute la chair, qu'ils devaient manger le jour même dans le Tabernacle Celui qui avait péché volontairement, mais secrètement, offrait un mouton; les sacrificateurs devaient en manger la chair le jour même dans le Tabernacle.

Lorsque les chefs de tribu offraient un sacrifice pour les péchés, ils l'offraient comme le commun du peuple, mais les animaux devaient être mâles.

La loi voulait aussi qu'avec les animaux on offrît de la fleur de farine, de l'huile et du vin.

Si quelqu'un, pour accomplir un vœu, offrait, sans sacrifier, de la fleur de farine, il en jetait une poignée sur l'autel, et les sacrificateurs prenaient le reste pour le manger ou le faire cuire avec de l'huile, ou en faire des gâteaux.

Outre les époques fixes où l'on était obligé par la

religion d'offrir des sacrifices, on en offrait encore pour obtenir la santé ou quelque autre faveur du Seigneur. *Exode*, c. 29, v. 38, etc.; *Léviliq.*, c. 6, v. 14 et 15; c. 14, v. 4, etc.; c. 16, v. 10 et 26; *Nomb.*, c. 28, v. 3; *Deutér.*, c. 7, 8, etc.; *Jug.*, c 6, v. 13; *Rois*, 4, c. 18; *Paral*, 1, c. 1; 2, c. 7; *Machab.*, 1. — *Jos.*, *Ant. Jud.*, 3, c. 10.

2° *Chez les Grecs.*

Les personnes riches offraient aux dieux différentes sortes de sacrifices qui répondaient à leurs facultés. Les offrandes des pauvres ne consistaient qu'en des baisemains. Souvent on jetait des chevaux en vie dans la mer et dans les fleuves, en vue d'honorer la rapidité de leur cours; mais le plus souvent on versait réellement le sang des victimes, soit en plein air, soit dans les temples. Parmi les victimes on distinguait les grandes, telles que le bœuf, le taureau, le cheval, et les petites, telles que le mouton, l'agneau, les oiseaux. On couronnait les victimes des feuilles de l'arbre ou de la plante consacrée à la divinité en l'honneur de laquelle était offert le sacrifice. On mettait au pied de l'autel les corbeilles sacrées où était tout ce qui servait à la cérémonie, offrandes, couteaux, patères et autres ustensiles. Ces corbeilles étaient portées par des *Canéphores*. La victime arrivée, on versait sur sa tête, avant de l'égorger, quelques poignées d'orge rôtie avec du sel; et, si le sacrifice se faisait en l'honneur de quelque divinité céleste, on lui faisait tourner la tête vers le ciel; Une pratique des plus religieuses était d'écorcher la victime, et de revêtir les statues des dieux des peaux des animaux immolés. Quelquefois ils attachaient ces peaux aux murailles, et les suspendaient aux voûtes des temples. Souvent aussi les prêtres se couchaient sur les peaux des agneaux, des brebis et des béliers que l'on avait égorgés pour victimes, et ils y dormaient. Après leur sommeil, ils annonçaient leurs songes, et les expliquaient en forme d'oracles. Les prêtres mangeaient avec leurs amis une partie des viandes consacrées. Dans les sacrifices, outre les immolations des animaux, ils se servaient de gâteaux faits de farine et de miel. *Plut.*, *Apophth.* — *Diod.*, 4, c. 16. — *Paus.*, *Anc.*, c. 2.

3° *Chez les Romains.*

On exigeait que les personnes qui devaient faire les sacrifices fussent pures et chastes, et qu'elles n'eussent contracté aucune souillure, qu'elles s'abstinssent des plaisirs de l'amour, ainsi que l'ordonnait la loi des douze tables. L'habit du sacrificateur devait être blanc, et il portait outre cela des couronnes faites de l'arbre consacré au dieu auquel il sacrifiait. Lorsque le sacrifice était votif, le prêtre le faisait les cheveux épars, la robe détroussée et les pieds nus, parce que cet extérieur était celui des supplians; et la cérémonie commençait toujours par des vœux et des prières. Les animaux destinés aux sacrifices se nommaient *victimes* ou *hosties*. Elles devaient être belles et saines, et chaque dieu en avait de favorites, qu'on était obligé de lui immoler. Dans le commencement on n'offrait aux dieux que des fruits de la terre; c'est Numa qui l'avait ainsi réglé : mais depuis ce prince l'usage répandu partout d'immoler des animaux s'introduisit chez eux, et ils regardaient l'effusion du sang comme fort agréable aux dieux.

Les sacrifices se divisaient en publics, particuliers et étrangers. Les premiers se faisaient aux dépens du public, pour le bien de l'état; les seconds étaient faits par chaque famille, et on les appelait *Gentilitia*; les troisièmes étaient célébrés lorsqu'on transportait à Rome les dieux tutélaires des villes ou des provinces subjuguées, avec leurs mystères ou cérémonies. Outre les sacrifices publics il y en avait que l'on nommait *Stata*, fixes et solennels, et que l'on faisait les jours marqués dans le calendrier romain; d'autres extraordinaires, nommés *Indicta*, parce qu'on les ordonnait extraordinairement pour quelque raison importante; d'autres qui dépendaient du hasard, tels étaient les *Expiatoria*, *Denicalia*, *Novendialia*, etc.

Tous les sacrifices avaient quatre parties principales : *Libatio*, qui consistait à goûter légèrement le vin, et à le verser sur la victime; *Immolatio*, quand, après avoir répandu des miettes d'une pâte salée, on égorgeait la victime; *Redditio*, lorsqu'on offrait les entrailles aux dieux; *Litatio*, lorsque le sacrifice se trouvait parfaitement accompli, sans qu'il y eût rien à redire.

Lorsque l'on commençait le sacrifice, un héraut faisait faire silence : on chassait les profanes, et les prêtres jetaient sur la victime une pâte faite de farine et de sel, cérémonie appelée *immolatio*. Le sacrificateur goûtait après cela le vin, en donnait à goûter à ceux qui étaient présens, et le versait entre les cornes de la victime. Ensuite on allumait les feux, et, lorsque l'encens était brûlé, les valets, appelés *popæ*, à demi nus, amenaient la victime devant l'autel; un serviteur, nommé *cultarius*, la frappait avec une hache, et l'égorgeait aussitôt; on recevait le sang dans des coupes, et on le répandait sur l'autel. Quand la victime était égorgée, on la mettait sur la table sacrée, *anclabris*, et on la dépouillait et disséquait, et alors les aruspices inspectaient les entrailles; si elles étaient favorables, on croyait que les dieux agréaient le sacrifice ou étaient apaisés; dans le cas contraire, on immolait une autre victime ou même plusieurs. Quelquefois on brûlait la victime tout entière; mais le plus souvent on la partageait avec les dieux. Ceux qui faisaient le sacrifice mangeaient avec leurs amis la part qui leur était échue; d'où il arrivait souvent que l'on faisait des sacrifices uniquement par gourmandise. Le sacrifice fini, les sacrificateurs lavaient leurs mains, disaient quelques prières, et faisaient de nouvelles libations, après lesquelles on était congédié par la formule, *Ite*, *licet*, ou *ex templo*. Si le sacrifice était public, il était suivi du festin nommé *epulæ sacrificales*, que donnaient les septemvirs épulons; mais s'il était particulier, le festin l'était aussi, et on mangeait la partie des victimes que l'on avait partagées avec les dieux. Dans certaines occasions solennelles, particulièrement aux funérailles, on distribuait au peuple de la chair crue appelée *visceratio*. *Plaut.*, *Pan.*, 2, *sc.* 1, *v.* 18. — *Cic.*, *Div.*, 1, *c.* 45; 2, *c.* 36 *et* 38. — *T. L.*, 2, *c.* 54. — *Virg.*, *Géorg.*, 1, *v.* 393; *En.*, 2, *v.* 133; 4, *v.* 57; 6, *v.* 246. — *Ov.*, *Fast.*, 1, *v.* 335. — *Suét.*, *V. de Calig.*, c. 32. — *Tacite*, *Ann.*, 2, *c.* 14.

1. SACRIPORTUS, lieu du Latium, chez les Vosques, près de Signia, célèbre par la victoire que Sylla y remporta sur Marius. *Vell. Pat.*, 2, *c.* 26. — *Phars.*, 2, *v.* 134.

2. — lieu de la Calabre, sur la côte de la mer Ionienne, environ à quinze milles de Tarente.

SACROVIR (JULIUS), Gaulois, Eduen de haute naissance, excita vers l'an de J. C. une révolte considérable contre les Romains; mais, ayant été vaincu en bataille rangée, il se tua de sa propre main.

1. SACRUM PROM. (*Cap Saint-Vincent*), prom. de la Lusitanie mérid., dans le Cuneus, à la pointe S. O., un peu à l'O. de Lacobriga. Les anciens le regardaient comme la borne du monde à l'Occident.

2. — (*Cap Corse*), prom. de l'île de Corse, le plus septentrional et le plus considérable de tous, au N. de Cenelata.

3. — ou CHÉLIDONIE. V. ce mot.

SADA, v. de l'Inde au-delà du Gange, dans l'*Argentea regio*, au N. O., sur la mer Gangétique, un peu au S. de l'embouchure du fleuve Sadus.

SADALÈS, fils de Cotys, roi de Thrace, amena à Pompée un renfort de cinq-cents cavaliers *Cés.*, *G. des G.*, 3.—*Cic.*, *Verr.*, *c.* 1.

SADDUCÉENS. V. SADUCÉENS.

1. SADOC, douzième grand sacrificateur, était de la race d'Eléazar. Il fut toujours fort attaché à David et à Salomon. Ce dernier roi lui donna la souveraine sacrificature, dont il dépouilla Abiathar, qui s'était déclaré contre lui en faveur d'Adonias. C'est le premier exemple dans l'histoire des Hébreux d'un souverain pontife privé de ses fonctions. *Rois*, 3, *c.* 1; *Par.*, 1. *c.* 6.— *Jos.*, *Ant. J.*, 8, *c.* 11, etc

2. — ou ZADOCKI, auteur d'une secte connue sous le nom de Saducéens, était disciple d'Antigone Sochæus, et vivait environ trois siècles av. J. C. *Talmud.*

SADUCÉENS, sectateurs de Sadoc (n° 2), formaient une des quatre principales sectes des Juifs, Ce qui les distinguait surtout des autres Juifs, c'est qu'ils niaient l'immortalité de l'âme, ainsi que les peines et les récompenses de l'autre vie. Ils prétendaient aussi que ce que l'on dit de l'existence des anges et de la résurrection future n'est que chimère. Sadoc ou Antigone, que quelques-uns ont regardé comme le fondateur de cette secte, voulait que l'homme servît Dieu par pur amour et non par intérêt et dans l'espoir des récompenses; c'est de ce principe si noble et si épuré que ses disciples conclurent qu'il n'y avait ni peines ni récompenses dans l'autre vie, et que la justice se rendait dès celle-ci. Fidèles à ce principe, les saducéens étaient inexorables dans le châtiment des méchans. Ils observaient les lois, et les faisaient observer aux autres avec la dernière sévérité. Les saducéens n'admettaient point les traditions, les explications ni les modifications des pharisiens; ils s'en tenaient au seul texte de l'Ecriture, ils soutenaient qu'on ne devait observer que ce qui est écrit. Leur humeur était hautaine et farouche, et ils étaient en très-petit nombre; mais on comptait parmi eux les premiers personnages de la nation. Sous Hircan et Aristobule ils eurent toute l'autorité, et en abusèrent pour persécuter les pharisiens. *Jos.*, *A. J.*, 13, *c.* 18; *G. des J.*, 2, *c* 12.

SADUS (*riv. d'Aracan*), fleuve de l'Inde, au-delà du Gange, se jette dans le golfe Gangétique un peu au-dessous de Zabes.

SADYATTE, prince de la maison des Mermnades, monta sur le trône de Lydie après la mort de son père Gygès ou selon d'autres Ardyse II, vers l'an 631 av. J. C. Son règne n'eut rien de mémorable qu'une guerre de six ans contre les Milésiens, de l'an 626 à l'an 620. Il mourut l'année suivante laissant le trône à Halyate II. *Hér.*, 1, *c.* 16.

SÆTABIS. V. SÉTABIS.

SÆVIUS NICANOR, affranchi qui s'illustra à Rome comme grammairien, dans le siècle d'Auguste.

SAGALASSE, *-ssus* (*Sadjakla*), v. septentrionale de la Pisidie, sur les confins de la Phrygie. *T. L.*, 38, *c.* 15.

SAGANA, magicienne célèbre, amie de Canidie. *Hor.*, *épod.* 5, *v.* 25.

SAGARIDE, *-ris*, hache à deux tranchans, dont s'étaient servi les Amazones, et dont se servaient les Perses et les Massagètes.

SAGARIS, *myth.*, un des compagnons d'Enée, tué par Turnus. *En.*, 5, *v.* 263; 9, *v.* 575.

SAGARIS, *hist.*, plus communément SYAGRIUS. V. SYAGRIUS, n° 3.

SAGARIS, *géog.* V. SANGARIUS.

SAGES (LES SEPT), nom donné à sept Grecs illustres du 6e siècle av. J. C. C'étaient Solon d'Athènes, Bias de Prièue, Chilon de Sparte, Cléobule de Linde, Pittacus de Mitylène, Périandre de Corinthe et Thalès de Milet. Quelques-uns mettent à la place de Périandre, que sa tyrannie rendit odieux aux Grecs, Myson de Chen, ou Anacharsis le Scythe. Voyez chacun de ces noms.

SAGESSE (LIVRE DE LA), un des ouvrages philosophiques de l'Ancien Testament. On l'a pendant long-temps attribué à Salomon; mais la lecture la plus superficielle suffit pour faire voir qu'il fut écrit environ un siècle av. J. C. De là diverses hypothèses; les uns ont voulu qu'il fut de Zorobabel, les autres d'un Philon antérieur au Philon d'Alexandrie. Il se compose de deux parties tellement étrangères l'une à l'autre qu'on a conjecturé que c'étaient deux ouvrages différens, peut-être même de différens auteurs. La première, qui se compose de dix chapitres, est un éloge de la Sagesse, mot qui comprenait non-seulement la philosophie théorique et pratique, mais l'érudition et des connaissances totalement étrangères à la philosophie. La seconde partie se compose de réflexions sur les aventures des Israélites dans le désert, sur leur légèreté, sur l'idolâtrie et le polythéisme en général.

1 et 2. SAGII, peuple et ville. V. SAII.

SAGITTA, c'est-à-dire *la flèche*, *myth.*, constellation. Selon les uns, c'est la flèche dont Hercule tua le vautour de Prométhée; selon d'autres, celle dont Apollon tua les Cyclopes; il l'enfouit dans le pays des Hyperboréens; mais, le vent la lui ayant ramenée, il la plaça parmi les étoiles.

1. SAGITTA (OCTAVIUS), *hist.* V. OCTAVIUS, n° 10.

2. — (C.), officier romain, qui engagea Pison à se révolter contre Néron. *Tac.*, *Hist.*, 4, *c.* 49.

SAGITTAIRE, *-tarius*, constellation qui forme le neuvième signe du zodiaque, et se montre en novembre. Le sagittaire est représenté moitié homme et moitié cheval, tenant un arc et tirant une flèche; ce qui montre la violence du froid et la rapidité des vents qui règnent au mois de novembre. Les uns prétendent que c'est Chiron le centaure; d'autres, que c'est Crocus, fils d'Euphémé, nourrice des Muses, et disent qu'il demeurait sur le Parnasse, où il faisait son plaisir et son occupation de la chasse; qu'après sa mort, à la prière des Muses, il fut placé parmi les astres. *Pline*, 17, *c.* 24.

SAGITTAIRES, *-ttarii* (*sagitta*, flèche), soldats romains qui, ainsi que les frondeurs (*funditores*), étaient annexés à la quatrième classe des troupes. On les nommait aussi *Crétois* ou *Arabes*, parce qu'ordinairement on les tirait de ces nations. *T. L.*, 37, *c.* 40; 45, *c.* 32.

SAGO, v. de Palestine, dans la tribu de Juda.

SAGOCHLAMIDE, vêtement qui tenait le milieu entre le sagum et la chlamyde, et que portaient les officiers romains en temps de paix.

SAGONTE, *Saguntum* ou *Saguntus* (*ruines de Morviedro*), v. fameuse de la Tarraconaise orientale, située au N. de la Valentie et de l'embouchure de la Turia, environ à un mille de la mer, avait été fondée par une colonie de Zacynthiens, réunis à quelques Rutules de la ville d'Ardée. Sagonte est célèbre à cause de ses fabriques de vases de terre appelés *Pocula Saguntina*, et surtout parce qu'elle fut la cause de la seconde guerre punique. Après

la première guerre punique, on avait fixé à Sagonte, qui était alliée des Romains, la limite des possessions des Carthaginois en Espagne. Au mépris de ce traité, Annibal assiégea la ville, la prit après un siége de huit mois (219 ans av. J.C.); mais il n'y trouva que des monceaux de cendre, les habitans s'étant brûlés dans leurs maisons, afin de ne point tomber vivans au pouvoir des Carthaginois. Le vainqueur la rebâtit, y plaça tous les otages qu'il s'était fait donner par les différens peuples de l'Espagne, et y mit garnison. Quelques auteurs croient qu'il la nomma Carthagène. *Strab.*, 3. — *T. L.*, 21, c. 2, 7, 9.—*Flor.*, 2, c. 6.—*S.I. It.*, 1, *v.* 271.—*Phars.*, 3, *v.* 250. — *P. Méla*, 2, *c.* 6.

1. SAGONTIE, *-tia* (*Ségovia*), v. de la Tarraconaise, un peu à l'E., sur les confins des Celtibères et des Arévaques, au S. de Cauca, et au N. de Toletum. Cette ville, riche et florissante long-temps avant les conquêtes des Romains, le devint encore plus sous leur empire. Trajan y fit construire un aquéduc, le plus beau peut-être qu'il y ait jamais eu dans le monde. *T. L.*

2. — (*Siguensa*), v. de la Tarraconnaise, vers le N., chez les Cerretani, ne doit pas être confondue avec la précédente.

3. — v. de la Bétique, au S., chez les Turdétains.

SAGRA, petite riv. du Brutium, séparait les Locriens des Crotoniates, et se jetait dans la mer Ionienne, au N. de Locres. Sur les bords de cette rivière était un temple de Dioscores. Ce fut auprès de ce temple que cent trente mille Crotoniates furent défaits par dix mille Locriens. Deux frères qui se trouvaient à la bataille portèrent le même jour la nouvelle de cette victoire aux jeux olympiques. *Cic.*, *Nat. des D.*, 2, *c.* 2.

SAGRUS (*Sangro*), riv. d'Italie, qui prend sa source sur les confins du Samnium et du pays des Marses, parcourt de l'O. à l'E. le pays des Frentani, et se jette dans l'Adriatique, entre Ortona et Histonium.

SAGUM, saie, habillement militaire des Romains, qui était l'emblême de la guerre, comme la toge le symbole de la paix. Aussi dans les circonstances périlleuses tous les citoyens le prenaient-ils, à l'exception de ceux qui étaient revêtus de la puissance consulaire. C'était une espèce de manteau carré que l'on mettait sur le reste de l'habillement, et qui s'attachait avec une agraffe. Ce vêtement était d'abord en usage chez les Gaulois. *Plaute*, *Rud.*, 2, *sc.* 2, *v.* 9.— *Cic.*, *Phil.*, 8, *c.* 2. —*T. L.*, *épitom.*, *c.* 72 et 73. — *Hor.*, *ép.* 9. *v.* 27. — *Mart.*, 1, *ép.* 4, *v.* 7. — *Sil. Ital.*, 17, *v.* 531.

SAGILIUM, petite v. du Pont occidental, sur les confins de la Saramène et de la Phazémotide.

1. SAII ou SAGII, peuple de la Lyonnaise 2ᵉ, au S., avait pour bornes au N. les Lexovii et les Eburovices, à l'O les Viducasses, à l'E les Cornutes, au S. les Diablintes et les Cénomans.

2. — (*Séez* ou *Argentan*), capitale du peuple de même nom, au centre du pays sur l'Olina (*Orne*), près de sa source.

SAINT DES SAINTS, nom de cette partie extérieure du temple de Jérusalem qui était regardée comme plus sacrée que les autres, parce que l'arche d'alliance y était déposée. Le grand-sacrificateur seul pouvait y entrer, et seulement une fois par an.

SAIS (*Sa* ou *Mehalkebir*), v. de l'Egypte inférieure, dans le grand Delta, au N., près du lac de Butus, entre les bouches Canopique et Sébennytique du Nil, sur une branche qui en prenait le nom de Saïtique. Cette ville avait un temple magnifique dédié à Minerve. On y célébrait des Lampadophories ou fêtes des Lampes, en l'honneur de la déesse. On admirait surtout dans le temple un portique de forme colossale, bâti par les ordres d'Amasis, et une chapelle faite d'un seul bloc de pierre, qui avait été transporté d Eléphantis dans la Thébaïde. Ce bloc avait vingt-une coudées de longueur et huit de hauteur. Il avait fallu à deux mille hommes trois ans pour l'amener. C'est dans ce temple qu'on lisait cette inscription fameuse : « Je suis tout ce qui a été, ce qui est, ce qui sera, et personne jusqu'ici n'a percé le voile qui me couvre. » — Le tombeau d'Osiris était près de Saïs. Saïs est aujourd'hui presque toute en ruines. *Hér.*, 2, *c.* 17. — *Strab.*, 17. — *P. Méla*, 1, *c.* 9.

SAÏS et SAÏTES, surnoms de Minerve adorée à Saïs, ville d'Egypte. *Strab.*, 17. — *Hér.*, 2, *c.* 17.

SAISONS. Les anciens les avaient personnifiées; les Grecs les représentaient en femmes, parce que le mot grec *hora* (saison) est du féminin. Sur les anciens monumens, les quatre Saisons sont communément symbolisées par des enfans ailés dont chacun a des attributs particuliers, propres à chaque Saison. Le Printemps, par exemple, est couronné de fleurs, et a auprès de lui un arbrisseau qui pousse des feuilles; il tient à la main un chevreau, ou trait une brebis. L'Eté, couronné d'épis de blé, tient d'une main un faisceau d'épis, et de l'autre une faucille. L'Automne a dans ses mains des grappes de raisin, ou un panier de fruits sur la tête. L'Hiver, bien vêtu et la tête couverte, est auprès d'un arbre dépouillé de verdure; il tient d'une main des fruits secs et ridés, et de l'autre des oiseaux aquatiques. Les anciens ont encore caractérisé le printemps par Mercure, l'été par Apollon, l'automne par Bacchus, et l'hiver par Hercule. *Hés.*, *Théog.*, *v.* 902.— *Paus.*, 9, *c.* 35.

SAÏTIQUE (BRANCHE), *-ticum flumen*, petit canal du Nil, communiquait de la branche Agathodæmon au lac Butique, et passait à Saïs.

1. SALA, v. de la Phrygie septentrionale.

2. — v. de la Thrace mérid., près des bouches de l'Hèbre.

3.—(*Vieux-Salé*), v. de la Mauritanie Tingitane, au S. O., sur l'Océan, à l'embouchure de la rivière de même nom.

4. — ou CHRÉTÈS (*Buragrag*), riv. de la Mauritanie Tingitane, sort des monts Atlas, et se jette dans l'Océan à Sala (nº 5).

5. — (*Sala*), fleuve de Germanie, prend sa source chez les Hermunduri, au S., dans les monts Hercyniens, et se jette dans l'Albis. *Tac.*, *Ann.*, 13, *c.* 57.

6. — (*Yssel*), petite branche du bras septentrional du Rhin, qui borne au N. l'île des Bataves, s'en séparait un peu au-dessus de Flétio, et allait du S au N. se perdre dans le lac de Flévo.

SALABON ou SELBON, v. de Palestine, dans la Pérée. V. SALABONITE.

SALABONITE ou SELBONITE, *-tes*, petit canton de la Pérée septentrionale, dans les environs des monts Galaad, entre Géran au N. et Philadelphie au S., était ainsi nommé de Salabon, sa ville principale. *Jos.*, *G. des J.*, 3, *c.* 2.

SALACER, dieu romain, dont on ignore les attributs, mais qui avait à Rome un flamine particulier. *Varron.*

SALACIE, *-cia*, *myth.* (*salum*, l'eau salée, la mer), femme de Neptune, une des divinités de la mer. On croit que ce n'était qu'un surnom d'Amphitrite; d'autres en font une néréide. Suivant quelques-uns, c'est le reflux de la mer personnifie, et Vénilie, que l'on joint toujours à Salacie, est le flux.

SALACIE, *-cia, géog.* (*Alcacer do Salé*). v. principale des Celtici, dans la Lusitanie, au S. du Tage.

SALAMIEL, un des chefs de la tribu de Siméon, lors de la sortie d'Egypte. *Nom.*, *c.* 1, *v.* 22; 7, *c.* 36.

SALAMINE, *-mis*, *myth.*, nymphe, fille du fleuve Asope et de Méthone, ayant inspiré de l'amour à Neptune, fut conduite par lui dans une île de la mer Egée, qui depuis lui dut son nom: elle y devint mère d'un fils nommé Cenchrée. *Diod.*, 4.

1. SALAMINE, *-mis* ou *-mino*, *géog.* (*Colauri*), île de la mer Egée, dans le golfe Saronique, vis-à-vis de la Mégaride et de l'Attique, dont elle n'était séparée que par un canal d'environ une lieue. Elle s'appela primitivement *Scyras* et *Cenchria*, ou *Cychria*, de Cychria, son premier roi, et fut habitée par les Ioniens, puis par les habitans des îles et des contrées voisines. Elle eut long-temps des rois particuliers, dont le dernier fut Phyla. Celui-ci, vers l'an 1250 av. J.C., se fit déclarer citoyen d'Athènes, et, en reconnaissance, céda à cette république la possession de son île. Les Mégariens la leur disputèrent quelque sannées, et cette lutte, souvent renouvelée, devint enfin si fatale pour les Athéniens qu'ils renoncèrent à jamais posséder Salamine, et décrétèrent par une loi spéciale que quiconque proposerait de s'en emparer serait puni de mort. Une ruse de Solon fit révoquer cette loi, et Salamine reconquise demeura à peu près constamment au pouvoir des Athéniens. Cette île est célèbre par le règne de Télamon et d'Ajax, qui s'y succédèrent sur le trône, par la naissance d'Euripide, et surtout par la grande victoire navale que Thémistocle y remporta sur la flotte de Xerxès, 480 ans av. J. C., le 20 octobre. Les Perses avaient deux mille vaisseaux, et les Grecs seulement trois cent quatre-vingt. Malgré des forces si inégales, les Grecs coulèrent à fond deux cents galères ennemies, et en prirent un plus grand nombre. *Hérod.*, 8, *c.* 56, etc.—*Strab.*, 2.—*Corn. Nép.*, *Thémist*, *c.* 5. — *Diod. de Sic.*, 4. — *Val. Max.*, 5, *c.* 3. — *Luc.*, *Phars.*, 5, *v.* 109.—*Pomp. Méla*, 2, *c.* 7. — *Plut.*, *V. de Thémist.*— *Sil. Ital.*, 14, *v.* 283. — *Pausan.*, 1, *c.* 35.

2 et 3. — VETUS et NOVA, *ancienne* et *nouvelle*, villes de Salamine. La première, située sur la côte occidentale, était la ville principale de l'île; la seconde, plus petite, était à l'E., du côté de l'Attique.

4. — (*Porto Constanza*), v. de Cypre, sur la côte occidentale, près de l'embouch. du Pedæus. On attribue la fondation de cette ville à Teucer et à une colonie de Salaminiens, vers l'an 1270 av. J. C. Ses descendans y régnèrent, dit-on, environ 800 ans. Salamine fut, dans le 4e siècle, renversée par un tremblement de terre, et rebâtie par Constance II. *Hérod.*, 8, *c.* 94.—*Hor.*, 1, *od.* 7, *v* 21. —*Strab.*, 9. — *Vell. Pat.*, 1, *c.* 1. — *Luc.*, *Phars.*, 3, *v.* 183.

SALAMINIA, surnom de l'île de Cypre, pris de Salamine, l'une de ses principales villes.

SALAMINIENNE, *Salaminia*, nom de la galère qui transportait les officiers de la république d'Athènes dans leurs départemens respectifs, et qui ramenait les officiers déposés. Elle tirait sa dénomination, selon les uns, de la bataille de Salamine, où elle figurait, selon les autres, de Nausithéus, son premier pilote, natif de Salamine. C'était cette célèbre galère à 30 rames, sur laquelle Thésée passa dans l'île de Crète, et en revint victorieux; on la nomma depuis *Déliaque*, parce qu'elle fut consacrée à aller tous les ans à Délos, porter les offrandes des Athéniens, à l'acquit du vœu que Thésée avait fait à l'Apollon Délien pour le succès de son expédition de Crète. Pausanias assure que ce navire était le plus grand qu'il eût jamais vu. Lorsqu'on rappela de Sicile Alcibiade, afin qu'il eût à se justifier des impiétés dont on l'accusait, on commanda pour son transport la galère salaminienne.

Les Athéniens conservèrent la galère salaminienne pendant plus de mille ans, depuis Thésée jusque sous le règne de Ptolémée Philadelphe; ils avaient un très-grand soin de remettre des planches neuves à la place de celles qui vieillissaient, d'où vient la dispute des philosophes de ce temps-là, rapportée dans Plutarque, savoir si ce vaisseau, dont il ne restait plus aucune de ses premières pièces, était le même que celui dont Thésée s'était servi.

SALAMINUS, un des cinq frères Dactyles. V. DACTYLES. *Strab.*

SALAMIS. V. SALAMINE.

SALAMPSO, fille d'Hérode-le-Grand et de Marianne, fut fiancée à Phéroras, et ensuite épousa son cousin germain Phazaël, dont elle eut trois fils, Antipater, Hérode et Alexandre, et deux filles, Alexandra et Cypros. *Josephe*, *Ant. J.*

SALAPIE, *-pia* (*Torre delle Saline*), v. de l'Apulie, dans la Daunie, près de la mer Adriatique et du fleuve Aufide, servait de port aux Argyripéens. Les habitans changèrent ensuite l'emplacement de cette ville, et la rebâtirent sur la côte. Son nom lui vient sans doute des marais salans qui se trouvent dans le voisinage Cette ville est célèbre par le séjour qu'y fit Annibal, après la bataille de Cannes, partageant son temps entre les plaisirs de Capoue et ceux de Salapie. Elle fut reprise sur ce général par Marcellus. Il existe encore des ruines de cette ville. *Val. Max.*, 3, *c.* 8. —*Pline*, 3, *c.* 11. — *Pharsal.*, 5, *v.* 377.

2. — (LAC DE) ou

SALAPINA PALUS, petit lac ouvert pour recevoir l'eau de la mer près de la ville de Salapie, dont le port se trouvait sur ce lac.

SALARIA, nom donné à une des portes de Rome, tournée vers le pays des Sabins, et à une voie qui y aboutissait, et qui se joignait à peu de distance de la ville à la voie Nomentane. La porte *salaria*, nommée aussi *Collina*, était entre les portes *Nomentana* et *Pinciana*. On la nommait ainsi, dit-on, parce que c'est par elle qu'entrait le sel qu'on tirait des marais salans voisins. *Mart.*, 4, *ép.* 64. V. PORTES DE ROME.

SALARA, v. de l'Afrique propre, prise par Scipion, l'an de Rome 645. *T. L.*, 29, *c.* 34.

SALARIUS, pont construit sur l'Anio, à quatre milles de Rome, était sans doute sur la voie *Salaria.*

SALASSES, *-ssi*, peuple de la Gaule transpadane, dans une vallée comprise entre les Alpes grecques et les Alpes pennines. Cette vallée se nomme aujourd'hui *Val d'Aost.* Les Salasses sont célèbres par la résistance héroïque qu'ils opposèrent aux Romains l'an 144 av. J. C. Ils taillèrent en pièces dix mille Romains commandés par Appius Claudius. Mais peu après, ayant été vaincus à leur tour, ils furent totalement subjugués. Ils furent vendus comme esclaves sous Auguste. On fonda dans leur pays une colonie nommée *Prætoria Augusta.* *T.L.*, 21, *c.* 38. — *Strab.*, 4. — *Pline*, 3, *c.* 17.

SALATHI FLUVIUS, fleuve de l'Afrique, était la limite des connaissances des anciens au midi. Ce fleuve, qui est peut-être le même que le Lixus (V. ce mot), paraît répondre à l'embouchure d'une riv. nommée par les Portugais *Rio de Ouro* (*rivière d'or*).

SALATHUS, fils de Jéchonias, avant-dernier roi des Juifs et père de Zorobabel, fut, selon certaines traditions, prince et chef titulaire des Juifs, pen-

dant leur captivité, de l'an 588 av. J.C. jusques vers l'an 550. *Paral.*, 1, *c.* 3, *v.* 19; *Luc*, *c.* 3, *v.* 27.

SALAUNI, depuis CONSTANTIA, v. de l'île de Cypre, fondée par Teucer, frère d'Ajax.

SALAVI (*Saarbourg*), lieu de la Gaule, dans la Belgique 1re, chez les Mediomatrici.

SALÉ, fils d'Arphaxad, selon les uns, fils de Caïnan et petit-fils d'Arphaxad, suivant les autres, et par conséquent troisième ou quatrième patriarche après le déluge, naquit vers l'an du monde 1693 (2311 av. J. C.), et vécut environ 433 ans. Héber, quatrième ou cinquième patriarche, fut son fils. *Génèse*, *c.* 11, *v.* 12.

SALEBIN, v. de la tribu d'Ephraïm, se trouva ensuite dans la Samarie. C'est là que se réfugièrent les Amorrhéens lors de l'invasion de la terre de Chanaan. *Jug.*, *c.* 1, *v.* 8; *Rois*, 3, *c.* 4, *v.* 9.

SALECHA ou SELCHA, v. de la Palestine, dans la demi-tribu orientale de Manassé, à l'E., sur les confins de la Syrie. *Deutér.*, *c.* 3, *v.* 10; *Josué*, *c.* 12, *v.* 4

SALEIUS BASSUS, poète latin qui vivait sous le règne de Domitien. Il avait un grand génie; mais il était très-pauvre, quoique descendant d'une grande famille, et reçut divers présens de Pison (celui qui conspira contre Néron), puis de Vespasien. Il ne nous reste aucun ouvrage sous son nom; mais d'habiles critiques conjecturent avec vraisemblance qu'il est l'auteur d'un éloge de Pison, vulgairement attribué à Lucain. *Juv.*, *sat.*, 7, *v.* 80. — *Quintil.*, 10, c. 1, § 10. — *Suét.*

SALEM, *hist.*, ou SALÉ. V. SALÉ.

SALEM, *géog.*, v. de Palestine, où régnait Melchisédech. On n'est pas d'accord sur la position de cette ville. Quelques commentateurs de la bible, entre autres S. Jérôme, la placent dans le territoire de Scythopolis. L'opinion la plus générale la confond avec Jérusalem. *Genèse*, *c.* 14, *v.* 18. — *Josèphe*, *Ant. J.*, 7.

2. — lieu de la Palestine, près du Jourdain, où S. Jean baptisait. *Ev. de S. J.*, c. 3, *v.* 23.

SALENES, -*ni*, petite nation de l'Espagne, dans la Tarraconaise. *Pomp. Méla*, 3, c. 1.

SALENTINI, peuple de l'Iapygie, occupait la partie la plus orientale de cette province, et avait pour bornes à l'O., la Messapie, à l'E. la mer Ionienne, au N. l'Adriatique, et au S. le golfe de Tarente. Strabon les dit originaires de Crète, et l'on suppose que leur ville fut fondée par une colonie de cette île amenée par Idoménée (V. ce nom). Hydronte (Otrante) était leur ville principale. *Virg.*, *Enéide*, 3, *v.* 400 — *Strab.*, 6. — *Pomp. Méla*, 2. c. 4. — *Sil. Ital.*, 8, *v.* 579.

SALENTINUM PROMONT. ou IAPYGIUM (*Capo santa Maria di Leuca*), promont. situé à l'extrémité orientale du pays des Salentins, terminait au N. E. le golfe de Tarente.

SALEPH, second fils de Jectan, habita l'Arménie. *Genèse*, c. 10, *v.* 26.

SALERA ou SALARA. V. SALARA.

SALERNE, -*num* (même nom), grande v. d'Italie, chez les Picentini, dans une petite presqu'île, sur la mer de Tyrrhène, commença à devenir célèbre dans le 5e siècle par son école de médecine. *Hor.*, 1, *ép.* 15. — *T. L.*, 34, *c.* 45. — *Luc.*, *Phars.*, 2, *v.* 425. — *V. Pat.*, 1, *c* 15. — *Pline*, 13, c. 3.

SALÈTE, nom égyptien de Minerve.

SALÉTIO (*Seltz*), v. de la Germanique 1er chez les Némètes, à l'E., sur le Rhin.

SALGANÉE, -*neus*, *myth.*, surnom d'Apollon, adoré à Salganée en Béotie. *Paus.*, 2.

SALGANÉE, -*neus* ou -*neum*, *géog.*, v. de la Béotie, à l'E., à très-peu de distance du bras de mer nommé *Euripe*. *L. T.*, 35, c. 37. — *Paus.*, 2.

SALIA (FLAV.), *hist.*, consul sous Constance II en Occident, en 348.

SALIA, *géog.*, v. de la Tarraconaise, fut la patrie du poète Prudence. *Pomp. Méla*, 2.

1. SALICE, nom donné quelquefois à l'île de Taprobane, selon Ptolémée, *l.* 7, *c.* 4.

2. — v. d'Espagne, dont la position est inconnue.

SALIENNES VIERGES, *saliæ*, vierges qui assistaient aux sacrifices des saliens, et les servaient dans leur ministère. Elles portaient l'habit de guerre appelé *paludamentum*, avec des bonnets élevés comme les Saliens, et faisaient comme eux des sacrifices avec les pontifes sur le mont Palatin.

SALIENS, *myth.*, prêtres de Mars, institués par Numa Pompilius au nombre de douze, à l'occasion d'une peste qui ravageait la ville. Un bouclier tombé du ciel fit cesser ce fléau, et la nymphe Égérie prédit que la ville où ce bouclier serait conservé deviendrait puissante. Numa, craignant qu'on n'enlevât ce monument précieux, en fit faire onze semblables, qu'il nomma *Anciles* (V. ce mot); choisit pour les garder douze jeunes patriciens, et en fit un collége de prêtres. Les boucliers furent déposés dans le temple de Mars, et les prêtres les portaient par la ville en dansant et sautant (*salire*), d'où leur est venu le nom de *Salii*. Leur chef, auquel on donnait le nom de *præsul*, marchant à leur tête, commençait la danse; ils en imitaient les pas, et en suivaient tous les mouvemens. Ce sacerdoce était très-auguste à Rome, et les principaux de la ville tenaient à grand honneur d'être agrégés au collége des saliens. L'habillement de ces prêtres dans leurs fonctions était une tunique de pourpre brodée d'or, une longue robe appelée *trabea*, serrée par une ceinture de cuivre, une épée avec un baudrier garni d'airain, une pique à la main droite, à la gauche les boucliers, que quelquefois ils portaient à leur cou, et sur la tête un bonnet ou chapeau appelé *galerus* ou *pileus*. Ils chantaient dans leurs cérémonies des vers auxquels ils donnaient le nom d'*assamenta*. Ils n'oubliaient pas dans leurs chants le nom d'un certain Véturinus Mamurrius, qui avait fait les boucliers. Leurs vers contenaient encore les louanges de plusieurs dieux ou déesses, et des grands hommes de la république. Cette procession des prêtres saliens par la ville se terminait au temple de Mars par un festin superbe, dont la délicatesse et la somptuosité avaient passé en proverbe (de là l'expression *dapes saliares*). Les filles de ces prêtres ne pouvaient être prises pour être vestales.

Depuis l'institution de ces premiers Saliens, on en multiplia le nombre; ce qui fait qu'ils sont connus sous différens noms, entre autres ceux d'*Albani*, d'*Antoniani*, de *Collini*, de *Quirinales* ou d'*Agonales*. Les *Albani*, institués par Tarquin, étaient ainsi nommés parce qu'ils avaient une chapelle sur le mont Albani. Les *Antoniani* étaient ceux qui furent établis en l'honneur d'Antoninus Caracalla. Les *Collini* avaient pour fondateur Tullus Hostilius, qui, sur le point de livrer une bataille aux Sabins, fit vœu, selon Denys d'Halicarnasse, de doubler le nombre des saliens. Ceux-ci avaient un temple sur le mont Quirinal, d'où leur vient le nom de *Quirinales* et *Agonales*. Les *Palatini* étaient le collége même fondé par Numa, et, comme l'indique leur nom, ils faisaient leurs sacrifices sur le mont Palatin. *T. L.*, 1, c. 20. — *Cic.*, *à Att.*, *ép.* 9; *Divin.*, 1, *c.* 26; 2, *c.* 66. — *Varron*, 4, *c.* 15. — *Virg.*, *En.*, 8, *v.* 66. — *Hor.*, 1, *Ode* 37, *v.* 2 et 4; *Ep.* 1, *v.* 86. — *Ov.*, *Fast.*, 3, *v.* 387. — *Den. d'Hal.*, 2, c. 70; 3, *c.* 32. — *Luc.*, *Phars.*, 1, *v.* 603. — *Senèq.*, *ép.* 15. — *Quintil.*, 1, c. 6 et 40. — *Tac.*, *Ann.*, 2, c. 83. — *Suét.*, *Claud.*, 33.

1. SALIENS, -*lii*, *géog.*, peuples de Germanie,

qui firent une irruption dans les Gaules, et furent subjugués par l'empereur Julien. *Am. Marc.*, 17.

2. — peuple de la Gaule. V. SALYES.

SALIGÈNA, Vénus, sortie de la mer (*salum*).

SALIM. V. SALEM, n° 2.

SALINATOR. V. LIVIUS SALINATOR.

1. SALINES, *-næ* (*Scillans*), v. de la Gaule, dans la province des Alpes maritimes, au S. O., sur les frontières de la Narbonnaise 2e.

2. — (*Torda*), v. de la Dacie.

3. — ou VALLÉE DES SALINES, vallon ainsi nommé à cause de la grande quantité de sel qu'on y trouvait, dans le voisinage de la mer Morte, au S. Les Iduméens y furent battus par les Hébreux. *Rois*, 2, *c.* 8, *v.* 13; *c.* 4, 14, *v.* 7.

SALIOCLITE, *-ta* (*Saclas*), petite v. de la Lyonnaise 4e, chez les Sénones, à l'O.

1. SALIS, bourg dans la vallée des Salines.

2. — MONS ou MONTAGNE DE SEL, petite chaîne de montagnes de l'Idumée, à l'O. et près de la mer Morte, était, ainsi que l'indique son nom, remplie de sel.

SALISA. V. SALISSA.

SALISATEURS (*salire*, sauter), devins du moyen âge, qui tiraient des mouvemens de leur corps de bons ou de mauvais augures.

SALISSA ou BAAL SALISSA, petite v. de la tribu de Benjamin, au N. O. de Jérusalem, à 15 milles de Diospolis. *Rois*, 1, *c.* 9, *v.* 4; 4, *c.* 4, *v.* 42.

SALISSO (*Sultz-Bach*), lieu de la Gaule, dans la Germanique 1re, chez les Caracates, au N. O.

SALISUBSULES, nom que l'on donnait à tous ceux qui chantaient et dansaient au son de la flûte, comme cela se pratiquait dans les sacrifices d'Hercule : on les appelait encore *Salii* et *Salitores*.

SALISUBSULUS, surnom de Mars, pris des danses guerrières des saliens.

1. SALIUS, Arcadien, établit en Italie les prêtres nommés d'après lui *saliens*, antérieurement à Numa. Ce prince, suivant quelques auteurs, ne fit que les introduire dans Rome. V. l'art. suiv.

2. —guerrier tué par Néalcès, peut-être le même que le précédent. *En.*, 5, *v.* 298; 10, *v.* 753.

1. SALLUSTE (C.) CRISPUS, *-tius*, célèbre historien romain du siècle d'Auguste, naquit à Amiterne, vers l'an 85 av. J.C., d'une famille plébéienne. Venu à Rome dans sa jeunesse, il entra dans la carrière politique ; à l'âge de 27 ans, il parvint à la questure, six ans après il fut nommé tribun du peuple, et se signala par son attachement au parti populaire, que dirigeaient les successeurs de Clodius. Milon, l'ayant surpris dans un commerce criminel avec sa femme, la fameuse Fausta, fille de Sylla, le fit noter d'infamie, chasser du sénat, et condamner à une forte amende, l'an 50 av. J. C. Arrêté dans sa carrière par cette disgrâce inattendue, il se retira dans les Gaules auprès de César, qui l'accueillit avec bienveillance. Deux ans après (48 ans av. J. C.), César, parvenu à la dictature, non-seulement lui fit reprendre sa place dans le sénat, mais encore le nomma questeur, puis préteur, et lui donna le gouvernement de Numidie. Dans cette province. Salluste se rendit tellement odieux au peuple et aux riches par ses exactions qu'à l'expiration de sa magistrature les Numides l'accusèrent de concussion devant son protecteur. Celui-ci l'acquitta ; mais il ne lui confia depuis aucune charge. Depuis cette époque Salluste consacra son temps aux jouissances de la fortune et à la littérature, et, du fruit de ses déprédations, il fit bâtir à Rome un magnifique palais et des jardins qui portent encore le nom de Salluste. C'est là qu'il composa ces ouvrages historiques qui l'ont immortalisé, et qu'il mourut à 51 ans, l'an 35 av. J. C. Il avait épousé Terentia, femme que Cicéron avait répudiée, ce qui, joint à la différence de leurs opinions politiques, et à son démêlé avec Milon, ami de Cicéron, fit naître entre l'orateur et l'historien une haine qui ne finit qu'avec leur vie.

Le caractère de Salluste est resté une énigme pour les modernes. Sa vie fut-elle, comme c'est l'opinion vulgaire, souillée de débauches et de spoliations ? en fut-elle exempte ? Ces plaintes si vives que l'on trouve dans ses écrits sur la corruption romaine ne sont-elles qu'un voile jeté sur ses vices, ou bien sont-elles la sincère expression d'un cœur vraiment vertueux? Il est à croire qu'il faut saisir le milieu entre ces opinions. On ne peut guère révoquer en doute le scandaleux adultère dont il fut accusé, et le pillage de la Numidie, qui le fit disgracier de César même ; mais peut-être Salluste, tout en étant vicieux comme la plupart de ses contemporains, aima la vertu, ou du moins s'indigna du vice sans frein et sans voile. Au reste la postérité a fait grâce à son caractère en faveur de son talent, et a oublié Salluste questeur, préteur, gouverneur, pour Salluste historien.

La plus importante des compositions historiques de Salluste était une *Histoire romaine*, qui commençait à la mort de Sylla, et se terminait à la conjuration de Catilina. On la préférait assez généralement même à l'histoire de Tite-Live ; et Martial ne craint pas de dire de lui :

Crisdus romanâ primus in historiâ.

Il ne nous reste de cette histoire que des fragmens, la plupart peu considérables; mais nous possédons en entier son histoire de la conjuration de Catilina, et celle des guerres de Jugurtha, roi de Numidie ; ces deux morceaux, assez courts l'un et l'autre, ont suffi pour placer leur auteur à un rang éminent parmi les grands historiens. Son style sévère et pur est plein de concision, de force et d'énergie. Il abonde en pensées fortes et nobles. Non content de peindre de main de maître les événemens, il remonte à la cause, fait saisir leur liaison, indique leurs résultats. Peu d'écrivains montrent une plus grande connaissance des hommes et de leur siècle. On sent en le lisant que ce n'est point simplement un écrivain qui tient la plume, que c'est un homme d'état.

On ne sait ce qu'on doit admirer davantage dans Salluste, ou des descriptions, ou des portraits, ou des harangues ; car il réussit dans toutes ces parties. Il n'est pas cependant à l'abri de tout reproche. Outre qu'il se sert peut-être trop souvent d'expressions usées, de mots nouveaux, de métaphores hardies, et de phrases purement grecques, il y a un défaut de proportion entre la brièveté de ses ouvrages et les longues préfaces qu'il place à leur tête, les longues digressions qu'il y intercale. Au reste ces préfaces et ces digressions sont très-belles, et quand on les a lues on regretterait qu'elles n'y fussent pas. Un reproche plus grave est celui de la partialité : on a remarqué qu'il omettait certains faits favorables à ceux qu'il n'aimait pas, que, par exemple, Cicéron était à peine mentionné dans l'histoire de la conjuration de Catilina, où cependant il joue le principal rôle ; on doit cependant à Salluste cette justice, qu'il ne va pas jusqu'à controuver des faits en faveur de ses amis.

Nous avons encore, sous le nom de Salluste, deux lettres à César sur le gouvernement, et une violente diatribe contre Cicéron ; mais l'une est contestée par les meilleurs critiques, et l'autre est niée complètement ; on la regarde comme l'ouvrage de quelque déclamateur.

Les meilleures éditions des œuvres de Salluste sont celles de Miller, Berlin, 1752; de Teller, 1790; de Harles, Nuremberg, 1797; de Kundhart, 1809, et de Barbou, Paris, 1744 et 1761; surtout celle de M. Burnouf, Paris, 1820, dans la collection de M. Lemaire. *V. Pat.*, 2, *c.* 36. — *Tac.*, *Ann.*, 3, *c.* 30. — *Quintil.*, 3, *c.* 8, § 9; 10, *c.* 1, § 102. — *Suet*, *Gram.*; *V. de Cés.* — *Mart.*, 14, *ép.* 91. — *Dion Cass.*, 40, *c.* 63. — *Aulugelle*, 17, *c.* 4.

2. — (C.) Crispus, petit-neveu et fils adoptif de l'historien, imita le désintéressement de Mécène, et se contenta du rang de simple chevalier romain, quoiqu'il fût en grande faveur auprès d'Auguste et de Tibère. C'est à lui qu'Horace adresse la seconde ode de son second livre. *Tac.*, *Ann.*, 1, *c.* 6; 2, *c.* 40; 3, *c.* 30. — *Pline*, 34.

3 et 4. — (Cn. et P.), amis de Cicéron, sont mentionnés dans sa correspondance, *Att.*, 1, *ép.* 3 et 11; 11, *ép.* 11 et 20; *Famil.*, 14, *ép.* 4 et 11.

5. — consul sous Constance II en 344 de J. C.

6. — (Secundus) Promotus, capitaine gaulois, favori de l'empereur Julien, se distingua par sa valeur et sa probité. Julien le fit préfet des Gaules, et le prit pour collègue dans le consulat l'an de J. C. 363.

7. — (Secundus), que l'on a, mais à tort, confondu avec le précédent, était ainsi que lui un des favoris de Julien, et fut élevé à la dignité de préfet de l'Orient. Il se concilia l'estime des Romains par la pureté de ses mœurs, par son zèle pour la discipline, et par sa piété. Après la mort de Jovien, les chefs de l'armée lui offrirent la pourpre impériale; mais il refusa ce dangereux honneur, parce qu'il était trop vieux. On voulut alors proclamer son fils; il s'y opposa également, parce que son fils était trop jeune.

8. — (Secundus), fils du précédent. V. l'art. précédent.

9. — philosophe distingué qui vers l'an 365 av. J.C. publia un petit ouvrage en vingt-un chapitres intitulé *des dieux et du monde*, dans lequel il traite de la nature de la divinité, de la providence, de l'immortalité de l'âme, etc.

10. — préfet de Rome sous Valentinien.

11. — officier romain qui servit dans la Grande-Bretagne.

12. — philosophe d'Emèse, qui vivait dans le sixième siècle, à l'époque où le platonisme était le plus en vogue, essaya d'y substituer ou au moins d'y opposer la philosophie cynique.

SALLUVIENS, plus communément Salyes.

SALMACIS, *myth.*, nymphe de la fontaine Salmacis, ayant un jour aperçu dans le bain Hermaphrodite, conçut pour lui une vive passion, et, le voyant insensible à ses charmes, s'élança dans les eaux à côté de lui, priant les dieux de les unir tellement qu'ils ne fussent jamais séparés. Cette prière fut exaucée, et la fontaine dans laquelle s'était passée cette aventure conserva, selon la fable, sa puissance d'opérer le même prodige sur tous ceux qui s'y baignent, c'est-à-dire de les rendre efféminés. *Métam.*, 4, *v.* 285; 15, *v.* 319. — *Hyg.*, *f.* 271.

Salmacis, *géog.*, fontaine de Carie, près d'Halicarnasse, avait la réputation de rendre mous et efféminés ceux qui s'y baignaient. V. Salmacis, *myth.* et Hermaphrodite.

SALMANA, un des rois des Madianites. *Jug.*, *c.* 8, *v.* 5.

SALMANAZAR ou Salmanasar, fils et successeur de Teglath-Phalasar, roi d'Assyrie, commença à régner après la mort de son père, l'an 727 av. J. C. Ce prince subjugua la Samarie, et imposa un tribut à Osée, roi d'Israël (724). Trois ans après, celui-ci ayant voulu secouer le joug, avec le secours de Sua, roi d'Egypte, Salmanasar entra dans le pays à la tête d'une grande armée, prit Samarie, au bout d'un siége de trois ans, en emmena captif le peuple et le roi Osée, et mit fin au royaume d'Israël. Le vieux Tobie fut au nombre des prisonniers. Salmanasar mourut après cinq ans de règne, et laissa le trône à son fils Sennachérib. *Rois*, 4, *c.* 17 et 18. — *Tob.*, 1, 2.

SALMANTIQUE, -*ica* (*Salamanque*), v. de la Lusitanie, au N. E., chez les Vettones, avait un pont magnifique sur le *Tormès* actuel.

SALMON ou Salma, époux de Raab et père de Booz. *Paral.*, 1, *c.* 2, *v.* 11, 51.

1. SALMONE, petite v. de l'Elide occidentale, à peu près à égale distance de Dyspontium et d'Olympie, entre le Selléis et l'Alphée, et près des sources de l'Enipée. C'est là que régnait Salmonée. *Ov.*, *Am.*, 3, *él.* 6, *v.* 43.

2. — Promont. V. Samonium.

SALMONÉE, -*neus*, frère de Sisyphe et d'Enarète, célèbre par son impiété, était fils d'Eole et petit-fils d'Hellen. Ayant conquis toute l'Elide jusqu'aux rives de l'Alphée, il eut la témérité de vouloir passer pour un dieu. Pour y parvenir, il fit faire un pont d'airain qui traversait une grande partie de sa capitale, sur lequel il poussait un chariot qui imitait le bruit du tonnerre; de ce lieu il lançait des torches allumées sur quelques malheureux, qu'il faisait tuer à l'instant pour inspirer plus de terreur à ses sujets. Jupiter, irrité de son audace et de son impiété, le foudroya, et le précipita dans le Tartare, où Virgile le place au rang des grands criminels. Salmonée avait épousé Alcidice, dont il eut Tyro. *Odyss.*, 11, *v.* 235. — *En*, 6, *v.* 585. — *Diod.*, 4. — *Hyg.*, *f.* 60. — *Apollod.*, 1, *c.* 9.

SALMONIDE, -*nis*, Tyro, fille de Salmonée.

SALMONTE, -*mus*, -*untis*, v. de la Carmanie, au S. O., sur la côte, près de l'embouchure du fleuve Achidane, et vis-à-vis l'île d'Oaracta.

SALMUS, v. de l'Arabie pétrée, située sur le golfe Arabique *Diod. de Sic.*, 17.

SALMYDESSE ou Halmidesse, -*ssius* (*Midjeh*), v. de la Thrace, à l'E., sur le Pont-Euxin, avait un beau port.

SALO (*Xalon*), fleuve de la Tarraconaise, prend sa source chez les Celtibères, coule au N. E., et se jette dans l'Ebre, à l'O. de Cæsaraugusta. *Martial*, 10, *ep.* 20.

SALODURUM (*Soleure*), v. de la Gaule, dans la grande Séquanaise, chez les Helvetii, sur l'Arula.

SALOM, mieux Sellum. V. ce mot.

SALOMAQUE, -*acum* (*Sales*), petite v. de la Gaule, dans la Novempopulanie, au N. O., chez les Boii.

SALOMÉ, *hist.*, fille d'Antipater et sœur d'Hérode-le-Grand, fut une des femmes les plus méchantes de son siècle. Mariée à Joseph, son oncle, elle vint à bout par ses calomnies de décider Hérode à le faire mourir. Elle fit subir le même sort à Costobare, qu'elle épousa en secondes noces, et qu'elle répudia. Alexandre, Aristobule, ses neveux, et Mariamne, femme d'Hérode, furent aussi les victimes de ses calomnies (V. ces noms). Comme Salomé ne pouvait épouser Silléus, prince arabe qu'elle aimait, parce que son frère Hérode était son ennemi, elle se livra secrètement à lui, et jouit en paix de ses crimes. Hérode lui laissa une riche succession. *Jos.*, *Ant. J.*, 15, *c.* 4; 16, *c.* 6.

2. — fille d'Hérode-le-Grand et d'Elpide, épousa un des fils de Phéroras. *Jos.*, *Ant. J.*, 17, *c.* 1.

3. — surnommée LA DANSEUSE, fille d'Hérodiade et d'Hérode Philippe le Tétrarque, obtint d'Hérode Antipas, son beau-père, la tête de S. Jean Baptiste pour prix de quelques pas faits avec grâce devant lui ; ce fut à l'instigation de sa mère qu'elle fit cette demande barbare. *Marc*, *c.* 6, *v.* 17, 18, 19 ; *Luc*, *c.* 3, *v.* 19. — *Jos.*, *A. J.*, 18, *c.* 7.

4. — épouse de Zébédée, était une des saintes femmes qui suivaient ordinairement J. C. dans ses voyages. *Matt.*, *c.* 20, *v.* 20 ; *c.* 27, *v.* 55 et 56.

SALOMÉ, *géog.*, v. de la Palestine, dans la tribu de Manassé.

SALOMI, père du profanateur Zambri. *Nomb.*, *c.* 25, *v.* 14.

1. SALOMITH, mère d'un blasphémateur qui fut lapidé dans le désert. *Lévit.*, *c.* 24, *v.* 10 *et* 11.

2. — fille de Roboam, roi de Juda. *Paral.*, 2, *c.* 11, *v.* 20.

SALOMON, troisième roi des Juifs, était fils de David et de Bethsabée. Son père le fit sacrer son successeur, de son vivant même (1015 ans av. J. C.), afin de prévenir les révoltes que pouvaient exciter parmi ses fils l'ambition et le désir du trône. Cependant, peu après sa mort, ces révoltes éclatèrent, et Salomon, pour régner en paix, fut obligé de mettre à mort son frère Adonias, qui voulait lui enlever la couronne. Il traita de même Joab et Séméï, et dépouilla de la dignité pontificale Abiathar, pour en revêtir Sadoc.

Dieu ayant promis à Salomon de lui accorder telle demande qu'il voudrait lui faire, ce jeune prince demanda la sagesse. Dieu, pour sa modération, lui accorda avec la sagesse les richesses et la puissance, qu'il n'avait pas demandées. Salomon donna bientôt en effet une preuve de la sagesse que Dieu lui avait donnée, dans un procès difficile. Deux femmes, demeurant ensemble, se disputaient un enfant. Cette contestation étant portée au roi, ce prince se fit apporter un coutelas pour partager l'enfant en deux, et leur en donner à chacune une moitié. Mais l'une s'étant écriée qu'elle aimait mieux qu'on le donnât tout entier à l'autre femme, Salomon lui fit aussitôt donner l'enfant, connaissant par ce mouvement de tendresse qu'elle était la vraie mère.

Il régnait depuis quatre ans lorsqu'il commença (1012 ans av. J. C.) l'accomplissement du grand dessein de son père, la construction d'un temple au vrai Dieu. Hiram, roi de Tyr, avec lequel il fit alliance, lui fournit les sapins et les cèdres nécessaires à l'exécution de ce projet, ainsi que les architectes, les fondeurs et les ouvriers principaux qui devaient travailler à la décoration du temple. Deux cent cinquante mille hommes furent employés pendant sept ans à cet édifice, qui effaça en magnificence tous les temples alors existans.

Salomon se fit aussi construire un palais superbe pour lui et ses femmes. Rien n'égalait la majesté de son trône, dont les degrés étaient soutenus de chaque côté par des lions d'or. Il fit aussi fortifier Jérusalem, ainsi que plusieurs villes de ses états.

Non content d'augmenter ainsi la splendeur intérieure de son royaume, il se fit redouter au dehors. Les Amorrhéens, les Héthéens, les Phéréséens, les Hévéens et les Jébuséens furent forcés de lui payer tribut, et il étendit ses états jusqu'à l'Euphrate. Ses richesses, déjà rendues considérables par cet accroissement de territoire, devinrent immenses par son commerce avec les pays éloignés. Tous les trois ans il faisait partir du port d'Asiongaber une flotte qui allait à Ophir (l'Amérique selon les uns, la presqu'île orientale de l'Inde selon les autres) chercher de l'or, de riches étoffes et des oiseaux rares. Vers la vingt-quatrième année de son règne (991 av. J. C.), sur le bruit de tant d'opulence et de sagesse, la reine de Saba vint le voir avec de riches présens, et s'en retourna comblée elle-même de dons, et charmée de la magnificence et de la sagesse du monarque.

Malheureusement la fin de sa vie différa du commencement. Les passions l'égarèrent au point qu'il eut dans son palais sept cents femmes et trois cents concubines, la plupart étrangères ; pour leur plaire, il abandonna le culte du vrai dieu, et consentit à sacrifier avec elles aux idoles. Ces faiblesses durèrent deux ans, suivant les uns, et jusqu'à la fin de sa vie, suivant les autres. Quoi qu'il en soit, il mourut l'an 975 av. J. C., à l'âge de 62 ans, après un règne de trente-neuf. Roboam fut son successeur. Salomon avait composé un grand nombre d'ouvrages sur les sciences, la morale, la théologie. Le seul qui soit incontestablement de lui est l'*Ecclésiaste*. On lui attribue aussi, mais avec moins de fondement, les *Proverbes*, le *Cantique des Cantiques*, et même le livre de la *Sagesse*, l'*Ecclésiastique*, et les *Psaumes* 71 et 126. *Rois*, 3, *c.* 1, 5, 6, etc. — *Jos.*, *Ant. J.*, 7 *et* 8.

SALONE, *-na*, v. de la Dalmatie, vers le N., chez les Autariates, à environ 10 milles de l'Adriatique. Cette ville est fameuse par le siége qu'elle soutint lors des guerres civiles des Romains, contre Pollion, lieutenant d'Octave, et par la retraite de Dioclétien, qui vint, après avoir abdiqué, y cultiver son jardin, et y mourir. On y admirait encore les ruines de son palais dans le 16e siècle. Salone est aujourd'hui entièrement détruite, et il n'y a sur son emplacement qu'un petit village nommé *Spalatra*. *Ces.*, 9, *c.* 9 — *Mela*, 2, *c.* 3. — *Luc.*, *Phars.*, 4, *v.* 404.

SALONINE, *-na* (JULIA CORNELIA), femme de l'empereur Gallien, se rendit aussi célèbre par ses vertus publiques et privées que son époux par ses vices. Elle fit fleurir à Rome les beaux-arts et les lettres, qu'elle avait étudiés avec soin. On a dit qu'elle avait obtenu pour le philosophe Plotin la permission de bâtir une ville qui se gouvernerait par les lois de la république de Platon, ce qui paraît n'être qu'une fable. Son courage égalait sa bonté et son érudition. Plus d'une fois elle réveilla son époux, endormi au sein des plaisirs de sa capitale, pour le faire marcher contre les barbares qui envahissaient l'empire ou contre les tyrans qui lui disputaient la pourpre. Elle-même l'accompagnait dans ses expéditions, et peu s'en fallut que les Goths ne la prissent en Illyrie. Lors de la révolte, enveloppée dans la haine qu'inspirait Gallien, elle périt, ainsi que lui, auprès de Mediolanum (Milan), l'an 268 de J. C.

1. SALONINUS (ASINIUS POLLIO), fils du célèbre Pollion, fut ainsi nommé afin de perpétuer le souvenir de la prise de Salone. On croit que ce personnage est le héros de la 4e églogue de Virgile.

2. — (P. LICINIUS CORNELIUS), fils de Gallien et de Salonine, reçut de Valérien, son grand-père, le titre de César en même temps que son père, l'an 255 de J. C., et fut peu après envoyé dans les Gaules, avec Albinus, son gouverneur, afin d'apprendre l'art militaire. Posthume s'étant révolté en 261, l'usurpateur marcha vers Colonia Agrippina (Cologne), où était le jeune prince, et, ayant forcé les habitans à le lui abandonner, il le fit mourir. Saloninus n'avait encore que dix ans.

1. SALONIUS, ami et gendre de Caton le cen-

seur, dont il épousa la fille dans un âge très-avancé. V. CATON.

2. — tribun militaire qui se rendit odieux aux Romains, à cause de son zèle pour la discipline.

3. — évêque de Vienne ou de Genève, vers l'an 440. On a de lui deux *commentaires ou expositions mystiques des Proverbes et de l'Ecclésiaste*. Ces deux ouvrages se trouvent dans la Bibliothèque des Pères, Haguenau, 1532.

SALPION, sculpteur d'Athènes, dont on admire encore aujourd'hui un vase magnifique, destiné sans doute à contenir l'eau lustrale. On ignore à quelle époque florissait Salpion.

SALPIS, petite v. d'Etrurie, vers le S. Les habitans étaient appelés *Salpinates*. *T. L.*, 5, *c.* 31.

SALSIPOTENS, c'est-à-dire *roi de la mer* (*salsum*, mer; *potens*, puissant), surnom de Neptune.

SALSULES,-*la* (*Salses*), v. de la Narbonnaise 1re, chez les Sardones, au N.

SALSUM, petite riv. d'Espagne. *Cés.*

SALTUAIRE, -*arius* (*saltus*, bois), affranchi ou esclave, chargé dans les riches maisons romaines du soin des terres, des bois, etc.

SALTUS, grande mesure agraire des Romains, valait quatre centuries. V. les *Tables des Mes. des Rom.*

SALUMIAS ou SALEM, v. de la Samarie.

SALUS, déesse de la Santé, fille d'Esculape, la même qu'Hygie. Les Romains lui avaient consacré plusieurs temples dans Rome; elle eut aussi un collége particulier de prêtres, uniquement destinés à son culte, et qui seuls avaient le privilége de voir la statue de la déesse. C'était en grande solennité et avec beaucoup de cérémonies qu'ils prenaient les augures de la Santé. Il fallait pour cela que durant l'année aucune armée ne fût sortie de Rome, et qu'on jouît d'une profonde paix. Dans les sacrifices qu'on faisait à la déesse on observait, entre autres particularités, de jeter dans la mer un morceau de pâte que les prêtres envoyaient, disaient ils, à Aréthuse de Sicile. On la représentait sous la figure d'une jeune personne assise sur un trône, couronnée d'herbes médicinales, tenant une patère de la main droite et un serpent de la gauche. *Cic.*, *à Att.*, 4, *ép.* 1. — *T. L.*, 9, *et* 10. — *Pline*, 35, *c.* 4. — *Tac.*, *Ann.*, 12, *c.* 23. — *Macr.*, *Sat.* 1, *c.* 16.

1. SALUTAIRE (PALESTINE, PHRYGIE, etc.). V. PALESTINE, etc.

L'épithète de salutaire était donnée dans les dernières divisions de l'empire romain à certaines portions de provinces trop grandes pour en former une seule. On ignore l'origine de cette bizarre dénomination. Il est à remarquer qu'elle ne fut usitée que dans l'Orient, et seulement dans cinq provinces, la Macédoine, la Galatie, la Phrygie, la Syrie et la Palestine.

2. — (PORTE), porte de Rome, vers le N., près du mont Quirinal et du temple de la déesse Salus, d'où elle tirait son nom.

1. SALUTARIS DIVA, Isis. Ce surnom, qu'elle porte dans plusieurs inscriptions, lui fut sans doute donné parce qu'on croyait qu'elle indiquait aux malades, durant le sommeil, les remèdes qui leur convenaient.

2. — DEUS, surnom de Pluton, qu'on lui donnait lorsqu'il rendait une ombre à la vie. Lorsque les dieux voulaient rendre la lumière à un mortel, Pluton faisait tomber de son urne quelques gouttes de nectar sur le mortel privilégié. *Claudien.*

SALUTIGERI DII (*salus*, salutation; *gerere*, porter), dieux subalternes, dont parle Apulée, et qui servent de messagers et d'interprètes aux dieux supérieurs. — Certains esclaves portaient aussi le nom de *Salutigeri*; leur fonction était d'aller saluer de la part de leurs maîtres, et de faire tous les messages de ce genre.

1. SALVIDIENUS, lieutenant d'Auguste, mis à mort par l'ordre d'Antoine.

2. — auteur latin, qui vivait sous le règne de l'empereur Probus.

SALVIEN, *vianus*, père de l'Eglise, dans le cinquième siècle, se distingua par l'élégance de son style. Parmi ses ouvrages on remarque surtout son traité sur le *Gouvernement de Dieu*, où Bossuet a peut-être puisé l'idée primitive de la deuxième partie de son *Histoire universelle*. Salvien y a pour but de laver le christianisme des reproches que lui faisaient les païens d'être la cause des calamités qui affligèrent l'empire romain. La meilleure édition des œuvres de Salvien est celle de Paris, 1684.

1. SALVIUS, joueur de flûte, qui, du temps de Marius, fut proclamé roi de Sicile par les esclaves révoltés. Il fut vaincu, et mis à mort l'an de Rome 653, après avoir résisté quelque temps aux Romains. On le nomma aussi Tryphon.

2. — affranchi d'un des fils de l'orateur Hortensius. *Cic.*, *Ep. famil.*, 10, *ép.* 18.

3. — affranchi d'Atticus. *Cic.*, *ép. fam.*, 9, *ép.* 7 et 11.

4. — (L.) OTHO, consul l'an de J. C. 33.

5. — (M.) OTHO, empereur. V. OTHON.

6. — (L.) OTHO TITIANUS, consul en 52, le fut ensuite avec l'empereur Othon, son frère, depuis le 17 janvier 69 jusqu'au 1er mars.

7. — (L.) OTHO TITIANUS, neveu d'Othon. V. TITIANUS.

8. — sénateur, condamné à mort par Domitien.

9. — (M.) JULIANUS, consul en 148.

10. — (M.) JULIANUS, consul l'an 175.

11. — (P. DIDIUS) JULIANUS, empereur après la mort de Pertinax. V. DIDIUS.

12. — ou SYLVIUS, autrement POLEMNIUS, auteur du 5e siècle, a laissé sous le titre de *Laterculus* un dénombrement des fêtes qui se célébraient tous les ans chez les païens et les chrétiens.

SALYES ou SALLUVII, nation puissante et populeuse de la Gaule méridionale, s'étendait dans la Viennaise et la Narbonnaise seconde au S., le long du Rhône, depuis l'embouchure du Druentius jusqu'aux bords de la mer. Comme les Salyes étaient originaires de la Ligurie, on les appelait quelquefois *Gallo-Ligures*. *Aquæ Sextiæ* était leur ville principale. Ce peuple par ses guerres avec les Phocéens de Marseille fournit aux Romains l'occasion d'intervenir dans les affaires des nations transalpines, et de commencer l'asservissement des Gaules *Tit. Liv.*, 5, *c.* 34 et 35; 21, *c.* 26.

SAMANÉENS,-*niæi*, secte de philosophes indiens, différens des brachmanes ou gymnosophistes. Ils faisaient vœu de chasteté ainsi que ceux-ci, et habitaient hors des villes dans des solitudes où ils ne se nourrissaient que de fruits et de légumes. Les rois de l'Inde avaient pour eux une telle vénération que souvent ils venaient de très-loin les consulter sur les affaires de l'état, et les prier d'implorer la divinité en leur faveur. *S. Clém. d'Alex.*, *Strom.*

SAMARA ou SUMINA (*Somme*), fleuve de la Gaule septent., dans la Belgique seconde, chez les Ambiani, se jette à *Phrudis Ostium* dans l'*Armoricanus tractus*.

1. SAMARIE, -*ria*, v. capitale de la Samarie, bâtie à quelque distance et au N. O. de Jérusalem,

dans une plaine très-fertile. Elle fut fondée par Amri, roi d'Israël, c'est-à-dire des dix tribus détachées de Juda, qui ensuite en fit la capitale de son royaume. On y remarquait surtout un palais magnifique nommé *la Maison d'Ivoire*. Après avoir été plusieurs fois détruite et relevée, elle fut enfin reconstruite par Hérode, qui ne négligea rien pour lui rendre sa première splendeur, et la nomma Sébaste, (σεϐαστὸς, auguste) en l'honneur d'Auguste. Il ne reste de cette ville que quelques ruines qui portent son nom. Les Samaritains furent presque continuellement en guerre avec les rois de Juda, et les deux peuples, quoiqu'ayant la même origine, avaient l'un pour l'autre l'aversion la plus prononcée, au point de fuir tout commerce entre eux. *Rois*, 3, *c.* 16, *v.* 24; 22, *v.* 39. — *Jos.*, *A. J.*, 15, *c.* 11.

2. — ou Samaritide, petite contrée de la Judée, qui ne fut formée que sous les Romains, et qui occupait à peu près le milieu de la Palestine, ayant pour bornes au N. la Galilée avec la Judée propre, à l'E. le Jourdain, et à l'O. la Méditerranée.

SAMARITAINE (La) nom qu'on donne vulgairement à une des femmes qui les premières adoptèrent l'Evangile. Jésus-Christ, retournant en Galilée, passa par Sichar, ville des Samaritains. Pendant que ses disciples étaient allés dans la ville acheter des provisions, il s'arrêta auprès d'un puits où se trouvait une femme samaritaine qui puisait de l'eau. Jésus-Christ lui demanda à boire. Cette femme, étonnée de ce qu'un Juif lui parlait (car les Juifs fuyaient tout commerce avec les Samaritains) lui en marqua sa surprise. Jésus-Christ lui prêcha l'Evangile, et la convertit à lui. *Jean*, *c.* 4, *v.* 9.

SAMAROBRIVA (*Amiens*), nommée ensuite Ambiani. V. Ambiani, n° 2.

SAMBARA, v. de l'Assyrie que l'on présume s'être trouvée vers la partie septentrionale, dans la Bagistane, un peu à l'E. du Gyndès.

SAMBE, *-bus*, *hist.*, roi de l'Inde septentrionale, fut vaincu par Alexandre. *Diod. de S.*, 17.

Sambe, *-bus*, *géog.*, riv. de l'Inde en deçà du Gange, prend sa source chez les Rhannæ, passe à Sandrabates et se jette dans le Jomanès.

SAMBETHE, *-the* ou *-tha*, la plus ancienne des sibylles. Pausanias la dit fille de Bérose, ce qui supposerait qu'elle ne serait pas plus ancienne qu'Alexandre. Au reste rien de plus incertain que ce que l'on en raconte. On lui attribue des *livres* ou *vers sibyllins* où elle prédit la venue du Christ. *Paus.*, 10, *c* 12. — *August*, *Cité de D.*, 18, *c.* 25. *Tatien*, *contre les Grecs*.

SAMBLIQUE, *-cus*, brigand célèbre par les vols qu'il commit dans le temple de Diane à Ephèse et par les tortures qu'on lui fit souffrir pendant un an entier. Ces tortures étaient si cruelles qu'elles donnèrent lieu au proverbe grec *souffrir plus que Samblique*.

SAMBROCA, autrement Bætulo ou Alba (*Ter.*). V. Bætulo.

SAMBULOS, montagne d'Asie, vers la Mésopotamie. Elle était célèbre par un temple dédié à Hercule. Selon les traditions populaires du pays ce dieu avertissait en un certain temps les prêtres de son temple de préparer des chevaux chargés de flèches, afin d'aller à la chasse; ces chevaux couraient vers un bois, d'où ils revenaient le soir fort fatigués et sans flèches; la nuit, ce même dieu montrait à ses prêtres, pendant le sommeil, les endroits de la forêt où ces chevaux avaient couru, et on les trouvait le lendemain couverts de gibier. *Tac.*, *Ann.*, 12, *c.* 13.

SAME ou Samos, ancien nom de l'île de Céphallénie ou de Samos.

1. SAMÉAS, prophète qui, lors du siége de Jérusalem par Sésac, avertit Roboam qu'il serait assujéti au roi d'Egypte. *Paral.*, 2, *c.* 12. *v.* 5. — *Jos.*, *A. J.*, 13, *c.* 23.

2. — illustre Juif du nombre de ceux qui devaient juger Hérode lorsqu'Hircan le fit comparaître devant lui, opina à la mort, et, ayant été forcé par ses collègues de mitiger la sentence, leur prédit que pour leur témoigner sa reconnaissance Hérode les ferait tous mourir. L'événement justifia sa prédiction. *Josèphe*, *Ant. J.*, 14, *c.* 17.

SAMGAR, Israélite qui, vers l'an 1357 av. J.C., lorsque ses compatriotes, esclaves d'Aglon, roi des Moabites, reconquirent leur liberté par le secours d'Aod, délivra le reste du peuple en servitude chez les Philistins. Samgar était d'une force si extraordinaire qu'un jour, les Philistins ayant voulu lui voler ses bœufs, il en tua 600 avec sa charrue. Il fut le troisième juge d'Israël. *Jug*, *c.* 3, *v.* 31.

1. SAMIA, surnom de Junon à cause du culte particulier dont l'honoraient les habitans de Samos. Les habitans croyaient que cette déesse était née dans leur île sur les bords du fleuve Imbrase, et sous un saule, qu'ils montraient dans l'enceinte du temple consacré à cette déesse. *Mét.*, 8.

2. — nymphe, fille du fleuve Méandre, épousa Ancée, et en eut quatre fils: Péricas, Alitherse, Eoudus, Samus et une fille, Parthénope. *Paus.*, 7, *c.* 4.

SAMICUM, petite v. d'Elide, dans la Triphylie, à l'O. de Lepreum, sur la côte, un peu au S. de l'embouchure de l'Anigres.

SAMIE, *-mia*, v. de la Triphylie occidentale, à quelque distance de la côte et au N. de l'Anigre, au N. O. de Lepreum, fut ruinée de bonne heure.

SAMINTHE, v. sur les confins de l'Argolide et de la Laconie.

1. SAMIR, v. de la tribu de Juda. *Jos.*, *c.* 15, *v.* 48.

2. — v. de la tribu d'Ephraïm. *Jug.*, *c.* 10, *v.* 1.

SAMMONICUS, médecin célèbre, vivait à la cour de Caracalla. Ce monstre le massacra dans un festin afin d'imiter Alexandre tuant Clitus. On présume que Sammonicus était Espagnol. De divers ouvrages qu'il avait composés, il nous reste un poème didactique relatif à la médecine. *Macrobe*, *Saturn.*

SAMMAQUE, *-machus*, petite v. de la Mésopotamie, au N. E. de Nisibis.

SAMNITES, Sabelles, *-lli*, ou Saunites, *-tæ*, *géog.*, nation puissante de l'Italie, habitait le Samnium et même quelques contrées voisines; car les peuples nommés Frentani, Picentini, etc., étaient Samnites d'origine. Eux-mêmes descendaient des Sabins, d'où leur vient le nom de *Sabelli*. Les Samnites étaient belliqueux et même farouches. Les Romains ne vinrent à bout de les soumettre qu'après des guerres longues et sanglantes, vers l'an 272 av. J. C. Ils avaient peu auparavant fait passer l'armée romaine sous le joug aux *Fourches Caudines*. Les mariages des Samnites sont célèbres. Les filles les plus belles, les plus vertueuses et les plus riches étaient le prix des citoyens qui avaient rendu le plus de services à la patrie. *T. L.*, 7, 8, 9 et 10. — *Strab.*, 5. — *Florus*, 1, *c.* 16; 3, *c.* 18. — *Luc.*, *Phars*, 2, *v* 201 et 236. — *Sil. Ital.*, 1, *v.* 666; 4, *v.* 560. — *Eutrope*, 2, *c.* 1.

Samnites, *archéol.*, classe de gladiateurs qui tiraient leur nom ou de leurs armes assez ressemblantes à celles de ces anciens peuples, ou plutôt de ce que les habitans de Capoue, qui haïssaient les Samnites, avaient donné, par mépris, ce nom à une espèce de gladiateurs. *Tite-Live*. — *Horace*.

SAMNIUM (*Abbrusse ultérieure*, *Comtat de Molisse*), contrée de l'Italie dont les limites varient; tantôt on l'étend de l'Adriatique au Latium et du pays des Vestini à l'Apulie; tantôt on reserre son étendue en la bornant au N. par le pays des Frentani. Le Samnium se subdivisait ensuite en plusieurs portions. dont les principales étaient habitées par les Caracènes, les Peutres et les Hirpini. V. SAMNITES.

SAMOCHONITE (LAC) *-tes lacus*, lac de la Palestine, au N, dans la Galilée, entre la demi-tribu orientale de Manassé et la tribu de Nephtali. Ce lac est traversé par le Jourdain. On le nomma aussi *Séméchon* et *Méron*, *Jug.*, *c.* 5, *v.* 18. — *Jos.*, *G. des J.*, 3, *c.* 18; 4, *c.* 1; *A.J.*, 5, *c.* 6.—*Pline.*, 12, *c.* 22.

SAMONIUM PROM. (*cap Salomon*), prom. de l'île de Crète, vers le N. E., un peu au S. des îles Platies.

1. **SAMOS**, île de la mer Egée, près des côtes orientales, vis-à vis de Panionium en Ionie. Cette île fut d'abord habitée par les Léglèes, et ensuite par les Ioniens. Elle se nommait *Parthenias* avant que les Grecs en chassassent les Cariens, qui se retirèrent la plupart dans l'île qu'ils nommèrent Samothrace. Elle porta ensuite les noms d'*Anthémusie*, *Mélamphylle*, *Cyparisse* et *Dryusie*, à cause de ses fleurs (ἄνθεμα) et de ses bois de cyprès(κυπάρισσοι) et de chênes (δρῦς) au noir (μέλας) feuillage (φύλλον). Samos était une des îles de la Grèce les plus recherchées et les plus peuplées; le sol était fertile en oliviers et en grenades; on exploitait des mines de fer et des carrières de marbre blanc extrêmement abondantes. L'on y adorait principalement Junon et Mercure. Elle donna naissance au célèbre Pythagore.

Les Samiens, après avoir obéi à des rois, adoptèrent le gouvernement républicain. Samos ne fut jamais plus florissante que sous Polycrate, qui s'y rendit absolu. Elle secourut la Grèce, lorsque Xerxès fondit sur cette contrée. Périclès la soumit au pouvoir d'Athènes, l'an 441 av. J. C. Dans la suite Eumène, roi de Pergame, s'en empara, et l'annexa à son royaume. La conquête de cet empire par les Romains la soumit elle-même à la domination romaine. Mais Auguste lui rendit ses privilèges et le droit de se gouverner par ses propres lois. Elle en jouit jusqu'à Vespasien, qui la réduisit de nouveau en province romaine. *Thucyd.* — *Virg.*, *En.*, 1, *v.* 20. — *Ovide*, *Metam.*, 15, *f.* 2, *v.* 5. — *Pline*, 5, *c.* 31. — *Plut.*, *V. de Péricl.* — *P. Mela*, 2, *c.* 7. — *Paus.*, 7, *c.* 2 *et* 4.

2. — belle ville, capitale de l'île de Samos, sur la côte occidentale, vis-à-vis du cap Trogile.

3. — plus communément SAMOTHRACE. V. ce mot.

4. — ancien nom de l'île de Céphallénie.

SAMOSATE, *-ia* (*Sémisat*), v. de Syrie, dans la Comagène, dont elle était la capitale, au N. E., sur l'Euphrate. Cette ville donna naissance au satirique Lucien.

1. **SAMOTHRACE** (*Samandraki*), île de la mer Egée, près des côtes de Thrace, au N. O. de l'île d'Imbros, en face de l'embouchure de l'Hèbre, s'était appelée antérieurement *Leucanie*, *Leucosie*, sans doute à cause de la blancheur (λευκότης) de ses rochers, *Mélitide*, *Electrie*, *Dardanie*, parce que Jupiter y transporta Electre, fille d'Atlas, dont il eut Dardanus, et enfin *Samos*, nom auquel on ajouta celui de Thrace, *Threïcia*, pour la distinguer de l'île de Samos sur les côtes d'Asie. On ignore l'origine des premiers habitans. Elle fut possédée sans doute par les Thraces, les Pélasges et les Phéniciens. Le nom de Samos prouve incontestablement que les Samiens y firent aussi des établissemens. Ce fut sous la conduite de Leogotus, un de leurs rois, que les Cariens de Samos, chassés de leur pays par Androclus et les Ephésiens, vinrent s'y établir. Diodore de Sicile (*l.* 5.) raconte, que, long-temps avant l'expédition des Argonautes, cette île fut submergée par les eaux du Pont Euxin, qui s'ouvrirent tout à coup un passage dans la Méditerranée. Cette île était fameuse par la naissance du critique Aristarque, et surtout par les superstitions particulières dont elle était comme la capitale (V. CABIRES). On prétend que ce fut chez eux que tous les mystères prirent naissance. Leur pays était réputé sacré, et servait d'asile aux fugitifs et aux coupables Après avoir été soumise à des rois, l'île de Samothrace adopta le gouvernement républicain. Elle conserva son indépendance jusqu'au règne de Vespasien, qui réduisit en province romaine toutes les îles de la mer Egée. *Hérod.*, 7, *c.* 108 — *Pline*, 4, *c.*12. — *Strab.*, 10. — *En.*, 7, *v.* 208. — *Paus.*, 7, *c.* 4. — *Flor.*, 2, *c.* 12 — *P. Méla*, 2, *c.* 7.

2. — cap de l'île de même nom, sur la côte septentrionale.

SAMPHO, v. de la Galilée, prise et brûlée par les Arabes. *Jos.*, *Ant. J.*, 17, *c.* 12.

SAMSON, fils de Manué et d'Elyma, de la tribu de Dan, et de la ville de Sara ou Thamnath-Sara, est célèbre par la force qui tenait à sa chevelure. Son père et sa mère, n'ayant point d'enfans, priaient Dieu depuis long-temps de leur en donner. Un ange apparut à sa mère sous la forme d'un jeune homme extrêmement beau, et lui promit qu'elle aurait un fils. Elyma, voyant que son mari, à qui elle raconta cette apparition, avait peine à la croire, pria Dieu de lui en faire voir autant. L'ange apparut donc aussi à Manué, et lui répéta les mêmes promesses, l'exhortant à consacrer son fils à Dieu, et ajoutant qu'il serait Nazaréen, c'est-à-dire qu'il ne boirait jamais de ce qui peut enivrer, et que le rasoir ne passerait point sur sa tête. Samson naquit la même année (vers 1159 av. J. C.), et fut consacré à Dieu. Quand il eut atteint l'âge de dix-huit ou dix-neuf ans, il voulut épouser une Philistine de la ville de Thamnath. Comme il allait un jour la voir, un jeune lion vint à lui, écumant de rage, pour le dévorer. Samson se précipita sur le lion, le prit par la gueule, et, sans autres armes que ses mains, le mit en pièces. Quelques temps après, repassant par le même lieu, il trouva un essaim d'abeilles dans la gueule du lion, en prit du miel, qu'il donna à ses parens, sans dire d'où cela venait. Au milieu de ses noces il proposa à trente jeunes gens de son âge cette énigme: « la nourriture est sortie de celui qui dévore; la douceur est sorti du fort, » leur promettant trente habits complets s'ils la lui expliquaient, et les obligeant aussi à la pareille par rapport à lui, s'ils n'en venaient pas à bout. Ces jeunes gens s'adressèrent à la nouvelle épouse, qui fit tant par ses caresses et par ses larmes qu'il lui découvrit le secret, en lui racontant l'histoire du *lion* et du *miel*. Elle alla sur-le-champ le dire aux jeunes gens, qui n'eurent plus de peine à expliquer l'énigme. Samson, pour s'acquitter envers eux, alla à Ascalon, où il tua trente Philistins, dont il donna les habits à ces jeunes gens; mais il quitta sa femme pour quelque temps, et retourna chez son père. Cependant les parens de cette fille crurent qu'il l'avait abandonnée, et la marièrent à un autre. Samson, l'ayant ap-

pris, jura qu'il s'en vengerait sur toute la nation des Philistins. Il prit trois cents renards, qu'il lia deux à deux, leur attachant à chacun un flambeau à la queue, et les lâcha ensuite au milieu des blés des Philistins. Les blés étant consumés, le feu passa aux vignes, puis consuma tout ce qui était dans la campagne. Les Philistins, apprenant que Samson était l'auteur de tout ce dégât, brûlèrent son beau-père, sa femme et ses parens. Samon, transporté de fureur, fit aux Philistins une guerre à mort. Il tuait tous ceux qu'il rencontrait, puis se retirait sur un roc très-fort, appelé Etam, dans la tribu de Juda. Les Philistins levèrent une grande armée, et entrèrent sur les terres de la tribu de Juda, menaçant de tout mettre à feu et à sang si on ne leur livrait Samson. Les Juifs effrayés prirent Samson, qui n'opposa aucune résistance, le lièrent, et le menèrent aux ennemis. Les Philistins le mirent au milieu de leur camp, en dansant autour de lui. Samson cassa sur-le-champ les cordes dont il était lié, se jeta sur eux, et avec une mâchoire d'âne, qu'il rencontra par hasard, en tua mille, et mit le reste en fuite. L'ardeur de ce combat causa une si grande soif à Samson, que, si Dieu ne l'eût secouru promptement par une source d'eau claire, qu'il fit sortir d'une dent de la mâchoire, il en serait mort. Les Philistins n'osèrent plus attaquer Samson. Il alla un jour dans la ville de Gaza, qui leur appartenait; quand il y fut entré, les habitans en fermèrent vite les portes, et y mirent des gardes pour l'arrêter. Samson se leva sur le milieu de la nuit, enleva les portes avec les gonds et les verroux, et les porta sur une haute montagne vis-à-vis d'Hébron. Il aima éperduement une Philistine nommée Dalila. Cette femme, pour une grande somme d'argent que les Philistins lui promirent, ayant tiré de lui le secret de sa force, lui fit couper les cheveux tandis qu'il dormait, et le livra aux ennemis. On lui creva les yeux, et on l'employa à tourner la meule d'un moulin. Mais sa force revint avec ses cheveux; et trois mille Philistins, assemblés dans le temple de Dagon, l'ayant fait venir pour se moquer de lui, Samson s'approcha des deux plus fortes colonnes qui soutenaient le temple, les ébranla, et renversa le temple, qui écrasa les Philistins; mais il y périt lui-même (1117 ans av. J. C.). Il avait commencé vers 1136 ses exploits contre les Philistins. *Jug.*, *c.* 13, 14, 15, 16. — *Jos.*, *Ant.*, *Jud.*, 5, *c.* 10.

SAMUEL, onzième et dernier juge des Hébreux, naquit 1139 ans av. J. C. d'Elcana et d'Anne. Sa mère le consacra dès l'âge de trois ans au service du peuple sous les yeux du grand-prêtre Héli. A douze ans il commença à prophétiser, et Dieu lui parla lui-même. Vers l'an 1116, il se mit, avec le titre de juge, à la tête des Israélites, esclaves sous les Philistins, et les délivra de la servitude sous le poids de laquelle ils languissaient depuis vingt-six ans. Au bout d'environ vingt ans (1095 av. J. C.), ce peuple inconstant demanda un roi, et Samuel, par ordre de dieu, sacra Saül. Peu après, ce prince s'étant rendu, par sa désobéissance, indigne d'être roi, Dieu le rejeta. Samuel sacra David en sa place; mais, voyant que Dieu avait rejeté Saül qu'il aimait, il se retira à Ramatha, lieu de sa naissance, et y mourut, l'an 1061 av. J. C., âgé de près de 99 ans. Après sa mort son ombre, évoquée par la pythonisse, apparut aux yeux de Saül, et lui prédit qu'il mourrait avec ses enfans dans la bataille qu'il livra aux Philistins sur la montagne de Gelboé. On attribue à Samuel le livre des *Juges*, celui de *Ruth* et le premier des *Rois*, dont les vingt-quatre premiers chapitres ne contiennent guère que ce qu'a pu voir et dire le dernier juge des Hébreux. Samuel commence la chaîne des prophètes, qui, à partir de lui, continue sans interruption jusqu'à Zacharie et Malachie. *Rois*, 1, *c.* 1, *v.* 2, etc.

SAMUS, fils d'Ancée et de Samia, et petit-fils de Neptune. *Paus.*, 7, *c.* 4.

1. SAMYDACE, v. de la Gédrosie sur la côte, entre les embouchures du Samydace et du Sarus.

2. — petite riv. de la Gédrosie, tombait dans la mer Erythrée, à Talmène.

SANA, v. de Chalcidice. V. SANÉ.

SANAN, petite v. de la tribu de Juda. *Jos.*, c. 15.

SANAPIM, v. de la tribu de Nephthali.

SANATI, c'est-à-dire *guéris*, nom donné par les Romains aux peuples qui, après une courte révolte, se soumettaient aussitôt, et recouvraient leurs priviléges. C'est à peu près *amnistiés*.

SANCHONIATHON, historien, natif de Tyr, ou, selon quelques auteurs, de Béryte, ville de Phénicie. Il vivait, selon la fable, en même temps que Sémiramis, ou, selon l'opinion des critiques les plus judicieux, quelque temps avant la guerre de Troie. Il composa en phénicien une histoire de sa patrie, d'après les annales que l'on conservait dans les temples de Phénicie. Cet ouvrage, qui était en neuf livres, et qui traitait à fond de la théologie et des antiquités des Phéniciens, fut traduit en grec par Philon de Byblos sous la règne d'Adrien. Il ne nous reste de cette traduction qu'un petit nombre de fragmens rapportés par Eusèbe; encore l'authenticité en est-elle révoquée en doute par quelques modernes. *Eusèbe*, *Prep. évang.*, 1, *c.* 9.

SANCTIO (*Sekinken*), v. de la Germanique 1re, chez les Rauraci.

1. SANCTUS, SANCUS ou SANGUS, dieu des Sabins, adopté par les Romains sous le nom de *Fidius*, fut père de Sabus ou Sabinus, premier roi des Sabins. On le nomma aussi *Semo*. *Den. d'Hal.*, 2, *c.* 51. — *Varr.*, *Lang. Lat.*, 4, *c.* 10. — *Ov.*, *Fast*, 6, *v.* 213. — *T. L.*, 8, *c.* 20. — *S. It.*, 8, *v.* 421. — *Aug.*, *Cité de D.*, 18, *c.* 19.

2. — épithète donné aux dieux qu'on voulait se rendre favorables. *Ov.*, *Fast.*, 6, *v.* 214. — *Catul.*, *ep.* 37, *v.* 3.

SANDALE, *Sandalium*, chaussure qui n'était guère autre chose que des semelles qui couvraient la plante des pieds. Elles étaient attachés sur le pied et autour de la jambe par des courroies.

SANDALIOTÈS, nom donné primitivement par les Grecs à l'île de Sardaigne, parce qu'ils croyaient lui voir la forme d'une sandale. *Pline*, 3, *c.* 7.

1. SANDALIUM, v. forte de la Pisidie, auprès de la mer.

2. — petite île de la mer Egée, dans le voisinage de Lesbos.

SANDANE, *-nus*, petite riv. de Macédoine, dans la presqu'île de Pallène.

SANDANIS, Lydien qui chercha à dissuader Xerxès de ses projets contre la Grèce. *Hérod.*, 7.

SANDAPILA, espèce de brancard ou de cercueil dans lequel on portait les corps morts des criminels, des esclaves et des personnes libres qui n'avaient pas laissé de quoi se faire porter dans une litière. *Suet.*, *Dom.*, *c.* 17. — *Juv.*, *S.* 8, *v.* 175. — *Mart.*, 2, *ep.* 81; 8, *ep.* 75.

SANDOCUS, fils d'Astinoüs ou de Phaéton, alla de Syrie en Cilicie, où il bâtit la ville de Célenderis, et où il épousa Thanacé, fille de Mégassarès. Celle-ci lui donna le fameux Cinyre, père d'Adonis. *Apoll.*, 3, *c.* 7.

SANDRABALIS, v. de l'Inde en deçà du Gange, à l'O. des Prasii, sur le Sambus.

SANDROCOTTUS, Indien d'une naissance obscure. Alexandre, voulant le faire arrêter à cause de ses propos arrogans, il prit la fuite, et tomba de lassitude au milieu de la campagne. Un lion, qui survint pendant qu'il dormait, lui lécha la sueur dont il était couvert. Un événement si extraordinaire inspira de l'ambition à Sandrocottus. Après la mort d'Alexandre, il ceignit son front du bandeau royal, et se rendit maître d'une partie des domaines échus en partage à Séleucus. *Just.*, 15, c. 4.

1. SANÉ, v. de la Macédoine, dans la Chalcidice, sur le golfe Singitique, dans l'isthme du mont Athos, près de laquelle Xerxès fit faire un canal pour joindre les deux mers.

2. — autre v. de la Chalcidice, dans la presqu'île de Pallène, sur le golfe Thermaïque.

SANGA (Q. FABIUS), sénateur auquel les Allobroges, dont il était le patron, découvrirent la conspiration de Catilina. *Sall.*, *Cat.*, 41.

SANGALA ou SÉRINDE, -*da*, v. de l'Inde endeçà du Gange, dans la Sérique, entre l'Hyphase et l'Hidraote. *Arrien*, 5.

SANGARIUS ou SANGARIS, *myth.*, dieu du fleuve de ce nom et père de la nymphe Sangaride.

1. SANGARIUS (*Sakaria*), *geog.*, fleuve de l'Asie mineure, prenait sa source sur les confins de la Galatie et de la Phrygie, au pied du mont Dyndime, coulait au N., puis à l'O., puis encore au N., et se jetait, après avoir séparé les Thyni des Maryandines, dans le Pont-Euxin, à Sangaris. *Il.*, 3, *v.* 87. — *En.*, 5, *v.* 263 ; 9, *v.* 575. — *Ov.*, *Fast.*, 4, *v.* 229. — *Ptol.*, 5, *c.* 1. — *Strab.*, 12 *et* 14. — *T. L.*, 38, *c.* 18. — *Apoll. de Rh.*, 2, *v.* 724. — *Paus.*, 7, *c.* 17.

2. — v. de la Bithynie, sur le Pont-Euxin, à l'embouchure du fleuve Sangarius.

SANGARIDE, -*ris*, nymphe, fille du fleuve Sangarius, fut aimée d'Atys, et lui fit oublier ses engagemens avec Cybèle, ce qui causa la mort de son amant. Pausanias fait Sangaride mère d'Atys, et rapporte une fable que l'on débitait à Pessinonte. Cette nymphe, ayant vu le premier amandier que la terre eût produit, y cueillit des amandes, et les mit dans son sein. Aussitôt les amandes disparurent, et Sangaride se sentit grosse. Elle accoucha d'un fils que l'on exposa dans les bois, et qui fut nourri par une chèvre. On le nomma *Atys* ou *Attis*. *Paus.*, 7, *c.* 17.

SANGLIER DE CALYDON, D'ERYMANTHE. V. ces noms.

SANGUS. V. SANCTUS.

SANHÉDRIN, -*dria* (mot corrompu du grec συνέδριον ; assemblée), conseil suprême des Juifs, était composé de 70 des principaux de la nation, entre lesquels un avait la qualité de chef ou de président du consistoire. On l'appellait *Nasi* ou *Hannasicon*, c'est-à-dire le Prince. Outre ce président, il y avait une espèce de vice-gérant, auquel on donnait le nom de *père du consistoire*. Quelques-uns parlent d'un troisième dignitaire auquel on donnait seulement le nom de *sage*.

Les autres membres n'avaient d'autre nom que celui d'anciens ou de sénateurs. Ils étaient tous assis en demi-cercle dans une salle sphérique, dont une moitié était dans l'enceinte du temple, et l'autre moitié dehors, et que l'on nommait *Liscat-Agasit*, le conclave de pierre ; et le président était au milieu, ayant à sa droite le vice-gérant, le *sage* à sa gauche.

On jugeait en dernier ressort dans le Sanhédrin les causes importantes, et tout ce qui concernait la religion. Le Sanhédrin pouvait interpréter la loi. Ceux qui refusaient de se soumettre à ses décisions étaient regardés comme des rebelles et des excommuniés.

SANIR, montagne, la même que l'HERMON.

SANITIUM (*Senez*), v. de la Gaule, dans la province des Alpes maritimes, à l'O., chez les Sentii.

1. SANNI ou SANI, peuple de la petite Arménie, sur les confins du Pont et de l'Ibérie. Hisperatis semble avoir été leur ville capitale.

2. — V. SAUNI.

SANNYRION, poète tragique d'Athènes qui composa, entre autres tragédies, celles d'Io et de Danaé, dont il ne reste que quelques vers. *Athén.*, 9 et 11.

SANQUINIUS (M.) MAXIMUS, consul l'an 29 de J. C.

SANTÉ. V. SALUS et HYGIE.

1. SANTONES ou XANTONES (*Saintonge*), peuple de la Gaule, dans l'Aquitaine 2e, à l'O., était borné au N. par les Pictones, au S. par les Bituriges, à l'E. par les Lémovices, et à l'O. par la mer. *Luc.*, *Phars.*, 1, *v.* 422. — *Mart.*, 3, *ép.* 96.

2. — primitivement MEDIOLANUM (*Saintes*), capitale des Santones, vers le contre, sur le Carantonus.

1. SANTONUM PORTUS (*la Rochelle*), petite v. de l'Aquitaine 2e, chez les Santones, au S. O., près du Pictonum promontorium.

2. — autre petite v. des Santones, au N. O.

3. — PROMONTORIUM, quelquefois *Pictonum promontorium* V. PICTONUM PROMONTORIUM, n° 2.

SAO, une des néréides. *Apoll.*, 1, *c.* 6.

SAOCÉ, montagne de l'île de Samothrace, à l'E., près de la côte, et vis-à-vis du promontoire Sarpedonum, en Thrace.

SAOCORAS ou MUSCA, petite riv. de la Mésopotamie méridionale, se jetait dans l'Euphrate, entre Corsote et Bélési Biblada.

1. SAON, fils de Jupiter et d'une nymphe, ou de Mercure et de Rhéné, rassembla les habitans de Samothrace après le déluge qui ravagea cette île, et leur donna des lois. *Diod.*, 5.

2. — celui qui le premier découvrit l'oracle de Trophonius. *Paus.*, 9, *c.* 40.

SAOS-DUCHIN, prince d'Assyrie, qu'on croit le même que celui qui est nommé Nabuchodonosor Ier dans le livre de Judith. Il succéda à Assaradon (668 av. J. C.), et eut pour successeur Chinacadon ou Sarac. V. NABUCHODONOSOR Ier.

SAPÉ. V. ÆSAR.

SAPÉENS ou SAPHÉENS, -*pai* ou -*phai*, petite nation de la Thrace méridionale, sur la rive gauche du Nestus. On les confond avec les Sintiens que d'autres placent beaucoup plus à l'O. *Hérod.*, 17. — *Pline*, 4, *c.* 11. — *Ov.*, *Fast.*, 1, *v.* 389. V. SINTIQUE.

SAPHA, bourg de la tribu de Zabulon, où l'on dit encore voir un château presqu'entier, qu'on prétendait avoir été à Judith.

SAPHAR, grande v. de l'Arabie heureuse, au S., chez les Homérites.

SAPHÉENS. V. SAPÉENS.

SAPHIRA. V. ANANIE.

SAPHO, Lesbienne célèbre par son génie poétique, qui lui fit donner le surnom de dixième Muse, et par ses infortunes, naquit à Mitylène dans l'île de Lesbos vers l'an 600 av. J. C. Son père se nommait Scamandronyme ou Symon, et sa mère Cléis. Très-jeune encore, elle fut mariée à un riche habitant de l'île d'Andros, nommé Cercoe, dont elle eut un fils. Après sa mort, qui suivit son mariage de quelques années, elle revint dans sa patrie, et s'y abandonna en même temps à l'ivresse des plaisirs et à l'enthousiasme poétique. On l'accusait surtout d'un amour coupable pour trois jeunes Lesbiennes : Atthis, Télé-

sippe, Mégare. Ses talens et ses faiblesses la rendirent la plus infortunée des femmes. Enviée de toutes ses compatriotes, raillée par ceux de ses disciples qui avaient voulu être l'objet de ses préférences, et ne prêtant que trop aux critiques par sa conduite, elle se vit persécutée avec acharnement. Selon quelques traditions, on en vint au point de l'accuser auprès de Pittacus, qui gouvernait alors Mitylène, d'avoir trempé dans un complot contre ses jours. Forcée de quitter sa patrie, Sapho passa en Sicile; mais elle n'y resta que peu de temps. Phaon, jeune Mitylénien qu'elle aimait avec passion, l'ayant quittée pour une autre, elle le suivit pour le ramener à elle, et, ne pouvant en venir à bout, elle fit le saut de Leucade, et périt dans les flots. Les Lesbiens, glorieux de l'avoir vue naître parmi eux, élevèrent des temples à sa mémoire, lui rendirent les honneurs divins, et firent graver son effigie sur leurs monnaies.

Sapho avait composé des épigrammes, des élégies et neuf livres d'odes, qui existaient encore du temps d'Horace. Aujourd'hui il ne nous reste de tous ces ouvrages que quelques fragmens, dont les deux plus considérables sont, 1° un *Hymne à Venus;* 2° quatre strophes d'une *Ode à une maîtresse*. Ces vers suffisent pour faire croire tout ce que l'antiquité a dit des talens et des passions de cette femme célèbre. Une grâce exquise, une harmonie ravissante, un style de feu; voilà ce qu'on trouve dans ces odes, dont une est citée par Longin comme un modèle du sublime de sentiment. Les traductions de Catulle, de Boileau et de Delille en peuvent donner une idée. Le seul reproche qu'on ait fait à Sapho, c'est d'avoir passé dans ses écrits les bornes de la décence. C'est elle qui inventa le vers saphique. Les fragmens de Sapho se trouvent ordinairement dans les éditions d'Anacréon. *Hérod.*, 2, c. 135. — *Ov.*, *Héroïde*, 15; *Trist.*, 2, *v.* 365. — *Hor.*, 2, *od.* 13, *v.* 25; 4, *od.* 9, *v.* 18; 1, *ép.* 19, *v.* 28. — *Elien.*, *H. Div.*, 12, *c.* 18. — *Stat.*, 5, *Sylv.*, 3, *v.* 15. — *Pline*, 22, *c.* 48. — *Longin*, *traité du Subl.*

SAPIRÈNE. V. SASPIRÈNE.

SAPIS (*Savio*), petite riv. qui coule moitié dans l'Ombrie, moitié dans la Gaule cisalpine, et se jette dans l'Adriatique, un peu au S. de Classis. *Luc.*, *Phars.*, 2, *v.* 406.

1. SAPOR Ier, roi de Perse, succéda à son père Artaxerce, vers l'an 238 de J. C. Profitant de l'indolence des empereurs romains, il ravagea la Mésopotamie, la Syrie et la Cilicie. Il se serait rendu maître de l'Asie, si Odénat n'eût pas arrêté les progrès de ses armes. De trois princes qui s'étaient succédés sur le trône de Rome, l'un (Gordien le jeune) ne lui avait opposé que de faibles efforts; l'autre (Philippe l'Arabe) avait acheté la paix à prix d'argent; le troisième (Valérien) avait été vaincu, pris et écorché vif, après une captivité douloureuse. Odénat s'arma pour briser les fers de l'empereur Valérien, et ensuite pour venger la mort de son allié. Il tailla en pièces l'armée persane, s'empara des femmes et des trésors de Sapor, reprit Nisibe, Carrhes et les places les plus fortes de la Mésopotamie, et pénétra jusques dans le centre des états de ce prince. Peu de temps après cet échec, Sapor fut assassiné par ses satrapes, l'an 270 de J. C. Il avait régné 32 ans. Son fils Hormisdas Ier lui succéda. *Am. Marcel.*

2. — II, roi de Perse, fils posthume de Hormisdas II, fut déclaré roi avant sa naissance, l'an 310. Il marcha sur les traces de son aïeul, Sapor Ier, fit la guerre aux Romains, leur enleva beaucoup de places importantes, et conquit les provinces situées à l'occident de l'Euphrate (359 de J. C.). L'empereur Constance II l'arrêta quelque temps (360); Julien, qui marcha aussi contre lui, l'aurait peut-être fait prisonnier dans sa capitale s'il ne fût pas mort de ses blessures (352). Jovien, qui succéda à Julien, fit la paix avec Sapor. Mais le monarque persan recommença bientôt la guerre, s'empara de l'Arménie, et vainquit l'empereur Valens. Sapor fit subir aux chrétiens une horrible persécution, dont la durée égala celle de son règne. Il mourut l'an 380 de J. C., après un règne de 70 ans, détesté de ses sujets, et laissant le trône à son frère Artaxerce. *Amm. Marcel.*

3. — III, fils de Sapor II, succéda à son oncle Artaxerce en 384, ne fit rien de mémorable, et mourut après un règne de 5 ans et 4 mois.

SAPPHO. V. SAPHO.

SAPPINIE, *-nia*, petite partie de l'Ombrie, vers l O.

SAPTINE, une des filles de Darius Codoman, qui l'offrit en mariage à Alexandre. *Plut.*, *Alex.* — *Arrien.*

SAQUES. V. SACES.

1. SARA, fille de Tharé, nièce et femme d'Abraham, qui l'épousa âgée de 20 ans (1966 ans av. J.C.). Sara suivit son époux dans ses divers voyages, à Haran (1925), dans la terre de Chanaan (1921), en Egypte (1920) et à Gérare (1897). Pendant le cours de ces déplacemens, sa beauté extraordinaire l'exposa aux désirs de deux princes puissans, le roi d'Egypte, et celui des Philistins. Mais Dieu la protégea, et ne permit pas que ses deux ravisseurs lui fissent le moindre outrage. Se voyant fort avancée en âge et sans enfans (1911), elle donna à Abraham sa servante Agar, qui mit au monde Ismael; mais cette servante, devenue mère, n'eut plus que du mépris pour sa maîtresse. Sara irritée la fit chasser par Abraham, avec Ismaël. Quelque temps après, des anges, envers qui elle avait exercé l'hospitalité avec Abraham, lui annoncèrent de la part de Dieu qu'elle aurait un fils. Sara, âgée de 89 ans, sourit, croyant que c'était pour la railler; au bout d'un an cependant, elle eut en effet un fils qu'elle nomma *Isaac*, c'est-à-dire *sourire*. Elle mourut 37 ans après, et fut enterrée dans la caverne d Hébron. *Gen*, *c.* 11, *v.* 37; *c.* 12, *v.* 13 et 22; 20, *v.* 12, etc.

2. — fille de Raguel et d'Anne. Elle eut sept maris, que le démon étouffa tous les sept. Ensuite elle épousa Tobie, à qui elle avait été réservée, que Dieu préserva, et de qui elle eut plusieurs fils et plusieurs filles. *Tob.*, *c.* 7, etc.

SARAA. V. SARÉE.

SARAC ou SARACUS, roi d'Assyrie, nommé aussi Chinaladan, succéda à Saos Duchin l'an 648 ans av. J. C. L'an 626, Nabopolassar ou Nabonassar, un de ses généraux, se ligua contre lui avec Astyage, roi des Mèdes, et tous deux, l'ayant vaincu et chassé du trône, partagèrent ses états.

SARACÈNE. V. SARRACÈNE.

SARACORES, peuples d'Asie, qui faisaient la guerre montés sur des ânes. *Elien.*, *H. Div.*, 12.

1. SARAIAS, grand sacrificateur des Juifs, successeur d'Azarias, fut pris par Nabuzardan, général de Nabuchodonosor, et emmené en captivité à Réblata avec le reste du peuple. Nabuchodonosor lui fit trancher la tête, l'an 588 av. J. C. *Rois*, 4, *c.* 25, *v.* 18; *Jérém.*, *c.* 3, *v.* 24.

2. — frère de Baruch et le premier des chantres du temple, accompagna Suécus à Babylone lorsqu'il porta le tribut à Nabuchodonosor. *Jérem.*, *c.* 32, *v.* 12.

SARAMENE, petite prov. du Pont occidental, sur les confins de la Paphlagonie, entre la Phanarée, la Phazemotide et la Pimolisène.

SARANGE, *-ges*, rivière de l'Inde, qui se jette dans l'Hydraote, et de là dans l'Indus.

SARANGES, -*ga*, peuples qui habitaient près du Caucase. *Pline*, 6, *c.* 16

SARAPANE, -*ne*, v. d'Ibérie, au S. O. de Zadres, sur le Phase, à peu de distance de sa source.

SARASE, -*sa*, v. forte de Mésopotamie, à l'E., sur le Tigre. *Strab.*

SARASINI. V. SARACÈNE.

SARASPADÈS, fils de Phraate, roi des Parthes, fut envoyé comme otage à Auguste. *Strab.*

SARAVE, -*vus* (*Sare*), riv. de la Belgique 1re, prend sa source sur les confins des Mediomatrices et des Triboci, et se jette un peu au-dessus d'Augusta Trevirorum, dans la Moselle.

SARBANE, -*na*, petite riv. de la Mygdonie, en Mésopotamie, entre Tisalphata à l'E. et Nisibis à l'O.

SARCOPHAGE (σάρξ, σάρκος, chairs; φάγω, manger), tombeau où l'on mettait les corps que l'on ne voulait pas brûler. Il était fait d'une matière caustique, qui consumait le corps. Ce genre de sépulture était surtout employé par les grands. *Juv.*, *S.* 10.

SARDAIGNE. V. SARDINIE.

SARDANAPALE, -*palus*, quarantième et dernier roi d'Assyrie, célèbre par son luxe et son amour pour les plaisirs, était fils de Phul, suivant les uns, d'Okrazarès ou Anacyndarax, suivant les les autres. L'opinion commune place son avénement au trône vers l'an 763 av. J. C.; mais les historiens varient beaucoup sur ce point. Son règne, qui fut de vingt ans, n'offrit aucun événement remarquable que la catastrophe qui le termina. Sardanapale surpassait encore ses indignes prédécesseurs en mollesse. Il n'avait aucune inclination virile, passait la plus grande partie de son temps dans la compagnie de ses eunuques et de ses concubines, et se montrait souvent au milieu de sa cour vêtu comme une femme. Tant de faiblesse indigna ses officiers. Bélésis et Arsace conspirèrent contre lui, et rassemblèrent des forces nombreuses pour le détrôner. Au bruit de leur marche, Sardanapale sortit de son assoupissement, se mit à la tête d'une armée, et défit trois fois les rebelles en bataille rangée. Mais, ayant été vaincu à son tour, il s'enferma dans Ninive, où il soutint un siége de deux ans. Se voyant sans espoir de salut, il mit le feu à son palais, et s'y brûla avec ses eunuques, ses concubines et ses trésors. Les chefs de la conspiration partagèrent entre eux le royaume d'Assyrie, qui forma les deux empires de Babylone et de Ninive. Eutrope place cet événement l'an 820 av. J. C., et Justin l'an 740. Sardanapale fut déifié après sa mort. *Hérod.*, 2, *c.* 150. — *Cic.*, *Tusc.*, 5, *c.* 35; *Fam.*, 2, *e.* 34. — *Diod.*, 2. — *Strab.*, 14. — *Just.*, 1, *c.* 3. — *Juv.*, 10, *v.* 362.

SARDES, *Sardis* ou -*des* (*Sart*), capitale de la Lydie, vers la jonction de l'Hermus et du Pactole, sur le flanc septentrional du Tmolus. Cette ville, déjà florissante du temps des Grecs et des Perses, le devint encore davantage sous les Romains. Détruite par un tremblement de terre sous l'empire de Tibère, elle fut relevée par ce prince. Adrien l'embellit aussi, et lui donna le titre de Néocore. On y célébrait tous les cinq ans des jeux magnifiques en l'honneur de Diane, à qui on avait élevé à quarante stades de la ville, sur les bords du lac Gygès, un temple magnifique. Proserpine, Vénus, Hercule et le dieu Mars y étaient aussi honorés d'un culte particulier.

Sardes était fameuse par les siéges qu'elle avait soutenus contre les Arméniens, les Perses, les Macédoniens, les Ioniens, les Athéniens. Elle fut d'abord la capitale de l'empire assez puissant des Lydiens, et fut prise par Cyrus, sur Crésus, l'an 548 av. J. C. Elle fut prise sur les Perses et brûlée par les Athéniens l'an 504, ce qui donna lieu à la guerre Médique. Elle est aussi célèbre par la grande victoire qu'Eumène, roi de Pergame, remporta près de ses murs sur Antiochus Soter, 262 av. J. C. Elle ne l'était pas moins par la fertilité de son territoire, qui était couvert de vignobles si délicieux que l'on disait que Bacchus y avait été nourri, et y avait inventé l'art de faire du vin. *Hérod.*, 1, *c.* 7. — *Strab.*, 13. — *Metam.*, 11, *v.* 137 et 152. — *Plut.*, *V. d'Alex.*

SARDÉENS, -*dii*. Les Sardéens ou habitans de Sardes, étaient renommés par leur industrie. On leur attribuait l'invention de l'art de travailler la laine. Ils composaient aussi des parfums très-recherchés.

SARDESSUS, surnom de Jupiter, pris d'une petite ville de Syrie.

SARDINIE, -*nia* (*Sardaigne*). Cette île, la plus grande de la Méditerranée après la Sicile, est située au S. de la Corse, entre l'Italie et l'Afrique. On la nomma d'abord *Sandaliotis* ou *Ichnusa*, parce qu'elle a la forme d'une *sandale* ou d'un pied (ἴχνος); elle prit dans la suite le nom de Sardinie, de Sardus, fils d'Hercule, qui s'y établit avec une colonie de Libyens. Aristée, Norax et Iolas y conduisirent aussi des colonies. Après avoir été long-temps sous la domination des Carthaginois, la Sardaigne fut conquise par les Romains, l'an 231 av. J.C. Cette île était, ainsi que la Sicile, un des greniers de Rome. L'air en est malsain, mais le sol est fertile en blés, en vins et en huiles. On n'y trouve ni loups, ni serpens, ni plantes vénéneuses, si ce n'est une herbe amère, qui, lorsqu'on la mange, contracte les nerfs et excite un rire violent qui finit par causer la mort; ce qui a donné lieu à l'expression *rire sardonique*, et à ce vers de Virgile : *sardois amarior herbis*. *Strab.*, 2 et 5. — *Val. Max.*, 7, *c.* 6. — *Cic.*, *Fam.*, 7, *ép.* 25. — *Serv.*, *comm. sur Virg.*, 7. — *Tac.*, *Ann.*, 2, *c.* 85. — *P. Méla*, 3, *c.* 7. — *Pline*, 3, *c.* 7. — *Pausan.*, 10, *c.* 17.

SARDIQUE, -*ica*, ou ULPIA SARDICA, v. de la Mœsie 1re, au S. E., à peu de distance de la chaîne de l'Hémus, sur la Margus, près de sa source. C'est là qu'était né l'empereur Galerius. Elle devint la capitale de l'Illyrie orientale.

SARDO, fille de Sthénélus, fonda la ville de Sardes, selon quelques traditions.

SARDONES (partie du *Roussillon*), peuple le plus méridional de la Gaule, dans la Narbonnaise 1re, était borné au N. par les Atacini, au S. par l'Espagne, à l'O. par les Tectosages, et à l'E. par la Méditerranée. *Pline*, 3, *c.* 4.

SARDONIENS, SARDONES, de Sardaigne. V. SARDAIGNE.

SARDOPATER. V. SARDUS.

SARDUS ou SARDOPATER, fils de Macéris, mérita par ses exploits en Egypte et en Libye le surnom d'Hercule. Il mena dans l'île de Sardaigne une colonie de Libyens, et lui donna son nom. Après sa mort, on lui érigea des statues avec cette inscription *Sardôn pater* ou *Sardopater*. *Tac.*, *Ann.*, 2, *c.* 85. — *T. L.*, 30, *c.* 37. — *Strab.*, 2 et 5. — *P. Méla*, 3, *c.* 7. — *Paus.*, 19, *c.* 17.

1. **SARÉ** ou SARÉA, v. de la tribu de Ruben.

2. — v. de la tribu de Juda, à l'O., fut ensuite cédée à la tribu de Dan. *Jos.*, 15 et 19.

SAREA. V. SARÉA.

SARÉDATHA, v. de la tribu d'Ephraïm, où furent fondus les ouvrages d'Hiram en cuivre, pour le temple de Salomon. *Rois*, 3. *c.* 7, *v.* 46.

SARÉE, -*rea* ou SARAA, v. de la Judée, vers le

N O. sur les confins des tribus d'Aser et de Nephtali, était la patrie de Samson.

SAREPTA ou SAREPTHA (*Sarfand*), v. de la Phénicie, au S.O., sur la mer, dépendait des Sidoniens. C'est là que demeurait la pauvre veuve, qui, pour récompense de sa charité envers le prophète Elie, vit se renouveler chaque jour le peu de farine et d'huile qu'elle possédait, pendant tout le temps que dura la famine qui désolait le pays. Elie ressuscita un fils, qu'elle avait perdu. *Rois*, 3, *c.* 17, *v.* 9.

SARES, nom que donnaient les Egyptiens à un espace de 3,600 ans.

SARGA, v. de la Macédoine, dans la Chalcidice.

SARGARAUSÈNE, contrée de la Cappadoce, vers le centre, sur les bords de l'Halys, avait pour bornes au S. la Cataonie, à l'E. la Cammanène, et à l'O. la Colopène. Césarée (autrement *Mazaca*) et Ariarathire en étaient les villes principales.

SARGÉTIE, *-tia* (*Sirel*), riv. de la Dacie Trajane, coule au S., et se jette dans le Danube, à Nicopolis.

SARIASTRE, *-ter*, un des fils de Tigrane, roi d'Arménie, conspira contre son père. *V. Max.*, 9, *c.* 11.

SARIPHES, *-phi* (*monts Sar* ou *Sahar*), chaînes de montagnes qui s'étend dans la Parthie propre de l'O. à l'E., près les monts Caronus, jusque près du fleuve Arius.

SARISSA, lance des soldats de la phalange macédonienne, était fort longue, et empêchait d'approcher d'eux. *Ov.*, *Mét.*, 12, *v.* 466 et 479. — *T. L.*, 9, *c.* 19; 37, *c.* 42. — *Phars.*, 8, *v.* 298; 10, *v.* 47.

SARMATIE, *-tia*, vaste contrée au N. de l'Europe et de l'Asie. Elle se divisait en Sarmatie européenne, et en Sarmatie asiatique. La première était bornée au nord par l'Océan, à l'ouest par la Germanie et la Vistule, au midi par les Jazyges, et à l'est par le Tanaïs, et comprenait les pays connus aujourd'hui sous le nom de Russie, de Pologne, de Lithuanie et de petite Tartarie. La seconde était bornée par l'Hyrcanie, le Tanaïs et le Pont-Euxin, et comprenait les pays connus sous le nom de Circassie et de grande Tartarie. Les Sarmates étaient, comme les Scythes, sauvages, grossiers et belliqueux. Ils se peignaient le corps pour se donner un air plus terrible. Les Grecs et les Romains les qualifiaient de barbares. Ils se rendirent redoutables sous le règne des derniers empereurs; réunis aux Huns, aux Vandales, aux Goths et aux Alains, ils envahirent et ruinèrent l'empire romain dans le cours des troisième et quatrième siècles. En général ils habitaient sur les montagnes, et avaient des chariots pour demeure, ce qui les fit nommer Hamaxobiens, *Hamaxobii* (ἅμαξα, char; βίος, vie); ils vivaient de rapine, et se nourrissaient de lait mêlé avec du sang de cheval. *Hér.*, 4, *c.* 99. — *Tac.*, *Hist.*, 1, *c.* 79. — *P. Méla*, 2, *c.* 4. — *Diod.*, 2, *c.* 127. — *Flor.*, 4, *c.* 12. — *Phars.*, 1, *v.* 430. — *Juv.*, *Sat.* 2, *v.* 1. — *Strab.*, 7. — *Ov.*, *Trist.*, 3, *el.* 10, *v.* 34.

SARMATIQUE (MER), *-maticum mare*, nom donné au Pont-Euxin, parce qu'il baigne les côtes de la Sarmatie. *Ov.*, *Pont.*, 4, *ép.* 10, *v.* 38.

SARMENTUS, bouffon célèbre du temps d'Horace. Ce poëte décrit plaisamment un de ses combats avec Messius Cicerrus. *Hor.*, 1, *sat.* 5, *v.* 56. — *Juv.*, 5, *v.* 3.

SARMIA (*Gersey*), petite île de l'océan Britannique, sur les côtes de la seconde Lyonnaise Normandie), au N. de l'île Césarée.

SARMIGÉTHUZE *-sa*, ensuite ULPIA TRAJANA (*Varhel*), v. de la Dacie trajane. Elle reçut son second nom parce que Trajan y envoya une colonie qui devint en peu de temps une des plus considérables de l'empire romain.

SARNIUS, riv. de l'Asie, près de l'Hyrcanie.

SARNUS (*Saro*), petite riv. méridionale de l'Italie, sépare la Campanie des Picentins, et se jette dans le golfe de Salerne. *Virg.*, *En.*, 7, *v.* 738. — *Strab*, 5. — *Stac.*, 1, *Sylv.*, 2, *v.* 265.

1. SARON, *myth.*, ancien roi de Trézène, aimait passionnément la chasse. Un jour qu'il chassait un cerf, il le poursuivit jusqu'au bord de la mer; le cerf s'étant jeté à la nage, il se jeta après lui; et, se laissant emporter à son ardeur, il se trouva insensiblement en haute mer, où, épuisé de forces, et ne pouvant plus lutter contre les flots, il se noya. Son corps fut rapporté dans le bois sacré de Diane, et inhumé dans le parvis du temple. Cette aventure fit donner le nom de golfe Saronique au bras de mer qui fut le lieu de la scène, proche de Corinthe. Saron fut mis par ses peuples au rang des dieux de la mer, et dans la suite il devint le dieu tutélaire des mariniers. *Strab.*, 8. — *Paus.*, 2, *c.* 30. — *P. Méla*, 2, *c.* 3.

2. — roi d'une contrée de l'Ethiopie, très-habile dans la navigation. De là le proverbe grec: *plus habile navigateur que Saron.*

3. — ou SARRON, roi des Celtes. V. SARRON.

SARON, *géog.*, plaine très-fertile et très-agréable de la Judée, s'étendait au N. O de ce pays, depuis Joppé et Lydda juqu'à Césarée. Ce nom était comme passé en proverbe pour exprimer un beau pays. *Isaïe*, *c.* 33, *v.* 9; *c.* 35, *v.* 2. — Quelques autres lieux portaient aussi le nom de Saron.

SARONIA, SARONIS, Diane honorée à Trézène, dans un temple que Saron, un des rois du pays, lui avait élevé. *Paus.*, *Corinth.*, *c.* 30.

SARONIDES, nom que Diodore de Sicile (6, *c.* 9) donne aux druides, qui passaient leur vie parmi les chênes les plus vieux (σαρῶνες, chêne dont l'écorce s'entr'ouvre). D'autres dérivent ce nom d'un Saron ou Sarron, roi celte, célèbre par l'étendue de son savoir.

SARONIES, fête annuelle, célébrée à Trézène en l'honneur de Diane Saronia. *Paus.*, 2, *c.* 31.

SARONIQUE (GOLFE ou MER) *-cus sinus*, ou *-cum mare* (*golfe d'Engia*), golfe de la mer Egée, compris entre l'Attique, la Béotie et l'Argolide, séparait à l'E. le Péloponèse de la Grèce septent. Son entrée se trouve entre le cap Sunium et le cap de Scylla. Les navigateurs modernes lui donnent vingt-cinq milles de longueur, vingt-trois de largeur, et soixante-deux de circuit. On croit que le golfe Saronique fut ainsi nommé, ou de Saron, ancien roi de Trézène, qui s'y noya, ou d'une petite rivière du même nom qui s'y jette, ou enfin d'un port de la côte. *Strab.*, 8. — *P. Mela*, 2, *c.* 3.

1. SARPÉDON, *myth.*, fils de Jupiter et d'Europe, et frère de Minos et de Rhadamanthe. Il disputa à son aîné la couronne de Crète; mais, ayant été vaincu par lui, il fut obligé de sortir de l'île, et mena une colonie de Crétois dans l'Asie mineure, où il se forma un petit royaume qu'il gouverna paisiblement. Quelques-uns le confondent avec le suivant dont l'histoire aura été altérée par Homère. *Hérod.*, 1, *c.* 173. — *Apollod.*, 3, *c.* 1. — *Strab.*, 12. — *Paus.*, 7, *c.* 3. — *Hyg.*, *f.* 178.

2. — fils de Jupiter et de Laodamie, régnait dans cette partie de la Lycie que le Xanthe arrose, et rendait son état florissant par sa justice, autant que par sa valeur. Il vint au secours du roi Priam, avec de nombreuses troupes, et fut un plus forts remparts de la ville de Troie. Il s'avança contre Patrocle, qui

faisait fuir les Troyens, et voulut le combattre. Jupiter, voyant son fils près de succomber sous les efforts de Patrocle, est touché de compassion, et veut éluder en sa faveur les décrets du destin. Sur les remontrances de Junon, il se détermine à céder; mais en même temps il fait tomber sur la terre une pluie de sang, pour honorer la mort d'un fils aussi cher. Après que Sarpédon eut été tué, il se fit un grand combat autour de son corps : les Grecs restés vainqueurs dépouillent Sarpédon de ses armes, qu'ils emportent dans leurs vaisseaux. Mais Apollon, par l'ordre de Jupiter, vint lui-même enlever le corps de Sarpédon sur le champ de bataille, le lava dans les eaux du fleuve, le parfuma d'ambroisie, le revêtit d'habits immortels, et le donna au Sommeil et à la Mort, qui le portèrent en Lycie, au milieu de son peuple. Cette mort de Sarpédon devant Troie est une fiction d'Homère (*Iliade*, 16). Selon l'histoire, Sarpédon mourut et fut enterré en Lycie. *Il.*, 2, *v.* 876; 16, *v.* 482. — *En.*, 10, *v.* 471. — *Ov.*, *Mét.*, 13, *v.* 256. — *Apollod.*, 3, *c.* 1. — *Dict. de Crète*, 1, *c.* 10.

3. — fils de Neptune, tué par Hercule à cause de sa cruauté.

1. SARPÉDON, *hist*, général d'Antiochus Nicanor, roi de Syrie vers l'an 145 av. J. C. *Justin.*

2. — Grec, précepteur de Caton d'Utique. *Plutarq.*, *v. de Cat. d'Ut.* — *Val. Max.*, 3, *c.* 1.

1. SARPÉDON, *géog.*, petite v. de la Cilicie, dans la Trachéotide, au S., entre le promontoire Zephyrium et l'île Aphrodisie.

2. — (PROM. DE), promontoire très-voisin de la ville du même nom. Antiochus, dans un traité avec les Romains, s'engagea de n'envoyer aucun vaisseau armé en guerre au-delà de ce promontoire. *T. L.*, 38, *c* 38. — *Pomp. Méla*, 1, *c.* 13.

3. — (PROM.), promontoire de la Thrace méridionale, vers l'E., au S. d'OEnos, et vis-à-vis du mont Saoce, dans l'île de Samothrace, terminait le golfe Melænis.

SARPEDONIA, surnom de Diane à cause d'un temple qu'elle avait à Sarpédon, en Cilicie.

1 et 2. SARPEDONIUM (PROM). V. SARPÉDON, *géog.*, n° 2 et 3.

SARPEDONIUS, surnom d'Apollon adoré ainsi que Diane, sa sœur, à Sarpédon.

SARRACÈNE (LA), dénomination donnée quelquefois au pays de Sarracène. V. ce mot.

SARRA, v. de Phénicie, la même que Tyr, fut ainsi nommée d'un petit coquillage que l'on y employait à la teinture des étoffes. On appelait *Saranni* les habitans de Tyr et ceux des colonies fondées par cette ville. *Géorg.*, 2, *v.* 506. — *Sil. Ital.*, 6, *v.* 662; 13, *v.* 205.

SARRACÈNES, *-eni* (d'où *Sarrasins*), peuple de l'Arabie Déserte, vers la partie occidentale. Primitivement il était peu considérable; mais il s'augmenta sensiblement sous l'empire, et devint redoutable aux princes de Constantinople, même avant Mahomet. S'étant joints à plusieurs tribus arabes, il envahit toute l'Afrique et une grande partie de l'Europe méridionale. On étendit le nom de *Sarrasins* à tous les peuples à la tête desquels il était.

SARRASINS. V. SARRACÈNES.

SARRASTES, nom donné par Virgile aux habitans des bords du Sarnus ou Sarrus. *Virg.*, *Enéide*, 7, *v.* 738.

SARRITOR (*sarrire*, sarcler), une des divinités champêtres des Romains, présidait au sarclage. *Varr.*, *R. R.*, 1, *c.* 9.

SARRON, roi des Celtes, était si célèbre par l'étendue de son savoir qu'une classe de druides prit de lui le nom de Sarronides. *Diod. de Sic.*, 6, *c.* 9.

SARRUNIS, petite v. de l'Albanie septentrionale, à l'E., près de la mer Caspienne et de l'embouchure du fleuve Albanus.

SARRUM (*Charmans*), v. de l'Aquitaine seconde, chez les Santones, à l'E., près des Lémovices.

SARS, v. de la Tarraconaise septentrionale, dans la Gallécie, au N. E., près du promontoire Artabrum (Cap Finisterre).

SARSINE, *-na*, grande et ancienne ville de l'Ombrie, au N., chez les Sénones, sur le Sapis, était la patrie de Plaute. *Pline*, 3, *c.* 14. — *Mart.*, 9, *ép.* 59. — *Sil. Ital*, 8, *v.* 462.

SARSURE, *-ra*, v. de l'Afrique propre qui fut prise par Jules-César.

SARTALES, *-li* (*Sarraut*), lieu de la Gaule, dans la Novempopulanie, chez les Lactorates, au S. E.

SARTHAN, v. de la tribu de Gad, jusqu'à laquelle les eaux du Jourdain reculèrent pour laisser passer les Israélites. *Jos.*, *c.* 3, *v.* 16; *Rois*, 3, *c.* 7, *v.* 46.

SARUG, fils de Réü ou Ragaü, l'un des patriarches. Il engendra Nachor. Il mourut à 230 ans, 1955 av. J. C. *Gen.*, *c.* 11, *v.* 20.

1. SARUS (*Seihoum*), fleuve de la Cilicie *Campestris*, prend sa source sur les frontières de la Cataonie, dans les monts Taurus, où il forme un défilé célèbre dans l'histoire sous le nom de Pyles Ciliciennes, et se jette dans la Méditerranée, un peu à l'E. d'Anchiale et du Cydnus. *T. L.*, 33, *c.* 41.

2. — petite riv. de la Gédrosie, se jetait dans la mer Erythrée, entre le promontoire Carpella et l'embouchure du Samydace.

SARXA, v. de la Thrace occidentale, sur les confins de la Bisaltique et de la Sintique, au S. E. d'Héraclée et de Scotusse.

SASANDE, *-da*, place forte de la Carie. *Diod.*, 14.

1. SASERNA, ami d'Antoine. *Cic.*, *Phil.*, 13, § 13.

2 et 3. — père et fils, écrivains qui avaient traité de l'agriculture. *Var.*, *R. R.*, 1, *c.* 2, § 12. — *Colum.*, 1, *c* 1, § 4. — *Pline*, 17, *c.* 23.

SASINE, *-na* (*Calamena*), petite v. et port de l'Iapygie, chez les Salentins, à l'O., sur le golfe de Tarente, près des confins de la Messapie.

1. SASON (*Sasène*), très-petite île de la mer Adriatique, au S., sur les côtes de la Grèce, en face à la fois de l'Illyrie et de l'Epire, au N. et près des écueils Acrocérauniens. Elle est stérile et déserte. *Strab.*, 6. — *Phars.*, 2, *v.* 627; 5, *v.* 650. — *Sil. Ital.*, 7, *v.* 480.

2. — petite riv. qui se jette dans l'Adriatique.

SASPIRÈNE ou SAPIRÈNE, p. île du golfe Arabique, près de l'extrémité N. O., à l'entrée du golfe Héroopolite, entre les prom. Drepanum et Pharan.

SASPIRES, *-ri*, peuple de l'Ibérie, vers le centre, sur les bords du Cyrus, entre la Cambysène, l'Ossarène et les monts Cissiens. Harmonica était leur ville principale.

SASSABASAR, prince juif à qui Cyrus remit les vases sacrés enlevés par Nabuchodonosor. On le croit le même que Zorobabel. *Esdr.*, 1, *c.* 1, *v.* 8.

SASSULES, *-la*, v. de Latium, à peu de distance de Tibur.

SATALA (*Arzingan*), v. de la petite Arménie, vers le N., sur le Pyxirate, dans une plaine entourée de montagnes.

SATAN ou SATHAN, *Sathanas*, nom qui en

Hébreu veut dire *ennemi*, *adversaire*, a été donné au prince des démons. Satan est occupé à tenter les hommes. *Job*., *c.* 6, 7, etc.; *Psaum.* 109, *v.* 6; *Matth.*, *c.* 16, *v.* 23; *Marc*, *c.* 8, *v.* 33.; *Apocal.*, *c.* 19, *v* 9; *c.* 20, *v.* 2.

SATARQUES, *-cæ*, peuples voisins du Palus-Méotides. *P. Méla*, 2, *c.* 1. — *V. Flac.*, 6, *v.* 144.

SATASPE, *-pes*, Persan mis en croix par l'ordre de Xerxès, pour avoir fait violence à la fille de Mégabize. Il était fils de Théaspes. *Hérod.*, 4.

SATIBARZANE, *-nes*, Perse qui fut élevé à la dignité de satrape par Alexandre, et se révolta ensuite contre ce prince. *Q. Curce*, 6 et 7.

SATICULE, *-lus*, *-la* et *-lum*, v. du Samnium, à l'O., sur les confins de la Campanie. *Tit. Liv.*, 9, *c.* 21; 23, *c.* 39. — *Virg.*, *Eneide*, 7, *v.* 729.

SATIS, v. de l'Illyrie, chez les Dassarètes, sur la rive méridionale du lac Lychnide. *Tit. Liv.*, 37.

SATNIES, Troyen, tué par Ajax fils d'Oïlée. *Il.*. 14. *v.* 441.

SATOR, (*serere* semer), une des divinités rustiques des anciens Latins, était censée présider aux semailles.

SATRAPÈNES, *-eni*, peuple de la Médie, entre la Babylonie et la Susiane, faisait partie de l'empire de Tigrane. *Plut.* — *Q. C.*, 5.

SATRAPES. On nommait ainsi chez les Perses les gouverneurs des provinces de l'empire, qui prenaient d'eux le nom de *satrapies*. Ils avaient, dans leur département, une autorité presque souveraine, et étaient, à proprement parler, des vice-rois. On leur fournissait un nombre de troupes suffisant pour la défense du pays. Ils nommaient à tous les emplois civils et militaires, recueillaient les tributs, et les faisaient parvenir au prince. Ils avaient le pouvoir de faire de nouvelles levées, de traiter avec les états voisins, et même avec les généraux des ennemis; en un mot, de faire tout ce qu'ils jugeaient nécessaire pour entretenir le bonheur et la tranquillité dans leur gouvernement. Ils étaient indépendans les uns des autres; et, quoiqu'ils servissent le même maître, ils étaient souvent divisés d'intérêts, refusaient des secours à leurs collègues, et quelquefois même leur étaient entièrement opposés, et se faisaient la guerre entre eux. — Chez les Grecs et chez les Latins, le mot *satrape* signifiait gouverneur ou préfet de province. *Hér.*, 3, *c.* 89. — *Aulug.*, 10, *c.* 18. — *Pline*, 6, *c.* 26. — *Q. C.*, 5, *c.* 1.

SATRES, *-tri*, petite nation de la Thrace, au pied et à l'O. du mont Rhodope, habitait vers les sources du Nestus. *Hérod.*, 7, *c.* 111.

SATRICUM, v. du Latium, sur la gauche de la voie Appienne en allant à Rome. Cette ville fut trois fois détruite. Camille la soumit à la république. Elle n'existe plus aujourd'hui. *T. L.*, 6, *c.* 8.

1. SATRIUS, lieutenant de Trébonius. *Cic.*, *à Brut.*, *ép.* 6. — *Hor.*, 1, *sat.* 6, *v.* 59.

2. — neveu et héritier de M. Minucius Basilus. *Cic*, *Off.*, 3, *c.* 18.

SATROPACE, *-ces*, officier de Darius Codoman. *Q. C.*, 4, *c.* 9.

SATTAGIDES, *-dæ*, nation de la haute Asie, faisait partie de l'empire des Perses.

SATURÆ PALUS, petit lac près des côtes du Latium, faisait partie des marais Pomptins. *Virg.*, *En.*, 7, *v.* 801. — *Sil. Ital.*, 8, *v.* 382.

SATUREIUM ou SATUREUM, petite v. de l'Iapygie, dans la Messapie, au S., non loin de Tarente, était célèbre par ses haras. *Hor.*, 1, *sat.* 6.

SATUREIUS, Romain, un de ceux qui concoururent à l'assassinat de Domitien en 92.

SATURNALES, *-alia*, fêtes romaines en l'honneur de Saturne. On les célébrait tous les ans le 16, le 17 ou 18 décembre. Elles furent, dit-on instituées avant la fondation de Rome, en mémoire de la liberté et de l'égalité qui régnaient parmi les hommes du temps de Saturne. Néanmoins quelques-uns croient qu'elles furent créées par Tullus Hostilius, après une victoire remportée sur les Sabins. D'autres prétendent que Janus les institua en l'honneur de Saturne, de qui il avait appris l'agriculture. Enfin il y en a qui pensent qu'elles furent célébrées pour la première fois l'an de Rome 257, à l'occasion de la victoire que le dictateur Posthumius remporta sur les Latins.

Dans l'origine, ces fêtes ne duraient qu'un jour; mais Auguste ordonna qu'elles se célébreraient pendant trois, et Caligula en ajouta un quatrième, qu'il appela *juvenalis*. Dans la suite, on mêla les saturnales avec les sigillaires, ce qui prolongea la durée de ces fêtes, tantôt jusqu'à cinq, et tantôt jusqu'à sept jours. La liberté la plus entière régnait dans ces solennités. Pendant qu'elles duraient, les esclaves étaient servis par leurs maîtres, et pouvaient leur dire tout ce qu'ils voulaient. Les tribunaux étaient fermés, les écoles vaquaient; on n'entreprenait aucune guerre, on n'exécutait aucun criminel: on s'envoyait des présens, et on se donnait de somptueux repas. La joie était universelle. Les prêtres sacrifiaient à Saturne, la tête découverte, contre l'usage des autres cérémonies. *Hor.*, 2, *sat.* 3, *v.* 5. — *Cat.*, *de l'Agric.*, *c.* 57. — *Cic.*, *à. Att.*, 5, *ép.* 20. — *Sénèq.*, *ép.* 18. — *Suét.*, *V. de Vesp.*, *c.* 19. — *Macrobe*, *Saturn.*, 1, *c.* 7 et 10.

SATURNE, *-nus*, *myth.*, un des plus anciens dieux, ou plutôt le plus ancien roi de Crète, fils du Ciel ou Uranus et de la Terre, appelée aussi Tétia ou Téa, était selon l'opinion commune le plus jeune des Titans. Armé d'un glaive, ou, comme le disent la plus grande partie des mythographes, d'une faulx, que sa mère avait fabriquée avec des métaux tirés de son sein, Saturne mutila son père, et rendit la liberté à ses frères, qu'Uranus avait relégués dans les enfers. Il monta ensuite sur le trône, du consentement de ceux qu'il venait de délivrer, à condition qu'il n'élèverait aucun enfant mâle. Fidèle à sa parole, Saturne dévorait ses fils à l'heure même de leur naissance. (Aussi dérive-t-on son nom de *satur*, *rassasié*, parce qu'il se rassasia du sang de ses propres enfans.) Cependant Rhéa, sa femme, parvint à en sauver trois, Jupiter, Neptune et Pluton, en leur substituant des pierres que Saturne engloutit avec la même voracité. Quelque temps après, Titan, l'aîné des frères de Saturne, ayant appris l'existence des trois jeunes dieux, que l'on élevait secrètement en Crète, se révolta contre son frère, le déposséda de ses états, et le confina dans une étroite prison. Jupiter devenu grand vengea son père, et lui rendit son trône; mais, Saturne ayant oublié ce bienfait, son fils conspira contre lui, le vainquit, et le chassa du ciel. Le dieu exilé se réfugia en Italie. Janus, qui régnait alors dans cette contrée, le reçut avec honneur, et partagea son trône avec lui. Saturne s'occupa à civiliser les peuples sauvages de l'Italie, leur donna des lois, et leur apprit à cultiver la terre. Il voulut que la contrée où il avait trouvé un sûr asile portât le nom de *Latium*, mot latin dérivé de *latere*, se cacher. Il gouverna avec tant de douceur que son règne fut nommé l'*âge d'or*. Saturne eut dans sa nouvelle patrie le centaure Chiron de sa maîtresse Philyre, qu'il changea en cavale, pour la soustraire à la colère de Rhéa.

Saturne, quoique père des trois principaux dieux, n'a point eu le titre de père des dieux chez les poètes, peut-être à cause de la cruauté qu'il exerça envers ses enfans; au lieu que Rhéa était appelée la mère des dieux, la grande mère, et était honorée sous ce titre par tous les païens. Aussi son culte n'était ni aussi solennel, ni aussi universellement répandu que celui de Jupiter. On lui sacrifia d'abord des victimes humaines; mais Hercule abolit cette barbare coutume, et substitua de simples mannequins aux hommes qu'on jetait auparavant, pieds et mains liés, dans le Tibre. Cependant ces horribles sacrifices furent conservés à Carthage Les prêtres de Saturne officiaient la tête découverte, ce qui n'avait lieu dans aucune cérémonie religieuse.

On regarde Saturne comme le dieu du temps, ce qui le fait nommer Chronos (χρόνος, temps) par les Grecs. On le représente ordinairement comme un vieillard courbé sous le poids des ans et des infirmités, tenant de la main droite une faulx, emblême du temps, et de la gauche, tantôt une clepsydre, tantôt un enfant, qu'il se prépare à dévorer. Tatius, roi des Sabins, éleva un temple à ce dieu, sur le mont Capitolin; Tullus Hostilius lui en consacra un second, et les premiers consuls un troisième. On célébrait en son honneur des fêtes fameuses nommées *saturnales* (V. ce mot). On attachait ordinairement des chaînes aux statues de Saturne, en mémoire de celles qu'il avait portées dans sa prison; c'est pour cela que les esclaves qui obtenaient la liberté avaient coutume de lui consacrer les leurs. Pendant les saturnales, on déliait les fers du dieu, en mémoire de la liberté dont les hommes avaient joui dans l'âge d'or. C'est dans l'un des temples de Saturne qu'était déposé le trésor public, et qu'on enregistrait le nom des ambassadeurs. *Hésiode*, *Théog.*, *v.* 138 et 209. — *Apollod.*, 1, *c.* 1. — *En.*, 8, *v.* 319. — *Ov.*, *Fast.*, 4, *v* 197; *Metam.*, 1, *v.* 123. — *Tibul.*, *él.* 3, *v.* 35. —*Paus.*, 8, *c.* 8.

SATURNE (MONT DE), *géog.*, mont. d'Elide, vers le centre, près de Pise.

SATURNIA, *myth.*, Junon, fille de Saturne. *En.*, 3, *v.* 380. — *Ov.*, *Trist.*, 1, *él.* 2, *v.* 7.

1. SATURNIA ou PANDANA (PORTE), *géog.*, une des quatre portes de Rome, du temps de Romulus. Elle se conserva long-temps, et fut la principale entrée du Capitole.

2 — TELLUS ou LE LATIUM, asile et empire de Saturne après sa défaite et son expulsion de l'Olympe. *Virg.*, *Georg.*, 2. *v.* 173.

3. —URBS. ancienne ville bâtie sur le mont Tarpéien, selon Varron. *En.*, 8, *v.* 358.

4. — V. SATURNIE.

1. SATURNIE, *-nia*, ancien nom de l'Italie, à cause de Saturne, qui y avait régné.

2. — v. et colonie romaine, dans l'Etrurie, sur l'Albania. *T. L.*, 39, *c.* 55.

SATURNIENS (VERS), vers licencieux, ainsi nommés des Saturnales, où on les chantait. Ils sont plus connus sous le nom de vers Fescennins. V. FESCENNINS.

SATURNIGENA, surnom de Jupiter, fils de Saturne.

SATURNIN, tribun célèbre. V. SATURNINUS, n° 1.

1. SATURNINUS (L.) APULEIUS, célèbre tribun du peuple, qui, l'an de Rome 654. 100 av. J. C., se ligua avec Marius contre les patriciens (*optimates*), et excita une sédition dans Rome, intimida le sénat, rendit plusieurs lois populaires, connues sous le nom d'*Apuleia* (V. ce nom), et exerça la tyrannie pendant trois ans. Une opposition s'étant enfin élevée contre lui, il s'empara du capitole pour s'y défendre. Peu de temps après, ayant osé paraître dans l'assemblée du peuple, dans le dessein d'apaiser les esprits, il fut tué par un esclave sur la place, et mis en pièces. *Plut.*, *V. de Mar.* —*Flor.*, 3, *c.* 16.

2. — (SENTIUS), favori d'Auguste et de Tibère, succéda à Agrippa dans le gouvernement de la Syrie et de la Phénicie, et, dans ce poste, assista au jugement qu'Hérode fit rendre contre ses fils Alexandre et Aristobule. Il opina à leur sauver la vie. *Flav. Jos.*, *Ant. J.*

3. — (ELIUS), célèbre poète satirique, précipité de la roche Tarpéienne pour avoir composé des épigrammes contre Tibère.

4. — (Q. VOLUSIUS), consul sous Néron l'an de J. C. 55.

5. — (C. ou L. SENTIUS), consul l'an de J.C. 41.

6. — (VITELLIUS), préfet d'une légion prétorienne sous Othon, fut blessé dans une sédition militaire. *Tacite*, *Hist.*, 1, *c.* 82.

7. — (A. VOLUSIUS), Romain deux fois collègue de Domitien dans le consulat en 87 et en 92.

8. — (VALERIUS ASIATICUS), consul avec Domitien en 93.

9. — (POMPEIUS), auteur latin qui vivait sous Trajan. Pline, qui le consultait toujours sur ses ouvrages, le loue comme historien, poète et orateur.

10. — (TIB. HATERIUS), consul sous Septime Sévère l'an de J. C. 198.

11. — (P. SEMPRONIUS), Romain d'obscure naissance, s'éleva des derniers grades de la milice à celui de général de Valérien, qui le nomma gouverneur de l'Egypte. Adoré du peuple à cause de son affabilité et de son intégrité, admiré du soldat pour ses nombreuses victoires sur les barbares, il fut proclamé empereur vers la fin de l'an 262. « Mes amis, disait-il au milieu des cris de ceux qui le revêtaient de la pourpre, d'un bon général vous faites un prince médiocre. » Il accepta cependant, mais sans chercher à se faire reconnaître au-delà des limites de l'Egypte, et continua de se signaler par des actions éclatantes jusqu'à l'an 267. A cette époque, son zèle pour la discipline ayant déplu aux soldats, ils l'assassinèrent à l'âge de 43 ans.

12. — (AMULIUS), collègue de l'empereur Gallien dans le consulat l'an de J. C. 264.

13. — (SEXT. JULIUS), fameux général d'Aurélien, s'était livré à la littérature avant d'embrasser le parti des armes. Il pacifia les Gaules, l'Afrique et l'Egypte, troublées par les prétentions des aspirans à l'empire, ou par les séditions des peuples, las du joug romain. Salué du nom d'empereur par le peuple d'Alexandrie et par l'armée (280 ans après J. C.), il ne ceignit qu'à regret le diadème. Probus, qui régnait alors, marcha contre lui, et l'assiégea dans Apamée. Saturninus, ne pouvant résister, se donna la mort.

14. — (FL.), consul en Orient l'an de J. C. 383

15. — d'Antioche, hérésiarque du 2e siècle, avait été disciple de Ménandre. Il supposait le monde et les hommes créés par des anges rebelles à l'insu de Dieu, et par conséquent esclaves de ces anges qui le portaient au mal. Il en concluait que la vie était un présent funeste, que la donner était un plaisir barbare dont on devait s'abstenir, et que l'humanité faisait un précepte de la plus austère continence.

16. — officier de Théodose, tué par le peuple pour avoir obéi aux ordres de l'empereur

SATURNIUS, *myth.*, épithète commune aux trois fils de Saturne, Jupiter, Neptune et Pluton.

SATURNIUS (MONS), *geog.*, ou mont. de Saturne

fut depuis appelé mont CAPITOLIN, parce qu'on y bâtit le Capitole.

SATURUM. V. SATUREIUM.

SATYRE ou mieux SATIRE, espèce de poème dramatique particulier aux Grecs, et différent d'un genre particulier de discours en vers, où le poète s'attache autant à recommander la vertu qu'à décrier le vice, tels que sont les satires d'Horace et de Juvénal. Les poètes grecs, obligés de délasser par quelque nouveauté l'esprit des spectateurs, fatigués de la sérieuse attention qu'ils avaient donnée aux tragédies, inventèrent un composé très-divertissant du tragique et du comique, où l'on voyait d'un côté une aventure remarquable d'un héros, et de l'autre les railleries et les plaisanteries de Silène et des satyres ; c'est ce qu'on appela tragédie satirique. Ces sortes de pièces se jouaient toujours après la véritable tragédie, et par les mêmes acteurs, afin de compenser le sérieux de la première par le plaisant de la seconde. Il nous reste une pièce d'Euripide, le Cyclope, qui est dans ce genre. Les Romains imitèrent ces pièces satiriques dans leurs Atellanes. V. ce mot.

SATYRES, *-ri*, divinités champêtres, qu'on représentait comme de petits hommes fort velus, avec les cornes, les oreilles, la queue, les cuisses et les jambes de la chèvre : quelquefois ils n'ont que les pieds de chèvre. Ils marchaient à la suite de Bacchus, ayant Silène à leur tête, et se livraient, dans les orgies, aux plus grands désordres. Les Romains leur donnaient indistinctement le nom de Faunes, de Pans et de Sylvains.

On fait naître les satyres de Mercure et de la nymphe Iphthimé; ou bien de Bacchus et de la naïade Nicée, qu'il avait enivrée en changeant en vin l'eau d'une fontaine où elle buvait ordinairement. Le poète Nonnus (4, *v.* 14, 15, 18, 21) dit qu'originairement les satyres avaient la forme toute humaine. Ils gardaient Bacchus; mais comme Bacchus, malgré tous ses gardes, se changeait tantôt en bouc, tantôt en fille, Junon, irritée de ces métamorphoses, donna aux satyres des cornes et des pieds de chèvre. Pline le naturaliste prend les satyres des poètes pour une espèce de singes ; et il assure que dans une montagne des Indes il se trouve des Satyres à quatre pieds, qu'on prendrait de loin pour des hommes. Ces sortes de singes ont souvent épouvanté les bergers, et poursuivi quelquefois les bergères : c'est peut-être ce qui a donné lieu à tant de fables touchant leur complexion amoureuse. On présenta à Sylla, dit Plutarque, un satyre, qu'on avait pris près d'Apollonie en Epire ; ce monstre poussait des sons inarticulés, et ressemblait parfaitement au portrait que les poètes font des satyres. Ajoutez qu'il est souvent arrivé que des bergers, couverts de peaux de chèvres, ou des pâtres, aient contrefait les satyres pour séduire d'innocentes bergères. De là l'opinion se répandit que les bois étaient remplis de ces divinités malfaisantes; les bergères tremblèrent pour leur honneur : ce qui fit qu'on chercha à les apaiser par des sacrifices, et par les offrandes des premiers fruits et des prémices des troupeaux. Voilà peut-être la véritable origine de tous les contes qu'on a faits sur les satyres. L'humeur gaie et bouffonne que l'on attribuait aux satyres a fait donner le nom de satyres à des poèmes mordans (V. SATYRE). *Virg.*, *Egl.*, 4, *c.* 56; 5, *v.* 73; 6, *v.* 13.— *Ovide*, *Hér.*, 4, *v.* 171. —*Plut.*, *V. de Sylla*.—*Just.*, 1, *v.* 397.—*Paus.*, 1, *c.* 23.

1. SATYRUS ou SATIRUS, de Corinthe, concourut au meurtre de Timophane par Timoléon. *Plut.*, *V. de Tim.*

2.— et PITTHÉE architectes célèbres qu'Artémise employa à la construction du tombeau de Mausole, vivaient vers l'an 355 av. J. C.

3. — excellent acteur comique grec. Outre le talent qui a recommandé son nom aux louanges de la postérité, on admirait la bonté de son cœur et son habileté à connaître les hommes. C'est lui qui, par son intercession auprès de Philippe, sauva les deux filles d'Apollophane, après le sac d'Olynthe. C'est lui aussi qui rassura Démosthène sifflé et découragé, en lui apprenant que l'art seul de la déclamation lui manquait, et en le guidant dans cette étude. *Plut.*, *V. de Dém.*

4. — tyran d'Héraclée, vers l'an 346 av. J. C.

5. — un des Athéniens qui tentèrent de chasser la garnison mise par Démétrius Poliorcète dans la citadelle d'Athènes.

6. — et PHÉNIX, habiles architectes, contemporains de Ptolémée Philadelphe.

7. — fils de Spartacus II, roi du Bosphore, succéda à son père, 286 ans av. J. C. *Diod.*, 20.

8. — de Rhodes, fut député par ses compatriotes au sénat de Rome, afin de les justifier contre les accusations d'Eumène, qui avait avancé qu'ils favorisaient les Macédoniens.

9. — philosophe péripatéticien, florissait à Alexandrie, dans le Musée, vers le temps de Ptolémée Philométor. Il écrivit la *biographie* de plusieurs hommes illustres. La vie de Sophocle, la seule qui nous reste, fait regretter vivement la perte des autres. Il avait aussi composé des *Caractères* sur le plan de ceux de Théophraste. *Diog. Laër.* — *Athén.*, 6, *c.* 13.

SAUCONNE, *-nna* (*Saône*). V. ARAR.

SAUFEIA, Romaine de grande naissance, décriée pour ses débauches. *Juv.*, *sat.*, 6.

1. SAUFEIUS (APP.), Romain, qui mourut en sortant du bain. *Pline*, 7, *c.* 31.

2. — TROGUS, un des amans de Messaline, fut condamné à mort par Claude, après la fin funeste de cette princesse. *Tac.*, *Ann.*, 11, *c.* 35.

SAUL, premier nom de S. Paul. V. PAUL. (S.)

SAÜL, premier roi des Juifs, était de la ville de Gabaa, dans la tribu de Benjamin. Il gardait d'abord les troupeaux de son père. Un jour, en cherchant ses ânesses égarées, il entra dans la maison de Samuël pour le consulter. Samuël, depuis longtemps sollicité par les Juifs de nommer un roi, le sacra aussitôt roi d'Israël, 1079 ans av. J. C. Les cinq premières années de son règne ne furent marquées que par des actes de piété et par d'heureux succès. Ayant appris que Naas, roi des Ammonites, assiégeait la ville de Jabès en Galaad, il marcha contre lui, lui fit lever le siége, et tailla en pièces son armée. Il vainquit aussi les Amalécites, et détruisit leur nation ; mais ayant, malgré l'ordre formel de Dieu, épargné le roi Agag, le Seigneur dit à Samuël qu'il se repentait de l'avoir fait roi. On sacra secrètement David, alors âgé de 16 ans (1074 av. J. C.). Saül, frappé de la réprobation céleste, devint sujet à des accès de folie et même de fureur que le son de la harpe seul pouvait calmer. David fut choisi pour en jouer en sa présence. Saül marqua d'abord beaucoup d'amitié à David ; mais bientôt il conçut contre lui de la jalousie. Il lui refusa la main de sa fille Michol, qu'il avait promise au vainqueur de Goliath, et essaya plusieurs fois de le tuer. Quatorze ans se passèrent dans ces tentatives inutiles. Pendant ce temps, Saül, toujours sombre et agité des fureurs du délire, n'entreprenait rien contre les ennemis d'Israël. Aussi, l'an 1059 av. J. C., les Philistins osèrent ils l'attaquer ; il marcha à leur rencontre. Arrivé auprès de Gelboé, où étaient camp s

les ennemis, il alla consulter une Pythonisse ou magicienne sur le succès de la bataille qu'il devait leur livrer. L'ombre de Samuël, évoquée par la magicienne, lui annonça sa ruine; ce qui ne l'empêcha pas de se trouver à la bataille. Se voyant environné d'ennemis, il se jeta sur son épée, et mourut: tous ses fils furent tués dans cette bataille. David fit transporter ses os dans le sépulcre de Cis, son père. Saül avait régné 20 ans, dont six avant sa réprobation et quatorze après. *Rois*, 1, *c.* 12, etc.

SAUNI, peuple de la Sarmatie asiatique, au N. de la Colchide, vers les sources du Vardane et de l'Hypanis.

SAUNITES. V. SAMNITES.

SAURIE, *-ria*, v. de l'Acarnanie.

SAUROCTONE, *-nus* (σαῦρος, lézard; κτείνω, tuer) c'est-à-dire *tueur de lézards*, surnom d'Apollon.

SAUROMATES ou SARMATES, *-ta*, habitans de la Sarmatie. V. SARMATIE.

SAUROS, *myth.*, brigand qui ravageait une contrée de l'Elide, et qui fut tué par Hercule. On donna son nom à la montagne où il fut enterré. *Paus.*, 6, *c.* 21.

SAUROS et BATRACHOS, *hist.*, architectes grecs dont les noms signifiaient lézard (σαῦρα) et grenouille (βάτραχος). Employés par Métellus le Macédonique à construire à Rome deux temples, l'un à Jupiter, l'autre à Junon, et, ne pouvant obtenir la permission d'y mettre leur nom, ils s'avisèrent de sculpter dans les volutes des chapiteaux une grenouille et un lézard. *Pline.*, 36, *c.* 5.

SAÜS, fils de Mercure et de Rhéné. Il donna son nom à Samos.

1. SAVE, *-vus* (même nom aujourd'hui), fl. de la Pannonie, prend sa source dans l'Istrie, au N. d'Aquilée, coule de l'O. à l'E., et se jette dans le Danube. *Claud.*, *Stil.*, 2.

2. — pet. riv. d'Afrique, dans la Numidie, se perdait dans la Méditerranée.

SAVÈRE, *-ra*, pet. v. de la Phrygie, au S., dans la Lycaonie.

SAVÉ, grande plaine dans le territoire de Sodome, où Chodorlahomor, roi d'Assyrie, vainquit les rois de la Pentapole. La mer Morte couvre à présent cette plaine. *Gén.*, c. 14, *v.* 5.

SAVIE, *-via*, portion méridionale des deux Pannonies, comprise entre la Save et la Drave.

SAVO (*Savonne*), port de la Ligurie, chez les Ingauni, entre Hasta et Vada Sabatia *Stac.*, 4. — *Pline*, 3, *c.* 5.

SAXA, *hist.* (Q. VOCONIUS), tribun du peuple l'an de Rome 685 (av. J. C. 69), fit introduire par une loi la faculté d'instituer les femmes héritières. *Cic.*, *Verr.* 1, *c.* 2.

SAXA RUBRA, *géog.*, v. de Macédoine, vers le N., sur les confins de la Médique et de la Sintique.

SAXANUS (*saxum*, pierre ou roc), surnom d'Hercule, lui fut donné, soit pour avoir aplani des montagnes et ouvert des routes au travers, soit parce qu'on lui dédiait des monceaux de pierres sur les grands chemins, ou enfin parce que Jupiter avait fait tomber sur les Liguriens, ses ennemis, une pluie de pierres.

SAXONES (*Saxons*), peuple de la Germanie septentrionale, au S. de la Chersonèse Cimbrique, entre les Cauci et les Angles, sur les bords de l'Albis. *Ptol.*, 3, c. 11. — *Claud.*, *contre Eutr.*, 1, *v.* 392.

SAZYCHES, ancien législateur des Egyptiens, antérieur à Sésostris, selon Diodore de Sicile. *Diod.*, 2.

SCABILLES, *-lli*, instrumens de musique dont les sons étaient très forts et très harmonieux. On s'en servait pour animer les pantomimes et les danseurs. Il est impossible aujourd'hui d'en déterminer la forme et le genre véritable. *Arnob.*

SCÆA. V. SCÉE.

SCÆUS. V. SCÉUS.

SCÆVA, *hist.* V. SCÉVA.

SCÆVA CANINA, *archéol.*, rencontre fortuite ou aboiment d'un chien (*canis*), dont on tirait un présage funeste (*scævus*).

SCÆVOLA. V. SCÉVOLA.

SCALABIS (*Santaren* ou *sainte Irène*), v. de la Lusitanie, sur la rive droite du Tage, au N. E. d'Olisippo.

SCALARIA, nom donné chez les Romains à de grands escaliers qui séparaient les parvis des amphithéâtres, et par lesquels on passait pour aller prendre place sur les gradins. V. AMPHITHÉATRE.

1. SCALDIS (*Escaut*) ou TABUDA, fleuve de la Gaule, coulait d'abord dans la 2ᵉ Belgique, puis séparait cette province de la Germanique 2ᵉ, et allait par deux embouchures se réunir à l'Océan. *Cés.*, *G. des G.*, 6, *c.* 33.

2. — PONS (*Escaut-Pont* ou *Condé*), lieu de la Gaule, sur l'Escaut, chez les Nerviens, ainsi nommé parce qu'il y avait un pont sur l'Escaut.

SCAMANDRE, *-der* ou *-drus*, *myth.*, fils de Corybas et de Démodice, qui conduisit une colonie de Crétois en Phrygie, et s'établit au pied du mont Ida, où il apporta le culte de Cybèle, et les danses des Corybantes. Quelque temps après, ayant perdu la raison, il se jeta dans le Xanthe, ce qui fit donner à ce fleuve le nom de Scamandre. Teucer, son gendre, lui succéda dans le gouvernement de la colonie. Scamandre eut deux filles, Thymo et Callirhoé. *Apollod.*, 3, c. 12. — *Diod. de Sic.*, 4.

1 SCAMANDRE, *-der* ou *-drus*, *géog.*, autrement XANTHE (*Kirke Keuzler*), petite riv. de la Troade, prenait sa source au mont Ida, formait avec le Simoïs un grand marais, et se jetait en même temps que lui dans la mer, au-dessous du cap Sigée. Selon Homère, ce fleuve était appelé Scamandre par les hommes, et Xanthe par les dieux, parce qu'il avait, dit-on, la vertu de rendre blonds (ξανθοὺς) les cheveux des femmes qui s'y baignaient; c'est pourquoi Minerve, Junon et Vénus s'y baignèrent avant de paraître devant Pâris. Le Scamandre était si respecté que les jeunes Troyennes avaient coutume de lui faire hommage de leur virginité en s'y baignant la veille de leurs noces. Le dieu du fleuve avait son culte et ses prêtres particuliers. Quelques-uns pensent qu'il reçut son nom de Scamandre, fils de Corybas. V. l'article précédent. *Il.*, 9, 20. — *Strab.*, 1 et 13. — *Pline*, 5, *c.* 30. — *P. Méla.*, 1, c. 18.

2. — petite riv. de Béotie, vers l'E., chez les Tanagriens, se jetait dans l'Asope.

SCAMANDRIE, *-dria*, v. de la Troade, située sur le Scamandre. *Pline*, 4, *c.* 30.

1. SCAMANDRIUS, premier et vrai nom, selon Homère, d'Astyanax, fils d'Hector et d'Andromaque. *Iliade*, 5, *v.* 491.

2. — un des capitaines de Priam, fils de Strophius, fut tué par Ménélas. *Il.*, 11.

SCANDARIE, *-ria*, prom. septentr. de l'île de Corse. *Strab.*, 14.

SCANDÉE, *-dæa* (*Saint-Nicolas*), v. et port de de l'île de Cythère, sur la côte méridionale, à l'O. de la ville de Cythère. *Thucyd.*

SCANDIE, *-dia*, ou SCANDINAVIE, *-via* (*Norwège*, *Suède* et *Laponie*), vaste contrée septentr. de l'Europe, nommée aussi BELTIA ou BALTIA, d'où est venu le nom de *Baltique* à la mer qui

s'y trouve enfermée, et qu'on nommait ordinairement *Suevicum mare* ou *Codanus sinus*). Les anciens croyaient que la Scandinavie était une grande île des mers septentr., entourée d'un grand nombre d'autres îles moins considérables. Ils y comptaient quatre peuples principaux, les Hillévions (*Plin.*, 4, *c.* 13), les Gutes (*Ptol.*), les Suions et les Sitons (*Tacite*, *M. des Germ.*). Selon M. Gosselin, la Scandinavie des anciens est l'île *de Funen*, dont un grand district se nomme encore *Scan* ou *Scam*. Selon d'autres, la Scandinavie était la partie septentrionale de l'île d'Albion, l'*Ecosse*, et on la nommait aussi *Britannia Barbara*.

SCANDINAIRE. V. Scandie.

SCANTIA-SYLVA, forêt de Campanie, qui appartenait au peuple romain. *Cic.*

SCANTINIA, loi romaine. V. Scatinia.

SCANTINILLE, *-lla*, femme de Didius Julianus, conseilla à son mari d'acheter l'empire, qui fut mis à l'enchère par les cohortes, après la mort de Pertinax, et reçut du nouvel empereur le titre d'Augusta. Septime Sévère, vainqueur de Didius, lui ôta ce titre, qu'on venait de lui déférer.

SCAPHÉSIAS, un des musiciens qui chantèrent les premiers l'hymne où était célébrée la victoire d'Apollon sur le serpent Python.

SCAPTA HYLA ou Scaptahyla, petite v. de Thrace, au S., sur le Travus, au N. E. et près d'Abdère, était célèbre par les mines d'or et d'argent de ses environs, qui avaient été découvertes, dit-on, par Cadmus. Elles appartenaient à la famille de l'historien Thucydide. *Lucrèce*, 6, *v.* 810. — *Plut.*, *v. de Cim.*

SCAPTIA, v. du Latium, dans l'intérieur des terres. *Sil. It.*, 8, *v.* 396.—*T. L.*, 8, *c.* 17.—*Pline*, 3, *c.* 5.

1. SCAPTIUS (P.), plébéien qui détermina les Romains à s'adjuger une partie du territoire contestée par les habitans d'Ardée et d'Aricie, qui les avaient pris pour arbitres. *T. L.*, 3, *c.* 71 et 72.

2. — intime ami de Brutus, fut chargé de recouvrer une somme que Brutus avait prêtée aux habitans de Salamine en Cypre, et n'y réussit qu'à force de violence; ce qui excita une sédition que Cicéron, alors proconsul en Cilicie, eut de la peine à appaiser. *Cic.*, *à Att.*, 5, *dern. let.*

1. SCAPULA, surnom d'une branche des Quintius. *Pline*, 7, *c.* 53.

2. — Annius, Espagnol, natif de Cordoue, fut l'auteur de la guerre que Labiénus et les fils de Pompée firent contre César en Espagne. Il défendit sa ville natale contre César, après la bataille de Munda. Se voyant hors d'état de résister au général romain, il se fit donner la mort par un esclave. *Cés.*, *G. Civ.*, 3. — *H. Paus.*, *G. d'Esp.*, 33. — *D. Cass.*, 43, *v.* 228.

3. — (Ostorius). V. Ostorius.

SCARDES ou Scardiens (Monts), *-dii montes*, montagnes de la Dacie méridionale, séparent cette province de l'Illyrique. *T.L.*, 43, *c.* 20.

1. SCARDONE, *-na* (*Isola Grossa*), île de la mer Adriatique, sur la côte orientale, dépendait de la Dalmatie.

2. — capitale de l'île de même nom.

3. — v. de l'Illyrie, dans la Dalmatie, chez les Autariates, au N., sur le Titius, près de son embouchure dans l'Adriatique.

SCARPHÉ, *myth.*, mère de Jason, selon quelques auteurs.

Scarphé, Scarphie ou Scarphée, *-phe*, *-phia*, ou *-phæa* v. de la Locride, vers l'E., près des Thermopyles, sur une hauteur, à dix stades de la mer. Elle fut renversée par un tremblement de terre. *Sénèq.*, *Troad.*

SCARPONE, *-na* (*Charpagne*), lieu de la Gaule, dans la Belgique 1re, chez les Leuci, sur la Moselle, au N. E. de Tullum.

SCATINIA, *de pudicitiâ*, loi romaine, décrétée à une époque incertaine, mais avant Cicéron, sous les auspices de Scatinius Aricinus, tribun du peuple. Elle condamnait à une amende de dix mille sesterces, et même à la mort, ceux qui se livraient à des passions contre nature. Quelques auteurs la nomment Scantinia, d'un certain Scantinius, qui, dit-on, fut le premier puni pour ces sortes de crimes. *Cic.*, *Philip.*, 3, *c.* 6; *Ep. fam.*, 8, *ep.* 13. — *Juv.*, 2, *v.* 44. — *V. Max.*, 6, *c.* 1, 7 — *Suét.*, *Dom.*, 8.

SCATINIUS ou Scantinius, famille romaine, originaire d'Aricie. C'est par un tribun du peuple, membre de cette famille, que fut portée la loi Scatinia.

SCAURUS (S.), surnom d'une branche des familles Aurelius et Æmilius, semble dériver de ce que quelque membre de ces familles aura été *pravis fultus male talis*. (*Hor.*, 1, *s.*, 3, *v.* 48. — *Pline*, 11, *c.* 45, § 105) Les Scaurus les plus célèbres sont ceux qui portent ici les numéros 2 et 3.

1. Scaurus (M. Aurelius), consul l'an 108 av. J. C., fut subrogé à Q. Hortensius. Il fut fait prisonnier par les Cimbres et les Gaulois, qui lui firent subir une mort cruelle.

2. — (M. Æmilius), consul romain aussi célèbre par son éloquence que par ses exploits. Quoique issu d'une des plus illustres familles de Rome, il était si pauvre qu'il fit d'abord avec son père le métier de charbonnier. Il hésita long-temps ensuite s'il se mettrait sur les rangs pour parvenir aux charges de la république, ou s'il ferait la banque. Ses dispositions pour l'art oratoire l'emportèrent enfin. Il se fit bientôt un grand nom au barreau, et devint successivement édile, préteur, enfin consul l'an 115 ans av. J. C. Pendant l'année de sa magistrature, il porta des lois somptuaires, et régla les suffrages des affranchis dans les assemblées. Scaurus ternit l'éclat de son mérite par son avarice. Nommé chef de l'ambassade que les Romains envoyèrent à Jugurtha, qui malgré les ordres des Romains faisait la guerre à son frère Adherbal (113 ans av. J. C.), il fut accusé de s'être laissé corrompre par ce prince ainsi que le consul Calpurnius Bestia; et pour échapper aux poursuites, il eut l'adresse de se faire nommer au nombre des commissaires chargés d'examiner l'affaire. Cependant Cicéron loue son désintéressement. Dans un second consulat, Scaurus soumit les Liguriens. Pendant sa censure il fit construire le pont Milvius, et paver un grand chemin qui conduisait à Pise, et qui prit de lui le nom de voie Emilienne. Il fit aussi creuser un canal navigable de Parme à Plaisance. Outre ses compositions oratoires, Scaurus avait encore écrit d'autres ouvrages, dont le principal était une histoire de sa vie. Il ne nous en reste rien. Cicéron le loue surtout de s'être constamment opposé aux magistrats factieux, depuis les Gracques jusqu'à Q. Varius. Scaurus épousa Metella, qui, après sa mort, épousa Sylla. *Sall.*, *Jug.*, *c.* 15. — *Cic.*, *Off.*, 1, *c.* 22 et 30; *Brut.*, *c.* 29, 34. —*Pline*, 33, *c.* 1. — *Quintil.*, 5, *c.* 12, § 10; 5, *c. c.* 13, § 55.—*Val.*, *Max.*, 4, *c.* 4, 11. —*Cic.*, *c.* 15, 16, 25, 26, 28, 40. — *P. Font.*

3. — (M. Emilius), fils du précédent. Devenu beau-fils de Sylla par le mariage du dictateur avec Metella, sa mère, Scaurus servit sous Pompée contre Mithridate, et fut ensuite nommé gouverneur

de la Judée. Il fit construire, pendant son édilité (60 ans av. J. C.) un vaste théâtre, soutenu par trois cent soixante colonnes de trente-huit pieds de haut, et orné de trois mille statues d'airain. Cet édifice, qui contenait trente mille spectateurs, acheva de bannir de Rome la simplicité des mœurs antiques, et, sous ce rapport, fut plus nuisible aux Romains que les proscriptions de Marius et de Sylla. Les dépenses immenses que cet édifice et les jeux qu'il y donna lui occasionnèrent le ruinèrent bientôt, quoiqu'il possédât des richesses immenses, et il s'obéra de dettes. Il fut cependant nommé préteur, puis obtint la province de Sardaigne. Là il chercha à réparer sa fortune par des exactions tellement criantes qu'à son retour il fut mis en jugement. Cicéron le défendit (dans un plaidoyer, dont il ne nous reste qu'une partie), et le fit absoudre; mais plus tard il fut condamné pour corruption. Scaurus avait épousé Mucia, que Pompée avait répudiée. *Cic.*, *Off.*, 1, *c.* 39; 2, *c.* 16; *p. Sext.*, 44 et 54. — *Val.*, *Max.*, 4, *c.* 4; 7, *c.* 1. — *Pline*, 34, *c.* 7; 36, *c.* 2, 14 et 15.

Les deux Scaurus, quoique loin d'être à l'abri de la censure, sont cités par Horace (1, *Od.*, 12, *v.* 37) et par Juvénal (2, *v.* 25; 6, *v* 603; 11, *v.* 91) au nombre des exemples de vertu.

4. — (Æmilius), Romain qui fut mis à mort sous le règne de Tibère, pour avoir commis un adultère avec Livie. C'était un homme éloquent, mais dépravé.

5. — (Mamercus), autre Romain célèbre par sa grande éloquence, mais décrié pour ses mœurs corrompues, fut condamné à mort sous le règne de Tibère, comme coupable de lèse-majesté. *Tac.*, *Ann.*

6. — (Maximus), Romain qui conspira contre Neron.

7. — (Terentius), grammarien latin, précepteur d'Adrien. *Aul. Gel.*, 11, *c.* 15.

SCÉDASE, *-sus*, natif de Leuctres en Béotie. Ses deux filles nommées par les uns Mélétie et Molpie, et par d'autres Théano et Hippo, ayant été enlevées par de jeunes Spartiates, sous le règne de Cléombrote, se donnèrent la mort, afin de ne point survivre à la perte de leur honneur. Leur père, ne pouvant obtenir réparation de cet outrage, se tua de désespoir sur leur tombeau. *Paus.*, 9, *c.* 13. — *Plut.*, *Amat.*, 3.

SCÉE, *-Scæa*, *myth.*, Danaïde, femme de Daïphron, selon les uns, et d'Architèle, suivant les autres. *Apollod.*, 2, *c.* 4.

Scée, *-æa* (σκαιὸς, à gauche ou sinistre), porte de la ville de Troie où était le tombeau de Laomédon. Quelques-uns veulent que le nom de Scée (*sinistre*) lui ait été donné parce que ce fut par cette porte que l'on introduisit dans Troie le cheval de bois. *Il.*—*Enéide*, 2. *v.* 612 —*Sil.*, *Ital.*, 13, *v.* 73.

1. SCÉLÉRATE (Plaine), *-tus campus*, champ voisin de la porte Colline à Rome, où la vestale Minucia fut enterrée vive, pour avoir violé son vœu de chasteté. *T. L.*, 8, *c.* 15.

2. — (Porte), *-ta porta*, porte de Rome, ainsi nommée parce que ce fut par là que sortirent les trois cents Fabius. Elle s'appelait auparavant porte Carmentale.

3. — (Rue), rue de Rome, ainsi nommée parce que ce fut là que Tullie fit passer son char sur le corps de son père. Cette rue se nommait auparavant Cyprius Vicus. *T. L.*, 1, *c.* 48 —*Ov.*, *Ibis*, *v.* 365.

1. SCENA, v. située sur les confins de la Babylonie. *Strab.*, 16.

2. — fleuve de l'Hibernie, aujourd'hui *Shannon*. *Oros.*, 1, *c.* 2.

SCÈNE, *-na*, la partie des théâtres où jouaient et s'habillaient les acteurs, se subdivisait en trois parties chez les Grecs et chez les Romains. La première et la plus considérable s'appelait proprement *scène*; c'était une grande face de bâtimens qui s'étendait d'un côté du théâtre à l'autre, et sur laquelle se plaçaient les décorations. Cette façade avait à ses extrémités deux petites ailes en retour entre lesquelles s'étendait une grande toile dont la forme et l'usage était à peu près la même que sur nos théâtres, mais dont le mouvement était fort différent. Car, tandis que les nôtres se lèvent au commencement de la pièce, et se baissent à la fin de la représentation, celle des anciens se baissait pour ouvrir la scène, ce qui s'appelait *premere aulæa*, et se levait dans les entre-actes, *tollere aulæa*, pour préparer le spectacle suivant. Ainsi lever et baisser la toile signifiait précisément le contraire de ce que nous entendons aujourd'hui par ces termes.

La seconde partie de la scène, que les Grecs nommaient indifféremment προσκήνιον et λογεῖον, et les Latins *proscenium* et *pulpitum*, était un grand espace libre au-devant de la scène, où les acteurs venaient jouer la pièce, et qui, par le moyen des décorations, représentait une place publique, un palais avec des colonnes et des statues, quand la pièce était tragique; un carrefour avec des maisons de simples particuliers, quand elle était comique; un lieu champêtre avec des arbres, des rochers, des maisons rustiques, quand la pièce était satirique. Car les anciens avaient trois sortes de pièces, des tragiques, des comiques et des satiriques, et par conséquent des décorations pour ces trois différens genres.

La troisième partie était un espace ménagé derrière la scène, qui lui servait de dégagement, et que les Grecs appelaient παρασκήνιον, et les Latins *postscenium*. C'était là que s'habillaient les acteurs, que l'on gardait les décorations, et qu'était placée une partie des machines; car les changemens de décorations, les vols, les gloires, et tout ce qu'emploient de plus merveilleux les théâtres de l'Europe, étaient employés par les anciens avec plus de dépense et de grandeur encore que dans les temps modernes.

SCÉNIQUES (Jeux), *-ici ludi*, jeux institués par les Grecs, et qui avaient pour objet le chant, la musique instrumentale et la poésie. On y donnait un prix à celui qui réussissait le mieux. C'est dans ces chants, auxquels on joignit une action pour leur donner plus d'intérêt, que naquit la poésie dramatique. On introduisit à Rome les jeux scéniques, l'an 390 de Rome. *T. L.*, 7, *c.* 2. — *V. Max.*, 4, *c.* 4.

SCÉNITES (Arabes), *-tæ*, *Arabes* (σκηνὴ, tente), nom donné à une nation d'Arabes qui vivait sous des tentes. On les place ordinairement dans les solitudes du centre de l'Arabie pétrée, au S. de l'Idumée et au N. des déserts de Pharan. *Pline*, 5, *c.* 11. —*Solin.*, *c.* 23

SCÉNOPÉGIE, *-gia*, c'est-à-dire *fête des tabernacles* (πήγνυμι, ficher, planter; et σκηνὴ, tente), une des solennités principales des Israélites, se célébrait tous les ans au mois de Tisri, et durait sept jours, pendant lesquels ils habitaient sous des tentes ou sous des berceaux de feuillages, en mémoire de ce que leurs pères, avant d'entrer dans la terre promise, avaient demeuré long-temps sous des tentes dans le désert. On offrait chaque jour un certain nombre de victimes en holocauste, et un bouc en sacrifice pour le péché. Pendant le

jours de cette fête, les Israélites faisaient des festins avec leurs femmes et leurs enfans, où ils admettaient les lévites, les étrangers, les veuves et les orphelins. Les sept jours expirés, la fête se terminait par une nouvelle solennité qu'on célébrait le huitième jour, et où tout travail était défendu. *Lévit.*, c. 23, v. 34 et 35; *S. Jean*, c. 7, v. 37.

SCÉNOPOLIS, un des faubourgs de la haute ville à Jérusalem, fut brûlé par Cestius. *Jos.*, *G. des J.*

SCEPSIS, ville ancienne de Mysie, au S. O., près du Caresus, donna le jour à Démétrius dit le Scepsien et à Nélée. Antigone transporta les habitans de cette ville à Alexandria Troas. Les ouvrages d'Aristote restèrent long-temps ensevelis à Scepsis, entre les mains de Nélée. *Strab.*, 10.

SCPETICISME, Sceptiques. V. Pyrrhon, Pyrrhoniens.

SCEPTRE, *-trum*, attribut ordinaire de l'autorité de la monarchie, était un simple bâton orné d'argent ou d'or. *Il.*, 1, v. 233. — *En.*, 12, v. 209.

Sceptre Cyanéen ou de Tirésias, bâton dont Minerve fit présent à Tirésias lorsqu'il devint aveugle, et qui avait la vertu de le rendre clairvoyant. *Apoll.*, 3, c. 12.

Le sceptre d'Agamemnon était célèbre dans la fable. Il avait été fait par Vulcain pour Jupiter, et de main en main était venu à Pélops, enfin à Agamemnon. Electre l'emporta dans sa fuite, puis il tomba entre les mains des habitans de Chéronée, qui lui rendirent un culte, et lui consacrèrent un prêtre. *Il.*, 2, v. 100. — *Paus.*, 9, c. 41.

SCEPTUQUES, peuple sarmate, qui prenait de l'argent des deux côtés, et s'engageait à servir dans les deux armées.

1. SCÉVA, esclave de Q. Croto, tua le factieux Saturninus, et obtint la liberté pour ce service. *Cic.*, *port Rabir.*, 11.

2. — soldat de l'armée de César, défendit un fort à Dyrrachium avec une extrême bravoure (*Cés.*, *G. Civ.*, 3, c. 53. — *Flor.*, 4, c. 2 et 40.) Il est appelé Cassius Scéva par Suétone (*Cés.*, §. 68), M. Cæsius Scœva par Valère Maxime (3, c. 2 et 23). *Phars.*, 6, v. 146.

3. — homme qui empoisonna sa mère. *Hor.*, *sat.* 1, v. 53.

4. — chevalier romain à qui Horace adresse une épître, la dix-septième du premier livre.

5. — chef de la synagogue d'Ephèse, avait sept fils, qui exorcisaient les possédés. Deux d'entre eux ayant osé dans leurs exorcismes invoquer le nom de Jésus, quoiqu'ils ne fussent pas chrétiens, ceux qui étaient possédés se jetèrent sur eux, et les forcèrent à fuir. *Act. des Ap.*, c. 19, v. 14 et 15.

6. — Memor, poète latin, sous Titus et Domitien.

SCÉVOLA (σκαιὸς, gauche; *vola*, main), surnom de la branche la plus célèbre de la famille Mutius, lui fut donné en mémoire de l'héroïsme avec lequel un des individus de cette famille se brûla la main en présence de Porsenna. V. Mutius.

SCÉTÉ ou Scetis, désert de l'Egypte inférieure, à l'E. du Delta, près des monts Nitria.

SCEUS, *Scæus*, un des fils d'Hippocoon, tué par Hercule. Il y avait dans le temple d'Apollon Isménien, à Delphes, un trépied avec une inscription en lettres cadméennes dédié au dieu par Scéus. *Hérod.*

SCHACA, déesse babylonienne, la même que l'*Ops* des Romains.

SCHÉDIE, *-dia*, v. et fort de l'Egypte inférieure, à l'O. du grand Delta, sur un canal, entre le bras Canopique du Nil et le lac Maréotide. *Strab.*, 17.

1. SCHÉDIUS, fils d'Iphitus et d'Hippolyte, frère d'Epistrophus; Apollodore le dit à tort son père, Schédius est un de ceux qui prétendaient à la main d'Hélène. Il était avec son frère à la tête des Phocéens, au siége de Troie, et fut tué par Hector dans le combat, sur le corps de Patrocle. On montrait son tombeau à Anticyra. *Il.*, 2, v. 24. — *Paus.*, 10, c. 4 et 30. — *Dict. de Crète*, 1, c. 13; 3, c. 10 — *Apoll.*, 3, c. 21.

2. — autre chef des Phocéens, au siége de Troie, fils de Périmèdes, fut aussi tué par Hector.

SCHÈNE, *schœnus*, grande mesure de longueur des Egyptiens, dont on ignore la véritable grandeur, les uns lui donnant 32 stades, les autres 40 et même 60. Pline (*H. N.*, 6, c. 30) et Strabon affirment qu'il variait dans les provinces de l'Egypte.

SCHÉNÉE, *-œneus*, *myth.*, fils aîné d'Athamas et de Thémisto, père de la célèbre Atalante la Béotienne, donna son nom à une ville de Béotie, et, selon Etienne de Byzance, à une ville de l'Arcadie. Il régna d'abord en Béotie, puis en Arcadie, à Schénée (n° 4). *Apoll.*, 1, c. 20; 3, c. 17. — *Paus.*, 8, c. 35.

1. Schénée, *Schœneus*, *géog.*, petite v. de la Béotie, au S. E. et près de Thèbes.

2. — petite riv. de la Béotie, passait auprès de la ville de même nom, et se jetait dans le lac Hylica.

3. — petite riv. de l'Attique, se jetait dans le Céphise, près d'Athènes.

4. — petite v. de l'Arcadie, tout-à-fait au centre, chez les Mégalopolitains, entre Methydrium et Anémose, avait été fondée par un prince béotien de même nom. *Et. de Byz.* V. Schénée, *myth.*

5. — petite riv. d'Arcadie, près de la ville de Schénée.

6. — ou Schénite, *Schœnites*, port de l'Argolide, dans la Trézénie, au N. de Célendéris et à l'E. de Méthone.

SCHÉNÉIS, Schoeneia Virgo, Atalante, fille de Schénée. *Ov.*, *Am.*, 1, v. 7, 13; *Trist.*, 2, v. 299; *Mét.*, 10, v. 611 et 660.

SCHÉRIE, *-ia*, un des anciens noms de l'île de Corcyre. *Odyss.*, 5, v. 34. — *Pline*, 4, c. 12. — *Paus.*, 2, c. 5.

SCHINIS ou Sinis. V. Sinis.

SCHIRON, nom que les habitans de Sidon donnaient au mont Hermon.

SCHOENEUS, Schène, Schoenus. V. Schénée.

SCHOLIASTES, *-tæ* (σχολὴ, annotation), nom donné à ceux des Grecs commentateurs dont les remarques se trouvent à la suite des auteurs qu'ils ont commentés, par opposition à ceux qui ont fait de leurs commentaires des ouvrages particuliers. Les plus célèbres sont Eustathe, Tzetzès et Emmanuel Moschopulus.

SCIADÉPHORES, *-ræ* (σκιὰς, parasol; φέρω, porter), femmes étrangères qui demeuraient à Athènes, furent ainsi nommées parce qu'à la fête des panathénées elles étaient obligées de porter des parasols pour garantir les Athéniennes du soleil ou de la pluie.

SCIADION, espèce de chapeau à grands bords, en usage chez les Grecs (σκιὰ, ombre).

SCIAMACHIE, *-chia*, exercice gymnastique en usage dans la Grèce, consistait principalement dans l'agitation violente des bras, comme si le lutteur eût voulu combattre (μάχεσθαι) avec son ombre (σκιᾷ).

SCIAMANTIE, *-ntia* (σκιὰ, ombre; μαντεία, divination), divination qui consiste à évoquer les ombres des morts pour apprendre les choses futures. Elle différait de la nécromancie et de la psychomancie en ce que ce n'était ni l'âme ni le corps du défunt qui paraissait, mais seulement un simulacre.

SCIAS, petit village voisin de Lacédémone, au milieu des vallées (σκιὰ, ombre).

SCIATHOS (*Sciati*), île de la mer Egée, voisine des côtes mérid. de la Thessalie, et vis-à-vis de la ville de Magnésie. *V. Flac.*, 2.

SCIATIS (σκιὰ, ombre), montagne d'Arcadie, ainsi nommée parce qu'elle était couverte de forêts. *Paus.*, 8, *c.* 14.

SCIDROS, v. de la Grande-Grèce, sur la mer Ionienne.

SCIÉRIES, *-ria*, fêtes grecques que l'on célébrait principalement dans l'Arcadie, en l'honneur de Bacchus, et dans lesquelles les femmes se soumettaient à la flagellation, devant l'autel du dieu, pour obéir à un oracle de Delphes. *Paus.*, 8, *c.* 23. — *Pollux*, 8, *c.* 33.

SCILLÉE, *-llæum* (*Killeo*), promontoire qui forme la pointe la plus orientale de l'Argolide et du Péloponèse, et qui termine à l'O. le golfe Saronique.

SCILLON ÉORTÈ (σκιλλῶν ἑορτὴ) ou LA FÊTE DES OGNONS. Cette fête, qui se célébrait principalement en Sicile, consistait surtout dans un combat où les jeunes gens se battaient avec des ognons de mer. Le vainqueur recevait un taureau pour sa récompense. *Schol. sur Thucyd.*, 7.

SCILLONTE, *-luntes, myth.*, père d'Alésius, fut un des prétendans d'Hippodamie.

SCILLONTE, *-llus, géog.*, v. d'Elide, voisine de Pise, fut détruite par les habitans d'Elis, parce qu'elle avait embrassé le parti des Piséens contr'eux, et fut rebâtie par les Lacédémoniens. Ce fut dans cette ville que Xénophon écrivit son histoire. *Paus.*, 7.

SCILURE, *-rus*, roi de Scythie, qui, se voyant près de mourir, rassembla ses quatre-vingts enfans autour de lui, et leur ordonna de rompre un faisceau d'armes. Ils ne purent y réussir. Il leur dit ensuite de le délier, et de rompre les dards l'un après l'autre; ce qu'ils exécutèrent avec beaucoup de facilité. Il leur fit connaître par cet exemple les avantages qu'ils retireraient de leur union. *Plut.*

SCINIS. V. SINNIS.

SCINTHIENS, *-thi*, peuples de Germanie.

SCIONE, v. de la Macédoine orientale, dans la presqu'île de Pallène, en Chalcidice, vers l'extrémité S.O. de cette péninsule, entre les promontoires Posidium et Canastreum, avait été bâtie après le siége de Troie, par une colonie de Grecs, conduite par Protésilas, et dont Etille avait brûlé les vaisseaux. Dans la guerre du Péloponèse, elle secoua le joug des Athéniens, et fit alliance avec Lacédémone. *Thucyd.*, 4. — *Pline*, 4, *c.* 10. — *P. Méla*, 2, *c.* 2.

SCIOPODES (σκιὰ, ombre; ποῦς, pied) ou MONOPODES (μόνος, seul; ποῦς), peuples fabuleux de l'Ethiopie dont parle Pline, lesquels n'avaient qu'un pied, mais l'avaient très-large, et s'en servaient pour se mettre à l'ombre du soleil, en se couchant par terre, et levant le pied en l'air.

SCIPIADES, SCIPIADÆ, nom des deux Scipions, vainqueurs de Carthage. *En.*, 6, *v.* 843. V. SCIPION, n° 15 et 25).

SCIPION, nom d'une branche célèbre de la famille des Cornelius. Ce nom vient, selon Macrobe (*sat. l.* 2, *c.* 6), de ce qu'un membre de cette famille servit de soutien et comme de bâton (*scipio* en latin) à son père aveugle. Les plus célèbres sont, P. Cornelius et Cn. Calvus (n° 11 et 12), les deux Africains (n° 15 et 25) et l'Asiatique (16).

1. SCIPION (P. CORNELIUS), Romain, qui fut nommé maître de la cavalerie par le dictateur Camille l'an de Rome 358 (av. J. C. 396), tribun militaire avec puissance consulaire en 359 et 360 (395 et 394 av. J. C.), ensuite deux fois *interrex*. *T. L.*, 5, *c.* 19, 24; 6, *c.* 1.

2. — (P. CORN.), fils du précédent, édile curule 366 ans av. J. C., eut deux fils nommés, le premier Publius, et l'autre Lucius.

3. — (L. CORN.), fils du précédent, maître de la cavalerie l'an 350 av. J. C.

4. — (L. CORN.), frère du précédent, fut consul l'an 350 av. J. C.

5. — (P. CORN.) BARBATUS, fils de Publius Scipion (n° 3) et neveu de Lucius Scipion (n° 4), fut dictateur 305 ans av. J. C. Il mourut sans postérité mâle. *T. L.*, 9, *c.* 44.

6. — (CN. CORN.), fils de Lucius (n° 4), consul 350 ans av. J. C., n'occupa aucune charge.

7. — (L. CORN.) BARBATUS, fils du précédent, fut consul 298 ans av. J. C. Il défit les Etruriens auprès de Volaterra.

8. — (L. CORN.), fils aîné du précédent, était consul l'an 259 et censeur l'an 258 av. J. C.

9. — (CN. CORN.) ASINA, second fils de Lucius Scipio Barbatus, (n° 7), fut élevé au consulat l'an 260 et l'an 254 av J. C. Dans son premier consulat il fut vaincu sur mer par les Carthaginois, et perdit dix-sept vaisseaux. Son second consulat fut signalé par la prise de Panorme, en Sicile, et de deux cents vaisseaux ennemis. L'année suivante il prit Alérie, ville de Corse, et vainquit en Sardaigne Hannon, général carthaginois. Il fut père de Publius et de Cneus Scipion (n° 11 et 12). Macrobe raconte (*sat.* 1.) l'origine du surnom d'Asina, qu'il reçut et transmit à ses descendans. Dans une acquisition considérable, où on lui demandait une caution, il promit d'en donner une au jour marqué. En effet il arriva sur la place publique conduisant un ânesse (*asina*) chargée d'argent; et, voyant son vendeur, il lui dit: Voilà ma caution, ce qui lui valut le surnom d'Asina.

10. — (L. CORN.) HISPALUS, fils aîné de L. Corn. Scipion (n° 8.), ne fit rien ne remarquable.

11 et 12. — (P. CORN.) et (CN.) CALVUS, le premier père et le deuxième oncle du célèbre Scipion l'Africain, étaient fils de Scipion (n° 8). Cn. Scipion Calvus fut consul en 222 av. J. C, et P. Corn. Scipion en 218. Au commencement de la seconde guerre punique (218 ans av. J. C.), Publius fut envoyé en Espagne contre Annibal. Ayant été informé que ce général avait pris la route d'Italie, il tenta de l'arrêter dans sa marche, mais il fut vaincu près du Tésin, et il aurait perdu la vie dans cette bataille si son fils, le même qui fut surnommé l'Africain (n° 15), ne l'eût courageusement défendu. Echappé à ce danger, il pénétra en Espagne, battit Hannon, et soumit tout le nord du pays jusqu'à l'Iberus. L'année suivante, il repassa en Espagne avec le titre de proconsul, et s'y fit accompagner de Cnéus, son frère, qui partageait avec lui le commandement. Tous deux y remportèrent d'importantes victoires sur les Carthaginois et les Espagnols pendant plusieurs années, et soumirent une grande partie de la contrée. Mais ils furent enfin victimes d'un excès de confiance. Ils eurent l'imprudence de séparer leurs forces, et aussitôt les deux Asdrubal et Magon, qui commandaient les armées carthaginoises en Espagne, fondirent à l'improviste sur l'armée de Publius, et la taillèrent en pièces. Le général romain resta parmi les morts. Après cette victoire l'ennemi marcha contre Cneius, au moment où trente mille Celtibériens s'étaient révoltés contre lui. Ce général, qui avait déjà appris la défaite et la mort de son frère, se retrancha sur une éminence, où il fut bientôt attaqué. Après des prodiges de valeur, il fut tué, ou, selon quelques-uns, brûlé dans une tour avec plusieurs de ses amis. Ces deux désastres eurent lieu l'an 212 av. J. C.,

le second vingt-quatre heures après le premier. Publius Cornelius laissa deux fils, l'Africain (n° 15) et l'Asiatique (n° 16). *T. L.*, 21, *c.* 6, 32, 60 et 61; 22, *c.* 19 et 21; 21, *c.* 37. — *Cic.*, *Off.*, 1, *c.* 18. — *Polybe*, 4. — *Flor.*, 2, *c.* 6. — *Eutrope*, 3, *c.* 8.

13. — (P. Corn.) Asina, fils unique de Cn. Corn. Scipion Asina (n° 9.), fut consul l'an 221 av. J. C. Sous son consulat, l'Istrie fut réduite en province romaine.

14. — (P. Corn.) Hispalus, fils de L. Corn. Scipion Hispalus (n° 10), fut consul 176 ans av. J. C. On lui subrogea C. Valerius Levinus.

15. — (Publius) Cornelius, surnommé l'Africain, et nommé souvent le premier Africain, pour le distinguer d'un de ses descendans, qui porta le même nom (n° 25), était fils de Publius Scipion (n° 11), tué en Espagne. À peine âgé de 17 ans (218 av. J. C.), il signala sa valeur à la bataille du Tésin, où il sauva la vie à son père. A Cannes (216) il servait comme lieutenant. Après la déroute plusieurs officiers, désespérant du salut de la république, formèrent le projet de quitter l'Italie, et de se retirer chez quelque peuple allié des Romains. Scipion n'en fut pas plus tôt instruit que, tirant son épée, il courut à la tente où étaient ces officiers, et, employant à la fois les prières et les menaces, il les engagea à jurer qu'ils n'abandonneraient point la république, et qu'ils ne souffriraient pas que d'autres l'abandonnassent. Tous le jurèrent, et peut-être en ce jour le courage d'un seul homme sauva la république. Il fut créé édile à l'âge de vingt-un ans, quoiqu'on ne parvînt ordinairement à cette fonction qu'à vingt-sept. Les tribuns s'opposèrent un instant à sa nomination; mais il harangua le peuple avec tant de noblesse qu'ils cédèrent presque au même moment. Trois ans après (211), il fut envoyé en Espagne, à l'âge de 24 ans, pour venger la mort de son père et de son oncle, qui après des prodiges de valeur avaient succombé sous les armes carthaginoises (V. Scipion, 11 et 12). Il prit Carthagène en un jour (210), tua dans une seule bataille auprès de Bétule cinquante-quatre mille hommes aux Carthaginois, commandés par Asdrubal (209), et soumit toute la province en quatre ans. Son beau caractère contribua non moins que ses talens à cette importante conquête. A la prise de Carthagène, ses soldats lui amenèrent une jeune captive d'une grande beauté. Scipion admira sa beauté, la combla de présens, et la rendit à Allutius, prince celtibérien, à qui elle était promise. Tant de vertu lui concilia l'admiration universelle, et les peuples de l'Espagne se détachèrent avec empressement de l'alliance de Carthage pour devenir amis et sujets des Romains. Ayant pacifié l'Espagne, Scipion passa en Afrique, et fit de nouveaux alliés au peuple romain, principalement Syphax et Masinissa, dont l'amitié rendit depuis à la cause romaine tant de services (V. Masinissa).

L'an 405 av. J. C. les Romains le rappelèrent en Italie, pour l'opposer à Annibal; au lieu de combattre en Italie le général carthaginois, Scipion proposa dans le sénat de porter la guerre en Afrique. Ce hardi projet ayant été approuvé, malgré la vive opposition du vieux Fabius, il fut nommé consul long-temps avant l'âge prescrit, et fit voile pour Carthage. Sur sa route il prit la ville de Locres dans la Grande-Grèce. Ses conquêtes en Afrique furent aussi rapides qu'en Espagne. Il y défit complètement les armées carthaginoises, et incendia le camp d'Asdrubal pendant la nuit. Carthage, alarmée de ses pertes, appela Annibal à sa défense. Il y eut une entrevue entre ces deux illustres généraux; mais ils se séparèrent sans convenir de rien, et coururent aux armes. La bataille de Zama décida entre Rome et Carthage (202). Annibal, après y avoir déployé les talens d'un grand capitaine, fut obligé de prendre la fuite. Vingt mille Carthaginois restèrent sur le champ de bataille, et autant furent faits prisonniers. Les Romains n'eurent que deux mille hommes de tués. Cette victoire fut décisive. Carthage demanda la paix, et Scipion en dicta les conditions. Après ces exploits, il fut honoré du triomphe et du surnom d'Africain. Après avoir joui pendant quelque temps de sa gloire dans le sein de sa patrie, il s'attira la haine du peuple, pour avoir demandé qu'on accordât aux sénateurs quelques distinctions honorifiques. Cependant il fut de nouveau nommé consul, 194 ans av. J. C., puis censeur, et deux fois prince du sénat. Mais peu après, ayant voulu briguer le consulat pour deux de ses amis, il eut l'humiliation de voir ses sollicitations inutiles. Pour n'être pas témoin de l'ingratitude de ses concitoyens, il accompagna, en qualité de lieutenant, son frère L. Scipion, surnommé l'Asiatique, qui était chargé de faire la guerre à Antiochus, roi de Syrie (190). La victoire le suivit dans cette contrée. Antiochus fut obligé de recevoir la loi (188). De retour à Rome, Scipion se trouva de nouveau exposé aux traits de l'envie. Caton, son ennemi, excita des séditions contre lui, et les tribuns Pétilius l'accusèrent de péculat. Ils prétendirent qu'Antiochus lui avait donné de grandes sommes d'argent, pour obtenir une paix avantageuse. Il fallut que le vainqueur d'Annibal se réduisît à soutenir le triste rôle d'accusé (187). Comme ses accusateurs, faute de preuves, se répandaient en reproches contre lui, il se contenta le premier jour de faire le récit de ses exploits et de ses services. Il fut écouté avec un applaudissement universel. Le jour suivant fut encore plus glorieux pour lui. C'était l'anniversaire de la victoire de Zama. Au lieu de se défendre, il s'écria : « Tribuns du peuple, et vous, citoyens, c'est à pareil jour que j'ai vaincu Annibal et les Carthaginois : allons dans le Capitole en rendre grâces aux dieux. » Le peuple le suivit en effet, et les tribuns restèrent seuls sur la place publique. L'affaire fut cependant agitée une troisième fois. Mais Scipion n'était plus à Rome; il s'était exilé volontairement, et s'était retiré à sa maison de campagne, à Literne. Il y vécut trois ans dans une retraite profonde avec Lélius, si célèbre par l'amitié qu'il lui avait vouée, Ennius et Térence; partageant ses loisirs entre l'agriculture, l'amitié et les lettres. Au bout de ce temps, il mourut dans la quarante-neuvième année de sa vie, l'an 184 av. J. C., laissant deux fils nommés Cneius et Publius Scipion (V. 21 et 22). Il avait défendu qu'on transportât son corps à Rome. On fut fidèle à cet ordre; ses héritiers l'enterrèrent à Literne. Sa femme, Emilie, fille de Paulus Æmilius, tué à la bataille de Cannes, lui éleva un tombeau, sur lequel elle plaça sa statue et celle du poète Ennius, qui avait accompagné Scipion dans sa retraite.

Ce grand homme eut à peine cessé de vivre que les Romains revinrent des injustes préventions qu'ils avaient contre lui. Ils l'admirèrent, et respectèrent sa mémoire. Mais le témoignage le plus flatteur est sans doute celui que lui rendit Annibal même. Ce général, parlant un jour devant Scipion des généraux les plus accomplis, s'adjugeait la première place après Alexandre et Pyrrhus. Scipion lui demanda ce qu'il dirait donc s'il l'avoit vaincu? Annibal lui répondit: « Alors je prendrais le pas au-dessus d'Alexandre et de Pyrrhus, et de tous les généraux qui ont jamais existé. » *T. L.*, 21, *c.* 46; 22, *c.* 53; 26, *c.* 18; 28, *c.* 16, 38; 30, *c.* 32, 35; 37, *c.* 1; 38, *c.* 53 — *Cic.*, *Phil.*, 11, § 7; *Lél.*, 1, 2, etc.;

Republ., 1, c. 1, 2, etc.; *Brut.* — *Mart.*, 2, *ép.* 2.— *Polybe*, 6. — *Plut.* — *Flor.*, 2, c. 6, 16. — *Eutrop.* 16. — (L.) CORNÉLIUS ASIATICUS, surnommé l'ASIATIQUE, frère de Scipion l'Africain, le suivit en Espagne 211 ans av. J. C., et en Afrique (205). Les services qu'il rendit dans cette guerre et dans celle de Macédoine lui méritèrent le consulat l'an 190 av. J. C. On lui confia la conduite de l'importante guerre contre Antiochus, roi de Syrie. Scipion l'Africain l'accompagna dans cette expédition en qualité de lieutenant. Aidé des conseils de ce grand homme, il livra bataille, et remporta sur Antiochus à Magnésie une grande victoire, dans laquelle il lui tua cinquante-quatre mille hommes. Continué l'année suivante dans le commandement sous le titre de proconsul, il poursuivit ses premiers avantages si heureusement qu'enfin Antiochus fut obligé de faire la paix, et de consentir à tout ce qu'exigeraient les Romains (188). Revenu en Italie, le vainqueur obtint l'honneur du triomphe, et le surnom d'Asiatique. Mais il ne jouit pas tranquillement de sa gloire. Les deux tribuns Pétilius, à l'instigation de Caton, firent passer une loi pour informer sur les sommes qu'il avait reçues d'Antiochus. En conséquence, il fut accusé, ainsi que son frère, de s'être laissé corrompre, et fut cité devant le préteur Térentius Culéo, son ennemi déclaré. Ce magistrat le déclara coupable, et le condamna à une amende considérable (185 ans av. J. C.). Scipion, ayant persisté à soutenir qu'il était innocent, fut mis en prison; mais il en fut tiré par Tiberius Gracchus, alors tribun du peuple. Caton, le censeur, dans la revue qu'il fit de l'ordre des chevaliers, auquel Scipion appartenait, le priva de son cheval. Ses biens furent confisqués, et ne purent suffire à acquitter l'amende. Malgré les recherches les plus exactes, on ne trouva rien dans sa maison qui eût appartenu à Antiochus ou à ses sujets. Scipion, réduit à la pauvreté, eut la grandeur d'âme de refuser les offres de ses amis et de ses cliens. On lui rendit enfin justice, et quelque temps après, il fut nommé arbitre du différend survenu entre Eumène et Séleucus. A son retour, les Romains, honteux de la sévérité dont ils avaient usé à son égard, le comblèrent de tant de biens qu'il fut en état de célébrer à ses frais des jeux en l'honneur de sa victoire sur Antiochus. *T. L.*, 37, *c.* 58 et 59; 38, *c.* 55; 39, *c.* 44.—*Cic.*, *Prov. Consul.*, 8.—*Pline*, 33, *c.* 11.—*Eutrope*, 4.

17. — (CN. CORN.) HISPALUS, fils de P. Scipion Hispalus (n° 14), fut préteur 139 ans av. J. C.

18. — (P. CORN. NASICA), fils de Cn. Cornelius Scipion Calvus (n° 12) et cousin de Scipion l'Africain et de Scipion l'Asiatique, brigua d'abord en vain le consulat, quoique le vainqueur d'Annibal l'appuyât de son crédit. Elevé néanmoins à cette dignité quelques années après (191 av. J. C.), il vainquit les Boïens, et fut honoré du triomphe. Il avait l'année précédente, fait aussi avec succès la guerre en Espagne contre les Lusitaniens, en qualité de préteur. Lorsque la statue de Cybèle fut apportée en Italie, le sénat jeta les yeux sur Scipion Nasica, comme sur le plus vertueux de ses membres, pour aller recevoir la déesse à Ostie. Il signala son zèle en faveur de Scipion l'Africain et de Scipion l'Asiatique, lorsque ces deux grands hommes furent accusés de péculat (187 ans av. J. C.). Scipion Nasica était un jurisconsulte distingué, et donnait gratuitement ses consultations. *Cic.*, *Or.*, 3, *c.* 33.—*T. L.*, 29, *c.* 14 et 19, 35, *c.* 1; 36, *c.* 38, 40.— *Pline*, 7, *c.* 34. — *V. Paterc.*, 2, *c.* 1. — *Flor.*, 2, *c.* 15.

19. — (M. CORN.) NASICA, fils aîné de Scipion Nasica, n° 15. *Cic.*, *Brut.*, c. 20.

20. — (P. CORN.) NASICA CORCULUM, second fils de Scipion Nasica (n° 18), se distingua sous Paul Emile, dans la troisième guerre de Macédoine, et contribua puissamment au gain de la bataille décisive de Pydna (168 ans av. J. C.). Nommé consul en 162, il fut obligé de se démettre pour quelque manque de formalité; mais, ayant été réélu sept ans après (155), il battit les Dalmates si complètement que leur pays fut réduit en province romaine. Sa modestie après la victoire lui fit encore plus d'honneur que ses succès. Il refusa le titre d'*Imperator*, que lui donnaient ses soldats, et n'obtempéra qu'avec beaucoup de peine aux ordres du sénat, qui lui conféra les honneurs du triomphe. L'année suivante (154) il obtint du peuple la démolition d'un théâtre où les spectateurs devaient être assis, et dont la construction était déjà fort avancée. Son motif était que cette commodité rendrait bientôt la multitude trop passionnée pour ce frivole amusement. Corculum avait été censeur en 159. Dans cette année, il avait apporté dans Rome la première clepsydre que l'on y eût encore vue. On peut citer encore comme un trait mémorable de sa vie qu'il s'opposa constamment à l'avis d'attaquer injustement et de détruire Carthage, même lorsque la guerre fut résolue contre cette malheureuse ville. Sa sagesse et ses mœurs douces et aimables lui firent donner le surnom de Corculum (*cor*, cœur, esprit, d'où *benè cordatus*). Il fut père de Scipion Nasica Sérapion (n° 24). *Cic.*, *Brut.*, 20 et 58; *Nat. des D.*, 2, *c.* 4; *Div.*, 2, *c.* 35. — *Plut.*, *Cat. l'Anc.*

21. — (CN. CORN.) AFRICANUS, préteur l'an 177 ans av. J. C, était le premier fils du premier Scipion Africain, n° 15. Mais il n'avait ni les talens ni les vertus de son père.

22. — (P. CORN.) AFRICANUS, second fils du premier Africain (Scipion, n° 15), était digne en tout de son père, par ses talens et son caractère. Mais sa santé était toujours faible et chancelante. Néanmoins il fit la guerre pendant long-temps, et se rendit célèbre par sa valeur dans les combats. Mais son éloquence son érudition et son amour pour les lettres l'ont rendu encore plus célèbre. C'est lui qui adopta le jeune Emilien, fils de Paul Emile, qui fut dans la suite surnommée l'Africain et le Numantin. Dans sa jeunesse Antiochus, roi de Syrie, l'ayant fait prisonnier, le renvoya à son père sans rançon. *T. L.*, 40, *c.* 42. — *Cic.*, *Vieil.*, 9 et 11.

23. — (L. CORN.) ASIATICUS, fils de Scipion l'Asiatique (n° 16), fut questeur 174 ans av. J. C.

24. — (P. CORN.) NASICA SÉRAPION, consul 138 ans av. J. C., était fils de Scipion Nasica Corculum (n° 20). Ce Romain se distingua par sa rigide probité et par une fermeté qu'il porta quelquefois jusqu'à la barbarie. Il fut traîné en prison par le tribun Curiatius pour s'être opposé à un décret des tribuns. Lors de la proposition de la loi agraire par Tib. Gracchus (133 ans av. J. C.), il se mit à la tête d'une troupe de patriciens, envahit le forum, et fit tuer les tribuns séditieux. Ce meurtre excita les murmures universels de la multitude; le sénat l'approuva cependant, et fit relacher Sérapion; mais, pour le dérober à la fureur populaire, qui s'exhalait chaque jour en cris de vengeance, il l'envoya en Asie, avec ce qu'on appelait un commandement libre (*legatio libera*). Exilé ainsi de Rome, Nasica Sérapion mourut de dépit et d'ennui à Pergame. Il avait reçu le surnom de Sérapion du tribun Curiatius, qui, lorqu'il le conduisait en prison, l'appela ainsi par dérision, parce qu'il ressemblait à un marchand de cochon (*Pline*, 21, *c.* 3), ou à un victimaire ou esclave d'un prêtre (*V. Max.*, 9, c. 14, § 3.— *Quintil.*, 6, c. 3, §. 57). Cicéron le vante souvent comme un des meilleurs citoyens *Cic.*, *Cat.*, 1, c. 1; *Off.*,

1, c. 22; *Lois*, 3, c. 9; *Brut.*, 22. — *Quintil.*, 5, c. 13, § 25.

25. — surnommé LE SECOND AFRICAIN, PUBLIUS CORN. SCIPIO ÆMILIANUS AFRICANUS NUMANTINUS, était fils de Paul Émile, et fut adopté par le second fils de Scipion l'Africain (V. SCIPION n° 22). Après avoir porté les armes sous son père, il servit en Espagne en qualité de tribun légionnaire. Il y vainquit en combat singulier un Espagnol d'une taille gigantesque, et obtint une couronne murale au siége d'Intercatie. D'Espagne il passa en Afrique en qualité de tribun, pour porter du secours à Masinissa (150 ans av. J. C.). Dans cette expédition il éclipsa tous ses concurrens. Phamias, général de la cavalerie ennemie, le redoutait et l'estimait tellement qu'il n'osait paraître quand c'était son tour de commander, et qu'enfin il passa dans le camp romain. Masinissa au lit de la mort lui donna aussi une grande marque de considération en le priant de régler le partage de ses états entre ses fils. Revenu à Rome, il fut créé édile (148 ans av. J. C.), et ensuite consul (151 ans av. J. C.), quoiqu'il n'eût pas atteint l'âge requis pour cet important emploi. Lorsqu'on eut résolu la dernière guerre punique, il fut, comme son aïeul adoptif, chargé de la guerre d'Afrique, avec la permission de choisir son collègue; et, par un nouveau trait de ressemblance avec lui, il se fit accompagner dans ses expéditions de Lélius, son ami intime, fils de cet autre Lélius qui avait été le compagnon d'armes du grand Scipion. Avant son arrivée, on avait commencé le siége de Carthage; mais les opérations traînaient en longueur. Scipion Emilien ne fut pas plus tôt arrivé devant cette place qu'il établit son camp sur une langue de terre qui formait une communication entre le continent et la presqu'île dans laquelle Carthage était située. Par cette manœuvre il ôta aux assiégés l'espérance de recevoir des vivres de ce côté-là. Mais ils pouvaient en faire venir par mer, attendu que les trirèmes des Romains n'osaient pas s'approcher jusqu'à la portée des machines de guerre, qui les auraient accablées. Scipion Emilien leur enleva cette dernière ressource, en fermant l'entrée de leur port par une longue et large digue de pierre, travail qui coûta aux Romains des peines extraordinaires. Les Carthaginois en firent un encore plus surprenant. Ils creusèrent un nouveau port, et y construisirent une nouvelle flotte. Les assiégeans furent extrêmement surpris lorsqu'ils virent sortir du milieu des dunes cinquante galères qui s'avançaient dans un bel ordre, prêtes à livrer bataille, et à protéger l'arrivée des convois. Si les assiégés eussent attaqué les Romains au moment de cette surprise, ils auraient probablement remporté la victoire; mais ils ne donnèrent bataille que trois jours après, et elle ne fut pas à leur avantage. Scipion s'empara d'une éminence qui dominait Carthage du côté de la mer, et s'y retrancha. Il pénétra bientôt dans la ville le fer et la flamme à la main. La soumission de cinquante mille habitans fut bientôt suivie de celle de la citadelle, et enfin de la ville, l'an 146 av. J. C. Scipion répandit des larmes sur les cendres de cette immense cité. A son retour à Rome, il fut honoré du triomphe, et reçut le surnom d'Africain, qu'il portait déjà par droit de succession. Pour le distinguer du premier vainqueur de Carthage, on le nomme second Africain, *Africanus minor*.

Quelques années après (134 ans av. J. C.), il fut nommé consul pour la seconde fois, et chargé de faire le siége de Numance, que les Romains avaient jusqu'alors attaquée sans succès. Cette ville opposa encore plus de résistance que Carthage. Ses habitans aimèrent mieux périr au milieu des flammes que de se rendre. Après un an de siége, Scipion entra dans la ville (133 av. J. C.); mais il n'y trouva que des ruines. Cette conquête lui valut un second triomphe et le surnom de Numantin.

Il ne jouit pas long-temps de sa popularité. Ayant un jour tenté de justifier le meurtre de Tibérius Gracchus dans une assemblée publique, il fut interrompu par des cris d'indignation et de fureur. Ce grand homme, prenant alors le ton qui convenait à son caractère : *Malheureux!* leur dit-il, *pensez-vous m'intimider par vos clameurs, moi qui ne l'ai jamais été devant vos ennemis? Est-ce ainsi que vous reconnaissez les services de mon père et les miens? Avez-vous oublié que sans ma famille et moi vous seriez dans l'esclavage?* Cette fermeté imposa silence à la multitude.

Quelque temps après, Scipion se retira à Caïète avec Lélius. Il ne laissa pas cependant de s'intéresser aux affaires du gouvernement et il s'opposa à la loi Agraire Sempronia. Le sénat et les meilleurs citoyens voulaient le nommer dictateur, afin de faire cesser les troubles occasionnés par cette loi. Déjà le jour était pris pour exécuter ce projet, lorsqu'au grand étonnement de tout le monde, Scipion fut trouvé mort dans son lit, l'an 128 av. J. C. Les traces de violence que l'on trouva sur son corps firent conclure qu'il avait été assassiné. On soupçonna les triumvirs Papirius Carbo, Caïus Gracchus et Fulvius Flaccus d'être les auteurs de ce crime, et Sempronie, sa femme, sœur des Gracques, d'avoir introduit les meurtriers dans sa maison. La faveur dont Caïus Gracchus jouissait auprès de la multitude empêcha qu'on ne fît des recherches sur cet assassinat.

On a souvent comparé les deux Scipions. Tous deux étaient également grands, également recommandables par leur caractère, leurs talens et leurs services. Comme son aïeul, Scipion Emilien aimait les lettres et les cultivait. Il sauva de l'incendie de Carthage un grand nombre d'ouvrages écrits en langue punique. Il aimait tellement la Cyropédie de Xénophon qu'il la portait toujours avec lui. Il admit dans sa familiarité le poète Lucilius comme son aïeul avait aimé Ennius.

Scipion mourut pauvre; Q. Fabius Maximus, son neveu et son héritier, trouva à peine chez lui trente livres d'argent et une livre et demie d'or. Sa générosité à l'égard de son frère et de ses sœurs mérite les plus grands éloges. Ce grand homme avait prédit à quel danger une trop grande puissance devait exposer sa patrie. Aussi un jour qu'il célébrait le lustre en qualité de censeur, entendant le greffier lire la formule par laquelle on priait les dieux de rendre les affaires du peuple romain plus prospères et plus brillantes : Elles le sont assez, dit-il, et je prie les dieux qu'ils les conservent toujours dans le même état. L'ancienne formule fut abolie, et l'on y substitua ce qu'il venait de laisser échapper. *Cic.*, *Off.*, 1, c. 32; *Brut.*, c. 21; *Orat.*, 2, c. 40; *Nat. des D.*, 2, c. 5; *lett. à Q. son fr.*, 1, *ép.* 1, 8; 3, *ép.* 5; *Républ.*, *Song. de Sc.* — *T. L.*, 26, c. 42; 27, c. 7. — *Hor.*, 2, *S.*, 1, v. 71. — *Quintil.*, 2, c. 10, § 39; 8, c. 6, § 30 et 43. — *V. Max.*, 4, c. 1; 5, c. 2.

26. — (P. CORN.) NASICA, fils de Scipion Nasica Sérapion (n° 24), fut consul 111 av. J. C.

27. — (P. CORN.) NASICA, petit-fils du précédent, et arrière petit-fils de Scipion Sérapion, ayant été adopté par Métellus, prit le nom de Q. Métellus Scipio. V. MÉTELLUS, n° 23. *Cic. Attic.*, 6, *ép.* 1; *Verr.*, 4, § 36 — *Cés.*, *G. civ.*, 1, 2. — *Dion Cass.*, 40, c. 51 et 53.

28. — (L. CORN.) ASIATICUS, arrière petit-fils de Scipio Asiaticus (n° 23), fut consul 83 ans av. J. C.

29. — SALUTIO, homme de basse naissance, que César nomma général en Afrique, et opposa à Q. Métellus Scipion, afin de paralyser l'effet d'un oracle qui avait déclaré que les Scipions seraient toujours vainqueurs en Afrique. *Plut.*, *V. de César*.

30. — (P. CORN.) NASICA, fils de Métellus Scipion (nº 27), consul 16 ans av. J. C.

31. — (P. CORN.) NASICA, arrière-petit-fils du précédent, consul l'an 57 de J. C., fut le premier mari de la célèbre Poppée.

SCIRADIUM, prom. de l'île de Salamine, vers l'extrémité S. E., à l'E. de la ville de Salamine.

SCIRAS ou SCIRIAS, *myth.*, surnom de Minerve, sous lequel elle avait des temples à Phalère, un des ports d'Athènes. Le premier lui avait été élevé par le devin Scirus de Dodone, d'où vint le surnom de la déesse. *Strab.*, 9.—*Paus.*, 1, *c.* 36.

1. SCIRAS, *géog.*, un des noms portés primitivement par l'île d'Égine.

2.—V. SCYRAS.

SCIRE, *-rus*, nom donné par les Solymes, peuples qui habitaient le mont Taurus, à trois de leurs principaux dieux, Arsabe, Dryus et Trosobius, parce que, suivant des auteurs, leurs statues étaient faites d'une espèce de plâtre, appelée *Skiros*.

SCIRES, *-ra*, solennité qui se célébrait à Athènes le douzième du mois Scirophorion. On y portait en pompe par la ville des tentes ou pavillons (σκίρον, dais) suspendus au-dessus des statues des dieux, surtout de Minerve, de Cérès, de Proserpine, du Soleil et de Neptune. On prétend qu'elle avait quelque ressemblance avec la Scénopégie (V. ce mot), ou fête des Tabernacles chez les Juifs. On y faisait de petites cabanes de feuillages; et, dans les jeux qui en faisaient partie, les jeunes gens couraient tenant à la main des ceps de vigne chargés de raisins. Cette course se nommait *Oschophories*.

SCIRESSE, *-ssa*, montagne d'Arcadie, dont on ne peut préciser la position. *Pline*, 4, *c.* 5.

SCIRIAS, le même que SCIRAS, *myth.*

SCIRITES, *-tæ*, nom d'une cohorte lacédémonienne qui se tenait à côté du roi comme corps de réserve. Ce nom est sans doute pris de la Sciritide.

SCIRITIDE, *-tis*, petite contrée de la Laconie. *Thucyd.* — *Xénoph.*

SCIRON, brigand fameux. V. SCYRON.

SCIROPHORIES, *-ria*, fête athénienne, la même que les SCIRES.

SCIROPHORION, mois athénien, venait après le Thargélion, et était le dernier de l'année en la commençant par Hécatombéon. Il répondait le plus souvent à peu près au mois de juin. Il prenait son nom de la fête des Scires ou Scirophories, que l'on célébrait le 12 du mois.

SCIRRES, SCIRROPHORIES, SCIRROPHORION. V. SCIRES, etc.

SCIRTONIUM, petite v. d'Arcadie, vers l'extrémité S. E., et sur les confins de la Laconie, au S. O. de Tégée, au S. E. de Mégalopolis, et très-près de Belmina.

SCIRUS, *myth.*, devin, natif de Dodone, bâtit un temple à Phalère en l'honneur de Minerve, qui reçut de là le surnom de Sciras; il fut tué dans une bataille d'Erecthée contre les Eleusiniens.

1 et 2. SCIRUS, *géog.*, plaine et fleuve de l'Attique, sur les confins de la Mégaride. *Paus.*, 1, *c.* 36.

3. — village d'Arcadie.

SCISSIS, v. de la Tarraconnaise. *T. L.*, 21, *c.* 60.

SCODRA (*Scutari*), place forte de l'Illyrique, dans la Dalmatie, chez les Labéates, sur le bord du lac Labéatide, était la résidence du roi Gentius. *T. L.*, 43, *c.* 20.

SCODRUS, montagne de l'Illyrique, dans la Dalmatie, auprès de Scodra.

SCOLIES, *-lia* (σκολιὸν ᾆσμα, chant irrégulier, ainsi appelé par opposition aux νόμοι ὄρθιοι, ou chants réguliers), furent originairement des chansons dont le mètre n'était pas prescrit. Par la suite ce nom fut presque exclusivement restreint aux chansons populaires ou de table qu'on chantait à la ronde durant les banquets et pendant les travaux de la vie domestique. Quelquefois elles traitaient des sujets graves et même philosophiques. Il nous en reste quelques-unes, dont les plus belles sont celles de Callistrate sur Harmodius et Aristogiton et d'Aristote sur la vertu. *Athén.*, 15.

SCOLITAS, *myth.*, surnom de Pan, lui fut donné parce qu'il avait sur la montagne de ce nom une statue de bronze haute d'une coudée.

SCOLITAS, *géog.*, hauteur qui se trouvait dans l'enceinte de Mégalopolis.

SCOLLIS, mont. d'Elide, au N. E.

SCOLOPOÏS, pet. riv. de la Carie, se jetait dans le Géson. *Hérod.*

SCOLOS, *hist.*, ancien roi de Scythie.

1. SCOLOS, *géog.*, petite v. de la Béotie méridionale, dans la Parasopie, sur les bords de l'Asope, au S. de Thèbes et au N. E. de Platées.

2. — mont. de Béotie, voisine de la v. de même nom.

3. — v. de Macédoine, dans la Chalcidice, à peu de distance d'Olynthe. *Strab.*

SCOLOTES, un des noms des Scythes, était tiré de celui de Scolos, un de leurs rois.

SCOLUS ou SCOLOS. V. SCOLOS.

SCOMBRARIE, *-ria*, petite île qui formait le port de Carthago Nova en Espagne.

SCOMBRUS ou SCOMIUS, mont. de Thrace, à l'O., près du Rhodope. C'est de là que sortait le fleuve Strymon.

1. SCOPAS, fameux athlète thessalien, dont Simonide chanta les exploits, mais qui rabattit du prix convenu, parce que le poète avait fait entrer dans son éloge celui de Castor et de Pollux, le renvoyant aux Tyndarides, pour être payé du reste. Quelques temps après, Simonide s'étant rendu à une invitation de l'athlète, on vint lui dire pendant le repas que deux jeunes gens le demandaient. Il sort, et ne trouve personne, mais à l'instant le toit de la maison qu'il vient de quitter s'écroule. On ne manqua pas de dire que c'étaient Castor et Pollux, qui étaient venus payer leur dette au poète qui avait fait leur éloge. Les corps de Scopas et des autres convives furent tellement écrasés que, ne pouvant les reconnaître, on eut recours à Simonide, qui fut tout étonné d'avoir conservé fidèlement leur place dans sa mémoire; c'est ce qui lui donna l'idée de la mémoire artificielle ou locale, dont on lui attribue l'invention. *Cic.*, *Orat.*, 2, *c.* 86.

2. — architecte et sculpteur d'Ephèse, qui fut quelque temps employé à la construction du tombeau de Mausole, l'une des merveilles du monde. Il avait fait une Vénus, que l'on conserva long temps à Rome, et qui, au jugement de Pline, était plus belle que celle de Praxitèle. Cet artiste vivait vers l'an 430 av. J. C. *Hor.*, 4, *od.* 8, *v.* 6.—*Vitruve*, 9, *c.* 9. — *Paus.*, 1, *c.* 43; 2, *c.* 10; 6, *c.* 25. — *Pline*, 34, *c.* 8; 36, *c.* 5.

3.— Etolien, se mit au service de Ptolémée Épiphane, roi d'Egypte, fit pour lui la guerre en Syrie à Antiochus et à ses alliés, et remporta de grands avantages vers l'an 199 av. J. C. Mais dans la suite, ayant conspiré contre le monarque égyptien, il fut mis à mort l'an 196 av. J. C. *T. L.*, 26, *c.* 24.

4.— ambassadeur à la cour de Domitien.

SCOPÈLE, *-lus* (*Scopuli*), île de la mer Egée, entre celles de Sciathus et d'Halonnèse.

SCOPÉLISME, *-mus* (*scopulus*, roche, pierre) espèce d'enchantement qui, dit-on, consistait à jeter des pierres dans le champ de son voisin, afin de l'empêcher de rapporter. Les Arabes étaient principalement adonnés à cette superstition. On en cite aussi des exemples parmi les Romains.

SCOPIUM, pet. v. de la Thessalie.

SCOPUS, lieu de la Judée, auprès et à l'O. de Jérusalem. On pouvait de là contempler aisément la ville et le temple.

SCORDISQUES, *-sci*, peuple de la Pannonie, d'origine gauloise. Ils changèrent souvent de demeure, et formèrent des établissemens tantôt à l'occident, tantôt à l'orient de la Pannonie, tantôt dans la Dacie, quelquefois même dans la Thrace. Ce peuple était belliqueux, et portait, dit-on, la férocité au point d'immoler des victimes humaines, qu'ils choisissaient surtout parmi les prisonniers de guerre. On dit aussi qu'ils buvaient le sang de leurs ennemis dans leur crâne. Les Romains ne les soumirent qu'après un grand nombre de combats sanglans. *Hérod.*, 4. — *Amm. Marc.*, 27, *c.* 4. — *T. L.*, 41, *c.* 19. — *Strab.*, 7. — *P. Méla*, 2, *c.* 1. — *Just.*, 23, *c.* 3. — *Flor.*, 3, *c.* 4.

SCORPIANUS (ÆLIUS), consul sous l'empereur Tacite l'an de J. C. 276.

SCORPION, *-pio*, un des douze signes du zodiaque, entre la Balance, le Sagittaire et la Vierge. C'est lui qui, par ordre de Diane, piqua au talon le fier Orion, qui se vantait de défier les animaux les plus féroces, et qui avait voulu faire violence à la chaste déesse. Les poètes l'appellent *Formidolosus*, terrible, parce qu'on croyait qu'il était funeste d'être né sous son influence. On le représente avec des bras immenses (*Brachia* ou *Chelæ*), qu'il étend en forme d'arc dans la plus grande partie du ciel. Ce signe occupait d'abord la place de deux signes du zodiaque, ce qui le fait appeler *Major* (*Luc.*, 6, *v.* 394); mais plus tard il céda une moitié de cet espace à la Balance. *Ov.*, *Met.*, 2, *v.* 195.—*Virg.*, *Géorg.*, 1, *v.* 35. — *Hor.*, 2, *Od.* 17, *v.* 17. — *Hyg.*, 2.

SCORPIONS, *archéol.*, machine de guerre, nommée aussi *Manubalista*, avec laquelle on lançait de petits dards, nommés eux-mêmes scorpions. *Végèce*, 4, *c.* 22.— *Tertull.*, *Scorpiaq.*

SCORPIONS (MONTS DES), *géog.*, mont. de la Judée, à l'extrémité S. de la Mirmote, au S. de la tribu de Juda, est la même que le mont Acrabim. *Nomb.*, 3, *v.* 449; *Jos.*, 15, *v.* 3.

SCOTI, nation sortie de l'Hibernie, vint habiter le N. de l'île d'Albion ou Calédonie, qui prit alors le nom de Scotia, d'où l'on a fait *Ecosse*. On les regarde comme distincts des Pictes. *Claud.*, *Hon*, 3, *Cons.*, *v.* 54.

SCOTIA, *myth.* (σκότος, ténèbres, c'est-à dire déesse ténébreuse), surnom sous lequel Hécate avait un temple superbe sur les bords du lac Achéruse en Egypte. Ce surnom exprimait l'empire qu'elle avait sur les ombres. *Polybe*, 16.— *Paus.*, 3, *c.* 10

SCOTIA, *géog.* V. SCOTI et CALÉDONIE.

SCOTIUS ou TÉNÉBREUX, (σκότος, ténèbres), nom sous lequel Jupiter avait un temple près de Sparte, apparemment pour signifier que l'homme ne saurait pénétrer dans les profondeurs de la divinité; ou, selon Pausanias, à cause de la quantité d'arbres dont le pays était ombragé.

1. SCOTUSE ou SCOTUSSE, *-sa* ou *-ssa*, une des principales villes de la Thessalie, dans la Pélasgiotide, vers le centre, entre les fleuves Apidane et Onochonus, au N. de Pharsale et au S. de Larisse, fut prise et détruite par Alexandre de Phères. *T. L.*, 28, *c.* 5; 36, *c.* 14. — *Strab.*, 7 et 9. — *Paus.*, 6, *c.* 5.

2. — v. de Thrace, à l'O., sur les confins de la Macédoine, près d'Héraclée et du fleuve Strymon. *Pline*, 4, *c.* 10.

SCRIBES, *-bæ* (*scribere*, écrire), nom commun chez les Juifs aux secrétaires des rois de Juda, aux commissaires d'armée chargés de faire la revue des troupes, et d'en tenir registre, et aux docteurs de la loi, dont le ministère consistait à connaître et à interpréter l'Ecriture. *Rois*, 2, *c.* 8, *v.* 17; *c.* 20, *v.* 25, etc.; *Math.*, *c.* 22, *v.* 52; *c.* 23, *v.* 2; *Act. des Ap.*, 23, *v.* 9.

En Grèce et à Rome, les scribes étaient des officiers inférieurs de l'administration, chargés de transcrire les actes publics, les lois et toutes les déterminations des magistrats. A leur nom général de scribes on ajoutait un mot désignant à quelle espèce de magistrats ils appartenaient; ainsi l'on disait *scribæ quæstorii*, *ædilitii*, *prætorii*, *quindecimvirales*. Cette charge était bien plus considérée chez les Grecs que chez les Romains. Dans la suite cependant, quoique cette classe de fonctionnaires se composât généralement d'affranchis, on l'honora assez pour que Cicéron lui donnât le titre d'*Honestus*. *Cic.*, *Verr.*, 3, *c.* 79. — *Corn. Nep.*, *V. d'Eum.*

SCRIBONIA, famille romaine plébéienne, dont les branches principales étaient les Libo et les Curio. V. SCRIBONIUS.

1. SCRIBONIE, *-nia*, femme de Crassus.

2. — fille de Scribonius, l'ami de Pompée. Auguste l'épousa, après avoir répudié Clodia, et eut d'elle la célèbre Julie. Dans la suite il la répudia pour épouser Livie. Scribonia avait été mariée deux fois, avant de devenir l'épouse de l'empereur. *Suét.*, *Aug.*, 61 et 69. — *Tac.*, *Ann.*, 2, *c.* 27. — *V. Pat.*, 2, *c.* 100.

1. SCRIBONIEN, *-nianus*, illustre Romain, qui vivait sous le règne de Néron. Il rejeta le conseil de ses amis, qui voulaient qu'il disputât l'empire à Vespasien. *Tac.*, *Hist.*, 4, *c.* 39.

2. — Il y eut aussi à Rome deux frères de ce nom, si unis entre eux qu'ils ne faisaient rien sans le consentement l'un de l'autre. *Tac.*, *H.*, 4, *c.* 41.

1. SCRIBONIUS (L.) LIBO, ancien historien latin, vivait avant Cicéron. *Cic.*, *ép. à Att.*, 13, *ép.* 31 et 32.

2. — LIBO, Romain célèbre par la véhémence avec laquelle il excita la jalousie et la haine de Pompée contre César. C'est sans doute lui qui, étant tribun, accusa Servilius Galba de malversation dans son gouvernement d'Espagne. *Cic.*, *Or.*, 1, *c.* 53; 2, *c.* 65.

3. — (L.), un des treize prisonniers romains qu'Annibal, après la bataille de Cannes, renvoya à Rome sur parole.

4. — (C.) CURIO, consul avec C. Octavius l'an 76 av. J. C., eut des démêlés avec le tribun du peuple Sicinius.

5. — (C.) CURIO, fils du précédent, ayant dissipé

de grandes richesses, embrassa le parti de César, qui paya ses dettes. *Pline*.

6. — auteur latin, qui écrivit des *Annales*, dont la meilleure édition est celle de Padoue, imprimée en 1655. Scribonius vivait vers l'an 22 de J. C.

7. — LARGUS DESIGNATIANUS, médecin éclectique, natif de Rome ou de Sicile, suivit en 43 Claude dans son expédition en Bretagne, et écrivit un traité de médecine en quatorze chapitres. Ce traité, que nous avons encore, et qui porte le titre de *de compositione medicamentorum*, est rempli d'idées puériles et superstitieuses et de fautes de style. Cependant la préface, où l'auteur a pu se dispenser d'employer les termes de l'art, est écrite avec assez de pureté et d'élégance.

8. — Romain, simple particulier, qui s'empara du royaume de Bosphore.

SCRITO-FINNI, peuple peu connu de la Scandinavie, sans doute le même que les Finni.

SCROBE, SCROBICULE (*scrobs*, fosse), espèce de fosse dans laquelle on faisait couler le lait, le vin ou l'huile des libations, ou le sang des victimes dans les sacrifices en l'honneur des divinités infernales. V. CRIOBOLIES.

SCROFA (*scrofa*, truie), surnom injurieux donné à Cn. Tremellius, et dont l'origine est rapportée par Varron (*R. R.*, 2, *c.* 4) et par Macrobe (*Saturn.*, 1, *c.* 6). — Un personnage de ce nom écrivit un traité d'agriculture. *Pline*, 17, *c.* 27.

SCRUTIN, *Scrutinium*, manière secrète de voter, ne fut introduite à Rome que l'an 614, et favorisa la vénalité.

SCRUPULE, *scruplum*, *scripulum* et mieux *scriptulum*, vingt-quatrième partie de l'once romaine. V. les *Tab. des poids rom.*

SCULTENNA (*Panaro*), fleuve de la Gaule cisalpine, sort de la *Litana silva*, chez les Boii, sur les confins de la Ligurie, et se jette dans le Pô, un peu au-dessous de Padinum. *T. L.*, 41, *c.* 12 et 18. — *Pline*, 3, *c.* 16.

SCUPI (*Uskup*), v. de la 1re Mésie, dans l'intérieur des terres, au pied du mont Scardus.

SCUTARIUM, v. de Thrace, dans l'intérieur des terres, au N. et très-près d'Adrianopolis, vers le confluent de l'Hèbre, de l'Harpessus et du Tonzus.

SCYDISSES, *-ssi*, chaîne de montagnes dans le Pont oriental, se divise en plusieurs branches, dont les unes descendent vers la mer, et les autres se prolongent vers l'Arménie.

SCYDRUS, petite v. du Brutium, sur la côte occid., entre Pandosie au N. et Tempsa au S.

SCYLACÉ, v. de l'Asie mineure, colonie de Pélasges.

SCYLACIQUE (GOLFE) *-cus sinus* (*golfe de Skillau*), golfe de la mer Ionienne, près des côtes du Brutium, ainsi nommé de la ville de Scylacium, qui est située au fond du golfe.

1. SCYLACEUM ou SCYLACIUM (*Skillau*), v. du Brutium, vers l'E., à très-peu de distance du golfe Scylacique. Cette ville fut bâtie par Mnesthée, chef d'une colonie athénienne. L'épithète de *navifragum* que Virgile donne à cette ville suppose que l'abord en était dangereux. Mais il paraît que c'est une erreur, et que ce poète a confondu le Scylacium du Brutium avec le promontoire Scylleum, ou avec un cap qui portait le même nom. Servius explique le passage de Virgile, en disant que les premières maisons de Scylaceum furent bâties avec des débris de la flotte d'Ulysse. *En.*, 3, *v.* 553. — *Strab.*, 6. — *P. Méla*, 2, *c.* 4. — *V. Flacc.*, 3, *v.* 36.

2. — promontoire d'Etrurie, qu'on a à tort confondu avec la ville précédente. V. SCYLACEUM, n° 1.

1. SCYLAX, *hist.*, géographe et mathématicien navigateur de Caryandre en Carie, qui vivait sous le règne de Darius, fils d'Hystaspe, vers l'an 520 av. J. C. Il fut chargé par Darius de faire des découvertes vers l'Orient. Il mit trente mois à faire ce voyage, et revint par un port du golfe Arabique. Il visita l'Egypte après son retour. On lui attribue l'invention des cartes géographiques (V. l'art. suiv.). *Hérod.*, 4, *c.* 44.

2. — auteur sous le nom duquel on a un *Périple* ou relation d'une navigation. On l'a cru le même que Scylax de Caryande contemporain de Darius Ier. Un auteur moderne a démontré la fausseté de cette opinion, et a assez bien prouvé que l'auteur du *périple* vivait vers l'an 415 av. J. C. Ce périple contient des notions intéressantes sur les côtes de la Méditerranée, sur les établissemens des Carthaginois, etc. C'est là aussi qu'on voit mentionné pour la première fois le nom de Rome. Le périple a été publié par Gronovius, Leyde, 1597, in-4°.

3. — un des premiers citoyens d'Halicarnasse, ami de Panétius. *Cic.*, *Div.*, 2, *c.* 42.

1. SCYLAX, *géog.*, petite riv. du Pont, traverse la Zélitide, la Daximonitide et la Phazémotide, et se jette à Amasée dans l'Iris.

SCYLITZÈS LE CUROPALATE, ainsi nommé parce qu'il fut grand-maître de la garderobe des empereurs de Constantinople, publia vers la fin du onzième siècle une histoire du bas empire, depuis 813 jusqu'à 1088. Syncelle en a beaucoup profité. V. SYNCELLE.

1. SCYLLA, *myth.*, fille de Nisus, roi de Mégare, conçut de l'amour pour Minos, qui assiégeait cette ville, et lui promit de lui livrer la place, s'il voulait l'épouser. Minos y consentit. Le salut de Mégare dépendait d'un cheveu d'or, que portait Nisus, et l'imprudente Scylla le coupa pendant le sommeil de son père. Dès ce moment, les Mégariens furent repoussés de tous côtés, et l'ennemi se rendit bientôt maître de la ville. Scylla ne jouit point du fruit de son crime. Minos la traita avec tant de mépris qu'elle se précipita du haut d'une tour dans la mer. Quelques-uns disent qu'elle fut changée en alouette, et son père en épervier. *Ov.*, *Trist.*, 2, *v.* 393; *Métam.*, 8, *f.* 1. — *Paus.*, 2, c. 34. — *Properce*, 3, *él.* 19, *v.* 21. — *Hyg.*, *f.* 198. — *Géorg.*, 1, *v.* 404; *En.*, 3, *v.* 420.

2. — monstre de la mer de Sicile, avait été autrefois une belle nymphe, fille de Typhon ou de Phorcos, dont Glaucus, dieu marin, fut amoureux. Glaucus, n'ayant pu la rendre sensible, eut recours à Circé, fameuse magicienne, qui, devenue amoureuse de Glaucus, résolut de le détourner de l'amour de Scylla, loin de le favoriser. Elle composa un poison, qu'elle jeta ensuite dans la fontaine où la nymphe avait coutume de se baigner. A peine Scylla fut-elle entrée dans la fontaine qu'elle se vit changée en un monstre qui avait douze griffes, six gueules et six têtes; une foule de chiens lui sortaient du corps autour de la ceinture, et par des hurlemens continuels frappaient d'effroi tous les passans. Scylla, effrayée elle-même de sa figure, se jeta dans la mer, près de l'endroit où est le fameux détroit qui depuis porta son nom. Mais elle se vengea de Circé en faisant périr les vaisseaux d'Ulysse, amant de la magicienne.

Les poètes ne s'accordent pas sur la description de Scylla. Selon Homère, ce monstre a une voix ter-

rible, et ses cris affreux ressemblent au rugissement du lion. C'est un monstre horrible dont l'aspect ferait frémir un dieu même : il a six long cous et six têtes énormes, et, dans chaque tête, trois rangs de dents qui recèlent la mort. Selon Virgile, c'est depuis la tête jusqu'à la ceinture une fille d'une beauté séduisante ; dans le reste du corps, elle a une queue de dauphin et un ventre de loup. Lorsqu'elle voit passer des vaisseaux dans le détroit, elle avance sa tête hors de son antre, et les attire à elle pour les faire périr.

On croit que Scylla était un navire des Tyrrhéniens, qui ravageait les côtes de Sicile, et qui portait sur la proue la figure monstrueuse d'une femme dont le corps était environné de chiens. Ajoutons que le bruit que font les vagues qui se brisent contre les rochers du détroit qui sépare la Sicile de l'Italie, bruit qui imite l'aboiement des chiens, et l'eau qui se précipite avec impétuosité dans les gouffres, ont aidé à la fable. *Odyss.*, 12, *v.* 85. — *Ov.*, *Fast.*, 4, *v.* 500 ; *Métam.*, 14, *v.* 66.—*Paus.*, 2, *c.* 34. — *Hyg.*, *fab.* 199.— *Properce*, 4, *él.* 4, *v.* 39. — *Virg.*, *Ecl.* 6, *v.* 74 ; *En.*, 3, *v.* 424.

Quelques poètes (*Virg.*, *Ecl.*, 6, *v.* 74. — *Ov.*, *Fast.*, 4, *v.* 500) ont confondu, mais à tort, Scylla le monstre d'Italie avec la fille de Nisus.

3. — une des Danaïdes, qui épousa Protée.

4. — vaisseau de la flotte d'Enée, commandée par Cloanthus. *Enéide*, 5, *v.* 122.

SCYLLA, *géog.*, rocher et écueil fameux, situé sur la côte d'Italie, à l'entrée du détroit de Sicile. Ce rocher est fameux chez les poètes anciens, par sa position en face et près d'un autre écueil, sur les côtes de Sicile, nommée Charybde. Ces deux rochers rendaient le passage extrêmement dangereux ; car souvent pour éviter l'un on se jetait sur l'autre ; ce qui a donné lieu au proverbe tomber de *Charybde en Scylla*. V. SCYLLA, *myth.*, 2. — *Paus.*, 2, *c.* 34.

1. **SCYLLIAS**, fameux plongeur, qui s'enrichit en retirant du fond de la mer des objets précieux que les Perses avaient perdus dans un naufrage, près de Pelium. Il plongeait, dit-on, jusqu'à la profondeur de quatre-vingts stades. On dit qu'il coupa les ancres des vaisseaux de Xerxès. *Herod.*, 8, *c.* 8. — *Paus.*, 10, *c.* 19.

SCYLLIS et DIPENUS, statuaires crétois, qui florissaient avant le règne du grand Cyrus, furent, dit-on, les premiers qui se distinguèrent dans l'art de tailler le marbre. Ils étaient, dit-on, fils et élèves du fameux Dédale. Ils fondèrent à Sicyone une école, où ils enseignèrent les principes de leur art. *Paus.*, 2, *c.* 15. — *Pline*, 36, *c.* 4 et 5.

1. **SCYLLEUM**, promontoire de l'Argolide, dans la Trézénie, à la pointe S. E., prit sans doute son nom de Scylla, fille de Nisus (V. SCYLLA, n° 1)

2. — promontoire de la côte du Brutium, ainsi nommé, à cause de Scylla, fameux écueil du voisinage. Quelques auteurs ont confondu ce promontoire avec la ville de Scylaceum.

SCYLLIUS, surnom local de Jupiter, adoré sur le mont Scyllius en Crète.

SCYLLONTE, v. d'Achaïe. V. SCILLONTE.

SCYLURE. V. SCILURE.

SCYMNUS, de Chio, poète didactique, qui vivait environ 80 ans av. J. C., a laissé une description de la terre en vers hexamètres. Cet ouvrage n'a aucun mérite sous le raport de la poésie, et fort peu sous celui de la science géographique.

SCYNUS, un des généraux d'Alexandre, obtint après la mort de ce prince le gouvernement de la Susiane.

SCYPHIUS, cheval que Neptune fit naître d'une pierre.

SCYPPIUM, petite v. de la Lydie occidentale, près de Colophon. *Paus.*, 7, *c.* 3.

SCYRAS, petite riv. de Laconie, dans la péninsule occidentale, prenait sa source près de Pyrrhique, dans les monts Taygètes, et se jetait dans la mer près de Teuthron. *Paus.*, 3, *c.* 25.

SCYRIAS, surnom de Déidamie, fille de Lycomède, roi de Scyros. *Ov.*, *art. d'Aim.*, 1, *v.* 682.

SCYRON, *myth.*, fameux brigand que quelques-uns placent dans l'Attique, les autres dans la Mégaride, et qui peut avoir fait sa demeure sur les confins des deux pays. Il détroussait les passans, et les précipitait du haut des rochers dans la mer, après les avoir forcés de le servir, et de lui laver les pieds. Thésée l'attaqua, et lui fit subir le même traitement. Selon Ovide, la terre et la mer ne voulurent pas recevoir les os de Scyron, en sorte qu'ils restèrent suspendus dans les airs, jusqu'à ce qu'enfin ils furent changés en un rocher appelé *Scyronia saxa*, qui se trouve entre Mégare et Corinthe. Près de ce rocher était un passage appelé chemin de Scyron, que l'empereur Adrien fit élargir. Quelques-uns croient que ce fut de ce lieu qu'Ino se précipita dans la mer.

Scyron était fils de Pylas de Mégare et beau-frère de Télamon, fils d'Eacus, et avait épousé la fille de Cynchrée, roi de Salamine ou, selon d'autres, la fille de Pandion, et disputa le trône de Mégare à Nisus. Eaque, pris pour arbitre, décida que Nisus serait roi, et Scyron polémarque. Quelques auteurs lui donnent Egée pour fils et pour fille Endéis, épouse d'Eaque. — Un savant moderne a établi par des conjectures très-probables que ce brigand est le même que Sinnis ou Procuste auquel on donna les surnoms de Damastès (δαμάω, dompter), et de Pityocampte (πίτυς, κάμπτειν, courber des pins), pour indiquer les diverses manières dont il exerçait sa cruauté. *Hérod.*, 2, *v.* 69.— *Ov.*, *Mét.*, 7, *v.* 444.—*Strab.*, 9. — *P. Méla*, 2, *c.* 13. — *Pline*, 3, *c.* 47. — *Diod.*, 4.— *Hyg.*, *f.* 38.— *Paus.*, 1, *c.* 44. —*Prop.*, 2, *él.* 14.

SCYRON (CHEMIN DE), *géog.*, *-nis via*(*Kaki-Scala*), route qui allait de la Mégaride dans la Corinthie, en longeant les bords de la mer, près des rochers où l'on prétendait que Scyron avait fait sa demeure.

1. **SCYROS** (*Skirosi*), île de la Grèce, dans la mer Egée, à vingt-huit milles de l'Eubée, fut habitée originairement par des pirates nommés Dolopes, ensuite par des Pélasges et des Cariens. C'est à Scyros qu'Achille fut caché par Thétis, sa mère, et qu'il épousa Déidamie, qui le rendit père de Néoptolème. Cimon, général athénien, fit la conquête de l'île de Scyros, et y trouva au pied d'un rocher les os de Thésée, qui y était mort exilé. Il les fit recueillir, et porter à Athènes. *Hom.*, *Odyss.*, 10, *v.* 508. — *Ovide*, *Métam.* 7, *v.* 464; 13, *v.* 156. — *Strab.*, 9. — *Paus.*, 1, *c.* 7. — *P. Méla*, 2, *c.* 7. — *Pline*, 4, *c.* 12.

2. — capitale de l'île de même nom, sur la côte occidentale, avait un temple magnifique dédié à Pallas. *Paus.*, 3, *c.* 3.

SCYRRON. V. SCYRON.

SCYTALE (σκυτάλη, lanière ou bande de cuir), lanière de cuir ou de parchemin d'environ quatre coudées de longueur qu'employaient les Lacédémoniens pour transmettre des ordres secrets à leurs généraux et à leurs ambassadeurs. Voici comment on l'employait. Les magistrats, au moment du départ d'un général, d'un amiral ou d'un ambassadeur, prenaient deux rouleaux de bois parfaitement égaux en grosseur et en largeur, lui remettaient l'un, et conservaient l'autre. Si ensuite ils voulaient lui transmet-

tre un ordre, ils coupaient une longue bande très-étroite de parchemin, la roulaient autour du bâton qu'ils avaient gardé en faisant toucher toutes les bandes, et écrivaient dessus en travers ce qu'ils avaient à dire. Déroulant ensuite le parchemin, ils l'envoyaient au commandant, qui la roulait à son tour sur son bâton, qui était d'une dimension parfaitement semblable: les bandes se trouvant dans le même ordre, les mêmes lignes se recomposaient de sorte que l'on trouvait facilement la suite et la liaison des caractères, qui sans cela étaient si dérangés qu'il était impossible de les lire. C'était une méthode analogue aux chiffres des diplomates modernes. *Aristoph.* — *Plut.*, *V. de Lys.* — *Aulug.*

SCYTALOSAGITTIPELTIGER (σκύταλον, massue; *sagitta*, flèche; *pelta*, bouclier, et *gero*, porter), surnom forgé par Tertullien pour embrasser dans un seul mot tous les attributs qui caractérisent Hercule.

SCYTHA ou SCYTHÈS, fils d'Hercule ou de Jupiter et d'Echidna, monstre moitié femme et moitié serpent, régna dans la Scythie, à laquelle il donna son nom. Ainsi que sa mère, il était moitié serpent. *Diod.*, 2 et 4. — *Pline.*

SCYTHES, *-tha*, habitans des deux Scythies, descendaient, suivant la Bible, de Magog, fils de Japhet. Ils s'établirent d'abord sur les bords de l'Araxe, et de là s'étendirent au loin vers le N. et l'occident. L'an 624 av. J. C., ils s'emparèrent de l'Asie mineure, sous la conduite d'un roi nommé Manis, s'y maintinrent pendant vingt-huit ans, étendirent leurs conquêtes en Europe, et pénétrèrent en Egypte. Mais il rentrèrent bientôt dans leur ancien pays. Cyrus, Darius, fils d'Hystaspe, et ensuite Alexandre, voulurent en vain les dompter. On connaît le beau discours qu'ils adressèrent, selon Quinte-Curce, au conquérant de la Perse. Dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, les Scythes se réunirent aux Sarmates, pour envahir l'empire romain.

Les Scythes étaient divisés en plusieurs nations ou tribus, n'avaient point de villes, et changeaient continuellement de demeure. Ils s'accoutumaient aux travaux les plus rudes, se nourrissaient de laitage, et se couvraient de peaux de bêtes. La nature leur avait donné ces vertus et cette modération, qui sont ailleurs le fruit de l'éducation et des lois. Néanmoins, s'il faut en croire quelques auteurs, ils étaient sauvages et barbares, se nourrissaient de chair humaine, s'abreuvaient du sang de leurs ennemis, et dans leurs sacrifices se servaient de crânes humains en guise de coupes. Ils avaient le plus grand respect pour leurs rois, et leur rendaient de grands honneurs lorsqu'ils mouraient. Les Scythes adoraient Apollon, Vénus, Neptune et Vesta auxquels ils donnaient les noms d'*Ætosyrus*, *Artimposa*, *Thamimasade* et *Tabiti*. Ils honoraient surtout le dieu de la guerre, qu'ils représentaient sous la forme d'une espèce de sabre (*Acinaces*). — C'est des Scythes que sont sortis les Saces, les Parthes, les Scordisques, les Amirasques, les Sarmates, les Agathyrses, les Roxolans. V. chacun de ces noms et SCYTHIE. *Hérod.*, 1, *c.* 4. — *Strab.*, 7. — *Diod.*, 2. — *Val. Max.*, 5, *c.* 4. — *Just.*, 2, *c.* 1. — *Métam.*, 1, *v.* 64; 2, *v.* 224; 5, *v.* 549; 7, *v.* 407; 15, *v.* 285. — *Virg.*, *Ecl.* 1, *v* 64; *Géorg.* 1, *v.* 240; 3, *v.* 197; *En.*, 4, *v.* 146. — *Hor.*, 1, *od.* 20, *v.* 10; *od.* 36, *v* 9, etc.

SCYTHIACA REGIO, contrée de l'Egypte inférieure, au S. O. du Delta, entre les monts Nitria et le fleuve Lycus. Sans doute que ce pays fut un instant possédé par les Scythes quand ils poussèrent leurs conquêtes jusqu'à l'Egypte.

SCYTHIE, *-thia*, immense contrée septentrionale de l'ancien continent, s'étendait depuis la Germanie à l'O. jusqu'aux bornes du monde connu des Romains et des Grecs à l'E. On distinguait deux Scythies, l'une européenne, dont la limite orientale serait assez à peu près le Rha, le Tanaïs et un canal qui unirait ces deux fleuves; l'autre asiatique, qui comprenait tout le nord de cette contrée à partir du Tanaïs. La première Scythie répondait alors à ce qu'aujourd'hui nous appelons *Russie d'Europe*, et la seconde à la *Russie d'Asie* et la *Tartarie indépendante* (*Strab.*, 7 *Hér.*, 1, *c.* 4). On subdivise ensuite, par rapport à la chaîne des monts Ismaüs, la Scythie Asiatique en deux parties, dont l'une septentrionale s'appelle *Scythia extra Immaüm*, et l'autre, méridionale et voisine de l'Inde, se nomme *Scythia intra Immaüm*. *Paus.*, 8, *c.* 43. V. SCYTHES.

SCYTHINUS, poète iambique grec, de Téos en Ionie. *Diog. Laërc.*, *V. d'Héracl.*, 9, *c.* 1. — *Athén.*, 11.

SCYTHIQUE (CHERSONÈSE). V. TAURIQUE (CHERSONÈSE).

SCYTHITES, épithète de Bacchus chez les Lacédémoniens à cause de ses voyages en Scythie.

SCYTHON, homme qui pouvait à son gré se changer en femme, puis reprendre sa forme naturelle. *Ovid.*, *Métam.*, 4, *v.* 280.

SCYTHOPOLIS, d'abord BETHSAN (*Baïsan*), v. de Palestine, dans la Samarie, au S. E. de Jezraël, sur le penchant d'une petite montagne. Elle fut, dit-on, bâtie par les Scythes, qui s'avancèrent jusque là dans leur guerre contre les Mèdes; quelques-uns prétendent qu'elle fut fondée par Bacchus. *Strab.*, 16. — *Pline*, 5, c. 18. — *Amm. Marc.*, 19, *c.* 29. — *Mac.*, 2, *c.* 12. — *Jos.*, *G. Jud.*, 2.

SCYTHOTAURES. V. TAUROSCYTHES.

SÉBA, Juif qui, peu après la révolte d'Absalon, souleva une partie du peuple contre David. Il fut assiégé dans Abéla par Joab. Les habitans le tuèrent pour obtenir la paix. *Rois*, 2, *c.* 20.

SÉBADIES, *-dia*, les mêmes que les Sabasies.

SÉBASTE ou SÉBASTIE (σεβαστὸς, auguste), nom d'un grand nombre de villes ainsi appelées en l'honneur des augustes. Voici les principales:

1. — v. de Judée, anciennement SAMARIE. V. SAMARIE.

2. — (*Sivas*), v. de la petite Arménie, à l'O., près de l'Halys, sur les frontières du Pont. Ce n'était dans l'origine qu'une forteresse nommée *Cabira*. Pompée l'agrandit, et l'appela *Diospolis*. Enfin une veuve d'un roi de Pont lui donna le nom de *Sebaste* ou *Augusta*.

3.—v. située dans une petite île nommée *Eleusa*, voisine de la côte de la Cilicie.

SÉBASTIE. V. SÉBASTE.

1. SÉBASTOPOLIS (σεβαστὸς, auguste; πόλις, ville), v. de la Colchide, primitivement *Dioscurias*.

2. — v. d'Eolide, primitivement *Myrina*.

3. — (*Thurkal*), v. du Pont, un peu à l'O., sur l'Iris.

SÉBAT, cinquième mois de l'année civile des Hébreux, répondait en partie à janvier, en partie à février. V. *le Calendrier Juif*, *à la fin du* Dictionn.

SÉBENNYTE, *-tus* (*Semenhoud*), grande v. de l'Egypte inférieure, dans le Delta, vers l'endroit où le Nil se sépare en plusieurs branches, dont l'une porte le nom de Sébennytique. *Pline*, 5, *c.* 10.

SÉBENNYTIQUE (BRAS ou BRANCHE), la troisième branche du Nil en partant de l'O., n'est autre que la portion septentrionale de la branche nommée Atarbéchis. Elle se jetait dans le lac Butus.

SEBÉRENE et SIVÉRINE, SEBÉRÉNA et SIVERI-

NA, v. très ancienne du pays des Enotriens (*Bruttium*), sur une haute montagne, près de la mer Ausonienne et voisine du fleuve Néèthe. Ses coteaux produisaient d'excellent vin. *T. L.*, 26.—*Strab.*, 6.

SÉBÉTHIS, nymphe que Télon rendit mère d'Œbalus. *En.*, 7, *v.* 734.

Sébéthis ou Sebethos, *géog.* (*Fornello*), petite riv. de la Campanie occidentale, se jetait dans la baie de Néapolis. *Stace*, *Sylv.*, 2, *v.* 263.

SÉBOÏM, v. de la Palestine, sur le bord du lac Asphaltite, non loin de Sodome, éprouva le même sort que cette ville coupable. *Gen.*, *c.* 10, *v.* 19.

SÉBRITES, *-tæ*. V. Automoles.

SEBRIUM, petit village de la Laconie, près des monts Taygète, dans le voisinage de Sparte, était ainsi nommé de Sébrus. V. ce nom.

SEBRUS, un des fils d'Hippocoon, donna son nom au bourg de Sebrium en Laconie. *Paus.*

SEBUSIANI et Sebusini. V. Segusiani, etc.

SECESPITA (*seco*, couper), couteau fort long dont on se servait pour égorger la victime ou pour en tirer les entrailles. Il était d'ébène lorsqu'on sacrifiait à Pluton.

SECOR, port de l'Aquitaine première, chez les Agésinates, entre le promontoire Pictonum et l'embouchure du fleuve Canentelus.

SECRETUS, surnom de Jupiter, apparemment lorsqu'on l'honorait en particulier, ou sans le confondre avec les autres dieux.

SECTANUS, Romain célèbre par ses débauches, est critiqué par Horace, 1, *Sat.* 4, *v.* 112

SÉCULAIRE (Poème), *Carmen seculare*, pièce de vers que l'on chantait à Rome dans la cérémonie des jeux séculaires. Le plus beau poème séculaire que nous avons est celui qu'Horace composa, par l'ordre d'Auguste, pour les jeux séculaires que cet empereur fit célébrer l'an de Rome 737. C'est un monument précieux des cérémonies qui s'observaient dans ces fêtes. Il fut chanté dans le temple d'Apollon Palatin, qu'Auguste avait fait bâtir onze ans auparavant. V. Séculaires (Jeux).

SÉCULAIRES (Jeux), fêtes solennelles que l'on célébrait à Rome avec une grande pompe, vers les approches de la moisson, pendant trois jours et trois nuits consécutives. En voici l'origine :

Dans les premiers temps de Rome, c'est-à-dire sous les rois, un certain Valésus ou Valésius, qui vivait à la campagne dans une terre du pays des Sabins, proche du village d'Erète, eut deux fils et une fille qui furent frappés de la peste. Ayant invoqué ses dieux domestiques, il en reçut, dit-on, l'ordre de descendre le Tibre avec ses enfans, jusqu'à un lieu nommé *Terentium*, qui était au bout du Champ-de-Mars, et de leur y faire boire de l'eau qu'il ferait chauffer sur l'autel de Pluton et de Proserpine. Les enfans, ayant bu de cette eau, se trouvèrent parfaitement guéris. Le père, en action de grâces, offrit au même endroit des sacrifices, célébra des jeux, et dressa aux dieux des lits de parade, *lectisternia*, pendant trois nuits, et pour porter dans son nom même le souvenir d'un événement si singulier, il s'appela dans la suite *Manius Valerius Terentinus : Manius*, à cause des mânes ou divinités infernales auxquelles il avait sacrifié ; *Valerius*, du verbe *valere*, parce que ses enfans avaient été rétablis en santé, et *Terentinus*, du lieu où cela s'était passé.

L'an de Rome 245 (av. J. C. 509), l'année même où les rois furent chassés de Rome, une peste violente, accompagnée de plusieurs prodiges, ayant jeté la consternation dans la ville, Valerius Publicola fit sur le même autel des sacrifices à Pluton et à Proserpine, et la contagion cessa. Soixante ans après, on réitéra les mêmes sacrifices par ordre des prêtres sibyllins, en y ajoutant les cérémonies prescrites par les livres sacrés, et alors il fut réglé que ces fêtes se feraient toujours dans la suite à la fin de chaque siècle : ce qui leur fit donner le nom de *jeux séculaires*. Les jeux apollinaires, institués en l'honneur d'Apollon et de Latone durant la seconde guerre de Carthage, et célébrés tous lès ans aux mêmes jours que les jeux séculaires, se confondaient avec ceux-ci lorque l'année de leur célébration était arrivée.

Au reste il faut remarquer que la célébration de ces jeux ne fut jamais régulière. L'époque en était tantôt retardée, tantôt avancée. C'est ce que firent surtout les empereurs, qui étaient jaloux de signaler leur règne par cette fête. Voici la liste chronologique des époques où furent célébrés les jeux séculaires, depuis leur institution, au commencement de la république, jusqu'à leur abolition :

1ers, l'an 509,
2es, 449.
3es, 249.
4es, 149. (selon Tite-Live, selon Cassius, 146.
5es, 17 av. J. C.
6es, 47 de J.C. (sous Claude).
7es, 87 (sous Domitien).
8es, 147 (sous Antonin).
9es, 204 (sous Septime Sévère).
10es, 247 (l'an de Rome 1001 sous Philippe l'Arabe).
11es, 263.
12es, 404 (les derniers, sous Honorius).

L'appareil de ces jeux était fort considérable. On envoyait des hérauts dans les provinces, pour inviter les habitans à la célébration d'une fête qu'ils n'avaient jamais vue, et qu'ils ne reverraient jamais. On distribuait au peuple certaines graines et certaines choses lustrales et expiatoires. On sacrifiait la nuit à Pluton et à Proserpine, aux Parques, aux Pythies, à la Terre; et le jour, à Jupiter, à Junon, à Apollon, à Latone, à Diane et aux Génies. On faisait des veilles et des supplications, on plaçait les statues des dieux sur des coussins, où on leur servait les mets les plus exquis (V. Lectisternes). Enfin, pendant les trois jours que durait la fête, on chantait trois cantiques différens, comme l'assure Zosime, et l'on donnait au peuple divers spectacles. La scène de la fête changeait chaque jour : le premier, on s'assemblait dans le Champ-de-Mars; le second, au Capitole, et le troisième, sur le mont Palatin. Ce fut pour ceux-ci qu'Horace composa son *poème séculaire* (V. ce mot).

Les poèmes séculaires étaient chantés par cinquante-quatre jeunes gens, partagés en deux chœurs, dont l'un était composé de vingt-sept garçons, et l'autre de vingt-sept filles. *Val. Max.*, 2, c. 4.

1. SECUNDUS Julius, orateur romain, qui publia quelques harangues sous le règne de Titus.

2. — un des amis de Séjan.

3. — favori de Néron.

4. — surnom des deux Plines et de quelques autres Romains. V. les noms de chacun.

5. — philosophe d'Athènes, du temps d'Adrien, s'exila de cette ville en expiation d'un crime involontaire. Il nous reste de lui une *Collection de sentences.*

SECURI Dii, dieux qui procurent la santé de l'âme ou du corps. *Festus*, *signification des mots.*

SÉCUTEURS, *-tores*, nom que les Romains donnaient quelquefois aux Mirmillons, gladiateurs qui poursuivaient (*sequebantur*) les rétiaires (V. Mirmillons). On le donnait aussi aux gladiateurs qui prenaient la place de ceux qui avaient été tués dans le combat, et qui combattaient contre les vainqueurs.

1. SÉDÉCIAS, autrement MATHANIAS, dernier roi de Juda avant la captivité de Babylone, était fils de Josias et oncle de Jéchonias, après lequel il monta sur le trône vers l'an 594 av. J. C. Ce fut Nabuchodonosor qui après la prise de Jérusalem lui donna la couronne. Deux ans après, malgré les conseils et les remontrances de Jérémie, il s'allia avec le roi d'Egypte pour secouer le joug du roi de Babylone; et enfin (586 av. J. C.) il se révolta ouvertement contre lui. Celui-ci marcha contre la Judée, et, l'ayant conquise tout entière sans obstacle, mit le siége devant Jérusalem. L'arrivée du roi d'Egypte, qui venait avec des forces imposantes au secours de Sédécias, le força à lever le siége momentanément. Mais il le reprit la même année, et le poussa avec vigueur. Les Israélites résistèrent avec non moins de courage, et ce ne fut qu'après trois ans de résistance que leur capitale tomba entre les mains de Nabuchodonosor, l'an 586 av. J. C. Sédécias alors tenta de s'enfuir à Reblata en Syrie; mais il fut pris et mené devant le roi vainqueur, qui, après avoir ordonné que l'on égorgeât ses enfans en sa présence, et qu'on lui crevât les yeux, le fit charger de chaînes d'airain, et conduire à Babylone, où il mourut dans la captivité. *Rois*, 4, *c.* 24, *v.* 17, 18, etc. — *Jos.*, *Ant. Jud.*

2. — faux prophète de Samarie, vivait du temps d'Achab. *Rois*, 3, *c.* 23, *v.* 11, 24.

3. — fils de Maasias et faux prophète, vivait du temps de Jéchonias et de Sédécias, et se montra constamment opposé à Jérémie. *Jér.*, 39, *v*, 21.

SÉDÉTAINS, *Sedetani* ou *Sedentani*, peuples de la Tarraconnaise, habitaient les monts Orospeda et les bords du fleuve Sucro. Ce sont sans doute les mêmes que les Edetani. *Sil. Ital.*, 3, *v.* 372.

SEDULUS (COELIUS), poète sacré du 5e siècle, ne nous est connu que par un poëme en cinq chants, intitulé *Mirabilia divina* ou *Carmen paschale*. Cet ouvrage, écrit en vers hexamètres, se distingue par un style en général facile et coulant. Sedulus imite souvent les anciens, et avec assez de bonheur; mais il est totalement dépourvu de génie et d'imagination. A la sollicitation de Macedonius, à qui son poème est dédié, il le traduisit en prose, et c'est cette version qu'on désigne spécialement par le nom d'*opus paschale*. On a encore de cet auteur une élégie *de Collatione veteris et novi Testamenti* et les *Hymnes à J. C.* Grüner a donné une bonne édition du poème *Mirabilia divina*, Leipsick, 1747.

1. SEDUNI, peuple gaulois, dans la province des Alpes grecques, au N. E., dans la vallée Pennine. *Ces.*, *G. des G.*, 3.

2. — ou SEDUNUM (*Sion*), capitale des Seduni, sur le Rhône.

SEDUSII, peuples de la grande Germanie, à l'occident, entre le Mœnus au N., le Niger au S. et le Rhin à l'O., avaient pour voisins à l'E. les Hermundures. *Ces.*, *G. des G.*, 3.

SÉGALAUNES, *-ni*, peuple de la Viennaise, à l'O., le long du Rhône, qui les séparait des Helvii. Ils étaient bornés au N. par les Allobroges, au S. par les Tricastini et par les Voconces à l'E.

SÉGESSÈRE, *-ra* (*Bar-sur-Aube*), v. de la Lyonnaise 1e, chez les Lingones, au N., sur l'Alba.

SÉGESTE, *-tes*, *hist.*, Germain, distingué par sa naissance et ses richesses, vivait du temps de Germanicus et d'Arminius. Jaloux de la gloire de celui-ci ou irrité de ce qu'il lui avait enlevé sa fille Thusnilda, il embrassa le parti des Romains. *Tac.*, *Ann.*, 1, *c.* 55.

1. SÉGESTE, *-ta* (*Calatafinni*), *géog.*, grande v. de Sicile, au N., fut bâtie, selon les uns, par Crinisus, selon les autres par Enée en l'honneur d'Aceste, et porta long-temps le nom d'Egeste ou d'Acesta. Les Carthaginois la détruisirent, et emportèrent tout ce qu'ils purent à Carthage; mais les Romains la relevèrent dans la suite. *En.*, 1, *v.* 554; 5, *v.* 50. — *Cic.*, *Verr.*, 4, *c.* 33. — *Pline*, 3, *c.* 5. — *Strab.*, 7. V. EGESTE et ACESTE.

2. — *Segesta Tiguliorum* (*Sestri di Levante*), v. de la Ligurie, au S. E, chez les Briniates, sur la côte, près de l'embouchure de la Macra.

1. SÉGESTIQUE, *-tica*, v. d'Espagne.

2. — v. de la Pannonie 1re, au N., à l'embouchure du Colapis dans le Danube. Cette ville est totalement détruite.

SÉGÉTIE, *-tia* (*seges*, moisson), une des divinités champêtres du Latium. Les laboureurs l'invoquaient pour avoir d'abondantes moissons. *Macr.*, 1, *c.* 16. — *Pline*, 18, *c.* 2. — *August.*, *cité de D.*, 4, *c.* 8.

SEGIDA ou SEGADA, grande et puissante ville d'Espagne, dans la Celtibérie.

1. SEGNI, peuple de la Germanique 2e, entre la Meuse à l'O. et les Condruses à l'E. *Cés.*, *G. des G.*, 6.

2. — capitale des Segni, à l'E. de la Meuse.

SEGOBODIUM (*Séveux*), v. de la Gaule, dans la grande Séquanaise, à l'O., sur l'Arar.

SEGOBRIGA, v. de la Tarraconnaise, chez les Edetani, au N. d'Edeta, et à quelques lieues de la mer. *Pline*, 3, *c.* 3.

SÉGODUNUM (*Rhodes*), ensuite RUTÈNES. V. RUTÈNES, n° 2.

SÉGONAX, Gaulois illustre de l'Armorique, s'unit à Cassivellaunus contre César, qui vint l'attaquer avec des forces nombreuses, et à qui il opposa une longue résistance. *Cés.*, *G. des G.*, 5.

1. SÉGONTIE (*Siguensa*). V. SAGONTIE, n° 2.

2. — *Seguntium* (*Carnarvan*), v. de la Bretagne 2e, au N., chez les Ordovices. *Cés.*, *G. des G.*, 5, *c.* 22.

SEGONTIACI, peuple de la Bretagne, voisin des Trinobantes. On ne peut déterminer exactement leur position.

SÉGOR, primitivement BALA, v. de la Palestine, vers le S., à l'extrémité méridionale du lac Asphaltite. Cette ville fut souvent renversée par des tremblemens de terre, et S. Jérôme assure que, lorsque Loth sortit du territoire de Sodome, c'est là qu'elle fut engloutie, ce qui lui fit donner le nom de *Bala* (en hébreux *engloutir*). Cependant la Genèse dit que, destinée par Dieu à périr avec Sodome et Gomorrhe, elle fut sauvée par l'intercession de Loth. *Gen.*, *c.* 19, *v.* 22. — *S. Jér.*, *Onomast.*

SÉGORE, *-ra* (*Bressuire*), v. de l'Aquitaine 2e, chez les Pictones, vers le centre. *Pline.*

SÉGOSE, *-sa* (*Escorsé*), lieu de la Novempopulanie, chez les Cocosates, au N.

SÉGOVELLANES, *-ni*, les mêmes que les SÉGALAUNES.

SEGOVIE, *-via*, ou SÉGUBIE ou SAGONTIE. V. SAGONTIE, n° 1.

SEGUSIANI, peuple de la Lyonnaise 1re, au S., sur les bords du Liger. Leur ville principale était Lugdunum (Lyon). *Cés.* *G. des G.*, 1, *c.* 10. — *Pline*, 4, *c.* 18.

SEGUSIANORUM (FORUM), v. des Segusiani, dans la Lyonaise 1re, sur le Liger, au S. de Rodumna.

SEGUSINI, peuple de la Gaule cisalpine, à l'O., au pied des Alpes, faisait partie des Taurini.

SEGUSIO (*Suze*), grande riv. de la Gaule ci-

salpine, chez les Taurini, capitale des Segusini, sur la Duria, avait été la résidence du roi Costus. *Pline*, 3, *c.* 17.

SEGUSTÉRO (*Sistéron*), v. de la Narbonnaise 2e, un peu au N., sur la Durentia. Elle fut quelquefois appelée *Sistarique*.

SÉHON, roi des Amorrhéens d'Hésébon. Moïse, voulant faire passer les Israélites par son territoire, lui envoya des députés pour lui en demander la permission. Séhon refusa le passage, rassembla une puissante armée, s'avança jusqu'à Jasa, et fondit sur les Israélites, qui taillèrent ses troupes en pièces, le tuèrent, et conquirent ses états depuis le torrent d'Arnon jusqu'à celui de Jabok. *Nomb.*, *c.* 22, *v.* 21, etc. — *Deut.*, *c.* 2, *v.* 26. — *Jos.*, *Ant. J*, 4, *c.* 4 et 5.

SEIA, divinité champêtre, qui veillait à la conservation des blés encore enfermés dans le sein de la terre.

SEINE. V. SEQUANA.

SÉIR, *hist.*, nom donné quelquefois à Esaü.

1. SÉIR, *géog.*, montagnes qui s'étendaient à l'orient et au midi du lac Asphaltite, non loin du pays des Moabites, dans le pays de l'Idumée. C'était l'ancien nom de l'Idumée avant l'arrivée des Iduméens. *Genèse*, *c.* 32, *v.* 3; *c.* 33, *v.* 16. — *Deutér.*, *c.* 2.

2. — montagne située sur les frontières de la tribu de Dan et de celle de Juda. *Josué*, *c.* 15, *v.* 10.

SÉIRA ou SÉIROTH, lieu de la Palestine, où Joram roi d'Israël défit les Iduméens révoltés contre lui, vers l'an 888 av. J. C. *Rois*, 1.

SÉIS, nymphe dont Endymion eut Etolus.

SEISACHTHEIA (σείω, secouer; ἄχθος, fardeau), sacrifice public que faisaient les Athéniens en mémoire de la loi de Solon qui avait remis les dettes aux pauvres, ou du moins en avait diminué les intérêts, et empêché les créanciers de se saisir de leurs personnes.

1. SEIUS (CN.), sénateur romain, mis à mort par l'ordre d'Antoine. Son cheval était d'une force et d'une beauté extraordinaires, et passait pour être de la race de ces fameux chevaux de Diomède, qui furent tués par Hercule. Tous ceux qui le possédèrent après lui furent également malheureux, ce qui donna lieu au proverbe: *Il a le cheval de Seius* (*Seianum equum*), que l'on appliquait à ceux qui étaient en butte aux coups de la fortune. *Cic. P. Cluent.*, 28. — *Aulugell.*, 3, *c.* 9.

2. — édile romain (680 de Rome), qui était si riche que dans un temps de disette il donna au peuple le bled pour un *as* le boisseau, c'est-à-dire presque pour rien. Il devint dans la suite si pauvre, qu'il ne pouvait même tenir le rang de chevalier. *Cic.*, *Off.*, 2, *c.* 17; *Planc.*, *c.* 5. — *Pline*, 15, *c.* 1.

3. — (Q.) POSTHUMUS, chevalier romain qui, n'ayant pas voulu céder sa maison au tribun Clodius, fut empoisonné par ce scélérat. *Cic.*, *p. Dom.*, 44, 50; *Arusp.*, *c.* 14.

4. — STRABO, chevalier romain, père de Séjan. Il était commandant des gardes prétoriennes.

SÉJAN, *Ælius Sejanus*, ministre et favori de Tibère, naquit à Vulsinie, en Toscane (ce qui le fait appeler *Tuscus* par Juvénal). Seius Strabo, son père, était commandant des gardes prétoriennes, et sa mère descendait de la famille Junia. Séjan suivit d'abord la fortune de Caïus Agrippa César, petit-fils d'Auguste, et s'attacha ensuite à Tibère, auquel il sut plaire par la souplesse de son caractère et l'enjouement de son esprit. Infatigable au travail, audacieux, habile à cacher ses vices et à faire remarquer ceux des autres, tour-à-tour insolent et flatteur, modeste en apparence, mais intérieurement dévoré de la soif de régner, il employait dans le dessein d'augmenter son pouvoir tantôt le luxe et les largesses, tantôt la vigilance et l'application. Il mit en œuvre tant d'art auprès de Tibère que ce prince, caché pour tout le monde, était pour lui sans secret et sans défiance. Jamais en effet deux hommes ne se ressemblèrent davantage; tous deux étaient également jaloux, cruels, hypocrites et dévorés d'ambition. Profitant avec adresse de l'ascendant que lui donnait cette conformité de caractère, Séjan se fit nommer commandant des cohortes prétoriennes (l'an 23 de J.C.). Devenu par cette place la seconde personne de l'empire et le distributeur de toutes les grâces, il sut bientôt se concilier les cœurs des officiers et des soldats. Il s'attacha ensuite à gagner le sénat, et y réussit, personne n'osant déplaire à un homme qui jouissait de la plus grande faveur auprès de l'empereur. On dit même qu'il fit entrer dans ses vues toutes les femmes des sénateurs, en promettant secrètement à chacune d'elles de l'épouser dès qu'il serait le maître. Pour parvenir plus sûrement au trône, il fit périr, par les artifices les plus odieux, tous les fils et tous les petits-fils de Tibère. Drusus, fils de ce prince, lui ayant donné un soufflet, il ne trouva pas de moyen plus sûr pour se venger que de corrompre sa femme Livie, qui empoisonna son mari. Alors il voulut épouser cette princesse; mais Tibère s'y opposa. Séjan, voyant qu'il ne pouvait rien gagner à cet égard sur l'esprit de l'empereur, y renonça; mais, pour augmenter sa puissance, il persuada à Tibère d'aller goûter loin de Rome les douceurs de la solitude (l'an 29). Tibère, naturellement porté au repos et à la mollesse, partit pour Caprée, laissant à son favori la conduite des affaires. La tyrannie devint alors de plus en plus accablante les premiers personnages de l'état furent sacrifiés à des haines secrètes, souvent à de simples soupçons; les autres n'osaient résister, et même, voyant d'avance le but du ministre, ils lui présentaient par avance leurs adorations. En effet Tibère pouvait en mourant le nommer son successeur à l'empire; et d'ailleurs, chef de la garde prétorienne et maître de la capitale, il pouvait lui-même se faire proclamer, et sans doute avec un peu de prudence il y serait parvenu; mais il perdit tout à coup le fruit de ses artifices, en se vantant un jour qu'il était empereur de Rome, et que Tibère n'était que prince de l'île de Caprée, où il était alors; il osa même faire jouer son maître sur le théâtre. Une telle audace ne pouvait rester long-temps impunie. Tibère donna ordre au sénat de lui faire son procès; cet ordre fut bientôt exécuté. Séjan fut arrêté et étranglé le même jour, en prison, l'an 31 de J.C. Le peuple déchira son cadavre, et en jeta les misérables restes dans le Tibre. Ses enfans et ses proches périrent aussi par le dernier supplice; et Tibère enveloppa dans la perte de son favori tous ceux qui avaient eu avec lui quelque relation.

On ne peut refuser à Séjan de la ruse et de la hardiesse dans ses projets. Mais il ne paraît pas qu'il eût de grands talens militaires ou même civils. Non seulement Séjan exerça des cruautés qui le rendirent odieux; il s'étudia à avilir le caractère romain, en prodiguant l'or et les places aux grands, les libéralités aux soldats et les spectacles (*panem et circenses*) au peuple. Cependant Vell. Paterculus (2. c. 127) fait le plus pompeux éloge de ce ministre. *Tac.*, *Ann.*, 3, 4. — *Diod.*, 58. — *Suét.*, *Tib.*, *c.* 48, 61 et 62. — *Juv.*, *Sat.* 10, *v.* 66, 74.

SÉLAÉGÉNÈTE, -*tes*, c'est-à-dire père de la lumière (σέλας, lumière; γίγνομαι, naître), surnom d'Apollon ou Phébus, que les poètes confondent avec le Soleil.

SÉLAGE, plante que les Druides cueillaient avec

des pratiques superstitieuses, comme le samolus. Il fallait l'arracher sans couteau, et de la main droite, qui devait être couverte d'une partie de la robe, puis on la faisait passer secrètement à la main gauche, comme si on l'avait volée ; enfin il fallait être vêtu de blanc et nu-pieds, et avoir préalablement offert un sacrifice de pain et de vin. *Pline.*

SÉLAMANE, *-nes*, surnom de Jupiter chez les Syriens.

SÉLASIE, *-sia*, *myth.*, c'est-à-dire lumineuse (σέλας, lumière), surnom de Diane, considérée comme la Lune.

SÉLASIE, *géog.* V. SELLASIE.

SÉLASPHORE, *-rus*, c'est-à-dire porte-flambeau (σέλας, flambeau ; φέρειν, porter), surnom de Diane chez les Phlyens. V. PHOSPHRE.

SELECTI (*seligo*, choisir), nom donné à huit dieux qui siégeaient dans le conseil de Jupiter avec les grands dieux ou *Consentes*. Les Grecs ne font aucune mention de ce titre ; il paraît que ce furent les Romains qui, s'imaginant que douze dieux ne suffisaient pas au gouvernement du monde, en augmentèrent le nombre de huit nouveaux conseillers, qu'ils appelèrent *Selecti*. C'étaient Génius, Janus, Saturne, Bacchus, Pluton, le Soleil, la Lune, et Tellus.

SÉLEMNE ou SÉLIMNE, *-mnus*, *myth.*, berger d'Achaïe, qui jouit pendant quelque temps des faveurs d'Argyre. La nymphe se dégoûta bientôt de son amant, qui mourut de douleur et fut changé en fleuve. Argyre fut aussi changée en une fontaine, qui aimait à mêler ses eaux avec celles du Sélemne. *Paus.*, 7, c. 23. V. SÉLEMNE, *géog.*

SÉLEMNE ou SÉLIMNE, *-nus*, riv. d'Achaïe, coulait au N., et se jetait à Argyrum dans le détroit qui unit le golfe de Corinthe à la mer Ionienne (V. SÉLEMNE, *myth.*). *Paus.*, 7, c. 23.

SÉLÈNE *myth.* (σελήνη, lune), fille d'Hypérion et de Rhéa, ayant appris que son frère Hélios (ἥλιος, soleil), qu'elle aimait tendrement, avait été noyé dans l'Eridan, se précipita du haut du palais. On publia que le frère et la sœur avaient été changés en astres, et qu'ils étaient le soleil et la lune.

1. SELÈNE ou CLÉOPATRE, *hist.*, fille de Ptolémée Evergète II ou Physcon, et de Cléopâtre Cocca, épousa en premières noces son frère Ptolémée Lathyre. 117 ans av. J. C.; puis sa mère l'obligea à épouser Antiochus Grypus, roi de Syrie, dont elle voulait par là favoriser les prétentions. Après la mort de ce prince, elle épousa Antiochus Eusèbe ou le Pieux, son neveu. Elle en eut deux fils : Antiochus l'Asiatique et Séleucus Cybiosactès. Selon Appien, elle épousa successivement le père et le fils : Antiochus de Cyzique (frère de Grypus), et Antiochus Eusèbe. Le même auteur dit que Sélène fut mise à mort par Tigrane, roi d'Arménie. Ses deux fils dans la suite allèrent à Rome, et comme issus du sang des Ptolémées, ils réclamèrent du sénat romain la couronne d'Egypte, qui leur fut refusée. *Cic.*, *Verr.*, 4, § 27. — *Paus.*, 1, 9. — *Just.*, 39, c. 4.

2. — ou HÉLÈNE, femme qui accompagnait Simon-le-Magicien. V. SIMON et HÉLÈNE, *hist.* n. 2.

SÉLÈNES, *-ni* (σελήνη, lune), gâteaux larges et cornus, en forme de demi-lune, que l'on employait dans les sacrifices offerts à la lune.

SÉLÉPITAINS, SÉLÉPITANI, peuple d'Illyrie.

SÉLEUCIDE, *-cis*, contrée de Syrie, ainsi nommée à cause de Séleucus, qui fonda le royaume de Syrie, s'étendait le long de la Méditerranée, depuis le golfe d'Issus au N., jusqu'à l'embouchure de l'Oronte au S. On l'a souvent nommée Tétrapole, à cause des quatre villes (τέσσαρες πόλεις) principales qu'elle renfermait. Ces villes étaient Séleucie, Antioche, Laodicée et Apamée. *Strab.*, 16.

SÉLEUCIDES, *-cidæ*, surnom des rois de Syrie, pris de Séleucus Ier, fils d'Antiochus, qui régna le premier dans cette contrée. L'ère des Séleucides commence à la prise de Babylone par Séleucus, l'an 312 av. J. C., et finit à la conquête de la Syrie par Pompée, l'an 65 av. J. C. Voyez, à l'article Syrie, dans quel ordre les Séleucides se succédèrent.

1. SÉLEUCIE, *-cia*, grande v. de la Babylonie au N., sur le Tigre, fondée par Séleucus Nicator, premier roi de Syrie, qui en fit la capitale de son royaume. Son heureuse situation pour le commerce, la fertilité des campagnes environnantes, et enfin les privilèges accordés par le fondateur à ceux qui viendraient s'y établir, y attirèrent un grand nombre d'habitans. Dans le temps de sa splendeur, on y comptait six cent mille âmes. Cette population dura jusqu'à l'époque où les rois Parthes fondèrent Ctésiphonte. Cette ville nouvelle et voisine enleva à Séleucie un grand nombre de ses habitans. Elle fut abandonnée peu à peu, et enfin tomba en ruines. On en voit encore des débris près de Bagdad. *P. Méla*, 1, c. 12. — *Strab.*, 11, et 15. — *Pline*, 6, c. 26.

2. — v. de la Séleucide, à l'embouchure de l'Oronte, près du mont Pierus, ce qui l'a fait surnommer *Pieria.*

3. — v. de la Pisidie, au S., au pied du Taurus, sur la Cataracte. On la nomme quelquefois *Seleucia ad Taurum.*

4. — (*Seletkeh*), v. de la Cilicie, dans la Trachéotide, sur le Calycadnus, près de la mer. Cette ville, nommée d'abord Holnia, prit le nom de Séleucie après avoir été relevée par Séleucus Nicator.

5. — plus communément APAMÉE-SUR-L'EUPHRATE. V. ce mot.

1. SÉLEUCUS Ier, surnommé NICATOR, fondateur du royaume de Syrie, se distingua d'abord parmi les généraux d'Alexandre. Après la mort de ce monarque (323 ans av. J.C.), il reçut la Babylonie en partage ; mais comme cette province ne contentait pas son ambition, il tenta de faire périr Eumène, et de s'emparer de ses états, lorsqu'il traversa les terres de ce général. Cette entreprise le rendit si odieux, qu'il fut obligé de chercher son salut à la cour de Ptolémée, roi d'Egypte (315), et s'allia avec lui. Peu de temps après, il rentra dans Babylone, dont Antigone s'était emparé en son absence. Il fit la conquête de la Médie et des pays voisins. A l'exemple des autres généraux d'Alexandre, il prit le titre de roi, afin de consolider sa puissance. Il réunit ensuite ses forces à celles de Ptolémée, de Cassandre et de Lysimaque, marcha contre Antigone, le vainquit à Ipsus, et partagea ses dépouilles avec ses alliés (301 av. J. C.). Séleucus, devenu maître de la Syrie, bâtit dans cette contrée une ville qu'il nomma Antioche, en l'honneur de son père Antiochus, et dont il fit la capitale de ses états. Il tourna ensuite ses armes contre Démétrius et Lysimaque, quoiqu'il eût épousé Stratonice, fille du premier, et qu'il eût été lié d'une étroite amitié avec le second. Il fut enfin assassiné par un officier de sa maison, nommé Ptolémée-Céraunus, qu'il avait comblé de biens, et en qui il avait mis toute sa confiance. Il périt l'an 280 av. J.C., dans la soixante-treizième année de sa vie, et la trente-septième année de son règne, au moment où il se préparait à faire la conquête de la Macédoine, où il voulait passer tranquillement le reste de ses jours. Il eut pour successeur Antiochus Soter.

Séleucus fut, selon Arrien, le plus puissant des successeurs d'Alexandre. On a célébré la bonté de son caractère. On a dit que dans ses conquêtes il se proposait moins d'enchaîner les nations, que de

les rendre heureuses. Il fonda dans ses états vingt-quatre villes, et les peupla de colonies grecques, qui communiquèrent leur industrie aux habitans efféminés de l'Asie. Il se plut à combler les Grecs de bienfaits, et rendit aux Athéniens les bibliothèques et les statues que Xerxès leur avait enlevées dans son expédition en Grèce. *Plut.*, *Dém.* — *Pline*, 6, *c.* 17. — *Paus.*, 8, *c.* 51. — *Jos.*, *Ant.*, 12. — *Just.*, 13, c. 4; 15, c. 4; 16, c. 3.

2. — II, surnommé CALLINICUS, monta sur le trône de Syrie après la mort de son père, Antiochus Théos ou Dieu, l'an 247 av. J. C. Dix ans après, il déclara la guerre à Ptolémée Evergète, roi d'Égypte; mais sa flotte fut détruite par une tempête, et son armée de terre vaincue par l'ennemi. Il fut fait prisonnier par Arsace, officier qui s'était rendu puissant à la faveur des dissensions qui régnaient dans la maison des Séleucides, et qui venait de fonder l'empire des Parthes. Il fut conduit chez les Parthes, et mourut d'une chute de cheval l'an 227 av. J. C., après un règne de vingt ans.. Séleucus fut surnommé Pogon, à cause de sa longue barbe, et Callinicus, c'est-à-dire Victorieux, par ironie, à cause des malheurs de son règne. Il avait épousé Laodice, fille de l'un de ses généraux, dont il eut deux fils, Séleucus III et Antiochus, et une fille qu'il donna en mariage à Mithridate IV, roi de Pont. *Strab.*, 16. — *Just.*, 27. — *Appien.*

3. — III, succéda à son père Séleucus II, et fut surnommé CÉRAUNUS, c'est-à-dire la *foudre*, par antiphrase, parce qu'il était d'un caractère faible, timide et irrésolu. Après un règne de trois années, il fut assassiné par deux de ses officiers l'an 224 av. J. C. Son frère Antiochus, qui lui succéda à l'âge de 15 ans, mérita le surnom de grand. *Appien.*

4. — IV, fils d'Antiochus-le Grand, fut surnommé PHILOPATOR ou SOTER, selon Josèphe. La Syrie affaiblie par une longue guerre, et devenue tributaire des Romains, avait perdu une partie de son ancien lustre, lorsque ce prince monta sur le trône. Séleucus fut empoisonné l'an 175 av. J. C., après un règne de douze ans. Son fils Démétrius, qui avait été élevé à Rome, fut un prince accompli. *Strab.*, 16. — *Just.*, 32. — *Appien.*

5. — V, succéda, à l'âge de 20 ans, à son père Démétrius Nicanor, l'an 127 av. J. C. Il était depuis un an sur le trône, lorsqu'il fut mis à mort par sa mère Cléopâtre, qui avait aussi sacrifié son mari à son ambition. Plusieurs historiens ne mettent point ce prince au nombre des rois de Syrie.

6. — VI, fils d'Antiochus-Grypus, tua son oncle Antiochus-Cyzicénus, qui s'était emparé du trône après la mort de Grypus, 93 av. J. C. Son règne fut de très-courte durée. Antiochus-Pius, fils d'Antiochus-Cyzicénus, le chassa de sa capitale, et le força de chercher un asile en Cilicie, où des habitans le brûlèrent dans son palais, 93 av. J. C. Il n'avait régné qu'un an.

7. — ou PHILIPPE, fils d'Antiochus Grypus, roi de Syrie et de Tryphène, épousa, 56 ans av. J. C., Bérénice, qui régna en Egypte pendant l'absence de son père, Ptolémée Aulète. Les Egyptiens lui offrirent la couronne et il l'accepta. Mais bientôt son avarice sordide et la bassesse de son caractère le rendirent l'objet de la haine et du mépris universel; et sa femme le fit étrangler 55 ans av. J. C.

8. — CYBIOSACTÈS ou SCYLION, fils d'Antiochus Eusèbe et de Séléné, et frère d'Antiochus l'Asiatique, dernier roi de Syrie, n'occupa point le trône. *Cic.*, *Verr.*, 4, § 27.

2° *Personnages divers.*

1. SÉLEUCUS, ancien roi du Bosphore, mourut vers l'an 429 av. J. C.

2. — esclave de la célèbre Cléopâtre, accusa cette princesse devant Octave d'avoir caché la plus grande partie de ses trésors.

3. — mathématicien et devin célèbre, fut ami de Vespasien. *Tac.*, *H.*, 2, *c.* 78.

4. — excellent musicien, contemporain de Juvénal. *Juv.*, 10, *v.* 211.

SELGA ou SELGE, v. de la Pisidie, vers le S., au pied du Taurus, sur la rivière de Cestros, non loin de sa source. Cette ville, la plus populeuse de toute la Pisidie, se gouvernait démocratiquement, et ne fut soumise à aucun des grands empires qui se succédèrent en Asie. Les Romains seuls en triomphèrent. *T. L.*, 36, *c.* 13. — *Strab.*

SELGOVES, *-væ*, peuple de la Calédonie, au S. N., un peu au N. du mur d'Adrien.

SÉLIMNE. V. SÉLEMNE.

1. SÉLINONTE, *-nus*, *-untis* (*torre di Polluce*), une des villes les plus considérables de la Sicile, vers la côte méridionale, fut fondée par une colonie de Mégariens. Elle reçut son nom de persil (σέλινον) qui y croissait en abondance. Détruite par Annibal, elle fut relevée par Hermocrate, beau-frère de Denys le Jeune. Il en reste encore beaucoup de ruines. *Virg.*, *En.*, 3, *v.* 705. — *Paus.*, 6, *c.* 19.

2. — (*Seleuti*), v. de la Trachéotide, vers l'embouchure d'un fleuve du même nom. C'est là que Trajan mourut. *T. L.*, 33, *c.* 20.

3. — fleuve de la Trachéotide, se jette dans la Méditerranée, à Sélinonte.

4. — fleuve d'Elide, passe à Scillonte, et se jette dans l'Alphée. *Paus.*, 5.

5. — fleuve d'Achaïe, se jette à Ægium, dans le golfe de Corinthe.

6. — lac voisin du Caystre en Lydie. *Strab.*, 14.

7. — nom commun à deux petites rivières voisines du temple de Diane à Ephèse. *Pline*, 5, *c.* 29.

8. — ou HYPSA. V. ce mot.

SELINUNTIUS, *myth.*, surnom local d'Apollon, à cause du temple et de l'oracle qu'il avait à Sélinonte, en Cilicie.

SELINUNTUS, *géog.*, fleuve de Cilicie, plus communément SÉLINONTE, V. SÉLINONTE, n° 3.

SÉLINUS, *myth.*, fils de Neptune et père d'Hélice.

SELINUS. *géog.* V. SELINONTE.

SELLA, *hist.*, seconde femme de Lamus, fut mère de Noéma et de Tubalcaïn. *Gén.*, *c.* 4, *v.* 21 et 22.

SELLA, *géog.*, descente près de Jérusalem, où Joas, roi de Juda, fut tué par deux officiers de sa garde, nommés Josachar et Josabad.

SELLASIE, *-sia*, v. de la Laconie, au pied du mont Olympe, sur le fleuve Gorgyle, est célèbre par la victoire qu'Antigone et les Achéens y remportèrent sur Cléomène, dernier roi de Sparte, l'an 222 av. J. C. Quatre mille Lacédémoniens périrent dan le combat. *Plut.*

1. SELLÉIS, petite riv. de la Troade, passait à Arisbe, et se jetait dans le Rhodius.

2. — riv. d'Elide, se jetait dans la mer Ionienne, au N. de l'Alphée, un peu au-dessous de la ville d'OEnoa.

SELLES, *-li*, *myth.*, prêtres qui dans le principe rendirent les oracles de Dodone. *Strab.*, 7.

SELLES, *-lli*, *géog.*, petite v. d'Epire, sur les confins de l'Hellopie et de l'Athamanie. *Hom.* — *Strab.*, 7.

SELLISTERNE, *-rnium* (*sella*, siége; *sternere*, coucher), festins que l'on donnait aux déesses. Ils furent ainsi nommés parce que l'on mettait leurs

statues sur des siéges appelés *sellæ*, pour faire allusion à leur ancienne frugalité.

1. **SELLUM**, fils de Coré, fut épargné dans le désordre, lorsque la terre s'ouvrit pour engloutir son père. *Nomb.*, *c.* 26, *v.* 11.

2.— fils du grand-prêtre Sadoc, et père du grand-prêtre Helcias. *Paralip.*, 1, *c.* 6, *v.* 12.

3. — Israélite, qui tua par trahison Zacharie, roi de Samarie 767 ans av. J. C., et monta sur le trône à sa place. Il ne jouit qu'un mois de la souveraine puissance, et fut lui-même assassiné par Manassem, qui lui succéda. *Rois*, 4, *c.* 15, *v.* 10, 11 et 12.

4. — mari de la prophétesse Holda. *Rois*, 4, *c.* 22, *v.* 14.

5. — quatrième fils de Josias. *Paralip.*, 1, *c.* 3, *v.* 15.

SÉLYMBRIE, *-bria* (*Selivra*), v. de Thrace, au S. E., sur le bord septentrional de la Propontide, entre Héraclée et Byzance. *T. L.*, 39, *c.* 39.

SÉLYN, premier nom de la ville de SÉLYMBRIE.

SEM, fils aîné de Noé, naquit vers l'an du monde 1558 (2442 av. J. C.), et vécut environ 600 ans. Il entra dans l'arche avec son père, et, après sa sortie, il s'établit du côté de l'Orient avec ses cinq fils : Elam, Assur, Arphaxad, Sur et Aram. Ses descendans peuplèrent les plus belles provinces de l'Asie. Ce fut dans la race de Sem que se conserva le culte du vrai Dieu, et c'est de son sang que sortit le Messie. *Gen*, *c.* 6, *v.* 10.

SÉMACHIDE, *-is*, tribu d'Athènes, ainsi nommée de Sémachus, dont les filles avaient donné l'hospitalité à Bacchus; ce qui valut à ses descendans le privilége d'être choisis pour prêtres de ce dieu.

SEMAINE. Outre la semaine ordinaire, composée de sept jours, les Juifs avaient des semaines d'année, composées de sept ans, d'une année sabbatique à l'autre; et des semaines de semaines d'années, ou de 49 ans qui allaient d'un *jubilé* à l'autre. On n'est nullement d'accord sur les *septante semaines*, dont il est parlé dans Daniel (*c.* 9, *v.* 24, 27). Presque tous les interprètes en font des semaines d'années, mais ils diffèrent sur le nombre d'années qu'il faut faire entrer dans chaque semaine.

SÉMALÉE, *-leus* (σῆμα, signe, pronostic), c'est-à-dire celui qui envoie aux hommes des présages des événemens futurs, surnom sous lequel Jupiter eut une statue en bronze et un autel sur le mont Parnès dans l'Attique.

SEMBELLA pour *semi-libella*, *demi-livre*, très-petite monnaie d'argent, moitié de l'as. V. les *Tables des monn. rom.*

1. **SÉMÉÏ**, père de Jéroboam, selon quelques commentateurs de l'Ecriture. *Rois*, 3, *c.* 1, *v.* 18.

2. — fils de Géra et parent de Saül. Voyant David obligé de s'enfuir de Jérusalem, lors de la révolte de son fils Absalon, il se mit à sa poursuite, le rencontra auprès de Bachor, l'accabla d'injures et lui lança des pierres; tremblant des suites fatales que pouvaient avoir ces marques de haine, lorsque la rébellion d'Absalon eut été étouffée, il courut au-devant de David, se jetant à ses pieds, et le priant de considérer qu'il était le premier à se soumettre. David lui pardonna; mais il recommanda en mourant à son fils Salomon de ne pas laisser cette offense impunie. Salomon fit venir Séméï, et lui défendit sous peine de mort de quitter Jérusalem. Séméï obéit; mais trois ans après, un de ses esclaves s'étant enfui, il oublia la défense de Salomon, courut après l'esclave, l'atteignit et revint à Jérusalem. Salomon instruit de l'affaire, le manda, et lui fit trancher la tête par le capitaine de ses gardes. *Rois*, 2, *c.* 16, *v.* 5, 6, 7 et 8.

1. **SÉMÉÏAS**, prophète qui défendit de la part de Dieu au roi Roboam de faire la guerre aux dix tribus révoltées. Il écrivit une histoire de ce prince, qui ne nous est pas parvenue. *Rois*, 3, *c.* 12, *v.* 22 et 23; *c.* 14, *v.* 25, 26, etc —*Paral.*, 2, *c.* 12, *v.* 15.

2. — faux prophète du temps de Néhémie, qui, s'étant laissé gagner par Sanaballat et les autres ennemis de Néhémie, voulut l'engager à se retirer dans le temple. *Esdr.*, 2, *c.* 6, *v.* 10.

3. — de Néhélam, faux prophète qui vivait à Babylone, pendant que Jérémie était en Judée et à Jérusalem. Jérémie ayant envoyé quelques prophéties aux Juifs captifs à Babylone, Séméïas à son tour envoya à Sophonie, fils de Macyas, un livre de soi-disant prophéties, où il lui ordonnait de la part de Dieu de prendre soin du peuple qui restait à Jérusalem. Ce livre provoqua une réplique foudroyante de Jérémie, réponse qu'il envoya aux tribus captives à Babylone, et dans laquelle il prédisait une captivité éternelle à Séméïas et à sa postérité. *Jérem.*, 29, *v.* 24 et 25.

SÉMÉLÉ, fille de Cadmus et d'Hermione fille de Vénus, fut tendrement aimée de Jupiter. Mais Junon, animée à la fois par la jalousie et par la haine qu'elle avait pour la maison de Cadmus, résolut de punir son heureuse rivale. Elle s'introduisit auprès de Sémélé, sous la figure de Béroé, sa nourrice, et lui conseilla d'exiger de son amant qu'il se montrât à elle dans tout l'éclat de sa gloire. Sémélé suivit ce perfide conseil, et fit jurer son amant par le Styx qu'il lui accorderait sa demande. Jupiter, enchaîné par son serment, la satisfit à regret; il parut devant elle armé des éclairs et de la foudre. Sémélé fut aussitôt consumée par le feu; mais l'enfant qu'elle portait dans son sein ne périt point; il fut sauvé des flammes par Mercure, ou, selon d'autres, par Dyrcé, nymphe du fleuve Achélaüs, et Jupiter le plaça dans sa cuisse. Cet enfant fut nommé Bacchus ou Dionysius. Sémélé fut mise après sa mort au rang des immortelles, sous le nom de Thioné. Quelques auteurs prétendent néanmoins qu'elle resta dans les enfers jusqu'à ce que Bacchus, devenu grand, l'en eut tirée. Sans doute quelque intrigue amoureuse donna lieu à cette fable. Certains mythologues disent même que Cadmus, s'étant aperçu de la grossesse de Sémélé, la fit enfermer dans un coffre, elle et son fruit, et qu'ensuite ce coffre fut abandonné à la merci des flots, qui le portèrent jusque chez les Prasiates, dans la Laconie, que ces peuples, ayant trouvé Sémélé morte, lui firent de magnifiques funérailles, et prirent soin de l'éducation de son fils.

Sémélé, dit le poète Nonnus, fut transportée au ciel, où elle conversait avec Diane et Minerve, et mangeait à la même table avec Jupiter, Mercure, Mars et Vénus. Le faux Orphée l'appelle déesse et reine du monde. Il ne paraît pourtant pas que son culte ait été fort en vogue. On ne lui éleva jamais de temple; à Thèbes même, où on l'honorait particulièrement, elle n'avait qu'une statue et à Brasies un tombeau avec ces mots : *Les génies tremblent au nom de Sémélé*. Peut-être que Sémélé avait reçu de Jupiter quelque autorité sur les génies ou divinités inférieures. *Il.*, 14, *v.* 323.— *Hésiod.*, *Théog.*, *v.* 940. —*Orph.*, *Hymm.*, 13. — *Pind.*, *Olymp.*, 2, *v.* 44. — *Eurip.*, *Bacchant.* — *Apollod.*, 3, *c.* 4. — *Diod. de Sic.*, 3 et 4. — *Ov.*, *Métam.*, 3, *v.* 254; *Fast.*, 3, *v.* 715. — *Pausan.*, 3, c. 24; 9, c. 5.

SÉMEN, prov. de l'Ethiopie, dont il est fait mention dans les conquêtes de Ptolémée Evergète en Ethiopie. Elle est située au milieu des hautes montagnes qui occupent ce pays, et dont les sommets sont couverts de bois et de prairies.

SÉMENTINES (*Semere*, semer), fêtes des se-

mailles que les laboureurs romains célébraient, quand ils avaient ensemencé leurs terres, pour obtenir de Tellus et de Cérès d'abondantes moissons. *Varr.*, *L. Lat.*, 5 : *R. R.*, 1, *c.* 2. — *Ov.*, *Fast.*, 1, *v.* 661.

SEMER ou SOMER, vendit à Amri, roi d'Israël, le terrain où fut bâtie Samarie. *Reg.*, 3, *c.* 16, *v.* 24.

1. SÉMÉRON, montagne de la tribu d'Ephraïm sur laquelle fut bâtie Samarie. *Par.*, 2, *c.* 13.

2. — v. royale des Chananéens, échut en partage à la tribu de Zabulon. *Jos.*, *c.* 11, *v.* 12, 19.

SEMICAPER, demi-bouc, surnom de Pan.

SEMIFER, surnom du Centaure Chiron, moitié homme et moitié cheval.

SÉMIGERMAINS, *-mani*, les Helvétiens, peuple situé sur les confins de la Germanie. *T. L.*, 21, *c.* 38.

SEMIGONTE, *-guntus*, général des Chérusques, fut fait prisonnier par Germanicus. *Strab.*, 7.

SEMINA (*semere*, semer), déesse peu connue qui présidait aux semences.

SÉMIRAMIS, *hist.*, célèbre reine d'Assyrie. L'histoire de sa naissance et des premières années de sa vie a été obscurcie par des fables, et les Assyriens qui en avaient fait une de leurs principales divinités se sont plu à entourer son berceau de prodiges et de merveilles. Ils la faisaient fille de la déesse Dercéto et d'un jeune Assyrien. Exposée à sa naissance dans un désert, elle fut nourrie par des colombes, jusqu'à ce que Simmas, un des bergers de Ninus, la rencontra, et l'emporta dans sa demeure. Sémiramis, devenue grande, épousa Ménonès, gouverneur de Ninive, l'accompagna au siége de Bactra, et contribua par ses sages conseils à la prise de cette ville. Ce service signalé et sa grande beauté la firent aimer de Ninus. Ce prince la demanda à son mari, à qui il offrit pour l'obtenir la main de sa fille Sosana ; mais Ménonès, qui aimait tendrement Sémiramis, ne voulut jamais se séparer d'elle. Le roi irrité fit des menaces au lieu de prières, et le malheureux époux se pendit de désespoir. Sémiramis ne fut pas plus tôt dégagée de ses premiers liens, qu'elle épousa Ninus. Elle en eut un fils, appelé Ninyas. Ninus avait une si forte passion pour elle, qu'il abdiqua la couronne en sa faveur, et la fit proclamer reine et seule maîtresse de l'Assyrie. Il eut bientôt lieu de s'en repentir. L'ambitieuse Sémiramis le fit mourir, afin de se dégager du fardeau de la reconnaissance, et pour mieux affermir son empire. Tous les auteurs à la vérité n'ont pas chargé sa mémoire d'un forfait si odieux. Selon quelques-uns, Ninus mourut au retour d'une expédition contre Zoroastre roi des Bactriens, laissant le trône à son épouse.

Lorsque Sémiramis se vit solidement établie sur le trône, elle répara Babylone, qui devint par ses soins la plus belle ville du monde. Elle parcourut les différentes provinces de ses états, laissant partout des monumens de sa magnificence. Elle perça des montagnes, combla des vallées pour ouvrir des chemins, et éleva des aquéducs à grands frais pour fertiliser les déserts. On a vanté surtout les murailles d'une épaisseur prodigieuse dont elle entoura Babylone, les ponts construits sur l'Euphrate, les quais entre lesquels elle resserra le lit du fleuve qui était sujet à inonder la ville, ses palais, le temple de Bélus, et enfin ses fameux jardins suspendus qui passent pour une des sept merveilles du monde (V. BABYLONE). Non contente d'avoir ainsi embelli l'intérieur du royaume et conservé les conquêtes de son époux, elle ajouta de nouvelles provinces à ses vastes états, soumit encore l'Ethiopie, pénétra dans l'Inde, où personne n'avait porté les armes. Au retour de cette expédition, elle fut tuée par Ninyas son fils, 40 ans après la mort de Ninus, vers l'an 1670 av. J. C. Sémiramis fut après sa mort honorée par les Assyriens comme une déesse sous la forme d'une colombe.

La grandeur d'âme et la fermeté de cette princesse égalaient ses talens militaires. Apprenant un jour que Babylone s'était révoltée, elle sortit de son palais, sans permettre qu'on achevât de la parer, parut en cet état au milieu du peuple, et ne se retira qu'après avoir apaisé la sédition. On a blâmé les mœurs licencieuses de Sémiramis. Quelques auteurs disent qu'elle accordait ses faveurs aux plus beaux hommes de son armée et qu'elle les faisait mourir ensuite, afin de ne laisser aucune trace de son incontinence. On l'accuse aussi d'avoir conçu une passion criminelle pour son fils Ninyas, mais les auteurs ne s'accordent pas sur ce point. Cependant les poètes ont suivi cette tradition comme plus tragique. *Hérod.*, 1, *c.* 184. — *Diod.*, 2. — *Properce*, 3, *él.* 11, *v.* 21. — *Ov.*, *Amour*, 1, *él.* 5, *v.* 11 ; *Métam.*, 4, *v.* 58. — *Strab.*, 5. — *P. Méla*, 1, *c.* 3. — *Val. Max.*, 9, *c.* 3. — *Vell. Pat.*, 1, *c.* 6.

SÉMIRAMIS (MUR DE), *géog.*, mur qu'on croyait bâti par Sémiramis, et qui servait de rempart à la Mésopotamie du côté du nord. Il avait environ mille stades de longueur. On en voyait encore des restes au temps de l'expédition de Julien en Perse.

SEMIS ou SOÉMIS, *hist.* V. SOÉMIS.

SEMIS ou SEMISSIS (*semis*, demi ; *as*, as), *arch.*, moitié de l'as, valait six onces. Ce nom s'appliquait à la moitié de tout objet divisible. V. AS, et les *Tab. des Poids Romains.*

SEMISSIS. V. SEMIS.

SEMITALES (*Semita*, sentier ou chemin), dieux romains qui présidaient à la garde des chemins.

SEMIUNCIA (*semi*, demi; *uncia*, once), moitié de l'once. V. les *Tables des Poids Rom.*

SEMNÆ (σεμνός, vénérable), surnom donné aux Furies par les Athéniens.

SEMNES, c.-à-d. les *Vénérables* (σεμνός, vénérable), secte de Gymnosophistes où les hommes et les femmes étaient admis. Ces philosophes s'appliquaient à la recherche de la vérité et se piquaient de lire dans l'avenir. Les femmes gardaient leur virginité et s'appliquaient à l'astrologie judiciaire. *Clém. d'Alex.*

SEMNONES V. SÉNONES.

SEMNOTHÉES (σεμνόω, révérer ; Θεός, Dieu), nom donné aux Druides, parce qu'ils faisaient profession d'honorer la divinité, d'être consacrés à son service, et d'en avoir une connaissance plus parfaite que le reste des hommes. *Diog. de Laër.*

SEMNUM, *géog.* V. SIRIS.

SEMODIUS ou SEMIMODIUS, moitié du *modius*. V. ce mot.

SÉMON (*semi homo*), dieu qu'on croit le même que Fidius et que Sancus. On donnait aussi ce nom à Mercure et à plusieurs autres.

SÉMONES (*semi homines*, demi-hommes), dieux inférieurs, tels que les Faunes, les Satyres, Vertumne, Priape, Janus, Pan, Silène, et quelques héros divinisés. On les nommait Sémones, c'est-à-dire demi-hommes, parce qu'ils tenaient le milieu entre les hommes et les dieux. *Ov.*, *Fast.*, 6, *v.* 213.

SEMOSANCTUS, un des dieux indigètes des Romains, le même que Sanctus.

SEMPHO, v. du royaume de Samarie, brûlée par les Arabes.

SEMPRONIA, *hist.*, nom de deux familles ro-

maines, l'une de l'ordre des Patriciens, et dont la branche principale était celle des Atratinus, l'autre plebéienne, et à laquelle appartenaient les Blæsus, les Longus, les Tuditanus, et enfin les Gracchus.

1. SEMPRONIA, *hist.*, mère des Gracques, nommée aussi Cornélie. V. Cornélie.

2. — sœur des Gracques, femme du second Scipion l'Africain. On l'accuse d'avoir fourni à Carbon, à Gracchus et à Flaccus, les moyens de tuer son mari. Le nom de Sempronia était commun aux femmes de la famille des Sempronius, des Gracques et des Scipions.

1. Sempronia (Lex), *de usurá*, *archéol.*, loi décrétée l'an de Rome 560 (av. J. C. 194) par le tribun M. Sempronius, ordonnait que l'intérêt de l'argent serait le même dans les provinces qu'à Rome. *T. L.*, 35, *c.* 7.

2, 3, etc. V. Semproniæ.

SEMPRONIÆ (Leges), lois qui furent décrétées sous les auspices des tribuns Tiberius et Caius Sempronius Gracchus. *Cic.*, *Philipp.* 1, *c.* 7.

1° *Lois de Tiberius Sempronius Gracchus.*

1. Sempronia, loi appelée aussi *agraria prima*, qui fut décrétée par Sempronius Gracchus l'an de Rome 621. Elle renouvela les dispositions de la loi *Licinia* portée par Licin. Stolon, et ordonna que tout citoyen qui posséderait une plus grande étendue de terres que ne le permettait cette loi (*jugera*, environ 176 hectares), perdrait l'excédant, qui serait au peuple. Cette loi, dont l'exécution fut confiée à trois commissaires, excita de grands troubles, qui coûtèrent la vie à son auteur. *T. L.*, *Ep.*, 58. —*Plut.*, *v. des Gracq.* — *App.*, *G. Civ.*—*Val. Pat.*, 2, *c.* 21.

2. — appelée aussi *agraria altera*, décrétée par le même. Elle ordonna que l'argent trouvé dans le tresor d'Attale, roi de Pergame, qui avait nommé le peuple romain son héritier, serait distribué aux pauvres citoyens, et que les domaines de ce prince seraient affermés au profit du peuple. *T. L.*, *Epit.*, 58. — *Plut.*, *v. des Gracq.*

3. — loi décrétée l'an 635. Elle accorda aux Latins reconnus citoyens romains le droit de voter dans les élections.

4. — *de comitiis*, loi décrétée l'an de Rome 635. Elle ordonna que le sort déciderait dans quel ordre les centuries donneraient leurs suffrages dans les assemblées publiques. Jusque-là elles le donnaient par ordre de classes. *Sall*, 1e. *lettr. à César.*

5. — *de libertate civium*, loi décrétée l'an de Rome 630. Elle ordonnait qu'on ne pourrait condamner un citoyen romain pour crime capital, sans le concours du sénat. Elle renfermait aussi quelques autres dispositions. *Cic.*, *pro Rabir.*, c. 5.—*Verr.*, 5, *c* 63; *Catil.*, 1, *c.* 11; 4, c. 5.

6. —*frumentaria*, loi décrétée l'an 634 de Rome, ordonna qu'il serait distribué au peuple une certaine quantité de bled, au prix d'un *semis et un triens*, c'est-à-dire, un dextans ou les dix douzièmes d'as par boisseau. *Cic.*, *pour Sext.*, c. 48; *Tuscul.*, 3, *c.* 20; *Brut.*, *c.* 62; *Off.*, 2, *c.* 21.

2° *Lois de C. Sempronius Gracchus.*

7. — *de magistratibus*, loi qui fut portée l'an de Rome 630, et qui excluait pour jamais de tout emploi public les magistrats qui avaient été légalement condamnés pour leurs malversations. Cette loi fut dans la suite abrogée par son auteur. *Plut.*, *C. Gracc.*

8. — *de provinciis*, loi décrétée par le même l'an de Rome 630. Elle réglait que le sénat déterminerait, avant la nomination des magistrats, celles des provinces que les consuls tireraient au sort. Elle ôta aux tribuns du peuple le droit de s'opposer aux décrets du sénat. *Cic.*, *prov. consul.*, 2; *disc. p. Balb.*, *c.* 27; *Verr.*, *c.* 3, S. 6.

9. — *judiciaria*, loi décrétée l'an de Rome 630. Elle transporta aux chevaliers le pouvoir judiciaire, qui avait été depuis Romulus une des attributions de l'ordre des sénateurs. *App.*, *G. Civ.*, 1. V. Aurelia (Lex).

10.—*militaris*, loi portée l'an de Rome 630. Elle ordonna que les soldats seraient habillés aux frais du trésor public, et sans rien perdre de leur solde. Elle régla aussi qu'aucun citoyen ne serait obligé de porter les armes avant l'âge de dix-sept ans accomplis. *Plut.*, *v. de C. Gracch.*

SEMPRONIE. V. Sempronia.

SEMPRONII Forum (*Fossombrone*), petite v. d'Italie, dans l'Ombrie, à 8 lieues O. de Sena-Gallica. C'est près de là qu'Asdrubal fut battu par les consuls Claudius Néron et Livius, 207 av. J. C.

1. SEMPRONIUS (A.) Atratinus, consul 497 et 491 ans av. J. C. Sorti de charge, il s'opposa à la loi agraire que proposa le consul Cassius, peu de temps après l'élection des tribuns du peuple.

2. — (A.) Atratinus, tribun militaire avec puissance consulaire l'an 444 av. J. C.

3. — (L.) Atratinus, consul l'an de Rome 310 (444 av. J. C.), fut un des premiers Romains élevés à la censure. Il exerça cette charge avec L. Mugillanus Papirius, qui avait été son collègue dans le consulat.

4. — (A.) Atratinus, tribun militaire avec puissance consulaire 425, 420 et 416 ans av. J. C., fut cité devant le peuple, pour avoir été vaincu par les Volsques dans un combat.

5. — (C.) Atratinus, consul en 423 av. J.C.

6. — citoyen romain qui, l'an de Rome 449 (305 av. J. C.), proposa une loi, qui défendait de consacrer un temple ou un autel sans la permission du sénat. Il répudia sa femme, pour la punir d'avoir été au spectacle à son insu.

7. — Sophus, consul 268 av. J. C., fit la guerre aux Eques et aux Picentins. Un violent tremblement de terre s'étant fait sentir, lorsqu'il était aux mains avec ces derniers, il calma la terreur de ses soldats, en leur disant « que la terre tremblait parce qu'elle craignait de changer de maîtres. »

8. — Blæsus, consul 252 et 244 ans av. J. C., obtint les honneurs du triomphe, à cause de ses victoires en Sicile.

9. — (M.) Tuditanus, consul 240 ans av. J.C., fit la guerre dans l'île de Sardaigne.

10 — (Tib.) Gracchus, consul 238 ans av. J. C.

11. — (Tib.) Longus, consul 218 ans av. J. C., fut défait auprès de la Trébie dans un combat qu'il livra aux Carthaginois, malgré le conseil de Scipion, son collègue. Il vainquit dans la suite Hannon et les Gaulois.

12. — (Tib.) Gracchus, consul l'an 215 et 213 av. J.C. L'an 214, s'étant mis à la tête des esclaves, il vainquit les Carthaginois commandés par Hannon, et les Campaniens. Trahi dans la suite par Fulvius, officier lucanien, il vendit chèrement sa vie. Annibal, admirant sa valeur, lui rendit les devoirs funèbres. Il lui éleva un bûcher, autour duquel il fit défiler sa cavalerie.

13. —(P.) Tuditanus, tribun légionnaire qui, après la bataille de Cannes, ramena à Rome les soldats qui avaient échappé au glaive des Carthaginois. Nommé consul dans la suite (204 av. J. C.), il battit Annibal à Crotone. Il fut tué en Espagne

14. — (T.) Tuditanus, consul 194 ans av. J. C.

15. — (M.), tribun l'an 194 av. J. C., fit porter une loi célèbre sur le prêt à intérêt. V. Sempronia lex.

16. — (M.) Tuditanus, consul 185 ans av. J.C.

17. — (Tib.) Gracchus, père des deux Gracques, fut consul en 177 et 163 av. J. C. V. Gracchus, n° 3.

18. — (C. et Tib.), fils du précédent, fameux tribun du peuple. V. Gracques.

19. — Romain qui fut nommé censeur, et envoyé en ambassade en Egypte.

20. — Gracchus, Romain qui séduisit Julie. V. Gracchus, n° 6.

21. — Densus, centurion d'une cohorte prétorienne, qui fut tué en défendant Galba contre ses assassins.

22. — eunuque, nommé gouverneur de Rome par Caracalla.

23. — Rufus, Romain exclu du sénat pour avoir fait servir une grue sur sa table.

24. — (P.) Saturninus, usurpa l'empire sous le règne de Valérien. V. Saturninus, n° 11.

SEMURIUM, lieu voisin de Rome où Apollon avait un temple. *Cic.*, *Phil.* 6, §. 6.

SEN, lieu voisin de Malphat, où Samuel remporta une victoire sur les Philistins. *Rois*, 1, *c.* 14.

1. SENA ou Sena-Gallica ou -Gallia (*Senigallia*), v. d'Italie, dans l'Ombrie, sur la mer, au N. E. d'Ancône. Elle était ainsi appelée parce qu'elle avait été bâtie par les Gaulois Sénonois, après l'irruption qu'ils firent en Italie, l'an de Rome 396 (358 av. J. C.). Cette ville était sur les bords de la petite rivière de Sena, à son embouchure. Ce fut dans ses environs qu'Asdrubal fut défait par les consuls Claudius Néron et Livius, 270 av. J. C. *Corn. Nép.*, *Caton.*—*Cic.*, *Brut.*, *c.* 18.—*T. L.*, 27, *c.* 46. — *Sil. Ital.*, 8, *v.* 454.

2. —pet. riv. d'Italie, dans le pays des Sénonois, se jetait dans la mer Adriatique, entre Sena-Gallica et Fanum Fortunæ.

3. — Julia (*Sienne*), v. d'Italie, en Etrurie, dans les montagnes de l'Apennin, au S. O. de l'Umbro, et au N. E. de Volaterra. Auguste y envoya une colonie et lui donna le nom de Julie.

4. — (*Sain*), petite île de l'Océan, sur les côtes de la Gaule, en face du Calpinum.

SENACULUM, lieu où se tenait le sénat romain. Il y avait trois *senaculum*, l'un entre le Capitole et le Forum, un autre à la porte Capène, et le troisième près du temple de Bellone, dans le cirque Flaminien. L'empereur Héliogabale fit bâtir, pour l'assemblée des dames romaines, un édifice qui fut appelé *Senaculum Matronarum*. V. Curie.

SÉNAT (*senex*, vieillard), conseil perpétuel de la république romaine.

1° *Institution du sénat; nombre, élection et marques distinctives des sénateurs.*

Le sénat devait son institution à Romulus, qui l'établit pour être le conseil perpétuel de la république. Il fut d'abord composé de cent membres, choisis tous parmi les patriciens. On leur donna le nom de *Pères*, à cause de leur grand âge et des soins paternels qu'ils donnaient à la république. Après la réunion des Sabins au peuple romain, le sénat fut augmenté de cent nouveaux membres. Tarquin-l'Ancien, cinquième roi de Rome, en ajouta encore cent autres, qu'on distingua par le nom de *patres minorum gentium*. Ceux qui avaient été créés par Romulus étaient appelés *patres majorum gentium*, dénomination qui passa à leur postérité. Le nom de *pères conscrits*, qu'on donnait quelquefois aux sénateurs, commença à être en usage après l'expulsion des rois, lorsque Brutus, pour remplacer les 164 sénateurs que Tarquin-le-Superbe avait fait périr, ou avait négligé de remplacer, en nomma quelques-uns de nouveaux, qui furent joints avec les autres, et inscrits (*conscripti*) sur les mêmes registres.

Le nombre de trois cens sénateurs subsista avec quelques légères variations jusqu'au temps de Sylla et de Jules-César, qui, pour assurer leur pouvoir et étayer leur tyrannie, grossirent le sénat de leurs créatures et de leurs partisans. Sous César le nombre des sénateurs s'élevait à plus de mille. Auguste les réduisit à six cents, et ne laissa à ceux qu'il dépouilla de la fonction de sénateurs que les marques extérieures de cette dignité, avec le droit d'assister aux jeux publics dans le lieu destiné aux sénateurs.

Le pouvoir d'élire les sénateurs appartenait d'abord aux rois; après leur expulsion, il fut dévolu aux consuls et aux tribuns militaires, jusqu'à la création de la censure, qu'il fut remis au censeur. Quelquefois les sénateurs étaient élus dans les assemblées du peuple, mais ce n'était que dans les occasions extraordinaires. Après la bataille de Cannes on nomma un dictateur exprès pour compléter le nombre des sénateurs.

L'âge requis pour pouvoir être nommé sénateur n'est pas déterminé avec précision, on présume toutefois qu'il fallait avoir au moins 25 ou 30 ans. Originairement le rang de patricien était une des conditions nécessaires pour y siéger; mais l'élévation des plébéiens à toutes les hautes magistratures fit tomber cet usage. On exigea alors seulement que les candidats fussent nés de citoyens libres. Il ne paraît pas, que, dans les premiers temps, on eût égard à la fortune dans le choix des sénateurs; mais, à l'époque florissante de la république, il fallait, pour être admissible à cet ordre, posséder au moins un capital de huit cent mille sesterces. Auguste éleva cette somme à un million deux cent mille, et la compléta par ses dons chez les sénateurs dont la fortune n'aurait pu la représenter.

Outre cela, on ne pouvait entrer dans le sénat qu'après avoir exercé quelque charge dans la république. Les questeurs, les tribuns militaires et les ediles du peuple, dans le temps seulement qu'ils étaient en charge, avaient entrée au sénat; mais les chevaliers qui avaient eu la chaise curule en qualité de magistrats, quoiqu'ils ne fussent pas sénateurs, entraient tout le reste de leur vie dans le sénat, et y avaient droit de suffrage.

Le Flamen de Jupiter avait une place au sénat par le droit de sa charge; mais aucun autre prêtre ne jouissait du même privilége. Le Romain qui avait exercé un trafic peu honorable, ou qui devait le jour à un affranchi, ne pouvait prétendre à la dignité de sénateur. Mais cette règle souffrit quelques exceptions, même sous la république, et fut mise totalement en oubli sous l'empire.

Tous les cinq ans, les censeurs faisaient le recensement du sénat; et si quelque sénateur avait tenu une conduite indigne de son rang, ou s'il avait dissipé le revenu nécessaire pour pouvoir être revêtu de cette dignité, ils passaient son nom sous silence, en lisant le rôle des membres du sénat, et on le regardait comme exclus de cette assemblée, mais cette exclusion n'imprimait aucune flétrissure.

Le sénateur qui était inscrit le premier sur les ta-

blettes du censeur s'appelait *prince du sénat*. Ce titre, qui ne donnait aucun pouvoir particulier, ni aucun avantage pécuniaire, était cependant regardé comme très-important ; on le donnait d'abord à celui qui avait le plus anciennement exercé la censure ; par la suite, le censeur nommait celui qu'il en jugeait le plus digne. Cette dignité se conservait toute la vie.

Les marques distinctives des sénateurs étaient : 1° le laticlave ; 2° une chaussure noire qui leur couvrait le pied et la moitié de la jambe ; 3° un croissant ou un C d'argent attaché sur cette chaussure, pour marquer que les premiers sénateurs n'étaient qu'au nombre de cent ; 4° une place distinguée dans les spectacles : ce lieu s'appelait l'orchestre, d'où vient que ce mot se prend quelquefois pour l'ordre des sénateurs; 5° l'épithète de *Clarissimus vir*; il paraît cependant qu'elle ne fut donnée à tous que sous l'empire ; 6° en outre les sénateurs pouvaient se faire défrayer aux dépens du public dans leurs voyages, lors même qu'ils n'étaient pas faits pour affaires de l'état; c'est ce qu'on appelait *legatio libera*.

2° *Convocation, délibérations et décisisons du sénat.*

Le sénat se réunissait à des époques déterminées: aux calendes, aux nones et aux ides de chaque mois, à moins qu'on ne tînt les comices, ou que le jour fût néfaste ou malheureux. Auguste réduisit à deux par mois le nombre des séances, et encore permit-il aux sénateurs de n'y assister qu'à tour de rôle, ce qu'il fit sous prétexte de leur épargner de trop grandes fatigues, mais de fait pour diminuer leur autorité.

Primitivement le sénat était convoqué par les rois; il le fut ensuite par les consuls, ou en leur absence par le préteur. Le dictateur, le maître de la cavalerie, les décemvirs, les tribuns militaires, le préfet de la ville et l'*interrex* avaient le même droit. Les tribuns du peuple pouvaient le convoquer, lors même que les consuls étaient présens, et même contre leur volonté.

Sous l'empire, ce furent les empereurs qui convoquèrent le sénat; mais ils ne présidaient pas les assemblées sans être investis de la dignité consulaire.

Anciennement, lorsque les sénateurs demeuraient en grande partie à la campagne, un officier public nommé *viator*, c'est-à dire voyageur, allait leur notifier le jour et le lieu de l'assemblée. Dans la ville un crieur public annonçait l'heure de l'assemblée, s'il s'agissait d'une convocation prompte ; mais, dans les derniers temps, on les convoqua par un édit indiquant où et quand on s'assemblerait, et publié quelques jours d'avance, non seulement à Rome, mais quelquefois aussi dans les autres villes de l'Italie. Les sénateurs parvenus à l'âge de 65 ans avaient droit de ne pas se rendre à cet appel ; si tout autre s'y refusait sans excuse légitime, il était puni par une forte amende, et l'on retenait ses revenus jusqu'à l'entier acquittement. C'était toujours dans un temple ou lieu consacré par les augures qu'avaient lieu les réunions du sénat. Ces lieux s'appelaient *sénacules*. Il y en avait trois principaux (V. SENACULUM). Le sénat s'assemblait hors de la ville dans deux circonstances particulières : 1° pour la réception des ambassadeurs étrangers lorsqu'il avait été décidé qu'on ne les laisserait pas pénétrer dans l'enceinte de Rome ; 2° pour donner audience aux généraux, à qui il était défendu d'entrer dans la ville pendant toute la durée de leur commandement.

Le magistrat qui devait tenir le sénat offrait un sacrifice, et prenait les auspices avant d'entrer dans le lieu de l'assemblée ; si les auspices n'étaient pas favorables, on remettait l'affaire à un autre jour. Tout sénateur, avant de prendre place, devait s'acquitter de ses devoirs religieux, en offrant de l'encens et du vin sur l'autel du dieu dont le temple servait de lieu de réunion.

Tout ce qui avait rapport à la religion, à l'administration de l'état comme les sacrifices à offrir, les jeux à célébrer, les crimes à expier, et la levée des siéges, la direction des guerres, etc., étaient les objets des délibérations du sénat. Après quatre heures, il était défendu de rien proposer.

On ne suivait pas un ordre invariable en prenant l'avis des sénateurs ; mais ordinairement on demandait d'abord celui du prince du sénat, à moins qu'il ne se trouvât dans l'assemblée un consul désigné, alors c'était à lui que l'on s'adressait premièrement. Les autres étaient ensuite interrogés suivant les dignités dont ils avaient été revêtus. Il paraît que, de même que les consuls désignés donnaient les premiers leurs opinions, les préteurs et les tribuns nouvellement élus jouissaient d'une espèce de préférence sur le reste de l'ordre. Les consuls observaient ordinairement pendant toute l'année, pour interroger les sénateurs, l'ordre qu'ils avaient suivi en commençant leurs fonctions. Mais postérieurement, et surtout sous les empereurs, on les interpellait dans l'ordre qu'il plaisait au président du sénat d'adopter. Les sénateurs répondaient tantôt debout, tantôt assis; debout quand ils ouvraient un avis, assis quand ils se bornaient à adopter celui d'un autre. Les consuls n'avaient pas le droit d'interrompre celui qui parlait, lors même qu'il s'écartait de la question, ce qui se faisait quelquefois pour absorber le temps de la séance ; mais ordinairement, lorsque les discours étaient d'une longueur démesurée et d'ailleurs inutiles, les clameurs des autres sénateurs obligeaient l'orateur de s'interrompre. Si quelqu'un, en émettant une opinion, avait renfermé dans son discours des articles distincts, dont les uns pouvaient être adoptés et les autres rejetés, on demandait ordinairement que l'opinion fût divisée, et qu'on proposât chaque article à part, ce qui s'exprimait par le cri *Divide*.

Quand diverses opinions avaient été proposées et approuvées par un certain nombre de sénateurs, le consul ou le magistrat qui présidait la séance pouvait mettre aux voix celles qu'il jugeait à propos, et omettait celles qu'il désapprouvait. Pour recueillir les voix, le président faisait placer d'un côté de la salle ceux qui étaient de l'avis du décret, et de l'autre côté les opposans De là l'expression de *pedibus in sententiam ire*, et le substantif *pedarii*, pour désigner ceux qui votaient sans parler. Le décret rendu par le sénat portait le nom de *Senatus-consulte* (V. ce mot), et était rédigé par des scribes publics dans les cas ordinaires; par un des sénateurs, si la délibération était secrète. Ensuite on le déposait au trésor, où il était enregistré, et c'était cette formalité qui lui donnait force de loi ; car jusque-là on n'était pas encore tenu d'y obéir.

3° *Puissance et attributions du sénat à diverses époques.*

Le pouvoir du sénat subit diverses variations. Dans l'origine, les sénateurs délibéraient sur toutes les affaires, et les rois étaient toujours censés agir d'après leur avis. Mais Tarquin-le-Superbe rejeta cet usage, agit d'après lui-même, exila et fit mourir les principaux sénateurs, et ne les remplaça point. De là la révolution qui substitua à la monarchie le gouvernement consulaire.

Immédiatement après ce grand changement, la

souveraineté résida dans le sénat; seul il décidait toutes les affaires, et les magistrats n'étaient que les exécuteurs de ses volontés. On ne pouvait même convoquer une assemblée du peuple sans son consentement. Mais les sénateurs se rendirent bientôt odieux par leur orgueil, leurs abus de pouvoir et leur inhumanité; la multitude exaspérée sortit de Rome, s'empara du Mont-Sacré, se créa des tribuns, et dès lors l'autorité du sénat fut affaiblie. Le droit que s'arrogèrent les tribuns d'invalider les sénatus-consultes par leur opposition porta surtout un coup fatal à la toute-puissance sénatoriale. D'ailleurs les lois importantes furent toutes faites par le peuple, et le sénat n'avait guères à s'occuper que d'ordonnances et de mesures d'exécution. Cependant aucune détermination grave n'était prise sans son avis, et à la tête de toutes les lois étaient ces mots : *Senatus decrevit, populus jussit.* Voici les parties de l'administration qui appartenaient spécialement au sénat quand le gouvernement de Rome fut bien fixé.

1° La conservation de la religion publique.

2° La direction du trésor, et l'emploi des revenus publics.

3° La fixation des provinces à assigner aux consuls et aux préteurs, et la prorogation de leur commandement.

4° La nomination des ambassadeurs; les réponses aux ambassadeurs étrangers.

5° Le droit de décerner des actions de grâces pour les victoires, et d'accorder le triomphe ou l'ovation.

6° La poursuite des crimes publics, le jugement des débats entre les alliés et les villes soumises à Rome.

7° L'interprétation des lois.

8° Le droit d'ajourner les assemblées du peuple.

Cet état de choses se maintint à peu près jusqu'à la mort d'Auguste. Tibère sembla augmenter le pouvoir du sénat, en lui conférant le droit de créer les magistrats, et de faire les lois. Mais comme c'était lui qui disposait réellement de toute cette augmentation extérieure, ce pouvoir n'était qu'illusoire. En effet à toute demande, à toute proposition, était ordinairement joint un discours de l'empereur (nommé *Epistola* ou *Libellus*), et les sénateurs, sans ouvrir la discussion, se hâtaient d'acquiescer au vœu du prince, en criant d'une commune voix: *omnes*, *omnes*.

L'habitude de prendre dans presque toutes les circonstances l'avis du sénat ne se maintint pas long-temps, et les empereurs substituèrent bientôt aux lois sénatoriales leurs rescrits et leurs constitutions (V. ces mots). En vain Trajan et Marc-Aurèle essayèrent momentanément de relever la splendeur de cet ordre, en le consultant plus souvent: leurs successeurs, jaloux d'exercer toute l'autorité, détruisirent leur ouvrage. En vain aussi en quelques occasions le sénat s'arrogea ou reçut de l'armée le droit de nommer les empereurs; la plupart du temps il était forcé de recevoir le maître que les soldats lui imposaient. Dès lors sa puissance devint tout-à-fait nulle dans l'état; seulement on conserva le nom de sénateurs, afin d'avoir des titres honorifiques à donner, et de ne pas renverser de fond en comble l'antique édifice du gouvernement romain. Enfin Justinien l'abolit par une loi formelle en 568, 1321 ans après son institution. *Cic.*, *p. Sext.*, *c.* 65; *p. Leg. Manil.*, *c.* 21; *Verr.*, 2, *c.* 49; *ep. fam.*, 13, *ep.* 5. — *T. L.*, 1, *c.* 2; 9, *c.* 29 et 46. — *Den. d'Hal.*, 2, *c.* 8 et 47. — *Polyb.*, 7, *c.* 17. — *Senèq.*, *Bienf.*, 5, *c.* 15; *Ep.* 47. — *Tac. Ann.*, 15, *c.* 28. — *Suet.*, *V. d'Aug.*, 41 et 45. — *Juv.*, 3, *v.* 177. — *Stace*, 5. — *Dion Cass.*, 43, *c.* 47; 54, *c.* 14; 55, *c.* 3, 13; 60, *c.* 7. — *Aulugelle*, 12, 7; 14, *c.* 7.

SÉNATUS-CONSULTE, *-tum*, dénomination générale donnée à tous les actes faits au nom du sénat. On appelait les résolutions du sénat *Senatus-consulte per discessionem* quand on recueillait les suffrages simplement en séparant les votans en deux parties, sans prendre d'avis de vive voix (V. l'art. SÉNAT, n. 2, dernier paragraphe). Les autres gardaient simplement le nom de *Senatus-consulte* ou *decretum*. Quelquefois les sénatus-consultes touchaient à des objets qui ne pouvaient être divulgués; ils étaient alors rédigés par des sénateurs mêmes et non par des *Scribes* ordinaires; alors on appelait le décret *tacitum*. Dans la rédaction d'un décret, on écrivait d'abord le temps et le lieu, ensuite le nom des sénateurs présens, puis la proposition même avec le nom du magistrat qui en était l'auteur. A la suite de ce préambule, on écrivait le texte du décret. Ainsi, par exemple, un décret était ainsi conçu :

Senatûs consulti auctoritas
pridiè Kal. octob. in sede Apollinis
scribendo adfuerunt L. Domitius, P. Canuleius, etc.
quod M. Æmilius cos. verba fecit de.....
de eâ re ita censuerunt ut, etc.

Quand les tribuns avaient formé opposition, on le mentionnait à la fin dans cette formule :
Huic senat. consult. intercessit C...., tribunus plebis.

Ces décrets étaient ensuite portés au trésor, et c'était à dater de l'instant où ils y étaient enregistrés parmi les autres lois, qu'ils étaient revêtus d'un caractère d'autorité, et obligeaient les citoyens. *Cic.*, *ep. fam.*, 8, *ep.* 8; *pour Sylla*, *c.* 14. — *T. L.*, 3, *c.* 9. — *Suét.*, *V. d'Aug.*, *c.* 45. — *Tac.*, *Ann.*, 3, *c.* 51. — *Capitol.*, *V. de Gord.*, 12.

SÉNÉ, rocher sur lequel Jonathas, fils de Saül, accompagné de son écuyer, défit les Philistins. *Reg.*, 1, *c.* 14.

1. SENECIO (CLAUDIUS), favori de Néron, et l'un des compagnons de ses débauches.

2. — (TULLIUS), Romain qui conspira contre Néron, et qui fut condamné à mort, quoiqu'il eût dénoncé tous ses complices.

3. — (Q. HERENNIUS), Romain distingué par ses vertus et ses talens, fut mis à mort par Domitien, pour avoir composé la vie d'Helvidius, un des ennemis de ce prince. *Pline*, 3, *ép.* 21. — *Tac.*, *Agric.*, *c.* 2.

4. — un des partisans de Maxence

5. — etc., consul. V. SOSIUS.

1. SÉNEQUE (L. ANNÆUS), *-neca*, rhéteur latin du siècle d'Auguste, né à Cordoue en Espagne, d'une famille de chevaliers romains, environ 58 ans avant J. C., épousa Helvie, illustre dame espagnole, dont il eut trois fils, Sénèque-le-philosophe, M. Annæus Novatus Gallion, et Annæus Méla, père du poète Lucain. Sous Auguste, il vint à Rome, et y professa la rhétorique avec distinction jusqu'à l'âge de 52 ans. Il est surtout connu par un recueil de déclamations, que l'on a faussement attribué à son fils. Ce recueil se compose de deux parties, intitulées l'une : *Suasoriarum, liber I*, l'autre *Controversiarum libri X*. De ces dix livres de controverses, nous n'avons que les 1er, 2e, 7e, 9e et 10e, et seulement quelques extraits des autres. Cette perte n'est pas beaucoup à regretter. Ce rhéteur présente déjà des traces frappantes de mau-

vais goût, et noie quelques belles pensées, quelques tirades élégantes dans une foule de subtilités et de déclamations. Sénèque avait dans sa jeunesse une mémoire si prodigieuse qu'il répétait deux mille noms qu'on avait prononcés une seule fois en sa présence, sans se tromper sur l'ordre dans lequel on les avait récités, ou plus de deux cents vers prononcés par autant de personnnes. *Quintil.*, 8, *c.* 3, § 31 ; 9, *c.* 2, § 42 et 98. — *Martial.*, 4, *ep.* 40, *v.* 2.

2.—(L. ANNÆUS) -*ca*, fils du précédent, connu sous le nom de Sénèque-le-philosophe, naquit à Cordoue, vers l'an 6 avant J. C., ou selon d'autres l'an 2 ou 3 de J. C. Il fut formé à l'éloquence par son père, et à la philosophie par les plus célèbres Stoïciens de son temps. Il pratiqua pendant quelques années les abstinences des Pythagoriciens ; mais il y renonça lorsque Tibère eut menacé de punir une secte de Juifs qui s'abstenait de certains mets. Il débuta avec succès au barreau. Ses plaidoyers furent admirés : mais la crainte d'exciter la jalousie de Caligula, qui aspirait aussi à la gloire de l'éloquence, l'obligea de renoncer à cette carrière Malgré les précautions de Sénèque pour ne point exciter la haine de Caligula, ce prince forcené résolut de le faire mourir; et Sénèque n'échappa à ce danger que parce qu'on fit accroire à l'empereur que la faiblesse de sa santé ne lui permettrait pas de vivre long-temps. Il brigua ensuite les charges publiques. Il obtint la charge de questeur ; mais il ne l'exerça pas long-temps ; Messaline l'enveloppa dans une accusation d'adultère qui fut intentée contre les séducteurs de Julie Liville, veuve de Vicinius, l'un de ses bienfaiteurs, et le fit comme tel reléguer dans l'île de Corse. L'accusation ne paraissait nullement fondée.

Sénèque composa dans les premiers temps de son exil des *livres de consolation* qu'il adressa à sa mère Helvie. Il parle dans cet ouvrage le langage le plus fort et le plus sublime ; il étale tout le faste de la philosophie stoïcienne. Mais son courage se démentit bientôt, et, afin d'obtenir son rappel, il eut recours à la plus basse flatterie envers Polybe, affranchi de Claude, auquel il écrivit un traité de *Consolation* pour apaiser la douleur que lui causait la mort d'un frère. Malgré ses prières, on le laissa huit ans dans son exil, et, sans la révolution arrivée à la cour de Claude par la chute de Messaline, il courait risque d'y passer toute sa vie. Mais, lorsqu'Agrippine eut épousé l'empereur, elle rappela Sénèque, pour lui confier l'éducation de son fils Néron, qu'elle voulait élever à l'empire. Jamais philosophe n'échoua plus complètement dans l'éducation d'un prince que Sénèque dans celle de Néron ; ce prince ne retira de la société et des soins de son maître que les dehors d'une éducation littéraire, superficielle, et l'usage d'un certain nombre de phrases sous lesquelles il cacha pendant cinq ans des goûts abjects et des vices odieux. Ce n'est point cependant qu'à l'imitation de quelques modernes il faille accuser Sénèque d'avoir inspiré à son élève ces goûts et ces vices abominables, qui ont rendu son nom à jamais exécrable. Ce qui prouve le contraire c'est que dans les premières années Néron fut un bon prince et que Sénèque fut disgracié dès que ce monstre se livra sans retenue à tous ses penchans.

Néron marqua d'abord de la reconnaissance à son maître, et s'il ne lui confia pas les premières dignités de l'état, il le combla de richesses et d'honneurs. Sénèque ne crut point déroger aux maximes sévères du portique en acceptant des trésors immenses et qui passent toute croyance. Dans la Bretagne seule il avait des biens pour 340 millions de sesterces (environ 60 millions). Mais les contemporains louent le noble usage qu'il faisait de sa fortune, ne s'en servant que pour faire du bien, et ne se livrant à aucun des excès auxquels s'abandonnaient tous les riches de Rome.

La puissance de Sénèque diminua en même temps que les vertus factices du prince, et cessa totalement à la mort d'Agrippine. On l'accuse de n'avoir point été innocent de la mort de cette princesse.

Au bout de quatre ans, Néron, las de la présence d'un homme étranger à ses vices, ou impatient de jouir de ses richesses, tenta plusieurs fois de lui ôter la vie. Sénèque, instruit des funestes dispositions de l'empereur à son égard, songea à mettre ses jours en sûreté. Il offrit tous ses biens à l'empereur, et lui demanda la permission de se retirer de la cour. L'artificieux Néron n'ayant pas voulu accepter cette donation, Sénèque feignit une maladie, et ne sortit plus de sa maison. La conjuration de Pison ayant été découverte quelque temps après, on soupçonna Sénèque d'y avoir eu part ; mais il ne fut nommé que par Natalis, l'un des principaux conjurés, qui même ne le chargea pas beaucoup. Il dit seulement qu'il avait été envoyé par Pison à Sénèque, pour lui faire des reproches de ce qu'ils ne se voyaient plus, et que Sénèque avait répondu qu'il ne convenait aux intérêts ni de l'un ni de l'autre qu'ils entretinssent commerce ensemble ; mais que sa sûreté dépendait de la vie de Pison. C'en fut assez pour que Néron le crût coupable. Il lui envoya aussitôt l'ordre de se donner la mort. Sénèque était à table avec sa femme Pauline et deux amis lorsque le message de l'empereur arriva. Il reçut cet ordre cruel avec fermeté, et même avec joie, et se contenta de dire qu'il était étonné qu'un prince qui avait fait périr sa propre mère et ses amis les plus chers eût été si long-temps à se défaire de son maître. Il demanda la permission de disposer de ses biens ; mais on la lui refusa, et ils furent confisqués. Il dit alors à ses amis, qui fondaient en larmes : « Que puisqu'il ne pouvait leur faire part de ce qu'il croyait posséder, il leur laissait au moins sa vie pour modèle. » Pauline, son épouse chérie, résolut de mourir avec lui, et tous deux se firent ouvrir les veines en même temps. Mais Néron, qui aimait Pauline, ordonna qu'on lui conservât la vie. Sénèque était tellement exténué par son abstinence continuelle qu'il ne coula point de sang de ses veines ouvertes. Il eut recours à un bain chaud, dont la chaleur, mêlée à celle de quelques liqueurs fortes, l'étouffa. Il parla beaucoup, et avec autant d'éloquence que de sagesse en attendant la mort, et ce qu'il dit fut recueilli par ses secrétaires, et publié depuis par ses amis. Cette triste scène arriva l'an 65 de J. C. Son corps fut brûlé sans pompe, comme il l'avait ordonné par un testament qu'il avait fait lorsqu'il était encore en faveur auprès de Néron.

Nous avons une grande partie des ouvrages de Sénèque. Ce sont : 1° le Traité des bienfaits, en sept livres, un des ouvrages de sa vieillesse, et un de ceux qui ont le plus mérité l'admiration de la postérité ; 2° de la Colère, en trois livres ; 3° de la Clémence à Néron ; 4° de la Tranquillité de l'âme ; 5° de la Vie heureuse ; 6° de la Brièveté de la vie ; 7° de la Constance du sage ; 8° de la Providence ; 9° de la Retraite du sage ; 10° Consolation à Helvie, Consolation à Marcie, Consolation à Polybe ; 11° sept livres de questions naturelles ou physiques ; 12° cent vingt-quatre lettres à Lucilius Junior ; 13° l'Apolokocyntosis (V. ce mot). On lui attribue aussi des tragédies et quelques épigrammes et poésies diverses, qui se trouvent dans la collection de ses œuvres. V. ci-dessous SÉNÈQUE LE TRAGIQUE.

Tous décèlent une imagination vive, un esprit prodigieux, et un excellent jugement développé et perfectionné par l'étude des sciences physiques, morales et historiques. Sénèque avait approfondi jusque dans ses derniers replis le cœur humain, il l'avait étudié au milieu d'une cour brillante et corrompue, et dans les classes inférieures de la société. Lui-même avait subi les vicissitudes de la fortune, et avait passé de l'exil au faîte de toutes les grandeurs, du sein des grandeurs à la retraite et à la disgrâce. C'est là ce qui fait que ses ouvrages sont devenus le manuel de tous les hommes qui aiment la philosophie pratique, et surtout de ceux qui vivent dans le grand monde. Peut-être n'existe-t-il pas un seul ouvrage qui contienne une telle richesse d'observations propres à corriger et à ennoblir le caractère, à assurer l'empire de la raison sur les passions, à inspirer la modération dans le bonheur, la patience dans l'adversité. Il y en a peu où l'on trouve tant de tableaux des diverses situations où l'homme peut se trouver, tracés avec un pinceau aussi ferme et aussi ingénieux. La morale de Sénèque est si pure, si élevée et si persuasive, que S. Jérôme n'a point balancé à le mettre au nombre des auteurs chrétiens. Comme philosophe, Sénèque fut éclectique, et quoique plus particulièrement prononcé pour les stoïciens, il s'écarte fréquemment de leurs opinions, et ne conserve de leur système que la morale. Une ancienne tradition de l'Eglise le représente comme ami de S. Paul, ce qui n'offre en soi aucune espèce d'invraisemblance. S. Paul avait comparu en Grèce devant le tribunal de Gallion, frère de Sénèque, qui avait pu l'instruire des dogmes prêchés par l'apôtre, et lui faire naître le désir de le connaître. Il était ensuite venu passer plusieurs années à Rome, dans le temps de la faveur du philosophe. Cette supposition expliquerait la couleur chrétienne de quelques ouvrages dont les idées, et même les expressions ont une ressemblance parfaite avec les épîtres de l'Apôtre.

Quant au style de Sénèque, il est brillant, et même souvent éloquent, toujours spirituel; mais un peu recherché, hérissé de métaphores, d'allusions un peu obscures, de tirades étudiées, d'antithèses, quelquefois même de pointes tout-à-fait ridicules. Sénèque ne peut être lu comme étude littéraire que par des hommes dont le goût est formé. Aussi Quintilien l'accuse-t-il d'avoir corrompu le goût de son siècle. Tout le monde voulut l'imiter, et on n'imita que ses défauts; de là le commencement de la décadence de la littérature latine. *Tac.*, *Ann*, 12, *c.* 8, 13, *c.* 42; 14, *c.* 7, 52 et 53; 15, *c.* 60, 62.—*Suet.*, *Ner.* —*D. Cass.*—*Quintil.*, 9, *c.* 8; 10, *c.* 1, § 125. — *Juv.*, 5, *v.* 108; 8, *v.* 211. —*Mart.*, 1, *ep.* 62, *v.* 7; 12, *ep.* 36, *v.* 8.

Les meilleures éditions de Sénèque sont celles d'Elzévir, Amsterdam, 1640, l'édition *Variorum*, Amsterdam, 1652, et celle de Ruhkopf, Leipsik, 1797-1808. Il fait partie de la collection de M. Lemaire.

3. — LE TRAGIQUE, auteur sous le nom duquel nous avons dix tragédies latines, les seuls monumens qui nous restent du théâtre tragique des Romains. Ces dix tragédies se nomment Médée, Hippolyte, les Troyennes, Agamemnon, OEdipe, Thyeste, Hercule furieux, Hercule au mont OEta, la Thébaïde, Octavie. On a long-temps cru qu'elles étaient de Sénèque-le-Philosophe, opinion qui en elle-même n'aurait rien d'invraisemblable, vu que Quintilien et Tacite s'accordent à dire que cet auteur faisait beaucoup de vers. Mais d'abord il est quelques-unes de ces tragédies qui sont vraiment indignes de Sénèque; en 2e lieu, la grande différence de style qui règne dans ces pièces empêche de croire qu'elles appartiennent toutes au même auteur. Juste Lipse a pensé que Médée, celle de toutes que généralement on regarde comme la meilleure, était de Sénèque-le-Philosophe (en effet Quintilien (9, *c.* 8) dit que Sénèque avait fait une Médée), et que les autres appartiennent à un autre Sénèque, qui aurait vécu du temps de Trajan. La plupart des critiques, adoptant en partie cette hypothèse, attribuent à Sénèque Médée, Hippolyte, Agamemnon et les Troyennes, auxquelles même quelques-uns donnent la préférence sur Médée. Pour les six autres pièces, ils ne les regardent pas comme l'ouvrage d'un seul poète; ils pensent que, sorties de la plume de plusieurs écrivains, elles ont été annexées au recueil des tragédies de Sénèque par les éditeurs et les copistes, ce qui les a fait attribuer au même auteur.

Quant au mérite littéraire de ces compositions dramatiques, aucune n'est réellement digne du nom de tragédie. Toutes pèchent par le plan et la marche de la fable: toutes sont vides d'action; toutes abondent en déclamations, en descriptions inutiles, en sentences pompeuses, en harangues déplacées. Les auteurs semblent n'avoir eu pour but que de réunir, à l'aide d'un cadre dramatique, des thèmes ou exercices scholastiques. On y trouve cependant quelques situations frappantes, et des mots vraiment tragiques. Le *Qu'il mourût* des Horaces, le *Moi* de Médée appartiennent à Sénèque. La versification est harmonieuse et variée. C'est la partie véritablement louable de l'ouvrage.

SÈNES, nom des Druidesses et en particulier des vierges de l'île de *Sena* (Sain), d'où vient sans doute leur nom. Elles étaient attachées au culte d'une divinité gauloise, et gardaient une perpétuelle virginité. Les Gaulois croyaient qu'elles pouvaient exciter par leurs chants des tempêtes dans les airs et sur les mers, prendre toutes sortes de formes, guérir les maladies, les plaies invétérées, et prédire l'avenir.

SENIA (*Segna*), v. de la Liburnie, chez les Iapydes, au S. de Tarsatica. *Pline*, 3, *c.* 21.

SENIUS (*Senex*, vieux), divinité romaine qui présidait à la vieillesse.

1. SENNA, lieu désigné comme la frontière de la Terre Sainte (*Nomb.*, *c.* 34). Il est nommé ailleurs Sina. *Jos.*, *c.* 15.

2. — V. SENA.

SENNAAR, plaine d'Asie que l'on place entre le Tigre et l'Euphrate, un peu au-dessus de la jonction de ces deux fleuves, sans qu'on puisse en fixer les bornes d'une manière certaine. C'est dans cette plaine que s'établirent les enfans de Noé après le déluge, et qu'ils élevèrent la fameuse tour de Babel. C'est de cette plaine que partirent les hommes pour se répandre sur toute la terre. *Gen.*, *c.* 10, *v.* 10; *c.* 11, *v.* 2; *c.* 14, *v.* 1.

SENNACHÉRIB, fils de Salmanasar, roi d'Assyrie, succéda à son père l'an 714 av. J. C. Ezéchias, qui régnait alors à Jérusalem, ayant refusé de payer le tribut auquel Téglat-Phalasar avait soumis Achaz, son prédécesseur, Sennachérib entra dans la Judée avec une armée formidable, prit les places les plus fortes et passa les habitans au fil de l'épée. Ezéchias s'enferma dans sa capitale et se prépara à se défendre vigoureusement. Cependant il envoya demander la paix à Sennachérib qui exigea de lui trente talens d'or et trois cents d'argent; mais lorsqu'il les eut reçus, ce prince parjure continua les hostilités et refusa de lever le siége. En punition de cette perfidie, Dieu envoya dans le camp de Sennachérib l'ange exterminateur, qui dans une seule nuit fit périr cent quatre-vingt-cinq mille hommes. Sennachérib, après

cette défaite, retourna dans ses états, et fut tué à Ninive par ses deux fils aînés au pied de l'autel de son dieu. Assaraddon, le plus jeune de ses enfans, lui succéda vers l'an 700 av. J.C. *Rois*, 4, *c.* 18. — *Paral.*, 2, *c.* 32. —*Tob.*, 1.

SENNEBRIS, plaine de la Judée, à une demi-lieue de Tibériade, où Vespasien campa lorsqu'il mit le siége devant cette ville révoltée contre Agrippa.

SENNINO, nom d'une vallée voisine de Cédès, dans la tribu de Nephtali. *Jug.*, *c.* 14.

1. SÉNONAIS, *-nes* (territoire de *Sens*), peuple puissant des Gaules, au N. E. du Liger, dans la 4e Germanie, entre les Aureliani, les Carnutes, les Parisii, les Meldi, les Tricasses, les Lingones et les Eduens. Vers l'an 356 de Rome une nombreuse colonie de Sénonais abandonna les Gaules, envahit l'Italie sous la conduite de Brennus et pilla Rome. D'autres vinrent ensuite s'établir dans le N. de l'Italie et donnèrent leur nom à la contrée nouvelle où ils s'établirent. V. ci-dessous, n° 3.

2. — *Senones* (*Sens*), primitivement AGEDINCUM, capitale des Senones de la Gaule, sur la Sequana, entre Condate au N., et Eburobriga au S. E.

3. — nation de la Gaule Cisalpine, dont le territoire était borné au N. par la mer Adriatique, à l'E. par le Picenum, au S. par l'Ombrie et à l'O. par la Gaule Cisalpine Elle devait son nom aux Gaulois Sénonois, qui s'y établirent dans la suite sous la conduite de Brennus. Unis aux Ombriens, aux Latins et aux Etrusques, les Sénonais firent la guerre aux Romains, et furent à la fin totalement défaits par Dolabella. Les Sénonais formèrent des établissemens jusque dans l'Ombrie. Leurs principales villes étaient Fanum-Fortunæ, Sena-Gallica, Pisaurum et Ariminum. *T. L.*, 5, *c.* 35. — *Luc.*, 1, *v.* 254. — *S. Ital.*, 8, *v.* 454.

4. — peuple de la Germanie, voisin des Suèves.

SENSENNA, v. de la tribu de Juda, paraît être la même que Haser-Susa, qui fut cédée à la tribu de Siméon. *Jos.*, *c.* 15, *v.* 19.

SENTA, fille de Picus, et femme de Faunus, son frère, est la même que Fauna ou la Bonne Déesse.

SENTIA, *myth.*, déesse tutélaire de l'enfance chez les Romains. On l'invoquait afin qu'elle inspirât aux enfans des sentimens raisonnables (*Sentire*).

1. SENTIA, *de senatu*, *archéol.*, loi portée sous les auspices de C. Sentius Saturninus, consul l'an 19 av. J.C. (735 de Rome), ordonnait de choisir un certain nombre de personnes pour compléter le nombre des sénateurs.

2. — (ÆLIA), célèbre loi portée sous les auspices des consuls C. Sentius Saturninus et Sext. Ælius Catus, pendant le règne d'Auguste, l'an de Rome 757 (4 de J.C.), interdisait le commerce, le mariage, et le droit de tester aux affranchis qui, pendant leur esclavage, avaient été marqués au front pour avoir pris la fuite ou qui avaient été mis aux fers pour d'autres délits. Elle ordonnait aussi qu'un patron qui négligeait de nourrir son affranchi tombé dans l'indigence perdît les droits qu'il s'était réservés sur sa personne ou sur son héritage. Cette loi fut abrogée par Justinien.

SENTIENS, *-tii*, peuple des Gaules, dans la province des Alpes maritimes; leur ville principale était Sanitium (Senez).

SENTINO, pet. riv. d'Ombrie, passait à Sentinum.

SENTINUM (*Sarro Serrato*), pet. v. d'Ombrie, sur le Sentino, au S. E. de Callis. Le consul Fabius (n° 23), remporta près de cette ville une grande victoire, et Decius se dévoua dans la bataille. *T. L.*, 10, *c.* 27 et 30.

SENTINUS, dieu qui donnait le sentiment à l'enfant au moment de sa naissance. *St. Aug.*, *Cité de D.*, 7, *c.* 2.

1. SENTIUS (SEPTIMIUS), soldat de Pompée qui se souilla avec les Egyptiens du meurtre de ce grand homme. *Plut.*, *V. de Pomp.*

2. — (C.), gouverneur de Macédoine l'an de Rome 671. *Cic.*, *Verr.* 3, § 93; *Pis.*, § 34.

3. — (C. ou CN.) SATURNINUS, consul 19 ans av. J. C., ne jouit de cette dignité que jusqu'au premier juillet. Il est auteur de la loi Sentia (n° 1).

4. — (C. ou L.) SATURNINUS, consul sous Auguste l'an 4 de J. C. Il est auteur de la loi Sentia (n° 2).

5. — gouverneur de Syrie sous Claude.

6. — AUGURINUS, auteur épigrammatique, connu seulement par une lettre de Pline le Jeune qui en fait le plus grand éloge. Il ne reste de lui que huit vers faits à la louange de Pline et que cet écrivain lui-même nous a conservés.

7. — écrivain qui florissait sous le règne de l'empereur Alexandre. Il composa la vie de ce prince en latin selon les uns, et en grec selon les autres.

SENUS (*Shannon*), fleuve de l'Hibernie, a son embouchure par la côte orientale, vis-à-vis de l'île de Mona, à Eblana.

SEON ou SÉHON, v. de la tribu d'Issachar.

SEPHAATH, v. dévouée à l'anathème par les Israélites. *Jug.*, *c.* 1.

SEPHAMA, v. de la tribu de Nephtali. *Rois*, 1, *c.* 30.

SEPHAR, montagne qui bornait à l'Orient le partage des enfans de Jectan. *Gen.*, *c.* 10.

SEPHARVAÏM, v. située dans les montagnes de Séphar. *Reg.*, 4, *c.* 17.

SEPHATA, vallée dans la tribu de Juda, près de Marsa, où Asa défit les Ethiopiens. *Par.*, 2, *c.* 41.

SEPHELA, passage très-difficile pour entrer de la tribu de Juda, dans celle de Dan. Simon Macchabée y fit bâtir une forteresse nommée Adiada. *Mac.*, 1, *c.* 12.

SEPHER, montagne où les Israélites firent leur vingtième campement. *Rois*, 33.

SEPHET, v. de la tribu de Nephtali. *Tob.*, 1.

1. SEPHORA, l'une des sages-femmes d'Égypte, refusa de faire périr les enfans mâles des femmes juives qu'elle accoucherait, quoique Pharaon le lui eût ordonné. *Ex.*, 1, *c.* 15, *v.* 10.

2. — fille de Jéthro, femme de Moïse qui en eut Eliézer et Gerson. *Ex.*, 2, *c.* 16, 17, 18.

SÉPHORIS. V. SEPPHORIS.

SEPHIM ou SOPHIM, montagne à l'Occident de la tribu de Benjamin.

1. SEPIAS, v. de Thessalie, dans la Magnésie, à l'O. de Démétriade, sur le bord de la mer.

2. — (*cap S. George*), promontoire de Magnésie, au S., près de la ville du même nom.

SEPINUM, v. des Samnites, près de l'Apennin.

SEPPHORIS, ensuite DIOCÉSARÉE, v. d'Asie, sur le bord de la Méditerranée, vers le mont Carmel, au S. E. de Ptolémaïs.

SEPLASIA, place de la ville de Capoue, où l'on vendait des préparations pharmaceutiques. *Cic.*, *Pis.*, 7, § 11.

SEPTANTE, nom sous lequel on désigne les 72 interprètes que Ptolémée Philadelphe employa à traduire en Grec les livres sacrés des Juifs. On prétend que ce prince écrivit au grand-prêtre Eléa-

zar, pour le prier de lui envoyer le livre de la loi, avec des traducteurs capables de rendre l'hébreu en grec. Eléazar fit aussitôt partir six anciens de chaque tribu, qui, s'étant réunis dans l'île de Pharos, terminèrent cet ouvrage, après soixante-douze jours de travail. Lorsque le travail fut achevé, le roi d'Egypte les renvoya dans leur patrie, chargés de présens pour eux-mêmes, pour le grand-prêtre et pour le temple. L'auteur de ce récit est un Juif Helléniste, qui écrivait long-temps après le règne de Ptolémée-Philadelphe, où l'on suppose qu'a été faite la Version des Septante. *Jos.*, *A. J.*, 12, *c.* 2. — *Philon*, *Moïse*, 2. — On a révoqué en doute ce récit.

1. SEPTEM Aræ, v. d'Espagne, dans la Lusitanie, au S. O. d'Emerita-Augusta.

2. — Aquæ, partie d'un lac voisin de Réate. *Cic.*, *Lettres à Atticus*, 15.

3.—Fratres (*Gebel-Mousa*), mont. située dans la partie la plus septentrionale de la Mauritanie Tingitane, près d'Abyla. Elle était ainsi nommée parce qu'elle avait sept sommets semblables. *Strab.*, 17.

4. — Maria, nom que les anciens donnaient aux sept embouchures par lesquelles le Pô, se jetait dans la mer Adriatique.

SEPTEMATRUS, le septième jour des fêtes consacrées à Minerve ou aux autres déesses. *Fest.*

SEPTEMBRE, neuvième mois de l'année, ainsi nommé parce qu'il était le septième avant que le commencement de l'année eut été fixé au mois de janvier. Vulcain en était le dieu tutélaire Le signe du Zodiaque qui y répondait était la balance. *Varr.*, *L. L.*, 5. — *Macrob.*, *sat.*, 1, *c.* 12.

SEPTEMPEDA, v. d'Italie, dans l'Ombrie, sur la rive droite du fleuve Potentia.

SEPTEMVIRS, *Septemviri Epulones*, prêtres chargés de préparer et d'ordonner les rites sacrés dans les jeux publics, les processions et les autres solennités. Les septemvirs formaient, avec les pontifes, les augures et les quindécemvirs, ce qu'on appelait les quatre grands collèges des Prêtres. Quand on eut décerné les honneurs divins à Auguste, on en ajouta un cinquième appelé le collège des prêtres Augustaux.

SEPTÉRIES, -*ria*, fêtes que les habitans de Delphes célébraient tous les sept ans, en mémoire de la victoire remportée par Apollon sur le serpent Python. *Plut.*, *Quest. Græc.*, *c.* 12.

SEPTIER. V. Sextarius.

SEPTIME-SÉVÈRE. V. Sévère, n° 1.

SEPTIMIANE, -*na*, une des portes de Rome, entre le Tibre et le Janicule.

SEPTIMIANUS, *myth.*, surnom de Janus, pris d'un temple que lui éleva Septime-Sévère.

Septimianus (Fabius Cilo), *hist.*, consul l'an de J. C. 193.

1. SEPTIMIUS, centurion massacré par les soldats au pied du tribunal de Cinna où il s'était réfugié.

2. — Romain au service de Ptolémée Denys, roi d'Egypte, fut un des assassins de Pompée sous lequel il avait servi.

3. — (Titus), chevalier romain, célèbre par son génie poétique. Il composa des odes et des tragédies. Il fut favori d'Auguste, et ami d'Horace, qui lui a adressé la sixième ode de son neuvième livre.

4. — centurion qui fut un des principaux instigateurs de la révolte des légions romaines. Il fut condamné à mort. *Tac.*, *Annal.* 1, *c.* 32.

5. — (A.) Severus, poète latin, qu'on croit avoir vécu sous Vespasien et ses fils. On cite de lui ses opuscules champêtres. On croit que le *Moretum* vulgairement attribué à Virgile en faisait partie. On cite encore de lui *Les Falisques*, poème lyrique où il célébrait les délices de sa campagne, située dans le pays des Falisques, écrit dans un mètre qu'il avait inventé, et qu'on nomma depuis *Falisque*. *Maur. Terent.*

6. — consul romain. V. Severus, n° 4.

7. — V. Sévère (Septime).

8. — (L.) Valerianus, consul subrogé en 237.

9. — Bassus, consul en 317.

10. — (Fl.) Acyndinus, consul en Orient l'an 340 de J. C.

11. — (Quintus), traduisit en latin un ouvrage sur les guerres de Troie, composé par Praxis ou Eupraxidas, sous le nom de *Dictys de Crète*, un des compagnons d'Idoménée. L'original est perdu, et il ne reste que la traduction de Septimius. On croit qu'il a vécu sous Dioclétien et Constantin.

12. — poète latin, né en Afrique. Il composa, entre autres ouvrages, un hymne à la gloire de Janus. Onze vers sont tout ce qui nous reste de lui.

SEPTIMONTIUM (*septem*, sept; *mons*, montagne), jour de fête que les Romains instituèrent lorsqu'ils eurent enfermé les sept collines dans l'enceinte de Rome. Il se célébrait sur la fin de décembre par des sacrifices qu'on offrait sur les sept collines. Ce jour était regardé comme d'heureux présage, et les Romains l'avaient choisi pour s'envoyer mutuellement des présens. *Varr.*, *L. L.*, 5.

SEPTIMULEIUS (L.), natif d'Anagnie, partisan de Caïus Gracchus, se laissa corrompre par Opimius, et eut la bassesse de promener dans les rues de Rome la tête de son ancien ami au bout d'une pique lorsqu'Opimius l'eut assassiné. *Cic.*, *Orat.*, 2, *c.* 7.

SEPTIMUNICIA, v. d'Afrique, dans la Byzacène, au pied d'une montagne appelée *Burgaon*.

SEPTUM ou Septa (*Ceuta*), v. de la Mauritanie Tingitane, au pied du mont Abyla.

SEPTUNX, une des divisions de l'*as*, contient sept onces, d'où vient son nom. V. *la Table des div. de l'As*.

SÉPULTURE. Les lieux de sépulture étaient publics ou particuliers. Ceux des particuliers étaient ordinairement dans des champs ou dans des jardins près de la voie publique, pour être plus exposés à la vue. Le Champ-de-Mars et le champ Esquilin étaient ordinairement le lieu de la sépulture des grands. Les classes inférieures avaient leur lieu de sépulture en dehors de la porte Esquiline, dans un lieu appelé *Praticula*. Comme le nombre immense des cadavres qui y étaient déposés rendait ce lieu très-malsain, Auguste, avec le consentement du sénat et du peuple, le détourna de cet usage et donna une partie du terrain à Mécène son favori, qui y bâtit une maison magnifique et y planta de vastes jardins. A l'une des extrémités du champ destiné aux sépultures publiques, on voyait une colonne de pierre où étaient marqués son étendue et les noms des personnes qu'on y enterrait. V. Funérailles.

SEPYRA, v. de Cilicie, fut prise par Cicéron, dans le temps qu'il commandait dans cette province. *Cic.*, *Div.*, 15, *c.* 4.

SEQUANA (*la Seine*), fleuve de la Gaule, prenait sa source au pays des Lingones, coulait dans la Lyonnaise, passait à Lutèce (*Paris*), et se jetait dans l'Océan Britannique près de Rothomagus. *Strab.*, 4. — *P. Méla*, 3, *c.* 2. — *Phars.*, 1, *v.* 425.

SEQUANAISE (Grande), *Maxima Sequanorum* (*Franche-Comté* et *Suisse*), province des Gaules, qui fut annexée, tantôt aux deux Belgiques et aux deux Germaniques, tantôt aux quatre Lyonnaises. avait pour bornes au N. les Leuci, peuple de la Belgique, à l E. les Eduens, au S. les Ambarres, les Allobroges et les Alpes Grecques, et à l'E. la Rhétie et la Vindélicie. Deux nations principales l'habitaient, les Sequani et les Helvétiens. Vosentio en était la capitale.

SÉQUANIENS, *-ni*, peuple puissant des Gaules, habitaient sur la côte orientale de la rivière d'Arar, qui les séparait des Eduens et des Sénonais. Ils étaient bornés au N. par le mont Vogesus, à l'E. par le Jura, au S. par les Allobroges et les Ambarres. Leur territoire ne fut pas toujours le même, il s'étendait quelquefois depuis le Rhône jusqu'au Rhin. *Cés.*, *G. des G.*, 1 et 2.

SÉQUESTRES, *-tri*, nom donné à Rome à des entremetteurs chargés, lors des élections, de gagner les suffrages du peuple, en déposant chez le votant les sommes d'argent promises.

SEQUINIUS, habitant d'Albe, père de deux filles, dont l'une épousa Curiace, citoyen d'Albe, et l'autre, Horace, citoyen de Rome. Toutes deux accouchèrent le même jour de trois enfans.

SERA (*serere* semer), *myth.*, divinités champêtres du Latium, présidaient aux semailles.

Sera, *geog* (*Seri-Nagar*), v. de la Sérique, au S. des monts Cassii et au N. des monts Serici.

SÉRAPÉON ou Sérapion, temple que les Egyptiens avaient consacré à Sérapis. Ce temple devint une bibliothèque fameuse par le nombre et le prix des volumes qu'elle contenait. Elle était jointe au Musée.

SÉRAPHINS (de l'hébreu *zaraph*, enflammer), anges du premier ordre, sont représentés pas Isaïe avec six ailes, et comme placés au-dessus du trône de l'Eternel. *Isaïe*, *c.* 6, *v.* 2.

1 SÉRAPION, surnom que reçut C. Scipion (n° 24), parce qu'il avait une ressemblance frappante avec un victimaire qui portait ce nom. *V. Max.*, 9, *c.* 3.

2. — Égyptien, gouverneur de l'île de Cypre pour l'Egypte (43 ans av. J. C.), fut mis à mort par l'ordre d'Achillas lorsqu'il vint à la tête d'une députation, envoyé par Ptolémée Denys, qui était prisonnier de César.

3. — poète grec, qui vivait sous Trajan.

4. — médecin d'Alexandrie, vivait environ deux siècles après J. C. Il fronda dans ses écrits la doctrine d'Hippocrate, et soutint que l'expérience seule devait guider le médecin. Il devint le chef de la secte appelée *Empirique*.

5. — évêque de Themnis en Egypte, écrivit un ouvrage contre les Manichéens.

SÉRAPIS, une des principales divinités des Egyptiens On présume que le culte de ce dieu avait été apporté de Grèce en Egypte, parce qu'on n'en voit aucune trace sur les monumens égyptiens, tels que la Table Isiaque. On prenait quelquefois Sérapis pour Jupiter ou pour Pluton; d'autres le confondent avec Osiris ou le Soleil, d'autres en font un dieu unique qui comprend toutes les autres divinités.

Il était regardé comme le dieu de la santé, et on rapporte de lui plusieurs guérisons miraculeuses. On recevait ses inspirations pendant la nuit, en allant dormir dans son temple.

On le représente ordinairement la tête couverte d'une corbeille, pour figurer l'abondance dont ce dieu pris pour le Soleil est le père. Le plus ancien de ses temples était à Memphis; il en avait un autre à Alexandrie, mais le plus célèbre et le plus fréquenté de tous était à Canope. On s'y rendait de tous les cantons de l'Egypte pour célébrer la fête de ce dieu, qui occasionnait de grandes réjouissances. L'empereur Alexandre Sévère introduisit son culte à Rome, l'an 146 de J. C. Mais les fêtes de ce dieu, qui se célébraient tous les ans le six de mai, étaient accompagnées de tant de licence, que le sénat fut obligé de les abolir. Hérodote, qui est entré dans les plus grands détails de la religion des Egyptiens, n'a point parlé de Sérapis. Apollodore dit que ce dieu était le même que le bœuf Apis. *Strab.*, 17. — *Tac.*, *Hist.*, 4, *c.* 83. — *Mart.*, 9, *ép.* 30. — *Paus*, 1, *c.* 18; 2, *c.* 34.

SERBETE (*le Ser* ou *Isser*), fleuve qui coulait entre les Mauritanies Sitifensis et Césarienne, et se jetait dans la mer, à l'O. de Tubusupte.

SERBONA. V. Serbonis Lacus.

SERBONIS Lacus, lac ou marais d'Asie, entre la Palestine et l'Egypte, près de la mer. On le croit desséché aujourd'hui.

SERENA, fille de Théodose, qui épousa Stilicon. Elle fut mise à mort. *Claudien.*

SERENIANUS, favori de Gallus, frère de Julien. Il fut mis à mort.

1. SERENUS, d'Antissa, mathématicien qu'on croit avoir existé dans le siècle d'Auguste, écrivit sur les sections cylindriques et coniques.

2. — (Q. Vibius), gouverneur d'Espagne, rendit son administration odieuse par sa cruauté; de retour à Rome il fut condamné à mort par Tibère.

3. — (Q.) Sammonicus. V. Sammonicus.

SÈRES (*Siamois* ou *Chinois*), peuples de l'Inde au-delà du Gange, à peine connus des anciens.

Ptolémée les place entre le Gange et la mer des Indes, d'autres veulent qu'ils aient habité à l'E. des Sines, dans la plus orientale des deux péninsules qui terminaient au S. la presqu'île orientale des Indes, ou même encore au-delà. On leur donne un caractère doux et modéré. La soie, que les anciens croyaient être une production végétale, fut apportée de leur pays à Rome, et appelée, à cause de cela, *sericum*. On la vendit d'abord au poids de l'or, à cause de sa rareté; dans la suite, elle devint plus commune, et par conséquent moins chère. Héliogabale fut le premier empereur qui porta des habits de soie. *Hor.*, 1, *od.* 29, *v.* 9 — *Ov*, *Am.*, 1, *él.* 14, *v.* 6. — *Géorg.*, 2, *v.* 121. — *Phars.*, 1, *v.* 19; 10, *v.* 142 et 292. — *Ptolém.*, 6, *c.* 16.

SERGESTE, *-tus*, pilote troyen qui suivit Énée en Italie. C'est de lui, selon Virgile, que descendait la famille des Sergiens. *Virg.*, *Enéid*, 5, *v.* 121; 9, *v.* 171.

SERGIA, famille romaine qui prétendait descendre de Sergeste, un des compagnons d'Enée. Elle se divise en deux branches principales, les Fidenas et les Silus. Les Silus reçurent ce nom d'après le fondateur de cette branche qui avait le nez retroussé (*silus*). Catilina était de la branche des Silus.

Sergia, Romaine avec laquelle plusieurs autres femmes formèrent le projet de faire mourir leurs maris par le poison. Cette trame ayant été découverte, Sergia et la plupart de ses complices s'empoisonnèrent elles-mêmes.

1. SERGIUS (M.), un des décemvirs législateurs, l'an 450 av. J. C.

2. — (L.) Fidenas, consul l'an 437 av. J. C.

3. — (L.) Fidenas, consul l'an 433 av. J. C., et ensuite l'an 429 av. J. C. *T. L.*, 4, *c.* 17.

4. — (L.) Fidenas, tribun militaire avec puissance consulaire 424 ans av. J. C. *T. L.*, 5, *c.* 16.

5. — (L.) FIDENAS, tribun militaire avec puissance consulaire 418 ans av. J. C.

6. — (M.) FIDENAS, tribun militaire 404 et 402 ans av. J. C., se trouva au siége de Véies. *T. L.*

7. — (L.) FIDENAS, un des six tribuns militaires avec puissance consulaire 397 ans av. J. C.

8. — (C.) FIDENAS, un des six tribuns militaires avec puissance consulaire 387 ans av. J. C.

9. — (C.) FIDENAS, un des six tribuns militaires avec puissance consulaire 385 ans av. J. C.

10. — (L.) FIDENAS, un des six tribuns militaires avec puissance consulaire 380 ans av. J. C.

11. —(M.) SILUS, lieutenant du consul Emilius. *T. L.*, 44, *c.* 40.

12. — PAULUS, proconsul et gouverneur de l'île de Cypre pour les Romains, fut converti par S. Paul. Ce proconsul avait auprès de lui un magicien qui fit tous ses efforts pour empêcher qu'on n'instruisit le proconsul. S. Paul l'ayant, dit-on, frappé d'aveuglement, ce prodige étonna Sergius qui embrassa la foi catholique. L'apôtre, qui jusque-là s'était nommé Saul, prit, dit-on, le nom de Paul, en mémoire de cette conversion. *Act. des Ap.*

13. — ou SERGIOLUS, jeune homme qui, quoique laid, sut plaire à toutes les femmes. *Juv.*, 6, *v.* 105.

14. — CALPURNIUS PROBUS, consul l'an de J. C. 228.

15. — consul en Occident en 350.

16. — MARIUS, grammairien d'une époque incertaine, à laissé un *Commentaire sur Donat*. On l'a, mais à tort, confondu avec Servius.

17. — patriarche de Constantinople depuis l'an 608 jusqu'à l'an 639, est l'auteur de l'hérésie appelée *Monothélisme*. Il nous reste de lui trois lettres adressées l'une à Cyrus patriarche d'Alexandrie, l'autre à Cyrus évêque de Phasis, et la troisième au Pape Honorius. Sergius est aussi regardé comme l'auteur du fameux édit d'Héraclius connu sous le nom d'Ecthèse.

SÉRIPHE, *-phus* (*Serfo*), île de la mer Egée, une des Cyclades, était située entre celles de Siphnos au S. E., et de Cythnos au N. O. Pline lui donne douze milles de tour, et les voyageurs modernes environ trente-six. Elle est stérile. Les Romains y exilaient les criminels. Ce fut dans cette île que fut banni et que mourut l'orateur Cassius Sévérus. Selon Elien, les grenouilles de Sériphe ne croassaient point dans leur pays; mais lorsqu'on les transportait ailleurs, elles faisaient plus de bruit que les autres. De là vint le proverbe *Seriphia rana*, que l'on appliquait aux personnes naturellement taciturnes. Les voyageurs modernes démentent le fait rapporté par Elien. Ce fut sur les bords de l'île de Sériphe qu'on trouva le coffre dans lequel Acrisius avait enfermé Danaé et Persée, son fils, qui dans la suite en pétrifia les habitans en leur montrant la tête de Méduse. V. PERSÉE. *Strab.*, 10. — *Elien*, *Hist. des Anim.*, 3, *c.* 37. — *P. Mela*, 2, *c.* 7. — *Apollod.*, 1, *c.* 9. — *Tac.*, *Ann.* 4, *c.* 21. — *Ov.*, *Métam.* 5, *v.* 242.

SÉRIQUE, *-ca*, contrée de l'Asie peu connue des anciens. On prétend cependant, d'après les notions qu'ils nous en ont transmises, qu'on doit la diviser en deux parties, l'une méridionale qui produisait la soie, l'autre septentrionale qui fournissait des pelleteries. Elle s'étendait au N. de l'Inde, et dans l'Inde même. On croit la retrouver dans le *Serinagar*, qui conserve encore quelques traces du nom primitif. V. SÈRES.

1. SERIUS (C.), consul l'an 32 av. J. C.

2. — AUGURINUS, consul l'an 132 de J. C.

3. — AUGURINUS, consul l'an 156 de J. C.

SERMANICOMAGUS (*Chermes*), v. de la Gaule, dans la 2e Aquitaine, sur les confins des Pictones et des Santones.

SERMENT. Rien n'était plus sacré pour les anciens que le serment. On connaît la fidélité de Régulus.

On faisait prêter serment à tous ceux qui prenaient part aux affaires de l'état. Lorsqu'on procédait à l'instruction d'un procès, les juges s'engageaient par serment à juger conformément à la loi, le mieux qu'il leur serait possible. Ils prononçaient le serment à l'autel appelé *Puteus Libonis*. La formule de serment que les Romains regardaient comme la plus solennelle était d'attester leur foi et leur honneur. *Dion Cass.*, 9, c. 10, 48; 11, *c.* 54. — *Paus.*, 6, *c.* 18.

La formule du serment militaire ne paraît pas avoir été toujours la même; mais, en substance, ils contractaient l'obligation d'accomplir les ordres du général et de ne jamais abandonner leurs drapeaux. (*T. L.*, 3, *c.* 20; 22, *c.* 38. — *A. Gell.*, 7, *c.* 18; 16, 4). Ce ne fut que vers le temps de la seconde guerre punique, qu'on commença à exiger des soldats qu'ils prêtassent le serment; ils ne pouvaient pas attaquer l'ennemi licitement avant d'avoir rempli cette obligation.

Les dieux eux-mêmes étaient soumis à la loi du serment, et ne pouvaient, sans perdre leur divnité, violer celui qu'ils faisaient sur le Styx. *Hés.*, *Th.*, *v.* 793.

SERMYLA, v. de la Macédoine. *Hér.*, 7, *c.* 122.

SÉRON, général d'Antiochus Epiphane, marcha contre Judas Machabée, qui le vainquit. Séron resta parmi les morts. *Mac.*, 1, *c.* 13, *v.* 23.

SERPENT. Selon la bible, le démon prit la forme du serpent pour séduire Eve.

Selon la mythologie, le serpent était consacré à Esculape, et il était le symbole de la médecine, soit qu'il serve à plusieurs remèdes, soit qu'il marque la vigilance du médecin. *Pline*, 29, *c.* 4; 32, *c.* 5. — *Macrob.*, *sat.*, 1, *c.* 19 et 20. — Cadmus fut changé en serpent. *Ov.*, *Mét* 4, *v* 600. — Deux serpens entrelacés autour d'un bâton forment le Caducée (V. ce mot). Pour les divers contes des anciens sur les serpens. V. ESCULAPE, MÉLAMPE, OPHIOGÈNES, POLYIDE, PSYLLES.

SERPENTAIRE, *-tarius* ou *Anguitenens*, une des constellations. Les poètes ont feint que c'était le dragon des Hespérides, tué par Hercule, et que Junon plaça parmi les astres. D'autres prétendent que c'est le serpent qui apporta à Esculape la plante avec laquelle il ressuscita Androgée; d'autres que c'est le serpent Python. *Hygin.*, 2, *c.* 14. — *Diod. de Sic.*, 4.

SERRANUS, *myth.*, jeune guerrier, tué dans le camp de Turnus par Nisus. *En.*, 9, *v.* 335.

1. SERRANUS, *hist.*, surnom qui fut donné à Cincinnatus, parce que ceux qui lui apportèrent la nouvelle de sa nomination à la dictature le trouvèrent occupé à semer son champ (de *serere*, semer). Néanmoins quelques auteurs croient que Serranus était un personnage différent de Cincinnatus. *T. L.*, 3, *c.* 26. — *Cic.*, *p. Rosc. Amer.*, c. 1 et 18. — *En.*, 6, *v.* 844. — *Pline*, 18, *c.* 3.

2. — (SEXT.) GAVIANUS, tribun, ennemi de Cicéron. *Cic.*, *Arusp.*, *c.* 15.

3. — poète latin qui vivait sous Domitien. *Juv.*, 7, *v.* 80.

SERRHINONTE, *-nus*, *-nuntis*, forteresse de Macédoine, dans la Bisaltique, sur les confins de la Thrace. *T. L.*, 31, *c.* 16.

SERRUM ou SERRICUM PROMONTORIUM, promontoire de la Thrace, sur la mer Egée.

SERTORIUS (QUINTUS), général romain, fils de Quintus et de Rhéa, naquit à Nursie Il se distingua d'abord dans le barreau et le quitta ensuite pour suivre la carrière des armes. Il fit sa première campagne sous Marius, dans la guerre des Teutons et des Cimbres, et fut fait questeur dans la Gaule. Il pénétra comme espion dans le camp ennemi, et perdit un œil dans la première bataille où il se trouva. Il entra à Rome avec Marius; mais il désapprouva hautement sa conduite quand il le vit remplir la ville de sang et de carnage. Les proscriptions de Sylla n'obtinrent pas davantage son approbation, et il manifesta non moins énergiquement ses sentimens. Proscrit par Sylla, il se réfugia en Espagne (vers 78 av. J. C.), et s'y maintint longtemps par sa valeur et son adresse. Il y eut bientôt une cour nombreuse composée de ce qu'il y avait des plus illustres Romains, que la cruauté de Sylla avait forcés de s'expatrier. Il rangea sous ses lois presque toute l'Espagne, et y forma comme une nouvelle Rome, en établissant un sénat qu'il présidait comme consul, et des écoles publiques, où il faisait instruire la jeune noblesse dans les arts des Grecs et des Romains. Il eut recours aux prestiges pour se faire respecter du peuple. Il lui persuada qu'il était en commerce avec les dieux, et qu'ils lui donnaient des avis par l'organe d'une biche blanche, qui le suivait partout, même dans les combats. Les Romains, alarmés des succès de Sertorius en Espagne, firent les plus grands efforts pour renverser sa puissance. Quatre armées envoyées successivement contre lui furent vaincues. Pompée même ne fut pas d'abord fort heureux. Il fut obligé de lever le siége de Lauron, ville de l'Espagne citérieure devant laquelle il perdit dix mille hommes. L'année suivante (76 av. J. C.), ils se livrèrent une nouvelle bataille où la victoire demeura indécise. Enfin Métellus qui avait été aussi envoyé contre Sertorius s'étant réuni à Pompée, ces deux guerriers le battirent à Segontia (*Siguenza*) et à Italica, mais sans que ces victoires eussent de résultat décisif. Ce fut après cette défaite (75 ans av. J.C.) que Mithridate lui envoya, dit-on, des ambassadeurs, et lui proposa de réunir leurs forces contre l'ennemi commun. Mithridate s'engagea à lui fournir 3000 talens et quarante galères et à lui céder la Bythinie et la Cappadoce. Ce traité inspirait beaucoup d'alarmes à Rome et fit redoubler les efforts contre Sertorius. Pompée le battit de nouveau, mais cet échec n'eût pas mis fin à la guerre, si la trahison ne se fût jointe aux attaques extérieures. Perpenna, un de ses principaux officiers, lassé d'être sous les ordres d'un homme qui lui était inférieur en naissance, forma le projet de l'assassiner, et l'exécuta dans un festin. Au signal convenu, les convives se jetèrent sur Sertorius, et le massacrèrent, l'an 73 av. J. C.

Sertorius mérite les plus grands éloges par son désintéressement et par son amour pour la justice. On prétend que dans un accès de mélancolie il voulut se retirer dans les îles Fortunées, dont il avait entendu faire un récit enchanteur, pour y passer le reste de ses jours dans la tranquillité; mais que l'amour de la gloire le retint dans la carrière des honneurs et de l'ambition. Sur la fin de sa vie, il devint indolent, voluptueux et même cruel. Cependant il faut avouer qu'il surpassa tous ses contemporains en affabilité, en douceur, en clémence et en talens militaires. *Vell. Paterc.*, 2, *c.* 29, 30.— *Flor.*, 3, *c.* 21.— *Appien, G. Civ.*— *Val. Max.*, 1, *c.* 2; 7, *c.* 3.— *Plut.*, *V. de Sert.*—*Eutrop.*, 6.— *Aulugel.*, 15, *c.* 22.

SERUS, grand fleuve de la Sérique, prenait sa source dans des contrées septentrionales peu connues, coulait vers le S., et se jetait dans le Sinus Magnus.

SERVEUS, Romain accusé par Tibère de complicité avec Séjan. *Tac.*, *Ann.* 6, *c.* 7.

SERVIANUS, consul romain sous le règne d'Adrien. Il fut un des favoris de Trajan.

SERVILIA. Il y eut deux familles romaines de ce nom : l'une patricienne et l'autre plébéienne. Les Priscus et les Cæpio étaient les principales branches de la première. Quelques-uns d'entre eux portèrent le surnom d'Ahala ou d'Axilla, nom que reçut un des plus anciens membres de cette famille à cause d'un défaut que leurs ancêtres avaient dans la conformation des épaules (*axilla*, *aisselle*). Les branches de la famille plébéienne se nommaient Casca, Rullus, Vatia (V. ces mots).

La mère de Marcus Brutus était de cette famille. La famille des Servilius s'éteignit avec Q. Servilius Cæpio Brutus, fils adoptif du frère de Servilie mère de Brutus.

1. SERVILIA (LEX), *prima judiciaria*, loi décrétée l'an de Rome 647, sous les auspices du consul Q. Servilius Cæpio. Elle obligea les chevaliers à partager avec les sénateurs les fonctions de juges que la loi sempronia, portée 17 ans auparavant, avait enlevées aux sénateurs, pour les en investir exclusivement. *Cic.*, *Brut.*, c 43, 44, 86; *Orat.*, 2, *c.* 55. — *Tac. Ann.* 12, *c.* 69.

2. — *de civitate*, loi décrétée sous les auspices de C. Servilius Glaucia, l'an de Rome 653, accorda le droit de bourgeoisie à tout Latin qui accuserait un sénateur romain, et le ferait condamner. *Cic.*, *pour Balb.*, *c.* 24.

3. — *de repetundis*, loi décrétée l'an de Rome 653, sous les auspices du préteur C. Servilius Glaucia. Elle avait pour objet la punition de ceux qui se rendaient coupables de concussion et de péculat. On ne connaît pas bien les dispositions particulières de cette loi; elle se faisait remarquer par sa sévérité. *Cic.*, *Verr. c.* 1, *v.* 9; *p. Rab.P.*, *c.* 1 et 4.

4. — *agraria*, loi proposée l'an de Rome 690 par le tribun P. Servilius Rullus. Elle avait pour but d'ordonner la vente de quelques domaines qui appartenaient au peuple, et nommait dix commissaires pour présider à cette opération. Cicéron s'opposa à cette loi, et prononça trois belles harangues, qui la firent rejeter. *Cic.*, *disc. contre Rull.*

SERVILIANUS (Q. Fab Maxim.), consul en 142 av. J. C., fit la guerre contre Viriathe avec peu de succès, et conclut la paix l'année suivante.

1. SERVILIE, -*lia*, sœur de Caton d'Utique et mère de M. Brutus, aima César avec passion malgré la haine invétérée de son frère pour cet illustre Romain. Elle envoya un jour à César une lettre remplie des expressions les plus tendres qui lui fut remise en plein sénat, dans le moment où on délibérait sur la punition des complices de Catilina. Caton, qui s'en aperçut, s'écria que c'était une lettre des conspirateurs, et exigea que la lecture en fût faite publiquement. César la lui donna aussitôt. Le grave stoïcien ne l'eut pas plus tôt lue, qu'il la rendit à César, en lui disant : « Tiens, ivrogne ! » La liaison de Servilie et de César a fait croire que ce dictateur était père de Brutus. *Suét.*, *Cés.*, *c.* 50.—*Cor. Nép.*, *Attic.*

2. — autre sœur de Caton, épousa Silanus. *Idem.*

3. — fille de Soranus Thraséa, fut, ainsi que son père, mise à mort par l'ordre de Néron. Son crime était d'avoir consulté des magiciens sur la destinée future de sa famille.

1. SERVILIUS (P.) PRISCUS, consul l'an de Rome 259, 495 av. J. C., qui défendit la cause du peuple contre la noblesse, remporta une victoire sur les Volsques, et obtint l'honneur du triomphe, malgré

l'opposition du sénat. Dans la suite, ayant eu à se plaindre du peuple, il se jeta dans le parti de la noblesse.

2. — (Q.), dictateur romain, qui vainquit les Eques.

3. — (C.) STRUCTUS AHALA, général de la cavalerie sous le dictateur Cincinnatus. Mélius, accusé d'aspirer à la tyrannie, ayant refusé de comparaître devant le dictateur, Servil. Ahala le perça de son épée au milieu du peuple. Il fut exilé pour ce meurtre. Mais dans la suite il fut rappelé, et élevé au consulat 478 ans av. J.C. *Cic.*, *Catil.*, 1, § 1.

4. — (SP.) STRUCTUS, consul 476 ans av. J. C.

5. — (Q.) PRISCUS, consul 468 et 466 ans av. J. C.

6. — (F.) PRISCUS, consul l'an 463 av. J. C.

7. — (C.) STRUCTUS AXILLA, consul l'an 427 av. J. C., fut ensuite dictateur.

8. — (L.) STRUCTUS, tribun militaire 422 et 417 ans av. J. C.

9. — (C.) AXILLA, tribun militaire avec puissance consulaire 419 et 418 ans av. J. C.

10. — (L.) PRISCUS, tribun militaire avec puissance consulaire, et ensuite dictateur, 417 ans av. J. C.

11. — (C. ou Q.) AHALA, tribun militaire avec puissance consulaire 408, 407 et 402 ans av. J. C.

12. — (Q.) PRISCUS FIDENAS, tribun militaire avec puissance consulaire 402, 398, 395, 390, 388, 386 ans av. J. C.

13. — CORNELIUS MALUGINENSIS, tribun militaire avec puissance consulaire, 390, 386, 384, 382, 380, 371 et 369 ans av. J. C.

14. — (Q.) AHALA, consul 365 et 362 ans av. J. C. Nommé dictateur l'an 360 av. J. C., il battit les Gaulois aux portes de Rome. Il fut de nouveau nommé consul l'an 342 av. J. C. C'est dans l'année de son consulat que le prêt à intérêt fut défendu.

15. — (C.) TUCCA, consul l'an 284 av. J. C.

16. — (C.) CÆPIO, consul 253 ans av. J. C.

17. — (P.) GEMINUS, consul en 252 et 248 av. J. C.

18. — (CN.) GEMINUS, consul l'an 217 av. J. C., fut tué à la bataille de Cannes, l'année suivante.

19. — (CN.) CÆPIO, consul 203 av. J. C.

20. — (CN.) GEMINUS ou NEPOS, consul 203 av. J. C., avec le précédent.

21. — (M.) PULEX GEMINUS, consul 202 ans av. J. C.

22. — (CN.) CÆPIO, consul 169 ans av. J. C. C'est sous son consulat que mourut Ennius. *Cic.*, *Brut.*, c. 20.

23. — (Q.) CÆPIO NEPOS, fils du précédent, consul 141 ans av. J. C., renouvela la guerre contre Viriathe, et le fit assassiner en trahison. *Cic.*, *Verr.* 1, § 55.

24. — (L.) CÆPIO, consul 140 ans av. J. C.

25. — (Q.) CÆPIO, consul l'an 106 av. J. C., se rendit maître de Toulouse. V. CÉPION, n. 5

26. — préteur, chargé par le sénat de défendre à Sylla d'approcher de Rome. Il fut insulté et tourné en ridicule par les soldats de ce général.

27. — augure, traduit en jugement par Lucullus, comme coupable d'inattention dans l'exercice de son ministère. Il fut acquitté.

28. — RULLUS, auteur d'une loi agraire. V. RULLUS et SERVILIA (loi), n. 4.

29. — (P.) VATIA ISAURICUS, consul 79 ans av. J. C., fut envoyé l'année suivante en Asie comme proconsul. Il conquit l'Isaurie sur Mithridate, et obtint pour récompense les honneurs du triomphe, et le surnom d'Isauricus. *Cic.*, *p. la loi Manil.*, c. 23; *loi Agraire*, 2, § 19; *Verr.* 1, §. 21.

30. — (P.) VATIA ISAURICUS, fils du précédent, était consul avec César 48 et 41 ans av. J. C., l'année de la bataille de Pharsale. Il gouverna l'Asie en qualité de préteur, et fut augure avec Cicéron. S'étant déclaré contre Antoine, il n'osa reparaître dans le sénat quand celui-ci fut tout puissant. *Cic.*, *Att.*, 4, *ép.* 15; 15, *ép.* 5, etc.

31. — (P.) CASCA, un des meurtriers de César, lui porta le premier coup. *Cic.*, *Phil.* 2, § 11; 13, § 15.

32. — (L.) chevalier romain, chef des publicains en Sicile, sous la préture de Verrès. *Cic.*, *Verr.* 3, § 7.

33. — NONIANUS, historien latin, qui publia une histoire de Rome, sous le règne de Néron. Le seul défaut qu'on lui reprochât était le trop de brièveté. Il n'en reste rien. *Quintil.*, 10, c. 1 et 102. — *Pline*, 1, *ep.* 13.

34. — Romain, qui faisait le métier de délateur sous le règne de Tibère.

35. — jurisconsulte sous Trajan.

SERVIODUNUM, v. de la Vendélicie, au S. E. de Regma.

SERVITIUM, v. de l'Illyrie, sur la Save, au S. E. de Siscia.

1. SERVIUS TULLIUS, sixième roi de Rome, était fils d'Ocrisia, esclave de Corniculum, et de Tullius, qui fut tué en défendant son pays contre les Romains. Ocrisia, ayant été donnée par Tarquin à Tanaquil, sa femme accoucha, dans le palais, d'un fils qu'elle surnomma Servius, parce qu'il était né dans l'esclavage (*servitus*). Le jeune Servius fut élevé avec beaucoup de soin, et ses talens firent concevoir de bonne heure des espérances que la suite ne démentit pas. Aussi devint-il, malgré la bassesse de sa naissance, gendre de Tarquin-l'ancien. Il se montra digne de cet honneur par son mérite personnel, et se concilia tellement l'amour des soldats et du peuple, qu'il fut élu roi après la mort de son beau-père, 578 ans av. J. C. Rome n'eut pas lieu de se repentir de son choix. Servius fut tout-à-la-fois bon général et sage législateur. Il défit les Véïens et les Toscans; il établit l'institution du cens, et fit lui même le recensement des habitans de Rome, qui se montèrent à quatre-vingt-quatre mille. Il augmenta le nombre des tribus, embellit et agrandit Rome, et renferma dans son enceinte le mont Quirinal, le mont Viminal et le mont Esquilin. Il éleva un temple à Diane sur le mont Aventin, un autre à la Fortune, à laquelle il se croyait redevable de l'empire, et bâtit pour lui-même un palais sur le mont Esquilin. Il maria ses deux filles aux petits-fils de son beau-père, l'aînée à Tarquin, et la plus jeune à Aruns. Il croyait que cette union ferait régner la paix dans sa maison; mais il se trompa. La femme d'Aruns, Tullie, naturellement fière et ambitieuse, assassina son mari, et épousa Tarquin, qui, de son côté, avait fait périr sa femme. Ce prince ambitieux, impatient de régner, fit assassiner Servius. Tullie, en se rendant au palais de son époux, fit passer son char sur le cadavre sanglant de son père, l'an 534 av. J. C. Ce forfait fit donner à la rue Cyprienne où il fut commis le nom de *rue scélérate*.

Servius fut universellement regretté. Sa femme, Tarquinie, lui rendit les derniers devoirs, et mourut le jour suivant. Les esclaves célébraient tous les ans, le jour de la mort de ce roi, une fête dans le temple de Diane, sur le mont Aventin

Servius Tullius avait, dit-on, formé le projet d'abdiquer la royauté, et d'établir à la place le gouvernement républicain. Il fut le premier roi de Rome qui fit marquer la monnaie à un coin particulier ; ce fut aussi sous son règne qu'eut lieu pour la première fois cette purification des troupes qui se faisait au Champ-de-Mars, et qu'on appelait *lustrum*, lustre. V. ce mot. *T. L.*, 1, *c.* 41. — *Cic.*, *Div.*, 1, *c.* 53. — *Val. Max.*, 1, *c.* 6. — *Den. d'Hal.*, 4. — *Flor.*, 1, *c.* 6. — *Ov.*, *Fast* 6, *v.* 601.

2. — prénom de plusieurs familles, et particulièrement des Sulpitius et des Galba. V. ces noms.

3. — CLAUDIUS, grammairien dont L. Papirius Pétus donna les ouvrages à Cicéron. *Cic.*, *Ep. div.*, 16. — *Suét.*, *Gramm.* — *Aulug.*, *l.* 13, *c.* 20. — *Pline*, 23, *c.* 4.

4. — sénateur méprisable sous Auguste. *Hor.*, 2, *sat.* 1, *v.* 47.

5. — (MARIUS) HONORATUS ou SERVIUS MAURUS HONORATUS, célèbre grammairien du 5ᵉ siècle, sous Théodose et ses fils, a composé un *commentaire sur Virgile* extrêmement utile pour l'intelligence de ce poète, une *interprétation de la seconde partie de Donat*, et deux traités intitulés *De ratione ultimarum syllabarum* et *Ars de pedibus versuum*, ou *de centum metris* ou simplement *centimetrum*. *Le commentaire sur Virgile* ne nous est arrivé que tronqué. On n'a publié que des extraits des autres.

SÉASAC ou SÉSACH, roi d'Egypte, offrit un asile dans ses états à Jéroboam que Salomon voulait faire périr, parce qu'un prophète l'avait sacré roi d'une partie du peuple d'Israël. Dans la suite, il fit la guerre à Roboam fils de Salomon, prit en peu de temps toutes les places fortes de Judée, entra dans Jérusalem, et pilla les trésors du temple et du palais. *Rois*, 3, *c.* 11, *v.* 40.

SÉSAME, *-mas*, citadelle d'Amastris, dans la Paphlagonie.

SÉSARA, fille de Célée, roi d'Eleusis, et sœur de Triptolème. *Paus.*, 1, *c.* 38; 7, *c.* 18.

SESCUNCIA ou SESCUNX (*uncia et semis*), une des divisions de l'*As*, valait une once et demie. V. la *Table des divisions de l'As*.

SÉSOSTRIS, célèbre roi d'Egypte, fils d'Aménophis, qui vivait quelques siècles avant la guerre de Troie. Son père, ayant résolu de faire de lui un conquérant, voulut que tous les enfans nés en Egypte le même jour que le jeune prince fussent élevés avec lui. On les accoutuma dès l'enfance à une vie dure et laborieuse. Sésostris se trouva ainsi environné d'un grand nombre de ministres fidèles et de braves guerriers, qui le chérissaient comme le compagnon de leur enfance. Devenu roi, le jeune prince conçut le projet de soumettre le monde entier à ses armes. Après avoir divisé son royaume en trente-six nomes ou districts dont il laissa l'administration à autant de ministres intègres, il leva une grande armée, et marcha à la conquête du monde. Il soumit la Libye, l'Ethiopie, l'Arabie, et les îles de la mer Rouge, et pénétra dans l'Asie et dans l'Inde plus loin que ne le fit depuis Alexandre; puis revenant sur ses pas, il envahit l'Europe et subjugua les Thraces. Ce ne fut que la disette des vivres qui l'arrêta dans le cours de ses conquêtes. Pour laisser des monumens de ses victoires, il éleva de hautes colonnes dans les pays qu'il parcourut. Plusieurs siècles après, on trouva dans plusieurs contrées de l'Asie cette inscription fastueuse : « Sésostris, roi des rois, a conquis ce pays par la force des armes ». De retour dans ses états, ce prince s'immortalisa par des travaux plus utiles, il encouragea les arts, et mit l'ordre dans ses finances. Il dédia cent temples aux dieux sous la protection desquels il avait vaincu, et fit construire dans toute l'Egypte des levées de terre sur lesquelles on bâtit des villes, qui servirent d'asile aux habitans des campagnes pendant l'inondation du Nil. Il fit aussi creuser dans plusieurs provinces des canaux d'arrosage et de navigation. Sésostris, devenu infirme et aveugle dans sa vieillesse, se donna la mort, après un règne de quarante-quatre ans. Quelques auteurs louent la douceur avec laquelle il traita les peuples vaincus, tandis que d'autres lui reprochent d'avoir attelé à son char des têtes couronnées. L'opinion la plus générale place le règne de Sésostris vers l'an 1500 av. J. C., d'autres même vers 1700, époque si reculée que quelques-uns mettent au rang des fables les actions et les conquêtes qu'on attribue à ce guerrier. Il ne paraît pourtant pas possible qu'un règne auquel se rattachent tant de monumens et de récits ne soit qu'une fiction. Sésostris eut pour successeur son fils Phéron, qui prit le nom de Sésostris II. *Hérod.*, 2, *c.* 102. — *Diod.*, 1. — *V. Flacc.*, 5, *v.* 41. — *Pline*, 33, *c.* 3. — *Phars.*, 10, *v.* 276. — *Strab.*, 16. — *P. Méla*, 1, *c.* 19.

SESQUIPES (*se* pour *semi*; *que* pour *et*; *pes*, pied), pied et demi romain. *V. les Tab. des Mes. rom*

SESSIES, *-ssiæ*, Déesses romaines que l'on invoquait dans le temps des semailles.

SESSITES (*Sésia*), fleuve de la Gaule Cisalpine, se jetait dans le Pô, par la rive gauche de ce fleuve. *Pline*, 3, *c.* 16.

SESTERCE, *sestertius*, la principale des monnaies de compte des Romains. Elle ne fut point en usage primitivement; mais depuis l'introduction des deniers, les Romains adoptèrent la manière de compter par *sesterces*, au lieu de compter par *as*.

1° *Valeur du sesterce.*

Le *sesterce* était, à la fois, une monnaie réelle, et une monnaie de compte. Comme monnaie réelle, il valait dans l'origine 2 *as* et demi (ce qu'indique le nom de *sestertius*, abréviation de *sesqui tertius*, c'est-à-dire le troisième à demi, ou 2 plus la demie du troisième), puis, quand on donna au denier la valeur de 16 as, le sesterce valut constamment 4 as ou un quart du denier, et par conséquent le denier valut toujours 4 sesterces.

Pour l'évaluation du sesterce en monnaies françaises, V. les Tables, des monnaies romaines.

2° *Manière de compter par sesterces.*

Jusqu'à 1,000, on comptait les sesterces en énonçant simplement la somme dont il s'agissait devant le mot sesterce, *sestertii* (masculin) ou *nummi*; ainsi *centum sestertii* ou *nummi* équivaut à 100 sesterces. Arrivé à mille, au lieu de 1,000 sesterces, on écrivait seulement *sestertium* (nom neutre devant lequel on sous-entendait *pondus*); au pluriel *sestertia*. Cette même somme se rendait aussi simplement par *mille sestertii* ou par 250 deniers (puisque le denier valait 4 sesterces, ou par 2,500 *æris* ou *asses*, parce que dans l'origine le sesterce valait 2 as et demi. Quand le nombre passait mille, on ajoutait devant *sestertia*, le nombre quelconque de mille : ainsi *centena sestertia* équivaut à 100,000 sesterces. Au-dessus de 100,000 on changeait encore la manière de compter ; quand on avait à exprimer 10 fois, 20 fois, 40 fois une somme de 100 mille sesterces, ou sous-entendait *centena millia*, ou l'on exprimait seulement l'adverbe numéral. Ainsi *decies sestertium* (pour *sestertiorum*) ou simplement *decies* équivaut à 10 fois 100,000 sesterces, ou 1,000,000. On suivait la même marche dans l'ex-

pression des sommes d'as ; *arts milles* équivaut à 1,000 fois 100,000 as ou 100,000,000 d'as.

3° *Expressions abrégées des sesterces.*

Dans l'écriture et surtout dans les monnaies les Romains employaient pour exprimer les sesterces, des formes abrégées, dont l'explication est indispensable. On remplaçait le mot sesterce par II ou HS, forme corrompue de LLS (*libra, libra, semis*, c'est-à-dire 2 livres ou 2 as et demi, première valeur du sesterce). Ainsi *mille* II ou HS voulait dire 1,000 sesterces; *decies* HS équivalait à *decies sestertiûm* (1,000,000 de sesterces); *millies* HS équivalait à *millies sestertium* (100, 000, 000 de sesterces). Souvent ces noms de nombre sont remplacés par les lettres numérales. Mais alors il faut remarquer 1° que chacune de ces lettres surmontée d'un trait horizontal a une valeur mille fois plus grande : ainsi, HS. MC équivalant à 1, 100 sesterces, HS. $\overline{M}$ C désigne 1,100,000; 2° que quand ces lettres sont divisées par des points ou séparées en plusieurs tranches, la première à droite exprime des unités, la seconde des mille, la troisième des centaines de mille, et non des millions; ainsi III. XII. DC. HS équivaut à 300, 000 plus 12, 000 plus 600, c'est-à-dire à 312, 600 sesterces.

SESTIA, famille romaine qui avait pour surnom Capitolinus.

SESTIADE, *-tias*, Héro, née à Sestos. *Stac.*, *Thebaïd.*, 6, *v.* 547.

1. SESTIUS (P.) CAPITOLINUS, consul et décemvir, un des soutiens du parti républicain, combattait avec Brutus dans les plaines de Philippes. Auguste l'éleva à la dignité de consul, quoiqu'il conservât toujours le plus grand respect pour la mémoire de Brutus.

2. — (L.), consul l'an 23 avant J. C, gouverneur de Syrie.

3, 4 et 5. — ou V. SEXIUS, SEXTIUS.

SESTOS ou SESTUS, v. de Thrace, située sur les bords de l'Hellespont, et vis-à-vis d'Abydos, ville de la côte d'Asie, dont elle n'est séparée que par un bras de mer très-étroit. Elle est célèbre par les amours d'Héro et de Léandre (V. ces noms), et par le pont que Xerxès y fit construire pour passer le détroit. *Virg.*, *Georg.*, 3, *v.* 258. — *Ov.*, *Heroid.*, 18, *v.* 2. — *Mus.* — *P. Méla*, 2, *c.* 2. — *Strab.*, 13. V. ABYDOS.

SÉSUVIENS, *-vii*, peuple de la Gaule Celtique. *Cés*, *G. des G.*

SÉTA, sœur de Rhésus, et l'une des maîtresses de Mars.

SETABIS, *Sætabis* (*Xativa*), v. de l'Espagne, dans la Carthaginoise, chez les Contestani, au S. et près du fleuve Sucro, entre Orcélis et Valentie, était célèbre par ses manufactures de toiles. Elle était située près d'une petite rivière du même nom. *Strab.*, 2. — *P. Mela*, 2, *c.* 6. — *Sil. It.*, 3, *v.* 373; 16, *v.* 474.

SÉTANAS, nom de personnage qui se trouve dans Cicéron (*à Att.*, 8, *ep.* 5). On croit que c'est une corruption de Suſénas, et qu'il s'agit de Menenius Suſénas qui fut gouverneur de Crète et de Cyrène.

SETH, troisième fils d'Adam et d'Eve, naquit vers l'an du monde 130, 3874 av. J. C. Dieu le donna à Adam en remplacement d'Abel, tué par Caïn son frère, et il eut toutes les vertus de celui-ci. A l'âge de cent vingt-trois ans, il eut un fils nommé Enos, qui fut le troisième patriarche avant le déluge. Lui-même il est compté comme le second. Seth mourut âgé de neuf cent douze ans. *Gen.*, 5, *v.* 3. 6. 10; *c.* 6, *v.* 2.

SETHÉENS, *-thei*, hérétiques qui prétendaient que Seth était le Christ, et que ce patriarche, après avoir été enlevé du monde, avait reparu de nouveau d'une manière miraculeuse sous le nom de J.C.

SETHON ou SÉTHOS, prêtre de Vulcain, qui monta sur le trône d'Egypte après la mort d'Anysis. Attaqué par Sennacherib, roi des Assyriens, il fut délivré par un nombre infini de rats, qui rongèrent, pendant la nuit, les cordes de tous les arcs des ennemis. En mémoire de ce prodige, on éleva à ce prince une statue qui le représentait tenant un rat à la main, avec cette inscription : que mon exemple apprenne à révérer les dieux. *Hérod.*, 4, *c.* 141. V. SENNACHÉRIB.

SETHRUM (*Setron*), v. du Delta, dans la basse-Egypte sur la branche Pélusiaque.

SÉTIA (*Sezza*), v. du Latium, près du fleuve Ufens et des marais Pomptins, était célèbre par ses vins, qu'Auguste préférait, dit-on, à tous les autres. *Pline*, 14, *c.* 6. — *Juv.*, *sat.*, 5, *v.* 34; *sat.*, 10, *v.* 27. — *Mart*, 13, *ép.* 112.

SETIER. V. SEXTARIUS.

SETIM ou ABEL SATAIM, campagne située dans le pays des Moabites. Ce fut le dernier campement des Israélites avant le passage du Jourdain. Ils y épousèrent les filles de Moab, et s'y abandonnèrent à l'idolâtrie. *Nomb.*, *c.* 25.

SETIUS, (*Cette*), mont. et v. de la Gaule sur la Méditerranée, à l'O. de Massilia, à l'E. d'Agatha.

SETUCI (*Cayeux*), v. de la Gaule, dans la Belgique 2e, sur les confins des Ambiani et des Veromandui.

SEUMARA, place forte de l'Ibérie asiatique sur l'Aragus, rivière qui se jette dans le Cyrus.

SEUTHES, nom commun à plusieurs princes Thraces peu connus, qui soutinrent la guerre contre les rois de Macédoine.

1. — ami de Perdiccas, un des généraux d'Alexandre.

2. — prince Thrace, qui excita ses compatriotes à une révolte contre les Romains.

1. SEVERA (JULIA AQUILIA), deuxième femme d'Héliogabale, était fille de Q. Aquilius Sabinus (V. SABINUS, n° 17). Elle fit d'abord partie du collége des Vestales; mais Héliogabale, epris de ses charmes, l'enleva de son temple au mépris de toutes les lois romaines, et l'épousa. Il la répudia bientôt; mais il la reprit au bout de quelque temps, et la garda jusqu'à sa mort, l'an de J.C. 222.

2. — femme de l'empereur Philippe l'Arabe.

3. — première femme de Valentinien Ier et mère de Gratien, se rendit célèbre par son avarice et par son ambition. Elle mit à prix toutes les dignités de la cour. L'empereur, instruit de ses exactions, la répudia et prit une autre femme. A la mort de Valentinien, Gratien, son fils, la rappela à la cour, et se fit un devoir de la consulter dans les affaires de l'état. C'était elle qui avait engagé son époux à nommer Gratien empereur de son vivant.

1. SÉVÈRE (L. SEPTIME), *Luc. Septim. Sev.*, empereur romain, né l'an 45 de J.C., à Leptis en Afrique, d'une famille de chevaliers. Ses deux oncles paternels, Agrippa et Septimus Severus, avaient été consuls. Il fut élevé avec beaucoup de soins, et à 18 ans il fit preuve de ses progrès par des déclamations publiques; mais bientôt il sacrifia les lettres à l'ambition et à l'amour du plaisir. Il vint à Rome, où Marc-Aurèle le fit d'abord avocat du fisc, et ensuite sénateur. Sa jeunesse fut licencieuse, et il n'échappa à une accusation d'adultère que par la protection de Didius Julianus, que par la suite il priva de l'empire et de la vie. Cependant Marc-Aurèle le nomma successivement questeur, tribun du peuple, préteur, lieu-

tenant du proconsul en Afrique, et commandant d'une légion en Espagne. Dans chacune de ces fonctions il se fit remarquer par beaucoup de justice, par une activité infatigable, un caractère ambitieux, ferme et inébranlable dans ses entreprises. Mais il se vit arrêté tout à coup au milieu de sa carrière par le caractère jaloux et soupçonneux de Commode, qui enveloppait dans une même disgrâce tout homme vertueux ou digne d'estime par ses talens. Sévère fut obligé de quitter sa légion et se retira à Athènes sous prétexte d'admirer les merveilles de cette ville célèbre, et de se faire initier aux mystères de Cérès. Il vint cependant à bout de reprendre faveur, et se fit successivement nommer par le crédit de Lætus, préfet du prétoire, puis gouverneur des Lyonnaises, et enfin commanda les armées de Pannonie. Il occupait ce poste, un des plus importans de l'empire, lorsque les révolutions occasionnées par la mort de Commode éclatèrent (193). Il reconnut Pertinax; mais lors de l'assassinat de ce prince, trois mois après sa nomination, indigné de voir l'empire vendu au poids de l'or à Didius Julianus par les gardes prétoriennes, il se fit proclamer par son armée, et se déclara le vengeur de Pertinax. Cependant au même instant Décimus Albinus dans les Gaules, Pescennius Niger en Orient, prenaient la pourpre. Il reconnut en qualité de collègue Albinus qu'il craignait le moins, se réservant de combattre plus tard Pescennius, et marcha sur Rome. A son approche, Didius Julianus fut abandonné de ses partisans, et tué par ses propres soldats. Sévère dut être flatté de l'accueil que lui firent les Romains. On sema des fleurs sous ses pas, et le sénat lui décerna les plus grands honneurs. Il se concilia tous les cœurs, en disant qu'il n'avait pris les armes que pour venger la mort de Pertinax. Dès qu'il se vit solidement établi sur le trône, il licencia les Prétoriens, dont l'insolence ne connaissait point de bornes, et qui avaient mis le trône à l'enchère; ensuite il partit de Rome, pour aller combattre Pescennius Niger. Après quelques combats peu décisifs, ils se rencontrèrent dans la plaine d'Issus, si célèbre par la défaite de Darius (194). Niger, après avoir perdu 20,000 hommes, fut vaincu et mis à mort. Après avoir condamné au supplice tous les partisans de son malheureux rival, Sévère pilla Byzance qui avait osé lui fermer ses portes (196), et soumit plusieurs nations de l'Orient. Il revint ensuite à Rome dans le dessein de se défaire d'Albinus, qu'il n'avait accepté pour collègue que malgré lui. Il tenta de le faire assassiner; mais n'ayant pas réussi, il eut recours aux armes. Celui-ci se retira dans les Gaules, dont il s'empara, et où il se fit de nouveau revêtir de la pourpre impériale. Sévère l'y poursuivit, et le battit à Lugdunum (197). Sévère, seul maître de l'empire, vit avec des transports de joie le corps de son ennemi, et le fit fouler aux pieds par son cheval. Il ordonna qu'on le laissât devant sa tente, jusqu'à ce qu'il fût corrompu et que les chiens l'eussent déchiré par morceaux, et fit jeter ce qui en restait dans le Rhône. De retour à Rome, Sévère renouvela les cruautés de Marius et de Sylla; il fit périr la femme et les enfans d'Albinus, et fit jeter leurs cadavres dans le Tibre; se saisit des papiers de l'empereur vaincu, immola tous ceux qui avaient embrassé son parti, et s'empara de leurs biens. Les personnages les plus illustres furent enveloppés dans cette proscription. Il fit rendre les honneurs divins à Commode, et condamna ses meurtriers au supplice.

Septime alla ensuite faire la guerre en Orient (198) avec ses deux fils Caracalla et Géta, prit en peu de temps Séleucie, Babylone et Ctésiphon, fit cent mille prisonniers, et pénétra fort avant dans le pays des Parthes; il fit ensuite, mais sans succès, le siége d'Atra. De là il passa en Egypte, donna un sénat à la ville d'Alexandrie, visita le tombeau du grand Pompée, et tous les monumens de cette contrée célèbre. La révolte de la Grande-Bretagne le rappela bientôt en Occident. Après avoir rétabli l'ordre dans cette province, il y fit construire un grand mur, qui allait d'un bout de l'Océan à l'autre, pour mettre les possessions des Romains en Bretagne à l'abri des incursions des Calédoniens (207). Cependant il tomba malade au milieu de ses victoires. Les uns attribuèrent sa maladie aux fatigues qu'il avait essuyées; les autres, au chagrin que lui avait causé Caracalla, son fils aîné. Ce prince, étant à cheval derrière son père, avait voulu le tuer d'un coup d'épée. Ceux qui les accompagnaient, le voyant lever le bras pour frapper son père, poussèrent un cri qui l'effraya, et l'empêcha d'achever son crime. Sévère se retourna, vit l'épée nue entre les mains de son fils, et s'aperçut de son dessein. Il ne dit rien dans le moment; mais lorsqu'il fut rentré dans son palais, il fit venir Caracalla dans sa chambre, et lui dit, en lui présentant une épée: « Si vous voulez me tuer, exécutez votre dessein: à présent vous ne serez vu de personne. »

Sévère mourut peu de temps après; il s'écria dans ses derniers momens: « J'ai été tout ce qu'un homme peut-être, et je vois maintenant que les honneurs ne sont rien. » On dit que, ne pouvant supporter les douleurs de la goutte, il demanda du poison; mais que, n'en ayant pu obtenir, il mangea exprès si avidement des mets indigestes qu'il en mourut. Ce fut à York (Eboracum), l'an 211 de J.C., dans la 66e année de sa vie, et la 18e de son règne.

On prétend que ce prince a été le plus belliqueux des empereurs romains. Il était sobre, et ennemi du faste. Sans avoir des talens distingués pour les lettres, il protégea les savans, et écrivit lui-même l'histoire de sa vie, dont il ne nous reste rien; mais il fut cruel, ne fit aucun acte d'humanité, et ne pardonna jamais à personne. Quelques auteurs ont dit, pour le justifier, que sa sévérité était nécessaire dans le siècle corrompu où il vivait; car il n'y eut pas moins de trois mille personnes convaincues d'adultère pendant son règne. On peut aussi lui reprocher d'avoir traité despotiquement les Romains, d'avoir avili le sénat en ne le consultant jamais pour une seule de ses expéditions, achevé de corrompre les soldats en les flattant, et les comblant de largesses; enfin d'avoir eu en vue de perpétuer dans sa maison la dignité impériale, bien plus que les qualités qui devaient distinguer l'empereur. De là les honneurs prématurés qu'il accumula sur la tête de ses fils Caracalla et Géta, et les titres de César et d'Auguste donnés à ces deux jeunes princes, dont le seul qui régna long-temps fut un des souverains les plus cruels qui aient déshonoré le trône. *Dion Cass.* — *Hérodien.* — *Spart.* — *Vict.*

2. — (ALEXANDRE), M. AURELIUS ALEXANDER SEVERUS, naquit dans la Phénicie, de Génésius Marcianus et de Julie Mammée, fille de Julie Mésa (la sœur de Septime Sévère) et sœur de Julie Sémis (mère d'Héliogabale). On lui donna le surnom d'Alexandre, parce qu'il était né dans un temple consacré à Alexandre-le-Grand. Il reçut une excellente éducation. Sa mère, qui avait pour lui une tendresse exempte de faiblesse, lui donna les meilleurs maîtres, et lui inspira le goût de la vertu. Il en eut besoin, pour se préserver de la corruption de la cour d'Héliogabale, son cousin-germain. Cet empereur, pour se ménager un appui auprès du peuple et des soldats, dont Alexandre Sévère était chéri, l'adopta en 221, quoiqu'il ne l'aimât pas. Bientôt Héliogabale devint jaloux

de la popularité d'Alexandre, et tenta tour à tour le poison et le fer pour s'en débarrasser. Ses tentatives ne purent être si secrètes qu'il n'en transpirât quelque chose, et bientôt une insurrection terrible éclata dans le camp des prétoriens; Héliogabale y périt, et Alexandre Sévère fut nommé empereur, quoiqu'il n'eût encore que quatorze ans (222). Le jeune prince se déroba bientôt aux délices de la capitale pour marcher contre les Perses, qui faisaient des incursions sur les terres de l'empire. Il remporta sur ces peuples une victoire complète, et revint triomphant à Rome. Il vola ensuite en Germanie, où il obtint quelques succès; mais son zèle pour la discipline lui devint funeste: les soldats ne purent souffrir sa sévérité. Maximin suscita parmi eux une révolte, en sorte que, ne connaissant plus de frein, ils se portèrent dans la tente de l'empereur, et l'assassinèrent l'an 235 de J. C., dans la quatorzième année de son règne. Sa mère Mammée, et tous ses amis, eurent le même sort. Ce crime ne fut pas plus tôt connu que la partie saine de l'armée en punit les auteurs, à l'exception de Maximin, qui se fit nommer empereur.

Alexandre Sévère avait toutes les qualités qui font les grands rois. La plupart des historiens disent que, s'il eût vécu plus long-temps, il aurait entièrement étouffé les semences des troubles qui mettaient si souvent la vie des empereurs en danger. Il s'était fait une loi de ne jamais pardonner, même à ses amis et à ses courtisans, lorsqu'ils manquaient aux devoirs de leurs places. Il n'élevait aux charges publiques que des hommes d'une vertu éprouvée, et d'un mérite reconnu. Il aimait les lettres, et consacrait à leur culture tous ses momens de loisir. Il fonda plusieurs écoles, et prit souvent le plaisir d'assister aux exercices qui s'y faisaient. Il entretint l'abondance dans les provinces, et fit construire à Rome des palais magnifiques. Le seul défaut qu'on lui ait reproché, c'est son trop de condescendance pour une mère à qui il devait l'empire, et qu'il idolâtrait. V. MAMMÉE. *Hérodien.* — *Zozim.*

3. — (FL. VALERIUS), César avec Daza ou Daïa sous l'empereur Galère, était originaire de l'Illyrie. Sa famille était obscure et ses talens nuls. Cependant il sut se faire aimer de Galère parce qu'il était, comme lui, adonné au vin et aux femmes; et Maximien, en abdiquant (l'an de J. C. 305), lui conféra le titre de César à la sollicitation de Galère. Deux ans après, Maxence, fils de Maximien, s'étant revêtu de la pourpre dans Rome, Sévère marcha contre lui; mais la majeure partie de ses troupes s'étant rangée du parti de l'usurpateur, il se réfugia dans Ravenne. Maximien, qui avait repris le diadème, vint l'y assiéger. Sévère se rendit à lui, croyant qu'il lui conserverait la vie; mais il fut contraint de se faire ouvrir les veines l'an de J. C. 307. Il laissa un fils que Licinius fit mourir.

4. — (LIBIUS), empereur d'Occident, était d'une famille peu connue de Lucanie. Il fut nommé à Ravenne successeur de Majorien en 461. Il s'abandonna à tous les excès de la mollesse et de la volupté, et laissa Ricimer exercer librement en son nom la toute-puissance dont il n'avait que le titre. Ricimer, dégoûté bientôt de son choix, le fit empoisonner l'année suivante.

II. *Personnages divers.* V. SEVERUS.

SÉVÈRE (MURAILLE DE), *géog.*, nom donné à la muraille que l'empereur Sévère fit bâtir pour empêcher les incursions des Calédoniens, entre la Valentie et la Bretagne Barbare. Elle s'étendait de Bodotria Æstuarium à l'embouchure de la Glota, et avait, selon Spartien, 80 milles de longueur; selon Eutrope, 32; et, selon les relations ordinaires, 68. Elle était de pierre, haute de douze pieds, épaisse de huit, avec des forts et des tours placés de distance en distance; elle était tout autour défendue par un fossé et un parapet.

SÉVÈRES Déesses. V. FURIES.

1. SEVERIANUS (ARRIUS), consul l'an de J. C. 132.

2. — gouverneur de Macédoine, beau-père de l'empereur Philippe.

3. — fils de l'empereur Sévère.

4. — général de Valentinien, fut défait par les Germains.

5. — évêque de Gabali, en Syrie, dans le 5e siècle, fut un des plus célèbres prédicateurs de son temps. Il nous reste de lui quelques homélies assez faibles.

SÉVÉRIEN. V. SEVERIANUS.

SÉVÉRINE (ULPIA), -*na*, femme de l'empereur Aurélien, descendait de Trajan, par son père Ulpius Crinitus, capitaine célèbre. Elle accompagna son mari dans toutes ses expéditions, et s'acquit par ses bienfaits la bienveillance des soldats. Elle survécut à Aurélien.

1. SEVERUS (L. CORNELIUS), *hist.*, poète latin du siècle d'Auguste, suivit d'abord la carrière du barreau. Il ne reste rien de lui.

2. — (CASSIUS), fameux orateur du siècle d'Auguste, ne fit usage de ses talens oratoires que pour la délation et la calomnie. Il accusait continuellement les sénateurs en pleine assemblée; mais ses délations finirent par lui devenir funestes. Auguste l'exila dans l'île de Cypre, dont il ne revint qu'au bout de dix-sept ans; mais s'étant de nouveau rendu odieux par ses dénonciations, il fut relégué par Tibère dans l'île de Sériphe, une des Cyclades. Il y mourut l'an 24 de J. C. dans une extrême indigence. Le sénat fit brûler publiquement ses écrits. *Suet.*, *V. d'Aug.*—*Quintil.*

3. — célèbre architecte qui bâtit le palais de Néron, après l'incendie de Rome.

4. — (JULIUS), gouverneur de la Bretagne sous Adrien, fut envoyé ensuite contre les Juifs, et leur fit beaucoup de mal. *D. Cass.*

5. — (L. CATILIUS), consul l'an de J. C. 120.

6. — (C. JULIUS), consul l'an de J. C. 155.

7. — (L. SEPTIMIUS), consul l'an de J. C. 171.

8. — (M. AURELIUS), consul l'an de J. C. 173.

9. — consul subrogé l'an de J. C. 189.

10. — (C. CLAUDIUS), consul sous Septime Sévère l'an de J. C. 200.

11. — (CATILIUS), consul en 235.

12. — (GALLUS), consul en 298.

13. — (ACILIUS), consul sous Constantin en 323.

14. — préfet de Rome dans le 4e siècle.

15. — lieutenant de l'empereur Julien.

16. — officier au service de Valentinien.

17. — (AQUILIUS), Espagnol qui écrivit les mémoires de sa vie sous le règne de Valens.

18. — (SULPITIUS). V. SULPICE SÉVÈRE.

19. — évêque de Milève, a laissé une lettre adressée à saint Augustin, dont il était l'ami et l'admirateur.

20. — évêque de l'île Balearis Minor (Minorque), écrivit en 423 une circulaire sur les miracles opérés dans son diocèse par les reliques de saint Etienne d'Alexandrie.

21. — d'Alexandrie, sophiste qui vivait vers l'an 470 de J. C., a fait des *Ethopées* ou déclamations composées conformément au caractère des personnes dans la bouche desquelles on les place. On les trouve dans les *Rhetores selecti* de J. F. Fischer Leips., 1773.

22. — Sanctus, poète qui, sous Théodose-le-grand, professait la grammaire et la rhétorique à Bordeaux. On a de lui une espèce de poème burlesque intitulé *De morte boum*, dans lequel il décrit en vers une de ces épizooties qui vers la fin du 4ᵉ siècle désolèrent si souvent les provinces de l'empire. Il chanta dans le même poème les louanges de la religion chrétienne.

23. — de Sozopolis en Pisidie, d'abord avocat à Béryte, ensuite moine, enfin patriarche d'Antioche en 513, fut chassé de son siége comme Eutychien; il reste de lui fort peu d'ouvrages.

Severus Mons, *géog.*, montagne du pays des Sabins, fait partie de l'Apennin. *En.*, 7, *v.* 713.

SEVINUS ou Scevinus, *hist.*, un de ceux qui entrèrent dans la conspiration de Pison l'an 65 de J.C., était ami intime de Natalis. C'est lui qui devait frapper le premier coup. Ayant, la veille du jour où devait s'accomplir le projet, donné un grand dîner à plus de monde qu'à l'ordinaire, fait son testament, et apprêté des linges comme en cas de blessures, un de ses esclaves, nommé Milichus, soupçonna un complot, et alla le dénoncer à l'empereur, qui aussitôt appela l'accusé. Sévinus fut condamné et subit la mort avec beaucoup de courage. *Tac.*, *Ann.* 15.

Sevinus Lacus (*Lac d'Isco*), *géog.*, lac de la Gaule Transpadane, sur le territoire des Codomans.

1. SÉVIRS (*sex viri*), officiers romains, chefs de six décuries de chevaliers romains.

2. — Augustaux, nom que l'on donnait aux six plus anciens membres du collége de prêtres établi par Tibère en l'honneur d'Auguste.

SEVO Mons (*Fiell*), grande chaîne de montagnes dans la Scandinavie. Elle prend des noms particuliers en différens endroits. Elle séparait les Sétones des Suiones, et sert aujourd'hui de limites entre la Suède et la Norwège. *Pline*, 4, *c* 5.

SEXTANS, une des divisions de l'*As*, valait deux onces. V. la *Table des divisions de l'As*.

SEXTANTIO ou Sostantio (*Substantion*), v. de la Gaule, dans la 1ʳᵉ Narbonnaise, chez les Volsques Arécomiques, à l'E. de Forum Domitii, non loin de la mer.

SEXTARIUS ou Setier romain, mesure de capacité des Romains, valait le 48ᵉ de l'amphore, quand on l'appliquait aux liquides; et le 16ᵉ du *modius*, quand on l'appliquait aux solides. V. les *Tables des mesures rom.*

SEXTIA, famille romaine de l'ordre des Plébéiens. Elle fournit en 388 le premier plébéien honoré du consulat. V. Sextus.

Sextia, *hist.*, dame romaine, estimée pour sa vertu, fut mise à mort par Néron. *Tac.*, *Ann.* 10, c. 10.

1. Sextia, *archéol.*, *de religione*, loi décrétée l'an de Rome 885, sous les auspices de C. Licinius et de L. Sextius, tribuns du peuple, pour le réglement de quelques cérémonies religieuses.

2. — Licinia, *de magistratibus*, loi décrétée l'an de Rome 386, sous les mêmes auspices. Elle ordonna qu'à l'avenir un des consuls serait choisi parmi les plébéiens.

SEXTIÆ Aquæ (*Aix*), v. de la Gaule Cisalpine, à 7 l. N. de Massilia, où Marius vainquit les Cimbres, 103 ans av. J.C. Elle fut bâtie par C. Sextius Calvinus 120 ans av. J. C., et devint célèbre par ses eaux thermales, d'où elle reçut le nom d'*Aquæ*. *T. L.*, 61. — *Vell. Paterc.*, 2, c. 15.

SEXTIDIUS Catulinus, consul subrogé l'an de J. C. 31.

1. SEXTILIE, *Sextilia*, femme de Vitellius, en eut deux enfans. *Suet.*, *Vitell.*

2. — dame romaine de la même famille que la précédente. *Tac.*, *Hist.*, 2, *c.* 64.

SEXTILIS, nom que les anciens Romains donnèrent au mois d'août, sixième mois de leur année, quand elle commençait au mois de mars. Ils lui donnèrent dans la suite celui de l'empereur Auguste, en latin *Augustus*, dont nous avons fait *août* par corruption.

1. SEXTILIUS (C.), un des six tribuns militaires avec puissance consulaire l'an 379 av J. C.

2. — gouverneur de l'Afrique pour les Romains. Ce fut lui qui ordonna à Marius de sortir de cette province. Cet illustre exilé répondit à l'envoyé du gouverneur : « Dis à ton maître que tu as vu Marius assis sur les ruines de Carthage. » *Plut.*, *V. de Mar.*

3. — un des lieutenans de Lucullus.

4. — (C.) Rufus, commandant de la flotte de C. Cassius, fut le premier questeur envoyé en Cypre par les Romains. *Cic.*, *Ep. Div.*, 12, *ep.* 13; 13, *ép.* 48.

5. — (P.) Rufus, ayant été nommé par Q. Fadius Gallus héritier fiduciaire de ses biens, refusa de rendre l'héritage. *Cic.*, *Fins.*, 2, *c.* 17.

6. — (Q.), ami de Milon, fut en butte aux attaques des partisans de Clodius. *Cic.*, *à son fr. Q.*, 2, *ép.* 1.

7. — Hæna, poète du siècle d'Auguste.

8. — officier romain, envoyé dans la Germanie. *Tac.*, *Hist.*, 3, *c.* 7.

9. — (T.) Lateranus, consul l'an de J. C. 154.

SEXTINUS. V. Sextius, n. 3.

1. SEXTIUS, un des fils de Tarquin V. Tarquin.

2. — (L.), tribun séditieux, dans les années de Rome 385 et 386 (368 et 367 av. J. C.), fit porter de concert avec C. Licinius les deux lois *Sextia*. V, ce mot.

3. — (L.) Sextinus Lateranensis, consul 366 ans av. J. C., fut le premier consul choisi parmi les plébéiens. C'est peut-être le même que le précédent.

4. — (C.) Calvinus, proconsul dans la Gaule 120 ans av. J. C., fit bâtir la ville d'*Aquæ Sextiæ*, à laquelle il donna son nom.

5. — (C.) Calvinus, lieutenant de César dans les Gaules, et son proquesteur en Macédoine. Cicéron le mentionne comme un orateur assez distingué (*Brut.*, c. 34).

6. — (P.), proquesteur de C. Antonius en Macédoine, tribun sous le consulat de Lentulus Spinther, fut accusé de violence (*de vi*), et défendu par Cicéron dans le discours *pro Sextio*, que nous avons encore. *Cic.*, *à Att.*, 3, *ép.* 20; *Ep. Div.*, 1, *ep.* 9; 7, *ép.* 32. On croit que c'est lui que Catulle critique dans une de ses épigrammes, et que c'est à lui qu'il faut appliquer le *sextiana dicta*, par lequel Cicéron désigne des plaisanteries froides (*ep. div.* 7, 32).

7. — (Lucius), partisan de Brutus, obtint la confiance d'Auguste, et fut nommé consul l'an de Rome 730 Horace, qui était du nombre de ses amis, lui a adressé la quatrième ode de son premier livre.

SEXTULA, une des divisions de l'once, en était la 6ᵉ partie.

SEXTUMVIRS Augustaux, *-ri Augustales*, collége de six prêtres d'Auguste, institué par l'empereur Tibère. V. Augustaux.

SEXTUS, prénom assez commun chez les Romains, se donnait ordinairement dans les familles nombreuses au sixième (*sextus*) enfant

2. — un des fils du grand Pompée est surtout connu sous ce nom. V. POMPÉE, n° 3.

3. — philosophe stoïcien, né à Chéronée, ville de Béotie, fut le précepteur de Marc-Aurèle et de Vérus. On croit qu'il était neveu de Plutarque *Plut.*

4. — philosophe pythagoricien de Rome, fut un des maîtres de Sénèque, qui loue sa vertu.

5. — EMPIRICUS ou EMPIRIQUE, célèbre philosophe pyrrhonien, florissait dans le 2ᵉ siècle de J. C., vers le règne d'Antonin. Tout ce que l'on sait de lui, c'est qu'il était médecin, qu'il étudia sous un certain Hérodote de Tarse, et qu'il eut pour disciple Saturnin. Deux de ses ouvrages sont parvenus jusqu'à nous : les *Hypotyposes pyrrhoniennes* ou exposition de la doctrine sceptique de Pyrrhon, en trois livres, et un *Traité contre les mathématiciens* en onze livres. Ces deux ouvrages, écrits en grec, sont extrêmement précieux parce que ce sont les seuls où l'on trouve une exposition complète du scepticisme. Dans la seconde surtout, l'auteur applique les objections des sceptiques à toutes les sciences connues de son temps, non seulement aux mathématiques, comme l'indiquerait le texte, dans lesquelles il comprend la grammaire, la rhétorique, la géométrie, l'arithmétique, la musique et l'astrologie, mais à la logique morale, et la physique. Partout il déploie l'érudition la plus profonde, l'esprit le plus subtil et en même temps le plus enjoué. On trouve en outre dans ses écrits des matériaux précieux pour l'histoire de toutes les sectes philosophiques. Ses ouvrages ont été publiés par Fabricius, puis par J. G. Mund, Hall., 1796.

6. — auteur d'un traité *De verborum significatione*, publié à Amsterdam, 1699. C'est peut-être le même que le précédent.

7. — prêtre de Nicopolis, en Palestine, dans le 3ᵉ siècle, a laissé entre autres ouvrages une épître à Aristide sur la contradiction apparente qu'il y a entre saint Matthieu et saint Luc sur la généalogie de J. C.

8. — philosophe pythagoricien, écrivit en grec un *Manuel* ou *Enchiridion* dont on n'a plus qu'une traduction latine dans laquelle l'ouvrage porte le nom d'*Annulus*. Plusieurs savans croient que l'auteur de cette collection de maximes pythagoriciennes est le pape Sixte II, mort en 257.

9. — RUFUS, historien latin qui vivait vers l'an 370 de J. C. Il composa par l'ordre de Valentinien un précis des victoires des Romains et un tableau des provinces de l'empire.

SIAHA, v. de la tribu de Juda.

SIATA, une des îles Veneticæ, sur la côte occidentale de la Gaule, en face des Namnètes

SIBA, secrétaire du palais de Saül, eut ordre de servir le fils de Jonathas, Miphiboseth, qui était perclus des jambes, et de faire valoir ses biens. Dans le temps de la rébellion d'Absalon, Miphiboseth ordonna à Siba de lui préparer un âne, pour aller au-devant de David, et lui porter des provisions. Mais ce méchant serviteur le lui refusa, et apporta les provisions à David, lui disant que Miphiboseth était resté à Jérusalem dans l'espérance de monter sur le trône, où sa naissance l'appelait. David crut trop légèrement Siba, confisqua les biens de Miphiboseth, et les donna à son accusateur. Miphiboseth étant venu se justifier, David, sans approfondir la chose, rendit seulement à Miphiboseth la moitié de ses biens. *Rois*, 2. c. 9, *v.* 16 *et* 19

SIBÆ, -*bæ*, qu'on appelle aussi SOBII et IBÆ, peuple de l'Inde, vers le confluent de l'Hydaspe et de l'Acésine. Ce peuple prétendait descendre d'Hercule. Les habitans se couvraient, à l'imitation du héros, de peaux de bêtes, et n'avaient pour arme qu'une massue. Ils se soumirent volontairement à Alexandre. *Strab.*

SIBAN, SIBIT, SIVAN, SHIBAN, SHIBET, SHIVAN, SIVET, 9ᵉ mois de l'année civile des Hébreux, et le 3ᵉ de leur année sacrée. Il répondait à la lune de mai.

SIBARIS. V. SYBARIS.

SIBES, *Sibæ*, peuple de l'Inde. V. SIBÆ.

SIBINIENS, -*ni*, peuple voisin des Suèves, faisait partie de la grande Germanie.

SIBOÉ, une des filles de Niobé, tuée par Diane.

SIBONITE, province de la tribu de Manassé.

SIBURITUS, satrape d'Arachosie, qui vivait du temps d'Alexandre.

SIBUTRATES, peuples de la Gaule, dans la Novempopulanie, se soumirent à Crassus, un des lieutenans de César.

SIBYLLES, -*læ*, nom donné à plusieurs femmes inspirées, qui parurent en différentes parties du monde. Leur nombre est inconnu. Quelques auteurs modernes ont soutenu d'après Platon qu'il n'y avait en effectivement qu'une Sibylle, celle d'Erythrée, en Ionie ; mais qu'elle a été multipliée dans les écrits des anciens, parce qu'elle a beaucoup voyagé et vécu très-long-temps. Solin et Ausone en comptent trois. L'Erythréenne, la Sardienne et la Cuméenne. Elien en admet quatre : celle d'Erythrée, celle de Sardes, l'Egyptienne et la Samienne. Enfin Varron, suivi par le plus grand nombre des savans, distingue dix Sibylles, qu'il nomme en cet ordre : la Persique, c'est celle qui, dans les vers sibyllins supposés, se dit bru de Noé : on la nommait Sambèthe ; la Libyenne, qu'on disait être fille de Jupiter et de Lamia, et qui voyagea en plusieurs endroits, à Samos, à Delphes, à Claros, etc ; la Delphique, fille de Tirésias, Thébain · après la prise de Thèbes, elle fut consacrée au temple de Delphes par les Epigones, et fut la première qui, selon Diodore (*l.* 4), reçut le nom de Sibylle ; la Cuméenne, qui faisait sa résidence ordinaire à Cumes, en Italie ; l'Erythréenne, qui prédit le succès de la guerre de Troie, dans le temps que les Grecs s'embarquaient pour cette expédition ; la Samienne, dont on avait trouvé les prophéties dans les anciennes annales des Samiens ; la Cumane, née à Cumes, dans l'Eolide : c'est celle qu'on nomme Démophile, Hérophile, et même Amalthée, et qui vint présenter à Tarquin l'ancien ses neuf livres de prédictions pour les lui vendre ; l'Hellespontine, née à Marpesse, dans la Troade, qui avait prophétisé du temps de Solon et de Cyrus ; la Phrygienne, qui faisait son séjour à Ancyre, où elle rendait ses oracles ; enfin la Tiburtine, nommée aussi Albunée, qui fut honorée comme une divinité à Tibur ou Tivoli sur le Téveron.

La plus célèbre de toutes était celle de Cumes, en Italie, qui est nommée par les anciens Amalthée, Démophile, Hérophile, Daphné, Manto, Phémonoé et Déiphobe. On dit qu'Apollon en devint amoureux, et lui offrit, pour la rendre sensible, de lui donner tout ce qu'elle désirerait. La Sibylle demanda au dieu de vivre autant d'années qu'elle avait de grains de sable dans la main ; mais elle oublia de demander en même-temps la grâce et la vigueur de la jeunesse. Lorsqu'elle eut obtenu sa demande, elle se refusa aux désirs d'Apollon, quoique ce dieu lui offrît de lui donner la jeunesse et la beauté. Quelque temps après, étant devenue vieille et décrépite, la pâleur, la maigreur et les infirmités prirent la place de la fraîcheur et de la santé. Elle était âgée de sept cents ans, lorsqu'Enée vint en Italie, et

avait encore trois cents ans à vivre, avant d'arriver au terme de sa carrière. Elle indiqua à Enée le chemin des enfers, et le conduisit même jusqu'à l'entrée de ces sombres demeures. Elle écrivait ses prophéties sur des feuilles volantes, qu'elle plaçait à l'entrée de sa grotte. Ceux qui venaient la consulter s'emparaient de ces feuilles, avant qu'elles fussent dispersées par les vents.

S'il faut en croire les historiens, une des Sibylles proposa à Tarquin de lui vendre neuf livres de prophéties. Le roi ne voulant pas lui donner le prix qu'elle demandait, elle brûla trois de ces livres, et demanda la même somme des six autres. Tarquin ayant refusé de les acheter, elle en brûla encore trois, et exigea toujours le même prix des trois autres. Tarquin, étonné de cette singularité, acheta les livres. La Sibylle disparut aussitôt, et on ne la revit plus. Ces livres furent appelés livres Sibyllins. Tarquin en confia la garde à un collége de prêtres.

On consultait ces livres dans les grandes calamités. Mais on ne pouvait le faire sans un décret du sénat; et il était défendu, sous peine de mort, aux duumvirs, de les laisser voir à personne. Valère-Maxime dit que le duumvir Atilius fut puni du supplice des parricides pour en avoir laissé prendre une copie par Pétronius Sabinus. Les livres Sibyllins furent brûlés dans l'incendie du Capitole, qui arriva du temps de Sylla. Pour réparer cette perte, le sénat envoya à Troie, à Samos, à Erythrée, et dans plusieurs contrées de la Grèce, des commissaires chargés de recueillir tous les livres Sibyllins qu'ils pourraient trouver. On ne sait pas ce que devinrent ceux de ces livres qui furent recueillis après l'incendie du Capitole; car ceux qui sont parvenus jusqu'à nous sont manifestement apocryphes. La manière dont ils parlent de la venue, des souffrances et de la mort de Jésus-Christ, fait présumer qu'ils sont l'ouvrage de quelques chrétiens du deuxième siècle, qui ont eu recours à ce pieux artifice pour prouver aux païens la fausseté de leur croyance. On fait venir le nom de Sibylle de deux mots grecs, qui signifient conseillé par les dieux. *Plin*, 13, *c.* 13. — *Cic.*, *Catil.*, c. 3. — *Paus.*, 10, *c.* 12. — *Diod.*, 4. — *Métam.*, 13, *v.* 109 *et* 140. — *Enéide*, 3, *v.* 36. — *Phars.*, 1, *v.* 464 — *Flor.*, 4, c. 1. — *Val. Max.*, 1, *c.* 1; 8, *c.* 65.

SIBYLLINS (Livres) V. Sibylle.

SICA, personnage qui témoigna les plus grands égards à Cicéron pendant son exil. On croit que c'est le même que Plutarque nomme Vibius Sicilus dans la vie de Cicéron. *Cic. à Attic.*, 8, *ép.* 12; *Ep. Div.*, 14; *ép.* 4, *c.* 15.

SICAMBRES, *-bri* ou *Sygambri*, peuples belliqueux de la Germanie qui luttèrent long-temps contre les Romains. Ils habitaient d'abord près du Rhin; ils s'étendirent ensuite à l'E. jusqu'au Weser, au midi de la Lippe. Ils furent tellement puissans qu'on désigna quelquefois sous leur nom tous les habitans de la Germanie septentrionale. Auguste marcha contre eux, mais sans pouvoir venir à bout de les vaincre. Drusus plus heureux les réduisit et les transporta dans les contrées occidentales de la Gaule *Horac.*, 4, *od.* 2, *v.* 36; *od.* 14, *v.* 51. — *Strab.*, 4. — *Dion*, 54. — *Tacit.*, *Ann.* 2, *c.* 26.

SICAMBRIE, *-bria* (*Gueldre*), pays des Sicambres, était située dans la Germanie septentrionale, vers les bords du Rhin, entre les Frisii et les Francs. V. Sicambres. *Claudien*, *Eutrop.*, 1, *v.* 383.

1. SICANIE, *-nia*, ancien nom de la Sicile, pris des Sicaniens qui s'y établirent. V. Sicaniens.

2. — ancien peuple de la Tarraconnaise, ainsi nommé des fils de Sicanus.

SICANIENS, *-ni*, peuples d'Espagne, qui abandonnèrent leur patrie, passèrent en Italie, et vinrent ensuite s'établir dans la Sicile, qu'ils nommèrent Sicanie, *Sicania*. Ils s'établirent dans le voisinage du mont Etna, où ils bâtirent des villes et des bourgs. Quelques auteurs prétendent qu'ils vinrent en Sicile immédiatement après les Cyclopes. Dans la suite, ayant été chassés de leurs pays par les Sicules, ils se retirèrent dans les parties occidentales de l'île. *Den. d'Hal*, 1. — *Métam.*. 5, *v.* 495; 13, *v.* 724. — *Virg.*. *Ecl.* 10, *v* 4; *En.*, 7, *v.* 795. — *Diod.*, 5. — *Hor.*, *ép.* 17, *v.* 32.

SICANUS, *myth.*, ancien roi d'Espagne, donna son nom aux Sicaniens.

Sicanus ou Sicoris, *géog.*, petite riv. d'Espagne, dans la Tarraconnaise, fut ainsi nommée de Sicanus, ancien roi de la contrée. V. Sicoris.

SICCA Venerea (*Kef*), une des principales villes de la Numidie, à l'E., près du fleuve Bagradas, entre Zama au S. et Madaure à l'O. Marius battit Jugurtha près de cette ville, l'an 109 av. J. C. *Sall.*, *Jug.*, c. 56

SICELEG, v. de la dépendance d'Achis roi de Geth. Ce prince la donna à David pour s'y retirer jusqu'à la mort de Saül. *Rois*, 1, c. 27 et 30; 2, c. 4, *v.* 10.

SICÉLIDES (pluriel de *Sicelis*), nom que les anciens donnaient quelquefois aux habitans de la Sicile. Virgile donne cette épithète aux Muses, parce qu'il suppose qu'elles ont inspiré le célèbre Théocrite, qu'il se propose d'imiter dans ses idylles. *Virg.*, *Ecl.* 4, *v.* 1.

SICHARBAS. V. Sichée.

SICHÉE, *-chæus*, *Sicharbas* ou *Acerbas*, fils de Plisthène, et prêtre du temple d'Hercule en Phenicie, épousa Elise ou Didon, fille de Bélus et sœur de Pygmalion. Son beau-frère l'assassina pour s'emparer de ses richesses, et cacha ce crime à Didon, en lui disant « que son mari avait entrepris un voyage important, et qu'il serait bientôt de retour. » Ce mensonge aurait réussi, si l'ombre de Sichée, qui apparut à Didon, ne lui eût appris la cruauté de Pygmalion, et ne lui eût conseillé de fuir de Tyr, en emportant avec elle des trésors enfouis dans un lieu qu'il lui indiqua. Selon Justin, Sichée était oncle de Didon. *Virg.*, *En.*, 1, *v.* 347. — *V. Pat.*, 1, c. 6. — *Just.*, 18, *c.* 4.

SICHEM, *hist. sacr.*, fils d'Hémor et prince des Sichémites, viola Dina fille de Jacob, et ensuite la demanda en mariage à ses frères Siméon et Lévi. Ceux-ci y consentirent à condition que Sichem et son peuple se laisseraient circoncire; mais quand cette opération fut faite, profitant de la faiblesse à laquelle la plaie avait réduit les Sichémites, ils les massacrèrent tous jusqu'au dernier pour venger l'outrage de leur sœur, vers l'an 173 av. J. C. *Gen.*, c. 34, *v.* 1, 2, 3.

Sichem ou Sichar, puis Neapolis (*Naplouse*), *géog.*, v. de Judée, entre le mont Garizim et le mont Hébal, dans une vallée très-fertile. Elle fut détruite par Abimélech, un des fils de Gédéon, et rebâtie ensuite par Jéroboam. C'est près de cette ville que les dix tribus se révoltèrent contre Roboam, l'an 980 av. J. C. C'est aussi près de là qu'était le puits de Jacob où Jésus convertit la Samaritaine. Les habitans de Sichem se nommaient Sichimites ou Sichémites. Ils furent tous tués par les fils de Jacob. V. Sichem, *hist.*, et Dina. *Gen.*, *c.* 24, *v.* 27; *Jos.*, 24, *v* 32; *Jug.*, 9, *c.* 45; *Paral.*, 1.

1. SICILE, *-lia*, la plus grande et la plus célè-

bre des îles de la Méditerranée, située à l'extrémité de l'Italie, s'appelait anciennement Sicanie. Elle est de forme triangulaire, et a trois promontoires fameux, celui de Lilybée qui regarde l'Afrique, celui de Pachyn, qui regarde la Grèce, et celui de Pélore, vis-à-vis des côtes de l'Italie. Cette forme lui fit aussi donner les noms de *Trinacria* et *Triquetra*, dans lesquels on reconnaît le radical τρεῖς, *tres*, trois. C'était une opinion universelle dans l'antiquité, que la Sicile avait été jadis réunie au continent de l'Italie, et qu'elle en fut séparée par un tremblement de terre, qui forma le détroit de Carybde et de Scylla.

La Sicile a environ 600 milles de tour ; elle était autrefois si bien cultivée et si fertile qu'on l'appelait le grenier de Rome. Pline dit que la terre y produisait cent pour un. Ses villes les plus célèbres étaient Syracuse, Messine, Leontium, Lilybée, Agrigente, Géla, Drépane, Eryx. La montagne la plus élevée de l'île est l'Etna, dont les éruptions fréquentes firent croire aux anciens que Vulcain et les Cyclopes y avaient établi leurs forges.

Les poètes ont imaginé que la Sicile avait d'abord été habitée par les Cyclopes, ensuite par les Sicaniens, peuple d'Espagne, et enfin par les Sicules, originaires d'Italie. On recueillait dans les plaines d'Enna un miel excellent. Ces plaines étaient couvertes de plantes odoriférantes, d'où s'exhalait un parfum si doux qu'il faisait perdre aux chiens de chasse la trace des bêtes fauves. Cérès et Proserpine étaient les principales divinités de la Sicile ; s'il en faut croire les poètes, ce fut dans cette île que la dernière fut enlevée par Pluton.

La Sicile reçut quelques colonies de la Phénicie et de la Grèce, et fut enfin conquise par les Carthaginois, qui la possédèrent jusqu'au moment où ils furent obligés de la céder aux Romains. Ceux-ci en demeurèrent les maîtres à la fin de la première guerre punique, l'an 242 av. J. C., et la réduisirent en province romaine. Syracuse seule resta au pouvoir des Carthaginois; mais elle leur fut enlevée peu après par Marcellus l'an 212. Antoine fit accorder aux Siciliens le droit de bourgeoisie romaine.

Les Siciliens étaient très-adonnés aux plaisirs de la table, ce qui a fait naître l'expression *sicula mensa*, pour exprimer la bonne chère. *Hom.*, *Odyss.*, 9, *v.* 109. — *Cic.*, *Att.*, 14, *ép.* 12 ; *Verr.*, 2, *c.* 13. — *Just.*, 4, *c.* 1. — *En.*, 3, *v.* 414. — *Sil. Ital.*, 14, *v.* 1:. — *Pline*, 3, *c.* 8. — *P. Méla*, 2, *c.* 7.

2. — (PETITE), surnom donné à l'île de Naxos, dans la mer Egée, à cause de son extrême fertilité.

3. — (DÉTROIT DE). V. SICULUM.

SICILIQUE, *-icus*, division de l'once, en était le quart.

SICINIA (LEX), *archéol.*, loi portée par le tribun Sicinius, l'an de Rome 261, 493 av. J.C. Elle défendait de contredire ou d'interrompre un tribun, pendant qu'il haranguerait le peuple. *Den. d'Hal.*, 7, *c.* 17.

SICINIA, *hist.*, famille romaine, dont les membres portaient le surnom de Tuscus et de Sabinus.

1. SICINIUS (C.) BELLUTUS ou VELLUTUS, un des auteurs de la retraite du peuple sur le *mont Sacré*, fit porter la loi Sicinia, et fut nommé un des premiers tribuns du peuple, l'an 493 av. J. C. Il souleva le peuple contre Coriolan, et fut un de ses accusateurs 491 ans av. J. C. *T. L.*, 2, *c.* 33, 58 ; 2, *c.* 54. — *Plut.*, *Cor.*

2. — (L.) DENTATUS, tribun militaire, célèbre par sa valeur, servit quarante ans dans les armées romaines, se trouva à cent vingt-un combats, et obtint pour récompense quatorze couronnes civiques, trois couronnes murales, huit couronnes d'or, quatre-vingt-trois colliers d'or, soixante bracelets, dix-huit lances, et vingt-trois chevaux avec leurs harnois. Il reçut quarante-cinq blessures, toutes par devant, et se signala principalement en défendant le Capitole contre les Sabins. Le décemvir Appius Claudius, qui prévoyait qu'il ne pourrait jamais se rendre maître absolu de Rome, tant que Sicinius aurait le commandement du Capitole, lui donna ordre de se rendre à l'armée, et le fit bientôt après assassiner par des soldats. De cent hommes qui l'attaquèrent, Sicinius en tua quinze, et en blessa trente. Les autres, n'osant se jeter sur lui, l'accablèrent de loin sous une grêle de dards et de pierres. Cet événement arriva l'an 405 av. J. C. Sicinius fut surnommé l'Achille romain. *Den. d'Hal.*, 8. — *Val. Max.*, 3, *c.* 2, § 24. — *Pline*, 7, *c.* 27. — *Aulugelle*, 11, *c.* 11.

3. — SABINUS, général romain, qui vainquit les Volsques.

4. — tribun du peuple l'an 76 av. J. C., eut des démêlés avec le consul Cn. Octavius.

SICINNA ou SICINNIS, espèce de danse satyrique, accompagnée du chant du danseur. On nommait *sicinnistæ* ceux qui la dansaient. On louait de ces danseurs aux funérailles des gens riches. *Athén.*, *Dipn.*, 14, *c.* 3. — *Aulugelle*, 20, *c.* 2.

SICINNISTA. V. SICINNA.

SICINUS, *myth.*, fils de la Naïade OEnoé et de Thoas, roi de Lemnos. Thoas, échappé seul au massacre de tous les hommes de l'île de Lemnos (V. LEMNOS), aborda dans une île de la mer Egée, où il eut de la nymphe OEnoé Sicinus, qui donna son nom à l'île.

SICINUS, *hist.*, précepteur de Thémistocle. Ce général se servit de lui, pour avertir secrètement Xerxès d'attaquer les forces combinées des Grecs. La ruse réussit, et les Perses furent vaincus. *Plut.*

SICINUS, *géog.* (*Sikino*), petite île de la mer Egée, l'une des Cyclades, au N. E. de Théra, entre Pholegandrus à l'O. et Ios à l'E.

SICLAG. V. SICELEG.

SICLE, *siclus*, poids et monnaie des Juifs. V. *les Tab. des Mes. et Monn. Juiv.*

SICORIS ou SICORUS (*Sègre*), riv. de la Tarraconaise, prenait sa source dans les Pyrénées, allait du N. au S., et se jetait dans l'Ibère, peu au-dessus de l'embouchure de ce fleuve. Ce fut près de cette rivière que Jules-César vainquit Afranius et Pétréius, chefs du parti de Pompée en Espagne. *Phars.*, 4, *v.* 14 *et* 130. — *Pline*, 3, *c.* 3.

SICULES, *-li*, peuple originaire de la Dalmatie, qui vint s'établir dans l'Italie, et passa dans la suite dans l'île de Sicania, dont il chassa les Sicanes, vers l'an 1059 av. J. C., et à laquelle il donna le nom de Sicile. Denys d'Halicarnasse et Strabon en font une peuplade d'OEnotriens ou d'Ausoniens. *Thucyd.*, 6, *c.* 2. — *Den. d'Hal.*, 1. — *Strab.*, 6.

SICULUM FRETUM, c'est-à-dire, détroit de Sicile (*Phare de Messine*), nom donné par les Romains au détroit qui sépare la Sicile de l'Italie, et qui fait communiquer la mer de Tyrrhène et la mer Ionienne. Il y avait jadis, dit-on, un isthme qui joignait la Sicile, alors presqu'île, au reste du continent italique. Un tremblement de terre le fit disparaître et y substitua ce détroit. Il a quinze milles de longueur, mais il est si étroit qu'en quelques endroits on entend aboyer les chiens de la rive opposée. C'est dans ce détroit que se trouvaient les écueils de Carybde et Scylla. *Luc.*, *Phars.*, 1. — *Pline*, 3, *c.* 8.

SICULUS, *myth.*, un des fils de Neptune, régna dans la Sicile à laquelle il donna son nom.

SICULUS FLACCUS, *hist.*, médecin et géomètre, contemporain de Domitien, laissa deux traités intitulés, l'un *De conditionibus agrorum*; l'autre *Nomina agrorum* et *limitum*.

SICUM (*Castel-Vecchio*), v. de la Dalmatie occidentale, sur le golfe Adriatique.

SICYON, petit-fils d'Erechthée, s'établit dans la Sicyonie, dont le roi Laomédon lui donna en mariage sa fille Zeuxippe. Sicyon monta sur le trône après la mort de ce roi (1350 av. J. C.), et donna son nom à la ville de Sicyone, qui auparavant portait le nom d'Egialée. Il mourut après un règne de 35 ans, laissant la couronne à son fils Polydore. V. SICYONE.

SICYONE, *-on* (*Basilico*), capitale de la Sicyonie, au N., à peu de distance de la mer, entre les fleuves Asope et Elisson. Egialée y fonda vers l'an 2089 av. J. C. un empire, le plus ancien de la Grèce, qui d'abord porta son nom, mais ensuite prit celui d'un des rois postérieurs; trente-deux rois succédèrent à ce prince, dans l'ordre suivant : Europe, 2038, Telchin, 1993, Apis, 1972, Thelxion, 1948, Egidre, 1890, Thurimaque, 1862, Leucippe, 1817, Mésape, 1764, Erate, 1747, Plemnée, 1671, Orthopolis, 1623, Marate I, 1560, Marate II, 1530, Echirec, 1510, Corax, 1455, Epopée, 1425, Laomédon, 1380, Sicyon, 1350, Polydore, 1305, Janiscus, 1265, Phæstus, 1223, Adraste, 1215, Polyphide, 1211, Pélasge, 1180, Zeuxippe, 1160, Archélaüs, 1128, Automédon, 1127, Théoclite, 1126, Eunée, 1122, Théonème, 1116, Amphygyus, 1107, Charidème, 1089. A la mort de celui-ci, qui ne régna qu'un an, les Héraclides, maîtres du reste du Péloponèse depuis quinze ans, conquirent aussi la Sicyonie, et y établirent une république. Sicyone resta ensuite long-temps sans importance; mais elle se releva dans le 2e siècle av. J. C., lors de la confédération achéenne, dont elle devint en quelque sorte la métropole. Les Sicyoniens passaient pour le peuple le plus efféminé de la Grèce. Mais ils aimaient les beaux-arts, et leur ville donna naissance à un grand nombre de sculpteurs et de peintres, à la tête desquels il faut placer Polyclète et Lysippe, Pausias et Timanthe. Aratus, qui se rendit si fameux à l'époque de la ligue Achéenne, était aussi natif de Sicyone. *Lucrèc.*, 1, *v.* 1118. — *Cic.*, *Orat.*, 1, *c.* 54. — *T. L.*, 32, *c.* 16; 33, *c.* 5. — *Strab.*, 8. — *Virg.*, *Georg.*, 2, *v.* 519. — *Apollod.*, 3, *c.* 5. — *P. Mela*, 2, *c.* 3 — *Paus.*, 2, *c.* 1. — *Plut.*, *V. de Démetr.*; *V. d'Arat.*

SICYONIE, *-nia*, petite contrée septentrionale du Péloponèse, à l'E. de l'Achaïe, dont on la considère même comme une province, était bornée à l'O. par les Pelléneens, à l'E. par la Corinthie, au S. par la Phliasie, et au N. par la mer de Crissa. Sicyone, qui lui avait donné son nom, en était la capitale.

SIDA. V. SIDE.

1. SIDE, *-da*, *myth.*, épouse d'Orion, qui se vanta d'être plus belle que Junon, et qui, en punition de sa vanité, fut précipitée par cette déesse dans le Tartare. *Apollod.*, 1, *c.* 4.

2. — une des Danaïdes, donna son nom à la ville de Sida en Laconie. *Paus.*, 3, *c.* 22.

3. — fille de Bélus.

1. SIDE, *géog.* (*Candeloro*), grande ville et ensuite capitale de la Pamphylie, sur la mer, entre les embouchures du Mélas et de l'Eurymédon, était la patrie du célèbre jurisconsulte Tribonien. *Cic.*, *Ep. fam.*, 3, *ep.* 6 — *T. L.*, 37, *c.* 23. — *Strab.*, 12. — *P. Mela*, 1, *c.* 14.

2. — petite v. du Péloponèse, dans la Laconie.

1. SIDÈNE, *-nus*, petite riv. du Pont, coulant du S. au N., et se jetait dans la mer, à l'O. de Polemonium, après avoir coupé le Pont en deux parties que l'on pourrait nommer *Pont oriental* et *Pont occidental*.

2. — *-na*, petite contrée du Pont, vers le centre, tire son nom du fleuve de même nom qui l'arrose.

SIDÉRIS (*Ester*), fleuve d'Hyrcanie, qui se jette dans la mer Caspienne.

SIDÉRITE, *-tes* (σίδηρος, fer), pierre ferrugineuse qu'Apollon donna au devin Hélénus, avait, dit-on, le don de la parole, et rendait des oracles. *Apollod.* — *Lycoph.*, *Cass.*

SIDÉRO, seconde femme de Salmonée, roi de l'Elide, persécuta Tyro sa belle-fille. Pélias et Nélée, fils de celle-ci, la tuèrent pour venger leur mère. *Apollod.*, 1, *c.* 9.

SIDÉTAINS, SÉDÉTAINS ou EDÉTAINS. V. EDÉTAINS.

SIDÉTÈS, surnom d'un des Antiochus roi de Syrie. V. ce nom.

SIDICINE, *-num*, capitale des Sidicins, dans la Campanie, plus communément nommée *Teanum*. V. ce nom.

SIDICINS, *-ni*, peuple de Campanie, qui n'était qu'un démembrement des anciens Ausones. Sidicine ou Téanum était leur capitale. *En.*, 7, *v.* 727.

SIDODONE, *-na*, petite v. de la Carmanie, au S., sur le golfe Persique, entre les embouchures des fleuves Achidane et Cathrapis, et à égale distance des îles Catée et Oaracte.

SIDOINE APOLLINAIRE, C. SOLLIUS APOLLINARIS MODESTUS SIDONIUS, poète chrétien du 5e siècle, né l'an de J. C. 427 d'une illustre famille de Lyon. Son aïeul et son père avaient été préfets du prétoire dans les Gaules, et Papianilla, sa femme, était fille d'Avitus, qui depuis fut empereur. Il jouit de la plus grande considération sous le règne d'Avitus, ainsi que sous ses deux successeurs, Majorien et Anthémius, qui le nommèrent préfet de Rome, patrice et sénateur. Revenu dans les Gaules, il se fixa chez les Arverni (en Auvergne), qui l'élurent, quoique encore laïque, pour évêque d'Augustonemetum (Clermont). Il abandonna alors ses biens et ses places à son fils, et se livra avec zèle aux fonctions épiscopales qu'il exerça jusqu'à sa mort, en 487. Il avait alors environ 60 ans. Il nous reste de cet auteur vingt-quatre poèmes, dont les plus remarquables sont trois panégyriques, l'un d'Avitus, l'autre de Majorien, le troisième d'Anthémius, et quelques épithalames dans le genre héroïque. Le poète, quoique souvent bizarre et exagéré, parvient à plaire et à intéresser. On a encore de lui une *Collection de lettres* en neuf livres, où il avoue assez naïvement qu'il a voulu imiter Pline le jeune; mais il est resté bien au-dessous de son modèle. Ses œuvres ont été publiées par Labbé, Paris, in-4°, 1652.

SIDOLOQUE, *-cum* (*Saulieu*), v. de la Lyonnaise 1re, chez les Eduens, vers le N.

SIDON (*Séide*), grande et célèbre ville de la Phénicie, située sur le bord de la mer, environ à cinquante milles de Damas, et à vingt-quatre de Tyr. Sa fondation remonte aux premières époques de l'histoire. Elle fut fondée, selon Moïse, par Sidon, fils de Chanaan, qui lui donna son nom. Ses habitans se rendirent fameux de bonne heure par leur industrie, leurs connaissances astronomiques, leur commerce et leurs entreprises maritimes. On leur



attribue l'invention du verre, des toiles fabriquées, et de la couleur de pourpre. Les femmes excellaient dans la broderie. Les mœurs et la probité des Sidoniens étaient fort suspectes.

Sidon était riche et puissante quand les Hébreux vinrent s'établir dans le pays voisin. Après avoir été long-temps la métropole de la Phénicie, elle fut obligée de céder le premier rang à Tyr, et même de se soumettre aux princes de cette ville. Cyrus la conquit, et l'incorpora à ses états. Elle fut assiégée par Ochus, roi de Perse, contre lequel elle s'était révoltée, 351 av. J. C., et les habitans plutôt que de se rendre se renfermèrent dans leurs maisons avec leurs femmes et leurs enfans, et s'y brûlèrent. Après la mort d'Alexandre, elle passa aux rois d'Egypte, de ceux-ci aux rois de Syrie, et enfin aux Romains, qui lui accordèrent divers titres. Le philosophe Zénon, chef de la secte des Stoïciens, y était né. Elle est aujourd'hui peu considérable. *Hom.*, *Odyss.*, 15, *v.* 411. — *Virg.*, *En.*, 1, *v.* 613.—*Diod. de Sic.*, 16.—*Luc.*, *Phars.*, 3, *v.* 217; 10, *v.* 141. — *Pomp. Méla*, 1, c. 12. — *Just.*, 11, c. 10.

SIDONIDE, *-nes*, contrée de la Syrie, formée par le territoire de Sidon, le long de la Méditerranée. Elle prit ensuite le nom de *Phénicie*. *Métam.*, 2, *f.* 19.

SIDONIENS, *-nii*, nom des Phéniciens avant la fondation de Tyr. Ce nom s'applique poétiquement aux Carthaginois, dont la ville avait été bâtie par les habitans de Tyr, peuple de la Phénicie, comme ceux de Sidon. V. SIDON.

SIDONIORUM INSULÆ, c'est-à-dire îles des Sidoniens, petites îles du golfe Persique, ainsi nommées sans doute parce que les Phéniciens les avaient découvertes. *Strab.*, 16.

SIDONIS, nom qu'on donne quelquefois à Didon, qui était née à Sidon.

1. SIDONIUS, habitant de Sidon; ce nom se donna quelquefois aux Carthaginois. *En.*, 1, *v* 682.

2. — APOLLINARIS, poète latin. V. SIDOINE.

1. SIDUS, port de la ville de Mégare, situé sur les confins de la Corinthie et de la Mégaride.

2. —petite île située sur les côtes de l'Ionie. *Pline.*

SIENA ou SENA JULIA (*Sienne*), petite ville de l'Etrurie, vers le centre, au S. de Florence, au S. E. de Volaterre, au S. O. d'Arretium, et au N. du fleuve Umbro. *Cic.*, *Brut.*, c. 18.— *Tac.*, *Hist.*, 4, *c.* 45.

SIGA, *myth.*, nom phénicien de Minerve.

SIGA, *géog.* (*Ned-Roma*), v. et port de la Mauritanie Césarienne, à l'O., entre Caloa et le promontoire Metagonium. C'était la capitale des états de Syphax. *Pline*, 5, c. 11.

SIGALION (σιγη, silence), dieu du silence, le même qu'Harpocrate, chez les Egyptiens. *Varr.*, *L. L.*, 3 et 4.

SIGAMBRES. V. SICAMBRES.

1. SIGÉE, *-geum* (*Incihisari*), promontoire de la Mysie, dans la Troade, sur la mer Egée, à l'entrée de l'Hellespont, avait été nommé ainsi parce que Hercule, frustré par Laomédon du salaire convenu, feignit de partir de ce cap, et y revint en silence (σιγῇ) pour surprendre les Troyens qui le croyaient éloigné. Ce promontoire était célèbre par les combats sanglans que s'y livrèrent les Grecs et les Troyens, et par le tombeau d'Achille. *Hérod.*, 5.— *Cic.*, *Disc. p. Arch.* — *En.*, 2, *v.* 312; 7, *v.* 294. — *Ov.*, *Metam.*, 12, *v.* 71. —*Luc.*, *Phars.*, 9, *v.* 961. — *P. Mela*, 1, c 18. — *Dictys de Crèt.*, 5, c. 12.

2. — v. de la Troade, près du promontoire de même nom.

SIGILLA, petites statues que les anciens plaçaient dans des niches, pour orner leurs maisons, et qu'ils honoraient comme des dieux, quand ils les avaient fait consacrer.

SIGILLAIRES, *-llaria*, nom d'une fête que célébraient les anciens Romains. Elle était ainsi appelée à cause des petits présens, tels que des cachets (*Sigilla*), et des anneaux, des gravures, des sculptures, qu'on s'envoyait réciproquement. Elle durait quatre jours, et suivait immédiatement les Saturnales qui en duraient trois, ce qui faisait ensemble sept jours; et comme les Saturnales commençaient le dix-neuf décembre, les sigillaires commençaient le vingt-deux, et duraient jusqu'au vingt-cinq inclusivement. On dit qu'elles furent instituées par Hercule, lorsque, revenant d'Espagne après avoir tué Géryon, il conduisit ses troupeaux en Italie, et bâtit sur le Tibre un pont à l'endroit où l'on construisit depuis le pont *Sublicius*. D'autres en attribuent l'institution aux Pélasges, qui, profitant du double sens d'une réponse, imaginèrent que l'oracle ne leur demandait pas des sacrifices d'hommes vivans, mais des statues, et des lumières; ils présentèrent à Saturne des bougies, et à Pluton des petites figures humaines; de là vinrent les *sigillaires* (en latin *Sigillum*). *Macrob*, *Saturn.*, 1, *c.* 10 et 11.

SIGILLATEURS, *-tores* (*sigillum*, sceau, cachet), prêtres égyptiens, qui étaient chargés de marquer d'un cachet les victimes destinées aux sacrifices. Comme il fallait que l'animal fût entier, pur et bien conditionné, il y avait des prêtres chargés d'examiner les animaux qu'on destinait à être victimes. Quand la bête avait les qualités requises, ils la marquaient, en lui attachant aux cornes de l'écorce de papyrus, et en imprimant leur cachet sur de la terre sigillée qu'ils lui appliquaient. On punissait de mort quiconque offrait une victime qui n'avait pas reçu cette marque. *Hér.*

SIGMA, sorte de table en fer à cheval, autour de laquelle on plaçait un lit unique de même forme, au lieu de divers lits séparés. La table et le lit se nommaient *Sigma*, à cause de leur ressemblance avec cette lettre grecque.

1. SIGNIA (*Segni*), v. et colonie Romaine, dans le Latium, chez les Volsques, au N. des marais Pomptins, entre Suessa Pometia et Frusino. Ses vins étaient en usage dans la médecine; mais ils étaient peu agréables à boire. *Sil. Ital.* —*Strab.*, 5. — *T. L.*, 1, *c.* 56. — *Mart.*, 13, *ep.* 116.

2. — montagne de Phrygie. *Pline*, 5, *c.* 29.

SIGNIUM ou SIGNIA. V. SIGNIA.

SIGOVÈSE, *-sus*, un des princes de la Gaule Transalpine, neveu d'Ambigat roi des Bituriges, vint avec Bellovèse, à la tête d'une nombreuse colonie de Gaulois, s'établir dans le N. de l'Italie qui reçut d'eux le nom de Gaule Cisalpine. Sigovèse et Bellovèse vivaient du temps de Tarquin. *T. L.*, 5, *c.* 34.

SIGRIUM, promontoire de l'île de Lesbos, vers le N. O.

SIGYNIENS, *Sigynia* ou *Sigunt*, nation sauvage et peu connue de la Sarmatie européenne, au S., vers l'embouchure du Danube. *Hér.*, 5, *c.* 9.

1. SILA ou SYLA (pour *Silva* ou *Sylva*), forêt fameuse du Brutium, s'étendait vers le centre de la province du N. au S. dans une longueur de sept cents stades, entre le Néèthe et le Targine. On en tirait de la poix excellente. — *Virg.*, *En.*, 12, *v.* 713. — *Strab.*, 6.

2. — PIERIA, vaste forêt de la Piérie, en Macédoine, sur les bords du fleuve Haliacmon, s'étendait de Servie à Silana.

SILANA JUNIA, *hist.* V. JUNIA, n° 5.

SILANA, *géog.*, v. de la Macédoine, près des fron-

tières de la Thessalie, dans la Piérie, sur l'Haliacmon.

SILANION, statuaire distingué d'Athènes, se forma seul et sans maître. *Pline*, 34, *c.* 8, § 19.

SILANUS, surnom de plusieurs familles romaines, principalement des Junius.

1.—(D.) MANLIANUS, fils de Manlius Torquatus, fut accusé de s'être rendu coupable de concussion dans le gouvernement de la Macédoine. Son père prit lui-même connaissance des accusations dirigées contre lui; après les avoir examinées avec soin, il déclara son fils coupable, et le bannit de sa présence. D. Silanus se pendit de désespoir la nuit suivante (612 de Rome). Il avait été adopté par un membre de la famille Silanus, dont il avait pris le nom. *T. L.*, 54. — *Cic.*, *Fin.*, 1. — *Val. Max.*, 5, *c.* 8, § 3.

2. — propréteur romain, qui défit les Carthaginois en Espagne, dans le temps qu'Annibal était en Italie.

3. — (M. JUNIUS), consul l'an 109 av. J. C., fut défait par les Cimbres.

4. — TURPILIUS, lieutenant de Métellus, dans la guerre contre Jugurtha. Il fut accusé par Marius, et condamné quoique innocent.

5. — (DEC. JUN.), consul avec Muréna l'an 62 av. J. C. Etant consul désigné, il opina pour condamner à mort Lentulus et ses complices. *Sall.*, *Cat.*, *c.* 6. — *Cic.*, *Cat.*, 4, § 4.

6.—MARCUS, lieutenant de César dans les Gaules.

7 et 8. — (A. LICINIUS NERVA) et (Q. CÆCIL. METELLUS, CRETICUS, consuls l'an 7 de J. C.

9. — (JUNIUS) et (L.) consuls l'an 10 de J. C., l'un après l'autre.

10. — (D.), consul sous Auguste, entretint un commerce scandaleux avec la petite fille de l'empereur, ce qui le fit exiler. *Tac.*, *Ann.*, 3, *c.* 24.

11. — (C. JUNIUS), consul l'an 17 de J. C.

12. — (M. JUNIUS), consul l'an 19 de J. C., avec L. Norbanus Balbus; tous deux portèrent la loi Junia-Norbana sur les affranchis. V. AFFRANCHISSEMENT.

13. — APP. JUNIUS), consul l'an 28 de J. C.

14. — JUNIUS, consul romain, qui, sous le régne de Tibère, fut exilé à Cythère, pour s'être rendu coupable de concussion. C'est sans doute le même qu'un des précédens, mais on ne peut assurer lequel. *Tac.*, *Ann.*

15. — (M. JUNIUS), consul l'an 46 de J. C. C'est peut-être lui qui fut le beau-père de l'empereur Caligula. *Suét.*, *Calig.*, *c.* 22.

16. — (DEC. JUNIUS), Romain, consul l'an 53 de J. C. l'année même où Néron épousa Octavie, est peut-être le même que le suivant.

17. — (LUCIUS), illustre romain à qui Octavie, fille de Claude et de Messaline, avait d'abord été promise en mariage; mais Néron la lui enleva, et l'épousa lui-même, afin de mieux assurer par là ses droits au trône. Il se tua, après que Néron la lui eut enlevée. *Tac.*, *Ann.*, 11, *c.* 32; 12, *c.* 3, 8, etc. — C'est peut-être le même que le précédent.

18. — TORQUATUS, Romain condamné à mort par Néron.

SILARE, *-rus* (*Sélo*), principale riv. de la Lucanie, au N., sortait de l'Apennin, et se jetait dans le golfe de Pæstum. C'est sur ses bords que Spartacus fut battu 71 ans av. J. C. Les anciens attribuaient à ses eaux la vertu de pétrifier les feuilles. *Virg.*, *Géorg.*, 3, *v.* 146. — *Strab.*, 5. — *Pline*, 2, *c.* 103. — *P. Méla*, 2, *c.* 4.

1. SILAS, un des soixante-douze disciples de J.C., fut choisi avec S. Jude pour porter à Antioche les décrets du concile de Jérusalem. Il se joignit dans la suite à S. Paul et l'accompagna dans le plus grand nombre de ses voyages. *Act. des Ap.*, *c.* 15, *v.* 17.

2. — Juif, favori du roi Hérode Agrippa, à qui il avait rendu plusieurs services dans sa mauvaise fortune. Agrippa le récompensa par le commandement général de ses troupes; mais peu après son insolence devint sans bornes, et son maître, après plusieurs avis inutiles, le fit mettre en prison. *Jos.*, *A. J.*, 19, *c.* 6 et 7.

SILENCE, *Silentium*. Les anciens révéraient le silence comme un dieu, sous les noms de Sigalion et d'Harpocrate, et le représentaient avec un doigt sur les lèvres.

SILÈNE, *-nus*, *myth.*, demi-dieu qui fut le père nourricier, le maître et le compagnon de Bacchus. Les uns le font fils de Mercure et de la Terre, les autres, de Pan et d'une Nymphe. Il naquit à Malée dans l'île de Lesbos. Son caractère jovial et railleur le rendait agréable aux dieux, à l'assemblée desquels il se trouvait très-souvent. Il fut chargé de l'enfance de Bacchus, et accompagna ensuite ce dieu dans ses voyages. A son retour des Indes, il s'établit dans les campagnes d'Arcadie, où il se fit aimer de tout le pays. Après sa mort on lui rendit les honneurs héroïques, et les Eléens lui consacrèrent un temple. On le représente sous la forme d'un vieillard gros, petit, chauve et camus, quelquefois le front orné de cornes, toujours ivre, et tantôt assis sur un âne, sur lequel il a bien de la peine à se soutenir; tantôt marchant, appuyé sur un bâton ou sur un thyrse. On lui donne aussi une couronne de lierre, et une tasse pleine.

Ovide raconte qu'un jour Silène n'ayant pu suivre Bacchus, quelques paysans le rencontrèrent ivre et chancelant, autant pour son grand âge que par le vin; et après l'avoir paré de guirlandes et de fleurs, ils le conduisirent devant Midas. Dès que ce prince eut reconnu qu'il avait en sa puissance un ministre du culte de Bacchus, il le reçut magnifiquement, et le retint pendant dix jours, qui furent employés en réjouissances et en festins; ensuite il le renvoya à ce dieu.

Selon certains auteurs, Silène était un philosophe qui suivait Bacchus dans ses expéditions, et l'aidait de ses conseils. C'est sans doute d'après cette tradition qu'Euripide et Virgile l'ont représenté dissertant sur l'origine du monde et sur la morale. *Eurip.*, *Cyclop.* — *Virg.*, *Ecl.*, 6, *v.* 13. — *Cic.*, *Tusc.*, 1, *c.* 48. — *Diod. de Sic.*, 4. — *Ov.*, *Mét.* 4, *f.* 1. — *Hygin.*, *f.* 191. — *Philostr.*, 23. — *Paus.*, 3, *c.* 25; 6, *c.* 24. — *Elien*, *H.*, *Div.*, 3, *c.* 18.

1. SILÈNE, *-nus*, *hist.*, écrivain natif de Carthage, composa en grec une histoire de cette république. *Cic.*, *Div.*, 1, *c.* 24. — *T. L.*, 26, *c.* 49.

2. — de Calate, auteur d'une histoire de Sicile.

1. SILÈNES, *-ni*, *myth.*, enfans de Silène, avaient des queues ainsi que les Satyres.

2. — nom donné quelquefois aux Satyres et aux Faunes.

SILÈNES, *-ni*, *géog.*, nation de l'Inde septent., ainsi nommée de Silène nourricier de Bacchus, habitaient sur les bords de l'Indus.

SILIA (LEX), *de condictione pecunia certa*, déterminait la quantité d'argent que l'on pouvait emprunter, et le taux auquel on pouvait prêter. On croit qu'elle fut portée vers l'an 244 av. J. C.

SILICENSE, fleuve d'Espagne, dans la Bétique, sur lequel était, selon Hirt. Pansa, une ville du nom de Ségovie.

SILICERNE, *-nium* (*silere*, se taire), banquet funèbre qui chez les Romains terminait la cérémonie des funérailles. Servius prétend que ce repas se donnait sur la tombe même aux vieillards, pour leur rappeler qu'ils devaient bientôt mourir. D'au-

tres croient qu'il y avait deux festins de ce nom ; l'un, pour les dieux Manes, auquel personne ne touchait, mais que chacun regardait en silence ; l'autre, offert sur le tombeau, auquel étaient admis les amis et les parens, qui se faisaient un devoir de ne rien laisser dans les plats.

SILICIS MONS, montagne de la Vénétie, vers le S., près de Patavium.

SILIQUA, petite fraction de l'once, en était la 144ᵉ partie.

SILIS (*Silis*), fleuve de la Vénétie, prenait sa source chez les Euganei, et se jetait à Altinum dans l'Adriatique. *Pline*, 3, *c.* 18.

SILIUM ou SILYUM. V. SILVIUM.

SILIUS, famille romaine qui fournit plusieurs consuls dans les derniers temps de la république, et sous les premiers empereurs. Le personnage le plus célèbre est C. Silius Italicus, n° 8.

1. — (P.), préteur l'an de Rome 694, 60 av. J. C., propréteur de la Bithynie et du Pont l'an 702, 52 av. J. C. *Cic.*, *Ep. div.*, 7, *ép.* 21 ; 9, *ep.* 16 ; 13, *ep.* 61, 62.

2. — (P.) NERVA, consul l'an 20 av. J. C.

3. — (C.) NÉPOS, consul l'an 13 de J. C.

4. — (P.) NERVA, consul l'an 28 de J. C.

5.—général romain, condamné à mort par Séjan, comme coupable de lèse-majesté. *Tac.*, *Ann.* 3 et 4. C'est sans doute le mari de Sosia Galla, dont il est parlé dans les Annales, 4, *c.* 19, 20.

6. — (P.), romain de haute naissance, passait pour l'homme le plus beau de Rome. Il fut aimé de Messaline, qui, pour mieux satisfaire la passion qu'il lui avait inspirée, exigea de lui qu'il répudiât sa femme, Junia Silana. Silius y consentit à regret; mais il fut obligé de céder aux volontés de l'impératrice. Celle-ci lui prodigua tout, dignités, richesses, puissance, esclaves. Enfin, profitant d'un voyage de son époux à Ostie, elle allait l'épouser publiquement quoique son mariage avec l'empereur Claude ne fût nullement rompu, quand l'empereur, averti par un de ses affranchis, revint en hâte à Rome et les fit saisir. Silius ne tenta point de se défendre et demanda seulement qu'il lui fût permis d'avancer l'instant de sa mort. Messaline fut mise à mort. *Tac.*, *Ann.* 1 et 5. —*Juv.*, 10, *v.* 330.—*Suét.*, *Claude*, *c.* 26 et 36. —*Dion Cass.*

7. — (P.) NERVA, consul l'an 65 de J. C.

8. — (C.) ITALICUS, poète épique du 1ᵉʳ siècle de l'empire. On a cru à cause de son nom d'Italicus qu'il était d'Italica en Espagne ou de Corfinium en Italie, qui porta aussi le nom d'Italica. Mais il est plus croyable que ce surnom appartenait depuis long-temps à sa famille. Silius se livra en même temps à l'éloquence et à la poésie et s'acquit un renom dans l'une et dans l'autre. Cicéron et Virgile étaient les modèles qu'il s'était choisis ; et il poussa la vénération pour ces deux grands hommes jusqu'à acheter deux maisons de campagne qui leur avaient appartenu et jusqu'à leur offrir des sacrifices tous les ans au jour de leur mort. Silius passa par tous les emplois publics qui mènent au consulat et enfin obtint le consulat l'année même de la mort de Néron, 68 de J. C. On a dit qu'il s'était insinué dans la faveur de ce prince en faisant le métier de délateur. Si cette imputation est vraie, du moins Silius effaça la honte de ce commencement par une longue carrière de vertu. Après la mort de Néron, il jouit de la faveur de Vitellius et de Vespasien qui le fit proconsul d'Asie. Comblé de richesses et d'honneurs ; il se retira enfin dans la terre de Virgile et s'y livra uniquement à la poésie. Il vécut jusque sous Trajan. Quand ce prince fut élevé à l'empire, Silius dédaigna de venir à Rome l'en féliciter ; cependant Trajan ne conserva contre lui aucun ressentiment. Parvenu à l'âge de soixante et quinze ans, Silius se laissa mourir de faim, parce que tout l'art des médecins ne put le guérir d'un abcès dont il souffrait cruellement, l'an 100 de J. C.

Silius a chanté dans un poème épique en dix-sept chants la seconde guerre punique. Martial fait de ce poète un éloge exagéré, et que n'a point ratifié la postérité. On ne peut rien lui reprocher du côté de la pureté, de l'intérêt et de la vérité; mais sa poésie est faible, sans élégance et sans coloris; il s'assujétit scrupuleusement à la marche historique, et cependant il viole les lois de ce genre en intercalant dans son poëme des fictions mythologiques, ce qui fait une bigarrure désagréable. Pour le style, tantôt il copie presque à la lettre Virgile, Lucrèce, Horace, Homère; tantôt, renonçant à leurs secours, il devient froid, tendu et rampant. En un mot Silius n'avait que l'amour de la poésie ; mais non le génie qui fait le poète. Il est imitateur, mais il imite sans goût et surtout sans adresse, et les détails qu'il emprunte aux autres poètes, au lieu de se fondre en un tout, ont toujours l'air de morceaux de rapports. C'est ce qui l'a fait appeler le singe de Virgile. *Mart.*, 4, *ép.* 14, *v.* 1 ; 6, *ép.* 64, *v.* 10 ; 7, *ép.* 62, *v.* 1, 10 ; 9, *ép.* 88, *v.* 2 ; 11, *ep.* 49, *v.* 3 ; 31, *ép.* 49, *v.* 2. — *Pline*, 3, *ép.* 7 ; 31, *ép.* 2 et 3.

Les meilleures éditions du poème d'Italicus sont celles des Deux-Ponts, 1784, d'Ernesti, Leipsick, 1791, et surtout de Ruperti et de Heyne, Gotting, 1795. Il a été traduit en français par Lefebvre de Ville-Brune, 3 vol. in-12, Paris, 1781.

9 — (C.) ITALICUS, fils du précédent, consul l'an de J. C. 94.

10. — MESSALA, consul l'an de J. C. 214.

SILLÉE, *-llæus*, prince arabe qui fut envoyé à Jérusalem par Oboda, roi d'Arabie, pour traiter de plusieurs affaires importantes avec Hérode-le-Grand. Il demanda Salomé en mariage, et Hérode n'ayant voulu consentir à cette union qu'à condition que le prince se ferait Juif, il l'épousa en secret. Revenu en Arabie, il fit mourir Oboda et quelques-uns des grands du royaume pour s'emparer de la couronne. A la fin Auguste sur diverses accusations le condamna au supplice. *Jos.*, *Ant. J.*, 16.

SILLES, *-li*, nom donné en Grèce à des espèces de parodies d'ouvrages célèbres. Les principaux Sillographes de l'antiquité furent Xénophane de Colophon, qui parodia Homère et Hésiode, et Timon de Phlionte, dont les silles étaient principalement dirigés contre Xénophane, Platon et tous les métaphysiciens de son temps. V. TIMON le sillographe. *Aulugelle*, 3, *c.* 17.

SILO, v. de la Judée, dans la tribu d'Ephraïm, sur une éminence. C'est là que furent conservés l'arche et le tabernacle, jusqu'à ce qu'ils fussent pris par les Philistins. *Jos.*, *c.* 18. —*Jug.*, *c.* 18, 20, 22. — *Rois*, 1, *c.* 1, 4.

SILOÉ, autrement GITHON, fontaine fameuse de la Palestine, dans la Samarie. A certains jours et à certaines heures, il en jaillissait avec un grand bruit une eau brillante et limpide. C'est peut-être la même que Ragel. On en fit par la suite une piscine où Jésus-Christ envoya l'aveugle-né se laver, lorsqu'il eut mis sur ses yeux de la boue mêlée avec sa salive. *Isaïe*, 8, *c.* 6. — *Esdras*, 3.— *St. Jean*, *c.* 9.

SILPHIUM, petit canton de la Libye, au N.

1. SILPIE. *-pia* (*Visèche*), v. de la Gaule. V. SIPIE.

2. — v. de la Tarraconnaise, vers le N. *T. L.*, 28, *c.* 19.

1. SILURES, peuple de la Bretagne 2ᵉ, au S., vers l'embouchure de la Sabrina.

SILUS, surnom des familles Sergia, Domitia. etc. Cicéron parle (*Orat.*, 2, c. 70) d'un Silus que l'on croit être M. Sergius Orata Silus, questeur provincial l'an 648 de Rome.

SILVAIN. V. SYLVAIN.

1 SILVANECTES, peuple de la Gaule, dans la Belgique 2e, entre les Parisii et les Meldes au S., les Viducasses et les Bellovaques au N. Leur capitale porte le même nom.

2.—(*Senlis*), pet. v. de la Gaule, capitale des Silvanectes, au centre de leur territoire.

SILVANUS ou SYLVANUS, surnom d'une branche de la famille des Plautius, qui fournit plusieurs consuls dans les premiers temps de l'empire. V. PLAUTIUS.

1. — (POMPEIUS), consul l'an 45 de J. C.

2.—Romain qui entra dans la conspiration de Pison contre Néron, l'an de J. C. 61. Il subit la mort avec ses complices. *Tac.*, *Ann.* 16.

3. — officier de Constance II, se fit proclamer empereur par ses soldats; mais il fut tué peu de jours après par ceux mêmes qui l'avaient proclamé.

SILVES. V. SYLVES.

SILVIA. V. SYLVIA.

1. SILVIUM (*Gorgoliona*), v. d'Apulie, dans la Peucétie occid., à l'E. de Vénusie. *Pline*, 3, *c.* 11.

2. — v. d'Istrie, à l'O., sur la côte, entre les îles Pullaries et la ville d'Urarria.

SIMÆTHIS. V. SIMÉTHIS.

SIMÆTHIUS HEROS, nom d'Acis, fils de la nymphe Simæthis ou Siméthis.

SIMÆTHUS. V. SIMÈTHE.

SIMBRIVIUS ou SIMBRUVIUS LACUS. V. SIMBRUINA.

SIMBRUINA STAGNA, nom de trois petits lacs du Latium, formés par l'Anio, chez les Eques, près de Sublaqueum. *Tac.*, *Ann.* 14, c. 22.

SIMBRUVIUS LACUS. V. SIMBRUINA.

SIMÈNE,-*na*, pet. v. de la Lycie, vers le N., près de Chimère. *Pline*, 5, *c.* 27.

1. SIMÉON, *hist.*, fils de Jacob et de Lia. Il se joignit à son frère Lévi pour venger l'outrage que Sichem, fils de Hémor, avait fait à sa sœur Dina. (SICHEM et DINA). Etant allé avec ses autres frères en Egypte pour acheter du blé, il y fut retenu par Joseph et servit d'otage pour le retour de ses frères. Sa tribu sortit d'Égypte au nombre de cinquante-neuf mille trois cents combattans. *Gen.*, 30, *c.* 34, *v.* 46.— *Nomb.*. 1, *c.* 6. *v.* 22. V. SIMÉON, *géog.*

2.—saint vieillard, à qui le Saint-Esprit avait révélé qu'il verrait le Messie avant que de mourir. En effet, il se trouva au temple lorsque S. Joseph et la Ste. Vierge y allèrent présenter l'Enfant Jésus. Il le prit dans ses bras, et composa sur-le-champ le cantique *Nunc dimittis*. Il prédit à la Vierge la douleur qu'elle ressentirait à la vue des tourmens du Sauveur. *Luc*, c. 2, *v.* 25.

3. — proche parent de Jésus-Christ, fut évêque de Jérusalem, et souffrit le martyre à l'âge de cent vingt ans.

4. —le THÉOLOGIEN, auteur de trente trois discours sur la foi et les vertus chrétiennes, d'un traité sur l'amour divin et de deux cent vingt-huit chapitres de morale et de théologie.

5. — surnommé le LOGOTHÈTE ou le MÉTAPHRASTE, auteur byzantin dont on a une *Chronique* qui va de la création du monde à l'an de J. C. 968. Il a aussi écrit des vies des saints au nombre de 122 et des Homélies.

6. — SETH, médecin du 11e siècle, a laissé un dictionnaire de matière médicale.

SIMÉON (TRIBU DE), *géog.*, la province la plus méridionale de toute la Palestine, était formée de la Daromade, de la Gérarítique et de la portion N. de l'Idumée; ses bornes étaient au N. la tribu de Juda, au S. l'Arabie et les Amalécites, à l'O. les Philistins, et à l'E. le lac Asphaltite. Hébron en était la v. principale. Elle reçut son nom de Siméon, un des fils de Jacob. V. SIMÉON, *hist.*, no 1.

1. SIMÈTHE, -*mathus* (*Giartera*), fl. de Sicile, avait sa source aux monts Nébrodes et se jetait dans la mer Ionienne, entre Catane et l'embouchure du Térias. C'est dans le voisinage de ce fleuve que naquirent les dieux Paliques *Virg.*, *En.*, 9, *v.* 584.— *Ov.*, *Met.*, 13, *v.* 750, 879; *Fast.*, 4, *v.* 472. — *Sil. It.*, 14, *v.* 232.

2.—v. de Sicile, à l'E., sur la riv. de même nom. *Virg.*, *En.*, 9, *v.* 584.

SIMETHIS, nymphe de Sicile, mère d'Acis.

SIMILES, -*læ*, bosquet voisin de Rome dans lequel se célébraient les fêtes de Bacchus. *T. L.*, 39, c. 12.

SIMILIS, un des favoris de Trajan, quitta la cour et se retira à la campagne pour s'y livrer à la philosophie le reste de sa vie.

SIMMAS, un des bergers du roi Ninus, sauva Sémiramis exposée dans un désert. V. SÉMIRAMIS.

1. SIMMIAS, philosophe de Thèbes, disciple de Socrate. Il écrivit des dialogues dont il ne nous reste rien. *Diog. Laër.*

2. —officier macédonien que son intimité avec Philotas fit soupçonner de conspiration contre Alexandre. *Q. C.*, 7, *c.* 1.

3.—grammairien grec, natif de Rhodes, composa quelques poésies. Il nous reste de lui trois pièces intitulées l'OEuf, les Ailes et la Hache, parce que les vers, tantôt plus longs, tantôt plus courts, sont disposés de manière à présenter à l'œil la forme d'ailes, d'œuf et de hache.

SIMOÏS, ancien fleuve de l'Asie mineure, dans la partie de la petite Phrygie, qui forme la Troade. Il avait sa source au mont Ida, arrosait les campagnes de Troie, et se jetait dans le Xanthe. Ce fut sur ses bords que Vénus donna le jour à Enée. Pendant le siége de Troie, le Simoïs fit déborder ses eaux, pour s'opposer, avec le Scamandre, aux entreprises des Grecs. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un faible ruisseau, et même quelques voyageurs doutent de son existence. *Il.*, 6, *v.* 4; 12, *v.* 22. — *En.*, 1, *v.* 104; 3, *v.* 302.—*Ov.*, *Métam.*, 13, *v.* 324.— *P. Méla*, 1, *c.* 18.

SIMOISIUS, prince Troyen, ainsi nommé parce qu'il était né sur les bords du fleuve Simoïs. Il mourut sous les coups d'Ajax, fils de Télamon. *Il.*, 4, *v.* 473.

SIMON, *myth.*, un des matelots de Tyrrhène qui furent métamorphosés en dauphins pour avoir voulu enlever Bacchus. *Métam.*, 3.

1. SIMON, *hist.*, archonte l'an 591 av. J. C.

2. — corroyeur athénien, estimé de Socrate à cause de la sagacité de son esprit. Il fit de grands progrès dans la conversation de ce philosophe, et publia trente-trois dialogues, dans lesquels il exposa la doctrine de son maître touchant la vertu, la justice, la poésie, la musique, l'honneur, etc. Les dialogues de Simon existaient encore du temps de Diogène Laërce, qui nous en a conservé les titres. *Diog. L.*, 2, *c.* 14.

3. — rhéteur athénien. *Diog.*, 2, *c.* 14.

4. — sculpteur grec. *Diog.*, 2, *c.* 14.

Personnages Juifs.

1. SIMON Ier, surnommé le Juste, huitième grand sacrificateur des Juifs, succéda à son père Onias Ier, 303 ans av. J. C., et jouit neuf ans de la dignité suprême. Pendant ce temps, il fit réparer le temple

qui tombait en ruines, construisit de fortes murailles tout à l'entour et y conduisit de l'eau par les canaux. Eléazar son frère lui succéda.

2. — II, fils d'Onias II, et petit-fils du précédent, succéda à son père dans la grande sacrificature, l'an 222 av. J. C., et fut le douzième grand-prêtre des Juifs. Ce fut sous son pontificat que Ptolémée Philopator, ayant voulu entrer dans le sanctuaire, fut renversé par terre sans force et sans mouvement. Simon mourut l'an 202 av. J. C., et laissa l'encensoir à son fils Onias III.

3. — trésorier du temple de la tribu de Benjamin. Il cherchait à brouiller tout dans Jérusalem. Il avertit Séleucus, roi de Syrie, que le temple était plein de trésors dont il pouvait se rendre maître. Séleucus y envoya Héliodore, qui fut battu à coups de verges et laissé à demi mort par deux anges *Macch.*, 2, *c.* 3, *v.*4.

4. — Macchabée. V. Macchabée, n° 4.

5. — Barjone ou S. Pierre. V. Pierre (S.).

6. — de Cana en Galilée, était un des soixante-douze disciples de Jésus-Christ. Il alla prêcher l'Evangile en Perse, où il fut scié par le milieu du corps avec une scie de bois. *Luc*, *c.* 6, *v.* 15.

7. — surnommé le Cyrénéen, parce qu'il était de Cyrène, était disciple de Jésus-Christ. Il aida le Sauveur à porter sa croix jusque sur le Calvaire. Il fut évêque de Bostra en Arabie, et fut brûlé par les Gentils. *Math.*, *c.*27, *v.*32.—*Marc*, *c.*15, *v.* 21.

8. — surnommé le Lépreux, reçut plusieurs fois chez lui Jésus-Christ. Ce fut dans sa maison que la Magdeleine alla répandre des parfums sur les pieds du Sauveur. *Math.*, *c.* 26, *v.* 6.

9. — d'Alexandrie, fut élevé à la souveraine sacrificature par Hérode-le-grand. Ce prince, chagrin de la mort de Mariamne, qu'il avait fait périr sur un faux rapport, ayant appris que Simon avait une fille nommée Mariamne, d'une extrême beauté, la vit et voulut l'épouser. Mais comme Simon n'était pas d'une condition assez relevée pour être beau-père du roi Hérode, ce prince fit démettre du pontificat Jésus, fils de Phabée, et éleva Simon à cette dignité. Celui-ci en fut dépossédé quelque temps après, parce qu'il fut soupçonné d'être entré dans la conjuration de sa fille Mariamne. *Jos.*, *A.J.*, 17, *c.* 6.

10. — homme d'une taille et d'une mine fort avantageuses. Après la mort d'Hérode-le-grand, il se fit reconnaître roi par la plus grande partie du peuple et de la noblesse. Il saccagea le palais des rois à Jéricho, et en donna le pillage à ses gens. Il signala son règne par des meurtres et des incendies. Mais Gratus, capitaine romain, alla l'attaquer à la tête d'une armée nombreuse, le prit et le fit mourir. *Jos.*, *Ant. J.*, 7, *c.* 12.

11. — docteur de la loi, qui accusa publiquement le roi Agrippa d'être un débauché à qui l'on devait refuser l'entrée du temple. Le roi ne s'offensa point de ses discours; il fit venir le docteur à Césarée, le combla de caresses et le renvoya à Jérusalem. Simon, touché de la générosité d'Agrippa, se jeta à ses pieds, et lui demanda pardon de son indiscrétion. Le roi le lui accorda volontiers. *Jos.*, *Ant.J.*, 19.

12. — Essénien d'une grande vertu, expliqua à l'ethnarque Archélaüs le songe qu'il avait fait de dix épis de blé. V. Archelaus.

13. — le Magicien, du bourg de Gétron dans la Samarie, séduisait les Israélites par ses enchantemens et ses prestiges, et se faisait appeler *vertu de Dieu*. Les miracles du diacre Philippe le convertirent, et il fut baptisé. Voyant les apôtres opérer des prodiges plus étonnans que les siens et parler plusieurs langues sans les avoir apprises, il leur offrit de l'argent pour participer aux mêmes priviléges; et c'est de là que l'on a nommé Simoniaques ceux qui achètent ou vendent des choses spirituelles. Pierre indigné de cette proposition le maudit; et Simon, pour se venger, enseigna des hérésies, et infecta des provinces entières de ses dogmes erronés. Entre Dieu et l'homme, disait-il, étaient des êtres intermédiaires nommés Eons. Lui-même en était un, et se faisait adorer sous le nom de Jupiter. Pour donner du poids à ces rêveries, il se faisait suivre d'une courtisane tyrienne très-belle, nommée Hélène ou Sélène, qui à l'entendre était l'ancienne Hélène femme de Ménélas; il se vantait d'animer les statues, de changer les pierres en pain, d'évoquer les ombres, etc. Rome même fut le théâtre de ses impostures, et il se vanta devant Néron de pouvoir monter au ciel. Il s'éleva en effet à une certaine hauteur; mais ensuite Dieu, touché de la prière de S. Pierre et de S. Paul, le fit tomber par terre. Il se rompit les jambes, et honteux de sa défaite, il se précipita du haut du logis où on l'avait porté. Ces faits ont été révoqués en doute par tous les auteurs ecclésiastiques modernes. *Act. des ap.*, *c.* 8, *v.* 5. — *Tyrin.*, *Chron. sac.*, *dern. chap.*

14. — Le Noir, l'un des plus grands seigneurs d'entre les Juifs, fut cause de la ruine de Jérusalem et de la nation. Pendant le siége de Jérusalem par Titus, les Juifs l'avaient appelé dans Jérusalem pour les délivrer de la tyrannie de Jean de Giscale, mais il partagea avec Jean la souveraine autorité, et fut encore plus cruel que lui. Quand la ville fut prise par les Romains, il se cacha dans les souterrains; mais il manqua bientôt de provisions, et étant retourné sur ses pas, il fut pris par les Romains, mené au triomphe de Titus, puis exécuté sur la place publique de Rome. *Jos.*, *G. des J.*, 7.

15. — noble Juif de la ville de Scythopolis. Pendant la guerre des Juifs contre Titus, il prit le parti des Romains, et défendit avec beaucoup de valeur la ville de Scythopolis contre les attaques des Juifs. Il devint enfin suspect aux habitans, qui lui dirent de se retirer, avec les Juifs de son parti, dans un bois proche de la ville, où bientôt ils allèrent pour les égorger. Simon, au désespoir, massacra sa mère et ses enfans, puis il monta sur ces corps morts, et se donna un coup d'épée dont il mourut sur l'heure. *Jos.*, *G. des J.*, 2.

SIMONIADE, forteresse de la Palestine, dans la tribu de Zabulon, passait pour être presque imprenable.

1. SIMONIDE, *-des*, fameux poète grec, natif de l'île de Cos, florissait vers l'an 558 av. J.C. Il composa des épigrammes, des élégies, des odes, des pièces de théâtre, et plusieurs poèmes épiques. Les anciens faisaient le plus grand cas de ses ouvrages, mais principalement de ses élégies. Il était regardé comme le rival de Pindare, et même, dit-on, il porta l'émulation jusqu'à la jalousie; c'est du moins ainsi que beaucoup d'auteurs anciens expliquent les sorties de Pindare contre les envieux. Tous les princes de la Grèce et de la Sicile recherchèrent l'amitié de Simonide; et, s'il faut en croire Phèdre le fabuliste, il était tellement aimé des dieux, qu'il fut miraculeusement arraché d'une maison qui s'écroula sur ses hôtes, dès qu'il en fut sorti (V. Scopas, n° 1). Simonide remporta un prix de poésie à l'âge de quatre-vingts ans, et poussa sa carrière jusqu'à quatre-vingt-dix ou même jusqu'à quatre-vingt-dix-huit ans. Les Syracusains, qui l'avaient comblé d'honneurs pendant sa vie, lui élevèrent un monument après sa mort. On ne lui reprochait que son avarice, et la vénalité de sa plume.

Selon quelques auteurs, Simonide ajouta quatre lettres à l'alphabet grec, η, ω, ξ, ψ. Il est aussi regardé comme l'auteur de la mémoire artificielle (V. Scopas, n° 1). Il ne nous reste de ses poésies qu'un petit nombre de fragmens dans le *Corpus poetarum*, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-fol. — Simonide était aussi philosophe; interrogé par Hiéron, roi de Syracuse, sur ce que c'était que Dieu, il lui demanda d'abord un jour, puis deux et ainsi de suite, et finit par s'excuser en disant : « Plus je médite sur ce sujet, moins je me trouve capable de répondre. » *Hor.*, 5, *c.* 102. — *Pind.*, *Isth.*, 2. — *Arist.*, *poét.* — *Catull.*, *ép.* 31, *v.* 8. — *Cic.*, *Orat.* — *Hor.*, 2, *od.* 1, *v* 38. — *Phèd.*, 4, *f.* 21 et 24. — *Quint.*, 10, *c.* 1. — *Elien*, *H. Div.*, 8, *c.* 2.

2. — petit-fils du précédent, vivait peu de temps après la guerre du Peloponèse, et composa quelques ouvrages.

3. — poète comique ou satirique, dont il ne nous reste que quelques fragmens en vers ambigus sur les femmes.

4. — archonte d'Athènes l'an 311 av. J. C.

SIMONIENS, hérétiques sectateurs de Simon le Magicien. V. Simon, n° 13.

SIMOS, un des chefs sous la conduite desquels les Phocéens allèrent bâtir la ville de Marseille.

SIMPLICIUS, philosophe péripatéticien, natif de Cilicie ou de Phrygie, vivait vers l'an 550 de J. C. Lors de l'édit de Justinien contre les philosophes, il se rendit en Perse; mais ensuite il revint à Athènes. Simplicius a laissé un *Commentaire* sur le manuel d'Epictete, et plusieurs autres sur Aristote. Sa clarté et son érudition l'ont rendu précieux à ceux qui veulent étudier cet auteur. Les *Commentaires* de Simplicius ont été imprimés à Leyde en 1640, et à Leipsick, 1800, par M. Schweigheuser (édition très-estimée). Ils ont été traduits avec le Manuel d'Epictète, vers 1806, Paris, Bastien.

SIMPLUDIAIRES, honneurs funèbres qu'on rendait aux morts. Festus dit qu'on nommait ainsi les funérailles accompagnées de jeux où ne paraissaient que des danseurs, des sauteurs, des voltigeurs. Elles étaient opposées aux *indictives*, dans lesquelles il y avait en outre des *desultores* qui sautaient ou voltigeaient d'un cheval sur un autre.

SIMPULATRICES (*simpulum*, vase à libations), vieilles femmes qui avaient soin de purifier les personnes qui les consultaient parce que leur sommeil avait été troublé par des visions nocturnes et des songes effrayans : elles prescrivaient ordinairement l'eau de mer pour purification.

SIMPULUM ou Simpuvium, vase sacré avec lequel on faisait des libations dans les sacrifices. Avant de frapper la victime, le prêtre goûtait le vin qui était dans ce vase, le faisait goûter à ceux qui étaient présens, et le versait ensuite entre les cornes de la victime. — Le *simpulum* servait aussi de mesure.

SIMULUS, ancien poète latin. *Plut.*, *Rom.*

SIMUS, ancien roi d'Arcadie, successeur de Phialus. *Paus.*, 8, *c.* 5.

SIMYLLE, *-lla* (*Semat*), v. et prom. de l'Inde, à l'O. de la presqu'île de Larice.

SIMYRE, *-ra*, petite v. de la Syrie orientale, vers le S., dans la Phénicie. *P. Méla*, 1. *c.* 12.

SIN ou SIM, *hist. sac.*, un des fils de Chanaan, régna dans le pays qui porte son nom.

Sin ou Sim ou Zin, *géog.*, grand désert au N. E. de l'Egypte. C'est en le traversant que les Juifs commencèrent à être nourris par la manne tombée du ciel.

1. SINA ou Sinaï (*Tor* ou *Gibel Mousa*), montagne très-haute du désert de même nom (V. n° 2), est célèbre principalement parce que Dieu y apparut à Moïse pendant quarante jours et quarante nuits consécutives; ce fut là qu'il lui donna le Décalogue. *Ex.*, *c.* 16, *v.* 1. — *Nomb.*, *c.* 34, *v* 3.

2. — grand désert de l'Arabie Pétrée, entre les golfes Héroopolite et Elanite, qui terminent le golfe Arabique.

3. — ou Senna, lieu de la Palestine, dans la tribu de Siméon, sur la frontière méridionale. *Nomb.*, *c.* 34, *v* 3. — *Jos.*, *c.* 15.

SINARUM Regio (*Siam*). V. Sines.

SINDA, v. de l'Asie mineure, sur les confins de la Carie et de la Phrygie.

SINDE, *-dus*. V. Indus.

1. SINDES, *-di*, peuple Scythe, qui habitait les bords du Palus-Méotide. *V. Flacc.*, 6, *v.* 86. V. Sindique.

2. *—dæ insulæ* (*Ile Andamum* ou *Nicobar*), île du golfe Gangétique, vers la côte orientale.

SINDIAINS ou Sindes. V. Sindes, n° 1.

1. SINDIQUE, *-ca regio*, pays de la Scythie, vers l'embouchure du Tanaïs, s'étendait sur les bords du Pont-Euxin, depuis le Bosphore Cimmérien jusqu'au pays des Achéens. Il tirait son nom des Sindes qui l'habitaient.

2. — (port), *-cus portus* (*Sundjick*), v. et port de la Sindique, sur le Pont-Euxin, à l'E. et près du Palus-Méotide.

SINDOMANA ou Sindomalie, *-lia*, v. de l'Inde en-deçà du Gange, chez les Sogdes, dans l'île Prasiane formée par les branches de l'Indus.

1. SINDUS, v. de Macédoine, sur le golfe Thermaïque. *Hérod.*

2. — fleuve, le même que l'Indus.

SINÉENS, *-næi*, descendans de Sin, fils de Chanaan, habitaient dans la partie septentrionale du désert de ce nom, et au S. de la terre de Chanaan. *Gen.*, *c.* 10, *v.* 16.

SINES, *-næ*, peuple que les anciens ne connaissaient que de nom, et dont le pays, borné à l'O. par le Gange, était la terre la plus orientale dont ils eussent entendu parler. Il est à croire que c'est le royaume de *Siam*, dont le nom même présente quelque analogie avec celui de Sines.

SINGARA (*Sinjar*), grande v. de la Mésopotamie, vers le centre, sur le Mygdonius, au N. E. de Tigubis, formait à peu-près la limite de l'empire romain et du royaume des Perses, et appartint alternativement à l'un ou à l'autre.

SINGÆ, petite v. de la Syrie Euphratésie, sur les confins de la Comagène, au N. O. de Zeugma, et au S. O. de Samosate.

SINGÉENS, *-gæi*, peuple de Macédoine, sur les confins de la Thrace.

SINGES. Les Egyptiens les honoraient d'un culte particulier. — Les mythologues content que Jupiter changea en singes les habitans de l'île d'Inarime, pour les punir de leur méchanceté; ce qui fit nommer l'île *Pithécuse* ou *île des singes* (πίθηκος, singe). — Chez les Romains le singe était de mauvais augure. *Ov.*. *Mét.*, 14, *v.* 91. — *Pline*, 11, *c.* 44. — *Claud*, *Eutr.*, 1, *v.* 303. — *Solin*, *c.* 27.

SINGIDUNUM (*Belgrade*), v. de la *Dacie Ripensis*, au N. O., au confluent du Danube et du Savus. C'est la patrie de l'empereur Jovien.

SINGILIS (*Xenil*), fleuve de la Bétique, sort des monts qui bornent à l'E. les Bastuli Pœni, coule à l'O., et se jette dans le Bétis, entre Carmone et Cordoue.

SINGITIQUE (Golfe), *-cus sinus*, golfe de la mer Egée, sur les côtes de la Macédoine vers le N., entre les presqu'îles de *Sithonie* et du mont *Athos*, était resserré entre le promontoire Ampelos à l'O. et Nymphæum à l'E.

SINGULIS, petite riv. de la Bétique, se jetait dans le Bétis.

SINGUS (*Porto Figuero*), une des villes principales de la Sithonie, dans la Macédoine septentrionale, sur la côte occidentale du golfe Singitique, à laquelle elle donne son nom.

SINIBRE, ou SYNORIE, *-bra* ou *-ria*, forteresse de la petite Arménie, au S. O., sur l'Euphrate, entre Aftagères et Zimara.

SINIS ou SINNIS, surnommé *Pityocamptes* ou *courbeur de pins* (πίτυς, pin; κάμπτω, courber), brigand fameux, fils de Polypémon et de Siléa, ou, comme le veut un scoliaste de Pindare, fils de Neptune. Il avait sa retraite sur les bords de l'isthme de Corinthe. Ainsi que Cercyon et Scyron (que quelques auteurs confondent avec lui), il attachait les étrangers aux extrémités de deux pins qu'il recourbait, puis laissait les pins se redresser et déchirer ainsi ses victimes. Il fut vaincu par Thésée, et mourut par le supplice qu'il avait fait souffrir à tant de malheureux. Quelques mythologues lui donnent une fille nommée Périgone, qui inspira de l'amour à Thésée (V. PÉRIGONE). *Métam.*, 7, *v.* 440.—*Prop.*, 3, *él.* 21, *v.* 37. — *Apoll.*, 3, *c.* 30.

SINISTE, *-tus*, nom du grand-prêtre chez les Burgundes (*Bourguignons*). *Amm. Marc.*

SINNACES, Parthe de haute naissance et très-riche, se joignit à Abdus pour détrôner Artabane, et demanda à Tibère, alors empereur des Romains, le jeune Phraate qui était à Rome, pour le mettre à la place du prince régnant. Mais ses tentatives furent sans succès. *Tac.*, *Ann.* 6, *c.* 31.

SINNACHA, v. de la Mésopotamie septentrionale, où Crassus fut tué par Suréna. On place plus généralement le désastre de Crassus à Carrhes.

SINNIS, le même que SINIS.

SINOÉ, une des Nymphes qui présidèrent à l'éducation de Pan *Paus.*, 8, *c.* 30.

SINOIS, surnom de Pan à Mégalopolis en Arcadie, à cause de la nymphe Sinoé sa nourrice.

SINON, fils de Sisyphe et petit-fils du voleur Autolycus, suivit les Grecs au siége de Troie, et s'y montra par ses artifices et ses fourberies digne de son aïeul et de son père. La dixième année du siége, lorsque les Grecs eurent élevé le cheval de bois où étaient renfermés les plus braves de leurs guerriers, Sinon se laissa prendre adroitement par les Troyens, comme s'il désertait du camp des Grecs: par des mensonges habilement concertés, il fit croire à Priam que les Grecs avaient quitté l'Asie; mais qu'avant de retourner dans leur patrie, ils avaient reçu de l'oracle l'ordre d'immoler un Grec, pour obtenir un vent favorable; que Calchas, à la persuasion d'Ulysse, avait fait tomber le sort sur lui; mais qu'il avait trouvé le moyen d'échapper au glaive et de s'enfuir. Quand il eut gagné la confiance des Troyens, il leur persuada d'introduire dans leur ville le cheval gigantesque que les Grecs avaient laissé sur le rivage, comme une offrande à Minerve, les assurant que leur ville serait imprenable, si ce cheval y était une fois introduit. Le conseil fut suivi, et le fourbe Sinon, au milieu de la nuit, alla ouvrir les flancs du cheval, et en fit sortir tous les Grecs qui y étaient renfermés. *Hom.*, *Odyss.*, 8, *v.* 492; 11, *v.* 251. — *Virg.*, *En.*, 2, *v.* 79, etc. — *Darès-le-Phryg.*, *c.* 40.—*Paus.*, 10, *c.* 27.—*Q. de Smyr.* 12, *v* 239.

SINOPE, *myth.*, fille du fleuve Asope et de Méthone, selon les uns, ou de Mars et d'Egine, selon les autres. Elle fut aimée d'Apollon, qui l'enleva et la rendit mère d'un fils nommé Syrus. Quelques mythologues prétendent cependant qu'Apollon ne put triompher de sa rigueur. *Diod.*, 4.

1. SINOPE (*Sinah* ou *Sinope*), *géog.*, grande ville de Paphlagonie, au N., sur le Pont-Euxin, à l'embouchure d'une rivière de même nom, avait reçu son nom de la nymphe Sinope, fille de l'Asope. Elle fut fondée, ou plutôt rebâtie, par une colonie de Milésiens. Dans la suite, elle se révolta contre sa métropole, et se maintint indépendante jusqu'au règne de Pharnace II, roi de Pont, qui la soumit. Elle devint la capitale du royaume de Pont, sous Mithridate-le-Grand. Elle soutint un siége célèbre contre Lucullus. Après la mort de Mithridate, elle fit partie du royaume de Bosphore, où régnait Pharnace, vainqueur de ce dernier. Jules-César y envoya une colonie, d'où elle prit le nom de *Colonia Julia Felix*. Elle fut, sous l'empire, une des villes les plus florissantes de l'Asie. Diogène-le-Cynique était né à Sinope. *Ov.*, *Pont.*, 1, *él.* 3, *v.* 67. — *Diod. de Sic.*, 4. — *Strab.*, 2, et 12. — *P. Mela*, 1, *c.* 19.

2. — petite riv. de la Paphlagonie, se jette dans le Pont-Euxin, près de la ville de même nom.

3. — ancien nom de Sinuesse.

SINTIENS, *-tii*, nation de la Thrace (sans doute de la Sintique), qui vint s'établir à Lemnos. *Il.*, 1, *v.* 594; 2, *v.* 294.

SINTIQUE, contrée de la Macédoine, vers le N E., le long des bords du fleuve Pontus, renfermait une ville nommée *Héraclée Sintique.*

SINUESSE, *-ssa*, v. de la Campanie, à l'extrémité N., près des frontières du Latium, sur la mer, entre le Vulturne et Minturne, au pied du mont Massique, avait porté originairement le nom de Sinope. Ses bains chauds et ses eaux minérales avaient, dit-on, la vertu de rendre les femmes fécondes, et de guérir la folie. *Metam.*, 15, *v.* 715. — *T. L.*, 22, *c.* 13. — *Strab.*, 5. — *P. Méla*, 2, *c.* 4. — *Tac.*, *Ann.* 12, *c.* 66. —*Mart.*, 6, *ép.* 42; 11, *ép.* 8.

SINUS ou PLI. On donnait spécialement ce nom au pli que formait la *toge* des Romains. Cette robe enveloppait tout le corps et n'avait pas de manches. Le bras droit sortait par en haut, et du bras gauche ils soulevaient le bord inférieur de la robe, ce qui formait le pli nommé *sinus.*

1. SION, une des quatre montagnes sur lesquelles était bâtie Jérusalem. Elle comprenait toute la partie méridionale de la ville. On la prend quelquefois pour la ville elle-même. *Rois*, 2, *c.* 5.

2. — nom d'un des sommets de l'Hermon, en Galilée. *Deutér.*, *c.* 19, *v.* 48. — *Psaumes*, 132.

SIOR, v. de la tribu de Juda. *Jos.*, *c.* 15, *v.* 54.

SIPARIUM, sorte de voile qui se tirait devant la scène chez les Romains pendant qu'on changeait quelques décorations.

SIPHES, *-phæ*, v. de Béotie, au S., sur le golfe de Corinthe. Ses habitans passaient pour les meilleurs marins de la Béotie.

SIPHNIENS, *-nii*, habitans de l'île de Siphnos. Leur dépravation et leur lâcheté passa en proverbe. Néanmoins les Siphniens résistèrent courageusement aux Perses, et refusèrent la terre et l'eau aux envoyés de Xerxès. V. SIPHNOS.

SIPHNOS, (*Siphano* ou *Siphanto*), île de la mer Egée, une des Cyclades, au S. E. de Sériphe. Elle renfermait beaucoup de mines d'or et d'argent, dont les habitans payaient la dîme à Apollon. Mais ayant voulu dans la suite s'affranchir de ce tribut, ils en furent punis; la mer inonda leurs mines, et les priva du produit. L'île de Siphnos produisait de plus des fruits exquis en abondance, et avait plusieurs ports excellens. L'air de Siphnos est si sain, qu'il n'était pas rare d'y rencontrer des vieillards de cent vingt ans. *Hérod.*, 8, *c.* 46. — *Paus.*, 10, *c.* 11. — *P. Méla*, 1, *c.* 7.—*Strab.*, 10.

1. SIPIE. -*pia* (*Vi-Sèche*), v. de la Lyonnaise 3e, chez les Rédones, au S. E.

2. — lieu du Péloponèse, dans l'Argolide.

SIPONTE, -*pontum* ou -*pus* (*Siponto*), v. d'Apulie, dans la Daunie, au N., près du golfe Uriate, et au pied du mont Gargane. On en attribue la fondation à Diomède fils de Tydée. *T L.*, 8.—*Strab.*, 6. — *P. Méla*, 2, *c.* 4. — *Luc.*, *Phars.*, 5, *v.* 377. — *Sil. Ital.*, 8, *v* 332.

SIPPARA, v. fabuleuse. V. XISITHUS.

1. SIPYLE, -*lus*, *myth.*, le premier des sept fils de Niobé qui périt sous les traits d'Apollon. *Ov.*, *Mét.*, 6, *f.* 6.—*Hyg.*, *f.* 9. V. SIPYLE, *géog.*, n° 2.

1. SIPYLE, -*lus*, *géog.*, montagne de Lydie, un peu à l'O., près du Méandre. V. l'art. suiv.

2. — -*lum*, v. de la Lydie, au N. O., près du Méandre, sur la montagne de même nom, s'appelait primitivement *Ceraunius* (de κέραυνος, foudre), parce que la hauteur du mont Sipyle sur lequel elle était située y attirait souvent la foudre. Elle reçut aussi le nom de *Tantalis*, parce que Tantale y régnait. Le nom de Sipyle lui fut ensuite donné en l'honneur d'un fils de Niobé par cette malheureuse princesse, qui se retira auprès de Tantale son père, qui régnait dans ce pays. Elle fut détruite, ainsi que douze autres villes, par un tremblement de terre, sous le règne de Tibère. *Hom.*, *Il.*, 24, *v.* 615. — *Strab.*, 1 *et* 12. — *Hyg.*, *f.* 9. — *Apollod.*, 3, *c.* 8. — *Tac.*, *Ann.* 2, *c.* 47. — *Paus.*, 1, *c.* 20; 8, *c.* 2.

SIRACH, père d'un Jésus, auteur de l'Ecclésiaste.

SIRAQUES, -*ces*, peuple d'Asie, que Strabon met au nombre des Scythes nomades. Ils habitaient sur les bords du Mermodas, et près de son embouchure. *Strab.*

1. SIRBO ou SIRA, citerne proche de Jérusalem. *Rois*, 2, *c.* 3, *v.* 26.

2. — lac. V. SIRBONIS LACUS.

SIRBONIS LACUS (*Sebaker Bardouil*), lac de l'Egypte inférieure, près des confins de la Palestine, sur le bord de la Méditerranée, avec laquelle il communiquait par un petit canal, et à l'O. de la ville d'Ostracine. C'est au fond de ce lac que la fable plaçait Typhon ; aussi les Egyptiens nommaient-ils l'ouverture par laquelle il communiquait à la mer, *le soupirail de Typhon*. Ce lac, autrefois très-dangereux pour les navigateurs, est en partie desséché. *Pline*, 4, *c.* 13.

SIRÈNES, -*renes* (de σείρα, chaîne, ou de σείρη, petit oiseau), Nymphes célèbres par la douceur magique de leur voix, étaient filles du fleuve Achéloüs et de la muse Calliope ou Melpomène ou Therpsicore. On en compte ordinairement trois, que les uns nomment Parthénope, Leucosie et Ligée ; d'autres, Aglaophone, Thelxiépie et Pisinoé : tous ces noms sont tirés de la douceur de leur voix et du charme de leurs paroles. Hygin raconte qu'au temps du rapt de Proserpine, les Sirènes vinrent dans la terre d'Apollon, c'est-à-dire, dans la Sicile, et que Cérès, en punition de ce qu'elles n'avaient pas secouru sa fille Proserpine, les changea en monstres moitié femmes, moitié oiseaux. Ovide dit, au contraire, que les Sirènes, désolées du rapt de Proserpine, prièrent les dieux de leur accorder des ailes pour aller chercher cette princesse par toute la terre. Elles habitaient des rochers escarpés sur les bords de la mer, entre l'île de Caprée et la côte d'Italie, ou selon d'autres près du cap Pélore en Sicile. L'oracle avait prédit aux Sirènes qu'elles vivraient autant de temps qu'elles pourraient arrêter tous les passans ; mais que dès qu'un seul passerait sans être arrêté pour toujours par le charme de leur voix et de leur paroles, elles périraient. Aussi ces enchanteresses ne manquaient pas d'arrêter par leur harmonie tous ceux qui arrivaient près d'elles, et qui avaient l'imprudence d'écouter leurs chants. Elles les enchantaient si bien, qu'ils ne pensaient plus à leur pays, et que, comme ensorcelés, ils oubliaient de boire et de manger, et mouraient faute d'alimens. La terre des environs était toute blanche des ossemens de ceux qui avaient péri de la sorte. Cependant, lorsque les Argonautes passèrent auprès de l'île qu'elles habitaient, elles firent de vains efforts pour les attirer. Orphée prit sa lyre, et les enchanta elles-mêmes à un tel point, qu'elles devinrent muettes, et jetèrent leurs instrumens dans la mer. Ulysse, qui dans sa navigation devait passer devant les Sirènes, averti par Circé, boucha les oreilles de tous ses compagnons avec de la cire, et se fit attacher au mât du navire par les pieds et par les mains, afin que, si charmé par les doux sons et les attraits des Sirènes il lui prenait envie de s'arrêter, ses compagnons, qui avaient les oreilles bouchées, loin de condescendre à ses désirs, le liassent plus fortement avec de nouvelles cordes, selon l'ordre qu'il leur avait donné. Ces précautions ne furent pas inutiles; car Ulysse fut si enchanté des sons flatteurs de ces Sirènes, et des promesses séduisantes qu'elles lui faisaient, qu'il fit signe à ses compagnons de le délier, ce qu'ils n'eurent garde de faire. Les Sirènes, n'ayant pu arrêter Ulysse, se précipitèrent dans la mer, et ce lieu fut depuis appelé de leur nom Sirénides ou Sirénuses (V. SIRÉNUSES).

Les Sirènes, selon l'opinion des anciens, avaient la tête et le corps de femme jusqu'à la ceinture, et la forme d'oiseau de la ceinture en bas, ou elles avaient tout le corps d'oiseau et la tête de femme ; car on les trouve représentées de ces deux manières sur les anciens monumens et dans les mythologues. Quelques auteurs modernes ont prétendu que les Sirènes avaient la forme de poisson de la ceinture en bas, et que c'était d'une Sirène qu'Horace entendait parler, quand il représente une belle femme dont le corps se termine en poisson (*Art. Poét.*). Mais il n'y a aucun auteur ancien qui nous ait représenté les Sirènes comme femmes-poissons. On leur met à la main des instrumens de musique : l'une tient une lyre, l'autre deux flûtes, et la troisième un rouleau de musique comme pour chanter. On les peint aussi tenant un miroir.

Pour expliquer la fable des Sirènes, on a dit que ces nymphes étaient des femmes de mauvaise vie, qui demeuraient sur les bords de la mer de Sicile, et qui, par tous les attraits de la volupté, attiraient les passans et leur faisaient oublier leur course, en les enivrant de plaisirs. *Hom.*, *Odyss.*, 12, *v.* 167. — *Virg.*, *En.*, 5, *v.* 864. — *Strab.*, 6. — *Hyg.*, *f.* 141. — *Apollod.*, 2, *v.* 4. — *Métam.*, 5, *v* 555; *Art d'aim.*, 3, *v.* 311. — *Sil. Ital.*, 12, *v.* 33.— *Paus.*, 10, *c.* 6. — *Amm. Marc.*, 29, *c.* 2.

SIRÉNUSES, -*nusæ insulæ*, ou *Ecueils des Sirènes*, *Sirenum scopuli*, nom commun à trois rochers ou écueils situés sur la côte de la Campanie, au bas et à l'E. du promontoire de Minerve. Ce nom venait, dit-on, de ce que les Syrènes, qui faisaient leur séjour près de ce promontoire, désespérées de n'avoir pu enchanter Ulysse, se précipiterent dans la mer, où elles furent changées en rochers : ils ne paraissent plus aujourd'hui. *En*, 5, *v.* 864.

1. SIRES, -*ræ*, v. d'Arcadie, sur le chemin de Psophis, près du bois de Soron.

2. — lieu de Macédoine, dans l'Odomantique.

SIRIO, lieu de la 2e Narbonnaise, que l'on croit être le *Pont de Siron.*

1. SIRIS ou SEMNUM (*Torre di Senna*), v. de Lucanie, à l'embouchure du fleuve de même nom sur le golfe de Tarente. Elle était regardée comm

le port d'Héraclée. On en attribuait la fondation aux Troyens après la prise de Troie, et l'on en donnait pour preuve un simulacre du Palladium que cette ville possédait, et que l'on regardait comme miraculeux. Les Romains livrèrent une bataille à Pyrrhus près de cette ville. *Pline*, 3, *c.* 11; 5, *c.* 9. — *Den. le Périég.*, *v.* 221. — *Strab.*, 6.

2. — (*Semno*), un des principaux fleuves de la Lucanie : il sortait de l'Apennin et se jetait dans le golfe de Tarente, à la ville de Sirio.

3. — ou SERRÆ, petite v. de la Macédoine sept., dans la Bisaltique, à peu de distance du fleuve Pontus, au N. O. de Myrrhinonte et d'Amphipolis, au S. O. de Sarxa.

4. — nom donné au Nil par les Ethiopiens. *Pline*, 5, *c.* 9.

SIRIUS, une des étoiles qui forment la constellation de la Canicule. Les anciens en redoutaient si fort les influences qu'ils lui offraient des sacrifices pour en détourner les malins effets. C'est aussi un nom du Soleil. Son nom lui vient d'Osiris, divinité égyptienne, ou du Nil, qu'on appelait aussi Siris, et dont les débordemens paraissaient répondre au lever de cette étoile; aussi le lever de Sirius s'observait avec le plus grand soin, et formait une des cérémonies religieuses de ce temps-là. *Iliad.*, 22. — *Hésiode*, *Théog.* — *Virg.*, *Géorg.*, 4; *Enéide*, 3, *v.* 141. — *Luc.*, *Phars.*, 10. — *Val. Flac.*, 2.

SIRMIO (*Sermione*), petite presqu'île de l'Italie septentrionale, sur les bords du lac Benacus. Catulle y avait une maison de campagne. *Cat.*, *Ep.*, 29.

SIRMIUM (*Sirmich*), v. de la seconde Pannonie, au confluent du Savus (*Save*) et du Bacuntius (*Bozzeut*). Cette ville fut de bonne heure considérable; elle devint la métropole de toute la Pannonie. Elle donna le jour à plusieurs empereurs; ce qui lui valut le titre de ville impériale. On y conservait aussi les tombeaux de Marc-Aurèle, de Claude II, de Probus, de Maximien Hercule, qui moururent à Sirmium.

SIROPS, pays de la Chananéenne dont Jésus guérit la fille possédée du démon. *Ev. de S. Matth.*, c. 15. — *Ev. de S. Marc*, *c.* 7.

SIS, colline à l'orient de la tribu de Juda, sur laquelle Juda remporta une grande victoire sur les Arabes et sur les Moabites. *Paral.*, 2, *c.* 20, *v.* 16.

SISAMNÈS, juge prévaricateur, que Cambyse fit écorcher tout vif. Ce prince ordonna que sa peau fût clouée sur le fauteuil des juges, afin que la crainte d'un semblable supplice les retînt dans les bornes du devoir. *Herod.*, 5, *c.* 25.

SISAPHO, Corinthien, qui assassina son frère, parce qu'il avait fait périr ses enfans. *Ov.*, *Ibis*.

SISAPO, SISAPONTE, *-pus*, v. de l'Espagne, dans la Carthaginoise, sur les confins de la Tarraconnaise, chez les Oretani, au N. O. d'Illiturgis, et au S. O. de Metullinum. Les environs de cette ville fournissaient du minium ou vermillon très-estimé. *Cic.*, *Philip.* 2, *c.* 19. — *Pline*, 33, *c.* 7.

SISARA, lieutenant des armées de Jabin, roi de Chanaan, voyant ses troupes vaincues et mises en déroute par Baruch et Débora, se sauva dans la tente de Jahel, femme d'Héber le Cinéen. Elle parut le recevoir volontiers, mais elle lui enfonça un clou dans la tempe tandis qu'il dormait. *Jug.*, c. 4 et 5.

SISCIA (*Sisseg*), v. de la Pannonie, sur les confins de la Savie, dans l'île Segestica formée par le Colapis (*le Kulp*), près de son embouchure dans la Save, entre Servitum à l'E. et Æmona à l'O.

SISENES, déserteur persan qui conspira contre Alexandre. *Quint. Curt.*, 3, *c.* 7.

1. SISENNA (L. CORN.), un des plus anciens historiens romains, contemporain de Marius et de Sylla, vivait vers l'an 91 av. J. C. et était ami de Pomponius Atticus. Il composa une histoire de Rome, qui comprend, depuis la prise de cette ville par les Gaulois jusqu'aux guerres de Sylla, et dont Cicéron fait le plus grand éloge, et traduisit du grec en latin les fables milésiennes d'Aristide. Sisenna avait de plus fait des commentaires sur les comédies de Plaute. On trouve dans différens auteurs plusieurs fragmens de ses ouvrages. *Sall.*, *Jug.*, *c.* 95. — *Ov.*, *Trist.*, 2, *v.* 443. — *Cic.*, *Brut.*, c. 64 et 74. — *Vel. Paterc.*, 2, *c.* 9.

2. — (CORN.), Romain qui, lorsqu'on lui reprocha en plein sénat la conduite dépravée de sa femme, accusa Auguste de l'avoir corrompue. *Dion Cass.*, 54.

3. — fils d'Archélaüs, prince de Comane (n. 8), tenta de s'emparer du trône de Cappadoce. Par ses intrigues il souleva les peuples contre Ariobarzane II et le fit tuer (63 av. J. C.); mais il ne put empêcher Ariobarzane III de monter sur le trône. Après la mort de celui ci, il renouvela ses prétentions (42 av. J. C.), et, ayant pris Antoine pour arbitre entre Ariarathe X qui régnait alors en Cappadoce et lui, il se fit adjuger la couronne. *Diod.*, 18. — *Just.*, 13, *c.* 29.

4. — (T. STATILIUS) TAURUS, consul l'an 16 de J. C.

SISIGAMBIS ou SISYGAMBIS, princesse persane, mère de Darius, dernier roi de Perse, célèbre par ses infortunes. Jeune encore, elle vit assassiner son mari et ses quatre-vingts enfans par Ochus, qui voulait, par cette cruauté inouïe, s'assurer la couronne. Dans la suite, elle fut faite prisonnière par Alexandre à la bataille d'Issus, avec le reste de la famille royale. Le vainqueur la traita avec le plus grand respect, lui donna le titre de mère, et accorda souvent à ses sollicitations ce qu'il refusait à ses favoris et à ses ministres. De son côté, Sisigambis eut pour ce prince une tendresse de mère, et quand elle apprit sa mort, elle se laissa mourir de faim pour ne pas lui survivre. *Q. C.*, 4, c. 9; 10, c. 5, 19, 26. — *Justin.*

SISIMITHRES, *-thræ*, forteresse de la Bactriane, où Alexandre célébra son mariage avec Roxane. *Strab.*, 11.

SISOCOSTE, *-tus*, officier d'Alexandre, à qui fut confiée la garde du rocher Aornus. *Q. C.*, 8, c. 11.

SISICHTHON (*σείω, ébranler; χθών, la terre*), surnom de Neptune. *Iliade*.

SISOÉ, tresse de cheveux que dans les pays voisins de la Palestine on consacrait à Neptune. La loi de Moïse défendait sévèrement cette superstition aux Hébreux.

SISON, torrent situé au pied du mont Carmel, sur le bord duquel furent exécutés, par ordre d'Elie, les quatre cent cinquante faux prophètes de Baal. *Rois*, 3, *c.* 1.

SISTRE, *-trum*, instrument de musique dont les Egyptiens se servaient à la guerre et dans les cérémonies religieuses d'Isis. C'était une lame de métal sonore, taillée en ovale et ornée de la tête d'Isis à droite, de celle de Nephthys à gauche, et d'un sphynx au milieu. Sa circonférence était percée de divers trous de côté et d'autre; par ces trous passaient plusieurs verges de même métal que le corps de l'instrument, et qui en traversaient le plus petit diamètre; ces verges étaient terminées en crochet à leur extrémité. Il y avait dans la partie inférieure de l'instrument une poignée par laquelle on le tenait à la main; on agitait cet instrument avec cadence pour lui faire rendre un son, et il servait de trompette à la guerre. On l'employait dans les sacrifices pour signifier que tout était en mouvement dans l'univers; c'était particulièrement

dans les fêtes qui se célébraient quand le Nil commençait à croître qu'on en faisait usage. Il servait aussi dans les fêtes pour diriger la mesure de la danse et du chant.

SISUTHRUS. V. Xisuthrus.

SISYPHE, *-phus*, *myth.*, héros célèbre par ses ruses et sa perfidie, fils d'Eole et d'Enarète et frère d'Athamas et de Salmonée, épousa Mérope, fille d'Atlas, et en eut plusieurs enfans. Il bâtit Ephyre, ville qui fut appelée depuis Corinthe, et en fut le premier roi; il séduisit sa nièce Tyro sur la foi d'un oracle qui lui avait déclaré que les enfans qu'il aurait d'elle le vengeraient des outrages de son frère Salmonée. Mais Tyro fit périr les deux fils dont son oncle la rendit mère. On dit que Sisyphe, pour empêcher Autolycus de lui dérober ses troupeaux, marquait ses bœufs sous le pied, et que par ce moyen il les reconnaissait facilement lorsque son ami les lui avait volés. Autolycus, charmé de trouver un homme plus rusé que lui, permit à Sisyphe de jouir des faveurs de sa fille Anticlée avant de la marier à Laërte, roi d'Ithaque; c'est ce qui fait qu'Ulysse, que l'on regarde généralement comme fils de Laërte, est souvent appelé par les poètes fils de Sisyphe par injure. Après sa mort, Sisyphe fut condamné dans les enfers à rouler continuellement une grosse roche au sommet d'une montagne, d'où elle retombait aussitôt par son propre poids, et à la remonter de nouveau, par un travail qui ne lui donnait aucun relâche. On varie sur les causes de ce supplice. Les uns l'attribuent à ses brigandages et à la cruauté avec laquelle il faisait périr les voyageurs sous des monceaux de pierres, après les avoir dépouillés, ou à l'insulte qu'il fit à Pluton, en enchaînant la Mort dans son palais, et en la retenant ainsi prisonnière jusqu'à ce que Mars vint la délivrer à la prière du dieu des enfers; d'autres veulent qu'il ait été ainsi puni pour avoir appris à Asope que sa fille avait été enlevée par Jupiter. D'autres enfin racontent que Sisyphe, étant près de mourir, ordonna à sa femme de jeter son corps sans sépulture, ce qu'elle exécuta ponctuellement. Sisyphe, l'ayant appris dans les enfers, s'indigna de ce qu'elle eût obéi à un ordre qu'il ne lui avait donné que pour éprouver son amour. Il demanda à Pluton la permission de retourner sur la terre pour punir sa femme de sa dureté. Mais, quand il eut de nouveau respiré l'air de ce monde, il ne voulut plus retourner dans l'autre, jusqu'à ce qu'après bien des années, Mercure, par l'ordre des dieux, le saisit, et le ramena de vive force aux enfers, où il fut condamné à un supplice exemplaire pour avoir violé la promesse qu'il avait faite à Pluton. Cette opinion est la plus accréditée. Quelques auteurs attribuent à Sisyphe l'institution des jeux isthmiques. *Hom.*, *Odyss.*, 11, *v.* 592. — *Lucrèce*, 3, *v.* 1009. — *Virg.*, *En.*, 6, *v.* 616. — *Hor.*, 2, *ode* 14, *v.* 20. — *Ov.*, *Mét.*, 4, *v.* 459; 13, *v.* 32; *Fast.*, 4, *v.* 175; *Ibis*, *v.* 191. — *Hyg.*, *f.* 60. — *Apollod.*, 3, *c.* 4. — *Paus.*, 2, *c.* 4.

Sisyphe, *hist.*, fils de Marc-Antoine, qui naquit contrefait, et fut nommé Sisyphe, à cause de la sagacité de son esprit. *Hor.*, 1, *Sat.*, 3, *v.* 47.

SITACENE, province d'Asie, à l'E. de la Babylonie. On la nomme aussi Satropène. *Q. C.*, 5, *c.* 2, § 1.

1. SITALCES, roi de Thrace, qui vivait vers l'an 436 av. J. C.

2 — un des généraux qu'Alexandre laissa en Perse pendant son expédition dans les Indes. A son retour, il le fit jeter en prison à cause de ses déprédations et de ses cruautés. *Q. C.*, 10, *c.* 1.

SITHNIDES, Nymphes originaires du pays de Mégare. L'une d'entr'elles eut une fille dont Jupiter devint amoureux, et de ce commerce naquit Mégarus, fondateur de Mégare. Dans cette ville était un magnifique aqueduc bâti par Théagène, dont les habitans appelaient l'eau, l'eau des nymphes Sithnides. *Paus.*, 1, *c.* 40.

SITHON, *myth.*, ancien roi d'une péninsule méridionale de la Thrace (qui ensuite fit partie de la Macédoine), rendit Anchiroé mère de Pallène. D'abord il promit sa fille à celui qui le vaincrait à la lutte, et fit périr ainsi plusieurs prétendans. Restaient Clitus, et Dryas; Sithon promit sa fille à celui des deux qui vaincrait l'autre. Pallène, éprise de Clitus, engagea le conducteur du char de son rival à joindre mal les roues; le char se brisa, et Dryas périt. Sithon, instruit de cette fraude, condamna Clitus et Pallène à être brûlés avec le corps de Dryas. Vénus eut pitié d'eux, et envoya une pluie abondante qui éteignit le feu. *Ov.*, *Met.*, 6, *v.* 588.

Sithon, *géog.*, petite île de la mer Egée, vers le N.

SITHONIE, *-nia*, l'une des trois presqu'îles qui terminaient la Chalcidique vers la mer Egée. Elle était située entre celle de Pallène à l'O. et celle que forme le mont Athos à l'E. Elle avait été ainsi nommée de Sithon, un de ses anciens rois, et comme alors la Chalcidique faisait partie de la Thrace, le nom de Sithonie fut donné à toute la Thrace; et celui de Sithoniens à tous les habitans de cette contrée. *Hér.*, 7, *c.* 122. — *Hor.*, 1, *od.* 18, *v.* 9. — *Ov.*, *Mét.*, 6, *v.* 588; 7, *v.* 466; 13, *v.* 271.

SITICINES (σῖτος, espèce de flûte funèbre; et *canere*, jouer d'un instrument), nom de ceux qui jouaient de la flûte aux funérailles des morts. Les flûtes dont ils se servaient différaient des autres parce qu'elles étaient plus longues et plus larges et jouaient sur un ton plus grave, à raison de la largeur du tuyau.

SITIFENSIS (Mauritanie), *-nia*, la plus orientale des trois Mauritanies, avait pour bornes au N. la mer, au S. la Numidie, à l'E. le Serbète, et à l'O. l'Ampsagas. Primitivement elle avait fait partie de la Mauritanie Césarienne. Sitifi, dont elle tirait son nom, en était la capitale.

SITIFI ou Sitiphis (*Sétif*), v. considérable et colonie romaine de la Mauritanie Césarienne, devint ensuite métropole de la Mauritanie Sitifensis. V. ce mot.

SITILLIA (*Ciel*), lieu de la Gaule, dans la Lyonnaise 1re, chez les Eduens.

SITIUS ou Sittius (P.), officier du parti de César, combattit pour lui en Afrique avec de grands succès, et obtint en récompense le gouvernement d'une partie de la Mauritanie, qui avait appartenu à Manassès, ami de Juba. Après la mort de César, il fut assassiné par Arabion, fils de Manassès. *Sall.*, *Jug.*, *c.* 21. — *Flor.*, 3, *c.* 18, § 11. — *Appien*, *G. civ.*, 4.

SITONES (*Norwégiens*), peuple de la Scandinavie, séparé des Suiones par le mont Sevo. Ce peuple, en tout semblable aux Suiones, était gouverné par une femme, du temps où Tacite écrivait. C'était à son territoire, suivant cet auteur, que se terminait la Suévie. Dans la suite, les Sitones furent un des peuples compris sous le nom de *Normanni*. *Tac.*, *Mœurs des Germ.*, *c.* 45.

SITOPHYLAX, c'est-à-dire *gardien de blé*, officier, qui, chez les Athéniens, veillait à ce que aucun citoyen n'eût plus de blé que la loi ne le permettait. Il y en avait quinze, dix pour la ville, cinq pour le Pirée.

SITTACE ou Sitace, v. considérable de l'Assyrie méridionale, vers l'O., sur les confins de la Babylonie, de la Chalonitide et de la Susiane, au

confluent du Délas et du Tigre, au S. d'Artémite, du N. O. de Ctésiphon. *Pline*, 6, *c.* 27.

SIVAN, mois de l'année, chez les Hébreux, le 4e de l'année sainte, au 9e de l'année civile, répond à la lune de mai.

1. SMARAGDE, *-dus*, petite v. de l'Egypte, dans la Thébaïde, vers l'extrémité S. E., près du golfe Immonde, ainsi nommée parce qu'on en tirait des émeraudes (*smaragdos*). *Strab.*, 16.

2. — mont. voisine de la ville de même nom.

SMÈNE, *-nus*, petite riv. méridionale de la Laconie, dans la plus occidentale des deux petites péninsules qui terminent cette province au S., prenait sa source dans une des branches du mont Taygète, passait à Hypsos, et tombait à Las dans le golfe Laconique. *Paus.*, 3, *c.* 24.

1. SMERDIS, second fils de Cyrus, fut laissé en Perse par Cambyse, son frère, lorsque celui-ci partit pour son expédition d'Egypte. Craignant ensuite que son absence ne lui fournit le moyen de s'emparer de son trône, Cambyse envoya l'ordre de le poignarder secrètement dans l'enceinte du palais Selon Hérodote, Cambyse le fit mourir parce qu'il avait rêvé qu'il le voyait sur le trône. *Hérod.*, 3, *c.* 30. V. l'article suivant.

2. — LE MAGE, troisième roi de Perse, ainsi nommé parce qu'avant son avénement au trône il n'était que simple mage. Comme sa physionomie et sa taille étaient semblables à celles du jeune Smerdis (no 1), frère de Cambyse, et assassiné par ses ordres, il profita du secret qui enveloppait le meurtre de ce prince, pour prendre son nom et se faire proclamer roi à la mort de Cambyse. Mais le soin qu'il mettait à ne se montrer que rarement devant les seigneurs de sa cour, et à ne paraître que la tête enveloppée de la tiare royale, firent soupçonner la fraude, et bientôt une de ses concubines, qui découvrit qu'il avait les oreilles coupées, le fit reconnaître pour un mage du nom de Smerdis, qui jadis avait subi ce traitement ignominieux. Alors sept nobles Perses ourdirent une conspiration contre lui, le tuèrent, et élevèrent à sa place un d'entre eux sur le trône 521 ans av. J.C. Ce nouveau roi fut Darius, fils d'Hystaspe. Smerdis avait régné six mois. *Hérod.*, 3, *c.* 82 et 97. — *Justin*, 1, *c.* 9.

SMICYTHUS ou MICYTHUS, originaire de Grèce, natif de Rhegium en Italie, fut l'intendant d'Anaxilas, tyran de cette ville, et se retira après sa mort à Tégée. *Hér.*, 7, *c.* 170. — *Paus.*, 5, *c.* 26.

SMILAX, nymphe, eut tant de douleur de se voir méprisée du jeune Crocus, qu'elle fut changée, aussi bien que lui, en un arbrisseau, dont les fleurs sont petites, mais d'une excellente odeur. On conte autrement encore cette métamorphose. V. CROCUS. *Mét.*, 4, *v.* 283; *Fast.*, 5, *v.* 227. — *Pline*, 16, *c.* 35, § 63.

SMILIS, ancien statuaire, contemporain de Dédale, était de l'île d'Egine. *Paus*, 7.

SMINDYRIDE, *-des*, habitant de Sybaris, fameux par l'excès de son faste et de sa mollesse, se plaignit un jour de ce qu'une rose s'était pliée en deux sous son corps, pendant qu'il reposait. *Elien*, *H. Div.*, 9, *c.* 24; 2, *c.* 24.

SMINTHÉE, *-theus* (σμίνς, σμίνθος, rat), surnom d'Apollon, lui fut donné par les habitans de la Phrygie parce qu'il délivra leur pays d'une foule de rats qui l'infestaient. S. Clément d'Alexandrie raconte autrement l'origine de ce nom. Les descendans de Teucer, sortis de l'île de Crète pour aller chercher fortune, apprirent de l'oracle qu'ils devaient s'arrêter dans l'endroit où les habitans viendraient les recevoir. Comme ils furent obligés de passer la nuit sur les bords de la mer, dans l'Asie mineure, un grand nombre de rats vint la nuit manger leurs ceinturons et leurs boucliers de cuir. Le lendemain, les Crétois crurent voir l'accomplissement de l'oracle, se fixèrent en cet endroit, y bâtirent une ville, qu'ils appelèrent Sminthie ou ville des rats, un temple à Apollon sous le nom de Smintheus, et tinrent pour sacrés tous les rats des environs de ce temple. *Iliad.*, 1, *v.* 39. — *Métam.*, 12, *v.* 585. *Fast.*, 6, *v.* 425. — *Strab.*, 13. — *Pline*, 5, *c.* 30.

1. SMYRNA, plus souvent appelée MYRRHA, fille de Cinyras et de Cenchréis, ou de Thias et d'Arithyas. Vénus, qu'elle avait offensée, la punit en lui inspirant pour son père une passion incestueuse, à laquelle Adonis dut sa naissance.

2. — Amazone, qui, selon certains auteurs, donna son nom à la ville de Smyrne.

SMYRNÆUS SINUS, golfe de la Méditerranée, sur la côte de l'Ionie. Il prenait son nom de Smyrne, bâtie sur ses bords, dans la partie la plus enfoncée.

SMYRNE, *hist.* (QUINTUS DE). V. QUINTUS.

1. SMYRNE, *-na*, *géog.* (même nom), l'une des villes ioniennes de la Lydie les plus riches et les plus puissantes, était située sur la mer, à l'extrémité septentrionale de l'isthme de la presqu'île de Clazomène, au N. de Lébédos et au S. E. de Magnésie. Cette ville, l'une des plus anciennes de l'Asie mineure, devait sa fondation, selon les uns, à Tantale, selon les autres, aux habitans d'un quartier d'Ephèse, nommée *Smyrne*. Elle éprouva plusieurs révolutions, et passa successivement sous la domination des Eoliens, des Ioniens, des Lydiens et des Macédoniens Cette ville, plusieurs fois détruite, se releva toujours. Prise et renversée par les Lydiens sous Ardys, elle fut, quatre cents ans après, rebâtie par Alexandre. De nouveau détruite par un tremblement de terre l'an 180 de J. C., Marc-Aurèle la rétablit. On voyait à Smyrne plusieurs édifices remarquables; mais ce qui rendait surtout cette ville importante, c'est qu'elle fut de bonne heure une des villes les plus commerçantes de la Grèce asiatique. Ses habitans étaient célèbres par leur goût pour le luxe et par leur mollesse. Cependant ils étaient très-courageux. Smyrne se vantait d'avoir donné naissance à Homère. Elle fut aussi la patrie de Quintus Calaber, que quelques-uns nomment Quintus de Smyrne. *Hérod.*, 1, c. 16. — *Strab.*, 12 et 14. — *Sil. Ital.*, 8, *v.* 565. — *P. Mela*, 1, *c.* 17. — *Paus.*, 5, *c.* 8.

2. — (GOLFE DE). V. SMYRNÆUS.

SMYRNE, *hist. litt.*, poème latin composé par Cinna, et dont Catulle (*ép.* 14), fait le plus grand éloge.

SOANE, bourgade principale des Soanes, près de l'Albanie. *Ptol.*

SOANES ou SUANES, *-ni*, peuples de Colchide, voisins du Caucase, entre les fleuves Vardane et Diri-Odoris, plusieurs rivières de leur territoire roulaient des paillettes d'or; ce qui peut-être donna lieu à la fable de la Toison d'or. *Strab.*, 11. — *Plin.*, 33, *c.* 3.

SOANDE, *-da*, v. de la petite Arménie, vers l'O., à la source du Cappadox.

SOATRA, petite v. de l'Asie mineure, dans la Lycaonie, dans la partie N. E.

SOBA, v. et province de Syrie, qui avait un roi au temps de Saül et de David. C'est peut-être la même qu'Abyla *Lysaniæ*. *Rois*, 1, *c.* 14; 2, *c.* 6.

SOBACHAÏ, de la ville de Hésari, tua Soph, géant d'une grandeur démesurée, à la bataille de Gob.

1. SOCCHO ou SOCHO, v. de la tribu de Juda.

2. — lieu situé sur les frontières des tribus de Benjamin et d'Ephraïm. *Rois*, 1, *c.* 19.

SOCHOTH ou SOCOTH, premier campement des Israélites dans le désert, entre la mer Rouge et Ramesses. *Nomb.*, 13.

SOCIALE (GUERRE), autrement GUERRE MARSIQUE, guerre célèbre qui commença l'an 91 av.

J. C., et qui fut appelée Sociale parce que presque toutes les nations alliées de Rome y prirent part. Marsique parce que les Marses y jouèrent le rôle principal. Profitant des agitations intérieures de la république déchirée par Sylla et Marius, les Marses osèrent, de concert avec les autres peuples d'Italie, demander au sénat le droit de bourgeoisie, c'est à dire le rang et les prérogatives attachées au rang de citoyen romain. Cette demande, quoique appuyée de l'éloquence et du crédit du tribun Drusus, fut rejetée par le sénat. Les Marses prirent aussitôt les armes. Leur ressentiment ne connut point de bornes lorsqu'ils apprirent que Livius Drusus, qui les avait défendus à Rome, avait été assassiné par les nobles. Ils formèrent une république, et firent de Corfinium la capitale de leur empire. La guerre se fit dans les formes. Les Romains mirent sur pied cent mille hommes; les Marses et leurs alliés leur opposèrent des forces plus considérables. Ils battirent plusieurs fois les généraux de Rome, et surent profiter de leurs victoires. Mais la bataille d'Asculum leur enleva tous leurs avantages. Leur brave général Francus y fut tué avec quatre mille hommes. Le reste de l'armée se réfugia dans les Apennins, où elle périt de misère et de faim. La prise d'Asculum et des principales villes du pays fut le fruit que les Romains recueillirent de cette victoire. Les insurgés, affaiblis par leurs désastres, demandèrent la paix, après avoir soutenu la guerre pendant trois ans. Les Romains accordèrent le droit de bourgeoisie à tous les peuples d'Italie, et la tranquillité fut aussitôt rétablie. Les Marses avaient pour alliés les Pélignes, les Vestins, les Hirpins, les Pompéianiens, les Marruciniens, les Picentins, les Venusiniens, les Férentins, les Apuliens, les Lucaniens et les Samnites. *Cic.*, *Balb.* — *Vell. Pat.*, 2. —*Strab.* — *Plut.*, *Sertor.*; *Mar.*

SOCLÉE, *-cleus*, un des fils de Lycaon.

SOCORDIA ou LA NONCHALANCE, divinité que les Romains faisaient fille d'Æther et de la Terre.

SOCOTH, v. de la tribu de Gad, bâtie dans l'endroit où Jacob, à son retour de la Mésopotamie, bâtit une maison, et dressa ses tentes (*Sochoth* en hébreu).

SOCRATE, *-tes*, un des philosophes les plus célèbres de l'antiquité, naquit à Athènes l'an 469 av. J. C., d'un sculpteur nommé Sophronisque, et d'une sage-femme. Il se livra d'abord à la profession de son père, et l'histoire fait mention de trois de ses statues qui représentaient les Grâces, et qui, dit-on, étaient des chefs-d'œuvre. Mais Criton, charmé de son jugement et de son tour d'esprit, l'arracha de son atelier et le détermina à se livrer à l'étude de la philosophie. Il y fut initié par Anaxagore et Archélaüs, qui conçurent pour leur disciple non moins d'amitié que d'estime, et bientôt il se vit suivre lui-même d'un grand nombre d'auditeurs.

Socrate en se livrant à la philosophie ne renonça point à être utile à sa patrie dans une autre carrière. Il se distingua dans les armes par son courage, et se trouva à plusieurs batailles, à Tanagre, à Delium; et dans l'un de ces combats il sauva la vie à Xénophon et à Alcibiade ses amis et ses disciples. Mais sa gloire comme sage éclipsa sa réputation de guerrier.

Socrate était en effet la vertu même. Il s'était de bonne heure accoutumé à une vie pénible, dure et laborieuse. Personne ne l'égalait en désintéressement et en générosité. Il ne voulut jamais rien recevoir de ses disciples. Il était d'une patience et d'une égalité d'âme à toute épreuve. Sa simplicité était aussi admirable que ses autres vertus. Sa vie intérieure n'était pas moins exemplaire, et Xantippe, sa femme, montra souvent jusqu'où il portait la patience. Tant de belles qualités lui acquirent les hommages de ce qu'Athènes renfermait de plus distingué à cette époque, et facilitèrent la grande et difficile révolution, qu'il eut le mérite d'opérer dans la philosophie (Pour la doctrine de Socrate, V. la fin de l'article).

Un grand nombre de faux sages qu'il confondait, ou sur le compte desquels il désenchantait la multitude, lui vouèrent une haine profonde. Il s'expliquait très-librement sur la religion et sur le gouvernement de son pays. Il s'éleva avec force contre l'injustice des Athéniens qui condamnèrent au supplice dix généraux vainqueurs, pour n'avoir pas enterré les morts, après la bataille livrée à la hauteur des îles Arginuses. Après la guerre du Péloponèse, il ne craignit pas de censurer hautement les actes des trente tyrans établis par Lysandre, surtout de Critias. La liberté de ses discours et la beauté de son génie lui suscitèrent un grand nombre d'ennemis. Mais la pureté exemplaire de ses mœurs, son patriotisme, ses vertus, lui servirent long-temps de rempart et forcèrent la calomnie au silence. Le mordant Aristophane l'avait jadis attaqué; après avoir immolé à la risée publique Cleon, Péricles et presque tous les hommes illustres d'Athènes, il travestit dans ses Nuées (424 ans av. J. C.) la conduite du sage, et amusa la populace athénienne à ses dépens; mais le respect dont Socrate était entouré, fit justice de ces grossières insultes, et 24 ans se passèrent sans qu'aucune voix s'élevât contre lui. Il fallut qu'Athènes cessât d'être libre pour que Socrate fût condamné. Sous le gouvernement oppressif des trente tyrans, Mélitus, Anytus et Lycon l'accusèrent devant le tribunal des cinq cents *de corrompre la jeunesse*, *de mépriser les dieux et d'introduire des divinités nouvelles*. Lysias, l'un des plus habiles orateurs de son temps, lui apporta un discours pathétique, et conforme à sa malheureuse situation, pour qu'il s'en servit auprès de ses juges. Socrate le lut avec plaisir, et le trouva fort beau; mais il ne voulut pas en faire usage, parce qu'il lui parut peu convenable à la grandeur d'âme et à la fermeté dignes d'un sage. Son apologie fut un discours simple, mais noble, où brillait le caractère et le langage de l'innocence. Il eut d'abord pour lui la pluralité des voix, et ses accusateurs allaient être condamnés, selon l'usage, à une amende de mille drachmes. Mais Anytus et Lycon ayant, par leur crédit, entraîné un grand nombre de suffrages, il y eut deux cent quatre-vingt-une voix contre Socrate, et deux cent vingt pour lui. Par une première sentence, les juges déclarèrent simplement qu'il était coupable, sans rien statuer sur la peine qu'il devait souffrir. On lui en laissa le choix. Socrate répondit : « Puisqu'on me laisse le maître de prononcer sur ce que je mérite, je me condamne, pour avoir enseigné les règles de la justice aux Athéniens, à être nourri le reste de mes jours dans le Prytanée, aux frais de l'état; c'est un honneur, ô Athéniens, que je mérite mieux que les athlètes couronnés aux jeux olympiques. » Cette réponse révolta tellement l'Aréopage, qu'il fut condamné à boire la ciguë. Dès que la sentence fut prononcée, il adressa une harangue pathétique à ceux de ses juges qui lui avaient été favorables. Il leur dit qu'il mourait avec plaisir, puisqu'il aurait le bonheur de converser avec les héros de l'antiquité. Il leur recommanda ses enfans. Il s'écria en finissant : « Vous vivez, et je vais mourir; Dieu seul sait quel est le meilleur. » La célébration des fêtes Déliaques retarda pendant trente jours l'exécution de la sentence. Pendant tout ce temps, il resta en prison, chargé de fers. Ses amis et ses disciples lui

tinrent fidèlement compagnie. Il s'entretenait avec eux sur différens sujets, avec sa sérénité ordinaire. Il dit à l'un d'eux, qui se plaignait qu'on l'eût condamné quoiqu'innocent : « Voudriez-vous que je fusse coupable? » Ses amis voulurent le faire évader. Criton avait déjà corrompu le geolier à force d'argent. Mais Socrate ne voulut point profiter de leurs bons offices, et crut qu'il était du devoir d'un bon citoyen d'obéir aux lois, lors même qu'on en faisait une application injuste. « En quel lieu d'ailleurs, leur dit il, serai-je exempt de la mort? » Dans la prison, il se mit pour se distraire à traduire les fables d'Esope. L'exécuteur lui présenta la ciguë en pleurant. Socrate la reçut avec calme, fit une libation aux dieux, la but, et expira un moment après. Telle fut la fin de celui que l'oracle avait déclaré le plus sage des hommes. Il mourut dans la soixante-dixième année de sa vie, l'an 400 av. J. C.

A peine Socrate eut-il cessé de vivre que les Athéniens demandèrent compte à ses accusateurs du sang innocent qu'ils avaient fait répandre. Mélitus fut condamné à mort, et les autres à l'exil. Plusieurs de ces derniers, ne pouvant supporter le poids de leurs remords, renoncèrent volontairement à la vie.

Les actions, les discours et les opinions de Socrate, ont été fidèlement recueillis par Platon et surtout par Xénophon, en sorte que l'on connaît parfaitement toutes les particularités de sa vie. C'est à lui que les Grecs furent redevables d'une partie de leur grandeur et de leur gloire; car ses disciples répandirent partout le goût des arts, des lettres et des sciences, et la philosophie par ses soins prit une route nouvelle.

Ce ne serait pas faire connaître Socrate que d'oublier son démon, ou ce génie familier qu'il prétendait lui servir de guide. Il en parlait souvent à ses disciples. Ce démon, cette voix divine, cet esprit ne le portait jamais à aucune entreprise, mais le détournait seulement d'agir, lorsqu'il lui aurait été préjudiciable d'agir. Après la défaite de l'armée commandée par Lachès, dit Cicéron (*Divin.*), Socrate, fuyant avec ce général athénien, et étant arrivé dans un lieu où aboutissaient plusieurs chemins différens, ne voulut pas suivre la même route que les autres; et, lorsqu'on lui en demanda la raison, il répondit que son démon l'en détournait. L'événement justifia bientôt l'avis du prétendu génie : tous ceux qui prirent un autre chemin que Socrate furent tués ou faits prisonniers par la cavalerie des ennemis. Ce n'était pas seulement pour lui qu'il recevait ces avertissemens intérieurs ; ses amis y avaient aussi part lorsqu'ils allaient s'engager dans quelque mauvaise affaire qu'ils lui communiquaient ; et on rapporte plusieurs occasions où ils eurent lieu de se repentir de ne l'avoir pas cru. On en trouve plusieurs traits tout-à-fait surprenans dans le *Théagès* (vers la fin).

Le démon de Socrate n'était autre chose, suivant les philosophes les plus justement célèbres, que les révélations intérieures et instantanées de sa conscience et de sa raison sur les matières les plus hautes de la philosophie. Consulter son démon familier, c'était pour Socrate consulter sa divinité intérieure, son jugement, sa raison, qu'il regardait non-seulement comme un don, mais comme une émanation et une portion de la divinité. Cependant cette explication, quelque satisfaisante qu'elle paraisse, ne s'applique pas à tous les traits merveilleux que l'on cite de sa prévision dans des cas qui n'intéressent que les affaires de la vie. Quelques-uns ont cru pouvoir expliquer cette prévision par un instinct analogue à celui qui se développe dans le somnambule.

Doctrine de Socrate.

Jusqu'à Socrate, les philosophes avaient rejeté, ou du moins négligé la méthode de l'observation, et avaient substitué à des raisonnemens fondés sur l'expérience de vaines et téméraires hypothèses. De plus, les sophistes qui avaient nouvellement paru sur la scène avaient obscurci et déprécié la vérité en soutenant tour à tour le pour et le contre, et préludaient au scepticisme en donnant à entendre que le vrai n'était nulle part et qu'il est impossible à l'homme d'atteindre jamais la certitude. Enfin, les philosophes avaient à peine dit quelques mots de la morale, et semblaient ne pas soupçonner l'importance philosophique de cette science. Toute leur attention s'était tournée vers des spéculations abstraites et étrangères à la pratique.

Socrate attaqua sans ménagement les idées et la marche des philosophes ses contemporains ; en donnant pour base à toute la philosophie la connaissance de soi-même (*nosce teipsum*, γνῶθι σεαυτόν), il sut à la fois ramener l'esprit à la méthode d'observation, mettre les vérités les plus importantes à l'abri du doute, et donner aux recherches un but et des résultats pratiques. Il fut enfin le créateur de la morale, et fonda ses préceptes sur la conscience. Toute sa conduite fut l'application de sa morale.

Au reste il n'avait point d'école proprement dite ; il proclamait ses préceptes et réfutait les systèmes étrangers partout où l'occasion s'en offrait, à l'Académie, au Lycée, sur les bords de l'Ilissus, dans les promenades publiques, dans les rues, dans les comptoirs ; l'éloquence ainsi que les formes oratoires lui étaient inconnues ; il n'employait qu'une dialectique simple, laconique et serrée. Une longue série d'interrogations était son mode favori de philosopher. Affectant une ignorance profonde qu'il opposait à la témérité de ces hommes à systèmes qu'il combattait, il forçait chacun par ses demandes à exposer ses idées, et de questions en questions, il conduisait son interlocuteur à apercevoir l'absurdité des faux systèmes et à découvrir la vérité par lui-même ; aussi disait-il, en faisant allusion au métier de sa mère qui avait été sage-femme, qu'il était l'*accoucheur des esprits*. Cette méthode d'interrogation est connue sous le nom d'*ironie* de Socrate (εἴρω, interroger).

Les détails de la doctrine propre à Socrate sont peu connus, il n'a laissé aucun ouvrage, et l'on peut craindre que les dialogues où Platon met toujours ce philosophe en scène ne soient plutôt l'expression des opinions propres à Platon que de celles de Socrate. On sait même ce que Socrate dit en lisant le *Lysis* : « que de belles choses ce jeune homme (Platon) me fait dire, auxquelles je n'ai jamais songé ! » Mais on ne peut douter qu'outre les préceptes d'une morale pratique fondée sur les inspirations de la conscience et sur les plaisirs de la vertu, il n'enseignât l'existence d'un suprême ordonnateur de l'univers et l'immortalité de l'âme.

Socrate eut un grand nombre de disciples qui devinrent illustres ; mais, ennemi du dogmatisme, il ne leur imposa aucune doctrine, il ne fit que les appeler à chercher la vérité : aussi suivirent-ils des routes très différentes. Les uns comme Xénophon, Eschine, Simon, ne firent que suivre et publier ses préceptes sans y rien changer; les autres créèrent de nouvelles écoles, soit, comme Anthisthène, en outrant sa doctrine morale par un rigorisme qui dégénéra en cynisme, soit, comme Aristippe, en s'abandonnant à un sensualisme qui préparait Epicure. C'est encore lui qui forma Phedon qui fonda l'école Erétriaque, Euclide qui fonda celle de Mégare, et enfin Platon, le plus célèbre et le plus sublime des philosophes de l'antiquité, qui fonda l'Académie. (V. ces noms). *Xen*,

Mémorab. de Socr. — *Plat.*, *Phédon*, *Criton*, etc.— *Cic.*, *orat.*, 1, c. 54; *Tuscul.* 1, c. 41.—*Plut.*, *V. d'Alcib.*— *Diog. L.*, *V. de Socr.* — *Pausan.*, 1, c. 22. — *Val. Max.*, 3, c. 4.

2. — général des Achéens, suivit le jeune Cyrus dans ses expéditions contre Artaxerce Mnémon. Peu après la bataille de Cunaxa, il fut mis à mort par ordre du roi vainqueur. *Xénoph.*, *Retr.*

3. — un des officiers d'Alexandre, reçut de lui le gouvernement de la Cilicie.

4. — peintre distingué du 2e siècle av. J. C.

5. — Chrestus, fils de Nicomède II, roi de Bithynie. Après la mort de ce prince, Mithridate-le-Grand lui prêta son appui contre Nicomède III, fils naturel de Nicomède II, qui s'était emparé du trône (92 ans av. J. C.). Peu après, Mithridate mit à mort Socrate pour conserver la paix avec les Romains qui soutenaient Nicomède III.

6. — historien grec, contemporain d'Auguste, écrivit sur les guerres civiles de Rome.

7. — le *Scholastique*, auteur d'une Histoire ecclésiastique qui fait suite à celle d'Eusèbe et qui comprend un espace de cent trente-trois ans, depuis 306 jusqu'à 439. Socrate montre beaucoup d'exactitude, de jugement et d'impartialité. La meilleure édition de son livre est celle de Cambridge, 1720.

SOCRATIDE, Archonte, l'an 374 av. J. C.

1. SOCUS, surnom de Mercure.

2.—jeune Troyen, remarquable par sa taille avantageuse et son courage. Il fut tué par Ulysse. *Il.*, 1.

SODALES, nom donné souvent par les Romains aux ministres ou prêtres d'un même collége, et particulièrement à ceux qui étaient chargés de desservir les autels d'un empereur mis au rang des dieux.

SODOME, v. de la Palestine, près du lac Asphaltite, vers le N. Les habitans de cette ville s'étant abandonnés à des désordres contre nature, Dieu les fit périr par le feu du ciel, avec les villes de Gomorrhe, de Seboïm et d'Adama, coupables du même crime. Il paraît que plus tard on rebâtit une ville du même nom. *Gen.*, *c.* 13, *v.* 10, 13, 19.

SOÉMIS (Julie) ou Soémias, mère d'Héliogabale, était fille de la célèbre Julie Mœsa et sœur de Julie Mammée mère d'Alexandre Sévère. Elle fit passer son fils pour le fruit d'un commerce adultère avec Caracalla, dont la mémoire était chère aux soldats, et le fit par là élever sur le trône. Elle ne se signala que par des débauches, des extravagances et des cruautés. Elle consentit à présider un sénat de femmes formé par l'empereur pour prendre connaissance des différends survenus entre les dames romaines, et décider les modes. Les prétoriens s'étant révoltés en faveur d'Alexandre Sévère, elle courut à leur camp pour défendre son fils; mais elle y fut égorgée avec lui l'an de J. C. 221.

SOGDI, petit peuple de l'Inde en deçà du Gange, sur le bord de l'Indus; il avait pour ville *Sogdorum Regia*.

SOGDIANE, -*na* (*Zagatay* ou *Usbeck* ou partie de la *Bukarie*), contrée d'Asie, bornée au N. par la Sarmatie asiatique, au S. par la Bactriane, dont la séparait le fleuve Oxus, à l'E. par les Saces et à l'O. par les Chorasmes et la Margiane. C'était la province la plus septentrionale de l'empire de Perse, aussi était-elle peu cultivée et peu civilisée. De hautes chaînes de montagnes la traversaient vers le N., et de vastes déserts remplissaient le centre en partie. Cependant on y distinguait plusieurs villes assez importantes, entre autres Maracanda sa capitale, Cyropolis et *Alexandria Ultima* ou *Eschaté*. Outre l'Oxus et le Jaxarte qui la bornaient l'un au S. et l'autre au N., elle avait un grand nombre de fleuves, entre autres le Polytimète et le Mandrus. *Hérod.*, 3, c. 93. — *Q. C.*, 7, c. 10.

SOGDIEN, -*anus*, second fils d'Artaxerxe-Longue-main, assassina Xerxès Ier son frère aîné, pour s'emparer du trône de Perse, l'an 425 av. J. C. Il ne régna que sept mois. Son frère Ochus, plus connu sous le nom de Darius Nothus, conspira contre lui, et le fit périr en l'étouffant dans une tour remplie de cendres chaudes. Ce supplice fut imaginé pour Sogdien parce qu'Ochus s'était engagé par serment à n'employer contre lui ni le fer ni le poison. On remplit donc de cendres jusqu'à une certaine élévation une des plus hautes tours. On y monta Sogdien et on le précipita la tête la première; l'on agita ensuite les cendres jusqu'à ce qu'il fût suffoqué. Le supplice des cendres devint depuis très-commun dans la Perse.

SOGDORUM Regia (*Bukor*), v. de l'Inde en deçà du Gange, sur l'Indus. C'était la capitale des Sogdi.

SOHÈME, *hist.*, frère de Ptolémée, roi d'Iturée, fut élevé à la cour d'Hérode-le-Grand, qui avait en lui la plus grande confiance. Ce prince, en partant pour aller se réconcilier avec Auguste après la bataille d'Actium, lui donna ordre de tuer sa femme Mariamne en cas qu'on le fit mourir à Rome. Sohême, touché de la beauté et des vertus de la reine, ne put garder son secret; et Mariamne indignée accabla de reproches Hérode qui la fit mourir ainsi que Sohême.

SOLANUS, vent de l'E., était représenté jeune, tenant dans son sein différentes sortes de fruits, tels que pommes, pêches, grenades, oranges, etc., et autres productions de la Grèce ou des contrées plus orientales.

SOLEIL, *Sol*. Cet astre a été le premier objet de l'idolâtrie. C'était le *Bel* ou *Baal* des Chaldéens, le *Moloch* des Chananéens, le *Béelphégor* des Moabites, l'*Adonis* des Phéniciens ou des Arabes, le *Saturne* des Carthaginois, l'*Osiris* des Egyptiens, le *Mithras* des Perses, le *Dionius* des Indiens, enfin le *Phébus* ou *l'Apollon* des Grecs et des Romains. Cicéron compte cinq Soleils: l'un fils de Jupiter; le second, d'Hypérion; le troisième, de Vulcain, surnommé Opas; le quatrième avait pour mère Acantho; et le cinquième était père d'Eéta et de Circé.

Les Grecs adoraient le soleil. C'est à Rhodes surtout qu'on lui rendait un culte pompeux et solennel; et c'est là qu'on lui dédia ce colosse fameux qu'on met au nombre des sept merveilles du monde. Les Syriens lui rendaient aussi les plus grands honneurs. L'empereur Héliogabale, qui avait été pontife du soleil en Syrie, lui fit bâtir à Rome un temple magnifique. Les Massagètes, selon Hérode, et les anciens Germains, selon Jule-César, adoraient le soleil nommément, et lui sacrifiaient des chevaux pour marquer par la légèreté de cet animal la rapidité de cet astre.

Chez les Egyptiens, le Soleil était l'image de la divinité. Ils y ajoutaient plusieurs attributs pour désigner différentes perfections de la Providence. Ainsi, pour faire entendre que la providence fournit abondamment aux hommes et aux animaux leur nourriture, on accompagnait le cercle symbolique du soleil des plantes les plus fécondes. Les habitans d'Hiérepolis avaient défendu de le représenter; mais, chez d'autres peuples, il avait ses images, ses représentations. On le désignait par un homme qui porte un sceptre ou un fouet; quelquefois par un œil. *Hés.*, *théog.*; *v.* 371.—*Hérod.*, 2.—*Paus.*, 2, c. 43; 4, c. 31.—*Strab.*, 11.—*Macrob.*, *Sat.*, 1, c. 17.

1. SOLES, -*li* ou -*la* (*Solia*), une des principales villes de l'île de Cypre, sur la côte septentr. du fleuve Clarius, entre les promontoires Acamante et Crommyon, avait été bâtie par une colonie athénienne sous le nom d'*Æpeia*. C'était alors la capitale de l'île.

Solon, venu à Cypre, conseilla au roi Philocyprus d'en changer l'emplacement, et cet avis ayant été suivi, on donna à la ville le nom du célèbre législateur. *Strab.*, 14. — *Plut.*, *Solon.*—*Pomp*: *Méla*, 1, *c.* 13.

2. — v. maritime de la Cilicie Champêtre, fondée par une colonie d'Achéens et de Rhodiens. Cette ville étant devenue presque déserte, Pompée la repeupla en y plaçant des pirates auxquels il jugea à propos de laisser la vie, et lui donna le nom de *Pompeiopolis*. Les Grecs qui habitaient cette ville y oublièrent avec le temps leur langue naturelle; ce qui donna lieu, dit-on, à l'invention du mot *solécisme*, par lequel on désigne encore aujourd'hui les fautes de langage. Soles a donné le jour à plusieurs philosophes : Cléarque, célèbre péripatéticien ; Crantor, platonicien; Chrysippe, philosophe stoïcien. Les deux poètes Philémon et Aratus étaient aussi de Soles. *Pline*, 5, *c.* 27. — *Aulugelle*, 1, *c.* 7. — *Den.-le-Périég.*

SOLICINIUM (*Sults*), petite v. de la Germanie, au S. O., sur le Nicer (*Necker*).

SOLIDUS (*sou-ent. nummus*), nom qui signifiait d'abord toute monnaie considérée comme entière et non divisée en fractions. Plus tard il désigna spécialement (en sous-entendant *aureus* ou d'*or* après *solidus*) une monnaie d'or du poids de quatre scrupules, qui fut frappée sous Constantin, l'an 325 de J.C., et qui fut employée depuis dans tout l'empire romain à la place de l'*aureus*. Outre le *solidus* de 4 scrupules, on frappa des *demi-solidus*, ainsi que des pièces qui valaient un quart, deux et demi, quatre et demi, 7 et même jusqu'à 9 *solidus*. — C'est du mot *solidus*, qui dans l'origine voulait dire monnaie entière, que nous avons fait *sol* ou *sou*.

Pour l'évaluation des *solidus*, V. l'art. AUREUS, et *les Tab. des Monn. rom.*

SOLIN (JULES) *C. Julius Solinus*, grammairien latin qui vécut sous le second siècle de l'empire, ou selon d'autres au commencement du troisième, sous Héliogabale, a laissé un ouvrage intitulé *Polyhistor* ou le *Savant*. Cet ouvrage, qui se compose de cinquante-six (ou selon certaines éditions, soixante dix chapitres), est un recueil de diverses notices, la plupart géographiques, tirées d'auteurs perdus, mais surtout de Pline-le-Naturaliste, dont on peut quelquefois corriger le texte à l'aide de l'abrégé. Le style de Solin est d'une dureté et d'une sécheresse rebutante. Saumaise en a donné une édition excellente, Nuremberg, 1777. Elle a été surpassée depuis par celle des Deux-Ponts, 1794 et de Gœz, Leipzig L'anthologie latine de Burmann offre le commencement d'un poëme de Solin sur la pêche, intitulé *Pontica*. C'est un morceau de vingt-deux vers.

SOLINARIACA. V. SOLUMARIACA.

1. SOLIS FONS, FONTAINE DU SOLEIL, fontaine de la Marmarique, près du temple d'Ammon. Quinte-Curce rapporte que l'eau de cette fontaine était tiède le matin, froide à midi, chaude le soir, et brûlante à minuit. *Hér.*, 1, *c.* 6. — *Pline*, 6, *c.* 29. —*Q. C.*, 6, *c.* 10; 10, *c* 5.—*Just.*, 1, *c.* 9; 11, *c.* 11. V. AMMON, *geog.*

2. — INSULA, c'est-à-dire *Ile du Soleil*, île de l'Océan, située entre celle de Taprobane (*Ceylan*), et le promontoire de l'Inde, nommé *Coliacum*.

SOLISTIMUM, augure favorable que tiraient les Romains de ce que des poulets qu'on avait fait jeûner laissaient tomber du bec quelques grains parmi ceux qu'on leur présentait, en les prenant avec trop d'avidité *Cic.*, *Divin.*

SOLITAURILIA ou SUOVETAURILIA. V. SUOVETAURILIA.

SOLIUM, v. de la Corinthie.

SOLMISSUS, montagne d'Ionie, sur laquelle se tinrent les Curètes durant les couches de Latone, épouvantant du bruit de leurs armes Junon qui voulait nuire à sa rivale.

SOLO (JULIUS). V. SOLON, n° 2.

1 et 2. SOLOÉ, v. de Cypre. — v. de Cilicie. V. SOLES.

3. — ou SOLUS PROM. (*Bojador* ou *Cantin*), promontoire de la Libye, sur l'Océan atlantique. V. ATLAS MAJOR.

4. — ou SOLUS ou SOLUNTIUM (*Solanto*), v. maritime de la Sicile, près d'Eleuthère, entre Panorme et Himère. *Cic.*, *Verr.*, 3, *c.* 43. — *Pline*, 3, *c.* 7. — *Strab.*, 14.

1. SOLON, législateur d'Athènes, et un des sept sages de la Grèce, naquit dans l'île de Salamine, vers l'an 639 av. J. C., et fut élevé à Athènes. Son père, appelé Euphorion ou Exéchestide, descendait de Codrus, et sa mère était proche parente de Pisistrate. Les affaires de sa famille étant dans un état peu prospère, il se livra quelque temps au commerce; mais il quitta bientôt cette carrière qui lui convenait peu, pour se livrer à son goût pour l'étude. Après avoir étudié avec soin la philosophie et la politique, il parcourut la plus grande partie de la Grèce. De retour dans sa patrie, il la trouva en proie aux dissensions civiles. Les Athéniens jetèrent les yeux sur lui comme sur un libérateur; on le nomma archonte et souverain législateur. On lui avait à différentes reprises offert la royauté, mais il la refusa. Revêtu de sa nouvelle dignité, il s'occupa à réformer le gouvernement de l'état. Ses premiers soins furent d'apaiser les pauvres qui fomentaient la division. Il remit une partie des dettes, et défendit d'attenter à la liberté des débiteurs insolvables. Il abrogea toutes les lois de Dracon, à l'exception de celles contre les meurtriers, et en publia de nouvelles dont nous rapporterons les principales dispositions. Il partagea les citoyens en quatre tribus (V. ATHÈNES). Il mit dans les trois premières les gens aisés, leur donna a eux seuls les charges et les dignités, et accorda aux citoyens pauvres qui composaient la quatrième tribu le droit d'opiner dans l'assemblée publique, droit peu considérable d'abord, mais qui dans la suite les rendit maîtres de toutes les affaires de la république. Il augmenta l'autorité et les priviléges de l'Aréopage, et le chargea de s'informer de la manière dont chacun gagnait sa vie, avec le pouvoir de punir ceux qui vivraient dans l'oisiveté. Il fit aussi des changemens au sénat du Prytanée. Il fixa à quatre cents le nombre de ses membres, et voulut que toutes les affaires fussent examinées par ce tribunal, avant d'être portées devant l'assemblée du peuple, auquel seul appartenait le pouvoir souverain. C'est à ce sujet qu'Anacharsis, attiré du fond de la Scythie à Athènes par la réputation du législateur, lui disait: je suis surpris que vous ne laissiez aux sages que la délibération, et que vous donniez la décision aux fous.

Il ordonna que la mémoire des citoyens morts au service de l'état fût honorée par des oraisons funèbres; que l'on prît soin de leur père et de leur mère, et que leurs enfans fussent élevés aux dépens de la république. Il prononça la peine d'infamie aux dissipateurs, à ceux qui ne voudraient pas porter les armes, et à ceux qui refuseraient de nourrir leurs parens. Il ne fit aucune loi contre le sacrilége, ni contre le parricide, parceque, disait-il, *le premier crime a été jusqu'ici inconnu à Athènes, et que le second est si horrible que je ne crois pas qu'on puisse le commettre*. Ses lois furent gravées sur des tables, et mises en vers, afin qu'elles se fixassent plus facilement dans la mémoire. Elles furent en vigueur pendant plus de quatre cents ans, et Cicéron, qui en vit encore les heureux effets à Athènes, comble d'éloges leur illustre auteur.

Solon, après avoir obligé par serment les Athéniens à suivre ses lois pendant cent ans sans y rien changer, abdiqua les fonctions de législateur, et s'éloigna de sa patrie. Il alla d'abord en Egypte, et ensuite à la cour de Crésus, roi de Lydie, qui, voulant l'éblouir par sa magnificence, étala devant lui tous ses trésors, puis lui demanda s'il avait jamais connu d'homme plus heureux que lui. « Oui, répondit Solon, c'est un simple citoyen d'Athènes, nommé Tellus, qui, après avoir vu sa patrie toujours florissante, et ses enfans estimés, est mort en combattant pour elle. » — Mais, après Tellus, quel est le plus heureux? — Cléobis et Biton, deux frères, qui, après avoir traîné au temple le char de leur mère, moururent l'un et l'autre en dormant. — Eh! quoi, reprit Crésus, tu ne me comptes donc pas au nombre des heureux? — Roi de Lydie, s'écria Solon, celui-là seul est heureux qui l'a été jusqu'à la fin de sa vie, et on ne décerne pas de prix à l'athlète qui court dans la carrière. Treize ans après (548 av. J. C), Cyrus, ayant conquis le royaume de Crésus, et l'ayant condamné à périr sur le bûcher, ce malheureux prince, au moment de périr, songea aux paroles du sage, et s'écria plusieurs fois: ô Solon! Solon! Cyrus voulut savoir la cause de cette exclamation, et, l'ayant apprise, il réfléchit lui-même sur l'inconstance de la fortune, et pardonna à Crésus.

Après dix ans d'absence, Solon revint à Athènes, et trouva cette ville livrée à ses anciennes divisions. Pisistrate s'était emparé du gouvernement, et régnait moins en chef d'un peuple libre qu'en monarque absolu. Pour n'être pas témoin de ces désordres, auxquels il ne pouvait pas remédier, Solon se retira à la cour de Philocyprus, roi de l'île de Cypre, et y mourut dans la quatre-vingtième année de sa vie, l'an 558 av. J. C. Plutarque prétend que Solon se réconcilia avec Pisistrate; mais son exil volontaire prouve que cet auteur s'est trompé.

Solon s'était appliqué avec succès à la poésie, il avait composé un poëme sur la perte de l'île de Salamine, afin d'engager les Athéniens à reprendre cette île que les Mégariens leur avaient enlevée; mais comme il était défendu de faire cette proposition à cause des désastres que les guerres précédentes avaient attirés, il contrefit l'insensé, et débitant son poëme dans les rues, il ranima l'ardeur de ses concitoyens, et fut cause que l'île rentra sous leur pouvoir. Comme philosophe, Solon était très-sévère. On sait que Solon reprocha à Thespis l'usage qu'il faisait du mensonge dans ses pièces, comme étant un exemple pernicieux pour ses concitoyens. Sa devise était: *en tout considéres la fin. Hér.*, 1, *c.* 29. — *Plut.*, *vie de Sol.* — *Diog. Laërce*, 1. — *Paus.*, 1, *c.* 40. — *Juv.*, *Sat.*, 10, *v.* 174. — *Per.*, *Sat.* 3, *v.* 79.

2. — (Julius), homme de néant, acheta de Cléandre, ministre de Commode, la dignité de sénateur. Il fut mis à mort par l'empereur Sévère. *D. Cass.*

SOLONA, v. de la Gaule Cispadane, au N. E., sur l'Utens.

SOLONIUM, v. du Latium, sur les confins de l'Etrurie. *Cic.*, *Divin.*, 1. — *Plut.*, *V. de Mar.*

SOLONIUS Ager, champ ou territoire d'Italie, dans le Latium.

SOLONTE, Solus. V. Soloé, n. 3 et 4.

SOLOON, *myth.*, jeune Athénien, devint amoureux d'Antiope, que Thésée conduisait à Athènes. Ayant vu ses vœux rejetés, il se jeta dans un fleuve voisin de Nicée en Bithynie. Thésée, affligé de cette aventure, donna au fleuve le nom de Soloon, et fit bâtir auprès une ville dont il nomma gouverneurs les deux frères de ce jeune homme.

Soloon, *géog.*, petite riv. de la Bithynie occidentale, passait près de Nicée.

SOLQUES. V. Sulci.

SOLUA. V. Solva.

SOLUMARIACA ou Solimariaca (*Soulosse*), v. de la Gaule, dans la 1re Belgique, chez les Leuci, au S. de Tullum, et au S. E. de Nasium.

SOLUNTIUM. V. Soloé, n° 4.

SOLUS ou Soloeis. V. Soloé, n° 3 *et* 4.

SOLVA, v. de la Norique, surnommée *Flavia*. On en retrouve la position dans un champ de la Carinthie nommé *Zol-Feld*, près de Klagenfurt.

SOLVIZONA (*solvere sonam*), synonyme de Lysizona (λύειν ζώνην, délier la ceinture). V. Lysizona.

SOLYGIUS Collis, colline du Péloponèse, dans le territoire de Corinthe; il y avait sur cette colline un village nommé *Solygia*.

SOLYME, *-mus*, *myth.*, fils de Jupiter et de Chaldena, donna son nom aux Solymes. *Stéph. Bys.*

1. Solyme, *géog.*, nom donné quelquefois à Jérusalem. V. Jérusalem. *Juv.*, 6, *v.* 543.

2. — ou Solymes, *-mæ*, v. de Lycie. Ses habitans s'appelèrent d'abord Milyades, ensuite Solymes, et enfin Termiles et Lyciens. Sarpédon s'établit parmi eux. *Il.*, 6., *v.* 184 — *Strab.*, 14. — *Plin.*, 5, *c.* 27 et 29 — *Apollon.*, 2, *v.* 274.

SOLYMON, ancien roi de Phrygie, fondateur de Solyme (n. 2) à laquelle il donna son nom, que par corruption on changea en celui de Sulmine.

SOMERON Mons, montagne de la Samarie, à une journée de Jérusalem, sur laquelle était bâtie la ville de Samarie, capitale de la contrée. *Rois*, 3, *c.* 16, *v.* 24.

SOMMEIL, *Somnus*, divinité allégorique. Les poètes le font fils de l'Erèbe et de la Nuit, et père des Songes. Homère lui donne pour résidence l'île de Lemnos, et Ovide, les monts Cimmériens, qui avoisinent le Bosphore. Son palais, disent les mythologues, était un antre profond, inaccessible aux rayons du soleil, et dont l'entrée était obstruée par des touffes énormes de pavots et autres plantes somnifères. Le dieu était représenté endormi sur un lit de feuillage; les songes voltigeaient autour de lui; et Morphée, son principal ministre, entretenait un silence éternel dans cette sombre demeure. *Hom.*, *Il*, 14. *v.* 230. — *Hés.*, *Théog.*, *v.* 212. — *Ov.*, *Metam.*, 11, *fab.* 10. — *Virg.*, *En*, 6, *v.* 893. — *Tibul.* — *Stac.*, *Théb.*, 10, *v* 89. — *Paus.*, 2, *c.* 18.

SOMNIALIS, surnom donné à Hercule, quand on croyait avoir reçu de lui des avertissemens en songe. On envoyait les malades dormir dans son temple pour y avoir en songe l'agréable présage du rétablissement de leur santé.

SONCHIS, prêtre égyptien, contemporain de Solon, fit part à ce célèbre philosophe des traditions que l'on conservait en Egypte, sur l'Atlantique, île que l'on disait plus étendue que l'Afrique et l'Asie réunies ensemble. Cette île disparut, dit-on, en vingt-quatre heures. *Plut.*, *Isis.*

SONGES, *somnia*, enfans du Sommeil. Ovide les peint en aussi grand nombre que les grains de sable sur le bord de la mer, nonchalamment étendus autour du lit de leur souverain, et occupés à en défendre les approches. Trois songes principaux Morphée, Phobétor, Phantase, n'habitent que les palais; les autres ne fréquentent que le peuple, sous des formes tantôt agréables, tantôt effrayantes. Les uns sont faux, les autres vrais; les premiers sortent des enfers par une porte d'ivoire, les seconds par une porte de corne; ceux-ci annoncent des biens ou des maux réels; ceux-là ne sont que de pures illusions et de vains fantômes de l'imagination. On les représentait avec de grandes ailes de chauve-souris noires. *Hom.*, *Il.*, 19, *v.* 563. — *Hés.*, *Théog.*, *v.* 212. — *Ov.*, *Métam.*, 11, *f.* 10 — *Hor.*, 3, *od.* 27, *v* 14

SONIVIA (*sonus*, son), bruits légers dont les augures tiraient des présages. *Cic.*, *Nat. des dieux*.

SONTIATES et mieux SOTIATES. V. ce nom.

SONTIUS (*Lisonzo*), fleuve de la Vénétie orientale, prenait sa source dans les Alpes Carniques, recevait le Frigidus et le Natiso, et se jetait dans le golfe de Tergeste, entre Timave et Aquilée.

1. SOPATER, général de Philippe, avant-dernier roi de Macédoine, fut envoyé avec 4000 hommes au secours des Carthaginois contre les Romains. Il fut pris par les Romains. *T. L.*, 20, *c.* 26 et 42.

2. — philosophe d'Apamée, qui vivait sous le règne de Constantin. Il fut disciple de Jamblique, et devint, après lui, le chef des Platoniciens.

SOPHAX, fils d'Hercule et de Tinga veuve d'Antée, fut le fondateur de Tingis en Mauritanie. Juba prétendait descendre de lui. *Strab.*, 3.

SOPHÈNE, une des prov. les plus considérables de la grande Arménie, avait pour bornes à l'O. et et au N. l'Euphrate, au S. la Mésopotamie et le Tigre, et à l'E. la Gordyène, la Chorzène et l'Arsazène. Arsamosate en était la ville principale. *Luc.*, 2, *v.* 593.

SOPHER, général des armées de Sédécias, fut pris et eut la tête tranchée par ordre de Nabuchodonosor. *Rois*, 4, *c.* 25, *v.* 19.

SOPHIM, montagne située entre les tribus de Benjamin et de Dan. V. RAMATHAÏM.

SOPHISTES, *-tæ*, nom donné chez les Grecs à certains hommes qui faisaient profession d'enseigner la philosophie et la rhétorique. Leur nom est presque devenu une épithète injurieuse. Les Sophistes prirent naissance à Athènes du temps de Périclès. Ils ne composaient point une *école*, proprement dite; ce qui leur fait donner un nom commun, c'est le but, ce sont les moyens, c'est l'esprit de leur art. Avant eux les philosophes n'avaient point eu de disciples proprement dits : ils communiquaient leurs opinions à un petit nombre d'amis, ou les exprimaient dans leurs écrits. Les Sophistes ouvrirent des écoles de philosophie et acceptèrent ou plutôt demandèrent un salaire. Les jeunes gens qui appartenaient aux familles les plus riches et les plus puissantes, et qui aspiraient à jouer un rôle dans la république, accouraient auprès d'eux; mais moins pour se livrer aux études spéculatives et aux méditations profondes que pour trouver dans les formes et les idées philosophiques des voies de succès aux yeux d'un peuple ingénieux, passionné, avide de nouveauté. De là résulta que la science perdit de sa dignité en se dirigeant vers un but d'intérêt chez les maîtres, d'ambition chez les disciples. Aussi, perdant bientôt de vue la recherche de la vérité, ils en vinrent au point de soutenir également le pour et le contre, et à forger d'avance des armes toutes prêtes pour combattre les vérités les mieux établies; c'est ce qui a fait donner le nom de *Sophismes* aux argumens captieux. Enfin, le mal vint au point d'exiger une rénovation, et ce fut Socrate qui l'opéra.

Depuis Socrate, la dénomination de Sophiste devint injurieuse et fut presque généralement abandonnée. Elle reprit faveur sous les empereurs romains, mais elle désigna alors une autre classe de littérateurs. On nommait ainsi ceux qui outre le talent de parler et d'improviser s'occupaient de ce que nous appelons *belles-lettres* à l'exception de la poésie. L'érudition proprement dite continuait à s'appeler grammaire. Ainsi les Sophistes cultivaient de préférence la théorie de l'art de bien dire ou la rhétorique et cet art même ou l'éloquence. Cependant le talent oratoire avait dans ce siècle dégénéré moins d'occasion de se déployer en public. Il se bornait donc à briller dans les écoles. Des sujets imaginaires remplaçaient ces grands débats qui avaient exalté l'imagination et échauffé le cœur des grands orateurs de l'antiquité. Aussi au lieu de harangues les Sophistes ne nous ont-ils laissé que des déclamations.

Les Sophistes principaux furent parmi les premiers Protagoras d'Abdère, Gorgias, Hippias et Prodicus de Céos; parmi les rhéteurs, Dion Chrysostôme, Hérode Atticus, Lucien et Philostrate.

SOPHITIDE ou SOPITIDE, *-tis*, contrée de l'Inde, vers la source de l'Hydraote et de l'Hyphasis. On a souvent, et à tort, confondu ce pays avec celui des Cathéens.

SOPHOCLE, *-cles*, fameux poète tragique d'Athènes, surnommé à cause de l'harmonie de son style l'*Abeille* et la *Sirène attique*, naquit vers l'an 493 av. J. C., à Colone, près d'Athènes. On dit que lorsqu'il était encore au berceau, on avait vu des abeilles arrêtées sur ses lèvres. A l'âge de 16 ans, sa beauté le fit choisir pour conduire en dansant au son des instrumens le chœur des jeunes gens qui formaient le Péan en mémoire de la victoire de Salamine; son père était maître de forge; néanmoins son éducation fut extrêmement soignée, et développa en lui les germes du grand talent dramatique qu'il avait reçu de la nature.

A 25 ans, il débuta sur la scène tragique, et ce début fut un coup de maître. Les Athéniens, ayant fait la conquête de l'île de Scyros, venaient de fonder un prix annuel de tragédie pour perpétuer cet événement. Sophocle, qui se mit sur les rangs, l'emporta sur ses rivaux, et même sur Eschyle, son maître et son ami. Encouragé par ce premier succès, il se livra tout entier au théâtre. Souvent il occupa la seconde place; jamais il ne descendit à la troisième: vingt fois il obtint la palme. Sophocle eut dans Euripide un rival digne de lui. Ces deux poètes se partagèrent les applaudissemens du public. Le premier était plus sublime, le second plus pathétique et plus tendre. Les Athéniens voyaient avec plaisir les efforts que ces illustres rivaux faisaient pour leur plaire; et, comme le théâtre était pour ce peuple un objet important, essentiellement lié au culte des dieux, les deux poètes avaient chacun leurs partisans et leurs admirateurs. Pendant sa vieillesse, ses enfans, impatiens d'hériter de ses biens, ou jaloux de la préférence qu'il marquait à un fils d'une seconde femme, l'accusèrent devant l'aréopage d'être tombé en démence, et d'être incapable de diriger ses affaires. Sophocle se présenta devant ses juges, leur lut sa tragédie d'OEdipe à Colone, à laquelle il venait de mettre la dernière main, ou, selon d'autres le chœur magnifique de cette pièce où il célèbre Colone, sa patrie, et leur demanda ensuite si l'on pouvait taxer de folie l'auteur d'un pareil ouvrage. Le tribunal se sépara avec des cris d'admiration, et le reconduisit chez lui en triomphe.

On ignore comment il mourut. Les uns disent qu'en récitant son Antigone, il rendit l'âme, ne pouvant pas reprendre haleine; d'autres rapportent qu'il expira de joie en apprenant qu'il avait remporté le prix de poésie aux jeux olympiques. Quoiqu'il en soit, il cessa de vivre l'an 406 av. J C, la même année qu'Euripide. Il avait alors 92 ans

Sophocle avait composé 127 tragedies; mais il ne nous en reste que sept : Ajax, OEdipe roi, OEdipe à Colone, Philoctète, Electre, les Trachiniennes ou Hercule mourant, et Antigone. Toutes sont des chefs-d'œuvre, et ont mérité à leur auteur le titre de poète tragique le plus parfait de l'antiquité. En effet, ses plans sont simples et clairs, ses caractères bien tracés et soutenus, son action nouée avec art et la catastrophe préparée de loin. Les chants du chœur, encore trop considérables sous Eschyle, sont bien plus abrégés. La fata-

ñté ne domine plus la scène entière ; reculée au fond du théâtre, elle laisse davantage apercevoir l'action de l'homme. Quelques-unes de ses pièces offrent un calme auguste et religieux avec un mélange de résignation, d'espérance dans la vie future, qui sembleraient dictées par le christianisme. Le style de Sophocle est toujours simple, clair, animé sans emphase, pathétique sans étalage, hardi sans témérité ; aucune tache ne le dépare.

Sophocle ne se distingua pas seulement comme poète, il fut aussi homme d'état. Il commanda les armées athéniennes, partagea en plusieurs occasions le généralat avec Périclès, et remplit avec honneur les fonctions d'archonte.

La plupart des tragédies de Sophocle ont été imitées en français, Philoctète par Laharpe, OEdipe roi par Voltaire dans son OEdipe, OEdipe à Colonne par Ducis dans la pièce qui porte le même titre, Electre par Voltaire et par Crébillon. *Cic.*, *Div.*, 1, *c.* 25. — *Quintil.*, 1, *c.* 12; 10, *c.* 1. — *Val. Max.*, 8, *c.* 7; 9, *c.* 12. — *Plin.*, 7, *c.* 53. — *Athén.*, 10.

Les meilleures éditions de Sophocle sont celles de Vauvilliers, Paris, 1781; de Schæfer, Leipsick, 1810. Barby a donné de bonnes éditions partielles de Philoctète, Berlin, 1803; d'Antigone, Berlin, 1806; et d'OEdipe roi, Berlin, 1807. Les tragédies sont traduites dans le théatre des Grecs du P. Brumoy.

1. SOPHONIAS, de la race des sacrificateurs, eut la tête tranchée par ordre de Nabuchodonosor, après la prise de Jérusalem. *Rois*, 5, *c.* 25, *v* 18; *Jérém.*, *c.* 11, *v.* 1.

2. — un des douze petits prophètes du temps du roi Josias. Ses prophéties sont les mêmes que celles de Jérémie dont il est considéré comme l'abréviateur. Il est inférieur à son modèle, dont le plus grand charme consiste dans les développemens d'une douleur tendre et profonde qui disparaissent dans un extrait. *Rois*, 4, *c.* 22, *v.* 3. —*Sophon.*, *c.* 2, *v.* 13.

SOPHONIENS, peuple de Syrie, avec lesquels le roi Adarézer s'allia pour faire la guerre à David. *Jos.*, *Ant. J.* 7.

SOPHONISBE, princesse carthaginoise, célèbre par sa beauté et son courage, fille du célèbre général carthaginois Asdrubal ; elle épousa Syphax, roi de Numidie, qui abandonna pour elle le parti des Romains (204 av. J. C.). Ce prince ayant été vaincu par Masinissa, autre roi numide et nouvel allié des Romains, Sophonisbe tomba entre les mains du vainqueur, qui aussitôt devint épris de ses charmes et l'épousa. Scipion l'Africain, arrivé au camp quelques jours après, désapprouva la conduite du monarque et l'obligea, malgré son amour, à se séparer de cette princesse. Masinissa, qui craignait les Romains, obéit; mais voulant soustraire son épouse à la captivité ainsi qu'à la honte d'être menée à Rome derrière un char de triomphe, il la conjura de se donner la mort. Sophonisbe y consentit avec transport et but sans montrer le moindre trouble une coupe empoisonnée que lui envoya Masinissa, l'an 203 av. J. C. *Tit. Liv.*, 30, *c.* 12. — *Sallust.*, *G. de Jugurth.* — *Justin*, 33, *c.* 1.

1. SOPHRON, ancien auteur dramatique de Syracuse, s'établit vers le 5e siècle à Athènes, où il composa des mimes qui eurent un succès prodigieux et qui lui valurent le titre de *père des mimes*. On assure que Platon en faisait ses délices. Malheureusement il ne nous en reste que quelques titres et des fragmens beaucoup trop courts pour faire juger du mérite de l'auteur. La quinzième idylle de Théocrite (les Syracusaines) était, dit-on, imitée d'un des mimes de Sophron. *Val. Max.*, 8, *c* 7. — *Quintil.*, 1, *c.* 10. — *Athén.*, 13 *et* 14.

2. — ou SOPHRONE, *-nius*, écrivain ecclésiastique, contemporain de S. Jérôme, a laissé un panégyrique de S. Jérôme, une vie de S. Hilaire, traduite du grec en latin, et un petit ouvrage sur la statue de Sérapis.

3. — ou SOPHONE, *-nius*, fameux évêque de Jérusalem en 634, était natif de Damas en Syrie, et se signala par l'ardeur de son zèle contre le Monothélisme. On a de lui la Vie de Ste-Marie égyptienne et quelques autres ouvrages imprimés dans la Bibliothèque des Pères.

SOPHRONIE, *-nia*, Romaine d'une grande beauté, était mariée à un sénateur. Maxence l'arracha de la maison de son mari pour l'épouser ; elle se tua peu après.

SOPHRONISQUE, *-scus*, statuaire célèbre d'Athènes, fut père de Socrate. *Diog. L.*, *V. de Socr.*

SOPHRONISTER, c'est-à-dire, *qui fait revenir à la raison*, nom de la pierre que jeta Minerve à la tête d'Hercule, lorsque dans un accès de démence il était près de tuer Amphitryon, son père putatif, et au moyen de laquelle la déesse calma sa frénésie. Hercule, revenu de sa fureur, consacra la pierre à sa libératrice.

SOPHRONISTES, *-tæ*, dix magistrats athéniens chargés de veiller aux mœurs de la jeunesse.

SOPHRONIUS V. SOPHRON, 2 et 3.

SOPHROSYNE, fille de Denys le Tyran et d'une sœur de Dion.

1. SOPOLIS, Macédonien illustre, père d'Hermolaüs. *Q. C.*, 8, *c.* 7.

2. — peintre distingué du temps de Cicéron. *Cic.*, *à Att.*, 4, *ép.* 16. — *Pline*, 35, *c.* 11.

SORA (même nom), petite v. du Latium septentr., chez les Herniques, près des Apennins, sur le Liris à peu de distance de sa source, au S. de Marrubiens et à l'E. d'Anagnie. *T. L.*, 6 et 7. — *Strab.*, 5. — *Sil. Ital.*, 8, *v.* 395. —*Juv.*, *Sat.* 3, *v.* 223

SORACTE ou SORACTÈS (*mont S. Silvestre*), fameuse montagne de l'Etrurie mérid., au N. et à 26 milles de Rome, à l'E. et près de Capène, au S. E. de Talère et à très-peu de distance du Tibre. Le mont Soracte était surtout célèbre par le culte qu'on y rendait à Apollon. Ce dieu y avait un temple dont les prêtres marchaient sans crainte sur des charbons ardens; mais Varron dit qu'ils se frottaient auparavant la plante des pieds d'une drogue qui empêchait l'action du feu. Il y avait aussi sur le mont Soracte une fontaine dont les eaux bouillonnaient au lever du soleil. Les oiseaux qui s'y désaltéraient mouraient à l'instant. *En.*, 11, *v.* 785. — *Hor.*, 1, *od.* 9, *v.* 2.—*Pline*, 7, *c.* 2.—*Strab.*, 5.—*Sil. It.*, 5, *v.* 175.

SORANI, surnom des Herniques à cause de Sora une de leurs principales villes.

SORANUS, *myth.*, surnom de Pluton chez les Sabins.

1. SORANUS, *hist.*, père d'Atilia, première femme de Caton d'Utique.

2. — (VALERIUS), poète peu connu du siècle de Cicéron et de César. Il fut mis à mort pour avoir violé un secret. Il ne reconnaissait aucun dieu, mais admettait seulement une âme de l'univers.

3. — (BAREA). Romain d'illustre naissance, se signala dans le premier siècle de l'empire par sa vertu et son désintéressement. Nomme en qualité de proconsul gouverneur de l'Asie, il administra sa province avec la plus grande intégrité. Il fit ouvrir un port à Ephèse et protégea les habitans de Pergame contre Acrate. Peu après son retour à Rome, il fut accusé par Ostorius d'avoir cherché à se concilier l'amitié de sa province pour accomplir une révolution soit en sa faveur, soit pour Rubellius Plautus. Le sénat le condamna en lui laissant le choix du supplice. *Tacit.*, *Ann.*, 21, 23, 30, 31 et 32.

4. — médecin d'Alexandrie, qui vint se fixer à Rome sous Trajan et Adrien. *Suid.* — *Eusèb.*, *Prép. év.*, 14, *c.* 7, 18.

5. — d'Ephèse, écrivit la vie d'Hippocrate

SORAQUES, *-ci*, peuple d'Asie, que Tacite semble placer dans le voisinage du Bosphore Cimmérien.

SOREX, favori et ministre des débauches de Sylla. *Plut.*, *V. de Sylla.*

SORGÉ, fille d'OEnée roi de Calydon, et d'Æthéa fille de Thestius, épousa Andrémon, qui la rendit mère d'Oxylus. *Apollod.*, 1, *c.* 19; 2, *c.* 37.

SORITIE, v. de la Tarraconaise. *T. L.*, 27.

SORODÉMONS (σωρός, cercueil; δαίμονες, divinités), les mêmes que les Lémures. V. ce mot.

SORORIA (*soror*, sœur), surnom sous lequel le jeune Horace, après le meurtre de sa sœur, éleva un autel à Junon en expiation de son crime.

SORT. Les Romains l'ont représenté sous la figure d'une femme, parce que *sors* en latin est féminin. Ovide la fait fille aînée de Saturne; il paraît même qu'on lui rendait des hommages, ainsi qu'au Destin et à la Destinée.

SORTS, genre de divination. Les sorts étaient le plus souvent des espèces de dés, sur lesquels étaient gravés quelques caractères ou quelques mots dont on allait chercher l'explication dans des tables faites exprès. Les usages étaient différens sur les sorts; dans quelques temples on les jetait soi-même; dans d'autres on les faisait sortir d'une urne, d'où est venue cette manière de parler si ordinaire aux Grecs: *Le sort est tombé.* Ce tirage de dés était toujours précédé de sacrifices et de beaucoup de cérémonies. *Cic.*, *Divin.*, 2, *c.* 33 et 41. — *Val. Max.*, 1, *c.* 6. — *Virg.*, *En.*, 4, *v.* 577.

SOSIA GALLA, favorite d'Agrippine, veuve de Germanicus, fut accusée avec Silius, son mari, de crime de lèse-majesté, et comme telle condamnée à l'exil l'an de J C. 24, sous l'empire de Tibère. *Tac.*, *Ann.*, 4, *c.* 19 et 20.

SOSIANUS, surnom d'Apollon, lui fut sans doute donné parce que sa statue en bois de cèdre fut apportée de Séleucie à Rome par C. Sosius. *Pline*, 13, *c.* 5; 36, *c.* 4.

1 SOSIBIUS, grammairien, né en Laconie l'an 225 av. J. C., se concilia la faveur de Ptolémée Philopator, dont il devint le ministre. Il conseilla à ce prince de faire mourir son frère et sa femme Arsinoé, et déshonora son ministère par ses crimes. Dégoûté enfin de la cour, il passa le reste de sa vie dans la retraite, et parvint à une si grande vieillesse, qu'on lui donna le surnom de Polychronos. Son fils, appelé aussi Sosibius, présida à l'éducation de Ptolémée Epiphane.

2. — précepteur de Britannicus, fils de l'empereur Claude. *Tac.*, *Ann.*, 11, *c.* 1

SOSICLÈS, Grec qui combattit vaillamment contre les Perses.

SOSICRATE, *-tes*, sénateur achéen, condamné à mort pour avoir conseillé à ses compatriotes de faire la paix avec les Romains.

SOSIGÈNE, *-nes*, *myth.*, un de ceux qui apportèrent les premiers à Mégalopolis les mystères de Cérès Eleusine. *Paus.*, 8, *c.* 31.

1 SOSIGÈNE, *hist.*, amiral d'Eumène. *Polyen*, 4.

2. — favori de Démétrius Poliorcète.

3. — astronome et mathématicien célèbre, natif d'Alexandrie, aida César dans la réforme du calendrier de Numa, qui jusqu'alors avait été suivi par les Romains. Sosigène était aussi un philosophe distingué; il professait la doctrine d'Aristote, et avait commenté quelques ouvrages de ce philosophe. *Suét.* — *Pline*, 18, *c.* 25, 57. — *Dion Cass.*

SOSII, fameux libraires de Rome, contemporains d'Horace. *Hor.*, 1, *ép.* 20, *v.* 2.

SOSILE, *-lus*, Lacédémonien, qui fut lié d'une étroite amitié avec Annibal, lui enseigna le grec, et écrivit l'histoire de sa vie *C. Nep.*, *Ann.*, *c.* 22.

1. SOSIPATER, magistrat de Syracuse.

2. — général de Philippe, roi de Macédoine.

3. — grammairien, qui vivait sous le règne d'Honorius, publia cinq livres de remarques grammaticales.

SOSIPOLIS (σώζω, sauver; πόλις, la ville), dieu des Eléens, que l'on représentait sous la figure d'un enfant. Pausanias raconte que les Arcadiens ayant fait une irruption en Elide, les Eléens marchèrent contre eux. Comme ils étaient sur le point de livrer bataille, une femme se présenta aux chefs de l'armée, portant entre ses bras un enfant à la mamelle, et leur dit qu'elle avait été avertie en songe que cet enfant combattrait pour eux. Les généraux éléens crurent que l'avis n'était pas à négliger: il mirent cet enfant à la tête de l'armée, et l'exposèrent tout nu. Au moment de commencer le combat, cet enfant se transforma tout-à-coup en serpent. Les Arcadiens furent si effrayés de ce prodige, qu'ils prirent la fuite. Comme par cette aventure la ville d'Elis fut sauvée, les Eléens donnèrent le nom de Sosipolis à cet enfant merveilleux, et lui bâtirent un temple à l'endroit où, changé en serpent, il s'était dérobé à leurs yeux. On institua une prêtresse particulière pour présider à son culte; elle était obligée de garder la chasteté. Jurer par Sosipolis était pour les Eléens un serment inviolable. *Paus.*, 6, *c.* 20.

SOSIS, Syracusain, qui excita une sédition contre Dion, et se déroba par la fuite au châtiment qu'il méritait. *Corn. Nép.*, *v. de Dion.*

SOSISTRATE, *-tus*, tyran de Syracuse, contemporain d'Agathocle Il appela Pyrrhus en Sicile, puis se révolta ensuite contre lui. Il fut enfin détrôné par Hermocrate. *Polyen*, 1.

SOSITHÉE, *-theus*, d'Alexandrie, auteur de drames satiriques estimés, vivait vers le commencement du 3e siècle av. J. C. Il faisait partie de la Pléiade poétique.

1. SOSIUS (C.), questeur de M. Lépidus, et ensuite préteur, combattit en faveur d'Antoine contre Octave. C'est sans doute le même que Cn. Sosius, qui fut consul l'an 32 av. J. C. *Cic.*, *à Att.*, 8, *ép.* 6.

2. — gouverneur de Syrie. C'est sans doute de lui qu'Apollon reçut le surnom de Sosianus.

3. — personnage consulaire, ami de Plutarque qui lui dédia ses Vies des hommes illustres. C'est peut-être le même que le suivant.

4. — (C.) SÉNÉCION, consul en 98, 99, 102 et 107 de J. C.

SOSPES ou SOSPITA, *conservatrice*, surnom sous lequel étaient adorées diverses déesses, entre autres, Diane, Minerve et Junon. Cette dernière avait à Rome deux temples sous le nom de *Sospita*; et les consuls allaient lui sacrifier dans l'un et l'autre lorsqu'ils entraient en charge. *T. L.*, 3, *c.* 29; 6, *c.* 2; 8, *c.* 14. — *Cic.*, *N. des D.*, 1, *c.* 29 — *Ov.*, *Fast.*, 2, *v.* 56. — *Sil. It.*, 13. *v.* 363.

1. SOSTHÈNE, *-nes*, général macédonien qui, occupa un instant le trône, l'an 281 av. J. C. Il vainquit l'armée de Brennus, mais il périt dans le combat. *Just.*, 24, *c.* 5.

2. — de Cnide, composa en grec une histoire d'Ibérie. *Plut.*

SOSTRATE, *-tes*, *myth.*, jeune grec, natif de Palée en Achaïe et ami d'Hercule. Après sa mort, les

habitans de Palée lui décernèrent les honneurs usités à l'égard des demi-dieux.

1. Sostrate, -*tes*, *hist.*, de Sicyone, fameux pancratiaste, surnommé *acrochiriste*, parce qu'il serrait avec tant de force l'extrémité des doigts (ἄκρος, *extremus*; χείρ, *manus*), de ses adversaires qu'il les obligeait à demander grâce et à lui céder la victoire. Il fut couronné douze fois, tant aux jeux néméens qu'aux jeux isthmiques; douze fois aux jeux pythiques et trois fois aux olympiques. *Paus.*, 6, *c.* 4.

2. — ami d'Hermolaüs, fut condamné à mort pour avoir conspiré contre Alexandre. *Q. C.*, 1, *c.* 6.

3. — un des plus célèbres architectes de l'antiquité, natif de Cnide. Il construisit dans sa patrie des promenades ou terrasses soutenues par des arcades dont on admirait la hardiesse et l'élégance. Ptolémée Philadelphe l'ayant ensuite appelé à sa cour, il bâtit le célèbre phare d'Alexandrie, regardé comme une des sept merveilles du monde. Voulant faire passer son nom à la postérité, il le grava sous celui du roi avec tant d'art, que le premier ayant bientôt été effacé on ne vit plus que le sien. Sostrate vivait vers l'an 284 av. J. C. *Strab.*, 17. — *Plin.*, 38, *c.* 12.

4. — statuaire peu connu. *Pline*, 34, *c.* 8.

5. — grammairien du siècle d'Auguste, dont Strabon fut le disciple. *Strab.*, 14.

6. — prêtre de Vénus-Paphienne l'an 70 de J.C., prédit à Titus l'élévation de sa famille à l'empire, et se concilia ainsi la faveur de Vespasien. *Tac.*, *Hist.*, 2, *c.* 7.

7. — mauvais poète grec qui fit un ouvrage sur l'expédition de Xerxès en Grèce. *Juven.*, 10, *v.* 178.

8. — Grec, auteur d'une histoire d'Etrurie. *Plut.*, *Parall.*, *c.* 28.

SOSUS, titre d'un ouvrage du philosophe Antiochus contre Philon. *Cic*, *Acad.*, 4, *c.* 4.

SOTADÈS, surnommé Cynædus, poète grec natif de Maronée en Thrace, s'acquit une honteuse célébrité par la licence de ses poèmes érotiques où il célèbre un vice infâme auquel les Grecs étaient livrés, mais dont au moins avant lui ils ne se glorifiaient pas. Aussi le mot de *Sotadea* ou *Socratica*, ou *Sotadica carmina* passa-t-il en proverbe pour exprimer des poèmes obscènes. Il vivait dans le 3ᵉ siecle, et fut reçu à la cour de Ptolémée Philadelphe; mais non moins libre dans ses satires que dans ses autres ouvrages, il injuria Lysimaque, allié de Ptolémée Philadelphe, puis ce prince lui-même, qui en fut tellement irrité, qu'il le fit jeter à la mer. Il laissa un fils nommé Apollonius, qui composa un ouvrage sur ses écrits. *Quintil.*, 1, *c.* 8; 9, *c.* 4. — *Pline*, 5, *ép.*, 3. — *Auson. ép.* 17, *v.* 29. — *Athén.*, 14.

Les vers de Sotadès avaient cela de particulier qu'on pouvait les lire de droite à gauche, et de gauche à droite, en y retrouvant le même sens et la même mesure, comme cela peut se faire pour les vers latins suivans :

Roma tibi subito motibus ibit amor.
Si bene te tua laus taxat, sua laute tenebis,
Sole medere pede, ede, perede melos.

Quelques-uns croient qu'il faut lire *Sotadicos*, au lieu de *Socraticos*, dans le dixième vers de la deuxième satyre de Juvénal.

2 et 3. — auteur comique. philosophe; tous deux d'Athènes, différens du précédent.

4. — athlète fameux, couronné à Olympie. *Pausan. Eliarq.*, *c.* 18.

SOTER, *myth.* (σωζω, *sauver*), c'est-à-dire *sauveur*, surnom d'Apollon et de Jupiter.

Soter, *hist.*, surnom commun à Ptolémée, roi d'Égypte et à Antiochus, premier roi de Syrie. *Cic.* *Verr.*, 2, *c.* 63.

SOTERÈS (σωτήρ, *sauveur*), surnom de Castor et de Pollux, regardés comme protecteurs des vaisseaux battus par la tempête.

SOTÉRIES, -*ria*, fêtes que l'on célébrait en actions de grâces lorsqu'on venait d'échapper à quelque danger. Les Sicyoniens avaient institué des Soteries annuelles en mémoire de la délivrance de leur ville par Aratus. Sous l'empire, on ne manquait pas de faire ces sortes de cérémonies lorsque le prince relevait de maladie. *Martial*, 12, *ép.* 56.

SOTÉRIQUE, *ricus*, d'Oasis en Libye, poète et historien, qui vivait vers la fin du 3ᵉ siècle. Il avait composé un nombre assez considérable d'ouvrages, entre autres un poème sous le nom d'*Alexandriade*, dont le sujet était la prise de Thèbes par Alexandre; une Vie d'Apollonius de Tyanes et un Panégyrique de Dioclétien. Ses contemporains faisaient beaucoup de cas de ces diverses compositions. Mais il ne nous en reste que quelques fragmens qui nous ont été conservés par le Scholiaste de Lycophron.

SOTHIS, nom égyptien de la constellation Sirius à laquelle on rendait un culte en Egypte.

SOTIATES, peuplade gauloise de l'Aquitaine, dans la Novempopulanie, au N. des Elusates, au S. des Vasates et à l'O. des Notiobrices. *Cés.*, *G. des G.*, *c.* 20 *et* 21.

SOTIATUM Oppidum (*Sos*), v. principale des Sotiates, au S. O. d'Aginnum et au N. d'Elusa.

1. SOTION, philosophe péripatéticien, vivait à Alexandrie dans le Musée, sous Ptolémée Philométor. Il rédigea la vie de plusieurs philosophes de son temps, pour réfuter les calomnies de Timon-le-Sillographe.

2. — philosophe pythagoricien d'Alexandrie, vint s'établir à Rome dans le 1ᵉʳ siècle de J. C. Sénèque, qui fut son disciple, en fait un grand éloge (*ép.* 108). Il composa un traité de la *Colère* qui n'est connu que par les citations de Stobée.

3. — auteur de quelques traités sur l'agriculture et d'un ouvrage sur les fontaines, les fleuves, les lacs merveilleux, ce qui lui a fait donner le surnom de *Paradoxologus*. On ne sait s'il est le même qu'un des précédens, ni à quelle époque il vécut.

SOTIRA, *myth.* (σώτειρα, *conservatrice*), surnom de Diane à Mégare, en mémoire d'une victoire que cette déesse, selon une ancienne tradition, leur avait fait remporter sur l'armée des Perses, commandée par Mardonius, en 479 av. J.C.

Sotira, *hist.*, sage-femme grecque qui fit un traité sur la guérison des fièvres. On la croit aussi l'auteur d'un traité intitulé *Gynæcia* qui se trouve manuscrit dans la bibliothèque de Florence.

SOTIUS, philosophe grec, vivait à Rome sous le règne de Tibère.

SOÜS, fils de Proclès, monta après la mort de son père (environ 1060 av. J. C.) sur le trône de Sparte, et régna trente-deux ans. Son fils Eurypon lui succéda.

SOZOMÈNE (Salamenes Hermias), que d'autres nomment Hermias Sozomène de Salamine, historien du 5ᵉ siècle, originaire de Gaza en Phénicie et contemporain de Socrate le Scholastique, écrivit en grec une *Histoire ecclésiastique* qui embrasse un espace de cent seize ans, depuis 323 jusqu'à 439. Il imite avec assez de bonheur le style de Xénophon; mais il pèche continuellement sous le rapport de la sagacité et du jugement. Sozomène mourut l'an 450. Son *Histoire* a été publiée par Robert Etienne, Paris, 1544, dans le *Recueil des historiens grecs*.

SPACO, Persane, nourrice de Cyrus. *Hérod.*, 2. — *Justin*, 1, *c.* 4.

SPARIANTIS, Athénienne, fille d'Hyacinthe, fut immolée pour le salut de la ville d'Athènes.

SPARTA, nymphe, fille de l'Eurotas, et épouse de Lacédémon, quatrième roi de la Laconie, donna son nom à la capitale du royaume.

SPARTACUS, nom de plusieurs rois du Bosphore, dont on ne connaît guère que les noms.

1. — Ier, roi de Bosphore, vers 439, mort l'an 433 av. J. C. *Diod.*, 12.

2. — II, fils du précédent, lui succéda, et mourut l'an 407 av. J. C., après un règne de vingt-huit ans.

3. — III, roi du Bosphore, mort l'an 284 av. J. C.

4. — gladiateur, célèbre par les victoires qu'il remporta sur les Romains, avait d'abord été berger dans la Thrace, sa patrie. Vendu aux Romains comme esclave, et forcé à combattre dans l'arène comme gladiateur, il s'échappa des prisons de Capoue avec Chrysus et OEnomaüs, deux de ses compagnons d'esclavage, et vingt-huit autres gladiateurs, et prit les armes. Il se vit bientôt à la tête de dix mille hommes, avec lesquels il ravagea la Campanie l'an 73 av. J. C. Lorsque l'amour du pillage eut attiré sous ses étendards un grand nombre de soldats, il osa attaquer les généraux romains en bataille rangée. Deux préteurs, Vatinius Glaber et P. Valérius, furent battus, et leur camp fut pillé. Peu après, Spartacus éprouva un échec au mont Gargane; mais bientôt il se vengea par une victoire éclatante. Les deux consuls, Gellius et Lentulus, furent battus complètement (72), le camp de Cassius à Mutine (Modène) emporté, et Rome elle-même se vit menacée. Crassus, que l'on envoya alors contre lui, désespéra d'abord de le réduire; mais Spartacus, voyant avancer des forces bien supérieures, battit lui-même en retraite vers la Campanie et l'Apulie, se proposant de passer en Sicile. Crassus lui coupa le chemin de la mer, et le força à livrer bataille, sur les bords du Silarus. Le combat fut sanglant et long-temps indécis; enfin la victoire favorisa les légions romaines. Spartacus se défendit avec le plus grand courage; blessé à la jambe, il combattit à genoux, tenant un bouclier d'une main, et son épée de l'autre. Enfin il tomba percé de coups sur un monceau d'ennemis qu'il avait immolés, l'an 71 av. J. C. Cette bataille, qui fut nommée bataille du Silare, coûta la vie à plus de quarante mille rebelles, et mit fin à la guerre. Avant le combat, il avait tué son cheval à la tête de l'armée, disant que s'il était vainqueur il ne manquerait pas de chevaux, et que s'il était vaincu il n'en aurait pas besoin. Spartacus avait un grand courage; mais à l'héroïsme il joignait la férocité. La Campanie, la Lucanie et plusieurs autres provinces furent dévastées par ses troupes. Après la mort de Chrysus, son compagnon, il obligea trois cents Romains qu'il avait faits prisonniers à combattre comme gladiateurs aux funérailles de son ami. Le caractère et la tentative de Spartacus a fourni à Saurin le sujet d'une belle tragédie. *Flor.*, 3, *c.* 20. — *T. L.*, *ep.* 95 et 96. — *Eutrope*, 6, *c.* 2. — *Plut.*, *Crass.* — *Vell. Paterc.*, 2, *c.* 30. — *Appien*, *G. C.*, 1. — *Hor.*, 3, *od.* 14, *v.* 19; *Epod.*, 16, *v.* 5.

SPARTE. V. Lacédémone.

SPARTÉE, *-tæus*, un des fils de Jupiter, qui l'eut de la nymphe Himalie, dans l'île de Rhodes, après la guerre des Titans.

SPARTES, *-ti* (σπείρω, semer), nom donné aux guerriers qui naquirent des dents du dragon tué par Cadmus et qui s'entretuèrent à l'exception de cinq qui aidèrent Cadmus à bâtir Thèbes. Selon d'autres, ils furent ainsi nommés parce que, s'étant établis avec Cadmus en Béotie, leurs habitations étaient éparses. Quelques-uns disent qu'ils étaient au nombre de treize, tous fils de Cadmus et de différentes femmes. *Ov. Mét.*, 3, *v.* 125. — *Apoll.*, 3, *c.* 4. — *Paus.*, 9, *c.* 5.

SPARTIATES ou Lacédémoniens. V. Lacédémoniens.

SPARTIEN (Ælius), *-tianus*, un des six auteurs de l'*Histoire Auguste*, vivait du temps de Dioclétien, dont il était proche parent, et à qui il dédia plusieurs ouvrages. Il dit lui-même à la fin de la vie de Vérus que son intention était de donner la biographie de tous les Augustes et de tous les Césars, depuis Jules-César jusqu'à Dioclétien. On ignore s'il exécuta ce projet. Mais il ne nous reste de lui que les biographies d'Adrien, de Vérus, de Didius Julianus, de Pescennius Niger, de Septime Sévère, de Caracalla et de Géta. Celle d'Adrien est la meilleure, surtout dans la première partie que l'auteur semble avoir puisée à de bonnes sources. V. Auguste (Histoire).

SPARTON, frère de Phoronée, est, selon quelques auteurs, celui qui donna son nom à Sparte.

SPAUTA (Lac) ou Matiane (*lac d'Urmiah* ou *Capotan*), grand lac de la Médie, sur les confins de la Margiane et de l'Atropatène, au N. de Thelarma.

SPECHIA, un des noms primitifs de l'île de Cypre.

SPECTRES, *-ctra*, figures fantastiques qui, dit on, présentent l'image des morts qu'on a connus pendant la vie. En général l'opinion touchant l'existence des spectres était assez commune dans le paganisme. On avait même établi des fêtes et des solennités pour les âmes des morts, afin qu'elles ne s'avisassent pas d'effrayer les hommes par leurs apparitions.

SPÉCULAIRES (*Speculum*, miroir), nom que l'antiquité donnait aux magiciens ou devins qui faisaient voir dans un miroir les personnes ou les choses qu'on désirait connaître. V. Catoptromantie.

SPELÆUM, caverne où l'on initiait aux mystères du dieu Mithras. Il y avait dans cette caverne des figures monstrueuses du Soleil sous divers emblèmes.

SPENDIUS, Campanien illustre, qui détermina ses concitoyens à se révolter contre les Romains, et qui ensuite fit la guerre aux Carthaginois.

SPENDON, ancien poète, natif de Lacédémone.

SPERCHIES, *-chiæ* ou *-chia*, petite v. de la Thessalie méridionale, chez les Dolopes, sur le Sperchius, à l'O. d'Hypatie, et au S. de Ctémène. *Strab.*, 9. — *Ptol.*, 3, *c.* 13. — *Paus.*, 1, *c.* 7.

SPERCHIUS (*Potami-tis-Ellados* c'est-à-dire le *fleuve de la Grèce*), (σπέρχειν, se hâter), fleuve de la Thessalie méridionale, nommé ainsi à cause de la rapidité de son cours, prenait sa source au Pinde, coulait de l'O. à l'E., baignait le pays des Enianes, et passait à Homiles, Sperchies, Macra-Come, Hypate, Anticyre, et se jetait dans le golfe Maliaque près de cette dernière ville. Les habitans de la Thessalie lui offraient des sacrifices. Pélée, dans l'Iliade, voue au dieu de ce fleuve la chevelure d'Achille, si ce héros revient heureusement du siége de Troie. *Hom.*, *Il.*, 23, *v.* 144. — *Her.*, 7, *c.* 198. — *Virg.*, *Géorg.*, 2, *v.* 487. — *Ov.*, *Metam.*, 1, *v.* 579; 2, *v.* 250; 7, *v.* 230. — *Strab.*, 9. — *Apollod.*, 3, *c.* 13. — *P. Méla*, 2, *c.* 3.

SPERMATOPHAGES, *-gi* (σπέρμα, semence, graine; φάγω, manger), peuplade éthiopienne, ainsi nommée parce qu'elle se nourrissait de graines.

SPEUSIPPE, *-ppus*, philosophe d'Athènes, neveu, disciple et successeur de Platon, déshonora ses talens par son avarice, ses emportemens et ses débauches. Cependant ses vices furent voilés ou contenus du vivant de Platon; mais lorsqu'il se vit sans mal-

tre et sans guide, il s'y abandonna entièrement. Malgré cela, sa société était extrêmement recherchée à cause de l'enjouement et des grâces qu'il avait au suprême degré. Il mourut à Athènes 339 ans av. J.C., après avoir dirigé l'école de Platon pendant huit ans. Les uns veulent qu'il ait été emporté par une maladie pédiculaire, les autres qu'il se soit donné la mort volontairement. Il avait composé quelques ouvrages qui furent achetés par Aristote trois talens. Nous ne les avons plus aujourd'hui et nous ignorons les détails de ce qu'ils contenaient. Seulement nous savons que Speusippe avait rapproché le langage de Platon de celui de Pythagore, et qu'il admettait pour juger deux *criterium*, correspondant l'un aux choses sensibles, l'autre à celles qui sont purement intellectuelles. *Cic.*, *Acad.*, 1, c. 4; *Or.*, 3, § 18. — *Diog. Laër.*, 4, c. 1. — *Val. Max.*, 4, c. 1. — *Aulugell.*, 3, c. 17.

1. SPHACTÉRIE ou Sphagia Insula, petite île de la Méditerranée, sur la côte de la Messénie, en face de Pylos. L'an 425 av. J. C., les Athéniens assiégèrent cette île qui avait été occupée par les Lacédémoniens, et forcèrent les assiégés à se rendre; mais ensuite, par une insigne perfidie, ils les firent tous périr.

2. — lieu situé sur les frontières de l'Elide, ainsi nommé des victimes que les Héraclides immolaient à cet endroit (σφάζειν, immoler).

SPHALTÊS (σφάλλω, chanceler, tomber), surnom que Bacchus reçut lorsque Télèphe se blessa en tombant sur un cep de vigne. D'autres tirent ce surnom de ce que l'ivresse fait chanceler.

SPHELUS, fils de Bucolus athénien, eut un fils nommé Jasus qui conduisit les guerriers d'Athènes au siége de Troie.

SPHÉRIE, *Sphæria*, petite île du golfe Argolique, sur les côtes de l'Argolide, vers le N., à peu de distance de l'isthme de Corinthe, fut ainsi nommée de Spherus, écuyer de Pélops.

SPHÉRISTIQUE, partie de la Gymnastique, qui comprenait les exercices où l'on se servait de la balle (σφαῖρα).

SPHERUS, *Sphærus*, *myth.*, écuyer de Pélops fils de Tantale, fut inhumé par Ethra mère de Pélops dans une île qui prit de lui le nom de Spheria, sur la côte de l'Argolide. *Paus.*, 5, c. 10.

Spherus, *hist.*, philosophe stoïcien, natif du Bosphore, disciple de Cléanthe, vivait vers l'an 243 av. J. C. à la cour de Ptolémée Philopator. Les persécutions de Ptolémée Evergète le forcèrent de la quitter et il vint ouvrir une école à Sparte, sous le règne d'Agis et de Cléomène. Il composa des traités sur le *Monde*, le *Devoir*, le *Trouble des passions*, la *Richesse*, la *Gloire* et la *Mort*, dont aucun ne nous est parvenu. *Plut.*, *Agis.* — *Diog. Laër.*, 7.

SPHETTE, bourg voisin d'Athènes.

SPHINÉE, *-eius*, fils d'Athamas et de Thémisto; on l'appelle aussi Schœnée.

SPHINGE ou Sphinx, fille naturelle de Laïus. V. Sphinx.

SPHINGIUS (*Mazarandi*), mont. de la Béotie, nommée aussi *Sphingia*, voisin de Thèbes, où le Sphinx faisait sa résidence.

1. SPHINX, monstre fabuleux, fils d'Echidna et de Typhon, ou selon certains auteurs d'Orthos et de la Chimère, avait la tête et le sein d'une jeune fille, le corps d'un chien, les griffes d'un lion, les ailes d'un aigle et une queue armée d'un dard aigu. Il habitait dans le voisinage de Thèbes, sur le mont Cithéron ou sur le Sphingius. C'était Junon qui, pour punir la famille de Cadmus, ou selon d'autres, Apollon, qui pour tirer vengeance du meurtre de Laïus, l'avait envoyé dans cette contrée. De la montagne où il faisait sa résidence, il se jetait sur les passans, leur proposait des énigmes à deviner et dévorait ceux qui ne pouvaient les comprendre. Voici celle qu'il proposait ordinairement : «quel est l'animal qui a quatre pieds le matin, deux à midi et trois le soir?» L'oracle avait annoncé qu'il périrait dès qu on aurait deviné le sens de l'énigme. Mais personne ne pouvait en venir à bout. Pour faire cesser ce fléau, Créon, roi de Thèbes, promit sa fille Jocaste et sa couronne à celui qui pourrait deviner l'énigme. Déjà plusieurs infortunés avaient péri victimes de leur témérité, lorsqu'OEdipe, plus heureux ou instruit par l'oracle, expliqua l'énigme et délivra Thèbes du fléau qui la désolait. Il dit que cet animal était l'*homme*, car dans son enfance il se traine souvent sur les pieds et sur les mains; vers le midi, c'est-à-dire dans la force de l âge, il n'a besoin que de ses jambes; vers le soir, c'est-à-dire dans la vieillesse, il a besoin d'un bâton comme d'une troisième jambe pour se soutenir. Le monstre, furieux de se voir deviné, se précipita du haut des rochers où il faisait sa demeure, et se brisa la tête.

Cette fable, qui était déjà obscure pour les anciens, a été expliquée de différentes manières. Pausanias prétend que Sphinx était une fille naturelle de Laïus à laquelle ce roi avait donné connaissance d'un oracle qui ne devait être connu que du véritable héritier de la couronne. Après la mort de Laïus, plusieurs fils qu'il avait eus de différentes maîtresses se disputèrent le trône. Sphinx leur proposa des questions captieuses pour éprouver quel était celui qui possédait le secret de Laïus, et elle faisait mettre à mort ceux que leur ignorance décelait pour des fils naturels. OEdipe, instruit en songe ou par l'oracle même, fut en état de répondre à ses questions, et fut déclaré successeur de Laïus. Selon d'autres, Sphinx était une fille naturelle de Laïus qui, mécontente de n'avoir aucune part au gouvernement, s'était mise à la tête d'une troupe de brigands avec lesquels elle exerçait ses ravages dans les environs de Thèbes. Les griffes du lion désignaient ses cruautés, le corps de chien les désordres de sa conduite, les ailes la rapidité avec laquelle elle évitait ceux qui voulaient la poursuivre, et enfin les énigmes, les embuches qu'elle tendait aux passans en les attirant dans les détours et dans les repaires du mont qui lui servait de retraite.

Le Sphinx se trouve très-communément dans les monumens égyptiens. Les plus anciens le représentent comme un lion véritable avec une tête d'homme. C'est ce qui fait qu'Hérodote les appelle Andro-Sphinx. L'origine du mot Sphinx, qui nous est entièrement inconnue, pourrait peut-être donner quelques lumières sur le sens caché que renfermait cette figure symbolique. On présume cependant qu'elle est l'emblème de la sagesse et de la force réunies, c'est-à-dire de la perfection. L'opinion la plus ordinaire en fait l'image de l'état où se trouve le Nil, à l'époque où il inonde l'Egypte, inondation qui a lieu lorsque le soleil parcourt les signes de la vierge et du lion. *Théog.*, v. 326. — *Soph.*, *OEdip.* — *Tyr.*, v. 399. — *Hyg.*, *fab.* 67. — *Apoll.*, 3, c. 5. — *Diod.*, 4. — *Strab.*, 9. — *Ov.*, *Ibis*, v. 379. — *Plut.*, *Gryllus.* — *Athén.*, 6, c. 15; 10, c. 22. — *Paléph.*, 5. V. Œdipe.

SPHODRIAS, Spartiate qui, vers l'an 374 av. J. C., tenta, à l'instigation de Cléombrote II, de s'emparer du Pirée. *Diod. de Sic.*, 15.

SPHRACIDIUM ou Sphragidium, antre du mont Cithéron consacré aux nymphes. *Plin.*, 35, c. 6. — *Paus.*, 9, c. 3. — *Cels.*, 5, c. 20. — *Plut.*, *Arist.*

SPHRACIES, *-cia*, ou SHRAGIES, *-gæ*, ou SPHRAGITIDES. V. ce mot.

SPHRAGITIDES, *-da*, nymphes qui habitaient l'antre Sphracidium sur le mont Cithéron. Les Athéniens leur offraient par l'ordre de l'oracle des sacrifices annuels parce qu'ils n'avaient perdu qu'un petit nombre de guerriers à la bataille de Platée. *Paus.*, 9, *c.* 3. — *Plut.*, *Arist.* — *Pline*, 35, *c.* 6.

SPICILLE, *-lus*, un des favoris de Néron, le suivit dans sa fuite, mais lui refusa le secours de son bras pour lui ôter la vie ; peu après, Galba le condamna à périr du dernier supplice.

SPICULATEURS, corps de troupes romaines qui formaient la garde des princes, ainsi nommée du *spiculum*, sorte de javelot semblable au *pilum*, qu'ils portaient.

SPINA (*Primaro*), v. de la Gaule Cisalpine, sur la mer Adriatique, à l'embouchure la plus méridionale du Padus (Pô), qui en prenait le nom de *Spineticum ostium*. Cette ville devait, dit-on, sa fondation à Œnotrus ; elle devint une des colonies grecques les plus considérables et les plus célèbres, mais elle ne se soutint pas long-temps dans cet état. Elle est détruite. *Pline*, 3, *c.* 16.

SPINAMBRI, mot qui se trouve dans Justin, et que l'on a pris pour un nom de peuple. On croit plutôt que c'est une corruption de *spina in umbris*.

SPINENSIS DEUS (*spina*, épine), le dieu des épines. Les laboureurs l'invoquaient, pour qu'il les empêchât de croître dans les champs cultivés. *August.*, *Cit. de Dieu*, 4, *c.* 21.

SPINETICUM STIUM. V. SPINA.

1. SPINTHARE, *-rus*, architecte de Corinthe, bâtit le temple de Delphes. *Paus.*, 10, *c.* 5.

2. — affranchi de Cicéron. *Cic.*, *à Att.*, 13, *ép.* 25.

SPINTHER (P. CORN. LENT). V. LENTULUS, n° 22.

SPIO, nymphe, fille de Nérée et de Doris. *Il.*, 18, *v.* 40. — *Hés.*, *Théog.*, *v.* 245. — *En.*, 5, *v.* 826.

SPITAMÈNE, *-nes*, officier perse qui livra Bessus, l'assassin de Darius, à Alexandre. Ce prince l'envoya dans la Bactriane pour y apaiser une sédition qui s'y était élevée ; mais au lieu d'exécuter les ordres qu'il avait reçus, Spitamène fomenta la révolte par des bruits sinistres, et se mit à la tête des rebelles. Dans la suite, il fut assassiné pendant son sommeil par son épouse qui lui trancha la tête et la porta à Alexandre. *Q. Curt.*, 7, *c.* 5 ; 8, *c.* 13.

SPITHAME, petite mesure de longueur des Grecs, valant trois quarts du pied grec. *V. les Tables des Mes. des Grecs*, n° I.

SPITHAMÉENS (σπιθάμη, palme), nation de Pygmées, n'avaient qu'une palme de haut. Ils étaient en guerre avec les Grecs.

SPITHOBATES, satrape d'Ionie, gendre de Darius Codoman, fut tué dans la bataille qui se livra au passage du Granique. *Diod.*, 17.

1. SPITHRIDATE, satrape persan, contemporain de Lysandre, fut employé par Artaxerce Mnémon dans ses relations avec le général spartiate.

2. — soldat perse, tué par Clytus au moment où il allait porter à Alexandre un coup mortel. *Plut.*

SPODIUS (σπόδος, cendres), surnom d'Apollon. Ce dieu avait sous ce nom à Thèbes un autel fait des cendres des victimes.

1. SPOLÈTE, *-letium* (*Spoleto*), v. d'Ombrie, vers le S. de la province, au N. E. d'Intéramne, au S.O. de Nursie et au S. de Fulginium et de Trébie, résista courageusement à Annibal l'an 217 av. J. C. On lit encore sur une de ses portes une inscription qui rappelle le souvenir de la défaite d'Annibal. *Mart.*, 13, *ép.* 20.

1. SPOLIARIUM, chambre des bains romains, où l'on se déshabillait et s'habillait.

2. — lieu où l'on traînait pour les dépouiller les corps des gladiateurs tués en combattant.

SPONDALIES, *-lia*, airs composés sur la mesure spondaïque. On s'en servait dans les actes de religion pour confirmer les dieux dans leurs bonnes volontés par des mélodies graves et prolongées.

SPONDAULE, *-la* (σπονδή, libation ; αὐλός, flûte), musicien chargé de jouer des airs sur la flûte, à l'oreille du prêtre, pendant qu'il faisait des libations, afin de l'empêcher de rien entendre qui pût le distraire de ses fonctions.

SPONDÉ, nom par lequel les anciens désignaient la seconde heure du jour, parce que, disaient-ils, elle devait être consacrée aux libations.

SPONDIUS (σπονδή, libation et traité), surnom d'Apollon protecteur des alliances.

SPONSALIES, *-lia*. C'était chez les Romains ce que sont chez nous les accords. Les Sponsalies avaient lieu en présence d'une réunion d'amis assemblés chez le père de la future ou quelquefois chez un des plus proches parens. Alors se faisaient les engagemens. Quelquefois ce n'était que de simples promesses faites par consentement réciproque ; mais ordinairement elles étaient mises par écrit et scellées du cachet des parties contractantes. Ordinairement une fête avait lieu après cette cérémonie, et l'époux donnait à sa fiancée un anneau pour gage de sa foi. Cet anneau dans les commencemens était d'or, et plus tard il fut de fer. Si l'époux rompait ensuite son engagement, cette rétractation s'appelait *repudium*, sorte de dégagement qu'il faut se garder de confondre avec la répudiation.

SPONSOR, surnom sous lequel le consul Posthumius éleva un temple à Jupiter.

SPORADES (σπείρω, semer), célèbres îles de la mer Egée, ainsi nommées parce qu'elles sont dispersées et comme semées sur la surface des flots, étaient situées au S. E. de la côte orientale de l'Asie mineure, entre Rhodes et Samos. Voici les noms des plus fameuses, en allant du N. O. au S. E. : Icarie, les Corsées, Pathmos, Lepsie, Léros, Calymna, Tragie, Cos, Nisyre, Télos et Chalées. *Virg.*, *En.*, 3, *v.* 126. — *Strab.*, 2. — *P. Méla*, 2, *c.* 7. — *Pline*, 4, *c.* 12.

SPORUS, favori et compagnon de débauches de Néron. *Suét.*, *Ner.*, *c.* 28.

1. SPURINA (L. TARUNTIUS), aruspice, mathématicien et astrologue, qui avertit César de se prémunir contre les ides de Mars. Le jour des ides, le dictateur rencontrant par hasard Spurina lui dit : « Nous voilà aux ides. — Oui, lui répondit l'astrologue ; mais elles ne sont pas passées. » En effet César fut assassiné peu d'instans après. *Cic.*, *Div.*, 3, *c.* 47. — *Suét.*, *Cés.*, *c.* 81. — *D. Cass.*, 44, *c.* 18. — *Val. Max.*, 1, *c.* 6 ; 8, *c.* 11.

2. — (VESTRICIUS), général célèbre du premier siècle de l'empire, se distingua dans la guerre civile d'Othon et de Vitellius, par la défense de Plaisance qu'il maintint contre l'armée de Cécina. Il vécut jusque sous Domitien. Spurina joignait aux talens militaires un grand goût pour la littérature, et avait composé un recueil de poésies. *Tac.*, *Hist.*, 2, *c.* 18, 19, etc. — *Pline le j.*, 2, *épit.*, 7.

1. SPURIUS (pour *impurus*, enfant naturel), prénom commun à plusieurs Romains, s'écrit en abrégé Sp.

2. — LARTIUS. V. LARTIUS, n° 1.

3. — un des meurtriers de César. *Plut.*, *Cés.*

4. — partisan d'Othon.

1. STABERIUS (L.), partisan de Pompée, fut obligé d'évacuer la ville d'Apollonie, dont les habitans suivaient le parti de César. *Cés.*, *G. civ.*

2. — Romain très-riche dont Horace a ridiculisé l'avarice. *Hor.*, 2, *Sat.*, 3, *v.* 89.

STABIES, *-bia* (*Castel a mare di stabia*), v. maritime de Campanie, située dans le golfe de Putéoles, fut détruite par Sylla. Ce fut en cet endroit que périt Pline le naturaliste, suffoqué par les vapeurs brûlantes du Vésuve. *Pline*, 3, *ép.* 5; 6, *ép.* 16.

1. STABULA, lieu de la Gaule, dans la Germanie 1re, chez les Rauraci On en reconnaît les ruines.

2. — (*Boulon*), v. de la Gaule, dans la Narbonnaise 1re, chez les Sardones.

STABULUM, gorge des Pyrénées, située sur les confins de la Gaule et de l'Espagne.

1. STACE, *-tius* (CECILIUS), poète comique latin, contemporain d'Ennius, naquit dans les Gaules, et fut d'abord esclave. Quoiqu'il n'écrivît pas avec pureté, il se fit une grande réputation par ses comédies. Il mourut peu de temps après Ennius. *Cic.*, *Vicill.*, c. 7. — *Aulugelle*, 4, *c.* 20.

2. — père du célèbre poète Stace, était de Selles en Epire, et vint enseigner la rhétorique à Rome vers l'an 65 de J. C. Il eut au nombre de ses disciples Domitien, qui, devenu empereur, le récompensa d'une couronne d'or. *Stace*, *sylv.*, 4, *v.* 3.

3. — (PAPINIUS) *Statius*, poète latin, originaire d'une famille de Selles en Epire, naquit l'an 61 après J. C. à Naples où son père enseignait la littérature grecque et latine. Son père ayant été appelé à Rome par Domitien, le jeune Stace l'y suivit. Il manifesta de bonne heure ses dispositions poétiques, et remporta trois fois le prix aux jeux albains; il fut cependant vaincu aux jeux capitolins. Il épousa à l'âge de 19 ans la veuve d'un musicien dont il aima la fille comme son propre enfant. Dégoûté du luxe romain, il se retira dans une petite campagne près de Naples que l'empereur lui avait donnée. Il y mourut fort jeune l'an 96 après J. C

Stace plut à Rome, et s'attira la faveur de Domitien par sa grande facilité à improviser des vers sur toutes sortes de sujets. Il forma de ces divers poèmes, ainsi composés à la hâte, un recueil qu'il partagea en cinq livres, et qu'il intitula *Sylves* ou mélanges. Ce recueil est ce qu'il a fait de plus estimable, et quoiqu'il soit loin d'y éviter les défauts à la mode de son temps, on le lit avec un vrai plaisir. On a de plus de Stace deux poèmes épiques, l'un, dont sa mort prématurée ne lui permit de composer que deux chants, s'appelait l'*Achilléïde*, et eût contenu toute la vie d'Achille; l'autre en douze chants est intitulé la *Thebaïde*. Stace l'a adressé à Domitien auquel il prodigue dans plusieurs de ses ouvrages les plus basses flatteries, et dont il ne rougit pas de faire un dieu. *L'Achilléïde* n'aurait guère été qu'une chronique en vers; le sujet de la Thébaïde est beau et riche en scènes terribles; mais Stace est loin d'en avoir tiré tout le parti qu'il offrait. Il y suit une marche trop méthodique et son poème n'est qu'une histoire ornée d'épisodes et de machines merveilleuses. Du reste il ne manque pas d'imagination, d'idées hardies et de grands sentimens. Quelques-unes de ses descriptions sont admirables, sa versification est ingénieuse, son style noble; mais il a les défauts de son siècle, la monotonie, la manie de l'érudition et l'enflure. Stace avait composé plusieurs pièces de théâtre qui ne sont pas parvenues jusqu'à nous, entre autres une Agavé, qu'il fut obligé de représenter lui-même pour vivre. *Juv.*, *S.*, 7, *v.* 82.

4, 5, etc. — V. STATIUS.

STACHIR (*rivière de Gambie*), riv. de la Lybie, qui, comme le Nil, nourrit des crocodiles, et répand par ses débordemens la fertilité dans les campagnes voisines.

STACHIRÆ, peuple de la Lybie, qui habitait les bords du fleuve Stachir.

1. STADE, *-dium*, mesure itinéraire des Grecs. On diffère sur sa grandeur, et l'on ne peut guère concilier les contradictions qu'en supposant qu'il y avait plusieurs sortes de stades. Le stade olympique, le plus connu, avait cent pieds grecs; il paraît d'après les recherches les plus exactes avoir été le huitième du mille romain, et avoir eu 94 toises, 5 pieds, 4 pouces, 6 lignes, ou, en mesures nouvelles, 184 mètres, 955 millimètres. Selon M. Barbié du Bocage, le *stade pythique* était beaucoup plus petit que le *stade olympique*, et n'avait que les huit dixièmes de celui-ci. *Voyez à la fin du dictionnaire les Tab. des Mes. grecq.* n° II, *où vous trouverez l'évaluation précise du stade, son rapport avec les autres mesures grecques, et l'évaluation d'un nombre quelconque de stades.*

2. — nom que l'on donnait chez les Grecs à l'endroit où les athlètes s'exerçaient entr'eux à la course et à celui où ils combattaient sérieusement pour les prix. Comme la lice ou la carrière destinée aux jeux athlétiques n'avait d'abord qu'un stade de longueur, elle prit le nom de sa propre mesure, et s'appela le *Stade*, et le conserva lors même qu'elle était beaucoup plus longue; et l'on comprit sous ce nom, non-seulement l'espace parcouru par les athlètes, mais encore celui qu'occupaient les spectateurs des jeux gymniques. Le lieu où combattaient les athlètes s'appelait *Scamma*, parce qu'il était plus bas et plus enfoncé que le reste. Des deux côtés du stade, et à l'une des deux extrémités, régnait une levée ou une espèce de terrasse remplie de siéges et de gradins, où étaient assis les spectateurs. Les trois parties remarquables du stade étaient l'entrée, le milieu et l'extrémité. L'entrée de la carrière, d'où partaient les athlètes, était marquée par une simple ligne tracée suivant la largeur du stade. On y substitua ensuite une espèce de barrière, qui n'était qu'une simple corde tendue au-devant des chars, des chevaux ou des hommes qui devaient courir. Quelquefois cette barrière était de bois. Le milieu du stade n'était remarquable que parce qu'on y plaçait les prix destinés aux vainqueurs. A l'extrémité du stade était un but qui terminait la course des coureurs à pied. Dans la course des chars et dans la course à cheval, il fallait tourner plusieurs fois autour du but, sans s'y arrêter, pour regagner ensuite l'autre extrémité de la lice, d'où l'on était parti. *Plin.*, 2, *c.* 23. — *Aulugelle*, 1, *c.* 1. V. JEUX et OLYMPIQUES, PYTHIQUES, etc.

STAGNA PALICORUM. V. PALICES.

STAGYRE, *Stagyra* (*port Libesade*), v. de la Macédoine, dans la Chalcidice, au N. E., sur la côte occidentale, proche du golfe Strymonique. Stagyre fut fondée l'an 665 avant J. C., et eut la gloire de donner le jour au célèbre Aristote, qui pour cette raison est souvent surnommé le Stagyrite. *Thucyd.*, 4. — *Paus.*, 6, *c.* 4. — *Diog. Laert.*, *V. de Sol.*, 1. — *Elien*, *H. Div.*, 3, *c.* 46.

STAIUS, Romain qui, sous le règne de Néron, assassina tous ses parens. *Paus.* 2., *c.* 19.

STALÉNUS (CÆLIUS), sénateur, un des juges de Cluentius. *Cic.*, *Cluent.*, *c.* 7, 24, 51. — Dans une autre affaire, il avait été condamné pour avoir essayé de corrompre les juges. *Cic.*, *Brut.*, *c.* 68

STAPHYLÉ (σταφυλή, grappe de raisin), nymphe dont Bacchus devint amoureux et qu'il

changea en vigne après l'avoir rendue sensible. *Tzetz.*, *Chil.*, 7, c. 96.

1. STAPHYLUS, fils de Bacchus et d'Ariadne, et selon d'autres de Bacchus et d'Erigone. Il épousa Chrysothémis et en eut trois filles nommées Molpadie, Parthénore et Rhoéo. Quelques auteurs disent que Staphyle était un berger du roi OEnée, et qu'ayant remarqué qu'une de ses chèvres revenait toujours plus tard et plus gaie que les autres, il la suivit et la trouva dans un lieu écarté où elle mangeait du raisin, fruit dont l'usage n'était pas encore connu. Staphyle en porta à OEnée qui en fit du vin, et ce fut par reconnaissance que les Grecs donnèrent à cette liqueur précieuse le nom de celui qui l'avait inventée (οἶνος, vin). Selon Nonnus, Staphyle était un roi d'Assyrie qui reçut Bacchus dans ses états. Ce qui peut avoir donné lieu à ces fables, c'est que le mot Staphyle signifie en grec (σταφυλὴ) grappe de raisin. *Apoll.*, 1, *c.* 9. — *Parthenius*, *c.* 1.

2. — fils de Silène. On dit que c'est lui qui apprit aux hommes à mêler le vin à l'eau. *Pline*, 7, *c.* 56.

STASANDRE, *-der*, un des lieutenans d'Alexandre. Après la mort de ce prince, il eut en partage le gouvernement de l'Arie. *Q. C.*, 8, *c.* 3.

STASÉAS, philosophe pèripatéticien, qui enseigna la philosophie à M.Pison. *Cic.*, *Orat.* 1, *c.* 22.

STASICRATE, *-tes*, architecte. V. STÉSICRATE.

STASILÉE, *-leus*, Athénien, un des dix généraux qui commandaient l'armée à la bataille de Marathon, fut tué dans le combat. *Hérod.*, 7.

STASINUS, ancien poète grec, un de ceux qu'on nomme *Cycliques*.

STATA, déesse que l'on invoquait dans les incendies. C'est la même que Vesta. On l'honorait à Rome dans le marché public en allumant de grands feux devant ses statues. *Tertull.*, *Tr. de l'âme*, *c.* 39.

STATANUS et STATILINUS (*stare*, se tenir debout), dieu à qui l'on adressait des prières lorsque les enfans commençaient à pouvoir se soutenir sur leurs pieds. *S. August.*, *Cit. de D.*, 4, *c.* 21.

STATÈRE, *stater*, monnaie d'or des Grecs nommée aussi *chrysos*, la même que le Darique, des Perses, valait vingt drachmes (18 fr., 53 cent.). V. la *Table des Monn Grecq.*, à la fin du vol., p. 11.

Les Juifs et les Egyptiens employaient aussi un statère dont la valeur n'est pas bien précisément connue. V. les *Tab. des Mon. Juiv.*

STATIELLÆ (AQUÆ). V. AQUÆ, n° 34.

STATIELLATES ou STATIELLES, *-lli*, peuple considérable de la Ligurie, vers le centre, entre les Vagiennes à l'O., les Briniates, les Friniates et les Apuans à l'E. Les Statiellates étaient ainsi nommés d'Aquæ Statiellæ une de leurs villes principales. Les autres villes importantes étaient Asta, Dertona et Alba-Pompeia. *T. L.*, 42, *c.* 7. — *Cic.*, *Ép. Fam.*, 11, *ép.* 11.

1. STATILIE, MESSALINA, troisième femme de Néron. V. MESSALINE, n° 2.

2. — Romaine qui parvint à un âge très-avancé. *Sén.*, *ép.* 77.

1. STATILIUS, général sous la conduite duquel les Latins firent la guerre aux Romains. Il périt dans un combat avec 25,000 des siens.

2. — (LUCIUS), chevalier romain, un des complices de Catilina, mis à mort avec les autres conjurés. *Cic.*, *Cat.*, 3, § 3 et 6. — *Sall.*, *Cat.*, *c.* 17, 44, 46, 47, 55.

3. — jeune homme qui se rendit célèbre par son courage, sa fermeté et son attachement pour le parti républicain. Lorsque Caton se donna la mort, il voulut aussi se tuer; mais il en fut empêché par ses amis. Il fut l'implacable ennemi de César, mais lorsque les chefs de la conjuration formée contre le dictateur voulurent l'associer à leur entreprise, sa réponse déplut à Brutus et il n'y fut pas admis. Il fut tué dans la suite par l'armée des triumvirs. *Plut.*, *V. de Brut.*

4. — TAURUS, consul an 37 et 20 av. J. C. un des principaux amis d'Auguste, qui le nomma préfet d'Italie. Il remporta des avantages sur Antoine, et fit plusieurs guerres avec succès. *Vell. Pat.*, 2, *c.* 127. — *Dion Cass.* — *Appien.* — C'est sans doute le même que celui dont parle Cicéron, *à Att.*, 12, 13 et 14.

5. — TAURUS SISENNA, consul l'an 16 de J. C.

6. — TAURUS, proconsul d'Afrique sous Claude, fut accusé de magie par Tarquitius Priscus à l'instigation d'Agrippine qui voulait s'emparer de ses jardins, et se donna la mort pour prévenir l'issue de l'accusation. *Tac.*, *Ann.*, 12, *c.* 19.

STATILLIS, les mêmes que les STATIELLATES.

STATINA ou STATINUS, divinité romaine invoquée pour le même objet que le dieu Statanus.

STATINES, *-næ*, îles situées sur la côte de Campanie, sorties du fond de la mer dans un tremblement de terre. *Pline*, 2, *c.* 88.

1. STATIRA, femme d'Artaxerce-Mnémon, fut empoisonnée par sa belle-mère, la reine Parisatis. *Plut.*, *V. d'Artax.*

2. — sœur et femme de Darius Codoman, fut prise par Alexandre-le-Grand après la bataille d'Issus. Elle mourut quelque temps après des suites d'une fausse couche occasionnée par son infortune. Alexandre, qui l'avait toujours traitée avec respect, lui fit rendre les derniers devoirs avec la plus grande magnificence, et donna des larmes à sa mort prématurée. *Plut.*, *V. d'Alex.*

3. — fille de Darius et de Statira (n° 2), fut prise avec sa mère après la bataille d'Issus. Alexandre, qui l'avait refusée, lorsqu'on la lui offrit pour gage de la paix, l'épousa lorsqu'elle fut sa prisonnière. Les noces furent célébrées à son retour des Indes avec une magnificence qui surpassait tout ce qu'on avait vu jusque là. Statira n'eut point d'enfans d'Alexandre. Après la mort du conquérant, Roxane lui fit ôter la vie l'an 323 avant J. C. *Q. C.*, 4, *c.* 4. — *Just.* 12, *c.* 10 *et* 12.

4. — princesse de Pont, fille de Mithridate VI, et sœur de Mithridate-le-Grand. *Plut.*

1. STATIUS, nom qui ne se donnait d'abord qu'aux esclaves (de *stare*, se tenir debout, prêt à servir), devint dans la suite un prénom de famille. *Aulugelle*, 4, *c.* 20.

2. — général des Samnites contre les Romains.

3. — (L) MURCUS, commandant de la flotte de Cassius, gagna le jour même de la bataille de Philippes, une victoire sur Domitius Calvinus, qui amenait des renforts à Antoine et Octave. Après la mort de Brutus, il se joignit à Sext. Pompée, et lui fit remporter plusieurs avantages; mais, sur une fausse accusation, Sext. Pompée le fit mettre à mort. *Philip.*, 11, 12. — *V. Pat*, 2, *c.* 69, 72 — *D. Cass.*, 48, *c.* 19. — *App.*, *G. civ.*

4. — ANNÆUS, médecin, ami de Sénèque le philosophe. *Tac.*, *Ann.*, 15, *c.* 64.

5. — DOMITIUS, tribun, qui fut destitué lors de la découverte de la conjuration de Pison. *Tac.*, *ann.*, 15, *c.* 17.

6. — officier des gardes prétoriennes, qui conspira contre Néron.

7. — SURSULUS ou URSULUS, rhéteur, natif de Toulouse, vint enseigner à Rome vers le temps de Néron. Il ne faut pas le confondre avec le père de Stace. V. STACE, n° 2. *Eusèbe*, *Chron.*

8. — Cecilius Papinius, etc. V. Stace, n. 1,2,3.

STATOR (*stare*, s'arrêter), surnom que Romulus donna à Jupiter parce qu'il arrêta les Romains qui fuyaient devant les Sabins. En mémoire de cet événement, Romulus lui voua un temple qui ne fut achevé que l'an 458 de Rome par M. Atilius. Le dieu y est représenté nu, appuyé sur une pique et la foudre à la main. *T. L.*, 1, *c.* 12; 10, *c.* 36. — *Ovid.*, *Fast.*, 6, *v.* 793. — *Florus*, 1, *c.* 1, 13. — *Sénèq.*, *bienf.*, 4, *c.* 7.

STATORIUS, fut député à Syphax par Scipion. *T. L.*, 24, *c.* 48; 38, *c.* 28.

STELLA (Arruntius), poète d'une grande fortune et d'une famille distinguée, est mentionné avec éloge dans les ouvrages de Stace et de Martial, ses contemporains.

STELLATES, plaine de la Campanie, remarquable par sa fertilité. *Suet.*, *Cés.*, *c.* 20. *Cic.*, *Ag.*, 1, *c.* 70.

STELLÉ ou Stellio, enfant changé en lézard par Cérès. Cette déesse, cherchant sa fille, entra accablée de lassitude dans une cabane où elle demanda à boire. Une vieille femme nommée Baubo lui présenta un breuvage qu'elle but avec tant d'avidité, qu'un jeune enfant, nommé Stellé, qui était dans la cabane, éclata de rire. La déesse, se croyant insultée, le changea en lézard, en lui jetant au visage ce qui lui restait de la boisson. *Ovide*, *Mét.*, 5, *v.* 445.

STELLIO. V. Stellé.

STENA, gorge des montagnes qui sont sur les confins de la Chaonie et de l'Epire, près d'Antigonie. *T. L.*, 32, *c.* 5.

STÉNÉLUS, Sténies, Sténobée. V. Sthénélus, etc.

STENTOR, un des guerriers qui allèrent au siège de Troie. Sa voix plus éclatante que l'airain faisait seule plus de bruit que cinquante hommes qui auraient crié tous ensemble. Elle servait de trompette à l'armée des Grecs. *Il.*, 5, *v.* 785. — *Juv.*, 13, *v.* 112. — *Arnob.*, *cont. les gentils*, 2.

1. STENTORIS Lacus ou *lac de Stentor*, lac ou plutôt petit golfe de Thrace, au S. E., est formé par l'embouchure de l'Hèbre, et s'étend au N. E. du promontoire Sarpedonium. *Hérod.*, 7, *c.* 58.

2. — Portus, lieu de la Thrace méridionale, sur la mer Egée, à l'embouchure de l'Hèbre, auprès du lac de Stentor.

STENYCLARE, *-rus* (*Nisi*), v. de Messénie, à 3 lieues S. de Messène, sur le Pamisus.

STEPHANAPHANA, v. de l'Illyrique méridionale, chez les Taulantiens, à peu de distance de la mer, au N. d'Apollonie, et à l'O. de Pulchériopolis.

STEPHANE (*Istefan*), v. de la Paphlagonie, avec un très-bon port sur le Pont-Euxin, à 8 lieues N. de Sinope.

STEPHANI, jeunes hommes sortis des cendres des filles d'Arion.

STEPHANIO, auteur et acteur de mimes, vécut jusqu'à un âge très-avancé. *Pline*, 7, *c.* 41.

STEPHANOPHORES (στέφανος, couronne; φέρω, porter). On appelait ainsi des pontifes d'un ordre distingué qui assistaient aux cérémonies publiques avec une couronne de laurier et quelquefois d'or. Ce sacerdoce était établi dans un grand nombre de villes de l'Asie mineure. *Suid.*

1. STEPHANUS, musicien de Médie, sur le corps duquel Alexandre fit brûler une sorte de bitume, pour faire une expérience. *Strab.*, 6. — *Plut.*, *Alex.*

2. — plus connu sous le nom de S. Etienne, le premier des sept diacres, et le plus ancien des martyrs. Les Juifs, jaloux de sa sainteté, l'accusèrent devant le peuple d'avoir blasphémé. Au lieu de se défendre, S. Etienne fit un discours pour reprocher aux Juifs d'être rebelles à l'esprit de Dieu, et d'être les meurtriers du Messie. Les Juifs irrités le traînèrent hors de la ville et le lapidèrent. Il se mit à genoux pendant son supplice, et pria pour ses bourreaux. S. Paul, qui n'était pas encore converti, concourut à sa mort, et garda les habits de ceux qui le lapidaient. *Act.*, *c.* 6, *v.* 5, etc.; *c.* 7, *v.* 1, etc.

3. — avocat de Constantinople, travailla à la rédaction du code de Justinien et le paraphrasa en grec.

4. — ou, comme on l'appelle vulgairement, Etienne de Byzance, auteur grec, natif de Byzance, qui vivait vers la fin du 5[e] siècle, composa un dictionnaire de grammaire et de géographie, intitulé par lui *Des peuples*, mais que l'on nomme plus généralement *Des villes*. Dans cet ouvrage, Stephanus donnait non-seulement la nomenclature et la position géographique des villes les plus importantes, mais encore beaucoup de détails sur le caractère des peuples, les fondateurs des villes et les traditions mythologiques de chaque lieu; malheureusement nous n'en avons qu'un extrait fait sans goût et sans méthode par Hermolaüs, grammairien du 6[e] siècle, et où les notices précieuses dont l'ouvrage était enrichi ont été retranchées. Le dictionnaire d'Etienne de Byzance a été publié par Gronovius, Leyde, 1694.

STERCÈS, père de Picus, inventeur de la manière de fumer les terres. *Virg.*, *En.*, 1, *v.* 850. — *Aug.*, *Cité de Dieu*, 18, *c.* 5

STERCULINUS, Sterculius, Sterculus, Sterquilinus (*stercus*, fumier), divinité qui présidait à tout ce qui contribue à engraisser la terre. Quelques-uns croient que sous ces noms c'était la terre même qu'on adorait; d'autres n'y voient que des surnoms de Saturne, inventeur de l'Agriculture. *Virg.*, *Géorg.*, *v.* 21; *En.*, 9, *v.* 4; 10, *v.* 70. — *Pline*, 16, *c.* 9. — *Macrob.*, *Saturn.*, 1, *c.* 1. — *Lactance*, 1, *c.* 20. — *S. August.*, *Cité de Dieu*, 18, *c.* 15.

1. STÉROPE, *-pe*, une des Pléïades, fille d'Atlas et de Pléione, épousa OEnomaüs, roi de Pise. Selon Eratosthène, elle fut aimée de Mars, et devint mère d'OEnomaüs. *Apollod.*, 3, *c.* 18. — *Hig.*, *f.* 84 et 159. — *Paus.*, 5, *c.* 10 — *Ov.*, *Trist.*, 10, *v.* 14.

2. — une des Danaïdes.

3. — fille de Parthaon, et mère des Sirènes. *Apollod.*, *c.* 19.

4. — fille de Céphée, roi de Tégée, reçut d'Hercule un cheveu de la tête de Méduse, qu'elle n'avait qu'à montrer aux ennemis de sa patrie pour les mettre en fuite. On conserva ce cheveu dans le temple de Minerve Poliade, à Tégée. *Apollod.*, 2, *c.* 32. *v.* 14.

5. — fille de Pleuron. *Apollod.*, 1, *c.* 18.

6. — fille de Cébrion, fut mariée à Esaque, fils de Priam. *Apollod.*, 3, *c.* 23.

7. — fille d'Acaste

8. — *-pes*, un des Cyclopes. *Hés.*, *Théog.*, *v.* 142. — *En.*, 8, *v.* 425. — *Stac.*, *Sylv.*, 1. *v.* 4.

9. — un des Centaures.

STERQUILINUS. V. Sterculius.

1. STERTINIUS (L.), proconsul en Espagne, d'où il emporta à Rome de riches dépouilles. *T. L.*, 31, *c.* 50; 33, *c.* 27.

2. — philosophe stoïcien qu'Horace tourne en ridicule dans une de ses satires. Il avait composé deux cent vingt livres en vers latins sur la philosophie de Zénon. *Hor.*, 2, *Sat.*, 3, *v.* 33 et 296, 1, *ep.* 12, *v.* 20.

STÉSAGORAS, frère aîné du célèbre Miltiade, régna sur les Dolonces. V. MILTIADE, n. 2 et 3.

STÉSICHORE, *-rus*, un des neuf poètes lyriques grecs, naquit à Himère, ville de la Sicile, vers l'an 500, ou selon d'autres 600, av. J.C. Il s'appelait primitivement Tisias; il reçut le nom de Stésichore, à cause des innovations qu'il fit dans la musique et la danse (ἵστημι, fixer; χόρος, danse). On raconte qu'il perdit la vue en punition des vers mordans et satiriques qu'il avait faits contre Hélène, et que les Tyndarides, pour venger la réputation de leur sœur, lui arrachèrent les yeux; mais qu'ayant chanté la palinodie, il recouvra la vue.

Stésichore avait écrit en dialecte dorique. Ses poésies formaient 26 livres. Horace et Quintilien parlent de ce poète avec éloge. Il est l'inventeur de l'apologue ingénieux de l'homme, du cerf et du cheval, qu'Horace et Phèdre, chez les Latins, ont mis en vers, et que La Fontaine a aussi transporté dans notre langue. Il le composa pour détourner ses compatriotes de faire alliance avec Phalaris. On lui attribue aussi l'invention de l'épithalame ou chant nuptial. Il ne nous reste que quelques fragmens de ses ouvrages. Il mourut à Catane en Sicile, âgé de quatre-vingts ans. *Hor.*, 4, *od.* 9, *v.* 8; *épod.*, 17, *v.* 42.—*Isoc.*, *Panég. d'Hél.* — *Aristot.*, *Rhétoriq.*, 2, *c.* 21. — *Strab.*, 3. — *Cic.*, *Verr.*, 2, *c.* 35. — *Plut.*, *Tr. de la mus.*—*Paus.*, 3, *c.* 19; 10, *c.* 26.— *Quintil.*, 10, *c.* 1, § 62.—*Athén.*, 4, *c.* 21.—*Pollux*, 9, *c.* 7. — *Suid.*

Quelques-uns distinguent deux Stésichores, l'un dans le 7ᵉ, l'autre dans le 5ᵉ siècle av. J. C.

STÉSICRATE, fameux sculpteur et architecte grec, conçut et proposa à Alexandre le projet gigantesque de tailler le mont Athos pour en former une statue de ce prince. Une des mains du colosse devait contenir une ville, et l'autre une coupe qui épancherait dans la mer les eaux qui s'y rassembleraient. Alexandre, quelque amoureux qu'il fût des entreprises merveilleuses, rejeta le projet de l'architecte. *Plut.*, *Alexand.*

1. STÉSILÉE, *-leus*, beau jeune homme de l'île de Cos, fut aimé de Thémistocle et d'Aristide. Cette rivalité fut la première cause de la désunion qui régna entre ces deux grands capitaines. *Plut*, *V. de Cim.*; *V. d'Arist.*

2. — *-lea*, Athénienne d'une grande beauté.

1. STÉSIMBROTE, *-tus*, auteur qui écrivit l'histoire des exploits de Cimon. On faisait peu de cas de ses ouvrages sous le rapport de l'exactitude. *Plut.*, *V. de Cim.*

2. — fils d'Epaminondas, fut condamné à mort par son père, pour avoir combattu malgré sa défense. *Plut.*, *V. de Péricl.*; *V. d'Epam.*

3. — musicien de l'île de Thasos.

STHÉNÉLAIDAS, est celui qui engagea les Lacédémoniens dans la guerre du Péloponèse.

STHÉNÉLAS, *-laus*, fils d'Ithémène, fut tué par Patrocle, sous les murs de Troie. *Hom.*, *Il.*

1. STHÉNÉLÉ, fille d'Acaste, épousa Ménétius, et fut mère de Patrocle. *Apoll.*, 3, *c.* 13 et 26.

2. — fille de Danaüs et de Memphis, épousa Sthénélus qu'elle assassina le jour de ses noces. *Apollod.*, 2, *c.* 4.

STHENELEIA PROLES, Cycnus, fils de Sthénélus, n. 2.

STHENELEIUS, Eurysthée, fils de Sthénélus, n° 3.

1. STHENELUS, un des fils d'Egyptus et de Tyria, épousa Sthénélé. V. STHÉNÉLÉ, n. 2.

2. — roi de Ligurie, père de Cycnus, qui fut changé en cygne, à l'occasion de la mort de Phaéthon.

3. — roi d'Argos et de Mycènes, était fils de Persée et d'Andromède. Il épousa Nicippe, fille de Pélops, et en eut deux filles et un fils nommé Eurysthée, dont Junon avança la naissance de deux mois afin de lui donner sur Hercule la supériorité de l'âge. Sthénélus déclara la guerre à Amphitryon, qui avait tué Electryon, le vainquit et le chassa de Tirynthe. Selon Hygin (*f.* 30 et 32), il fut tué par Hyllus, fils d'Hercule. *Hom.*, *Il.*, 19, *v.* 91. — *Apollod.*, 2, *c.* 9.

4. — fils d'Actor, accompagna Hercule dans son expédition contre les Amazones. Il y fut tué d'un coup de flèche. Il fut enterré sur la côte de la Paphlagonie

5. — fils d'Androgée, fut fait prisonnier par Hercule, dans l'île de Paros, et le suivit avec son frère Alcée dans son expédition contre les Amazones. Le héros leur donna l'île de Thasos. *Apoll.*, 2, *c.* 23 et 25.

6. — un des fils de Mélas, fut tué par Tydée. *Apollod.*, 1, *c.* 8.

7. — fils de Capanée et d'Evadné, fut un des Epigones qui assiégèrent et prirent Thèbes. Il fut un des prétendans d'Hélène et alla au siége de Troie, sous les ordres de Diomède. Il entra dans le cheval de bois, et, après la prise de la ville, il eut pour sa part du butin la statue de Jupiter Hercéen. Il accompagna ensuite Diomède dans l'Etolie, d'où ils expulsèrent Agrius. Il eut un fils nommé Cyllabare, qui se distingua parmi les plus grands héros. *Hom.*, *Il.*, 4, *v.* 367.—*Virg.*, *En.*, 2, *v.* 261. — *Hor.*, 1, *od.*, 15, *v.* 24. — *Hyg.*, *f.* 125 et 257.—*Paus.*, 2. *c.* 18 et 22.

8. — père de Cométès qui séduisit l'épouse de Diomède.

STHÉNIADE (σθένος, force), déesse de la force, surnom de Minerve honorée à Trézène. *Paus.*, 2, *c.* 30.

STHÉNIES, *-nia*, fêtes que les Argiens célébraient en l'honneur de Minerve Sthéniade. Les Athéniennes célébraient une fête qui portait le même nom, et dans laquelle elles s'attaquaient mutuellement par des railleries amères.

1. STHÉNIS, célèbre statuaire d'Olynthe, florissait dans le 2ᵉ siècle av. J. C. *Pline*, 34, *c.* 8. — *Plut.*, *Lucull.* — *Paus.*, 6, *c.* 16.

2. — orateur d'Himère en Sicile, contemporain de Pompée. *Plut.*, *Pomp.*

STHENIUS (σθένος, force), surnom de Jupiter chez les Argiens. Thésée lui dédia un autel sous ce nom, parce qu'il lui avait donné la *force* de soulever la pierre sous laquelle étaient cachés les objets qui devaient servir à faire reconnaître à Egée le fils qu'il avait eu d'Ethra.

STHENO (σθένος, force), une des Gorgones.

STHÉNOBÉE, *-bœa*, fille d'Iobate roi de Lycie, épousa Prœtus roi d'Argos. Bellérophon, qui s'était réfugié à la cour de ce prince après le meurtre de son frère, ayant méprisé l'amour qu'elle lui témoigna, elle l'accusa auprès de son mari d'avoir voulu attenter à sa pudicité, et l'engagea à le faire périr. Elle se tua après le départ du jeune héros. Quelques mythologues la nomment aussi Antée. *Hom.*, *Il.* 6, *v.* 162. — *Apollod.*, 2, *c.* 5 *et* 6. —*Hyg.*, *fab.* 57 *et* 243.— *Hor.*, 3, *Od.*, 7.— *Juv.*, 10, *v.* 327. — *Sid.*, 5, *v.* 178. V. BELLÉROPHON.

STHÉNOCRATE, *-tes*, Athénien, qui forma le projet d'assassiner le commandant de la garnison que Démétrius avait mise dans la citadelle d'Athènes. *Polyen*, 5.

STIBADIUM (στιβάς, lit d'herbes), lits de table, faits de jonc, étaient fort en usage chez les

Grecs et les Romains, à cause de leur légèreté et de leur fraîcheur.

STIBÆTE, -*tes*, fleuve d'Asie, dans l'Hyrcanie.

1. STICHIUS, Etolien, favori d'Hercule, fut tué par le héros dans un accès de fureur.

2. — un des chefs des Athéniens au siége de Troie, fut tué par Patrocle. *Hom.*, *Iliade*, 16.

STICHOMANTIE, -*tia* (στίχος, vers; μαντεία, divination), art de deviner par le moyen des vers. Après avoir écrit des vers sur de petits billets, on les jetait dans une urne, et celui qui sortait le premier était regardé comme la réponse demandée. Les vers des Sibylles servirent long-temps à cet usage.

STILBÉ ou STILBIA, fille du fleuve Pénée et de Créüse, eut d'Apollon deux fils, Centaure et Lapithe. *Diod. de Sic.*, 4.

STILBO, *myth.* (στίλϐω, briller), nom donné à Mercure, guide de la planète qui porte ce nom. *Cic.*, *Nat. des Dieux*, 2, *c.* 20.

STILBO, *hist.*, ou STILPO. V. STILPO.

STILICHON, fameux général de l'empire, dans le 4ᵉ siècle, était Vandale d'origine. Il servit d'abord sous Théodose-le-Grand, dont il s'acquit toute la confiance. Il épousa Sérène nièce de ce prince, et quelque temps après, l'an 395 de J. C., Théodose ayant partagé son empire entre ses deux fils, et donné l'Orient à Arcadius et l'Occident à Honorius, Stilichon fut nommé gouverneur de ce dernier. Rufin avait été en même temps déclaré tuteur du premier. Stilichon, voulant augmenter son autorité, fit assassiner ce ministre devenu son ennemi; mais ensuite il effaça la honte de ce meurtre par de nombreuses victoires. Il combattit les Goths qui ravageaient la Thrace, la Grèce et l'Illyrie, comprima une révolte en Afrique, battit Alaric à Pollentie, le poursuivit en Afrique, et remporta encore d'autres avantages sur les barbares, entr'autres la victoire de Florence sur Radagaise, roi des Goths (405). Mais on dit que, craignant que la paix en le rendant moins nécessaire ne diminuât son crédit, il rappela lui-même les barbares. Il ne s'arrêta pas là. Il forma le projet de détrôner Honorius et d'élever son fils Eucher à l'empire. Ce projet ayant été soupçonné, les soldats en fureur massacrèrent ses amis et le cherchèrent pour l'immoler à leur vengeance. Stilichon se sauva à Ravenne. Il y fut atteint, et Honorius lui fit trancher la tête l'an 408. Quelques historiens ont cru ce grand homme innocent, et ont vu dans sa chute une des causes qui ont précipité la décadence de l'empire d'Orient. Arcadius avait épousé la fille de Stilichon. *Zosim.*, 5.

STILPON, célèbre philosophe de Mégare, disciple de Diogène, et maître de Zénon, chef des Stoïciens, florissait vers l'an 336 avant J. C. Il parvint aussi à une grande faveur auprès de Ptolémée Soter. Stilpon parlait d'une manière si insinuante que tous les jeunes philosophes quittaient leurs maîtres pour venir l'entendre. Il fut très-débauché dans sa jeunesse: mais il réforma ses mœurs par les leçons de la philosophie. Il y jouit d'une estime si générale que lorsque Démétrius Poliorcète mit cette ville au pillage, il ordonna que la maison de ce philosophe fût respectée; mais ses ordres furent mal exécutés, et tous les biens de Stilpon furent consumés par les flammes. Le vainqueur lui ayant demandé s'il n'avait rien perdu dans la prise de la ville: « Non, répondit Stilpon, car je porte tout avec moi, et la guerre ne saurait piller la vertu, le savoir, l'éloquence. » Il donna en même temps des instructions par écrit à ce prince, pour lui inspirer l'humanité et la noble envie de faire du bien aux hommes. Démétrius en fut si touché qu'il suivit ses conseils. On dit que se voyant près de sa fin, Stilpon s'enivra afin de se délivrer des terreurs de la mort. Stilpon s'était occupé surtout, comme tous les philosophes de l'école de Mégare, de l'art du raisonnement. *Cic.*, *Acad.*, 4, *c.* 24; *Dest.*, 5. — *Plut.*, *V. de Dém.* — *Diog. L.*, 2, *c.* 113. — *Sénèq.*, *Const. du sag.* 5; *Epitre* 9.

STIMICON, berger qui joue un rôle dans la 5ᵉ églogue de Virgile.

STIMON, v. forte de Grèce, dans la Thessalie.

STIMULA (*stimulare*, aiguillonner), déesse qui aiguillonnait les hommes et les faisait agir avec activité. *August.*, *cité de Dieu*, 4, *c.* 11.

STIPHÉE, -*pheus* ou STIPHILE, -*lus*, un des Centaures tués aux noces de Pirithoüs. *Mét.*, 12, *v.* 459.

STIRIS, petite v. de la Phocide, à l'E., sur les confins de la Béotie.

STIRITES, surnom de Cérès honorée à Stiris en Phocide, où elle avait un temple. Sa statue la représentait tenant un flambeau de chaque main. *Paus.*, 10, *c.* 35.

STOBÉE (JEAN), -*bæus*, auteur grec, ainsi nommé parce qu'il était originaire de Stobes en Macédoine, vivait vers le sixième siècle de J. C. On a de lui, sous le titre d'*Anthologie* en quatre livres, des extraits d'environ 500 écrivains anciens tant en prose qu'en vers. Ces quatre livres nous restent; ils forment comme deux ouvrages différens, dont l'un porte pour titre *Extraits physiques et moraux*, et l'autre *Discours*. Les *Extraits* contiennent une espèce d'histoire des systèmes philosophiques, et entr'autres des morceaux d'ouvrages de Plutarque. Les meilleures éditions de Stobée sont pour les *Extraits* celles de Heeren, Gottingue, 1792; et pour les *Discours* celles de Schow, Leipzik, 1797.

STOBES, -*bi*, v. de Macédoine, sur les confins de la Péonie et de la Pélagonie, chez les Agrianes dont elle était la ville principale, à l'O. de Jamphorine, au S. O. d'Astibas et au N. de Deuriope. *T. L.*, 33, *c.* 19; 40, *c.* 21.

STOECHADES (îles d'*Hières*), nom commun à cinq petites îles de la Méditerranée, sur les côtes de la Narbonnaise 2ᵉ près de Massilia (Marseille). Quelques-uns les nomment Ligurtides à cause du voisinage de la Ligurie. Pline croyait qu'elles n'étaient qu'au nombre de trois. Trois en effet étaient plus grandes que les deux autres. C'étaient celles de Proté, de Mésa et d'Hypée. *Phars.*, 3, *v.* 515. — *Strab.*, 4. — *Et. de Byz.*

STOENIENS, -*ni*, peuples qui habitaient les Alpes. *T. L.*, *épitom.*, 62.

STOICHÉIOMANTIE. V. STICHOMANTIE.

STOÏCIENS, -*ci*, célèbre secte de philosophes, fondée par Zénon de Citium. Ils prirent leur nom du portique (στόα), où leur maître donnait ses leçons. Ce qui distingue surtout les Stoïciens, c'est qu'ils regardaient la vertu comme le souverain bien, et considéraient comme le plus grand des maux tout ce qui n'était pas elle. Les partisans de cette secte étaient généralement austères, actifs, désintéressés, enfin leur doctrine s'alliait avec toutes les vertus mâles et tendait à les faire naître. Aussi les Romains, malgré leur peu de penchant pour la philosophie, adoptèrent-ils avec enthousiasme cette philosophie qui s'accordait si bien avec leur énergie intellectuelle et leur sévérité (*Pour les détails du système des Stoïciens*, V. ZÉNON, nᵒ 2, *doctrine*). *Hor.*, *Epod.*, 8, *v.* 15. — *Juv.*, 2, *v.* 65; 13, *v.* 121.

Les Stoïciens les plus célèbres après Zénon fondateur de la secte furent Cléanthe, Philippe, Antipater, Panétius, Posidonius avant le siècle d'Auguste, et depuis cette époque Athénodore de Tarse, Muso-

nius Rufus, Thraséa, Cornutus, Perse, Sénèque, Tacite, Epictète et Marc-Aurèle. On a remarqué à l'honneur de cette secte qu'elle n'avait été embrassée à Rome que par les hommes les plus vertueux. V. ces noms.

STOLES, petite v. de la Macédoine occident., sur les confins de l'Illyrique, au S. d'Héraclée, au S. E. de Lychnide.

STOLO, surnom de Cn. Licinius Calvus et de quelques autres. *Varr.*, *R.*, *R.* 1, *c.* 2. — *Pline*, 17, *c.* 1; 27, *c.* 13. V. LICINIUS, n° 3.

STOMATE, -*ta* (*L'île S. George*), v. de la Gaule, dans la 2e Aquitaine, chez les Bituriges Vivisci.

STRABO, surnom donné primitivement à quelques personnes louches (*Pline*, 11, *c.* 37) devint particulier à quelques branches de familles romaines. Le plus célèbre de ce nom est Cn. Pompéius Strabo, père du grand Pompée. V. POMPEIUS, n° 9.

1. STRABON, un des géographes les plus célèbres de l'antiquité, natif d'Amasée, ville de Cappadoce, vivait sous les règnes d'Auguste et de Tibère et mourut l'an 25 de J. C. Il fréquenta d'abord l'école de Xénarque, philosophe péripatéticien, et embrassa dans la suite la doctrine des Stoïciens. Il ne nous reste de Strabon que sa *Géographie*, ouvrage où la plus vaste érudition historique est perpétuellement unie à l'élégance et à la pureté du style. On y trouve un tableau très-bien fait de l'origine, des mœurs, de la religion, des lois, de l'histoire et des révolutions de tous les anciens peuples. Malheureusement l'auteur est aussi pauvre en notions mathématiques que riche en notions historiques et physiques. On lui reproche aussi une injuste partialité à l'égard d'Hérodote et de Pythéas. Avant d'écrire, Strabon avait parcouru la plus grande partie du monde alors connu, afin de s'instruire, et de rassembler des matériaux authentiques. Son ouvrage est divisé en dix-sept livres : les deux premiers sont consacrés à prouver l'utilité de la géographie ; le troisième contient la description de l'Espagne ; le quatrième, celle de la Gaule et des îles Britanniques ; le cinquième et sixième, celle de l'Italie et des îles voisines ; le septième, dont la fin est mutilée, traite de la Germanie, de l'Illyrie, de la Tauride, de l'Epire et du pays des Gètes ; les huitième, neuvième et dixième, de la Grèce et de ses îles ; les six qui suivent, de l'Asie, de l'Inde, de la Perse, de la Syrie et de l'Arabie ; les deux derniers enfin de l'Egypte, de l'Ethiopie, de Carthage et du reste de l'Afrique. Strabon avait aussi composé des *Commentaires historiques* qui ne nous sont pas parvenus. Les meilleures éditions de Strabon sont celles de Casaubon, Paris 1620, et de M. Coray, Paris. 1816. *Strab.*, 2, c. 10, 11 et 12. — *Plut.*, *V. de Pomp.*

2. — Sicilien doué d'une vue si perçante, qu'il distinguait facilement les objets à la distance de cent trente milles.

STRATARQUE, -*rchus*, aïeul du géographe Strabon. Son père se nommait Dorilas. *Strab.*, 10.

STRATIA (ςρατὸς, armée), surnom de Minerve considérée comme déesse de la guerre.

STRATICHUS ou STRATIUS, un des fils de Nestor. *Apol.*, 1, *c.* 25.

1. STRATIUS, (ςρατος, armé), c'était un surnom de Jupiter chez les Cariens.

2. — ou STRATICHUS, fils de Nestor.

STRATOBATE, -*tes*, un des fils d'Electryon.

1. STRATOCLÈS, général athénien, universellement décrié pour sa bassesse. Il commandait à Chéronée. *Plut.*, *Dém.* — *Polyen*

2. — acteur qui vivait sous le règne de Domitien. *Juv.*, 3, *v.* 99.

STRATON, -*to*, *hist.*, nom assez commun chez les Grecs. Le plus célèbre de ceux qui le portaient est le philosophe péripatéticien (n° 6).

1. STRATON, athlète d'Achaïe, deux fois vainqueur aux jeux olympiques. *Paus.*, 7, *c.* 23.

2. — riche habitant d'Orchomène, se tua de désespoir pour n'avoir pu obtenir en mariage une jeune femme d'Haliarte qu'il aimait. *Plut.*

3. — historien grec qui écrivit la vie de quelques rois de Macédoine.

4. — roi de la ville d'Arade, avec lequel Alexandre fit alliance. *Quint. Curt.*, 4, *c.* 1.

5. — roi de Sidon, tributaire de Darius. Il fut détrôné par Alexandre, pour avoir refusé de se rendre. *Quint. Curt.*, 4, *c.* 1.

6. — philosophe péripatéticien de Lampsaque, disciple et successeur de Théophraste, florissait vers l'an 289 av. J. C. Il fut surnommé le *Physicien* à cause de ses immenses connaissances en physique. Il émit l'opinion que le domicile de l'âme est dans le cerveau, dans la partie qui est sous le front. Antagoniste décidé d'Epicure, il posa en principe la divisibilité de la matière à l'infini, et construisit l'univers non pas avec des atomes comme Epicure, mais avec des forces abstraites. Il bannit de la construction du tout l'intelligence, le but et le dessein, et conclut de ses recherches que Dieu n'était autre chose que la nature. Straton dirigea l'éducation de Ptolémée-Philadelphe, qui le combla de biens et lui témoigna toujours le plus grand respect. Il avait publié plusieurs traités qui ne nous sont point parvenus. *Diog. Laërce*, 5. — *Cic.*, *Acad.*, 1, *c.* 9 ; 4, *c.* 38 ; *Fins*, 5, *c.* 5 ; *Nat. des D.*, 1, *c.* 13.

7. — de Béryte, médecin du 2e siècle av. J. C., un des plus célèbres adhérens d'Erasistrate, se déclara comme lui contre la saignée.

8. — Epirote, partisan de Brutus le meurtrier de César, lui rendit le triste service de terminer sa vie.

9. — de Sarde, fit un recueil de quatre-vingt-dix-neuf épigrammes qui toutes roulent sur une passion odieuse, souvent reprochée aux Grecs. Il vivait dans le 3e siècle de J. C.

1. STRATON (TOUR DE), *géog.*, tour du palais des rois de Jérusalem, où Aristobule, fils de Jean Hircan, fit assassiner son frère Antigone. *Jos.*, *Ant. Jud.*, 13, *c.* 19 ; *G. Jud.*, 1., *c.* 13.

2. — lieu de la Judée, nommé depuis Césarée de Palestine. V. ce nom.

1. STRATONICE, *myth.*, fille de Thespius. *Apollod.*

2. — fille de Pleuron. *Apollod.*

1. STRATONICE, *hist.*, femme d'Antigone, et mère de Démétrius-Poliorcète. *Plut.*, *V. de Demet.*

2. — fille de Démétrius-Poliorcète, épousa Séleucus-Nicator, roi de Syrie. Antiochus, nommé depuis Soter, que Séleucus avait eu d'une première femme, devint amoureux d'elle, et l'épousa du consentement de son père, après que les médecins eurent déclaré que c'était le seul moyen de lui rendre la santé. V. ANTIOCHUS, n° 1. *Plut.*, *V. de Démétr.* — *Val. Max.*, 5, *c.* 7.

3. — fille d'Ariarathe, roi de Cappadoce, épousa Eumène Ier, roi de Pergame, et fut mère d'Attale III. Après la mort d'Eumène, Stratonice épousa Attale II, frère de ce prince. *Strab.*, 13.

STRATONICÉE, -*cea*, nom donné à plusieurs villes d'Asie en l'honneur des princesses nommées Stratonice.

1. STRATONICÉE (*Eski-Shehr*), v. de Carie, vers le centre, au N. du mont Lydda, à l'E. de Mylase et au S. O. d'Aphrodisie. Il s'y établit une colonie de Macédoniens. Elle reçut son nom de Stratonice

(n° 2). Stratonicée fut prise sur Aristonicus l'an 130 av. J. C. *T. L.*, 33, *c.* 18 *et* 33. —*Strab.*, 14.— M. Banks a récemment trouvé à Stratonicée un monument très-curieux : c'est un tarif gravé sur pierre du prix de toutes les marchandises communes.

2. — v. de Cilicie, au N. du mont Taurus.

3. — v. de Mésopotamie.

1. STRATONICUS, riche personnage qui vivait sous le règne de Philippe et d'Alexandre. Ses grandes richesses passèrent en proverbe. On croit que c'est à lui que Plaute fait allusion (*Rud.*, *act.* 4, *sc.* 2, *v.* 27). *Plut.*, *V. de Lycurg.* — *Diod. de Sic.*, 13.

2. — musicien athénien, contemporain de Démosthène. *Elien.*, *H. Div.*, 14, *c.* 14. — *Athén.*, 6, *c.* 6; 8, *c.* 12.

3. — d'Alabanda, renommé pour ses reparties spirituelles. *Cic.*, *N. des D.*, 3, *c.* 19. — *Athén.*, 8, *c* 8.

STRATONIS TURRIS ou TOUR DE STRATON, depuis Césarée de Palestine. V. ce mot.

1. STRATOS, v. de l'Asie mineure, dans l'Eolie. *Tit. Liv.*, 36, *c.* 11; 38, *c.* 4.

2. — v. d'Acarnanie, sur l'Achéloüs.

3. — ou DYME, v. d'Achaïe. V. DYME.

STRATTIS, d'Olynthe, donna un abrégé en cinq livres des Ephémérides d'Alexandre-le-Grand rédigées par Diodore d'Erythre et Eumène de Cardie.

STRENIA, déesse romaine, qui présidait aux présens qu'on se faisait le premier jour de l'année, et qu'on nommait *strena* (étrennes). *Varr.*, *L. Lat.*, 4, *c.* 8.

STRENUA, déesse qui faisait agir avec vigueur. Elle était opposée à la déesse du repos. Les Romains lui avaient élevé un temple. *Aug.*, *Cit. de Dieu*, 4, *c.* 11 *et* 16. — *Symmaq.*, 10, *Epit.*, 35.

STRIDO, v. de la haute Pannonie, sur le Mura. C'est là que naquit saint Jérôme.

STROMATES, c'est-à-dire, *tapisseries*, titre donné à un ouvrage de S. Clément d'Alexandrie, qui, de même qu'une tapisserie, présente plusieurs sujets divers, c'est-à-dire renferme un mélange de recherches sur divers objets.

1. STRONGYLE (*Stromboli*), une des sept îles Eoliennes, située près de la Sicile, dans la mer Tyrrhénienne, et la plus au N. E. de toutes les sept îles, était ainsi nommée à cause de sa forme circulaire (στρόγγυλος, rond). Elle renferme une montagne volcanique de dix milles de tour, qui jette continuellement des flammes. Le cratère est sur le penchant de la montagne. *P. Méla*, 2, *c.* 7. — *Strab.*, 6. — *Paus.*, 10, *c.* 11.

2. — ancien nom de Naxos.

STROPHADES (*Strivali*), îles de la mer Ionienne, sur la côte occidentale du Péloponèse, au S. de Zacynthe, vis-à-vis des frontières de la Messénie. Elles s'appelaient d'abord *Plotæ*; elles prirent le nom de Strophades parce que Zetès et Calaïs fils de Borée reçurent de l'oracle l'ordre d'en revenir (στρέφω, tourner, retourner), après qu'ils eurent chassé les Harpyes qui souillaient la table de Phinée. La plus grande de ces îles n'a que cinq milles de tour. La flotte d'Enée y relâcha et livra bataille aux Harpyes qui l'infectaient alors. Elles sont aujourd'hui habitées par des moines. *Virg.*, *En.*, 3, *v.* 210. — *Ov.*, *Métam.*, 13, *v.* 709. — *Strab.*, 8. — *Hyg.*, *fab.* 19. — *P. Méla*, 2, *c.* 7.

1. STROPHIUS, fils de Crisus, et roi de Phocide, épousa une sœur d'Agamemnon, appelée par les uns Anaxibie ou Astyochie, et par d'autres Cyndragora, et en eut Pylade, si célèbre par son amitié pour Oreste. Après le meurtre d'Agamemnon, Strophius recueillit et éleva à sa cour le jeune Oreste, qu'Electre sa sœur avait dérobé à la cruauté de Clytemnestre et d'Egisthe. C'est là que se forma l'amitié des deux jeunes princes. *Paus.*, 2, *c.* 29. — *Hyg.*, *fab.* 1, 17.

2. — fils de Pylade et d'Electre, sœur d'Oreste. *Paus.*, *Corinth.*, *c.* 16.

STROPPUS, espèce de couronne ou de bonnet, que les prêtres mettaient sur la tête, dans les sacrifices.

STRUFERTAIRES, *-arii*, hommes chargés de purifier les arbres frappés de la foudre. Cette cérémonie consistait à offrir des gâteaux sous ces arbres.

STRUTHOPHAGES, *-gi* (στρουθος, autruche; φάγω, manger), peuples d'Ethiopie ainsi nommés parce qu'ils se nourrissaient d'autruches.

STRUTHUS, général d'Artaxerce qui combattit contre les Lacédémoniens. Il vivait vers l'an 393 av. C. J.

STRYMA, petite v. de la Thrace méridionale, sur la mer Egée, entre Mésembrie à l'E. et Maronée à l'O., avait été fondée par une colonie de Thasiens. *Herod.*, 7, *c.* 109.

STRYMNO, fille du dieu Scamandre et femme de Laomédon, devint mère de Tithon. *Apollod.*, 3, *c* 12 et 23.

STRYMON, *myth.*, dieu du fleuve de ce nom en Thrace, épousa Euterpe dont il eut Rhésus; il eut d'une autre femme nommée Néèra une fille qui épousa Argus. Ce fut sur les bords de ce fleuve qu'Orphée déplora la mort de sa chère Eurydice. *Virg.*, *Géorg.*, 1, *v.* 120; 4, *v.* 508; *En.*, 10, *v.* 265. — *Ovide*, *Mét.*, 2, *v.* 257; *Trist.*, 5, *El.* 3, *v.* 21. — *Apollod.*, 2, *c.* 5 et 20.

1. STRYMON, *géog.* (*Stryma*, *Marmari* ou *Rendina*) un des fleuves principaux de la Thrace, prenait sa source dans les monts Hémus, sur les confins de la Mésie, de la Dardanie et de la Macédoine, coulait du N. au S., séparait cette dernière contrée de la Thrace, passait à Héraclée, Myrcinonte, Amphipolis, et se jetait auprès d'Eïon, dans la mer Egée dont le bras le plus voisin prenait de lui le nom de golfe Strymonique. Les bords de ce fleuve étaient extrêmement froids. Les grues fréquentaient ses rives pendant l'été, ce qui leur fait donner par les poëtes de l'antiquité l'épithète de *Strymoniæ*. On pêchait dans le Strymon d'excellentes anguilles. *P. Méla*, 2, *c.* 2. — *Apollod.*, 2, *c.* 5. *En.*, 10, *v.* 265.

2. — petite v. de la Macédoine septentrionale, dans la Bisaltique, sur les confins de la Thrace, au S. E. de Sarxa, au N. O. de Philippes, tirait son nom du fleuve Strymon sur lequel elle était située.

3. — (GOLFE du) V. STRYMONICUS.

STRYMONICUS SINUS ou GOLFE DU STRYMON (*golfe de Contessa*), golfe de la mer Egée, sur la côte de Macédoine, où se jetait le fleuve Strymon.

STRYMONIUS, guerrier qui eut la main droite coupée par Halésus. *En.*, 10, *v.* 412.

STUBERA, v. de Macédoine, entre l'Axius et l'Erigon, à peu près à égale distance d'Héraclée à l'O. et de Deuriope à l'E. *T. L.*, 31, *c.* 39.

STURA (*Stura*), petite riv. de la Gaule Cisalpine orientale, prenait sa source dans les Alpes Grecques, coulait au S. E., entre la Duria minor et l'Orgus, et se jetait dans le Padus au N. E. d'Augusta Taurinorum.

STURNES, *Sturni*, v. de la Calabre.

STYGIUS, surnom de Pluton parce que le Styx est un des fleuves des Enfers.

STYGNÉ (ϛυγνός, cruel), une des Danaïdes, épouse de Polyctor. *Stac.*, *Sylv.*, *v.* 4. *c.* 6.—*Apoll.*

STYLET, en grec ϛύλος, en latin *stylus*. C'était chez les Grecs et les Romains un petit poinçon pointu par un bout, et rond par l'autre, ou aplati en queue d'aronde. Avec la pointe, les anciens gravaient leurs lettres sur des tablettes d'une écorce d'arbre très fine, légèrement enduite de cire; l'autre bout servait à effacer ce qu'ils avaient écrit, ce qui se faisait simplement en écrasant la cire de manière à faire disparaître les premiers traits. De là sont venues ces façons de parler, *vertere stylum*, pour signifier corriger, effacer : *sæpè stylum vertas*, dit Horace. Les stylets étaient au commencement de fer, de cuivre, d'argent ou d'or; mais comme il arrivait souvent que les écoliers, dans leurs querelles, se blessaient à coups de stylet, on n'en fit plus que d'os. Le stylet des anciens est l'origine de toutes les significations du mot *style* en français.

STYMPHALE, *-lus*, *myth.*, fils d'Elatus et de Laodice, était roi d'Arcadie. Pélops, qui était en guerre avec lui, l'invita à se rendre à son palais, et quand il l'y eut attiré, il le tua par trahison, et le fit hacher par morceaux. Sa mort fut suivie d'une grande sécheresse qui ne cessa qu'à la prière d'Eaque. Selon Pausanias, Stymphale était père d'Agamède, de Gortys et de Parthénope. *Apollod.*, 3, *c.* 9. —*Paus.*, 8, *c.* 4.

1. **Stymphale**, *-lus*, *géog.* (*Zaraca*), une des petites v. de l'Arcadie, vers l'extrémité N. E., sur les confins de la Phliasie et de l'Argolide, près des monts Apéaure et Apésante, à la source d'une petite rivière de même nom. Cette ville, ainsi que le fleuve, le lac et la montagne voisine, reçurent leur nom de Stymphale, roi d'Arcadie. *Apollod.*, 2, *c.* 20. —*Strab.*, 8.—*Paus.*, 8, *c.* 22.—*Stac.*, *Théb.*, 4, *v.* 298.

2. — petite riv. de l'Arcadie au N. E., était voisine de la ville de même nom.

3. — petit lac dans lequel le fleuve de même nom prenait sa source, et sur les bords duquel se tenaient des oiseaux de proie célèbres dans la fable. V. Stymphalides.

4. — montagne près de la ville, du fleuve, et du lac de ce nom. (V. l'art. précéd., n° 1).

STYMPHALIDES, oiseaux de proie qui habitaient auprès du lac Stymphale en Arcadie, d'où ils tiraient leur nom. Ces oiseaux, que Mars lui-même avait instruits aux combats, avaient la tête, les ailes et le bec de fer; leurs ongles étaient extrêmement crochus, et ils pouvaient lancer contre ceux qui les attaquaient des plumes d'airain semblables à des dards. Ils étaient en si grand nombre et d'une grosseur si prodigieuse que, lorsqu'ils volaient, ils obscurcissaient la clarté du soleil. Hercule fut chargé de les chasser de leur repaire et il y réussit au moyen d'un instrument bruyant que Minerve lui avait donné. Selon Pausanias, il les extermina à coups de flèches. On pense que cette fable signifie que les bords du lac Stymphale étaient infestés d'une troupe de brigands, et qu'Hercule parvint à les attirer hors de leur retraite et les tua avec le secours de ses compagnons. *Paus.*, 8, *c.* 22 —*Stac.*, *Theb.*, 4, *v.* 298. —*Apollon. de Rhod.*, 2, *v.* 384. — *Hyg.*, *f.* 30. — *Plin.*, 11, *c.* 37. *Ov.*, *Fast.*, 2, *v.* 273.

STYMPHALIE, *-lia*, *myth.*, nom sous lequel Diane était honorée à Stymphalie. *Paus.*, *Arcad.*, *c.* 22.

1. **Stymphalie**, *—lia*, *géog.*, petite contrée de l'Arcadie septentrionale, se composait des terres voisines de Stymphale. V. Stymphale.

2. — contrée de Macédoine. *T. L.*, 45, *c.* 30.

STYRA, une des villes principales de l'île d'Eubée, vers le S. O., près du mont Ocha, sur la mer, vis-à-vis de l'île d'Egilie et au S. E. de Dystos.

STYRACION, mont. de Crète consacrée à Apollon.

STYRACITE, surnom d'Apollon pris du culte qu'on lui rendait sur le Styracion.

STYRUS, roi d'Albanie, à qui Eétès promit sa fille Médée en mariage, pour obtenir ses secours contre les Argonautes. *Val. Flac.*, 3, *v.* 497; 8, *v.* 358.

1. **STYX**, *myth.*, fille de l'Océan et de Téthys, fut aimée du géant Pallas, fils de Créius et d'Eurybie, et fut mère de trois filles, la Valeur, la Force et la Victoire. Lorsque Jupiter, attaqué par les Titans appela les dieux à son secours, Styx fut la première qui accourut à sa voix. Jupiter, pour récompenser son empressement, en fit la déesse du principal fleuve des enfers, et ordonna que désormais les dieux jureraient par le nom de Styx et que ce serment serait le plus inviolable de tous. Celui qui était assez hardi pour l'enfreindre était condamné à boire des eaux du Styx, et après avoir pris cette boisson, il demeurait une année entière privé de sa dignité, sans respiration, sans mouvement et sans vie, étendu sur sa couche et privé du nectar et de l'ambroisie. Après cette année, il était pour long-temps encore exclus de la compagnie et des banquets des dieux; ce n'était qu'au bout de neuf ans révolus qu'il reprenait ses droits et sa divinité. C'est sans doute là ce qui fit donner au Styx son nom qui veut dire *haïssable* (ϛυγῶ, hair). On représentait le Styx sous la figure d'une femme vêtue de noir et appuyée sur une citerne dont l'eau s'échappait lentement. *Hom.*, *Odyss.*, 10, *v.* 513. — *Hés.*, *Théog.*, *v.* 384, 775. — *Hér.*, 6, *c.* 74. — *Virg.*, *En.*, 6, *v.* 323 et 439. — *Ovid.*, *Métam.*, 3, *v.* 29. — *Apollod.*, 1, *c.* 3. — *Phars.*, 6, *v.* 378. — *Q. C*, 10, *c.* 10.

2. — célèbre fleuve des enfers, en faisait neuf fois le tour. Les dieux juraient par ses eaux. V. l'article précédent et Styx, *géog.*

Styx, *géog.*, pet. riv. de l'Arcadie septentrionale, chez les Phénéates, dans le voisinage de Nonacris, prenait sa source entre les monts Aroaniens et les monts Crathis et se jetait dans le fleuve Crathis, dont les eaux, dit-on, étaient si froides, qu'elles donnaient la mort à ceux qui en buvaient, et dissolvaient le fer et tous les vases où on les enfermait. Leurs propriétés malfaisantes firent croire que cette rivière était un des fleuves du Tartare; ce qui confirme cette opinion, c'est qu'il disparaissait sous terre assez près de sa source. V. ci-dessus Styx, *myth*, *Ov.*, *Métam.*, 3, *v.* 290; 5, *v.* 504. — *Sil. Ital.*, 13, *v.* 553. — *Luc.*, *Phars.*, 7, *v.* 612.—*Val. Flacc.*, 1, *v.* 981.

SUADA (*suadere*, persuader), déesse de la persuasion, appelée Pitho par les Grecs. Thésée établit un culte en son honneur, et elle avait une statue dans le temple de Vénus à Mégare. *Cic.*, *Brut.*, *c.* 15. — *Paus.*, 1, *c.* 22 et 43; 9, *c.* 35.

SUADELA, fille de Vénus, la même que Suada. *Hor.*, 1, *ép.* 6, *v.* 38.

SUANA, v. d'Etrurie, dans l'intérieur des terres.

SUANI (*Suaneti*), peuple de la Colchide dans le Caucase, se servait dans les combats de flèches trempées dans le poison le plus actif. *Strab.*

SUARDONES, peuples de Germanie. *Tac.*, *M. des Germ.*, *c.* 40.

SUASA, petite v. d'Ombrie, chez les Sénones,

au S. O. de Sena-Gallica, au S. E. de *Forum Sempronii*, à peu de distance du fleuve Sena.

SUASTÈNE (*Suoat*), canton de l'Inde, entre le Coas et l'Indus, sur les bords du Suastus.

SUASTUS, fleuve de l'Inde, traverse la Suastène.

SUBATRIENS, *Subatrii*, peuple de Germanie, vaincu par Drusus. *Strab.*, 7.

SUBDIALES (*sub dio*, sous le ciel), temples entièrement découverts et en plein air, mais dont l'enceinte était ordinairement environnée de portiques.

SUBI, riv. d'Espagne, dans la province nommée aujourd'hui Catalogne.

SUBIGUS et SUBJUGUS, un des dieux qui présidaient à la consommation du mariage.

SUBLAQUEUM (*Subiaco*), v. du Latium, sur l'Anio.

SUBLICIUS ou ÆMILIUS. V. PONS n° 2.

SUBMONTORIUM (*Augsbourg*), petite v. de la Vindélicie, au S. O. d'Augusta Vindelicorum, et à l'E. de Samulocenis, sur le Lucus (Leck).

SUBOTA, petite île de la mer Egée, auprès de la presqu'île du mont Athos. *T. L.*, 44, *c.* 28.

SUBRUNCINATOR ou SUBRUNCATOR, un des dieux des laboureurs.

SUBSAXANA, surnom ou épithète de la Bonne déesse, tiré d'un de ses temples situé au pied d'un rocher (*Sub*, sous; *saxum*, rocher), dans la douzième région de Rome. *Ov.*, *Fast.*, 5, *v.* 49.

SUBSIDES, *subsidia*. On donnait, dans les armées romaines, ce nom aux soldats qui composaient le corps de réserve que formaient les alliés; parce que, dit-on, (*sub sedebant*) ils étaient assis par terre derrière les troupes qui combattaient, tout prêts à se lever et à rétablir le combat, si elles venaient à plier.

SUBSOLANUS, l'un des principaux vents, le même qu'Eurus. *A. G.*, 2, *c.* 22.—*Plin.*, 2, *c.* 47.

SUBUCULUM, gâteau pour les oblations, fait de fleur de froment, d'huile et de miel. *Fest.*

1. SUBUR, v. peu connue de l'Espagne.

2. — (*Subu*), fleuve de la Mauritanie Tingitane, qui prenait sa source dans le mont Atlas, et se perdait dans l'Océan atlantique, à Thamusida.

SUBURRA, rue de Rome, qui était le rendez-vous des courtisanes et des hommes débauchés. Elle était située entre le mont Viminal et le mont Quirinal. *Horac.*, *od.* 5, *v.* 58. — *Suét.*, *Vie de César.* — *Mart.*, 6, *ép.* 66. — *Juv.*, 3, *v.* 5. — *Varr.*, *Lang. L.*, 4, *c.* 8.

SUCCABAR ou SUGABARITANUM MUNICIPIUM (*Zuckar*), v. située dans l'intérieur de la Mauritanie Césarienne, sur la pente d'une montagne, au S. de Rusucurru et à l'O. de Tubusupte.

SUCCÈS, divinité allégorique à laquelle les Grecs rendaient un culte particulier. Ils lui avaient dédié un temple où il était représenté nu, proche d'un autel, tenant une patère d'une main et de l'autre des épis et des pavots. V. BONUS EVENTUS. *Plin.*, 36, *c.* 8.

SUCCIDANEES (VICTIMES) (*sub*, sous, en second; *cadere*, tomber, être immolé), victimes que l'on immolait en réitérant le sacrifice quand les premières n'avaient pas présenté des augures favorables.

SUCCOTH. V. SOCCOTH.

SUCRO, *myth.*, Rutule tué par Enée. *En.*, 12, *v.* 505.

1. SUCRO, *géog.* (*Xucar*), fleuve de l'Hispanie, dans la Tarraconaise, a sa source près de celle du Tagus (Tage), et se jette dans la Méditerranée. C'est près de ses bords que Sertorius battit Pompée.

2. — (*Collera* ou *Cullera*), v. de l'Hispanie, dans la Tarraconaise, à l'embouchure du fleuve de même nom dans la Méditerranée.

SUDERTUM, v. d'Etrurie. *T. L.*, 26, *c.* 23.

SUDIS (*Seut*), v. de la 3[e] Lyonnaise, chez les Veneti (Bretagne).

SUELTERI, peuple de la 2[e] Narbonnaise, vers le nord des Commoni.

1. SUESSA-AURUNCA (*Sessa*), v. de la Campanie, qu'on croyait fondée par les Aurunces, d'où lui venait le surnom d'*Aurunca*. Cette ville reçut une colonie romaine l'an de Rome 440. C'était la patrie du premier poète satirique latin, C. Lucilius. *Cic.*, *Philip.*, 3, *c.* 4; *c.* 2. — *Strab.*, 45. — *Auson.*, *Ep.*, 15, *v.* 9.

2. — POMETIA, v. du Latium, capitale des Volsques, nommée quelquefois simplement *Suessa* ou *Pometia*. Elle fut d'abord assiégée par Tarquin, qui traita ses habitans avec la dernière rigueur, puis reprise par les Volsques qui la rétablirent dans sa première opulence, enfin reconquise par le consul Servilius, qui la livra au pillage, et en passa les habitans au fil de l'épée. Dans la suite, les Romains envoyèrent à Suesse une colonie. Il ne reste plus de vestiges de cette ville. *Strab.*, 5. —*Pline*, 3, *c.* 5. —*Den.*, *d'Halic.*, 4. — *T. L.*, 1 et 2. — *En.*, 6, *v.* 775.

SUESSIONES. V. SUESSONES.

SUESSITAINS, *-tani*, peuples d'Espagne. *T. L.*, 25, *c.* 34.

1. SUESSONES, nation puissante de la Belgique, avait pour bornes au N. les Veromandui, à l'E. les Remi et les Catalauni, à l'O. les Bellovaci, les Viducasses et les Meldes, et au S. les Tricasses. *Cés.*, *G. des G.*, 2.

2. — ou AUGUSTA SUESSONUM (*Soissons*), capitale des Suessones, au N., sur l'Isara.

SUESSULA (*Sessola*), v. de la Campanie, dans l'intérieur des terres. *T. L.*, 7, *c.* 37; 23, *c.* 14.

1. SUÉTONE (C. PAULINUS), *-nius*, général romain, nommé gouverneur de Numidie l'an 40 de J. C., vainquit les Numides, et conquit leur pays jusqu'au-delà du mont Atlas qu'aucun général n'avait traversé avant lui. Il écrivit une relation détaillée de cette expédition, mais elle n'est pas parvenue jusqu'à nous. Il fut ensuite envoyé dans la Grande-Bretagne, où il resta pendant vingt ans comme gouverneur et où il battit Boadicée; Othon l'éleva au consulat. Suétone ternit sa gloire en abandonnant l'empereur; il prit la fuite le jour du combat décisif, et eut la lâcheté de s'en faire un mérite auprès de Vitellius. *Tac.*, *Ann.*, 14, *c.* 29.

2. — LENIS, père de l'historien de ce nom, était chevalier romain et tribun de la treizième légion. *Suét.*, *Oth.*, *c.* 10.

3. — (C. TRANQUILLUS), historien latin, du 2[e] siècle de J. C., fils du précédent, exerça à Rome la profession de rhéteur et de grammairien, et sut se concilier la faveur d'Adrien, qui en fit son secrétaire. Il perdit dans la suite les bonnes grâces de ce prince, pour avoir manqué de respect à l'impératrice Sabine, ou selon d'autres, pour avoir été trop bien avec elle. Suétone se consola de sa disgrâce par l'étude et par l'amitié de Pline le jeune, qui lui fut toujours très-attaché. Il rentra en faveur sous Trajan. On ignore l'époque de sa mort.

Le principal ouvrage qui nous reste de Suétone est le recueil des *Vies des douze premiers Césars*; nous avons encore quelques fragmens de son *Traité*

des grammairiens célèbres. Il avait écrit de plus une histoire des rois de Rome, un catalogue des hommes illustres de la république, un livre des jeux et des spectacles des Grecs. Aucun de ces ouvrages n'est parvenu jusqu'à nous.

Dans la *Vie des douze Césars*, le but de Suétone était moins de donner l'histoire des événemens qui se passèrent sous le règne de chaque prince que de tracer un tableau fidèle de leur caractère, de leurs vertus, de leurs vices et de leur conduite privée. Il ne suit pas d'ordre chronologique, mais plutôt une certaine division de matières telle que la naissance, la jeunesse, les exploits, etc., du prince dont il écrit la vie. Suétone traite ces caractères avec la plus grande vérité; mais on lui a reproché d'avoir répandu dans ses écrits la même licence qui régnait dans les actions des princes, et de parler des plus grands crimes et des vices les plus odieux avec une entière indifférence. Le style de Suétone est concis, correct, sans affectation et sans ornement. *Plin.*, 1, *ép.* 11, 24; 5, *ép.* 11; 10, *ép.* 95, 96.

Les meilleures éditions de Suétone sont celles de Müller, Berlin, 1762, des Deux-Ponts, Strasbourg, 1800, de Wolf, Leipsick, 1802, de Baugmarten Crusius, Leipsick, 1816. La Harpe en a fait une traduction française estimée.

SUETRI, peuple de la Gaule, près des Alpes, dans la province des Alpes maritimes. Ils avaient pour ville principale Salinæ (Seillans).

SUÈVES, *-vi*. Les anciens ont souvent fait de ce mot un nom générique, et ont désigné par là généralement tous les peuples différens qui habitaient la Germanie au-delà de l'Elbe, et même la Sarmatie et la Scandinavie. C'est ainsi que les Cattes, les Marcomans, etc., étaient réputés Suèves. Mais, depuis le troisième siècle, la nation des Suèves s'est restreinte peu à peu, à mesure que les peuples particuliers compris sous ce nom ont été plus connus, tels que les Goths, les Vandales, les Bourguignons, etc. Alors le nom des *Suèves* ne fut plus attribué qu'à un peuple particulier situé dans le pays des anciens Hermundures. Enfin peu à peu les Suèves s'étendirent jusqu'aux sources du Danube; et le pays compris dans leur possession en a retenu le nom de *Souabe*. Les Suèves firent de fréquentes irruptions sur le territoire romain. *Phars.*, 2, *v.* 51.

SUÉVIE, *-via*, grande contrée d'Europe, ainsi appelée du nom commun de *Suèves*, que Tacite donne à tous les peuples qui habitaient depuis l'Albis jusqu'à la Sarmatie.

SUÉVIUS, poète latin, contemporain d'Ennius.

SUFFECTI CONSULES. Lorsqu'un des consuls mourait en charge ou cessait d'exercer ses fonctions avant l'expiration de l'année, celui qu'on lui subrogeait s'appelait *consul suffectus*. Sous les empereurs on nommait un grand nombre de consuls *Suffecti*.

SUFFÉTULE, *-la*, v. de la Byzaeène, dans l'intérieur des terres, au S. de Zama, au N. de Télepte et au N. O. de Septimuncie.

SUFFENUS, poète latin, contemporain de Catulle. Quoiqu'il n'eût que fort peu de talent, il avait beaucoup de présomption, ce qui le couvrit de ridicule. *Catulle*, *ép.* 22.

SUFFÈTES, *-eti*, magistrats qui étaient à Carthage ce que les consuls étaient à Rome. Leur pouvoir ne durait qu'une année. Les auteurs leur donnent quelquefois le nom de rois, de dictateurs et de consuls. L'histoire ne nous apprend pas par qui ils étaient choisis. Ils avaient le droit et étaient chargés d'assembler le sénat; ils en étaient les présidens et les chefs. Ils y proposaient les affaires, et recueillaient les suffrages. Ils présidaient aussi aux jugemens qui se rendaient sur les affaires importantes. Leur autorité n'était pas renfermée dans la ville, ni bornée aux affaires civiles; on leur confiait quelquefois aussi le commandement des armées. Il paraît qu'après l'année de leur magistrature, on les nommait préteurs (ou grands juges), ce qui était une charge considérable, puisqu'outre le droit de présidence dans certains jugemens, elle leur donnait celui de proposer et de porter de nouvelles lois, et de faire rendre compte à ceux qui étaient chargés de la perception des deniers publics. *T. L.*, 28, *c.* 37; 30, *c.* 7.

SUFFETIUS ou SUFETIUS. V. METIUS, n. 2.

SUFFIBULUM (*sub fibula*), voile blanc dont les vestales se couvraient la tête en sacrifiant. Il était attaché avec une agrafe (*fibula*) ainsi que son nom l'indique.

SUFFITIO, purification que pratiquaient ceux qui avaient assisté à des funérailles. Elle consistait à passer sur un brasier, ou à recevoir une aspersion d'eau lustrale.

SUFFRAGE, *Suffragium*. La manière de donner son suffrage a varié chez les différens peuples. Les Romains votaient ou pour l'élection des magistrats, ou pour la réception des lois, ou pour des jugemens. Le peuple romain donna long-temps son suffrage de vive voix; mais, l'an 139 av. J.C., il fut ordonné qu'à l'avenir il jetterait dans l'urne un bulletin où serait écrit le nom de celui qu'il voudrait élire. Ces bulletins s'appelaient *tabellæ*. — A Lacédémone, le peuple émettait son vœu d'une manière singulière: par de grandes acclamations, s'il approuvait une proposition, et par son silence, s'il la désapprouvait. — A Athènes, le peuple opinait de la main dans les affaires d'état, et par suffrage secret ou par scrutin dans les affaires criminelles.

SUGGESTE, *-tus*, nom que l'on donnait à un endroit du Champ-de-Mars assez élevé où tous les magistrats, suivant leur rang et leurs titres, se rendaient pour haranguer le peuple; les particuliers n'avaient pas ce droit, à moins qu'ils n'en eussent obtenu la permission de quelque magistrat éminent. On donnait aussi le nom de Suggeste à tout lieu élevé d'où les empereurs et les généraux parlaient souvent aux soldats au commencement d'une expédition, ou avant que d'aller au combat, pour les exhorter à se signaler; ainsi qu'au lieu où se plaçait l'empereur aux spectacles de l'amphithéâtre.

SUIDAS, lexicographe grec qu'on croit avoir vécu vers la fin du dixième siècle, est auteur d'un lexique compilé sur les ouvrages des anciens grammairiens, scholiastes et lexicographes. Le compilateur a montré dans ce travail une grande négligence et un défaut absolu de jugement et de critique, ou plutôt le lexique de Suidas a été tellement défiguré par des altérations et interpolations qu'on ne sait plus distinguer ce qui appartient à Suidas même. Malgré ces défauts ce lexique est de la plus haute importance pour le philosophe et l'historien, à cause des nombreux passages d'auteurs anciens perdus qu'il nous a conservés. Les remarques de Suidas s'étendent aussi sur la Bible. La meilleure édition de Suidas est celle d'Ernesti, Leipsick, 1786.

1. SUILIUS CENSORINUS, un des favoris de Messaline. *Tac.*, *ann.*, 11 *c.* 36.

2. — (PUBLIUS), infâme délateur de la cour de Claude, fit exiler Sénèque dans l'île de Corse par ses faux témoignages. Sous le règne de Néron, il fut exilé aux îles Baléares. *Tac.*, *Ann.*, 14, *c.* 42.

SUINDINUM ou VINDINUM, puis CENOMANI (*le Mans*). V. CENOMANI.

SUIONES, peuple de la Scandinavie, dans une contrée qui dans le moyen âge en prit le nom de *Suevnia* (Suède). Ce peuple, qui habitait vers la mer Baltique, avait, du temps de Tacite, une marine et des flottes, et était partagé en petites peuplades ou cités. Selon M. Gosselin, les Suiones habitaient les îles *Wollin*, *Usedom* et *Rugen*, aux bouches de l'Oder. *Tac.*, *Mœurs des G.*, *c.* 44.

SULAMITE, nom mystérieux de l'épouse dans le cantique de Salomon (*v.* 6, 7). On a cru que c'était le même que Sunamite ou habitant de Suham; d'autres que c'était un nom féminin dérivé du nom même de Salomon.

SULCI, v. de Sardaigne, dans la partie N. O., sur le détroit qui sépare cette île de celle de Plumbaria, devait sa fondation aux Carthaginois. *P. Méla*, 2, *c.* 7. — *Strab.*, 5. — *Paus.*, 10, *c.* 17. — *Claudien*, *Gild.*, *v.* 518.

SULCIUS, délateur qui s'enroua à force de dénoncer les citoyens. *Hor.*, 1, *sat.*, 4, *v.* 65.

SULFI, divinités gauloises, dont on ne connaît ni le culte ni les fonctions.

SULGA ou VINDALICUS (*la Sorgue*), petite riv. de la Gaule, dans la Viennaise. Cette rivière, après avoir arrosé le territoire des Cavares, se jetait dans le Rhône, un peu au-dessus d'Avenio. *Strab.*, 4.

SULLA. V. SYLLA.

SULMO ou SULMA, *myth.*, capitaine latin, tué par Nisus, au moment où il attaquait Euryale. *En.*, 9, *v.* 412.

SULMO (*Solmona*), *géog.*, ancienne ville des Péligues, située à quatre-vingt-dix milles de Rome, et fondée par Solyme, un des compagnons d'Enée. Ovide y naquit. *Ov.*, *passim.* — *Sil. Ital.*, 8, *v.* 511. — *Strab.*, 5.

SULPICE-SÉVÈRE, *-tius Severus*, un des écrivains ecclésiastiques les plus remarquables du 4ᵉ siècle, naquit vers l'an 363 dans les Gaules, probablement à Tolosa (*Toulouse*), ou à Elusa (*Lausun*), d'une famille riche et distinguée. Il fut d'abord jurisconsulte; mais la perte de sa femme l'ayant engagé à renoncer au monde, il donna l'usufruit de son bien aux pauvres, et vécut dans la solitude et l'abstinence jusqu'à l'an 420 environ, époque à laquelle il mourut. On lui reproche d'avoir, pendant quelque temps, donné dans les erreurs du pélagianisme; mais il s'en repentit ensuite et y renonça formellement. Ce fut dans sa retraite que Sulpice-Sévère composa son célèbre *Abrégé de l'histoire sacrée*, qui va depuis l'origine du monde jusqu'à l'an 400 de J.C. La pureté du style en est le mérite principal, et la rapidité avec laquelle l'historien a passé en revue les événemens lui a valu le surnom de Salluste chrétien. Cet auteur a laissé de plus une vie de saint Martin de Tours, dont il avait été le disciple chéri, trois dialogues, dont deux sur les vertus de saint Martin, et un seul sur le mérite des moines de l'Orient. La meilleure édition de Sulpice-Sévère est celle du P. Prato oratorien, Vérone, 1755.

SULPICIA, SULPICIUS. V. SULPITIA, SULPITIUS.

SULPITIA, *hist.*, illustre famille patricienne et romaine, dont les deux branches principales étaient les Camérinus, originaires de Camérie, et les Galba. V. SULPITIUS.

1. SULPITIA, fille de Sulpitius Paterculus, et femme de Fulvius Flaccus, célèbre par sa chasteté, consacra un temple à Vénus Verticordia, déesse que l'on invoquait, pour qu'elle inspirât aux femmes des penchans vertueux. *Pline*, 7, *c.* 35.

2. — fille de Servius Sulpitius, dont il est parlé dans le quatrième livre des élégies faussement attribuées à Tibulle.

3. — poétesse romaine, sous le règne de Domitien. Elle composa contre ce prince une satire en vers, parce qu'il avait chassé de Rome les philosophes. Cette satire est parvenue jusqu'à nous avec quelques autres fragmens. Elle écrivit aussi un poème sur l'amour conjugal, ouvrage dont Martial fait l'éloge. *Mart.*, *ép.* 35. La satire de Sulpitia se trouve dans les éditions de Perse et de Juvénal des Deux-Ponts, et de Barbou, ses autres poésies dans le Tibulle de Heyne, Leipsick, 1798.

1. SULPITIA, *archéol.*, *de religione*, loi décrétée l'an de Rome 450 (304 av. J. C.), sous les auspices des consuls P. Sulpitius Saverrio et P. Sempronius Sophus, défendit de consacrer un temple ou un autel sans la permission du sénat et de la majorité des tribuns. *T. L.*, 9, *c.* 46.

2. — loi portée l'an de Rome 552 (av. J. C. 200), par le consul P. Sulpitius Galba Maximus, décrétait la guerre contre Philippe, roi de Macédoine. *T. L.*, 31, *c.* 65.

3. — *militaris*, loi décrétée l'an de Rome 666, sous les auspices du tribun P. Sulpitius, donna à Marius la conduite de la guerre contre Mithridate, dont Sylla avait d'abord été chargé. *Plut.*, *V. de Sylla.*

4. — *de Senatu*, loi décrétée l'an de Rome 665, sous les auspices du même tribun. Elle défendit aux sénateurs de contracter des dettes pour plus de 2,000 drachmes. *Plut.*, *V. de Sylla.*

5. — *de civitate*, loi décrétée l'an de Rome 665, par le même. Elle ordonna que les citoyens dont on avait formé huit nouvelles tribus fussent incorporés dans les trente-cinq tribus anciennes. *Plut.*, *V. de Sylla.*

1. **SULPITIUS** ou SULPICIUS (SERV.) CAMERINUS, consul l'an 500 av J. C., apprit le premier que l'on ourdissait à Rome une trame pour le rétablissement de Tarquin. *T. L.*, 2.

2. — (Q.) CAMERINUS, consul l'an 490 av. J. C.

3. — (SERV.) CAMER., consul l'an 461 av. J. C.

4. — (SERV.) CAMER., un des trois commissaires chargés par les Romains de recueillir les meilleures lois de la Grèce, l'an 300 de Rome. A son retour, il fut créé un des dix décemvirs, l'an 303 de Rome, 451 av. J. C. *T. L.*, 3, *c.* 10, 31, 33.

5. — (Q.) CAMER. CORNUTUS, tribun militaire avec puissance consulaire l'an 402 et 398 av. J. C. *T. L.*, 5, *c.* 8, 14.

6. — (SERV.) CAMER., consul l'an 393 av. J. C.

7. — (SERV.) CAMERINUS, tribun militaire avec puissance consulaire, 391 ans av. J.C. *T L.*, 5, *c.* 32.

8. — (Q.) LONGUS, tribun militaire avec puissance consulaire, l'an 390 av. J. C. *T. L.*, 5, *c.* 36.

9. — (SERV.) RUFUS, tribun militaire avec puissance consulaire l'an 387 av. J. C., le fut ensuite en 383 et 382. *T. L.*, 6, *c.* 4, 18, 21.

10. — (SERV.) PRÆTEXTATUS, tribun militaire, 381, 376, 371 et 369 ans av. J. C. *T. L.*, 6, *c.* 22, 35, 36.

11. — (C.) PETICUS, consul l'an 364, 361, 355, 353 et 351 av. J. C. Envoyé ensuite, vers 350, contre les Gaulois en qualité de dictateur, son armée se mutina sur le champ de bataille; mais elle rentra bientôt dans le devoir, chargea l'ennemi avec courage, et remporta une victoire complète. *T. L.*, 7, *c.* 22.

12. — (SERV.) CAMER., consul, 345 ans av. J. C.

13. — (C.) LONGUS, consul, l'an 337 av. J. C.

le fut ensuite en 323 et 314. Dans la suite, il battit les Samnites, leur tua trente mille hommes, s'empara de Nucérie et y établit une colonie romaine. Cette victoire lui valut les honneurs du triomphe. Elevé dans la suite à la dictature, il fit la guerre aux Toscans.

14. — (P.) SAVERRIO, consul l'an 304 av. J. C. fut vainqueur des Eques. Il porta la loi Sulpitia, n° 1. *T. L.*, 9, *c.* 45.

15. — (P.) SAVERRIO, consul l'an 279 av. J. C. Il remporta quelques avantages sur Pyrrhus.

16. — (Q.) PATERCULUS, consul 258 ans av. J. C., lors de la première guerre punique, fut envoyé contre les Carthaginois. Il conquit la Sardaigne et la Corse, battit la flotte ennemie commandée par Annibal l'ancien, et obtint à son retour l'honneur du triomphe. *T. L.*, 17.

17. — (C.) GALLUS, consul 243 ans av. J. C.

18. — (P.) GALBA MAXIMUS, consul 211 et 200 ans av. J. C. C'est sous son second consulat que fut décrétée la seconde guerre contre la Macédoine; il en fut chargé, et il remporta les premiers avantages contre Philippe.

19. — (C.) GALLUS, Romain livré à l'étude de l'astronomie et de l'astrologie, contemporain de Paul-Emile. Il fut préteur l'an 173 av. J. C., et quelques années après suivit Paul-Émile en Macédoine, en qualité de tribun militaire. Dans cette campagne, il prédit une éclipse de lune, qui devait avoir lieu la veille du jour où les Romains se proposaient de livrer bataille à Persée. Cette prédiction rassura les soldats, qui autrement auraient été saisis d'épouvante. Sulpitius parvint au consulat l'an 166 av. J. C. Sulpitius était un orateur distingué, et il avait étudié à fond la littérature grecque. *Cic.*, *Off.*, 1, c. 6, 53; *Brut.*, *c.* 20; *Républiq.*, 11. — *T. L.*, 44, *c.* 37; 45, c. 44. — *Pline*, 2, *c.* 12. — *Sénèq.*, 6.

20. — (SERV.) GALBA, consul l'an 144 av. J. C.

21. — (SERV.) GALBA, consul l'an 108 av. J.C.

22. — (P.) RUFUS, tribun du peuple, l'an de Rome 666, 88 av. J. C., fougueux partisan de Marius, homme intrigant et cruel. Il fit dépouiller Sylla du commandement de la guerre contre Mithridate pour en revêtir Marius, et fut par là la cause de la guerre qui éclata entre ces deux rivaux. Il fit décréter plusieurs lois en faveur des alliés afin de les attirer dans son parti (V. SULPITIA (LOI), n° 3, 4, 5). Pour faire plus sûrement adopter ses propositions, il avait à ses ordres 3000 hommes, qu'il appelait l'anti-sénat, et avec lesquels il attaqua souvent les consuls dans l'assemblée publique. Il fut proscrit par Sylla. Sa tête fut placée sur la tribune aux harangues, où il avait souvent prononcé des discours violens et séditieux. Selon Cicéron (*Brut.*, *c.* 63; *Arusp.*, *c.* 19, 20), il ne manquait pas d'éloquence. *T. L.*, 77. — *Plut.*, *Sylla.*

23. — (SERV.) RUFUS, consul l'an 51 av. J. C.

24. — RUFUS, lieutenant de César dans les Gaules.

25. — (SERV.) RUFUS, orateur romain et jurisconsulte distingué, contemporain de Cicéron et d'Hortensius, disputa le consulat à Muréna 62 av. J. C., et n'ayant pu réussir, accusa son compétiteur de corruption. J. César le nomma proconsul de l'Achaïe. Après la mort de César, il fut député pendant les guerres vers Antoine, qui assiégeait Mutina, et mourut avant son retour. Il avait composé des vers licencieux. Cicéron professait pour Sulpitius le plus grand attachement; il lui fit élever une statue sur la tribune aux harangues. *Cic.*, *Brut.*; *Mur.*, *c.* 37; *Philip.*, c. 9, § 1. *Flacc.*, *c.* 3, 4, 13. — *Pline*, 5, *ép.* 5.

26. — (P.) QUIRINUS, consul 12 ans av. J. C., sous le règne d'Auguste.

27. — (Q.) CAMER., consul l'an 9 de J. C., ne le fut que jusqu'au 1er juillet.

28. — favori de Messaline, condamné à mort par Claude. *Tac.*, *Ann.*, 2, *c.* 35.

29. — CAMERINUS, proconsul d'Afrique, sous le règne de Néron. Il fut traduit en jugement à cause de sa cruauté. *Tac.*, *Ann.*, 13, *c.* 52.

30. — ASPER, un des complices de la conjuration de Pison contre Néron (65 de J. C.). Interrogé par le tyran pourquoi il avait conspiré contre lui. « C'est, répondit-il, par amour pour vous-même; il ne restait pas d'autre moyen d'arrêter le cours de vos crimes. » *Tac*, *Ann.*, 15, *c.* 49. — *D. Cass.*, 1.

31. — GALBA, personnage consulaire, jurisconsulte et avocat distingué, père de Sulp. Galba et de Serv. Sulp. Galba (V. les deux art. suiv.).

32. — (SERV.) GALBA, fils du précédent, frère de l'empereur Galba, fut consul l'an 22 de J. C.

33. — (SERV.) GALBA, consul l'an 33 de J. C., depuis empereur. V. GALBA, n° 5.

34. — CAMER., consul l'an 138 de J C.

35. — APOLLINARIS, grammairien, qui vivait sous le règne de Marc-Aurèle Il publia quelques lettres et des observations grammaticales qui ne nous sont point parvenues.

36. — SEVERUS, plus communément SULPICE-SÉVÈRE. V. SULPICE-SÉVÈRE.

SUMÈRE (*Samera*), v. fortifiée d'Assyrie, dans la province nommée *Appolloniatide*, sur le Tigre.

SUMES, nom de Mercure chez les Carthaginois.

SUMINA. V. SAMARA (*la Somme*).

SUMMANUS, abréviation corrompue de *summum Manium*, le plus grand des dieux mânes, nom sous lequel les Romains élevèrent un temple à Pluton, pendant la guerre de Pyrrhus. *Cic.*, *Div.*, 1, c. 10. — *Ov.*, *Fast.*, 6, *v.* 731. — *Pline*, 2, *c.* 52.

SUNAM ou SUNEM, v. de la Galilée méridionale, dans la tribu d'Issachar, au pied du mont Hermon. *Jos.*, *c.* 19, *v.* 18.

SUNAMITE, habitante de Sunam. La Bible désigne sous ce nom la jeune Abisag, qui était de Sunam, et une femme qui donna l'hospitalité à Elisée *Rois*, 1, *c.* 28; 4, *c.* 4.

SUNIADE, Minerve était ainsi nommée du promontoire de Sunium, où elle avait un temple magnifique. *Ov.*, *Fast.*, 4, *v.* 561. — *Strab.*, 9. — *Paus.*, 1, *c.* 1. — *Pline*, 4, *c.* 7.

SUNICES, *-ici*, peuple peu connu de la Germanique 2e, sur les bords du Rhin, dans le voisinage des Condruses et des Tongres. *Tac.*, *Hist.*, 4, *c.* 66.

SUNIDÈS, devin qui suivit l'armée d'Eumène. *Polyen*, 4.

SUNIUM (*Cap Colonne*), promont célèbre qui forme l'extrémité méridionale de l'Attique, situé à cinquante milles du Pirée. Il avait dans son voisinage un port et une petite ville. Minerve y avait un temple magnifique en marbre, dont on voit encore les ruines. On y remarque entr'autres dix-neuf colonnes admirables, ce qui a fait donner au promontoire son nom moderne. *Strab.*, 9. — *Cic.*, *Attic.*, 7, *ép.* 3; 13, *ép.* 10. — *Pline*, 4, *c.* 7. — *Paus.*, 1, *c.* 1.

SUOVETAURILIA, sacrifice d'une truie, d'une brebis et d'un taureau. Ce sacrifice avait lieu à la fin de chaque lustre. Le censeur dont les fonctions allaient cesser faisait des vœux pour la république, puis conduisait autour de l'assemblée les trois victimes. C'est de là que vient le nom du sacrifice (*sus*, *ovis*, *taurus*), et terminait la cérémonie en les

immolant. *Hom.*, *Odyss.*, 23, *v.* 277. — *Varr.*, *R. Rust.*, 2, *c.* 1. — *T. L.*, 1, *c.* 44. — *Tac.*, *Ann.*, 6, *c.* 37 ; *hist*, 4, *c.* 53.

SUPEREQUUM (*Subrequo*), v. d'Italie, colonie romaine, sur les confins des Marses, des Péligni et des Marrucini, à l'O. de Corfinum et au S. E. de Marrubium, sur l'Aternus.

SUPERI DII, *dieux supérieurs*. Les dieux supérieurs étaient ceux qui faisaient leur demeure dans l'Olympe et dont la puissance était censée supérieure à celle des autres dieux. Le culte qu'on leur rendait différait en beaucoup de choses de celui qu'on rendait aux divinités inférieures. Ceux qui sacrifiaient aux dieux infernaux recevaient seulement l'aspersion ; ceux qui sacrifiaient aux dieux du ciel devaient se laver entièrement. On élevait toujours trois autels à ceux-ci et deux seulement aux autres. On faisait aux dieux supérieurs des offrandes de vin et d'encens, et on les invoquait par trois fois. Les dieux inférieurs recevaient des libations de lait, et on ne leur adressait que deux invocations. Enfin les victimes qu'on immolait à ceux-ci étaient noires et en nombre pair, celles des dieux du ciel, blanches et toujours en nombre impair.

SUPERUM MARE, c'est-à dire *Mer supérieure*, nom que les Romains donnaient à la mer Adriatique, parce qu'elle était au-delà de l'Italie. Ils appelaient *mare inferum*, mer inférieure, cette partie de la Méditerranée qui est en-deçà de l'Italie, du côté de la Gaule. *Cic.*, *Cluent.*

SUPH, l'un des aïeux de Samuel, descendant de Coré, petit-fils de Cauth. Le pays qu'il occupait en Palestine fut appelé la terre de Suph ; c'est là qu'était Ramatha, patrie de Samuël. *Rois*, 1, *c.* 1. — *Par.*, 6.

SUPPARA (*Sifarch* ou *Siferdam*), v. située sur la côte occidentale de l'Inde en-deçà du Gange, dans la contrée nommée *Pandionis regio*.

1. SUR, le premier des déserts que rencontrèrent les Israélites après le passage de la mer Rouge, à l'O., vers l'extrémité septentrionale du golfe Héroopolite.

2. — v. de l'Arabie Pétrée, donna son nom au désert de ce nom.

1. SURA (P. Cornelius Lentulus), *hist.*, consul l'an de Rome 683, et complice de Catilina. Il fut surnommé *Sura* parce que, requis par Sylla de rendre ses comptes, et ne pouvant le faire, il se contenta de lui montrer le gras de la jambe (*sura*), comme le faisaient les enfans dans certains jeux. V. Lentulus, n° 21.

2. — (Emilius), auteur latin peu connu. *Vell.*, *Paterc.*, 1, *c.* 6.

3. — (L. Licinius), favori de Trajan, parvint trois fois au consulat l'an 98, 102 et 107.

4. — auteur latin, qui vivait sous le règne de Gallien. Il écrivit l'histoire de cet empereur.

1. Sura (*Sura*), *géog.*, v. de la Babylonie, au S., près des frontières de la Chaldée, sur l'Euphrate, entre Babylone et Apamé. Les Juifs y avaient une école célèbre.

2. — petite v. d'Asie, dans l'Ithérie.

3. — (*Sour*) fl. de la Belgique 1re, qui se jette dans la Moselle après avoir reçu deux petites rivières. *Ausone*, *Mos.*

SURANUS, consul sous Trajan l'an 104 et 107.

SURÉNA, général des armées d'Orode, roi des Parthes. Il était d'une famille qui avait le privilége de couronner les rois de cette contrée. Chargé de conduire la guerre contre les Romains et d'empêcher Crassus de pénétrer dans la Parthie, il remporta sur le général romain la victoire décisive de Carrhes, le tua par trahison dans une entrevue, et rentra en triomphe dans le cœur du royaume. Peu après, étant devenu suspect à Orode par son orgueil et son despotisme, ce prince le fit mettre à mort, l'an 52 av. J.C. Ferme, prudent et courageux, Suréna avait toutes les qualités d'un général habile ; mais on a blâmé avec raison sa perfidie et la licence de ses mœurs. — Suréna n'est qu'un nom de dignité, un simple titre qui, chez les Parthes, voulait dire *second personnage* de l'empire, à peu près *grand Visir*, et nous ignorons le nom véritable de cet illustre capitaine. *Polyen*, 7. — *Plut.*, *Vie de Crass.* — *Tac.*, *Ann.*, 6, *c.* 42.

SURIUM, v. de la Colchide, au S.

SURNOM. V. Nom.

SURRENTINI Colles, coteaux de la Campanie, qui produisaient des vins très-estimés, situés près de Surrentum, d'où ils tiraient leur nom.

SURRENTINUM Prom., nom donné quelquefois au cap de Minerve, voisin de Surrentum.

SURRENTUM (*Sorrento*), v. maritime de la Campanie, au S., chez les Picentini, entre l'embouchure du fleuve Sarnus, et le promontoire de Minerve, à l'O. de Salerne, et vis-à-vis des îles Caprées, est célèbre par ses vins. *Hor.*, 1, *ép.* 17, *v.* 52. — *Métam.*, 15, *v.* 710. — *P. Méla*, 2, *c.* 4. — *Tac.*, *Ann.*, 6, *c.* 1. — *Strab.*, 5. — *Mart.*, 13, *ép.* 110.

SURUS, Gaulois illustre, chef des Eduens, qui fit la guerre à César. *Cés.*, *G. des G.*, 8, *c.* 45.

SUS, un des torrens qui tombent du mont Olympe. *Strab.*, 10. — *Paus.*, 9, *c.* 30.

SUSANA, v. de la Tarraconaise. *Sil. It.*, 3, *v.* 384.

SUSANDRE, bourg situé près de Jérusalem, lieu de la naissance des sept frères Machabées. *Mach.*, 2.

SUSANÉCHEENS, nom donné à une colonie de Suse qui fut transportée à Samarie pour remplacer les Juifs qui avaient été emmenés captifs. *Esdr.*, 1, *c.* 4.

SUSANNE, fille d'Helcias et femme de Joachim, était d'une vertu éminente, et d'une beauté extraordinaire. Deux d'entre ceux qui gouvernaient le peuple conçurent pour elle une passion criminelle, et, pour la lui déclarer, choisirent le moment qu'elle était seule, prenant le bain dans son jardin. Ils l'allèrent surprendre ensemble, la menacèrent de la faire condamner comme adultère, si elle refusait de les entendre. Susanne, confuse de l'état où elle venait d'être surprise, jeta un grand cri. Les deux suborneurs se mirent aussi à crier, appelèrent les gens de la maison, et accusèrent la chaste Susanne, disant qu'ils venaient de la voir avec un jeune homme, et que ce jeune homme s'était aussitôt échappé. On lui fit le procès et on la condamna ; mais lorsqu'on la menait au supplice, le jeune Daniel, inspiré de Dieu, demanda un second examen de cette affaire. On interrogea de nouveau les deux accusateurs. Ils se contredirent dans leurs réponses : l'innocence triompha, et ils furent condamnés par le peuple au même supplice auquel ils avaient fait injustement condamner Susanne. *Dan.*, *c.* 13.

SUSARION, poète dramatique, natif de Mégare, ou selon d'autres d'Icarie en Attique, partagea, dit-on, avec Dolon, la gloire d'avoir inventé la comédie, l'an 562 av. J. C. Ses farces grossières firent longtemps les délices de la campagne ; mais les Athéniens ne les admirent dans leur ville que lorsqu'elles se furent polies en Sicile.

SUSE, -*sa* (*Suster*), célèbre ville d'Asie, capitale de la Susiane, vers le N. de cette province, sur la Choaspe, et à peu de distance de l'Hydaspe, fut bâtie par Tithon, père de Memnon, et prise par

Cyrus. Ses murs avaient cent vingt stades de tour. Les rois de Perse y renfermaient leurs trésors. Ils y avaient fait bâtir un superbe palais de marbre blanc, dont les colonnes étaient incrustées d'or et de pierres précieuses. Ils y résidaient en hiver. Suse fut surnommée Memnonia, ou le palais de Memnon, parce que ce prince y régna. *Pline*, 6, *c.* 26. — *Xénoph., Cyr.*, 8. — *Properce*, 2, *él.* 13, *v.*1. — *Phars.*, 2, *v.* 49; 8, *v.* 425.

SUSIANE, *Susis ou Susiana*, contrée d'Asie, bornée au N. par les montagnes des Uxiens, au S. par le golfe Persique, à l'O. par la Babylonie et l'Assyrie, et à l'E. par la Perside et la Parétacène. Suse en était la capitale. Le lys, appelé en hébreu *susan*, y croissait en abondance, et c'est, dit-on, pour cela que cette province fut appelée Suziane.

SUSIDÆ PYLÆ, c'est-à-dire, *portes de la Susiane*, gorge des montagnes de la Susiane. *Quint-Curce*, 5, *c.* 3.

SUTHUL, v. de la Numidie, où les rois de cette contrée renfermaient leurs trésors. *Sall., Jug.*, *c.* 37.

SUTRIUM (*Sutri*), v. de l'Etrurie méridionale, à vingt-quatre milles de Rome, au N. du lac de Sabate, à l'O. du mont Soracte, et au S. du mont Ceminus. On croit que la célérité avec laquelle Camille reprit cette ville donna lieu au proverbe *ire Sutrium*, pour dire aller avec diligence. *T. L.*, 6, *c.* 3; 7, *c.* 9. — *Vell. Paterc.*, 1, *c.* 14. — *Plaute, Cas.*, *act.* 3, *sc.* 1, *v.* 10. *Sil. It.*, 8, *v.* 492.

1. **SYAGRIUS**, autrement SAGARIS, ancien poète qui écrivit sur la guerre de Troie. Quelques compilateurs anciens le font vivre du temps d'Homère, et même en font un rival de ce poète. *El.*, *H. Div.*, 14, *c.* 21. — *Diog.*, 2.

2. — (FL. POSTHUMIUS), de Lyon (*Lugdunum*), préfet du prétoire et consul en Occident, sous Valentinien II, l'an 381.

3. — (FL. AFRANIUS), consul en Occident l'an 382. Il protégea le poète Ausone, et fit lui-même quelques poésies médiocres. C'est à lui qu'est adressé le code Théodosien.

4. — (FL.) général de l'empire romain, vaincu par les Francs vers le milieu du 5e siècle.

SYAGROS ou SYAGRUM (*cap Rasalgate*), prom. de l'Arabie heureuse, qui forme la pointe la plus orientale de cette contrée.

1. **SYBARIS**, *myth.*, monstre affreux, qui faisait sa demeure dans une caverne du mont Parnasse, et qui dévorait les hommes et les animaux. L'Oracle avait ordonné de lui exposer le jeune Alcyonée, fils de Diomas. Mais Eurybate prit la place de son ami, entra dans la caverne, et tua le monstre. Ce fut en mémoire de cet événement que les Locriens donnèrent le nom de Sybaris à une ville qu'ils fondèrent en Italie.

2. — compagnon d'Enée, tué par Turnus. *Enéid.*, 12, *v.*363.

SYBARIS, *hist.*, jeune homme, amant de Lydie, à qui Horace adresse une de ses odes. (1,*od.*8,*v.*2).

1. SYBARIS (*Torre Brodogneto*), *géog.*, grande v. de l'Italie méridionale, aux confins de la Lucanie et du Brutium, sur le golfe de Tarente. Elle avait 6 milles de tour, et ses faubourgs s'étendaient le long du Crathis dans un espace de 7 milles. Cette ville, qui devait peut-être son origine à des peuples de la Locride ou de l'Orient, fut agrandie par une colonie d'Achéens, et s'éleva à un si haut degré de puissance qu'elle parvint à s'assujétir sept autres nations voisines et vingt-cinq villes. Elle était si puissante qu'elle pouvait armer 300,000 hommes. Mais bientôt, portés par leurs richesses à une mollesse qui est passée en proverbe, les Sybarites ne purent résister aux Crotoniates, qui les attaquèrent sous la conduite de Milon, et s'emparèrent de leur ville l'an 508 av. J. C. Relevée quelques années après par les Athéniens, elle prit le nom de Thurium (vers 444 av. J. C.). Les Romains s'en emparèrent l'an 194 av. J. C., et lui donnèrent le nom de *Copia*. Mais l'ancien nom de Sybaris prévalut toujours. Sybaris fut cinq fois détruite et cinq fois rebâtie. *Diod. de Sic.*, 12. — *Strab.*, 6. — *Pline*, 3, *c.* 10. — *Plut.*, *V. de Pélop.* — *Martial*, 12, *ép.* 96. — *P. Méla*, 2, *c.* 4. — *Elien*, *H. D.*, 19, *c.* 24.

2. — petite rivière voisine de Sybaris. *Strab.*, 6. — *Pline*, 3, *c.* 11; 31, *c.* 2.

SYBARITES, habitans de Sybaris, renommés pour leur mollesse. V. SYBARIS.

SYBOTA, port d'Epire. *Cic.*, *Att.*, 5, *ép.* 9. — *Strab.*, 7.

SYBOTÆ INSULÆ, deux petites îles de la mer Ionienne, près de celle de Corcyre.

SYBOTAS, roi de Messénie, contemporain de Lycurgue. *Paus.*, 4, *c.* 4.

1. **SYCA** (συκῆ, figuier), nymphe dont Bacchus devint amoureux, et qu'il changea en figuier après avoir obtenu ses faveurs. C'est pour cela qu'on représente souvent ce dieu couronné de feuilles de figuier.

2. — Nymphe, fille d'Oxylus et d'Hamadryade.

SYCÉE, *-eus*, un des Géans qui, fuyant la colère de Jupiter, fut reçu dans le sein de la terre, où il fut changé en figuier.

SYCINNUS, esclave qui fut envoyé secrètement à Xerxès par Thémistocle un peu avant la bataille de Salamine, pour lui donner le faux avis que les Grecs cherchaient à fuir, et le déterminer à combattre. *Hérod*, 8.

SYCOMANTIE, *-tia* (συκῆ, figuier; μαντεία, divination), divination qui se pratiquait en écrivant sur des feuilles de figuier les questions sur lesquelles on voulait être éclairci. Plus la feuille tardait à se faner, plus l'augure était favorable. On le regardait au contraire comme très-malheureux lorsqu'elle se séchait aussitôt que la demande y avait été écrite par le devin.

SYCOPHANTE (συκῆ, figue; φημὶ, parler), mot grec qui signifie proprement un *dénonciateur de figues*. Le sénat d'Athènes, dit Plutarque, avait défendu par une loi d'exporter les figues de l'Attique. Ceux qu'on trouvait en contravention étaient condamnés à une amende au profit du *sycophante* ou dénonciateur. Mais comme on abusa de cette loi pour accuser des innocens, on donna le nom de *Sycophantes* aux faux délateurs, aux calomniateurs, et à tous les imposteurs en général. C'est en ce sens que ce mot est employé dans les auteurs grecs et latins. *Athén.*, 3, *c.* 2. — *Plaut.*, *Trin.*, *Act.*, 3, *c.* 3, *v.* 86. — *Térence*, *Andr.*, *Act.* 4, *sc.* 6, *v.* 19. — *Aulugelle*, 14, *c.* 1.

SYCURIUM, petite v. de la Thessalie, vers le N. E., dans la Magnésie méridionale, au milieu des monts Ossa, au N. O. de Phères et au N. E. de Larisse. *T. L.*, 42, *c.* 54.

SYDRA ou SIEDRA, v. maritime de la Cilicie.

SYÈNE, *Syene* (*Assouan* ou *Saïd*), v. de la Thébaïde méridionale, à l'extrémité de l'Egypte, devait être, sinon sous le tropique du cancer, du moins à très-peu de distance; car les géographes anciens nous apprennent que les corps n'y donnaient point d'ombre à midi, le jour du solstice d'été. Juvénal y fut exilé par l'empereur Adrien sous prétexte d'y exercer un commandement. On tirait des montagnes

voisines de Syène un marbre très-dur, nommé par les anciens *syenites* ou *signites*. *Strab.*, 1. — *P. Mela*, 1, c. 9. — *Pline*, 36, c. 8. — *Amm. Marc.*, 22, c. 15. — *Ov.*, *Pont.*, 1, *él.* 5, *v.* 79; *Métam.*, 5, *v.* 74. — *Luc.*, *Phars.*, 2, *v.* 587; 8, *v.* 851. — *Stac.*, *Théb.*, 4, *v.* 739.

1. **SYENNESIS** ou SYENNESIUS, satrape de Cilicie qui, l'an 585 av. J. C., fit conjointement avec Labinétus, roi de Babylone, conclure la paix à Cyaxare et Alyatte, à la suite d'une éclipse de soleil qui avait effrayé les troupes de ces deux princes. *Hérod.*, 1, c. 74.

2. — autre satrape de Cilicie, qui, lors de la révolte du jeune Cyrus contre Artaxerxe, envoya un de ses fils à l'armée du premier, et un autre dans celle du second.

1. **SYLÉE**, *-lea*, *myth.*, fille de Corinthus et mère du brigand Sinnis, qu'elle eut de Polypémon.

2. — *leus*, roi d'Aulide, fils de Neptune. On dit qu'il forçait tous les étrangers à travailler à sa vigne. Il voulut aussi y contraindre Hercule; mais le héros le tua avec sa fille Xénodice.

SYLÉE, *-eum*, *géog.*, petite v. de la Pamphylie.

1. **SYLLA** (L. CORNELIUS), *hist.*, dictateur romain, célèbre par ses talens militaires et ses cruautés, naquit à Rome l'an 138 av. J.C. Il appartenait à l'illustre famille patricienne des Cornelius. Mais la branche dont il sortait était tombée dans l'obscurité, et par la suite dans l'indigence. Il passa la première partie de sa jeunesse dans la gêne; mais bientôt il sortit de cet état par la faveur de Nicopolis, riche courtisane, qui le fit son héritier. Ce legs, joint aux richesses que lui laissa sa belle-mère, le mit en état de figurer avec honneur. Il fit ses premières armes sous Marius, qu'il accompagna en Numidie, en qualité de questeur (l'an 107 av. J. C.), et s'y distingua également par sa valeur et par l'adresse avec laquelle il se concilia l'amitié des soldats. Ce fut entre ses mains que Bocchus, roi d'une contrée d'Afrique, livra Jugurtha. Ces succès et l'orgueil avec lequel Sylla jouit de son triomphe, commencèrent à exciter la jalousie de Marius; mais pourtant, jugeant son questeur encore trop faible pour lui nuire, il se servit de lui avec succès dans son deuxième et troisième consulat (104 et 103 av. J.C.). Enfin Sylla, voyant que Marius s'aigrissait de plus en plus contre lui, et lui enlevait les occasions de se distinguer, le quitta (102 ans av. J. C.), et servit quelque temps sous les ordres de Catulus. Huit ans après, il brigua la préture, mais sans descendre aux sollicitations ordinaires, et surtout sans acheter les voix du peuple : il croyait que la gloire et son nom étaient assez pour enlever les suffrages. L'événement lui montra qu'il se trompait. Mais l'année suivante (92) il fut nommé. Après avoir passé à Rome l'année de sa préture, il fut chargé par le sénat de mettre Ariobarzane sur le trône de Cappadoce, que Mithridate, roi de Pont, disputait à ce prince. Une seule bataille décida l'affaire. Avant de quitter l'Asie, Sylla reçut une ambassade du roi des Parthes, qui demandait à faire alliance avec les Romains. Il se comporta en cette occasion avec tant de hauteur, qu'un des ambassadeurs s'écria : « Cet homme est sans doute le maître du monde, ou il le sera bientôt. » Peu après son retour à Rome, il marcha avec Marius contre les Marses (90 av. J. C.), et les tailla en pièces. L'année suivante fut encore plus glorieuse pour lui. Stabies détruite, Pompeïa emportée ouvrirent la campagne. Un des généraux des alliés, Cluentius, était venu camper à 400 pas de Rome : Sylla courut à sa rencontre, le battit en deux occasions, et le força à se retirer sur Nole. Ces deux batailles coûtèrent aux alliés cinquante mille hommes, et Sylla, dit-on, n'en perdit qu'un seul. Herculanum, Esernie, Bovianum se rendirent à lui, et le Samnium presque tout entier reconnut de nouveau la domination romaine.

En récompense de ses exploits, on l'éleva au consulat l'an 88 av. J. C. Il voulait être chargé de la conduite de la guerre contre Mithridate, Marius lui disputa cet honneur et se fit décerner ce commandement en son absence. Alors éclata la guerre civile. Les soldats de Sylla lapidèrent les députés que l'on avait envoyés pour dépouiller Sylla du commandement, et Marius par représailles massacra dans Rome les amis de Sylla. Celui-ci entra alors à Rome avec ses légions, se rendit maître de la république, mit à prix la tête de Marius, qui prit la fuite, et fit mourir le tribun Sulpitius, qui s'était ouvertement déclaré contre lui. Après s'être défait de tous ses ennemis (87 av. J. C.), il marcha contre Mithridate, qui s'était déjà emparé de la plus grande partie de la Grèce. Il assiégea Athènes et le Pirée. Comme il manquait d'argent, il se fit apporter les trésors des temples, et les distribua à ses soldats, afin de se les attacher. Athènes fut prise d'assaut, et livrée au pillage. Le vainqueur allait la raser; mais à la vue de ses édifices admirables, au souvenir de ses anciens héros et de ses grands hommes, il l'épargna et pardonna, comme il le dit lui-même, aux vivans en considération des morts. Les batailles de Chéronée et d'Orchomène, qu'il gagna quelque temps après, le rendirent maître de toute la Grèce. Il traversa l'Hellespont, et vint attaquer Mithridate dans ses états héréditaires. Ce prince, qui connaissait le courage et les talens de son adversaire, demanda la paix. Sylla la lui accorda (84 av. J.C.), et laissant le commandement des troupes à Muréna, il se disposa à venir à Rome pour combattre ses ennemis qui s'y étaient relevés. Marius, errant et fugitif, avait ramassé en Afrique quelques troupes, et, favorisé par un parti formidable dans Rome, il avait envahi l'Italie, et ayant bientôt reconquis la toute-puissance, il avait fait déclarer ennemi public le vainqueur de Mithridate. Sa maison avait été abattue et ses biens confisqués (87). Marius était mort au milieu de son triomphe. Mais ses partisans avaient hérité de son pouvoir et continuaient les persécutions contre les patriciens et les amis de Sylla. En arrivant en Italie, Sylla fut joint dans la Campanie (83) par plusieurs personnages qui avaient été proscrits. Cnéius Pompeius, si célèbre dans la suite sous le nom du Grand-Pompée, lui amena trois légions; mais comme il était encore inférieur à ses ennemis, il eut recours à la ruse. Il demanda et obtint une trêve, à la faveur de laquelle il gagna, par des émissaires secrets, un grand nombre des soldats de Carbon. Il grossit encore son parti, en promettant aux nations italiques alliées de Rome la jouissance des droits et des prérogatives de citoyen romain. Après ces premières mesures, il attaqua l'armée de ses antagonistes. Le jeune Marius, défait à Sacriportus, s'enfuit à Préneste; il y fut assiégé, pris et égorgé. Enfin une bataille décisive eut lieu (le 3 novembre, 80 ans av. J.C.) sous les murs de Rome. Elle fut sanglante et longue. Sylla enleva la victoire, et entra triomphant dans la capitale du monde. C'est alors que délivré de tous ses ennemis il prit le titre d'*Heureux* (*felix*).

Il se livra tout entier à la vengeance, et fit couler le sang dans les rues de Rome. Il afficha publiquement ces listes terribles de proscription, dont le premier il donna l'exemple, et qui furent depuis si fidèlement imitées. En un seul jour il fit massacrer dans le cirque sept mille prisonniers, à qui il avait promis la vie. Le sénat, ému par les

cris de ces malheureux, lui en ayant demandé la cause, il répondit sans s'émouvoir : « Ce sont quelques rebelles que l'on punit par mes ordres. » Ce carnage fut le signal des meurtres dont Rome fut remplie les jours suivans. Un jeune sénateur ayant eu la hardiesse de demander à Sylla quel terme il mettrait aux infortunes de ses concitoyens, le tyran répondit froidement, qu'il ne l'avait pas encore décidé, mais qu'il s'en occuperait. Chaque jour, il faisait afficher les noms de ceux qu'il avait dévoués à la mort. Il récompensait l'esclave qui apportait la tête de son maître, le fils qui présentait celle de son père. On fait monter à quatre mille sept cents le nombre de ceux qui perdirent la vie dans cette proscription. Après s'être défait de tous ses ennemis, le barbare Sylla se fit déclarer dictateur perpétuel, établit de nouvelles lois, en abrogea d'anciennes, et changea la forme du gouvernement (V. pour ses lois CORNELIA).

Enfin, las des grandeurs, il abdiqua la dictature (79), et se retira à Putéoles (Pouzzole), où il passa le reste de ses jours livré à la mollesse et à la débauche. Il mourut de la maladie pédiculaire, dans la soixantième année de sa vie, l'an 78 av. J. C.

Sylla eut cela de commun avec Marius, que dans ses derniers momens il but avec excès, afin d'étouffer les remords de ses crimes. On lui fit des funérailles magnifiques. Le sénat et les vestales assistèrent à son convoi. On lui éleva dans le Champ-de-Mars un monument, sur lequel on mit une épitaphe composée par lui-même, qui disait en substance, que personne n'avait tant fait de bien à ses amis, ni tant de mal à ses ennemis. L'ambition, la haine, la vengeance, la dissimulation formaient le caractère de Sylla. Le surnom d'Heureux, qu'il se donna, prouverait que la valeur militaire eut moins de part que la fortune à sa réputation. Cependant on ne peut trop s'étonner qu'un homme qui était le maître de l'état, ait abdiqué la souveraine puissance, sans craindre le ressentiment et la vengeance de ses concitoyens. Un jeune homme l'accablant d'injures, après son abdication, il se contenta de dire à ceux qui l'environnaient « Voilà un jeune homme qui empêchera qu'un autre suive mon exemple. » Sylla allia à une grande cruauté quelque goût pour les lettres et les arts. Il fit transporter d'Asie à Rome la bibliothèque d'Apellicon, philosophe péripatéticien, avec les œuvres d'Aristote et de Théophraste, et devint par là un des restaurateurs de la philosophie d'Aristote, qui était tombée dans l'oubli. Il composa les mémoires de sa vie en vingt-deux livres; ils ne nous sont pas parvenus. *Cic.*, *Ver.*; *Orat.*, c. 1. — *Corn.*, *Nép.*, *Attic.*, c. 4. — *Vell. Paterc.*, 2, c. 17. — *T. L.*, 75. — *Paus.*, 1, c. 20 — *Flor*, 3, c. 5; 4, c. 2. — *Val. Max.*, 12. — *Polyb.*, 5, c. 43. — *Just.*, 37 et 38. — *Eutrop.*, 5, c. 2. — *V. de Plut.*

2. — (CORNEL.) FAUSTUS, c'est-à-dire l'heureux, fils du dictateur, fit célébrer avec magnificence des jeux en l'honneur de son père (*Cic. in Vat.*, c. 23. — *Pline*, 19, c. 1.). Il suivit le parti de Pompée, joignit Caton en Afrique après la bataille de Pharsale et fut mis à mort après la bataille de Thapse. *T. L.*, *épitom.*, 14.

3. — (P.), neveu du dictateur de ce nom, entra dans la conspiration de Catilina, pour se venger d'avoir été exclu du consulat (*Sal.*, *Cat.*, c. 18). Il suivit le parti de César et commandait son aile droite à Pharsale (*Cés.*, *G. civ.*, 3, c. 89. Il présida, comme questeur, à la vente des biens confisqués par César. *Cic.*, *Off.*, 8; *Ep. Fam.*, 9, *ép.* 10; 15, *ép.* 17.

4. — (SERV.), frère et complice du précédent.

5. — sénateur, que Tibère exclut du sénat, comme dissipateur.

6. — Romain, mis à mort par Néron à Marseille, où il avait été exilé.

SYLLA ou DÉLAS (*Diala*), *géog.*, riv. qui arrosait la partie la plus méridionale de l'Assyrie et se jetait dans le Tigre

SYLLÉE. V. SILLÉE.

SYLLIS, nymphe aimée d'Apollon qui la rendit mère de Zeuxippe qui régna à Sicyone après Phestus, fils d'Hercule. *Paus.*, 2, c. 6.

1. SYLLUS, ancien roi de Messénie, fils de Nélée et père d'Alcméon.

2. — Pythagoricien dont parle Cicéron. *N. des D.*, 1, c. 34.

SYLOES, promontoire d'Afrique.

SYLOSON, Persan qui avait donné un habit magnifique à Darius, fils d'Histaspe, encore simple particulier. Darius, devenu roi, le combla de biens. *Strab.*, 14.

SYLVAIN, dieu champêtre, protecteur de l'agriculture et le dieu des forêts, fils d'un berger de Sybaris et d'une chèvre ou d'une fille nommée Valeria Tusculanaria, qui devint amoureuse de son père. D'autres le font fils de Faune, d'autres enfin le confondent avec ce dieu et lui donnent Saturne pour père. Le culte de Sylvain prit naissance dans la Sicile. Il fut la première divinité des habitans de l'Italie quand ils commencèrent à ensemencer la terre et à marquer les limites des possessions. Il paraît que le Pan des Grecs était le Sylvain des Latins, de même qu'on retrouve leurs Satyres dans les Faunes. Leurs attributs étaient les mêmes, ils portaient les mêmes surnoms, et étaient représentés sous les mêmes formes. Sylvain, dont la partie supérieure du corps était semblable à un homme et le reste avait la forme d'un bouc, avait, comme Pan, le syrinx, le pedum et la couronne de pin. On lui donnait aussi une serpette comme au dieu des jardins ou une branche de cyprès en mémoire du jeune Cyparisse qu'il avait tendrement aimé et qui avait été changé en cet arbre. Il y avait encore une autre manière de le représenter, c'est en forme de Terme, parce qu'on le regardait comme l'inventeur des limites qui séparèrent les premières propriétés. (V. TERME)

Sylvain était extrêmement honoré en Italie; il avait un temple à Rome sur le mont Viminal et un autre sur le bord de la mer, qui lui avait fait donner l'épithète de *littoral*. Ses prêtres formaient un des principaux colléges de Rome. Les hommes seuls pouvaient lui offrir des sacrifices. On ne lui offrit d'abord que du lait ou bien une mule, ensuite un cochon. On parait ses autels de branches de pin ou de cyprès. Sylvain était l'ennemi des enfans, à cause sans doute du penchant qu'ont les enfans à détruire et à casser les branches d'arbres; il était aussi extrêmement redouté des femmes en couche, qui imploraient contre lui le secours d'Intercide, Pilumnus et Deverra. *Virg.*, *Ecl.* 10, *v.* 24; *Géorg.*, 1, *v.* 20; 2, *v.* 493; *En.*, 7, *v.* 48. — *Métam.*, 10, *v.* 121. — *Hor.*, 5, *od.* 2, *v.* 22. — *Den. d'Hal.*

SYLVAINS, terme générique qui comprenait les Satyres, les Faunes, les Pans, les Egipans, etc.

SYLVANUS. V. SILVANUS.

SYLVES, *-væ*, collection de poésies diverses, les unes lyriques, les autres élégiaques, ou héroïques, composées par Stace. Ce mot, qui se traduit à la lettre par *forêts*, revient en français à celui de *mélanges*. Les Sylves de Stace se composent de cinq livres et contiennent un grand nombre de pièces improvisées. V. STACE.

1. SYLVIE, *-via*, mère de Romulus. V. RHEA SYLVIA.

2. — fille de Tyrrhenus. Ascagne, dans une partie de chasse, blessa un cerf qu'elle avait apprivoisé et nourri elle-même. Cet accident fut la première étin-

celle qui alluma la guerre entre les Latins et les Troyens nouvellement arrivés en Italie. *Virg.*, *En.*, 7, *v.* 503.

SYLVIUS, fils d'Enée et de Lavinie, ainsi nommé parce qu'il naquit dans une forêt. *En.*, 7, *v.* 683 — *T. L.*, 1.— *Den. d'Halic.*, 1. — *Ov.*, *Fast.*, 4, *v.* 41.

Plusieurs rois d'Albe portèrent le nom de Sylvius. V. Albe et leurs noms.

1. SYMA, *myth.*, nymphe que Neptune rendit mère de Cthonius. Elle donna son nom à l'île de Syme. D'autres prétendent qu'elle le reçut de Syma, fille de Jalyse. *Diod. de Sic.*, 5. — *Strab.*, 14.

2. — fille de Jalyse.

SYMA ou Symé., *géog.* V. Cuma.

SYMBACCHI, nom de deux prêtres chargés de purifier Athènes dans la fête des Thargélies.

SYMBOLUM, lieu de la Macédoine septentrionale, dans la Bisaltique, près de Philippes, sur les confins de la Thrace.

SYMÈTE. V. Simèthe.

1. SYMMAQUE, *-chus*, Samaritain qui traduisit l'Ancien Testament en grec. Sa version se distingue de toutes les autres par une diction plus pure et plus claire, mais elle est quelquefois un peu libre. Il vivait à la fin du 2e siècle de l'empire, sous Sévère. Il était d'abord Juif; mais ensuite embrassa le christianisme. *Epiphane.* — *Eusèbe.* Il ne reste que des fragmens de sa traduction.

2. — (Q. Aurelius Avianus) un des plus grands orateurs de la fin du 4e siècle et des derniers soutiens du paganisme. Fils d'un préfet de Rome, il reçut une éducation distinguée. Il eut beaucoup de ressemblance avec Pline le jeune qu'il semble s'être proposé pour modèle. Comme Pline, il faisait ses délices de la littérature, comme lui il protégeait et soutenait les savans. Il l'imita aussi dans son économie domestique; enfin le hasard voulut qu'il courût la même carrière politique Il fut grand-pontife, questeur, préteur, correcteur (c'est-à-dire gouverneur) de la Campanie et du Brutium (en 368), et enfin proconsul d'Afrique, (370) et s'y fit partout chérir. Le sénat le choisit pour prononcer l'éloge de Valentinien et de Gratien. Son éloquence fut cependant vainement employée auprès de ce prince et de quelques-uns de ses successeurs pour obtenir le rétablissement de l'autel de la Victoire dans le sénat, et l'autorisation de rétablir quelques cérémonies du paganisme; il trouva un redoutable adversaire dans S. Ambroise. En 384, il fut préfet de Rome et s'attacha au parti de Maxime, dont il prononça le panégyrique. Théodose ayant vaincu ce concurrent, Symmaque se réfugia dans une église et obtint son pardon de l'empereur. En 391, il parvint au consulat et fut depuis, sous les fils de Théodose, employé à diverses missions. On ignore l'époque de sa mort.

Le fils de Symmaque recueillit ses lettres, les classa sans observer l'ordre chronologique, les distribua en 10 livres et les publia. Ces lettres, écrites en latin et que nous avons encore, renferment quelques notices utiles pour l'histoire du temps et pour l'étude du droit romain. Le style, à quelques incorrections près, est simple et pur.

3. — pape élu en 498, et dont l'élection fut quelque temps contestée. Théodoric le fit mettre à mort sur de faux soupçons, en 514. Il laissa douze lettres que nous possédons encore.

SYMPLÉGADES ou Cyanées, *Cyanæ*, deux écueils situés à l'entrée de la mer Noire. *Hom.*, *Odyss.*, 12, *v.* 69. — *Orph.*, *Argon.*, *v.* 680. — *Her.*, 7, *c.* 85. — *Apollod.*, 1, *c.* 29. — *Ov.*, *Heroïd.*, 12, *v.* 121; *Métam.*, 15, *v.* 338. V. Cyanées.

SYMPOSIARQUE, *-chus* (συμπόσιον, festin; ἄρχειν, commander), nom du convive qui, dans les repas des Grecs, était élu roi du festin. *Plut.*, *Sympos.*, 1, *c.* 2. V. Roi du festin.

SYMUS, montagne d'Arménie où l'Araxe prend sa source.

SYNAGOGUE (συνάγωγη, rassemblement), nom grec par lequel on désigne communément le lieu où les Juifs s'assemblaient pour prier, lire et entendre la lecture des livres saints. On les construisait sur des lieux élevés. La porte est généralement au couchant; le sanctuaire du côté de l'Orient. Les synagogues étaient extrêmement nombreuses; il y en avait plus de quatre cents à Jérusalem. Chacune avait son chef nommé *Archisynagogus.*

1. SYNCELLE (George-le-), *Georgius-Syncellus*, historien bysantin, qui vivait vers l'an 770. Sa chronique, intitulée *Choix de chronologie*, commence à la création du monde. George se proposait de la conduire jusqu'à son temps; mais il ne parvint que jusqu'au règne de Dioclétien, et mourut sans avoir achevé son ouvrage. Comme tous ses contemporains, il est dépourvu de critique. Cependant son ouvrage, malgré tous ses défauts, est d'une grande utilité pour la chronologie ancienne. Il a été imprimé à Paris en 1652, dans la *Collection des auteurs bysantins.*

2. — (Michel), auteur bizantin du commencement du 9e siècle, écrivit un éloge de S. Denis l'aréopagite, et quelques autres ouvrages. On lui attribue de plus un ouvrage sur la *construction des mots.*

1. SYNÉSIUS, évêque de Cyrène, sous le règne de Théodose le jeune, s'illustra par son savoir et sa piété. Il écrivit en grec plusieurs traités et cent cinquante-cinq lettres. Son style est pur, élégant et poétique. La meilleure édition des œuvres de Synésius est celle de Pétau, imprimée à Paris en 1612.

2. — médecin du 8e siècle, a laissé quelques ouvrages peu importans.

SYNNALAXIS, nymphe d'Ionie, qui avait un temple à Héraclée, ville d'Elide. *Paus.*, 6, *c.* 22

SYNNAS ou Synnade, v. de la Phrygie, sur les confins de la Galatie. Cette ville, qui devint la Métropole de la Phrygie salutaire, était célèbre par le beau marbre blanc, tacheté de pourpre, qu'on tirait de ses environs, et qui faisait l'ornement des principaux édifices de Rome. *Cic.*, *Att.*, 5, *ép.* 16. — *Strab.*, 12. — *Claudien*, *Eutr.*, 2. — *Mart.*, 9, *ép.* 77. — *Stace*, 1, *Sylv.*, 5, *v.* 41.

SYNNIS, brigand fameux. V. Sinnis.

SYNOECIUS (σὺν, avec; οἰκία, maison), fêtes célébrées en l'honneur de Minerve, en mémoire de la réunion des diverses bourgades qui firent d'Athènes une seule cité. Elles se célébraient le 16 du mois Hécatombéon ou de juillet.

SYNOPE, v. située sur les bords du Pont-Euxin. V. Sinope.

SYPHAX, roi des Massésyliens, un des peuples de la Numidie, s'allia d'abord avec Rome; mais ensuite ayant épousé Sophonisbe, fille d'Asdrubal, général carthaginois (44 ans av. J. C.), il abandonna l'alliance des Romains pour celle de Carthage. Vaincu et fait prisonnier auprès de Cirta par Masinissa autre roi de Numide, son rival, et allié de Rome (203), il fut livré à Scipion, qui le fit servir à l'ornement de son triomphe. Ne pouvant survivre à tant d'infortune, ce malheureux prince se laissa mourir de faim en prison, l'an 201 av. J. C. Ses états furent donnés à Massinissa Selon quelques auteurs, les descendans de Syphax conservèrent une partie de la Numidie, et furent toujours ennemis des Romains. *T. L.*, 24. — *Plut.*, *V. de Scip.*

— *Flor.*, 2, *c.* 6. — *Polyb.* — *Sil.*, *Ital.*, 16, *v.* 72. *v.* 217 et 188. — *Ov.*, *Fast.*, 6, *v.* 769.

SYPHEUM, petite v. d'Italie, dans le Brutium. *T. L.*, 30, *c.* 19.

SYPHNUS. V. Siphnus.

SYRACÈS, guerrier de la nation des Saces, qui, après s'être mutilé, se présenta comme déserteur à Darius, qui faisait la guerre à ses compatriotes, et attira ce prince dans des pays marécageux, d'où il ne sortit qu'avec beaucoup de peine. *Polyen*, 7.

1. SYRACOSIES, *-sia*, fête célébrée par les Syracusains. Elle durait dix jours. Les hommes et les femmes y offraient des sacrifices

2. — autre fête que les Syracusains, célébraient sur les bords d'un lac voisin de Syracuse, par où l'on croyait que Pluton était descendu aux enfers avec Proserpine.

SYRACUSE, *-sa* (*Syracusa*), célèbre ville de la Sicile, dans la partie S. E., sur la côte orientale.

Cette ville, fondée par le Corinthien Archias vers l'an 710 avant J. C., ne commença à être connue qu'environ 225 ans plus tard, lorsque Gélon s'en fut rendu maître. Sa situation avantageuse, ses fortifications, la commodité de son double port, la richesse de ses habitans la rendirent bientôt une des plus belles et des plus puissantes villes grecques. Elle était composée de cinq quartiers qui formaient comme autant de villes séparément fortifiées, et réunies par une bonne muraille flanquée de tours d'espace en espace. Strabon donne à cette enceinte environ 180 stades, ce qui fait près de sept lieues et demie. Ces cinq quartiers de Syracuse se nommaient Ortygie, Achradine, Tycha, Néopolis et Epipole.

Ortygie, appelée aussi *Nasos*, *l'île*, était une petite île jointe à Achradine par un pont assez étroit. A chacun des côtés de cette île, s'ouvrait un port vaste et sûr. Ce quartier était un des plus importans de Syracuse parce qu'il mettait ceux qui en étaient maîtres en possession de la mer. C'était dans cette île qu'on voyait la célèbre fontaine d'Aréthuse. — Achradine, le plus beau et le plus riche des quartiers de Syracuse, s'étendait sur la côte de la mer. — Tycha ou la Tyque avait l'Achradine au levant, Epipole à l'ouest et Néopolis au midi. Ce quartier etait le plus vivant et le plns peuplé de tous. — Néapolis ou ville neuve était ainsi nommé, parce qu'il n'avait été bâti qu'après les trois premiers. — Epipole était une montagne escarpée qui dominait la partie occidentale de la ville. Elle était peuplée et ne commença à faire partie de la ville que sous Denys le tyran qui la fortifia.

Syracuse avait trois ports, le grand et le petit qui n'étaient séparés que par l'île Ortygie, et un autre au nord de l'Achadrine. Syracuse conserve encore le même nom ; mais c'est tout ce qui lui reste aujourd'hui de son ancienne splendeur, et l'île d'Ortygie est seule habitée. On retrouve parmi ses ruines un aquéduc de trois lieues et demie de longueur, taillé dans le roc, la grotte de Denys le tyran, labyrinthe souterrain qui forme comme une ville souterraire où l'on retrouve des rues, des places et des palais.

Syracuse fut d'abord gouvernée par des rois, puis elle fut alternativement soumise à des tyrans (V. Denys Héron). Les Carthaginois, qui sentaient toute l'importance d'une ville si puissante, tentèrent plusieurs fois de s'en emparer, sans parvenir à y établir leur domination d'une manière solide. Dans le commencement de la guerre du Péloponèse, elle fut assiégée par les Athéniens qui s'étaient déjà rendus maîtres de plusieurs des quartiers de la ville et des ports, lorsque Gylippe les força d'évacuer Syracuse et toute la Sicile. Assiégée par les Romains dans la seconde guerre punique, elle résista trois ans entiers au consul Marcellus, qui enfin s'en rendit maître l'an 212 avant J. C. Sous la domination romaine, Syracuse conserva sa liberté, ses priviléges et ses lois. Cette ville a donné naissance à plusieurs hommes distingués, entr'autres à Archimède, qui retarda de trois ans la prise de la ville assiégée par les Romains, en fournissant chaque jour de nouvelles machines de guerre de son invention ; à Théocrite et à Moschus, poètes grecs très-estimés. *Cic.*, *Verr.*, 4, c. 52 et 53. — *Corn. Nép.*, *Dion*, *c.* 3. — *T. L.*, 23. 24 et 25. — *Strab.*, 1 et 8. — *Florus*, 2, *c.* 6. — *P. Méla*, 2, *c.* 7. — *Plut.*, *V. de Timot.*; *V. de Marcel.* — *Sil. Ital.*, 14, *v.* 278 et 343.

SYRÈNES. V. Sirènes.

SYRGES ou Syrgis, fleuve de la Scythie européenne, prenait sa source dans le pays des Thyrigètes, et se jetait dans le Palus-Méotide.

SYRIÆ Pilæ, *portes Syriennes*, espèce de défilé resserré entre le mont Amanus et la Méditerranée, et qui donnait entrée dans la Cilicie, à laquelle il servait de bornes de ce côté-là.

SYRIANUS, philosophe célèbre de l'école néoplatonicienne, était natif d'Alexandrie. Plutarque le désigna pour son successeur dans la chaire de philosophie d'Athènes, place dans laquelle il eut d'immenses succès, et où il compta, parmi un grand nombre d'habiles disciples, le célèbre Proclus qui lui succéda. Syrianus avait composé 1° quatre livres sur la république des Latins ; 2° sept livres sur la république d'Athènes ; 3° des commentaires sur Homère ; 4° des commentaires sur la théologie d'Orphée ; 5° un ouvrage dans lequel il se proposait de démontrer l'accord d'Orphée, de Pythagore et de Platon, les trois anneaux que les Platoniciens regardaient comme les auteurs de la philosophie unique, primitive et perpétuelle ; 6° enfin un commentaire sur les livres métaphysiques d'Aristote, destiné à servir d'introduction à la nouvelle philosophie platonicienne. Ce dernier écrit est le seul qui nous reste de Syrianus et il fait vivement regretter la perte des autres. Syrianus vivait vers l'an de J. C. 480.

SYRIAQUE (Mer), *-cum mare*, partie de la Méditerranée contenue entre la côte de la Syrie, de la Cilicie, de l'Egypte et l'île de Cypre.

SYRIE, *-ria*, contrée d'Asie, située entre la Méditerranée à l'O., l'Euphrate à l'E., la Cilicie et la Cappadoce au N., la Palestine et l'Arabie au M. Les limites qui lui sont assignées par les géographes et les historiens les plus précis semblent souvent varier ; ce qui n'est que l'effet de l'inexactitude et des abus du langage. Souvent en effet on les a prolongées au N. jusqu'à l'Egypte et à l'Arabie Pétrée, de sorte que la Palestine s'y trouvait comprise. D'autres y ont annexé au N. la Cilicie et la Cappadoce, et en effet les Cappadociens étaient appelés Leucosyriens, c'est-à-dire, Syriens blancs. Enfin on a enfermé dans son territoire l'Assyrie et l'Arabie, ce qui a été cause que plusieurs écrivains ont confondu la Syrie avec l'Assyrie. Les causes de toutes ces variations que nous ne citons que pour éclaircir certains passages difficiles se peuvent réduire à deux : 1° l'analogie assez frappante des idiomes parlés dans toutes ces contrées ; 2° la vaste étendue du royaume de Syrie sous la domination des Séleucides, royaume qu'il ne faut pas plus confondre avec la province de Syrie, que l'empire de Perse avec la province extrêmement petite qui portait ce nom.

La Syrie portait chez les Hébreux le nom d'Aram, et ses habitans celui d'Araméens. Le pays était fertile, l'atmosphère brûlante, les campagnes déli-

cieuses, les vins et les fruits excellens ; les habitans étaient paresseux et peu propres à la guerre. Beaucoup de villes magnifiques et opulentes s'y faisaient remarquer. Parmi celles-ci, il faut citer au premier rang Damas, Sidon, Antioche, Tyr, Palmyre, Héliopolis et Samosate. L'Oronte était la seule rivière un peu considérable qui l'arrosât. Deux grandes chaînes de montagnes parallèles, le Liban et l'Antiliban, prolongement méridional du Taurus, la traversaient. Le pays contenu entre ces deux chaînes prenait le nom de Célé-Syrie ou Syrie creuse.

La Syrie était divisée en deux parties inégales, l'une considérable gardait le nom de Syrie propre ; l'autre, qui n'était qu'une longue langue de terre prolongée le long des côtes méridionales, s'appelait Phénicie. La Phénicie n'avait aucune subdivision ultérieure ; mais, la Syrie propre se partageait de nouveau en cinq parties principales : la Comagène, la Cyrrhestique, la Séleucide, la Palmyrène et la Célésyrie. Avant cette division, la plus connue et la meilleure de toutes, on distinguait les diverses portions du pays par le nom d'une ville principale : ainsi l'on disait la Syrie de Damas, la Syrie de Tob, la Syrie d'Emat. Postérieurement à l'une et à l'autre de ces divisions, elle fut partagée de nouveau en cinq provinces qui firent partie du diocèse d'Orient, et qui portèrent le nom de Phénicie, Phénicie du Liban, Syrie, Syrie salutaire, Syrie Euphratésie.

La Syrie fut une contrée commerçante, peuplée et riche dès l'époque la plus reculée de la civilisation asiatique ; elle se gouverna d'abord par ses propres lois, et eut des monarques choisis dans son sein ; mais leurs noms sont peu connus, et leurs actions encore moins. Les puissantes nations voisines fondirent ensuite sur cette contrée, et la Syrie devint successivement province de l'empire des Assyriens, des Chaldéens, des Perses, enfin d'Alexandre. Sous les successeurs de ce dernier prince, elle donna son nom à un vaste royaume formé de la presque totalité des provinces Asiatiques de l'empire des Perses, et fondé par Séleucus, un des capitaines du conquérant macédonien, et chef de la dynastie des Séleucides.

Voici l'ordre dans lequel ces rois se succédèrent : Séleucus Ier ou Nicator, 312 ans avant J. C. ; Antiochus Ier ou Soter, 280 ; Antiochus II ou Dieu, 261 ; Séleucus II ou Callinicus, 246 ; Séleucus III ou Céraunus, 226 ; Antiochus III ou le Grand, 223 ; Séleucus IV ou Philopator, 187 ; Antiochus IV ou Epiphane, 175 ; Antiochus V ou Eupator, 164, Démétrius I ou Soter, 162 : Alexandre Bala, 150 ; Démétrius II ou Nicator, 146, Antiochus VI, 144 ; Diodote Tryphon, 143 ; Antiochus VII, ou Sidète, 139 ; Démétrius II ou Nicator, rétabli, 130 ; Alexandre Zébina, 122 ; (détrôné par Antiochus Grypus l'an 123) ; Antiochus VIII ou Grypus, 123, Antiochus IX ou Cyzicénus, 112 ; Philippe I, et Démetrius III, 93 ; Tigrane, roi d'Arménie, 83 ; Antiochus X ou Asiaticus 69. Ce prince fut détrôné par Pompée l'an 63 avant J. C. La Syrie fut alors réunie à la République romaine. V. les noms de chaque prince. *Hérod.*, 1, *c.* 6 ; 7, *c.* 72. — *Corn. Nép.*, *V. de Datam.*, *c.* 1. — *Apollon.*, *Argon.*, 1. —*Strab.*, 12 et 16. — *Q. C.*, 6, *c.* 4. — *P. Méla*, 1, *c.* 2, 11 et 12 ; 2, *c.* 7. —*Ptolém.* 5, *c.* 6. — *Den. le Pér.*, *v.* 784.

SYRIENNE (LA DÉESSE) ou VÉNUS URANIE, principale divinité des Syriens, avait un temple magnifique à Hiérapolis en Syrie. On contait qu'elle était tombée du ciel dans un œuf, et que cet œuf avait été couvé par des colombes. On la représentait comme Cybèle, la tête ceinte de rayons, et couronnée de tours sur lesquelles on voyait un voile comme celui de Vénus Uranie ; d'une main elle tenait un sceptre, et de l'autre une quenouille.

Les prêtres, ministres du temple, y opéraient, sous le nom de la déesse, une multitude de prodiges, dont Lucien nous a conservé les détails, dans son traité *de la Déesse Syrienne*, en y ajoutant la foi qu'ils méritent. *Flor.*, 3, *c.* 19. — *Suét.*, *Nér.*, c. 56. — *Diod.*, 1.

SYRINGES. Ammien Marcellin entend par ce mot des grottes souterraines et remplies de détours, que des hommes instruits des rites de la religion avait creusées en divers lieux et où ils avaient taillé sur la muraille des figures d'oiseaux, de bêtes féroces et d'autres animaux, image des cérémonies religieuses, dans la crainte que le souvenir de ces cérémonies ne se perdît.

SYRINGIS, v. forte de l'Hyrcanie, sur le fleuve Sidéris, fut assiégée et prise par Antiochus III, roi de Syrie. C'est peut-être la même que celle qui est nommée par Ptolémée *Hyrcania*.

SYRINX, nymphe d'Arcadie, fille du fleuve Ladon, était une des plus fidèles compagnes de Diane. Pan, l'ayant un jour rencontrée comme elle descendait du mont Lycée, tâcha de la rendre sensible à son amour, mais Syrinx se mit à fuir. Pan la poursuivit. Arrivée sur les bords du Ladon, et s'y trouvant arrêtée, Syrinx pria les nymphes, ses sœurs, de la secourir. Pan voulut alors la saisir ; mais, au lieu d'une nymphe, il n'embrassa que des roseaux. Il se mit à soupirer auprès de ces roseaux, et l'air, poussé par les zéphyrs, répétait ses plaintes ; ce qui lui donna l'idée d'en arracher quelques-uns, dont il fit cette flûte à sept tuyaux, qui porta le nom de la nymphe. *Ov.*, *Mét.*, 1, *v.* 691. — *Mart.*, 9, *ép.* 63.

SYRIUS, nom de Jupiter, qui avait une statue d'or dans le temple de la déesse Syrienne.

SYRMÉES, jeux établis à Sparte, prenaient leur nom du prix qu'on y remportait, et qui consistait en un ragoût composé de sucre et de miel, appelé *Syrme*.

SYRNA, *myth.*, fille de Damœtas, roi de Carie, était malade lorsque le hasard fit arriver Podalire à la cour. Cet habile médecin la guérit en la faisant saigner des deux bras, et l'épousa. V. PODALIRE.

SYRNA, *géog.*, petite v. de la Carie méridionale, dans la Doride, sur le golfe Dorique, entre Bybasse au N. E., et Acanthe au S. O., avait été ainsi nommée de Syrna, fille de Damœtas.

SYROPHÉNICIE, pays situé entre la Syrie et la Phénicie, au N. de la Terre Sainte. *Juv.*, 8. — *Marc*, *c.* 7, *v.* 16. — *Matth.*, *c.* 15, *v.* 22.

1. SYROS ou SYRA, une des Cyclades, à l'O. de Délos, au S.O. de Ténos, au S. E. de Gyaros, et au N. de Sériphe, de Siphnos et de Paros, produisait en abondance du vin et toutes sortes de grains. Comme l'air y était très-sain, ses habitans parvenaient à une grande vieillesse. Cette île a environ vingt milles de tour. Il ne faut pas la confondre avec Scyros. *Odyss.*, 15, *v.* 404.—*Strab.*, 10.—*P. Méla*, 2, *c.* 7.—*Pline*, 4, *c.* 12. — *Solin*, *c.* 40.

— capitale de l'île de même nom, sur la côte.

— v. de Carie. *Paus.*, 3, *c.* 26.

SYRTES, nom commun à deux grands bancs de sable et aux deux golfes où ils se trouvent, sur les côtes d'Afrique, dans la Méditerranée, situés, l'un (*Syrtis major*, *golfe de Sidra*) entre Leptis et Cyrène, l'autre (*Syrtis minor*, *golfe de Gabès*) entre les promontoires Aspis et de Carthage. Comme ils changeaient souvent de place, et n'avaient pas toujours la même profondeur, ils passaient pour des écueils très-dangereux. Les vaisseaux s'y perdaient souvent. C'est pour cela qu'on donnait le nom de *Syrtes* à tous les parages dangereux. *En.*, 4, *v.* 41

— *Sall.*, *G. de Jugurt.*, *c.* 78. — *P. Méla*, 1, *c.* 7; 2, *c.* 7. — *Phars.*, 9, *v.* 303. — *Pline*, 5, *c.* 6. — *Sil. Ital.*, 17, *v.* 629.

SYRTIQUE (Région), *-tica regio*, espace compris entre les deux syrtes, sur la côte septentrionale d'Afrique, s'étendait le long du grand golfe formé par la Méditerranée, entre la Cyrénaïque et l'Afrique proprement dite. Il répond à peu près à l'état de *Tripoli*.

SYRUS, *myth.*, fils d'Apollon et de Sinope, fille de l'Asopus. Il donna son nom à la Syrie. *Plut.*, *V. de Luc.*

Syrus (Publius), *hist.*, célèbre poète mimique, florissait à Rome vers l'an 44 av. J.C. Il y fut amené esclave, et tomba entre les mains d'un patricien nommé Domitius, qui l'éleva avec soin, et l'affranchit fort jeune. Syrus se distingua dans la poésie mimique et effaça Laberius, chevalier romain, dont les mimes étaient très-estimés. Ses talens lui méritèrent l'estime de Jules César. On a de cet auteur un recueil de sentences en vers iambiques libres, rangés selon l'ordre alphabétique, que l'on trouve dans les éditions de Phèdre.

Syrus, *géog.* V. Syros.

SYS ou Hys, petite riv. du Péloponèse septentrional, qui séparait l'Achaïe de la Sicyonie, prenait sa source au mont Arantin, sur les confins de la Phliasie, et se jetait dans le golfe de Crissa, à l'O. d'Osuros.

SYSIGAMBIS, mère de Darius. V. Sisygambis.

SYSIMÉTHRES, satrape persan qui eut de sa propre mère deux enfans. Les lois de Perse ne condamnaient pas ces unions incestueuses. Il se soumit à Alexandre, après avoir fait quelque résistance. Le vainqueur le combla d'honneurs. *Q. C.*, 8, *c.* 4.

SYSINAS, fils aîné de Datame, se rangea sous les drapeaux d'Artaxerxe.

SYTHAS, petite riv. du Péloponèse, dans le territoire de Sicyone, prenait sa source sur les confins de la Phliasie, près de Thyamie, coulait au N., et se jetait dans le golfe de Corinthe, entre les fleuves Sys et Hélisson. *Paus.*, 2, *c.* 7.

T

T, dans les nombres, signifie chez les Grecs 30; chez les Romains 160; surmonté d'un trait T̄ il veut dire 160,000. Dans les abréviations, T. veut dire *Titus* ou *Titius* ou *Tullus* ou *Tullius*; TI, ou Tib, Tiberius; TB. PL., tribun du peuple; TB. PS., *tribunitia potestas*.

TAAUT, Taautès ou Taautus, dieu des Phéniciens, qu'on regarde ordinairement comme le même que le Saturne des Latins et le Toth ou Mercure Trismégiste de la mythologie égyptienne; ce qui fait qu'on lui attribue l'invention des lettres. Sanchoniaton en fait un descendant des Titans. *Cic. Nat. des D.*, 3, *c.* 22. — *Varr.*, *L. L.*, 4, *c.* 9.

TAABS ou Tabes, *-bæ* (*Saüa*), ville de la grande Médie, vers le S. Il n'en reste aujourd'hui que des ruines.

TABATHA, ville des Philistins. V. Thabatha.

TABÉE, *-bia*, v. située sur les frontières de la Pisidie et de la Pamphylie. *T. L.*, 38, *c.* 13.

TABELLÆ Legitimæ, tablettes sur lesquelles lors d'un mariage on écrivait les articles du contrat qui ensuite étaient scellés. *Juv.*, *Sat.* 2, *v.* 119; *Sat.* 6, *v.* 25 et 199; *Sat.* 10, *v.* 336.

TABELLARIÆ Leges, lois ainsi nommées parce que le peuple en les sanctionnant donna ses votes sur des tablettes (*tabellæ*) et non de vive voix. Ces lois étaient au nombre de quatre, et portaient les noms de Gabinia (614 de R.), Cassia (622), Papiria (616) et Cœlia (646). V. ces noms. *Cic.*, *Lois*, 3. *c.* 16; *Lél.*, 16.

TABELLARIUS, nom commun à deux esclaves chargés l'un d'écrire sur des tablettes (*in tabellis*), que le maître portait toujours avec lui, tout ce que celui-ci trouvait de remarquable (*Cic.*, *Philipp.*, 2, *c.* 4), l'autre de porter les lettres dans la ville où dans les lieux voisins. Quelquefois le même esclave remplissait les deux fonctions. Celui qui exerçait la première s'appelait aussi Notarius (*notare*, marquer tenir note) — On donnait aussi le nom de *Tabellarius* ou de *Notarius* à certains officiers publics, subordonnés au *tabellion*.

TABELLION, *-lio*, officier qui gardait les actes publics, et qui exerçait en même temps les fonctions de greffier, ce qui le fait souvent nommer *scriba*. Il avait pour aides des *notarii*, chargés de recevoir les conventions des parties et de les écrire en *notes* abrégées. Le *tabellion* se servait de ces notes pour rédiger les contrats tout au long.

TABENNA, petite île du Nil, dans la Thébaïde, entre Diospolis parva et Tentyra.

TABERNA (*taberna*, magasin, hotellerie), mot souvent employé par les voyageurs pour désigner les lieux où ils s'arrêtaient; et, comme souvent il s'est formé des villes autour de ces sortes d'endroits, elles en ont retenu le nom. V. Tabernæ.

TABERNACLE, *-culum*, c'est-à dire tente, espèce de temple portatif où les Israélites, durant leur voyage dans le désert, faisaient leurs actes principaux de religion, offraient leurs sacrifices et adoraient le Seigneur. C'était un carré oblong de trente coudées de longueur et de dix de largeur et de hauteur. Il était partagé en deux parties; la première s'appelait *le saint*, elle avait vingt coudées de longueur; c'est là qu'étaient placés la table des pains de proposition, le chandelier d'or à sept branches et l'autel des parfums. La seconde, qui se nommait *le saint des saints*, le *sanctuaire*, n'avait que dix coudées de long. C'est là qu'était l'arche d'alliance. Un voile precieux, suspendu à quatre colonnes de bois de séthim couvertes de lames d'or, séparait le sanctuaire du saint. Le saint lui-même était fermé par devant par un autre voile. Enfin le tabernacle tout entier était fermé des quatre côtés par des planches qui étaient aussi de bois de séthim, revêtues de lames d'or et supportées par des bases d'airain. Autour du tabernacle régnait un grand parvis oblong de la longeur de cent coudées et de la largeur de cinquante. L'entrée était tournée du côté de l'Orient. *Exod.*, *c.* 26, *v.* 1, etc.; *c.* 27, *v.* 9, etc. — *Nombr.*, *c.* 2, *v.* 1.

Chez les Romains le tabernacle était un lieu élevé que choisissaient les Augures pour faire leurs observations, ce que l'on nommait *tabernaculum capere*. On le désignait aussi par les noms d'*Arx* et de *Templum*. Le choix du *Tabernaculum* était regardé comme une des cérémonies les plus impor-

tanes; et lors de l'élection des magistrats, il suffisait que les Augures déclarassent que cet emplacement n'avait point été choisi avec toutes les formalités convenables (*vitio tabernaculum captum*) pour annuler toutes les opérations des Comices. *T. Liv.*, 1, *c.* 6; 4, *c.* 7. — *Cic.*, *Nat. des D.*, 2, *c.* 4.

TABERNACLES (Fête des). V. Scénopégie.

TABERNÆ, hôtelleries. V. Taberna.

1. — Rhenanæ (*Rhein-Zabern*), v. de la Gaule septentr., dans la 1re Germanie, chez les Némètes, à l'E., sur la rive gauche du Rhin.

2. — Riguæ (*Bern-Castel*), lieu de la Gaule, dans la Belgique 1re, chez les Cærisi, sur la Moselle.

3. — Tribocorum (*Saverne*), ville de la Gaule, dans la première Germanie, chez les Triboci, à l'O., sur une petite rivière qui se jette dans le Rhin.

4. — Novæ, rue de Rome. V. Novæ Tabernæ.

TABERNARIÆ Fabulæ (*Taberna*, boutiques), comédies où l'on ne représentait que des actions et des personnages tirés de la dernière classe du peuple.

1. TABES, -*bæ* ou Tabas, v. de Médie. V. Tabas.

2. — ville de Carie, à l'E., sur le Calbis, à quelque distance de sa source. *T. L.*, 38. *c.* 13.

TABIÆ (*Alblas*), ville septentr. de la Gaule, dans l'île des Bataves, au S., sur la rive droite de la Meuse.

TABIÈNE, contrée de la Médie, à l'O. de l'Articène, ainsi nommée de Tabas sa ville principale.

TABLE, Isiaque. V. Isiaque.

TABLES (Lois des douze), code de lois publié à Rome par les décemvirs l'an 451 et 450 av. J.C., furent ainsi nommées parce qu'elles étaient gravées sur douze tables de cuivre.

On n'en publia d'abord que dix; mais comme elles étaient incomplètes, on en ajouta deux autres. Nous avons encore des fragmens de plusieurs de ces lois; on les trouve dans les *Tabulæ chronologicæ* de Haubold, publiées à Paris, Fangeat, 1823.

1. TABLETTES, *tabulæ*, *tabellæ*, petites planches de bois enduites d'une couche légère de cire, sur laquelle les anciens écrivaient avec un petit instrument nommé *stylus*. V. ce mot.

2. — Censoriennes, *Censoriæ tabulæ*, registres sur lesquels les censeurs réglaient et marquaient le mode de perception des impôts dans les provinces.

3. — d'Absolution, *absolutoriæ tabulæ*, tablettes sur lesquelles le citoyen, juge dans un procès criminel, inscrivait la lettre A, initiale d'*Absolvo*, *j'absous*.

4. — de Condamnation, *condemnatoriæ tabulæ*, tablettes sur lesquelles le juge avait inscrit ou un C, initiale de *condemno*, ou un Θ, initiale de θάνατος, mort.

5. — Législatives, *comitiales tabulæ*. A Rome, lorsqu'il s'agissait de sanctionner un projet de loi, on distribuait aux votans des tablettes pour y consigner leur suffrage. L'acceptation était indiquée par ces deux lettres U.R., c'est-à-dire *ut rogas*, *comme tu le proposes*; et le rejet par un A, initiale d'*Antiquo*, je m'en tiens à l'ancien usage. Les lois qui ordonnaient de donner les suffrages sur des tablettes se nommaient *Tabellariæ* (V. ce mot).

TABLEAUX Votifs, *tabellæ votivæ*, tableaux consacrés dans les temples par ceux qui venaient d'échapper à quelque danger, après leur vœu. Sur ce tableau était représenté le malheur dont on avait été menacé. Les tableaux votifs étaient offerts presque tous par des matelots et des passagers, et représentaient un naufrage; ce qui présenta une analogie singulière avec les *ex-voto* des modernes.

TABLINUM, nom du côté de l'*Atrium*, opposé à la porte. *Vitruv.*, 6, *c.* 4

TABOR. V. Thabor.

TABRACA, v. de l'Afrique propre, dans la Zeugitane, au N. O., sur les bords de la Méditerranée. On trouvait beaucoup de singes dans les bois qui l'avoisinaient. *P. Méla*, 1, *c.* 7. — *Pline*, 5, *c.* 3. — *Sil. Ital.*, 3, *v.* 256. — *Juv.*, *Sat.*, 10, *v.* 194.

TABUDA, (*Scheld.*), petite rivière de la Germanie, *Ptolem.*

TABULA ou Tabella. V. Tablettes.

TABULARIUM, nom du lieu où l'on conservait les archives publiques.

TABULARIUS. V. Tabellarius et Tabellion.

TABURNUS Mons, montagne d'Italie, dans le Samnium, au S. O., près du Caudium. Les olives qu'on y recueillait étaient très-renommées. *Virg.*, *Géorg.*, 2, *v.* 38; *En.*, 12, *v.* 715.

TACAPE (*Gabes*), grande v. d'Afrique, sur les confins de la Byzacène et de la Tripolitaine, au fond de la petite Syrte, devint par la suite la capitale de la Tripolitaine. Son territoire était d'une fertilité prodigieuse. *Pline.*

TACATUA, v. de la Byzacène, sur la mer.

TACFARINAS, Numide qui, après avoir été au service des Romains, leur fit la guerre avec acharnement sous le règne de Tibère. Il vainquit plusieurs fois les généraux de ce prince; mais il fut enfin défait et tué par Dolabella. *Tac.*, *Ann.*, 2, *c.* 52; 4, *c.* 23.

TACHOMPSO ou Métachompso, petite île formée par le Nil, sur les confins de la Thébaïde et de l'Ethiopie, était habitée en partie par des Egyptiens et en partie par des Ethiopiens. *Hérod.*, 2, *c.* 29.

TACHOS ou Tachus, roi d'Egypte, fils de Nectanébus Ier, monta sur le trône 363 ans av. J. C. Il ne régna que deux ans. Il soutint la guerre contre Artaxerxe-Ochus, roi de Perse, et fut secouru par les Grecs; mais la confiance qu'il eut en Agésilas, roi de Lacédémone, lui fut fatale. Chabrias, général athénien, commandait la flotte de Tachos, et Agésilas l'armée des mercenaires. Ce dernier, au mépris de ses engagemens, se joignit à Nectanébus, égyptien rebelle, et par cette conduite ruina les affaires de Tachos, qui fut obligé de chercher son salut dans la fuite. Quelques auteurs assurent qu'Agésilas en agit ainsi pour se venger du monarque égyptien, qui avait plaisanté sur sa difformité. Tachos avait été séduit par la réputation d'Agésilas; mais lorsqu'il le vit petit et boiteux, il répéta la fable de la montagne qui accouche d'une souris. Agésilas répondit avec aigreur qu'il prouverait bientôt qu'il était un lion. *Corn. Nép.*, *V. d'Agés.*

TACINE, -*na*, petite v. du Brutium, sur le golfe Scylacius, à l'embouchure du fleuve Targines.

TACITA (*tacitus*, silencieux), déesse du silence, adorée des Romains. Numa Pompilius, qui sans doute l'imagina le premier, lui fit dresser des autels à Rome. *Ov.*, *Fast.* 2, *v.* 271

1. TACITE (C. Cornelius), -*tus*, célèbre historien latin, naquit, selon les conjectures les plus probables, de l'an 57 à l'an 61 de J. C., sous le règne de Néron. On croit qu'il était fils d'un chevalier romain, qui avait été procurateur ou intendant de la Gaule Belgique. Les premières années de sa jeunesse furent consacrées à l'étude de la littérature, et il paraît qu'il acquit au barreau la réputation d'être le premier orateur de son temps. Ce fut là l'origine de sa fortune. Vespasien, protecteur déclaré du génie, le prit en affection, et commença à l'élever aux dignités. Ses successeurs, Titus, et particulièrement Domitien, lui accordèrent leur estime, et l'élevèrent à diverses dignités importantes. Membre du collége sacerdotal des Quindécimvirs, il dirigea

les jeux séculaires donnés à Rome en 87, et fut nommé préteur en 88. Neuf ans après (97), au commencement du règne de Nerva, il fut élevé au consulat, en remplacement du célèbre Virginius Rufus, dont il prononça le panégyrique. Il se signala pendant l'année de sa charge en défendant avec beaucoup d'éloquence la cause des Africains contre le proconsul Marius Priscus, et en le faisant condamner. Peu d'années après son consulat, sous le règne de Trajan, Tacite se retira des affaires publiques, pour s'occuper dans la solitude de la rédaction de ses compositions historiques. On ignore en quelle année il mourut.

Tacite fut étroitement lié avec Pline le jeune. Leur amitié avait pour base une conformité de mœurs et de principes. On ne nommait guère l'un sans penser à l'autre. Tacite s'étant trouvé aux spectacles du cirque, près d'un chevalier romain avec lequel il eut une conversation savante, le chevalier, qui ne le connaissait pas, lui demanda s'il était de l'Italie, ou de quelque autre province de l'empire. *Vous me connaissez*, lui répondit Tacite, *et j'en ai l'obligation aux lettres*. Le chevalier lui répondit : *Vous êtes donc Tacite ou Pline. Tac., Hist.*, 1, *c.* 1 ; *Agric.*, *c.* 9.—*Pline*, 1, *ép.* 6 et 20; 2, *ép.*1; 4, *ép.*13 et 15; 6, *ep.* 9, 16, 20, 33; 8, *ép.* 7; 9, 10, 14, 23.

Nous avons de Tacite 1° un *Traité des mœurs des Germains*, dont on admire l'exactitude et la fidélité, quoique quelques-uns reprochent à l'auteur de ne l'avoir composé que d'après son imagination, et plutôt dans le but d'opposer à la corruption sans cesse croissante des mœurs romaines le tableau de mœurs pures et fortes; 2° la *Vie de Cn. Julius Agricola*, son beau père, composition admirable pour les pensées, les tableaux, le style, qui fait le désespoir des biographes, et qui est, comme l'a dit un moderne célèbre, *le chef-d'œuvre de Tacite, qui n'a fait que des chefs-d'œuvre* ; 3° *l'Histoire des empereurs* ; mais de vingt-huit ans que cette histoire contenait, depuis l'an 69 jusqu'en 96, il ne reste plus que l'année 69 et une partie de l'an 70 (les quatre premiers livres et une partie du cinquième) : 4° *les Annales* : elles renfermaient l'histoire du règne de Tibère, de Caligula, de Claude et de Néron. Il ne nous reste que l'histoire du premier et du dernier, à peu près entière. Caligula est perdu tout entier, et nous n'avons que la fin de Claude. (Il manque une partie du 5e livre, les septième, huitième, neuvième, dixième, le commencement du onzième et une partie du seizième). Tacite s'était proposé d'écrire, sur la fin de sa vie, l'histoire de Nerva et de Trajan, et le tableau du gouvernement d'Auguste ; mais on croit qu'il n'a pas traité cet intéressant sujet. On lui attribue aussi un morceau remarquable sur l'art oratoire, intitulé *De causis corruptæ eloquentiæ*. D'autres veulent qu'il soit de Quintilien. Mais l'opinion qui en fait un ouvrage de la jeunesse de Tacite s'appuie sur des conjectures si plausibles, qu'elle nous semble presque incontestable. Enfin Fulgence Planciade, grammairien du 6e siècle, cite un recueil de bons mots (*facetiæ*), composé par Tacite; mais il n'est guère à croire que ce soit l'historien de ce nom.

Tacite est sans comparaison le plus grand des historiens aux yeux d'un philosophe. Il a peint les hommes avec la plus grande énergie et la plus admirable profondeur : les événemens touchans d'une manière pathétique, et la vertu avec les sentimens d'admiration qu'elle inspire à ceux qui la pratiquent. Il possède au plus haut dégré la véritable éloquence, le talent de dire simplement de grandes choses. On doit le regarder comme un excellent maître de morale, par la connaissance des hommes, qu'on peut acquérir dans la lecture de ses ouvrages. L'histoire du règne de Tibère passe pour son chef-d'œuvre. Pour écrire la vie d'un prince aussi artificieux, il fallait un historien comme Tacite, qui pût démasquer les fausses vertus, démêler les intrigues, assigner les causes des événemens, et discerner la réalité des vaines apparences. Jamais il n'oublie la dignité de l'histoire, son ton est toujours grave et sérieux, la vérité dirige toujours sa plume. Une grande connaissance de la politique et des hommes, un respect profond pour la sagesse, une sévérité enfantée par l'indignation, voilà les traits principaux de Tacite.

Pour le style, peu d'auteurs sont plus concis; Salluste lui est inférieur même à cet égard ; cependant on trouve quelquefois chez lui l'abondance oratoire de Cicéron, la richesse poétique d'Homère.

On sait que l'empereur Tacite, qui se faisait un honneur de descendre de la famille de l'historien, ordonna qu'on mît ses ouvrages dans toutes les bibliothèques, et qu'on en fît tous les ans dix copies aux dépens du public. Cette sage précaution n'a pu néanmoins nous conserver en entier un ouvrage si digne de passer à la postérité. Les meilleures éditions de Tacite sont celles *ad usum Delphini*, Paris, 1682; de Leipsick, 1714; de Brotier, 1775; d'Ernesti, 1791; et d'Oberlin, Leipsick, 1801. M. Dureau de la Malle en a donné une traduction estimée.

2. — (M. Claudius), *-tus*, empereur romain, fut élu par le sénat après la mort d'Aurélien, en 275, et n'accepta qu'à regret la souveraine puissance. Tacite avait alors soixante et dix ans. Il s'adonna tout entier à l'administration de la justice et au gouvernement de l'Etat, et s'attira l'approbation générale. Les mauvaises coutumes furent abolies, les lieux de prostitution condamnés, et les bains publics exactement fermés après le coucher du soleil. Tacite ne se réglait que sur le conseil du sénat, et jamais empereur ne laissa plus d'autorité à ce corps. Le sénat lui ayant refusé le consulat qu'il demandait pour Florien, son frère, il répondit : *Le sénat a sans doute un meilleur choix à faire*. Il consacrait aux lettres tous ses momens de loisir. Il aimait surtout le célèbre historien qui porte son nom (V. l'art. précéd., fin). La littérature ne le guérit cependant pas de la superstition ; il s'abstenait de toute étude le second jour de chaque mois, qui était marqué comme malheureux dans le calendrier romain. Peu de mois après son avénement au trône, Tacite entreprit de porter la guerre chez les Perses et chez les Scythes Asiatiques; il était déjà à Tarse en Cilicie, quand il mourut attaqué de la fièvre, ou plutôt assassiné par ses soldats, en 276. Il avait régné un peu plus de six mois. *Zosim.* — *Vopisc.*

TACOLE, petite v. de l'Inde au-delà du Gange, dans la Chersonèse d'or, sur la mer, à l'embouchure la plus occidentale du Daona.

TACOSIRIS, v. de l'Egypte inférieure, vers le N. E., non loin des frontières de l'Augustamnique, sur la rive droite de la branche Bubastique du Nil.

TACUA, petite v. de la Ligurie, chez les Intemelii, sur la mer, entre Portus Mauricii et Albium Intemelium.

TADER (*Segura*), riv. de la Tarraconaise, prenait sa source aux monts Orospeda, sur les confins de la Carthaginoise et des Celtibères, et se rendait dans la Méditerranée, après avoir séparé les Bastitani des Contestani.

TADINES, *-na*, petite v. de l'Ombrie, au bas des Apennins, au N. de Nucérie.

TÆARUS. V. Téare.

TÆDIA, Romaine décriée pour ses mœurs, vivait du temps de Juvénal. *Juv.*, *Sat.* 2, *v.* 49.

TÆNARE, Tænaria, Tænaritæ, etc. V. Ténare, etc.

TÆNARIUM Promontorium. V. Ténare.

TÆNIAS, nom donné à une partie du Palus-Méotide. *Strab.*

TAFANÆ Lucus, bois sacré de la Germanie, chez les Marses, entre l'Amisia et la Luppia. *Tac.*, *Ann.*, 1, *c.* 51.

TAGARA, v. de l'Inde en-deçà du Gange, chez les Dachinabades, vers les monts Bettigo.

TAGASTE (*Tajelt*), v. de la Numidie propre, vers le N. E., parmi les montagnes, est célèbre par la naissance de S. Augustin. *Pline*, 5, *c.* 4.

TAGE, *-gus*, fleuve considérable de la péninsule Hispanique, prend sa source parmi les monts Idubedæ, à l'O. des Edetani, coule à l'O. en traversant les terres des Carpetani, des Vettones et la Lusitanie, et se jette à Olisippo (*Lisbonne*) dans la mer Atlantique. Les anciens, du moins les poètes, prétendent que ce fleuve roulait des sables d'or avec ses eaux. *Ov.*, *Am.*, 1; *élég.* 15, *v.* 34; *Métam.*, 2, *v.* 251. — *Strab.*, 3 — *P. Méla*, 3, *c.* 1. — *Phars.*, 7, *v.* 755. — *Sil. It.*, 4, *v.* 234. — *Juv.*, *Sat.* 3, *v.* 55; *sat* 14, *v.* 299. — *Mart.*, 1, *ép.* 49; 4, *ép.* 55; 6, *ép.* 86; 7, *ép.* 88; 8, *ép.* 77; 10, *ép.* 16, 78 et 96.

TAGES, *-gi* (τάσσω, régler), nom du commandant militaire et du magistrat suprême dans plusieurs états de la Grèce, particulièrement de la Thessalie. *Xén.*, *Hist.*, 6, *c.* 4, § 28.

TAGÈS, petit-fils de Jupiter, et fils de Génius, fut le premier qui enseigna aux Etruriens la science des aruspices et de la divination. Selon certains auteurs, il était sorti de la terre. Un laboureur passant un jour la charrue sur un champ du territoire de Tarquinie, et traçant un sillon fort profond, vit une motte de terre s'agiter d'elle-même revêtir la forme humaine et lui parler: c'était Tagès. Le laboureur surpris jeta des cris d'admiration; bientôt quantité de personnes se rassemblèrent autour de lui. Alors Tagès se mit à parler, on recueillit avec soin ses paroles, et on les mit par écrit. Il est à croire que Tagès était un homme obscur (ce que les anciens désignaient sous le nom d'homme né de la terre), mais qui se rendit célèbre en enseignant aux Etruriens l'art des aruspices, qui fit fortune à Rome, et immortalisa l'auteur. *Cic.*, *Div.*, 2, *c.* 23. — *Colum.*, *v.* 345. — *Ov.*, *Métam.*, 15, *v.* 558. — *Lucan.*, 1, *v.* 637. — *Stac.*, 5, *Sylv.*, 2, *v.* 1 — *Arnob.*, *cont. les Gent.*, 2.

TAGONIUS, riv. de l'Espagne dans la Tarraconaise.

1. TAGUS, capitaine latin, victime de Nisus. *En.*, 9, *v.* 418.

2. — Troyen, tué par Turnus. *En.*, 12, *v*, 513.

TALA, ou mieux Thala. V. Thala.

TALAIRE, plus communément Ilaïre. V. ce nom.

TALASIUS, Talasion, Talassion, Talassius, Talassus, jeune Romain non moins recommandable par sa valeur que par ses autres vertus. Lors de l'enlèvement des Sabines, quelques-uns de ses amis, ayant trouvé une jeune Sabine d'une rare beauté, la lui réservèrent, et la conduisirent chez lui en criant à ceux qui voulaient la leur enlever : « C'est pour Talasius. » Son mariage fut fort heureux; il fut père d'une belle et nombreuse famille, en sorte qu'après sa mort ce devint un usage que l'on souhaitât aux gens mariés le bonheur de Talassius, et qu'on le mentionnât dans les chansons. Dans la suite, on en fit un dieu de l'innocence et des mœurs, que les Romains invoquèrent comme les Grecs invoquaient l'Hyménée. Plutarque dérive le mot de *Talasius* que l'on chantait dans les noces du mot grec ταλασία, apprêt des laines, parce qu'en entrant dans la maison de son mari, la nouvelle épouse portait une quenouille et un fuseau, et bordait de laine la porte de son mari. *T. L.*, 1, *c.* 9. *Catul.*, *Epithal. de Jul.*, *v.* 132; *Epigr.* 62. — *Martial*, 3, *ép.* 36; *ep.* 92; 12, *ép.* 42. — *Plut.*, *V. de Romul.*

TALAÜS, fils de Bias et de Péro, et un des Argonautes, régna à Argos, et fut père d'Adraste. Il perdit la vie par les artifices d'Amphiaraüs. *Orphée*, *Arg.*, *v.* 142. — *Apollon.*, *Arg.*, 1, *v.* 118. — *Apollod.*, 1, *c.* 9; 3, c. 6, *v.* 8. — *Hyg.*, *f.* 69 et 71. — *Val. Flac.*, 1, *v.* 358. — *Paus.*, 2, c. 6 et 21.

TALCINUM, v. de l'île de Corse, vers le centre, chez les Silimbeusii, sur le Rhotanus.

TALE. V. Talus.

TALÉES, *Talea*, pieux aigus que l'on plantait sans ordre de tous côtés, en avant des fossés des retranchemens, et que l'on fixait en terre par des crochets de fer nommes *stimuli*.

TALENT, *-lentum*, poids et monnaie des Grecs. On distinguait plusieurs sortes de talens, et les savans ne sont d'accord ni sur le nombre de ceux qu'il faut reconnaître, ni sur leur évaluation. Le talent le plus connu, celui dont les auteurs font le plus souvent mention, c'est le talent attique. Comme poids, il renfermait 60 mines, 6,000 drachmes, et faisait 53 de nos livres, 7 onces, 5 gros (26 kilog., 178 gramm.).

Il faut, pour évaluer le talent, comme monnaie distinguer deux époques dans sa valeur; l'une qui s'étend depuis les temps historiques les plus reculés jusque vers le 2e siècle avant J. C., et qui comprend les temps les plus florissans de la Grèce, les siècles de Périclès et d'Alexandre; l'autre qui s'étend depuis environ le 2e siècle av. J.C. jusqu'au temps où la Grèce, fondue entièrement dans l'empire romain, en adopta les monnaies. Dans la première, la drachme pesant 82 1/7 grains et le talent attique d'argent valant 6,000 drachmes, on l'évalue rigoureusement à 5,560 fr. 90 cent.; dans la 2e. la drachme ayant été altérée, et ne pesant plus que 77 1/7 grains, on évalue le talent, qui valait toujours 6,000 drachmes, à 5,222 fr. 41 cent. Outre le talent attique d'argent, il y avait des talens attiques d'or; ils valaient dix talens d'argent, et sont évalués à 55,609 fr.

Enfin, outre le talent attique, on s'accorde à reconnaître le talent d'Egine ou de Corinthe, qui valait 100 mines ou 10,000 drachmes, tandis que le talent ordinaire ne valait que 60 mines ou 6,000 drachmes. Le talent nommé *Euboïque* ne paraît différer que de nom du talent attique. Cependant quelques-uns pensent qu'il ne valait que 56 drachmes. On trouve encore les talens égyptiens, rhodiens, ptolémaïques, alexandrins, sur lesquels les auteurs anciens se contredisent, et sur lesquels on ne peut rien dire de certain. *Pour le rapport du talent avec les autres monnaies, et pour l'évaluation d'un nombre quelconque de talens, V. à la fin du dictionn. les Tables des monnaies grecq. XI et XII.*

1. TALET, *-tum*, sommet septentrional du Taygète en Laconie. *Paus.*, 3, c. 20.

2. — édifice consacré au Soleil, sur le sommet du Taygète, qui portait le même nom. On y sacrifiait principalement des chevaux. *Paus.*, 3, *c.* 20.

TALI, nom donné à la branche orientale du bras du Nil qu'on appelle vulgairement Agathodæmon. Cette branche se jette dans la Méditerranée, un peu au-dessous de Bolbitine, ce qui a fait donner à son embouchure le nom de bouche Bolbitine du Nil. C'est la seconde en partant de l'Occident, et

elle se trouve entre la Canopique à l'O., et la Sébennytique à l'E.

TALION, *talio* (*talis*, tel, semblable), punition qui consistait à faire subir au coupable les mêmes pertes et les mêmes peines qu'il avait fait éprouver à un autre. S'il avait volé, on lui faisait rendre la même chose, ou l'équivalent de ce qu'il avait pris; s'il avait cassé la jambe à quelqu'un, il était condamné à avoir la jambe cassée, (*si membrum rupit, ni cum eo pacit, talio esto*, lois des douzes tab., 7, § 3); s'il avait tué, il était puni de la même mort qu'il avait donnée. A Rome, même dans des temps de barbarie, cette punition ne fut presque jamais infligée, quoique permise par la loi des douze tables, parce qu'il était permis de s'en racheter pour de l'argent (*Quia vel pecuniâ redimi poterat*). *Aulugell.*, 20, *c.* 1.

TALIRIS. V. TALUS, 2.

TALISMANS, statues ou figures gravées sur pierre ou sur métal, et auxquelles la superstition attribuait des effets merveilleux. La croyance aux talismans, si répandue aujourd'hui chez les orientaux, l'était aussi autrefois chez les païens.

TALMÈNE, *-na*, autrement SAMYDACE, petite v. de la Gédrosie, chez les Ichthyophages, sur la côte, à l'embouchure du Samydace.

TALMIS, v. des Diodiscaschènes, dans l'Ethiopie septentrionale, sur le Nil, au N. de Taphis.

TALMUD. V. THALMUD.

TALNA. V. THALNA.

TALONNIÈRES, *Talaria*, nom donné par les poètes aux ailes que Mercure avait aux talons. Homère donne aussi des Talonnières à Minerve. *Hom.*, *Odyss.*, 1, *v.* 96. — *Apoll.*, 2, *c.* 7. —*Virg.*, *En.*, 4, *v.* 239.— *Ov.*, *Mét.*, 2, *v.* 736; 4, *v* 666 et 729; 10, *v.* 591. — *Properce*, 2, *él.* 23, *v.* 57.— *Stace*, *Theb.*, 1, *v.* 302.

TALTHYBIUS, hérault qu'Agamemnon mena au siége de Troie. Ce fut lui qui vint chercher Briséis dans la tente d'Achille. Selon quelques-uns, ce fut lui, qui, après le meurtre d'Agamemnon par Egisthe et Clytemnestre, arracha le jeune Oreste à une mort certaine. Talthybius mourut à Egium en Achaïe. On lui éleva un temple et une chapelle à Sparte. *Hom.*, *Il.*, 1, *v.* 320.—*Ov.*, *Herold.*, 3, *v.* 9. — *Paus.*, 7, *c.* 23. — *Dictys de Cr.*, 4, *c. dern.*; 6, *c.* 2.

1. TALUS, géant de l'île de Crète, descendait, dit *Apollonius*, des géants issus du chêne ou des entrailles du rocher. Il était d'airain et invulnérable, excepté au-dessus de la cheville. Ce monstre s'opposa au débarquement des Argonautes en Crète, en lançant dans la baie des rocs couronnés de forêts, pour leur en défendre l'entrée. Le poète le fait gardien de l'île, dont il faisait le tour trois fois par an. Médée, par ses enchantemens, le fit mourir en lui faisant rompre une veine au-dessus de la cheville, pendant qu'il errait sur le rivage.

2. — nommé aussi Calus, Acalus, Taliris et Perdix, était neveu de Dédale, et non moins habile que lui. Il inventa, très-jeune encore, la scie, le compas, et plusieurs instrumens de mécanique. Son oncle, jaloux de sa renommée, l'assassina secrètement, ou selon quelques-uns, le précipita du haut de la citadelle d'Athènes. Talus fut changé en perdrix par les dieux. *Ov.*, *Met.*, 8, *v.* 237. — *Paus.*, 1, *c.* 21.—*Hyg.*, *f.* 39 et 244. —*Apollod.*, 3, *c. dern.*

3. — fils de Crétis, favori de Rhadamanthe, *Paus.*, 8, *c.* 53.

4. — fils d'OEnopion. *Paus.*, 7, *c.* 4.

5. — compagnon d'Enée, tué par Turnus. *En.*, 12, *v.* 513.

1. TAMARE, *-rus* (*Tamaro*), petite riv. mérid. du Samnium, prenait sa source dans les montagnes, au S. E., sur les frontières de l'Apulie, et se jetait dans le Calor.

2. — ou TMARE, *-rus*. V. TOMARE.

TAMASE, TAMASSE ou TAMÈSE, *-sus*, une des principales villes de l'île de Cypre, dans l'intérieur des terres, au pied du mont Olympe, près de la source du Pédiacus. Les plaines voisines de cette ville étaient citées comme un lieu de délices, et étaient consacrées à Vénus. Ce fut là que la déesse de la beauté cueillit les pommes d'or par le secours desquelles Hippomène vainquit Atalante. *Ov.*, *Métam.*, 10, *v.* 644. — *Pline*, 5, *c.* 31. — *Strab.*, 14.

TAMESIS (*Tamise*), fleuve de la Bretagne, prend sa source non loin des frontières occidentales de la Flavie Césarienne, et coule d'abord au S., puis tournant vers l'E., sépare la Flavie Césarienne de la Bretagne première, passe à Vindonis et à Londinium, et se jette par une large embouchure dans l'Océan Germanique. *Cés.*, *G. des G.*, 5, *c.* 11. — *Strab.*

TAMIATHIS (*Damiette*), v. de l'Egypte inférieure, dans le petit Delta, au N. O., sur la branche Phatmétique du Nil, et près de la mer.

TAMNUM (*Talmon*), v. de la Gaule, dans la 2ᵉ Aquitaine, chez les Santones, au S. O., sur la Garumna, près de son embouchure.

TAMOS, *hist.*, Egyptien qui fut nommé gouverneur d'Ionie par le jeune Cyrus. Après la mort de ce prince, il s'enfuit en Egypte, où il fut tué. *Diod.*, 14.

TAMOS, *géog.*, promontoire de l'Inde, dans le golfe Gangétique, près de l'embouchure du Gange.

TAMPIUS, historien romain peu connu.

TAMYRIS. V. THAMIRAS, THAMORIS.

TAMYRIS. V. THOMYRIS.

TANAGRA, fille d'Eole ou du fleuve Asope, et femme de Pémandre, fils de Chérésilas, donna son nom à la ville de Tanagre en Béotie, fondée par son mari. *Paus.*, 9, *c.* 20, 23.

1. TANAGRE, *gra*, (*Tanagra*), une des princip. v. de la Béotie, au N E., sur l'Asope. Cette ville était célèbre par la victoire que les Athéniens y remportèrent sur les Spartiates, et par le tombeau de Corinne, contemporaine et rivale de Pindare. *Hom.*, *Iliad.*, 2, *v.* 5. —*Strab.*, 9.—*Pline*, 4, *c.* 7. —*Stac.*, *Théb.*, 7, *v.* 254; 9, *v.* 745. — *Elien.*, *H. Div.*, 13, *c.* 25. —*Paus.*, 9, *c.* 20 et 22 V. TANAGRÉENS.

2.— *grus* ou *-ger* (*Negro*), petite riv. d'Italie, dans le pays des Picentini. coulait à l'O., et se jetait dans le golfe de Pæstum. Elle était célèbre chez les anciens par ses cascades nombreuses, et par les agréables paysages de ses bords. *Virg.*, *Géorg.*, 3, *v.* 151.

TANAGRÉENS, habitans de la ville de Tanagre en Béotie. Les Tanagréens passaient pour les peuples les plus religieux de la Grèce, en ce qu'ils avaient bâti leur temple dans un lieu séparé du commerce des hommes, où il n'y avait point de maisons, et où l'on n'allait que pour adorer les dieux. Ils étaient dans l'usage de choisir le plus beau et le mieux fait de tous leurs jeunes gens, de lui mettre un agneau sur les épaules, et de l'obliger de faire ainsi chargé le tour des remparts de leur ville, dans la persuasion que cette cérémonie la rendait imprenable. *Paus.*, 9, *c.* 20 et 23. — *Strab.*, 9.

TANAÏDE, *-is*, surnom de Vénus. Clément d'Alexandrie dit qu'Artaxerxe, roi de Perse, fils de Darius, fut le premier qui érigea à Babylone, à Suse, et à Ecbatane, la statue de Vénus Tanaïde, et qui fit adopter son culte aux Perses, aux Bac-

tres, et aux peuples de Damas et de Sardes. Cette Vénus était particulièrement honorée chez les Arméniens, dans une contrée située près du fleuve Cyrus, et appelée *Tanaïtis*, d'où la déesse avait pris son surnom. C'était la divinité tutélaire des esclaves de l'un et de l'autre sexe. Les personnes même de condition libre consacraient leurs filles à cette déesse, et, en vertu de cette consécration, les filles étaient autorisées par la loi à se prostituer au premier venu, jusqu'à leur mariage, sans qu'une conduite aussi extraordinaire éloignât d'elles leurs prétendans. *Strab.*, 11. — *Q. Curc.*, 5, *c.* 1.

1. TANAÏS, *myth.*, surnom de Vénus et d'une contrée où elle était adorée. V. TANAÏDE.

2. — un des capitaines de Turnus. Il fut tué par Enée. *En.*, 12, *v.* 513.

TANAÏS, *hist.*, eunuque affranchi de Mécène. *Hor.*, *Sat.* 1, *v.* 105.

1. TANAÏS (*Don*), *géog.*, fleuve considérable de la Sarmatie européenne, prenait sa source dans des solitudes inconnues aux anciens, mais qu'ils supposaient habitées par les Scythes Alauni, coulait au S. O., et se jetait dans le Palus-Méotide. *Hor.*, 3, *od.* 10, *v.* 1. —*Prop.*, 2, *él.* 23, *v.* 54.—*Strab.*, 11 et 16.—*P. Méla*, 1, *c.* 1, 2, *él.* 3 et 19. — *Lucain*, 3, *v.* 273; 8, *v.* 319; 9, *v.* 414 et 751.—*Q. C.*, 6, *c.* 2.

2. — v. de Sarmatie, à l'embouchure du fleuve de même nom.

3. — nom donné quelquefois à l'Iaxarte. V. IAXARTE.

TANAQUIL, nommée aussi Caïa Cæcilia, naquit à Tarquinie, et épousa Lucumon, plus connu sous le nom de Tarquin l'Ancien. Avide de grandeurs, et voyant son époux peu considéré dans sa patrie, elle l'engagea à s'établir à Rome, et profitant pour l'y déterminer de son habileté dans l'art des augures, elle lui prédit qu'il parviendrait aux plus hautes dignités. En effet Tarquin s'acquit par ses vertus l'amitié d'Ancus Martius et celle du peuple par sa libéralité, et après la mort d'Ancus il fut élevé au trône. Tanaquil, qui avait contribué à cette élection partagea avec lui les prérogatives de la royauté. Après le meurtre de Tarquin, elle fit couronner son gendre Servius-Tullius. Elle se distingua par sa libéralité; et tel fut le respect que les Romains eurent toujours pour sa mémoire qu'ils conservèrent avec le plus grand soin sa ceinture, et la robe de son gendre qu'elle avait brodée elle-même. Juvénal donne le nom de Tanaquil à toutes les femmes qui prenaient une sorte d'empire sur leurs maris. *T. L.*, 1, *c.* 24, etc. —*Den. d'Hal.*, 3, *c.* 59 — *Flor.*, 1, *c.* 5 et 8. — *Sil. Ital.*, 13, *v.* 818. — *Pline*, 33, *c.* 1; 35, *c.* 12.— *Juv.*, *Sat.*, 6., *v.* 566. — *Ausone*, *ép.* 23, *v.* 31. — *S. Aug.*, *Cité de D.*, 3, *c.* 15.—*Eutrop.*, 1, *c.* 7.

TANARE, *-rus* (*Tanaro*), fleuve de la Ligurie, a sa source vers les frontières S. O. de cette contrée, dans les Alpes, et se rend en coulant au N. O., et en traversant les terres des Vagienni et les Statielli, dans le Pô, au-dessous de Forum Fulvii.

TANAS, riv. d'Afrique dans la Numidie. *Sallust.*, *Jugurth.*, *c.* 90.

TANETUM (*Taneto*), petite riv. de la Gaule Cispadane, sur le fleuve Nicia, au S. E. de Parme.

TANFANA, divinité des Marses de Germanie.

TANFANÆ LUCUS ou *bois de Tanfana*, bois sacré de Germanie, chez les Marses, entre les fleuves nommés aujourd'hui l'*Ems* et la *Lippe*. *Tac.*, *Ann.*, 1, *c.* 51.

TANIS (*Sau*); une des villes les plus considérables de l'Egypte inférieure, dans le petit Delta, vers le N., a donné son nom à la branche Tanitique du Nil, ainsi qu'au nome Tanites dont elle était la capitale. On croit communément que Tanis était le siége des anciens Pharaons ou rois d'Egypte, qui régnaient du temps de Moïse.

TANITES (NOME), nome de l'Egypte inférieure dans le petit Delta. Tanis en était la capitale.

TANITIQUE (BRANCHE ou FLEUVE), *-ticum*, *flumen*, sixième bras du Nil en partant de l'occident, se détachait de la branche Bubastique un peu au-dessous de Bubastis, coulait au N., et se séparait à quelque distance de la mer en deux branches dont la principale tombait dans la Méditerranée, entre la Phatmétique et la Bubastique, et l'autre allait, après avoir baigné les murs de Tanis, rejoindre cette dernière au-dessous de Tacosiris.

1. TANTALE, *-lus*, roi de Lydie ou de Phrygie, fils de Jupiter selon les uns, ou de Tmolus selon les autres, et d'une nymphe nommée Plota ou Pluto et père de Pélops et de Niobé, est célèbre par le châtiment terrible que, selon les poètes, il subissait dans les enfers. Cependant les anciens ne sont d'accord ni sur la nature de ce châtiment ni sur celle de son crime. Les uns l'accusent d'avoir fait servir aux dieux les membres de son propre fils pour éprouver leur divinité, ou, comme l'explique un mythologue moderne, d'avoir voulu faire aux dieux le barbare sacrifice de son fils. D'autres lui reprochent d'avoir révélé le secret des Dieux, dont il était grand-prêtre, c'est-à-dire, d'avoir découvert les mystères de leur culte. On a voulu aussi que ce crime consistât à avoir enlevé Ganymède; cet enlèvement en effet eut réellement lieu; mais il le fit avant que Jupiter eût transporté ce jeune prince au ciel, et pour se venger de Tros. Ce n'était donc point un sacrilége. Selon Pindare (*Olymp.*, 1.), Tantale ne mérita le supplice qu'il endure aux enfers que parce qu'ayant été admis à la table des dieux il déroba le nectar et l'ambroisie pour en faire part aux mortels; ou enfin, selon Lucien, parce qu'il avait volé un chien que Jupiter lui avait confié pour garder son temple dans l'île de Crète, et avait répondu au dieu qu'il ignorait ce que l'animal était devenu. Cicéron, sans exprimer aucun des crimes de Tantale en particulier, dit qu'il est puni de ses forfaits, de sa fureur et de son orgueil. Quant au supplice, Homère (*Odyss.* 11, *v.* 581), Ovide et Virgile (*Géorg.*, 3, *v.* 7,) le peignent consumé d'une soif brûlante, au milieu d'un étang dont l'eau sans cesse échappe à ses lèvres desséchées, et dévoré par la faim sous des arbres dont un vent jaloux élève les fruits jusqu'aux nues, chaque fois que sa main tente de les cueillir. Cicéron, après avoir suivi Homère dans sa 1re *Tusculane* (*c.* 5), adopte dans la 4e (*c.* 16), la tradition d'Euripide (*Orest.*, *act.* 1, *sc.* 1), de Pindare et de Platon, qui représentent Tantale au-dessous d'un rocher dont la chute menace à chaque instant sa tête. Horace (1, *sat.*, 1, *v.* 68) trouve le portrait de l'avare dans le 1er supplice de Tantale. *Ovid.*, *Mét.* 6, *v.* 172 *et* 404; *Am*, 2, *él.* 2, *v.* 43. — *Hygin.*, *f.* 82 — *Properce*, *él.* 1, *v.* 68.

2. — un des fils de Niobé et petit-fils du précédent. *Ovid.*, *Met*, 6, *f.* 6.

3. —fils de Thyeste, fut le 1er mari de Clytemnestre, selon Euripide. *Iphig. en Aul.*, *acte* 5, *c.* 3. — *Paus.*, 3, 18 *et* 22

4. —autre fils que Thyeste eut d'Europe, femme de son frère Atrée, et dont celui-ci lui fit servir les membres dans un festin.

TANTALIDES, Agamemnon et Ménélas, arrière-petit-fils de Tantale. *Ovid.*, *Héroïd.*, 8.

TANTALIS, Niobé, fille de Tantale.

TANUS, petite riv. mérid. de l'Argolide, dans la Cynurie, prenait sa source sur les confins de la Laconie et de l'Arcadie, et se jetait dans le golfe d'Argos, à Thyrée.

TANUSIUS Geminus, Romain, ami de Cicéron, écrivit sur l'histoire romaine. *Sén.*, *ép.*, 93. — *Suét.*, *Cés.*, c. 9.

TAOCE, v. de la Perside, à l'O., sur la côte occidentale du golfe Persique, entre l'embouchure du fleuve Arosis et la ville Gogana.

TAOCHI, peuple de la petite Arménie, qui habitait vers le N.O., au milieu des montagnes limitrophes du Pont, des Sanni et de l'Ibérie.

TAPAGE, v. de l'Afrique, dans le pays nommé *Myrrhifera Regio*, au N. E., sur le golfe Avalite.

TAPE, v. septentrionale de la grande Médie, capitale des Tapuri.

TAPHIASSE, *-ssus mons*, petite chaîne de montagnes qui séparait le territoire des Locriens-Ozoles vers l'O. de l'Etolie, et s'étendait de Chalcis au bord de la mer, entre Lycirne et Macynie.

TAPHIES, *-phiæ*, petites îles de la mer Ionienne, entre l'Achaïe et l'île de Leucade, sont appelées aussi Téléboïdes. Elles furent ainsi nommées de Taphius et Téléboas fils de Neptune, qui y régnèrent. Les Taphiens firent la guerre à Electryon, roi de Mycènes, et lui tuèrent tous ses enfans mâles. Ce prince, dans sa douleur, promit son royaume et la main de sa fille à celui qui vengerait la mort de ses fils égorgés. Amphitryon, qui en eut la gloire, obtint la récompense promise. Les Taphiens étaient bons marins, mais vivaient de pirateries et de rapines. *Odyss.*, 1, *v.* 181 et 419; 15, *v.* 426. — *Strab.*, 10 — *Apollod.*, 2, *c.* 4 *et* 5. — *Plin.*, 4, *c* 12.

TAPHIS, v. septentrionale de l'Ethiopie, chez les Dodécaschènes, sur le Nil, vis à-vis d'une autre ville nommée *Contra-Taphis*.

TAPHIUS ou Taphus, fils de Neptune et d'Hippothoé, fut chef d'une troupe de fugitifs à la tête de laquelle il alla s'établir dans les îles de la mer Ionienne, qui prirent de lui le nom de *Taphies* V. ce nom. *Strab.*, 10. *Apollod.*, 2, *c.* 9 *et* 10.

TAPHIUSE, *-sa*, la plus grande et la plus septentrionale des îles Taphies ou Téléboïdes, avait pour capitale Aspalathie. *Pline* 36, *c.* 21.

TAPHNA, v. de la tribu d'Ephraïm, sur les confins de la tribu de Manassé.

1. TAPHOS. V. Taphies et Taphiuse.

2. — presqu'île qui joignait la Chersonnèse Taurique, au continent.

TAPHOSIRIS ou Taposiris (τάφος, tombeau et Osiris), nom commun à deux villes de l'Egypte inférieure, où l'on croyait qu'était le tombeau d'Osiris. L'une, qui s'appelait la grande, était située dans le N. O. de l'Egypte, à l'O. d'Alexandrie, au fond du golfe Plinthinite; l'autre, moins considérable, n'était désignée que par le nom de petite Taphosiris, et était située à l'E. d'Alexandrie, sur la mer, entre Canope et Nicopolis.

TAPHRA. V. Taphrura.

TAPHRES, *-ræ* (*Précop*), place de la Chersonèse Taurique, au N., sur l'isthme qui unit la presqu'île à la Sarmatie Européenne, et qui se nommait Taphros (τάφρὸς en grec *fossé*), à cause d'un fossé qu'on y avait creusé pour défendre l'entrée de la Chersonèse *P Méla*, 2, *c.* 1. — *Pline*, 4, *c.* 12.

TAPHROS Fretum (*détroit de Boniface*), détroit qui sépare la Corse de la Sardaigne.

TAPHRURA ou Taphra (*Sfax*), v. et port d'Afrique, dans la Byzazène, à l'E., sur la rive septentrionale de la petite Syrte.

TAPOSIRIS, mieux Taphosiris. V. ce mot.

TAPROBANE, *-na* (*Ceylan*), grande île de la mer des Indes, au S. O. de la presqu'île en deçà du Gange. Elle fut découverte par les Grecs immédiatement après l'expédition d'Alexandre dans les Indes; mais les premières relations en exagérèrent tellement l'étendue qu'on la regarda long-temps comme le commencement d'un autre monde habité par des peuples qu'ils nommaient *Antichthones*. Pline, d'après les rapports d'ambassadeurs de Taprobane députés à Rome sous l'empire de Claude, lui donne une immense étendue, cinq cents villes, deux grands fleuves, un lac de trois cent soixante-quinze milles de circuit, et des mines considérables d'or et d'argent. Ptolémée plus exact et plus judicieux ne donne guère que trente villes à l'île de Taprobane. Cependant il l'étend depuis la pointe méridionale de la presqu'île en deçà du Gange jusque bien loin au-dessous de l'équateur, ce qui lui donne une trop grande étendue. Au reste les descriptions des deux auteurs sont si différentes que quelques modernes ont cru que la Taprobane de Pline était différente de celle de Ptolémée, et que si cette dernière était l'île de Ceylan, la première était celle de Sumatra. *Ov.*, *Pont.*, 8, *élég.* 5, *v.* 80. — *Pline*, 6, *c.* 22. — *Stace*, *Théb.*, 6. — *Ptol.*, 7, *c.* 4. — *Solin*, *c.* 66. *Strab.*, 2. V. Taprobaniens.

TAPROBANIENS, *-nii*, habitans de l'île de Taprobane (Ceylan). Selon les ambassadeurs Taprobaniens venus à Rome du temps de Claude, leurs compatriotes étaient robustes, magnifiques et industrieux. Ils cultivaient leurs champs avec beaucoup de soin; ils n'avaient point d'esclaves et ne condamnaient à mort qu'après l'examen de deux tribunaux, et sur une double sentence. Le gouvernement était monarchique, mais électif; on ne choisissait même pour roi qu'un homme sans enfans, et s'il venait à en avoir, on le forçait à abdiquer de peur que la couronne ne devînt héréditaire. Hercule était la divinite principale du pays. *Pline*, 6, *c.* 22.

TAPSUS, *myth.*, guerrier de Cyzique, fut tué par Pollux lors du passage des Argonautes. *Val. Flacc.*, 2, *v.* 191.

1. Tapsus, *géog.* (*Penisola delli Manghisi*), presqu'île située sur la côte orientale de la Sicile, entre Syracuse et Mégare. Quelques auteurs y placent une ville de même nom. *En.*, 3, *v.* 619.

2. — ou Thapsus (*Demsas*), v. d'Afrique V. Thape.

TAPURES ou Tapyres, *-ri*, peuple de la grande Médie, au N., habitait la rive méridionale de la mer Caspienne, entre les Mardes et les Hyrcaniens.

TARACO. V. Tarraco.

TARAN ou Taranis, nom sous lequel les Celtes adoraient Jupiter. *Taran* dans la langue Gauloise signifiait tonnerre. *Cés.*, *guerr. des G.* — *Luc.*, *Phars.*, 1, *v.* 446, etc.

TARAS, *myth.*, fils de Neptune, passe pour le fondateur de Tarente. Les habitans de cette ville le représentaient sur leurs médailles sous la forme d'un dieu marin, armé tantôt du trident de son père, tantôt de la massue d'Hercule, symbole de la force. Taras avait aussi une statue dans le temple de Delphes, où on lui rendait les honneurs secondaires en usage pour les héros. Le fondateur de Tarente était sans doute un étranger venu par mer; c'est ce qui aura donné lieu d'imaginer qu'il était fils de Neptune. *Paus.*, 6, *c.* 20; 10, *c.* 37.

Taras, *géog.*, ou Tarente. V. ce nom.

TARASCO (*Tarascon*), v. méridionale de la Viennoise, chez les Cavares, à l'O., sur le Rhône, entre Avenio et Arélate.

1. TARAXIPPE, *-ppus* (ταράττω, troubler; ἵππος, cheval), génie céleste adoré à Olympie. Il avait auprès de la borne du stade un autel de forme ronde

qui inspirait aux chevaux, à l'instant où ils passaient, une telle épouvante, qu'ils ne reconnaissaient ni la voix, ni la main de leurs guides, et renversaient souvent les chars et l'écuyer. Aussi les athlètes qui disputaient le prix de la course des chars imploraient-ils son assistance. Au reste les anciens ne s'accordaient nullement sur ce génie. Selon les uns, c'était l'ombre d'OEnomaüs ou de Myrtile, selon les autres, c'était Neptune *Hippius*. *Den. d'Hal.*, 2.— *Pausan.*, 6, *c.* 20 ; 10, *c.* 37.

2. — nom donné après sa mort à Glaucus fils de Sisyphe qui fut foulé aux pieds des chevaux.

TARBA, Turba ou Tarvia (*Tarbes*). V. Turba.

TARBELLE, *-lla Pyrene*, nom donné quelquefois à cette portion de la chaîne des Pyrénées qui s'étend vers l'Océan, à cause des Tarbelles qui en sont voisins.

TARBELLES ou Tarbelliens, *-lli*, nation Gauloise de la Novempopulanie, à l'O., s'étendait le long des côtes de la mer, depuis le territoire des Boii jusqu'à celui des Verduli et des Lacetani en Espagne. *Tibull.*, 1, *él.* 7, *v.* 13. — *Luc.*, *Phars.*, 4, *v.* 125.—*Cés.*, *G. des G.*, 3, *c.* 27.

TARCHON, chef étrusque, amena des troupes auxiliaires à Enée, pendant la guerre contre les Rutules. Il passe pour le fondateur de Tarquinie. *En.*, 8, *v.* 506, 603 ; 10, *v.* 153 et 290 ; 11, *v.* 584 et 729.

TARCHONDIMOTUS, *hist.*, prince de Cilicie, contemporain de Pompée et de César. *Cic.*, *Ep. Fam.*, 16, *ép.* 8. — *Luc.*, *Phars.*, 9, *v.* 219.

1. TARENTE, ou Taras (*Tarente*), *-rentum* ou *-rentus*, grande ville de la Messapie, portion S. O. de l'Iapygie, sur une étroite péninsule, au fond du golfe qui porte son nom, à cinq milles du fleuve Galesus, et près d'une petite rivière nommé *Taras* du nom de la ville. Fondée selon d'anciennes et fabuleuses traditions par Taras, fils de Neptune, elle fut ensuite augmentée par une colonie de Sparte venue sous la conduite de Phalanthe vers l'an 707 av. J. C. Tarente devint en peu de temps sous ces nouveaux colons une des villes les plus riches et les plus puissantes de la Grande-Grèce : elle était la capitale des trois provinces circonvoisines, l'Apulie, la Messapie et la Lucanie. Elle devait principalement ces avantages à la beauté de sa situation qui lui ouvrait l'entrée de deux mers différentes, à l'étendue et la commodité de son port qui avait cent stades de circonférence et à la fertilité de son territoire. Cette ville contenait un grand nombre d'édifices magnifiques, entre autres une citadelle qui défendait l'entrée du port, un théâtre où l'on se rendait également pour assister aux spectacles, et pour délibérer sur les affaires publiques, un gymnase destiné aux exercices de la course et de la lutte, et une place publique dont le plus bel ornement était un Colosse de Jupiter qui ne le cédait en grandeur qu'à celui d'Apollon à Rhodes. La philosophie et les arts furent presque perpétuellement cultivés à Tarente. Pythagore y résida quelque temps. Parmi les hommes célèbres auxquels elle donna le jour, on distingue surtout Leptis, Archytas et Aristoxène. V. Tarentins. *T. L.*, 12. *c.* 13. — *Strab.*, 6. — *Hor.*, 1, *ép.* 7, *v* 45. — *Florus*, 1, *c.* 18.—*Val. Max.*, 2, *c.* 2.—*P. Méla*, 2, *c.* 4.— *Pline*, 8, *c.* 10 ; 15, *c.* 10 ; 34, *c* 7. — *Plut.*. *Pyrrhus*.—*Stace*, 1, *Sylv.*, 1, *v.*105.—*Elien*, *H. D.*, 5, *c.* 20.

2. — (Golfe de), grand golfe de la Méditerranée, formé à l'extrémité E. de l'Italie par le prolongement de l'Iapygie au N. E. et de Brutium au S. E.

TARENTINS, *-ni*, habitans de la ville et du territoire de Tarente. Ce peuple, qui pendant longtemps avait été un des plus puissans de l'Italie méridionale, fut enfin, après une guerre célèbre par sa durée et par le courage de Pyrrhus qu'il appella à son secours, vaincu par les armes romaines l'an 271 av. J. C. (V. Pyrrhus, Fabricius). Les Tarentins se révoltèrent ensuite et reçurent dans leur ville les Carthaginois commandés par Annibal. Mais après les désastres et la retraite de ce général, ils furent battus de nouveau par les Romains, et rentrèrent sous le joug auquel depuis ils n'essayèrent plus de se soustraire. Les Tarentins avaient d'abord été gouvernés par des rois; lassés ensuite de la monarchie, ils organisèrent une république, et vécurent ainsi jusqu'à leur reddition aux Romains. Ce peuple est célèbre dans l'antiquité par son luxe, sa mollesse et la dépravation de ses mœurs ; et l'on a dit d'eux qu'ils avaient plus de fêtes, de jeux solennels et de festins, que de jours dans l'année. Dans le temps de sa prospérité, Tarente pouvait mettre sur pied 100.000 fantassins, et 3,000 cavaliers. *Strab.*, 6. —*T. L.* 11, *c.* 13. V. Tarente.

TARGINES, petite riv. du Brutium, prend sa source près de la Sila, et se jette dans le golfe Scylacius, à Tacines.

1. TARICHÉE, *-chœa* ou *chœum*, v. forte de Judée, dans la Galilée, sur les confins des tribus de Zabulon et d'Issachar, à l'E., sur la rive occid. du lac Tibériade.

2, etc. — nom commun à plusieurs petites villes de la côte d'Egypte. *Hér.*, 2, *c.* 15.

TARNADÆ, v. de la Gaule, dans la province des Alpes Grecques et Pennines.

TARNE, *-nis* ou *-nia* (*Tarn*), riv. de l'Aquitaine 1re, prenait sa source au mont Lesora, sur les confins de la Narbonaise, coulait à l'O., et se jetait dans la Garumna, sur les confins des Notiobrices, des Lactorates et des Cadurces.

1. TARNES, *-nœ*, v. dont parle Homère. *Il.*, 5.

2. — fontaine de Lydie, près du Tmolus. *Strab.*

TARPA (Sp. Metius), savant critique qui vivait sous le règne d'Auguste, fut chargé, avec quatre autres commissaires, d'examiner et de juger les ouvrages de poésie que l'on déposait à Rome dans le temple des Muses. Quoiqu'il le fît avec impartialité, il eut beaucoup d'ennemis. On ne représentait aucune pièce sur le théâtre de Rome qu'elle n'eût été soumise à sa censure. *Hor.*, 1, *Sat.* 10, *v.* 38 ; *Art Poét.*, *v.* 387.

TARPEÏA, *myth.*, Italienne qui combattait à la suite de Camille. *Virg.*, *En.*, 11, *v.* 665.

1. Tarpeïa, *hist.*, fille de Sp. Tarpeïus, gouverneur de la citadelle de Rome, promit d'ouvrir aux Sabins les portes de cette ville, à condition qu'ils lui donneraient ce qu'ils portaient au bras gauche. Elle voulait parler de leurs bracelets d'or. Tatius, roi des Sabins, y consentit ; mais en entrant dans la ville, il jeta à Tarpeïa non-seulement son bracelet, mais encore son bouclier. Il fut imité par ses soldats, de manière que cette malheureuse périt accablée sous le faix. Tel fut le fruit de cette perfidie. Elle fut enterrée au mont Capitolin, dont une partie prit d'elle le nom de Roche Tarpeïenne, et qui lui-même est quelquefois appelé *mont Tarpeïen*. *T. L.*, 1, *c.* 11. — *Varr.*, *L. Lat.*, 4, *c.* 7. — *Ov*, *Fast.*, 1, *v.* 261 ; *Am.*, 1, *él.* 10, *v.* 50.—*Properc.*, 4, *él.* 4.— *Plut.*, *Romul.*

2. — Vestale qui vivait sous le règne de Numa.

Tarpeïa, *archéol.*, loi décrétée sous les auspices de Sp. Tarpeïus l'an de Rome 269. Elle conféra à tous les magistrats de la république le droit d'infliger des amendes, ce qui était auparavant une des attributions du consulat. Les moindres amendes étaient fixées à deux brebis, et les plus fortes à trente bœufs

TARPÉÏENNE (Roche). V. Tarpeïus Mons.

1. **TARPEÏUS** (Sp.), *hist.*, gouverneur de la citadelle de Rome sous le règne de Romulus, et père de la perfide Tarpeïa (V. ce nom). Ses descendans prirent le nom de Montani et de Capitolini.

2. — (Sp.), auteur de la loi Tarpeïa. V. ce mot.

Tarpeïus (Mons), *géog.*, colline de Rome, d'environ quatre-vingts pieds de hauteur perpendiculaire, d'où les Romains précipitaient les criminels condamnés à mort, faisait partie du mont Capitolin. Cette colline reçut son nom de Tarpeïa, qui y fut enterrée. On donne aussi le nom de mont Tarpeïus au mont Capitolin tout entier. *T. L.*, 6, *c.* 20. — *Virg.*, *En.*, 8, *v.* 348 et 654. — *Phars.*, 7, *v.* 758.

TARPHÉ. v. de la Grèce, dans la Locride.

TARPODISE, *-sus*, petite v. de la Thrace, dans l'intérieur des terres, vers la source du Contadesdus.

1. **TARQUIN L'Ancien**, *L. Tarquinius Priscus*, cinquième roi de Rome, était fils de Démarate, Corinthien de la famille des Bacchiades, qui était venu s'établir en Italie. Il se nommait d'abord Lucumon; il changea son nom en celui de Lucius, et prit le surnom de Tarquin, parce qu'il était né à Tarquinies en Italie. Tanaquil, sa femme, voyant qu'il ne jouissait dans cette ville que d'une médiocre considération, le détermina à s'établir à Rome en lui prophétisant qu'il y porterait le diadème. En effet ses manières insinuantes et ses grandes richesses lui acquirent un si grand crédit que le roi Ancus Martius le nomma tuteur de ses enfans. Trop ambitieux pour se contenter de ce titre, il écarta bientôt les jeunes princes, et se fit décerner la couronne l'an 616 av. J. C. Les Romains eurent lieu de s'applaudir de leur choix. Tarquin se fit aimer par sa douceur et sa modération. Pour se faire des créatures, il créa cent nouveaux sénateurs. Il les choisit parmi les plébéiens, et par cette raison ils furent nommés sénateurs du second ordre, *patres minorum gentium*, pour les distinguer de ceux de l'ancienne création, qu'on nommait sénateurs du premier ordre, *patres majorum gentium*; mais ces deux ordres étaient égaux en autorité. Après avoir formé ces institutions, Tarquin se signala par ses exploits contre les Sabins et les Latins, et contre les douze peuples de l'Etrurie, auxquels il rendit Rome respectable. Ayant soumis ses voisins, il profita des loisirs de la paix pour faire construire magnifiquement les murs de Rome. Il environna la place publique de galeries, et l'orna de temples et de salles destinées aux tribunaux de justice et aux écoles publiques. Pour purger Rome de ses immondices, et procurer un écoulement aux eaux des montagnes que cette ville renfermait dans ses murs, il fit construire des aquéducs souterrains, qu'on admirait encore huit cents ans après. Il introduisit le premier la coutume de demander les charges, et de faire des démarches publiques pour les obtenir. Il introduisit l'usage des faisceaux de verges qu'on liait autour des haches des magistrats, les robes des rois et des augures, les chaises d'ivoire des sénateurs, avec les anneaux et les ornemens des chevaliers. Il fut assassiné par les enfans d'Ancus Martius l'an 578 av. J. C., dans la quatre-vingtième année de sa vie, et la trente-huitième de son règne. *T. L.*, 1, *c.* 31. —*Virg.*, *En.*, 6, *v.* 819. — *Val. Max.*, 1, *c.* 4; 3, *c.* 2. — *Flor.*, 1, *c.* 5. — *Den. d'Hal.*, 3, *c.* 59.

2. —(L.), surnommé le Superbe, à cause de son insolence et de son orgueil, septième et dernier roi de Rome, était fils de Tarquin l'Ancien. Il épousa Tullie, fille de Servius Tullius, femme ambitieuse et cruelle, à l'instigation de laquelle il tua son beau-père, et s'empara du trône par violence et sans aucune forme d'élection (534 av. J. C.) Il se défit sous divers prétextes de la plus grande partie des sénateurs et des riches citoyens. Il s'appuya de l'alliance des Latins par son mariage avec la fille d'Octavius Mamilius, le plus considérable d'entr'eux, et renouvela les traités faits par ses prédécesseurs avec ces peuples. Ses dépenses ayant épuisé le trésor public, et sa tyrannie l'ayant rendu odieux, il se flatta que la guerre ferait cesser les murmures. Il tourna ses armes contre Gabies, et s'en empara par perfidie. Sextus, son fils, feignant de s'être brouillé avec lui, s'enfuit dans cette ville, et demanda aux habitans un asile, qu'ils lui accordèrent. Bientôt il s'insinua dans leur confiance, et devint un des principaux de la ville. Sûr alors de sa puissance, il envoya demander à son père de quelle manière il devait se conduire. Tarquin amena l'envoyé dans le jardin, s'y promena long-temps, abattant en silence les têtes de fleurs les plus hautes, et le renvoya sans autre réponse. Sextus comprit son père, et, après avoir fait périr les principaux citoyens, livra la ville à son père. Tarquin tourna ensuite ses armes contre les Rutules. Il assiégeait Ardée, capitale du pays, lorsque l'outrage que Sextus, son fils aîné, fit à Lucrèce, souleva les Romains. Ils fermèrent les portes de leur ville, condamnèrent Tarquin à l'exil, et abolirent la royauté l'an de Rome 244. Tarquin ne put jamais remonter sur le trône. Il se retira chez les Etrusques, dont il sollicita les secours; mais leurs armes lui furent inutiles. Après une guerre de treize ans, la paix fut conclue, et le tyran se vit abandonné de tous ceux qui l'avaient secouru. Il mourut à Cumes, dans la quatre-vingt-dixième année de sa vie, et quatorze ans après son expulsion. Il en avait régné près de vingt-cinq. Les historiens ont beaucoup déprimé ce prince; mais on ne peut nier que ce ne fût un tyran habile, qui augmenta son pouvoir par ses victoires. On doit lui reprocher des injustices, mais non lui refuser la gloire du génie et des talens. Il acheva le Capitole commencé par son prédécesseur, et acheta les livres Sybillins, que les Romains consultaient dans les grandes calamités (V. Sybilles). *Cic.*, *p. Rab.*, *c.* 4; *Tusc.*, 3, *c.* 27.—*T. L.*, 1, *c.* 46.—*Den. d'Hal.*, 4, *c.* 48. —*Flor.*, 1, *c.* 7 et 8. —*Pline*, 8, *c.* 41. — *Val. Max.*, 9, *c.* 11. — *Ov.*, *Fast.*, 2, *v.* 687.

3. — (M.) Sextus, fils aîné de Tarquin-le-Superbe, est célèbre par la prise de Gabies (V. Gabies et l'art. précéd.), et surtout par l'outrage qu'il fit à Lucrèce et qui fut l'occasion de l'indépendance de Rome (V. Lucrèce). Il combattit avec son père contre les Romains pour rentrer dans Rome; mais il fut tué à la bataille du Lac Régille, l'an 258 de Rome (494 av. J. C.). *Den. d'Hal.*, 5, *c.* 7; 6, *c.* 2. — Selon Tite-Live (1, *c.* 53, 54, 57, etc.), il s'était retiré à Ardée, et y fut tué à cause de ses vexations.

4. — (Aruns), autre fils de Tarquin. V. Aruns, n° 2.

5. — (Titus), autre fils de Tarquin, suivit son père en exil, et se trouva à la bataille de Régille, où il périt sans doute. *T. L.*, 1, *c.* 36; 2, *c.* 19 et 20. — *Den. d'Hal.*, 6, *c.* 2.

6. — Collatin, *Tarquinius Collatinus*, proche parent de Tarquin-le-Superbe, et mari de Lucrèce. V. Collatin.

1. **TARQUINIE**, *-nia*, fille de Tarquin l'Ancien, épousa Servius Tullius, dont elle eut deux filles, dont l'une est la célèbre Tullie. Ce prince ayant été assassiné par Tarquin-le-Superbe, elle enleva secrètement son corps, et lui donna la sépulture. Elle mourut de douleur la nuit suivante. Quelques auteurs accusent néanmoins Tullia, femme du jeune

Tarquin, de l'avoir fait périr. *Den. d'Hal.*, 4, c. 9 et 10.

2. — vestale qui donna, dit-on, au peuple romain le vaste terrain qui fut depuis appelé le Champ-de-Mars.

TARQUINIES, *-nii* (*Turchina*), v. de l'Etrurie mérid., sur la Marta, à quelques milles de son embouchure, au S. de Forum-Aurelii, et au N. de Centum Cellæ, avait été bâtie par Tarchon, qui secourut Enée contre Turnus. Tarquin l'Ancien, qui y était né, y établit une colonie romaine lorsqu'il fut monté sur le trône. *T. L.*, 2, *c.* 34; 27, *c.* 4. — *Strab.*, 5. — *Pline*, 2, *c.* 95. — *Ptol.*, 3, *c.* 1. — *Just.*, 20, *c* 1.

1. TARQUINIUS, complice de Catilina, ayant été arrêté, révéla tout le complot à Cicéron. *Sall.*, *Cat.*, *c.* 31.

2, 3, etc. — V. Tarquin.

1. TARQUITIUS, maître de la cavalerie sous le dictateur Q. Cincinnatus. *T. L.*, 3, *c.* 27.

2. — Priscus, officier romain qui, par les ordres d'Agrippine, accusa le proconsul d'Afrique, Statilius Taurus, de concussion et de magie. Statilius, sans attendre le jugement, se donna la mort; mais Tarquitius fut exclu du sénat par les sénateurs indignés; la protection d'Agrippine même ne put le sauver. *Tac.*, *Ann.*, 12, *c.* 59; 14, *c.* 46.

3. — Crescens, centurion de l'armée de Césennius Pætus, montra le plus grand courage dans la déroute de ce général, et défendit à lui seul une tour contre les soldats de Vologèse. *Tac.*, *Ann.*, 15, *c.* 11.

TARQUITUS, capitaine latin, fils de Faunus et de Dryope, secourut Turnus contre Enée, et tomba sous les coups du dernier. *En.*, 10, *v.* 550.

TARRACINA. V. Terracine.

TARRACO (*Tarragone*), grande v. d'Espagne, capitale des Cosetani et de la Tarraconaise toute entière, à qui elle a même donné son nom. Elle était située sur la mer, à l'embouchure de la Tulcis, et avait un bon port. Cette ville fut bâtie, dit-on, par les Phéniciens qui l'appelèrent *Tarcon*, d'où les Latins ont fait *Tarracon*. Ayant été détruite, les Scipions la relevèrent et en firent le boulevard de leurs possessions contre les Carthaginois. Jules César y envoya une colonie, et dès lors Tarraco devint une des villes les plus considérables de l'Espagne. C'est là qu'Auguste séjourna lorsqu'il vint en Espagne subjuguer le reste du pays. Antonin agrandit le port, qui déjà était remarquable par son étendue et sa commodité. Tarraco renfermait un grand nombre de monumens, entre autres un cirque, un théâtre, moitié de marbre, moitié creusé dans le roc, et un temple dédié à Auguste. On en voit encore quelques ruines aux environs de la ville nouvelle. *P. Mela*, 2, c. 6. — *Mart.*, 10, *ép.* 104; 13, *ép.* 118.

TARRACONAISE, *-nensis* (suppl. *provincia*), la plus grande des trois provinces espagnoles établies par Auguste. Elle était ainsi nommée de *Tarraco* (*Tarragone*), sa capitale. Elle s'étendait des Pyrénées au fleuve Bœtis, et de la Méditerranée à la Lusitanie, comprenant ainsi la Carthaginoise au S. E., et au N. O. la Gallécie, espace qui aujourd'hui correspondrait, à peu de choses près, aux provinces de *Gallice*, *Asturies*, *Biscaye*, *Léon*, *Navarre*, *Arragon*, *Catalogne*, *deux Castilles* et *Valence*. *P. Méla*, 2, c. 4. — *Mart.*, 10, *ép.* 104. — *Sil. It.*, 3, *v.* 369; 15, *v.* 177.

TARRAS, v. de l'île de Sardaigne, à l'O., à quelques milles de la mer, entre Caracodes Portus et Lésa.

TARRUTIUS. V. Tarutius.

TARSA, Thrace, un des chefs de la révolte qui eut lieu sous le règne de Tibère l'an 26 de J. C., se donna la mort lorsqu'il vit ses compatriotes dans l'impossibilité de résister. *Tac.*, *Ann.*, 4, c. 50.

TARSATICA (*Tersath*), v. de la Liburnie, au N., sur le golfe Flanaticus, à l'embouchure du fleuve Œneus.

TARSE, *-sus* (*Tarsous* ou *Tarasso*), grande et belle v. de l'Asie mineure, capitale de la Cilicie Campestris, à l'O., sur le Cydnus, près de l'embouchure de ce fleuve. Les vaisseaux pouvaient aisément y remonter, ce qui la rendit de bonne heure très-commerçante. Lors de l'expédition d'Alexandre, les Grecs y apportèrent le goût des beaux-arts et de la philosophie, de sorte qu'elle devint la plus célèbre école littéraire de toute l'Asie et balança même la gloire d'Athènes et d'Alexandrie. Elle eut le titre de ville libre, même sous les Romains, et formait, sous l'empire d'Auguste, une petite république exempte d'impôts. Elle porta un instant le nom de Juliopolis, que lui donnèrent les habitans pour se concilier la faveur de César. Tarse donna naissance au philosophe Athénodore, au célèbre rhéteur Hermogène et à saint Paul. *P. Méla*, 1, *c.* 13. — *Strab.*, 14. — *Luc.*, *Phars.*, 3, *v.* 225.

TARSIS. V. Tharsis.

1. TARSIUS, *myth.*, surnom que portait Jupiter lorsque par son ordre le Tibre creusa sur le forum un gouffre qui engloutit plusieurs maisons et causa une grande peste. Cette peste cessa à l'instant où Curtius se précipita dans le gouffre. *Plut.*

2. — ou Tarsus, surnom de Jupiter honoré à Tarse en Cilicie.

Tarsius, *géog.*, petite rivière de la Troade, *Strab.*

TARSUS. V. Tarsius, *myth.*, n° 2.

TARTARE, *-tarus*, *myth.*, nom d'une région des enfers où les scélérats et les impies étaient punis. Selon Hésiode, cette prison est d'une telle profondeur qu'elle est aussi éloignée des enfers que les enfers le sont du ciel. Virgile la dépeint entourée de trois enceintes de murailles et des eaux du Phlégéton, fleuve de bitume et de soufre. L'entrée en est défendue par une haute tour environnée d'un nuage trois fois plus noir que la plus sombre nuit, et par des portes aussi dures que le diamant, et si fortes que les dieux mêmes ne pourraient les briser. La porte en est gardée par Cerbère. C'est dans le Tartare qu'étaient punis les enfans désobéissans, les traîtres, les amis perfides, les ministres sans foi et les guerriers injustes, cruels et impitoyables. C'est là qu'Ixion, Titye, Tantale, Sisyphe et les Danaïdes expiaient leurs crimes. *Hom*, *Odyss.*, 11. — *Hés.*, *Théog.*, *v.* 720. — *En.*, 6, *passim*. — *Ov.*, *Métam.*, 14, *fab.* 13. — *Sil. Ital.*, 13, *v.* 591. — *Val. Flacc.*, 4, *v.* 336.

Tartare, *-rus* (*Tartaro*), *géog.*, petite rivière de la Gaule Transpadane, prend sa source sur les frontières occidentales du pays des Vénètes, entre l'Athésis et le lac Bénacus, coule au S., puis à l'E., et se jette dans l'Adriatique un peu au-dessous du Pô *Tac.*, *Hist.*, 3, 9.

TARTAREUS Deus, c'est-à-dire, *dieu du Tartare*, nom donné à Pluton dieu des enfers.

TARTAROPAÏS, c'est-à-dire *fille de l'enfer* (Τάρταρος, *Tartare*; παῖς, *enfant*), épithète ou surnom d'Hécate dans les hymnes orphiques.

TARTESIORUM Saltus, forêt située dans l'île de Tartessis. C'est là que les Titans avaient, dit la fable, fait la guerre aux dieux.

1. TARTESSE, *-ssis* ou *-sus*, île de la Bétique, comprise entre les deux embouchures du Bœtis.

et l'Océan. Pluton y recevait un culte particulier; on croyait même que c'était là qu'il régnait. V. l'art. suivant.

2. — v. de la Bétique, à l'O., dans l'île du même nom et près de la mer. L'origine et l'histoire de cette ville se perdent dans la nuit des temps et des fables. C'est près de là qu'Hercule posa les bornes du monde appelées de son nom *Colonnes d'Hercule*; c'est-là que les poètes font dételer le soir les coursiers du Soleil. Il paraît cependant incontestable qu'elle fut du temps des Phéniciens le centre d'un immense commerce, et qu'elle ne perdit son importance que lors de la fondation de Gadès (Cadix). D'autres veulent que Gadès et Tartesse soient la même ville. Mais ce sentiment est peu suivi. *Strab.*, 3. — *Apollod.*, 2, *c.* 26. — *Ov.*, *Métam.*, 14, *v.* 416. — *P. Méla*, 2, *c.* 6. — *Paus.*, 6, c. 19. — *Sil. Ital.*, 3, *v.* 399; 6, *v*, 1; 16, *v.* 114 et 647. — *Martial*, 7, *ép.* 28; 8, *ép.* 27; 9, *ép.* 62.

3. — ancien nom du fleuve Bætis.

TARTUTIUS, Romain riche et puissant, devint éperdument amoureux de la courtisane Acca-Laurentia, et lui laissa en mourant de grandes richesses. V. ACCA.

TARUENNA ou TERUENNA (*Térouenne*), v. de la Belgique 2ᵉ, chez les Morini, sur une petite rivière qui se perd dans le Scaldis.

TARUNTENUS PATERNUS, préfet du prétoire sous Commode, fut mis à mort par ce prince sous prétexte d'une conjuration. Il avait composé un ouvrage sur le droit militaire.

TARUNTIUS SPURINNA. V. SPURINNA, nᵒ. 1.

TARUS (*Taro*), petite riv. de la Gaule Cispadane, sort des monts des Briniates dans la Ligurie, coule au N. E. et se jette dans le Pô.

TARUSATES, petite nation de la Novempopulanie, au centre, entre les Tarbelli et les Elusates, les Vasates et les Osquidates. *Cés.*, *G. des G.*, 3, *c.* 23 et 27.

TARUSCONIENSES ou TARUSCUM (*Tarascon*), v. de la Narbonnaise 1ʳᵉ, chez les Volces Tectosages, au S., sur une petite rivière qui se jette dans la Garonne.

TARVIA ou TARBA. V. TURBA.

TARVISIUM (*Trévise*), v. de la Vénétie, chez les Carni, au N., sur le Silis.

TARVOS TRIGARANUS, *taureau à trois grues*, (ταῦρος, taureau; γέρανος, grue), divinité des Gaulois. Ce taureau était d'airain, et placé au milieu d'un lac qui portait le même nom. Les Gaulois qui avaient des procès se rendaient à ce lac, sur un lieu élevé, où les parties, chacune à part, mettaient des gâteaux sur une même planche. Les grues venaient dévorer les gâteaux des uns et éparpiller ceux des autres. Les Gaulois prenaient ce résultat pour un arrêt, et ceux dont les gâteaux étaient éparpillés avaient gain de cause.

TASCIACA, v. de la Lyonnaise 4ᵉ, chez les Aureliani, au S. O., sur le Liger, et près des confins des Carnutes, des Bituriges et des Turones.

TASCONE, v. de la Gaule, dans la Narbonnaise première, chez les Volces Tectosages. On n'en connaît pas bien la position; seulement on soupçonne qu'elle était au N. de Toulouse.

TASGETIUS CORNUTUS, Gaulois de haute naissance, vivait du temps de César. *Cés.*, *G. des Gaul.*, 5. *c.* 25.

TASIBES, *-bæ*, petite peuplade de l'Asie mineure, qui habitait sur les sommets du mont Taurus.

TASIBIS ou TOSIBIS, ou TROSIBIS, ou TROSOBIUS, divinité adorée des Tasibes. *Plut.* — *Euséb.*

TASPE, *-pa*, petit. v. de l'Asie mineure, sur les confins de la Lycaonie et de l'Isaurie, à l'E. d'Isaura.

TATIEN, *-tianus*, écrivain chrétien, disciple de S. Justin, se fit connaître principalement par deux ouvrages intitulés l'un *Discours aux Grecs*, et dans lequel il veut prouver que les sciences ont été portées en Grèce par les barbares, et l'autre *Diatessaron* (διὰ τεσσάρων, par les quatre). C'est un Evangile formé à l'aide de quatre autres réunis; cependant il paraît qu'il ne connaissait point ceux de S. Matthieu et de S. Luc. Tatien était rempli d'érudition et de sagacité, et son éloquence rendit long-temps les plus grands services à l'église; mais après la mort de son maître il se laissa égarer par de fausses idées et devint le chef de la secte des Encratiques. Outre les deux ouvrages ci-dessus indiqués on a encore sous son nom une *Harmonie* ou *Concorde Evangélique*; mais c'est à tort qu'on la lui attribue. Tatien était d'Assyrie et il a écrit en grec. Il vivait vers l'an 172 de J. C. Ses ouvrages ont été publiés à Oxford, par Worth, in-8ᵒ, 1700.

TATIENS, *-enses*, nom que Romulus donna à une des tribus du peuple romain, en l'honneur de Tatius, roi des Sabins, devenu son collègue. Les Tatiens habitaient sur le mont Capitolin et le mont Quirinal.

TATIUS (TITUS), roi de Cures, ville des Sabins, déclara la guerre aux Romains après l'enlèvement des Sabines. Tarpeïa ayant ouvert à ce prince les portes de Rome, il pénétra jusqu'au Forum, où les Sabins et les Romains se livrèrent un combat sanglant. Les Sabines s'étant présentées au milieu de la mêlée, leurs larmes et leurs prières firent cesser le carnage. La paix fut conclue, et Tatius vint avec ses sujets s'établir à Rome. On convint que cette ville conserverait le nom de son fondateur, et que les Romains prendraient celui de Quirites, en l'honneur de leurs nouveaux concitoyens. Après avoir partagé pendant six ans l'autorité royale avec Romulus, Tatius fut assassiné à Lanuvium, l'an 742 avant J.C., pour avoir traité avec cruauté les ambassadeurs de Laurente. Selon quelques auteurs, son collègue ne fut pas étranger à ce meurtre. Une des tribus de Rome reçut de lui le nom de *Tatienses*. *Cic.*, *Balb.*, *c.* 13. — *T. L.*, 1, *c.* 10 et 13. — *Virg.*, *En.*, 8, *v.* 635. — *Plut.*, *Rom.* — *Flor.*, 1, *c.* 1. — *Ov.*, *Fast.*, 3, *v.* 131; *Mét.*, 14, *v.* 804.

TATTA (*Tasle*), grand lac de Phrygie, sur les confins de la Pisidie.

TAUA (*Taua*), v. considérable du Grand Delta en Egypte, au S. O., à peu de distance de la rive droite du bras Thermutiaque du Nil.

TAUCHIRE, *-ra*, v. de la Lybie inférieure, sur la mer, entre Adriane et Ptolémaïs.

TAULANTIENS, *-tii*, peuple de l'Illyrie Grecque, au S.E., habitaient le long des côtes, entre les fleuves Ululée et Apsus. *T. L.*, 45, *c.* 26. — *Luc*, *Phars.*, 6, *v*, 16.

TAÜM, petite baie de la Valentie (midi de l'Ecosse), formée par l'embouchure du Taüs.

TAUNUS ou TAURUS (*Heyrik* ou *Hoche*), montagne de la grande Germanie, vers le centre, faisait partie de la chaîne des monts Hercyniens, qui sépare les Hermundures des Marcomans (Saxe et Bohême). *Tac.*, *Ann.*, 1, *c.* 56.

TAURANIA, v. d'Italie, dans le Brutium.

TAURANTES, peuples d'Arménie, entre Artaxate et et Tigranocerte. *Tac.*, *Ann.*, 14, *c.* 24.

TAURASIE, *-sia*. V. TAURINORUM (AUGUSTA).

TAUREA (Jubellius), illustre guerrier de Capoue, servit d'abord dans les armées romaines, puis prit part à la révolte en faveur d'Annibal (*T. L.*, 23, c. 8 et 46). Quand Capoue eut été reprise par les Romains, il se poignarda. *T. L.*, 26, c. 15.

TAUREAU (le) était particulièrement consacré à Neptune. Pour les cas où on le sacrifiait, V. Sacrifices et Suovetaurilia.

Plusieurs taureaux sont célèbres dans la fable: celui dont Jupiter prit la forme pour tromper Europe (*Ov.*, *Metam.*, 2, *f.* 13) (V. Europe, *myth.*); le taureau de Crète, qui inspira de l'amour à Pasiphaé (*Apollod.*, 3, *c. dern.*) (V. Pasiphaé et Taurus); le taureau de Marathon, qui ravageait les environs de Marathon en Attique, et dont Thésée délivra le pays (*Diod.*, 4. — *Paus.*, 1, *c.* 27).

On ne sait lequel de ces premiers taureaux donna son nom à la constellation du *taureau*, qui correspond au mois de mai. Selon Euripide, c'est le taureau dont Jupiter avait pris la forme pour enlever Europe, et qu'il changea en constellation. Selon d'autres, c'est la génisse dont Io prit la forme pour se soustraire à la jalousie de Junon. *Ov.*, *Fast.*, 5, *v.* 619.

TAURÉON, mois dans lequel les habitans de Cyzique célébraient, en l'honneur de Neptune, les fêtes nommées *Taurocholies*.

TAURES, *-ri*, ou Tauro-Scythes, *-tha*, nation Scythe qui vint habiter la Chersonèse qui fut nommée à cause d'eux Chersonèse Taurique ou Scythique. On a peu de détails sur ce peuple féroce et cruel. On sait seulement que leur gouvernement était monarchique et qu'ils immolaient à Diane des victimes humaines. *Herod.*, 4, c. 99. — *Strab.*, 12. — *P. Mela*, 2, c. 1. — *Paus.*, 3, c. 16. V. Taurique (Chersonèse).

TAURÉSIE, *-sium* (*Giustendil*), v. de la 2ᵉ Mésie, au S. O., au pied du mont Hæmus, sur l'Utus, près de sa source. Cette ville fut la patrie de l'empereur Justinien, ce qui lui fit donner le nom de *Justiniana prima*.

TAURI. V. Taures.

1. TAURIANA Pæonica, v. de la Macédoine, dans la Mygdonie, sur un petit lac.

2. — Italica, petite v. du Brutium, au S. O., sur la mer, un peu au midi de l'embouchure du fleuve Métaure.

TAURICEPS (*taurus*, *taureau*; *caput*, *tête*), épithète que l'on donne communément à l'Océan et qu'on pourrait étendre à Neptune et aux dieux des fleuves, qui tous étaient représentés la tête armée de cornes, soit à cause du sourd mugissement des vagues qui imite celui du taureau, soit à cause des branches diverses (en latin *cornua*) que forment les fleuves.

TAURICÉPHALE (ταῦρος, taureau; κεφαλή, tête), surnom de Bacchus, à cause des deux rayons en forme de cornes qu'il avait sur la tête.

TAURICÉRAS (ταῦρος, taureau, κέρας; corne) et TAURICORNIS (*taurus* et *cornu*), surnom de Bacchus, soit à cause des rayons qui s'élèvent en forme de cornes sur sa tête, soit à cause d'un vase à boire qu'il tient à la main, et qui tantôt est une corne de taureau, tantôt est taillé en forme de corne de taureau.

TAURIDE. V. Taurique (Chersonèse).

TAURIENS. V. Taures.

TAURIES, *-ria*, fêtes grecques en l'honneur de Neptune, ainsi nommées de ce que l'on n'immolait que des taureaux noirs.

TAURIFORME, *-mis* (*taurus* et *forma*) V. Tauricéphale et Tauricornis.

TAURILIES, *-lia*, solennité religieuse des Romains, instituée par Tarquin-le-Superbe, pour apaiser le courroux des divinités infernales, à l'occasion d'une épidémie répandue parmi les femmes grosses. Cette maladie fut attribuée à l'usage qu'elles avaient fait de la chair des taureaux immolés, dont les sacrificateurs vendaient le surplus; et comme ce fléau fut attribué à la colère des Mânes, qui revendiquaient la totalité des victimes, on institua pour les apaiser des jeux nommés Taurilies (*taurus*, taureau).

TAURINI, peuple de la Gaule Transpadane, vers les Alpes Cottiennes et les sources du Pô, entre les Vagienni, les Salasses et les Libici. Ils descendaient des Liguriens et habitaient le pays nommé aujourd'hui *Piemont*. Leur capitale était *Augusta Taurinorum* (Turin). *Plin.*, 3, c. 17. — *Sil. Ital.*, 3, *v.* 646.

TAURINORUM Augusta ou Taurasia (*Turin*), v. de la Gaule Cisalpine, capitale des Taurini, près du confluent de la Duria Minor et du Pô. Annibal, dont elle refusa l'alliance, la ruina. Jules-César la répara et lui donna le nom de *colonia Julia*. Auguste, qui y renvoya une colonie, lui donna son nom. Ce fut aux portes de cette ville que Maxence fut défait par Constantin. Elle fut plusieurs fois prise et reprise par les barbares.

TAURIONE (*taurus*, taureau), surnom de Diane selon Suidas, soit parce qu'elle était honorée en Tauride, soit parce qu'elle protégeait les troupeaux, ou parce qu'elle était traînée dans un char attelé de bœufs.

TAURIQUE, *-ca*, surnom de Diane, adorée dans la Chersonèse Taurique, où on lui sacrifiait des victimes humaines. V. Taurique (Cherson.).

Taurique (Chersonèse), *-ca*, *-sus* (*Crimée*), presqu'île d'Europe, comprise entre le Pont-Euxin et le Palus-Méotide, et jointe à la Scythie par un isthme nommé *Taphos* (V. ce mot). Panticapée et Théodosie en étaient les villes principales. On nomme aussi ce pays Tauride. Il est célèbre par le culte de Diane. On sacrifiait à la déesse les étrangers qui arrivaient sur les côtes. Oreste allait être sacrifié, quand Iphigénie, sa sœur, qui avait été transportée en Tauride, et qui était devenue prêtresse de la déesse, le reconnut et prit la fuite avec lui, emportant la statue de la déesse, qu'ils transportèrent à Sparte. Cet événement a fourni à Euripide et à Guimont de la Touche le sujet de tragédies pleines d'intérêt. *Hérod.*, 4, *c.* 99. — *Eurip.*, *Iphig. en T.*, *v.* 86, 1014, 1441, *et* 1450. — *Ov.*, *Trist.*, 4, *él.* 4, *v.* 63; *Elég. Pont.*, 2, *v.* 80 — *Strab.*, 12. — *P. Méla*, 2, *c.* 1. — *Paus.*, 3, *c.* 16.

TAURIQUES, *-rica*, sacrifices humains en l'honneur de Diane Taurique.

1. TAURISQUES, *-ci* (partie de la *Styrie*), peuple du Noricum mérid., habitaient le long des rives gauches de la Drave et des monts Claudius qui les séparaient des Scordisques. *Strab.*, 4.

2. — petite peuplade de la Mysie. *Strab.*, 7.

TAURIUM, v. de la Messénie, sur les frontières de l'Arcadie. *Polybe*.

TAUROBOLE, *-lium* (ταῦρος, taureau; βάλλω, frapper), genre particulier d'expiation que les païens inventèrent dans les commencemens du christianisme, pour l'opposer au baptême des Chrétiens. Cette cérémonie se faisait aussi pour la réception d'une nouvelle divinité, la dédicace d'un temple, d'un autel, et la consécration du grand prêtre, et des prêtres ordinaires de Cybèle. Quand il s'agissait de la consécration d'un pontife romain, on revêtait des habits sacerdotaux celui qui avait été élu, et on le faisait descendre dans une fosse, qu'on couvrait d'une planche percée de plusieurs trous. Alors le victimaire amenait sur la planche un taureau orné de guirlandes, et, après l'avoir égorgé, il en laissait

couler le sang par les trous sur le pontife, qui s'en frottait les yeux, le nez, les oreilles et la langue, parce qu'il croyait que cette cérémonie le purifiait de toute souillure. Ensuite on le retirait de la fosse tout dégouttant de sang, et on le saluait par cette formule : *Salve, pontifex maxime*. Lorsqu'il avait changé de vêtemens, on le reconduisait en pompe à sa maison, où la solennité se terminait par un grand repas.

TAUROBOLIATUS, le prêtre que l'on avait sacré par les cérémonies du Taurobole.

TAUROCEROS (ταῦρος, *taureau*; κέρας, *corne*). V. Tauriceras.

TAUROCHOLIE, *-lium* (ταῦρος, taureau; χολὴ, *bile*, *fureur*), solennité en l'honneur de Neptune, avait lieu à Cyzique, et consistait principalement dans des combats de taureaux que l'on immolait aux dieux, après les avoir long-temps irrités et provoqués à la fureur.

TAUROENTUM (*Taurenti*), v. de la Gaule, dans la Viennaise, chez les Cavares, au S. E., sur la mer, à peu de distance de Marseille.

TAUROMENIUM ou Taurominium (*Taormina*), v. de Sicile, sur la côte orientale, un peu au N. de l'embouchure du fleuve Taurominius ou Onobala, fut bâtie sous Denys-le-Tyran par les Zancléens et les Hybléens. Après la ruine de Naxos en Sicile, elle reçut les habitans de cette ville dans son enceinte. Les coteaux voisins de la ville étaient renommés et par la beauté de leurs sites, et par le goût exquis du vin que l'on y recueillait. *Diod.*, 16.

TAUROMINIUS, autrement Onobala, petite riv. de Sicile, qui coulait de l'O. à l'E., et se jetait dans la mer Jonienne à Naxos. *Diod*, 16.

TAUROMORPHE, *-phus* (ταῦρος, taureau; μορφὴ, forme), même mot que Tauriformis.

TAUROPHAGE, *-gus* (ταῦρος, taureau; φάγω, manger), surnom de Bacchus, soit à cause de la prodigieuse quantité de taureaux qu'on lui immolait, soit aussi parce qu'un taureau était le prix du meilleur Dithyrambe composé en son honneur.

TAUROPHANE, *-nes* (ταῦρος, taureau; φαίνω, paraître), surnom de Bacchus. V. Taurocéphale, Taurocornis, Tauromorphe.

TAUROPHONE, *-nus* (ταῦρος, taureau; φονεῖν, tuer), épithète d'Hercule, parce qu'il tua et mangea tout entier un bœuf appartenant au laboureur Hyllus.

TAURO-SCYTHES. V. Taures.

TAURUNE, *-num* (*Tzeruinka*), petite v. de la Basse-Pannonie, dans la Savie, au S. E., près de l'embouchure de la Save dans le Danube.

TAURUS (*taureau*), *myth.*, officier de Minos, roi de Crète. Il eut de Pasiphaé un fils, qui fut appelé Minotaure, ce qui donna lieu à la fable du monstre moitié homme, moitié taureau. V. Minotaure. Taurus fut vaincu par Thésée dans les jeux que Minos fit célébrer en Crète. *Plut.*, *V. de Thés.*

Taurus (Statilius), *hist.* V. Statilius.

1. Taurus, *géog.*, grande chaîne de montagnes de l'Asie mineure, partait de la pointe S. E. de la Lycie, communément nommée *Promont. Sacrum*, s'étendait au N. jusqu'aux frontières de la Pisidie, puis tournait vers l'Orient, et se prolongeait parallèlement à la mer le long de la Pisidie, de la Lalaside, de la Cilicie, de la Lycanitide et de la Comagène, et enfin allait, en traversant obliquement l'Arménie par deux rameaux principaux, former entre la mer Noire et la mer Caspienne les montagnes connues sous le nom de Caucase. Il s'en détachait diverses branches, les unes au N., au travers de la Lycaonie et de la Phrygie, les autres au S., dans la Cyrrhestique et la Séleucide. Outre le Caucase, plusieurs autres branches avaient des noms particuliers. L'*Amanus* entre le golfe d'Issus et l'Euphrate, l'*Antitaurus* en Arménie, les monts *Matieni* dans la Leucosyrie, les monts *Moschiques* au midi du Phase, les monts *Amarantes* au N. de ce fleuve, les monts *Hyrcaniens* près de l'Hyrcanie, et l'*Imaüs* vers l'Orient de l'Asie. Le nom de Taurus désignait plus particulièrement les montagnes qui séparent la Cilicie de la Phrygie et de la Pamphylie. On nommait Pyles, *Pylæ*, les gorges des différentes branches du Taurus. *P. Mela*, 1, *c.* 15; 3, *c.* 7 et 8 — *Plin.*, 5, *c.* 27. — *Ptolém.*, 5 et 6. — *Strab.*, 14.

2. — ou Taunus, montagne de la grande Germanie. V. Taunus.

3. — Promont. (*Capo di Santa-Croce*), promontoire de Sicile, sur la côte orientale, à l'E. de Xiphonie et au N. de Syracuse.

TAUS (*Tay* ou *Tweed*), fleuve de la Valentie, en Ecosse, prenait sa source vers l'O., et se jetait dans la mer, sur la côte orientale de la Bretagne, par une embouchure assez large qui formait une espece de baie et qu'on nommait Taüm.

TAVIE, *-via* ou *-vium* (*Tchoroum*), v. de Galatie, au N. E., chez les Trocmes, dont elle est la capitale, au S. de Therma et au N. O. de Gangra.

TAVOLA (*Gualdo*), rivière de l'île de Corse, sort des monts Aurei, coule au N. E., et se jette à Mariana dans le golfe de Tyrrhène.

TAXGETIUM (*Tavetsch*), v. de l'Helvétie, à l'une des sources du Rhin, à 15 lieues O. de Curia (*Coîre*).

TAXIARQUE, ou Hécatontarque, *-chus*, nom de l'officier qui commandait un corps de cent vingt-huit hommes nommé Taxis ou Hécatontarchie. C'était aux Taxiarques qu'il appartenait de marquer les camps, de diriger les marches et de pourvoir aux vivres. V. Taxis.

1. TAXILA (*Attek*), capitale de l'empire de Taxile, sur l'Indus, au S. des monts Assaceni.

2. — ou Empire de Taxile. V. Taxile (Empire de).

1. TAXILE, *-lus* et *-les*, *hist.*, un des rois de l'Inde septentrionale, voisin de Porus, qui fut vaincu et traité honorablement par Alexandre. Ses états ne sont connus que sous son nom (V. ci-dessous Taxile, *géog.*). *Diod.*, 17. — *Plut.*, *Alex.* — *Q. C.*, 8, *c.* 12. — *El*, *H. D.*, 5, *c.* 6.

2. — général de Mithridate qui secourut Archélaüs, autre général de Mithridate, contre les Romains. Dans la suite, il fut battu complètement par Muréna, lieutenant de Sylla, l'an 82 avant J. C. *Plut.*, *Syll.*

Taxile (Empire de), *géog.*, vaste contrée de l'Inde, située entre l'Indus et l'Hydaspe. *Strab.*, 15.

TAXILES, *-læ*, habitans de la ville de Taxila et de l'empire de Taxile. *Pline.*

TAXIMAQUILUS, était roi des contrées méridionales de la Grande-Bretagne à l'époque de l'invasion de César. *Cés.*, *G. des G.*, 5, *c.* 22.

TAXIS, nommée depuis Hécatontarchie, *-chia*, une des divisions de l'armée grecque, était composée de deux pentécontarchies (ou corps de soixante-quatre hommes), et contenait non pas cent hommes comme son nom (ἑκατὸν, cent) pourrait le faire croire, mais cent vingt-huit. Ce nombre variait quelquefois. Le chef de ce corps s'appelait *Taxiarte* (V. ce nom) ou Hécatontarque. A chaque *Taxis* étaient en outre attachés cinq officiers nommés *Ectactoi*, ou hors de la *taxis* parce qu'ils n'étaient pas dans

les rangs. C'étaient 1° un *Stratocéryx* ou crieur d'armée qui transmettait de vive voix les ordres du chef; 2° un *Séméiophore* qui transmettait ces mêmes ordres par signes; 3° un *Salpinctes* ou trompette; 4° un *Hyperetes* qui remplissait à peu près les fonctions de fourrier; 5° enfin l'*Ouragos* ou lieutenant de la dernière ligne qui veillait à ce que personne ne s'écartât de son rang ou ne désertât. *Hom.*, *Il.*, 5, *v.* 783. —*Xénoph.*, *Cyropéd.*, 2, *c.* 1 *et* 25. — *Elien*, *Hist. D.*, 9.

TAXUS, fl. de la Thrace septentrionale, prend sa source au mont Hémus, coule au S., arrose Cabyle et se jette dans le Tonsus.

1. TAYGÈTE, *-ta*, *myth.*, fille d'Atlas et de Pléione, fut aimée de Jupiter dont elle eut deux fils nommés l'un Lacédémon et l'autre Taygète. Après sa mort, elle fut mise au rang des Pléiades. *Apollod.*, 3, *c.* 18 et 19.— *Virg.*, *Géorg.*, 1, *v.* 232; *Hyg.*, *f.* 155 et 192. — *Pausan.*, 2, *c.* 1 *et* 18.

2. — *tus*, fils de Jupiter et de Taygète, donna son nom à une montagne du Péloponèse.

Taygète, *-tus* ou *-ta* (*pluriel*), *géog.* (*Penta Dactylon*), montagne fameuse de la Laconie, au S. de Sparte, à l'O. de l'Eurotas, entre les golfes de Messénie à l'O. et de Laconie au S. Elle s'étendait vers l'Arcadie avec les montagnes de laquelle elle se confondait, et se prolongeait jusque vers la mer où son extrémité méridionale formait le cap Ténare. Le Taygète avait deux sommets fameux, l'un au N. E. appelé Talet, l'autre au S. O. nommé Evoros. C'est là que les Lacédémoniens célébraient les mystères de Bacchus. C'est là aussi que les pères exposaient ou précipitaient les enfans qu'ils trouvaient trop faibles en naissant pour être élevés. *P. Méla*, 2, *c.* 3. — *Virg.*, *Georg.*, 2, *v.* 487. — *Properce*, 3, *El.*, 12, *v.* 13. — *Luc.*, 5, *v.* 51. — *Strab.*, 8. — *Paus.*, 3, *c.* 20 — *Pline*, 2, *c.* 79.

1. TEANUM Apulum (*Civita*), v. de l'Apulie, vers le N., près des frontières du Frentani, sur le fl. Fronto, à peu de distance de la mer.

2 — Sidicinum (*Tiano*), pet. v. de la Campanie, dans l'intérieur des terres, chez les Sidicins, entre Allifes et Urbana. *Cic.*, *p. Cluent.* 9 et 69; *Philipp.*, 12, *c.* 11. — *T. L.*, 22, *c.* 27. — *Strab.*, 5. — *Hor.*, *ép.* 1, *v.* 86.—*P. Mela*, 2, *c.* 4. —*Pline*, 2, *c.* 110; 3, *c.* 5.—*Sil. Ital.*, 8, *v.* 513.

TÉARE, *Tearus*, riv. de Thrace, vers l'E., se jette dans la branche septentrionale de Contadesdus. Darius, dans son expédition contre les Scythes, éleva une colonne sur ses bords. *Herod.*, 4, *c.* 90. *Pline*, 4, *c.* 11.

TÉATE ou Téatée, *-te* ou *-tea* (*Tieti* ou *Chieti*), v. considérable du Latium, chez les Marrucini, vers le N., sur l'Aterne. *Sil. It.*, 8, *v.* 522; 17, *v.* 45.

TÉBESTE ou Ténesté (*Tébess*), v. de la Numidie à l'E., sur le Bagradas, non loin de sa source.

THÉBETH, dixième mois de l'année sacrée des hébreux, quatrième de l'année civile, répond à peu près à Janvier, et partie de Février.

1. TÉCHÈS, mont. située dans la partie orientale du Pont, n'était autre chose qu'un des sommets des monts Scydisses. Ce fut de la cime de cette montagne que les dix mille Grecs, dans leur retraite, aperçurent la mer pour la première fois. *Xén.*, *Anab*, 4.

2. — v. orient. du Pont, chez les Macrones dont elle semble être la capitale.

TÉCHIS. V. Télis.

TECMESSE, *-ssa*, fille de Teuthras ou Teleutas, prince phrygien. Son père ayant été tué par les Grecs lorsqu'ils ravagèrent les environs de Troie, elle tomba entre leurs mains et devint prisonnière d'Ajax, fils de Télamon. Celui-ci, épris de ses charmes, l'epousa et la rendit mère d'Eurysaces, qui régna dans l'île de Salamine après la mort de son grand-père Télamon. *Sophoc.*, *Ajax.*, *act.* 2. — *Hor.*, 2, *od.* 4, *v.* 5. — *Dyct. de Crète*, 2, *c.* 18 et 19.— *Quint. de Smyrne*, 5, *v.* 355 et 425.—*Serv.*, *Com. sur l'En.*, 1, *v.* 623.

TECMON, v. d'Epire, dans la Molosside. *T. L.*, 45, *c.* 26.

TECNATIS, ancien roi d'Egypte.

TECTAME, *-mus*, fils de Dorus et arrière-petit-fils de Deucalion, alla à la tête d'une colonie d'Etoliens et de Pélasges se fixer dans la Crète. Il y épousa la fille de Créthée et en eut un fils nommé Astérius.

1. TECTOSAGES, *-ga* ou *-ges*, nation de la Gaule Narbonnaise qui faisait partie des Volces. Ils touchaient du côté de l'E. aux Ausci et aux Lactorates; au N., ils avaient les Cadurces et les Ruteni, peuples de l'Aquitaine 1re; ils étaient bornés à l'E. par les Arécomiques et la Méditerranée, et au M. par les Sardones. Ces limites varièrent quelquefois. Les Tectosages se divisaient en Tolosates vers le N. O. et en Atacini au S. E.; leurs villes principales étaient Tolosa d'un côté. Carcaso et Narbo Martius de l'autre. Le nom de Tectosage leur vint de ce qu'ils portaient presque toujours le costume militaire nommé *Sagum* (*quia sagis plerumque tegerentur*). Ils se rendirent célèbres dans l'antiquité par des expéditions lointaines.

Selon César, une partie des Tectosages avait pénétré en Germanie et fait de grands établissemens autour de la forêt Hercynienne; une autre de leurs colonies passa en Asie et conquit la Phrygie, la Paphlagonie, la Galatie et la Cappadoce (V. ci-dessous, n. 2). Les Tectosages étaient du nombre des guerriers qui suivirent Brennus en Grèce et pillèrent le temple de Delphes. *Cic.*, *Nat. des D.*, 3, *c.* 30. — *Cés.*, *G. des G.*, 6, *c.* 23. — *T. L.*, 38, *c.* 19.— *Strab.*, 4.— *Flor.*, 2, *c.* 11.— *Orose*, 5, *c.* 15. — *Just.*, 32, *c.* 3.

2. — peuple de l'Asie mineure, dans la Galatie, borné à l'O. par les Trocmes et à l'O. par les Tolistoboiens. Ancyre était leur ville principale. C'était une division de l'armée de Brennus et une émigration des Volces Tectosages de la Narbonnaise 1re. *Just.*, 32, *c.* 3.

TECUM ou Thecum, principale riv. de la Narbonnaise 1re, au S., prenait sa source dans les Pyrénées, arrosait le territoire de Sardones et se perdait dans la Méditerranée.

TEDANIUS, pet. riv. de l'Illyrique, dans la Liburnie, au S., se jetait dans le golfe Adriatique, à l'O. et près d'Argyronte. *Pline*, 3, *c* 21.

1. TÉDIFÈRE, c'est-à-dire porte-flambeau (*tæda*, torche; *ferre*, porter), surnom sous lequel Diane ou la Lune avait un temple à Egium en Achaïe, lui fut donné par ce qu'elle éclaire pendant la nuit. *Paus.*, 1, *c.* 31.

2. — on donne aussi ce nom à Cérès, qui chercha partout Proserpine une torche à la main. *Ov.*, *Héroïd.*, 2, *v.* 42.

TEGEA, surnom d'Atalante, native de Tégée.

1. TEGEÆA Sacerdos, nom donné à la prophétesse de Carmente, à cause de Tégée sa patrie.

2 — Virgo, Calisto, native de Tégée en Arcadie.

TÉGÉATE, *-tes*, fils de Lycaon, roi d'Arcadie, fonda Tégée.

1. TEGEATICUS Ales, Mercure, dieu ailé et qu'on suppose né à Tégée.

2. — V. Tégéen.

TÉGÉE *gea*, et *-gæa* (*Moklia*), v. de l'Arcadie, à

l'E., non loin du fleuve Garate, était une des villes les plus grandes et les plus anciennes du Péloponèse. Elle fut, dit-on, bâtie par Tégéate, fils de Lycaon, ou par Aleus; Apollon et Pan y étaient adorés. Cérès Proserpine et Vénus y recevaient aussi des hommages particuliers. On y remarquait encore un temple célèbre de Minerve, qui était un asile inviolable pour les criminels, et où Pausanias mourut de faim. Tégée est célèbre par la naissance du poète Aristarque. C'est là qu'on trouva les ossemens d'Oreste. Les Tégéates furent long-temps en guerre avec les Phénéates leurs voisins. V. Crétolaus (n° 2). *T. L.*, 8, c. 40. — *Virg.. En.*, 5, *v.* 293. — *Ovid*, *Fast.*, 6, *v.* 531; *Métam.*, 8, *f.* 7. — *Strab.*, 8. — *Paus.*, 8, *c.* 45 et 53.

TÉGÉEN, surnom de Pan, à cause du culte particulier dont il était honoré à Tégée. *Virg.*, *Géorg.*, 1, *v.* 18; *En.*, 8, *v*, 459. — *Properce*, 3, *élég.* 2, *v.* 30. — *Sil. It.*, 13, *v.* 329.

TEGNA (*Tein*), v. de la Viennaise, chez les Allobroges, au S. O., sur le Rhône.

TEGULA (P. Licinius). V. Licinius, écrivain, n. 1.

1. TEGULATA (*la grande-Peigière*), p. v. mérid. de la Narbonnaise 2ᵉ, chez les Salyes, à l'E. d'Aquæ Sextiæ.

2. — v. mérid. de Sardaigne, au N. O. de Caralis.

TÉGYRE, *-ra*, p. v. de la Béotie, dans l'intérieur des terres, près de laquelle se livra une bataille entre les Thébains et les Péloponésiens.

TEGYREIUS, épithète d'Apollon adoré à Tégyre en Béotie.

TEIA MUSA, Anacréon, né à Téos en Ionie.

TEIOS. V. Téos.

TEIUM, v. de la Paphlagonie, sur le Pont-Euxin.

TELA, v. d'Espagne, dont la position est peu connue.

TÉLAMON, *myth.*, roi de l'île de Salamine. Il était fils d'Eaque et d'Endéis fille de Chiron, et frère de Pélée. Ayant tué involontairement son frère Phocus, il essaya vainement de se justifier auprès de son père et des Salaminiens; il fut condamné à un exil perpétuel. S'étant donc éloigné de Mégare, sa patrie, il vint dans l'île de Salamine, où il épousa Glaucé, fille de Cychréus, roi de la contrée, auquel il succéda. Il suivit Jason dans la Colchide, et Hercule dans son expédition contre Troie. Ce Héros, voulant récompenser sa valeur, lui fit présent d'Hésione, fille de Laomédon, qui le rendit père de Teucer et d'Ajax. Télamon épousa aussi Péribée, que quelques auteurs nomment Eribée. Ce fut lui qui le premier plaida sa cause en mer devant des juges placés sur la terre, ce qui donna lieu à l'institution du tribunal athénien nommé Phreaticus. *Ov.*, *Métam.*, 13, *v.* 151. — *Sophoc.*, *Ajax.*, *v.* 570. — *Pind.*, *Isthm.*, 6, *v.* 65. — *Diod. de Sic.* 4. — *Hyg.*, *fab.* 97. — *Stac.*, *Théb.*, 5, *v.* 378. — *Apollod.*, 1, *c.* 20 et 27; 2, *c.* 30. — *Paus.*, 2, *c.* 29.

Télamon, *hist.*, ancien poète lyrique, contemporain de Terpandre et de Clitagoras, composa principalement des scolies.

Télamon (*Telamone Vecchio*), *géog.*, petite v. et port d'Etrurie, à l'O., sur la côte, entre Hasta et l'embouchure du fleuve Albina. *P. Méla*, 2, *c.* 4.

TÉLAMONIADES, Télamonides, noms patronymiques d'Ajax fils de Télamon.

TELAMONIUS Heros, Ajax, fils de Télamon.

TELANA, v. d'Assyrie, qu'on croit la même que Résen.

TELCHIN, roi de Sicyone, fils d'Europe et petit-fils d'Egialée, tua Apis roi d'Argos. *Paus.*, 2, *c.* 5.

1. TELCHINES, hommes fabuleux, fils du Soleil et de Minerve, ou selon d'autres de la mer, habitèrent quelque temps l'île de Rhodes, qui prit de là le nom de *Telchine*. C'étaient des magiciens, qui charmaient par leurs simples regards, qui pouvaient prendre toutes les formes qu'ils voulaient, et faisaient pleuvoir, grêler, neiger, à leur gré. Ils prenaient de l'eau du Styx, et, en arrosant la terre, produisaient toutes sortes d'incommodités et de maladies, la peste et la famine. Les Grecs les nommaient pour cette raison *destructeurs*. Ils eurent l'audace d'outrager Vénus, qui, pour s'en venger, leur inspira une telle fureur, qu'ils commirent les plus grands crimes, et firent violence à leur propre mère. A la fin, Jupiter les ensevelit sous les flots, et les changea en rochers, dit Ovide (*Mét.* 7).

Selon d'autres, les Telchines étaient de méchans hommes, originaires de Crète, qui étaient venus habiter la ville de Jalyse dans l'île de Rhodes, gens brutaux et de mauvaise foi, qui désolaient leurs voisins par leurs brigandages et par toutes sortes de maléfices. Une inondation fit périr leur ville et la partie de l'île qu'ils habitaient, en sorte qu'il n'y resta que des rochers; ce qui fut regardé comme une punition divine et ce qui fit croire qu'ils avaient été métamorphosés en rochers. Ils furent pourtant honorés dans l'île de Rhodes où même leur culte devint célèbre.

Des critiques habiles dérivent leur nom, qu'ils écrivent *Telghines*, du grec θελγεῖν, soulager, guérir; ce qui donnerait des Telchines une idée plus favorable. Selon Diodore, ils étaient fils de la mer, et furent chargés de l'éducation de Neptune. Cette origine et cet emploi, qui les supposent des navigateurs, s'accordent avec la tradition qui leur faisait habiter successivement les trois principales îles de la mer Egée. On vantait aussi leur habileté dans la métallurgie. C'étaient eux, disait-on, qui avaient forgé la faulx dont la Terre arma Saturne, et le trident de Neptune. On leur attribuait l'art de travailler le fer et l'airain. Ce sont ces inventions industrieuses qui les ont fait regarder comme fils de Minerve. *Ovid.*, *Met.*, 7, *v.* 365. — *Diod. de Sic.*, 5. — *Strab.*, 10 et 14. — *Tzetz.*, *Chil.*, 7, *c.* 113; 12, *c.* 447.

2. — On donne aussi le nom de Telchines aux Curètes; opinion combattue par le savant *Fréret*, qui fait les Telchines antérieurs aux Dactyles Idéens.

3. — Le nom de Telchines a aussi été attribué aux Galles, prêtres de Cybèle.

TELCHINIE, *myth.*, surnom de Minerve à Teumesse en Béotie, où elle avait un temple sans statue. *Pausanias* (9, c. 19.) croit que ce surnom venait des anciens Telchines de Rhodes, dont plusieurs passèrent en Béotie, et y bâtirent apparemment un temple à Minerve, dont ils disaient descendre. Minerve passait pour la mère des Telchines, parce que ces peuples excellaient dans les arts. *Strab.*, 14.

2.—surnom donné à Junon à l'occasion d'une statue que les Telchines lui avaient élevée à Talyse dans l'île de Rhodes. *Diod.*, 5.

1. Telchinie, *-nia*, *géog.*, ancien surnom de l'île de Crète, à cause des Telchines qui, dit-on, en étaient originaires. *Stace*, 6, *Sylv.*, 6, *v.* 47.

2. — surnom de l'île de Rhodes, qui avait été habitée par les Telchines. V. Telchines.

TELCHINIUS, épithète d'Apollon chez les Rhodiens. *Diod.*, 5.

TELCHIS ou Telchin. V. Telchin.

TELCHIUS, un des écuyers de Castor et Pollux. *Pline*, 6, *c.* 5.

TÉLÉARQUE, *-rcha* (τελεῖν, faire ; ἄρχειν, commander), officier Thébain chargé de faire nettoyer les rues, enlever les fumiers, entretenir les égoûts, afin de faire écouler les eaux. Cette charge devint avec le temps une des plus importantes. Epaminondas en fut revêtu comme par dérision.

1. **TÉLÉBOAS**, centaure, fils d'Ixion et de la Nue. *Métam.*, 12, *v.* 441.

2. — fils de Lycaon. *Apollod.*

3.—petit-fils de Lélex, roi de Sparte et frère de Taphus, donna son nom aux habitans des Taphies, petites îles au-dessus de celle d'Ithaque. V. TAPHIENS. *Ovide.*

TÉLÉBOAS, *géog.*, petite riv. d'Arménie que reçoit par sa gauche la branche orientale de l'Euphrate. *Xenoph.*, *Retr. des* 10,000.

1. **TÉLÉBOENS**, *-boæ* ou *boes*, peuples d'Étolie, appelés aussi Taphiens. On raconte que ce nom leur fut donné parce qu'ils étaient originaires du Péloponèse et vivaient loin de leur pays (τῆλε, loin; βίος, vie). Ils eurent une guerre à soutenir contre Amphitryon, pour avoir tué les fils d'Electrion, et furent vaincus. Ils envoyèrent une colonie dans l'île de Caprée. Ce qui fit aussi donner le nom de Téléboens aux habitans de cette île. *Enéide*, 7, *v.* 735. — *Apollod.*, 2, *c.* 9. — *Tac.*, *Ann.*, 4, *c.* 67. — *Sil. Ital.*, 7, *v.* 418. V. TAPHIES.

2. — habitans de l'île de Caprée. V. TÉLÉBOENS, n° 1.

TÉLÉBOÏDES, îles situées vis-à-vis de Leucade. *Pline*, 4, *c.* 12. V. TAPHIES.

TÉLÉCLÈS, *myth.*, capitaine dolien qui fut tué par Hercule.

1. TÉLÉCLÈS ou TÉLÉCLUS, *hist.*, roi de Lacédémone, de la famille des Agides, régna quarante ans, de l'an 853 à l'an 813. Il était successeur d'Archélaüs, et eut pour fils Alcamène. *Hérod.*, 7, *c.* 205. — *Paus.*, 3, *c.* 2. — *Diog. Laerc.*

2. — philosophe, disciple de Lacydas, vivait vers l'an 214 av. J. C.

TÉLÉCLIDE, *-des*, poète grec de la vieille comédie, était contemporain d'Eupolis, Agathon, Cratinus, etc. Il ne nous reste rien de ses pièces, pas même les titres. On sait seulement que l'une d'elles s'appelait *les Amphictyons*. *Plut.*, *V. de Nic.* — *Athén.*, 8.

TÉLÉDAME, *-mus* (τῆλε, loin ; δῆμος, peuple), fils qu'Ulysse eut de la nymphe Calypso pendant ses voyages.

1. **TÉLÉGONE**, *-nus*, fils d'Ulysse et de Circé, naquit dans l'île Ææa, où Circé faisait son séjour, et où Ulysse s'arrêta quelque temps à son retour de Troie. Lorsque Télégone fut grand, il s'embarqua pour aller chercher son père; et ayant été jeté sur les côtes de l'île d'Ithaque sans la connaître, la faim l'obligea de piller la campagne pour vivre ainsi que ses compagnons. Ulysse, à la tête des Ithaciens, vint le repousser : il y eut un combat sur le rivage, et Télégone frappa Ulysse d'une lance dont le bout était fait d'une tortue marine, nommée *pastinace*, que l'on croit être très-vénimeuse. Le roi d'Ithaque, mortellement blessé, se souvint alors d'un oracle qui l'avait averti de se méfier de la main de son fils : il s'informa qui était l'étranger, et d'où il venait, reconnut Télégone, et mourut dans ses bras. Minerve les consola tous les deux en leur disant que tel était l'ordre du destin : elle ordonna même à Télégone d'épouser Pénélope, et de porter à Circé le corps d'Ulysse pour lui faire rendre les honneurs de la sépulture. Du mariage de Télégone avec Pénélope naquit Italus, lequel, selon Hygin (*f.* 127), donna son nom à l'Italie. Télégone fonda dans l'Italie les villes de Tusculum et de Tibur, et laissa une fille appelée Mamilia, de laquelle descendait la famille patricienne des Mamilius. Télégone fut ainsi nommé sans doute parce qu'il était né loin de la patrie de son père (τῆλε, loin ; γίγνομαι, naître). *Hor.*, *od.* 29, *v* 8. — *Diod.*, 7. — *Sil. Ital.*, *Sylv.*, 7, *v.* 792. — *Ovid.*, *Elég. Pontiq.*, 3, *él.* 1, *v.* 123. — *Properc.*, 2, *élég.* 23, *v.* 42. — *Hyg.*, *f.* 127. — *Parthén.*, c. 3. — *Dict. de Crète*, 6.

2. — fille de Pharis, née de Mercure et d'une des Danaïdes appelée Philodamée, épousa Alphée, et fut mère d'Orsiloque, selon la tradition des Messéniens.

3.— géant, ami de Tmolus.

4. — fils de Protée, tué par Hercule. *Apollod.*, 2, *c.* 2 *et* 25.

5. — roi d'Egypte, épousa Io après qu'elle eut recouvré sa première forme. *Apollod.*

TÉLÉMAQUE, *Telemachus*, fils d'Ulysse et de Pénélope, étoit encore au berceau, lorsque son père alla au siége de Troie. A la fin de cette guerre célèbre, Télémaque ne voyant point revenir Ulysse, et ignorant la cause de sa longue absence, se mit en devoir de l'aller chercher. Il visita la cour de Nestor et de Ménélas, sans apprendre de ses nouvelles. A son retour, il évita les piéges des amans de Pénélope qui voulaient le faire périr, et trouva son père chez le fidèle Eumée. Ils prirent ensemble des mesures pour exterminer les amans de Pénélope, et en vinrent à bout par la protection de Minerve. Après la mort d'Ulysse, Télémaque alla dans l'île d'Ææa, où il épousa Cassiphone, fille de Circé, qui le rendit père de Latinus. Peu de temps après, ayant eu le malheur de tuer sa belle-mère, il se réfugia en Italie, où il fonda Clusium. Dans les voyages qu'il entreprit pour retrouver son père, Télémaque fut accompagné de Minerve, sous la figure de Mentor (c'est ce qui a servi de base à l'ingénieuse fiction de Fénélon). On dit qu'étant encore enfant, il tomba dans la mer, et fut sauvé par un dauphin. En mémoire de cet événement, Ulysse avait fait graver l'image d'un dauphin sur son armure. *Odyss.*, 2, 3, 4, 19, 20, *etc.*—*Hyg.*, *fab.* 95 *et* 125. — *Ov.*, *Héroïde*, 1, *v.* 98. — *Hor.*, 1, *ep.* 7, *v.* 41. — *Lycoph.*, *Cassand.*, *v.* 805.

TÉLÈME, *-mus*, Cyclope qui avait le don de lire dans l'avenir. Il prédit à Polyphème les maux que lui ferait Ulysse. *Hom.*, *Odyss.*, 9, *v.* 509. — *Ov.*, *Métam.*, 13, *v.* 771.— *Théocr.*, *Idyll.*, 6, *v.* 23. — *Hyg.*, *f.* 128.

TÉLÉON, Athénien, père de l'Argonaute Butès.

TÉLÉPHAÉ, première femme de Cadmus.

TELEPHASSA, femme d'Agénor, et mère de Cadmus, de Phœnix et de Cilix, mourut en Thrace, en cherchant sa fille Europe, enlevée par Jupiter. *Apollod.*, 3, *c.* 1 et 4.

TÉLÈPHE, *-phus*, *myth.*, roi de Mysie, fils d'Hercule et d'Augé fille d'Aléus, ayant été exposé dès sa naissance sur le mont Parthénius, fut nourri par des chèvres, et sauvé par des bergers. Selon Apollodore, ce fut dans le temple de Minerve, à Tégée, qu'il fut exposé ; mais selon une tradition conservée par Pausanias, il fut abandonné avec sa mère à la fureur des flots, et poussé par les vents à l'embouchure du Caïque, où il fut recueilli par Teuthras, roi du pays, qui épousa Augé, ou plutôt l'adopta pour fille, et fit élever son fils. Les uns disent néanmoins qu'Augé, ayant eu commerce avec Hercule, s'enfuit chez Teuthras, pour se dérober à la colère de son père ; d'autres qu'Aléus

chargea Nauplius de la punir ; mais que celui-ci, loin de lui faire aucun mal, l'envoya à Teuthras, roi de Bithynie, qui l'adopta. Quoi qu'il en soit, Télephe, devenu grand, alla par l'ordre de l'oracle à la cour de Mysie, pour y chercher ses parens. Teuthras, roi de Mysie, qui était alors en guerre avec Idas, fils d'Apharée, fit publier qu'il donnerait sa fille Augé et sa couronne à celui qui le délivrerait de ses ennemis. Télèphe se mit à la tête des Mysiens, et ayant remporté une victoire complète, il fut reconnu héritier du royaume de Mysie. Il allait épouser Augé, lorsqu'un énorme serpent parut tout-à-coup. Augé, étonnée de ce prodige, implora le secours d'Hercule, et apprit de ce heros que Télèphe était son fils. Le mariage ne fut point célébré, et quelque temps après Télèphe épousa Laodice ou Astyochée, fille de Priam. Cette alliance l'attachait au parti des Troyens. Lorsque les Grecs vinrent assiéger Troie, ils s'égarèrent, et prenant les terres des Mysiens pour le pays ennemi, ils voulurent les ravager. Télèphe s'avança à la tête de son armée pour les repousser. Il se battit même contre Achille sur les bords du Caïque ; mais il fut dangereusement blessé. Il envoya aussitôt demander à l'oracle si sa blessure était mortelle ; et la réponse fut qu'il ne pouvait être guéri que par la main qui l'avait blessé. Achille, le regardant comme son ennemi, ne voulait pas consentir à sa guérison. Mais Ulysse, qui voulait attirer Télèphe dans le parti des Grecs, parce que Troie ne pouvait être prise sans le secours d'un des fils d'Hercule, ramena Achille à des sentimens plus modérés. Le fils de Téthis, persuadé que la flèche qui avait fait le mal devait servir de remède, prit de la rouille du fer de cette flèche, et l'envoya à Télèphe, qui la mit sur sa plaie, et fut bientôt guéri. Selon d'autres, il employa une herbe qui fut appelée de là *Telephion*. On dit que, par reconnaissance, Télèphe se rangea sous les étendards des Grecs, et combattit contre les Troyens. *Ovide*, *Trist.*, 1, *eleg.* 1, *v.* 99; *Remèd. de l'am.*, 1, *v.* 47. — *Properce*, 2, *eleg.* 1, *v.* 65. — *Hyg.*, *fab.* 101. — *Apollod.*, 2, *c.* 7; 3, *c.* 17. — *Diod.*, 4. — *Pline*, 25, *c.* 5 ; 34, *c.* 15. — *Philostr.*, *Heroic.*, *c.* 2. — *Paus*, 8, *c.* 48. — *Elien*, *H. D.*, 12, *c.* 42. — *Tzetz.*, 5, *Lyc.*, *v.* 206 et 212.

1. TÉLÈPHE, *-phus*, *hist.*, Romain, ami d'Horace, et amant de Lydie, était remarquable par sa beauté. *Hor.*, 1, *od.* 12 ; 4, *od.* 11, *v.* 21.

2. — esclave qui conspira contre Auguste. *Suét.*, *Aug.*

3. — (L. VERUS), publia des remarques sur Homère, et plusieurs traités, qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

TÉLEPTE. V. THALA.

TÉLES, fils d'Hercule et de Lysidice, une des filles de Thestius.

TÉLÉSICLÈS, un des habitans les plus illustres de l'île de Paros, épousa une esclave nommée Enippo, qui le rendit père du poète Archiloque. *Elien*, *H. D.*, 10, *c.* 13.

TÉLÉSIE, *-sia* (*Télése*), v. du Samnium, à l'O., au confluent du Vulturne et du Sabatus, fut prise par Annibal. *T. L.*, 21, *c.* 13 ; 24, *c.* 20.

TÉLÉSILLE, *-lla*, femme illustre et poétesse d'Argos, se distingua également par son courage et par son génie. Cléomène roi de Sparte ayant mis le siége devant Argos, après avoir ravagé tout le pays (vers 530 av. J. C.), Télésille fit prendre les armes à toutes les femmes, et les mena au haut des remparts. Les ennemis étonnés, et regardant comme au-dessous d'eux, soit de vaincre, soit d'être vaincus dans une lutte de ce genre, levèrent le siége aussitôt. Les Argiens en recompense lui élevèrent sur une des places publiques une statue, qui la représentait tenant un casque à la main, et ayant à ses pieds un monceau de livres pour rappeler à la fois son héroïsme et son goût pour la littérature. On a des fragmens de ses poésies dans le recueil intitulé *Carmina novem illustrium feminarum*, Hambourg, 1734, in-4°. *Herod.*, 6. — *Apollod.*, 3, *c.* 8. — *Plut.*, *Vertus des femm.* — *Paus.*, 2, *c.* 20.

TELESINICUS, officier corinthien envoyé à Syracuse. *Polyen*, 5.

1. TELESINUS (PONTIUS), général des Samnites, qui embrassa le parti de Marius, et vainquit Sylla sous les portes de Rome. Quelque temps après, il fut vaincu à son tour, et tué après avoir fait des prodiges de valeur. Sa défaite décida du sort du parti de Sylla. Aussi ce général célébra-t-il tous les ans des jeux du cirque, en mémoire de cet événement. *Plut.*, *Mar.* — *V. Pat.*, 2, *c.* 27.

2. — poète latin, qui vivait sous le règne de Domitien. *Juv.*, 7, *v.* 25.

TÉLÉSIPPE, *pus*, père de Dinias, qui devint tyran de Phère. *Polyen*, 2.

TÉLESPHORE, *-rus*, ancien sage célèbre par son habileté dans la médecine et la divination. On l'appelait de son vivant Evhémérion (εὖ, bien ; ἡμέρα, jour). Après sa mort, il fut mis au rang des dieux. La ville de Pergame fut la première qui lui éleva des statues. Ces statues le représentent tantôt en jeune homme, tantôt en enfant, et presque toujours accompagné d'Esculape et d'Hygie. Il était censé présider spécialement à la convalescence. *Paus.*, 2, *c.* 11.

TÉLESTAGORAS, habitant de Naxos, dont les filles furent enlevées par quelques nobles de l'île. *Athén.*, 8.

TÉLESTAS, *myth.*, un des fils de Priam. *Apoll.*, 3, *c.* 21 et 23.

1. TÉLESTAS, *hist.*, roi de Corinthe, mort l'an 779 av. J. C.

2. — athlète messénien. *Paus.*, 6, *c.* 14.

3. — ou TÉLESTÈS, poète dithyrambique, qui florissait vers l'an 402 av. J. C.

TELESTO, une des Océanides. *Hésiod.*, *Théog.*

TÉLÈTES, *-tæ* (τελεστής, initié), nom des initiés aux mystères.

TELETHRIUS (MONS), portion septentrionale de la chaîne de montagnes qui traverse l'île d'Eubée dans toute sa longueur. Le mont Telethrius s'étend de l'E. à l'O., depuis Cérinthe jusqu'à Orée.

TELETHUS, montagne de l'île d'Eubée, peut-être la même que le mont Telethrius.

TÉLÉTHUSE, *-sa*, femme de Lygdus, et mère d'Iphis, cacha long-temps à son mari le sexe de sa fille, et enfin obtint de Vénus qu'elle fût métamorphosée en homme. *Ov.*, *Met.*, 9, *v.* 681. V. IPHIS.

TÉLEURIAS, prince de Macédoine. *Xenoph.*

TÉLEUTAGORAS, fils d'Hercule et de la Thestiade Eurycé.

TÉLEUTIAS, frère d'Agésilas, fut tué par les Olynthiens.

TÉLEUTÈ, surnom de Vénus, chez les Egyptiens. *Plut.*, *Is. et Osir.*

TELIFER PUER, l'enfant qui porte des traits, Cupidon.

TÉLIS (*la Tet*), petite riv. méridionale de la Narbonnaise 1re, chez les Sardones, prend sa source dans les Pyrénées, coule au N. E., et se perd dans la mer, un peu au-dessous de Ruscino.

TELLÈNES, -*na*, ville du Latium. *T. L.*, 1, c 33.

TELLÈS, roi d'Achaïe, fils de Tisamène. *Paus.*, 7, c. 6.

TELLIAS, fameux devin grec, qui vivait sous le règne de Xerxès. Il quitta l'Élide, sa patrie, pour s'établir chez les Phocéens, qui eurent tant de vénération pour lui qu'ils lui élevèrent une statue dans le temple de Delphes. *Paus.*, 10, *c.* 1. — *Hérod.*, 8, *c.* 27.

TELLIS, poète lyrique grec, père de Brasidas.

TELLONUM (*Luc*), v. de la Gaule, dans la Novempopulanie, chez les Boii, au midi.

TELLUMO ou TELLUNO (*tellus*, terre), surnom donné à Pluton, parce que son empire est situé sous la terre. *S. August.*, *Cité de D.*, 7, *c.* 23.

1. TELLUS (*Tellus*, TERRE), *myth.*, déesse de la Terre, la plus ancienne des divinités après le Chaos, épousa le Ciel, dont elle eut l'Océan, Hypérion, Céus, Rhéa, Iaphet, Téthys, Saturne, Phœbé, Thémis, et plusieurs autres enfans. C'est la même déesse que les anciens adoraient sous le nom de Cybèle, Rhéa, Vesta, Cérès, Tithéa, Bona Dea ou la Bonne Deesse et Proserpine. On la représentait sous les traits d'une femme, ayant plusieurs mamelles gonflées de lait, symbole de la fécondité de la terre. On la peint aussi couronnée de tours, tenant un sceptre d'une main et une clef de l'autre, et ayant à ses pieds un lion déchaîné. *Hés.*, *Théog.*, *v.* 130. — *Enéide*, 7, *v.* 137. — *Ov.*, *Met.*, 2, *f.* 1. — *Apollod.*, 1, *c.* 1.

2. — Italien qui, selon la fable, ayant eu commerce avec des cavales, devint père d'Hippone, déesse des chevaux.

TELLUS, *hist.*, Athénien très-pauvre que Solon disait être plus heureux que Crésus, roi de Lydie. Il eut le bonheur d'élever une belle et nombreuse famille, et de sacrifier sa vie pour la défense de sa patrie. *Hérod.*, 1, *c.* 30.

TELMESSE, -*ssus*, *myth.*, fils d'Apollon et d'une fille d'Agénor, fonda la ville de Telmesse en Lycie. Ayant ainsi que sa mère reçu du dieu son père l'art de la divination, il l'enseigna aux habitans de la ville nouvelle, et fit bâtir un temple à Apollon qui fut nommé de là Telmessien. Après sa mort, il fut enseveli dans le temple même, et sur son tombeau on éleva un autel où on lui rendait de grands honneurs.

TELMESSE ou TELMISSE, -*ssus* (*Macri*), *géog.*, v. de Lycie, au S. O., sur la mer, à l'embouchure du fleuve Glaucus. Elle avait un bon port. Ses habitans excellaient dans la science augurale et dans l'explication des songes. *Cic.*, *Div.*, 1. — *Strab.*, 14. — *T. L.*, 37, c. 16.

TELMESSIQUE (GOLFE,) -*cus sinus*, plus connu sous le nom de GOLFE GLAUCUS. V. ce mot.

TELO-MARTIUS (*Toulon*), v. de la Gaule, dans la Narbonnaise 2ᵉ, chez les Commoni, sur la mer. Cette ville peu ancienne fut fondée près du *portus Citharista* (aujourd'hui port de Toulon) par un tribun romain nommé sans doute Martius qui y conduisit une colonie et lui donna son nom. Elle ne commença à devenir célèbre que vers le 4ᵉ siècle; mais les invasions des barbares et la chute de l'empire romain arrêtèrent ses développemens.

TÉLON, *myth.*, roi des Téléboens, épousa Sébéthis dont il eut OEbalus. *En.*, 7, *v.* 734.

TÉLON, *hist.*, fameux pilote de Marseille, dirigeait, dit-on, les vaisseaux malgré la tempête. Il fut tué par un Romain au siége de Marseille par Jules César. *Luc.*, *Phars.*, 3, *v.* 592.

TELONNUM (*Toulon-sur-Aron*), p. v. de la Gaule, dans la Lyonnaise 1ʳᵉ, chez les Eduens, entre Ariolica et Augustodunum.

TÉLOS (*Piscopia*), pet. île de la Méditerranée et une des Sporades, entre celles de Nesyre au N. O. et Chalcie au S. E., vis-à vis du golfe de la Doride.

TELPHUSE ou TELPHUSSE, -*sa*, *myth.*, nymphe, fille du Ladon, donna son nom à une fontaine et à une ville d'Arcadie. L'eau de la fontaine Telphusa était si froide que Tirésias mourut après en avoir bu. *Diod.*, 4. — *Strab.*, 9. — *Lycoph.*, *v.* 1040. — *Apoll.*, 3, *c.* 214. — *Paus.*, 8, *c.* 25.

TELPHUSE, -*sa*, *geog.*, v. de l'Arcadie occid., sur le Ladon, à 2 lieues au N. d'Hérée, et à une lieue à l'E. des frontières de l'Elide, reçut son nom de la nymphe Telphuse. V. l'art. précéd.

TELXIOPE. V. THELXIOPE.

TÉLYS, tyran de Sybaris.

TEMALA, v. de l'Inde au-delà du Gange, sur la côte d'Argent (*Argentaria regio*), entre Tacola et Sada.

TEMALONGUE (*Tæmalonga*), v. de la Mauritanie Tingitane, au N., sur la côte, entre Jagath e et Pariétine.

TEMATHEA, mont. de Messénie. *Paus.*, 4, *c* 34.

1. TÉMÈNE, -*nus*, fils de Phégée et frère d'Arsinoé. V. ALCMÉON.

2. — fils de Pélasgus, chargé de veiller sur l'enfance de Jupiter, d'autres disent de Junon, à laquelle il consacra trois temples, sous les noms de *Parthénos*, *Teleïa et Chera*, c'est-à-dire vierge, nubile et veuve. *Paus*, 8, *c.* 22 et 29.

3. — fils d'Aristomaque, fut le premier des Héraclides qui rentra dans le Péloponèse, l'an 1102 av. J. C. S'étant rendu maître d'Argos, il en chassa le roi Tisamène, usurpa son trône, et eut pour successeur Déiphonte, qui avait épousé sa fille Hyrnétho. *Apollod.*, 2, *c.* 7 — *Hyg.*, *fab.* 217. — *Vell. Pat.*, 1, *c.* 1 — *Paus.*, 2, c. 18 *et* 19.

TÉMÉNITES, surnom d'Apollon, pris du culte qu'on lui rendait à Téménos. *Cic.*, *Verr.*, 4, *v.* 53.

TEMENIUM, petite v. de l'Argolide, sur la mer, au fond du golfe d'Argos, près de l'embouchure de l'Inachus.

1. TÉMÉNOS (τέμενος, champ, lieu sacré), nom donné aux portions de terre et de bois consacrées à une divinité, et situées dans le voisinage des temples dont elles servaient à entretenir les prêtres.

2. — lieu voisin de Syracuse, où l'on adorait Apollon nommé de là Téménite. *Cic.*, *Verr.*, 4, *c.* 53. — *Suét.*, *Tib.*, *c.* 74.

TÉMENTHÈS, un des douze rois qui gouvernèrent ensemble l'Egypte après Sabacon. Ayant consulté l'oracle de Jupiter Ammon sur la durée de son règne et de celui de ses collègues, il reçut pour réponse qu'il devait se garder des coqs. Les Cariens portaient des casques crêtés. Psamméthicus, ayant appris cet usage des Cariens, interpréta le sens de l'oracle, fit venir un grand nombre de Cariens, à l'aide desquels il chassa tous les autres rois, et devint seul maître de l'Egypte.

TÉMÉRINDE, -*da*, nom donné au Palus-Méotide par les habitans des côtes voisines de cette mer. *Pline*, 6, *c.* 7.

TEMERUS, fameux brigand de Thessalie, ayant la tête très-dure, cassait la tête aux passans, en les forçant de la heurter contre la sienne. Thésée accepta aussi le défi et lui brisa la tête.

TÉMÈSE, -*sius*, *myth.*, natif de Clazomène, fonda la ville d'Abdère, et fut après sa mort mis au nombre des dieux par les Abdéritains.

1. TÉMÈSE, -*sa*, *géog.*, v. de l'île de Cypre.

2. — v. du Brutium, plus communément TEMSA ou TEMPSA. V. TEMPSA.

TEMNES, roi de Sidon, en Phénicie.

1. TEMNOS ou TEMNUS, petite v. de l'Ionie, sur la mer, un peu au N. de l'embouch du fleuve Hermus, et au S. de la v. de Leucæ. *Her.*, 1, *c.* 49.— *Cic.*, *Flacc.*, § 18.

2. — MONS, petite chaîne de montagnes en Mysie, au S. E., se joint d'un côté aux monts Pédase, et de l'autre aux montagnes septentrionales de la Phrygie.

1. TEMPÉ THESSALICA (*Lycostomo*), vallée délicieuse de la Thessalie. C'est celle que les poètes ont tant célébrée, et qu'ils désignent communément par le nom de Tempé qui ne signifie que *vallée* (τέμπεα), comme si on disait *la vallée par excellence.*

La vallée de Tempé s'étendait des deux côtés du Pénée, vers son embouchure, entre les monts Olympe et Ossa, au N. E. de la Thessalie. *Virg.*, *Georg.*, 2. *v.* 469.— *Ovide*, *Mét.*, 1, *v.* 569.—*Strab.*, 9. — *P. Mela*, 2, *c.* 3 — *Elien*, *H. D.*, 1, *c.* 1.

2. — HELORIA, vallée fertile de la Sicile méridionale, s'étend des deux côtés du fleuve Helore. *Hor.*, 3, *od.* 1, *v.* 24.

TEMPÊTE, *-pestas*. Les Romains avaient déifié la Tempête. Marcellus lui fit bâtir un petit temple hors de la porte Capène, en actions de grâces de ce qu'il avait été délivré d'une violente tempête entre les îles de Corse et de Sardaigne. *En.*, 3, *v.* 120. — *Ov.*, *Fast.*, 6, *v.* 193. — *Hor.*, *Epod.*, 10.

TEMPIRA. V. TENTIRA.

TEMPLES, *-pla*. Les Egyptiens et les Phéniciens sont les premiers, au rapport d'Hérodote et de Strabon, qui aient érigé des temples aux dieux. Les Perses et tous ceux qui suivaient la doctrine des Mages ont été long-temps sans avoir de temples, disant que le monde entier était le temple de Dieu, et qu'il ne fallait pas renfermer dans d'étroites enceintes celui que l'univers ne pouvait contenir.

Les temples des anciens étaient partagés en plusieurs parties : la 1re, l'*aire* ou le *vestibule*, où était la piscine dans laquelle on puisait l'eau lustrale pour purifier ceux qui voulaient entrer dans le temple ; la 2e était le temple même, ce qu'on appelait *Naos*, qui était comme la nef de nos églises, où tout le monde entrait, et la 3e était le lieu saint ou l'*Adytum*, dans lequel il n'était pas permis au peuple d'entrer, et qu'il ne devait même pas regarder. Autour des temples régnaient des galeries couvertes, soutenues d'un rang de colonnes, quelquefois de deux, comme étaient nos cloîtres. On montait aux temples par des degrés, et fort souvent ces degrés régnaient tout autour, comme les galeries. La montée du temple de Jupiter Capitolin était de 100 degrés.

L'intérieur des temples était souvent très-orné ; car, outre les statues des dieux, qui étaient quelquefois d'or, d'ivoire, d'ébène, ou de quelque autre matière précieuse, et celles des grands hommes qui y étaient en grand nombre, il était ordinaire d'y voir des peintures, des dorures et autres embellissemens, parmi lesquels il faut comprendre les offrandes et les *ex-voto* tels que des proues de vaisseaux, lorsqu'on croyait avoir été garanti du naufrage par le secours de quelque dieu, des tableaux pour la guérison d'une maladie, des armes prises sur les ennemis, des trépieds, des boucliers votifs, et souvent de riches dépôts.

Les païens avaient un tel respect pour les temples, que, selon Arrien, il était défendu d'y cracher et de s'y moucher. On y montait quelquefois à genoux, dit Dion. C'était un lieu d'asile ; il n'était pas permis d'en tirer par force ceux qui s'y réfugiaient.

Lorsqu'on voulait bâtir un temple, les Aruspices étaient employés à choisir le lieu et le temps auquel on devait en commencer la construction. Ce lieu était purifié avec grand soin, au rapport de Tacite ; tout l'espace destiné à l'édifice était environné de rubans et de couronnes : les vestales, accompagnées de jeunes garçons et de jeunes filles ayant père et mère, lavaient ce lieu avec de l'eau pure ; le pontife achevait de le purifier par un sacrifice solennel. Alors les magistrats et les personnes les plus considérables mettaient la main à une grosse pierre qui devait entrer dans les fondemens, et y jetaient quelques pièces de métal qui n'avaient pas encore passé par le creuset.

Il y avait des temples qui ne devaient pas être bâtis dans l'enceinte des villes, mais hors des murailles, comme ceux de Mars, de Vulcain et de Vénus. Les temples des dieux qui avaient quelque rapport à la terre, comme Cérès, Vesta, Bacchus, etc., étaient de forme ronde. Pluton et les dieux infernaux avaient leurs temples en forme de voûtes souterraines.

Les temples les plus célèbres dans l'antiquité ont été celui de Vulcain en Egypte, que tant de rois eurent bien de la peine à achever ; ceux de Jupiter Olympien, d'Apollon de Delphes, de la Diane d'Ephèse, le Capitole et le Panthéon de Rome, et enfin le temple de Bélus à Babylone le plus singulier par sa grandeur et sa structure.

TEMPLES DES JUIFS. V. TABERNACLE, SALOMON et SYNAGOGUES.

TEMPS (LE) était un dieu appelé Chronos par les Grecs et Saturne par les Latins. V. SATURNE.

TEMPSA ou TÉMÈSE, *-sa* (*Torre di Nocera*), v. du Brutium, à l'O., sur la côte, près de l'embouchure du Sabatus entre Champélie et Térine. Cette ville était célèbre par les mines de cuivre dont les environs étaient remplis. *Diod.*, 4. — *Ovid.*, *Met.*, 7, *v.* 207 ; *Fast.*, 5, *v.* 441. — *Strab.*, 6. — *Stac*, *Achill.*, 1, *v.* 413. — *Pomp. Méla.*, 2, *c.* 4. —*T. L.*, 34, *c.* 45.

TEMPYRA, défilé de la Thrace mérid., au S. du pays des Trauses, au pied des montagnes, le long du fleuve Lissus, près de sa source. *Ovide*, *Trist.*, 1, *él.* 9, *v* 21.

1. TÉNARE, *Tænarus*, *myth.*, fils de Neptune, donna son nom au promontoire et à la ville de Ténare. *Hom.*, *Hymn. à Apoll.*, *v.* 413. — *Paus.*, 3, *c.* 14. — *Apollon.*, *Arg.*, 1, *v.* 102.

2. — fils d'Italus et d'Eurymède.

3. — fils de Jupiter.

1. TÉNARE, *Tænarus* (*Caibares*), *géog.*, v. de la Laconie, au S. O., sur la mer, était célèbre par ses carrières de marbre verd. Elle avait reçu son nom de Ténare, fils de Neptune. V. l'art. suiv.

2. — (PROM. DE), *Tænarum* (*cap Matapan*), promontoire qui forme la dernière montagne de la chaîne occidentale du Taygète, au S. O. de la Laconie. Il y avait sur ce promontoire deux temples fameux, dédiés l'un à Minerve et l'autre à Neptune. Au pied de ce promontoire était une caverne profonde d'où sortaient des vapeurs noires et pestilentielles, ce qui la fit regarder comme une bouche de l'enfer ; aussi désigne-t-on souvent les enfers sous le nom de Ténare. *Virg*, *Georg.*, 4, *v.* 467. —*Ov.*, *Metam.*, 2, *v.* 247 ; 10, *v.* 13 et 183 ; *Heroïd.*, *ép.* 16, *v.* 274 ; *ep.* 17, *v.* 6.— *Hor.*, 1, *od.* 34, *v.* 10. — *Strab.*, 8. — *Hygin*, *f.* 79. — *Apollod.*, 2, *c.* 5 et 28. — *P. Mela*, 2, *c.* 3. — *Lu-*

cain, Phars., 6, *v.* 648. — *Val. Flacc.*, 5, *v.* 513. — *Stac.*, *Théb.*, 2, *v.* 32. — *Paus.*, 3, *c.* 25.

3. — fleuve de la Gaule Cisalpine. V. TANARUS.

TÉNARIES, *Tænaria*, fêtes que l'on célébrait en l'honneur de Neptune.

TENARIUM, *Tænarium*, temple de Neptune à Ténare, avait le droit d'asile.

TENCTÈRES ou TENCHTÈRES, *-ri*, peuples de la Germanie, à l'O., sur les bords du Rhin, vers l'endroit où il reçoit la Luppia. Ils avaient pour voisins au N. les Mattiaci, et au S. les Marses. Ils changèrent souvent de demeure. *Tac.*, *Ann.*, 13, *c.* 56; *Hist.*, 4, *c.* 21.

TENDERA, petite v. de Carie. *T. L.*, 33, *c.* 18.

TENDURUM (*Tudder*), v. de la Gaule, dans la Germanie 2e, vers l'E.

TENEA, faubourg de Corinthe, où Apollon avait un temple célèbre.

TÉNÉATE, surnom local d'Apollon. V. TENEA.

TENEDIA SECURIS ou HACHE DE TÉNÈS. V. TÉNÈS.

TÉNÉDO, v. de la Germanie, au S. O., chez les Alemanni, sur le Rhin, à l'O. du lac de Brigantie.

1. TÉNÉDOS (*Tenédo*), petite île de la mer Egée, située sur les côtes de la Mysie, vis-à-vis de Troie, environ à seize milles du cap Sigée, et à cinquante-six au N. de Lesbos. Elle quitta le nom de Leucophrys, qu'elle portait d'abord, pour celui de Ténédos, qu'elle reçut de Ténès, fils de Cycnus, qui s'y établit et y bâtit une ville. Ce fut dans cette île que les Grecs se cachèrent pour faire croire aux Troyens qu'ils avaient repris le chemin de leur patrie. Le sol de Ténédos était très-fertile. Ses vins surtout étaient très-estimés. Après avoir formé un état célèbre, Ténédos devint deserte. Elle a environ 5 lieues de long sur 4 de large. *Hom.*, *Odyss.*, 3, *v.* 59. — *Diod.*, 5. — *Strab.*, 13. — *En.*, 2, *v.* 21. — *Ov.*, *Métam.*, 1, *v.* 516 et 540; 12, *v.* 109. — *P. Méla*, 2, *c.* 7. — *Pline*, 5, *c.* 13.

2. — (*Tenedo*), v. principale de l'île de ce nom, avait un port peu sûr.

TÉNÈRE, *-rus*, fils d'Apollon et de la nymphe Mélie, reçut de son père le don de connaître l'avenir. *Paus.*, 9, *c.* 10.

TÉNÈS, *myth*, fils de Cycnus et de Procléa, donna son nom à l'île de Ténédos, qui s'appelait auparavant Leucophrys. Philonome, seconde femme de Cycnus, ayant conçu de l'amour pour Ténès, son beau-fils, et n'ayant pu le rendre sensible, l'accusa auprès de son mari d'avoir voulu lui faire violence. Cycnus, trompé par ce mensonge, enferma Ténès dans un coffre, et le fit jeter à la mer. Le jeune prince fut poussé par les vents sur les côtes de l'île Leucophrys, dont les habitans le choisirent pour roi, et qui prit de lui le nom de Ténédos. Quelque temps après, Cycnus, ayant reconnu l'imposture de sa femme, fit voile pour Ténédos, afin de se réconcilier avec son fils. Mais lorsqu'il eut attaché son vaisseau sur le rivage, Ténès coupa d'un coup de hache le câble qui le retenait, en sorte que le navire devint le jouet des vents et des flots. *La hache de Ténès* donna lieu à un proverbe que l'on appliquait à ceux qui étaient inflexibles dans leur colère. Quelques-uns croient néanmoins que ce proverbe dut son origine à la sévérité des lois que Ténès fit contre les adultères, qui étaient condamnés à avoir la tête tranchée par la hache. On conserva long-temps la hache de Ténès dans le temple de Ténédos. Dans la suite, Périclytus la déposa dans le temple de Delphes, où on la voyait encore du temps de Pausanias. Ténès fut tué par Achille en défendant ses états, et reçut après sa mort les honneurs divins. Les Ténédiens lui élevèrent une statue, dont Verrès s'empara dans la suite. *Cic.*, *Nat. des D.*, 4, *c.* 15; *Verr.*, 1, § 19. — *Diod.*, 5. — *Strab.*, 13 — *Paus.*, 10, *c.* 14. — *Ténès*, *trait.*

TÉNÈS, *hist.*, général de quatre mille mercenaires grecs, que les Egyptiens envoyèrent au secours des Phéniciens révoltés. *Diod.*, 16.

TÉNÉSIE, *-sia*, contrée d'Ethiopie. *Strab.*

TÉNITES, déesses des sorts, ainsi nommées du verbe latin *tenere*, parce qu'elles tenaient entre leurs mains la destinée des mortels.

TENNES, roi de Sidon, qui mit le feu à cette ville, et s'y brûla lui-même l'an 551 av. J. C., afin de ne point tomber vivant dans les mains des Perses, contre lesquels il s'était révolté, et qui avaient formé le siége de la ville.

TENNUM, pet. v. de l'Asie mineure, dans l'Eolie.

1. TENOS (*Tina* ou *Teno*), île de la mer Egée, l'une des Cyclades, entre Mycone et Andros. On peut la regarder comme un amas de rochers liés les uns aux autres. Cependant le terrein était fertile en quelques endroits, et le vin en était assez estimé.

2. — v. principale de l'île de même nom, sur la côte S. O. *Apollod.*, 3, *c.* 29. — *Ov.*, *Métam.*, 7, *v.* 469; *Hérold.*, *ép.* 21, *v.* 81; *Trist.*, 3, *élég.* 13, *v.* 8. — *Strab.*, 10. — *P. Méla*, 2, *c.* 7. — *Pline*, 12, *c.* 4. — *Athén.*, 1. — *Et. de Byz.*

1. TENTYRA ou TENTYRIS (*Denderah*), v. considérable de la Thébaïde, capitale du nome Tentyrite, sur le Nil, vis-à-vis de Néapolis. Ses habitans tuaient les crocodiles et faisaient la guerre à ceux qui les adoraient. Il reste de cette ville des ruines magnifiques. On y a découvert tout récemment une représentation du Zodiaque, en pierre, qui a exercé la sagacité des savans *Strab.*, 17. — *Sénèq.*, *Q. N.*, 4, *c.* 2. — *Juv.*, 15. — *Pline*, 25, *c.* 8.

2. — ou mieux TEMPYRA. V. TEMPYRA.

TENTYRITE (NOME), *-tes nomus*, nome de la Thébaïde, dont Tentyra était la capitale.

TÉOS (*Bodroun*), v. et port d'Ionie, dans la presqu'île de Clazomène, sur la côte méridionale. Cette ville, qui était une des principales de la Grèce asiatique et l'une des douze cités confédérées de l'Asie mineure, est célèbre surtout par la naissance d'Anacréon et du poëte Apellicon. Elle fut réparée et agrandie par Auguste, de sorte que sur les médailles on trouve souvent ce prince cité comme fondateur de Téos. *Hor.*, 1, *od.* 18, *v.* 18; *Epod.*, 14, *v.* 10. — *Properce*, 4 *él.* 8, *v.* 31 et 58. — *Ovid.*, *Art d'aim.*, 3, *v.* 330; *Reméd. d'am.*, *v.* 762; *Trist.*, 2, *v.* 364. — *Strab.*, 14. — *P. Méla*, 1, *c.* 17 — *Paus.*, 7, *c.* 3. — *El.*, *H. D.*, 8, *c.* 5.

TÉPÉ, v. de la Chalonitide en Assyrie, vers le N., près du Physcus.

TEPIDARIUM (sous-entendu *balneum*; *tepidus*, *tiède*), bains tièdes. V. BAINS et THERMES.

TERA, petite riv. de la Tarraconaise, vers le N., baignait une vaste plaine extrêmement fertile, voisine de Numance, et se jetait dans le Durius, auprès de cette ville.

TERAMBE, *-bus*, fameux musicien, fils de Neptune, qui fut métamorphosé en insecte par les nymphes. *Ov.*, *Metam.*, 7, *v.* 353.

TERAPNÉ, petite v. de la Laconie sur l'Eurotas, au S. et près de Lacédémone. C'était la patrie d'Hélène; on y plaça son tombeau ainsi que celui de Ménélas V. THÉRAPNÉ.

TÉRATOSCOPIE (*τέρας*, *prodige*; *σκοπεῖν*, *examiner*), sorte de divination qui consiste à tirer

des présages de quelques phénomènes miraculeux supposés véritables, tels par exemple que des armées se battant dans les airs, des gouttes de sang tombant avec la pluie, etc.

TÉREAS, capitaine troyen, tué dans la guerre d'Italie par Camille. *En.*, 11, *v.* 676.

TÉRÉDON ou TÉRIDOTIS, v. ancienne et considérable de la Chaldée, sur le golfe Persique, près de l'ancienne embouchure de l'Euphrate. On en voit encore des ruines auprès de Bassora. *Denys le Périég.*. *v.* 982.

1. TÉRÉE, *-reus*, roi de Thrace, fils de Mars et de Bistonis, épousa Progné, fille de Pandion, roi d'Athènes, qu'il avait secouru contre les Mégariens. Il fit violence à Philomèle sa belle-sœur, et lui fit subir les plus cruelles tortures. V. PHILOMÈLE, PROGNÉ, ITYS.

2. — V. TÉRÉAS.

TERENA, fille du fleuve Strymon, que Mars rendit mère de Triballus.

TÉRENCE, *P. Terentius Afer*, célèbre poète comique latin, naquit en Afrique et probablement à Carthage, l'an 192 av. J. C., huit ans avant la mort de Plaute. Dans son enfance, il fut enlevé par des pirates et vendu comme esclave à P. Terentius Lucanus, sénateur romain qui, reconnaissant en lui d'heureuses dispositions, le fit élever avec soin, l'affranchit fort jeune, et lui donna son nom, suivant la coutume qui voulait que l'affranchi portât le nom du maître dont il tenait la liberté. Il fut étroitement lié avec Lélius et Scipion-l'Africain. On croit même que ces deux grands hommes l'aidèrent dans la composition de ses pièces. Térence sortit de Rome à l'âge de trente-cinq ans pour vivre dans la retraite, et on ne l'y vit plus depuis. On croit qu'il périt l'an 159 avant J. C. dans un naufrage en revenant de Grèce, ou bien qu'il mourut en Arcadie ou à Leucade où il s'était retiré. Il s'était occupé dans sa retraite à traduire les comédies de Ménandre et à composer de son propre fonds, mais il perdit tous ces différens ouvrages; et ce fut, dit-on, la douleur que lui fit éprouver cette perte qui lui causa la mort. *Cic.*, *à Att.*, 7, *ep.* 3 — *Hor.*, 1. *Sat.*, 2, *v.* 20; 2, *ep.* 1, *v.* 53. — *T. L.*, 30. — *Quintil.*, 10, *c.* 1. § 99. — *Vell. Paterc.*, 1, *c.* 17. — *A. G.*, 7, *c.* 14. — *Suét.*, *V. de Tér.*

Il ne nous reste que six des comédies de Térence, et peut-être n'en avait-il pas composé davantage, à moins qu'on ne compte pour autant d'ouvrages les pièces qu'il traduisit de Ménandre, et qui probablement n'étaient pour lui que des ébauches. Les six pièces qui nous restent sont: *l'Andrienne*, qui a été imitée par Baron; *l'Eunuque*, *l'Heautontimorumène*, les *Adelphes*, *Phormion*, d'où Molière a tiré les *Fourberies de Scapin*, et *Hecyra* ou *la belle-mère*. Dans chacune de ces pièces on admire l'art avec lequel le poète a su peindre les mœurs et rendre la nature. Rien de plus simple et de plus naturel que son style; rien en même temps de plus élégant et de plus ingénieux. De tous les auteurs latins c'est celui qui a le plus approché de l'atticisme des Grecs, soit dans le tour des pensées, soit dans le choix de l'expression; mais on lui reproche de n'avoir été le plus souvent que leur imitateur. Il est inférieur à Plaute pour la vivacité de l'intrigue et l'enjouement du dialogue; mais il a bien plus de décence, de noblesse et de goût. Ses caractères sont plus vrais, et ses peintures de mœurs plus fidèles. S'il n'égaye pas ses lecteurs par cette foule de bons mots que Plaute répand avec profusion, il sait les dédommager par la justesse et la solidité des pensées, la délicatesse des sentimens, la douceur des images; par ce moelleux et cette suavité de style qui fait éprouver un plaisir toujours nouveau dans la lecture de ses comédies. La première fois qu'on entendit prononcer à Rome sur la scène ce beau vers:

« *Homo sum, humani nil à me alienum puto.* »

il s'éleva dans l'amphithéâtre un applaudissement universel.

Les meilleures éditions de Térence sont celles de J. L. Zeunius, Leipsik, 1774, et de F. H. Bathe, Berlin, 1806. Il fait partie de la collection de M. Lemaire, et a été traduit dans le théâtre des Latins par M. Levée.

TERENSIS (*terere*, battre, fouler), divinité romaine qui présidait au battage des grains.

TÉRENTE, *-tus*, endroit du Champ-de-Mars voisin du temple de Pluton, où l'on avait consacré aux Mânes un outil que l'on ne sortait de terre que pendant la célébration des jeux séculaires, et que l'on enfouissait sitôt qu'ils étaient finis. Ce mot venait de *terere*, user en frottant, parce que le Tibre minait les terres de ce côté. (*Ov.*, *Fast.*, 1, *v.* 504). D'autres lisent *terrens*, endroit effrayant.

TERENTIA, *hist.*, maison plébéienne de Rome. La seule branche qui se soit illustrée est celle des Varro.

1. TERENTIA, femme de Cicéron, dont elle eut M. Cicéron et une fille appelée Tullia ou Tulliola. Cicéron la répudia pour avoir violé la foi conjugale, lorsqu'il était en exil. Elle épousa Salluste, ennemi déclaré de cet orateur, puis en troisièmes noces Messala Corvinus. Elle poussa sa carrière jusqu'à cent trois, et même, selon Pline, jusqu'à cent dix-sept ans. Le 14[e] livre des épîtres familières de Cicéron lui est adressé. *Cic.*, *à Attic.*, 11, *ép.* 16. — *Val. Max.*, 8, *c.* 13. — *Plut.*, *Cic.*—*Plin.*, 7, *c.* 48.

2. — femme de Scipion l'Africain.

3. — ou TERENTILLA, femme de Mécène, avec laquelle on prétend qu'Auguste entretint une liaison secrète. *D. Cass.*, 54, *c.* 19. — *Suét.*, *Aug.*, *c.* 66, 69.

1. TERENTIA, *archéol.*, loi décrétée sous les auspices du tribun C. Terentius Arsa l'an de Rome 291. Elle avait pour objet de fixer les limites du pouvoir consulaire.

2. — *frumentaria*, loi appelée aussi *Cassia*, et décrétée sous les auspices de M. Terentius Varro Lucullus et de C. Cassius l'an de Rome 681. Elle fixa le prix du blé, afin de réprimer les exactions des questeurs qui étaient chargés de l'acheter dans les provinces, et détermina la quantité de blé à fournir gratis aux citoyens.

1. TERENTIANUS, Romain à qui le célèbre Longin dédia son traité *Du Sublime*.

2.—MAURUS, Africain de la Mauritanie, ainsi que l'indique son nom, et auteur d'un poème ingénieux sur les lettres de l'alphabet, les syllabes, les pieds et les mètres, dans lequel ces matières sèches sont traitées avec tout l'art dont elles sont susceptibles. L'auteur réunit toujours l'exemple au précepte, en employant dans l'explication des divers rythmes la mesure même dont il s'agit. On ne sait avec certitude ni le lieu de sa naissance, ni le temps de sa vie; cependant on pense avec assez de vraisemblance qu'il était de Carthage, et vivait sur la fin du 1[er] siècle. On le croit le même qu'un Terentianus dont parle Martial (1, *ép.* 70), et qui était alors préfet de Syène, en Egypte.

1. TERENTIUS (C.) ARSA, tribun du peuple qui, l'an de Rome 291, fit passer une loi pour restreindre les prérogatives de la puissance consulaire.

2. — (M.) VARRO, consul l'an 216 av. J. C. avec Æmilius Paulus, était fils d'un boucher, et ne s'était élevé qu'à la faveur de ses richesses. Envoyé avec son collègue dans l'Italie méridionale contre

Annibal, il lui présenta la bataille auprès de Cannes, malgré les représentations de son collègue, et fut battu complètement. Lorsqu'il revint à Rome, le peuple, loin de lui demander compte de cette défaite, le félicita de n'avoir pas désespéré du salut de la république après une si grande perte. *T. L.*, 22, c. 26. — *Flor.*, 2, c. 6.

3. — (Q.) CULEO, sénateur romain, pris par les Carthaginois et racheté par Scipion l'Africain. Il suivit le char de triomphe de son libérateur, portant sur la tête un bonnet comme les esclaves affranchis. Choisi quelque temps après pour être un des juges dans l'accusation portée contre les deux Scipions, l'Africain et l'Asiatique, il eut la bassesse de condamner son bienfaiteur. D'autres voient dans cette action un trait de désintéressement. *T. L.*, 30, c. 43, 45

4. — ambassadeur romain auprès de Philippe, roi de Macédoine.

5. — (P.) LUCANUS, sénateur romain qui acheta Térence comme esclave et l'emmena à Rome. V. TÉRENCE.

6. — (P. AFER). V. TÉRENCE.

7. — (M.) VARRO LUCULLUS, consul l'an de Rome 681, porta une loi frumentaire pour apaiser le peuple prêt à se soulever. V. TERENTIA LEX, n° 2.

8. — (Q.) CULEO, tribun du peuple, ami de Cicéron, se concerta avec Atticus pour faire décréter le rappel de leur ami. *Cic. à Att.*, 3, *ep.* 15; *Arusp.*, 7.

9. — (VARRO) célèbre écrivain. V. VARRON.

10. — MARCUS, citoyen romain, qui, ayant été accusé dans le sénat, à cause de ses liaisons avec Séjan, se défendit avec noblesse et fut acquitté. *Tac.*, *Ann.*, 6.

11. — EVOCATUS, assassin de l'empereur Galba. *Tac.*, *Hist.*, 1, c. 41.

12. — (C.) SCAURUS, grammairien célèbre du 2ᵉ siècle, fut le maître de l'empereur L. Verus. Il a écrit une grammaire et un commentaire sur l'art poétique d'Horace, dont il ne reste que quelques fragmens cités par les poètes des siècles suivans. Il existe aussi sous son nom un traité d'orthographe; mais on doute qu'il soit de lui.

13. — CLEMENS, jurisconsulte romain, contemporain d'Adrien et d'Antonin.

TERENTUS, endroit du Champ-de-Mars, près du Capitole. V. TÉRENTE.

TERGESTE (*Trieste*), v. de la Vénétie, dans l'Istrie, au N. O., au fond d'un golfe qui s'appelle de son nom golfe *Tergestique*. *V. Pat.*, 2, c. 110. — *Pline*, 3, c. 10. — *P. Méla*, 2, c. 3. — *Den. le Périeg.*, v. 380.

TERGESTIQUE (GOLFE), *-inus sinus*, golfe de l'Adriatique, vers le N., entre la Vénétie proprement dite et l'Histrie.

TÉRIAS, petite riv. de Sicile, vers le S., près de Catane.

TÉRIBASE, *-azus*, amiral perse, qui fut envoyé contre Evagoras, roi de Cypre. Il fut destitué pour cause de trahison. *Polyen*, 7.

TÉRIDATÈS, eunuque d'une grande beauté, fut tendrement aimé d'Artaxerce, qui pleura sa mort pendant trois jours. *El.*, *Hist.*, *Div.*, 2, c. 1.

TERIGUM, v. de Macédoine.

1. TÉRINE, *-na* (*Santa Eufemia*), v. du Brutium, sur la côte occidentale, au fond du golfe de même nom, entre Tempsa et l'embouchure du fleuve Lamétès.

2. — (GOLFE DE), ou

TÉRINÉEN (GOLFE), *-naus sinus* (*golfe de Sainte-Euphémie*), golfe de la mer Tyrrhénienne, s'enfonçait dans les terres du Brutium et s'étendait d'Hipponium à Tempsa.

TÉRIDAÉ, maîtresse de Ménélas, qui la rendit mère de Mégapenthès.

TÉRIOLES, *-li*, v. de la Rhétie, chez les Vénostes, sur l'Athésis (l'Adige), près de sa source.

TERMANTIE, *-tia*, ou TERMES (*Tiermès*), v. de la Tarraconaise, chez les Aracieva, au N., sur le Durius, près de sa source.

TERME, *Terminus deus*, *myth.*, dieu romain qui présidait aux bornes des champs et punissait les usurpations. Il paraît que ce fut Numa qui introduisit son culte à Rome, afin de persuader à ses sujets que les bornes des champs étaient sous la protection du ciel. Le dieu Terme avait un temple sur la roche Tarpéienne. On le représentait avec une tête humaine, mais sans pieds et sans mains, pour marquer qu'il ne changeait jamais de place. Les habitans des campagnes s'assemblaient chaque année pour orner de guirlandes les pierres qui séparaient leurs champs, et pour offrir des sacrifices au dieu qui présidait aux bornes. Lorsque Tarquin-le-Superbe voulut bâtir à Jupiter un temple sur le Capitole, tous les dieux cédèrent la place qu'ils y occupaient; mais le dieu Terme résista à tous les efforts qu'on fit pour l'enlever; ainsi il se trouva dans le temple même qu'on éleva en cet endroit, comme le dit Ovide dans ce vers :

Restitit, et magno cum Jove templa tenet.

Den. d'Hal., 2. — *T. L.*, 5, c. 54. — *Ov.*, *Fast.*, 2, v. 641. — *Plut.*, *V. de Num.* — On confond quelquefois le dieu Terme avec Sylvain.

TERME, *-mus*, *géog.*, riv. de l'île de Sardaigne, qui coule suivant une direction S. O., et se jette dans la Méditerranée sur la côte occidentale de l'île.

TERMENTIE. V. TERMANTIE.

TERMÈRE, *-ra*, petite v. de Carie. *Strab.*

1. TERMESSE, *-ssus*, v. de la Pisidie, au S.O., au milieu des défilés du Taurus. Alexandre la détruisit pour servir de passage à son armée. *Arr.*

2. — v. de la Tarraconaise. V. TERMANTIE.

TERMILES, *-la*, ancien nom des Lyciens avant l'arrivée et le règne de Lycus fils de Pandion roi d'Athènes.

TERMINALES, *-lia*, fêtes que les Romains célébraient dans le mois de février en l'honneur du dieu Terme. Les paysans offraient à ce dieu des libations de lait, lui immolaient un agneau, et arrosaient de son sang les bornes de leurs champs. Ces fêtes avaient été instituées par Numa. *Ovide*, *Fast.*, 2, v. 641. — *Cic.*, *Phil.*, 12, c. 10. — *Macrob.*, *Saturn.*, 1, c. 13.

TERMINALIS, surnom de Jupiter. Avant la création du dieu Terme, on honorait Jupiter comme protecteur des bornes, et alors on le représentait sous la forme d'une pierre. C'était même par cette pierre que se faisaient les sermens les plus solennels. *Den. d'Hal.*, 2.

TERMINUS (DEUS). V. TERME.

TERMISSE, *-ssus*, ou TERMESSE ou TERMANTIE. V. ce mot.

TERPANDRE, *-der* (τέρπειν, charmer; ἀνήρ, ἀνδρός, homme), musicien et poète célèbre, natif d'Antissa dans l'île de Lesbos, ou selon d'autres né en Béotie, environ 670 ans avant J. C., fut le premier qui remporta le prix de la musique aux jeux Carniens institués à Lacédémone. On le regarde comme le plus ancien auteur de scholies. C'est aussi à lui que l'on attribue l'invention du *barbiton* ou lyre à sept cordes. La lyre n'avait eu jusque là que quatre cordes. Les Lacédémoniens le condamnèrent, dit-on, à une amende pour

cette innovation qu'ils regardaient comme efféminée et contraire aux mœurs sévères de Sparte. Les poésies de Terpandre ne sont point parvenues jusqu'à nous. *Strab.*, 13. — *Euclid.*, *Introd. harm.*—*Plut.*, *Tr. de la musiq.*—*Athén.*, 14, c. 9.— *El.*,*H. D.*,12, c. 50. — *Et. de Byz* — *Suidas.*

TERPSICHORE (τέρπειν, charmer, réjouir; χόρος, danse), une des Muses, fille de Jupiter et de Mnémosyne, présidait à la danse ainsi que l'indique son nom. On la représente sous la figure d'une jeune fille vive et enjouée, couronnée de guirlandes, tenant en main une harpe ou quelquefois un tambour de basque, au son duquel elle dirige ses pas en cadence. Quelques auteurs la font mère des Sirènes. Selon d'autres elle eut de Mars Biston, et du fleuve Strymon, Rhésus. *Apollod.*, 1, c. 6. — *Juv.*, *Sat.* 7, *v.* 35. — *Ausone*, *ép.* 138. —*Fulgenc.*, *myth.*, 1, *c.* 14. — *Tzets.*, *Chil.*, 13, *Hist*, 496; *comm. sur Lyc.*, *v.* 653.

TERPSICRATE, une des cinquante filles de Thestius. *Apollod.*, 2, *c.* 7.

TERRA, -*rra*. V. Terre.

TERRACINE, *Tarracina* (même nom aujourd'hui), v. et port du Latium, chez les Volsques, au S. d'Ausona, à l'extrémité orientale des marais Pomptins, sur un rocher. On y voyait un très-beau temple de Jupiter enfant. Près de cette ville était le bois de Junon Féronie. Terracine était nommée Trachine par les Grecs (τρηχύς, dorien pour τραχύς, *rude*, *âpre*, rocailleux), et Anxur par ses habitans. *Virg.*, *En.*, 7, *v.* 499. — *T. L.*, 4, *c.* 29. — *Strab*, 5. — *P. Méla*, 2, *c.* 4.

TERRASIDIUS, chevalier romain qui servit sous César dans les Gaules. *Cés.*, *G. des G.*, 3, *c.* 7 et 8.

TERRE, -*ra*, la plus ancienne des déesses, était femme d'Uranus, dont elle eut l'Océan, les Titans, les Cyclopes, les Géans, Théa, Rhéa, Thémis, Phœbé, Téthys et Mnémosyne. Elle eut aussi du Tartare la Douleur, le Deuil, l'Oubli, la Vengeance et plusieurs autres enfans. Selon Hygin, cette déesse est la même que Tellus. *Hés.*, *Théog.*, *v.* 134 et 160.— *Apollod.*, 1, *c.* 1 et 2.—*Paus.*, 10, *c.* 6. — *Ov.*, *Métam.*, 1, *v.* 321. — *Luc.*, *Phars.*, 5. *v.* 81. — *Amm. Marc.*, 21. V. Tellus.

TERREUR, -*ror*, divinité allégorique, fille de Mars et de Vénus. Mars lui avait ainsi qu'à la Fuite confié le soin d'atteler son char.

TERRIGENÆ FRATRES, les Titans, enfans de la Terre.

1. TERTIA, fille de Paul-Emile, vainqueur de Persée. *Cic.*, *Divin.*, 1, *c.* 46.

2. — sœur du tribun du peuple Clodius.

3. — sœur de Brutus et femme de Cassius. Elle s'appelait aussi Tertulla et Junia. *Cic.*, *à Brut.*, 5. et 6 : *à At.*, 15, *ép.* 11; 16, *ép.* 20.—*Tac.*, *Ann.*, 3, *c.* 76. — *Suét.*, *V. de Cés.*, *c.* 50.

TERTIUS JULIANUS, lieutenant dans les légions de César.

TERTULLIEN, *Q. Septimus Florens Tertullianus*, écrivain ecclésiastique latin, du 2e et du 3e siècle, né à Carthage. L'époque de sa naissance est inconnue; on croit qu'il mourut l'an 220. Il dit lui-même qu'il fut d'abord païen. Il est probable qu'avant sa conversion il enseignait la rhétorique, et exerçait la profession d'avocat. Après sa conversion, Tertullien fut employé comme prêtre à Carthage, ou selon l'opinion vulgaire à Rome. Il partagea les erreurs des Montanistes. Aussi distingue-t-on soigneusement les ouvrages que Tertullien composa avant son hérésie de ceux qui la suivirent. Les premiers sont au nombre de quatre : 1° une Apologie du Christianisme (*Apologeticus adversùs gentes*), le meilleur de ses ouvrages; 2° un traité intitulé *du baptême*; 3° *de la pénitence*; 4° *de la prière*, que l'on regarde comme sa première production. Ses écrits de la seconde époque sont infiniment plus nombreux. Ce sont des apologies contre les païens; des dissertations contre les catholiques, contre les hérétiques; un traité sur la discipline ecclésiastique. On lui attribue aussi quelques poésies, mais sans doute à tort.—Tous les ouvrages de Tertullien décèlent une âme ardente et passionnée, une imagination brillante, à laquelle se joignait une érudition immense. On lui a reproché cependant avec raison l'excessive austérité de sa morale, et la barbarie de son style, hérissé de locutions Africaines.

TERUNCIUS ou Quadrans, poids et monnaie romaine, division de l'as, valait trois onces (*ter*, trois fois; *uncia*, once).

TÉSIN. V. Ticinus.

TESPÉSION, prince de l'Inde et Gymnosophiste, visité par Apollonius de Tyane, commanda à un orme de saluer ce philosophe, ce que cet arbre fit d'une voix grêle et efféminée.

TESQUA, lieux destinés à prendre les augures; lieux consacrés à une divinité. *Festus.* —*Varr.*

TESSARACOSTON (τεσσαράκοστος, quarantième), solennité religieuse qu'observaient les femmes le quarantième jour après leurs couches, en se rendant au temple, et en marquant aux dieux, par quelque présent, la reconnaissance que leur inspirait une heureuse délivrance.

TESSERA. On nommait ainsi une marque soit de métal, soit d'ivoire, que rompaient en deux, dans les temps héroïques, ceux qui se liaient par l'hospitalité; chacun des deux hôtes en gardait une moitié avec laquelle il se faisait reconnaître. (V. Hospitalité). — On donnait aussi ce nom à la marque avec laquelle les officiers se faisaient reconnaître de la sentinelle, ou à la tablette sur laquelle était écrit le mot d'ordre, et par suite le mot d'ordre même. V. Tesséraire.

TESSÉRAIRE, -*rarius*, nom que l'on donnait chez les Romains à un bas officier, qui, à l'armée, prenait du tribun le mot du guet (*tessera*) écrit sur une tablette, et le portrait au centurion.

TESTA. V. Trebatius Testa.

TESTAMENT (Ancien et Nouveau). V. Bible et Evangile.

TESTAMENTARIÆ Leges. V. Cornelia, Furia, Voconia (Lex).

TESTRINE, -*na*, v. d'Italie, chez les Vestini, à l'O., près d'Amiterne.

1. TESTUDO, espèce de lyre faite avec l'écaille de tortue (*testudo*, *tortue*).

2. — dôme soutenu sur des piliers qui permettaient le passage de la lumière.

3. — machine de guerre. V. Tortue.

TÉTHYS, la première des divinités de la mer, fille d'Uranus (le Ciel) et de la Terre, épousa l'Océan son frère, et devint mère de trois mille nymphes appelées *Océanides*. On lui donne encore pour enfans, non-seulement les fleuves et les fontaines, mais encore la plupart des personnes qui avaient régné ou habité sur les côtes de la mer, comme Protée, Ethra, mère d'Atlas, Persa, mère de Circé, etc. On dit que Jupiter ayant été lié et garrotté par les autres dieux, Téthys, avec l'aide du géant Egéon, le remit en liberté; c'est-à-dire, en prenant Téthys pour la mer, que Jupiter trouva le moyen d'échapper, en se sauvant par mer, aux embû-

ces que lui avaient tendues les Titans avec lesquels il était en guerre ; ou bien, en prenant cette guerre du côté de l'histoire, quelque princesse de la famille des Titans fit venir par mer des secours étrangers pour délivrer Jupiter de quelque péril. Mais Téthys, selon les apparences, n'est qu'une divinité purement physique ; elle se nommait ainsi d'un mot grec qui signifie nourrice, parce qu'elle était la déesse de l'humidité, qui est ce qui nourrit et entretient tout. On prend poétiquement Téthys pour la mer même.

Il ne faut pas confondre cette Téthys avec la Thétis mère d'Achille, qui était sa petite fille, par Doris. L'une était la reine des mers, et l'autre n'était qu'une simple nymphe des eaux ; d'ailleurs leurs noms sont écrits différemment. *Hom.*, *Il.*, 44, *v.* 302. — *Hés.*, *Théog.*, *v.* 336. — *Virg.*, *Géorg.*, 1, *v.* 31. — *Ov.*, *Fast.*, 2, *v.* 191 ; *Mét.*, 2, *v.* 509 ; 9, *v.* 498. — *Apollod.*, 1. c. 1. — *Senèq.*, *Troad.*, *v.* 879. — *Stac.*, *Théb.*, 2, *v.* 34.

TÉTIS (*Tet*), petite riv. de la Narbonnaise 1re, plus communément Tellis. V. ce nom.

TETLA, surnom de Junon chez les Platéens.

TÉTRACOME, danse militaire, consacrée à Hercule. C'était un air de flûte probablement gai et rapide.

TÉTRADRACHME, *-mum* (τέτταρες, quatre ; δραχμή, dragme), poids et monnaie d'argent, équivalente, ainsi que son nom l'indiquait, à quatre dragmes. V. le *Tableau des monnaies grecques.*

TÉTRAÉTÉRIDE, période de quatre années, employée par les Athéniens pour rétablir la correspondance des années solaires et lunaires. V. Année et Octaétéride.

TÉTRALOGIE, *-gia* (τέτταρες, quatre ; λόγος, discours, pièce poétique), nom donné à un ensemble de quatre pièces dramatiques que les poëtes tragiques présentaient au concours. On disputait le prix pour une tétralogie, et non pour une pièce particulière. Des quatre pièces de la tétralogie, les trois premières étaient des tragédies, et la quatrième un drame satyrique. Les trois tragédies réunies s'appelaient Trilogie (τρεῖς, trois, et λόγος). Elles faisaient généralement suite, et complétaient l'histoire de quelque héros : c'est ainsi qu'Eschyle avait fait Prométhée ravissant le feu du ciel, Prométhée enchaîné, Prométhée délivré.

1. TÉTRAPOLE, *-lis*, (τεττάρες, quatre ; πόλις, ville), nom donné à Antioche, capitale de Syrie, parce qu'elle était divisée en quatre quartiers principaux, qui formaient pour ainsi dire autant de villes.

2. — nom donné à la Séleucide, qui renfermait quatre villes, Antioche Laodicée, Apamée et Séleucie.

3. — surnom de la Doride occidentale, à cause des quatre villes confédérées qu'elle renfermait, Pinde ou Acyphas, Erinée, Boïum et Cytinium.

4. — canton de Phrygie, au S., formé de quatre villes, savoir : Cibyre, Bubon, Balbure et Enoandrie. Ces quatre villes formaient un petit état dont le dernier chef fut Moagétès.

5. — canton septentrional de l'Attique. *Strab.*, 8.

TÉTRICA. V. Tetricus, *géog.*

TETRICUS, *hist.*, sénateur romain, qui fut salué empereur sous le règne d'Aurélien. Il fut battu et orna le triomphe de son heureux rival, qui se plut dans la suite à le combler de biens, lui et son fils.

Tetricus, *géog.*, montagne d'Italie, chez les Sabins, au N., près de Nurcie. Elle faisait partie de la chaîne des Apennins. Ce nom lui fut donné parce qu'il était rocailleux, et d'un accès difficile (*tetricus*). Selon d'autres, c'est de cette montagne que l'on emprunta le nom de *Tetricus*, pour l'appliquer aux personnes d'un aspect rebutant. *Ov.*, *Fast.*, 2, *v.* 397 ; *Mét.*, 13, *v.* 705. — *T. L.*, 1, *c.* 18. — *Sil. It.*, 8, *v.* 419. — *Mart.*, 6, *ép.* 10.

TETROBOLUS, poids et monnaie grecque, quatre oboles (τέτταρες, quatre ; ὀβολός, obole). V. *Obole et les Tab. des poids et monn. grecq.*

TETTIX, prince crétois, à qui Plutarque attribue la fondation de Ténare en Laconie.

1. TEUCER, *myth.*, roi de Phrygie, fils du Scamandre et d'Idée. Il était Crétois d'origine, et introduisit parmi ses sujets le culte de Cybèle et la danse des Corybantes. C'est de son nom que son royaume fut appelé Teucrie, *Teucria*. Batéa sa fille épousa Dardanus, prince de Samothrace, qui lui succéda. *Apollod.*, 3, *c.* 1 *et* 22. — *En.*, 3, *v.* 108. — *Den. d'Hal.*, 1. — *Diod. de Sic.*, 5.

2. — fils de Télamon, roi de Salamine, et d'Hésione, fille de Laomédon, et frère d'Ajax, fut un des poursuivans d'Hélène, et alla en conséquence au siége de Troie, où il s'immortalisa par sa valeur. A son retour, son père refusa, dit-on, de le recevoir dans ses états, parce qu'il n'avait pas vengé la mort de son frère Ajax. Teucer ne fut point abattu par cette disgrâce. Il se retira dans l'île de Cypre, où, aidé du secours de Bélus, roi de Sidon, il bâtit une ville qu'il nomma Salamine, en mémoire de sa patrie. Il y éleva un temple dans lequel on immola des victimes humaines jusqu'au règne des Antonins. Après la mort de son père, Teucer essaya de rentrer dans sa patrie, et ne put y réussir. Il ne retourna point en Cypre ; mais, selon l'opinion la plus commune, il alla s'établir en Espagne, dans le lieu, où fut depuis bâtie Carthagène, et ensuite dans la Galatie *Hom.*, *Il.*, 8, *v.* 281. — *Hor.*, 1, *od.* 7, *v.* 7. — *En.*, 1, *v.* 623. — *Apollod.*, 3, *c.* 12 *et* 25. — *Just.*, 44, *c.* 3. — *V. Pat.*, 1, *c.* 1. — *Lact.*, *Tr. de la F. Rel.*, c. 21. — *Paus.*, 2, c. 29. — *Hyg.*, *f.* 89.

Teucer, *hist.*, un des esclaves de Phalaris, tyran d'Agrigente. *Tzetsès*, *Chil.*, 5, *v.* 31.

TEUCHIRA, v. de la Cyrénaïque. V. Arsinoé.

TEUCIRA (*Tièvre*), v. de la Gaule, dans la Belgique 2e, chez les Ambiani, à l'E.

TEUCRIE, *-ria*, nom de la Troade, pris de Teucer, un de ses plus anciens rois. *En.*, 2, *v.* 26.

TEUCRIENS, *-rii*, nom poétique des Troyens, à cause de Teucer leur roi. *En.*, 1, *v.* 42 et *pass.*

TEUCRIS, fille de Teucer et femme de Dardanus.

TEUCTÈRES, mieux Tenctères. V. ce nom.

TEUMESSE, *-sus*, montagne et village de Béotie, vers l'E, au N. O. de Tanagre, où Hercule tua, dans sa jeunesse, un énorme lion. *Stac.*, *Théb.*, 1, *v.* 331 ; 9, *v.* 462. — *Paus.*, 9, *c.* 19.

TEUMESSIUS Leo, le lion de Némée, ainsi nommé de la forêt de Teumèse, qui était dans le voisinage.

TEUT ou Teutas. V. Teutatès.

TEUTA ou Teutata, reine d'Illyrie, vivait vers l'an 231 av. J. C. Elle fit mourir les ambassadeurs romains, P. Junius et T. Coruncanius, et attira par cette atrocité la guerre dans ses états. *Flor.*, 2, *c.* 5. — *Pline*, 34, *c.* 6. V. Gentius.

TEUTADAMAS, père de Pelasgus.

1. TEUTAME, roi d'Assyrie ou de la Susiane, envoya au secours de Priam vingt mille hommes et deux cents chariots de guerre, dont il donna le commandement à Memnon, jeune prince de race troyenne. Selon d'autres Teutame n'est autre que Tithon, père de Memnon. *Diod*, 2 *et* 5.

2. — fils de Dorus, eut d'Asteria, fille de Cretheus, Asterius, sous le règne duquel Europe arriva en Crète.

TEUTAMIS ou TEUTAMIAS, roi de Larisse, institua en l'honneur de son père des jeux dans lesquels Acrisius fut tué par Persée, son petit-fils, d'un coup de palet. *Apollod.*, 2, *c.* 9.

TEUTATÈS, TEUTAS ou TEUT, nom donné à Mercure chez les Gaulois et les Toutons, dont il était une des divinités principales. On immolait à ce dieu, dans les temps de calamités, des victimes humaines. Quelquefois il se présentait des fanatiques qui demandaient à lui être sacrifiés au nom de la nation. Les Celtes lui offraient encore des chiens, et surtout des chevaux, qui étaient, après les hommes, la victime la plus expiatoire. *Ces.*, *G. des G.*, 6. — *T. L.*, 26. — *Lucan.*, 1. *v.* 445.

Le nom et les fonctions du Teutatès des Gaulois ont beaucoup de rapport avec le Taut des Egyptiens.

TEUTHIS, *myth.*, chef d'une troupe d'Arcadiens qu'il conduisait au siége de Troie : s'étant brouillé avec Agamemnon, dans le temps que les Grecs étaient arrêtés en Aulide par les vents contraires, il voulut s'en retourner avec ses Arcadiens. Minerve, sous les traits de Mélas, fils d'Ops, tâcha de détourner Teuthis de son dessein ; mais ce prince, transporté de colère, frappa la déesse de son javelot et la blessa à la cuisse ; ensuite il partit avec sa troupe ; mais arrivé chez lui il eut une vision où il lui sembla voir Minerve qui lui montrait sa blessure ; il tomba malade d'une maladie de langueur et mourut. On ajoutait que la terre où il demeurait fut maudite ; et que par cette raison, c'était le seul canton de l'Arcadie qui ne portât aucune espèce de fruit. Dans la suite, l'oracle de Dodone ayant ordonné d'apaiser la déesse, les habitans érigèrent une statue où elle est représentée avec une blessure à la cuisse. *Paus.*, 8, *c.* 28.

TEUTHIS, *géog.*, principale v. d'Arcadie, chez les Mégapolitains, sur le Lusius.

TEUTHRANIE, *-nia*, contrée S. E. de la Mysie, où le Caïque prend sa source, ainsi nommée du roi Teuthras.

TEUTHRANTIA TURBA, les cinquante filles de Teuthras. *Ovid.*, *Hér*, 9, *v.* 51. V. TEUTHRAS.

1. TEUTHRAS, roi de Mysie, adopta pour fille Augé, qui s'était réfugiée dans ses états, pour se soustraire à la colère de son père Aléus, qui voulait la punir de ses liaisons avec Hercule. Quelque temps après, la Mysie ayant été envahie par Idas, fils d'Apharée, Teuthras promit de donner Augé et sa couronne à celui qui viendrait à bout de repousser un si dangereux ennemi. Télèphe en eut la gloire. Mais, après son triomphe, on reconnut qu'il était lui-même fils d'Augé. Teuthras est, selon quelques mythologues, fils de Pandion, roi d'Athènes, et père de Thespius, qui eut cinquante filles, dont chacune eut un fils d'Hercule ; c'est ce qui fait appeler les Thespiades *Teuthrantia turba*. *Apollod.*, 2, *c* 7 et 37. — *Paus.*, 1, *c.* 4 ; 3, *c.* 25. — *Ov.*, *Trist.*, 2, *v.* 19 ; *Heroïd.*, 9, *v.* 51. — *Hyg.*, *fab.* 100

2. — capitaine grec, qui fut tué par Mars au siége de Troie.

3. — un des compagnons d'Énée ; il fut tué en Italie. *En.*, 10, *v.* 403.

TEUTOBURGIENSIS SALTUS, ou *forêt de Teuteberg*, célèbre forêt de la grande Germanie, au N. O., chez les Chérusques, entre l'Amisia (l'Ems) et la Luppia (la Lippe) C'est là qu'Arminius défit Varus et ses trois légions. *Tacite*, *Ann.*, 1, *c.* 60.

Cette forêt se trouve dans l'évêché actuel de *Paderborn*.

TEUTOMATUS, prince gaulois, allié des Romains du temps de César. *Cés.*, *G. des G.*

TEUTONS, *-tones* ou *-toni*, peuples de la Germanie septentrionale, habitaient vers la mer Baltique. Ils étaient voisins des Cimbres et habitaient sans doute les îles des Dauniones (îles du Danemarck). Réunis aux Cimbres, ils allèrent, au nombre d'environ trois cent mille porter la terreur dans les contrées méridionales de l'Europe. Arrivés près du Rhin ils se partagèrent en deux bandes : l'une alla ravager les Gaules et l'Espagne ; l'autre marcha vers l'Italie. Ils auraient sans doute poussé leurs pas jusqu'à Rome, s'ils n'eussent été arrêtés par Marius qui les tailla en pièces à la fameuse bataille d'Aquæ Sextiæ (Aix), l'an 101 av. J. C. *Cic.*, *pour la loi Man.*, *c* 20. — *Flor.*, 3, *c.* 3. — *Plut.*, *Mar.* — *Pline*, 4, *c.* 14.

TEXTORES et TEXTRICES, esclaves de l'un et de l'autre sexe employés à la filature et à la texture des étoffes. Ces esclaves n'existèrent qu'à partir des deux derniers siècles de la république, lorsque la mollesse et la volupté s'introduisant dans les premiers rangs de l'état firent négliger aux femmes les occupations domestiques comme indignes d'elles. *Colum.*, *Proœm.*

TEXTRINA, lieu de la maison où les esclaves nommés *textores* filaient et tissaient les étoffes.

THAANÆ. V. THÈBES, n° 2.

THABENNE, *-enna*. V. TABENNE.

1. THABOR, TABOR ou ITABYRIUS, mont isolé de la Galilée inférieure, dans la tribu de Zabulon. C'était la plus haute de la Palestine. Ce fut sur cette montagne que Jésus-Christ se transfigura en présence de trois de ses disciples, Pierre, Jacques et Jean. Son visage parut brillant comme le soleil, et ses habits blancs comme la neige. En même temps parurent Moïse et Elie, s'entretenant avec lui ; puis on entendit une voix du ciel qui disait : « C'est là mon fils bien aimé en qui j'ai mis ma complaisance ; écoutez-le. » Joseph, gouverneur de Galilée, fit enfermer le mont Thabor d'une muraille, et le rendit presque imprenable ; mais Placide, capitaine romain, le força avec six cents chevaux. *Jos.*, *g. des Juifs.* — *Math.*, *c.* 17, *v.* 21.

2. — v. des Lévites dans la tribu de Zabulon. *Par.*, *c.* 16.

3. — v. de la tribu d'Issachar. *Jos.*, *c.* 19.

THABUSIUM, place forte de la Phrygie. *T. L.*, 38, *c.* 14.

THACAS, nom en usage chez les Grecs pour désigner le lieu où les augures faisaient leurs observations et prenaient les auspices.

THACASIN, v. de la tribu de Zabulon. *Jos.*, *c.* 19.

THADAMOR, v. que Salomon bâtit dans le désert de la haute Syrie.

THADÉE. V. JUDE, autrement Judas ou Lebbée.

THAHAT, vingt-troisième campement des Israélites ; lat. 30 d. 54 m., long. 51 d. 36 m. *Nomb.*, *c.* 33.

THAÏS, fameuse courtisane d'Athènes, fut, dit-on, nommée Thaïs, à cause de l'étalage de son luxe semblable à l'orgueil du Paon (Ταώς) ; mais on voit que pour admettre cette étymologie il faut violer l'orthographe. Thaïs suivit Alexandre en Asie, comme maîtresse de Ptolémée, un de ses généraux, celui qui depuis fut roi d'Egypte. Ce fut elle qui, après une partie de débauche où elle s'était enivrée, proposa au roi d'incendier Persépolis, pour venger l'incendie d'Athènes par Xerxès. Après la mort de ce prince, Thaïs épousa Ptolemée, roi d'Egypte. Ménandre l'a célébrée dans ses vers ; c'est pour cela que Properce l'a surnommée *Menandra*. *Q. C.*, 5, *c.* 7, § 3. — *Diod.*, 17,

c. 72.—*Properce*, 2, *él.* 6, *v.* 3. —*Ov.*, *art d'aim.*, *v.* 604. — *Plut.*, *V. d'Alex.* — *Juv.*, 3, *v.* 93.— *Athén.*, 13, *c.* 13.

THÆNAE. V. Thènes.

THALA, v. très-forte de la Byzacène, assez loin de la mer. Cette ville, qui renfermait les trésors de Jugurtha, fut assiégée et prise après un siége de quarante jours par Q. Métellus. Les habitans après avoir bu et mangé avec excès jetèrent au feu les trésors et les richesses de Jugurtha et se précipitèrent dans les flammes. On conjecture que Thala est la même ville qui fut connue depuis sous le nom de Télepté, et qui est située à l'extrémité méridionale de Byzacène. *Tac.*, *Ann.*, 3, c. 21.

1. THALAME, *-mus* (θάλαμος, chambre à coucher, par suite, résidence), nom commun à deux temples de Memphis, dans lesquels résidait le bœuf Apis, et où le peuple allait le consulter pour en tirer des augures et des présages. *Pline.*

2. — l'endroit des temples où l'on rendait les oracles.

THALAMES, *-mæ*, v. de la Lucanie, au S. de Péphnos, sur le golfe de Messénie. Cette ville possédait un temple et un oracle de Pasiphaé, épouse de Minos. *Plut.*, *V. d'Agis.*

THALAMITES, *-tæ*, rameurs qui se plaçaient à la partie inférieure du vaisseau, voisine de la proue.

THALASIUS ou Thalassius, quelquefois Talasius ou Talassius. V. Talasius.

THALASSA ou la Mer (θάλασσα, mer), *myth.*, déesse allégorique, fille d'Ether et d'Héméra(αἴθηρ, air; ἡμέρα, jour) et épouse de Pontus (πόντος, mer). *Théog.* — *Hyg.* — *Paus.*

Thalassa, *géog*, v. de l'île de Crète, près du promontoire Sarmonium. Elle porta aussi le nom de Lasæa.

THALASSIUS, *myth.* V. Talassius.

Thalassius, *hist.*, chef d'un monastère situé dans les déserts de la Lybie, publia en grec un recueil de 400 sentences.

1. THALES, autrement Thalétas, ancien poète lyrique grec, naquit en Crète, vers l'an 920 av. J. C., et fut intime ami de Lycurgue, qui le connut lors de son voyage en Crète, et l'engagea à aller s'établir à Sparte. Thalès céda à ses invitations, et consacra ses talens à faire aimer par ses chants aux Spartiates les lois que ce législateur leur avait données. On dit que ses accords firent cesser une peste qui désolait le territoire de Lacédémone. On voit clairement que c'est à tort qu'on l'a confondu avec Thalès le philosophe. *Strab.*, 10. —*Paus.*, 1, *c.* 14. —*Plut*, *V. de Lyc.*; *Tr. sur la Musiq.* —*Suidas.*

2. — le premier des sept sages de la Grèce, et le fondateur de l'école Ionique, naquit à Milet, vers l'an 640 av. J. C., d'une famille illustre. Avide d'étendre le cercle de ses observations et la sphère de ses connaissances, il visita la Crète, la Phénicie, l'Egypte, et s'instruisit dans la science des prêtres. Amasis, roi d'Egypte, voulut d'abord le retenir; mais bientôt sa liberté philosophique déplût au monarque, et le sage revint à Milet. Ses concitoyens lui confièrent une grande part dans le gouvernement. Il se livra en même temps avec ardeur à la philosophie, à la physique, à l'astronomie, et se signala par de grandes et importantes découvertes. C'est lui qui divisa l'année en douze mois de trente jours chacun; qui enseigna à mesurer la hauteur des édifices par leur ombre, qui partagea la sphère en cinq cercles parallèles ou zônes. Il détermina aussi le diamètre apparent du soleil, démontra un grand nombre de propriétés des triangles sphériques, découvrit les solstices et les équinoxes.

Thalès le premier traça avec rigueur et netteté la ligne de démarcation qui sépare l'étude de la nature de l'étude des âmes et de Dieu, et par là devint le vrai fondateur des sciences physiques en les affranchissant de ce mélange de religion et de poésie qui avait enfanté les cosmogonies, les théogonies et tous les rêves de l'antiquité mythologique. Quant à ses opinions sur les diverses particularités de la physique, de la psychologie et de la morale, on ne peut les détailler avec certitude. En effet Thalès n'a laissé aucun ouvrage; même il n'ouvrit pas d'école proprement dite: ses disciples n'étaient que des amis auxquels il communiquait le fruit de ses méditations. Cependant on sait que sa proposition fondamentale était que *L'eau est le principe de toutes choses*; l'air ne lui semblait être que l'eau raréfiée et vaporisée; la terre, l'eau condensée, etc. Sans doute l'eau n'était pour lui que la matière originelle dont s'étaient formés tous les corps organisés, et non point un principe actif qui se coordonne et s'organise par lui-même.

Les savans ont long temps été partagés sur les opinions religieuses de Thalès. Aristote, Eusebe, S. Clément, S. Augustin le disent athée; Plutarque, Diogène Laërce, Lactance soutiennent qu'il admettait l'existence d'un être suprême. Des maximes attribuées à ce philosophe prouveraient qu'il croyait à une cause intelligente, universelle et suprême. Seulement, séparant comme il le faisait le domaine de la physique de celui de la métaphysique et de la théologie, il s'attachait uniquement à expliquer comment l'élément primitif se transforme, sans se demander quel être préside à ces transformations. Quant à l'âme, il la définit « quelque chose qui a la faculté de se mouvoir(κινητικόν τι, *Arist.*, *de animâ* 1, c. 2) sans cesse (ἀεικίνητον, *Plut.*, *plac.*, *philos.*, 4, c. 2) et par soi-même (αὐτοκίνητον, *Stob.*, *éclog. phys.*, 11, c. 3), définition imparfaite et obscure, à cause du peu de progrès qu'avait faits alors la langue philosophique, mais qui laisse entrevoir des idées grandes et justes.

Thalès poussa sa carrière jusqu'à l'âge de 96 ans. Il resta toujours dans le célibat. Dans sa jeunesse, sa mère le pressant un jour de se marier, il répondit qu'il était trop jeune. Plus tard, il résista aux mêmes instances, en disant qu'il était trop vieux. *Her.*, 1, c. 7.—*Plat.*, *Phéd.*; *Timée.* —*Cic.*, *Nat. des Dieux*, 1, c. 10. —*Strab.*, 14. —*Diog. Laërt.*, *V. de Thal.*, 1. — *S. Clém. d'Alex.*, *Strom.*, 2.— *Eus.*, *prépar. évang.*, 4, c. 14.

THALESTRIS, autrement Minithye, prétendue reine des Amazones, qui, frappée de la gloire d'Alexandre, vint, avec une suite de trois cents femmes, trouver ce héros en Asie, afin d'avoir des enfans d'un homme dont elle admirait le courage. Arrien dément formellement ce fait, que réprouve d'ailleurs la critique moderne. *Q. C.*, 6, *c.* 5. — *Strab.*, 11. — *Just.*, 2, *c.* 4.

THALÉTAS ou Thalétès, poète grec. V. Thalès, n° 1.

THALIADES, *-dæ*, petite ville de l'Arcadie occidentale, chez les Telphussiens, au N. de Telphusse, sur le Ladon.

TALIARQUE, *-rchus*, nom factice par lequel Horace (1, *od.* 9) désigne le maître d'un festin.

1. THALIE, *-lia*, *myth.*, une des neuf Muses, la troisième, selon Hésiode, et la huitième, selon Apollodore. Elle présidait à la joie, à la comédie et à l'épigramme. C'est une jeune fille à l'air folâtre, couronnée de lierre, tenant un masque à la main,

et chaussée de brodequins. Quelquefois on place un singe à ses côtés, symbole de l'imitation satirique. Les anciens la représentaient comme une bergère et lui donnaient une houlette ou un bâton recourbé par le bout inférieur, appelé *lagobolus*, c'est-à-dire que les bergers lançaient après les lièvres. Quelques auteurs prétendent qu'elle était la déesse des festins (θαλία, festin): d'autres disent qu'elle fut l'inventrice de la géométrie et de l'agriculture; c'est peut-être sous ce rapport que quelques-uns l'ont fait présider à ce qui regarde les plantes et les arbres. Plutarque, on ne sait pourquoi, la met au rang des trois Muses qui n'ont que des occupations sérieuses, et ne s'entretiennent que de spéculations abstraites. *Virg.*, *Egl.* 6, *v.* 2.— *Hor.*, 4, *od.* 6, *v.* 25.—*Mart.*, 9, *ép.* 75. — *Plut.*, *Banquet*, 2; *Q. N.*, 6, *c.* 9.

2. — une des Néréides. *Hés.*, *Théog.*, *v.* 245.— *Virg.*, *Géorg.*, 4, *v.* 338; *En.*, 5, *v.* 826.

THALIE, *-lia*, *géog.*, île de la mer Tyrrhénienne.

THALLO, une des Heures, ou celle des Saisons qui présidait au printemps. *Paus.*, 9, *c.* 35.

THALLOPHORES, *-ri*, vieillards qui portaient des branches d'arbres dans les processions des Panathénées.

THALMUD ou TALMUD (*thalmud* en hébreu *enseigner*), ouvrage qui comprenait le corps de la doctrine morale et religieuse des Juifs. Ils ont deux ouvrages qui portent ce nom; l'un s'appelle Thalmud de Jérusalem, et l'autre Thalmud de Babylone.

Le Thalmud de Jérusalem se compose de deux parties distinctes, la *Misne* ou 2e loi, et la *Gémarre* ou complément, perfection. La *Misne* est un recueil des traditions des docteurs juifs fait par le rabbin Juda le Saint vers l'an 190 de J. C. La *Gémarre* fut composée environ 100 ans après par le Rabbin Johanan.

Le 2e Thalmud ou Thalmud de Babylone est beaucoup plus récent. Il contient aussi deux parties différentes nommées *la Misne* et la *Gémarre*. La *Misne* est la même que celle du Thalmud de Jérusalem: mais la *Gemarre*, commencée dans le 4e siècle, et achevée dans le 5e, peut-être même, comme le veulent beaucoup d'auteurs, à la fin du 6e ou du 7e, est totalement différente de la Gémarre de Jérusalem. Elle est remplie d'un grand nombre de fables et de contes ridicules. Les Juifs s'en servent encore aujourd'hui de préférence Le nom de Thalmud de Babylone a été donné à cet ouvrage parce qu'il fut composé à Babylone, et principalement à l'usage des Juifs qui habitaient au-delà de l'Euphrate, et qui alors étaient en très-grand nombre.

THALNA, surnom de quelques personnages romains. V. ces noms.

THALPIUS, prince d'Elide, fils d'Eurytus, avait été un des prétendans à la main d'Hélène. Il conduisit dix vaisseaux au siége de Troie. *Hom.*, *Il.*, 2, *v.* 127. — *Apollod.*, 3, *c.* 10 et 20. — *Paus.*, 5, *c.* 3.

THALSINCE, *-cia*, fille d'Ogygès et de Thébé.

THALYSIES ou THALYSIENNES, *myth.*, (θάλλειν, fleurir; θαλία, festin), fêtes que les Grecs célébraient en action de grâces après les vendanges. L'on y sacrifiait principalement à Cérès. *Scol. de Théoc.*, *Id.*, 5.

1. THAMAR, *hist. sac.*, Cananéenne, épousa en premières noces Her, fils aîné de Judas; mais Dieu punit Her de mort à cause de ses crimes. Elle épousa le second fils de Judas, appelé Onan, qui mourut de la même manière, et pour un crime exécrable. Judas dit donc à Thamar de se retirer dans sa maison jusqu'à ce que son troisième fils Sela fût en âge de se marier. Mais Thamar, voyant que Judas tardait trop à lui donner Sela, alla attendre Judas sur le chemin comme il allait faire tondre ses troupeaux. Elle s'était voilé le visage et habillée en courtisane. Elle eut ainsi commerce avec Judas; mais, avant que de consentir à ses désirs, elle voulut avoir pour gage la canne et les bracelets qu'il portait. Judas, ayant ensuite appris que Thamar était enceinte, la fit condamner, comme adultère, à être brûlée vive. Mais lorsqu'on la conduisait au supplice, elle renvoya à Judas sa canne et ses bracelets. Celui-ci, surpris et repentant d'avoir tardé à lui donner Sela, empêcha l'exécution de l'arrêt. Elle accoucha de deux jumeaux, Pharès et Zara. Ceci arriva vers 1664 av. J. C. *Gen.*, *c.* 38.

2. — fille de David et de Maacha, était d'une extrême beauté. Ammon, son frère, en devint éperdument amoureux, et désespérant de l'amener à satisfaire sa passion, il feignit d'être malade, et l'ayant par là attirée auprès de lui, il profita d'un instant où il se trouvait seul avec elle pour lui faire violence (1032 av. J.C.). Il la renvoya ensuite honteusement. Ce double outrage irrita Absalon qui tua Ammon pour venger sa sœur. *Rois*, 2, *c.* 13.

THAMAR, *géog.*, petite v. de Palestine, sur les confins de la demi-tribu orientale de Manassé et de la Syrie, fut bâtie par Salomon. *Ezéch.*, *c* 47, *v.* 48.

1. THAMIRAS, célèbre musicien. V. THAMYRIS.

2. — Cilicien, qui introduisit le premier l'art augural dans l'île de Cypre, où sa famille le conserva long-temps comme un héritage. *Tac.*, *Hist.*, 2, *c.* 3.

THAMIMASADE, le Neptune des Scythes. Ce mot voulait dire dans leur langue *dieu des eaux*. *Hérod.*

THAMNA ou THAMNATHA, v. de la Judée septentr., vers l'O. *Jos.*, *c* 19. — *Jug.*, *c.* 14.

THAMNATSAREH. V. THANATHSARÉ.

THAMNITIQUE, *-ica*, contrée sauvage de la Palestine, dans la tribu d'Ephraïm, vers le N. C'est là que fût enseveli Josué.

THAMUDA, petite contrée de l'Arabie heureuse.

THAMYRAS. V. THAMIRAS et THAMYRIS.

1. THAMYRIS, *myth.*, célèbre musicien de Thrace, fils de Philammon et d'Argiope, et petit-fils d'Apollon, osa défier les Muses elles-mêmes au combat du chant. Elles acceptèrent le défi, à condition que le vaincu serait à la discrétion du vainqueur. Thamyris ayant succombé, elle le privèrent de la vue et de la voix, et brisèrent sa lyre. Les ouvrages de Thamyris sont perdus. Ce fut près d'un lieu nommé Dorion, et placé par Homère (*Il.* 2, *v.* 594) en Thessalie, par Stace (*Théb.*, 4, *v.* 182), en Messénie, qu'eut lieu cette triste scène. Quelques auteurs prétendent qu'il était enclin à un vice honteux. *Il.*, 5, *v.* 599. — *Platon*, *Lois*, 8. — *Apoll.*, 1, *c.* 3 et 7.— *Ov.*, *amor.*, 3, *él.* 7, *v.* 62; *Art d'aim.*, 3, *v.* 399. — *Paus.*, 4, *c.* 33.

2. — Troyen, tué par Turnus. *Virg.*, *En.*, 12, *v.* 342.

3. — plus communément THOMYRIS, reine des Massagètes. V. THOMYRIS.

4. — prince des Daces, contemporain de Darius.

THANAC ou THANACH, petite v. de Palestine, dans la demi-tribu orientale de Manassé, appartenait aux Lévites. *Josué*, *c.* 21.

THANACE, fille de Mégessarès et mère de Cynyre. *Apoll.*, 3, *c.* 27.

THANATHSARÉ, v. de la tribu d'Ephraïm. *Jos.*, *c.* 19. *v.* 24.

THANATHSEL, v. de la tribu d'Ephraïm, au N. de Thanathsaré.

THANATUSIES, *-sia*, fêtes qui se célébraient au mois Anthestérion, en l'honneur des morts (θάνατος, mort). Ce sont les mêmes que les *Nécysies*. V. Nécysies.

THAON, un des Géans qui escaladèrent le Ciel. Hésiode dit que les Parques lui ôtèrent la vie, c'est-à-dire qu'il fut tué.

1. THAPHSA ou Thapsa, v. de la demi-tribu de Manassé, en-deçà du Jourdain, près de Thersa. Les habitans n'ayant pas voulu reconnaître roi d'Israel Manahem, qui avait tué Sellum, ce prince mit le siége devant la ville, s'en empara, et passa tous les habitans au fil de l'épée. *Rois*, 4, *c.* 15.

2. — nom de Thapsaque, chez les Hebreux

THAPSAQUE, *-acum*, v. de la Syrie, dans la Palmyrène, sur la droite de l'Euphrate, à l'O. de Circesium.

1. THAPSE, *-sus* (*Demsas*), v. de l'Afrique, dans la Byzacène, à l'E., sur la côte, près d'un marais salant. Elle est célèbre par la bataille que César y gagna sur les restes de l'armée pompéienne commandée par A. Métellus Scipion et Juba. *T. L.*, 29, *c.* 30; 33, *c.* 48. — *Sil. Ital.*, 3, *v.* 261.

2. — petite presqu'île et ville de la Sicile orientale, à peu de distance de la côte et au N. de Syracuse.

3. — *psa*, plus communément Thapsaque.

THARÉ, *hist. sac.*, fils de Nachor, et père d'Abraham, mourut à Caran ou Haran, à l'âge de 205 ans. *Gen.*, *c.* 11.

Tharé, *géog.*, vingt-quatrième campement des Israélites dans le désert. *Nomb.*, *c.* 33.

THARÉLA, v. de Palestine, dans la tribu de Benjamin. *Josué*, *c.* 18.

THARGÉLIE, *-lia*, Milésienne, célèbre par sa beauté et son esprit, était contemporaine de Xerxès, à qui elle fit beaucoup de partisans dans la Grèce. Courtisane et sophiste, elle donna la première l'exemple de cet assortiment inoui, imité depuis avec tant de succès par la fameuse Aspasie. Quoique moins belle et moins eloquente que celle-ci, elle acquit cependant de grandes richesses, entraina beaucoup d'hommes illustres, et enfin épousa un roi de Thessalie, avec qui elle régna trente ans.

THARGÉLIES, *-lia*, fêtes que les Athéniens célébraient en l'honneur du Soleil et des Heures, ou d'Apollon et de Diane ou la Lune, comme auteurs de tous les fruits de la terre. On y expiait les crimes du peuple par un crime encore plus grand, par le sacrifice barbare de deux hommes, ou d'un homme et d'une femme, qu'on avait soin d'engraisser auparavant. Ces victimes portaient des colliers de figues sèches; leurs mains en étaient garnies. Durant la marche, on les frappait avec des branches de figuier sauvage, au son de la flûte; enfin on brûlait les victimes, et on jetait les cendres dans la mer. On offrait aux divinités de la fête les prémices de tous les biens de la terre, cuits dans un vase nommé *Thargelos*, d'où vint le nom de la fête. *Athen.*, 12. — *Strab.*

THARGÉLION, un des mois de l'année athénienne, ainsi nommé des fêtes Thargélies, qui se célébraient le 6 et le 7 de ce mois. V. Thargélies, et le Calendrier grec, à la fin du Dictionnaire.

THAROPS, père d'Œagre et aïeul d'Orphée. Il découvrit à Bacchus les projets de Lycurgue, et fut en récompense fait roi de Thrace par le dieu. *Diod. de Sic.*, 4.

THARSIS, *hist.*, un des fils de Javan. Ses descendans s'établirent dans le lieu qui fut dans la suite appelé de son nom Tharsis. *Gen.*, *c.* 10.

Tharsis ou Tarsis, *géog.*, contrée lointaine, où les flottes des Israélites allaient trafiquer du temps de Salomon. On n'est pas d'accord sur l'emplacement de Tharsis, que les uns croient être Carthage, et les autres Tartesse, île et v. voisine du détroit de Gadès. *Rois*, 3, *c.* 10. — *Paralip.*, 2, *c.* 9, *v.* 20.

1. THASIUS, *myth.*, surnom d'Hercule, pris de l'île de Thasos où il était adoré pour avoir delivré les habitans de quelques tyrans qui les opprimaient. *Herod.*, 2. — *Paus.*, 5, *c.* 25.

2. — ou Thrasius, fameux devin de l'île de Cypre, qui dit à Busiris, roi d'Egypte, que pour faire cesser la peste qui désolait ses etats, il fallait sacrifier un étranger à Jupiter. Comme il était étranger lui-même, le tyran le fit saisir aussitôt et l'immola. *Ov.*, *Art d'aim.*, 1, *v.* 649. — *Apoll.*, 2, *c.* 27.

1. THASOS (*Tasso*), île de la mer Egée, à peu de distance de la côte méridionale de Thrace, vis-à-vis de l'embouchure du Nestus, s'appelait d'abord Aeria, Odonis, Ethria, Acté, Ogygie, Chrysé et Cérésis. Elle reçut le nom de Thasos de Thasus, fils d'Agénor, qui s'y établit, après avoir inutilement cherché sa sœur Europe. Elle avait quarante milles de tour. Sa fertilité était si grande, qu'elle passa en proverbe. Ses vins étaient universellement estimés. On y exploitait des mines d'or et d'argent, et des carrières d'un beau marbre. *Herod.*, 2, *c.* 44. — *Géorg.*, 2, *v.* 91. — *Corn. Nep.*, *Cim.*, *c.* 2. — *T. L.*, 33, *c.* 30 et 35. — *P. Méla*, 2, *c.* 7. — *Paus.*, 1, *c.* 18; 5, *c.* 25. — *Pline*, 14, *c.* 3; 15, *c.* 22. — — *Stace*, 1, *Sylv.*, 5, *v.* 34. — *Elien*, *H. D.*, 4, *c.* 3; 12, *c.* 31; 13, *c.* 6.

2. — cap. de l'île de Thasos, au N., sur la côte.

1. THASUS, *myth.*, fils d'Agénor, roi des Phéniciens et frère de Cadmus; fut ainsi que son frère envoyé par son père à la recherche d'Europe, et, n'ayant pu la retrouver, se fixa dans l'île de Thasos, à laquelle il donna son nom et où il bâtit une ville. *Apollod.*, 3, *c.* 1. — *Paus.*, 5, *c.* 25. — *Conon*, *narrat.*, 37.

2. — fils d'Anius et un des prêtres d'Apollon Delien, fut dévoré par des chiens. *Ovid.*, *Ibis*, *v.* 480. — *Hyg.*, *f.* 247.

Thasus, *géog.* V. Thasos.

THAUMACI (*Taumaco*), v. de la Thessalie, dans la Phthiotide, au S.O., sur une hauteur, à peu de distance du golfe Maliaque. *T. L.*, 32, *c.* 4.

THAUMACUS, père de Pœas, fonda la ville de Thaumaci en Thessalie.

THAUMANTEA et THAUMANTIA, adjectifs que l'on donne souvent pour épithètes à Iris et qui expriment soit le nom de son père, soit l'admiration (θαῦμα, admiration) que font éprouver les belles couleurs de l'arc-en-ciel. *Hésiod.*, *Théog.*, *v.* 265. — *Platon*, *Théétète*. — *Aristote*, *Météor.*, 3, *c.* 3 et 4. — *Virg.*, *Eneid.*, 9, *v.* 5. — *Ov.*, *Metam.*, 4, *v.* 479; 14, *v.* 845. — *Stace*, *Thébaid.*, 10, *v.* 123; *Sylv.*, 3, *v.* 80. — *Claud.*, *Enl. de Pros*, 3, *v.* 1.

THAUMANTIADE, *-ias*, et THAUMANTIDE. V. Thaumantea.

1. THAUMAS, fils de l'Océan ou Pontus et de la Terre, épousa l'Océanide Electre dont il eut Iris et les Harpies. *Hésiode*, *Théog.*, *v.* 265. — *Apoll.*, 1, *c.* 5. — *Hyg.*, *préf.*

2. — Centaure qui prit la fuite dans le combat livré aux noces de Pirithoüs. *Met.*, 11.

THAUMASION ou Thaumasius, célèbre montagne d'Arcadie, vers le centre, sur les confins du territoire des Caphyens et des Mégalopolitains, se prolongeait du S. au N. entre les monts Hypsunte

et Oligyrton. C'est sur le sommet de cette montagne que quelques auteurs prétendent que naquit Jupiter. *Paus.*, 8, *c.* 36.

1. THEA ou THIA, *myth.*, fille d'Uranus et de la Terre, épousa son frère Hypérion, dont elle eut le Soleil, la Lune, l'Aurore et quelques autres enfans. *Hésiod.*, *Théog.*, *v.* 136 et 371. — *Apollod.*, 1, *c.* 1 et 5.

2. — une des Océanides.

1. THÉAGÈNE, *-nes*, athlète de Thasos, célèbre par sa force extraordinaire. Il était fils de Timosthène, un des amis d'Hercule. Dès l'âge de neuf ans, il apporta sur ses épaules une statue de bronze. Il remporta douze cents fois la palme dans les jeux de la Grèce, et mérita des statues et les honneurs héroïques dans sa patrie. Un de ses ennemis voulant lui faire insulte vint de nuit fustiger une de ses statues par vengeance, comme si Théagène en bronze eût pu sentir cet affront. La statue, étant tombée tout à coup sur cet insensé, le tua sur la place. Les fils du mort la citèrent en justice, comme coupable du meurtre, et le peuple de Thase la condamna à être jetée dans la mer. Quelque temps après, les Thasiens, ayant souffert une famine causée par la stérilité de la terre, envoyèrent consulter l'oracle de Delphes : il leur fut répondu que le remède à leurs maux était de rappeler tous ceux qu'ils avaient chassés ; ce qu'ils firent, mais sans en recevoir de soulagement. Ils envoyèrent donc une seconde fois à Delphes, avec ordre de représenter à la Pythie qu'ils avaient obéi, et que cependant la colère des dieux n'avait point cessé. La Pythie nomma alors Théagène, dont en même temps des pêcheurs retrouvèrent la statue en jetant leurs filets dans la mer. On la replaça dans l'endroit où elle était, et dès ce moment le peuple de Thase rendit les honneurs divins à ce héros. Plusieurs autres villes en firent autant. On regarda Théagène comme une divinité secourable ; et les malades surtout lui adressèrent leurs vœux. *Hérod.*, 5, *c.* 47. — *Pline*, 7, *c.* 47. — *Plut.* — *Paus.*, 6, *c.* 6, 11. — *Dion. Chrysost.*, *dis.* 41. — *Héliod.*, *Ethiop.*, 16.

2. — tyran de Mégare.

3. — fameux capitaine thébain, se signala à la bataille de Chéronée. *Plut.*, *Vertu des femm.*

4. — auteur qui commenta les ouvrages d'Homère. *Suid.*

5. — Athénien surnommé la fumée, parce qu'il faisait sans cesse des promesses et ne les tenait jamais.

THÉAGÈS, philosophe d'Athènes, disciple de Socrate, commença à s'adonner à la philosophie après une longue maladie qui l'avait mis à deux doigts de la mort. Platon a donné son nom à un de ses dialogues, où il traite des qualités nécessaires à celui qui veut se faire initier à l'étude de la philosophie, et où l'on trouve des détails très-curieux sur le génie de Socrate. *Platon*, *politiq.*, 6. — *Elien*, *H. D.*, 4, *c.* 15 ; 8, *c.* 1.

THÉALIE, *-lia*, nymphe de Sicile, eut de Jupiter deux fils connus sous le nom de *dieux* ou *frères Paliques*. V. PALIQUES.

THÉANGÈLE, *-la*, petite v. de la Carie, vers le S. O.

1. THÉANO, *myth.*, Danaïde, femme de Phantès. *Apollod.*, 2, *c.* 4.

2. — épouse de Métaponte, fils de Sysiphe, et roi d'Icarie. Son mari souhaitant d'avoir des héritiers, elle lui présenta deux jumeaux supposés. Dans la suite, elle en eut réellement ; et son mari montrant plus d'attachement pour les premiers, elle engagea ses fils à tuer les autres à la chasse ; mais ils furent prévenus ; et Théano, voyant son projet découvert, se tua. *Hygin*, *f.* 186.

3. — fille de Cissée, femme d'Anténor, était grande prêtresse de Minerve à Troie. Lorsqu'Hécube et les dames troyennes vinrent implorer le secours de la déesse, Théano mit les offrandes sur les genoux de Minerve, et les accompagna de prières qui furent rejetées. Il paraît par cet exemple que les prêtresses de Minerve n'étaient pas partout vouées au célibat. Suivant quelques écrivains, ce fut elle qui livra le Palladium aux Grecs. *Hom.*, *Il.*, 6, *v.* 298. — *Dict. de Cr.*, 5, *c.* 8. — *Paus.*, 10, *c.* 27. — *Serv.*, *comm. sur l'Enéid.*, 1, *v.* 246 et 484.

4. — Troyenne, femme d'Amycus et mère de Mimas. *Enéid.*, 10, *v.* 703.

1. THÉANO, *hist.*, fille de Pythoanax de Crète, ou de Brontinus de Crotone, et femme de Pythagore, composa quelques pièces de poésie. *Diog. Laërce*, 8, *c.* 42.

2. — fille de Pythagore et de Théano la Crétoise (V. THÉANO, n° 1), se rendit célèbre par ses talens pour la philosophie. Son père lui laissa en mourant tous ses manuscrits, et Théano, malgré la pauvreté dans laquelle elle tomba dans la suite, ne consentit jamais à les vendre. *Diog. L.*, *V. de Pyth.*

3. — fille de Scédase, à qui quelques Spartiates firent violence.

4. — Locrienne, qui excella dans la poésie, florissait quelques années après la fameuse Corinne.

5. — mère du célèbre Pausanias de Sparte, qui, lorsque son fils se réfugia dans le temple de Minerve, porta, dit-on, la première pierre, pour en fermer l'entrée. *Polyen*, 8.

6. — prêtresse d'Athènes, fille de Ménon, refusa de prononcer une malédiction contre Alcibiade, en disant qu'elle était prêtresse pour bénir, et non pour maudire. *Plut.*

THEANUM, v. d'Italie. V. TEANUM.

THÉARIDAS, frère de Denys-l'Ancien. Il commandait les flottes de Syracuse. *Diod.*, 14.

THEARIUS ou peut-être THEORIUS, surnom d'Apollon à Trézène et dans l'île d'Egine. *Paus.*, 2, *c.* 31.

1. THÉATÈTE, *-tes*, poète grec qui publia quelques livres d'épigrammes, dont il ne nous reste que fort peu de chose. Il paraît qu'il excellait dans ce genre. *Diog.*, *L.*, 4.

2. — philosophe. V. THÉÉTÈTE.

THÉATRE, *-trum*, nom donné par les anciens, non pas seulement au lieu élevé où l'acteur paraissait, et où se passait l'action, mais aussi à toute l'enceinte du lieu commun aux acteurs et aux spectateurs, et que nous appelons salle de spectacle.

Thespis, le premier chez les Grecs, pour représenter ses pièces, promena des acteurs sur un théâtre ambulant, qui n'était autre chose qu'un chariot. Peu après le fondateur de l'art dramatique, Eschyle, fit construire un théâtre plus solide sur des tréteaux, et l'orna de décorations convenables au sujet. Ce théâtre, qui n'était bâti que de planches, ayant manqué tout à coup un jour qu'il était trop chargé, cet accident engagea les Athéniens à en construire un de pierre. Telle fut l'origine de ces magnifiques théâtres qu'on vit dans toutes les villes de la Grèce, excepté à Lacédémone, d'où les spectacles de ce genre étaient bannis par les lois de Lycurgue.

Les Grecs donnaient à leurs théâtres la figure des nefs de nos églises ; leur enceinte était demi-

circulaire par une extrémité, et quarrée par l'autre : le demi-cercle contenait les spectateurs rangés en amphithéâtre, les uns au-dessus des autres ; et le quarré long, qui ressemblait à la partie inférieure d'une nef, servait aux acteurs et formait la scène. Les Romains imitèrent les Grecs, non-seulement dans la construction de leurs théâtres, mais aussi dans la forme.

La plus grande magnificence fut dès les premiers temps établie dans les théâtres ; mais une particularité remarquable, c'est que pendant très-longtemps ils ne furent pas couverts, de sorte que comme les représentations se faisaient en plein jour, on était exposé aux ardeurs du soleil, et lorsqu'il venait à pleuvoir au milieu du spectacle, la foule était obligée de se réfugier dans les portiques qui entouraient le théâtre. Ce ne fut que sous les Romains et lorsque le luxe fut poussé aux derniers excès qu'on commença à les couvrir.

Le théâtre en Grèce, comme à Rome, se divisait en trois parties principales, qui formaient pour ainsi dire trois départemens différens : 1° celui des acteurs, qu'on appelait en général la *scène* (V. ce mot); 2° celui des spectateurs, qu'on nommait particulièrement le *théâtre* ; 3° entre la partie destinée aux spectateurs et celle qui appartenait aux acteurs, était *l'orchestre*, qui était chez les Grecs le département des mimes et des danseurs, et qui chez les Romains servait à placer les consuls, les préteurs, les sénateurs, les pontifes et les vestales.

Théâtre. Les théâtres proprement dits, c'est-à-dire le lieu d'où les spectateurs voyaient (θέασθαι, voir), étaient toujours composés de deux ou trois rangs de portiques; celui qui n'avait que deux rangs de degrés ou gradins n'avait que deux rangs de portiques; mais les grands théâtres en avaient toujours trois élevés les uns sur les autres. Le plus élevé et le plus reculé de ces portiques s'appelait *summa cavea*, parce que le fond du théâtre était nommé *cavea;* cette partie du théâtre était la seule où l'on fût à couvert du soleil et des injures de l'air ; c'était de là que les femmes voyaient le spectacle. Quelques-unes seulement avaient des places distinguées près de l'orchestre ; c'étaient celles qui avaient rendu de grands services à la patrie ; elles formaient le premier rang de siéges, et étaient appelées προεδρίαι.

Pour les degrés où le peuple se plaçait, ils commençaient au bas du portique le plus élevé et descendaient jusqu'au pied de l'orchestre ; chaque étage était de neuf degrés, en y comprenant le palier ; la hauteur des degrés pour s'asseoir était la même dans tous les théâtres de Grèce et de Rome : il paraît qu'ils avaient entre quinze et dix-huit pouces de haut ; pour leur largeur, elle était double de leur hauteur, afin qu'on pût y être à l'aise sans être incommodé par les pieds de ceux qui étaient au-dessus. Tous les degrés destinés à servir de siéges étaient divisés en deux sens, dans leur hauteur, par des paliers qui en séparaient les étages, et que les Grecs appelaient περιζώματα, et les Latins *praecinctiones*, et dans leur circonférence, par des escaliers qui les coupaient en ligne droite, et qui, tendant tous au centre du théâtre, donnaient aux amas de degrés qui étaient entre eux la forme de coins, d'où ils étaient appelés *cunei* par les Latins. Ces petits escaliers n'étaient pas placés directement les uns sur les autres, mais ceux d'en haut s'élevaient du milieu de ceux d'en bas ; et les portes appelées *vomitoria*, par où le peuple se répandait en foule sur les degrés, étaient tellement disposées, que chacun de ces escaliers répondaient par en haut à l'une de ces portes.

Les théâtres des Grecs étaient si vastes, que les spectateurs étaient toujours fort éloignés de la scène. Les plus proches en étaient séparés de toute l'étendue de l'orchestre, ce qui faisait plus de cent pieds, et quelques places étaient à plus de deux cents pieds des acteurs. Comme la voix ne pouvait porter jusqu'au bout, on y suppléa en plaçant dans de petites chambres pratiquées sous les degrés du théâtre des vases d'airain propres à transmettre et à rendre plus sonores les tons de la voix humaine ainsi que les sons des instrumens. Ces vases avaient à peu près la forme d'une cloche ou d'un timbre de pendule. Pour les chambres où ils étaient placés, il y en avait treize sous chaque étage de degrés, elles étaient situées dans le milieu de ces étages, et non au bas. Toutes ces chambres devaient avoir par le bas des ouvertures longues de deux pieds, et larges d'un pied et demi pour donner passage à la voix, et il fallait que leurs voûtes eussent à-peu-près la même courbure que les vases pour n'en point empêcher le retentissement.

Quant à l'ordre des places, les magistrats étaient séparés du peuple, et occupaient un lieu près de l'orchestre appelé βουλευτικός; la jeunesse avait ses places marquées, et l'endroit où elle se plaçait s'appelait ἐφηβικός.

Chez les Romains, le sénat ne fut séparé du peuple aux spectacles que l'an de Rome 558. On lui assigna l'orchestre, ainsi qu'aux vestales. La loi *Roscia*, l'an 683, accorda aux chevaliers les quatorze premiers rangs de siéges au-dessus des sénateurs, ce qui faisait à-peu-près les deux premiers étages. Le troisième était abandonné au peuple, et le portique supérieur aux femmes. Il faut observer que les femmes ne furent séparées des hommes que vers le temps d'Auguste.

Orchestre. L'orchestre (ὀρχεῖσθαι, danser) était la seconde partie des théâtres chez les anciens ; il contenait le demi-diamètre de tout l'édifice, était entouré de tous côtés par le théâtre proprement dit qui était adossé aux portiques, et avait deux fois la largeur du théâtre. Du reste il différait chez les deux peuples. A Rome il était en talus et était occupé par les spectateurs En Grèce il était occupé par les acteurs. On le divisait en trois parties : la première, la plus éloignée de la scène et qui était placée sous les yeux des spectateurs, gardait le nom d'*orchestre;* elle était destinée aux danses et aux mimes que l'on exécutait dans les entr'actes. La seconde, que l'on nommait *Thymèle*, était une espèce de théâtre quarré en forme d'autel ; c'était la plus considérable des trois, élevée de cinq pieds au-dessus de l'orchestre proprement dit, mais placée cinq pieds plus bas que la scène ; elle formait une espèce de théâtre particulier. Il paraît que ce théâtre était à l'usage du chœur qui y montait lorsque ses chants lyriques étaient finis, pour contempler l'action. La troisième partie de l'orchestre était destinée aux musiciens. On la nommait *hyposcenium* ou *sous-théâtre*, parce qu'elle était au-dessous de la scène principale des théâtres anciens, qui était la scène.

Scène. Aux détails que nous avons déjà donnés sur la troisième partie du théâtre, à l'article SCÈNE, nous ajouterons que les entrées de la scène étaient toujours au nombre de trois. La principale au fond de la scène était destinée aux acteurs chargés des premiers rôles, les personnages secondaires entraient en scène par les deux autres.

Nous n'avons presque aucun détail sur les décorations de la scène ; il paraît cependant qu'elles étaient travaillées avec le plus grand soin et avec beaucoup d'art.

Il ne faut point confondre les théâtres avec les amphithéâtres. V AMPHITHÉATRE.

THEATRICA, divinité inventée par les Romains et sous la protection de laquelle étaient les théâtres. Son office était de veiller à ce que ces machines énormes, qui souvent, dit Pline, tinrent suspendu tout le peuple romain, ne s'écroulassent pas; et ce fut, sans doute, à la fréquence des accidens qui arrivaient dans les théâtres qu'elle dut sa naissance. Elle avait dans la rue Cornélienne un temple que Domitien fit détruire en punition de ce que la chute du théâtre avait écrasé beaucoup de spectateurs, un jour qu'il assistait aux jeux. *Suét.*, *Aug.*, *c.* 44. — *T. L.*, 34, c. 54. — *Vitruv.*, 5, *c.* 5 et 8. — *Paus.*, 2, *c.* 27.

1. THÉBAÏDE, *-baïs*, *géog.* (*Saïs* ou *le-Saïd*), la plus méridionale des trois grandes provinces de l'Egypte, s'étendait de l'Heptanomide à l'Ethiopie, et des solitudes de l'Afrique intérieure aux rivages du golfe Arabique. Thèbes sa capitale lui avait donné son nom. Elle était naturellement divisée par le Nil en deux parties, l'une orientale et l'autre occidentale. Elle renfermait plusieurs nomes qui recevaient leurs noms des villes principales qui s'y trouvaient : ce sont, selon Pline, à l'occident l'Ombite, l'Apollonopolite, l'Hermonthite, le Thinite, le Phaturite, le Tentyrite, le Diospolite, l'Antéopolite, l'Aphroditopolite, le Lycopolite; à l'orient le Coptite et le nome de Thèbes. V. Thèbes.

2. — fleuve de Lydie.

Thébaïde, *-baïs*, *hist. litt.*, poëme épique, dans lequel Stace a célébré la guerre des Thebains et des Argiens, et les divisions d'Etéocle et de Polynice. Il consacra douze ans à cet ouvrage.

THÉBAINS, *-bani*, habitans de la ville et du territoire de Thèbes en Béotie, passaient pour les peuples les plus indolens et les plus stupides de la Grèce. En effet ils restèrent long-temps sans importance politique dans la Grèce, et ne parurent qu'à la suite et que comme auxiliaires des autres nations de cette contrée. Ce peuple avait d'abord été gouverné par des rois célèbres dans la fable : Laius, OEdipe, Polynice et Etéocle (V. ces noms). Ils soutinrent contre les Argiens commandés par Polynice et Adraste, puis contre les Epigones, deux guerres qui sont des événemens célèbres dans l'histoire des temps héroïques. Vers l'an 1092 avant J. C., ils abolirent la royauté, et adoptèrent le gouvernement républicain. Ils furent subjugués enfin après de longues guerres par les Lacédémoniens. Pélopidas leur rendit la liberté. Sous le commandement de ce grand homme et d'Epaminondas son ami, ils sortirent de leur engourdissement, battirent les Spartiates et acquirent une grande prépondérance en Grèce. Pendant quelque temps ils eurent la suprématie et firent la loi au reste des Grecs comme antérieurement Athènes et Sparte l'avaient faite. Leur guerre avec les Phocéens, connue sous le nom de guerre sacrée, porta un coup fatal à leur puissance; ils vainquirent, mais ils s'épuisèrent. Philippe les soumit facilement; à l'avénement d'Alexandre ils se révoltèrent, mais le jeune héros envahit leur territoire, les battit et fit démolir Thèbes de fond en comble. La ville se releva, mais sa puissance fut à jamais ruinée. V. Epaminondas et Thèbes.

THÉBATH, autrement Bété, v. de Syrie, auprès de l'Euphrate, appartenait au roi Adarézer sur qui David la prit. *Rois*, 18, *c.* 8. — *Paral.*, 1, *c.* 18.

1. THÉBÉ, *myth.*, fille de Jupiter et d'Iodamé, épousa Ogygès et en eut Cadmus et Thalsinie.

2. — fille du fleuve Asope, et femme de Zéthus, fut aimée de Mars. Elle donna son nom à la ville de Thèbes. *Apoll.*, 3, *c.* 5. — *Paus.*, 2, *c* 5.

Thébé, *hist.*, femme d'Alexandre tyran de Phères, persuada à Pélopidas de tuer son mari, et l'aida dans cette entreprise. V. Alexandre de Phères. *Plut.*, *Pelop.*

Thébé, *géog.* V. Thèbes.

1. THÈBES, *-bæ* (*Carnak et Luxor*, sur la rive droite du Nil; *Medinet-Abou et Gournou*, sur la rive gauche), ancienne et célèbre ville de l'Egypte, capitale de la Thébaïde et peut-être de toute l'Egypte, fut d'abord bâtie sur la rive orientale du Nil, et occupa un espace d'environ six lieues en circonférence; dans la suite elle s'agrandit considérablement et s'étendit des deux côtés du fleuve. La partie la plus ancienne de la ville retint particulièrement le nom de Thèbes; le deuxième quartier prit celui de Memnonium. Les deux parties ensemble faisaient près de 12 lieues. Ses ruines forment maintenant quatre villages, ceux qui sont nommés au commencement de cet article. Thèbes est appelée souvent Hécatompylos à cause de ses cent portes (ἑκατὸν, πύλας), et Diospolis (Διὸς, πόλις, *Jovis urbs*), parce qu'elle était consacrée à Jupiter. On en attribue la fondation à Osiris ou à Busiris. Dans le temps de sa grandeur, elle pouvait faire sortir de chacune de ses portes vingt mille hommes de pied, et deux cents chariots armés de faulx. Thèbes fut prise et incendiée par Cambyse. Elle fut long-temps après livrée au pillage par Ptolémée Lathyre contre lequel elle s'était revoltée, et enfin détruite entièrement par Cornélius Gallus, gouverneur d'Egypte sous Auguste, 28 ans av. J. C. On n'en voyait plus que les ruines du temps de Juvénal. Mais ces ruines excitent encore l'admiration de tous les voyageurs par leur nombre, leur grandeur et leur beauté. C'est à Thèbes que l'on a trouvé la fameuse statue colossale d'Osymandyas qu'on croit être la statue de Memnon dont parle Strabon. *Hom.*, *Il.*, 9, *v.* 381. — *Herod.*, 2 *et* 3. *Diod. de Sic.*, 2. — *Strab.*, 17. — *Tac.*, *Ann.*, 2, *c.* 60. — *Pline*, 36, *c.* 13. — *Juv.*, *sat.* 15, *v.* 6. — *P. Méla*, 1, *c.* 9. — *Properce*, 2, *el.* 8, *v.* 9.

2. — (*Tiva*), capitale de la Béotie, sur l'Ismène, vers l'E. Cadmus ou selon d'autres Ogygès en jeta le premier les premiers fondemens. Mais l'honneur de bâtir ses remparts fut réservé à Zethus et surtout à Amphion, qui les éleva au son de sa lyre. Thèbes fut démolie par Alexandre l'an 334 av. J. C. La maison où Pindare était né fut seule respectée. Six mille Thébains furent égorgés, et trente mille vendus comme esclaves, dans cette triste circonstance. Thèbes fut rebâtie par Cassandre, fils d'Antipater; mais elle ne recouvra jamais sa première grandeur; et du temps de Strabon, ce n'était plus qu'un bourg peu considérable. Elle avait reçu son nom de Thébé, fille de l'Asopus, dont Amphion était le proche parent. *Hor.*, 3, *ode* 11, *v.* 2. — *Ov.*, *Art d'aim.*, 3, *v.* 223; *Métam.*, 3, *v.* 561; 4, *v.* 416; 6, *v.* 253; 12, *v.* 116 et 692. — *Paus.*, 2, *c.* 5; 9, *c.* 5. — *Apollod.*, 2, *c.* 4 et 7. — *P. Mela*, 2, *c.* 3. — *Strab.*, 9. — *Plut.*, *v. de Pél.*, *de Flam. et d'Alex.* — *Stace*, *Thebaïde*, 1, 2, etc. V. Thébains.

3. — petite v. de la Thessalie, dans la Phthiotide, près du golfe Pélasgique. *Et. de Byz.*

4. — autre v. de la Thessalie, dans la Magnésie. *T. L.*, 28, *c.* 7. — *Et. de Byz.*

5. — v. de la Mysie, à l'O., à peu de distance d'Adramythe. Elle s'appelait aussi Placia et Hypoplacia. Quelques-uns pensent qu'elle fut prise par les Ciliciens et ne la distinguent pas de la suivante. *T. L.*, 37, *c.* 19. — *Strab.*, 11. — *Q. C.*, 3, *c.* 4.

6. — v. de Cilicie où régnait Etion et où naquit Andromaque. V. l'art. précéd. *Il.*, 1, *v.* 366. — *Euripid.*, *Andro.n.*

7. — v. de Judée, dans la demi-tribu de Manassé en-deçà du Jourdain, entre ce fleuve à l'E. et la ville de Samarie à l'O. *Jug.*, *c.* 9.

8. — v. d'Afrique fondée, dit-on, par Bacchus, à son retour des Indes. *Et. de Byz.*

9. — autre v. d'Afrique, peu connue.

THEBNI, Israélite qui se fit proclamer roi par une partie de ses compatriotes l'an 933 av. J. C. Amri était reconnu en même temps par le reste du peuple dans Thersa. Les deux princes régnèrent ainsi quatre ans chacun sur une portion d'Israël. Au bout de ce temps, Thebni mourut et laissa son compétiteur possesseur de tout l'empire. *Rois.*

THÉCUA, v. de la tribu de Juda, au S., à peu de distance du torrent de Cédron.

THÉÉTÈTE, philosophe athénien que Platon introduit dans un de ses dialogues dissertant avec Socrate sur l'origine des idées. Le dialogue porte son nom.

THÉGLAT-PHALASAR ou mieux THÉGLATH-PHALASSAR, nommé aussi THILGAM, célèbre roi d'Assyrie, successeur de Phul en 758 av. J. C., alla l'an 743 au secours d'Achaz roi de Juda, lorsque celui-ci était assiégé dans sa capitale par les rois de Syrie et d'Israël, Rasin et Phacé. Téglath-Phalasar attaqua ces deux princes avec tant d'avantage qu'il détruisit le royaume de Syrie et une partie de celui d'Israël. Achaz lui donna en récompense les trésors du temple de Jérusalem. Théglat mourut l'an 729 av. J. C. laissant le trône à son fils Salmanazar *Rois*, 4, *c.* 15. — *Jos.*, *Ant. J.*

THEIA, même nom que THEA.

THÉIAS, *myth.*, un des fils de Bélus. Il commit un inceste avec Smyrna sa fille.

THÉIAS, *hist.*, roi des Goths en Italie, monta sur le trône en 552 et ne régna que trois ans. Il fut vaincu par Narsès à la bataille du mont Vésuve, et fut tué après des prodiges de valeur.

THEID, un des noms de Mercure chez les Egyptiens.

THÉLASSAR ou EDEN. V. EDEN, n° 2.

THÉLÉBOENS. V. TÉLÉBOENS.

THÉLÉPHASSE, *-ssa*, V. TELEPHASSA.

1 et 2. THELHARSA, deux v. de Chaldée peu connues.

THELMÈLE, v. de la Perse, où les Juifs furent transportés en captivité, et s'abandonnèrent à toutes sortes d'impiétés. *Esdras*, 1, *c.* 2.

THELMULA, v. de Chaldée. *Esdras*, 1, *c.* 11.

THELPHUSA. V. TELPHUSA.

THELXION, fils d'Apis, roi de l'Argolide, conspira contre son père *Paus.*, 2, *c.* 5. — *Apollod.*, 2, *c.* 1.

1 THELXIOPE (θέλγειν, charmer; ὄψ, voix), nom d'une des Muses, selon quelques écrivains qui n'en admettent que quatre. Les trois autres sont *Aedé*, *Mélété* et *Mneme*. *Cic.*, *Fins*, 3, *c.* 21.

2. — (même étymologie), une des Sirènes. *Cic.*, *Nat. des D.*, 3.

THÉMA, fils d'Ismaël, dont les descendans s'établirent dans l'Arabie. *Gen.*, c. 26. Le pays qu'ils occupaient parait être celui qui est désigné dans *Job*, *ch.* 6, et dans *Jér.*, *ch.* 25.

THÉMAN, *hist.*, fils d'Eliphaz, et petit-fils d'Esaü, dont les descendans se répandirent dans l'Idumée. *Gen.*, c. 36.

THÉMAN, *géog*, v. d'Idumée, que l'on croit avoir été fondée par Théman, fils d'Eliphaz. *Amos*, *c.* 13 — *Baruc*, *c.* 3.

THÉMÉNUS. V. TÉMÉNUS.

TÉMÉSION, tyran d'Erétrie. *Diod.*, 14.

THÉMILLAS, capitaine Troyen. *En.*, 9, *v.* 376.

1. THEMIS ou LA JUSTICE (θέμις, justice), déesse de la justice, fille du Ciel et de la Terre, ou d'Uranus et de Titaïa, était sœur aînée de Saturne et tante de Jupiter. Elle se distingua par sa prudence, et par son amour pour la justice; c'est elle, dit Diodore, qui a établi la divination, les sacrifices, les lois de la religion, et tout ce qui sert à maintenir l'ordre et la paix parmi les hommes. Elle régna dans la Thessalie, et s'appliqua avec tant de sagesse à rendre la justice à ses peuples qu'on la regarda toujours depuis comme la déesse de la justice, dont on lui fit porter le nom. Elle s'appliqua aussi à l'astrologie, et devint très-habile dans l'art de prédire l'avenir; après sa mort elle eut des temples où se rendaient des oracles. C'est en la consultant que Deucalion fut instruit des moyens de repeupler la terre. Pausanias parle d'un temple et d'un oracle qu'elle avait sur le mont Parnasse, de moitié avec la déesse Tellus, et qu'elle céda ensuite à Apollon. Thémis avait un autre temple dans la citadelle d'Athènes, à l'entrée duquel était le tombeau d'Hippolyte

La fable dit que Thémis voulait garder sa virginité, mais que Jupiter la força de l'épouser, et lui donna trois filles, l'Equité, la Loi, et la Paix. C'est un emblème de la justice, qui produit les lois et la paix, en rendant également à chacun ce qui lui est dû. Hésiode fait encore Thémis mère des Heures et des Parques. Assise à la droite de Jupiter, elle a dans l'Olympe l'inspection des festins des dieux. Thémis, dit Festus, était celle qui commandait aux hommes de demander aux dieux ce qui était juste et raisonnable : elle préside aux conventions qui se font entre les hommes, et tient la main à ce qu'elles soient observées. On la représente tenant une épée d'une main et des balances de l'autre. *Hésiod.*, *Théog.*, *v.* 902. — *Apollod.*, 1, *c.* 1 et 6. — *Ov.*, *Métam.*, 1, *v.* 320. — *Pausan.*, 1, *c.* 22. — *Amm. Marc.*, 21, *c.* 1.

2. — fille d'Ilus, et femme de Capys, devint mère d'Anchise. *Apollod.*, 3, *c.* 12.

THÉMISCYRE, *-ra*, v. du Pont, sur le Thermodon, à l'endroit où il se jette dans le Pont-Euxin. Cette ville était la capitale du royaume des Amazones.

1. THÉMISON, un des généraux et des ministres d'Antiochus-le-Grand, eut la plus grande part au gouvernement des états de ce prince, que la passion du vin détournait souvent des affaires. Il était de l'île de Cypre. *Elien*, *H. Div.*, 2, *c.* 41. — *Athén.*, 7.

2. — célèbre médecin de Laodicée, disciple d'Asclépiade, vivait dans le siècle d'Auguste, et fonda la secte des méthodistes, c'est-à-dire de ceux qui voulaient introduire une certaine méthode, propre à faciliter l'étude et la pratique de la médecine. *Pline*, 29, *c.* 1. — *Dioscor.*, 7, *c.* 2. — *Sénèq.*, *ép.* 95.

3. — médecin dont parle Juvénal comme vivant de son temps. On ne sait si ce médecin existait réellement ou si c'est un nom en l'air pour désigner généralement les méthodistes. *Juv.*, *sat.* 10, *v.* 221. V. THÉMISON, n° 2.

THEMISONIUM (*Teseni*), v. de la Phrygie, au S. O., dans la Milyade, sur le Lycus, près de sa source.

1. THEMISTA, *myth.*, la même que CARMENTE.

2. — ou THÉMISTIS, la même que THÉMIS. *Cic.*, *disc. cont. Pison*, *c.* 26; *Fins*, 2, *c.* 21.

THEMISTA, *hist.*, femme de Lampsaque, disciple distinguée d'Epicure. *Diog. L.*, 10, *c.* 5. — *Cic.*, *Fins*, 2, *c.* 21; *Pis.*, § 26.

THEMISTAGORA, une des Danaïdes. Elle eut pour mari Podasime.

1. THÉMISTIADES, Nymphes de la suite de Thémis.

2. — prêtresses du temple de Thémis à Athènes.

3. — prophétesses ainsi nommées de la fameuse prophétesse Carmente, que l'on surnommait *Themista*.

THÉMISTIUS, célèbre philosophe et rhéteur grec du 4e siècle, était natif de la Paphlagonie. Ses talens oratoires lui valurent le surnom d'*Euphradès*, c'est-à-dire *beau parleur*, et lui attirèrent l'estime de tous les empereurs qui se succédèrent sur le trône romain depuis Constance jusqu'à Théodose-le-Grand. Constance l'éleva à la dignité de sénateur, Julien le fit préfet de Constantinople en 362, et entretint un commerce épistolaire avec lui. Jovien et Valens l'employèrent aussi dans les affaires publiques, principalement comme ambassadeur. Enfin Théodose le nomma de nouveau préfet de Constantinople en 384, et, quoiqu'il ne fût pas chrétien, il lui confia l'éducation de son fils Arcadius. Thémistius enseignait à la fois l'éloquence et la philosophie. Sa philosophie était un mélange des doctrines de Pythagore, de Platon et d'Aristote; mais c'était celle d'Aristote qui dominait. Une foule prodigieuse de disciples assistait à ses leçons. Les plus célèbres furent Libanius et S. Augustin. Thémistius unissait aux talens et aux connaissances la vertu la plus pure, une modestie admirable et un désintéressement sans bornes. Quoique peu riche, jamais il n'acceptait d'honoraires de ses disciples. Souvent au contraire il les encourageait lui-même par ses libéralités. Il nous reste de cet auteur quelques fragmens de ses *Commentaires sur Aristote*, et trente-trois *Discours*; le style en est clair, élégant, énergique et pur. La meilleure édition de ses œuvres est celle d'Hardouin, imprimée à Paris en 1684.

1. **THÉMISTO**, fille d'Hypsée et troisième femme d'Athamas, roi de Thèbes, eut de ce prince quatre fils, Ptoüs, Leucon, Schœneus et Erythroès. Jalouse des enfans d'Ino, seconde femme d'Athamas, elle prit la résolution de les tuer; elle confia son dessein à Ino elle-même qui s'était cachée dans le palais sous l'habit d'une esclave. Thémisto la chargea de couvrir ses fils, pendant la nuit, d'habits blancs et ceux de sa rivale d'habits noirs. Ino fit tout le contraire de ce qui lui avait été ordonné; en sorte que Thémisto tua ses propres enfans au lieu de ceux d'Ino; et lorsqu'elle eut reconnu son erreur, elle se tua de désespoir. *Paus.*, 9, *c.* 23. —*Apollod.*, 1, *c.* 9 et 23. — *Hyg*, *f.* 4, 157 et 239.

2. — mère d'Homère, selon une tradition conservée par Pausanias, 10, *c.* 24.

1. **THÉMISTOCLE**, *-cles*, célèbre général athénien, était fils de Néoclès, citoyen d'Athènes, et d'Euterpe, native d'Halicarnasse. Il afficha dans sa jeunesse les mœurs les plus déréglées. On raconte qu'un jour il attela quatre courtisanes nues à son char, et se fit traîner par elles dans la place publique au milieu de la multitude. Ces excès irritèrent son père au point qu'il le déshérita. Un semblable traitement, loin d'abattre son courage, ne fit que le relever. Il se consacra entièrement au service de la république et travailla à reconquérir l'estime de ses concitoyens avec autant de zèle qu'il en avait mis à la perdre, et mérita bientôt d'être mis à la tête des affaires. Le récit des exploits de Miltiade dont tout retentissait autour de lui contribua surtout à l'arracher aux plaisirs et aux fêtes. Lorsque ses compagnons de débauche, émerveillés d'une métamorphose si prompte, lui en demandèrent la raison, il répondit « que les lauriers de Miltiade ne le laissaient pas dormir. »

Thémistocle sut prévoir de bonne heure que l'invasion de Darius et la bataille de Marathon n'étaient que le prélude des efforts de la Perse contre l'indépendance de la Grèce. Connaissant la faiblesse d'Athènes sur terre, il cherch[illegible] préparer à résister, en lui donnant l'empire d[illegible]mer. Pour former une marine, il détermina le peuple à abolir les distributions annuelles qui se faisaient du revenu des mines et à le consacrer à la construction des vaisseaux. En même temps il les engagea dans de petites querelles maritimes avec leurs voisins pour les aguerrir. Il était à la tête des affaires lorsque en 480 av. J.C. Xerxès, roi de Perse, marcha contre la Grèce. Il fut élu général des Athéniens. On convint que les Lacédémoniens défendraient le passage des Thermopyles, et que les Athéniens conduiraient la flotte au détroit d'Artémise, au-dessus de l'Eubée. Il s'éleva une contestation entre les Lacédémoniens et les Athéniens au sujet du commandement de l'armée navale. Les alliés ne voulaient obéir qu'à un Lacédémonien. Thémistocle, qui avait droit de prétendre à cet honneur, persuada aux Athéniens d'abandonner ces disputes qui pouvaient perdre la Grèce. Il donna le premier l'exemple en remettant l'autorité à Eurybiade. Cependant l'armée de terre des Perses, après avoir vaincu Léonidas aux Thermopyles, se répandit dans la Phocide et mit tout à feu et à sang. Dans ce désastre affreux, Thémistocle remua tout pour secourir sa patrie : il employa la raison pour persuader les magistrats, et fit parler les oracles pour entraîner la multitude. On rappela les exilés; Aristide alla au-devant de Thémistocle qui l'avait persécuté, et tous deux travaillèrent au salut de la république, et tournèrent tous leurs efforts vers la marine. Mais il s'éleva une contestation entre les alliés, pour savoir où on livrerait le combat. Thémistocle voulait que ce fût dans le détroit de Salamine; les Lacédémoniens, en pleine mer. C'est dans cette circonstance que le général Lacédémonien, Eurybiade, ayant levé le bâton sur lui et l'accablant d'injures, Thémistocle lui dit. « Frappe, mais écoute. » Pour terminer ces incertitudes, Thémistocle fit avertir faussement Xerxès que les Grecs voulaient s'échapper, et qu'il devait se hâter de faire avancer sa flotte s'il voulait leur couper la retraite du Péloponèse. Le roi donna dans le piège, et sa flotte ayant attaqué celle des Grecs dans le détroit de Salamine, fut entièrement défaite l'an 480 av. J. C. Thémistocle eut tout l'honneur de cette célèbre journée. Il profita du crédit que lui donna cette victoire pour persuader aux Athéniens de former une marine puissante. Ce fut par ses soins qu'on bâtit le Pirée et qu'on assigna des fonds pour construire des vaisseaux tous les ans.

Ses services furent mal récompensés; on cabala contre lui, et il fut banni par la loi de l'ostracisme. Après avoir erré dans la Grèce et dans la Thrace, il se réfugia auprès du roi de Perse qui le reçut avec bonté, et lui assigna trois villes opulentes pour son entretien. La faveur dont il jouissait à la cour de Perse n'étouffa point en lui le souvenir et l'amour de sa patrie; car on prétend qu'il s'empoisonna pour n'être pas obligé de porter les armes contre les Athéniens. Il mourut à Magnésie, l'an 464 av. J. C., à l'âge de 65 ans. On n'est pas d'accord sur le genre de sa mort. Son corps fut porté à Athènes où on lui éleva un magnifique tombeau.

Thémistocle possédait au suprême degré l'art de mettre en jeu les passions pour porter les hommes à leur devoir; mais on pouvait lui reprocher de ne point avoir la bonne foi politique dont Aristide était un si noble exemple, et d'être prêt à une injustice, si cette injustice était favorable à Athènes (V. Aristide). Il n'était point non plus exempt de passions personnelles. Une intrigue d'amour le brouilla avec Aristide, et il employa toute son influence pour le faire

exiler. Il est vrai que dans la suite il sacrifia son ressentiment à la patrie, et qu'à l'approche des Perses, non seulement il proposa lui-même le premier le rappel de tous les bannis sans distinction, mais encore il se réconcilia avec son ancien adversaire et ne songea plus qu'à être utile avec lui à la république. On cite beaucoup de mots spirituels de Thémistocle, entre autres cette réponse à un homme qui lui demandait lequel il aimerait mieux être d'Achille ou d'Homère : « Qui aimeriez-vous mieux être, le vainqueur aux jeux olympiques ou le hérault qui proclame son triomphe ? » *Ov.*, *Pont.*, 1, *él.* 3, *v.* 69. — *Corn. Nep.*, *Thémist.* — *Plut*, *Thémist.* — *Paus.*, 1, c. 1 ; 8, c. 50. — *El.*, *H. D.*, 2, c. 12.

2. — écrivain grec, auteur d'un recueil de lettres qui sont parvenues jusqu'à nous. Quelques-uns pensent que ces Lettres sont du fameux Thémistocle même ; mais leur authenticité est fort contestée. Ces Lettres ont été publiées et traduites par J. M, Cariophylus et Scœtgenius, Leipsick, 1710 ; et par J. Ch. Bremer, Lemgov., 1776.

3. — général d'Antiochus-le-Grand, roi de Syrie, commandait sous les ordres d'Achéus.

THÉMISTOGÈNE, *-nes*, Syracusain qui vivait du temps d'Artaxerce Mnémon, écrivit l'histoire de la guerre de ce prince contre le jeune Cyrus. *Xénoph.*

THÉMISTONOÉ, fille de Céyx et d'Alcyone, épousa Cycnus.

THÉMILÈS, l'Apollon des Syracusains. On ignore l'origine de ce nom.

THEMNA. V. THAMNA.

1. **THÈNES**, *-næ* ou *Thanæ* (*Taineh*), v. forte de l'Afrique, dans la Byzacène, au S., sur la côte septentrionale de la petite Syrte.

2. — *Thenæ* ou *Taanæ*, v. de la Judée, dans la demi-tribu de Manassé en deçà du Jourdain, à l'O., non loin de la source du Chorsée.

THENNÈSE, *-sus* (*Tennis*), v. de l'Égypte inférieure, dans le petit Delta, au N., au milieu d'un grand lac (*lac de Manzale*).

THENSES, *-sæ*, nom que donnaient les Romains à des châsses magnifiques ornées de figures et dans lesquelles on portait les statues des dieux. On les faisait en forme de brancard ou de char ; elles étaient, de bois, d'ivoire, et quelquefois d'argent. Les premières étaient faites du bois de l'arbre consacré au dieu dont on devait porter la statue. Les divinités y paraissaient avec leurs attributs caractéristiques.

THÉOBULÉ, maîtresse de Mercure, et mère de Myrtile. *Hyg.*

THÉOBUTE, *-tus*, chrétien du 1er siècle, aspirait au titre d'évêque de Jérusalem. Siméon ayant été revêtu de cette dignité, il se sépara de l'Eglise chretienne, et forma un corps de doctrine des diverses opinions des sectes juives qui existaient à cette époque.

1. **THÉOCLÈS**, poète célèbre de la Messénie, mort environ 671 ans av. J. C. *Paus.*, 4, *c.* 15.

2. — statuaire qui vivait environ 370 ans av. J. C. Ses ouvrages principaux étaient un *Atlas* et un *Hercule* près de l'arbre des Hespérides. *Paus.*, 6, *c.* 19.

3. — et THRASONIDE, riches citoyens de Corinthe, qui donnèrent leurs biens aux pauvres. *Elien*, *H. D.*, 14, *c.* 24.

THÉOCLYMENE, *-nus*, devin d'Argos, était fils de Thestor, et descendait en ligne directe du célèbre Mélampe de Pylos. Il fut obligé de fuir de sa patrie, à cause d'un meurtre qu'il avait commis, et se retira à Ithaque, où il prédit à Pénélope et à Télémaque le prochain retour d'Ulysse. *Hom.*, *Odyss.*, 15, *v.* 224, 271 et 528 ; 17, *v.* 150. — *Hyg.*, *f.* 128.

1. **THÉOCRITE**, *-tus*, de Chio, orateur et sophiste célèbre à Athènes, était l'antagoniste de Théopompe dans les affaires publiques, et l'ennemi juré de la puissance macédonienne. Il laissa un *Traité de grammaire*, une *Histoire de la Lybie*, et des *Lettres* que Suidas qualifie d'admirables ; mais il ne nous reste aucun de ces ouvrages. Théocrite n'acquit pas moins de célébrité par ses saillies que par son éloquence et son érudition ; mais aussi ses saillies finirent par lui coûter la vie. Il avait appelé Cyclope Antigone, roi de Macédoine, qui était borgne ; ce mot ayant été rapporté au roi, il voulut faire venir le coupable, promettant de lui faire grâce s'il paraissait un instant à ses yeux. « Ah ! dit Théocrite, si pour être sauvé il faut que je paraisse *aux yeux* du roi, je suis perdu. » Antigone le fit décapiter. *Plut.*, *Banq.*, 2. — *Fulgence*, *Myth.*, 1, *c.* 26. — *Suid.*

2. — de Syracuse, le plus ancien et le plus admirable des poètes bucoliques, florissait vers l'an 270 av. J. C. Obligé de quitter sa patrie qui était déchirée par des dissensions civiles, il passa une grande partie de sa vie à la cour de Ptolémée Philadelphe dont il obtint la faveur et chanta les louanges. On présume que c'est là qu'il mourut, vers la fin du 3e siècle av. J. C. Selon d'autres, Théocrite ayant écrit quelques satires contre Hiéron, roi de Sicile, celui-ci s'en vengea en le faisant étrangler.

Il nous reste de Théocrite un recueil composé de trente idylles, c'est-à-dire petits poëmes, petits tableaux (εἶδος, image), et de vingt-une épigrammes ; ces compositions sont dans le dialecte dorique. La plupart de ces pièces légères sont des modèles de naïveté, d'abandon et de grâce, qui n'excluent pourtant ni la finesse, ni la délicatesse des sentimens. Un des caractères de ces ouvrages, c'est le mélange presque perpétuel des images riantes, plaisantes même, à des images mélancoliques et graves. On y blâme cependant quelques expressions indécentes, et le langage trop élevé qu'il prête quelquefois à de simples bergers.

Les idylles de Théocrite ne sont point toutes, comme nous pourrions l'imaginer, des pièces du genre bucolique. Une dizaine au moins se rapprochent du panégyrique, du dithyrambe ou de l'épopée, et ces morceaux ne sont pas les moins remarquables de la collection. Parmi un assez grand nombre de pièces qui méritent d'être citées, nous indiquerons la seconde, intitulée *Pharmaceutica*, que Racine regardait comme le morceau le plus passionné de l'antiquité, les *Thalysiennes*, peut-être la plus belle de toutes, *Hylas*, les *Syracusaines*, qui semble être une scène de comédie, *l'Epithalame d'Hélène*, et le *jeune Hercule*. Virgile a imité, souvent même traduit littéralement plusieurs de ses idylles. — Outre les pièces dont nous avons parlé, Théocrite composa un poëme badin intitulé Syrinx, dont les vers étaient disposés de manière qu'ils représentaient la flûte du dieu Pan. Les meilleures éditions de Théocrite sont celles de Dahl, Leipzig, 1804, et de Walkenaër, Gotha, 1789. M. Gail en a donné une édition avec une traduction et des notes, Paris, 1795. *Virg.*, *Egl.* 5, *v.* 55. — *Quintil.*, 10, c. 1. — *Diog. Laërce*, 5, *c.* 1.

3 — épistolographe dont nous avons encore un recueil de lettres en grec. On ne peut fixer en quel temps il vécut.

1. **THÉODAMAS**, roi des Dryopes, refusa à Hercule, qui retournait chez lui avec Déjanire et Hyllus, l'hospitalité et des alimens. Hercule irrité

le tua, mit en fuite les Dryopes qui s'étaient tous réunis contre lui. Il était père d'Hylas. *Apollod.*, 1, c. 9 et 28; 2, c. 7. — *Ov.*, *Ibis*, *v.* 491. — *Prop.*, 1, *él.* 20, *v.* 6. — *Hyg.*, *f.* 14 et 271. — *Apollon. de Rh.*, 1, *v.* 131. — *Tzets.*, *Chiliad*, 2, *v.* 43.

2. — nom qu'on donne quelquefois à Hylas fils de Théodamas roi des Dryopes. Hercule le prit à son service, après la défaite et la mort de son père.

3. — fils du célèbre devin Mélampe.

1. **THEODAS** ou **Theudas**, imposteur qui voulut se faire passer pour le Messie, fut pris et mis à mort par Saturninus, gouverneur de Syrie sous Claude.

2. — autre faux Messie sous Claude, fut arrêté par les ordres du gouverneur de Syrie, Cuspius Fadus.

THÉODECTE, *-tes*, poète et orateur grec de Phasélis, ville de Pamphylie, était fils d'Aristander et disciple d'Aristote et Isocrate. Il est le premier qui ait donné des préceptes sur l'art oratoire; on prétend qu'il les écrivit en vers. Il composa cinquante tragédies et plusieurs autres ouvrages, qui ne nous sont pas parvenus. Il avait une mémoire si heureuse, qu'il lui suffisait d'entendre réciter une pièce de vers pour la retenir. Lorsqu'Alexandre passa par Phasélis, il couronna de guirlandes la statue qu'on y avait élevée à ce poète. Il disputa à Théopompe le prix proposé par Artémise pour l'éloge de son époux Mausole, et obtint le prix selon quelques-uns. *Cic.*, *Tusc.*, 1, c. 24; *Orat.*, c. 51 et 57. — *Plut.*, *Isocr.*; *Alex.* — *Quintil.*, 11, c. 2. — *Diog. L.*, 5, c. 24.

THÉODONIS (*Thionville*), v. de la Belgique 1re, chez les Treveri, sur la Moselle.

1. **THEODORA** (**Flavia Maximilla**), belle-fille de l'empereur Maximien, épousa Constance Chlore en 292, et en eut plusieurs enfans.

2. — impératrice célèbre par ses entreprises et ses intrigues, était fille d'un bestiaire de Constantinople, et passa sa jeunesse dans la prostitution. Elle fut quelque temps maîtresse d'un certain Hécobole de Tyr, gouverneur de la Pentapole. Mais celui-ci l'ayant chassée de chez lui elle revint a Constantinople, n'ayant pour subsister que le salaire de ses débauches. Justinien en devint si passionnément amoureux avant d'être empereur, qu'il engagea l'empereur Justin à abroger la loi qui défendait à un sénateur de s'unir à une courtisane, et qu'il l'épousa. Théodora ne renonça pas après ce mariage à son goût pour la volupté, si l'on en croit Procope, qui, dans son histoire, la représente comme une seconde Messaline, plus effrénée encore que la première dans ses débauches. A ses vices elle joignait la cruauté et elle fut le fléau de l'empire. Ce fut elle qui fit disgracier Bélisaire. Par les sarcasmes qu'elle lança contre l'Eunuque Narsès, elle l'obligea à quitter la cour (V. Narsès). Théodora mourut en 565.

THÉODORE, *-rus*, nom très-commun chez les Grecs, surtout sous l'empire des Romains et dans le Bas-Empire, veut dire don de Dieu. Le plus célèbre de ceux qui l'ont porté est Théodore l'Athée, n. 8.

1. — artiste de Samos, fils de Rhécus et frère de Téléclès, qui vivait vers l'an 700 av. J. C. Ce fut lui qui jeta le premier en fonte des statues de fer. *Paus.*

2. — sophiste de Byzance, enseignait à Athènes du temps de Socrate et faisait des discours pour les autres, ce qui le fait appeler par Platon *Logodaedalos* ou fabricant de discours. *Cic.*, *Brut.*, 12; *Orat.*, 12. — *Quintil.*, 3, c. 1, § 1.

3. — de Cyrène, mathématicien célèbre qui enseigna la géométrie à Platon.

4. — Syracusain qui s'éleva avec force contre la tyrannie de Denys.

5. — hiérophante ou grand-prêtre d'Athènes, père d'Isocrate.

6. — architecte de Samos, présida à la construction du superbe temple que cette ville éleva à Junon.

7. — fameux joueur de flûte, qui répondit avec mépris aux avances de Lamia, maîtresse de Démétrius Poliorcète.

8. — l'Athée, né à Cyrène, philosophe célèbre de l'école cyrénaïque, dans le 4e siècle av. J. C., fut l'auteur d'un système mitoyen entre ceux d'Aristippe et d'Annicéris. Selon lui la prudence et la justice ne sont désirables, que parce qu'elles procurent la volupté; il niait l'existence de l'amitié, parce que, disait-il, chez celui qui n'est pas sage elle cesse avec le besoin, et que le sage n'a besoin de rien de ce qui est hors de lui. Il nia aussi l'existence de Dieu, ce qui lui fit donner le surnom d'Athée. Banni de Cyrène pour cette doctrine funeste, il se retira à Athènes, où Démétrius de Phalère le protégea, lorsqu'il fut traduit en jugement devant l'Aréopage. Quelques auteurs disent, qu'ayant été dans la suite condamné à mort à cause de son impiété, il s'empoisonna. Lysimaque le menaçant un jour de le faire mettre en croix : que m'importe, lui répondit-il, de mourir en l'air ou en terre. *Cic.*, *Tusc.*, 1, c. 43 — *Nat. des D.*, 1, c. 1. — *Paus.*, 1, c. 37; 3, c. 12. — *Plut.*, *Sympos.*, 9, c. 1. — *Elien*, *H. D.*, 12, c. 17; 14, c. 40. — *Diog. L.*, *Arist.*, 2.

9. — poète grec de Colophon, dont les ouvrages sont perdus.

10. — de Phocide, architecte qui publia un ouvrage sur la grandeur et les proportions du temple de Delphes.

11. — précepteur d'un des enfans d'Antoine.

12. — poète grec, qui vivait sous le règne de Cléopâtre. Il composa des métamorphoses, genre de poésie dans lequel Ovide le surpassa.

13. — de Gadara, enseigna la rhétorique avec distinction à Rhodes, et y eut pour disciple Tibère, alors César. Il sut dès lors caractériser ce monstre en disant que c'était de la boue détrempée avec du sang. *Quintil.*, 2, c. 15, § 21; 5, c. 1, § 17, 18.

14. — secrétaire de Valens, qui eut la tête tranchée, pour avoir conspiré contre ce prince.

15. — Priscianus, médecin du 4e siècle, composa à Constantinople en grec quelques ouvrages sur son art. Étant venu à Rome, il les traduisit lui-même en latin. Ce sont : *Logicus de curationibus omnium morborum*; *Oxyoris*, *seu de acutis et chronicis passionibus*; *Gynæcia*, *de morbis mulierum*; *de physicâ scientiâ experimentorum*; publiés en 1532, in-fol., Strasbourg.

16. — évêque d'Héraclée, en Thrace, déposé en 347 comme semi-arien, avait composé des commentaires sur la bible, dont il ne nous reste que celui qu'il avait fait sur les psaumes.

17. — ou Diodore, évêque de Tarse en 378, mort en 396, laissa des *Commentaires sur la Bible*, des *Traités sur le baptême*, *sur la résurrection* et *contre quelques hérésies*. L'estime que les Nestoriens affectaient pour les ouvrages de Théodore les fit beaucoup négliger des Catholiques.

18. — (Manlius), consul l'an 399, sous le règne d'Honorius. Claudien célèbre sa libéralité dans un poème.

19. — de Mopsueste, père de l'église, naquit à Antioche, fut evêque de Mopsueste en Cilicie, vers 394, et mourut en 429. Cent vingt ans après sa mort, le second concile de Constantinople déclara ses opinions hérétiques. Il avait composé un grand nombre d'ouvrages, dont on n'a en entier que sa *Confession de foi* et sa *Liturgie*.

20. — jurisconsulte célèbre du 5ᵉ siècle, fut un des huit qui rédigèrent le code que Théodose-le-Grand mit à la place de ceux de Grégorien et d'Hermogène.

21. — jurisconsulte célèbre du 6ᵉ siècle, eut le titre de *comes sacri consistorii*. Il composa une paraphrase grecque des *Institutes*, et fut chargé par Justinien de rédiger avec Tribonien et Dorothée les élémens de tout le droit romain en quatre livres.

22. — surnommé l'ANAGNOSTE, parce qu'il exerçait la fonction d'anagnoste ou lecteur (*αναγινωσκειν*, lire) dans l'église de Constantinople, fit, vers le commencement du 6ᵉ siècle, un abrégé en deux livres des histoires ecclésiastiques de Socrate, de Sozomène et de Théodoret. Cet ouvrage, qui existe encore, n'a jamais été imprimé.

23. — CYNOPOLITA, sophiste du 6ᵉ siècle, a laissé des *Ethopees* ou déclamations composées d'après la connaissance qu'on a du caractère des personnes dans la bouche de qui on les suppose.

24. — diacre de Constantinople, composa un poème grec en cinq chants intitulé *la prise de Crète*, sur la conquête de cette île, qui fut enlevée aux Arabes d'Espagne par Nicéphore Phocas, l'an 961, sous le règne de l'empereur Romain II. Cet ouvrage a été publié par Foggini dans son *Appendix ad corpus Hist. Bysant.*

25. — PRODROMUS, surnommé Cyrus, moine du 12ᵉ ou du 13ᵉ siècle, auteur d'un poème plus que médiocre intitulé *Galéomyomachie* (γαλεομυομαχία) ou *Guerre des Chats et des Rats*; *et des Amours de Rhodantes et Dosiclès*, mauvais roman grec.

Il y eut encore dans le bas empire plusieurs écrivains du nom de Théodore; mais ils appartiennent tout-à-fait à l'histoire moderne.

THÉODORET, *-retus*, écrivain ecclésiastique grec, naquit en 386, et fut disciple de Théodore de Mopsueste (n. 19) et de S. Jean Chrysostôme. Nommé en 420 évêque de Cyr ou Cyrrhus en Syrie, il se distingua également par son zèle contre l'hérésie et par son désintéressement. Des revenus de son épiscopat il fit bâtir à Cyr deux grands ponts, des bains publics, des fontaines et des aquéducs. Il laissa un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : 1° une *Chronique ecclésiastique*, qui va de l'an 324 à l'an 429, ouvrage dans lequel on trouve beaucoup de contes et des inexactitudes chronologiques; 2° un *Commentaire sur les psaumes*; 3° des *Sermons* qui offrent du choix dans les pensées, de la noblesse dans les expressions, de la force et de la suite dans les raisonnemens; 4° des *Lettres*, courtes pour la plupart, mais qui font connaître le caractère de l'auteur comme franc, modeste et pacifique. Schulze a donné une bonne édition de ses œuvres complètes, Hall, 1769-74.

THÉODORIC, *-cus*, premier roi des Goths en Italie, fut dans sa jeunesse donné en otage à Léon Iᵉʳ, empereur d'Orient. Il rendit de grands services à l'empereur Zénon, qui lui marqua sa reconnaissance en le nommant consul (l'an 486 de J. C.), et en lui donnant le commandement des troupes qu'il envoyait en Italie contre Odoacre, roi des Hérules. Théodoric battit ce prince à diverses reprises, le fit mourir (493), et devint ainsi maître de l'Italie où il se fit couronner. Parvenu à ce poste suprême, il déploya la plus haute sagesse dans l'administration de son nouveau royaume, plaça à la tête des affaires les hommes les plus habiles, entre autres le célèbre Cassiodore; fit fleurir le commerce, ajouta cent cinquante lois nouvelles aux anciennes, répara les murailles de Rome, embellit Pavie, Ravenne, et surtout s'appliqua à faire cesser les haines qu'excitaient les dissentimens religieux. A la fin de son règne, sa vieillesse le rendit jaloux, avare et défiant, et il se couvrit de honte en condamnant les deux hommes les plus recommandables de l'Italie, le pape Symmaque et Boèce. Théodoric survécut peu à ces deux victimes. Un jour qu'on lui servit à table une tête de poisson, il s'imagina que c'était celle de Symmaque qui le menaçait, et se levant de table avec effroi, il se mit au lit, et expira déchiré de remords, en 526. *Procope.*

THÉODORITÈS, auteur grec, qui écrivit une histoire de l'Eglise, imprimée à Cantorbéry en 1720.

1. THÉODOSE, *-sius*, citoyen de Chios, ayant été député à Rome par ses compatriotes, fut assassiné par les ordres de Clodius. *Cic.*, *Rép. des Arusp.*, 16.

2. — mathématicien de Tripoli, qui florissait vers l'an 75 av. J. C. Il publia un *Traité de la sphère*, qui est parvenu jusqu'à nous. Il a été publié par Hunt, Oxford, 1716.

3. — (FLAVIUS), fameux général de Valentinien, qui le nomma comte de l'empire. Il fut décapité à Carthage l'an de J. C. 367, par les ordres de Valens, sur une fausse accusation de conspiration contre les jours de ce prince. Il fut père du fameux Théodose.

4. — Iᵉʳ, (FLAVIUS), célèbre empereur romain, surnommé le Grand, à cause de ses exploits et de ses vertus, était fils de Théodose, comte de l'empire, et naquit l'an 346 de J. C., à Cauca, chez les Callaïques. Il servit d'abord dans les armées romaines. Mais après la mort tragique de son père (V. l'article précédent), il se retira dans sa patrie pour se soustraire aux dangers qui pouvaient lui-même le menacer. Gratien, qui connaissait son mérite, le tira de sa solitude, l'appela à la cour, le mit à la tête de plusieurs expéditions importantes contre les Barbares, et voyant avec quel succès il s'en était acquitté, il le nomma empereur d'Orient, après la mort de Valentinien, l'an 379 de J. C. Théodose, en montant sur le trône, se fit baptiser. Il signala le commencement de son règne par des conquêtes. Il vainquit les Goths dans la Thrace, leur prit quatre mille chariots, et fit sur eux un butin considérable. Les Barbares, découragés par cette défaite, demandèrent la paix, et acceptèrent toutes les conditions qu'il leur imposa. Théodose, voulant pour toujours mettre l'empire à l'abri de leurs invasions, leur assigna des demeures dans la Thrace et dans la Mésie (382). L'année suivante (383), appelé en Occident par Valentinien II, il marcha contre Maxime, meurtrier de Gratien, qui avait pris la Bretagne, remporta sur lui deux victoires, l'une en Hongrie, l'autre en Italie, le poursuivit jusque dans Aquilée, emporta cette ville d'assaut, et enfin contraignit l'armée ennemie à le lui livrer. Théodose voulait lui pardonner; mais les soldats, le jugeant indigne de sa clémence, le tuèrent hors de sa tente, et lui coupèrent la tête (387). De retour à Constantinople, il défit une troupe de barbares qui pillaient la Macédoine et la Thrace. Trois ans de calme suivirent cette nouvelle victoire. Mais au commencement de l'année 392, Arbogaste, Gaulois d'origine, s'étant révolté, Théodose se transporta de nouveau en Italie (394), et remporta une victoire décisive sur son adversaire. Devenu par son triomphe unique maître des deux empires d'Occident

et d'Orient, il se disposait à revenir à Constantinople, où l'on faisait de magnifiques préparatifs pour le recevoir, lorsqu'il tomba malade à Mediolanum (Milan), et y mourut d'hydropisie, le 17 janvier de l'an 395. Il était âgé d'environ 50 ans, et en avait régné seize. Son corps fut porté à Constantinople, où son fils Arcadius le fit mettre dans le mausolée de Constantin. Théodose est le dernier prince qui ait possédé l'empire dans son intégrité. Il laissa deux fils, Arcadius et Honorius, qu'il avait nommés Augustes de son vivant et qui se partagèrent l'empire, et une fille appelée Pulchérie.

Théodose doit être mis au nombre des rois qui font honneur à l'humanité. Il était affable, juste, bienfaisant. Il recherchait le mérite modeste, et se plaisait à l'élever aux dignités. Il fit grâce à quelques conjurés, qui avaient formé le projet d'attenter à sa vie (385). Mais sa clémence se démentit dans une occasion plus importante. Les habitans de Thessalonique ayant massacré un de ses officiers (390), il ordonna, dans un moment de colère, de les passer tous au fil de l'épée. Six mille personnes périrent dans ce massacre. Ce fut en expiation de cette barbarie, que St. Ambroise refusa à Théodose l'entrée de l'église de Milan, et l'obligea à une pénitence publique. On ne sait lequel on doit admirer le plus, ou de l'évêque qui ordonna cette pénitence, ou du monarque qui s'y soumit. *Socrate*, 5.—*Zosim*, 4. — *Ambroise*. — *Claudien*.

5. — II, petit-fils du précédent, n'avait que huit ans lorsqu'il succéda à son père Arcadius empereur d'Orient (390). Sa sœur Pulchérie, qui gouvernait sous son nom, lui fit épouser Eudoxie, fille du philosophe Léontius. Les Perses ayant déclaré la guerre à l'empire. Théodose marcha contre eux. Les deux armées se cherchaient, mais ayant été saisies de crainte lorsqu'elles s'approchèrent l'une de l'autre, elles fuirent chacune de leur côté. Les Perses se précipitèrent dans l'Euphrate, où il en périt près de cent mille. Les Romains levèrent le siége de Nisibis, brûlèrent leurs machines, et rentrèrent dans les terres de l'empire. Théodose envoya ensuite une armée en Afrique contre Genséric roi des Vandales, qui fut encore malheureuse. Il fut obligé de la rappeler pour l'opposer aux Huns, qui ravageaient la Thrace. Ses troupes n'ayant pu arrêter les courses de ces barbares, ce ne fut qu'à force d'argent qu'il les fit retirer. Théodose se rendit méprisable par la confiance qu'il avait en ses eunuques. Sa faiblesse allait jusqu'à signer ce qu'ils lui présentaient, sans prendre la peine de le lire. Pour le corriger de ce défaut, sa sœur Pulchérie lui présenta un jour à signer un acte par lequel il abandonnait l'impératrice sa femme pour être esclave; il le signa sans le lire; et lorsque Pulchérie lui eut fait connaître ce que c'était, il en eut une telle confusion, qu'il ne retomba jamais dans la même faute. Ce prince avait de la douceur, et du goût pour les arts. Il publia (438) le code Théodosien, qui est un recueil des meilleures lois promulguées par les empereurs depuis Constantin. Il favorisa d'abord les Nestoriens; mais il les condamna sur la fin de sa vie. Il ne laissa qu'une fille, Licinie Euxodie, qu'il maria à Valentinien III. Il mourut à l'âge de quarante-neuf ans, le 29 juillet 450. *Socrate*.

6. — amant d'Antonine, femme de Bélisaire.

7. — LE PETIT, MICROS, auteur d'un ouvrage intitulé *Extrait des Ambassades*, et qu'on trouve à la tête de la Collection des auteurs Byzantins.

THÉODOSE (TABLE DE), *tabula Theodosii*, carte géographique de l'empire romain; appelée vulgairement *table de Peutinger* du nom d'une actrice d'Augsbourg qui en fit l'acquisition lors de sa découverte. On ignore à quel siècle il faut en attribuer l'origine. Long temps on l'a crue composée sous le règne et par les ordres de Théodose-le-grand. Un savant Hollandais, Gérard Méerman, crut pouvoir d'après des raisons assez plausibles la rapporter au règne de Théodose le jeune, l'an 423. D'autres enfin ont cru que cette carte n'était qu'une copie faite dans le 9e siècle d'une carte infiniment antérieure à cette époque, et que Jordan fixe au règne de Probus, de 276 à 282; Mannert la recule au commencement du 3e siècle sous Septime Sévère, opinion qui a une grande probabilité.

THÉODOSIE, *-sia* (*Caffa*), une des v. principales de la Chersonèse Taurique, au S. E., sur le Bosphore Cimmérien. *P. Mela*, 2, c. 1.

THÉODOSIEN (CODE). V. THÉODOSE II, n° 5.

THÉODOSIOPOLIS ou VILLE DE THÉODOSE, v. d'Arménie, bâtie par Théodose.

THEODOTA, courtisane d'Elis, d'une extrême beauté. Socrate la visitait souvent. *Xénoph.*, *mém. de Soc.* —*El.*, *H. D.*, 13, c. 32.

1. THÉODOTE, *-tus*, un des généraux d'Alexandre.

2. — Syracusain, accusé d'avoir conspiré contre Hiéronyme, tyran de Syracuse.

3. — gouverneur de la Bactriane, qui se révolta sous le règne d'Antiochus, et prit le titre de roi, l'an 250 av. J. C.

4. — amiral des Rhodiens, chargé par ses compatriotes de conclure un traité avec les Romains. C'est sans doute le même que Théodose, n° 1. V. ce mot.

5. — précepteur et ministre de Ptolémée Denys, conseilla à ce prince faible de faire assassiner Pompée. Il eut la bassesse de porter à César la tête de cet illustre Romain. Cette action parut si révoltante au vainqueur que Théodote fut obligé de prendre la fuite pour éviter sa colère. Il erra long-temps en Asie, et fut enfin mis à mort par l'ordre de Brutus. *Plut.*, *Brut. et Pomp.*

6. — un des trois géomètres qui furent chargés par César de mesurer toute l'étendue de l'empire Romain. Il fut chargé des provinces du nord et employa à achever sa tâche vingt-neuf ans, huit mois et dix jours.

7. — auteur grec qui composa une histoire de Phénicie. *Suidas.*

8.— de Byzance, arrêté sous Marc-Aurèle comme professant le christianisme. Il abjura; et ensuite, pour se justifier, il soutint que J. C. n'était qu'un homme. Ses disciples s'appelèrent Théodotiens ou Alogiens.

9. — hérétique sectateur de Valentin, a laissé des Eglogues ou morceaux choisis où il a essayé de prouver la doctrine de cet hérésiarque par divers passages de l'Ecriture.

10 — favori de l'empereur Julien.

11. — évêque d'Ancyre et antagoniste de Nestorius, vers l'an 430. Il nous a laissé quelques homélies prononcées au concile d'Ephèse.

THÉODOTIEN, interprète qui vivait sous le règne de Commode.

THÉODOTION, auteur d'une traduction grecque de l'Ancien-Testament, naquit à Ephèse vers le commencement du 2e siècle. Saint Epiphane et saint Jérôme donnent des détails sur sa vie, mais ces détails se contredisent. Ce qu'on peut dire avec certitude, c'est qu'il était de la secte des Ebionites. Sa version tient le milieu entre l'exactitude servile d'Aquila et la liberté de Symmaque. L'ancienne église avait admis sa traduction de Daniel à la place de celle des Septante.

THEODULUS, plus connu sous le nom de Thomas Magister. V. THOMAS MAGISTER.

THÉOENIES, *Theœnia*, fêtes Athéniennes en l'honneur de Bacchus, surnommé Theoenus.

THEOENUS, *Theœneus*, c'est-à-dire dieu du vin (θεός, dieu; οἶνος, vin), surnom de Bacchus.

THÉOGAMIES, *-mia* (Θεός, dieu; γάμος, mariage), fête en l'honneur de Proserpine en mémoire de son mariage avec Pluton. On solennisait cette fête par des luttes et des courses, à Nysa, ville de Carie; et l'on y était admis à disputer le prix, de quelque pays que l'on fût.

THÉOGNÈTE, *-ta*, *myth.*, fille de Laodicus et mère de Jason. *Apoll. de Rhod.*, 3.

THÉOGNÈTE, *-tus*, *hist.*, poète tragique grec, contemporain de Platon. Il avait composé un très-grand nombre de pièces dont il ne nous reste que les titres. *Athén.*

1. THÉOGNIS, poète gnomique, natif de Mégare en Achaïe, vivait vers l'an 549 av. J. C. Nous avons sous son nom des pensées détachées et un fragment poétique composé de douze cent huit stances; mais la plus grande partie est d'une époque bien postérieure au siècle de Théognis. Quelques morceaux, notamment le début, se font remarquer par un style noble et large; mais en général il y a plus à louer sous le rapport de la morale que sous celui de la poésie. Le meilleur texte de Théognis se trouve dans le recueil des poètes gnomiques de Brunck, *Strasbourg*, 1784. — *Plut.*

2. — poète tragique grec, dont les pièces étaient tellement dépourvues de chaleur et d'action, qu'il fut surnommé *Chion*, c'est-à-dire la neige. *Plutarq.*

THÉOGNOSTE, *-tus*, d'Alexandrie, composa des hypotyposes ou instructions chrétiennes. Il vivait dans le 3ᵉ siècle. *S. Ath.*

THÉOGONE, maîtresse de Mars qui la rendit mère de Tmolus.

THÉOGONIE, *-nia*, *myth.* (Θεός, dieu; γιγνόμαι, naître), branche de la théologie païenne, qui enseigne la généalogie des dieux. *Hésiode* nous en a conservé les élémens dans un poëme qui porte le nom même de Théogonie. Dans les anciens écrivains, *théogonie* et *cosmogonie* ont le même sens, naissance du monde. C'est que les dieux des anciens n'étaient sans doute autre chose que les élémens divinisés par l'imagination des poètes ou la superstition du vulgaire.

1. THEOLOGIUM (Θεός, dieu; λέγω, parler), lieu du théâtre, un peu plus élevé, d'où parlaient les dieux.

2. — machine sur laquelle on faisait descendre les dieux sur la scène.

THÉOMBROTE, *-tus*, philosophe, disciple de Métroclès, ouvrit lui-même une école et compta parmi ses élèves Démétrius d'Alexandrie. *Diog. Laërce*, *V. de Métroclès*, 6. — *Pline*, 7, c. 37.

1. THÉOMNASTE ou THÉOMNESTE, *-tus*, Athénien qui fut le rival et l'antagoniste de Nicias dans le gouvernement de la république d'Athènes. *Strabon*, 14.

2. — philosophe Athénien, de la secte de Platon, compta parmi ses disciples Brutus le meurtrier de César.

3. — peintre grec. *Pline*, 35, *c.* 10.

4. — statuaire, de l'île de Sardaigne. *Pline*, 34, *c.* 10. — *Paus.*, 6, *c.* 15.

5. — auteur du 2ᵉ ou 3ᵉ siècle qui avait écrit sur l'Hippiatrique.

THÉOMNESTE. V. THÉOMNASTE.

1. THÉON, *hist.*, médecin d'Alexandrie, vivait sous Néron. Il avait composé plusieurs ouvrages, entre autres un traité sur la gymnastique sous le titre: *De exercitationibus.*

2. — de Smyrne, mathématicien, florissait vers le commencement du 2ᵉ siècle av. J. C., et écrivit sur *l'utilité que peuvent avoir les mathématiques pour la lecture de Platon.* Il reste une partie de son ouvrage.

3. — peintre de Samos. *Pline*, 35, c. 11. — *Elien*, *H. D.*, 2, c. 44.

4. — astronome de Smyrne, qui vivait sous le règne d'Adrien.

5. — philosophe qui se promenait souvent en dormant. *Diog. Laërce*, *V. de Pyrrhus*, 9.

6. — fameux calomniateur du temps d'Horace. Le poète prend l'épithète *Theonius* pour synonyme de *calomnia*. *Hor.*, 1, *ép.* 18, *v.* 32. — *Auson.*, *ép.* 4, *v.* 102.

7. — (ÆLIUS), d'Alexandrie, rhéteur qu'on place avec assez de vraisemblance sous Marc-Aurèle, et qui composa un ouvrage intitulé *Progymnasmata*, dans lequel il explique d'une manière assez satisfaisante les principes d'Aphthonius et d'Hermogène. Son goût est pur, son tact juste, et ses préceptes pleins de sens. Le style se recommande par beaucoup de clarté; il ne manque pas non plus d'élégance. Après les chefs-d'œuvre d'Aristote, de Cicéron, de Quintilien et de Longin, c'est un des meilleurs ouvrages de rhétorique que nous aient laissés les anciens.

8. — médecin qui commenta l'ouvrage de Nicandre intitulé *Theriaca*.

9. — autre médecin, vivait probablement dans le 4ᵉ siècle.

10. — d'Alexandrie, père de la célèbre Hypatie, était lui-même fameux par ses connaissances en mathématiques et en philosophie. Il nous reste de lui un *Commentaire sur Aratus*, imprimé à Oxford en 1672, et un autre sur Euclide, Bâle, 1533.

THÉON SOTÉRON PORTUS, c'est-à-dire *le port des dieux* (Θεῶν) *sauveurs* (σωτήρων), (*Suakem*), v. de la Troglodytique, dans une petite île.

THÉONÉ. V. THÉONOÉ.

THEONIUS. V. THÉON, n° 6.

1. THÉONOÉ, fille de Thestor et sœur de Leucippe, fut enlevée par des pirates et vendue à Icare roi de Carie; mais bientôt elle retrouva à la fois son père et sa sœur. *Hyg.*, *f.* 190. V. THESTOR.

2. — Nymphe, fille de Protée, devint épouse de Canobe, pilote d'un vaisseau grec. *Conon*, *Narr.*, 8.

THÉOPÉ, une des trois filles de Léos.

THÉOPHANÉ, *myth.*, fille de Bisaltus, fut pour sa beauté recherchée de plusieurs amans. Neptune, afin de s'assurer sa possession, l'enleva, et la conduisit dans l'île Crumisse. Mais ses amans, ayant découvert sa retraite, l'y vinrent chercher. Neptune, pour les tromper, s'avisa de changer sa maîtresse en brebis, et se changea lui-même en bélier et tous les habitans de l'île en bestiaux. Théophane, devenue brebis, mit au monde le bélier à toison d'or, celui qui porta Phryxus en Colchide. C'est ainsi que, pour expliquer la fable du bélier à toison d'or, on a inventé une nouvelle fable. *Ov.*, *Métam.*, 6, *v.* 117 et 177. — *Hygin*, *f.* 188.

1. THÉOPHANÈS, historien grec de Mitylène, fut lié d'une étroite amitié avec Pompée, dont il écrivit la vie, et qui, à sa considération, accorda de grands avantages aux Mityléniens, ses compatriotes. Ce fut par les conseils de Théophanès que Pompée se retira en Egypte, après la bataille de Pharsale. Théophanès reçut le titre de citoyen romain et adopta L. Cornélius Balbus, qui fut com-

sul. *Cic.*, *Disc pour Arch.*, c. 10 — *Vell. Pat.*, 2, c. 18. — *Plut.*, *V. de Cic. et de Pomp.* — *Tac.*, *Ann.*, 6, c. 18.

2. — (POMPEIUS), fils du précédent, fut gouverneur d'Asie, et l'un des favoris de Tibère.

3 —de Byzance, écrivain du 7ᵉ siècle, écrivit l'histoire, des dix années du règne de Justin-le-Jeune, depuis 567 jusqu'à 577. Il ne reste de cet ouvrage que quelques extraits conservés par Photius.

4. — surnommé LE CONFESSEUR, parce qu'il fut exilé par l'empereur Léon l'Arménien, pour avoir soutenu le culte des images, était originaire de l'Isaurie, et fleurissait dans le 9ᵉ siècle. Il continua la chronique de Syncelle depuis 285 jusqu'en 813, et, dans cette continuation, il eut soin d'embrasser à la fois les affaires ecclésiastiques et les affaires civiles. L'ouvrage de Théodore-le-Confesseur se trouve dans le volume 7ᵉ du *Corpus historiæ Byzantinæ* de Goar et Combolis.

5. — NONNUS, c'est-à-dire le *Saint*, composa par l'ordre de l'empereur Constantin Porphyrogénète, vers l'an 950, un *Abrégé de toute la science médicale* (ἐπιτομαὶ τῶν ἰατρικῶν θεωρημάτων) extrait d'Oribase et d'autres auteurs anciens.

THÉOPHANIES, *-nia* (θεος, dieu; φαίνεσθαι, apparaître), fêtes que l'on célébrait à Delphes en mémoire de la première apparition d'Apollon aux habitans de cette contrée.

1. THÉOPHILE, *-lus*, poète comique de la vieille comédie, était contemporain de Cratinus et d'Eupolis. Il ne nous est guère connu que par les citations des anciens et par quelques vers épars, sur lesquels il est impossible de le juger.

2. — gouverneur de Syrie sous le règne de Julien.

3. — médecin, auteur d'un *traité des urines*, imprimé à Paris, en 1556, et à Leyde, en 1728.

4. — (S.), père de l'Eglise grecque, d'abord païen, ou peut-être juif, et ensuite chrétien et évêque d'Antioche, adressa vers l'an 181 à son ami Antolycus une dissertation sur *la foi des Chrétiens*. Le seul mérite de cet ouvrage est de contenir un grand nombre de morceaux des anciens philosophes et poètes. Il a été imprimé à Paris, 1742, avec S. Justin, Tatien, Athénagore et Hermias.

5. — patriarche d'Alexandrie après la mort de Timothée en 385, homme savant, mais avide, ambitieux et intrigant, poursuivit avec acharnement S. Jean-Chrysostôme. Il reste de lui quelques écrits peu estimés.

6. — un des jurisconsultes qui furent avec Tribonius et Dorothée chargés de rédiger l'ensemble du droit romain en quatre livres.

7. — PROTOSPATHARIUS, moine et médecin du 7ᵉ siècle, composa vers l'an 610 plusieurs ouvrages de médecine, dont les principaux sont un *Traité de la constitution du corps humain*, en cinq livres, et un *Commentaire sur les aphorismes d'Hippocrate*, publié plusieurs fois sous le faux nom de *Philothée*, qui au reste n'est que la transposition de Théophile.

1. THÉOPHRASTE, *-tus*, célèbre philosophe grec, natif d'Eresus dans l'île de Lesbos, était fils d'un foulon. Il se livra de bonne heure à l'étude de la philosophie. Platon fut son premier maître. De cette école, il passa dans celle d'Aristote, où il se distingua singulièrement. Son nouveau maître, charmé de la facilité de son esprit et de la douceur de son élocution, lui fit changer son nom, qui était Tyrtame, en celui d'Euphraste, qui signifie qui parle bien; et ce nom ne répondant pas encore à la haute idée qu'il avait de la beauté de son génie, il l'appela Théophraste, c'est-à-dire, homme dont le langage a quelque chose de divin. Aristote, obligé de sortir d'Athènes, où il craignait le sort de Socrate, abandonna son école à Théophraste (322 av. J. C.), lui confia ses écrits, à condition de les tenir secrets, et c'est par le disciple que sont venus jusqu'à nous les ouvrages du maître. Théophraste lui succéda dans la direction du Lycée : mais il n'ajouta rien ou presque rien à ses idées ; il ne s'occupa qu'à les développer et à les éclaircir, ce que la concision d'Aristote et l'indécision de quelques-unes de ses doctrines rendaient nécessaire. C'était surtout la facilité et la grâce de l'élocution qui caractérisaient le talent de Théophraste. Il possédait tellement l'art de l'exposition que de tous côtés on accourait pour l'entendre ; il compta dans le Lycée jusqu'à deux mille élèves. Ses rares talens ne lui acquirent pas seulement la bienveillance du peuple, mais encore l'estime et la familiarité des rois. Il fut l'ami de Cassandre, qui avait succédé à Aridée, frère d'Alexandre-le-Grand, sur le trône de Macédoine; Ptolémée-Lagus, premier roi d'Egypte, l'engagea à venir à sa cour et à augmenter le nombre des savans du Musée, et n'ayant pu l'y déterminer, il entretint constamment un commerce de lettres avec lui. Théophraste mourut à l'âge de 107 ans, vers l'an 288 av. J. C. En mourant, il se plaignit, dit-on, de ce que la nature avait accordé aux cerfs et aux corneilles une vie très-longue, tandis qu'elle n'avait donné aux hommes qu'une vie très-courte.

A l'exemple d'Aristote son maître, Théophraste s'était livré non-seulement à la philosophie, mais encore à toutes les sciences qui en sont voisines, et qui s'y rattachent, les mathématiques, l'histoire naturelle, et la médecine. De plus de deux cents traités qu'il avait composés sur ces diverses matières, il ne nous reste qu'une *histoire des pierres*, ses *traités des plantes*, *des vents*, *des signes du beau temps*, *du feu*, *des poissons qui vivent hors de l'eau*, *des vertiges*, *de la sueur*, *de la lassitude* et ses *Caractères*, ouvrage qu'il fit à 99 ans, et que Labruyère a traduit en français, et ensuite imité avec un grand succès.

Ce dernier ouvrage, qui est le mieux connu et le plus lu de tous, contient beaucoup de traits fins et d'observations piquantes, mais aussi beaucoup de détails minutieux et même choquans. Il est à croire que l'ouvrage que nous avons n'est qu'un extrait assez maladroitement fait d'un plus grand ouvrage de Théophraste sur ce sujet. M. Coray a donné en 1799 une édition des *Caractères*. *Cic.*, *Tusc.*, 3, c. 28 ; *in Brut.*, c. 31 ; *Attic.*, 2, *ép.* 16 ; *Orat.*, c. 19. — *Strab.*, 13 — *Diog. Laërce*, *V. de Théoph.*, 5.— *Elien.*, *H. D.*, 2, c. 38 ; 4, c. 20 ; 8, c. 12 — *Quintil.*, 10, c. 1. — *Aulug.*, 13, c. 5.

2. — officier à qui Antigone donna le commandement de la citadelle de Corinthe. *Polyen.*

1. THÉOPHYLACTE, *-tus*, SIMOCATTA, un des écrivains les plus remarquables de l'histoire Byzantine. Il florissait vers l'an 629. Son ouvrage, divisé en huit livres, commence à la mort de Tibère II en 582, et va jusqu'au meurtre de Maurice, à qui Phocas arracha la couronne et la vie l'an 602. Il raconte, dans les cinq premiers livres, la guerre contre les Persans; dans les autres, les invasions multipliées des Avares et des Slaves, et la mort tragique de Maurice. Après la chute de Phocas, Théophylacte lut en public la partie de son histoire où il rapportait les dernières paroles et décrivait les derniers momens du prince ; et s'il faut l'en croire, l'auditoire tout entier fondit en larmes. Théophylacte ne manque pas d'élégance; mais ses expressions sont trop métaphoriques, et son désir de faire parade

de philosophie lui fait souvent oublier toutes les convenances. Son histoire se trouve dans le quatrième volume du *Corpus historiæ Byzantinæ* de Fabrotti. On a aussi de cet auteur un recueil de lettres morales, amoureuses et rustiques, et un ouvrage d'histoire naturelle qui n'est qu'un tissu d'absurdités.

2. — natif de Constantinople, ou selon quelques auteurs d'Eubée, fut d'abord professeur de rhétorique dans la capitale, et ensuite archevêque de Bulgarie. Il est connu par divers ouvrages de théologie, dont le plus important est un commentaire sur la plus grande partie de la Bible, et par un traité sur l'éducation des princes intitulé *institution royale*, et adressé à Constantin Porphyrogénète. Théophylacte mourut à Achrida, chef-lieu de l'archevêché de Bulgarie, vers l'an 1107.

THÉOPNEUSTES, *-tæ* (Θεός, dieu; πνεῦμα, souffle, inspiration), épithète des prêtres ou des devins saisis de l'esprit prophétique.

THÉOPOLÈME, *-mus*, c'est-à-dire ville de dieu (πόλις, ville; Θεός, dieu), et son frère HIÉRON pillèrent le temple de Delphes, et prirent la fuite pour dérober leurs têtes au châtiment. *Cic.*, *Verr.*, c. 5.

THÉOPOLIS, nom qui fut donné à Antioche, parce que ce fut dans cette ville que les adorateurs de Jésus-Christ reçurent, pour la première fois, le nom de Chrétiens.

1. THÉOPOMPE, *-pus*, roi de Sparte, de la famille des Proclides, succéda à son père Nicandre l'an 773 av. J. C. Il fit la guerre aux Messeniens, et mourut après un règne de près de 50 ans, l'an 723 av. J. C., laissant la couronne à son fils Zeuxidame. Ce fut Théopompe qui institua les Ephores. *Plut.*, *V. de Lyc.* — *Paus.*, 3, c. 7. — *Arist.*, *Polit.*, 5, c. 2.

2. — orateur et historien célèbre, fils de Damasistrate, naquit à Chio, et alla, jeune encore, à Athènes étudier l'éloquence sous Isocrate. Il remporta le prix dans un concours où il avait son maître pour rival. La reine Artémise le récompensa magnifiquement pour avoir fait le meilleur éloge de Mausole. Les anciens estimaient surtout ses compositions historiques, qui étaient une *Vie de Philippe de Macédoine*, et une *Continuation de l'histoire de Thucydide*, et le mettaient immédiatement après Hérodote, Thucydide et Xénophon. Ils l'accusaient seulement d'un penchant trop décidé pour la satire et d'une certaine témérité dans ses jugemens. Théopompe était d'un esprit vif et pénétrant, tandis qu'Ephore, autre disciple d'Isocrate, était lourd et lent; ce qui faisait dire à leur maître qu'il employait le frein pour le premier et l'éperon pour le second. *Cic.*, *Orat.*, 2, c. 13; *Brut.*, c. 56. — *Den. d'Hal.*, 1. — *Plut.*, *V. de Lys.* — *Paus.*, 6. — *Quintil.*, 10, c. 1. — *Corn. Nép.*, 7, c. 11.

3. — général lacédémonien, tué à la bataille de Tégyre.

4. — Athénien, qui tenta vainement de délivrer sa patrie de la tyrannie de Démétrius Poliorcète. *Polyen*, 5.

5. — poète grec de la moyenne comédie, vivait dans le 4ᵉ siècle av. J. C. De vingt-quatre comédies qu'il avait composées, il ne nous reste que quelques fragmens.

6. — fils de Damarate, qui fut plusieurs fois couronné aux jeux olympiques. *Paus.*, 6, c. 10.

7. — historien natif de Cnide, qui fut intimement lié avec César. *Cic.*, *à Att.*, 7, *ep* 12. — *Strab.*, 14.

8. — philosophe, natif de Chéronée, vivait dans le 3ᵉ siècle sous le règne de l'empereur Philippe l'Arabe.

THÉOPSIE, *-sia* (Θεός, dieu; ὄψις, vue), prétendue apparition des dieux le jour où l'on célébrait quelque fête en leur honneur. C'était surtout les déesses qui étaient dans l'usage d'apparaître dans ces circonstances aux yeux de leurs adorateurs. *Cic.*, *Nat. des D.*, 2. — *Diod. de Sic.*, 3. — *Plut.*, *Marcell.* — *Arnob.*, *contre les Gent.*, 6.

THÉORES, *-ri* (Θεωρεῖν, envoyer), sacrificateurs particuliers que les Athéniens envoyaient à Delphes offrir en leur nom à Apollon Pythien des sacrifices solennels pour le bonheur de la ville d'Athènes, et pour la prospérité de la république. On tirait les théores tant du corps du sénat que de celui des thesmothètes. V. THÉORIE et DÉLIES.

THÉORIE, *-ria* (Θεωρεῖν, envoyer), députation solennelle que les Athéniens envoyaient tous les ans à Delphes et à Délos. La durée du voyage depuis leur départ jusqu'à celui du retour était ordinairement de trente jours. Pendant ce temps il était défendu d'exécuter aucun condamné. Ce fut pour cette raison que Socrate, qui avait été jugé le lendemain du départ de la théorie de Délos, ne but la ciguë qu'après un intervalle de vingt-neuf jours. Aristophane personnifie, sous le nom de *théorie*, les cérémonies sacrées en général. *Aristoph.*, *Paix.* — *Platon*, *Phéd.* V. THÉORIES ET DÉLIES.

THEORIUS (Θεωρεῖν, voir, contempler), surnom que les Trézéniens donnaient à Apollon, considéré comme le soleil qui voit le monde entier. *Plutarq.* — *Pausan.*, 2, c. 31.

1. THÉOTIME, *-mus*, athlète d'Elis, qui vivait sous le règne d'Alexandre. *Paus.*, 6, c. 17.

2. — Grec qui écrivit une histoire d'Italie. *Plut.*, *Parall.*, c. 8.

THEOXENA, femme qui se jeta dans la mer avec son mari et ses enfans, afin d'échapper à la poursuite des soldats de Philippe, roi de Macédoine. *T. L.*, 40, c. 4.

THÉOXÈNE, *-nus*, général des Achéens. *T. L*, 33, c. 18.

THÉOXÉNIES, *-nia* (Θεὸς, dieu; ξένος, étranger), jeux qui se célébraient en l'honneur d'Apollon hospitalier (ou Theoxenius) à Pellène. Le prix était une somme d'argent; et les Pelléniens seuls étaient admis à le disputer. Selon d'autres, c'était un jour solennel où l'on sacrifiait à tous les dieux ensemble. Cette fête avait été instituée par les Dioscures On y célébrait ensuite des jeux où le prix du vainqueur était un vêtement nommé *calena. Strab.*, 8. — *Pausan.*, 7, c. 27. — *Hésych.*

THEOXENIUS (Θεὸς, dieu; ξένος, étranger), surnom d'Apollon à Pellène, ville d'Achaïe, où il avait un temple.

THERA, *myth.*, une des filles d'Amphion et de Niobé, fut tuée avec ses six sœurs par les flèches de Diane. *Apollod.*, 3, c. 8. — *Hyg.*, *f.* 11 et 69.

THERA, *géog.*, autrefois CALLISTE (*Santorin*), petite île de la mer Egée, et l'une des Cyclades. C'est la plus méridionale de toutes. On croit qu'elle fut élevée par un volcan du fond de la mer. Ses premiers habitans furent les Phéniciens, qui s'y établirent sous la conduite de Membliarès, général de Cadmus. Elle reçut le nom de Thera, de Théras, fils d'Autésion, qui y conduisit une colonie de Lacédémoniens. C'est de là que partit Battus, fondateur de Cyrène. *Hérod.*, 4. — *Strab.*, 8. — *Paus.*, 3, c. 1; 7, c. 2. — *Pline.*, 2, c. 89.

THÉRAMBE, *-bus*, petite v. de Macédoine, au N., près de Pallène. *Hérod.*, 7, c. 123

THÉRAMÈNE, *-ne*, *myth.*, nymphe aimée de Cyrnus, et mère d'Astrée, donna son nom à une île de la mer Egée, sans doute celle de Théra.

THÉRAMÈNE, *-menes*, philosophe et général athénien, contemporain d'Alcibiade, fut un des trente tyrans d'Athènes. Loin de prendre part aux opérations violentes de ses collègues, il fut au contraire traduit en jugement par Critias, le plus puissant d'entre eux. Quelques hommes vertueux ayant osé prendre sa défense, et ayant été écoutés avec plaisir, Critias fit entourer le tribunal de jeunes gens armés de poignards, raya le nom de Théramène de la liste des trois mille citoyens que le sénat seul avait droit de juger, et le fit arracher de l'autel au pied duquel il avait cherché un asile. Socrate voulut vainement s'opposer à cette violence, et le défendre contre les satellites armés de Critias. Ses efforts ne purent retarder la mort de Théramène, qui fut condamné le jour même à boire la ciguë. Il avala le poison avec beaucoup de tranquillité, et en versa une partie sur la terre, en disant ironiquement : « à la santé de Critias. » Cet événement eut lieu l'an 404 av. J. C. Théramène, à cause de la légèreté de son caractère, avait été surnommé *Cothurne*, espèce de chaussure commune aux deux sexes. Mais cette légèreté se réunissait chez lui au courage le plus ferme. *Cic.*, *Orat.*, 3, *c.* 16.—*Corn. Nep.* — *Plut.*, *V. d'Alcib.*

THÉRAPEUTES, *-tæ* (θεραπεύειν τοὺς θεούς, honorer les dieux), secte de Juifs, qui n'était qu'une subdivision de celle des Esséniens. Ils se distinguaient des autres Esséniens en ce qu'ils se livraient plus spécialement aux spéculations et à la vie contemplative, tandis que les autres s'occupaient surtout de la pratique des vertus. La vie des Thérapeutes ressemblait tellement à celle des premiers disciples du Christ, qu'Eusèbe (*Hist. Eccl.*, 2, *c.* 16.) veut les faire considérer comme chrétiens ; Philon et Josèphe, qui ont fait un tableau complet des sectes juives, les revendiquent comme une secte d'Esséniens. V. ESSÉNIENS.

THÉRAPHNÉ ou TÉRAPNÉ, v. de Laconie, à l'O. de l'Eurotas, où Apollon avait un temple appelé *Phœbeum*. Cette ville était si près de Lacédémone, que quelques auteurs les confondent toutes deux en une seule. Elle reçut son nom de Thérapné, fille de Lélex, et fut la patrie d'Hélène ainsi que de Castor et Pollux, qui, pour cette raison, sont quelquefois appelés *Therapnæi fratres*. *Ov.*, *Fast.*, 5, *v.* 233. — *T. L.*, 2, *c.* 16. —*Sil. Ital.*, 6, *v.* 303 ; 8, *v.* 414 ; 13, *v.* 43.—*Pline*, 4, *c.* 5.—*Den. d'Hal.*, 2, *c.* 49 — *Stace*, *Theb.*, 3, *v.* 793.—*Paus.*, 3, *c.* 14 *et* 19.

THÉRAS, Lacédémonien, fils d'Autésion, conduisit une colonie dans l'île de Calliste, qui prit de là le nom de *Thera*, et reçut après sa mort les honneurs divins. *Paus.*, 3, *c.* 1 et 15 ; 4, *c.* 3.

THÉRASIES, *-siæ*, petites îles situées aux environs et à l'O. de Thera.

THÉRÉE, *-reus*, centaure qui fut tué par Hercule dans le combat auprès de la caverne de Pholus.

THÉREX, v. de Palestine, dans la tribu de Benjamin, à l'E., à peu de distance du Jourdain.

THÉRICLES, fameux potier de Corinthe, du temps d'Aristophane. *Cic.*, *Verr.*, 4, *c.* 18.—*Pline*, 16, *c.* 40.

THERIMAQUE, *-chus*, un des fils d'Hercule et de Mégare ; son père le tua dans un accès de fureur. *Apollod.*, 2, *c.* 4 *et* 7.

THÉRITAS, c'est-à-dire *chasseur* (θήρα, chasse), surnom de Mars en Colchide. Il avait dans ce pays une statue que Castor et Pollux transportèrent en Grèce. *Paus.*, 3, *c.* 9.

1. **THERMA**, v. de Macédoine, nommée depuis THESSALONIQUE. V. ce mot.

2. — (θερμός, chaud), petite v. d'Afrique, ainsi nommée à cause des grandes chaleurs que l'on y souffrait. *Strab.*

1. **THERMÆ** HIMERENSES (*Thermini*), v. de Sicile, sur la côte septentrionale, à l'embouchure du fleuve Himère et un peu à l'E. de la v. d'Himère. *Cic.*, *Verr.*, 2, *c.* 35. — *Sil. Ital.*, 14, *v.* 23.

2. — SELINUNTIÆ (*Sciacca*), v. de Sicile, sur la côte méridionale, à peu de distance de la mer, entre les fleuves Hypsa et Crinise, au S. O. de Sélinonte. Elle devait son nom aux sources d'eaux chaudes (θερμός, chaud) qui s'y trouvaient.

3. — TIBERIENSES. V. AMMAÜS.

THERMAÏQUE (GOLFE), *-icus sinus*, golfe de Macédoine formé par la mer Egée, entre la Piérie et la presqu'île de Chalcidique. Il avait pris son nom de Therma, ensuite Thessalonique, qui était sur sa rive occidentale. *Hérod.* — *Strab.* — *Tac.*, *Ann.*, 5, *c.* 10.

THERMES, *-mæ* (θερμαί, eaux chaudes), édifices immenses et magnifiques construits à Rome par les empereurs pour donner à baigner au peuple. Ils se composaient principalement d'un grand nombre de salles très-vastes, remplies de bassins d'une grande dimension, qui pouvaient recevoir beaucoup de monde à la fois, et de pièces particulières où l'on entrait seul dans de magnifiques cuves de marbre ou de porphyre. De plus on y trouvait des appartemens élégans pour se déshabiller et y déposer ses vêtemens (*apodyteria*) ; d'autres où l'on était frotté et parfumé (*alipteria*) ; des jardins ombragés d'allées de platanes pour la promenade ; des salles où l'on prenait l'exercice de la lutte, de la course, du jeu de paume, des bibliothèques, des auditoires où des professeurs venaient faire des cours, enfin jusqu'à des théâtres. Les particuliers firent aussi construire des Thermes sur le modèle de ceux des princes, et Rome seule en contenait huit cents, mais les plus beaux sans contredit étaient ceux qu'avaient élevés les empereurs. Parmi ceux-ci on distinguait les thermes de Néron, de Titus, de Domitien, de Caracalla, d'Antonin et de Dioclétien. Ceux-ci, quoiqu'ils fussent loin d'être les plus grands de tous, pouvaient contenir dix-huit mille personnes à la fois. Ils subsistent encore en partie, et leurs débris font l'admiration des voyageurs. *Suét.*, *V. de Titus* ; *V. de Domit.*, *c.* 5. — *Pline le J.*, 3, *ép.* 20. — *Stace*, 1, *Sylv.*, 5, *v.* 61. — *Martial*, 7, *ep.* 33.— *Dion Cass.*, 53, *c.* 27. V. BAINS.

THERMODON, *myth.*, fils de Pontus et de la Mer.

1. THERMODON, *géog.* (*Thermeh*), petite riv. du Pont, prenait sa source à quelques milles de Sarmasa, coulait au N. et venait, après avoir traversé les plaines de Thémiscyre habitées par les Amazones, se jeter dans le Pont-Euxin. *Hérod.*, 9, *c.* 27. — *Strab.*, 11. — *Virg.*, *En.*, 11, *v.* 659.—*Properce*, 5, *él.* 12, *v.* 16 ; 4, *él.* 4, *v.* 69. — *Ov.*, *Métam.*, 2, *v.* 249 ; 9, *v.* 189 ; 12, *v.* 611 ; *Pont.*, 4, *él.* 10, *v.* 51.—*Pline*, 37, *c.* 8. —*P. Méla*, 1, *c.* 19. — *Paus.*, 1, *c.* 2 ; 9, *c.* 19.

2. — petite riv. de la Béotie, prend sa source au mont Hypatus, coule au S., et se jette dans l'Asope par la rive gauche.

THERMONA (θερμός, chaud), déesse romaine qui présidait aux eaux chaudes et aux eaux minérales.

THERMOPOLIUM (θερμός, chaud, πωλεῖν, vendre), nom des lieux où l'on vendait des boissons chaudes. *Plaut.*, *Pseud.*, *acte*, 2, *sc.* 4, *v.* 52.

THERMOPYLES, *-læ* (*Thermi*), défilé de la Locride, sur les frontières de la Thessalie, à l'O., formé d'un côté par le sommet du mont OEta et de l'autre par le rivage du golfe Maliaque. Ce lieu est célèbre par la mort héroïque de Léonidas et de ses trois cents Spartiates, l'an 480 av. J. C., et par la bataille que les Romains y livrèrent à Antiochus roi de Syrie en 191. Thermopyles forma dans les premiers temps de la Grèce un royaume indépendant. Deucalion en fut le premier roi, Amphictyon le second. L'assemblée des amphictyons se tenait près des Thermopyles. Le nom de Thermopyles vient de ce qu'il y avait des sources d'eaux chaudes aux environs du défilé (θερμός, chaud; πύλη, porte, défilé). *Hérod.*, 7, *c.* 176. — *T. L.*, 36, c. 15. —*P. Méla*, 2, *c.* 3. — *Paus.*, 2, *c.* 9.

THERMUM ou Thermes. V. ce nom.

1. THERMUS, *hist.* (A. Minucius), fut défendu deux fois par Cicéron, et acquitté. *Cic.*, *Flacc.* c. 39.

2. — (Q.), préteur en Asie, ami de Cicéron. Deux de ses lettres se trouvent dans la correspondance de Cicéron.

3. — Romain condamné à mort sous Néron.

Thermus, *géog.*, v. capitale de l'Etolie, entre le lac Trichonis et le mont Panétolic. C'est là que les Etoliens s'assemblaient tous les ans pour nommer un magistrat. *Polyb.*, 5.

THERMUTIS, nom d'Isis considérée comme irritée et vengeresse des crimes.

THERMUTIAQUE (branche), *-cum flumen*, bras du Nil qui part du bras Athribitique un peu au-dessus d'Athribis, coule au N. O. et va rejoindre la branche Agathosdæmon, entre Naucratis au N. et Andropolis au S. E., recevait sans doute son nom d'un temple de la déesse Thermutis qui peut-être se trouvait sur ses bords.

1. THÉRO, Nymphe célèbre par sa beauté, fille de Phylas et de Déiphile, fut aimée d'Apollon et en eut Chéron, fondateur de Chéronée. *Paus.*, 9, *c.* 40.

2. — femme thrace, nourrice ou mère du troisième Mars.

THÉRODAMAS, roi de Scythie qui, dit-on, nourrissait des lions avec du sang humain, afin qu'ils fussent plus cruels. *Ov.*, *Ib.*, *v.* 383; *Pont.*, 1, *él.* 2, *v.* 121.

1. THÉRON, *myth.*, guerrier latin d'une taille gigantesque. Il fut tué par Enée. *En.*, 10, *v.* 312.

2. — prêtre du temple d'Hercule à Sagonte. *Sil. Ital.*, 2, *v.* 149.

1. Théron, *hist.*, Thébain qui se vantait de descendre des Spartes. *Stac.*, *Théb.*, 2, *v.* 572; 9, *v.* 304.

2. — tyran d'Agrigente, mort l'an 470 av. J. C. Il était fils d'Enésidamus de Béotie, et avait épousé Démarète fille de Gélon, roi de Sicile. *Hérod.*, 7. — *Pind.*, *Olymp.*, 2.

THERPANDRE. V. Terpandre.

THERSA, Thirsa ou Thirza. V. Thirza.

1. THERSANDRE, *-der*, *myth.*, fils de Polynice et d'Argie, était un des sept Epigones et vint avec les six autres mettre le siége devant Thèbes. Il la prit, chassa Créon et monta sur le trône. Longtemps après, étant déjà âgé, il alla au siége de Troie et mourut en Mysie, tué par Télèphe, après avoir fait des prodiges de valeur. Il avait épousé Démonasse, fille d'Amphiaraüs, dont il eut Tisamène son successeur. *Pind.*, *Olymp.*, 2. — *Virg.*, *En.*, 2, *v.* 261. — *Paus.*, 7, *c.* 3; 9, *c.* 7. — *Apoll.*, 3, *c.* 7. — *Stace*, *Thebaide*, 3, *v.* 683.

2. — fils de Sisyphe roi de Corinthe. *Paus.*, 2, *c.* 4; 3, *c.* 16.

Thersandre, *hist.*, célèbre musicien de l'Ionie.

THERSANON, fils du Soleil et de Leucothoé, était du nombre des Argonautes.

1. THERSILOQUE, *-chus*, *myth.*, fils d'Anténor, fut tué au siége de Troie par Achille. *En.*, 6, *v.* 483.

2. — Troyen, tué en Italie par Turnus. *En.*, 12, *v.* 363.

Thersiloque, *hist.*, fameux athlète de Corcyre, remporta le prix aux jeux olympiques. *Paus.*, 6, *c.* 13.

THERSIPPE, *-ppus*, *myth.*, fils d'Agrius, chassa OEnée du trône de Calydon. *Apollod.*, 1, *c.* 21.

1. Thersippe, *hist.*, auteur athénien, mort vers l'an 953 av. J. C.

2. — courrier chargé de porter à Darius une lettre d'Alexandre. *Quint. Curce.*

THERSITE, *-tes*, le plus laid et le plus lâche des Grecs venus au siége de Troie. Railleur et insubordonné, il vomissait sans cesse de grossières invectives contre les généraux, surtout contre Agamemnon, Achille et Ulysse. Un jour enfin, s'étant moqué de la douleur qu'Achille témoigna à la mort de l'amazone Penthésilée, le héros le tua d'un coup de poing. *Hom.*, *Iliad.*, 2, *v.* 212. — *Dict. de Cr.*, 3, *c.* 16. — *Ov.*, *Pont*, 4, *el.* 13, *v.* 15. — *Apollod.*, 1, *c.* 8. — *Juv.*, *Sat.*, 8, *v.* 269. — *Q. de Smyrn.*, 1, *v.* 720, 756, 829.

THESBÉ. V. Thisba.

THÉSÉE, *-seus*, dixième roi d'Athènes (1235 — 1205) et l'un des héros des plus célèbres de la mythologie, naquit à Trézène de l'union furtive d'Egée roi d'Athènes et d'Ethra, et y fut élevé par les soins de sa mère, à la cour du sage Pitthée, son grand-père maternel. Les poètes désignent souvent Thésée sous le nom d'*Erechthéide*, parce qu'on le regardait comme un des plus illustres descendans d'Erechthée ou du moins de ses successeurs; car il est douteux que Thésée descendît d'Erechthée. On le nomme aussi quelquefois fils de Neptune. En effet, Pitthée, voulant cacher son alliance avec Egée, déclara, quand sa fille fut grosse, que Neptune, la grande divinité des Tréséniens, était le père de l'enfant qu'elle portait dans son sein. Dès ses premières années Thésée annonça le courage et la force dont il était doué. Un jour Hercule, étant venu voir Pitthée, quitta sa peau de lion pour se mettre à table: plusieurs enfans de la ville, entre autres Thésée, qui n'avait que 7 ans, attirés par la curiosité, étaient accourus chez Pitthée; tous eurent peur de la peau de lion, à l'exception de Thésée, qui, arrachant une hache des mains d'un esclave, et croyant voir un lion, vint pour l'attaquer.

Egée, avant de quitter Trézène, avait mis sa chaussure et son épée sous une grosse roche, et avait ordonné à Ethra de ne pas lui envoyer son fils à Athènes qu'il ne fût en état de lever cette pierre afin de prendre ce qu'il y déposait. A peine Thésée eut-il atteint l'âge de 16 ans, qu'il la remua, et prit l'espèce de dépôt qu'elle recelait, au moyen duquel il devait se faire reconnaître pour le fils d'Egée. Thésée, avant de se faire reconnaître pour héritier du trône d'Athènes, résolut de s'en rendre digne; la gloire et la vertu d'Hercule l'aiguillonnaient vivement. La parenté qui était entre eux augmentait encore cette émulation; car Pitthée, père d'Ethra, était frère de Lysidice, mère d'Alcmène. Il se proposa donc d'aller chercher des aventures, et prit le chemin de terre, dans le dessein de se signaler par ses exploits. La route de Trézène à Athènes

était très-dangereuse, à cause des brigands et des monstres qui l'infestaient. Thésée surmonta tous ces obstacles : il tua Corynète, Sinnis, Sciron, Procuste et la fameuse Phæa. Après ces expéditions, il alla sur les bords du fleuve Céphise, et se fit purifier par les descendans de Phytalus, à l'autel de Jupiter Mélichius, pour avoir souillé ses mains dans le sang des brigands, et entre autres de Sinnis, son propre parent, qui descendait comme lui de Pitthée. Ce fut après ces exploits que Thésée vint à Athènes pour s'y faire reconnaître : il trouva cette ville dans une étrange confusion. Médée y gouvernait sous le nom d'Egée; et ayant su l'arrivée d'un étranger qui faisait beaucoup parler de lui, elle tâcha de le rendre suspect au roi, et convint même de le faire empoisonner dans un repas que le roi devait lui donner; mais au moment que Thésée allait avaler le poison, Egée reconnut son fils à la garde de son épée, et chassa Médée, dont il découvrit les mauvais desseins. Les Pallantides, qui avaient des prétentions au trône, voyant Thésée reconnu, ne purent cacher leur ressentiment, et conspirèrent contre Egée, dont ils se croyaient les seuls héritiers. La conspiration fut découverte et dissipée par la mort de Pallas et de ses enfans, qui tombèrent sous les coups de Thésée; mais ces meurtres, quoique jugés nécessaires, obligèrent le héros à se bannir d'Athènes pour un an; après ce temps il fut absous au tribunal des juges qui s'assemblaient dans le temple d'Apollon Delphinien. A peine fut il de retour dans sa patrie qu'il marcha contre le taureau qui désolait les plaines de Marathon. Il le prit vivant, le promena danc les rues d'Athènes et l'immola ensuite à Minerve ou à Apollon.

Quelque temps après, Thésée se proposa de délivrer sa patrie du honteux tribut qu'elle payait à Minos, et pour cela il s'offrit pour aller en Crète avec les autres Athéniens, sans tenter même la faveur du sort. Avant de partir, il s'efforça de se rendre les dieux propices par un grand nombre de sacrifices. Il consulta aussi l'oracle de Delphes, qui lui promit un heureux succès dans son expédition, si l'amour lui servait de guide. En effet il tua le Minotaure, et sortit heureusement du labyrinthe, à l'aide d'un fil que lui avait donné Ariane, qui avait conçu de l'amour pour lui. Il rendit en même-temps la liberté à six jeunes garçons et à autant de jeunes filles, qui étaient destinés à servir de pâture au monstre. Il aborda ensuite dans l'île de Naxos, où il eut la cruauté d'abandonner Ariane, qui lui avait sauvé la vie.

A son retour de Crète, il trouva que son père Egée n'était plus. Il y a parmi les mythologues deux traditions sur cette mort; les uns veulent qu'elle ait été naturelle et causée par la vieillesse; les autres disent, et c'est l'opinion généralement admise, qu'en partant pour la Crète, Thésée, qui avait des voiles noires à son vaisseau en signe de deuil, avait promis que s'il était vainqueur il arborerait des voiles blanches. La joie lui fit oublier sa promesse, et quand Egée, qui tous les jours allait sur le bord de la mer guetter le retour du vaisseau, aperçut les voiles noires, il crut son fils mort et se précipita dans les flots. Quoi qu'il en soit, les premiers soins de Thésée furent de rendre à son père les derniers devoirs. Ensuite, pour remercier les dieux de l'heureux succès de son voyage, il établit en leur honneur plusieurs fêtes, dont la dépense devait être fournie par les familles de ceux qu'il avait ramenés de l'île de Crète. Mais surtout il fit exécuter le vœu qu'il avait fait à Apollon en partant d'envoyer tous les ans à Délos offrir des sacrifices en actions de grâces. En effet, on ne manqua jamais d'envoyer des députés couronnés de branches d'olivier. On se servait même pour ce voyage du même vaisseau qu'avait monté Thésée, et qu'on entretenait, afin qu'il fût toujours prêt à servir; ce qui a fait dire aux poètes qu'il était immortel. Au temps de Ptolémée Philadelphe, c'est-à-dire mille ans après la mort de Thésée, ce vaisseau durait encore, ainsi que la coutume d'envoyer à Délos (V. DÉLIES, GALÈRE SALAMINIENNE, THÉORES).

Thésée, paisible possesseur du trône d'Athènes, travailla à réformer le gouvernement de l'Attique : il rassembla en une seule ville tous les habitans de ce pays, qui jusqu'alors avaient été dispersés dans différentes bourgades, et leur proposa le plan d'une république, où il ne se réservait que le commandement des armées et la garde des lois; mais où les citoyens partageraient entre eux le reste de l'administration, et où toute l'autorité serait entre les mains du peuple. Cette forme de gouvernement, nouvelle alors dans la Grèce, attira beaucoup d'étrangers, qui rendirent ce nouveau peuple très-nombreux. Voulant réunir ensuite par la religion ces peuples séparés d'ailleurs par leurs intérêts particuliers, il institua plusieurs fêtes religieuses : il renouvela, en l'honneur de Neptune, les jeux isthmiques, comme Hercule avait renouvelé les jeux olympiques.

Après avoir exécuté tous ses projets politiques, il se dépouilla de l'autorité souveraine, comme il l'avait promis, et, laissant sa nouvelle république sous la conduite des lois qu'il lui avait données, il reprit son premier projet, et se mit à courir de nouvelles aventures. Sa réputation de bravoure et de sagesse fit rechercher son alliance. Pirithoüs, roi des Lapithes, voulant éprouver son courage, fit une irruption dans l'Attique. Thésée marcha aussitôt contre lui. Lorsque les armées furent en présence, les deux héros, frappés d'admiration à la vue l'un de l'autre, s'embrassèrent au lieu de combattre, et se vouèrent dès ce moment une amitié inaltérable. Tous deux se trouvèrent à la guerre des Centaures, à la conquête de la toison d'or et à la chasse du sanglier de Calydon. Selon quelques auteurs, Thésée assista aux deux guerres de Thèbes; mais ces traditions sont fausses; car il était mort à l'époque de la seconde, et quant à la première, il n'y prit aucune part; seulement les Thébains vainqueurs ayant défendu par un décret solennel de donner la sépulture aux cadavres des guerriers ennemis, il céda aux sollicitations de leurs veuves et de leurs mères, et marcha contre les Thébains, les vainquit et les força à révoquer une loi si barbare.

Il alla ensuite sur les bords du Thermodon chercher les Amazones pour avoir la gloire de combattre contre elles comme Hercule; il les vainquit, et fit prisonnière leur reine Antiope ou Hippolyte, dont il eut le malheureux Hippolyte (V. ANTIOPE). On dit qu'âgé de plus de 50 ans il lui prit envie d'enlever la belle Hélène, qui n'en avait alors que dix au plus; mais les Tyndarides ses frères la reprirent, et enlevèrent à leur tour la mère de Thésée, Ethra, qu'ils firent esclave d'Hélène. Enfin ayant formé, avec Pirithoüs son ami, le coupable projet d'aller enlever la femme d'Aïdonée, roi d'Epire, ou, selon la fable, Proserpine, femme de Pluton, il échoua et fut retenu prisonnier dans les états de ce prince jusqu'à ce qu'Hercule vînt l'en délivrer : c'est là ce qui a fait imaginer la descente de Thésée aux enfers. La fable dit que Thésée et Pirithoüs, descendus aux enfers, et fatigués de la longue traite qu'ils avaient faite pour y arriver, s'assirent sur une pierre, sur laquelle ils demeurèrent collés sans pouvoir s'en relever. Il n'y eut qu'Hercule qui obtint de Pluton la délivrance de Thésée. C'est à cette

fable que Virgile (*Enéid.*, 6) fait allusion, quand il représente Thésée dans le Tartare, éternellement assis sur une pierre dont il ne peut se détacher, et criant sans cesse aux habitans de ces sombres lieux : « Apprenez par mon exemple à ne point être in- » justes, et à ne pas mépriser les dieux. » Le reste de la vie de Thésée ne fut qu'un enchaînement de malheurs. On connait la fin tragique de son fils Hippolyte et de Phèdre sa femme, qui, pendant son absence, s'étaient retirés à Trézène. V. HIPPOLYTE, PHÈDRE.

Revenu après sa malheureuse expédition à Athènes, Thésée y trouva ses sujets révoltés contre lui, et Mnesthée solidement établi sur le trône; forcé de fuir, il se retira chez Lycomède, roi de Scyros. Mais Lycomède, jaloux de sa réputation ou gagné par les présens de Mnesthée, le fit précipiter du haut d'un rocher où il l'avait attiré, sous prétexte de lui montrer la campagne. Les enfans de Thésée, étant remontés dans la suite sur le trône d'Athènes, rendirent de grands honneurs à la mémoire de leur père, et rapportèrent ses os dans l'Attique. Ils lui élevèrent un temple et instituèrent en son honneur des fêtes, que l'on célébrait encore du temps de Plutarque et de Pausanias. *Hom.*, *Il.*, 2, *v.* 212; *Odyss.*, 21, *v.* 293. — *Hésiod.*, *Boucl. d'Herc.*, *v.* 176. — *Virg.*, *En.*, 6, *v.* 14, 21 *et* 617. — *Ov.*, *Héroïd.*, 10, *v.* 1; *Fast.*, 3, *v.* 473 *et* 490; *Am.*, 1, *élég.* 8, *v.* 15; *Art d'aim.*, 1, *v.* 527; *Mét.* 12, *v.* 227. — *Catulle*, *noces de Pélée*, *v.* 52. — *Properce*, 3, *élég.* 21, *v.* 37. — *Diod. de Sic.*, 1 *et* 4. — *Apollod.*, 3, *c.* 30. — *Hygin*, *f.* 14, 33, 38, 79. — *Sénèq. le Trag.*, *Hippol.*, *v.* 951; *Herc. fur.* — *Lucain*, *Phars.*, 2, *v.* 612. — *Val. Flac.*, 2, *v.* 193. — *Stac.*, *Théb.*, 5, *v.* 431; *Achilléid.*, 1, *v.* 156. — *Apollon*, *Arg.*, 1, *v.* 103. — *Plut.*, *V. de Thésée.* — *Elien*, *H. D.*, 4, *c.* 5. — *Paus.*, 1, *c.* 27.

THÉSÉENNES, THÉSÉIES, *-ia*, fêtes grecques en l'honneur de Thésée.

THESEIA, lieu où les jeunes Grecs consacraient à Delphes leurs premiers cheveux, en mémoire de ce que Thésée avait donné cet exemple.

THÉSÉIDE, *-seis*, *arch.*, manière de couper les cheveux sur le devant du front dans la cérémonie des Theseia, parce que Thésée les avait coupés ainsi.

THÉSÉIDE, *-seis*, *hist. litt.*, titre d'un poème, dans lequel Codrus avait célébré les exploits de Thésée. *Juv.*, 1, *v.* 2.

THÉSÉIDES, *-seides*, nom patronymique des Athéniens, pris de Thésée, un de leurs rois. *Géorg.*, 2, *v.* 383.

THÉSIDE, *-des*, Hippolyte, fils de Thésée. *Ov.*, *Héroïd.*, 4, *v.* 65.

THÉSIMAQUE, *-chus*, fils de Pisistrate, roi des Orchoméniens, eut part à la mort de son père, qui fut assassiné dans le sénat. Il emporta comme chacun des sénateurs une partie du corps sous sa robe, et dit qu'il venait d'être enlevé au ciel. C'est la même fable que celle de Romulus.

THÉSIMÈNE, *-nes*, que l'on nomme aussi PROMACHUS, fils de Parthénopée et de la nymphe Clymène, fut un des Epigones, qui mirent le siége devant Thèbes, dix ans après la guerre de Polynice.

THESMIA, surnom de Cérès. V. THESMOPHORE.

1. THESMOPHORE, *-ros* (θεσμός, loi; φέρειν, porter), c'est-à-dire *législatrice*, surnom de Cérès, parce qu'elle avait civilisé les hommes et leur avait donné des lois. *Virg.*, *En.*, 4, *v.* 58. — *Diod. de Sic.*, 5. — *Hyg.*, *f.* 47, 274 et 277. — *Paus.*, 10, *c.* 33.

2. — surnom donné quelquefois à Bacchus. *Orph.*, *hymn. à Bacc.*

3. — surnom d'Isis, que les Egyptiens regardaient comme législatrice des initiés et des prêtres.

THESMOPHORIES, *-ria*, fêtes qui se célébraient dans l'Attique, au mois de Pyanepsion, en l'honneur de Cérès Thesmophore ou législatrice, et en reconnaissance des lois sages qu'elle avait données aux mortels. Cette déesse passait pour avoir institué ces fêtes elle-même. Selon d'autres, elles furent établies par Triptolème ou par Orphée ou enfin par les filles de Danaüs. Les parties principales de ces fêtes peuvent se réduire à trois, les préparations, les processions et l'autopsie. Les préparations avaient pour but la frugalité, la chasteté, l'innocence. Plusieurs jours avant la fête, on se purifiait de toutes ses souillures; on s'abstenait de tous les plaisirs des sens, même légitimes, et l'on vivait dans la plus parfaite sobriété. Il n'était pas permis aux hommes d'assister aux Thesmophories, et il n'y avait que les femmes de haute naissance qui eussent droit de les célébrer. Dans les propositions, plusieurs vierges choisies, vêtues de robes blanches, portaient sur leurs têtes, d'Athènes à Eleusis, des corbeilles sacrées, où étaient enfermés un enfant, un serpent d'or, un van, des gâteaux, et plusieurs autres symboles. D'autres portaient des livres qui contenaient les cérémonies du culte secret de la déesse. En Sicile, durant la marche, les femmes couraient çà et là avec des flambeaux allumés, et appelaient à haute voix Proserpine. L'autopsie ou la vision directe consistait à être mis en présence des dieux et à les voir par ses propres yeux, ou plutôt dans la révélation des mystères que l'on faisait aux initiés. La solennité durait cinq jours; et, durant cet intervalle, les femmes étaient obligées de se séparer de leurs maris, pour célébrer les mystères de la déesse avec plus de pureté. On rendait la liberté aux personnes détenues pour des fautes légères. Le prêtre qui présidait aux Thesmophories portait une couronne sur la tête. Il était toujours pris dans la famille des Eumolpides. *Soph. Œd. à Col.* — *Callimaq.*, *Hymne à Cérès.* — *Apollod.*, 1, *c.* 11. — *Diod.*, *de Sic*, 5. — *Ovide*, *Métam.*, 10, *v.* 431, *Fast.*, 4, *v.* 619. — *Pline*, 24, *c.* 9. — *S. Clem. d'Alex.*, *Strom.*, 4. — *Parth.*, *Erot.*, *ép.* 8. V. ELEUSINIES.

THESMOTHÈTES, c'est-à-dire *législateurs*, nom que l'on donnait à Athènes aux six derniers des neuf archontes, parce qu'ils étaient spécialement chargés de faire observer les lois. *Ov.*, *Met.*, 5, *v.* 310. — *Val. Flacc.*, 2, *v.* 368.

1. THESPIADES, surnom des Muses, pris de Thespies en Béotie, où elles étaient honorées d'un culte particulier.

2. — ou mieux THESTIADES, filles de Thestius. V. ce nom.

THESPIE, *-pia*, fille du fleuve Asope, donna son nom à la ville de Thespie. *Strab.*, 9.

THESPIES, *-pia* (*Néocorio*), v. méridionale de la Béotie, au midi et au bas de l'Hélicon, ainsi nommée de Thespie, fille du fleuve Asope. Cette ville était particulièrement consacrée aux Muses, et décorée d'édifices et de statues magnifiques. *Paus.*, 9, *c.* 26. — *Pline*, 4, *c.* 7.

THESPIS, d'Icarie en Attique, vivait vers l'an 536 av. J. C. Il est regardé comme l'inventeur de la tragédie. Avant lui, les chanteurs représentaient une action sans suite et sans plan, telle que le hasard ou l'ivresse du moment la leur inspirait. Thespis introduisit un acteur qui, monté sur un chariot, et le

visage barbouillé de lie, faisait un récit ou représentait une action dont le sujet et les vers étaient préparés d'avance. *Hor.*, *Art poét.*, *v.* 276.

THESPIUS ou mieux THESTIUS. V. THESTIUS.

THESPROTIE, *-tia*, célèbre contrée de l'Epire occidentale, située à l'O. d'Ambracie, et le long de la mer. Elle était arrosée par l'Achéron et le Cocyte, dont les poètes ont fait les fleuves de l'enfer, le Thyamis et le Xanthe. Buthrotum, Gytanes et Onchesme en étaient les villes principales. C'est dans la Thesprotie qu'étaient l'oracle et les chênes parlans de Dodone. *Hom.*, *Odyss.*, 14, *v.* 315. — *Strab.*, 7 et 8. — *Paus.*, 1, *c.* 17. — *Phars.*, 3, *v.* 179. — *Sil. It.*, 15, *v.* 297.

1. THESPROTUS, fils de Lycaon roi d'Arcadie. *Appollod.*, 3, *c.* 8 et 16.

2 — roi d'Epire chez lequel se réfugièrent Thyeste et sa fille Pélopée qu'épousa son oncle Atrée, la croyant fille de Thesprotus. Il donna son nom à la Thesprotie.

THESSALIE, *-lia* (*pachalik de Janina*), contrée de la Grèce, bornée au N. par la Grèce propre, au midi par la Macédoine et la Mygdonie, à l'O. par la mer Egée, et à l'occident par l'Illyrie et l'Epire. Elle était divisée en cinq provinces principales : la Thessaliotide, la Pélasgiotide, la Perrhebie, l'Histiéotide et la Phthiotide, auxquelles quelques-uns joignent la Magnésie. La Thessalie, ainsi nommée de Thessalus, un de ses rois, s'appelait aussi Æmonie, Argos, Hellas, Argeia, Dryopide, Pélasgie, Pyrrhea et Emathie. Larisse, Thèbes, Pharsales, Gonni, Oloosson, Gomphes, Phères et Ménélaïde, en étaient les principales villes, et l'Olympe, le Pelion et l'Ossa, les montagnes les plus fameuses. Parmi les fleuves, le seul qui fût un peu considérable était le Pénée, qui recevait avant de se rendre à la mer un grand nombre de rivières et arrosait la fameuse vallée de Tempée. On y remarquait le Sperchius au S. Cette contrée est surtout célèbre par le déluge qui la submergea du temps de Deucalion. Les Thessaliens étaient superstitieux, adonnés à la magie, et si fourbes qu'on donnait à la fausse monnaie le nom de monnaie de Thessalie. La plupart des Argonautes étaient nés dans cette contrée. La cavalerie thessalienne passait pour la meilleure de la Grèce. La Thessalie, après avoir formé plusieurs états indépendans, dont chacun se gouvernait en république ou avait ses rois particuliers, passa sous la domination des rois de Macédoine. *T. L.*, 32, *c.* 13. — *Strab.*, 8. — *Tibulle*, 2, *él.* 4, *v* 56. — *Prop.*, 1, *élég.* 5, *v.* 6; *élég.* 19, *v.* 10. — *Ov.*, *Am.*, 3, *él.* 7, 3. 27. — *Vell. Paterc.*, 1, c. 3. — *P. Méla*, 2, *c.* *v.* — *Luc.*, *Phars.*, 6, *v.* 435, 438, 451, 565, 605, etc. — *Elien*, *H. D.*, 3, *c* 1. — *Just.*, 7, *c.* 6. — *Den. le Périég.*, *v.* 219. — *Q. C.*, 3, *c.* 2. — *Paus.*, 4, *c.* 36; 10, *c.* 1. — *Diod.*, 4.

THESSALION, esclave de Mentor ou Sidon, qui vivait sous le règne d'Artaxerxe-Ochus. *Diod.*, 6.

THESSALIOTIDE, *-tis regio* ou THESSALIE PROPREMENT DITE, une des quatre grandes divisions de la Thessalie, s'étendait de l'un et de l'autre côté du fleuve Sperchius jusqu'au mont OEta au midi.

THESSALONICA, fille de Philippe, roi de Macédoine, et sœur d'Alexandre, épousa Cassandre, dont elle eut un fils nommé Antipater, qui la fit mourir. *Paus.*, 8, *c.* 7.

THESSALONIQUE, *-ca* (*Saloniki*), primitivement THERMA, v. de Macédoine, dans la Mygdonie, au fond du golfe Thermaïque. Cette ville devint sous l'empire capitale de la province de Macédoine. Sous le règne de Théodose, les habitans de Thessalonique s'étant révoltés, l'empereur, dans un accès de colère, les fit tous passer au fil de l'épée. V. THÉODOSE et S. AMBROISE. *Cic.*, *Disc. contr. Pison*, *c.* 17 — *Den. d'Hal.*, 1. — *T. L.*, 29, *c.* 17; 40, *c.* 4; 44, *c.* 10 et 45. — *Strab.*, 7. — *P. Mela*, 12, *c.* 3.

1. THESSALUS, *myth.*, fils d'Hercule et de Chalciopé, fille d'Euryphile, et père d'Antiphus, donna son nom à la Thessalie. *Apollod.*, 2, *c.* 36. — *Dictis de Crète*, 2, *c.* 4.

2. — fils de Jason et de Médée, échappa aux fureurs de sa mère, et fut élevé parmi les Corinthiens. Dans la suite, il s'empara d'Iolcos.

3. — fils d'Emon, donna son nom à une partie de la Thessalie, auparavant appelée Emonie.

1. THESSALUS, *hist.*, fils de Pisistrate.

2. — fils de Cimon, qui accusa Alcibiade d'avoir tourné en ridicule les mystères de Cérès dans une orgie.

3. — médecin de Babylone, qui invita Alexandre à un festin, afin de l'empoisonner

4. — comédien, qui vivait sous Alexandre.

5. — médecin de Lydie, qui vivait sous le règne de Néron. Il se concilia la faveur des grands de Rome par sa basse complaisance, et il traitait tous les autres médecins avec mépris.

THESTALUS, fils d'Hercule et d'Epicaste, fille d'Egée. *Apollod*, 2, c. 7.

THESTÉ, fille de Denys-l'Ancien, tyran de Syracuse. Elle épousa Philoxène, et mérita l'estime des Siciliens.

THESTIA ou TESTIENSES, v. de l'Etolie occidentale, située entre l'Evénus et l'Achéloüs, près des monts Gyrus, à l'O. de Thermus. *Polyb.*, 15.

1. THESTIADES, nom patronymique des cinquante filles de Thestius. *Diod.*, 4. V. THESTIUS.

2. — Toxée et Plexippe fils de Thestius (n° 2) et oncles de Méléagre. *Ov.*, *Métam.*, 8, *v.* 286. — *Apollod.*, 1, *c.* 7.

THESTIAS, nom patronymique d'Althée fille de Thestius.

THESTIS, fontaine située dans le pays de Cyrène.

1. THESTIUS ou THESPIUS, roi de Thespies en Béotie, fils d'Erechtée, était père de cinquante filles, et désirait qu'elles eussent toutes des enfans d'Hercule, son ami. En conséquence, il invita ce héros à un grand festin, et le traita magnifiquement. Ensuite il lui envoya ses cinquante filles dans la même nuit. Hercule les rendit toutes mères d'un garçon. On dit même que l'aînée et la plus jeune lui donnèrent chacune deux enfans. Cependant, selon quelques mythologues, l'une d'elles ne voulut pas perdre sa virginité; Hercule, pour se conformer à ses désirs, l'obligea à demeurer vierge, et voulut qu'elle desservît, en qualité de prêtresse, le temple qu'il avait à Thespies. Les enfans des Thespiades s'établirent dans l'île de Sardaigne, sous la conduite d'Iolaüs, un des compagnons d'Hercule. Les écrivains confondent souvent Thespius, roi de Thespies avec Thespius, roi de Pleuron *Apollon. de Rh.*, 1, *v.* 146. — *Apollod.*, 1, *c.* 191; 2, *c.* 13 et 35. — *Diod. de Sic.*, 4. — *Pausan.*, 9, *c.* 26 et 27. — *Athén.*, 13, *c.* 2. — *Arnob.*, *Tr. contre les G.*, 2.

2. — roi de Pleuron, fils de Parthaon et père de Toxée, de Plexippe et d'Althée, mère de Méléagre. *Apollod.*, 1, *c.* 7.

1. THESTOR, fils d'Idmon et de Laothoé, un des Argonautes, fut père de Calchas, et de deux filles, Théoné et Leucippe. Théoné, se promenant un jour sur le bord de la mer, rencontra des pirates qui l'enlevèrent, et la vendirent à Icarus, roi de Carie, qui l'épousa. Son père, qui l'aimait passionnément, fit

équiper promptement un vaisseau, et poursuivit les ravisseurs ; mais ayant fait naufrage sur les côtes de Carie, il fut pris et conduit à la cour du roi, qui le fit mettre en prison. Leucippe, n'apprenant aucune nouvelle de son père, alla consulter l'oracle, qui répondit que, pour le retrouver, il fallait qu'elle l'allât chercher déguisée sous l'habit d'un prêtre d'Apollon. Elle partit sur-le-champ, et arriva en Carie avec l'habit que l'oracle lui avait ordonné de prendre. Théoné, touchée de la beauté du jeune prêtre, en devint amoureuse ; et comme il refusa de répondre à sa tendresse, elle le fit charger de chaînes, et ordonna à Thestor, qu'elle n'avait pas reconnu et qui était devenu son esclave, de le faire mourir secrètement. Pendant que Thestor hésitait à exécuter cet ordre, il fut reconnu de Leucippe, et tous deux s'étant nommés l'un l'autre, Théoné le reconnut aussi. Icarus, informé d'un événement si extraordinaire, les combla tous trois de présens et de caresses et les renvoya dans leur pays. *Hom.*, *Il.*, 1, *v.* 69. — *Ov.*, *Métam.*, 12, *v.* 19. — *Stac.*, *Achill.*, 1, *v.* 497.

2. — chef troyen, tué par Patrocle.

THESTORIDES, Calchas, fils de Thestor.

THÉTIDÉE, *-deum*, endroit isolé et voisin de Pharsale où Thétis avait fixé son séjour depuis son mariage avec Pélée.

THÉTIS, la plus célèbre des Océanides, filles de Nérée et de Doris, a été souvent confondue avec Téthys, sa grand-mère. Neptune et Jupiter voulaient l'épouser, mais ayant appris qu'il naîtrait d'elle un fils qui serait plus grand que son père, ces dieux cessèrent leurs poursuites, et cédèrent la nymphe à Pélée, fils d'Eaque. Thétis, peu contente d'avoir un mortel pour époux, après avoir eu des dieux pour amans, prit, comme un autre Protée, différentes formes, pour éviter les recherches de Pélée. Mais ce prince, par le conseil de Chiron, l'attacha avec des chaînes, et l'obligea enfin de consentir à l'épouser. Les noces se firent sur le mont Pélion, avec la plus grande magnificence, et tous les dieux y furent invités, excepté la Discorde, qui, pour s'en venger, jeta dans l'assemblée une pomme, sur laquelle étaient ces mots : à la plus belle. Thétis eut de Pélée plusieurs enfans, qu'elle fit périr en les jetant dans le feu, pour éprouver s'ils étaient mortels. Achille aurait eu le même sort, si Pélée ne l'eût sauvé au moment où sa mère allait lui faire subir la même épreuve. Thétis, ayant plongé son fils dans les eaux du Styx, le rendit invulnerable, excepté au talon, par où elle le tenait. Quand Achille fut grand, elle l'envoya à la cour de Lycomède, afin qu'il n'allât point au siége de Troie. Cette précaution fut inutile ; le héros prit part à cette guerre célèbre. Thétis, toujours inquiète sur la destinée de son fils, pria Vulcain de lui donner des armes divines, travaillées de ses mains ; mais lorsque ce dieu eut satisfait à sa demande, elle lui refusa la récompense qu'elle lui avait promise. Lorsqu'Achille eut été tué par Pâris, la déesse affligée sortit de la mer avec les Néréides, recueillit ses cendres dans une urne d'or, lui éleva un monument, et institua des fêtes en son honneur *Il.*, 1, *v.* 496 ; 18, *v.* 127 ; *Odyss.*, 24, *v.* 55. — *Hés.*, *Théog.*, *v.* 244. — *Ov.*, *Mét.*, 11, *fab.* 7 ; 12, *f.* 1. — *Apollod.*, 1, *c.* 3 et 9 ; 3, *c.* 13. — *Hyg.*, *fab.* 54. — *Paus.*, 5, *c.* 18. — *Lactance*, 1, *v.* 134.

THEUTIS. V. Teuthis.

THIA, *myth.*, Theia ou Thea. V. Thea.

THIAS, roi d'Assyrie peu connu.

THILGAM. V. Théglat-Phalasar.

1. THIMBRON général lacédémonien, chargé par ses compatriotes de faire la guerre aux Perses, fut destitué, et ensuite rétabli dans ses fonctions. Il mourut l'an 391 av. J. C. *Diod.*, 17.

2. — ami d'Harpalus.

THIODAMAS. V. Theodamas.

THIONÉ, Thioneus, Thiase. V. Thyoné, Thyoneus, etc.

THIRMIDA, v. de Numidie, où Hiempsal fut assassiné. *Sall.*, *Jug.*, *c.* 2.

THIRZA, v. de la Judée, dans la demi-tribu de Manassé en deçà du Jourdain, au N. d'Icarioth. Elle fut la résidence des rois d'Israël, depuis Jéroboam jusqu'à Amri, qui transporta le siége de son empire à Samarie.

THIS, v. de la Thébaïde, à un mille du Nil, au S. de Ptolémaïs. Elle fut détruite de bonne heure.

THISBA ou Tesbé, v. de la Pérée, dans la Galaaditide, patrie du prophète Elie.

1. THISBÉ, *myth.*, fille du fleuve Asope, donna son nom à la ville de Thisbé en Béotie.

2. — amante de Pyrame. V. ce nom.

1. Thisbé, *géog.*, v. de la Béotie, au S. O, près du golfe de Corinthe. *Paus.*, 9, *c.* 32.

2. — v. de la Pérée. V. Thisba.

THISIAS, ancien auteur Sicilien. *Diod. de Sic.*

THISOA, une des trois nymphes qui élevèrent Jupiter sur le mont Lycée en Arcadie. Elle bâtit une ville sur les frontières des Parrhasiens et lui donna son nom. *Paus.*, 8, *c.* 38.

Thisoa, *géog.*, petite v. de l'Arcadie méridionale, dans la Parrhasie, au S. de l'Alphée, à l'O. de Mégalopolis, au pied du mont Lycée, avait été fondée par la nymphe de même nom. *Paus.*, 8, *c.* 38.

THISTIE, v. de Béotie. V. Testia.

THITOREA, v. de la Phocide, près du Parnasse, à l'opposite de Delphes.

THMUIS (*Tmaié*), v. de l'Egypte inférieure, dans le petit Delta, au S. O. de Mendès et de Diospolis.

1. THOAS, *myth.*, roi d'Assyrie, père d'Adonis et de Myrrha. *Apollod.*, 3, *c.* 14 et 27.

2. — fils d'Icare et frère de Pénélope. *Apollod.*, 3, *c.* 20.

3. — roi de Lemnos, épousa Callicopis, fille d'Otrée, roi de Phrygie, princesse que quelques-uns croient être la Vénus mère d'Enée. Bacchus devint amoureux de cette princesse ; et, ayant été surpris avec elle dans un commerce de galanterie, dit Hygin, il sut apaiser le mari en lui faisant goûter du fruit de la vigne, et en lui apprenant à la cultiver dans son île. Le mythologue ajoute qu'il lui donna aussi les royaumes de Byblos et de Cypre. Thoas fut père d'Hypsipyle. Dans la conspiration générale que formèrent les femmes de Lemnos contre tous les hommes de l'île, Thoas fut sauvé par sa fille, et obligé de renoncer à son royaume de Lemnos ; il en trouva un autre dans l'île de Chio *Appollon. de Rh.*, 1, *v.* 209 et 615. — *Apollod.*, 3, *c.* 11. — *Diod. de Sic.*, 5. — *Hyg.*, *f.* 74. — *Ov.*, *Héroïd.*, 6, *v.* 115. — *Stac.*, *Thébaïd.*, 5, *v.* 262 et 486.

4. — petit-fils du précédent, fils de Jason et d'Hypsipyle reine de Lemnos. *Stac.*, *Theb.*, 6, *v.* 342.

5. — fils d'Andrémon roi de Calydon, conduisit les Etoliens au siége de Troie avec quarante vaisseaux. *Hom.*, *Il.*, 2, *v.* 145, 4, *v.* 527 ; 13, *v.* 215. — *Dict. de Crète*, 1, *c.* 13 et 17. — *Hyg.*, *f.* 97. — *Paus.*, 5, *c.* 3 ; 10, *c.* 38.

6. — Troyen, tué par Ménélas.

7. — un des capitaines d'Enée, fut tué en Italie par Halésus. *En.*, 10, *v.* 416.

8. — roi de la Chersonèse Taurique, était selon quelques auteurs fils du Borysthène. C'est lui qui avait porté cette loi barbare, que tous les étrangers qui aborderaient sur ses côtes seraient immolés sur l'autel de Diane. En conséquence de cette loi il voulait faire mettre à mort Pylade et Oreste que la tempête avait jetés sur les bords de la Tauride; mais les deux héros furent sauvés par Iphigénie (V. Oreste, Iphigénie). *Eurip.*, *Iphig.*, *en Taur.*, *act.* 1, *sc.* 1.—*Ov.*, *Ibis.*, *v.* 384. — *Hyg.*, *f.* 120. — *Val. Flac.*, 8, *v.* 208.

9. — fils d'Ornytion et petit-fils de Sisyphe. *Paus.*, 2, *c.* 4.

1. Thoas, *hist.*, tyran de Milet.

• 2. —capitaine étolien, qui embrassa le parti d'Antiochus contre les Romains, l'an 193 av. J. C.

Thoas, *géog.*, fleuve plus connu sous le nom d'Achéloüs (*Aspro-Potamo*). V. Achélous.

THOCNUS, un des fils de Lycaon, fonda Thocnia en Arcadie.

1. THOÉ (θοὸς, rapide), une des Néréides, ainsi nommée à cause de sa légèreté. *Hom.*, *Il.*, 18, *v.* 40. — *Hésiod.*, *Théog.*, *v.* 245. — *Hygin.*

2. — Amazone. *Val. Flacc.*, 6, *v.* 379

THOLUS (*tholus*, voûte), nom d'une chapelle construite en forme de dôme ou de rotonde, où les Spartiates avaient coutume de sacrifier. *Virg.*, *En.*, 9, *v.* 408.—*Ov.*, *Fast.*, 6, *v.* 296.—*Paus.*, 1, *c.* 5.

1. THOMAS (S.), surnommé Didyme, c'est-à-dire jumeau, un des douze apôtres, est surtout connu pour la difficulté avec laquelle il crut à la résurrection du Sauveur. Jésus, pour l'en convaincre, lui fit toucher son corps et ses plaies. *Luc*, 6, *v.* 13, — *Jean*, 10, *v.* 16; 14, *v.* 5; 20, *v.* 19-29.

2. — jurisconsulte, contemporain de Justinien, fut revêtu des charges de questeur du palais et de consul.

3. — Magister, nommé aussi Theodulus, composa vers l'an 1310 un choix de mots attiques, tiré des ouvrages de Phrynichus Ammonius, Hérodien et Mœris. Cet ouvrage a été publié par J. G. S. Schwales, Altemburg, 1773.

THOMU, v. d'Egypte, dans la Thébaïde, sur le Nil, au N. O. et près de Ptolémaïs.

THOMYRIS ou Tamyris, reine des Massagètes, qui marcha contre Cyrus, tailla son armée en pièces, et le tua lui-même, irritée de ce que ce prince avait fait mettre à mort Spargagisa son fils que le sort de la guerre avait fait tomber entre ses mains. On dit qu'elle lui fit couper la tête, et la plongea dans un vase rempli de sang, en disant : rassasie-toi de ce sang dont tu fus si altéré. *Hérod.*, 1, *c.* 54, 75 et 205. — *Tibull.*, 4, *él.* 1, *v.* 143. — *Just.*, 1, *c.* 8.

THON, médecin égyptien.

THONIS, courtisane célèbre d'Egypte. Quelques-uns la croient la même qu'Archédice de Naucratis. *Hérod.*, 2, *c.* 135. — *Plut.*, *Démét.* — *Elien*, *H. D.*, 12, *c.* 63 — *Athén.*, 13, *c.* 7.

THONITIDE. V. Aréthuse (*lac d'*).

1. THOON, géant qui fit la guerre à Jupiter. Les Parques l'assommèrent avec une massue de fer. *Apollod.*, 1, *c.* 6 et 12.

2. — capitaine troyen, tué par Ulysse. *Hom.*, *Il.*, 11, *v.* 422. — *Ov.*, *Métam.*, 15, *v.* 259.

3. — fils de Phénops.

4. — frère de Xanthus, fut tué ainsi que lui par Diomède.

5. — Egyptien, époux de Polydamna, chez lequel séjournèrent Ménélas et Hélène.

THONIUS, centaure, fils d'Ixion et de la Nue.

THORAMIS, nom sous lequel les anciens Bretons adoraient Jupiter.

THOOSE, -*sa*, Nymphe de la mer, fille de Phorcys et de Céto, fut aimée de Neptune qui la rendit mère du Cyclope Polyphème. *Hom.*, *Odyss.*, 1, *v.* 71. — *Hésiod.*, *Théog.*, *v.* 236.

1. THORAX, *hist.*, lieutenant de Lysandre, condamné à mort par les Ephores. *Plut.*, *V. de Lys.*

2. — habitant de Larisse, qui rendit les derniers devoirs au roi Antigone. *Plut*, *V. d'Ant.*

Thorax, *géog.*, mont. d'Ionie, près de Magnésie, sur laquelle le grammairien Duphitas fut mis en croix, en punition de ses diatribes contre les têtes couronnées. De là le proverbe, *gardez-vous du mont Thorax*. *Strab.*, 14.

THORES, bourg de l'Attique, au S. E., sur le golfe Saronique. 588.

THORIA, *agraria*, loi décrétée sous les auspices du tribun du peuple Sp. Thorius, l'an 646. Elle abolit les redevances territoriales, et fit des réglemens sur les pâturages. *Cic.*, *Brut.*, *c.* 36. — *App.*, *G. Civ.*, 1, *c.* 623.

1. THORICOS (*Terico*), bourg de l'Attique, au S. O., sur la mer de Myrtos, près d'un promontoire de même nom.

2. — (Prom. de), promontoire de l'Attique, près du bourg de même nom.

1. THORIUS (Sp.), tribun du peuple, auteur de la loi Thoria. V. ce nom.

2. — (L.) Balbus, de Lanuvium, célèbre voluptueux. *Cic.*, *des Fins*, 2, *c.* 20.

THORNAX, *myth.*, Nymphe, femme de Japet, et mère de Buphagus. *Paus.*, 2, *c.* 3; 8, *c.* 27.

Thornax, *géog.*, petite chaîne de montagnes de l'Argolide, au S. E., dans l'Hermionide, se prolongeait du promontoire Struthum aux monts Pronos. Elle s'appela dans la suite Coccygie, parce que Jupiter s'y métamorphosa en coucou (κόκκυξ) *Paus.*, 8, *c.* 27.

THORSUS, petite riv. de l'île de Sardaigne. *Paus.*, 10, *c.* 17.

THOTH, dieu égyptien, le même que Mercure. C'est aussi le nom du premier mois de l'année égyptienne. *Cic.*, *Nat. des D.*, 3, *c.* 22. — *Lactance* 1, *c.* 6.

THOUN, v. de l'Egypte inférieure, dans l'Augustamnique, à l'O., à peu de distance de la branche Bubastique du Nil.

THOUS, capitaine troyen de la race de Priam, fut tué au siége de Troie.

1. THRACE, -*cia* (*Roumélie* ou *Romanie*), contrée de l'Europe, bornée au N. par la Scythie, au S. par la mer Egée, à l'E. par le Pont-Euxin, la Propontide et l'Hellespont, et à l'O. par le Strymon et la Macédoine. Elle avait reçu son nom de Thrax, fils de Mars, qui y était adoré. Ce pays était montueux et froid; mais il fournissait d'excellens chevaux.

La Thrace était partagée en plusieurs cantons, dont les principaux étaient l'Astique, la Bessique, la Sintique et le pays des Odryses. *Hér.*, 5, *c.* 3. — *Virg.*, *En.*, 3, *v.* 14; 6, *v.* 120; 12, *v.* 335. — *Horace*, 2, *od.* 16, *v.* 5; 3, *od.* 25, *v.* 11. — *Ovide*, *Métam.*, 11, *v.* 92; 13, *v.* 565 et 628.—*Propert.*, 3, *él.* 1, *v.* 42. — *Strab.*, 1 et 7. — *Pline*, 4, *c.* 2. — *P. Méla*, 1, *c.* 3. — *Paus.*, 9, *c.* 30. — *Végèce*, 1, *c.* 28.— *Claud.*, 4, *Cons. d'Hon.*, *v.* 170 et 474. V. Thraces.

2. — nom donné spécialement, sous Dioclétien et Constantin, à une province formée par une partie de la Thrace, qui avoisine les sources de l'Hèbre.

THRACES, habitans de la Thrace, célèbres dans l'antiquité par leur courage, leur férocité et leur

intempérance. Ils ne vivaient que de guerres et de pillage; aussi rendaient-ils un culte particulier à Mars et à Thrax, son fils, dont ils se glorifiaient de descendre. Ils honoraient aussi Bacchus, Mercure et Diane. Leur gouvernement était monarchique; mais le pays était divisé en plusieurs royaumes indépendans. Orphée et Zamolxis leur donnèrent des lois, qui ne purent adoucir leur férocité. Les Thraces furent soumis successivement par Alexandre et par les Romains, sous le consulat de Scribonius Curio, et Constantin transféra chez eux le siége de l'Empire. *Hérod.*, 4, *c.* 99. — *Strab.*, 1. —*P. Méla*, 2, *c.* 2. — *Paus.*, 9, *c.* 29.

THRACIDES, une des plus illustres familles de la Phocide, s'appelait ainsi sans doute parce qu'elle était originaire de Thrace. Philomèle, dont elle contraria les vues, la fit périr vers l'an 350 av. J. C. *Diod. de Sic.*, 16.

1. THRACIE, fille de Mars.

2. — fille de l'Océan et de Parthénope.

3. — fille de Titan.

THRANITES, *-tæ*, rameurs placés dans la partie du vaisseau la plus élevée, auprès de la poupe.

THRASÉA ou THRASÉAS (POETUS), sénateur romain, philosophe stoïcien, qui se rendit célèbre sous le règne de Néron par sa fermeté et par la noblesse de ses sentimens. Il s'absenta du sénat depuis le jour où l'on rendit grâces à Néron du meurtre de sa mère, et refusa d'assister à l'apothéose de Poppée. Néron, irrité de son inflexibilité et de ses vertus, le fit accuser par Eprius Marcellus. Thraséa n'alla point au sénat pour essayer une justification inutile, et ayant reçu sa sentence de mort, il se fit ouvrir les veines, l'an 66 de J.C. Le récit du procès et de la mort de Thraséa est un des plus beaux morceaux de Tacite. *Ann.*, 15, *c.* 16, 17, etc. — *Juv.*, 5, *v.* 36. — *Martial*, 1, *ép.* 19.

THRASIDÉE, *-deus*, fils et successeur de Théron, tyran d'Agrigente. Il fut vaincu et mis à mort par Hiéron, tyran de Syracuse. *Diod.*, 11.

THRASIMÈNE. V. THRASYMÈNE.

1. THRASIUS, chef d'une troupe de soldats mercenaires qui excitèrent en Sicile une sédition contre Timoléon. *Diod.*, 16.

2. — dissipateur. *Hor.*, 2, *sat.* 2, *v* 99.

1. THRASO, peintre célèbre. *Strab.*, 14.

2. — favori d'Hiéronyme, fut mis à mort par l'ordre du tyran, pour s'être montré favorable aux Romains.

THRASUS, fils d'Anius, roi et prêtre d'Apollon, dans l'île de Délos, fut déchiré par ses chiens. Depuis on ne souffrit plus de chiens dans cette île.

THRASYBULE, *-lus*, *myth.*, devin célèbre qui descendait d'Apollon. *Pind.*, *Olymp.*, 6. — *Paus.*, 6, *c.* 2. — *Pline*, 18, *c.* 3.

1. THRASYBULE, *-lus*, *hist.*, tyran de Milet, qui vivait vers l'an 634 av. J. C.

2. — fameux général athénien, qui entreprit avec un petit nombre d'amis de chasser les trente tyrans établis à Athènes par les Lacédémoniens l'an 401 av. J. C. Il y réussit. Une couronne de laurier fut la seule récompense qu'il reçut pour un si important service. Aussitôt après avoir rendu la liberté à sa patrie, il fit porter une loi d'*amnistie*, qui commandait un oubli absolu des faits antérieurs à cette heureuse révolution. Thrasybule alla ensuite avec une flotte considérable faire rentrer les îles de la mer Egée et les villes des côtes d'Asie sous le pouvoir d'Athènes. Après avoir remporté de grands avantages, ce grand homme fut assassiné dans son camp, l'an 391 av. J.C., par les habitans d'Aspende, ville que ses soldats avaient pillée à son insu. *Xén.*, *Hist. G.*, 2. — *Cic.*, *Philipp.*, 1. — *Diod. de Sic.*, 14. — *Corn. Nép.*, *Thrasyb.* — *Val. Max.*, 4, *c.* 1; 5, *c.* 6 —*Just.*, 5, *c.* 9. — *Pausan.*, 1, *c.* 29.

3. — fils de Gélon, et tyran de Syracuse, fut banni de cette ville l'an 466 av. J. C.

THRASYDEUS, roi de Thessalie.

1. THRASYLLE, *-lus*, général athénien, qui remporta avec Alcibiade, son collègue, une grande victoire sur les Perses. *Thucyd.*, 8.

2. — Athénien qui devint fou, et qui dans cet état s'imaginait que tous les vaisseaux qui entraient au Pirée lui appartenaient. Il reprocha à son frère, qui l'avait guéri de sa folie, de l'avoir privé d'une illusion qui faisait son bonheur. *Hor.*, 2, *ép.* 1. — *Elien*, *H. D.*, 4, *c.* 25.

3. — mathématicien grec et philosophe pythagoricien, qui se concilia l'estime d'Auguste et de Tibère. *Suét.*, *V. de Tib.*, *c.* 14. —*Tacit.*, *Ann.*, 6, *c.* 21. — *Diog. L.*, 9, *c.* 38.

4. — platonicien, avait écrit quelques ouvrages sur la philosophie de Platon, qui sont mentionnés par Diogène Laërce.

1. THRASYMAQUE, *-machus*, Carthaginois, disciple d'Isocrate et de Platon, ouvrit une école à Athènes. Mais les faibles rétributions qu'il recevait de ses élèves ne pouvant fournir à ses besoins, il se pendit de désespoir. *Juv.*, 7, *v.* 204.

2. — personnage qui abolit la démocratie à Cumes dans l'Ionie. *Arist.*, *Pol.*, 5, *c.* 5.

3. — sophiste de Chalcédoine, le premier qui ait traité de l'harmonie des périodes. *Cic.*, *Or.*, 3, *c.* 12, 16.

1. THRASYMÈDE, *-des*, *myth.*, fils de Nestor et d'Anaxibie, fille de Bias, fut du nombre des princes de la Grèce, qui allèrent au siége de Troie. *Apoll.*, 1, *c.* 25. —*Dict. de Cr.*, 1, *c.* 13. —*Hyg.*, *f.* 97. — *Paus.*, 4, *c.* 31 et 36.

2. — chef lycien, tué par Patrocle.

1. THRASYMÈDE, *-des*, *hist.*, Athénien, fils de Philomélus, enleva la fille de Pisistrate, et l'épousa. Pisistrate confirma ce mariage. *Polyen*, 5.

2. — fameux sculpteur de l'île de Paros, fit entre autres ouvrages la statue d'Esculape, placée depuis dans le temple d'Epidaure. *Paus.*, 2, *c.* 27.

THRASYMÈNE, *-menus* (*Lago di Perugia*), lac de la Toscane méridionale, dans le voisinage de Pérusie (Pérouse), est célèbre par la victoire qu'Annibal y remporta sur Flaminius, l'an 217 av. J. C. Les Romains perdirent trente mille hommes, tués ou faits prisonniers. La perte des Carthaginois ne fut que de quinze cents hommes. *Strab.*, 5. — *Ov.*, *Fast.*, 6, *v.* 765. — *Plut.* — *Sil. Ital.*, 4, *v.* 66 et 698.

THRAX, fils de Mars et de Nériène, donna son nom à la Thrace, suivant quelques auteurs.

THREICIUS, de Thrace. Orphée est appelé par Virgile *Threicius sacerdos*. *En.*, 6, *v.* 645.

THREISSA, surnom d'Harpalyce, parce qu'elle était de Thrace. *Enéid.*, 1, *v.* 310.

THREPSIPPAS (τρέφειν, nourrir; ἵππος, cheval), fils d'Hercule et de Panope. *Apollod.*

THRIAMBUS (θρίαμβος, triomphe), un des surnoms principaux de Bacchus, soit à cause de ses conquêtes dans les Indes, soit à cause de la pompe solennelle et presque triomphale de ses fêtes. *Diod.*, 4.

1. THRONIUM, v. principale des Locriens Epicnémidiens, au centre du pays, sur le petit fleuve Boagrius. *T. L.*, 36, *c.* 20. — *Strab.*, 9. — *Pline*, 4, *c.* 7.

2. — v. peu connue de la Thesprotie.

1. THRYES, nom commun à trois nymphes, nourrices d'Apollon.

2. — mot par lequel on désignait les sorts que l'on jetait dans l'urne. Il venait sans doute du nom des trois nymphes, nourrices du dieu de la divination.

THRYO, fête en l'honneur d'Apollon. Ce nom vient sans doute de celui des Thryes, ses nourrices.

THRYON, v. de Messénie, voisine de l'Alphée. *Hom.*, *Il.*, 2. — *Strab.*, 8.

1. THUCYDIDE, *-des*, fameux historien grec, fils d'Olorus, naquit à Calmonte, un des bourgs de l'Attique, d'une des familles les plus illustres de cette contrée. Il comptait Miltiade parmi ses ancêtres, et les Pisistratides parmi ses alliés. A l'âge de 15 ans, il était à Olympie, lorsqu'Hérodote lut son histoire aux Grecs assemblés ; à cette lecture il versa des larmes d'émulation, et dès lors Hérodote augura ce qu'il serait un jour. Il étudia la rhétorique sous Antiphon, et la philosophie sous Anaxagore; puis s'étant formé dans les exercices militaires, qui convenaient à un jeune homme de sa naissance, il prit de l'emploi dans les armées, et se signala par sa valeur. Il fut chargé, pendant la guerre du Péloponèse, de secourir Amphipolis, place forte que possédaient les Athéniens, sur les frontières de la Thrace. Mais s'étant laissé prévenir par Brasidas, général des Lacédémoniens, il fut condamné à l'exil par la faction de Cléon. Ce fut pendant son éloignement qu'il composa l'histoire de la guerre du Péloponèse, entre les républiques de Sparte et d'Athènes. Il ne la conduisit que jusqu'à la vingt et unième année inclusivement. Les six années qui restaient furent suppléées par Théopompe et Xénophon. Outre que Thucydide avait été un des principaux acteurs dans la guerre dont il écrit l'histoire, il n'avait épargné ni soin ni dépenses, pour se procurer des mémoires authentiques, et pour connaître non-seulement les causes qui la produisirent, mais encore les intérêts particuliers qui la prolongèrent. Il se rendit chez les différentes nations ennemies, consulta partout les chefs de l'administration, les généraux, les soldats. La lecture de Thucydide est un peu fatigante, l'auteur a suivi uniquement l'ordre des temps, et a divisé son sujet par été et par hiver, nous transportant brusquement, à chaque commencement de campagne, de Perse en Sicile, de Sicile en Thrace, de Thrace à Corcyre ; de sorte qu'on ne saisit pas facilement le fil des événemens. Il employa dans son histoire le dialecte attique, comme le plus pur, le plus élégant, et en même temps le plus énergique. On a souvent comparé Thucydide et Hérodote. Hérodote est plus doux, plus clair et plus abondant ; Thucydide plus concis, plus serré, plus pressé d'arriver à son but. L'un a plus de grâces, l'autre plus de feu. Le premier excelle dans l'exposition des faits, le second, dans la manière forte et vive de les présenter. Autant de mots, autant de pensées ; mais sa précision le rend quelquefois un peu obscur, surtout dans ses harangues, qui pour la plupart sont trop longues, et qui sont trop multipliées. Quant à la vérité des faits, Thucydide, témoin oculaire, doit l'emporter sur Hérodote, qui souvent adoptait les mémoires qu'on lui présentait sans les examiner. Démosthène faisait un si grand cas de l'histoire de Thucydide, qu'il la copia huit fois, et l'apprit presque par cœur. Thucydide fut rappelé à Athènes, et y mourut à l'âge de 80 ans, l'an 391 av. J. C. *Cic.*, *Orat.*, 2, *c.* 13. — *Diod.*, 13. — *El.*, *H. D.*, 12, *c.* 50. — Les meilleures éditions de Thucydide sont celles de Beck, Leipzick, 1790 et 1804, et de Seebode, Leipzick, 1814. M. Gail en a donné une édition in-4°, à laquelle il a joint une traduction latine et la traduction française de M. Lévêque.

2. — Athénien fils de Milésius, contemporain et rival de Périclès, qui le fit bannir. *Plut.*, *Pér.*

THUÉRIS, maîtresse de Typhon.

THUISTO, un des dieux des Germains. *Tac.*, *M. des Germ.*, *c.* 2.

THULÉ ou THYLÉ, île de l'Océan Germanique, au N. de la Bretagne et de la Calédonie, était regardée comme l'extrémité du monde, ce qui la fit appeler par Virgile *ultima Thule*. On a dit longtemps que c'était l'Islande ou le Groënland ; mais il est plus probable que c'est une des îles Schetland ou Fœroe. *Virg.*, *Géorg.*, 1, *v.* 30. — *Strab.*, 1. — *P. Méla*, 3, *c.* 6. — *Tacite*, *Agric.*, *c.* 10. — *Juv.*, 15, *v.* 112. — *Stace*, 3, *Sylv.*, 5, *v.* 20.

THURAIRE, *-rarium* (*thus*, encens), flûte dont on jouait pendant que l'on posait l'encens sur les autels, et en attendant qu'on immolât la victime.

THURINUS, nom que porta Auguste dans sa jeunesse, soit parce que ses parens étaient de Thurium, soit parce qu'ils jouissaient dans cette ville d'une grande considération. *Suet.*, *Aug.*, *c.* 7.

1. THURIUM (*Torre Brodognato*), v. de Lucanie, au S. E., sur le golfe de Tarente, à l'embouchure du fleuve Sybaris, fut bâtie l'an 444 av. J.C. par une colonie athénienne sur les ruines de l'ancienne Sybaris, avec laquelle elle se confondit bientôt. *Strab.*, 6. — *P. Méla*, 2, *c.* 4. — *Pline*, 12, *c.* 4.

2. — ou THYRIUM, v. de Messénie, auprès de Calames, sur le fleuve Aris, était célèbre par une bataille que s'y livrèrent les Lacédémoniens et les Argiens. *Hérod.*, 1, *c.* 82. — *Paus.*, 4, *c.* 31.

THURIUS, géant vaincu par Hercule.

THUSCIE. V. TUSCIE.

THUSCIEN, *-cianus*, prêtre d'Etrurie. Les étymologistes dérivent ce mot de *thus*, encens; καίειν, brûler. Peut-être serait-il plus raisonnable d'écrire Tuscianus sans *h*. Alors la racine du mot serait *Tuscus*, un Toscan, un Etrurien, un homme habile dans l'art de la divination.

THYA, *myth.*, fille du fleuve Céphise, fut une des maîtresses d'Apollon.

THYA, *géog.*, lieu de la Phocide, dans le voisinage de Delphes.

THYADES, nom commun à toutes les Bacchantes. On le fait dériver tantôt de Thyas, première prêtresse de Bacchus dont toutes les autres voulurent ensuite prendre le nom, tantôt de θύειν, être en fureur, parce que pendant la célébration des mystères les Bacchantes s'agitaient avec toute la vivacité d'un enthousiasme poussé jusqu'au délire et à la fureur. *En.*, 4, *v.* 302. — *Paus.*, 10, *c.* 4 et 6.

THYAMIS (*Calama*), petite riv. de l'Epire méridionale, dans la Thesprotie, se jetait dans la mer Ionienne avec l'Achéron. *Cic.*, *à Attic.*, 7, *ép.* 2. — *Pline*, 4. — *Paus.*, 1, *c.* 11.

THYANE. V. TYANE.

THYAS, fille de Castilius, enfant de la Terre, la première qui fut honorée du sacerdoce de Bacchus, et qui célébra les orgies en l'honneur de ce dieu ; d'où il est arrivé que toutes les femmes qui ont depuis pratiqué les mêmes cérémonies ont été appelées de son nom Thyades. C'est d'Apollon et de cette Thyas qu'est né Delphus, d'où la ville de Delphes a pris son nom. *Virg.*, *En.*, 4, *v.* 302. — *Hor.*, 2, *od.* 2, *v.* 19. — *V. Flacc.*, 6, *v* 757. — *Paus.*, 10, *c.* 6.

THYASE. V. TIASES.

THYATIRE, *-ra* (*Ak-Hissar*), v. de la Lydie, au N., près des confins de la Mysie, sur le fleuve Lycus. *T. L.*, 37, *c.* 8 et 44.

THYBARNES, *Thibarni*, peuple de l'Asie mineure, voisin de Sardes. *Diod.*, 17.

1. THYCA, fille de Deucalion, fut aimée de Jupiter et en eut une fille appelée Macedonia, qui donna son nom à la Macédoine.

2. — une des concubines de Neptune.

THYELLA, une des Harpyes. R. θύειν, être en fureur.

THYELLIES, *-llia* (θύελλα, tempête), fête grecque en l'honneur de Vénus, fille de la mer, et que l'on invoquait dans les orages.

THYÈNE, une des Hyades.

THYESTA, sœur de Denys, tyran de Syracuse.

THYESTE, *-tes*, fils de Pélops et d'Hippodamie, était d'un naturel féroce, et dévoré d'ambition. Il ne pouvait souffrir que les états de Pélops devinssent le partage d'Atrée, son aîné. Le bonheur de l'empire et la prospérité de la famille étaient attachés à la possession d'un bélier qui avait une toison d'or, et que Mercure avait donné à Pélops : Thyeste, par ses artifices, parvint à l'enlever. A cette injure il ajouta le plus sanglant outrage, en corrompant Érope, femme d'Atrée, et fille d'Eurysthée, roi d'Argos. Il se déroba, par la fuite, à la fureur de son frère; mais il ne put emmener ses enfans, et il avait tout à craindre pour eux. Il fit faire, par ses amis, des propositions pour obtenir son retour; et Atrée ayant feint de s'y prêter pour rendre sa vengeance plus cruelle et plus éclatante, Thyeste revint auprès de lui, et fut trompé par des apparences de réconciliation. On prépara un repas solennel où les deux frères devaient se jurer une amitié réciproque; mais Atrée, ayant fait égorger les enfans de Thyeste, les fit couper par morceaux, et on les servit à leur père, qui ne s'aperçut pas de son malheur. Lorsqu'à la fin du repas on fit aux dieux les libations ordinaires, les deux frères se promirent, en prenant le ciel à témoin, l'oubli de tout le passé; et alors Thyeste ayant demandé à voir ses enfans pour les embrasser, Atrée fit apporter dans un bassin devant ce malheureux père leurs têtes, leurs pieds et leurs mains. On dit que le soleil se cacha pour ne point éclairer une action si barbare.

Thyeste prit la fuite, ne respirant que la vengeance. Cependant Atrée, toujours animé contre lui, envoya Agamemnon et Ménélas, ses petits-fils, à sa poursuite. Ces deux princes l'ayant trouvé le conduisirent à Argos, et l'enfermèrent dans une étroite prison. Atrée ordonna ensuite à Egisthe de le tuer. Egisthe était né du commerce incestueux de Thyeste avec sa fille Pélopée, à qui il avait fait violence dans un bois consacré à Minerve, selon les uns sans la connaître (V. PÉLOPÉE et EGISTHE), selon les autres à dessein, parce qu'il avait appris de l'oracle qu'un fils qu'il aurait de sa propre fille le vengerait des outrages d'Atrée. Exposé après sa naissance il avait été sauvé et élevé à la cour d'Atrée, connu de Pélopée seule. Lorsqu'il fut grand, sa mère lui donna, comme un moyen de reconnaître son père, une épée qu'elle avait prise à celui qui lui avait fait violence dans le bois de Minerve. A la vue du glaive qu'Egisthe tirait pour égorger son père sans le connaître, Thyeste le reconnut pour son fils. Pélopée, témoin de cette reconnaissance, désespérée d'avoir commis un inceste avec son père, saisit l'épée d'Egisthe, et se le plongea dans le sein. Egisthe retira le fer tout sanglant du sein de sa mère, et courut massacrer Atrée, qui croyant Thyeste mort, en rendait déjà grâces aux dieux. Thyeste monta ensuite sur le trône d'Argos; mais en ayant été chassé par Agamemnon et Ménélas, il se retira dans l'île de Cythère, où il mourut. *Sophocl.*, *Ajax*, *v.* 1311. — *Ovid.*, *Ibis*, *v.* 361; *Art d'aim.*, 1, *v.* 327; *Elég. pont.*, 4, *él.* 16, *v.* 47. — *Apollod.*, 2, *c.* 4. et 10. — *Hyg.*, *fab.* 85. — *Lucain*, 1, *v.* 544; 7, *v.* 451.

1. THYIA, fille de Céphise, la première qui établit les mystères de Bacchus. *Hérod.*, 7, *c.* 178.

2. — ou THYIES, fêtes de Bacchus. V. THYIES.

THYIES, *-ia* (θύειν, entrer en fureur), fêtes grecques en l'honneur de Bacchus. Elles se célébraient principalement à Elis, et, selon la croyance des peuples, étaient signalées par un miracle qui se renouvelait tous les ans. « Le dieu, dit Pausanias, apparaissait régulièrement chaque année lorsqu'on les célébrait. » *Paus.*, 6, *c.* 26.

THYLE. V. THULE.

THYMAS, v. et promontoire de la Thrace occidentale, sur le Pont-Euxin, à l'embouchure d'une rivière nommée Panissa.

THYMBER, fils de Dancus, et frère de Lande, avec lequel il avait la plus étonnante ressemblance, fut tué en même temps que lui par Pallas fils d'Evandre. *En.*, 10, *v.* 391.

1. THYMBRA, plaine méridionale de la Troade, traversée par le fleuve Thymbris. V. THYMBRÆUS, nº 1.

2. — petite v. de Lydie, vers l'E., près de laquelle Cyrus remporta sur Crésus une victoire complète, l'an 549 av. J. C. L'armée du premier était de cent quatre-vingt-seize mille hommes, et celle du second une fois plus nombreuse.

1. THYMBRÆUS, surnom que Virgile (*Enéide*, 3, *v.* 85.) donne à Apollon, parce qu'il avait un temple à Thymbra, ville de la Troade : ce fut dans ce temple qu'Achille fut tué en trahison par Pâris. *Dict. de Crèt.*, 2, *c.* 52; 3, *c.* 1. — *Strab.*, 13. — *Stace*, 4, *Sylv.*, 7, *v.* 22.

2. — ami de Dardanus, et fondateur de Thymbra en Troade.

3. — un des fils de Lycaon.

THYMBRAIA ou THYMBRIUM, v. de la grande Phrygie, sans doute sur le fleuve Thymbris. *Xén.*, *Anab.*

THYMBRIS, *myth.*, maîtresse de Jupiter et mère de Pan. *Apollod.*

THYMBRIS, *géog.*, fleuve de la Phrygie occidentale, sortait des montagnes, entre Nacolée et Apamée, coulait au N. et se jetait, sur les confins de la Phrygie et de la Bithynie, dans le Sangarius. *Théoc.*, 1, *v.* 100.

THYMBRIUM. V. THYMBRAIA.

THYMBRIUS, petite riv. de la Troade, arrosait la plaine de Thymbra, et se perdait dans le Scamandre.

THYMÈLE, *hist.*, danseuse célèbre à Rome vers la fin du 1er siècle. Elle fut maîtresse d'un acteur nommé Latinus, puis de Domitien. *Juv.*, 1, *v.* 36; 6, *v.* 66. — *Mart.*, 1, *ép.* 5.

THYMÈLE, *archéol.*, partie de l'orchestre dans les théâtres grecs. V. THÉATRE, ORCHESTRE.

THYMÈLES, *-les*, chansons en l'honneur de Bacchus. Ce nom était dérivé de celui d'une danseuse favorite de Domitien.

1. THYMÈTE, *-mœtes*, prince troyen, fils de Laomédon. Servius dit que ce fut pour se venger de Priam, qui avait fait mourir sa femme et son fils, qu'il persuada aux Troyens d'introduire le cheval de bois dans leurs murs. *En.*, 2, *v.* 32. — *Dict. de Crète*, 4, *c.* 4.

2. — ancien poète grec, contemporain d'Orphée et fils d'un Laomédon. Il voyagea, séjourna à Nysa, berceau de Bacchus, fut initié aux mystères du dieu, et composa des dithyrambes en son honneur. *Diod.*, 3.

3. — fils d'Hicétaon, suivit Enée en Italie, et fut tué par Turnus. *En.*, 10, *v.* 123; 12, *v.* 364.

4. — roi d'Athènes, fils d'Oxinthas, fut le dernier des descendans de Thésée qui régna dans cette ville. Il fut déposé pour avoir refusé de se battre en combat singulier avec Xanthus, roi de Béotie. Les Athéniens élevèrent sur le trône un Messénien qui accepta le défi, et vengea l'honneur d'Athènes. *Paus.*, 2, c. 18.

THYMIAMATES, *-ta* (θυμίαμα, parfum), parfums employés dans les cérémonies magiques pour délivrer ceux que l'on croyait obsédés par quelque démon.

THYMIAS ou THYMIATHIS, fleuve d'Epire. V. THYAMIS.

THYMITUS. V. THYMŒTES, n° 2.

THYMOCHARÈS, général athénien, vaincu par les Lacédémoniens.

THYMOETES. V. THYMÈTE.

THYNES, *-ni*, peuple originaire de Thrace, alla s'établir sur les côtes N. O. de l'Asie mineure, d'où il chassa les Bébryces, et fonda ainsi le royaume de Bithynie. *Hor.*, 3, *ode* 7, *v.* 3. — *Pline*, 4, *c.* 11 V. BITHYNIE.

THYNIAS, v. de la Thrace orientale, dans l'Attique, sur la mer, entre Bizya et Apollonie.

THYNNIES, *-nia* (θύννος, thon), fêtes où les pêcheurs sacrifiaient des thons à Neptune, pour le prier de détourner de leurs filets le poisson nommé xiphias qui les coupait.

THYNNUS, un des deux fils de Phinée et de Cléopâtre, qui furent maltraités par leur père, à l'instigation de leur belle-mère et vengés par les Argonautes.

1. THYONÉ, mère de Sémélé et aïeule de Bacchus.

2. — nom de Sémélé lorsqu'elle fut devenue immortelle. *Apoll.*, 3, *c.* 5. — *Diod*, 4.

1. THYONÉE, *-neus*, surnom de Bacchus, pris de son aïeule ou de sa mère Thyoné, ou peut-être de la fureur qu'il inspirait aux Bacchantes (θύειν, être furieux). *Ov.*, *Mét.*, 4, *v.* 13 — *Hor.*, 1, *od.* 17, *v.* 23. — *Stace*, *Théb.*, 5, *v.* 262.

2. — un des fils de Bacchus et d'Ariane

THYOTÈS, prêtre des Cabires, dieux de la Samothrace *Val. Flacc.*, 2, *v.* 438.

1. THYRÆUS (θύρα, porte), surnom d'Apollon, comme présidant aux portes. De là sans doute l'idée de quelques mythologues qui ont prétendu qu'Apollon et Diane étaient les mêmes que Janus. *Aulugelle.*

2. — un des fils de Lycaon, roi d'Arcadie. *Paus.*, 8, *c.* 35.

3. — fils d'OEnée, roi de Calydon. *Apoll*, 1, *c.* 18.

THYRÉ ou THYRÉE, ou THYRIUM, v. de Messénie, sur l'Aris, au S. E. de Messène, et au N. O. de Calames, était célèbre par une bataille que s'y livrèrent les Lacédémoniens et les Argiens. *Hérod.*, 1, *c.* 82. — *Stace*, *Theb.*, 4, *v.* 48.

THYRÉE, *-ræus*, *myth.* V. THYRÆUS.

1. THYRÉE, *-rœa*, *géog.* (*Astro*), v. méridionale de l'Argolide, dans la Cynurie, à quelque distance de la mer, sur le Tanus.

2. — *reum*, v. d'Acarnanie, vers le N., sur une montagne. *T. L.*, 36, *c.* 11; 38, *c.* 9.

3. — *-rea*, île située sur la côte du Péloponèse, près d'Hermione. *Hér.*, 6, *c.* 76.

4. — v. de Messénie. V. THYRÉ.

THYRÉENS, *-ræi*, peuple de l'Inde en deçà du Gange, au N. O., entre la Cophène et l'Indus, étaient voisins des Aspiens et des Arasaques.

THYRIDES, petites îles dépendantes de la Laconie, vis-à-vis de la pointe la plus occidentale de cette contrée. *Pline*, 4, *c.* 12.

THYRIE, *-ria*, fille d'Amphinoeus, et maîtresse d'Apollon qui la rendit mère de Cycnus. La mère et le fils se précipitèrent dans un lac et furent métamorphosés en oiseaux.

THYRIUM. V. THYRÉ.

THYRSAGÈTES, mieux TYRIGÈTES.

THYRSE, *-sus*, *archéol.*, lance, javelot ou dard environné de pampres de vigne ou de feuilles de lierre qui en cachaient la pointe. On voit souvent au haut des Thyrses une pomme de pin avec des rubans. Le Thyrse était en usage dans les mystères et les fêtes de Bacchus. On dit que ce Dieu marcha avec des Thyrses à la conquête des Indes. *Eurip.*, *Bacch.* — *Lucrèce*, 1, *v.* 921. — *Hor.*, 2, *ode* 19, *v.* 8. — *Ovide*, *Art d'aim.*, 1, *v.* 190; 3, *v.* 710; *Metam.*, 4, *v.* 7; 9, *v.* 640; 11, *v.* 29; *Trist.*, 4, *élég.* 1, *v.* 43. — *Apoll.*, 3, *c.* 5. — *Paus*, 4, *c.* 36.

THYRSE, *-sus* (*Thyrso*), fl. de Sardaigne, prend sa source vers le centre de l'île, chez les Ilienses, coule au S. O. et se jette dans la Méditerranée, à Osea.

THYUS, satrape de Paphlagonie, se révolta contre Artaxerce, et fut pris par Dactane. *Cornel. Nép.*, *Datam.*

TIARE, *tiaras*, bonnet phrygien qui se terminait en pointe recourbée, et qui était l'ornement de tête des prêtres de Cybèle dans les cérémonies. Les rois de Perse portaient aussi des tiares; mais la pointe en était droite et relevée. *Xenoph.*, *Cyrop.*, 2. — *Virg.*, *En.*, 7, *v.* 247. — *Just.*, 1, *c.* 2. — *Juv.*, *Sat.*, 6, *v.* 515; *Sat.*, 10, *v.* 267.

TIASA, fille du fleuve Eurotas, donna son nom à une petite rivière de la Laconie. *Paus.*, 3, *c.* 18.

TIASE ou THYASE, *-sus*, mot phénicien qui signifie *bouc* ou *bélier*, nom qu'on donnait à ceux qui, dans les fêtes du paganisme, se masquaient et se déguisaient en béliers et en boucs.

TIASES ou THYASES, danses que faisaient les Bacchantes en l'honneur de Bacchus.

TIBARÉNIENS, *-eni*, peuple du Pont occident. entre la Phanarèque à l'O. et les Mosynèces à l'E., sur les bords du Thermodon, au N., près de la mer. *P. Méla*, 2, *c.* 20.

1. TIBÈRE, *Claudius Tiberius Nero Drusus*, second empereur romain, descendait en droite ligne d'Appius Claudius le censeur. Sa mère était la fameuse Livie qu'Auguste épousa lorsqu'elle était enceinte de Drusus. Tibère était né quelques années avant ce mariage (l'an 42 de J. C.). A l'âge de neuf ans, il prononça l'oraison funèbre de son père, et il donna de bonne heure des spectacles et des jeux qui le firent aimer du peuple. Il fit ses premières armes sous Auguste, dans la guerre des Cantabres, l'an 25 av. J. C.; il commanda ensuite les armées avec succès, rétablit Tigrane sur le trône d'Arménie (20 ans av. J. C.), et obtint les honneurs du triomphe. Chargé du commandement des légions dans l'Illyrie, la Pannonie et la Dalmatie, il remporta de grands avantages dans ces diverses contrées. La Rhétie et la Vindélicie furent soumises (15 ans av. J. C.), les Pannoniens battus (12), les Dalmates et les Daces forcés de subir le joug (10). Drusus, son frère, étant mort sur ces entrefaites, il alla prendre à sa place le commandement des troupes romaines en Germanie et battit les Germains l'an 8 av. J. C. Pendant le cours de ces victoires, il avait épousé Julie, fille d'Auguste et veuve du jeune Marcellus et d'Agrippa (12 ans av. J C.), et il semblait par là désigné par Auguste comme son successeur. Il fut ensuite (5) revêtu de la puissance tribunitienne.

Mais ayant déplu à l'empereur, il fut obligé de

quitter la cour. Il se retira à Rhodes où il resta sept ans en exil, et il n'en fut rappelé (l'an 1 de J. C.) que par le crédit de sa mère Livie. A son retour, Auguste se réconcilia sincèrement avec lui et l'adopta. Il fut dès lors en quelque sorte associé tacitement à l'empire, et parut partager le souverain pouvoir avec son père adoptif. Auguste étant mort (14 de J. C.), il prit en main les rênes du gouvernement. Mais il n'accepta le souverain pouvoir qu'après s'être fait beaucoup solliciter. Ainsi il parut céder à la prière du sénat, à la volonté d'Auguste et au bien de l'état, qui voulait un maître. Tibère, dans le commencement de son règne, fit paraître un grand zèle pour la justice, et il y veillait par lui-même. Il affectait un grand amour pour la liberté, et disait qu'il était le maître de ses esclaves, le général de ses soldats, et le chef des citoyens. Cette modération hypocrite était causée en grande partie par le peu de confiance qu'il avait dans les soldats. A peine avait-il pris les rênes du gouvernement que les armées de Pannonie et de Dalmatie s'étaient révoltées; les généraux étaient venus à bout de les faire rentrer dans le devoir. Mais Tibère, apprenant par là qu'il n jouissait que d'une autorité précaire, et qu'il était à chaque instant en danger de perdre la vie, avait senti qu'il fallait ménager les esprits. De là sa douceur dans le gouvernement. Il affectait une grande modération, et témoignait beaucoup de déférence au sénat. Il eut même assez d'indulgence pour mépriser les libelles qu'on répandait contre lui. Lorsqu'on l'excitait à en punir les auteurs, il répondait que, dans une ville libre, la langue et la pensée devaient être libres. Il diminua le fardeau des taxes, et donna l'exemple de la tempérance et de la frugalité; mais son caractère vindicatif et cruel se manifesta bientôt. Son ingratitude envers Livie, à qui il était redevable de l'empire, sa cruauté à l'égard de sa femme Julie, et le meurtre d'un grand nombre de Romains, le rendirent odieux au peuple. Enfin les vertus et la gloire de Germanicus éveillèrent sa jalousie. Ce général mourut à Antioche (19), et Tibère fut soupçonné de l'avoir fait empoisonner (V. GERMANICUS et PISON). Il ne s'arrêta plus dans le chemin du crime; ses parens, ses amis, ses favoris furent les victimes de sa méfiance. Les délations furent encouragées et les accusations de lèze-majesté se multiplièrent. Enfin un ministre non moins fourbe que cruel, Séjan, s'empara de toute sa confiance et l'encouragea encore dans la tyrannie. Il eut honte, à la fin, de rester à Rome, où tout lui retraçait ses crimes, où chaque famille pleurait la mort de son chef, où chaque corps lui reprochait le meurtre de ses plus illustres membres. Il se retira dans l'île de Caprée, et s'y livra aux plaisirs les plus infâmes. Là il avait une troupe de jeunes garçons, qu'il faisait servir à ses honteux plaisirs. Il inventa même de nouvelles espèces de débauches ainsi que des noms pour les exprimer; d'infâmes domestiques étaient chargés du soin de lui chercher de tous côtés des objets nouveaux, et d'enlever des enfans jusque dans les bras de leurs mères. Pendant le cours de cette vie infâme, il ne pensait ni aux armées, ni aux provinces, ni aux ravages que les ennemis pouvaient faire sur les frontières. Il laissa les Daces et les Sarmates s'emparer de la Mésie, et les Germains ravager les Gaules. Enfin se sentant affaibli par l'âge et par la débauche, il nomma Caligula pour son successeur à l'empire. Il fut, dit-on, déterminé à ce choix par les vices qu'il avait remarqués en lui, et qu'il jugeait propre à faire oublier les siens. Il avait coutume de dire qu'il élevait, dans ce jeune prince, un serpent pour le peuple romain, et un phaéthon pour le reste du monde. Il mourut à Misène, le 16 mars de l'an de J. C., dans la soixante-dix-huitième année de sa vie, et la vingt-troisième de son règne. On accusa Caligula de l'avoir fait étouffer. La nouvelle de sa mort excita une joie universelle. Son corps fut porté à Rome, où on lui fit des obsèques magnifiques. Caligula, qui prononça son oraison funèbre, passa légèrement sur son éloge, et s'étendit fort au long sur celui d'Auguste et de Germanicus.

Le caractère de Tibère a exercé la plume des historiens; Tacite a écrit l'histoire de son règne, et ce morceau est un chef-d'œuvre. Tibère fut généralement estimé, tant qu'il ne fut que simple particulier; parvenu au trône, il se montra orgueilleux, cruel et vindicatif. Il aimait la flatterie, prêtait l'oreille aux délateurs, et cependant il rougissait de la basse adulation du sénat et des courtisans. Il aimait les lettres, et les cultivait avec succès; il avait beaucoup d'éloquence. Il composa un poëme sur la mort de Lucius César Agrippa, et écrivit aussi en grec quelques pièces de vers.

Quoique cruel à Rome envers les grands, il ménagea quelquefois ses autres sujets. Après un horrible tremblement de terre, qui ravagea l'Asie mineure, les malheureux habitans de ces contrées trouvèrent dans sa libéralité un soulagement à leurs maux. Il répondit à un gouverneur de province, qui voulait qu'on augmentât les impositions : « *Qu'un bon pasteur devait tondre, et non pas écorcher son troupeau.* » Les sénateurs lui ayant témoigné le désir de donner son nom au mois de novembre, dans lequel il était né, comme on avait donné ceux de Jules César et d'Auguste aux mois de juillet et d'août, Tibère leur répondit par ce mot également vif et plein de sens : « Que ferez-vous donc si vous avez treize Césars ? » *Suet.*, *V. de T.* — *Tac.*, *Ann.*, 1, 2, 3, 4, 5 et 6. — *Dion Cass.*

2. — successeur de Justin II à l'empire, était natif de Thrace. Il fut d'abord maître d'écriture, ensuite simple soldat, et ne s'éleva que graduellement par son mérite aux premiers rangs de la milice. Justin le choisit pour collègue et le nomma César en 574. Devenu seul maître de l'empire quatre ans après, il gouverna avec la plus grande sagesse et ne parut occupé que du bonheur des peuples. Il fit la guerre à Hormisdas, roi des Perses, et le battit par ses généraux. Il mourut l'an 582, après avoir nommé Maurice son successeur.

3, 4, etc. — V. TIBÉRIUS.

TIBERIACUM (*Berghem*), v. de la Gaule, chez les Ubii.

1. TIBÉRIADE, *-rias*, v. de Galilée, dans la tribu de Zabulon, au S. E., sur la côte occidentale du lac de même nom. Cette ville bâtie par Hérode Antipas l'an 17 de J. C., en l'honneur de Tibère, devint en peu de temps une des plus florissantes de la Galilée. Après la ruine de Jérusalem, quelques sacrificateurs juifs y établirent une académie célèbre. On ne trouve plus aujourd'hui que des ruines de cette ville.

2. — (LAC DE), *Tiberias lacus*, nom donné au lac de Génésareth depuis la fondation de la ville de Tibériade sur sa côte occidentale. *Pline*, 5, *c.* 16. — *Josèphe*, *Ant. J.*, 18, *c.* 3.

TIBÉRIADES ou TIBÉRINES. V. l'article suiv.

TIBÉRINES et TIBÉRINIDES, Nymphes que les poètes supposent habiter les bords du Tibre.

TIBERINUS, roi d'Albe, fils de Capetus, se noya dans l'Albula auquel, pour éterniser la mémoire de cet événement, on donna le nom de Tibre. Romulus le mit au rang des dieux et on le regarda comme un génie qui présidait au fleuve. *Cic.*, *Nat. des D.*, 2, *c.* 20. — *T. L.*, 1, *c.* 3. — *Varr.*, *L. L.*

4, c. 5 et 10.— *Ov.*, *Fast.*, 4, *v.* 47.—*Min. Félix*, c. 25.

TIBERIUS, prénom assez commun chez les Romains, signifie *né sur les bords du Tibre*. V. les noms.—Quelques uns sont plus connus sous ce nom.

1. —Tiberius, fils de Brutus, condamné à mort par son père, pour avoir conspiré en faveur de Tarquin-le-Superbe.

2. — un des Gracques. V. Gracques.

3. — partisan de Jules César, qui se plut à le combler de biens. Après la mort du dictateur, il voulait qu'on décernât publiquement des récompenses à ses meurtriers.

4. — Sempronius, fils de Drusus et de Livie sœur de Germanicus.

5. — empereur romain. V. Tibère.

6. — Alexandre-Lysimaque, prince juif, fils d'Alexandre Lysimaque, se fit païen et fut nommé gouverneur de la Judée pour les Romains, l'an 46 de J.C., et la gouverna jusqu'en 88, sous Vespasien et Titus. Il fit crucifier Jacques et Simon, fils de Judas de Galilée. *Jos.*, *A. J.*, 20, c. 3; *G. Jud.*, 2, c. 19.

7. — rhéteur grec peu connu dont il reste quelques harangues qu'on trouve dans les *Rhetores selecti* de J. F. Fischer, Leipsik 1773.

8.—empereur dans le 6ᵉ siècle. V. Tibère, nº 2.

TIBESIS, riv. qui descend du mont Hémus, et se jette dans l'Ister. *Hérod.*, 4, c. 49.

TIBIALIA et Feminalia, pièces de drap dont on s'enveloppait quelquefois les cuisses et les jambes (*femina et tibias*). Cet usage, rare dans l'origine, était particulier aux malades ou aux personnes d'une faible santé; il devint ensuite commun aux voluptueux et aux efféminés. *Cic.*, *Brut.*, c. 60; *Rép. des Ar.*, c. 21; *Att.*, 2. *ép.* 3 —*Hor.*, 2, *sat.* 3, *v.* 552.

TIBILENUS, dieu indigète des Noriciens.

TIBILIS (*Hamman*), v. de la Numidie, au N., sur l'Utus, près de sa source, entre Cirte et Tipase.

1. TIBISQUE, -*scus* ou Tisiane, -*nus* (*Teisse*), fl. de la grande Germanie, au S. E., sort des Alpes Bastarniques, sur les confins de la Dacie Trajane, coule d'abord à l'O., puis au S., et va, après avoir reçu un grand nombre de rivières, se jeter dans le Danube, à Acimincum, sur les confins de la Savie.

2. — (*Temesvar*) v. de la Dacie Trajane, à l'O., chez les Carpes, près des frontières des Métanastes.

TIBRE, -*bris*, ou -*ber*, ou -*berinus*, fleuve célèbre d'Italie, sortait des Apennins vers les frontières de l'Ombrie méridionale, et allait, en coulant vers le S., se jeter dans la mer Tyrrhénienne, à seize milles au-dessous de Rome. On dit qu'il se nommait d'abord *Albula*, et qu'il reçut le nom de Tibre parce que le roi Tiberius s'y noya. *T. L.*, 1, c. 3. — *Varr.*, *L. L.*, 4, c. 5. — *Virg.*, *En.*, 2, *v.* 782; 7, *v.* 151. — *Hor.*, 1, *od.* 2, *v.* 13; *od.* 9, *v.* 11; 3, *od.* 12, *v.* 7. — *Ov.*, *Fast.*, 4, *v.* 47; 5, *v.* 641; *Ibis*, *v.* 516. — *Luc.*, *Phars.*, 1, *v.* 381; 6, *v.* 76 et 810. — *P. Méla*, 2, c. 4.

TIBULA (*Longo-Sardo*), une des principales villes de la Sardaigne, au N., sur le détroit qui sépare cette île de la Corse.

TIBULLE, *Aulus Albius Tibullus*, poète élégiaque célèbre, naquit à Rome d'une famille de chevaliers, l'an 43 av. J. C., suivant l'opinion commune. Il suivit Messala Corvinus dans l'île de Corcyre; mais, ne pouvant supporter les fatigues de la guerre, il quitta la carrière des armes et revint à Rome, où il vécut dans la mollesse et les plaisirs. Comme il avait combattu sous les drapeaux de Brutus, les grands biens de sa famille lui furent enlevés par les soldats d'Auguste; ils ne lui furent point restitués parce qu'il négligea de paraître à la cour du nouvel empereur, et de lui prodiguer des flatteries. Il jouit cependant d'une honnête aisance; mais, incapable de régler ses dépenses sur la modicité de ses biens, il contracta de grandes dettes et fut obligé de se retirer à la campagne pour se soustraire aux poursuites de ses créanciers. La poésie fut sa principale occupation. Ses premiers vers furent pour Messala, son protecteur et son ami; il consacra ensuite sa lyre aux amours, et illustra, dans ses élégies, ses maîtresses sous les noms de Délia, Plautia, Nééra, Némésis, etc. Il eut pour première inclination une affranchie. Horace devint son rival; ce qui donna lieu à une dispute agréable entre ces deux illustres poètes. Il mourut peu de temps après Virgile, l'an 17 av. J. C., âgé à peine de vingt-six ans. Il avait été lié avec les premiers poètes de son siècle. Ovide composa une belle élégie sur sa mort prématurée. *Ov.*, *aim.*, 3, *él.* 9, *v.* 15; *Trist.*, 2, *v.* 447; *Art d'aim.*, 1, *v.* 764.—*Hor.*, 1, *ép.* 4; 1, *od.* 33, *v.* 1. — *Quintil.*, 1, c. 1.

On a sous le nom de Tibulle trente-cinq élégies et un panégyrique adressé à Messala. Ces morceaux sont distribués en quatre livres; mais les deux premiers seulement et le panégyrique sont incontestablement de lui. Presque tous les savans, et Heyne à leur tête, regardent le quatrième comme l'ouvrage d'une Romaine nommée Sulpitia. Le dernier éditeur de Tibulle, M. Voss, a mis en avant une autre hypothèse. Il veut que le 4ᵉ livre, quoique contenant une correspondance de deux amans, Sulpitia et Cerinthus, soit de Tibulle qui se serait plu à versifier ces lettres galantes de deux personnes de sa connaissance; mais en même temps il lui dispute le 3ᵉ livre que tous les éditeurs auparavant avaient regardé comme authentique, et il le donne à un Lygdamus, affranchi du siècle d'Auguste. Cependant il est possible que les quatre livres appartiennent également à Tibulle. En effet les hommes de goût reconnaissent dans tous ces recueils la même grâce, la même élégance et la même pureté de style.

Tibulle est de tous les poètes latins celui qui a le mieux conçu le vrai caractère de l'élégie. Chez lui, rien de médité, rien de concerté; nul art, nulle étude en apparence, et cependant aucune irrégularité véritable. L'abandon, voilà ce qui le caractérise, voilà ce qui donne à ses sentimens et à sa passion un ton de vérité qu'il serait impossible de feindre. Cependant il faut le blâmer d'offrir sans cesse les mêmes idées, les mêmes tableaux, les mêmes allusions. Malgré la variété des tours et des expressions, cette uniformité fatigue le lecteur.

La meilleure édition de Tibulle est sans comparaison celle de Heyne, Leipsik, 1798. Elle passe pour être le chef-d'œuvre de cet illustre philologue. M. Pésay a traduit Tibulle.

TIBUR (*Tivoli*), v. d'Italie, dans le Latium, sur l'Anio, au N. E. de Rome, près des confins des Eques et des Sabins. Cette ville, dont on place l'origine à une époque très-ancienne, était célèbre par les sites pittoresques dont elle était environnée. Les principaux citoyens de Rome y avaient des maisons de campagne. Hercule était particulièrement adoré à Tibur. *Strab.*, 5. — *Cic.*, *Or.*, 2, c. 65. — *Virg.*, *En.*, 7, *v.* 630. — *Hor.*, 1, *od.* 8, *v.* 7; *od.* 19, *v.* 2; 2, *od.* 6, *v.* 5; 3, *od.* 4, *v.* 23; — *Prop.*, 2, *él.* 2, *od* 3, *v.* 10; 3, *v.* 43. — *Ov.*, *Am.*, 3, *él.* 6, *v.* 45; *Fast.*, 6, *v.* 61.—*Sil. Ital.*, 4, *v.* 225.

TIBURNUM, palais magnifique dans les environs de Tibur, servit de retraite à l'illustre et malheureuse Zénobie, après qu'elle eut été amenée à Rome en triomphe par Aurélien.

TIBURNUS ou Tiburtus, fils d'Herculo, ou selon d'autres l'aîné des fils d'Amphiaraüs, fonda avec ses

deux frères Coras et Catilus la ville de Tibur, qui est appelée de là *Tiburtia*, et eut dans le temple d'Hercule une chapelle où on lui rendait des honneurs particuliers. *Enéid.*, 7, *v.* 670.

TIBURTIUS (L.), centurion de l'armée de César, blessé par les soldats de Pompée.

TIBURTUS. V. Tiburnus.

TICHIS ou Téchis. V. Télis.

TICHIUM, v. d'Etolie, au S. E., chez les Apodotes

TICHIUS, nom donné au sommet du mont Œta. *T. L.*, 36, *c.* 16.

TICIDA, poète latin qui composa des épigrammes et chanta sa maîtresse Metella, sous le nom imaginaire de Petilla. *Ov.*, *Trist.* 2, *v.* 433.

TICINUM (*Pavie*), v. de la Gaule Transpadane, chez les Insubres, sur le Ticinus, un peu au-dessus de son embouchure dans le Pô. Cette ville, fondée, dit-on, par les Léviens et les Mariciens, fut ruinée par Odoacre, lors de l'invasion des Hérules, et fut rebâtie sous le nom de *Papia*, d'où est venu celui de *Pavie* qu'elle porte de nos jours.

TICINUS (*Ticino* ou *Tésin*), riv. de la Gaule Transpadane, sortait des Alpes Rhétiques, chez les Léponces, traversait le lac Verbanus, et se jetait au-dessous de Ticinum, dans le Pô. *Strab.*, 5.— *Pline*, 2, *c.* 103. — *Sil. Ital.*, 4, *v.* 81.

TIDIUS, Romain, partisan de Pompée.

TIESSA, riv. de la Laconie, se jette dans l'Eurotas. *Paus.*, 3, *c.* 18.

TIFATE, *-ta*, mont. ou colline de la Campanie, sur les frontières du Samnium à quelques milles du confluent du Vulturne et du Sabatus.

1 TIFERNUM Metaurense (*San-Angelo in Vado*), v. de l'Ombrie, au N., chez les Senones, sur le Métaure, ainsi que l'indique son nom. *T. L.*, 10, *c.* 14. — *Pline*, 3, *c.* 14. — *Pline le J*, 4, *ép* 1.

2. — Tiberinum (*Città di Castello*), v. de l'Ombrie, à l'O., sur le Tibre, près de sa source.

3. — Samniticum, petite v. des Samnites.

TIFERNUS (*Tiferno*), petite riv. d'Italie, prenait sa source dans le Samnium, chez les Caracènes, et allait, en coulant vers l'E., se perdre dans l'Adriatique au-dessous d'Uscosium. *T. L*, 10, c. 30. — *Pline*, 3, *c.* 11. — *P. Méla*, 3, *c.* 4.

TIGASIS, un des fils d'Hercule.

TIGAVAS ou Tigaves, *-væ*, v. de la Mauritanie Césarienne, dans l'intérieur des terres, sur le Chinalaph. Il n'en reste aujourd'hui que des ruines.

TIGELLIN (Sofonius), *-inus*, favori de Néron, célèbre par sa perfidie et ses intrigues. Il fut préfet des cohortes prétoriennes; il jugea les conspirateurs qui avaient formé le projet d'attenter aux jours de ce tyran, et obtint pour cet exploit les honneurs du triomphe. Dans la suite, ayant trahi cet empereur, il eut ordre de Galba de se donner la mort. *Tac.*, *Hist.*, 1, *c.* 72; *Ann.*, 14, *c.* 51, 57; 15. *c.* 50.—*Juv.*, 1.

TIGELLIUS (M.) Hermogenes, affranchi, né dans l'île de Sardaigne, se concilia la faveur de César, de Cléopâtre et d'Auguste, par son caractère enjoué et bouffon. Il excellait dans la musique, et était très-libéral envers les musiciens. Horace (*Sat.*, 2, *v.* 3) lui reproche un caractère inconstant. *Cic.*, *Lett. Famil.*, 24; *à Att*, 13, *ép.* 49 et 51.

1 TIGRANE, *-nes*, général des Mèdes à une époque reculée mais incertaine.

2. — roi d'Arménie, (95-60 av. J. C.), de la famille d'Artaxia, se rendit maître de la Syrie et de la Cappadoce. Il épousa Cléopâtre, fille de Mithridate, et déclara la guerre aux Romains, par le conseil de son beau-père. Un courrier étant venu lui annoncer que Lucullus marchait à grandes journées vers sa [illegible], il lui fit couper la tête, et ordonna qu'on lui amenât le général romain chargé de chaînes. Mais lorsqu'il vit de près l'armée ennemie, il quitta précipitamment sa capitale; il fut vaincu bientôt après. Découragé par sa défaite, il refusa de recevoir dans son palais Mithridate, qui l'avait engagé dans cette guerre désastreuse, et poussa la cruauté jusqu'à mettre sa tête à prix. Il s'humilia devant Pompée, lui fit présent de 6,000 talens, signa un traité honteux par lequel il cédait la petite Arménie, la Cappadoce et de la Syrie, reçut garnison dans sa capitale, et conserva sa couronne à ce prix (63 av. J. C.). Tigrane, son second fils, se révolta contre lui et tenta de le détrôner par le secours du roi des Parthes dont il avait épousé la fille. Ayant échoué dans ce projet, il eut recours aux Romains, qui le mirent en possession de la Sophène, et laissèrent à son père le royaume d'Arménie (V. l'art. suiv.). *Cic.*, *loi Manil.* — *Val. Max.*, 5, c. 1.— *Vell. Paterc.*, 2, *c.* 33 et 37. — *Just.*, 40, c. 1 et 2.—*Luc.*, 2, *v.*637.—*Plut.*, *Lucull. et Pomp.*

3. — second fils du précédent, se révolta contre son père, et ayant été vaincu, se réfugia chez Phraate, roi des Parthes, dont il avait épousé la fille. Bientôt, à l'aide de ce prince, il envahit l'Arménie; mais, craignant de ne point réussir, il se mit sous la protection des Romains. Tigrane le père en fit autant. Pompée alors conserva le trône à celui-ci, et donna à son fils la Sophène en partage. Mais le jeune Tigrane ayant murmuré contre cette décision, Pompée le fit mettre aux fers. Clodius lui procura les moyens de s'échapper. *Cic.*, *à Att.*, 3, *ép.* 8.

4. — roi d'Arménie, contemporain de Tibère. Il fut mis à mort. *Tac.*, *Ann.*, 6, *c.* 40.

5. — prince de Cappadoce à qui Tibère donna le royaume d'Arménie.

6. — prince élevé au trône d'Arménie par Néron. *Tac.*, *Ann.*, 14, *c.* 26.

7. — prince d'Arménie, contemporain de Théodose.

TIGRANOCERTE, *-ta* (*Sered*), grande et forte v. de l'Arménie, vers le S., dans la Gordyène, sur une haute montagne dont le pied est baigné par le Nicephorius. Elle fut bâtie par Tigrane, gendre de Mithridate. On y voyait un grand nombre d'édifices admirables. Lucullus la prit d'assaut, et ses soldats y firent un immense butin. *Tac.*, *Ann.*, 15, *c.* 4. — *Pline*, 6, *c.* 9.

1. TIGRE, *-gris* (*Basilensa*), fleuve considérable de la Perse, sortait des monts de la Sophène, dans la grande Arménie, coulait à l'E., en formant la limite commune de la Mésopotamie et de l'Assyrie, et allait, après avoir reçu un grand nombre de fleuves et baigné un grand nombre de villes, se perdre dans l'Euphrate, à Apamée. *Virg.*, *Eclog.*, 1, *v.*63. — *Strab.*, 11. — *Apollod.*, 1, *c.* 29. — *Pline*, 2, *c.* 103; 6, *c.* 27. — *Just.*, 42, *c.* 3. —*Luc.*, *Phars.*, 3, *v.*256. —*P. Méla*, 1, *c.* 11. — *Ptolém.*, 5, *c.* 13.

2. — *-gres*, fleuve du Péloponèse, appelé aussi Harpys, du nom d'une personne qui s'y noya. *Apollod.*, 1, *c.* 9.

TIGULIE, *-lia* (*Teio*), v. de l'Italie septentrionale, dans la Ligurie, au milieu des terres.

TIGURINI (cantons de *Schwitz*, *Schaffouse* et *Zurich*), peuple de l'Helvétie, dont le territoire, borné à l'O. par les Urbigènes et au S. par les Tugènes, formait un des quatre cantons de l'Helvétie du temps de César. *Cés.*, *G. des G.*

TILATÉENS, *-tæi*, peuple de Thrace. *Thucyd.*, 2.

TILAVENTE, *-ventus* ou *-vemptus* (*Tagliamento*), fleuve de la Vénétie, prenait sa source à l'O. des Alpes Carniques, presque au même lieu

que le Plavis, et allait se jeter 10 milles au dessous d'Apicilie, à l'O. d'Aquilée, dans le golfe de Tergeste.

TILE, lieu de la Gaule, dans la Lyonnaise 1re, chez les Lingones, au S., sur une petite rivière qui se jette dans l'Arar.

TILFOSSE. V. TILPHOSSE.

TILIUM (*Argentera*), petite v. de l'île de Sardaigne, sur la côte occidentale, vers le N., au S.O. de Turris Libissonus et au N. de Carbie.

TILLIBORE, *-ras*, fameux brigand de Mysie, dans les environs du mont Ida, étendit ses dévastations dans plusieurs provinces de l'Asie mineure. On ignore de quelle manière il mourut. *Luc.*

TILLIUS CIMBER. V. TULLIUS CIMBER.

TILOX, promont. de l'île de Corse, vers le N., sur la côte occid.

1. TILPHOSSE ou TILPHUSSE, *-ssus*, petite chaîne de montagnes située dans la Béotie, à l'O., partait de l'Hélicon et se dirigeait au N. E. vers Haliarte, à 6 milles de laquelle elle s'arrêtait.

2. — fontaine auprès de laquelle était le tombeau de Tirésias. *Paus*, *Béot.*, *c.* 33.

TIMACUS (*Timock*), riv. de la Mésie 1re, se jetait dans le Danube, sur la rive droite, entre le Margus et le Ciabrus. *Pline*, 3, *c.* 26.

1. TIMAGÈNE, *-nes*, général qui fut tué à la bataille de Chéronée, l'an 338 av. J. C.

2. — célèbre historien et rhéteur grec du siècle d'Auguste, naquit à Alexandrie. Ayant été fait esclave à la prise de sa patrie par Gabinius (54 av. J.C.), il fut conduit à Rome, et vendu à Faustus fils de Sylla, qui, quelque temps après, le mit en liberté en considération de ses talens. Les leçons de rhétorique qu'il donna lui attirèrent un grand nombre d'auditeurs. Auguste le chargea d'écrire son histoire; mais s'étant ensuite fait par son esprit caustique et railleur interdire l'entrée du palais, il brûla son ouvrage de dépit. Il se retira ensuite à Tusculum, chez Asinius Pollion, et y écrivit, sous le titre *des Rois*, l'histoire d'Alexandre et de ses successeurs, ouvrage dont les Romains faisaient le plus grand cas, mais que le temps nous a enlevé. *Hor.*, 1, *ép.* 19, *v.* 15. — *Q. C.*, 9, *c.* 5. — *Quintil.*, 1, *c.* 10. — *Sén.*, *Controv.*, 34; *Colère*, 3, § 23. — *Amm. Marcell.*, 15, *c.* 9. — *Suidas.*

3. — historien et rhéteur de Milet.

TIMAGORAS, Athénien que ses compatriotes condamnèrent à mort, pour s'être prosterné devant Darius, à la manière des Perses, lorsqu'il fut présenté à ce prince en qualité d'ambassadeur. *Val. Max.*, 6, *c.* 3. — *Suidas.* — Selon Plutarque, c'est pour s'être laissé corrompre par les Perses qu'il fut mis à mort.

TIMANDRA ou ECHMIS, fille de Léda, et sœur de Clytemnestre, épousa Echémus, roi d'Arcadie, petit-fils de Céphée, et fut l'aïeule d'Evandre. *Paus.*, 8, *c.* 5.

TIMANDRIDE, *-das*, Spartiate qui disait que tout homme riche devait dépenser en bienfaits le surplus de ses biens. *Elien*, *H. D.*, 14, *c.* 32.

1. TIMANTHE, *-thes*, athlète de Cléone, remporta un grand nombre de victoires aux jeux olympiques. Dans sa vieillesse, il s'exerçait encore tous les jours à tirer de l'arc; mais sentant que ses forces diminuaient, il se brûla de désespoir. *Paus.*, 6, *c.* 8.

2. — fameux peintre de Sicyone ou selon d'autres de Cythnos, une des Cyclades, vivait sous le règne de Philippe, père d'Alexandre. Ce peintre avait surtout le talent de l'invention. Dans son célèbre tableau du sacrifice d'Iphigénie, ne sachant comment peindre la douleur de son malheureux père, il le peignit le front voilé, heureuse idée qui laissait agir l'imagination. Ayant peint un Cyclope endormi, pour faire juger de la stature colossale du géant, il plaça près de lui des satyres qui s'amusaient à mesurer son pouce avec un thyrse. Timanthe disputa le prix de la peinture à Parrhasius, vainqueur de Zeuxis, et l'emporta sur cet illustre rival. Il avait fait pour ce concours un tableau représentant Ajax furieux, après s'être vu privé des armes d'Achille. *Cic.*, *Orat.* — *Val. Max.*, 8, *c.* 11. — *El.*, *H. D.*, 9, *c.* 11. — *Quintil.*, 2, *c.* 13. — *Pline*, 35, *c.* 10.

TIMARATE ou TIMARÈTE. V. TIMARÈTE.

1. TIMARÈTE, *-ta*, prêtresse de Dodone, une des trois vieilles qui présidaient à l'oracle de Jupiter de Dodone, et qui furent changées en colombes. *Hérod.*, 2, *c.* 94.

2. — fille du peintre Mycon, cultiva l'art de son père, et fit quelques tableaux. *Pline*, 35, *c.* 9.

1. TIMARQUE, *-rchus*, ancien roi de Salamine.

2. — général étolien, qui brûla ses vaisseaux pour empêcher ses soldats de prendre la fuite, et pour s'assurer de la victoire. *Polyen*, 5.

3. — philosophe d'Alexandrie, ami de Lamproclès, disciple de Socrate. *Diog. L.*

4. — rhéteur qui se pendit pour avoir été accusé par Eschine de mener une vie désordonnée.

5. — tyran de Milet, qui vivait sous le règne d'Antiochus.

6. — Crétois très-riche, fut accusé devant Néron d'avoir dit publiquement qu'avec son argent il était maître du sénat. *Tac.*, *Ann.*, 15, *c.* 20.

TIMARUS. V. TMARE.

TIMASSION, un des chefs des dix mille.

1. TIMASITHÉE, *-theus*, fameux athlète de Crotone, le seul que Milon, son compatriote, ne put vaincre à la lutte aux jeux olympiques. *Paus.*, 6, *c.* 14.

2. — prince de Lipari, força des pirates à rendre la liberté à des Romains qui allaient porter à Delphes une partie des dépouilles des Véiens. Le sénat le récompensa généreusement; et cent trente-sept ans après, lorsque les Romains chassèrent les Carthaginois de Lipari, ils comblèrent de biens ses descendans. *Diod.*, 14. — *Plut.*, *V. de Cam.*

TIMAVE, *-vus* (*Timao*), petite riv. de la Vénétie orientale, célèbre chez les anciens par l'impétuosité de ses eaux qui sortaient de neuf sources différentes, et se jetaient dans le golfe de Tergeste, par sept embouchures. Près de là étaient de petites îles où l'on trouvait des sources d'eaux chaudes. *Virg.*, *Ecl.*, 8, *v.* 6; *En.*, 1, *v.* 44 et 248. — *P. Méla*, 2, *c.* 4. — *Strab.*, 5. — *Pline*, 2, *c.* 103. — *Luc.*, 7, *v.* 194.

TIMEA, femme d'Agis, roi de Sparte, fut séduite par Alcibiade, et en eut un fils, qui fut exclu du trône, quoiqu'Agis, en mourant, l'eût déclaré légitime. *Plut.*, *V. d'Ag.*

TIMEAS, fils de Polynice, et l'un des Epigones.

1. TIMÉE, *-mæus*, DE LOCRES, philosophe pythagoricien, de Locres en Italie, antérieur à Platon. Il adopta la métempsycose, et ne s'éloigna de la doctrine de son maître que quant au système du monde. Il nous reste de ce philosophe un traité de la nature et de l'âme du monde, où Platon semble avoir trouvé les premiers germes du système des *idées prototypes*. Platon a donné le nom de Timée à un de ses dialogues, où il traite *du monde*, et où il introduit Timée exposant sa doctrine. Cicéron avait traduit ce traité; il ne reste que des fragmens de sa traduction. *Plat.*, *Tim.* — *Plut.*, *Op. Philos.*, 3, *c.* 17.

2. — favori d'Alexandre, qui tira ce prince des mains des Oxydraques. Il fut tué dans une rencontre. *Q. C.*, 9, *c.* 5.

3. — rhéteur de Tauromine en Sicile, 285 ans av. J. C., fut chassé de la Sicile par Agathocle. Il se rendit célèbre par une histoire générale de la Sicile, et une histoire particulière de la guerre de Pyrrhus : on l'accuse seulement d'une grande partialité contre Agathocle. Il avait aussi composé quelques ouvrages de rhétorique; mais toutes ces productions sont perdues pour nous.

4. — sophiste qui vivait vers l'an 300 de J. C., laissa un dictionnaire intitulé *Lexicon vocum platonicarum*, qui parut à Leyde, 1754, par les soins de Ruhnkenius.

5. — un des fils d'Hippocrate, et médecin comme son père, fonda avec Dracon son frère et Polybe son beau-frère l'ancienne école dogmatique médicinale, qui réunissait les théories des philosophes aux principes d'Hippocrate, tandis que la presque totalité des médecins, entraînés par l'esprit systématique du siècle, se jetaient dans le labyrinthe des hypothèses et de la spéculation.

6. — auteur de quelques traités sur les philosophes anciens. *Diog. L.*, 8.

7. — historien grec, dont on loue le savoir et l'éloquence. *Cic.*, *Orat.*, 2. — *Den. d'Hal.* 2.—*Diod.*, 15, *c.* 1. — *Corn. Nép.*, 7, *c.* 11. — *Longin*, *c.* 3.

TIMESIUS ou Timesias, citoyen de Clazomène, avait rendu à sa patrie de si utiles services qu'il y acquit une autorité presque sans bornes Mais, devenu par cette autorité même odieux à ses concitoyens, il quitta Clazomène, et alla en Thrace fonder la ville d'Abdère, où il fut dans la suite honoré comme un dieu. *Él.*, *H. D.*, 12, *c.* 9. — *Hér.*, 1, *c.* 168.

1. TIMOCHARIS ou Timocharès, médecin de Pyrrhus, qui proposa à Fabricius d'empoisonner son maître. *A. G.*, 3, *c.* 8. V. Fabricius.

2. — astronome d'Alexandrie, qui vivait vers l'an 294 av. J. C. V. Aristillus.

TIMOCLÉE, *-clea*, sœur de Théagène, général thébain, tué à la bataille de Chéronée. Un soldat de l'armée d'Alexandre lui ayant fait les derniers outrages, elle le conduisit près d'un puits, où elle lui dit qu'elle avait caché ce qu'elle avait de plus précieux. Tandis que le soldat se penchait sur le puits, pour en examiner la profondeur, elle le poussa de toute sa force, le précipita dedans, et l'assomma à coups de pierres. Alexandre, frappé de son courage, ordonna à ses soldats de respecter les dames Thébaines. *Plut.*, *V. d'Alex.*

1 et 2. TIMOCLÈS, deux poètes tragiques d'Athènes, dont il reste quelques vers. *Athén.*, 6.

3. — statuaire athénien. *Paus.*, 10, *c.* 34. — *Pline*, 34, *c.* 8.

4. — danseur, qui accompagna Pison dans son gouvernement de Macédoine. *Cic.*, *Pis.*, *c.* 36.

1. TIMOCRATE, *-tes*, philosophe grec, très-austère dans ses mœurs. Quoique frère de Métrodore, ami d'Epicure, il était un violent adversaire de ce philosophe. Epicure le nomma cependant un de ses héritiers. *Cic.*, *N. des D.*, 1, *c.* 33 et 40; *Fins*, 2, *c.* 31. — *Diog. L.*, 10, *c.* 16.

2. — Syracusain qui profita de l'exil de Dion pour épouser sa femme. Il commandait l'armée de Denys-le-Tyran.

3. — rhéteur, qui eut Lesbonax pour disciple.

TIMOCRÉON, *-reo*, poète comique, natif de Rhodes, florissait vers l'an 476 av. J. C. Il remporta le prix de la poésie aux jeux olympiques, et fit parler de lui par sa grande voracité, et par sa haine pour Simonide et Thémistocle. On grava cette épitaphe sur son tombeau : « ci gît Timocréon, qui passa sa vie à boire, manger et médire. » On n'a de ce satirique que quelques fragmens insérés dans le *Corpus poetarum græcorum*, *Genèv.*, 1606 et 1614.

TIMODÈME, *-mus*, Corinthien, père de Timoléon, de Timophane et de Satyrus. *Plut.*, *Tim.*

1. TIMOLAÜS, général d'Alexandre, fut mis à mort par les Thébains.

2. — Spartiate, ami de Philopémen.

3. — un des fils de la célèbre Zénobie, est compté au nombre des trente tyrans qui usurpèrent la pourpre dans le 3e siècle.

TIMOLÉON, célèbre général corinthien, fils de Timodème et de Démariste, avait une si forte haine pour la tyrannie, qu'il ne craignit point de faire, à l'aide de son frère Satyrus, périr Timophane, son autre frère, qui avait usurpé le pouvoir souverain à Corinthe l'an 343 av. J. C. Cette action plut aux amis de la liberté; mais elle révolta tellement la mère de Timoléon, qu'elle lui défendit de paraître jamais en sa présence. Il en conçut tant de douleur, qu'il refusa de prendre part aux affaires publiques. Lorsque les Syracusains, opprimés par Denys-le-jeune et par les Carthaginois, vinrent demander du secours aux Corinthiens, on jeta les yeux sur Timoléon, comme sur l'homme le plus capable de les affranchir du joug. Il résista d'abord à toutes les sollicitations qu'on lui fit à cet égard; mais il se rendit en entendant ces mots que lui adressa un de ses concitoyens : « O Timoléon, si tu te mets à la tête de cette expédition, nous croirons que tu as tué un tyran; et si tu refuses de le faire, nous serons persuadés que tu as assassiné ton frère. » Il accepta la charge de capitaine général, et fit voile pour la Sicile avec plusieurs vaisseaux, et mille hommes au plus. Les Carthaginois voulurent s'opposer à son passage, mais il trompa leur vigilance. Leur flotte était alors maîtressse du port. Icétas commandait dans la ville, et Denys dans la citadelle. En peu de temps l'activité et le génie de Timoléon changèrent tellement la face des choses que Denys, voyant ses affaires désespérées, se rendit au général corinthien, et se réfugia à Corinthe. Timoléon se fit par ce succès un grand nombre de partisans en Sicile; plusieurs villes se mirent sous sa protection. Cependant deux nouveaux généraux, Amilcar et Annibal, ayant pris le commandement de l'armée carthaginoise, résolurent de combattre les Corinthiens. Timoléon marcha lui-même à leur rencontre, les battit, força leur camp, et s'empara d'un immense butin. Il prit ensuite quelques villes, et par ces avantages continus força Carthage à demander la paix (339 av. J. C.). La condition principale du traité fut qu'ils ne posséderaient rien au-delà d'Agrigente. Il rasa ensuite la citadelle de Syracuse, qui avait été la résidence du tyran, fit venir une colonie de Corinthe pour repeupler la ville, partagea les terres entre les citoyens, vendit les maisons des exilés au profit du trésor public, et publia de nouvelles lois. Après avoir rétabli l'ordre à Syracuse, il étendit ses soins au reste de la Sicile, qu'il affranchit du joug des petits tyrans qui l'opprimaient. Timoléon passa le reste de sa vie à Syracuse avec sa femme et ses enfans. Il vécut en homme privé, sans aucune envie de dominer, se contentant de jouir tranquillement de sa gloire. Les Syracusains, pleins de reconnaissance pour ce grand homme, virent un jour avec indignation deux particuliers l'accuser de malversation. Le peuple était même prêt à mettre les délateurs en pièces, lorsque Timoléon arrêta cette fureur. « Syracusains, leur dit-il, souvenez-vous que tout citoyen a droit de m'accuser. Gardez-vous de donner atteinte à cette

même liberté qu'il m'est si glorieux de vous avoir rendue. » Il semblait qu'une divinité tutélaire veillât sur les jours de Timoléon. Dans le moment où, après une grande victoire, il offrait un sacrifice aux dieux, deux assassins, envoyés par les ennemis, trouvèrent le moyen de s'approcher de lui à la faveur d'un déguisement. Un d'eux avait déjà le bras levé pour le frapper, quand il est lui-même renversé par un inconnu, qui le poignarde, et se sauve aussitôt dans un lieu écarté. Le complice du mort, effrayé de ce coup imprévu, s'approche de l'autel, l'embrasse, et demandant grâce à Timoléon, lui révèle le complot. Cependant on va à la poursuite de l'inconnu, qui crie qu'il n'a fait que venger la mort de son père, que le malheureux qu'il venait de tuer avait autrefois assassiné dans la ville de Leontium. Timoléon mourut à Syracuse l'an 338 av. J. C. On lui éleva un magnifique tombeau dans la place de Syracuse, qui fut appelée *Timoleonteum*, et on institua des fêtes en son honneur. *Diod de Sic.*, 16. — *Corn. Nép.*, *et Plut*, *Timoléon.* — *Polyen*, 5, c. 3.

TIMOLUS. V. Tmolus.

1. **TIMOMAQUE**, *-chus*, général athénien, envoyé au secours des Thébains. *Xénoph.*

2. — célèbre peintre, natif de Byzance, et contemporain de Marius et de Sylla. Deux tableaux de sa composition, l'un desquels représentait Ajax et l'autre Médée égorgeant ses enfans, furent achetés par Jules-César, qui les plaça à Rome dans le temple de Vénus. *Pline*, 35, *c.* 11. — *Athén.*, 14.

1. **TIMON**, surnommé le Misanthrope, à cause de la haine qu'il avait pour le genre humain, philosophe athénien qui vivait à la fin du 5e siècle av. J. C., vers 420. Il ne pouvait souffrir la société des hommes. Il avait cependant un ami intime, appelé Apémante, auquel il s'était attaché à cause de la conformité de leur caractère. Il aimait aussi Alcibiade, mais parce qu'il prévoyait que ce jeune homme causerait un jour la ruine de sa patrie. Étant une fois allé dans l'assemblée du peuple, il dit aux Athéniens : « J'ai un figuier auquel plusieurs se sont déjà pendus, je veux le faire abattre pour bâtir à la place qu'il occupe; s'il y a quelqu'un parmi vous qui veuille s'y pendre, qu'il se dépêche. » *Plut.*, *V. d'Alcib.*—*Lucien*, *V. de Tim.*—*Paus.* 1, c. 30; 6, c. 12.

2.—le Sillographe, de Phlionte, philosophe sceptique, disciple de Stilpon et ensuite de Pyrrhon, et poète dramatique. Il est connu surtout comme sillographe, c'est-à-dire auteur de silles ou parodies d'ouvrages célèbres. Ces silles étaient dirigées contre les prétentions et l'arrogance des philosophes, et contenaient des satires très-mordantes. Le recueil de ces pièces formait trois livres; mais il ne nous reste plus que quelques fragmens insérés par Brunek dans sa collection intitulée *Analecta græca*. Timon florissait à la fin du 4e siècle et au commencement du 3e, sous le règne d'Antigone et de Ptolémée Philadelphe, à la cour desquels il fut accueilli. Il mourut à 90 ans. Il s'était enrichi en ouvrant une école de rhétorique et de philosophie à Chalcédoine, et avait renoncé à sa prétendue philosophie, dès que ses richesses le lui avaient permis. *Diog. Laer.*, 10, *c.* 110. — *Athén.*, 6 *et* 12.

3. — athlète d'Elis. *Paus.*, 6, *c.* 12.

1. **TIMOPHANE**, Mitylénien célèbre par ses grandes richesses.

2. — Corinthien, frère de Timoléon, usurpa la souveraine puissance à Corinthe, à l'aide d'une troupe de soldats mercenaires. Timoléon, après avoir employé à plusieurs reprises, mais en vain, les prières et les remontrances, pour l'engager à rendre la liberté à sa patrie, le fit assassiner. *Plut.*, et *Cor. Nép.*, *v. de Tim.*

TIMOR, dieu de la crainte. On le distinguait de Pavor.

TIMORIE, (τιμωρεῖν, punir), ou la peine personnifiée, était particulièrement adorée par les Lacédémoniens.

1. **TIMOTHÉE**, *-theus*, général athénien, fils de Conon, hérita de la valeur et des grandes qualités de son père. L'an 375 av. J. C., il remporta une victoire signalée auprès de l'île de Corcyre sur la flotte des Lacédémoniens. Il prit ensuite cette île, puis se dirigeant sur la Thrace, il s'empara des villes de Torone et de Potidée et délivra Cyzique. Il partagea ensuite le commandement de la flotte avec Iphicrate et Charès. Celui-ci, ayant voulu attaquer les ennemis pendant une violente tempête et n'ayant pu obtenir son assentiment pour cette tentative hasardeuse, le fit condamner par les Athéniens à une amende de cent talens. Timothée, hors d'état de payer une si forte somme, se retira à Chalcis où il mourut. Son désintéressement égalait sa prudence et son courage. Il ne s'appropria jamais la moindre partie du butin fait sur l'ennemi. Il versa un jour douze cents talens dans le trésor public. Timothée était lié d'une étroite amitié avec Platon. *Cor. Nép.*, *Tim.* — *Plut.*, *V. de Syl.*— *Elien*, *H. Div.*, 2, *c.* 10; 3, *c.* 16. — *Athén.*, 10, *c.* 3. — *Paus.*, 1, *c.* 29.

2.—célèbre poète et musicien du 4e siècle av. J.C., natif de Milet et fils de Thersandre ou de Philopolis, excellait dans la poésie lyrique et dithyrambique; mais ce fut à la musique qu'il s'appliqua principalement. Ses premiers essais ne furent pas heureux. Ayant joué en présence du public, il fut sifflé. Euripide, qui avait su remarquer ses talens malgré sa disgrâce, l'empêcha de renoncer à son art, lui prodigua les encouragemens, et l'assura d'un succès éclatant, prédiction que l'événement justifia par la suite. En effet Timothée devint le plus habile joueur de cithare; il ajouta même la dixième et la onzième cordes à cet instrument. Sa réputation lui attira un grand nombre de disciples. Un hymne en l'honneur de Diane lui valut de la part des Ephésiens mille pièces d'or. Il mourut à l'âge de 90 ans, comblé d'honneurs et de richesses, en Macédoine, 2 ans avant la naissance d'Alexandre le-Grand. *Cic.*, *Lois*, 2, *c.* 15. — *Paus.*, 3, *c.* 12. — *Athén.*, 14, *c.* 4. — *Macrob.*, *Saturn.*, 5, *c.* 22.

3. — autre musicien, natif de Thèbes, a souvent été confondu avec le précédent quoiqu'il lui soit postérieur. Appelé aux noces d'Alexandre, il se fit admirer de ce conquérant, qui voulut l'avoir toujours près de sa personne. On dit qu'il savait à son gré exciter ou réprimer les passions du conquérant par les accords harmonieux de sa flûte. On lui attribue des livres sur la musique qui ne sont point parvenus jusqu'à nous. *Athén.*, 12, *c.* 9.

4. — tyran d'Héraclée, meurtrier de son père. *Diod. de Sic.*, 16.

5. — roi des Sapéens, à une époque incertaine.

6. — habile statuaire grec. *Paus.*, 2, *c.* 32. — *Pline*, 34, *c.* 10.

7. — disciple de St. Paul, naquit à Lystres dans la Lycaonie, d'un père païen et d'une mère juive. Converti par St. Paul, il le suivit long-temps dans ses voyages, et enfin s'arrêta à Ephèse dont il fut le premier évêque, et où son maître lui adressa les deux épîtres canoniques en tête desquelles se trouve son nom. On pense qu'il fut lapidé pour s'être opposé à la célébration d'une fête en l'honneur de Diane, vers l'an 97. *Act des Ap.*

8. — patriarche d'Alexandrie l'an 480, mort 20 ans après, a écrit une épître dite *canonique*, qui nous a été conservée par Théodose Balsamon. On lui attribue aussi quelques *Vies des Saints*.

1. **TIMOXÈNE**, *-nus*, général achéen.

2 — gouverneur de Sicyone, du temps de la ligue achéenne. *Polyen.*

TINCONTIUM (*Sancoins*), v. de la Gaule, dans l'Aquitaine 1re, chez les Bituriges Cubi.

TINE, *-na*. V. TINNE.

TINGIS (*Tanger*), gr. v. de la Mauritanie, dans la portion orientale de cette contrée, qui prit de là le nom de Mauritanie Tingitane. Cette ville fut, selon la fable, fondée par le géant Antée. On dit même que son tombeau y était placé et que Sertorius s'étant rendu maître de la ville fit ouvrir ce tombeau où l'on trouva un squelette de soixante pieds de longuepr. Tingis devint par la suite capitale de la Mauritanie Tingitane et reçut sous Claude une colonie romaine et le nom de Traducta Julia. *Strab.*, 3 et 17. — *Pline*, 5, *c.* 1. — *P. Méla*, 1, *c.* 5. — *Sil. It.*, 3, *v.* 258.

TINGITANE (MAURITANIE), *-na*, ou

TINGITANIE, *-nia* (*roy. de Fes*), une des trois grandes divisions de la Mauritanie, la plus occid. des trois, était bornée à l'E. par la Mauritanie Césarienne, au S. par les monts Atlas et des déserts inconnus aux anciens, au N. par la Méditerranée et à l'O. par l'Océan Atlantique. Tingis en était la capitale.

TINGITANUM, forteresse de la Mauritanie Césarienne, vers le centre, à l'O. de Tigavas, sur le Chinalaph.

TINIE, *-nia*, ou

1. TINNE, *-nna* (*Tyne*), petite riv. de la Bretagne, dans la grande Césarienne, se jetait dans l'Océan Germanique, à Tinnicelle, auprès de la muraille d'Adrien, et marquait ainsi les limites des possessions romaines dans la Bretagne.

2. — (*Topino*), petite riv. du Picenum, prend sa source au mont Fiscelle, coule à l'E. et se jette dans l'Adriatique, à Cluane. *Strab.*, 5. — *Sil. Ital.*, 8, *v.* 454.

TINNICELLE, *-llum* (*Tynemok*), petite riv. de la grande Césarienne, au N., sur la mer, près du mur d'Adrien et de l'embouchure de la Tinne.

TINURTIUM (*Tournus*), v. de la Gaule, dans la Lyonnaise 1re, chez les Aulerci Brennovices, sur l'Arar, au S. de Cabillonum.

TIPASE ou TYPASE, *-sa* (*Tifas*), ville de la Numidie, au N., à quelque distance du fleuve Ubus, entre Tibilis et Tagaste.

TIPHE, *-pha*, ou

TIPHES, *-phæ*, v. de la Béotie mérid., chez les Thespiens, au S. O. de Thespies, sur la mer. Hercule, y avait un temple. *Ov.*, *ép.* 6, *v.* 48. — *Paus.*, 9, *c.* 32.

TIPHOEE, TIPHON. V. TYPHÉE, TYPHON.

TIPHYS, pilote du navire Argo, était fils d'Hagnius ou de Phorbas. Il mourut à la cour de Lycus, dans le pays des Maryandyniens. Les Argonautes donnèrent sa place à Erginus. *Virg.*, *Eglog.*, 4, *v.* 34. — *Orph.*, *Arg.*, *v.* 120. — *Apollod.*, 1, *c.* 9, 27 et 32. — *Apollon.*, *Argon.*, 1, *v.* 105. — *Val. Flacc.*, 1, *v.* 481. — *Hyg.*, *f.* 14 et 18. — *Paus.*, 9, *c.* 32.

TIPHYSA, une des cinquante filles de Thestius, eut d'Hercule Amestrius. *Apollod.*, 2, *c.* 7.

TIRESIAS, fameux devin, fils d'Evérus et de la nymphe Chariclo, naquit à Thèbes. Sa vie fut très-longue. Lucien le fait vivre six âges d'homme, Hygin sept, et d'autres onze; en sorte qu'il vit naître et mourir Polydore, Labdacus, Laïus, OEdipe et ses fils. On dit que Tirésias dans sa jeunesse, ayant rencontré sur le mont Cyllène deux serpens qui frayaient ensemble, les sépara avec un bâton et qu'aussitôt il devint femme; mais que sept ans après, il les rencontra encore dans la même position, et qu'il reprit sa première forme d'homme. Comme [redacted] les deux sexes, il fut choisi pour juge d'un différend qui s'éleva entre Jupiter et Junon, pour savoir quel était le plus heureux de l'homme ou de la femme. Tirésias décida en faveur des hommes. Junon, qui pensait autrement, punit Tirésias, en le privant de la vue. Jupiter pour le dédommager lui donna le don de prophétie, et lui accorda une vie sept fois plus longue que celle des autres hommes. Ce récit, qui est d'Ovide et d'Hygin, est contredit par Apollodore, Callimaque et Properce, qui prétendent que Tirésias fut frappé d'aveuglement pour avoir vu Minerve tandis qu'elle se baignait dans la fontaine d'Hippocrène. Chariclo, qui était alors avec la déesse, s'affligea beaucoup de cette infortune de son fils. Minerve, pour la consoler, l'assura que c'était une loi irrévocable du destin que tous ceux qui voyaient un dieu sans sa permission en fussent sévèrement punis; mais que, par amour pour Chariclo, elle rendrait Tirésias le plus excellent devin du monde, et lui donnerait un bâton avec lequel il se conduirait aussi bien que s'il avait des yeux. Tirésias fut en effet un des plus célèbres devins de la Grèce. Pendant la guerre de Thèbes, les généraux le consultèrent souvent, et virent toutes ses prédictions se réaliser. Il tirait ses prophéties du vol et du chant des oiseaux. Quelquefois il évoquait les âmes des morts. Dans les cérémonies, il était toujours accompagné de sa fille Manto. Il mourut pour avoir bu de l'eau d'une fontaine glacée. Les Thébains l'enterrèrent avec beaucoup de pompe sur le mont Tilphusse, et l'honorèrent comme un dieu. Il avait à Orchomène un oracle célèbre. Dans Homère, Ulysse descend aux enfers pour consulter Tirésias sur sa destinée. *Eschyl.*; *Sept chefs dev. Thèb.*, *v.* 25. — *Théocrit.*, *Id.*, 24, *v.* 70. — *Sophocl.*, *Œd. Roi*, *v.* 318. — *Pindare*, *Nem.*, *od* 1. — *Apollod.*, 3, *c.* 6. — *Stace*, *Thébaïde*, 2, *v.* 96. — *Diod.*, 4. — *Callim.*, *Hymne sur les B. de Pall.*, *v.* 81. — *Hyg.*, *f.* 75. — *Properce*, 4, *él.* 9, *v.* 57. — *Plut.*, *Banq.*, 9. — *Paus.*, 9, *c.* 33. — *Tzetz.*, *Lyc.*, *v.* 682.

TIRIBASE, *-sus*, officier persan tué par les gardes d'Artaxerce, pour avoir conspiré contre la vie de ce prince, 394 ans av. J. C. *Plut.*, *Artax.*

TIRICIES, *-cia*, v. de la Gaule, dans la Viennaise (*Provence*). Elle n'existe plus aujourd'hui.

TIRIDA, principale v. de la Thrace mérid., sur le fleuve Schœnos, à quelques milles de la mer, au N. de Maronée, à l'O. de Brendice et au N. O. d'Ismare. C'est là que le roi Diomède faisait sa résidence. *Pline*, 4, *c.* 11.

1. TIRIDATE, *-tes*, garde du trésor de Persépolis, se rendit à Alexandre-le-Grand. *Q. C.*, 5, *c.* 5.

2. — Ier, roi des Parthes après Arsace Ier, 243 av. J. C. Il prit la Médie à Antiochus, qui alors était occupé à combattre Ptolémée, et qui, dès qu'il fut débarrassé de cette guerre, marcha contre lui à la tête de cent vingt mille hommes. Après des succès divers, on fit la paix, et il fut convenu que le roi de Syrie reconnaîtrait l'indépendance de l'empire des Parthes, et que Tiridate renoncerait à la Médie. Tiridate mourut peu de temps après ce traité vers l'an 216 av. J. C. *Just.*, 41, *c.* 5.

3. — II, roi des Parthes, monta sur le trône après l'expulsion de Phraate IV. Déposé bientôt après, il se réfugia en Espagne, auprès d'Auguste, vers l'an 25 av. J. C. Quelques-uns ne le comptent pas parmi les rois Parthes. *Hor.*, 1, *od.* 26. — *Just.*, 42, c. 5. — *Suet.*, *Nér.*, *c.* 13. — *Pline*, 30, *c.* 2.

4. — ARSACIDE, que Tibère nomma roi des Parthes, sur la demande de quelques grands de ce pays qu'avait irrités la tyrannie d'Artaban III. Tiridate eut d'abord du succès; mais son imprudence l'empêcha de réussir complétement dans son entreprise.

Il fut obligé de renoncer à ses prétentions après la mort de Phraate. *Tac.*, *Ann.*, 6.

5. — roi d'Arménie, contemporain de Néron. Il fit la guerre aux Romains et même battit Pœtus, un de leurs généraux ; mais l'approche de Corbulon lui fit poser les armes, et il consentit à venir à Rome même recevoir son diadème de la main de Néron. *Tac.*, *Ann.*, 15, *c.* 16.

TIRIS, général des Thraces, qui marcha contre Antiochus. *Polyen*, 94.

TIRON (TULLIUS), *-ro*, affranchi de Cicéron, dont il prit le nom de famille, mérita l'amitié de ce grand homme par ses talens et ses excellentes qualités. Il inventa par les conseils et la direction de son maître une manière d'écrire presque aussi vite que la parole. C'est là la première trace de procédé tachygraphique qu'offre l'antiquité. Tiron écrivit la vie de Cicéron et fit plusieurs autres ouvrages, qui ne sont point parvenus jusqu'à nous *Cic.*, *à Attic.*, 16, *ép.* 4.

TIRONES, nom donné à Rome aux jeunes gens qui, parvenus à l'âge de 17 ans, prenaient la robe virile appelée *pura et libera*. On nommait *tirocinium* l'action de prendre cette robe. On appelait aussi *tirones* des soldats apprentis. C'étaient comme des surnuméraires qui n'étaient point censés enrôlés parce qu'ils ne prêtaient pas serment tant qu'ils n'étaient pas incorporés dans les légions.

TIRYNS, héros, fils d'Argus et petit-fils de Jupiter, fonda la ville de Tirynthe.

TIRYNTHE, *-thus*, ville de l'Argolide, à peu de distance du golfe Argolique, au N. E. de Nauplies et à l'E. de Temenium, avait été fondée par Tirynx fils d'Argus. Hercule y fit souvent sa résidence. *Virg.*, *En.*, 7, *v.* 662. — *Paus.*, 2, *c.* 16 et 25.— *Elien*, *H. D.*, 3, *c.* 15 et 49. — *Pline*, 4, *c.* 5. — *Sil. It.*, 8, *v.* 218.

TIRYNTHIA, Alcmène, mère d'Hercule, qui vivait souvent à Tirynthe.

TIRYNTHIUS, surnom d'Hercule, pris du séjour fréquent qu'il faisait à Tirynthe, où l'on dit même qu'il avait été élevé.

TISA ou TIZA (*Tis*), v. de la Gédrosie, chez les Ichthyophages, sur la côte, à quelques milles à l'O. de l'embouchure du Samydace.

TISÆUM, mont. de Thessalie. *Polyb*,

TISAGORAS, frère de Miltiade, nommé aussi Stésagoras.

1. TISAMÈNE, fils d'Oreste et d'Hermione, succéda au royaume d'Argos et de Sparte : mais les Héraclides, étant rentrés sous son règne dans le Péloponèse, le détrônèrent et l'obligèrent de se retirer avec sa famille dans l'Achaïe où il régna. Il fit la guerre aux Ioniens, pour les obliger de partager leurs terres avec les Doriens qui l'avaient suivi ; mais, quoique ses troupes fussent victorieuses, Tisamène fut tué des premiers dans le combat. Il fut enterré à Hélice Dans la suite, les Lacédémoniens, avertis par l'oracle de Delphes, transportèrent ses os à Sparte, et placèrent son tombeau dans le lieu même où ils faisaient les repas publics, appelés *Phiditia*. *Apollod.*, 2, *c.* 36 et 37. — *Paus.*, 3, *c.* 1 ; 7, *c.* 1.

2. — fils de Thersandre, et petit-fils de Polynice, fut mis sur le trône de Thèbes. Les Furies, ennemies acharnées du sang d'OEdipe et de Laïus, épargnèrent, dit-on, Tisamène ; mais son fils Autésion en fut persécuté jusqu'à être obligé de se transporter chez les Doriens, par le conseil de l'oracle. *Paus.*, 3, c. 15 ; 9, *c.* 6.

3. — célèbre devin de Sparte, était natif d'Elis, de la famille des Iamides. Un oracle prononcé en sa faveur lui promit qu'il sortirait victorieux de cinq combats célèbres ; il crut que ces paroles devaient s'entendre du Pentathle. Mais, après avoir remporté deux fois le prix de la course et du saut aux jeux olympiques, il succomba à la lutte. Ce fut alors qu'il comprit le sens de l'oracle, et qu'il commença à espérer que la victoire se déclarerait pour lui jusqu'à cinq fois à la guerre. Les Lacédémoniens, qui eurent connaissance de cet oracle, persuadèrent à Tisamène de quitter Elis, et de venir chez eux pour les assister de ses conseils et de ses prédictions. Tisamène fit ce qu'ils souhaitaient ; et les Lacédémoniens crurent lui devoir cinq grandes victoires, dont ils remportèrent la première à Platée sur les Perses ; la deuxième à Tégée contre les Argiens ; la troisième à Dipée contre les Arcadiens ; la quatrième contre les Messéniens, et la cinquième à Tanagre. *Paus.*, 3, *c.* 11.

1. TISANDRE, fils de Jason et de Médée, fut tué par sa mère. V. MÉDÉE.

2. — un des Grecs cachés avec Ulysse dans le cheval de bois *Virg.*, *En*, 2, *v.* 261.

TISARQUE, *-rchus*, ami d'Agathocle, qui le tua. *Polyen*, 5.

TISDRA, v. d'Afrique. V. TYSDRA.

TISIARUS, petite v. d'Afrique, dans l'intérieur des terres.

TISIAS, ancien philosophe sicilien, qui trouva, dit-on, le premier les règles de la rhétorique. *Cic.*, *Invent.*, 2, *c.* 2 ; *Orat.*, 1, *c.* 18.

TISIPHONE (τίνειν, punir ; φόνος, meurtre), une des trois Furies, celle qui punit les homicides. Couverte d'une robe ensanglantée, elle est assise à la porte du Tartare, où elle veille nuit et jour. Dès que l'arrêt est prononcé aux criminels, Tisiphone, armée d'un fouet vengeur, les frappe impitoyablement, et insulte à leurs douleurs ; de la main gauche elle leur présente des serpens horribles, et sa voix appelle ses sœurs pour la seconder. Tibulle lui donne des serpens au lieu de cheveux. C'est elle qui répandait parmi les mortels la peste et les fléaux contagieux ; c'est encore elle qui poursuivit Etéocle et Polynice, et fit naître en eux cette haine insurmontable qui survécut même à la mort. Cette Furie avait sur le mont Cithéron un temple environné de cyprès, où OEdipe, aveugle et banni, vint chercher un asile. *Virg.*, *Georg.*, 3, *v.* 555 ; *En.*, 6, *v.* 555. — *Hor.*, 1, *Sat.*, 8, *v.* 34. — *Stace*, *Théb.*, 1, *v.* 59.

TISIPHONUS, personnage qui conspira contre Alexandre, tyran de Phères, et s'empara de la souveraine puissance. *Diod.*, 16.

TISIS, fils d'Alcis, de Messénie, était un homme distingué parmi ses concitoyens, et très-habile devin. Il fut choisi par les Messéniens pour aller consulter l'oracle de Delphes sur la durée de leur nouvel établissement à Ithome. En revenant de Delphes, il fut attaqué par les Lacédémoniens embusqués sur son passage : il allait succomber lorsqu'ils entendirent une voix qui venait, on ne sait d'où, rapporte Pausanias, et qui disait : « Laissez passer le messager de l'oracle. » Tisis, à la faveur de ce secours divin, rapporta l'oracle aux Messéniens, et peu de jours après mourut de ses blessures.

TISON FATAL. V. MÉLÉAGRE, ALTHÉE.

TISPHONE, *-na*, fille d'Alcméon et de Manto, fille de Tirésias. Son père la fit élever avec Amphilochus son frère, à la cour de Créon, roi de Corinthe. Tisphone devint bientôt si belle que la femme de Créon, appréhendant qu'elle n'inspirât à son mari une violente passion, la fit vendre. Alcméon l'épousa sans la connaître ; mais elle fut reconnue dans la suite.

TISRI, mois de l'année hébraïque, le premier de l'année civile, le septième de l'année sacrée.

TISSA, *Randazzo*, ville de Sicile. *Cic.*, *Verr.*, 3, *c.* 38. — *Sil. It.*, 14, *v.* 268.

TISSAMÉNÈS. V. TISAMÈNE.

1. TISSAPHERNE, *-nus*, satrape persan, général de l'armée d'Artaxerce, vainquit le jeune Cyrus à Cunaxa. Pour récompenser son courage et sa prudence, Artaxerce lui donna sa fille en mariage, et toutes les provinces dont le jeune Cyrus avait eu le gouvernement. Quelque temps après, Tissapherne, ayant été vaincu par Agésilas, fut mis à mort par ordre du roi de Perse, l'an 395 av. J. C. *Corn. Nép.*

2. — officier du jeune Cyrus, fut tué de la main d'Artaxerxe à la bataille de Cunaxa. *Xénoph.*

3. — officier de Darius.

TITAIA. V. TITÉE.

TITAN, *-tan* ou *-tanus*, fils du Ciel et de Vesta ou Rhea ou Titée, et frère aîné de Saturne. Quoiqu'il fût l'aîné, cependant, à la prière de sa mère, il céda volontiers ses droits à Saturne, à condition qu'il ferait périr tous ses enfans mâles, afin que l'empire du ciel revînt à la branche aînée ; mais ayant appris que, par l'adresse de Rhea, trois des fils de Saturne avaient été conservés et élevés en secret, il se mit à la tête de ses fils, les Titans, fit la guerre à son frère, le vainquit, le prit avec sa femme et ses enfans, et les tint prisonniers jusqu'à ce que Jupiter, ayant atteint l'âge viril, délivra son père, sa mère et ses frères, fit la guerre aux Titans, et les força de s'enfuir jusqu'au fond de l'Espagne, où ils s'établirent ; ce qui a fait dire que Jupiter précipita les Titans au fond du Tartare.

Cette tradition n'est rapportée que par Lactance, qui l'avait tirée des poésies d'Ennius. Hésiode, Apollodore et Hygin ne font pas mention d'un personnage particulier nommé Titan. Le mot Titan n'est chez les poètes qu'une épithète, qui veut dire simplement fils de la Terre. V. TITANS.

Orphée et Lucien donnent à Saturne le nom de Titan ; Virgile le donne au Soleil, et Juvénal à Prométhée. *Orph.*, *Hymn.*, 13.—*Diod.*, 5.—*Paus.*, 2, c. 11.— *Enéide*, 4, *v.* 119.—*Ov.*, *Mét.*, 1, *v.* 10. —*Juv.*, *Sat.*, 14, *v.* 35. V. TITANS.

TITANE, *-nus*, *hist.*, astronome célèbre, donna son nom à la ville de Titane. *Paus.*, 2, c. 11.

TITANE, *-nie*, *géog.* (*Phouca*), v. de la Sicyonie, au S., sur les confins de la Phliasie. C'est là que régnait Titan.

1. TITANIA, surnom de Diane ou Phébé que quelques mythologues regardent comme une des Titanides.

2. — PYRRHA, petite-fille de Japet un des Titans. *Ov.*, *Mét.*, 1, *v.* 395.

TITANIDES filles du Ciel et de la Terre, telles que Thétys, Thémis, Dioné, Mnémosyne, Opis, Cybèle, Vesta, Phébé et Rhea. *Hésiod.*, *Theog.*, *v.* 135. — *Apollod.*, 1, *c.* 1.

TITANIES, *-nia*, fêtes qui se célébraient dans la Grèce, en l'honneur des Titans.

TITANIS, Latone, petite-fille de Cœlus, un des Titans.

TITANS, *-nes*, fils du Ciel et de la Terre ou Titée, d'où leur est venu le nom de Titans. Les Egyptiens en comptent quarante-cinq, Apollodore treize, Hygin six et Hésiode vingt, en y comprenant les Titanides. Les Titans les plus célèbres sont Saturne, Hypérion, Océan, Japet, Cottus et Briarée, auxquels Horace ajoute Typhée, Mimas, Porphyrion, Rhœtus et Encélade, que d'autres mythologues rangent parmi les Géans. Ils étaient d'une taille et d'une force extraordinaires. Ils furent traités avec cruauté par Cœlus ou le Ciel leur père, qui les enferma dans les entrailles de la terre. Mais leur mère, touchée de leur sort, leur rendit la liberté, et les arma contre leur père. Saturne mutila son père, s'empara du trône, et épousa Rhéa ; mais il dévora tous ses enfans mâles, parce qu'il avait appris de l'oracle qu'il serait un jour détrôné par eux, en punition du traitement qu'il avait fait à son père. C'est cette guerre de Saturne et de ses frères, tous comme lui Titans ou enfans de la Terre, que l'on désigne sous le nom de guerre des Titans. — Quelques mythologues modernes, faisant de Titan un personnage particulier, frère aîné de Saturne (V. TITAN), donnent le nom de Titans à ses enfans, et pensent que la guerre des Titans est celle que ce prince et ses fils firent à Saturne pour reconquérir le trône qu'ils lui avaient cédé. Quoi qu'il en soit, la guerre des Titans est très-célèbre dans l'histoire poétique. On la confond souvent avec celle des géans ; mais il faut observer que les Titans firent la guerre au Ciel, ou selon d'autres à Saturne, et les seconds à Jupiter. *Hésiod.*, *Théog.*, *v.* 150, 180 et 208.— *Apollod.*, 1, c. 1. — *Eschyl.*. *Prom.*, *v.* 205 et 873. — *Callim.*, *Hymn. à Dél.*, *v* 17. — *Diod.*, 1 et 5. — *Hygin.*, *préface.*

TITARE, *-rus*, montagne de la Thessalie, dans l'Histiéotide et la Perrhébie. Le Titaresius y prenait sa source.

TITARESIUS, *myth.*, Lapithe qui se signala au combat des Lapithes contre les Centaures.

TITARESIUS, ou TITARESUS, *géog.* (*Sarauta-Poros*), fleuve de la Thessalie, dans la Perrhébie, ainsi nommé du mont Titare où il avait sa source, se jetait dans le Pénée, au dessous d'Eloné. On le nommait aussi Eurotas La mauvaise qualité des eaux de ce fleuve fit croire aux anciens qu'il tirait sa source du Styx. *Hom.*, *Il.*, 2, *v.* 258 — *Strab.*, 8. — *Lucain*, *Phars.*, 6, *v.* 376. — *Paus.*, 8, *c.* 18.

1. TITE, *-tus*, Grec, disciple de St. Paul, était païen, mais il fut converti par cet apôtre à qui il servit dans la suite de secrétaire et d'interprête, et qui même le députa à Corinthe pour y calmer les disputes qui partageaient cette église. Vers l'an 63 de J. C., il fut nommé par son maître évêque de l'île de Crète, et c'est là qu'il reçut l'épître de St. Paul qui est rangée parmi les livres canoniques. On n'a pas d'autres détails sur sa vie. On sait seulement qu'il mourut très-âgé dans l'île de Crète.

2. — empereur. V. TITUS.

TITE-LIVE, *Titus Livius*, célèbre historien latin, naquit à Patavium (*Padoue*) l'an 695 de Rome (av. J. C. 59) d'une famille consulaire, et passa la plus grande partie de sa vie, tantôt à Naples, et tantôt à Rome où Auguste lui fit un accueil très-gracieux. Il ne paraît pas qu'il ait été élevé à aucune des grandes dignités publiques. Quelques particularités ont donné lieu de croire qu'il présida à l'éducation du jeune Claude, depuis empereur, après la mort de Caligula ; mais ce n'est qu'une probabilité. La même incertitude enveloppe le reste de sa vie ; on sait seulement qu'il mourut à Padoue, le même jour qu'Ovide, l'an 17 de J. C. Il eut un fils auquel il écrivit une lettre sur l'éducation de la jeunesse, dont Quintilien fait une mention honorable. On ne saurait trop en regretter la perte. Tite-Live avait aussi composé quelques traités et des dialogues philosophiques ; mais son principal ouvrage, son titre à l'immortalité est l'*Histoire romaine*. On rapporte qu'un Espagnol, après la lecture de cet ouvrage, vint exprès de son pays à Rome pour en voir l'auteur, et qu'après avoir conversé avec lui, il s'en retourna sans faire attention aux beautés de cette grande ville

Cette histoire, qui comprenait une période de 744 ans, commençait à la fondation de Rome et finissait à la mort de Drusus. Elle était divisée en cent quarante livres dont les grammairiens ont

formé 14 décades ou collections de dix livres ; il ne nous en reste plus que trente-cinq, encore ne sont-ils pas d'une même suite. Ce n'est pas la quatrième partie de l'ouvrage entier.

Un savant allemand du 17e siècle, Freinshemius, a composé pour remplacer les livres perdus une suite de supplémens où il a admirablement imité le style et la manière de Tite-Live ; mais ce travail, quelque honneur qu'il fasse au goût et à l'érudition de l'auteur, ne peut en aucune façon nous consoler de la perte de l'original. En effet ce grand ouvrage historique était également admirable par la manière de narrer et par le style, comme on en juge par ce qui en reste. Il y règne une élégance continue. Le style, quoique varié à l'infini, se soutient toujours également : simple sans bassesse, orné sans affectation, noble sans enflure ; étendu ou serré, plein de douceur ou de force, selon que la matière l'exige, mais toujours clair.

Quelque parfaite que nous paraisse cette histoire sous le rapport du style, Asinius Pollion, critique célèbre, mais sévère, du siècle d'Auguste, reprochait à Tite-Live des *Patavinités*, ce que l'on a généralement entendu par des solécismes et des locutions provinciales, qui se sentaient de Padoue, la patrie de l'auteur. Si ce reproche était fondé, il ne pouvait l'être que pour l'oreille délicate d'un orateur du siècle d'Auguste, car pour nous, il nous est impossible d'apercevoir la moindre tache dans la diction de Tite-Live. Cette accusation même a quelque chose de si bizarre, que certains philologues y ont donné un sens tout-à-fait nouveau, et ont cru que cette *Patavinité* dont on a tant parlé regardait seulement l'orthographe de certains mots, où Tite-Live, comme Padouan, employait une lettre pour une autre selon l'usage de son pays ; ou qu'elle consistait simplement dans la répétition de plusieurs synonymes en une même période, redondance qui déplaisait à Rome, et qui faisait reconnaître les étrangers. Quelques-uns, entre autres le savant Fréret, ont voulu que cette accusation n'eût rapport qu'à sa partialité contre les Gaulois ou pour Pompée, partialité commune à ce qu'il paraît aux habitans de l'Italie septentrionale et dont Auguste lui faisait un reproche en plaisantant lorsqu'il l'appelait le *Pompéien*.

Les narrations, les descriptions et les harangues de Tite-Live sont presque toutes autant de chefs-d'œuvre. Il peint de la manière la plus vive le caractère des personnages, il varie et coupe tous les récits avec un art infini ; enfin il fait autant de tableaux de tout ce qu'il raconte. Quant à l'exactitude des faits, il faut avouer que ce qu'il dit des premiers siècles de Rome offre des invraisemblances et sans doute des faussetés ; et Denys d'Halicarnasse mérite sans nulle comparaison la préférence. Mais à l'époque où écrivait Tite-Live, on n'avait pour composer l'histoire de cette époque que des matériaux incomplets ou quelquefois des traditions mensongères. Mais, à partir des guerres puniques, il mérite la confiance la plus entière. Auguste avait mis à sa disposition des archives publiques et les bibliothèques de Rome. Peu d'écrivains ont montré une impartialité plus complète, et l'épithète de *Pompéien* que lui donnait Auguste ne prouve point qu'il y ait dérogé dans la partie de l'ouvrage où il racontait la lutte de César et de Pompée. Ce n'est pas que l'impartialité de Tite-Live soit de l'indifférence ; on peut voir au contraire en le lisant avec attention qu'elle était son opinion politique. Doux et calme, il semble vouloir que la tranquillité la plus profonde règne dans un état, que l'aristocratie et la démocratie se balancent mutuellement.

On a beaucoup parlé de la crédulité de Tite-Live. En effet il est peu d'historiens qui aient raconté autant de prodiges. Tantôt un bœuf a parlé ; tantôt une mule a engendré ; tantôt les hommes et les femmes ont changé de sexe ; tantôt il a plu du sang et du lait. Mais il proteste lui-même qu'il ne fait mention de ces vaines croyances, qu'à cause de l'impression qu'elles faisaient sur les esprits vulgaires et parce qu'elles font en quelque sorte partie de l'histoire d'un peuple superstitieux. Les meilleures éditions de Tite-Live sont les Elzevir, 1634 ; *variorum*, 1665 et 1679 ; *ad usum Delphini*, 1676 et 1680, de Drakenkorch, 1738, de Dœring, Gotha, 1796, d'Ernesti, Leipsik, 1801, et des Deux-Ponts, 1806. Il en existe une traduction complète de Dureau de la Malle.

TITÉE, *-tea*, une des femmes de Cœlus, et mère des Titans. On croit qu'elle est la même que celle que l'on nomme aussi Thea, Rhea, Tellus ou la Terre.

TITENUS, fleuve de la Colchide, qui se jette dans le Pont-Euxin. *Apollon.*, 4.

TITHÉNIDIES, *-dia* (τιθήνη, nourrice), fêtes lacédémoniennes, dans lesquelles les nourrices portaient les enfans mâles dans le temple de Diane Corythallienne, et dansaient pendant qu'on immolait à la déesse de jeunes porcs pour la santé de ces enfans.

TITHON, *-nus*, fils de Laomédon, roi de Troie, et de Strymo, fille du Scamandre, était si beau, que l'Aurore en devint amoureuse, et l'enleva dans son char. Il eut d'elle Memnon et Emathion. Il obtint de Jupiter l'immortalité, à la prière de l'Aurore ; mais ayant oublié de demander à ne point vieillir, il devint bientôt si caduc, qu'il fallut l'emmailloter comme un enfant. Ne pouvant plus supporter le fardeau de la vie, il pria l'Aurore de l'en délivrer. Comme il ne pouvait mourir, la déesse le métamorphosa en cigale. Cette fable était probablement fondée sur ce que Tithon, qui aimait beaucoup la chasse, devançait tous les matins le lever du soleil pour aller tendre ses toiles, ce qui a fait dire qu'il était amoureux de l'Aurore ; et, comme il quitta la Phrygie pour aller dans la Susiane, qui est à l'Orient de cette contrée, on publia que l'Aurore l'avait enlevé. *Hom.*, *Odyss.*, 5, *v.* 1. — *Hésiode*, *Théog.*, *v.* 984. — *Dict. de Crèt.*, 4. — *Apollod.*, 3, *c.* 5 et 23. — *Virg.*, *Géorg.*, 1, *v.* 447 ; *En.*, 4, *v.* 585 ; 8, *v.* 384. — *Diod.*, 1. — *Hor.*, 1, *Od.*, 28, *v.* 7 ; 2, *Od.*, 16, *v.* 30. — *Prop.*, 2, *Elég.*, 14, *v.* 9 ; *Elég.*, 19, *v.* 46. — *Val. Flaccus*, 1, *v.* 311 ; 3, *v.* 1. — *Q. Calab.*, 2, *v.* 114.

TITHORÉE, *-rea*, *myth.*, Nymphe qui donna son nom à une ville de Phocide et à une cime du Parnasse.

1. TITHORÉE, *-rea*, *géog.*, nom de l'un des deux sommets du Parnasse. *Hérod.*, 8, *c.* 32.

2. — ou NÉON (*Vélizza*), v. de la Phocide, à l'O., près du Parnasse, sur le Cachalès.

TITHRAS, fils de Pandion.

TITHRAUSTE, *-tes*, satrape persan, qui fit mourir Tissapherne par l'ordre d'Artaxerce (195 av. J. C.). Il eut ensuite le commandement de l'armée des Perses, et fut vaincu par Cimon, général athénien. *Plut.*, *Cim.* — *Corn. Nép.*, *V. de Dat. et de Conon.*

TITHRONÉE, surnom sous lequel les Myrrhinusiens adoraient Minerve. On présume que ce nom venait de la ville de Tithronium en Phocide, où peut-être la déesse était adorée.

TITHRONIUM ou TETHRONIUM, petite v. de la Phocide, au N. E., près de la rive gauche du Céphise, près de sa jonction avec le Pindus.

TITIA, *myth.*, déesse révérée particulièrement

des Milésiens, sans doute la même que Titea.

1. Titia, *archéol.*, *de magistratibus*, loi portée, à ce que l'on croit, l'an de Rome 488, par le tribun C. Titius, ordonna que l'on doublerait le nombre des questeurs, et que ces magistrats tireraient au sort les provinces où ils devaient exercer les fonctions de leur charge. *Cic.*, *p. Muréna*, *c.* 8.

2. — ou Cincia, *de judicibus*. V. Cincia.

3. — loi sur le fisc, contenait les mêmes dispositions que la loi Publicia

4. — loi agraire dont on ignore les particularités, fut portée par Sext. Titius, tribun séditieux, l'an de Rome 654 (100 av. J. C.). *Cic.*, *Lois*, 2, *c.* 6; *Orat.*, 2, *c.* 11.

5. — loi décrétée sous les auspices de P. Titius, tribun du peuple, l'an de Rome 711 (43 av. J.), par laquelle Octave, Antoine et Lépide furent préposés au gouvernement de la république, sous le nom de Triumvirs

6. — ou Julia, *de tutoribus in provinciis à tutoribus dandis*, loi sur la tutelle, la même que la loi Julia, fut portée par Auguste l'an de Rome 723 (31 av. J. C.). V. Julia.

TITIANA (Flavia), femme de l'empereur Pertinax, se déshonora par la corruption de ses mœurs. Après la mort de son mari, elle tomba dans la pauvreté, et passa le reste de sa vie dans l'obscurité.

1. TITIANUS (L. Salvius Otho), frère de l'empereur Othon, fut consul en 52, sous Claude, et en 69, sous son frère. Lorsque la rébellion de Vitellius força Othon à quitter Rome pour marcher contre les légions de la Germanie, il le laissa à Rome avec une autorité presque illimitée. Il l'appela ensuite auprès de lui dans l'Italie septentrionale. Titianus ne fit que nuire aux intérêts de son frère en forçant ses généraux à livrer précipitamment la bataille dans les plaines de Bédriaque. Après la perte de la bataille et la mort d'Othon, Titianus fut épargné, le vainqueur croyant n'avoir rien à craindre de lui. *Tac.*, *Ann.*, 1 et 2.

2. — (Attilius), noble romain, qui fut mis à mort par l'ordre du sénat, pour avoir pris la pourpre impériale l'an 156 de J. C. Il n'y eut que ce personnage de proscrit sous le règne d'Antonin.

3. — (Julianus), géographe romain, florissait au commencement du 3e siècle, sous l'empire de Sévère. Il était surnommé *le Singe* de son temps, parce qu'il possédait au suprême degré l'art de l'imitation en quelque genre que ce fût. C'est ainsi qu'en littérature il imita à s'y méprendre le style des écrivains de l'antiquité, principalement des lettres de Cicéron. Titianus avait composé une *Description des provinces de l'empire romain* que le temps nous a ravie.

4. — (Julius), contemporain de Dioclétien, se rendit célèbre par son éloquence, et remplit les fonctions d'instituteur dans la famille de Maximin.

TITIAS, un des héros de l'île de Crète; on le disait fils de Jupiter. Le bonheur dont il jouit toute sa vie le fit regarder comme un dieu, et après sa mort on lui rendit les honneurs divins. On l'invoquait principalement pour avoir d'heureuses destinées.

TITIENS, *Titii sodales*, collége de prêtres institués pour conserver dans Rome les sacrifices et les cérémonies des Sabins, ou par Tatius lui-même, ou, selon l'opinion vulgaire, par Romulus, en l'honneur de Tatius. Ils s'occupaient surtout du culte d'Apollon, et tiraient leurs présages des colombes. *Varr.*, *L. L.*, 4, *c.* 15. — *Luc.*, *Phars.*, 1, *v.* 602.

TITINIA, Romaine pour qui Cicéron prononça un plaidoyer. *Brut.*, *c.* 60.

1. TITINIUS, tribun du peuple dans les premiers siècles de la république romaine.

2. — un des esclaves qui se révoltèrent à Capoue.

3 et 4. — deux frères que Catilina fit porter sur les listes de proscriptions de Sylla : tous deux périrent. *Cic.*, *Dem. du consul.*

5. — ami de Cassius, se donna la mort.

1. TITIUS (C.) Proculus, *hist.*, tribun du peuple l'an 488 av. J. C., auteur de la première loi *Titia*.

2. — (C.), chevalier romain qui se distingua par son éloquence, vivait vers l'an 105 av. J. C., du temps de Crassus. Il fit aussi quelques tragédies. *Cic.*, *Brut.*, *c.* 45.

3. — personnage qui prédit une victoire à Sylla.

4. — (Sext.), tribun du peuple séditieux, qui, l'an de Rome 664 (100 ans av. J. C.), se distingua dans les troubles civils de Rome par sa pétulance et sa partialité. Ses discours étaient extrêmement spirituels, sa déclamation gracieuse, et ses gestes si efféminés qu'on donna son nom à une espèce de danse. Il est auteur de la loi *Titia*, n° 4. *Brut.*, *c.* 62.

5. — lieutenant de Pompée, lorsque celui-ci fut chargé de l'approvisionnement de Rome. *Cic.*, *Ep. Div.*, 13, *ép.* 75.

6. — épicurien, contemporain de Cicéron. *Cic.*, *Ep. Div.*, 7, *ép.* 12.

7. — tribun du peuple, qui, l'an de Rome 691 (av. J. C. 63), s'opposa au sénatus-consulte décrété, d'après l'avis de Cicéron, contre Catilina.

8. — un des assassins de Pompée.

9. — (P.), tribun du peuple l'an de Rome 711 (43 ans av. J. C.), auteur de la loi *Titia*, n° 5.

10. — officier d'Antoine, peut-être le même que le précédent.

11. — Septimius, poète du siècle d'Auguste, composa des tragédies et des odes que nous n'avons plus. *Hor.*, 1, *ép.* 3, *v.* 9; 2, *od.* 6, *v.* 1; *Epod.*, 1, *v.* 9.

12. — chevalier romain préposé à la garde de Messaline. *Tac.*, *Ann.*, 11, *c.* 35.

Le nom de Titius s'emploie communément dans les *Institutes*, comme nous employons les noms Pierre et Paul sans les appliquer à aucun individu déterminé.

Titius ou Titus, *géog.* (*Kherca*), riv. de l'Illyrie, se jetait dans l'Adriatique, à Scardona.

TITORMUS, berger d'Etolie, surnommé Hercule, surpassait en force le célèbre Milon de Crotone. *Hérod.*, 6, *c.* 127. — *Elien*, *H. D.*, 12, *c.* 22.

1. TITURIUS, lieutenant de César dans les Gaules, fut tué par Ambiorix. *Cés.*, *G. des G.*, 5, *c.* 29.

2. — favori de Julia Silana. *Tac.*, *Ann.*, 13.

1. TITULUS, écriteau que l'on pendait au cou des esclaves lorsqu'on les mettait en vente, et sur lequel leurs bonnes ou leurs mauvaises qualités étaient détaillées. Cette déclaration devait être vraie; sinon l'acheteur avait son recours contre le vendeur et il pouvait le forcer à le dédommager ou même à reprendre l'esclave. *Cic.*, *Off.*, 3, *c.* 16, 17 et 23.

2. — étiquette placée sur les amphores, et qui indiquait l'âge et la qualité du vin.

TITUS (P. Flavius Sabinus Vespasianus), *hist.*, célèbre empereur romain, fils de Vespasien et de Flavie Domitille, signala sa valeur au siége de Jérusalem, et parvint à l'empire l'an 79 de J. C. Le peuple craignit de voir renaître sous son règne les cruautés de Tibère et les débauches de Néron. En effet, du vivant de son père, il s'était abandonné à toutes sortes de vices, et avait admis dans son intimité les hommes les plus corrompus. Cependant il fut à peine sur le trône qu'il

changea de conduite. C'est peut-être le seul exemple d'un prince qui ait trouvé dans la souveraine puissance un frein contre les mauvaises mœurs. Il eut assez d'empire sur lui-même pour éloigner de Rome Bérénice qu'il aimait de l'amour le plus tendre. Il punit sévèrement les délateurs de profession. Pour remédier efficacement à la corruption des juges, et à la longueur des procédures, il ordonna qu'une même cause ne serait jugée qu'une fois, et qu'il ne serait plus permis, après un nombre d'années déterminé, de plaider pour les successions. Il était si porté à faire du bien, que s'étant souvenu un jour qu'il ne s'était rencontré aucune occasion pour lui d'obliger quelqu'un, il dit ce beau mot si connu : « Mes amis, voilà un jour perdu ! » Il avait coutume de dire qu'il aimerait mieux périr lui-même que de causer la perte de quelqu'un. En effet il ne se servit jamais de son autorité pour faire mourir personne. Il ne se souilla point du sang de ses sujets, quoiqu'il ne manquât pas de légitimes motifs de vengeance. Deux sénateurs ayant conspiré contre lui, et ne pouvant nier le crime dont ils étaient accusés, il les avertit de renoncer à leur dessein, leur promit de leur accorder tout ce qu'ils lui demanderaient, et eut même l'attention d'envoyer un courrier à la mère de l'un deux, pour la rassurer sur le sort de son fils. Il les admit tous deux à sa table, le soir même de la découverte du complot. Le lendemain, il les fit asseoir près de lui à un combat de gladiateurs, et ne craignit point de remettre entre leurs mains les deux épées, lorsqu'on les lui présenta suivant l'usage avant de commencer, afin qu'il en fît le choix. Sous le règne de ce bon prince, l'empire fut exposé à plusieurs calamités. La plupart des villes de la Campanie furent détruites par les éruptions du Vésuve ; Rome fut incendiée, et la peste emporta jusqu'à mille personnes en un jour. Dans tous ces malheurs, Titus se comporta comme un prince généreux, et comme un père tendre. Il vendit les ornemens de son palais, pour faire rebâtir les édifices publics. Ce sont tant de bienfaits qui lui ont mérité le nom de *Délices du genre humain*.

Titus eut un soin particulier de réparer les anciens édifices, ou d'en élever de nouveaux. Il fit construire des bains publics, et donna de magnifiques spectacles, entre autres un combat naval dans l'ancienne Naumachie. Cinq mille bêtes sauvages furent employées en un seul jour à divertir le peuple, qu'il consultait toujours avant de lui donner une fête.

Rome ne jouit pas long-temps de son bienfaiteur. Titus, se sentant malade, se retira dans le pays des Sabins ; mais il fut surpris, en y allant, d'une fièvre violente. Alors, levant les yeux au ciel, il se plaignit de mourir dans un âge si peu avancé, lui qui ne jouissait de la vie que pour faire du bien. Il mourut l'an 81 de J. C., âgé de 41 ans, après un règne de deux ans, deux mois et vingt jours. On dit que son frère Domitien, qui lui succéda, le voyant à l'agonie, le fit mettre dans une cuve de neige, sous prétexte de le rafraîchir. Il y rendit bientôt le dernier soupir. *Suét.*—*Dion Cass.*—*Jos.*, *G. des J.*, 7, *c.* 16.

Le nom de Titus est un prénom assez commun chez les Romains. Les personnages les plus importans de ceux qui l'ont porté sont :

1. — Tatius, roi des Sabins. V. Tatius.

2. — un fils de Junius Brutus que son père condamna à mort pour avoir conspiré en faveur des Tarquins. V. Brutus, n° 1.

3. — l'historien Tite-Live. V. Tite-Live.

4. — l'empereur, fils de Vespasien. V. Titus.

Titus, *géog.* V. Titius.

TITYE, *Tityus*, fameux géant fils de la Terre, ou plutôt de Jupiter et de la nymphe Elara, fille d'Orchomenus. Jupiter, craignant la jalousie de Junon contre cette rivale, la cacha dans le sein de la terre, et c'est là que naquit Titye. Ce géant était d'une grandeur si prodigieuse que sa naissance coûta la vie à sa mère. Son corps couvrait neuf arpens de terre. Ayant eu l'insolence de vouloir attenter à l'honneur de Latone, il fut tué à coups de flèches par Apollon et par Diane, et précipité dans le Tartare. Là un insatiable vautour, ou, selon d'autres, un serpent, lui dévorait le foie et les entrailles, qui renaissaient perpétuellement pour éterniser son supplice. Titye avait cependant dans l'île d'Eubée un autel où on lui rendait les honneurs divins. On a expliqué de diverses manières la fable de Titye. Selon Strabon, Titye était un tyran de Panope, ville de Phocide, peu éloignée de Delphes qui par ses violences s'attira l'indignation du peuple, et fut haï des dieux et des hommes ; selon Apollonius de Rhodes, Titye était un fils de Jupiter et de la nymphe Elara. Le sein de la Terre n'est autre qu'une caverne sous terre, dans laquelle Jupiter la cacha. La nymphe étant morte en travail, la Terre (c'est-à-dire les habitans du pays) fut chargée de nourrir et d'élever Titye ; c'est pourquoi il est appelé fils et nourrisson de la Terre. Son corps couvrait neuf arpens de terre, ce que l'on entendait généralement de la grandeur du champ où était sa sépulture, et non de la grandeur du géant. Il avait été tué par les flèches d'Apollon, c'est-à-dire qu'il était mort jeune, car toutes les morts prématurées ou violentes étaient attribuées à ce dieu. Enfin le vautour qui lui dévore continuellement le foie a été regardé comme un symbole du remords. *Hom.*, *Odyss.*, 7, *v.* 325 ; 11, *v.* 575.—*Pindar.*, *Pythiq.*, *od.* 4.—*Callimaq.*, *Hymn. à Diane*, 1, *v.* 10. — *Apollod.*, 1, *c.* 4. — *Apollon. de Rh.*, 1, *v.* 182 et 781. — *Lucrèce*, 3, *v.* 999.— *Virg.*, *En.*, 6, *v.* 595. — *Sénèq. le Trag.*, *Thyest.*, *v.* 10 ; *Herc. au M. Œt.*, *v.* 1070. — *Stace*, *Théb.*, 11, *v.* 12.—*Ov.*, *Métam.*, 4, *v.* 457.—*Tibulle*, *él.* 3, *v.* 75. — *Hor.*, 3, *od.* 4, *v.* 77. — *Hyg.*, *f.* 55.

TITYRE, *-rus*, nom de berger dans les églogues de Virgile, emprunté à Théocrite (*Ecl.*, 1, *v.* 1 et 39. — Les uns croient que sous le nom de Tityre Virgile se désigne lui-même, et remercie Auguste de lui avoir rendu son patrimoine (*Martial*, 8, *ép.* 55, *v.* 8) ; d'autres pensent que sous ce nom il représente le peuple de Mantoue qui fut favorablement traité dans les guerres civiles, et sous celui de *Mélibée* les habitans de la ville de Crémone, dont les terres furent données aux vétérans d'Auguste. — Tityre peut aussi désigner simplement un berger, sans aucune allusion comme dans les églogues (5, *v.* 12 ; 9, *v.* 22.), et dans les Géorgiques (4, *v.* 566). — Sous le nom de Tityre Virgile désigne aussi (*écl.* 8. *v.* 55) un mauvais poète. — Enfin Properce entend sous ce nom Virgile lui-même (2, *él.* 34, 72).

TITYRES, *-ri.* Strabon et d'autres auteurs admettent des Tityres dans la troupe bachique ; ils avaient la figure humaine, et une partie du corps couverte de peaux de bêtes. Quelquefois ils jouaient de deux flûtes en même temps, et frappaient du pied sur un autre instrument appelé *scabilla* ou *crupezia*. *Elien*, *H. D.*, 3, *v.* 40.

TIUM ou Tios, v. de Bithynie, au N. E., chez les Caucons, sur une pointe qui avance dans la mer. Cette ville était la patrie de l'eunuque Philétère, fondateur du royaume de Pergame. *P. Méla*, 1, *c.* 9.

1. TLÉPOLÈME, *-mus*, *myth.*, fils d'Hercule et d'Astyoché ou d'Astydamie, selon Pindare, *Olym.*, 7, *v.* 36 et 57. Ayant tué par mégarde Licymnius, frère d'Alcmène, il s'enfuit d'Argos, où il avait été élevé,

et vint à Rhodes, dont les habitans le choisirent pour roi. Ce fut lui qui mena au siége de Troie les troupes rhodiennes, sur neuf vaisseaux. Il y fut tué par Sarpédon. Les Rhodiens instituèrent en son honneur des jeux appelés Tlépolémies, dans lesquels on décernait au vainqueur une couronne de peuplier. *Hom.*, *Il.*, 2, *v.* 161; 5, *v.* 655.—*Apollod.*, 2, *c.* 7 et 36. — *Diod. de Sic.*, 5. —*Ov.*, *Mét.*, 12, *v.* 537. — *Hyg.*, *fab.* 97 et 113.—*Dar. le Phryg.*, *c.* 14.— *Tzets.*, *Lycoph.*, *v.* 911.

2. — fils de Damastor, tué par Patrocle au siége de Troie.

1. **Tlépolème**, *hist.*, lieutenant d'Alexandre-le-Grand, obtint la Caramanie dans le partage que les généraux firent après la mort de ce prince. *Diod.*, 18.

2. — général égyptien, vivait vers l'an 207 av. J. C.

TLÉPOLÉMIES, *-mia*, jeux célébrés à Rhodes en l'honneur de Tlépolème. Les jeunes garçons étaient seuls admis à disputer le prix qui consistait en une couronne de peuplier.

TLÉSIMÈNE, *-nes*, père d'Aulon.

TLOS, *myth*, fils de Milet et de la nymphe Praxidice, fonda en Lycie la ville qui porte son nom.

Tlos, *géog.*, v. de la Lycie, dans l'intérieur des terres, sur le Xanthe, près de sa source.

TMARUS, *myth.*, guerrier rutule *En.*, 9, *v.* 685.

Tmarus, *géog.*, ou Tomarus. V. ce mot.

1. TMOLUS, *myth*, roi de Lydie, fils de Sipyle et de Chtonie, épousa Omphale. Ayant fait violence à la nymphe Arrhiphé, dans le temple de Diane, la déesse pour le punir le fit tuer par un taureau furieux. Il fut inhumé sur une montagne de Lydie, qui prit son nom. *Apollod.*, 2, *c.* 6 et 30. —*Hyg.*, *fab.* 191.—C'est le même prince qui, selon Ovide, ayant été pris pour arbitre par Midas, dans la querelle d'Apollon et de Pan, décida en faveur du premier, et fut récusé par le roi de Phrygie, qui donnait la préférence à Pan. *Métam.*, 11, *fab.* 4.

2. — géant qui, avec un autre géant nommé Télegone, massacrait les passans. Mais Protée déguisé en spectre les épouvanta tellement qu'ils n'osèrent plus tuer personne. *Eurip.*, *Bacchant.*, *v.* 54.—*Apollod.*, 2, *c.* 30. —*Ov.*, *Met*, 11, *f.* 4. — *Hyg.*, *f.* 191. — *Eustath.*, *Comm.*, *sur l'Iliade*, 2.

1. Tmolus (*Bouzdag* ou *Tomolitzi*), montagne de Lydie, dans l'intérieur des terres, était fameuse par la pureté de l'air qu'on y respirait et par ses vins et son safran. *Hom.*, *Il.*, 2, *v.* 273. —*Herod.*, 1, *c.* 84 et 93. — *Virg.*, *Géorg.*, 1, *v.* 56; 2, *v.* 98. — *Ov.*, *Met.*, 2, *v.* 216; *Fast.*, 2, *v* 33. —*Strab.*, 13 et 14. — *Pline*, 5, *c.* 29; 7, *c.* 49. — *Stace*, *Thébaïde*, 7, *v.* 686. — *Sil. Ital.*, 7, *v* 210. — *Solin*, *c.* 53.

2. — v. de Lydie, au pied de la montagne de même nom, du côté opposé à celui où était Sardes. Renversée par un tremblement de terre sous Tibère, elle fut relevée par les soins de ce prince.

1. TOB, v. mérid. d la Syrie, capitale du canton qu'on nommait canton de Tob. *Jug.*, 11, *v.* 3, 5.

2. — (Canton de), ancien nom d'une partie S. E. de la Syrie.

TOBIE, *-bias*, *hist.*, fils de Tobiel, de la tribu de Nephtali. C'était un homme pieux. Quoique demeurant à Cadès, dans le royaume de Samarie, il ne s'abandonnait pas à l'idolâtrie comme les autres Israélites. Il allait toutes les grandes fêtes à Jérusalem, selon la loi de Moïse, tandis que les autres allaient à Béthel et à Dan adorer les veaux d'or de Jéroboam. Il épousa une femme nommée Anne, de la même tribu, dont il eut un fils nommé comme lui Tobie. Samarie ayant été prise par Salmanasar, roi d'Assyrie, et les habitans faits prisonniers, Tobie fut emmené en captivité. Il sut se concilier la faveur du roi, qui lui confia l'emploi de pourvoyeur. Il ne se servait de son crédit que pour toutes sortes d'œuvres de charité. Il prêta à un certain Gabélus de sa tribu qui était à Ragès en Médie une somme de dix talens que le roi Salmanasar lui avait donnés par amitié. Sennachérib, successeur de Salmanasar, persécuta au contraire Tobie, parce qu'il enterrait tous les Juifs que ce prince barbare faisait tuer. Un jour que Tobie allait se mettre à table, son fils vint lui dire qu'il y avait dans la rue le cadavre d'un Juif qu'on venait d'étrangler. Tobie sortit sur-le-champ et alla l'enterrer. S'étant endormi au pied d'une muraille, en revenant de remplir ce devoir, une fiente d'hirondelle lui tomba sur les yeux et le rendit aveugle. En même temps il se vit obligé, pour surcroît d'affliction, de se cacher, et fut réduit à la dernière pauvreté par la cruauté du roi Sennachérib. Tobie, ainsi réduit, envoya son fils chez Gabélus lui redemander les dix talens qu'il lui avait prêtés. L'ange Raphaël conduisit le jeune Tobie sans être connu. Un jour que ce jeune homme se lavait les pieds au bord du Tigre, il vit venir à lui un poisson monstrueux. Il jeta un grand cri; l'ange lui dit de le prendre hardiment par les ouïes, et de l'éventrer pour en tirer le fiel et le foie, qu'il garderait pour guérir son père, et pour en faire rôtir la chair qu'il mangerait pendant le voyage. Le jeune Tobie le fit, et arriva heureusement en Médie, et Gabélus lui rendit ses dix talens. Dans sa route, il avait épousé à Ecbatane Sara, fille de Raguël; et par la vertu du foie du poisson qu'il avait pris, il chassa, d'après les conseils de l'ange, le démon qui avait tué les sept premiers maris de Sara, la première nuit de leurs noces. La mère de Tobie, affligée de l'absence de son fils, passait le temps à regarder s'il arrivait. Elle en fut avertie par le chien qui l'avait suivi, et enfin il arriva sain et sauf, appliqua sur les yeux de son père le fiel du poisson, et son père recouvra la vue: on fit de grandes réjouissances. Ils moururent tous deux extrêmement vieux. *Liv. de Tobie.*

2. — fils du précédent. V. Tobie, n° 1.

Tobie (Livre de), *hist. litt.*, ouvrage historique de l'Ancien Testament, qui contient la vie et les aventures des deux Tobies en chaldéen. On le croit écrit par un des deux Tobies même. Il ne nous est parvenu que par une traduction que saint Jérôme en fit faire en hébreu et en latin.

TOBIEL, père de Tobie, n° 1.

TOCHARES, *-ri* (*Tokaristan*), peuple de la Bactriane orient., dont le territoire était borné à l'O. par la Bubacène et à l'E. par les Alpiens, nation de l'Inde.

TOGATA Gallia. V. Gaule.

TOGE, vêtement des Romains, qu'ils mettaient par-dessus la tunique. La toge était, dans les premiers temps, un habit d'honneur qu'il n'était pas permis au peuple de porter. Elle était commune aux hommes et aux femmes. Dans la suite, elle fut portée par tous les citoyens, non-seulement à Rome, mais dans toutes les villes municipales; et cet habillement fut tellement propre aux Romains, qu'on les appella *togati* et *gens togata*. La toge était une robe de laine fort ample et longue, ouverte pardevant comme un grand manteau: Denys d'Halicarnasse lui donne la figure d'un demi-cercle; mais par là, selon Vinkelmann, il n'entend pas parler de sa forme dans sa coupe, mais de celle qu'elle avait lorsqu'on la mettait. Car, ajoute-t-il, comme le manteau grec se mettait en double, il se peut que l'on mît la toge de la même façon: explication qui

leverait toutes les difficultés dans lesquelles se perdent les commentateurs qui ont écrit sur les habillemens des Grecs. La grandeur de la toge n'était point fixe ; elle suivait celle de la richesse ou du faste. Ainsi on reconnaissait à Rome les grands et les riches à la finesse et à l'ampleur de leur toge, tandis qu'au contraire les gens du commun et les pauvres en portaient une étroite et sans plis. Les anciens Romains la laissaient tomber jusque sur les pieds. Cet usage subsista jusqu'à Auguste, qui, consultant la commodité pour marcher, fut un des premiers à la relever, de manière qu'elle tombait un peu au-dessous du genou ; elle s'attachait sur l'épaule gauche, et on la pliait et retroussait de façon à laisser toujours le bras droit libre. D'ailleurs, comme les Romains allaient dans la ville presque toujours la tête nue, ils la couvraient d'un pan de leur toge, lorsqu'ils étaient incommodés du soleil ou de la pluie ; et quand ils rencontraient quelqu'un à qui ils voulaient faire honneur, ils ôtaient, dit Plutarque, leur vêtement de dessus la tête.

Quoique la toge fût un habit de paix et qu'on ne la portât ordinairement que dans la ville, cependant les anciens Romains la portaient quelquefois à la guerre. Alors ils la ceignaient autour de leur corps, et l'arrêtaient par un nœud, d'où est venue cette expression *in procinctu*, qui se disait d'un homme prêt à combattre. Dans certaines occasions, on ne portait pas la tunique, qui eût été trop embarrassante, et on ne portait sous la toge qu'une espèce de tablier qui servait de caleçon, et la toge se passait par dessus de façon que le pan, qu'on jetait sur l'épaule gauche et qui passait derrière le dos, venait faire la ceinture, et laissait le bras droit tout nu ; c'est ce qu'on appelait *cinctus Gabinus*, qui était ordinaire aux Consuls et aux préteurs, quand ils remplissaient leurs fonctions, et qu'ils allaient ouvrir les portes d'airain du temple de Janus. La toge blanche, unie et sans ornemens, en latin *toga pura*, *libera*, *recta*, était celle que l'on donnait aux jeunes gens, lorsqu'ils la prenaient pour la première fois à l'âge de dix-sept ans. C'était aussi celle du plus grand nombre des citoyens. Les Consuls, les Préteurs, les Triomphateurs avaient une toge rayée de différentes couleurs et tissue d'une broderie en or appelée *toga picta*, ou bien *toga palmata*, lorsque la broderie représentait des palmes.

Les Romains quittaient la toge blanche dans le deuil et dans les calamités publiques, pour en prendre une de couleur noirâtre ou de gris foncé, appellée *toga pulla*. Lorsqu'ils étaient accusés de quelque crime, ils en portaient une sale et déchirée, pour exciter la compassion ; c'est ce que Tite-Live appelle *vestem mutare*. Ils quittaient même tout exprès cette toge pendant les fêtes des Saturnales, et quelquefois pour assister aux spectacles ou pour aller à la campagne ; ils y substituaient alors une espèce de surtout léger et rond, qui n'en différait peut-être que par la grandeur. Cet habit de campagne s'attachait ordinairement sur l'épaule droite par un grand bouton, et descendait par-dessus l'épaule gauche, en laissant le bras droit libre. Quelquefois aussi le bouton se mettait sur l'épaule gauche.

TOGONIUS Gallus, sénateur du temps de Tibère, se distingua par la bassesse de ses adulations. *Tac.*, *Ann.*, 6, *c.* 2.

TOILE d'Asbeste. V. Asbeste.

TOISON d'or. *vellus aureum*, toison du bélier sur lequel Phryxus et Hellé montèrent pour traverser le bras de mer qui sépare l'Europe de l'Asie. Hellé, que le bruit des vagues effraya, se laissa tomber, et son frère tenta inutilement de la sauver. Phryxus, accablé de lassitude, fit aborder son bélier à un cap habité par des barbares voisins de Colchos, et s'y endormit. Les habitans se disposaient à le massacrer, lorsque le bélier le réveilla en le secouant, et lui apprit, en lui faisant entendre une voix humaine, le danger auquel il était exposé. Phryxus remonta sur le bélier et se rendit dans la Colchide auprès d'Eétès qui y régnait ; il sacrifia le bélier, selon les uns à Jupiter, selon les autres au dieu Mars, et en suspendit la toison sur un hêtre, dans un champ consacré à Mars. On commit pour la garder un dragon qui veillait jour et nuit ; et pour plus grande sûreté on environna le champ de taureaux furieux qui avaient les pieds d'airain, et qui jetaient des flammes par les narines. Eétès ayant fait assassiner Phryxus, tous les princes de la Grèce informés de cette barbarie résolurent la perte du meurtrier et formèrent en même temps le dessein de reconquérir la toison d'or ; ce qui fut exécuté par Jason accompagné des Argonautes. *Hyg.*, *f.* 188. V. Jason.

TOLBIAC, *-cum* (*Zulpich* ou *Zutch*), v. orientale de la Germanie 2[e], au S. de Juliacum, sur une rivière qui se jette dans la Meuse. Dans le 6[e] siècle, elle devint célèbre par la victoire de Clovis sur les Allemands.

TOLENUS (*Salto*), riv. du Latium, se jette dans le Velinus. *Ov.*, *Fast.*, 9, *v.* 561.

TOLETUM (*Tolède*), v. de la Tarraconaise, chez les Carpetani, sur le Tage, à l'E. de Libora. Elle devint sous les Romains une des principales villes de la province.

TOLISTOBOII, peuple de la Galatie, au S. O., vers les sources du Sangarius, dont il occupait les deux rives, descendait des Boïens peuple des Gaules. *T. L.*, 58, c. 15 et 16. — *Pline*, 5, *c.* 32.

TOLISTOCHORIE, *reum*, v. de la Phrygie, vers les sources du Sangarius, au S. E. de Synnade.

TOLLENTINE, *-num*, petite v. du Picenum. *Pline*, 3, *c.* 13.

TOLMIDAS ou Tolmidès, général athénien, fut vaincu et tué dans une bataille contre les Lacédémoniens, livrée en Béotie, à Chéronée, l'an 447 av. J. C. *Polyen*, 7.

TOLOSA (*Toulouse*), grande et belle ville des Gaules, dans la Narbonnaise 1[re], chez les Tolosates. Cette ville, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, était déjà célèbre par son commerce et ses richesses avant la conquête des Gaules par César. Elle fut prise et pillée par le consul Q. Servilius Cépion, l'an 106 av. J.C. Les Romains l'agrandirent et l'embellirent encore, de sorte qu'au quatrième siècle elle était regardée comme la quinzième de l'Empire, et la troisième des Gaules. Les lettres y étaient aussi cultivées avec soin, ce qui lui mérita le surnom de Palladienne (*Palladia*). Ce mot pourrait venir plutôt d'un temple célèbre de Minerve ou Pallas, qui y était, et que Servilius Cépion eut l'impiété de piller. *Cic.*, *Nat. des D.*, 3, *c.* 30. — *Strab.*, 4. — *Mart.*, 9, *ép.* 101. — *P. Méla*, 2, *c.* 5. — *Aulugelle*, 3, *c.* 9. — *Just.*, 32, *c.* 3. — *Sid.*, 7, *v.* 436.

TOLOSATES, peuples de la Gaule, dans la Narbonnaise 1[re], faisaient partie des Volces Tectosages, à la tête desquels ils plaçaient leurs richesses et leur valeur. Ils furent vaincus par Q. Servilius Cépion, et forcés de subir le joug des Romains. V. Tolosa.

TOLUMNIUS, *myth.*, augure italien du parti de Turnus, se distinguait dans les batailles. *En.*, 11, *v.* 429 ; 12, *v.* 258.

Tolumnius (Lar), *hist.*, roi des Véiens, qui fit assassiner les ambassadeurs romains l'an 316 de Rome, 438 av. J. C., et ensuite fut vaincu et tué dans une bataille par le tribun Cornélius Cossus. *T. L.*, 4,

c. 17 et 19. — *Virg.*, *En.*, 6, *v.* 842. — *Prop.*, 4, *élég.* 10, *v.* 37; 11, *v.* 23. V. Cossus, n° 1.

TOLUS, personnage dont on dit qu'on trouva la tête en jetant les fondemens du Capitole, d'où l'on tira le nom (*Caput Toli*) donné à ce temple. Les Romains tirèrent de cette circonstance un augure favorable à la grandeur et à la durée de leur empire. *Den. d'Hal.*, 4, *c.* 59.

TOMARE, *-rus*, ou TAMARE et TMARE, montagne d'Epire, dans l'Athamanie, vers les sources de l'Arachthus, communique par le Lacmon au Pindus, et par le Langus au Stymphée.

TOMBEAU. Dans les premiers temps, les Païens enterraient leurs morts sans cérémonie, jetant seulement sur eux quelques fruits ou des fleurs et les couvrant de terre. Dans la suite, les richesses et le luxe introduisirent les tombeaux, dont la magnificence fut telle qu'on fit une loi à Athènes pour la réprimer.

C'était un usage constant dans toute l'antiquité de ne point enterrer dans les villes et de n'y ériger aucun tombeau. Le contraire se pratiquait à Lacédémone; les lois ordonnaient d'y enterrer les morts, afin que les Lacédémoniens, ayant sans cesse sous les yeux les tombeaux des grands hommes, n'oubliassent point leurs belles actions. Les tombeaux étaient près des temples, dans des lieux vides et couverts, à peu près comme sont les cimetières autour des églises de campagne. Ces monumens étaient simples et sans ornemens; quelquefois on y gravait un casque ou un bouclier, mais rien de plus. Il n'était permis qu'aux guerriers morts pour la patrie d'avoir des épitaphes sur leurs tombeaux encore fallait-il qu'elles fussent conçues en peu de mots et renfermées dans un distique, ou dans une exposition laconique des grandes actions du mort.

A Athènes et dans les autres villes de la Grèce, les tombeaux élevés en l'honneur des grands hommes et des personnes riches étaient de superbes morceaux d'architecture de différentes formes; les uns ronds, les autres quarrés, ornés de statues et de figures allégoriques qui représentaient les belles qualités du mort. On plaçait ordinairement au haut de l'édifice la statue du dieu Mercure, parce qu'il avait la fonction de conduire les âmes des morts dans les enfers. Les tombeaux des citoyens ordinaires étaient plus simples; on mettait seulement sur quelques uns une table unie et plate de marbre ou de pierre, sur laquelle on gravait la figure du défunt avec son épitaphe. sur d'autres on élevait une colonne de la hauteur de trois pieds, ornée de petites figures. Tous ces monumens étaient situés hors des villes. A Athènes, les tombeaux des grands hommes qui étaient morts pour la patrie étaient pour la plupart dans le faubourg du Céramique. Ceux des autres citoyens se voyaient le long des chemins ou épars dans la campagne; car chaque famille avait sa sépulture séparée, et l'on regardait comme un grand opprobre de n'être point enterré dans le tombeau de ses pères. Ces tombeaux s'appelaient sarcophages (V. ce mot) ou cénotaphes, c'est-à-dire, tombeau vide; ces derniers étaient le plus souvent élevés à la gloire de ceux qui étaient morts pour la patrie, lorsqu'ils avaient fait naufrage, ou avaient péri dans une bataille.

Quand les corps avaient été brûlés, les Grecs renfermaient les cendres et les restes des ossemens dans des urnes, et les portaient au tombeau dans des caveaux souterrains appellés *hypogées*. Ces caveaux étaient partagés en plusieurs chambres, plus ou moins ornées, où ils déposaient les urnes dans des niches préparées pour cela. Ils mettaient des épitaphes sur les tombeaux et sur les urnes; ils faisaient graver des inscriptions sur l'entrée de ces caveaux; souvent c'étaient des malédictions et des imprécations contre ceux qui en violeraient la sainteté en déplaçant les urnes ou les autres ornemens mis pour les morts. *Hom.*, *Il.*, 24, *v.* 797. — *Eurip.*, *Hécube*, *v.* 221. — *Thucyd.*, 15, *c.* 11. — *Théocrite*, *Id.*, 7, *v.* 10. — *Paus.*, 1, *c.* 20.

Les Romains, dans les premiers temps, enterraient les morts dans les maisons; mais lorsque Rome se fut agrandie et peuplée, il fut défendu par une des lois des *Douze tables* d'enterrer personne dans la ville, et cet usage fut suivi constamment pendant tout le temps de la République : il faut cependant excepter les Vestales qui jouirent seules du privilége d'être enterrées dans la ville. On fit aussi cet honneur à quelques citoyens distingués par leurs belles actions.

Les sépultures des premiers Romains se ressentaient de la simplicité de leurs mœurs; mais lorsqu'ils se furent enrichis des dépouilles des peuples de l'Asie, et qu'ils eurent pris des Grecs le goût du luxe et de la magnificence, ils construisirent comme eux de superbes tombeaux dont les dehors étaient ornés de plusieurs rangs de colonnes, de statues à pied et à cheval, de chars et de trophées : souvent ils les faisaient bâtir pendant leur vie pour eux et leurs descendans. Chaque famille un peu considérable à Rome avait sa sépulture particulière, où il n'était permis qu'aux proches parens d'entrer, et il était sévèrement défendu aux étrangers d'en approcher. Ces monumens renfermaient les corps entiers des morts, lorsqu'ils n'avaient point été brûlés, ou seulement les urnes où l'on mettait leurs cendres et leurs os.

L'intérieur n'était pas moins décoré que l'extérieur; les voûtes des différentes chambres dont ils étaient composés étaient souvent peintes à fresque, et le pavé formait une mosaïque de différens dessins. Ils mettaient des inscriptions sur les portes de ces édifices, des épitaphes sur les sarcophages ou tombes et sur les urnes. Les Romains élevaient aussi des cénotaphes ou tombeaux honoraires à la gloire de ceux dont on ne trouvait point les corps, lorsqu'ils avaient péri sur mer ou sur terre au service de la patrie. Ils les ornaient d'épitaphes, comme les véritables tombeaux.

Les tombeaux étaient ordinairement hors de Rome, sur des éminences, près des grands chemins, d'où sont venus ces mots *siste*, ou *abi*, *viator*, qu'on lisait sur presque tous ces monumens. Les simples citoyens et le peuple avaient des tombeaux communs; c'étaient de vastes souterrains hors la ville, semblables aux hypogées des Grecs, où l'on entrait de plain-pied, et où l'on rangeait les cercueils les uns sur les autres, le long des murailles, sur des espèces de tablettes, jusqu'à la voûte, avec des épitaphes sur chaque bière. Il y avait aussi des lieux découverts comme des cimetières, où l'on enterrait la populace et les esclaves. *Cic.*, *Divin.*, 4, *c.* 12. — *Virg.*, *En.*, 3, *v.* 304; 6, *v.* 505. — *Ov.*, *Héroïd.*, 14, *v.* 128.

TOMERUS (*l'Haür*), riv. d'Asie, dans l'Arie, chez les Orites.

TOMES ou TOME, *-mi*, *-mus* ou *mos* ou TOMIS (*Tomeswar* ou *Baba*), capitale de la basse-Mésie, sur la côte occidentale du Pont-Euxin, environ à quarante milles de l'embouchure du Danube. Elle fut bâtie par les Milésiens l'an 633 av. J.C. Son nom vient du mot grec τέμνειν, couper, parce que, dit-on, c'est là que Médée mit en pièces son frère Absyrte. Tomes est célèbre par l'exil et la mort d'Ovide qui y fut relégué à l'âge de 50 ans, et ne put obtenir son rappel. *Strab.*, 7. — *Apollod.*, 1, *c.* 9. — *P. Méla*, 2, *c.* 2. — *Ov.*, *Pont.*, 4, *él.*, 4, *v.* 59; *Trist.*, 3, *él.* 9, *v.* 33.

TOMEUM, montagne du Péloponèse. *Thucyd.*

TOMIES, -mia (τέμνειν, couper), sacrifice qu'on offrait pour la ratification solennelle d'une ligue, et dans lequel on prêtait serment sur les parties génitales de la victime, coupées exprès par les victimaires.

TOMIRIS. V. Thomyris.

TOMISA, contrée située entre la Cappadoce et le mont Taurus. *Strab.*

TONÉES, -nea (τόνος, tension), fêtes qui se célébraient à Argos, selon Athénée. Elles consistaient à rapporter en grande pompe la statue de Junon, volée par les Tyrrhéniens, mais abandonnée ensuite par eux sur le rivage, parce qu'elle était tout à coup devenue trop pesante pour être transportée. La statue était environnée de liens, d'où la fête prit son nom.

1. TONGILLIUS ou Tongillus, Romain qui s'était prostitué à Catilina et qui fut un de ses complices. *Cic.*, *Cat.*, 2, § 2.

2. — jurisconsulte sous Adrien, célèbre par son avarice. *Juven.*, 7, *v.* 130.

1. TONGRES, *Tungri* (*Brabant* et *Liégeois*), nation belliqueuse et puissante de la 2ᵉ Germanie, dont le territoire s'étendait au milieu de cette contrée, depuis les Atuatici jusqu'aux Ubiens. Ils occupaient le territoire qu'avaient occupé les Eburones qui furent exterminés par César, 51 ans av. J. C.

2. — autrefois Atuatuca (*Tongres*), grande v. de la 2ᵉ Germanie, capitale des Tongres, à l'O., sur une petite rivière qui se jette dans la Meuse.

TONNANT, -nans, épithète que les poètes donnent souvent à Jupiter que la mythologie représente armé de la foudre. Jupiter tonnant avait un temple à Rome. *Mart.*, 12, *ép.* 15. — *Pline*, 34, *c.* 8.

TONOSA, v. de Cappadoce, à 10 lieues N. E. d'Arabissus.

TONSORES, esclaves qui dans les familles nombreuses étaient employés à coiffer, à raser, à couper les cheveux (*tondere*). *Métam.*, 11, *v.* 182.—*Mart.*, 6, *épigr.* 52. Quelquefois c'était des femmes que l'on chargeait de ce soin . elles s'appelaient *tonstrices* (même étymologie). *Cic.*, *Tuscul.*, c. 20.— *Plaute*, *Trucul.*, *acte*, 4, *sc.* 3, *v.* 59.

TONSUS ou Tonzus (*Tonsa*), riv. de Thrace, au N. E., que l'Hèbre recevait à sa gauche, à Adrianopolis. C'est un des trois fleuves dans lesquels Oreste se purifia après le meurtre de sa mère.

TONZUS. V. Tonsus.

TOPARE, -rum, v. de la Thrace orientale, vers la source de l'Articus.

TOPAZE, -zus ou -zos (*Zémorgète*), petite île de la mer Rouge, dans le golfe *Immundus*. Cette île, appelée primitivement *Ophiodes*, à cause des serpens (ὄφις) dont elle était remplie, reçut ensuite le nom de *Topazes*, parce que l'on y trouvait des topazes. *Pline*, 6, c. 20.

TOPIAIRES, -arii, esclaves chargés sous le règne des empereurs d'embellir des lieux de plaisance (τόπους) en y entretenant des fleurs, des plantes aromatiques et des arbres toujours verds. Leur art s'appelait de leur nom *topiaria* (sous entendu *ars*). *Pline*, 3, *ép.* 19. — *Cic.*, *à son frère Q.*, *ép.* 5

TOPIRIS ou Topris, ou Ulpia Topiris (*Bourrun*), v. de la Thrace méridionale, dans la Rhodope, à l'endroit où le lac Bistonide se joint à la mer Egée.

TORANIUS, Romain, partisan de Pompée, fut enveloppé dans les proscriptions d'Antoine et d'Auguste. Il fut trahi par son propre fils, C. Toranius, qui avait suivi le parti des triumvirs, et il fut mis à mort. *Cic.*, *Ep. Div.*, 6, *ép.* 20 — *Val.*, *Max.*, 9, c. 11, § 5.

TORINS, -rini, peuple de la Sarmatie Européenne. *Val. Flacc.*, 6.

TORNA ou Tornadote, -tus. V. Phiscus.

1. TORNATES, petite nation de la Novempopulanie, chez les Bigerrones.

2. — (*Tournai*), v. capitale des Tornates, trois lieues au S. de Turba (*Tarbes*).

TORONAÏQUE (Golfe), -naïcus sinus, petit golfe de la Chalcidice, en Macédoine, terminé par les promontoires Ampelos et Canastrée, prenait son nom de la ville de Torone, qui était sur ses bords.

TORONE, *myth.*, femme de Protée et mère de Tmolus et de Télégone.

Torone, *géog.*, v. capitale de la Sithonie, celle des trois presqu'îles de la Chalcidice en Macédoine, qui se trouve au milieu des deux autres. Elle est située sur la mer, à l'entrée du golfe qui porte son nom. *T. L.*, 31, c. 45.

TORQUATA, vestale, fille de C. Silanus. *Tac.*, *Ann.*, 3, c. 69.

TORQUATUS, surnom de la famille Manlius, fut donné d'abord à Titus Manlius (n. 12) V. Manlius, n. 12, 31, 32. — Quelques personnages, qui sans doute appartiennent aussi à la famille des Manlius, sont plus connus sous le nom de Torquatus.

1. Torquatus, Romain qui fut envoyé en ambassade à Ptolémée-Philométor, roi d'Egypte.

2. — officier de l'armée de Sylla.

3. — accusa, vers l'an 80 av. J.C., L. Sylla, parent du dictateur, d'avoir cherché à corrompre un des citoyens dans l'élection des magistrats. *Cic.*, *disc. p. Sylla*, c. 2.

4 — (L. Manlius), consul l'an de Rome 689, 65 av. J.C., était un des amis de Cicéron. Pendant son exil, il intercéda auprès de Pison en sa faveur. Dans la suite, il fut envoyé avec le titre de proconsul en Macédoine, et reçut le glorieux titre d'*Imperator*. *Cic.*, *disc. cont. Pison*, c. 19 et 31.

5. — gouverneur d'Oricum, et partisan de Pompée, se soumit à César, et fut tué en Afrique. *Hirt. Pans.*, *G. d'Afr.*, c. 96.

6. — préteur l'an de Rome 701, av. J. C. 55, était ami intime de Cicéron. Son attachement au parti de Pompée le fit exiler à Athènes par César. *Cic.*, *Lett. à Attic.*, 5, *ép.* 1.

7. — neveu du précédent, étudia la rhétorique à Rhodes sous Molon. Il avait les plus grandes dispositions à l'éloquence; mais il ne les cultivait nullement par le travail. *Brut.*, c. 70.

8. — (Silanus), Romain mis à mort par Néron.

TORTOR c'est-à-dire *bourreau*, surnom d'Apollon, à cause d'un temple qu'il avait à Rome dans une rue où l'on vendait des fouets destinés à punir les criminels. Il était représenté dans ce temple écorchant Marsyas.

1. TORTUE, *Testudo*, machine de guerre composée d'une grosse charpente très-solide et très-forte. Sa hauteur jusqu'aux sablières d'en haut, sur lesquelles était appuyé le comble, était de douze pieds La base en était quarrée, et chaque face avait vingt-cinq pieds. Elle était couverte d'une espèce de matelas piqué et composé de peaux préparées avec différentes drogues, propres à la garantir des atteintes du feu qu'on pourrait lancer dessus. Cette longue machine était soutenue sur quatre roues, ou peut-être sur huit. On l'appelait Tortue, parce que ceux qui étaient dessous s'y trouvaient en sûreté, de même que la tortue l'est dans son écaille. Elle servait également pour le comblement des fossés et pour la sappe. Pour le comblement du fossé, il fallait qu'on en joignît plusieurs ensemble,

et fort près les unes des autres, et sur la même ligne. On croit que la machine appelée *Musculus* par César était aussi une tortue, mais fort basse et d'une très-grande longueur. On l'appellerait aujourd'hui une galerie de charpente. Néanmoins César distingue souvent la tortue du *muscule*.

2. — DE SOLDATS. Les Grecs et les Romains faisaient usage de cette espèce de tortue, principalement pour l'escalade. Les soldats s'avançaient par pelotons au pied des murailles de la place assiégée en se serrant et se couvrant la tête de façon que les premiers rangs se tenant debout, les suivans se baissant un peu, et les derniers étant à genoux, leurs boucliers, arrangés les uns sur les autres comme des tuiles, formaient tous ensemble une espèce de toit si ferme et si solide, que tout ce qu'on y jetait du haut des murs glissait sans le rompre, et sans blesser les troupes qui étaient dessous. On faisait monter d'autres soldats sur ce toit de boucliers, qui, se couvrant de même, en formaient un second, qui égalait quelquefois la hauteur des murs de la ville. Alors avec leurs javelines les assiégeans tâchaient d'écarter ceux qui paraissaient sur les remparts pour les défendre.

La tortue de soldats se faisait aussi en rase campagne, surtout dans une retraite, pour se garantir des traits et des flèches des ennemis, soit que les troupes fussent arrêtées, soit qu'elles fussent en pleine marche. Les soldats du premier rang tenaient leur bouclier droit devant eux, ceux du second mettaient le leur sur la tête de ceux du premier rang; ceux du troisième couvraient de même ceux du deuxième; et ainsi des autres, en observant que leurs boucliers anticipassent un peu sur leur tête. Les Romains surtout étaient si habiles à ce genre de mouvemens militaires que selon quelques historiens des chevaux et même des chars placés sur la tortue n'eussent pu l'enfoncer.

TORUS, mont de Sicile, proche d'Agrigente.

TORYNE, petite v. voisine d'Actium. Ce nom voulait dire en grec une *cuiller*, ce qui donna lieu à Cléopâtre de faire un calembourg sur la prise de cette ville par Auguste.

TOTILA, roi des Goths en Italie, vers 541, s'empara de Rome et la livra au pillage (547), en fut chassé la même année par Bélisaire, la reprit bientôt (550), et fut enfin défait complètement et tué par Narsès à la bataille de *Busta Gallorum*, 542.

1. TOUR D'ANNIBAL, espèce de guérite construite par les ordres d'Annibal, sur la côte orientale de la Zeugitane, pour apercevoir les mouvemens des flottes ennemies en mer. C'est là que ce grand capitaine se retira lorsque Carthage se rendit aux Romains.

2. — DE LIBISSON, v. septentrionale de la Sardaigne, sur la mer, au N. E. de Tilium.

3. — DE STRATON, v. de Palestine. V. CÉSARÉE.

TOURS MOBILES, *moles*, machines de guerre dont les Grecs et les Romains faisaient un grand usage dans les siéges. Ces machines étaient faites d'un assemblage de poutres et de forts madriers, et ressemblaient assez à une maison. Leur hauteur était proportionnée à leur base. Elles avaient assez souvent trente pieds en quarré, et quelquefois quarante ou cinquante. Elles étaient si hautes, qu'elles surpassaient les murailles et même les tours des villes. On les appuyait sur plusieurs roues, par le moyen desquelles on les faisait mouvoir facilement, quelque grandes qu'elles pussent être; et on tâchait de les faire approcher des murs ou des tours des places assiégées.

Il y avait dans l'intérieur de cette machine plusieurs escaliers, pour monter d'un étage à l'autre Dans le bas, était un bélier pour battre en brèche; et sur l'étage du milieu, un pont-levis formé de deux poutres, et muni de garde-fous garnis d'un tissu d'osier, qui s'abattait sur le mur de la ville, lorsqu'on était à portée. Les assiégeans passaient sur ce pont pour se rendre maîtres du mur. Les étages plus hauts étaient occupés par des soldats armés de javelines, et par des gens de trait qui tiraient continuellement sur les assiégés.

Quelquefois les ponts-levis étaient à l'étage le plus élevé, afin que les soldats pussent de là écarter à coups de traits les ennemis, et se lancer plus promptement sur la muraille. Quelquefois aussi, on y plaçait les béliers, pour mettre à bas les créneaux et les embrasures, et chasser en même temps les ennemis des lieux où l'on voulait donner l'assaut. Ces tours étaient garnies de lames de fer par-devant, et aux endroits les plus exposés, afin de les garantir du feu des ennemis.

TOUX, *Tussis*. Cette maladie était déifiée par les Romains, et avait un temple à Tibur.

TOXANDRES, *-dri*, peuple de la Gaule, dans la Germanie 2e, entre les Eburons et les Menapii. *Pline*, 4, *c*. 7.

TOXANDRIE, *-dria* (*Tessender-Loo*), v. de la Germanie 2e, à l'O., à quelque distance du Scaldis, était la ville principale des Toxandres.

TOXARIDIES, *-ridia*, fêtes célébrées à Athènes en mémoire de Toxaris, héros scythe qui mourut dans cette ville.

1. TOXÉE, *-xeus*, fils d'OEnée et frère d'Althée, fut tué par Méléagre son neveu. *Apollod*., 1, c. 8.

2. — fils d'Eurytus et frère d'Iole.

TOXICRATE, fille de Thestius. Hercule la rendit mère de Lycius.

TOXOPHORE, *-rus* (τόξον, arc; φέρω, porter), surnom d'Apollon que l'on représente si souvent l'arc à la main.

TRABEA (Q.), poète comique latin, contemporain de Regulus. Il ne reste de lui que quelques vers cités dans les œuvres philosophiques de Cicéron. *Cic*., *Tusc*., 4, c. 31; *Fins*, 2, *c*. 4.

TRABÉE, *trabea*. La trabée n'était point un habit de guerre, ni un ornement ordinaire chez les Romains; c'était une robe de cérémonie qui était différente selon les personnes. Celle que portaient les Triomphateurs était ornée de palmes d'or brochées ou tissues dans l'étoffe. Les prêtres en portaient une de pourpre mêlée d'une autre couleur moins éclatante. Celle des cavaliers, qu'ils ne prenaient jamais que les jours de revue, était d'un fond blanc et rayée de bandes de pourpre tissues dans l'étoffe. Selon Denys d'Halicarnasse, cet habit ne différait de la toge, que par la finesse de l'étoffe, et que parce qu'il était un peu plus court. *Virg*., *En*., 7, *v*. 187. — *Ov*., *Fast*., 1, *v*. 37; 2, *v*. 503. — *Tac*., *Ann*., 3, c. 2. — *Den. d'Hal*., 6 — *Pline*, 8, *c*. 48.

TRACHALUS (M. GALERIUS), Romain célèbre par son éloquence, fut consul avec le poëte Silius Italicus, la dernière année du règne de Néron, en 68. Dans la suite, il fut favori et ministre d'Othon. *Quintil*., 10, *c*. 11, § 119. — *Tacite*

TRACHAS ou TRACHINE. V. TERRACINE et TRACHINE ou TRACHIS.

TRACHÉOTIDE, *-tis regio*, ou CILICIE TRACHÉE. V. CILICIE.

1. TRACHINE, *Trachin*, *-chis*, ou *-chys*, ou HÉRACLÉE TRACHINIENNE, v. de Thessalie, dans la

Phthiotide, près du mont OEta, sur les bords du golfe Maliaque, donnait son nom à la petite contrée qui l'environnait, la Trachinie; c'est là que demeurait Déjanire, l'épouse d'Hercule, et c'est là que mourut ce héros. *Thucyd.*, 2.— *Apollod.*, 2, c. 33. — *Soph.*, *Trachin.* — *Strab.*, 9. — *Sénèq.*, *Herc. au M. OEt.*, v. 194.

2. — nom grec de Terracine. V. Terracine.

3, 4, etc. — V. Trachys.

TRACHINIE, -*nia* (*territoire de Zeitoun*), petite contrée de la Thessalie, au S. E., aux environs du golfe Maliaque, près des Thermopyles, prenait son nom de Trachine, sa ville principale. *Strab.*, 9.— *Apollod.*, 2, c. 7 et 33 — *Ovid.*, *Met.*, 11, v. 269. — *Pline*, 12, c. 25.—*Luc.*, *Phars.*, 3, v. 178; 6, v. 353.

TRACHONITES, -*tæ*, nation Syriaque, habitante de la Trachonitide. Ce peuple ne vivait que de brigandages, et n'avait d'autre habitation que des cavernes dont quelques-unes étaient si grandes qu'il pouvait y tenir jusqu'à mille hommes. *Strab.* — *Pline*, 5.

TRACHONITIDE, -*tis*, contrée de l'Asie qui s'étendait du N. au S., au-delà des limites orientales de la Palestine, et touchait d'un côté à la Célésyrie, de l'autre à l'Arabie. Cette contrée, ainsi nommée parce qu'elle était âpre et montueuse (τραχὺς, raboteux), portait aussi le nom de *Domus Zenodori*, à cause d'un certain Zénodore à qui Auguste en avait accordé la souveraineté. *Pline*, 5, c 14.

1. TRACHYS ou Trachyne, v. de Thessalie. V. Trachine.

2. — v. d'Italie. V. Terracine.

3. — mont. d'Arcadie, au N. d'Orchomène.

4. — petite v. de la Phocide, au S. E., près des frontières de la Béotie, au S. de Chéronée et à l'O. de Lébadée.

TRADUCTA Julia, nom de la ville de Tingis (*Tanger*), après que Claude y eut envoyé une colonie. V. Tingis.

TRAGE, -*gus*, petite riv. septentrionale d'Arcadie, prend sa source à l'O. et près de Caphyes, et se jette dans le Ladon. *Paus.*, 8, c. 33.

TRAGÉPHORE, -*rus* (τράγος, bouc; φέρω, je porte), surnom commun à Pan et à Bacchus, qui dans les orgies portait souvent une peau de bouc.

TRAGES, -*gæ*, petite v. de l'île de Naxos où Apollon était adoré.

TRAGIUS, surnom d'Apollon, adoré à Tragæ dans l'île de Naxos.

TRAGOSCÈLE, -*les* (τράγος, bouc; σκέλος, jambe), surnom de Pan, pris de ses pieds de bouc.

TRAGURIUM (*Trau*), v. de Dalmatie, au N. O., chez les Autariates, sur la mer, entre Salone et le promontoire de Diomède. Elle était célèbre par le marbre qu'on en tirait.

TRAHA ou Trahea, traîneau ou charrette sans roues, tirée par quelque animal. On l'employait principalement dans les travaux rustiques pour faire sortir la graine de l'épi.

1. TRAJAN, *M. Ulpius Trajanus Crinitus*, d'Italica en Espagne, tira sa famille de l'obscurité par ses talens militaires, qui lui firent obtenir de Vespasien les honneurs du triomphe, la dignité de sénateur et le titre de consul subrogé. Il fut le père de l'illustre empereur de ce nom.

2. — M. Ulpius Nerva Trajanus Crinitus Optimus, un des empereurs romains les plus célèbres, naquit à Italica, ville d'Espagne. Ses services militaires, ses talens, et les qualités de son cœur engagèrent Nerva à l'adopter, l'an de J. C. 97), sans qu'il eût d'autre recommandation que son mérite. Il avait alors 44 ans. Nerva étant mort quelque temps après (en 98), Trajan, qui était à Colonia Agrippina (Cologne), fut unanimement reconnu empereur par les armées de la Germanie et de la Mœsie. Il fit son entrée à Rome à pied, pour montrer le mépris qu'il faisait des vaines grandeurs. Ses premiers soins furent de se concilier le peuple; il fit distribuer des sommes d'argent, et abolit le crime de lèse-majesté. Il allait au-devant de ceux qui venaient le saluer, au lieu que ses prédécesseurs ne se levaient pas de leur siége. Il fit mettre sur le frontispice du palais impérial : *Palais public*, parce qu'il voulait que tous les citoyens le regardassent comme une demeure qui leur était commune. Il haïssait le faste et les distinctions, ne permettait qu'avec peine qu'on lui érigeât des statues, et se moquait des honneurs qu'on rendait à des morceaux de bronze et de marbre. Il rendait souvent visite à ses amis, les faisait monter dans son char, et montait dans le leur. Il allait manger chez eux, assistait même quelquefois aux assemblées où ils ne traitaient que de leurs propres affaires. Quelques courtisans, jaloux du crédit de Sura, un des Romains qu'il aimait le plus, l'accusèrent de tramer des desseins contre la vie du prince. Il arriva que ce jour là même Sura invita l'empereur à souper chez lui. Trajan y alla, renvoya ses gardes, se fit couper les sourcils et raser par les esclaves mêmes de Sura, descendit au bain, et ne se mit à table qu'après lui avoir ainsi donné mille marques de sa confiance.

Dès que Trajan eut mis ordre aux affaires publiques, il tourna ses armes (l'an 101) contre Décébale, roi des Daces au-delà du Danube, sur lequel il remporta de grands succès. Enfin il le vainquit complètement, après une bataille long temps disputée. Cette bataille fut si sanglante que dans l'armée romaine on manqua de linge pour bander les plaies des blessés. Les Daces furent obligés de se soumettre, et Décébale se tua de désespoir (l'an 103). Deux ans après, les Daces se révoltèrent de nouveau, et furent de nouveau subjugués; leur pays au-delà du Danube fut réduit en province romaine (l'an 106) sous le nom de Dacie Trajane. Les généraux de l'empereur pénétrèrent en même temps dans l'Arabie Pétrée, et la conquirent. Ce fut vers ce temps que les Juifs se révoltèrent, et poussèrent la rage contre les Romains et les Grecs jusqu'à en égorger deux cent mille dans la Cyrénaïque et l'Egypte, à dévorer leur chair et leurs entrailles, à se teindre de leur sang, à se couvrir de leurs peaux; Trajan les punit sévèrement, mais il fit cesser, à la prière de Pline le jeune, les persécutions dirigées contre les chrétiens. Une paix à peu près universelle de huit ans succéda à ces triomphes. Au bout de ce temps (l'an 114), Trajan fit une grande expédition dans l'Orient, pénétra dans l'Arménie, la Mésopotamie et l'Assyrie, dont il fit trois nouvelles provinces romaines, et marcha vers la capitale des Parthes, la prit, et obligea Cosroès à quitter son trône et son pays. Il soumit ensuite toutes les contrées des environs, et poussa ses conquêtes jusqu'aux Indes. A son retour, il tomba malade à Sélinonte, et y mourut l'an 117 de J. C., dans la soixante-quatrième année de sa vie, et la dix-huitième de son règne. Adrien lui succéda, en vertu d'une adoption supposée par Plotine, son épouse. Ses cendres furent portées à Rome, où on les plaça sur la colonne trajane, qu'il avait élevée avec les dépouilles faites sur les Daces.

Trajan n'était pas exempt de défauts. Il aima trop la guerre, le vin, les femmes, et fut sujet à des habitudes monstrueuses; mais ses vices furent cachés par l'éclat de ses vertus. Il mérita le nom de

père de la patrie. Il ne pouvait souffrir ni approuver les vexations outrées. Sous son règne, le métier de délateur fut non-seulement déclaré infâme, mais encore sévèrement défendu sous les peines les plus rigoureuses. Il creusa des ports, entr'autres celui de Centum Cellæ, bâtit des villes et accorda des priviléges à celles qu'il en jugea dignes. Il embellit Rome, et y fit bâtir cette fameuse place, au milieu de laquelle on mit la colonne Trajane, l'an 114 de J. C. Pour la former, on abattit une montagne de 144 pieds de haut, dont on fit une place unie. La colonne Trajane marque, par sa hauteur, celle de cette montagne. Ce fut le célèbre Apollodore qui en fut l'architecte.

Trajan nous est surtout connu par un célèbre panégyrique que Pline le jeune prononça en son honneur en plein sénat, et en sa propre présence; ce qui ne serait pas la plus forte garantie en faveur de la bonté de ce prince, s'il n'était connu d'ailleurs. *Pline*, *Panég.*—*Tac.*, *Hist.*, 1, *c.* 1; *Agric.*, *c.* 3 *et* 44.—*Dion Cass.* — *Eutrope.*—*Ammien Marcel.* — *Aurel. Vict.*

3.— général de l'empereur Valens.

4.— fils de l'empereur Dèce.

TRAJANA Castra (*Ribnik*). V. Castra Trajana.

TRAJANI Portus. V. Centum Cellæ.

1. TRAJANOPOLIS (*Trajanopolis*), v. de Thrace, au S., sur l'Hèbre, capitale de la province qui dans les derniers siècles de l'empire prit le nom de Rhodope. Cette ville fut ainsi appelée du nom de Trajan son fondateur.

2.—nom donné à la ville de Sélinonte en Cilicie, en mémoire de la mort de Trajan, qui y termina sa carrière l'an 117 de J. C.

TRAJANUS Amnis (*Khalits-Abumeneggi*), canal construit par Trajan, au S. de l'Egypte inférieure, pour joindre le Nil au fameux canal nommé *Fossa Regum*. Il commençait à la petite ville de Babylone sur les confins de l'Heptanomide, et allait se rendre dans le Fossa Regum, à Pharbétis.

1. TRAJECTUM (*Utrecht*), v. de la Gaule, dans la Germanique 2e, au N. de l'île des Bataves, sur le Rhin.

2.—Mosæ (*Maestricht*), v. de la Germanique 2e, chez les Tongres, au N., sur la Meuse.

TRAJECTUS (*Pontous*), v. occid. de la Gaule, dans l'Aquitaine, chez les Petrocorii, au S., sur le Duranus.

TRALATITIA (*acta*), espèce d'édits du préteur distincts des *acta nova*, en ce que pour les premiers, le nouveau préteur se bornait à copier les actes de ceux qui l'avaient précédé, tandis qu'il faisait les seconds lui-même.

1. TRALLES, -*lli*, peuple peu connu de l'Illyrie.

2. — (*Sultan-Hisar*), v. de la Lydie, au S., près du Méandre, entre Magnésie et Nysa. C'est la patrie d'un célèbre médecin que l'on nomme à cause de cela Alexandre de Tralles. *T. L.*, 37, *c.* 45. *Juv.*, *Sat.* 3, *v.* 70.

TRAMBÈLE, -*lus*, fils de Télamon et d'Hésione, se retira avec sa mère à Milet, où il fut élevé par Arion qui l'avait épousé. Etant venu dans l'île de Lesbos, il s'enflamma pour la belle Apriate, et ne pouvant triompher de ses rigueurs, il la précipita dans la mer. En punition de cette cruauté, Achille le tua dans son expédition de Lesbos.

TRANQUILLITÉ, -*tas*, divinité romaine, distincte de la Paix et de la Concorde. Elle avait à Rome un temple hors de la porte Collatine.

TRANQUILLUS, surnom des Suetonius. V. ce nom.

TRANSTIBERINA, nom d'une des régions de Rome, située du côté du Tibre où se trouvait le Vatican. *Mart.*, 1, *ép.* 109.

TRANSVECTIO Equitum, cavalcade de chevaliers qui avait lieu à Rome le 15 juillet. Les chevaliers partaient du temple de Mars ou de l'Honneur, couronnés de guirlandes d'olivier et vêtus de toge de couleur écarlate, et se rendaient au Capitole. Il n'était pas permis pendant ce temps de les citer devant des cours de justice. *Suét.*, *Aug.*, *c.* 38.

Tous les cinq ans, à l'époque du lustre, lorsque la cavalcade était terminée, les chevaliers se rendaient à cheval auprès du censeur assis dans sa chaise curule devant le Capitole; là ils mettaient pied à terre et passaient devant lui tenant leurs chevaux par la bride.

TRAPEZE, *myth.*, fils de Lycaon, donna son nom à une ville d'Arcadie, voisine de l'Alphée.

Trapèze, -*us*, *géog.*, mieux Trapézonte. V. ce mot.

TRAPÉZONTE, *myth.*, mieux Trapèze.

1. Trapézonte, -*zus*, -*zuntis* (*Garitena*), *géog.*, v. de l'Arcadie méridionale, dans la Parrhasie, sur les bords de l'Alphée, un peu au-dessous de l'embouchure du Breuthéate. Elle fut fondée par un fils de Lycaon nommé Trapèze. *Apollod.*, 3, *c.* 8.

2. — (*Trébisonde*), v. du Pont, à l'E., chez les Driles, sur le Pont-Euxin. Elle fut fondée par une colonie de Trapézonte d'Arcadie. Les empereurs d'Orient y résidèrent pendant quelque temps. *Pline*, 6, *c.* 4 —*Tac.*, *Hist.*, 3, *c.* 47.

TRASIMÈNE (lac). V. Thrasymène.

TRASULLE ou Trasylle, -*lus*, astrologue de Rhodes. V. Thrasylle.

TRAULUS Montanus, chevalier romain, favori de Messaline, mis à mort par l'empereur Claude. *Tac.*, *Ann.*, 11, *c.* 36.

TRAUSENTUM (*Southampton*), ville de la Grande-Bretagne, à 3 lieues S. de Venta Belgarum.

TRAUSES ou Thrauses, -*si*, peuple de la Thrace orientale, vers le milieu de cette province, au N.E. des Bistoniens, près des monts Hæmus, vers les sources de la Trave.

TRAVAIL, -*labor*, divinité allégorique. On le fait fils de l'Erèbe et de la Nuit, et on le représente sous la forme d'un homme accablé de fatigue et se soutenant à peine; il a les épaules nues et les bras décharnés et sans couleurs. Virgile le place aux portes des enfers. *Hés.*, *Théog.*, *v.* 226. — *Enéid.*, 6 *v.* 278.

TRAVAUX (les douze) d'Hercule. V. Hercule.

TRAVE, -*vus*, petite riv. de la Thrace, prend sa source chez les Trauses, traverse le pays des Bistoniens et se jette dans la mer Egée un peu au S. de Dicée.

TREBA (*Trévi*), v. du Latium, chez les Eques, à l'O., près des sources de l'Anio. *Pline*, 3, *c.* 12.

TREBATIUS (C.) Testa, savant jurisconsulte, fut exilé par Jules César, pour avoir suivi le parti de Pompée; mais Cicéron, avec lequel il était intimement uni, obtint son rappel. Bientôt même César, qui savait apprécier ses talens, le prit en affection au point qu'il ne manquait jamais de le consulter avant de prononcer un jugement. Auguste eut pour lui la même estime et la même amitié. Horace lui adressa deux de ses satires. Il composa plusieurs ouvrages dont nous ne connaissons plus que des fragmens cités dans le Digeste, et les titres qui sont l'un *de Religionibus*, et l'autre *de jure civili*. Trebatius

était épicurien. *Cic.*, *Ep. Fam.*, 7, *ép.* 5, 6, 23; *Topiq.* 1. — *Hor.*, 2, *Sat.*, 1, *v.* 4 et 78. — *Suet.*, *Cés.*, *c.* 78.

1. TREBELLIANUS, tribun qui s'opposa à la loi Gabinia.

2. — RUFUS, préteur qui fut nommé par Tibère gouverneur des enfans du roi Cotys.

3. — Romain qui fit sous Tibère le dénombrement des habitans des Gaules, et obtint le gouvernement de la Bretagne. *Tac.*, *Ann.*, 6, *c.* 39.

4. — (C. ANNIUS), fameux pirate, qui se fit proclamer empereur, l'an 234 de J. C. Il fut attiré dans les défilés de l'Isaurie, par un des lieutenans de Gallien, et y périt.

1. TREBELLIUS (L.), tribun du peuple l'an de Rome 707, 47 av. J. C., s'opposa à toutes les lois portées par le parti de Pompée. Après la mort de César, il se jeta dans le parti d'Antoine, et alla faire pour lui le siége de Pollentie. *Cic.*, *Div.*, 11, *c.* 13; *Philipp.*, 6, § 4; 13, § 12.

2. — MAXIMUS, gouverneur de la Grande-Bretagne, détesté de son armée à cause de son avarice. Abandonné de ses troupes, il se réfugia auprès de Vitellius, qui ne l'accueillit pas très-bien. Il avait été, l'an 62 de J. C., consul subrogé avec Sénèque, et avait porté une loi importante sur l'hérédité. *Tac.*, *Hist.*, 1, *c.* 60, 65; *Agric.*, *c.* 6. — *Gaius*, *Comm.*, 2, § 253.

3. — POLLIO, ou, comme l'écrivent quelques manuscrits, TREBIUS POLLIO, historien qui vivait sous le règne de Constantin. Il écrivit la vie des empereurs depuis Philippe jusqu'à Claude II; mais il ne nous reste qu'un fragment qui comprend l'histoire de Valérien, celle de son fils Gallien et des trente tyrans. Son style est moins mauvais que celui de la plupart des écrivains de son temps, mais on lui reproche une partialité outrée en faveur de Claude, père de Constance Chlore. *Vopisc.*

TREBIANI, dieux des habitans de Trébie dans le Latium, avaient été transportés à Rome, après la conquête de cette ville.

TREBIANUS, un des partisans les plus décidés de Pompée, fit encore quelque temps la guerre à César après la bataille de Pharsale. *Cic.*, *Div.*, 6, *c.* 9.

1. TRÉBIE, *-bia* (même nom aujourd'hui), riv. de la Gaule Cisalpine, dans la Ligurie, prenait sa source dans les Apennins, chez les Friniates, et se jetait dans le Pô, près de Plaisance. Cette rivière est célèbre par la victoire qu'Annibal y remporta sur l'armée romaine, commandée par Sempronius, l'an 218 av. J. C. *T. L.*, 21, *c.* 54 et 56. — *Strab.*, 5. — *Luc.*, *Phars.*, 2, *c.* 46. — *Pline*, 15, *c.* 18. — *Sil. Ital.*, 4, *v.* 486.

2. — (*Trevi*), petite v. de l'Ombrie, au S. de Fulginium et au N. de Spolète. *Pline*, 3, *c.* 14.

3. — v. de Campanie. *T. L.*, 23, *c.* 14.

1. TREBIUS, officier de César dans les Gaules.

2. — parasite, contemporain de Domitien. *Juv.*, 5, *v.* 19 et 135.

3. — POLLIO, V. TREBELLIUS, n° 2.

1. TREBONIA LEX, *de tribunis*, loi décrétée par L. Trebonius l'an de Rome 305 (av. J. C. 449). Cette loi enleva aux tribuns nommés dans l'assemblée du peuple le droit de nommer ceux de leurs collègues qui restaient à élire quand le temps n'avait pas permis de les nommer tous dix dans l'assemblée, et régla que tous seraient nommés par le peuple. *T. L.*, 3 et 5.

2. — loi décrétée sous les auspices du tribun C. Trebonius Asper, l'an de Rome 698 (56 av. J.C.), en vertu de laquelle César fut continué pour cinq ans dans le gouvernement des Gaules, ainsi que Crassus et Pompée dans le gouvernement, le premier de Syrie et le second de l'Espagne. *Dion Cass.*, 39. V. TREBONIUS, n° 6.

1. TREBONIANUS GALLUS, usurpa l'empire en 253 et fut bientôt réduit.

2. — célèbre jurisconsulte. V. TRIBONIEN.

1. TREBONIUS, soldat romain, remarquable par sa beauté, tua un centurion qui voulait lui faire violence.

2. — (L.), auteur de la loi Trebonia (n° 1) sur l'élection des tribuns. *T. L.*, 3 et 5.

3. — (A.), partisan de Marius, fut proscrit par Sylla, après la bataille de Rome.

4. — (L.), frère du précédent, était aussi partisan de Marius.

5. — tribun qui fit mettre Caton en prison parce qu'il s'était opposé à une de ses lois.

6. — (C.) ASPER, tribun l'an de Rome 698 (56 av. J. C.), fit passer deux lois qui prorogeaient pour cinq ans aux triumvirs Pompée, César et Crassus le gouvernement de leurs provinces. (V. TREBONIA LEX, n° 2). Il suivit César dans les Gaules, comme lieutenant, et se trouva avec Marc-Antoine au siége d'Alésie. César lui confia le siége de Marseille pendant qu'il allait en Espagne. L'an de Rome 706, il fut fait préteur de la ville, et l'année suivante obtint, comme proconsul, le gouvernement de l'Espagne. Il fut chassé de cette province par Scapula et Aponius généraux de Pompée. Enfin, l'an de Rome 708 (45 ans av. J. C.), César, ayant abdiqué le consulat avant la fin de l'année, fit nommer Trebonius à sa place, pour les trois mois qui restaient. Trebonius n'en entra pas moins dans la conspiration contre César. Après la mort du dictateur, le sénat l'envoya comme gouverneur en Asie; il y fut tué à Smyrne en trahison, par Dolabella, 43 ans av. J. C. *Ces.*, *G. des G.*, 5, *c.* 17 et 24. — *Cic.*, *Phil.*, 11, *c.* 2. — *Hor.*, 1, *Sat.*, 4, *v.* 14. — *V. Pat.*, 56 et 69. — *T. L.*, *Epitom.*, 119. — *Suét.*, *Cés.*, *c.* 24. — *D. Cass.*, 39, *c.* 33.

7. — adultère qui fut sévèrement puni. *Hor.*

8. — GARUCIANUS, gouverneur d'Afrique, fit mourir le proconsul Clodius Macer par l'ordre de Galba. *Tac.*, *Hist.*, 1, *c.* 7.

1. TRÉBULE, *-la* (*Monte-Leone*), v. des Sabins, renommée pour ses fromages. Ses habitans s'appelaient Trébulaniens, *Trebulani*. *Cic.*, *Agr.*, 2, *c.* 25. — *T. L.*, 23. — *Pline*, 3, *c.* 5 *et* 12. — *Mart.*, 5, *ép.* 72.

2. — v. de Campanie. *T. L.*, 23, *c.* 39.

TRECÆ ou TRECI. V. AUGUSTOBONA.

TRECHEDIPNA (τρέχειν, courir; δεῖπνον, festin), espèce d'habit particulier que portaient les parasites, pour pouvoir venir souper chez leurs protecteurs sans invitation. Cet habit était, pour ainsi dire, la livrée du maître de la maison.

TRECUSSIS, monnaie de cuivre des Romains, qui valait trois as. V. AS.

TREMELLIUS (C.) SCROFA. V. SCROFA.

TREMISSIS, pièce d'or qui valait le tiers du *semissis* et le sixième de l'*Aureus*. V. AUREUS.

TRÉMULE, v. d'Afrique, dans la Mauritanie Tingitane, à l'O., près de Babba.

TRÉPIED, *tripus*, *-podis*, siége sacré, à trois pieds, sur lequel se mettaient les prêtres, les sibylles et les pythies, pour rendre des oracles. Le plus fameux de tous était celui de Delphes. Les savans sont partagés sur la figure de cette machine. L'opinion la plus commune est qu'il était composé de trois barres de fer ou pieds qui soutenaient un cercle dont l'ouverture était fermée par la peau du serpent Python. D'autres prétendent que dans ce cercle que soutenaient les trois barres de fer, était enchâssée une espèce de globe creux, que les Anciens appelaient *cava cortina*; que ce globe, dont la partie supérieure était recouverte de la peau du

serpent Python, avait un trou dans sa partie inférieure par où entrait le vent qui sortait assez violemment de l'antre, et formait, dans la cavité de ce globe, comme des sons mal articulés qui étaient interprétés par la Pythie, laquelle était assise sur la partie supérieure du globe. C'était là que le dieu lui inspirait la fureur dont elle feignait d'être saisie pour faire ses prédictions.

Les trépieds sacrés étaient de différentes formes : les uns avaient des pieds massifs; les autres soutenus sur des verges de fer. Il y en avait qui étaient des espèces de siéges, ou de tables, ou bien qui avaient la forme de cuvettes; il y en avait aussi qui servaient d'autels, et sur lesquels on immolait des victimes. *Hom.*, *Il.*, 9, *v.* 123. — *Paus.*, 1, *v.* 27. —*Hor.*, 1, *Sat.*, 3, *v.* 13. — *Sénèq.*, *ép.* 120.

2. — DE JASON. Ce héros, après avoir construit le navire Argo, y mit un trépied de cuivre pour les sacrifices. Le vaisseau, ayant été jeté sur les côtes d'Afrique, se trouva engagé dans le lac Tritonide : pendant que Jason cherchait les moyens d'en sortir, un Triton se fit voir à lui, et offrit de lui montrer un chemin pour sortir du lac sans aucun danger, à condition qu'on lui donnerait le trépied qui était dans le vaisseau. Le trépied fut livré au Triton, et déposé dans un temple : celui-ci conduisit alors lui même hors du lac le navire Argo, et prédit aux Argonautes que, quand quelqu'un de leurs descendans aurait enlevé ce trépied, cent villes grecques seraient bâties sur le lac Tritonide. Les Lybiens, informés de cet oracle, cachèrent le trépied. Si on peut en croire Hérodote, ce Triton était quelque habitant du lieu, qui apprit aux Argonautes à éviter les bancs de sable qui se rencontrent dans les syrtes d'Afrique. Quant à la prédiction, elle ne fut inventée qu'après l'événement, c'est-à-dire lorsque les Grecs se furent établis dans l'Afrique.

1. TRÉPIEDS DE DODONE, *Dodonæi tripodes*. L'airain qui résonnait dans le temple de Dodone, était, selon quelques-uns, le résultat de plusieurs trépieds posés l'un sur l'autre, en sorte que si on en touchait un, les autres résonnaient consécutivement; ce qui durait long-temps.

2. — DE BACCHUS vases à boire dont les supports étaient triangulaires ou au nombre de trois.

TRÈRES, *-ri*, peuple de Thrace, sur les confins de la Macédoine et de la Dardanie selon Pline, sur le mont Scopius, ou Scomius selon Thucidide.

TRERUS (*Sacco*) rivière du Latium, prenait sa source à Préneste, et se jetait dans le Liris, au-dessous de Fabratérie.

TRES TABERNÆ, c'est-à-dire *les trois loges*, petite v. du Latium, chez les Volsques, sur la voie Appienne, à peu de distance de Rome. *Cic.*, *Att.*, 1, *ep.* 13; 2, *ep.* 10 *et* 11.

TRÉSOR PUBLIC. Il y eut de bonne heure des trésors publics dans toutes les républiques de la Grèce; les Lacédémoniens seuls n'en avaient point, au moins dans le commencement. Ils faisaient la guerre alors aux dépens des particuliers; ils ne commencèrent à en avoir que lorsqu'ils eurent vendu le butin fait sur les Perses. Ce trésor était renfermé dans un temple sous la garde des dieux, et ils n'en tiraient l'argent que pour l'employer à des ouvrages publics. Il ne commença à devenir considérable qu'après la prise d'Athènes, d'où Lysandre fit enlever des richesses immenses. Les éphores étaient chargés de disposer du trésor public.

A Athènes, le trésor public était renfermé dans la citadelle, sous la garde de trois magistrats appelés Ταμιαι, *Quæstores*, Trésoriers. Il y avait encore d'autres trésors publics dans les temples des dieux. Le [illegible] de Minerve, qu'on appelait le trésor [illegible] déesse.

A Rome, le trésor public était appelé *ærarium*, qui tire son nom de *æs*, *æris*, cuivre, parce que la première monnaie des Romains était de ce métal.

Le trésor public renfermait, non-seulement tous les revenus de l'Etat, mais encore les enseignes militaires qui étaient ordinairement d'argent. Il fut établi par Romulus, et n'eut point, sous les rois, d'autre place que leur palais. Dans la suite, le consul Valerius Publicola le renferma dans le temple de Saturne, sous la garde de deux sénateurs, à qui l'on donna le nom de Questeurs; c'est de là qu'on tirait tous les fonds pour fournir aux dépenses qu'il fallait faire en guerre et en paix. Outre ce trésor, il y en avait encore un autre qu'on appelait sacré, *ærarium sanctius*, dans lequel on mettait en dépôt les sommes immenses que les généraux apportaient des pays conquis. On ne devait toucher à ce trésor que dans des besoins pressans et extraordinaires. Cela n'était permis, disait la loi primitive portée sur ce point, que si les Gaulois envahissaient de nouveau l'Italie. César, ayant besoin d'argent dans la guerre civile, en fit briser les portes, et en tira de force des sommes immenses, en disant au tribun qui y veillait, qu'il était inutile de le garder davantage, puisqu'il avait à jamais préservé Rome de l'invasion des Gaulois.

Sous les empereurs on distingua le trésor public, *ærarium*, du trésor du prince, *fiscus*.

TRESSIS (*tres*, trois; *as*, as), poids et monnaie romaine, valait trois as. V. As.

TRESTONIES, *-nia*, déesse que l'on invoquait contre la lassitude dans les voyages.

TRETUM PROMONT. (*Sebda-Rus* ou *les sept caps*), promont. de la côte orientale de la Byzacène, très-avancé dans la mer, séparait les Massyli des Massæsyli, dans l'ancien royaume de Numidie.

TREVERI ou TRIVERI (pays de *Trèves*), peuple de la Gaule, dans la Belgique 1re, au N., était borné à l'E. par la Germanique 1re, à l'O. par la Lyonnaise 2e, par la 2e Germanique au N., et au S. par les Verodunenses et les Médiomatrices. Augusta Trevirorum était leur capitale. *P. Méla*, 3, *c.* 2.

TREVIDON (*Trève*), v. de la Narbonnaise 1re, chez les Volces Arécomiques, à l'O., sur le Tarnis, près de sa source, au N. des monts Cébenna.

TREVIRI. V. TREVERI.

TREVIRORUM AUGUSTA (*Trèves*), v. capitale des Treviri, sur la Moselle, fut long-temps la métropole de toute la Belgique 2e. Elle était très-florissante sous Auguste.

TREVOLTIUM (*Trévoux*), v. de la Gaule, dans la Grande Séquanaise, à 6 lieues N. de Lugdunum, près de laquelle Albinus fut défait par Septime Sévère, 197 de J. C.

TRÉZÈNE, *-nus*, *myth.*, fils de Pélops, bâtit dans le Péloponèse une ville qui porta son nom.

TRÉZÈNE, *Trasen*, *géog.* (*Damala*), v. de l'Argolide orientale, dans la Trézénie, sur une petite rivière nommée Chrysorrhoas, près du golfe Saronique. Cette ville fondée, dit-on, par Trézène fils de Pélops, était la patrie de Thésée. *Paus.*, 2, *c.* 30. — *Tzetz.*, *Lycoph.*, *v.* 449. — *Apollod.*, 2, *c.* 28. — *Strab.*, 8. — *Ov.*, *Metam.*, 8, *v.* 566; 15, *v.* 296. — *Plut.*, *Thés.* — *Stace*, *Théb.*, 4, *v* 81.

TRIACORUM PROMONT., promont. d'Afrique, dans la Tripolitaine, à l'extrémité N. de la côte de la grande Syrte.

TRIAIRES, *Triarii* (*tres*, trois) nom que les Romains donnaient à ceux des soldats qui composaient la 3e ligne dans les combats. Ils se servaient surtout

du pilum dans les combats, ce qui leur fit aussi donner le nom de *Pilani*, tandis que les *Princes* et les *Hastaires* qui marchaient avant eux étaient appelés *Antepilani*. C'étaient toujours les plus âgés et les plus expérimentés. Le corps de reserve était ordinairement formé de Triaires. *Den. d'Hal.*, 8, *c.* 86.

TRIARIA, femme de l'empereur Vitellius, se distingua après la victoire de son parti à Bédriac, par sa cruauté qui contrastait avec la modération de sa belle-mère. Elle fit tuer Dolabella, que Sabinus, frère de Vespasien, et alors préfet de Rome, voulait épargner. *Tac.*, *Hist.*, 2, *c.* 68 et 63

1. **TRIARIUS**, lieutenant de Lucullus en Asie, fut chargé pendant quelque temps de la conduite de la guerre contre Mithridate, dans laquelle il eut tour à tour des succès et des revers. Il fut battu par Mithridate l'an 67 av. J. C. Pendant la guerre civile, il embrassa le parti de Pompée, et fut tué en combattant contre César. *Ces.*, *G. C.*, 3, *c.* 5.

2. — (C. VALERIUS), Romain, ami de Cicéron, qui loue ses talens oratoires et ses connaissances philosophiques. Il faisait peu de cas d'Epicure. Cicéron fut tuteur de ses enfans. *Cic.*, *Brut.*, *c.* 76; *Fins*, 1, *c.* 5; *à Att.*, 12, *ép.* 28.

3. — questeur de la ville l'an de Rome 672. *Cic.*, *Verr.*, 1, *c.* 14.

4. — (P.), accusa Scaurus qui fut défendu par Cicéron.

TRIBALLES, *-lli*, peuple d'origine thrace, habitaient entre le mont Hémus et le Danube, à l'O. de la basse Mésie et à l'E. de la Mésie supérieure. Ils furent subjugués par Philippe, roi de Macédoine, après une résistance opiniâtre; dans la suite, ils soutinrent long-temps la guerre contre les empereurs romains *Pline*. — *Ptolem.*

TRIBOCI, peuples de la Germanique 1re, bornés au N. par les Némètes, au S. par les Rauraci, à l'O. par la Belgique 1re, et à l'E. par le Rhin. *Tac.*, *M. des G.*, *c.* 28.

TRIBONIA, V. TREBONIA.

1. **TRIBONIEN**, *-nianus*, jurisconsulte célèbre, contemporain de Justinien. Il naquit en Pamphylie et fut nommé successivement *magister officiorum*, *assessor* et *questor*. Une sédition qui éclata à Constantinople força l'empereur à le renvoyer, ainsi que le préfet du prétoire; mais il fut bientôt rappelé, comblé de marques d'affection, et nommé consul. Tribonien mourut en 545, regretté de l'empereur, mais haï du public qui l'accusait d'avoir été le plus vil adulateur de l'empereur, et d'avoir vendu la justice. Quoi qu'il en soit, Tribonien est un des plus fameux jurisconsultes qui aient paru. Il travailla aux premier et deuxième *Codes* publiés sous le nom de Justinien, aux *Pandectes*, aux *Institutes*, et probablement à la rédaction des *Nouvelles*, et eut ainsi la principale part à la grande collection qui porte le titre de *Droit Romain*.

2. — usurpateur. V. TREBONIANUS.

TRIBULIE, *-lia*, petite v. de Dalmatie.

TRIBUN. V. TRIBUNS.

1. **TRIBUNAL** DU PRÉTEUR, endroit élevé où siégeaient le préteur et les juges dans l'instruction d'un procès. V. TRIBUNAUX à Rome.

2. — MILITAIRE. Espèce de plate-forme de gazon, de la hauteur de sept à huit pieds, d'où le général rendait la justice et haranguait les soldats. C'était de ce tribunal qu'il rendait ses ordonnances pour le maintien de la discipline militaire, et qu'il prononçait ses sentences et ses jugemens.

TRIBUNAUX, *-nalia*. Ce mot désignait chez les anciens, ainsi que chez nous, les compagnies de juges chargées de rendre la justice.

1° *En Judée.*

On n'a presque aucun détail sur la manière dont on rendait la justice chez les anciens Juifs. On sait seulement que Moïse avait ordonné que l'on établît dans chaque ville des juges et des magistrats pour terminer les différends qui surviendraient dans le pays; ajoutant que s'il arrivait quelque affaire d'une discussion plus difficile, elle serait portée devant les prêtres de la race d'Aaron et devant le juge qui aurait alors la souveraineté dans Israël. Selon les rabbins les Juifs avaient trois espèces de tribunaux, les uns de trois juges, les autres de vingt-trois, et un seul de soixante. Les premiers se tenaient dans les bourgs, et décidaient des débats pécuniaires et autres affaires litigieuses; les seconds, qui étaient dans les villes, jugeaient en matière criminelle et pouvaient prononcer la mort; le dernier, qui jugeait souverainement et en dernier ressort sur tous les points, se tenait à Jérusalem. C'était le grand Sanhédrin. V. SANHÉDRIN.

2° *Chez les Grecs.*

A Lacédémone, où le nombre des magistrats était peu considérable, il y avait peu de tribunaux particuliers. On n'en distingue guère plus de deux, celui des Bidéens et celui des Harmosynes. Le premier connaissait des querelles et des différends qui s'élevaient entre les jeunes gens; il était composé de cinq juges, qui tenaient leur audience sur la place publique. Les Harmosynes avaient été établis pour veiller à la conduite des femmes, et toutes les affaires qui y avaient rapport étaient portées à leur tribunal.

A Athènes, la complication des intérêts, la multitude des relations politiques et l'immensité de la population avait donné lieu à l'institution de beaucoup de tribunaux particuliers. En effet, outre l'Aréopage et le conseil des Cinq-Cents, on en comptait dix, dont quatre pour les matières criminelles, et six pour celles qui étaient purement civiles; la plupart de ces tribunaux portaient le nom des lieux où ils étaient situés (V. plus bas à la fin de cet article). Les juges étaient élus dans l'assemblée du peuple ou par le sort, ou par l'élévation de la main, ou enfin par le scrutin, à la pluralité des bulletins. Ils étaient tous tirés du nombre des gens aisés appelés εὔποροι, c'est-à-dire payant un impôt, un revenu à l'état; car les pauvres n'étaient sujets à nulle espèce de contribution, mais aussi, selon les lois de Solon, ils n'avaient aucune part à l'administration des affaires publiques. On voulait que les aspirans à la magistrature eussent trente ans, qu'ils possédassent des biens-fonds dans l'Attique, et qu'ils eussent des enfans, ou qu'ils promissent de se marier.

Les élections par le sort se faisaient dans le temple de Thésée, sous l'inspection des magistrats appelés Thesmothètes. Les noms des aspirans, dont le nombre était toujours plus grand que les places vacantes, étaient écrits sur des bulletins que l'on mettait dans une urne, et l'on jetait dans une autre urne autant de fèves qu'il y avait de prétendans. Mais de ces fèves les unes étaient blanches et les autres noires, et il n'y en avait de blanches qu'autant qu'il y avait de places à remplir. Ensuite on tirait un bulletin et une fève; si la fève se trouvait noire, on tirait un autre bulletin et une autre fève, jusqu'à ce qu'on rencontrât une fève blanche, et celui dont le nom était tiré en même temps que cette fève, était élu. C'était un crime capital de jeter dans l'urne deux bulletins chargés du même nom.

Les juges avant de monter au tribunal allaient recevoir des mains du prytane un sceptre, marque distinctive du pouvoir juridique; après l'audition

de la cause ils remettaient le sceptre au prytane, et recevaient une rétribution nommée *dicasticum*, consistant en une ou trois oboles.

Outre les juges, il y avait dans tous les tribunaux des greffiers qui étaient tirés d'entre ceux des esclaves qui étaient employés au service public. Ces greffiers n'avaient d'autre fonction que celle d'écrire et de relire ce qui avait été redigé. Ils étaient au nombre de trois dans chaque tribunal, et ils avaient chacun leur département : l'un tenait à la main les pièces justificatives, pour en faire la lecture à la réquisition des orateurs ; l'autre avait les lois pour les lire de même au besoin ; le troisième écrivait les arrêts. Le sénat élisait deux de ces officiers, et le peuple le troisième.

Les tribunaux d'Athènes étaient : 1° pour l'homicide, l'*Epi-palladio*, l'*Epi-delphinio*, l'*Epi-prytancio*, l'*En-phreastoi* ; 2° pour les affaires civiles, le tribunal des *héliastes*, les *parabystes*, le *trigonon*, l'*épi lycou* et le *meliction*. V. chacun de ces mots.

3°. *A Rome.*

Dans l'origine, c'étaient les rois qui jugeaient les criminels. Après l'expulsion des Tarquins, les consuls et ensuite le peuple furent investis de ce droit. Le peuple le garda assez long-temps, jugeant tantôt lui-même, tantôt par ses commissaires délégués ; mais les crimes s'étant multipliés, bientôt il ne parut ni facile ni convenable d'assembler chaque fois le peuple ou de lui faire nommer des commissaires. De là l'institution des tribunaux permanens (*quæstiones perpetuæ*) qui furent au nombre de quatre. Les membres qui devaient en faire partie étaient nommés tantôt par le sénat, et tantôt par le peuple. On les appelait *quæstores parricidii*. Pour quelques affaires on nommait une commission spéciale. Enfin pour les cas graves ou non prévus par la législation, on assemblait le peuple qui jugeait par lui-même.

Pour les affaires civiles il y avait plusieurs tribunaux particuliers ; le plus célèbre était celui où présidait le préteur : il s'appelait *Jus* ; et quoiqu'il n'y eût point de lieu déterminé pour cet objet, parce que le préteur donnait ses audiences où il voulait, cependant il les tenait le plus ordinairement dans la place publique. La chaise curule de ce magistrat était placée dans un endroit élevé au-dessus des juges, qui étaient assis plus bas sur des bancs appelés *subsellia* ; le lieu où se trouvaient le préteur et les juges s'appelait tribunal du préteur. On entourait ordinairement les tribunaux d'une clôture pour séparer les juges du peuple : cette clôture était faite de barreaux de fer ou de bois, en latin *cancelli* ; c'est de cet usage qu'est venu le mot français de *barreau*, pour signifier le lieu où l'on plaide, et les bancs où se placent les avocats.

Après le tribunal du préteur celui des centumvirs était le plus considérable. On tirait tous les ans, pour le composer, trois personnes de chacune des trente-cinq tribus ; le peuple romain assemblé en faisait le choix : quoique le nombre de ces juges montât à cent cinq, on les appela toujours *Centumvirs*. Ils étaient destinés à aider le préteur dans ses fonctions, et à former un ou plusieurs tribunaux, selon la répartition qu'en faisait ce magistrat : ainsi c'était de ce corps qu'on tirait par le sort tous les juges qui devaient exercer la judicature dans l'année courante. Le nombre des juges était toujours impair, il n'était point fixe, mais variait selon les circonstances. Lorsque les parties récusaient quelques-uns des juges, le préteur en tirait d'autres au sort pour les remplacer : c'était lui qui leur faisait prêter le serment avant qu'ils se missent en devoir de juger.

Le tribu[illegible] le trois[illegible]e en importance était celui des *Recuperatores*, ainsi nommé parce que par eux on recouvrait (*recuperabatur*) ce dont on avait été privé injustement. Nommés originairement pour juger entre le peuple romain et les états voisins les différends relatifs à la restitution des propriétés particulières, ils furent ensuite délégués par les préteurs pour terminer ces mêmes démêles entre les citoyens. On les choisissait généralement parmi ceux qui avaient déjà exercé des fonctions de juge, et quelquefois parmi les seuls sénateurs.

Parmi les juges, dont chaque tribunal était composé, il y en avait un dont l'autorité était supérieure à celle des autres, mais soumise à celle du préteur ; on l'appelait *Judex quæstionis*. Il était chargé de plusieurs soins, auxquels les occupations du préteur ou sa dignité ne lui permettaient pas de descendre : il écoutait les témoins, présidait à la question qu'on donnait aux esclaves, examinait les papiers et les titres produits par les parties : et comme il y avait plusieurs tribunaux où le préteur ne pouvait assister, ces juges appelés *Judices quæstionum* y présidaient à sa place.

On ne connaissait point à Rome l'usage d'*appointer* les procès qui n'avaient pu être suffisamment instruits à l'audience. Lorsqu'une affaire n'était pas assez éclaircie à une première plaidoirie, on ordonnait qu'elle serait continuée à une seconde et troisième audiences. Il y a des exemples de causes qui ont été plaidées pendant huit audiences ; c'est ce qu'on appelait première, seconde, troisième action, et ainsi des autres.

Souvent plusieurs avocats plaidaient la même cause ; cela n'arrivait pas seulement lorsque plusieurs personnes étaient intéressées dans la même affaire, comme il se pratique aujourd'hui ; mais on distribuait à différens avocats les différentes parties d'un plaidoyer. On leur laissait ordinairement tout le temps qu'ils voulaient pour plaider : quelquefois cependant on leur marquait un temps précis, qu'il n'était pas permis de dépasser ; pour cela on se servait d'une horloge à eau, appelée *Clepsydre*, que l'on plaçait sur le bureau devant les juges. Quand les plaidoyers et les répliques, s'il y en avait, étaient terminés, le préteur, ou celui qui présidait en sa place, donnait aux juges trois bulletins, sur lesquels étaient les marques des suffrages qu'ils devaient porter. Le bulletin pour absoudre un accusé portait la lettre *A*, et signifiait *absolvo*, j'absous ; celui pour condamner, la lettre *C*, *condemno*, je condamne ; le troisième portait ces deux lettres *N. L.*, c'est-à-dire, *non liquet*, l'affaire n'est pas assez éclaircie. Après avoir reçu les bulletins, les juges se réunissaient pour conférer sur la cause, ce qui s'appelait *in concilium ire* ; puis chacun d'eux jetait dans l'urne le bulletin qui marquait son sentiment ; c'est dans cet intervalle que l'accusé, prosterné le visage contre terre, leur baisait les pieds. Le préteur, après avoir tiré les bulletins de l'urne, les comptait et prononçait la sentence d'après la pluralité.

La formule du jugement pour l'absolution était : *non videtur fecisse*, il ne paraît pas avoir fait telle action ; et pour la condamnation, *videtur fecisse*, il paraît avoir fait telle action ; ou *non jure videtur fecisse*, il ne me paraît pas avoir agi justement ; pour un plus ample examen et seconde plaidoirie, *ampliùs cognoscendum*, ou le seul mot *ampliùs*, d'où est venu le mot latin *ampliare*.

TRIBUNCI (*Bergen*), v. de la Gaule, dans la Germanique 1re, chez les Némètes, à l'E., sur le Rhin, entre Salctio et Tabernæ.

TRIBUNE AUX HARANGUES. Il y avait à Lacédémone et à Athènes, dans les places publiques où se tenaient les assemblées, des tribunes ou espèces d'échafauds, sur lesquels était un siége où s'asseyaient les magistrats et les orateurs qui haranguaient le peuple. A Athènes, les ambassadeurs étrangers montaient à la tribune, pour exposer leur commission, et pour se faire mieux entendre du peuple. A Rome, dans la grande place, près de la curie Hostilie, était la tribune aux harangues, appelée *Rostres*, parce qu'elle était ornée des éperons ou becs de vaisseaux (*rostra*) pris sur les Antiates, 338 ans av. J. C. V. ROSTRES.

TRIBUNITIENNE (PUISSANCE), nom donné à la puissance des tribuns du peuple. (V. TRIBUNS, n. 1.) Ce nom devint célèbre surtout depuis Auguste qui, avec le titre d'empereur et les divers pouvoirs que lui confiait le sénat, ne manqua pas de se faire décerner parmi ses autres titres la puissance tribunitienne. En effet, quoique les tribuns alors élus n'eussent plus que l'ombre de leur ancienne autorité, l'empereur tribun l'avait tout entière. Ce titre lui donnait le droit de convoquer le sénat, d'assembler le peuple, et permettait d'en appeler à lui dans tous les cas. Par là enfin sa personne devenait inviolable et sacrée. Tout acte, toute parole contraire à sa personne devenait un crime capital, *crimen majestatis*. Aussi presque tous ses successeurs se firent décerner le même titre.

1. TRIBUNS DU PEUPLE, *tribuni plebis*, magistrats romains, ainsi nommés parce qu'ils étaient chargés de la défense de tous les plébéiens contre les entreprises de la noblesse. L'institution de ces magistrats annuels eut lieu l'an de Rome 260, lorsque le peuple, irrité de la hauteur et de l'inhumanité des patriciens, se retira sur le Mont-Sacré. Il ne consentit à revenir à Rome, qu'à condition qu'on lui donnerait des magistrats inviolables pour le garantir désormais des injustices de la noblesse. On n'en élut d'abord que deux, Junius Brutus et Sicinius Bellutus; mais ceux-ci s'en associèrent sur-le-champ trois autres. Trente-six ans après, le nombre en fut augmenté jusqu'à dix, sur la demande du peuple, demande à laquelle le sénat acquiesça volontiers, parce qu'il sentit qu'il serait plus aisé de les désunir, et qu'il s'en trouverait souvent quelques-uns qui, ou par considération pour le sénat, ou par jalousie, ou par intérêt, s'opposeraient aux entreprises des autres.

Les tribuns furent originairement choisis dans toutes les classes plébéiennes sans distinction; mais depuis que les plébéiens eurent été admis au consulat et à toutes les dignités, la loi Atinienne limita la liberté de ces choix, et ordonna que tout aspirant à la dignité de tribun fût déjà sénateur. Au reste quelques savans entendent cette loi autrement, et veulent qu'elle statue simplement que quiconque aurait été tribun serait de droit sénateur. Mais il est incontestable qu'au moins sous Auguste et ses successeurs, un sénateur seul pouvait briguer le tribunat.

L'élection des tribuns se fit d'abord dans les comices par curies ou par centuries; mais l'an de Rome 282, les tribuns obtinrent le droit de se faire élire dans les comices par tribus, parce qu'on n'y prenait point les auspices comme dans les autres comices; ces magistrats ayant reconnu que les augures, qui étaient tous patriciens, savaient toujours les rendre favorables à la noblesse, et que d'ailleurs les comices par tribus étaient les seules où la majorité ne fût pas factice. Si l'assemblée du peuple ne remplissait pas dans le jour même de l'élection le nombre des tribuns prescrit par la loi, ceux qui se trouvaient élus avaient le droit de nommer les collègues qui restaient à élire, et ceux qui l'étaient de la sorte étaient reconnus tribuns comme les autres. Cette élection s'appelait Cooptation, *Cooptatio*. Dans la suite, ce droit fut abrogé par la loi Trebonia, par laquelle il fut réglé que le tribun qui présidait à l'assemblée serait obligé de poursuivre l'élection de ces magistrats, jusqu'à ce que le nombre de dix eût été rempli. Les tribuns entraient en exercice le 10 décembre, et c'est par erreur que quelques-uns ont cru que, du temps de Cicéron, leur installation avait lieu le 5.

Attributions des tribuns. Leur pouvoir fut d'abord très-limité; ils n'avaient ni la qualité de sénateur, ni tribunal particulier, ni juridiction sur leurs concitoyens, ni le pouvoir de convoquer les assemblées du peuple: habillés comme de simples particuliers et escortés d'un seul domestique appelé *Viator*, qui était comme un sergent ou un valet de ville, ils demeuraient assis sur un banc au dehors du sénat; ils n'y étaient admis que lorsque les consuls les faisaient appeler pour avoir leur avis sur quelque affaire qui concernait les intérêts du peuple. Toute leur fonction se réduisait alors à pouvoir s'opposer aux ordonnances du sénat par ce mot, *veto*, « Je l'empêche », qu'ils mettaient au bas de ces décrets, quand ils les croyaient contraires à la liberté du peuple; ou à les approuver par la lettre *T*, initiale de *Tribuni*, qui pouvait signifier, les tribuns y consentent. De plus leur autorité était renfermée dans les murailles de Rome, ou s'étendait tout au plus à un mille aux environs; et afin que le peuple eût toujours dans la ville des protecteurs prêts à prendre sa défense, il n'était permis à aucun d'entre eux de s'en éloigner pendant un jour entier, si ce n'est dans le cours des *Féries Latines*. C'était pour la même raison qu'ils étaient obligés de tenir la porte de leur maison ouverte jour et nuit, afin de recevoir les plaintes des citoyens qui auraient recours à leur protection. Mais dans la suite ils portèrent par des usurpations successives leur puissance à un tel dégré, que, sous prétexte de défendre le peuple, ils disposèrent de la république à leur gré. Abusant de leur droit d'opposition, ils arrêtaient la levée des tributs, l'enrôlement des soldats, la création des nouveaux magistrats, ce qu'une fois ils firent pendant cinq ans (376-371). Ils pouvaient intervenir par leur refus (*veto*) dans tous les décrets du sénat, et dans toutes les ordonnances du peuple. Le seul moyen de paralyser ce *veto* était de capter le suffrage de quelques autres tribuns, afin d'opposer leur résistance à la résistance des premiers. Alors les opposans étaient obligés de cesser leur opposition, car elle n'avait de force qu'en cas que tous leurs collègues fussent d'accord avec eux, ou du moins qu'ils restassent neutres. De plus, les tribuns se firent donner le droit de convoquer les assemblées du peuple; et non-seulement ils entrèrent en concurrence avec les premiers fonctionnaires de la république, mais encore ils étendirent leur juridiction sur eux, au point d'empêcher les magistrats de prendre possession de leur province, de faire condamner à l'amende des dictateurs au sortir de leur magistrature, d'appeler en jugement devant le peuple, et même de conduire en prison les tribuns militaires et les consuls encore en charge, enfin de forcer les généraux victorieux à descendre de leur char de triomphe, si le peuple n'avait pas formellement approuvé le sénatus-consulte qui leur décernait cet honneur. En outre il était défendu sous des peines rigoureuses de leur dire la moindre injure, à plus forte raison de porter la main sur eux; ils étaient regardés comme des personnes sacrées, inviolables, et on ne les

nommait jamais sans ajouter l'épithète de *Sacrosancti*. Enfin lors même que l'on investissait un citoyen de la puissance dictatoriale, ce qui faisait à l'instant cesser toutes les autres magistratures, les tribuns restaient en place. Tant de moyens et de puissance finirent par donner au parti populaire une supériorité complète sur celui de l'aristocratie; ce fut du temps de Marius que cette puissance fut portée le plus loin. Mais la mort imprévue de ce citoyen décida la ruine de l'autorité tribunitienne. Sylla, s'étant deux ans après rendu maître de la république, fit passer une loi par laquelle tout citoyen qui avait été tribun du peuple était déclaré incapable de parvenir à aucune autre magistrature: de plus, il leur ôta par la même loi le droit de haranguer le peuple, de faire des lois; il abolit les appels à leur tribunal, et ne leur laissa que la liberté de l'opposition. Dans la suite, Pompée, afin de fomenter des troubles dans la république, les rétablit dans toutes leurs prérogatives. César les appuya de tout son crédit. Ils portèrent de nouveau à l'excès l'abus du pouvoir; soutenus par une populace stipendiée, ils décidaient tout par la force, faisaient et annulaient les lois à leur gré, disposaient des terres qui appartenaient au public, et décernaient des commandemens à ceux qui leur en offraient le plus haut prix. Les assemblées du peuple devinrent des scènes de tumulte et de carnage, où les plus criminels demeuraient vainqueurs. Ces violations de l'ordre public ne pouvaient manquer d'entraîner des violations des prérogatives tribunitiennes. César s'en servit comme d'un prétexte pour marcher sur Rome les armes à la main. Vainqueur de Pompée et des *Optimates*, et devenu par leur ruine maître de la république, il réduisit à un vain titre la puissance colossale à laquelle il devait son élévation. Auguste marcha sur ses traces. On sent d'ailleurs que le maintien de cette institution, telle qu'elle existait sous la république, ne pouvait s'accorder avec le nouveau système de gouvernement établi dans l'empire. Seulement le nouvel empereur, pour rassembler tous les pouvoirs, se fit décerner d'abord pour cinq ans, ensuite pour la vie, la puissance tribunitienne (V. ce mot), qui, entre autres avantages, avait celui de faire considérer sa personne comme inviolable et sacrée. Ses successeurs ne manquèrent jamais d'imiter son exemple. On ne perdit point cependant l'usage d'établir des tribuns, et ce titre subsista jusqu'à Constantin, qui l'abolit avec d'autres anciennes dignités. *T. L*, 3.— *Flor.*, 1, *c.* 23. — *Den. d'Hal.*, 2, *c.* 7; 4, *c.* 18.

2. —Militaires, magistrats romains, qui avaient les mêmes fonctions et la même autorité que les consuls, mais qui étaient en plus grand nombre. Les tribuns du peuple, voulant forcer les patriciens à partager la suprême dignité avec les plébéiens qui en étaient exclus, proposèrent de créer à la place des consuls six tribuns militaires qui seraient choisis indifféremment parmi les plébéiens et parmi les patriciens, et auxquels on conférerait les mêmes fonctions et la même puissance qu'aux consuls. L'avis passa (445 av. J. C.); cependant on n'élut que trois tribuns à la première élection, et le choix tomba sur des patriciens. Mais ces trois magistrats furent obligés de se déposer eux-mêmes trois mois après leur élection, parce que, disait-on, les cérémonies des auspices n'avaient point été observées. Quelques années après (l'an 438 av. J. C.), malgré tous les efforts du sénat, on fut obligé de créer de nouveau des tribuns militaires; mais on n'en nomma encore que trois, et la troisième année on revint aux consuls. Mais à partir de l'an 426, jusqu'à l'an 307 av. J. C., on en nomma presque sans interruption. Pendant ce temps, on les porta à six, et même, selon quelques historiens, la troisième année du siége de Veies (403 av. J.C.), il y en eut jusqu'à huit. Ainsi le nombre des tribuns militaires, n'était point irrévocablement fixé, et il dépendait de la volonté du peuple et des besoins de la république. Cette magistrature subsista environ soixante ans depuis son premier établissement, l'an 444 av. J.C., jusqu'à l'an 366 av. J. C. que l'on rétablit les consuls.

3. — de Légion ou des Soldats, officiers supérieurs qui, dans les armées romaines, occupaient à peu près le même rang que les taxiarques chez les Grecs. Ils avaient au-dessous d'eux les centurions *primipilaires*, et au-dessus les commandans de légion, qui originairement étaient des tribuns militaires ou des consuls, et qui dans la suite furent des lieutenans (*legati*). C'était sur eux que roulait tout le détail des différens soins qui regardaient les corps d'infanterie qu'ils commandaient, à peu près comme parmi nous sur les colonels. Ils étaient au nombre de vingt-quatre, six pour chaque légion, parce que, pendant très-long temps à Rome, on ne mettait pas plus de quatre légions sur pied, deux pour chaque consul. Ils ne commandaient pas une portion déterminée de la légion, mais tour à tour la légion entière. Deux avaient le commandement pendant deux mois, et ensuite étaient remplacés par deux autres, et ainsi de suite, selon que le sort en avait décidé. Ces places furent d'abord conférées par les consuls; mais dans la suite le peuple en nomma six, et environ trente ans après il en nomma seize, en sorte qu'il n'en restait plus que huit à la disposition des consuls. Quelquefois cependant, dans les guerres importantes, le peuple renonçait à son droit, et abandonnait ce choix à la prudence des consuls et des préteurs. De ces vingt-quatre tribuns qui étaient ordinairement pris parmi les patriciens et les plébéiens, quatorze devaient avoir servi au moins cinq ans, et les autres dix. On les distribuait dans chaque légion, de façon qu'il y en eût de plus âgés et de plus expérimentés avec ceux qui étaient plus jeunes, pour les instruire et les former au commandement. *T. L. l.* 8, *l.* 9, n° 36.

4. — du trésor public. Ces tribuns, qui furent établis par Romulus, avaient la garde du trésor public; ils subsistèrent sur ce pied jusqu'à l'expulsion des rois. Alors on leur substitua deux questeurs qui étaient des magistrats chargés de la garde du trésor public, et de tous les revenus de l'état, au lieu que les tribuns du trésor n'étaient point des magistrats, mais étaient de simples officiers qui tiraient du trésor public les fonds destinés à la paye des troupes. C'était de leurs mains que les questeurs qui suivaient les armées recevaient l'argent pour le distribuer aux soldats. Ils formaient à Rome un corps considérable, tant par leurs richesses et par leur nombre (Auguste les porta à deux cents), que parce qu'ils jugeaient, conjointement avec les chevaliers, certaines causes qui leur étaient attribuées.

5. — des Célères, officiers créés par Romulus pour commander trois cents jeunes cavaliers choisis par ce prince pour lui servir de gardes. Il n'y avait qu'un tribun des Célères à la fois.

TRIBUS, *archéol.*, nom donné chez les Hébreux, les Grecs et les Romains, à de grandes masses de peuple qui habitaient ou les mêmes provinces d'un état, ou les mêmes quartiers d'une ville.

1° *Chez les Juifs.*

Jacob ayant eu 12 fils de chacun desquels sortirent de grandes familles qui toutes ensemble formèrent un grand peuple, chacune de ces grandes familles fut nommée tribu. Mais comme Jacob au

lit de la mort adopta les deux fils de Joseph, Ephraïm et Manassé, et voulut qu'ils composassent deux tribus d'Israël, au lieu de douze il s'en trouva treize, celle de Joseph ayant été partagée en deux. Mais la tribu de Lévi, ayant été établie par Moyse seule dépositaire de la religion et du culte, fut en quelque sorte séparée des autres à cause de la sainteté et de la différence de ses fonctions, de sorte que dans le partage de la terre promise par Josué on n'établit que douze provinces au lieu de treize (V. TRIBUS, *géog.*); c'est ce qui fait que les historiens sacrés et profanes parlent continuellement des douze tribus, entendant par là le peuple entier d'Israël, y compris même les Lévites.

Les douze tribus formèrent un même état et un même peuple jusqu'à la mort de Salomon. A cette époque, elles se divisèrent. deux seulement, celles de Benjamin et de Juda, restèrent fidèles à la race de David, et dix autres suivirent l'usurpateur Jéroboam qui fonda le royaume de Samarie, de sorte que le nom de dix tribus qu'on rencontre souvent désigne le royaume de Samarie ou d'Israël, par opposition à l'autre que l'on appelait le royaume de Jérusalem ou de Juda.

2° *Chez les Grecs.*

A Lacédémone, Lycurgue partagea le peuple en cinq tribus; 1° les Limnates, ainsi nommés des *Limnai* ou *marais*, faubourg septentrional de Sparte; 2° les Cynosures, voisins d'une des branches du Taygète qui portait le même nom; 3° les Pitanates, qui habitaient dans la ville en face du théâtre; 4° les Messoates, près du plataniste et de la ville de Thérapné; 5° les Egides, qui tiraient leur nom d'Egée, roi d'Athènes, dont, dit-on, le tombeau était placé auprès de leur quartier. A ces cinq tribus quelques-uns en ajoutent, mais sans doute à tort, une sixième qu'ils nomment Heraclides. Les cinq tribus étaient en outre partagées chacune en six subdivisions que l'on nommait Obes (ὠϐαι), et qui avaient chacune des noms particuliers.

A Athènes la division du peuple en tribus et surtout le nom même des tribus changea souvent. Cécrops, l'auteur de cette distribution, en établit quatre auxquelles il fit porter les noms de : *Cécropis*, en l'honneur de Cécrops, *Autochthon*, par allusion au surnom d'Autochthones, que se donnaient les Athéniens, *Actée* (ἀκτὴ, rivage) et *Paralie* (παρὰ, auprès; ἅλς, mer), à cause de leur situation sur le bord de la mer. Chaque tribu se subdivisait en trois trittydes, et la trittyde en trente familles ou γένη, composées dans l'origine de cinq cent trente hommes, de sorte que chaque trittyde contenait neuf cents hommes, et chaque tribu deux mille sept cents. Ainsi Athènes possédait déjà à cette époque dix mille huit cents citoyens. Cranaus, successeur de ce héros, imposa aux quatre tribus les noms de *Cranaïs* et *Atthis*, en l'honneur de lui-même (Cranaüs) et de sa fille (Atthis); il les nomma aussi *Mésogée* et *Diacris*, à cause de l'emplacement qu'elles occupaient. Erichthonius, étant parvenu à la royauté, les appela *Dias*, *Athénaïs*, *Posidonias* et *Héphestias*, des noms grecs de Jupiter, Minerve, Neptune et Vulcain. Sous Erechthée, elles changèrent encore de noms, et les citoyens qui en faisaient partie s'appelèrent, selon le genre de leurs occupations principales, *Hoplites*, soldats; *Ergates*, artisans; *Géorges*, laboureur; *Egicores*, pasteurs. Aux deuxième et troisième dénominations, quelques-uns substituent celles de *Gélaontes* et *Argades*.

Dans la suite, l'accroissement considérable de la population athénienne fit juger un changement nécessaire; il eut lieu sous Clisthène. On institua dix tribus, à chacune desquelles on donna un nom tiré de celui des anciens héros grecs. Ces dix tribus s'appelèrent Antiochide, Cécropide, Egéide, Pandionide, Acamantide, Erechthéide, Léontide, OEnéide, Hippothoontide, Æantide. Deux siècles après, la flatterie en créa deux autres, qui furent appelées Antigonide et Démétriade, en l'honneur d'Antigone et de Démétrius Poliorcète. Plus tard ces noms furent remplacés par ceux d'Attalide et Ptolémaïde, en l'honneur d'Attale et de Ptolémée.

Les différentes tribus avaient leurs fêtes publiques, instituées pour entretenir entre elles la bonne intelligence. Si la tribu entière se réunissait, la fête s'appelait δεῖπνον φυλετικόν; si ce n'était qu'une trittyde ou phratrie, elle s'appelait φρατρικόν.

Les tribus étaient soumises à un chef nommé phylarque.

Dans les assemblées publiques il est à croire que les questions se décidaient par majorité de voix individuelles, et non à la majorité de tribus, de sorte que la division par tribus ne servait dans cette occasion qu'à établir de la célérité et de l'ordre dans les votes.

3° *Chez les Romains.*

Romulus, après avoir partagé ses sujets en trois classes, les patriciens, les chevaliers et le peuple, subdivisa cette dernière classe, beaucoup plus nombreuse que les autres, en trois tribus, nommées 1° Rhamnes, *Rhamnenses;* 2° Tatiens, *Tatienses*, en l'honneur de Tatius, son collègue; 3° Lucères, *Luceres*.

L'augmentation rapide de Rome et de sa population rendit bientôt ces tribus cinq ou six fois aussi nombreuses qu'à l'origine. De là résulta que, vers l'an 200 de Rome, av. J. C. 553, Servius Tullius abolit l'ancienne division et partagea les Romains en dix-sept tribus, dont quatre habitaient la ville même, et treize la campagne. Le nombre des tribus augmenta à mesure que celui des citoyens se multiplia, et que les Romains conquirent de nouvelles terres sur différens peuples d'Italie, où ils envoyaient des colonies. C'est ainsi qu'aux dix-sept que le roi Servius Tullius avait établies, on en ajouta dans la suite, et en différens temps, dix-huit autres qui, jointes aux premières, formèrent le nombre de trente-cinq, dont le peuple romain fut toujours composé, tant que la république subsista.

Voici les noms de ces trente-cinq tribus avec la manière dont on les écrivait en abrégé.

Æm.. Æmilia.
Ani. Aniensis.
Arn. ou *Arnien.* Arniensis.
Cla. Claudia.
Clu. ou *Clust.* Clustumina, ou Crustumina.
Col. Collina.
Cor. Cornelia.
Esq. ou *Exq.* Esquilina.
Fab. Fabia.
Fal Falerina.
Gal. Galeria.
Hor. ou *Horat.* Horatia.
Lem. Lemonia.
Mæc. Mœcia.
Men. Menenia.
Ouf. Ofentina.
Pal. ou *Palat.* Palatina.
Pap. ou *Papir.* Papiria.
Pob., *pop.*, *publ.*, *publil.*, *pup.*, *pupl.*, *puplil.*, Publilia, Popilia, Popillia, Publilia, Puplilia.
Pol. Pollia.
Pom. ou *Pomp.* Pomptina. Pomtina, Pontina.
Pup. Pupinia.
Qui. ou *Quir.* Quirina.
Rom. Romilia.
Sab. Sabatina.
Sca., *Scap.* ou *Scapt.* Scaptia.
Ser ou *Serg.* Sergia.
Stel. Stellatina.
Sub. Suburana.
Ter. Terentina.
Tro. ou *Tromen* Tromentina.

Vejen. Vejentina ou *Vet.* Veturia.
Veïent... *Vol.* ou *Volt.* Voltina.
Vel. Velina.

C'était dans ces trente-cinq tribus que tout citoyen romain, soit du dedans, soit du dehors de la ville, devait être inscrit; car chaque tribu avait des registres dans lesquels on marquait ceux qui naissaient et ceux qui mouraient. Tous les cinq ans, les censeurs faisaient la revue et confirmaient chacun dans sa tribu, ou l'en excluaient, en le rejetant dans une inférieure, pour le punir s'il s'était déshonoré par quelque action infâme, ou en l'incorporant dans une tribu supérieure pour le récompenser lorsqu'il l'avait mérité. L'avantage principal de la division par tribu, outre la facilité qu'elle offrait pour maintenir la police et l'ordre dans la république naissante, était le moyen qu'elle offrait de connaître avec précision l'opinion des citoyens dans l'élection des magistrats, qui n'était point déguisée comme dans les comices par curies et par centuries. V. comices par tribus.

Dans le commencement, les tribus de la ville tenaient le premier rang, et étaient les plus honorables; mais elles tombèrent dans le mépris, depuis que, l'an de Rome 584 (av. J. C. 169), les censeurs les ayant avilies en y donnant entrée à la populace et aux affranchis les patriciens et les familles riches affectèrent de passer dans celles de la campagne.

TRIBUS, *géog.*, nom par lequel on désignait les douze provinces de la Judée, avant que cette contrée eût été soumise aux rois de Syrie et ensuite aux Romains. Ce nom leur venait de ce que chacune était habitée par une des tribus qui composaient le peuple d'Israël. Il est vrai que ces tribus étaient au nombre de treize (V. TRIBUS, *archéol.*); mais celle de Lévi, étant vouée uniquement aux travaux du sacerdoce, n'eut en partage dans la terre promise que quelques villes prises dans chaque province. Des douze provinces, neuf étaient à l'O. du Jourdain, deux à l'E., et une sur les deux rives. Les neuf premières du N. au S. étaient celles de Nephthali, d'Aser, de Zabulon, d'Issachar, d'Ephraïm, de Benjamin, de Dan, de Juda, de Siméon; les deux secondes, étaient celles de Gad et de Ruben; la dernière, située sur les deux rives du Jourdain, était la tribu de Manassé, qu'à cause de cette circonstance on divisait en demi-tribu orientale et demi tribu occidentale de Manassé. Quand les Juifs eurent perdu leur indépendance, la division des tribus se perdit totalement, et l'on fit de nouvelles provinces qui s'appelèrent Galilée, Samarie, etc. V. JUDÉE, PALESTINE.

TRIBUTS, *-ta*, nom général sous lequel les anciens comprenaient toutes les impositions qui formaient le revenu annuel de l'état.

1° *En Judée.*

Les Juifs ne payaient d'abord presque aucun tribut. Le seul impôt auquel ils fussent sujets était une capitation d'un demi-sicle par tête. Les sommes qui en provenaient étaient remises aux Lévites et placées en dépôt dans le temple; et les rois n'employaient à la construction des monumens, ou aux dépenses de l'état, que l'argent résultant des tributs que payaient les nations voisines subjuguées. Après la mort de Salomon, Roboam voulut établir de nouveaux tributs, et cette tentative fut une des causes principales de la séparation des dix tribus qui formèrent le royaume d'Israël. Dans la suite cependant, les rois de Juda et d'Israël furent obligés d'en imposer d'assez considérables; et cette coutume se maintint après le retour de la captivité de Babylone. Au reste on ignore sur quoi ils portaient et quel revenu ils produisaient.

2° *Chez les Grecs.*

A Lacédémone. Lycurgue, en donnant une législation nouvelle à Sparte, n'imposa aucun tribut aux citoyens; comme les biens étaient en commun, ils ne contribuaient que rarement, et toujours de leur gré, aux besoins de l'état: aussi, pendant très-long-temps, ne vit-on à Sparte ni trésor public, ni Questeurs, ni Publicains ou fermiers des revenus de la république: l'or et l'argent en avaient été bannis, et la monnaie de fer, la seule permise, n'avait point cours hors de la Laconie. Lorsqu'il survenait une guerre éloignée, les citoyens se cotisaient et fournissaient à proportion de leur bien; et si la guerre se faisait dans le voisinage, les soldats servaient à leurs dépens. Ils traitèrent d'abord leurs alliés de la même manière; mais dans la suite ils leur imposèrent de gros tributs qu'ils exigeaient avec la plus grande rigueur. L'argent des impôts et celui qu'ils tiraient du butin qu'on faisait sur les ennemis se déposait, dans le commencement, chez les Arcadiens leurs voisins et leurs amis; ensuite dans un temple, comme dans un lieu sacré sous la protection des dieux, d'où on ne le tirait que pour les besoins pressans de l'état. Cette sévère économie ne dura que jusqu'à la prise d'Athènes par Lysandre (V. TRÉSOR).

A Athènes. Il y avait à Athènes plusieurs sortes d'impositions qui formaient les revenus de l'état. Les unes se payaient en froment et autres denrées en nature, et les autres en argent. Celles ci étaient de cinq espèces.

La première était la capitation. Solon avait divisé le peuple d'Athènes en quatre classes, trois formées de riches, la quatrième de pauvres et d'artisans. Ceux de la première classe payaient tous les ans à l'état un talent de capitation; ceux de la seconde un demi talent; ceux de la troisième un sixième de talent; les pauvres et les artisans ne payaient rien.

Le deuxième tribut, qu'on appelait τέλος, se tirait non-seulement des mines d'argent et des bois de l'Attique, mais aussi des trois classes de riches citoyens qui payaient tous les ans une certaine somme pour être mise au trésor public; les artisans et les pauvres qui formaient la quatrième classe ne payaient rien. On exigeait aussi, sous le même nom, un droit sur les marchandises qui entraient dans les ports ou qui en sortaient. On donnait à bail ces revenus à des fermiers publics appelés Τελῶναι, *Publicani*, qui les régissaient à leurs risques. On tirait aussi une capitation des étrangers nouvellement établis à Athènes, des affranchis et des courtisanes; les hommes payaient chacun douze drachmes, les femmes six.

La troisième, appelée φόρος, se levait sur les villes alliées et sur les îles voisines de l'Attique qui étaient sous la domination des Athéniens, pour subvenir aux frais communs de la guerre: c'était un des revenus les plus considérables de la république.

La quatrième, Εἰσφορά, était un impôt extraordinaire qui ne s'établissait qu'en temps de guerre, et dans un pressant besoin, toujours en vertu d'un décret du sénat et du peuple. C'était une seconde capitation proportionnée aux biens de chaque citoyen, selon le dénombrement qui en avait été fait. On exigeait quelquefois le cinquantième ou le centième des revenus, quelquefois davantage selon l'urgence des cas. Elle alla une fois jusqu'au douzième.

Le dernier et le moindre des revenus, appelé τιμήματα, consistait dans les taxes et amendes auxquelles les particuliers étaient condamnés par les juges pour différens délits. La dixième partie

était consacrée à Minerve, et la cinquantième aux autres dieux ; le reste entrait dans le trésor public. Quant aux revenus en blé et autres graines, ils se tiraient des terres conquises qu'on avait abandonnées aux habitans des lieux, à condition qu'ils donneraient au trésor une portion de la récolte ; c'était quelquefois le dixième, et quelquefois la cinquantième partie.

3° *A Rome.*

Les tributs imposés aux Romains ne furent pas considérables sous les premiers rois, ni même au commencement de la république ; mais ils augmentèrent à mesure qu'ils étendirent leurs conquêtes.

Ce fut surtout quand on eut commencé à donner la paie aux soldats, qui jusque-là avaient servi gratuitement, qu'ils s'accrurent de plus en plus avec les besoins de l'état.

Au reste il y avait deux sortes de contributions, les unes ordinaires et réglées, qui se payaient chaque année; les autres extraordinaires, qui ne se levaient que dans les nécessités pressantes de la république.

Celles-ci avaient des noms particuliers, et portaient tantôt sur un objet, tantôt sur un autre. Nous ne parlerons que des premières, qui avaient quelque chose de fixe et de stable.

Les contributions ordinaires consistaient principalement en deux espèces d'impôts qui se nommaient l'un *tributum*, l'autre *vectigal*. On appela tribut, *tributum*, selon Varron, la contribution que les citoyens divisés en tribus payaient par tête et également, sans distinction de biens ni de condition. Servius Tullius, sixième roi de Rome, abrogea cette coutume injuste, et régla que chacun paierait à proportion de ses revenus. On n'exigea ce tribut annuel de chaque citoyen romain que jusqu'à l'an de Rome 586, époque à laquelle Paul-Emile fit porter au trésor public des sommes si considérables du butin qu'il avait fait sur Persée, dernier roi de Macédoine, que l'état se trouva assez riche pour soulager les citoyens de tout impôt, ce qui dura jusqu'à l'année qui suivit la mort de Jules-César.

La seconde espèce d'impôt, nommée *vectigal*, était regardée comme le revenu le plus considérable de la république. Il était de trois sortes : *decumæ*, *scriptura*, *portoria*.

Decumæ ou *decimæ*, c'est-à-dire les dîmes, étaient l'impôt levé sur les terres des peuples étrangers, confisquées par la république et données à ferme aux chevaliers. Ils devaient payer annuellement la dixième partie du revenu de ces terres. Les dîmes ne se levaient pas de la même manière dans toutes les provinces. Les unes payaient une certaine quantité de mesures de blé, les autres une somme d'argent fixe et réglée : cette dernière contribution s'appelait *vectigal certum*, parce qu'elle était toujours la même, soit que l'année fût bonne ou mauvaise, soit que les terres eussent rapporté peu ou beaucoup; les premières ne rendaient précisément que la dîme de la récolte, en sorte que le peuple romain partageait avec elles le malheur des années stériles. Cette dîme du blé que les provinces fournissaient gratuitement à la république s'appellait *frumentum decumanum*. On payait aussi pareillement la dîme du vin, de l'huile et des menus grains. Il y avait des provinces d'où l'on tirait celle du lard, et d'autres à qui on avait imposé pour tribut une certaine quantité de cuirs de bœuf, qui servaient à faire les tentes des soldats.

Scriptura, impôt que le peuple romain levait sur les troupeaux qui paissaient dans les prairies et dans les autres pâturages appartenans à la république. On l'appelait *scriptura* parce qu'on écrivait sur le registre du fermier le nombre des bestiaux que les laboureurs déclaraient envoyer dans les pâturages. C'était sur cette déclaration que se réglait la somme qu'ils payaient par année pour chaque bête.

Portorium, c'était un impôt qui se percevait sur les marchandises qui entraient dans les villes et dans les ports. Il paraît qu'il était fort ancien à Rome, et qu'on le connaissait du temps des rois, puisque Tite-Live le compte parmi ceux qui furent abolis par Valerius Publicola. Cet impôt ne se levait dans l'origine que sur le transport des marchandises par terre ; car les Romains n'avaient ni ports, ni commerce avec l'étranger. Dans la suite, les besoins de la république s'étant accrus avec sa puissance, on rétablit cette imposition, et on la leva sur toutes les marchandises qui entraient dans les ports d'Italie, de Sicile, d'Afrique et d'Asie. On ignore de quelle manière on la levait, on sait seulement qu'elle n'était pas la même partout ; mais tant qu'elle subsista, elle fut regardée comme un des principaux revenus des Romains, ainsi que le dit Cicéron dans son discours *pro lege Maniliâ*.

Il y avait encore un impôt considérable appelé *vicesima manumissorum* : c'était le vingtième du prix qu'était estimé un esclave qu'on affranchissait ; il se portait au trésor public.

Les Romains tiraient aussi un gros revenu de la vente des sels. Ce droit avait été établi par le roi Ancus Marcius ; mais comme dans la suite ceux qui en avaient pris la ferme vendaient le sel trop cher, on abolit ce droit sur les remontrances du peuple. Cette imposition demeura supprimée jusqu'en l'an de Rome 548, qu'on la rétablit sous la censure de Marcus Livius qui fut surnommé *Salinator*, parce qu'on crut qu'il était l'auteur de cette mesure.

On ignore ce que rapportaient en détail les tributs et les impôts, et à quoi montaient en gros les revenus de la république dans les différens temps : on sait seulement qu'ils étaient immenses du temps de Cicéron.

TRICALE (*Calta Bellota*), *-la*, v. forte de Sicile, au S., entre Sélinonte et Agrigente. *Sil. It.*, 14, *v.* 271.

1. **TRICASSES**, peuple de la Gaule, dans la Lyonnaise 4e, au N. E., avaient les Meldi et les Senones à l'O., les Suessiones au N., les Catalauni à l'E., et les Lingones au S.

2. — primitivement Augustobona (*Troyes*), v. de la Lyonnaise 4e, capitale des Tricasses, sur la Sequana.

TRICASTINI, peuple de la Gaule, dans la Viennaise, à l'O., entre les Segalauni et les Cavares. *T. L.*, 21, *c.* 31. — *Sil. Ital.*, 3, *v.* 466.

TRICCA ou Triccæ (*Tricala*), v. de la Thessalie, dans l'Hestiéotide, sur le Léthée, au S. E. de Gomphi. Esculape y avait un temple *Hom.*, *Il.*, 2, *v.* 240. — *Apollon. de Rh.*, 2, *v.* 957. — *T. L.*, 32, *c.* 13. — *Pline*, 4, *c.* 8. — *Senèq. le trag.*, *Troyennes*, *v.* 821. — *Et. de Byz.*

1. **TRICÉPHALE**, *-lus* (τρεῖς, trois ; κεφαλή, tête), surnom de Mercure, pris de son triple pouvoir au ciel, sur la terre et dans les enfers.

2. — surnom de Diane qui, comme Mercure, est adorée au ciel, sur la terre et dans les enfers. V. Triformis.

TRICEPS, (*tria*, trois ; *caput*, tête), traduction latine du mot grec Tricéphale. V. Tricéphale.

TRICÉSIMES, *-mæ*, lieu de la Gaule, dans la Germanique 2e, au N. E., chez les Gugernes (*duché de Clèves*).

TRICHONIS, lac d'Etolie, à l'O. de Thermus et des monts Panetolium.

TRICHONIUM, v. de l'Etolie occidentale, vers le S., à peu près à égale distance du lac de Trichonis et du fleuve Evenus.

TRICHORIA (τρεῖς, trois; χόρος, chœur), célèbre danse lacédémonienne, ainsi nommée parce qu'elle était exécutée par trois chœurs, l'un d'enfans, l'autre d'hommes faits, et le troisième de vieillards; ceux-ci chantaient :

« Nous avons été jadis
Jeunes, vaillans et hardis. »

Les hommes faits reprenaient :

« Nous le sommes maintenant
Contre tout venant. »

Enfin les enfans ajoutaient :

« Nous un jour nous le serons,
Qui tous vous surpasserons. »

L'invention de cette danse était attribuée à Tyrtée. *Plut.*, *V. de Lyc.* — *Pollux*, *Onomast.*, 4, c. 15.

TRICHUS, guerrier grec, tué par Hector.

TRICIPITINUS (Sp. Lucretius). V. Lucretius nos 1 et 3.

TRICLARIE, *-ria*, surnom de Diane, à cause d'un temple qu'elle avait dans un canton possédé par trois villes Aroé, Anthée, Messatis (rac. τρεῖς, trois, κλῆρος, ou *Dor.*, κλᾶρος, lot, partage).

TRICLARIES, *-ria*, fêtes que les habitans d'Aroé, de Messatis et d'Anthée, villes d'Ionie, célébraient chaque année, pour apaiser la colère de Diane *Triclaria*, dont le temple avait été souillé par l'amour adultère de Ménalippe et de Cométho. On lui sacrifia d'abord un jeune garçon et une jeune fille; mais dans la suite cette barbare coutume fut abolie par Eurypile. *Paus.*, 7, c. 19.

TRICLINIUM, nom que les Romains donnaient à leurs salles à manger, où d'ordinaire il y avait trois lits (τρεῖς κλιναί). Ils l'appelaient *Biclinium*, lorsqu'il n'y en avait que deux.

TRICLINIUS (Démétrius), littérateur grec du 14e siècle, composa des scholies sur Sophocle et Aristophane, et deux ouvrages l'un *sur les mètres de Sophocle*, l'autre *sur les figures*.

1. TRICOLONE, *-nus*, *myth.*, un des fils de Lycaon, fonda Tricolone en Arcadie. *Paus.*, 8, c. 21; 8, c. 35.

2. — un des prétendans d'Hippodamie. Il descendait du fondateur de Tricolone.

Tricolone, *-nus*, *géog.*, petite v. d'Arcadie, chez les Mégapolitains, dans l'Euctrésie, au N. de Mégalopolis, était ainsi nommée de Tricolone, un des fils de Lycaon.

TRICONGIUS, mesure de capacité, contenait trois conges. V. Conge.

TRICORII (*Dauphiné*), peuple de la Gaule, dans la Narbonnaise 2e, au N. Vapincum était leur ville principale. *T. L.*, 21, c. 31.

TRICORYTHE, *-thus*, pet v. de l'Attique, vers le N. E., près de la mer, au N. de Marathon et des monts Brilesse et à l'E. de Lipsydrion.

TRICRENA (τρεῖς, trois; κρήνη, fontaine), lieu de l'Arcadie où naquit Mercure. Ce nom lui venait de trois fontaines qui l'arrosaient et dans lesquelles le Dieu fut lavé. *Paus.*, 8, c. 16.

TRIDENT, *-ns*, espèce de sceptre à trois pointes ou de fourche à trois dents que l'on donnait à Neptune comme attribut caractéristique et comme symbole du triple pouvoir qu'il avait sur la mer : de la conserver, de la soulever et de l'apaiser. *Eschyl.*, *Suppl.*, v. 226; *Prométh.*, v. 291. — *Pindar.*, *Olymp*, 2; *Pithag.*, 4. — *Antholog*, 4, c. 11, *ép.* 64. — *Virg.*, *En.*, 1, v. 145. — *Ov.*, *Métam.*, 8, v. 595. — *Val. Flacc.*, 1, v. 642. — *Fulg.*, *Myth.*, 1, c. 3.

TRIDENTUM (*Trente*), v. de l'Italie septentrionale, chez les Euganei, au S. de la Rhétie, vers le centre du pays, sur l'Athésis.

TRIDRACHMON, poids et monnaie grecque, valait trois drachmes.

TRIENS, division de l'as, valait quatre onces, un tiers de l'as. V. As.

TRIÉRARQUE, *-ches*, c'est-à-dire commandant (ἀρχός) de trirème (τριηρους). Il y avait à Athènes une classe de riches citoyens entre qui l'on partageait les charges de l'état, et dont un certain nombre était spécialement chargé de faire construire et d'équiper une galère à trois rangs de rames à leurs dépens. D'abord le nombre n'en était pas fixé; mais enfin on le fixa, et les dix tribus qui composaient le peuple athénien nommèrent chacune cent vingt des plus riches de leurs corps, pour fournir à la dépense des armemens. On les appela Triérarques, le nombre en monta à douze cents. On divisa ensuite ces douze cents hommes en deux moitiés de chacune six cents, et l'on subdivisa encore ces deux moitiés en deux parties égales de trois cents chacune. Ces trois cents étaient les plus riches de tous; c'était eux qui faisaient les avances dans les besoins pressans; ils avaient leur recours sur les trois cents autres moins riches, qui payaient à mesure que l'état de leurs affaires le leur permettait. Une loi portée plus tard partageait ces douze cents Triérarques en compagnies, composées chacune de seize citoyens, qui s'unissaient pour construire et équiper une galère. Mais comme cette loi était trop onéreuse aux moins riches qui contribuaient autant que les plus opulens et que, par l'impossibilité de fournir à une dépense qui excédait leurs forces, il arrivait que le vaisseau était fort mal équipé, et que l'on manquait souvent les plus belles occasions d'agir, Démosthène fit abroger cette loi, et en fit passer une par laquelle les plus riches étaient obligés de soutenir le fardeau des charges publiques. Cependant, s'il arrivait quelque grand désastre auquel les Triérarques ne pussent remédier par eux-mêmes, ils en donnaient avis aux Archontes et au sénat des cinq cents, qui en faisaient leur rapport à l'assemblée du peuple, et proposaient les moyens de réparer les pertes qu'on avait faites.

Les Triérarques, outre le soin d'équiper et d'approvisionner les vaisseaux, étaient encore chargés de les commander. Lorsqu'ils étaient deux ensemble dans un navire, chacun était en exercice pendant six mois; et quand leur temps était fini, ils rendaient compte de leur administration. Comme la charge de Triérarque était fort onéreuse, on permettait à ceux qui étaient nommés d'indiquer quelqu'un qui fût plus riche qu'eux, et de demander qu'on le mît à leur place, pourvu qu'ils fussent prêts à changer de biens avec lui s'il le préférait, et à continuer les fonctions de Triérarque.

TRIÉTÉRIDE, période de trois années. On donne quelquefois ce nom à la *Diétéride*, parce qu'en comptant pour une l'année où l'on ajoutait le mois intercalaire, ce n'était que dans la troisième année que l'on faisait une nouvelle intercalation. V. Année et Octaétéride.

TRIÉTÉRIDES ou Triétériques, fêtes qui avaient lieu de trois ans en trois ans dans la Béotie et la Thrace en l'honneur de Bacchus, et en mémoire de l'expédition des Indes, qui dura trois ans. Cette solennité était célébrée par des matrones divisées en bandes, et par des vierges qui portaient des thyrses; les unes et les autres, saisies d'enthou-

siasme ou d'une fureur bachique, chantaient l'arrivée de Bacchus, qu'elles croyaient présent à leur compagnie durant cette fête, et même vivant et conversant avec les hommes. Ces fêtes étaient signalées par toutes sortes d'excès et de débauches. *Virg.*, *Géorg.*, 4; *En.*, 4, *v.* 302.—*Stace*, *Théb.*, 2.

TRIFANUM, endroit du Latium, proche de Sinuesse. *T. L.*, 8, *c.* 11.

TRIFOLINUS, montagne de la Campanie, renommée pour ses vins. *Mart.*, 13, *ep.* 104. — *Pline*, 14, *c.* 7.

· TRIFORMIS DEA, la déesse à trois faces, Diane, soit qu'avec la plupart des mythologues on la fasse habiter : 1° au ciel sous le nom de Phébé ; 2° sur la terre avec celui de Diane ; 3° aux enfers avec celui d'Hécate ; soit qu'avec Servius on la considère comme présidant aux trois grandes époques de l'homme : la naissance, la vie et la mort.

1. TRIGEMINA, *myth.*, surnom de Minerve chez les Egyptiens.

2. — surnom de Diane. V. TRIFORMIS.

3. — surnom de la CHIMÈRE.

TRIGEMINA, *géog.*, porte de Rome ainsi nommée parce que ce fut par là que sortirent les trois Horaces, lorsqu'ils allèrent combattre les trois Curiaces. *T. L.*, 4, *c.* 16; 35, *c.* 41; 40, *c.* 51.

TRIGISAMUM (*S. Polten*), v. de la Pannonie, à douze lieues S. O. de Vindobona.

TRIGLA (τρίγλα, *mulet*, *poisson de mer*), endroit d'Athènes où l'on offrait à Hécate un mulet; d'où vint à la déesse le surnom de Triglantine ou Trigline.

TRIGLANTINE, *-na* ou TRIGLINE, *-na*. V. TRIGLA.

1. TRIGONE (τρίγωνον, triangle), tribunal peu connu d'Athènes, était ainsi nommé à cause de la forme triangulaire de l'enceinte dans laquelle il s'assemblait. On y jugeait les affaires civiles.

2. — instrument triangulaire des Grecs, qui a passé jusqu'à nous sous le nom de *harpe* en changeant un peu de forme. Sa base était formée d'un des angles; le côté opposé à l'angle servait de chevillier; et le long de l'un des deux autres étaient attachées les cordes qui étaient en plus grand nombre qu'à la lyre, qui n'en avait que sept ou huit. Les anciens touchaient avec les doigts des deux côtés comme on fait encore aujourd'hui.

TRILEUCUM PR. (*Cap d'Ortégal*), prom. de la Tarraconaise, dans la Gallécie, à la pointe la plus septentrionale de cette province qui est elle-même la plus septentrionale de l'Espagne.

TRILOGIE. V. TETRALOGIE.

TRIMETUS, une des îles de Diomède. V. DIOMÉDÉES.

TRIMONTIUM ou LES TROIS COLLINES, pet. v. sept. de Thrace, vers les sources de l'Hèbre, au milieu des monts Hémus. C'est sur son emplacement que Philippe bâtit Philippopolis. V. ce nom.

TRINACRIA, nom ancien de la Sicile, à cause de la forme triangulaire et des trois promontoires qui la terminent (τρία, trois; ἄκρα, promontoire). *Hom.*, *Odyss.*, 12, *v.* 127. — *Virg. En.*, 3, *v.* 384. — *Ov.*, *Métam.*, 5, *v.* 476; *Fast.*, 4, *v.* 287. — *Tzetz.*, *Lyc.*, *v.* 740. — *Apoll.*, 1, *c.* 31.

TRINIUS (*Trigno*), pet. riv. d'Italie, prend sa source avant la partie septentrionale du Samnium, chez les Caracènes, traverse le pays des Frentani, et se jette dans l'Adriatique, au S. E. d'Histonium.

TRINOBANTES (comtés de *Midlesex* et d'*Essex*), peuple belliqueux de la Bretagne, dans la Flavie Césarienne, à l'E., entre les Icènes et la Tamise, sur la gauche de cette rivière. *Cés.*, *G. des G.*, 5, *c.* 20. — *Tac.*, *Ann.*, 14, *c.* 31.

TRINOCTIUS (*tres*, trois; *nox*, nuit), surnom d'Hercule, pris de la longueur de la nuit dans laquelle Jupiter sous la forme d'Amphitryon trompa sa mère Alcmène : cette nuit dura, dit-on, autant que trois autres.

TRIOBOLUS, poids et monnaie qui valait trois oboles. V. OBOLE.

TRIOBRIS (*la Truyère*), petite riv. de la Gaule, dans l'Aquitaine 1re, prend sa source au mont Cébenna, et se jette dans l'Oltis.

TRIOCALA, TRIOCLA ou TRICALA. V. TRICALE.

TRIOCULUS (*tres*, trois; *oculus*, œil), traduction latine de Triophthalmos. V. ce mot.

TRIODITIS (τρεῖς, trois; ὁδός, chemin), surnom de Diane parce qu'elle préside aux carrefours ou parce qu'elle est la protectrice des voyageurs.

1. TRIOMPHE, *-umphus*, honneur décerné à un général romain pour ses victoires. Voici ce qui s'observait dans cette cérémonie. Lorsque le jour destiné pour le triomphe était arrivé, le général, revêtu d'une robe particulière, ayant une couronne de laurier sur la tête, monté sur un char magnifique attelé de quatre chevaux blancs, était conduit en pompe au Capitole, à travers la ville, précédé du sénat et d'une foule de citoyens tous habillés de blanc. On portait devant lui les dépouilles des ennemis, et les tableaux des villes qu'il avait prises et des provinces qu'il avait subjuguées. Devant son char marchaient, chargés de chaînes d'or et d'argent, les rois et les chefs ennemis qu'il avait vaincus et faits prisonniers. A la suite de ces prisonniers étaient les victimes qu'on devait immoler. Ceux qui suivaient le triomphateur de plus près étaient ses parens et ses alliés. Ensuite marchait l'armée, avec toutes les marques d'honneur que chaque militaire avait obtenues du général. Les soldats, couronnés de lauriers, criaient *io triumphe!* et chantaient des chansons gaies et souvent satiriques contre le général même. La politique le permettait, de peur que le triomphateur ne s'en fît trop accroire. Il y en a même qui croient que pour cette même raison, on faisait monter un esclave sur le même char, derrière lequel on laissait pendre un fouet et une sonnette. Le général, après avoir ainsi traversé les rues jonchées de fleurs odoriférantes, arrivait au Capitole, où il sacrifiait deux bœufs blancs, et il ordonnait qu'on mît en prison, quelquefois même qu'on fît mourir les prisonniers qui avaient servi d'ornement à son triomphe. Ensuite il mettait une couronne de laurier sur la tête de la statue de Jupiter, après quoi on faisait un festin, auquel on invitait les consuls, mais seulement pour la forme, car ils n'y venaient pas, de peur que le jour même que le général avait triomphé il n'eût quelqu'un au-dessus de lui. C'était le sénat qui ordonnait le triomphe, après avoir examiné si le général rassemblait toutes les conditions requises. Le peuple néanmoins l'accordait quelquefois malgré le sénat.

On n'accordait le triomphe que pour de grandes victoires remportées sur terre ou sur mer. Il fallait, selon la loi, qu'il y eût au moins cinq mille hommes des ennemis tués dans un même combat, et un nombre beaucoup moindre de citoyens; et afin que cette loi ne fût point rendue inutile par la fraude et le mensonge, les généraux étaient obligés de jurer entre les mains des Questeurs de la ville, que le nombre des ennemis et des citoyens tués dans le combat, tel qu'ils l'avaient déclaré dans leurs lettres écrites au Sénat, était conforme à la vérité. La même chose devait être certifiée avec serment par les Tribuns, les Centurions et les Questeurs de l'armée. *Plut.*, *Pomp.* — *Val. Max.*, 2, *c.* 8.

On décernait encore l'honneur du triomphe à ceux qui avaient étendu et augmenté considérablement les limites de l'état ; mais jamais pour avoir simplement recouvré par la force des armes ce qui lui appartenait auparavant, ni pour avoir terminé une guerre civile, rangé les rebelles à leur devoir, repris sur eux des villes ou même des provinces qui avaient déjà été conquises, ni enfin pour une victoire utile à la république, mais qui avait été achetée par le sang des citoyens, *Pro aucto imperio, non pro recuperatis quæ populi Romani fuissent.*

Celui qui prétendait à l'honneur du triomphe venait avec son armée jusqu'aux portes de Rome, où il était obligé de rester, et de se démettre du commandement des troupes, l'usage étant qu'il ne devait point entrer dans la ville avant que d'avoir obtenu sa demande. Si c'était pour une victoire remportée sur terre, il envoyait au sénat qui s'assemblait dans le temple de Bellone des lettres couronnées de laurier qui contenaient le récit de ses exploits et les motifs qu'il avait de demander le triomphe. Si c'était pour un avantage remporté sur mer, il envoyait à Rome un vaisseau couronné de laurier, pour en porter la nouvelle. Quand le sénat avait jugé que les exploits méritaient le triomphe, il rendait un décret par lequel il l'accordait ; mais il fallait que l'affaire fût portée devant l'assemblée du peuple ; parce que, pour honorer davantage le triomphateur, on lui déférait le commandement dans Rome le jour de la cérémonie, ce que le sénat seul ne pouvait accorder. L'exécution de ces sortes de décrets trouvait souvent de grandes difficultés de la part des tribuns, qui ne manquaient jamais de prétextes pour l'empêcher ou la suspendre, quand le sujet qui demandait le triomphe n'était point agréable au peuple. Quelquefois au contraire, les généraux triomphaient malgré le sénat, pourvu que le peuple leur eût accordé cet honneur. Lorsque les généraux ne pouvaient obtenir le triomphe ni du sénat, ni du peuple, alors ils se dédommageaient de ce refus, en allant triompher sur le mont Albain, éloigné de Rome d'environ douze milles. Papirius Maso fut le premier qui institua cette espèce de triomphe, comme le disent Valère-Maxime et Pline, et son exemple fut suivi de plusieurs autres. *Den. d'Halic.*, 2, *c.* 50 ; 3, *c.* 62.—*Hor.*, 4, *ode* 3, *v.* 6. — *Ov.*, *Trist.*, 4, *él.* 2, *v.* 52. — *T. L.*, 3, *c.* 29 ; 5, *c.* 23 ; 10, *c.* 7. — *Vell. Pat.*, 2, *c.* 96 *et* 122. — *Pline*, 33, *c.* 7. — *Val. Max.*, 2, *c.* 8. — *Suét.*, *Aug.*, *c.* 38. — *Tac.*, *Agric.*, *c.* 40.

2. — (Petit), appelé aussi *ovation.* On nommait ainsi ce triomphe du mot *ovis*, bélier, parce qu'on n'y immolait que des béliers ; au lieu que dans le grand triomphe c'étaient des taureaux. *Virg.*, *En.*, 6, *v.* 6, 7. — *T. L.*, 4, c. 53. V. Ovation.

TRIONES, ancien mot latin, qui signifie proprement *bœufs de charrue.* La constellation de la grande Ourse ayant été appelée *Chariot* à cause de sa forme, on donna le nom de *Triones* aux sept étoiles dont elle se compose, et de là cette expression de *septem Triones* si fréquente dans Ovide et quelques autres poètes. Dans la suite, le nom de *Triones* fut donné à la constellation tout entière, et par extension Virgile a désigné la grande et la petite Ourses par le mot *gemini Triones.*

1. TRIOPAS, nommé aussi Triops, fils de Neptune et de Canacé fille d'Eole, fut père de deux enfans, Iphimédie et Erésichthon. *Callim.*, *Hymn. à Cér.*, *v.* 24 et 97. — *Ov.*, *Métam.*, 8, *v.* 754. — *Apollod.*, 1, *c.* 7 et 16. — *Diod. de Sic.*, 4.

2. — fils de Phorbas et père d'Agénor, de Iasus et de Messène. *Hom.*, *Hymn. à Apoll.*, *v.* 211.

3. — fils de Piranthe, frère d'Argus et d'Aristoride. *Hyg.*, *f.* 145.

4. — roi de Thessalie, père de Mérope.

TRIOPEIA, *-peius*, Iphimédie et Erésichthon, enfans de Triopas (n° 1).

TRIOPHTHALMOS (τρεῖς, trois ; ὀφθαλμός, œil), surnom de Jupiter. Lors de la prise de Troie, on avait trouvé une statue de ce dieu avec un troisième œil au milieu du front, symbole de sa souveraineté sur les trois régions du monde : le ciel, la terre et les enfers. *Paus.*, 2, *c.* 24.

TRIOPIE, *-pia* ou *-pium*, petite ville de Carie, au pied du prom. Triopium.

TRIOPIUM Prom. (*Cap Crio*), promont. de la Carie, à la pointe S.O. de la Doride, entre les golfes Céramique et Dorique. On la confond avec Cnide, dont elle était au moins très-voisine.

TRIOPIUS, surnom d'Apollon, particulièrement révéré à Triopie en Carie, où l'on célébrait en son honneur des jeux solennels, dans lesquels on donnait des trépieds aux vainqueurs.

TRIOPS. V. Triopas.

TRIOPUS, fils de Neptune, donna son nom à un promontoire et à une ville de Carie.

TRIPHON, Triphiodore, etc. V. Tryphon, etc.

TRIPHYLE, *-lus*, fils d'Arcas et de Laodamie, donna, suivant Polybe, son nom à la Triphylie. *Paus.*, 10, *c.* 9.

1. TRIPHYLIE, *-lia*, portion méridionale de l'Elide, située entre les fleuvesSelléis au N. et Néda au S. C'est aussi un des anciens noms d'Elis. *T. L.*, 28, *c.* 8.

2. — montagne de l'île de Panchée, sur laquelle Jupiter avait un temple, d'où il fut nommé Triphylius.

TRIPHYLIUS, surnom sous lequel Jupiter avait en Elide un temple magnifique qu'on suppose avoir été entretenu aux frais de trois tribus (τρεῖς, trois ; φυλή, tribu). *Diod.*, 5.

TRIPODIPHORIQUE (Hymne), *-cus hymnus*, hymne chanté par des vierges pendant qu'on portait un *trépied*, dans une fête d'Apollon, ou *Horus.*

TRIPODISQUE, *-scus*, village de l'Attique, sur le mont Géranien, où était un temple d'Apollon.

1. TRIPOLIS ou Tripolitaine, province d'Afrique, qui s'étend de la Byzacène à la Cyrénaïque, et a pour bornes la petite Syrte, à l'O., et à l'E. la grande Syrte. Son nom lui vient de ce qu'elle contenait trois villes (τρεῖς πόλεις) principales : Sabrate, Oeca et Leptis. Cette province ne fut formée que sous le bas Empire.

2. — canton de la Laconie. *T. L.*, 35, *c.* 27.

3. — v. de Lydie, au S. E., sur le Méandre, au midi des monts Tmole et Sipyle.

4. — (*Tripoli* ou *Tarablous*), v. de Phénicie, sur la mer, entre Botrus et Orthosie. Son nom lui vient de ce qu'elle se composait de trois petites villes (τρεῖς πόλεις) bâties l'une par les Aradiens, l'autre par les Tyriens, la troisième par les Sidoniens.

TRIPOLITAINE. V. Tripolis, n° 1.

TRIPOLITIS Pélagonia. V. Pélagonie.

TRIPONTIUM (*Dow-Bridge*), à quarante lieues S. O. de Venta Icenorum.

TRIPTOLÈME, *-mus*, fils, selon les uns, de l'Océan et de la Terre, selon d'autres, de Trochilus, prêtre d'Argos, et, selon l'opinion la plus accréditée, de Célée et de Néera. Sa mère est appelée par quelques-uns Métanire, Cothonée, Hyone, Mélanie ou Polymnie. Il naquit à Eleusis, ville d'Attique. Célée, son père, avait donné l'hospitalité à Cerès, lorsqu'elle était à la recherche de Proserpine,

la déesse, par reconnaissance, prit un soin particulier du fils de Célée. Elle le nourrit de son propre lait, et le mettait, pendant la nuit, sur des charbons ardens, pour le purifier de ce qu'il avait de mortel. Mais l'enfant croissait à vue d'œil et d'une manière si extraordinaire, que Nééra eut la curiosité de voir ce qui se passait. Voyant Cérès prête à mettre son fils sur un brasier, elle fit un grand cri, qui empêcha la déesse de continuer. Cérès, ne pouvant le rendre immortel, voulut du moins lui témoigner son affection en lui enseignant à ensemencer la terre et à faire du pain. Elle lui donna aussi un char, traîné par deux dragons, avec lequel il parcourut toute la terre, afin d'enseigner l'agriculture aux hommes. Il faillit perdre la vie dans la Scythie. Lyncus, roi de la contrée, ayant conspiré contre ses jours, fut changé en lynx. De retour dans sa patrie, Triptolème rendit à Cérès son chariot, et institua, à Eleusis, des fêtes et des mystères en son honneur. Il obtint les honneurs divins après sa mort. Quelques auteurs croient qu'il accompagna Bacchus dans les Indes. *Orphée*.—*Musée*. — *Apollon. de Rhod.*, 3, *v.* 242. — *Apoll.*, 1, *c.* 5. — *Callim.*, *Hymn. à Cér.*, *v.* 22. — *Ov.*, *Métam.*, 5, *v.* 646; *Fast.*, 4, *v.* 501; *Trist.*, 3, *él.* 8, *v.* 1. — *Diod. de Sic.*, 1. — *Hyg.*, *f.* 147. — *Stace*, *Théb.*, 2, *v.* 382. — *Paus.*, 2, *c.* 14. — *Justin*, 2, *c.* 6. — *August.*, *C. de D.*, 18, *c.* 13.

TRIPUDIUM, mot latin dont on se servait en général pour exprimer l'auspice forcé, c'est-à-dire l'auspice qui se prenait par le moyen des poulets qu'on tenait dans une espèce de cage; à la différence des auspices qui se prenaient quelquefois lorsqu'un oiseau libre venait à laisser tomber quelque chose de son bec. Lorsqu'en prenant les auspices par les poulets sacrés, il leur était tombé du bec par terre quelque morceau de la pâte qu'on avait mise devant eux, cela s'appelait *tripudium solistimum* (parce que le grain était à terre, *solo stabat*); ce qui était regardé comme le meilleur augure qu'on pût avoir. Il y avait encore le *tripudium sonivium*, dont le nom est pris du son que faisait en tombant par terre quelque chose que ce fût lorsque c'était par accident et sans avoir été touchée. Alors on tirait des présages bons ou mauvais suivant la qualité du son.

TRIQUETRA, nom de la Sicile, à cause de sa forme triangulaire. *Lucrèce*, 1, *v.* 715. — *Hor.*, 1, *Sat.*, 6, *v.* 55. V. SICILE.

TRIRÈME. V. VAISSEAU.

TRISMÉGISTE, *-tus* (τρίς, trois fois; μέγιστος, très-grand), un des surnoms de Mercure. *August.*, *C. de D.*, 8, c. 23.— *Amm. Marc.*, 21. V. MERCURE et HERMÈS.

TRISMIS. V. TROSMI.

TRISOLYMPIONIQUE, *-cas* (τρίς, trois fois; ὀλυμπία, Olympie; νικᾶν, vaincre), nom donné à ceux qui avaient remporté trois victoires aux jeux olympiques. On leur érigeait des statues de grandeur naturelle, honneur qui n'était point accordé aux vainqueurs ordinaires.

TRITÉE, *-tæa* (*Triti*), v. de l'Achaïe propre, au S. E., à quelque distance des frontières de l'Arcadie.

TRITIA, *myth.*, fille de Triton et prêtresse de Minerve, fut aimée de Mars qui la rendit mère de Mélanippe. Celui-ci bâtit en Achaïe une ville à laquelle il donna le nom de sa mère, et dont les habitans ne manquaient pas de sacrifier tous les ans à Mars et à Tritia. *Paus.*, 7, *c.* 22.

TRITIA, *géog.* V. TRITÉE.

TRITOGÉNIE, *-nia*, TRITONIA ou TRITONIS, surnom de Minerve, tiré, selon les uns, de ce qu'elle fut élevée sur les bords du lac Triton (V. TRITON, *géog.*, n° 2), selon les autres de ce qu'elle naquit de la tête de Jupiter (*trito* en crétois voulait dire tête). *Hés.*, *Trav. et Jours*, *v.* 76. — *Diod. de Sic.*, 1. — *Virg.*, *En.*, 2, *v.* 171. — *Ov.*, *Mét.*, 3, *v.* 127; *Fast.*, 6, *v.* 555. — *Luc.*, *Phars.*, 9, *v.* 354.

TRITON, *myth.*, ancienne divinité marine qui semble être le symbole du mugissement de la mer. Il était fils de Neptune et d'Amphitrite. Les poètes en ont fait le trompette de Neptune; c'est au son de sa conque que les eaux se retirent après la tempête. On le représente sous la figure d'un monstre moitié homme et moitié poisson, tantôt porté sur la surface des eaux, tantôt traîné dans un char par des chevaux bleus, mais toujours ayant sa conque marine à la bouche. On plaçait communément la figure de Triton au haut des temples de Saturne. Les mythologues modernes supposent plusieurs Tritons, dont ils font les héraults du dieu des mers. *Cic.*, *Nat. des D.*, 1, *c.* 28. — *Virg.*, *En.*, 1, *v.* 148; 6, *v.* 173. — *Ov.*, *Mét.*, 1, *v.* 331; *Héroïd.* 7, *v.* 50. — *Stace*, *Théb.*, 5, *v.* 507. — *Pline*, 9, *c.* 5.

1. TRITON, *géog.*, grand fleuve de l'Afrique propre, venait de l'intérieur de l'Afrique, traversait les lacs *Libya et Tritonis*, et se rendait à la mer.

2. — lac d'Afrique. V. TRITONIS.

1. TRITONIA et TRITONIS. V. TRITOGÉNIE.

2. — Nymphe qu'Amphithémis rendit mère de Céphalion et de Nasamon. *Hygin.*

TRITONIS, *myth.* V. TRITOGÉNIE.

1. TRITONIS, *géog.* (*Farooun*, ou *El-lowdeah*), lac de l'Afrique propre, au midi, n'est séparé du lac Libya que par un gué. Minerve avait un temple sur les bords de ce lac, ou, selon d'autres, y était née, en sortant du cerveau de Jupiter; c'est ce qui la fait nommer Trilogénie et Tritonis.

2. — petit lac et petite riv. de Béotie.

3. — surnom d'Athènes, à cause de Minerve qui s'appelait aussi Tritonis. *Ov.*, *Mét.*, 5.

TRITONON, v. de Thessalie, vers le S., près de la mer. *T. L.*, 28, *c.* 7.

1. TRITOPATRÉE, *-reus*, un des Dioscures Anaces. V. DIOSCURES.

2 — fils de Jupiter et de Proserpine.

TRITTYDE, *-tys*, subdivision du peuple d'Athènes, était un tiers de la tribu, et se distribuait encore en trente γένη ou familles. La trittys portait aussi les noms d'ἔθνος ou de φρατρία. V. TRIBUS.

1. TRIUMVIRS, *-ri*, *archéol.*, nom donné à trois magistrats souverains de la république. Il y a eu deux fameux triumvirats. Le premier fut formé par César, Pompée et Crassus, l'an 60 av. J. C. Mais ce n'était qu'une association secrète et même illégale entre trois citoyens puissans pour dominer la république. Après l'assassinat de César, qui était resté le seul maître de la république, Octave, surnommé depuis Auguste, Marc-Antoine et Lépide, formèrent le second triumvirat. Celui-ci fut légal. Un tribun nommé Titius proposa solennellement que ces trois hommes fussent revêtus d'une puissance extraordinaire et supérieure à celle de tous les magistrats sous le nom de *Triumviri constituendæ reipublicæ*, et sa proposition fut sanctionnée par le peuple, et nommée loi Titia. Ce dernier triumvirat anéantit la liberté romaine. V. les noms des Triumvirs.

2. — CAPITAUX, *Triumviri capitales*. C'étaient trois officiers chargés de veiller à la garde des prisonniers, et de présider aux exécutions. Ils avaient aussi une juridiction particulière, qui ne s'étendait que sur les esclaves fugitifs et sur les gens sans aveu. Ils furent institués l'an de Rome 464.

3. — Monétaires, magistrats romains qui présidaient à la fabrique des monnaies d'or, d'argent et de cuivre. Ils étaient subordonnés aux triumvirs *nummulaires*. Dans les anciens monumens, ils sont désignés par les lettres initiales A. A. A. F. F., *auro, argento, ære flando, feriundo*, c'est-à-dire que leur charge était de faire *fondre et frapper* les monnaies *d'or*, *d'argent* et *de cuivre*.

4. — Nummulaires, *Triumviri nummularii*. C'étaient ceux à qui on présentait les *nummes* ou pièces de monnaie, pour les examiner et en faire l'épreuve. On les appelait pour cela inspecteurs de la monnaie, *pecuniæ speculatores*.

Triumvirs (Ile des), *géog.*, île d'Italie, sur le Rhenus, près de son embouchure dans le Pô, où se réunirent les triumvirs Antoine, Lépide et Octave, pour partager le monde, après la bataille de Mutina. *Dion C.*, 46, *c.* 55. — *Appien*, *G. C.*, 4.

TRIVENTUM, v. du Samnium.

TRIVESPER LEO, *le lion des trois nuits*, surnom d'Hercule. V. Trinoctius.

TRIVIA (*tres*, trois; *via*, routes), surnom de Diane. V. Triodites.

1. TRIVIÆ Antrum, endroit de la vallée d'Aricie, où résidait la nymphe Egérie. *Mart.*, 6, *ep.* 47.

2. — Lucus, lieu voisin de Cumes en Campanie, consacré à Diane Trivia. *Virg.*, *En.*, 6, *v.* 13; 7, *v.* 774. — *Ov.*, *Mét.*, 2, *v.* 416; *Trist.*, 4, *élég.* 4, *v.* 73; *Fast.*, 1 *v.* 141, 389. — *Prop.*, 2, *él.* 23, *v.* 40.

3. — lac consacré à Diane Trivia, près d'Aricie. *En.*, 7, *v.* 516.

TRIVICUM, petite v. d'Apulie, à l'O., sur les confins du Samnium.

TRIVIUS (*trivium*, carrefour), surnom de Mercure, qui, comme messager des dieux, présidait aux chemins.

TROADE, *Troas*, *géog.*, petite contrée de l'Asie mineure, dont Troie était la capitale. On la prend tantôt pour la Mysie tout entière, qui formait le royaume de Priam, tantôt pour une partie de la côte occidentale de cette province, partie comprise alors entre la mer Egée, le fleuve Rhodius, le mont Ida et le golfe d'Adramytte. La Troade s'appelait anciennement Dardanie. V. Troie.

TROAS (Alexandria). V. Alexandria Troas.

TROCHOIS (τροχός, roue), lac de l'île de Délos, ainsi nommé à cause de sa forme circulaire. Apollon et Diane naquirent sur ses bords.

TROCHOS, v. de l'Argolide, au S. E., près de Cenchrée et sur les frontières de la Cynurie.

TROCMES, *-mi*, peuples de la Galatie, au N. E., s'étendaient depuis le fleuve Halys et les Tectosages jusqu'à la Phazémotide, province du Pont. *T. L.*, 38, *c.* 16.

TROEZEN. V. Trézène.

TROGILE, *-lus*, v. et port de Sicile, près de Syracuse. *Sil.*, *Thuc.* — *Ital.*, 14, *v.* 259.

TROGILIES, *liæ*, nom de trois petites îles, situées entre le cap Trogilium et l'île de Samos.

TROGILIUM Pr., promontoire d'Ionie, au midi, vis-à-vis de la pointe méridionale de l'île de Samos. *Strab.*, 14.

TROGLODYTES, *-tæ*, peuples de l'Afrique orientale, habitans de la Troglodytique, ainsi nommés de ce qu'ils vivaient dans des trous souterrains (τρωγλός, trou; δύω, δῦμι, entrer). Les anciens ont débité beaucoup de fables sur ce peuple auquel ils attribuaient généralement une taille extrêmement petite, et un caractère jaloux et méchant. Les Troglodytes furent soumis par Ptolémée Philadelphe. *Strab.*, 1. — *P. Méla*, 1, *c.* 4 et 8. — *Pline*, 5, *c.* 8; 37, *c.* 10.

TROGLODYTIQUE, *-ca* ou *-ce regio* (*côte d'Habesh*), contrée orientale de l'Afrique, s'étendait au-dessous de l'Egypte, le long du golfe Arabique, depuis l'*Immundus Sinus* jusqu'au golfe Avalite.

TROGUE-POMPÉE, *Trogus Pompeius*, célèbre historien du siècle d'Auguste, naquit dans la Gaule Narbonnaise, chez les Vocontii, et florissait vers l'an 41 av. J. C. Il se rendit célèbre à Rome par son histoire universelle, en 44 livres, qu'il intitula *Historia philippicæ et totius mundi origines et terræ situs*, parce que la principale partie de l'ouvrage est consacrée à l'histoire de la monarchie de Philippe et d'Alexandre et de leurs successeurs, tandis que celle des autres peuples n'est traitée qu'accessoirement et comme épisode. Il paraît que le style de Trogue-Pompée, ainsi que celui de tous les écrivains contemporains d'Auguste, était remarquable par la pureté et l'élégance. Mais malheureusement l'ouvrage s'est perdu, et il ne nous en reste que l'extrait de Justin. V. Justin.

1. TROIE, *Troja* (*Bonnar-Bachi*), célèbre v. de l'Asie mineure, capitale de la Troade, sur le Scamandre, voisine du mont Ida et du cap Sigée, environ à quatre milles de la mer. Elle porta divers noms, empruntés pour la plupart des princes qui y régnèrent; ainsi elle fut appelée Dardanie de Dardanus, Teucrie de Teucer, Ilion d'Ilus. Les poètes ont dit que ses murailles avaient été bâties par Apollon et Neptune. Tout le monde sait qu'elle fut prise et incendiée par les Grecs après un siége de dix ans (V. ci-dessous Guerres de Troie).

2. — petite v. d'Egypte, dans l'Heptanomide, au N., sur la rive droite du Nil, vis-à-vis de Memphis.

3. — v. d'Epire, dans la Chaonie. *Virg.*, *En.*, 3.

4. — v. d'Italie, au fond du golfe Adriatique, chez les Euganei, fut fondée par Anténor *T. L.*

5. — v. d'Italie, chez les Laurentins, à l'embouchure du Tibre, près de l'endroit où fut depuis Ostie, fut fondée par Enée, selon Tite-Live.

Troie (guerres de), nom commun à deux guerres célèbres de l'époque héroïque des Grecs.

La première guerre fut faite par Hercule irrité de ce que Laomédon lui avait refusé les chevaux qu'il lui avait promis pour la délivrance d'Hésione sa fille. Troie fut prise, Laomédon mis à mort, et un autre prince, le jeune Priam, placé sur le trône.

La seconde, plus terrible et plus importante dans ses résultats, fut entreprise par les Grecs, pour venger l'outrage que Pâris fit à Ménélas en lui enlevant Hélène son épouse. L'armement des Grecs était de mille vaisseaux, selon Euripide, Virgile et Lycophron; de onze cent quatre-vingt-six, selon Homère, et de douze cents, selon Thucydide. Les plus grands vaisseaux contenaient cent cinquante hommes, et les plus petits cinquante, ce qui ferait croire que l'armée était composée de cent mille hommes. Agamemnon eut le commandement général, et les autres princes commandaient sous lui. Ceux qui se signalèrent le plus dans cette guerre sont Achille, Ajax, Menelas, Ulysse, Diomède, Protésilas, Patrocle, Agamemnon, Nestor, Néoptolème (V. ces noms). Les Troyens opposèrent aux Grecs des forces supérieures. Tous les princes de l'Asie mineure se rangèrent sous leurs drapeaux; Rhésus, roi de Thrace, et Memnon, roi d'Éthiopie, y vinrent en personne avec des renforts considérables. Les deux partis se livrèrent de si rudes combats, que le Xanthe et le Simoïs ne roulèrent souvent que des flots de sang.

Le siége de Troie dura dix ans: la destinée de cette ville, selon Homère, dépendait d'Hector,

Troie devait se défendre tant que ce héros serait en vie, c'est-à-dire que ce prince était son plus ferme défenseur. Les poètes postérieurs à Homère ont publié que la ruine de Troie était attachée à certaines fatalités qui devaient être accomplies auparavant. La première était qu'elle ne pouvait être prise, s'il n'y avait parmi les assiégeans un descendant d'Eacus (V. Achille, Pyrrhus). Secondement il fallait avoir les flèches d'Hercule (V. Philoctète). En troisième lieu, on devait enlever le Palladium (V. Palladium). Quatrièmement il fallait empêcher que les chevaux de Rhésus ne bussent de l'eau du Xanthe (V. Rhésus). La cinquième fatalité était la mort de Troïle fils de Priam, et la destruction du tombeau de Laomédon. Enfin Troie ne pouvait être prise sans que les Grecs eussent dans leur armée Télèphe, fils d'Hercule et d'Augé, allié des Troyens. V. Télèphe.

A la fin de la dixième année, les Grecs, lassés d'un si long siége, et rebutés de tant d'attaques infructueuses, eurent recours à un stratagème. Ils s'avisèrent de construire un énorme cheval de bois, cachèrent dans ses flancs des soldats armés, et feignirent ensuite de se retirer, laissant le cheval de bois sur le rivage de Troie comme un hommage inviolable offert à Minerve. Les Troyens firent entrer ce colosse dans la ville (V. Sinon). La nuit suivante, pendant que tout le monde dormait, les Grecs sortirent des flancs du cheval, et ouvrirent les portes de la ville à leurs compagnons. La plus grande partie des habitans fut passée au fil de l'épée, le reste fut réduit en esclavage. Les marbres d'Arundel placent la ruine de Troie à l'an 1184 av. J. C., et à l'an 408 avant la première olympiade. V. Paris, Agamemnon, Hector, Enée, Ilium, Laomédon, Ménélas, Priam.

Quelque temps après, on bâtit une nouvelle Troie à trente stades des ruines de l'ancienne; mais cette ville ne fut jamais florissante; elle était presque détruite du temps de Strabon. On prétend que César, qui se disait descendu d'Enée, avait formé le dessein de transporter dans cette ville le siége de l'empire. Auguste eut le même projet; et ce fut, dit-on, pour l'en dissuader qu'Horace composa l'ode *Justum et tenacem propositi virum*.

La guerre de Troie est sans contredit l'événement, soit mythologique, soit historique, le plus célèbre de toute l'antiquité. Elle est aussi une des époques les plus importantes; car elle forme la limite entre les temps purement fabuleux et les temps à demi-historiques. Enfin elle eut un grand résultat en ce qu'elle ouvrit à la Grèce les côtes de l'Asie mineure où leur population surabondante forma dès-lors de brillans établissemens. Cet événement important fournit le sujet des poèmes les plus anciens et les plus beaux. Dans l'Iliade, Homère chante un des principaux épisodes de la guerre, la colère et la retraite d'Achille; dans l'Odyssée, il en rappelle tous les derniers événemens, et en décrit les résultats. La plupart des poètes tragiques grecs y ont puisé les sujets de leurs tragédies; enfin Virgile, dans son Enéide, fait un admirable tableau (l. 2.) de la dernière nuit de cette malheureuse ville. *Esch.*, *Agamem.* — *Soph.*, *Ajax.* — *Eurip.*, *Hécube; Andromaq.; les Troyennes; Rhésus.*

TROÏENS (Jeux). V. Trojani Ludi.

1. TROÏLE, fils de Priam, tué par Achille. Les destins avaient arrêté que Troie ne pourrait être prise durant la vie de ce jeune prince. Selon certains auteurs, Troïle fut aimé d'Achille, qui, n'étant point payé de retour, le tua à coups de flèches, dans le temple d'Apollon Thymbreus. *Virg.*, *En.*, 1, *v.* 474. — *Hor.*, 2, *od.* 9, *v.* 16. — *Dict. de Crète*, 4, *c.* 9. — *Apollod.*, 3, *c.* 12 et 23. — *Dar. le Phr.*, *c.* 4 et 34. — *Tzets.*, *Lycoph.*, *v.* 307.

2. — frère d'armes d'Enée, mécontent du séjour de Lavinium, s'établit à Alba, qu'il nomma de ce nom, pour en faire la rivale d'Albe-la-Longue, fondée par Ascagne à l'autre extrémité de l'Italie.

TROIS, *tres*, *tria* : ce nombre était mystérieux chez les anciens. Ils buvaient trois fois en l'honneur des trois Grâces, et crachaient trois fois dans leur sein pour détourner les enchantemens. *Apollod.*, 3, *c.* 12. Le gouvernement du monde était partagé entre trois dieux, Jupiter, Neptune et Pluton. Diane avait trois visages. Il y avait trois Parques, trois Furies, trois Harpyes, trois Gorgones, trois Hespérides, trois Grâces, trois Sybilles. Quelques poètes comptaient trois Muses. Cerbère avait trois têtes, Géryon trois corps. Les déesses Mères, appelées *Matres* ou *Matræ*, les divinités appelées *Sulevæ* et *Campestres*, sont représentées trois de compagnie. Théocrite (*Idyll.*, 13) introduit Hylas allant puiser de l'eau à une fontaine, à laquelle présidaient trois Nymphes, Eunica, Malis et Xycheia. Enfin dans les sacrifices magiques on apportait un soin minutieux à faire certaines opérations ou trois fois ou par trois. Ainsi on faisait trois fois le tour de l'autel, on nouait en trois un ruban, on coupait trois poils du front des victimes, etc.

TROJANI Ludi, jeux que célébraient à Rome, dans le Cirque, les jeunes gens de la première condition, qui couraient à cheval, divisés par escadrons, et figuraient un combat. Enée ou Ascagne, son fils, les instituèrent en Sicile en mémoire d'Anchise; Sylla les fit célébrer pendant sa dictature; Auguste les remit en vigueur, et les Romains les conservèrent long-temps après lui. On y donnait des combats à cheval simulés. Le chef du parti principal s'appelait *princeps juventutis*, et était d'ordinaire un fils de sénateur, ou l'héritier présomptif de la couronne. *En.*, 5, *v.* 602. — *Suét.*, *Aug.* — *Plut.*, *Syll.*

TROMENTINA, tribu romaine. *T. L.*, 6, *c.* 5.

TROPÆA, *myth.*, surnom de Junon, censée présider aux triomphes, cérémonie pendant laquelle on lui offrait toujours des sacrifices

Tropæa, *géog.* V. Trophæa.

TROPÆOPHORUS (τροπαῖον, trophée; φέρω, je porte), et Tropæuchus (τροπαῖον, trophée; ἔχειν, avoir), surnom de Jupiter, comme présidant à l'érection des trophées et aux cérémonies des triomphes.

TROPÆUS, surnom de Jupiter, signifie tantôt que Jupiter met les ennemis en fuite (τρέπειν, tourner, mettre en fuite), tantôt qu'il préside aux trophées et aux triomphes. Alors c'est le même sens que Tropæophorus et Tropæuchus.

TROPÉE, *-pæa*, v. du Brutium, à l'O., sur la côte, entre Nicotera et Hipponium.

TROPÉOPHORE. V. Tropæophorus.

1. TROPHÆA ou Tropæa, v. de l'Arcadie, chez les Psophidiens, au midi, sur le Ladon.

2. — v. du Brutium. V. Tropée.

3. — Augusti ou Trophée d'Auguste (*Turbia* ou *Torba*), monument élevé sur le sommet de l'*Alpis maritima*, au N. O. du port d'Hercule Monœcien. Sur ce monument était gravée une inscription portant les noms de tous les peuples vaincus par Auguste dans les Alpes, et depuis le Var jusqu'à l'Adriatique.

4. — Pompeïi, monument élevé dans les Pyrénées, à l'O. du Portus Veneris, par Pompée avec

une inscription où étaient rapportés les noms de toutes les villes qu'il avait conquises.

5. — Drusi, v. de la Germanie, où mourut Drusus, et où Tibère fut salué empereur.

TROPHÉE (τροπή, fuite des ennemis). Les trophées, chez les anciens, étaient dans l'origine un amas d'armes et de dépouilles des ennemis, élevé par le vainqueur dans le champ de bataille. Les Grecs et les Romains ne manquaient jamais, aussitôt après la victoire, d'ériger un trophée qui n'était ordinairement qu'un tronc d'arbre chargé de cuirasses, de casques, de bouchiers et d'autres armes. Ces monumens n'étaient pas toujours faits de la même manière : quelquefois on érigeait une grande pierre ou une colonne sur laquelle on gravait le détail de la victoire remportée, ou on l'y représentait en relief. Les Romains élevaient souvent des tours de pierre sur le champ de bataille, au-dessus desquelles ils plaçaient des trophées ornés des dépouilles des ennemis. Ces monumens étaient toujours consacrés à quelques divinités, comme à Jupiter, à Mars, à Bellone, auxquels on en érigeait aussi d'airain, et quelquefois d'or et d'argent ; c'est pourquoi on n'osait pas les renverser. Il n'était pas permis non plus, quand ils tombaient par vétusté, de les relever ni d'en substituer d'autres à la place.

TROPHONIENS, *-nii* (sous entendu *ludi*), jeux célébrés en l'honneur de Trophonius, avaient lieu à Lébadée ville de Béotie, voisine de l'antre où il rendait des oracles. V. Trophonius.

1. TROPHONIUS, héros célèbre par les honneurs divins décernés à sa cendre, et par l'oracle mystérieux qui se rendait dans une caverne auprès de sa tombe (V. Trophonius, n° 2), était fils, ainsi qu'Agamède, d'Erginus, roi des Orchoméniens. Ces deux frères devinrent de grands architectes : ce furent eux qui bâtirent le temple d'Apollon à Delphes, et un édifice pour les trésors d'Hyrieus. En construisant ce dernier bâtiment, ils avaient pratiqué un secret dont eux seuls avaient connaissance : une pierre qu'ils savaient ôter et remettre sans qu'il y parût leur donnait le moyen de voler chaque nuit l'argent d'Hyrieus; celui-ci, voyant diminuer son trésor sans qu'on eût ouvert les portes, s'avisa de tendre un piége autour des vases qui le renfermaient, Agamède y fut pris. Trophonius ne sachant comment le dégager, et craignant que s'il était mis le lendemain à la question il ne découvrît le mystère, lui coupa la tête. Peu de temps après ce crime, il mourut lui-même d'une mort violente. Selon Pausanias, il fut englouti vivant dans le sein de la terre. Selon d'autres, quand il eut achevé le temple d'Apollon, il demanda au dieu la récompense de son travail ; la Pythie lui répondit d'attendre huit jours, et de se bien divertir. Au huitième jour, Trophonius et son frère furent trouvés morts dans leur lit. Son tombeau resta quelque temps dans l'oubli. Mais enfin une circonstance particulière lui fit rendre de grands honneurs (V. ci-dessous Antre de Trophonius).

Cicéron parle (*Nat. des D.*, 3, *c.* 22; *Divin.*, 1, *c.* 34) d'un Trophonius, fils de Valens et de Phoronis, et que l'on confond avec Mercure. C'est peut-être celui à qui l'on rendait les honneurs divins.

2. — (Antre de), *Antrum Trophonii*, caverne secrète de la Béotie, dans le voisinage de Lébadée, était le siége d'un oracle fameux dans la Béotie, qui se rendait avec plus de cérémonie que celui d'aucun dieu, et qui subsista même long-temps après que ceux de la Grèce eurent cessé. Trophonius, dont l'oracle portait le nom, n'était cependant qu'un simple héros célèbre par ses talens dans l'architecture, ou même, suivant quelques auteurs, un brigand et un scélérat (V. Trophonius, n° 1). Après sa mort, son tombeau resta quelque temps oublié, lorsqu'une sécheresse extraordinaire affligeant la Béotie, on eut recours à l'oracle de Delphes. Apollon, qui voulait reconnaître le service que Trophonius lui avait rendu en bâtissant son temple, répondit par la Pythie, que c'était à Trophonius qu'il fallait avoir recours, et qu'il fallait l'aller chercher à Lébadée, où il rendait des oracles dans un antre. Les députés allèrent donc à Lébadée, trouvèrent l'antre de Trophonius, et y entendirent une voix qui leur enseigna le moyen de faire cesser la sécheresse. Depuis ce temps, Trophonius fut honoré comme un dieu, et on lui bâtit un autel.

L'antre de Trophonius devint un des plus célèbres oracles de la Grèce. Lorsqu'on voulait le consulter, il fallait pratiquer certaines cérémonies. Avant de descendre dans l'antre, où l'on recevait la réponse, il fallait passer quelques jours dans une chapelle dédiée au Bon Génie et à la Fortune, se purifier par l'abstinence de toutes les choses illicites, et se baigner dans les eaux du fleuve Hercine. On sacrifiait ensuite à Trophonius et à toute sa famille, à Jupiter surnommé *Roi*, à Saturne, à une Cérès Europe, qu'on croyait avoir été nourrice de Trophonius, et l'on ne vivait que des chairs sacrifiées.

« Pour savoir si Trophonius trouvait bon qu'on descendît dans son antre, il fallait consulter les entrailles de toutes les victimes, surtout celles du bélier qu'on immolait en dernier lieu. Si les auspices étaient favorables, on menait le consultant pendant la nuit au fleuve Hercine, où deux enfans de douze ou treize ans lui frottaient tout le corps d'huile. Ensuite on le conduisait jusqu'à la source du fleuve, et on l'y faisait boire de deux sortes d'eau, celle du Léthé qui effaçait de l'esprit toutes les pensées profanes, et celle de Mnémosyne qui avait la vertu de faire retenir tout ce qu'on devait voir dans l'antre sacré. Après tous ces préparatifs on faisait voir la statue de Trophonius, auquel il fallait adresser une prière. On était revêtu d'une tunique de lin ornée de bandelettes sacrées ; ensuite on était conduit à l'oracle.

« Cet oracle était sur une montagne, dans une enceinte de pierres blanches sur laquelle s'élevaient des obélisques d'airain. Dans cette enceinte était une caverne en forme de four, taillée de main d'homme. Là s'ouvrait un trou assez étroit, où l'on ne descendait point par des degrés, mais avec de petites échelles. Lorsqu'on y était descendu, on trouvait encore une petite caverne dont l'entrée était assez étroite ; on se couchait à terre, on prenait dans chaque main une certaine composition de miel qu'il fallait nécessairement porter ; on passait les pieds dans l'ouverture de cette deuxième caverne, et aussitôt on se trouvait entraîné au dedans avec beaucoup de force et de vitesse.

« C'était là que l'avenir se déclarait, mais non pas à tous de la même manière : les uns voyaient, les autres entendaient. On sortait de l'antre, couché à terre, comme on y était entré, et les pieds les premiers. Aussitôt le consultant était mis dans la chaise de Mnémosyne, où on lui demandait ce qu'il avait vu ou entendu ; de là on le ramenait encore dans la chapelle du bon Génie, et on lui laissait le temps de reprendre ses sens. Enfin il était obligé d'écrire sur un tableau tout ce qu'il avait vu ou entendu, ce que les prêtres apparemment interprétaient à leur manière.

« Il n'était guère possible de sortir de l'antre sans avoir été extrêmement effrayé ; aussi les

anciens tiraient de la caverne de Trophonius la comparaison d'une grande frayeur Ce qui augmentait encore l'horreur de la caverne, c'est qu'il y avait peine de mort pour ceux qui osaient interroger le dieu sans les préparatifs nécessaires. »

Cependant Pausanias assure qu'un seul homme y avait péri. C'était un espion que Démétrius y avait envoyé pour voir s'il n'y avait point dans ce lieu saint quelque chose qui fût bon à piller. Son corps fut trouvé loin de là, et il y a apparence que, son dessein étant découvert, les prêtres le massacrèrent dans l'antre même, et le firent sortir par quelque issue par laquelle ils entraient eux-mêmes sans être aperçus. *Cic.*, *Tusc.*, 1, *c.* 47. — *Pline*, 34, *c.* 7. *Plut.* — *Philost.*, *V. d'Apoll. de Tyan.*, 8, *c.* 19. — *Paus.*, 9, *c.* 37, 38, 39 et 40. — *El.*, *H. D.*, 3, *c.* 45.

1. TROS, fils d'Erichthonius, petit-fils de Dardanus et arrière-petit-fils de Jupiter, épousa la nymphe Calliroé, fille du Scamandre, dont il eut Ilus, Ganymède et Assaracus. Il donna son nom à la ville de Troie, qu'on appelait auparavant Dardanie. Ayant fait plusieurs conquêtes sur ses voisins, il envoya son fils Ganymède, accompagné de quelques-uns de ses amis, en Lydie, pour offrir des sacrifices dans un temple consacré à Jupiter. Tantale, qui ignorait le dessein de Tros, fit périr le jeune Ganymède : ce qui fut cause d'une longue guerre entre ces deux princes et leurs descendans. Homère dit que Jupiter, pour consoler Tros de l'enlèvement de son fils, lui fit présent de fort beaux chevaux. *Hom.*, *Il.*, 20, *v.* 219. — *Diod. de Sic.*, 4. — *Dict. de Crète*, 1, *c.* 9. — *Virg.*, *Géorg.*, 3, *v.* 36; *En.*, 3, *v.* 108. — *Apoll.*, 3, *c.* 12. V. Ganymède, Tantale.

2. — capitaine troyen, fils d'Alastor, fut tué par Achille. *Hom.*, *Il.*, 20, *v.* 463.

TROSMI ou Trismis, v. de la Mésie inférieure, au N. E., sur le Danube, près de l'embouchure de l'Avarus.

TROSSULE, *-lum*, (*Trosso*), v. d'Etrurie, vers le S., près de Perusia (Pérouse), sur le bord oriental du lac de Vulsinie. Les chevaliers romains, l'ayant prise sans le secours de l'infanterie, furent appelés de là Trossules, nom qui dans la suite servit à désigner les hommes trop occupés du soin de briller par leur parure. *Sénèq.*, *ép.* 86 et 87. — *Pers.*, 1, *v.* 82. — *Pline*, 32, *c.* 2.

TROSTULES. V. Trossule.

TROTYLE, *-lum*, petite v. de Sicile. *Thucyd.*, 6.

1. TROYENS, habitans de Troie. V. Troie.

2. — (Jeux). V. Trojani Ludi.

TRUENTUS (*Tronto*), fleuve méridional du Picenum, passe à *ad Martem*, *ad Centesimum*, Asculum et Picenum, et se jette, près de cette dernière ville, dans l'Adriatique. *Pline*, 3, *c.* 13. — *P. Méla*, 2, *c.* 4. — *Sil. Ital.*, 8, *v.* 434.

TRUIE, animal qu'on immolait à Cérès, parce qu'il détruit les fruits et les autres productions de la terre. On le sacrifiait aussi à Junon, honorée comme protectrice de la terre. Dans les traités et les alliances, on immolait non une Truie, mais un porc. C'est ainsi que Virgile représente Romulus et Tatius se jurant une alliance éternelle devant l'autel de Jupiter, en immolant un porc. Cependant quelques auteurs pensent que dans les alliances on immolait préférablement des truies. *Virg.*, *En.*, 8, *v.* 641.

TRUTULENSIS PORTUS, port de Bretagne, vers le S. E. On le croit le même que Rutupies (*Rochester.*)

TRYGO, nymphe d'Arcadie, qui fut, dit-on, nourrice d'Esculape. Elle avait son tombeau dans la ville de Telphuse. *Paus.*, 8, *c.* 25.

TRYPHÈNE, fille de Ptolémée Evergète II, roi d'Egypte, épousa Antiochus Grypus, et en eut deux fils nommés tous deux Séleucus. V. Séleucus, n. 6 et 7.

TRYPHERUS, célèbre cuisinier romain du temps de Juvénal. *Juv.*, *Sat.*, 11.

TRYPHIODORE, *-rus*, poète grec, naquit à Lycopolis en Egypte, et vécut sous l'empereur Anastase. D'un grand nombre d'ouvrages qu'il composa il ne reste qu'un poëme d'environ sept cents vers intitulé *la Prise de Troie*, et dans lequel, à l'exemple de Nestor de Larande, il observait de ne point mettre d'*A* dans le premier vers, point de *B* dans le second, et ainsi de suite, retranchant à chaque vers une lettre de l'alphabet.

1. TRYPHON, surnom de Ptolémée Philopator. V. Ptolémée IV. *Elien*, *H. D.*, 14, *c.* 31.

2. — ou Diodote, usurpateur du trône de Syrie. Il avait été général des troupes d'Alexandre-Bala, et quelques années après la mort de ce prince, il détrôna Démétrius Nicanor qui lui avait succédé pour placer sur le trône Antiochus VI, fils de Bala, 144 ans av. J. C. Il régnait seul sous le nom de ce prince enfant, et au bout d'un an il le fit périr pour régner seul. Trois ans après, Antiochus Sidétès, fils de Démétrius Soter, le chassa du trône et le fit périr à Apamée, où il s'était réfugié, l'an 139 av. J. C. Quelques auteurs disent qu'il se tua lui-même. *Esd.*, 1, *c.* 4, *v.* 9. — *Mach.*, 1, *c.* 11, 13, 14. — *Jos.*, *Ant. J.*, 13, *c.* 12. — *Strab.*, 14. — *Just.* 36, *c.* 1.

3. — ou Salvius, général des esclaves en Sicile. V. Salvius, n. 1.

4. — grammairien d'Alexandrie, contemporain d'Auguste, avait composé plusieurs ouvrages entre autres un traité sur l'abondance du style

TRYPHONINUS (Cl.), jurisconsulte qui vivait vers le commencement du 3ᵉ siècle. Il fut nommé préfet de Syrie sous Caracalla, et devint ensuite un des conseillers d'Alexandre-Sévère.

TUBA, trompette, instrument militaire, qu'il faut distinguer du *lituus*, du *cornu*, et de la *buccina*, en ce que ceux-ci étaient recourbés, tandis que le *tuba* était droit.

TUBACTIS ou Tubatis, v. de la Tripolitaine, sur la côte d'Afrique, entre l'embouchure du fleuve Cinyphis et le promontoire Triœorum.

TUBANTES, peuple peu connu de Germanie. *Tac.*, *Ann.*, 1, *c.* 51.

TUBÈRE, fleuve de la Gédrosie. V. Tomère.

1. TUBÉRON, *-ro* (Q. Ælius Pætus), consul 167 ans av. J. C., gendre de Paul-Emile, était très-pauvre, comme tous les Tubérons. Seize individus de cette famille logeaient ensemble avec leurs femmes et leurs enfans dans une maison assez petite, et vivaient du produit d'une ferme située dans le territoire de Véies. Tubéron n'avait pour toute vaisselle d'argent qu'une petite coupe que Paul-Emile avait rapportée du butin de la Macédoine, et dont il avait fait présent à son gendre.

2. — (P.), neveu et admirateur du jeune Scipion l'Africain. *Cic.*, *Orat.*, *c.* 84.

3. — (Q. Ælius), neveu, ainsi que le précédent, du 2ᵉ Scipion l'Africain. Nommé juge dans une affaire relative à ce grand homme, il le condamna. Il se signala aussi par son zèle contre C. Gracchus, et composa des harangues contre lui. Tubéron s'était livré à l'étude de la philosophie, et

faisait profession du stoïcisme, *Cic.*, *Muréna*, c. 36 ; *ep. à Brut.*

4. — (Ælius), condisciple et intime ami de Cicéron, le suivit en Asie en qualité de lieutenant. Nommé ensuite, vers les commencemens de la guerre civile entre César et Pompée, gouverneur de l'Afrique, il fit voile vers cette province. Mais l'ayant trouvée occupée par un détachement de l'armée de César, il revint vers Pompée et se signala à Pharsale. César lui pardonna et le reçut au nombre de ses amis. Tubéron s'était livré à l'étude de l'éloquence et même avait composé une histoire. *Cic.*, *disc. p. Lig.*, *c.* 7 ; *p. Planc.*, *c.* 41.

5. — (Q. Ælius), fils du précédent, suivit son père dans le camp de Pompée. César lui pardonna en même temps qu'à son père. Tubéron, rappelé à Rome contre son attente, chercha à s'attirer les bonnes grâces de César en persécutant ses anciens amis, et s'opposa au rappel de Ligarius un des anciens partisans de Pompée. Cicéron plaida contre lui et l'emporta. Il était allié de Cicéron. *Cic.*, *disc. p. Lig.*, c. 1, 2, etc.

6. — général romain qui fit la guerre en Germanie sous les empereurs. Ayant été traduit en jugement comme prévenu de trahison, il fut acquitté.

TUBERTUS (P.) Posthumius, consul 505 et 503 ans av. J. C. *Cic.*, *Lois*, *c.* 23.

TUBILUSTRE ou Tubilustries, *-trium* ou *-tria* (*tuba*, trompette ; *lustrare*, purifier), fêtes romaines dans lesquelles on purifiait les trompettes militaires par le sacrifice d'un agneau que l'on immolait à l'entrée du temple de Saturne. Cette fête avait lieu au mois d'avril. *Varr.*, *L. L.*, 5, *c.* 3. — *Ov.*, *Fast.*, 5, *v.* 725.

TUBULUS (L. Hostilius), Romain qui fut préteur de la ville l'an de Rome 611, av. J. C. 143, et qui vendit la justice. Traduit devant les tribunaux pour ce crime, il trouva moyen de se soustraire au jugement, et fit abandonner la procédure. *Cic.*, *Lett. à Att.*, 12, *ép.* 5.

TUBUNE, *-na* (*Tubnah*), v. de la Numidie Sitifensis, au S., près d'un lac.

1. TUBURBO, surnommée *la grande*, v. d'Afrique, dans la Zeugitane méridionale, à quelques milles de la mer, au S. de Tunes, à l'O. de Neapolis et au N. E. d'Adrumète.

2. — surnommée *la petite*, autre v. de la Zeugitane, à peu de distance de la précédente.

TUBUSUPTE, *-tus* (*Burg*), v. de la Mauritanie Césarienne, au N. E., au milieu des montagnes, non loin du fleuve Audus.

TUCCA (Plautius), *hist.*, ami d'Horace et de Virgile, fut chargé de revoir, avec Varus et Plotius, l'Enéide, que son auteur avait laissée imparfaite. *Hor.*, 1, *Sat.*, 5, *v.* 40.

Tucca, *géog.*, v. d'Afrique, dans la Mauritanie.

1. TUCCIA ou Tutia, Romaine célèbre par ses débauches. *Juv.*, *Sat.*, 6, *v.* 64.

2. — vestale qui, étant accusée d'avoir été infidèle à son vœu, prouva son innocence en transportant de l'eau dans un crible depuis le Tibre jusqu'au temple de Vesta. *Den. d'Hal.*, 2, c. 69. — *Val. Max.*, 8, *c.* 1. — *Pline*, 28, *c.* 2.

TUCIANUS ou Tuccianus, poëte latin du 7e siècle, dont il ne reste que quelques vers insérés dans l'Anthologie latine de Burmann.

TUCCIUS,

TUDER ou Tuderte *-tum* (*Todi*), v. de l'Ombrie, à l'O., sur le Tibre, un peu au-dessus de sa jonction avec le Clanis. *Sil. Ital.*, 4, *v.* 222.

TUDITANUS, surnom d'une branche de la famille Sempronia, fut donné d'abord, selon Festus, à un membre de cette famille, qui avait une tête en forme de marteau, *tuditi*, *seu malleo similis*.

1. TUDITANUS (C. Sempronius), habile orateur, vivait dans le huitième siècle à Rome. *Cic.*, *Brut.*, *c.* 25.

2. — (M. Sempronius), consul l'an de Rome 513, av. J. C. 241.

3. —(M. Sempronius), collègue de M. Corn. Cethegus dans le consulat l'an de Rome 549, av. J. C. 205, et ensuite dans la censure.

4. — Romain, aïeul de la célèbre Fulvie, épouse d'Antoine le triumvir, devint fou vers le milieu de sa vie. *Cic.*, *Phil.*, 3, *c.* 6.

TUDRES, *-dri*, peuples de Germanie. *Tac.*, *M. des Germ.*, c. 42.

TUGÈNE, *-nus pagus*, canton de l'Helvétie, à l'E., sur les frontières de la Rhétie.

TUGIA (*Toïa*), ville d'Espagne. *Pline*, 3, *c.* 1.

TUGURINUS (Julius), chevalier romain, qui conspira contre Néron. *Tac.*, *Ann.*, 15, *c.* 70.

TUISTO, dieu des Germains, et fils de la Terre. C'est le même que le Teutatès des Gaulois. *Tac.*, *M. des Germ.*, *c.* 2.

TULCIS (*Francoli*), fleuve d'Espagne, qui se jette dans la Méditerranée.

TULINGES, *-gi*, peuple de la Germanie, vers les sources du Danube et les frontières septentrionales de l'Helvétie. *Cés.*, *G. des G.*, 1, *c.* 5.

TULLA, guerrière italienne, compagne de Camille. *En.*, 11, *v.* 656.

TULLEÏUS, lieutenant de Cicéron dans son proconsulat en Cilicie. *Divinat.*, 15, c. 4.

1. TULLIA (Loi), *de ambitu*, portée l'an 63 av. J. C. par Cicéron alors consul, ajoutait aux peines déjà imposées contre la brigue par la loi Calpurnia un exil de dix ans. Elle défendait de plus de donner au peuple des combats de gladiateurs deux ans avant de briguer les charges, à moins que, institué légataire par un testament, on n'y fût obligé par une clause particulière du testament. *Cic.*, *Disc. pr. Sext.*, *c.* 64 ; *Vatin*, *c.* 15 ; *pr. Murén.*, *c.* 32.

2. — *de senatu*, sur la légation libre, portée la même année, défendait aux sénateurs de garder plus d'un an la légation libre.

TULLIANUM, prison souterraine de Rome, ainsi nommée de Servius Tullius, qui la fit construire. Elle était à côté d'une autre prison appelée *Robur*. *Sall.*, *Catil.*

1. TULLIE, *-lia*, fille de Servius Tullius, roi de Rome, épousa Tarquin-le-Superbe, après avoir donné la mort à Aruns, son premier mari. Comme Tarquin voulait régner, elle consentit au meurtre de son père. On dit qu'après cette action détestable, elle fit passer son char sur le corps tout sanglant de ce prince. Ce monstre fut chassé de Rome avec son mari, dans la révolution qui suivit la mort funeste de Lucrèce. *Ov.*, *Ib.*, *v.* 363.

2.— autre fille de Servius Tullius, que Tarquin-le-Superbe épousa en premières noces. Son mari l'assassina, pour épouser son ambitieuse sœur V. Tullie, n. 1.

3.—ou Tulliola, fille de Cicéron et de Térentia, était tendrement aimée de son père, qui la désignait toujours par le diminutif *Tulliola*. Elle fut mariée trois fois, d'abord à Caius Pison, ensuite à Furius Crassipès, et enfin à P. Cornélius Dolabella,

dont le caractère inquiet et turbulent la rendit malheureuse. Elle mourut en couches vers l'an 44 av. J. C. Cicéron, inconsolable d'une telle perte, fit éclater une douleur si vive que ses ennemis dirent qu'il y avait plus que de la tendresse paternelle entre le père et la fille. On a prétendu que sous le pape Paul III, on avait trouvé dans la voie Appienne un tombeau, avec cette inscription : *Tulliolæ filiæ meæ.* Il y avait, dit-on, dans ce tombeau, un corps de femme, qui, au premier souffle d'air, fut réduit en poussière ; auprès du corps était une lampe encore allumée, qui s'éteignit à l'ouverture du tombeau, après avoir brûlé pendant quinze cents ans. Un savant a pris la peine de réfuter sérieusement ce conte ridicule. *Cic.*, *Ep. Fam.*, 2, *ép.* 15 ; 6, *ép.* 18 ; *à Att.*, 1, *ép.* 3 ; 10, *ép.* 18. — *Plut.*, *v. de Cic.*

4. — femme débauchée. *Juv.*, *sat.*, 6, *v.* 306

TULLIO, Syrien séditieux, ami du tribun Clodius. *Cic.*, *Rep.*, *des Aruspic.*, 4.

TULLIOLA, fille de Cicéron. V. TULLIA, n. 4.

1. TULLIUS (SERVIUS), roi de Rome. V. SERVIUS, n° 1.

2. — (M.) LONGUS, consul l'an 500 av. J. C. *T. L.*, 2, *c.* 19. — *Cic.*, *Brut.*, *c.* 16.

3. — (M.) CICÉRON, célèbre orateur. V. CICÉRON, n. 1.

4. — (Q.) Cicéron, frère de l'orateur de ce nom. V. CICÉRON, n° 2.

5. — fils de l'orateur Cicéron. V. CICÉRON, n° 3.

6. — (M.) LAUREA, secrétaire de Cicéron, 5, *Let. Div.*, *ép.* 20.

7. — chef des publicains en Sicile et intime ami de Verrès. *Cic.*, *Verr.*, 3, *c.* 71.

8. — (M.), accusateur de Sextius que défendit Cicéron.

9. — (L.), parent de Cicéron, fut un de ses lieutenans en Cilicie. *Cic.*, *à Att.*, 5, *ép* 21 ; *Verr.*, 4 § 11.

10. — (L.) MONTANUS, accompagna le fils de Cicéron à Athènes, *Cic.*, *à Att.*, 12, *ep.* 52.

11. — ou TULLIUS CIMBER, meurtrier de César, était fils d'un affranchi. Il parvint à des emplois importans, fut préteur en Bithynie et embrassa le parti de Pompée. Dans la suite, il rentra en grâce auprès de César, et fut un de ses meurtriers. Après la mort du dictateur, il alla rejoindre Cassius en Syrie avec des troupes qu'il avait levées dans son département de Bithynie. *Plut.* — *Cic.*, *Ep. Fam.*, 12, *ép.* 13 ; *Philip.*, 2, § 11. — *Suét.*, *Cés.*, *c.* 82.

12. — SENECIO, Romain qui fut accusé d'avoir trempé dans la conjuration de Pison.

13. — favori d'Othon.

TULLUM (*Toul*), v. de la Gaule, dans la Belgique 1re, chez les Leuci, sur la Moselle.

TULLUS, prénom romain que l'on regardait comme de bon augure, parce qu'il signifiait originairement un enfant que son père consentait à recevoir, à *relever* (*tollere*). A Rome, le père ayant le droit d'accueillir ou de rejeter ses enfans, la sage-femme posait à terre le nouveau-né, et c'était en le *relevant* que le père montrait qu'il consentait à s'en charger.

1. TULLUS HOSTILIUS, troisième roi de Rome (675-640 av. J. C.), et successeur de Numa, signala son ardeur martiale contre les Albains, dont il détruisit la capitale, après le combat des Horaces et des Curiaces. Ensuite il fit la guerre aux Latins et à d'autres peuples, les défit en diverses rencontres, et en triompha. Il périt avec toute sa famille d'une manière tragique, l'an 640 av. J. C. Les uns disent qu'ayant tenté quelques opérations magiques, dans lesquelles il n'observa pas toutes les cérémonies nécessaires, le ciel irrité le foudroya avec toute sa maison. D'autres pensent, avec plus de vraisemblance, qu'Ancus Martius, qui ambitionnait le trône, mit le feu au palais, et fit passer cet incendie pour une punition du ciel. *Flor.*, 1, *c.* 3. — *Den. d'Hal.*, 3, *c.* 1. — *Virg.*, *En.*, 6, *v.* 814. — *T. L.*, 1, c. 22 et 26. — *Plut.* — *Pline*, 2, *c.* 35. — *Val. Max.*, 3, *c.* 4. — *Hor.*, 4, *od.* 7, *v.* 15. — *Juv.*, 5, *v.* 57.

2. — (ATTIUS), prince des Volsques auprès duquel Coriolan exilé se réfugia. *T. L.*, 12, *c.* 55. V. CORIOLAN.

3. — CLUVIUS, un des ambassadeurs romains mis à mort par Lars Tolumnius. *Cic.*, *Phil.*, 9, § 3. — Pline le nomme Tullus Clælius, 34, *c.* 6.

4. — (L. VOLCATIUS), consul l'an de Rome 688 avec Lepidus. *Cic.*, *Cat.*, 1, § 6 ; *Att.*, 8, *ép.* 15. — *Hor.*, 3, *od.* 8, *v.* 12.

5. — HOSTILIUS, tribun du peuple, partisan d'Antoine. *Cic.*, *Phil.*, 13, § 12.

6. — protecteur de Properce, 1, *él.* 1, 8, 9.

TUMULTUS, LE TUMULTE ou plutôt la CONSTERNATION divinisée. Les Romains faisaient le dieu Tumultus fils de Mars.

TUNES ou TUNETUM (*Tunis*), v. de la Zeugitane, sur la mer, près de Carthage, entre le promontoire de Mercure et celui d'Apollon. Cette ville, déjà florissante lors de la ruine de Carthage, fut fortifiée par Scipion Emilien et devint une des plus considérables de l'Afrique. *T. L.*, 30, *c.* 9.

1 et 2. TUNGRI, v. et prov. V. TONGRES.

TUNGRORUM FONS (*Spa*), lieu voisin de la ville de Tongres, où se trouvaient des eaux minérales qui conservent encore aujourd'hui leur vertu.

TUNIQUE, habit commun aux Grecs et et aux Romains. Dans le commencement, les Grecs ne portaient sur la peau qu'une seule tunique de laine blanche appelée χιτών, qui leur tenait lieu de chemise et qu'ils quittaient pour se coucher. Cet habit ne descendait que jusqu'aux genoux, et n'était point ouvert par-devant. Dans la suite, ils en mirent une seconde sur la première, et l'appelèrent χιτωνίσκος ; celle-ci était plus ample et plus longue que l'autre. Les femmes portaient aussi deux tuniques comme les hommes, mais plus longues ; elles avaient des manches fort étroites qui descendaient au-dessous du coude, et quelquefois jusqu'au poignet. C'était sur la seconde tunique que s'appliquait le manteau.

Les Romains ne portèrent d'abord qu'une seule tunique de laine sur la chair ; mais dans la suite, ils en portèrent deux comme les Grecs, et quelquefois trois. La première qui leur tenait lieu de chemise, et qui était quelquefois de lin, s'appelait *tunica interior* ; elle était fine et sans manches, ne descendant qu'au-dessus des genoux. Celle des femmes était plus ample et plus longue. La seconde appelée *tunica exterior*, tunique extérieure, avait plus d'ampleur et de longueur que l'autre ; les manches en étaient fort larges, mais si courtes qu'elles n'allaient pas jusqu'au coude ; on sait que ces deux tuniques étaient communes aux deux sexes. Elles étaient l'une et l'autre justes au cou, de sorte que les femmes qui les laissaient ouvertes par le haut passaient pour chercher trop à plaire. C'était sur la tunique extérieure que se mettait la toge ; et comme cette tunique était fort ample, on prenait une ceinture pour l'arrêter et la retrousser par-devant et par les côtés. Ceux qui faisaient peu d'usage de leur ceinture affectaient un air de négligence et de mollesse trop marqué ; de là ces expressions : *altè cinctus* et *discinctus*, pour peindre le

caractère d'un homme courageux ou efféminé. V. Robe, Toge.

TURANIUS ou Turrannius (D.), Romain remarquable par son érudition, jouit de la familiarité de Cicéron. *Cic.*, *à Att.*, 1, *ép.* 6; 6, *ép.* 9; 7, *ép.* 1. — *Pline*, 3, *ép.* 1.

2.—(M.), Romain vertueux, ne voulut accepter aucune charge d'Antoine. C'est peut-être le même que Toranius. V. ce nom. *Cic.*, *Phil.*, 3, § 10.

3. — (C.), poète tragique latin, contemporain d'Auguste. *Ov.*, *Pont.*, 4, *él.* 16, *v.* 29.

TURBA ou Tarba ou Tarvia (*Tarbes*), v. des Gaules, dans la Novempopulanie, au S., capitale des Bigerrones, sur l'Aturus.

1. TURBO, gladiateur, fameux par sa petite taille et son grand courage. *Hor.*, 2, *Sat.*, 3, *v.* 310.

2. — gouverneur de la Pannonie sous les empereurs.

TURBULE, -*la* (*Teruel*), v. de l'Espagne, dans la Tarraconaise, chez les Edetani, au N., sur le fleuve Turia, près de sa source.

TURDETANI, habitans de la Turdétanie en Bétique, passaient pour les plus polis et les plus savans des Espagnols. *T. L.*, 21, *c.* 6; 28, *c.* 39; 34, *c.* 17.

TURDÉTANIE, -*nia* (*partie de l'Andalousie*), contrée d'Espagne, dans la Bétique occidentale, s'étendait depuis la rive gauche de l'Anas jusque chez les Bastules au-delà du Bætis.

TURDULES, -*li*, peuple de la Bétique (*Andalousie*), au N., était borné à l'O. par la Béturie, à l'E. par les Bastitani, au N. par la Carthaginoise et au S. par les Turdetani avec lesquels on les a confondus quelquefois.

TURDUS, surnom d'une des branches de la famille Papiria plébéienne. *Cic.*, *Div.*, 9, *c.* 21.

TURECIONICUM (*Ornacien*), v. de la Gaule, dans la Viennaise, chez les Allobroges, vers le centre, entre Vienne et Morgine.

TURÉSIS, un des chefs thraces qui se révoltèrent contre Rome sous le règne de Tibère.

TURIA (*Guadalaviar*), riv. de la Tarraconaise qui prend sa source aux monts Idubéda, sépare les Edetani des Celtibères, et se jette dans la Méditerranée, à Valentia.

TURIASO ou Turiasso (*Taracona*), v. de la Tarraconaise, vers le N., sur les confins des Vascones, des Ilergètes et des Celtibères, près de l'Ibérus (Ebre), entre Calaurris et Cesar-Augusta.

TURIBIUS, évêque d'Asturica (*Astorga*) en Espagne, écrivit contre les Priscillianistes un ouvrage intitulé *de non recipiendis in auctoritatem fidei scripturis apocryphis et de sectâ Priscillianorum.*

TURINUS AGER, nom que l'on trouve dans César, 3ᵉ *liv. de la G. civ.* On croit qu'il faut lire *Hirpinus.*

TURIOSE, -*sa*, petite v. de la Tarraconaise, sans doute la même que Turiaso.

TURIQUE, -*icum* (*Zurich*), v. de la grande Séquanaise, au N. E., sur un lac qui porte son nom.

1. TURIUS (L.) ou Thorius, Romain illustre du temps de Cicéron, se livra avec beaucoup de zèle à l'étude de l'éloquence ou de la philosophie, et suppléa par l'assiduité de son travail à la médiocrité des talens qu'il avait reçus de la nature. Il brigua mais inutilement le consulat. *Cic.*, *Brut.*, *c.* 67.

2. — juge corrompu du temps d'Auguste. *Hor.*, 2, *Sat.*, 1, *v.* 49.

TURMA, escadron de cavalerie qui comprenait originairement 30 hommes et qui se subdivisait en trois *décuries*, ou *escouades* de 10 hommes.

TURNACUM (*Tournay*), v. de la Gaule, dans la Belgique 2ᵉ, chez les Nervii, à l'O., sur une petite rivière qui se jette dans le Scaldis (*Escaut*).

TURNUS, *myth.*, roi des Rutules, fils de Daunus et de Vénilie, et neveu de la reine Amate, fut élevé dans le palais de Latinus, et se flattait d'épouser la princesse Lavinie, fille de ce roi; mais les dieux, par d'effrayans prodiges, s'opposaient à cette union. Cependant la jeune princesse l'aimait et la reine favorisait ses prétentions; il était déjà fiancé à Lavinie quand Enée débarqua sur les rives de l'Italie. Latinus, croyant sur la foi de quelque oracle, que les dieux voulaient que sa fille fût unie à un étranger, lui offrit la main de la jeune princesse. Turnus, irrité de cette injuste préférence, se mit à la tête des Rutules et porta la guerre au sein du Latium contre les Troyens. Après deux batailles perdues contre les Troyens, il consentit à un combat singulier avec Enée et convint que Lavinie serait le prix de la victoire. Dans ce combat, Turnus fut vaincu et tué sans pitié par son rival. La lutte d'Enée et de Turnus forme le sujet des sept derniers livres de l'Enéide. *Lycoph.*, *Cassand.* — *Ov.*, *Mét.*, 14, *v.* 45; *Fast.*, 4, *v.* 879. — *Virg.*, *En.*, 7, etc. — *Tibulle*, 2, *él.* 5, *v.* 49.

Turnus, *hist.*, poète latin, natif d'Aurunca, acquit quelque célébrité, sous le règne de Domitien, par son talent pour la satire et l'épigramme. *Martial*, 7.

1. TURONES (*Départ. d'Indre et Loire*), peuple de la Gaule, dans la Lyonnaise 3ᵉ, au S. E. Leur pays était borné au N. par les Aulerques Cénomans, à l'O. par les Andecavi, au S. par l'Aquitaine 2ᵉ, et à l'E. par la Lyonnaise 4ᵉ. Les rivières principales étaient le Liger, le Caris, l'Andria et la Vigenna.

2. —(*Tours*) autrefois Cæsarodunum, v. princ. des Turones, sur le Liger, à un mille du lieu où il reçoit le Caris (Cher).

TURPILIUS (Sext.), poète comique, ami intime de Térence, composa quinze pièces dont il ne nous reste plus rien, mais dont les anciens faisaient beaucoup de cas. Il mourut 105 ans av. J. C. *Nonius*, 4, *v.* 422.

TURPIO. V Ambivius, nᵒ 2.

TURRANIUS, V. Turanius et Toranius.

TURRIGERA (*turris*, tour; *gero*, porter) ou Turrita (de *turris*, tour), surnom de Cybèle ou la Terre qu'on représente la tête couronnée de créneaux.

TURRIS Annibalis, Stratonis, etc. V. Tour d'Annibal, etc. ou Annibal, etc. (Tour d').

TURRUS, fleuve d'Italie, qui se jette dans l'Adriatique.

TURUBLE, -*blum*, v. de la Sardaigne, au N., entre les Viniolès et Eléphantarie.

TURULLIUS, un des meurtriers de César, était questeur de Tullius Cimber en Bithynie, et commandait sa flotte. *Cic.*, *Ep. Fam.* 12, *ép.* 13.

TURUNTHE, -*thus* (*Dwina*), riv. de la Sarmatie européenne, coule dans une direction N. O., traverse l'Esthie, et se jette dans le golfe Codanus.

TUSCA, autrement Rubricatus, petite riv. de la Numidie, sépare ce pays de l'Afrique propre, et se jette dans le Bagradas.

1. TUSCANIE, -*nia* ou Tuscie, -*cia* (*Toscane*). V. Etrurie.

2. — v. d'Etrurie, au S., sur la Marta, près de Tarquinii.

TUSCENIUS, Romain obscur, ennemi de Cicéron et de sa famille. *Cic.*, *Ep. à son frère Q.*, 1, *ép.* 1 et 6.

TUSCI (*Toscans*), ancien nom des Etrusques. V. Etrusques.

TUSCIANUS, jurisconsulte romain qui vivait vers le milieu du 2e siècle de J. C., et qu'on croit avoir été disciple de Salvius Julianus.

TUSCIE, *-cia*, nom ancien et poétique de l'Etrurie. V. Etrurie.

TUSCULANES, dialogues philosophiques de Cicéron en cinq liv., dont le premier traite du mépris de la mort, le second du courage à supporter la douleur, le troisième des moyens d'adoucir les maux, le quatrième des diverses passions qui troublent le repos de l'âme, le cinquième de la puissance qu'a la vertu de rendre heureux par elle seule. Il les nomma Tusculanes, parce qu'ils furent composés dans sa campagne de Tusculanum.

TUSCULANUM, maison de campagne favorite de Cicéron, dans une des vallées délicieuses, qui environnaient la v. de Tusculum. C'est là qu'il composa ses Tusculanes. *Cic.*, *Tuscul.*, 1, *c.* 4; *à Att.*, 15, *ep.* 2; *Divin.*, 2, *c.* 1.

TUSCULE, *-lus*, fils d'Hercule, donna son nom aux peuples de l'Etrurie, qui sont en effet souvent désignés par le nom de Tusci.

TUSCULUM (*Frascati*), v. d'Italie, dans le Latium, au S. E., près de Rome, sur le penchant d'une colline. Elle fut fondée, dit-on, par Télégone, fils d'Ulysse et de Circé. La beauté de sa situation et des campagnes environnantes fit que les plus riches d'entre les Romains y avaient de superbes maisons de campagne. *Strab.*, 5. — *Cic.*, *à Att.*, 1, *ep.* 6; *Agr.*, 3, *c.* 2. — *Hor.*, 3, *od.* 23, *v.* 8; *Epod.*, 1, *v.* 29. — *T. L.*, 2, *c.* 16. — *Tibull.*, 1, *él.* 8, *v.* 57. — *Properce*, 2, *él.* 23, *v.* 42. — *Sil. Ital.*, 7, *v.* 693.

TUSCUM Mare, partie de la mer Tyrrhénienne qui baigne les côtes de la Toscane ou de l'Etrurie.

1. TUSCUS Amnis, nom du Tibre, pris de sa situation proche de la Toscane. *En.*, 10, *v.* 199.

2. — Vicus, village voisin de Rome, fut ainsi nommé, parce que Porsenna, roi de Toscane ou d'Etrurie, y établit son camp. *T. L.*, 2, *c.* 14.

TUTA, reine d'Illyrie. V. Teuta.

TUTANUS (*tutus*, sûr), dieu de la sûreté. Selon Nonius Marcellus, ce dieu n'est autre qu'Hercule.

TUTELA, ou la Sûreté, déesse dont l'image était tracée sur la proue des vaisseaux, et qui était invoquée comme la divinité tutélaire des voyageurs.

TUTÉLAIRES, *-larii*, nom que les anciens donnaient, non à des divinités propres à chaque peuple ou à chaque famille, comme les Pénates, mais à quelqu'une des grandes divinités, considérées comme protégeant tel peuple ou telle ville. C'est ainsi que Minerve était la divinité *tutélaire* d'Athènes, Junon d'Argos, Vénus de Cythère, Mars de la Thrace, Jupiter des Romains, etc.

TUTELINA, Tutilina ou Tutulina (*tutus*, en sûreté), divinité romaine qui veillait à la conservation des maisons et des fruits de la terre. Elle avait un temple sur le Mont Aventin. *Macrob.*, *Saturn.*, 1, *c.* 16.

TUTHOA, pet. riv. d'Arcadie, vers le S. O., se jette dans le Ladon, chez les Héréens.

TUTIA, *hist.* V. Tucia.

Tutia, *géog.*, petite riv. à six milles de Rome, où campa Annibal. *T. L.*, 26, *c.* 11. — *Sil. Ital.*, 13, *v.* 5.

TUTICUM, v. d'Italie, chez les Hirpini. V. Equotuticum.

TUTINUS ou Mutinus, dieu des Romains, qu'on croit être le même que Priape.

TUTOR, Gaulois célèbre, du pays des Lingones, avait servi dans l'armée romaine et se trouvait à la tête des troupes qui défendaient les rives du Rhin, à l'avénement de Vespasien au trône. Il se joignit à Civilis pour exciter une révolte générale dans les Gaules, et se signala dans cette guerre par ses talens militaires. On ignore de quelle manière il mourut. *Tac.*, *Hist.*, 4, *c.* 55, etc.

TUTULINA. V. Tutelina.

TUTULUS, bonnet de laine de forme conique que portaient les pontifes. *T. L.*, 33, *c.* 28.

TYANE, *-na*, v. de Cappadoce, au S. O., dans la Cataonie, près du Sarus, capitale du canton connu sous le nom de *Tyanitide*. Elle devint sous Constantin, lors de la nouvelle division de l'empire, capitale de la Cappadoce 2e. Tyane est célèbre principalement par la naissance du fameux philosophe et thaumaturge Apollonius. *Ov.*, *Mét.*, 8, *v.* 719. — *Strab.*, 12. — *Pline*, 5, *c.* 29; 6, *c.* 3. — *Philostr.*, *V. d'Apol.*

TYANITIDE, *-tis*, canton occidental de la Cataonie, en Cappadoce, avait Tyane pour capitale.

TYBA, v. de la Syrie orientale, à l'E. de Sergiopolis et sur les confins de l'Arabie.

TYBRE. V. Tibre.

TYBRIS, *myth.*, Troyen qui suivit Enée en Italie. *Virg.*, *En.*, 10, *v.* 124.

Tybris, *géog.* V. Tibre.

TYBUR. V. Tibur.

1. TYCHÉ, *myth.* (τύχη, fortune). V. Fortune.

2. — Nymphe, fille de l'Océan et compagne de Proserpine avant son enlèvement. *Hésiod.*, *Théog.*, *v.* 360. — *Paus.*, 4, *c.* 30.

3. — une des Hyades.

Tyché, *géog.*, nom d'un des quartiers de Syracuse. V. Syracuse.

TYCHÈS, second dieu domestique des Egyptiens, commençait à prendre soin d'un homme à l'instant de sa naissance et ne le quittait qu'à la mort.

TYCHIS ou Tychès. V. Anachès.

TYCHIUS, artiste habile, natif d'Hylée en Béotie, fit le bouclier d'Hector. *Hom.* *Il.*, 7, *v.* 220. — *Ov.*, *Fast.*, 3, *v.* 823. — *Strab.*, 9.

TYCHON, un des dieux de l'impureté.

TYCHONIUS, Africain dont St. Augustin et Gennadius louent l'érudition et l'éloquence, écrivit vers l'an 370 un ouvrage sur l'interprétation des livres sacrés sous ce titre : *Regulæ ad investigandam et inveniendam scripturarum intelligentiam.* On croit qu'il était Donatiste et qu'il essaya de concilier la doctrine de ces sectaires avec celle des Catholiques.

TYDE (*Tuy*), v. de la Tarraconaise, dans la Gallécie, à l'O., sur la mer, à l'embouchure du Minius (*Minho*). *Sil. Ital.*, 3, *v.* 367.

TYDÉE, *-deus*, fils d'OEnée, roi de Calydon, et d'Eurybée ou d'Althée, fut banni de sa patrie pour avoir tué par mégarde son frère Ménalippe. Il se retira à Argos auprès d'Adraste qui lui donna en mariage sa fille Déiphile, dont naquit le vaillant Diomède. Cette alliance l'engagea dans la querelle de Polynice, qui était arrivé le même soir que lui chez le monarque d'Argos, et qui comme lui était devenu son gendre; il fut un des chefs de l'armée des Argiens contre Thèbes. Adraste, avant de se mettre en campagne, envoya Tydée vers Etéocle, pour tâcher d'accommoder les deux frères. Pendant le séjour qu'il fit dans Thèbes, il prit part à divers jeux et combats qui s'y donnaient pour exercer la

jeunesse : il vainquit sans peine les Thébains et gagna tous les prix. Ceux-ci, honteux de leur défaite, dressèrent des embûches à Tydée, et envoyèrent sur le chemin d'Argos cinquante hommes bien armés, qui se jetèrent lâchement sur lui. Tydée se défendit avec tant de courage que, quoiqu'il ne fût assisté que d'un petit nombre d'amis, il tua tous les Thébains, excepté un seul qui fut épargné pour porter à Thèbes la nouvelle de leur défaite. Au siége de Thèbes, après beaucoup d'actions de valeur, il fut tué devant la ville, ainsi que cinq autres généraux. Homère dit qu'il périt par son imprudence; mais Apollodore raconte qu'ayant été blessé par le thébain Ménalippe, ce malheur le rendit tellement furieux, qu'ayant tué son ennemi, il déchira sa tête avec ses dents. Minerve, qui avait voulu le secourir, fut si offensée de cette action barbare qu'elle l'abandonna et le laissa périr. *Hom.*, *Il.*, 4, *v.* 365.— *Esch.*, 7 *chefs*, *act.* 3, *sc.* 1.—*Eurip.*, *Suppl.*, *act.* 4, *sc.* 1; *Phénic.* —*Apollod.*, 2, *c.* 11, 12 et 13. — *Virg.*, *En.*, 6, *v.* 479. — *Ovid.*, *Ibis*, *v.* 353 et 530; *Hér.*, 9, *v.* 155; *El. Pont.*, 2, *v.* 488; 3, *v.* 79. —*Stac.*, *Théb.*, 8, *v.* 450, 500 et 840.—*Paus.*, 10, *c.* 10.

TYDIDÈS, Diomède, fils de Tydée. *Iliad.*, 5, *v.* 163.—*Virg*, *En.*, 1, *v.* 101.—*Ov.*, *Mét.*, 12, *v.* 422; 15, *v.* 769. — *Hor.*, 1, *od.* 6, *v.* 16.

1. TYENIS, petite riv. de la Colchide, se jette dans le Pont-Euxin, entre le Chobus au S. et l'Astélèphe au N.

2. —v. de la Colchide, sur le Pont-Euxin, à l'embouchure du fleuve de même nom.

TYLES, *-la*, v. de la Thrace, vers le S. E., sur le Pont-Euxin, entre Dercon et Cyanées.

1. TYLOS (*Bahraïm*), île du golfe Persique, voisine de la côte occidentale, appartenait aux Gerréens. On pêchait des perles aux environs.

2 — ou OEtylos, v. de Laconie. V. OEtyle.

TYMBER, fils de Daunus, fut tué par Pallas, fils d'Evandre. *En.*, 10, *v.* 391.

TYMBRA. V. Thymbra.

TYMÉTÈS. V. Thymétès.

TYMNE, *-mnus*, v. de Carie, au S. O, sur la côte orientale du golfe Dorique

TYMOLES. V. Tmole.

TYMPANIE, v. d'Elide. V. Typanée.

1. TYMPANUM, espèce de tambour fait d'un cercle de bois ou de métal sur lequel on étendait une peau et qui s'employait avec les crotales et les cymbales dans la célébration des mystères de Cybèle et de Bacchus.

2. — sorte de supplice usité chez les Grecs, consistait à faire expirer le coupable sous les coups d'une massue nommée *tympanum*.

TYMPHÉENS, *phœi*, petite nation de la Grèce, sur les confins de la Thrace et de la Thessalie.

TYMPRESTE, *-tus*, montagne d'Etolie, vers le N., joignait la chaîne des Panétolies à celle des Callidromes.

TYNA, fleuve de l'Inde, dans la presqu'île en deçà du Gange, vers le S., traverse le pays des Aruarnes, et se jette dans le golfe du Gange, à Mapura.

TYNDARE, *-rus*, fils d'OEbalus, roi de Sparte, et de Gorgophone, fille de Persée, devait naturellement succéder à son père; mais Hippocoon son frère lui disputa la couronne, et l'obligea de se retirer en Messénie, jusqu'à ce qu'il fût rétabli sur le trône par Hercule. Il épousa Léda dont il eut quatre enfans, Castor, Pollux, Clytemnestre et Hélène, qui sont à cause de cela nommés Tyndarides. Lorsqu'il vit q[illegible]e-ci était recherchée en mariage par la plupart des princes de la Grèce, il rassembla tous les prétendans, immola un cheval en leur présence, et leur fit prêter serment sur la victime que tous vengeraient Hélène et son époux, s'il arrivait jamais que l'un ou l'autre fût outragé. C'est lui, dit-on, qui fit faire une statue de Vénus avec des chaînes aux pieds, pour donner à entendre que la fidélité des femmes envers leurs maris doit être inviolable, ou, selon d'autres, pour se venger de Vénus, à qui il imputait l'incontinence de ses filles. V. Tyndarides.

TYNDAREUS Puer, Castor ou Pollux, fils de Tyndare. *Val. Flac.*, 1, *v.* 167.

TYNDARIDES, *-da*, nom patronymique de Castor et Pollux; quelquefois ce nom s'applique aussi à Hélène et à Clytemnestre également enfans de Tyndare. *Cic.*, *Nat. des D.*, 3, *c.* 5 et 15.—*Virg.*, *En.*, 2, *v.* 601. — *Ov.*, *Met.*, 8, *v.* 301; *Fast.*, 4, *v.* 700; *Trist.*, 1, *él.* 10, *v.* 45.

1. TYNDARIS, *myth.*, Hélène, censée fille de Tyndare, quoiqu'elle fût née de Jupiter et de Léda, épouse de Tyndare. *Virg.*, *En.*, 2, *v.* 569.

2. — nom donné par Ovide à Cassandre, esclave d'Agamemnon, *Art. d'aim.*, 2, *v.* 408.

3. — nom peut-être fictif d'une maîtresse d'Horace, 1, *od.* 17, *v.* 10.

1. Tyndaris, *géog.* (*Santa Maria di Tindaro*), v. de Sicile, sur la côte septentrionale, un peu à l'O. de Myles et au N. d'Abacène. Cette ville, une des plus considérables de l'île, fut submergée presque totalement par les eaux de la mer. Il n'en reste aujourd'hui qu'une chapelle appelée *Santa Maria di Tindaro*. *Strab.*, 6.— *Pline*, 2, *c.* 91.—*Sil. Ital.*, 14, *v.* 209

2. — petite v. de la Colchide, sur le Phase. *Pline*.

TYNDARIUM. V. Tyndaris, *géog.*

1. TYNDIS (*Guadaviri*), petite riv. de l'Inde en deçà du Gange, vers le S., dans la Lymirique, se jetait dans la mer Erythrée, auprès d'une ville de même nom.

2. — ou Tundis (*Danda*), petite v. de la Lymirique, dans l'Inde en deçà du Gange, sur la mer, à l'embouchure du fleuve Tyndis.

TYNES. V. Tunes.

TYNNICHUS, général d'Héraclée. *Polyen.*

TYPANÉE ou Tympanie, *-nea* ou *-nia*, petite v. de l'Elide méridionale, dans la Triphylie, sur la petite rivière d'Achéron, à peu près à égale distance de Pise au N. et de Lepreum au S.

TYPASE. V. Tipase.

TYPHÉE, *-phœus*, un des plus célèbres Géans, fils du Tartare et de la Terre, avait cent têtes, et était d'une taille prodigieuse. Des tourbillons de fumée et de flammes s'échappaient de sa bouche et de ses yeux. Ses cris imitaient les hurlemens des animaux les plus féroces. Dès qu'il fut né, il déclara la guerre aux dieux, pour venger la mort des géans ses frères. Les dieux, effrayés à la vue de ce redoutable adversaire, s'enfuirent en Egypte, et s'y cachèrent sous différentes formes. Jupiter devint bélier, Mercure ibis, Apollon corneille, Junon vache, Diane chat, Bacchus bouc, et Vénus poisson. Le père des dieux, ayant bientôt repris courage, foudroya Typhée et l'accabla sous la masse du mont Etna, ou sous les rochers de l'île d'Inarime, d'où il continue à lancer des flammes. C'est par cette fable que les anciens expliquaient les éruptions volcaniques. Typhée fut père de Géryon, de Cerbère et d'Orthos, qu'il eut d'Echidna. *Hom.*, *Hymn. à Jup.*—*Hes.*, *Theog.*, *v.* 820. — *Pindar.*, *Pythiq.*, 1. — *Eschyl.*, *sept*

ch dev. Théb. — *Hérod.*, 2, *c.* 144 et 156; 3, *c.* 5 — *Hyg.*, *fab.*, 152 et 196. — *Ov.*, *Méta.*, 5, *v.* 325. — *Virg.*, *En.*, 9, *v.* 716. — *P. Méla*, 1, *c.* 13.

TYPHOÏS, épithète donnée à l'Etna, sous lequel on disait qu'était enfermé Typhée. *Ov.*, *ép.* 5, *v.* 11.

1. TYPHON, géant fameux que l'on confond quelquefois à tort avec Typhée. Junon le fit naître seule en frappant la terre. *Ov.*, *Fast.*, 2, *v.* 461.

2. — époux de Nephthys, tendit des embûches à son frère Osiris, et le tua. Orus, fils d'Osiris, fit périr le meurtrier de son père. Les Egyptiens, chez qui son nom était célèbre, le regardèrent comme le mauvais principe et ils ne le représentaient que sous la figure du crocodile ou du loup. Ils croyaient qu'il régnait sur la terre pendant la nuit et pendant l'hiver. *Diod.*, 1. — *Plut.*, *Is. et Osir.*

3. — un des noms de Priape.

TYR, *-rus* ou *ros* (*Sour*), capitale de la Phénicie et l'une des villes les plus grandes et les plus florissantes de l'antiquité. Elle avait été bâtie vers l'an 2760 av. J.C. Sa situation sur le bord de la mer et surtout la découverte de la pourpre que firent ses habitans la rendirent de bonne heure puissante et riche, et elle devint l'entrepôt principal du commerce de la Phénicie qui alors était le pays le plus commerçant de l'univers; mais les habitans s'étant laissés amollir par le luxe, furent vaincus par les rois d'Assyrie, et leur ville, ruinée de fond en comble, fut réduite à un petit village connu sous le nom de *Palétyros* (ἡ παλαὶ Τύρος) *l'ancienne Tyr.* Alors les Tyriens se retirèrent dans une île voisine, à 30 stades de la côte, et y établirent une ville qui surpassa bientôt la première en puissance et en richesses, et qu'ils joignirent au continent par une chaussée célèbre. La nouvelle ville conserva son indépendance jusqu'au temps d'Alexandre, qui s'en rendit maître après un siége de sept mois, l'an 332 av. J. C.

Les Tyriens, naturellement industrieux, trouvèrent l'écarlate et la pourpre, et s'enrichirent par un commerce immense. Ils fondèrent plusieurs colonies, dont les plus célèbres sont Carthage, Cadix, Leptis et Utique. Tyr était remplie d'édifices magnifiques. Ses murs de cent cinquante pieds de haut étaient larges en proportion. Elle avait deux vastes ports et de nombreuses flottes. Elle rendait un culte particulier à Hercule. V. PYGMALION, DIDON, et TYRIENS. *Hérod*, 2, *c.* 44. — *P. Méla*, 1, *c.* 12. — *Q. C.*, 4, *c.* 4. — *Virg.*, *En.*, 1, *v.* 12 et 338. — *Ov.*, *Fast.*, 1, *v.* 489; *Métam.*, 5 *v.* 211; 10, *v.* 51 et 90. — *Luc.*, *Phars.*, 3, *v.* 217. — *Stace*, *Théb.*, 1, *v.* 161. *Tibulle*, 1. *él.* 8, *v.* 20. — *Prop.*, 3. *el.* 12, *v.* 27.

TYRAN, nom par lequel les anciens désignaient non pas, comme nous l'entendons aujourd'hui, un prince injuste et sanguinaire, non pas aussi un roi, comme on peut le croire, mais un simple citoyen qui s'élevait au-dessus de ses compatriotes ou s'emparait d'une autorité plus grande que celle de la loi. Son fils et quelquefois son petit-fils portait aussi le nom de tyran; mais après trois générations, si le sceptre se conservait dans la famille, le souverain avait enfin le titre de roi. Ce nom de tyran indiquait donc simplement l'usurpation et l'illégitimité du pouvoir; mais il n'emportait du reste aucune idée odieuse. Ainsi Périandre tyran de Corinthe, Pisistrate tyran d'Athènes, Polycrate tyran de Samos, dont l'administration fut sage et glorieuse quoique despotisque, ne laissèrent point une mémoire odieuse, et l'illégalité de cette administration était le seul crime qu'on leur reprochât. *Virg. En.*, 4, *v.* 320. V TYRANS.

1. TYRANNION, *-nio* ou *-nion*, grammairien et géographe, natif de Pont et ami de Cicéron, s'appelait d'abord Théophraste; mais sa sévérité envers ses disciples lui fit donner le nom de Tyrannion (τύραννος, tyran). Lucullus le fit prisonnier dans la guerre de Mithridate, et Muréna l'affranchit. Il ouvrit une école dans la maison de Cicéron. Il amassa de grands biens qu'il employa à former une bibliothèque de plus de 3,000 volumes. C'est à lui que le monde savant est redevable de la conservation des ouvrages d'Aristote. *Cic.*, *à Att.*, 2, *ép.* 6; 4, *ép.* 4 et 8; 12, *ép.* 2; *à son fr. Q.*, 2, *ép.* 4.

2. — grammairien appelé Dioclès, et surnommé Tyrannion parce qu'il fut disciple du précédent. Il était de Phénicie; ayant été fait prisonnier dans les guerres d'Auguste et d'Antoine, il fut acheté par Dymas favori de l'empereur; il tomba aussi au pouvoir de Terentia, qui l'affranchit. Il ouvrit une école à Rome, et composa soixante-huit traités; et il en fit un pour prouver que la langue latine dérivait de la langue grecque, et un autre qui contenait une correction des œuvres d'Homère. *Suid.*

TYRANNUS, fils de Ptérélas et petit-fils de Neptune.

1. TYRANS (TRENTE), nom donné aux trente magistrats que Lysandre mit à la tête du gouvernement d'Athènes, après la prise de cette ville à la fin de la guerre du Péloponèse l'an 404 av. J. C. La plupart étaient Spartiates. Quelques-uns cependant étaient d'Athènes. L'arrogance despotique avec laquelle ils régirent Athènes et surtout leur cruauté les rendirent odieux. En huit mois, selon Xénophon, ils firent périr plus de citoyens que n'en avait moissonné la guerre du Péloponèse. Les citoyens recommandables, qui échappèrent à la mort furent bannis. Ils désarmèrent tous les citoyens à l'exception de 3,000, qui leur servaient de satellites. Thrasybule, un des illustres Athéniens qu'ils avaient exilés, rentra dans Athènes à la tête des autres bannis, s'empara de la citadelle, tua Critias leur chef et anéantit leur gouvernement l'année même où il avait été institué. V. CRITIAS, THÉRAMÈNE, THRASYBULE, etc.

2. — nom donné à un assez grand nombre de gouverneurs de province ou chefs militaires qui prirent la pourpre sous Gallien. Cette dénomination est due à Trebellius Pollio, un des écrivains de l'histoire d'Auguste, qui écrivit les événemens de cette époque. Il n'y eut réellement que vingt-sept tyrans, qui se proclamèrent empereurs sous Gallien; mais Trebellius, voulant absolument compter trente tyrans, afin de faire allusion aux trente d'Athènes, et n'en pouvant trouver que vingt-sept qui se fussent révoltés sous Gallien, ou vingt-neuf en comptant deux femmes, Victoire et Zénobie, s'avisa d'y ajouter un Valens, qui neuf ans auparavant avait pris les armes contre Dèce. Comme ensuite on lui reprocha d'avoir donné le nom de tyrans à des femmes, il joignit à la vie des vingt-huit hommes que contenait son ouvrage celle de deux autres qui avaient usurpé l'empire l'un sous Maximien, l'autre sous Claude II. Au reste voici la liste des trente-deux individus mentionnés par Pollion: Cyriade, les deux Posthumius, Lollien, les deux Victorin, Marius, Ingenuus Regillien, Auréole, les deux Macrien, Quietus, Odénat, Hérode, Méonius, Balista, les deux Valens, Pison, Emilien, Saturnin, les deux Tetricus, Trébellien, Hérennien, Timolaüs, Celsus, Titus, Censorinus, Zénobie et Victoire.

1. TYRAS (*Dniester* ou *Niester*), grand fleuve d'Europe qui sortait des Alpes Bastarniques, traversait le pays des Bastarnes et des Tyrigètes, et se

rendait dans le Pont-Euxin, au promontoire d'*Hecatæ nemus*. *Ov.*, *Pont.*, 4, *él.* 10, *v.* 50.

2 — v. de la Sarmatie, nommée aussi *Ophiusa*. V. Ophiusa.

TYRBÉ (τυρβή, confusion), fête que l'on célébrait en Achaïe en l'honneur de Bacchus, et dans laquelle régnait le tumulte et le désordre.

TYRÈS, frère de Teuthras, un des compagnons d'Enée dans la guerre contre Turnus. *En.*, 10, *v.* 403.

TYRIA, une des femmes de Danaüs, lui donna trois fils ; Clitus, Sthenelus et Chrysippe.

TYRIÆUM, v. de Phrygie, au S. E.

1. TYRIDATE, *-tes*, riche particulier qui vivait du temps d'Alexandre. *Q. C.*

2. — roi des Parthes. V. Tiridate.

TYRIDE, *-da*, v. de la Thrace, au S. O., sur le fleuve Schœnès, à quelque distance de son embouchure.

TYRIEN, *-rius*, surnom de l'Hercule qui avait fait une expédition dans les Indes.

TYRIENS, *-rii*, habitans de la ville et du territoire de Tyr, étaient un des peuples les plus célèbres de l'antiquité par leur industrie et leur puissance commerciale. Ils se vantaient d'être les inventeurs de la navigation ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'aucun peuple chez les anciens ne l'exerça avec autant de zèle et de bonheur. Leurs flottes parcouraient les côtes de l'Europe et de l'Afrique, le golfe Arabique et le golfe Persique. Il paraît avéré aujourd'hui qu'un de leurs capitaines doubla l'Afrique et vint trois ans après être parti du golfe Arabique aborder à Gadès. Les Tyriens, indépendans pendant plusieurs siècles, furent subjugués par Nabuchodonosor II roi d'Assyrie ; mais ils recouvrèrent ensuite leur liberté et en jouirent long-temps encore. Ils firent ensuite partie de l'empire des Perses, tombèrent avec toutes les provinces de ce vaste empire sous les armes d'Alexandre, et passèrent successivement sous le joug de ses successeurs et des Romains ; mais dans toutes ces révolutions, ils gardèrent toujours un rang distingué parmi les peuples de l'Asie. V. Tyr.

TYRIGÈTES, *-tæ*, nation sauvage répandue sur les bords méridionaux du Tyras (*Dniester*), moitié dans la Dacie Trajane, moitié dans la Sarmatie, près des Iazyges.

TYRII ou Tyronte *-rus*, v. de la Grande Grèce.

TYRIMNE, *-mnus*, divinité de Thyatire, ville de Lydie, avait un temple dans la ville. On célébrait des jeux publics en son honneur.

TYRINTHE. V. Tirynthe.

TYRIOTE, *-tes*, eunuque de Darius qui fut fait prisonnier par Alexandre avec la mère et la femme du monarque persan. A la mort de cette dernière, il s'échappa du camp macédonien pour aller porter à son maître la nouvelle de la mort de la reine. *Q. C.*, 4, *c.* 10.

TYRO, fille du célèbre Salmonée roi d'Elis, et d'Alcidice. Devenue amoureuse du fleuve Enipée (que la plupart des mythologues mettent en Elide, et Properce en Thessalie; 1, *él.* 13, *v.* 21; 3, *el.* 19, *v.* 13), elle allait souvent se promener sur ses rives. Neptune devint amoureux d'elle-même, et prenant la figure du fleuve qu'elle aimait, il profita de l'erreur où la jeta cette ressemblance pour obtenir ses faveurs. Ensuite reprenant sa forme naturelle, il lui annonça qu'au bout de l'année elle mettrait au monde deux enfans, qui seraient tous deux ministres de Jupiter. Ce furent Pélias et Nélée, père de Nestor, dont l'un régna à Iolchos, et l'autre à Pylos. Suivant d'autres, Tyro fut tellement maltraitée par sa belle-mère Sidero, qu'elle fut obligée de quitter le palais de son père, et d'aller pleurer ses malheurs sur les bords du fleuve Enipée qui, touché de compassion, l'épousa et en eut un fils nommé Nélée. Lorsque celui-ci fut grand, sa mère et lui poursuivirent Sidéro jusque dans un temple de Junon, où ils la tuèrent. Dans la suite, Tyro épousa Créthée, de la race des Eolides, dont elle eut Eson, Phérès et Amythaon. On nomme souvent Tyro Salmonis, de Salmonée, son père. *Hom.*, *Odyss.*, 11, *v.* 234. — *Pind.*, *Pyth.*, 4. —*Apollod.*, 1, *c.* 9 et 24 —*Diod. de Sic.*, 4.— *Ov.*, *Am.*, 3, *él.* 6, *v.* 43. — *Prop.*, 1, *él.* 13, *v.* 20; 2, *él.* 30, *v.* 51 ; 3, *el.* 19, *v.* 13. — *Elien*, *H. Div.*, 12, *c.* 42.

1. TYROS ou Tyrus, îles situées sur les côtes de l'Arabie.

2. — v. de Phénicie. V. Tyr.

TYRRHÉE, *myth.*, intendant des bergers du roi Latinus, qui après la mort d'Enée protégea la fuite de Lavinie dans les bois et l'aida à se cacher. C'est le meurtre d'une biche qui lui appartenait, qui fut la première cause de la guerre entre les Troyens et les Latins. *Virg.*, *En.*, 7, *v.* 485.

Tyrrhée, *hist.*, général égyptien qui vivait vers l'an 91 av. J. C.

TYRRHÉIDES, fils de Tyrrhée. *Virg.*, *En.*, 7, *v.* 484.

1. TYRRHÈNE, *-nus*, *myth.*, fils d'Atys roi de Lydie, donna son nom à une contrée de l'Italie où il s'établit. *Strab.*, 5. — *V. Pat.*, 1, *c.* 1. — *Tac.*, *Ann.*, 4, *c.* 55.

2. — ami d'Enée, l'accompagna en Italie. *Virg.*, *En.*, 11. *v.* 612.

Tyrrhène (Mer de), *géog.*, partie de la Méditerranée qui baigne les côtes de la Tyrrhénie ou Etrurie. On la nomme aussi *Inferum* ou mer inférieure, parce qu'elle semblait être au-dessous de la mer Adriatique, au-delà de laquelle elle était placée relativement aux Grecs.

TYRRHÉNIE, *-nia*, ancien nom de l'Etrurie. V. Etrurie.

TYRRHENIENS, *-nii*, anciens habitans de la Toscane.

TYRSIS, lieu des îles Baléares où l'on supposait qu'était placé un palais de Saturne.

TYRTÉE, *-taus*, poète grec, natif d'Athènes où il fut long-temps maître d'école, devint célèbre tout d'un coup dans la seconde guerre de Messénie. Battus à diverses reprises par Aristomène, les Spartiates avaient envoyé consulter l'oracle de Delphes sur les moyens de s'assurer la victoire. L'oracle leur avait ordonné de demander un général aux Athéniens ; les Spartiates obéirent, mais Athènes, soit par négligence, soit par ironie, ne leur envoya que Tyrtée, homme contrefait, et d'ailleurs entièrement étranger à la guerre. Un pareil général n'inspira pas beaucoup de confiance à l'armée lacédémonienne, et en effet les habitans de Messène eurent encore trois fois l'avantage : les rois de Sparte voulaient se retirer. Seul fidèle à l'oracle, Tyrtée s'y opposa ; il vint à bout de relever le courage des soldats par ses poésies, les conduisit de nouveau à l'ennemi, le battit complétement, emporta Messène et termina ainsi la guerre. Les Lacédémoniens accordèrent à Tyrtée le droit de bourgeoisie, titre que l'on ne prodiguait point à Sparte, et qui par là devenait extrêmement honorable. Il ne nous reste des chants guerriers de Tyrtée que quelques fragmens. L'énergie, l'enthousiasme, et presque la fureur qu'ils respirent peuvent faire croire aux merveilleux effets qu'on leur attribue. Bruger a donné une bonne édition de ces fragmens, Zittau, 1790. On les trouve généralement dans la collection des Gnomiques. *Aristote*, *Polit.*, 5, *c.* 7. — *Hor.*, *Art. poét.*, *v.* 402.—*Paus*, 4, *c.* 6 — *Strab.* 8.—

Elien, *H. D.*, 12, c. 50. — *Quintil.*, 2, c. 11, § 27. — *Just.*, 2, c. 5.

TYRUS, la mère de la Vénus syrienne. *Cic.*, *N. des D.*, 3, c. 23.

TYSDRE, *-drus* ou *-dra* (*El- Jem*), v. de la Byzacène orientale, à quelques milles de la Méditerranée. On y voit encore les restes d'un amphithéâtre.

TYSIAS, rhéteur fameux, contemporain et élève de Corax, était natif de Sicile, et vivait dans le cinquième siècle av. J. C. Cicéron regardait Tysias comme l'inventeur de la rhétorique. *Cic.*, *Inv.*, 2, c. 2; *Orat.*, 1, c. 18. —*Quintil.*, 2, c. 17.

1. TZETZÈS (Isaac) littérateur grec qui vivait vers l'an 1170, publia sous son nom des commentaires rédigés par son frère sur l'*Alexandra* de Lycophron. V. l'art. suiv.

2.—(Jean), savant grammairien grec, mais mauvais poète, frère du précédent, mourut vers la fin du douzième siècle, laissant : 1° des allégories sur Homère, dédiées à Irène femme de l'empereur Manuel Commène, 2° un recueil d'histoires mêlées, écrit en vers politiques et divisé en treize chiliades, c'est-à-dire, livres de mille vers ; 3° poèmes intitulés τὰ πρὸ Ὁμήρου, τὰ Ὁμήρου, τὰ μεθ᾽ Ὅμηρον, *Ante Homerica*, *Homerica* et *Posthomerica*; 4° des épigrammes et autres poésies grecques; 5° des ouvrages de grammaire et de critique et des scholies sur Hésiode; 6° enfin des commentaires sur Lycophron vulgairement attribués à son frère. Ce dernier ouvrage est ce qu'il a fait de mieux; il y a fait entrer une foule de notions curieuses et utiles pour entendre l'histoire ancienne et la fable. La plupart de ces ouvrages nous sont parvenus.

TZIN (désert de). V. Zin.

TZITZI, v. des Dodécaschènes, dans l'Ethiopie septentrionale, un peu au S. de Parembole.

TZOAN, nom hébreu de la ville de Panis en Egypte. V. Panis.

TZURULLUM. V. TURULLE.

U

U. Cette lettre n'était point distincte du V dans l'écriture romaine, quoiqu'elle en différât dans la prononciation. Elle n'était donc employée ni numériquement ni comme initiale ainsi que les autres lettres. Voyez V.

UBIENS, peuple considérable de la Germanie 2ᵉ qui habitait primitivement au-delà et sur les bords du Rhin, et qui vint, sous la protection d'Auguste, s'établir au N. de la Gaule, dans la Germanie 2ᵉ, sur l'autre rive du fleuve, sans doute pour mettre par là cette frontière à l'abri des insultes des Germains. Les Ubiens étaient les seuls de cette nation qui fussent alliés des Romains. Ce peuple, connu dans la suite sous le nom d'*Agrippinenses*, s'étendit le long du Rhin, depuis les Gugernes au N. jusqu'aux Treveri au S. C'est à peu près ce qui forme *l'électorat de Cologne*. *Cés.*, *G. des G.*, 4, c. 38. — *Tac.*, *M. des G.*, c. 38 ; *Ann.*, 12, c. 27. — *Plin.*, 3, c. 17.

1. UBIORUM Ara (*Gottberg*), lieu de la Germanique 2ᵉ, chez les Ubii, vers le S., près de la ville actuelle de Bonn, était ainsi nommé parce que les Ubiens y avaient dressé un autel.

2. — Colonia (*Cologne*), depuis Colonia Agrippina. V. ce nom.

UCALÉGON, un des principaux Troyens, que son grand âge empêcha de combattre contre les Grecs. Sa maison fut incendiée par l'ennemi une des premières. Virgile prend par métonymie son nom même pour la maison qui lui appartient. *Hom.*, *Il.*, 3, *v.* 148. — *Virg.*, *En.*, 2, *v.* 312.

UCÉNOS, petite v. de la Lyonnaise septentrionale, chez les Allobroges, au S. E. de Cularo et au N. E. de Dea.

UCÉTIE, *-tia* (*Uzès*), v. de la Narbonnaise 1ʳᵉ, vers le N. E., au N. de Némausé (Nîmes), et à l'O. du Rhodanus.

UCUBIS (*Lucubi*), v. de la Bétique. *Hirt. P.*, *G. d'Esp.*

UDÉE, *Udeus*, père d'Euripe et un des ancêtres de Tirésias. *Apollod.*, 3, c. 12. — *Paus.*, 9, c. 5.

UDINE ou Vedinum. V. Vedinum.

UDON (*Kama*), fleuve de la Sarmatie Asiatique, se jette dans la mer Caspienne en-deçà du Rha (*Volga*).

UFENS, *myth.*, un des princes d'Italie qui secoururent Turnus contre Enée. Il avait quatre fils, que le héros troyen fit vœu d'immoler aux mânes de Pallas, comme Achille avait immolé de jeunes troyens à ceux de Patrocle. Ufens fut tué par Gyas. *Virg.*, *En.*, 7, *v.* 745; 10, *v.* 518; 12, *v.* 460.

1. Ufens, *géog.*, riv. du Latium méridional, tombait dans la mer de Tyrrhène, près de Terracine. Ses débordemens avaient formé les marais Pomptins. *Virg.*, *En.*, 7, *v*, 802.

2. — petite riv. du Picenum, se jetait dans l'Adriatique, entre le Truentus et la Tinna. *T. L.*, 5, c. 35.

UFENTINA, une des tribus du peuple romain, créée avec la tribu *Falerina* l'an de Rome 435. *T. L.*, 9, c. 20. — *Festus*.

UGERNUM (*Beaucaire*), v. de la Gaule, dans la Narbonnaise 1ʳᵉ, à l'E. de Nemausus (*Nîmes*), sur le Rhône.

UGGADE (*Pont-de-l'Arche*), v. de la Gaule, dans la Lyonnaise 2ᵉ, chez les Aulerci Eburovices, vers le S. O., sur la Sequana, entre Rotomagus au N. et Eburocices au S.

ULAI, riv. de la Médie. V. Eulæus.

ULBIUM (*Olbie*), v. de la 1ʳᵉ Aquitaine, chez les Arverni (Auvergne).

ULIARO, *-rus* ou *-ras* (*Ile d'Oléron*), petite île de l'Océan, sur la côte de la 2ᵉ Aquitaine (Bretagne), près du pays des Santones, vis-à-vis de l'embouchure du Carentus.

ULIE, *ia*, (*Monte Major*), v. de la Bétique, chez les Turdules. A son arrivée en Espagne, César fit lever le siége qu'en faisait le jeune Pompée.

ULPHILAS ou Gulphilas, évêque des Goths qui habitaient en Mésie, florissait vers l'an 370, sous Valens, dont il obtint pour ses compatriotes la permission de s'établir dans la Thrace. On lui attribue l'invention des caractères nommés depuis Gothiques.

ULPIA, *hist.*, famille de Rome qui s'éleva aux plus grands honneurs dans le 2ᵉ et 3ᵉ siècle de l'ère chétienne. Elle parvint deux fois à l'empire, d'abord l'an 98, dans la personne de Trajan, et l'an 237, dans celle des deux Gordiens.

Ulpia, *géog.* nom de plusieurs villes fondées pour la plupart par Trajan (*Ulpius Trajanus*).

1. — ou Pautalia, v. de la Basse-Mœsie, vers le mont-Hæmus.

2. — Sardica, v. de la Mésie 1re. V. Sardique.

3. — Trajana, primitivement Sarmizegethusa (*Varhel* ou *Gradiscu*), une des principales villes de la Dacie Trajane, vers le centre, à peu près à égale distance de Castra Trajana à l'E. et de Tibisque à l'O., à quelques milles de la rivière Sargétie.

4. — Topiris (*Bourun*), v. de la Thrace, à trois lieues N. E. d'Abdera, à neuf S. de Nicopolis, dans un canton appelé *Médique*.

1. ULPIANUM (*Giustendel*), v. de la Mœsie 1re, dans les terres. Cette ville vit naître l'empereur Justin, successeur de Justinien, qui la répara, l'embellit, et lui donna le nom de *Justiniana secunda*.

2. — (*Koloswar*), v. de la Dacie, au S. O. de Napoca.

1. ULPIEN (Domitius), *-pianus*, un des jurisconsultes romains les plus habiles, naquit à Tyr dans le 3e siècle de J. C. Sous Septime Sévère, il fut élevé avec Sextus Pomponius aux premières places de la judicature, et il les remplit avec honneur. Héliogabale l'exila; mais Alexandre Sévère le rappela, en fit son conseil et l'éleva à la dignité de préfet du prétoire, alors la première de l'empire. Dans ce poste difficile, sa fermeté le rendit odieux aux soldats, qui prétendaient disposer de l'empire, et qui lui attribuaient la révocation des priviléges qu'ils s'étaient arrogés sous Héliogabale. Aussi demandèrent-ils sa mort à diverses reprises. Une fois Alexandre le couvrit de son propre manteau pour le soustraire à leur fureur; une autre fois le peuple prit les armes pour sa défense. Enfin pourtant, comme ils se préparaient à mettre le feu à Rome, il fallut leur céder, et Ulpien fut massacré presque dans les bras de l'empereur, l'an de J. C. 226. On ne pouvait reprocher à cet homme illustre que sa haine aveugle pour le christianisme et la persécution qu'il fit souffrir aux fidèles. Ulpien avait écrit un nombre considérable d'ouvrages, entre autres un Digeste en quarante-huit livres, un Commentaire sur l'Edit perpétuel en trente-trois, et un traité de la loi Papia en vingt. De tous ces ouvrages il ne reste que vingt-neuf chapitres de celui qui était intitulé *Règle de droit* et qui renfermait sept livres.

2. — scholiaste de Démosthène, dont les commentaires ont été imprimés par Alde, 1527, fol.

1. ULPIUS, prénom de Trajan et des Gordiens. V. ces noms.

2. — (L.) Marcellus, jurisconsulte distingué, un des plus savans Proculéiens, vivait sous Antonin, Marc-Aurèle et Commode son fils.

3. — Limanius, consul en Occident sous Constance II l'an 349 de J. C.

ULTERIOR Portus, port de la Belgique 2e, chez les Morini, au N. O. d'Itius portus, sur le Nervicanus Tractus.

ULTOR, c'est-à-dire, vengeur, surnom de Jupiter et de Mars.

ULUBRES, *-bræ*, petite v. du Latium, où Auguste fut élevé. *Juv.*, 10, *v.* 102.— *Hor.*, 1, *ép.* 11.

ULYSSE, *-ses*, *Odysseus* en grec, *myth.*, célèbre roi de l'île d'Ithaque, fils de Laërte et d'Anticlée. Quelques-uns lui donnent Sisyphe pour père (V. Sisyphe). Il fut dabord un des prétendans d'Hélène; mais, désespérant de l'obtenir à cause du grand nombre de ses rivaux, il tourna ses vues vers Pénélope, fille d'Icarius, et l'obtint. Il eut pour elle l'amour le plus tendre, et s'en vit récompensé par une fidélité qui est passée en proverbe. Il en eut un fils nommé Télémaque.

Lors de l'enlèvement d'Hélène, Ulysse contrefit l'insensé, pour n'être pas obligé de quitter sa chère Pénélope pour aller au siége de Troie; mais Palamède ayant mis, pour l'éprouver, son fils Télémaque, encore enfant, devant le soc d'une charrue, qu'il faisait tirer par des bœufs, Ulysse, de crainte de blesser son fils, détourna la charrue. Cette attention découvrit sa feinte, et il fut contraint de partir. Il rendit de grands services aux Grecs par sa prudence et ses artifices. Ce fut lui qui alla chercher Achille chez Lycomède, où il le trouva déguisé en femme, et le découvrit, en présentant aux dames de la cour des bijoux parmi lesquels il y avait des armes, sur lesquelles le jeune prince se jeta aussitôt. Il détermina Philoctète à sortir de l'île de Lemnos pour venir devant Troie avec les flèches d'Hercule; il enleva le Palladium avec Diomède; fut un de ceux qui s'enfermèrent dans le cheval de bois, et contribua puissamment, par son courage, à la prise de Troie. Les Grecs le récompensèrent de ses services en lui adjugeant les armes d'Achille qu'Ajax lui disputait (V. Ajax).

En retournant à Ithaque, il courut plusieurs dangers sur la mer, et lutta pendant dix années contre sa mauvaise fortune. Il fit naufrage dans l'île de Circé, où cette enchanteresse eut de lui un fils appelé Télégone. Pour le retenir, elle changea tous ses compagnons en bêtes sauvages, mais il réussit enfin à sortir de cette île. Ayant repris sa navigation, il fit naufrage dans celle de Calypso, qui le retint sept ans auprès d'elle. Enfin son vaisseau se brisa auprès de l'île des Cyclopes, où Polyphème dévora quatre de ses compagnons, et l'enferma avec le reste dans son antre. Il n'échappa à un danger si imminent que par un heureux artifice. V. Polyphème. Ulysse évita encore par son adresse l'enchantement des Syrènes, les écueils de Charybde et de Scylla; et lorsqu'il sortit d'Eolie, Eole, pour marque de sa bienveillance, lui donna des peaux, où les Vents étaient enfermés: mais ses compagnons ouvrirent les peaux par curiosité: les Vents s'échappèrent et firent sur toutes les mers un désordre épouvantable. L'orage, excité par leur fureur, jeta Ulysse sur les côtes d'Afrique, lorsqu'il était sur le point de rentrer dans sa patrie. Il fit enfin naufrage pour la dernière fois sur les côtes de l'île de Corcyre, nommée alors île des Phéaciens, perdit ses vaisseaux et ses compagnons et se sauva sur un morceau de bois. Alcinoüs, roi de l'île, le reçut très-bien, et après s'être fait instruire de tous ses malheurs, il équipa un vaisseau qui le conduisit sain et sauf à Ithaque. Il y débarqua déguisé en mendiant, et ne se fit reconnaître que d'Eumée, le fidèle gardien de ses troupeaux, et de Télémaque son fils. Il se mit parmi les amans de Pénélope pour tendre l'arc qu'on avait proposé, et dont Pénélope devait être le prix: il en vint à bout, se fit reconnaître, rentra dans la possession de ses biens et tua tous ses rivaux. Quelque temps après, il se démit de ses états entre les mains de Télémaque, parce qu'il avait appris de l'oracle qu'il mourrait de la main de son fils: il fut en effet tué par Télégone, qu'il avait eu de Circé. V. Télégone. Après sa mort, il fut mis au nombre des demi-dieux

Selon Sophocle et Parthenius, Ulysse vécut encore 15 ou 16 ans après son retour dans ses états. On raconte que dès qu'il eut rétabli la paix, il fit le voyage d'Epire pour consulter l'oracle d'Apollon. Le roi de ce pays, Tyrimna, le reçut chez lui et le combla d'honneurs. On prétend qu'Ulysse, au mépris des lois de l'hospitalité, séduisit la fille de ce prince, Erippe, et en eut un fils, à qui l'on donna

le nom d'Euryale. Lorsque cet enfant eut atteint l'âge de puberté, sa mère l'envoya à Ithaque. Ulysse était absent lorsqu'Euryale y arriva. Pénélope ayant appris qui il était, résolut de le faire périr ; et lorsqu'Ulysse fut de retour, elle lui persuada que cet étranger avait voulu l'outrager. Ulysse transporté de fureur le tua sur-le-champ. Cette aventure avait fourni à Sophocle le sujet d'une tragédie intitulée *Euryale*. *Hom.*, *Il.*, 11, 12, etc. — *Virg.*, *En.*, 2, 3, etc. — *Dictys de Crète*, 1, etc. — *Ovide*, *Métam.*, 13, *v.* 31 ; *Héroïd.*, 1, *v.* 98. — *Hygin*, *fab.* 201, etc. — *Apollod.*, 3, *c.* 10. — *Paus.*, 1, *c.* 17 et 22 ; 3, *c.* 12 ; 7, *c.* 4. — *Elien*, *H. D.*, 13, *c.* 12. — *Horace*, 3, *od.*, 29, *v.* 8. — *Proper.*, 1, *él.* 11. — *Parthén.*, *Erot.*, *c.* 3. — *Pline*, 35.

Les aventures d'Ulysse à son retour de Troie ont fourni à Homère le sujet d'un poème fameux, l'Odyssée, ainsi nommé du nom d'Ulysse (Ὀδυσσεύς). Ce poème a vingt-quatre chants. Le poète y raconte les voyages d'Ulysse après la guerre de Troie, et son rétablissement sur le trône. L'action commence à la dixième année de la navigation, et les aventures précédentes sont racontées par Ulysse lui-même à la table d'Alcinoüs, roi des Phéaciens. L'Odyssée passe pour être l'ouvrage de la vieillesse d'Homère. En effet elle a moins d'éclat, d'énergie et de sublimité que l'Iliade ; mais peut-être est-elle plus intéressante. Voici l'analyse rapide des vingt-quatre chants dont se compose l'Odyssée.

I. Conseil des dieux pour arracher Ulysse de l'île de Calypso. — Minerve engage Télémaque à aller à la recherche de son père. — Festin des prétendans. — Chant de Phémius.

II. Plaintes de Télémaque dans l'assemblée des Ithaciens. — Il part, et arrive à Athènes.

III. Télémaque à Pylos. — Généreuse hospitalité de Nestor. — Récit de la guerre de Troie et du départ de la flotte grecque pour la Grèce.

IV. Télémaque à Lacédémone. — Noces de Pisistrate. — Palais de Ménélas. — Hélène. — Les prétendans délibèrent à Ithaque sur les moyens de se défaire du jeune prince.

V. Second conseil des dieux. — Ulysse quitte Calypso. — Tempête et naufrage. — Il aborde chez les Phéaciens.

VI. Nausicaa mène Ulysse au palais de son père.

VII. Ulysse s'introduit chez Alcinoüs ; Arété, femme de ce prince, l'accueille favorablement. — Il raconte ses aventures depuis son départ de l'île d'Ortygie jusqu'à son arrivée chez les Phéaciens.

VIII. Assemblée des Phéaciens. — On prépare un vaisseau pour Ulysse. — Grand festin, exercices, combats. — Chants de Démodocus.

IX. Ulysse raconte ses aventures. — Les Ciconiens, les Lotophages, les Cyclopes, Polyphème. — Dangers et stratagèmes d'Ulysse.

X. Eole et son île. — Ouverture de l'outre qui renferme les Vents. — Tempête. — Les Lestrygons. — Circé. — Métamorphose des compagnons d'Ulysse en pourceaux.

XI. Voyage du prince aux Enfers. — Apparition de Tirésias, et ensuite d'Anticlée. — Mort d'Agamemnon. — Conversation avec les ombres des guerriers grecs. — Supplice des méchans.

XII. Retour dans l'île de Circé. — Les Sirènes. — Nouveau naufrage. — Les bœufs du Soleil. — L'île de Calypso.

XIII. Ulysse quitte Alcinoüs, et arrive à Ithaque. — Métamorphose du vaisseau en rocher.

XIV. Ulysse joint Eumée.

XV. Télémaque de retour à Ithaque se rend aussi chez Eumée.

XVI. Reconnaissance de Télémaque et d'Ulysse. Pénélope, informée des piéges qu'on tend à Télémaque, apostrophe vivement Antinoüs, un des prétendans.

XVII. Ulysse et son fils à la ville. — Mort du chien qui reconnaît son maître.

XVIII. Dispute d'Ulysse et d'Irus. — Pénélope se présente aux poursuivans.

XIX. Conversation d'Ulysse avec Pénélope. — Il est reconnu d'Euryclée, nourrice de Télémaque.

XX. Signes célestes favorables à Ulysse et sinistres pour les prétendans. — Ils célèbrent un grand festin.

XXI. Pénélope propose aux prétendans de tirer la bague avec l'arc d'Ulysse. — Celui-ci seul en vient à bout.

XXII. Massacre des prétendans.

XXIII. Reconnaissance d'Ulysse et de Pénélope.

XXIV. Sédition excitée par le père d'Antinoüs, et apaisée par la vaillance d'Ulysse.

ULYSSE (PROMONT. D'), *géog.*, ou ULYSSEUM PROMONT., autrement ODYSSEUM PROM. (Ὀδυσσεύς, Ulysse), prom. de la mer Libyque, sur les côtes septentrionales de la Sicile, au S. O., près du promontoire Pachynum.

UMBENNE, *-num*, petite v. de la Viennaise, chez les Helvii.

UMBER LACUS, petit lac de l'Ombrie, à l'O., dans le voisinage du Tibre. *Properce*, 4, *él.* 1, *v.* 124.

UMBILICUS, c'est-à-dire Nombril, nom que les anciens donnaient à Delphes qu'ils croyaient située au centre de la terre.

UMBRA POMPEIA ou OMBRAGE DE POMPÉE, portique de Rome, bâti par Pompée. *Mart.*, 5, *ép.* 10.

UMBRENUS, complice de Catilina. *Sall.*, *Cat.*, *c.* 40. — *Cic.*, *Cat.*, 3, § 6.

UMBRICIUS, devin qui, ayant consulté les entrailles des victimes devant Galba le jour où Othon lui enleva la couronne et la vie, prédit au prince qui allait périr les plus grands désastres. *Tac.*, *Hist.*, 1, *c.* 27. — *Juv.*, 3, *v.* 21.

UMBRIE. V. OMBRIE.

UMBRO, *myth.*, fameux magicien, du pays des Marses, vint au secours de Turnus contre les Troyens. Il tomba sous les coups d'Enée. *Virg.*, *Enéid.*, 7, *v.* 752 ; 10, *v.* 544.

1. UMBRO (*Ombrone*), *géog.*, fleuve de l'Etrurie, coulait du N. au S., et se jetait dans la mer de Tyrrhène, entre Hasta et Aquæ Populoniæ.

2 — petite v. de l'Etrurie, à peu de distance de la source du fleuve Umbro.

UMBRONIQUE, *-cum*, v. de la Gaule, dans la Narbonnaise.

UMIDIUS ou UMMIDIUS, homme riche et avare, critiqué par Horace, 1, *Sat.*, 1, *v.* 95.

UNCA, surnom de Minerve. V. ONCA.

UNCHÉE, *-chea*, petite v. de la Mésopotamie.

UNDÉCEMVIRS, *-viri* (οἱ ἕνδεκα), magistrats athéniens chargés de conduire les coupables à la mort, étaient ainsi nommés parce qu'ils étaient onze. *Plat.*, *Phéd.* — *Corn. Nép.*, *V. de Phoc.*

UNELLES, *-lli*, peuple de la Lyonnaise 2ᵉ, plus communément Vénelles. V. ce nom.

UNIGENA, c'est-à-dire née (*genita*) d'un seul (*unus*), surnom de Minerve, que Jupiter avait seul enfantée.

UNIMANUS (CLAUDIUS), général romain, qui fut battu en Lusitanie, par Viriathe, vers l'an 146 av. J. C.

1. UNXIA, surnom de Junon, invoquée dans

une des cérémonies du mariage, laquelle consistait à frotter d'huile ou de graisse les poteaux de la porte de la maison où les nouveaux mariés s'établissaient, afin d'écarter par cette cérémonie les maux et l'effet des enchantemens (rac. *unguere*, oindre). On croit que c'est de là qu'est dérivé le nom d'*uxor*, donné à une femme mariée. *Virg.*, *En.*, 4, *v.* 458. — *Arnob.*, 3.

2 — (*unguere*, oindre), déesse particulière qui présidait à l'usage des essences.

1. UPIS, le père d'une des Dianes.

2. — surnom de Diane. *Cic.*, *Nat. des D.*, 3, *c* 23.

1. UR, v. de Chaldée, patrie de Tharé et d'Abraham. On y entretenait un feu sacré en l'honneur du Soleil, dans plusieurs temples découverts par le haut, mais d'ailleurs fermés de toutes parts. On ignore la véritable situation d'Ur; les uns la confondent avec Camarine en Babylonie, les autres avec Orché ou Orchoé en Chaldée, ou avec Ura ou Sura, en Syrie; d'autres enfin prétendent que Ur n'est pas un nom de ville, et que quand Moïse dit qu'Abraham sortit d'Ur en Chaldée, cela veut dire qu'il échappa aux flammes (*Ur*, feu en hébreu), auxquelles il avait été condamné par les Chaldéens pour n'avoir pas voulu adopter leurs superstitions. *Gen.*, *c.* 11, *v.* 13.

2. — ou Ura, v. de Syrie ou plutôt d'Assyrie, sur l'Euphrate.

URAGUS, nom de Pluton, *ab urigine et agendo*, celui qui conduit ou dirige le feu.

1. URANIE, *-nia*, *myth.*, l'une des neuf Muses; elle préside à l'astronomie. On la représente sous la figure d'une jeune fille vêtue d'une robe d'azur, couronnée d'étoiles, soutenant un globe avec les deux mains, et ayant autour d'elle plusieurs instrumens de musique. *Hés.*, *Théog.*, *v.* 77. — *Apollod.*, 1, *c.* 2. — *Hyg.*, *fab.* 161. — *Catulle*, *Ep.* 62, *v.* 2.

2. — surnom de Vénus Céleste, qui présidait aux plaisirs innocens de l'esprit; on l'appelait par opposition Vénus Terrestre, quand elle était l'objet d'un culte infâme et grossier. Vénus Uranie avait des temples en Carie, en Afrique, en Grèce et en Italie. *Cic.*, *Nat. des D.*, 3, *c.* 23. — *Paus.*, 1, *c.* 14; 7, *c.* 26.

Uranie, *géog.*, v. de l'île de Cypre.

URANIENS, *Uranii* ou *Urii*, peuples des Gaules.

URANOPOLIS, v. de la Macédoine septentrionale, dans la Chalcidice, à l'E., sur le sommet du mont Athos.

URANUS ou le Ciel, le plus ancien des dieux, épousa Titée ou la Terre, dont il eut Céus, Créus, Hypérion, Mnémosyne, Cottus, Phœbé, Briarée, Thétis, Saturne et Gygès, qui furent appelés Titans, du nom de leur mère. Ses enfans conspirèrent contre lui, parce qu'il les avait enfermés dans le sein de la terre, et Saturne le mutila et le détrôna. C'est la guerre connue sous le nom de guerre des Titans (V. Titans). *Hés.*, *Théog.*, *v.* 134. — *Apollod.*, 1, *c.* 1, 2 et 3. — *Lact.*, 1, *c.* 11 et 22.

1. URBA (*Orbe*), v. de la Gaule, dans la grande Séquanaise, chez les Helvétiens, capitale des Urbigènes, sur une petite rivière du même nom, était, avant la fondation d'Aventicum, capitale de l'Helvétie.

2. — petite rivière de l'Helvétie occidentale, passait à Urba, et se jetait dans le lac d'Aventicum.

URBATE (*Verbas*), v. de la Pannonie, à 12 lieues O. de Cibalis.

URBICUA, v. d'Espagne, dans la Tarraconaise.

URBICUS, fameux acteur, contemporain de Domitien. *Juv.*, 6.

URBIGEN[illegible], -*na* (canton de *Fribourg*, et pays de *Vaud*), un des quatre peuples qui du temps de César habitaient l'Helvétie, étaient placés vers l'O., entre le Léman et le lac Aventicum, sur les confins de la grande Séquanaise. Urba était leur capitale, et c'est même du nom de cette ville qu'ils tiraient le leur.

1. URBINUM Hortense (*Urbino*), v. d'Ombrie, au N., chez les Senones, entre les fleuves Pisaure et Métaure, à 4 lieues N. O. de *Forum Sempronii*. *Pline*, 3, *c.* 14.

2. — Metaurense (*Urbania*), autre v. d'Ombrie, chez les Senones, ainsi nommée à cause de sa position sur le fleuve, à 3 lieues S. O. d'*Urbinum hortense* Métaure.

URCI (ruines près de *Vera*), v. d'Espagne, sur les limites de la Bétique et de la Tarraconaise, à 2 lieues S. E. de Baria, à l'embouchure d'une petite rivière.

URCINIUM (*Ajaccio*), v. de l'île de Corse, sur la côte.

URGAO (*Arjona*), v. de la Bétique, à 6 lieues S. O. d'Illiturgis.

URGOS (*Gorgone*), p. île de la mer Tyrrhénienne, à quelque distance des côtes de l'Etrurie, au S. de Luna, à l'O. de Volaterra et au S. O. de Pise. *Pline*, 3, *c.* 6.

URIA, petite v. de l'Apulie, au N. O., sur un golfe de l'Adriatique qui a pris son nom. *Hér.*, 7, *c.* 170. — *Strab.*, 6. — *Pline*, 3, *c.* 11. V. Uriate.

URIATE (Golfe), *Urias* ou *Uriates sinus* (*golfe de Manfredonia*), golfe de l'Italie, sur les côtes de la Daunie, s'enfonçait dans les terres depuis Aganæ portus jusqu'à Barium.

1. URIE, mari de Bethsabée et officier de David. Quand David eut séduit Bethsabée, voulant cacher son crime, il engagea Urie à reprendre sa femme. Mais comme Urie ne voulut pas y consentir, le roi le renvoya au siége de Réblath, avec des lettres pour Joab, auquel il ordonnait de le mettre dans l'endroit le plus périlleux, puis de l'y abandonner pour y périr. Urie y périt en effet. David fut sévèrement puni de son crime. *Rois*, 2, *c.* 11, *v.* 5.

2. — surnommé Azarias, souverain pontife des Juifs sous Achab. Ce prince lui envoya le modèle d'un autel qui était à Damas, avec ordre d'en faire un semblable. *Rois*, 4. *c.* 16, *v.* 10, etc.

3. — prophète, appuya les prédictions de Jérémie. Sachant que le roi Joakim voulait le faire mourir, il se sauva en Egypte; mais le roi de Juda, étant allié et même tributaire de celui d'Egypte, obtint la permission d'envoyer ses gardes pour arrêter Urie, et lorsqu'il l'eut entre les mains, il le fit mourir. *Jérém.*, *c.* 26, *v.* 21.

URITES, peuples de l'Apulie, habitaient le territoire d'Urie. *T. L.*, 42, *c.* 48.

URIUS, surnom de Jupiter, le même que Pluvius.

UROTALT, divinité des Arabes, la même qu'Orus ou le Soleil.

URSARIE, *-ria*, v. de l'Istrie, sur la côte occidentale, entre Pola au S. et l'embouchure du fleuve Quietus au N.

URSENTUM (*Orso*), v. du Brutium. *Pline*, 3, *c.* 11.

URSIDIUS, adultère dont parle Juvénal, *Sat* 6, *v.* 38.

URSO (*Ossuna*), v. de la Bétique, à 5 lieues S. O d'Astapa.

URSOLES, *-li* (*S. Vallier*), petite v. de la Viennaise, chez les Allobroges, au S. O., sur le Rhône.

URUNCI (*Rucsen*), v. de la Germanique 1[re], chez les Rauraci, vers le centre, au S. de Rufiana et au N. O. d'Augusta Rauracorum.

USALÈTE, *-tus mons* (*Uselet*), montagne de la Byzacène.

USCANA, v. de Macédoine, vers le N., sur les confins de l'Illyrique. *T. L.*, 43, *c.* 18.

USCETA, v. de l'Afrique propre. *Hirt. Pans.*, *Hist. d'Afr.*, *c.* 89.

USCUDAMA (*Statimaka*), petite v. de la Thrace septentrionale, chez les Bessi, fut assiégée et prise par Lucullus. *Eutrope*, 6, *c.* 8.

USELLIS (*Usel*), p. v. de l'île de Sardaigne, au milieu de la côte occidentale, un peu au S. de l'embouchure du fleuve Thyrsus.

USIPIENS, *-pii* ou *-petes*, peuples de la grande Germanie, à l'O., près du Rhin, entre les Bructères et les Marses. *Cés.*, *G. des G.*, 4, *c.* 1.

USSUBIUM (*Urs*), v. de la Novempopulanie chez les Vasates, au N., sur la Garumna.

1. **USTICA** ou Ostéode, île de la côte de Sicile, voisine de Panorme, V. Ostéode.

2. — petite mont. de la Sabinie, entre l'Anio et le Velinus, à quelque distance et au S. E. de Cures. *Hor.*, 1, *od.* 17, *v.* 11.

USTRINE, *-na*. C'est le nom que les Romains donnaient à l'endroit où, dans les funérailles, ils brûlaient le corps sur un bûcher.

USUERVE, *-va* (*Iouvr*), v. de la Narbonnaise 1re, chez les Volces Tectosages.

UTENS ou Utis (*Montone*), fleuve de la Gaule Cisalpine, qui se jette dans l'Adriatique, proche de Ravenne, entre la branche méridionale du Pô et le fleuve Sapis. *T. L.*, 5, *c.* 35.

UTERINA (*uterus*, ventre), une des déesses qu'on invoquait dans les accouchemens.

UTI DA VA, v. de la Dacie, à 18 lieues S. E. de Rhuconium.

UTIQUE, *-tica* (*Booshatter* ou *Satcor*), v. d'Afrique, sur la Méditerranée, fut fondée par les Tyriens, 287 ans avant Carthage. Elle avait un port vaste et commode. Après la ruine de Carthage, elle devint la capitale de l'Afrique; elle est célèbre par la mort de Caton d'Utique, *T. L.*, 35, *c.* 31. — *Hor.*, 1, *ep.* 20, *v.* 13. — *Strab.*, 17. — *Just.*, 18, *c.* 4. — *Luc.*, *Phars.*, 6, *v.* 306. — *Pline*, 16, *c.* 40. — *Sil. Ital.*, 3, *v.* 242.

UTIS. V. Utens.

1. **UTUM** ou Utus (*Vid*), rivière qui sortait des montagnes qui se trouvaient au midi de la Mœsie, coulait dans cette province, et se rendait dans l'Ister (Danube).

2. — v. de même nom, à l'embouchure de l'Utus, à 5 lieues d'OEscus.

UXAMA (*Osma*), v. de la Tarraconaise septentrionale, chez les Vaccéens, sur le Durius (Douro). *Sil. It.*, 3, *v.* 384.

UXANTIS (*Île d'Ouessant*), petite île de l'Océan, sur la côte de la Lyonnaise 3e, et plus particulièrement à l'O. des Osismii.

UXELLA (*Lost-Withiel*), v. de la Grande Bretagne, chez les Dumnonii, à 24 lieues S. O. d'Isca Dumnoniorum.

UXELLODUNUM (probablement le *Puech d'Usselou*) v. de l'Aquitaine 1re, chez les Cadurci, à l'extrémité occidentale, du côté des Lemovices. Cette place, fortifiée naturellement par sa position sur un rocher escarpé, fut la dernière de la Gaule qui tint contre les armes de César. Ce général ne put s'en rendre maître qu'en détournant le cours d'une fontaine, la seule qui fournît de l'eau à la ville. *Cés.*, *G. des G.*, 8, *c.* 33.

UXENTUM (*Ugento*), petite v. de l'Apulie.

1. **UXII** ou Oxii, peuple pirate de la Susiane, sur les confins de la Perside, entre la Parétacène, les Cosséens et la Bagistane. Ce peuple fut subjugué par Alexandre, qui le joignit au gouvernement de Suse. C'est dans les montagnes de ce pays que le Pasitigris prenait sa source. *Q. C.*, 5. — *Strab.* — *Diod.*

2. — grande chaîne de montagnes qui sépare les Uxii de la Susiane proprement dite.

UXISAMA, île peu connue, située dans l'Asie occidentale.

UZITA, petite v. d'Afrique, dans la Numidie, vers le centre, fut détruite par César. *Hirt. Pans.*, *G. d'Afr.*, *c.* 41.

V

1. **V** ou U, pris numéralement chez les Romains, vaut 5; VI, 6; VII, 7; VIII, 8; IV, 4; $\overline{V}$ (surmonté d'un trait) 500.

2. — Dans les abréviations, V se prend pour *vale*, *vir* et *vixit*; V. C., pour *vir clarissimus* ou *vir consularis*; A. V. C., *ab urbe conditâ*, c'est-à-dire an de Rome.

Quelquefois on combine la lettre V ayant une valeur numérique avec des lettres simplement initiales, ainsi V A.V, signifiera *vixit annos quinque*; V. N., *quinto nonas*; V V., *quinque vir*; VI V., *sextumvir*; VII V., *septumvir*, et ainsi de suite; et enfin V. C., qui ci-dessus avait la signification de *vir clarissimus* ou *vir consularis*, aura le sens de *quintùm consul*.

VACATIONE (Lex de), loi concernant l'exemption du service militaire. Les exemptions qu'elle accordait étaient détruites dans le cas de guerre avec les Gaulois, *nisi bellum Gallicum* ou *tumultus Gallicus oriatur*, ce qui donne une idée de la terreur que les Gaulois inspiraient aux Romains.

1. **VACCA** ou Vaga (*Vegia*), v. d'Afrique, dans la Zeugitane, au S. O., sur le fleuve Bagradas, au S. E. de Tabraca et à l'O. de Carthage. Cette ville, considérable par son commerce et ses richesses, fut ruinée deux fois, d'abord par Q. Métellus, pour punir les habitans d'avoir massacré la garnison romaine qu'il y avait établie dans son expédition contre Jugurtha; ensuite par Juba, son roi, pour la punir de s'être volontairement livrée à César. *Sall.*, *G. de Jug.* — *Sil. Ital.*, 3, *v.* 259.

2. — riv. d'Espagne, sans doute la même que la Vacua.

VACCÉENS, *-ccæi*, peuples de la Tarraconaise, dans la Gallécie méridionale, au S. des Cantabres, dont ils étaient séparés par le mont Idubeda. A leur territoire répond aujourd'hui une partie du royaume de *Léon* et de la *Vieille Castille*. *T. L.*, 21, *c.* 5; 35, *c.* 7; 46, *c.* 47.

VACCUS (M. Vitruvius), général des Fundani et des Privernates contre les Romains, avait à Rome, sur le mont Palatin, une maison qu'il avait achetée pendant la paix, qui lors de la guerre fut abattue, et dont l'emplacement fut adjugé au pu-

blic. On le nomma *Vacci prata*. *T. L.*, 8, *c.* 19. — *Cic.*, *p. Dom.*, c. 38.

VACUA (*Voga*), riv. de la Lusitanie, sur laquelle était située la ville de Talabriga.

VACUNA (*vacare*, se reposer), divinité romaine qui présidait au repos, comme l'indique son nom qui vient de *vacare*, se reposer. On lui offrait des sacrifices, surtout dans le temps que les travaux de la campagne étaient finis. *Ov.*, *Fast.*, 6, *v.* 307. — *Hor.*, 1, *ép.* 10, *v.* 49.

VACUNALES, *-alia*, fêtes que les Romains célébraient vers le mois de décembre, en l'honneur de Vacuna.

1. VADA, c.-à-d. *Gué*, lieu de la Germanique 2ᵉ, vers l'extrémité septentrionale, dans l'île des Bataves, sur le Rhin, entre Batavodunum et la *Fossa Drusiana* ou canal de Drusus.

2. — Sabatia (*Vadi* ou *Val*), port de mer, dans la Ligurie occidentale, chez les Ingauni, à peu près à égale distance de Hasta au N. E. et d'Albium Intemelium au S. O.

3. — Volaterrana (*Vadi*), petite v. de l'Etrurie (*Toscane*), sur la côte, à l'O. de Volaterre et au S. de Pise, à l'embouchure du fleuve Cécina.

1. VADICASSES ou Viducasses (le *Valois*), petite peuplade de la Gaule, dans la deuxième Belgique, vers le S., entre les Silvanectes et les Suessiones.

2. — peuple de la Lyonnaise 3ᵉ, entre les Bajocasses à l'O., les Véliocasses à l'E. et les Abrincatui au S., était borné au N. par la mer.

3. — (*Vez*) ou Næomagus, petite v. de la Gaule, capitale des Vadicasses de la Belgique.

4. — ou Augustodunum (*Vieux*), capitale des Vadicasses de la Lyonnaise, au N., sur l'Oleria, à quelques milles de son embouchure, dans l'Armoricanus tractus.

VADIMONIS Lacus (*Bassano*), lac d'Etrurie, à l'O., près d'Hortanume; ses eaux étaient sulfureuses. Ses bords furent le théâtre de deux victoires que les Romains remportèrent, la première sur les Etrusques, et la seconde sur les Gaulois. *T. L.*, 9, *c.* 39. — *Flor.*, 1, *c.* 13. — *Pline*, 8, *ép.* 20.

VADISUS Pagus, nom donné au territoire des Vadicasses de la Belgique.

VAGA, v. d'Afrique. V. Vacca.

VAGÉDRUSE, *-sa*, petite riv. de la Sicile méridionale, prenait sa source dans les environs d'Hybla, et tombait dans la mer, entre Camarine au S. E. et Gela au N. O. *Sil. It.*, 14, *v.* 229.

VAGELLIUS, jurisconsulte de Mutina, de mœurs corrompues. *Juv.*, 15, *v.* 33.

VAGÈNES, *-ni* ou *Vagienni*, nation puissante de la Ligurie orientale, entre le Bodincus (nom du Pô près de sa source), les Statiellates et la branche des Alpes, nommées Alpes maritimes. Le Tanarus coupait en deux leur territoire. Leur capitale, située vers les sources du Pô, s'appelait *Augusta Vagiennorum*. *Sil.*, *It.*, 8, *v.* 606.

VAGENORUM ou Vagiennorum (Augusta). V. Vagènes.

VAGIENNI. V. Vagènes.

VAGIMON, surnom de Janus chez les Etrusques.

VAGITANUS (*vagitus*, vagissement), dieu qui présidait aux premiers cris des enfans.

VAGORITUM (*Erve* ou *Arve*), v. de la Gaule, dans la Lyonnaise 3ᵉ, chez les Arvii, dont elle était la capitale, vers le N. E.

VAHALIS (*Wahal*), nom donné à la branche méridionale du Rhin, qui, partant de ce fleuve entre Colonia Trajana et Castra Herculis, passe à Noviomagus, et va rejoindre la Mosa à peu de distance de son embouchure. *Tac.*, *Ann.*, 2, *c.* 6.

VAISSEAUX (*naves*). Les vaisseaux des anciens pouvaient se diviser en deux classes; les uns, destinés à transporter des vivres et des troupes, s'appelaient ὁλκάδες ou *onerariæ naves*, vaisseaux de charge; les autres, faits pour combattre sur mer, portaient le nom de vaisseaux longs, *longæ naves*, par opposition aux premiers qui étaient ronds ou ovales. D'ailleurs les bâtimens de transport étaient ouverts et sans pont (*apertæ*), et n'avaient pas à la proue ces éperons de fer ou de cuivre appelés *rostra*, tandis qu'au contraire les vaisseaux de guerre étaient pontés (*constratæ*), pour mettre les rameurs et les soldats à couvert des traits, et avaient la proue armée d'un éperon ou long bec de fer ou de cuivre pour percer et fendre les vaisseaux ennemis dans le combat et les couler à fond.

On distinguait deux sortes de vaisseaux de guerre; les uns n'avaient qu'un rang de rames de chaque côté, et les autres en avaient plusieurs. Les premiers étaient de diverses grandeurs : ceux qui n'avaient que vingt rames, dix d'un côté et dix de l'autre, étaient les plus petits : les Grecs les appelaient εἰκοσόροι; ceux qui en avaient trente, τριακοντόροι; ceux de cinquante, πεντηκοντόροι; ceux de cent, ἑκατοντόροι. Les rameurs étaient placés moitié d'un côté du vaisseau, moitié de l'autre, chacun des côtés ne formant qu'une seule ligne. Ces vaisseaux, qui tenaient le milieu entre les plus petits et ceux qui avaient plusieurs rangs de rames, étaient appelés pour la plupart *naves actuariæ* par les Romains, parce qu'ils étaient plus légers, et qu'ils allaient avec plus de vitesse que les autres. L'autre espèce de vaisseaux de guerre était à plusieurs rangs de rames. Il y en avait à deux rangs, appelés διηρεῖς; à trois, τριηρεῖς; à quatre, τετρηρεῖς; à cinq, πεντηρεῖς; à six, ἑξηρεῖς, et ainsi des autres qui en avaient un plus grand nombre; car il y en eut à vingt et même à quarante rangs de rames. Tels furent le célèbre vaisseau qui fut construit sous la direction d'Archimède par le roi Hiéron, et les galères de Ptolémée Philopator. Mais il n'y avait que ceux qui avaient depuis un rang jusqu'à cinq qui fussent d'usage; la plupart des autres n'étaient que des vaisseaux de parade, excepté cependant les eccédécaérèmes (ἑκκαιδεκηρεῖς, à seize bancs de rames) de Démétrius Poliorcète; ce prince, fort versé dans les arts, avait fait construire des galères à seize rangs de rames, dont il faisait un grand usage dans les siéges et dans les combats sur mer. Ces vaisseaux étaient d'une beauté et d'une richesse étonnantes; mais leur légèreté et leur agilité, au rapport de Plutarque, étaient encore plus dignes d'admiration que leur grandeur et leur magnificence. Les vaisseaux de guerre des Romains étaient, comme ceux des Grecs, distingués par le nombre des rangs de rames en *birèmes*, en *trirèmes*, en *quadrirèmes* et en *quinquerèmes*; ces derniers étaient les plus grands. Tous les vaisseaux des anciens allaient à la rame et à la voile en même temps.

D'habiles marins ont nié qu'il y eût plusieurs rangs de rames sur les vaisseaux des anciens, et ont cru la chose impossible. Elle le serait en effet, si on supposait que les rangs de rames eussent été perpendiculaires les uns sur les autres; mais on voit le contraire sur la colonne Trajane, où, dans les birèmes et les trirèmes, les rangs de rames sont placés obliquement et comme en échiquier, pour ne point s'embarrasser.

Dans les vaisseaux à plusieurs rangs, les rameurs étaient distingués par degrés; ceux du bas s'appelaient Thalamites, ceux du milieu, Zeugites, et ceux du plus haut, Thranites. Ces derniers avaient une paye plus forte que les autres, sans doute parce

qu'ils maniaient des rames plus longues et plus pesantes que celles des degrés inférieurs. Les rangs des rameurs chez les Latins s'appellaient *fori*, *versus*, *ordines*.

Les principales parties des vaisseaux étaient la proue ou le devant, la poupe ou le derrière, et le milieu ou la carène (τρόπις). La carène était proprement la poutre du fond du vaisseau. A la partie inférieure de la proue, et presque à fleur d'eau, était une poutre qui avançait en-dehors, à laquelle était attachée une grosse pointe de cuivre ou de fer, appelée ἔμβολον par les Grecs, et *rostrum* par les Latins. Cette pointe ou bec servait à frapper les vaisseaux ennemis, pour les accrocher et les couler à fond; c'était la principale arme du vaisseau. Il y en avait dont la proue était armée de deux ou trois de ces pointes : la poupe était l'extrémité du bâtiment opposée à la proue; le pilote qui tenait le gouvernail y était assis : c'était aussi la place du capitaine.

Les agrès des vaisseaux étaient les rames, les voiles, les cordages, les ancres, et les autres choses nécessaires pour les mettre en état d'aller en mer. Les rames, *remi*, et *tonsæ* chez les poètes, étaient liées à une grosse cheville qu'on appelait *scalmus;* elles avaient plus de largeur à l'extrémité que les nôtres. Les voiles (ἱστία) étaient de lin, de chanvre, de jonc et d'écorce d'arbre. Anciennement chaque vaisseau n'avait qu'une voile; mais, lorsque la marine se fut perfectionnée, ce nombre s'augmenta. On en mettait même sur les proues et sur les poupes. Il n'y avait qu'un seul mât sur les bâtimens des anciens; les câbles et les cordages étaient faits de lin, de chanvre, de jonc, de feuilles de palmier, de la plante appelée *papyrus*, parce qu'elle avait de longs filamens : on en faisait aussi d'écorce d'arbre, de cerisier, de tilleul, de ceps de vignes, et de plusieurs autres végétaux. Au haut du mât était placée la hune, en grec χαρχήσιον, *carchesium*, qui signifie une tasse, parce que c'était un endroit creux qui avait la forme d'une tasse. Le gouvernail (πηδάλιον) était une rame plus longue et plus large que les autres : il y en avait quelquefois deux au même vaisseau. L'ancre était de pierre dans le commencement, et n'avait qu'une pointe; dans la suite, on en fit de fer qui avaient deux pointes opposées. L'instrument dont on se servait pour vider la sentine (ἄντλος chez les Grecs, et *sentina* chez les Latins), s'appelait ἀντλίον

Les rameurs n'avaient point d'autre lit que les bancs mêmes sur lesquels ils étaient assis pour ramer. Les soldats couchaient de même sur les planches. Les Grecs avaient des lits suspendus sur des sangles; les Romains avaient des matelats qu'ils étendaient sur le bois pour se coucher.

Selon Hérodote, les vaisseaux des Grecs étaient anciennement peints en rouge; on peignait aussi sur la poupe et sur la proue les images des divinités auxquelles ils étaient consacrés. Souvent ce n'étaient que des Tritons, des Centaures, des chevaux marins ou d'autres animaux. Dans la suite, les Grecs et les Romains, au lieu de peindre ces figures, les faisaient faire en statues et en bas-reliefs qu'ils faisaient dorer. On donnait ordinairement au vaisseau le nom de ces figures. Ainsi le navire sur lequel S. Paul s'embarqua à l'île de Mélite s'appelait *Castor* et *Pollux*, parce qu'on y avait représenté ces divinités. On appelait un vaisseau *Isis*, s'il portait l'image de cette déesse; *Tigre*, s'il était orné de la figure de cet animal. Le *Taureau* qui enleva Europe, et l'*Aigle* qui ravit Ganymède, n'étaient sans doute autre chose que deux vaisseaux, dont l'un portait la figure d'un taureau, et l'autre celle d'un aigle. Quelquefois le nom était écrit sur la proue; c'était sur la poupe qu'on mettait les flammes ou banderoles qui servaient à connaître les vents.

VALA (C. NUMONIUS), ami d'Horace, à qui est adressée la quinzième épître du premier livre.

VALARSACÈS, prince parthe, frère du second des Arsacides, fonda Valarsapat qui porta son nom.

VALARSAPAT (*Ek Miasin*), v. royale de l'Arménie, à 25 l. O. de Chorsa, fondée par Valarsacès.

VALENS, *myth.*, nom du second Mercure, selon Cicéron, *Nat. des D.*, 3, *c.* 22. — Quelques-uns le donnent pour père à Trophonius.

1. VALENS (FABIUS), *hist.*, général romain qui joua un grand rôle l'année d'après la mort de Néron. Né à Anagnie, il vint très-jeune à Rome, où il déshonora sa jeunesse par l'excessive licence de ses mœurs. Ses vices mêmes, joints à beaucoup d'esprit et à la complaisance qu'il mit de paraître en plein théâtre pour les fêtes des Juvénales, le rendirent agréable à Néron, qui l'éleva rapidement aux premiers postes militaires. Il se trouvait lieutenant d'une des légions romaines placées dans la Germanie lorsque ce prince mourut, et que Galba fut élevé à l'empire. Avide de révolutions, il se joignit à Cornelius Aquinus, lieutenant d'une autre légion, pour engager le consulaire Fonteius Capiton à prendre les armes contre le nouvel empereur, et à lui disputer le trône. N'ayant pu y réussir, et craignant une dénonciation, il tua Fonteius, et ensuite se vanta à Galba de l'avoir débarrassé d'un ennemi et d'un rival. Celui-ci ne l'ayant pas récompensé comme il s'y attendait, et ayant envoyé Vitellius prendre le commandement des légions, Valens tenta auprès du nouveau général ce qu'il avait tenté sans succès auprès de l'ancien; et cette fois, avec le secours de Cécina, autre lieutenant de légion, il vint à bout de ses desseins, et Vitellius fut proclamé par les armées de Germanie. Les troupes insurgées traversèrent la Gaule tout entière en quelques jours; elles marchaient sur deux lignes, l'une commandée par Cécina, l'autre par Valens même. Cependant ce n'était plus à Galba qu'on faisait la guerre. Othon lui avait, au sein de Rome même, arraché la couronne et la vie. Les troupes des deux compétiteurs se rencontrèrent auprès de Bédriac; la victoire demeura au parti de Vitellius. Mais à peine Vitellius était-il défait de ce rival qu'un autre vint lui disputer la couronne : c'était Vespasien. A l'activité prodigieuse d'Antonius Primus, général du nouveau compétiteur, Valens n'opposa qu'une indolence funeste. Ayant tardé à porter des secours à Cécina, il laissa prendre Crémone. Il tenta pour dernière ressource de se transporter par mer dans la Gaule Narbonnaise, qui déjà reconnaissait Vespasien, et de la faire insurger; mais une tempête le força d'aborder aux îles Stéchades, où il fut pris à l'instant par les soldats du procurateur Valerius Paulinus. On le transporta de là à Urbinum, où il fut égorgé quelques jours après. Sa tête fut placée au bout d'une lance, et montrée à l'armée de Vitellius, qui aussitôt passa tout entière sous les drapeaux de Vespasien. Valens avait alors environ 60 ans. *Tac.*, *Hist.*, 1, *c.* 52, 57, 61; 2, *c.* 27, 41; 3, *c.* 43 et 62.

2. — (DONATIUS), un des quatre centurions de la 18ᵉ légion qui, lorsque les troupes romaines en Germanie brisèrent les images de Galba, s'obstinèrent à les protéger. *Tac.*, *Hist.*, 1, *c.* 56.

3. — (C. FULVIUS), consul sous Domitien et Nerva, l'an de J. C. 96.

4. — général romain qui, vers l'an 250, se révolta contre l'empereur Décius. On le compte, mais à tort, parmi les trente tyrans qui prirent la pourpre sous Gallien. *Tréb. Poll.*

5. — (VALERIUS), petit-neveu du précédent,

était proconsul d'Achaïe (l'an 261), lorsque, se voyant poursuivi par l'usurpateur Macrien, il se fit proclamer empereur dans son gouvernement. Six semaines après il fut tué par ses soldats, l'an 261 de J. C.

6. — évêque de Murse en Mésie, un des plus fougueux sectateurs d'Arius, contribua beaucoup à mettre les dogmes de cet hérésiarque en crédit auprès de Constance II, qui le chargea de persécuter vivement les catholiques. Valens avait écrit quelques ouvrages dont il ne nous reste rien.

7. — (FLAVIUS), fils puîné d'un Gratien surnommé le Cordier (différent de l'empereur), naquit en Pannonie vers l'an de J.C. 328, et fut en 364 associé à l'empire par son frère Valentinien, qui lui donna le gouvernement de l'Orient (c'est là le premier partage de l'empire). Effrayé des préparatifs menaçans du tyran Procope, il voulut d'abord abdiquer la dignité impériale; mais ayant bientôt repris courage, il ruina le parti de ce rebelle (365), marcha ensuite contre les Goths, et fit avec tant de succès la guerre à ces peuples barbares, qu'ils forcèrent Athalaric, leur roi, à implorer la paix. Valens la leur accorda; mais, par une complaisance funeste, il leur permit de s'établir dans la Thrace. Trois ans après, les Persans ayant envahi les provinces orientales de l'empire, il tourna ses armes contre eux. La guerre se soutenait depuis cinq ans avec des succès variés, quand de nouvelles invasions des Goths l'obligèrent à courir ailleurs. Ces peuples, usant de la permission qu'il leur avait donnée de s'établir en Thrace, étaient passés en foule sur les terres de l'empire, et y commettaient les plus grands désordres. Valens envoya à leur rencontre son général Lupian. Celui-ci ayant été vaincu, l'empereur marcha contre eux en personne et fut battu lui-même près d'Andrinople. Ses soldats l'enlevèrent, et l'emportèrent dans une maison où les barbares mirent le feu, et où il fut brûlé. Il périt dans la cinquantième année de son âge et la quinzième de son règne, l'an 378 de J. C.

Valens n'avait aucune des qualités qui font les grands princes. Superstitieux et cruel, il fit mourir tous ceux dont le nom commençait par *Théod*, parce qu'un astrologue lui avait dit que son sceptre tomberait entre les mains d'un homme dont le nom commencerait ainsi. Théodose n'en fut pas moins élevé à l'empire après sa mort par l'empereur Gratien. Il prêtait l'oreille aux délations et à la flatterie. Naturellement indolent et timide, la présence seule du danger pouvait lui inspirer du courage dans les combats. Il n'avait aucune teinture des lettres. Le seul mérite qu'on ne lui conteste pas est celui de la tempérance, de la chasteté et de l'amour pour la discipline militaire. *Ammien*, *Mar.*

8. — (FL.) JOVINIUS, consul en Occident sous Valentinien Ier, l'an de J. C. 367.

9. — général de l'empereur Honorius.

VALENTIE, *-tia*, *myth.*, déesse adorée par les premiers habitans de l'Italie.

1. VALENTIE, *-tia*, *géog.*, un des anciens noms de la ville de Rome, tiré, dit-on, de la puissance à laquelle elle était destinée (*valere*, être puissant).

2. — v. d'Italie, dans la Messapie, chez les Valentini.

3. — petite v. de l'île de Sardaigne, vers le N.

4. — (*Valence*), une des principales villes de la Tarraconaise, chez les Edetani, près de la ville de Sagonte et de l'embouchure du fleuve Turia, avait été bâtie par le consul D. Junius Brutus. Détruite par Pompée dans la guerre de Sertorius, elle se releva en peu de temps. On l'appelait aussi Colonia Julia, en l'honneur de César, qui l'avait fait réparer et agrandir considérablement.

5. — (*Valença*) v. de la Lusitanie, sur le Minius.

6. — (*Valence*), v. de la Gaule, dans la Viennaise, sur le Rhône, chez les Segalauni, à 2 l. N.O. de Cerebelliaca.

7. — la plus septentrionale des cinq provinces de la Bretagne romaine, était comprise entre la muraille d'Adrien au S., et celle de Septime Sévère au N., de sorte qu'elle était bornée à l'E. et à l'O. par la mer, au N. par la Calédonie, et au S. par la grande Césarienne. Quatre peuples principaux l'habitaient: c'étaient les Navantes, les Méates, les Selgoves et les Ottatini.

VALENTIN, *-nus*, hérésiarque fameux du 2e siècle, n'admettait que l'Evangile de S. Jean, qu'il amalgamait à la doctrine spiritualisée de Platon et à celle de Pythagore. Le trait principal de son système était une généalogie d'*Eons* ou êtres éternels, dont il composait la divinité qu'il nommait *plérome* ou plénitude, et au-dessous de laquelle il mettait un Ange suprême créateur, et des anges subalternes, conservateurs de l'univers. Valentin mourut en 160.

VALENTINI, peuple d'Italie, dans la Messapie, entre les Neretini, les Veretini et les Salentins, avaient pour capitale Valentia, ville municipale. *Cic.* — *Pline*, *H. N.*

VALENTINIANI MUNIMENTUM, c'est-à-dire *Rempart de Valentinien* (*Manheim*), fort et v. de la Germanie, chez les Alemanni, sur le Rhin, au confluent du Nicer, à 2 l. O. de Lupodunum, 6 l. N. E. de Noviomagus, fut ainsi nommée parce qu'elle fut bâtie par Valentinien Ier, après une victoire qu'il remporta sur les barbares.

VALENTINIANUS (JUNIUS FELIX), consul sous Valentinien Ier en 369, était sans doute parent de l'empereur.

1. VALENTINIEN Ier, *-ianus*, fils de Gratien le Cordier (distinct de l'empereur Gratien), naquit, ainsi que son frère Valens, à Cibalis dans la Pannonie. Il s'engagea de bonne heure dans la milice romaine, et à la mort de Jovien, en 364, il parvint, par sa valeur et son mérite, au trône impérial. Il associa son frère Valens à l'empire, lui donna le gouvernement de l'Orient, et se réserva celui de l'Occident, où son courage et son activité le rendirent redoutable aux barbares. Il chassa les Germains des Gaules (368), pacifia l'Afrique, vainquit les Saxons qui s'étaient avancés jusque sur les bords du Danube et du Rhin, et construisit un grand nombre de forts en divers endroits vers ces deux fleuves. Peu après (l'an 374), les Quades ayant pris les armes, il passa le Danube et envahit leur territoire, où il mit tout à feu et à sang, dévasta les campagnes, incendia les villages, rasa les villes, et extermina les habitans. Les barbares, effrayés d'une si terrible vengeance, lui envoyèrent des ambassadeurs pour implorer sa clémence. Ces envoyés étaient des hommes grossiers, pauvres et mal vêtus. Valentinien, s'imaginant que les vaincus avaient voulu se moquer de lui, entra dans un accès de fureur, et parla aux députés avec tant d'emportement qu'il se brisa une veine. Il mourut bientôt après, l'an 375 de J. C., dans la cinquante-cinquième année de sa vie, et la douzième de son règne. Il eut pour successeurs ses fils Gratien et Valentinien. Il avait déjà associé le premier à l'empire quoique enfant (367), et il avait confié son éducation au célèbre poète Ausone.

Ce prince avait de grandes qualités, entre autres l'activité, le courage, l'amour de l'ordre dans l'administration civile et militaire. Mais il les ternit toutes par sa mauvaise foi, son avarice, et surtout

sa férocité. Il était inhumain par caractère, et se plaisait à voir souffrir. Un mot, une inadvertance étaient punis par d'affreux tourmens. Un de ses gouverneurs de province lui demandait une autre place, il lui répondit en lui faisant trancher la tête. Il entretenait, dans des loges voisines de sa chambre à coucher, deux ourses énormes que l'on nourrissait de chair humaine, et que des gardes maintenaient continuellement dans un état de fureur, et il donna la liberté à l'une d'elles, pour la récompenser, dit-il, d'avoir dévoré un grand nombre d'hommes. Valentinien protégea le paganisme, et permit d'élever dans le Capitole un autel à la Victoire (371). *Amm. Marc.*

2. — II, ou le jeune, fils du précédent, n'avait que cinq ans lorsqu'il perdit son père, en 375. Il fut aussitôt proclamé empereur par les troupes, et reconnu comme tel par Gratien, son frère légitime, héritier de la couronne d'Occident, et par Valens, alors empereur d'Orient. La mort de son frère Gratien, tué à Lugdunum, l'an 383 de J. C., à l'instant où il marchait contre le rebelle Maxime, le laissa seul maître de l'empire d'Occident. Quatre ans après, Maxime, qu'il avait laissé tranquille possesseur de la Gaule, envahit l'Italie. Dans cette extrémité, Valentinien demanda du secours à Théodose, qui avait succédé à Valens dans le gouvernement de l'Orient. Théodose vainquit Maxime, et ramena le jeune empereur triomphant à Rome (388). Dans la neuvième année de son règne, Valentinien fut étranglé à Vienne dans les Gaules, l'an 392 de J. C., par Arbogaste, officier gaulois, à qui il avait accordé trop de confiance. Il avait à peine vingt ans. Ce prince fut universellement regretté. Plus occupé du bien de ses sujets que du sien propre, il modéra extrêmement les impôts. Ayant su qu'on le blâmait d'aimer trop les spectacles du cirque, il les abolit, et fit tuer toutes les bêtes destinées à ces jeux. Plusieurs personnages distingués ayant conspiré contre lui, il eut la générosité de leur pardonner. Il avait coutume de dire que les tyrans seuls étaient soupçonneux. Il avait pris pour modèle Théodose, son protecteur et son ami.

3. — fils de l'empereur Gratien, mort en bas âge.

4. — III (Fl. Placidius), fils de Constance et de Placidie, fille de Théodose-le-Grand, n'avait que six ans lorsqu'il fut proclamé empereur d'Occident, l'an 423 de J. C. Mais il ne fut reconnu qu'en 425, après la défaite de J. le Notaire, qui s'était emparé de l'empire. Placidie, qui eut d'abord toute l'autorité, gouverna avec beaucoup de sagesse. Aétius, digne par sa valeur des plus belles époques de la république romaine, conserva à l'empire les Gaules, qui chaque jour étaient envahies par de nouveaux ennemis, et força les Francs, les Goths, les Burgundes et les Alains à demander la paix. Le comte Boniface fut moins heureux en Afrique, et ne put empêcher que Genséric, roi des Vandales, n'y fondât un empire en 442. Valentinien était alors en âge de gouverner par lui-même; mais il ne fit usage de son pouvoir que pour commettre des crimes, et se déshonora par sa tyrannie et ses débauches. Aetius venait (l'an 451) de battre complétement Attila dans les plaines de Duro-Catalaunum (Châlons), lorsque Valentinien, jaloux de sa gloire, le fit exécuter (454), et priva ainsi l'empire du plus habile de ses généraux. Il ne survécut pas long-temps à ce crime. L'année suivante (456), ayant violé la femme du consulaire Petronius Maximus, ce mari outragé le fit tuer l'an 454 de J. C., dans la trente-sixième année de sa vie, et la trente et unième de son règne, et monta sur le trône à sa place. Valentinien III fut le dernier empereur de la maison de Théodose. Sous son règne, l'empire marcha rapidement vers sa ruine, il céda une partie de l'Afrique aux Vandales (435), abandonna la Bretagne la même année, et renonça à la Pannonie, à la Dalmatie et à la Norique (437).

5. — consul en 369. V. Valentinianus.

VALENTINUM ou Fulvii Forum (*Valence*), v. de l'Italie septentrionale, dans la Ligurie, sur le Pô, au N. O. de Datona.

VALÈRE-MAXIME, *Valerius Maximus*, historien latin, naquit à Rome, sous le règne d'Auguste, d'une famille patricienne. Il dit lui-même qu'il porta les armes en Asie sous Sext. Pompeïus, qui avait été consul l'année même de la mort d'Auguste (l'an 14 de J. C.). De retour à Rome, il s'abstint des affaires publiques et vécut au moins jusqu'à la conspiration de Séjan en 31. On n'a pas d'autres détails sur sa vie. L'ouvrage qui nous reste de lui est un recueil des actions et des paroles remarquables des Romains et des autres hommes illustres, intitulé *Exemplorum memorabilium libri*, et dédié à Tibère. Ce recueil se composait originairement de dix livres; mais il n'en reste que neuf. Les dits et faits mémorables que rapporte l'auteur sont classés par titres ou lieux communs, d'après telle vertu ou tel vice dont il voulait donner des exemples. Au reste Valère-Maxime ne montre ni goût dans le choix de ses anecdotes, ni critique dans leur disposition, ni adresse dans ses transitions. Il aime le merveilleux, et choisit de préférence toutes les circonstances fabuleuses qui pourraient empêcner de croire à son récit. Sa manière de narrer est lourde et froide, son style affecté et rempli de déclamations. Il est même loin d'être pur, et les incorrections assez fréquentes qui s'y trouvent ont fait croire à quelques critiques que cet auteur est postérieur au beau siècle de la littérature romaine. Peu d'écrivains ont poussé plus loin la flatterie à l'égard des princes. Son prologue à Tibère est vraiment dégoûtant. Cette compilation, mauvaise sous tant de rapports, a pourtant le mérite de nous avoir conservé quelques faits d'ailleurs ignorés. Mais c'est à peu près le seul qui puisse la faire lire. Les meilleures éditions de Valère-Maxime sont celle de Torrenius, Leyde, 1726; de Miller, Berlin, 1753; de Rapp, Leipsick, 1782; d'Helfrecht, Coire, 1799. Il a été traduit en français par M. Binet, Paris, 1797.

1. VALERIA (Famille), *hist.*, une des quatorze maisons (*gens*), patriciennes de Rome qui faisaient remonter leur origine aux Troyens ou aux Albains, et dont Romulus avait tiré son sénat. La famille Valeria avait pour fondateur un certain Volusius ami intime de Tatius, et qui était venu s'établir à Rome avec ce prince. Les branches principales de cette maison étaient les Poplicola ou Publicola et les Maximus, ainsi nommés de deux frères, dont l'un fut consul 509, 508, 507 et 504 ans av. J. C., et l'autre dictateur en 494. Les Poplicola se partagèrent en deux branches collatérales et secondaires, dont la première garda le nom de Poplicola, et l'autre prit ceux de Potitus et de Flaccus. Les Maximus (2[e] branche principale) ajoutèrent dans la suite à leur nom les surnoms de Corvinus et de Messala, en l'honneur de deux de leurs membres (V. Valerius, n° 18 et 23). De cette branche descendait la fameuse Messaline, épouse de Claude. On trouve encore quelques autres branches de la maison Valeria patricienne: les *Lævinus*, les *Falto*, etc. *Quintil.*, 1, *c.* 4, § 13.

2. — maison plébéienne de Rome, qui ne fournit quelques personnages illustres que sous l'empire.

3, 4, etc. — femmes illustres. V. Valérie.

1. VALERIA (LEX), *archéol.*, *de provocatione*, loi décrétée sous les auspices du consul Valerius Publicola, l'an de Rome 245, av. J. C. 509, en vertu de laquelle il fut permis d'en appeler au peuple des jugemens des magistrats, même des consuls. Elle prononça de plus la peine de mort contre tout citoyen qui aspirerait à la souveraineté. *Val. Max.*, 4, *c.* 1. — *T. L.*, 2, *c.* 8. — *Den. d'Hal.*, 4.

2. — *de Magistratibus*, loi décrétée sous les auspices de Valerius Publicola, l'an de Rome 245, en vertu de laquelle on créa deux questeurs pour la garde du trésor public qu'elle ordonnait de transférer dans le temple de Saturne. *Plut.*, *V. de Val. Publ.* — *T. L.*, 2.

3. — loi appelée aussi HORATIA, fut décrétée sous les auspices des consuls L. Valerius (n° 7) et de M. Horatius, l'an de Rome 305, av. J. C. 449. Elle fit revivre la première loi Valeria, qui avait cessé d'être en vigueur sous le décemvirat.

4. — loi décrétée sous les auspices de M. Valerius-Corvinus (n° 18), l'an de Rome 453, av. J. C. 301. Elle confirma la première loi Valeria, portée par Publicola.

5. — loi qui donnait aux habitans de la ville de Formies en Campanie le droit de voter à Rome, soit pour l'élection des magistrats, soit pour la confection des lois. *T. L.*, 38, *c.* 36.

6. — *de debitoribus*, loi décrétée sous les auspices du consul Valerius Flaccus, l'an de Rome 668 (av. J. C. 86), en vertu de laquelle toutes les dettes entre particuliers furent réduites au quart du principal. *Vell. Pat.*, 2, *c.* 23.

7. — loi portée par l'interrex L. Valerius-Flaccus (n° 39), l'an de Rome 672, av. J. C. 82, créait Sylla dictateur, et ratifiait tout ce qu'il avait fait. *Cic.*, *disc. cont. Rull.*, *c.* 2; *Lois*, 1, *c.* 15.

VALERIA TABULA, nom donné à un endroit du *Forum* où les Tribuns se plaçaient, vient, à ce qu'on croit, de ce qu'originairement c'était la place des bureaux d'un banquier nommé Valerius, qui y tenait ses livres de compte (*tabula*). *Cic.*, *Vat.*, *c.* 9; *ép. fam.*, 14, *ép.* 2.

VALERIA, *géog.* V. VALÉRIE.

1. VALERIANUS, un des généraux de Pescennius Niger, l'an de J. C. 193.

2. — sénateur accusé de concussion, fut condamné à mort par Niger.

3. — (L. SEPTIMUS), consul subrogé l'an de J. C. 237.

4. — (P. LICINIUS), empereur. V. VALÉRIEN, n° 1.

5. — évêque de Cemelia, auprès de Nice, dans le 5ᵉ siècle, a laissé vingt sermons, dans lesquels on trouve quelques traits d'éloquence.

1. VALÉRIE, *hist.*, fille de Valerius Publicola, qui, ayant été donnée en ôtage à Porsenna, s'enfuit et traversa le Tibre à la nage avec Clélie. *Plut.*, *vert. des fem.*

2. — autre fille de Valerius Publicola, par le conseil de laquelle Véturie, Volumnie et les dames romaines allèrent au camp de Coriolan, afin de le fléchir. *Plut.*, *Coriol.*

3. — veuve du consul Sulpicius Camerinus, répondit à ceux qui la pressaient de se remarier : « Mon époux est mort pour les autres ; mais il vit pour moi. »

4. — Romaine d'une grande beauté, fille de Valérius Messala, et sœur d'Hortensius l'orateur, s'approcha un jour de Sylla dans un spectacle de gladiateurs, et arracha quelques poils de son manteau. Sylla étonné lui en ayant demandé la cause : « Ne t'irrite pas, dit-elle, j'ai cru qu'en touchant l'heureux Sylla, je pourrais participer en quelque chose au bonheur qui l'accompagne. » Le dictateur, qui ambitionnait et se faisait donner le nom d'heureux, fut frappé de ce discours et épousa Valérie.

5. — fille de Dioclétien, épousa l'empereur Galérius.

6. — femme de l'empereur Valentinien Iᵉʳ.

1. VALÉRIE, -*ria*, *géog.*, grand chemin de Sicile, qui conduisait de Messine à Lilybée.

2. — (*Valera*), v. de la Tarraconaise, chez les Celtibères, au S., à peu de distance du fleuve Sucro. *Pline*, 3, *c.* 3.

3. — nom donné à une petite contrée de la Pannonie, dans les derniers siècles de l'empire, entre les Pannonies inférieure et supérieure.

1. VALÉRIEN, *Aurelius Licinius Valerius Valerianus*, successeur d'Aurélien à l'empire, appartenait et par la naissance et par l'adoption aux familles les plus illustres de Rome. Il fut proclamé empereur par l'armée, à Spolette, l'an 254 de J. C. Il associa son fils Gallien à l'empire. Valérien parut digne de tous les honneurs tant qu'il fut simple particulier ; mais, lorsqu'il fut sur le trône, il parut avoir moins de vertus et plus de défauts. Il aimait la justice et voulait la faire rendre ; mais il ne savait pas distinguer le mérite, et eut toujours de mauvais ministres. Il persécuta les chrétiens, après les avoir protégés. Il connaissait l'art militaire, et ne fit que des fautes à la guerre. C'était l'époque cependant où l'empire, attaqué de tous côtés par les barbares, avait le plus besoin de succès militaires Sous son règne, les Francs envahirent pour la première fois le nord de la Gaule (254). Valérien leur fit la guerre ainsi qu'aux Goths et aux Scythes, et remporta sur eux quelques avantages (255) ; mais ensuite, ayant été forcé de tourner ses armes contre Sapor, roi de Perse, il n'éprouva que des revers dans cette expédition. Après des pertes multipliées, il fut enfin vaincu complétement dans la Mésopotamie. Après la bataille, il demanda une entrevue à son ennemi ; Sapor l'accorda ; mais, trahissant le droit des gens et la foi promise, il s'empara de sa personne, le conduisit en triomphe dans sa capitale, et le donna en spectacle à ses sujets. Il le faisait servir de marchepied, lorsqu'il montait à cheval. Enfin il poussa la cruauté jusqu'à le faire écorcher vif, et faire jeter du sel sur sa chair sanglante. Lorsqu'il fut mort, il fit corroyer sa peau, la fit teindre en rouge, et la mit dans un temple, pour être un monument éternel de la défaite et de la honte des Romains. Ainsi périt Valérien, l'an 260 de J. C., dans la soixante-onzième année de sa vie, et la septième de son règne. Gallien, son fils, lui succéda, et ne fit rien pour le tirer de sa captivité.

2. — fils de Gallien et petit-fils de Valérien, fut mis à mort après le meurtre de son père.

VALERIUS, nom de deux maisons romaines très-nombreuses (V. VALERIA, FAMILLE). Les plus célèbres de ceux qui ont porté ce nom, sont : Valerius Publicola (n° 1), Valerius Corvinus (n° 18), Valerius Messala (n° 23), et le poète Valerius Flaccus (n° 66)

1. VALERIUS (P.) VOLUSIUS POPLICOLA ou PUBLICOLA, célèbre romain qui partagea avec Junius Brutus la gloire de chasser les Tarquins et de fonder la république romaine, 509 ans av. J. C. Il fut un de ceux qui contribuèrent le plus puissamment à repousser les Toscans et les Eques. Brutus étant mort sur le champ de bataille, et Tarquin Collatin son collègue, ayant été expulsé de Rome à cause du

nom qu'il portait. Valerius fut nommé consul avec Sp. Lucretius Tricipitinus. Celui-ci mourut aussi dans les premiers mois de sa charge, et laissa Valerius seul consul. Comme il ne se hâtait point de lui nommer un successeur, et comme en même temps il faisait bâtir une maison sur le mont Palatin, le peuple, toujours ombrageux et inquiet, le soupçonna de vouloir rétablir la royauté à son profit. Pour dissiper ces craintes, Valerius se nomma aussitôt pour collègue Horatius Pulvillus, fit abattre sa maison, ôta les haches des faisceaux consulaires, fit baisser les faisceaux devant le peuple à la première assemblée, et enfin porta une loi d'après laquelle tout citoyen pouvait appeler au peuple de la décision même du consul, et qui menaçait de la peine de mort quiconque tenterait d'usurper la souveraineté. Cette conduite le rendit l'idole de la multitude, qui le surnomma *Poplicola* ou *Publicola*, c'est-à-dire ami du peuple, et le prorogea dans le consulat les deux années suivantes, 508 et 507 avant J. C. Il y fut élevé de nouveau l'an 504. Il paraît qu'il mourut peu après. Le désintéressement de cet illustre citoyen était tel qu'après avoir ainsi été quatre fois consul, il mourut dans l'indigence, et l'état fut obligé de pourvoir aux frais de ses funérailles. Les dames romaines portèrent le deuil pendant un an. *T. L.*, 1, *c.* 58; 2, *c.* 8; 3, *c.* 55; 10, *c.* 9. — *Den. d'Hal.*, 5, *c.* 19. — *Flor.*, 1, *c.* 9. — *Plut.*, *V. de V. Pub.* — *Hor.*, 1, *Sat.*, 6, *v.* 12.

2. — MAXIMUS, frère puîné de Val. Publicola, fut le chef de la seconde branche principale de la famille Valeria.

3. — (M.) VOLESUS, autre frère de Publicola, consul 505 ans av. J. C., obtint les honneurs du triomphe, pour avoir vaincu deux fois les Sabins en bataille rangée. Les Romains par reconnaissance pour ses services lui firent bâtir une maison sur le mont Palatin, aux frais du trésor public.

4. — (L.) VOLUSIUS POTITUS, consul l'an 483 et 470 av. J. C.

5. — (P.) POPLICOLA, consul 475 et 460 ans av. J. C.

6. — (M.) MAXIMUS, consul 456 ans av. J. C.

7. — (L.) VOLUSIUS POPLICOLA POTITUS, illustre romain qui, l'an 449 av. J. C., souleva le peuple et l'armée contre les décemvirs. La puissance décemvirale ayant été anéantie, il parvint au consulat cette même année, et ce fut sous son consulat que les tribuns proposèrent la loi qui fit passer la puissance législative aux comices par tribus (V. VALERIA LEX, n° 3). Il marcha ensuite contre les Eques et les Volsques, et les vainquit. Malgré l'éclat de cette victoire, le sénat lui refusa l'honneur du triomphe, à cause de sa popularité. Alors Valerius le fit demander au peuple par le tribun Icilius. On le lui accorda, et il triompha malgré le sénat.

8. — (L.) VOLUSIUS PENNUS, tribun militaire avec puissance consulaire l'an 415 av. J. C.

9. — (L.) VOLUSIUS POTITUS, tribun militaire avec puissance consulaire 414, 406, 403, 401 et 398 ans av. J. C. La seconde année de sa magistrature fut signalée par ses succès contre les Latins. Ce fut aussi cette même année (406 av. J. C.) que l'on commença à donner la paie aux soldats.

10. — (C.) VOLUSIUS POTITUS, consul 410 ans av. J. C., et tribun militaire en 407 et 404.

11. — (M.) MAXIMUS, tribun militaire avec puissance consulaire 398 et 395 ans av J. C., contribua cette dernière année à la prise de Veïes, qui fut enfin emportée d'assaut après un siége de dix ans.

12. — (L.) VOLUSIUS POPLICOLA, tribun militaire avec puissance consulaire 394, 389, 384, 383 et 380 ans av. J. C.

13. — (L.) POTITUS, consul l'an 392 av. J. C.

14. — (P.) POTITUS POPLICOLA, fut six fois tribun militaire avec puissance consulaire, dans les années 386, 384, 380, 377, 371 et 367 av. J. C.

15. — (C.) POTITUS, tribun militaire avec puissance consulaire 371 ans av. J. C.

16. — (M.) POPLICOLA, consul l'an 355 av. J. C. Il parvint encore à cette dignité deux ans après.

17. — (P.) POPLICOLA, consul 352 ans av. J. C.

18. — (M.) MAXIMUS CORVUS ou CORVINUS, Romain célèbre par sa valeur et par les hautes dignités dont il fut presque continuellement revêtu. Jeune encore, il était tribun des soldats dans l'armée de Camille. Un Gaulois d'une taille et d'une force extraordinaires ayant défié le plus brave des Romains, Valerius s'avança pour le combattre. Lorsqu'il était aux prises, un corbeau s'abattit, dit-on, sur son casque, et frappa de son bec et de ses ailes le Gaulois, qui ne put résister aux attaques de ces deux ennemis. Cette aventure fit donner à Valerius le surnom de Corvinus. La réputation qu'elle lui acquit le fit nommer consul peu de temps après, 348 ans av. J. C. Il n'avait alors que 26 ans. Il fut de nouveau revêtu de ce titre en 346; mais il n'eut occasion de rien faire de mémorable. Elu pour la troisième fois en 343, il marcha à la tête des troupes romaines contre les Samnites, avec lesquels la guerre venait de commencer. Il les défit et reçut à son retour les honneurs du triomphe. Deux ans après (341 av. J. C.), les deux consuls ayant abdiqué, il fut revêtu de la dictature par le sénat. Les succès des Samnites le firent nommer consul une quatrième fois en 335; il battit les Ausoniens et les Sidiciniens, et s'empara de la ville de Cales en Campanie. Valerius resta ensuite long-temps étranger aux affaires publiques, et n'occupa que les fonctions secondaires d'édile et de préteur; il fut six fois revêtu de chacune d'elles. Enfin les besoins de la république forcèrent à le rappeler de nouveau à la tête des armées. L'an de Rome 453 (av. J. C. 301), il fut nommé dictateur et envoyé en Etrurie. Ses succès lui valurent les honneurs du triomphe et le titre de consul les deux années suivantes. C'était la cinquième et sixième fois qu'il était revêtu de cette dignité. Il retourna dans l'Etrurie, et y tint la campagne avec des succès divers, jusqu'à l'expiration de sa magistrature. Cet illustre général avait alors 70 ans. Il se retira pour la seconde fois des affaires publiques, n'assistant plus qu'aux délibérations du sénat. On assure qu'il vécut encore 30 ans, sans que son corps ni son esprit perdissent rien de leur vigueur. Dans sa dictature, 453 de Rome, il porta une loi qui consolidait la liberté du peuple (V. VALERIA LEX, n° 4). *T. L.*, 7, *c.* 27. — *Cic.*, *Catil.* — *Val. Max.*, 8, *c.* 13. — *Plut.*, *Mar.*

19. — (C.) POTITUS FLACCUS, consul l'an 331 av. J. C.

20. — (M.) MAXIMUS, consul l'an 312 av. J. C., fit la guerre aux Samnites, sans remporter sur eux d'avantages considérables.

21. — (M.) MAXIMUS CORVINUS, consul l'an 289 av. J. C.

22. — (P.) LÆVINUS, consul l'an 280 av. J. C., marcha contre Pyrrhus. V. LÆVINUS, n° 1.

23. — (M.) MAXIMUS MESSALA, consul l'an de Rome 491, av. J. C. 263, avec Otacilius Crassus, fit la guerre en Sicile, conjointement avec son collègue, et s'y couvrit de gloire par la prise de Messène

ou Messane (Messine). Ses soldats lui donnèrent à cette occasion le surnom de Messala, qui passa à ses descendans. De retour à Rome, il reçut les honneurs du triomphe. Ce fut lui qui apporta de Catane à Rome le premier cadran solaire ; il le plaça au forum, à côté de la tribune aux harangues.

24. — (L.) **Flaccus**, consul l'an 261 av. J. C.

25. — (Q.) **Falto**, consul l'an 239 av. J. C.

26. — (P.) **Falto**, consul l'an 232, av. J. C. sous son consulat, les Gaulois, qui depuis 45 ans étaient en paix avec Rome, commencèrent à remuer ; mais les consuls trouvèrent moyen de les diviser, ce qui prévint la guerre. Falto marcha ensuite dans la Ligurie où il combattit avec des succès variés.

27. — (P.) **Flaccus**, consul l'an 227 av. J. C.

28. — (M.) **Maximus Messala**, consul l'an 226 av. J.C., fit conjointement avec son collègue Apullius Fullo de grands préparatifs pour la guerre qui devait avoir lieu l'année suivante contre les Gaulois Cisalpins.

29. — **Flaccus**, fut député par les Romains à Annibal en Espagne, l'an 216 av. J. C. *Cic.*, *Philipp.*, 5, *c.* 10.

30. — (M.) **Lævinus**, préteur l'an 214 av J. C., lors du commencement de la première guerre de Macédoine, remporta une victoire complète sur l'armée de Philippe, à Apollonie. Quatre ans après, il fut nommé consul et eut la Sicile pour département. Il y battit les Carthaginois à diverses reprises, et s'empara d'Agrigente.

31. — (L.) **Flaccus**, ami de Caton l'Ancien à la persuasion duquel ce grand homme quitta la campagne pour venir se fixer à Rome où il acquit une si grande réputation. L. Val. Flaccus fut nommé consul avec son ami, 195 ans av. J. C., et battit les Insubres et les Boïens dans une grande bataille où ils perdirent dix mille hommes. Il fut ensuite nommé censeur et prince du sénat.

32. — (C.) **Maximus Messala**, consul l'an 188 av. J. C.

33. — (C.) **Lævinus**, consul l'an 176 av. J. C., en remplacement de Q. Petilius Spurinus qui venait de mourir, ne fit rien de mémorable.

34. — (M.) **Maximus Messala**, consul l'an 161 av. J. C.

35. — (L.) **Flaccus**, consul 131 ans av. J. C.

36. — (L.) **Flaccus**, consul avec Marius, lorsque celui-ci l'était pour la sixième fois, l'an 100 av. J.C., prit les armes contre le tribun Saturninus. *Cic.*, *Disc. p. Rabir.*, *c.* 7.

37. — (C.) **Flaccus**, préteur de la ville l'an 99 av. J. C., parvint six ans après (93) au consulat.

38. — (L.) **Flaccus**, partisan de Marius, fut créé consul l'an de Rome 668, 86 ans av. J. C., en remplacement de ce grand homme qui venait de mourir. Envoyé l'année suivante en Asie pour succéder à Sylla dans le commandement de l'armée, il fut assassiné à Nicomédie par son lieutenant C. Fimbria. Dans l'année de son consulat, il avait porté une loi en faveur des débiteurs. V. **Valeria Lex**, n. 6.

39. — (L.) **Flaccus**, nommé *Interrex* l'an de Rome 672, 82 av. J. C., fit passer une loi nommée *Valeria* (n. 7), qui créait Sylla dictateur et ratifiait tout ce qu'il avait fait, ce qui était, dit Cicéron, anéantir toutes les lois. *Cic. Rull.*, 3, § 2.— *App.*, *G. Civ.*, 1.

40. — (Q.) **Antias**, un des plus anciens historiens latins, contemporain de Marius et de Sylla, avait composé des Annales de l'histoire romaine, où Tite-Live et Pline semblent avoir puisé souvent. Tite-Live lui reproche de l'exagération et des infidélités. Il paraît que l'ouvrage de Valerius Antias était considérable, car Aulugelle cite le 75[e] livre de ses Annales. Il vivait vers l'an 80 av. J. C. *T. L.*, 3, *c.* 5 ; 26, *c.* 49 ; 33, *c.* 10 ; 36, *c.* 19 et 38. — Il ne nous reste rien de ses ouvrages.

41. — **Æditüus**, poète épigrammatique latin, vers le milieu du 1[er] siècle av. J. C. Aulugelle nous a conservé de lui deux épigrammes.

42. — **Cato**, un des grammairiens les plus illustres du siècle de Cicéron, vécut jusqu'à un âge très-avancé, et mourut dans l'indigence. Il paraît que du temps de Sylla il avait été dépouillé de son patrimoine. Il forma un très-grand nombre d'élèves habiles, et composa beaucoup d'ouvrages sur son art. Le temps nous les a tous enlevés. Il ne nous reste de Valerius qu'un opuscule tout à-fait étranger à la grammaire. C'est un petit poëme intitulé *Diræ in Battarum*, c'est-à-dire imprécations contre Battarus. C'était le nom du spoliateur de ses biens.

43. — crieur de Verrès. *Cic.*, *Verr.*, 3, *c.* 21.

44. — chanteur célèbre du temps de Cicéron. *Cic.*, *Orat.*, 3, *c.* 21.

45. — (L.) **Flaccus**, lieutenant de Pison en Macédoine, vers l'an 60 av. J. C. *Cic.*, *Disc. contre Pison*, *c.* 23.

46. — jurisconsulte médiocre du temps de Cicéron.

47. — (M.) **Messala**, consul l'an 53 av. J. C.

48. — (Q.) **Osca**, préteur de la ville l'an 57 av. J. C., fut préposé par César en qualité de propréteur au partage des terres dont il voulait faire don à ses vétérans, et ensuite envoyé en Afrique avec le titre de proconsul, quoiqu'il n'eût jamais géré le consulat. *Cic.*, *Div.*, 13, *c.* 4 ; *Disc. au sen. apr. son ret.*, c. 9.

49. — (P.), ami intime de Cicéron, le suivit en Grèce, après la mort de César. *Philipp.*, 1, *c.* 3.

50 et 51. — (T. et Q.) **Soranus**, Romains, tous deux extrêmement versés dans la connaissance des lettres grecques et latines, et tous deux très-attachés à Cicéron. *Cic.*, *Brut.*, *c.* 46; *Orat.* 3.

52. — (P. ou C.) **Soranus**, poète latin, contemporain de Cicéron, fut, dit-on, mis à mort pour avoir divulgué des mystères qu'il était défendu de révéler. Ce poète ne reconnaissait point d'autre dieu que le monde, ou l'universalité des êtres.

53. — (M.) **Corvinus Messala**, Romain illustre par ses vertus, ses talens militaires et son amour pour les lettres. Il subjugua l'Aquitaine ; dans les guerres civiles, il se déclara pour le parti républicain contre les triumvirs ; mais il fit sa soumission à Auguste, dont il devint le favori, et dont il fut le collègue dans le consulat, l'an 31 av. J. C. Cinq ans après, il fut élevé à la dignité de préfet de Rome, mais il l'abdiqua et se retira dans une terre en Aquitaine. Il perdit tellement la mémoire deux ans avant sa mort, qu'il ne se souvenait pas même de son nom. Il avait écrit plusieurs ouvrages, qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous. *Cic.*, *Brut.*—*Suét.*, *V. d'Aug.*

54. — (**Potitus**) **Messala**, consul subrogé l'an 29 av. J. C.

55. — (M.) **Maximus Messala**, consul 12 ans av. J. C. On lui substitua C. Valgius.

56. — (C.) **Messalinus**, consul sous Auguste, 3 ans av. J. C.

57. — architecte célèbre d'Ostie, construisit la rotonde et le magnifique portique du Panthéon

d'Agrippa. Ce fut aussi lui qui le premier inventa la manière de couvrir les amphithéâtres.

58. — (M.) MAXIMUS MESSALA, consul sous Auguste, l'an 5 de J. C.

59 — (M.) MAXIMUS MESSALA, consul sous Tibère, l'an de J. C. 20.

60. — MAXIMUS, compilateur d'anecdotes, plus connu sous le nom de VALÈRE MAXIME. V. VALÈRE-MAXIME.

61.—ASIATICUS, célèbre romain, natif de Vienne dans les Gaules, se distingua par sa fermeté et ses talens militaires, fit la guerre avec un grand succès dans l'Orient et dans la Bretagne, et fut deux fois consul sous Claude, en 42 et en 46. Messaline irritée de ce qu'il lui avait préféré Poppea Sabina, qui alors passait pour la femme la plus belle de Rome, désirant d'ailleurs avoir ses jardins en sa possession, le fit accuser par Sosibius et Suilius d'avoir trempé dans le meurtre de Caligula, et d'aspirer à l'empire. Valerius, qui était alors à Baies, fut saisi, traîné au palais impérial, et sommé de répondre, non devant des juges, mais devant ses accusateurs mêmes. Son apologie fut si éloquente et si pathétique, que Messaline même ne put retenir ses larmes; mais toujours irritée, en sortant pour laver la trace de ses pleurs, elle recommanda à Vitellius, un des complices de son injustice, de ne point laisser échapper l'accusé. Vitellius, feignant de s'intéresser à Asiaticus, sollicita pour lui de la clémence de Claude le droit de choisir son genre de mort, et Claude crut être clément en lui accordant cette permission. Valerius se fit ouvrir les veines, et mourut avec le plus grand courage. *Tac.*, *Ann.*, 11, *c.* 1, 2 et 3.

62. — (M.) MAXIMUS MESSALA, collègue de Valerius Asiaticus dans son second consulat, en 46.

63. — MESSALA, consul sous Néron en 58.

64. — (M.) PROBUS, grammairien latin, originaire de Béryte en Syrie, vécut à Rome sous Néron et les empereurs suivans. Il s'était voué à la carrière militaire; mais, ne pouvant obtenir le grade de centurion, il quitta le service et se livra aux études grammaticales. On a sous son nom deux livres d'*Institutions grammaticales*, un traité de la sténographie romaine, et des scholies sur les Bucoliques et les Géorgiques de Virgile. Mais il est probable qu'aucun de ces ouvrages n'est de lui. On le confond avec un autre Valerius Probus que l'on place sous Adrien (V. n. 70).

65. — (M.) PAULINUS, ami intime de Vespasien avant son élévation à l'empire, se trouvait procurateur de la Gaule Narbonnaise quand Vespasien fut proclamé, et contribua à son triomphe. Une tempête jeta sur les rives de son gouvernement dans les îles Stéchades Valens, le meilleur général de Vitellius, le seul qui fût encore fidèle. Il le fit arrêter et conduire à Antonius Primus, par les ordres de qui il fut étranglé dans les prisons d'Urbinum. L'aspect de sa tête fit poser les armes à tous les soldats de Vitellius sans exception. *Tac.*, *Hist.*, 3.

66. —(C.) FLACCUS, aux noms duquel on ajoute quelquefois SETINUS BALBUS, poète latin, contemporain de Vespasien, naquit selon les uns à Setia, selon les autres à Patavium, et mourut très-jeune encore dans cette dernière ville. On n'a aucun détail sur sa vie, et il n'est connu aujourd'hui que par quelques mots de Martial qui l'engage dans une de ses épigrammes à se livrer au barreau comme plus lucratif que la poésie. (*ép.* 62, *v.* 3; *ép.* 77, *v.* 21), et de Quintilien, qui déplore sa perte (10, c. 1, § 90). Il est surtout célèbre par un poëme intitulé *Argonautica* ou de *l'Expédition des Argonautes* que sa mort prématurée l'empêcha d'achever. Cet ouvrage n'a que huit chants. Il paraît que Valerius l'aurait poussé à dix et même à douze, s'il en eût eu le temps. C'est une imitation d'Apollonius de Rhodes. Les critiques ne sont point d'accord sur le mérite de Valerius. Quelques-uns, admirateurs passionnés des Argonautiques, regardent l'auteur comme le second poète de Rome, et le mettent immédiatement au-dessous de Virgile. D'autres, doués d'un goût plus sûr, le trouvent froid, languissant, décoloré, et pensant avec raison que dans un grand ouvrage poétique la pureté de la diction ne peut compenser et le manque d'invention et le vice du plan, lui préfèrent de beaucoup les épopées déjà si imparfaites de Lucain, de Stace et même de Silius Italicus. Les meilleures éditions de Valerius Flaccus sont celles de Burmann, Leyde, 1724; de Harless, Altenbourg, 1781; de Deux-Ponts, 1786, et de Wagner, Gottingue, 1805. M. Caussin de Perceval en a fait un commentaire estimé. Val. Flaccus fait partie de la collection de M. Lemaire.

67. — (M.) MESSALINUS, consul sous le règne de Vespasien l'an de J. C. 73.

68. — jurisconsulte assez célèbre du temps de Vespasien.

69. — (M.) MARTIALIS. V. MARTIAL.

70.— (M.) PROBUS, grammairien, contemporain d'Adrien. On n'a point de détails sur sa vie. On a encore quelques ouvrages peu intéressans qui portent son nom ou celui du Valerius Probus contemporain de Néron (V. VALERIUS, n° 64); mais il est douteux qu'ils soient ou de l'un ou de l'autre.

71. — (M.) PAULINUS, consul sous Trajan l'an de J. C. 101, du 1er mai au 1er juillet.

72. — (M.) MESSALA, consul l'an 109, selon certains auteurs.

73. — (M.) MESSALA, consul l'an 115.

74.— (M.) LARGUS, consul sous Antonin l'an 147.

75. — (M.) MESSALINUS, collègue de Valerius Largus dans le consulat en 147.

76. — (M.) OMOLLUS VERIANUS, consul en 152.

77. — (L.) MESSALA THRASEA PRISCUS, consul sous Septime Sévère en 196.

78. — (M.) MAXIMUS, consul en 250 et 253.

79. — (L. DOMITIUS) AURELIANUS, empereur. V. AURÉLIEN.

80. — (M. AURELIUS) PROBUS, successeur de Tacite à l'empire. V. PROBUS.

81. — (M. AURELIUS) MAXIMIANUS, consul subrogé en 284.

82. — (M.) AURELIUS) DIOCLETIANUS. V. DIOCLÉTIEN.

83. — (M. AURELIUS) MAXIMIANUS HERCULIUS. V. MAXIMIEN.

84. — (FL.) CONSTANTIUS CHLORUS. V. CONSTANCE-CHLORE.

85. — (C. GALERIUS) MAXIMIANUS. V. GALERIUS.

86, 87, 88 et 89. — (C.) MAXIMINUS DAZA. — (FL.) SEVERUS.—(FL.) CONSTANTINUS.—(C.) LICINIANUS LICINIUS. V. MAXIMIN, n° 4, SÉVÈRE, n° 3. CONSTANTIN, n° 1, LICINIUS, n° 22.

90. — (FL.) JULIUS DALMATIUS, consul en 333.

91. —(L. ARCADIUS) PROCULUS, consul en Occident sous Constance II l'an 340.

92. — (FL.), consul en Orient sous Théodose-le-jeune l'an 432.

93. — (FL.), consul en Occident en 521.

VALERUS, ami de Turnus, combattit contre Enée. *Virg.*, *En.*, 10, *v* 752.

1. VALGIUS, gendre de Sylla, profita des proscriptions pour s'enrichir. *Cic.*, *Brut.*, 3, § 1.

2. — (C.) Hippianus, ami de Cicéron, auquel est adressée la lettre 76 du 13[e] livre des Ep. fam. Il se nommait d'abord C. Hippius, et ayant été adopté par un Valgius, il prit le nom de Valgius Hippianus.

3. —(T.) Rufus, célèbre poète épique latin, contemporain et ami de Tibulle et d'Horace. Horace lui adresse une ode (2, *od.* 9) dans laquelle il cherche à le consoler de la mort de son fils Mystès. Il ne nous reste rien de ses ouvrages. *Tibulle*, 4, *el.* 1, *v.* 79.— *Hor.*, 1, *Sat.*, 10, *v.* 85.

4. — (C.) Romain, auteur d'un traité sur les herbes, vivait du temps d'Auguste, à qui il dédia son ouvrage. *Pline*, 25, *c.* 2.

5. — rhéteur, élève d'Apollodore. *Quintil.*, 3, *c.* 1, § 18; 3, *c.* 5, § 17; 5, *c.* 10, § 4.

VALIDUS Murus, c'est-à-dire *forte muraille* (*Der-bend*), lieu de la Colchide, à 18 milles S. O. de Pityonte, était un défilé formé par un retranchement et resserré près de la mer par une montagne.

1. VALLÉE Garamantide, *-llis -tis* (*royaume de Gorham*), contrée d'Ethiopie, vers le S.

2. — Pennine, *-na* (*Chablais* et *Valais*), petite prov. des Alpes grecques, au N., entre les limites méridion. de l'Helvétie et les Alpes Pennines.

3. — de Mambré, de Raphaïm. V. ces noms.

VALLENSES, nom sous lequel on désignait les divers peuples qui habitaient la Vallée Pennine. Ces peuples étaient les Veragri, les Sedini et les Nantuates.

VALLUM Romanum, retranchement bâti par les Romains, vers le confluent du Rhenus et du Mœnus, entre le territoire de Mattiaques et la limite de l'empire.

VANDALES, *-lii*, un des peuples barbares les plus célèbres de la grande Germanie. Ils furent nommés *Vandales*, d'un mot gothique (*Vandalen*) qui signifie errer, parce qu'ils changèrent souvent de demeure. Dans l'origine, ils habitaient sur les bords du golfe Codanus (*Mer Baltique*), dans le pays nommé aujourd'hui *Mecklembourg* et *Brandebourg*. Sous Auguste, une partie de ce peuple s'établit sur les bords du Rhin; plus tard une autre partie se fixa sur les bords du Danube, dans les pays actuellement nommés *Transylvanie*, *Moldavie* et *Valachie*. Les Vandales se firent connaître dans le 5[e] siècle par leurs incursions sur le territoire de l'empire romain. Ils parcoururent d'abord la Dace, la Pannonie et la Gaule, qu'ils ravagèrent pendant trois ans. Ils passèrent ensuite en Espagne, où ils fondèrent une monarchie. De là enfin ils vinrent en Afrique, où ils s'établirent sous la conduite de leur roi Genséric, exercèrent toutes sortes de ravages, brûlèrent Hippone et Carthage, et enfin, l'an 442 de J. C., fondèrent un grand empire. Ils s'avancèrent même jusqu'à Rome, qu'ils pillèrent pendant quatorze jours. La Sicile, la Sardaigne et les côtes d'Italie furent aussi les théâtres de leurs fureurs, jusqu'au moment où Justinien envoya contre eux Bélisaire qui en délivra l'empire pour toujours, en l'an 534. Dès lors la domination des Vandales en Afrique fut anéantie, et leur nom oublié. *Tac.*, *M. des G.*, *c.* 2 et 3. — *Pline.* — *Amm. Marcel.* — *Procop.*

VANÉSIE, *-sia* (*Saint-Jean-Poüngot*), v. de la Novempopulanie, sur les confins des Ausci et des Elusates, au N. O. de Climberris.

VANGION, un des deux neveux de Vannius qui conspirèrent contre ce prince. L'ayant vaincu, il partagea le royaume des Quades avec Vidon, et fit alliance avec les Romains. *Tac.*, *Ann.*, 12, *c.* 29.

1. VANGIONES, peuple de la Germanique 1[re], dans la partie septentr., entre les Caracates au N. et les Némètes au S. Ils avaient Vangiones pour capitale.

2. — primitivement Borbetomagus (*Worms*), v. de la Germanique 1[re], capitale des Vangiones, sur le Rhin, un peu au-dessous de l'embouchure du Nicer. *Luc.*, *Phars.*, 1, *v.* 431. — *Cés.*, *G. des G.*, 1, *c.* 51.

VANNIA (*Civita*), v. de la Gaule Cisalpine, au N. du Padus.

VANNII Regnum, c'est-à-dire *empire de Vannius*, pays de la Germanie, qui répondait à peu près au territoire des Quades, un peu augmenté vers l'O. et prolongé jusqu'au fleuve Granua.

VANNIUS, Suève qui fut établi par Drusus roi des Quades, se conduisit d'abord avec sagesse; mais ensuite il se rendit si odieux par sa tyrannie, que deux de ses neveux, Vangion et Vidon, conspirèrent contre lui. Il fut battu et se réfugia dans la Pannonie, où Claude lui accorda quelques terres ainsi qu'à ses partisans. *Tac.*, *Ann.*, 12, *c.* 29.

VAPINCUM (*Gap*), v. de la Narbonnaise 2[e], vers le N.

VARADETUM ou Varatedum (*Varaie*), petite v. de l'Aquitaine 1[re], chez les Cadurci, au S.

VARALIENS, premier nom des Ardiens.

VARANES, nom de plusieurs rois de Perse, du temps de l'empire romain.

VARCIA (*Larrets*), petite v. de la Lyonnaise 1[re], chez les Lingones, à l'E., sur les confins de la grande Séquanaise.

VARDANE. V. Bardane.

VARDANIUS. V. Hypanis.

VARDES, *-dai*, peuple peu connu de la Dalmatie. *Cic.*, *Ep. fam.*, 5, *ep.* 9.

VARDO (*Gardon*), petite riv. de la Narbonnaise 1[re], prenait sa source aux monts Lesora, et se jetait dans le Rhodanus, au-dessus d'Ugernum.

VARDULI, peuple de la Tarraconaise septent. chez les Cantabres.

VARENUS (L.), accusé de meurtre, fut défendu par Cicéron dans un discours qui est perdu. *Quintil.*, 4, *c.* 2, § 73; 7, *c.* 1, § 9.

VARGULA, Romain célèbre du temps de Cicéron par ses saillies et son penchant à la satire. Il était ami de César.

VARGUNTEIUS (C.), sénateur de haute naissance, fut un des principaux complices de la conjuration de Catilina, et un des deux chevaliers romains qui offrirent de tuer Cicéron dans son lit. Resté à Rome après que Catilina en fut sorti, il fut saisi et étranglé en prison par les ordres du sénat. *Cic.*, *disc.*, *p. Sylla*, *c.* 2. — *Sall.*, *G. de Catil.*

VARI (*Pont Vari*), v. de la Bretagne 2[e], chez les Silures, à 15 l. N. E. de Segontium.

VARIA, *géog.*, v. du Latium, chez les Eques, près de l'Anio.

Varia, *archéol.*, *de majestate*, loi décrétée sous les auspices de Q. Varius Hybrida l'an de Rome 662, av. J. C. 92, infligeait des peines aux citoyens qui avaient appuyé les prétentions que les peuples d'Italie formaient au droit de bourgeoisie romaine, et qui avaient par là excité la *guerre sociale*. *Cic.*, *disc. p. Mil.*, *c.* 36; *Brut.*, *c.* 56 et 88; *Quest. Tusc.*, 2, *c.* 24. — Quelques-uns distinguent une autre loi Varia sur le même objet, mais d'un tribun L. Varius.

VARINIENS, *-ni*, peuple de la Germanie sept., entre l'Albis et le golfe Codanus. *Tac.*, *M. des Germ.*, c. 40.

VARISTES, *-sti*, peuples de Germanie.

1. VARIUS (Q.) HYBRIDA, orateur célèbre, natif de Sucro en Espagne, fut surnommé Hybrida *propter obscurum jus civitatis*. Il fut tribun du peuple l'an de Rome 663, et fut auteur de la loi Varia, qui fit condamner beaucoup de personnages distingués. Il se signala autant par ses débauches et son caractère séditieux que par son éloquence. Il empoisonna Drusus et Métellus, deux de ses antagonistes, et périt lui-même au milieu des plus affreuses tortures. *Cic.*, *Orat.*, 1, c. 25; *Brut.*, c. 49 et 62; *Disc. p. Sext.*, c. 47; *Nat. des D.*, 3, c. 33.

2. — un des témoins qui déposèrent contre Verrès. *Cic.*, *Verr.*, 2, c. 48.

3. — (S.) COTYLON ou COTYLAS, favori d'Antoine, qui l'envoya en ambassade près du sénat. *Cic.*, *Philipp.*, 13, c. 12.

4. — (L.), célèbre poète latin du siècle d'Auguste, ami de Virgile et d'Horace, fut un de ceux que l'empereur chargea de revoir l'Énéide. Il composa le panégyrique d'Auguste et plusieurs tragédies. Quintilien met son Thyeste à côté de ce que les Grecs ont fait de meilleur en ce genre. Il paraît qu'il avait aussi composé des poésies épiques, et même Horace dans une de ses satires le proclame le premier poète du siècle dans le genre de l'épopée; mais Virgile n'avait pas encore composé l'Énéide. Il ne nous reste que des fragmens des ouvrages de Varius. *Hor.*, 1, *sat.* 5, *v.* 40 et 93; *sat.*, 6, *v.* 55; *sat.*, 9, *v.* 22; *sat.*, 10, *v.* 44; 1, *od.* 6, *v.* 1. — *Virg.*, *Eglog.*, 6, *v.* 10. — *Quintil.*, 10, c. 1. § 98. — *Mart.*, 8, *ép.* 17; 12, *ép.* 4.

5. — adultère puni sous le règne d'Othon.

VARNOSOL, petite v. de la Narbonnaise 1re, chez les Volces Tectosages, sur la Garumna, au S. O. de Tolosa.

1. VARRON, *M. Terentius Varro*, consul romain, vaincu à Cannes par Annibal V. TERENTIUS, n° 2.

2. — (M. TERENTIUS), auteur latin, célèbre par sa profonde érudition, naquit à Rome l'an 638, 116 av. J. C. Il suivit d'abord la carrière des armes, fut lieutenant de Pompée dans la guerre des pirates, et obtint une couronne navale. Il abandonna ensuite les affaires publiques pour se livrer aux travaux littéraires. Mais, lors du commencement de la seconde guerre civile, Pompée lui confia le soin de défendre la Lusitanie. Varron partit avec deux légions; mais l'une passa à l'ennemi, et il fut obligé de se rendre avec l'autre. César lui fit grâce, l'admit au nombre de ses amis, et lui confia la direction de la bibliothèque qu'il avait fondée à Rome. Mais, après la mort du dictateur, Antoine le porta sur la liste de proscription. Varron échappa cependant à la mort et ne perdit que ses biens. Octave devenu seul maître de l'empire les lui rendit, lui confia de nouveau l'inspection de la bibliothèque de Rome, et lui fit ériger une statue dans cette bibliothèque, à côté des grands écrivains des siècles précédens. C'était la première que Rome eût vu élever à un homme vivant. Varron mourut âgé de 88 ans l'an 28 av. J. C. De cinq cents volumes qu'il avait composés, il ne nous reste que deux traités intitulés, l'un *De re rusticâ*, en 3 livres, et l'autre *De linguâ latinâ*, en 6 livres, dont les trois premiers sont perdus. On a en partie les livres 7, 8 et 9 d'un traité *De Analogiâ*. Il écrivit ce dernier à l'âge de quatre-vingts ans, et le dédia à Cicéron. Cicéron lui avait dédié la 2e édition de ses *Académiques*. Varron avait une lecture immense. S. Augustin s'étonne avec raison qu'il ait eu le temps de lire et de composer un si grand nombre d'ouvrages. *Cic.*, *Acad.*, 1. — *Quintil.*, 10. c. 1, § 95. — *Pline*, 3, c. 11; 7, c. 30. — *Val. Max.*, 8, c. 7, § 3. — *A. G.*, 4, c. 9.

3. — (P. TERENTIUS) ATTACINUS, poète latin, né dans les Gaules à Atax ou Attax, et contemporain de Jules-César. Il traduisit en beaux vers latins le poème des Argonautes d'Apollonius de Rhodes, sous le titre de *Jason*, et composa des épigrammes, des élégies, et un poème intitulé *De Bello Sequanico*. Il ne réussit pas dans la satire. Nous n'avons que des fragmens de ses poésies. *Hor.*, 1, *sat.* 10, *v.* 46. — *Ov.*, *Am.*, 1, *él.* 15, *v.* 21. — *Quintil.*, 10, c. 1. — *Properce*, 2, *él.* 25, *v.* 85.

4. — (A. TERENTIUS) MURENA, ami intime de Cicéron. *Div.*, 43, c. 22.

5. — (C. VITELLIUS), cousin de Cicéron, fut tribun des soldats en Asie. *Cic.*, *Verr.*, 1, c. 28.

6. — (C. VITELL.), consul l'an 12 de J. C. sous Auguste.

7. — (L. VITELLIUS), consul sous Tibère l'an de J. C. 44.

VARRONIS VILLA (*Vicovaro*), lieu situé sur l'Anio, dans le pays des Sabins. *Cic.*, *Philipp.*, 2, c. 41.

1. VARUS (SEXT. QUINTILIUS), *hist.*, consul l'an 453 av. J.C., mourut dans l'année, et eut pour successeur Sp. Furius

2. — (M. QUINTILIUS), un des six ou huit tribuns militaires avec puissance consulaire, nommés la 3e année du siége de Veïes (403 ans av. J. C.).

3. — (C. LICINIUS), consul 236 ans av. J.C.

4. — (P. ATTIUS), ancien préteur d'Afrique, s'enfuit de l'Italie au commencement de la seconde guerre civile, et s'empara de son ancienne province, quoique simple particulier et sans autorisation du sénat ou de Pompée. Il était ami intime de Caton d'Utique. *Cic.*, *disc. p. Lig.*, c. 2. — *Cés.*, *G. d'Afr.*, 1, c. 31.

5 et 6. — père et aïeul du célèbre Varus, n° 9, se percèrent de leurs épées, celui-ci après la bataille de Pharsale, celui-là après celle de Philippes. *Vell. Pat.*, 2, c. 71.

7. — (L.), philosophe épicurien, ami de J. César. On croit que c'est à lui que Virgile a dédié sa sixième églogue. Quintilien fait l'éloge de ses talens. *Quintil.*, 6, c. 3, § 78.

8. — (QUINTILIUS), ami d'Horac et de tous les grands hommes ses contemporains. C'était un homme de goût, un excellent critique. Horace lui adresse une de ses odes, et pleure sa mort dans une autre. Les uns croient que ce Varus est celui qui fut tué en Germanie; d'autres pensent au contraire qu'il vécut loin du tumulte des armes, et se consacra tout entier à la culture des lettres. Quelques-uns le confondent avec L. Varius. V. VARIUS, n° 4. *Hor.*, 1, *od.* 18 et 24.

9. — (QUINTILIUS), général romain, fameux par le désastre de son armée, avait d'abord été consul 13 ans av. J. C., puis gouverneur de Syrie. Il commanda ensuite les armées romaines en Germanie. Il se laissa attirer par Arminius dans des défilés où son armée fut entièrement taillée en pièces. Lorsqu'il vit que tout était perdu, il se tua avec plusieurs de ses officiers l'an 10 de J. C. Un chef des barbares envoya sa tête à Rome. Ce désastre causa à Auguste une douleur si vive, que pendant plusieurs mois il s'écriait sans cesse : « Varus, rends-moi mes légions. » Six ans après, Germanicus trouva les restes des soldats romains étendue sur le champ de bataille, et leur fit rendre les der-

niers devoirs. On taxe Varus d'indolence et de lâcheté ; on dit même qu'avec un peu de prudence il aurait non-seulement échappé à sa ruine, mais qu'il aurait encore fait rentrer les Germains dans le devoir. On blâme aussi son avarice; il partit pauvre pour la Syrie, et en revint immensément riche. *Hor.*, 1, *od.* 24. —*Virg.*, *Eglog.*, 6. — *V. Pat.*, 2, *c.* 117. —*Flor.*, 4, *c.* 12.

10. —fils de Varus, qui épousa une fille de Germanicus. *Tac.*, *Ann.*, 4, *c.* 6.

11. — Alfenus, Alphenius ou Afranius, Romain qui de simple cordonnier s'éleva à la dignité de consul l'an 2 de J. C., et excella même dans l'éloquence. Ses funérailles se firent aux dépens du trésor public, honneur qu'on n'accordait qu'aux hommes distinguée. *Hor.*, 1, *sat.*, 3.

Varus, *géog.* (*le Var*), fleuve qui sépare la Ligurie de la Gaule Narbonnaise, et se jette dans la Méditerranée. *Luc.*, *Phars.*, 1, *v.* 404.

1. VASATES ou Vocates, peuples de la Novempopulanie, au N., entre les Tarusates, les Elusates, les Bituriges et les Notiobrices.

2. —primitivement Cossio (*Basas*), capitale des Vasates, vers le centre.

VASCONES, peuples de la Tarraconaise septent., vers les Pyrénées. Métellus, qui leur fit la guerre, les réduisit à une telle extrémité qu'ils furent forcés de se nourrir de chair humaine. C'est ce peuple qui, ayant passé vers le 6e siècle dans la Novempopulanie, lui fit donner le nom de *Vasconie* ou *Gascogne* qu'elle conserve encore. *Pline*, 3, *c.* 3. — *Auson.*, 2, *v.* 100. — *Juv.*, 15, *v.* 93.

VASIO (*Vaison*), v. de la Narbonnaise 2e, sur les confins des Voconces et des Cavares, était grande, belle et riche. L'historien Trogue-Pompée y prit naissance. *Cic.*, *Ep. fam.*, 10, *ép.* 34.

VASTHI, femme d'Assuerus, roi des Perses, fut répudiée parce qu'elle n'avait pas voulu paraître à un festin public. Esther prit sa place. *Esther*, *c.* 1, 9, etc.

1. VATES. C'est le nom du musicien qui, dans les fêtes de Mars, chantait avec les Saliens le poème appelé *Carmen Seculare*.

2. — classe de Druides chez les Gaulois.

VATICAN (Mont), *-canus*, montagne de Rome, proche du Tibre et du Janicule. Ses vins étaient mauvais. Les marais qui l'environnaient en rendaient le séjour malsain. L'empereur Héliogabale en fit disparaître les eaux stagnantes. Aujourd'hui les curieux vont voir au Vatican des ruines majestueuses, une belle bibliothèque, et le palais du pape. *Hor.*, 1, *od.* 20.

VATICANUS (T. Romilius Rocus), consul 455 ans av. J. C., fut ensuite décemvir l'an 451 ; mais il ne put se faire nommer de nouveau l'année suivante.

VATIENUS (P.) ou Vatinius, *hist.*, paysan romain auquel Castor et Pollux révélèrent, dit-on, la victoire décisive remportée par Paul Emile sur Persée, avant qu'elle pût être connue à Rome par les courriers ordinaires. *Cic.*, *Nat. des D.*, 2, *c.* 2; 3, *c.* 5.

Vatienus, *géog.* (*Saterno*, riv. qui prend sa source dans les Alpes, et se jette dans le Pô. *Mart.*, 3, *ép.* 67. — *Pline*, 3, *c.* 16.

1. VATINIA, *de provinciis*, loi décrétée sous les auspices de P. Vatinius, tribun du peuple, l'an de Rome 695 (61 av. J. C.). Cette loi conféra pour cinq ans à César le gouvernement de l'Illyrie et de la Gaule Cisalpine, nomma les lieutenans qui devaient l'accompagner, lui assigna une somme pour l'entretien de son armée, et lui donna le pouvoir d'établir une colonie à Novocomum. *Cic.*, *Vat.*, § 12.

2. — *de repetundis*, loi décrétée la même année et sous les mêmes auspices, permettait à l'accusateur et à l'accusé de récuser d'un seul coup tous les juges, et d'en faire nommer d'autres.

1. VATINIUS (P.), tribun du peuple l'an de Rome 695 (61 av. J. C.), le principal instrument dont se servit César pour usurper le pouvoir, fit passer la loi Vatinia qui continuait pour 5 ans ce général dans le commandement (V. Vatinia, n° 1) (*Cic.*, *Vat.*, 1 et 12). En récompense, les intrigues de César lui firent obtenir la préture de préférence à Caton (*Val. Max.*, 7, *c.* 5 ; *Plut.*, *Cat.*—*Sén.*, *ép.* 118). Après sa préture, il fut accusé de corruption par Calvus, c'est à quoi Catulle fait allusion dans ces mots *Vatiniana crimina*, (*ép.* 53, *v.* 2), et fut défendu par Cicéron, dont il avait été un des plus violens ennemis, mais qui céda dans cette circonstance aux prières de Pompée et de César (*Cic.*, *Ep. fam.*, 1, 9). Peu après cependant (698 de Rome, 56 av. J. C.), Cicéron prononça une sorte de diatribe contre lui (*In Vatinium*, *disc.* 33e), parce qu'il servait de témoin contre Sextius, dont l'orateur avait pris la défense.

Dans les guerres civiles, il défendit avec courage le parti de César, et fut récompensé de son zèle par le consulat (707 de Rome, 47 av. J. C.); mais il ne fut revêtu de cette dignité que pendant les derniers mois de l'année (*D. Cass.*, 42, *c.* 55, *fin* —*Catul.*, 52, *v.* 3). A la mort de César, il commandait dans l'Illyrie, et il remit ses légions à Brutus à l'arrivée de ce général (*Cic.*, *Phil.*, 10, § 6), ou plutôt il fut abandonné de ses troupes, qui n'avaient pour lui que du mépris (*D. Cass.*, 47, *c.* 21.—*T. L. Epitome*, 118 ; *Vell. Pat.*, 2, *c.* 69). Vatinius avait un goître (*struma*) qui le rendait difforme, et qui l'exposait souvent à la risée. Catulle attaque plusieurs fois Vatinius dans ses épigrammes, et fait allusion à la haine qui existait entre lui et Calvus, depuis que celui-ci l'avait accusé en disant : *Odissem te odio Vatiniano* (14, *v.* 2).

2. — bouffon de la cour de Néron, ridicule par sa difformité et la bizarrerie de son esprit et de son caractère, avait été originairement cordonnier à Bénévent. Il fut un des flatteurs de Néron, et un des plus dangereux délateurs. Il y avait une sorte de coupes à quatre anses que l'on appelait *Vatinii calices*, *Vatinia pocula*, parce que, dit-on, elles ressemblaient au nez difforme de ce Vatinius. *Tac.*, *Ann.*, 13, *c.* 34. — *Mart.*, 14, *ép.* 96.

VATUSIUM (*Passi*), v. de la province gauloise nommée Alpes Grecques, sur les confins des Allobroges, des Véragres et des Centrones.

VAURIGIONES. V. Vangiones.

VEAU d'or, *vitulus aureus*, idole fameuse des Israélites, érigée l'an 1491 av. J.C. Moïse était sur le mont Sinaï depuis près de 80 jours, et ne reparaissait plus à leurs yeux. Croyant l'avoir perdu pour jamais, et désespérant des secours de Dieu, ils forcèrent Aaron à leur élever une idole, et donnèrent pour la faire les boucles d'oreilles d'or de leurs femmes et de leurs filles. Cette idole, faite à l'imitation du bœuf Apis, avait la forme d'un veau. Les Juifs l'adorèrent et lui immolèrent des victimes. Moïse descendit le jour même de la montagne et le détruisit. *Exod.*, *c.* 32, *v.* 4, etc. V. Aaron.

VECTIS ou Victis (*Ile de Wight*), île de l'Océan britannique (Manche), sur les côtes méridionales de la Bretagne 1re, au S. de Venta Belgarum. *Suét.*, *Claud.*, *c.* 5.

VECTIUS, rhéteur célèbre du temps de Juvénal. *Juv.*, 7, *v.* 150.

VECTONES, plus communément Vettones. V. ce mot.

VEDINUM, depuis Udina (*Udine*), petite v. de la Vénétie, vers l'E., chez les Carnes, au N. d'Aquilée et au S. O. de Forum Julii.

1. VEDIUS Pollio, favori d'Auguste. V. Pollion, n° 2.

2. — Aquila, officier qui se trouva à la bataille de Bédriac. Il commandait la treizième légion, et tenait pour le parti d'Othon. *Tac.*, *Hist.*, 2, *c.* 44.

1. VÉGÈCE (Flavius), —*getius Renatus*, auteur latin qui vivait vers l'an 386 de J. C., sous le règne de Valentinien II. Les manuscrits lui donnent le titre de comte. Il reste de lui, sous le titre d'*Epitome institutionum rei militaris*, un ouvrage dédié à Valentinien II, ou à Théodose. C'est un extrait en cinq livres des traités de l'art de la guerre, qui existaient de son temps, ainsi que des ordonnances d'Auguste, de Trajan et d'Adrien relatives aux militaires. La meilleure édition de ce traité est celle d'Exter et Embser, Strasbourg, 1806.

2. — auteur d'un ouvrage très-peu estimé sur la médecine vétérinaire, intitulé *Mulomedicina*, vivait long-temps après le précédent. La meilleure édition de son opuscule se trouve dans le premier volume du *scriptores rei rusticæ* de Gesner, Leipsick, 1773.

VEGIA, île de la côte de Dalmatie.

VEIA, sorcière qui vivait du temps d'Horace. *Hor.*, *Epod.*, 5, *v.* 29.

VEIANUS, gladiateur, contemporain d'Horace. *Hor.*, 1, *ép.* 1, *v.* 4.

VÉIENS, *Veientes*, habitans de Véïes, qui furent après la destruction de leur ville transportés à Rome, où ils formèrent la tribu Veientine. V. Véïes.

VÉÏENTINE, -*na*, *myth.*, surnom de Junon, pris de la ville de Véïes, où elle était adorée.

Véïentine, -*na*, *arch.*, tribu romaine formée des citoyens de Véïes, après leur translation à Rome. *T. L.*,..

VÉIENTO (Fabr.), libelliste qui fut banni de Rome par Néron. *Juv.*, 3, *v.* 185.

VÉÏES, *Veii*, puissante ville de l'Etrurie méridionale, environ à douze milles au N. O. de Rome, à quelque distance du Tibre. Ses habitans furent continuellement en guerre avec les Romains pendant plus d'un siècle. Enfin ceux-ci eurent l'avantage, s'emparèrent de tout son territoire, et mirent le siége devant ses murs. Les Véïens résistèrent avec un courage inébranlable. Ce fut, dit-on, en grande partie pour triompher de leur opiniâtreté, en ayant plus de généraux, que les Romains nommèrent des tribuns militaires avec puissance consulaire. Enfin, après un siége de dix ans Véïes fut prise par Camille l'an 396 av. J. C. Véïes était plus grande et plus belle que Rome même. Les Romains, après l'incendie de leur ville par les Gaulois, voulaient s'y établir. Camille eut beaucoup de peine à les empêcher d'exécuter ce dessein. *Cic.*, *Div.*, 1, *c.* 44. — *T. L.*, 5, *c.* 21. — *Ov.*, *Fast.*, 2, *v.* 195. — *Hor.*, 2, *Sat.*, 3, *v.* 143. — *Suét.*, *Nér.*, *c.* 39.

VEILLES, *vigiliæ*. Les anciens partageaient les heures de la nuit en quatre parties d'environ trois heures chacune, qu'ils appelaient veilles. Cette coutume venait de l'usage observé dans le camp pendant la guerre, où la garde se relevait quatre fois la nuit au son de la trompette. La première veille commençait au coucher du soleil, et la seconde finissait à minuit, la troisième et la quatrième occupaient le reste de la nuit jusqu'au lever du soleil. Les veilles étaient plus ou moins longues selon les saisons. La division se faisait par le moyen des clepsydres ou horloges à eau, que l'on confiait à un officier appelé Primipile, *Primipilus*, qui par ce moyen réglait la durée de chaque veille. Les soldats qui montaient la garde étaient toujours au nombre de quatre. Chacun veillait à son tour, tandis que les trois autres reposaient auprès de celui qui était en sentinelle.

VEJOVIS ou Vejupiter, dieu du mal. Romulus lui éleva un temple sur le mont Capitolin. Quelques-uns croient que ce dieu est le même que Jupiter enfant, parce qu'on le représentait sans foudre et sans sceptre, ayant seulement à ses côtés la chèvre Amalthée, et la nymphe de Crète, qui prit soin de son enfance. *Ov.*, *Fast.*, 3, *v.* 430. — *Aulugelle*, 5, *c.* 12.

VÉLABRE, -*brum*, marché célèbre de Rome, était situé dans la huitième région de cette ville, sur le bord du Tibre, entre le mont Aventin, le mont Palatin et le Capitole. C'était jadis un endroit marécageux, et on le passait en bateau; mais Auguste le fit dessécher, y bâtit des maisons, et y établit une place qui devint un marché. *Hor.*, 2, *Sat.*, 3, *v.* 229. — *Ov.*, *Fast.*, 6, *v.* 401. — *Tibulle*, 2, *él.* 5, *v.* 33.

VELANIUS, un des officiers de César dans les Gaules.

VELATODURUM (*Pont Pierre*), petite v. de la grande Séquanaise, chez les Sequani, au N. E. d'Amagetobriga.

VÉLAUNES, -*ni* (*comté de Bueïl*), petite contrée de la Gaule, vers les confins de la Viennaise et de la Narbonnaise 2ᵉ.

VELDIDÈNE, -*na* (*Inspruk*), petite ville de la Vendélicie, au S. O. de Pons Œni (*Muldolf*).

VELEIA, petite v. de la Gaule Cisalpine, chez les Lingones, au S. et près de Parme.

1. VÉLIE, -*lia*, ancien nom d'Elée. V. Elée.

2. — une des éminences du mont Palatin sur laquelle Valerius Publicola avait commencé à bâtir cette maison qui dominait le Forum, et dont l'emplacement fit croire au peuple qu'il aspirait à la royauté. V. Valerius Publicola, n° 1. *T. L.*, 2, *c.* 6. — *Cic. Ep. à Attic.*, 3, *ép.* 15.

VELICA ou Vellica. V. Vellica.

VELINA, *géog.*, quartier de Rome, près du mont Palatin, était ainsi nommé d'une des cimes de ce mont. V. Vélie, n° 2.

Velina, *archéol.*, une des tribus de Rome. *Hor.*, 1, *ép.* 6, *v.* 52. — *Cic.*, *à Attic.*, 4, *ép.* 15.

1. VELINUS (*Velino*), petite riv. de la Sabinie, qui prend sa source aux Apennins, et se jette dans le Nar, un peu au-dessous de Spolète. *Cic.*, *Div.*, 1, *c.* 36. — *Virg.*, *En.*, 7, *v.* 517.

2. — petit lac du pays des Sabins, vers le N., formé par le fleuve de même nom, à peu de distance de sa source.

VÉLIOCASSES ou Vellocasses, peuples de la Lyonnaise 2ᵉ, vers le N., étaient bornés à l'E. par la Belgique 2ᵉ, à l'O. par les Caleti, et au S. par la Sequana, qui les séparait des Aulerci Eburovices; Rotomagus (Rouen) était leur ville capitale.

VÉLITERNE. V. Vélitre.

VÉLITES, nom que portait chez les Romains un corps d'infanterie formé des citoyens les plus pauvres et les plus jeunes. Leur nom vient, dit-on, de *veles*, qui agace, ou de *volare*, voler. Les Vélites succédèrent à ceux qu'on nommait Roraires et Accenses. Leur fonction était de combattre à pied. On les mêlait ordinairement entre les rangs de la cavalerie, dont ils accompagnaient les mouvemens par leur légèreté; quelquefois on les plaçait avant les Enseignes pour commencer le combat: alors on

les appelait *Antesignani*. Il y avait des Vélites frondeurs et des Vélites archers. On les établit dans la seconde guerre Punique, et on les distribua également dans les différens corps qui composent chaque légion. Dans les premiers temps, où les légions n'étaient que de quatre mille hommes, le nombre des Vélites ne passait point six cents; mais lorsqu'elles furent de six mille hommes, leur nombre fut de douze cents. Cette infanterie légère fut supprimée après la guerre sociale ou Marsique, quand on eut accordé le droit de bourgeoisie à tous les peuples de l'Italie (*Val. Max.*, 2, *c.* 3). Ils avaient pour armes un arc, une fronde, sept javelots, une épée espagnole ayant à la fois un tranchant et une pointe, un bouclier rond en bois et couvert de cuir, et un casque fait de la peau de quelque bête sauvage. *Polybe*, 6, *c.* 20. — *T. L.*, 24, *c.* 34.

VÉLITRE, *Velitræ* ou *Veliterna* (*Veletri*), ancienne ville du Latium, chez les Volsques, à vingt milles de Rome, sur la voie Appienne. Elle devint colonie romaine. Ses habitans s'appelaient Véliternes. La famille d'Auguste était originaire de cette ville. *Strab.*, 5. — *T. L.*, 8, *c.* 12. — *Suét.*, *Aug.*, *c.* 1. — *Pline*, 3, *c.* 5; 16, *c.* 45. — *Sil. Ital.*, 8, *v.* 378; 13, *v.* 229.

VELLAUNODUNUM (*Beaune*), v. de la Lyonnaise 4ᵉ, chez les Senones, à l'O., sur les confins des Aureliani et au N. E. de Genabum. *Cés.*, *G. des G.*, 7, *c.* 11.

1. VELLAVES, *Vellavi*, peuples de l'Aquitaine 1ʳᵉ, entre les Arvernes à l'O, les Gabales au S., les Helvii à l'E. et les Segusiani au N.

2. — primitivement REVESSIO (*S. Paulien*), capitale du peuple de même nom, vers le centre.

VELLÉDA, fameuse prophétesse des Germains, vivait du temps de Vespasien, et fut adorée comme une divinité après sa mort. Elle était Bructère de nation, et habitait au haut d'une tour élevée où elle vivait loin du monde et où l'on venait l'interroger. On n'entreprenait rien d'important sans la consulter, et elle eut beaucoup de part à la révolte de Civilis, chef des Bataves. Rutilus Gallus la fit prisonnière, et il paraît qu'il la mena à Rome en triomphe. *Tac.*, *Hist.*, 4, *c.* 61 et 65; 5, *c.* 22, et 24; *Mœurs des Germ.*, *c.* 8.

1. VELLEIUS (C.), philosophe romain, ami de Crassus, était regardé comme le chef des Epicuriens. C'est dans sa bouche que Cicéron place l'exposition de la doctrine d'Epicure, *Nat. des D.*, 1, *c.* 6, etc; *Orat.*, 3, *c.* 21. Il fut tribun l'an de Rome 66.

2. — (C.) PATERCULUS, Campanien, père de l'historien de ce nom. Il suivit dans les guerres civiles le parti d'Antoine, et commanda sous Tiberius Claudius Nero, le père de l'empereur. Il se perça de son épée après la victoire d'Auguste. *Vel. Pat.*, 2, *c.* 76.

3. — PATERCULUS, historien romain, fils du précédent. V. PATERCULUS.

3.—commandant d'une légion romaine en Thrace, força les habitans de ce pays, qui venaient de se révolter, à lever le siége de Philippopolis l'an de J. C. 23. *Tacite*, *Annal.*, 1, *c.* 39

VELLICA (*Medina del Pomar*), petite v. de la Tarraconaise septentrionale, chez les Cantabres.

VELLOCASSES. V. VÉLIOCASSES.

VELOCIUS (Q.), Romain illustre qui, dans sa jeunesse, s'adonna à l'art de gladiateur, et l'abandonna ensuite pour le barreau.

VÉMANIE, *-nia* (*Wangen*), v. de la Vindélicie, au N. de Brigantia.

VENAFRE, *-frum* (*Venafro*), v. de Campanie, à l'extrémité septentrionale, au N. de Teanum et au S.O. d'Esernie, près du fleuve Vulturne, avait été fondée par Diomède. Son territoire abondait en olives excellentes. Les Romains y envoyèrent une colonie. *Hor.*, 2, *od.* 6, *v.* 15. — *Martial*, 13, *ép.* 98. — *Juv.*, 5, *v.* 86. — *Strab.*, 5. — *Pline*, 3, *c.* 5.

VÉNÈDES, *Venedi*, peuples de Germanie, qui habitaient vers l'embouchure de la Vistule. *Tac.*, *M. des Germ.*, c. 46. — *Pline*, 4, *c.* 13.

VÉNÉDIQUE (GOLFE). *-dicus sinus* (*golfe de Dantsick*), nom donné à un golfe méridional du Codanus Sinus (mer Baltique), parce qu'il baigne les côtes des Vénèdes.

VÉNELES, *Veneli*, peuples de la Lyonnaise 2ᵉ, à l'O., étaient bornés au S. par les Abrincatui et à l'E. par les Bajocasses. Au N. et au S. la mer leur servait de limites. Constantia et Crociatonum étaient leurs villes principales.

1. VÉNÈTES, *Veneti*, peuples d'Italie, qui habitaient entre les bouches du Pô. Ils descendaient d'une colonie de Paphlagoniens, qui s'établit en Italie après la guerre de Troie. *Strab.*, 4. — *T. L.*, 1, *c.* 1. — *Q. C*, 3, *c.* 1.

2. — peuples de la Lyonnaise 3ᵉ, vers le S. Veneti (*Vannes*), était leur capitale. *Cés.*, *G. des G.*, 3, *c.* 8. — *Pline*, 3, *c.* 19.

3. — (*Vannes*), primitivement DARIORIGUM, capitale des Vénètes, au S., sur la mer.

VENETICÆ INSULÆ, petites îles de la Gaule, sur les côtes des Vénéti. La principale se nomme actuellement *Belle-Ile*.

VÉNÉTIE, *-tia* (*Etat de Venise*), une des provinces septentrionales de l'Italie, avait pour bornes au N. le Noricum et la Rhétie à l'O., au S. la Gaule Cisalpine et à l'E. l'Illyrique. La mer Adriatique baignait une grande partie de ses côtes. A la Vénétie on joignait ordinairement l'Istrie, péninsule qui en est voisine, et dont Pola était la capitale. Les villes principales de la Vénitie étaient Vérone, Vicence, Adra, Patavium, Altinum, Aquilée, et Forum Julii.

VENETUS PAULUS, *hist.*, centurion qui trempa dans la conjuration de Pison. *Tac.*, *Ann.*, 15, *c.* 50.

1. VENETUS LACUS, *géog.*, plus communément lac de Brigantie. *P. Mela*, 3, *c.* 2. V. BRIGANTIE.

2. — PORTUS, port de la Vénétie, vers le S., au fond de la mer Adriatique, près de l'embouchure du fleuve Silis, au milieu d'un grand nombre de petites îles. C'est là que fut, dans la suite, bâtie la ville de Venise.

1. VÉNILIE, *-lia*, Nymphe du Latium, sœur d'Amate, femme de Daunus, et mère de Turnus. *Virg.*, *En.*, 10, *v.* 76.

2. — Amphitrite, déesse de la mer, est quelquefois appelée Vénilie. *Ovid.*, *Métam.*, 14, *v.* 334. — *Varr.*, *L. L.*, 4, *c.* 10.

VENNONES, peuple des Alpes Rhétiennes, habitait le pays situé au-dessus et à l'E. du lac Larius, et avait pour voisins au N. les Orotelles, à l'O. les Cumunes, à l'E. les Camunes et au S. la Gaule Cisalpine.

1. VENNONIUS ou VENONIUS (VINDICIUS), ancien historien latin; son style était sec et sans abondance. *Cic.*, *disc. p. Balb.*, *c.* 25; *à Attic.*, 12, *ép.* 3.

2. — un des satellites de Verrès. *Cic.*, *Verr.*, 3, *c.* 39.

1. VENTA BELGARUM (*Winchester*), une des villes principales de la Bretagne 1ʳᵉ, vers le S., chez les Belges, au N. de *Magnus portus*, à l'O. de Caleva, au N. E. de Vindogladia et au N. O. de Portus Aduri.

2. —ICENORUM (*Norwich* ou *Caster*), v. de la Bre-

tagne 1re, dans la Flavie Césarienne, vers le S. E., chez les Iceni dont elle était la capitale, au N. E. de Sitomagus, à l'O. de Garryenum et au S. E. de Brannodunum.

3. — SILURUM (*Caerwent*), v. de la Bretagne 2e chez les Silures, au S. E. de Gobannium, au N. O. d'Aquæ Solis, au S. d'Ariconium et à l'embouchure de la Sabrina.

VENTE, *Auctio.* Lorsque les effets étaient exposés en vente publique, on dressait une lance ou pique (*hasta*), un crieur public annonçait le prix, et le magistrat qui assistait levait le doigt pour indiquer chacun des objets en vente. De là ces expressions de *Auctio sub hastá præcone pretium proclamante*, *digitum tollebat* (*Cic.*, *Verr.*, 1, *c.* 54). Un caissier (*Argentarius*) assistait pour marquer les enchères; c'était entre ses mains que les acquéreurs déposaient le prix de la vente, ou donnaient des gages de solvabilité (*Cic.*, *disc. p. Cérin.*, c. 6 — *Quintil.* 10, *c.* 2). La vente devait se faire en public, et le *Forum* contenait des parvis destinés à cet usage. On les nommait *Atria Auctionaria*. Le vendeur s'appelait *Auctor*, et comme la vente était souvent annoncée par des affiches attachées à des piliers, les biens étaient dits *suspensa*, *de pendere*; et le mot de *tabula* se prenait aussi pour *auctio*. On distinguait une autre espèce de vente, qui consistait à vendre tout le butin d'une ville conquise. Celle-ci s'appelait *sectio*.

1. et 2. **VENTIDIUS**, nom de deux frères qui, dans les guerres civiles de Sylla et des partisans de Marius, embrassèrent le parti de Carbon, vers l'an 185 av. J. C.

3. — (P.) BASSUS, d'une famille obscure d'Asculum dans le Picenum, fut fait prisonnier et amené à Rome en triomphe, étant encore enfant, par Pompeius Strabon, après la guerre sociale; il fut d'abord porteur de chaises et muletier, et s'éleva par ses talens aux premières dignités de l'état. Il signala son courage dans les armées, et fut successivement tribun, préteur, grand-prêtre, et fut enfin élevé au consulat 143 ans av. J. C., en remplacement d'Octave et de Pedius, qui eux-mêmes remplaçaient Hirtius et Vib. Pansa. Lorsque les triumvirs se divisèrent, il s'attacha au parti d'Antoine, et le suivit en Orient. Il marcha contre les Parthes, les vainquit trois fois en bataille rangée l'an 39 av. J. C., et obtint l'honneur du triomphe. Sa mort fut pour Rome un sujet de deuil. Ses funérailles se firent aux dépens du trésor public. *Plut.*, *V. d'Ant.* — *Juv.*, 7, *v.* 199. — *Val. Max.*, 6, *c.* 6, § 9. *Pline*, 7, *c.* 43.

4. — CUMANUS, gouverneur de la Palestine. *Tac.*, *Ann.*, 13, c. 54. — *Jos.*, *A. J.*, 20; *G. J.*, 2.

VENTIE, *-tia* ou *tium* (*Vinai*), v. de la Gaule, dans la Viennaise, chez les Allobroges, au S. O. de Morginum, à l'E. d'Ursoles, et au N. E. de Regna.

VENTS (les), *-ti*, divinités poétiques, enfans du ciel et de la terre, ou selon d'autres d'Astrée (*Astræus*) et d'Héribée. Hésiode les fait fils des trois géans Typhée, Astrée, et Héribée, à l'exception des vents favorables, Notus, Borée et Zéphire, qu'il fait enfans des dieux. Les anciens, et particulièrement les Athéniens, rendaient un culte aux vents, et les révéraient comme les dieux des orages et des tremblemens de terre. Les Lacédémoniens leur immolaient un cheval.

On reconnaissait quatre principaux vents, l'Eurus ou vent de sud-est, représenté sous les traits d'un jeune homme qui fuit avec la plus grande impétuosité; l'Auster ou le vent du midi, représenté sous la figure d'un vieillard triste, et le front environné de nuages; Zéphyre, époux de la déesse Flore, jeune homme doux et couronné de fleurs; Borée ou le vent du nord, père de la pluie, de la grêle, de la neige et des tempêtes. On adorait aussi Solanus, père des fruits; l'Africus ou le vent d'ouest; le Corus ou le nord ouest, et l'Aquilon ou le nord-est. Quelques mythologistes établissent le séjour des vents dans les îles Éoliennes, et leur donnent pour roi Éole, qui les tient enchaînés dans de profondes cavernes. *Hom.*, *Iliad.*, 23, *v.* 194; *Odyss.*, 10, *v.* 1. — *Hésiod.*, *Théog.*, *v.* 870. — *Hérod.*, 1 et 7. — *Xénoph.*, *Cyropéd.*, 1. — *Virg.*, *En.*, 1, *v.* 57. — *Ov.*, *Métam.*, 6, *v.* 683. — *Strab.*, 15. — *Sénèq.*, *Quest.*, *natur.*, 5, *c.* 17. — *Elien.*, *H. D.*, 12, *c.* 61. — *Pausan.*, 2, *c.* 12 et 34. V. les noms de chaque vent.

VENULEIUS, auteur latin peu connu, contemporain d'Alexandre Sévère.

VENULUS, un des principaux chefs des Latins, alla demander à Diomède des secours contre les Troyens. *Virg.*, *En.*, 8, *v.* 9.

VÉNUS, *myth.*, Aphrodite chez les Grecs (c'est-à-dire née de l'écume), déesse de la beauté et de l'amour, naquit de l'écume de la mer, près de Cypre ou de Cythère (ce qui veut dire sans doute que son culte fut apporté par mer, où qu'elle naquit dans une île). A sa naissance, elle fut caressée par les Zéphyrs, et accueillie par les Saisons, filles de Jupiter et de Thémis. Lorsqu'elle monta dans l'Olympe; sa beauté fit l'admiration des dieux, qui tous la demandèrent en mariage, et inspira de la jalousie aux déesses. Jupiter même voulut s'en faire aimer; mais n'ayant pu y réussir, il la punit de son indifférence, en lui faisant épouser Vulcain, le plus laid de tous les dieux. Vénus viola plusieurs fois la fidélité qu'elle devait à cet époux. Ses amours avec Mars sont bien connus. Vulcain surprit les deux amans, et les ayant enveloppés d'un filet fait avec art, les exposa dans les bras l'un de l'autre à la vue de tous les dieux. Vénus eut de Mars Hermione ou Harmonie, Cupidon, le plus célèbre de ses enfans, et Antéros; Mercure la rendit mère d'Hermaphrodite, Bacchus de Priape, Neptune d'Eryx. Elle abandonna l'Olympe pour le bel Adonis, et descendit sur le mont Ida pour accorder ses faveurs à Anchise qui la rendit mère d'Énée. Une des aventures les plus fameuses de Vénus est sa contestation avec Pallas et Junon au sujet de la beauté. Pâris, qui lui en adjugea le prix, obtint en récompense la plus belle femme de son siecle. Dans la guerre de Troie elle prit parti pour les Troyens, et fut blessée par Diomède.

Le culte de Vénus était universel; mais on cite surtout comme lui étant plus spécialement consacrées Cnide, Paphos, Amathonte, Cythère, etc. Partout on lui éleva des statues et des temples; partout on institua des fêtes brillantes en son honneur, surtout chez les Romains qui croyaient descendre d'elle par Enée. Mais la licence et la débauche régnaient dans ces solennités. Il paraît même incontestable que la prostitution était souvent une partie essentielle des cérémonies. On n'immolait point de victimes à Vénus; ses autels n'étaient jamais souillés de sang. On lui consacrait, parmi les fleurs, la rose; parmi les fruits, la pomme; parmi les arbres, le myrthe; parmi les oiseaux, le cygne, le moineau, et surtout la colombe; et parmi les poissons, l'éperlan, et les poissons nommés *Aphya* et *Lycostamos*.

Les anciens avaient différentes manières de représenter la déesse de la beauté. A Elis, elle était sur une chèvre, et posait un pied sur une tortue;

à Sparte et à Cythère, elle était armée comme Minerve ; à Olympie, on l'avait représentée sortant de l'onde, accueillie par l'Amour, et couronnée par la déesse de la Persuasion ; à Cnide, elle était nue, et cachait avec sa main une partie de ses charmes ; à Eléphantis, elle avait un Cupidon à ses côtés ; à Sicyone, elle avait une fleur de pavot dans une main, une pomme dans l'autre, et une couronne pointue sur la tête. On la représentait souvent assise avec Cupidon dans un char traîné par des colombes, des cygnes ou des moineaux.

Homère donne à Vénus une ceinture merveilleuse (*zone* en grec, *cestus* en latin) qui captivait tous les cœurs, et qui donnait les grâces et la beauté aux femmes qui la portaient. Elle excitait l'amour et enflammait les cœurs les plus indifférens. Junon s'en servit pour regagner les bonnes grâces de Jupiter, et Vénus, pour faire oublier à Vulcain les infidélités dont elle était coupable.

Vénus avait plusieurs surnoms tirés des lieux où elle était adorée ou de ses attributs principaux. On la nommait Exopolis à Athènes, parce qu'elle avait un temple hors de la ville ; Acrea, à cause d'un temple qu'elle avait sur un lieu élevé (ἄκρος) ; Doris et Euplœa, comme favorable à la navigation ; Cypria ou Cypris, de l'île de Cypre ; Paphia, de Paphos ; Amathusia, d'Amathonte ; Duplex-Amathusia parce qu'à Amathonte elle était représentée avec les attributs des deux sexes ; Acidalie à Orchomène, sans compter une foule de surnoms pris des villes où elle était adorée. Comme née au sein des mers, on l'appelait Fontia, Marina, Limnesia, Epipontia, Pelagia, Saligenia, Pontogenia, Aligena, Thalassia, Anadyomène, etc. Elle présidait aux chastes amours, sous le nom de Vénus Uranie ou Céleste, et aux amours grossiers, sous celui de Pandémos (populaire). Enfin on la nommait Apostrophia, lorsqu'on l'invoquait pour être délivré de quelque passion ; Philomède parce qu'elle présidait à la génération ; Philomneis comme reine du rire ; Télessigama parce qu'elle présidait au mariage, Apaturie parce qu'elle abusait les amans ; Calva parce qu'on la représentait chauve ; Etaira comme patrone des courtisanes ; Area parce qu'elle était armée ; Verticordia parce qu'elle inspirait la chasteté aux femmes ; Basilea parce qu'elle était reine de l'amour ; Myrtea parce que le myrte lui était consacré ; Mechanitis, à cause des ruses des amans.

Les auteurs anciens parlent de plusieurs Vénus. Platon en distingue deux, Vénus-Uranie, fille d'Uranus, et Vénus vulgaire, fille de Jupiter et de Dioné. Cicéron en compte quatre : la première, fille du ciel et du jour ; la seconde, née de l'écume de la mer ; la troisième, fille de Jupiter et de Dioné ; la quatrième, née de Syria et de Tyrus. Cette dernière, la plus célèbre de toutes, est la même que l'Astarté ou Astroarché des Sidoniens, l'Anaïtis des Mèdes, l'Alittat des Arabes, la Nephthys des Egyptiens, la Salambo des Babyloniens, la Milytta, la Dercéto et l'Atergatis des Assyriens. *Orphée*, *Hym.*, 54, *v.* 1. — *Hom.*, *Hymne à Vén.*, 2, *v.* 5 ; *Il.*, 5, *v.* 335 ; 14, *v.* 214, *Odyss.*, 8, *v.* 268. —*Hésiod.*, *Théog.*, *v.* 190, 260, 975 et 1010.—*Sapho*, *Hymne à Vén.*, *v.* 1.— *Hérod.* — *Pindar.*, *Isthm.*, 2, *v.* 8 ; *Olymp.*, 10, *v.* 125.—*Eurip.*, *Iph. en Aul. v.* 1036 ; *Troyenn.*, *v.* 927 ; *Hel.*, *v.* 24. — *Xénoph.*, *Banq.*, 8, § 9.—*Théoc.*, *Id.*, 15, *v.* 165 et 166.—*Lycoph.*, *Cass*, *v.* 832.—*Bion*, *Idyll.*, 1. — *Lucr.*, 1, *v.* 1, 2, etc.—*Cic.*, *Nat. des D.*, 2, *c.* 23 et 27 ; 3, c. 23, —*Catull.*, *ép.* 37, *v.* 11 ; *ép.* 67, *v.* 51 —*T. L.*, 3, c. 48 ; 22, c. 9. — *Virg. En.*, 1, *v.* 618 ; 4, *v.* 228 ; 8, *v.* 323.—*Horac.*, 1, *od.* 2, *v.* 33 ; 3, *od.* 12, *v.* 4. — *Ovid.*, *Mét.*, 4, *v.* 190 ; 14, *v.* 487 ; 15, *v.* 803 ; *Art d'Aim.*, 1, *v.* 614 ; *Héroïd.*, 16, *v.* 20. — *Tibull.*, 1, *él.* 2, *v.* 40 ; 3, *él.* 3, *v.* 34.— *Corn. Gall.*, *él.* 1, *v.* 72.— *Properc.*, 2, *él.* 11, *v.* 25 ; 3, *él.* 7, *v.* 21. — *Strab.*, 14. — *Den. d'Hal.*, 1. — *Diod. de Sic.*, 1, *c.* 2 ; 4, *c.* 78 ; 5, c. 1. — *Apollod.*, 1, c. 27 et 41 ; 3, c. 4. —*Hygin*, *fab.* 14, 16, 94, 260, 271. — *Sénèq. Quest. N.*, 6, c. 17. — *Val. Max.*, 8, c. 11. — *Luc.*, *Phars.* — *Tac.*, *Ann.*, 3, c. 62, *Hist.*, 2, c. 3. — *Pline*, 36, c. 5. — *Stac.*, *Theb.*, 2, *v.* 283 ; 8, *v.* 478. — *Sil. Ital.*, 7, *v.* 747. — *Plut.*, *Banq.*, 4, c. 5 ; *Tr. d'Is.* et *Os.* — *Musée*, *Hér.* et *Léand.*—*Phil.*, *Im*, 2, c. 1.—*Lucien*, *Dialog. des D.*, 20. — *Elien. H. D.*, 1, c. 15 ; *H. des anim.*, 4, c. 2. — *Athé.*, 13, c. 6. — *Macrob.*, *Sat.*, 3, c. 8. —*Justin*, 18, c. 5. — *Max. de T.*, 8, c. 8. —*Lactanc.*, *de la f. rel.*, 1, c. 20. — *S. August.*, *C. de D.*, 4, c. 6.—*Solin*, c. 7. — *Ausone*, *épig.*, 106.— *Fulg.*, 2, c. 4. — *Antholog.*, 4. — *Nonnus*, *Dionysiaq.*, 14 ; 48, *v.* 693. — *Q. Calab*,, 11, *v.* 289.— *Tzetz.*, *Lyc.*, *v.* 449.

Vénus Anadyomène, *archéol.*, tableau fameux dans lequel Apelle avait représenté Vénus sortant (ἀναδυομένην) du sein des mers, et se soutenant sur les eaux. *Pline*, 35.

Vénus (Étoile de), *Stella Veneris*, planète appelée par les Grecs *Phosphorus*, par les Latins *Lucifer* ou étoile du matin quand elle paraît le matin, avant le lever du soleil ; *Hesperus* ou *Vesper* quand elle paraît le soir, avant toutes les autres. *Cic.*, *N. des D.*, 2, c. 20 ; *Républ.*, *songe de Scipion.*

Vénus Pyrenea, *géog.*, v. d'Espagne, sur les confins de la Gaule.

VÉNUSIE (*Venose*), *-sia*, ou *-sium*, v. de l'Apulie Daunienne, sur les confins de la Lucanie, au pied de l'Apennin, au S. E. de Cannes, avait été, dit-on, fondée par Diomède, qui la nomma Vénusie ou Aphrodisie, du nom de Vénus ou Aphrodite qu'il voulait se rendre favorable. C'est là qu'une partie de l'armée romaine s'enfuit, après la bataille de Cannes. Cette ville est la patrie d'Horace. Comme cette ville est sur les confins de l'Apulie et de la Lucanie, Horace ne sait s'il est de l'un ou de l'autre pays : *Lucanus an Apulus anceps*. On y voit encore aujourd'hui un buste de marbre, que l'on croit être celui de ce grand poète. *T. L.*, 22, c. 54. —*Strab.*, 5 et 6. — *Hor.*, 2, *Sat.*, 1, *v.* 35. — *Juv.*, *Sat.*, 1, *v.* 51.

VERA DEA, *myth.* V. Vérité.

Vera, *géog.* V. Praaspa.

VÉRAGRES, *-gri*, peuples de la province gauloise nommée Alpes Grecques, habitaient entre les Nantuates, les Séduni et les Allobroges. Ces peuples étaient du nombre de ceux qui étaient compris sous la dénomination générale de Vallenses. *T. L.*, 21. c. 38. — *Cés.*, *G. des G.* 3, c. 1.

1. VÉRANIE, *-nia*, une des quatre vestales choisies par Numa.

2. — Romaine, femme de Pison Licinianus, fils adoptif de Galba.

VERANIUS, gouverneur de la Bretagne sous Néron, après A. Didius, fit quelques excursions sur le territoire des Silures, et eût sans doute poussé plus loin ses conquêtes s'il n'eût été enlevé par une mort prématurée. *Tac.*, *Ann.*, 14, c. 29.

VERBANUS Lacus (*lac majeur*), un des lacs les plus considérables de l'Italie septentrionale, était situé en partie dans la Gaule cisalpine, en partie dans la Rhétie, et avait à l'O. les Lepontii et à l'E. les Insubres. Le Ticinus (Tésin), encore à peu de distance de sa source, le traversait. Le lac Ver

banus avait 50 milles de longueur du N. au S., et 5 ou 6 de largeur de l'O. à l'E. *Strab.*, 4.

VERBICÈNE, *-nus*, v. peu connue de la Celtique depuis Lyonnaise.

VERBINUM (*Vervins*), petite v. de la Belgique 2ᵉ, chez les Veromandui, à l'E., sur les confins des Remi.

VERCELLÆ (*Verceil*), v. de la Gaule transpadane, vers le S. O., chez les Libici, sur le Sessites, au S. E. d'Eporédie et au S. O. de Bodin comagus. Cette ville était célèbre principalement par la victoire que Marius y avait remportée sur les Cimbres l'an 101 av. J. C. *Pline*, 3, *c.* 17. — *Cic.*, *Ep. fam.*, 11, *ép.* 19. — *Sil. Ital.*, 8, *v.* 598.

VERCINGÉTORIX, célèbre général gaulois, fut d'abord proclamé roi des Averniens; il fut choisi ensuite, quoique jeune encore, pour chef suprême de la ligue formée contre César dans les Gaules, l'an 53 av. J. C. Son activité, son courage, sa prudence, le rendaient digne du commandement; mais s'étant malheureusement écarté du plan suivi jusqu'alors qui était de harceler continuellement l'ennemi sans en venir à une affaire décisive, il perdit une bataille. Cet échec le força de se renfermer dans la ville d'Alésie, où il soutint un long siége, après lequel il fut obligé, faute de vivres, de se rendre à discrétion avec ses soldats. Ceux-ci furent tous réduits en esclavage, et Vercingétorix, conduit à Rome pour orner le triomphe du vainqueur; il fut ensuite jeté dans un cachot, où on le mit à mort l'an 47 av. J. C. *Cés.*, *G. des G.*, 3, 4, 5, 6, 7.

VERESIS, ou VERASIS, petite rivière du Latium, prenait sa source près de Labicum, et se jetait dans l'Anio, un peu au-dessous d'Esules.

VERGASILLAUNE, *-nus*, Gaulois d'illustre naissance, fut un des lieutenans et des amis de Vercingétorix. *Cés.*, *G. des G.*, 6.

VERGÉE, *-gæ*, petite v. du Brutium. *Tit. Liv.*, 30, *c.* 19.

VERGELLE, *-llus*, petite rivière de l'Apulie Daunienne, vers l'E., se jetait dans la mer auprès de Cannes. *Flor.*, 2, *c.* 6. — *Val. Max.*, 9, *c.* 11.

VERGILIA, nom que donnent quelques historiens à la femme de Coriolan.

VERGILIE, *-lia*, (*Murcie*), *géog.*, v. de la Bétique, chez les Bastitani, au N. de Carthago-Nova, sur les confins des Contestani et de la Carthaginoise, sur le Tader, à l'O. d'Orcelis, était très-petite du temps des Romains.

VERGILIES, *-liæ*, V. PLÉIADES.

VERGINIUM MARE (*Weridhmore* ou *canal de S. Georges*), portion de la mer d'Hibernie, entre cette île et la Grande-Césarienne, en Bretagne. C'est là que se jetait le Bubinda ou Boinda (*Boyne*).

VERGINIUS. V. VIRGINIUS, nᵒˢ 6 et 7.

VERGIUM, v. d'Espagne.

VERGOBRETUS, un des chefs des Gaulois, dans la guerre que ceux-ci firent à César 55 ans av. J. C. *Cés.*, *G. des G.*, 1, *c.* 16.

VERINA (ÆLIA), épouse de l'empereur Léon, femme ambitieuse et cruelle, fit placer sur le trône, en 474, son gendre Zénon, puis le Patrice Léon son amant, qui d'abord la laissa gouverner, mais qui ensuite l'exila au fond de la Thrace, où elle mourut en 485.

VÉRITÉ, *-tas*, divinité allégorique, fille de Saturne et mère de la Vertu. On la représente sous les traits d'une vierge, vêtue de blanc, et d'une contenance modeste. Démocrite disait qu'elle se tenait ordinairement au fond d'un puits, pour exprimer combien il est difficile de la découvrir. *Pindar.*, *Olym.*, 10, *v.* 5.

VERJUGODUMNUS, une des divinités des anciens Gaulois.

VERNEMETUM (*Molton*), v. de la Bretagne, dans la Flavie Césarienne, chez les Coritanes, au S. de Lindum.

VERNOSOL. V. VARNOSOL.

VERODOCTIUS, un des chefs des Helvétiens du temps de César. *Cés.*, *G. des G.*, 1, *c.* 7.

VERODUNENSES, peuple de la Belgique 1ʳᵉ, avait pour bornes au N. les Treveri, au S. les Leuci et à l'E. les Mediomatrici.

VERODUNUM (*Verdun*), v. de la Belgique 1ʳᵉ, chez les Verodunenses dont elle était la capitale, était située vers le N. du pays, sur la Mosa.

VEROMANDUI, peuple de la Gaule, dans la Belgique 2ᵉ, avait pour voisins au N. les Atrébates et les Nerviens, au S. les Bellovaci et les Suessiones, à l'O. les Ambiani et à l'E. les Remi.

VEROMANDUORUM (AUGUSTA), v. de la Belgique 2ᵉ, chez les Veromandui dont elle était la capitale. *Cés.*, *G. des G.*, 2.

VÉRONE *-na* (même nom), une des premières v. de la Vénétie, sur l'Athésis (Adige) au N. E. de Mantoue, fut, dit-on, fondée par Brennus, chef des Gaulois. Elle s'augmenta considérablement par les colonies que les Romains y envoyèrent à diverses reprises sous la république et même au commencement de l'empire. Une entr'autres envoyée par Auguste lui fit donner le nom de *Colonia Augusta*. On voit encore à Vérone les restes de trois arcs de triomphe, d'un palais magnifique, et un amphithéâtre le mieux conservé peut-être de tous ceux qu'on voit en Europe. On y plaçait vingt deux mille spectateurs. Vérone était la patrie de Catulle, de Macer, de Cornelius Nepos, de Vitruve, de Pline l'ancien. *Strab.*, 5. — *Catull.*, *Epigr.*, 68, *v.* 34. — *Ov.*, *Am.*, 3, *él.* 15, *v.* 7. — *Mart.*, 14, *épigr.*, 152. — *Pline*, 9, *c.* 22.

VERONES, *-es*, peuple de la Tarraconaise. *Sil. Ital.*, 3, *v.* 578.

VERRA, autel à Rome où l'on venait adresser des prières aux dieux, pour obtenir que les enfans ne naquissent pas.

VERREGINUM, v. du Latium meridional, dans le pays des Volsques. *Tit. Liv.*, 4, *c.* 1. — *Val. Max.*, 6, *c.* 5.

VERRÉES, *-rea*, fêtes instituées en Sicile par le préteur Verrès.

VERRÈS (C. CORNELIUS), Romain fameux par ses déprédations, fut préteur à Rome l'an 680 (74 av. J. C.), et fut envoyé l'année suivante comme propréteur pour gouverner la Sicile. Il remplit cette charge pendant trois ans, dans lesquels il commit tous les abus du pouvoir. C'est principalement par la multiplicité et l'audace de ses déprédations que le nom de Verrès est célèbre. Cependant son injustice et sa cruauté égalaient son avarice. Il en vint au point de faire battre de verges et crucifier publiquement un citoyen romain. Au sortir de sa charge, 70 ans avant J. C., il fut accusé de concussion par les Siciliens, qui chargèrent Cicéron encore jeune à cette époque de défendre leur cause. C'est à cette occasion que l'orateur fit contre lui les sept harangues nommées Verrines (V. ce nom). Verrès s'était vanté publiquement d'échapper à la condamnation par les présens considérables qu'il avait faits à ses juges; et par l'éloquence de son défenseur Hortensius, alors considéré comme le premier orateur de Rome. Mais les preuves accablantes recueillies de

toutes parts par Cicéron l'abattirent tellement qu'il s'exila sans attendre sa condamnation. Vingt-six ans après, il fut proscrit par Antoine à qui il avait refusé des vases de Corinthe, et fut tué par les soldats du triumvir. *Cic. Verr.*, 1, 2, 3, etc. — *Pline*, 34, c. 2. — *Juv.*, *Sat.*, 2 et 8. — *Lactant.*, 2, c. 4. — Le nom de Verrès veut dire en latin porc, pourceau ; ce qui donne lieu à Cicéron de faire, ou du moins de rapporter d'assés mauvaises plaisanteries, auxquelles le rapprochement des noms et des personnages donnait lieu.

VERRINES, nom sous lequel on désigne les sept discours que Cicéron prononça dans l'affaire de Verrès l'an 684 de Rome, 70 av. J. C. Le premier, qui est intitulé *contra Cæcilium*, n'est qu'une harangue préparatoire contre Quintus-Cæcilius qui s'était laissé corrompre par Verrès, et qui feignait d'être son ennemi, et de vouloir l'accuser, à l'exclusion de Cicéron, pour mieux trahir la cause de ceux qu'il prétendait protéger. On la nomme aussi *Divinatio*, parce qu'on nommait ainsi les jugemens par lesquels on décidait quel serait l'accusateur. Dans le second, que l'on peut regarder comme l'introduction de cette accusation, l'orateur, au lieu d'entrer dans le détail des crimes de Verrès, et de lui fournir ainsi le moyen de traîner l'affaire jusqu'à l'année suivante, accabla le coupable de tant de preuves testimoniales et écrites qu'il ne pouvait plus rester de doute sur son crime, et produisit un tel effet, qu'il se vit forcé de s'exiler. Ces deux premières harangues sont désignées vulgairement par le titre de *Prima actio in C. Corn. Verrem*. Les cinq qui suivent ne sont que des mémoires d'où il développe, chacune en particulier, les diverses branches de l'accusation. Elles ont été intitulées par les grammairiens, la première *De præturâ urbanâ*, la seconde *Siciliensis*, la troisième *frumentaria*, la quatrième *de signis*, la cinquième *de suppliciis*. Dans la première, Cicéron peint la vie privée et publique de Verrès pendant sa préture à Rome, avant sa mission en Sicile. La seconde est l'énumération des prévarications dont il s'était rendu coupable dans la province et comme juge et comme magistrat. La troisième contient le récit de ses dilapidations et de ses vols dans les approvisionnemens. Dans la quatrième, il est question des monumens d'art qu'il avait enlevés aux particuliers et même aux monumens publics. Enfin, dans la cinquième il parle des meurtres dont il s'était rendu coupable. Ces deux dernières surtout sont admirables par la richesse des développemens oratoires, l'énergie du style et la haute éloquence dont l'auteur y fait preuve. La quatrième est d'un haut intérêt pour les amateurs de l'antiquité et pour l'histoire de l'art. Elle a fourni à un moderne (l'abbé Tréguier) le sujet d'un mémoire intitulé *Galerie de Verrès*. V. VERRÈS.

VERRITUS, était avec Malorigès à la tête des Frisons, qui vinrent du temps de Néron s'établir sur les terres de l'empire. Les menaces de Dubius Avitus, gouverneur des Germaniques, les disposèrent l'un et l'autre à aller à Rome, solliciter de l'empereur le droit de fixer leurs demeures dans les Gaules. Néron les fit tous deux citoyens romains, mais il rejeta leur demande *Tac.*, *Ann.*, 13 c. 54

1. VERRIUS FLACCUS, Romain, ami de Cicéron, était très-habile dans la science du droit pontifical. Il eut pour esclave un grammairien célèbre qu'il affranchit et qui prit son nom V. l'art. suivant. *Cic.*, *Div.*, 9, c. 20 et 21.

2. — grammairien célèbre, fut d'abord esclave à Rome chez Verrius Flaccus (n° 1) qui l'affranchit et dont il prit le nom. Quelques auteurs cependant veulent qu'il ait été esclave d'Auguste. Quoiqu'il en soit, ayant ouvert une école de grammaire, il s'y distingua tellement qu'Auguste lui permit de la transporter dans son palais, et le chargea de l'éducation de ses petits-fils. Il avait fait incruster dans un bâtiment hémicyclique, à Préneste, douze tables de marbre contenant un calendrier romain que Suétone et Macrobe citent souvent. Quatre de ces tables ont été découvertes en 1770, et ont répandu un grand jour sur les fastes d'Ovide. On lui attribue les marbres Capitolins. Il avait aussi composé divers écrits, entr'autres un traité intitulé *De verborum significatione*. Tous ces ouvrages sont perdus, et il ne nous reste qu'un abrégé du traité *de verborum significatione*, fait par Serv. Pompeius Rufus, publié avec des notes de Dacier et Clerck, Amsterdam, 1699, in-8°. *Aul. Gell.*, 4, c. 5.— *Suétone*.

VERRUCINI (*Vérignon*), petite v. de la Narbonnaise seconde, chez les Albiœci, au S. E. de Reii, près de la Druentia (*Durance*).

VERRUGO, p. v. du Latium méridional, dans le pays des Volsques. *T. L.*, 4, c. 1.

VERRUTIUS, nom fictif de Verra. *Cic.*, *Verr.*, 2, c. 76.

VERS DORÉS, vers grecs, où se trouve exposée la doctrine de Pythagore. On les attribue à Empédocle, ou, avec plus de probabilité, à Lysis ; il paraît du moins qu'ils sont assez anciens.

VERSEAU, onzième signe du Zodiaque. On croit que c'est Ganymède. V. AQUARIUS.

VERTICO, un des chefs des Nerviens, du temps de César. *Cés.*, *G. des G.*, 5, c. 45.

VERTICORDIA (*vertere corda*, changer les cœurs), nom sous lequel les Romains consacrèrent une statue à Vénus, à une époque où l'on venait de condamner trois Vestales, afin que cette déesse inspirât aux femmes des penchans vertueux. Cette statue fut consacrée par la femme la plus vertueuse de Rome, Sulpitia, fille de Sulp. Paterculus, femme de Fulvius Flaccus. Le nom de *Verticordia* répond à celui d'*Apostrophia*, que les Grecs donnaient à Vénus. *Ov.*, *Fast.*, 4, v. 159. — *Val. Max.*, 8, c. 15. — *Pline*, 7, c. 35.

VERTISCUS, chef rémois, qui commandait un corps de cavalerie dans l'armée de César. *Ces.*, *G. des G.*, 8, c. 12.

VERTU, *virtus*, divinité allégorique, fille de la Vérité. Les Romains avaient divinisé toutes les vertus. Marcellus éleva un temple à la Vertu et un autre à l'Honneur. Il fallait passer par le premier pour arriver au second, idée ingénieuse par laquelle on voulait faire entendre que la vertu était le principe de l'honneur. Chaque Vertu avait ses attributs particuliers. La Prudence tenait une règle; la Temperance un frein ; la Justice des balances ; la Force une épée ; la Clémence un rameau d'olivier; la Gaîté un myrte. On reconnaissait l'Honnêteté à sa robe transparente, la Modestie à son voile, la Liberté à son bonnet ; la Tranquillité s'appuyait sur une colonne, la Piété brûlait de l'encens devant un autel, etc. V. les noms de chaque vertu. *Cic.*, *Nat. des D.*, 2, c. 23. — *T. L.*, 29, c. 11. — *Val. Max.*, 1, c. 1. — *St. August.*, *Cic. de D.*, 4 v. 20.

VERTUMNALES, *-lia*, fêtes qui se célébraient à Rome en l'honneur de Vertumne.

VERTUMNE, *-nus* (*verti*, se changer) dieu des Jardins qui présidait à l'automne, avait le privilége de pouvoir changer de forme à son gré. Il prit successivement la forme d'un pêcheur, d'un soldat, d'un laboureur et d'une vieille femme pour se faire aimer de la nymphe Pomone qui jusqu'alors avait été in-

sensible, et sous cette dernière forme il lui raconta tant d'aventures de nymphes cruellement punies de leur indifférence, qu'enfin il vint à bout de l'attendrir. Lorsqu'ils furent dans un âge avancé il se rajeunit avec elle. On le représentait sous la figure d'un jeune homme couronné de fleurs, avec un habit qui ne le couvrait que jusqu'à la ceinture, tenant du fruit de la main gauche et de la droite une corne d'abondance. *Hor.*, 1, *ép.* 20, *v.* 1; 2, *sat.* 7, *v.* 14. — *Ov.*, *Mét.*, 14, *v.* 642. — *Properc.*, 4, *el.* 2, *v.* 2.

VERULAMIUM ou VEROLAMIUM (*Verulam*), v. de la Bretagne, dans la Flavie Césarienne, chez les Catyeuchlani, dont elle était la capitale, au S. O. de Cambonitum et au N. O. de Londinium. C'était une des plus anciennes et des principales colonies romaines dans la Grande-Bretagne.

VERULANUS, un des lieutenans de Corbulon, contribua à chasser Tiridate de l'Arménie l'an 60 av. J. C. *Tac.*, *Ann.*, 14, *c.* 26.

VÉRULES, *-la* (*Veroli*), pet. v. du Latium, vers l'E., chez les Herniques. *T. L.*, 9, *c.* 42.

1. VERUS (L. ÆLIUS), père de l'empereur Verus. Il fut adopté et nommé César par l'empereur Adrien l'an de J. C. 136, et mourut quelques mois avant lui, pour avoir pris une trop forte dose de contre-poison. L'empereur adopta en sa place Antonin-le-Pieux, qui adopta, dans la suite, Antonius Verus, fils d'Ælius. Il se déshonora par ses débauches.

2. — (L. ÆLIUS AURELIUS CEIONIUS COMMODUS), empereur romain, fils d'Ælius Verus (n° 1), qui fut César du temps d'Adrien, et de Domitia-Lucilla, n'avait que 7 ans selon les uns ou 12 selon les autres, lorsque son père mourut et que Marc-Aurèle l'adopta à la prière d'Adrien qui voulait qu'un jour le fils jouît de la dignité du père. Dans la suite, il lui donna en mariage sa fille Lucilia, et le nomma son collègue à l'empire l'an de J. C. 161. Verus marcha contre les barbares de l'Orient l'an 162, remporta de grands avantages sur les Parthes par son lieutenant Avidius Cassius et obtint les honneurs du triomphe; car pour lui il se retira pendant la guerre d'Antioche, pour se plonger dans les plaisirs. Il tourna ensuite ses armes contre les Marcomans, mais il mourut d'apoplexie dans cette expédition, dans la trente-septième ou la quarante-deuxième année de sa vie, et la huitième de son règne. Marc-Aurèle, qui l'avait accompagné dans son expédition, fit transporter son corps à Rome, où on lui rendit les honneurs funèbres. Ce prince joignait à peu de courage et quelque talent pour la guerre, beaucoup de douceur, de franchise et d'amour pour la philosophie; mais le reste de sa conduite était en contradiction avec ces qualités. Ses débauches formaient un contraste frappant avec la tempérance et la simplicité de son collègue. Il quittait souvent la table frugale de Marc-Aurèle, pour se livrer dans son palais aux plaisirs de la bonne chère avec des danseurs, des bouffons et des courtisanes. Telle était sa profusion, qu'il dépensa six millions de sesterces dans un seul repas donné à douze convives. Les historiens parlent de la tendresse ridicule qu'il avait pour son cheval favori. Il en prenait soin lui-même, le nourrissait d'amandes et de raisins, et le tenait dans une des plus belles salles de son palais. A sa mort, il lui fit ériger une statue d'or et un magnifique tombeau sur le mont Vatican. Quelques auteurs ont soupçonné Marc-Aurèle de s'être défait de Verus, pour délivrer le monde d'un prince corrompu et insensé.

3. — (L. ANNÆUS), fils de l'empereur Marc-Aurèle mourut en Palestine.

VESBIUS, même nom que Vésubius ou Vésuvius. V. VÉSUVE.

VESCÉLIE, *-lia*, v. d'Espagne qui fut prise par M. Fulvius, 192 av. J. C. On la croit la même que Vergilia (*Murcie*).

VESCERITA (*Pescara*), v. de la Numidie méridionale, sur les confins de la Gétulie, dans le Zara, au S. O. de Bagaï et des monts Aurasius.

VESCIA, petite v. de Campanie, vers l'E., entre Noles et Capoue. *T. L.*, 8, *c.* 11.

VESCIANUM, maison de campagne de Cicéron, située auprès de Vescia en Campanie. *Cic.*, *Lettres à Att.*, 15, *ép.* 2.

VESCITANIE, *-nia*, territoire de la ville d'Osca, chez les Ilergètes, dans la Tarraconaise.

VESCULARIUS (FLAVIUS), chevalier romain, un des favoris de Tibère. *Tac.*, *Ann.*

VESENTIO ou mieux VESONTIO. V. ce nom.

VESENTIUM, v. de l'Etrurie.

VESERIS, lieu de la Campanie, voisin du Vésuve. C'est là que se livra la fameuse bataille des Romains contre les Latins, dans laquelle Decius Mus se dévoua aux mânes pour le salut de l'armée romaine. *T. L.*, 8, *c.* 8.

VÉSIDIE, riv. de l'Etrurie, se jetait dans la mer Inférieure.

VÉSONNA (*Périgueux*), nom primitif de la ville de Petrocorii. V. PETROCORII n° 2.

VESONTIO ou VESENTIO (*Besançon*), v. de la grande Séquanaise, chez les Sequani, sur le Dubis, auprès d'une montagne très-haute et très-escarpée, au N. O. de Filomusiacum, au S. O. de Lopo-sagium et au N. E. d'Augustodunum. Cette ville était très-forte et par sa situation et par les travaux dont on l'avait entourée dès le temps de César qui eut beaucoup de peine à s'en emparer. Sous la domination romaine elle devint la capitale de la grande Séquanaise et fut embellie d'un grand nombre de monumens, parmi lesquels les plus remarquables étaient des temples, un amphithéâtre et un arc de triomphe en l'honneur de l'empereur Aurélien. *Cés.*, *G. des G.*, 1, *c.* 38.

VESPASIES, *-sia* (*monte Vespio*), village situé auprès de Nursia, sur les confins de la Sabinie et de l'Ombrie. *Suét.*, *Vesp.*, *c.* 1.

VESPASIEN (TITUS FLAVIUS SABINUS), *-sianus*, empereur romain, né l'an 8 ou 9 de J. C., était fils de Flavius Sabinus, et de Vespasien Polla, particuliers obscurs de Réate dans le pays des Sabins. Il ne rougissait point de sa naissance, et se moquait de ceux qui, pour le flatter, lui donnaient des ancêtres illustres. Sa valeur et sa prudence, et surtout le crédit de Narcisse affranchi de Claude, lui procurèrent le consulat l'an de J. C. 52, pour les trois derniers mois de l'année. Quelques années après, il encourut la disgrâce de Néron, pour s'être endormi pendant qu'il récitait ses vers, et il eut besoin de toute l'influence de son protecteur pour ne point payer cher ce que l'orgueil de Néron regardait comme un crime.

Les Juifs s'étant révoltés vers la fin de l'an 64, Néron, qui ne voulait point mettre à la tête de ses armées un homme dont la naissance et les talens auraient pu conquérir les suffrages des soldats, et lui faire ombrage, chargea Vespasien de soumettre les rebelles. Le nouveau général fit la guerre dans la Palestine avec de grands succès, défit les rebelles en diverses rencontres, prit Ascalon, Jotapate, Joppé, Gamala. Toutes les autres places de la Galilée se soumirent par force ou volontairement, et un grand nombre de captifs furent exposés en vente. Jérusalem seule s'opiniâtrait encore dans la rébellion, et Vespasien en faisait le siége lorsque Néron périt (68). Cette révolution excita toutes les ambitions des

généraux et des gouverneurs de province. Galba, à peine arrivé à Rome avec le titre d'empereur, avait perdu la couronne et la vie, et Othon son meurtrier et son successeur, vaincu à Bédriac par les soldats de Vitellius, s'était tué volontairement. Au milieu de cette agitation universelle, les sollicitations de Mucien, les vœux secrets de l'Orient, et l'ardeur des soldats engagèrent Vespasien à disputer le rang suprême à Vitellius. Il fut proclamé empereur par ses légions, le 1er juillet de l'an 69, et le 20 décembre Antonius Primus, son général, s'était emparé de Rome.

Vespasien parut dans la capitale l'année suivante, et montra un sincère désir de faire cesser tous les abus. Il commença par rétablir la discipline militaire. Un jeune officier qu'il avait honoré d'un emploi considérable étant venu le remercier tout parfumé, il lui dit d'un ton sévère : « J'aimerais mieux que vous sentissiez l'ail que l'essence. » La réforme s'étendit sur tous les ordres de l'état ; il abrégea les procédures, et rendit impossibles les artifices et les subterfuges des plaideurs par des lois simples et justes. Il embellit Rome et les autres villes de l'empire, répara les murs, fortifia les places frontières et les mit en état de défense. Peu d'événemens mémorables signalèrent son règne, qui fut toujours tranquille et heureux. La révolte des Bataves commencée sous le règne de Vitellius, et dirigée par Civilis, fut étouffée en quelques mois, et Jérusalem fut prise l'année même de son avénement au trône par son fils Titus.

Quelques modifications eurent lieu dans l'organisation de l'empire. La Judée, la Comagène, la Lycie et la Pamphylie, qui jusqu'alors avaient eu leurs rois particuliers, furent déclarées provinces de l'empire. L'Achaïe et la Thrace eurent un pareil sort. Les villes de Rhodes, Samos et de Byzance, et d'autres aussi considérables furent soumises aux Romains. Vespasien mourut d'une maladie des intestins ; pendant sa maladie, il continuait à travailler aux affaires du gouvernement, et répondait aux représentations qu'on lui faisait sur cela, « qu'il fallait qu'un empereur mourût debout. » Comme il sentait que sa fin approchait : « Je crois, dit-il gaiement, que je vais bientôt devenir dieu », faisant allusion au ridicule usage de diviniser les empereurs à leur mort. Il mourut âgé de 71 ans, le 24 juin de l'an 79 de J. C., dans le même lieu où il était né, après un règne de dix années. Il eut pour successeur Titus, son fils.

Vespasien eut beaucoup des qualités d'un bon prince, et l'empire, livré depuis si long-temps à des monstres, commença à respirer.

Une seule action barbare souilla son règne. Ce fut la mort sanglante de Julius Sabinus, qui l'an de J. C. 69 s'était fait proclamer empereur dans les Gaules, et était resté caché neuf ans dans des antres profonds, où il avait enfin été découvert par les troupes romaines. Quoiqu'il n'eût plus rien à craindre de lui, il le fit exécuter avec Eponine son épouse. Cet acte cruel formait un contraste frappant avec sa clémence habituelle. Loin de se défaire de ceux qui auraient pu conspirer contre lui, il les accablait de bienfaits. « Je plains, disait-il, ceux qui conspirent contre moi, et qui voudraient occuper ma place ; les insensés n'aspirent qu'à un fardeau plus pesant que le leur. » Un de ses favoris lui ayant conseillé de se défier de Mesius Pomposianus à qui son horoscope promettait l'empire, il le nomma consul. Il ne prit jamais ces titres magnifiques dont plusieurs de ses prédécesseurs étaient si jaloux. Il refusa même long-temps celui de *père de la patrie*. Le roi des Parthes lui ayant écrit avec cette inscription : *Arsace roi des rois, à Vespasien* ; il lui répondit simplement : *Flavius Vespasien, à Arsace roi des rois*. Vespasien aimait beaucoup les arts et les sciences. Il les encouragea par ses libéralités, et assigna à chaque professeur de rhétorique cent mille sesterces, payables annuellement sur le trésor de l'empire. Il donnait des pensions ou accordait des gratifications à ceux qui faisaient des découvertes ou qui perfectionnaient les arts mécaniques, qui étaient aussi précieux à ses yeux que les arts libéraux. Un habile mathématicien ayant trouvé une manière de faire transporter à peu de frais dans le Capitole des colonnes d'une pesanteur prodigieuse, Vespasien le récompensa magnifiquement, sans vouloir pourtant qu'on se servît de l'invention : « Il faut, dit-il, que les pauvres vivent. »

Les grandes qualités de Vespasien furent cependant ternies par une avarice sordide. Tout moyen lui était bon pour se procurer de l'argent. Il achetait souvent des marchandises pour les revendre plus cher ; mais il faisait en sorte qu'une partie de ses extorsions fut attribuée à Cenis, une de ses concubines. Elle vendait les charges et les commissions à ceux qui les sollicitaient, les absolutions aux accusés innocens ou coupables, et les réponses mêmes de l'empereur. On imputait encore à Vespasien d'employer à dessein dans les finances les hommes les plus avides, pour les condamner lorsqu'ils se seraient enrichis. Pour augmenter ses revenus, il mit un impôt même sur les urines; et comme Titus, son fils, le raillait à ce sujet, il lui dit, en lui présentant la première somme qu'il retira de cette taxe singulière : « Cela sent-il mauvais ? » Ce qui peut excuser son avidité, c'est qu'il n'augmenta les impôts que pour dégager le trésor impérial, fort endetté lorsqu'il fut nommé empereur. *Tac., Hist.*, 2, 3, 4 et 5. — *Suét.*, *V. de Vespas.* — *Dion Cass.*

VESPASIES, -*siæ* (*monte Vespio*), village situé auprès de Nursia, sur les confins de la Sabinie et de l'Ombrie. *Suét.*, *Vesp.*, c. 1.

VESPER ou VESPERUS (*Vesper*, soir), nom que les Latins donnaient à l'étoile de Vénus, lorsqu'elle paraît après le coucher du soleil ; ils la nommaient Lucifer lorsqu'elle paraît le matin. V. LUCIFER.

VESPILLONES, esclaves ou hommes de la lie du peuple, qui à Rome étaient chargés du soin de transporter le soir les cadavres des pauvres. Ils servaient aussi dans les sacrifices qu'on faisait aux Mânes.

VESSA, v. peu connue de Sicile.

VESSOR ou VEXORIS, ancien roi d'Égypte, fit la guerre aux Scythes. V. VEXORIS.

1. VESTA, femme d'Uranus, et mère de Saturne, souvent prise pour la Terre par les poètes. Ovide dit que son nom vient de *suâ vi stare*, parce qu'elle se tient immobile par son propre poids. Ainsi quand Cléanthe accusa Aristarque de Samos de n'avoir pas rendu à Vesta les honneurs qu'il lui devait, et d'avoir troublé son repos, le véritable sens de cette accusation était qu'il avait déplacé la terre de son centre pour la faire tourner autour du soleil.

2. — (ἑστία, foyer, feu), déesse du feu, fille de Rhéa et de Saturne, et sœur de Cérès et de Junon. Les mythologues la confondent souvent avec Rhea, Cérès, Cybèle, Proserpine, Hécate, et quelquefois, mais à tort, avec Tellus ou la Terre (V. VESTA, n° 1), de sorte qu'on l'a souvent considérée comme mère des dieux, mère de Rhea et de Saturne ; mais, considérée comme déesse du feu, et comme patrone des Vestales, elle est fille de Saturne et de Rhea. Enée apporta le premier son culte en Italie; et Numa lui bâtit un temple, de forme ronde, dont l'entrée était interdite aux hommes. On conservait, dit-on, dans ce temple, le palladium de Troie, et des vierges, appelées Vestales, y entretenaient perpétuellement le feu sacré (V. VESTALES). Lorsque ce feu venait à s'éteindre, les Romains se

croyaient menacés de quelque grand malheur. On le rallumait aux rayons du soleil, et l'on punissait sévèrement la vestale qui l'avait laissé éteindre. Ce n'était pas seulement dans les temples que l'on conservait le feu sacré de Vesta, mais encore à la porte de chaque maison particulière, d'où vient le nom de *Vestibule*.

On représentait cette déesse vêtue d'une longue robe, le front voilé, et tenant d'une main une lampe et de l'autre un javelot et un palladium. On la voit dans quelques médailles avec un tambour dans une main, et une petite statue de la Victoire dans l'autre. *Hés.*, *Théog.*, *v.* 454. — *Cic.*, *Lois*, 2, *c.* 12, — *Apollod.*, 1, *c.* 1. — *Virg.*, *En.*, 2, *v.* 296. — *Diod. de Sic.*, 5. — *Ov.*, *Fast.*, 6, *v.* 265 et 450; *Trist.*, 3, el. 29. — *Val. Max.*, 1, *c.* 1. — *Plut*, *Num.* — *Paus.*, 5, *c.* 14. — *Luc.*, *Phars.*, 9, *v.* 996.

VESTALES, prêtresses de Vesta. On regarde Numa comme l'auteur de l'établissement des Vestales; mais il est indubitable, comme on le voit par l'exemple de Rhea Sylvia, mère de Romulus, que cette institution était antérieure à son règne; seulement il régla leur ministère d'une manière spéciale et fixe. Il leur confia la garde du feu sacré et du palladium, avec le soin de quelques sacrifices et de quelques cérémonies secrètes qui regardaient le culte de Vesta. Une des Vestales passait la nuit entière auprès du feu sacré, pour empêcher qu'il ne s'éteignit; et si cela arrivait par sa négligence, ce qu'on regardait comme un grand malheur, elle était punie du supplice des esclaves, c'est-à-dire, du fouet. Numa n'en créa que quatre. Tarquin l'ancien ou Servius Tullius y en ajouta deux autres; et ce nombre depuis ne changea plus. Après l'expulsion des rois, le droit de choisir les Vestales passa aux souverains pontifes. Elles faisaient vœu de garder la chasteté pendant tout le temps qu'elles seraient attachées au service de la déesse. Ce temps était trente ans. Elles n'étaient point admises au-dessous de six ans, ni au-dessus de dix. Il fallait qu'elles n'eussent aucun défaut corporel. Les dix premières années étaient pour elles une espèce de noviciat, où elles apprenaient les mystères sacrés; les dix suivantes, elles faisaient les fonctions de Vestales; et les dix dernières, elles instruisaient les novices. Ce nombre d'années expiré, elles avaient la liberté de renoncer au sacerdoce, d'en dépouiller toutes les marques, et même de se marier. Mais elles restaient le plus souvent dans leur temple, soit qu'elles craignissent de rentrer après un si long exil dans le sein de la société, soit qu'elles aspirassent au titre de Grande Vestale, titre qui appartenait à la plus âgée de toutes, et qui donnait droit aux plus grandes distinctions.

Les Vestales jouissaient d'honneurs et de priviléges très-considérables. Elles avaient droit de tester du vivant de leur père, et de disposer de leurs biens sans l'entremise d'un curateur; car chez les Romains les femmes étaient toujours en tutelle. Il était défendu de leur faire prêter serment; on les croyait en justice sur leur simple parole. Quand elles sortaient en public, un licteur portait les faisceaux devant elles. Si, en passant dans les rues, une Vestale rencontrait un criminel que l'on menât au supplice, elle lui sauvait la vie, pourvu qu'elle assurât que c'était une rencontre fortuite, et qu'elle n'était pas venue là à dessein. Elles avaient un rang distingué et une place d'honneur dans le Cirque et dans les autres spectacles. Elles étaient nourries et entretenues aux dépens du public. On leur accordait une sépulture dans le sein même de la ville, honneur qu'elles ne partageaient qu'avec un petit nombre de familles illustres. Les Vestales jouissaient d'une liberté honnête. Elles pouvaient recevoir chez elles les hommes pendant le jour, et les femmes en tout temps; aller souper chez leurs parens et leurs amis.

Le grand crime des Vestales était la violation de leur vœu de chasteté. Celles qui en étaient convaincues étaient enterrées toutes vives. L'ordre des Vestales subsista environ onze cents ans, depuis le règne de Numa, qui l'établit, jusqu'à celui de Théodose, qui, dit-on, l'abolit l'an 389 de J. C. Pendant un si long espace de temps (1110 ans), il n'y eut que vingt Vestales convaincues d'avoir enfreint le vœu de chasteté. Treize seulement furent enterrées vives: les sept autres périrent par divers genres de supplices à leur choix. *T. L.*, 2; 8, *c.* 15. — *Plut.*, *Num.* — *Cic.*, *Nat. des D.*, 3, *c.* 30. — *Properc.*, 4, *él.* 11. — *Val. Max.*, 1, *c.* 1. — *Tac.*, *Ann.*, 4, *c.* 16.

VESTALIES, *-lia*, solennité romaine qui était célébrée le neuf de juin par les boulangers en l'honneur de Vesta. On faisait ce jour-là des festins dans les rues, et l'on choisissait des mets, que l'on portait aux Vestales, pour les offrir à la déesse. On ornait les moulins de guirlandes, et l'on promenait des ânes couronnés de fleurs. Les dames romaines allaient à pied au temple de Vesta et au Capitole, où était un autel consacré à Jupiter-Pistor, c'est-à-dire (*boulanger*) ou protecteur des biens de la terre. *Ov.*, *Fast.*, 6, *v.* 305.

VESTALIUM, MATER ou *Mère des Vestales*, titre honorifique conféré par le sénat à l'impératrice Livie, lorsqu'on lui permit de prendre place au théâtre parmi les Vestales, l'an de J. C. 23. *Tac. Ann.*, 4, *c.* 16.

VESTIA OPIA, fameuse courtisane de Capoue.

VESTICIUS, ou mieux VESTRICIUS SPURINA, V. SPURINA, n° 2.

VESTILIUS SEXTUS, préteur qui, après avoir été disgracié par Tibère à cause de son attachement pour Drusus, se donna la mort. *Tac.*, *Ann.*, 4, *c.* 16.

VESTILLE, *-lla*, Romaine d'une famille patricienne, qui fut bannie dans l'île de Sériphe pour avoir déclaré devant les magistrats qu'elle vivait de prostitution.

VESTINI, peuples du Samnium septentrional, vers la mer Adriatique, entre les Prætutii et les Marrucini dont ils étaient séparés par l'Aternus. Amiterne était leur ville principale. *Pline*, 3, *c.* 5. — *Strab.*, 5. — *Sil. Ital.*, 8, *v.* 516. — *Luc.*, *Phars.*, 2, *v.* 425. — *Mart.*, 13, *ép.* 31.

1. VESTINUS (C. JULIUS ATTICUS), était consul au commencement de l'an de J. C. 65, lorsque la conjuration de Pison contre Néron fut découverte. Vestinus n'en était point complice; mais Néron, dont jadis il avait été le favori et qui depuis le haïssait à cause de ses plaisanteries trop amères et de son mariage avec Statilie-Messaline, une de ses maîtresses, lui envoya l'ordre de se faire ouvrir les veines. *Tac.*, *Ann.*, 15, *c.* 68 et 69.

2. chevalier romain, chargé par Vespasien de réparer le Capitole. *Tac.*, *Hist.*, 4, *c.* 63. — *T. L.*, 8, *c.* 29.

VÉSULE, *-lus mons* (*viso*), mont. de la Ligurie, faisait partie des Alpes Cottiennes. Le Pô y prenait sa source. *Virg.*, *En.*, 10, *v.* 708. — *Pline*, 3, *c.* 19.

VESUNA, ou VESONNA. V. PETROCORII, n° 2.

VÉSUVE, *-vius* (*Vésuve*), mont. volcanique, située dans la Campanie, environ à six milles de Naples. Les auteurs anciens, et particulièrement ceux du siècle d'Auguste, nous représentent le Vésuve couvert de vignobles et de vergers, et stérile seulement à son sommet. Selon les anciens géographes, on voyait encore dans les plaines environnantes des traces de ravages opérés par ce volcan du temps d'Hercule, mais la première éruption dont l'histoire nous ait transmis la connaissance eut lieu sous le rè[gne]

gne de Titus, l'an 79 de J. C. Cette éruption fut accompagnée d'un violent tremblement de terre, qui renversa Pompeii et Herculanum. Les cendres enflammées qui s'échappèrent du sein de la montagne couvrirent non-seulement les campagnes voisines, mais furent, dit-on, poussées jusque sur les côtes de la Syrie et de l'Égypte. Pline le naturaliste fut la victime de cette première éruption. Depuis ce temps, les éruptions ont été assez fréquentes. On en compte aujourd'hui vingt-neuf. Le Vésuve jette continuellement de la fumée, et quelquefois des cendres et des flammes. Il a 3,780 pieds de hauteur perpendiculaire. *Virg.*, *Géorg.*, 2, *v.* 224. — *Varron*, *de R. R.*, 1, *c.* 6. — *T. L.*, 23, *c.* 39. — *Strab.*, 5. — *Tac.*, *Hist.*, 1, *c.* 2. — *P. Méla*, 2, *c.* 4. — *Pline*, 6, *ép.* 16. — *Sil. Ital.*, 12, *v.* 152. — *Martial*, 4, *ép.* 43 et 44. — *Dion. Cass.*, 46.

VETERA, ou VETERA CASTRA (*Santen*), lieu célèbre de l'île des Bataves, vers le N., à une demi-lieue du Rhin. *Tac.*, *Hist.*, 4, *c.* 18; *Ann.*, 1 *c.* 45.

VÉTÉRAN, soldat romain qui avait fait un certain nombre de campagnes prescrit par les lois, qui était pour les cavaliers dix, et pour les fantassins vingt. Il ne faut pas les confondre avec les soldats que dans le commencement de la République on appelait *veteres;* ceux-ci n'étaient que ceux qui étaient formés au service et que l'on distinguait par ce nom de ceux qui ne faisaient que d'entrer, et qui s'appelaient *novitii* et *tirones*.

Les vétérans qui reprenaient du service étaient appelés *evocati;* ils avaient non-seulement le privilége d'être exempts des travaux et des factions, mais aussi d'avoir leurs enseignes et leurs commandans particuliers.

A l'égard des récompenses qu'on accordait aux vétérans, elles étaient peu de chose dans les premiers temps de la république; c'était le plus souvent quelques arpens de terre dans un pays étranger, qui, sous le nom de Colonie, éloignaient un homme pour toujours de sa patrie, de sa famille et de ses amis. Dans la suite, on distribua, mais rarement, quelques sommes d'argent aux pauvres vétérans. Ces sortes de distributions qui devinrent fréquentes, et même forcées sous les empereurs, causèrent souvent des révoltes et des séditions dans les armées romaines.

VETERNENSIS (*Massa*), petite v. de l'Etrurie, au S. de Volaterre et à l'E. de Vétulonie.

VÉTRANION, vieux soldat qui prit la pourpre du temps de Constance à Sirmich, dans la Pannonie, en 350. Magnence s'étant révolté en même temps, Constance marcha contre tous les deux, mais ayant rencontré Vétranion le premier, il eut avec lui une conférence dans laquelle il le détermina à renoncer à ses prétentions. Vétranion se retira à Pruse en Bithynie, où il vécut encore six années dans un exercice continuel de piété et de bonnes mœurs. Il avait porté la pourpre six mois. Ce général était si peu lettré qu'étant parvenu à l'empire, il fut obligé d'apprendre à écrire pour savoir signer son nom.

VETRONIUS TURINIUS, courtisan de l'empereur Alexandre-Sévère, abusa tellement de la faveur de ce prince que ce dernier, ayant enfin été éclairé sur ses extorsions et ses crimes, le fit mourir l'an 210.

VETTIENS, peuple de la Macédoine, fut soumis par les Romains, l'an 104 av. J. C.

1. VETTIUS (SP.), sénateur romain, qui fut nommé interroi à la mort de Romulus. *Plut.*, *Num.*

2. — chevalier romain qui devint amoureux d'une jeune esclave de Capoue, souleva les esclaves de la Campanie, et prit le titre de roi. Trahi par un de ses partisans, il fut réduit à se donner la mort.

3. — [illegible] officiers des alliés dans la guerre des Marses. Il fut vaincu par les Romains, trahi et assassiné. *Cic.*, *Philipp.*, 12, *c.* 11.

4. — (Q.) VETTIANUS, Marse qui s'acquit de la réputation par sa sagesse et son éloquence laconique.

5. — (P.), questeur de Verrès en Sicile. *Cic.*, *Verr.*, 5, *c.* 44.

6. — (P.) CHILO, chevalier romain, chef des publicains en Sicile. *Cic.*, *Verr.*, 3, *c.* 71.

7. — un des amans de la fameuse Clodia. *Cic.*, *disc. p. Célius.*, c. 30.

8. — (L.), chevalier romain qui accusa César de complicité avec Catilina. *Suét.*, *Cés.*, *c.* 17. — Il se laissa dans la suite gagner par César qui le détermina à accuser faussement plusieurs citoyens de l'avoir sollicité de tuer Pompée; mais, n'ayant pu prouver son accusation, il fut mis en prison, et César l'y fit étrangler ou empoisonner. *Cic.*, *disc. pr. Vatin.*; *Lett. fam.*, 2, *v.* 4. — *Suét.*, *Cés.*, *c.* 20. — *D. Cass.*, 34, *c.* 41, 38, *c.* 9.

VETTONES, VETONES ou VECTONES, peuple de la Lusitanie orientale. Son territoire était borné au S. par la Béturie et à l'E. par les Oretani et les Carpetani. Ce peuple passait pour être simple et le plus apathique de tous les Espagnols. *Pline*, 25, *c.* 8.

VÉTULONIE, -*ni* ou VETULONIES, -*nii* (*Vetulia*), v. de l'Etrurie, entre l'Ombrone et l'Arno, sur la côte, à l'O. de Massa Veternensis au S. E. de Volaterre et au N. de Populonium. *Pline*, 2, *c.* 103; 3, *c.* 5.

VETURIA, famille patricienne de Rome, dont les branches les plus illustres furent celles des Geminus Cicurinus, Crassus Cicurinus, Calvinus, et Philo. V. VETURIUS et les surnoms.

VÉTURIE, mère de Coriolan. Les dames romaines la prièrent d'aller avec sa belle-fille Volumnie trouver son fils, pour le détourner de faire la guerre à sa patrie. Véturie y réussit. Le sénat, par reconnaissance pour un si grand service, promit de lui accorder la récompense qu'elle voudrait. Véturie se contenta de demander qu'on bâtit un temple à la Fortune des femmes. Ce monument fut élevé l'année suivante, dans le lieu même où elle avait fléchi la colère de son fils. *T. L.*, 2. *c.* 40. — *Den. d'Halic.* 7. V. CORIOLAN.

1. VETURIUS, artiste romain, qui fit des boucliers pour Numa Pompilius. V. MAMURIUS.

2. — ou VETUSIUS (P.) GEMINUS, consul l'an 499 av. J. C.

3. — (T.), GEMINUS CICURINUS, consul l'an 494 av. J. C. lors de la première insurrection du peuple contre les patriciens.

4. — (C.) CICURINUS, consul l'an 455 av. J. C.

5. — (T.) CRASSUS CICURINUS, décemvir l'an 451 av. J. C.

6. — (M.) CRASSUS CICURINUS, tribun militaire, avec puissance consulaire l'an 399 av. J. C.

7. — (C.), CRASSUS CICURINUS, tribun militaire avec puissance consulaire l'an 377 av. J. C., l'année qui précéda celle où les tribuns causèrent l'anarchie.

8. — (L.) CRASSUS CICURINUS, tribun militaire avec puissance consulaire l'an 369 et 367 av. J. C.

9. — (T.) CALVINUS, consul l'an 334 et 321 av. J. C. avec Sp. Posthumus Albinus, fut dans son second consulat vaincu par les Samnites, et obligé de passer sous le joug.

10. — (L.) PHILO, consul l'an 206 av. J. C. pendant la seconde guerre punique.

11. — (L.) PHILO, consul l'an 220 av. J. C.

12. — Romain qui conspira contre Galba. *Tac.*, *Hist.*, 1, *c.* 25.

VETUS (L.), Romain qui proposa à Néron d'ouvrir un canal de communication entre la Méditerranée et la mer Germanique. Dans la suite, il fut mis à mort par ordre de Néron qui craignait ses talens et sa célébrité.

VETUSIUS, même nom que VETURIUS. V. ce nom.

VEUVAGE, *Viduitas*. Chez les Hébreux, la veuve qui n'avait point eu d'enfans de son mari devait épouser le frère de son époux. Cet usage avait pour but : 1° de conserver les biens dans la même famille ; 2° de perpétuer le nom d'un homme dans Israël. Cette loi ne se bornait pas au seul beau-frère, elle s'étendait aux parens les plus éloignés de la même ligne. Ce mariage se faisait sans solennité, et seulement en vertu de la loi. Cependant la coutume voulait que l'union se fît en présence au moins de deux témoins, que l'époux donnât une pièce d'argent à l'épouse : on y ajouta même la bénédiction nuptiale et un écrit, pour assurer la dot de la femme. Les Juifs, depuis la captivité de Babylone, selon Fagius, ou seulement depuis la destruction du second temple, selon d'autres, ne pratiquaient plus cette loi, à cause de la confusion des familles et des héritages. *Genès.*, *c.* 38, *v.* 6, 7, 8, 9. — *Lévit.*, *c.* 18, *v.* 16. — *Exod.*, *c.* 21, *v.* 22. — *Timoth.*, 1, *c.* 5, *v* 3, 5, etc.

VEXILLAIRES, sous-officiers chargés de porter les enseignes (*vexilla*). Ils étaient deux dans chaque corps, mais un seul faisait le service.

VEXORIS ou VESSOR, roi d'Egypte, le premier qui fit expédition contre les Scythes, fut mis en fuite avec son armée.

VIADRUS (*l'Oder*), fleuve qui prend sa source dans les montagnes qui forment la frontière septentrionale des Quades (Moravie), et se jette dans l'Océan Sarmatique, entre les Longobardi et les Vénèdes. *Ptol.*

VIALES (*via* chemin), dieux qui présidaient aux chemins, étaient particulièrement invoqués par ceux qui se mettaient en route. C'étaient Mercure, Apollon, Bacchus, Hercule, dont les Romains mettaient ordinairement les bustes sur des colonnes, le long des grands chemins. On donnait aussi ce nom aux Pénates et aux Lares. On leur sacrifiait des pourceaux.

VIARIA (*viæ*, routes), loi portée par le tribun C. Curion l'an 51 av. J. C., pour faire réparer les grandes routes.

1. VIATEUR, *-tor*, officier subalterne de l'administration à Rome, allait avertir les sénateurs et les magistrats quand il y avait des assemblées auxquelles leur présence était nécessaire. Dans la suite, le viateur eut la fonction de conduire en prison les personnes que les magistrats qu'il accompagnait lui ordonnaient d'arrêter.

2. — officier qui marchait devant le tribun du peuple pour que la foule lui ouvrît un passage.

VIATIQUE, *-icum*, espèce d'indemnité de route accordée aux officiers romains qu'on envoyait dans les provinces, ne consistait pas seulement dans une somme d'argent ; on y joignait les esclaves, les meubles, les habits nécessaires pour paraître avec dignité.

VIBÈRES, *-ri*, peuple peu connu de la province gauloise nommée Alpes Grecques et Pennines ; c'est un des quatre peuples désignés sous le nom générique de Vallenses.

VIBIDIE, *-dia*, grande-vestale du temps de Messaline, fut envoyée par cette princesse, après son mariage scandaleux avec Silius, au-devant de Claude pour le supplier de ne point la condamner sans l'entendre. Vibidie parla avec beaucoup d'énergie à l'empereur. Narcisse, qui voulait la mort de Messaline, la fit congédier avec des marques d'honneur, mais sans réponse. *Tac.*, *Ann.*, 11, *c.* 32.

VIBIDIUS, Romain, ami de Mécène. *Hor.*, 2, *sat.* 8, *v.* 22.

VIBILIE (*via*, route), déesse des voyageurs, qui l'invoquaient particulièrement quand ils étaient égarés de leur chemin.

1. VIBIUS VIRIUS, habitant de Capoue, détermina ses concitoyens à quitter le parti des Romains pour celui d'Annibal. Il se tua quand il vit Capoue près d'être reprise. *T. L.*, 23, *c.* 6 ; 26, *c.* 13 et 14.

2. — (C.) PANSA, consul l'an 43 av. J. C. avec Hirtius. V. PANSA.

3. — SICULUS. V. SICA.

4. — proconsul en Espagne, banni pour sa mauvaise conduite.

5. — CRISPUS, orateur à qui l'on attribue la déclamation de Salluste contre Cicéron.

6. — (L.) FLORUS, auteur à qui des latinistes modernes attribuent le Pervigilium Veneris.

7. — SEQUESTER, écrivain latin, auteur d'une nomenclature des fleuves, fontaines, lacs, etc. On l'imprime ordinairement à la suite de la géographie de Pomponius Méla. Les meilleures éditions de cet opuscule sont celles de Hessel et d'Oberlin, 1778. *Strab.*

1. VIBO VALENTIE, primitivement HIPPONIUM. V. ce mot.

2. — pet. v. d'Espagne peu connue.

VIBULENUS AGRIPPA, chevalier romain, fut accusé de trahison, l'an de J. C. 36, sous Tibère. Lorsque ses accusateurs eurent fini de parler, sans daigner répondre, il tira du poison de son sein et l'avala au milieu du sénat. Les licteurs le saisirent aussitôt par ordre du prince, le reconduisirent dans sa prison, et l'étranglèrent avant que le breuvage eût produit son effet. *Tac.*, *Ann.*, 6, *c.* 40.

VIBULLIUS RUFUS, partisan de Pompée, fait prisonnier par César. *Plut.*, *V. de Pomp.*

2. — préteur sous le règne de Néron.

VICAIRE, *-carius*, nom donné depuis Constantin à la plupart des gouverneurs de diocèses. Ils n'exerçaient leur autorité qu'au nom des préfets du prétoire dont ils tenaient la place (*quorum vice agebant*), et elle cessait lorsqu'ils se trouvaient en présence de ce chef. Sous leurs ordres étaient les *Præses*, les *Corrector* et les *Consulaires* qui gouvernaient les subdivisions de dioceses nommées proprement provinces ; tous étaient décorés du titre de *Spectabiles*. Ils étaient au nombre de douze en tout, cinq dans l'empire d'Orient et sept dans celui d'Occident. V. CONSULAIRE, DIOCÈSE, PRÉFECTURE.

Les cinq diocèses de l'empire d'Orient gouvernés par les vicaires étaient :

Dans la préfecture d'Orient : l'Asie, le Pont, la Thrace.

Dans la préfecture d'Illyrie : la Macédoine et la Dacie.

Les deux autres provinces de l'empire d'Orient, l'Orient et l'Egypte, étaient régies celle-ci par un préfet, l'autre par un comte.

Les sept vicaires de l'empire d'Occident avaient pour gouvernement :

Dans la préfecture d'Italie : Rome, l'Italie, l'Illyrie occidentale, l'Afrique.

Dans la préfecture des Gaules : l'Espagne, la Bretagne, les Gaules.

VICAPOTA (*vincere*, vaincre ; *potis*, *pote*, qui peut), nom donné quelquefois à la déesse de la Victoire. *T. L.*, 2, *c.* 7.

VICELLIUS, un des favoris de Galba, fut le premier qui apprit à ce prince la mort de Néron.

VICENTIE ou VICÉTIE, *-tia* (*Vicence*), v. de

la Vénétie, chez les Vénètes, sur le petit Médoacus. Vicentia était la patrie du célèbre grammairien Q. Rhemnius Palémon. *Tac.*, *hist.*, 3.

VICES, *vitia*. Les Grecs et les Romains avaient déifié les vices comme les vertus. Du reste on ignore comment ils les représentaient. Ce sont les modernes qui, dans plusieurs tableaux allégoriques, les ont personnifiés par des Harpies.

VICINANIA (*Oust*), pet. riv. de la Lyonnaise 3e, prenait sa source chez les Osismii et se jetait dans l'Herius (la Vilaine). On a quelquefois prétendu que la Vicinania était la Vilaine et que l'Herius était l'Oust.

VICINIUS. V. VINICIUS.

VICTA (*victus*, subsistance), déesse des vivres chez les Romains.

VICTIMAIRES, *-marii*, ministres inférieurs des sacrifices, qui liaient les victimes, préparaient les couteaux, l'eau, les gâteaux et les autres choses nécessaires aux sacrifices. C'étaient eux qui frappaient les victimes ; ils se tenaient près de l'autel, et au moment de porter le coup, ils demandaient la permission de frapper, en disant : *ago-ne?* frapperai-je ? Ils étaient à demi-nus, la tête couronnée de laurier, et tenant le couteau à la main. Quand la victime était égorgée, ils l'éventraient, et après que l'Aruspice avait regardé les entrailles, ils les ôtaient, les lavaient, répandaient dessus de la farine, et les portaient sur l'autel. *T. L.*, 40, *c.* 29. — *Val. Max.*, 1, *c.* 1. V. POPES.

VICTIMES, *-mæ* ou *hostiæ*.

1° *En Judée.* V. SACRIFICES.

2° *En Grèce et à Rome.*

Les Grecs et les Romains n'offraient point indistinctement les mêmes animaux à tous les dieux. Chaque divinité avait ses victimes favorites, qu'on lui immolait selon les règles du culte prescrit pour chacune. Ces animaux étaient le taureau, la vache, la génisse, la brebis, le cochon et la chèvre. A Lacédémone et à Athènes, on immolait un grand nombre de cochons ; les oiseaux domestiques, tels que la poule et l'oie, étaient aussi des victimes offertes aux dieux. Les dieux du ciel et de l'air ne recevaient que des victimes blanches, et si un taureau avait la moindre tache noire, on la blanchissait avec de la craie avant de l'immoler. On ne leur offrait aussi que des oiseaux blancs. Les victimes destinées aux dieux de la terre et de la mer étaient tantôt noires et tantôt blanches, ou même bigarrées de blanc et de noir. On offrait avec les victimes des gâteaux salés de farine, de blé ou d'orge (*molas*), et l'on ne faisait aucun sacrifice, ni en Grèce ni à Rome, sans mettre ces sortes de gâteaux sur la tête des victimes, et de là est venu le mot d'immoler (*ponere molam in...*, poser le gâteau sur...).

Les victimes devaient être saines, grasses, entières et sans aucun défaut : les prêtres qui avaient soin de les examiner, marquaient avec de la craie celles qui devaient être admises. Les pauvres qui ne pouvaient sacrifier des animaux véritables, en faisaient de cire, de pâte, ou de quelqu'autre matière semblable, et les offraient aux dieux. Les victimes admises étaient ornées suivant les moyens de ceux qui les offraient.

On n'offrait aux dieux des enfers que des victimes noires. On ne leur dressait point d'autel, comme aux autres divinités, mais on creusait des fosses profondes qu'on arrosait de sang, et dans lesquelles on jetait les victimes immolées que l'on couvrait de terre ; car il n'était pas permis d'en couper la moindre partie pour en manger. Les victimes ne devaient point être traînées au pied des autels, mais conduites sans violence, afin qu'elles ne parussent pas aller malgré elles au sacrifice, ce qui aurait été d'un mauvais présage. Souvent on revêtait les statues des dieux mêmes de la peau des victimes, ou les prêtres se couchaient dessus, tandis qu'elles étaient encore fraîches, et s'y endormaient pour annoncer à leur réveil la volonté des dieux sur les affaires les plus importantes. *Hom.*, *Il.*, 3, *v.* 273. — *Virg.*, *Eclog.*, 1, *v.* 8 ; 7, *v.* 61 ; *Géorg.*, 4, *v.* 5 et 38 ; *En.*, 4, *v.* 64 ; 6, *v.* 353 ; 8, *v.* 174. — *Ov.*, *Mét.*, 12, *v.* 152 ; *Fast.*, 6, *v.* 163. — *Hor.*, 4, *od.* 2, *v.* 53. — *Pline*, 28, *c.* 2. V. SACRIFICES.

VICTIMES HUMAINES. L'homme, qui dans les premiers temps n'offrait aux dieux en sacrifices que les prémices des fruits de la terre ou l'élite de ses troupeaux, croyant bientôt se les rendre plus favorables, en proportion de la grandeur des sacrifices qu'il lui faisait, porta la superstition jusqu'à leur immoler des hommes, même ceux qui leur étaient les plus chers. V. AGAMEMNON, IDOMÉNÉE, LÉOS.

La barbare coutume d'arroser les autels de sang humain fut commune à presque tous les peuples de l'antiquité. Les Carthaginois n'immolaient à Saturne que des victimes humaines. V. CARTHAGINOIS. — Plusieurs peuples de l'Italie, avant la fondation de Rome, avaient coutume de sacrifier des victimes humaines à Saturne et à d'autres dieux. Les autels de Diane furent aussi long-temps arrosés de sang humain dans la Tauride, à Sparte et à Aricie dans le Latium. V. ARICIE, ORESTE, THOAS. *Eurip.*, *Iphig. en Taur.*, *v.* 25. — *Lucien*, *Dial.*, 7. — *Diod.*, 20. — *Paus.*, 8, *c.* 2. — *Tzetz.*, *Lycophr.*, *v.* 229.

VICTOIRE, *-toria*, *myth.*, divinité romaine, fille du géant Pallas, ou des Titans et du Styx, et sœur de la Force et de la Valeur. Les Grecs la nommaient dans leur langue *Nicé.* Elle marchait toujours à la suite de Jupiter. Sylla lui bâtit un temple à Rome, et institua des fêtes en son honneur. On la représentait avec des ailes, couronnée de laurier, et tenant à la main une branche de palmier. Hiéron, roi de Sicile, fit présent aux Romains d'une statue d'or de la Victoire, qui pesait trois-cent-vingt marcs. On plaçait souvent une statue de la déesse Victoire à la main de la déesse Rome. La Victoire avait surtout une statue célèbre dans le palais du sénat, au Capitole. Ce fut la dernière statue payenne que le christianisme fit disparaître des monumens publics. Elle fut enlevée par les ordres de Gratien en 382, malgré les prières de Symmaque. *T. L.*, 22. — *Tac.*, *Ann.*, 14, *c.* 22. — *Hés.*, *Théog.*, *v.* 385. — *Apollod.*, 1, *c.* 5. — *Hyg.*, *préf.* — *Varr.*, *L. L.*, 4, *c.* 10. — *Ov.*, *Mét.*, 8, *v.* 13.

VICTOIRE, *hist.* V. VICTORINE.

VICTOIRE, *géog.* V. VICTORIA.

VICTOR (SEXT. AURELIUS), auteur latin. V. AURELIUS, n° 25 et 26.

2. — (P.), géographe, vivait vers la fin du 4e siècle. Il a composé un ouvrage qui traite des *régions de la ville de Rome.*

3. — (CLAUDIUS), mort vers l'an 450, a laissé deux poëmes en vers hexamètres, *un commentaire sur la Genèse en trois chants*, qui va jusqu'à la destruction de Sodome, et une *épître sur les mœurs perverses de son siècle.*

4. — évêque de Cartenna en Mauritanie, adressa à Genséric un livre dirigé contre les Ariens, qui est perdu ; on croit qu'un traité sur la pénitence publique, qui se trouve parmi les œuvres de S. Ambroise, est de cet auteur.

5. — évêque de Vita, composa en 487 une *histoire de la persécution des Vandales.*

6. — évêque de Capoue, vers l'an 545, traduisit du grec en latin, l'Harmonie évangélique d'Ammonius d'Alexandrie, qu'il croyait être de Tatien.

7. — évêque de Tunnuna, v. d'Afrique, continua la Chronique de Prosper l'Aquitain, depuis 444, où elle s'arrête, jusqu'en 566. Par ordre de Justinien, il fut enfermé l'an 564 dans un couvent où il termina ses jours.

VICTORIA, v. de la Bretagne septentrionale, dans la Valentie, chez les Damnii, vers le mont Grampius, avait été ainsi nommée à cause d'une victoire remportée par Sévère dans les environs. Cette ville était située sur les frontières de la Bretagne romaine et de la Bretagne barbare.

VICTORIÆ Mons, montagne de la Tarraconaise, à l'O., près de la mer et de l'embouchure de l'Ibère. *T. L.*, 24, c. 41.

VICTORIAT, *-tus*, petite pièce de monnaie romaine, la même que le *quinarius*, valait deux sesterces, environ quarante centimes de notre monnaie. Son nom vient de ce qu'elle portait une effigie de la Victoire.

1. VICTORIN (Marcus Piauvonius), *-rinus*, second fils de Victorine, et frère de Posthume, tyran des Gaules, fut associé par celui-ci à l'empire l'an 265. L'an 267, il tua Lollien, assassin de son frère; mais il fut tué lui-même l'année suivante à Colonia Agrippina (Cologne), par ordre d'Aticius.

2. — le Jeune (M. Piauvonius), *minor*, fils du précédent, avait été déclaré empereur par son père l'an 267. Il fut assassiné peu de temps après lui, en 268.

3. — (Maximus), a laissé trois ouvrages intitulés : *De re grammaticâ, de orthographiâ, de carmine heroico*, et *de ratione metrorum commentarius*. Quelques commentateurs le confondent avec Fabius Marius Victorin, n° 5.

4. — père de l'église, a écrit des commentaires sur diverses parties de la Bible, dont il ne reste que celui sur l'Apocalypse; encore a-t-on des doutes sur son authenticité.

5. — (Fabius Marius), *-nus*, a laissé un traité sur l'orthographe et les mètres (*de orthographiâ et ratione metrorum*), divisé en quatre livres.

6. —d'Aquitaine, rédigea en 457 ou 463 de J.C., un *canon* ou *cycle paschal*, renfermant des tables pour 430 années. Ce canon fut adopté par le concile d'Orléans de 541 ; un écrivain du 6e siècle l'a continué.

7. — auteur chrétien, écrivit contre les Ariens, et composa un poème épique sur la mort des sept Machabées.

VICTORINE, *-na* ou Victoire, *-toria* (Aurelia), Romaine célèbre par son courage et ses talens militaires, fut mère du tyran Posthume, qui, pendant sept ans (260-267), sous le règne de Gallien, tint les Gaules sous sa puissance. L'an 265, Victorine lui avait persuadé d'associer à l'empire Victorin, son autre fils. Posthume fut assassiné en 267 par Lollien, qui prit la pourpre à sa place; mais Victorine, ayant fait reconnaître son fils et en même temps proclamer son petit-fils par son armée, marcha contre Lollien qui fut tué l'année même de son crime. Elle tourna ensuite ses armes contre les généraux que Gallien avait envoyés dans les Gaules et les battit. Son fils et son petit-fils ayant été assassinés peu après (268), et presque en même temps, elle décora de la pourpre Tetricus son favori. Elle mourut empoisonnée l'année suivante. Quelques historiens ont cru que Tetricus n'était point innocent de ce crime.

1. VICTORIUS (Marcellus), Romain de haute naissance, auquel Quintilien adresse son traité *De l'institution de l'Orateur. Quint., Proœm.*

2. —ou Victorinus, inventeur du cycle paschal. V. Victorin, n° 6.

VICTUMVIÆ, petite v. de la Gaule Cisalpine, dans l'Insubrie, auprès de Placentia. *T. L.*, 21, c. 45.

VICUS, c'est-à-dire *bourg*. Cherchez aux noms propres les noms qui ne sont pas ici.

1. — Augusti, v. de la Byzacène, dans les terres.

2. — Cyprius, rue de Rome, dans la région Esquiline, où demeuraient les Sabins.

3. — Julii ou Atures (*Aire*), v. de la Gaule, dans la Novempopulanie, sur l'Atur, chez les Tarusates.

4. —Julius (*Germers-Hein*), bourg de la Gaule, chez les Némètes.

5. — Judæorum. V. Onion.

6. —Longus, rue de Rome, ainsi nommée à cause de sa longueur. On y avait élevé un autel à la pudeur. *T. L.*, 10, c. 23.

7. — Veragrorum. V. Octodurus.

VIDUBIE, *-bia* (*petite rivière de Vouges*), riv. voisine de la ville de même nom.

VIDUBIES, *-bia* (*S. Bernard*), lieu de la Lyonnaise 1re, chez les Boii, auprès de Dibio.

VIDUCASSES. V. Vadicasses.

VIDUUS (*viduus*, vide, séparé), divinité romaine dont la fonction était de séparer l'âme du corps. L'autel de Viduus était situé hors de la ville, pour que les pontifes ne fussent pas exposés à le rencontrer, ce qui, en les souillant, les aurait mis hors d'état de sacrifier.

VIEILLESSE, fille de l'Erèbe et de la nuit, était honorée à Athènes. On la représente sous la figure d'une vieille femme, couverte d'une draperie noire, ou de la couleur de feuille morte. De la main droite elle tient une coupe, et de la gauche elle s'appuie sur un bâton. *Hés., Théog., v.* 225. — *Cic., Nat. des D.*, 1, c. 17.

VIENNAISE, *Viennensis*, une des divisions principales de la Gaule Narbonnaise, était ainsi nommée de Vienne, sa capitale. Elle était comprise entre la Lyonnaise 1re et la grande Séquanaise au N., la Méditerranée au S., les Alpes Grecques et Maritimes et la Narbonnaise 2e à l'E., la Narbonnaise 1re et l'Aquitaine à l'O.

VIENNE, *-na* (*Vienne en Dauphiné*), grande v. de la Gaule, capitale des Allobroges et de toute la Viennaise, était une des plus grandes, des plus belles et des plus opulentes de la Gaule, sur le Rhône, au-dessous de Lugdunum. C'est près de Vienne, selon la tradition, que l'empereur Caligula relégua Pilate, gouverneur de la Judée, qui livra J. C. aux Juifs. *Strab.*, 1. — *Cés., G. des G.*, 7, c. 9.

1. VIERGE, *myth.*, *Virgo*, *Parthenos* en grec, un des surnoms de Minerve. V. Minerve.

2. — un des douze signes du zodiaque, qui correspond au mois d'août. Les uns disent que cette vierge est Themis, les autres Astrée, et quelques-uns Erigone. *Hyg., astron.*, 25.

Vierge, *hist. sacrée*. V. Marie.

VIGENNE, *-nna* (*la Vienne*), riv. de la Gaule, qui prenait sa source chez les Lémovices, dans l'Aquitaine 1re, et se jetait dans le Liger, par la gauche de ce fleuve, sur les confins des Turones et des Andecavi.

VIGILANCE, *-tius*, de Calagurris dans les Gaules, se rendit célèbre par son esprit et sa dispute avec S. Jérôme, dont il nous reste plusieurs traités contre lui. Il était très-lié avec S. Paulin.

VIGINTIVIRS, *-ri* (*viginti*, vingt; *viri*, hommes), nom donné à Rome à vingt officiers, chargés de la monnaie, du soin des prisons, de l'entretien des rues, de l'exécution des criminels et du jugement de quelques affaires.

VILLIA (Lex), *Annalis*, loi décrétée sous les aus-

pices du tribun du peuple L. Villius l'an de Rome 574, av. J. C. 187, fixait le nombre d'années qu'il fallait avoir pour aspirer aux magistratures ; ce qui, selon quelques historiens, n'avait pas encore été déterminé rigoureusement avant cette époque. Cependant il est plutôt à croire que l'âge nécessaire pour briguer les hautes dignités de la république avait déjà été fixé par des lois, mais que des exceptions fréquentes les avaient fait tomber en désuétude. Quoi qu'il en soit, la loi Villia ordonna qu'on ne pourrait parvenir à la questure avant vingt-cinq ans, à l'édilité et au tribunat avant vingt-sept ou vingt-huit, à la préture avant trente, et au consulat avant quarante-trois. *T. L.* 25, *c.* 2 ; 40, *c.* 44. — *Cic.*, *Brut.*, *c.* 2, § 2.

1. VILLIUS (L.), tribun du peuple l'an 108 av. J. C., auteur de la loi Villia Annalis (V. l'art. précéd.), fut de là surnommé Annalis, nom qui resta dans la famille. *T. L.*, 11, *c.* 44.

2. — (PUBLIUS), ambassadeur romain auprès d'Antiochus. Il eut une entrevue avec Annibal qui s'était réfugié à la cour de ce monarque.

3. —Romain connu par son amour criminel pour la fameuse Fausta, fille de Sylla. *Hor.*, 1, *Sat.*, 2, *v.* 64

VIMINACIUM, v. de la Dacie occidentale, vers le N., sur le Danube, à l'E. de Singidurum et un peu au-dessous de l'embouchure du fleuve Margus.

VIMINAL, *-lis*, *myth.*, surnom de Jupiter, pris du mont Viminal où il avait un temple.

VIMINAL, *-lis*, *géog.*, une des sept collines de Rome, était située dans la partie orientale de la ville, entre le Quirinal au N et l'Esquilin au S. Elle reçut son nom des osiers (*vimina*) qui y croissaient. Ce fut Servius Tullius qui enferma cette montagne dans les murs de la ville. Jupiter y avait un temple. *T. L.*, 1, *c.* 44 — *Varr.*, *L. L.*, 4, *c.* 8.

VIMINALE (PORTE), *-is -ta*, une des portes de Rome, conduisait au mont Viminal. V. PORTE, n° 27.

VINALIES, *-lia*, fêtes que les Romains célébraient deux fois l'année, l'une au mois d'avril en l'honneur de Vénus, et l'autre au mois d'août en celui de Jupiter. *Varr.*, *L. L.*, 5. — *Ov.*, *Fast.* 4, *v.* 861. —*Pline*, 18, *c.* 29.

VINCENTIUS, père de l'église latine, florissait dans le 5e siècle, vers 434. Ses ouvrages ont été publiés par Baluzius, Paris, 1669.

VINCIE, *-cia* ou *-cium*. V. VENTIE.

1. VINCIUS, chevalier romain, condamné à mort sous le règne de Néron. *Tac.*, *Ann.*, 14, *c.* 40.

2. — officier romain qui servit en Germanie.

VINDALIUM ou VUDALUM, pet. v. de la Gaule méridionale, dans la Viennaise, chez les Cavares, au confluent de la Sulga et du Rhône.

VINDALIUS, polygraphe latin, contemporain de Constance II, composa dix livres sur l'agriculture.

VINDANA, port de la Lyonnaise 3e, chez les Veneti. Les uns le placent dans la baie de Dariorigum (c'est-à-dire auprès de l'entrée du Morbihan), les autres à l'embouchure de la Blavia (*blavet*).

VINDÈLES, *-li*, plus communément VANDALES. V. ce nom.

VINDÉLICES, *-ces* ou VINDÉLICIENS, *-ci*. On comprenait sous ce nom tous les petits peuples qui habitaient la Vindélicie (V. ce mot). Les principaux étaient les Licatii et les Embrones. Augusta Vindelicorum était leur capitale. *Hor.*, 4, *od.* 4, *v.* 18.— *Pline*, 4, *c.* 14.

VINDÉLICIE, *-cia* (*partie des cercles de Souabe et de Bavière*), contrée d'Europe, dans la Germanie, prenait son nom des deux rivières Vindo et Lycus qui l'arrosaient. Elle était bornée au S. par la Rhétie, au N. par le Danube, à l'E. par l'OEnus qui la séparait du Noricum, et à l'O. par le Brigantinus lacus.

VINDELICORUM AUGUSTA (*Augsbourg*), capitale de la Vindélicie, sur le Vindo, près de son embouchure dans le Danube, se trouva, d'après une nouvelle division de l'empire romain, dans la 2e Rhétie, au N.

VINDELICUS AMNIS ou SULGA (*la Sorgue*), pet. riv. de la Viennaise, chez les Cavares, se jetait dans le Rhône, un peu au-dessus d'Avenio.

VINDEMIALE (*Vindemia*, vendange), fête en l'honneur de Bacchus, instituée par César.

VINDEMIATOR, c'est-à-dire *le vendangeur*, constellation qui se lève vers les nones de mars. *Ov.*, *Fast.*, 3, *v.* 407. —*Pline*, *H. N.*, 18, *c.* 13.

VINDEX (JULIUS), célèbre procurateur de la Gaule Transalpine, leva contre Néron l'étendart de la révolte l'an 67 de J. C., et résolut de délivrer l'empire de ce tyran. Malheureusement les Gaules, moins opprimées que les autres provinces et surtout que l'Italie, ne prirent point ou peu de part à ses tentatives. Aussi, quoiqu'il eût sous ses ordres une armée nombreuse, il fut vaincu par les généraux de l'empereur, parmi lesquels était le fameux Virginius Rufus. Lorsqu'il se vit perdu sans ressource, il se tua l'an 68 de J. C. *Tac.*, *Hist.*, 1, *c.* 51. — *Suét.*, *V. de Galb.* — *Pline*, 9, *ép.* 19.

VINDICIANUS, médecin célèbre du temps de Valentinien I, vers l'an 370. Il reste de lui une lettre adressée à ce prince.

1. VINDICIUS, esclave qui obtint le droit de citoyen romain pour avoir découvert la conspiration formée par quelques nobles pour rétablir Tarquin-le-Superbe sur le trône. *T. L.*, 2, *c.* 5.—*Plut.*, *Publ.*

2. —VENONIUS V. VENONIUS.

VINDILIENS, les mêmes que les VINDÉLICIENS. V. ce mot.

VINDILIS (*Belle-Île*), île de l'Océan, près des côtes de la Lyonnaise 3e et de la Vénétie. C'était la principale des îles appelées *Veneticæ Insulæ*.

VINDIME, *-ma*, fille d'Evandre, qu'Hercule rendit mère de Fabius, dont la famille Fabia prétendait tirer son origine.

VINDINUM, plus communément SUINDINUM. V. ce mot.

VINDO (*Wertach*), pet. riv. de la Vindélicie, qui se réunissait au Licus, et se perdait avec lui dans le Danube.

VINDOBONA, depuis JULIOBONA (*Vienne*), v. de l'Illyrique, sur les confins de la Norique 1re et de la 1re Pannonie. Ptolémée, le premier qui en ait parlé, la nomme Juliobona. Cette ville était célèbre par la mort de Marc-Aurèle.

VINDOGLADIE, *-dia*, (*Win-born*), pet. v. mérid. de la Bretagne 1re, chez les Belges, au S. O. de Venta Belgarum.

VINDOMAGUS (*le Vigean*), v. de la Narbonnaise 1re, chez les Volces Arécomiques sur les confins des Gabales et des Rutènes.

VIMDÓMORA (*New-Castle*), petite ville de la Grande Césarienne, vers le N.

VINDONIS (*Windsor*), v. de la Flavie Césarienne, chez les Trinobantes, à l'E. de Londinum, sur le Thamésis.

VINDONISSA (*Windisch*), v. de la Grande Séquanaise, chez les Helvetii, près de la rivière d'Arula (*Aar*), sur une hauteur, à peu de distance de la Germanique 1re. Cette ville fut ruinée par les

Barbares, vers l'époque de la décadence de l'empire romain. *Tac.*, *Hist.*, 4, c. 61 et 70.

1. VINICIUS (M.) Quartinus, Romain qui fut consul sous Tibère l'an 30 de J. C., et ensuite sous Claude l'an 45. Il fut empoisonné par Messaline.

2. — Romain qui conspira contre Néron.

VINIDIUS, avare mentionné par Horace (1, *Sat.*, 4, *v.* 95). Quelques manuscrits portent Umidius ou Numidius.

VINIUS (T.), ami de Galba, devint l'an de Rome 69, lors de l'élévation de ce général à l'empire, consul, commandant des gardes prétoriennes et ministre principal de l'empereur. Il ne profita de sa grandeur nouvelle que pour commettre des crimes et des déprédations. Il donna à Galba le conseil d'adopter Othon et de le choisir pour son successeur; mais Galba ayant nommé Pison, Othon se révolta, détrôna Galba, et fit périr Vinius avec l'empereur, quoique celui-ci ne cessât de répéter aux soldats qu'Othon n'avait point ordonné sa mort. Il était possible en effet que Vinius eût trempé dans la conspiration d'Othon contre son protecteur. *Tac.*, *Hist.*, 1, c. 11, 42 et 48. — *Plut.*

VINNIUS Asella, *hist.*, esclave d'Horace, auquel est adressée l'*épître*. 13 du 1er *liv.*

Vinnius, *géog.*, chaîne de montagnes de la Tarraconaise septentrionale, chez les Cantabres, allait rejoindre à l'E. les Pyrénées et au S. E. le mont Idubeda.

VINOVIUM (*Bin-Chester*), v. de la Grande Césarienne, chez les Brigantes, au N. d'Eboracum.

VINTIE. V. Ventie.

VIOLENCE, *vis*, sœur de la Victoire et fille du Styx, avait un temple dans la citadelle de Corinthe conjointement avec la Nécessité. On la représentait par une femme armée d'une cuirasse, et qui tient une massue dont elle assomme un enfant. *Paus.*, 2, *c.* 4.

1. VIPSANIE Agrippine, *-ia*, fille du célèbre Agrippa (M. Vipsanius) et de Pomponia sa première femme, épousa d'abord Tibère dont elle eut Drusus. Répudiée par Tibère, elle épousa Asinius Gallus. Elle fut la seule des filles d'Agrippa qui mourut de mort naturelle. *Tac.*, *Ann.*, 1, *c.* 12; 3, c. 19.

2. — Agrippine, fille d'Agrippa (M. Vipsanius) et de Julie sa troisième femme, épousa Germanicus. V. Agrippine, n° 1.

VIPSANIUS. V. Agrippa.

1. VIRBIUS, c'est-à-dire, né deux fois, deux fois homme (*qui inter viros bis fuit*), nom que Diane fit porter à Hyppolyte, après l'avoir rappelé à la vie par le secours d'Esculape. Selon Virgile, Virbius était fils d'Hyppolite. *Enéid.*, 7, *v.* 762. — *Ov.*, *Métam.*, 15, *v.* 544. — *Hyg.*, *f.* 251. V. Hippolyte.

2. — fils d'Hyppolite Virbius et d'Aricie, fut un des guerriers de l'armée de Turnus, contre les Troyens. *Virg.*, *Enéid.*, 7, *v.* 762.

VIRGILE (Publius) Maro, *-lius*, surnommé le prince des poètes latins, naquit à Andes, village près de Mantoue, le 15 octobre de l'an 70 avant J. C., d'une famille obscure et pauvre. Son père était potier. Cependant il reçut pendant les premières années de sa vie une excellente éducation à Crémone et à Mediolanum (*Milan*). Parthenius lui apprit la langue grecque. Un épicurien, nommé Syron, lui fit connaître les divers systèmes des philosophes, parmi lesquels celui de Platon, fait pour séduire l'imagination d'un poète, l'attacha principalement. Après avoir pris la robe virile, il alla à Naples pour cultiver les lettres grecques et latines. Il s'appliqua ensuite aux mathématiques et à la médecine, surtout la médecine vétérinaire; mais il sacrifia bientôt à la poésie ces études qui avaient peu de charmes pour lui.

L'an 4 av. J. C., Octave ayant distribué à ses soldats les terres de Crémone et de Mantoue, le jeune poète fut dépouillé de l'héritage de ses pères, et forcé de passer une rivière à la nage, pour échapper à la poursuite d'un vétéran à qui il avait voulu disputer son bien. Ce malheur fut le commencement de sa fortune. Etant venu à Rome, Varus (L. Attius), à qui il s'était fait connaître avantageusement par quelques poésies, le présenta à Mécène, et celui-ci le recommanda à Octave, qui donna l'ordre de lui rendre son patrimoine. Virgile composa à cette occasion sa première églogue, pour remercier son bienfaiteur. Il adressa successivement ses autres églogues à ses protecteurs, à Pollion (*Egl.*, 3, *v.* 84 et 88; 4, *v.* 12); à Varus (*Egl.*, 9, *v.* 26 et 35); à Gallus (*Egl.*, 10, *v.* 2); elles parurent dans l'espace de trois ans. Ces poésies, que l'on a réunies sous le nom de *Bucoliques*, sont précieuses par les grâces simples et naturelles, par la délicatesse, l'élégance, et par la pureté du langage qui y règnent. Elles sont en général imitées, quelquefois traduites de Théocrite.

Peu de temps après, Virgile composa ses Géorgiques, ou description des travaux de l'agriculture; le poëme le plus travaillé qu'il nous ait laissé, et qu'on peut appeler le chef-d'œuvre de la poésie latine. Il traita ce sujet à la sollicitation de Mécène, à qui il le dédia (*Géorg.*, 1, *v.* 2; 2, *v.* 11; 3, *v.* 41; 4, *v.* 2). On dit qu'il employa sept ans à finir ce poëme, résidant pendant presque tout ce temps à Naples (*Géorg.*, 4, *v.* 563).

Il entreprit l'Enéide à la prière d'Auguste, afin de faire aimer la monarchie aux Romains, et donna à Enée le caractère aimable et doux du nouvel empereur. Le mérite de cet ouvrage est connu de tout le monde (Voyez-en l'analyse au mot Enéide).

Il employa onze ou selon d'autres douze ans à la composition de l'Enéide, et ne put y mettre la dernière main. Ayant voulu accompagner Auguste en Orient, il tomba malade à Naples. Il eut assez de force pour aller jusqu'à Athènes; mais en revenant avec l'empereur, il mourut à Brindes en Calabre, ou selon quelques-uns à Tarente, le 22 septembre, l'an 19 av. J. C., à cinquante et un an. Il légua une partie de ses biens à ses amis, particulièrement à Tucca, à Mécène et à Auguste. Il avait ordonné par son testament de brûler son Enéide, regardant ce poëme comme trop imparfait. Heureusement cet ordre ne fut pas exécuté. L'empereur, comme le dit un ancien poète, sauva une seconde fois des flammes sa chère Troie. Il confia le poëme à deux littérateurs éclairés, Varius et Tucca, avec ordre d'en retrancher les endroits défectueux, mais sans y rien ajouter : de là vient qu'on y trouve tant de vers imparfaits. Le corps de Virgile, comme il l'avait demandé, fut porté près de Naples, et l'on mit sur son tombeau ces vers qu'il avait, dit-on, faits lui-même en mourant :

Mantua me genuit; Calabri rapuêre; tenet nunc
Parthenope : cecini Pascua, Rura, Duces.

Les Romains rendirent plus d'une fois hommage au génie de Virgile. Un jour qu'il vint au théâtre, après qu'on y eut récité quelques-uns de ses vers, tout le peuple se leva et le couvrit d'applaudissemens. Il était d'une modestie qui dégénérait en timidité. Sa gloire l'embarrassait souvent. Quand la multitude accourait pour le voir, il se dérobait en rougissant. L'anecdote suivante est une preuve de la modestie de Virgile. Il avait attaché pendant la nuit, à la porte du palais d'Auguste, ce distique, où il le fait égal à Jupiter :

Nocte pluit totâ : redeunt spectacula manè :
Divisum imperium cum Jove Cæsar habet.

L'empereur voulut connaître l'auteur de cette bagatelle. Personne ne se déclara. Bathylle, mauvais poète de ce temps-là, profitant de ce silence, se fit honneur du distique, et en reçut la récompense. Virgile, piqué de voir un autre lui dérober son ouvrage, mit au bas du distique ce vers :

Hos ego versiculos feci, tulit alter honores,

et le commencement du suivant, répété quatre fois :

Sic vos non vobis.

Auguste demanda qu'on en achevât le sens. Bathylle n'ayant pu y réussir, Virgile l'acheva ainsi :

Sic vos non vobis nidificatis aves ;
Sic vos non vobis vellera fertis oves ;
Sic vos non vobis mellificatis apes ;
Sic vos non vobis fertis aratra boves.

Il prouva par là qu'il était l'auteur du distique, et couvrit Bathylle de ridicule.

Quoique Virgile ne soit venu qu'après Homère, et qu'il l'ait imité dans le plan de son poëme, cependant c'est une question indécise, et qui le sera probablement toujours, de savoir lequel de ces deux grands poètes a le mieux réussi dans la poésie épique. On accorde généralement à Virgile des beautés plus nombreuses, plus continues, mais moins de génie; Quintilien le place immédiatement après Homère (*propior tamen primo quàm tertio*).

Le merite de Virgile fut connu de son vivant. Auguste se plaisait à se faire lire des morceaux de *l'Enéide*. On sait l'impression que fit sur ce prince et sur Octavie l'éloge du jeune Marcellus. Octavie s'évanouit à ces mots, *tu Marcellus eris ;* et, voulant marquer sa reconnaissance au poète, elle lui fit compter dix grands sesterces par vers, ce qui montait à la somme de 52,000 francs. Presque tous les écrivains distingués de son siècle sont pleins d'admiration pour lui. Properce l'élève au-dessus de l'auteur de l'Iliade (2, *él.* 34, *v.* 65); Ovide cite ses ouvrages au nombre des titres de gloire de Rome (*Amours*, 1, *ép.* 15, *v.* 25; *A. d'aim.*, 3, *v.* 337; *Trist.*, 2, *v.* 563). Enfin plusieurs écrivains des siècles suivans, Silius Italicus surtout, lui vouèrent presque un culte comme à une divinité (*Pline*, 3, *ép.* 7 *et* 8).

Les meilleures éditions des œuvres de Virgile sont celles de Burmann, Amsterdam, 1766; de Heyne, Leipsick, 1788, qui a été réimprimée et augmentée dans la collection de M. Lemaire. Des poètes d'un mérite distingué ont essayé de faire passer dans leur langue les beautés de Virgile. Annibal Caro a traduit l'Enéide en italien, Dryden en anglais, et Delille a traduit les Géorgiques et l'Enéide en vers français. Plusieurs ont traduit les Bucoliques, entre autres Gresset, Didot et Tissot. M. Binet a traduit tous ses ouvrages en prose.— La vie de Virgile a été écrite en latin par Donat. *Hor.*, 1, *Sat.*, 5, *v.* 40. —*Properce*, 2, *él.* 34, *v.* 61. —*Mart.*, 8, *ép.* 56.—*Juv.*, 11, *v.* 178. — *Quintil.*, 10, *c.* 1.—*Pline*, 3, *ép.* 21.

1. VIRGILIUS (C.), parent de Curion, fut collègue de Cicéron dans la préture, puis gouverneur de Sicile l'année dans laquelle Cicéron fut banni. Pour ne pas déplaire à Clodius, il refusa de donner asile à Cicéron pendant son exil. *Cic.*, *Ep. à son fr. Q.*, 1, *ép.* 2; *Ep. fam.*, 2, *ép.* 9; *Planc.*, *c.* 40.

2. — (M.), tribun l'an de Rome 666, partisan de Marius, s'opposa vainement au départ de Sylla pour la guerre contre Mithridate. *Cic.*, *Brut.*, *c.* 48. — *Plut.*, *Syll.*

3. — (P.) MARO, célèbre poète. V. VIRGILE.

VIRGINALIS (*virgo*, vierge), VIRGINENSIS, VIRGINICURIS, divinité qu'on invoquait chez les Romains, lorsqu'on déliait la ceinture d'une vierge qui allait devenir épouse. On portait la statue ou l'image de cette déesse dans la chambre des nouveaux époux, lorsque les paranymphes en sortaient. C'était la même que les Grecs appelaient *Diana Lysizona*. *August.*, *Cit. de D.*, 6, *c.* 9.

VIRGINIA, maison patricienne de Rome, s'illustra dans le 3ᵉ et le 4ᵉ siècle av. J. C. Les Tricostus en étaient la branche principale.

1. VIRGINIE, *-nia*, fille du centurion Virginius (n. 10). Le décemvir Appius Claudius, épris de ses charmes, engagea une de ses créatures à la réclamer comme son esclave, et, en sa qualité de juge, prononça la sentence qui la mettait au pouvoir d'un maître. Virginius, informé de cet attentat, arrive du camp à la hâte, demande à voir sa fille, la tire à l'écart, et lui plonge un poignard dans le sein en s'écriant: «O ma fille, c'est le seul moyen qui me reste pour t'affranchir de la brutalité d'un tyran!» L'indignation générale, excitée par cette sanglante catastrophe, entraîna la ruine de la puissance décemvirale. Cet événement eut lieu l'an 449 av. J. C. *T. L.*, 3, *c.* 44 et 49.—*Cic.*, *Fins*, 2, *c.* 23. —*Juv.*, *Sat.*, 10, *v.* 294. V. APPIUS CLAUDIUS et VIRGINIUS, nº 10.

2. — fille d'A. Virginius, patricien, épousa Volumnius, consul plébéien, ce qui la fit exclure par les dames patriciennes des mystères de la *Chasteté patricienne ;* elle éleva alors un temple à la Chasteté plébéienne. *T. L.*, 10, *c.* 23.

1. VIRGINIUS (OPITER) TRICOSTUS, consul l'an 502 av. J. C.

2. — (T.) TRICOSTUS CELIMONTANUS, consul 496 ans av. J. C.

3. — (Q.) TRICOSTUS CELIMONTANUS, consul 494 av. J. C.

4. — (PROCULUS) TRICOSTUS, consul l'an 486 av. J. C.

5. — (V.) TRICOSTUS RUTILUS, consul 479 ans av. J. C.

6. — (Q.) TRICOSTUS RUTILUS, consul l'an 475 av. J. C.

7. — (V.) TRICOSTUS CELIMONTANUS, consul l'an 469 av. J. C.

8. — tribun du peuple qui intenta une accusation contre Cæso, fils de Cincinnatus. Il fit aussi porter jusqu'à dix le nombre des tribuns, et se signala par sa haine contre les patriciens.

9. — (L.) TRICOSTUS CELIMONTANUS, consul l'an 456 av. J. C.

10.—(L.), père de Virginie, était centurion dans l'armée des décemvirs lorsque les tentatives criminelles d'Appius Claudius contre sa fille le rappelèrent à Rome. Après avoir vainement essayé de faire renoncer le décemvir à ses coupables desseins, et voyant que les licteurs allaient saisir sa fille, il la tua. «O ma fille, dit-il, voilà tout ce que ton père peut pour toi!» Puis, s'adressant au décemvir effrayé : «C'est par ce sang, s'écria-t-il, que je dévoue ta tête aux dieux infernaux.» Appius ordonna vainement de l'arrêter : la foule du peuple lui ouvrit un passage; il arriva au camp, y conta son malheur et son crime, souleva les soldats et les mena vers Rome, où le peuple se joignit à eux, et abolit la tyrannie décemvirale, l'an 449 av. J. C. Virginius fut ensuite nommé tribun du peuple. *T. L.*, 3, *c.* 44 et 49.

11. — (T.) TRICOSTUS CELIMONTANUS, consul 448 ans av. J. C.

12. — (L.) TRICOSTUS, consul 435 et 434 ans av. J. C.

13. — (L.) Tricostus, tribun militaire avec puissance consulaire 412 ans av. J. C.

14. — (L.) Tricostus, tribun militaire avec puissance consulaire l'an 388 av. J. C.

15. — tribun du peuple, contemporain de Camille. Il fut condamné à l'amende pour s'être opposé à une loi qui avait pour objet de transporter à Véies le siége do l'empire.

16. — (T.), un des plus célèbres généraux de l'empire sous Néron. Après s'être distingué par ses exploits en Germanie, il fut envoyé par l'empereur contre Vindex qui s'était révolté dans les Gaules, et le vainquit. Il rendit de grands services à Galba, qui, s'étant laissé prévenir contre lui, ne lui témoigna que de la froideur, et même lui enleva provisoirement le commandement des légions de la Germanie inférieure, en lui ordonnant de venir à Rome se justifier. On l'avait accusé d'avoir aspiré à l'empire, et en effet les soldats lui avaient deux fois offert la pourpre, même avec des menaces. Mais il avait constamment refusé ce dangereux honneur. Il vécut encore longtemps et fut consul sous Nerva l'an de J. C. 97. Etant mort au milieu de l'année, il eut pour successeur Tacite qui prononça son panégyrique. Cet ouvrage est perdu ainsi que les autres discours de cet historien. *Pline*, *Ep.* —*Tac.*, *Hist.*, 1, *c.* 8. — *Plut.*

17. — (Flav.), rhéteur du temps de Quintilien, écrivit sur la rhétorique. *Quint.*, 3, *c.* 1, § 21 ; *c.* 6, § 44 : 11, *c.* 3, § 126.

VIRGO Maxima, nom que l'on donnait à la plus ancienne des Vestales. Toutes les autres étaient obligées de lui obéir. Ce titre était environné de la plus grande considération. V. Vestales.

VIRIATE ou VIRIATHE *-tus* ou *-thus*, Lusitanien célèbre par ses talens militaires et par la guerre qu'il fit aux Romains, avait d'abord été simple berger, et ensuite chef de bandits. Mais ensuite, jaloux d'effacer par de grandes actions l'ignominie de sa vie précédente, il entreprit de délivrer sa patrie du joug des Romains. Bientôt il se vit à la tête d'une armée nombreuse, l'an 146 av. J. C. Le premier général qui éprouva sa valeur fut Vetilius ; il le vainquit et le fit prisonnier sous les murs de Tribola. Plautius et Claudius Unimanus, qui furent alors envoyés contre lui, éprouvèrent les mêmes revers. Etonnés de ces trois défaites consécutives, les Romains, l'année suivante, chargèrent Q. Fabius Maximus Æmilianus de la guerre de Lusitanie. Viriathe ne fut point intimidé de la réputation de son antagoniste, et tâcha souvent de l'attirer à une action. Celui-ci s'y refusa constamment, et l'année de son consulat s'écoula sans qu'il eût obtenu le plus léger avantage et même un de ses généraux, L. Lælius, reçut un échec. Prorogé pour un an dans son gouvernement, il fut plus heureux et battit une fois son ennemi (144). Mais celui-ci s'en vengea sur son sucesseur Q. Fabius Servilianus, qui fut obligé de faire avec lui un traité de paix. Ce traité fut ratifié à Rome par le sénat, et Viriathe reconnu l'ami et l'allié du peuple romain (141). On ignore quelle était la limite de ses nouveaux états ; mais il est probable qu'ils comprenaient la majeure partie de l'Espagne ultérieure. Arsa, dont il voulait faire la capitale de son royaume, et qui sans doute devait se trouver au centre, était située auprès des rives de l'Anas.

Les Romains ne tardèrent pas à rompre le traité (140). Q. Servilius Cépion, commandant des légions romaines en Espagne, recommença les hostilités; mais bientôt, désespérant de triompher par la force de son antagoniste, il le fit assassiner par ses esclaves. Ainsi périt ce général digne d'un meilleur sort. Le plus beau caractère accompagnait et rehaussait ses talens militaires. Sa justice inflexible était passée en proverbe. Ses troupes, qui primitivement n'étaient que des hordes sauvages et indisciplinées, se soumirent à l'ordre et apprirent la vertu sous son empire. Son intégrité était sans égale, et il ne réservait presque rien pour lui des riches dépouilles que ses victoires avaient procurées à ses compatriotes. Sa simplicité était extrême ; jamais sa tente n'était gardée, et ce fut à cette circonstance que ses assassins durent principalement la réussite de leur crime *T. L.*, *Epitom.*, 52 et 54. —*Flor.*, 2, *c.* 17. — *Val. Max.*, 6, *c.* 4. — *Eutrop.*, 4, *c.* 15. — *Sil. Ital.*, 3, *v.* 354.

VIRIDOMARE, *-rus*, chef des Eduens, que César tâcha vainement d'attirer dans le parti des Romains. *Cés.*, *G. des G.*, 7, *c.* 39.

VIRILE (Fortune), *myth.* V. Viriplaca.

Virile (Robe), *archéol.* V. Robe et toge.

VIRIPLACA (*virum placare*, apaiser l'époux), déesse qui mettait la paix dans le ménage, et qu'on invoquait pour réconcilier des époux brouillés. Elle avait son temple au mont Palatin, où se rendaient les époux en querelle. Des auteurs prétendent que c'était la Fortune *virilis* que les filles romaines prêtes à marier honoraient sous ce nom. Le premier jour d'avril, on lui offrait un sacrifice avec un peu de parfums et d'encens. Les femmes offraient aux regards de la déesse tous les défauts de leurs corps, la priant d'en dérober la connaissance aux maris qu'elles auraient. *Val. Max.*, 2, *c.* 1.

VIROCONIUM (*Worcester*), v. de la Bretagne 2[e], chez les Cornavii, au S. de Deva (*Chester*).

VIRODUNENSES ou Verodunenses, peuple de la Gaule, dans la Belgique 1[re], vers l'O., entre les Treveri et les Leuci.

VIRODUNUM ou Verodunum (*Verdun*), v. de la Belgique 2[e], capitale des Virodunenses, vers le centre, sur la Mosa.

VIROVIACUM (*Vervic*), v. de la Gaule, dans la Belgique 2[e], chez les Nervii, au N. O., sur une petite rivière qui se jette dans le Scaldis.

VIRRO, nom fictif d'un riche Romain, qui traitait avec mépris ceux qu'il admettait à sa table, quand ils n'étaient pas riches. *Juv.*, *Sat.* 5, *v.* 49.

VIRTA ou Virtha. V. Birtha.

VIRUNUM (*Wolkmarkt*), v. de la Norique 1[re], sur la Drave, à l'O. de Pœtovio.

VISCELLES, *-llæ* (*Weltz*), petite v. de la Norique, entre les rivières actuelles d'Ems et de Mure. *Cic.*, *Ep. à ses am.*, 11.

VISCELLINUS, surnom d'une des branches de la famille Cassia. V. les personnages qui ont porté ce nom à l'art. Cassius.

VISCUS, poète latin, natif de Thurium, mentionné avec estime par Horace, 1, *Sat.* 9, *v.* 22 ; 2, *Sat.* 8, *v.* 20. Horace parle de deux Viscus (1, *Sat.* 10, *v.* 83). On les croit fils de Vibius Viscus.

VISEIUS, Italien obscur qui était à la tête d'une maison de bains à Pisaure, fut nommé en 42 tribun du peuple par Antoine. *Cic. Philipp.*, 13, *c.* 2.

1. VISELLIUS (C.) Varron, jurisconsulte, cousin et ami de Cicéron, rédigea la loi par laquelle fut rappelé Cicéron. *Cic.*, *Brut.*, *c.* 76 ; *Lett. à Att.*, 3, *Ep.* 23.

2. — (L.), lieutenant de Tibère dans la Germanie. *Tac.*, *Ann.*, 3, *c.* 41 ; 14, *c.* 17.

VISELLUS, personnage cité par Horace (1, *Sat.* 1, *v.* 105). Les commentateurs supposent qu'Horace fait allusion dans ce vers à ce que son beau-père avait été affligé d'une hernie.

VISIGOTHS. V. Goths.

VISTULA ou Visula (*la Vistule*), riv. du N. de

l'Europe, prenait sa source chez les Carpi, séparait la Sarmatie de la Germanie, et se jetait dans le Sinus Codanus.

VISURGIS (*Wéser*), fleuve de la Germanie occidentale, sortait du pays des Cattes et se jetait dans l'océan Germanique, entre les grands et les petits Cauques. C'est sur ses bords que l'armée de Varus fut taillée en pièces par les Germains. *Vell. Pat.*, 2, *c.* 105. — *Tac.*, *Ann.*, 1, *c.* 70; 2, *c.* 9.

VITÆ ou JUTÆ, peuples qui, à une époque incertaine, vinrent s'établir dans la Chersonèse Cymbrique, qui en prit le nom de *Jutland*, qu'elle porte aujourd'hui.

VITALIEN *-lianus*, Scythe de nation et petit-fils du général Aspar, eut le rang de maître de la milice sous l'empereur Anastase. Justin, après l'avoir fait nommer empereur l'an 520, le fit mourir sept mois après.

VITELLIA, *myth.*, déesse adorée en plusieurs endroits de l'Italie; la famille Vitellia prétendait en descendre

VITELLIA, *hist.*, une des plus anciennes maisons patriciennes de Rome. Elle était une des quatorze que l'on appelait *majorum gentium*. Cependant elle ne commença à être connue que sous Claude. V. VITELLIUS (L.), n° 9.

VITELLIA, *géog.*, colonie romaine du Latium, sur le territoire des Eques. *T. L.* 5, *c.* 29.

1 et 2. VITELLIUS, beaux-frères de Tarquin Collatin, conspirèrent pour le rétablissement de la royauté, l'an 509 av. J. C., et furent mis à mort d'après la sentence de Brutus.

3. — (C.) VARRO, consul subrogé sous Auguste, l'an 12 de J. C.

4. — (Q.) VITELLIUS EULOGIUS, affranchi, qui, sous Auguste, écrivit une généalogie de la famille Vitellia. *Suét. V. de Vitell.*

5. — jurisconsulte du siècle d'Auguste.

6. — (L.) VARRO, consul l'an 24 de J. C.

7. — consul l'an 32 de J. C.

8. — (A.) NÉPOS, un des flatteurs de Tibère.

9. — (LUCIUS) NÉPOS, père de l'empereur Vitellius. Il gouverna la Syrie avec beaucoup de justice, d'énergie et de désintéressement, et il força les Parthes à demander la paix. Mais il souilla ses qualités par sa bassesse. Ses adulations continuelles et les lâches complaisances de son fils l'élevèrent aux premières dignités de l'empire. Il fut nommé trois fois consul (en 34, 43 et 47), et ensuite censeur avec Claude. C'est lui qui le premier adora Caligula comme un dieu; il prodigua les mêmes hommages à Claude, et obtint comme une grâce particulière de Messaline l'honneur de la déchausser; il poussait l'adulation jusqu'à porter sous sa robe un soulier de cette princesse, qu'il baisait souvent. A sa mort, arrivée vers l'an 49, le sénat lui éleva une statue avec cette inscription : *à Lucius Vitellius*, *qui était d'une piété inaltérable à l'égard de son prince. Suét.* — *Tac.*, *Ann.*, 11 et 12.

10. —(PUBLIUS), oncle de l'empereur Vitellius. Ayant été accusé sous Néron d'employer l'argent du trésor public à se faire des partisans parmi le peuple, il n'attendit pas le jugement, et se donna la mort.

11. — officier des gardes prétoriennes sous le règne d'Othon.

12. — (AULUS), empereur romain, fils de L. Vitellius (n° 9), naquit l'an 15 de J. C. Il se fraya par ses vices le chemin du trône. Sa naissance, qui était illustre, le fit admettre à la cour. Il passa une partie de sa jeunesse à Caprée. Les infâmes complaisances qu'il eut pour Tibère furent, dit-on, ce qui valut à son père la dignité de consul et le gouvernement de Syrie. Flatté des applaudissemens que lui attiraient ses débauches et ses bassesses, il renonça pour toujours à la vertu. Il plut à Caligula par la qualité de bon cocher; à Claude, par sa passion pour le jeu, et à Néron, par l'empressement qu'il mit à s'engager à chanter sur le théâtre. C'est ainsi que Vitellius, aimé et favorisé de ces trois princes, parcourut la carrière des magistratures, réunissant toutes les dignités avec tous les vices. Il se trouvait à la tête des légions en Germanie, lorsqu'Othon fut proclamé empereur l'an 69. Il n'en eut pas plus tôt reçu la nouvelle qu'il se fit aussi proclamer par son armée, et se mit en marche pour combattre son rival. Il fut vaincu dans trois batailles; mais il sortit vainqueur de la quatrième, livrée à Bédriac, entre Crémone et Mantoue. Le soir même du combat, il visita le champ de bataille, uniquement pour repaître ses regards de ce sanglant spectacle. Ceux qui l'accompagnaient ne pouvant supporter l'infection qu'exhalaient les cadavres, il leur dit : *le corps d'un ennemi mort sent toujours bon*; et sur-le-champ il fit distribuer du vin aux soldats et s'enivra avec eux. Vitellius faisait quatre ou cinq repas par jour; il poussait à un tel excès l'amour de la bonne chère, que, lorsqu'il avait bien mangé, il se faisait vomir, afin de pouvoir manger encore. Il avait des pourvoyeurs sur toutes les mers, et jusque dans les déserts de la Libye. Sa table était servie avec une telle profusion, que Josephe observe que, si ce prince eût encore vécu, les richesses de l'empire n'auraient pu y suffire (V. l'article suivant). Sa cruauté ne fit qu'augmenter avec sa gourmandise. Il fit tuer en sa présence, sur une fausse accusation, Junius Blæsus pour se donner le barbare plaisir de voir mourir un ennemi. Il avait empoisonné un fils qu'il avait eu de Pétronia sa première femme pour s'emparer de ses biens. Parvenu au trône, il fit mourir de faim sa mère Sextilie, parce qu'on lui avait prédit qu'il régnerait long-temps s'il lui survivait. Les excès et les cruautés de Vitellius soulevèrent le peuple et les légions, et l'on proclama Vespasien empereur. Ce dernier ayant envoyé à Rome son ministre Antonius Primus pour en chasser un prince qui n'occupait le trône que pour tenir table, Vitellius se cacha dans la loge du portier de son palais. On le tira de cette ignoble retraite, et on le promena par la ville tout nud, les mains liées derrière le dos, une épée sous le menton pour le faire tenir droit. On le conduisit ensuite au lieu du supplice, où on le fit mourir à petits coups, l'an 69 de J. C., après un règne de huit mois, ou selon d'autres, d'un an moins douze jours. Sa tête fut exposée sur un pieu, et son corps traîné avec un croc et jeté dans le Tibre. *Suét.* — *Tac.*, *Hist.*, 2. — *Eutrop.* — *Diod.* — *Plut.*

13.—(LUC.), frère de l'empereur Vitellius, connu par sa prodigalité et son amour pour la bonne chère. Dans un repas qu'il donna à son frère, il fit servir deux mille plats de poissons, et sept mille pièces de gibier.

14. — fils de l'empereur Vitellius, fut surnommé Germanicus par son père. Il était encore enfant à cette époque. Vespasien vainqueur l'épargna.

15. — consul subrogé sous Commode l'an 189.

VITERBE, *-bum*, v. d'Italie, vers le S., à quelque distance du Tibre. La déesse Volumnia y avait un temple. *T. L.*, 4, *c.* 23 et 61; 5, *c.* 17.

VITIA, mère de Fufius Geminus mis à mort par Tibère, fut condamnée elle-même parce qu'elle avait pleuré la mort de son fils. *Tac.*, *Ann.*, 6, *c.* 10.

VITIS, bâton fait de sarment de vigne, qui était originairement la marque distinctive des centu-

rions ; c'est pourquoi on disait : *poscere vitim*, demander la charge de centurion ; *projicere vitim*, renoncer à la charge de centurion. Dans la suite, on y substitua une baguette de tout autre bois, enrichie de matières précieuses. Les centurions se servaient de ce bâton pour châtier les soldats.

VITISATOR (*serere*, semer, planter ; *vitis*, vigne), surnom de Bacchus. *Virg.*, *En.*, 7, *v.* 179. *Macrob.*, *Sat.*, 6, *c.* 5.

VITODURUM (*Winterthur*), lieu de la Gaule, chez les Helvetii, au N. E. dans la grande Séquanaise.

VITRUVE, *M. Vitruvius Pollio*, célèbre architecte de Formies, selon l'opinion la plus probable, vivait sous le règne d'Auguste, qui l'employa à construire des machines de guerre pendant la guerre civile, et lui confia l'inspection des bâtimens publics. Il dédia à cet empereur son traité d'architecture, le seul ouvrage de ce genre que nous aient transmis les anciens. Il se compose de dix livres, mais les sept premiers seulement traitent de l'architecture proprement dite, savoir : le premier de l'art en général, le second des métaux, le troisième des temples, le quatrième des quatre ordres d'architecture, le cinquième des édifices publics, le sixième des *villa* ou maisons de campagne, et le septième des décorations ; les autres se rapportent à la gnomonique, la mécanique et l'architecture hydraulique. L'auteur s'y montre aussi bon écrivain qu'excellent architecte. Son style est pur, simple, mais quelquefois obscur à force de concision. Les meilleures éditions de Vitruve sont celles de Rode, Berlin, 1800, et de Schneider, Leipsick, 1807. L'architecte Perrault a fait une traduction estimée de Vitruve (Paris, 1684) ; il en existe une plus récente de Bioul (Bruxelles, 1816).

1. VITRUVIUS VACCUS. V. VACCUS.

2. — M. POLLIO. V. VITRUVE.

VITULA, divinité romaine qui présidait à la joie et aux festins. *Macrob.*, *Sat.*, 3, *c.* 2.

VITULARIA VIA, grand chemin qui conduisait de Rome à Arpinum. *Cic. à son frère Q.*, 3, *Ep.* 1.

VITULATION -*tio*, sacrifice ou offrande des biens de la terre, qui se faisait à la déesse Vitula, en réjouissance de quelques heureux succès.

VITUS, général romain dans le 5ᵉ siècle, sous le règne de Valentinien, fit une expédition en Espagne contre les Visigoths, et fut obligé de se retirer.

Il ne faut pas le confondre avec Avitus, qui prit la pourpre en Occident l'an 455, et fut déposé l'année suivante.

VIVIMUS, jurisconsulte, qui florissait sous le règne de Trajan.

VIVISCI (BITURIGES). V. BITURIGES n° 3.

VIVISCUS (*Vevai*), v. de la Gaule, dans la grande Séquanaise, chez les Helvetii, au S., sur le lac Léman.

VIZULA. V. VISTULA.

VOCANUS AGER, lieu de l'Afrique propre, voisin de Thaspé. *T. L.*

VOCATES, peuple de la Novempopulanie. V. VASATES.

VOCETIUS MONS (*Boetz-Berg*), montagne de la grande Séquanaise, partie du mont Jura, qui servait de limites entre les Rauraci et les Helvetii. C'est de là que partait la grande chaîne des monts Vogèses. *Tac.*, *Hist.*, 1, *c.* 63.

VOCION, -*cio*, roi des Rariques, et beau-frère d'Arioviste, fournit 300 cavaliers à César. *Cés.*, *G. des G.*, 1.

VOCONIA, *de testamentis*, loi fameuse, portée par le tribun Q. Voconius Saxa l'an 170 av. J. C., défendait non-seulement de nommer légataire universelle aucune femme, mais encore de lui laisser un legs plus considérable qu'à l'héritier principal. Cette loi fut abrogée par Auguste. *Cic.*, *Verr.*, 42 *c.* et 43 ; *disc. p. Balb.*, *c.* 8 ; *Vieill. c.* 5.

VOCONCES, -*ntii*, peuple de la Gaule orientale, dans la Viennaise. Son territoire était compris entre la Narbonnaise 2ᵉ, à l'E., les Allobroges au N., les Segalauni et les Tricastini à l'O. et les Cavares au S. Les Romains avaient permis à ce peuple de se gouverner par ses propres lois.

VOCONII (FORUM), v. de la Gaule, dans la Narbonnaise 2ᵉ, vers le S., à égale distance de Marseille et d'Antipolis. *Cic.*, *Let. fam.*, 10, *ép.* 17.

1. VOCONIUS (Q.) SAXA tribun du peuple l'an de Rome 584 (av. J. C. 170), porta la loi Voconia à l'instigation de Caton le Censeur. *Cic.*, *Verr.*, 1, *c.* 42 ; *disc. pour Balb. c.* 8.

2. — un des lieutenans de Lucullus en Asie.

3. — questeur l'an de Rome 692, av. J. C. 62, et préteur de la ville huit ans après, suivit Pompée en Macédoine, au commencement de la guerre civile.

4. — VICTOR, poète latin du temps de Sénèque. *Sénèq.*, 7, *ép.* 28.

VOCULA (DILLIUS), général romain sous Vespasien, fit la guerre dans les Gaules, et après y avoir remporté quelques avantages, il fut tué. *Tac.*, *Hist.*, 2, *c.* 24, 34, 56, 59.

VODGORIACUM (*Voudrei*), petite v. de la Belgique 2ᵉ, chez les Nervii.

VOGÈSE, -*sus mons* (les *Voges*), montagne de la grande Séquanaise, qui commençait sur les frontières septentrionales des Sequani, aux monts Durvus et Vocétius, et se prolongeait au N. parallèlement jusque chez les Vangiones. *Cés.*, *G. des G.*, 4, *c.* 10. — *Luc.*, *Phars.*, 1, *v.* 397.

VOIE LACTÉE, *myth.*, ou GALAXIE, du mot grec *gala* qui veut dire *lait*, nom qu'on donne à un amas d'étoiles qui forment dans le ciel une trace ou zône lumineuse du N. au S. Junon, ayant rencontré dans les champs un enfant nouveau né, lui présenta son sein ; mais ayant appris que cet enfant, selon les uns, Hercule, fils de Jupiter et d'Alcmène, selon les autres, Mercure, fils de Jupiter et de Maïa, était le fruit de l'infidélité de son mari, elle l'arracha brusquement de son sein. Il rejaillit aussitôt une grande quantité de son lait sur l'Olympe, et les gouttes de la liqueur précieuse furent changées en autant d'étoiles, qui formèrent dans le ciel ce que nous appelons la *voie lactée*.

VOIES ROMAINES, *géog.*, *via romana*, nom qu'on donne aux grandes routes romaines qui conduisaient jusqu'aux extrémités de l'Italie. Elles étaient toutes d'une solidité et d'une beauté remarquables. Dans quelques-unes il y avait jusqu'à quatre couches de pierres très-dures et maçonnées avec du sable les unes au-dessus des autres. Outre les colonnes milliaires qui marquaient les distances de mille en mille, et qui partaient toutes du *milliarium aureum* placé au centre de Rome dans le forum Romanum, on y trouvait de dix pas en dix pas d'autres pierres pour s'asseoir ou pour monter commodément à cheval. Chaque grande route romaine portait le nom de celui qui l'avait fait construire.

VOIE APPIENNE -*pia* (LA), la plus célèbre de toutes les voies romaines, avait été construite par le censeur Claudius l'an de Rome 442. Elle n'allait d'abord que jusqu'à Capoue ; mais elle fut ensuite prolongée jusqu'à Brindes à l'extrémité de l'Italie. Elle avait 350 milles de longueur, sortait de Rome par la porte Capène, en passant par les villes Aricie, Forum Appii, Terracine, Fundi, Minturne, Sinuesse, Capoue, Caudium, Bénévent, Equotuticum, Herdonie, Canose, Barium et Egnatie. De chaque côté de cette voie il y avait des

trottoirs pour les piétons. Tout le pavé était de pierres extrêmement dures et si bien liées, quoique sans ciment, qu'elles semblaient ne faire qu'un tout. Cette masse était si solide que du temps de Procope, 900 ans après sa construction, on n'y apercevait aucun vide ni aucun déplacement de pierres. La beauté de cette route l'avait fait surnommer par les Romains *regina viarum*.

2. — Ardéatine, *-na*, se séparait de la voie Appienne à peu de distance de la porte Capène et ne conduisait que jusqu'à Cirdé.

3. — Aurélienne, *-lia*, ainsi nommée d'Aurélius Cotta censeur l'an de Rome 242 av. J. C., sortait de la porte du Janicule, parcourait les lieux maritimes de l'Etrurie et du golfe Ligustique et entrait dans la Gaule.

4. — Aurélienne (nouvelle), sortait de Rome par la porte du Janicule et allait à peu de distance rejoindre la voie Aurélienne.

5. — Campana, sortait de la porte Célimontane, et se rendait dans la voie Latine, chemin d'Etrurie qui conduisait de Pise à Dertone.

6. — Claudienne *-iana*, se séparait près de Rome de la voie Flaminienne, traversait le milieu de l'Etrurie, et joignait la voie Aurélienne près de Luna.

7. — Collatine, *-na*, sortait de la porte Pinciana, passait le long de l'Aqua-Virgo et conduisait à Collatie.

8. — Emilienne, *-lia*, grand chemin construit par le consul M. Emilius Lepidus l'an de Rome 567, conduisait de Rome à Aquilée.

9. — Flaminienne, *-nia*, fut construite par le censeur Flaminius, l'an de Rome 533. Elle avait 360 milles de longueur, conduisait du champ de Mars à Ariminum (*Rimini*) et traversait l'Etrurie et le pays des Volsques. C'est entre la voie Flaminienne et le Tibre qu'Auguste, 40 ans avant sa mort, avait fait construire son mausolée, autour duquel on planta un bois de peupliers qui servit de promenade publique.

10. — Labicane, *-na*, sortait de Rome par la porte de même nom, très-près de la porte et de la voie Prénestine, et passait à Labicum d'où elle venait se joindre à la voie Latine.

11. — Lata, une des anciennes rues de Rome.

12. — Latine, voie qui conduisait de Rome dans le Latium.

13. — Laurentine, *-na*, branche de la voie Ostiensis, conduisait à Laurentie.

14. — Nomentane, *-na*, ainsi nommée parce qu'elle sortait de la porte de même nom, et passait à Nomentum. Elle rejoignait ensuite la voie Salarienne.

15. — Numicienne, *-cia*, ou Minucia, chemin qui conduisait à Brindes.

16. — Ostiensis, sortait de Rome par la porte Trigemina et conduisait au port d'Ostie.

17. — Portuensis, ainsi nommée parce qu'elle aboutissait au port d'Auguste, sortait de la porte Portuensis, et passait le long de la rive droite du Tibre.

18. — Prénestine, *Prænestina*, partait de la porte Prénestine, passait à Préneste, et ensuite, fléchissant vers le S., venait retrouver la voie Latine.

19. — Salarienne, *-ria*, partait de la porte de même nom, passait sous le pont de l'Anio, et entrait ensuite dans le pays des Sabins.

20. — Triomphale, sortait de Rome par la porte de même nom, et allait à quelques milles de la ville rejoindre la voie Flaminienne. C'était par cette route que les triomphateurs entraient dans Rome.

21. — Valérienne, *-ria*, chemin qui conduisait de Rome au pays des Marses.

22. — Vitellienne, *-llia*, à l'O. de Rome, sortait de la porte du Janicule.

VOLANDE, *-dum*, v. de l'Arménie.

VOLAGINIUS, soldat qui assassina un de ses officiers. *Tac.*, *Hist.*, 2, c. 75.

1. VOLANE *-na*, pet. v. du Samnium.

2. — (*canal du Pô*), branche du Padus, qui se séparait de la Padusa à Forum Allieni, coulait entre celle-ci et le Padus, et tombait dans l'Adriatique à Sagis, ce qui faisait donner à son embouchure le nom de Sagis Ostium.

VOLATERRES, *-rræ* (*Volterra*), v. d'Etrurie, à l'O. de Sena Julia, au S. E. de Portus Herculis Labronis ou Liburni, patrie du poète *Perse*. Elle renfermait des bains célèbres. *T. L.*, 10, *c.* 12. — *Strab.*, 5. — *Cic.*, *Fam.*, 13, *ép.* 4. — *Pline*, 3, *c.* 5.

VOLATERRANA VADA, lieu de l'Etrurie, à l'O., et près de Volaterres, sur la côte, à l'embouchure de la Cecina.

1. VOLCATIUS (L.) Tullus, consul l'an de Rome 687 (av. J. C. 67), opina pour confier à Pompée le soin de remettre Ptolémée sur le trône.

2. — (L.) Tullus, préteur de la ville, l'an 47 av. J. C., et consul 13 ans après, était ennemi déclaré de M. Marcellus (celui pour lequel Cicéron prononça le *pro Marcello*).

3. — (Epidius), grammairien célèbre de Rome, compta parmi ses disciples Marc-Antoine et Auguste. Il écrivit la vie de Pompée-le-Grand et de son père. Ce fut le premier affranchi qui fut historien ; avant lui l'histoire avait été écrite par les personnes les plus illustres. Ses ouvrages ne sont pas parvenus jusqu'à nous. *Corn. Nép.*

VOLCES, *-cæ*, nation gauloise de la Narbonnaise 1re. Les Volces étaient divisés en Tectosages à l'O., et en Arécomiques à l'E. Ces deux divisions répondaient assez exactement à la division moderne du *haut Languedoc* et *bas Languedoc*. Les premiers avaient pour ville principale Tolosa, et les autres Nemausus (*Nismes*). *T. L.*, 21, *c.* 26. — *P. Méla*, 2, *c.* 5.

VOLCI (*Lauria*), v. de Lucanie, plus communément Vulci. V. ce mot.

VOLERO. V. Publilius.

VOLES, *-la*, v. du Latium, au N., dans le pays des Eques. *T. L.*, 4, *c.* 49.

VOLESUS, Sabin qui vint s'établir à Rome avec Tatius. *Ov.*, *El. Pont.*, *ép.* 3, 2, *v.* 105.

2. — proconsul d'Asie sous Auguste. *Sén.*, *Col.*, 1, § 5.

VOLOGATIS (*Lesches*), v. de la Viennaise, chez les Vocontii, au S. E., sur la Druna.

1. VOLOGÈSE I ou Arsace XXIII, roi des Parthes, 50-90 de J. C., fit la guerre aux Romains sous Claude et sous Néron, contre Corbulon, parce qu'il voulait placer sur le trône d'Arménie son frère Tiridate, et que ceux-ci appuyaient les prétentions de Tigrane. *Tac.*, *Ann.*, 12, *c.* 14 et 50.

2. — II ou Arsace XXVI, roi des Parthes 121-150 de J. C., sous le règne d'Antonin, vécut en paix avec les Romains.

3. — III ou Arsace XXVII, roi des Parthes, 150-192 de J. C., fit la guerre contre les Romains. L. Vérus, ou plutôt son lieutenant Cassius, lui enleva Séleucie (165), et détruisit Ctésiphon.

4. — IV ou Arsace XXX, roi des Parthes, 209-216 de J. C., vers le temps de Caracalla, il prit

part à la révolte d'Avidius Cassius. On lui attribue un petit ouvrage sur l'*as* et ses divisions. Mais son règne fut troublé par les dissensions de ses fils, qu'entretint Caracalla.

VOLOGÉSIE, *-sia* (*Mesched-Hosein*), grande v. de la Babylonie, au N. de Babylone et au S. de Périsaboras, avait été fondée par Vologèse, roi des Parthes, qui lui donna son nom.

VOLSCENS, capitaine rutule qui tua Euryale, et fut aussitôt tué par Nisus. *Virg.*, *En.*, 9, *v.* 370 et 442.

VOLSINIES. V. Vulsinies.

VOLSQUES, *Volsci* ou *Volci*, une des nations les plus puissantes du Latium, au S. Leur territoire était borné au N. par le pays des Marses et des Herniques, au S. par la mer Tyrrhénienne, à l'E. par la Campanie, et à l'O par les Latins et les Rutules. Leurs principales villes étaient Antium, Circé, Anxur, Fregelle, Arpinum. Ancus Martius, roi de Rome, fit la guerre aux Volsques, mais sans résultat décisif. Ces peuples, après avoir résisté long-temps aux Romains furent enfin subjugués, comme les autres peuples du Latium, vers l'an 329 avant J. C., par le consul Emilius Mamercinus Privernas. *T. L.*, 3 et 4. — *Virg.*, *Géorg.*, 2, *v.* 168; *En.*, 9, *v.* 505; 11, *v.* 546 et 801. — *Strab.*, 5. — *P. Méla*, 2, *c.* 4 et 5. *Pline*, 3, *c.* 5.

VOLTINIA, une des trente-cinq tribus de Rome.

VOLTURNE. V. Vulturne.

VOLUBILIS (*Guatili*), v. de la Mauritanie Tingitane, dans l'intérieur des terres, vers le centre, au S. E. de Thamusis et au S. de Tremuli. *Pline*, 5, *c.* 1.

VOLUMNA (*velle*, vouloir, vouloir du bien), déesse de la bienveillance ou de la bonne intelligence, était principalement invoquée dans la cérémonie du mariage. *T. L.*, 4, *c.* 61; 5, *c.* 17. V. Volumnus.

VOLUMNÆ Fanum (*Viterbe*), temple élevé par les Etrusques à Volumna déesse de la bienveillance. C'est dans ce temple que s'assemblaient les états d'Etrurie. *T. L.*, 4, *c.* 23; 5, *c.* 17; 6, *c.* 2.

1. VOLUMNIE, femme de Coriolan, se joignit à Véturie sa belle-mère, pour obtenir de son époux qu'il cessât ses hostilités contre les Romains. *T. L.*, 2, *c.* 40.

2. — femme ou fille de L. Volumnius, ami de Cicéron, ne montra que de l'indifférence à Térentia pendant l'exil de celui-ci. *Cic.*, *Div.*, 14, *c.* 16.

3. — affranchie de Volumnius Eutrapélus, se rendit fameuse par ses talens mimiques sous le nom de Cythéris. Elle était d'une grande beauté. *Cic.*, *Philipp.*, 2, *c.* 24.

1. VOLUMNIUS, Etrusque qui composa des tragédies dans sa langue.

2. — (L.) Flamma Violens, consul 307 ans av. J. C., fut vainqueur des Samnites et des Etrusques. *T. L.*, 9.

3. — chevalier romain, tué par Catilina.

4. — (L.), sénateur, ami intime de Cicéron. *Cic.*, *Ep. fam.*, 7, *ép.* 32. — *Varr.*, *R. R.*, 2, *c.* 4, § 12.

5. — bouffon mis à mort par l'ordre de Brutus.

6. — Flaccus, ami de Brutus et lieutenant de son frère Decimus dans la Gaule Cisalpine. Assiégé dans Mutine, celui-ci l'envoya auprès du sénat pour en implorer des secours. *Cic.*, *Ep. fam.*, 11, *ép.* 12 et 18. Il publia la vie de cet illustre Romain.

7. — Eutrapelus, c'est-à-dire *le plaignant*, ami d'Antoine, ainsi nommé à cause de son esprit, fut le maître de la fameuse comédienne Cythéris, qui prit de lui le nom de Volumnie. *Cic.*, *Ep. fam.*, 7, *ép.* 32 et 33; *Philip.*, 13, § 2.

8. — (Titus), Romain célèbre par la douleur que lui causa la mort de M. Lucullus, que Marc-Antoine avait sacrifié à son ressentiment. On lui fit un crime de ses larmes. Lorsqu'il parut devant le triumvir, il le conjura de l'immoler sur le corps de son ami; le cruel Antoine lui accorda cette faveur. Lorsqu'il fut au lieu du supplice, il baisa avec empressement la main de Lucullus, puis présenta sa tête au bourreau. *T. L.*, *Epitom.*, 124, *c.* 20.

9. — préfet de Syrie.

VOLUMNUS et VOLUMNA (*velle*, vouloir), dieux qu'on invoquait dans la cérémonie des noces, afin qu'ils établissent et entretinssent la bonne intelligence entre les nouveaux époux, la bonne volonté (*bonum volo*). Après les fiançailles, chacun des fiancés portait au cou l'image de la divinité de son sexe, en or ou en argent; et le jour des noces l'échange s'en faisait entre les deux époux. Le consul Balbus éleva le premier un temple à ces deux divinités. Le mariage de Pompée avec la fille de César fut regardé comme devant être malheureux, parce qu'il ne fut point célébré dans ce temple. Les Etrusques rendaient à ces deux divinités un culte particulier. *T. L.*, 4, *c.* 61.

VOLUPIE *-pia* ou Volupté, (*Volup*, ancien latin, *ce qui plaît*), déesse de la volupté et des plaisirs des sens, fille de l'Amour et de Psyché. On la représentait sous la figure d'une jeune et belle femme élégamment vêtue, assise sur un trône, et ayant la Vertu à ses pieds. Les Romains lui bâtirent un temple. *Cic.*, *Nat. des D.*, 2, *c.* 23. — *Macrob.*, 1, *c.* 10. — *S. Aug.*, *C. de D.*, 4, *c.* 8.

VOLUSENIUS Quadratus, lieutenant de César, fut envoyé par ce général dans la Grande-Bretagne pour reconnaître le pays. Il fut tué dans la suite par Corius, roi des Atrébates.

1. VOLUSIEN, *-sianus* ou *-senus*, aruspice de Verrès. *Cic.*, *Verr.*, 3, *c.* 21.

2. — (C.), tribun militaire dans l'armée de César. *Cés.*, *G. des G.*, 3.

3. — (C. Vibius), fils de l'empereur Gallus, qui l'associa à l'empire avec Hostilien, fils de Déce, l'an de J. C. 251. Il fut consul les deux années suivantes (252 et 253). Il périt au milieu de cette dernière année à Intéramne, massacré avec son père par ses propres soldats.

1. VOLUSIUS, poète de Padoue, qui, à l'exemple d'Ennius, écrivit en vers les annales de Rome. *Catulle*, *Epigr.*, 36 et 93, *v.* 7. — *Sénèq.*, *Ep.* 93.

2. — (Cn. ou Q.), questeur et tribun des soldats sous Cicéron, le suivit dans son gouvernement de Cilicie l'an 61 av. J. C. Il apprit l'éloquence sous cet orateur. *Cic.*, *à Att.*, 5, *ép.* 11; *Ep. Div.*, 5, *c.* 10 et 20.

3. — (M.), questeur en Asie et ensuite édile plébéïen, fut dans la suite condamné par les triumvirs; mais il parvint à se sauver en se déguisant en prêtre d'Isis. *Cic.*, *Ep. Div.*, 16, *c.* 12. — *V. Max.*, 7, *c.* 3 et 8.

4. — Saturninus, gouverneur de Rome, qui mourut à l'âge de 93 ans, sous le règne de Néron. Il fut universellement regretté. *Tac.*, *Ann.*, 13.

5. — un des officiers de Néron. *Tac.*, *Ann.*, 15, *c.* 51.

6. — Caius, soldat romain, qui se trouva au siége de Crémone.

7. — (L.) Mæcianus, jurisconsulte qui donna des leçons de droit à Marc-Aurèle, fut mis à mort par l'armée, à Alexandrie, l'an 175, pour avoir pris

style en est si barbare qu'on doute qu'il soit du 2ᵉ siècle.

VOLUSUS, *myth.*, ami de Turnus. *Virg.*, *En.*, 11, *v.* 463.

Volusus, *hist.*, historien, contemporain de Cicéron, peut-être le même que Volusius n° 1.

VOLUTINA ou Volutrina (*involvere*, envelopper), déesse qui, chez les Romains, avait soin des grains de blé dans leurs épis. *Aug.*, *Cit. de D.*, 4, *c.* 8.

VOLUX, fils de Bocchus qui fut vaincu par les Romains. *Sall.*, *G. de Jug.*, *c.* 105.

VOLVICUM ou Martialis (*Volvik*), v. de l'Aquitaine 1ʳᵉ, chez les Arverni, au N. O.

VOMANUS, *hist.*, poète scholastique du 3ᵉ ou 4ᵉ siècle.

Vomanus, *géog.*, petite riv. du Picenum, coule chez les Prætutii, et se jette dans l'Adriatique, entre Castrum Novum et Matrinum. *Pline*, 3, *c.* 13. — *Sil. Ital.*, 8, *v.* 438.

VOMITOIRES, *-toria*, nom donné aux portes de l'amphithéâtre. V. Amphithéatre.

1. VONONES I ou Arsace XVIII, roi des Parthes, fils aîné de Phraate IV avait d'abord été envoyé en otage à Rome. Il fut rappelé l'an 4 de J. C., mais bientôt il fut chassé de ses états par ses sujets. Il monta dans la suite sur le trône d'Arménie par la protection d'Auguste. *Tac. Ann.*, 12. *c.* 14.

2. — II ou Arsace XXII, monta sur le trône après Gotharzès, l'an 50 de J. C., et périt la même année.

1. VOPISCUS (Julius César), Romain qui fut cinq fois absous grâce à l'éloquence de Cicéron. Accusé une 6ᵉ fois, il fut enfin condamné. César le rappela de l'exil et le nomma édile. En reconnaissance il porta le nom de César, comme un affranchi. Dans la suite, il se jeta dans le parti d'Antoine. *Cic.*, *Phil.*, 11, § 1. — On croit que c'est celui dont parle Varron, *R. R.*, 1, *c.* 7; et Pline, 17, *c.* 4.

2. — auteur latin, natif de Syracuse, un de ceux dont les ouvrages forment la collection qui porte le nom d'*Histoire Auguste*. On lui attribue avec assez de certitude les vies d'Aurélien, de Tacite, de Florien, de Probus, de Firmus, de Carus, etc. Vopiscus est le seul des écrivains de l'*Histoire Auguste* qui se fasse remarquer par quelque élégance dans le style, et quelque impartialité; mais il est bien loin de la pureté des écrivains du siècle d'Auguste. Il vivait vers l'an 303 de J. C.

VORANUS, affranchi de Luctatius Catulus, se rendit célèbre par ses brigandages et sa fourberie. *Hor.*, 1, *Sat.* 8, *v.* 39.

VORDENSES (*Gordes*), petite v. de la Viennaise, chez les Cavares, à 8 l. E. d'Avenio.

VORGANIUM ou Vorgium. V. Osismii, n° 2.

VOROANGES, *-ges* (*Brocen*), lieu de la Narbonnaise 1ʳᵉ, chez les Volces Arécomiques, au S.

VOROGIUM (*Vouroux*), v. de la Gaule, dans l'Aquitaine 1ʳᵉ, chez les Arverni, au N., sur l'Elaver.

VOSALIE, *-lia* (*Ober-Wesel*), v. de la Germanique 1ʳᵉ, chez les Treveri, près du Rhin, au S. E. de Confluentes (*Coblentz*).

VOTIENUS Montanus, auteur distingué que Tibère exila aux îles Baléares. Il excellait dans la poésie. *Tac. Ann.*, 4, *c.* 42.

VOTINUS, petite riv. de la Sabinie, prenait sa source dans la partie orientale de ce pays, passait à Réate, et se jetait dans le Nar sur les confins de l'Ombrie.

VULCAIN, *Vulcanus*, dieu du feu, était fils de Jupiter et de Junon. Quelques mythologues disent que Junon le conçut toute seule, afin d'imiter Jupiter, qui avait conçu Minerve dans son cerveau. Comme il était laid et difforme, Junon fut si honteuse de lui avoir donné le jour, qu'au moment de sa naissance, elle le précipita dans la mer, où il resta caché pendant neuf ans. Selon l'opinion la plus accréditée, Vulcain fut élevé dans le ciel, d'où il fut précipité par Jupiter, pour avoir tenté de délivrer sa mère, que le père des dieux avait suspendue dans les airs avec deux pesantes enclumes aux pieds. Après avoir roulé pendant neuf jours dans la vaste étendue des airs, il tomba dans l'île de Lemnos, dont, selon Lucien, les habitans le secoururent. Il se cassa la jambe dans cette chute, et resta toujours boiteux. Il fixa sa résidence dans l'île de Lemnos, s'y bâtit un palais, y éleva des forges, et apprit aux habitans l'art de travailler les métaux. Le premier ouvrage qui sortit des forges de Vulcain fut un trône d'or, dans lequel il avait pratiqué des ressorts secrets. Il le fit dans le dessein de se venger de sa mère, qui ne lui témoignait que de la haine. Il l'envoya dans le ciel, et Junon ne s'y fut pas plus tôt assise, qu'elle y fut prise comme dans un trébuchet. Les dieux voulurent en vain la délivrer; il fallut que Bacchus enivrât le divin artiste, pour l'engager à venir dans l'Olympe rompre les chaînes qui la tenaient liée. Les poëtes ont célébré les ingénieux ouvrages de Vulcain : ils parlent de deux esclaves toutes d'or, faites avec un art si divin, qu'elles paraissaient animées; elles marchaient à côté de leur maître, et l'aidaient dans ses travaux. Vulcain fit, à la prière de Jupiter, la première femme qui parut sur la terre. V. Pandore. Il avait établi ses forges dans le centre des volcans, et particulièrement au mont Etna, où les Cyclopes travaillaient avec lui. C'est là qu'il fabriqua les foudres de Jupiter, les armes d'Achille et d'Enée, le bouclier d'Hercule, le collier d'Hermione, si fatal à celles qui le portèrent, et le septre d'Agamemnon.

Vulcain eut, malgré sa difformité, de nombreuses amours. Minerve, qu'il avait demandée en mariage, n'ayant pas voulu d'un dieu si laid pour époux, il tenta de lui faire violence; le monstre Ersichthon fut le fruit de ses importunités. Jupiter, pour le consoler de ce malheur, lui fit épouser une des Grâces. On donne plus généralement Vénus pour femme à Vulcain. Cette déesse viola, en faveur de Mars, la fidélité qu'elle devait à son époux. Phœbus ayant découvert cette intrigue, en fit part à Vulcain, qui prit les deux amans dans un filet, et les exposa dans les bras l'un de l'autre à la vue de tous les dieux. V. Alectryon.

Vulcain était particulièrement honoré en Egypte, à Athènes et à Rome. On lui immolait ordinairement des veaux et de jeunes cochons. On avait coutume, dans ses sacrifices, de consumer par le feu toute la victime, sans en rien réserver pour le festin sacré.

On représentait Vulcain inondé de sueur, la poitrine chevelue, le front couvert de poussière, et faisant mouvoir d'un bras nerveux les énormes soufflets de ses forges. On le représente aussi boiteux, difforme, forgeant la foudre, et ayant un aigle à ses côtés. Dans les anciens monumens, il paraît barbu, la chevelure négligée, à demi-nud, portant un bonnet rond et pointu, et tenant de la main droite un marteau, et de la gauche des tenailles. Les Egyptiens le représentaient sous la figure d'un singe. On lui donne le surnom de Mulciber, de Pamphane, de Clytotechnes, de Pandamator, de Cyllopode, de Chalcipus, etc., qui expriment sa profession et sa difformité. Il fut père de Céculus, de Cécrops, de Cacus, de Périphate, de

Cereyon, d'Ocrisle, enfin on lui donne aussi Cupidon, qu'il eut de Vénus. En outre, on lui donnait pour fils tous ceux qui excellaient dans l'art de forger les métaux. Les anciens attribuaient à ce dieu tous les ouvrages qui passaient pour des chefs-d'œuvre dans l'art de forger, comme le palais du Soleil, les armes d'Enée, la couronne d'Ariadne, etc. Cicéron distingue quatre Vulcain; l'un, fils de Cœlus, et père d'Apollon, qu'il eut de Minerve; le second, fils du Nil, était appelé Phtas par les Egyptiens; le troisième, fils de Jupiter et de Junon, fixa sa résidence dans l'île de Lemnos; le quatrième, fils de Ménalius établit ses forges dans les îles de Lipari. *Hom.*, *Il.*, 1, *v.* 578; 11, *v.* 397; 15 *v.* 18; *Odyss.*, 8, *v.* 293.—*Hésiod. Théog.*, 12 *v.* 927.—*Hérod.*, 2, *c.* 99 et 101; 3, *c.* 37. —*Apollod.*, 1, *c.* 3. — *Diod.*, 5. —*Paus.*, 1, *c.* 20; 3, *c.* 18. — *Cic.*, *Nat. des D.*, 3, *c.* 22. —*Virg.*, *Géorg.*, 4, *v.* 171; *En.*, 6, *v.* 630; 12, *v.* 263. — *Ov.*, *Mét.*, 2, *v.* 553; 9, *v.* 265; *Fast.*, 6, *v.* 226; *Trist.*, 1, *él.* 2, *v.* 5. —*Luc.*, *Phars.*, 1, *v.* 545. — *Val. Flacc.*, 2, *v.* 315. — *Hyg.*, *f.* 38 et 166.

En poésie on met souvent Vulcain pour le feu, dont il est le dieu. *Virg.*, *En.*, 5, *v.* 662; 7, *v.* 77. —*Ov.*, *Mét.*, 7, *v.* 104.

VULCANALES, *-lia*, fêtes de Vulcain, que les Romains célébraient au mois d'août. Elles duraient huit jours. Les rues de Rome étaient illuminées; on allumait partout des feux, dans lesquels on jetait des animaux en l'honneur du dieu. *Varr.*, *L. Lat.*, 5. —*Den. d'Hal.*, 1. — *Colomel.*, 11, *c.* 3. — *Pline*, 18, *c.* 31.

VULCANIE, *-nia* ou VULCANI INSULA, une des îles Eoliennes, ainsi nommée d'une montagne qui lançait des tourbillons de fumée et de flamme. On l'appelait aussi Hiera. *Virg.*, *En.*, 8, *v.* 422.

VULCANIENNES (ILES), *Vulcaniæ Insulæ* ou Hephestiades (Ἥφαιστος, Vulcain), nom donné aux îles Eoliennes, (îles de Lipari), dans lesquelles on plaçait la résidence de Vulcain, sans doute à cause des Volcans qu'elles renfermaient. *Hom.*, *Odyss.*, 10, *v.* 55. —*Virg.*, *En.*, 1, *v.* 52. —*Diod. de Sic.*, 5. — *Strab.*, 1 et 8. —*P. Méla*, 2, *c.* 7.

VULCANIUS ou mieux VULCATIUS (TERENTIANUS). V. VULCATIUS, n° 3.

1. VULCATIUS, chevalier romain qui trempa dans la conjuration de Pison contre Néron. *Tac.*, *Ann.*

2.— GALLICANUS, un des six biographes, auteurs de l'*Histoire Auguste*. Il vivait sous le règne de Dioclétien et était sénateur. Il écrivit ou se proposa d'écrire la vie de tous les empereurs romains. Mais il ne nous reste de ses ouvrages qu'un fragment, qui traite de la révolte d'Avidius Cassius.

3.— TERENTIANUS, historien latin qui publia les vies des trois Gordiens.

4. — SADIGITUS, auteur d'un petit poème où les auteurs comiques latins sont nommés, non pas suivant l'ordre chronologique, mais selon le rang que leur assigne leur talent. *Aulu-Gelle*, *N. Att.*, 15, *c.* 24.

VULCI ou VULCEIA (*Bucino*), v. de la Lucanie, vers le N., près des confins des Picentini, au S. de Casilinum.

VULGATE, nom que l'on donne à la traduction de la Bible, faite par les Septante. Elle fut ainsi nommée parce que ce fut alors que furent divulgués (*vulgata*) les livres saints des Hébreux, qui jusque là étaient restés cachés. V. SEPTANTE.

VULPINALES, *-lia*, fête publique des Romains, qui se célébrait le dix-neuf avril, et dans laquelle on brûlait des renards (*vulpes*).

VULSINIEN, *-niensis lacus* (*lac de Bolsena*), lac de l'Etrurie méridionale, chez les Vulsiniens, au S. de Vulsinies. Le Marta y avait sa source.

VULSINIENS, *-enses*, peuples de l'Etrurie, vers le S., habitaient entre le Tibre, la mer, le Marta et le lac Vulsinien. C'était aux Vulsiniens que l'on attribuait l'invention des meules à moudre le blé.

VULSINIES, *-nii* (*Bolsena*), v. d'Etrurie, sur la rive septent. du lac de ce nom, au N. de Tarquinii. C'est là que naquit Séjan, favori de Tibère. Selon Pline, cette ville fut détruite par le feu du ciel. Ses habitans comptaient les années par le moyen des clous qu'ils plantaient dans le temple de Nortia, divinité des Toscans. *T. L.*, 5, *c.* 31; 7, *c.* 3. — *Juv.*, 3, *v.* 191. — *Tac.*, *Ann.*, 4. — *Ptol.*, 3, *c.* 1. *Properc.*. 4, *él.* 2, *v.* 4. —*Pline*, 2, *c.* 54.

VULSINUM. V. VULSINIES.

VULTÉUS MÉNA, affranchi mentionné par Horace, 1, *ép.* 7, *v.* 55 et 65.

VULSO. V. MANLIUS.

VULTUR MONS, montagne célèbre de l'Apulie méridionale, qu'elle bornait du côté du S. E., et séparait de la Lucanie. Elle faisait partie de la chaîne des Apennins. *Horace*, 3, *od.* 4, *v.* 9. — *Phars.*, 9, *v.* 183.

VULTURA ou VULTURARIA, montagne de l'Apulie. V. VULTUR.

VULTURTIUS (T.), un des complices de Catilina. *Cic.*, *Cat.*, 3, *c.* 2. —*Sal.*, *Cat.*, *c.* 44.

VULTURIUS, surnom d'Apollon. Ce dieu avait sous ce nom un temple sur le mont Lissus, près d'Ephèse. Deux bergers qui y faisaient paître leurs troupeaux ayant vu sortir d'une caverne quelques mouches à miel, l'un d'eux s'y fit descendre avec une corbeille, et y trouva un trésor. Celui qui était resté dehors, ayant retiré le trésor par le moyen de cette corbeille, y laissa son compagnon, ne doutant pas qu'il n'y pérît. Pendant le temps que le berger abandonné était livré au plus cruel désespoir, il s'assoupit; Apollon lui apparut en songe, et lui dit de se meurtrir le corps avec des cailloux, ce qu'il fit. Des vautours, attirés par la puanteur de ses plaies, entrèrent dans la caverne, et, ayant enfoncé leur bec dans ses plaies et dans ses habits, prirent en même temps leur vol et enlevèrent ce malheureux hors de la caverne. Dès qu'il fut guéri, il porta ses plaintes devant les magistrats d'Ephèse, qui firent mourir l'autre berger, et celui-ci, ayant reçu la moitié de l'or qui s'était trouvé dans la caverne, en fit bâtir sur la même montagne un temple en l'honneur de son libérateur, sous le nom d'Apollon aux Vautours. *Conon*, *Narrat.*, 35.

1. VULTURNE ou VOLTURNE, *-nus* (*Volturno*), fleuve de la Campanie, prenait sa source dans le Samnium, au N. O., près de Bovianum, passait à Vénafres, Sylles et Capoue, et se jetait dans la mer Tyrrhénienne, auprès de la ville de Vulturne. *Virg.*, *En.*, 7, *v.* 729. — *Lucrèce*, 5, *v.* 644. —*T. L.*, 4, *c.* 37; 8, *c.* 11. — *A. Gelle*, 2, *c.* 22. — *Pline*, 2, *c.* 47; 18, *c.* 34. —*Luc.*, *Phars.* 2, *v.* 423.

2. — *-num* (*Castello del Volturno*), v. de la Campanie, sur la côte, au S. d'Aurunca et au N. O. de Literne, à l'embouchure du fleuve Vulturne.

VUNGUS (*Vone*), lieu de la Gaule, dans la Belgique 2e, chez les Remi, vers l'E, sur l'Axona.

X

1. X, pris numériquement, signifiait 10; ainsi XI égale 11, IX égale 9. X̄ surmonté d'un trait horizontal égale 10,000.

χ, chez les Grecs, égale 600; χ', 600,000.

2. — Dans les abréviations cette lettre se trouve souvent en grec pour *Christus* (en grec Χριστὸς).

1. XANTHE, *-thus*, *myth.*, un des quatre chevaux du Soleil selon Martial (*Epigr.*, *l.* 8). Ce poète est le seul qui donne ce nom à un des chevaux du Soleil.

2. — un des chevaux donnés par Neptune à Junon, et depuis à Castor et Pollux. *Virg.*, *Géorg.*, 3, *v.* 89.

3. — cheval d'Achille, prédit à son maître que sa fin approchait, et versa des larmes à ses funérailles. *Hom.*, *Il.*, 19. — *Virg.*, *En.*, 11, *v.* 90. — *Claud.*, 4ᵉ *cons. d'Hon.*, *v.* 556.

XANTHE, *-thus*, *hist.* V. XANTHUS.

1. XANTHE, *géog.*, fl. de la Troade. V. SCAMANDRE.

2. — (*Sirbès*), petite riv. de la Lycie, prenait sa source près de Tlos, au centre même de la province, passait dans la ville de Xanthe et tombait dans la mer, auprès de Patare. Ce fleuve était consacré à Apollon. *Hom.*, *Il.*, 6, *v.* 172. — *Virg.*, *En.*, 4, *v.* 143. — *Strab.*, 14. — *Plin.*, 5, *c.* 27. — *Ptol.*, 5, *c.* 3. — *Stace*, *Théb.*, 4, *v.* 837. — *P. Méla*, 1, *c.* 15.

3. — (*Elsédéné*), v. de Lycie, sur le fleuve de même nom. Les habitans de cette ville passaient pour avoir un courage barbare. Assiégés par Cyrus, et désespérant de pouvoir se défendre, ils renfermèrent dans leur citadelle leurs femmes, leurs enfans et leurs esclaves, et y mirent le feu. Ensuite ils marchèrent à l'ennemi et se firent tous tuer jusqu'au dernier. Xanthus est aujourd'hui en ruines. *Appien*, 4. — *Plut.*, *Brut.*

1. XANTHÉ ou XANTHO (ξανθὴ, blonde), une des Océanides. *Hés.*, *Théog*, *v.* 355. — *Hyg.*, *préf.*

2. — une des nymphes marines à la suite de Cyrène. C'est peut-être la même que la précédente. *Virg.*, *Géorg.*, 4, *v.* 336.

3. — une des Amazones.

XANTHES, *-thi* (ξανθοὶ, blonds), peuples peu connus de la Thrace, étaient ainsi nommés à cause de la couleur de leur chevelure.

XANTHIAS PHOCEUS, nom sans doute fictif d'un jeune homme riche à qui Horace a adressé la 2ᵉ ode de son 4ᵉ livre.

XANTHICLÈS, un des Grecs qui commandaient les dix milles l'an 401 av. J. C.

1. XANTHIPPE, *-ppus*, *myth.*, fils de Mélas, tué par Tydée au siége de Thèbes. *Stace*, *Théb.*

2. — *-ppe*, fille de Dorus, devint épouse de Pleuron, dont elle eut trois enfans, Agénor, Parthaon et Démonice. *Apollod.*, 1, *c.* 7 et 18.

1. XANTHIPPE, *ppe*, *hist.*, femme de Socrate. Son caractère acariâtre mit souvent la patience du philosophe à l'épreuve. Un jour, non contente de l'avoir accablé d'injures, elle lui versa un seau d'eau sur la tête. Socrate lui dit sans s'émouvoir : Après le tonnerre vient la pluie. *Diog. Laërce*, *Socrate*. — *Elien*, *H. D.*, 7, *c.* 10; 9, *c.* 7; 11, *c.* 12. — *Aulu-Gelle*, 1, *c.* 17.

2. — *-ppus*, père de Périclès, se rendit célèbre par ses talens militaires. Général de l'armée navale grecque conjointement avec Léotychide, il vainquit la flotte des Perses à Mycale, l'an 479 av. J. C. On lui éleva par reconnaissance une statue dans la citadelle d'Athènes. Dans la suite, Xanthippe fit des conquêtes dans la Thrace, et y établit solidement la puissance des Athéniens. Il épousa Agariste fille de Clisthène, dont il eut le célèbre Périclès. *Paus.*, 1, *c.* 25; 3, *c.* 7; 8, *c.* 42.

3. — un des fils de Périclès, se déshonora par ses débauches et ses extravagances. Il mourut de la peste avec plusieurs de ses frères, pendant la guerre du Péloponèse, l'an 430 av. J. C.

4. — fameux général lacédémonien, secourut les Carthaginois dans la première guerre punique. Il vainquit les Romains l'an 256 av. J. C., et fit prisonnier le célèbre Régulus. Les Carthaginois témoignèrent d'abord leur reconnaissance à Xanthippe; mais ce sentiment ayant bientôt fait place chez eux à la jalousie, ce général se retira à Corinthe. Quelques auteurs disent que les Carthaginois avaient secrètement donné l'ordre de l'assassiner, et de jeter son corps à la mer. D'autres assurent qu'au moment du départ de Xanthippe, ils lui offrirent un vieux navire incapable de soutenir la mer et prêt à couler bas, mais que le général évita tous les piéges qu'ils voulaient lui tendre. *T. L.*, 18 et 28, *c.* 43. — *Front.*, *Strat.*, 2, *c.* 2 et 14. — *Appien*, *G. P.*

XANTHO. V. XANTHÉ.

1. XANTHUS, *myth.*, fils de Triopas, conduisit une colonie de Pélasges primitivement établis à Larisse dans l'île de Lesbos, et dans ce nouveau séjour substitua à son nom celui de Pélasgus, vers l'an 1721 av. J. C.

2. — père d'Euryanasse, épouse de Tantale. *Scr. d'Eurip.*, *Orest.*, *v.* 5 et 11.

3. — roi des Béotiens, vers l'an 1140 av. J. C., fit la guerre à Thymèle, roi d'Athènes, au sujet du bourg d'OEnoé, que tous deux revendiquaient. Xanthus proposa de vider la querelle par un combat singulier, mais Thymèle n'ayant pas osé l'accepter, un autre prince athénien, Mélanthe, s'offrit à sa place et tua Xanthus. *Conon*, *Narr.*, 39.

1. XANTHUS, *hist.*, ancien historien de Sardes, qui vivait sous le règne de Darius, fils d'Hystaspe, composa une histoire de Lydie, dont il ne reste que des fragmens. *Den. d'Hal.*

2. — philosophe de Samos, qui fut assez longtemps le maître d'Esope.

3. — ancien poète lyrique grec. *Elien*, *H. D.*, 4, *c.* 26. — *Suid.* — *Paus.*, 9, *c.* 6.

XÉNAGORAS, mathématicien qui mesura la hauteur du mont Olympe.

XÉNAIAS, évêque d'Hiérapolis (*Mapug*) en Syrie, vers le commencement du 6ᵉ siècle. On a sous son nom une traduction syriaque du nouveau Testament.

XÉNARE, Spartiate, favori du roi Cléomène.

1. **XÉNARQUE**, *-chus*, poète comique du siècle d'Alexandre. *Suid.*, *Athén.*

2. — préteur de la ligue achéenne, vers l'an 174 av. J. C., voulut secourir Philippe contre les Romains.

3. — philosophe péripatéticien de Séleucie, ouvrit une école de philosophie à Alexandrie, puis à Rome où son talent lui procura la faveur d'Auguste. *Strab.*, 14.

XÉNÉE, *-eus*, de Chio, historien qui écrivit l'histoire de sa patrie.

XÉNÈTES, *-tus* de Locres, fut père de Doris femme de Denys-le-Tyran. *Arist.*, *Pol.*, 5, *c.* 7.

XENIA (ξενία, hospitalière), *myth.*, surnom que les Spartiates donnaient à Minerve considérée comme déesse de l'hospitalité.

Xénia (ξένος, hôte), *archéol.*, présens que s'envoyaient à diverses époques de l'année, principalement aux saturnales et aux anniversaires de leur naissance, les personnes unies par les liens de l'hospitalité ou les nœuds de l'amitié.

XÉNIADE, *-des*, riche citoyen de Corinthe. Diogène le Cynique ayant été mis en vente comme esclave, Xéniade se présenta parmi les acheteurs. « Que sais-tu faire ? » lui demanda-t-il ; « commander aux hommes libres, » répondit le philosophe. Xéniade, frappé de cette réponse, l'acheta, lui donna la liberté et lui confia l'éducation de ses enfans. *Diog. L.*, *V. de Diog.*, 6. — *Aulu-G.*, 2, *c.* 18. — *Macrob.*, *Saturn.*, 1, *c.* 11.

XÉNIUS (ξένιος, hospitalier), surnom de Jupiter que l'on regardait comme présidant à l'hospitalité. *Eschyl.*, *Agam.* — *Platon*, *Lois*, 5. — *Paus.*, 3, *c.* 11.

XÉNOCLÉE, *-cles*, prêtresse de Delphes. Ayant refusé de répondre à Hercule parce qu'il s'était souillé du sang d'Iphitus, le héros enleva le trépied sur lequel elle rendait les oracles, et ne le lui rendit qu'après avoir reçu la réponse qu'il demandait. C'est cette aventure qui donna lieu de feindre qu'Hercule avait combattu contre Apollon pour un trépied. *Paus.*, 10, *c.* 13.

1. **XÉNOCLÈS**, poète tragique grec assez médiocre, contemporain et antagoniste d'Euripide, remporta sur lui le prix de la tétralogie dramatique. *Ælien*, *H. D.*, 2, *c.* 8. — *Schol. d'Aristoph.*, *Grenouil.*, *Act.* 1, *Sc.* 2.

2. — fils du précédent, suivit, à l'exemple de son père, la carrière tragique.

3. — officier d'Agésilas, le suivit dans son expédition en Perse, vers l'an 363 av. J. C.

4. — Achéen, ami d'Aratus.

5. — ami de Cicéron.

6. — architecte d'Eleusis.

7. — fameux rhéteur d'Adramyttium. *Strab.*, 13.

1. **XÉNOCRATE**, *-tes*, célèbre philosophe grec, naquit à Chalcédoine, et fut disciple de Platon, qui lui accorda son estime et son amitié. Il avait la conception lente ; mais il suppléa à ce défaut par un travail infatigable et par une application continuelle. Il succéda dans la direction de l'académie à Speusippe, successeur de Platon, vers l'an 339 av. J. C. Il exigeait de ses disciples qu'ils sussent les mathématiques avant d'étudier sous lui, et il en renvoya quelques-uns, parce qu'ils ne les savaient pas, en disant qu'ils n'avaient pas la clef de la philosophie. Xénocrate avait des mœurs austères ; et il brilla surtout par sa chasteté. La fameuse courtisane Laïs, ayant parié de le faire succomber, ne put jamais y réussir, quoiqu'elle eut employé tous les moyens de séduction, que donnent l'esprit et la beauté. Lorsqu'on l'obligea à payer la gageure, elle répondit qu'elle n'avait point perdu, parce qu'elle avait parié de faire succomber un homme et non pas une statue. Le changement qu'il opéra dans les mœurs de Polémon, jeune libertin (V. Polémon), fit tant d'impression sur les esprits que quand il paraissait dans les rues, les jeunes débauchés se détournaient pour éviter sa rencontre. Sa probité et son désintéressement égalaient sa chasteté. Philippe, roi de Macédoine, ne put jamais le corrompre par des présens. Alexandre lui envoya cinquante talens. Xénocrate reçut les envoyés du prince, et les invita à souper. Ce repas fut celui d'un philosophe tempérant et frugal. Le lendemain les députés ayant voulu lui offrir les cinquante talens, il leur dit : « Le souper d'hier vous a prouvé que je n'ai pas besoin d'argent ; votre maître doit le garder, parce qu'il a plus de monde à nourrir que moi. » Cependant, pour ne point offenser le monarque, il accepta la modique somme de trente mines. Il était pourtant si pauvre, que, n'ayant pu payer un petit tribut que les Athéniens percevaient chaque année sur les étrangers, il fut mis en prison, sans égard pour ses talens et sa vertu. Un de ses amis paya pour lui, et lui fit rendre la liberté. On ne sait comment concilier ce traitement avec le respect qu'on avait pour lui dans les tribunaux. Toutes les fois qu'on le citait à comparaître comme témoin, les juges le dispensaient d'affirmer sa déposition par serment. Il mourut l'an 314 av. J. C., à l'âge de 82 ans. On prétend qu'étant tombé pendant la nuit dans une grande cuve pleine d'eau, il y fut étouffé.

Xénocrate avait été pendant vingt-cinq ans à la tête de l'académie, et avait composé soixante traités, qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous. On dit qu'il ne reconnaissait d'autres dieux que le ciel et les planètes. Au reste, il avait fait peu de changemens à la doctrine de son maître ; seulement il y avait introduit une terminologie empruntée au système des nombres, et avait par là fortifié la tendance que la secte de Pythagore et le Platonisme avaient à se rapprocher. *Cic.*, *Lett. à Attic.*, 16, *ép.* 1 ; *Tusc.*, 5. *c.* 32. — *Val. Max.*, 2, *c.* 10 ; 5, *c.* 32. — *Lucien.* — *Macr.*, *Songe de Scipion*, 1, *c.* 14.

2. — peintre célèbre. *Pline*, 34, *c.* 8.

3. — célèbre médecin, contemporain de Néron. Il nous reste de lui un traité *De la nourriture des animaux aquatiques*, dont la meilleure édition est celle de Leipsick, imprimée en 1774.

1. **XÉNODAME**, *-mus*, fils naturel de Ménélas et de Gnossia. *Apollod.*, 3, *c.* 11.

2. — athlète d'Anticyre en Phocide, fut couronné aux jeux Olympiques. *Paus.*, 10, *c.* 36.

1. **XÉNODICE**, fille de Sylée, qui fut tué par Hercule. *Apollod.*, 2, *c.* 6.

2. — fille de Minos II et de Pasiphaé. *Apollod.*, 3, *c.* 1.

XENODOCHUS, Messénien qui remporta le prix aux jeux Olympiques. *Paus.*, 4, *c.* 5.

1. **XÉNOPHANE**, *-nes*, philosophe célèbre, chef de l'école des Éléatiques métaphysiciens, était né à Colophon vers l'an 535 av. J. C., et fut disciple d'Archélaüs. Dans la force de l'âge, il abandonna l'Asie mineure pour aller s'établir dans la Grande-Grèce, à Elée ou Vélie, qu'occupait alors une colonie de Phocéens, et c'est là qu'il enfanta la doctrine dont les sectateurs forment l'école éléatique. Xénophane, ainsi que Thalès, n'eut point de disciples, et ne tint point une école à proprement parler ; un ami fut le dépositaire de sa doctrine ; il l'écrivit lui-même en vers et l'exposa avec réserve, exempt de l'esprit dogmatique trop ordinaire à ceux qui en-

fantent des systèmes, ou peut-être craignant de s'attirer des accusations par des idées trop hardies. Il mourut, dit-on, âgé de cent ans et dans l'indigence.

Xénophane est le premier qui non-seulement se soit élevé au-dessus du monde purement matériel, mais qui n'ait accordé d'existence véritable qu'au monde intellectuel ou métaphysique. Le monde physique n'avait selon lui qu'une valeur phénoménale; c'est ce qui a fait donner le nom d'*Eléatiques métaphysiciens* à ses sectateurs, par opposition aux *Eléatiques physiciens*, Leucippe, Démocrite, etc., qui n'accordaient de réalité qu'au monde physique. Remontant, ainsi que les grands philosophes ses prédécesseurs, à la génération des choses, et n'étant point satisfait des solutions qu'ils en avaient données, il alla plus loin qu'eux, et se demanda, non plus quelle était la raison de l'existence de ces modes, de ces transformations, mais si ces transformations étaient possibles. Les conséquences du principe de Thalès *ex nihilo nihil*, rien ne se fait de rien, le conduisirent à nier ces transformations et à prononcer que tout ce qui est, est éternel et immuable, et subsistera toujours, que de même que les objets ne peuvent changer, ils ne peuvent être dissemblables, que par conséquent tout est un, ou que l'être est unique. Ce système le conduisit à quelques vues théologiques vraiment sublimes : « Dieu, dit-il, est un; il est parfait; il est toujours semblable à lui-même. On ne peut lui appliquer ni le mouvement, ni la limitation; on ne peut le concevoir sous une forme humaine. » Mais en même temps, il tombait dans la grossière erreur de confondre Dieu avec le monde son ouvrage. Aristote dit que Xénophane attribuait à la divinité une forme sphérique; sans doute que cette forme était purement emblématique, et désignait la perfection et l'unité.

Il est surprenant que Xénophane, passant de la métaphysique et de la théologie à la cosmologie physique, ait admis quatre élémens, affirmé que tout provient de la terre et se résout en elle, ce qui suppose des transformations qu'il niait dans son système de métaphysique, qu'il ait enseigné que les étoiles s'allumaient le matin et s'éteignaient le soir, que les éclipses étaient l'effet de l'extinction momentanée du soleil, etc.

Parménide, qui avait été son disciple et son confident, développa plus expressément et agrandit son système. V. PARMÉNIDE. *Cic.*, *Nat. des D.*, 1, c. 11; *Acad.*, 4, c. 37; *Divin.*, 1, c. 3. — *Lactanc.*, *Instit. div.*, 3, c. 23.

2. — un des courtisans de Philippe V, roi de Macédoine, fut député par ce prince avec Annibal pour conclure entre la république de Carthage et la Macédoine une alliance contre les Romains.

3. — gouverneur d'Olbia, contemporain de Marc-Antoine. *Strab.*, 14.

1. XÉNOPHILE, *-lus*, philosophe pythagoricien et musicien, qui vécut, dit-on, jusqu'à 170 ans. Il avait écrit sur la musique. *Val. Max.*, 8, c. 13. — *Pline*, 7, c. 50.

2. — un des généraux d'Alexandre. *Q. C.*, 5, c. 2.

3. — chef de brigands qu'Aratus enrôla avec sa bande parmi les troupes de la confédération achéenne.

XÉNOPHON, un des historiens les plus célèbres de la Grèce, était fils de Gryllus, et naquit à Athènes l'an 450 av. J. C. Il fut quelque temps disciple de Socrate et étudia sous ce maître la philosophie et la politique. Il prit ensuite le parti des armes, et suivit le jeune Cyrus dans son expédition contre Artaxerce son frère, 401 av. J. C. La bataille de Cunaxa ayant ruiné toutes les espérances des partisans du jeune prince, les Grecs, au nombre seulement de dix mille, furent forcés de songer à opérer leur retraite. Personne n'osait se charger du commandement. Xénophon se mit à la tête des troupes découragées, et à force de courage et de prudence les conduisit à travers des dangers, des obstacles sans cesse renaissans, malgré les attaques perpétuelles des ennemis et des habitans des provinces qu'il traversait, malgré la pénurie des vivres et le manque d'argent, au milieu de la Babylonie, sur les bords de la mer Noire. Le trajet était de 1500 milles, et il fallait traverser toutes les provinces d'Artaxerce. Les troupes mirent 215 jours à faire ce long chemin. Cette retraite fameuse, connue sous le nom de retraite des dix mille, immortalisa Xénophon, et annonça à la Grèce qu'elle pouvait entreprendre ce qu'elle exécuta sous Alexandre : la conquête de l'Asie, et la ruine de l'empire des Perses. De retour dans sa patrie, Xénophon fut soupçonné de favoriser le parti des Lacédémoniens, et condamné à l'exil. Il se retira d'abord à Corinthe, puis s'attacha à Agésilas roi de Sparte qui commandait alors en Asie. Ce prince l'emmena avec lui au secours de Sparte contre les Thébains. Lorsque la guerre fut terminée, les Lacédémoniens pour lui témoigner leur reconnaissance des services qu'il leur avait rendus, ainsi que son fils Gryllus, qui y avait combattu pour eux, lui donnèrent des terres en Elide. Il passa le reste de ses jours à sa maison de campagne, située à Scillonte, près d'Olympie. Il y mourut vers l'an 360 av. J. C.

Xénophon, disciple et ami de Socrate, réunit les grâces d'un Athénien et la force d'âme d'un Spartiate. C'était un philosophe intrépide, supérieur à tous les événemens de la vie. Gryllus, son fils, après s'être couvert de gloire à Mantinée, était resté sur le champ de bataille. La nouvelle de cette mort ayant été portée à Xénophon tandis qu'il sacrifiait, il ôta sa couronne de fleurs qu'il avait sur la tête; mais lorsqu'on eut ajouté que ce fils était mort en homme de cœur, il remit sa couronne sur sa tête en disant : « Je savais bien que mon fils était mortel, et sa mort mérite des larmes de joie plus que des marques de deuil. » *Cic.*, *Orat.*, c. 19. — *Val. Max.*, 5, c. 10. — *Quintil.*, 10, c. 1. — *El.*, *H. D.*, 3, c. 13; 4, c. 5. — *Diog. L.*, 2.

Xénophon nous a laissé un assez grand nombre d'ouvrages. On remarque dans tous les sentimens religieux dont son âme était pénétrée, les principes de justice et de morale qu'il avait puisés dans l'école de Socrate, et toutes les vertus dont son cœur était orné. Son style est simple, noble, clair et pathétique, sans être vigoureux ni sublime. Les modernes l'ont souvent comparé à Fénélon, et en effet il n'est aucun écrivain à qui il ressemble davantage par la naïveté, l'élégance, l'urbanité, la pureté parfaite, et on peut le dire l'onction de son style. Comme philosophe, Xénophon a été de tous les disciples de Socrate le plus fidèle à sa doctrine. Au lieu de s'ouvrir, ainsi qu'Euclide et Platon, des routes nouvelles, et de substituer aux anciennes hypothèses détrônées par Socrate des hypothèses non moins hasardées, il se renferma dans la science morale, et se fit dépositaire de ses principes. Les œuvres de Xénophon se divisent en deux classes : 1° ses ouvrages historiques; 2° ses ouvrages philosophiques.

Les premiers sont au nombre de quatre :

1° L'*Histoire Grecque*, en sept livres. C'est une continuation de l'ouvrage de Thucydide jusqu'à la bataille de Mantinée. Il s'y trouve plusieurs lacunes et des passages falsifiés. Le morceau de la bataille de Leuctres n'est pas assez développé. On voit que c'est à regret que l'auteur rapporte les victoires d'Epaminondas sur sa patrie adoptive.

2° L'*Expédition de Cyrus* le jeune contre son

frère Artaxercès, et la *Retraite des dix mille* (*Anabasis*). Xénophon eut, comme nous l'avons dit, une grande part à cet événement glorieux, qu'il raconte d'une manière très-intéressante et avec la plus grande modestie. Cet ouvrage est un des plus précieux monumens de la science militaire.

3° La *Cyropédie*, en huit livres. C'est moins une histoire qu'un roman politique, dans lequel, sous la personne de Cyrus, l'auteur propose le modèle d'une éducation vraiment spartiate.

4° L'*Eloge d'Agésilas*.

Ses ouvrages philosophiques et moraux, précieux surtout en ce qu'ils sont de tous les mémoires publiés sur Socrate ceux où l'on peut le mieux étudier l'esprit de la philosophie de cet homme si célèbre, sont au nombre de quatre.

1° Les entretiens mémorables de Socrate, le meilleur ouvrage de philosophie de Xénophon. Il contient surtout un recueil d'entretiens de Socrate sur divers objets de morale.

2° L'apologie de Socrate.

3° Le banquet des philosophes. Il paraît que Xénophon a composé cet ouvrage pour servir de pendant à celui de Platon, et dans lequel Socrate n'a pas été peint avec la simplicité qui le caractérisait. C'est un chef-d'œuvre sous le rapport de la composition et du style.

4° Hiéron, dans lequel il fait la comparaison de la vie d'un prince avec celle d'un particulier.

Nous avons encore de lui quatre ouvrages, qui n'ont rien de commun avec la philosophie.

1° De l'économie, en forme de dialogue.

2° De la connaissance des chevaux.

3° Sur les devoirs d'un officier de cavalerie.

4° De la chasse.

Tous les ouvrages de Xénophon ont été publiés avec une traduction latine et française par M. Gail, Paris, in-4°.

2. — médecin de l'empereur Claude, natif de Cos, se disait de la race des Asclépiades. Il fut si avant dans la faveur de l'empereur qu'en sa considération Claude exempta les habitans de cette île de tout impôt. Xénophon se laissa corrompre par Agrippine et hâta, dit-on, la mort de l'empereur en lui introduisant dans la gorge, comme pour le faire vomir, une plume induite d'un poison très-subtil. *Tac.*, *Ann.* 12, c. 61 et 67.

3. — officier des armées d'Adrien.

4. — d'Ephèse et l'auteur de l'histoire d'Abrocome et d'Anthea. On ne peut statuer sur le siècle où il a vécu. Le plus savant de ses éditeurs, le baron de Locella, le place au temps des Antonins; d'autres le croient du quatrième ou même du cinquième siècle. Son roman est fort médiocre et rempli d'aventures peu vraisemblables. Le style en est simple. Ce roman a été publié en grec et en latin, Londres, 1726. Il a été traduit par Jourdan de Marseille, 1748.

XERA (*Xérès*), v. de la Bétique méridionale, chez les Turdetani, au N. et près de Gades, sur le fleuve Bétis.

XÉROLIBYE, *-bya* (ξηρός, sec; Λιβύη, Libye), contrée de l'Afrique, entre la Cyrénaïque et l'Egypte, était ainsi nommée à cause des plaines arides et sablonneuses dont elle était remplie.

XERXÈNE, *-na*, petite province de l'Arménie, ainsi nommée de Xerxès, roi de Perse. *Strab.*, 11.

1. **XERXÈS I**, roi de Perse, fils de Darius et d'Atosse, fille de Cyrus, monta sur le trône l'an 485 av. J.C. Il n'était que le second fils de Darius, mais il fut préféré à Artabarzane, son aîné, parce que celui-ci était né avant que Darius fût roi et eût épousé la fille de Cyrus. La première année de son règne fut employée à continuer les préparatifs que son père avait commencés pour faire rentrer l'Egypte dans le devoir; la seconde, il se mit en campagne, et après avoir vaincu les Egyptiens, il revint à Suze la cinquième année de son règne. Il en sortit presque aussitôt pour aller conquérir la Grèce que Darius avait attaquée et n'avait pu soumettre. Bientôt il fut à Sardes, rendez-vous général des troupes de terre, et y passa en revue une armée de deux, et selon quelques historiens, de cinq millions de soldats. Il est vrai que dans ce nombre il y avait beaucoup de jeunes gens nouvellement enrôlés, de domestiques, d'esclaves et même de femmes; en même temps une flotte formidable s'avançait le long des côtes de l'Asie mineure vers l'Hellespont. Chemin faisant, il avait donné ordre qu'on perçât le mont Athos en Macédoine, qui ne tient à la terre ferme que par un isthme d'une demi-lieue, voulant par là éviter de doubler le cap que forme cette montagne, et qui est un passage dangereux. De Sardes, où il passa l'hiver, il envoya des hérauts à toutes les villes de la Grèce, excepté à Athènes et à Lacédémone, pour demander qu'on lui accordât la terre et l'eau. Au commencement du printemps, il partit de Sardes, et dirigea sa marche vers l'Hellespont, petit détroit qui sépare l'Asie de l'Europe. Ayant appris à son arrivée qu'une violente tempête avait rompu le pont de bateaux qu'il y avait fait construire, il en fut si courroucé, que, pour se venger de cet affront, il fit jeter dans la mer deux paires de chaînes comme pour la mettre aux fers, et commanda qu'on lui donnât trois cents coups de fouet. Quand le second pont fut achevé, il employa sept jours et sept nuits à faire passer son armée, et prenant sa marche à travers la Chersonèse de Thrace, il vint camper à Dorisque, ville située à l'embouchure de l'Hèbre. Quand il arriva près des Thermopyles, son armée de terre était composée de deux millions cent mille hommes. Sa flotte, telle qu'elle était partie d'Asie, consistait en douze cent sept vaisseaux à trois rangs de rames. Chaque vaisseau portait deux cent trente hommes, ce qui faisait en tout deux cent soixante-dix-sept mille six cents hommes. Les peuples d'Europe augmentèrent sa flotte de cent vingt vaisseaux, montés chacun de deux cent trente combattans, ce qui faisait encore vingt-quatre mille hommes. Outre la flotte composée de trirèmes, les vaisseaux de transport, qui portaient les vivres, montaient à trois mille. On ne compte point une multitude de valets, d'eunuques, de femmes et de vivandières. Le défilé des Thermopyles n'avait que vingt-cinq pas de largeur; un petit nombre de troupes pouvait le défendre, et c'était le seul endroit par où l'armée des Perses pouvait entrer dans l'Attique et venir assiéger Athènes. Xerxès fut extrêmement surpris d'apprendre qu'on se préparait à lui en disputer le passage. En effet Léonidas, avec trois cents Spartiates seulement, arrêta l'armée entière des Perses, et lui tua dans le combat vingt mille hommes du nombre desquels se trouvèrent deux frères du roi. Xerxès, étant cependant venu à bout de forcer le passage, entra dans la Phocide, brûlant et saccageant les villes de cette contrée; puis il détacha une partie considérable de son armée pour aller piller le temple de Delphes, et marcha avec le reste vers Athènes, que ses habitans avaient abandonnée, excepté un petit nombre qui s'étaient retirés dans la citadelle qu'ils défendirent jusqu'à la mort avec le plus grand courage. Xerxès prit la ville, y mit le feu et la réduisit en cendres. Ayant appris quelques jours après que sa flotte avait été battue et mise en fuite à

Salamine, il reprit précipitamment le chemin de l'Hellespont, laissant Mardonius l'un de ses généraux, avec trois cent mille hommes pour réduire la Grèce. Arrivé sur le bord de la mer, Xerxès trouva son pont de bateaux détruit, et fut forcé de traverser le détroit, presque seul, sur un misérable bateau de pêcheur. Mardonius, ayant donné une bataille près de Platée, y fut tué, et son armée défaite et dispersée. Le même jour, la flotte des Perses reçut à Mycale, un second échec qui l'obligea de chercher un asile sur les côtes d'Asie. Telle fut l'issue de la fameuse expédition de Xerxès contre la Grèce. De retour dans ses états, il se livra entièrement au luxe et à la mollesse, et ne pensa plus qu'à ses plaisirs. Il fut tué dans son lit par Artabane, capitaine de ses gardes, qui prévint les effets de son ressentiment, l'an 473 av. J. C. Il avait régné un peu plus de douze ans. *Hérod.*, 1, c. 183; 7, c. 3, 4, 5, etc. —*Just.*, 2, c. 10. —*Strab.*, 9. —*Diod.*, 11, c. 3.— *Plut.*, *Thém.* — *Pline*, 4, c. 11. —*Paus.*, 2, c. 9; 8, c. 46.—*Prop.*, 2, *él.* 1, *v.* 22.—*Luc.*, *Phars.*, 2, *v.* 672; 3, *v.* 285.—*Juv.*, *Sat.*, 10, *v.* 174.— *El.*, *H. D.*, 3, c. 25.

2. —II, roi de Perse, succéda à son père Artaxerce-Longue-Main, l'an 425 av. J. C., et fut assassiné la première année de son règne par Sogdien, son frère, sans avoir rien fait de mémorable.

3. — peintre d'Héraclée, qui se rendit célèbre par un tableau de Vénus. *Pline*, 34.

XEUXÈS, un des officiers principaux d'Antiochus-le-Grand, roi de Syrie.

XILINÉ, petite v. de la Colchide, à l'E. et dans l'intérieur des terres.

1. XIPHILIN (Jean), -*linus Joannes*, de Trapézonte (*Trébizonde*), sénateur de Constantinople et ensuite patriarche de la métropole de cette ville en 1064, a laissé un sermon imprimé dans la Bibliothèque des Pères.

2. — (Jean), neveu du précédent, a fait, vers la fin du quatrième siècle, un *Epitome* des quarante-cinq derniers livres de Dion Cassius. Rien ne prouve qu'il ait abrégé les trente-cinq précédens. Cet abrégé, quoique sec et trop court, est précieux cependant en ce qu'il est souvent l'unique document qu'il soit possible de consulter pour l'histoire des empereurs. On ne comprend pas Xiphilin dans le catalogue des auteurs Byzantins, et son ouvrage a été imprimé à part. La meilleure édition est celle de Paris, 1592.

XIPHONIE, -*nia* (*Augusta*), v. grande et opulente de la Sicile orientale, au S. E. de Leontium et au N. de Syracuse, près du promontoire Taurus (*Santa-Croce*). *Strab.*, 6.

XISITHRUS ou Xisuthrus, ayant été averti par Saturne d'un déluge qui devait inonder toute la terre, construisit un vaisseau par le moyen duquel il en fut garanti avec toute sa famille. Quand il en sortit, il disparut et fut mis au rang des dieux. C'est l'histoire de Noé, sous d'autres noms. *Plut.*

XUDAN, nom donné à Mercure par les Etrusques.

XUTHIE, -*thia*, nom donné au territoire de la ville de Leontium en Sicile. *Diod. de S.*, 5.

XUTHUS, fils d'Hellen et petit-fils de Deucalion, ayant été exilé de la Thessalie par ses frères, vint à Athènes où régnait alors Erechthée. La guerre ayant éclaté entre les Eleusiniens et ce prince, il le seconda si vaillamment qu'il obtint en mariage Créüse, sa fille, dont il eut Achæus et Ion, qui devinrent les chefs de deux peuples importans: les Ioniens et les Achéens. Selon une tradition adoptée par Euripide, il n'eut point d'enfans; mais il adopta Ion, que Créüse avait eu d'Apollon avant son mariage. Quoi qu'il en soit, il fut chassé d'Athènes par les Erechthéides comme il l'avait été de Thessalie par ses frères, et après la mort de son beau-père il se retira dans l'Achaïe, où il mourut. *Apollod.*, 1, c. 16; 3, c. 29. — *Euripide*, *Ion.*, *act.* 1, *sc.* 1. — *Paus.*, 7, c. 1.

XYCHUS, Macédonien qui blâma Philippe V, roi de Macédoine, d'avoir fait mourir son fils Démetrius, à l'instigation de Persée.

XYLENOPOLIS ou Xyléopolis, v. bâtie par Alexandre, à l'embouchure de l'Indus, dans la Patalène, au S. O. de Patala. On croit qu'elle subsiste encore aujourd'hui sous le nom de *Laheri*. *Pline*, 6, c. 23.

XYLINE (ξυλινός, de bois), v. de Pamphylie. *T. L.*, 38, c. 15.

XYLOPOLIS (ξύλον, bois; πόλις, ville), v. de Macédoine, ainsi nommée parce que ses maisons étaient construites en bois. *Pline*, 4, c. 10.

XYNÉCIES, *Xynœcia* (ξυνοικέω, habiter ensemble, de ξὺν, avec, ensemble et οἶκος, maison), fêtes athéniennes en l'honneur de Minerve, instituées en mémoire de la réunion des habitans de l'Attique en une seule cité. Elles se célébraient tous les ans le seize du mois Hécatombéon, qui répond à peu près au mois de juillet.

XYNIAS, lac de la Thessalie méridionale, à peu de distance des frontières de la Béotie, chez les Enianes, était traversée par le fleuve Xynius. *T. L.*, 32, c. 13; 33, c. 3.

XYNIES, -*niæ*, petite v. de la Thessalie, chez les Enianes, sur les bords du lac Xynias auquel elle donnait son nom, au S.O. de Ctémène.

XYNIUS, petite riv. de Thessalie, traversait le lac Xynias, et tombait dans le Sperchius.

XYSTARQUE (ξυστὸς, portique; ἄρχω, commander), nom donné dans les Gymnases des Grecs au second officier du gymnase ou au lieutenant du gymnasiarque. *Amm. Marc.*, 21.

XYSTE, -*tus*, *hist.*, ou *Sixtus* ou *Sextus*, a laissé un ouvrage nommé *Enchiridion* ou manuel qui n'existe plus que dans une traduction latine où on lui a donné pour titre *Annulus*; c'est un recueil de sentences pythagoriciennes.

Xyste, -*tus*, *archéol.*, lice vaste et couverte où les athlètes allaient faire leurs exercices pendant l'hiver. Ce nom fut primitivement donné à une enceinte fort étendue qu'il y avait à Olympie, et où les athlètes s'exerçaient avant de paraître aux jeux; il vient, dit-on, de ce qu'Hercule, pour s'endurcir au travail, nettoyait et râclait (ξύω, râcler) tous les jours ce lieu et en arrachait les herbes. *Paus.*, 6, c. 23. —*Tertul.*, *Apoll.*, c. 38.—*Vitruve*, 5, c. 11; 6, c. 10.

XYSTIQUES, -*tici*, gladiateurs romains, qui, l'hiver, se battaient dans les Xystes. V. Xyste.

Y

Y. Chercher par *Hy* les mots que l'on trouverait écrits par Y.

Dans les chiffres grecs, Υ, υ, valait quatre cents.

Z

Z, chez les Romains Z, valait deux mille, et Z̄ deux millions. En Grèce, ζ égalait 7 et ͵ζ égalait 7,000.

Z, dans les sorts, était regardé comme une lettre de mauvais augure.

ZABAD, Ammonite qui avec le Moabite Jozabat tua Joas, roi de Juda, vers l'an 835 av. J. C. *Paral.*, 2, c. 24, *v.* 26.

ZABADÉENS, *-dæi*, peuple arabe situé à l'orient des montagnes de Galaad. On présume que c'est le même que les Nabathéens. *Macch.*, 1, *c.* 12, *v.* 31.

1. ZABATUS (GRAND) ou LYCUS, fleuve d'Assyrie, traverse l'Adiabène et l'Aturie, et se jette dans le Tigre au-dessous de Larisse. *Xénoph.*

2. — (LE PETIT) ou CAPRUS, autre fleuve d'Assyrie, prend sa source aux monts Choatras, chez les Silici, coule au S. et tombe dans le Tigre au midi de Cænæ.

ZABIDIAS, un des intendans de David. *Paral.*, 1, *c.* 27, *v.* 27.

ZABDICÈNE, *-ceana*, contrée d'Asie qui fait partie alternativement de l'Arménie et de la Mésopotamie, et quelquefois de toutes les deux. Elle était située le long des deux rives du Tigre, entre la Mygdonie au S., la Gordyène au N., le mont Masius à l'O. et la Moxoène à l'E. Bezabde en était la ville principale.

ZABDIEL, roi d'Arabie, qui tua Alexandre Balès et envoya sa tête à Ptolémée Philométor, roi d'Égypte. *Macchab.*, 1, *c.* 11, *v.* 17. — *Diod.*, 32.

1. ZABES, *-bæ*, v. de l'Inde au-delà du Gange, sur les confins de la côte d'Or au N., et de la côte d'argent au midi, à l'embouchure du fleuve Sadus.

2. — v. de l'Inde au-delà du Gange, sur la côte la plus méridionale qui fût connue des anciens, entre la Chersonèse d'Or et l'embouchure du Cotiaris.

ZABIENS, *-bii*, anciens philosophes chaldéens dont l'occupation principale était de former des talismans. Ils rendaient un culte aux astres. Cependant on a prétendu que leur religion était éloignée de l'idolâtrie et même qu'Abraham admettait les principes des Zabiens. Si l'assertion a quelque chose de vrai, il faut ajouter que le culte pur rendu aux astres comme images de la divinité devint bientôt idolâtrique. Au reste ils subsistent encore aujourd'hui sous le nom de Sabéens, et se prétendent la plus ancienne nation du monde. V. SABÉENS et SABÉISME.

ZABIRNE, *-na*, ancienne ville de Lydie, où Bacchus tua un animal monstrueux qui ravageait la contrée. *Diod. de Sic.*, 3.

ZABULON, *hist.*, 6e fils de Jacob et de Lia, naquit en Mésopotamie vers 1748 av. J. C. Il eut pour fils Sared, Elon et Jahelet. Il donna son nom à une des douze tribus. V. ci-dessous. *Gen.*, *c.* 30, *v.* 20; *c.* 46, *v.* 14; *c.* 49, *v.* 13. — *Jos.*, *c.* 19, *v.* 10.

1. ZABULON, *géog.*, tribu ou province de la Palestine, s'étendait de l'E. à l'O. depuis le lac de Tibériade jusqu'à la Méditerranée. Cependant quelques géographes modernes veulent qu'elle soit bornée du côté de la Méditerranée par la tribu d'Aser, et du côté du lac de Tibériade par celle de Nephtali. *Nomb.*, c. 1, *v.* 8, etc.

2. — v. de Palestine, dans la tribu d'Aser, selon les uns, et de Zabulon selon les autres. C'était une des villes les mieux bâties de la Judée. *Jos.*, c. 19. *v.* 27. — *Jos.*, *G. des J.*, 3, *c.* 2.

ZABUS, même nom que ZABATUS.

1. ZACHARIE, *-rias*, prince d'une des familles de la tribu de Ruben sous les premiers rois de Juda. *Paral.*, 1, *c.* 5, *v.* 7.

2. — lévite et docteur de la loi, que Josaphat envoya dans les villes de son royaume pour instruire le peuple, vers l'an 908 av. J. C. *Paral.*, 2, c. 17, *v.* 7.

3. — nommé aussi quelquefois AZARIAS, était fils de Joïada, auquel il succéda dans la souveraine sacrificature, vers l'an 836 av. J. C. Joas, roi de Juda, ne pouvant souffrir la liberté avec laquelle ce pontife reprochait à la multitude les superstitions et l'idolâtrie qu'il avait propagées dans son royaume, le fit lapider entre le vestibule du temple et l'autel. Zacharie dit en mourant : « Dieu voit le traitement que vous me faites souffrir; il vengera ma mort. » En effet l'année suivante, l'armée de Syrie envahit la Judée, entra dans Jérusalem, rançonna et pilla les habitans; et cette fatale expédition fut regardée comme une punition de la mort du grand sacrificateur. S. Jérôme et quelques auteurs après lui ont, mais à tort, confondu le fils de Joïada avec Zacharie fils de Barachie (V. ZACHARIE, n° 6 et 7) *Paral.*, 2, *c.* 24, *v.* 20 et 21.

4. — fils de Jéroboam II, roi d'Israël, succéda à son père 780 ans av. J. C. Ses impiétés attirèrent sur lui la colère de Dieu, qui permit qu'il fût tué par Sellum, fils de Jabès, après un règne d'à peine six mois. *Rois*, 4, *c.* 14, *v.* 29. — *Paral.*, 2.

5. — père d'Abi qui fut mère du roi Ezéchias. *Rois*, 4, *c.* 18, *v.* 2; *Paral.*, 2, *c.* 29, *v.* 1.

6. — le onzième des douze petits prophètes, était fils de Barachie. Mais il ne faut pas le confondre avec un autre Zacharie aussi fils d'un Barachie, célèbre comme le dernier juste massacré par les Juifs avant J. C. (V. l'article suivant.) On n'a aucun détail sur sa vie. On sait seulement qu'il fut envoyé de Dieu environ 516 av. J. C.

en même temps qu'Aggée pour encourager les Juifs à rebâtir le temple. Ses prophéties à l'égard de Jésus-Christ sont si précises et si claires, qu'il en parle en évangéliste plutôt qu'en prophète. L'analyse de ses prophéties a fourni à Bossuet un des morceaux les plus éloquens et les plus forts de l'histoire universelle. *Esdras*, *c.* 5, *v.* 1.

7. — fils de Barachie, Juif fameux par sa piété et sa justice, fut massacré par le peuple entre le temple et l'autel. Il est cité comme le dernier juste victime des fureurs de la multitude chez les Hébreux. Du reste on ignore en quel temps il vivait. C'est à tort qu'on l'a confondu avec Zacharie le grand-prêtre (V. n° 3) et Zacharie le prophète (V. n° 6).

8. — époux de sainte Elisabeth et père de saint Jean Baptiste. Un jour qu'il était occupé dans le temple de ses fonctions sacerdotales, l'Ange Gabriel lui apparut debout à la droite de l'autel des parfums, et lui annonça qu'il aurait un fils. Zacharie refusa de le croire à moins d'un signe certain. L'Ange en punition de son incrédulité, lui déclara qu'il demeurerait muet jusqu'à la naissance de son fils. En effet aussitôt sa langue se lia, et il ne recouvra l'usage de la parole que lorsque Elisabeth sa femme lui eut donné le fils annoncé par l'Ange. On ignore ce que devint ensuite Zacharie. *S. Luc*, *c.* 1, *v.* 5, 12, etc.

9. — fils de Baruch, Juif célèbre par ses richesses, son crédit et sa vertu, s'attira par là la haine des Zélateurs qui le traînèrent devant un tribunal de 70 juges choisis par eux, l'accusant de vouloir livrer la ville aux Romains. Zacharie se défendit avec tant d'avantage qu'il fut absous à l'unanimité. Alors les Zélateurs se jetèrent sur lui et le tuèrent au milieu du temple l'an de J. C. 67. *Josèphe*, *G. des J.*, 4, *c.* 19.

10. — surnommé le *Scholastique*, évêque de Mitylène vers l'an 538, composa entre autres ouvrages un dialogue philosophique intitulé *Amonius*.

1. ZACHÉE, *Zachæus*, un des officiers principaux de Judas Machabée. *Machab.*, 2. *c.* 10, *v.* 19.

2. — prince des Publicains, était contrefait et fort petit. Ne pouvant à cause de sa petitesse discerner au milieu de la foule, Jésus qui entrait en triomphe à Jérusalem, il monta sur un sycomore. Jésus arrivé près de lui l'avertit de descendre, ajoutant qu'il allait loger chez lui. C'est alors que Zachée prononça ces paroles célèbres: « *Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison; mais dites un mot et mon âme sera guérie.* » *S. Luc*, *c.* 19, *v.* 2, 5, etc.

ZACORE, *-rus*, un des princes qui vinrent au secours de Persée. Il fut tué par Argus, fils de Phryxus. *Ov.*, *Métam.*, 5.

1. ZACYNTHE, *-thus*, *myth.*, fils de Dardanus. *Paus.*, 8, *c.* 24.

2. — ancien héros béotien, accompagna Hercule dans son expédition d'Espagne. Chargé, après la victoire, de conduire les troupeaux de Géryon à Thèbes, il fut, au milieu de sa route, mordu par un serpent et mourut. Son corps fut enterré, dit-on, dans une île de la mer Ionienne, à laquelle il donna son nom.

1. — ZACYNTHE, *-thus*, *géog.* (*Zante*), île de la mer Ionienne, vers l'E., près des côtes de celle de Céphallénie. Elle a environ 60 milles de circonférence. La capitale de l'île portait le même nom. *Hom.*, *Odyss.*, 1, *v.* 246, 9, *v.* 24. — *Paus.*, 4, *c.* 23. — *T. L.*, 26, *c.* 24. — *Virg.*, *En.*, 3, *v.* 270. — *Pline.*, 4, *c.* 12. — *Strab.*, 2 et 8. — *P. Méla*, 2, *c.* 7. — *Ov*, *Héroïd.*, 1, *v.* 87; *Art d'aim.*, 2, *v.* 432.

2. — capit. de l'île de même nom, sur la côte orientale, au N. du mont Elatus.

ZADRACARTE, *-ta*, v. des Tapuri, en Hyrcanie, sur la côte méridionale de la mer Caspienne, à l'emb. du Ziobéris.

ZADRIS, v. de l'Ibérie, sur le Phase, près de sa source.

ZAGORA, v. de Paphlagonie, au S.E. de Sinope, sur le Pont-Euxin.

1. ZAGRÉE, *-græus*, fils de Jupiter et de Proserpine. Jupiter se métamorphosa pour séduire Proserpine, sous la forme d'un serpent, et s'insinua dans une caverne de Sicile, où sa mère la cachait pour la soustraire à ses poursuites. *Diod. de Sic.*, 1 et 3. — *Hyg.*, *f.* 155 et 167.

2. — c. à d. *grand chasseur* (ζα, particule augmentative, ἄγρα, *chasse*), surnom de Bacchus. Il est à croire que Bacchus Zagrée n'est autre que le premier Zagrée, fils de Jupiter et de Proserpine, mentionné n° 1.

ZAGROS ou ZAGRUS (*Tag-Aiaghi*), grande chaîne de montagnes, qui séparent la Médie de la Perse. *Strab.*, 11.

ZAGURA, v. de la Mésopotamie, vers le S. entre Abdée et Singara, à l'E. et près du Mygdonius.

ZAITHA, v. de la Mésopotamie, sur l'Euphrate, au midi de Circesium. C'est là que Philippe l'Arabe fit périr l'empereur Gordien le jeune l'an 244.

ZALATE, *-tes*, jeune Arménien efféminé envoyé à Rome comme ôtage. *Juv.*, 20, *v.* 164.

ZALEUCUS, disciple de Pythagore, et législateur des Locriens d'Italie, vivait vers l'an 550 av. J. C. Il joignait beaucoup de douceur à une grande fermeté, et voulait que la honte eût sur les esprits plus d'empire que la crainte. Il fit une loi qui condamnait les adultères à être privés de la vue. Son fils ayant été surpris en adultère, il voulut qu'il fût puni suivant la rigueur des lois. Les Locriens intercédèrent en faveur du coupable. Zaleucus fut inflexible. Mais la voix de la nature parlant à son cœur, il se fit crever un œil, et ordonna qu'on en crevât un à son fils. Cette action fit une impression si vive sur les Locriens, que tant qu'il vécut, aucun d'eux ne tomba dans la même faute. Il ne nous reste des lois de Zaleucus que le préambule. *Cic.*, *Lois.* 2, *c.* 6; *à Attic.*, 6. *ép.* 1. — *Strab.*, 6. — *Val. Max.*, 1, *c.* 2; 6, *c.* 5. — *El.*, *H. D.*, 2, *c.* 37; 3, *c.* 17. — *Diod.*, 12.

1. ZALIQUE, *-chus*, p. v. de la Paphlagonie occid., sur la côte, au S. E. de Zagora et à l'embouchure d'un fl. de même nom.

2. — riv. de Paphlagonie, vers l'O., se jette dans le Pont-Euxin, entre Héléga et Zagora, à Zalique.

ZALISSE, *-ssa*, v. de l'Ibérie. dans la Cambysène, sur le Cyrus.

1. ZAMA ou ZAGMA (*Zamora*), v. d'Afrique, dans la Zeugitane, au S. E., dans une plaine à 300 milles au S. de Carthage, sur une petite rivière qui se jette dans le Bagradas. C'est là que se donna la fameuse bataille où Annibal fut vaincu par Scipion, et qui mit fin à la seconde guerre Punique, 202 ans av. J. C. Métellus l'assiégea sans pouvoir la prendre. Après la mort de Juba, elle fut détruite par les Romains. *Sil. Ital.*, 3, *v.* 261. — *Sall. Jugurth.*, *c.* 56. — *Corn. Nep.*, *Annib.*, *c.* 6. — *Flor.*, 3, *c.* 1. — *Hirt.*, *Pans.*, *G. d'Afr.*, *c.* 91.

2 et 3. — v. de Cappadoce. — de Mésopotamie.

ZAMARIS, Juif fort riche, qui partit de la Babylonie, à la tête de 500 cavaliers équipés à ses frais et vint s'établir auprès d'Antioche. Hérode-le-Grand

ır le bruit de sa valeur, lui donna des terres en udée, de grands biens, et une exemption de tous npôts, à condition qu'il s'opposerait aux incurons des brigands, ce que Zamaris accepta. *Jos.*, *nt. Jud.*, 17, c. 2.

1. ZAMBRI ou ZAMRI, fils de Zaré et petit-fils Juda et de Thamar. *Paral.*, 1, *c.* 11, *v.* 6.

2. — prince de la tribu de Siméon, méprisant s défenses de Dieu, entra, à la vue de tout le uple, dans une tente avec une Madianite nommée Cozbi sa maîtresse. Indigné de cette désobéisnce scandaleuse, Phinées, fils du grand-prêtre léazar, les suivit et les poignarda tous les deux. *ombr.*, c. 25., *v.* 14.

3. — général de la cavalerie d'Ela, roi d'Israël, sassina son roi dans un festin, à Thersa, et se mit couronne sur la tête, l'an 929 av. J. C.; mais mri, autre général d'Ela, ayant été proclamé roi ır l'armée, poursuivit Zambri et l'assiégea dans hersa. Zambri s'enferma dans son palais et s'y ûla avec sa famille. Son règne ne fut que de 7 urs. *Rois*, 3, c. 16, *v.* 9 et 10.

ZAMEIS ou ZAMEYS, plus communément Nias. V. ce nom.

ZAMES (*Mont Ajam*), montagne de l'Arabie heuuse, située vers les villes de Thema et de Madeni.

ZAMMARE, *rus* ou ARMSNACHAO, Gymnosoiste indien, se brûla publiquement à Athènes sous s yeux d'Auguste. Heureux et plein de santé, il ulait, disait-il, par une mort volontaire prévenir s revers de la fortune.

ZAMOLXIS, esclave et disciple de Pythagore, compagna son maître en Egypte, et se retira enite dans le pays des Gètes, où il était né. Il s'ocıpa à polir les mœurs de ses compatriotes. Voulant nner à sa législation l'autorité d'une sanction surturelle et religieuse, il demeura trois ans caché ns une chambre souterraine, et répandit le bruit sa mort. La quatrième année enfin, il reparut et croire qu'il revenait du séjour des ombres. Les ètes le crurent et n'osèrent refuser de croire et obéir à tout ce qu'il leur dit. Ils l'adorèrent après mort. Hérodote fait vivre Zamolxis avant Pyagore. Au reste les auteurs anciens se contredint sur le peu qu'ils racontent de ce philosophe. *iod. L.*, *V. de Pyth.* — *Hérod.*, 4, c. 19.

ZAMRAM, premier fils d'Abraham et de Céthura, ıbita dans l'Arabie. *Genès.*, c. 25, *v.* 2.

ZAMRI. V. ZAMBRI.

ZAN ou DAN, même mot que Zeus ou Jupiter.

1. ZANCLE, ancien nom de MESSINE.

2. — ancien nom de toute la Sicile parce qu'on oyait que la faux (ζαγκλή) de Saturne y était mbée.

1. ZANOE, v. de Palestine, dans la tribu de ıda, vers le N. *Josué*, *c.* 15, *v.* 56.

2. — autre ville de la tribu de Juda, au S. E. de première. *Josué*, c. 15, *v.* 34.

ZANOTH. V. ZANOÉ.

ZAPATRA (*Zabatra*), petite v. de Syrie, dans Comagène, près de Barsalium et de Lacabène.

ZARA, un des quatre fils de Raguel, régna après n père dans une contrée de l'Idumée *Genès.*, c. , *v.* 17.

2. — roi d'Ethiopie, ou plutôt de Chus en Arae, fit la guerre à Asa roi de Juda, et fut battu ns la vallée de Nepthali, à Séphata, près de Nasa, l'an 941 av. J. C. *Paral.*, 2, *c.* 16, *v.* 9 et 10.

ZARAIAS, fils du grand-prêtre Ozi. *Paralip.*, 1, 6, *v.* 6.

ZARAME, *-mus*, dieu des Gaulois, était, selon Lucien, le même que le Jupiter des Romains.

ZARANGES ou DRANGES, peuple de la Drangiane. V. DRANGES.

1. — ZARAX, v. du Péloponèse, dans la Laconie, sur le golfe Argolique, au milieu de la côte.

2. — montagne de l'île d'Eubée.

3. — île voisine de l'Eubée.

Ces trois lieux reçurent leur nom de Zarax ou Zarex, fils de Carycus ou Carystus, et petit-fils du Centaure Chiron. *Paus.*, 1, c. 38.

ZARBIÈNE, *-nus*, roi d'une petite contrée septentrionale de l'Asie, était un des auxiliaires de Tigrane contre les Romains. Un des officiers de Lucullus, l'ayant déterminé à se déclarer neutre, Tigrane le fit assassiner. Les Romains lui rendirent les derniers devoirs avec la plus grande magnificence. *Plut.*, *V. de Lucull.*

ZARED, torrent qui traverse la Moabitide et tombe dans le lac Asphaltite. *Nomb.*, c. 21, *v.* 12.— *Deut.*, c. 2, *v.* 13.

ZARÈS, femme d'Aman, premier ministre et favori d'Assuérus, lui donna le conseil de faire de son autorité privée et sans jugement attacher Mardochée au gibet. Elle y fut suspendue elle-même ainsi que son mari, vers l'an 505 avant J. C. *Esth.*, c. 5, *v.* 10 et 14.

ZARIADRAS, était, avec Artaxias, gouverneur d'Arménie, lorsqu'Antiochus-le-Grand fut battu par les Romains, 170 av. J. C. Ils profitèrent de la faiblesse à laquelle cette guerre les avait réduits pour secouer le joug. Ils formèrent les deux royaumes de la grande et de la petite Arménie. Zariadras régna sur la petite Armenie.

1. ZARIASPE, *-spes*, *hist.*, satrape de Perse, qui essaya de se révolter contre Alexandre. *Q. C.*, 9, c. 10.

2. — ZARIASPE. V. BACTRES.

1. ZARIS, v. de la Drangiane, vers l'O., sur un lac de même nom.

2. — (LAC DE) ou d'ARIE, lac de la Drangiane, vers l'O., reçoit l'Elymandre.

ZARMIGÉTHUSE ou ZARMISEGÉTHUSE, *-sa*, plus communément ULPIA TRAJANA. V. ce nom.

ZARMONACHAGAS. V. ZAMMARE.

ZARTAN, lieu de la Pérée, sur le Jourdain. Ce fut jusque-là que restèrent les eaux du Jourdain, lorsque les Israélites le passèrent avec Josué.

ZATHÈS, riv. d'Arménie.

ZAUÈCES, peuple de Scythie. *Hérod.*, 4, c. 193.

ZAVALIS (*Zavalie*), petite v. de la Liburnie, au S. E. d'Arubium.

ZAVANAS, un des dieux des Syriens.

ZARVUS. V. SABUS.

ZAZYNTHE. V. ZACYNTHE.

ZEA, surnom d'Hécate à Athènes.

ZÉADORE, *-ros* (ζῆν, *vivre*; δίδωμι, *donner*), surnom de Cérès comme donnant aux hommes la nourriture et la vie.

ZEB, un des princes de Madian, fut mis à mort par les Ephraïmites, vers l'an 1251 avant J. C. *Jug.*, c. 5, *v.* 25.

ZÉBÉE, *-baus*, et SALMANA, rois des Madianites, faits prisonniers et mis à mort par Gédéon. *Jug.*, 8, *v.* 5 et 21; *Pseaum.*, 82, *v.* 8.

ZÉBÉDÉE, *-aus*, père de Jacques et de Jean, apôtres. *Matth.*, c. 6, *v.* 21.

ZÉBEK, v. de la demi-tribu de Manassé, en deçà du Jourdain, au S. de Scythopolis.

ZÉBIDE, *-da*, mère de Joachim, roi de Juda. *Rois*, 4, 23, *v.* 37.

ZÉBINA (Alexandre), usurpateur du trône de Syrie, sur Démétrius Nicator, 128 ans av. J. C. V. Alexandre, roi de Syrie, n° 2.

ZEBULE, gouverneur de Sichem, donna avis à Abimélech, fils de Gédéon, de la révolte de Gaal, que par là il étouffa dès sa naissance. *Jug.*, c. 9, *v.* 28.

ZÉLA. V. Zélée.

ZÉLAS ou Ziélas, fils de Nicomède Ier, régna après la mort de son père (vers l'an 246 av. J. C.) sur la Bithynie et sur la partie du Pont occidental qui prit de lui le nom de Zélitide. Il mourut après seize ans de règne, laissant le trône à son fils Prusias Ier.

ZELASIUM, promont. de Thessalie. *T. L.*, 31, c. 46.

ZÉLATEURS, *-tores*, secte d'impies, qui parut dans la Judée environ cinq ans avant la conquête de Jérusalem par les Romains (l'an de J. C. 70), et qui, sous prétexte du bien public, fit des maux infinis à cette ville. Ils se donnèrent le nom de *Zélateurs* à cause du zèle qu'ils prétendaient avoir pour l'indépendance de la Judée. On leur donnait aussi celui de *Sicaires* ou d'*Assassins*, soit à cause de leur férocité, soit parce qu'originairement ils avaient composé une bande de brigands qui infestait les campagnes; bientôt assurés de l'impunité, à cause des troubles qui agitaient la ville, ces brigands s'étaient jetés dans Jérusalem et s'y étaient emparés de toute l'autorité. Ils firent arrêter les hommes les plus recommandables et les firent presque tous massacrer. Le grand-prêtre Ananias souleva le peuple contre eux. Obligés de céder au nombre, ils se réfugièrent dans le temple, et en firent leur citadelle. Ils appelèrent les Iduméens à leur secours, se rendirent de nouveau maîtres de la ville, et y exercèrent plus de cruautés qu'auparavant. Les malheurs de Jérusalem étaient si grands, qu'une partie des habitans abandonna la ville pour se rendre aux Romains. *Jos.*, *Ant. J.*, 18, *c.* 2; *G. des Juifs*, 2, *c.* 12. V. Jean de Giscale.

1. ZÉLÉE, *-leia* ou Ziela (*Zéleh*), v. du Pont occidental, au S. E., sur le Scylax, était célèbre par un temple de Vénus Anaïtis, et par deux grandes batailles que s'y livrèrent Mithridate et Triarius, général de Lucullus, en 67 av. J. C., puis César et Pharnace, en 47. *Suét.*, *Cés.*, *c.* 37. — *Hirt. P.*, *G. d'Alex.*, *c.* 72.

2. — v. de la Mysie, au S., sur le fleuve Tarsius, avait un oracle.

3. — v. de Lycie.

ZÉLÈS ou Zélys, *myth.*, un des principaux habitans de Cyzique, fut tué par les Argonautes.

Zélès, *géog.*, v. d'Espagne.

ZÉLITIDE, *-tis*, région du Pont occidental, vers le S. et le fleuve Scylax. Zéla en était la capitale et lui donna son nom.

ZELPHA, servante de Lia, première femme de Jacob. Jacob la prit pour épouse et en eut deux enfans, Gad et Aser. *Gen.*, *c.* 30, *v.* 9; *c.* 46, *v.* 18.

ZEMINA, sacrifice expiatoire qui se faisait dans les mystères d'Eleusis, pour effacer les fautes qui pouvaient avoir été commises dans la solennité.

1. ZÉNAS, docteur de la loi et disciple de S. Paul. *Ep. à Tit.*, *c.* 3, *v.* 13.

2. — général distingué du temps de Maxence, fut envoyé par ce prince en Afrique avec Rufius Volusianus, et, de concert avec ce dernier, attaqua et battit l'usurpateur Alexandre, qui resta sur la place et dont la mort laissa à Maxence la libre possession de l'Afrique.

1. ZÉNOBIE, *-bia*, *hist.*, fille de Mithridate roi d'Arménie, épousa Rhadamiste roi d'Ibérie. Ce prince ayant été chassé de son royaume par les Arméniens, elle l'accompagna dans sa fuite; mais ne pouvant, à cause de sa grossesse, supporter les fatigues d'une longue marche, elle le supplia de lui donner la mort. Rhadamiste résista long-temps à ses prières; mais, craignant enfin qu'elle ne tombât au pouvoir de l'ennemi, il la perça de son épée, et la jeta dans l'Araxe. Ses vêtemens l'ayant soutenue sur les eaux, elle en fut retirée par des bergers; et comme sa blessure n'était pas mortelle, elle guérit, et fut amenée à Tiridate qui la reconnut pour reine. Ce fait qui, quoique rapporté par Tacite, semble un peu fabuleux, a fourni à Crébillon l'idée première de son chef-d'œuvre tragique: Rhadamiste et Zénobie. *Tac.*, *Ann.*, 13, *c.* 37.

2. — (Septimia), célèbre reine de Palmyre, était l'épouse d'Odénat que Gallien, par reconnaissance pour ses services, s'adjoignit pour collègue, et à qui il donna le titre d'empereur des Romains. Zénobie reçut en même temps celui d'Augusta. On prétend qu'elle eut grande part aux victoires de son époux, ayant, selon quelques-uns, autant et plus de courage que lui. Cette princesse n'était point romaine; elle se prétendait descendue des Cléopâtres et des Ptolémées; elle passait pour la plus noble, la plus belle et la plus vertueuse femme de l'Orient; selon d'autres cependant, elle n'était point exempte de faste et d'orgueil; elle voulait qu'on se prosternât devant elle; quelquefois elle faisait des excès de vin, par une sorte de vanité de l'emporter sur les hommes.

Elle eut trois fils d'Odénat, Hérennius, Timolaüs et Vaballath. Jalouse, dit-on, de la préférence qu'Odénat affectait pour un fils d'une autre femme, Hérodote, elle associa son ressentiment à celui d'un neveu de son époux, nommé Méonius, et le fit assassiner l'an de J.C. 267. Ce fait n'est pourtant pas prouvé. Quoi qu'il en soit, après la mort d'Odénat, elle fit revêtir ses trois fils des ornemens impériaux, et leur donna, sans l'autorisation de Gallien et du sénat, les titres d'Auguste et d'empereur que leur père avait possédés. Mais comme ils étaient encore fort jeunes, elle gouverna en leur nom, prenant le titre de reine de l'Orient. Elle jouit environ quatre ans sans contestation de la toute-puissance. Mais au bout de ce temps, Aurélien, reconnu empereur depuis deux ans, tourna ses armes contre elle, lui livra bataille entre Emèse et Antioche, et parvint, malgré le courage et le génie qu'elle développa pendant l'action, à remporter sur elle une victoire complète. De là il marcha contre Palmyre, où l'héroïne se défendit avec opiniâtreté; elle résista aux promesses et aux menaces comme aux forces d'Aurélien. On connaît la lettre célèbre par laquelle elle lui répondit lorsqu'il lui proposa de se rendre (V. Longin). Enfin pourtant se voyant sans ressources, et ne pouvant douter de la prise prochaine de Palmyre, elle s'échappa furtivement de la ville; mais Aurélien la fit arrêter sur la route de Perse, et la conduisit à Rome pour servir d'ornement à son triomphe l'an de J.C. 272. Cette grande princesse y parut liée avec des chaînes d'or que des esclaves soutenaient. Elle était en même temps si chargée de perles que, ne pouvant les porter, elle était souvent obligée de s'arrêter pour se reposer. Du reste l'empereur la traita avec honneur, et la laissa vivre, comme une dame romaine, dans une terre qu'il lui donna à Tivoli (*Tibur*), près le palais d'Adrien. On a souvent répété que cette princesse avait embrassé la religion des Juifs. Cette opinion est peu vraisemblable. Il est à croire qu'elle s'était plutôt formé elle-même une religion analogue au déisme. On ignore ce que devinrent les fils de Zénobie; l'histoire ne dit pas

ils moururent naturellement, ou si Aurélien les fit périr.

Zénobie, élevée dans les fatigues de la chasse, allait ordinairement à cheval, et souvent faisait plusieurs lieues à la tête des troupes. Le célèbre Longin l'avait initiée à la connaissance profonde de la littérature et de la philosophie ; elle savait parfaitement l'Egyptien, entendait le grec, et aurait pu parler latin, si elle avait osé, parce que cette langue était rare dans l'Orient. Outre cela, elle était prudente dans le conseil, ferme dans ses résolutions, grave avec les soldats, sévère pour la discipline militaire, et libérale lorsque les circonstances l'y autorisaient. *Aurél. Vict.* — *Zosim.* — *Suidas.*

ZÉNOBIE, *-bia*, *géog.*, v. de la Syrie septentrionale, dans la Comagène, à l'E. de Resapha et au S. E. d'Alamathe.

ZENOBII INSULÆ, petites îles de la mer Erythrée, sur les côtes de l'Arabie, dans le golfe Sachalite, entre l'embouchure du fleuve Prion et la ville d'Asicron.

ZENOBIUS autrement ZÉNODOTE, sophiste, auteur d'un recueil de proverbes, vivait vers l'an 100 de J. C.

ZÉNODORE, *-rus*, sculpteur qui vivait sous les règnes de Tibère et de Néron. Il fit dans les Gaules, pour les Arverni (en Auvergne), une statue colossale de Mercure, qui surpassait en grandeur toutes celles de l'antiquité. Appelé dans la suite à Rome par Néron, il exécuta un colosse de cet empereur, qui avait cent dix ou cent vingt pieds de hauteur, et qui fut consacré au soleil. Dans la suite, Vespasien fit substituer à la place de la tête de Néron celle d'Apollon. C'est de ce fameux colosse que le Colysée, dont on admire encore les ruines, prit son nom. *Pline*, 34, c. 7.

ZENODORI DOMUS, portion de la Trachonitide, qui appartenait sous Auguste à un petit prince nommé Zénodore.

1. ZÉNODOTE, *-tus*, d'Ephèse, le plus célèbre grammairien de son siècle, florissait vers l'an 280 av. J.C., sous Ptolémée Philadelphe, à Alexandrie où il ouvrit la première école de grammaire. Il fut le premier ou du moins un des premiers inspecteurs de la *Bibliothèque* formée dans cette ville par les Ptolémées. Il donna une édition d'Homère; mais on blâma la hardiesse avec laquelle il rejeta certains vers qui lui parurent apocryphes. *Suid.*

2. — grammairien d'Alexandrie, postérieur au précédent, combattit le critique Aristarque.

3. — de Trézène, avait composé en grec une histoire de l'Ombrie. *Den. d'Hal.*, 2.

4. — sophiste. V. ZENOBIUS.

ZÉNODOTIE, *-tium*, petite place de la Mésopotamie, voisine de Nicephorium. Crassus la saccagea entièrement. *Plut.*, *Crass.*

ZÉNOÏDE, *-nois*, ou mieux ZÉNONIDE. V. ce nom.

ZÉNON, *-no*, nom commun à plusieurs philosophes et à quelques autres hommes célèbres. Les plus célèbres sont Zénon d'Elée (n° 1) et Zénon de Cittium (n° 2), chef des Stoïciens.

1° *Philosophes.*

1. ZÉNON D'ELÉE, naquit à Elée ou Vélie en Italie, vers l'an 504 av. J. C. Il fut disciple de Parménide, il était même, selon quelques-uns, son fils adoptif. Ses sentimens sur l'unité, l'incompréhensibilité et l'immutabilité de toutes choses, étaient à peu de chose près les mêmes que ceux de son maître et de Xénophane. Cependant il poussa plus loin qu'eux, et pressa davantage les conséquences de leur système. Mais il n'alla pas, comme on le lui a reproché, jusqu'à soutenir qu'*il n'y a rien dans l'univers*. Il nia l'existence du mouvement, sans doute comme substance et non comme propriété. On a beaucoup répété que, développant un jour ses argumens à ce sujet devant Diogène, celui-ci pour toute réponse fit quelques tours dans la salle. Sans examiner le mérite philosophique de cette réponse, on voit qu'elle n'a pu être faite par Diogène à Zénon, qui lui était antérieur de près d'un siècle. Ce qui fait de Zénon d'Elée un personnage important dans l'histoire de la philosophie, c'est que c'est à lui que l'on doit l'invention de la logique, ou plutôt de la dialectique, ou du moins la première idée d'en faire une science régulière. Mais on lui reproche d'avoir fait de la dialectique une arme à deux tranchans, une science captieuse, destinée à soutenir le pour et le contre par des sophismes.

Ce philosophe avait un caractère noble, généreux, inébranlable, mais extrêmement irascible. On ignore comment il mourut. Il paraît cependant que ce fut à l'occasion d'une conspiration contre Néarque, tyran d'Elée, conspiration dans laquelle il jouait le premier rôle. Néarque ayant voulu savoir de lui le nom de ses complices, il se coupa la langue avec les dents, et la lui cracha au visage. Quelques auteurs disent qu'ensuite il fut pilé dans un mortier. *Cic.*, *Tusc.*, 2, c. 22; *Acad.*, 4, c. 42; *Nat. des D.*, 3, c 33.—*Diog.*, *L.*, 9, c. 25.—*Val. Max.*, 3, c. 3.

2. — DE CITTIUM, fondateur de l'école stoïcienne.

1° *Détails sur sa vie.*

Zénon naquit l'an 372 av. J. C., à Cittium ou Citium dans l'île de Cypre, et exerça primitivement la profession de marchand. Revenant de la Phénicie avec une cargaison de pourpre, il fit naufrage au port de Pirée, et perdit toutes ses marchandises. Affligé de cette perte qui le ruinait entièrement, il se retira à Athènes, entra chez un libraire, et se mit à lire un traité de Xénophon, dont la lecture lui fit bientôt oublier ses malheurs; il demanda au libraire où demeuraient ces sortes de gens dont parlait cet auteur. Cratès-le-Cynique ayant passé par hasard dans ce moment, le libraire le montra à Zénon, et l'exhorta à le suivre. Il commença en effet, dès ce jour, à être son disciple; il avait pour lors trente ans. Après avoir étudié dix ans sous ce philosophe, et passé dix autres années sous Stilpon de Mégare, sous Xénocrate et Polémon, étant âgé de 50 ans, il osa, malgré la vogue du Platonisme et du Péripatétisme, ouvrir à Athènes dans le Pécile, le plus beau portique (στοά) de la ville, dans le voisinage même de l'Académie et du Lycée, une école nouvelle et bientôt il y vit accourir une foule de disciples, que son honorable caractère lui attachait par les liens de l'estime, et acquit la réputation du plus grand des philosophes contemporains. Cependant il dédaignait les applaudissemens de la foule, et donnait sans cesse l'exemple de la gravité qu'il exigeait de ses élèves. Aucun incident remarquable ne vint troubler sa longue carrière. Il vieillit doucement honoré pour sa vertu, admiré pour ses talens, ne cessant d'enseigner sa doctrine, et mourut âgé de quatre-vingt-dix-huit ans, sans avoir jamais eu la moindre incommodité, l'an 274 av. J. C. Il y avait quarante-huit ans qu'il enseignait sans aucune interruption, et soixante-huit qu'il avait commencé à s'appliquer à la philosophie, sous Cratès-le-Cynique. Sa doctrine fut nommée *Stoïcisme* du portique (στοά), sous lequel il donnait ses leçons.

Le roi Antigone Gonatas, qui l'estimait singulièrement, pleura sa perte, et envoya une députation aux Athéniens, pour les prier d'ensevelir aux frais du public ce grand homme dans le Céramique. Ceux-

ci accomplirent son désir, et rédigèrent à ce sujet un décret qui nous a été conservé par Diogène Laërce. Cléanthe lui succéda dans la direction du Portique.

Doctrine de Zénon.

Venu dans un siècle où les progrès du luxe avaient introduit dans la société le relâchement des mœurs et où les sophismes des Sceptiques avaient ébranlé la certitude, Zénon désirait raffermir les autorités chancelantes de la vérité et de la vertu en les associant intimement l'une à l'autre. Platon, Aristote, Diogène ne lui semblaient pas remplir ce but; il essaya de le remplir lui-même.

Cependant il ne créa point un système complet: n'ayant ni la haute imagination de Platon, ni la vaste science et la force intellectuelle d'Aristote, il emprunta aux écoles antérieures beaucoup de traits divers; et, tout en ajoutant un grand nombre d'idées aux vues de ses prédécesseurs, il leur emprunta les idées qui servirent de bases à son système et les combina quoique souvent divergentes et même contradictoires.

On ne connaît guère ordinairement du stoïcisme que sa morale sévère. Zénon n'attachait cependant pas moins d'importance à la psychologie; c'est même sur elle qu'il basait sa morale.

Voulant écarter toute hypothèse, et rétablir la certitude sur des bases inébranlables, il crut devoir n'admettre que ce qui tombe sous les sens, et proclama le premier formellement et dans toute sa rigueur l'axiome depuis si célèbre (et faussement attribué à Aristote) *nihil est in intellectu quod non priùs fuerit in sensu*.

Les perceptions primitives, sources des idées, étaient, selon Aristote, des *images* des corps. Zénon trouva ce mot trop vague, en ce que l'image ne représente que les contours d'un objet, et que la perception comme l'idée doit représenter l'objet entier. Au mot *image*, il substitua donc celui d'*apparition compréhensive* (métaphore tirée de la main qui embrasse, *comprehendit*), et détermina avec rigueur de quelle manière est représenté l'objet corporel. Il distinguait ensuite deux sortes d'idées, les *naturelles* ou *anticipées*, produites à l'instant même de la perception, et les *artificielles*, fruit des combinaisons de l'intelligence. Il suivait ensuite pas à pas la logique d'Aristote, la simplifiant seulement de temps en temps, principalement à l'article du *syllogisme*.

Quoique reconnaissant les phénomènes intellectuels comme résultat de l'organisation physique, Zénon n'admet jamais un matérialisme grossier et exclusif; il assigne à tous les faits corporels, à toutes les sensations, à tous les mouvemens, un centre d'unité qu'il appelle *Hégémonique* ou *sens directeur* (*Regium aut principale*, *Sén.*, *de Irâ*, 1, *c.* 4.) et le suppose formé d'un feu céleste, étincelle du feu divin répandu dans l'éther et source de la lumière. Ce sens directeur était pour les Stoïciens l'âme.

Cette psychologie était la clé de la théologie ou physique générale de Zénon. De même que l'homme, substance unique, présente deux faces, l'une intérieure, active, directrice, qu'on nomme âme, l'autre externe, passive, dirigée, qu'on nomme corps, de même ce vaste ensemble qu'on appelle le monde peut se considérer tour à tour comme actif ou passif, mouvant ou mu. Dans un sens le monde est Dieu, dans l'autre il est matière. Dieu est donc éternel, universel et cause première; la matière est contemporaine de Dieu et éternelle; enfin l'univers est non pas seulement un tout animé, *un grand animal*, mais un tout raisonnable. Toutes ses parties sont liées, toutes réagissent les unes sur les autres. De là un enchaînement perpétuel et nécessaire de causes: de là la nécessité, le *fatum* auquel tout est soumis, excepté l'âme humaine.

Le sage doit donc être impassible, apathique en présence des douleurs, inébranlable au milieu des bouleversemens du monde physique, esclave de l'irrésistible *fatum*. Renfermé dans le sanctuaire de l'âme, il s'y étudie, il se voit né pour la justice, le beau, et vit conformément à sa nature (*sequere naturam*). Il n'est qu'un bien dans le monde, *la vertu*; le reste mérite à peine le nom de plaisir; il n'est qu'un mal, *le vice*; le reste mérite à peine le nom de douleur. Les fautes ne sont point égales quant au résultat; mais en elles-mêmes toutes sont égales; toutes sont une violation de la loi une, universelle, la vertu.

Tel est l'ensemble du système de Zénon. Ses imperfections et ses suppositions gratuites s'aperçoivent d'elles-mêmes. Entre autres vices de cette théorie, il faut remarquer surtout qu'elle détruit la vie future et ensuite que l'auteur n'offre nul moyen de concilier son *fatum*, principe fondamental sur lequel il fonde la résignation, avec le libre arbitre, principe encore plus essentiel dans son système. Mais la sublimité des principes de morale qu'elle renferme mérite toute l'admiration des grandes âmes.

Zénon atteignit son but. Au milieu de la profonde corruption qui se répandit de Rome et du trône des Césars sur l'univers, la doctrine stoïcienne fit éclore ou développa de grandes vertus. Tous les beaux caractères profanes de cette époque déplorable, Sénèque, Cornutus, Thraséa, Epictète, Tacite, Marc-Aurèle, s'enrolèrent sous ses drapeaux, et, après le nom de chrétien, aucun plus que celui des stoïciens n'effrayait davantage les vices, et n'excitait davantage les persécutions des empereurs. *Cic.*, *Acad.*, 1, *c.* 12; *Nat. des D.*, 1, *c.* 14; 2, *c.* 8 et 24; 3, *c.* 24; *p. Murén.* *c.* 29; *Orat.*, *c.* 32, etc; *Fins.* —*Sénèque.*— *Epictète.* — *Arrien.*—*Elien*, *H.*, *D.* 9, *c.* 26. — *Diog. Laërc.*, 7, *c.* 1.

3. —de Tarse, philosophe stoïcien peu connu, vivait vers l'an 207 av. J. C.

4. — de Sidon, un des philosophes épicuriens, qui soutinrent avec le plus de gloire l'honneur de leur secte, eut entre autres disciples Pompée, Cotta, Pomponius Atticus et Cicéron. Il écrivit un ouvrage contre les mathématiques, qui fut réfuté par Posidonius. *Cic.*, *Fins*, 1, *c.* 5; *Nat. des D.*, 1, *c.* 21 et 34.

2° Personnages divers.

1. ZÉNON, athlète célèbre de Lépréos, fut couronné aux jeux olympiques. *Paus.*, 6, *c.* 15.

2. — général d'un des Antiochus.

3. — rhéteur qui fut père de Polémon I, roi de Pont.

4. — fils de Polémon I, et petit-fils du précédent, régna dans l'Arménie. *Strab.*, 12. — *Tac.*, *Ann.*, 2, *c.* 56.

5. — consul sous Théodose-le-jeune l'an de J. C. 448.

6. — surnommé l'*Isaurien*, empereur d'Orient, monta sur le trône en 475. Vérine sa belle-sœur et Basilisque l'en chassèrent au bout de quelques mois mais il fut rétabli l'année suivante. Ses débauches, ses violences, ses impôts excessifs le rendirent l'objet de la haine publique; sa femme le voyant un jour assoupi par l'ivresse le fit enterrer, disant qu'il était mort. Il mourut dans les plus affreuses tortures (491 de J. C.); on le trouva au bout de quelques jours couvert de sang et ses bras en lambeaux.

ZÉNONIDE, *-nis*, impératrice d'Orient, femme de Basilisque, fut célèbre par sa beauté et par ses intrigues avec Hermate neveu de son époux. Aussi im-

placable dans ses haines que scandaleuse dans ses amours, elle poursuivit avec fureur quiconque rejetait les erreurs de l'Eutychianisme. La chute de Basilisque entraîna la sienne, et elle fut conjointement avec lui envoyée en exil, où elle mourut de faim et de froid, l'an de J. C. 476.

ZÉPHRYS, *-ri*, fils du dieu Zéphyre, paraient de fleurs l'enfance du monde, que la poésie plaçait au printemps. On leur offrait une brebis blanche comme à des divinités favorables. *Virg.*, *En.*, 3.

ZEPHYRE, *-rus* (ζωή, vie ; φέρειν, porter), c'est-à-dire *qui porte la vie*, vent d'occident, et l'un des quatre principaux, était le même que le Favonius des Latins. Il était fils d'Eole ou d'Astrée, et suivant les uns de l'Aurore, suivant les autres de la furie ou harpie Céléno. Les Grecs lui donnent pour femme Chloris, et les Latins la déesse Flore; et Ovide place leur hymen au mois de mai. Quelques poètes ont célébré ses amours avec Psyché (V. PSYCHÉ). Lucrèce, en décrivant la marche des saisons, fait paraître les deux époux dans le cortége du Printemps. Les poètes peignent Zéphyre sous la figure d'un jeune homme d'un air doux et serein : on lui donne des ailes de papillon et une couronne composée de toutes sortes de fleurs, pour désigner son influence bienfaisante sur la nature. Il était représenté ayant la fraîcheur de la jeunesse et la beauté d'un dieu, glissant à travers le vague des airs avec une grâce et une légèreté aériennes, presque nu, et tenant à la main une corbeille remplie des plus belles fleurs du printemps. Il avait un autel à Athènes et dans le temple octogone des Vents. *Hésiod.*, *Théog.*, *v.* 377. — *Ov.*, *Métam.*, 1, *v.* 64; 15, *v.* 700; *Fast.*, 5, *v.* 195. — *Virg.*, *Géorg.*, 1, *v.* 44; *En.*, 1, *v.* 135; 2, *v.* 47; 4, *v.* 223. —*Luc.*, 4. — *Sil. Ital.*, 12. — *Prop.*, 1, *él.* 16, *v.* 34. — *Pline*, 2, *c.* 47.

ZÉPHYRIN, *-rinus*, évêque de Rome après Victor I, l'an 202. On a sous son nom deux épîtres qui appartiennent évidemment à une époque postérieure.

1. ZÉPHYRITIS, Flore, femme de Zéphyre.

2. — surnom de Vénus, tiré d'un des promontoires Zephyrium, qui lui était consacré. *Catul.*, *Epigr.*, 67.

1. ZEPHYRIUM (*capo Bursano*), promontoire du Brutium, près de Locres, était ainsi nommé parce qu'il avait un port exposé au vent d'Ouest (*Zephyrus*).

2. — promontoire de la Cilicie, dans la Trachéotide, entre le promontoire Sarpédon et l'embouchure du Calycadne.

3. — promont. de la Paphlagonie occidentale, chez les Hénètes.

4. — v. du Pont, au N., sur la côte, entre Cérasonte et Tripolis

ZÉRETH-SAHAR, *géog.*, v. de la tribu de Ruben, au milieu des monts Phisga, sur les confins de l'Ammonitide.

ZÉRETH, *archéol.*, mesure hébraïque de longueur, équivalait à une demi-coudée.

ZÉRYNTHE, v. de Samothrace où était une caverne célèbre. *T. L.*, 38, *c.* 41. V. ZÉRYNTHION.

ZÉRYNTHION, caverne célèbre de Samothrace, par où l'on descendait aux enfers. Elle était consacrée à Hécate, et on y sacrifiait pour être garanti des périls que l'on craignait. *Ov.*, *Trist.*, 1, *él.* 9, *v.* 19.

ZETHA, surnom de Vénus chez les Macédoniens.

ZERNE, *-ne*, v. de la Dacie Trajane, au midi, près du Danube et du pont de Trajan.

ZÉTHAR, un des sept eunuques o fficiers principaux d'Assuérus. *Esther*, *c.* 1, *v.* 10.

ZÉTHÈS et CALAÏS, fils de Borée et d'Orithyie, frères de Chioné, de Chthonie et de Cléopâtre. Ces deux jumeaux étaient d'une rare beauté, et possédaient toute la vigueur de leur père. Au moment de la puberté, des ailes leur sortirent des épaules. Encore fort jeunes, ils s'embarquèrent avec Jason, et dans leur chemin délivrèrent leur beau-frère Phinée, roi d'Arcadie, des attaques des Harpyes, donnèrent la chasse à ces monstres jusqu'aux îles Strophades, et les auraient tués sans une voix inconnue qui leur défendit, au nom des dieux, de les poursuivre davantage. Zéthès et Calaïs furent tués par Hercule, dans l'île de Ténos, soit, comme le veut la tradition vulgaire, à la suite d'une querelle avec Typhis, soit aux funérailles de Pélias, soit pour avoir insulté Hylas favori du héros. Les dieux, touchés de leur mort, les changèrent en vents. Hygin dit qu'ils furent enterrés, et qu'on voyait le lieu de leur sépulture s'ébranler sous l'haleine de leur père Borée. *Orph.*, *Argon.*, *v.* 220. —*Apollon.*, 1, *v.* 211. — *Apollod.*, 1, *c.* 27 *et* 29; 3, *c.* 51.—*V. Flac.*, 1, *v.* 469. — *Ov.*, *Mét.*, 6, *v.* 716 — *Paus.*, 3, *c.* 18.

ZETUS ou ZETHUS (ζητεῖν, chercher), fils que Jupiter, déguisé sous la forme d'un Satyre, eut d'Antiope, avait reçu son nom des bergers qui le trouvèrent exposé dans un carrefour sur le mont Cithéron, où sa mère s'était cachée pour fuir le courroux de son père Nyctée. Devenu grand, il aida son frère Amphion à bâtir la ville de Thèbes, et tira vengeance conjointement avec lui des outrages multipliés qu'Antiope avait soufferts de Lycus successeur de Nyctée. Lycus fut mis à mort, et sa femme Dircé, attachée à la queue d'un taureau indompté, périt victime d'une agonie lente et douloureuse. *Hom.*, *Odyss.*, 11, *v.* 262.—*Hyg.*, *fab.* 7.—*Paus.*, 2, *c.* 6. — *Apollod.*, 3, *c.* 7 *et* 8. —*Hor.*, 1, *ép.* 18, *v.* 41. V. AMPHION et DIRCÉ.

ZEUGITANE, *-na*, prov. d'Afrique qui avait pour bornes à l'E. et au N. la Méditerranée, à l'O. la Numidie et au S. la Byzacène. Tunis et Carthage en étaient les villes principales. *Plin.*, 5, *c.* 4. *Isid.*, 14, *c.* 5.

1. ZEUGITES ou ZYGITES, *-tæ*, rameurs placés dans les galères à trois rangs de rames, dans le rang du milieu, c'est-à-dire entre les Thalamites et les Thranites.

2. — nom donné à ceux qui composaient la troisième classe des citoyens d'Athènes parce que, dit-on, ils tenaient le milieu entre les chevaliers et les Thètes, comme les Zeugites marins entre les Thalamites et les Thranites.

ZEUGMA (ζεύγνυμι, joindre), v. de Syrie, dans la Comagène, au S. E., sur l'Euphrate, communiquait par un pont avec Apamée, située de l'autre côté du fleuve ; c'est sans doute cette jonction qui l'avait fait nommer Zeugma. Les deux villes avaient été bâties par Séleucus Nicanor; mais le pont était beaucoup plus ancien. Zeugma était très fréquentée des Romains qui passaient de là dans les contrées orientales. *Pline*, 5, *c.* 24. —*Strab.*, 16. — *Q. C.*, 3, *c.* 7. — *Tac.*, *Ann.*, 12, *c.* 12.

ZEUMICHIUS (Ζεύς, Jupiter; μηχανή, machine), c'est-à-dire le machiniste, nom qu'on donna à Chrysor pour avoir fait plusieurs découvertes utiles, inventé plusieurs machines : l'hameçon, la ligne à pêcher, l'usage des barques pour la pêche, etc.

ZEUS (ζάω, vivre), nom de Jupiter, considéré comme auteur de la vie. On le croit le même que l'Ammon des Egyptiens et des Libyens. Les Grecs l'appelaient aussi Zen, Zan, Zès, Zas, Dis, Den, Dan, etc. *Diod.*, 5.

ZEUXÉ ou Zeuxo, Nymphe, fille de l'Océan et de Téthis.

ZEUXIDAME, -*mus*, roi de Lacédémone, de la race des Eurypontides, succéda à son père Théopompe vers l'an 723 av. J. C., et régna 33 ans. Anaxidame, autrement Archidame, son fils, lui succéda. *Paus.*, 3, *c.* 7.

ZEUXIDAS, préteur des Achéens, déposé pour avoir conseillé à ses compatriotes de faire alliance avec les Romains.

ZEUXIDIA (ζευγνυμι, atteler), surnom de Junon, sous lequel Apis lui bâtit un temple à Argos, en mémoire de ce qu'il avait attelé des bœufs à la charrue pour labourer.

1. ZEUXIPPE, -*ppus*, *myth.*, fils d'Apollon et de la Nymphe Syllis, succéda à Phestus, roi de Sicyone. Selon d'autres, Zeuxippe était une fille de Laomédon, dont le mari, Sicyon, donna son nom à cette partie du Péloponèse. *Paus*, 2, *c.* 6.

2. — -*ppe*, fille d'Eridanus, et mère de Butès l'Argonaute. *Apollod.*, 3. *c.* 15.—*Hyg.*, *fab.* 14.

3. — Nymphe, sœur de Pasithée, et épouse de Pandion.

Zeuxippe, -*ppus*, *hist.*, roi de Sicyone après Adraste, en 1256, régna 32 ans.

ZEUXIS, célèbre peintre grec, natif, selon l'opinion commune, de la ville d'Héraclée, apprit les premiers élémens de son art sous Apollodore, vers l'an 440 avant J. C. Il profita si bien des lumières d'un si grand maître, qu'il le surpassa au bout de quelques années, surtout pour ce qui concernait l'usage habile des couleurs et la pratique du clair-obscur. Apollodore conçut une telle jalousie des succès de son disciple, qu'il fit contre lui une satire en vers, dans laquelle il le traitait de voleur, et lui reprochait que non content de lui avoir dérobé son art, il osait encore s'en parer comme d'un bien légitime. Zeuxis fut insensible à cette injure et n'y répondit que par une suite non interrompue de chefs-d'œuvre, qui lui acquirent en même temps une grande réputation et de grandes richesses.

Quand il fut assez riche, il donna gratuitement ses ouvrages, parce que, disait-il, aucun prix ne pouvait les payer. Il paraît que la vanité, ou, si l'on veut, la conscience de ses talens, égalait dans cet artiste célèbre la grandeur du génie. Ayant achevé un tableau représentant un athlète, il inscrivit au bas : *on le critiquera plus facilement qu'on ne l'imitera.* Comme ceux qui lui demandaient des tableaux se plaignaient souvent de sa lenteur dans le travail, il répondait qu'il peignait lentement parce qu'il peignait pour l'immortalité. Zeuxis avait plusieurs rivaux, dont les plus illustres étaient Timanthe, Androcyde, Eupompe et Parrhasius. Ce dernier entra en concurrence avec lui dans une dispute publique, où l'on distribuait les prix de peinture. Zeuxis avait fait un tableau où il avait si bien peint des raisins qu'un enfant portait dans une corbeille, que, dès qu'il fut exposé, les oiseaux s'en approchèrent pour les becqueter ; sur quoi, transporté de joie, il demanda à Parrhasius qu'il fit donc paraître ce qu'il avait à lui opposer. Parrhasius obéit, et produisit sa pièce couverte, comme il semblait, d'une étoffe délicate, en forme de rideau. « Tirez ce rideau, lui dit Zeuxis, et que nous voyons ce beau chef-d'œuvre. » Ce rideau était le tableau même. Zeuxis s'avoua vaincu ; « car, dit-il, je n'ai trompé que des oiseaux, et Parrahasius m'a trompé moi-même, qui suis peintre. » Le dernier tableau de Zeuxis fut le portrait d'une vieille, et cet ouvrage, dit-on, le fit tant rire, qu'il en mourut : on ne sait en quelle année. Zeuxis excellait à peindre la beauté des formes physiques, et surtout à représenter les femmes ; mais on lui reprochait de ne pas exprimer avec assez de vivacité les sentimens et les passions de l'âme. L'ouvrage le plus célèbre de Zeuxis était l'Hélène qu'il avait faite pour les Agrigentins : le peintre Nicomaque passait régulièrement deux heures par jour à la contempler. *Pline*, 35, c. 9 et 10. — *Plut.*, *Parall.* —*Cic.*, *Invent.*, *c.* 2, § 1. —*Quintil.*, 12, *c.* 10.

ZICHI. V. Ziques.

ZIFLA, Ziélas. V. Zela, Zélas.

ZIGALE, -*la*, v. du Pont oriental, chez les Driles, sur une éminence.

ZIKLAG, v. de la Palestine, au S., sur les confins des tribus de Siméon et de Juda.

ZILIE, -*lia*, ou Zilis (*Azzile*), v. de la Mauritanie Tingitane, sur le rivage de l'Océan atlantique, vers le N., entre Tingis et Lixus. *Pline*, 5, *c.* 1.

ZIMARA, v. de la petite Arménie, à 12 milles des sources de l'Euphrate. *Pline*, 5, *c.* 24.

ZIN ou Tzin ou Tzurullum (Désert de), grand désert de la Palestine méridionale, dans le voisinage de celui de Pharan, à l'E., sur les confins de l'Idumée. *Nomb.*, *c.* 13, *v.* 22. —*Exod.*, *c.* 16, *v.* 1. —*Lévit.*, *c.* 15, *v.* 1.

1. ZINGIS (*cap d'Orfui*) promont. d'Afrique, sur la côte d'Azanie, au N. du prom. *Noti-Cornu*.

2. — péninsule de la côte d'Azanie, vers le N., prend son nom du promontoire Zingis qui en forme l'extrémité orient.

ZIOBERIS, fleuve de l'Hyrcanie qui sort des portes Caspiennes, dans la Médie, et se jette à Zadracarte dans la mer Caspienne. *Q. C.*, 6, *c.* 4.

ZIPÉTÈS. V. Zypoetès.

ZIPH, *hist.*, ou Zipha, fils de Jalaléel, de la famille de Caleb, donna son nom à une ville de la tribu de Juda. *Paral.*, 1, *c.* 4, *v.* 16.

1. Ziph, *géog.*, désert de la Judée, dans la tribu de Juda, près de la mer Morte et du pays d'Engaddi. *Rois*, 1, *c.* 23, *v.* 15.

2. — v. du désert de Ziph, au midi de Théeua.

3. — v. de la tribu de Juda, à huit milles d'Hébron, vers l'E.

ZIQUES, -*chi*, peuples qui habitaient une partie de la côte méridionale du Pont-Euxin.

ZITHA, v. de Mésopotamie.

ZIZA, *hist.*, un des fils de Roboam, roi de Juda. *Paralip.*, 2, *c.* 11, *v.* 20.

Ziza, *géog.*, v. d'Arabie.

ZIZITH, houpes de diverses couleurs, qu'il avait été ordonné aux Israélites de porter aux quatre coins de leurs manteaux, pour les faire souvenir sans cesse des commandemens de dieu. *Nombr.*, *c.* 15, *v.* 38. —*Deutér.*, *c.* 22, *v.* 12.

ZOAN, un des noms de la ville de Tanis.

ZODIAQUE, -*cus* (ζώδιον, diminutif de ζῶον, animal), espace du ciel que le soleil parcourt durant l'année, et qui est divisé en douze parties, où sont douze constellations qu'on nomme les douze signes du zodiaque, et dont voici les noms : le Bélier, le Taureau, les Gémeaux, l'Ecrevisse, le Lion, la Vierge, la Balance, le Scorpion, le Sagittaire, le Capricorne, le Verseau et les Poissons. Au milieu du zodiaque on plaçait ordinairement le dieu Pan (τὸ Πᾶν, le tout), ce qui semble annoncer qu'il était originairement considéré comme le symbole de l'univers.

Les noms des constellations renfermées dans le Zodiaque ont été réunis dans ces deux vers latins :

Sunt Aries, Taurus, Gemini, Cancer, Leo, Virgo
Libraque, Scorpius, Arcitenens, Caper, Amphora,
Pisces.

Les trois premières, savoir : le *Bélier*, le *Taureau*, les *Gémaux*, répondent aux mois de printemps ;

mars, avril, mai; le *Cancer*, le *Lion*, la *Vierge*, aux mois d'été : juin, juillet, août; la *Balance*, le *Scorpion*, le *Sagittaire*, aux mois d'automne : septembre, octobre, novembre; et les trois dernières, savoir : le *Capricorne*, le *Verseau* et les *Poissons*, aux mois d'hiver : décembre, janvier et février.

ZOÉTÉ, petite v. de l'Arcadie, vers le centre.

ZOÉTÉE, *-teus*, fils de Tricolonus, fonda en Arcadie une ville qui porte son nom.

1. ZOÏLE, *-lus*, un des officiers d'Alexandre.

2.—critique célèbre par sa haine contre Homère, était natif d'Amphipolis et exerçait la profession de sophiste et de grammarien à Alexandrie, vers l'an 249 av. J. C. Il se surnommait lui-même *Homeri-Mastix*, c'est-à-dire le fouet, le fléau d'Homère. Ayant présenté à Ptolémée Philadelphe une critique sévère des œuvres de ce poète, loin de recevoir de lui l'accueil qu'il espérait, il fut chassé avec indignation, et même, dit-on, mis en croix; d'autres veulent qu'il ait été brûlé vif à Smyrne. Ces contradictions démontrent assez la fausseté d'une narration déjà si invraisemblable en elle-même. Du reste, on n'a aucun détail sur sa vie, et le temps nous a privé de tous ses écrits. La critique d'Homère n'était pas le seul ouvrage qu'il eût fait en ce genre; il paraît qu'il avait fait un travail analogue sur Socrate et sur Platon. Le nom de Zoïle est resté synonyme de critique partial et jaloux, quoique pourtant on doive supposer en Zoïle la manie du paradoxe littéraire plutôt que la jalousie. *Ov.*, *Ann.*, *v.* 366.— *Plutarque, El.*, *H. D.*, 1, *c.* — *Longin*, *traité du Subl.*

ZOÏPPE, *-ppus*, gendre d'Hiéron, roi de Sicile.

ZOMZOMIM, ancienne race de Géans qui demeuraient au-delà du Jourdain, dans le pays nommé depuis Ammonitide. *Deuter.*, *c.* 2, *v.* 20.

1. ZONA, v. de Thrace, sur la mer Egée. C'est des bois voisins de cette ville que la fable raconte qu'ils suivirent Orphée. *Hérod.*, 5, *c.* 59. — *P. Méla.*, 2, *c.* 2

2. — v. d'Afrique peu connue.

ZONARAS (JEAN), auteur grec byzantin, du 12e siècle, est connu principalement par ses *Annales* qui sont divisées en dix-huit livres et qui contiennent une histoire générale depuis la création du monde jusqu'à l'an 418. Cet auteur a peu de critique et de jugement; mais il est précieux par son impartialité et par les extraits qu'il a faits d'auteurs perdus aujourd'hui. On a encore de lui un *Glossaire*, des traités de théologie et un recueil de poésies sacrées. Ses ouvrages ont été imprimés à Paris en 1686.

ZOOM, un des fils de Roboam. *Paral.*, 2, 11, *v.* 1,

ZOGTHECA (ζῶον, animal; τίθεναι, placer), endroit où l'on tenait chez les Romains les animaux destinés pour les sacrifices.

1. ZOPYRE, *-rus*, seigneur persan, fils de Mégabyse, célèbre par son dévouement à Darius. Lorsque ce prince assiégeait Babylone, il se coupa le nez et les oreilles, entra dans la ville, et dit aux Babyloniens que le roi l'avait mis en cet état, parce qu'il lui avait conseillé de lever le siége. Ayant gagné par cet artifice la confiance des assiégés, il livra Babylone à Darius. Ce prince lui donna en récompense le revenu de la province de Babylonie pour toute sa vie et le combla de distinctions et de caresses. *Hérod.*, 3. *c.* 154. — *Just.*, 1, *c.* 10.

2. — officier argien, qui coupa la tête à Pyrrhus. *Plut.*

3. — médecin célèbre, donna à Mithridate un antidote qu'il appelait *ambroisie*, c'est-à-dire breuvage d'immortalité, et qui selon lui était un préservatif contre toute espèce de poisons.

4. — orateur de Clazomène. *Quintil.*, 3, *c.* 6

5. — rhéteur de Colophon.

6. — habile physionomiste dont parle Cicéron. *Tusc.*, 4, *c.* 37; *Dest.*, 5.

ZORE ou ZORA. V. TYR.

ZORAMBE, *-ba*, fleuve de la Gédrosie, chez les Ichthyophages, vers l'O., se jette dans la mer Erythrée, près de l'île Carnine.

ZOROANDE, *-da*, chaîne du Taurus, séparait la Mésopotamie de l'Arménie. *Pline*, 6, *c.* 27.

ZOROASTRE, *-aster*, philosophe célèbre, que l'on fait vivre du temps de Ninus, roi des Assyriens, quatre cents ans avant la guerre de Troie. Les orientaux modernes ont écrit sur sa vie, sa doctrine et sa morale avec beaucoup de détails, et la critique européenne a pu tirer des matériaux qu'ils ont réunis, une histoire satisfaisante; mais les anciens ne le connaissaient que très-imparfaitement. Ce n'est donc point ici qu'il faut reproduire l'histoire de Zoroastre; nous nous bornerons à dire ce qu'en savaient les anciens. Selon eux Zoroastre, né en Perse, était extrêmement habile dans l'Astrologie. Il voyagea dans les Indes où il conversa avec les Brachmanes; de retour dans la Perse, sa patrie, il y fut le fondateur et le chef, ou plutôt le réformateur de cette secte de philosophes persans appelés Mages, qui adoraient Dieu sous la figure du feu. Leur doctrine fondamentale consistait à reconnaître deux principes, l'un, Oromaze, qui était la cause de tout le bien, et l'autre, Arimane celle de tout le mal. Le premier, selon eux, était représenté par la lumière, et le second par les ténèbres. Quelques-uns font régner Zoroastre dans la Bactriane, et c'est l'opinion généralement adoptée par les savans modernes. Au reste, tout ce qui concerne Zoroastre est si peu connu que, quelques-uns distinguent deux, trois et même six législateurs de ce nom. Ceux qui n'en reconnaissent que deux font du premier un astronome qui vint à Babylone 2459 ans av. J. C., et regardent le deuxième comme natif de Perse, et comme le restaurateur de la religion des Mages. Ils le placent l'an 589 ou l'an 519 av. J. C. *Pline*, 7, *c.* 10. — *Aug.*, *Cit. de D.*, 21. — *Just.*, 1, *c.* — *Suidas.*

ZOROBABEL, juif, fils de Salathiel et neveu du roi Joakim. Cyrus lui remit les vases sacrés du temple et le chargea de reconduire le peuple à Jérusalem, vers l'an 532 av. J. C.; mais les Samaritains traversèrent ses desseins, dès qu'il revint en Perse. Darius, fils d'Hystaspe, son ancien ami, ayant été élu roi, fut si satisfait des réponses que Zorobabel faisait, dans une assemblée de courtisans, aux questions que se proposaient entre eux les officiers pour amuser ce prince, qu'il lui promit de lui accorder tout ce qu'il voudrait. Zorobabel ne demanda que des lettres pour le rétablissement de Jérusalem et du temple, les obtint et parvint, malgré ses ennemis, à rebâtir le temple. La première chose que fit Zorobabel, en sortant du palais, après avoir obtenu cette faveur du roi, fut de rendre grâces à Dieu avec les principaux de sa nation. *Esd.*, 1, *c.* 4, *v.* 2; *c.* 2, *v.* 7.

1. ZOSIME, *-mus*, habile chimiste de Panopolis en Egypte, a laissé quelques manuscrits grecs sur la science qu'il cultivait. Il vivait vers l'an 290 de J. C.

2. — (St.), évêque de Rome, après Innocent I, en 417, se laissa d'abord entraîner dans le Pélagianisme par Célestius, mais ensuite il reconnut ses erreurs, anathématisa les hérétiques, et les fit chasser de Rome par l'empereur. Zosime était rempli d'érudition. Il laissa quatorze lettres écrites avec véhémence et avec chaleur. On les trouve dans la collection intitulée : *Epistolæ Romanorum pontificum.*

3. —célèbre historien grec, du cinquième siècle. On ignore la date précise et le lieu de sa naissance, ainsi que presque tous les détails de sa vie. Seulement on sait qu'il fut avocat et comte du fisc à Constantinople même, vers le règne de Théodose II. On a de lui, sous le titre d'*Histoire moderne*, une histoire de l'Empire romain en six livres, qui embrasse depuis Auguste jusqu'à l'an de J.C. 410. Le premier qui était pour ainsi dire l'abrégé de presque tout l'ouvrage, et qui contenait l'histoire des empereurs depuis Auguste jusqu'à Probus, n'existe plus. Les autres nous ont été conservés dans toute leur intégrité, à l'exception du second et du sixième dont les commencemens manquent. Zosime avait puisé ses matériaux dans une série d'anciens historiens aujourd'hui perdus pour nous, entre autres Dexippe et Eunape ; il est facile de voir que beaucoup de critique, de jugement et d'exactitude ont présidé à sa rédaction. Cependant les chrétiens contemporains et même quelques modernes l'ont accusé de partialité à cause des jugemens sévères qu'il porte sur les empereurs, premiers fauteurs du christianisme, et des éloges qu'il prodigue à Julien. La meilleure édition de Zosime est celle de Reitemeser, Leipsik, 1784.

ZOSINE, femme de Tigrane, roi d'Arménie, fut faite prisonnière par Pompée. *Plutarq.*, *V. de Pomp.*

ZOSTÉRIE, *-ria* (ζωστὴρ, ceinture), statue qui fut consacrée par Amphitryon à Minerve, lorsqu'il se ceignit ou s'arma pour aller combattre les Eubéens. *Hom.*, *Il.*, 2, *v.* 478 ; 11, *v.* 15. — *Paus.*, 9, *c.* 17.

ZOSTERIUS, surnom d'Apollon, ainsi appelé de Zoster, endroit maritime de l'Attique, où les pêcheurs lui offraient, ainsi qu'à Latone et à Diane, tous les poissons qu'ils prenaient. *Cic à Att.*, 3, *ép.* 12.

ZOTALE, *-la*, lieu de la Margiane, dans le voisinage d'Antioche. Près de là le Margus se divisait en deux branches. *Plut.*, 6, *c.* 16.

ZOTEATAS et ZOTÉLISTÈS, *-tes* (ζωή, vie), surnom d'Apollon, regardé comme principe de la vie, à Argos et chez les Corinthiens.

ZOTRACYTE ou ZOTRAUSTE, *-tes*, Scythe, législateur des Arimaspes. *Diod. de Sic.*

ZOZONISIOS, pierre qui, selon Pline, se trouvait dans le lit du fleuve Indus, et était employée par les mages.

1. ZUCCHIS, v. de l'Afrique Syrtique, près de la petite Syrte, sur le bord d'un lac de même nom, était célèbre par ses teintures en pourpre. *Strab.*, 17.

2. — lac voisin de la v. de Zuchis.

ZUZIM, anciens Géans qui habitaient au delà du Jourdain et qui furent vaincus par Chodorlahomor et ses alliés, vers l'an 1925 av. J. C. On conjecture que ce sont les mêmes que les Zomzomim. *Genès.*, *c.* 14, v. 5.

ZYGACTÈS (ἄγειν, briser ; ζυγὸν ; joug), fleuve de Thrace, ainsi nommé, dit-on, parce qu'à son passage le chariot de Pluton enlevant Proserpine s'y rompit en éclats. *Claud.*, *Enl. de Proserp.*

ZYGANTES, nation Africaine, la même sans doute que les Zygrites.

ZYGES, *-gi* ou CERKÈTES, peuples de la Sarmatie européenne, qui habitaient entre les monts Coras à l'O. et les rives de l'Hypanis et du Dardanus à l'E. Quelques auteurs les attribuent à la Colchide. *Strab.*, 11

ZYGIE, *-gia* (ζεύγνυμι, unir), nom sous lequel on adorait en Grèce Junon comme déesse du lien conjugal. C'était la même que la Juno Jugalis des Romains. *Virg.*, *En.*, 4, *v.* 59.

ZYGITES. V. ZEUGITES.

ZYGOPOLIE, *-lia* ou ZYGOPOLIS, petite v. de la Cappadoce, vers l'E., sur les confins de l'Arménie. *Strab.*, 12.

ZYGRITES, *-tæ*, peuplade peu connue de la Libye intérieure.

ZYNTHRIS, autrement OXYNTHÈS, roi d'Athènes, après Démophoon, en 1174, régna jusqu'en 1162. Aphidas fut son successeur.

ZYPOETÈS, roi de Bithynie, monta sur le trône vers l'an 328 av. J.C., et mourut après un règne de 47 ans. Nicomède I, son fils, lui succéda.

FIN DU DICTIONNAIRE DE L'ANTIQUITÉ.

TABLEAUX

DES

MESURES, POIDS ET MONNAIES

DES GRECS, DES ROMAINS ET DES JUIFS,

SUIVIS DE LA SÉRIE DES CHIFFRES ET DES CALENDRIERS DE CES TROIS PEUPLES.

AVERTISSEMENT
SUR LES TABLES DES MESURES.

Manière de se servir de ces Tables.

Dans les Tables suivantes les noms des mesures de toute espèce ont été disposés de manière que l'on vît d'un seul coup d'œil tous les rapports que les mesures de même classe ont entre elles et avec nos mesures. Le nom placé le plus haut à gauche indique toujours la plus petite mesure ; celui qui vient au-dessous exprime une mesure plus grande, et indique, par le nombre placé à gauche, combien de fois elle contient la petite; le troisième indique une mesure plus grande encore, avec le nombre de fois qu'elle contient les deux précédentes ; ainsi de suite jusqu'au dernier, qui indique la plus grande mesure, avec le nombre de fois qu'elle contient toutes les autres. En outre, les colonnes de droite indiquent l'évaluation en mesures françaises anciennes et modernes.

Bases adoptées dans ces Tables.

Dans les évaluations nous supposons les mesures françaises connues; cependant nous indiquons au bas des Tables la valeur des grandes mesures d'un usage peu commun, ou de celles qui ont reçu dans l'usage différentes évaluations, comme la lieue.

Nous préviendrons une fois pour toutes que le mètre dont nous nous servons, et auquel sont rapportées toutes les mesures carrées et cubiques, est celui qui a été fixé par une loi sous le nom de *mètre définitif*, valant en lignes 443,295936.

Dans les calculs on a généralement retranché les fractions qui s'élevaient au-delà des centièmes, et qui exigeaient plus de trois chiffres au dénominateur; mais on a eu soin d'indiquer en tête de chaque Table l'évaluation rigoureuse de la mesure principale, qui par là servira d'unité, et au moyen de laquelle on retrouvera facilement la valeur absolue des multiples et des fractions.

Les mesures principales ont été distinguées par un caractère plus gros. (Pour les raisons qui nous ont guidés dans l'évaluation de ces mesures, voyez la PRÉFACE.)

I. MESURES DE LONGUEUR DES GRECS.

1. *Petites mesures.* (Unité : Pied olympique = 11 pouces, 4 lignes $\frac{65{,}088}{100{,}000}$).

										Mesure	pieds.	pouc.	lig	centim.
										Dactyle *ou* doigt (Δάκτυλος)			$8\frac{35}{250}$	1 92661
2										Condyle (Κόνδυλος)		1	$5\frac{10}{125}$	3 85323
4	2									Palme, Paleste (Παλαιστή), *anciennement* Doron (Δῶρον)		2	$10\frac{20}{125}$	7 70647
8	4	2								Dichas (Διχάς) *ou* Hémipodion (Ἡμιπόδιον), c'est-à-dire demi-pied		5	$8\frac{40}{125}$	15 41295
10	5	$2\frac{1}{2}$	$1\frac{1}{4}$							Lichas (Λιχάς)		7	$1\frac{40}{100}$	19 2661
11	$5\frac{1}{2}$	$2\frac{3}{4}$	$1\frac{3}{8}$	$1\frac{1}{10}$						Orthodoron (Ὀρθόδωρον)		7	$9\frac{94}{100}$	21 1928
12	6	3	$1\frac{1}{2}$	$1\frac{1}{5}$	$1\frac{1}{11}$					Spithame (Σπιθαμή)		8	$6\frac{12}{25}$	23 1194
16	8	4	2	$1\frac{3}{5}$	$1\frac{5}{11}$	$1\frac{1}{3}$				Pied grec ancien ou Olympique * (Ποῦς)		11	$4\frac{65}{100}$	30 8259
18	9	$4\frac{1}{2}$	$2\frac{1}{4}$	$1\frac{4}{5}$	$1\frac{7}{11}$	$1\frac{1}{2}$	$1\frac{1}{8}$			Pygmé (Πυγμή)		0	$9\frac{36}{50}$	34 67905
20	10	5	$2\frac{1}{2}$	$2\frac{1}{5}$	$1\frac{9}{11}$	$1\frac{2}{3}$	$1\frac{1}{4}$	$1\frac{1}{9}$		Pygon (Πυγών)	1	2	$2\frac{40}{50}$	38 5323
24	12	6	3	$2\frac{2}{5}$	$2\frac{2}{11}$	2	$1\frac{1}{2}$	$1\frac{1}{3}$	$1\frac{1}{5}$	Coudée grecque (Πῆχυς)	1	5	1	46 2388

* Vers le troisième siècle av. J. C. on introduisit, dans l'Asie mineure et dans quelques provinces orientales de l'empire romain, un pied d'une autre dimension, connu sous le nom de Philétérien (de Philétère, fondateur du royaume de Pergame, l'an 283 avant J. C.).

Ce pied, un peu plus grand que le pied ordinaire, valait . . . . 1 pied 1 pouce $1\frac{32}{100}$ lig. — 35 4004 centim.

MESURES DE LONGUEUR DES GRECS.

2. *Grandes mesures.* (Unité : Stade = 569 pieds $\frac{3750}{10,000}$).

Mesure	en pieds grecs	en pas	en orgyies	en décapodes	en hammas	en plèthres	en stades	en diaulos	en hippicons	toises.	pieds.	pouc.	lig.	mètres.	cent.	
Pied grec (Ποῦς)												11	4 $\frac{65}{100}$	0	30	8259
Pas grec (Βῆμα)	2 $\frac{1}{2}$										2	8	11	0	77	06475
Orgyie (Ὀργυιά) *ou* Aune grecque	6	2 $\frac{2}{5}$									5	8	5	1	84	95540
Décapode (Δεκάπους), Acène (Ἄκαινα), Calamos (Κάλαμος)	10	4	1 $\frac{2}{3}$							1	3	5	10	3	08	25900
Hamma (Ἅμμα)	60	24	10	6						9	3	0	2	18	49	55400
Plèthre (Πλέθρον)	100	40	16 $\frac{2}{3}$	10	1 $\frac{2}{3}$					15	4	10	7	30	82	59000
STADE OLYMPIQUE (8[e] du mille romain).*	600	240	100	60	10	6				94	5	4	6	184	95	54000
Diaulos (Δίαυλος)	1200	480	200	120	20	12	2			189	4	9	0	369	91	08000
Hippicon (Ἱππικόν)	2400	960	400	240	40	24	4	2		379	3	6	0	739	82	16000
Dolichos (Δόλιχος)	7200	2880	1200	720	120	72	12	6	3	1138	4	6	0	2219	46	48000

* On introduisit vers le troisième siècle, dans quelques provinces orientales de l'empire romain, un stade un peu plus long, basé sur le pied Philétérien (*voy.* la table précédente), dont il contenait 600. Ce stade valait. . . . . 109 toises 1 pied 9 pouc. 0 lig. — 213 mètres 0 cent. 2

Il ne paraît pas que les Grecs aient employé, avant le troisième siècle, d'autre stade que le stade olympique, et ceux que quelques géographes ont distingués ne sont que les résultats de conjectures faites pour concilier des évaluations différentes données par des auteurs anciens.

Pour l'évaluation d'un nombre donné de stades, voyez la table suivante.

II STADES GRECS EN LIEUES ET MYRIAMÈTRES.

NOMBRE de STADES.	VALEUR EN MESURES — ANCIENNES — Lieues.	Toises.	Pieds.	NOUVELLES — Myriam.	Kilom.	Mètres	Cent.	Millim.	NOMBRE de STADES	VALEUR EN MESURES — ANCIENNES — Lieues.	Toises.	Pieds.	NOUVELLES — Myriam.	Kilom.	Mètres.	Cent.	Millim.
1		94	5			184	83	4	600	24	2209	3	11	0	972	30	4
2		189	5			369	99	2	700	29	297	3	12	9	467	68	8
3		284	4			554	82	6	800	33	665	4	14	7	963	07	2
4		379	3			739	65	9	900	37	1033	5	16	6	458	45	6
5		474	3			924	81	8	1000	41	1402	1	18	4	955	45	6
6		569	2		1	109	65	2	2000	83	524	0	36	9	910	91	2
7		664	2		1	294	81	0	3000	124	1926	1	55	4	866	36	8
8		759	1		1	479	62	3	4000	166	1048	0	73	9	821	82	4
9		854	0		1	664	47	7	5000	208	169	5	92	4	777	28	0
10		949	0		1	849	63	6	6000	249	1572	0	110	9	732	73	6
20		1897	5		3	698	94	7	7000	291	693	5	129	4	688	19	2
30	1	566	3		5	547	93	3	8000	332	2096	0	147	9	643	64	8
40	1	1515	3		7	397	56	9	9000	374	1217	5	166	4	599	10	4
50	2	184	1		9	247	85	0	10000	416	339	4	184	9	554	55	5
60	2	1133	0	1	1	97	48	6	20000	832	679	2	369	9	109	11	0
70	2	2082	0	1	2	947	12	2	30000	1248	1019	0	554	8	663	66	5
80	3	750	4	1	4	796	75	8	40000	1664	1358	4	739	8	218	22	0
90	3	1699	4	1	6	646	39	4	50000	2080	1698	2	924	7	772	77	5
100	4	368	1	1	8	495	38	4	60000	2496	2038	0	1109	7	327	23	0
200	8	736	3	3	6	990	76	8	70000	2913	97	2	1294	6	881	88	5
300	12	1104	4	5	5	486	15	2	80000	3329	437	0	1479	6	436	44	0
400	16	1473	0	7	3	981	53	6	90000	3745	776	4	1664	5	990	99	5
500	20	1841	1	9	2	476	92	0	100000	4161	1116	2	1849	5	545	60	0

Nota. **La lieue de 25 au degré contient 2280 toises 2 pieds. — Le myriamètre contient 10 kilomètres ou 10000 mètres. — Le kilomètre contient 1000 mètres.**

III. MESURES CARRÉES DES GRECS.

							toises.	pieds	pouces.	lignes.	ares.	mètr.	décim.	cent.	mill.	dix-m.
Pied carré (Ποῦς)									129	87			9	50	23	67
36	Hexapode (Ἑξαπόδης)							32	57	108		3	42	8	52	12
100	2 7/9	Acène (Ἄκαινα)					2	18	0	60		9	50	23	67	0
833 1/3	23 4/27	8 1/3	Hémihecte (Ἡμίεκτος) ou demi-sixième du plèthre				20	30	62	85		79	18	63	91	6
1666 2/3	46 8/27	16 2/3	2	Hocte (Ἕκτος) ou sixième du plèthre			41	24	125	26	1	58	37	27	83	3
2500	69 4/9	25	3	1 1/2	Arura (Ἄρουρα)		62	19	43	112	2	37	55	91	75	0
10000	277 7/9	100	12	6	4	Plèthre (Πλέθρον)	250	5	31	15	9	50	23	67	0	0
						10	2501	16	23	6	95	02	36	70	0	0
						100	25014	17	86	60	950	23	67	00	0	0

1 are carré = 100 mètres carrés. — 1 arpent = 1344 toises 16 pieds carrés; ou 48,400 pieds carrés.

IV. MESURES GRECQUES POUR LES LIQUIDES.

Unité : Métrètes = 1958,178 pouces cubes.

Mesure	Cochliarion	Chème	Mystron	Conque	Cyathe	Oxybaphon	Tétarton	Cotyle	Xestes	Chous	Diota	pintes.*	décal. lit.** décil. cent.
Cochliarion (Κοχλιάριον)												00482728655 5/6	0 44957
Chème (Χήμη)	2											00965457311 2/3	0 89915
Mystron (Μύστρον)	2 1/2	1 1/4										01206821639 7/12	1 123925
Conque (Κόγχη)	5	2 1/2	2									02413643279 1/6	2 24785
Cyathe (Κύαθος)	10	5	4	2								04827286458 1/3	4 4957
Oxybaphon (Ὀξύβαφον)	15	7 1/2	6	3	1 1/2							07240929687 1/2	6 7436
Tétarton (Τέταρτον)	30	15	12	6	3	2						14481859375	1 3 4872
Cotyle (Κοτύλη)	60	30	24	12	6	4	2					2896371875	2 6 9744
Xestes (Ξέστης)	120	60	48	24	12	8	4	2				579274375	5 3 9488
Chous (Χοῦς)	720	360	288	144	72	48	24	12	6			3 47564625	3 2 3 6927
Diota (Διώτη)	4320	2160	1728	864	432	288	144	72	36	6		20 85387750	1 9 4 2 1562
Métrètes (Μετρητής)	8640	4320	3456	1728	864	576	288	144	72	12	2	41 707755	3 8 8 4 3124
10												417 07755	38 8 4 3 124
100												4170 7755	388 4 3 1 24
1000												41707 755	3884 3 1 2 4

* La pinte contient 46,95 pouces cubes — ** Le litre 50,412 pouces cubes

V. MESURES GRECQUES POUR LES CHOSES SECHES.

Unité : Médimne = 2610,905 pouces cubes.

										boisseaux.*	décal. lit. **décil. cent.
									Cochliarion (Κοχλιάριον)	00034548916 $\frac{1}{3}$	
10									Cyathe (Κύαθος)	0034548916 $\frac{1}{3}$	4 4957
15	1 $\frac{1}{2}$								Oxybaphon (Ὀξύβαφον)	0051823375	6 7435
60	6	4							Cotyle (Κοτύλη)	02072935	2 6 9744
120	12	8	2						Xestes (Ξέστης)	0414587	5 3 9448
240	24	16	4	2					Chénix (Χοῖνιξ)	0829174	1 0 7 8896
960	96	64	16	8	4				Hémibecte (Ἡμίεκτον), 12e du Médimne	3316698	4 3 1 5584
1920	192	128	32	16	8	2			Hecte (Ἕκτος), 6e du Médimne	6633396	8 6 3 1168
3840	384	256	64	32	16	4	2		Trite (Τριτός)	1 3266793 $\frac{1}{3}$	1 7 2 6 2336
11520	1152	768	192	96	48	12	6	3	Médimne (Μέδιμνος)	3 980038	5 1 7 9 085
									10	39 80038	51 7 9 0 85
									100	398 0038	517 9 0 8 5
									1000	3980 038	5179 0 8 5

* Le boisseau contient 456 pouces cubes. — ** Le litre 50,412 pouces cubes.

VI. POIDS GRECS.

1. *Poids au-dessous de la Drachme.* (Unité : Drachme = 82,142857 grains.)

						liv.	onces.	gros.	grains.	kil.	hect.	décag.	gram.	décig.	cent.		
					Lepton (Λεπτόν)				$\frac{575}{2352}$						1	2	9 $\frac{841}{84}$
7					Chalcus (Χαλκοῦς)				1 $\frac{239}{336}$						9	0	99
28	4				Demi-obole (Ἡμιώβολιον)				6 $\frac{71}{84}$					3	6	3	58
56	8	2			Obole (Ὀβολός)				13 $\frac{29}{42}$					7	2	7 $\frac{1}{5}$	
112	16	4	2		Diobole (Διώβολον)				27 $\frac{8}{21}$				1	4	5	4 $\frac{1}{3}$	
336	48	12	6	3	DRACHME (Δραχμή)			1	10 $\frac{1}{7}$				4	3	6	3	

2. *Poids au-dessus de la Drachme.*

					liv.	onces.	gros.	grains.	kil.	hect.	décag.	gram.	décig.	cent.		
				Drachme (Δραχμή)			1	10 $\frac{1}{9}$				4	3	6	3	4
2				Didrachme (Δίδραχμή)			2	20 $\frac{2}{7}$				8	7	2	6	
100	50			Mine (Μνᾶ)		14	2	6 $\frac{2}{7}$		4	3	6	3	0	1	
6000	3000	60		TALENT ATTIQUE (Τάλαντον)	53	7	5	17 $\frac{1}{7}$	26	1	7	8	0	0	9	
10000	5000	1000	16 $\frac{2}{3}$	Talent d'Egine	891	4	7	21 $\frac{5}{7}$	436	3	0	0	1	1	4	

VII. MONNAIES DES GRECS.

1. *Monnaies au-dessous de la Drachme.* (Unité : Drachme = 92,68166 centimes).

								sous.	den.	centim.
							Lepton (Λεπτόν)		$\frac{1}{4}$	27583 $\frac{139}{168}$
7							Chalcus (Χαλκοῦς)		5	1 93086 $\frac{19}{24}$
14	2						Dichalcon (Δίχαλκον)		10	3 86173 $\frac{7}{12}$
28	4	2					Demi-obole (Ἡμιόβολιον)	1	7	7 72347 $\frac{1}{6}$
56	8	4	2				Obole (Ὀβολός)	3	1	15 44694 $\frac{1}{3}$
112	16	8	4	2			Diobole (Διώβολον)	6	2	30 89388 $\frac{2}{3}$
224	32	16	8	4	2		Tétrobole (Τετρώβολον)	12	5	61 78777 $\frac{1}{3}$
336	48	24	12	6	3	1 $\frac{1}{2}$	DRACHME ATTIQUE * (Δραχμή)	18	7	92 68166

* La drachme dont nous donnons l'évaluation, et à laquelle nous rapportons toutes les autres monnaies, est celle qui eut cours dans les siècles les plus importans de la Grèce. Elle pesait 1 gros 10 grains $\frac{1}{7}$; mais vers le second siècle avant J. C., on diminua le poids, et par conséquent la valeur de la drachme monnaie. Elle ne pesa plus que 1 gros 5 grains $\frac{1}{7}$, et ne valut plus que. 17 5 87

Il ne paraît pas que les Athéniens aient eu à la fois, comme l'ont supposé quelques savans, plusieurs drachmes de différentes valeurs. Cette supposition n'est née que de la différence de poids que l'on a trouvée entre plusieurs pièces de monnaie conservées.

2. *Monnaies au-dessus de la Drachme.*

								livres.	sous.	den.	francs.	cent.	
							Drachme (Δραχμή)		18	7	0	92	68166
2							Didrachme (Δίδραχμον)	1	17	2	1	85	36332
4	2						Tetradrachme (Τετράδραχμον) ou Stater d'argent (Στατήρ)	3	14	4	3	70	72664
20	10	5					Stater d'or, Chrysus (Χρυσοῦς), ou Darique (Δαρεικός)	18	11	8	18	53	63320
100	50	25	5				Mine (Μνᾶ)	92	18	4	92	68	16600
6000	3000	1500	300	60			Talent attique d'argent (Τάλαντον)*	5630	8	0	5560	89	96
10000	5000	2500	500	100	1 $\frac{2}{3}$		Talent d'Egine	9384	0	5	9268	16	60
60000	30000	15000	3000	600	10	6	Talent attique d'or	56304	00	00	55608	99	60

* La valeur du talent varia dans la même proportion et à la même époque que la drachme : tout en valant toujours 6000 drachmes, il fut d'un poids et d'une valeur réelle inférieure, et ne valut plus, à partir du deuxième siècle, que . . . . . 5287 livres 14 sous 0 den. — 5222 francs 41 cent.

Pour l'évaluation des différentes sommes de drachmes et mines, voyez la table suivante

VIII. DRACHMES, MINES ET TALENS ÉVALUÉS EN FRANCS ET CENTIMES.

DRACHMES	MINES	VALEUR EN FRANCS ET CENTIMES — Drachme ancienne		VALEUR EN FRANCS ET CENTIMES — Drachme nouvelle	
1		0 fr.	93 c.*	0 fr.	87 c.
2		1	85	1	74
3		2	78	2	61
4		3	71	3	48
5		4	63	4	35
6		5	56	5	22
7		6	49	6	09
8		7	41	6	96
9		8	34	7	83
10		9	27	8	70
20		18	54	17	41
30		27	80	26	11
40		37	07	34	82
50		46	34	43	52
60		55	61	52	22
70		64	88	60	93
80		74	15	69	63
90		83	41	78	34
100	1	92	68	87	04
	2	185	36	174	08
	3	278	04	261	12
	4	370	73	348	16
	5	463	41	435	20
	6	556	09	522	24
	7	648	77	609	28

MINES	TALENS	VALEUR EN FRANCS ET CENTIMES — Talent ancien		VALEUR EN FRANCS ET CENTIMES — Talent nouveau	
8		741 fr.	45 c.	696 fr.	32 c.
9		834	13	783	36
10		926	82	870	40
20		1853	63	1740	80
30		2780	45	2611	20
40		3707	27	3481	61
50		4634	08	4352	01
60	1	5560	90	5222	41
	2	11121	82	10444	82
	3	16682	70	15667	23
	4	22243	60	20889	64
	5	27804	50	26112	05
	6	33365	40	31334	46
	7	38926	30	36556	87
	8	44487	20	41779	28
	9	50048	10	47001	69
	10	55609	0	52224	10
	20	111218	0	104448	19
	30	166827	0	156672	29
	40	222436	0	208896	38
	50	278045	0	261120	48
	60	333654	0	313344	58
	70	389263	0	365568	67
	80	444872	0	417792	77
	90	500481	0	470016	86
	100	556090	0	522240	96
	500	2780450	0	2611204	80
	1000	5560900	0	5222409	60

* Pour la commodité des calculs, on a pris le nombre rond 93, au lieu de la fraction 92,68166; mais on a tenu compte de cette augmentation.

I. MESURES DE LONGUEUR DES ROMAINS.

1. *Mesures au-dessous du Pied.* (Unité : Pied romain = 131,15 lignes.)

Sextula	Siciliquus	Semiuncia	Digitus	Once	Palme	Mesure	tois.	pieds.	pouc.	lign.	mètres	cent	
						Sextula				1 $\frac{1183}{1440}$		0	41090 $\frac{21}{[illegible]}$
1 $\frac{1}{2}$						Siciliquus				2 $\frac{703}{960}$		0	61635 $\frac{11}{12}$
3	2					Semiuncia				5 $\frac{223}{480}$		1	23271 $\frac{5}{6}$
4 $\frac{1}{2}$	3	1 $\frac{1}{2}$				Digitus, travers de doigt				8 $\frac{63}{320}$		1	8490775
6	4	2	1 $\frac{1}{3}$			Once (*Uncia*)				10 $\frac{223}{240}$		2	46543 $\frac{2}{3}$
18	12	6	4	3		Palme (*Palmus*)			2	8 $\frac{63}{80}$		7	39631
72	48	24	16	12	4	Pied (*Pes. As*)			10	11 $\frac{3}{20}$		29	58524
						10		9	1	3 $\frac{1}{2}$	2	95	8524
						100	15	1	0	11	29	58	524
						1000	151	4	9	2	295	85	240

MESURES DE LONGUEUR DES ROMAINS.

2. *Mesures au-dessus du Pied.*

Mesure	Pieds	Palmipes	Coudées	Gradus	Pas	Perches	Actus	Milles	toises.	pieds.	pouc.	lignes.	kil.*	mètr.	cent.	
Pied (*Pes*)											10	11 3/20			29	58524
Palmipes	1/4									1	1	7 15/16			36	98155
Coudée (*Cubitus*)	1 1/2	1 1/5								1	4	4 29/40			44	37780
Gradus ou *Pes Sestertius*	2 1/2	2	1 4/5							2	3	3 7/8			73	96310
Pas (*Passus*)	5	4	3 1/5	2						4	6	7 1/4		1	47	92620
Perche (*Decempeda* ou *Pertica*)	10	8	7 1/5	4	2					9	1	3 1/2		2	95	85240
Actus	120	96	86 2/5	48	24	12			18	1	3	6		35	50	22480
Mille (*Milliarium*)	50000	40000	36000	20000	10000	5000	416 2/3		758	5	8	7	1	479	26	
Lieue gauloise (*Leuga*)	75000	60000	54000	30000	15000	7500	625	1 1/2	1138	2	6	10 1/2	2	218	89	

Nota. Pour l'évaluation d'un nombre donné de milles romains, voyez la table suivante.

* Un kilomètre = 1000 mètres ou 513 toises 37/00.

II. MILLES ROMAINS EN LIEUES ET MYRIAMETRES.

NOMBRE de MILLES.	VALEUR EN MESURES								NOMBRE de MILLES.	VALEUR EN MESURES							
	ANCIENNES.			NOUVELLES.						ANCIENNES.			NOUVELLES.				
	Lieues.	Toises.	Pieds.	Myriam.	Kilom.	Mètres.	Cent.	Millim.		Lieues.	Toises.	Pieds.	Myriam.	Kilom.	Mètres.	Cent.	Millim.
1		759	0		1	479	31	8	60	19	2211	5	8	8	755	19	8
2		1518	0		2	958	63	6	70	23	680	1	10	3	547	73	1
3		2276	5		4	437	95	4	80	26	1429	0	11	8	340	26	4
4	1	755	3		5	909	27	2	90	29	2177	4	13	3	132	79	7
5	1	1514	3		7	396	59	0	100	33	646	0	14	7	926	28	7
6	1	2273	3		8	875	90	8	200	56	1292	0	29	5	852	57	4
7	2	752	1	1	0	347	22	6	300	99	1938	0	44	3	778	86	1
8	2	1511	1	1	1	818	54	4	400	133	303	4	59	1	705	14	8
9	2	2270	0	1	3	305	86	2	500	166	949	4	73	9	630	45	2
10	3	748	4	1	4	792	53	3	600	200	1595	4	88	7	557	72	2
20	6	1497	2	2	9	585	06	6	700	233	2241	4	103	5	484	00	9
30	9	2246	1	4	4	377	59	9	800	266	607	2	118	3	410	29	6
40	13	714	3	5	9	170	13	2	900	299	1253	2	133	1	336	58	3
50	16	1463	1	7	3	963	14	4	1000	332	1899	1	147	9	260	90	4

NOTA La lieue de 25 au degré contient 2280 toises 2 pieds. — Un kilomètre contient 1000 mètres. — Un myriamètre contient 10 kilomètres, 10000 mètres.

III. 1. MESURES CARRÉES DES ROMAINS.

												Mesure	RACINE FORMANT LE CARRÉ, ou nombre de pieds en tous sens.	arpents.**	toises.	pieds.	pouces.	lignes.	hectare.***	are.****	mètre.	décimètre.	centimètre.	millimètre.
												Pied romain carré	Un pied en tous sens				119	64			0	08	75	284
100												Decempède carré, Pertica ou Scrupule de terre	10 pieds en tous sens		2	10	136	96			08	75	28	4
400	4											Sextule de terre	20 pieds *id*		9	7	114	96			34	91	13	6
480	4 4/5	1 1/5										Acte simple	120 pieds de long, 4 de large		10	16	57	43 4/5			42	11	63	2
600	6	1 1/4	1 1/4									Sicilique de terre			13	29	100	0			52	51	70	4
2400	24	6	5	4								Once de terre			55	10	112	0		2	10	06	81	6
3600	36	9	7 1/2	6	1 1/2							Clima *ou* Sescuncia	60 pieds en tous sens		82	34	24	0		3	15	10	22	4
10000	100	25	20 5/6	16 2/3	4 1/6	2 7/9						Verse *ou* Plèthron	100 pieds *id.*		250	14	160	96		8	75	28	40	0
14400	144	36	30	24	6	4	1 11/25					Acte carré	120 pieds *id.*		331	28	96	0		12	60	40	80	0
28800	288	72	60	48	12	8	2 22/25	2				JUGERUM (As) *	240 pieds de long, 120 de large		663	21	48	0		25	20	80	99	2
57600	576	144	120	96	24	16	5 19/25	4	2			Hérédie	240 pieds en tous sens		1327	6	96	0		50	41	61	98	4
5760000	57600	14400	12000	9600	2400	1600	576	400	200	100		Centurie	2400 pieds *id.*	68	962	24	96	0	50	41	61	98	40	0
23040000	230400	57600	48000	38400	9600	6400	2304	1600	800	200	4	Salte.	4800 pieds *id.*	394	1163	2	96	0	201	06	47	93	60	0

* Le *Jugerum*, comme toutes les unités (ou As) de mesure des Romains, se divisait en douze parties ou onces. *Voyez* la table suivante.

** L'arpent carré = 48400 pieds carrés, ou 1344 toises 16 pieds.

*** L'hectare = 100 ares, ou 10,000 mètres carrés.

**** L'are = 100 mètres carrés.

SUBDIVISIONS DU JUGERUM.

												EVALUATION en pieds carrés romains.	toises carrés	pieds carrés	pouces carrés	ares*	mètres carrés	décim. carrés	cent. carrés	millim. carrés
											Uncia	2400	55	10	112	2	10	06	81	6
2											*Sextans*	4800	110	21	80	4	20	13	63	2
3	1 1/2										*Quadrans*	7200	165	32	48	6	30	20	44	8
4	2	1 1/3									*Triens*	9600	221	7	16	8	40	27	26	4
5	2 1/2	1 2/3	1 1/4								*Quincunx*	12000	276	17	128	10	50	34	08	0
6	3	2	1 1/2	1 1/5							*Semis*, acte carré	14400	331	28	96	12	60	40	89	6
7	3 1/2	2 1/3	1 3/4	1 2/5	1 1/6						*Septunx*	16800	387	3	64	14	70	47	71	2
8	4	2 2/3	2	1 3/5	1 1/3	1 1/7					*Bes*	19200	442	14	32	16	80	54	52	8
9	4 1/2	3	2 1/4	1 4/5	1 1/2	1 2/7	1 1/8				*Dodrans*	21600	497	25	0	18	90	61	34	4
10	5	3 1/3	2 1/2	2	1 2/3	1 3/7	1 1/4	1 1/9			*Dextans*	24000	552	35	112	21	00	68	16	
11	5 1/2	3 2/3	2 3/4	2 1/5	1 5/6	1 4/7	1 3/8	1 2/9	1 1/10		*Decunx*	26400	608	10	80	23	10	74	97	
12	6	4	3	2 2/5	2	1 5/7	1 1/2	1 1/3	1 1/5	1 1/11	JUGERUM (As)	28800	663	21	48	25	20	80	99	2

* L'are vaut cent mètres carré.

IV. MESURES ROMAINES POUR LES CHOSES LIQUIDES.

Unité : Amphore = 1305,452 pouces cubes.

										muids*.	pintes.	hect. déc. lit. déc. cent.
									Ligule.		01206821614 $\frac{7}{12}$	1 1239
4									Cyathe.		04827286458 $\frac{1}{3}$	4 4957
6	1 $\frac{1}{2}$								Acétabule.		07240929687 $\frac{1}{2}$	6 7436
12	3	2							Quartarius.		14481859375	1 3 4872
24	6	4	2						Hémine, *hemina*.		2896371875	2 6 9744
48	12	8	4	2					Sextarius *ou* Setier.		579274375	5 3 9488
288	72	48	24	12	6				Conge.		3 47564625	3 2 3 6927
1152	288	192	96	48	24	4			Urne.		13 902585	1 2 4 771
2304	572	384	192	96	48	8	2		Amphore *ou* Quadrantal.		27 80517	2 5 8 9 542
46080	11520	7680	3840	1920	960	160	4	20	Culeus.	1	268 1034	5 1 7 9 0 84

* Le muid vaut 288 pintes.

V. MESURES ROMAINES POUR LES CHOSES SÈCHES.

Unité : Modius = 435,1508 pouces cubes.

Ligule	Cyathe	Acétabule	Quartarius	Hémine	Sextarius	Semi-modius	Mesure	boisseaux	fractions	hect.	déc.	litre	déc.	centil.
							Ligule		0008637229 $\frac{1}{6}$					1 1239
4							Cyathe		0034548916 $\frac{2}{3}$					4 4957
6	1 $\frac{1}{2}$						Acétabule		0051823375					6 7436
12	3	2					Quartarius		0103646 75				1	3 4872
24	6	4	2				Hémine		02072935				2	6 9744
48	12	8	4	2			Sextarius ou Setier		0414587				5	3 9488
384	96	64	32	16	8		Semi-modius		3316698				3	1 5904
768	192	128	64	32	16	2	Modius		6633397			8	6	3 1808
							10	6	633397		8	6	3	1 808
							100	66	33397	8	6	3	1	8 08

N. 19.

VI. POIDS ROMAINS.

Unité : Livre = 6163,2 grains rigoureusement ; en nombre rond 6160 grains.

											liv.	onc	gros.	grains.	kil.	hect	déc.	gr.	déc.	cent.	m.
										Siliqua				3 61/108					1	8	9
3										*Obolus*				10 25/36					5	7	0
6	2									*Scrupulum*				21 7/18				1	1	3	6
12	4	2								*Semisextula*				42 7/9				2	2	7	3
24	8	4	2							*Sextula*			1	13 5/9				4	5	4	4
36	12	6	3	1 1/2						*Sicilicus*			1	56 1/3				6	8	1	7
48	16	8	4	2	1 1/3					*Duella*			2	27 1/9				9	0	8	9
72	24	12	6	3	2	1 1/2				*Semuncia*			3	40 2/3			1	3	6	3	4
144	48	24	12	6	4	3	2			*Uncia*			7	9 1/3			2	7	2	6	6
1728	576	288	144	72	48	36	24	12		LIVRE (*Libra*, *As*) *		10	5	40		3	2	7	1	8	7
172800	57600	28800	14400	7200	4800	3600	2400	1200	100	*Centumpodium*	66	13	3	40	32	7	1	8	7	1	9

* La livre, comme toutes les unités de mesures des Romains, se divisait en douze parties ou onces. Voyez la table suivante.

DIVISIONS DE LA LIVRE ROMAINE.

	Uncia	Sextans	Quadrans	Triens	Quincunx	Semis	Septunx	Bes	Dodrans	Dextans	Decunx	onces	gros	grains	hect.	déc.	gr.	déc.	cent.	milligr.
Uncia.													7	9 1/3		2	7	2	6	6
Sextans.	2											1	6	18 2/3		5	4	5	3	
Quadrans.	3	1 1/2										2	5	28		8	1	7	9	6
Triens.	4	2	1 1/3									3	4	37 1/3	1	0	9	0	6	2
Quincunx.	5	2 1/2	1 2/3	1 1/4								4	3	46 2/3	1	3	6	3	2	9
Semis.	6	3	2	1 1/2	1 1/5							5	2	56	1	6	3	5	9	5
Septunx.	7	3 1/2	2 1/3	1 3/4	1 2/5	1 1/6						6	1	65 1/3	1	9	0	8	6	0
Bes.	8	4	2 2/3	2	1 3/5	1 1/3	1 1/7					7	1	02 2/3	2	1	8	1	2	5
Dodrans.	9	4 1/2	3	2 1/4	1 4/5	1 1/2	1 2/7	1 1/8				8	0	12	2	4	5	3	9	0
Dextans.	10	5	3 1/3	2 1/2	2	1 2/3	1 3/7	1 1/4	1 1/9			8	7	21 1/3	2	7	2	6	5	6
Decunx.	11	5 1/2	3 2/3	2 3/4	2 1/5	1 5/6	1 4/7	1 3/8	1 2/9	1 1/10		9	6	30 2/3	2	9	9	9	2	2
LIVRE (*Libra* ou *As*)	12	6	4	3	2 2/5	2	1 5/7	1 1/2	1 1/3	1 1/5	1 1/11	10	5	40	3	2	7	1	8	7

VII. MONNAIES ROMAINES.

1. *Monnaies rapportées à la valeur qu'eurent l'As et le Sesterce jusqu'à l'an* 536 *de Rome* (217 *av. J. C.*).

Unité : Denier de 73 grains = 0,8151666 francs, *ou* 16 sous 6,0855.

								francs	cent.	livres.	sous.	deniers.
							Teruncius		02 0379165			5
2							*Sembella*		04			10
4	2						As, *Libella*, *Assipondium*		08		1	7
8	4	2					*Dupondius*		16		3	2
10	5	2 1/2	1 1/4				Sesterce, *Nummus*		20		4	1
20	10	5	2 1/2	2			*Quinarius* ou *Victoriatus*		40		8	2
40	20	10	5	4	2		DENIER (*Denarius*)		81		16	5
1000	500	250	125	100	50	25	*Aureus* ou *Solidus*	20	38	20	12	7

2. ***Monnaies romaines rapportées à la valeur qu'eurent l'As et le Sesterce, depuis l'an 536 de Rome jusqu'à 720 (217 - 34 av. J. C.).***

								fr.	cent.	livres.	sous.	deniers.
							Teruncius		$1\frac{1}{4}$			3
2							*Sembella*		$2\frac{1}{2}$			6
4	2						*As*, *Libella*, *Assipondium*		5		1	0
$12\frac{4}{5}$	$6\frac{2}{5}$	$3\frac{1}{5}$					*Dupondius*		16		3	2
16	8	4	$1\frac{1}{4}$				Sesterce *, *Nummus*		20		4	1
32	16	8	$2\frac{1}{2}$	2			*Quinarius* ou *Victoriatus*		40		8	2
64	32	16	5	4	2		DENIER ** (*Denarius*)		81		16	5
1600	800	400	125	100	50	25	*Aureus* ou *Solidus*	20	38	20	12	7

* Pour la manière de compter par Sesterces, voyez l'article SESTERCE.

** Le denier changea plusieurs fois de valeur après l'an 720 ;

		cent.	sous.	deniers.
** Le denier changea plusieurs fois de valeur après l'an 720 ;	sous le règne d'Auguste, il ne valut que	79	15	10
	sous Tibère et Claude	78	15	7
	sous Néron	73	14	7
	sous Galba et Domitien	70	14	0

La table suivante offre l'évaluation des différentes sommes de *sesterces*, de *deniers* et d'*aureus* aux deux époques où la valeur de cette monnaie diffère le plus, sous la république et sous Domitien.

N. 23.

VIII. SESTERCES ET DENIERS ÉVALUÉS EN FRANCS ET CENTIMES.

SESTERCES.	VALEUR EN FRANCS ET CENTIMES. JUSQU'A AUGUSTE. (Den. 73 grains.)		SOUS GALB.-DOMIT. (Den 63 grains.)		SESTERCES	VALEUR EN FRANCS ET CENTIMES. JUSQU'A AUGUSTE. (Den. 73 grains.)		SOUS GALBA-DOMIT. (Den. 63 grains.)	
	fr.	cent.	fr.	cent.		fr.	cent.	fr.	cent.
1		20		18	6000	1222	75	1055	25
2		41		35	7000	1426	54	1231	12
3		61		53	8000	1630	33	1407	00
*Denier** 4		82		70	9000	1834	12	1582	87
5	1	02		88	10000	2037	92	1758	75
6	1	22	1	06	20000	4075	83	3517	50
7	1	43	1	23	30000	6113	75	5276	25
8	1	63	1	41	40000	8151	67	7035	00
9	1	83	1	58	50000	10189	58	8793	75
10	2	04	1	76	60000	12227	50	10552	50
20	4	08	3	52	70000	14265	42	12311	25
30	6	11	5	28	80000	16303	33	14069	99
40	8	15	7	03	90000	18341	25	15828	75
50	10	19	8	79	100000	20379	17	17587	50
60	12	23	10	55	200000	40758	33	35174	99
70	14	27	12	31	300000	61137	50	52762	48
80	16	30	14	07	400000	81516	67	70349	98
90	18	34	15	83	500000	101895	83	87937	47
*Aureus** 100	20	38	17	59	600000	122275	00	105524	97
200	40	76	35	17	700000	142654	17	123112	46
300	61	14	52	76	800000	163033	33	140699	96
400	81	52	70	35	900000	183412	50	158287	45
500	101	90	87	94	1000000	203791	67	175874	95
600	122	27	105	52	2000000	407583	33	351749	90
700	142	65	123	11	3000000	611375	00	527624	85
800	163	03	140	70	4000000	815166	67	703499	80
900	183	41	158	29	5000000	1018958	33	879374	75
1000	203	79	175	87	6000000	1222750	00	1055249	70
2000	407	58	351	75	7000000	1426541	67	1231124	65
3000	611	37	527	62	8000000	1630333	33	1406999	60
4000	815	17	703	50	9000000	1834123	00	1582874	55
5000	1018	96	879	37	10000000	2037916	67	1758749	50

* Cette seule table suffira pour évaluer un nombre quelconque de *deniers* et d'*aureus*. Pour les *deniers* on n'aura qu'à multiplier par quatre la valeur connue des sesterces, et pour les *aureus* qu'à multiplier par cent cette même valeur.

I. MESURES DE LONGUEUR DE L'ASIE, DE LA JUDÉE ET DE L'ÉGYPTE.

1. *Mesures inférieures à la Coudée.*

								pieds.	pouc.	lig.	centim.	
							Esbaa, dactyle			7 $\frac{88}{125}$	1	73789070975
2							Condyle		1	3 $\frac{51}{125}$	3	47578141950
4	2						Topach, Paleste, Palme		2	6 $\frac{102}{125}$	6	951562839
10	5	2 $\frac{1}{2}$					Lichas, Cœnostome		6	5 $\frac{1}{25}$	17	37890709750
12	6	3	1 $\frac{1}{5}$				Zéreth, Tertô, Spithame		7	8 $\frac{56}{127}$	20	854688517
20	10	5	2	1 $\frac{2}{3}$			Coudée commune	1	0	10 $\frac{2}{25}$	34	757814195
24	12	6	2 $\frac{2}{5}$	2	1 $\frac{1}{5}$		Coudée lithique	1	3	4 $\frac{112}{125}$	41	709377034
32	16	8	3 $\frac{1}{5}$	2 $\frac{2}{3}$	1 $\frac{3}{5}$	1 $\frac{1}{3}$	Coudée sacrée	1	8	6 $\frac{66}{125}$	55	612502712

2. *Mesures supérieures à la Coudée.*

Coudée	Bême aploun	Bême diploun	Orgyie	Décapode	Chebel	Plèthre	Stade nautique	Grand Stade	Mille	Parasange	Mesure	lieues*	toises	p.	pouc.	lig.	kil.**	mètr.	cent.	
											Coudée commune			1	0	10 $\frac{2}{25}$			34	757814195
2											Bême aploun (Pas simple)			2	1	8 $\frac{4}{25}$			69	5156283go
4	2										Bême diploun (Pas double), Ampelos			4	3	4 $\frac{8}{25}$		1	39	031256780
4 $\frac{4}{5}$	2 $\frac{2}{5}$	1 $\frac{1}{5}$									Orgyie, Hexapode			5	3	7 $\frac{73}{125}$		1	66	837508136
8	4	2	1 $\frac{2}{3}$								Décapode, Acène		1	2	6	8 $\frac{16}{25}$		2	78	062513560
48	24	12	10	6							Chebel, Chaîne, Corde		8	3	4	3 $\frac{21}{25}$		16	68	37508136
80	40	20	16 $\frac{2}{3}$	10	1 $\frac{2}{3}$						Plèthre, Asla		14	1	7	2 $\frac{2}{5}$		27	80	62513560
480	240	120	100	60	10	6					Stade nautique		85	3	7	2 $\frac{2}{5}$		166	83	7508136
640	320	160	133 $\frac{1}{3}$	80	13 $\frac{1}{3}$	8	1 $\frac{1}{3}$				Grand Stade		114	0	9	5 $\frac{1}{5}$		222	45	0010848
4800	2400	1200	1000	600	100	60	10	7 $\frac{1}{2}$			Mille		856	0			1	668	37	508136
14400	7200	3600	3000	1800	300	180	30	22 $\frac{1}{2}$	3		Parasange	1	287	4			5	005	12	524408
19200	9600	4800	4000	2400	400	240	40	30	4	1 $\frac{1}{3}$	Schène du Delta	1	1143	4			6	673	50	032544

* La lieue de 25 au degré = 2280 toises 2 pieds.

** Le kilomètre = 1000 mètres.

II. MESURES CARRÉES DE L'ASIE, DE L'ÉGYPTE ET DE LA JUDÉE.

							Mesure	arp.*	toises.	pieds	pouc.	lignes.	hect.**	ares***	mètr.	déc.	cent.	mill.	dix-m.
							Coudée sacrée			2	134	11 9/25				30	93	34	12
25							Décapode		2	1	39	140 37/100			7	73	33	53	14
104 1/6	4 1/6						Beth-Rob		8	17	52	80 5/8			32	22	23	6	45
416 2/3	16 2/3	4					Beth-Cab		33	33	66	34 1/2		1	28	88	92	25	82
1250	50	12	3				Socab		101	28	54	103 8/3		3	86	66	76	77	47
2500	100	24	6	2			Beth-Sea, Plèthre		203	20	109	63 1/3		7	73	33	53	14	53
37500	1500	360	90	30	15		Beth-Léthec	2	364	12	57	86 2/5	1	16	00	02	97	17	95
75000	3000	720	180	60	30	2	Beth-Cor	4	728	24	115	28 4/5	2	32	00	05	94	35	90

* L'arpent vaut 48400 pieds carrés, ou 1344 toises 16 pouces.

** L'hectare vaut 100 ares ou 10000 mètres carrés

*** L'are vaut 100 mètres carrés.

III. MESURES DE CAPACITÉ POUR LES CHOSES SÈCHES ET LIQUIDES DE L'ASIE, DE L'ÉGYPTE ET DE LA JUDÉE.

1. *Mesures inférieures au Modius.*

											Pintes.	boisseaux.	décal.	litr.	décil.	cent.	mill.
										Mine, Halimène, Hémine, Cotyle, Sédafa	2352	0 0176			2	1	9
2										Log, Rob, Xestès, Acsab, Evid	4704	0 0353			4	3	8
4	2									Chenice, *Bilibris Tritici*	941	0. 0706			8	7	6
6	3	1 1/2								Mares, Maris, Capitha de Perse	1 411	0 1058		1	3	1	4
8	4	2	1 1/3							Cab, Chila, Gerra, Campsacès	1 882	0 1411		1	7	5	2
12	6	3	2	1 1/2						Conge sacré, Lagène	2 823	0 2117		2	6	2	8
14 2/5	7 1/5	3 3/5	2 2/5	1 4/5	1 1/5					Gomor, Homer, Décime	3 387	0 2540		3	1	5	4
16	8	4	2 2/3	2	1 1/3	1 1/9				Philoc, Addix	3 763	0 2822		3	5	0	4
24	12	6	4	3	2	1 2/3	1 1/2			Hin, Dadix	5 645	0 4234		5	2	5	6
36	18	9	6	4 1/2	3	2 1/2	2 1/4	1 1/2		Cophinos	8 648	0 6351		7	8	8	5
48	24	12	8	6	4	3 1/3	3	2	1 1/3	Modius	11 29	0 8468	1	0	5	1	3

2. *Mesures au-dessus du Modius.*

										muids*.	pintes.		boisseaux.		hect.	déc.	lit.	déc.	cent.	mill.
Log, Carura, Xestes, Rob.												47		03538				4	3	8
24	Modios, Séa.										11	29		8468		1	0	5	1	4
36	$1\frac{1}{2}$	Sephel, Simpulum, Amphoreus.									16	93	1	270		1	5	7	7	1
48	2	$1\frac{1}{3}$	Métrète, Rebehim, Bathim.								22	58	1	693		2	1	0	2	9
72	3	2	$1\frac{1}{2}$	Epha, Bath, Artabé.							33	87	2	54		3	1	5	4	3
144	6	4	3	2	Væba des Arabes.						67	74	5	081		6	3	0	8	7
288	12	8	6	4	2	Caphisos.					135	5	10	161	1	2	6	1	7	4
360	15	10	$7\frac{1}{2}$	5	$2\frac{1}{2}$	$1\frac{1}{4}$	Lethec *ou* Ardob.				169	3	12	7	1	5	7	7	1	8
720	30	20	15	10	5	$2\frac{1}{2}$	2	Cor, Chomer.		1	50	7	25	4	3	1	5	4	3	6
960	40	$26\frac{2}{3}$	20	$13\frac{1}{3}$	$6\frac{2}{3}$	$3\frac{1}{3}$	$2\frac{2}{3}$	$1\frac{1}{3}$	Micné.	1	163	6	33	87	4	2	0	5	8	2

* Le muid vaut 288 pintes.

IV. POIDS DE L'ASIE, DE L'ÉGYPTE ET DE LA JUDÉE.

1. *Poids inférieurs à la Drachme*

										gros.	grains.	gram.	décigr.	centig.	mill.
									Sitarion		$\frac{263}{288}$		4	8	$5\frac{5}{144}$
2									Chalchous, Tassugon		$1\frac{119}{144}$		9	7	$0\frac{5}{72}$
4	2								Kération, Silique, Kokkion		$3\frac{47}{72}$	1	9	4	$0\frac{5}{36}$
6	3	$1\frac{1}{2}$							Kikkabos		$5\frac{23}{48}$	2	9	1	$0\frac{5}{25}$
8	4	2	$1\frac{1}{3}$						Danic, Thermos, Lupin		$7\frac{11}{36}$	3	8	8	$0\frac{5}{18}$
12	6	3	2	$1\frac{1}{2}$					Obole, Séminite		$10\frac{23}{24}$	5	8	2	$0\frac{5}{12}$
24	12	6	4	3	2				Gramme, Scrupule		$21\frac{11}{12}$	1 1	6	4	$0\frac{5}{6}$
48	24	12	8	6	4	2			DRACHME, Denier, Zuz, Mithcalos		$43\frac{5}{6}$	2 3	2	8	$1\frac{2}{3}$
96	48	24	16	12	8	4	2		Didrachme	1	$15\frac{2}{3}$	4 6	5	6	$3\frac{1}{3}$
144	72	36	24	18	12	6	3	$1\frac{1}{2}$	Tridrachme	1	$59\frac{1}{2}$	6 9	8	4	5

2. *Poids au-dessus de la Drachme.*

											livres.	onc.	gr.	grains.	myr	kil.	hec.	déc.	gr.	déc.	cent.	millig.	
										Drachme				43 5/6					2	3	2	8	1 3/4
4										Tétradrachme, Sicle, Stater			2	31 1/3					9	3	1	2	6 2/3
6	1 1/2									Hexadrachme			3	46 2/3				1	3	9	6	9	
8	2	1 1/3								Once, Sacros			4	61 5/9				1	8	6	2	5	3
16	4	2 2/3	2							Tétrastater		1	1	23 1/9				3	7	2	5	0	6 [illegible]
96	24	16	12	6						Rotule, Litre, petite mine		6	7	66 2/3			2	1	3	8	7	7	
100	25	16 2/3	12 1/2	6 1/4	1 1/2					Mine talmudique		7	2	18 7/9			2	2	2	8	0	5	
240	60	40	30	15	2 1/2	2 2/5				Mine de Moïse	1	1	3	59 7/15			5	3	4	7	4	5	
9600	2400	1600	1200	600	100	96	40			Cintar	45	10	4	61 5/7	2	2	3	5	2	2	8	6	
12000	3000	2000	1500	750	125	120	50	1 1/4		TALENT DE MOÏSE	57	1	2	5 1/7	2	7	9	4	0	3	5	9	
14400	3600	2400	1800	900	150	144	60	1 1/2	1 1/5	Talent babylonien	68	7	7	20 4/7	3	3	5	2	8	4	2	9	

V. MONNAIES DE L'ASIE, DE L'ÉGYPTE ET DE LA JUDÉE.

1. *Monnaies inférieures à la Drachme.*

										livres.	sous.	deniers.	francs.	cent.
Pérutah, Lepton, Minutum, Semina.												$\frac{25}{92}$		$\frac{13}{48}$
2	Kodrantes, Tetarton.											1 $\frac{29}{96}$		$\frac{13}{24}$
8	4	Phollis, Assar, Tassugon, Chalcous.										5 $\frac{5}{24}$		2 $\frac{1}{6}$
16	8	2	Pondion, Dipondion, Hémidanakion.									10 $\frac{5}{12}$		4 $\frac{1}{3}$
32	16	4	2	Meha, Danakon.							1	8 $\frac{5}{6}$		8 $\frac{2}{3}$
38 $\frac{2}{5}$	19 $\frac{1}{5}$	4 $\frac{4}{5}$	2 $\frac{2}{5}$	1 $\frac{1}{5}$	Gérah, Agorah, Obole.						2	1		10
96	48	12	6	3	2 $\frac{1}{2}$	Rebiite, demi-denier.					5	2 $\frac{1}{2}$		26
192	96	24	12	6	5	2	DRACHME, DENIER.				10	5		52
384	192	48	24	12	10	4	2	Didrachme.		1	0	10	1	3
576	288	72	36	18	15	6	3	1 $\frac{1}{2}$	Tridrachme.	1	11	3	1	55

2. *Monnaies au-dessus de la Drachme.*

												livres.	sous.	deniers.	francs.	cent.
											Drachme.		10	5		52
4											Tétradrachme, Stater, Sicle, petit Céseph.	2	1	8	2	06
6	1 1/2										Hexadrachme.	3	2	6	3	08
8	2	1 1/3									Distater, once d'argent.	4	3	4	4	12
16	4	2 2/3	2								Tétrastater.	8	6	8	8	23
48	12	8	6	3							Darique, Cyzicène, Chrysos.	25	0	0	24	69
96	24	16	12	6	2						Once d'or, litre d'argent.	50	0	0	49	38
100	25	16 2/3	12 1/2	6 1/4	2 1/12	1 1/24					Grand Céseph, Grand argyre.	52	1	8	51	44
240	60	40	30	15	5	2 1/2	2 2/5				Mine de Moïse.	125	0	0	123	46
9600	2400	1600	1200	600	200	100	96	40			Cintar.	5000	0	0	4938	30
12000	3000	2000	1500	750	250	125	120	50	1 1/4		Talent de Moïse.	6250	0	0	6172	82
14400	3600	2400	1800	900	300	150	144	60	1 1/2	1 1/5	Talent babylonien.	7500	0	0	7407	38

FIN DES TABLES DES MESURES, POIDS ET MONNAIES DES ANCIENS.

TABLE

DES CHIFFRES GRECS ET ROMAINS.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES
SUR LES CHIFFRES DES ANCIENS.

La manière de compter des Grecs était d'abord assez simple ; elle ne consistait qu'en six lettres, celles par lesquelles commençaient les noms des nombres principaux :

I, un (du mot grec Ἴα, pour *μία*).	H, cent (du mot grec Ηέκατον).*
Π, cinq (du mot Πέντε).	X, mille (du mot Χίλια).
Δ, dix (du mot Δέκα).	M, dix mille (du mot Μύρια).

De la combinaison de ces six lettres ils formaient les autres chiffres : ainsi pour marquer cinquante ils mettaient un Δ enfermé dans un Π, |Δ|, c'est-à-dire cinq fois dix ou dix fois cinq ; pour cinq cents un H dans un Π, |H|, c'est-à-dire cinq fois cent ; pour cinq mille un X dans un Π, |X| ; pour cinquante mille un M dans un Π, |M|. (*Voyez dans la Table suivante la première colonne après les chiffres arabes.*)

Cette manière de compter paraît être la plus ancienne, et on la voit encore employée dans la Chronique des Marbres de Paros. Cependant les Grecs avaient déjà commencé à cette époque à en adopter une autre qui prévalut dans la suite, comme étant plus facile et plus propre à faire les grands calculs. Ils la reçurent des Phéniciens, qui leur avaient apporté plusieurs siècles auparavant l'alphabet. Elle suivait l'ordre des lettres de la manière suivante :

Les huit premières lettres, depuis α' jusqu'à θ' (soit majuscules, soit petites ou courantes) marquaient les unités, en y intercalant ϛ', qui s'appelait ἐπίσημον Fαυ (c'est-à-dire la marque phénicienne *Fau*) et qui était pour le nombre 6. Les huit suivantes (ι'-π') étaient pour les dixaines, et le nombre 90 s'exprimait par ces caractères ϟ' ou ϙ', que l'on nommait ἐπίσημον κόππα du *Koph* phénicien. Enfin les huit dernières lettres (ρ'-ω') marquaient les centaines, et 900 s'exprimait par ϡ, qui s'appelait, à cause de sa figure, Σαμπι (*sigma* et *pi*). Jusqu'à 1000 exclusivement toutes les lettres employées comme chiffres sont marquées d'un accent au-dessus, comme α' ; mais si l'on voulait marquer les nombres mille et au-delà, on mettrait l'accent au-dessous, ͵α.

Pour la combinaison de ces nombres, elle se fait simplement en mettant les signes des unités avec les signes des dixaines : ια' = 10, κϐ' = 22, λγ' = 33, ou des centaines ρδ' = 104, ou des milles αε' = 1005, αχνε' = 1655. (*Voyez dans la table suivante la troisième colonne à droite ayant pour titre Chiffres ordinaires.*)

Les Romains ne se servirent jamais que de sept lettres pour tous leurs chiffres :

I, un,	C, cent.
V, cinq.	D ou IↃ, cinq cents.
X, dix.	M, mille, ou ⋈, ou CIↃ, ou ∞ pour plus de facilité.
L, cinquante.	

Ces sept lettres multipliées ou combinées suffisaient pour écrire les nombres jusqu'à cent mille. Fallait-il multiplier cette dernière somme, ils se servaient des adverbes ; ainsi pour marquer un million ils écrivaient *decies* CCCIↃↃↃ, c'est-à-dire *decies centena millia*. — M pour mille fut changé par les écrivains en la lettre onciale ∞, qui donna ensuite occasion aux figures CIↃ pour mille, et à celle de IↃ pour 500. — Pour marquer dix mille on se servait de X̄, et quelquefois de CXↃ ; L̄ valait cinquante mille et C̄ cent mille. Quand une figure de moindre valeur en précédait une plus haute, il fallait rabattre de la grande figure la valeur de la petite ; c'est ainsi que IV, XL, etc., ne valaient que 4, 40. (*Voyez dans la Table suivante la série des chiffres romains.*)

* Dans l'ancienne orthographe des Grecs le H marquait comme chez nous l'aspiration, qu'ils marquèrent plus tard par l'esprit ʽ.

TABLE

DES CHIFFRES GRECS ET ROMAINS.

CHIFFRES ARABES.	CHIFFRES GRECS			CHIFFRES ROMAINS.
	ANCIENS.	ORDINAIRES.		
1	I	Α et	α'	I
2	II	Β	β'	II
3	III	Γ	γ'	III
4	IIII	Δ	δ'	IV ou IIII
5	Π	Ε	ε'	V
6	ΠI	Ϛ	ϛ'	VI
7	ΠII	Ζ	ζ'	VII
8	ΠIII	Η	η'	VIII
9	ΠIIII	Θ	θ'	IX ou VIIII
10	Δ	Ι	ι'	X
11	ΔI	ΙΑ	ια'	XI
12	ΔII	ΙΒ	ιβ'	XII
13	ΔIII	ΙΓ	ιγ'	XIII
14	ΔIIII	ΙΔ	ιδ'	XIV ou XIIII
15	ΔΠ	ΙΕ	ιε'	XV
16	ΔΠI	ΙϚ	ιϛ'	XVI
17	ΔΠII	ΙΖ	ιζ'	XVII
18	ΔΠIII	ΙΗ	ιη'	XVIII
19	ΔΠIIII	ΙΘ	ιθ'	XIX ou XVIIII
20	ΔΔ	Κ	κ'	XX
21	ΔΔI	ΚΑ	κα'	XXI
22	ΔΔII	ΚΒ	κβ'	XXII
23	ΔΔIII	ΚΓ	κγ'	XXIII
24	ΔΔIIII	ΚΔ	κδ'	XXIV
25	ΔΔΠ	ΚΕ	κε'	XXV
26	ΔΔΠI	ΚϚ	κϛ'	XXVI
27	ΔΔΠII	ΚΖ	κζ'	XXVII
28	ΔΔΠIII	ΚΗ	κη'	XXVIII
29	ΔΔΠIIII	ΚΘ	κθ'	XXIX
30	ΔΔΔ	Λ	λ'	XXX
31	ΔΔΔI	ΛΑ	λα'	XXXI
32	ΔΔΔII	ΛΒ	λβ'	XXXII
33	ΔΔΔIII	ΛΓ	λγ'	XXXIII
34	ΔΔΔIIII	ΛΔ	λδ'	XXXIV
35	ΔΔΔΠ	ΛΕ	λε'	XXXV
36	ΔΔΔΠI	ΛϚ	λϛ'	XXXVI
37	ΔΔΔΠII	ΛΖ	λζ'	XXXVII
38	ΔΔΔΠIII	ΛΗ	λη'	XXXVIII
39	ΔΔΔΠIIII	ΛΘ	λθ'	XXXIX
40	ΔΔΔΔ	Μ	μ'	XL ou XXXX
41	ΔΔΔΔI	ΜΑ	μα'	XLI
42	ΔΔΔΔII	ΜΒ	μβ'	XLII
43	ΔΔΔΔIII	ΜΓ	μγ'	XLIII

CHIFFRES ARABES.	CHIFFRES GRECS — ANCIENS.	CHIFFRES GRECS — ORDINAIRES.		CHIFFRES ROMAINS.
44	ΔΔΔΔIIII	ΜΔ et	μδ'	XLIV
45	ΔΔΔΔΠ	ΜΕ	με'	XLV
46	ΔΔΔΔΠI	Μϛ	μϛ'	XLVI
47	ΔΔΔΔΠII	ΜΖ	μζ'	XLVII
48	ΔΔΔΔΠIII	ΜΗ	μη'	XLVIII
49	ΔΔΔΔΠIIII	ΜΘ	μθ'	XLIX
50	𐅄	Ν	ν'	L
51	𐅄I	ΝΑ	να'	LI
52	𐅄II	ΝΒ	νβ'	LII
53	𐅄III	ΝΓ	νγ'	LIII
54	𐅄IIII	ΝΔ	νδ'	LIV
55	𐅄Π	ΝΕ	νε'	LV
56	𐅄ΠI	Νϛ	νϛ'	LVI
57	𐅄ΠII	ΝΖ	νζ'	LVII
58	𐅄ΠIII	ΝΗ	νη'	LVIII
59	𐅄ΠIIII	ΝΘ	νθ'	LIX
60	𐅄Δ	Ξ	ξ'	LX
61	𐅄ΔI	ΞΑ	ξα'	LXI
62	𐅄ΔII	ΞΒ	ξβ'	LXII
63	𐅄ΔIII	ΞΓ	ξγ'	LXIII
64	𐅄ΔIIII	ΞΔ	ξδ'	LXIV
65	𐅄ΔΠ	ΞΕ	ξε'	LXV
66	𐅄ΔΠI	Ξϛ	ξϛ'	LXVI
67	𐅄ΔΠII	ΞΖ	ξζ'	LXVII
68	𐅄ΔΠIII	ΞΗ	ξη'	LXVIII
69	𐅄ΔΠIIII	ΞΘ	ξθ'	LXIX
70	𐅄ΔΔ	Ο	ο'	LXX
71	𐅄ΔΔI	ΟΑ	οα'	LXXI
72	𐅄ΔΔII	ΟΒ	οβ'	LXXII
73	𐅄ΔΔIII	ΟΓ	ογ'	LXXIII
74	𐅄ΔΔIIII	ΟΔ	οδ'	LXXIV
75	𐅄ΔΔΠ	ΟΕ	οε'	LXXV
76	𐅄ΔΔΠI	Οϛ	οϛ	LXXVI
77	𐅄ΔΔΠII	ΟΖ	οζ'	LXXVII
78	𐅄ΔΔΠIII	ΟΗ	οη'	LXXVIII
79	𐅄ΔΔΠIIII	ΟΘ	οθ'	LXXIX
80	𐅄ΔΔΔ	Π	π'	LXXX
81	𐅄ΔΔΔI	ΠΑ	πα'	LXXXI
82	𐅄ΔΔΔII	ΠΒ	πβ'	LXXXII
83	𐅄ΔΔΔIII	ΠΓ	πγ'	LXXXIII
84	𐅄ΔΔΔIIII	ΠΔ	πδ'	LXXXIV
85	𐅄ΔΔΔΠ	ΠΕ	πε'	LXXXV
86	𐅄ΔΔΔΠI	Πϛ	πϛ'	LXXXVI
87	𐅄ΔΔΔΠII	ΠΖ	πζ'	LXXXVII
88	𐅄ΔΔΔΠIII	ΠΗ	πη'	LXXXVIII
89	𐅄ΔΔΔIIII	ΠΘ	πθ'	LXXXIX
90	𐅄ΔΔΔΔ	Ϟ	ϟ' ou ϙ'	XC
91	𐅄ΔΔΔΔI	ϞΑ	ϟα'	XCI
92	𐅄ΔΔΔΔII	ϞΒ	ϟβ'	XCII
93	𐅄ΔΔΔΔIII	ϞΓ	ϟγ'	XCIII
94	𐅄ΔΔΔΔIIII	ϞΔ	ϟδ'	XCIV
95	𐅄ΔΔΔΔΠ	ϞΕ	ϟε'	XCV
96	𐅄ΔΔΔΔΠI	Ϟϛ	ϟϛ'	XCVI
97	𐅄ΔΔΔΔΠII	ϞΖ	ϟζ'	XCVII
98	𐅄ΔΔΔΔΠIII	ϞΗ	ϟη'	XCVIII

CHIFFRES ARABES.	CHIFFRES GRECS — ANCIENS.	CHIFFRES GRECS — ORDINAIRES.		CHIFFRES ROMAINS.
99	ΙΔΙΔΔΔΔΠΙΙΙΙ	ϘΘ et	ϘΘ'	XCIX
100	Η	Ρ	ρ'	C
150	ΗΙΔΙ	ΡΝ	ρν'	CL
200	ΗΗ	Σ	σ'	CC
250	ΗΗΙΔΙ	ΣΝ	σν'	CCL
300	ΗΗΗ	Τ	τ'	CCC
350	ΗΗΗΙΔΙ	ΤΝ	τν'	CCCL
400	ΗΗΗΗ	Υ	υ'	CCCC ou CD
450	ΗΗΗΗΙΔΙ	ΥΝ	υν'	CCCCL
500	ΙΗΙ	Φ	φ'	IↃ ou D
550	ΙΗΙΙΔΙ	ΦΝ	φν'	IↃL ou DL
600	ΙΗΙΗ	Χ	χ'	IↃC ou DC
650	ΙΗΙΗΙΔΙ	ΧΝ	χν'	IↃCL ou DCL
700	ΙΗΙΗΗ	Ψ	ψ'	IↃCC ou DCC
750	ΙΗΙΗΗΙΔΙ	ΨΝ	ψν'	IↃCCL ou DCCL
800	ΙΗΙΗΗΗ	Ω	ω'	IↃCCC ou DCCC
850	ΙΗΙΗΗΗΙΔΙ	ΩΝ	ων'	IↃCCCL ou DCCCL
900	ΙΗΙΗΗΗΗ	ΠΙ	πι' ou ϡ'	IↃCCCC ou DCCCC ou CM
950	ΙΗΙΗΗΗΗΙΔΙ	ΠΙΝ	πιν'	IↃCCCCL ou DCCCCL
1000	Χ	,Α	,α	M ou CIↃ et ∞ ou ⋈ ou Ī
2000	ΧΧ	,Β	,β	MM ou CIↃ CIↃ ou ∞ ∞
3000	ΧΧΧ	,Γ	,γ	MMM ou CIↃ CIↃ CIↃ ou ∞ ∞ ∞
4000	ΧΧΧΧ	,Δ	,δ	ou MMMM CIↃ CIↃ CIↃ CIↃ ou ∞ ∞ ∞ ∞
5000	ΙΧΙ	,Ε	,ε	MMMMM ou IↃↃ ou V ∞ ou V̈ ou Ɖ
6000	ΙΧΙΧ	,Ϛ	,ϛ	IↃↃM ou VI∞
7000	ΙΧΙΧΧ	,Ζ	,ζ	IↃↃMM ou VII∞
8000	ΙΧΙΧΧΧ	,Η	,η	IↃↃMMM ou VIII∞
9000	ΙΧΙΧΧΧΧ	,Θ	,θ	IↃↃMMMM ou ĪX∞ ou ∽ CCIↃↃ
10,000	Μ	,Ι	,ι	CCIↃↃ ou ↃMC ou IMI ou X̄ ou XM ou CXↃ
20,000	ΜΜ	,Κ	,κ	CCIↃↃ CCIↃↃ ou X̄X̄∞
30,000	ΜΜΜ	,Λ	,λ	CCIↃↃ CCIↃↃ CCIↃↃ ou X̄X̄X̄ ∞
40,000	ΜΜΜΜ	,Μ	,μ	CCIↃↃIↃↃↃ ou CCIↃↃCCIↃↃ CCIↃↃ CCIↃↃ ou X̄X̄X̄X̄∞
50,000	ΙΜ̄Ι	,Ν	,ν	IↃↃↃ ou L̄∞
60,000	ΙΜ̄ΙΜ	,Ξ	,ξ	ICCC CCIↃↃ ou L̄X̄∞
70,000	ΙΜ̄ΙΜΜ	,Ο	,ο	IↃↃↃ CCIↃↃ CCIↃↃ ou L̄X̄X̄∞
80,000	ΙΜ̄ΙΜΜΜ	,Π	,π	IↃↃↃ CCIↃↃ CCIↃↃ CCIↃↃ ou L̄X̄X̄X̄∞
90,000	ΙΜ̄ΙΜΜΜΜ	,Ϙ	,Ϙ	CCIↃↃ CCCIↃↃↃ ou IↃↃↃ CCIↃↃ CCIↃↃ CCIↃↃ CCIↃↃ ou L̄X̄X̄X̄X̄∞ ou X̄C∞
100,000	ΔΜ	,Ρ	,ρ	CCCIↃↃↃ ou C̄M ou C∞
1,000,000	Χ ou Μ	Ρ̈	ρ̈	CCCCIↃↃↃↃ

Après le nombre de 100,000 les Grecs et les Latins se servent le plus souvent des adverbes indiqués dans les observations précédentes pour multiplier leurs supputations presqu'à l'infini.

CALENDRIERS DES ANCIENS.

I. CALENDRIER DES GRECS.

NOMS DES MOIS.

(*Nota*. On n'est pas d'accord sur l'ordre des mois, les uns commençant l'année par *hécatombéon*, les autres par *gamélion*; les uns mettant *pyanepsion* après *boédromion*, les autres après *mémactérion*. Ces différences s'expliquent par des changemens qui eurent lieu à des époques diverses).

		Nombre de jours.
Mois d'été.	Hécatombéon	30
	Métagitnion	29
	Boédromion	30
Mois d'automne.	Mémactérion	29
	Pyanepsion	30
	Posidéon. et, *dans certaines années*,	29
	Posidéon II (que l'on plaçait après Posidéon).	30
M. d'hiver.	Gamélion	30
	Anthestérion	29
	Elaphébolion	30
M. de print.	Munychion	29
	Thargélion	30
	Scirophorion	29

ESSAI DE CONCORDANCE DES MOIS GRECS AVEC CEUX DE L'ANNÉE JULIENNE.

L'année athénienne étant lunaire, c'est-à-dire n'ayant que 354 jours, ne correspondait pas à l'année solaire ou Julienne, et les rapports des mois de ces deux années variaient continuellement. Il faut donc distinguer plusieurs époques, avant même de proposer un essai de concordance; nous en distinguerons trois principales. (*Pour plus de détails, voyez les articles* Année, Mois *dans le Dictionnaire.*)

I.

Dans l'origine on suppose que les mois se répondaient comme il suit :

Gamélion	mars et avril.
Anthestérion	avril et mai.
Elaphébolion	mai et juin.
Munychion	juin et juillet.
Thargélion	juillet et août.
Scirophorion	août et septembre.
Hécatombéon	septembre et octobre.
Métagitnion	octobre et novembre.
Boédromion	novembre et décembre.
Mémactérion	décembre et janvier.
Pyanepsion	janvier et février.
Posidéon	février et mars.

Mais, ces rapports changeant chaque année, il arriva que bientôt Anthestérion, par exemple, ou le mois des fleurs, qui répondait d'abord au printemps, se trouva en hiver. On sentit donc le besoin de faire des corrections au calendrier.

II.

Vers le commencement du 6e siècle, du temps de Thalès et de Solon, on fit une première tentative de réforme par l'introduction d'un mois nouveau, que l'on plaçait tantôt au bout de deux, tantôt au bout de trois ans. Par là les mois, sans répondre rigoureusement aux nôtres, ne faisaient plus le tour de l'année; mais ils flottaient pour ainsi dire entre le mois précédent et le mois suivant, et correspondaient successivement à une partie plus ou moins grande de deux de nos mois. C'est ainsi que Gamélion, par exemple, répondait une première année à environ une moitié de janvier et de février; mais comme tous les mois étaient plus courts que les nôtres, l'année suivante ou deux ans après, il se trouvait équivaloir à un cinquième de décembre et quatre cinquièmes de janvier. C'est ce que l'on a tâché de rendre sensible dans le tableau suivant :

Gamélion. .	moitié de janvier et de février. un cinquième de décemb. et quatre cinquièmes de janvier.
Anthestérion.	moitié de janvier et de février. un cinquième de janvier et quatre cinquièmes de février.
Élaphébolion.	moitié de mars et d'avril. un cinquième de février et quatre cinquièmes de mars.
Munychion. .	moitié d'avril et de mai. un cinquième de mars et quatre cinquièmes d'avril.
Thargélion. .	moitié de mai et de juin. un cinquième d'avril et quatre cinquièmes de mai.
Scirophorion.	moitié de juin et de juillet. un cinquième de mai et quatre cinquièmes de juin.
Hécatombéon.	moitié de juillet et d'août. un cinquième de juin et quatre cinquièmes de juillet.
Métagitnion. .	moitié d'août et de septembre. un cinquième de juillet et quatre cinquièmes d'août.
Boédromion. .	moitié de septembre et d'octobre. un cinquième d'août et quatre cinquièmes de septembre.
Mémactérion.	moitié d'octobre et de novembre. un cinquième de septembre et quatre cinquièmes d'octobre.
Pyanopsion. .	moitié de novembre et de décembre. un cinquième d'octobre et quatre cinquièmes de novembre.
Posidéon. . .	moitié de décembre et de janvier. un cinquième de novembre et quatre cinquièmes de décembre.
Posidéon II*. .	moitié de décembre et de janvier.

* Au bout de deux ou trois ans, quand Posidéon finissait un des premiers jours de décembre, et que par conséquent Gamélion aurait répondu à trois quarts de décembre et à un quart de janvier, ou à quatre cinquièmes de décembre et à un cinquième de janvier, on y intercalait Posidéon II, qui ramenait Gamélion à janvier et février.

III.

Après l'invention de l'octaétéride, vers le commencement du 5e siècle (*voyez* Octaétéride), on changea l'ordre des mois, de manière que le premier semestre devint le dernier, et réciproquement; c'est-à-dire que Gamélion, qui dans les deux périodes précédentes était le premier mois, se trouve le septième, et le septième (Hécatombéon) se trouve le premier. Plus tard on fit encore un autre changement par lequel Mémactérion fut transporté à la place de Posidéon, et Posidéon à la place de Mémactérion.

(N. B. *Le tableau suivant n'est fondé que sur cette hypothèse, admise dans le voyage d'Anacharsis, que l'an 413-412 le 1er Hécatombéon tombe le 6 juillet. Quelque autre hypothèse que l'on admette, on n'aura qu'à avancer ou à reculer chaque jour de chaque mois d'une quantité égale à celle dont on aura avancé ou reculé le 1er Hécatombéon.*

TABLEAU
DES HUIT ANNÉES D'UNE OCTAÉTÉRIDE RAPPORTÉES AUX NOTRES.

OCTAÉTÉRIDE.

ANS.	HÉCATOMBÉON, 30 jours.	MÉTAGITNION, 29 jours.	BOÉDROMION, 30 jours.	MÉMACTÉRION, 29 jours.	PYANEPSION, 30 jours.	POSIDÉON, 29 jours.	GAMÉLION, 30 jours.	ANTHESTÉRION, 29 jours.	ÉLAPHÉBOLION, 30 jours.	MUNYCHION, 29 jours.	THARGÉLION, 30 jours.	SCIROPHORION, 29 jours.	POSIDÉON II, 30 jours.
413-412	6 juillet.	5 août.	3 septembr.	3 octobre.	1er novem.	1er décemb.	30 décemb.	29 janvier.	27 février.	28 mars.	26 avril.	26 mai.	
412-411	24 juin.	24 juillet.	22 août.	21 septemb.	20 octobre.	19 novemb.	18 décemb.	17 janvier.	15 février.	17 mars.	15 avril.	15 mai.	
411-410	13 juin.	13 juillet.	11 août.	10 septemb.	9 octobre.	8 novembr.	7 décembr.	6 janvier.	4 février.	6 mars.	4 avril.	4 mai.	2 juin.
410-409	2 juillet	1er août.	30 août.	29 septemb.	28 octobre.	27 novemb.	26 décemb.	25 janvier.	23 février.	25 mars.	23 avril.	23 mai.	
409-408	21 juin.	21 juillet.	19 août.	18 septemb.	17 octobre.	16 novemb.	15 décemb.	14 janvier.	12 février.	13 mars.	11 avril.	11 mai.	9 juin.
408-407	9 juillet.	8 août.	6 septembr.	6 octobre.	4 novembr.	4 décembr.	2 janvier.	1er février.	2 mars.	1er avril.	30 avril.	30 mai.	
407-406	28 juin.	28 juillet.	26 août.	26 septemb.	24 octobre.	23 novemb.	22 décemb.	21 janvier.	19 février.	21 mars.	19 avril.	19 mai.	
406-405	17 juin.	17 juillet.	15 août.	15 septemb.	13 octobre.	1er novem.	11 décemb.	10 janvier.	8 février.	10 mars.	8 avril.	8 mai.	6 juin.

Après ces huit années les mois grecs se trouvaient correspondre à peu près aux mêmes jours que dans la huitième année précédente, c'est-à-dire que, dans l'année 405-404 avant J. C., le 1er Hécatombéon répondait au 6 juillet ; l'an 404-403 au 24 juin, etc.

Comme depuis Alexandre on fait dans l'histoire grecque un usage fréquent du Calendrier macédonien, nous avons cru utile de le faire connaître, et d'en présenter la concordance avec le Calendrier grec. (*Pour de plus amples explications voyez l'art.* Mois.)

MOIS MACÉDONIENS

et leur concordance avec les mois athéniens pendant une période de trente-deux années Juliennes et trente-trois Macédoniennes ou quatre octaétérides.

MOIS ATHÉNIENS.	PREMIÈRE OCTAÉTÉRIDE.			SECONDE OCTAÉTÉRIDE.			TROISIÈME OCTAÉTÉRIDE.			QUATRIEME OCTAÉTÉRIDE.		
	1re, 2e et 3e années.	4e et 5e années.	6e, 7e et 8e années.	9e, 10e et 11e années.	12e et 13e années.	14e, 15e et 16e années.	17e, 18e et 19e années.	20e et 21e années.	22e, 23e et 24e années.	25e, 26e et 27e années.	28e et 29e années.	30e, 31e et 32e années.
Gamélion.	Péritius.	Dystrus.	Xanthicus.	Artémisius	Dæsius.	Panémus.	Loüs.	Gorpiæus.	Hyperbérétæus.	Dius.	Appellæus.	*Audynéus.*
Anthestérion.	Dystrus.	Xanthicus.	Artémisius.	Dæsius.	Panémus.	Loüs.	Gorpiæus.	Hyperbérétæus.	Dius.	Appellæus.	*Audynéus.*	Péritius.
Elaphébolion.	Xanthicus.	Artémisius	Dæsius.	Panémus.	Loüs.	Gorpiæus.	Hyperbérétæus.	Dius.	Appellæus.	*Audynéus.*	Péritius.	Dystrus.
Munychion.	Artémisius.	Dæsius.	Panémus.	Loüs.	Gorpiæus.	Hyperbérétæus.	Dius.	Appellæus.	*Audynéus.*	Péritius.	Dystrus.	Xanthicus.
Thargélion.	Dæsius.	Panémus.	Loüs.	Gorpiæus.	Hyperbérétæus.	Dius.	Appellæus.	*Audynéus.*	Péritius.	Dystrus.	Xanthicus.	Artémisius.
Scirophorion.	Panémus.	Loüs.	Gorpiæus.	Hyperbérétæus.	Dius.	Appellæus	*Audynéus.*	Péritius.	Dystrus.	Xanthicus.	Artémisius.	Dæsius.
Hécatombéon.	Loüs.	Gorpiæus.	Hyperbérétæus.	Dius.	Appellæus.	*Audynéus.*	Péritius.	Dystrus.	Xanthicus	Artémisius.	Dæsius.	Panémus.
Métagitnion.	Gorpiæus.	Hyperbérétæus.	Dius.	Appellæus.	*Audynéus.*	Péritius.	Dystrus.	Xanthicus.	Artémisius.	Dæsius.	Panémus.	Loüs.
Boédromion.	Hyperbérétæus.	Dius.	Appellæus.	*Audynéus.*	Péritius.	Dystrus.	Xanthicus.	Artémisius.	Dæsius.	Panémus.	Loüs.	Gorpiæus.
Mémactérion.	Dius.	Appellæus.	*Audynéus.*	Péritius.	Dystrus.	Xanthicus.	Artémisius	Dæsius.	Panémus.	Loüs.	Gorpiæus.	Hyperbérétæus.
Pyanepsion.	Appellæus.	*Audynéus.*	Péritius.	Dystrus.	Xanthicus.	Artémisius.	Dæsius.	Panémus.	Loüs.	Gorpiæus.	Hyperbérétæus.	Dius.
Posidéon.	*Audynéus.*	Péritius.	Dystrus.	Xanthicus.	Artémisius.	Dæsius.	Panémus.	Loüs.	Gorpiæus.	Hyperbérétæus.	Dius.	Appellæus.
Posidéon II.*	Peritius.	Dystrus.	Xanthicus.	Artémisius.	Dæsius.	Panémus.	Loüs.	Gorpiæus.	Hyperbérétæus.	Dius.	Appellæus.	*Audynéus.*

* Seulement les troisième, cinquième, huitième, onzième, treizième, dix-huitième, dix-neuvième, vingt-unième vingt-quatrième, vingt-septième, vingt-neuvième et trente-deuxième années.

MANIÈRE DE COMPTER LES JOU[illegible]OIS GRECS.

On divisait les jours du mois en trois séries, dont chacune portait le nom de décade (dixaine); la première se nommait la décade *du mois commençant* (ἀρχομένου) ou *se tenant debout* (par opposition à déclinant, ἱσταμένου); la seconde, la décade *du milieu du mois* (μεσοῦντος), ou la décade *ajoutée à la première* (ἐπὶ δεκάδι), *après la première* (μετὰ δεκάδα); enfin la troisième se nommait la décade du mois *finissant*, *déclinant* (φθίνοντος), *s'en allant* (ἀπιόντος), *cessant* (παυομένου), ou enfin *ajoutée à* (ἐπὶ), *venant après* (μετὰ), la vingtaine (εἰκάδα). — La dernière décade pouvait se compter de deux manières, comme on le voit dans le tableau suivant, soit en disant simplement : le premier, le second jour de la troisième décade ; soit en comptant à reculons : le dixième avant le dernier, le neuvième avant le dernier, etc.

Première décade. — Ἱσταμένου ou ἀρχομένου μηνός, du commencement du mois.

1	Νεομηνία, mois nouveau.
2	Δευτέρα, second jour.
3	Τρίτη, troisième.
4	Τετάρτη, quatrième.
5	Πέμπτη, cinquième.
6	Ἕκτη, sixième.
7	Ἑβδόμη, septième.
8	Ὀγδόη, huitième.
9	Ἐννάτη, neuvième.
10	Δεκάτη, dixième.

Seconde décade. — Μεσοῦντος μηνός, du milieu du mois.

11	Πρώτη, premier jour.
12	Δευτέρα, second.
13	Τρίτη, troisième.
14	Τετάρτη, quatrième.
15	Πέμπτη, cinquième.
16	Ἕκτη, sixième.
17	Ἑβδόμη, septième.
18	Ὀγδόη, huitième.
19	Ἐννάτη, neuvième.
20	Δεκάτη, dixième.

Troisième décade.

Pour les mois de 30 jours.

	Φθίνοντος μηνός, de la fin du mois.	Ἐπ' εἰκάδι ou μετ' εἰκάδα, en sus de la vingtaine.
21	Δεκάτη, dixième.	Πρώτη, premier.
22	Ἐννάτη, neuvième.	Δευτέρα, second.
23	Ὀγδόη, huitième.	Τρίτη, troisième.
24	Ἑβδόμη, septième.	Τετάρτη, quatrième.
25	Ἕκτη, sixième.	Πέμπτη, cinquième.
26	Πέμπτη, cinquième.	Ἕκτη, sixième.
27	Τετάρτη, quatrième.	Ἑβδόμη, septième.
28	Τρίτη, troisième.	Ὀγδόη, huitième.
29	Δευτέρα, second.	Ἐννάτη, neuvième.
30	Ἔνη καὶ νέα, le vieux et le nouveau.	

Pour les mois de 29 jours.

Φθίνοντος μηνός, de la fin du mois.	Ἐπ' εἰκάδι ou μετ' εἰκάδα, en sus de la vingtaine.
Ἐννάτη, neuvième.	Πρώτη, premier.
Ὀγδόη, huitième.	Δευτέρα, second.
Ἑβδόμη, septième.	Τρίτη, troisième.
Ἕκτη, sixième.	Τετάρτη, quatrième.
Πέμπτη, cinquième.	Πέμπτη, cinquième.
Τετάρτη, quatrième.	Ἕκτη, sixième.
Τρίτη, troisième.	Ἑβδόμη, septième.
Δευτέρα, second.	Ὀγδόη, huitième.
Ἔνη καὶ νέα, le vieux et le nouveau.	

Nota. Dans le Calendrier suivant on a rejeté à la fin du mois, sans dates, les fêtes dont le jour ne peut être fixé.

HÉCATOMBÉON.

Jours.	FÊTES.
1	Néoménie et sacrifice à Hécate.
2	
3	
4	
5	Bataille de Leuctres.
6	
7	Fêtes d'Apollon. Connidées, en l'honneur du tuteur de Thésée.
8	Jour consacré à Thésée.
9	
10	
11	
12	Chronies, en l'honneur de Saturne.
13	
14	Les petites Panathénées annuelles, consacrées à Minerve.
15	
16	Métoécies ou Synoécies, en mémoire de la réunion des bourgs de l'Attique.
17	
18	
19	
20	Théoxénies, en l'honneur des dieux étrangers.
21	
22	
23	Séances de l'Aréopage.
24	
25	
26	
27	
28	Les grandes Panathénées quinquennales, en l'honneur de Minerve.
29	Androgéonies, fête expiatoire en mémoire de la mort d'Androgée, fils de Minerve.
30	Hécatombées, en l'honneur de Junon. Haloades, en l'honneur de Cérès.

MÉTAGITNION.

Jours.	FÊTES.
1	Néoménie et sacrifice à Hécate.
2	Sacrifice aux Euménides.
3	
4	
5	
6	Jour consacré à Apollon.
7	Fête de Thésée.
8	
9	
10	
11	
12	
13	
14	
15	
16	
17	
18	
19	
20	
21	
22	
23	Séances de l'Aréopage.
24	
25	
26	
27	
28	
29	
	Métagitnies, en l'honneur d'Apollon.

BOÉDROMION.

Jours.	FÊTES.	
1	Néoménie et sacrifice à Hécate.	
2		
3		
4	Victoire de Platée et Eleuthéries quinquennales.	
5		
6	Victoire de Marathon.	
7	Fête d'Apollon et celle de Pan.	
8	Jour consacré à Thésée.	
9		
10		
11		
12	Charistéries ou actions de grâces pour le rétablissem. de la liberté par Thrasybule.	
13		
14	Combat des Coqs, institué par Thémistocle en mémoire du combat de Salamine.	
15	Agyrme ou Rassemblem. des Initiés.	
16	Leur Procession à la mer. Victoire de Chabrias à Naxos.	
17	Jour de jeûne.	
18	Sacrifice général.	
19	Lampadophorie ou procession des flambeaux.	Eleusinies ou Grands Mystères.
20	Pompe d'Iacchus. Vict. de Salamine.	
21	Retour solennel des Initiés.	
22	Epidaurie ou Commémoration de l'initiation d'Esculape.	
23	Plémochoé; effusion mystérieuse d'eau.	
24	Jeux gymniques à Eleusis.	
25	Victoire de Gaugamèle, vulgairement d'Arbèles.	
26		
27		
28		
29		
30		
	Boédromies, en l'honneur d'Apollon.	

PYANEPSION. Jours.	PYANEPSION. Fêtes.	MÉMACTÉRION *. Jours.	MÉMACTÉRION *. Fêtes.	POSIDÉON. Jours.	POSIDÉON. Fêtes.
1	Néoménie et sacrifice à Hécate	1	Néoménie et sacrifice à Hécate.	1	Néoménie et sacrifice à Hécate.
2		2		2	
3		3		3	
4		4		4	
5		5		5	
6		6		6	
7	Pyanepsies, en l'honneur d'Apollon et de Diane; Oschéphories en celui de Bacchus.	7	Jour consacré à Apollon.	7	Jour consacré à Apollon.
8	Fête de Thésée	8	Fête de Thésée.	8	Fête de Thésée. Posidéies ou fête de Neptune.
9		9		9	Fête consacrée aux Vents.
10		10		10	
11	Sténie, préparation aux Thesmophories.	11		11	
12		12		12	
13		13		13	
14	Ouverture des Thesmophories.	14		14	
15	Second jour de cette fête consacré spécialement à Cérès.	15	Proérosies, fête des semailles, en l'honneur de Cérès.	15	
16	Jour de jeûne observé par les femmes qui la célébraient.	16	Fête funèbre en mémoire des Grecs tués à la bataille de Platée.	16	
17	Zémie, sacrifice expiatoire usité par elles.	17		17	
18	Diogme ou poursuite, dernier jour de cette fête.	18		18	
19		19		19	
20	Féries.	20	Mémactéries, en l'honneur de Jupiter.	20	
21	Féries.	21		21	
22	Dorpéie ou Festin, } Apaturies en l'honneur de Bacchus.	22	Séances de l'Aréopage.	22	Séances de l'Aréopage.
23	Anarrhysis ou sacrifice, } Apaturies en l'honneur de Bacchus.	23	Séances de l'Aréopage.	23	Séances de l'Aréopage.
24	Courétis ou Tonte, } Apaturies en l'honneur de Bacchus.	24	Séances de l'Aréopage.	24	Séances de l'Aréopage.
25		25		25	
26		26		26	
27		27		27	Thoinie, } Dionysiaques des champs ou du Pyrée.
28		28		28	Ascholie, } Dionysiaques des champs ou du Pyrée.
29	Chalcies ou Pandémies, fête en l'honneur de Vulcain, célébrée par tous les forgerons de l'Attique.	29		29	Iobacchée, } Dionysiaques des champs ou du Pyrée.
		30			

* *Quelques auteurs mettent Mémactérion avant Pyanepsion; alors ils lui donnent 29 jours, et 30 à Pyanepsion.*

GAMÉLION.

Jours.	FÊTES.
1	Néoménie et sacrifice à Hécate.
2	
3	
4	
5	
6	
7	Jour consacré à Apollon.
8	Fête de Thésée.
9	
10	
11	
12	
13	
14	
15	
16	
17	
18	
19	
20	Cittophories, en l'honneur de Bacchus.
21	
22	Séances de l'Aréopage. (22–24)
23	
24	
25	
26	
27	
28	
29	
30	
	Gamélies, en l'honneur de Junon.

ANTHESTÉRION.

Jours.	FÊTES.
1	Néoménie et Hydrophories, fêtes en mémoire du Déluge.
2	
3	
4	
5	
6	
7	Jour consacré à Apollon.
8	Fête de Thésée.
9	
10	
11	Pithoégie, } Dionysiaques lénéennes. (11–13)
12	Choés,
13	Chytres,
14	
15	
16	
17	
18	
19	
20	
21	Diasies, fête hors de la ville, consacrée à Jupiter *Meilichius*.
22	Séances de l'Aréopage. (22–24)
23	
24	
25	Petits Mystères.
26	
27	
28	
29	

ÉLAPHÉBOLION.

Jours.	FÊTES.
1	Néoménie et sacrifice à Hécate.
2	
3	
4	
5	
6	
7	Jour consacré à Apollon.
8	Jour de Thésée, et Asclépies ou fête d'Esculape.
9	
10	
11	. . . . . } Dionysiaques de la ville. (11–13)
12	Phellos,
13	. . . . .
14	Pandies, fête de Jupiter.
15	Chronies, en l'honneur de Saturne.
16	
17	
18	
19	
20	
21	
22	Séances de l'Aréopage. (22–24)
23	
24	
25	
26	
27	
28	
29	
30	
	Elaphébolies, en l'honneur de Diane.
	Anacéies, fête de Castor et de Pollux.

MUNYCHION. Jours.	MUNYCHION. Fêtes.	THARGÉLION. Jours.	THARGÉLION. Fêtes.	SCIROPHORION. Jours.	SCIROPHORION. Fêtes.
1	Néoménie et sacrifice à Hécate.	1	Néoménie et sacrifice à Hécate.	1	Néoménie et sacrifie à Hécate.
2		2		2	
3		3		3	
4		4		4	
5		5		5	
6	Delphinies, en l'honneur d'Apollon.	6	Naissance d'Apollon, } Thargélies.	6	
7	Jour de la naissance de ce dieu.	7	Naissance de Diane, } Thargélies.	7	Jour consacré à Apollon.
8	Fête de Thésée.	8	Fête de Thésée.	8	Fête de Thésée
9		9		9	
10		10	Délies annuelles, en l'honneur d'Apollon. Lustration d'Athènes.	10	
11		11		11	
12		12		12	Scirophories, en l'honneur de Minerve, de Cérès et de Proserpine. Bat de Mantinée.
13		13		13	
14		14		14	Diipolies ou Bouphonies, sacrifice de bœufs à Jupiter *Polieus*, ou protecteur de la ville.
15		15		15	
16	Munychies, fête de Diane, en mémoire de la victoire de Salamine en Cypre.	16		16	
17		17		17	
18		18		18	
19	Diaisies équestres, ou Cavalcade en l'honneur de Jupiter.	19	Callyntéries, fête lugubre en mémoire de la mort d'Agraule, fille de Cécrops.	19	
20		20	Bendidies, en l'honneur de Diane.	20	Adonies, fête lugubre en mémoire de la mort d'Adonis.
21		21		21	
22	}	22	}	22	}
23	} Séances de l'Aréopage.	23	} Séances de l'Aréopage.	23	} Séances de l'Aréopage.
24	}	24	}	24	}
25		25	Plyntéries, fête triste en l'honneur de Minerve.	25	Horaies, sacrifice au Soleil et aux Heures.
26		26		26	
27		27		27	
28		28		28	Héraclées annuelles, en l'honneur d'Hercule.
29	Héraclée, fête rurale en l'honneur d'Hercule.	29		29	Sacrifice à Jupiter sauveur.
		30	Délies quinquennales.		Arréphories ou Herséphories, en l'honneur de Minerve.

II. CALENDRIER DES ROMAINS.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES
POUR L'INTELLIGENCE DU CALENDRIER.

Dans le calendrier suivant la première colonne contient les lettres que les Romains appelaient *Nundinales;* la seconde marque les jours qu'ils appelaient *fastes*, *néfastes* et *comitiaux*, lesquels sont marqués par les lettres initiales F., N., C., etc.; la troisième est pour la suite des jours marqués par des chiffres arabes; la quatrième partage les mois en Calendes, Nones et Ides (*voyez* ces mots), suivant la manière des Romains; enfin la cinquième comprend leurs fêtes et diverses autres cérémonies.

1. *Lettres nundinales*. Chaque année avait sa lettre *nundinale*, destinée à indiquer les jours de marché, qu'on appelait *nundinæ*, et qui revenaient tous les neuf jours. On employait dans les calendriers, pour marquer les jours de marché, huit lettres (A, B, C, E, F, G, H), de manière que, dès que les huit étaient passées, la première en revenant indiquait le jour du marché. Chaque année cette lettre changeait, quoiqu'il puisse sembler au premier abord qu'il n'y ait pas lieu à changement; mais comme l'année ne finissait pas juste avec la huitième lettre, H (dans le calendrier ci-joint, par exemple, elle finit à l'E), il fallait compter de nouveau les premières lettres du calendrier suivant pour compléter les huit jours d'intervalle. Par exemple, la lettre nundinale de l'année que nous avons prise pour paradigme étant A, cette même année finissant à E, c'est-à-dire à la cinquième lettre, la neuvaine ne sera complète qu'au D de l'année suivante; le D sera donc la lettre *nundinale*.

2. *Jours fastes, néfastes, etc*. Quand la lettre N se rencontre dans la seconde colonne, elle signifie *nefastus dies* (jour néfaste), c'est-à-dire pendant lequel on ne peut rendre la justice; la lettre F. veut dire *fastus* (faste), jour où l'on peut la rendre. F. P. (*fastus primâ parte diei*) signifient qu'on peut rendre la justice dans la première partie du jour, et N. P. (*nefastus primâ parte diei*) signifient le contraire. EN. ou END. (*endotercisus* ou *intercisus*, entrecoupé) indiquent qu'on peut plaider à certaines heures, et qu'on ne le peut pas à d'autres. C. (*comitialis*) désigne le jour où se tiennent les comices. Q. Rex C. F. (*quandò Rex comitiavit fas*) veut dire qu'on peut plaider quand le sacrificateur appelé *Roi* a assisté aux comices. Enfin Q. ST. D. F. (*quandò stercus delatum fas*) indiquent qu'on le peut aussitôt que le fumier a été transporté hors du temple de Vesta.

3. *Calendes*, *Nones*, *Ides*. Pour l'explication de ces distributions du mois, *voyez* chacun de ces mots, et l'art. Mois. On fera seulement remarquer ici que, dans le Calendrier suivant, les mois de

Janvier, Août, Décembre } ont 31 jours, et que les Nones sont le 5 et les Ides le 13;
Mars, Mai, Juillet, Octobre } ont 31 jours; les Nones sont le 7, les Ides le 15;
Avril, Juin, Septembre, Novembre } ont 30 jours; les Nones sont le 5 et les Ides le 10;
Février a 28 jours seulement; les Nones sont le 5, les Ides le 13.

On verra, dans le Calendrier suivant, que la distribution de l'année, le nombre des jours du mois, les noms même des mois sont les mêmes que chez nous, à l'exception d'une légère différence, introduite par le calendrier Grégorien. Il était donc inutile de présenter, comme nous l'avons fait pour les Grecs, un tableau à part de la concordance de leur année avec la nôtre. Les chiffres arabes qui forment la troisième colonne suffisent pour cela.

CALENDRIER DE JULES CÉSAR.

Lettres Nundinales.	Jours fastes, néfastes, etc.	J. du mois.	CALENDES, NONES ET IDES.	JANVIER (*Januarius*), sous la protection de Junon.	Lettres Nundinales.	Jours fastes, néfastes, etc.	J. du mois.	CALENDES, NONES ET IDES.	FÉVRIER (*Februarius*), sous la protection de Neptune.
A	F.	1	*Kalendis* Jan.	Sacrifices à Janus, à Junon, à Jupiter et à Esculape.	H	N.	1	*Kalendis* Febr.	A Junon Sospita, à Jupiter, à Hercule, à Diane. Les Lucaires.
B	F.	2	IV Nonas.	Jour malheureux, *Dies ater*.	A	N.	2	IV Nonas.	
C	C.	3	III Nonas.	Coucher de l'Ecrevisse.	B	N.	3	III Nonas.	Coucher de la Lyre et du milieu du Lion.
D	C.	4	Pridie Nonas.		C	N.	4	Pridie Nonas.	Coucher du Dauphin.
E	F.	5	*Nonis* Januar.	Lever de la Lyre. Coucher au soir de l'Aigle.	D		5	*Nonis* Febr.	Lever du Verseau.
F	F.	6	VIII Idus.		E	N.	6	VIII Idus.	
G	C.	7	VII Idus.		F	N.	7	VII Idus.	
H	C.	8	VI Idus.	Sacrifices à Janus.	G	N.	8	VI Idus.	
A		9	V Idus.	Les Agonales.	H	N.	9	V Idus.	Commencement du printemps.
B	EN.	10	IV Idus.	Milieu de l'hiver.	A	N.	10	IV Idus.	
C	N. P.	11	III Idus.	Les Carmentales.	B	N.	11	III Idus.	Jeux Génialiques. Lever de l'Arcture.
D	C.	12	Pridie Idus.	Les Compitales.	C	N.	12	Pridie Idus.	
E	N. P.	13	*Idibus* Januar.	Les Trompettes font des publications par la ville en habit de femme.	D	N. P.	13	*Idibus* Febr.	A Faune et à Jupiter. Défaite et mort des Fabiens.
F	EN.	14	XIX Kal. Febr.	Jours vicieux par arrêt du sénat.	E	C.	14	XVI Kal. Mart.	Lever du Corbeau, de la Coupe et du Serpent.
G		15	XVIII Kal. Febr.	A Carmenta, Porrima et Postversa.	F	N. P.	15	XV Kal. Mart.	Les Lupercales.
H	C.	16	XVII Kal. Febr.	A la Concorde. Commencement du coucher au matin du Lion.	G	EN.	16	XIV Kal. Mart.	Le soleil au signe des Poissons.
A	C.	17	XVI Kal. Febr.	Le soleil dans le Verseau.	H	N. P.	17	XIII Kal. Mart.	Les Quirinales
B	C.	18	XV Kal. Febr.		A	C.	18	XII Kal. Mart.	Les Fornacales. Les Férales aux dieux Mânes.
C	C.	19	XIV Kal. Febr.		B	C.	19	XI Kal. Mart.	
D	C.	20	XIII Kal. Febr.		C	C.	20	X Kal. Mart.	
E	C.	21	XII Kal. Febr.		D	F.	21	IX Kal. Mart.	A la déesse Mura ou Larunda. Les Férales.
F	C.	22	XI Kal. Febr.		E	C.	22	VIII Kal. Mart.	Les Carysties.
G	C.	23	X Kal. Febr.	Coucher de la Lyre.	F	N. P.	23	VII Kal. Mart.	Les Terminales.
H	C.	24	IX Kal. Febr.	Les fêtes Sementines ou des Semailles.	G	N.	24	VI Kal. Mart.	Le Régifuge. Lieu du Bissexte.
A	C.	25	VIII Kal. Febr.		H	C.	25	V Kal. Mart.	Lever au soir de l'Arcture.
B	C.	26	VII Kal. Febr.		A	EN.	26	IV Kal. Mart.	
C	C.	27	VI Kal. Febr.	A Castor et Pollux.	B	N. P.	27	III Kal. Mart.	Les Equiries au champ de Mars.
D	C.	28	V Kal. Febr.		C	C.	28	Pridie Kal. Mart.	Les Tarquins vaincus.
E	F.	29	IV Kal. Febr.	Les Equiries au champ de Mars. Les Pacales					
F	F.	30	III Kal. Febr.	Coucher de la Fidicule.					
G	F.	31	Pridie Kal. Febr.	Aux dieux Pénates.					

Lettres Nundinales.	Jours fastes, néfastes, etc.	J. du mois.	CALENDES, NONES ET IDES.	MARS (*Martius*), sous la protection de Minerve.
D	N. P.	1	*Kalendis* Mart.	Les Matronales. A Mars. Fêtes des Anciles.
E	F.	2	VI Nonas.	A Junon Lucine.
F	C.	3	V Nonas.	Coucher du second des Poissons.
G	C.	4	IV Nonas.	
H	C.	5	III Nonas.	Coucher de l'Arcture. Lever du Vendangeur. Lever de l'Ecrevisse.
A	N. P.	6	Pridie Nonas.	Les Vestaliennes. En ce jour Jules César fut créé grand pontife.
B	F.	7	*Nonis* Mart.	A Vé-Jupiter au bois de l'Asile. Lever du Pégase.
C	F.	8	VIII Idus.	Lever de la Couronne.
D	C.	9	VII Idus.	Lever d'Orion. Lever du Poisson septentr.
E	C.	10	VI Idus.	
F	C.	11	V Idus.	
G	C.	12	IV Idus.	
H	EN.	13	III Idus.	Ouverture de la mer.
A	N. P.	14	Pridie Idus.	Les Equiries secondes sur le Tibre.
B	N. P.	15	*Idibus* Mart.	A Anna Pérenna. Le Parricide. Coucher du Scorpion.
C	F.	16	XVII Kal. Apr.	
D	N. P.	17	XVI Kal. Apr.	Les Libérales ou les Bacchanales. Les Agones. Coucher du Milan.
E	C.	18	XV Kal. Apr.	Le Soleil au signe du Bélier.
F	N.	19	XIV Kal. Apr.	Les Quinquatres de Minerve pend. cinq jours.
G	C.	20	XIII Kal. Apr.	
H	C.	21	XII Kal. Apr.	Premier jour du siècle. Coucher au matin du Cheval.
A	N.	22	XI Kal. Apr.	
B	N. P.	23	X Kal. Apr.	Le Tubilustre.
C	Q. Rex C.	24	IX Kal. Apr.	
D	C.	25	VIII Kal. Apr.	Les Hilaries à la mère des dieux. Equinoxe du printemps.
E	C.	26	VII Kal. Apr.	
F	N. P.	27	VI Kal. Apr.	Ce jour César se rendit maître d'Alexandrie.
G	C.	28	V Kal. Apr.	Les Mégalésiens.
H	C.	29	IV Kal. Apr.	
A	C.	30	III Kal. Apr.	A Janus, à la Concorde, au Salut et à la Paix.
B	C.	31	Pridie Kal. Apr.	A la Lune ou à Diane sur l'Aventin.

Lettres Nundinales.	Jours fastes, néfastes, etc.	J. du mois.	CALENDES, NONES ET IDES.	AVRIL (*Aprilis*), sous la protection de Vénus.
C	N.	1	*Kalendis* Aprilis.	A Vénus avec des fleurs et du myrte. A la Fortune virile.
D	C.	2	IV Nonas.	Coucher des Pléiades.
E	C.	3	III Nonas.	
F	C.	4	Pridie Nonas.	Jeux Mégalésiens à la mère des dieux pendant huit jours.
G		5	*Nonis* Aprilis.	
H	N. P.	6	VIII Idus.	A la Fortune publique primigénie.
A	N.	7	VII Idus.	Naissance d'Apollon et de Diane
B	N.	8	VI Idus.	Jeux pour la victoire de César. Coucher de la Balance. Coucher d'Orion.
C	N.	9	V Idus.	
D	N.	10	IV Idus.	Les Céréales. Les jeux Circenses.
E	N.	11	III Idus.	
F	N.	12	Pridie Idus.	La mère des dieux amenée à Rome. Jeux en l'honneur de Cérès pend. huit jours.
G	N. P.	13	*Idibus* April.	A Jupiter vainqueur et à la Liberté.
H	N.	14	XVIII Kal. Maii.	
A	N. P.	15	XVII Kal. Maii.	Les Fordicides ou Fordicales.
B	N.	16	XVI Kal. Maii.	Auguste salué empereur. Couch. des Hyades.
C	N.	17	XV Kal. Maii	
D	N.	18	XIV Kal. Maii.	Les Equiries au grand Cirque. Brûlement des Renards.
E	N.	19	XIII Kal. Maii.	Les Céréales Le Soleil au signe du Taureau.
F	N.	20	XII Kal. Maii.	
G	N. P.	21	XI Kal. Maii.	Les Paliliennes ou Pariliennes. Naissance de Rome.
H	N.	22	X Kal. Maii.	Les secondes Agoniennes ou Agonales.
A	N. P.	23	IX Kal. Maii.	Les prem. Vinaliennes à Jupiter et à Vénus.
B	C.	24	VIII Kal. Maii.	
C	N. P.	25	VII Kal. Maii.	Les Robigales. Coucher du Bélier. Milieu du printemps.
D	F.	26	VI Kal. Maii.	Lever du Chien. Lever des Chevreaux.
E	C.	27	V Kal. Maii.	Les Féries latines au mont Sacré.
F	N. P.	28	IV Kal. Maii.	Les Floréales pendant six jours. Lever au matin de la Chèvre.
G	C.	29	III Kal. Maii.	Coucher au soir du Chien.
H	C.	30	Pridie Kal. Maii.	A Vesta Palatine. Les prem. Larentales.

Lettres Nundinales.	Jours fastes, néfastes, etc.	J. du mois.	Calendes, Nones et Ides.		MAI (*Maius*), sous la protection d'Apollon.
A	N.	1	*Kalendis*	Maii.	A la bonne déesse. Aux Lares Prestiles. Jeux floraux pendant trois jours.
B	F.	2	VI	Nonas.	Les Compitales.
C	C.	3	V	Nonas.	Lever du Centaure et des Hyades.
D	C.	4	IV	Nonas.	
E	C.	5	III	Nonas.	Lever de la Lyre.
F	C.	6	Pridie	Nonas.	Coucher du milieu du Scorpion.
G	N.	7	*Nonis*	Maii.	Lever au matin des Virgilies.
H	F.	8	VIII	Idus.	Lever de la Chevrette.
A	N.	9	VII	Idus.	Les Lémuriennes de nuit pendant trois jours. Les Luminaires.
B	C.	10	VI	Idus.	
C	N.	11	V	Idus.	Coucher d'Orion. Jour malheureux pour se marier.
D	N. P.	12	IV	Idus.	A Mars le vengeur au Cirque.
E	N.	13	III	Idus.	Les Lémuriennes. Lever des Pléiades. Commencement de l'Eté.
F	C.	14	Pridie	Idus.	A Mercure. Lever du Taureau.
G	N. P.	15	*Idibus*	Maii.	A Jupiter. Fêtes des Marchands. Naissance de Mercure. Lever de la Lyre.
H	F.	16	XVII	Kal. Jun.	
A	C.	17	XVI	Kal. Jun.	
B	C.	18	XV	Kal. Jun.	
C	C.	19	XIV	Kal. Jun.	Le Soleil dans les Gémeaux.
D	C.	20	XIII	Kal. Jun.	
E	N. P.	21	XII	Kal. Jun.	Les Agonales ou Agoniennes de Janus.
F	N.	22	XI	Kal. Jun.	A Vé-Jupiter. Lever du Chien.
G	N. P	23	X	Kal. Jun.	Les Féries de Vulcain. Les Tubilustres.
H	Q. Rex C. F.	24	IX	Kal. Jun.	
A	C	25	VIII	Kal. Jun.	A la Fortune. Lever de l'Aigle.
B	C.	26	VII	Kal. Jun.	Le second Régifuge. Coucher de l'Arcture.
C	C.	27	VI	Kal. Jun.	Lever des Hyades.
D	C.	28	V	Kal. Jun.	
E	C.	29	IV	Kal. Jun.	
F	C.	30	III	Kal. Jun.	
G	C,	31	Pridie	Kal. Jun.	

Lettres Nundinales.	Jours fastes, néfastes, etc.	J. du mois.	Calendes, Nones et Ides.		JUIN (*Junius*), sous la protection de Mercure.
H	N.	1	*Kalendis*	Jun	A Junon. A la Monnaie. A Tempesta. A Fabaria. Lever de l'Aigle
A	F.	2	IV	Nonas.	A Mars. A la déesse Carna. Lever des Hyades.
B	C.	3	III	Nonas.	A Bellone.
C	C.	4	Pridie	Nonas.	A Hercule au Cirque.
D	N.	5	*Nonis*	Jun.	A la Foi. A Jupiter Sponsor, ou au dieu Fidius, Saint, Semipater.
E	N.	6	VIII	Idus.	A Vesta.
F	N.	7	VII	Idus.	Les jours Piscatoriens au champ de Mars. Lever de l'Arcture.
G	N.	8	VI	Idus.	A l'entendement au Capitole.
H	N. P.	9	V	Idus.	Les Vestaliennes. Autel de Jupiter Pistor. Couronnement des Anes.
A	N.	10	IV	Idus.	Les Matraliennes de la Fortune forte. Lever au soir du Dauphiu.
B	N.	11	III	Idus.	A la Concorde. A la mère Matuta.
C	N.	12	Pridie	Idus.	A Jupiter Invictus. Le petit Quiuquatrus. Commencement de la chaleur.
D	N.	13	*Idibus*	Jun.	
E	N.	14	XVIII	Kal. Jul.	
F	Q. ST. D. F.	15	XVII	Kal. Jul.	Transport du temple de Vesta. Lever des Hyades.
G	C.	16	XVI	Kal. Jul.	Lever d'Orion.
H	C.	17	XV	Kal. Jul.	Lever du Dauphin entier.
A	C.	18	XIV	Kal. Jul.	
B	C.	19	XIII	Kal. Jul.	A Minerve au mont Aventin. Le Soleil au signe de l'Ecrevisse.
C	C.	20	XII	Kal. Jul.	A Summanus. Lever du Serpentaire.
D	C.	21	XI	Kal. Jul.	
E	C.	22	X	Kal. Jul.	
F	C.	23	IX	Kal. Jul.	
G	C.	24	VIII	Kal. Jul.	A la Fortune forte. Solstice d'Eté.
H	C.	25	VII	Kal. Jul.	
A	C.	26	VI	Kal. Jul.	Lever de la ceinture d'Orion.
B	C.	27	V	Kal. Jul.	A Jupiter Stator et au Lare.
C	C.	28	IV	Kal. Jul.	
D	F.	29	III	Kal. Jul.	A Quirinus au mont Quirinal.
E	C.	30	Pridie	Kal. Jul.	A Hercule et aux Muses. Les Poplifuges.

Lettres Nundinales	Jours fastes, néfastes, etc.	J. du mois.	Calendes, Nones et Ides.		JUILLET (*Julius* ou *Quintilis*) sous la protection de Junon.
F	N.	1	*Kalendis*	Jul.	Passage d'une maison en d'autres.
G	N.	2	VI	Nonas.	
H	N.	3	V	Nonas.	
A	N. P.	4	IV	Nonas.	Coucher au matin de la Couronne. Lever des Hyades.
B	N.	5	III	Nonas.	Le Poplifuge.
C	N.	6	Pridie	Nonas.	Jeux Apollinaires pendant huit jours. A la Fortune féminine.
D	N.	7	*Nonis*	Jul.	Les Nones Caprotines. La fête des Servantes. Disparition de Romulus.
E	N.	8	VIII	Idus.	La Vitulation. Coucher du milieu du Capricorne.
F	EN.	9	VII	Idus.	Lever au soir de Céphée.
G	C.	10	VI	Idus.	Les vents Etésiens commencent à souffler.
H	C.	11	V	Idus.	
A	N. P.	12	IV	Idus.	Naissance de Jules César.
B	C.	13	III	Idus.	
C	C.	14	Pridie	Idus.	A la Fortune féminine. Les Mercatus ou les Mercuriales pendant six jours.
D	N. P.	15	*Idibus*	Jul.	A Castor et à Pollux.
E	F.	16	XVII	Kal. Aug.	Lever de l'Avant-Chien.
F	C.	17	XVI	Kal. Aug.	Jour funeste de la bataille d'Allia.
G	C.	18	XV	Kal. Aug.	Les Lucariens. Jeux pendant quatre jours.
H	N. P.	19	XIV	Kal. Aug.	Jeux pour la victoire de César. Le Soleil au signe du Lion.
A	C.	20	XIII	Kal. Aug.	Les Lucariennes.
B		21	XII	Kal. Aug.	
C	C.	22	XI	Kal. Aug.	Jeux de Neptune.
D		23	X	Kal. Aug.	
E	N.	24	IX	Kal. Aug.	Les Furinales. Jeux Circenses pendant six jours. Coucher du Verseau.
F	N. P.	25	VIII	Kal. Aug.	Lever de la Canicule.
G	C.	26	VII	Kal. Aug.	Lever de l'Aigle.
H	C.	27	VI	Kal. Aug.	
A	C.	28	V	Kal. Aug.	
B	C.	29	IV	Kal. Aug.	Coucher de l'Aigle.
C	C.	30	III	Kal. Aug.	
D	C.	31	Pridie	Kal. Aug.	

Lettres Nundinales	Jours fastes, néfastes, etc.	J. du mois.	Calendes, Nones et Ides.		AOUT (*Augustus* ou *Sextilis*) sous la protection de Cérès.
E	N.	1	*Kalendis*	Aug.	A Mars. A l'Espérance.
F	C.	2	IV	Nonas.	Féries. De ce que César a subjugué l'Espagne.
G	C.	3	III	Nonas.	
H	C.	4	Pridie	Nonas.	Lever du milieu du Lion.
A	F.	5	*Nonis*	Aug.	Au Salut au mont Quirinal.
B	F.	6	VIII	Idus.	A l'Espérance. Coucher du milieu de l'Arcture.
C	C.	7	VII	Idus.	Coucher du milieu du Verseau.
D	C.	8	VI	Idus.	Au Soleil indigète au mont Quirinal.
E	N. P	9	V	Idus.	
F	C.	10	IV	Idus.	A Opis et à Cérès.
G	C.	11	III	Idus.	A Hercule au Cirque Flaminien. Coucher de la Lyre. Commencem. de l'Automne.
H	C.	12	Pridie	Idus.	Les Lignapésies.
A	N. P.	13	*Idibus*	Aug.	A Diane, au bois Aricien. A Vertumne. Fêtes des Esclaves et des Servantes.
B	F.	14	XIX.	Kal. Sept.	Coucher au matin du Dauphin.
C	C.	15	XVIII	Kal. Sept.	
D	C.	16	XVII	Kal. Sept.	
E	N. P.	17	XVI	Kal. Sept.	Les Portumnales. A Janus.
F	C.	18	XV	Kal. Sept.	Les Consuales. Ravissement des Sabines.
G	F. P.	19	XIV	Kal. Sept.	Les Vinales dernières. Mort d'Auguste.
H	C.	20	XIII	Kal. Sept.	Coucher de la Lyre. Le Soleil au signe de la Vierge.
A	N. P.	21	XII	Kal. Sept.	Les Vinales Rustiques. Les Grands Mystères. Les Consuales.
B	EN.	22	XI	Kal. Sept.	Lever au matin du Vendangeur.
C	N. P.	23	X	Kal. Sept.	Les Vulcanales au Cirque Flaminien.
D	C.	24	IX	Kal. Sept.	Les Féries de la Lune.
E	N. P.	25	VIII	Kal. Sept.	Les Opiconsives au Capitole.
F	C.	26	VII	Kal. Sept.	
G	N. P.	27	VI	Kal. Sept.	Les Volturnales.
H	F.	28	V	Kal. Sept.	A la Victoire *in Curia*. Coucher de la Flèche. Fin des vents Etésiens.
A	F.	29	IV	Kal. Sept.	
B	F.	30	III	Kal. Sept.	On montre les ornemens de la déesse Cérès.
C	C.	31	Pridie	Kal. Sept.	Lever au soir d'Andromède

Lettres Nundinales.	Jours fastes, néfastes, etc.	J. du mois.	CALENDES, NONES ET IDES.	SEPTEMBRE (*September*), sous la protection de Vulcain.
D	N.	1	*Kalendis* Sept.	A Jupiter Maimactes. Fêtes à Neptune.
E	N.	2	IV Nonas.	A la victoire d'Auguste. Féries.
F	N. P.	3	III Nonas.	Les Dionysiaques ou les Vendanges.
G	C.	4	Pridi Nonas.	Jeux Romains pendant huit jours.
H	F.	5	*Nonis* Sept.	
A	F.	6	VIII Idus.	A l'Erèbe, d'un bélier et d'une brebis noire.
B	C.	7	VII Idus.	
C	C.	8	VI Idus.	
D	C.	9	V Idus.	Lever de la Chevrette.
E	C.	10	IV Idus.	Lever de la tête de Méduse.
F	C.	11	III Idus.	Lever du milieu de la Vierge.
G	N.	12	Pridie Idus.	Lever du milieu de l'Arcture.
H	N. P.	13	*Idibus* Sept.	A Jupiter. Dédicace du Capitole. Le clou fiché par le préteur. Dép. des Hirondelles.
A	F.	14	XVIII Kal. Octob.	Epreuve des chevaux.
B	.	15	XVII Kal. Octob.	Les grands jeux Circenses voués pendant cinq jours.
C	C.	16	XVI Kal. Octob.	
D	C.	17	XV Kal. Octob.	
E	C.	18	XIV Kal. Octob.	Lever au matin de l'épi de la Vierge.
F	C.	19	XIII Kal. Octob.	Le Soleil dans le signe de la Balance.
G	C.	20	XII Kal. Octob.	Le Mercatus pendant quatre jours. Naissance de Romulus.
H	C.	21	XI Kal. Octob.	
A	C.	22	X Kal. Octob.	Coucher d'Argo et des Poissons.
B	N. P.	23	IX Kal. Octob.	Jeux Circenses. Naissance d'Auguste. Lever au matin du Centaure.
C	C.	24	VIII Kal. Octob.	Equinoxe de l'Automne.
D	C.	25	VII Kal. Octob.	A Vénus, à Saturne et à Mania.
E	C.	26	VI Kal. Octob.	
F	C.	27	V Kal. Octob.	A Vénus mère. A la Fortune de retour.
G	C.	28	IV Kal Octob.	Fin du lever de la Vierge.
H	F.	29	III Kal. Octob.	
A	C.	30	Pridie Kal. Octob.	Festin à Minerve. Les Méditrinales.

Lettres Nundinales.	Jours fastes, néfastes, etc.	J du mois.	CALENDES, NONES ET IDES.	OCTOBRE (*October*), sous la protection de Mars.
B	N.	1	*Kalendis* October.	
C	F.	2	VI Nonas.	
D	C.	3	V Nonas.	Coucher au matin du Bootès.
E	C.	4	IV Nonas.	On montre les ornemens de Cérès.
F	C.	5	III Nonas.	Aux dieux Manes.
G	C.	6	Pridie Nonas.	
H	F.	7	*Nonis* Octob.	Lever de l'étoile brillante de la Couronne.
A	F.	8	VIII Idus.	
B	C.	9	VII Idus.	Les Ramales.
C	C.	10	VI Idus.	Les Méditrinales. Commencem. de l'Hiver.
D		11	V Idus.	Les Augustales.
E	N. P.	12	IV Idus.	Les Fontinales. A Jupiter Libérateur. Jeux pendant trois jours.
F	N P.	13	III Idus.	
G	EN.	14	Pridie Idus.	Les Marchands à Mercure.
H	N. P.	15	*Idibus* Octob.	Jeux populaires. Coucher de l'Arcture.
A	F.	16	XVII Kal. Nov.	
B	C.	17	XVI Kal. Nov.	A Jupiter Libérateur. Jeux.
C	C.	18	XV Kal. Nov.	L'Armilustre.
D	N. P.	19	XIV Kal. Nov.	Le Soleil au signe du Scorpion.
E	C.	20	XIII Kal. Nov.	Jeux pendant quatre jours.
F	C.	21	XII Kal. Nov.	
G	C.	22	XI Kal. Nov.	Au père Liber. Coucher du Taureau.
H	C.	23	X Kal. Nov.	
A	C.	24	IX Kal. Nov.	
B	C.	25	VIII Kal. Nov.	
C	C.	26	VII Kal. Nov.	Jeux à la Victoire.
D	C.	27	VI Kal. Nov.	Les petits Mystères. Coucher des Vergilies.
E	C.	28	V Kal. Nov.	
F	C.	29	IV Kal. Nov.	Les Féries de Vertumne. Jeux voués.
G	C.	30	III Kal. Nov.	Coucher de l'Arcture.
H	C.	31	Pridie Kal. Nov.	

Lettres Nundinales.	Jours fastes, néfastes, etc.	J. du mois.	Calendes, Nones et Ides.	NOVEMBRE (*November*), sous la protection de Diane.
A	N.	1	*Kalendis* Nov.	Banquet de Jupiter. Jeux Circenses. Coucher de la tête du Taureau.
B	F.	2	IV Nonas.	Coucher au soir de l'Arcture.
C	F.	3	III Nonas.	Lever au matin de la Fidicule
D		4	Pridie Nonas.	
E	F.	5	*Nonis* Nov.	Les Neptunales. Jeux pendant huit jours.
F	F.	6	VIII Idus.	
G	C.	7	VII Idus.	Montre des Ornemens.
H	C.	8	VI Idus.	Lever de la Claire du Scorpion.
A	C.	9	V Idus.	
B	C.	10	IV Idus.	
C	C.	11	III Idus.	Clôture de la mer. Coucher des Virgilies.
D	C.	12	Pridie Idus.	
E	N. P.	13	*Idibus* Nov.	Banquet commandé. Les Lectisternies.
F	F.	14	XVIII Kal. Dec.	Epreuve des chevaux.
G	C.	15	XVII Kal. Dec.	Jeux populaires au Cirque durant trois jours.
H	C.	16	XVI Kal. Dec.	Fin des semailles de froment.
A	C.	17	XV Kal. Dec.	
B	C.	18	XIV Kal. Dec.	Le Mercatus durant trois jours. Le Soleil au signe du Sagittaire.
C	C.	19	XIII Kal. Dec.	Souper des Pontifes en l'honneur de Cybèle.
D	C.	20	XII Kal. Dec.	Coucher des cornes du Taureau.
E	C.	21	XI Kal. Dec.	Les Libérales. Coucher au matin des cornes du Lièvre.
F	C.	22	X Kal. Dec.	A Pluton et à Proserpine.
G	C.	23	IX Kal. Dec.	
H	C.	24	VIII Kal. Dec.	Bruma ou les Brumales pendant trois jours.
A	C.	25	VII Kal. Dec.	Coucher de la Canicule.
B	C.	26	VI Kal. Dec.	
C	C.	27	V Kal. Déc.	Sacrifices mortuairés aux Gaulois déterrés et aux Grecs *in foro Boario*.
D	C.	28	IV Kal. Dec.	
E	C.	29	III Kal. Dec.	
F	F.	30	Pridie Kal. Déc.	

Lettres Nundinales.	Jours fastes, néfastes, etc.	J. du mois.	Calendes, Nones et Ides.	DÉCEMBRE (*December*), sous la protection de Vesta.
G	N.	1	*Kalendis* Decemb.	A la Fortune féminine.
H		2	IV Nonas.	
A		3	III Nonas.	
B		4	Pridie Nonas.	A Minerve et à Neptune.
C	F.	5	*Nonis* Decemb.	Les Faunales.
D	C.	6	VIII Idus.	Coucher du milieu du Sagittaire.
E	C.	7	VII Idus.	Lever au matin de l'Aigle.
F	C.	8	VI Idus.	
G	C.	9	V Idus.	A Junon Jugale.
H	C.	10	IV Idus.	
A	N. P.	11	III Idus.	Les Agonales. Les quatorze jours Alcyoniens.
B	EN.	12	Pridie Idus.	
C	N. P.	13	*Idibus* Decemb.	Les Equiries ou course des chevaux.
D	F.	14	XIX Kal. Jan.	Les Brumales. Les Ambrosiannes.
E	N. P.	15	XVIII Kal. Jan.	Les Consuales. Lever au matin de l'Ecrevisse entière.
F	C.	16	XVII Kal. Jan.	
G		17	XVI Kal. Jan.	Les Saturnales pendant cinq jours.
H	C.	18	XV Kal. Jan.	Lever du Cigne. Le Soleil au signe du Capricorne.
A	N. P.	19	XIV Kal. Jan.	Les Opaliernes.
B	C.	20	XIII Kal. Jan.	Les Sagittaires pendant deux jours.
C	N. P.	21	XII Kal. Jan.	Les Angéronales. Les Divales. A Hercule et à Vénus avec du vin miellé.
D	C.	22	XI Kal. Jan.	Les Compitales. Les Féries dédiées aux Lares. Jeux.
E	N. P.	23	X Kal. Jan.	Les Féries de Jupiter. Les Larentinales ou Laurentinales. Coucher de la Chèvre.
F	C.	24	IX Kal. Jan.	Les Juvénales. Jeux.
G	C.	25	VIII Kal. Jan.	La fin des Brumales. Solstice d'Hiver.
H	C.	26	VII Kal. Jan.	
A	C.	27	VI Kal. Jan.	A Phébus pendant trois jours. Lever au matin du Dauphin.
B	C	28	V Kal. Jan.	
C	F.	29	IV Kal. Jan.	Coucher au soir de l'Aigle.
D	F.	30	III Kal. Jan.	Coucher au soir de la Canicule.
E	F.	31	Pridie Kal. Jan.	

MOIS DES HÉBREUX.

Les Juifs distinguaient deux espèces d'années, l'*année sainte* ou *sacrée* et l'*année civile*, dont chacune avait son calendrier ; mais la seule différence qu'il y eût entre les deux calendriers était que le prémier semestre de l'un était le dernier de l'autre, et réciproquement. C'est ce que nous avons indiqué en mettant devant les noms des mois des numéros qui indiquent l'ordre qu'ils occupent dans chaque année.

ANNÉE CIVILE.	ANNÉE SACRÉE.	NOMBRE de jours.	MOIS CORRESPONDANS.
1 Thisri.	1 Nisan.	30	Mars et avril.
2 Marchesvan.	2 Iar.	29	Avril et mai.
3 Casleu.	3 Sivan.	30	Mai et juin.
4 Tébeth.	4 Thamus.	29	Juin et juillet.
5 Schébath.	5 Ab.	30	Juillet et août.
6 Adar*.	6 Elul.	29	Août et septembre.
7 Nisan.	7 Thisri.	30	Septembre et octobre.
8 Iar	8 Marchesvan	29	Octobre et novembre.
9 Sivan.	9 Casleu.	30	Novembre et décembre.
10 Thamus.	10 Tébeth.	29	Décembre et janvier.
11 Ab.	11 Schébath	30	Janvier et février.
12 Elul.	12 Adar.	29	Février et mars.
	13 Vé-Adar *ou* Adar II.*	29	Mars.

* Tous les trois ans, pour ramener l'année lunaire à l'année solaire, on ajoutait après le mois d'Adar un mois complémentaire nommé Adar II, ou Vé-Adar. (*Voyez* l'art. ANNÉE.)

FIN DES CALENDRIERS DES ANCIENS.



